LIBRARY OF THE

FOR THE
PEOPLE
FOR
EDVCATION
FOR
SCIENCE

NATURAL HISTORY AMERICAN MUSEUM OF

LE
PANTHÉON POPULAIRE.

TROISIÈME SÉRIE.

LE JARDIN DES PLANTES.

59.9:07
c

LE

JARDIN DES PLANTES

DESCRIPTION ET MOEURS

DES MAMMIFÈRES

DE LA MÉNAGERIE ET DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. BOITARD,

59.9:07
c

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE, DESCRIPTIVE ET PITTORESQUE

PAR M. J. JANIN.

PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31

1843

21-35711-Sept 6

LE JARDIN DES PLANTES,

PAR M. BOITARD.

Il est un lieu, tout au bout de Paris, qui est à coup sûr le plus bel endroit de rafraîchissement et de repos qui se puisse ren-

de la nature, tous les admirables hasards de la campagne, toutes les latitudes et tous les aspects du monde connu, toutes les pro-

contrer dans ce vaste, obscur et tumultueux univers parisien. Là se confondent dans un pêle-mêle admirable la fraîcheur, le calme, l'ombrage, les fleurs naissantes, toutes les douces joies

ductions de la terre habitée et des mers, les oiseaux du ciel, les bêtes féroces du désert, le lion et le bengali, l'éléphant et l'oïseau-mouche, le tigre royal et la chèvre du Thibet. Prêtez

l'oreille ! Que de chants d'oiseaux amoureux, que de hurlements épouvantables ! Ici les familles des singes, bondissantes, amoureuses, et toutes remplies des plus aimables caprices. Plus loin, dans ce bassin d'eau salée, la famille des tortues, revêtues de riches écailles, qui s'épanouissent au soleil. C'est un bruit à ne pas s'entendre, et c'est en même temps un admirable silence. Levez la tête, le cèdre du Liban vous protège de son ombre gigantesque. Baissez les yeux, la violette des bois jette à vos pieds son humble et chaste parfum. Puis enfin, quand vous êtes fatigué de cette course à travers la création, quand vos yeux se sont repus de la couleur des papillons et des roses, quand vous avez passé en revue ces myriades d'insectes aux ailes d'or, quand vous avez touché de vos mains l'or et l'argent, le charbon et le fer, tous les trésors que la terre enferme, allez vous asseoir auprès de la fontaine murmurante, sur ce vaste banc de roche calcaire, tout au-dessous de ces vastes pontres qui ont appartenu à la baignoire. Mais cependant savez-vous sur quels débris solennels vous êtes assis ? Vous êtes assis sur les débris du mastodonte, sur quelque animal antédiluvien reconnu et nommé par Cuvier !

Quelle histoire à décrire, l'histoire de ce charmant et savant petit coin de terre qui n'a pas son égal dans le monde ! Autant vaudrait écrire l'histoire de l'univers tout entier. Non pas l'histoire des hommes armés, des nations qui se précipitent l'une sur l'autre, des multitudes qui s'en vont çà et là dans l'émigration, cherchant le pain et la terre de chaque jour. Insipide histoire celle-là, toujours la même, toujours sanglante, où reparaissent à des époques déterminées les mêmes passions, les mêmes crimes, les mêmes révolutions, les mêmes meurtres, épais nuages à peine sillonnés par quelques grands hommes. Mais l'histoire dont je parle, l'histoire de ce jardin miraculeux, posé sur les rives de la Seine par quelque main bienfaisante et prévoyante, c'est l'histoire éternellement pittoresque et variée de la fleur qui se cache dans l'herbe, de l'insecte qui bruit sous le gazon, de la ronce veloutée, de la mine enfouie, de la montagne et de la vallée, l'histoire de l'aigle qui regarde le soleil et du moucheron enfant de l'air. Tout ce qui respire, tout ce qui existe, tout ce qui resplendit dans les eaux, sur la terre et dans le ciel, tout ce qui rampe et tout ce qui vole, tout ce qui gronde et tout ce qui se lamente, le premier animal de la création et le dernier, tel serait le sujet de ce livre : *Nostri forago libelli*. Mais que faire ? que devenir ? comment ne pas se perdre dans un si vaste sujet ? Un homme l'avait tenté, le seul homme qui fût digne de l'entreprendre ; cet homme avait le coup d'œil et l'intelligence, l'émotion intérieure et le style, l'orgueil et la fierté ; il était le seul qui fût peut-être à la hauteur d'un pareil sujet. Cet homme, vous l'avez nommé, c'est M. de Buffon, et cependant, ô grand Dieu ! vous qui êtes le Dieu de l'hysope et du cèdre, vous qui avez fait honte à la magnificence de Salomon, rien qu'en déployant la robe blanche du lis de la vallée, vous savez si M. de Buffon lui-même, Buffon, votre historien et votre favori, était à la hauteur de ce vaste sujet.

Non certes ; pour raconter cette histoire de l'univers que Dieu a créé, il n'y a que Dieu lui-même. C'est à peu près ce qu'on a dit de César : qu'il était le seul digne d'expliquer les batailles qu'il avait gagnées. Non certes, ce n'est pas nous qui passerons en revue, même à propos de ces quinze cents pieds de terre, toutes les merveilles de la création.

On veut cependant que je vous raconte à ma manière, à la façon d'un homme qui admire plus qu'il ne comprend, les principaux détails de l'histoire du Jardin des Plantes, ce résumé de l'univers. Il faut que, tout en laissant de côté ce magnifique ensemble des sciences naturelles, nous vous fassions voir, pour ainsi dire à vol d'oiseau, ces plantes vivantes et ces plantes mortes, ces bêtes féroces, arrivées hier hurlantes et bondissantes du fond des déserts, et ces cadavres inconnus sur lesquels a passé plus d'un déluge. Chose étrange ! cette admirable idée de réunir dans

un seul et même lieu tous les chefs-d'œuvre de la création ne date guère que de deux cents années. Avant Louis XIII, la France n'avait eu ni assez de repos, ni assez de loisirs, ni assez d'or pour s'abandonner en toute liberté à sa passion pour les merveilles les plus rares. François I^{er}, le roi chevalier, nous avait, il est vrai, enseigné à aimer les tableaux, les statues, les monuments de tout genre, les rares chefs-d'œuvre où la forme emporte le fond ; mais ce prince brillant et léger n'avait pas été au delà de la forme ; la couleur, l'éclat, la beauté extérieure lui plaisaient avant toute chose ; pour une agrafe de Cellini, pour un tableau de Primaticci, pour une sculpture capricieuse de Jean Goujon, il eût donné tout ce qui est le mouvement et la vie. En ce temps-là, nous étions bien plus des Florentins qui se passionnent pour la forme, que des philosophes qui se passionnent pour l'idée. Parler de toutes ces choses au roi Henri IV, eût été perdre, en toute perte, son latin, sa prévoyance et son esprit. Le roi Henri s'occupait, avant tout, de la finance et de la bataille. Ce fut son fils, le roi Louis XIII, esprit bienveillant et malade, homme timide, qui a attaché son nom aux choses les plus hardies de notre histoire ; ce fut Louis XIII qui, le premier, eut l'honneur d'acheter de ses deniers, dans le faubourg Saint-Victor, loin, bien loin de tous les bruits et de tous les mouvements de la ville, vingt-quatre arpents d'une terre inculte et négligée. Tel fut l'humble et modeste commencement du Jardin des Plantes. Le docteur Bouvard, premier médecin du roi, fut le vieil Évangère de cette Rome nouvelle et verdoyante qui s'élevait sur ces hauteurs. Le premier parterre de ce jardin se composait de quarante-cinq toises de longueur sur trente-cinq toises de largeur ; il était encore trop vaste pour les plantes qu'on avait à y mettre ; mais peu à peu les plantes ont poussé, le Jardin s'est étendu, une petite serre a été bâtie. Gaston d'Orléans, qui aimait les plantes et les fleurs, envoya au Jardin nouveau-né quelques frais échantillons de son jardin de Blois, jusqu'à ce qu'enfin arriva Colbert, cet homme qui a deviné tant de choses. Colbert, d'un coup d'œil, eut bientôt compris tout l'avenir des vingt-quatre arpents du faubourg Saint-Victor. Fagon, le médecin du roi Louis XIV, présenta Tournefort à Colbert. Tournefort est le premier historien des plantes ; il nous a appris à les aimer, à les connaître ; il a deviné leur famille, il a indiqué les premiers noms qu'elles ont portés ; pour tout dire, il est le loyal et net prédécesseur d'Antoine de Jussieu, le grand naturaliste. A vingt-trois ans, M. de Jussieu était professeur au Jardin du Roi ; il avait parcouru l'Espagne et le Portugal, ramassant avec une curiosité pleine de dévotion les moindres brins d'herbes que produit cet air brûlant. Antoine de Jussieu est une des plus grandes créations de Fagon le médecin ; c'est au Jardin du Roi que se retira ce sévère serviteur du roi Louis XIV ; c'est là qu'il voulut mourir. Le Jardin, reconnaissant, a conservé avec respect la mémoire de Fagon. Enfin, en 1759, le roi véritable du Jardin, celui qui l'a agrandi, qui l'a sauvé, celui-là même qui en est l'historien et le démonstrateur tout puissant, M. de Buffon, devait porter pendant quarante-neuf ans cet illustre et utile fardeau. Certes, sans être un ambitieux, sans envier la gloire de ceux qui ont fondé des monarchies, qui ont sauvé des peuples entiers, qui ont agrandi des villes capitales, on ne peut s'empêcher d'admirer et d'envier peut-être, car c'est là une noble envie, la gloire et le bonheur de M. de Buffon. Quelle gloire immense en effet, et quelle joie, et quelles batailles pacifiques ! M. de Buffon arrivait au milieu de cette œuvre à peine commencée, en se disant à lui-même qu'il l'achèverait un jour. Il arrivait au milieu de ce désordre, de ce chaos, du pêle-mêle savant et peu logique de ces plantes naissantes, de ces débris sans nombre, de ces formes brisées, et il se disait tout bas : Je vais tirer du chaos toutes choses, je vais remettre à leur place l'arbre et la plante, la mousse et la fleur, je vais prononcer du haut de mon génie le *fiat lux* pour chaque fruit de l'espalier, pour chaque fleur en son bouton, pour chaque animal venu de toutes le

parties du monde; j'élèverai les vallées, j'abaisserai les montagnes; j'aurai à mon gré un fleuve ou une mer, un frais pâturage ou une caverne, la rosée bienfaisante et le chaud rayon du soleil. Mes vingt-quatre arpents de terre, je les veux agrandir outre mesure, jusqu'à ce qu'enfin j'y aie renfermé une miniature de l'univers. De cette création faite par moi et pour moi, je serai le dieu d'abord, et ensuite j'en serai plus que le dieu, j'en serai le nomenclateur, j'en serai l'historien. On raconte qu'une fois le premier homme créé, Dieu dit à Adam : Te voilà, c'est à toi à nommer toutes les choses de la création. Voilà ce que se dit à lui-même M. de Buffon quand il se vit le maître du Jardin du Roi. Cette fois donc son œuvre était trouvée, sa tâche éternelle commençait; jusqu'à la fin de sa vie, il devait marcher dans ces sentiers de fleurs et d'épines, fleurs dévouées et obéissantes, épines qui ne blessent pas ceux qui les regardent avec respect, avec amour.

Voici donc M. de Buffon qui prend possession de son domaine. C'était triste à voir ce domaine de la nature! Deux salles basses suffisaient, et au delà, à contenir des curiosités dignes de la foire: deux ou trois squelettes vermoulus, des herbiers en désordre, le Jardin était planté au hasard: pas une allée, pas un sentier tracé, pas un arbre qui fût à sa place. Il fallut bâtir, il fallut planter, il fallut agrandir toutes choses, surtout il fallut trouver des hommes qui vissent en aide au grand naturaliste; car déjà M. de Buffon, comme un digne émule de Plin l'Ancien, songeait à écrire l'histoire naturelle, ce livre immense qui n'a d'autres bornes que les bornes de l'univers.

Le premier qui vint en aide à M. de Buffon, c'était un homme d'une grande science, nommé Daubenton. Il fut chargé de l'arrangement du cabinet, il disposa les collections, il fit quatre divisions principales des divers règnes de la nature; il invoqua, au nom de M. de Buffon son maître, le secours de tous les voyageurs. A l'exemple d'Antoine de Jussieu, qui envoyait à ses frais ses plus zélés disciples pour ramasser des plantes et des graines, Daubenton recueillit des livres, des échantillons de tout genre. A côté de cette famille des Jussieu, les bienfaiteurs du genre humain, il faut placer Jean-André Thouin et son fils André. Ainsi peu à peu tout le Jardin prenait une face nouvelle. M. de Buffon communiquait à toutes choses la persévérance de son esprit; tous ces gens-là s'aimaient et s'entraidaient les uns les autres. On eût dit une colonie de cultivateurs, ou mieux encore une réunion de disciples de Saint-Simon ou de Fourier. Déjà la nomenclature de Linné, plus facile et plus commode que celle de Tournefort, aidait merveilleusement à la science. A chaque saison nouvelle le Jardin était en progrès; on jetait à bas les vieilles maisons, on en bâtissait de nouvelles, on élevait des montagnes, on creusait des vallons; partout le râteau, partout la bêche. Bientôt on fut à bout de toute terre cultivée; il y avait là tout auprès des jardins de l'abbaye Saint-Victor, puis un vaste enclos traversé par la rivière de Bièvre. A force de sollicitations et de dépenses, l'enclos est acheté, le jardin de l'abbaye est envahi; nous voilà maintenant sur les bords de la Seine, qui nous donne son eau fécondante. Regardez, à cette heure quels progrès déjà! Vous avez des arbres de toutes les saisons, vous avez une école d'arbres à fruits, un semis de plantes économiques, toute une école de culture. Bientôt le local est nivelé, les bassins sont creusés, le mur d'enceinte est bâti, la belle terrasse s'élève le long du quai; mais ce n'est pas assez. Un terrain situé à l'extrémité des marronniers convient à M. de Buffon, et M. de Buffon l'achète. C'était un jardin plus bas que le premier, abrité du nord et de l'ouest. Là furent transportées les couches destinées aux semis; là furent cultivées les plantes les plus délicates. L'année suivante, en 1774, fut élevée la première serre digne de contenir les belles plantes. Tels étaient les progrès rapides de la botanique; et comme toute fortune tient à une autre fortune, tout progrès à un autre progrès, le cabinet grandissait en même temps que le Jardin. Ce

cabinet était le centre unique où venaient aboutir de toutes parts les merveilleux et inestimables fragments dont se compose l'histoire naturelle, riches échantillons dispersés dans tout l'univers, dans les entrailles de la terre, sur le bord de tous les rivières, au sommet de toutes les montagnes, dans les volcans, dans les ruines, dans les déserts, poussière du monde passé, productions du monde présent, échantillons des mondes à venir. Il fallut donc agrandir les bâtiments comme on avait agrandi le jardin; puis bientôt les collectionneurs arrivèrent offrant chacun sa collection, c'est-à-dire la passion de sa vie, pour augmenter ce bel ensemble. La première de toutes, l'Académie des sciences envoya au Cabinet du Roi son cabinet d'anatomie; le comte d'Angivilliers offrit le sien; les missionnaires de la Chine, ardents propagateurs de la foi chrétienne, envoyaient à M. de Buffon tous les échantillons qu'ils pouvaient ramasser dans ce fabuleux et céleste empire où nul Européen n'avait pénétré avant eux. Le roi de Pologne s'estima heureux d'offrir au Jardin du Roi les plus beaux minéraux. On envoya chercher dans l'Inde une collection de zoologie. Bougainville rapporta de son voyage autour du monde tout ce qu'il en put rapporter pour le Jardin du Roi, donnant ainsi un exemple qui a été suivi par les navigateurs à venir. Dans ce concours unanime de toutes les fortes intelligences de l'Europe pour doter un établissement si nouveau, il n'y eut pas jusqu'à la grande Catherine qui ne tint à honneur d'envoyer au Cabinet d'histoire naturelle les plus beaux animaux du Nord, les plus rares fragments de zoologie. C'était une femme qui entendait la gloire à la façon des grands rois. Elle savait par cœur toute la France du dix-huitième siècle, elle l'aimait dans ses moindres détails. De tout ce qui lui paraissait digne d'envie, ce que la grande Catherine envoyait le plus à la France, c'étaient ses hommes de génie, c'était Voltaire, c'était Diderot et d'Alembert, c'était M. de Buffon qu'elle avait appelé dans son empire avec cette coquetterie royale et charmante à laquelle il était si difficile de résister. Mais M. de Buffon, tout entier à sa double création, à son livre et à son Jardin, envoya son fils à sa place. Cependant le Jardin grandissait toujours. Sur ces entrefaites, furent publiés les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, ce chef-d'œuvre d'éloquence où M. de Buffon ralliait à lui, d'une façon irrésistible, tous les naturalistes de l'Europe. A bien prendre, le Jardin du Roi et l'*Histoire naturelle*, c'est la même œuvre; l'un tient à l'autre par un lien que rien ne saurait rompre. Sans le Jardin du Roi, jamais M. de Buffon n'aurait écrit son livre; sans le livre de M. de Buffon, le Jardin du Roi n'aurait pas conquis tout d'un coup, comme il l'a fait, l'admiration de l'Europe savante. Autour de ce Jardin et de ce livre se sont groupés tous les amateurs passionnés de l'histoire naturelle. Quiconque avait étudié avec soin, avec amour, la partie la plus imperceptible de ce vaste univers, une graine, un insecte, un papillon, une plante, était le bienvenu à adresser à M. de Buffon ses propres découvertes. — Voilà, Monsieur, ce que je sais, voilà ce que j'ai appris, voilà ce que j'ai découvert. Et M. de Buffon répondait, à coup sûr, à ce confrère inconnu, une lettre de remerciements, où il l'appelait son collaborateur. Ainsi l'historien de la nature était représenté dans le monde entier par toute sorte de correspondants et d'ambassadeurs, disciples dévoués de son travail et de son génie. Cet homme voyait de très-haut toutes choses; il aimait les collections, il est vrai, mais il les aimait pour s'en servir en grand historien. Il n'aurait guère été satisfait s'il lui eût fallu se maintenir, sans fin et sans cesse, dans la description minutieuse des moindres fragments du grand ensemble; mais, au contraire, ce qui le rendait heureux et fier, c'était de reconstruire ces formes éparses, c'était de rendre la vie, le mouvement, la pensée et l'orgueil aux animaux de la création divine; c'était de nous les montrer, non pas tels que la dissection nous les avait faits, mais tels qu'ils étaient sortis du caprice ou de la main de Dieu. Le lion rugissant, le tigre qui bondit, le cheval indocile au frein,

la génisse superbe, le taureau amoureux, le cerf fuyant au son du cor, la chèvre qui broute le cytise en fleurs; le chien, ce compagnon de l'homme; le coq, roi de la basse-cour, il n'y a pas jusqu'à l'âne, l'assidu, l'entêté et l'infatigable ami du laboureur, l'humble animal que M. Dehille n'aurait jamais osé nommer dans ses vers, à qui M. de Buffon n'ait accordé une grande place dans son histoire; même il a écrit au sujet de ce pauvre âne, qui

sera là sans contredit, la plus noble introduction qui se puisse faire à ce livre du *Jardin des Plantes*, dont un plus savant que moi sera l'historien.

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, était né à Montbart en Bourgogne, le 7 septembre 1707. Son père était un homme riche et un savant magistrat, et il laissa son fils s'abandonner en toute liberté aux inspirations naturelles de son génie. Le jeune

Vue générale du Jardin des Plantes, prise du sommet du labyrinthe.

fut plus tard un des héros de Sterne, les pages les plus touchantes de son histoire, pages honorables pour tous deux, pour l'âne et pour M. de Buffon, car il a rendu justice au plus patient et au plus sobre des travailleurs. En même temps ce beau chapitre, si plein de raison, de justice et de bon sens, doit absoudre à tout jamais M. de Buffon du niais reproche d'enflure et d'emphase avec lequel on l'attaque depuis si longtemps. Mais, tenez, puisque nous en sommes arrivés à cet homme célèbre, le véritable fondateur du Jardin du Roi, pourquoi ne pas vous raconter sa vie? Ce

Leclerc, obéissant au secret instinct qui le poussait, entreprit un voyage en Angleterre : l'Angleterre était dans ce temps-là une espèce de monde à part où nous allions chercher le drame, le roman, la poésie, la liberté, la philosophie, l'économie politique, la pondération des pouvoirs, l'émancipation du peuple, toutes sortes de choses dont s'inquiétaient, d'une façon déjà turbulente, l'ambition et l'avenir de la France. Notre jeune homme, plus modeste, ne savait pas encore ce qu'il allait chercher en Angleterre. Il y trouva ce qu'on y trouvait alors, une grande nation

heureuse et fière de la révolution qu'elle avait accomplie, qui avait payé cette révolution au prix de son sang et de son or, et qui, maintenant, après tant de révolutions et de tempêtes, après ce roi égorgé, cette dynastie reprise et chassée de nouveau, regardait sans effroi les tempêtes, les batailles et les prospérités de l'avenir. Le spectacle d'un peuple ainsi fait était un spectacle d'autant plus grand et solennel, que la France était encore bien loin de pouvoir rêver de semblables destinées. Dans cette grande nation, les débuts de ce jeune homme, qui devait être M. de Buffon

Jardin du Roi indiqua à M. de Buffon sa vocation véritable; et certes, il se faisait bien temps que l'histoire naturelle eût son historien parmi nous. Avant celui-là toute notre histoire naturelle se composait de méchantes compilations sans talent et sans nom d'auteur, de sèches nomenclatures auxquelles le public, c'est-à-dire tout le monde, n'avait rien à comprendre, et enfin de quelques traités excellents détachés du grand ensemble des choses créées. Dans cette révolution qu'il allait entreprendre et qui fut précédée de bien des doutes cruels, car enfin il ignorait

Les Galeries d'histoire naturelle et la bibliothèque.

plus tard, furent simples et modestes. Il commença par apprendre la langue du peuple qu'il visitait, et, pour bien commencer, il se mit à traduire, voyez le hasard quand on a du génie! la *Statique des végétaux* de Hales et le *Traité des fluxions* de Newton; si bien qu'il apprit en même temps la langue anglaise, et, qui plus est, la grande langue de la science. Alors il commença tout à la fois à s'occuper de géométrie et des sciences naturelles. Ses premières années furent consacrées à se préparer aux études qui lui convenaient le plus. Il aurait pu devenir un grand géomètre, sa bonne étoile en fit le plus grand naturaliste de son siècle. Vous avez vu tout à l'heure comment cette place de directeur du

encore cette toute-puissance du style qui était en lui, M. de Buffon avait choisi pour ses modèles et pour ses maîtres deux grands modèles et deux grands maîtres, Aristote et Plin l'Ancien: Aristote qui a deviné toutes choses, l'histoire naturelle, la rhétorique, l'éloquence, la constitution; Plin l'Ancien, qui a trouvé le premier l'élévation, le langage, la passion, le style de l'histoire naturelle; celui-ci exact et profond, ne donnant rien au hasard, ne parlant que de ce qu'il a vu et entendu, trouvant le premier anneau de cette chaîne des êtres créés qui a servi à Cuvier pour deviner à son tour tous les mystères de la création; celui-là qui a donné à la vie du monde entier cette vie si bril-

lante et ses puissantes couleurs. Certes, il n'a fallu rien moins que le plus rare et le plus passionné génie pour réunir dans le même ensemble tant d'imagination et tant de science; il ne fallait rien moins que toute cette éloquence pour rendre les peuples de l'Europe attentifs à cette histoire qui est réellement l'histoire universelle. Les quinze premiers volumes de l'*Histoire naturelle* furent publiés de 1749 à 1767; ils traitaient de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme, de l'histoire des quadrupèdes vivipares. Buffon et Daubenton s'étaient partagé cette tâche difficile et compliquée; chacun d'eux avait pris la part qui lui convenait. M. de Buffon avait gardé pour lui la poésie et la philosophie de cette histoire, il expliquait, à la façon d'un Bossuet, mais d'un Bossuet exact, les théories générales, les grands aspects et les grands phénomènes de la nature; il disait les mœurs des animaux, il en racontait les passions, les habitudes, les instincts, il agissait, passez-moi la comparaison, tout comme avait agi La Fontaine lui-même; seulement dans ces drames charmants, l'honneur de la poésie française, La Fontaine avait à cœur de nous montrer comment, par leur sagesse providentielle, par leur ruse ingénieuse, par leur bonhomie native, par la vérité de leur allure, par la profondeur inexplicable de leur génie, les animaux avaient été mis et créés au monde tout exprès pour donner aux hommes les plus utiles leçons de la philosophie et de la morale, pendant que M. de Buffon, au contraire, relevant à la fois l'homme et la brute dont il était l'équitable historien, s'attachait à nous démontrer comment et pourquoi tous les animaux de ce globe sont peut-être égaux devant Dieu et devant les philosophes. Pour un instant il laissait l'âme de côté; mais l'instinct, cette âme du second degré, lui suffisait à expliquer l'homme et le tigre, l'homme et l'âne qui broute, l'homme et le rossignol qui chante sa plainte harmonieuse dans les bois. Tel était le grand vol que prenait M. de Buffon dans cette histoire naturelle, qui n'a d'autres bornes que les limites de la terre et du ciel. Il était grand par la pensée, il était grand par la parole. D'un pas ferme et sûr, il suivait son chemin à travers le monde, s'occupant avec un égal bonheur, avec le même enthousiasme, de l'éléphant et du ciron. Dans cette marche hardie et calme, rien ne l'inquiétait, rien ne lui faisait obstacle, car tout d'abord il avait nivelé le monde pour que son génie s'y pût déployer tout à l'aise. Il avait abaissé les montagnes, il avait comblé les vallées, il avait desséché les fleuves et les mers, il avait ouvert le globe pour savoir enfin ce que les mers et les fleuves et le globe contenaient dans leur sein. Ainsi il s'était dégagé tout d'un coup des anciennes théories, des vieux obstacles, des détails pénibles. Avant lui, le naturaliste se servait du microscope, mais lui il voyait toutes choses avec ce coup d'œil qui donnait aux moindres détails de la nature des dimensions énormes. Ainsi s'est accompli ce grand ouvrage de l'*Histoire naturelle* où l'ensemble est tout, où les détails disparaissent emportés dans le tourbillon de l'univers.

En même temps, mais dans des sentiers plus calmes, d'un pas lent et modeste, arrivait Daubenton, curieux et intelligent nomenclateur des moindres détails de cette histoire qu'ils faisaient à eux deux. Celui-là voyait de très-près, M. de Buffon voyait de très-haut. Il reconnaissait, chemin faisant, tous les fragments dédaignés par son fougueux compagnon de voyage. Il restait assis des heures entières à voir, à contempler, à étudier, à admirer, à juger les héros de leur livre. Il disséquait minutieusement l'animal dont M. de Buffon esquissait l'histoire à grands traits. Et cependant, tout en marchant ainsi à petits pas, Daubenton lui-même se trouva fatigué de suivre ce rude jouteur. La lassitude le prit au milieu du chemin; il s'arrêta, n'en pouvant plus; seulement il se mit à marcher seul; il s'abandonna librement à sa lente contemplation, à son étude partielle du monde; pendant ce temps, M. de Buffon courait toujours.

De 1785 à 1788 furent publiés les cinq volumes de minéraux;

les sept volumes de supplément ont suivi jusqu'en 1789; là s'arrêta M. de Buffon. La mort le prit au moment le plus éclatant de notre histoire, à l'instant même où la liberté française paraissait conquise, la mort le prit, afin, sans doute, qu'il ne fût pas témoin du meurtre de son fils sur l'échafaud et de l'éclatant déshonneur de sa bru dans la maison du duc d'Orléans. Ajoutez à cette œuvre ses *Époques de la Nature*, cette théorie de la terre dans laquelle il a déployé d'une main si ferme toutes les magnificences du style: cinquante ans de la vie la plus laborieuse, la plus calme et la mieux réglée, cinquante ans de zèle, de haute administration, d'un dévouement de tous les jours, d'une correspondance infinie sur tous les points du globe, avaient suffi à peine à compléter cet immense travail. A voir ce que font les hommes de nos jours au milieu de ces agitations misérables, à voir ce qu'a fait celui-ci au plus fort des conquêtes, des émeutes, des révoltes et des victoires de 1789, on se prend à sourire de pitié. Plus d'un, outre Daubenton, a mis la main à ce travail; mais ces gloires passagères ont été dévorées par la gloire du maître. On cite de M. Guénaud de Monthéliard quelques beaux chapitres d'un grand style, et de ces chapitres on ne peut dire que ceci: C'est le style de Buffon! Le style de Buffon, pompeux, élégant, plein de grandeur et de majesté, a été plus d'une fois attaqué par les faiseurs de rhétorique et par les rivaux de sa gloire. Voltaire, que toute sorte de succès inquiétait comme un vol fait à sa gloire, souriait de pitié quand on lui parlait de l'*Histoire naturelle*. — Pas si naturelle! disait-il. Mais Voltaire était plus d'une fois tombé sous la main de M. de Buffon; il avait voulu se moquer des bancs de coquillages déconcertés sur le sommet des Alpes; il avait prétendu que ces coquilles s'étaient détachées du chapeau des pèlerins qui allaient à Rome. M. de Buffon lui avait répondu avec de bien piquantes railleries et des raisons sans répliques. Mais laissons là tous ces coups d'épingle, n'allons pas chercher les critiques et les nuages qui se placent, de leur vivant, au-devant des grands hommes, reconnaissons tout simplement l'éloquence, la passion, l'entraînement, la majesté de M. de Buffon, plaçons-le au premier rang des paysagistes, disons que jamais la description n'avait atteint ce haut degré de vérité et de magnificence; faisons comme a fait toute l'Europe du siècle passé, humilions-nous devant ce livre immense où la philosophie et l'histoire naturelle se tendent une main si bienveillante et si ferme. Sans nul doute d'autres observateurs sont venus après celui-là qui ont redressé bien des erreurs, réformé bien des paradoxes, expliqué bien des choses obscures; mais que nous importe, pourvu que la voie tracée soit suivie? Et d'ailleurs que d'idées grandes et nouvelles que le temps a confirmées, que de découvertes véritables qui sont restées immuables comme pour servir de bases éternelles à la science; avec quel art merveilleux M. de Buffon a su classer ses idées, disposer l'ensemble de son livre, nous faire passer en revue tant d'être divers! Aussi ce livre a-t-il répandu dans le monde une passion toute nouvelle, la passion de l'histoire naturelle. Grâce à M. de Buffon, l'histoire naturelle est devenue la préoccupation des rois, des grands et des peuples. Les *Géorgiques* de Virgile n'ont pas eu plus d'influence sur le siècle d'Auguste que l'*Histoire naturelle* n'en devait avoir sous le règne de Louis XV. Aussi M. de Buffon fut-il grand et puissant entre tous les écrivains et tous les moralistes de ce siècle. Il a protégé de son influence ce Jardin des Plantes qui était toute sa vie. Le respect, l'admiration, la reconnaissance de l'Europe savante l'ont entouré jusqu'à sa dernière heure; il a joué jusqu'à la fin de ce siècle le beau rôle que M. Covier devait jouer dans celui-ci; il a été le protecteur dévoué des sciences, l'ami des savants, s'intéressant à leurs travaux et à leur fortune, indiquant aux voyageurs leur chemin sur ce globe terrestre qu'il connaissait si bien, appliquant sa raison élevée à oublier les révolutions qui grondaient de toutes parts. M. de Buffon a été heureux toute sa vie; il ne l'aurait jamais rêvé

si belle. Il avait deux domaines qu'il aimait d'une égale passion : le Jardin du Roi et son château de Montbart, que le roi Louis XV avait érigé en comté. Le travail lui était facile, le style lui arrivait comme le chant arrive à l'oiseau ; il aimait la gloire, il méprisait le bruit que la gloire fait autour des hommes ; il ne s'occupait ni des agitations de la politique ni des émeutes de la littérature ; la critique lui était humaine et facile ; la considération et l'estime le suivaient d'un pas égal et sûr. Sa personne donnait tout à fait une idée de son talent ; sa figure était belle et grave, son air imposant, son extérieur magnifique ; on disait qu'il mettait des manchettes à son style et qu'il portait un habit brodé lorsqu'il écrivait. Il obtint de son vivant un honneur qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'aux morts illustres ; on lui éleva une statue dans l'entrée du Cabinet du Roi avec cette inscription magnifique que la postérité a confirmée :

MAJESTATI NATURÆ PAR INGENIUM.

« Son génie est égal à la majesté de son sujet. »

Durant la vie de M. de Buffon d'autres améliorations s'étaient introduites dans le Jardin du Roi ; l'enseignement avait grandi ; les trois Jussieu, M. Lemoult, M. Desfontaines, s'étaient montrés les dignes continuateurs de Tournefort et de Linné. L'anatomie et la physiologie végétales, la classification des familles, des genres et des espèces, leurs rapports entre elles, leurs usages et les diverses modifications dont elles sont susceptibles, tel fut le sujet de ces leçons qui ont donné tant de grands botanistes à l'Europe. La chimie, avec Fourcroy et Lavoisier, eut bientôt envahi ces savantes hauteurs. Antoine Petit, l'illustre anatomiste Vieq d'Azyr et Portal, ont aussi apporté là toutes les puissances de leur enseignement. Ainsi, de son vivant, M. de Buffon a vu s'accomplir son grand rêve ; il a donné l'impulsion et la vie à ce jardin que les étrangers nous envient et auquel se rattachent tant de noms illustres entre tous.

Quand M. de Buffon fut mort, le Jardin des Plantes eut à subir plus d'une révolution intestine : la révolution française arrivait à grands pas. Tout ce qui tenait à la royauté, de près ou de loin, fut obligé de courber la tête, et cependant il y eut un jour un administrateur du Jardin des Plantes qui se nomma Bernardin de Saint-Pierre. Certes, celui-là aussi, après avoir couru à travers le monde, après avoir subi tant de fortunes diverses, passé par tant d'épreuves, se trouvait enfin à la place qui lui convenait le mieux ; il était né avec un grand sentiment des beautés de la nature qu'il a expliquées à la façon d'un poète enthousiaste et convaincu. Chez lui, l'émotion intérieure était vive et puissante. Il avait appris la botanique en même temps que J.-J. Rousseau, et comme lui, il l'avait étudiée avec caprice, avec amour, revenant sans fin et sans cesse à cette contemplation infinie du printemps, de l'été, de l'automne, de toutes les saisons, de toutes les beautés, de toutes les parures, de tous les accidents de la campagne. Une histoire bien simple et bien touchante, l'histoire de deux enfants, *Paul et Virginie*, qui s'aiment dans un des recoins les plus stériles de l'île de France, avait fait du nom de Bernardin de Saint-Pierre un de ces noms que l'on bénit et que l'on aime. Sans nul doute, celui-là n'est pas un homme à la hauteur de M. de Buffon, le grand seigneur, qui administre une grande affaire, qui commande encore même quand il demande, mais c'est un administrateur bienveillant, dévoué, qui sait toutes les difficultés de sa tâche. Peut-être n'aurait-il pas eu le génie de conserver, le courage de fonder et l'habileté d'agrandir une institution comme le Jardin du Roi, mais au moins a-t-il eu le bon esprit de la défendre. Il l'a défendue avec urbanité, avec bienveillance, en consultant les anciens, comme il le dit dans ses rapports au ministère de l'intérieur. Bien plus, chose étrange, si vous avez au Jardin des Plantes des lions et des tigres, si le Parisien oisif, le provincial désœuvré, peuvent, à toute heure du jour, se donner

la joie d'entendre hurler les habitants féroces du désert ; si l'ours Martin est devenu, pour cette population d'heureux badauds, une espèce d'Odry pataud et goguenard, qui fait la joie publique avec ses sauts et ses gambades, c'est là un bonheur dont vous êtes redevables à Bernardin de Saint-Pierre. Il a sauvé d'une mort imminente la ménagerie du palais de Versailles, qui était, avant 89, un des amusements du roi et de la cour. Comme les lions et les tigres de Versailles manquaient d'aliments (déjà la nation se fatiguait de nourrir le roi, la reine et la famille royale), on écrivit au Jardin du Roi pour implorer son hospitalité en faveur de ces intéressantes victimes de l'an 1^{er} de la liberté. Bernardin de Saint-Pierre accepta à l'instant même, et sans bénéfice d'inventaire, cette partie de l'héritage de la royauté aux abois. Il prit en pitié ces tigres hurlants, ces lions affamés, ces panthères bondissantes, ces loups féroces, ces ours furieux ; et avec des larmes dans la voix, avec ce style irrésistible tout rempli d'humanité et de chaleur, il demanda un sauf-conduit pour ces malheureux proscrits qui n'avaient plus d'asile où reposer leurs têtes et leurs griffes. C'était à l'instant même où Bernardin de Saint-Pierre, rempli d'inquiétudes sinistres, était en train d'écrire toutes sortes de vœux, *vœux pour le roi, vœux pour le clergé, vœux pour la noblesse, vœux pour la nation, vœux pour l'éducation nationale, vœux pour les nations, et enfin vœux pour les bêtes féroces*. De tous ces vœux-là, ce dernier vœu était le plus facile à exaucer. Dans ce dernier mémoire, Bernardin de Saint-Pierre était tout à fait dans son élément ; il défendait l'étude de la nature, qui est la base de toutes les connaissances humaines ; il démontrait, à qui de droit, l'incontestable utilité d'un établissement pareil. Il n'est pas une profession de ce monde qui n'y vienne puiser des lumières ; le zoologiste, le botaniste, le minéralogiste, tous les arts qui se rattachent aux trois premiers règnes de la nature, les lapidaires, les chimistes, les apothicaires, les distillateurs, les chirurgiens, les anatomistes, les médecins, sans compter le dessinateur, le peintre, le sculpteur, qui trouvent leurs modèles réunis dans le même espace. De là sont sortis les Tournefort, les Ronelle, les Maceaire, les Jussieu, les Vaillant, les Buffon et tous les savants qui illustrent l'Europe moderne et tous leurs ouvrages qui se sont répandus dans le monde avec une multitude de végétaux utiles et agréables, empruntés au Jardin des Plantes. M. Bernardin de Saint-Pierre proposait donc de compléter cette vaste collection. Au cabinet, qui renferme les trois règnes de la nature morte des fossiles, des herbiers, des animaux disséqués, empaillés, injectés ; au jardin, qui ne contient que les deux premiers règnes de la nature, il proposait d'ajouter une ménagerie. Cette ménagerie était toute trouvée, il n'y avait qu'à adopter la ménagerie du jardin de Versailles. Buffon lui-même en avait eu grande envie ; mais quelque grand que fût le crédit de l'illustre écrivain, il n'avait pas osé disputer ces tigres et ces panthères à l'homme de la cour qui en avait le gouvernement.

Maintenant, il ne s'agissait plus de disputer ces animaux féroces ; au contraire, les malheureux venaient d'eux-mêmes au Jardin des Plantes ; ils imploraient une visite de Bernardin de Saint-Pierre et de Daubenton. Bernardin de Saint-Pierre fut le seul qui vint en aide à ces malheureux proscrits. Cette ménagerie de Versailles se composait tout simplement de cinq animaux étrangers : 1^o le couagga, une espèce de cheval zébré à la tête et aux épaules, animal fort doux qui tendit sa petite tête mutine à l'auteur de *Paul et Virginie*, comme s'il eût reconnu son protecteur et son ami ; 2^o le bubale, un petit bœuf qui tient du cerf et de la gazelle ; il avait été envoyé au roi de France par le dey d'Alger, en 1785 ; 3^o le pigeon huppé de l'île de Banga, admirable oiseau d'un beau plumage bien couronné d'une superbe aigrette qui lui couvre la tête en forme d'auréole ; 4^o le rhinocéros de l'Inde ; 5^o le lion du Sénégal ; il avait sept à huit mois ; on lui avait donné pour compagnon un chien caniche : le chien et le

lion étaient les meilleurs amis du monde. Ils jouaient ensemble, non pas comme deux lions, mais bien comme deux chiens. Tout le reste de la ménagerie avait été pillé par l'émeute. On avait enlevé entre autres animaux un *dromadaire*, cinq espèces de singes et une foule d'oiseaux plus ou moins bons à manger. Le gouvernement de ce temps-là eut bien de la peine à ne pas mettre à mort ces restes malheureux d'une ménagerie enviée par Buffon. On voulait les faire disséquer et faire placer leurs squelettes au cabinet: « Il suffit d'étudier les animaux morts pour connaître suffisamment leur espèce, » disaient les économistes.

qu'il avait reçu une plus forte portion de vie. Ses principaux caractères s'évanouissent, ses yeux sont fermés, ses prunelles ternies, ses membres roidis; il est sans chaleur, sans mouvement, sans sentiment, sans voix, sans instinct. Quelle différence avec celui qui jouit de la lumière, distingue les objets, se meut vers eux, aime, appelle sa femelle, s'accouple, fait son nid, élève ses petits, les défend de ses ennemis, étend ses relations avec ses semblables, et enchante nos bocages ou anime nos prairies! Reconnaissez-vous l'alouette matinale et gaie comme l'aurore, qui s'élève en chantant jusque dans les nues, lorsqu'elle est attachée par le bec par un cordon, ou la brebis bêlante et le bœuf laboureur dans les quartiers sanglants d'une boucherie? L'animal mort, le mieux préparé, ne présente qu'une peau rembourrée, un squelette, une anatomie. La partie principale y manque: la vie qui le classait dans le règne animal. Il a encore les dents d'un loup, mais il n'en a plus l'instinct, qui déterminait son caractère féroce et le différenciait seul de celui du chien si sociable. La plante morte n'est plus végétal, parce qu'elle ne végète plus; le cadavre n'est plus animal, parce qu'il n'est plus animé; l'une n'est qu'une paille, l'autre n'est qu'une peau. Il faut donc étudier les plantes dans les herbiers et les animaux dans les cabinets pour les reconnaître vivants, observer leurs qualités, et peupler de ceux qui sont utiles nos jardins et nos métairies. »

Buffon.

A quoi répond Bernardin de Saint-Pierre, qui retrouve ainsi son éloquence et son courage.

« Ceux qui n'ont étudié la nature que dans les livres ne voient plus que leurs livres dans la nature; ils n'y cherchent plus que les noms et les caractères de leurs systèmes. S'ils sont botanistes, satisfaits d'avoir reconnu la plante dont leur auteur leur a parlé, et de l'avoir rapportée à la classe et au genre qu'il leur a désignés, ils la cueillent, et l'étendant entre deux papiers gris, les voilà très-contents de leur savoir et de leurs recherches; ils ne se forment pas un herbier pour étudier la nature, mais ils n'étudient la nature que pour se former un herbier. Ils ne font, de même, des collections d'animaux que pour remplir leur cabinet et connaître leurs noms, leurs genres et leurs espèces.

» Mais quel est l'amateur de la nature qui étudie ainsi ses ravissants ouvrages? Quelle différence d'un végétal mort, sec, flétri, décoloré, dont les tiges, les feuilles et les fleurs s'en vont en poudre, à un végétal vivant, plein de suc, qui bourgeoine, fleurit, parfume, fructifie, se resème, entretient mille harmonies avec les éléments, les insectes, les oiseaux, les quadrupèdes, et se combinant avec mille autres végétaux, couronne nos collines ou tapisse nos rivages!

» Peut-on reconnaître la verdure et les fleurs d'une prairie dans les bottes de foin, et la majesté des arbres d'une forêt dans les fagots? L'animal perd à la mort encore plus que le végétal, parce

Cuvier.

Cette voix éloquente devait être entendue. Et d'ailleurs, en tout ceci, Bernardin de Saint-Pierre ne prenait que la défense des lions et des tigres. Donc il fut décidé qu'une ménagerie serait établie au Jardin des Plantes; que la ménagerie de Versailles y serait transportée, et aussi la ménagerie du Raincy. Si bien qu'un jour, par cette même route de Versailles, où tout un peuple en fureur était venu chercher le roi, la reine, M. le dauphin, madame Elisabeth, toute cette famille de saint Louis; par ce même chemin sanglant où ces condamnés à mort étaient trainés lentement dans la poussière, on vit passer, trainés dans une voiture à quatre chevaux, mollement couchés dans leur niche de chaque

jour, suivis et précédés de leurs gardiens qui les entouraient de petits soins, de prévenances et de caresses, le couagga, le bubale, le pigeon huppé, le rhinocéros et le lion. On n'avait pas même séparé le lion de son ami fidèle et dévoué, le chien caniche. Quelle est, je vous prie, l'histoire de ce monde qui n'ait pas ses contrastes? Quelle est la révolution qui n'ait pas ses victimes? Quelle est la grande route, quelle est la vaste mer qui n'ait pas vu passer, avec un étonnement plein d'épouvante, la royauté dans ses appareils si divers?

Mais quoi donc! à propos des fleurs et des plantes, et des fruits de l'automne, et des grands arbres qui nous viennent de loin;

mars 1792, toutes les universités sont abolies, toutes les académies sont supprimées, même la faculté de médecine est proscrite. Cependant, au milieu de tout ce renoncement, que va devenir le Jardin, le Jardin du Roi? Un caprice de cette nation de 92, qui allait si vite, a sauvé le Jardin du Roi. Quelques honnêtes gens se rencontrèrent qui persuadèrent au peuple français que le Jardin du Roi était un grand dépôt d'herbes médicinales, où les malades venaient chercher la santé du corps; entrepôt bienveillant où chacun se fournirait de mauves, de camomille et de tilleul. On ajoutait que le laboratoire de chimie servirait à faire de la poudre. Donc, nous aurons des tisanes rafraîchissantes et

Les Ours.

à propos des lis et des roses, à propos du beau jardin qui resplendit là-bas sous le soleil, gardons-nous bien d'aller au devant des passions politiques. Laissons-les courir et se débattre tout à l'aise de Versailles à Paris et de Paris dans le reste du monde : que nous importe! Il ne s'agit pas de sauver une antique monarchie qui se perd, il s'agit d'agrandir et de sauver le jardin que M. de Buffon a planté de ses mains. Vienne la république une et indivisible, elle est la maîtresse souveraine! mais, au moins, sauvons le Jardin du Roi. — *Jardin du Roi!* c'était là, en effet, le nom primitif de ce petit univers en raccourci. Cette fois, la liberté nouvelle, impatiente de tout entraîner, se répand çà et là comme un torrent vainqueur qui apporte avec lui toute sorte de fécondités et de désordres. Mais à l'heure où nous sommes, 18

des cartouches, du bois de réglisse et des bombes : que pouvons-nous désirer de plus? A ces causes le Jardin du Roi fut sauvé de la proscription générale. Eh! que de grandes institutions ont été sauvées pour des motifs moins sérieux que celui-là! Vous avez peut-être vu à la plus belle place de la ville de Lyon une admirable allée de tilleuls, qui est la joie, l'ornement, la fraîcheur, le délassement de cette ville immense. On allait renverser les tilleuls et en faire du bois, lorsque se présenta un jour aux proconsuls de Commune affranchie une vieille femme, sexagénaire, pour expliquer à ces terribles niveleurs comment elle avait l'habitude, depuis cinquante ans, de se promener, chaque jour d'été, à l'ombre de ces vieux arbres; que ces arbres l'avaient vue naître, et qu'elle ne voulait pas les voir mourir. On écouta favorablement

la vieille femme; on prit en considération son humble prière. Ainsi furent sauvés les beaux tilleuls de la place de Bellecour.

Cependant vous comprenez bien que ces titres de *Jardin du Roi*, *intendant du roi*, et tout ce qui sentait tant soit peu sa monarchie, durent immédiatement disparaître. Aussi fit-on un décret qui ordonnait qu'à l'avenir le Jardin du Roi s'appellerait *Muséum d'histoire naturelle*; qu'il n'aurait plus d'*officiers*, mais des *professeurs*; plus d'*intendant à vie*, mais un *directeur à changer chaque année*. Quant aux professeurs à nommer, quant aux chaires à établir, la chose fut faite avec beaucoup de générosité et d'intelligence. Les cours du *Muséum d'histoire naturelle* se composaient de douze chaires : minéralogie, chimie générale, art chimique, botanique dans le *Muséum*, botanique dans la campagne, culture, deux cours de zoologie, anatomie humaine, anatomie des animaux, géologie, iconographie naturelle. Par le même décret on instituait au *Muséum* une bibliothèque qui se devait composer de tous les livres des établissements publics que la nation avait déjà supprimés, ou qu'elle supprimerait plus tard. Les douze professeurs se nommaient : Daubenton, Fourcroy, Brongniart, Desfontaines, de Jussieu, Portal, Mertrud, Lamarck, Faujas de Saint-Fond, Geoffroy, Vanspaendonck, A. Thonin. Ajoutez à ce personnel, déjà considérable, le nom de M. de Lacépède, ancien collaborateur de M. de Buffon; les noms de MM. Maréchal et des deux frères Redouté. — C'est le même Pierre-Jean Redouté qui a été pendant quarante ans le plus charmant et le plus exact des peintres qui aient donné l'éternité aux fleurs, ces astres d'un jour. Le nom de Redouté se rattache au Jardin des Plantes par toutes sortes de chefs-d'œuvre d'un prix inestimable. Il est l'historien des lilacées et des roses; il leur a donné autant de durée que les plus grands narrateurs en ont donné aux gagnés de batailles. Rendons justice à qui de droit. Cette idée d'avoir un peintre pour les plus belles fleurs, pour les plantes les plus curieuses de nos jardins et de nos campagnes, appartient à Gaston d'Orléans, le propriétaire du jardin de Blois, le premier prince du sang qui se soit occupé d'horticulture avec le zèle d'un savant et une dépense toute royale. Gaston d'Orléans aimait ses fleurs autant, pour le moins, que M. le régent devait plus tard aimer ses maîtresses. Le jardin de Blois avait son peintre ordinaire, tout comme il avait son jardinier en chef.

Le peintre de fleurs de Gaston d'Orléans s'appelait Robert; c'était un artiste patient, laborieux, exact, ne donnant rien au hasard, même quand il peignait une rose. A la mort du duc d'Orléans, en 1660, Colbert acheta, pour la bibliothèque du roi, le recueil des plantes peintes par Robert sur vélin. A Robert succéda, plus tard, Vanspaendonck. Celui-là, plein de fougues et de caprices, grand coloriste, dessinateur fantasque, arrangeant et disposant à sa guise les plus fines et les plus délicates créations de la flore française. Redouté s'est montré le digne successeur de ses deux maîtres; il a été exact comme Robert, coloriste comme Vanspaendonck. Il avait été mis au monde tout exprès pour jouer, comme disent les enfants, au jeu de regarder les fleurs. Il étudiait ces plantes délicates, ces formes vaporeuses, cette couleur idéale tombée du ciel avec la rosée du printemps, tout comme Dupuytren lui-même étudiait, à la même époque, les nerfs, les tendons, les artères, les viscères que contient le corps de l'homme. Pour les peindre tout à l'aise, ces fleurs bien-aimées qui ont été la couronne de sa jeunesse, la fortune de son âge mûr et l'apothéose de son tombeau, Redouté, ce peintre charmant, avait inventé et perfectionné l'aquarelle, comme la seule couleur qui fût digne de reproduire dans ses nuances les plus fines et les plus délicates le tendre émail des prairies, le frais coloris des jardins. Cet homme, qui a peint toutes les fleurs de la création, n'en a pas inventé une seule. Il faut le dire à sa louange, il a prouvé qu'un peintre de fleurs pouvait être et devait être un artiste sérieux. Ainsi parmi toutes les batailles de la révolution et de l'empire, au plus fort de toute cette gloire des armes et de la politi-

que qui nous apparaît aujourd'hui comme un rêve, Redouté s'est tenu renfermé toute sa vie, dans le jardin en été, dans la serre en hiver. Il s'est maintenu entre une double haie d'aubépines en fleurs, au bruit de l'Europe en armes, au bruit des trônes qui croulaient. Cet homme heureux n'était occupé qu'à ramasser des bluets dans les champs et des roses à toutes les épines. Il a été un instant le roi de la Malmaison et le favori de cette douce impératrice Joséphine, qui aimait tant les hortensias et les lauriers. Modeste et bon redouté! le Jardin des Plantes gardera son souvenir comme on garde le souvenir de la première violette que nous a donnée notre jeune maîtresse. A voir sa main difforme et ses gros doigts, qu'on eût pris pour les doigts d'un forgeron, nul ne se serait douté des délicatesses infinies que ces gros doigts pouvaient contenir; comme aussi à entendre sa parole embarrassée, à le voir chercher les mots les plus vulgaires de la langue, qui aurait cru que c'était là le professeur le plus suivi du Jardin des Plantes? Pourtant la chose était ainsi. Au cours de Redouté se pressaient en foule les plus charmantes femmes et les plus aimables jeunes filles de la grande famille parisienne, qui venaient se mettre au courant de quelques-uns des mystères que renferme la fleur; et puis, quand il parlait de cette grande famille dont il était le Van-Dyck et le Rubens, Redouté devenait presque un orateur. Il expliquait, à la façon d'un peintre éloquent, les moindres détails de cette délicate anatomie des plantes. Pauvre homme! si aimable et si bon, si ingénieux et si modeste, dont l'école a porté tant de fleurs, il est mort frappé d'apoplexie par la mauvaise et brutale volonté d'un méchant commis du ministre de l'intérieur, qui avait refusé de lui commander un tableau. Le matin même il avait fait sa dernière leçon au Jardin des Plantes, puis en passant dans le jardin il avait demandé un beau lis tout chargé de rosée; rentré chez lui, il avait posé la belle fleur dans un vase de porcelaine et il s'était mis à la dessiner avec cette calme passion qu'il apportait à toutes ses œuvres. Cependant la nuit était venue déjà; la fleur perdait peu à peu ce nacré transparent qui la rend si brillante, le lis se penchait sur sa tige languissante, la corolle fatiguée s'entr'ouvrait avec peine laissant échapper son pollen maladif. « Il faut que je me hâte, dit Redouté, voici déjà que m'échappe mon beau modèle; il ne sera plus temps demain, hâtons-nous ce soir. » En même temps il allumait sa lampe; le lis fut placé sous cette lueur favorable, Redouté continuait son travail. Hélas! qui l'eût cru, qui l'eût jamais pensé? entre le peintre et son modèle c'était un duel à mort. A ce moment solennel la noble fleur royale jetait autour d'elle toute son odeur suave, toute son âme; le peintre résistait de toutes ses forces. A la fin il fut vaincu, il tomba roide mort sur cette page commencée, il dura moins longtemps que cette fleur. Nous avons en sous les yeux ce dessin inachevé de Redouté; c'est la dernière, et c'est, sans contredit, la plus belle fleur qui soit sortie de ses mains. Que si vous voulez savoir ce qu'est devenue cette longue suite de dessins, continuée sans interruption depuis Gaston d'Orléans jusqu'à nos jours, allez à la bibliothèque du *Muséum*, parcourez ces immenses in-folio remplis des plus admirables peintures sur peau de vélin, et vous resterez anéanti devant une telle merveille. La partie botanique seule compte plus de six mille dessins originaux et d'après nature; les connaisseurs affirment que cette collection vaut plus de deux millions. Il faut dire aussi que la série animale est presque aussi riche; qu'on y travaille sans fin et sans cesse, et que jamais plus grande, plus somptueuse entreprise n'a été exécutée sur une plus vaste échelle et par des artistes plus habiles.

Que si vous ajoutez à ces noms d'autres noms qui sont devenus célèbres à plus d'un titre : MM. Dufresne, Valenciennes, Deleuze, vous comprendrez que le Jardin des Plantes n'a pas à se plaindre de la révolution française. C'est la révolution qui a rappelé M. de Lacépède; elle a agrandi le Musée, régularisé et agrandi le jardin; elle a été animée des meilleures intentions. Malheureusement

ment il est arrivé plus d'une fois que, tout d'un coup l'argent venant à manquer, les plantes mouraient faute de feu dans les serres, les animaux faute d'aliments dans leurs cages. La révolution avait encore ceci de bon qu'elle avait dégagé le Jardin de toutes sortes d'entraves; elle s'était emparée des jardins et des maisons qui l'obstruaient. Bien plus, elle avait poussé la précaution jusqu'à emprunter au stathouder de la Hollande, en 1795, emprunt fait les armes à la main comme nous empruntons toutes choses en ce temps-là, deux éléphants mâle et femelle pour le Jardin des Plantes. Vous pensez si ce fut là une fête pour le Jardin et pour le peuple de Paris : un éléphant, deux éléphants, le mâle et la femelle ! Il ne fut plus question de la conquête de la Hollande pendant huit jours.

Revenons cependant à Bernardin de Saint-Pierre. Son nom est un de ceux qui font le plus d'honneur au Jardin des Plantes. Le roi Louis XVI lui avait dit en le nommant : « J'ai lu vos ouvrages, ils sont d'un honnête homme, et j'ai cru nommer en vous un digne successeur de Buffon. » Le passage de Bernardin de Saint-Pierre a laissé des traces utiles, sinon savantes. Plusieurs de ses projets ont été adoptés depuis lui. Avec cette imagination poétique qui ne l'a jamais quitté, il voulait établir la ménagerie sur un plan aussi vaste que pittoresque; elle devait renfermer des volières plantées de toutes sortes de végétaux, des rivières d'eau courante, des étables bien aérées et jusqu'à de sombres cavernes appropriées aux bêtes féroces. Il demanda, comme nous l'avons dit, le transport de la ménagerie de Versailles à Paris; il eut à soutenir contre les économistes de ce temps-là de violentes disputes en faveur des plantes et des arbres du Jardin national. Il défendit lui-même contre la souveraineté du peuple, et cette souveraineté était sans réplique, ce jardin que le roi Louis XVI avait confié à sa probité et à son honneur. — « Je suis le maître, disait le peuple, je suis chez moi, dans mon jardin. Eh bien ! qui m'arrête ? Je veux briser mes arbres, cueillir mes fleurs, manger mes fruits, mettre à la broche mes faisans et mes perdrix rouges. » Le raisonnement était spécieux : Bernardin de Saint-Pierre y répondit en invitant les citoyens du faubourg Saint-Marceau à faire dans le jardin une garde fraternelle, la baïonnette au bout du fusil. Pour le récompenser de son zèle et de son courage, sa place fut supprimée. Alors il se retira à Essonne, dans une maison qu'il avait bâtie. La lettre qu'il écrivit au ministre est touchante et presque simple pour un homme comme M. de Saint-Pierre : « Je ne souhaite, disait-il au sortir de l'intendance, que de pouvoir vivre dans une chaumière, dans cette humble et paisible » enceinte, préservé des ambitions qui déchirent ma malheureuse » patrie; je recommencerais ce que je n'aurais jamais dû quitter. »

C'est ainsi qu'il sortit du Jardin des Plantes pour n'y plus rentrer. A Essonne, il reprit ses longs travaux de chaque jour. Trop heureux encore qu'il ait été oublié dans ces tempêtes qui faisaient tomber la tête du fils de Buffon, de Roucher et d'André Chénier.

Cependant nous voici à l'an de grâce 1796 : le Jardin des Plantes, retiré dans son faubourg dont il est l'honneur et la fortune, reçoit une lettre du capitaine Bandin, où il était dit que le capitaine avait réuni dans l'île de la Trinité une riche collection de matériaux pour l'histoire naturelle, qu'il demandait un vaisseau et des hommes pour rapporter cette riche collection au Muséum. On accorda au capitaine le vaisseau et les hommes qu'il demandait : MM. Mauger et Villain, zoologistes, M. le botaniste Ledue, M. Riedley, jardinier du Muséum. On met à la voile le 50 septembre; on fait naufrage aux îles Canaries; enfin, après bien des traverses et au bout d'une année entière, ce nouveau et savant vaisseau des Argonautes revient tout chargé d'arbres, de végétaux, de riches herbiers. Chemin faisant, quelques-unes de ces plantes avaient porté leurs fruits et leurs fleurs comme en pleine terre. Voilà donc le Muséum qui prend le goût des voyages; les voyages et la guerre l'enrichissent également. On va chercher en Afrique la collection d'oiseaux de M. le Vaillant; on ramène

de la Guyane la collection de M. Bragton. Il y eut bien encore de mauvais moments à passer, à ce point qu'en l'an 1800 (Bonaparte n'était pas encore le maître de la société qu'il devait sauver) on fut obligé de faire dévorer aux plus beaux lions des lions de la moindre espèce; celui-ci, égorgé le matin, nourrissait celui-là le soir... c'était tout à fait comme en 1795 pour les hommes. Mais bientôt vint le premier consul Bonaparte, mais bientôt vint l'empereur Napoléon, et avec lui revinrent au gîte national les lettres, les sciences, les beaux-arts, la civilisation tout entière. A la fin, cette France, fatiguée de tant d'agitations intestines, et se sentant gouvernée par une main intelligente et ferme, revenant à la passion de ses beaux jours. Désormais les tigres et les lions, les bourgeois et les grands seigneurs purent dormir en repos, défendus et protégés qu'ils étaient par la même volonté. Le Jardin des Plantes grandit comme grandissaient toutes les choses impériales. On se mit donc à arranger et à bâtir; on donna droit d'asile aux résultats scientifiques de tant de conquêtes; on s'occupa en même temps des éléphants et des insectes. Il est vrai que les lions avaient fait des petits dans la ménagerie; mais le lion du roi Louis XVI était mort de chagrin d'avoir perdu son caniche, mais le kangourou se faisait vieux, mais l'éléphant pris en Hollande s'était dégoûté de sa femelle. L'empereur ordonna une revue générale; il envoya acheter des bêtes fauves même en Angleterre, à savoir : deux tigres, le mâle et la femelle, un couple de lynx, un mandrill, un léopard, une hyène, une belle panthère; on avait accordé par-dessus le marché quelques beaux oiseaux et quelques plantes rares. Ainsi s'augmentait cette collection rugissante. Déjà nous sommes bien loin de ce petit jardin où le médecin du roi Louis XIII élevait quelques plantes plutôt pour son plaisir que pour l'utilité générale. Vous en pouvez juger par ces parterres qui s'étendent au loin, par cette galerie pourvue de glaces et de stores, par cette belle serre tempérée, garnie de magnifiques arbustes. A l'heure où nous parlons, toutes les parties des sciences naturelles sont également enseignées, l'ordre est partout, partout enfin vous pouvez retrouver dans chaque parcelle de ce petit espace une partie des bienfaits que la main de la Providence divine a répandus sur le globe, pour être entre tous les hommes de ce monde un perpétuel sujet d'échange, de commerce, de libéralité fraternelle et de reconnaissance envers ce Dieu qui a donné aux créatures faites à son image tant de fruits, tant d'or, d'argent et de fer, tant d'animaux et tant de fleurs. A ce moment-là paraît au Jardin des Plantes un homme d'un rare bon sens, un des créateurs de la chimie. J'ai nommé M. Fourcroi; il avait en lui les qualités du savant et du grand administrateur. Quand il vit que l'institution s'était ainsi agrandie, ainsi fécondée, qu'elle était plus durable peut-être que le trône de l'empereur en personne, Fourcroi comprit que ce n'était pas assez pour le Muséum d'avoir des correspondants dans toutes les parties du monde, d'envoyer çà et là des savants et des voyageurs, ici des capitaines qui explorent l'univers connu, là-bas des ambassadeurs qui achètent, il voulut que le travail incessant du Muséum devint non-seulement un enseignement parlé, mais encore un livre écrit. A ces causes, il institua les *Annales du Muséum*; dans ce livre, qui n'a pas son égal dans le monde, chaque professeur devait consigner les progrès et les découvertes de la science; les plus habiles dessinateurs devaient en faire les dessins; tous les hommes distingués de l'Europe savante étaient de droit rédacteurs de ce recueil. Ainsi fut fondée cette vaste collection, l'honneur de la science moderne. Adoptés par toute l'Europe, les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle* doivent représenter jusqu'à la fin de la civilisation française les travaux, les efforts et les progrès de cette réunion d'hommes qui n'ont jamais manqué ni au passé ni au présent de la France, et qui certes ne manqueront pas à son avenir.

On comprend très-bien que dans cette espèce de monument à trois étages, dont chaque étage est représenté par un des règnes

de la nature, dans ce phalanstère de la science, permettez-moi de me servir de ce mot nouveau, devaient survenir toutes sortes de fortunes heureuses; c'est ainsi que fut acheté le cabinet de minéralogie de M. Warisse; ce cabinet se composait d'une collection de minéraux de toutes sortes; le propriétaire en voulait 150,000 livres. Le Muséum n'avait pas d'argent comptant, mais

de Corse, tout le résultat du voyage aux terres australes. Dans ce voyage se distinguèrent M. Lesueur, peintre d'histoire, et M. Péron; ils rapportèrent plus de 100,000 échantillons d'animaux grands et petits, et appartenant à toutes les classes; ils rapportèrent le zèbre et la guenon pour l'impératrice Joséphine. Leur herbier était immense, leurs plantes vivantes étaient sans

Galerie des Singes.

il avait des pierres précieuses, des morceaux de lapis-lazuli, une pépite d'or; il s'estima trop heureux d'échanger ces inutiles richesses contre cette suite régulière d'échantillons dont le temps devait remplir toutes les lacunes. L'expédition d'Egypte avait aussi apporté au Muséum ses momies, ses animaux sacrés, toutes les reliques fabuleuses des temples et des tombeaux de Thèbes et de Memphis. Dans sa course armée à travers le monde, l'empereur n'oubliait jamais le Muséum; il lui envoya tour à tour les poissons fossiles de Vérone, les échantillons des roches de l'île

nombre: c'étaient des fruits inconnus, des plantes toutes nouvelles, des arbres sans nom. Les métrosidéros, les mélaleucas, les leptospermes; c'était l'eucalyptus, un arbre qui arrive à 150 pieds dans son pays natal. Il serait impossible de compter tous les arbres nouveaux qui sont sortis de ce jardin; la famille des myrtes à elle seule est innombrable, et notez bien que toutes ces familles allaient s'augmentant chacune à leur tour: aujourd'hui les myrtes, demain les singes; chaque homme et chaque animal de la création était placé dans son paysage naturel; dans les

parcs et sous l'épais gazon, les cerfs, les daims, les axis, les bouquetins, les rongeurs, les guenons, les kangourous, le zèbre; dans les bassins et sur le bord des ruisseaux, les cygnes, les canards, le pélican, les paons étalant leur queue superbe; au centre du jardin, les autruches et les casoars avaient leur enclos sablé; les oiseaux de proie poussaient leurs cris funèbres et s'abandon-

comme aussi chaque partie de ce cadavre devient utile à son tour, on utilise même les vers des intestins, même les insectes de la peau, car ce sont autant de sujets d'études. Ainsi se tenaient merveilleusement tous ces détails; ainsi la plante tenait à l'animal vivant, l'animal vivant tenait à l'animal mort, et après la mort il y avait encore le squelette. Peu à peu se fondaient ces vastes ga-

L'Amphithéâtre des cours.

naient à leur féroce joie sans inquiéter les faisans dorés et les oiseaux de la basse-cour. Ainsi peu à peu la science l'emportait sur la curiosité frivole. La ménagerie était fondée sur un plan régulier, tout comme les serres et les plates-bandes; chaque animal était à sa place naturelle, dans cet univers en miniature; il avait son peintre pour le dessiner, son gardien pour le nourrir et pour étudier ses mœurs, ses habitudes, ses amours, ses maladies; l'animal mort, on le portait au laboratoire d'anatomie et de zoologie, où il retrouvait une vie nouvelle sous la main de l'empaillleur;

l'empailleur où l'anatomie comparée raconte d'une façon moins solennelle, il est vrai, toutes les merveilles de la création. A ce moment-là paraît un homme dont le nom restera comme l'honneur impérissable du monde savant, j'ai nommé M. Cuvier; il était à lui seul toute une science, j'ai presque dit toute la science; il était tout simplement de la famille des Galilée et des Newton, de ces hommes qui tout d'un bond atteignent les limites du monde. Ce fut donc dans ces salles d'anatomie comparée, au milieu de cette longue série de squelettes et de toutes les parties de ces

mêmes squelettes, et en comparant les ossements modernes avec les vieux ossements vermoulus qui nous venaient du déluge, comme autant de vestiges fabuleux de l'univers d'autrefois, que Georges Cuvier s'arrêta épouvanté le jour même où il découvrit que la plupart des ossements fossiles n'avaient pas leurs analogues parmi les êtres vivants. Sans nul doute, ces animaux, dont on ne savait pas même le nom, avaient vécu sur la terre; sans nul doute ils avaient eu leurs passions, leur instinct, leur utilité, leurs amours; à coup sûr voici leurs ossements, voici la tête de celui-ci et le fémur de celui-là; l'un a laissé dans les limons du globe cette dent brisée, l'autre cette corne recourbée, et maintenant voilà tout ce qu'il en reste; pas un individu entier n'est resté de cette famille éteinte; pas un nom, ou tout au moins un de ces noms qui se rencontrent dans Hérodote ou dans la Bible. Il s'agit donc de ranimer toutes ces poussières, de retrouver toutes ces formes évanouies, de rendre à ces pétrifications le nom qu'elles portaient quand elles couraient dans les bois, quand elles s'agitaient dans les mers, quand elles regardaient face à face le soleil. Certes, c'est là une de ces tâches immenses dont l'idée seule faisait reculer d'épouvante. Quoi donc? Vous ne pouvez pas dire le nom des cadavres enterrés sous les pyramides d'Égypte, bien que le nom de ce mort soit écrit sur la pierre éternelle, et vous osez dire à coup sûr quel est le nom de l'animal qui était déjà devenu une pierre le premier jour où fut fondée la pyramide de Chéops; ainsi a fait Cuvier cependant, ainsi il a appris à nommer, aussi bien que Dieu qui les avait faites, ces créatures disparues du globe, que la terre avait englouties dans ses entrailles. Et, comme en France toute idée est rapidement féconde, de jeunes esprits se sont mis à la recherche des corps organisés des anciens mondes, et ont découvert d'innombrables productions méconnues jusque-là. M. Adolphe Brongniart a créé une botanique fossile. La butte Montmartre, la montagne Saint-Pierre de Maëstricht ont fourni de gigantesques troncs de palmiers, des bruyères arborescentes, des plantes tout entières : tiges, feuilles, fleurs et fruits. On a reconnu que les terrains houillers n'étaient autre chose que des forêts antédiluviennes, lentement carbonisées, et conservant encore des formes végétales, qu'une patiente analyse rend tout à fait évidentes. Enfin, le croira-t-on, ces myriades d'animaux microscopiques qui peuplent les eaux ont subi des transformations semblables à celles qui nous ont conservé les plus monstrueux habitants des mondes primitifs. Les formes les plus délicates, les appendices les plus imperceptibles sont aussi faciles à reconnaître que les vastes ossements du mégathérium. M. De France avait déjà reconnu, dans les sables de Grignon, une multitude de coquilles presque imperceptibles; et, dernièrement, M. Ehrenberg a trouvé des monades et des infusoires à l'état fossile. Tout ceci est l'infini; et le père Kircher renoncerait à donner une nouvelle édition de son *Mundus subterraneus*. En présence de pareilles intelligences, on s'incline avec respect, on admire et l'on se tait. Toujours est-il cependant que ce petit coin de terre où pareil travail s'est accompli, que ce jardin perdu dans le plus triste faubourg où se sont rencontrés Buffon et Cuvier, que ce point de départ verdoyant et fleuri de l'histoire naturelle et de l'histoire des fossiles, est à notre sens un coin de terre admirable entre tous. C'est ainsi qu'à Pise on nous montre la tour penchée, du haut de laquelle Galilée pressentit pour la première fois l'immobilité du soleil.

Les fruits, les herbes, tous les bois en échantillons, toutes les monographies, chapitres séparés de l'histoire naturelle, où se lisent les noms de Humboldt, de Kunth, de Bonpland, envahissent bientôt tous les bâtiments du Muséum. Déjà M. de Buffon avait été obligé de céder son propre logement à ces collections qui arrivaient de toutes parts; les roches, les produits volcaniques, les laboratoires de tout genre se pressaient chaque jour dans ces murailles réparées. En même temps, M. Geoffroy arrivait de Lisbonne tout chargé d'animaux nouveaux. M. Michaux

rapportait les échantillons de tous les bois d'Amérique, M. Marcel de Serres rapportait d'Italie et d'Allemagne toutes sortes de minéraux; M. Martin envoyait de Cayenne les plus riches herbiers; le progrès allait toujours croissant jusqu'en 1815, où la France s'arrêta enfin, n'en pouvant plus. Ici commencent d'étranges misères : c'est une histoire d'hier, et pourtant c'est une histoire incroyable. Les alliés, ces mêmes soldats qui avaient leur revanche à prendre de tant de défaites, qui s'étaient emparés de Paris tout entier, qui remplissaient nos rues et nos maisons, qui faisaient du bois de Boulogne une dévastation presque égale à celle qu'on y fait aujourd'hui; les alliés s'arrêtèrent pleins de respect à la porte du Jardin des Plantes. C'était en effet un terrain neutre dans lequel chaque partie de l'Europe avait envoyé ses productions les plus belles, les plus rares; là, devait s'arrêter l'invasion dans une sorte de stupeur qui tenait de la reconnaissance. Figurez-vous en effet ces Cosaques, ces Russes, ces Prussiens, ces Allemands, ces bâtards de l'Italie, toute cette famille armée, battue si souvent et si longtemps par les armes de la France; ils arrivent, disent-ils, pour tout ravager, pour tout détruire; ils veulent savoir enfin quelle est l'immortalité de ce peuple dont le joug et la liberté ont également pesé sur leur tête. Ils arrivent donc l'arme au bras, la torche allumée, Paris est pris enfin, et avec lui la France entière. Soudain ils s'arrêtent, ils regardent, ils déposent leurs armes. O prodige! ils ont reconnu les fleurs, les arbres, les animaux, la culture de la patrie absente. N'est-ce pas une illusion? voici des fragments de la terre natale, voici le compagnon de leurs travaux champêtres; voilà la fleur des champs qu'ils donnaient à leur jeune maîtresse; cet oiseau qui chante, c'est l'alonette de leurs sillons, c'est le rossignol de leurs nuits d'été. Ainsi, ces hommes que n'a pu arrêter la fortune de l'empereur Napoléon, ces hommes qui ont réduit la grande armée à ne plus occuper que quelques sables de la Loire, ils sont vaincus par le chant d'un oiseau, par la toison d'un bélier, par un coquillage, par un brin d'herbe! Leurs empereurs, leurs rois, leurs généraux, sont les premiers, même avant d'aller voir le Louvre, à venir saluer les domaines des Buffon et des Jussieu. L'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie, le roi de Prusse viennent reconnaître les échantillons de leur royaume; les vainqueurs promettent d'augmenter les richesses des vaincus. Bien plus : pendant qu'ils reprennent au milieu du Louvre l'*Apollon*, le *Laocoon*, la *Vénus*, la *Communion de saint Jérôme*, la *Sainte Cécile*, le *Mariage de la Vierge*, tous les chefs-d'œuvre de Titien, de Raphaël; pendant qu'ils remportent, bouillants de joie, les chevaux de Venise sur leur piédestal chancelant, pas un de ces vainqueurs n'ose reprendre au Muséum d'histoire naturelle la plus petite parcelle de ses conquêtes, tant ils trouvent que ces fragments sont à leur place; ils veulent bien dépouiller le Musée du Louvre, parce qu'après tout, un chef-d'œuvre est partout un chef-d'œuvre, mais ils auraient honte de briser l'unité de la science; ce que leur a pris l'histoire naturelle, ils nous l'abandonnent, tant ils comprennent que ces conquêtes pacifiques sont devenues notre propriété à force de soins, de zèle et de génie. Rien n'est plus beau que cette histoire d'une armée entière qui recule devant une profanation; il y a cependant une histoire aussi touchante. Vous vous rappelez ce jeune sauvage à qui on faisait voir toutes les merveilles de Paris; on le menait aux Tuileries, à Notre-Dame, à l'Opéra, dans tous les lieux où se fabrique la puissance, la religion et le plaisir, le jeune homme restait immobile, mais au Jardin des Plantes, tout au bout d'une allée solitaire, le voilà qui se trouble, qui éclate en sanglots et qui s'écrie : Arbre de mon pays! et il embrassait l'arbre de son pays.

Voilà comment toute cette armée de six cent mille hommes s'est écriée, elle aussi, dans un transport unanime : *Arbres de mon pays!*

Ce pays de France est le pays le plus merveilleux pour se re-

lever tout d'un coup des commotions les plus terribles; c'est vraiment cette tour dont parle Bossuet, cette tour qui sait réparer ses brèches; il arriva donc que cette grande patrie de tous les arts fut rendue à elle-même : l'invasion s'écoula comme fait un fleuve immonde après l'orage. De tous les monuments de Paris, le seul qui n'ait pas été insulté, c'est le Jardin des Plantes. Au château des Tuileries on avait ôté son empereur; à l'armée, son capitaine; à la colonne, sa statue; au Musée du Louvre, ses plus rares chefs-d'œuvre; au bois de Boulogne, ses plus beaux arbres; au trésor public, plus d'un milliard; à nos frontières, des royaumes entiers.... On avait respecté le Jardin des Plantes! c'était le terrain neutre où venaient se reposer tous les partis de leurs agitations sans nombre. Dans ce beau lieu de rêverie et de calme, le vieux gentilhomme de l'émigration cherchait à retrouver le souvenir des vieilles charmilles dont la révolution l'avait dépourvu; le vieux soldat de la Loire, héros mutilé dans vingt batailles, ne trouvant plus nulle part le portrait de l'empereur et roi, venait saluer le chameau blanchi qui avait porté le général Bonaparte dans les déserts de l'Égypte. Les enfants de toutes les générations se rencontraient dans ces paisibles allées à l'abri de la foudre et de l'orage; l'enfant et le vieillard, la jeune fille au bras de son fiancé, le jeune homme à la poursuite de sa maîtresse. L'ombre, le repos, le calme, la fraîcheur, les passions heureuses habitent en effet ces paisibles hauteurs. Non, certes, ce n'est pas là que viendrait l'ambitieux pour s'abandonner à ses rêves boursoufflés. Ce n'est pas là que viendrait l'avare tout préoccupé d'argent et de fortune. Arrière les passions mauvaises! ceci est le domaine des nobles passions, des beaux rêves poétiques, des éclats de rire enfantins, du bourgeois fatigué du travail, du pauvre soldat qui pleure son village, de l'honnête provincial qui est venu chercher à Paris les bruyants plaisirs de la vie et qui s'estime heureux de rencontrer cette calme oasis. C'est, en effet, un merveilleux endroit pour la méditation, pour la rêverie, pour la nonchalance, pour la contemplation. La science et l'oisiveté, la douce oisiveté et l'étude acharnée s'y coudoient sans se heurter. Les uns arrivent là au lever du soleil, ils étudient dans ses moindres détails le grand mystère de la création : celui-ci le crayon à la main, celui-là armé d'un scalpel, ce troisième, à l'aide de la loupe, qui est son sixième sens; ils pénètrent peu à peu dans toute la science de la forme, de la couleur, du mouvement; l'un regarde la plante parce qu'elle est belle, l'autre l'admire parce qu'elle est utile; celui-ci en veut aux parfums qui s'en exhalent; cet autre, aux sucs bienfaisants qui guérissent. Il en est qui font leur proie du tigre et du chacal; il en est qui n'en veulent qu'à l'insecte et à l'oiseau-mouche, — heureuse passion, heureuse science, passionnés loisirs! Et qui donc, le premier en France, nous a appris à l'aimer cette douce étude du sol que nous foulons? Qui donc nous a raconté les premières merveilles de la plante et de la fleur? Ce n'est pas M. de Buffon. M. de Buffon n'est pas un maître qui enseigne, c'est un historien qui raconte et qui devine. Il parle des choses naturelles avec tous les entraînements de l'éloquence; il ne se fait pas humble avec les humbles, petit avec les petits; il ne sait pas attendre ceux qui veulent marcher dans sa voie; il marche à pas de géant, il va tout seul où l'inspiration le pousse; tantôt dans les entrailles de l'homme, tantôt dans le sein de la terre dont il explique la formation par une prescience incroyable que la science moderne a confirmée; tantôt au sein des mers, un autre jour au sommet des montagnes, dans toutes sortes d'endroits périlleux que nos faibles regards ou nos pieds chancelants ne sauraient franchir. Non, ce n'est pas M. de Buffon qui est notre professeur de botanique. Le premier de tous, celui qui a vulgarisé l'étude et la contemplation des douces et frêles beautés de la nature, c'est Jean Jacques Rousseau en personne : c'est lui, le brillant sophiste, lui qui a renversé et brisé tant de choses, lui qui a pesé les sociétés vieillies dans ses deux mains, lui qui a semé dans

toutes les âmes honnêtes ou perverses les brûlantes ardeurs de l'héloïse et du Saint-Preux, c'est J.-J. Rousseau en personne qui a donné à la France sa première leçon de botanique. On eût dit qu'il tenait à honneur de réparer, par l'enseignement de cette vertueuse passion, tous les paradoxes funestes qu'il a démontrés dans ses livres comme autant de vérités incontestables. Pauvre homme, malheureux qu'il faut plaindre, car il a succombé le premier sous l'enthousiasme factice qui a fait tant de mal aux jeunes esprits de son temps; le premier il a senti le besoin de se tirer de ces brûlantes hauteurs, et de chercher dans la fraîche vallée les douces consolations d'une étude qui laissait de côté les hommes, leurs passions et leurs mœurs. C'est ainsi que l'écrivain et les hommes qu'il agitaient autour de lui, les hommes, ces jouets dont il était le jouet à son tour, ont éprouvé tout d'un coup la même fatigue. Certes, vous ne lirez pas sans attendrissement et sans respect les *Lettres sur la botanique* de J.-J. Rousseau. Le voilà ce grand maître dans l'art de brûler les âmes; le voilà ce sauvage qui foule d'un pied éloquent et passionné la civilisation tout entière; le voilà, ramassant au penchant des coteaux, au pied de l'arbre, sur le bord des chemins, la mousse qui pousse, le fichen qui rampe et la feuille emportée par le vent d'automne. C'en est fait, il oublie tout le bruit qui se fait autour de lui, et dont il est cause, et il revient aux plantes, ces objets agréables et variés. Ce précepteur des hommes qui leur a enseigné tant de choses, même l'amour, se met à enseigner aux enfants le nom des plantes, leur organisation et tous les détails de la structure végétale. L'idée de cette passion lui vint un jour de l'arrière-saison; les plantes dont la structure a le plus de simplicité étaient déjà passées, mais qu'importe? Le printemps les ramènera tout à l'heure, commençons tout de suite, se dit-il. Une plante parfaite est composée de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits; étudions avant tout la fleur qui vient la première; et, pour bien commencer, prenons un lis. Le lis a fait pâlir la magnificence de Salomon, le lis est la fleur du printemps, il est aussi la fleur de l'automne; étudions ce bouton verdâtre qui blanchit à mesure qu'il est près de s'épanouir; admirez comment cette enveloppe blanchâtre prend peu à peu la forme d'un beau vase divisé en plusieurs fragments. Cette enveloppe s'appelle la corolle; quand la corolle se fane et tombe, elle tombe en six pièces séparées qui s'appellent des pétales. La corolle du lis a six pétales; le liseron, la clochette des champs n'en ont qu'un... mais revenons à notre lis.

Dans la corolle vous trouvez précisément une petite colonne attachée tout au fond; c'est le pistil. Le pistil contient le germe, le filet, le stigmate; entre le pistil et la corolle vous trouverez l'étamine; chaque étamine se compose du filet et de l'anthère; chaque anthère est une boîte qui s'ouvre quand elle est mûre, et qui répand autour d'elle cette poussière jaune comme l'or, odorante comme la rose; cette poussière s'appelle le pollen. — Ainsi sont composées les fleurs de la plupart des autres plantes. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons que se déterminent les diverses parties du règne végétal. Notez bien, cependant, que le lis, cette belle fleur royale, n'est pas une fleur complète : elle n'a pas de calice. Le calice manque à la plupart des liliacées : la tulipe, la jacinthe, le narcisse, la tubéreuse n'en ont pas. Donc, vous savez déjà les secrets de la famille des liliacées; vous pouvez les reconnaître à l'absence du calice, à leurs tiges simples et peu rameuses, à leurs feuilles entières et jamais découpées. Suivons donc cette route fleurie. Le printemps est revenu, il a ramené les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les jonquilles et les mugnets, dont nous connaissons la famille; il a ramené aussi les giroflées et les violettes. Le calice de la giroflée est de quatre pièces inégales de deux en deux. Dans ce calice vous trouvez une corolle composée de quatre pétales. Chacun de ces pétales est attaché au fond du calice par une partie étroite qu'on appelle l'onglet. Les étamines sont au nombre de

six, d'inégale grandeur. — Vous voilà donc entré dans la famille des crucifères, ou fleurs en croix. Cette famille est divisée en deux sections : les crucifères à siliques, la giroflée, la julienne, le cresson de fontaine; la seconde section comprend les crucifères à silicules : le cresson alénois, le cochléaria, la lunaire, la bourse-à-pasteur. — Des fleurs nous allons aux plantes légumineuses : les fèves, les genêts, les luzernes, les sainfoins, les lentilles. Ainsi, par une méthode simple et claire, le maître nous apprend la structure bien plus que le nom de la plante; ce nom viendra plus tard. Sachons d'abord l'éclat, la propriété, la figure de la plus petite fleur, — et celles-là ne sont pas les moins intéressantes. Cueillez une marguerite dans les champs; que vous

explique l'arbre comme il a expliqué la plante. Quant aux herbiers; les herbiers nous servent de mémoratif pour les plantes que l'on a déjà connues; mais ils font mal connaître celles qu'on n'a pas vues auparavant; ainsi le portrait d'un homme qui n'est plus vous frappe davantage lorsque vous l'avez connu dans sa vie. « Pour composer un herbier, prenez la plante en pleine fleur, dégagez-la de la terre qui entoure la racine, faites-la sécher avec soin, et classez votre plante dans la famille à laquelle elle appartient; choisissez avant tout un temps sec et chaud, de onze heures du matin à six heures du soir : c'est la belle heure de la botanique. » Heureux quand il parlait ainsi des plantes, son dernier amour, J.-J. Rousseau redevenait tout à fait l'homme

Les grandes Serres.

serez étonné si l'on vous dit : Cette petite fleur, si petite et si mignonne, est réellement composée de deux ou trois cents autres fleurs toutes parfaites, c'est-à-dire ayant chacune sa corolle, son germe, son pistil, ses étamines, sa graine; devant Dieu et devant la science des hommes, la marguerite est l'égale du lis superbe ou de la jacinthe odorante! J.-J. Rousseau fait aussi l'histoire des fleurons des fleurs d'immortelle, de bardane, d'absinthie, d'armoise; celles-là n'ont qu'un fleuron d'une seule couleur; d'autres n'ont qu'un demi-fleuron : la fleur de laitue, de chicorée, de salisifis; d'autres, plus heureuses, ont à la fois des fleurons entiers au centre de la fleur, et des demi-fleurons à leur contour. Ce fleurs doubles, que vous admirez dans les parterres, sont de monstres à qui cet honneur a été refusé de produire leurs semblables, grand honneur dont la nature a doué tous les êtres organisés. C'est là ce qui arrive aux arbres fruitiers touchés par la grêle. La poire et la pomme de la nature, il ne faut pas les chercher dans les vergers, mais dans les forêts. Le voilà donc qui

heureux qui s'écriait avec des larmes dans les yeux et dans le cœur :

« La pervenche! la pervenche! » en souvenir de sa jeunesse heureuse, de son amour brûlant et naïf, de ses chastes transports; en souvenir de la grâce, de la beauté et du charmant sourire de madame de Warens.

Mais qu'il y a loin de cette botanique sentimentale à la science de nos modernes professeurs! Il ne s'agit plus des deux mille espèces de Baudin, des cinq ou six mille plantes de Tournefort, des dix mille végétaux décrits par Linné et de Jussieu, des vingt ou trente mille plantes réunies dans le grand ouvrage de M. de Candolle, dont le monde savant pleure la perte récente. Aujourd'hui ce cercle s'agrandit sans cesse, chaque année voit s'enrichir l'immense herbier du Jardin des Plantes, et les derniers recensements portent à plus de soixante-dix mille le nombre des végétaux connus. Il a fallu fractionner ce vaste domaine; la vie d'un homme suffit à peine pour embrasser un des points de cette

science, dont les limites reculent sans cesse. Les mousses, les lichens, les champignons ont trouvé de dignes historiens; et les ouvrages de Dillens, de Bulliard et de Persoon montrent tout ce qu'il faut de talent et de patience pour approfondir les mystères de cette cryptogamie qui dépasse à peine le sol, et se cache sous la feuille dont chaque automne jonne la terre. D'autres botanistes ont mieux choisi : Mertens a décrit l'immense et superbe famille des palmiers; Rublet, les chênes du nouveau monde;

d'admiration de l'illustre Gærtner, à l'occasion de tous les fruits sur la structure desquels il a fait un si savant ouvrage. On s'associe aux regrets de M. Desvaux sur les circonstances qui l'ont empêché d'achever la publication de sa grande monographie des feuilles et des végétaux, et l'on envie avec lui le bonheur de M. Gettard, qui a terminé son grand travail sur les poils et les glandes de toutes les plantes connues. N'allez pas croire qu'arrivée à ces dernières limites de l'analyse, la science puisse se re-

La fosse aux Ours.

d'autres ont étudié l'ensemble des plantes d'un seul pays : Desfontaines a fait la *Flore atlantique*; Aubert du Petit-Thouars, celle de Madagascar; Brown, celle de la Nouvelle-Hollande; et ces travaux isolés, accomplis avec une rare persévérance, ont prouvé qu'il y avait de la gloire à acquérir même en ne s'occupant que d'une partie de cet ensemble. Peu de privilégiés comprennent tout le bonheur réservé à ces amants solitaires d'une science aimable entre toutes! Peu d'âmes sentent ces joies si pures, causées par la contemplation perpétuelle de ces merveilles odorantes et si richement colorées. On sourit aux transports

procher des futilités indignes d'elle! Ces glandes, par exemple, ces *nectaires*, si curieusement observés dans leurs transformations successives par Sprengel, par Hall, par Pontedera et par Bohemer, sécrètent des matières utiles, fournissent à l'abeille le sue dont nous vient le miel, et jouent un rôle important dans la physiologie végétale. Tout se tient dans ce vaste ensemble des productions de la nature, et les hommes laborieux qui consacrent leurs veilles à l'étude d'une partie quelconque de ce grand tout, sont assurés d'apporter une pierre au divin édifice qu'élèvent les générations, d'ajouter un anneau à cette chaîne merveilleuse qui

unit étroitement l'atome aux animaux les plus parfaits, ceux-ci à l'homme raisonnable, l'homme enfin à Dieu lui-même, par l'intermédiaire des esprits qui peuplent l'espace.

C'est ainsi que, dans le Jardin des Plantes, toutes les passions honnêtes se rencontrent. Nous venons de vous dire les ravissements du botaniste : voulez-vous maintenant que nous vous disions, non pas la curiosité du minéralogiste qui cherche à reconnaître, dans leurs enveloppes terrestres, l'or et l'argent, le cuivre et le fer, le mercure et l'étain, le charbon et le soufre, toutes ces brillantes richesses que la terre renferme, non pas même l'attention des zoologistes, mais tout simplement la joie du chasseur?

Moi qui vous parle et qui suis tout aussi ignorant que vous pouvez l'être de ce grand art de la chasse dont il a été écrit tant de traités à commencer par Dufouilloux et finir par M. Deyeux, moi le plus triste chasseur qui ait jamais porté un bâton d'épines dans une forêt giboyeuse, je vous assure que j'ai fait dans le Jardin des Plantes la plus admirable chasse qui ait jamais été faite. J'avais rencontré dans ces allées si bien sablées un vieux chevalier de Saint-Louis qui avait perdu dans une chasse au courre, chez M. le prince de Bourbon, sa jambe gauche et son bras droit. Ainsi blessé, notre vieux chevalier avait encore trouvé le moyen de suivre les chasses de son royal ami, mais, hélas! à la perte de son bras et de sa jambe était venue se joindre la mort affreuse du dernier Condé, cette énigme fatale, et à la mort du prince de Condé, la venue de madame de Feuchères; si bien que notre enragé chasseur, retiré dans la rue de Buffon, seul, sans amis, sans un pauvre bras pour appuyer le dernier bras qui lui restait, n'avait plus d'autre joie que de venir chaque jour viser de loin, d'un coup d'œil animé et sûr, toutes les bêtes féroces, tous les oiseaux de l'air, tous les gibiers de l'univers. « Oh! se disait-il, si j'avais mon bras, comme je prendrais mon fusil à piston! » Un jour, entre autres, comme j'offrais mon bras au digne gentilhomme : « Mon fils, me dit-il, vous avez grandement raison d'aimer et de respecter les vieillards. Je vous ai toujours connu pour un homme bon et loyal, mais vous aimez trop les livres, vous lisez trop les longues histoires, les poésies qui endorment, le rabâchage politique; et quand je pense que vous n'aimez pas la chasse! la chasse, juste ciel! quelle vieillesse malheureuse vous vous préparez, mon enfant. Mon enfant! voyez, que vous êtes déjà gros, lourd et massif! Voyez, moi, au contraire, la taille d'un cerf! mais, hélas! plus de bras droit, plus de jambe gauche, plus rien que le coup d'œil. Cependant écoutez-moi, croyez-moi, pendant qu'il en est temps encore, devenez un chasseur. Voyez quelle joie, si vous teniez au bout de votre fusil ces tigres qui bondissent, ces faisans qui voltigent, ces perdrix qui brillent au soleil, ces lièvres qui s'enfoncent dans la plaine, les cerfs qui brament dans les bois. Dieu merci, une bienveillance a réuni dans cette enceinte toutes les merveilles des forêts, sans cela je serais mort. Dieu merci, si je n'ai plus le fer à la main, j'ai sous les yeux le plus bel ensemble qui puisse réjouir les yeux d'un vieux chasseur comme moi. Allons, soyez attentif à ce que je vais vous dire; prêtez-moi une attention obéissante, laissez-moi vous convaincre par des arguments sans réplique de la beauté de la passion que je pleure; à votre âge, on pense encore à l'amour, à mon âge on ne pense plus qu'à la chasse, vous le verrez : c'est l'exercice le plus salutaire contre l'oubli des maux de la vie, c'est le spécifique le plus puissant contre toutes les douleurs de l'âme et du corps. »

Je pris place sur un banc de pierre, vis-à-vis la volière, où s'ébattaient en chantant tous les oiseaux de l'Europe, et, me tenant par le bras, pour me rendre attentif, le vieux chasseur me tint à peu près ce langage :

« La chasse, tout autant que l'amour, a été honorée par les nations les plus diverses : les Assyriens, les Hébreux, les Perses, les Mèdes, les Circassiens, les Lapons eux-mêmes ont été ou sont encore de grands chasseurs. Nemrod excellait à la battue, Alexan-

dre à la chasse au courre, César à l'affût, Plinie le Jeune à la chasse au filet. Les Celtes, les Germains, les Gaulois employaient avec une ardeur égale à ce bel art le javalot, l'épén, l'arc et l'arbalète; Diane a été de son temps une divinité égale à Apollon, Que de livres enfantés par cette passion des gentilshommes! Les philosophes aussi bien que les poètes, les historiens tout autant que les romanciers ont exalté comme il convenait ce besoin de courre le cerf et de forcer le sanglier. Xénophon n'y a pas manqué; Appius non plus qu'Arien, Gratin non plus que Nemesianus, Frédéric II, Albert le Grand, qui était un peu sorcier, Adrien Castelleri, Conrad Heesbach, Jérôme Fracastor, qui a chanté tant de choses, ont tous célébré cette vie de forêts et de montagnes. L'Allemagne s'honore à bon droit d'un chasseur nommé Hartig. La France est fière des dissertations savantes de Gaston Phébus, comte de Foix, de Jean de Francières, maître piqueur de Louis XI, de Guillaume Tardif, le lecteur de Charles VIII; Charles IX lui-même, le roi de la Saint-Barthélemy, a écrit en vrai flibustier un *Traité de la chasse au cerf*; et cependant, tout roi qu'il était, Charles IX s'est laissé battre en cette matière par Jacques Dufouilloux, le Nicolas Boileau-Despréaux de ce grand art de tirer des coups de fusil en plein champ. Vous n'oublierez pas d'ailleurs, mon cher enfant, que ce bon Henri IV, le père du peuple, qui voulait que son peuple mit la poule au pot chaque dimanche, envoyait aux galères le manant qui aurait voulu remplacer la poule absente par une malheureuse perdrix.

» Puis donc que l'on s'est amusé à écrire tant de romans, et vous même qui en avez écrit de fort tristes, avec lesquels mon noble maître, le duc de Bourbon, bourrait son fusil, puisque les peintres ont tant à honneur de représenter, dans leurs tableaux les plus fidèles, les images adorées de tant de belles amours dont nous savons les noms depuis notre enfance, pourquoi donc, je vous prie, ne pas donner autant d'importance à la vénerie? Pourquoi ne pas s'occuper du gibier-plume et du gibier-poile comme on s'est occupé du gibier blond et du gibier châtain? Et me ferez-vous donc, à moi vieillard, sans enfants, sans amis, qui n'ai pas même un petit bois où je puisse m'asseoir pour tirer un lapin, un grand crime de traiter le faisan, la gélinotte, la bécasse, le pigeon biset, gibier de bois; la perdrix et la caille, gibier de plaine; le canard sauvage et le pluvier, gibier de marais, comme Van Dyck, comme Rubens, comme Murillo ou Velasquez ont traité tant de beaux oiseaux, au charmant plumage, gibier de boudoir, gibier de grottes obscures, flamboyant et étincelant gibier des théâtres, des coulisses, des petites maisons et des salles de bal?

» Je crois que c'est Ovide qui l'a dit, et il avait raison, il faut au chasseur et à l'amoureux des qualités identiques. Bon pied, bon œil, le nez au vent, l'oreille au guet, le cœur assez calme; il faut être actif, adroit, patient; il faut reconnaître le gibier à la trace la plus légère, à la plus faible senteur : par ici a passé le lapereau, par ici a passé une belle fille de vingt ans! En chasse donc, vous les sages, les heureux et les philosophes, qui vous contentez de tirer votre poudre aux moineaux! Parcourez à votre choix la montagne ou la plaine; levez-vous de bonne heure, quand la rosée est remontée au ciel qui l'envoie. Bonne chasse! vous savez d'ailleurs comment se tue le faisan commun, *Phasianus colchicus*, comme dit Linné. Le faisan, cette flamme qui vole, est un gibier plein de caprices. Il n'y a pas de jolie Parisienne qui soit à la fois plus stupide et plus malicieuse. Tantôt l'animal (je parle du faisan, ajouta-t-il avec un sourire) se laisse prendre à coups de bâton, tantôt il vous échappe à tire-d'aile, et le meilleur fusil de Lepage ne pourrait l'atteindre. Aujourd'hui il se poserait volontiers sur votre épaule, le lendemain il se perd dans le nuage. Si vous le voulez tirer à coup sûr, tirez le bec, je parle toujours du faisan. Ce qui est plus sûr encore, c'est de le prendre à l'affût, à la tralnée le soir, quand il a bien nettoyé son beau plumage, bien préparé sa petite aigrette, bien lavé ses jo-

lies petites pattes, et qu'il s'est posé coquettement dans une avant-scène de l'Opéra... je ne parle plus du faisan.

» Mon jeune ami, vous ne regardez pas avec l'enthousiasme convenable ces belles perdrix qui paraissent nous défier dans leur bocage de métal.

» La perdrix me représente ce que nous appelions, dans nos beaux jours de jeunesse et de misère, la chasse à la grisette. Justement il y a la perdrix grise qui vaut mieux que la perdrix rouge, qui vaut mieux que la bartavelle, quoi qu'en disent quelques méchants gourmets blasés, qui jugent du gibier par la couleur de son brodequin. La bartavelle est la sœur aînée de la perdrix grise. Voilà un joli oiseau à tirer ! On le rencontre en troupe dans les champs de blé aussi bien que dans les magasins de la rue Vivienne. Le plumage est lisse et bien tenu. La queue se compose de quatorze plumes de couleur cendrée, l'iris de l'œil est d'un brun gris, la gorge et le devant du cou sont tout à fait bleus, le dos est d'un gris cendré tirant au rouge quand elles sont jeunes. Elle ne fait point de nid (la bartavelle), et se contente de déposer assez négligemment sur la mousse les œufs qu'elle fait chaque printemps. La perdrix grise, modeste et sage, ne se mêle jamais avec la perdrix rouge. Elle est infiniment plus serviable et plus facile à apprivoiser. Elle aime à se joindre en nombreuses compagnies aux individus de son espèce. Elle marche devant votre chien ; si vous voulez l'avoir, courez vous-même au bout du champ, la pièce partira. File-t-elle en ligne, tirez en plein corps. Vole-t-elle en montant, tirez sous les pattes ; si elle tourne, tirez sous l'aile. Vient-elle sur vous à hauteur d'homme, tirez au bec. (Je cite textuellement, ce n'est pas moi qui fais dire toutes ces choses à notre chasseur.) Je connais quelques jeunes chasseurs qui, en fait de perdrix grises, ne prennent pas tant de souci, et qui tirent tout simplement de patte en bec, et la chasse leur a réussi plus d'une fois. »

Ceci dit, notre homme plongeait sa main gauche dans sa tabatière placée entre les deux genoux, et il recommença sa dissertation commencée :

« Après la perdrix grise vient la caille. Celle-là est un oiseau de passage qui ne perche jamais, qui vit à terre, qui est polygame, oiseau de plaine et de la rue du Helder. Elles subissent deux mues (les cailles), l'une à la fin de l'hiver, l'autre à la fin de l'été. Elles sont répandues partout, préférant les pays chauds et tempérés, mais ne craignant pas les autres. On a remarqué qu'elles ne voyagent guère qu'au crépuscule, et choisissent les pleines lunes pour se mettre en route. »

Je cite toujours mot pour mot. Notre chevalier ajoute encore que la chair de la caille est appétissante et convenable à tous les âges comme à tous les tempéraments. En un mot, disait-il, une plaine couverte de cailles est une source de plaisirs toujours nouveaux, sans cesse renaissants. »

Quand il eut ainsi parlé, il se leva, et clopin-clopant il me conduisit à travers les immenses volières du jardin, toutes remplies d'éclatantes couleurs et de joyeuses chansons. Chaque animal dont il me parlait, il me le montrait de sa main absente, et il me disait :

Il y a des gens qui aiment la gélinotte au fin plumage, qui tient le milieu entre la perdrix rouge et la perdrix grise. Autant vaudrait tirer sur le janga, oiseau moitié français et moitié espagnol, qui ne se laisse guère approcher que des montagnards. Tel chasseur en veut au coq de bruyère, grand et petit ; tel autre en veut au pigeon biset, ainsi nommé sans doute parce qu'il est sociable, fidèle à l'amour et à l'hymen jusqu'au point de se montrer fort jaloux : parce qu'il est propre, rangé, soigneux, tendre pour sa femelle, dont il partage les soins pour ses petits. Il y a même des chasseurs féroces qui osent tirer sur la colombe, la femelle du biset ! Et, les bandits qu'ils sont ! pour justifier leur brigandage, ils prétendent que la colombe, en dépit des poètes et des flatteurs, est vorace : qu'elle dévore les jeunes plantes, que sa

chair est très-bonne à manger. Les colombes se divisent en colombes à collier et colombes rieuses (*Columba risoria*), et elles sont également dangereuses avec ou sans collier.

» Fi donc ! ne tirez pas sur le merle, à moins que ce ne soit un merle blanc. Il est si gai, si chanteur, si heureux d'être au monde ! si bon gargon ! si fin ! Il sait si bien siffler ! il se nourrit de vermineaux et d'insectes, comme font les critiques. Gardez votre gros plomb pour l'outarde, mais, croyez-moi, respectez l'outarde barbue. Entendez-vous siffler le râle, cet enfant de l'Italie, venu tout droit de Gènes, la ville de marbre ? Il faut le manger à genoux. Quand la bécasse arrive, demandez-lui d'où elle vient. Elle vient de tous les côtés du monde, de l'Islande, de la Norvège, de la Russie, de la Silésie ; elle est Polonaise, Allemande, Française tour à tour ; elle a visité l'Afrique et l'Égypte, le Sénégal et la Guinée, le Groënland et le Canada. Pauvre oiseau voyageur ! Et tant de chemin fait à tire-d'aile pour être nommé membre de la Société de géographie ou pour mourir sous le fusil d'un manant ! »

Ma foi, cet honnête homme était si heureux de parler de sa passion dominante, et d'ailleurs il en parlait si bien, avec tant de bon goût et d'à-propos, que je me mis à l'écouter, d'abord par respect pour son vieil âge et pour son malheur, ensuite par intérêt et par plaisir. Remarquez que l'aspect de tous ces beaux plumages, le bruit varié de toutes ces douces chansons, ajoutait beaucoup à la clarté et à la démonstration de ce brave homme. Il me conduisit un instant, avec un petit ricanelement de dédain, à la loge des animaux féroces, l'ours, le loup, le blaireau ; car c'était un chasseur au poil, à la plume, un chasseur de la plaine et de la montagne, et, vous l'avez deviné, un chasseur (autrefois) un habile chasseur au fin gibier, qui se cachait sous les ombrages de Versailles ou du Petit-Trianon. « J'aime la plume, disait-il, je l'aime avec passion, et quant au poil, je suis loin de le dédaigner. Dans le poil il y en a de terribles, il y en a d'innocents. Les uns mangent quelquefois le chasseur, les autres sont toujours mangés. D'abord vous avez l'ours, un des héros de La Fontaine. Je n'ai jamais compris que cet animal fût si méchant qu'on le dit. Il est sauvage, il n'est pas féroce. On dit qu'il aime la chair fraîche, mais aussi il se nourrit de légumes et de miel. L'animal défend sa peau, où est le crime ? Nous le traitons à peu près comme on traitait sous l'empire les Autrichiens et les Russes ; il y a des gens pour qui l'on est bien injuste... comptez donc combien vos journaux ont fait dévorer de bourgeois à l'ours Martin, ce pauvre animal calomnié qui n'a jamais mangé que des brioches !

» A la bonne heure le loup ! c'est un grand misérable. Il dévore tout ce qui lui tombe sous la dent, depuis le mouton jusqu'à la grenouille ; on le tue de toutes les façons, et même on l'empoisonne sans déshonneur. Nous en dirons presque autant du renard. Le renard est un drôle plein de ruses et très-dangereux. On le tue comme on peut, au terrier, au passage, à la traînée, au carnage, et encore on n'en tue guère. Le blaireau est encore plus calomnié que l'ours. Le *Dictionnaire des Chasses*, qui doit faire autorité en ces matières, place le blaireau parmi les animaux nuisibles ; et de quel droit, je vous prie ? Parce qu'il mange parfois des navets, des fèves, des pois, des carottes, le grand crime ! Et voilà pourquoi vous faites du blaireau le pendant du renard ! Et d'ailleurs il est si gentil, si fin, si paresseux ! Sa tête est mise à prix 1 fr. 50 c. par blaireau.

» Quant à la fouine, fi donc ! M. le duc de Bourbon avait l'habitude de faire le signe de la croix quand il avait tué une fouine. La fouine est un ignoble animal, moitié loup, moitié renard. Elle tue pour le plaisir de tuer ; elle égorge même avant de se remplir le ventre. Écoutez, mon petit, écoutez ce petit moyen que j'ai inventé pour tuer une fouine. Sans doute le moyen est violent, mais il est sûr. On a beau dire : *Mais vous tuez bien des arbres !* Une fouine tuée vaut mieux qu'un arbre vivant. Voilà mon secret ; vous en ferez ce que vous voudrez quand vous aurez des

fouines : « Quand la fouine se retire dans le creux d'un arbre, le meilleur moyen de se rendre maître de la bête est d'abattre l'arbre lui-même. »

Vous pensez bien que nous n'avons rien dit du cerf, du sanglier, de la biche, du daim, du chevreuil, plus brave que le cerf, et qui aurait honte de verser des larmes. Vous pensez bien que si mon ami n'a pas parlé du lièvre, c'est pour ne pas tomber dans

tisme et la goutte, et l'ophthalmie aiguë, et les autres revenants-bons de la chasse ; cette fois nous pouvons les suivre dans leurs caprices divers ces beaux oiseaux qui s'envolent dans toutes sortes de directions, la cigogne blanche et noire, la grue commune et le flamant, le héron au long bec, qui est lié à tous nos souvenirs héraldiques, le vœu du héron, le roi du héron, nombreuse famille qui se termine comme tant d'illustres familles par le héron

Anciennes Serres tempérées.

toutes sortes de descriptions trop connues. « Rappelez-vous seulement que le cul d'un lièvre est un sac à plomb, et de faire uriner la victime quand elle est morte, » me dit-il.

Du poil nous sommes revenus à la plume ; et, bonté du ciel ! que vous êtes grande quand vous lancez dans les airs ces vivantes merveilles. Ah ! laissons là le fusil et la chasse et ses grands plaisirs ; admirons en toute liberté, en toute conscience, mollement couchés sur le gazon du rivage, les oiseaux de rivage et les oiseaux d'eau. Cette fois nous n'avons pas à redouter le rhuma-

butor, sans oublier le courlis, l'hôte assidu et chantant des étangs et des rivières de la France ; on sait son nom dans les Vosges, dans la Moselle, dans les deux Charentes, en Vendée, dans la Loire-Inférieure ; il est oiseau de pluie et de tempête, il est le courtisan de l'hiver, et il le suit à la piste, comme l'hirondelle suit le printemps.

« Et le vanneau ? mangez du vanneau, pour savoir ce que ce gibier vaut, disait notre gentilhomme. Et le pluvier-guignard ? le plus délicat des pluviers dorés et non dorés. Il est la fortune de

la ville de Chartres ; il protège de son aile légère cette vaste cathédrale qui se rebâtit peu à peu. Vous avez aussi la race des chevaliers, chacun portant la couleur de sa maîtresse, le chevalier brun, le chevalier aux pieds rouges, le chevalier aux pieds verts et la maubége, et le combattant, et l'avocat, et le petit courlis, et le barbe-rouge, à queue rayée, à queue rouge, à queue noire, habi-

tout d'un coup notre chasseur s'agrandit encore. Quoi donc ! mon maître, vous n'êtes pas content de tant de carnage ? vous voulez encore nous faire égorger ce beau cygne décrit par Buffon. « Il plaît à tous les yeux ; il décore, il embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux !... » Et voilà pourquoi vous voulez qu'on le tue,

Loges des animaux féroces.

tants de la vase et du limon, hôtes bigarrés des marécages, bees noirs, pieds plombés ; autrefois la barge-rouse était les *deslisces des François*, dit le vieux Belon ; maintenant c'est la bécassine et la double-bécassine qui sont à cette heure les *délices des Français*.

» Monsieur, monsieur, ajoutait le vieux chevalier, n'oublions pas, s'il vous plaît, n'oublions pas la poule d'eau qui demande beaucoup d'adresse, la mouche qui sent le marais, qui n'est bonne à rien, mais qui est *amusante* à tuer (Danton n'eût pas mieux dit) ; le rôle d'eau, qui ne vaut pas, à beaucoup près, le rôle de genêt. » Puis

ce beau palmipède chanté aussi par Virgile ? ai-je répondu au vieux gentilhomme. A ce blasphème cruel, la plume me tombe des mains ; puissent tous les fusils en faire autant !

C'est ainsi que, grâce à ce beau jardin tout rempli de sa passion favorite, le vieux chasseur prenait sa peine en patience. En présence de ces merveilleux animaux qui sont la vie des forêts, l'honneur de la plaine, le mouvement de la montagne, la décoration variée du fleuve ou de l'étang, il était comme est l'amant en présence du portrait de sa maîtresse adorée. Mais quoi ! il n'est

pas encore satisfait; il y a encore quelque chose à tuer dans cet univers. Le cor retentit dans les bois, comme il est dit dans l'opéra de *Robin des Bois*. Cette fois l'insatiable chasseur, non content de toute la plume et de tout le poil du royaume de France, se met en voyage pour les trois parties du monde, et il arrive tout d'abord en Afrique, le fusil sur l'épaule, suivi de ses chiens et de son carnier. Ne troublons pas, je vous prie, son envie; c'est de tuer une gazelle: il y en a de si belles au Jardin des Plantes! La gazelle se chasse à cheval; il est bien rare qu'elle se laisse prendre, même par les plus fiers chevaux. Mais à quoi bon les gazelles? — Parlez-moi, s'écrie-t-il, de tuer une lionne et un lion! En effet, il s'en va dans la caverne du lion et de la lionne, et d'une main légère il dérobe les plus jolis petits lionceaux du monde, sous le ventre même de la mère, qui veut bien ne pas s'en apercevoir. « On a beaucoup exagéré la féroce des lions de l'Afrique. » Je le crois pardieu fort, quand on voit un gentilhomme de l'armée de Condé enlever ainsi ces lionceaux pour en manger les pattes et la langue avec des dames du pays. Après quoi nous passons dans l'Afrique occidentale du centre-ouest, et notre chasseur, ce jour-là, tue un gibier qu'il n'a pas encore eu l'occasion de tuer, un gibier que bien peu de chasseurs ont tiré en Europe, excepté les chasseurs d'Afrique: il tue des touariks... il y a justement des têtes de touarik au *Muséum*. Le touarik est un gibier qui monte à cheval, qui se défend avec des flèches, qui est circoncis et qui croit en Mahomet. Le touarik se tue, comme l'autruche, à coups de pistolet. Un autre jour on fait la chasse aux singes; le singe ressemble beaucoup au touarik. Pour les abattre, pour les atteindre, ces deux bêtes si différentes, je vous assure qu'il ne faut être ni pied bot ni manchot.

A ce propos, n'oublions pas la chasse aux manchots, qui s'abattent à coups de bâton; la chasse à l'hippopotame, moitié chasse et moitié pêche, et tant d'autres animaux qui se promettent de l'Égypte à Tunis, de Tunis aux frontières d'Alger, de l'empire de Maroc à la Sénégambie, de Tombouctou à Bourbon. Vous voyez bien que ce brave gentilhomme avait le délire, et que l'idée seule de la chasse l'emportait bien loin de Paris, oui, certes, bien loin de Paris, au Jardin des Plantes, le lieu de la terre le plus peuplé et le mieux peuplé de l'univers.

Moi, je ne suis guère de cette humeur à tuer toutes choses. A Dieu ne plaise que je me mette au milieu de ces enragés qui ne connaissent qu'un plaisir: faire feu sur tout ce qui est au bout de leur fusil; j'aime assez les créatures du bon Dieu pour leur laisser la vie, l'ombre, l'espace, la chanson joyeuse, le plumage doré et le soleil. L'oiseau est l'honneur du printemps; il est la chanson matinale du champ de blé, il est la plainte mélancolique de la charnille, il est le chant de triomphe, il est le cri de douleur, il est l'*hosanna in excelsis* de cette belle et grande nature où chaque être tient sa place, depuis l'aigle qui affronte le soleil, jusqu'au ver luisant jetant sa pâle clarté sur la feuille que laisse tomber la rose. Eh bien! consolez-vous. Détournez vos yeux de cet affreux carnage! Laissez là les sanglants récits de l'intrépide chasseur, vous êtes à l'abri de ses coups, vous les faites dorés, vous les oiseaux jaseurs aux couleurs changeantes, vous les tigres, les lions et les ours de la nation. Quant à nous autres, les simples curieux, les voyageurs oisifs, ouvrons hardiment nos oreilles, nous n'entendrons pas la détonation du fusil, mais bien le chant de l'oiseau. A la place de ces cadavres sanglants, voici des oiseaux qui volent. Dans la plus charmante volière qui soit au monde, des mains heureuses et savantes ont réuni les plus beaux oiseaux de la terre, et nous les pouvons voir dans leurs plus belles couleurs, dans les attitudes les plus charmantes de leur existence de chaque jour. Ils y sont tous, je dis les plus beaux, les plus charmants, les plus joyeux, dans leur plus transparent attirail. Cette chaise adée commence par le merle rose, pieds orange, bec orange et noir; la huppe à joue grise, à bec noir, la huppe orange et rouge de feu; le chevalier

quiquette aux pieds verdâtres, le gros-bec et le bec croisé; l'hirondelle de mer, *épouvantail*, ainsi nommé parce qu'il est le plus gai des oiseaux; celui-là, comme tant d'autres oiseaux, possède deux plumages, le plumage d'amour et le plumage d'hiver. Quel homme en ce monde n'a pas son plumage? les cheveux noirs et bouclés; et son plumage d'hiver? la tête grise et chauve. Vient ensuite, dans cette ronde aérienne, le coq domestique, qui serait le plus beau des oiseaux s'il n'habitait pas nos basses-cours; le morillon et le héron pourpre, et le bouvreuil au bec noir, aux pieds bruns, au ventre blanc, et le paresseux dans son plumage d'amour; paresse et plumage d'amour, deux mots qui jurent! Vous ne sauriez croire que d'admirables petits êtres passent ainsi sous nos yeux ravis. Savez-vous rien de plus joli que la mésange bleue? rien de plus gai que la fauvette à tête noire? Et la mésange-moustache? Vous en avez rencontré plus d'une dans nos salons, la lèvre supérieure ombragée de ce fin duvet qui rend la lèvre plus rose et la dent plus brillante. Et le pinson, et le bruant, et la fauvette-rossignol, comme madame Damoreau, et le geai, cet admirable ricaner; jusqu'à ce qu'enfin arrivent à leur tour les aigles et les cigognes, les faucons et les freux, les ourtardes et les grues, les corneilles et les engoulevents: tous ces tyrans de l'air ont la beauté en partage, tout aussi bien que Néron l'empereur.

Mais cette fois, qui que vous soyez, tyran ou victime, gros-bees à gorge rouge ou mésange huppée, tourne-pierre à collier, avocette à nuque noire, bécasseau-échasse, pluvier à collier interrompu, buse et milan royal, cigogne noire et canard tadorne, aigle criard et gypaète barbu, oedicnème et talève, cresserellette et ganga, ne craignez rien, vivez-vous en paix à vos jeux, à vos amours, à vos passions, à vos adorables caprices des quatre saisons de l'année; cette fois vous n'êtes pas exposés au fusil Le-faucheux, au fusil Robert, aux filets et à la glu; cette fois vous êtes l'ornement bien-aimé, la gloire bien protégée et bien défendue, la joie honnête et populaire du plus beau jardin de l'univers.

La restauration n'a fait que suivre l'impulsion donnée au progrès du Muséum. On ne s'est pas contenté, cette fois, d'agrandir le jardin, de le pousser jusqu'à la rivière, de le dégager de toute ombre malfaisante, de tout voisinage incommode, on a voulu encore associer à cette œuvre et à cette joie nationale tous les amis de l'histoire naturelle. Nous avons vu déjà que plus d'un voyageur, plus d'un marin célèbre avaient donné l'exemple d'un dévouement sans bornes à cette institution. Ces exceptions trop rares devinrent bientôt une habitude. Pas un marin de quelque importance, pas un capitaine de vaisseau, pas même un lieutenant de frégate n'aurait cru son voyage complet, s'il n'eût pas pu en consigner quelques souvenirs au Jardin des Plantes. Nous avons déjà nommé le capitaine Bandin; il faut nommer MM. J. Diart et Duvaucel, MM. Leschenault et Aug. Saint-Hilaire, M. Delalande, M. Dussumier-Foubrune, M. Steven, M. Dumont-d'Urville, M. Freycinet, M. Philibert, M. le baron Milius, M. La Place, M. du Petit-Thouars, le savant et l'illustre voyageur autour du monde. Les uns et les autres, de tous les lieux de la terre habitée, de Calcutta et de Sumatra, de Pondichéry et de Chandernagor, du Brésil et de l'Amérique septentrionale, du Cap et des Philippines et du Caucase, des îles de l'Archipel et des bornes du Pont-Euxin, des terres australes et de la Guyane française et de l'île Bourbon, ont envoyé toutes sortes d'échantillons admirables, vivants ou morts, qui ont agrandi, outre mesure, cette précieuse collection. A ce propos, soyons justes. A force de nous occuper des grands meneurs du Jardin des Plantes, à force de parler des Cuvier, des Buffon, n'oublions pas, dans notre reconnaissance et notre estime, les humbles compagnons de leurs travaux et de leur science. Que les directeurs du Jardin des Plantes passent les premiers, c'est trop juste; mais aussi que les plus humbles ambassadeurs de leurs observations et de leur fortune ne soient pas passés sous

silence. Cette vaste science de l'histoire naturelle, qui embrasse le monde entier, ne peut pas se faire entre quatre murailles; elle doit, avant toute chose, se répandre au dehors. A l'exemple de toutes les grandes puissances de l'Europe, la science naturelle agit surtout par ses députés, par ses ambassadeurs; donc, au-dessous du grand naturaliste qui reste au jardin pour écrire, pour raconter, pour enseigner toutes les découvertes dont il a le secret, il y a le naturaliste-voyageur, plus dévoué et plus ardent, qui s'en va dans toutes les latitudes, ramassant, recueillant, entassant dans sa lourde valise, dans son immense herbier les minéraux et les plantes, les poissons de la mer et les oiseaux du ciel. Un pareil homme doit être infatigable, actif, laborieux, plein d'obstination et de courage. Rien ne le fatigue, rien ne lui fait peur. Pour cet homme, chaque animal de la création, même le plus abject et le plus difforme, est une chose d'une grande valeur. Il ira chercher les plus affreux insectes dans la pourriture, dont ils sont comme une exhalaison vivante; il ira chercher le lion dans sa tanière; il dompte l'éléphant; il arrête le chevreuil qui s'enfuit dans les bois; il est chasseur, historien, dessinateur, physiologiste; il rapportera de l'autre extrémité du globe une plante inconnue dans son chapeau, une bête féroce dans sa cage. Noble, curieuse et sincère passion qui se suffit à elle-même, car pour l'ambassadeur du Jardin des Plantes, on n'a encore inventé ni la gloire, ni les académies, ni les honneurs que donne la science. Une fois que ce digue homme est de retour de ses voyages lointains, une fois qu'il a déposé à la porte du sanctuaire cet immense butin qui représente souvent dix années de sa vie, c'est à peine s'il lui est permis de s'asseoir à l'ombre des arbres que ses prédécesseurs ont plantés. Dans ce Muséum embelli par ses soins, l'intrepide naturaliste est reçu comme tout le monde. La plante qu'il a ramassée dans le désert, et à laquelle lui-même, mourant de soif, il aura prodigué sa ration d'eau de chaque jour, la plante tant aimée se tient dédaigneusement renfermée dans son palais de cristal. Le digne homme la voit de loin prospérer et grandir; mais qu'importe? Plus reconnaissant que la plante qui ne reconnaît que le soleil, qui n'obéit qu'au vent tiède et doux, l'animal féroce dont il a été le gardien et le dompteur le reconnaît en bondissant dans sa cage, il le salue d'un hennissement joyeux; ce sont là ses plaisirs, il n'a pas d'autres récompenses. A peine son nom est-il inscrit sur une des pages brillantes de cette grande histoire, à peine si le jardinier en chef le protège. Trop heureux encore s'il peut atteindre à l'honneur inespéré de voir son nom ou bien le nom de son jeune fils, ou bien le nom de sa femme, si souvent délaissée pour la science, se rattacher à quelques-uns des fruits qu'il a ramenés de si loin, à quelques fleurs dont il aura doté la patrie? Un tel homme est le paria de la science. Mais tel est le charme de la science, qu'elle efface absolument les humiliations et les dégoûts de tout genre; elle porte en elle-même sa consolation et son courage, elle se passe de la reconnaissance des hommes, elle se passe de tout, même de la gloire. Ceci vous donne le secret de bien des dévouements obscurs, ceci vous explique bien des luttres ignorées. Voulez-vous cependant, pour que notre justice soit complète, que nous prenions au hasard la biographie de l'un des naturalistes dont nous parlons?

M. Milbert, par exemple, mort l'an passé, sans que pas une voix s'élevât pour lui payer un tribut de reconnaissance et de respect. Peintre, naturaliste, voyageur, correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris, au Jardin du Roi, Jacques-Gérard Milbert aurait pu attacher son nom aux plus grands travaux et aux plus admirables découvertes de ce temps-ci: il s'est contenté d'y apporter sa part de zèle et d'utilité. Il était né à Paris le 18 novembre 1766, et de fort bonne heure se révéla l'instinct qui le poussait à étudier l'histoire naturelle dans ses moindres détails. Cette passion naissante pour toutes les belles choses de la création, à commencer par la fleur qui est à la surface, à

finir par le minéral caché dans les entrailles de la terre, avait fait tout d'abord du jeune Milbert un dessinateur pratique, comme il en faut pour reproduire, dans toute leur beauté, et sans les embellir, les moindres détails de l'histoire naturelle.

En 1795, il fut nommé professeur de dessin à l'école des Mines; la même année, il fut chargé d'une mission dans les Pyrénées; d'où il devait rapporter tous les sites relatifs à l'exploitation des mines. Déjà les premiers travaux du jeune naturaliste avaient eu assez de retentissement pour que, deux ans plus tard, il fût admis à l'honneur de suivre, dans sa conquête de l'Égypte, le général Bonaparte. Malheureusement, tout désigné qu'il était pour cette expédition, Milbert ne put pas partir, et cela a été, depuis, un des grands chagrins de sa vie, quand il se souvenait de tous les beaux échantillons qu'il aurait pu ramasser dans la vieille patrie des Pharaons.

Cependant, pour n'avoir pas suivi le général Bonaparte dans cet Orient à moitié conquis, M. Milbert ne restait pas oisif; il avait été chargé en 1799 de visiter les Alpes, et de s'informer en même temps comment ces hautes montagnes pouvaient être aplanies, et comment, depuis Genève jusqu'à Lyon, le Rhône pouvait devenir navigable. L'année suivante, il s'embarquait pour les terres australes, comme dessinateur en chef de l'expédition, sous les ordres du capitaine Baudin. La route fut longue et semée de périls; mais aussi le voyage fut rempli de découvertes.

De retour en Europe, M. Milbert fut proposé par le ministre à la publication de cet important voyage. On a aussi de lui, mais écrite en entier de sa main, une très-fidèle relation d'un voyage aux îles de France et de Ténériffe, et au cap de Bonne-Espérance. Il écrivait comme il dessinait, d'une main nette et ferme, simple et vraie avant tout.

En 1815, nous retrouvons M. Milbert dans les États-Unis d'Amérique.

En 1817, M. Hyde de Neuville, ministre de France aux États-Unis, charge M. Milbert d'un grand travail sur l'histoire naturelle. Ce travail a duré sept années; et pour avoir une juste idée du zèle, de l'activité, de la patience, du dévouement, du courage de ce savant homme, il faudrait lire le rapport adressé par les professeurs du Jardin des Plantes au ministre de l'intérieur.

« Monseigneur, disaient-ils, nous avons reçu récemment les douze caisses qui composent le cinquante-huitième et dernier envoi de M. Milbert, et nous pouvons maintenant vous parler en détail des travaux de ce naturaliste infatigable. »

En même temps les rapporteurs racontent, non pas sans émotion, avec quel zèle, quelle expérience pleine d'ardeur, M. Milbert a étudié l'immense territoire des États-Unis, ce vaste empire, aussi curieux à étudier par le naturaliste que par le philosophe et par le politique; comment M. Milbert a ramassé çà et là les produits des trois règnes dont il a enrichi le Cabinet du Jardin du Roi; comment enfin il a complété, avec sa fortune personnelle, les rares subsides que lui accordaient, pour l'accomplissement de cet immense travail, le ministère de l'intérieur et le Muséum.

Il avait choisi New-York comme le centre de ses opérations scientifiques, et de là il a visité le Canada, les lacs supérieurs, les bords de l'Ohio et du Mississipi. A Boston, il fut surpris par la fièvre jaune, et, à demi mort, il trouva, pour lui tendre une main amie, M. de Cheverus lui-même, le saint évêque exilé là, qui est devenu plus tard un des hommes dont l'Église gallicane sera fière à tout jamais.

M. Milbert a raconté lui-même, dans la *Vie du cardinal de Cheverus*, quelle était l'hospitalité de ce grand évêque, et, avec son hospitalité, sa modestie, sa pauvreté, pour ne pas dire sa misère; et comment, sans lui et sans M. de Valuais, le consul de France, et mademoiselle de Valuais, sa digne fille, lui, Milbert, il serait mort lourdement chargé qu'il était de son nouveau butin à travers l'Amérique du Nord; et notez bien qu'il serait mort à la peine plutôt que de rien ôter de sa noble charge. L'histoire même

en est touchante, et nous ne pouvons pas mieux la raconter que M. Milbert :

« Dans l'été de 1820, je revenais d'explorer les hautes montagnes des États de Vermont et de New-Hampshire; j'étais lourdement chargé des collections d'objets d'histoire naturelle que j'avais recueillis dans cette excursion. Comme je suivais les bords pittoresques du Merimack, je fus rencontré par M. de Cheverus, qui faisait alors une tournée pastorale dans son diocèse. Surpris de mon état de fatigue, ce bon prélat, tout en louant mon zèle pour la science, m'adressa des reproches pleins d'affection; puis il me dit : — Asseyons-nous ici; montrez-moi vos roches, vos

rope, un phoque (*Phoca mitrata*), dont M. Cuvier lui-même n'avait vu que le crâne, et tant d'autres mammifères de plus de cinquante espèces dont les naturalistes s'inquiétaient beaucoup en ce temps-là.

Il y avait aussi, dans ces envois de M. Milbert, un grand nombre de mammifères conservés dans l'eau-de-vie, plusieurs squelettes les plus curieux, l'elck, le cerf de Virginie.

Quant aux animaux vivants, ils étaient au nombre de quarante-neuf, les didelphes opossum, mâle et femelle, le cougar de l'Amérique du Nord, l'ours des Apalaches, plusieurs espèces de cerfs de la Louisiane et de la Virginie, l'élan d'Amérique, et sur-

Cabinet d'anatomie comparée.

crustacés, vos végétaux, toutes vos richesses. Vidons ce sac et vos poches aussi; je veux tout voir. Mais je m'aperçus qu'en paraissant examiner avec soin ces productions naturelles qui n'avaient pas même d'intérêt pour lui, il en faisait deux parts, et je lui demandai pourquoi il agissait ainsi. Je fais à chacun notre part, me répondit-il; ce second sac est pour moi; gardez seulement votre portefeuille de dessins, je le veux ainsi, mon cher ami! Nous allons marcher doucement jusqu'à Lowell; de là, par le canal de Middlesex, nous parviendrons sans fatigue jusqu'à Boston. Et, malgré tout ce que je pus faire pour m'y opposer, le bon évêque se chargea d'une partie de mes collections. »

Mais revenons à notre rapport. Outre les collections zoologiques et les dessins sans nombre envoyés par M. Milbert, on peut citer plusieurs animaux presque inconnus au Jardin du Roi, le minck, la moufette, le pekan, dont à peine les naturalistes avaient entendu parler, un loup américain, et il était encore douteux que l'Amérique ait eu des loups semblables à ceux d'Eu-

tout les deux bœufs sauvages, le bison et sa femelle, et il n'a pas tenu à M. Milbert que cet utile et infatigable travailleur de la Haute-Louisiane ne fût naturalisé parmi nous.

Le nombre des oiseaux s'élevait à quatre cents espèces composées de plus de deux mille individus. Pour la première fois, enfin, nous pénétrons dans les secrets infinis de l'ornithologie américaine, et parmi les naturalistes les plus distingués de l'Europe, ce fut à qui complimenterait M. Milbert de n'avoir jamais séparé le mâle de la femelle, et en même temps d'avoir suivi ces brillants échantillons de l'air, dans les nuances diverses de leur plumage; en effet, ce n'est que par la variété qu'on peut reconnaître l'espèce.

Parmi ces espèces, il y en avait de tout à fait inconnues au Jardin des Plantes; d'autres qui avaient besoin d'être renouvelées: l'aigle à tête blanche, la buse à queue rousse, l'innombrable famille des pies-grièches, des fauvettes et des gobe-mouches, plusieurs troupiales, et entre autres le mangeur-de-riz, les tétas,

que Linné a nommés le *Tetrao togatus*, *Tetrao cupido*, *Tetrao phasianellus*, si mal décrits jusqu'alors, qu'on les regardait comme une seule et même espèce, malgré Linné.

La mer et les fleuves n'avaient pas été exploités avec moins de bonheur que la terre ferme : les poissons, les coquillages, les tortues. Sur deux mille deux cents poissons envoyés par M. Milbert, plus de la moitié était même inconnue à Cuvier. Dans ces envois, on remarquait surtout deux requins, chacun d'une espèce nouvelle, une raie de sept pieds de large et d'un genre à part, les esturgeons du Saint-Laurent, du lac Ontario et du lac Champlain, de six pieds de longueur, les limandes, saumons, bro-

tout la sirène lacertine et les agames et les geckos que contiennent les deux Amériques. Dans les coquilles de M. Milbert, on a surtout remarqué des coquilles d'eau douce, peu étudiées avant lui, et dont il a rapporté plus de trente espèces nouvelles. Des insectes, il en a rapporté quatre cents espèces dont plusieurs sont nouvelles; rien de plus beau que ses papillons de toute couleur; pas un ordre d'insectes n'a été oublié dans cette admirable récolte de tout ce qui bruit, de tout ce qui rampe, de tout ce qui bourdonne, de tout ce qui voltige et resplendit dans les savanes.

Le règne végétal n'a pas été plus négligé que les deux autres. M. Milbert aimait les plantes vivantes, comme il aimait les ani-

Entrée de la vallée suisse.

chets, et enfin plusieurs poissons vivants qui devaient être jetés dans la rade du Havre et dans la Seine pour y perpétuer l'espèce; car c'était là un voyageur philosophe qui trouvait plus d'utilité à un être vivant qu'à dix reptiles empaillés. Malheureusement des gelées très-rudes ont fait périr les poissons de M. Milbert.

Parmi les oiseaux vivants qu'il avait envoyés et qui sont encore aujourd'hui l'ornement du Jardin des Plantes, n'oublions pas le vautour brun de la Caroline du Sud, l'aigle chasseur des monts Alleghans, l'aigle à tête blanche des bords de l'Hudson, l'aigle de Terre-Neuve, celui des montagnes de Pensylvanie, et nombre de gélinites, de cailles, de canards sauvages, tout le terrible ou friand plumage dont il est parlé d'une façon si confuse dans les histoires des chasseurs du nouveau monde.

Comme aussi l'intrépide naturaliste, pour être complet, et malgré sa répugnance à ramasser tant de bêtes inutiles, affreux chaînons de cette grande chaîne où tout se tient, n'avait oublié ni les lézards, ni les cent cinquante espèces de reptiles, ni sur-

maux vivants; il avait grand soin de ses herbiers, où il entassait toutes sortes de fleurs desséchées. Mais quand, avec la plante, il pouvait envoyer la graine; quand, au lieu du cadavre desséché de la fleur, il pouvait envoyer son âme, il était bien heureux et bien fier.

L'herbier lui faisait l'effet d'un vaste cimetière où reposent toutes sortes de poussières; mais un beau petit arbre bien vigoureux, une fleur dans sa racine, un fruit qui arrive en germe d'Amérique, et qu'avec un peu de bonne volonté le soleil de la France va mûrir, c'étaient pour lui autant de conquêtes d'un prix inestimable. Comme il les étudiait sur leur terre natale, ces jeunes plantes, l'espoir de l'avenir! il savait à merveille quelle zone leur pourrait convenir, sur quel sol ce chêne pouvait devenir un chêne, sous quel air cette rose pouvait fleurir; il s'inquiétait avec une sollicitude toute paternelle des érables, des peupliers, des noyers, des châtaigniers, de toutes les épines qui fleurissent au printemps, et il les envoyait en Europe avec toutes sortes d'indi-

cations qu'il fallait suivre si on voulait voir l'arbuste prospérer et grandir.

À défaut de nouveaux fruits, il envoyait des bois nouveaux; il allait chercher jusque dans les sols limoneux, dans les sables et même sur les hautes montagnes, dans les fentes des rochers, les pins, les cèdres, les genévriers, les mélèzes, les sapins, les cyprès. C'est lui qui nous a envoyé le cyprès chauve, un arbre utile, s'il en fut. Vous le plantez dans la tourbe au milieu de l'eau, et ses feuilles qui tombent, le détritus de ses racines et de son jeune bois, ont bientôt composé autour de l'arbre une véritable terre végétale.

Nous lui devons aussi un chanvre nouveau, une paille plus belle que la plus belle paille d'Italie, une espèce de patate qui se rencontre à cette heure dans tous les jardins. Si M. Milbert n'avait enrichi que des herbiers, il n'aurait droit qu'à l'éloge des savants; mais il nous a donné des fleurs qui fleurissent à tous les printemps, des arbres qui portent des fruits et de l'ombre, il a droit à la reconnaissance de tous.

Dans le règne minéral, le savant naturaliste n'a pas été moins heureux; il a envoyé par fragments des échantillons de l'Amérique tout entière, des minéraux inconnus, des espèces nouvelles, des roches merveilleuses, plus de sept cents échantillons de roche: vous pouvez suivre, grâce à lui, dans leurs minéraux divers, la chaîne des Alleghanys, les plages orientales qui bordent l'Océan, les bords du fleuve Saint-Laurent, de l'Hudson et du Potomack, les lacs Huron, Champlain, Erié, Ontario; il a ramassé un grand nombre de débris organiques fossiles recueillis à la surface de ces vieux terrains calcaires qui constituent l'immense plateau où l'Ohio, le Mississipi et le Saint-Laurent prennent naissance; ainsi, grâce à lui, les géologues ont pu comparer la constitution du sol des États-Unis avec celle des autres parties de l'ancien et du nouveau continent qui nous sont connues.

Au total, les collections de M. Milbert dépassent huit mille échantillons de tout genre recueillis dans tous les règnes.

Ce rapport sur l'excellent et infatigable voyageur est confirmé par une parole authentique de M. Cuvier lui-même: « M. Milbert surtout, dit M. Cuvier, artiste distingué, a mis dans ses recherches une persévérance inouïe, et expédié plus de soixante envois; sans avoir été d'abord un naturaliste de profession, c'est un des hommes à qui l'histoire naturelle devra le plus de reconnaissance. »

Quand il eut accompli cette longue et difficile mission, M. Milbert partit pour la France, accompagné de M. de Cheverus, qui, lui aussi, rentrait dans sa patrie après avoir accompli de difficiles devoirs.

Ils étaient déjà arrivés en vue des côtes, lorsque la tempête menaça de briser le navire qui les portait; on eût dit que la voix du saint prélat imposait silence à l'orage, le navire fut jeté à la côte, mais personne ne périt. De cette communauté de dangers entre le savant et le saint prélat devait naître une amitié qui n'a été interrompue que par la mort du cardinal-archevêque de Bordeaux.

Telle a été cette vie si honorable et si remplie, utile entre toutes et si modeste, que les savants seuls ont entendu parler de M. Milbert.

Il n'est pas juste que de pareils hommes sortent de ce monde sans qu'au moins après eux une voix s'élève pour dire à tous ce qu'ils ont été et quels services ils ont rendus.

Au surplus, ces injustices de la reconnaissance publique deviennent de plus en plus rares; la conscience publique s'inquiète de tout ce qui se fait d'utile de nos jours, et un sentiment de juste reconnaissance est toujours prêt à rémunérer ces modestes travaux. Voyez ce qui vient de se passer tout récemment en pleine Académie des sciences, au sujet des collections rapportées par l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, commandée par le contre-amiral Dumont-d'Urville? La grande serre du Jardin des

Plantes suffirait à peine pour contenir tout ce qui a été recueilli sur tous les points du globe, pendant deux ou trois ans de navigation. Les princes, les ministres, les hommes les plus distingués de la capitale ont afflué pendant plusieurs semaines dans cette enceinte si merveilleusement remplie; chacun a pu admirer ces étranges productions des plus lointaines contrées, et s'enorgueillir, avec ceux qui les avaient rassemblées, de ce surcroît de richesses pour les galeries du Muséum. La collection de têtes humaines, rapportée par le docteur Dumoutier, a surtout excité l'attention des savants, des philosophes et des moralistes. Cuvier avait rassemblé, avec des peines infinies, un certain nombre de crânes appartenant aux principales races, et l'on admirait ce complément indispensable des travaux de Camper, de Buffon, de Scemmering, de Pallas, de Blumenbach. C'étaient les premiers échantillons du Muséum humain; car, il faut bien en convenir, le roi du monde créé, ce vase d'élection où fut déposé le germe de la suprême intelligence, l'homme, qui porte sur son front le signe d'une origine céleste, tient par tant de liens à l'ensemble du règne animal, qu'il ne peut en être séparé qu'en vertu d'une abstraction psychologique. Et, pour obéir à la loi commune qui veut des perfectionnements gradués et successifs, l'espèce humaine présente un certain nombre de races qui semblaient indiquer le progrès, et marquer de nombreux degrés entre les peuplades grossières de l'Océanie et les plus nobles types de la race caucasique. Une semblable étude, qui se fait en quelque sorte à nos propres dépens, qui nous assimile aux espèces animales si rigoureusement classées, est un acte de haute raison, d'humilité glorieuse; c'est une autopsie qui n'est permise qu'à nous, qu'à notre siècle, et qui couronne dignement le vaste édifice élevé par les temps modernes à l'éternel honneur des sciences naturelles.

Tous les navigateurs avaient signalé l'existence de races distinctes répandues par groupes dans les diverses parties du globe. La conformation générale de la tête ne pouvait être le simple résultat de causes accidentelles, et il fallait admettre une différence radicale, primitive, entre le Cafre et le Français, entre les peaux rouges de l'Amérique du Nord et les habitants du Céleste Empire, entre les Malais et les peuplades de la Nouvelle-Hollande. La grande question d'une origine unique, soumise aux lumières de l'expérience, a paru se compliquer de difficultés sérieuses, et l'orthodoxie de nos anatomistes ne s'est pas contentée d'admettre les races japétiques et sémitiques. Mais si les plus nobles esprits ont établi sur de solides preuves une concordance entière entre la géologie et le premier livre de la *Genèse*, nul doute qu'on parviendra à trouver le lien qui unit chacune de ces familles humaines éparées sur la surface du globe, et à montrer l'étroite parenté qui existe entre ces enfants perfectionnés ou dégénérés d'un même père.

M. Dumoutier a rendu un immense service à la science de l'homme en réunissant plus de cinquante têtes modelées sur l'individu vivant, colorisées de la manière la plus exacte et conservant l'identité des physionomies. Il ne s'agit pas ici de crânes, déjà fort précieux sans doute, mais enfin n'offrant à l'œil qu'une forme dépourvue de ses enveloppes et de ses caractères les plus saisissants; ce sont des têtes pleines de vie, reflétant les passions brutales du sauvage hébété, l'astuce du bipède affamé qui cherche sa proie, la ruse cruelle de l'anthropophage qui a soif de votre sang; c'est l'homme enfin tel qu'il se présente à l'observateur, alors qu'il s'abandonne sans frein à ses appétits grossiers. Et quelle patience, quelle persuasion n'a-t-il pas fallu déployer pour obtenir de ces barbares l'étrange faveur que l'on attendait d'eux! Modeler une tête vivante! Mais savez-vous que les plus civilisés de nos compatriotes consentiraient à peine à se laisser ensevelir dans une masse de plâtre délayé; mais savez-vous que cette sorte d'enterrement exige, comme condition préalable, le sacrifice de la chevelure, ou, tout au moins, une préparation presque aussi désagréable! Et lorsqu'on songe aux obstacles de

toute espèce que M. Dumoutier a dû rencontrer dans l'accomplissement de cette singulière entreprise, on ne saurait se lasser d'admirer les résultats obtenus, et l'on s'associe pleinement aux éloges et aux récompenses qui lui ont été décernés.

Et les coquilles avec les animaux vivants ou conservés dans l'alcool, et les insectes les plus étranges, et les oiseaux, et les poissons! C'est un monde toujours nouveau qui vient augmenter notre monde connu; c'est une population toujours croissante, et dont on s'applaudit comme pourrait le faire un souverain qui, placé à la tête d'une grande nation, se trouverait chaque année plus riche, plus puissant d'un million d'âmes. Les derniers travaux de Lacépède et de Cuvier sur les poissons constataient l'existence de cinq ou six mille espèces, et aujourd'hui M. Valenciennes en compte plus de douze mille. Fabricius, Latreille et les derniers entomologistes, ne possédaient pas plus de vingt mille espèces d'insectes, et aujourd'hui M. Audouin, qu'une mort prématurée vient d'enlever à ses travaux, M. Milne Edwards, ont plus que doublé ce nombre, et le baron Dejean possède dans son cabinet près de vingt mille coléoptères. Que dirai-je des oiseaux, ces joyeux habitants de l'air, qui chaque année sont obligés de serrer leurs rangs, déjà si pressés, pour faire place aux nouveaux venus, et qui se rangent si admirablement dans les familles instituées par Buffon, Vieillot, Duméril, Temminck et Latham? Chaque nouvelle expédition rapporte des espèces inconnues, des papillons qu'on prendrait pour des oiseaux, des oiseaux qui ressemblent à des papillons, et ces merveilles d'une création inépuisable, ces conquêtes de la science brillent aux yeux de tout le monde dans ces galeries que l'on doit agrandir sans cesse.

Vous voyez donc que cette institution des voyageurs du Jardin des Plantes qui produit avec si peu de bruit de pareils hommes et de pareils dévouements, est une de ces nobles institutions qui annoncent et qui prouvent les grands peuples. Elle a fait de ces quelques arpents de terre perdus dans un des faubourgs de Paris, comme un vaste et puissant royaume qui envoie ses ambassadeurs dans toutes les parties de l'Europe: ambassadeurs triomphants et glorieux cette fois, que rien ne saurait arrêter, ni les flottes chargées de canons, ni les forteresses armées, ni les guerres de peuple à peuple, ni les déserts, ni les fleuves débordés, ni les vallons, ni les montagnes. Qui que vous soyez, nations armées pour la guerre, laissez-les passer, ces ambassadeurs du printemps et de l'automne, ces représentants pacifiques de Pomone et de Flore, ces Talleyrands modernes et passionnés de toutes les beautés naturelles; laissez-les passer, car on n'en veut ni à vos frontières, ni à vos rivages, ni à vos chartes, ni à vos despotes; tout au plus veut-on ramasser quelques poissons dans vos fleuves, deux ou trois coquilles sur les bords de vos mers, quelques graminées inconnues sur le sommet de vos montagnes, un bouton dans vos jardins, un pépin dans vos vergers, un oiseau qui chante sur la branche de vos arbres en fleurs. Voilà tout ce qu'ils demandent, les envoyés du noble jardin; et comme échange naturel de cette modeste récolte dans vos plantations, dans vos bruyères, dans vos rochers, dans vos sables, dans les tanières de vos lions et de vos tigres, ils vous apporteront nos plus belles fleurs, nos plus beaux arbres, les fruits les plus savoureux, les graines les plus fertiles, leurs animaux les plus fidèles, les oiseaux les plus chanteurs. Aussi telle est la force toute-puissante de la paix et de la bonté parmi les hommes, telle est l'attraction inévitable de cette chose divine, appelée la bienveillance, que, seuls dans ce monde, les ambassadeurs du Muséum sont assurés, même parmi les peuples les plus féroces, de rencontrer les plus tendres sympathies. Le missionnaire lui-même, qui porte l'Évangile dans sa robe noire, comme ce Romain qui portait la paix ou la guerre dans le pli de son manteau, le missionnaire lui-même n'est pas autant le bienvenu que ces missionnaires de la science, tous chargés de ces opulentes corbeilles. Par une espèce de trans-

action tacite qui n'est inscrite dans aucun de nos traités internationaux, il a été convenu qu'en tous temps, en tous lieux, à toute heure de la paix ou de la guerre universelle, passerait le commis voyageur du Jardin des Plantes. Il est neutre, ou, pour mieux dire, il appartient à la civilisation tout entière; il peut crier, lui aussi, à chaque obstacle du chemin, son *Civis sum romanus!* inviolable et sacré. Non-seulement il a droit d'asile, mais encore il a le droit de cueillir et de ramasser tout ce qui se rencontre en son chemin; chaque plante tombée du sein de Dieu, fécondée par la rosée, mûrie par le soleil, chaque animal vivant ou mort, appartient de droit à ce conquérant pacifique. On irait, mais en vain, dans les annales de toutes les sociétés humaines pour rencontrer une institution égale à celle-là, et notez bien qu'elle s'est faite par la force des choses, qu'elle existe indépendamment de tout ce qui est l'autorité et la puissance, comme vivent, en fin de compte, toutes les choses humaines qui reposent sur l'utilité et sur le dévouement.

Il est bien entendu que cette noble mission, à travers les forêts, les plantes, les océans et les déserts de ce monde, devait avoir ses martyrs. La vie n'a été donnée à l'homme que pour la pouvoir sacrifier, comme on donne une dernière preuve d'obéissance et de respect à ses espérances et à ses convictions. Tel s'est fait tuer à Austerlitz, à Wagram, à Waterloo, pour avoir son nom écrit dans le bulletin impérial, qui ne comprendrait pas que, pour compléter son herbier, un jeune savant de trente ans aille chercher la peste et la mort sur les montagnes de l'Himalaya. Celui-ci veut bien prendre à lui seul toute une batterie de canons qui tonnent; mais il fuirait épouvanté s'il lui fallait aller dérober dans son antre les petits d'un tigre et de sa femelle. Dieu merci! de quelque genre que soit la gloire que l'on cherche, c'est toujours la gloire. Christophe Colomb n'a pas été plus heureux et plus fier quand il eut découvert un nouveau monde, que le fut Cuvier, lorsqu'il eut retrouvé, dans les débris de la création, quelques-uns des animaux que le premier déluge croyait avoir emportés avec lui. Le savant Tournefort s'estime tout autant pour avoir donné son nom à des plantes sans baptême, qu'Herschel lui-même pour avoir imposé son nom à une comète errante dans les espaces du ciel. C'est là un des charmes de la science; il n'y a pas une science si petite qu'elle soit, et si restreinte, qui n'ait son immensité et sa grandeur. Ne vous étonnez donc pas que le Jardin des Plantes ait porté plus d'une fois le deuil de ses missionnaires les plus intrépides: M. de Godefroy, mort à Manille dans une émeute; M. Havet, mort à Madagascar, épuisé de fatigues, et enfin un homme sur lequel nous vous devons quelques détails, un jeune et intrépide naturaliste qui était en même temps un grand écrivain, l'honneur impérissable du Jardin des Plantes, mort au bout du monde, mort à trente ans, mort entouré d'estime, de pitié et de regrets, mort loin de son père, loin de ses amis et de la gloire, j'ai nommé Victor Jacquemont. En 1829, M. Victor Jacquemont était, comme la plupart des jeunes gens de quelque valeur sous la restauration (elle s'est perdue pour ne pas les avoir reconnus), un jeune homme sans emploi et sans fortune, mais plein de zèle, plein de courage, savant comme un vieillard, ardent comme un jeune homme, intrépide comme un soldat; quelquefois même c'était un poète, poète à ses heures, quand il avait le temps. Son oisiveté pesait à ce jeune homme; il sentait en lui-même *ce quelque chose là* qui poussait André Chénier. Le Jardin des Plantes s'empara de Jacquemont. On lui donna pour commencer l'exploitation scientifique de l'Inde anglaise: les appointements étaient des plus médiocres. Le Jardin des Plantes, lui aussi, tout comme saint Paul, ne promet guère à ses apôtres que le vêtement et la nourriture, *victum et vestitum*. Jacquemont s'embarqua à Brest, au mois de septembre 1828; il allait si loin, que, tout hardi qu'il était, il avait peine à regarder en face le but de son voyage. Tous les voyages autour du monde se ressemblent: c'est toujours la mer, ce sont les mêmes îles,

toujours l'Espagne, le pic de Ténériffe, la ligne qu'il faut passer avec de folles cérémonies; toujours le Brésil habité par une centaine de vicomtes et de marquis, par quelques milliers de fripons à peu près blancs, par un nombre effroyable d'esclaves à peu près nus; arrivent ensuite Bourbon, Pondichéry, Cayenne, toutes sortes d'histoires toutes faites. Il faut avoir bien de l'imagination et de l'esprit pour trouver à dire quelque chose de nouveau à propos de ces parages parcourus si souvent, et par des hommes si divers. A la fin donc voici Victor Jacquemont en Asie, le voilà en présence de lord Bentinck, cet homme qui, sur le trône du Grand Mogol, agit et pense comme un quaker de Pensylvanie. Là commence l'œuvre de notre voyageur; il apprend la langue persane,

sortes d'empressements et de respects ce noble dévouement à la science. Ainsi toutes les routes lui furent ouvertes, mais quelles routes difficiles! Il fallait passer sous l'équateur pour vivre parmi les neiges éternelles, dans une hutte enfumée; il fallait voyager tout seul, presque sans escorte, couché sous une tente brûlante à midi, glaciale le soir, s'arrêter à chaque pas pour ramasser des herbes et des pierres, et, ce qui est le plus triste, n'être pas soutenu par l'enthousiasme, ce frère soutien qui vous porte un instant dans le ciel, pour vous rejeter tout moulu et tout brisé sur la terre. Bien plus, il fallait commander le silence à la poésie, remplacer l'imagination par la science, contempler le monde, non pas en acteur passionné, mais en spectateur critique et dé-

Intérieur des Galeries d'histoire naturelle.

il étudie dans son vaste ensemble le jardin botanique de Calcutta, tous les végétaux de l'Inde anglaise, préparant ainsi à loisir cette expédition dont la fin devait être si funeste. C'est ainsi qu'en six semaines il fit une connaissance honnête, sinon complète, avec le *multam sine nomine plebem* de la végétation indienne. Tout d'abord la cour de lord William Bentinck, tous ces Anglais efféminés de l'Orient, ces usurpateurs souverains du royaume du Grand Mogol, ne comprenaient rien à la vocation de ce grand fluet de Parisien, en habit écriqué et brûlé par l'eau de mer, qui venait de si loin pour s'évertuer sur les herbes, les pierres et les bêtes de leur pays. Ces Anglais qui ne marchent que suivis d'une armée de serviteurs, ces colonels à 52,000 fr. d'appointements par année, ne se rendaient pas bien compte de la profession de Jacquemont, de son titre, de la misérable simplicité de son appareil ambulant. Mais cependant, rien qu'à le voir et à l'entendre, on eut compris bien vite la haute portée de ce jeune homme. Chacun lui tendit une main favorable, lord William Bentinck l'adopta comme son fils; ce fut à qui reconnaîtrait par toutes

sintéressé de ces scènes diverses: telle était la tâche de Jacquemont, tâche stérile, mais utile; la science devait profiter de toutes les douces joies que le voyageur allait perdre. Le sang-froid de cet homme, déjà épuisé, devait rejaillir sur les observations de cet ingénieux esprit. Il aura beaucoup moins d'admiration pour la chaîne centrale de l'Himalaya, mais en revanche il poussera beaucoup plus loin ses belles recherches géologiques; il ira, non pas s'extasier devant la haute vallée du Sutlege, mais il passera six mois d'étude et de travail dans ces sites élevés de dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais il composera à loisir ses collections d'histoire naturelle, mais il laissera des traces éternelles de son passage dans ces déserts, où n'est pas arrivé encore un seul homme de son métier. Ce qui fait le charme du voyage de Jacquemont, Dieu nous pardonne si nous blasphémons! c'est l'absence de toute espèce d'enthousiasme; cela ne ressemble en rien à l'émotion intérieure de M. de Chateaubriand dans Athènes, dans Jérusalem, non plus qu'à cette admirable description du nouveau monde; c'est en revanche une ironie

fine, gracieuse, légère, amicale; le causeur et le savant s'y montrent à la fois dans leur plus aimable négligé. Même dans les montagnes de l'Himalaya, ce jeune homme se souvient de Paris, de l'atticisme parisien, de la conversation parisienne; l'isolement lui pèse sans l'accabler; perdu si loin de son pays, perdu dans les déserts glacés des plus hautes montagnes du monde, il ne songe même pas à se défendre contre l'ennui; l'ennui ne peut rien contre une âme ainsi trempée; il obéit nettement, franchement à la destinée qu'il s'est faite, il est calme parce qu'il est fort; il ne s'occupe pas si entièrement des arbrisseaux et des plantes qu'il n'ait un coup d'œil pour cette France

pas ravagée par la multitude, pourvu que sa modeste pension lui soit conservée, pourvu qu'il puisse revenir quelque jour! En attendant, il cueille des fleurs pour sa cousine, une anémone parmi les neiges de la source du Gumna, une primevère dans les alpes du Thibet, fleurissant le long d'un sentier couvert de neige à une hauteur supérieure à celle du Mont-Blanc; et encore plus haut que la primevère, une simple violette! Ce sont là ses conquêtes, la révolution de juillet n'en a pas tant conquis.

Rien n'est aimable à voir et à suivre comme ce jeune homme, parcourant d'un pas ferme et d'une âme forte les positions les plus difficiles et les plus curieuses de l'Asie. Dans ces tristes

L'étable de la girafe dans la grande rotonde de l'éléphant.

qu'il a laissée toute remplie d'agitations et d'inquiétudes. Que fait-on là-bas? que dit-on? comment se gouvernent ces intérêts et ces passions qui menaçaient d'envahir l'Europe et le monde? Où en est la Grèce, où en est Alger, où en est l'Angleterre? A toutes les questions qu'il s'adresse lui-même au fond de ces déserts, la France répond par la révolution de juillet. Il lit dans la *Gazette de Calcutta* les mêmes mots anglais qui, à cinquante ans de distance, avaient déjà réveillé M. de Chateaubriand dans ses déserts: *The new french revolution*, avec cette différence cependant que M. de Chateaubriand le gentilhomme, apprenant que son roi va être mis à mort, abandonne tout d'un coup cette sécurité brillante et charmante des déserts américains, pour se rejeter dans les tempêtes et dans le sang de la France, pendant que le sceptique Jacquemont, après avoir écouté de loin le grand bruit des trois jours, s'enfonce de plus belle dans les déserts et dans la science. Que lui importe, en effet, la *new french revolution*! que lui importe ce vieux roi qui s'en va loin du trône qu'il n'a pas su défendre, pourvu seulement que le Jardin des Plantes ne soit

royaumes de la force matérielle, où le mot de justice est à peine connu, cet homme seul et pauvre se fait respecter par l'unique ascendant de ses lumières et de son bon droit. Les voleurs qu'il rencontre en son chemin, il les tient en arrêt par la toute-puissance de son regard; les plus affreux despotes de l'Orient, il les dompte, et quand ils sont vaincus, il les force à lui apporter même leur respect, que dis-je? même leur argent. C'est ainsi qu'il a passé par le royaume de Lahore, et qu'il a fait de Runjet-Sing, le roi soupçonneux de ces contrées, une espèce d'esclave obéissant et dévoué. C'est une histoire des plus curieuses; elle est racontée avec beaucoup de verve, d'esprit et de bonne humeur. Notez bien que ceci se passait, pour ainsi dire, au moment où il n'était question que de l'Orient en poésie; c'était le temps où on lisait encore les *Orientales*, c'était le temps où M. de Lamartine allait partir pour retrouver dans la terre sainte les traces de M. de Chateaubriand. Victor Jacquemont faisait encore mieux que le grand poète, il allait dans des pays inconnus, et ces pays inconnus il les étudiait, non-seulement dans leurs ruines, mais

encore dans le plus petit fragment de leurs montagnes, dans la plus imperceptible fleur de leurs jardins. C'est là, au reste, le beau moment de la vie de Jacquemont; jamais les vives puissances de son esprit n'ont jeté au loin plus d'éclat et plus de grandeur. Si nous pouvons juger la science de cet homme par sa prévoyance politique, on ne saurait trop admirer l'une et l'autre. De si loin il juge à merveille les hommes et les choses de la révolution de juillet; il s'étonne de voir ces hommes si vieux se mêler à des choses si nouvelles. Quels regrets! quand on pense que peu à peu la mort arrive, qu'elle va le surprendre au milieu de ses travaux commencés, que le climat funeste étend peu à peu son horrible influence autour de ce savant et malheureux jeune homme! Cependant il faut obéir à la nécessité. Tout à coup Jacquemont, si bien portant la veille, se sent pris par de sourdes douleurs. Comme il était tant soit peu médecin, il voulut résister et se défendre: le mal résista au médecin et au malade réunis. Jacquemont voulait vivre, la vie pour lui était si belle, il avait si grande envie de revoir son père, et son frère, et ses amis, et cette France qu'il aimait! Vains efforts! vaine espérance! il faut mourir, il faut ne plus revoir personne; il faut mourir seul. Il avait pris son mal dans les forêts empestées de l'île de Salsette, à l'ardeur du soleil, dans la saison la plus malsaine. A peine sut-on qu'il était malade, que l'hospitalité la plus empressée s'empara de Jacquemont. Sa maladie dura trente jours, la souffrance fut horrible, la raison resta nette et forte jusqu'à la fin. « Ma fin, disait-il à son frère, est douce et tranquille. Si tu étais là assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis.

» Mais je suis épuisé par cet effort d'écriture, il faut vous dire adieu! adieu! Oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu! pour la dernière fois!

» Étendu sur le dos, je ne puis écrire qu'avec un crayon. De peur que ces caractères ne s'effacent, l'excellent M. Nicol copiera cette lettre à la plume, afin que je sois sûr que tu puisses lire mes dernières pensées.»

Tel est l'homme que l'histoire naturelle a perdu à l'instant même où cet homme allait arriver à toute sa valeur. Jacquemont appartient donc à l'histoire du Jardin des Plantes par toutes sortes de travaux utiles, par toutes sortes de regrets, d'espérances déçues et de souvenirs éternels. Deux hommes nous restent dont il faut parler, et dont à coup sûr nous n'essaierons pas de raconter les travaux et la gloire, tant cette entreprise-là serait au-dessus de nos forces. Ces deux hommes, l'honneur de la science, vous les avez déjà nommés, c'est M. Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier. La lutte mémorable dont Buffon et Linné avaient donné l'exemple au milieu du dix-huitième siècle, Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier l'ont reproduite de nos jours; l'un et l'autre, ils sont les chefs respectés de deux écoles opposées. L'un se contente de classer et de décrire, l'autre va plus loin, il s'occupe avant tout des rapports et des causes secondes de l'humanité; celui-ci marche à la tête d'une foule immense de zoologistes, celui-là ne vient qu'à la suite de Buffon; l'un a pris pour sa devise ces trois mots célèbres: *Classer, décrire et nommer*, l'autre veut être avant tout un inventeur. Le premier a adopté l'œuvre de Linné, en la perfectionnant, le second a perfectionné l'œuvre de Buffon en l'agrandissant; ils résument à eux deux toute la science: son passé, son présent, son avenir. Ces deux hommes très-grands sans doute l'un et l'autre sont deux enfants du Muséum. En 1794, Geoffroy Saint-Hilaire était professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, il travaillait lentement à cette gloire qui est devenue la nôtre. Il reçut un jour une lettre d'un homme inconnu qui devait être un grand naturaliste. Il écrivit à cet homme: Venez. Cet homme arrive, Geoffroy Saint-Hilaire partage avec lui ses livres, sa science, sa maison,

ses travaux; ce nouveau venu s'appelait Georges Cuvier. D'autres que nous raconteront les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, qui a trouvé un digne successeur dans son fils Isidore. Quant à Georges Cuvier, le choléra l'a emporté au milieu de Paris, comme il a emporté Victor Jacquemont au milieu de l'Inde anglaise. Nous avons suivi le noble cercueil de Cuvier, et nous avons pu juger de ce que pouvait être la douleur d'une grande nation. Génie égal au génie d'Aristote, homme qui savait toutes choses, esprit infatigable, cet homme a retrouvé l'histoire de la création, qui s'était perdue. Il est venu en aide à l'histoire de l'anatomie comparée, et il en a fait la plus belle des grandes sciences; il a donné un nouveau caractère à tous les genres qu'il a cultivés. Dans ses leçons éloquentes entre toutes, l'histoire des sciences est devenue l'histoire de l'esprit humain. « J'ai voulu mettre l'esprit humain à l'expérience, » disait-il. C'est lui qui a créé l'enseignement de l'anatomie comparée au Jardin des Plantes, c'est lui qui a fait au Collège de France, d'une simple chaire d'histoire naturelle, une véritable chaire de la philosophie des sciences. Voulez-vous savoir sa biographie, elle est dans toutes les mémoires. Il est né le 23 août 1769 à Montbéliard, une ville devenue française. Son père était pauvre, sa mère était belle et d'un grand esprit, et de bonne heure elle apprit à son fils à aimer l'histoire, la littérature, les beaux-arts, la curiosité de toutes choses. Le premier livre qu'il lut avec admiration, ce fut l'*Histoire naturelle* de Buffon, et, avec l'*Histoire naturelle*, le *Système de la Nature* de Linné; mais que lui importent les livres? la mer et la terre, voilà ses grands livres: voilà le livre qu'il lit la nuit et le jour. Ainsi il arriva à Paris tout armé de science et d'observations, ainsi il entra au Jardin des Plantes en 1802; il était secrétaire de l'Institut en 1805; en 1808, il était membre du conseil de l'Université. Il suffisait à tous ces travaux si divers; en même temps il créait au Muséum des collections si belles, « qu'il ne croyait pas, disait-il, avoir été moins utile à la France par ses collections seules que par tous ses autres ouvrages. » La vie de cet homme est si remplie, qu'elle fait peur. Chaque heure de la journée avait son travail marqué, chaque travail avait son cabinet qui lui était destiné; il passait sans transition aucune d'un travail à un autre. Il eût été impossible de retrouver dans la première minute de l'heure suivante l'homme de l'heure qui venait de s'écouler.

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris n'est pas seulement le premier, le plus beau, le plus riche de tous les établissements de ce genre, il en est encore, et cela vaut mieux, le plus noble, le plus libéral. Ouvert au public plusieurs fois par semaine, il l'est toujours aux personnes studieuses qui veulent feuilleter le grand livre de la nature. Nulle part au monde on ne trouve un tel concours de richesses, et nulle part ces richesses ne sont plus accessibles à tous. La courtoisie française ne fait acception de personne: les pièces les plus rares, les échantillons les plus précieux, les catalogues les plus laborieusement achevés, sont tenus à la disposition de quiconque en a besoin; Anglais, Allemands, Russes, Italiens, Américains, tous sont accueillis à ce vaste banquet scientifique, et tous en sortent pleins de gratitude pour cette hospitalité royale. C'est que la France est grande et généreuse, c'est qu'elle ne connaît pas cet égoïsme étroit qui entasse des richesses inutiles et qui refuse la lumière à ceux qui viennent s'asseoir à son foyer; c'est qu'elle comprend la véritable fraternité des nations et qu'elle sent bien que la science ne peut être ni parquée comme les peuples, ni limitée comme les empires. Il s'agit ici du domaine de la nature, des droits et des besoins de l'humanité tout entière; il y aurait crime à refuser la libre communication de ces trésors qui peuvent être utiles à l'espèce humaine.

Allez donc visiter le Jardin du Roi, entrez dans cette nouvelle galerie de minéralogie qui ressemble pour la dimension aux plus vastes cathédrales, jetez un coup d'œil sur ces armoires qui contiennent des fragments de toutes les montagnes, des échantillons

de toutes les terres, des minéraux arrachés aux entrailles brûlantes de notre globe. Examinez la succession merveilleuse des couches qui forment l'enveloppe solide de notre planète et les divers corps organisés qui apparaissent graduellement, depuis l'informe trilobite des ardoisières jusqu'aux mammifères fossiles des terrains d'alluvions modernes. Vous y trouverez la preuve des révolutions antiques de la terre où nous vivons, vous y assisterez au développement successif des êtres organisés, vous apercevrez la trace des pas de ces grands animaux sur quelques roches qui se sont lentement durcies et ont conservé ces prodigieuses empreintes. Vous comprendrez enfin que cette nature, *rerum magna parens*, n'est pas seulement un vain spectacle pour les curieux désœuvrés, mais qu'elle est digne de nos plus ferventes adorations, et vous serez convaincus que l'étude des êtres élève l'âme, agrandit l'intelligence et rend l'homme plus heureux parce qu'elle le rend meilleur.

Mais que faisons-nous ? de quel droit aborder un sujet pareil ? d'où nous vient cette témérité de nous mêler aux mystères de la science ? Qui sommes-nous ? que pouvons-nous ? Thouin, Daubenton, Desfontaines, Fourcroy, Laugier, Chevreul, Brongniart, Vauquelin, Tournefort, Lamarck, Jussieu, Lacépède, Duméril, Latreille, Mertrud, de Blainville, Cordier, Dubois, Becquerel, Haüy, leur maître à tous ; Deleuze, Delalande, Valenciennes, Louis Dufresne, Antoine Portal, Jean-Paul Martin, M. Rousseau, M. Laurillard, M. Regley, M. Frédéric Cuvier, M. Isidore Geoffroy ; ce sont là autant d'hommes qui ont le droit de tenir leur place dans cette histoire, si nous faisons en effet l'histoire ; comme aussi il ne faudrait oublier ni M. Leschenault de La Tour, ni M. Lesueur, ni M. Auguste de Saint-Hilaire, ni M. Diard, ni M. Duvaucel, ni M. Sauvigny, ni M. Fontanier, les prédécesseurs heureux de MM. Havez, Godefroy et Victor Jacquemont. En fait de noms propres, nous n'en manquerions pas non plus parmi les correspondants du Muséum. A leur tête il faudrait mettre le baron de Humboldt, cet homme illustre qui a fait pour l'Amérique presque autant que Christophe Colomb. Comme aussi, si nous écrivions l'histoire du Jardin des Plantes, ce serait notre devoir de vous mener par la main à travers ces grandes allées de tilleuls plantées par M. de Buffon en 1740, à travers ces belles serres toutes modernes, dans ces carrés tous remplis de genévriers, de chênes, de mélèzes, de frênes de la Caroline, de noyers noirs de la Virginie,

de merisiers à fleurs douces, de pommiers odorants, dans ces parterres consacrés aux plantes médicinales, aux plantes indigènes et aux plantes exotiques. Nous irions de là dans les parterres où les tièdes souffles du vent printanier font éclore chaque année les plus belles plantes vivaces, les fleurs de plates-bande, et après les fleurs, les arbrisseaux autour du bassin carré, rosiers, boules-de-neige, lilas, fontanesia, glâteuls ; des arbrisseaux, vous passez aux arbres élevés dans la pépinière. Parcourons lentement le long de la grille du côté du midi : là vous rencontrez l'innombrable famille des bruyères. Ainsi vous arrivez jusqu'à l'orangerie, dont les murs sont couverts de plantes grimpantes ; de l'orangerie au labyrinthe il n'y a qu'un pas. Là s'élève, dans toute sa majesté biblique, le cèdre du Liban, là est placé le tombeau de Daubenton, ce patriarche de l'histoire naturelle. On peut appeler cette colline, la double colline ; elle est couverte d'herbe que l'on fauche chaque année. Dans la vallée sont placés les plus beaux arbres de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance, de l'Asie-Mineure, des côtes de Barbarie, arbres frileux qui ont passé l'hiver dans la serre chaude. Ainsi donc nous pourrions faire une longue et utile promenade ; mais encore une fois, ceci n'est pas une histoire, c'est l'essai d'un homme qui aime les beautés de la nature, sans trop les comprendre ; qui porte en ceci, comme en toutes choses, plus d'imagination que de science, et qui, dans ce vaste domaine des quatre règnes de la nature, n'est comme vous qu'un simple et curieux voyageur, un badaud du Jardin des Plantes, un flâneur ému et charmé à travers tant de merveilles venues de si loin. — C'est un usage des voyageurs qui enrichissent le Muséum d'une plante rare ou d'un animal curieux, d'inscrire leur nom à côté de leur offrande ; cette petite gloire les récompense, et au delà, de bien des dangers et de bien des sacrifices ; et moi aussi, j'ai voulu, à l'exemple de ces voyageurs, inscrire mon nom quelque part dans ce monument brillant que les arts et la science élèvent à l'histoire naturelle. J'ai dit, comme il est dit dans Virgile : « Ne me refusez pas une petite place dans le récit de ces grandes choses : »

Mene igitur socium summis adjungere rebus,
Nise, fugis ?

Et cet honneur ne m'a pas été refusé.

JULES JANIN.

DESCRIPTION DU JARDIN.

L'entrée principale du jardin (1)* est celle qui donne sur le quai d'Austerlitz; elle existe depuis 1784. Une belle place, qui la sépare de la Seine et du pont d'Austerlitz, offre aux voitures un lieu de station fort commode. Outre cette porte, placée au centre d'une longue grille circulaire, il y en a cinq autres : celle du quai de la Tournelle (2) et celle de la place de la Pitié (5), toutes deux nouvellement ouvertes et faisant les deux coins extrêmes de la rue Cuvier; la porte donnant sur la rue du Jardin-du-Roi, ouverte en 1808 (4), également très-fréquentée par les étudiants et par les visiteurs du Cabinet d'histoire naturelle, elle fait face à la maison (76) qu'habitait Buffon; la porte de la rue Cuvier (3), presque aussi ancienne que celle d'Austerlitz, enfin la porte de la rue de Buffon (6), la moins fréquentée de toutes.

Nous allons supposer que le visiteur entre par la porte d'Austerlitz (1), et nous dirigerons sa marche soit sur les lieux mêmes, soit sur le plan joint à cet ouvrage, de manière à ce que rien d'intéressant ne lui échappe dans la promenade que nous allons faire avec lui.

En entrant, en face de nous, nous embrassons du premier coup d'œil tout l'ancien jardin, resserré entre trois magnifiques avenues de tilleuls et de marronniers d'Inde; la perspective de ce jardin symétrique, planté dans le goût de nos pères, se termine par la façade d'un édifice (7) qui renferme le Cabinet d'histoire naturelle zoologique. Les quatre premiers carrés que nous rencontrons en face de nous (8) sont entièrement consacrés à la culture des *plantes médicinales*, non-seulement dans un but d'étude pour les élèves pharmaciens, mais encore pour en faire aux pauvres des distributions gratuites; plus loin sont quatre autres carrés (9) nommés du *Fleuriste*, dans lesquels on cultive les plus belles plantes vivaces propres à l'ornement des parterres. Par les

soins intelligents des jardiniers, ces carrés offrent depuis le printemps jusqu'aux premières gelées une succession non interrompue des fleurs les plus belles et les plus rares.

Vient ensuite le *Carré creux* (10); c'était autrefois un vaste bassin creusé en pente douce jusqu'au niveau des eaux de la Seine, qui s'y rendaient par infiltration. Il était destiné par Buffon, qui le fit creuser, à conserver et élever des plantes aquatiques. Sur ses rives en pente on voyait se promener, parmi des bosquets plantés d'arbrisseaux fleuris, une foule d'oiseaux aquatiques au plumage le plus varié, tandis que d'autres nageaient avec grâce sur la surface des ondes ou plongeaient dans leur sein. Ce vaste bassin, le seul qu'il y eût au Jardin des Plantes, a été comblé, je ne sais pourquoi. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un carré bizarrement enfoncé, et planté de fleurs et d'arbrisseaux.

Voici, après le Carré creux, la *Pépinière* (11), dans laquelle on élève les arbres et les arbrisseaux destinés à la plantation et à l'entretien du jardin. Plus loin sont les quatre carrés *Chaptal* (12), destinés à la naturalisation des plantes étrangères de pleine terre. Au milieu de ces carrés se trouve un petit bassin de pierre (15) d'une construction singulière. Il a la forme d'une coupe portée sur un pied, et l'on peut, dit-on, faire le tour de ce pied par un passage souterrain. Parvenus là, nous avons en face de nous le Cabinet de zoologie (7), à gauche la Bibliothèque et les Cabinets de minéralogie, de géologie et de botanique, dans un magnifique bâtiment neuf (14), à droite les serres immenses construites il y a peu d'années. Nous reviendrons sur ces constructions.

Nous ne nous occuperons pas de la grande avenue de tilleuls à gauche; parce que les massifs et carrés placés entre elle et la rue de Buffon n'offrent un grand intérêt que pour les amateurs d'horticulture. Les deux premiers (13) contiennent un semis des arbres qui doivent être repiqués dans la pépinière, le troisième (16) renferme des échantillons des plantes céréales, économiques

* Les numéros placés entre parenthèse renvoient aux numéros du plan.

et fourragères. Nous mentionnerons encore le café-restaurant (17), toléré par l'administration pour la commodité des promeneurs, et placé sous un ombrage délicieux de robinias, de mimosas, tilleuls et autres arbres.

Revenus à notre première station (1), nous prenons la seconde avenue qui est à droite (19), c'est-à-dire celle qui est plantée en

semaine, de trois à cinq heures. A droite, le long de notre avenue, nous avons vu d'abord un pare (22) renfermant des brebis d'Abyssinie, données à la ménagerie par le docteur Clot-Bey, et des moutons d'Islande envoyés par M. Gaimard; puis un autre pare renfermant ordinairement des chèvres étrangères (25); la fosse de l'ours blanc (24); celle des ours bruns nés à la ménage-

Rotonde de l'éléphant.

É. 77

marronniers, et qui sépare le jardin symétrique du jardin paysager renfermant la ménagerie. Les huit premiers carrés étaient autrefois consacrés à l'école des arbres fruitiers, de leur taille, de la greffe, des haies, etc. On y voit encore aujourd'hui quelques exemples singuliers de greffes opérées par M. Thouin; mais ces carrés vont être entièrement réunis à l'École de botanique (20), se prolongeant à gauche jusqu'au petit Labyrinthe (21). Cette école est ouverte au public les lundi, jeudi et samedi de chaque

semaine; enfin une troisième (26) où se trouve cette année une ourse femelle avec ses deux oursons. C'est dans l'une de ces fosses que logeait autrefois l'ours Martin, célèbre dans tout le peuple de Paris pour sa beauté, sa grandeur, son agilité à monter sur l'arbre planté au milieu de sa cour, et surtout par la mort d'un malheureux vétérinaire qui, prenant un bouton de métal pour une pièce de cinq francs tombée dans la fosse, eut l'imprudence d'y descendre la nuit, et périt étouffé dans les bras du féroce animal.

A la suite des fosses viennent les profonds carrés consacrés à des semis sur couche et en pleine terre de toutes les plantes exotiques que l'on essaie de naturaliser.

Le *petit Labyrinthe* (21) est en face de nous. C'est une butte assez élevée, quoique beaucoup moins que le grand Labyrinthe; elle forme un carré long, en amphithéâtre, coupé d'allées sinueuses dans le goût de nos anciens jardins anglais, et presque entièrement planté en arbres verts, la plupart de la famille des conifères. Sur le point le plus élevé, on trouve une petite esplanade d'où l'on a une très-belle vue.

Le côté de la butte opposé à celui par lequel nous sommes entrés touche au *grand Labyrinthe* (27), beaucoup plus élevé que le premier. Nous y montons, et nous trouvons d'abord un arbre d'une énorme grosseur, au pied duquel est un banc en anneau (28). Cet arbre est le fameux cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu, en 1754, rapporta d'Angleterre, dans son chapeau, dit-on. Ce cèdre, quoique très-élevé, le serait beaucoup plus si un imprudent chasseur n'eût cassé son bourgeon terminal d'un coup de fusil. Montons. Entre le cèdre et le kiosque, à l'exposition du levant, est une petite enceinte (29) renfermant un bien humble monument couvert d'herbe et de mousse; c'est là que repose Daubenton, cet homme aussi modeste que savant, sans lequel Buffon n'eût probablement été qu'un grand écrivain. Par un chemin tournant en spirale, on monte au kiosque ou belvédère (30) soutenu par de jolies colonnettes de bronze et entouré d'une balustrade en fer. De là on découvre une partie de Paris et de ses environs, et le jardin tout entier; on a au dessous de soi, au couchant, la belle terrasse (31) dominant la rue du Jardin-du-Roi, et au moyen de laquelle on communique du Cabinet d'histoire naturelle à la porte ouverte sur la place de la Pitié. Ce labyrinthe est planté d'arbres résineux, et offre de très-grands échantillons des espèces les plus utiles.

En descendant par la pente du nord-ouest, on rencontre un beau réservoir (32) construit depuis peu de temps par M. Rohaut, et faisant face à la porte d'entrée. Si de là nous nous dirigeons à l'est, nous longeons et laissons à gauche les logements de plusieurs professeurs (33), et nous arrivons dans une vaste cour (34) ayant une porte sur la rue Cuvier. Nous avons en face de nous, enfoncé dans le jardin, le logement (35) autrefois habité par M. Thonin, savant sans prétention, ayant rendu de grands et véritables services à l'agriculture, et qui sut se faire universellement regretter. A droite est le bâtiment de l'administration (36), renfermant les ateliers de taxidermie et les bureaux des administrateurs. Nous avançons à gauche; et après être descendus quelques pas, nous trouvons le grand amphithéâtre (37), où se font les cours des professeurs ou de leurs aides. A gauche, derrière l'amphithéâtre, on aperçoit la maison (73) qu'habitait le célèbre G. Cuvier; il y est mort le 13 mai de l'année 1852. A la porte de l'amphithéâtre, les étrangers viennent admirer deux palmiers fort élevés, qui sont cultivés au jardin depuis Louis XIV, et qui offrent aux botanistes un phénomène singulier. Vous remarquerez que ce sont des *PALMIERS SAINS* (*Chamærops humilis*, LAX.), dont le stipe ou tronc n'acquiert jamais plus de trois à quatre décimètres de hauteur dans le nord de l'Afrique, qui est leur pays, tandis qu'ici ils se sont élevés à huit ou neuf mètres. En face de l'amphithéâtre est un grand gazon ovale (38), servant à placer, dans la belle saison, les végétaux de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance, de l'Asie-Mineure et de la Barbarie, que l'on sort de la serre voisine pour leur faire passer l'été à l'air libre.

Nous avons vu les cultures du dehors, il nous reste maintenant à visiter celles qui se font à l'aide d'une chaleur artificielle. La première serre, celle où nous nous trouvons, en face de l'ovale, est la *serre tempérée* (39), renfermant les végétaux des pays que nous venons de nommer, et d'autres qui, tout en craignant la gelée, n'exigent pas cependant un haut degré de température. Elle a soixante-trois mètres (200 pieds) de longueur, sur plus de

huit mètres (24 pieds) de largeur. En avançant devant nous et rentrant dans le jardin symétrique, nous avons à droite la *serre de Buffon* (40), ainsi nommée parce que c'est lui qui la fit bâtir en 1788. Son intérieur a cela de particulier qu'il offre plusieurs lignes de couches élevées les unes au-dessus des autres en amphithéâtre. On y maintient toujours la chaleur au-dessus de douze degrés centigrades, et on y élève les plantes des tropiques. Quand les dimensions de ces végétaux deviennent trop grandes, on les transporte dans la nouvelle serre chaude.

Sur les côtés du large chemin qui conduit des carrés du Fleuriste aux labyrinthes sont deux serres chaudes entièrement vitrées (41), en forme de pavillons carrés et d'une grande hauteur. Construites nouvellement par M. Rohaut, elles sont consacrées à recevoir les végétaux exotiques d'une dimension trop élevée pour pouvoir rester dans les autres serres. On espère y voir par la suite les arbres des contrées chaudes de la terre atteindre tout le développement qu'ils ont dans leur patrie, et déjà il y en a d'une assez grande élévation. L'immense serre à toit vitré et voûté (41) a été construite dans le même temps par le même architecte et pour un usage à peu près semblable.

Nous avons vu tout ce que le jardin renferme d'important sous le rapport de l'horticulture et de l'agriculture; il nous reste maintenant à dire que ces cultures, faites avec autant d'intelligence que de soins, sont confiées à MM. Neumann, Pépin, Dalbret, etc., etc., sous la direction de MM. les professeurs dont nous indiquerons les noms et les attributions.

Voyons maintenant ce qui intéresse le plus le public en général, c'est-à-dire la ménagerie. Pour faire cette promenade, nous reviendrons à la porte d'Austerlitz (1), nous tournerons à droite, et nous entrerons dans le jardin paysager par la porte située presque en face de la ménagerie des animaux féroces. Ici nous nous arrêterons un instant pour faire une observation. Les animaux qui vivent dans la ménagerie étant tous apportés de climats étrangers fort différents de celui de la France, résistent plus ou moins longtemps aux changements brusques de température, de nourriture et d'habitudes, auxquels ils se trouvent soumis dans leur esclavage. Malgré tous les soins qu'on peut leur donner, beaucoup tombent malades et meurent après un temps assez court, et les pares ou loges dans lesquels on les tenait renfermés restent vides, jusqu'à ce qu'on y ait mis un animal nouvellement arrivé, et souvent d'une espèce tout à fait différente. Il ne faudra donc pas que le promeneur s'en rapporte absolument à ce que je vais dire ici sur les espèces qui peuplent aujourd'hui même les pares que nous allons visiter ensemble, mais bien aux écrivains placés devant le logement de chaque animal; en recourant ensuite à la table alphabétique terminant le volume, il trouvera aisément la description et l'histoire de l'espèce qu'il aura sous les yeux à la ménagerie.

En entrant, nous laissons à droite un petit parc (42) renfermant des moutons d'Algérie, donnés à la ménagerie par M. le général Galbois. A gauche, nous contourrons un autre parc (43) où sont renfermés, dans une première division, des axis, charmante sorte de petit cerf ou chevreuil originaire du Bengale, à robe agréablement mouchetée de blanc, et commençant à se naturaliser dans plusieurs pares de la France. Dans une seconde division est un cerf de Java, donné par MM. Eydoux et Souleget, et dans une troisième un axis femelle né à la ménagerie.

Nous voici en face des animaux féroces (44), renfermés dans des loges fort propres et munies de solides barreaux de fer. Une balustrade empêche les curieux imprudents de s'approcher des loges d'une manière dangereuse. Là vivent des hyènes fort bonnes personnes, et donnant par leur douceur un démenti formel à tout ce qu'on a raconté sur leur férocité; des lions de diverses parties de l'Afrique, beaucoup moins dangereux que le jaguar du Brésil logé à côté d'eux, malgré l'énorme différence qui existe entre leur taille et leur force; l'un de ces jaguars est de la Guyane,

et a été donné par le prince de Joinville. Vient ensuite une panthère du Malabar, que l'on doit à M. Dussumier, ainsi qu'une quantité d'autres animaux intéressants; puis une panthère de l'Inde, donnée par M. Beck. Les trois dernières loges sont habitées par des ours: l'un, l'ours aux grandes lèvres, est dû à M. Dussumier; l'autre, l'ours des Cordilières, au prince de Joinville; le troisième, l'ours brun du Kamtschatka, à M. le capitaine de vaisseau Du Petit-Thouars. Comme on le voit, la ménagerie des grands animaux féroces est assez pauvre en ce moment; mais sans doute l'administration y pourvoira avec le zèle qu'elle a toujours montré, d'autant plus que là est le spectacle favori du peuple pauvre, du peuple qui paye sa grosse part de cet établissement national, du peuple ignorant la science, et qui ne juge de l'utilité de la ménagerie que par le plaisir qu'il a d'aller la visiter le dimanche en famille. Dans les deux pavillons de chaque côté sont, dans des cages plus petites et transportables, des animaux du même ordre des carnassiers, mais que leur petite taille rend peu redoutables, tels que des renards, jackals, loutres, chats, etc.

Derrière la ménagerie des animaux féroces sont des niches où sont enchaînés des chiens domestiques de différents pays, vivant en bonne intelligence et multipliant même avec des loups et des louves. Leur métier ont eux-mêmes la faculté de se reproduire, ce qui démontre jusqu'à l'évidence, contre l'opinion de Buffon, que le chien et le loup sont deux variétés dans la même espèce.

Un peu plus loin que la ménagerie se trouve la singerie (43), rotonde élégante, entièrement grillée, et renfermant un grand nombre d'espèces de singes, vivant tous en assez bons camarades, malgré quelques querelles particulières. Un gros papion a usurpé la souveraineté de cette république hétérogène, et maintient le bon ordre. Aussitôt qu'il entend une querelle, il accourt, sépare les combattants, rosse les deux parties pour les mettre d'accord, et tout rentre dans l'ordre. Dans un bâtiment qui entoure la rotonde, en forme de demi-anneau, se trouvent les loges dans lesquelles chaque espèce de singe est renfermée et chauffée pendant l'hiver.

En face de la rotonde des singes est un petit parc (46) destiné à recevoir des animaux de la classe innocente des ruminants. Nous passons devant les singes, nous longeons le petit parc à notre droite (47), où sont renfermés quelques daims de nos forêts royales; à notre gauche (48) celui où nous voyons les cerfs de la Virginie; et, après avoir jeté un regard sur les nouvelles plantations qui s'étendent vers le quai de la Tournelle, nous nous trouvons en face d'un parc (49) renfermant le kob du Sénégal, sorte d'antilope connue dans sa patrie sous le nom de petite vache brune, et derrière ce parc est la ménagerie des oiseaux de proie (50).

Le premier oiseau que nous y remarquons est le condor, sur le compte duquel on a débité tant de fables. Au dire des anciens voyageurs, le condor enlevait les enfants, attaquait les hommes, etc., etc. La vérité est que ce vautour, n'habitant que les plus hautes Cordilières, est aussi inoffensif que ceux de nos Alpes. Voici le perenoptère tout à côté, sorte de vautour auquel les anciens Egyptiens rendaient un culte religieux; puis le vautour royal, qui n'a rien de royal que le nom, et dont toute l'utilité se borne à nettoyer les contrées du Brésil, qu'il habite, des cadavres et immondices dont il se nourrit. Viennent ensuite les vautours bruns d'Egypte, des Pyrénées et d'Algérie, tous oiseaux lâches et ignobles, n'osant attaquer aucun animal vivant, et ne se nourrissant que de la chair corrompue des cadavres, qu'ils sentent de plus d'une lieue. A leur suite nous trouvons le gypaète, qui devient rare dans les Alpes d'Europe, et dans lequel il faut probablement reconnaître le condor des anciens. Le premier, celui des Cordilières, n'était accusé que d'enlever des enfants; celui-ci enlevait des hommes et des éléphants. Ici la ménagerie se trouve coupée par un appartement où vivent des perroquets, des perruches, des aras, des kakatoès, tous oiseaux d'un fort beau plumage, mais

lourds, criards et malfaisants. En suivant, nous trouvons les aigles, les pygargues, milans, buses, se nourrissant de proie vivante et attaquant avec plus ou moins d'intrépidité les oiseaux, les reptiles et les petits mammifères; le caracara, regardé au Brésil comme le plus grand ennemi des poules et des oiseaux de basse-cour; et enfin le grand duc, représentant là une famille moins nombreuse, celle des oiseaux de proie nocturnes.

En reprenant à gauche une allée qui revient derrière le parc des cerfs de Virginie, nous voyons que ce parc est séparé par de petites palissades formant de nouvelles divisions. Dans la première (51) est le cerf muntjac du Malabar; dans la seconde (52) l'antilope nylogbau du même pays, tous deux envoyés par M. Dussumier. Ce dernier animal a multiplié en Angleterre; sa démarche est peu gracieuse, et il court mal, à cause de la brièveté de ses pieds de derrière. Peut-être pourrait-on aisément le soumettre à la domesticité.

Si, au lieu de contourner ce parc, nous retournons brusquement à droite, nous arrivons à la faisanderie (53). Cette construction est entourée, par derrière, de plusieurs petits parcs où sont élevés plusieurs oiseaux rares de l'ordre des gallinacés et des échassiers. On y voit des hérons, des butors, des aigrettes, des goélands, etc., etc. Dans les loges de la faisanderie, on remarque des foulques, des combattants, des courlis, une femelle de paon avec ses petits, des ramiers et des perdrix rouges, le caracara du Brésil, l'outarde houbara d'Alger, envoyée par M. Barthélemy; des poules de diverses variétés; un horco donné par M. Decan; des faisans de plusieurs espèces; puis dans la même cage, et vivant en société fort paisible, des colins houïs, coucou guira, cantara, martins roses, merles robins du Canada et autres espèces.

Nous suivons l'allée droite qui se trouve en face de la volière. Nous laissons à gauche un parc (54) divisé en deux parties. Dans la première est le daut du Cap, sorte de cheval plus petit que l'âne, mais d'une forme plus gracieuse, à robe rayée à peu près comme celle du zèbre. Il a multiplié à la ménagerie, et, dans le moment où j'écris, on voit une femelle allaiter son jeune poulain dans la grande rotonde. Dans la seconde partie du parc est une autre espèce de cheval, l'hémione, de la taille d'un petit mulet, à crinière brune et pelage isabelle. Il vit en troupe dans les steppes de l'Asie centrale, court avec une très-grande agilité, et fait, dit-on, jusqu'à soixante lieues sans boire. A notre droite est un grand parc (55) offrant plusieurs subdivisions: nous en ferons le tour en commençant par la division faisant face d'un côté à la faisanderie, et nous y remarquons les jolies gazelles de l'Algérie, à la taille légère, aux mouvements gracieux, et aux yeux grands et noirs, si doux, si expressifs, qu'un Arabe ne croit pas pouvoir faire un compliment plus flatteur à sa maîtresse que de comparer ses yeux à ceux d'une gazelle. Dans la seconde division (56), faisant pointe vers la grande rotonde, est une biche muntjac. Nous doublons cette pointe, et, redescendant à droite, nous nous arrêtons avec surprise devant le chickara (57), singulière antilope à quatre cornes. Dans la division suivante (58) est l'oiseau le plus extraordinaire que l'on puisse trouver: c'est le cascar à casque, envoyé par M. Marceau. Cet oiseau, presque aussi gros que l'autruche, est privé comme elle de la faculté de voler; ses plumes sans barbules ressemblent à de gros crins plats; sa tête est recouverte ou plutôt défendue par une sorte de casque osseux; ses ailes sont remplacées par cinq tuyaux de plumes, longs, pointus et sans barbes; ses pieds sont gros et muselés, d'une telle force, que d'un coup il peut terrasser son ennemi, et d'une telle agilité, qu'aucun cavalier ne peut l'atteindre à la course. On le trouve dans l'archipel Indien. Derrière sa division en est une autre qui renferme aussi des cascars, mais ayant été apportés de la Nouvelle Hollande par le capitaine Du Petit-Thouars; ils n'ont pas de casque, et leur plumage est plus fourni, quoique moins brillant.

Plus loin, toujours dans une division du même parc (59), nous

voyons, autour d'un petit bassin, des grues de Numidie envoyées par le docteur Clot-Bey, des pintades, des dindons, des sarcelles et des canards étrangers, tous d'un plumage agréable. Viennent encore (60) des casoars de la Nouvelle-Hollande, puis des marabouts, dont les plumes, duveteuses et légères, servent de parure de tête à nos dames, et enfin (61) des nandous ou autruches d'A-

fait dans le crâne, sans leur ôter la vie. A côté d'elles sont des hérons pourpres, des bernaches armées, et autres oiseaux.

Reprenons maintenant l'allée droite que nous avons déjà parcourue, et arrivons à la grande rotonde (65). Là vivent la girafe, l'éléphant et d'autres grands mammifères. Six petits parcs, qui rayonnent autour de la rotonde, permettent, quand la tempéra-

Le cèdre du Liban.

mérique, différant principalement de la véritable autruche par leur taille plus petite et leurs pieds munis de trois doigts au lieu de deux.

Puisque, en faisant le tour de ce parc, nous sommes revenus vers la faisanderie, nous remarquerons à notre gauche (62), joignant son enceinte, le gazon sur lequel se promènent lourdement des tortues, singuliers animaux auxquels il repousse un œil quand on le leur a arraché, et dont on peut vider la cervelle par un trou

ture est favorable, de faire prendre l'air à ces animaux pour la plupart fort paisibles; ces parcs correspondent à autant d'écuries dans lesquelles ils sont logés, soignés, et chauffés pendant l'hiver. Le premier parc, à droite en regardant la porte de la rotonde, renferme des hémionides, dont nous avons déjà parlé; le second est celui de la girafe, qui, lorsqu'elle arriva à Paris, était beaucoup moins grande qu'aujourd'hui. Elle fut envoyée à Charles X par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. Dans le même enclos

sont des zébus, variété bossue du bœuf domestique; les brahmes leur rendent des honneurs divins; les Africains les mangent et trouvent excellente leur bosse, qui n'est rien autre chose qu'une grosse loupe de graisse. A côté de la girafe est un éléphant d'Afrique, amené fort jeune à la ménagerie; il est très-doux, fort affectionné à son cornac, auquel il obéit avec beaucoup de docilité. Chaque matin, lorsque le temps le permet, on lui fait faire

mieux, et passent une grande partie de leur vie dans l'eau. La femelle d'un buffle d'Asie loge tranquillement dans la même enceinte que l'éléphant et les tapirs. C'est probablement cette race de buffle qui de l'Asie s'est répandue en Égypte, ensuite en Grèce, et de là en Italie, où elle s'est beaucoup multipliée avec de légères modifications.

Dans l'enceinte qui suit est un dromadaire, animal dont tout

Cabane des axis et des chèvres du Sennaar.

une promenade dans les allées du jardin avant qu'il soit ouvert au public. Son cornac lui place sur le dos une couverture, ou un siège de bois maintenu avec une sangle; il lui ordonne de se baisser, ce que l'animal fait aussitôt; puis il monte sur son dos, et par la parole seule il le dirige dans sa promenade.

Avec l'éléphant sont deux tapirs d'Amérique, donnés par M. Crouan. Ce sont des animaux mélancoliques, stupides, se servant fort habilement de leur petite trompe pour arracher, au bord des rivières, les racines des plantes aquatiques dont ils se nourrissent. Du reste, ils nagent fort bien, plongent encore

le monde connaît la précieuse utilité dans les pays chauds, tels que le nord de l'Afrique, l'Arabie, la Syrie et la Perse. Il se distingue suffisamment du chameau, employé en Turquestan et au Thibet, en ce qu'il n'a qu'une bosse tandis que le chameau en a deux. Avec lui vit un pécari, animal ayant avec le sanglier des analogies de forme, mais exhalant une odeur fétide et pénétrante. Il a sur le dos une fente glanduleuse, d'où suinte l'humeur qui exhale cette odeur insupportable. Enfin, dans la dernière enceinte, on voit une femelle de dauw avec son poulain.

Pour la seconde fois, en quittant la rotonde, nous redescen-

drons vers le casoar à casque, mais nous n'aurons à nous occuper que du pare que nous allons longer à notre gauche. Sa pointe (64) faisant face à la girafe, nous offre une première division habitée par des boues et des chèvres sauvages du Sennaar, envoyés par le docteur Clot-Bey; si tel était le type de nos chèvres domestiques, il faudrait en conclure qu'une antique servitude n'a pas beaucoup influé sur certaines races assez communes dans les montagnes de la France. Vient ensuite une enceinte renfermant des axis (65); puis le bassin des oiseaux aquatiques (66). Là on voit le tadorne, jolie espèce d'oie, qui se loge dans les terriers, comme le lapin, pour faire son nid et élever sa jeune famille. Le mâle, pour écarter le chasseur de son nid, sait merveilleusement contrefaire le blessé, se traîner devant lui, se faire poursuivre à une demi-lieue de là en lui faisant croire à chaque moment qu'il va se laisser prendre, puis tout d'un coup s'élancer dans les airs d'une aile agile, et disparaître aux yeux de son ennemi désappointé. Des grues, des cigognes, se promènent gravement sur leurs longues jambes autour de la mare où nagent pêle-mêle des cygnes, des mouettes, des goélands, et le canard musqué, connu vulgairement sous le nom de canard de Barbarie. Cette espèce est si peu sauvage, que, prise aux filets et transportée dans une basse-cour, elle s'y fixe, s'y multiplie, s'y comporte comme les autres oiseaux domestiques, et ne pense plus à reconquérir sa liberté.

À notre droite est une fabrique rustique (67), ayant quatre portes ouvertes sur autant de divisions d'un petit pare. Dans l'une vivent des gazelles d'Alger; dans une autre est le chamois, seul animal d'Europe que l'on puisse comparer aux gazelles: sa légèreté est incomparable, et on le voit quelquefois, dans nos Alpes, franchir d'un bond un précipice de dix à douze mètres, et courir, en s'élançant de rochers en rochers, avec autant d'aisance et de rapidité que s'il était dans la plaine la plus unie.

Nous voilà parvenus en face du dernier pare (68), renfermant les cerfs du Malabar, et, dans une de ses divisions, l'alpaca du Pérou, animal assez doux, remarquable par l'épaisseur et la finesse de sa toison. Ici nous pourrions sortir de la ménagerie par la porte qui donne en face de l'amphithéâtre; mais nous nous bornons à passer devant cette porte, et, tournant à gauche, nous longeons, à notre droite, un petit pare (69) renfermant des chèvres et des moutons étrangers, puis une assez grande enceinte (70) où sont des cerfs et des biches de France et du Malabar. Nous passons devant la grande rotonde. Dans l'enceinte (71), que nous laissons à gauche, sont des rennes de Laponie, sorte de cerfs dont les peuples du Nord se servent pour attelage à leurs traîneaux, et des pécaris, animaux semblables à des sangliers, et dont nous avons déjà parlé. Enfin, nous arrivons à une porte par laquelle nous rentrons dans le jardin symétrique.

La ménagerie, sous la direction de M. Florent Prévost, est ouverte au public tous les jours, depuis onze heures jusqu'à six en été, et depuis onze heures jusqu'à trois en hiver. Nous allons maintenant visiter les diverses autres parties de ce vaste établissement, et nous nous transporterons d'abord dans le Cabinet de zoologie, vulgairement connu sous le nom de Cabinet d'histoire naturelle.

LE CABINET DE ZOOLOGIE.

Les étrangers, sur la présentation de leur passe-port, obtiennent de l'administration des cartes qui leur permettent d'entrer au Cabinet d'histoire naturelle les lundi, jeudi et samedi de chaque semaine, de onze à deux heures; le public ne peut le visiter que le mardi et le vendredi, de deux à cinq heures en été, et de deux jusqu'à la nuit en hiver. Les naturalistes qui veulent aller y étudier sont obligés de prendre des cartes d'étudiants, et y entrent aux heures consacrées aux études. La conservation des galeries est confiée à M. Kiener.

Le Cabinet de zoologie (7) est un des plus complets qu'il y ait en Europe, et, si on le considère dans son ensemble, dans le monde entier. Les animaux y sont empaillés avec grand soin et placés dans des armoires vitrées hermétiquement fermées, afin de préserver leurs robes délicates et brillantes de l'attaque des insectes destructeurs. Chaque espèce est placée avec son genre, les genres avec leur famille, les familles avec les ordres, etc.; c'est-à-dire que tous les objets y sont classés méthodiquement et dans le plus grand ordre. Une étiquette apprend aux visiteurs les noms génériques et spécifiques de chaque animal, le nom de l'auteur qui l'a décrit, la partie de la terre où son espèce se trouve, et souvent le nom de la personne qui l'a recueilli et envoyé au Cabinet. Nous passerons rapidement en revue les objets qui frappent le plus, non pas les savants, mais le public, dans cette riche collection.

Dans la salle des singes on cherche à retrouver l'orang-outang qui a vécu à la ménagerie sous le nom de *Jack*, et la jeune femelle de kimpézy, *Jacqueline*. D'autres orangs, des gibbons aux longs bras, des mandrilles au nez rouge et bleu, des sapajous, des ouistitis, etc., sont les plus remarquables du public.

Viennent ensuite les ours, les lions, les tigres et autres grands chats tous remarquables par leur robe admirablement tachée ou mouchetée. Les civettes, les hyènes, les loups arrêtent un moment les regards; mais les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les girafes et autres grands animaux sont ceux qui fixent le plus l'attention générale.

Les galeries d'ornithologie sont extrêmement fréquentées par les étudiants et les naturalistes; mais le public, après y avoir admiré les vives couleurs métalliques des colibris; la grande stature des autruches, des nandous, des casoars; la singulière attitude des manchots; le plumage si beau et si varié des perroquets, des paons, des faisans, de l'euphone à bandeau, du ramphocèle flamboyant, des lyres, etc.; la poche des pélicans; le bec énorme et singulier des calaos; la puissance des aigles, des grands ducs et autres oiseaux de proie; le public, dis-je, passe assez légèrement sur tout le reste.

Nous voici dans la galerie consacrée à la conservation des reptiles et des poissons. Comme ces derniers sont presque tous conservés dans l'esprit-de-vin et renfermés dans des bocaux de verre, on s'y arrête peu. Il n'en est pas de même pour les reptiles: des tortues énormes, des crocodiles d'une grandeur prodigieuse, l'énorme boa anacondo, et quelques autres, sont remarquables de tout le monde; on voit même des personnes chercher à reconnaître dans son bocal le terrible serpent à sonnettes.

Les collections de crustacés, d'arachnides, de myriapodes et d'insectes ne sont guère visitées que par les naturalistes; quant au public, il ne remarque en passant que quelques grosses espèces. La collection des coquilles, c'est-à-dire des mollusques, des annélides et des rayonnés, fixe un peu plus son attention à cause des vives et brillantes couleurs qui parent la plus grande partie des espèces, des formes bizarres qu'affectent la plupart d'entre elles, et par quelques produits qu'elles fournissent. Par exemple, on ne veut pas sortir de la galerie sans avoir vu la magnifique coquille naérée qui donne les perles fines, ni le gant fait avec la soie brune tirée du byssus d'un coquillage assez commun sur nos côtes de la Corse.

À la suite du Cabinet renfermant les animaux qui vivent aujourd'hui sur le globe, nous devons nécessairement visiter celui des fossiles, renfermant les derniers restes de ces êtres singuliers qui peuplaient la terre à des époques antédiluviennes, et que nous ne connaissons plus que par les antiques fragments que l'on trouve de loin en loin ensevelis dans le sol. Là sont des os d'éléphants bien plus gros que ceux qui existent aujourd'hui, et auxquels G. Cuvier a donné les noms de mastodonte et de mammoth. Plusieurs espèces monstrueuses de ces animaux foulaient le sol qui depuis est devenu la France. Des hippopotames, des

rhinocéros, des tapirs ou lophrodons, des chéropotames, des hyènes, des lions, des panthères, et mille autres monstres d'une grandeur énorme et n'ayant rien de commun avec les espèces qui vivent aujourd'hui, erraient aux environs de Paris. D'affreux crocodiles habitaient les marais de Meudon, des baleines d'une grandeur prodigieuse venaient échouer dans la rue Dauphine; des ptérodactyles ou dragons volants, de cinq à six mètres de longueur, se balançaient dans les airs sur leurs ailes livides; des plésiosaures encore beaucoup plus grands, au corps de poisson, aux pieds de céladon, au cou de serpent, à la tête de lézard, nageaient là où sont aujourd'hui de charmantes vallées; des ichthyosaures, moitié poisson, moitié lézard, plus grands et plus formidables que les précédents, traînaient leur ventre fangeux où coulent les eaux limpides de la Seine; et je n'oserais, dans la crainte de passer pour un menteur, vous raconter toutes ces choses étranges, si nous n'étions ensemble dans le cabinet des fossiles, où sont réunis les squelettes de tous ces singuliers et antiques habitants de la terre. Vous y verrez les restes de paléothériums, de mégathériums, de mégalonx, de dynothériums, presque tous de la grandeur de nos éléphants d'aujourd'hui; non-seulement, avec une foule d'autres, ils ont disparu pour toujours, mais ils n'ont pas même laissé après eux sur le globe des représentants qui leur soient analogues en quelque point.

LE CABINET D'ANATOMIE COMPARÉE (74).

Il n'est ouvert au public, sur la présentation de billets, que les lundis et samedis, depuis onze heures jusqu'à deux. M. Laurillard en est le conservateur. Ses galeries n'offrent un véritable intérêt que pour la science, aussi est-il peu fréquenté par le public simplement curieux, et rarement les dames osent le visiter.

On y voit, outre un grand nombre de pièces naturelles ou artificielles d'anatomie humaine, une foule de squelettes d'animaux, dont un des plus curieux, au moins pour la grandeur, est celui d'un cachalot qu'on a laissé dans la cour faute de pouvoir lui trouver une place dans les galeries, car il a près de vingt mètres de longueur. A l'entrée du cabinet, on voit, aussi en dehors, des mâchoires de baleine d'une grandeur monstrueuse.

La seconde salle renferme des squelettes humains, dont l'un, celui d'un Italien, a une vertèbre lombaire de plus que de coutume. Parmi les autres on remarque ceux de Solyman-el-Ilhaleby, assassin de Kléber; de Bébé, nain célèbre du roi de Pologne Stanislas; de la Vénus hottentote, morte à Paris, etc. Une autre salle contient une série de têtes entières d'animaux et de toutes les races d'hommes. Parmi les têtes d'animaux il en est une fort curieuse: c'est celle d'un dieu! ni plus ni moins que le crâne d'Apis, vénérable bœuf adoré jadis par les Égyptiens; on l'a retiré d'une momie. Vous pourrez encore jeter les yeux, en passant dans la deuxième salle, sur le squelette extrêmement curieux de Ritta-Christina, qui, avec un seul corps, avait deux têtes, deux volontés. Elle est morte à Paris à l'âge de huit mois. Née le 12 mars 1829, à Sassari en Sardaigne, chacune des têtes fut baptisée séparément, l'une sous le nom de Ritta, l'autre sous celui de Christina. Chaque tête avait une poitrine qui lui appartenait, mais tout le reste du corps ne formait qu'un individu. Ritta (la tête droite) était triste, mélancolique et malade; Christina (la tête gauche) était riante, gaie, d'une santé florissante. Ritta tomba gravement malade; tant que la maladie dura, Christina parut s'en mettre peu en peine, et elle jouait sur le sein de sa mère pendant la longue agonie de sa sœur. Enfin celle-ci mourut; et au moment où elle rendit le dernier soupir, Christina poussa un grand cri et expira subitement.

Une salle est consacrée à la myologie, et l'on y voit des écorchés, en cire ou en plâtre colorés, d'hommes et d'animaux; des muscles de mammifères, d'oiseaux, de reptiles et de poissons,

conservés dans l'esprit-de-vin. D'autres salles offrent à l'étude tous les autres organes utiles ou indispensables aux phénomènes de la vie; des viscères, des nerfs, des vaisseaux, etc.

Mais nous ne passerons pas sous silence celle qui renferme la collection crâniologique du célèbre docteur Gall. On y verra, soit en nature, soit moulés, les crânes du général Vurmser, de l'abbé Gauthier, du poète allemand Alxinger, et de beaucoup d'autres personnages qui ont eu un nom dans le monde; parmi ceux des assassins, celui de Papavoine, de Cartouche, etc. Messieurs les phrénologues ne trouveront guère une collection plus complète, plus curieuse et mieux choisie. Seulement, il est malheureux que l'on détermine si bien les protubérances des penchants dans les hommes morts dont on connaît l'histoire, les goûts et le caractère, tandis qu'il y a tant d'hésitation à les reconnaître chez les hommes vivants.

LE CABINET DE BOTANIQUE (14).

Il est à l'extrémité orientale du magnifique bâtiment neuf construit sur les plans de M. Rohaut. Le public n'y est admis que les jeudis, de deux à quatre heures, sur la présentation d'un billet. L'on y voit des échantillons polis et classés par ordre, de bois en planchettes fournies par la plus grande partie des espèces d'arbres croissant sur toute la surface du globe; d'autres d'écorces, de tiges, de fruits, de racines, de stipes, etc. Parmi ces derniers on remarque celui de la fougère nommée par les naturalistes *polypodium harometz*, ressemblant grossièrement à un petit agneau couvert de duvet; d'où lui est venu le nom vulgaire d'agneau de Scythie.

Le cabinet possède des herbiers parfaitement conservés et très-complets. Tels sont, par exemple, l'herbier général, et ceux du Levant, d'Égypte, de l'Inde, des îles de France et de Bourbon, du Cap, de la Nouvelle-Hollande, de Cayenne, des Antilles, etc. Par respect pour la mémoire de Tournefort, on a conservé son herbier dans l'ordre où il l'avait disposé lui-même; et l'on y trouve, étiquetées de sa main, presque toutes les plantes qu'il avait recueillies dans son voyage du Levant.

On voit aussi au Cabinet de botanique le commencement d'une collection qui deviendrait extrêmement précieuse pour les cryptogamistes, s'il était possible de la compléter, c'est celle des champignons, exécutés en cire colorée avec une exactitude et une vérité approchant tout à fait de la nature.

LE CABINET DE GÉOLOGIE (14).

Se trouve maintenant placé à côté de celui de botanique. Il ne peut intéresser que les savants qui étudient la formation du globe, ou qui, du moins, cherchent à la deviner; les personnes qui s'occupent de minéralogie, les mineurs, etc. Il renferme, parmi d'autres objets, une collection complète de toutes les roches ou terrains qui ont été étudiés jusqu'à ce jour.

LE CABINET DE MINÉRALOGIE (14).

Il se divise en deux parties fort distinctes, les minéraux et les métaux. On y remarque des échantillons superbes de cristaux de toutes les formes et de toutes les couleurs; de pierres précieuses les plus rares, et les dames ne manquent guère de s'arrêter devant l'armoire qui contient le diamant entre la houille et l'anthracite. Les plus beaux diamants que l'on connaisse sont: 1° celui du Grand Mogol, pesant deux cent soixante-dix-neuf carats et demi; 2° celui de l'empereur de Russie, pesant cent quatre-vingt-quinze carats; 3° celui de l'empereur d'Autriche, de cent trente-neuf carats; 4° le régent, appartenant à la France,

pesant cent trente-six carats. Il a été acheté par le duc d'Orléans, régent, au commencement du dix-huitième siècle, et lui a coûté 2,500,000 fr. Aujourd'hui il vaut le double de cette somme, et l'on peut juger par là de l'énorme valeur de celui du Grand Mogol.

Les curieux ne manquent jamais de s'arrêter devant une pierre que les plaisants ont nommée la pierre d'achoppement de la science, ou plutôt des savants. C'est, au choix, une aérolithe, une météorite, une astérolithe, etc., etc., ou pierre tombée du ciel. Comme elle contient dans sa composition une forte proportion de fer, on l'a classée, au cabinet, dans la série des mines de ce métal. Il est bien certain aujourd'hui que ces pierres tombent de l'atmosphère; des observations rigoureuses, faites par les savants les plus distingués, ont constaté ce fait; mais d'où viennent-elles? Voilà où se trouve l'embarras. Les uns ont dit qu'elles se formaient dans l'atmosphère, et on leur a démontré que cela est physiquement impossible; d'autres ont dit qu'elles tombaient de la lune, d'où elles étaient lancées par un volcan; mais on ne sait pas s'il y a des volcans dans la lune, et en outre cette pierre n'a aucune analogie de composition avec les matières volcaniques; d'autres raisons encore ont fait rejeter cette hypothèse. Enfin, les derniers ont prétendu que les astérolithes ne sont rien autre chose que des petites planètes qui, tournant comme les autres, autour du soleil, viennent à rencontrer notre globe, sont attirées par lui en raison de sa plus grande masse, tombent dans son atmosphère dont le frottement les enflamme, et finissent leur course céleste par leur choc sur la terre. Cette opinion prévaut aujourd'hui, jusqu'à ce que peut-être une autre hypothèse vienne faire oublier celle-ci et les autres.

LA BIBLIOTHÈQUE (14).

Elle est ouverte au public, en été, de onze heures à trois heures, tous les jours, excepté le dimanche; en hiver, les mar-

dis, jendis et samedis, aux mêmes heures. Elle fut fondée en juin 1795, par le décret de réorganisation du Muséum, et entièrement consacrée aux ouvrages traitant des sciences physiques et naturelles. Elle se compose actuellement de vingt-huit mille volumes, ainsi classés :

- 1^o Histoire naturelle générale et topographique.
- 2^o Botanique.
- 3^o Physique.
- 4^o Chimie.
- 5^o Minéralogie.
- 6^o Géologie.
- 7^o Paléontologie.
- 8^o Physiologie humaine et comparée.
- 9^o Anatomie humaine.
- 10^o Anatomie et physiologie comparées.
- 11^o Zoologie.
- 12^o Mémoires des sociétés savantes.
- 13^o Journaux et recueils scientifiques et littéraires.
- 14^o Voyages.
- 15^o Collection des peintures sur vélin.

Cette collection de peintures est probablement la plus importante qu'il y ait au monde. Elle fut commencée en 1640, par les ordres de Gaston d'Orléans, pour servir à la description des plantes rares de son jardin de Blois. Après sa mort, Louis XIV l'acheta et la plaça à la Bibliothèque royale, d'où, en 1794, elle passa dans la bibliothèque du Jardin des Plantes. Elle renferme maintenant plus de cinq mille vélin, distribués dans quatre-vingt-onze portefeuilles. Commencée par le peintre Robert, elle fut continuée par Aubriet, mademoiselle Basseporte, Bessa, Chazal, Huët, Joubert, Maréchal, Meunier, Oudinot, Prêtre, Redouté, mademoiselle Riché, Turpin, Van-Spaendonck, Vailly, Werner et quelques autres.

VOYAGEURS DU JARDIN.

En terminant l'histoire d'un établissement qui fait l'honneur de notre patrie, je dois rendre ici un hommage public aux intrépides voyageurs qui, par un zèle aussi ardent que désintéressé, ont parcouru les pays les plus éloignés, les plus barbares, ont exposé cent fois leur vie, sont morts quelquefois sur un sol étranger, à trois mille lieues de leur famille, pour enrichir le Muséum et la science. Je le dis à regret, ces hommages que leur rendent trop rarement les écrivains sont le seul dédommagement, le seul bénéfice qu'ils retirent le plus ordinairement de leurs pénibles et périlleux travaux. Nous joindrons aussi à leurs noms ceux des personnes qui, sans appartenir à l'établissement et par pur amour pour les progrès de la science, ont fait des dons importants soit à la ménagerie, soit au Cabinet. Malheureusement je n'ai pu me procurer à ce sujet que des données incomplètes; et s'il manque des noms à cette liste, je prie les personnes oubliées de croire que les omissions sont tout à fait involontaires de ma part.

BAUDIN (le capitaine), commandant *le Géographe*; voyage aux terres australes.

BELLANGER a exploré les côtes du Malabar et de Coromandel.

BURON a exploré la Sicile.

BORY DE SAINT-VINCENT (le colonel), Grèce, Algérie.

BOVÉ, directeur des jardins de Méhémet-Aly, au Caire, l'Égypte.

BRELLÉ, Grèce.

BRUSCH, le tour du monde avec le capitaine Bougainville.

CAILLARD, le fleuve Blanc et Méroé. Le Muséum lui doit deux crocodiles embaumés.

CATTORE, l'Afrique.

CHÉRUBINI, fils du célèbre compositeur, l'Égypte.

CLOT-BEY, médecin au Grand-Caire, l'Égypte, le nord de l'Afrique.

CONSTANT PRÉVOST. On lui doit des reptiles de Sicile.

DELALANDE a exploré le cap de Bonne-Espérance et une partie du midi de l'Afrique.

DÉSESSE, le Brésil.

DIARD, le Bengale, Java, Sumatra, les îles de la Sonde, etc.

DOUMERC (Adolphe), Amérique méridionale.

DUSSEMIER, négociant et armateur à Bordeaux. Le Muséum et la ménagerie lui doivent des envois fort importants.

DUVAUCEL, le Bengale, Java, Sumatra, les îles de la Sonde, etc.

EYDOUX, voyage sur *la Favorite*.

GALOT jeune, les environs de Rio-Janeiro, où il est mort.

GARNOT, le tour du monde sur la corvette *la Coquille*.

GAUDICHAUD, Amérique méridionale, le Brésil.

GAY, Amérique méridionale.

GAIMARD, port du Roi-George, terre de Nuitz, Port-Jackson, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Guinée, Amboine, terre de Van-Diémen, Hobarts-Town, Vanikoro, îles Mariannes, Amboine, les Célèbes, Batavia, le cap de Bonne-Espérance, Islande, Groënland, Spitzberg, Laponie.

GÉRARD, l'Algérie.

GORDOT, Madagascar.

HAMELIN (le capitaine), commandant *le Naturaliste*; voyages aux terres australes.

HODGSON (le major), Inde.

HURLAU, l'Amérique septentrionale.

JOANNIS, haute Égypte, bords du Nil.
 JORÈS, haute Égypte, bords du Nil.
 DESJARDIN (Julien), l'Afrique.
 LAMARE-PIQUOT a permis qu'on choisisît, parmi les doubles de sa collection, les espèces manquant au Musée.
 LERLOND a anciennement exploré Cayenne.
 LEFÈVRE (Alexandre), l'Égypte.
 LEGONTE, les États-Unis d'Amérique.
 LESCHENAULT a exploré Cayenne, Sumatra, Java, le Bengale, les îles de la Sonde.
 LESSON, le tour du monde sur la corvette *la Coquille*.
 LESUEUR, les terres australes, la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, Timor, les côtes de Diémen, détroit de Bass, etc., les États-Unis d'Amérique, l'Afrique.
 LEVAILLANT a anciennement exploré Surinam, puis le midi de l'Afrique. Le cabinet lui doit sa première girafe.
 LEVLIN, mort dans un voyage aux grandes Indes.
 L'HERMINIER, les îles de la Martinique, Porto-Rico, la Guadeloupe.
 MARLOY, chirurgien de la marine, l'Algérie.
 MAUGÉ, mort dans un voyage aux grandes Indes.
 MÉNESTRIE a exploré l'Amérique méridionale.
 MILBERT, les États-Unis d'Amérique.
 MILIUS (le baron), gouverneur de Cayenne.
 MOCINO, le Brésil.
 ORBIGNY (d'), l'Amérique méridionale.
 PÉRON, les terres australes, la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, Timor, côtes de Diémen, détroit de Bass, etc., l'Afrique.

PÉROTTET, le cap de Bonne-Espérance.
 PLÉE, les îles de la Martinique, Porto-Rico, la Guadeloupe.
 POLY, la Havane, Cuba.
 POITEAU a exploré Cayenne, où il était chef des cultures de naturalisation pour la France.
 QUOY, îles de France, de Bourbon, Mariannes, Port-Jackson, les Malouines, Monte-Video, Rio-Janciro, etc., l'Afrique.
 REYNAUD, voyage sur *la Chevette*.
 RICHARD a anciennement exploré la Guyane.
 RICORD a voyagé pendant quatorze ans pour le Jardin; île de Saint-Domingue, Amérique septentrionale.
 ROGER, l'Afrique.
 ROUSSEAU (Alexandre), Russie méridionale, et tout récemment Madagascar, archipel Indien.
 ROZET, ingénieur, a exploré l'Algérie.
 SAINT-HILAIRE (Auguste) a exploré l'Amérique méridionale.
 SAVIGNY a exploré l'Italie. Le cabinet lui doit de beaux reptiles.
 SCANZIN, capitaine d'artillerie de la marine, l'Afrique.
 STENHEIL, l'Algérie.
 TEINTURIER, l'Amérique septentrionale.
 THÉDÉNAT-DUVANT, l'Égypte.
 VERREAUX, neveu de Delalande, le Cap.
 Nous nous sommes borné ici à indiquer les contrées explorées par les voyageurs du Muséum et par les voyageurs libres qui ont fait des envois; car si nous étions obligé de mentionner espèce par espèce toutes les richesses qu'on leur doit, ce serait nommer sans exception tous les objets rares et précieux que renferment les galeries et les vastes magasins de l'établissement.

PERSONNEL DU JARDIN EN 1851.

Zoologie.

Mammifères et oiseaux. — M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore), professeur. — M. PRÉVOST (Florent), aide-naturaliste, et comme tel chargé de la surveillance de la ménagerie.
 Reptiles et poissons. — M. DUMÉRIL, professeur. — DUMÉRIL (Auguste), aide-naturaliste.
 Mollusques, annélides et zoophytes. — VALENCIENNES, professeur. — M. ROUSSEAU (Louis), aide-naturaliste.
 Crustacés, arachnides et insectes. — M. MILNE-EDWARDS, professeur. — M. BLANCHARD (Emile), aide-naturaliste.

Anatomie et Physiologie.

Histoire naturelle et Anatomie de l'homme. — M. SERRES, professeur. — M. JACQUART, aide-naturaliste.
 Anatomie comparée. — M. DUVENOY, professeur. — M. ROUSSEAU (Emmanuel), aide-naturaliste, chef des travaux anatomiques.
 Physiologie comparée. — M. FLORENS, professeur. — M. PHILIPPEAUX (Constant), aide-naturaliste.

Botanique.

Botanique et physiologie végétale. — M. BRONGNIART (Adolphe), professeur. — M. TULASNE, aide-naturaliste.
 Botanique rurale. — M. DE JESSIEU (A.), professeur. — M. WEDDILL, aide-naturaliste.

Culture.

M. DECAISNE, professeur. — M. SPACH (Édouard), aide-naturaliste.

Minéralogie et Géologie.

Géologie. — M. CORDIER, professeur. — M. D'ORBIGNY (Charles), aide-naturaliste.
 Minéralogie. — M. DUBRENOY, professeur. — M. RIVIÈRE, aide-naturaliste.

Physique et Chimie.

Physique. — M. BECQUEREL, professeur. — M. BECQUEREL fils, aide-préparateur.
 Chimie générale. — M. FREMY, professeur. — M. DELONDRE, aide-préparateur.
 Chimie appliquée aux arts. — M. CHEVRIER, professeur. — M. GROZ, aide-préparateur.

Iconographie.

Iconographie des animaux. — M. CHAZAL, professeur.
 Iconographie des plantes. — M. LESOURD DE BEAUREGARD, professeur.
 Peintures et dessins. — MM. DEWAILLY, MEUNIER.
 Peintures et dessins de botanique. — Mademoiselle BICHÉ.

Bibliothèque.

Bibliothécaire. — M. DESNOYERS.

CONSERVATEURS DES GALERIES.

Conservateur du Cabinet d'anatomie comparée. — M. LAURILLARD.

Conservateur des galeries d'histoire naturelle. — M. KIENER.

Conservateur de la galerie de botanique. — M. GAUDIEHAUD (Charles).

Jardiniers en chef. — M. NEUMANN, pour les serres : M. PEPIN, pour l'École de botanique.

Chef des bureaux — M. PRÉVOST (Hippolyte).

Tel est le personnel actuel du Jardin des Plantes. Tous les noms que je viens de citer sont une preuve suffisante que cet établissement est aussi recommandable par les hommes que par les choses.

L'administration, afin de ne pas laisser envahir les collections par les curieux oisifs qui s'y portent en foule et qui encombreraient les galeries au point de rendre toute étude impossible aux étudiants, a ainsi réglé les heures d'entrées.

Entrées sans cartes.

Ménagerie. Tous les jours, de onze heures à cinq heures en été, et de onze à trois en hiver.

Cabinet d'histoire naturelle. Le mardi et le vendredi, de deux

heures à cinq heures en été, et de deux heures à la nuit en hiver

Bibliothèque. En été, tous les jours, sauf le dimanche, de dix heures à trois heures. — En hiver, aux mêmes heures, mais seulement les mardis, jeudis et samedis.

Entrées avec des cartes.

NOTA. Les étrangers reçoivent des cartes à l'administration sur la simple présentation de leur passe-port.

Cabinet d'histoire naturelle. Les lundis, jeudis et samedis, de onze à deux heures.

Cabinet d'anatomie comparée. Les lundis et samedis, de onze à deux heures.

Galerias de botanique. Le jeudi, de deux à quatre heures.

École de botanique. Les lundis, jeudis et samedis, de trois à cinq heures.

Les personnes qui veulent se livrer spécialement à l'étude de l'histoire naturelle ou d'une de ses branches obtiennent de l'administration une carte d'étudiant, qui leur donne le droit d'entrer aux heures consacrées à l'étude.

Maison de Buffon.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux les lois et ordonnances par lesquelles se trouve régi le Jardin des Plantes, les lettres patentes qui en ordonnent la construction, ainsi que le règlement pour les cours et démonstrations des professeurs.

Lettres patentes concernant l'établissement du Jardin royal des Plantes.

(Du 6 juillet 1626.)

Veu par la Cour les lettres patentes données à Paris au mois de janvier 1626, par lesquelles le dict seigneur (le roi Louis XIII) veut et ordonne qu'il sera construit un Jardin royal en l'un des fauxbourgs de cette ville de Paris, ou autres lieux proches d'icelle, de telle grandeur qu'il sera jugé propre, convenable et nécessaire par le sieur Herouard, premier médecin du dict seigneur, pour y planter toute sorte d'herbes et plantes médicinales; du quel Jardin le dict seigneur accorde la surintendance au dict Herouard et à ses successeurs premiers médecins et non autres, etc. La dicte Cour a ordonné et ordonne que les dietes lettres seront registrées au greffe d'icelle, pour jouir par l'impétrant de l'effect et contenu en icelles.

Règlement de la première ouverture du Jardin royal des Plantes, pour la démonstration des plantes médicinales, en 1640.

Qu'aucun n'entre au Jardin avant les six heures ordonnées pour la démonstration, et que le démonstrateur et premier jardinier n'y soient;

Que chacun y arrive à l'heure destinée, autrement ne seront reçus;

Qu'aucun n'y demeure après la démonstration faite, si ce n'est par la permission du démonstrateur, et en présence du principal jardinier;

Que l'on n'y entre en foule, mais de rang et paisiblement;

Qu'aucun n'y entre avec longue vesture;

Que l'on ne vague point de côté ny d'autre, se tenant chacun attentif à la démonstration, sans s'éloigner de la compagnie;

Que l'on ne traverse point sur les quarrceaux; mais que l'on suive pas à pas le démonstrateur;

Que l'on prenne garde à ne pas fouler et marcher sur les bordures;

Que l'on ne se courbe pas sur les plantes;

Qu'aucun ne cueille ny feuille, ny fleur, ny tige, ny grène;

Qu'aucun n'arrache de plante, quelque petite qu'elle soit;

Qu'aucun ne fasse des questions pendant la démonstration;

Qu'aucun n'attente rien contre la volonté du démonstrateur
Que chacun aye des tablettes pour écrire ce qui sera enseigné.
Que chacun occupe ses yeux et ses oreilles et donne trêve à ses mains, si ce n'est pour écrire;

Et qui contreviendra à ces justes lois, soit réputé indigne d'aborder nos parterres.

Le 7 janvier 1699, le roi Louis XIV signa un règlement qui donnait à son premier médecin la surintendance générale du Jardin.

Ce règlement fut confirmé par des lettres patentes du roi, en date du 9 mai 1708, portant que son premier médecin et ceux qui lui succéderaient dans la charge eussent l'entière direction du Jardin.

Le 14 février 1708, le roi, par un nouveau règlement, fixa les exercices de chaque professeur, établit deux démonstrateurs et un sous-démonstrateur des plantes et un démonstrateur d'anatomie et de chirurgie.

Plus tard, le 31 mars 1728, le duc d'Orléans régent, au nom du roi Louis XV, déclara qu'à l'avenir la surintendance du Jardin royal serait distincte et séparée de la charge de premier médecin.

Le 12 juin 1743, le roi Louis XV signa, au camp sous Tournay, un brevet de démonstrateur du cabinet du Jardin royal en faveur de Louis-Jean-Marie Daubenton, docteur en médecine de l'Académie des sciences.

Le 10 juin 1795, la Convention nationale rendit un décret relatif à l'organisation du Jardin national des Plantes et du Cabinet d'histoire naturelle.

Ce décret était divisé en quatre titres.

Le premier, relatif à l'organisation de l'établissement, porte que le but principal du *Muséum* est l'enseignement de l'histoire naturelle, appliquée principalement à l'avancement de l'agriculture, du commerce et des arts.

Tous les officiers du *Muséum* jouiront des mêmes droits.

La place d'intendant du Jardin est abolie;

Le traitement réparti en portions égales.

Un directeur sera nommé tous les ans, au scrutin, pour présider l'assemblée et faire exécuter les règlements.

Un trésorier sera nommé par la voie du scrutin.

Les professeurs nouveaux ne seront admis que par la même voie.

Tous les ans il y aura deux séances publiques où les professeurs rendront compte de leurs travaux.

Le titre II traite de la nature des cours :

1^o Minéralogie;

2^o Chimie générale;

5^o Arts chimiques;

- 4° Botanique dans le Muséum ;
- 5° Botanique rurale ;
- 6° Agriculture et horticulture ;
- 7° Deux cours d'histoire naturelle générale ;
- 8° Anatomie humaine ;
- 9° Anatomie des animaux ;
- 10° Zoologie ;
- 11° Iconographie naturelle.

Le titre III est relatif à la bibliothèque, dont les éléments sont pris, soit dans les doubles de la Bibliothèque nationale, soit dans les maisons ecclésiastiques supprimées.

Le titre IV organise la correspondance du Muséum avec tous établissements analogues placés dans les divers départements.

Cette correspondance aura pour objet les plantes nouvellement cueillies et découvertes ; la réussite de leur culture, les minéraux et végétaux qui seront découverts, et généralement tout ce qui peut intéresser les progrès de la science.

Décret de la Convention nationale adoptant l'agrandissement du Muséum, proposé par le Comité d'Instruction publique, à la séance du 21 frimaire an III.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités d'instruction publique et de finance, décrète :

ART. 1^{er}. Les maisons et terrains compris entre la rue Poliveau, la rue de Seine, la rivière, le boulevard de l'Hôpital et la rue Victor, seront réunis au Muséum d'histoire naturelle.

ART. II. Les comités d'instruction publique et de finances statueront sur la destination et l'emploi de ces maisons et terrains de la manière la plus utile à l'instruction publique, d'après les plans qui leur seront présentés par les professeurs du Muséum.

ART. III. Une partie des terrains sera affectée à l'agrandissement des rues adjacentes.

ART. IV. Il sera nécessairement procédé à l'estimation des terrains et bâtiments désignés en l'article 1^{er}, par des experts nommés, l'un par le bureau du domaine national de Paris, l'autre par le propriétaire intéressé ; en cas de partage, un tiers expert sera nommé par la commission des revenus nationaux.

ART. V. La commission des travaux publics fera acquitter sur les fonds mis à sa disposition toutes les dépenses nécessaires pour l'acquisition et disposition des terrains et bâtiments, sous la surveillance des comités d'instruction publique et des finances.

ART. VI. Il ne pourra néanmoins être fait aucune construction qu'après que les plans en auront été soumis à la Convention et approuvés par elle.

Décret relatif aux dépenses du Muséum d'histoire naturelle.

La Convention nationale, après avoir entendu ses comités d'instruction publique et des finances, décrète qu'il sera pris sur les fonds mis à la disposition de la commission d'instruction publique :

1° La somme de 494,889 livres pour les dépenses du Muséum pour la troisième année républicaine ;

Et que le traitement de chacun des professeurs sera porté à 5,000 livres ;

2° Celle de 25,700 livres pour dépenses arriérées ;

5° Celle de 18,641 livres pour dépenses extraordinaires.

Le tout conformément aux états présentés par les professeurs du Muséum et approuvés par le comité d'instruction publique.

Projet de règlement pour le Muséum national d'histoire naturelle, arrêté par le Comité d'Instruction publique de la Convention nationale, d'après le décret du 10 juin 1795.

ART. 1^{er}. Les douze cours institués dans le Muséum d'histoire

naturelle, par la loi du 10 juin 1795, seront faits par les douze officiers actuels de l'établissement.

ART. II. Sur l'égalité des appointements.

ART. III. Tous les professeurs auront droit d'être logés dans l'intérieur du Muséum, afin d'être plus à portée de remplir leurs fonctions, lorsque la division des logements aura été établie, autant qu'il sera possible, suivant le principe d'égalité. Le choix de chacun appartiendra aux professeurs plus anciens ; les logements dont jouissent actuellement plusieurs professeurs leur seront conservés jusqu'à leur décès ou démission, pourvu qu'ils les habitent. On réservera une pièce pour chacun de ceux qui ne seront pas logés.

ART. IV. Les professeurs seront seuls chargés de l'administration générale du Muséum ; ils se rassembleront tous les mois, ou plus fréquemment, selon les circonstances, pour délibérer et prendre décisions sur tous les objets relatifs à l'établissement, et sur les moyens d'améliorer l'étude des sciences naturelles.

ART. V. Le nombre des votants nécessaires pour former cette assemblée sera de la moitié du nombre des professeurs, plus un, pour toutes les délibérations, et des deux tiers au moins pour les élections, qui seront toujours faites à la majorité absolue.

ART. VI. Un professeur sera censé avoir abdiqué sa place lorsqu'il refusera ou négligera de remplir ses devoirs ; l'abdication sera prononcée par l'assemblée, et ne pourra l'être qu'aux deux tiers des voix de tous les professeurs.

ART. VII. L'assemblée nommera à la majorité absolue tous les employés du Muséum, et aura le droit de les destituer aux deux tiers des voix des professeurs dans les cas de prévarication ou de négligence dans leurs devoirs ; ils pourront être suspendus provisoirement de leurs fonctions par le chef sous lequel ils seront employés : lequel sera tenu d'en rendre compte à la plus prochaine assemblée et d'en informer sur-le-champ le directeur, qui lui-même aura un pareil droit sur tous les employés.

ART. VIII. Le directeur, dont les fonctions et leur durée seront fixées par les art. 6 et 7 de la loi, sera nommé tous les ans au scrutin, à la majorité des voix, dans le courant du mois de décembre, et il entrera en fonction le 1^{er} janvier prochain.

ART. IX. En l'absence du directeur, l'assemblée, présidée par le plus ancien des professeurs, nommera, suivant le même mode d'élection, un des professeurs pour le remplacer provisoirement.

ART. X. Les professeurs nommeront tous les ans parmi eux, dans la même séance et à la majorité absolue, un secrétaire, lequel entrera pareillement en fonctions le 1^{er} janvier suivant, les exercera pendant une année, et ne pourra être continué qu'au scrutin pour une année seulement ; en son absence, il sera remplacé comme le directeur.

ART. XI. Ses fonctions seront de tenir la plume dans les assemblées, de rédiger les procès-verbaux des séances, qui seront signés du directeur et de lui, de les inscrire sur un registre destiné à cet effet, de délivrer des copies collationnées de ces délibérations, et d'avoir la garde des papiers, titres et registres du Muséum, qui seront déposés dans une des salles de la bibliothèque.

ART. XII. Outre les assemblées de tous les mois, qui auront lieu à jour fixe, le directeur pourra en convoquer d'extraordinaires ; et il sera tenu de le faire sur la simple demande d'un professeur.

ART. XIII. Le trésorier nommé au scrutin, à la majorité absolue, sera élu tous les ans dans la même séance que le directeur et le secrétaire ; il entrera en fonctions le 1^{er} janvier suivant ; sa place sera incompatible avec celle de ces deux officiers. Le même pourra être continué plusieurs années de suite ; mais chaque année par un nouveau scrutin. Ses fonctions seront de recevoir les fonds affectés à l'établissement, et d'en faire la répartition suivant les états arrêtés, ou d'après l'autorisation de l'assemblée.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DES MAMMIFÈRES.

Avant de commencer l'histoire de la classe la plus importante en zoologie, je dois rendre compte au lecteur des inspirations qui ont dirigé ma plume, et faire un exposé rapide de mes opinions.

Avant Buffon, l'histoire naturelle était si peu avancée, si peu de chose, que, sans trop se hasarder, on peut dire qu'elle n'était presque rien. Tout à coup, et dans le même temps, deux hommes de génie la créèrent à la fois, mais avec des vues de l'esprit bien différentes : l'un était Linné, l'autre Buffon. Ce dernier eut soin de cacher les épines de la science sous le charme d'un style inimitable ; mais cette magie, qui lui servit à la populariser, mourut avec lui, et les successeurs du grand écrivain, après avoir fait quelques efforts pour marcher sur ses traces, finirent par les abandonner.

Cuvier parut alors, portant dans la science le flambeau anatomique éclairé par Daubenton. Il publia son *Regne animal*, méthode entièrement fondée sur l'organisation des animaux, et il fit une révolution utile aux progrès. Mais ses admirateurs firent comme font toujours les enthousiastes d'un système nouveau, ils dépassèrent le but que s'était proposé le profond anatomiste, et, malgré les efforts de quelques esprits sensés, ils matérialisèrent la science, et sa partie philosophique fut dès lors étouffée par la nomenclature descriptive. La chose en est venue à un tel point aujourd'hui, qu'en lisant les ouvrages de certains savants on croirait plutôt parcourir les œuvres d'un vétérinaire que celles d'un naturaliste. Les auteurs ainsi fourvoyés, ayant noyé l'histoire naturelle dans l'anatomie, ne s'aperçurent pas qu'ils l'avaient tuée, mais ils sentirent que, privée de sa partie la plus philosophique et la plus attrayante, le peu qui restait de la science devenait sans but et n'offrait plus qu'une synonymie stérile et sans intérêt. C'est alors qu'ils imaginèrent de donner à la classification une importance d'emprunt, qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir devant la nature, et, grâce à cette marche hasardée, ils ne virent dans l'histoire des animaux que l'étude de l'anatomie comparée, de la classification et de la synonymie. Puis, avec une naïveté au moins fort singulière, ils proclamèrent que tout le reste était du *roman*, sans se douter probablement qu'ils reléguèrent ainsi l'immortel Buffon, leur maître à tous, parmi les romanciers!! Quant à cette émanation de la Divinité, à cette part d'intelligence dévolue d'une manière si admirable à chaque espèce pour satisfaire ses besoins, régler ses habitudes et lui créer des mœurs, ils n'en tiennent aucun compte ; ce qu'il y a de plus admirable dans l'œuvre de la création, ils ne le croient pas digne de tenir la plus petite place dans leurs systèmes ni dans leurs ouvrages ; ce qu'ils ne peuvent saisir avec le scalpel et leurs pinces de dissection, ils le repoussent et le dédaignent.

Heureusement que telles ne sont pas les opinions des principaux maîtres dans la science, de ces véritables savants qui sont l'honneur de notre Muséum d'histoire naturelle, et une des gloires de notre patrie. Inspiré des mêmes opinions qu'eux, je n'ai pas cru pouvoir m'étendre trop sur l'histoire morale des animaux, sur leurs habitudes si capables de piquer la curiosité des lecteurs, sur leurs relations avec l'homme, etc. J'ai tâché de montrer dans leurs forêts et livrés à tous les instincts pittoresques de leur nature sauvage, ces êtres si tristes et si dégradés dans la servitude de nos ménageries, ces momies décolorées quoique si ingénieusement préparées dans nos cabinets d'histoire naturelle. Enfin,

cette partie historique, que je regarde comme la plus intéressante et la plus utile de la science, occupe la plus grande partie de mon livre.

Comme Buffon, je crois que la nature n'a fait ni ordres, ni familles, ni genres, mais seulement des individus, et je ne crois pas à une classification naturelle possible, au moins comme les naturalistes l'ont entendu jusqu'à ce jour. Mais Buffon n'a connu que deux cent cinquante mammifères, et ce nombre s'est tellement accru depuis, qu'il serait impossible, sans tomber dans une confusion inextricable, de les décrire sans ordre, comme il l'a fait. Ensuite, je crois fermement qu'une bonne méthode de classification, peu importe qu'on la regarde comme naturelle ou comme artificielle, est un fil indispensable pour diriger le lecteur dans le labyrinthe de la nomenclature ; il offre l'avantage précieux de le conduire par le chemin le plus court possible à la connaissance de l'espèce qu'il veut soumettre à son examen. Je dois dire aussi que je n'ai la prétention d'imposer à personne mes propres opinions, et que, partant de là, j'ai dû, pour les lecteurs qui pensent autrement que moi, classer méthodiquement mes onze cents mammifères ; il était tout aussi simple que je choisisse la méthode la plus répandue, la plus généralement reconnue bonne, c'est-à-dire celle de G. Cuvier. Je l'ai donc adoptée, avec de légères modifications devenues nécessaires par les rapides progrès de l'histoire naturelle et les nombreuses découvertes qui ont été faites dans ces dernières années. Mais ces modifications n'ont été adoptées par moi que lorsque je les ai crues rigoureusement indispensables ; et j'ai rejeté sans hésiter les nouveaux genres créés par les auteurs, quand je ne les ai pas crus établis sur des bases d'une grande valeur. La mammalogie, si l'on n'y prend pas garde, est menacée des mêmes abus qui ont envahi la botanique et l'entomologie, et bientôt nous aurons autant de genres que d'espèces.

La synonymie latine, toute stérile qu'elle est, a été travaillée par moi avec une attention minutieuse. Dans la synonymie vulgaire, j'ai introduit, autant que cela m'a été possible avec le peu de renseignements que nous avons, une innovation que je crois utile ; c'est-à-dire que j'ai rendu à chaque espèce son véritable nom, celui qu'elle porte dans le pays qu'elle habite. Je me suis bien gardé surtout de défigurer ce nom, comme l'ont fait Buffon et quelques-uns de ses successeurs, sous le vain prétexte de le rendre plus doux à la prononciation française, car mon but, le seul, je crois, que l'on doive se proposer en pareil cas, a été de mettre les voyageurs dans le cas de se faire comprendre des naturels des contrées où ils porteront leurs investigations, lorsqu'ils demanderont des renseignements sur un animal.

Quant à la partie descriptive, je l'ai faite dans des limites aussi resserrées que possible, mais avec le plus grand soin, et mes descriptions, quoique fort courtes, seront toujours suffisantes pour ne laisser aucune ambiguïté sur l'identité de chaque espèce. Une longue expérience m'a appris que trop de détails dans une description y jettent de la confusion plutôt que de la clarté ; j'en ai conclu que je devais ne montrer les individus à mes lecteurs que par les côtés qui les tranchent net des espèces voisines, c'est-à-dire n'énoncer que leurs caractères spécifiques. De jolies gravures, d'une exactitude rigoureuse, donneront, mieux que de longues descriptions n'auraient pu le faire, une idée nette et précise des formes générales, du facies de tous les types d'animaux.

Comme je l'ai dit, je me suis beaucoup étendu sur les mœurs et les habitudes des animaux, et j'ai apporté dans cette partie toute la critique dont je suis capable. J'ai tâché d'amuser mes lecteurs en les instruisant, parce que j'ai cru que les grâces ne sont pas ou ne devraient pas être ennemies de la science, quoi qu'en puissent dire quelques graves pédants. J'ai surtout évité avec un soin particulier l'emploi ambitieux de ces expressions techniques, accomplissement bizarre de mots grecs et latins, trop souvent employé avec prodigalité par l'ignorance qui croit se cacher en se couvrant ainsi de haillons scientifiques. Je ne crois pas que la science soit mystérieuse et doive avoir des adeptes; en conséquence, j'ai tâché, avant tout, d'être clair, simple, et facilement compris de tout le monde. Enfin, j'ai rigoureusement écarté

de mon ouvrage ces polémiques, ces longues dissertations, quelquefois savantes et toujours ennuyeuses, dont la principale et souvent la seule utilité est de mettre en relief le mérite de celui qui les écrit.

Pour donner à ce livre toute l'utilité qu'il peut avoir, je ne me suis pas borné à faire seulement l'histoire des mammifères qui ont vécu à la ménagerie, mais encore de tous ceux qui existent au Cabinet d'histoire naturelle; et, grâce à l'extrême obligeance du conservateur, le savant conchyliologiste, M. Kiener, j'ai pu décrire les individus sur la nature même. J'ai cru devoir néanmoins omettre quelques espèces tout à fait nouvelles et encore fort mal connues, qui eussent, par conséquent, offert très-peu d'intérêt à la classe de lecteurs auxquels mon livre est destiné.

Fontaine monumentale.

DESCRIPTION ET MOEURS DES MAMMIFÈRES.

La première grande classe du règne animal se compose des animaux vertébrés, c'est-à-dire de ceux dont le corps et les mem-

intelligence supérieure à celle des animaux des autres classes. Constamment on leur trouve une tête formée d'un crâne renfer-

Vue intérieure de la grande Serre.

bres sont soutenus à l'intérieur par une charpente solide, osseuse ou cartilagineuse, dont les pièces liées et mobiles les unes sur les autres leur donnent plus de précision et de vigueur dans les mouvements. Leur système nerveux, plus concentré, rend leur

maint un cerveau; un tronc soutenu par une colonne vertébrale et des côtes, et deux paires de membres, quand ils en ont.

Les uns font leurs petits vivants, et les femelles ont toujours des mamelles pour les allaiter; c'est pour cette raison qu'on les

a nommés mammifères, et c'est de ceux-là seulement que nous avons à nous occuper ici. On les subdivise en divers ordres, dont nous donnerons les caractères à mesure que nous les parcourrons. Il nous suffit, quant à présent, d'en donner une idée générale et concise.

Les mammifères ont le sang rouge, une circulation double, la respiration simple et aérienne, s'opérant par des poumons. L'organisation du plus grand nombre les force à marcher sur la terre; mais quelques-uns cependant, comme les chauves-souris, peuvent se soutenir dans les airs au moyen des membranes qui soutiennent leurs membres fort allongés; d'autres, au contraire, ont les membres tellement raccourcis, qu'ils ne peuvent se mouvoir

que dans l'eau : tels sont les baleines, les marsonins, les dauphins, que les anciens confondaient avec les poissons, et dont on forme aujourd'hui un ordre à part, celui des cétacés. Ces derniers sont les seuls qui manquent absolument de poils; tous les autres en ont plus ou moins; ils leur forment une robe très-pen garnie dans les pays chauds, mais très-fourrée, très-soyeuse et très-chaude dans les contrées froides. Tous ont quatre membres, et c'est pour cela qu'on les désigne vulgairement sous le nom de quadrupèdes; mais dans quelques-uns, les amphibiens, ils sont si courts, si engagés dans la peau, surtout les pattes de derrière, qu'ils paraissent n'avoir que des nageoires. Tels sont les caractères fondamentaux sur lesquels est établie la classe des mammifères.

LES QUADRUMANES.

PREMIER ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Les quadrumanes, dans leurs formes, ont plus ou moins d'analogie avec l'homme, mais ils en diffèrent par leurs extrémités postérieures qui se terminent non par un pied, mais par une véritable main dont le pouce est opposable aux autres doigts. Ce sont des animaux qui marchent difficilement, surtout debout,

mais qui grimpent aux arbres avec la plus grande agilité, d'où il résulte que tous sont habitants des forêts.

Cet ordre se divise en cinq familles, savoir : les anthropomorphes, les singes, les sapajous, les ouistitis, et les makis ou lémuriens.

LES ANTHROPOMORPHES.

Ce sont les seuls dont l'os hyoïde, le foie et le cœcum ressemblent à ceux de l'homme. Ils ont le museau très-proéminent; trente-deux dents, dont quatre incisives droites à chaque mâchoire, deux canines longues se logeant dans un vide de la mâchoire opposée, dix molaires à tubercules mousses. Leurs ongles sont plats; ils manquent de queue. Leurs mouvements sont graves et n'ont pas cette pétulance capricieuse ou brutale qui caractérise si bien les autres singes. Les femelles sont sujettes aux mêmes incommodités périodiques que les femmes.

1^{er} GENRE. LES ORANGS (*Pithecus*, GEOFF.) forment le premier genre. Ils manquent d'abajoues; leurs bras sont très-longs; leurs oreilles arrondies, plus petites que celles de l'homme; enfin ils n'ont point de callosités aux fesses.

L'ORANG-HOUTAN (*Pithecus satyrus*, DESM. *Simia satyrus*, LINN. *L'Orang-Houtan* de VOISM. *Le Jocko* de BUFF.).

Dans les forêts les plus sauvages de la partie orientale de l'Inde, à Bornéo, à la Cochinchine et dans la presqu'île de Malaka, les voyageurs rencontrent quelquefois encore l'être singulier que les habitants de ces contrées nomment, en malais, orang-houtan, ce qui, traduit littéralement, signifie être raisonnable, indépendant, ou des forêts, dont nous avons fait homme des bois; mais il devient rare, et bientôt peut-être il aura disparu de dessus la terre, comme tant d'animaux dont les dépouilles fossiles viennent de temps à autre nous révéler l'antique existence. Jadis il habitait toute la partie occidentale de l'Asie, comme on en peut juger par un passage de Strabon (liv. 15, tom. 2). Selon cet auteur, lorsque Alexandre pénétra dans l'Inde à la tête de son armée victorieuse, il en rencontra une nombreuse troupe, qu'il prit pour une armée ennemie; aussitôt il fit marcher contre elle son invincible phalange macédonienne. Mais le roi Taxile, qui se trouvait auprès de lui, tira le conquérant de l'Asie de son erreur, en lui apprenant que ces créatures, quoique semblables à nous, n'étaient que des singes fort pacifiques, nullement sanguinaires, et n'ayant pas la plus mince parcelle d'esprit de conquête.

Par la forme de sa tête et le volume de son cerveau, l'orang-houtan est l'animal qui ressemble le plus à l'homme. Il est haut

de trois à quatre pieds (0,957 à 1,299); son corps est trapu, couvert d'un poil uniformément roux; son visage est nu, un peu bleuâtre; ses cuisses et ses jambes sont courtes, ses bras très-longs; son ventre est gros et tendu. Il est fort doux, s'apprivoise très-facilement, et s'attache aux personnes qui en prennent soin. Quoi qu'en aient pu dire les auteurs et les voyageurs, son intelligence est assez bornée et ne surpasse guère celle d'un chien. Mais comme il a les mouvements posés, réfléchis et analogues à ceux de l'homme, parce qu'il a presque sa conformation et ses besoins, on a pu facilement attribuer ses actions à une intelligence plus perfectionnée qu'elle ne l'est réellement.

Le Jardin des Plantes a possédé, il y a trois ou quatre ans, un orang-houtan vivant, qui a permis de faire de bonnes observations, quoiqu'il fût très-jeune. On est convaincu que ces animaux, comme les singes, sont éminemment grimpeurs, et forcés de vivre continuellement sur les arbres, faute de pouvoir marcher aisément sur la terre. A quatre pattes, ils ne posent sur le sol que l'extrémité des doigts du pied, et le devant du corps ne porte que sur les poings fermés ou sur le tranchant des mains; ils sont en outre obligés, pour voir devant eux, de relever la tête d'une manière fort incommode. Il ne leur est guère possible non plus de marcher debout, au moins pendant un certain temps, parce que leur conformation ne le leur permet pas sans leur faire éprouver une grande fatigue. En effet, il leur manque ce puissant développement des muscles du mollet, de la cuisse et des fesses, au moyen duquel l'homme conserve son équilibre et marche avec fermeté.

A l'état sauvage, l'orang-houtan a été peu observé. Il habite les forêts les plus retirées et se nourrit principalement de fruits; mais il est probable qu'il mange aussi les œufs et les petits oiseaux qu'il est habile à dénicher : du moins ses longues canines doivent le faire supposer. D'anciens voyageurs ont avancé qu'en temps de disette, il quitte les montagnes et descend sur le bord de la mer, où il se nourrit de coquillages et de crabes. « Il y a, dit Gemelli Carreri, une espèce d'huîtres qui pèsent plusieurs livres et qui sont ouvertes sur le rivage; or le singe, craignant que, quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en

se refermant, jette une pierre dans la coquille, ce qui l'empêche de se fermer, et ensuite il les mange sans crainte. » Il se construit sur les arbres une sorte de hamac, où il se couche chaque soir pour ne se lever qu'avec le soleil.

Les Indiens lui font la chasse pour le réduire en esclavage et en tirer quelque service domestique. « On les prend, dit Schouten, avec des laes; on les apprivoise, on leur apprend à marcher sur les pieds de derrière et à se servir de leurs mains pour faire certains ouvrages et même ceux du ménage, comme de rincer les verres, donner à boire, tourner la broche, etc. »

François Leguat dit avoir vu à Java « un singe fort extraordinaire : c'était une femelle; elle était de grande taille et marchait souvent fort droit sur ses pieds de derrière; alors elle cachait d'une de ses mains l'endroit de son corps que la pudeur défend de montrer. Elle avait le visage sans autres poils que les sourcils, et elle ressemblait assez, en général, à ces figures grotesques de Hottentotes que j'ai vues au Cap. Elle faisait fort proprement son lit chaque jour, s'y couchait la tête appuyée sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture... Quand elle avait mal à la tête, elle se serrait d'un mouchoir, et c'était un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son lit. Je pourrais en raconter diverses autres petites choses qui paraissent extrêmement singulières, mais j'avoue que je ne pouvais pas admirer cela autant que la multitude, parce que je savais qu'on devait conduire cet animal en Europe pour le montrer par curiosité, et je supposais qu'on l'avait dressé en conséquence. » Il y a ici une chose qui me paraît plus que douteuse, c'est le fait de la pudeur, fait qui a été également avancé par Bontius, médecin à Batavia. Les voyageurs qui ont vu les femmes de la Nouvelle-Zélande, de quelques îles de la mer du Sud, etc., se montrer sans voile et sans pudeur aux yeux des étrangers, auront de la peine à croire que cette vertu puisse exister naturellement dans un animal, quand elle manque à des nations entières.

2^e GENRE. Le TROGLODYTE ou KIMPÉZÉY (*Troglodytes*, GEOFF.) forme à lui seul un genre qui se distingue des orangs par des oreilles beaucoup plus grandes que dans l'homme, et un peu mobiles à sa volonté; par des crêtes sourcilières qui manquent aux premiers, et enfin par ses bras plus courts, n'atteignant pas le bas de la cuisse.

Le KIMPÉZÉY (*Troglodytes niger*, GEOFF. *Simia troglodytes*, LIXS. Le *Chimpanzé*, G. CUV. Le *Quimpesé*, LECAT. Le *Jocko* et le *Pongo*, BUFF. Le *Quojas Morou* et le *Satyre d'Angola*, TULP. Le *Pygmée*, TYSON. Le *Pongo*, AUDEB.).

J'ai fait l'histoire de l'orang-houtan, animal qui ressemble le plus à l'homme par la forme de la tête et le développement du front et du cerveau, mais dont l'intelligence ne l'emporte guère sur celle du chien : je vais faire maintenant celle de l'être qui s'en rapproche le plus par l'intelligence. Les phrénologues remarqueront, en passant, que l'orang a l'angle facial ouvert à soixante-cinq degrés, tandis que celui-ci ne l'a qu'à soixante.

Toutes les personnes qui, pour la première fois, ont observé un kimpézéy, ont été frappées de sa grande ressemblance avec l'homme, non-seulement dans ses formes, mais encore dans ses gestes, ses actions, et quelques-unes de ses habitudes. Aussi, les différents noms qu'il a reçus sont-ils tous l'expression d'une même pensée. Là c'est le pongo, mot par lequel les nègres désignent un grand fétiche, une sorte de génie des forêts; ici c'est le rojas morros ou quojas morou, qui, dans la langue d'Angola, signifie homme des forêts; dans le Congo, c'est l'enjoko, que Buffon a défiguré, et qui, dans la langue du pays, est l'impératif du verbe *se taire* : « Enjoko, tais-toi. » On conçoit l'origine de ce nom quand on sait que les nègres du Congo croient que si le kimpézéy ne parle pas, c'est qu'il ne le veut pas, dans la crainte qu'on ne le soumette à l'esclavage et qu'on ne le fasse travailler. Mais tous ces mots ne sont que des

épithètes dont on accompagne le véritable nom kimpézéy, sous lequel il est connu par les naturels de toute la côte de Guinée. Le voyageur Lecat en a fait quimpésé, et G. Cuvier chimpanzé.

Il y a peu d'années que tous les habitants de Paris se portaient au Jardin des Plantes pour voir Jacqueline, jeune femelle appartenant à cette espèce. Elle était douce, bonne, caressante même; elle reconnaissait parfaitement les gens qui allaient la voir et leur faisait plus de caresses qu'aux autres. Si on la contrariait, elle pleurait à sanglots comme un enfant, se retirait dans un coin de l'appartement et boudait quelques minutes. Mais sa colère enfantine céda à la plus petite avance d'amitié; alors elle essayait ses larmes et revenait sans rancune auprès de celui qui l'avait chagrinée. Quoique sa jeunesse fût extrême (elle avait deux ans et demi), son intelligence était déjà fort développée, et j'en citerai deux exemples qui sont extrêmement remarquables à mon avis, et dont j'ai été témoin. Un ami qui m'accompagnait quitta ses gants et les posa sur une table; aussitôt Jacqueline s'en empara et voulut les mettre, mais elle ne put en venir à bout parce qu'elle plaçait à la main droite le gant de la main gauche. On lui montra sa méprise, et on parvint si bien à la lui faire comprendre, que depuis elle ne s'est jamais trompée, quoiqu'on l'ait mise souvent à l'épreuve. M. Werner, notre meilleur peintre d'histoire naturelle, fut chargé de la dessiner. Jacqueline, fort étonnée de voir son image se reproduire sous le crayon de cet habile artiste, voulut aussi dessiner. On lui donna du papier et un crayon; elle s'assit gravement à la table du maître, et traça avec grande joie quelques traits informes. Comme elle appuyait de toutes ses forces, la pointe de son crayon cassa, et elle en fut très-contrariée. Pour l'apaiser on le lui tailla, et, corrigée par l'expérience, elle appuya moins.

Elle vit le dessinateur porter le crayon à sa bouche, et elle en fit autant; seulement, au lieu de se contenter de mouiller la pointe, elle ne manquait jamais de la casser avec les dents. Il fut impossible de l'en empêcher, et ce grave inconvénient mit fin à ses études artistiques. Elle essayait de condre, comme la femme qui la gardait, mais il lui arrivait chaque fois de se piquer les doigts; alors elle jetait là l'ouvrage, s'élançait sur la corde qu'on lui avait tendue, et se consolait de sa maladresse en faisant quelques cabrioles qui auraient fait pâlir le plus hardi funambule.

Jacqueline avait un chien et un chat qu'elle aimait beaucoup. Elle les gâtait au point de les faire coucher tous deux à côté d'elle, dans son lit, l'un à gauche et l'autre à droite; mais elle sut néanmoins conserver sur eux la supériorité que donne l'intelligence, et, quand elle le jugeait convenable, elle les châtiât sévèrement pour les soumettre à son obéissance ou pour les forcer à vivre entre eux en bons amis.

La pauvre Jacqueline avait l'habitude de se laver chaque matin le visage et les mains avec de l'eau fraîche; ces aspersions, jointes aux rigueurs d'un climat si différent de celui d'Afrique, lui occasionnèrent probablement la maladie de poitrine dont elle mourut. Jack, l'orang-houtan qu'elle avait remplacé à la ménagerie, ainsi que les kimpézéys qui ont autrefois vécu chez Buffon et chez l'impératrice Joséphine, sont morts de la même maladie.

Quoi qu'en disent aujourd'hui les naturalistes qui n'assignent que deux pieds et demi (0,812) de hauteur à cet animal, parce qu'ils n'en ont jamais vu que de très-jeunes, il est certain qu'il atteint quatre à cinq pieds (1,299 à 1,624) et peut-être davantage, car sans cela rien de ce que les voyageurs lui attribuent ne serait possible. Lorsque Jacqueline fut prise et amenée à Paris, elle était fort jeune; cependant sa taille était de deux pieds et demi (0,812) de hauteur, et sa mère la portait encore dans ses bras.

Nous avons vu l'orang-houtan figurer dans l'histoire d'Alexandre le Grand; nous verrons le kimpézéy figurer dans celle des Carthaginois, et pour les deux cas nous tirerons une conséquence

semblable, c'est-à-dire qu'alors l'espèce était beaucoup plus nombreuse en individus qu'aujourd'hui, et qu'elle s'avancait sur la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au pied de l'Atlas.

Trois cent trente-six ans avant notre ère, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, abordèrent une île de l'Afrique occidentale. Une immense troupe de singes les observait, et les Carthaginois, les prenant pour des ennemis, les chargèrent. On remarqua que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauvèrent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent vaillamment à coups de pierres. On ne parvint à se rendre maître que de trois femelles qui se débattirent avec tant d'acharnement,

» jections, répondit le naturaliste; en votre faveur je changerai
» mon arrangement, et je placerai le singe dans la classe des
» hommes. »

En domesticité, le kimpézèy montre la même douceur que l'orang, mais plus d'intelligence. « J'ai vu cet animal, dit Buffon, présenter la main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la fourchette et de la cuiller pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité; aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le

L'Orang-Houtan.

qu'il fut impossible de les garder vivantes. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages et velues, les fit écorcher et rapporta leurs peaux à Carthage. (*Hannonis periplus*, pag. 77, édit. 1674.) Elles furent déposées dans le temple de Junon, où, deux siècles après, les Romains les trouvèrent encore lors de la conquête de cette ville. Il est plus que probable que tout ce que les anciens nous ont transmis sur les satyres, les faunes, les sylvestres et autres divinités des bois, tire son origine de l'histoire mal connue de cet animal. La peau de satyre que saint Augustin dit avoir vue à Rome était certainement celle d'un de ces animaux.

Le kimpézèy a le visage plat, basané, nu ainsi que les oreilles, les mains, la poitrine et une partie du ventre. Le reste du corps est couvert de poils rudes, noirs ou bruns, mais clair-semés, excepté sur la tête, où ils sont très-longs et lui forment une chevelure pendante par derrière et sur les côtés. Il marche debout avec beaucoup plus de facilité que l'orang-houtan, parce que les muscles de ses mollets et de ses cuisses sont plus développés, et qu'il a le bassin plus large. On lui compte une paire de côtes de plus qu'à l'homme. Cet animal, qui ne se trouve que sur les côtes du Congo et de la Guinée, a le maintien grave et les mouvements mesurés. Par toutes ces considérations, Brookes, dans son *Système d'histoire naturelle*, avait mis l'homme dans la classe des singes; le prince royal d'Angleterre lui en ayant fait des reproches assez vifs : « Monseigneur, je me rends à la force de vos ob-

laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même. Il aimait prodigieusement les bonbons; il buvait du vin, mais en petite quantité, et le laissait volontiers pour du lait, du thé, ou d'autres liqueurs douces. »

Dans son esclavage, le kimpézèy, si on s'en rapporte à tous les voyageurs, peut rendre autant de services qu'un nègre. On a vu à Loango une femelle aller chercher de l'eau dans une cruche, du bois dans la forêt; balayer, faire les lits, tourner la broche, etc., etc. Elle tomba malade, et un chirurgien la saigna, ce qui lui sauva la vie. Un an après, ayant gagné une fluxion de poitrine, elle fut de nouveau alitée; lorsqu'elle vit entrer le même chirurgien, elle lui tendit le bras et lui fit signe de la saigner.

Un voyageur très-digne de foi, M. de Grandpré, officier dans la marine française, ayant habité Angola pendant deux ans, raconte ce qui suit : « L'intelligence de cet animal est vraiment extraordinaire; il marche ordinairement debout appuyé sur une branche d'arbre en guise de bâton. Les nègres le redoutent, et ce n'est pas sans raison, car il les maltraite rudement quand il les rencontre. Ils disent que s'il ne parle pas, c'est par paresse. Ils pensent qu'il craint, en se faisant connaître pour homme, d'être obligé de travailler, mais qu'il pourrait l'un et l'autre s'il le voulait. Ce préjugé est si fort enraciné chez eux, qu'ils lui parlent lorsqu'ils le rencontrent.

» Malgré tous mes efforts pour me procurer un individu de cette espèce, je n'ai pu y parvenir, mais j'en ai vu un sur un vaisseau en traite. C'était une femelle; je l'ai examinée et mesurée avec attention, et elle s'y prêta avec beaucoup de complaisance. Debout, les talons portant à terre, elle était haute de quatre pieds deux pouces huit lignes. Ses bras pendants atteignaient à un pouce au-dessus du genou; elle était couverte de poils, le dos fauve, etc...

» Il serait trop long de citer toutes les preuves que cet animal a données de son intelligence, je n'ai recueilli que les plus frappantes. Il avait appris à chauffer le four; il veillait attentivement à ce qu'il n'échappât aucun charbon qui pût incendier le vaisseau,

la frappait. Depuis ce moment, elle refusa constamment de manger, et mourut de faim et de douleur le cinquième jour, regrettée comme un homme aurait pu l'être. »

Voyons maintenant le kimpézèy à l'état sauvage. Presque toutes les fois que les voyageurs en ont rencontré, le mâle et la femelle marchaient ensemble, d'où on peut penser, avec quelques naturalistes anglais, qu'il est monogame et ne change pas de femelle. Quand il est à terre, il se tient debout et marche avec un bâton qui lui sert à la fois d'appui et d'arme offensive et défensive; il se sert aussi de pierres qu'il lance avec adresse pour repousser l'attaque des nègres, ou pour les attaquer lui-même s'ils osent pénétrer dans les lieux solitaires qu'il habite. Ces

Le Pongo de Wurmb

jugeait parfaitement quand il était suffisamment chaud, et ne manquait jamais d'avertir à propos le boulanger, qui de son côté, sûr de la sagacité de l'animal, s'en reposait sur lui, et se hâtait d'apporter sa pâte aussitôt que le singe venait le chercher, sans que ce dernier l'ait jamais induit en erreur.

» Lorsqu'on virait au cabestan, il se mettait lui-même à tenir dessous (tirer sur le câble), et choquait à propos avec plus d'adresse qu'un matelot. Lorsqu'on enverguait les voiles pour le départ, il monta, sans y être excité, sur les vergues avec les matelots, qui le traitaient comme un des leurs; il se serait chargé de l'empointure, partie la plus difficile et la plus périlleuse, si le matelot désigné pour ce service n'avait insisté pour ne pas lui céder la place. Il amarra les rabans aussi bien qu'un matelot, et, voyant engager l'extrémité de ce cordage pour l'empêcher de pendre, il en fit aussitôt autant à ceux dont il était chargé. Sa main se trouvant prise et serrée fortement entre la ralingue et la vergue, il la détacha sans crier, sans grimaces ni contorsions; et lorsque le travail fut fini, les matelots se retirant, il déploya la supériorité qu'il avait sur eux en agilité, leur passa sur le corps à tous, et descendit en un clin d'œil.

» Cet animal ne parvint pas jusqu'en Amérique; il mourut dans la traversée, victime de la brutalité du second capitaine qui l'avait injustement et durement maltraité. Cette intéressante créature subit la violence qu'on exerçait contre elle avec une douceur et une résignation attendrissantes, tendant les mains d'un air suppliant pour obtenir que l'on cessât les coups dont on

animaux vivent en petite troupe dans le fond des forêts; ils savent fort bien se construire des cabanes de feuillage pour s'abriter des ardeurs du soleil et de la pluie. Ils forment ainsi des sortes de petites bourgades, où ils se prêtent un mutuel secours pour éloigner de leur canton les hommes, les éléphants et les animaux féroces. Dans ces attaques, si l'un des leurs est blessé d'un coup de flèche ou de fusil, ses camarades retirent de la plaie, avec beaucoup d'adresse, le fer de la flèche ou la balle; puis ils pansent la blessure avec des herbes mâchées, et la bandent avec des lanières d'écorce.

Mais ce qu'il y a de plus singulier dans ces animaux, ce qui, à mon avis, dénote chez eux une intelligence très-perfectionnée, c'est qu'ils donnent une sépulture à leurs morts. Ils étendent le cadavre dans une crevasse de la terre, et le recouvrent d'un épais amas de pierrailles, de feuilles, de branches et d'épines, pour empêcher les hyènes et les panthères d'aller le déterrer pendant la nuit. Certes, il y a dans ce fait quelque chose qui approche bien d'une pensée.

Les kimpézèys habitent leurs cabanes pendant les nuits orageuses et quand ils sont malades, car dans toute autre circonstance ils dorment sur un arbre. La femelle a beaucoup de tendresse pour son petit; elle le caresse sans cesse et le tient propre avec beaucoup de soin. Elle le porte sur ses bras à la manière des nourrices quand elle n'a qu'une légère distance à parcourir, et s'il s'agit d'un long trajet, elle le place sur son dos, où il se cramponne avec les mains et les pieds, absolument à la manière

des négrillons. Elle y est beaucoup attachée et le garde avec elle longtemps encore après le sevrage ; mais le mâle le chasse quand il est assez fort pour se défendre et assez intelligent pour savoir chercher et choisir ses aliments.

Le mâle aime tendrement sa femelle. Si, étant avec elle, il est surpris par la présence inopinée d'un ou plusieurs hommes, il s'arme aussitôt de pierres, ou d'un bâton s'il se trouve une branche morte à sa portée ; il se lève debout, s'arrête, et, dans cette attitude menaçante, il attend que sa femelle se soit éloignée pour fuir lui-même le danger. Deux de mes amis d'enfance, qui ont habité la Guinée, m'ont dit avoir été témoins de ce fait.

Cependant, malgré ces apparences d'amour, le kimpézèy n'est pas toujours très-fidèle à sa femelle, et souvent il poursuit dans les bois des négresses qu'il enlève et porte dans sa cabane. « Les kimpézèys, dit M. de la Brosse (*Voyage à la côte d'Angola*), tâchent de surprendre des négresses, les gardent avec eux, et les nourrissent très-bien. J'ai connu, ajoute-t-il, à Loango, une négresse qui était restée trois ans avec ces animaux. » Quelquefois c'est moins pour satisfaire la brutalité de leurs passions que pour se faire une société qui leur plaît, que les kimpézèys attaquent les jeunes négresses, qu'ils emportent sur les arbres et que l'on a beaucoup de peine à leur arracher. La preuve de cela est qu'ils enlèvent également les jeunes garçons, les conduisent dans leurs forêts, et les gardent sans autre but que de les avoir avec eux. Battel nous apprend qu'un négrillon de sa suite ayant été emmené par des kimpézèys, vécut douze à treize mois en leur société et revint très-content, gros et gras, en se louant beaucoup du traitement de ses ravisseurs.

En faisant la plus large part à l'exagération des voyageurs, on trouvera encore que le kimpézèy est le plus intelligent des animaux.

5^e GENRE. LES PONGOS (*Pongo*, LACÉP.). Ce genre diffère de celui des orangs par l'angle facial, qui n'est que de trente degrés, et par les abajoues qu'il a dans la bouche. En outre, ses canines sont très-fortes ; ses crêtes sourcilière, sagittale et occipitale, fortement prononcées. Il a des sacs thyroïdiens au larynx ; ses doigts de pied ne sont pas réunis comme ceux des siamangs.

Le PONGO DE WURMB (*Pongo Wurmii*, DESM. Le grand *Orang-Houtan* de quelques voyageurs.)

Voici un animal dont l'histoire scientifique est fort singulière. Buffon, qui n'en avait aucune connaissance, a donné son nom à un être imaginaire qu'il croyait voisin du kimpézèy. Le savant G. Cuvier, qui probablement ne l'avait connu que par le mémoire de Wurm, le retira de la famille des orangs pour le classer entre les mandrilles et les sapajous, place qui certainement ne lui convient pas. Desmarests en a fait un genre bien tranché, et voilà qu'aujourd'hui on ne veut même pas l'accepter comme espèce ; j'ai été moi-même de cette dernière opinion pendant plusieurs années, et encore aujourd'hui je doute si réellement le pongo de Wurm n'est pas un vieux orang-houtan.

Sa taille est en effet à peu près celle des plus grands orangs, et atteindrait même celle de l'homme si on s'en rapportait aux voyageurs. Son corps est robuste, couvert de poils noirs ; sa face est nue, d'un brun fauve ; son museau est très-proéminent, son nez plat, et ses yeux petits et saillants ; ses oreilles, plus petites que celles de l'homme, sont collées contre sa tête ; ses bras, d'une longueur démesurée, lui descendent jusqu'aux malléoles ; enfin sa poitrine et son ventre sont nus. Il habite Bornéo et Sumatra. Tous ces caractères peuvent également s'appliquer à l'orang-houtan, mais ce dernier manque d'abajoues et il a le foie comme l'homme, tandis que le pongo aurait, selon Desmarests et d'autres naturalistes, des abajoues, et, selon G. Cuvier, le foie divisé en plusieurs lobes ; dans le premier cas ce serait le dernier des anthropomorphes, dans le second on devrait le placer à la tête des singes.

Si le pongo est un vieil orang-houtan, son histoire offre une singularité unique parmi les animaux, et la voici : dans tous les êtres doués d'instinct ou d'intelligence, cette intelligence est comparativement très-faible dans le premier âge ; elle se développe progressivement et n'atteint guère à toute son énergie que vers la fin du premier tiers de la vie. Elle se soutient ensuite jusqu'à la décrépitude, et même, dans les animaux sauvages, jusqu'à la mort. Dans l'orang-houtan, il en serait tout autrement, en supposant qu'il devint un pongo dans sa vieillesse.

Dans son enfance, il a le front grand, saillant, proéminent, et la tête arrondie comme celle de l'homme. Alors il est doux, posé, réfléchi, si je puis me servir de cette expression, et il semble tout à fait incapable de la pétulance et de la féroce de beaucoup de singes ; il s'affectionne aux personnes qui le caressent et le nourrissent, et, comme le chien, il est susceptible de recevoir une certaine éducation.

Devenu adulte, c'est-à-dire lorsqu'il prend le nom de pongo, il s'opère chez lui une métamorphose étrange. Son angle facial, qui était ouvert à soixante-cinq degrés, s'allonge et se trouve réduit à cinquante ; son front se rejette en arrière comme celui de ces idiots nommés crétins ; sa tête s'allonge vers son sommet et se rétrécit considérablement. Son museau s'avance ; sa face s'élargit prodigieusement par l'effet de deux grosses protubérances qui se développent entre les yeux et les oreilles, depuis la tempe jusqu'à la base des mâchoires ; enfin c'est une métamorphose complète. L'intelligence éprouve la même révolution. Les voyageurs épouvantés, qui le retrouvent dans les bois sous les noms de kukurlaco, de félé, de golokk, tremblent à son approche ; car ce n'est plus cet animal rempli de douceur et de gentillesse, mais un être farouche, indomptable, plein de courage et de féroce, sans cesse occupé à donner la chasse aux êtres plus faibles que lui, se nourrissant non-seulement de fruits, mais aussi de la chair des oiseaux qu'il surprend la nuit sur les arbres ; c'est ce mystérieux et terrible homme nocturne qui poursuit les femmes, attaque les voyageurs, les assomme à coups de pierres ou de bâton, et les dévore ; qui, enfin, porte l'épouvante avec lui.

Tout cela est fort exagéré, comme on doit le croire ; mais en adoucissant beaucoup ce portrait de mœurs sauvages, il n'y en aurait pas moins une métamorphose complète, car il est certain que le pongo de Wurm est féroce, sauvage, courageux, et qu'il se défend avec un bâton quand il est attaqué par l'homme.

D'ailleurs, ce qui peut encore ébranler l'opinion de ceux qui pensent que l'orang et le pongo sont identiques, c'est qu'aujourd'hui on connaît deux espèces de ce dernier genre.

Le PONGO D'ABEL (*Pongo Abellii*, LESSON ; *Pongo Wurmii*, CL. ABEL.). M. Clarke Abel pense que cet animal est le véritable orang-houtan. Il atteint six pieds cinq pouces ; son museau est très-proéminent et son nez fort aplati ; une épaisse crinière couvre sa tête ; sa face est nue, mais une grosse moustache déborde sa lèvre supérieure, et une barbe touffue lui pend au menton ; il est couvert de poils d'un roux foncé, passant en quelques endroits au rouge vif ou au brun noir ; il a la plante des pieds et la paume des mains brunnâtres.

L'individu qui a fourni cette description a été tué à Sumatra. Comme le précédent, il marchait debout avec facilité, courait avec vitesse, et grimpait sur les arbres avec une grande agilité. Du reste, il était robuste, et se défendait avec beaucoup de courage. Il combattait encore ayant reçu cinq balles dans le corps et plusieurs coups de lance. Enfin, affaibli par un vomissement de sang, il fit comme César, et, s'abandonnant à sa mauvaise fortune, il se laissa tomber, mit les mains sur les profondes blessures d'où son sang s'échappait à flots, et, en expirant, jeta sur ses assaillants un regard si plein de supplication et de douleur, qu'ils en furent émus jusqu'aux larmes, et se repentirent d'avoir tué sans nécessité une créature si ressemblante à eux-mêmes.

Il paraît que cet animal n'habite pas ordinairement la côte de Sumatra où il fut rencontré; car les habitants, qui ne le reconnaissent pas, déclarèrent que, depuis quelque temps, ils entendaient, pendant la nuit, des cris poussés par une voix étrange n'ayant rien d'analogue avec celle des animaux du pays. En outre, il avait les pieds couverts de boue jusqu'aux genoux, comme un homme qui viendrait de faire un long voyage. Sa force était si prodigieuse, que, mortellement blessé et ayant déjà perdu une partie de son sang, il brisait comme une paille le bois des lances dont on le frappait. Il fut mesuré après sa mort, et on lui trouva, depuis le sommet de la tête jusqu'au talon, six pieds cinq pouces.

4^e GENRE. Le SYNDACTYLE (*Syndactylus*). Il a le même caractère que les orangs, mais ses bras sont un peu plus longs, et il a de légères callosités aux fesses; dans le mâle et la femelle, l'index et le médium des pieds de derrière sont réunis jusqu'à la dernière phalange.

Le SIAMANG (*Syndactylus siamang*. — *Hylobates syndactylus*, Fr. Cuv. *Pithecius syndactylus*, DESM. *Simia syndactyla*, RAFFL.).

Cet animal, qui habite les forêts de Sumatra, a le pelage laineux, épais, d'un noir foncé; il a sous la gorge un grand espace nu. Il est lent, pesant, manque d'assurance quand il grimpe, et d'adresse quand il saute. Si on le rencontre à terre, un homme un peu agile l'atteint aisément à la course et s'en empare sans qu'il cherche à se défendre. Son impuissance à fuir le danger ou à le repousser par la force l'a rendu très-défiant; jamais sa vigilance ne s'endort. Comme il a l'ouïe très-fine, il entend à un mille de distance un bruit assez léger, et s'il lui est inconnu, il prend aussitôt la fuite. Sa taille est de deux pieds huit pouces.

Les siamangs se réunissent en troupe nombreuse, et sont très-attachés à leurs petits. Si l'un tombe blessé mortellement par une balle, sa mère se laisse tomber près de lui en jetant des cris affreux, se roule de désespoir, et fait tout ce qu'elle peut pour rappeler son enfant à la vie; aperçoit-elle l'ennemi qui a porté le coup fatal, elle se relève et se précipite sur lui en étendant les bras, ouvrant la gueule, et poussant des hurlements lamentables. Mais là se bornent ses efforts, car elle ne sait ni mordre, ni frapper, ni parer les coups, et elle meurt victime innocente de l'amour maternel.

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que les femelles ne portent sur leurs bras que les petites femelles, et que les mâles ne portent également que les petits de leur sexe. « Les soins que les femelles prennent de leurs enfants, dit M. Duvaucel, sont si tendres, si recherchés, qu'on serait tenté de les attribuer à un sentiment raisonné. C'est un spectacle curieux, dont, à force de précautions, j'ai pu jouir quelquefois, que de voir ces femelles porter leurs petits à la rivière, les débarbouiller malgré leurs plaintes, les essuyer, les sécher, et donner à leur propre temps et des soins que, dans bien des cas, nos propres enfants pourraient envier. »

Du reste, le siamang est peu intelligent, apathique, maladroit, mais fort doux. Huit jours après avoir été pris, il est aussi apprivoisé, aussi accoutumé à l'esclavage que s'il eût passé toute sa vie en domesticité. Pour cela il n'en est pas plus aimable, car il paraît aussi insensible aux bons traitements qu'aux mauvais, et, sans jamais chercher à faire du mal, il ne donne jamais non plus le moindre signe d'affection; la reconnaissance et la haine sont pour lui des passions tout à fait étrangères. La peur et la stupidité exercent sur lui un tel empire, que, dans les forêts, s'il rencontre un tigre, loin de chercher à se sauver, il reste immobile comme une statue, se borne à jeter sur son ennemi un oeil effaré, et cette fascination lui coûte la vie.

Quand ces animaux voyagent, ils ont un chef qui marche à leur tête et conduit la troupe; comme c'est ordinairement le

plus agile et le moins stupide, si la petite caravane fait une mauvaise rencontre, il vient toujours à bout de se sauver; il en résulte que les Malais croient ce chef invulnérable. Chaque matin, au soleil levant, les siamangs font retentir les bois de leur voix assourdissante, et ils en font autant quand le soleil se couche; aussi servent-ils d'horloge aux paysans en leur annonçant exactement l'heure du travail et celle du repos.

5^e GENRE. Les GIBBONS (*Hylobates*, LILLIG.) ne diffèrent des orangs que parce qu'ils ont des callosités aux fesses, et que leurs bras sont d'une longueur encore plus démesurée.

Le WOUVOU (*Hylobates leuciscus*, LESSON. *Simia leuciscus*, SCH. Le *Gibbon cendré* de Cuv. Le *Moloch*, ARN.).

Lors même que le wouvou marche à quatre pattes, il se tient toujours debout, car ses bras sont si énormément longs, que, dans cette dernière position, ses mains touchent à la terre. Sa taille atteint quelquefois quatre pieds (1,299) de hauteur; son corps est couvert de poils laineux d'un gris cendré; ceux de la face sont très-noirs, et un cercle de poils gris, qui lui entoure le visage, lui donne un air fort original.

Cet animal vit dans les îles de la Sonde et dans les Moluques. Il est assez doux, quoique vif et capricieux. A l'état sauvage, il se plaît sur le bord des eaux, dans les roseaux qu'il habite. Autant ses longs bras le rendent disgracieux quand il est sur la terre, autant il est lest, agile et gracieux quand, s'élançant sur la cime des plus hauts bambous, il s'y balance, et prend toutes les positions extraordinaires que lui permet la longueur de ses bras. Il n'est pas de saltimbanques plus amusants et qui inventent des poses aussi singulières que cet animal. Dans le même genre se placent les trois espèces suivantes :

Le GIBBON AGILE (*Hylobates agilis*, Fr. Cuv. *Hylobates variegatus*, LESS. Le *Wouvou* de Fr. Cuv.). Il habite les forêts de Sumatra, où il est assez rare; il a le pelage brun, et jaune sur le dos; la face est d'un bleu noirâtre dans le mâle, brune dans la femelle. Il a sur les yeux un bandeau blanc qui descend de chaque côté et va s'unir à des favoris blanchâtres; son front est très-bas, et ses arcades orbitaires fort saillantes. Il a été découvert par MM. Diard et Duvaucel.

La nature n'a pas doué cette espèce d'une grande intelligence, cependant en captivité elle est susceptible d'acquiescer quelque éducation. Ce gibbon est quelquefois fort gai, et recherche les caresses de son maître; il est toujours familier, curieux et gourmand. Dans les bois, il vit par couple plus souvent qu'en famille. Il est d'une agilité surprenante, et, quand il s'élance de branche en branche, il semble plutôt voler que sauter. Lorsqu'il est debout, il peut avoir trente et un à trente-deux pouces (0,859 à 0,967) de hauteur, et les doigts de ses bras touchent à terre.

Le GIBBON AUX MAINS BLANCHES (*Hylobates lar*, LESS. *Simia longimana*, SCHN. Le *Gibbon*, BERN. Le *Gibbon noir*, G. Cuv. *Hylobates albimanus*, IS. GEORR.) Celui-ci a les bras un peu moins longs que le wouvou : sa taille serait de plus de trois pieds (0,975) selon Buffon, qui en a vu un vivant, et ne serait communément que d'un pied trois pouces (0,406) selon M. Lesson, qui me paraît ici faire une erreur. Son corps est grêle, allongé, couvert de poils grossiers, longs et noirs, excepté ceux qui entourent la face, qui sont gris; son nez est brun, plat; ses yeux sont grands, mais enfoncés; ses oreilles arrondies, et bordées à peu près comme celles de l'homme. La plante des pieds et les ongles sont noirs.

Cette espèce est de mœurs douces, d'un caractère tranquille, et ses mouvements ne sont ni trop brusques ni trop précipités. Dans la captivité, il prend assez doucement ce qu'on lui présente, et la nourriture qu'il paraît préférer est le pain, les fruits et le

lait. Louis Lecomte, cité par Buffon, dit avoir vu aux Moluques, « une espèce de singe, l'ouunko, marchant naturellement sur ses deux pieds, se servant de ses bras comme un homme, le visage à peu près comme celui d'un Hottentot, mais couvert d'une sorte

de laine grise, se comportant comme un enfant, et exprimant parfaitement ses passions et ses appétits; il ajoute que ces singes sont d'un naturel très-doux; que, pour montrer leur affection aux personnes qu'ils connaissent, ils les embrassent et les baisent avec des transports singuliers; que l'un de ces singes, qu'il a vu, avait au moins quatre pieds de hauteur, et qu'il était extrê-

mement adroit, et encore plus agile. » A l'état sauvage, il se nourrit exclusivement de fruits. Il habite les Moluques, la côte de Coromandel, et la presqu'île de Malaka.

Le GIBBON VARIÉ (*Hylobates variegatus*, LESS.) n'est qu'une variété du précédent. Il ne s'en distingue guère que par sa taille d'un tiers plus petite, et par son pelage mêlé de gris brun et de gris foncé. On le trouve également dans la presqu'île de Malaka.

Galleries de géologie, de minéralogie et de botanique.

LES SINGES.

Ils ont le même nombre de dents que les anthropomorphes, dont quatre incisives à chaque mâchoire, deux canines et dix molaires; mais l'os hyoïde est en forme de bouclier; le foie est divisé en plusieurs lobes; le cœcum est gros, court et sans appendices. Ils ont une queue, quoiqu'elle soit réduite quelquefois à un simple tubercule rudimentaire; leurs fesses sont calleuses. Tous appartiennent à l'ancien continent.

6^e GENRE. LES GUENONS (*Cercopithecus*, Linn.). Elles ont la tête ronde, le front rejeté en arrière, le nez plat et ouvert à la hauteur des fosses nasales; point de crêtes sourcilières; l'angle facial ouvert à cinquante degrés; l'oreille d'une grandeur moyenne; la queue plus longue que le corps. Toutes sont vives, capricieuses, et assez douces dans leur jeunesse; mais elles deviennent méchantes en vieillissant.

La Mone.

La MONE (*Cercopithecus mona*, Geoff. *Simia mona* et *Simia monacha*, Scur. La Mone, Buff.

Cette jolie petite guenon a les lèvres et le nez couleur de chair; la face brune, avec un bandeau noir sur le front; la tête d'un vert doré en dessus, entourée de blanc; le dos et les flancs d'un brun vif et piqué de noir; les membres noirs; le dessus de la queue d'un bleu ardoisé, et une tache blanche de chaque côté de la queue. Sa taille est d'environ dix-sept pouces (0,460) depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue : celle-ci a deux pieds (0,650) de longueur.

La mone est une des guenons les plus communément apportées en France, et celle qui supporte le plus aisément les intempéries de notre climat. L'élégance dans les formes, la grâce dans les mouvements, la douceur dans le caractère, la finesse dans l'intelligence, la pénétration dans le regard, tout ce qui, dans un animal de ce genre, peut le faire rechercher et inspirer pour lui de l'affection, la mone le possède. Quoique vive jusqu'à la pétulance, elle n'a pas de méchanceté et s'attache assez aisément à son maître. Elle est même susceptible d'une certaine éducation, si toutefois on s'en fait craindre assez pour la forcer à obéir.

Contre l'habitude des autres singes, elle ne grimace jamais, et elle a dans les traits une certaine gravité pleine de douceur. Elle mange volontiers tout ce qu'on lui présente : de la viande cuite, du pain, des fruits et certains insectes; elle est particulièrement friande de fourmis et d'araignées. Son adresse et son agilité sont extrêmes, et néanmoins tous ses mouvements sont doux. Elle a

de la ténacité dans ses désirs, mais jamais ils ne la portent à la violence, et, lorsque, après avoir sollicité longtemps pour obtenir un objet qui lui plaît, on persiste à le lui refuser, tout à coup elle cesse de demander, fait une gambade et paraît n'y plus penser. Sa moralité n'est pas très-exemplaire sous le rapport du droit de propriété : elle a une telle tendance à la filouterie, qu'aucune correction ne peut vaincre ce penchant. Elle est fort habile à glisser doucement la main dans les poches de ceux qui la caressent, et cela avec une adresse qui ferait honneur au plus habile escamoteur. Pour s'emparer sans bruit des objets qu'elle convoite, pour voler quelques fruits ou quelques bonbons, elle sait fort bien tourner la clef d'une armoire, dénouer un paquet, ouvrir l'anneau d'une chaîne.

Un peu capricieuse et distraite, elle n'est pas toujours disposée à caresser son maître; cependant, quand rien ne la préoccupe et qu'elle est tranquille, elle répond avec grâce aux avances qu'on lui fait. Dans ce cas elle joue, elle prend les attitudes les plus aimables, mord légèrement, se presse contre la personne qu'elle aime, et fait entendre un petit cri fort doux qui est l'expression ordinaire de sa joie. En général, elle aime peu les personnes qui lui sont étrangères, et rarement elle manque de mordre celles qui sont assez hardies pour la toucher. Elle est sujette aussi à prendre certaines gens en antipathie, et cela sans cause et purement par caprice.

La Diane, ou le Roloway.

Sa patrie est le nord de l'Afrique, et principalement la Barbarie. Il paraît qu'on la trouve aussi en Abyssinie, en Arabie, en Perse, et même dans quelques autres parties de l'Asie. Comme elle est assez timide, elle s'approche rarement des lieux habités et ne pénètre jamais dans les plantations. En temps de famine, c'est-à-dire quand les fruits deviennent rares dans les forêts, elle descend en troupes dans les plaines, et là, elle tourne et renverse toutes les pierres, aussi bien que pourrait le faire le plus ardent entomologiste, afin de collectionner les insectes qu'elle trouve dessous. Elle a, pour serrer sa collection, non pas une boîte à épingles, comme celle dont se servent les savants qui courent après les mouches, mais deux sacs très-commodes, dont la nature a fait toute la façon : je veux parler de ses abajoues. Ce sont deux poches membraneuses que la plupart des singes ont dans la bouche, une de chaque côté, sous les joues. La mone a ces poches tellement grandes, qu'elle pourrait y serrer des provi-

sions pour deux jours : mais sa gourmandise est encore plus grande que ses abajoues, d'où il résulte qu'elle ne manque jamais de consommer en quelques heures, c'est-à-dire aussi vite que son estomac le lui permet, ce qu'elle aurait pu économiser si elle avait un peu de prévoyance.

Rien n'est original comme sa figure lorsque ses poches remplies de provisions se distendent et lui gonflent les joues au point de lui faire paraître la tête deux fois plus grosse que de coutume. En cet état elle ressemble assez bien à ces figures bouffies et joufflées par lesquelles les peintres anciens représentaient les vents. Alors la mone quitte sa troupe, et cherche un arbre isolé dans le feuillage duquel elle puisse se cacher, car elle craint que ses camarades ne viennent mettre son magasin au pillage, en la battant pour la forcer à ouvrir la bouche, ce qui arrive quelquefois. Au fond de sa cachette, très-tranquillement assise dans la bifurcation d'une branche, elle tire un à un de son sac les insectes qu'elle y a mis, les regarde avec un air de convoitise, les épiluche avec ses petits doigts, leur arrache les ailes et les pattes qu'elle jette, puis y porte la dent, mais doucement et à plusieurs reprises, en gastronome qui a des principes; enfin elle les mange, et recommence la même opération jusqu'à ce que ses provisions soient épuisées. Alors seulement elle pense à rejoindre sa troupe.

Tout près de la mone viennent se grouper les espèces dont nous allons parler.

Le PATAS ou SINGE ROUGE (*Cercopithecus ruber*, GEOFF. *Simia rubra*, GML. Le Patas, G. CUV.). Cette guenon, assez commune au Sénégal, est longue de dix-huit pouces, non compris la queue. Son pelage est roux en dessus, cendré en dessous, ses oreilles sont noires; sa face est couleur de chair, avec un bandeau noir sur les yeux, quelquefois surmonté de blanc. Elle est méchante, emportée, capricieuse et sans affection.

La GUENON BLANC-CENDRÉ (*Cercopithecus albo-cinereus*, DESM.). Cette espèce habite Sumatra. Elle est grise en dessus, plus foncée sur les lombes; le dessous est blanc; sa queue est brune; ses pieds et ses mains sont noirâtres; elle a une ligne de poils roides et noirs en travers du front.

Le VERVET (*Cercopithecus pygerithrus*, DESM. *Cercopithecus pygerithrus*, Fr. CUV.). Il est d'un gris verdâtre en dessus, blanc en dessous; il a un cercle de roux autour de l'anus; son scrotum est couleur de vert-de-gris, entouré d'un cercle de poils blancs; l'extrémité de sa queue est noire. Cette guenon est timide, farouche, et vit, au cap de Bonne-Espérance, dans le fond des forêts les plus retirées. On ne la rencontre jamais à proximité des habitations.

La GUENON A CROUPION BLANC (*Cercopithecus leucopyrinus*, OTTO). On ignore la patrie de cette jolie espèce qui, par son défaut d'analogie dans les formes avec les autres guenons, devrait peut-être former un genre à part. Son corps est grêle, et son estomac est néanmoins d'une grandeur remarquable. Elle est brunâtre sur la nuque et le sommet de la tête; son dos, ses extrémités et sa face sont noirs; elle a la gorge d'un blanc cendré, le croupion et la queue d'un blanc sale. Elle appartient au genre *Semnopithecus*.

La GUENON DE DELALANDE (*Cercopithecus pusillus*, DELAL.) est d'un gris cendré uniforme, avec le bout de la queue noir; elle a de longs poils sur la nuque, le dos et les épaules; sa gorge est grisâtre; le dedans des membres est d'un gris blanchâtre plus foncé; une tache d'un gris brun se prolonge de dessous le menton jusqu'à la gorge; ses sourcils sont noirs, surmontés d'un bandeau grisâtre; sa face et ses mains sont de couleur fove. Elle a dix pouces (0,271) de longueur, non compris la queue. Elle a été trouvée au cap de Bonne-Espérance, aux environs de Gootvis-River, au Keirkama, par M. Delalande. Je la crois le jeune âge du vervet.

Le HOCHER (*Cercopithecus nictitans*, DESM. *Simia nictitans*,

GML. La Guenon à long nez proéminent, BUFF. Le Hocheur, G. CUV.). Cette guenon a trois pieds quatre pouces (1,085) de longueur, la queue comprise; son pelage est d'un noir intense, pointillé de gris verdâtre, avec les extrémités antérieures et la queue d'un noir foncé; son nez est large, mais proéminent, renflé, portant, vers la moitié inférieure, une tache blanche arrondie. Elle habite la Guinée, et paraît d'un caractère assez doux.

La DIANE (*Cercopithecus Diana*, GEOFF. *Simia Diana*, LINS. La Diane, Fr. CUVIER. Le Roloway, BUFF. — G. CUV. L'Erquima, MARG.).

Cette jolie guenon a le dessus du corps d'un marron assez vif; les flancs d'un gris ardoisé, et une ligne de la même couleur lui traverse obliquement les cuisses; le dessus de sa tête est couvert de poils courts et noirs, avec un bandeau de poils roides et blancs; son menton porte une petite barbe blanche. Du reste, son pelage varie en raison de l'âge, et le blanc devient quelquefois jaunâtre.

On trouve le roloway dans le Congo et la Guinée, où il habite en grandes troupes les forêts silencieuses. A l'état sauvage, il se nourrit de fruits, d'œufs d'oiseaux et d'insectes. Comme il s'apprivoise très-aisément, les nègres lui font la chasse et le réduisent en captivité pour le vendre aux Européens qui font la traite sur la côte d'Afrique.

Le caractère de cette petite guenon est fort doux; elle s'affectionne à son maître, au point qu'elle le suit sans chercher à s'enfuir, et qu'elle vient se faire prendre lorsqu'il l'appelle. Un de mes amis en possédait une extrêmement caressante, qui l'accompagnait de la ville à une maison de campagne éloignée d'une lieue. Le chemin était bordé d'arbres, et comme elle était très-curieuse, elle grimpait sur tous sans en excepter un. Quand les arbres étaient trop rapprochés, elle s'élançait de l'un à l'autre avec une rapidité et une légèreté sans exemple. Mais cette manœuvre l'avait bientôt fatiguée, et alors elle montait sur le dos d'un épagneul qu'elle forçait à la porter. La première fois qu'elle s'avisait de faire sa monture de ce pauvre chien, il fut fort effrayé et voulut s'en débarrasser. Mais elle saisit ses longues touffes de poils avec ses quatre mains, et se cramponna de manière qu'il eut beau courir, sauter, tourner, elle ne désespéra pas. Quand le chien se roulait sur terre ou dans un fossé, d'un bond léger elle s'élançait à cinq ou six pas, s'asseyait et le regardait faire, puis, quand l'animal se relevait, d'un autre bond elle se replaçait sur son dos. Enfin, le chien, lassé d'une opposition inutile, prit son parti en brave, et depuis devint la monture obligée du roloway.

Cette guenon, toute bonne et toute caressante qu'elle était, ne laissait pas que d'avoir fréquemment des colères assez violentes, mais qui toujours naissaient de la peur. Par exemple, si elle cassait un verre ou une porcelaine en les laissant tomber, aussitôt elle entrait dans une colère furieuse et poussait des cris aigus, dans l'attente d'une correction que le plus souvent elle ne recevait pas.

Comme la mone, elle était un peu voleuse, et elle avait l'habitude d'aller cacher dans les lits, entre les draps, le fruit de ses larcins. Souvent elle entrait dans la basse-cour, se glissait dans le poulailler, prenait un œuf à chaque main, et se sauvait en marchant debout sur ses pieds de derrière. Dans cette position son attitude était fort grotesque. Elle avait un goût très-prononcé pour les œufs crus; elle frappait doucement du bout sur le carreau pour casser la coquille, avec son doigt elle agrandissait le trou, puis elle suçait toute la substance contenue dans la coquille, sans la casser davantage. Elle aimait beaucoup le café, et chaque fois qu'elle pouvait entrer furtivement à la cuisine, elle furetait dans toutes les cafetières pour manger le marc qui pouvait y être resté. Elle aimait les liqueurs fortes, non pour les boire, mais pour s'en parfumer tout le corps avec ses petites mains qu'elle trempait dans le vase. Du reste, elle mangeait de tout, de la viande cuite, du pain, des petits oiseaux crus, mais seulement quand on les lui donnait vivants, des fruits, des sucreries, des

bonbons, etc. Elle se servait d'une pierre pour casser les noix et les amandes, et pour beaucoup de choses elle paraissait avoir assez d'intelligence.

Cependant voici un fait qui prouve combien elle avait peu de mémoire, et que la plupart de ses actions étaient irrécitables. Lorsqu'on plaçait un flambeau sur la table, le soir, aussitôt elle s'en approchait, et, prenant la flamme de la bougie pour quelque chose de bon à manger, elle allongeait le museau et y portait la langue. Elle se brulait et poussait des cris affreux en se sauvant, mais cette expérience douloureuse était perdue pour elle, et le lendemain, quelquefois même une heure après, elle recommençait.

Lorsque son maître l'acheta, cette petite bête était fort douce. Il l'a conservée pendant trois ans, et j'ai cru m'apercevoir qu'à mesure qu'elle vieillissait, son caractère devenait plus méchant. Un pauvre chat de la maison était sa victime; elle le portait ou le traînait partout avec elle, le caressait et le battait dix fois par heure; quelquefois elle lui remplissait la gueule de raisins ou de pommes, et, à force de coups, l'obligeait à avaler une nourriture qui ne lui convenait en aucune manière; enfin elle le fit mourir de misère, et depuis lors on ne lui permit plus de s'emparer d'un autre.

Du reste, tout ce que j'ai dit de la mone lui convient parfaitement, et ces deux animaux ont dans les mœurs et le caractère, ainsi que dans les formes, une très-grande analogie.

La GUENON DORÉE (*Cercopithecus auratus*, GEOFF.) se trouve aux Moluques et peut-être aux Indes. Son pelage est d'un beau jaune doré, avec une tache noire aux genoux; de longs poils lui ombragent les joues, le front et les oreilles; sa queue est longue et mince.

L'ASCAGNE OU BLANC-NEZ (*Cercopithecus petaurista*, DESM. *Simia petaurista*, GML. L'Ascagne, G. CUV. Le Blanc-Nez, AUD.É.). Cette guenon est rousse en dessus, blanche en dessous, olivâtre sur les membres, qui sont gris en dedans; ses oreilles sont très-grandes; sa face est couverte de poils courts et noirs; la moitié de son nez est d'un blanc tranchant.

L'ascagne se trouve en Barbarie. Ce singe est remarquable par l'honnêteté de ses penchants; jamais on ne lui voit de ces accès dégoûtants de lubricité si communs dans beaucoup d'autres espèces; on pourrait même regarder cette retenue comme une sorte de décence si l'on accordait cette vertu aux animaux. Ses gestes sont pleins de grâce et de douceur, et cependant il est d'une vivacité si extraordinaire, que lorsqu'il s'élance d'un arbre à un autre il semble plutôt voler que sauter. En repos, son attitude favorite est fort singulière: assis, il s'appuie la tête dans une de ses mains de derrière, laisse errer au hasard son œil pensif, et reste ainsi fort longtemps, comme s'il était plongé dans une profonde méditation. Qui sait? peut-être rêve-t-il alors à la vallée dans laquelle il est né! peut-être son imagination le reporte-t-elle sous l'ombrage du baobab gigantesque où il aimait tant à jouer alors que, dans son enfance, sa mère dirigeait ses premiers bonds! ou peut-être encore, dans sa mélancolie, pense-t-il à la chaîne qui l'attache à une terre étrangère? Quoi qu'il en soit, quand on a vu cette jolie petite créature dans l'attitude que je viens de décrire, il est difficile de croire que les animaux ne pensent pas.

Malgré sa douceur et sa gentillesse, l'ascagne a aussi ses défauts. Par exemple, il est très-vaniteux et n'aime pas qu'on le raille lorsque sa pétulance lui fait commettre une maladresse; dans ce cas il se met en fureur et pousse des cris aigus; mais sa colère n'est pas de longue durée et son bon caractère reprend bien vite le dessus; pour l'apaiser il ne lui faut qu'une caresse ou un bonbon. Il a la singulière habitude de rouler dans ses mains, avant de le manger, tout ce qu'on lui donne, absolument comme font les pâtisseries pour allonger un moreau de pâte cylindrique.

La GUENON COURONNÉE (*Cercopithecus pileatus*, GEOFF.). On ignore sa patrie et ses mœurs. Des poils allongés lui recouvrent le front; son pelage est d'un brun fauve en dessus, qui s'éclaircit sur la surface interne des membres.

Le MOUSTAC (*Cercopithecus cephus*, GEOFF. *Simia cephus*, LIN. Le Moustac, BUFF. — G. CUV.). Il est d'Afrique et paraît assez commun sur la côte de Guinée, du moins si nous en croyons Buffon. Sa face est d'un noir bleuâtre; il a sur la lèvre supérieure une ligne blanche ou d'un bleu pâle, en forme de chevron renversé, ce qui, joint à une touffe de poils jaunes au-devant de chaque oreille, lui donne une physionomie assez bizarre. Son pelage est d'un brun verdâtre, et sa queue, qui a vingt à vingt et un pouces de longueur (0,542 à 0,569), est brunâtre, avec l'extrémité d'un roux très-vif.

L'individu de cette espèce qui a vécu à la ménagerie avait de la douceur, de la gentillesse; il était susceptible d'affection.

Le BARMIQUE (*Cercopithecus latibarbatus*, TEMM. La Guenon à face pourpre, BUFF.). Sa patrie et ses mœurs sont inconnues. Dans le jeune âge il est d'un gris brun-pâle assez uniforme, qui passe au noir quand il devient adulte; sa face est d'un pourpre violet; de longs poils blancs, qui lui entourent le visage, lui forment comme une coiffure en ailes de pigeon. Sa queue est longue, terminée en pinceau.

Le TALAPOIN OU MELARIHNE (*Cercopithecus talapoin*, GEOFF.). Buffon décrit ce singe, et depuis lui on ne l'avait pas revu. Il en était résulté que les naturalistes crurent que Buffon s'était trompé, et qu'ils regardèrent le talapoin comme un jeune mallbrouck, et quelques-uns pensent encore ainsi. Cependant Frédéric Cuvier fut assez heureux pour retrouver cette jolie espèce vivante, et réparer ainsi l'injure faite à Buffon. Le pelage de cet animal est olivâtre ou d'un vert jaunâtre en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous; sa longueur, du bout du museau à l'origine de la queue, est d'environ un pied (0,225), et sa queue, qui est cendrée en dessous, est longue de dix-huit pouces (0,487). Les mains, les oreilles et le nez, excepté à sa base, sont noirs: le dessus des paupières est blanc, le dessous des yeux couleur d'ocre, le tour de la bouche couleur de chair.

On croit aujourd'hui que ce joli animal est d'Afrique, quoiqu'on ne l'y ait pas encore trouvé. Buffon le supposait de Siam et des autres parties de l'Asie orientale, parce qu'on le lui avait donné sous le nom de talapoin, que l'on sait être la qualification de certains prêtres baniens, et qu'il croyait le reconnaître dans ce passage d'un voyageur: « Les singes de Guzarate sont d'un vert brun; ils ont la barbe et les sourcils longs et blancs: ces animaux, que les Baniens laissent multiplier à l'infini par un principe de religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons, à toute heure et en si grand nombre, que les marchands de fruits et de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. »

7^e GENRE. LES COLOBES (*Colobus*, GEOFF.). Ils ont l'angle facial ouvert à quarante degrés; leur museau est court et leur face nue; ils ont des abajoues; la main antérieure manque de ponce, et leur queue est longue, mince, floconneuse au bout; leur corps est mince, et ils ont les jambes très-grêles.

Le COLOBE A CAMAIL (*Colobus polycomos*, GEOFF. *Simia polycomos*, PENN.). Habite la Guinée et se trouve principalement à Sierra-Léone, où les nègres lui donnent le nom de *roi des singes*. C'est une jolie espèce dont les épaules, le cou et la tête sont recouverts d'une sorte de crinière en camail, jaune, mêlée de noir, et lui retombant sur les épaules; le reste de son pelage est ras, très-court et d'un noir assez brillant; sa face est brune, et sa queue, plus longue que son corps, d'un blanc de neige. Ce colobe a trois pieds (0,975) de longueur compris la queue.

Le COLOBE DE BULLOK (*Colobus Bullockii*. — *Colobus Temminckii*,

Kuhl.) est un peu plus petit et n'atteint que deux pieds sept pouces (0,859), compris la queue. Son pelage est noir en dessus, ainsi que la face externe des cuisses et les épaules; son ventre est d'un jaune roussâtre; sa face, ses mains et sa queue sont d'un roux pourpre, plus clair sur les membres. Il habite la côte occidentale d'Afrique.

8^e GENRE. LES LASIOPYGES (*Lasiopyga*, ILLIG.). Leur tête est arrondie et leur museau médiocrement allongé; ils ont la queue longue; des abajoues; les pouces antérieurs très-courts et très-grêles; les mains plus longues que les avant-bras et les jambes; les fesses bordées de longs poils, mais sans callosités.

Le premier et le seul singe de cette espèce qui ait été étudié en Europe, jusqu'au moment où M. G. Cuvier a publié la dernière édition de son *Règne animal*, consistait en une peau mal bourrée, déposée au Muséum d'histoire naturelle. Ce grand naturaliste pensait que les callosités avaient pu disparaître lors de l'empaillage, et de là il doutait que ce genre fût bien fondé. D'autre part, M. Frédéric Cuvier, qui dit avoir vu plusieurs peaux envoyées de la Cochinchine, prétend leur avoir trouvé des callosités aux fesses. Si ce naturaliste ne s'est pas trompé, il faudra supprimer ce genre, et reporter cet animal au genre *Semnopithecus*.

9^e GENRE. LES NASIQUES (*Nasalis*, GEOFF.). Ils ont tous les ca-

Enclos du porc-épic, près des loges des animaux féroces.

Le Douc (*Lasiopyga nemæus*, ILLIG. *Cercopithecus nemæus*, DESM. *Simia nemæus*, LIN. Le Douc, BUFF. — G. CUV. *Semnopithecus nemæus*, LESS.) se fait remarquer entre tous les singes par la vivacité et la disposition de ses couleurs. Le dos, les bras, le ventre et les flancs sont d'un gris verdâtre; le dessus de la tête est brun, avec un étroit bandeau d'un roux-marron; les joues sont couvertes d'un poil très-long et blanchâtre; la face est en partie roussâtre; les épaules sont noires; les jambes d'un marron-roux très-vif, et la queue blanchâtre.

Le douc ou dok, mots qui dans la langue de son pays signifient singe, n'a pas moins de trois pieds et demi à quatre pieds (1,457 à 1,299) de hauteur. Il habite la Cochinchine et, si l'on en croit les voyageurs, il marche aussi souvent sur deux pieds que sur quatre. Ils disent aussi que l'on trouve dans son estomac des bœzards dont la qualité est supérieure à ceux des chèvres et des gazelles; mais comme on ne croit plus aujourd'hui aux vertus merveilleuses que les anciens attribuaient au bœzard, il en résulte que ceci est d'une très-minime importance.

ractères des guenons, mais leur nez est saillant et démesurément long. Les oreilles sont petites et rondes; le corps trapu; les mains antérieures ont le pouce court; les pieds sont larges, avec des ongles épais; leur queue est plus longue que le corps, et ils ont des callosités aux fesses.

Le KAHAU (*Nasalis larvatus*, GEOFF. *Simia nasica*, SCUR. Le Nasique ou Kahau, G. CUV. La Guenon à long nez, BUFF.) se trouve dans l'île de Bornéo, et peut-être aussi dans la Cochinchine. Il est très-remarquable par la longueur de son nez; sa face est nue, noirâtre; il est couvert de poils courts, d'un fauve roussâtre, plus brun sur les parties supérieures qui portent quelques taches jaunâtres. Il est à peu de chose près de la grandeur du douc.

Il n'existe pas de pays au monde plus riche en animaux singuliers que celui habité par le kahau, et parmi ces animaux il n'en est point de plus extraordinaire que ce singe. Qu'on se figure un petit vieillard de trois pieds et demi (1,457) de hauteur, au dos voûté, à la mine rechignée, joignant à la caducité de l'âge toute la vivacité et la pétulance de la première jeunesse, et l'on aura déjà une

légère esquisse de son portrait. Mais ce qu'il a de plus étrange, ce que l'on ne peut regarder sans rire ou sans être effrayé, c'est son nez prodigieux. Si on s'imagine une spatule échancrée, noire comme du charbon, longue de près de six pouces, placée sur son visage de manière à ôter à l'animal toute possibilité de saisir quelque chose avec sa bouche, on aura de sa grotesque figure une idée assez juste.

Les nasiques sont capricieux, méchants, et ne s'habituent jamais bien à la servitude. Ils vivent en troupe dans les forêts et se plaisent à venir, chaque soir et chaque matin, faire une excursion de gambades sur les arbres qui ombragent les bords des grandes rivières. Là ils jouent, ils bondissent de branche en branche, se poursuivent les uns les autres, et se livrent à la joie la plus tumultueuse. Ils accompagnent constamment leur jeu du cri kahau, kahau, d'où leur est venu leur nom. Mais ce tapage dont ils font retentir les forêts leur est quelquefois funeste, car il attire les chasseurs, et quelques coups de fusil ont bientôt fait cesser les bruyants plaisirs et mis la troupe en fuite. Cependant, s'il y en a quelques-uns de blessés, les autres ne les abandonnent pas, et ils tâchent de les emporter avec eux. Lorsque la présence des chasseurs les empêche d'accomplir cette œuvre d'amitié, les plus gros et les plus robustes de la bande restent en embuscade à quelque distance, et, cachés parmi les branches touffues, ils attendent patiemment que l'ennemi se soit retiré pour aller au secours de leurs frères. Ne les retrouvant plus sur la place, ils les cherchent pendant quelque temps, puis, si tous leurs soins sont inutiles, ils regagnent le fond de leurs forêts dans le silence de la tristesse.

10^e GENRE. LES CERCOCÈBES (*Cercocæbus*, GEOFF.) ont la tête presque triangulaire et l'angle facial ouvert à quarante-cinq degrés. Le front fuit en arrière, et le museau est un peu allongé; le nez est plat et haut, le bord postérieur de l'orbite de l'œil relevé, échanuré intérieurement; le pouce des mains est grêle, celui des pieds plus large et écarté; la queue est plus longue que le corps, et ils ont sur les fesses de fortes callosités.

Le CALLITRICHE (*Cercocæbus sabæus*, LESS. *Cercopithecus sabæus*, FR. CUV. *Simia sabæa*, LIN. Le Singe vert, BRISS. Le Callitriche,

BUFF. — G. CUV.). Il a le corps svelte, dégagé; son pelage est d'un vert olivâtre en dessus, et d'un blanc sale en dessous; sa tête est pyramidale; il a la face noire, ainsi que les oreilles et les mains; ses joues portent de longs poils jaunes, ainsi que le pinceau qui termine sa queue, ses sourcils et la couronne qui entoure le scrotum; celui-ci est verdâtre. Ses oreilles sont peu arrondies et s'allongent légèrement en pointe. Sa longueur, non compris la queue, est d'environ treize à quatorze pouces (0,552 à 0,579). Je le crois un cercopithèque.

On en a eu plusieurs à la ménagerie. Une femelle était assez douce et aimait à se faire gratter par les personnes qu'elle connaissait. Lorsqu'elle éprouvait du contentement, elle faisait entendre un petit grognement particulier assez doux, que l'on pourrait imiter en prolongeant l'r sur la syllabe grou. Un mâle était au contraire fort méchant, entraînait en fureur à la moindre contrariété, et poussait alors un cri très-aigu.

Cet animal silencieux vit en troupes nombreuses dans la Mauritanie, aux îles du cap Vert et au Sénégal. On ne sait de lui que ce qu'Adanson en rapporte. « Les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, sont, dit-il, remplis de singes verts. Je n'aperçus ces singes que par les branches qu'ils cassaient au haut des arbres, d'où ils les jetaient sur moi, car ils étaient d'ailleurs fort silencieux, et si légers dans leurs gambades qu'il eût été difficile de les entendre. Je n'allai pas plus loin et j'en tuai d'abord un, deux et même trois, sans que les autres parussent effrayés. Cependant, lorsque la plupart se sentirent blessés, ils commencèrent à se mettre à l'abri; les uns en se cachant derrière les grosses branches, les autres en descendant à terre; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, s'élançaient de la pointe d'un arbre sur la cime d'un autre. Pendant ce petit manège, je continuai toujours à tirer dessus, et j'en tuai jusqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure, et dans un espace de vingt toises, sans qu'aucun d'eux eût jeté un seul cri, quoiqu'ils se fussent plusieurs fois rassemblés par compagnie, en sourcillant, grinçant des dents et faisant mine de vouloir m'attaquer. »

L'espèce du callitriche est devenue très-nombreuse à l'île de France, où quelques colons l'ont introduite, au grand détriment des récoltes de bananes et de cannes à sucre.

Le Mangabey sans collier.

Le MANGABEY SANS COLLIER (*Cercocæbus fuliginosus*, GEOFF. Le Mangabey, BUFF.).

Buffon croyait que cet animal était de Madagascar, mais on sait aujourd'hui qu'il n'y a pas de singes dans cette île, comme l'avait déjà dit Sonnerat, et que le mangabey est de la partie méridionale de l'Afrique. Il habite le Congo et la Côte-d'Or, et M. Lesson dit l'avoir vu à Cap-Coast. C'est une des espèces que l'on apporte le plus fréquemment en France, et qui supporte le

mieux notre climat. Sa couleur est d'un brun gris-ardoisé uniforme et sans tache, mais plus pâle en dessous et passant même quelquefois au gris blanchâtre; ses mains sont noires, ses oreilles violâtres. Sa face varie beaucoup : quelquefois elle est d'une teinte livide très-foncée, d'autres fois cuivrée avec le museau noirâtre; mais le dessus des paupières est constamment blanc. Il est très-remarquable que cette espèce porte presque constamment sa queue entièrement renversée sur le dos.

Les singes ont en général un caractère qui est propre à chaque espèce, mais néanmoins ce caractère se modifie dans les individus de la même manière que dans les animaux domestiques, le chien, par exemple; et quelquefois ces nuances sont tellement prononcées que l'on a de la peine à en reconnaître le type. C'est ainsi que la mone, si douce ordinairement, présente assez souvent des individus farouches, méchants et indomptables.

Il n'en est pas ainsi du mangabey, ou du moins les exceptions sont beaucoup plus rares dans cette espèce que dans les autres. Tous ceux que j'ai vus en France avaient le plus heureux naturel; ils étaient doux, familiers, caressants, et sujets à prendre de l'attachement pour leur maître quand ils n'en étaient pas maltraités. Il n'est pas de singes plus pétulants que ceux-ci; toujours en action, ils prennent toutes les attitudes et souvent les plus grotesques. « A la variété et à la vivacité de leurs mouvements, dit Frédéric Cuvier, on les eût pourvus d'un plus grand nombre d'articulations que les autres quadrumanes et de plus de force musculaire. » Ce sont surtout les mâles qui se font remarquer par leur agilité; les femelles, plus calmes, sont aussi plus caressantes.

Les mangabeys sont grimaciers, mais dans deux circonstances seulement, quand ils sautent et quand ils sont en colère. Dans le premier cas, ils relèvent les lèvres et font voir leurs incisives, de sorte que l'on croirait qu'ils rient; dans le second, ils agitent les lèvres avec rapidité, à la manière des magots, comme s'ils parlaient avec vivacité et en injuriant; ils font alors entendre un petit son de voix aigu et comme articulé.

On ne peut appeler grimaces les jolies petites mines qu'ils font quelquefois pour exprimer leurs désirs. J'en avais un tellement doux et privé que je le laissais libre de courir dans toute la maison. Quand sa convoitise était éveillée pour un fruit ou un bonbon, il mettait son doigt index dans sa bouche, en appuyant le bout derrière ses incisives supérieures en tournant la paume de sa main en dehors, et restait dans cette gracieuse attitude jusqu'à ce qu'on lui eût donné ce qu'il demandait avec un petit cri suppliant et répété *heu! heu! heu!*

Il était du reste fort caressant et répétait fort docilement ce cri quand on lui passait la main sur le dos. Il était fort peu capricieux, mais très-voleur, et il ne le cédait pas à la mone et au rolaway pour l'adresse qu'il mettait à commettre ses larcins. J'en citerai un exemple.

Une femme de la campagne vint un jour m'apporter un présent d'œufs frais, qu'elle avait déposés dans un panier à deux couvercles. Comme le panier renfermait, outre les œufs, quelques objets assez lourds, elle l'appuya sur une table, sans l'ôter de son bras, et, debout, elle se mit à me parler avec beaucoup d'attention. Quand elle eut fini, elle m'annonça ses œufs frais, retira le panier de son bras, l'ouvrit, et.... jugez de son étonnement quand elle n'y trouva plus rien! Je m'amusai un moment de sa surprise et de sa confusion, puis je la tirai d'embarras en soulevant l'oreiller d'un vieux sofa, et lui montrant ses œufs dessous, car j'avais vu la manœuvre de Jacquot, nom que portait mon mangabey.

La bonne femme, en entrant, n'avait pas aperçu le petit animal : celui-ci avait profité de son incognito pour se glisser derrière elle, monter sur la table, ouvrir le panier sans bruit, y mettre la main avec autant d'adresse que de précaution pour n'être pas surpris en flagrant délit, enlever deux œufs, un dans

chaque main, les porter sous le coussin du sofa, et recommencer cette manœuvre jusqu'à ce qu'il les eût tous volés. Jacquot s'apercevait bien que je le suivais des yeux; aussi de temps à autre il s'interrompait et me jetait un regard suppliant pour me mettre dans sa complicité. Il eût probablement y avoir réussi, car il entra dans une colère terrible quand je révélai son larcin, et surtout sa cachette. Dans sa fureur, il se jeta, non pas sur moi ni sur la bonne femme, qui ne s'était aperçue absolument de rien, mais sur les œufs; il en saisit deux et se sauva debout à toutes jambes.

J'ai conservé ce charmant animal pendant deux ans, sans que jamais le climat ait paru l'incommoder beaucoup. L'hiver il quittait rarement le coin de la cheminée, et il se chauffait les quatre mains à la fois en tournant la paume vers la flamme. J'avais un bon vieux chien auquel j'accordais le privilège de se coucher auprès du feu, à cause de sa fidélité et des anciens services qu'il m'avait rendus à la chasse. La place favorite de Jacquot était entre les quatre pattes de ce vieux serviteur, qui, avec beaucoup d'indulgence, le souffrait couché le long de lui. Du reste, ces deux animaux vivaient dans la meilleure intelligence. Mon singe mourut empoisonné par accident.

Le MANGABEY A COLLIER (*Cercocebus aethiops*, GEOFF. *Cercopithecus aethiopicus*, FR. CUV. *Simia aethiops*, LIN. *Mangabey à collier*, G. CUV.). Il a toutes les parties supérieures du corps d'un beau gris d'ardoise, ou d'un roux vineux, changeant en roux ou en brun marron sur le sommet de la tête; ses paupières supérieures sont blanches; un bandeau blanc voile le dessus de ses yeux, et descend sur les côtés du cou. Du reste, pour les mœurs et le caractère, il ne diffère pas du précédent, aux grimaces près, qu'il fait par un mouvement de lèvres qu'il relève en montrant les dents, manière qui lui est propre. Il se trouve dans l'Afrique occidentale, au sud du cap Vert.

Le MALABROUCK (*Cercocebus malbrouck*, GEOFF. *Cercopithecus cynosurus*, DESM. *Simia faunus*, GMEL. *Simia cynosuros*, SCHR. *Le Malbrouck*, G. CUV.). Ce singe est remarquable par l'extensibilité de ses lèvres. Il est d'un gris verdâtre en dessus, blanchâtre en dessous, gris sur les membres et la queue; son front porte un bandeau blanc; sa face est couleur de chair; les poils de ses joues sont très-longs et rejetés en arrière. Il a un pied (0,525) de longueur du bout du museau à la naissance de la queue.

La ménagerie a possédé un grand nombre de malbroucks. « Il n'est point d'animaux plus agiles, dit Frédéric Cuvier; ils s'élancent, en faisant plusieurs tours, comme en volant, couchés sur le côté, et ne se soutenant ainsi en l'air que par l'impulsion qu'ils se donnent en frappant de leurs pieds les parois de leur cage. Ces malbroucks faisaient rarement entendre leur voix, qui ne fut jamais qu'un cri aigu et faible, ou bien un grognement sourd. Les mâles, dans leur jeunesse, étaient assez dociles; mais dès que l'âge adulte arrivait, ils devenaient méchants, même pour ceux qui les soignaient. Les femelles restaient plus dociles, et paraissaient seules susceptibles d'attachement. Cependant les malbroucks sont excessivement irritables; mais si d'un côté ils sont violemment poussés par leurs penchants, de l'autre ils calculent tous leurs mouvements avec soin; et lorsqu'ils attaquent, c'est toujours trahisamment par derrière, et lorsqu'on n'est point occupé d'eux : alors ils se précipitent sur vous, vous blessent de leurs dents ou de leurs ongles, et s'élancent aussitôt pour se mettre hors de votre portée, mais sans cependant vous perdre de vue, et cela autant pour saisir le moment favorable à une nouvelle attaque que pour se soustraire à votre vengeance. L'extrême irritabilité du malbrouck est cause qu'on ne peut ni l'apprivoiser entièrement, ni lui faire supporter de contrainte; c'est-à-dire qu'il n'est susceptible d'aucune éducation que celle de la nature. Dès qu'en le violent et qu'on veut qu'il obéisse, sa pé-

tulance cesse, il devient triste, taciturne, et bientôt après il meurt. »

Cette espèce habite le Bengale, et les Indous ont une grande vénération pour elle, parce qu'ils croient que l'âme de leurs sages, de leurs philosophes, de leurs grands hommes, passe dans le corps d'un de ces animaux après la mort. Aussi dans Amadabad, capitale de Guzarate, ont-ils construit deux ou trois hôpitaux qui leur sont entièrement consacrés. Là on nourrit et soigne non-seulement les singes invalides ou estropiés, mais encore ceux qui, sans être malades, veulent y demeurer, et il paraît que la gourmandise et la paresse y en attirent bon nombre.

« Deux fois par semaine, les singes du voisinage de cette ville, si l'on en croit Buffon, se rendent d'eux-mêmes tous ensemble dans les rues; ensuite ils montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs. On ne manque pas de mettre ces jours-là sur ces terrasses du riz, du millet, des cannes à sucre dans la saison, et autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvaient pas les provisions auxquelles on les a accoutumés, ils rompraient les toiles dont la maison est couverte, et feraient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans l'avoir bien flairé auparavant, et lorsqu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. » Si ces faits, que je rapporte textuellement, ne prouvent pas grand-chose dans l'histoire du malbrouck, ils prouvent au moins, par l'exemple de Buffon, qu'une grande crédulité peut s'allier à un grand génie.

Les malbroucks, à l'état sauvage, sont d'habiles pillards, très-dangereux pour les vergers et les champs de cannes à sucre. « L'un d'eux, dit Inigo de Biervillas, fait sentinelle sur un arbre pendant que les autres se chargent de butin; s'il aperçoit quelqu'un, il crie *houp, houp, houp*, d'une voix haute et distincte; au moment de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenaient de la main gauche, et s'enfuient en courant à trois pieds; s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tenaient dans la main droite, et se sauvent en grimpant sur les arbres, qui sont leur demeure ordinaire. Ils sautent d'arbre en arbre; les femelles mêmes, chargées de leurs petits qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi comme les autres, mais tombent quelquefois. Lorsque les fruits et les plantes suculentes leur manquent, ils mangent des insectes, et quelquefois ils descendent sur le bord des fleuves et de la mer pour attraper des poissons et des crabes. »

Jusqu'à l'auteur reste dans le vraisemblable, et il est permis de le croire; mais ce qui suit me paraît tomber un peu dans ce merveilleux dont les anciens voyageurs aimaient tant à broder leurs narrations. « Ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, ajoute-t-il, et dès qu'elles serrent, ils l'enlèvent brusquement et l'emportent pour le manger à leur aise. Ils cueillent des noix de coco et savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire et le noyau pour le manger. On les prend par le moyen de noix de coco, où l'on fait une petite ouverture; ils y fourrent la patte avec peine parce que l'ouverture est étroite, et les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils puissent se dégager. » Une des choses de ce récit qui n'est pas la moins admirable, est la naïveté avec laquelle Buffon le rapporte.

Les malbroucks sont grands dénicheurs d'oiseaux, aussi a-t-on remarqué que partout où les premiers abondent, les derniers sont fort rares. Ils ne craignent ni le tigre, ni les autres bêtes féroces, mais ils ont un ennemi bien plus terrible et bien plus dangereux, qui va les saisir sans bruit, pendant la nuit, jusque sur la cime des arbres les plus élevés. Cet ennemi redoutable n'est autre qu'une sorte de très-grand serpent, probablement un boa, qui les avale d'un seul coup et s'occupe jour et nuit à leur faire la chasse.

Fr. Cuv.). Cette espèce a beaucoup d'analogie avec le callitriche, le vervet et le malbrouck : il a la tête de moins en longueur que ce dernier, et son scrotum, d'un vert enivré et non bleu, est entouré de poils blancs; sa couleur est d'un vert grisâtre. Le bandeau blanc de ses yeux, ses favoris blancs et sa queue grise jusqu'à l'extrémité, le différencient du callitriche. Sa face est d'un noir violâtre, et le tour des yeux d'une couleur de chair livide. Il est de la Nubie, et d'autres parties de l'Afrique.

Un mâle et une femelle de cette espèce ont vécu à la ménagerie. Le premier, assez doux dans sa jeunesse, était devenu méchant en vieillissant. La femelle était douce, caressante jusqu'à l'importunité, mais excessivement jalouse de toutes les personnes qui approchaient son maître. Du reste, tous les singes ont plus ou moins ce défaut.

« Ces animaux (les singes en général) sont très-susceptibles de jalousie, dit Fr. Cuvier, ou plutôt d'un sentiment qui a l'apparence extérieure de cette passion, car elle ne peut pas exister chez les animaux avec les mêmes caractères que chez l'homme; mais ils l'expriment indépendamment de tout rapport de sexe. Lorsqu'un singe femelle est attaché à sa maîtresse, il témoigne indifféremment aux hommes et aux femmes son espèce de jalousie; et s'il en est quelquefois arrivé autrement, cela a tenu sûrement à des circonstances fortuites qui n'ont point été appréciées. » J'ai la conviction que Fr. Cuvier se trompe, et s'il ne s'était pas réfuté lui-même dans plusieurs parties de ses ouvrages, et particulièrement dans son article du mandrill, j'essayerais de le faire ici. L'erreur de ce naturaliste provient sans doute de ce qu'il n'a trop souvent étudié que les animaux vivant dans les cages de la ménagerie, et dont l'instinct s'est abruti par un dur esclavage.

J'ai été à même d'observer plusieurs fois des singes élevés avec douceur et parfaitement apprivoisés, conditions qui sont indispensables si l'on veut juger avec quelque certitude de leur caractère; mais par un hasard fort singulier, tous étaient des mâles. Je leur ai reconnu non-seulement une jalousie furieuse contre les hommes, mais encore une prédilection tout aussi remarquable pour les femmes, prédilection souvent poussée jusqu'à l'indécence. Ainsi donc, abstraction faite de tout esprit de système, j'ai l'intime conviction que les sexes ont, chez les animaux, une influence marquée sur leur manière d'être avec notre espèce. Je ne puis ni ne dois, dans cet ouvrage, donner plus d'extension à cette pensée.

L'Houlman ou Entelle.

11^e GENRE. LES SEMNOPITHEQUES (*Semnopithecus*, FR. CUV.). Comme les précédents, ils ont trente-deux dents, mais leurs canines sont beaucoup plus longues que leurs incisives; leur tête est ronde, à angle facial plus ouvert que celui des orangs. Ils ont la face plane, les membres très-longs relativement aux autres dimensions du corps; leurs pouces antérieurs sont très-courts; ils ont des abajoues, des callosités aux fesses, la queue excessivement longue et très-mince.

L'HOULMAN OU ENTELLE (*Semnopithecus entellus*, FR. CUV. *Cerco-pithecus entellus*, DESM. — GEOFF. *Simia entellus*, DUFER. *Entelle*, G. CUV.). Cette espèce varie beaucoup de couleur à raison de l'âge. Son menton est garni d'une petite barbe jaunâtre, et sa gorge est nue. Son pelage est d'un blond grisâtre, mêlé de poils noirs sur le dos et sur les membres, et de poils d'un fauve presque orangé sur les côtés de la poitrine; les mains et la face sont noires, et la queue presque noire, terminée par une touffe; les poils de la tête sont plus roux que les autres et forment un cercle en divergeant du point qui leur donne naissance. Dans sa jeunesse, son pelage est presque entièrement blanchâtre ou d'un blanc roux, et sa queue est d'un gris roussâtre. Il a un pied cinq pouces (0,160) de longueur, non compris la queue.

L'houlman habite le Bengale. Il offre un exemple de la singulière métamorphose dont nous avons parlé à l'article du pongo. Pendant sa première jeunesse, il a le museau très-peu saillant, le front assez large, le crâne élevé et arrondi. Alors cet animal jouit de facultés intellectuelles très-étendues; il a une étonnante pénétration pour juger de ce qui peut lui être agréable ou nuisible; il s'apprivoise aisément, est assez doux, s'attache jusqu'à un certain point à son maître, et n'emploie que la ruse ou l'adresse pour se procurer ce qu'il désire.

A mesure qu'il devient vieux, c'est tout autre chose; son front s'oblitére, son museau acquiert une proéminence considérable, et son crâne diminue beaucoup de capacité. Ses qualités morales se dégradent dans la même proportion; l'apathie remplace la pénétration; il cherche la solitude; il emploie la force à la place de la ruse, et une méchanceté féroce, une colère poussée jusqu'à la fureur, sont excitées par la plus légère contrariété. Plus tard il faut le charger de chaînes, ou le renfermer dans une cage de

fer, dont sa plus grande occupation est de secouer les barreaux avec rage.

Ce portrait vrai n'est pas séduisant, et cependant les Indous ont déifié cet animal, auquel ils assignent une assez bonne place parmi leurs trente millions de divinités. Nous citerons ici ce qu'en a écrit M. Duvaucel.

« Quelque zèle que j'aie mis dans mes recherches et mes poursuites, elles sont toujours restées infructueuses, à cause des soins pressés qu'ont mis les Bengalais à m'empêcher de tuer une bête aussi respectable. Les Indous chassaient le singe aussitôt qu'ils voyaient mon fusil; et pendant plus d'un mois qu'ont séjourné à Chandernagor sept ou huit houlmans qui venaient jusque dans les maisons saisir les offrandes des fils de Brama, mon jardin s'est trouvé entouré d'une garde de pieux brames, qui jouaient du tam-tam pour écarter le diable quand il venait manger mes fruits. Ce que je sais de mieux sur cette espèce, c'est son histoire mythologique, mais il serait trop long de la rapporter ici. Je dirai seulement que l'houlman est un héros célèbre par sa force, son esprit et son agilité, dans le recueil volumineux des mystères du peuple indou. On lui doit ici un des fruits les plus estimés, la mangue, qu'il vola dans les jardins d'un fameux géant établi à Ceylan. C'est en punition de ce vol qu'il fut condamné au feu, et c'est en éteignant ce feu qu'il se brûla le visage et les mains, restés noirs depuis ce temps-là.

» Je suis entré à Goutipara (lieu saint habité par des brames), et j'ai vu les arbres couverts de houlmans à longue queue, qui se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indous, en voyant mon fusil, ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins que des princes métamorphosés. J'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une de ces princesses, si séduisante, que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près. Je lui lâchai un coup de fusil, et je fus témoin alors d'un trait vraiment touchant: la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle se sentit mortellement blessée, et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche, et tomba morte à mes pieds. Un trait si touchant d'amour maternel m'a

fait plus d'impression que tous les discours des brahmes, et le plaisir d'avoir un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qu'il y a de plus respectable. »

✓ Le Loutou (*Semnopithecus maurus* et le Tchincou, Fr. Cuv. *Cercopithecus maurus*, DESM. *Simia cristata*, RAFFL. *Simia maura*,

Le Tschincou ou Tschin-coo (*Semnopithecus pruinus*, DESM.) me paraît si ressemblant au précédent, surtout à la gravure que M. Fr. Cuvier en a donnée, que je le soupçonne beaucoup n'être qu'une variété de la même espèce. Son pelage est noirâtre, glacé de blanc, sans tache blanche à l'origine de la queue, qui est brune. Ses mains sont noires. On le trouve à Sumatra, mais on ne connaît pas ses mœurs

Forêt vierge de l'Amérique du Sud.

LIN.). Ce singe a deux pieds de longueur (0,630) non compris la queue, qui a deux pieds et demi (0,812). Ses formes sont grêles, ses membres allongés; son pelage est entièrement noir, excepté une tache blanche en dessous, à l'origine de la queue, et quelques poils de la même couleur près de la bouche; les mains sont noires; les oreilles et la face sont nues. Dans le jeune âge il est fauve ou d'un brun rougeâtre. Il est de Java, et ses habitudes sont inconnues.

✓ Le CIMÉPHE ou SIMPHE (*Semnopithecus melanophos*, Fr. Cuv. *Simia melanophos*, RAFF.) a un pied six pouces (0,487) de longueur, non compris la queue. Son pelage est d'un fauve roux brillant, soyeux en dessus, blanchâtre en dessous; il a une aigrette de poils noirs en forme de bandeau; la face bleue; les lèvres et le menton couleur de chair. Il habite Sumatra et les îles de la Sonde; on ne sait rien de son histoire.

✓ Le CROU ou CROU (*Semnopithecus comatus*, DESM. — Fr. Cuv.).

Le nom de cet animal lui vient de son cri ; le dessus de son corps et la face extérieure de ses membres sont gris ; sa tête est couverte en dessus de poils noirs, formant une sorte d'aigrette vers l'occiput ; le dessous du corps et des membres est d'un blanc sale ; sa queue est blanche en dessous, grise en dessus, et terminée par des poils blancs. Le nomenclateur Temminck pense qu'on doit rapporter cette espèce au *presbytis mitrata* d'Escholtz. Il est de Sumatra et de Java, où les habitants le nomment quelquefois *erro* ; c'est tout ce qu'on sait de son histoire.

Le *Souili* (*Semnopithecus fulco-griseus*, DESM.) est d'un gris fauve passant au brun sur les épaules et le bas des quatre membres ; les quatre mains sont noires, le visage tanné ; les favoris, la gorge et le menton d'un gris blanchâtre sale ; la queue est d'un quart plus longue que le corps ; les doigts sont très-longs, très-grêles, à phalanges arquées. Les canines supérieures sont très-grandes et creusées d'un profond sillon sur la face antérieure. Il habite Java. Je crois que cette espèce fait double emploi avec la guenon à croupion blanc, page 58, qui me semble appartenir à ce genre.

12^e GENRE. LES MACAQUES (*Macacus*, LACEP.). Leur angle facial est ouvert à quarante ou quarante-cinq degrés ; ils ont des crêtes sourcilières et occipitales très-prononcées ; des abajoues, des callosités aux fesses, et une queue plus ou moins longue ; ils ont trente-deux dents, dont la dernière mâchoire inférieure à talon, ce qui les distingue des guenons, et ils diffèrent des semnopithèques par de très-grandes abajoues.

Le MACAQUE TOQUE (*Macacus radiatus*, DESM. — FR. CUV. *Cercocebus radiatus*, GEOFF. Le Bonnet chinois, BUFF. Voir notre gravure du Chacma, où il est représenté). Ce singe a une grande ressemblance avec le bonnet chinois, dont il n'est peut-être, quoi qu'en disent les naturalistes, qu'une simple variété. Son pelage est d'un brun verdâtre en dessus, et d'un cendré clair en dessous ; les poils du dessus de la tête sont divergents et lui forment une sorte de calotte, mais bien moins prononcée ; il a le museau plus mince et plus étroit que tous les autres macaques, la face et les oreilles d'une couleur de chair livide, et les mains violâtres. Sa queue est un peu plus longue que son corps.

Le toque habite l'Inde et se trouve principalement sur la côte de Malabar, où il jouit des mêmes privilèges que l'houfman au Bengale. Il est défendu aux naturels de le tuer, sous quelque prétexte que ce soit, et sous des peines très-sévères. S'il arrive à un Européen de commettre ce crime épouvantable, il n'est pas soumis aux peines prononcées contre les indigènes, et cela parce qu'il serait difficile de les lui faire appliquer ; mais les brames sont parfaitement convaincus qu'un des dix ou douze dieux singes qui figurent dans leur théogonie ne manquera pas de le faire mourir dans l'année pour venger son représentant sur la terre. Il en résulte que le macaque toque a ses contées franches dans cette partie de l'Asie, et, comme dit le naïf voyageur Pyrard, « ces singes sont si importuns, si fâcheux, et en si grand nombre, qu'ils causent beaucoup de dommage, et que les habitants des villes et des campagnes sont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans leurs maisons. »

Nous n'avons, au moins à ma connaissance, aucun renseignement de date récente sur cette espèce, et ceux que nous trouvons dans les voyageurs anciens sont assez confus. Néanmoins il paraît que le macaque toque est d'un caractère capricieux et méchant, au moins quand il a atteint un certain âge, et qu'il se livre habituellement au pillage des vergers et des plantations de cannes à sucre. Il aime beaucoup la sève du palmier, dont on prépare, dans l'Inde, une liqueur fermentée nommée *zari*. Il se met en embuscade et observe les Indous qui vont percer les palmiers et poser dans la plaie de l'arbre une cannelule de bambou par laquelle la sève qui s'échappe doit être conduite dans un vase. Ce malicieux animal, aussitôt qu'il voit l'Indou parti, sort de sa ca-

chette, grimpe sur le palmier, et boit la sève à mesure qu'elle coule du tronc. Il arrive parfois, dit-on, que cette liqueur l'enivre ; alors il ne sait plus ce qu'il fait, et on le prend aisément. Toutes ces anciennes observations ont besoin d'être confirmées de nouveau.

Le BONNET CHINOIS (*Macacus sinicus*, FR. CUV. *Simia sinica*, GML. Le Bonnet chinois, G. CUV. — BUFF. La Guenon couronnée). Son corps est grêle ; son pelage est d'un brun marron ou d'un fauve brillant doré en dessus ; sa queue est un peu plus brune ; sa poitrine, son ventre, ses favoris, le dessous de son cou et la face interne de ses membres sont blanchâtres ; ses mains, ses pieds et ses oreilles noirâtres ; sa face est couleur de chair. Les poils qui couvrent sa tête sont, comme dans le précédent, disposés en rayons divergents d'un point central, mais plus longs. Ce singe habite le Bengale, et son histoire est absolument la même que celle du macaque toque.

Le MACAQUE A FACE NOIRE (*Macacus carbonarius*, FR. CUV.) a la plus grande analogie avec le macaque ordinaire et n'en diffère essentiellement que par sa face, qui est noire au lieu d'être tannée. Son pelage est d'un vert grisâtre en dessus ; les favoris, les joues et tout le dessous sont gris ; il a sur les yeux un bandeau noir, étroit, et les paupières supérieures sont blanches. On le trouve à Sumatra.

Le MACAQUE A FACE ROUGE (*Macacus speciosus*, FR. CUV.) a le pelage d'un gris vineux en dessus, d'un blanc-grisâtre en dessous ; sa face est d'un rouge pourpre et non vermillonné, entourée d'un cercle de poils noirs ; sa queue est très-courte, presque cachée par les poils ; ses ongles sont noirs. Il est des Indes orientales. Peut-être faudrait-il reporter cette espèce au genre suivant.

Le RHÉSUS (*Macacus erythreus*, FR. CUV. *Macacus rhesus*, DESM. Le Rhésus, AUD. — G. CUV. Le Patas à queue courte et le Macaque à queue courte, BUFF.). Il ne faut pas confondre cette espèce, comme l'ont fait M. Lesson et quelques autres naturalistes, avec le maimon de Buffon. Son pelage est d'un beau gris verdâtre en dessus, gris sur les bras et les jambes, plus jaune sur les cuisses ; gorge, cou, poitrine, ventre et face interne des membres d'un blanc pur ; queue verdâtre en dessus, grise en dessous ; face, oreilles et mains d'une teinte cuivrée très-claire ; fesses d'un rouge très-vif, cette couleur s'étendant un peu sur les cuisses, sur la croupe et sur la queue. Sa longueur est de onze à douze pouces (0,298 à 0,325) de l'occiput à l'origine de la queue, et cette dernière est longue de près de six pouces (0,102). Le mâle est un peu plus grand, et ses favoris sont plus touffus. Cet animal se trouve dans les forêts de l'Inde.

Le rhésus habite les bords du Gange, où il est en grande vénération. Encouragé par la répugnance invincible que les Indous ont pour tuer les animaux, il quitte souvent les bois et vient jusque dans les villes piler en plein jour une nourriture qui lui paraît d'autant plus agréable qu'il l'a dérobée. Ainsi que tous les singes, il est assez doux dans sa jeunesse ; mais en vieillissant il devient méchant jusqu'à la féroce, et alors il est d'autant plus dangereux qu'il a beaucoup d'intelligence et de pénétration pour calculer et exécuter ses méchancetés.

Le NIL-BANDAR OU ORANDEROU (*Macacus silenus*, DESM. *Simia silenus* et *leoniina*, LIN. — GML. Le Macaque à crinière, G. CUV. L'Oranderou, BUFF.). Il a dix-huit pouces de longueur (0,342) depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue ; celle-ci a dix pouces de longueur (0,271). Il est entièrement noir, excepté le ventre et la poitrine, qui sont blancs, ainsi qu'une crinière et une longue barbe qui lui forment comme une sorte de fraise tout autour de la tête.

Le nil-bandar habite l'île de Ceylan et se retire au fond des bois les plus solitaires, où, dit-on, il ne se nourrit que de feuilles et de bourgeons. Ce dernier fait me paraît d'autant plus douteux, que ceux qui ont vécu à la ménagerie aimaient beaucoup les fruits

et se nourrissaient des mêmes aliments que les autres macaques. L'un d'eux était doux et caressant (probablement parce que c'était une jeune femelle), mais très-capricieux; et souvent, au moment même où il paraissait recevoir des caresses avec le plus de plaisir, il poussait un cri de colère, mordait, et s'éloignait d'un bond. Quant aux mâles, ils étaient très-méchants.

Les anciens voyageurs prétendent qu'au Malabar « les autres singes ont tant de respect pour cette espèce, qu'ils s'humilient en sa présence, comme s'ils étaient capables de reconnaître en elle quelque supériorité. » Nous remarquerons, en passant, qu'il ne faut jamais se presser de rejeter comme des fables les faits rapportés par les voyageurs, même les plus crédules, et que si on a le talent de dénouer ces faits des interprétations fausses et merveilleuses qu'ils leur donnent, on y découvre assez souvent une vérité. En effet, ce que le père Vincent-Marie, que je viens de citer, a pris pour du respect, n'est rien autre chose que de la crainte; et si on en concluait que le nil-bandar est féroce, qu'il attaque et chasse de ses bois les singes plus faibles que lui, que ces derniers le craignent et le fuient, qu'ils se cachent en tremblant lorsqu'ils l'aperçoivent, on serait tombé juste sur la vérité. Les Indous estiment beaucoup ce singe et lui donnent une large part dans la vénération qu'ils ont pour toute cette race, parce qu'il a une longue barbe et une certaine gravité; ce qui, dans tout l'Orient, passe pour le signe infallible d'une haute intelligence.

Je ne sais si l'on doit regarder comme espèce, et Fr. Cuvier me paraîtrait être de cet avis, ou comme simple variété, un singe cité par Buffon, mais que, à ma connaissance, on n'a jamais vu en Europe, ni vivant ni en peau; c'est :

Le LOWANDU (*Macacus elwandum*; — *Elwandum zeylanensis*; *Simia alba seu incanis pilis, barba nigra promissa*, RAY), qui ne diffère du précédent que parce qu'il a la barbe noire et le corps gris. Il habite le même pays. On en trouverait encore un autre, selon Knox, qui serait entièrement blanc, et qui n'est probablement qu'un albinos d'une des deux espèces précédentes. Il habiterait l'Inde et probablement l'île de Ceylan; mais son existence est douteuse.

« Les singes blancs, dit l'auteur de la *Description du macaque*, qui sont quelquefois aussi grands et aussi méchants que les plus grands dogues d'Angleterre, sont plus dangereux que les noirs. Ils en veulent principalement aux femmes, et souvent, après leur avoir fait cent outrages, ils finissent par les étrangler. Quelquefois ils viennent jusqu'aux habitations; mais les habitants, qui sont très-jaloux de leurs femmes, n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maisons à de si méchants galants, et ils les chassent à coups de bâton. »

Le MACACO (*Macacus cynomolgus*, GEORGE. — Fr. Cuv. *Simia cynomolgus, cynocephalus, et agyla*, LIX. Le *Macaque* et l'*Aigrette*, BUFF. — G. Cuv.). Le mâle a, du bout du museau à l'origine de la queue, dix-huit pouces de longueur (0,487), et la femelle quatorze (0,579). Leur pelage est olivâtre ou brun, verdâtre en dessus, et blanchâtre en dessous; la tête est grosse, large, aplatie en dessus; une forte crête sourcilière couvre les yeux; la face est livide et à peu près nue. La femelle a sur le haut de la tête un épi de poils redressés en forme d'aigrette.

Le macaco se trouve principalement à Sumatra, et peut-être là seulement, quoique la plupart des auteurs, Buffon, G. Cuvier, etc., le fassent venir de Guinée et de l'intérieur de l'Afrique. La ménagerie en a possédé plusieurs qui y ont fait des petits. Mais les femelles, qui ont porté sept mois, se sont constamment montrées mauvaises mères et n'ont pas toujours voulu élever leurs enfants. Cette espèce, que l'on voit communément en Europe, est turbulente, malicieuse, et surtout fort grimacière. Tant qu'il est jeune, le macaco a une douceur et une intelligence remarquables; alors il se prête à une certaine éducation, et les

baladins des rues profitent de cette aptitude pour lui apprendre à voltiger sur la corde lâche et à faire divers tours dont ils amusent le public. Mais lorsqu'il atteint six à sept ans et que toute sa force est développée, il devient méchant, colère, se révolte contre la contrainte, et le plus obéissant peut devenir le plus farouche et le plus irascible.

Dans leur pays, ces singes vont souvent par troupes et se rassemblent surtout pour voler les fruits, les légumes et mettre les plantations au pillage. Bosman, cité par Buffon, dit « qu'ils prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras et autant dans leur bouche; qu'ils s'en retournent ainsi chargés, sautant continuellement sur les pattes de derrière, et que, quand on les poursuit, ils jettent les tiges de milhio qu'ils tenaient dans les mains et sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vite sur les quatre pieds. Au reste, ils examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'ils arrachent, et, si elle ne leur plaît pas, ils la rejettent à terre et en arrachent d'autres: en sorte que, par leur bizarre délicatesse, ils causent encore plus de dommages que par leurs vols. » Si Buffon s'est trompé et que, ainsi que le dit M. Boyer, le macaco ne se trouve qu'à Sumatra, ce que Bosman en raconte doit se rapporter à une autre espèce. A la ménagerie, le macaco dort couché sur le côté et replié sur lui-même, la tête entre les jambes, on assis, avec le dos courbé et la tête appuyée sur la poitrine. Sa voix est un cri rauque qui peut éclater dans la colère avec beaucoup de force; mais lorsqu'il n'exprime qu'un sentiment paisible, il fait entendre un petit sifflement assez doux.

Le BARROU ou le MAIMON (*Macacus nemestrinus*, Fr. Cuv. *Simia nemestrina*, LIX. *Simia platypigos*, SCHE. *Papio nemestrina*, FORST. Le *Maimon*, BUFF. — ALDRE. Le *Singe à queue de cochon*, EDWARDS). Sa longueur, de l'occiput à l'origine de la queue, est de quatorze pouces (0,579); sa queue est longue de cinq pouces (0,157). Son pelage est d'un brun roussâtre ou d'un blond foncé verdâtre, avec une bande noire commençant sur la tête et s'affaiblissant le long du dos; les cuisses et les épaules sont verdâtres avec un mélange de gris; tout le dessous du corps est blond; la face, les oreilles, l'intérieur des mains et les callosités des fesses sont bariolées. Il est de Java et de Sumatra.

Au moral le maimon ne diffère presque pas du rhésus, cependant il paraît que les femelles sont un peu plus douces. Celle que j'ai vue à la ménagerie était quelquefois attachée à un arbre, sur lequel elle montait avec beaucoup d'adresse et de facilité. « Elle se plaisait, dit Fr. Cuvier, à en arracher les feuilles quoiqu'elle ne les mangeât pas. Quelquefois elle dénouait avec beaucoup d'adresse la corde qui la retenait, et alors elle courait visiter les maisons du voisinage. Jamais, cependant, elle ne cherchait à nuire, et si elle ne se laissait pas toujours reprendre volontiers, c'était toujours du moins sans une grande résistance. Les enfants seuls excitaient son humeur, et elle le leur montrait en prenant une posture et en faisant des grimaces très-bizarres: accroupie, les jambes rapprochées l'une de l'autre, le cou tendu horizontalement, elle avançait ses lèvres en les serrant fortement, et transformait ainsi sa bouche en un bec mince et large. » On doit placer à la suite de cette espèce, comme variété très-légère, le *Macacus religiosus*, si toutefois il existe.

15^e GENRE. LES MAGOTS (*Magus*, LISS. ne diffèrent des macaques que par leur queue, qui consiste en un simple tubercule. Du reste, ils en ont à peu près le caractère et les habitudes.

Le MAGOT (*Magus sylvanus*, LISS. *Macacus inuus*, DESM. *Macacus sylvanus*, Fr. Cuv. *Simia inuus, sylvanus* et *pithecus*, LIX. Le *Magot*, le *Pithèque*, et le *petit Cynocephale*, BUFF.).

Cet animal varie un peu pour la grandeur; néanmoins il a assez ordinairement de seize à dix-huit pouces de longueur (0,455

à 0,487), depuis la nuque jusqu'aux fesses; sa tête est fort grosse, son museau large et saillant, son nez aplati, sa face nue et d'une couleur de chair livide, ainsi que les oreilles; son corps est épais et ramassé; il a de très-grandes abajoues, et sa bouche est armée de fortes canines. Le dessus de son corps est d'un jaune doré assez vif, mélangé de quelques poils noirs, traversé çà et là par quelques bandes noires; le dessous est d'un gris jaunâtre. Les mains sont noirâtres et velues en dessus. Il habite la Barbarie et l'Égypte.

De tous les singes que l'on apporte en Europe, celui-ci est à la

autre chose que des grimaces de cet animal récalcitrant, ce n'est qu'à force de coups. Il est cependant très-intelligent, mais cette précieuse faculté ne se développe chez lui qu'avec sa parfaite indépendance. Il ne se soumet à l'homme que dans son extrême jeunesse; quand il devient adulte, il se refuse à toute soumission, lutte courageusement contre la tyrannie qui l'enchaîne, et se défend avec fureur contre les mauvais traitements. Vaincu par la force, il cesse la lutte, tombe dans la tristesse et le marasme; il meurt, mais il n'obéit pas. Quelquefois, s'il est traité avec beaucoup de douceur, il consent à vivre dans la servitude: assis

Le Nil-Bandar.

fois le plus commun et le plus robuste; sans doute il doit à l'épaisseur de sa fourrure la faculté qu'il a de très-bien résister aux intempéries de notre climat, et de vivre chez nous beaucoup plus longtemps que les autres espèces de sa classe. On dit même qu'il s'est naturalisé en Espagne, sur le Mont-au-Singe, près de Gibraltar; mais un officier anglais qui a été pendant plusieurs

sur ses pattes de derrière, les bras appuyés sur ses genoux et les mains pendantes, plongé continuellement dans une languissante apathie, il semble ne plus vivre que de la vie végétative; il est aussi insensible aux caresses qu'aux corrections, aussi incapable d'amitié que de crainte; il suit d'un regard hébété ce qui se passe autour de lui, et ne sort momentanément de sa léthargie stupide que pour satisfaire sa faim.

Le magot en liberté ne semble plus le même; c'est le plus vif, le plus pétulant et le plus intelligent des singes; aussi domine-t-il tous les autres animaux qui peuplent ses forêts; il étend même les effets de sa supériorité jusque sur les grands mammifères, en les effrayant par les branches qu'il leur jette, et les poursuivant de ses cris jusqu'à ce qu'il les ait chassés de ses domaines. Il n'a d'ennemis dangereux que le serval, le caracal, le lynx et autres grands chats qui grimpent sur les arbres, le saisissent pendant son sommeil et le dévorent.

Ces singes vivent en troupes nombreuses et paraissent aimer la société jusque dans l'esclavage. Dans ce cas ils adoptent volontiers les petits animaux qu'on leur donne; ils les transportent partout avec eux en les tenant fortement embrassés, et ils se mettent en colère lorsqu'on veut les leur ôter. Les femelles ont une grande tendresse pour leurs petits; elles ne les quittent jamais, combattent avec courage pour leur défense, et ne cessent de les protéger qu'en mourant. Elles leur donnent des soins remarquables et les tiennent très-proprement. Leur plus grande occupation de tous les instants et de les lisser, de les épilucher poil par poil, d'en enlever toutes les petites saletés, et de manger les insectes ou les ordures qu'elles y trouvent.

Dans l'état de nature, le magot vit principalement de fruits et de feuilles; mais en domesticité il mange à peu près de tout. Néanmoins, comme il est défiant, il ne porte rien à sa bouche sans l'avoir regardé, tourné dans tous les sens et flairé. Avant de manger, il commence, par précaution, à remplir ses abajoues,

Le Magot.

années en garnison dans cette ville et qui a souvent chassé sur le Mont-au-Singe, m'a assuré que cet animal y était tout à fait inconnu aux habitants du pays, et que, pour lui, il n'avait jamais pu l'y rencontrer quoiqu'il l'y eût cherché.

Il est peu de montreurs ambulants d'ours et de chameaux qui n'aient à leur suite un ou plusieurs magots; et s'ils obtiennent

et c'est aussi dans ces singulières poches qu'il cache tous les petits objets qu'il a volés. Les aliments qu'il préfère sont les fruits, le pain et les légumes cuits. Le magot a une grande réputation de grimacier, et l'on dirait qu'il se pique de la mériter, tant il s'étudie à varier ses grimaces. Quand il est en colère, ses mâchoires se meuvent avec une agilité inconcevable, ses lèvres s'agitent avec vitesse, ses mouvements sont brusques, ses gestes saccadés; il fait entendre une voix forte et rude, qui s'adoucit quand il se calme. On croit que cette espèce est le pithèque des anciens, le singe dont Galien a donné l'anatomie.

Le MAGOT DE L'INDE (*Magus maurus*, LESS. *Macacus maurus*, Fr. Cuv. Peut-être le *Woodbaboon* ou *Babouin* de Pennant). Il est de l'Inde et diffère du précédent par sa face noire, par ses oreilles et ses mains brunes; enfin par son pelage, qui est d'un brun foncé uniforme. Ses habitudes sont peu connues à l'état sauvage, mais on en élève quelquefois dans son pays.

Ce magot, si on s'en rapporte aux personnes qui ont habité l'Inde, serait d'un caractère moins indomptable que le précédent, et les jongleurs viendraient assez aisément à bout de l'apprivoiser. Un officier de notre marine m'a dit en avoir vu un que l'on avait amené à Pondichéry, et auquel on avait appris plusieurs choses pour amuser le peuple. Il faisait l'exercice avec un petit

mais on était obligé de lui ôter souvent celui-ci pour lui en remettre un autre; les jongleurs, malgré leur adresse connue pour élever et dresser les animaux même les plus sauvages, tels, par exemple, que les ours et les serpents, n'avaient jamais pu l'empêcher d'y faire ses ordures, et il semblait même qu'il y mettait de la malice, car il attendait presque toujours qu'on lui eût mis un vêtement propre. Du reste, cette dégoûtante malpropreté est le fait de tous les singes apprivoisés, sans exception, et il n'y a ni coups ni menaces qui puissent les empêcher de se satisfaire, sur ce point, en tous lieux et dans l'instant même où la fantaisie leur en prend. Le magot dont nous parlons voltigeait sur la corde lâche et y faisait le moulinet avec une telle rapidité que les yeux ne pouvaient le suivre ni distinguer ses formes. Il obéissait au

geste, à la parole, mais ce n'était jamais que par l'effet de la crainte, et il ne paraissait avoir aucun attachement pour son maître. Il était très-gourmand, saisissait avec une brusque vivacité ce qu'on lui présentait, le flairait, le retournait dans tous les sens, puis le cachait dans ses abajoues quand l'objet lui plaisait, ou le jetait avec une sorte de colère quand il ne lui convenait pas. Tous ces faits paraissent avoir peu d'importance, et cependant ils sont jusqu'à un certain point précieux pour le naturaliste parce qu'ils servent à montrer l'analogie frappante qui existe entre le magot de l'Inde et celui d'Afrique.

Le Macaque nègre.

fusil de bois, mais il mettait dans le maniement de son arme beaucoup plus de brusquerie que d'adresse; il tirait de son fourreau un sabre de fer blanc, et l'y remettait assez facilement. Il portait un chapeau à trois cornes, un habit brodé et un pantalon,

✓ Le NÈGRE (*Magus niger*, — *Cynocephalus niger*, DESM. *Macacus niger*, de la Zoological Society).

Cet animal est entièrement d'un noir de jais, excepté sur ses callosités, qui sont couleur de chair; ses oreilles sont petites; sa

queue est remplacée par un tubercule qui n'a pas un pouce de longueur (0,027); ses abajoues sont grandes, très-extensibles; son pelage est doux, laineux; il a sur le sommet de la tête une large touffe de longs poils retonibant par derrière et lui formant une sorte de huppe.

M. Desmarest, le premier qui ait décrit cet animal, ne le connaissait que par une peau fort mal empaillée qui se trouvait au Cabinet; cet habile observateur fut cette fois induit en erreur, et il plaça ce singe avec les babouins, dans le genre des cynocéphales. Depuis on en a vu deux ou trois vivants dans la ménagerie de la Société zoologique de Londres, et les Anglais l'ont placé dans le genre des macaques. Mais, en prenant en considération son manque de queue, ce qui le rapproche des magots, et ses narines non terminales, mais placées très-obliquement sur la face supérieure du museau, ce qui le retire du genre des cynocéphales, j'ai cru devoir le placer dans le genre *magus*. Cependant son facies, et surtout son museau tronqué au bout, lui donne quelque analogie avec les mandrills.

Quoi qu'il en soit, le nègre est un singe qui, pour le caractère comme pour les formes, tient un peu du magot et du mandrill; c'est à-dire qu'il est vif, pétulant, capricieux comme le premier, et méchant comme le second. A la ménagerie de Londres, on l'avait enfermé avec un pauvre gibbon, sur lequel il exerçait une tyrannie insupportable. Il le poussait, le tirait tant que le jour durait, et si le malheureux animal témoignait la moindre colère, la plus petite impatience, le nègre ne manquait jamais de le mordre et de le battre.

Ce magot habite l'une des îles de l'archipel des Indes orientales, Cuvier dit l'une des Philippines. Celui de Londres a, dit-on, été apporté de la mer du Sud, mais on ne sait de quelle localité.

44^e GENRE. Le *PRESBYTE* (*Presbytis*, Eschsch.). Ce singe a l'angle facial ouvert à soixante degrés; il manque d'abajoues; ses arcades zygomatiques sont très-projetées en avant; son nez est peu apparent; son front, les os de son nez, sa mâchoire supérieure et la symphyse du menton, sont presque perpendiculaires; la queue est longue; les mains atteignent les genoux, et les deux doigts du milieu sont plus longs que les autres.

Le *PRESBYTE* A CAPUCHON (*Presbytis mitrata*, Eschsch.), que Temminck confond avec le *Semnopithecus comatus*, a dix-huit pouces de longueur (0,487) de la tête à l'origine de la queue; sa figure est grippée comme celle d'une vieille femme, ce qui lui a valu le nom de *presbyte*. Son front est couvert de poils jaunâtres, et ses oreilles sont de la même couleur; les poils de son dos sont très-longs, ondulés, d'un jaune blanchâtre à la base et d'un gris bleuâtre au bout; un bandeau noir lui passe sur le front. Cette espèce, que le voyage de Kotzebue a fait connaître, habite Sumatra.

15^e GENRE. Les *CYNOCÉPHALES* (*Cynocephalus*, Buiss.). Ils ont l'angle facial ouvert de trente à trente-cinq degrés; des crêtes sourcilières et occipitales très-prononcées; leur museau est allongé, tronqué au bout, où sont percées les narines, comme dans les chiens, ce qui leur a valu leur nom; leurs canines sont grosses et longues; il ont des abajoues, des callosités aux fesses, et une queue plus ou moins longue. Les cinq premières espèces que nous décrivons ici forment la section des *babouins*, dont la queue est au moins aussi longue que le corps; la deuxième section, celle des *mandrills*, se caractérise par sa queue grêle et très-courte. Tous ces animaux sont lascifs et féroces.

Le *BAROIN* (*Cynocephalus babouin*, Fr. Cuv. — Desm. *Cercopithecus cynocephalus*, Buiss. *Simia cynocephala*, Lix. — Gml. Le petit *Papion*? Buff.). Sa longueur est de vingt-cinq à vingt-six pouces (0,677 à 0,704) du bout du museau aux callosités des fesses; son pelage est d'un jaune verdâtre; sa face, d'une couleur

de chair livide, est ornée de favoris blanchâtres. Il habite l'Afrique septentrionale, où il vit en troupes nombreuses.

Les auteurs sont assez d'accord pour reconnaître dans cette espèce le cynocéphale (en grec *tête de chien*) si souvent sculpté parmi les hiéroglyphes des antiques Égyptiens. Il a joué un grand rôle dans la théogonie de ce peuple, et il avait un temple célèbre à Hermopolis, où il était particulièrement adoré. Vainement chercherait-on dans l'histoire des autres nations un assemblage aussi hétérogène de connaissances astronomiques et philosophiques, d'idées saines, de politique avancée, et de croyances ridicules et superstitieuses jusqu'à l'absurdité. Citons-en un exemple. Les Égyptiens étaient astronomes; ils sculptaient des zodiaques et calculaient des éclipses. Ils plaçaient à la porte des villes la statue d'un cynocéphale ou d'un anubis comme symbole de la vigilance, et ils enseignaient aux adeptes que s'ils avaient partagé le jour en douze heures, c'était pour honorer le dieu à tête de chien, qui pissait (qu'on me passe ce terme) douze fois par jour.

Les babouins n'habitent pas les forêts, comme la plupart des autres singes, mais ils se plaisent dans les montagnes et les rochers arides, où se trouvent seulement quelques buissons, et ils ont cela de commun avec la plupart des cynocéphales; ils ont encore de commun avec eux une brutalité furieuse et un courage à toute épreuve. Ils se logent et font leurs petits dans des trous de rochers escarpés, où ils ne peuvent parvenir qu'en faisant des bonds prodigieux par-dessus des précipices infranchissables aux hommes.

Le *CYNOCÉPHALE ANUBIS* (*Cynocephalus anubis*, Fr. Cuv.) a beaucoup d'analogie avec le précédent, dont il me paraît être le vieux mâle. Il habite les mêmes contrées. Son museau est plus allongé, son crâne plus aplati; son pelage est d'un vert beaucoup plus foncé; la face est noire, avec les joues et le tour des yeux couleur de chair. Ses callosités sont violâtres.

Le *PAPION* (*Cynocephalus papio*, Fr. Cuv. — Desm. Le *Papion*, Buff.) a au moins deux pieds de longueur (0,650) du bout du museau à l'anus, et sa queue pas moins de neuf pouces six lignes (0,258). Son corps est trapu, couvert de poils d'un brun jaunâtre, rares en dessous: la face est noire, avec des favoris fauves dirigés en arrière; les paupières supérieures sont blanches et les mains noires. Il se trouve en Afrique, et ses mœurs sont analogues à celles du précédent. Comme lui, il n'habite que les buissons au milieu des rochers les plus escarpés.

La ménagerie a possédé et possède encore un bon nombre de papions, et, il y a quatre ans, une femelle qui y a fait son petit a donné un spectacle des plus singuliers et dont j'ai été l'un des témoins. Lorsqu'on la vit sur le point de mettre bas, on la fit passer dans une loge à côté de celle où elle vivait avec son mâle et cinq ou six autres singes de son espèce. Elle accoucha et fit un petit fort laid, mais qu'elle aimait avec tendresse et dont elle prenait le plus grand soin. Huit ou dix jours après la naissance de son enfant, on ouvrit la porte à coulisse qui séparait les deux loges, et son mâle entra. Elle tenait le petit sur ses bras, absolument comme pourrait faire une nourrice, et elle était assise au milieu de la loge. Le mâle s'approcha, embrassa sa femelle sur les deux joues, puis le petit, qu'elle lui présenta, et s'assit en face d'elle, de manière qu'elle avait les genoux entre les siens. Alors ils commencèrent tous deux à remuer les lèvres avec rapidité en se regardant, et de temps en temps caressant le petit qu'elle mettait dans les bras de son père et qu'elle reprenait aussitôt; on aurait dit qu'ils avaient sur son compte une conversation fort animée. On ouvrit de nouveau la coulisse, et on laissa entrer les autres papions les uns après les autres. Chacun à son tour vint embrasser la femelle; mais elle n'accorda à aucun la faveur dont le père jouissait seul, d'embrasser le petit et de le caresser en lui passant la main sur le dos. Ils s'assirent en cercle autour de la relevée de couche, et tous se mirent à jouer des lèvres.

vres à qui mieux mieux, peut-être pour la féliciter sur son heureuse délivrance, sur le bonheur qu'elle avait de posséder un si joli enfant, et qui sait même s'ils ne lui trouvèrent pas beaucoup de ressemblance avec son père ! Cette scène était la pantomime parfaite de ce qui se passe dans la loge d'une portière qui relève de couche, lorsque les compères et les commères du voisinage viennent lui faire leurs félicitations bavardes et curieuses. Seulement, dans les compliments des commères, il y a toujours un fond de malice et de méchanceté qui certainement n'existait pas chez les papions.

Tous auraient bien voulu caresser le petit ; mais aussitôt qu'ils avançaient la main, un bon coup de patte que la mère leur administrait sur le bras les avertissait de leur indiscretion. Ceux qui étaient placés derrière elle allongeaient doucement la main, la glissaient imperceptiblement sous son coude, et parvenaient quelquefois, à leur grande joie, à toucher le petit sans qu'elle s'en aperçût, surtout quand elle était occupée à faire la conversation. Mais bientôt une nouvelle correction venait leur apprendre qu'ils étaient découverts, et ils retiraient lestement la main. La papione avait probablement l'usage du monde singe, et savait parfaitement partager son attention entre ce qu'elle devait de politesse à la société et de soins à sa famille. Jamais sa tendresse ne se montrait mieux pour son enfant que lorsque celui-ci, devenu un peu fort, s'exerçait à grimper contre le treillage de fer de sa loge. Elle le suivait des yeux avec anxiété, se plaçait dessous en tendant les mains pour le recevoir en cas qu'il se laissât tomber, et cependant l'encourageait visiblement à faire l'essai de ses forces naissantes. Enfin elle n'a pas cessé de lui prodiguer les soins les plus affectueux tant qu'il n'a pas été assez grand pour se passer de sa mère.

Depuis que les singes de la ménagerie ont été transportés dans la vaste et belle rotonde qu'ils occupent aujourd'hui, les papions ont donné une marque d'intelligence et de supériorité remarquable. L'un d'eux, le plus grand et le plus vieux des mâles, s'arrogea aussitôt une autorité souveraine sur cette gent tracassière et turbulente, composée de plus d'une vingtaine d'espèces toutes plus malignes les unes que les autres, et toujours prêtes à en venir aux coups. Depuis il a su établir la paix, maintenir l'ordre parmi eux, et les forcer à vivre ensemble en bons camarades, ce qui n'est pas plus aisé chez le peuple singe que chez les hommes. Aussitôt qu'il entend une dispute, il sort de sa loge et regarde de quoi il s'agit : si ce n'est qu'une petite querelle, il se contente de donner un avertissement par un cri qui fait sur-le-champ rentrer les individus dans le devoir, et alors il retourne gravement dans sa demesure. Mais si l'on méprise ses ordres et que l'on en vienne à une bataille, c'est alors qu'il déploie le maximum de son autorité comme chef, comme juge et même comme exécuteur. Il s'élance vers le lieu de la rixe, commence par séparer les combattants, puis il les bat tous les deux pour être sûr de ne pas se tromper. Cependant sa justice distributive, quoique prompte, n'est pas rendue sans discernement, et voici les règles générales sur lesquelles il l'a fondée. Quand les deux antagonistes sont à peu près de même force, il les bat tous deux ; s'ils sont de grosseur inégale, il rosse le plus gros, pendant que le plus petit se sauve ; enfin si la dispute vient d'un gâteau ou d'un bonbon sur lequel les deux assaillants se disputent leur droit, il s'empare de l'objet en litige, se l'adjuge pour ses émoluments, le mange, et met ainsi les parties d'accord ; c'est presque comme chez nous.

Le CHOAK-KAMA (*Cynocephalus porcarius*, FR. CUV. — DESM. *Simia porcaria*, B. AND. *Simia ursina*, PENN. *Simia phryngioli*, HERM. Le *Chacma*, FR. CUV. Le *Singe noir*, VAILL. La *Guenon à face allongée*, BUFF. Le *Gorloka* des Hottentots, SPERM.).

Ce singe a beaucoup d'analogie avec les précédents, mais il est plus grand et d'une force terrible. Sur ses quatre pattes, il n'a pas moins de deux pieds de hauteur (0,630), c'est-à-dire qu'il at-

teint la taille des plus grands mâtins. Son pelage est d'un noir verdâtre ou jaunâtre, plus pâle le long du dos, sur les flancs et les épaules ; le cou du mâle seulement porte une longue crinière ; sa face est d'un noir violâtre, plus pâle autour des yeux ; ses paupières supérieures sont blanches ; sa queue, longue de dix-huit pouces (0,487), se termine par une forte mèche noire. Il habite l'Afrique méridionale.

Tous les cynocéphales sont brutaux et méchants, mais le choak-kama est d'une féroce dont rien n'approche, et d'une force contre laquelle aucun homme ne peut lutter. J'en citerai un exemple qui s'est passé presque sous mes yeux, à la ménagerie, il y a plusieurs années. Un certain Richard, homme robuste, de cinq pieds sept à huit pouces, était alors gardien des singes, et sa cuisine donnait en face de l'appartement où était la cage d'un choak-kama. Pendant l'absence du gardien, le singe parvint à ouvrir la porte de sa cage ; il entra dans la cuisine, sauta sur un rayon où l'on avait déposé une provision de carottes pour la nourriture des autres singes, et se mit à gaspiller à belles dents le dîner de ses compagnons d'esclavage. Richard arriva dans cet instant ; il voulut d'abord flatter l'animal pour l'engager à rentrer dans sa cage, mais le choak-kama se contenta de lui faire quelques grimaces ; il refusa d'obéir et continua tranquillement son gaspillage. Le gardien éleva la voix et en vint aux menaces sans obtenir autre chose que de nouvelles grimaces, accompagnées de grincements de dents. Richard eut alors la malheureuse idée de prendre un bâton, et ce geste devint le signal d'une lutte épouvantable. Le singe se précipita sur lui et lui lance ses deux poings dans la poitrine avec une telle force que cet homme robuste recula en chancelant. Le choak-kama furieux se jette sur lui, le frappe, le renverse après l'avoir désarmé, et avec ses fortes canines lui fait à la cuisse trois profondes blessures qui pénétrèrent jusqu'à l'os et donnèrent pendant quelque temps des craintes sérieuses pour la vie de ce malheureux.

On ne réussit à faire rentrer l'animal qu'en mettant en jeu sa brutale jalousie. Richard avait une fille qui donnait souvent à manger au singe, et qui, par là, se l'était attaché ; elle se plaça derrière la cage, c'est-à-dire du côté opposé à la porte par laquelle il devait entrer, et un garçon du jardin fit semblant de vouloir l'embrasser. A cette vue, le choak-kama poussa un cri furieux, et s'élança dans sa prison croyant pouvoir la traverser pour se jeter sur l'homme qui excitait sa rage ; aussitôt on ferma la porte, et il redevint prisonnier pour toujours.

Kolbe prétend que ce sont des animaux d'une lasciveté inexprimable, et, en effet, il n'est pas possible d'afficher plus d'impudicité et d'effronterie que le font ceux que l'on tient en captivité. Le même voyageur raconte ainsi les mœurs de cet animal à l'état sauvage : « Les choak-kamas aiment passionnément les raisins et les fruits en général qui croissent dans les jardins. Leurs dents et leurs griffes les rendent redoutables aux chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raisins ne les ait rendus roides et engourdis. Voici la manière dont ils pillent un verger, un jardin ou une vigne.

« Ils font ordinairement ces expéditions en troupe ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur la clôture en sentinelle pour avertir de l'approche de quelque danger. Le reste de la troupe est placé au dehors du jardin, à une distance médiocre les uns des autres, et forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous. Tout étant ainsi disposé, les choak-kamas commencent le pillage, et jettent à ceux qui sont sur la clôture les melons, les courges, les pommes, les poires, etc., à mesure qu'ils les cueillent ; ceux-ci les jettent à ceux qui sont au bas, et ainsi de suite, tout le long de la ligne, qui, pour l'ordinaire, finit sur quelque montagne. Ils sont si adroits et ils ont la vue si prompte et si juste, que rarement ils laissent tomber ces fruits à terre en se les jetant les uns aux autres, et tout cela se fait dans un profond silence et avec

beaucoup de promptitude. Lorsque les sentinelles aperçoivent quelqu'un, elles poussent un cri, et à ce signal toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante. »

Choak-kama et Toque.

Les choak-kamas sont sociables et vivent en troupe, mais lorsqu'ils se sont fixés dans une montagne rocheuse qui leur convient, ils ne tolèrent pas l'établissement d'une autre troupe dans les environs. Ils défendent même leur territoire contre les autres mammifères, et particulièrement contre les hommes. S'ils aperçoivent un de ces derniers, aussitôt l'alarme sonne; par de grands cris ils appellent leurs camarades, se réunissent, s'encouragent mutuellement, et commencent l'attaque. Ils jettent d'abord à l'ennemi des branches d'arbre, des pierres, et tout ce qui leur tombe sous la main; puis ils s'approchent, cherchant à le cerner de toutes parts et à lui couper la retraite. Les armes à feu seules les effrayent, mais cependant leur courage intrépide les empêche de fuir jusqu'à ce qu'ils aient vu plusieurs des leurs étendus sur la place. Si leur malheureux antagoniste est sans fusil, ou s'il manque de poudre, il est perdu; les choak-kamas le pressent, l'entourent, l'attaquent corps à corps, le tiennent et le mettent en pièces. Un imprudent Anglais, entraîné à la poursuite de ces féroces animaux, sur la montagne de la Table, près du Cap, se vit bientôt cerné par eux et repoussé jusque sur la pointe d'un rocher dominant un précipice. Vainement il fit feu plusieurs fois sur ces animaux; ils se jetèrent en avant en poussant des cris affreux, et le malheureux chasseur aima mieux se précipiter dans l'abîme que d'être déchiré par eux; il se tua dans sa chute. Les choak-kamas emploient eux-mêmes ce terrible moyen pour se soustraire à la captivité. Je tiens de la bouche de M. Delalande, naturaliste voyageur que la mort a enlevé trop tôt à la science, un fait qui le prouve. Bien armé, et secondé par des chasseurs hottentots attachés à son service, M. Delalande parvint un jour à bloquer une petite troupe de ces animaux sur des rampes de précipice d'où la retraite leur était impossible. Ils n'hésitèrent pas à se lancer à trois cents pieds de profondeur (97,462) au risque de se briser dans leur chute plutôt que de se laisser prendre.

Je regarde comme une simple variété de celui-ci le *Papio comatus* GEOFF., qui a le pelage brun, deux touffes de poils descendant de l'occiput, et les joues noires et striées.

Le TARTARIN (*Cynocephalus hamadryas*, DESM. — FR. CUV. *Simia hamadryas*, LIN. *Papion à face de chien*, PENN. *Papion à perruque* et *Tartarin*, BELON. *Singe de Moco*, BUFF. Le *Tartarin*, G. CUV.). Il a environ quinze pouces de longueur (0,406) de l'occiput à la partie postérieure des fesses. Il est d'un gris cendré ou verdâtre, plus pâle sur les parties postérieures du corps; les jambes de

devant sont presque noires; le ventre est blanchâtre, ainsi que les favoris. Sa face, ses oreilles et ses mains sont d'une couleur tannée; une épaisse crinière, longue de six pouces, couvre son cou et les parties antérieures de son corps. Cet animal habite l'Arabie et l'Abyssinie. Il paraît qu'il était autrefois commun dans les environs de Mococo, sur le golfe Persique, quoique, aujourd'hui, on l'y trouve très-rarement.

Il n'a jamais vécu à la ménagerie, au moins à ma connaissance, mais un marchand d'animaux l'a montré à Paris en 1808. Il avait le regard farouche et le naturel très-méchant, et ses gardiens étaient obligés de se défier beaucoup de sa perfidie; car la haine et la colère étaient les seuls sentiments qu'il parût être capable d'éprouver. Même lorsque la faim le pressait, si on lui jetait ses aliments, il s'en emparait brusquement, avec brutalité, en menaçant du regard, du geste et de la voix.

Le DRILL (*Cynocephalus leucophaeus*, FR. CUV. — DESM. *Simia sylvestris*, SCHREB. *Papion des bois*, PENN. Le *Papion à queue courte*, G. CUV.). Cette espèce a beaucoup d'analogie avec le mandrill. Son pelage est d'un gris jaunâtre clair ou d'un brun verdâtre, blanc en dessous; mais sa face est constamment d'un noir foncé dans les deux sexes et à tous les âges. Il est aussi un peu plus petit, sa longueur, du sommet de la tête aux callosités des fesses, ne dépassant pas vingt-six pouces (0,704); sa queue est très-courte et très-menue. On le croit d'Afrique, et ses mœurs sont inconnues.

Le BOGGO, BOGGO ou MANDRILL (*Cynocephalus mormon*, FR. CUV. — DESM. *Simia mormon* et *Simia maimon*, LINN. Le *Mandrill*, G. CUV. Le *Mandrill* et le *Choras*, BUFF.). Son pelage est d'un gris brun, olivâtre en dessus, blanchâtre en dessous; il a une petite barbe jaunâtre (dans la jeunesse) ou d'un jaune citron (dans l'âge adulte), qui lui pend au menton; les joues sont bleues et sillonnées; les mâles adultes prennent un nez rouge surtout au bout, où il devient écarlate; le tour de l'anus, à les mêmes couleurs, et les fesses ont une belle teinte violette. Il habite la Côte-d'Or et la Guinée.

Le boggo atteint presque la taille de l'homme, et l'on ne peut

se figurer un animal plus extraordinaire et plus hideux. Il a le caractère féroce et brutal des autres cynocéphales, et quoique assez doux et confiant dans sa jeunesse, il devient de la plus atroce méchanceté avec l'âge. « Les meilleurs traitements, dit F. Cuvier, ne peuvent l'adoneir, et les actions les plus insignifiantes, un geste, un regard, une parole, suffisent pour exciter sa fureur; mais aussi la circonstance la plus légère l'apaise, sans le rendre meilleur. Sa voix est sourde, semblable à un grognement, et formée des syllabes *aou*, *aou*. A l'état sauvage, toute sa force, toute sa puissance d'organisation ne sont mises en jeu que par les passions les plus grossières et les plus cruelles. Il déteste tous les êtres vivants et ne semble pas avoir de plus grand plaisir que celui de la destruction. Ce penchant à déchirer tout ce qu'il peut atteindre se montre jusque sur les végétaux dont il fait sa nourriture: il se complait à les déchiqueter, à les éparpiller brin à brin après les avoir brisés ou lacérés. Du reste, la conscience de sa force lui donne de l'audace et de l'intrépidité. Le bruit des armes à feu l'irrite sans l'effrayer, et la présence de l'homme ne l'intimide pas. Il défend avec courage l'entrée des forêts qu'il habite, et lorsqu'on l'y va attaquer, il s'efforce d'inspirer par ses cris une terreur à laquelle il est lui-même inaccessible. Il résiste, il dispute le terrain pied à pied, et sait, dit-on, s'armer de pierres et de bâtons pour repousser l'agression. Il a l'esprit de sociabilité assez développé, et il se réunit en troupe pour défendre la circonscription territoriale qu'il s'est adjugée, contre l'invasion de tout ennemi. Aussi les nègres de la Guinée le craignent beau-

coup, et c'est à peu près tout ce que l'on sait de certain sur son histoire; car elle a été tellement embrouillée par les voyageurs, et par Buffon lui-même, avec celle du kimpézèy, et, par suite, de l'orang-outang, qu'il est impossible d'en rien démêler de plus. »

Le CYNOCÉPHALE MALAIS (*Cynocephalus malayanus*, DESMOUL.) n'exède pas seize pouces (0,455) de longueur, non compris la queue; son pelage est grossier, entièrement noir, lui formant une aigrette élargie sur la tête; il a la face et les mains noires, la tête plus carrée que dans les autres espèces, le museau moins allongé, et la face beaucoup plus large. Ses joues ne se relèvent point en côtes le long de son nez. On le trouve à Solo, dans les îles Philippines.

Intérieur du palais des singes.

LES SAPAJOUS.

Les quadrumanes de cette famille appartiennent tous à l'Amérique. Ils ont quatre machelières de plus que les précédents, ce qui leur fait en tout trente six dents; ils ont les narines percées aux côtés, et non en dessous; ils manquent d'abajoues; leurs fesses sont velues, sans callosités, et tous ont une longue queue.

Les uns ont une queue prenante, ayant la faculté de saisir les corps environnants en s'entortillant autour. Ce sont les vrais sapajous; tels sont les genres atèle, lagotriche, alouate et sajou.

Les autres ont la queue non prenante et composent la section des sagouins, qui renferme les genres sagouin, nothore et saki.

16^e genre. Les ALOUATES (*Myctes*, LILLIG.). Leur angle facial n'est ouvert qu'à trente degrés; leur tête est pyramidale; la mâchoire supérieure descend beaucoup plus bas que le crâne, et l'inférieure a ses branches très-hautes pour loger un tambour osseux, qui communique avec le larynx et donne à leur voix un volume énorme et un son effroyable. Leurs mains antérieures sont pourvues de pouces; leur queue est très-longue, nue et calleuse en dessous dans sa partie prenante. Les voyageurs les ont souvent nommés singes hurleurs.

Le GOUARIBA (*Myctes fuscus*, DESM. *Simia beelzebub*, LIN. *Stentor fuscus*, GEOFF. L'Ouarine, G. CUV. — BUFF.) est un peu plus grand que le mono-colorado: sa tête est petite, sa face nue, d'un brun obscur ainsi que ses mains, ses pieds et sa queue; son pelage est d'un brun marron ou d'un brun foncé, les poils du vertex, de l'occiput et du dos sont terminés par une pointe dorée.

Le gouariba est triste, farouche, méchant, et se retire dans les forêts les plus sauvages du Brésil. « On ne peut ni l'apprivoiser ni même le dompter, dit Buffon; il mord cruellement, et quoi qu'il ne soit pas du nombre des animaux carnassiers et féroces, il ne laisse pas d'inspirer de la crainte, tant par sa voix effroyable que par son air d'impudence. Comme il ne vit que de fruits, de légumes, de graines et de quelques insectes, sa chair n'est pas mauvaise à manger. » Aussi les chasseurs du Brésil lui font une rude chasse. Rien ne surprend plus que l'instinct de ces gouaribas, qui savent distinguer, mieux que les autres animaux, les personnes qui leur font la guerre, et qui, lorsqu'ils sont attaqués, se défendent avec courage et se secourent mutuellement. Lorsqu'on les approche avec des intentions hostiles, ils se rassemblent, se réunissent en phalange, et cherchent d'abord à effrayer l'ennemi en poussant des cris horribles et faisant un tapage épouvantable. Ensuite ils jettent à la tête des chasseurs des branches sèches rompues, tout ce qui se trouve sous leurs mains, et jusqu'à leurs ordures. Ce n'est que lorsqu'ils voient l'impuissance de ces moyens qu'ils pensent à fuir; mais toujours dans le meilleur ordre et sans se disperser, afin de pouvoir se protéger les uns les autres. Dans cette circonstance, on les voit s'élever de branche en branche et d'arbre en arbre, avec une telle agilité, que la vue ne peut les suivre. Si, en se jetant à corps perdu d'une branche à une autre, ils viennent à manquer leur coup, ce qui est fort rare, ils ne tombent pas pour cela, et restent accrochés à quelque rameau par la queue ou par les pattes, avant de parvenir jusqu'à terre. Il en résulte que si on ne les tue pas roide d'un coup de fusil, ils restent suspendus à l'arbre, même après leur mort, jusqu'à ce que la décomposition les fasse tomber en morceaux. Aussi est-on fort heureux quand, sans être obligé de grimper sur les arbres pour les aller chercher, on peut en avoir trois ou quatre par quinze ou seize coups de fusil.

Lorsque l'un d'eux est blessé, tous s'assemblent autour de lui, sondent sa plaie avec les doigts, en retirent les grains de plomb, et s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres vont chercher quelques feuilles qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. OEX-

melin, Dampierre et d'autres voyageurs affirment ce fait comme témoins oculaires. « Je puis affirmer, dit OExmelin, avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admiration. »

La femelle n'a jamais qu'un petit, auquel elle est tendrement attachée, et qu'elle porte sur son dos de la même manière que les négresses portent leurs enfants. Il lui embrasse le cou avec ses deux pattes de devant, et des deux de derrière il la tient par le milieu du corps. Quand elle veut lui donner à têter, elle le prend dans ses bras, et lui présente la mamelle comme font les femmes. N'abandonnant jamais sa mère, si on veut le prendre il n'y a pas d'autre moyen que de tuer cette dernière; et encore est-ce à grand-peine qu'on parvient à l'arracher de dessus son corps, où il se cramponne de toute sa force.

Ces animaux paraissent s'aimer entre eux; car non-seulement ils se portent secours, comme nous l'avons dit, mais encore ils s'aident mutuellement en se tendant, non la main, mais la queue, pour se soutenir les uns les autres en traversant un ruisseau ou en passant d'un arbre à un autre.

Le MONO-COLORADO (*Myctes seniculus*, DESM. *Stentor seniculus*, GEOFF. *Simia seniculus*, G. CUV. Le Hurler rouge, BUFF. L'Alouate ordinaire, G. CUV.). Sa taille est celle d'un fort renard; son pelage est d'un roux marron clair, passant au marron foncé et au roux vif sur la tête, la barbe, les membres et la queue; sa face est noire, nue, et ses ongles sont en gouttière. Sa voix, selon le voyageur Ricord, ressemble à celle d'un cochon que l'on égorge.

Le mono-colorado vit en troupes nombreuses dans les forêts de la Guyane, à la Nouvelle-Espagne, et au Brésil, où il est plus rare. Il est d'un naturel farouche, que rien ne peut apprivoiser, et je ne pense pas qu'on en ait élevé en domesticité. Voici ce qu'en dit, dans son langage naïf, un ancien voyageur: « Il y a des guenons à Cayenne aussi grosses que des grands chiens, de couleur rouge de vache; on les appelle les hurleurs, parce qu'étant en troupe, ils hurlent d'une façon que d'abord on croit que c'est une troupe de pourceaux qui se battent. Ils sont affreux et ont une gueule fort large; je crois qu'ils sont furieux. Si les sauvages les fléchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leurs mains comme une personne. La chair de ces hurleurs est très-bonne à manger; elle ressemble à la chair du mouton; il y a à manger pour dix personnes. Ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable. » D'autres voyageurs comparent la voix de ces animaux au craquement d'une grande quantité de charrettes mal graissées, ou bien encore aux hurlements d'un troupeau de bêtes féroces. Ils la font entendre de temps à autre dans le courant de la journée, mais c'est surtout au lever et au coucher du soleil, ou à l'approche d'un orage, qu'ils poussent des cris si épouvantables, qu'on les entend d'une demi-lieue.

L'ALOUATE A QUEUE DORÉE. (*Myctes chrysurus*, — *Stentor chrysurus*, DESMOUL.) a de l'analogie avec le mono-colorado pour les couleurs, mais elles sont tout autrement disposées: dans le chrysurus la tête et les membres sont unicolores, et la queue ainsi que le dessus du corps sont de deux couleurs; tandis qu'au contraire dans le seniculus la tête et les membres sont bicolores, le dessus du corps et la queue unicolores. En outre, le mono-colorado est plus grand. Celui qui fait le sujet de cet article a la dernière moitié de la queue et le dessus du corps d'un fauve doré très-brillant, la base de la queue est d'un marron assez clair; le reste du corps, la tête tout entière et les membres sont d'un marron très-foncé, teinté de violacé sur les membres. Il habite la Colombie.

L'ARAGUATO OU ALOUATE OURSON (*Myctes ursinus*, DESM.) a quel-

que analogie de forme avec le mono-colorado, mais son pelage est d'un roux doré uniforme, et sa barbe est d'une teinte plus foncée : le tour de sa face est aussi d'un roux beaucoup plus pâle. Du reste, il habite les forêts du même pays.

C'est au Brésil, et particulièrement aux environs de Vénézuëla, dans la Nouvelle-Espagne, que l'on trouve le plus communément cette espèce. L'aragato n'habite guère que les montagnes et les lieux élevés; il recherche le bord des ruisseaux et des mares, et, là, assis en société sous l'ombrage du palmier moriche, il fait retentir les rochers, à plus d'un mille à la ronde, de sa voix effrayante. Comme les autres alouates il mange des fruits, mais il se nourrit principalement de feuilles.

L'ARABATA (*Myceles stramineus*, DESM.). Son pelage est d'un jaune de paille ainsi que la queue, qui est seulement d'une teinte plus foncée; sa face, presque entièrement couverte de poils, est couleur de chair. Il a une grande célébrité comme un excellent gibier.

Cette espèce, aussi farouche que tous les animaux de ce genre, habite le Para. Gumilla raconte que les sauvages achaguas, de l'Orénoque, sont très-friands de ces singes jaunes, et leur font journellement la chasse. Il ajoute que, soir et matin, ces animaux font un bruit insupportable, et si lugubre, qu'ils font horreur.

D'après le rapport de quelques voyageurs, il semblerait que la femelle de l'arabata, et de quelques autres espèces d'alouates, est moins attachée à son petit que celle des autres singes; et que pour le lui faire abandonner, il ne s'agirait que de l'effrayer en poussant de grands cris. Cependant Spix, dans son ouvrage sur les singes du Brésil, raconte, comme témoin oculaire, un fait qui dément positivement cette assertion. Ayant mortellement blessé une femelle d'un coup de fusil, elle continua de porter son petit sur son dos jusqu'à ce qu'elle fût épuisée par la perte de son sang. Lorsqu'elle se sentit près d'expirer, elle fit un dernier effort pour lancer son enfant sur les branches voisines et tomba morte.

Peut-être cette espèce n'est-elle que le jeune du caraya, et dans ce cas elle ferait double emploi.

Le CHORO (*Myceles flavicaudatus*, DESM. *Stentor flavicaudatus*, GEOFF.). Son pelage est d'un brun noirâtre, plus obscur sur le dos, très-fourré sur le ventre; sa face est courte, nue, ou munie de quelques poils rares; sa barbe est mêlée de brun et de jaunâtre; sa queue est d'un brun olivâtre, avec deux bandes longitudinales jaunes. Cette espèce se trouve dans la Nouvelle-Grenade, dans la province de Jaén, et, mais plus rarement, sur les bords de la rivière des Amazones. Peut-être ce sapajou n'est encore qu'une variété d'âge du caraya.

Comme les autres alouates, il vit en troupe et se retire dans les lieux les plus solitaires. On le chasse surtout pour avoir sa fourrure, que, dans le pays, on emploie à divers usages. Une particularité qu'offrent les alouates, est que, contre l'ordinaire des autres singes, qui tous fuient l'eau, ils se plaisent dans les forêts qui bordent les rives des grands fleuves et des marais; ceci est affirmé par tous les voyageurs. Il paraît même qu'ils se hasardent quelquefois à se mettre à l'eau et à traverser à gué quelques bras assez larges, car on en trouve sur les îlots des rivières et dans ceux des grandes savanes noyées, ce fait est très-remarquable dans l'ordre des quadrumanes.

Je ne sais si tous les singes ont pour les nappes d'eau la même frayeur que le mangabey que j'ai possédé, mais je le suppose; car cette crainte vient de ce que, bâtis à peu près comme l'homme, ainsi que lui ils ne savent pas nager naturellement. La première fois que j'ai traversé la Saône, en batelet, avec mon singe, je n'avais pas fait cette réflexion et je faillis le perdre. Malgré les témoignages énergiques de sa frayeur, je le jetai à l'eau, croyant qu'il allait nager et s'en retirer ainsi que font les chiens. Mais je fus extrêmement surpris de le voir se débattre dans le perfide

élément, de la même manière qu'un enfant qui se noie, et si je n'avais su nager moi-même, je perdais un animal fort aimable, et auquel je tenais beaucoup. Au moment où je le saisis il coulait à fond, et déjà il était pour ainsi dire sans connaissance. Cette petite scène me fit perdre ses bonnes grâces pendant plus de quinze jours, et ne contribua pas peu à lui donner une nouvelle horreur de l'eau.

Le CARAYA (*Myceles caraya*, DESM. *Stentor niger*, GEOFF.). Il a, selon d'Azara, le corps gros et ventru et les membres robustes. Sa face est nue, d'un brun rougeâtre : le mâle a le pelage d'un noir foncé, passant au roux obscur sur le ventre et la poitrine; la femelle a les poils plus fins, d'un bai obscur. On le trouve depuis le Brésil jusqu'au Paraguay.

L'ALOUATE AUX MAINS ROUSSES (*Myceles rufimanus*, KÜLL. *Stentor rufimanus*, GEOFF.). Il est entièrement noir, excepté les mains, qui sont rousses, ainsi que la dernière moitié de la queue. La face et le dessous du corps sont nus. Cette espèce habite principalement les terres de la baie de Campêche; mais on la trouve aussi dans d'autres parties de l'Amérique.

Selon Dampierre, ces animaux vivent en troupe de vingt à trente, rôdent sans cesse dans les bois, et s'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir dévorer. « Lorsque j'ai été seul, dit ce voyageur, je n'ai pas osé les tirer, surtout la première fois que je les vis. Il y en avait une grosse troupe qui se lançaient d'arbre en arbre par-dessus ma tête, craquetaient des dents et faisaient un bruit d'enragé; il y en avait même plusieurs qui faisaient des grimaces de la bouche et des yeux, et mille postures grotesques. Quelques-uns rompaient des branches sèches et me les jetaient; d'autres répandaient leur urine et leurs ordures sur moi. A la fin il y en eut un plus gros que les autres qui vint sur une petite branche au-dessus de ma tête et fit mine de sauter tout droit sur moi, ce qui me fit reculer en arrière; mais il avait eu la prudente précaution de se prendre à la branche avec le bout de sa queue, de sorte qu'il demeura là suspendu à se brandiller et à me faire la moue. Enfin je me retirai, et ils me suivirent jusqu'à nos huttes avec les mêmes postures menaçantes. »

17^e GENRE. Les COAITAS (*Ateles*, GEOFF.) ont l'angle facial ouvert à soixante degrés; leurs membres sont grêles, très-longs; leur tête ronde; leurs mains antérieures dépourvues de ponce. Leur queue est extrêmement longue, très-prenante, ayant une partie de son extrémité nue en dessous.

Le MIRIM ou KOUPO (*Ateles hypoxanthus*, KÜLL.). Son pelage est d'un gris jaunâtre; la région anale et l'origine de la queue sont, sur le plus grand nombre d'individus, mais non sur tous, d'un rouge ferrugineux; sa face est couleur de chair et monochromée de gris; il a un très-petit ponce onguiculé aux mains antérieures, ce qui le distingue de *Ateles arachnoïdes*. Il se trouve dans les forêts du Brésil, où ces animaux vivent en troupes plus ou moins nombreuses dans les forêts les plus sauvages.

Tous les atèles ayant à peu près les mêmes mœurs, nous généraliserons ici leur histoire. Nous ferons d'abord remarquer, comme chose fort singulière, que ces petits animaux ont avec l'homme quelques ressemblances assez remarquables dans les muscles, et qu'eux seuls, parmi les mammifères, ont le biceps de la enisse absolument fait comme le nôtre.

Les coaitas sont fort intelligents, doux, et s'attachent facilement aux personnes qui en prennent soin et les traitent avec douceur. Une fois liés par l'affection, ils ne cherchent plus à changer de situation ni à s'enfuir; aussi n'a-t-on pas besoin de les tenir constamment à la chaîne comme les singes. Cependant ils ne manquent pas de malice; et ils sont un peu voleurs, mais pour des friandises seulement.

Dans leurs forêts ils vivent en grandes troupes et se prêtent un

mutuel secours. Dans les pays où ils ne sont pas inquiétés par les hommes, s'ils en rencontrent un, ils sautent de branche en branche pour s'approcher de lui, le considèrent attentivement, et l'agacent en lui jetant de petites branches, et quelquefois leurs excréments, qui, du reste, sont sans odeur. Si l'un d'eux est blessé d'un coup de fusil, tous fuient au plus haut sommet des arbres, en poussant des cris lamentables. Le blessé porte ses doigts à sa plaie et regarde couler son sang, puis, quand il se sent près de sa fin, il entortille sa queue autour d'une branche, et reste suspendu à l'arbre après sa mort. Éminemment bien conformés pour vivre sur les arbres, les coaitas ne descendent jamais à terre, et s'ils s'y trouvent par accident, ils y marchent avec beaucoup de difficulté et de maladresse. Pour cela, ils posent leurs mains fermées sur le sol, puis ils tirent leur derrière

ment de pousse, comme toutes les espèces qui vont suivre; sa face est cuivrée. Il habite la Guyane et le Brésil. C'est un animal pleureur, excessivement lent, mais très-doux et très-intelligent. Il vit en grande troupe et aime à se balancer suspendu par la queue aux branches d'arbre. En esclavage il s'apprivoise très-facilement.

Les coaitas se nourrissent principalement de fruits, mais, en cas de famine, ils mangent aussi des racines, des insectes, des mollusques et des petits poissons. On dit même qu'ils vont pêcher des coquillages pendant la marée basse, et qu'ils savent fort bien en briser la coquille entre deux pierres. Dampierre et Dacosta racontent que, lorsque ces animaux veulent traverser une rivière, ou passer d'un arbre à l'autre sans descendre à terre, ils s'attachent les uns aux autres en se prenant tous la queue avec les

Le Gouariba.

après eux, tout d'une pièce, absolument comme font les culs-de-jatte. Leur voix consiste en un petit sifflement doux et flûté, qui rappelle le gazouillement des oiseaux.

Le *MOXO* (*Ateles hemidactylus*. — *Eriodes hemidactylus*, DESMOL.) a souvent été confondu avec le précédent. Sa longueur, non compris la queue, est de dix-huit pouces (0,487); son ponce ne consiste pas en un simple tubercule, mais bien en un petit doigt très-court et très-grêle, muni d'un ongle, atteignant à peine l'origine du second doigt, et tout à fait inutile à l'animal; son pelage est d'un fauve cendré, un peu noirâtre sur le dos; ses mains et sa queue sont d'un fauve plus vif, et les poils de la base de la queue sont d'un roux ferrugineux; sa face est couleur de chair tachée de gris. Il est du Brésil.

Le *CHAMECK* (*Ateles subpendactylus*, DESM. *Ateles pendactylus*, GEOFF.). Il est d'un noir très-foncé, à poils secs et grossiers. Il est un peu plus grand que l'*Ateles paniscus* et il s'en distingue parfaitement par un rudiment de pousse qu'il a aux mains supérieures. Il habite la Guyane, et, selon Buffon, le Pérou.

Le *COAITA* (*Ateles paniscus*, GEOFF. *Simia paniscus*, LIN.) est absolument noir comme le précédent, mais il manque entière-

ment de pousse, et forment ainsi une sorte de chaîne qui se balance dans les airs en augmentant peu à peu le mouvement d'oscillation, jusqu'à ce que le premier puisse atteindre et saisir avec les mains le but où ils tendent; alors il s'accroche et tire tous les autres après lui.

Le *CAYOU* (*Ateles ater*, FR. CUV.) ressemble beaucoup au précédent; comme lui il a le pelage entièrement noir, mais sa face est d'un noir mat, ridée, au lieu d'être cuivrée. Il est de Cayenne, et a les mêmes mœurs et la même douceur de caractère que le coaita.

Le cayou a toutes les habitudes du coaita, dont peut-être n'est-il qu'une simple variété, comme le pensait Geoffroy, qui le premier l'a fait connaître. Ainsi que chez tous les animaux de son genre, sa queue ne lui sert pas seulement à assurer sa translation en s'accrochant aux corps environnants et particulièrement aux branches d'arbres, mais c'est encore une véritable main, dont il se sert pour aller saisir hors de la portée de ses bras, et sans se déranger, les objets dont il veut s'emparer; c'est un organe de préhension dont le tact est si délicat, qu'en en touchant un corps quelconque, sans le regarder, sans détourner les yeux de dessus un autre objet, il en reconnaît parfaitement la nature. Sa queue

lui sert encore à se garantir du froid, auquel il est très-sensible, en l'enroulant autour de son corps comme nos dames font d'un boa. J'ai vu un mâle et une femelle de eayou, tous deux renfermés dans une cage, se garantir de la fraîcheur des nuits en se tenant dans les bras l'un de l'autre, et roulant autour de leurs deux corps leurs longues queues qui les masquaient en bonne partie.

La MARIMONDA (*Ateles belzebuth*, GEOFF. — FR. CUV. *Simia belzebut*, BRISS. *Coaita à ventre blanc*, G. CUV.). Elle est d'un noir brunâtre en dessus, blanche ou d'un blanc jaunâtre en dessous; elle a le tour des yeux couleur de chair. Elle vit en troupe sur les bords de l'Orénoque, où les Indiens la chassent pour la manger, et quelquefois pour l'apprivoiser et la vendre.

Le MACACO VERNELLO (*Ateles arachnoïdes*, GEOFF. Le *Coaita fauve*, G. CUV.) a le pelage fauve ou roux, court, lisse et moelleux, touffu à l'origine de la queue; sa face est nue, couleur de chair; son ventre est d'un blanc sale ou un peu jaunâtre. On le croit du Brésil.

Le MELANOCHIR (*Ateles melanochir*, DESM. — FR. CUV.) a le pelage gris, la face noire, les extrémités des membres d'un brun noirâtre, ainsi qu'une tache oblique, placée à la partie externe de chaque genou; le dessus de la tête plus foncé que le reste du corps. Il habite le Pérou.

Le MONO-ZAMBO (*Ateles hybridus*, DESMOUL.) a de longueur un pied dix pouces (0,596); le dessous de la tête, du corps, de la partie non calleuse de la queue, et de la partie interne des mem-

Singe échappé dans le jardin, derrière les anciennes Serres.

« La marimonda, dit Humboldt, est un animal lent dans ses mouvements, d'un caractère doux, mélancolique et craintif; c'est dans ses accès de peur qu'il mord même ceux qui le soignent: il annonce cette colère passagère en rapprochant la commissure des lèvres pour faire la moue, et en poussant un cri guttural ou-o... Lorsque les marimondas sont réunies en grand nombre, elles s'entrelacent deux à deux et forment les groupes les plus bizarres. Leurs attitudes annoncent une paresse extrême... Nous les avons vues souvent exposées à l'ardeur du soleil, jeter la tête en arrière, diriger les yeux vers le ciel, replier les deux bras sur le dos, et rester immobiles, dans cette position extraordinaire, pendant plusieurs heures. »

La CHUYA (*Ateles marginatus*, GEOFF. — FR. CUV. Le *Coaita à face bordée*, G. CUV.) est d'un noir uniforme et lustré excepté autour de la face, qui est bordée de poils blancs; la face est noire. Cette espèce est commune sur les rives du Santiago et de la rivière des Amazones. Selon Humboldt, elle est assez commune dans la province de Jaén de Bracamoros.

bres, est d'un blanc sale; le dessus est d'un brun cendré clair, qui, sur la tête, les membres antérieurs, les cuisses et le dessus de la queue, passe au brun pur, et qui, au contraire, prend une nuance jaune très-prononcée sur la croupe et les côtés de la queue; il a sur le front une tache blanche semi-lunaire, large d'un pouce (0,027) au milieu, et dont les pointes vont se terminer au-dessus de l'angle externe des yeux. Il habite la Colombie.

18^e GENRE. LES LAGOTRICHES (*Lagothrix*, GEOFF.) ont l'angle facial ouvert à cinquante degrés environ; leur tête est ronde, leur museau saillant, et leurs membres, dans de justes proportions, n'ont pas ce prolongement que nous avons vu dans le genre précédent. Leurs mains antérieures ont un pouce; leur queue, fortement prenante, est nue en dessous à l'extrémité. Enfin leur corps est couvert d'un poil moelleux et frisé.

Le CAPARRO (*Lagothrix Humboldtii*, GEOFF.) est d'un cendré noirâtre ou d'un gris uniforme; son pelage est plus obscur et plus touffu sur la poitrine que sur le dos; sa tête est grosse; sa

face noire, entourée de longs poils roides. Il se trouve sur les bords du Rio-Guaviare, et ses mœurs sont à peu près les mêmes que celles des coaitas; mais il est d'un caractère un peu plus farouche, il s'apprivoise moins facilement.

Cet animal, haut de deux pieds trois pouces (0,751), vit en troupes nombreuses et paraît d'un naturel assez doux. Humboldt, à qui l'on doit la découverte de ce genre, dit qu'il se tient le plus souvent sur ses deux pieds de derrière. Le son de sa voix ressemble à un *claquement*, selon Spix, et il ajoute que cet animal est extrêmement gourmand.

Le LAGOTRICHE GRISON (*Lagothrix canus*, GEOFF.), qui habite le Brésil, diffère du précédent par des poils plus courts, d'un gris olivâtre sur le corps, et d'un gris roux sur la tête, les mains et la queue. Peut-être faut-il ajouter à cette espèce :

Le LAGOTRICHE ENFUMÉ (*Lagothrix infumatus*. — *Gastrimargus infumatus*, SPIN) qui se trouve au Brésil, et qui ne diffère guère des précédents que par son pelage entièrement enfumé. Il habite les forêts les plus retirées, et vit, comme les précédents, de fruits et d'insectes.

Les lagotriches grison et enfumé sont beaucoup moins farouches que le précédent, et s'apprivoisent avec plus de facilité. Ils vivent également en bandes nombreuses, dans les forêts qui ombragent les bords des grandes rivières du Brésil. Ils sont d'un naturel doux et timide, s'habituent aisément à la servitude, mais s'attachent peu à leur maître et en changent avec la plus grande indifférence. Moins agiles, moins pétulants que les autres sajous, ils se montrent plus robustes, moins inquiets, moins remuants, et plaisent davantage par une expression de physionomie plus douce et plus aimable. Peu ériards, on ne les entend guère troubler le silence des forêts que lorsqu'un air lourd et chargé d'électricité annonce un prochain orage. Alors ils réunissent leur troupe éparpillée, s'appellent les uns les autres, et cherchent ensemble un abri contre la tempête. Ils se blottissent contre le tronc d'un arbre, à la bifurcation des branches basses les plus grosses, et là, dans la plus grande épouvante, serrés les uns contre les autres en petits groupes de trois ou quatre, ils attendent dans l'immobilité la plus complète que les éclairs aient cessé de sillonner les nues et le tonnerre de gronder. Le jaguar profite souvent de cette circonstance pour les poursuivre, les saisir et les dévorer; dans leur effroi ils pensent à peine à fuir, et il en fait aisément sa proie. Souvent aussi ils deviennent les victimes du cougar et d'autres grands chats sauvages.

19^e GENRE. LES SAJOURS (*Cebus*, EAZLEB.) ont l'angle facial ouvert à soixante degrés. Ils ont la tête ronde, le museau court, les oreilles arrondies, l'occiput saillant en arrière, les pouces distincts, opposables aux autres doigts, et la queue toute velue quoique prenante.

Le SAJOUASSOU (*Cebus apella*, DESM. *Simia apella*, LINN. Le *Sajou*, BUFF. — G. CUV.).

Son pelage est d'un brun plus ou moins foncé en dessus, plus pâle en dessous; les pieds, la queue, le sommet de la tête et la face sont bruns; cette dernière est entourée de poils d'un brun noirâtre: le dessous du cou et la partie externe des bras tirent sur le jaune.

Cette espèce ne se trouverait point au Brésil selon le prince Maximilien, et serait propre à la Guyane française. Comme tous les sajous ont absolument la même intelligence, les mêmes mœurs, et des habitudes semblables, il nous suffira de donner l'histoire de celui-ci pour faire connaître tous les autres.

Le sajouassou a toute l'intelligence des coaitas, mais avec moins de circonspection; parce que la vivacité de ses impressions et la promptitude de son imagination ne lui permettent ni prudence ni réserve. Tous les sajous sont d'un naturel très-doux, très-affectueux, et s'attachent vivement à leur maître, surtout quand ils sont traités avec douceur. Quoique vifs et turbulents, ils n'ont pas la pétulance capricieuse des singes; mais il est fâcheux qu'ils en aient la malpropreté et un peu l'impudicité, car sans cela ils seraient les animaux les plus aimables que l'on puisse soumettre à l'esclavage. En outre ils craignent beaucoup le froid, et, dans nos pays, ils sont sujets à des maladies de poitrine qui les enlèvent promptement. Cependant, en les tenant dans des appartements chauds, ils passent assez bien l'hiver et vivent plusieurs années. J'en ai vu beaucoup qui avaient l'étrange habitude de se manger la queue, malgré tout ce qu'on pouvait faire pour les en empêcher et malgré la douleur qu'ils en éprouvaient.

À l'état sauvage ils vivent dans les bois en grandes troupes. Ils se nourrissent principalement de fruits, mais ils mangent aussi des insectes, des œufs, et même des oiseaux quand ils peuvent les attraper. J'ai remarqué que, de même que les petits mammifères carnassiers, quand ils prennent un oiseau ils commencent toujours par lui briser le derrière du crâne et lui manger la cervelle.

Le sajouassou est fort doux, mais capricieux et fantasque. Il affectionne sans sujet de certaines personnes, et prend les autres en haine sans cause appréciable. Il aime les caresses et fait alors entendre une petite voix douce et flûtée. S'il est effrayé ou en colère, il fait des mouvements brusques d'assis et de levé, en prononçant d'une voix forte et gutturale : *heu, heu*. Ce petit animal se reproduit en captivité dans de certaines circonstances. Le père et la mère aiment beaucoup leur enfant, en prennent le plus grand soin, et le portent tour à tour dans leurs bras; ils s'empressent à lui apprendre à marcher, à grimper, à sauter; mais lorsqu'il a l'air de faire peu d'attention à leurs leçons; ils le corrigent et le mordent serré pour exciter son application.

Le SAJOU ROBUSTE (*Cebus robustus*, KUHL.) est brun; le sommet de sa tête est couvert de poils noirs qui s'avancent sur le front, et deux lignes de la même couleur lui entourent la face; les mains, les avant-bras, les jambes, les pieds et la queue sont d'un brun foncé; les épaules, le dessous du cou et la poitrine sont jaunâtres; le cou et le ventre sont d'un marron roux. Cette espèce a été découverte au Brésil par le prince Maximilien de Newwied. Si ce n'est pas la même que Fr. Cuvier a décrite sous le nom de *Sai femelle*, elle a du moins une très-grande analogie avec elle.

Le SAJOU GRIS (*Cebus griseus*, DESM. *Cebus barbatæ*, GEOFF. Le *Sapajou gris*, BUFF. *Cebus capucinus*, ERXL.; probablement une va-

riété de l'*apella*). On ne connaît pas la patrie de cet animal, mais on le suppose du Brésil ou de la Guyane. Le derrière de la tête, le cou, le dos, les flanes, les cuisses, la partie postérieure des jambes de derrière et le dessus de la queue sont d'un brun jaunâtre ou d'un brun fauve mêlé de grisâtre; le dessous est d'un fauve clair; une calotte noirâtre lui couvre le sommet de la tête; il n'a pas de barbe; sa face est entourée de poils d'un brun noir; quelquefois le cou, la poitrine et le haut des bras sont blancs.

Le SAJOU BARBU (*Cebus barbatus*, DESM. *Cebus albus*, GEOFF. Le *Saï varié*, AUDER.). Son pelage est gris, ou d'un gris roux, ou blanc, selon l'âge ou le sexe; le ventre est roux: sa barbe se prolonge sur ses joues. Ses poils sont longs et moelleux. Il habite la Guyane.

Le SAJOU COIFFÉ (*Cebus frontatus*, KUHL. *Cebus trepidus*, GEOFF. — ERAL. Le *Singe à queue touffue*, EDWA.). Son pelage est d'un noir presque uniforme, mais cependant les extrémités des membres sont plus foncées; il a sur les mains antérieures et autour de la bouche quelques poils blancs, ceux de son front sont relevés perpendiculairement et très-droits. On ne sait d'où il est.

Le SAJOU NÈGRE (*Cebus niger*, GEOFF. *Sapajou nègre*, BEFF.). Peut-être, comme le pense Humboldt, n'est-ce qu'une variété du sajou brun (*Cebus capucinus*), qui lui-même est une variété de l'*apella*. Son pelage est d'un brun foncé, son front et la partie postérieure des joues sont couverts de poils jaunâtres; sa face, ses mains et sa queue sont noires. Sa patrie est inconnue.

Le SAJOU VARIÉ (*Cebus variegatus*, GEOFF.). Sa tête est ronde, et son museau saillant; l'espace de la face compris entre les yeux est d'un brun noirâtre; son pelage est noirâtre, pointillé de jaune doré en dessus, roussâtre en dessous; les poils de son dos sont bruns à leur base, roux au milieu et noirs à la pointe. On ne connaît pas son pays.

Le SAJOU FAUVE (*Cebus fulvus*, DESM. *Cebus flavus*, GEOFF.). Tout son pelage est fauve; il est remarquable par ses poils soyeux, droits, non ondulés.

L'OUAVAPAVI (*Cebus albifrons*, GEOFF. — HUMBOLDT) habite autour des cascades de l'Orénoque, près des Maïpures et des Atures. Son pelage est gris, plus clair sur le ventre; le sommet de sa tête est noir; ses extrémités sont d'un brun jaunâtre; il a le front blanc ainsi que les orbites des yeux.

Le SAJOU LUNEIL (*Cebus lunatus*, KUHL. — FR. CUV.). Il est d'un brun de suie, presque noir sur la tête et les membres; il a sur chaque joue une tache blanche en croissant se portant depuis le sourcil jusqu'à la bouche; ses parties nues sont violâtres. Sa patrie n'est pas connue.

Le SAJOU CORNE (*Cebus fatuellus*, DESM. *Simia fatuellus*, LAX. *Cebus cristatus*, FR. CUV. Le *Sajou à aigrette*, du même. Le *Sajou cornu*, BEFF.). Son pelage est d'un brun marron sur le dos, plus clair sur les flanes, passant au roux vil sur le ventre; la queue et les extrémités sont d'un brun noir; deux forts pinceaux de poils blancs, séparés en forme de corne, s'élèvent de la racine de son front. Il habite la Guyane française.

SAJOU A TOUPET (*Cebus cirrifer*, GEOFF.). Il a la tête ronde; son pelage est d'un brun châtain; le vertex, les extrémités et la queue sont d'un marron tirant sur le noir; il a sur le front un toupet de poils noirâtres élevé en fer à cheval. On le croit du Brésil.

Le SAÏ (*Cebus capucinus*, DESM. *Simia capucina*, LIN. Le *Saï*, BEFF. Le *Sajou saï*, GEOFF.). Son pelage varie beaucoup et passe du gris brun au gris olivâtre; il a le vertex et les extrémités noirs; le front, les joues et les épaules d'un gris blanchâtre.

Le saï habite les bois de la Guyane, où il se nourrit de fruits, de graines, de sauterelles et autres insectes. Il est très-farouche, et si l'on parvient à le prendre vivant, ce qui est fort difficile, il se défend avec un courage bien au-dessus de sa taille et de sa force. Il mord si opiniâtrément, qu'il faut l'assommer pour lui faire lâcher prise. Les voyageurs ont quelquefois nommé ces

sajous singes pleureurs, parce qu'ils ont un cri plaintif et que, pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appelés singes musqués, parce qu'ils ont, comme le macaque, une odeur de muse (dit Buffon). En captivité, le saï est doux, craintif et assez docile. Son cri ordinaire ressemble à peu près à celui d'un rat, et il le fait volontiers entendre quand il désire quelque chose ou qu'on le caresse; dès qu'on le menace, ce cri devient une sorte de gémissement. En France, il mange des fruits; mais il préfère à toute autre chose les limaçons et les hannetons.

Le CARIBLANCO (*Cebus hypoleucus*, DESM. — FR. CUV. Le *Saï à gorge blanche*, BEFF.) a ordinairement les épaules, les bras, les côtés de la tête et la gorge d'un blanc très-pur; le reste du pelage est d'un noir très-foncé. Sa face et son front sont nus, et de couleur de chair ainsi que ses oreilles. Il vit à la Guyane et a les mêmes mœurs que le précédent.

Celui qui a vécu à la Ménagerie était d'une extrême douceur et avait assez d'intelligence. Son regard, qui était très-pénétrant, savait deviner dans vos yeux les sentiments que vous éprouviez pour lui, et au moindre geste il comprenait parfaitement vos intentions à son égard. Son cri, lorsqu'il désirait quelque chose, consistait en un petit sifflement très-doux, et surtout lorsqu'on le caressait; mais, quand il était colère ou effrayé, il se changeait en une sorte d'aboiement rude et saccadé.

Le SAJOU A POITRINE JAUNE (*Cebus xanthosternus*, KUHL. *Cebus macrocephalus*, FR. CUV.) a été découvert au Brésil, près du fleuve Belmonte, par le prince Maximilien de Neuwied. Il diffère de tous les autres sajous par la forme de sa tête. Son front large, arrondi, rejeté en arrière, est couvert de poils blancs et ras qui le font paraître chauve. Son museau est de couleur tannée; son pelage est châtain; il a le cou et la poitrine d'un jaune roussâtre très-clair; les mains d'un violâtre presque noir.

Le SAJOU A PIEDS DORÉS (*Cebus chrysopus*, FR. CUV.). Sa tête est grosse, arrondie, d'un brun grisâtre un peu foncé descendant sur la partie moyenne du dos, avec la face d'un couleur de chair un peu tannée, entourée d'un large cercle de poils blancs; le pelage est d'un gris jaunâtre, blanc jaunâtre en dessous; les quatre membres sont d'un beau fauve doré; les oreilles sont de la couleur de la face, et les mains blanchâtres. Il habite l'Amérique méridionale, mais on ne sait pas quelle partie.

Le SAJOU A TÊTE FAUVE (*Cebus xanthocephalus*, SPIN) a la région lombaire, la partie supérieure de la poitrine, le cou, la nuque et le dessus de la tête fauves; le milieu du corps, la croupe et les cuisses bruns. Il habite le Brésil.

Le SAJOU MAIGRE (*Cebus gracilis*, SPIN) est d'un brun fauve en dessus, blanchâtre en dessous; vertex et occiput bruns; corps très-grêle. Cette espèce, qui n'est pas suffisamment déterminée, se trouve dans les forêts voisines de la rivière des Amazones.

Le SAJOU A CAPUCHON (*Cebus cucullatus*, SPIN) a les poils de la partie antérieure de la tête dirigés en avant; le dos et la tête sont brunâtres; les bras, la gorge et la poitrine sont roussâtres; le ventre est d'un roux ferrugineux; les membres et la queue sont presque noirs. Il habite la Guyane et le Brésil.

Le SAJOU LASCIF (*Cebus libidinosus*, SPIN). Il a la calotte d'un noir brun; la barbe entourant en cercle toute la face; le dos, la gorge, la poitrine, les membres (excepté les cuisses et les bras), le dessous de la queue, d'un roux ferrugineux; le devant de la gorge d'un brun roux foncé; les joues, le menton et les doigts d'un roux plus clair; le corps d'un roux fauve, et la queue un peu plus courte que le corps. Il habite le Brésil.

20^e GENRE. LES SAGOÜINS (*Saguinus*, LAC. *Callithrix*, GEOFF. — FR. CUV.), ainsi que tous les genres qui vont suivre, n'ont pas la queue prenante; leur angle facial est ouvert à soixante degrés; leurs oreilles sont très-grandes, déformées; leur corps est grêle.

et leur queue est couverte de poils courts. Du reste ils ressemblent aux sajous.

Le SAÏMIRI (*Saguinus sciureus*, LESS. *Callithrix sciureus*, GEOFF. — FR. CUV. *Simia sciurea*, G. CUV. Le Sajou jaune, BRISS. Le Singe orange, PENN. Le Titi de l'Orénoque, HUMBOLDT. Le Saïmiri, BUFF.) Son pelage est d'un gris jaunâtre ou verdâtre, blanc en dessous; les avant-bras et les quatre mains sont d'un roux vif; le bout de son museau est noir.

Ce joli petit animal se trouve au Brésil et à Cayenne. Comme nos écureuils, dont il a la taille, l'œil éveillé et la vivacité, il habite constamment sur les arbres, et se nourrit de fruits, de graines et quelquefois d'insectes. « Par la gentillesse de ses mouvements, dit Buffon, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur et le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le saïmiri a toujours eu la préférence sur tous

quatre fois de suite. Du reste, ce charmant animal me paraît avoir plus de douceur que d'affection pour ses maîtres.

Le SAROUASSU ou SAGOIN A MASQUE (*Saguinus personatus*, LESS. *Callithrix personatus*, GEOFF. — DESM.). Cet animal a le pelage d'un gris fauve, la queue rousse, la tête et les quatre mains noirâtres. Il se plaît dans les bois qui bordent les rivières au Brésil.

Ses mœurs, ainsi que celles des espèces qui vont suivre, ne diffèrent que peu de celles du saïmiri. Cependant ces animaux habitent moins les arbres et se plaisent beaucoup plus dans les broussailles que dans les forêts; ils nichent aussi plus volontiers dans les trous des rochers. Leurs yeux, fort bien disposés pour voir la nuit, ont de la peine à soutenir la vive lumière du jour. Il en résulte que les sagoins en général passent la journée à dormir dans leur retraite, qu'ils n'en sortent qu'au crépuscule, et que

Le Sajooussou.

les autres sapajous, et c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous; mais il est aussi le plus délicat, le plus difficile à transporter. Sa queue, sans être absolument inutile et lâche, comme celle des autres sagoins, n'est pas aussi muselée que celle des sajous; elle n'est pour ainsi dire qu'à demi prenante, et quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter et à descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il désire, et l'on ne peut plus comparer cette queue à une main, comme nous l'avons fait pour les autres sapajous. »

Le saïmiri est un animal très-gai et fort doux; sa physionomie ressemble à celle d'un enfant; c'est la même expression d'innocence, de plaisir, de joie et de tristesse; il éprouve vivement les impressions de chacun, verse des larmes quand il est contrarié ou effrayé, et toute sa personne respire une grâce enfantine. Dans sa jeunesse, il est extrêmement attaché à sa mère, et ne l'abandonne pas même après sa mort. Lorsqu'il saisit quelque chose avec ses mains antérieures, son pouce est placé à côté des autres doigts, parallèlement avec eux; mais il est opposable aux autres doigts dans les mains de derrière. Quand il dort, son attitude est fort singulière: il est assis, ses pieds de derrière étendus en avant, ses mains appuyées sur eux, le dos courbé en demi-cercle, sa tête placée entre ses jambes et touchant à terre. Soit qu'il veuille témoigner sa colère ou ses désirs, son cri consiste en un petit sifflement plus ou moins doux ou aigu, qu'il répète trois ou

ce n'est qu'alors qu'ils jouissent de toute leur gaieté. Ce sont de petits animaux fort intelligents.

La VEUVE (*Saguinus lugens*, LESS. *Callithrix lugens*, GEOFF.) se trouve dans les bois qui ombragent le bord des rivières à San-Fernando de Atapabo. Son pelage est noirâtre, sa gorge et ses mains antérieures sont blanches, et sa queue est à peine plus grande que son corps. Ses habitudes sont tristes et son caractère mélancolique. Il vit isolé et ne se réunit jamais en troupe comme les autres, que l'on rencontre rarement moins de dix à douze ensemble.

À la suite de ces trois espèces, qui appartiennent au genre *callithrix* de Desmarest, Geoffroy et F. Cuvier, genre fondé sur ce que la queue est encore un peu prenante et sur d'autres légères considérations, viennent les véritables sagoins à queue tout à fait lâche.

Le SAGOIN A COLLIER (*Saguinus torquatus*, DESM. *Callithrix torquata*, HOFFM. — GEOFF.). On le trouve au Brésil. Son pelage est d'un brun châtain, jaune en dessous, avec un demi-collier blanc. Sa queue est un peu plus longue que son corps.

Le SAGOIN A FRAISE (*Saguinus amictus*, DESM. *Simia amicta*, HUMB.) habite, dit-on, le Brésil, mais sa patrie n'est pas bien connue. Son pelage est d'un brun noirâtre; il a un demi-collier blanc; ses mains antérieures sont d'un jaune terne et pâle, et sa queue est d'un quart plus longue que son corps.

Le **MOLOCH** (*Saguinus moloch*, DESM. *Callithrix moloch*, GEOFF. *Cebus moloch*, HOFFM.) se trouve à Para. Il est couvert de poils cendrés, annelés en dessus, d'un roux vif en dessous, ainsi que sur les tempes et les joues; ses mains sont d'un gris blanchâtre, ainsi que l'extrémité de sa queue. Cette espèce est rare.

Le **SAGOIN MITRÉ** (*Saguinus infulatus*, DESM. *Callithrix infulatus*, KUHL.) habite le Brésil. Il est gris en dessous, avec la queue d'un jaune roussâtre à son origine, et noire à son extrémité; il a au-dessus des yeux une grande tache blanche, entourée de noir. Il n'est certainement qu'une variété du suivant.

est très-séparé et très-peu distinct des autres doigts, et tous leurs ongles sont plats; leur queue est longue, recouverte de poils courts.

Le **DOUROUCOULI** ou **CARA-RAYADA** (*Nocthora trivirgata*, FR. CUV. *Aotus trivirgatus*, HUMB. *Nyctipithecus felinus*, SPIX. Le *Titi-tigre* des voyageurs).

Cet animal a dix pouces (0,271) de longueur du sommet de la tête à l'origine de la queue. Son pelage est d'un gris cendré en dessus, d'un jaune roux ou orangé en dessous; les mains, les

Le Douroucouli, ou Gara-Rayada.

Le **GIGO** ou **SAGOIN A MAINS NOIRES** (*Saguinus melanochir*, DESM. *Callithrix incanescens*, LICHST. *Callithrix melanochir*, KUHL.) Il habite le Brésil, où il a été découvert par le prince Maximilien de Newied. Son pelage est d'un gris cendré, excepté au bas du dos, aux lombes et à l'extrémité de la queue, où il est d'un brun roussâtre. Ses mains antérieures sont fuligineuses. Il est très-commun dans les forêts, et, au lever du soleil, il pousse des cris rauques, désagréables, qui retentissent au loin. On ne connaît rien de plus de son histoire.

21^e GENRE. Les **NOCTHORES** (*Nocthora*, FR. CUV.). Leurs dents sont semblables à celles des sajous; leur tête est arrondie et fort large; leur museau court; leurs yeux sont très-grands et à pupille ronde; leur nez est saillant et leurs narines sont ouvertes en dessous autant que sur les côtés; la bouche est fort grande, ainsi que les oreilles, qui sont arrondies; leur pouce antérieur

oreilles, le nez sont couleur de chair; le dessus des yeux est blanc, et trois lignes noires s'élèvent sur son front, l'une à partir du nez, les deux autres à partir de l'angle externe des yeux; ces derniers sont très-grands, ronds et fauves.

Sur les bords de l'Orénoque, dans les forêts de Maypures et de l'Émeraude, on entend quelquefois, pendant l'obscurité des nuits, un cri terrible que l'on prend pour celui du jaguar, et qui effraye le voyageur. Ce cri retentissant se rapproche et semble articuler les syllabes *muh-muh*; tout à coup il lui succède une sorte de

miaulement, *é-i-aou*, tout aussi sinistre. Déjà l'Européen épouvanté porte la main à ses armes, lorsque l'animal féroce se laisse apercevoir aux rayons brillants de la lune... C'est un titi-tigre, un douroucouli nocturne, à peine de la grandeur d'un petit lapin, moins dangereux qu'un écureuil, et qui n'a aucune résistance à opposer à l'épagneul qui l'attaque, car sa lenteur et sa mal-

adresse ne lui permettent de se servir ni de ses dents ni de ses ongles pointus. Cependant il ne se rend pas sans avoir au moins essayé de faire peur à son ennemi; pour cela, il se hérisse, élève son dos recourbé en arc comme fait un chat, il enfle sa gorge, et pousse un cri beaucoup moins terrible, mais tout aussi désagréable que le premier, *quer-quer*.

Cet animal, triste et solitaire, vit avec sa femelle dans le fond des forêts les plus désertes, et rarement on en trouve plus d'un couple dans la même partie d'un grand bois. Il ne descend à terre que dans des circonstances rares, et par accident, et passe tout le jour à dormir sur un arbre, auprès de sa femelle, qu'il ne quitte jamais que lorsque la mort vient les séparer. Il l'aime avec tendresse, l'aide, la protège, et la défend avec courage au besoin. Il partage avec elle les petits soins de famille et contribue beaucoup à l'éducation de ses enfants.

Pendant la nuit, le douroucouli se réveille et se met en chasse. Il va furetant d'arbre en arbre, de branche en branche, pour saisir les petits oiseaux qui dorment sous le feuillage, ou prendre les mères couveuses sur leur nid. Ceci ne l'empêche pas de saisir et de manger en passant des sauterelles, des fulgures, des coléoptères et autres gros insectes. Si aucune de ces chasses ne lui réussit, il se rabat sur les fruits sauvages, et même sur des graines de mimosa et de bertholletia. Si, par bonne fortune, il rencontre dans ses petites excursions des champs de bananiers, de cannes à sucre ou des palmiers, il ne manque jamais de les piller; mais le tort qu'il y fait n'est pas grand, car une ou deux bananes peuvent fournir aux repas de lui et de sa famille pour toute une journée.

Le douroucouli qui a vécu à la ménagerie se nourrissait de lait, de biscuits et de fruits; il était fort doux, mais c'était une jeune femelle, et il paraît que le mâle, surtout à l'état adulte, reste farouche et ne peut pas s'apprivoiser. Du moins M. Humboldt en a eu un qui, malgré tous les bons traitements, est constamment resté sauvage.

Le NOCTHORE BRILLANT (*Nocthora vociferans*. — *Nyctipithecus vociferans*, SPIN.) a le pelage d'un gris roux partout, même sur la tête; il a le tiers seulement de la queue noirâtre. Il habite le Brésil, et, comme le précédent, fait retentir les forêts de sa voix effrayante.

Les nocthores sont de véritables animaux de nuit. La sensibilité de leurs yeux est extrême et les empêche de supporter la lumière; si on les y expose pendant le jour, leur iris se ferme complètement; au commencement de la nuit, au contraire, il s'ouvre à un tel point que la pupille a presque la grandeur de l'œil. Il résulte de cette organisation qu'ils dorment toute la journée repliés sur eux-mêmes, et la tête cachée entre les jambes de devant; mais dès que le crépuscule commence à paraître, ils s'éveillent et agissent,

22^e GENRE. LES SAKIS (*Pithecia*, GEOFF.). Ils ont l'angle facial ouvert à soixante degrés; leur tête est ronde, à museau court; leurs oreilles sont arrondies, médiocres; ils ont cinq doigts aux mains; leur queue, non prenante, est généralement touffue, ce qui leur a valu le nom de singe à queue de renard.

Le YARKÉ (*Pithecia leucocephala*, GEOFF. *Simia pithecia*, LIN. Le *Saki* et le *Yarké*, G. CUV. — BUFF.). Il est noirâtre ou noir, avec le tour du visage d'un blanc sale; il manque de barbe; chaque poil est d'une couleur uniforme; sa queue est à peu près de la longueur de son corps.

Le yarké est un animal de la Guyane, où néanmoins il est assez rare. Moins grimpeur que les animaux des genres précédents, il s'enfonce moins aussi dans la profondeur des forêts, et habite plus volontiers, en petites troupes de dix ou douze, les bois et les broussailles. Il se nourrit de baies et de fruits sucrés, et quelquefois d'insectes. La femelle ne fait qu'un seul petit, qu'elle aime beau-

coup et qu'elle soigne avec la plus grande tendresse. Il est d'un caractère tranquille et doux, et cependant il s'apprivoise difficilement. Sa taille est assez grande, et atteint dix-sept à dix-huit pouces, non compris la queue. Du reste, toutes les espèces ont à peu près les mêmes mœurs; ce sont des animaux nocturnes, qui ne sortent de leur trou que le soir et le matin, pour aller à la recherche de leur nourriture, et principalement des ruches d'abeilles sauvages. Les habitants du pays prétendent que les sajous suivent les yarkés pour s'emparer du miel qu'ils ont déconvert, et qu'ils les battent à outrance pour les faire dévaler s'ils font mine de s'opposer à ce brigandage.

Le CACAJO ou CARIBU ou SHUCZO (*Pithecia melanocephala*, GEOFF. Le *Mono-rabon* de quelques provinces de l'Amérique) se trouve particulièrement dans les forêts qui bordent les rives du Cassiquiare et du Rio-Negro. Il est d'un brun jaunâtre, avec la tête noire, sans barbe; sa queue est d'un sixième plus courte que son corps. Il a à peu près les mêmes habitudes que le précédent, mais il est moins lent, moins paresseux, et ne vit que de fruits sucrés, tels que goyaves, bananes, etc.; du reste, son caractère est doux et paisible.

Le MOINE (*Pithecia monachus*, GEOFF.) habite le Brésil. Il est varié de brun et de blanc sale jaunâtre, ses poils sont bruns dans la plus grande partie de leur longueur, et d'un roux doré vers leur extrémité; de l'occiput au vertex, sa tête est parée d'une sorte de chevelure rayonnante. Il n'a point de barbe, et sa queue est à peu près de la longueur de son corps. Ce sajon et les deux suivants sont des variétés du *rufiventris*.

Le SAKI A MOUSTACHES ROUSSES (*Pithecia rufibarba*, KÜHL.) est d'un brun noirâtre en dessus, d'un roux pâle en dessous; le dessus des yeux est de la même couleur, et sa queue se termine en pointe. On le trouve à Surinam.

Le SAKI A TÊTE JAUNE (*Pithecia ochrocephala*, KÜHL.) est d'un marron clair en dessus, d'un roux cendré jaunâtre en dessous; les poils du tour de la face et du front sont d'un jaune d'ocre, ses mains et ses pieds d'un brun noir. On le trouve à Cayenne.

Le SAKI A VENTRE ROUX (*Pithecia rufiventris*, GEOFF. Le *Singe de nuit*, BUFF. — G. CUV.), de la Guyane française, est d'un brun teinté de roussâtre; les poils sont annelés de brun et de roux, entièrement roux sur le ventre; il n'a point de barbe; sa chevelure rayonne sur le vertex et aboutit au front; sa queue est à peu près de la longueur de son corps.

Le MIRIQUOINA (*Pithecia miriquouina*, GEOFF.) habite les bois de la province de Chaco et les bords de la rivière du Paraguay. Il est gris brun en dessus, annelé en dessous; les poils du dos sont blancs à la base et à l'extrémité, noirs au milieu; il a deux taches blanches au-dessus des yeux; il manque de barbe, et sa queue est un peu plus longue que son corps. Dans la captivité, il est doux, paisible, et il a même de la docilité jusqu'à un certain point.

Le COUPIO (*Pithecia satanas*, GEOFF. *Simia satanas*, HOETMANS. *Brachyurus israelita*, SPIN. Le *Courio*, HUMB. Le *Saki noir*, G. CUV.) se trouve sur les bords de l'Orénoque, dans le Para. Le mâle est d'un brun noir, la femelle d'un brun roux; sa tête est entièrement couverte d'une épaisse chevelure qui lui tombe sur le front; il a une barbe très-fournie, et sa queue est à peu près de la longueur de son corps. Lorsque cet animal est irrité, il se dresse sur ses pattes de derrière, grince des dents, se frotte la barbe et se lance sur son ennemi.

Le CAPECIN DE L'ORÉNOQUE (*Pithecia chiropotes*, GEOFF.) est d'un roux marron; il a une barbe longue et touffue; sa chevelure épaisse est séparée au milieu et se relève en deux touffes de chaque côté de la tête. Variété du précédent.

Ce saki est un animal triste, d'un naturel paisible et timide, fuyant la société de ses semblables et surtout celle de l'homme, se retirant dans la profondeur des forêts, où il vit solitaire avec sa femelle. Aussi, depuis que la population de la Guyane s'est

augmentée, il est devenu fort rare, et on ne le trouve plus guère que dans l'Alto-Orenoco, au sud et à l'est de l'Orénoque. Comme les autres espèces de son genre, il vit de fruits et d'insectes. Le cynique Diogène eût jeté plus tôt son écuelle de bois s'il eût connu cet animal, car, ainsi que l'orgueilleux philosophe d'Athènes, il puise l'eau des ruisseaux et la boit dans sa main avec beaucoup de précaution pour ne pas mouiller sa barbe. C'est ce qui lui a valu son nom scientifique de *chiropotes* que lui ont donné les savants.

Je ne sais si l'on ne doit pas regarder comme une simple variété du *conio* ou du *capucin*

Le SAKI GILET (*Pithecia sagulata*, LESS. *Simia sagulata*, STEW.), remarquable par sa longue queue noire, très-touffue, affectant la forme d'une massue. Son corps est noir en dessus, avec les poils du dos d'une couleur ocracée; sa barbe est noire. Il est assez commun aux environs de Demerary, dans la Guyane hollandaise.

Les sakis vivent généralement en troupe de sept ou huit ensemble; et si le capucin de l'Orénoque fait une exception à la règle générale, ce n'est probablement que depuis que l'homme, en troublant la solitude de ses forêts, l'a forcé de s'éparpiller. Du reste, le nom de *chiropotes* (qui boit avec ses mains), donné au capucin, ne peut nullement servir à caractériser son espèce; car, ainsi que M. Ricord m'a dit l'avoir observé, plusieurs autres singes, même de genres différents, ont la même habitude. Or j'ai la plus parfaite confiance dans les observations de ce naturaliste, qui, dans ses voyages transatlantiques, a enrichi les sciences naturelles d'un grand nombre d'objets nouveaux, et dont les recherches en ichthyologie ont été si utiles aux derniers travaux de notre immortel G. Cuvier. Moi-même j'ai eu l'occasion d'observer une guenon qui ne buvait pas autrement que le saki *chiropote*, et cela sans qu'elle y eût été incitée ni par l'exemple ni par l'éducation.

LES OUISTITIS.

Ce sont de jolis animaux, qui s'approprient aisément. Ils ont la tête ronde, le visage plat, les narines latérales, les fesses velues, point d'abajoues, et la queue non prenante, caractères qui les rapprocheraient des genres précédents; mais, quoiqu'ils soient de l'Amérique, ils n'ont que vingt machelières, c'est-à-dire trente-deux dents, ainsi que les singes de l'ancien continent. Tous leurs ongles sont comprimés et pointus, excepté ceux des pouces de derrière, et leur ponce de devant s'écarte fort peu des autres doigts.

25^e GENRE. LES OUISTITIS proprement dits (*Jacchus*, GEOFF.) ont les incisives supérieures intermédiaires plus larges que les latérales : celles-ci isolées de chaque côté; les incisives inférieures sont allongées, étroites, verticales : les latérales plus longues; les canines moyennes et coniques : les inférieures très-petites : en tout trente-deux dents : selon G. Cuvier.

Le TITI ou le SAGOU (*Jacchus vulgaris*, GEOFF. *Simia jacchus*, LINN. *Cagui minor*, MARC. L'Ouistiti ordinaire, G. CUV. — BUFF. Le *Singe à queue annelée*, PENN.).

Ce charmant petit animal n'atteint pas la taille d'un écureuil, car il a tout au plus six pouces de longueur (0,162), non compris la queue, qui est annelée de noir et de gris clair; son pelage est d'un gris foncé jaunâtre, ondé; la tête, les côtés et le dessous du cou sont noirs ou d'un brun roux; la face, la plante des pieds et la paume des mains sont couleur de chair; il a un tubercule saillant entre les yeux et une tache blanche au front; l'oreille est entourée d'une touffe de poils blancs ou cendrés ou noirs, roides et longs.

Le titi habite la Guyane et le Brésil; partout il est recherché, non à cause de sa gentillesse, mais parce qu'il est joli et peu embarrassant. Son caractère est loin de répondre à l'amitié qu'on lui porte; il paraît bon parce qu'il est faible, intelligent parce qu'il est défiant, doux parce qu'il est peureux. Dans les bois de l'Amérique il a une certaine vivacité, qu'il perd dans l'esclavage, surtout dans nos climats, où je n'en ai jamais vu vivre plus de deux ans. Il aime à poursuivre de branche en branche, en s'élançant de l'une à l'autre, les gros insectes et même les petits oiseaux, dont il fait sa proie. Il adjoint à cette nourriture des fruits et des graines, mais seulement quand sa chasse ne réussit pas, car il a des habitudes carnassières. Il lui arrive souvent de descendre des arbres et de chasser aux limaçons et aux petits lézards. Il paraît même qu'il se hasarde au bord des eaux pour saisir à l'improviste quelques petits poissons. Edwards, cité par Buffon, raconte que l'un de ceux qu'il a vus, étant un jour déchainé, se jeta sur un petit poisson doré de la Chine qui était dans un bassin, qu'il le

luta et le dévora avidement; qu'ensuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord en s'entortillant autour de son cou, mais que bientôt il s'en rendit maître et les mangea.

Lorsque, entraîné par l'ardeur de la chasse, le mâle s'est un peu éloigné de sa femelle, il pousse un sifflement aigu longtemps prolongé sur le même ton, pour l'appeler auprès de lui. Ce cri le trahit et le fait découvrir par le chasseur, qui sans cela aurait beaucoup de peine à l'apercevoir dans le feuillage. Mais, quand on veut le tirer, il faut s'en approcher bien doucement et sans bruit, car, s'il aperçoit quelqu'un, il se blottit à l'enfourchure de deux grosses branches, s'y cache et ne fait plus aucun mouvement, de manière qu'il est presque impossible de l'y voir.

Le mâle et la femelle ne se quittent jamais, et cependant ils paraissent avoir assez peu d'affection l'un pour l'autre. La femelle surtout montre une sorte de férocité dans des circonstances où presque tous les animaux développent des sentiments de tendresse que leur a dévolus la nature; ainsi elle met bas trois ou quatre petits, et assez ordinairement elle débute dans les soins maternels par manger la tête d'un ou deux. Ce n'est que lorsqu'ils sont parvenus à saisir la mamelle, chose qu'ils cherchent à faire aussitôt qu'ils sont nés, qu'ils sont à peu près sûrs de n'être pas dévorés. Dans la suite de leur éducation elle ne montre guère plus de tendresse. Les petits se cramponnent sur son dos, et quand elle consent à les porter ce n'est pas pour longtemps; au moindre embarras qu'ils lui causent, à la plus petite fatigue, elle se frotte le dos contre une branche ou un tronc d'arbre au risque de les écraser, les force ainsi à la lâcher, s'en débarrasse, et s'en va sans s'inquiéter davantage de ce qu'ils deviendront.

Heureusement pour eux que, s'ils ont une mauvaise mère, leur père se montre beaucoup plus affectueux. En entendant leurs cris de détresse, il vient à leur secours, les place sur son dos et les porte. De temps à autre il rejoint la femelle et les lui présente pour qu'elle leur donne à teter, ce qu'elle fait presque toujours en rechignant.

Dans la captivité, le titi, tout chéri qu'il est par nos dames, n'est guère plus aimable. Si on en jugeait par ses grands yeux toujours en mouvement et par la vivacité de ses regards, on croirait à sa pénétration, et l'on se tromperait, car ce n'est que la défiance de la peur. Les titis ne caressent jamais, et souvent même ne se laissent pas caresser. Ils se défient de tout le monde, de la main qui les nourrit comme des autres, et les mordent indifféremment. S'ils sont peu susceptibles d'affection, ils le sont beaucoup de colère; la moindre contrariété les irrite, et lorsqu'ils sont effrayés ils courent se cacher en poussant un petit cri court et pénétrant.

Plusieurs fois ces petits quadrumanes ont produit à la ménagerie, mais jamais on n'a pu les déterminer à élever leurs enfants plus de quinze à vingt jours. Passé ce terme, ils les laissent mourir faute de soins et de nourriture. « Vers les derniers temps de la vie d'un de ces petits, dit Fr. Cuvier, lorsque son père se trouvait fatigué de le porter, n'étant plus reçu par sa mère, il montait jusqu'au haut de sa cage; arrivé là, et ne pouvant plus descendre, il jetait un cri de détresse, qui réveillait quelquefois la sollicitude de ses parents : alors ils allaient à son secours; mais le plus souvent ils restaient sourds à ses plaintes, et le jeune animal aurait été forcé de se laisser tomber si on n'avait pas eu soin de prévenir sa chute en lui tendant une main secourable. » Malgré tous ses défauts, le titi est très à la mode chez les dames brésiliennes.

L'OUCISTITI A TÊTE BLANCHE (*Jacchus leucocephalus*, GEOFF. *Simia Geoffroyi*, HUMB.) a le pelage roux, la tête et le poitrail blancs, un hausse-col noir, de très-longes poils noirs devant et derrière les oreilles, et la queue annelée de brun et de cendré. On le trouve au Brésil.

L'OUCISTITI A FRONT BLANC (*Jacchus albifrons*, DESM.) Il a le pelage noir, légèrement varié de blanchâtre; les poils sont blancs à extrémité noire; le front, les côtés du cou et la gorge sont blancs à poils très-courts; la face est noire: le tour des oreilles et l'occiput sont garnis de poils très-noirs, longs et droits; les environs de l'anus sont un peu roussâtres; la queue est un peu plus longue que le corps, brune, légèrement variée de blanc, un peu plus foncée à son origine qu'à son extrémité. Il est de l'Amérique méridionale, probablement du Brésil.

Oucistiti à pinceau et Oucistiti oreillard.

Le MICO (*Jacchus argentatus*, GEOFF. *Simia argentata*, LIN. Le Mico, BUFF. — G. CUV.) Son pelage est d'un gris blanc argenté, quelquefois tout blanc; ses pieds et ses mains sont rouges, et sa face, ainsi que ses oreilles, d'un rouge vermillonné; sa queue est d'un noir brunâtre ou blanche, non annelée. Ce petit animal habite le Para.

Le MÉLANURE (*Jacchus melanurus*, GEOFF.) Il est brun en dessus et fauve en dessous; sa queue est non annelée, d'un noir uniforme. Il semble faire le passage des oucistitis aux tamarins. M. de Humboldt l'a trouvé au Brésil.

Le PORTE-CAMAIL (*Jacchus humeralifer*, GEOFF.) Il est d'un brun châtain, avec les épaules, la poitrine et les bras blancs; sa queue est légèrement annelée de cendré. Il est du Brésil.

L'OUCISTITI A PINCEAUX (*Jacchus penicillatus*, GEOFF. *Hapale penicillatus*, FR. CUV.) Sa taille est celle du oucistiti ordinaire; son pelage est cendré; la poitrine, les côtés du cou, la nuque, le dessus des épaules, sont noirs; il a sur la croupe et les côtés du dos des bandes transversales noires, grises et fauves; sa tête est noire, avec une tache blanche en demi-lune sur le front; il a un pinceau de poils noirs très-longes devant les oreilles. Sa queue, annelée comme dans les espèces qui suivent, est à anneaux blancs et noirs. Il est du Brésil.

L'OREILLARD (*Jacchus auritus*, GEOFF.) est noir, mêlé de brun; il a une tache blanche au front, et de très-longes poils blancs couvrent l'intérieur même des oreilles; sa queue est annelée de noirâtre et de cendré. On le croit du Brésil.

24^e GENRE. Les TAMARINS (*Midas*, GEOFF.) ont quatre incisives supérieures contiguës, les intermédiaires plus larges que les latérales; quatre incisives inférieures proclives, contiguës et formées en bec de flûte; leurs canines sont coniques, assez fortes, et se dirigeant de dedans en dehors; leurs oreilles sont grandes, d'où leur est venu leur nom scientifique; la saillie que fait en avant le bord supérieur des orbites rend leur front très-apparent.

Le TAMARY (*Midas rufimanus*, GEOFF. *Jacchus rufimanus*, DESM. *Simia midas*, LIN. *Hapale rufimanus*, FR. CUV. Le Tamarin, BUFF. — G. CUV. Le petit Singe noir, EDWA.) n'a guère que six poncees de longueur (0,162) non compris la queue, qui est deux fois plus longue. Il est noir, avec la croupe variée de brun ou de gris; ses mains et ses pieds sont d'un roux jaunâtre ou orangé. Il s'habitue aisément à la captivité, mais il n'y vit pas longtemps.

Ce joli petit animal habite la Guyane et le Maragnon. Il est vif, gai, capricieux, irritable, et néanmoins il s'apprivoise aisément. Son intelligence est assez bornée, et sous ce rapport il le cède beaucoup aux sapajous. Il est sujet, quand on le contrarie, à tomber dans des accès de colère, que son impuissance rend plus risibles que dangereux; car ses mâchoires n'ont pas assez de force pour entamer la peau. Sa complexion est fort délicate, d'où il résulte que si on le transporte en Europe il ne tarde pas à être tué par les influences du climat. Dans son pays il vit d'insectes et de fruits. Même lorsqu'on est parvenu à le rendre tout à fait familier, il ne faut pas compter sur son affection, car il n'en est

pas capable, et il n'est privé que par le seul effet de l'habitude. Il grimpe sur les arbres avec facilité, et ses mœurs, sa manière de vivre, rappellent beaucoup celles de l'écureuil. Tout ce que nous en disons peut également s'appliquer aux autres espèces du genre.

Le TAMARIN NÈGRE (*Midas ursulus*, GEOFF. — G. CUV. *Hapale ursulus*, FR. CUV. *Jacchus ursulus*, DESM. *Saguinus ursula*, HOFFM.). Il a beaucoup d'analogie avec le précédent, mais il s'en distingue aisément par ses mains constamment noires. Son pelage est noir, ondulé de roux vif sur le dos. On le trouve au Para. Il s'appriivoise difficilement, est très-irritable, et mord serré quand on le touche.

rosalia, FR. CUV. *Simia rosalia*, LIN. Le *Singe soyeux*, PENN. Le *Singe lion* et le *Marikina*, BUFF. — G. CUV.). Il est d'un roux doré ou d'un jaune clair un peu plus doré à la crinière, à la poitrine et sur la croupe, un peu plus pâle sur le dos, les cuisses, la base de la queue et le ventre : ses poils, longs, soyeux et très-fins, lui forment une belle crinière, ce qui lui donne un peu l'apparence d'un lion, mais en miniature, car il n'a pas plus de six pouces de longueur (0,162); sa face est nue et livide, ainsi que la peau de ses mains. Il est du Brésil.

Ce que nous avons dit des habitudes du titi et du tamary convient en grande partie au marikina. Il est un peu plus robuste que le premier, et dans nos climats, si l'on a un soin minutieux

Chasse au singe, paysage de l'Amérique du Sud.

Le TAMARIN LABIÉ (*Midas labiatus*, GEOFF. — HUMB.) habite le Brésil. Son pelage est d'un noir roussâtre ferrugineux en dessous; sa tête est noire; le bord des lèvres et le nez sont blancs. Je pense avec Temminck qu'il faut rapporter à cette espèce les *midas nigricollis*, *fascicollis* et *mystax* de Spix.

Le TAMARIN A FRONT JAUNE (*Midas chrysomelas*, KÜHL. *Jacchus chrysomelas*, DESM.) est noir, avec le front et le dessus de la queue d'un jaune doré; les côtés de la tête, la poitrine, les genoux et l'avant-bras sont d'un roux marron. Il vit dans les grandes forêts du Para et du Brésil, mais il y est rare.

Le TAMARIN DE NEUWIED (*Midas chrysurus*, MAX. DE NEUW.) a le dessus du pied, l'avant-bras, la main, le dessous de la queue dans la première moitié, d'un beau roux doré; les poils qui entourent la face et ceux de la gorge, très-longs, d'un jaune doré tirant plus ou moins sur le roux; ceux qui avoisinent la conque de l'oreille, ceux du coude et quelques uns entremêlés sur la poitrine, d'un roux marron; tout le reste du pelage est noir. Cette espèce, du Brésil, fait-elle double emploi avec le chrysomelas?

Le MARIKINA (*Midas rosalia*, GEOFF. *Jacchus rosalia*, DESM. *Hapale*

de le garantir du froid et de l'humidité de l'hiver, on peut le conserver pendant plusieurs années. Il est aussi un peu moins indifférent aux caresses qu'on lui fait, et il paraît s'attacher jusqu'à un certain point à ceux qui le nourrissent. Cette qualité, jointe à sa délicatesse et à sa beauté, le fait beaucoup rechercher par les riches créoles du Brésil, qui l'appriivoisent aisément et lui prodiguent les soins les plus attentifs.

Le marikina habite les forêts et passe sa vie à sauter d'arbre en arbre. Comme, dans l'esclavage, il est d'une propreté recherchée, on peut conclure, par induction, qu'il se construit un nid à la manière des écureuils, qu'il y élève ses petits et s'y retire pour se reposer. Il se nourrit d'insectes et de fruits doux, et il ne paraît pas qu'il soit carnassier comme le titi. Il est défiant, ainsi que tous les êtres faibles qui sont obligés de vivre au milieu des dangers; mais sa prudence ne le sauve pas toujours de la cruelle serre de l'oiseau de proie. S'il en aperçoit un planant dans les airs, aussitôt il pousse un sifflement doux et prolongé pour avertir sa petite famille; tous ses petits aussitôt se blottissent en tremblant dans le feuillage et restent là sans mouvement, jusqu'à ce

que l'ennemi se soit retiré. La couleur roussâtre de leur pelage se confond assez avec le vert jaunâtre des feuilles pour les dérober à l'œil de l'oiseau de proie. Mais ils n'échappent pas aussi aisément à d'autres ennemis. Le yagouarouandi, le coloeolla, le margay et d'autres espèces de chats leur font une guerre incessante et vont les saisir la nuit, pendant leur sommeil, jusque sur le plus haut sommet des arbres.

Dans la servitude, le marikina se nourrit assez bien avec du lait, du bisenit, des fruits sucrés et des sauterelles; mais, s'il est seul de son espèce, il est sujet à prendre de l'ennui, et dans ce cas il tombe malade et meurt dans le marasme. Si on veut assurer sa conservation, il faut donc, quand cela est possible, le réunir à un ou plusieurs individus de son espèce. Le marikina qui a vécu à la ménagerie était excessivement timide et se cachait dès qu'il avait la moindre inquiétude. Il aimait à recevoir des caresses, mais il n'en rendait point. Il fuyait avec défiance les personnes qui lui étaient étrangères, et même il les menaçait de ses faibles dents.

Le PINCHE ou TITI DE CARTHAGÈNE (*Midas edipus*, GEOFF. *Hapale edipus*, FR. CUV. *Jacchus edipus*, DESM. *Simia edipus*, LIN. Le *petit Singe du Mexique*, BRUSS. Le *Pinche*, BUFF. — G. CUV.). Il est un peu plus grand que les précédents, et atteint neuf pouces de longueur (0,244), non compris la queue. Il est d'un brun plus ou moins fauve en dessus, et blanc en dessous, à poils soyeux; il a sur la tête une longue chevelure blanche qui lui retombe sur le cou; sa face et toutes ses parties nues sont d'un noir de suie. Il habite les forêts retirées.

Le pinche est un animal méchant, atrabilaire, qui dort tout le jour dans les forêts de Cayenne et des environs de Carthagène. Il se réveille avec le crépuscule du soir, et déploie pendant la nuit toute son activité. Il chasse alors aux insectes, et il cherche les fruits dont il se nourrit. Son caractère farouche, intraitable, ne se plie jamais à la domesticité, et, si on veut le garder vivant, il faut le renfermer dans une cage, dont il occupe le coin le plus obscur depuis le matin jusqu'au soir. D'ailleurs, il est fort délicat et ne vit pas longtemps en captivité; ce n'est qu'avec beaucoup de peines et de soins qu'on est parvenu quelquefois à en conserver de vivants pendant la traversée d'Amérique en Europe. « Il est si glorieux, dit l'ancien voyageur Jean de Lery, que pour peu de fâcherie qu'on lui fasse, il se laisse mourir de dépit. »

Le LEONEITO (*Midas leoninus*, GEOFF. *Jacchus leoninus*, DESM. *Simia leonina*, le *Leoneito* ou le *petit Lion*, HUMB.) est d'un brun olivâtre avec la queue noirâtre en dessus, brune en dessous; il porte sur la tête et le cou une longue crinière brune; sa face est noire et sa bouche blanche.

C'est dans les plaines à l'est des Cordilières, dans les forêts qui ombragent les rives du Putumayo et du Caqueta, enfin dans les parties les plus tempérées de ces vastes contrées, que l'on trouve cet animal, plus petit que le pinche, et dont la longueur, la queue comprise, ne dépasse pas seize pouces (0,455). Il est très-vif, très-irascible, et, du reste, a les mêmes habitudes que les autres espèces de son genre.

Le TAMARIN AUX FESSES DORÉES (*Midas chrysopygus*. — *Jacchus chrysopygus*, MUK.) est noir, avec les fesses et la partie interne des cuisses d'un jaune doré, et le front jaunâtre; il a une longue crinière noire qui tombe de la tête jusque sur les bras, et sa queue forme plus de la moitié de sa longueur totale. Il habite la capitainerie de Saint-Paul au Brésil.

Ce joli petit animal a une vie tout à fait nocturne, et ne sort de son lit de mousse, qu'il sait se faire dans les troncs d'arbre creusés par le temps, que lorsque le crépuscule est descendu sur les forêts qu'il habite. Il est assez doux, mais sa mélancolie naturelle et son amour pour la vie solitaire le rendent très-difficile à conserver dans l'esclavage. Sa chaîne lui pèse sur le cœur, et bientôt le chagrin le fait mourir, mais lentement, et jamais dans des accès de fureur auxquels la plupart des animaux de son genre sont sujets. Il est plus frugivore que carnivore, et, si parfois il se détermine à attaquer quelques petits oiseaux, il faut qu'il y soit poussé par une faim extrême; encore, dans ce cas, donne-t-il la préférence aux papillons de nuit et autres insectes dont il peut facilement s'emparer. Quoiqu'il soit assez commun dans certaines forêts du Brésil, les chasseurs, néanmoins, le rencontrent fort rarement; cela vient de ce qu'il dort toute la journée dans son nid, et qu'il n'en sort que la nuit pour se mettre en quête de sa nourriture. Le mâle vit habituellement avec la femelle, et paraît avoir pour elle beaucoup de tendresse; une personne qui a eu plusieurs fois l'occasion de l'étudier dans ses bois, m'a dit qu'il partageait avec elle les soins donnés à sa naissante postérité.

LES MAKIS.

Ces animaux font le passage naturel des quadrumanes aux autres mammifères; leur museau rappelle plus celui du chien que la figure humaine; leurs narines sont situées au bout du museau, comme celles des chiens; les extrémités postérieures sont plus longues que les antérieures; ils ont tous les ongles plats, excepté celui du premier doigt des pieds de derrière, qui est relevé et très-aigu; les mamelles placées sur la poitrine; leur queue (manquant quelquefois) est toujours lâche et non prenante.

25^e Genre. Les MAKIS (*Lemur*, LIN.) ont trente-deux dents: quatre incisives supérieures et six inférieures en avant, les deux canines supérieures croisent les inférieures en avant; ils ont six molaires. Leur museau est effilé comme celui d'un renard; leur queue est très-longue; leur poil est doux et laineux; leurs mamelles, au nombre de deux, sont placées sur la poitrine. Tous sont de Madagascar. Ces animaux aiment la chaleur, même dans leur pays. Ils marchent en relevant leur longue queue en panache.

Le MAKI ROUGE (*Lemur ruber*, PERON. — GEOFF. Le *Maki roux*, FR. CUV.).

Ce bel animal est d'une grande taille, relativement à ses congénères. Il n'a pas moins de quatorze pouces de longueur (0,579) depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il est

d'un roux marron vif, avec la tête, les quatre mains, la queue et le ventre noirs; il porte une touffe de poils roux à chaque oreille, et une tache blanche sur la nuque.

Cette espèce habite les bois des environs de Tananariva dans l'île de Madagascar, et probablement dans quelques autres parties de ce singulier pays, où les makis, assez nombreux en espèces, semblent avoir été placés pour remplacer les singes qu'on n'y trouve pas. Le maki rouge est doué d'une grande agilité, comme tous ses congénères, mais il est d'un naturel triste et dormeur. Retiré dans le trou d'une vieille souche, sur un lit de feuilles sèches ou de mousse que la nature seule lui a préparé, il passe la plus grande partie de son temps à dormir couché en rond et la tête entre ses jambes. Ce n'est que lorsque la faim le talonne qu'il se réveille et sort de sa retraite. Alors il déploie toute son adresse, toute son agilité, pour parcourir la forêt, tantôt en s'élançant d'un arbre à un autre, tantôt en se glissant à travers les broussailles et marchant d'un pas léger sur la terre, à la manière des renards. Sa nourriture ordinaire consiste en fruits sauvages; mais il cherche aussi les nids d'oiseaux pour en manger les œufs, et il ne dédaigne pas les insectes quand il ne trouve rien de mieux.

Ses mœurs sont douces et indolentes; aussi s'acoutume-t-il assez bien à la captivité, et il s'approprie avec facilité. Mais il

n'est jamais très-affectueux, et dans son esclavage il ne paraît avoir que deux passions, à la vérité bien innocentes, celle de manger et celle de dormir. Si on le trouble dans son repos, sa paresse ne lui permet pas de se mettre trop en colère; il se borne à ouvrir les yeux, à pousser un petit grognement, puis il se remet à dormir. Il est assez robuste et supporte bien les rigueurs de notre climat, pourvu qu'on le tienne dans une chambre à feu.

✓ Le VARI (*Lemur macaco*, LIX. Le Vari, BUFF. — G. Cuv.) est, avec le précédent, une des plus grandes espèces du genre. Ses couleurs sont le noir et le blanc, mais elles ne sont pas distribuées également, et elles varient de place d'individu à individu; la tête est blanche dans les mâles, noire dans les femelles. Il a vingt ponces (0,542) de longueur.

Les naturalistes s'accordent assez à dire que cet animal est fort doux. En effet, dans l'esclavage, il semble avoir assez de douceur, mais sans cependant montrer beaucoup d'affection à ceux qui le soignent. Si son museau pointu, ses grands yeux assez expressifs quand il a un désir, n'annoncent pas une grande méchanceté, ils ne dénotent pas non plus beaucoup d'intelligence. Quelques individus même aiment assez à recevoir et à rendre des caresses : mais tout cela prouve-t-il que ces animaux conservent un caractère pacifique quand ils vivent libres et à l'état de nature? C'est ce que je ne crois pas, et je puis citer un fait à l'appui de mon opinion.

A la ménagerie, un vari vivait avec un mongous dans la même cage. Ces deux animaux ne paraissaient pas se soucier beaucoup l'un de l'autre, mais du moins, s'ils ne vivaient pas en parfaite intelligence, ils ne cherchaient pas à se nuire et ne se battaient pas. On les plaça dans une cage plus grande, et on les transporta dans un autre local. Le lendemain matin, on trouva le mongous tué : le vari l'avait mis en lambeaux. D'ailleurs, ce fait se trouve assez en harmonie avec ce que dit le voyageur Duret : que les varis sont d'un naturel farouche et cruel comme celui du tigre.

Quoi qu'il en soit, l'impératrice Joséphine a eu pendant plusieurs années des varis qui ont parfaitement vécu dans sa ménagerie de la Malmaison. Ils y ont même fait des petits qui sont nés les yeux ouverts, comme les petits des onistitis.

✓ Le MOCOCO (*Lemur catta*, LIX. Le Mococo, BUFF. — G. et Fr. Cuv.). Son pelage est d'un beau gris en dessus, teinté de roux sur le dos et les épaules; le sommet de la tête, le dessus et les côtés du cou, le tour des yeux et le bout du museau sont noirs; tout le dessous est blanc, et la queue est annelée de blanc et de noir. De tous les makis, le mococo est celui qui montre le plus d'intelligence et de douceur. Il s'approprie très-bien et prend pour son maître une assez vive affection. Parmi les mammifères, il en est peu qui réunissent, à des formes plus élégantes, des habitudes plus douces et un caractère plus conlant.

Le MONGOUS (*Lemur mongous*, LIX. Le Mongous, BUFF. — G. Cuv. Non Fr. Cuv.). Il est tout brun avec le visage et les mains noirs, selon G. Cuvier. Selon M. Lesson, il serait d'un gris jaunâtre en dessus, blanc en dessous, et il aurait le tour des yeux et le chanfrein noirs. Edwards dit que le dessus du corps est d'un brun foncé. Tout ceci prouve que cette espèce mal déterminée a été confondue avec d'autres, si réellement elle existe. M. Fr. Cuvier est encore venu augmenter la confusion en donnant le nom de *lemur mongous* au *lemur collaris* de Geoffroy.

Le MAKI FRAISE (*Lemur collaris*, GEOFF. *Lemur mongous*, Fr. Cuv.). Il est d'un brun roux en dessus, fauve en dessous; une fraise de poils d'un roux doré entoure la face, qui est d'un plombé violâtre. Ces animaux sont timides, inoffensifs et fort peu intelligents. Ils s'approprient quelquefois assez bien pour venir quand on les appelle, mais ils ne s'attachent jamais.

Le MAKI D'ANJOUAN (*Lemur Houssardii*, — non le *maki d'Anjouan*, GEOFF.) diffère du précédent par son crâne plus élevé, son museau moins long, blanc en devant; par sa fraise d'un roux sale; enfin par son pelage d'un gris jaunâtre en dessus, d'un jaune

sale en dessous et d'un gris blanc sur la poitrine. Il habite Anjouan à Madagascar.

✓ Le MAKI NOIR (*Lemur niger*, GEOFF. Le *Maucoco noir*, EDWA.). Il est entièrement noir et de la grandeur d'un chat domestique. Il est remarquable par les longs poils qui revêtent son cou. On le trouve à Madagascar.

Le MAKI BRUN (*Lemur fulvus*, GEOFF. Le *grand Mongous*, BUFF.). Son pelage est gris en dessus, brun en dessous; il a le chanfrein busqué et très-élevé.

Le MAKI ROUX (*Lemur rufus*, DESM. — GEOFF.) est d'un roux doré en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous; à l'exception du front, il a le tour de la tête blanc : une bande noire s'étend de la face à l'occiput.

Le MAKI AUX PIEDS BLANCS (*Lemur albimanus*, GEOFF.) est d'un gris brun en dessus, roussâtre en dessous, avec la poitrine et les mains blanches, les poils des côtés du cou sont d'un roux cannelé.

Le GRISSET (*Lemur cinereus*, LESS. *Lemur griseus*, GEOFF. Le *petit Maki*, BUFF. Le *Griset*, AUDEN.) est d'un blanc sale en dessous; le dos, le dessus de la tête et des membres sont d'un gris un peu glacé de fauve; les joues sont d'un gris uniforme, moins foncé que le gris du front. Serait-ce le jeune âge de l'indri à longue queue?

✓ Le MAKI A FRONT BLANC (*Lemur albifrons* GEOFF. La femelle est le *Maki d'Anjouan* de GEOFF. et le *Maki aux pieds fauves* de BRISS.). Il est d'un gris roux ou d'un brun marron doré en dessus; d'un brun gris olivâtre en dessous; les deux derniers tiers de la queue sont noirs; la face et les quatre mains sont d'un noir violâtre; la partie antérieure de la tête, le côté des joues et le dessous de la mâchoire inférieure sont blancs dans le mâle, d'un gris foncé dans la femelle.

Des animaux de cette espèce ont fait des petits à la ménagerie. La femelle a porté environ quatre mois, et fit un petit de son sexe qui naquit les yeux ouverts. « Dès le moment où ce jeune maki fut au monde, dit Fr. Cuvier, il s'attacha à sa mère avec ses quatre pattes, en travers du ventre, au-dessus des cuisses, qu'elle repliait contre elle-même comme pour le cacher; et, lorsqu'il voulait teter, il allongeait son cou pour aller chercher la mamelle, qui est sous l'aisselle. Outre qu'il s'enfonçait dans le pelage de sa mère, celle-ci présentait toujours le dos aux personnes qui la regardaient, quelque familiarisée qu'elle fût avec elles, et ce n'a été qu'après plusieurs semaines qu'on a pu l'observer exactement. A sa naissance, il était de la grosseur d'un petit rat. Cette femelle, avant la naissance de son petit, était extrêmement douce et familière : on ne s'approchait point d'elle qu'elle ne vint aussitôt chercher des caresses et lécher les mains. Mais dès que son petit fut né, elle devint défiante, s'éloigna de tout le monde, et même elle menaçait dès qu'on l'approchait. Cette défiance s'est affaiblie par degrés; et sa première familiarité a reparu lorsque ses soins sont devenus moins nécessaires à son petit, c'est-à-dire vers le troisième mois. Jusque-là ces animaux ne s'étaient point séparés, ou, si le petit se hasardait à se détacher de sa mère, au moindre bruit il retourrait se cacher entre son ventre et ses cuisses. » La mère l'a allaité pendant six mois.

Des observations faites à la ménagerie sur ces animaux, il est résulté la connaissance d'un fait extrêmement important pour l'histoire du genre : c'est que le mâle et la femelle peuvent différer de couleur au point de ne pas se ressembler du tout, ce qui doit nécessairement avoir induit les naturalistes en erreur. En effet, dans cette espèce, toutes les parties qui sont d'un brun marron doré dans le mâle sont d'un fauve plus ou moins jaunâtre dans la femelle, et tout ce qui chez celle-ci est d'un gris foncé est blanc dans le premier. Comme il n'y a pas de raison pour croire que ce maki fasse une exception, on doit présumer que les naturalistes ont souvent fait confusion, ou double emploi, et qu'ils ont donné des noms différents à des mâles et à des femelles de

la même espèce. Si cette observation est juste, il faudra probablement réduire à sept ou huit le nombre de makis qu'ont décrits les auteurs; et ce sera encore beaucoup si l'on considère que ces animaux ne se trouvent que sur un seul point du globe, et même dans un espace comparativement assez borné, l'île de Madagascar.

Le Maki rouge.

« Les makis vivent en troupe, dit Geoffroy Saint-Hilaire; ils prennent leur nourriture indifféremment avec la bouche ou avec la main : ils lapent en buvant, à la manière des chiens. Revenant dans les mêmes lieux, ils se plaisent à répéter les mêmes allures et les mêmes mouvements. L'un de ces mouvements, qu'ils reproduisent comme divertissement, consiste à s'élever perpendiculairement le long d'un mur ou d'un arbre : ils mettent une sorte d'amour-propre à s'élever; et si quelques accidents les en ont empêchés, ils en montrent une sorte de dépit, et ils s'y prennent avec tant de calcul, qu'ils se satisfont le moment d'après par un saut de la plus grande hauteur. Abandonnés en liberté dans les maisons, ils choisissent un certain emplacement pour s'y livrer au repos et c'est toujours l'encoignure du meuble le plus élevé et le plus retiré de l'appartement.

LE MAKI A FRONT NOIR (*Lemur nigrifrons*, GEOFF. — FR. CUV. *Simia sciurus*, PETIVER. *Lemur simia sciurus*, SCHREB.).

Cet animal a le pelage cendré en dessus vers les parties antérieures du corps, et d'un gris roux sur les parties postérieures; le dessous est roux : il a un bandeau noir sur le front. Il diffère principalement du maki à fraise par ses favoris, qui sont gris au lieu d'être roux.

En faisant l'histoire de ce maki nous complétons celle de tous les autres animaux de son genre, car, sauf un peu plus ou un peu moins de méchanceté ou de douceur, ils ont à peu de chose près les mêmes instincts et les mêmes habitudes.

Le maki à front noir vit solitaire, par exception, en compagnie de sa femelle seule; il habite les parties les plus retirées des forêts de Madagascar. C'est un animal crépusculaire qui passe la journée à dormir couché en boule, sa grosse queue passée entre ses jambes de derrière et ramenée de manière à s'enrouler autour de son cou. Il attend dans cette attitude que le soleil soit couché pour se mettre en quête de ses aliments. Il marche très-difficilement sur la terre; mais dès qu'il s'approche d'un arbre dont les branches ne sont qu'à douze ou quinze pieds d'élévation (4 à 5 mètres), d'un bond prodigieux, et cependant sans effort, il s'élance dessus. Rarement il se donne la peine de monter autrement; à moins que les branches de l'arbre ne se trouvent à une hauteur extraordinaire, à laquelle il ne peut atteindre. Dans ce cas il s'élance au tronc, et ce premier bond le porte tout d'un coup à douze ou quinze pieds de hauteur (4 à 5 mètres). On ne reconnaît plus alors l'animal paresseux et somnolent : car il déploie une telle vivacité, que les yeux ont peine à le suivre, tant est grande la rapidité avec laquelle il saute de branche en branche en jouant avec sa femelle, qui ne le quitte guère.

Le Maki à front noir.

Ces deux animaux ont de la tendresse l'un pour l'autre, et se la témoignent d'une manière assez singulière : pendant le jour ils dorment en se tenant pressés dans les bras l'un de l'autre. Lorsqu'ils sont éveillés, ils se grattent mutuellement les oreilles en enfonçant dans la conque cet ongle unique qu'ils ont à l'index de la main de derrière; ils se nettoient et se lissent le poil en se léchant et en se servant de leurs incisives inférieures, qui sont longues, couchées en avant, et simulent une sorte de peigne. Elles ne sont propres qu'à cet usage, et leur forme, comme leur position, les rend tout à fait inutiles pour la mastication; ils ne peuvent pas même s'en servir pour mordre ou retenir une proie.

Cette habitude, qu'ils ne doivent qu'au désir d'entretenir sur eux une extrême propreté, est cause que lorsqu'ils vivent en esclavage et qu'ils lèchent la main de leur maître ils ne manquent jamais de lui frotter doucement la peau avec ces petites dents, et c'est la plus grande marque de contentement et d'amitié qu'ils puissent lui donner. De là, de mauvais observateurs ont conclu qu'ils avaient la langue rude et épineuse comme les chats; et cette erreur s'est généralement répandue, parce que Buffon l'a consacrée.

Lorsque deux makis se caressent comme nous venons de le

dire, si un autre couple rôdeur vient les déranger, la guerre est aussitôt déclarée et commencée. Ce qu'il y a de particulier, c'est que les deux femelles y prennent une part active, et montrent même plus d'acharnement et de fureur que leurs mâles. Tous à la fois poussent des cris sur un ton assez grave, mais très-fort, ce qui produit un bruit étourdissant; ils se saisissent corps à corps, se mordent, et s'arrachent des poignées de poils avec les mains. Le combat ne finit que par lassitude; alors ils se séparent, et chaque couple se retire dans un lieu écarté pour remettre de l'ordre dans sa toilette, en se lissant mutuellement leurs poils ébouriffés.

Si tous les makis sont d'habiles grimpeurs, s'ils surpassent même les singes les plus lestes dans l'agilité qu'ils mettent à parcourir en un clin d'œil toutes les branches d'un arbre, c'est qu'ils le doivent à une organisation particulière. Chez eux, la paume de la main se continue par une ligne droite cachée sous les poils, jusqu'au milieu du bras, de sorte que lorsque ce dernier est étendu, les doigts se ferment nécessairement, et l'animal ne peut plus les ouvrir sans faire un grand effort ou recourir son bras. Ceci fait comprendre la facilité avec laquelle il se suspend aux branches et peut rester pendu par une seule main pendant fort longtemps. Il lui arrive quelquefois de faire son repas tout entier en restant dans cette singulière position, tandis qu'avec l'autre main il cueille et porte à sa bouche les fruits dont il se nourrit.

Dans la captivité, le maki à front noir ne diffère en rien des autres. Il n'est pas méchant, cependant il se met assez facilement en colère si on le contrarie; et alors il jette un cri aigre interrompu, mais se succédant avec rapidité. Lorsqu'on le caresse, il fait entendre un petit son roulant et sourd, absolument comme celui d'un chat lorsqu'on lui passe la main sur le dos. On le nourrit comme les autres espèces, c'est-à-dire avec du lait, du pain, des fruits et des racines cuites. Si on le tient dans un lieu chauffé pendant l'hiver, il vit fort longtemps dans nos climats.

où il se nourrit de fruits et de racines. Sa voix ressemble à celle d'un enfant qui pleure : il a de l'intelligence; son caractère est très-doux; aussi les Malgaches l'appivoisent-ils aisément, et alors il prend un peu les habitudes d'un chien, sans jamais pouvoir acquérir son intelligence. Il reconnaît et aime son maître; il le suit, le caresse en lui léchant les mains, et lui témoigne sa joie lorsqu'il le retrouve après une courte absence. On le dresse à la chasse, et il poursuit le gibier sur les arbres, l'attaque, le prend et le donne d'autant plus volontiers au chasseur, que jamais il n'y touche pour son propre compte.

L'INDRI A LONGUE QUEUE (*Indris longicaudatus*, GEOFF. *Lemur laniger*, GML. Le Maki fauve, BUFF. Le Maki à bourre, SONNERAT). Il habite Madagascar. Son pelage est fauve, très-laineux; il a une queue fort longue. Ses habitudes sont inconnues. Il est beaucoup plus petit que le précédent.

27^e GENRE. LES LORIS (*Loris*, GEOFF.) ont trente-six dents; quatre incisives à la mâchoire supérieure, et six à l'inférieure : celles-ci sont couchées en avant. Leur tête est ronde, et leurs yeux très-grands. Ils manquent de queue et ont les membres très-grêles, avec le tibia ou os de la jambe plus long que l'os de la cuisse ou fémur; ils ont quatre mamelons, mais provenant de deux glandes mammaires seulement. Leurs oreilles sont courtes et velues.

Le LORIS (*Loris gracilis*, GEOFF. *Lemur gracilis*, G. CUV. *Tardigradus*, SEB. LE LORIS, BUFF. Le Loris grêle, G. CUV. — Variété: *Loris ceylonicus*, FISCH.) a le pelage roussâtre ou d'un gris fauve, sans raie brune sur le dos; son poil est très-fin et très-doux. Son nez est un peu relevé par une saillie des intermaxillaires, et il a une tache blanche sur le front. On le trouve à l'île de Ceylan.

Cet animal, d'une lenteur excessive, a les habitudes nocturnes et ne voit bien les objets que la nuit. Il dort tout le jour et ne sort de sa retraite que le soir pour faire la chasse aux insectes, aux oiseaux et aux souris, dont il se nourrit. Il aime beaucoup les œufs, et quelquefois il mange des fruits quand il ne trouve rien autre chose. Son caractère est silencieux et mélancolique.

✓ 26^e GENRE. LES INDRIIS (*Indris*, LACEP.) ont trente-deux dents : quatre incisives à chaque mâchoire, les inférieures couchées en avant; cinq molaires de chaque côté aux deux mâchoires; la tête triangulaire et longue; le poil laineux; la queue ou très-courte, ou très-longue.

L'INDRI A QUEUE COURTE (*Indris brevicaudatus*, GEOFF. *Lemur indri*, SONN. *Indris ater*, LACEP.) est noirâtre, avec la face grise et le derrière blanc; sa queue est très-courte, à peine longue de deux pouces (0,034). Comme ses congénères, il a la faculté de marcher debout.

Cet animal, qui habite sur les arbres à Madagascar, a jusqu'à trois pieds de haut (0,973). Il se plaît dans les solitudes boisées,

Le Poucan.

28^e GENRE. LES NYCTICÉBES (*Nycticebus*, GEOFF.) n'ont quelquefois que trente-quatre dents, parce qu'il leur manque assez souvent deux incisives à la mâchoire supérieure. Leur tête est ronde et leur museau court; ils ont les yeux très-grands, les oreilles courtes et velues, les membres forts et robustes, et la queue plus ou moins courte. Tous sont des Indes orientales et ont les mêmes mœurs.

Le NYCTICÈRE DE JAVA (*Nycticebus javanicus*, GEOFF. — DESM.) n'a que deux incisives supérieures; il est roux, avec une ligne sur le dos plus foncée; son museau est étroit et sa queue courte. Il habite Java.

Le NYCTICÈRE DE CEYLAN (*Nycticebus ceylonicus*, GEOFF. *Cerco-pithecus zeylonicus* seu *tardigradus major*, SEBA) n'est connu que par une figure que nous a laissée Seba. Il est d'un brun noirâtre avec le dos entièrement noir. Son nom indique son pays. Cette espèce et la précédente ne sont que des variétés du poucan.

Le POUCAN (*Nycticebus bengalensis*, GEOFF. *Stenops tardigradus*, FR. CUV. *Lemur tardigradus*, LAXX. Le Paresseux pentadactyle du Bengale, VISM. Le Loris du Bengale, BUFF. Le Loris paresseux, G. CUV. Le Poucan, FR. CUV.).

Le poucan a environ un pied de longueur (0,525) et cinq pouces de hauteur (0,155), mesurés depuis la terre jusque sur les épaules. Il marche les jambes écartées et le ventre traînant presque à terre, comme s'il n'avait pas la force de se soutenir. Il est roux ou d'un gris fauve en dessus, blanchâtre en dessous. Une ligne d'un brun doré s'étend sur le dos, sur le sommet de la tête et autour des yeux; une tache blanche naît sur le front, se prolonge entre les yeux, et vient embrasser les deux côtés du museau.

Cet animal extraordinaire est revêtu d'un poil laineux très-épais et très-doux, comme celui des makis. Sa queue est très-courte; il a quatre incisives supérieures; et ses yeux, grands et nocturnes, ont la pupille allongée horizontalement et très-dilatable, ce qui lui permet de voir la nuit. Il est d'une extrême lenteur; sa démarche a quelque chose de contraint comme celle des vrais paresseux. Ainsi que ces derniers, il marche très-lentement, et lorsqu'il paraît se hâter, il parcourt à peine quatre toises dans une minute. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est qu'il ressemble aux paresseux, non seulement par cette excessive lenteur, mais encore par la ramification de la base des artères des membres.

C'est dans les forêts du Bengale que l'on trouve le poucan. Le jour, enfoncé dans sa retraite, il dort d'un sommeil très-léger, assis sur le derrière, le corps allongé et la tête reposant sur sa poitrine. Quand les derniers rayons du soleil ont fait place au crépuscule, il se réveille, remplit les fonctions de l'animalité, infectant les lieux d'alentour par sa puanteur. Il se met ensuite à chasser en se glissant furtivement le long des branches d'arbre pour surprendre les oiseaux dormant sous le feuillage. Malgré l'obscurité de la nuit, ses larges pupilles lui permettent de les apercevoir de fort loin. Alors il s'arrête, considère un instant sa proie et prend toutes ses mesures pour ne pas la manquer; puis, d'un pas allongé, il avance silencieusement, avec circonspection, sans faire le moindre bruit. Il s'en approche ainsi doucement, jusqu'à ce qu'il en soit assez près. Ensuite il change d'allure, se dresse sur ses pieds de derrière, continue à marcher, et tend les bras devant lui pour n'avoir qu'à se précipiter en avant et saisir l'animal si quelque bruit le réveille. Quand il en est à portée, il s'en empare avec une promptitude, une rapidité, qui n'est point du tout en rapport avec sa lenteur ordinaire. Il étrangle l'oiseau avec tant de prestesse, qu'il ne lui laisse pas même le temps de crier, et le mange ensuite avec beaucoup de tranquillité. S'il découvre un nid, c'est la circonstance la plus heureuse qui puisse lui arriver à la chasse, car les œufs d'oiseau sont la nourriture qu'il préfère à toute autre. Néanmoins, s'il peut surprendre la mère, les choses n'en vont que mieux pour lui; il la mange d'abord, et les œufs ou les petits passent après.

Mais sa chasse n'est pas toujours heureuse; car, ayant une vie sédentaire, il a bientôt détruit les oiseaux d'alentour; alors il se contente d'insectes, ou même de fruits sauvages; puis il finit par quitter le canton et par se mettre péniblement en voyage pour chercher une autre localité.

Les ivrognes devraient prendre cet animal pour leur symbole, car il a une véritable horreur de l'eau. Non-seulement il n'en boit

jamais, mais il suffit d'y tremper l'aliment qu'il aime le mieux pour le lui faire rejeter avec la plus grande répugnance. Dans la servitude il est assez doux, s'apprivoise aisément, et semble même susceptible d'une certaine éducation, car il suffit de quelques légères corrections pour l'empêcher de mordre, et il s'attache vivement à son maître. Si on l'irrite, il crie d'une manière plaintive en traînant fort longtemps sur les sons *ai, ai, ai*, et c'est encore une ressemblance de plus qu'il a avec les vrais paresseux.

« Cet animal, dit d'Olsonville (qui le nomme thévangues ou thongre), fait quelquefois entendre une sorte de modulation de voix ou de sifflement assez doux. Je pouvais facilement distinguer les cris du besoin, du plaisir, de la douleur et même celui du chagrin ou de l'impatience. Si, par exemple, j'essayais de lui retirer sa proie, ses regards paraissaient altérés; il poussait une sorte d'inspiration de voix tremblante et dont le son était plus aigre. Aux approches de la nuit il se réveillait, se frottait les yeux; ensuite, en portant attentivement ses regards de tous côtés, il se promenait sur les meubles ou plutôt sur des cordes que j'avais disposées à cet effet. Un peu de laitage et quelques fruits bien fondants ne lui déplaisaient pas, mais c'était un pis aller: il n'était friand que de petits oiseaux et d'insectes. »

29^e GENRE. Les MYSPIHÉQUES (*Myspithicus*, FR. CUV.) ont trente-six dents: quatre incisives placées à côté l'une de l'autre à la mâchoire supérieure, dont les intermédiaires longues et les latérales fort courtes; six à la mâchoire inférieure, couchées en avant. Ils ont tous les ongles plats excepté le second doigt des pieds de derrière, qui porte un ongle long et crochu; la tête est plus allongée que celle des galagos, moins que celle des makis; le museau est court, un peu pointu; les yeux grands et saillants; les oreilles sont un peu arrondies; la queue est longue, cylindrique, grosse, mais moins touffue que dans les makis.

Le MYSPIHÉQUE TYPE (*Myspithicus typus*, FR. CUV. Le Maki nain, du même. Est-ce le *Cheirogaleus major*, GEOFF. ? — *Cheirogaleus Mili*, GEOFF.). Il a neuf pouces (0,244) à partir de l'occiput à l'origine de la queue: tout son corps, excepté l'extrémité de ses membres, est couvert d'un poil épais et soyeux, d'un gris fauve uniforme en dessus, blanc en dessous; les mains et la face sont couleur de chair; il a entre les yeux une tache blanche, bordée sur les côtés d'un peu de noir qui s'étend autour des yeux et passe au gris sur le museau et les joues. Il est de Madagascar, d'où il a été envoyé à la ménagerie par le baron Milius.

Cet animal a vécu à la ménagerie. Il y en avait deux, un mâle et une femelle; ils dormaient tout le jour, roulés en boule dans un nid qu'ils s'étaient fait avec du foin. Aussitôt que la nuit était venue, ils sortaient de leur retraite, se promenaient, jonaient ensemble, mangeaient, et enfin agissaient jusqu'au jour. Ils étaient fort agiles et sautaient avec légèreté à une assez grande hauteur. On les nourrissait de fruits, de pain et de biscuits. La lumière paraissait affecter douloureusement leurs yeux, mais ils voyaient très-bien dans l'obscurité. « Une nuit, dit Fr. Cuvier, s'étant échappés de leur cage, ils parcoururent la pièce où ils étaient enfermés, à travers la foule d'autres cages et d'autres animaux dont elle était remplie; ils rentrèrent dans leur gîte par le petit trou qui leur avait servi à en sortir, sans qu'il leur fût arrivé le moindre accident, et quoique l'obscurité la plus profonde régnât dans cette pièce, dont tous les volets étaient fermés. »

M. Geoffroy a établi son genre *Cheirogaleus* sur trois descriptions manuscrites trouvées dans les notes de Commerson après sa mort. Mais ces descriptions donnaient à ces animaux les ongles des pouces plats et tous les autres ongles subulés. Comme on n'a jamais vu les trois animaux qui composent ce genre, on pourrait croire que Commerson s'est trompé dans le caractère que nous venons de citer; alors ses cheirogales seraient nécessairement des mysphiques, et son *Cheirogaleus major*, que, depuis, M. Geoffroy a nommé *Cheirogaleus Mili*, serait sans aucun

doute le *Myspithicus typus* dont nous venons de faire l'histoire. Mais une erreur aussi grande de la part d'un naturaliste comme Commerson est difficile à supposer, et, dans le doute, nous allons donner ici les caractères assignés par Geoffroy à ce genre, que peut-être l'on sera obligé de supprimer, en reportant les deux dernières espèces à la suite du *myspithèque* type.

50^e GENRE. CHÉIROGALE (*Cheirogaleus*, GEOFF.). Ils ont la tête ronde, le nez et le museau courts, et des moustaches longues; leurs oreilles sont courtes et ovales; leurs yeux grands et saillants; ils ont tous les ongles subulés, excepté ceux des pouces, qui sont plats; leur queue est longue, cylindrique, touffue, enroulée; le poil de leur corps est court. Tous sont de Madagascar.

Le GRAND CHÉIROGALE (*Cheirogaleus major*, GEOFF.; peut-être le *Myspithicus*, FR. CUV.). Il est long de onze pouces (0,298), d'un gris brun et plus foncé sur le museau.

Le CHÉIROGALE MOYEN (*Cheirogaleus medius*, GEOFF.) est long de huit pouces (0,217), d'une couleur moins foncée que le précédent et plus clair sur le museau; il a un cercle noir autour des yeux.

Le PETIT CHÉIROGALE (*Cheirogaleus minor*, GEOFF.). Il n'a que sept pouces de longueur (0,189), et sa couleur est encore plus claire; il a également le chanfrein d'une teinte plus claire, et un cercle noir autour des yeux. Cette espèce pourrait bien n'être rien autre chose que le galago de Madagascar, mal observé par le voyageur Commerson.

« Pour comprendre les caractères des chéirogales, dit Geoffroy Saint-Hilaire, supposez que ce sont les formes sveltes, gracieuses et allongées des makis, qui se sont concentrées et raccourcies. Ce sont, à prendre en détail, les mêmes traits, mais grossis et ramassés; les pattes sont plus courtes, celles de derrière restant dans une même proportion plus longues que les antérieures; le corps est trapu, la tête fort grosse, surtout fort large; les yeux sont fort grands, et le museau, déjà très-remarquable par sa brièveté, l'est en outre par des lèvres supérieures fort épaisses, qui recouvrent le bord des inférieures; les oreilles sont rondes et courtes; enfin la queue est longue, touffue et régulièrement cylindrique. Les chéirogales sont des lémurieux sous des traits en quelque sorte empruntés à la famille des chats. Ces animaux sont entièrement nocturnes. Leurs formes trapues ne nuisent pas et, au contraire, ajouteraient plutôt à leurs moyens d'agilité. Dans le saut il n'est point de quadrumanes plus vifs et plus rapides. L'individu que M. Milieu a donné à la ménagerie parcourait sa cage comme en volant, et se plaisait principalement à s'élever verticalement de toute sa hauteur, sautant de cinq à six pieds. »

51^e GENRE. LES GALAGOS (*Galago*, GEOFF. *Otolichnus*, MUG.) ont trente-quatre à trente-six dents, deux à quatre incisives à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure, moins courbées que dans les genres précédents; leur tête est ronde, leur museau court, leurs yeux très-grands et rapprochés; leurs oreilles sont très-développées et leur queue fort longue; mais ce qui les fait distinguer au premier coup d'œil c'est la longueur disproportionnée de leurs tarses postérieurs, et l'allongement filiforme du second doigt des pieds de derrière.

Le GALAGO DU SÉNÉGAL (*Galago senegalensis*, GEOFF. *Otolichnus senegalensis*, FR. CUV. *Galago Geoffroyii*, FISCH. Le moyen *Galago*, FR. CUV.).

Il a la taille d'un rat ordinaire, c'est-à-dire six pouces de longueur (0,162) depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il est d'un gris fauve en dessus, et d'un blanc jaunâtre en dessous; ses oreilles sont aussi grandes que sa tête; sa queue, plus longue que son corps, est d'un brun roux et finit en pinceau. Il n'a que deux incisives supérieures.

Ce joli petit animal offre plusieurs singularités, et l'extensibilité de son oreille n'est pas la moins remarquable. La conque est grande, membraneuse, nue, et renferme deux petits oreillons.

Lorsqu'il dort, ces deux oreillons s'appliquent sur le canal auditif, puis la conque se fronce à sa base, se raccourcit, s'affaisse sur elle-même, s'enfonce dans les poils de la tête, et se replie au point de devenir invisible, ainsi que dans quelques chauves-souris. Comme ses habitudes nécessitent une grande délicatesse dans l'ouïe, la nature a pourvu à maintenir la sensibilité de l'organe en lui permettant de refuser les sons aigus ou qui rappelleraient inutilement l'attention de l'animal. Mais cependant il en perceoit assez pour être averti quand il y va de sa conservation, ou même de ses petits intérêts de gourmandise. Il se réveille alors, et aussitôt ses oreilles se déploient et s'allongent par un mouvement brusque fort original.

Le galago est extrêmement commun dans les forêts de Sabel, Lebier et Alfalak, à cent lieues au nord-est de nos établissements du Sénégal, sur les lisières du Sahara ou Grand-Désert. C'est là que les Maures vont principalement recueillir la gomme qu'ils vendent aux Européens sous le nom de gomme arabique, et, si l'on s'en rapporte à ce qu'ils disent, le galago s'en nourrit quelquefois faute d'autres aliments.

La longueur des pieds de derrière donne à cet animal une grande facilité pour sauter d'arbre en arbre; aussi n'en est-il pas de plus vif et de plus lesté à s'élaner et à parcourir une forêt. Sous ce rapport, il a beaucoup d'analogie avec les singes et les écureuils. Mais ses grands yeux nocturnes ne peuvent supporter les rayons du soleil, et, comme ses pupilles ne paraissent pas extrêmement dilatables, il est possible qu'il n'y voie bien clair ni le jour ni la nuit; la finesse de son oreille vient au secours de ses yeux, et c'est principalement par l'ouïe qu'il est averti de la présence des insectes qui viennent bourdonner dans le feuillage. Pendant le jour, il habite un trou creusé par le temps dans le tronc d'un arbre; il tient son petit logis dans une propreté constante, et, tant que le soleil est sur l'horizon, il reste mollement couché sur un lit, ou plutôt dans un nid, qu'il a su se faire avec du foin et des herbes fines et sèches. C'est là que la femelle élève sa petite famille. Mais cette retraite leur est quelquefois funeste, parce qu'elle fait perdre à ces animaux la faculté de déployer leur extrême agilité pour fuir le danger. Lorsque les Maures ont découvert le trou qui sert de porte à l'habitation, ils commencent par le boucher, et ne craignent plus que le galago leur échappe; puis à l'aide d'un bâton à crochet ils l'arrachent de son asile pour le manger. Les nègres de Galam lui font une guerre active et continuelle, parce que sa chair est pour eux un mets fort estimé.

Lorsque le galago cherche sa nourriture et qu'il entend, même de fort loin, le bourdonnement d'un insecte, en quatre ou cinq bonds prodigieux il s'approche, guidé par le bruit, et se trouve assez près pour l'apercevoir. Il s'élance, l'atteint au vol, le saisit habilement avec ses mains, et calcule si bien ses mesures, qu'il retombe toujours sur une branche et jamais par terre; tout cela se fait avec la rapidité de la flèche, et c'est avec la même prestesse qu'il dévore sa proie. D'autres fois, s'il juge par la direction d'un papillon qu'il va passer près de lui, il se baisse, se fait petit, puis tout à coup il se relève, se dresse sur ses longs pieds de derrière, étend les bras et le happe. Si le papillon vole trop haut, le galago saute verticalement et retombe à la même place en tenant son butin. Tous les insectes sont de son goût, mais les coléoptères sont ceux qu'il préfère.

Néanmoins, en esclavage, on le nourrit assez aisément avec de la viande crue, des œufs et du laitage. Il est fort doux et s'apprivoise facilement; mais sa vivacité, sa pétulance, et surtout sa force pour le saut, ne lui permettent pas de rester un instant en place et, si l'on ne veut pas qu'il se perde, il faut le tenir en cage comme un oiseau. Toutes les espèces ont à peu près les mêmes habitudes.

Le GALAGO À GROSSE QUEUE (*Galago crassicaudatus*, GEOFF. Le grand *Galago*, G. CUV.) a quatre incisives supérieures; il est à peu près de la taille d'un lapin; ses oreilles, moins grandes que

dans le précédent, ne sont que des deux tiers de la longueur de la tête; sa couleur dominante est le gris roux. On le croit de la côte orientale d'Afrique, sans en être bien certain.

✓ Le GALAGO DE MADAGASCAR (*Galago madascariensis*, GEOFF. Le *Rat de Madagascar*, BUFF. Le *Maki nain*, ACDEB.) est plus petit que le précédent. Il a les oreilles moitié plus courtes que la tête; son pelage est roussâtre, et sa queue, moins longue que son corps, est couverte de poils courts. On le trouve à Madagascar. Peut-être devrait-on le réunir aux makis.

Le GALAGO DE DEMIDOFF (*Galago Demidoffi*, FISCH. *Lemur minutus*, G. CUV.) est plus petit qu'un rat ordinaire, et ses oreilles sont moins longues que sa tête; il est d'un brun roux, et sa queue, plus longue que son corps, se termine en pinceau; il n'a que deux dents incisives à la mâchoire supérieure; tous caractères qui le rapprochent beaucoup du *Galago senegalensis*, si ce n'est le même. On le trouve également au Sénégal.

oreilles, moitié moins longues que sa tête, sont membraneuses, nues et transparentes: il a une queue fort longue et en partie dénuée de poils. Son apparition étrange et nocturne lui a valu le nom de spectre.

Le podje habite les îles Moluques. C'est un animal nocturne, d'un caractère triste. La nuit, il sort de son obscure retraite, et chasse aux insectes qui font sa nourriture, en sautant sur ses jambes de derrière à la manière des gerboises, ce qui lui a valu de Pennant le nom de woolly gerboa.

✓ Le TARSIER DE BANCA (*Tarsius Bancanus*, MORSE, —DEM.) habite les mêmes contrées que le précédent; il manque d'incisives intermédiaires à la mâchoire supérieure; ses oreilles, beaucoup plus courtes que sa tête, sont horizontales et arrondies; son pelage est brun, et il a la queue très-grêle.

✓ Le TARSIER AUX MAINS BRUNES (*Tarsius fuscomanus*, FISCH. — GEOFF.) est un peu plus grand qu'un mulot et ressemble assez au

Le Galago.

Le GALAGO DE GUINÉE OU POTTO (*Galago guineensis*, DESM. *Lemur potto*, LIN. — GML. *Nycticebus potto*, GEOFF. Le *Potto de BOSMAN*) ne doit pas être confondu avec le kinkajou potto. Son pelage est d'un roux cendré, et sa queue de longueur moyenne. Il a la lenteur et les habitudes paresseuses du loris et des paresseux. C'est tout ce que l'on sait de cet animal d'une existence douteuse, et que Bosman seul a décrit. Il habiterait la Guinée. Je crois qu'on doit reporter cet animal au genre *Potto*.

52^e GENRE. Les TARSIIERS (*Tarsius*, G. CUV.) ont la tête arrondie, le museau court, les yeux très-grands; leurs dents sont au nombre de trente-quatre, dont quatre incisives à la mâchoire supérieure et deux à l'inférieure; l'intervalle entre leurs molaires et leurs incisives est rempli par plusieurs canines courtes; leurs membres postérieurs sont très-allongés, à tarse trois fois plus longs que le métatarse; ils ont une longue queue.

Le PODJE (*Tarsius spectrum*, GEOFF. *Lemur spectrum*, PALL. Le *Woolly gerboa*, PENN. Le *Tarsier*, BUFF.) ne dépasse pas la taille d'un mulot. La longueur de ses jambes et la grandeur énorme de ses yeux lui donnent un aspect fort étrange. Il est roux; ses

podje, mais il est d'un brun clair sur le corps et d'un gris blanchâtre en dessous; ses oreilles sont d'un tiers moins longues que la tête. C'est un animal nocturne, comme ses congénères, et on le trouve à Madagascar.

55^e GENRE. Les KINKAJOUS ou POTTOS (*Potos*, GEOFF. *Cercopithecus*, LILIG.) ont trente-six dents, dont six incisives, deux canines et dix molaires à chaque mâchoire. Leur museau est court, sans follicules nasaux; leur tête est arrondie; leur langue est étroite et d'une longueur démesurée, extensible; ils ont cinq doigts à tous les pieds, sans pouce distinct, tous armés d'ongles crochus; leur queue est longue et prenante, mais garnie de poils.

Le MANAVIRI OU CUCHUMI (*Potto caudivolvulus*, GEOFF. — DESM. *Cercopithecus caudivolvulus*, FR. CUV. *Viverra caudivolvula*, SCHREB. Le *Potto*, BUFF.) est de la grandeur d'une fouine; son pelage est laineux, entièrement d'un gris ou d'un brun jaunâtre: la partie antérieure du museau, la conque externe de l'oreille, la plante des pieds et la paume des mains sont nues.

Le manaviri est un animal solitaire, qui vit dans les forêts les plus désertes de l'Amérique équatoriale. Le jour, il dort profon-

dément, roulé en boule, la tête posée sur sa poitrine et recouverte par ses bras. La lumière du jour lui fatigue les yeux, aussi cherche-t-il l'obscurité. Dès que vient le crépuscule du soir, il se réveille petit à petit, se frotte les yeux, bâille en tirant sa longue langue, fait quelques pas en chancelant et d'une manière irrésolue. Puis, enfin complètement réveillé, il se met en quête de ses aliments, qui consistent en petits mammifères, en oiseaux, en insectes et en fruits.

Il n'est pas très-habile sauteur, mais néanmoins il grimpe habilement sur les arbres, en parcourt les branches pour chercher les nids d'oiseau, et en descend avec prudence, en empoignant la tige avec ses pieds de derrière et s'aidant de sa queue, qu'il entortille aux rameaux pour prévenir des chutes. Ce ne sont pas seulement des oiseaux qu'il va chercher en furetant sur les arbres : il visite minutieusement les trous qui peuvent se trouver à leur tronc, afin de découvrir s'ils recèlent une ruche d'abeilles sauvages. Favorisé par un poil laineux et très-épais qui le défend de leurs aiguillons, et par la fraîcheur de la nuit qui tient ces insectes dans une sorte d'engourdissement, il enfonce une de ses pattes dans la ruche, mais avec précaution, et il brise les gâteaux pour mettre le miel à découvert. Alors il colle sa face contre le trou, et, à l'aide de sa longue, langue il va recueillir le miel jusqu'à un pied de profondeur dans la ruche. Cette habi-

tude lui a valu des missionnaires le nom d'ours à miel. Selon quelques voyageurs, quand il en trouve l'occasion, il pénètre dans les basses-cours, saisit les volailles sous l'aile, et leur boit le sang avec une grande avidité.

Il paraît, d'après ce que dit M. de Humboldt, que les anciens indigènes de la Nouvelle-Grenade avaient réduit cet animal à l'état de domesticité. Je ne sais trop quel avantage ils pouvaient y trouver, à moins qu'ils ne l'aient employé à détruire les souris

de leurs cabanes, ou à aller à la découverte des abeilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que le manaviri, en captivité, est d'une douceur extrême, et qu'il se familiarise avec la plus grande facilité. Dans ce cas, on le nourrit fort bien avec des fruits, du pain, des bisenits, du miel, du lait, du sang, etc. Mais quel plaisir peut-on avoir avec un animal qui dort toujours ? Quand on le tire de son sommeil léthargique, il se plaint d'abord par un petit sifflement fort doux, il fuit la lumière et cherche à se cacher dans un coin obscur, ou du moins à mettre ses yeux à l'abri du jour. Cependant, avec quelques caresses, on parvient à le faire jouer ; mais dès qu'elles cessent, il retombe dans son état de stupeur somnolente. Quelquefois il mange sans le secours de ses mains, mais le plus souvent il s'en sert à cet effet. Quand il est en colère, sa voix devient assez forte et imite un peu les aboiements d'un jeune chien.

54^e GENRE. Les AYE-AYE (*Cheiromys*, ILLIG. — CUV.) ont dix-huit dents : deux incisives à chaque mâchoire, dont les inférieures très-comprimées ressemblent à des soies de charrue. Les extrémités ont toutes cinq doigts, dont celui du milieu des mains est très-long et très-grêle ; le pouce des pieds de derrière est opposable aux autres doigts ; ils ont deux mamelles ventrales et la queue touffue et très-longue.

Le TSITSIMI (*Cheiromys madagascariensis*, DESM. *Sciurus madagascariensis*, GML. *L'aye-aye*, BUFF. — G. CUV.) est de la grandeur d'un chat ; son pelage est grossier, d'un gris brun mêlé de jaunâtre ; sa queue est longue, épaisse, garnie de gros crins noirs ; sa tête est arrondie et porte de grandes oreilles nues ; ses yeux sont tristes, faibles, et peuvant à peine supporter la lumière.

On voit à Madagascar des forêts vierges, aussi anciennes que la terre qu'elles couvrent de leur ombre, et dont les arbres n'ont jamais été renversés que par la faux du temps. C'est là que vit dans la solitude du désert le tsitsimi, le plus farouche et pourtant le plus innocent des habitants des bois. Il a des habitudes paisibles, et de la gravité dans ses actions, si l'on peut se servir de ce mot. Ses mouvements sont lents, mesurés, peut-être pénibles. Aussi, pour se soustraire aux ennemis qui l'atteindraient aisément, vu la lenteur de sa marche, il ne sort de sa retraite que la nuit. Pendant le jour, il se tient blotti dans un terrier qu'il sait se creuser, dit-on, dans des ravins, à proximité des forêts où il va chercher sa nourriture. Cependant, la conformation de ses pieds me paraît peu propre à lui permettre de creuser une habitation souterraine ; probablement il s'empare de celle d'un autre animal plus faible que lui, comme font les fouines, les martres, les renards et beaucoup d'autres, qui ne manquent jamais d'exproprier le premier propriétaire d'un terrier, quand ils en trouvent l'occasion : et cependant on sait que la martre et le renard creusent la terre avec assez de facilité. L'écureuil peut nous fournir l'exemple d'un pareil brigandage, car il s'empare assez volontiers des nids de pie pour y établir son domicile après l'avoir maçonné à sa fantaisie.

Quoi qu'il en soit, le tsitsimi se nourrit d'insectes, de vers et de fruits, et il préfère ceux qui sont secs et durs aux baies et aux autres fruits mous. Pendant toute la belle saison, il ne s'occupe guère qu'à parcourir les forêts, en grimpant lentement sur les arbres pour y trouver sa nourriture. Quoique peu carnassier, s'il peut saisir un oiseau sur son nid, il manque rarement de le faire et de le dévorer ; mais c'est aux œufs qu'il donne la préférence.

Rien n'est curieux comme de voir manger cet animal : il se pose sur le derrière, ayant le corps dans une position verticale, et avec ses mains il porte les aliments à sa bouche ; mais pour saisir un fruit, il n'a pas besoin, comme l'écureuil, de ses deux mains : grâce à son long doigt, il enveloppe le fruit et le tient solidement, pendant que son autre main est libre. Jamais il ne prend un objet en l'empoignant avec ses cinq doigts, mais il le saisit avec le doigt du milieu, et avec les autres il continue à s'accrocher aux branches pour grimper.

Lorsque vient la saison des pluies, il ne quitte guère son terrier que s'il y est poussé par la faim. Dans son réduit, il sait fort bien s'arranger une vie sédentaire, et il ne manque jamais de s'entourer de toutes les commodités que lui permettent les cir-

constances. Sans faire positivement des provisions, il est rare qu'il n'ait pas dans son terrier assez de fruits pour vivre trois ou quatre jours au moins sans sortir. Ainsi, quand des chasseurs rôdent dans les solitudes qu'il habite, ou qu'un orage inonde la campagne, il reste tranquillement chez lui, à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que sa petite provision soit épuisée, et l'on assure même qu'il la ménage avec économie, pour la faire durer autant de temps qu'il présume devoir passer en reclusion. Il aime beaucoup ses aises, et sa voluptueuse mollesse ne lui permettrait pas d'habiter une demeure humide, fraîche, ou seulement de dormir sur la terre. Mais il n'est pas paresseux, quoique lent, et s'il aime à être bien, il ne compte sur personne que sur lui-même pour se procurer ce bien-être. Il travaille avec ardeur et pendant longtemps à se faire un appartement sec et commode au fond de son terrier. Après l'avoir suffisamment élargi, il y transporte une quantité de petites bûchettes de bois sec qu'il entrelace avec du foin et dont il forme une sorte de tenture exactement appliquée contre toutes les parois de sa chambre à coucher. Il la remplit ensuite de foin sec et très-doux, au milieu duquel il établit son lit. Ce lit lui-même exige encore un travail, car il est tapissé, ou plutôt matelassé avec une mousse fine, sèche et chaude.

C'est là qu'il fait ses petits, rarement en nombre de plus de trois ou quatre. Pendant tout le temps de l'allaitement, la femelle en a le plus grand soin et ne les quitte que lorsqu'elle y est forcée par une impérieuse nécessité ; elle les tient surtout dans une propreté recherchée. Lorsque les petits commencent à marcher, elle choisit les moments où la lune jette ses rayons brillants sur les arbres des forêts pour les faire sortir et jouer sur la mousse humide de rosée. En sentinelle à côté d'eux, elle veille à la sûreté générale, et au moindre bruit, à la plus mince apparence de danger, elle fait rentrer les plus forts et emporte les plus petits au fond de son trou.

Les naturels de Madagascar font une guerre soutenue au tsitsimi, parce qu'ils estiment beaucoup sa chair, qui pour un Européen est un mets détestable. Ils lui tendent des pièges au pied des arbres, ils le déterrèrent de son trou, et le tuent à coups de flèches ou de fusil. Il n'est ni féroce ni méchant, mais il aime la liberté plus que la vie. Aussi, quand on le prend, jeune ou vieux, s'il ne se laisse pas mourir de faim dans les premiers jours de son esclavage, il vit quelque temps dans la tristesse, il tombe dans la consommation, et il périt après avoir traîné pendant quelques mois une vie languissante, qu'il paraît quitter sans regret.

Ici finit l'ordre des quadrumanes, dont, nous devons le dire, les limites sont tracées d'une manière assez incertaine. Par exemple, ce dernier genre a été placé par G. Cuvier parmi les rongeurs, après les polatouches ; M. de Blainville l'a reporté à la suite des quadrumanes, et nous l'y maintenons sur la considération de son pouce des pieds de derrière, qui est opposable aux autres doigts.

Le genre tarsius est évidemment plus voisin des galéopithèques et des chauves-souris que des quadrumanes, aux ailes près.

Les klukajous ou potos ne se prêtent encore nettement à aucune de nos classifications et pourraient peut-être se reporter, avec les carnassiers plantigrades, entre les coatis et les blaireaux, où G. Cuvier les avait mis, et d'où son frère les a retirés pour les rejeter à la fin des quadrumanes.

LES CARNASSIERS CHÉIROPTÈRES,

DEUXIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Ils ont des incisives, des canines et des molaires, comme tous les carnassiers, mais de formes très-variées. Un caractère qui les tranche net d'avec tous les autres mammifères, c'est un repli membraneux de la peau des flancs, qui s'unit aux quatre membres et aux doigts des mains, de manière à former, dans le plus

grand nombre, de véritables ailes propres au vol comme celles des oiseaux. Ils ont deux mamelles qui sont placées sur la poitrine.

Cet ordre se divise en six familles, savoir : les galéopithèques ou chats-volants, les phyllostomes, les rhinolophes, les vespertiliens, les noctiliens et les méganyctères.

LES CHATS-VOLANTS, ou GALÉOPITHÈQUES,

se distinguent des chauves-souris parce que les doigts de leurs mains, tous garnis d'ongles tranchants, ne sont pas plus allongés que ceux des pieds ; il en résulte que la membrane qui occupe les intervalles des membres et s'étend jusqu'à la queue ne leur sert pas d'ailes, mais simplement de parachute. Ils ont à la mâchoire inférieure six incisives fendues en lanières étroites comme les dents d'un peigne.

1^{er} GENRE. LES CHATS-VOLANTS ou PLEUROPTÈRES (*Galeopithecus*, PALL.) ont trente-quatre dents ; les incisives supérieures dentelées et les inférieures pectinées ; leurs molaires sont mousses, avec une dentelure ; leurs membranes interfémorales et latérales sont velues. Ces animaux sautent fort loin, au moyen de la membrane qui leur sert d'ailes, mais ils ne volent pas.

Le KUBUNG (*Galeopithecus rufus*, GEOFF. *Lemur volans*, LINN. — AUDL.).

Il habite les îles Pelew ou Palaos, dans les Moluques, et aux îles de la Sonde. Il a environ un pied de longueur (0,525) ; sa couleur est roussâtre en dessous, d'un joli gris roux en dessus, avec des ondes blanches, irrégulièrement bordées de gris noirâtre, et s'étendant de chaque côté du corps depuis le derrière des oreilles jusqu'à la naissance des cuisses. Il a le museau un peu long, fin comme celui d'une beetle, les oreilles courtes et les yeux vifs.

Le kubung ne peut pas voler comme les chauves-souris, car sa membrane n'est pas assez longue pour cela ; mais il sait tellement bien manœuvrer, qu'il parcourt d'assez grandes distances dans les airs, et passe aisément d'un arbre à un autre arbre éloigné de cinquante à soixante pas. Pour cela, il monte à l'extrémité de la plus haute branche, s'élance d'un bond vers l'arbre voisin, puis il étend sa membrane, penche un peu son corps, la tête vers la terre, et glisse ainsi dans l'air en décrivant une parabole oblique à l'horizon. Il en résulte qu'étant parti de la branche la plus haute d'un arbre, il arrive juste à la branche la plus basse d'un autre arbre. Quand la forêt est épaisse et les arbres très-rapprochés, on croirait qu'il doit diriger son parachute de manière à sauter sur une branche élevée ; il n'en est rien, et il tombe toujours sur la plus basse. Mais il a une raison pour cela : toute la journée il est occupé à donner la chasse aux insectes et aux petits oiseaux qui, ainsi que lui, habitent les forêts. Pour n'avoir pas à remonter à la cime d'un arbre quand il veut aller sur un autre, il commence toujours sa chasse en explorant les branches basses, puis celles au-dessus, et ainsi de suite de bas en haut, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au sommet.

Le kubung ou oleek est la terreur des colibris et autres petits oiseaux, qu'il saisit sur leur nid pendant la nuit ou dont il brise et mange les œufs pendant le jour. Quelquefois il se met en embuscade sur une grosse branche, tantôt couché sur l'écorce, tantôt suspendu par la queue et les pieds de derrière. Si un colibri

ou une grosse phalène passent en volant à quelques pieds de lui, il s'élance tout à coup, les saisit au vol et tombe sur une branche voisine, où il les dévore à son aise. Quand il se tient suspendu dans son embuscade, il attend que le colibri passe dessous lui, fût-ce à quinze ou vingt pieds de distance ; il prend son moment, se laisse tomber perpendiculairement dessus, le saisit, déploie sa membrane pour adoucir sa chute, et glisse dans l'air jusque sur la branche la plus rapprochée. Il a le coup d'œil si juste et si prompt qu'il rencontre toujours sa proie dans sa chute et ne la manque presque jamais. Son odorat est aussi très-fin.

Cet animal ne met bas ordinairement qu'un petit, pour lequel il a beaucoup de tendresse. Il lui fait avec soin un nid d'herbe fine et sèche, dans le trou d'un tronc d'arbre, mais il ne l'y laisse que quatre à cinq jours ; après quoi celui-ci est assez fort pour se cramponner sur son ventre et y rester constamment jusqu'à ce qu'il puisse se hasarder à quitter sa mère pendant quelques instants, ou au moins à se placer sur son dos pour se reposer de son attitude ordinaire.

Du reste, sa posture est moins fatigante qu'on pourrait le croire, car sa mère le soutient presque constamment avec sa main, qu'elle lui place sur le dos. Quand la chasse est finie, ou même en la faisant, l'oleek ne marche pas, comme les autres animaux, sur les branches, mais dessous, de manière à avoir le corps pendu à la renverse. Il en résulte que son enfant se trouve placé comme dans un hamac et retenu par la membrane des ailes, de la même manière que dans un berceau qui serait placé au milieu d'un filet. S'il a envie de dormir, la mère cesse de marcher et donne à son corps un mouvement doux de balancement, absolument comme une nourrice qui berce avec précaution un enfant chéri. Du reste cette attitude est familière au galéopithèque, et s'il en prend quelquefois une autre pour dormir, quand il n'a pas de petit, c'est pour se suspendre par les pieds de derrière, la tête en bas, comme les chauves-souris.

Les Indiens aiment assez la chair du chat-volant, surtout dans une saison de l'année où ces animaux cessent de faire la chasse aux insectes pour se nourrir d'une petite baie semblable à une groseille et très-abondante dans les forêts en de certains temps ; ils aiment ces petits fruits, qui les engraisent beaucoup.

Le GALÉOPITHÈQUE (*Galeopithecus variegatus*, GEOFF.) n'a que cinq pouces de longueur (0,155) ; il est d'un brun gris, varié en dessus de plus foncé, avec les membres tachés de blanc. Il a la tête plus grosse et le museau plus allongé que le précédent, et, comme lui, il habite les Moluques.

Le GALÉOPITHÈQUE DE TERNATI (*Galeopithecus ternatensis*, GEOFF. *Felis volans Ternatea*, SEBA) est encore plus petit que le précédent. Il est d'un gris roux plus pâle en dessous qu'en dessus, avec des taches blanches sur la queue. Il habite également les Moluques. Seba avait cru lui trouver de l'analogie avec les chats.

C'est avec cette famille que commence la série des véritables chauves-souris, qui toutes ont les doigts des mains allongés et pris dans une membrane nue formant une aile complète; leur pouce est séparé, libre, court, armé d'un ongle robuste et crochu; leurs pieds de derrière sont faibles, et leurs doigts égaux en longueur.

La famille des phyllostomes a sur le nez une membrane en forme de feuille relevée en travers, simple, solitaire ou impaire. L'index des mains est composé de deux phalanges.

2^e GENRE. LES PHYLLOSTOMES (*Phyllostoma* GEOFF.) ont trente-deux dents : quatre incisives, deux canines très-fortes et dix molaires à chaque mâchoire; leurs oreilles sont grandes, séparées, à oreillon interne denté; ils ont sur le nez deux crêtes, l'une en forme de feuille et l'autre en forme de fer de cheval; leur langue est hérissée de papilles. Les trois premières espèces ont une queue plus courte que les membranes interfémorales; les quatre dernières n'en ont pas du tout.

difformités superflues, sont des caractères réels et des nuances visibles de l'ambiguïté de la nature entre ces quadrupèdes volants et les oiseaux, car la plupart de ceux-ci ont aussi des membranes et des crêtes autour du bec et de la tête, qui paraissent tout aussi superflues que celles des chauves-souris. »

Une analogie plus singulière encore est celle que ces hideux animaux ont avec l'homme par certains organes : notamment par les mamelles des femelles, qui sont placées sur la poitrine. Leurs autres caractères les rapprochent tantôt des quadrumanes, tantôt des petits carnassiers carnivores; leur figure et leur pelage les font souvent ressembler à des rats ou à des souris, mais leurs grandes ailes livides les séparent de tous les autres mammifères.

Ce sont des animaux nocturnes, dont les yeux, excessivement petits, ne peuvent supporter la lumière du jour. Aussi se cachent-ils dans les lieux les plus obscurs, pour n'en sortir que la nuit et aller à la chasse aux insectes et particulièrement aux papillons nocturnes, qu'ils saisissent au vol avec beaucoup d'adresse. Dans

Le Kubung.

Le FER DE LANCE (*Phyllostoma hastatum*, GEOFF. *Ispertilio hastatus*, LINN. Le Fer de lance, BUFF. — G. CUV.) a la feuille du nez en forme de fer de lance, entière sur ses bords, c'est-à-dire ni crénelée ni dentée; sa queue est entièrement engagée dans la membrane interfémorale. Cette espèce se trouve à la Guyane, où elle ne quitte guère les forêts.

Le fer de lance est, comme toutes les chauves-souris, un animal fort extraordinaire pour l'observateur. La première chose qui frappe le vulgaire, en considérant une chauve-souris, c'est l'analogie que son vol rapide et élevé lui donne avec les oiseaux. On est étonné de voir cet animal, couvert de poils, ayant une bouche armée de dents, s'élancer dans les airs, s'y soutenir, s'y promener avec plus de facilité même qu'une hirondelle. Pour l'observateur, l'analogie peut se pousser plus loin; ainsi que les oiseaux, les chauves-souris ont les muscles pectoraux très-épais et très-développés, afin de fournir aux bras toute la force nécessaire pour soutenir le corps en volant; leur sternum a de même une arête saillante pour servir de point d'appui et d'attache à ses muscles; « enfin, dit Buffon, elles paraissent s'en approcher encore par ces membranes ou crêtes qu'elles ont sur la face; ces parties excédantes, qui ne se présentent d'abord que comme des

les trous et les rochers qu'ils habitent, ils se suspendent par les pieds de derrière, la tête en bas, et passent toute la journée à dormir dans cette attitude singulière. Les espèces de nos climats s'engourdissent et passent l'hiver en léthargie, comme les loirs et les marmottes.

Les femelles font ordinairement deux petits, qu'elles tiennent cramponnés à leurs mamelles, et dont la grosseur est considérable comparativement à celle de leur mère.

Tout ce que nous venons de dire s'applique non-seulement au fer de lance, mais à toutes les chauves-souris. A la suite de cette espèce on placera celles-ci :

Le PHYLLOSTOME A FEUILLE ALLONGÉE (*Phyllostoma elongatum*, GEOFF.). Bords de la feuille entiers; extrémité de la queue libre. Patrie inconnue.

Le PHYLLOSTOME CRÉNELÉ (*Phyllostoma crenulatum*, GEOFF. Le Fer crénelé, G. CUV.). Bords de la feuille dentelés; extrémité de la queue libre. Patrie inconnue. Ceux qui suivent n'ont pas de queue.

Le PHYLLOSTOME RAYÉ (*Phyllostoma lineatum*, GEOFF.). Long de deux pouces neuf lignes (0,074); une raie blanche sur la face et quatre sur le dos; feuille entière. Du Paraguay.

Le PHYLLOSTOME LUNETTE (*Phyllostoma perspicillatum*, GEOFF. *Vespertilio perspicillatus*, LIN.) me paraît appartenir au genre *Artibeus*. Il est d'un noir brunâtre, avec deux raies blanches; feuille courte, échancrée près de sa pointe. De l'Amérique méridionale. M. Ricord a observé que cette espèce vit du fruit du sapotillier, dont elle fait un grand dégât.

Le PHYLLOSTOME A FEUILLES ARRONDIES (*Phyllostoma rotundum*, GEOFF.). D'un brun rougeâtre; feuille entière, seulement arrondie au sommet. Du Paraguay.

Le PHYLLOSTOME FLEUR DE LIS (*Phyllostoma lilium*, GEOFF.). Mâchoires allongées; feuille entière, aussi haute que large, à base très-étroite. Du Paraguay.

plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses pour la grosseur. Elles ont entièrement détruit à Borja, et en divers autres endroits, le gros bétail que les missionnaires y avaient introduit, et qui commençait à s'y multiplier. »

Buffon cite ce passage avec une grande confiance, et il me semble que ce célèbre écrivain aurait dû le rejeter, comme impliquant contradiction; en effet, comment le bétail a-t-il pu commencer à se multiplier malgré les vampires, et comment les vampires, qui n'avaient pas empêché cette multiplication, ont-ils ensuite détruit tous les animaux qui en résultaient?

Junilla va plus loin que La Condamine. « Ces chauves-souris sont d'adroites sangsues, s'il en fut jamais, qui rôdent toute la

Ancienne habitation des singes

3^e GENRE. LES VAMPIRES (*Vampirus*, GEOFF.) ont trente-quatre dents, dont deux incisives et deux canines à chaque mâchoire, dix molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure. Leur feuille est ovale, creusée en entonnoir.

L'ANDIRA-GUAÛ (*Vampirus sanguisuga*, LESS. *Phyllostoma spectrum*, GEOFF. *Vespertilio spectrum*, LIN. Le Vampire, BUFF. — G. CUV.) est de la grandeur d'une pie; son pelage est d'un brun roux, et sa feuille nasale est entière, moins large que haute, quoiqu'elle s'élargisse à sa base.

L'andira-guaçu a servi de texte à beaucoup de contes que nous ont débités les anciens voyageurs. La Condamine, Pierre Martyr, Junilla, don George Juan, don Antonio de Ulloa, semblent s'être donné le mot pour enchanter les uns sur les autres dans les relations qu'ils nous font de ce terrible animal : « Les chauves-souris, qui sucent le sang des mulets, des chevaux, et même des hommes, dit La Condamine, quand ils ne s'en garantissent pas en dormant à l'abri d'un pavillon, sont un fléau commun à la

nuît pour boire le sang des hommes et des bêtes. Si ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas la précaution de se couvrir des pieds à la tête, ils doivent s'attendre à être piqués des chauves-souris. Si, par malheur, ces oiseaux leur piquent une veine, ils passent des bras du sommeil dans ceux de la mort, à cause de la quantité de sang qu'ils perdent sans s'en apercevoir, tant leur piqure est subtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchissent le dormeur auquel elles ont dessein d'ôter la vie. »

Ulloa est moins exagéré : « Les chauves-souris sont communes à Carthagène, dit-il; elles saignent fort adroitement les habitants en leur tirant assez de sang, sans les éveiller, pour les affaiblir extrêmement. »

La vérité est que l'andira-guaçu, tout vampire qu'il est par le nom, ne suce personne, ni hommes ni animaux, et c'est ce dont les voyageurs modernes et les naturalistes américains se sont assurés. Sa langue papilleuse et extensible ne lui sert qu'à sonder sous les vieilles écorces des arbres pour en retirer les insectes et

les phalènes qui s'y cachent, et il a cela de commun avec les phyllostomes et beaucoup d'autres chauves-souris. Il se nourrit habituellement d'insectes, de petits animaux, et même, dit-on, de fruits. C'est de tous les chéiroptères celui qui marche sur la terre avec le plus d'aisance. Il est commun dans la Nouvelle-Espagne.

4^e GENRE. LES MADATÉES (*Madateus*, LEACH) ont quatre incisives à chaque mâchoire, les deux intermédiaires supérieures bifides et plus longues que les latérales, les inférieures égales, simples et aiguës; huit molaires supérieures et dix inférieures; leur langue est bifide à la pointe; leurs lèvres garnies de papilles molles, comprimées et frangées; ils ont deux feuilles nasales et pas de queue.

La MANDATÉE DE LEWIS (*Mandateus Lewis*, LEACH). D'un brun noirâtre; seize pouces d'envergure (0,455), et membrane interfémorale échaucrée; oreilles médiocres et arrondies; feuille brusquement pointue vers le haut. De la Jamaïque.

5^e GENRE. LES GLOSSOPHAGES (*Glossophaga*, GEOFF.) ont vingt-quatre dents : quatre incisives, deux canines médiocrement fortes, et six molaires à chaque mâchoire; la langue est très-extensible, terminée par des papilles; feuille en forme de fer de lance; membrane interfémorale très-petite ou nulle; queue variable ou nulle. Toutes les espèces sont d'Amérique.

La GLOSSOPHAGE DE PALLAS (*Glossophaga soricina*, GEOFF. *Vespertilio soricinus*, LIN. — PALL. *La Feuille*, VICQ-D'AZYR) se reconnaît à son manque de queue et à sa membrane interfémorale qui est fort large.

Cette espèce habite Cayenne et Surinam. La longueur de sa langue, les papilles qui la terminent, et que l'on a prises pour un suçoir, l'ont fait accuser, ainsi que ses congénères, de sucer, comme le vampire, le sang des hommes et des animaux endormis. Le fait est qu'elle est fort innocente de cette accusation, et que cet organe lui sert uniquement à sonder les petits trous et les fissures des troncs d'arbres, quand elle pense y trouver les larves et les insectes dont elle se nourrit.

La GLOSSOPHAGE CAUDATAIRE (*Glossophaga caudifer*, GEOFF.) a la membrane interfémorale très-courte, un peu débordée par la queue. Du Brésil.

La GLOSSOPHAGE A QUEUE ENVELOPPÉE (*Glossophaga amplexicaudata*, GEOFF.) est d'un brun noirâtre; sa membrane interfémorale

est large; sa queue, courte, est terminée par une nodosité. Du Brésil, aux environs de Rio-Janeiro.

La GLOSSOPHAGE SANS QUEUE (*Glossophaga ecaudata*, GEOFF.) manque de queue. Sa membrane interfémorale est courte. Du Brésil.

6^e GENRE. LES RHINOPOMES (*Rhinopoma*, GEOFF.) ont vingt-huit dents : deux incisives supérieures et quatre inférieures; deux canines à chaque mâchoire; huit molaires à la mâchoire supérieure et dix à l'inférieure. Leur nez est conique, long, tronqué au bout, portant une petite feuille; les narines sont terminales, transversales, operculées; les oreilles sont grandes et réunies, avec un oreillon extérieur; leur queue est longue, prise à sa base dans la membrane interfémorale, qui est coupée carrément, libre à l'extrémité.

La RHINOPOME MICROPHYLLE de GEOFF. (*Vespertilio microphyllus*, SCHR. *La Chauve-souris d'Égypte*, BILON) est d'un gris cendré et a la queue très-longue. Elle se trouve en Égypte, et se plaît surtout à habiter les galeries obscures des Pyramides.

La RHINOPOME DE LA CAROLINE (*Rhinopoma carolinensis*, GEOFF.) est brune; sa queue épaisse est assez longue. On la croit de la Caroline du Sud.

7^e GENRE. LES ARTIBÉES (*Artibeus*, LEACH) ont trente dents : quatre incisives à chaque mâchoire, les supérieures bifides et les inférieures tronquées; deux canines à chaque mâchoire, les supérieures avec un rebord interne à leur base; quatre molaires supérieures et cinq inférieures de chaque côté; deux feuilles nasales, une horizontale et l'autre verticale; point de queue.

L'ARTIBÉE DE LA JAMAÏQUE (*Artibeus jamaicensis*, LEACH) est brune en dessus, d'un gris de souris en dessous, avec les oreilles brunnâtres, ainsi que les oreillons. Des Antilles.

8^e GENRE. LES MONOPHYLLES (*Monophyllus*, LEACH) ont trente dents : quatre incisives supérieures dont les moyennes plus longues et bifides; point à la mâchoire inférieure; deux canines en haut et deux en bas; dix molaires supérieures et douze inférieures; leur feuille est unique, droite sur le nez, et leur queue courte.

Le MONOPHYLLE DE REDMANN (*Monophyllus Redmanni*, LEACH) est brun en dessus, gris en dessous, à membranes brunes; ses oreilles sont arrondies; sa feuille est aiguë, couverte de petits poils blancs. Il habite la Jamaïque.

LES RHINOLOPHES

aux caractères généraux des chauves-souris en joignent de particuliers qui les tranchent fort bien. Leur nez est garni de membranes et de crêtes fort compliquées; ils ont une seule phalange à l'index; leurs ailes sont grandes; les femelles ont les mamelles sur la poitrine, mais on leur voit souvent des verrues au ventre, simulant assez bien des mamelles.

9^e GENRE. LES RHINOLOPHES (*Rhinolophus*, GEOFF.) ont trente-deux dents : deux incisives à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure; deux canines en haut et en bas; dix molaires supérieures et douze inférieures. Le nez est placé au fond d'une cavité bordée d'une large crête en forme de fer à cheval, et surmontée d'une feuille. Les oreilles, qui manquent d'oreillon, sont latérales, moyennes. Leur queue est longue.

Le GRAND FER À CHEVAL (*Rhinolophus unihastatus*, GEOFF. *Vespertilio ferrum equinum*, LIN. *Le grand Fer à cheval*, BUFF.).

Il a la feuille nasale double, l'antérieure sinuée aux bords et au sommet, la postérieure en fer de lance.

Cette chauve-souris est une des plus communes que nous ayons

en France; elle habite les cavernes, les carrières et les souterrains des vieux monuments abandonnés dans toute l'Europe. Elle n'en sort qu'à la nuit close pour aller chasser les papillons de nuit et les insectes crépusculaires. Ses yeux sont petits, obscurs et couverts, à pupille nocturne; aussi fuit-elle la lumière, et les lieux les plus ténébreux sont ceux qui lui plaisent le plus; elle y fixe son domicile et y vit suspendue à la voûte par les pieds de derrière, en compagnie d'un grand nombre d'individus de son espèce. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, quelle que soit la grandeur du souterrain ou de la caverne où elles habitent, elles ne se dispersent pas dans ses différentes parties; elles se fixent toutes les unes à côté des autres et se touchant presque, à la même place, et il faut qu'il y en ait une grande quantité pour occuper plus de quatre ou cinq mètres carrés de la voûte. L'hiver, au moment de s'engourdir, elles se rapprochent au point de se toucher et de former pour ainsi dire une masse compacte. Il est probable qu'elles cherchent ainsi à se réchauffer les unes les autres et à se soustraire autant que possible aux cruelles rigueurs du froid.

Le grand fer à cheval, comme la plupart des chauves-souris, se traîne très-péniblement sur la terre, et sur une surface un peu unie il ne peut s'élever pour prendre son vol, par la raison fort simple que ses pattes ne peuvent pas exécuter en même temps tous les mouvements nécessaires au saut et au vol. Ceci montre que l'attitude singulière qu'il prend dans le repos, en se suspendant la tête en bas, est pour lui une position naturelle et fort commode. En effet, il n'a qu'à lâcher la roche où il est attaché, étendre les ailes en tombant, et le voilà au vol.

Par la même raison, la femelle ne cherche pas à faire un lit ou un nid, comme les rats, par exemple, pour déposer ses petits, car il lui faudrait marcher pour y entrer et en sortir. Elle met bas sur le bord d'une roche perpendiculaire; et aussitôt que ses petits sont nés, elle se les attache sur la poitrine, se précipite de la roche la tête en bas, et va reprendre sa résidence ordinaire sous une voûte. Les petits, au nombre de deux au plus, se trouvent, pour ainsi dire, emmaillottés dans les membranes des ailes de leur mère, qui les porte avec elle en volant jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se lancer et se soutenir dans les airs. J'ai été moi-même témoin de ces faits.

Le PETIT FER À CHEVAL (*Rhinolophus bibastatus*, GEOFF. *Vespertilio ferrugineus*, var. LIN. *Vespertilio hipposideros*, BECHST. Le petit Fer à cheval BATE.) a la feuille nasale double, mais l'une et l'autre en fer à cheval; ses oreilles sont profondément échaucrées. Il habite l'Europe et plus particulièrement l'Angleterre.

Le RHINOLOPHE TRIDENT (*Rhinolophus tridens*, GEOFF.) a la feuille nasale simple, et terminée par trois pointes. Il habite l'Égypte, et se retire dans les cavernes et les tombeaux.

Le RHINOLOPHE CRUMÈNIÈRE (*Rhinolophus spearis*, SCHNID. *Rhinolophus marsupialis*, GEOFF.) a la feuille nasale simple, arrondie à son sommet; une bourse, formée de trois replis de la peau, s'élève sur son front. De l'île de Timor.

Le RHINOLOPHE DE COMMERSON (*Rhinolophus Commerstoni*, GEOFF.). Sa feuille nasale est simple, arrondie à la pointe; sa queue est de moitié moins longue que les jambes. De Madagascar, aux environs du fort Dauphin.

Le RHINOLOPHE DIADÈME (*Rhinolophus diadema*, GEOFF.) a la feuille nasale simple, arrondie au sommet; son front ne présente point de bourse comme dans le cruménifère, et sa queue est de la longueur de ses jambes. De Timor.

10^e GENRE. Les MÉGADERMES (*Megaderma*, GEOFF.) ont vingt-six dents : quatre incisives inférieures, point à la mâchoire supérieure; deux canines en haut et deux en bas; huit molaires supérieures et dix inférieures; leurs oreilles sont très grandes, soudées à leur base au sommet de la tête, à oreillon intérieur large; leur nez porte trois crêtes, une verticale, une horizontale et une en fer à cheval ou inférieure; elles n'ont pas de queue, et leur membrane interfémorale est coupée carrément.

La MÉGADERME FEUILLE (*Megaderma frons*, GEOFF. La Feuille, G. CUV. — DAUB.), à feuille du nez ovale, presque aussi grande que la tête; pelage d'un gris cendré teinté de jaunâtre. Du Sénégal, et peut-être de l'archipel des Indes.

La MÉGADERME LYRE (*Megaderma lyra*, GEOFF.), à feuille rectangulaire, avec une follicule de moitié plus petite. On la croit de l'archipel Indien.

La MÉGADERME SPASME (*Megaderma spasma*, GEOFF. *Vespertilio spasma*, LIN. *Glis volans ternateus*, SIEB. Le Spasme de Ternate, G. CUV.), à feuille en forme de cœur; l'oreillon est en demi-cœur, et le follicule est de même forme et de même dimension que la feuille. De l'île de Ternate.

Le LOYO (*Megaderma trifolium*, GEOFF. Le Trèfle de Java, G. CUV.), à feuille ovale; à oreillon en forme de trèfle, avec un follicule assez grand et égal au cinquième de la longueur des oreilles. De l'île de Java.

11^e GENRE. Les NYCTÈRES (*Nycteris*, GEOFF.) ont trente-six dents : quatre incisives à la mâchoire supérieure et six à l'inférieure; deux canines en haut et en bas; huit molaires supérieures et dix inférieures; le chanfrein est creusé d'une fossette marquée même sur le crâne; les narines sont recouvertes par un opercule cartilagineux, mobile, ou entourées d'un cercle de lames saillantes; les oreilles sont grandes, réunies par leur base; l'oreillon est extérieur; la membrane interfémorale est très-grande, et comprend la queue, dont la dernière vertèbre se termine par un cartilage bifurqué.

Le NYCTÈRE DE DAUBENTON (*Nycteris Daubentonii*, GEOFF. *Vespertilio hispidus*, LIN. Le Campagnol volant, DAUB.) est d'un brun roussâtre en dessus, blanchâtre en dessous, avec quelques teintes fauves; les oreilles sont assez grandes; les opercules des narines sont très-petits; la lèvre inférieure est simple. Du midi de l'Europe et de l'Afrique.

Le NYCTÈRE DE GEOFFROY (*Nycteris Geoffroyi*, DESM. Le Nyctère de la Thébaïde, GEOFF.) est gris brun en dessus, plus clair en dessous; une grosse verrue est sur sa lèvre, entre deux bourrelets affectant la forme d'un V. Du Sénégal et de la Thébaïde.

Le NYCTÈRE DE JAVA (*Nycteris javanicus*, GEOFF.), d'un roux vif en dessus et d'un cendré roussâtre en dessous. De l'île de Java.

12^e GENRE. Les TAPHIENS (*Taphozous*, GEOFF.) ont vingt-huit dents : quatre incisives en bas et deux en haut, selon G. Cuvier, ou point, selon M. Geoffroy; vingt molaires; leur chanfrein est sillonné comme dans le genre précédent; la lèvre supérieure est épaisse; les oreilles sont moyennes et écartées; l'oreillon est intérieur; la queue est libre à l'extrémité, au dessus de la membrane, qui est grande, à angle saillant au bord extérieur.

Le TAPHIEN ROUX (*Taphozous rufus*, WHIS. *Vespertilio rufus*, WARD.) se distingue des autres espèces par la couleur rouge de son pelage; il est aussi le seul des taphiens connus jusqu'à ce jour qui habite l'Amérique. On le trouve aux États Unis.

Le TAPHIEN DE MAURICE (*Taphozous mauritanus*, GEOFF.). D'un brun marron en dessus, roussâtre en dessous; il a un oreillon terminé par un bord sinueux. L'île de France.

Le TAPHIEN DU SÉNÉGAL (*Taphozous senegalensis*, GEOFF. Le Lerot volant, DAUB.). Il est brun en dessus, d'un brun cendré en dessous; ses oreilles sont moyennes, à oreillon arrondi. Du Sénégal.

Le TAPHIEN LONGIMANE (*Taphozous longimanus*, HAEDW.). d'un brun de suie; à pelage épais; ailes noires, ayant quinze pouces (0,06) d'envergure, oreilles ovales, plissées en travers. De Calcutta.

Le TAPHIEN PERFORÉ (*Taphozous perforatus*, GEOFF.) d'un gris roux en dessus, cendré en dessous; un oreillon en forme de fer de hache. De l'Égypte, où il habite les tombeaux.

Le TAPHIEN LÉPTURE (*Taphozous lepturus*, GEOFF.), gris; plus pâle en dessous; dix-huit lignes de longueur (0,041); un repli au coude formé par l'aile; oreillon obtus et fort court. On le croit de Surinam.

Tous ces animaux vivent d'insectes et ne volent que la nuit. Une espèce, le taphien longimane, est un objet de terreur pour les femmes superstitieuses. Comme il est très-commun et qu'il voltige continuellement autour des maisons, si une croisée reste ouverte et qu'il y ait un flambeau allumé, cet animal, attiré par la lumière de la même manière que les papillons de nuit, entre dans l'appartement, et va s'attacher aux rideaux des lits ou aux corniches, où on le trouve le lendemain, si avec ses ailes il n'a pas réveillé la dormeuse qui, dans ce cas, est fort effrayée. Mais c'est moins la crainte qu'occasionne sa présence que les conjectures sinistres qu'on en tire, qui font redouter cet animal, du reste fort innocent. On croit que sa visite annonce la mort, et que dans la maison où il est entré il ne se passera pas un an

avant que l'on ait à déplorer la perte d'un des membres de la famille. Le peuple, en France, a un préjugé semblable à l'égard de la chouette.

15^e GENRE. LES MORMOPS (*Mormops*, LEACH) ont trente-quatre dents : quatre incisives supérieures inégales, les moyennes très-échancrées ; quatre inférieures trifides et égales : deux canines à chaque mâchoire, les supérieures deux fois aussi longues que les inférieures, un peu comprimées et canaliculées en avant ; dix molaires en haut et douze en bas ; la feuille nasale est unique, droite, et réunie aux oreilles : celles-ci sont très-complicquées.

En donnant les caractères de la famille des rhinolophes, nous avons dit qu'on leur voit souvent au ventre des verrues simulant assez bien des mamelles. Voici, à ce sujet, ce que pensait Geoffroy Saint-Hilaire : « Les rhinolophes, dit-il, sont les seules chauves-souris que je connaisse qui soient signalées par l'existence de deux paires de mamelles, la paire surnuméraire est située aux aines ; elle est plus souvent employée. Étant, en 1827, à Marseille, on m'y fit connaître une femme qui avait également nourri ses enfants par une mamelle surnuméraire inguinale : la même dérogation à la règle en des êtres pourvus de mamelles ordinairement restreintes à deux, et pectorales quant

Le grand Fer à cheval.

LE MORMOPS DE BLAINVILLE (*Mormops Blainvillii*, LEACH). Front élevé ; chanfrein excavé ; lèvre supérieure lobée, crénelée ; l'inférieure à trois lobes membraneux ; feuille nasale plissée ; oreilles divisées en deux lobes au bord supérieur ; langue à papilles bifides et trifides. De la Jamaïque.

14^e GENRE. LES NYCTOPHILES (*Nyctophilus*, LEACH) ont vingt-huit dents : deux incisives supérieures coniques aiguës et allongées ; six inférieures trifides, égales, à lobes arrondis ; deux canines à chaque mâchoire, les inférieures avec une petite pointe à leur base, en arrière ; seize molaires à couronne garnies de tubercules aigus ; ils ont deux feuilles sous le nez, la postérieure la plus grande ; la queue, formée de cinq vertèbres dans sa partie visible, dépasse un peu la membrane.

LE NYCTOPHILE DE GEOFFROY (*Nyctophilus Geoffroyi*, LEACH) est d'un brun jaunâtre en dessus et d'un blanc sale en dessous ; ses ailes sont d'un noir brunâtre ; ses oreilles sont larges. On ne connaît pas sa patrie, mais il est probable qu'il ne se rencontre pas en Europe.

à leur situation, forme une considération de semblable anomalie que je crois devoir faire remarquer. » Le même savant pense que cette étrange faculté que les chauves-souris ont de se diriger sans hésitation au milieu des ténébreux labyrinthes qu'elles habitent, est due à une extrême sensibilité du tact qui leur fait apprécier les plus petites différences atmosphériques. Cet organe du tact résiderait dans les membranes des ailes, et serait alors d'une étendue comparative très-considérable. Telle était aussi l'opinion de G. Cuvier, ainsi que nous le dirons dans l'article suivant.

Le Murin.

LES VESPERTILIONS,

ainsi que les familles qui vont suivre, n'ont aucun appendice au nez; leurs ailes sont grandes, et ils n'ont à l'index qu'une seule phalange; leurs lèvres sont simples; leur langue est courte, leur queue longue, et leur tête est de forme allongée et poilue. Cette famille se compose des chauves-souris proprement dites.

15^e GENRE. LES VESPERTILIONS (*Vespertilio*, GEOFF.) ont trente-deux dents: quatre incisives supérieures (quelquefois deux), dont les deux moyennes ordinairement écartées; six inférieures à tranchant un peu dentelé; oreilles séparées, rarement unies par leur base; un oreillon interne; des abajoues; queue totalement prise dans la membrane interfémorale. On en trouve des espèces dans toutes les parties du monde, et nous les classerons sur cette considération.

1^{er} VESPERTILIONS D'EUROPE.

Le MURIN (*Vespertilio murinus*, LIN. La Chauve-souris, BUFF.).

Il a les oreilles ovales, de la longueur de la tête, et les oreillons en forme de faux; il est d'un brun roussâtre ou d'un gris cendré en dessus, d'un gris blanchâtre en dessous. Il est assez commun en France et dans toute l'Europe, dans les clochers et les vieux châteaux.

« Toutes les chauves-souris, dit Buffon, cherchent à se cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, et y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain qu'elles semblent n'exécuter que par effort et d'une manière gauche; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir, ou même diriger leur vol; il n'est ni très-rapide, ni bien direct; il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse. Elles ne laissent pas de saisir en passant les moucheron, les cousins et surtout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit, qu'elles avalent, pour ainsi dire, tout entiers. »

Tout ce que Buffon dit là du vol de ces animaux est parfaitement juste pour les petites espèces, mais pas du tout pour les grandes. Ces dernières ont le vol très-élevé, fort rapide, et elles se dirigent dans les airs avec autant et plus de facilité que les

oiseaux. Quant aux petites, si leur manière de parcourir les airs lui a paru oblique et tortueuse, c'est qu'il a pris ces crochets nombreux et rapides pour des résultats du caprice ou de l'imperfection de l'animal, tandis que réellement ils résultent de la poursuite incessante qu'ils font aux petits insectes dont le vol est irrégulier.

Mais il est dans les chauves-souris une chose bien autrement étrange que le grand écrivain n'a pas signalée. Dans les cavernes les plus obscures, dans les ténèbres les plus profondes, elles parcourent en volant les nombreuses issues de leur demeure, sans hésitation, sans jamais se heurter contre les angles avancés des roches ou les parois des sombres voûtes, et avec la même sûreté qu'un autre animal en plein jour pourrait le faire. Cela vient, a-t-on dit, de ce que les chauves-souris voient dans les ténèbres, et l'on s'est trompé. Tous les animaux nocturnes ont la faculté de concentrer dans leur pupille, très-dilatable, les plus faibles rayons de lumière, et c'est pour cette raison que pendant la nuit ils distinguent assez les objets pour reconnaître leur route, leur proie, et accomplir toutes les fonctions nécessaires à leur existence. Mais dans une obscurité totale, absolue, dans le manque complet de lumière, leur pupille a beau se dilater, elle ne peut percevoir des rayons qui n'existent pas, et, dans ce cas, une chauve-souris est tout aussi bien frappée d'aveuglement que tout autre animal. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, loin de se heurter contre les corps étrangers, elle parcourt toutes les sinuosités de sa caverne avec la plus grande aisance et sans diminuer la rapidité de son vol.

Faudrait-il en conclure qu'au fond des souterrains les plus noirs il pénètre encore quelques rayons de lumière bien faibles, mais suffisants? Non, et en voici la preuve. On a pris des chauves-souris, on leur a crevé les yeux, et on les a lâchées à proximité de leur demeure; elles s'y sont aussitôt précipitées et se sont dirigées dans tous les recoins de leur labyrinthe avec la même facilité, la même sûreté que si elles avaient vu clair!

Ces animaux auraient-ils donc été doués par la nature d'un sens exprès, que nous ne pouvons ni connaître ni comprendre, parce qu'il nous manque, et qui leur donnerait l'étonnante faculté de juger la forme, la position ou au moins la proximité des objets sans les voir? G. Cuvier a cherché à ce mystère une explication qui ne me paraît pas pouvoir être adoptée sans discussion.

« Leurs oreilles, dit-il, sont souvent très-grandes et forment avec leurs ailes une énorme surface membraneuse, presque nue, et tellement sensible, que les chauves-souris se dirigent dans leurs cavernes probablement par la seule diversité des impressions de l'air. »

Le murin, comme toutes les espèces de son genre, se nourrit uniquement d'insectes. Buffon dit qu'il est carnassier, qu'il mange, outre les insectes, de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue, et que, lorsqu'il peut entrer dans une oïlle, il s'attache aux quartiers de lard; mais tout ceci est au moins fort douteux.

La NOCTULE (*Vespertilio noctula*, LIN. *Vespertilio proterus*, KUNL. La *Sérotine*, GEOFF. La *Noctule*, BUFF.) est d'un fauve uniforme, à poils courts et lisses; ses membranes et ses oreilles sont obscures; ces dernières ovales-triangulaires, à oreillon arqué; sa tête est large et arrondie. Elle se trouve dans toute l'Europe et exhale une légère odeur de musc.

La SÉROTINE (*Vespertilio serotinus*, LIN. La *Noctule*, GEOFF. La *Sérotine*, BUFF.) diffère de la précédente par les poils du dos, qui sont longs, luisants, d'un brun marron vif, plus courts sur les femelles; par ses membranes noires, et enfin par ses oreillons en forme de cœur. On la trouve dans les creux des vieux arbres, dans toute l'Europe.

La PIPISTRELLE (*Vespertilio pipistrellus*, LIN. et GML. La *Pipistrelle*, BUFF. et G. CUV.), la plus petite des chauves-souris de la France; les poils du dos sont longs, d'un brun noirâtre; ceux du ventre sont fauves; ses oreilles sont triangulaires, et ses oreillons sont presque droits, terminés par une tête arrondie. D'Europe et d'Égypte.

Le PYGMÉE (*Vespertilio pygmaeus*, LEACH. *Vespertilio minutus*? MONTAGU) est la plus petite des chauves-souris connues; d'un brun foncé en dessus, gris en dessous; oreilles plus courtes que la tête, à oreillon linéaire et simple; queue nue au sommet, longue, dépassant un peu la membrane. Dans les troncs d'arbre, en Angleterre.

Le VESPERTILION ÉCHANCRÉ (*Vespertilio emarginatus*, GEOFF.), d'un gris roussâtre en dessus, cendré en dessous; oreilles oblongues, de la longueur de la tête, à bord extérieur échancré; oreillon subulé. Dans les souterrains en Angleterre, et rare en France.

Le VESPERTILION DE KÜHL (*Vespertilio Kuhlî*, NATT.), d'un brun rouge en dessus, fauve en dessous; moitié supérieure de la face interne de la membrane interfémorale très-velue; les oreilles très-simples, presque triangulaires, à oreillons larges et arqués en dedans. De Trieste.

Le VESPERTILION A MOUSTACHES (*Vespertilio mystacinus*, LEISL.), d'un brun marron en dessus, plus clair dans la femelle; deux moustaches de poils fins sur le rebord de la lèvre supérieure; oreilles assez grandes, échancrées et repliées au bord extérieur, arrondies au sommet; oreillons lancéolés. D'Allemagne.

Le VESPERTILION DE DAUBENTON (*Vespertilio Daubentonî*, LEISL.), d'un gris roux en dessus, blanchâtre en dessous; oreilles presque ovales, petites, presque nues, à bord externe un peu échancré, le bord interne largement replié; oreillons lancéolés, minces, très-petits. De la Wétéravie.

Le VESPERTILION DE LEISLER (*Vespertilio Leisleri*, KUNL. *Vespertilio dasycarpus*, LEISL.), à poils longs, de couleur marron à la pointe et d'un brun foncé à la base; membrane très-velue le long des bras; oreilles courtes, à oreillon terminé par une partie arrondie; queue dépassant à peine la membrane. D'Allemagne.

Le VESPERTILION DE SCHREIBERS (*Vespertilio Schreibersî*, NATT.), d'un gris cendré, plus pâle en dessous, quelquefois mêlé de blanc jaunâtre; oreilles plus courtes que la tête, larges, droites et triangulaires, avec les angles arrondis et un rebord interne velu; oreillon lancéolé, recourbé en dedans vers la pointe. Des montagnes de Bannat, dans les cavernes.

Le VESPERTILION DE NATTIER (*Vespertilio Nattereri*, KUNL.) d'un gris fauve en dessus, blanc en dessous; ailes d'un gris enfumé; membrane interfémorale festonnée; oreilles un peu plus longues que la tête, ovales, assez larges; oreillon lancéolé, placé sur une protubérance de la conque. D'Allemagne.

Le VESPERTILION DE BECHSTEIN (*Vespertilio Bechsteini*, LEISL.), d'un gris roux en dessus, blanc en dessous; oreilles plus longues que la tête, arrondies au bout; un oreillon en forme de faux, un peu courbé en dehors vers sa pointe. De l'Allemagne, dans les troncs d'arbre.

2° VESPERTILIONS D'AFRIQUE.

Le VESPERTILION DE NIGRITIE (*Vespertilio nigrila*, GML. — GEOFF. La *Marmotte volante*, DAUB.), d'un brun fauve en dessus; d'un fauve cendré en dessous; oreilles du tiers de la longueur de la tête, ovales-triangulaires, à oreillon long et terminé en pointe. Du Sénégal.

Le VESPERTILION DE BOURBON (*Vespertilio borbonicus*, GEOFF.), roux en dessus, blanchâtre en dessous; oreilles de moitié plus courtes que la tête, ovales-triangulaires; oreillon long, en demi-cœur. De l'île Bourbon.

3° VESPERTILIONS D'ASIE.

Le KIRIVOULA (*Vespertilio pictus*, LIN. Le *Muscadin volant*, DAUB.), d'un roux jaunâtre vif en dessus, d'un jaune sale en dessous; ailes d'un brun marron, rayées de jaune citron le long des doigts; oreilles plus courtes que la tête, plus larges que hautes, à oreillon subulé. De Ceylan. Séba avait mentionné cette espèce comme étant de Ternate; peut-être l'y voit-on.

4° VESPERTILIONS D'AMÉRIQUE.

La GRANDE SÉRATINE (*Vespertilio maximus*, DESM. *Vespertilio nasutus*, SHAW), d'un brun marron en dessus, passant au jaune clair sur les flancs; d'un blanc sale en dessous; oreilles plus courtes que la tête, ovales; oreillons subulés; museau long et pointu. De la Guyane.

Le VESPERTILION AU LONG NEZ (*Vespertilio naso*, MAX. DE NEUW.), d'un gris brun ou jaune foncé en dessus, gris jaunâtre en dessous; oreilles petites, très-pointues; nez fort long, s'allongeant d'une ligne au-dessus de la mâchoire supérieure, comme une trompe. Du Brésil, sur les arbres.

Le VESPERTILION POLYTRIX (*Vespertilio polytrix*, ISM. GEOFF.), d'un brun marron uniforme, tirant sur le grisâtre; membrane interfémorale un peu poilue; face velue; oreilles plus longues que larges, petites, échancrées à leur bord extérieur. Du Brésil.

Le VESPERTILION DU BRÉSIL (*Vespertilio brasiliensis*, DLSM), pelage doux et soyeux, d'un brun obscur lavé de marron; ailes étroites et noires; oreilles allongées, médiocres. Du Brésil.

Le VESPERTILION DE SAINT-HILAIRE (*Vespertilio Illarii*, ISM. GEOFF.), comme le précédent, mais pelage variant du brun noirâtre au brun marron en dessus, et du grisâtre au brun roux en dessous; membrane interfémorale nue; oreilles petites, presque aussi larges que longues. Du Brésil.

Le VESPERTILION LISSE (*Vespertilio levis*, ISM. GEOFF.), d'un brun obscur teinté de marron; la face nue en partie; la membrane interfémorale un peu poilue; les oreilles longues; la queue aussi longue que le corps. Du Brésil.

Le VESPERTILION DE BOENOS-AYRES (*Vespertilio bouariensis*, LESS.), d'un jaune prunéux en dessus, d'un jaune brun en dessous, fauve au museau; les oreilles courtes, ovales; les ailes d'un

rouge noirâtre; la membrane interfémorale très-velue en dessus, nue en dessous. De la Plata.

Le VESPERTILION POUDRÉ (*Vespertilio albescens*, GEOFF.), presque noir; piqué de blanc en dessus et à teinte sombre en dessous. Du Paraguay.

Le VESPERTILION ROUGE (*Vespertilio ruber*, GEOFF.), d'un jaune cannelle en dessus, fauve en dessous, à poils courts; oreilles très-pointues; oreillons étroits, linéaires. Du Paraguay.

Le VESPERTILION TRÈS-VELU (*Vespertilio villosissimus*, GEOFF.), d'un brun pâle; oreilles assez aiguës au bout, ressemblant à celles d'un rat; oreillon pointu; membrane interfémorale velue dans son milieu. Du Paraguay.

Le VESPERTILION A DOS NOIR (*Vespertilio melanotus*, RAFIN.), noirâtre en dessus; blanchâtre en dessous; ailes d'un gris foncé, avec les doigts noirs; oreilles arrondies et à oreillon. Des États-Unis.

Le VESPERTILION AUX AILES BLEUES (*Vespertilio cyanopterus*, RAFIN.), d'un gris foncé en dessus, gris bleuâtre en dessous; ailes d'un gris bleuâtre, avec les doigts noirs; oreilles plus longues que la tête; un oreillon. Des États-Unis.

Le VESPERTILION MOINE (*Vespertilio monachus*, RAFIN.), d'un fauve rougeâtre et foncé en dessus, fauve en dessous; ailes d'un gris foncé; nez et doigts roses; pattes de derrière noires; oreilles petites, cachées dans les poils. Des États-Unis.

Le VESPERTILION A FACE NOIRE (*Vespertilio phaeops*, RAFIN.), d'un brun bai obscur en dessus, plus pâle en dessous; les ailes, la face et les oreilles noirâtres. Des États-Unis.

Le VESPERTILION ÉPERONNÉ (*Vespertilio calcaratus*, RAFIN.), d'un brun noirâtre en dessus, fauve foncé en dessous; ailes et pieds de derrière noirs; doigts roses, un éperon à la partie interne de la première phalange. Des États-Unis.

Le VESPERTILION A QUEUE VEUE (*Vespertilio lasiurus*, LIN.), varié de gris jaunâtre et de roux vif; oreilles plus courtes que la tête, ovales; oreillon droit en demi-cœur. Des États-Unis.

Le VESPERTILION DE LA CAROLINE (*Vespertilio carolinensis*, GEOFF.), d'un brun marron en dessus, jaune en dessous; oreilles de la longueur de la tête, oblongues, en partie velues; oreillon en demi-cœur. Des environs de Charlestown.

Le VESPERTILION ARQUÉ (*Vespertilio arquatus*, SAY), oreilles un peu plus courtes que la tête, à bord postérieur portant deux petites échancrures obtuses; oreillon arqué, obtus au bout; membrane interfémorale nue. Du nord-ouest des États-Unis.

Le VESPERTILION SUBULÉ (*Vespertilio subulatus*, SAY), pelage à poils brunâtres à la base, cendrés au sommet; ceux du ventre noirs à la base et d'un blanc jaunâtre à l'extrémité; membrane interfémorale unicolore, velue à la naissance, un peu dépassée par la queue; oreilles de la longueur de la tête, plus longues que larges. Des montagnes rocheuses du nord de l'Amérique.

Le VESPERTILION PRUINEUX (*Vespertilio pruinatus*, SAY), d'un brun noirâtre, piqué de blanc sur les parties antérieures; d'un ferrugineux foncé sur la croupe; d'un blanc jaunâtre terne sous la gorge; oreilles plus courtes que la tête; oreillons arqués, à pointes très-obtuses. De Pensylvanie.

14^e GENRE. Les OREILLARDS (*Plecotus*, GEOFF.) ont trente-six dents; quatre incisives supérieures et six inférieures; deux canines en haut et en bas; dix molaires à la mâchoire supérieure et douze en bas; leurs oreilles sont très-développées, plus grandes que la tête, et unies l'une à l'autre sur le crâne.

L'OREILLARD (*Plecotus communis*, GEOFF. *Vespertilio auritus*, LIN. *Oreillard*, BUFF.).

Cet animal est une des plus petites chauves-souris de notre pays. Il est entièrement gris, mais plus foncé en dessus qu'en dessous; on le distingue de tous les animaux de sa classe par l'énorme grandeur de ses oreilles, qui sont presque aussi longues que son corps. On en connaît deux variétés: l'une, qui habite

l'Autriche, est un peu plus grande que la nôtre; l'autre, qui se trouve en Égypte, est au contraire un peu plus petite.

L'oreillard est sans contredit l'animal le plus étrange que nous ayons en France, sous le rapport de la physionomie. Quand il est en repos, ses oreilles se plissent en travers, se raccourcissent, et finissent par recouvrir le canal auditif en disparaissant presque, ou du moins ne montrant que des proportions ordinaires. Cette faculté lui est d'autant plus nécessaire, qu'il habite nos maisons, nos cuisines même, et se loge le plus souvent dans des trous de mur où ses oreilles le gêneraient beaucoup et seraient continuellement froissées s'il n'avait le pouvoir de les replier à peu près comme les membranes de ses ailes.

Beaucoup plus commun chez nous que la chauve-souris ordinaire, s'il échappe à l'observation, c'est parce qu'il sort plus tard de sa retraite, qu'il vole avec une rapidité telle, qu'à peine peut-on l'apercevoir dans l'obscurité, outre que ses petites dimensions favorisent son incognito. Il marche sur la terre avec plus de facilité que les autres animaux de sa famille, et je l'ai vu quelquefois grimper contre de vieux murs avec autant d'agilité que pourrait en mettre une souris. Son vol est très-irrégulier, très-capricieux, et l'on dirait qu'il prend à tâche de ne pas parcourir trois toises en ligne droite: il monte, il descend; il tourne à droite, à gauche; il va, il revient; et tout cela par des mouvements brusques et anguleux qu'il est presque impossible de suivre avec les yeux. Comme la chauve-souris, il est très-curieux; et si on veut l'attirer en quelque endroit, il ne s'agit que d'agiter un linge blanc autour d'un bâton; il viendra aussitôt voltiger autour jusqu'à ce qu'il ait reconnu cet objet étrange pour lui. Alors, il se remet en chasse et saisit dans les airs les plus petits insectes.

Ses oreilles monstrueuses ne lui ont pas été données inutilement par la nature. Je ne pense pas, comme G. Cuvier, qu'elles lui servent beaucoup pour recevoir les impressions de l'air et reconnaître la présence des corps contre lesquels il pourrait se heurter; mais je crois que le sens de l'ouïe est prodigieusement développé chez lui, parce qu'il remplace jusqu'à un certain point celui de la vue, ou que du moins il lui est un puissant auxiliaire. En effet, comment l'oreillard, avec des yeux très-petits, presque cachés dans les poils de son front, pourrait-il, surtout lorsque la nuit est noire, apercevoir à une certaine distance les insectes dont il se nourrit? Il ne les voit pas, j'en suis persuadé, mais il les entend bourdonner, et alors il se précipite vers l'endroit où son oreille l'appelle, il le parcourt dans tous les sens, y fait mille tours et de tours, toujours en obéissant à son guide, jusqu'à ce que sa faible vue ait découvert l'objet de ses recherches, et qu'il ait pu le saisir. Ensuite, il me semble que ceci expliquerait assez bien l'irrégularité de son vol, et les mille crochets brusques qu'on lui voit décrire dans un espace quelquefois très-resserré.

L'OREILLARD CORNU (*Plecotus cornutus*, FABR.) est encore plus remarquable que le précédent, dont il est une variété, pour la longueur de ses oreilles, qui n'ont pas moins de dix-neuf lignes de longueur, et sont par conséquent aussi longues que son corps. Les oreillons sont aussi longs que les oreilles, et figurent assez bien une paire de cornes. Son pelage est d'un noir lavé de brun en dessus, et d'un noir bleuâtre varié de blanc grisâtre sur le ventre et sur la gorge. On le trouve dans le Jutland.

L'OREILLARD DE TIMOR (*Plecotus timoriensis*, LESS. *Vespertilio timoriensis*, GEOFF.) est d'un brun noirâtre en dessus, et d'un brun cendré en dessous; ses oreilles sont grandes, et ses oreillons en demi-cœur. Des Moluques.

L'OREILLARD DE RAFINESQUE (*Plecotus Rafinesquii*, LESS. *Vespertilio megalotis*, RAFIN.) est d'un gris foncé en dessus, pâle en dessous; ses oreilles sont doubles, très-grandes, avec des oreillons aussi longs qu'elles, caractère qui le distingue de l'espèce de notre pays. On le trouve aux États-Unis.

L'OREILLARD DE MAUGÉ (*Plecotus Maugei*, LESS. *Vespertilio Mau-*

gei, DESM.) est d'un brun noirâtre en dessus, d'un brun clair en dessous, avec les parties postérieures du corps blanches; ailes grises; oreilles très-larges, à pointe arrondie et échancrée extérieurement. De l'île de Porto-Rico. Celui-ci et le suivant appartiennent au genre *barbastelle*.

LA BARBASTELLE (*Plecotus barbastellus*, LESS. *Verpertilio barbastellus*, LIN. — GML. — GEOFF.), d'un brun foncé, glacé de fauve; ailes d'un brun noir; oreilles larges, triangulaires, à bord extérieur échancré; oreillons très-larges à la base, étroits à la pointe, recourbés en arc vers l'intérieur. De France et d'Allemagne.

noveboracensis, PENN.), brun en dessus, plus pâle en dessous; poils doux et soyeux; une tache blanche aux épaules; queue entièrement prise dans sa membrane; oreilles arrondies, larges et courtes. De New-York.

L'ATALAPHE DE SICILE (*Atalapha sicula*, RAFIN.), d'un roux brunâtre en dessus et cendré en dessous; extrémité de la queue obtuse, saillant de sa membrane; oreilles aussi longues que la tête De Sicile.

48^e GENRE. LES MYOPTÈRES (*Myotis*, GEOFF.) ont vingt-six

L'Oreillard.

L'OREILLARD VOLÉ (*Plecotus velatus*, ISID. GEOFF.), d'un brun marron en dessus, brun grisâtre en dessous; queue aussi longue que le corps, entièrement prise dans la membrane; oreilles larges, de la longueur de la tête. Du Brésil.

47^e GENRE. LES ATALAPHES (*Atalapha*, RAFIN.). Point de dents incisives; queue plus longue que sa membrane, ou entièrement prise dans elle; oreilles médiocrement écartées, munies d'oreillon.

L'ATALAPHE D'AMÉRIQUE (*Atalapha americana*, RAFIN. *Vespertilio*

dents; deux incisives et deux canines supérieures et inférieures; huit molaires supérieures et dix inférieures; chanfrein simple et uni; oreilles séparées, latérales, larges, à oreillon interne; queue longue, prise à demi dans la membrane; museau court et gros.

LE MYOPTÈRE DE DAUBENTON (*Myotis Daubentonii*, GEOFF. Le Rat volant, DAUB.), brun en dessus; le dessous d'un blanc sale, légèrement teinté de fauve. Sa patrie est inconnue.

19^e GENRE. LES NYCTICÉES (*Nycticeus*, RAFIN.) ont deux incisives supérieures, séparées par un grand intervalle, appliquées contre les canines, et à crénchures aiguës; six incisives inférieures tronquées; les canines sans verrues à leur base. Peut-être, quand on les connaîtra mieux, faudra-t-il reporter les espèces de ce genre et du suivant dans d'autres genres.

La NYCTICÉE HUMÉRALE (*Nycticeus humeralis*, RAFIN.), d'un brun foncé en dessus, grise en dessous, avec les épaules noires; queue presque aussi longue que le corps, très-mucronée; oreilles plus longues que la tête, ovales, noirâtres. Du Kentucky aux États-Unis.

La NYCTICÉE MARQUETÉE (*Nycticeus tessellatus*, RAFIN.), bai en dessus, fauve en dessous, à collier étroit et jaunâtre; queue de la longueur du corps, terminée par une verrue saillante; ailes réticulées et pointillées de roux; nez bilobé. Du Kentucky.

20^e GENRE. LES HYPEXODONS (*Hypexodon*, RAFIN. *Nyctalus*, LESS.) manquent d'incisives supérieures, et en ont six inférieures, échancrées; les canines inférieures ont une verrue à la base; leur museau est nu; leurs narines rondes, saillantes; leur queue est entièrement prise dans sa membrane.

L'HYPEXODON A MOUSTACHES (*Hypexodon mystax*, RAFIN. *Nyctecajus mystax*, LESS.) est brun sur le sommet de la tête, fauve sur le reste du corps; ses ailes sont noires; sa queue est mucronée; ses moustaches sont longues; ses oreilles sont brunes et plus longues que la tête. Il habite le Kentucky.

Les mœurs des chauves-souris d'Amérique sont fort mal connues, non pas qu'il serait fort difficile de les étudier, mais parce que les naturalistes américains se sont laissés aller aux mêmes préjugés que les nôtres, et qu'ils regardent comme chose d'une importance très-minime l'histoire morale des animaux. Et, cependant, de quelle utilité serait pour la philosophie de la science la connaissance des faits intéressants et nombreux qui nous sont restés inconnus, simplement parce qu'on n'a pas voulu se donner la peine de les observer, ne fût-ce que pour calculer le degré d'influence de l'organisation sur les habitudes?

Maison de Cuvier.

LES NOCTILIONS

ont les ailes longues et étroites, et deux phalanges à l'index. Leurs molaires sont réellement tuberculeuses; leurs lèvres sont très-grosses; leur tête est courte, obtuse; leur queue recourbée. Quelques femelles de cette famille ont de chaque côté une poche membraneuse dans laquelle elles renferment leurs petits pour les porter avec elles.

21^e GENRE. LES DYSOPES (*Dysopes*, FR. CUV.) ont vingt-huit dents: deux incisives en haut et quatre en bas; deux canines à chaque mâchoire, huit molaires supérieures et dix inférieures.

Le MOOPS (*Dysopes moops*, FR. CUV.) est la seule espèce de ce genre et se trouve dans l'Inde.

22^e GENRE. LES NOCTILIONS (*Noctilio*, GEOFF.) ont vingt-huit dents: quatre incisives en haut et deux en bas; deux canines très-

fortes à chaque mâchoire, huit molaires supérieures et dix inférieures. Leur museau est court, renflé, fendu, garni de verrues; leurs oreilles sont latérales et petites; leur nez est simple, confondu avec les lèvres; leur queue est enveloppée à sa base dans la membrane, qui est très-grande.

LE NOCTILION UNICOLORE (*Noctilio unicolor*, GEOFF. *Vespertilio leporinus*, LIN.) est de la grandeur d'un rat, d'un fauve pâle uniforme. On le trouve dans toutes les parties chaudes de l'Amérique méridionale. On en connaît deux variétés:

1^o Le *Dorsatus*, GEOFF., qui n'en diffère que par une bande blanchâtre qu'il a sur le dos;

2^o L'*Albicer*, GEOFF., roussâtre en dessus, blanc en dessous

25^e GENRE. LES MOLOSSES (*Molossus*, GEOFF.). Ils ont vingt-huit dents: deux incisives, deux canines, et dix molaires à cha-

que mâchoire; leur tête est courte et leur museau renflé; leurs grandes oreilles sont réunies ou couchées sur la face, à oreillon extérieur; la membrane interfémorale est étroite, coupée carrément, et enveloppe à sa base ou en totalité une longue queue.

Le MOLOSSE PÉDIMANE (*Molossus cheiropus*, LESS. *Cheiromeles torquatus*, HORSF. *Dysopes cheiropus*, TEMM.) a vingt et un pouces (0,539); son dos est nu; quelques poils épars et rudes lui forment une espèce de fraise sur le cou; son ventre est recouvert d'un duvet court et peu sensible; ses ailes ont vingt et un pouces (0,569) d'envergure; sa queue est ridée dans sa partie libre; les oreilles sont écartées, longues, à double oreillon. De Siam.

Le MOLOSSE DILATÉ (*Molossus dilatatus*, LESS. *Nyctinomus dilatatus*, HORSF.), d'un fauve noirâtre, plus pâle en dessous, les ailes très-grandes, la queue grêle; la membrane interfémorale formée de fibres musculaires rares. De Java.

Le MOLOSSE DE RUPPEL (*Molossus Ruppelii*, LESS. *Dysopes Ruppelii*, TEMM.), d'un gris de souris uniforme, un peu plus clair en dessous. Il est long de cinq pouces et demi (0,149), et il a quatorze pouces six lignes (0,595) d'envergure. Son poil est lisse, serré, fin, long sur les doigts, rare sur le museau; ses lèvres sont larges, pendantes et plissées. On le trouve dans les souterrains en Égypte.

Le MOLOSSE A POILS RAS (*Molossus abrasus*, LESS. *Dysopes abrasus*, TEMM.), long de quatre pouces trois lignes (0,115); d'un marron vif et lustré en dessus, plus clair et terne en dessous; ailes noires, de neuf pouces et demi (0,258) d'envergure; poils très-ras, mais serrés. Du Brésil.

Le MOLOSSE GRÊLE (*Molossus tenuis*, LESS. *Nyctinomus tenuis*, HORSF. *Dysopes tenuis*, TEMM.), long de trois pouces neuf lignes (0,101); d'un brun noirâtre en dessus, cendré en dessous, à poils courts, lisses, doux; ailes de dix pouces et demi (0,285) d'envergure; des soies blanches au bout des doigts des pieds; lèvre supérieure large, bordée d'un rang de verrues. De Java et de Banda.

Le MOLOSSE ALECTO (*Molossus alecto*, LESS. *Dysopes alecto*, TEMM.), long de cinq pouces et demi (0,149); pelage d'un noir très-brillant, imitant le velours le plus fin; de longues soies au croupion; ailes d'un pied (0,525) d'envergure. Du Brésil.

Le MOLOSSE ENFUMÉ (*Molossus fumarius*, SP. *Dysopes obscurus*, TEMM.), long de trois pouces trois lignes (0,088); poils de deux couleurs, d'un brun noirâtre en dessus et d'un brun cendré en dessous; lèvres bordées de soies; ailes de neuf pouces (0,244) d'envergure. De la Guyane et du Brésil.

Le MOLOSSE AGILE (*Molossus velox*, LESS. *Dysopes velox*, TEMM.), de trois pouces et quart (0,088) de longueur; d'un brun marron très-foncé et brillant en dessus, plus clair et mat en dessous; un siphon glanduleux au-devant du cou; pelage lisse et très-court; ailes de dix pouces (0,271) d'envergure. Du Brésil.

Le MOLOSSE MARRON (*Molossus rufus*, GEOFF.), d'un marron foncé en dessus, clair en dessous; museau court et très-gros. Sa patrie est inconnue.

Le MOLOSSE OBSCUR (*Molossus obscurus*, GEOFF.), d'un brun noirâtre en dessus, plus terne en dessous, à poils blancs à leur base. Du Paraguay.

Le MOLOSSE NOIR (*Molossus ater*, GEOFF.), d'un noir brillant en dessus. Sa patrie est inconnue.

Le MOLOSSE A LONGUE QUEUE (*Molossus longicaudatus*, GEOFF. *Espertilio molossus*, LIN. *Le Mulot volant?* BUFF.), d'un cendré fauve; queue presque aussi longue que le corps; une lanière de peau s'étendant du front au museau. On le croit de la Martinique.

Le MOLOSSE A LARGE QUEUE (*Molossus laticaudatus*, GEOFF.), d'un brun obscur en dessus, plus clair en dessous; queue bordée de chaque côté par un prolongement de la membrane. Du Paraguay.

Le MOLOSSE A GROSSE QUEUE (*Molossus crassicaudatus*, GEOFF.),

d'un brun cannelle, plus pâle en dessous; queue bordée de chaque côté par un prolongement de la membrane. Du Paraguay.

Le MOLOSSE A QUEUE ENVELOPPÉE (*Molossus amplexicaudatus*, GEOFF. *La Chauve-souris de la Guyane*, BUFF.), noirâtre, moins foncé en dessous; queue entièrement enveloppée dans la membrane. Il vole en troupe nombreuse. De Cayenne.

Le MOLOSSE A QUEUE FOINTUE (*Molossus acuticaudatus*, DESM.), d'un brun noir, teinté de couleur de suie; queue longue, presque entièrement prise dans la membrane, qui forme un angle assez aigu. Du Brésil.

Le MOLOSSE CHATAIN (*Molossus castaneus*, GEOFF.), châtain en dessus, blanchâtre en dessous; un ruban étendu depuis le museau jusqu'au front. Du Paraguay.

Le MOLOSSE A VENTRE BRUN (*Molossus fusciventer*, GEOFF. *Le second Mulot volant* de BUFF.), d'un cendré brun en dessus, cendré en dessous, avec le milieu du ventre brun. On ignore sa patrie.

24^e GENRE. LES DINOPS (*Dinops*, SAV.) ont trente-deux dents: deux incisives en haut et six en bas; deux canines supérieures et deux inférieures; dix molaires à chaque mâchoire; leurs oreilles sont réunies et étendues sur le front; leurs lèvres sont pendantes et plissées; leur queue est libre dans la seconde moitié de sa grandeur.

Le DINOPS DE CESTONI (*Dinops Cestonii*, SAV.), d'un gris brun en dessus, passant légèrement au jaunâtre en dessous; oreilles grandes, arrondies, à bord externe un peu échancré; ailes et queue d'un brun noir; lèvres, oreilles et museau noirs. Des environs de Pise.

25^e GENRE. LES STÉNODERMES (*Stenoderma*, GEOFF.) ont vingt-huit dents: quatre incisives en haut et en bas; deux canines supérieures et inférieures; huit molaires à chaque mâchoire. Georges Cuvier dit qu'ils n'ont que deux incisives supérieures. Si cela se vérifie, il faudra reporter ce genre à celui des *Molossus* ou *Dysopes*. Leur nez est simple; leurs oreilles petites, latérales et isolées, avec un oreillon intérieur; ils manquent de queue, et leur membrane est échancrée jusqu'au coecyx.

Le STÉNODERME ROUX (*Stenoderma rufa*, GEOFF.), d'un roux châtain uniforme; oreilles moyennes, ovales, à bord externe un peu échancré. De Surinam et de Cuba.

26^e GENRE. LES CÉLÈNES (*Celæno*, LEACH) ont vingt-six dents: deux incisives en haut et quatre en bas; deux canines à chaque mâchoire; huit molaires supérieures et inférieures; troisième et quatrième doigt à trois phalanges, l'externe à deux; oreilles écartées; oreillons petits; queue nulle; membrane se prolongeant peu au delà des doigts de derrière.

Le CÉLÈNE DE BROOKS (*Celæno Brooksiana*, LEACH); dos ferrugineux; épaules et ventre d'un ferrugineux jaunâtre; oreilles pointues, à bord postérieur droit et l'antérieur arrondi; toutes les membranes noires. Patrie inconnue.

27^e GENRE. LES ELLO (*Ello*, LEACH) ont vingt-quatre dents: deux incisives supérieures et inférieures; deux canines en haut et en bas, et huit molaires à chaque mâchoire; leurs oreilles sont rapprochées, courtes, très-larges, et manquent d'oreillon; leur troisième doigt a quatre phalanges, le quatrième et le cinquième chacun trois; la queue, formée de cinq vertèbres dans sa partie visible, ne dépasse pas la membrane, qui est droite.

L'ELLO DE CUVIER (*Ello Cuvieri*, LEACH), d'un fauve ferrugineux; oreilles un peu tronquées au bout; ailes d'un brun obscur. Sa patrie est inconnue.

28^e GENRE. LES SCOTOPHILES (*Scotophilus*, LEACH) ont trente dents: quatre incisives supérieures et six inférieures; deux canines en haut et en bas; huit molaires à chaque mâchoire; le

troisième, le quatrième et le cinquième doigts des ailes ont trois phalanges chacun.

✓ Le SCOTOPILE DE KÜHL (*Scotophilus Kuhlii*, LACR.) ; pelage ferrugineux ; ailes, oreilles et nez bruns. Sa patrie est inconnue.

29^e GENRE. LES NYCTINOMES (*Nyctinomus*, GEOFF.) ont trente dents : deux incisives supérieures et quatre inférieures ; deux canines en haut et en bas ; dix molaires à chaque mâchoire. Leur nez est plat, confondu avec les lèvres ; celles-ci sont ridées et profondément fendues ; les oreilles sont couchées sur la face, grandes, à oreillon extérieur ; la queue est longue, à demi enveloppée à sa base par la membrane, qui est moyenne et sail-lante.

Le NYCTINOME D'ÉGYPTE (*Nyctinomus aegyptiacus*, GEOFF. *Dysops Geoffoii*, TEMM.) est roux en dessus, brun en dessous ; queue

grêle, à moitié enveloppée dans la membrane, qui n'a point de bride membraneuse. En Égypte, dans les souterrains.

Le NYCTINOME DU PORT-LOUIS (*Nyctinomus acetabulosus*, GEOFF.), d'un brun noirâtre ; queue enveloppée aux deux tiers par la membrane interfémorale. De l'île de France.

Le NYCTINOME DU BENGAL (*Nyctinomus bengalensis*, GEOFF. *Vespertilio plicatus*, BOCH.), remarquable par sa queue assez grosse, à moitié enveloppée par la membrane, qui a des brides membraneuses. Du Bengale.

Le NYCTINOME DU BRÉSIL (*Nyctinomus brasiliensis*, ISID. GEOFF.) est long de trois pouces onze lignes (0,106) ; d'un cendré teinté de brun noir ou de brun fauve en dessus, plus gris et moins foncé sur le ventre ; un peu plus foncé vers la poitrine ; quelques poils rares sur la première moitié de la queue prise dans la membrane.

LES ROUSSETTES

ont les molaires brusquement tuberculeuses, d'où il résulte que ces animaux sont frugivores ; les ailes sont arrondies, avec le doigt index à trois phalanges ; leur tête est longue et velue ; ordinairement elles n'ont ni queue ni membrane interfémorale. La plupart des femelles ont des poches dans lesquelles elles portent leurs petits.

✓ 50^e GENRE. LES ROUSSETTES (*Pteropus*, BRISS.) ont trente-quatre dents : quatre incisives en haut et en bas ; deux canines supérieures et inférieures ; dix molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure ; leur tête est conique ; leurs oreilles courtes ; elles ont un petit ongle au doigt index de l'aile ; leur queue est nulle ou rudimentaire, et leur membrane interfémorale très-pen apparente. Ce sont des animaux d'une taille assez grande.

1^e ROUSSETTE SANS QUEUE.

Le KALONG (*Pteropus javanicus*, DESM.) a les ailes de cinq pieds (1,624) d'envergure ; il est noir, excepté sur le dessus du cou, qui est d'un roux enfumé ; il a quelques poils blancs mêlés aux autres sur le dos. On le trouve dans l'île de Java, et il a les mêmes mœurs que l'espèce suivante, dont peut-être il n'est qu'une variété.

La ROUSSETTE (*Pteropus vulgaris*, GEOFF. La Roussette, BUFF. Le Chien volant, DAB.).

Quoique moins singulier dans ses formes que la plupart des chauves-souris, cet animal n'en est pas moins un des plus extraordinaire que l'on connaisse ; il est brun ou d'un brun marron en dessus, d'un fauve roussâtre à la face et aux côtés du dos, d'un noir foncé, ou quelquefois marron, en dessous. Son corps a environ un pied (0,525) de longueur, et ses ailes ont une très-grande envergure.

Une des premières bizarreries de la roussette est que la femelle, qui a ses deux mamelles sur la poitrine, est sujette à certaines incommodités périodiques des femmes et de quelques femelles de quadrumanes. En outre, plusieurs espèces de cette famille ont de chaque côté du corps des sortes de poches membraneuses dans lesquelles elles placent leurs petits pour les transporter aisément pendant qu'elles volent ; car elles ne s'en séparent que lorsqu'ils sont assez grands pour pouvoir remplir eux seuls et sans secours toutes les fonctions de l'animalité. Longtemps même après cette époque elles les guident ou les suivent, les aidant de leur vieille expérience. Il résulte de cette habitude que ces animaux vivent en société, et qu'on les rencontre le plus ordinairement en grande troupe.

« Les anciens, dit Buffon, connaissaient imparfaitement ces

quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté ; tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies, conviennent assez à nos roussettes. Hérodote paraît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avait de grandes chauves-souris qui incommodaient beaucoup les hommes qui allaient recueillir la casse autour des marais de l'Asie ; qu'ils étaient obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses.

» Ces animaux sont plus grands, plus forts, et peut-être plus méchants que le vampire ; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi bien que la nuit, qu'ils font leurs dégâts ; ils tuent les volailles et les petits animaux ; ils se jettent même sur les hommes, les insultent et les blessent au visage par des morsures cruelles, et aucun voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes et des animaux endormis. »

Ceci, comme on le pense bien, est fort exagéré, et je ne crois pas qu'aucun voyageur moderne ait vu attaquer l'homme par des roussettes. Ces animaux vivent principalement de fruits ; néanmoins ils dévorent aussi de petits mammifères et des oiseaux. Ils peuvent très-bien poursuivre ceux-ci dans les airs pendant le jour, car ils supportent sans peine la lumière, quoique le plus souvent ils ne sortent de leur retraite qu'au crépuscule.

Les roussettes sont généralement farouches ; elles n'établissent leur domicile que dans les lieux les plus sauvages des forêts, où elles se suspendent aux branches des arbres par leurs pieds de derrière à la manière des chauves-souris.

Le MELANOU-BOUROU (*Pteropus edulis*, PÉRON) a quatre pieds (1,269) d'envergure ; il est entièrement noirâtre, avec le dos couvert de poils ras et luisants. Il se trouve dans les Moluques, et n'habite que les cavernes les plus ténébreuses contre l'habitude des autres roussettes. Les habitants du pays lui font activement la chasse pour le manger, et trouvent sa chair délicieuse. Les Européens qui en ont goûté la comparent à celle du meilleur lapin de garenne.

✓ La ROUSSETTE D'EDWARDS (*Pteropus Edwardsii*, DESM. La grande Chauve-souris de Madagascar, EDW. *Vespertilio vampirus*, LINN.) n'est peut-être, comme le pense Temminck, qu'une variété de la précédente. Son pelage est d'un brun marron sur le dos, d'un roux vif sur les côtés, et d'un brun clair sur le ventre. De Madagascar.

✓ La ROUSSETTE (*Pteropus rubricollis*, GEOFF. *Vespertilio vampirus*, LINN. La Rougette, BUFF. La Roussette à collier, G. CUV.) a deux pieds (0,650) d'envergure ; elle est d'un gris brun, avec le cou

rouge. Cette espèce habite l'île de Bourbon, où elle vit dans les arbres creux.

✓ Le FANIHI (*Pteropus Keraudren*, QUOY et GAIM. C'est le Poë des îles Carolines). Il est singulier que dans l'île d'Oualan cet animal était nommé par les habitants Quoy, c'est-à-dire qu'il portait le même nom que le naturaliste qui l'a décrit le premier. Il est noirâtre, avec le cou, les épaules et le derrière de la tête jaunes. Il a les oreilles courtes et noirâtres.

On trouve le fanihi depuis les îles Pelew jusqu'aux Carolines orientales. Il vit en grande troupe dans les forêts, où il passe le jour suspendu aux branches mortes des arbres.

La ROUSSETTE DE DUSSUMIER (*Pteropus Dussumieri*, IS. GEOFF.) est voisine de la précédente, mais elle en diffère par la couleur brune de la gorge et du devant du cou; le ventre et le dos sont

rées qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue. Elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont mûrs; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui se fait entendre de deux milles, et, vers le jour, elles retournent dans leurs retraites. Les Indiens, qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre non-seulement pour se venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. »

Si le badur n'est pas cette chauve-souris, du moins il est certain que comme elle il vit en troupe, dévaste les vergers, et a une chair que les habitants estiment beaucoup.

La ROUSSETTE DE LESCHENAULT (*Pteropus Leschenaultii*, DESM.) a un pied et demi (0,487) d'envergure; elle est d'un fauve cendré

La Roussette.

bruns, mélangés de poils blancs; la partie supérieure de la poitrine est d'un brun roussâtre; les côtés du cou, depuis le bas des oreilles jusqu'aux épaules, sont d'un fauve un peu roussâtre. Sa longueur totale est de sept pouces (0,189), et ses ailes ont deux pieds trois pouces (0,751) d'envergure. Elle est du continent indien.

La ROUSSETTE GRISE (*Pteropus griseus*, GEOFF.) a un pied six pouces (0,487) d'envergure; elle est grise, avec la tête et le cou d'un roux vif. Elle est de Timor.

Le BADUR (*Pteropus medius*, TEMM.) a quatre pieds et demi (1,461) d'envergure; la tête, l'occiput, la gorge sont d'un marron noirâtre; le dos est noirâtre, légèrement teinté de brun; la nuque est d'un roux jaunâtre; les côtés du cou et les parties inférieures sont d'un roux brun feuille-morte; les ailes sont brunes. Les Indiens lui font une chasse active.

Le badur habite Calcutta, Pondichéry et d'autres parties de l'Inde. Les voyageurs l'ont généralement confondu avec le melanou-bourou, quoiqu'il n'ait pas les mêmes habitudes. Je crois que c'est à cet animal qu'il faut appliquer ce passage de l'Histoire générale des voyages : « On voit sur les arbres une infinité de grandes chauves-souris qui pendent attachées les unes aux autres sur les arbres, et qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans les bois fort éloignés; elles volent quelquefois en si grand nombre et si ser-

uniforme en dessus, un peu blanchâtre en dessous; on lui voit quelques points blanchâtres à la base des membranes des ailes. Elle a une queue ? Elle habite les environs de Pondichéry.

La ROUSSETTE A FACE NOIRE (*Pteropus phaeops*, TEMM.) a le corps de dix pouces (0,271) de longueur, et trois pieds cinq pouces (1,110) d'envergure. Elle est très-grosse, trapue, à museau long; son pelage, grossier, mais très-fourré, est un peu frisé. Sa face est noire, le haut du corps d'un jaune paille, la poitrine d'un roux doré très-vif, le dos d'un noir marron un peu mêlé de jaunâtre; les ailes sont noires. Elle habite Madagascar.

« Aux îles de Mascarinie et de Madagascar, dit un voyageur, les chauves-souris sont grosses comme des poules, et si communes que j'en ai vu l'air obscurci. Leur cri est épouvantable. »

Le SABAOSIKI (*Pteropus dasymalus*, TEMM. *Pteropus rubricollis*, SHRELD) est un peu plus grand que le fanihi; il a le pelage long et très-laineux, d'un brun foncé; avec le cou et les épaules d'un brun sale tirant un peu sur le jaunâtre; ses oreilles sont petites et pointues; ses membranes sont d'un brun foncé, celles des flancs velues en dessus et en dessous. Il habite les environs de Nangasaki et de Jedo au Japon.

La ROUSSETTE A TÊTE CENDRÉE (*Pteropus poliocephalus*, TEMM.) a un pied (0,523) de longueur, et trois pieds trois pouces (1,056) d'envergure. Son corps est gros et trapu; son pelage un peu frisé, long, épais, d'un gris cendré foncé en dessus, varié de

quelques poils noirs, la nuque et le cou sont d'un marron roussâtre; on lui voit une petite tache à la naissance de chaque oreille. Elle habite les parties les plus chaudes de la Nouvelle-Hollande.

✓ La ROUSSETTE FEUILLE-MORTE (*Pteropus pallidus*, TEMM.) a sept pouces six lignes (0,205) de longueur, et deux pieds cinq lignes (0,661) d'envergure; son pelage est court, mêlé de poils bruns, gris ou blanchâtres; le dos est d'un brun pâle; la nuque, les épaules et le collier qui entoure la poitrine d'un roux ocracé vif; la tête, la gorge, le ventre et les membres sont d'un brun feuille-morte. Elle habite l'île de Banda.

✓ La ROUSSETTE MASQUÉE (*Pteropus personatus*, TEMM.) est longue de six pouces et demi (0,167); ses ailes ont vingt pouces (0,512) d'envergure. Sa tête est mêlée de blanc et de brun, avec du blanc

perdrix. « Aussi, dit Buffon, il est aisé de les enivrer et de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelque autre liqueur fermentée. » Un voyageur suédois dit en avoir pris une qui s'était enivrée et laissée tomber au pied d'un arbre; l'ayant attachée avec des clous à une muraille, elle rongea les clous et les arrondit avec ses dents comme si on les eût limés. Tout cela sent un peu le conte de voyageur!

2^e ROUSSETTES A QUEUE.

La ROUSSETTE D'ÉGYPTE (*Pteropus aegyptiacus*, GEOFF. *Pteropus Geoffroyii*, TEMM.) a d'un pied à dix-huit pouces (0,325 à 0,487)

Les Chauves-Souris, vue des bords du Nil.

pur sur le menton, les joues et le chanfrein; une large bande brune couvre la gorge; le dos est grisâtre, le haut du corps d'un jaune paille, le ventre brunâtre glacé de jaune roux. Cette espèce vit en troupes peu nombreuses; elle fait beaucoup de ravage dans les vergers.

Cette roussette est une des plus jolies, ou, si l'on veut, une des moins laides que l'on connaisse. Elle habite les Moluques; et l'on dit qu'elle aime beaucoup la sève du palmier, dont les habitants font une liqueur fermentée fort spiritueuse et très-enivrante. Si l'on s'en rapporte aux voyageurs, lorsque les Indiens ont percé un palmier pour en tirer la sève et placé dans la plaie le chalumeau qui doit diriger la liqueur dans le vase destiné à la recevoir, les roussettes ont l'intelligence d'aller mettre leur bouche au bout du chalumeau, et de boire cette sève sucrée à mesure qu'elle coule. Mais leur gourmandise est bientôt punie, car elles s'enivrent, tombent au pied de l'arbre et sont prises par les habitants, qui les mangent et leur trouvent un excellent goût de

d'envergure; sa tête est plus large et plus courte que celle des autres animaux de son genre; son pelage est laineux, d'un gris brunâtre. On la trouve en Égypte, suspendue aux voûtes des monuments en ruine.

La ROUSSETTE PAILLÉE (*Pteropus stramineus*, GEOFF. *Le Chien volant?* SEBA) a environ deux pieds (0,650) d'envergure; elle est d'un jaune roussâtre, et sa queue est très-courte. Elle habite Timor.

La ROUSSETTE AMPLEXICAUDE (*Pteropus amplexicaudatus*, GEOFF.) a un pied quatre pouces (0,455) d'envergure; elle est d'un gris roux, et la moitié de sa queue est prise dans la membrane interfémorale; la queue est de la longueur de la cuisse. Elle se trouve à Timor.

La ROUSSETTE MANTELÉE (*Pteropus palliatus*, GEOFF.) est peut-être, comme le pense Temminck, un individu jeune de l'hypoderme de Péron. Sa tête, son cou, ses épaules et son ventre sont couverts de poils rares, longs, soyeux, d'un jaune de paille; au

milieu du dos est une saillie longitudinale, haute d'une ligne (0,002), qui donne naissance aux membranes des ailes. Sa patrie est inconnue.

51^e GENRE. LES HYPODERMES (*Hypoderma* GEOFF. *Cephalotes*, LESS.) ont trente-deux dents : quatre incisives en haut et six en bas ; deux canines à chaque mâchoire ; dix molaires supérieures et trois inférieures. Une seule espèce (céphalote de Péron) a un petit ongle à l'index ; leur tête est conique ; leurs oreilles courtes ; la queue très-peu apparente, et, comme dans la roussette ci-dessus, la membrane de leurs ailes naît de la partie moyenne du dos ; la membrane interfémorale est échancrée.

L'HYPoderME DE PéRON (*Hypoderma Peronii* et *Cephalotes Peronii*, GEOFF.) a deux pieds (0,650) d'envergure ; elle est brune ou rousse, à pelage court, et elle manque d'ongle à l'index. De Timor.

52^e GENRE. LES MACROGLOSSÉS (*Macroglossa*, FR. CUV.) ont trente-quatre dents : quatre incisives et deux canines en haut et en bas, dix molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure ; leur tête est extrêmement longue, leur langue extensible.

Le Lowo-Assu (*Macroglossa kiodotes* et *Horsfieldii*, FR. CUV. *Pteropus minimus* et *rostratus*, GEOFF.) ; tête fort allongée ; ailes de dix pouces (0,271) d'envergure ; pelage laineux, d'un roux vif en dessus et terne en dessous, ou d'un brun pâle uniforme passant au gris isabelle ; point de queue ; langue très-extensible, pouvant s'allonger de deux pouces. Elle habite Java, où, dit-on, elle se nourrit de fruits ; mais sa longue langue annonce aussi qu'elle attaque les petits insectes.

55^e GENRE. LES CYNOPTÈRES (*Cynopterus*, FR. CUV.) ont quatre incisives et deux fausses molaires rudimentaires à chaque mâchoire, comme les roussettes, mais ils manquent entièrement de dernières molaires ; leur tête a de la ressemblance avec celle des céphalotes, et leurs mâchoires sont raccourcies.

Le CYNOPTÈRE A OREILLES BORDÉES (*Cynopterus marginatus*, FR. CUV. *Pteropus marginatus*, GEOFF.) a onze pouces (0,298) d'envergure : il est d'un brun olivâtre, à poils courts et ras ; il a un liséré blanc autour de l'oreille. Du Bengale.

54^e GENRE. LES CÉPHALOTES (*Cephalotes*, GEOFF. *Harpya*, ILLIG. — LESS.). Elles ont vingt quatre dents : deux incisives en haut et point en bas ; deux canines à chaque mâchoire ; huit molaires supérieures et dix inférieures. Ce genre ne diffère des hypodermes que par le manque des incisives inférieures et des dernières petites molaires en haut et en bas. Si, comme le pense M. Geoffroy, ceci n'est que le résultat du jeune âge, il faudra reporter l'espèce sur laquelle ce genre est fondé à côté de l'hypoderme de Péron.

La CÉPHALOTE A OREILLES ÉTROITES (*Cephalotes teniotis*, R. LIN.)

est d'un gris brunâtre ; la moitié de sa queue est libre ; elle a une verrue entre les deux incisives. Elle habite la Sicile. Appartient-elle à ce genre ?

La CÉPHALOTE DE PALLAS (*Cephalotes Pallasii*, GEOFF. *Harpya Pallasii*, ILLIG. *Vespertilio cephalotes*, PALL. — LIN. *Cephalotes Pallasii*, GEOFF. La *Céphalote*, BUFF.). Elle est d'un gris cendré en dessus et d'un blanc pâle en dessous, à poils rares et doux ; ses ailes ont quatorze pouces (0,579) d'envergure, et l'index est muni d'un ongle. Elle habite les Moluques.

53^e GENRE. LES PACHYSOMES (*Pachysoma*, GEOFF.) n'ont que trente dents ; quatre incisives et deux canines en haut et en bas ; huit molaires à la mâchoire supérieure et dix à l'inférieure ; corps lourd et trapu ; museau gros ; mamelles placées sur la poitrine et non sur les côtés au-dessous de l'aisselle.

Le BYTOLEAUWEL (*Pachysoma melanocephalus*, LIN. GEOFF. *Pteropus melanocephalus*, TEMM.) a deux pouces dix lignes (0,077) de longueur, et ses ailes ont onze pouces (0,298) d'envergure ; ses poils sont d'un blanc jaunâtre à la base et d'un cendré noirâtre à la pointe ; sa tête est noire, et le dessous de son corps est d'un blanc jaunâtre et terne ; une humeur odorante suinte de chaque côté de son cou. Dans les montagnes de Bantam à l'île de Java.

Le PACHYSOME MAMMILÉVRE (*Pachysoma lithæchelus*, IS. GEOFF. *Pteropus lithæchelus*, TEMM.) est long de cinq pouces (0,155), et ses ailes ont environ dix-huit pouces (0,487) d'envergure ; ses poils, lisses et fins, divergent sur les côtés du cou ; le mâle a le dos d'un brun roussâtre ; la tête et les côtés de la poitrine sont roux, devenant orangés quand l'animal vieillit ; un liséré blancâtre borde les oreilles ; son ventre est gris ; la femelle, qui est un peu plus grande, est olivâtre, teintée de roux sur les côtés du cou ; la queue a sept lignes de longueur. On le trouve à Siam, dans la Cochinchine et dans les îles de Java et de Sumatra.

Le PACHYSOME DE DUVAUCEL (*Pachysoma Duvaceli*, GEOFF.) est long de trois pouces un quart (0,088) ; son pelage est d'un fauve brunâtre uniforme ; pouce de l'aile fort allongé, pris en grande partie dans la membrane ; queue courte, ne dépassant la membrane que de trois lignes (0,007). De Sumatra.

Le PACHYSOME DE DIARD (*Pachysoma Dardi*, GEOFF.) est brun sur la tête, le dos et les bras, gris autour du cou et sur le milieu du ventre ; d'un brun grisâtre sur les flancs ; sa longueur totale est de quatre pouces et demi (0,122), et ses ailes ont dix-huit pouces (0,487) d'envergure ; la queue dépasse de huit lignes (0,018) sa membrane. Sumatra.

Le PACHYSOME A COURTE QUEUE (*Pachysoma brevicaudatum*, IS. GEOFF.), d'un roux olivâtre en dessus, gris en dessous sur le milieu du ventre ; flancs, gorge et côtés du cou d'un gris plus ou moins roussâtre ou d'un roux vif ; oreilles entourées d'un liséré blanc ; queue dépassant à peine la membrane, ce qui le distingue du mammilèvre ; longueur totale, quatre pouces (0,108) ; les ailes ont treize pouces (0,532) d'envergure. On le trouve à Sumatra.

LES CARNASSIERS INSECTIVORES,

TROISIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Comme les chéiroptères, ils ont les mâchoières hérissées de pointes coniques, et une vie nocturne ou souterraine; dans les climats froids, beaucoup d'entre eux tombent en léthargie et passent l'hiver dans un état plus ou moins complet d'engourdissement. Leurs pieds sont courts, armés d'ongles robustes, et ceux de derrière ont toujours cinq doigts; tous appuient la plante

entière du pied sur la terre en marchant. Leurs mamelles sont placées sur le ventre, comme chez tous les carnassiers qui vont suivre. Tous ont une clavicule.

Je partagerai cet ordre en trois petites familles, celle des diodontes, celle des triodontes à courtes canines, et celle des triodontes à longues canines.

LES DIODONTES

n'ont que deux sortes de dents : deux longues incisives en avant, suivies d'autres incisives plus courtes que les molaires; ils manquent de canines, caractère les rapprochant un peu des rongeurs.

1^{re} GENRE. LES HÉRISSEMENTS (*Erinaceus*, LIX.) ont trente-six dents : six incisives supérieures, dont les moyennes écartées et cylindriques; point de canines; quatorze molaires à chaque mâchoire; leur corps, couvert de piquants très-durs, a la faculté de se rouler en boule, au moyen de muscles puissants dont la peau du dos est munie; tous leurs pieds ont cinq doigts, et leur queue est très-courte.

Le HÉRISSEMENT (*Erinaceus europæus*, LIX. Le *Hérisson ordinaire*, BUFF. — G. CUV.).

Ce petit animal se distingue de ses congénères par ses oreilles courtes, n'ayant jamais une longueur égale aux deux tiers de sa tête; son corps est couvert d'aiguillons cornés, robustes, entrecroisés irrégulièrement, d'une longueur médiocre et très-piquants. Il se trouve dans toute l'Europe tempérée, et il est commun en France dans la plupart de nos départements. Les naturalistes ont avancé qu'il y en a deux variétés: l'une à museau de cochon, nommée *cochon au pourceau de terre*; l'autre à museau de chien, que l'on appelle *hérisson-chien*. Ceci est certainement une erreur. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le museau du hérisson n'a de ressemblance ni avec celui d'un chien, ni avec celui d'un cochon. Tous les hérissons que j'ai observés, soit vivants, soit dans les nombreuses collections que j'ai visitées, se ressemblaient identiquement; et nul naturaliste n'a vu autrement que moi, même ceux qui ont admis l'existence des deux variétés sur la foi des chasseurs.

On a dit aussi que le hérisson monte sur les arbres fruitiers, qu'il en fait tomber les fruits, puis qu'il se roule ensuite sur sa récolte pour emporter dans son terrier les pommes qui restent attachées à ses piquants. Il y a là presque autant d'erreurs que de mots : le hérisson ne grimpe pas et ne peut pas grimper sur les arbres, car il n'a pour cela ni agilité ni griffes; il n'emporte pas les fruits à la pointe de ses aiguillons, mais avec sa gueule; enfin il n'habite ni ne creuse de terrier, quoi qu'en aient dit Buffon et les naturalistes qui l'ont suivi.

C'est dans les trous que le temps a creusés au pied des arbres, sous les racines des vieilles souches, dans des amas de pierres et les fentes de rocher, et même sur la terre plate à l'abri d'un épais buisson, que ce petit animal établit son domicile, au milieu d'un tas de mousse et de feuilles sèches qu'il amoncelle. C'est là qu'il se retire l'hiver pour s'engourdir; c'est là que la femelle dépose ses petits, ordinairement au nombre de quatre à sept : une seule fois j'en ai trouvé neuf, mais j'ai lieu de croire que c'était la réunion de deux familles. En naissant, les petits sont d'un blanc

rosé, et déjà l'on aperçoit sur leur peau des points saillants et plus foncés qui sont les rudiments de leurs aiguillons. Dès qu'ils ont atteint la grosseur d'un œuf de poule, ils sont déjà aussi bien armés que leur mère. Elle les soigne et les conduit avec elle pendant l'allaitement; mais dès qu'il est fini, elle les abandonne et ne s'en occupe plus. Peut-être est-ce par manque d'affection, et ce que dit Buffon pourrait le faire croire : « J'ai voulu en élever quelques-uns, dit-il; on a mis plus d'une fois la mère et les petits dans un tonneau avec une abondante provision; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres; ce n'était pas le manque de nourriture, car elle mangeait de la viande, du pain, du son, des fruits, etc. »

Peut-être que si le hérisson abandonne ses petits aussitôt après l'allaitement, c'est parce qu'il sent son impuissance à les défendre, et l'inutilité absolue dont il serait pour eux. Cet animal ne peut opposer à l'ennemi qui l'attaque ni griffes aiguës, ni dents formidables; il ne peut s'échapper par la fuite, car il ne sait pas courir, quoiqu'il marche assez vite; mais dans les aiguillons acérés qui lui recouvrent tout le dessus du corps, la nature lui a donné une arme défensive qui lui suffit. S'il aperçoit une fouine, un oiseau de proie, ou tout autre ennemi, il ne tente pas de s'échapper par la fuite, mais il se roule aussitôt en boule. Au moyen des muscles puissants dont la peau de son dos est munie, après avoir rassemblé sa tête et ses pattes sous son ventre, il se renferme entièrement dans sa cuirasse épineuse comme dans une bourse à confesse, et présente de toutes parts ses piquants à son antagoniste. Celui-ci est forcé de l'abandonner après avoir vainement essayé de le saisir en se déchirant la gueule. Cependant j'ai vu des chiens assez adroits pour s'en emparer. Voici comment. Après avoir placé le hérisson sur la partie qui correspond au ventre, ils lui appuyaient une patte sur le dos, mais pas assez fortement pour se piquer; puis ils lui donnaient un mouvement assez lent de balancement, qui, soit que cela lui fatiguât le nez, qui frottait alors sur la terre, soit qu'il en fût étonné, le forçait bientôt à s'étendre, à se développer, et à montrer sa tête, que le chien écrasait d'un seul coup de dents et en calculant le moment favorable. Il est à croire que les renards emploient la même méthode ou un procédé analogue pour s'emparer de ces animaux, car on en voit souvent des débris autour de leurs terriers.

Les chasseurs qui trouvent un hérisson emploient un moyen beaucoup plus court et plus facile pour le contraindre à se développer. Ils le jettent tout simplement dans l'eau, et le pauvre animal, pour ne pas se noyer, est bien forcé de s'étendre et de nager; du reste il est habile à cet exercice, et de lui-même il se met à l'eau pour traverser des ruisseaux et des rivières assez larges. Quelquefois les paysans, qui mangent sa chair, toute fade et détestable qu'elle est, ont la cruauté de le plonger vivant dans

de l'eau bouillante, afin d'avoir la facilité de le dépouiller. La peau servait autrefois de peigne pour sérancer le chanvre.

Le hérisson met bas du commencement à la fin de juin, et les petits prennent à peu près tout leur développement dans le cours d'une année. Ils se nourrissent de fruits quand ils en trouvent, mais plus ordinairement d'insectes, comme hannetons, géotrupes, sauterelles, grillons, etc., et même de cantharides par centaines, sans en éprouver aucun inconvénient; ce qui est d'autant plus singulier, qu'une seule cause des tourments horribles aux chiens et aux chats, et que trois ou quatre tueraient certainement un homme. Ils mangent aussi la chair des cadavres d'animaux, et principalement la cervelle. Avec leur nez ils fouillent la terre

figure de Seba (tab. 51, fig. 1), et pourrait bien n'être pas suffisamment authentique. Il a huit pouces (0,217) de longueur; son museau est court, ainsi que ses oreilles, qui sont pendantes; ses piquants sont très-longs, parallèles, ce qui lui donne un peu de ressemblance avec un porc-épic. Il serait de la presqu'île de Malacca, et on le trouverait aussi à Java et à Sumatra. Ses mœurs ne différeraient pas de celles du nôtre.

2^e GENRE. LES MUSARAIGNES (*Sorex*, LIN.) ont trente dents : deux incisives à chaque mâchoire, dont les supérieures moyennes, crochues et dentées à leur base; point de canines; seize molaires en haut et dix en bas. Leur corps est poilu, sans piquants; leur

Le Hérisson.

pour en arracher les vers, dont ils sont très-friands, ou pour y trouver quelques racines, qu'ils mangent faute de mieux. D'un caractère timide, le hérisson aime la vie solitaire et tranquille; aussi s'approche-t-il rarement de nos habitations. S'il y est apporté, il y vit et paraît s'acoutumer assez bien aux habitudes domestiques; mais il ne s'attache à personne, et, tout en cessant d'être farouche, il ne s'apprivoise jamais, et ne manque aucune occasion de reconquérir sa liberté.

On doit regarder comme de simples variétés de cette espèce : Le HÉRISSEAU D'ÉGYPTÉ (*Erinaceus aegyptiacus*, GEOFF.), qui ne s'en distingue que par les poils de dessous son corps, qui sont bruns quand il est adulte, au lieu d'être d'un blanc roussâtre; — le HÉRISSEAU DE SIRIE (*Erinaceus sibiricus*, ERXL.), animal dont l'existence est douteuse, et qui différerait du nôtre par ses oreilles plates et courtes, par ses piquants roux à la base et jaunes au sommet, enfin par la teinte d'un cendré jaunâtre des poils de dessous.

Le HÉRISSEAU À LONGUES OREILLES (*Erinaceus auritus*, PAUL. — SCHREIB. — G. CUV.), plus petit que le nôtre; ses piquants sont cannelés longitudinalement et tuberculeux sur les cannelures, et non plantés en quince comme dans le hérisson d'Europe; à museau court, et oreilles grandes comme les deux tiers de la tête. On le trouve depuis le nord de la mer Caspienne jusqu'en Égypte, et il est commun sur les bords du lac Aral aux environs d'Astracan. Dans cette dernière ville, on s'en sert comme de chat pour détruire les souris dans les maisons.

Le HÉRISSEAU À OREILLES PENDANTES (*Erinaceus malaccensis*, DESM. — BRISS. *Porcus aculeatus*, SEBA) ne nous est connu que par une

museau long, très-effilé; leurs oreilles sont arrondies et courtes; leurs doigts, au nombre de cinq à chaque pied, sont munis d'ongles médiocrement forts. Ces petits animaux sont très-voraces.

1^{re} MUSARAIGNES D'EUROPE.

La MUSETTE OU MUSARAIGNE COMMUNE (*Sorex araneus*, LIN. *Crocidura aranea*, SELYS. La Musaraigne, BUFF. — G. CUV. Voir la figure du fond, dans notre gravure).

Elle atteint rarement la grosseur d'une souris; ses oreilles sont grandes et nues, ayant en dedans deux lobes ou replis placés l'un au-dessus de l'autre; elle est d'un gris de souris plus pâle en dessous, quelquefois tirant un peu sur le fauve ou le brun; sa queue, un peu moins longue que son corps, est carrée.

Toutes les musaraignes offrent une singularité très-bizarre, et dont la science n'a pas encore pu se rendre compte. On leur trouve sur chaque flanc, sous le poil ordinaire, une petite bande de soies roides et serrées, entre lesquelles suinte une humeur odorante, produite par des glandes particulières. On ignore absolument de quelle utilité cet organe peut être à l'animal.

La musette est, dans nos campagnes, la victime innocente d'un préjugé; on croit que par sa morsure elle cause aux chevaux une maladie souvent mortelle, et on lui fait la chasse en conséquence. Cette imputation est d'autant plus fautive que non-seulement elle n'est pas venimeuse, mais encore que sa bouche est si petite, qu'elle ne pourrait en aucune manière mordre un cheval, faute de pouvoir saisir sa peau.

Pendant la belle saison, ce petit animal habite la campagne, et se retire dans les bois, où il se loge sous la mousse, les feuilles sèches, dans les vieilles souches d'arbre, dans les trous abandonnés de taupe et de mulot, et même dans des terriers qu'il sait se creuser lui-même. Autour de son habitation, dont il ne s'éloigne guère, et où il rentre précipitamment à la moindre apparence de danger, il fait la chasse aux insectes, dont il se nourrit le plus ordinairement; mais il ne dédaigne pas le grain, et même quelquefois il mange la chair corrompue des cadavres d'animaux. C'est à l'heure du crépuscule que la musette sort le plus ordinairement de son asile pour faire ses courtes promenades. Si elle se hasarde pendant le jour, elle devient aisément la victime de

La musaraigne, lorsqu'on l'irrite, fuit en poussant un petit cri assez analogue à celui de la souris, mais beaucoup plus aigu. Elle met bas vers la fin du printemps, dans un nid de foin qu'elle s'est construit au fond de sa retraite, et ne fait pas moins de six à huit petits. On prétend qu'elle fait trois ou quatre portées par an. On la trouve partout, mais je ne l'ai vue très-commune nulle part.

Les espèces qui vont suivre ont toutes à peu près les mêmes mœurs.

La MUSARAIGNE CARRELET (*Sorex tetragonurus*, HERM.) a de longueur, la queue comprise, trois pouces neuf lignes (0,404); elle est noirâtre en dessus, d'un cendré brunâtre en dessous; ses

La Musaraigne d'eau et la Musaraigne de terre.

ses ennemis, car elle court mal et y voit à peine. Les petits carnassiers la tuent, mais ne la mangent pas; du moins les chats montrent pour elle une grande répugnance, qu'il faut sans doute attribuer à la forte odeur qu'exhalent ses glandes.

Lorsque les approches du froid commencent à dépouiller les bois de leur verdure, la musaraigne, ne trouvant plus d'insectes, gagne ses logements d'hiver, et se retire dans les granges, les

oreilles sont courtes, sa queue est longue et tout à fait carrée. On la trouve en France dans les granges.

La MUSARAIGNE RAYÉE (*Sorex lineatus*, GEOFF.) a trois pouces six lignes (0,095) de longueur totale; elle est d'un brun noirâtre en dessus, plus pâle en dessous, avec la gorge cendrée; elle a une petite ligne blanche sur le chanfrein, et une tache sur chaque

greniers à foin, les écuries et autres parties de nos habitations, où elle trouve pour se nourrir quelques grains égarés, et parfois des débris de cuisine. Je ne crois pas qu'elle s'engourdisse pendant la mauvaise saison, au moins quand les gelées ne sont pas très-rigoureuses, car j'en ai vu plusieurs fois se promener sur la neige.

oreille; sa queue est ronde, fortement carénée en dessous. On la trouve aux environs de Paris.

La MUSARAIGNE PIARON (*Sorex coarctatus*, HERM. *Sorex cunicularius*, BLCHST.) atteint quatre pouces (0,408) de longueur totale; elle est d'un noir cendré, ses oreilles sont velues, très-petites, cachées dans les poils de la tête; sa queue est ronde au milieu,

aplatie à la pointe et à la base. Elle se trouve en France, dans les prairies.

La MUSARAIGNE LUCODE (*Sorex leucodon*, HERM.) est longue de quatre pouces quatre lignes (0,117) la queue comprise; elle est brune sur le dos, avec les flanes et le dessous blancs; sa queue est un peu carrée. On la trouve aux environs de Strasbourg.

La MUSARAIGNE NAIN (*Sorex minimus*, PALL.) n'a pas plus d'un pouce huit lignes (0,043) de longueur totale; elle est brune; sa queue est ronde, étranglée à sa base. Elle se trouve en Sibérie et en Silésie.

La MUSARAIGNE DE TOSCAINE (*Sorex etruscus*, SAVI) est un peu plus grande que la précédente et atteint trois pouces (0,081) de longueur totale; elle est d'un gris cendré, blanchâtre en dessous; ses oreilles sont arrondies; elle a la queue médiocrement longue, grêle, et un peu carrée. On la trouve dans les racines et les souches des vieux arbres en Toscane. En hiver, elle se rapproche des habitations, et se retire dans les tas de fumier, où elle trouve à la fois de la chaleur et des insectes pour sa nourriture.

La MUSARAIGNE D'EAU (*Sorex foliens*, GML. *Sorex Daubentonii*, GEOFF. — ERALLB. *Sorex carinatus*, HERM. Le Greber, VICQ-D'AZVIL. La Musaraigne d'eau, BRER. — G. CUV. Voir la figure en avant dans notre gravure) est noirâtre en dessus, blanche en dessous; ses doigts sont bordés de poils roides qui lui aident à nager; sa queue est carrée, un peu moins longue que le corps.

Daubenton est le premier naturaliste qui ait fait connaître la musaraigne d'eau, et cependant elle est beaucoup plus commune aujourd'hui que la musette, qui est connue depuis la plus haute antiquité. Quoique vivant habituellement sur le bord des eaux, presque dans leur sein, elle n'a pas les pieds palmés, mais ils sont garnis de cils roides, en éventail, qui remplacent les membranes interdigitales, et lui donnent beaucoup de facilité à nager. Aussi passe-t-elle une grande partie de sa vie dans l'eau, où elle poursuit avec beaucoup d'agilité les insectes aquatiques, dont elle fait sa principale nourriture. Elle plonge avec autant d'aisance qu'elle nage, et, comme elle a l'oreille large et courte, la nature lui a donné la faculté de la fermer hermétiquement quand elle s'enfonce sous les ondes; elle ouvre et ferme à volonté trois valvules qui répondent à l'hélix, au tragus et à l'antitragus, de manière qu'il ne peut s'introduire la plus petite goutte d'eau dans son oreille. Du reste, toutes les espèces de ce genre jouissent de la même faculté.

Ce petit animal habite des trous qu'il sait se creuser dans la terre, sur le bord des ruisseaux, au moyen de ses ongles et de son nez, mobile comme celui d'une taupe, mais beaucoup plus mince et plus allongé, et ressemblant à une petite trompe. Quelquefois, pour éviter la peine de se faire une demeure, il s'empare du terrier abandonné d'un rat d'eau, ou même il se contente d'une fente de rocher ou d'un tron entre deux pierres. Il a peu d'ennemis, et les carnassiers ne l'attaquent jamais, parce que l'odeur de ses glandes leur répugne et les écarte. Il n'a guère à craindre que la voracité des brochets et des truites, qui habitent comme lui les eaux limpides et le happent quelquefois au passage.

La musaraigne d'eau n'est pas un animal nocturne; cependant elle rentre dans son trou aussitôt que le soleil se lève sur l'horizon, et elle n'en sort qu'au crépuscule pour aller à la chasse. Quelques naturalistes pensent que, lorsqu'elle manque d'insectes, elle se nourrit de graines; mais ce fait me paraît très-douteux. Je suis certain, par mes propres observations, qu'elle attaque les jeunes écrevisses, les crevettes, les petits poissons, et même d'assez gros reptiles. Et en voici la preuve :

Un jour, sur le bord d'une fontaine, dans les bois de Mendon, mon attention fut captivée par le singulier combat d'une musaraigne d'eau et d'une grenouille aussi grosse qu'elle. Le petit mammifère s'était glissé doucement parmi les herbes pour surprendre sa proie, et il était parvenu à la saisir par une patte. La grenouille, se sentant prise, voulut se jeter à l'eau, croyant par là se débarrasser

de son antagoniste; mais celui-ci se cramponnait de toutes ses forces avec ses quatre pattes à tous les corps auxquels il pouvait s'accrocher, et la pauvre grenouille, malgré la violence de ses mouvements convulsifs, avait bien de la peine à l'entraîner vers l'élément perfide, où elle espérait le noyer. Elle y parvint néanmoins peu à peu, et bientôt ils roulèrent tous deux dans les ondes, dont la transparence me permettait de voir parfaitement la suite de cette bizarre lutte. La grenouille entraîna d'abord son ennemie au fond de l'eau, mais la musaraigne ne lâcha pas prise, et parvint à la ramener à la surface. Dix fois de suite ils s'enfoncèrent et revinrent au grand jour, sans que le reptile se lassât de recommencer la même manœuvre, et sans que le mammifère lâchât la patte dont il s'était saisi. Cependant, par un mouvement brusque et heureux, la grenouille parvint tout à coup à se débarrasser; elle plongea subitement dans la vase, troubla le fond de l'eau, et se déroba ainsi aux yeux de son ennemie, qui l'avait suivie avec rapidité. Je les perdus un instant de vue tous les deux; mais la musaraigne ne tarda pas à reparaitre sur l'eau pour respirer, et j'observai ses petites manœuvres avec le plus grand intérêt.

Soit pour se reposer, soit pour donner à l'eau le temps de s'éclaircir en déposant le limon que la grenouille avait soulevé, elle resta dans une parfaite immobilité pendant cinq minutes; puis, lorsqu'on put voir le fond de la fontaine, elle se mit à nager en regardant en bas et en décrivant des cercles, absolument comme un faucon qui guette sa proie en tournoyant dans les airs. Plusieurs fois elle plongea, et je la vis parcourir le fond en cherchant avec beaucoup de soin; mais probablement que la grenouille s'était cachée profondément dans la vase, car elle ne put la découvrir.

Ce fait prouve suffisamment, ce me semble, que la musaraigne d'eau est carnassière, et que son courage est proportionné à ses forces. En détruisant le frai du poisson, elle peut faire quelque dégât dans les étangs dont elle peuple les bords en grand nombre. Elle met bas au printemps, et peut-être encore dans d'autres saisons de l'année, et elle ne fait pas moins de douze à quinze petits par portée, ce qui explique fort bien pourquoi elle est si nombreuse le long des ruisseaux et des rivières dont les eaux lui plaisent. Elle s'engourdit pendant la mauvaise saison, car, même dans les lieux où elle est extrêmement commune, je n'en ai jamais rencontré en hiver. On la trouve dans toute la France.

La MUSARAIGNE PORTE-RAME (*Sorex remifer*, GLOTT.) est d'un brun noirâtre foncé en dessus, d'un brun cendré en dessous, avec la gorge d'un cendré clair; sa queue est carrée à sa base, et comprimée vers son extrémité. On la trouve en France, particulièrement dans les environs d'Abbeville, sur le bord des eaux. Elle a, ainsi que la suivante, les mêmes habitudes que la musaraigne d'eau.

La MUSARAIGNE AUX DENTS ROUGES (*Sorex rubridens*) a de l'affinité avec la précédente, mais elle est plus petite; ses dents sont d'un rouge vif à leur extrémité; la mâchoire inférieure est un peu plus longue; les quatre pieds et la queue sont noirs, et la tache de l'oreille est, non pas roussâtre, mais d'un blanc pur. J'ai en sous les yeux plusieurs individus d'âge et de sexe différents qui m'ont confirmé les conjectures de M. IS. Geoffroy. Elle habite la France.

La MUSARAIGNE A COLLIER BLANC (*Sorex collaris*, GLOTT.) est noire, avec un collier blanc autour du cou. Elle habite les petites îles de l'embouchure de la Meuse et de l'Escaut, où elle paraît assez commune.

2^e MUSARAIGNES EXOTIQUES.

La MUSARAIGNE A COURTE QUEUE (*Sorex brevicaudatus*, SAVI), d'un noir plombé en dessus, plus pâle en dessous; oreilles très-larges, blanches, cachées par les poils de la tête, et ayant deux demi-cloisons; sa queue est presque nue, déprimée; ses pieds sont

armés d'ongles aussi longs que les doigts. Cette espèce est aquatique, et elle habite les terriers sur les bords du Missouri.

LA PETITE MUSARAIGNE (*Sorex parvus*, SAY. *Sorex personatus*, IS. GEOFF.) est d'un brun cendré en dessus et seulement cendrée en dessous; sa queue est courte, un peu renflée vers son milieu, presque cylindrique, et blanchâtre en dessous; ses dents sont noirâtres et ses ongles blancs. Comme la précédente, elle habite le Missouri.

LA MUSARAIGNE DE L'INDE (*Sorex indicus*, GEOFF.) a le pelage court, ras, d'un gris brun en dessus, teinté de roussâtre en dessous; sa queue est ronde, de la longueur de la moitié du corps. Elle habite les maisons à Pondichéry et à Tranquebar. Elle exhale une odeur de muse forte et assez désagréable.

LA MUSARAIGNE DU CAP (*Sorex capensis*, GEOFF.) a beaucoup d'analogie avec celle de l'Inde, mais elle en diffère en ce qu'elle est plus grande, en ce qu'elle a la queue rousse, beaucoup plus longue, n'étant que moitié moins longue que le corps, enfin en ce qu'elle a le museau plus long et plus effilé. Elle a trois pouces huit lignes (0,099) de longueur, non compris la queue, qui a un pouce neuf lignes (0,047). Du Cap ou de l'île de France. Peut-être n'est-ce qu'une variété.

LA MUSARAIGNE GRÈLE (*Sorex exilis*, PALL.) est de très-petite taille; on la reconnaît aisément à sa queue ronde et très-épaisse. On la trouve en Sibérie.

LA MUSARAIGNE A QUEUE DE RAT (*Sorex myosurus*, PALL.) est du même pays; la femelle est blanche et le mâle brun; tous deux ont le museau renflé, la queue presque nue, épaisse et ronde.

LA MUSARAIGNE GRACIEUSE (*Sorex pulchellus*, PANDER) est très-petite, d'un gris clair sur le haut de la tête, gris foncé sur le dos, et d'un blanc pur sur les flancs; elle a une tache blanche sur la nuque, avec les oreilles d'un gris ardoisé. Elle est une des plus petites de son genre, et elle multiplie prodigieusement.

Cette jolie musaraigne habite les déserts sablonneux qui sont placés entre Bukkara et Orenbourg. Elle se plat à proximité des marais, où chaque soir elle va faire la chasse aux insectes et au frai des grenouilles et d'autres reptiles. Elle nage et plonge fort bien, mais cependant elle a des habitudes moins aquatiques que notre musaraigne d'eau. Au printemps, elle se fait un nid d'herbes sèches qu'elle place au milieu d'une touffe de roseaux, et c'est là qu'elle élève sa nombreuse famille.

LA MUSARAIGNE D'OLIVIER (*Sorex Olivieri*, DESM.) un peu plus grande que la musaraigne commune, rousse; queue presque aussi grande que le corps. Cette espèce n'a pas été vue vivante, et peut-être n'existe-t-elle plus. Elle a été trouvée à l'état de momie, par Olivier, dans les catacombes de Sakkara en Égypte. C'est peut-être le *Sorex religiosus* d'Is. Geoffroy.

LA MUSARAIGNE RELIGIEUSE (*Sorex religiosus*, IS. GEOFF.) n'a été trouvée qu'à l'état de momie, dans des antiquités égyptiennes, et assez bien conservée pour pouvoir être décrite par M. Is. Geoffroy. Elle est de la taille du *Sorex personatus*; sa queue longue, qui atteindrait l'occiput, est parfaitement carrée, à angles très-saillants; ses oreilles sont grandes et son pouce assez court. On ne l'a pas encore retrouvée vivante en Égypte, où peut-être elle n'existe plus.

LA MUSARAIGNE BLONDE (*Sorex flavescens*, IS. GEOFF.) a la tête allongée, le dessus du corps et de la tête d'un blond roussâtre, passant au cendré roussâtre très-clair sur le dessus de la queue; tout le dessous, et le tour de la bouche, d'un blanc un peu cendré; une ligne longitudinale brunâtre sur le chanfrein. Elle a quatre pouces et demi (0,122), non compris la queue, qui est courte. Elle habite l'Afrique méridionale.

Le MONJOUROU (*Sorex giganteus*, IS. GEOFF. *Sorex indicus*, GEOFF. — FR. CUV. — DESM. Le Monjourou, FR. CUV.) a été confondu par tous les naturalistes avec la musaraigne de l'Inde, excepté par M. Is. Geoffroy. Elle en diffère par sa taille, qui est de près de six pouces (0,162), non compris la queue, qui a trois

pouces et demi (0,095) de longueur, tandis que dans l'*Indicus* le corps n'a que trois pouces dix lignes (0,104), et la queue un pouce et demi (0,041) de longueur. Cette espèce habite dans les maisons, à Pondichéry, où elle se rend incommode par l'odeur musquée qu'elle exhale, odeur qui, dit-on, fait fuir les serpents. Ses habitudes sont nocturnes, et elle fait souvent entendre le petit cri *kouïk*.

Après ces espèces on placera la suivante quand elle sera mieux connue : *Sorex Pealei*, de LESSON, *Sorex araneus*, de HALLAN, que l'on trouve en Amérique.

5^e GENRE. LES CLADOBATES (*Cladobates*, FR. CUV. *Hylogale*, TEMM. *Sorexglis*, DIARR.) ont trente-six dents : quatre incisives en haut et six en bas; point de canines; quatorze molaires à chaque mâchoire. Leur corps est cylindrique, allongé; leur museau pointu, portant une courte moustache; leurs oreilles sont grandes; leurs yeux saillants; leurs ongles sont comprimés, arqués, propres à fouir la terre; leur queue est très-longue, couverte de longs poils; enfin, ils ont quatre mamelles.

Le TUPAIA-TANA (*Cladobates tana*, FR. CUV. *Tupaia tana*, RAFF.) a dix-huit pouces (0,487) de longueur, la queue comprise; il est d'un brun roussâtre piqué de noir en dessus, avec une petite ligne oblique et rousse sur chaque épaule; le dessous de son corps est roux; sa tête est allongée, et son museau très-pointu. Il habite Sumatra.

Le SISHING ou BANGSRING (*Cladobates javanicus*, FR. CUV.). *Tupaia javanica*, RAFF.) a un pied dix lignes (0,548) de longueur totale; il est brun, piqué de gris en dessus, avec une ligne oblique, d'un blanc grisâtre, sur chaque épaule; il est gris en dessous; son museau est moins pointu que dans le précédent, et sa queue est fort longue. Il habite Java.

Le PRESS (*Cladobates ferrugineus*, FR. CUV. *Tupaia ferruginea*, MORSE.) a quatorze à quinze pouces (0,579 à 0,403) de longueur; il est d'un ferrugineux uniforme, et son museau est médiocrement pointu. Il habite Java. Ce genre se compose des hylogales de Temminck.

4^e GENRE. LES MACROCELIDES (*Macrocelides*, SMITH. *Rhinomys*, LICHST.) ont vingt dents à chaque mâchoire, savoir : six incisives en haut et quatre en bas; point de canines; deux fausses molaires et cinq vraies de chaque côté, à la mâchoire supérieure; trois petites fausses molaires anormales, deux grandes normales et trois vraies molaires de chaque côté à la mâchoire inférieure. Pieds à cinq doigts munis d'ongles à demi rétractiles.

MACROCELIDE TYPE (*Macrocelides typus*, IS. GEOFF. *Mus araneus capensis*, PETERM.). Cinq pouces de longueur non compris la queue qui en a quatre; jambes antérieures très-courtes; pelage d'un brun nuancé de fauve, blanchâtre en dessous; oreilles grandes, arrondies. Cet animal vit au cap de Bonne-Espérance, habite un terrier, et vit d'insectes qu'il poursuit en sautant sur ses longues jambes de derrière, à la manière des gerboises; il est très-timide. On connaît encore le *Macrocelides Rozeti*, DEVERG., qui se trouve en Algérie.

5^e GENRE. LES DESMANS (*Mygale*, G. CUV.) ont quarante-quatre dents : deux incisives supérieures en triangle et aplaties, huit ou quatre inférieures, dont deux très-petites placées entre les deux grandes; vingt molaires en haut et quatorze en bas; museau terminé par une petite trompe très-mobile; oreilles courtes; cinq doigts onguiculés à chaque pied, réunis par une membrane; queue écailleuse, longue, comprimée latéralement, formant une sorte de rame.

Le DESMAN OU RAT MUSQUÉ DE RUSSIE (*Mygale moscovitica*, GEOFF. *Sorex moschatus*, LIN. Le Desman, BUFF. — G. CUV.).

Cet animal a de longueur totale quinze pouces (0,406), c'est-à-dire que sa taille dépasse un peu celle d'un hérisson; son pe-

lage est d'un gris cendré ou brunâtre sur le dos, d'un blanc argenté sous le ventre; il n'a point d'oreilles externes, et son œil est extrêmement petit; son museau s'allonge en une petite trompe très-flexible, et qu'il agite continuellement; ses pieds, outre leurs membranes, sont bordés d'une sorte de frange de poils roides qui lui aident à nager; sa queue est d'un quart plus courte que son corps, étranglée à sa base, comprimée latéralement, large, plate, ressemblant à la queue d'une anguille, et entièrement recouverte de petites écailles.

Le desman a sous la base de la queue sept ou huit follicules vésiculeux, formés par les replis de la peau, couchés transversalement l'un à côté de l'autre comme les écailles abdominales d'une couleuvre, et d'une couleur jaune très-prononcée. Si l'on presse avec le doigt un de ces follicules, une épaisse liqueur qu'ils contiennent, se trouvant comprimée, s'insinue dans des canaux très-

ber son nez de manière à en mettre le bout dans sa bouche, et il s'en sert comme d'une sorte de trompette.

Il vit toujours par couple avec sa femelle, et se construit assez artistement un terrier. Pour cela, il choisit une berge presque perpendiculaire, et assez élevée pour n'être jamais submergée pendant les inondations. Quand il a trouvé une place convenable, il plonge au pied de la berge, et commence à creuser sous l'eau assez profondément pour que l'entrée de son terrier ne soit jamais à découvert, même pendant les eaux basses des plus grandes sécheresses.

Son trou est à peu près aussi large que celui d'un lapin, et s'élève obliquement à mesure qu'il s'avance dans la berge, en sorte qu'il n'y a jamais de submergés qu'un ou deux mètres de longueur dans la partie qui aboutit à l'entrée. Parvenu au-dessus du niveau de l'eau du lac ou de la rivière, le terrier se divise en

Les Desmans.

déliés qui la conduisent sous les écailles de la queue, où elle trouve une issue au dehors. Cette liqueur est grasse, analogue à celle que les canards et autres oiseaux ont dans des follicules ou des glandes placés sur le coecyx, et elle sert aux mêmes usages. L'animal s'en imprègne tout le corps, et rend ainsi sa fourrure impénétrable à l'eau; mais cette matière a une odeur de muse si forte et si pénétrante, qu'elle infecte tout ce qu'il touche, et l'on dit même jusqu'à la chair des brochets et autres gros poissons voraces qui mangent quelquefois des desmans.

Ce petit animal est très-remarquable par ses formes et ses habitudes. Il habite la Moscovie et tout le midi de la Russie, où il est très-commun dans les étangs, les lacs, les rivières, et cependant Buffon ne le connaissait pour ainsi dire que de nom. Il est bien rare qu'il sorte de l'eau volontairement pour aller à terre, et s'il va d'un étang à un autre, c'est par des canaux souterrains ou par des rigoles remplies d'eau qui communiquent de l'un à l'autre; aussi n'a-t-il pour ennemis que les poissons voraces et quelques aigles pêcheurs. Mais souvent il donne dans les filets tendus dans les rivières et les lacs; et comme il ne sait pas les couper pour s'en débarrasser, on l'y trouve noyé. Pour appeler sa femelle ou rassembler sa jeune famille autour de lui, il a un cri fort singulier, ayant beaucoup d'analogie avec celui du canard; pour se faire entendre, il est obligé, selon Pallas, de cour-

denx branches, en forme d'Λ, placées, non l'une à côté de l'autre, mais plus ordinairement l'une sur l'autre. La branche supérieure s'étend quelquefois sous les racines des plantes qui croissent à la surface du sol, mais jamais elle n'a d'ouverture en plein air. Les racines des graminées que rencontre le desman sont soigneusement recueillies par lui, et transportées dans la branche inférieure du terrier, pour former à sa femelle un nid plus doux que les fragments des joncs et des roseaux qu'il cueille dans les marais. Ce nid est placé au fond du trou, dans une petite chambre ovale, ayant au moins un pied (0,525) de largeur, sur dix-huit poncees (0,487) de longueur. Au printemps, la femelle met bas quatre ou cinq petits, qu'elle aime avec tendresse, et qu'elle allaite avec beaucoup de soin. Elle ne les conduit à l'eau avec elle que lorsqu'ils sont très-forts, et jusque-là elle se borne à les promener dans la branche supérieure de son habitation.

Les desmans se nourrissent de larves, de vers, et plus particulièrement de sangsues, auxquelles ils font sans cesse la chasse. Avec leur petite trompe mobile, qu'ils enfonce dans la vase, ils saisissent fort adroitement leur proie, et, ce qui leur est, je crois particulier, ils la dévorent sous l'eau, ce que ne fait pas la loutre, ni aucun des carnassiers aquatiques que je connaisse. Très-rarement ces animaux nagent à la surface des ondes, et s'ils y paraissent de temps en temps, c'est uniquement pour respirer.

Ils ont la singulière faculté de marcher sur le sol au fond de l'eau avec autant d'aisance que les autres animaux sur la terre, et rien n'est plus curieux que de les y voir se promener. Lorsqu'un hiver rigoureux vient charger la surface des étangs d'une épaisse glace, ils sont, dit M. Desmoulins, exposés à périr d'asphyxie par l'épuisement de l'air de leur terrier; mais ce fait me paraît d'autant plus douteux qu'il ne s'explique pas du tout par la formation de la glace sur les étangs. Ensuite, s'il était vrai, l'espèce serait menacée de destruction, puisqu'elle n'habite que le Nord

Le DESMAN DES PYRÉNÉES (*Mygale pyrenaica*, GLOFF.) est beaucoup plus petit que le précédent, et n'a pas plus de huit pouces et demi (0,251) de longueur, y compris sa queue, qui est plus

long et terminé en une sorte de boutoir propre à fouiller la terre; ses pieds antérieurs sont en forme de mains larges, armées d'ongles forts, semblables aux mains d'une taupe, et comme elles très-aptées à creuser le sol; sa queue est courte et son pelage très-brun.

Cet animal a les mêmes habitudes que la taupe; comme elle, il se creuse de longs boyaux souterrains diversement ramifiés, auxquels il travaille chaque jour à des heures déterminées, et il ne procède pas autrement qu'elle pour chercher les vers de terre, les larves et les petites racines bulbueuses dont il fait sa nourriture; comme elle encore, il ne quitte pas ses galeries souterraines; on, s'il le fait, ce qui est très-rare, c'est pour changer de domicile ou aller à la recherche de sa compagne. Il y a cepen-

Intérieur de l'amphithéâtre d'anatomie comparée.

longue que son corps, cylindrique dans les trois quarts de sa longueur, diminuant insensiblement depuis sa base, et se terminant par une partie comprimée sur les côtés; il est brun en dessus, gris en dessous. On le trouve le long des ruisseaux, aux environs de Tarbes, au pied des Pyrénées. Il a des habitudes à peu près semblables à celles du précédent, mais il ne fait pas son terrier avec autant d'art.

6^e GENRE. Les SCALOPES (*Scalops*, G. CUV.) ont trente-six dents: deux incisives en haut et quatre en bas; point de canines; dix-huit molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure; ils manquent d'oreilles externes; leur museau est pointu, cartilagineux, robuste; ils ont trois doigts aux pieds antérieurs, cinq à ceux de derrière, et une queue courte.

Le SCALOPE DU CANADA (*Scalops canadensis*, DESM. *Sorex aquaticus*, LIN. L'*American white mole* des Américains) a le nez très-

grand cette différence entre la taupe et le scalope, que celle-là choisit, pour établir son domicile, les terres fraîches, mais non humides; tandis que l'autre ne se plaît que sur les bords froids et marécageux des rivières et des fleuves. On le trouve aux Etats-Unis, depuis la Virginie jusqu'au Canada.

7^e GENRE. Les TALPASORES (*Talpasorex*, LESS.) ont quarante dents: deux incisives supérieures et quatre inférieures; pas de canines; vingt-deux molaires à la mâchoire supérieure et douze à la mâchoire inférieure. Du reste, ils ne diffèrent pas du genre précédent.

Le TALPASORE DE PENNSYLVANIE (*Talpasorex pennsylvanica*, LESS. *Scalops pennsylvanica*, HARRIS.) a six pouces et demi (0,176) de longueur totale; son pelage est brun et sa queue courte; ses molaires sont extrêmement rapprochées; les supérieures ont la couronne légèrement dentelée, avec un sillon qui se continue

tout le long du côté intérieur, et sur le côté externe pour les molaires inférieures. On le trouve aux États-Unis. Ses mœurs sont les mêmes que celles des scalopes.

8^e GENRE. LES CHRYSOCHLORES (*Chrysochloris*, LACÉP.) ont quarante dents : deux incisives en haut et quatre en bas ; pas de canines ; dix-huit molaires supérieures et seize inférieures ; le museau est court, large, relevé ; le corps trapu ; point d'oreilles externes ; pieds de devant courts, robustes, propres à fouiller la terre, à trois ongles seulement, dont l'extérieur très-gros, et les autres allant en diminuant ; pieds postérieurs à cinq doigts ; pas de queue.

Le CHRYSOCHLORE DU CAP (*Chrysochloris capensis*, DESM. *Talpa asiatica*, GMEL. La Taupes dorée, G. CUV.) a de longueur totale quatre pouces et demi (0,122) ; il est d'un brun changeant ; a cinq doigts aux pieds de derrière, et manque de queue. Il habite les environs du cap de Bonne-Espérance, où il se creuse des galeries souterraines à la manière des taupes.

La nature se plaît souvent à déjouer les suppositions systématiques des savants, et cet animal en est une preuve nouvelle. Les naturalistes avaient cru que les brillantes couleurs, le vert doré, le pourpre, le violet, les reflets métalliques qui étincellent sur la livrée des oiseaux, des poissons, des insectes, etc., leur étaient dévolus par la nature, à l'exclusion des mammifères, qui devaient

toujours porter une robe terne ; et voici le chrysochlore qui vient donner un démenti à cette loi convenue par les analogies. En effet, son poil est d'un vert changeant, passant au cuivré et au brouillé, et offrant les plus brillants reflets métalliques d'or, de pourpre et de violet.

Cet animal est aveugle, et on ne lui voit aucune apparence d'yeux ; dans le fait, à quoi lui servirait-il d'en avoir, puisqu'il ne quitte jamais la galerie ténébreuse et souterraine dans laquelle il vit à la manière des taupes ? Mais si la nature l'a privé d'un sens qui lui serait inutile, elle l'en a indemnisé en lui donnant une ouïe très-fine, quoique son oreille n'ait pas de conque extérieure, et en dotant d'une force prodigieuse les bras dont il se sert pour fouiller journellement la terre. Son avant-bras est soutenu, pour creuser, par un troisième os placé sous le cubitus, et nul autre animal n'offre cette singularité.

9^e GENRE. LES DOUCANS TAUPES (*Ducantupa*) ont les mêmes caractères généraux que le genre précédent, mais leur formule dentaire n'est pas encore connue, au moins je le crois ; ils ont une queue, et leurs pieds de derrière n'ont que quatre doigts.

Le DOUCAN (*Ducantupa rubra*. — *Chrysochloris rubra*, DESM. *Talpa rubra*, GMEL.) est un peu plus grand que notre taupe, dont il a les mœurs ; son pelage est d'un roux tirant sur le cendré clair ; sa queue est courte. On le trouve à la Guyane.

LES TRIODONTES A COURTES CANINES

ont les trois sortes de dents : deux grandes incisives supérieures en avant, accompagnées de deux autres de chaque côté, dont la postérieure en forme de canine ; les vraies canines petites, non distinctes des fausses molaires ; quatre incisives inférieures, penchées en avant, en forme de cuiller.

10^e GENRE. LES CONDYLURES (*Condylura*, LILL.) ont quarante dents : deux incisives supérieures et quatre inférieures ; deux canines en haut et en bas ; seize molaires à la mâchoire supérieure et quatorze à l'inférieure. Ils ont le nez très-allongé, garni de crêtes membraneuses disposées en étoile autour des narines ; leurs yeux sont très-petits ; ils manquent d'oreilles extérieures ; comme chez les taupes, leurs mains sont larges, à cinq doigts munis d'ongles puissants, propres à fouir la terre ; leur queue est de médiocre longueur, et ils ont cinq doigts aux pieds de derrière.

Le CONDYLURE ÉTOILÉ (*Condylura cristata*, DESM. *Sorex cristatus*, LIN. *Talpa cristata*, G. CUV. La Taupe à museau étoilé du Canada, G. CUV.) est d'un brun noirâtre, et a quatre pouces (0,108) de longueur totale ; ses narines sont entourées d'un cercle de lanières membraneuses, et sa queue est longue comme le tiers à

peu près de son corps. Il est assez commun dans le nord des États-Unis et au Canada. Ses mœurs sont semblables à celles de la taupe, ainsi que dans les espèces suivantes.

Le CONDYLURE A GROSSE QUEUE (*Condylura macroura*, HARLAN.) est d'un gris noirâtre en dessus, avec le museau fauve ; la crête étoilée de son nez est à vingt pointes ; sa queue, presque aussi longue que son corps, est légèrement comprimée. Il est commun dans le Nouveau-Jersey et se trouve dans tous les États-Unis.

Le CONDYLURE VERT (*Condylura prasinata*, HARRIS.) a quatre pouces (0,122) de longueur totale ; son pelage est long, fin, à reflet d'un vert brillant ; la crête de son nez est à vingt-deux lanières ; sa queue, mince, sans rides ni sillons, à poils non verticillés, est longue comme les trois quarts de son corps. Il habite le Maine aux États-Unis.

Le *Condylura longicaudata*, DESM. *Talpa longicaudata*, GMEL., me paraît être un animal imaginaire. S'il existe, ce n'est certainement pas un condylure. Selon les catalogues descriptifs, il serait long de six pouces (0,162) ; sa queue serait longue comme la moitié de son corps, et il n'aurait point de crête nasale. On le trouverait en Amérique septentrionale.

LES TRIODONTES A GRANDES CANINES

ont quatre grandes canines écartées, entre lesquelles sont de petites incisives.

11^e GENRE. LES TAUPES (*Talpa*, LIN.) ont quarante-quatre dents : six incisives en haut et huit en bas ; deux canines à la mâchoire supérieure et point à l'inférieure ; quatorze molaires en haut et en bas. Leur tête est allongée, pointue, prolongée en avant par un museau cartilagineux, renforcé par un os du boutoir ; elles manquent d'oreilles externes, et les yeux sont excessivement petits ; ses pieds antérieurs sont larges, en forme de mains, à cinq ongles tranchants et propres à fouir ; leurs pieds de derrière sont faibles et à cinq doigts ; leur queue est courte. Ces animaux vivent dans un terrier, d'où ils ne sortent qu'accidentellement.

La TAUPÉ AVEUGLE (*Talpa caeca*, SAVI). Cette espèce, presque aussi

commune dans certaines parties de la France que la taupe ordinaire, n'avait pas été observée avant Savi. Cependant elle en diffère par sa taille plus petite, ne dépassant pas quatre pouces (0,108), et par la forme plus aplatie de son boutoir ; son œil est presque entièrement caché par la peau, qui ne laisse passer la lumière que par un trou grand comme une piqûre d'aiguille.

La TAUPÉ COMMUNE (*Talpa europaea*, LIN. La Taupe, BUFF.).

Elle a communément six pouces (0,162) de longueur totale. Son pelage est ordinairement d'un noir luisant, toujours fin, doux, et plus ou moins velouté. Sa queue est courte. On connaît plusieurs variétés de taupe, savoir : la taupe pie, à pelage taché de blanc et de noir ; la taupe albinos, entièrement blanche ; la taupe jaune, à poils d'un fauve plus ou moins jaunâtre ; enfin la taupe grise, dont le pelage est uniformément cendré.

« Les taupes, dit G. Cuvier, sont connues de tout le monde par leur vie souterraine et par leur forme éminemment appropriée à ce genre de vie. Un bras très-court, attaché par une longue omoplate, soutenu par une clavicule vigoureuse, muni de muscles énormes, porte une main extrêmement large, dont la paume est toujours tournée en avant ou en arrière; cette main est tranchante à son bord inférieur; on y distingue à peine les doigts, mais les ongles qui les terminent sont longs, forts, plats et tranchants. Tel est l'instrument que la taupe emploie pour déchirer la terre et pour la pousser en arrière. Son sternum a, comme celui des oiseaux et des chauves-souris, une arête qui donne aux muscles pectoraux la grandeur nécessaire à leurs fonctions. Pour percer la terre et la soulever, la taupe se sert de sa tête allongée, pointue, dont le museau est armé au bout d'un osselet particulier, et dont les muscles cervicaux sont extrêmement vigoureux. Le ligament cervical s'ossifie même entièrement. Le train de derrière est faible, et l'animal, sur la terre, se meut aussi péniblement qu'il le fait avec vitesse dessous. Il a l'ouïe très-fine et le tympan très-large, quoique l'oreille externe lui manque; mais son oeil est si petit et tellement caché par le poil, qu'on en a nié longtemps l'existence. Ses mâchoires sont faibles; et sa nourriture consiste en insectes, en vers, et, ce qui n'est pas bien certain, en quelques racines tendres. »

Cet animal est assez commun dans toute l'Europe tempérée, cependant on dit qu'on ne le trouve que très-rarement en Grèce et jamais en Irlande. Il habite de préférence les terres douces, faciles à percer, non pierreuses, un peu fraîches en été, sèches et élevées en hiver. Les taupes fuient les déserts arides, et surtout les climats froids, où la terre reste gelée pendant la plus grande partie de l'année. « Un attachement vif et réciproque du mâle et de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos et de la solitude, l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asile, un domicile; la facilité de l'étendre et d'y trouver, sans en sortir, une abondante subsistance, voilà, dit Buffon, sa nature, ses mœurs et ses talents, sans doute préférables à des qualités plus brillantes et plus incompatibles avec le bonheur que l'obscurité la plus profonde. »

La taupe se prépare un gîte au pied d'une muraille, d'un arbre ou d'une haie, et ce gîte est fait avec beaucoup d'art. Il consiste en un trou de dix-huit pouces (0,487) de profondeur, assez large, recouvert d'une ou même plusieurs voûtes les unes sur les autres, en terre battue et gâchée avec des fragments de racine d'herbe, et assez solidement pétrie pour résister aux eaux de pluie. Cette demeure est à plusieurs compartiments séparés par des cloisons, et soutenus de distance en distance par des piliers. Quelquefois, dans les terres humides ou menacées d'inondation, la voûte de terre dure s'élève au-dessus du terrain, et le lit d'herbes sèches et de feuilles où elle repose avec sa famille se trouve lui-même un peu au-dessus de la surface du sol, de manière à ne pouvoir être inondé dans le cas d'une submersion inopinée. La manière dont elle se procure des herbes pour faire son lit est assez singulière. Par la racine elle juge si l'herbe lui convient; dans ce cas elle coupe les racines latérales jusque vers le collet de la plante, puis, saisissant le pivot qu'elle a ménagé, elle tire à elle et parvient à faire entrer dans son trou la tige munie de toutes ses feuilles.

C'est là que, de mars en mai, elle fait et allaite ses petits, ordinairement au nombre de quatre ou cinq. De ce nid part un boyau, quelquefois long de soixante à quatre-vingts pas, et se prolongeant dans une direction à peu près droite. A gauche et à droite, elle jette cà et là d'autres boyaux qui s'en écartent plus ou moins perpendiculairement; tous sont parallèles à la surface de la terre, à moins qu'elle ne rencontre un obstacle dans son chemin; en ce cas elle s'enfonce et passe par-dessous, à plusieurs mètres de profondeur si cela est nécessaire. Il n'est pas

rare d'en trouver qui passent sous des fondations de hautes murailles, et même sous le lit d'un ruisseau ou d'une petite rivière. Dans les circonstances ordinaires, le boyau n'est jamais à plus de six pouces (0,162) au-dessous de la surface du sol.

Quand elle fouille, la taupe perce avec le nez, comprime la terre sur les côtés avec ses robustes mains, et en pousse une partie en avant avec son front et ses épaules; aussi est-elle obligée de temps à autre de s'en débarrasser en la rejetant à la surface, et formant ce que l'on appelle une *taupinière*. Tous les boyaux qui vont d'une taupinière à une autre sont en ligne à peu près droite, et ce n'est que dans ces espèces de points d'arrêt que la taupe se détourne d'un côté ou d'un autre pour chercher sa nourriture et former de nouvelles galeries.

La taupe, vivant principalement de vers de terre et d'insectes, est obligée de fouiller chaque jour pour trouver sa nourriture et celle de sa jeune famille; aussi s'en occupe-t-elle régulièrement, et, ce qu'il y a de fort singulier, à des moments déterminés de la journée. Elle commence ses premiers travaux au lever du soleil, et les continue pendant environ une heure; elles les reprend à neuf heures, à midi, à trois heures et au coucher du soleil, et c'est dans ce dernier instant qu'elle travaille avec le plus d'ardeur. Elle passe les autres heures du jour et la nuit à dormir dans son gîte.

Comme elle ne sort que très-rarement de son souterrain, elle n'a que peu d'ennemis à craindre, et ne peut devenir la proie des animaux carnassiers. Son plus grand fléau est le débordement des rivières. Dans ces inondations subites on voit les taupes fuir à la nage, et faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées; mais la plupart périssent aussi bien que leurs petits, qui restent dans les trous. Si on surprend une taupe hors de son trou, elle ne cherche à fuir que lorsque la terre est trop dure pour lui permettre de s'y enfoncer avec rapidité; dans ce cas elle court avec assez de vitesse, quoi qu'en ait dit Cuvier dans la citation que nous avons faite plus haut, et elle pousse un petit cri très-aigu, comme le bruit d'une lime qui glisse sur l'acier sans le mordre. Elle est si délicate que le plus petit coup la tue, surtout si on la frappe sur le nez. Mais quand elle est sur un sol meuble ou très-léger, au lieu de fuir elle s'enterre et avec tant de promptitude que, si l'on est à dix pas, on n'a pas le temps d'arriver à elle avant qu'elle ait disparu. Si au moyen d'une bêche on la cerne dans son terrier, au premier bruit qu'elle entend, à la plus petite commotion que la bêche fait éprouver à la terre, elle se sauve dans son gîte. Si elle en trouve les issues fermées, elle se met aussitôt à creuser un trou vertical dans lequel elle s'enfonce quelquefois à plus d'un mètre; et il n'y a plus d'autre moyen pour l'en faire sortir que d'y introduire de l'eau.

Malgré les habitudes douces que Buffon attribue à la taupe, il n'en est pas moins vrai que c'est un animal très-cruel et très-vorace. « Elle n'a pas faim comme tous les autres animaux, dit Geoffroy Saint-Hilaire : ce besoin est chez elle exalté; c'est un épuisement ressenti jusqu'à la frénésie. Elle se montre violemment agitée, elle est animée de rage quand elle s'élance sur sa proie; sa glotonnerie désordonne toutes ses facultés; rien ne lui coûte pour assouvir sa faim; elle s'abandonne à sa voracité, quoi qu'il arrive; ni la présence d'un homme, ni obstacle, ni menaces ne lui imposent, ne l'arrêtent. La taupe attaque ses ennemis par le ventre; elle entre la tête entière dans le ventre de sa victime; elle s'y plonge; elle y décrete tous ses organes des sens. » M. Isidore Geoffroy va nous compléter ce portrait : « Qu'un animal se trouve à sa portée, elle s'élance sur lui à l'improviste, lui ouvre le ventre, et le dévore presque tout entier en peu de temps. Les crapauds sont les seuls animaux qui lui répugnent. Elle dévore avec avidité les grenouilles et les oiseaux. Si même on place dans un lieu fermé deux taupes du même sexe, la plus faible est bientôt dévorée, et l'on ne retrouve plus d'elle que sa peau et quelques os. Après avoir assouvi sa faim, la taupe est tourmentée

d'une soif ardente; tellement que si on la saisit par la peau du cou, et qu'on l'approche d'un vase plein d'eau, on la voit boire avec avidité, malgré la gêne d'une telle position. C'est au docteur Flourens qu'on doit la connaissance de la plupart de ces faits intéressants, auxquels il importe d'ajouter que les taupes mangent, au moins lorsqu'elles manquent d'une meilleure nourriture, les courtilières et les vers blancs ou larves de hanneton. »

Ici je ferai une remarque qui me paraît fort essentielle : c'est qu'il ne faut pas juger des habitudes d'un animal à l'état de nature, d'après les mœurs qu'il montre dans l'esclavage; autrement

trouve en grand nombre. Il fait un grand tort aux terres et aux jardins, en les fouillant dans tous les sens, et en coupant les racines des plantes; ses taupinières, en encombrant les prés, ôtent la possibilité de les faucher rez terre, et font par conséquent perdre une bonne partie des récoltes de fourrage. En outre, ses galeries nuisent beaucoup à la régularité des irrigations, en perçant les chaussées, les digues, et livrant des passages aux eaux.

12^e GENRE. LES TENRECS (*Setiger*, Cuv.) ont quarante dents : six incisives, deux canines et douze molaires à chaque mâchoire;

La Taupe.

l'exemple de la taupe entraînerait à de grandes erreurs. En effet, si cet animal, dans sa taupinière, avait des appétits si furieux, il ne pourrait les satisfaire et périrait bientôt de faim. Comment se procurerait-il des oiseaux, des grenouilles, de l'eau à boire? Concluons donc de tout cela que les mœurs de la taupe valent mieux que son caractère. Elle ne s'engourdit pas l'hiver, comme la plupart des carnassiers insectivores; elle cherche une exposition chaude, tournée au midi, y établit son domicile, et profite

comme les héris-sons, ils ont le corps couvert d'aiguillons; mais il leur manque la faculté de se rouler aussi complètement en boule; leur museau est pointu; ils n'ont pas de queue; leurs pieds ont cinq doigts libres et munis d'ongles crochus.

LE TENREC (*Setiger caudatus*, Geoff. *Erinaceus caudatus*, Lin. *Centetes spinosus*, Desm. Le Tenrec, Buff.) est un peu plus grand

de tous les jours de soleil et de dégel pour travailler. Je suis fort tenté de croire qu'elle fait, pour les consommer quand la terre est fortement gelée, une provision de bulbes de colchique d'automne, car j'en ai constamment trouvé des débris autour de son nid, en février et mars, c'est-à-dire avant qu'elle ait mis bas.

Cet animal est un fléau pour l'agriculture, partout où on le

que notre hérisson, et peut avoir dix pouces (0,271) de longueur environ. Il est couvert de piquants roides sur le corps, et de poils ou de soies sur le ventre et la poitrine; ses incisives sont échancrées, au nombre de quatre seulement en bas.

Ce singulier animal, ainsi que ses congénères, est indigène de Madagascar, mais on le trouve à l'île de France, où il a été trans-

porté et où il s'est très-facilement naturalisé. Comme il a les pattes fort courtes, il ne peut pas courir, ni même marcher avec facilité; aussi, malgré ses aiguillons, devient-il assez souvent la proie des animaux carnassiers et des oiseaux de proie. Son cri est une sorte de petit grognement, ayant, selon Buffon, un peu d'analogie avec celui du cochon.

Le tenrec est un animal nocturne, qui aime à se vanter dans la vase. Il habite le bord des eaux, et se plaît particulièrement sur le rivage des canaux salés et des lagunes de la mer. Il passe la plus grande partie des nuits à poursuivre, dans le sein des ondes, les insectes dont il fait sa principale nourriture; au jour naissant, il se retire pour dormir dans un terrier qu'il se creuse sous les racines de quelque arbre croissant au bord de l'eau, ou tout simplement dans le sol d'une falaise, au milieu des buissons ou des roseaux. Il n'en sort que le soir, au crépuscule, pour recommencer sa pêche; aussi nage-t-il avec une grande facilité. Dans quelques-unes de ses habitudes, il a de l'analogie avec notre rat d'eau. Le mâle et la femelle sont fort attachés l'un à l'autre, et paraissent s'aimer avec tendresse. Cette dernière fait plusieurs petits, qu'elle allaite dans son terrier, et auxquels elle apprend à nager, à plonger et à chasser aux insectes aquatiques, aussitôt qu'ils sont assez forts pour la suivre.

Ordinairement les mammifères insectivores, et quelques autres de différentes classes, s'engourdissent pendant l'hiver; ici c'est

tout le contraire. Pendant la saison pluvieuse, qui dans leur pays répond à notre hiver, les tenrecs sont vifs, agiles, sans cesse occupés de leurs amours, de la chasse et de l'éducation de leur famille. Mais aussitôt que les chaleurs de l'été commencent à se faire sentir, père, mère et enfants, tous se retirent dans le terrier, s'enfoncent dans le foin de roseau qu'ils y ont amassé, s'endorment, tombent en léthargie, et restent plongés dans l'engourdissement et la torpeur pendant trois ou quatre mois, c'est-à-dire autant de temps que dure la chaleur. Dans cet état, leur poil tombe; il ne repousse que quand ils se sont réveillés. Flaceourt dit qu'ils sont ordinairement fort gras et que les Indiens trouvent leur chair excellente, quoiqu'elle soit fade et mollasse.

Le TENDRAC (*Setiger inauris*, GEOFF. *Erinaceus setosus*, LIN. *Centenes setosus*, DESM. Le *Tendrac*, BUFF. — G. CUV.) est beaucoup plus petit que le précédent, dont il diffère par ses piquants plus flexibles, plus semblables à des soies et par six incisives échan-crées à chaque mâchoire. Il habite Madagascar.

Le TENREC RAYÉ (*Setiger variegatus*, GEOFF. *Centenes semispinosus*, DESM. *Erinaceus semispinosus*, G. CUV. Le jeune *Tenrec*, BUFF.) a six incisives à chaque mâchoire, et les canines grêles et crochues; il est couvert de soies et de piquants mêlés; son corps est rayé de jaune et de noir, et atteint à peine les dimensions de celui d'une taupe. On le trouve à Madagascar, où cependant il est assez rare.

Intérieur du Cabinet d'anatomie comparée.

LES CARNIVORES PLANTIGRADES,

QUATRIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Ces animaux ont six incisives à chaque mâchoire; de très-fortes canines; les molaires non hérissées de pointes à leur couronne,

mais tranchantes et quelquefois tuberculeuses; aussi ils vivent tous de proie et ont une férocité sanguinaire, en en exceptant les ours.

LES PLANTIGRADES

marchent sur la plante entière des pieds, qu'ils ont toujours dépourvus de poils en dessous; aussi peuvent-ils assez facilement se tenir debout sur leurs pieds de derrière. Ils ont cinq doigts à tous les pieds, et manquent de cœcum. La plupart passent l'hiver en léthargie, dans les pays froids.

1^{er} GENRE. LES OURS (*Ursus*, LINN.) ont quarante-deux dents; six incisives et deux canines à chaque mâchoire; douze molaires supérieures et quatorze inférieures; les trois molaires postérieures sont très-grosses, à couronne carrée et tubercules mousses, ce qui les rend moins carnassiers que les autres genres de leur ordre; leurs pieds sont armés d'ongles très-forts; leur corps est trapu, leurs membres épais et leur queue très-courte; les femelles portent deux mamelles pectorales et quatre ventrales.

L'OURS BRUN (*Ursus arctos*, LIN. Var. *Ursus pyrenæus*, FR. CUV. L'Ours brun d'Europe, BUFF. — G. CUV. Var. L'Ours des Pyrénées, FR. CUV.).

Cet animal habite les hautes montagnes et les grandes forêts de toute l'Europe et d'une partie de l'Asie et de l'Amérique. Sa longueur est de quatre à cinq pieds (1,299 à 1,624) environ. La hauteur relative des jambes varie beaucoup, ainsi que la couleur du pelage, et cela sans rapport constant avec l'âge ou le sexe. Son front est convexe au-dessus des yeux, et son museau diminue de grosseur d'une manière brusque; il a la plante des pieds de derrière moyenne; son pelage, quelquefois un peu laineux, est ordinairement brun, mais on en voit d'un brun lisse à reflets presque argentés, de fauves, d'autres d'une couleur blond jaunâtre très-clair, enfin il y en a de tout à fait blancs.

L'ours brun est très-commun en France, grâce aux montagnards qui descendent quelquefois des Alpes pour venir promener, dans les petites villes et les villages, de jeunes ours qu'ils ont apprivoisés, et auxquels ils ont enseigné à marcher debout, à faire la culbute, et à danser d'un pas lourd au son de la flûte à bec et du tambourin. Quoiqu'il obéisse à son maître, ce n'est jamais qu'à contre-cœur et en murmurant. Chaque fois qu'on l'oblige à montrer son savoir, il s'irrite, et fait entendre un grondement sourd qu'il accompagne d'un frémissement de dents très-significatif. Aussi le tient-on constamment muselé, et se défie-t-on beaucoup de sa colère, qui procède souvent du caprice et tourne toujours en fureur.

Dans ses forêts, qu'il ne quitte guère que lorsqu'il y est poussé par la faim, l'ours mène une vie solitaire et sauvage. Il se loge dans les cavernes, les trous des rochers et plus souvent encore dans les trous cavernaux des vieux arbres. C'est là qu'il passe ses journées à dormir en attendant la nuit pour se mettre en campagne et chercher sa nourriture. On prétend que, fante d'arbre creux ou d'antre de rocher, il se construit une sorte de cabane avec des branches de bois mort et du feuillage, mais ceci me semble fort douteux. Tout lourd qu'il paraît, cet animal n'en est pas moins doué d'une certaine agilité, qu'il ne déploie, à la vérité, qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence. Quand

il grimpe sur un arbre, soit pour aller chercher les fruits dont il se nourrit, soit pour rentrer dans son trou, il s'accroche aux branches avec ses mains, et au tronc avec les griffes de ses pieds de derrière; quelquefois aussi il embrasse la tige avec ses bras et ses cuisses, comme ferait un homme; mais, dans tous les cas, il y met beaucoup de précaution, et jamais il ne lâche son appui d'une patte qu'il ne se soit assuré, à plusieurs reprises, que les trois autres ne lui manqueront pas.

Bien que ses mâchoires soient armées de dents redoutables, son caractère n'est pas carnassier, et il n'attaque jamais un être vivant que pour défendre sa vie, ou quand il y est poussé par une faim dévorante. Ordinairement il se nourrit de faine ou fruit du hêtre, de baies sauvages, de graines de différentes plantes, et même de racines; il aime beaucoup les fruits du sorbier, de l'épine-vinette, et en général tous ceux qui sont un peu acides. Si cette nourriture manque dans ses forêts, il les quitte, se jette dans la plaine, et fait d'assez grands ravages dans les champs d'avoine et de maïs. Ce n'est guère qu'en hiver, après un long jeûne, que, sortant affamé de sa retraite et trouvant la terre couverte de neige, il se jette sur les troupeaux et attaque les animaux qu'il rencontre. Encore ce fait aurait-il besoin d'être confirmé. Ce dont je me crois certain, c'est que jamais il n'est dangereux pour l'homme, à moins qu'il n'en soit attaqué; mais dans ce cas, il est d'une intrépidité effrayante. Il a le sentiment de sa force; aussi n'éprouve-t-il jamais la crainte, mais seulement la colère. S'il rencontre un chasseur, il ne fuit pas à la vue de ses armes; il ne se détourne même pas; il passe outre en jetant sur lui un regard farouche de mécontentement, car il n'aime pas que l'on pénètre dans ses forêts silencieuses pour troubler sa solitude. Mais malheur à l'imprudent audacieux qui ose l'attaquer sans être sûr de lui donner la mort du premier coup! Blessé ou simplement offensé, sa colère est terrible, et toujours il en résulte une lutte mortelle pour l'un ou pour l'autre, quelquefois pour tous deux. Sans hésiter, il court sur son agresseur; mugissant de fureur, l'œil en feu, la gueule béante, dressé sur ses pieds de derrière, il s'élance, l'écrase de son poids, le saisit dans ses bras puissants, l'étouffe, ou lui brise le crâne avec ses formidables mâchoires. S'il est harcelé par une meute de chiens couragers et appuyés par de nombreux piqueurs, il se retire, mais il ne fuit pas. Il gagne lentement sa retraite, en se retournant de temps à autre pour faire face à ses nombreux ennemis, qui reculent aussitôt épouvantés. Enfin, harassé de fatigue, mortellement blessé par les balles des chasseurs, près de mourir, il s'apprête à faire payer chèrement la victoire à ses ennemis. Debout, le dos appuyé contre un tronc d'arbre ou un rocher, il les attend, et tout ce qui est assez téméraire pour l'approcher tombe écrasé sous sa terrible patte ou brisé par ses dents.

En Europe, on fait la chasse à l'ours avec le fusil et des chiens. Quelquefois aussi, quand on connaît le lieu qu'il habite, on le traque comme le loup; c'est-à-dire que tous les paysans d'un ou plusieurs villages se réunissent, entourent la forêt d'une cein-

ture de tireurs et de traqueurs qui marchent en resserrant de plus en plus le cercle qui le circonscrit, et finissent par l'approcher et l'accebler sous leur nombre. « On prend les ours, dit Buffon, de plusieurs façons en Norvège, en Suède et en Pologne, etc. La manière la moins dangereuse de les prendre est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbre. » Ce fait, rapporté par le grand écrivain, sur la foi de Regnard, me paraît tout aussi peu probable que les contes que ce voyageur nous avait débités sur les Lapons.

L'ours aime la vie solitaire, et fuit par instinct toute société, même celle de ses semblables. Il ne cherche même sa femelle qu'au temps des amours, c'est-à-dire en juin, et, ce moment passé, il la quitte, et va fixer sa demeure à plusieurs lieues de la forêt qu'elle habite. Aussi est-il tout à fait indifférent aux plaisirs de la paternité; et, il y a plus, c'est qu'il ne manque jamais de manger ses enfants, si le hasard lui fait découvrir l'asile sauvage où sa femelle les a cachés dans un lit de feuilles sèches et de mousse. Au contraire celle-ci aime ses petits avec la plus ardente affection, et les garde avec elle jusqu'à ce qu'ils aient deux ans et qu'ils aient acquis la force de repousser toute agression étrangère. Elle les soigne, leur apporte des fruits et du gibier, les lèche, les nettoie, et les porte avec elle dans ses bras lorsqu'ils sont fatigués. Si un danger les menace, elle les défend avec un courage furieux, et se fait tuer sur la place plutôt que de les abandonner. Aussi n'est-ce qu'avec beaucoup de danger et de prudence que les montagnards viennent à bout de s'emparer de ses oursons, ordinairement au nombre de un à trois, très-rarement quatre ou cinq. Le temps de la gestation est de sept mois.

Pendant l'hiver, l'ours ne s'engourdit pas, ainsi que l'ont cru quelques naturalistes, mais il reste dans son trou des mois entiers à dormir. Comme les fruits ne lui ont pas manqué en automne, il est ordinairement fort gras au moment où il commence sa retraite, et il paraît que cette graisse suffit à l'entretien de sa vie pendant fort longtemps. Cependant son jeûne ne dure jamais plus de trente à quarante jours, et il ne reste pas plus longtemps caché sans sortir et aller chercher dans la forêt quelques graines ou des racines qui le soutiennent. Si la terre est couverte de neige, et qu'il ne trouve rien à manger, c'est alors qu'il se rapproche des habitations de l'homme, et qu'il se hasarde, dit-on, à attaquer les animaux domestiques.

Malgré ses formes grossières, sa tournure pesante et ses gestes grotesques, il ne faut pas croire que l'ours soit un animal stupide; il est, au contraire, plein d'intelligence et de finesse, et la preuve, c'est qu'il ne donne jamais dans les pièges qu'on lui tend. Tout objet nouveau éveille chez lui la défiance; il l'observe prudemment avant de l'approcher, passe sous le vent pour s'en rendre compte par l'odorat, qu'il a d'une délicatesse extrême; il s'avance doucement, le flairer, le tourner et le retourne, puis s'en éloigne s'il ne lui convient pas de s'en emparer. C'est ainsi qu'il agit toutes les fois qu'il trouve un cadavre d'homme ou d'animal, auquel il ne touche jamais. Sous cette enveloppe d'un aspect si rude existe une perfection de sensation peu commune dans les animaux; sa vue, son ouïe et son toucher sont excellents, quoiqu'il ait l'œil petit, l'oreille courte, la peau épaisse et le poil touffu.

Le courage de l'ours a passé chez quelques auteurs pour de la brutalité, et il y a là une grande erreur. L'ours est intrépide, mais prudent, et il ne combat que lorsqu'il y est forcé par la faim, la défense de ses petits ou la vengeance. Jamais on ne le voit fuir, parce qu'il a la conscience de sa supériorité; il oppose la menace à la menace, la violence à la violence, et sa fureur devient terrible, parce qu'il porte dans le combat un courage insouciant de la vie.

Autrefois l'ours était bien plus commun en Europe qu'aujourd'hui, et alors sa chasse pouvait être avantagieuse, à cause de sa

fourniture assez estimée quoique grossière, et surtout à cause de la graisse dont il est toujours abondamment pourvu et à laquelle la crédulité de nos pères accordait des vertus merveilleuses pour guérir les rhumatismes et une foule d'autres maladies. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette graisse, dépouillée par des procédés fort simples d'une odeur particulière dont elle est imprégnée, est fort douce, excellente, et ne le cède pas au meilleur beurre pour la cuisine. Il ne s'agit, quand on veut lui ôter son odeur, que de la faire fondre et d'y jeter, lorsqu'elle est très-chaude, du sel en quantité suffisante, et de l'eau par aspersion. Il se fait une sorte de détonation, et il s'élève une épaisse fumée qui emporte avec elle la mauvaise odeur.

Plusieurs fois les ours de la ménagerie ont fait des petits, et on a pu s'assurer que par la taille et la couleur ils ne se ressemblent nullement. La mère a toujours marqué un sentiment de préférence pour l'un d'eux; et jamais elle n'a perdu son autorité maternelle, lorsqu'ils étaient devenus beaucoup plus grands qu'elle.

L'OURS NOIR D'EUROPE (*Ursus ater*, — L'Ours noir d'Europe, G. Cuv.) a le front aplati et même concave, surtout en travers; son pelage est laineux, non pas lisse comme celui de l'ours d'Amérique, et d'un brun noirâtre; il a le dessus du nez d'un fauve clair, et le reste du tour du museau d'un brun roux. J'établis cette espèce sur le témoignage de G. Cuvier. Il est rare, et paraît ne se trouver que dans le nord de l'Europe. Buffon dit qu'il est moins carnassier que notre ours brun.

L'OURS DES PYRÉNÉES (*Ursus pyrenaicus*, Fr. Cuv.) est plus petit que l'ours des Alpes; il est d'un blond jaunâtre sur le corps, et noir sur les pieds. Il habite les montagnes des Asturies. Beaucoup de naturalistes le regardent comme une variété de l'ours brun, et je penche aussi vers cette opinion.

L'OURS DE SIRÉRIE (*Ursus collaris*, Fr. Cuv.) a beaucoup d'analogie avec le précédent sous le rapport des formes et des couleurs; mais sa taille paraît être un peu plus petite, et il a un large collier blanc qui passe sur le haut du dos, sur les épaules, et se termine sur la poitrine. On le trouve dans le nord de l'Asie, et il paraît qu'il a les mêmes mœurs que notre ours d'Europe. Cependant ceux qui ont vécu à la ménagerie paraissent un peu plus carnassiers.

L'OURS DE THIBET (*Ursus Thibetanus*, Fr. Cuv.) diffère des précédents par la grosseur de son cou, et par son chanfrein, qui forme une ligne droite; il est noir, à poils lisses; son museau est un peu roux, sa lèvre supérieure couleur de chair et l'inférieure blanche; il a, sur la poitrine, une tache blanche en forme d'Y. On ne l'a encore trouvé que dans les montagnes du Syliet au Népal, et l'on ne sait rien de positif sur ses habitudes.

L'OURS ORNÉ (*Ursus ornatus*, Fr. Cuv. L'Orso frontino des Colombiens) n'est probablement qu'une variété de l'ours brun. Sa taille dépasse rarement trois pieds et demi (1,157); son museau est un peu plus court, d'un fauve sale; son pelage est également d'un noir lisse et luisant, mais il a un demi-cercle fauve sur chaque œil, et du blanc ou du fauve à la gorge ou à la poitrine. Il est assez commun dans les Cordilières du Chili, et peut-être dans toute l'Amérique australe.

L'OURS AUX GRANDES LÈVRES (*Ursus labiatus*, DE BLAINV. *Bradypus ursinus*, SHAW, *Ursus longirostris*, THOM. C'est le type du genre *Helarctos* d'HORSFELD). Il est un peu plus petit que l'ours brun; d'un noir foncé; et on lui trouve quelquefois des taches éparses un peu brunâtres; il a sur la poitrine une tache blanche en forme de V; mais ce qui le rend reconnaissable au premier coup d'œil ce sont ses lèvres, qui sont laches, très-extensibles, et sa langue d'une longueur extraordinaire. Il se trouve dans les montagnes de l'Inde. On réunira à cette espèce, et même comme variété assez légère, le BRIANG, ou l'ours malais (*Ursus malayanus*, RAFF. *Prochilus malayanus*, GRAY. *Helarctos malayanus*, HORSF. — Fr. Cuv.), qui n'en diffère que par une large tache en demi-

lune, d'un blanc pur, qu'il a sur la poitrine. Il habite la presqu'île de Malaca. Il est nommé ours bateleur par quelques naturalistes.

L'ours aux grandes lèvres n'est pas du tout carnassier, et ne se nourrit que de fruits, de miel et d'insectes. Peut-être en serait-il de même de la plupart des autres espèces, si, ainsi que lui, ils habitaient des climats où la nature pût leur fournir toute l'année une nourriture végétale. D'un naturel farouche et mélancolique, cet animal aime la solitude, et se retire dans les montagnes les plus désertes. Cependant, quand il est pris jeune et traité avec bonté, son caractère s'adoucit, son intelligence se développe, et il se laisse facilement dresser à plusieurs exercices par les jongleurs indiens. Dans ses montagnes, il se plaît beaucoup à la recherche des termès, ou fourmis blanches, et lorsqu'il a trouvé une

laisserait plutôt tuer que de lâcher prise. Malgré la prévention où l'on est que l'ours est carnassier, je prétends, avec tous ceux de cette province et des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. Il n'est jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des hommes, malgré leur multitude et la faim extrême qu'ils souffrent quelquefois; puisque, même dans ce cas, ils ne mangent pas la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurais aux Natchez, il y eut un hiver si rude dans les terres du nord, que ces animaux descendirent en grand nombre: ils étaient si communs, qu'ils s'affamaient les uns les autres, et étaient très-maigres; la grande faim les faisait sortir des bois qui bordent le fleuve; on les voyait courir la nuit dans les habitations et entrer dans les cours qui n'étaient pas bien fermées; ils y trouvaient des viandes exposées au frais: ils n'y touchaient pas, et

L'Ours brun d'Europe.

de leurs habitations il fait, avec ses griffes, au dôme de terre dorcie qui en forme le toit, un trou dans lequel il enfonce sa longue langue; les termès se jettent dessus pour défendre leur république, et quand ils y sont réunis en grand nombre l'ours retire brusquement sa langue et les avale.

L'OURS DE BORNÉO (*Ursus eurypilus*, LESS. *Helarctos eurypilus*, HORSF.) n'est peut-être aussi qu'une variété locale de l'ours aux grandes lèvres, dont il a les formes, la taille, les couleurs et les habitudes; il en diffère cependant par une large plaque échancrée en son bord supérieur, d'une couleur orangée, et par une bandelette transversale grise sur chaque pied. On le trouve dans l'île de Bornéo.

L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE (*Ursus americanus*, PAUL. *Ursus gularis*, GEOFF.) a le front plat, presque sur la même ligne que le museau; la plante de ses pieds et de ses mains est très-courte; son pelage est noir, lisse, long et brillant.

La taille de cet animal ne dépasse guère quatre pieds huit pouces (1,516); cependant j'en ai vu un plus grand que cela. On en trouve des variétés fauves, plus ou moins jaunes ou couleur de chocolat. Tous habitent les États-Unis, et se répandent dans le nord de l'Amérique jusque dans le Kamtschatka. «L'ours noir, dit M. Dupratz, parait l'hiver dans la Louisiane, parce que les neiges, qui couvrent les terres du nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux. Il vit de fruits, et entre autres de glands et de racines, et ses mets les plus délicieux sont le miel et le lait; lorsqu'il en rencontre, il se

mangeaient seulement les grains qu'ils pouvaient rencontrer.»

D'après cette citation faite par Buffon, il semblerait que l'ours noir n'est jamais carnassier; et cependant les naturalistes, entre autres G. Cuvier, prétendent que lorsqu'il est poussé par la faim il attaque les mammifères. Ce fait a besoin d'être confirmé; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il mange le poisson. En hiver, il descend des bois, et vient pêcher sur le bord des lacs et des rivières. Il nage et plonge fort bien, et s'empare de sa proie avec beaucoup d'adresse et d'agilité. Il se plaît particulièrement dans les forêts d'arbres résineux, et il se loge dans les cavités formées par le temps dans leur tronc. La plus haute est celle qu'il choisit de préférence, et il n'est pas rare de le trouver niché à plus de quarante pieds (12,892) de hauteur. Pour le prendre, les Américains mettent le feu au pied de l'arbre; ils le forcent ainsi à sortir de sa retraite pour se sauver des flammes. Si c'est une femelle, elle descend la première, à reculons, comme font tous les ours, et, lorsqu'elle est près de terre, ils l'abattent d'un coup de fusil tiré à bout portant dans le cœur ou dans l'oreille. Les ours descendent ensuite, et on les prend vivants et sans danger s'ils sont encore petits; dans le cas contraire, on les tue. On chasse encore l'ours noir avec des chiens courants, qui le harcèlent jusqu'à ce que le chasseur ait trouvé le moment favorable pour le tirer. Toutes les manières de le chasser sont sans danger, parce qu'il ne court jamais sur le chasseur et que, blessé ou non, il ne cherche jamais qu'à fuir. Seulement, il ne faut pas s'approcher imprudemment de lui lorsqu'il est abattu et mou-

rant; car alors, sentant qu'il ne peut plus échapper au danger, il cherche à se défendre et à se venger. Son cri est très-différent de celui de l'ours brun; il consiste dans des hurlements aigus, qui ressemblent à des pleurs.

Les Américains lui font une chasse continuelle, non pas seulement parce qu'il dévaste leurs champs de maïs, d'avoine et autres grains, mais encore parce qu'ils estiment beaucoup sa chair, et que sa fourrure, dont on fait chez nous les bonnets de grenadier, ne laisse pas que d'avoir de la valeur. Sa graisse remplace avantageusement le beurre; ses pieds offrent un mets très-délicat; et ses jambons, salés et fumés comme ceux de cochon, ont une grande réputation en Amérique et dans toute l'Europe, où on les envoie pour la table des riches.

L'OURS BLANC (*Ursus maritimus*, LIN. *Ursus albus*, BRISS. L'Ours de la mer Glaciale, BUFF. L'Ours polaire des voyageurs. Il est le type du genre *Thalarectos* de GRAY).

Cet animal est connu de tout le monde par les exagérations des voyageurs et par les contes qu'ils nous ont débités sur sa grandeur, sa voracité et son courage intrépide. Quand nous aurons réduit toutes ces histoires à leur juste valeur, on sera fort étonné de ne trouver dans l'ours blanc que les mœurs ordinaires des animaux de son genre, mais accompagnées d'une stupidité que l'on a prise pour du courage. Les plus grands individus de cette espèce ne dépassent jamais six pieds et demi (2,111), et les voyageurs qui affirment en avoir vu de treize pieds (4,225) mentent juste du double. Sa tête est fort allongée, son crâne aplati, sur la même ligne que le chanfrein; son œil est petit et noir, ainsi que le museau et l'intérieur de la gueule; son cou est très-long, et sa plante des pieds est d'une largeur remarquable; tout son corps est couvert de poils blancs, longs et soyeux.

Habitant les glaces éternelles du pourtour du pôle boréal, les côtes du Groenland, du Spitzberg, en un mot les parties les plus froides de la terre, il a dû contracter des habitudes en harmonie avec ces climats rigoureux. L'été, retiré dans les terres, il erre dans les forêts et mange les graines, les fruits et même les racines qu'il y rencontre; ce qui ne l'empêche pas, cependant, de dévorer les cadavres des animaux, quand il en trouve. C'est là qu'il fait ses petits, qu'il les allaite sur un lit de mousse et de

lichen, et qu'il les habitue peu à peu à manger des substances animales. Mais, dans ces malheureux climats, la saison des beaux jours est trop courte, et bientôt la neige, qui couvre le pays, force l'ours blanc à quitter les forêts où il ne trouve plus de nourriture, et à venir sur le bord de la mer, suivi non-seulement de sa famille, mais encore d'une troupe nombreuse que la famine a également exilée des bois. Cette sorte de sociabilité qui les réunit est un caractère qui distingue cette espèce, car toutes les autres ont une vie solitaire, et restent dans un isolement sauvage. Pendant ce petit voyage, ils se préparent à combattre les grands animaux marins en attaquant les rennes et autres êtres timides qu'ils rencontrent sur leur route. Bientôt, de chasseurs maladroits, ils deviennent excellents pêcheurs, et ils poursuivent jusqu'au fond des ondes les poissons et les mammifères amphibies, qui deviennent leur proie. Ils s'habituent à plonger et à rester longtemps sous l'eau; ils nagent avec aisance et rapidité, et peuvent faire ainsi plusieurs lieues sans se reposer. Mais si une course trop longue les fatigue, ils cherchent un glaçon entraîné par le courant ou poussé par le vent; ils montent dessus, et cette singulière barque les porte souvent à une très-grande distance.

L'Ours blanc.

C'est ainsi qu'en Islande et en Norvège on voit quelquefois arriver sur des glaçons flottants des bandes d'ours affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent. C'est alors qu'ils sont terribles pour les hommes et les animaux, et cette circonstance tout à fait accidentelle, mais qui se renouvelle chaque année, n'a pas peu contribué à leur réputation de courage et de férocité. Quelquefois, entraînés dans la haute mer par les glaces, ils ne peuvent plus regagner la terre ni quitter leur île flottante; alors ils meurent de faim ou se dévorent les uns les autres.

Sans cesse furetant sur les glaces au bord de la mer, leur proie ordinaire consiste en phoques, en jeunes morses, et même en baleineaux qu'ils osent aller attaquer à la nage à plus d'une demi-lieue de la côte. Ils se réunissent cinq ou six pour cela; mais, malgré leur nombre, ils ne réussissent pas toujours, parce que la baleine accourt à la défense de son petit, et, avec sa terrible queue, étourdit, assomme ou noie les agresseurs. Le phoque, malgré ses puissantes mâchoires, ne leur offre guère de résistance parce qu'ils s'approchent de lui, doucement et sans bruit, pendant son sommeil, le saisissent derrière la tête et lui brisent le crâne avant qu'il ait pu opposer la moindre résistance. Il n'en

est pas de même du morse ; plus défiant que le phoque , il est rare qu'ils parviennent à tromper sa vigilance. Le corps porté sur les pattes ou plutôt sur les nageoires de devant , la tête droite et élevée , il leur présente ses formidables défenses , les frappe , leur perce le corps et les renverse mortellement blessés ; puis , forcé par le nombre de battre en retraite , il se lance à la mer et disparaît aux yeux de ses ennemis , qui le poursuivent avec autant d'acharnement que d'inutilité.

L'ours blanc , dans les contrées qu'il habite , n'a jamais rencontré un être assez fort pour le vaincre , ce qui fait que la crainte est pour lui un sentiment étranger , mais dont il est cependant très-susceptible. N'ayant jamais éprouvé de lutte sérieuse , il ignore le danger , et sa stupidité l'empêche de le reconnaître lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois. Aussi l'a-t-on vu venir d'un pas délibéré attaquer seul une troupe de matelots bien armés , et l'on a pris cela pour du courage. D'autres fois , il s'élance à la nage , va sans hésitation tenter l'abordage d'une chaloupe montée de plusieurs hommes , d'un vaisseau même , et il périt victime , non de son intrépidité , mais de sa stupide imprudence. S'il sent de la résistance , s'il est blessé , il cesse honteusement le combat , et fuit lâchement ; ce que ne font jamais l'ours brun , le tigre , et quelques autres animaux doués d'un véritable courage. Les marins qui ont hiverné dans le nord ont toujours été inquiétés par ces animaux , qui venaient flairer leur proie jusqu'à la porte de leur cabane , et qui grimpaient même sur le toit pour essayer de pénétrer par la cheminée. Mais toutes les fois qu'on les recevait à coups de fusil ou même à coups de lance , les ours se hâtaient de prendre la fuite , ou du moins n'essayaient pas de soutenir une lutte.

On a dit que l'ours blanc se retire en hiver dans des trous creusés sous la neige , et qu'il y reste en état complet de léthargie jusqu'au retour de la belle saison. Je ne soutiendrai pas que ce fait est faux , mais je dois dire qu'il me paraît très-douteux. La ménagerie a possédé plusieurs ours blancs , et jamais on ne les a vus plus vifs , plus éveillés , si je puis le dire , que pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver. S'ils paraissent languissants et faibles , c'est lorsque la température de l'été se trouve à un degré assez élevé. J'ai vu le froid descendre , à Paris , à vingt degrés du thermomètre de Réaumur , c'est-à-dire presque aussi bas que dans la Nouvelle-Zemble ; et cependant l'ours blanc qui habitait un des fossés du jardin ne paraissait pas plus engourdi que de coutume. Ensuite , si on lit attentivement les voyageurs , on verra que c'est précisément dans la saison où le froid est le plus rigoureux que les ours se rencontrent le plus fréquemment sur le bord de la mer. La femelle met bas au mois de mars , et l'on prétend qu'elle ne fait qu'un ou deux petits , très-rarement trois ; du reste , on n'a guère pu s'assurer de ce fait , et l'on en juge par le nombre d'oursons dont elle est ordinairement suivie. Le cri de ces animaux ressemble plutôt , dit-on , à l'aboïement d'un chien enroué qu'au murmure grave des autres espèces d'ours. Dans la servitude , il ne se montre susceptible d'aucune éducation , d'aucun attachement , et il reste constamment d'une sauvagerie brutale et stupide.

L'OURS FÉROCE (*Ursus ferox*, LEWIS. *Danis ferox*, GRAY. *Ursus cinereus*, DESM. *Ursus horribilis*, ORD. L'Ours gris des voyageurs. Il est le type du genre *Danis* de GRAY).

L'ours gris joint à la stupidité de l'ours blanc la férocité du jaguar , le courage du tigre et la force du lion ; aussi est-il la terreur des habitants nomades des pays qu'il habite. Sa taille énorme atteint assez communément huit pieds et demi (2,760) de longueur , et souvent davantage ; son corps est couvert de poils longs , très-fourrés , principalement sur le cou , d'un gris tirant quelquefois sur le brun ou le blanc. C'est le plus farouche et peut-être le plus terrible des animaux , et la nature lui a donné en excès toutes les affreuses qualités qui jettent l'épouvante. Sa physionomie est horrible ; son agilité égale sa force prodigieuse ;

sa cruauté surpasse celle de tous les autres animaux ; et son indomptable courage est d'autant plus à craindre qu'il tient toujours de la fureur , et qu'il prend sa source dans une brutale conscience de sa force et de sa supériorité. Solitaire comme l'ours brun , dont il a les formes générales , il ne se plaît que dans les immenses forêts vierges qui couvrent de leur ombre les montagnes rocheuses du grand Chippewyan , les bords du Missouri , du Nebraska et de l'Arkansas , enfin la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale , connue aux États-Unis sous le nom de *pays indien*. Cette immense contrée , qui commence au pays des Osages que nous avons vus à Paris , qui renferme les nations errantes des Pieds-Noirs , des Nez-Perçés , des Kansas , des Corbeaux , des Camanches , des Coways , des Gros-Ventres , des Têtes-Plates , et quelques autres , est encore très-peu connue des hommes civilisés ; quelques marchands de pelleteries et des trappeurs ou chasseurs de castors ont seuls osé , jusqu'à ce jour , pénétrer dans ces profondes solitudes. C'est là que l'ours gris domine en maître sur les animaux du désert , et qu'il exerce sur eux son impitoyable tyrannie. Endormi pendant le jour dans les profondes cavernes des montagnes , il se réveille au crépuscule , sort de sa retraite ; et malheur à tous les êtres vivants qu'il rencontre ! Les daims de montagne , les argalis , et autres animaux légers , sont attendus par lui ; de son embuscade il s'élance sur sa proie , la terrasse et la dévore. L'ours à collier et l'ours blanc lui-même le craignent et fuient sa présence. Il descend parfois dans les vallées où paissent d'immenses troupeaux de bisons , et ces monstrueux animaux , malgré leur nombre et leurs cornes redoutables , sont impuissants à se défendre contre sa rage. Vainement ils se pressent les uns contre les autres et lui présentent un rang compacte de fronts menaçants , l'ours se précipite au milieu d'eux , les disperse , les poursuit avec agilité ; d'un bond il s'élance sur leur dos , les presse dans ses bras de fer , leur brise le crâne avec ses dents , et souvent il en tue plusieurs avant d'en dévorer un.

Et cependant , parmi ces hommes sauvages , demi-nus , enfants du désert comme lui , l'ours féroce trouve des ennemis qui lui résistent , qui l'attaquent même et qui osent soutenir contre lui une lutte horrible corps à corps. Le chasseur indien de l'Arkansas possède un talent merveilleux pour découvrir , pendant l'hiver , la caverne dans laquelle l'ours a établi sa demeure ; il sait , dans les autres saisons , l'attendre à l'affût , le surprendre dans son fourré au moment où lui-même épie une proie , le suivre à la piste , et le percer de ses flèches ou de ses balles. Lorsqu'il a découvert la trace de ses pas , il le suit , armé d'un arc , d'une carabine et d'un couteau indien long et affilé , couteau dont il se sert plus ordinairement pour scalper la chevelure de ses ennemis vaincus. Il s'approche du farouche animal en se cachant et rampant dans les bruyères , et il a soin de prendre le dessous du vent ; non pas qu'il craigne que l'ours , averti de sa présence par la finesse de son odorat , prenne la fuite , mais pour n'en être pas attaqué le premier et conserver l'ascendant qu'a toujours le premier assaillant. Quand le chasseur se croit à distance convenable du monstre , il se redresse , se fait voir tout à coup , et lui lance une flèche ; puis il se laisse tomber de toute sa longueur sur la terre , se met à plat ventre , et , soutenu sur son coude , il saisit sa carabine , ajuste le monstre et attend. L'ours , furieux et blessé , hésite un instant entre la fuite et l'attaque ; mais , voyant son ennemi à terre , il s'élance sur lui pour le déchirer. Le sauvage chasseur a le courage d'attendre qu'il soit à cinq pas de lui , et alors seulement il fait feu et lui envoie dans la poitrine une balle qui le renverse roide mort. Si la carabine vient à manquer , l'intrépide chasseur se relève lestement , et , le couteau à la main , il attend une lutte corps à corps. Le plus ordinairement ce changement de posture suffit pour arrêter l'animal , qui , après une nouvelle hésitation , se retire à pas lents et en tournant souvent la tête vers le téméraire indien. Mais quelquefois aussi l'ours , dans la fureur que lui cause une douloureuse

blessure, se dresse sur ses pieds de derrière, étend ses bras et se jette sur son agresseur. Celui-ci lui plonge son couteau dans le cœur et le renverse mourant. S'il manque son coup, il meurt déchiré en mille pièces, victime d'une puéride vanité qui l'a fait s'exposer par bravade à un danger sans utilité, ou seulement dans l'espoir de conquérir une misérable fourrure.

Je pense bien qu'il y a de l'exagération dans ce que les voyageurs nous ont raconté de la férocité de l'ours gris; mais ce que je viens de dire sur la manière dont les sauvages attaquent cet animal est vrai jusque dans ses moindres détails. Du reste, tout ce que nous avons dit de l'ours brun lui est applicable : à cette seule différence qu'il ne se nourrit de graines, de fruits et de racines que lorsque le carnage lui manque. Un fait singulier, c'est que M. Clinton a cru reconnaître dans le squelette de cet ours une parfaite identité avec les ossements fossiles dont M. Jefferson et, après lui, M. G. Cuvier ont rebâti l'être extraordinaire auquel ils ont donné le nom paléontologique de mégalyonx.

2^e GENRE. Les ARCTONYX (*Arctonyx*, Fr. Cuv.) semblent faire le passage naturel des carnassiers avec les pachydermes-cochons. Ils ont six incisives égales et petites et deux longues canines à chaque mâchoire. Leurs yeux, leur groin et leur queue sont semblables à ceux du cochon, mais ils ont le port, les formes générales et les griffes d'un ours.

Le BALI-SACR (*Arctonyx collaris*, Fr. Cuv.) habite les environs de Barackpore dans l'Inde. Il est d'un blanc jaunâtre ondulé de noir, jaune sous la gorge, avec une bande d'un jaune mat qui commence au museau, traverse l'œil et va contourner l'épaule; son poil est ras sous le ventre, rude et grossier; il a les oreilles courtes et le groin couleur de chair. En indou son nom signifie cochon de sable, et il le doit non-seulement à sa physionomie, mais encore à son cri, qui est un véritable grognement. Du reste, ses habitudes sont lentes et paresseuses.

3^e GENRE. Les PANDA (*Ailurus*, Fr. Cuv.). Si le genre arctonyx est intermédiaire entre les ours et les cochons, celui-ci l'est entre les ours et les civettes en passant par les ratons. Il diffère de ces derniers en ce qu'il n'a qu'une fausse molaire au lieu de trois à chaque mâchoire; ses incisives, au nombre de six, sont lobées; ses canines supérieures sont droites. Quoique ces animaux soient décidément plantigrades, leur plante des pieds est entièrement couverte de poils et leurs ongles sont à demi rétractiles.

Le CHITWA ou OUA (*Ailurus fulgens*, Fr. Cuv.) est d'un roux brillant en dessus; d'un noir foncé en dessous et à l'extrémité des membres; sa fourrure est très-épaisse; sa tête est blanche, son museau noir et son front fauve; sa queue, longue et touffue, est annelée de roux clair et de roux pâle. La grosseur de cet animal est à peu près celle d'un chat. Il habite les Indes orientales; il se plaît sur le bord des torrents et des rivières qui descendent des montagnes et se nourrit de petits mammifères et d'oiseaux, qu'il poursuit ou surprend jusqu'au sommet des arbres. Son cri, *oua, oua*, qu'il répète souvent, le fait découvrir par les chasseurs.

4^e GENRE. Les RATONS (*Procyon*, Storr.) ont quarante dents : six incisives, deux canines et douze molaires à chaque mâchoire. Les trois dernières molaires ont leur couronne munie de tubercules mousses. Ils ont à chaque pied cinq doigts pourvus d'ongles acérés; leur queue est non prenante, poilue, fort longue; ils manquent de follicules anaux, et ont six mamelles ventrales; leurs membres sont courts et leur tête triangulaire, large, terminée par un museau fin.

Le RACCOON ou MAPACH (*Procyon lotor*, Is. Geoff. *Ursus lotor*, Linn. *Le Raton*, Buff. *Le Raton laveur*).

Il est d'un gris brun; il a le museau blanc, avec un trait brun qui lui traverse les yeux et descend sur les joues en se portant

en arrière; sa queue est annelée de brun et de blanc; il est à peu près de la grandeur d'un renard, et a de longueur totale deux pieds cinq pouces (0,785).

Le poil de cet animal est long, doux, touffu; ses yeux sont grands, d'un vert jaunâtre, pleins de finesse et de vivacité, ce qui n'est pas commun dans les animaux de sa classe; son corps est court et épais, mais néanmoins plein d'agilité; aussi saute-t-il plutôt qu'il ne marche, et ses mouvements, quoique obliques, sont prompts, légers et gracieux; ses ongles, pointus comme des épingles, lui donnent une grande facilité pour monter sur les arbres; on le voit quelquefois grimper le long de leur tronc avec une agilité surprenante, et courir sur les branches les plus minces et les plus flexibles avec la même assurance que s'il était à terre.

Il n'est pas d'un caractère farouche, mais il est déliant; aussi ne quitte-t-il guère les forêts pour s'avancer dans la plaine près des habitations, comme font les renards et autres petits carnassiers redoutés dans les basses-cours. Il se plaît particulièrement le long des vallées boisées et solitaires arrosées par des ruisseaux et de petites rivières dont il suit les bords pour surprendre les rats d'eau, les reptiles et même les poissons et les écrevisses; à leur défaut, il se contente de chasser les insectes, et même il se nourrit de fruits, de graines et de racines tuberculeuses. Mais la nourriture qui lui plaît le plus, celle à la recherche de laquelle il s'occupe constamment, consiste en œufs et en oiseaux, dont il s'empare avec beaucoup d'adresse. Le soir, lorsque la nuit commence à envelopper les forêts de son ombre, le raton quitte le bord du ruisseau sur lequel il s'était tenu en embuscade pendant le jour, et se met en quête. Il visite les joncs des marais pour chercher les nids de canard et autres oiseaux d'eau, que l'excellence de son odorat lui fait aisément reconnaître. S'il est assez heureux pour surprendre une troupe de jeunes halbrans ne pouvant pas encore voler, il en mange un ou deux sans inquiéter les autres; mais chaque nuit il revient prélever le même impôt sur la couvée, jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement détruite.

Si les oiseaux d'eau manquent au raton, il s'enfonce dans les forêts et grimpe sur tous les arbres qui lui paraissent cacher dans l'épaisseur de leur feuillage quelques faibles habitants des bois : soit des oiseaux, soit des écureuils ou autres rongeurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se trompe rarement. Est-ce son intelligence qui lui fait reconnaître l'arbre qui recèle sa proie, ou bien est-ce la finesse de son nez qui la lui fait découvrir de fort loin? C'est ce que les chasseurs n'ont pas encore pu décider.

Tous les naturalistes qui ont vu des ratons en captivité ont observé les mêmes faits. Je vais donc laisser parler notre grand écrivain. « Cet animal trempait dans l'eau, ou plutôt il détrempait tout ce qu'il voulait manger; il jetait son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retirait que quand il le voyait bien imbibé : à moins qu'il ne fût pressé par la faim, car alors il prenait la nourriture sèche et telle qu'on la lui présentait. Il furetait partout, mangeait aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des graines, des racines, etc. Il mangeait aussi de toutes sortes d'insectes; il se plaisait à chercher des araignées; et lorsqu'il était en liberté dans un jardin, il prenait les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimait le sucre, le lait et les autres nourritures douces par-dessus toutes choses, à l'exception des fruits, auxquels il préférait la chair, et surtout le poisson. Il se retirait au loin pour faire ses besoins; au reste il était familier et même caressant, sautant sur les gens qu'il aimait, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement. Il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki et un peu des qualités du chien. »

La ménagerie a autrefois possédé un raton qui avait absolument les mêmes habitudes. Quand je voulais m'amuser à ses dépens, je lui donnais un morceau de sucre. Aussitôt il le portait dans sa terrine d'eau pour le délayer, et rien n'était plus comique que

ses démonstrations d'étonnement lorsque, le snere étant fondu, il ne retrouvait plus rien dans le vase. Le raton laveur habite l'Amérique septentrionale.

L'AGOUARAPOPÉ OU RATON CRABIER (*Procyon cancrivorus*, GEOFF. Le Chien crabier de LA BORDE. Le Raton crabier, BUFF.).

Vingt-cinq pouces (0,677) de longueur totale; son poil est plus court, fauve, mêlé de gris et de noir, et assez uniforme en dessus; d'un blanc jaunâtre en dessous; ses pattes sont brunâtres; et sa queue, plus longue, est marquée de huit ou neuf anneaux noirâtres, quelquefois peu apparents. Commun à la Guyane, il cherche sur les rivages les crabes dont il fait sa principale nourriture, et d'où lui est venu son nom. Ses habitudes diffèrent peu de celles du précédent, mais il est d'un caractère plus timide.

L'Ours féroce.

Du reste les ratons, étant tous fort mal armés, ont le sentiment de leur faiblesse, et sont doués d'une intelligence très-développée. Si, à la ménagerie, une personne étrangère se présente devant la loge de ces animaux, aussitôt le raton s'enfuit et se cache dans le coin le plus obscur en donnant les signes les plus énergiques de son effroi. Les deux espèces dont nous donnons ici les figures sont les seules qui aient été reconnues par les naturalistes, et bien décrites par eux; l'une, comme on l'a vu, appartient à l'Amérique du Nord, l'autre à l'Amérique du Sud. On rapporte à la première, comme variétés, le *raton blanc* de Brisson, le *raton fauve* et le *raton du Brésil*; mais ce dernier, s'il était suffisamment étudié, formerait probablement une espèce suffisamment tranchée, comme le pense M. Isidore Geoffroy, ainsi que le *raton à gorge brune* du pays des Hurons. Un individu de cette dernière espèce ou variété, qui existe au cabinet du Jardin, ne diffère en rien d'un autre individu du même pays, que M. Isidore Geoffroy a vu au cabinet d'histoire naturelle de Genève. Il résulterait de tout ceci qu'il existe réellement quatre espèces de ratons, dont deux n'auraient pas été suffisamment décrites. Nous remarquerons que ces animaux, quoique placés parmi les plantigrades, relèvent le talon en marchant, et n'appuient que les doigts sur le sol; ils ne posent la plante des pieds sur la terre que dans le repos. C'est un des mille exemples qui prouvent que la nature se tient presque constamment en dehors des lois absolues que nous voulons lui imposer, et que nos méthodes prétendues naturelles lui sont tout à fait étrangères.

5^e GENRE. LES BENTOURONGS (*Ictides*, VALENC. *Arctictis*, TEMM.) ont trente-six dents : six incisives, deux canines et dix molaires à chaque mâchoire; les canines longues et comprimées, tranchantes; corps trapu; tête grosse; yeux petits; oreilles velues, arrondies et petites; cinq ongles crochus, comprimés, non contractiles, à chaque pied; queue prenante, mais entièrement velue.

Le BENTOURONG NOIR (*Ictides ater*, FR. CUV.) est un peu plus grand que le Bentourong à front blanc, dont il serait possible qu'il ne fût qu'une variété. Son pelage est entièrement d'un gris noirâtre. Il habite Java.

Le BENTOURONG DORÉ (*Ictides aureus*, VALENC. *Paradoxurus aureus*, FR. CUV.) est couvert de poils très-longs, soyeux, d'un brun fauve doré et uniforme. On le croit de l'Inde.

Le BENTOURONG A FRONT BLANC (*Ictides albifrons*, VALENC. *Paradoxurus albifrons*, FR. CUV. Le *Benturong*, RAFF.) a deux pieds (0,630) de longueur, non compris la queue, qui a deux pieds six pouces (0,812). Son pelage est composé de longues soies noires et blanches, excepté sur la tête et sur les membres, où le poil est court; son museau et son front sont presque blancs, avec une tache noire sur l'œil s'étendant jusqu'à l'oreille; sa queue et ses pattes sont noirâtres; ses moustaches très-longues et très-épaisses; ses oreilles bordées de blanc.

Cette espèce se trouve dans l'intérieur de l'Inde. Elle est nocturne et dort pendant le jour. Le soir elle se réveille pour se mettre à la recherche des insectes, des fruits et des petits animaux dont elle se nourrit.

Les bentourongs se rapprochent beaucoup des ratons par la forme de leurs dents et par leur marche plantigrade. Ils lient aussi ce genre aux civettes et principalement aux paradoxures, dont ils sont très-voisins par l'ensemble de leur organisation. C'est à M. Duvaucel, mort dans l'Inde, que l'on doit la connaissance de ces animaux, qui ont été plusieurs fois observés depuis, mais sans qu'on nous ait rien transmis d'intéressant sur leurs mœurs et leurs habitudes.

Le Raccoon.

6^e GENRE. LES PARADOXURES (*Paradoxurus*, FR. CUV.) ont quarante dents : six incisives, deux canines et douze molaires à chaque mâchoire; leur queue n'est pas prenante, mais elle a la faculté de s'enrouler de dessus en dessous jusqu'à sa base; les doigts, presque palmés, sont au nombre de cinq, armés d'ongles à demi rétractiles; leur plante des pieds est tuberculeuse, et ils l'appuient entièrement sur le sol en marchant, ce qui les sépare des civettes et des genettes, avec lesquelles ils ont d'ailleurs beaucoup d'affinité; leurs yeux ont une pupille longitudinale; ils manquent de poche près de l'anus. Ces animaux sont très-carnassiers.

Le POIGOUNIÉ (*Paradoxurus typus*, FR. CUV. *Viverra nigra*, DESM. *Viverra genetta*, RAFF. La *Genette* de France, BUFF. Le *Musang-sapulut* et la *Marte des palmiers* des voyageurs).

Trois pieds (0,973) de longueur totale; il est d'un noir jaunâtre, avec trois rangées de taches noirâtres, peu prononcées,

sur les côtés, et d'autres éparses sur les cuisses et les épaules; il a une tache blanche au-dessus de l'œil et une autre au-dessous; sa queue est noire.

Le pougounié est un animal nocturne qui se trouve dans les Indes orientales. Si dans le jour il paraît endormi et paresseux,

Aussitôt on le reprit sans qu'il ait fait grande résistance, et il fut reporté à la ménagerie. La liberté dont il avait joui avait rendu son pelage brillant et magnifique, mais l'animal ne paraissait pas en être devenu plus farouche. J'ai toujours pensé depuis qu'on pourrait aisément le soumettre à la domesticité.

L'Agouarapope.

c'est tout différent aussitôt que le crépuscule descend sur les forêts qu'il habite; il déploie alors une grande vivacité, et c'est un vrai mouvement perpétuel. Toujours furetant comme un chat, grimpant, sautant comme un écureuil, il est occupé à faire la chasse aux oiseaux, à dénicher leurs œufs et leurs petits, dont il est très-friand. Il grimpe sur les palmiers avec la plus grande agilité, s'y

Le MUSANG-BULAN ou LUWACH (*Paradoxurus musang*. *Viverra musanga*, RAFFL. Le *Musang*, MARSD.) est plus petit, sa grosseur atteignant au plus celle d'un chat; son pelage est d'un fauve foncé, mélangé de noir; sa queue est noire, excepté deux pouces (0,034) de son extrémité qui sont d'un blanc pur, et ce caractère le différencie fort bien du précédent. Il habite Java et Sumatra.

Le Pougounié.

maintient aisément au moyen de sa queue, et y poursuit les petits mammifères. Il est très-carnassier; c'est à peu près tout ce qu'on sait de son histoire. Un de ces animaux s'échappa un jour du Jardin des Plantes, et, loin de se jeter dans les champs, il remonta de maison en maison le long du boulevard intérieur jusqu'à la barrière d'Enfer, où je l'aperçus, un mois après sa fuite, jouant avec un jeune chat sur le tuyau d'une cheminée

Je crois que c'est à cette espèce qu'il faut rapporter la *Genette du cap de Bonne-Espérance*, de Buffon.

Le DELUNDUNG ou LINSANG (*Paradoxurus prehensilis*. *Viverra prehensilis*, DISEL., — DE BLAINV. *Viverra gracilis*, HORS. *Viverra linsang*, HARDW.), plus petit encore que le précédent, ne dépasse guère la taille d'une fouine. Son pelage est d'un jaune verdâtre; la ligne dorsale, les pattes et la queue sont noires; il a

deux lignes de taches allongées noires près du dos, et beaucoup de petites taches orbiculaires sur les flancs. Il habite le Bengale.

7^e GENRE. Les COATIS (*Nasua*, G. Cuv.) ont quarante dents : six incisives, deux canines prismatiques aplaties et douze molaires à chaque mâchoire. Ils ont à chaque pied cinq doigts armés d'ongles longs, acérés ; leur nez est extrêmement allongé et mobile ; leur queue est pointue, non prenante, et très-longue ; ils manquent de follicules anaux et ont six mamelles ventrales.

Le QUACHI (*Nasua rufa*, Fr. Cuv. *Viverra nasua*, Lin. Le *Coati roux*, G. Cuv.) a deux pieds cinq pouces (0,785) de longueur ; il est d'un reux vif et brillant, un peu plus sombre sur le dos ; son museau est d'un noir grisâtre, avec trois taches blanches autour de chaque œil, mais sans ligne longitudinale blanche sur le nez. Il habite le Brésil et la Guyane, et ses mœurs sont absolument celles du coati-mondi. Il est assez singulier que l'on ait trouvé en Europe des ossements fossiles de ces animaux, analogues à ceux qui vivent aujourd'hui en Amérique.

Le COATI-MONDI (*Nasua fusca*, Fr. Cuv. *Viverra nasica*, Lin. Le *Coati brun*, G. Cuv. Le *Coati noirâtre*, Buff. Le *Blaireau de Surinam*, Briss.) est brun ou fauve en dessus, d'un gris jaunâtre ou orangé en dessous ; il a trois taches blanches autour de chaque œil, et, ce qui le distingue plus particulièrement du précédent, une ligne longitudinale blanche le long du nez. Du reste, son pelage varie beaucoup de couleur.

Quoique les coatis aient une pupille très-dilatable, on ne peut pas dire qu'ils soient des animaux nocturnes, et, si l'on en croit Linné, ils sont très-singuliers sous ce rapport. Ce grand naturaliste en avait un qui dormait depuis minuit jusqu'à midi, veillait le reste du jour, et se promenait régulièrement depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quelque temps qu'il fit. Il paraît cependant que dans les forêts du Brésil, du Paraguay et de la Guyane, où cet animal est assez commun, il chasse depuis le matin jusqu'au soir, et dort toute la nuit. De tous les carnassiers, les coatis et les ours devraient être les plus omnivores, si on en juge par leur système dentaire, et néanmoins les premiers se nourrissent entièrement de substances animales : aussi sont-ils cruels, et ont-ils toutes les habitudes féroces des martres, des fouines, des renards et autres carnivores. S'ils peuvent pénétrer dans une basse-cour, ils n'en sortent pas qu'ils n'aient tué toutes les volailles, qu'ils ne leur aient mangé la tête et sué le sang. En esclavage, ils deviennent assez familiers, et reçoivent les caresses qu'on leur fait avec un certain plaisir, et en faisant entendre un petit sifflement doux ; mais ils ne les rendent jamais, et ne paraissent jamais capables d'aucun attachement. Ils ont dans le caractère une opiniâtreté invincible, et rien n'est capable de leur faire faire une chose contre leur volonté. Un coati est-il en repos, il y reste malgré tous les moyens que l'on peut mettre en usage pour l'en faire sortir ; si l'on emploie la force pour l'exciter à changer de place, il se cramponne, s'accroche comme il peut aux corps environnants, résiste de toute la puissance de ses forces, et finit, dans sa colère furieuse, par se jeter dans les jambes de ses provocateurs, en aboyant d'une voix très-âpre. Si l'on veut l'arrêter dans sa marche, le détourner de l'endroit où il veut aller, le faire sortir d'un appartement, en un mot, le contrarier dans sa volonté de fer, il faut constamment employer la violence ; contraint par la force, vaincu dans ses efforts, il se laisse traîner, mais il n'obéit pas, et recommence la résistance dès qu'il le peut. Sa curiosité ne le cède guère à son opiniâtreté, et ces deux défauts, poussés à l'extrême, le rendent fort incommode dans un appartement. Aussitôt entré dans une chambre, il commence par en visiter tous les coins ; il va furetant, fouillant partout, tournant et retournant chaque chose pour la considérer, déplaçant tous les objets qu'il peut atteindre, sautant sur les meubles avec plus de légèreté qu'un chat, grimpant aux rideaux des lits, enfin

mettant tout sens dessus dessous. Il résulte de ces habitudes désagréables que l'on est obligé de le tenir constamment à la chaîne, quelque apprivoisé qu'il soit. En outre, son caractère est tellement mobile, que chez lui les caprices se succèdent presque toute la journée, et il passera dix fois par heure de la joie à la tristesse, de la tranquillité à la colère, sans aucune cause apparente. Ajoutez à cela qu'il est d'une méfiance extrême, qu'il a la singulière habitude d'aller flairer les excréments qu'il vient de faire, qu'il exhale une odeur forte et désagréable, qu'il est voleur comme un chat, et s'empare délibérément de tout ce qui est à sa convenance, sans qu'aucune correction puisse l'en empêcher ni le corriger de ses défauts, et vous aurez le portrait peu flatteur, mais vrai, d'un commensal nullement aimable.

À l'état sauvage, le coati-mondi ne quitte pas les forêts les plus sauvages. Il grimpe sur les arbres avec toute l'agilité d'un singe, et, ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il est le seul animal de son ordre qui en descende dans une position renversée, c'est-à-dire la tête en bas. Il doit cette étonnante faculté à la conformation particulière de ses pieds de derrière, qui lui permet de les retourner de manière à pouvoir se suspendre par ses griffes. Tout son temps est occupé à la chasse aux oiseaux et à la recherche de leur nid, ou à poursuivre les petits mammifères. Il ne laisse pas pour cela de se nourrir d'insectes, et pour les trouver il fouille très-aisément la terre avec son boutoir, ou plutôt sa trompe, qu'il met dans tous les sens et continuellement, même quand il n'a pas besoin de s'en servir. Lorsqu'il boit, il a bien soin de la relever afin de ne pas la mouiller, et alors il lape comme un chien. Cet animal turbulent ne se creuse pas de terrier, ainsi que l'ont avancé la plupart des naturalistes, mais il se loge dans des trous d'arbre. Il vit en troupe assez nombreuse, et, selon Azzara, quand on les surprend sur un arbre isolé que l'on fait semblant d'abattre, tous se laissent aussitôt tomber comme des masses. Pour porter les aliments à la bouche, les coatis se servent de leurs pattes de devant, mais non pas à la manière des écureuils et autres rongeurs ; ils commencent à diviser en lambeaux la chair de leur proie, au moyen de leurs griffes, puis ils entilent un morceau avec leurs ongles et le portent à leur bouche comme ferait un homme avec une fourchette.

La femelle fait de trois à cinq petits, qu'elle élève avec tendresse, et parmi lesquels se trouvent constamment plus de mâles que de femelles. Aussi, quand leur éducation est terminée, la troupe s'empresse-t-elle de chasser ses mâles surabondants ; ils vont rôder solitairement dans les forêts jusqu'à ce que le hasard leur ait fait rencontrer une compagne, avec laquelle ils viennent vivre en société dans la première troupe qu'ils rencontrent. Les coatis marchent toujours la queue élevée, mais non pas inclinée sur le dos.

8^e GENRE. Les BLAIREAUX (*Meles*, Briss.) ont trente-six dents : six incisives et deux canines en haut et en bas ; huit molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure ; leur corps est trapu, bas sur jambes, ce qui leur donne une marche rampante ; ils ont cinq doigts à chaque pied, ceux de devant armés d'ongles longs et robustes, propres à fouir la terre ; la queue est courte, velue ; ils ont près de l'anus une poche remplie d'une humeur grasse et infecte ; on leur trouve six mamelles, deux pectorales et quatre ventrales.

Le BLAIREAU COMMUN (*Meles vulgaris*, Desm. *Ursus meles*, Lin. Le *Blaireau*, Buff. Le *Taïsson* de quelque chasseur) est d'un gris brun en dessus, noir en dessous ; il a de chaque côté de la tête une bande longitudinale noire, passant sur les yeux et les oreilles, et une autre bande blanche sous celles-ci, s'étendant depuis l'épaule jusqu'à la moustache.

« Le blaireau, dit Buffon, est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine ; il

semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps allongé, les jambes courtes, les ongles, surtout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie et en fait son terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite : il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement lorsqu'ils le surprennent à quelque distance de son trou; cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout à fait, et qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a les poils très-épais, les jambes, les mâchoires et les dents très-fortes, aussi bien que les ongles; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance et de toutes ses armes, en se couchant sur le dos, et il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure, il combat longtemps, se défend courageusement et jusqu'à la dernière extrémité. »

Le blaireau est carnassier, mais cependant, et quoi qu'en aient dit les naturalistes, il ne vit guère de proie que lorsqu'il ne trouve plus de graines, de baies et autres fruits. Dans ce cas, il déterre les nids des guêpes et d'abeilles-bourdon pour en manger le miel et les couvains; il fait la chasse aux souris, aux mulots, aux serpents et autres reptiles; il mange aussi des sauterelles, des hannetons et toutes sortes d'insectes; mais ce qu'il préfère à tout, ce sont les raisins et les épis de maïs avant leur parfaite maturité. S'il rencontre un nid de perdrix ou d'autres oiseaux, il ne manque pas d'en briser les œufs, et l'on dit même que parfois il creuse et perce les rabouillères de lapine pour dévorer les lapereaux. Lorsqu'il est pris jeune et apprivoisé, il devient très-familier, joue avec les chiens, et, comme eux, suit son maître et répond à sa voix. Il est extrêmement facile à nourrir, et mange tout ce qu'on lui offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines et même des racines. Dans la maison, il a une vie tranquille, il n'est pas malfaisant ni incommode, car il n'est ni voleur ni gourmand.

Sans être très-commun nulle part, le blaireau se trouve dans toute l'Europe et dans toute l'Asie tempérée. C'est un animal très-rusé et très-délicat, qui ne donne que bien rarement dans les pièges qu'on lui tend. Un vieux blaireau qui s'aperçoit du lacet tendu à l'entrée de son terrier reste quelquefois cinq ou six jours ou davantage sans sortir, s'il ne peut se creuser une autre issue à cause des rochers; mais enfin, lorsqu'il est pressé par la faim, il faut bien qu'il déloge. Après avoir sondé longtemps le terrain, après avoir cent fois hésité, il finit par rouler son corps en boule aussi ronde que possible, s'élance, fait trois ou quatre culbutes en roulant, et passe ainsi à travers le lacet sans en être accroché, à cause de la forme sphérique qu'il a prise. Ce fait, tout extraordinaire qu'il est, n'en est pas moins certain pour les chasseurs allemands.

On prend aisément le blaireau dans son trou en le fumant, comme on fait pour les renards, ou en ouvrant des tranchées et en le déterrants. Mais, pour opérer de cette dernière manière, il faut avoir un chien basset parfaitement dressé à reconnaître le terrier, à y pénétrer et à y contenir le blaireau pendant que les

chasseurs travaillent avec la pelle et la pioche. Si le chien est imprudent et si, ne connaissant pas bien son métier, il joint le blaireau, celui-ci se défend avec une telle fureur que l'assaillant, souvent estropié, est obligé de battre en retraite. Il arrive encore quelquefois que le malicieux animal, dès qu'il entend le chien, fait ébouler la terre de manière à couper la communication qui conduit jusqu'à lui. Un fait singulier, c'est qu'en France, et en France seulement, presque tous les blaireaux ont la gale, sans que cette maladie paraisse les incommoder; les chiens qui entrent dans leurs terriers manquent rarement de la prendre, si on n'a la précaution de les laver avec une forte dissolution de savon aussitôt qu'on est de retour de la chasse. Quelquefois, lorsque le blaireau entend creuser au-dessus de lui, il prend une détermination désespérée, et sort de son trou malgré le chien. Alors commence un combat furieux dans lequel ce dernier reçoit toujours quelques blessures graves. Le blaireau a les mâchoires tellement fortes, qu'il n'est pas rare de lui voir enlever d'un seul coup de dents un lambeau de peau et de chair, laissant une plaie de trois ou quatre ponces de diamètre.

Les Allemands ont une manière amusante de chasser ces animaux. En automne, trois ou quatre chasseurs partent ensemble, à nuit close, armés de bâtons et munis de lanternes; l'un d'eux porte une fourche; ils conduisent à la laisse deux bassets et un chien courant bon quêteur. Ils se rendent dans les lieux qu'ils savent habités par les blaireaux, et à proximité de leurs terriers; là ils lâchent leur chien courant, qui se met en quête et a bientôt rencontré un de ces animaux. On découple les bassets, on rappelle le courant, et l'on se met à la poursuite de l'animal, qui ne tarde pas à être atteint par les chiens, et qui se défend vigoureusement des dents et des griffes. Le chasseur qui porte la fourche la lui passe au cou, le couche à terre, et les autres chasseurs l'assomment à coups de bâton. Si on veut le prendre vivant, on lui enfonce au-dessous de la mâchoire inférieure un crochet de fer emmanché d'un bâton, on le soulève et on le jette dans un sac que l'on noue en dessus, après avoir bâillonné l'animal. Sa peau sert à couvrir des colliers de chevaux, des malles, etc., et nos pères accordaient à sa graisse des propriétés médicales qu'elle n'a pas.

Le mâle et la femelle du blaireau vivent solitairement, chacun de son côté; celle-ci met bas en été, et fait trois ou quatre petits, dont elle a le plus grand soin. Elle leur prépare un lit avec de l'herbe douce qu'elle a l'industrie de réunir en une sorte de fagot qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'à son terrier. Lorsque ses petits sont un peu forts, elle va chasser dans les environs de son habitation, et leur apporte le produit de ses recherches pour les habituer peu à peu à une nourriture solide; mais alors, elle les fait sortir sur le bord du terrier, afin de n'en pas salir l'intérieur par les débris des repas, car ces animaux tiennent leur logis avec la plus grande propreté.

Le CARCAOU (*Meles labradorica*, SAENI, *Ursus labradoricus*, GUL. Le *Glouton du Labrador*, SONN.) n'est probablement qu'une variété du précédent; il a deux pieds deux ponces (0,704) de longueur non compris la queue; il est brun en dessus, avec une ligne longitudinale blanchâtre, bifurquée sur la tête, et simple tout le long du dos; les côtés du museau sont d'un brun foncé, et ses pieds de devant sont noirs. Il habite le pays des Esquimaux, le Labrador. Peut-être faut-il encore regarder comme simple variété celui qui suit.

Le BLAIREAU TAISSON (*Meles taxo*. — *Ursus taxus*, SCHR.). Il diffère du premier par son ventre d'un gris plus clair que ses flanes; par son oreille, qui est de la couleur générale du corps et seulement bordée de noir; par la bande noire de la face, qui est supérieure à l'œil sans y toucher. Il habite l'Europe. Quant aux différences du blaireau-chien et blaireau-cochon, elles n'existent que dans les préjugés des chasseurs.

9^e GENRE. Les GLOUTONS (*Gulo*, STORR.) ont trente-quatre ou trente-huit dents : six incisives et deux canines en haut et en bas ; huit ou dix molaires supérieures et dix ou douze molaires inférieures. Ils ont le corps plus ou moins effilé, plus ou moins élevé sur jambes ; la queue assez courte, et, près de l'anus, deux replis de la peau, mais point de poche.

Le ROSSOMAK (*Gulo arcticus*, DESM. *Ursus gulo*, LIN. Le Glouton, BUFF. La Volverenne, PENN. Le Vielfras des Danois ; le Gieel'k des Lapons.).

Sa taille est celle d'un gros chien braque, mais il a les jambes

Olaüs Magnus est, je crois, le premier naturaliste qui ait parlé du glouton, mais pour exagérer beaucoup sa voracité, qui a passé en proverbe. Cet auteur raconte que, quand il dévore un cadavre, il se remplit au point d'avoir le ventre gros comme un tambour ; puis il se presse le corps entre deux arbres pour se vider, retourne ensuite au cadavre, revient se presser entre les deux troncs d'ar-

bres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa proie, quelque grosse qu'elle soit. De pareils contes se réfutent d'eux-mêmes. D'autres naturalistes, et particulièrement Gmelin, ont avancé que cet animal, par une exception qui serait unique

Le Coati-Mundi.

beaucoup plus courtes ; sa fourrure est très-belle et fort estimée des Russes, qui la préfèrent à toutes les autres, si on en excepte l'hermine, pour garnir les bonnets et faire des manchons. Elle est d'un brun marron foncé, avec une grande tache discoïdale

plus foncée sur le dos, et quelquefois des teintes plus pâles. Il a la queue assez courte, le corps trapu, et en général les formes lourdes. Il habite les contrées les plus froides et les plus désertes du nord de l'Europe et de l'Asie. Il est commun en Laponie et dans les déserts de la Sibérie.

parmi les êtres vivants, n'avait pas l'instinct de la conservation ; ils basent leur opinion sur ce que le glouton, quand il voit un homme, ne donne aucun signe de crainte, et s'en approche avec indifférence, comme s'il ne courait aucun danger. A supposer

que ce fait fût vrai, il ne prouverait qu'une chose, c'est que, vivant dans le désert, où jamais il ne trouve un être plus fort que lui, il ignore ce qu'il a à craindre de la présence de l'homme. D'ailleurs tout animal qui n'aurait pas la conscience de sa conservation ne vivrait pas vingt-quatre heures.

Le rossomak vit solitaire, ou, mais rarement, avec sa femelle, dans un terrier qu'il se creuse en terrain sec, sur le penchant d'une colline ombragée par une forêt de sapins ou de bouleaux. Il n'en sort que le soir pour aller à la quête de sa proie, consistant en rennes, élan et autres animaux plus petits. S'il habite

par la fuite, car le glouton marche très-lentement et ne peut pas courir. Aussi, le plus ordinairement, sa proie lui échapperait s'il n'employait mille ruses pour s'en emparer par surprise. Souvent il se cache dans un buisson épais, sous des feuilles sèches, dans un tronc d'arbre creux, partout où il peut échapper à la vue, et

Le Glouton

une contrée où les chasseurs d'hermines tendent des pièges pour prendre des animaux à fourrure, il commence par visiter toutes leurs trappes, qu'il connaît fort bien et dans lesquelles il ne se prend jamais, et il s'empare des animaux qui y sont arrêtés, ce

il reste patiemment en embuscade, sans faire le moindre mouvement, jusqu'à ce que le hasard, ou plutôt ses prévisions, amènent une victime à sa portée. Il reconnaît fort bien les sentiers frayés par les rennes sauvages, lorsqu'ils sortent de la forêt pour aller

Le Rateau.

dont se plaignent beaucoup les chasseurs de renards bleus et blancs qui se tiennent dans le voisinage de la mer Glaciale. Si cette ressource lui manque, il cherche la trace d'un renne, le suit avec constance, et finit par le surprendre endormi; mais pour peu que celui-ci l'entende approcher, il se dérobe aisément

paltré dans la plaine. Dans ce cas, il grimpe sur un arbre, se poste sur une branche, et, dès que l'animal passe à sa portée, il s'élance, et d'un bond lui saute sur la croupe ou sur le cou; il s'y cramponne avec tant de force avec ses griffes et ses dents, qu'il est impossible au malheureux renne de s'en débarrasser. Il court,

Il bondit, il se frotte contre les arbres, se roule sur la terre, et fait vainement tous les efforts imaginables pour se délivrer de son terrible ennemi; celui-ci ne lâche jamais prise et ne continue pas moins à le dévorer vivant, jusqu'à ce que l'horrible blessure qu'il lui a faite sur le dos l'épuise et le fasse tomber mourant sur le gazon. Le rossomak, alors, le mange à son aise, et lorsqu'il est rassasié, si le cadavre n'est pas trop lourd, il l'emporte dans l'épaisseur de la forêt, et le cache dans un buisson touffu pour le retrouver au besoin; ou bien, s'il ne peut le transporter, il le couvre de broussailles et de feuilles. Plusieurs carnassiers, par exemple le renard et le loup, ont également l'habitude de cacher les restes de la proie qu'ils ne peuvent entièrement dévorer; mais, soit par oubli ou par défiance, ils ne reviennent jamais les chercher. Il n'en est pas de même de celui-ci, qui sait très-bien les retrouver lorsqu'il est pressé par la faim, et qu'il n'a pu s'emparer d'une proie vivante.

Cet animal se trouve dans les mêmes forêts que le renard bleu ou isatis, et a la finesse de se servir de ce dernier comme de pourvoyeur. Lorsqu'il l'entend chasser, il le suit à la voix, et se donne bien de garde de se montrer pour ne pas l'effrayer. Cependant il se tient toujours à portée d'arriver à lui au moment où le renard prend le lièvre. Alors le glouton se montre, et l'isatis, pour ne pas être dévoré lui-même, est obligé de détalier au plus vite, et de lui abandonner sa capture. Aussi courageux que vorace, le glouton se défend avec intrépidité contre les chiens et même les chasseurs; mais comme ses jambes courtes l'empêchent de fuir, il est fort aisé de s'en emparer et même de l'assommer à coups de bâton. Il faut au moins trois ou quatre chiens très-vigoureux pour en venir à bout, et encore est-il rare qu'il n'y en ait pas un ou deux d'estropiés; car il se défend des griffes et des dents, et les blessures qu'il fait sont profondes et cruelles. Un vayvode, qui, pour son plaisir, gardait chez lui un glouton, le fit un jour jeter dans l'eau, et lâcha sur lui un couple de chiens; l'animal se lança aussitôt sur l'un des chiens, lui saisit la tête et la tint enfoncée sous l'eau jusqu'à ce qu'il l'eût suffoqué. Schœffer prétend que le rossomak, pressé par la faim, se jette dans les rivières, nage, plonge, prend le poisson et le mange, comme fait la loutre. Sans nier positivement ce fait, il me paraît si peu en harmonie avec l'organisation de cet animal, que je le crois fort douteux. Mais ce dont on ne peut douter, c'est que, dans les moments de disette, il cherche les cadavres humains, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os, s'il peut pénétrer dans un cimetière. Quelquefois il rôde autour des laes et des rivières peuplés de castors, et il en surprend un bon nombre, surtout des jeunes. L'hiver il va sur la glace jusqu'à leurs cabanes, qu'il démolit pour en dévorer les habitants. Cet animal ne s'engourdit pas en hiver. Buffon, qui en a eu un très-apprivoisé, dit qu'en buvant il lape à la manière des chiens, qu'il ne fait jamais entendre aucun cri, qu'il est très-remuant, et qu'après avoir satisfait sa faim, il met en réserve en le cachant le reste de sa nourriture.

Le VOLVERINE DE L'INNANT (*Ursus luscus*, GML. — LIN.) est une variété qui ne diffère de son type que par un pelage un peu plus pâle. Du reste, elle a les mœurs absolument semblables, et n'est ni moins féroce ni moins vorace.

Le GRISON (*Gulo vittatus*, DESM. *Viverra vittata*, LIN. Le *petit Furet*, AZZAR. La *Fouine de la Guyane* et le *Grison*, BUFF. L'*Ours du Brésil*, TRUS.) n'a de longueur totale que vingt-deux pouces (0,596), et la queue fait environ un quart de cette dimension; le corps est mince, fort allongé; le pelage noir, piqué de très-petits points blancs, ce qui lui donne un ton grisâtre; le dessous du cou et de la tête est gris; une bande blanche s'étend depuis les côtés du front jusqu'aux épaules; les oreilles sont de la même couleur et très-petites. Du reste, il varie assez dans son pelage, sans considération d'âge ou de sexe.

Le grison se trouve répandu dans presque toute l'Amérique

méridionale; cependant il est plus commun à la Guyane, surtout au Paraguay, que partout ailleurs. Il est aussi carnassier et plus féroce que le précédent; mais sa petite taille ne lui permet pas d'attaquer de gros animaux. Il se venge sur les volailles, les oiseaux, les lièvres, lapins, ou espèces analogues, etc., auxquels il fait journellement une guerre d'extermination; aussi est-il un véritable fléau pour les basses cours. Il se retire le jour dans un profond terrier, d'où il ne sort que la nuit pour commettre ses brigandages. S'il est surpris dans ses méfaits par des chiens ou des chasseurs, sa colère lui fait aussitôt exhaler une odeur de muse tellement désagréable, qu'elle réussit quelquefois à écarter ses ennemis. Quand ce moyen ne réussit pas, il combat avec fureur, et ne quitte la lutte qu'avec la vie. Il est cruel par plaisir plus peut-être que par besoin, et même, lorsqu'il est apprivoisé, il n'a pas de plus grande jouissance que celle d'égorger sans nécessité tous les petits animaux domestiques qui se trouvent à sa portée.

Le TAÏRA (*Gulo barbatus*, DESM. *Mustela barbata*, LIN. *Viverra vulpecula*, GML. Le *Taira* ou *Galera*, BUFF. Le *Carigueibein*, MAUGR. Le *grand Furet*, AZZAR.) a de vingt-deux à vingt-quatre pouces (0,593 à 0,650) de longueur, non compris la queue, qui en a quinze (0,406); son corps est mince, allongé; son pelage d'un brun noir ou entièrement noir, avec la tête et quelquefois le cou; une large tache blanchâtre ou jaunâtre, triangulaire, lui couvre le devant du cou et de la gorge; les pieds de derrière ont les doigts réunis par une membrane. Cet animal a les mêmes habitudes que le précédent, comme lui exhale une forte odeur de muse, et se trouve dans les mêmes contrées.

Le NIENTECK (*Gulo orientalis*, HORSE.) a la tête un peu plus allongée que dans les espèces précédentes; il a deux pieds un pouce (0,677) de longueur totale: sa queue est médiocre; son pelage brun avec la gorge, la poitrine et les joues jaunâtres; une tache de la même couleur part du vertex, s'étend sur le dos, et se termine en pointe; ses pieds de devant sont armés d'ongles très-crochus. Il se trouve à Java, et doit avoir des mœurs analogues à celles des espèces précédentes, du moins si l'on en juge par l'analogie. On ne sait rien de son histoire.

10^e GENRE. Le RATEL (*Mellivora*, STORR.) a trente-deux dents: six incisives, deux canines et huit molaires à chaque mâchoire. Quant aux autres caractères, il ne diffère pas du genre *Gulo*.

Le RATEL (*Mellivora capensis*, LESS. *Viverra capensis* et *Viverra mellivora*, LIN. *Gulo capensis*, DESM. Le *Ratel*, SPERM. Le *Blaireau puant*, LACAILL.).

Il a le corps épais et trapu, long de trois pieds quatre pouces (1,085), compris la queue; il est gris en dessus, noir en dessous, avec une ligne longitudinale blanche de chaque côté, depuis les oreilles jusqu'à l'origine de la queue.

Cet animal exhale une odeur désagréable, mais moins forte que celle des monfettes. Il habite l'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et la facilité avec laquelle il creuse la terre fait croire qu'il se retire dans un terrier. Il vit de proie comme le glouton; mais il est tellement friand de miel, qu'il déploie toute son industrie pour s'en procurer. Trois espèces d'insectes s'occupent journellement à découvrir des ruches d'abeilles, et se prêtent mutuellement secours pour s'en emparer; ce sont: le Hottentot sauvage ou Boschisman, le ratel, et le coucou indicateur (*Indicator major*, LACAILL.).

On sait que les Boschismans, que la nature et les siècles avaient faits propriétaires de leurs brûlantes montagnes, en furent chassés par les colons hollandais, qui allaient les chercher et les tuer dans les bois à coups de fusil, par partie de plaisir; des femmes même étaient très-adroites à les poursuivre à cheval, et à les exterminer. Ces misérables, forcés de se retirer dans les plus épaisses forêts, traqués comme des loups, fusillés aussitôt qu'ils paraîs-

saient, ne trouvaient pour se nourrir, dans ces affreux déserts, que quelques racines amères, des termès ou fourmis blanches, et du miel sauvage. Mais, n'osant sortir que la nuit des antres de rocher où ils se cachaient pendant le jour, il leur eût été difficile de découvrir les ruches d'abeilles, s'ils n'eussent su mettre à profit la connaissance qu'ils ont d'une habitude du ratel. Celui-ci, chaque matin, se promène silencieusement dans les forêts en écoutant. Bientôt le cri d'un oiseau vient frapper son oreille, et il le reconnaît pour celui de l'indicateur ou du *guide au miel*, comme disent les Hollandais du Cap. Le ratel suit l'oiseau, mais doucement pour ne pas l'effrayer, et celui-ci, volant d'arbre en arbre, de roche en roche, toujours en faisant entendre son cri, conduit bientôt le mammifère au pied d'un arbre dans le tronc duquel est une ruche d'abeilles sauvages. Ici se rencontre une difficulté. Le ratel ne sait ni ne peut grimper; il lève le nez, il flaire le miel, il bondit contre l'écorce, il murmure, il se met en colère : rien n'y fait, et l'indicateur a beau redoubler ses cris, les abeilles sont parfaitement en sûreté dans leur ruche. Le ratel, enragé de colère, se met alors à attaquer le pied de l'arbre avec les dents, en enlève l'écorce, le mord avec fureur, probablement dans l'espérance de le renverser; mais la fatigue ne tarde pas à

l'avertir de l'impuissance de ses efforts, et il abandonne son entreprise pour aller à une autre découverte. Les Boschismans, qui pendant le crépuscule errent en tremblant dans les bois, trouvent l'arbre, le reconnaissent aux morsures qui en ont enlevé l'écorce, montent dessus et prennent le miel.

Lorsque le mammifère est conduit par le guide au miel à des abeilles qui établissent leurs ruches dans la terre, les choses se passent différemment. Aussitôt avec ses ongles robustes il se met à creuser. Les abeilles se jettent sur lui par légions; il se contente de passer de temps à autre ses pattes sur son nez et de fermer les yeux, car ces deux parties seules sont accessibles à leur aiguillon. Un poil long et touffu et une peau excessivement dure, épaisse, impénétrable, lui défendent suffisamment le reste du corps. Lorsqu'il a mis les gâteaux à découvert, il mange autant de miel qu'il le peut sans crever, puis il s'en va tranquillement sans s'inquiéter de son guide. L'indicateur descend de son arbre, et tire parti des brèves que l'autre lui a laissées, faute de pouvoir tout avaler. Les Boschismans ont plus de reconnaissance, car ils ne manquent jamais de laisser à l'oiseau, sur une pierre ou une large feuille, une quantité de miel suffisante pour lui faire faire un bon repas

LES CARNASSIERS DIGITIGRADES,

CINQUIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

La Marte a gorge dorée.

Cet ordre renferme tous les animaux carnivores qui marchent sur les doigts, c'est-à-dire qui ne s'appuient pas sur la plante entière des pieds comme les animaux précédents.

On peut le diviser en cinq familles, qui sont celles des martes, des chiens, des civettes, des hyènes et des chats, toutes très-intéressantes et nombreuses en espèces.

LES MARTES.

Elles ont une seule dent tuberculeuse en arrière de la dent carnassière de la mâchoire supérieure : on leur compte de trente-deux à trente-huit dents ; leur corps très-allongé et leurs pieds très-courts leur permettent de passer dans les plus petits trous. Elles manquent de cœcum, et ne tombent pas l'hiver en léthargie.

1^{er} GENRE. LES MARTES (*Mustela*, LIN.) ont de chaque côté trois fausses molaires en haut, quatre en bas, et un petit tubercule intérieur à leur carnassière d'en bas : leur museau est un peu allongé et leurs ongles pointus. Tous ces animaux exhalent une odeur désagréable plus ou moins forte et analogue au musc.

LA MARTE A GORGE DORÉE (*Mustela flavigula*, BOUD. *Mustela Hardwickii*, HORSF.) est noire, avec la gorge, le ventre, le dos jaunes et les joues blanches ; elle a environ vingt-deux pouces (0,595) de longueur, non compris la queue, qui est presque d'égale dimension. Elle habite le Népal.

De tous les animaux carnassiers, les martes sont les plus cruels et les plus sanguinaires. Elles ne se nourrissent que de proies vivantes, et il faut qu'elles soient poussées par une faim extrême pour manger quelques baies sucrées, telles que les raisins et les fruits de la ronce. Celles qui vivent dans les bois sont constamment occupées à la chasse des oiseaux, des souris, des rats. Les plus petites espèces mêmes, telles que l'hermine et la belette, attaquent sans hésitation des animaux dix fois plus gros qu'elles, les lapins, les lièvres et les plus grands oiseaux. La ruse dans l'attaque, l'effronterie dans le danger, un courage furieux dans le combat, une cruauté inouïe dans la victoire, un goût désordonné pour le carnage et le sang, sont des caractères qui appartiennent à toutes les espèces de cette famille, sans exception.

Leur corps long, grêle, vermiforme, comme disent les naturalistes, leurs jambes courtes, leur souplesse et leur agilité, permettent à ces animaux de se glisser partout et de passer par les plus petits trous, pourvu que leur tête puisse y entrer. Aussi parviennent-elles à pénétrer aisément dans les basses-cours, et leur apparition est toujours le signal de la mort pour tous les petits animaux domestiques qu'on y élève. Rien n'est épargné, et avant d'assouvir leur faim il faut qu'elles aient tué tout ce qui les entoure, tout ce qu'elles peuvent atteindre. Elles ont un art merveilleux pour s'approcher doucement de leur victime sans en être aperçues et sans la réveiller, pour s'élancer sur elle, la saisir et lui couper la gorge avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri qui eût donné l'alarme aux autres.

Les martes sont tellement cruelles, qu'elles n'épargnent pas même les animaux de leur genre ; les espèces les plus fortes font une guerre à mort à celles qui sont plus faibles. Et cependant les mâles ne mangent pas leurs petits, comme font la plupart des chats et même les lapins ; ils en prennent, au contraire, le plus grand soin, et dès qu'ils peuvent marcher, ils partagent avec la femelle les soins de leur éducation. J'ai pu m'assurer de ce fait par mes propres yeux, dans l'espèce de la marte commune et celle de la fouine.

Ces animaux sont d'un caractère sauvage et farouche ; ils se plaisent dans les bois les moins fréquentés, et ne s'approchent pas volontiers des habitations de l'homme, si l'on en excepte la fouine et la belette. On ne peut nier qu'ils aient de l'intelligence, si on en juge par les ruses qu'ils emploient pour surprendre leurs ennemis ; mais c'est purement une intelligence de meurtre et de cruauté, qui ne les empêche pas de donner dans tous les

pièges qu'on leur tend. Réduits en captivité, ils s'appriivoient assez bien; cependant jamais assez pour avoir une véritable affection pour leur maltre, et ne pas s'effaroucher de la présence d'un étranger. Sans-cesse agités par un mouvement de défiance et d'inquiétude, ils ne peuvent rester un moment en place, et s'ils cessent par intervalles de chercher à briser leurs chaînes c'est pour dormir.

LA MARTE COMMUNE (*Mustela martes*, LIX. La *Marte*, BUFF.) a environ un pied et demi (0,487) de longueur, non compris la queue, qui a un peu moins de dix pouces (0,271). Elle est d'un brun lustré, avec une tache d'un jaune clair sous la gorge; le

dans les bruyères, le lièvre dans son gîte, les écureuils dans leur nid; et si ces espèces lui manquent, elle se jette sur les mulots, les loirs, les lérots, et même sur les lézards et les serpents. Elle cherche aussi les ruches des abeilles sauvages pour en manger le miel.

Comptant sur son agilité, elle s'effraye fort peu quand elle est chassée par des chiens courants, et se plaît à se faire battre et rebattre, à les dépister, à les fatiguer, avant de monter sur un arbre pour échapper à leur poursuite. Encore, lorsqu'elle emploie ce dernier moyen, ne se donne-t-elle pas la peine de grimper jusqu'au sommet. Assise à la bifurcation de la première bran-

Cabane et enclos des Hémionides, près de la grande rotonde.

bout du museau, la dernière partie de la queue et les membres sont d'un brun plus foncé, et la partie postérieure du ventre d'un brun plus roussâtre que le reste du corps.

Lorsque la France possédait encore de vastes forêts, la marte y était assez commune; mais aujourd'hui elle est devenue très-rare. J'en ai cependant tué plusieurs dans les montagnes qui séparent la Saône de la Loire, et j'observerai que l'une d'elles était suivie de six petits, quoique Buffon prétende que cet animal n'en fait que deux ou trois par portée. La marte fuit les habitations et les lieux découverts, elle ne se plaît qu'au plus profond des forêts silencieuses; et là, grimpant sur les arbres avec beaucoup d'agilité, comme toutes les espèces de son genre, elle s'occupe uniquement à la chasse. Ce n'est pas un animal nocturne; mais, ainsi que tous les animaux sauvages qui habitent des contrées où l'homme peut les inquiéter, elle se cache pendant le jour, et ne sort guère qu'aux crépuscules du soir et du matin pour commettre ses déprédations. Elle détruit une grande quantité de menu gibier; elle cherche les nids d'oiseau, dont elle brise et mange les œufs; elle tâche de surprendre la perdrix couvant

che, elle les regarde effrontément passer sans s'en inquiéter davantage.

La marte ne se creuse pas de terrier et n'habite même pas ceux qu'elle trouve tout faits; mais, quand elle veut mettre bas, elle cherche un nid d'écureuil, en mange ou en chasse le propriétaire, en élargit l'ouverture, l'arrange à sa fantaisie et y fait ses petits sur un lit de mousse. Tant qu'elle les allaite, le mâle rôde dans les environs, mais n'en approche pas. Quand les petits sont assez forts pour sortir, elle les mène chaque jour à la promenade, et leur apprend à grimper, à chasser et à reconnaître la proie dont ils doivent se nourrir. C'est alors que le mâle se réunit à la femelle, apporte à ses enfants des oiseaux, des mulots et des œufs. Dès lors ils ne rentrent plus dans le nid, et couchent tous ensemble sur les arbres, ou dans les feuilles sèches sous un buisson touffu. Dans les forêts très-solitaires, la famille se hasarde quelquefois à sortir de sa retraite pendant le jour, mais en se glissant furtivement sous le feuillage, et se donnant bien de garde d'être aperçue par les oiseaux. Si un roitelet, un rouge-gorge, une mésange, ou toute autre espèce d'oiseau

grand ou petit, vient à apercevoir une marte, il pousse aussitôt un cri particulier qui donne une alarme générale à un quart de lieue de rayon. Les pies, geais, merles, pinsons, fauvettes, en un mot presque toute la nation ailée se réunit aussitôt en criail-lant, entoure l'animal, le poursuit, le harcèle, s'en approche en redoublant ses cris, et, à force de l'étourdir par des clameurs, le contraint à une prompte retraite. Du reste, tous les animaux carnassiers, chouettes, ducs, chats, renards, loups, ne sont pas reçus d'une manière plus amicale par le peuple chantant des forêts; tandis qu'il vit en très-bonne intelligence avec les animaux paisibles, comme daims, chevreuils, lièvres, etc. La fourrure de la marte commune a quelque valeur; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit comparable à celle de la marte zibeline, dont nous aurons à nous occuper plus loin. Elle est moins rare dans le nord de l'Europe qu'en France, et plus commune encore dans le Canada.

La FOUINE (*Mustela foina*, LIN. La Fouine, BUFF. — G. CUV.) a beaucoup de ressemblance avec la marte, mais cependant elle s'en distingue au premier coup d'œil par le dessous du cou et la gorge, qui sont blancs et non pas jaunes. Sa taille est la même; son pelage est brun, avec les jambes et la queue noirâtres. Elle exhale une forte odeur de muse.

Cet animal habite toute l'Europe et l'Asie occidentale; il est assez commun partout. « La fouine, dit Buffon, a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, etc., mange les œufs, les pigeons, les poules, etc., en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leur nid. Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent, pour mettre bas, dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles ponsent de la paille et des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un trou d'arbre, où elles portent de la mousse; et lorsqu'on les inquiète, elles démenagent et transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vite; car celle que nous avons élevée avait, au bout d'un an, presque atteint sa grandeur naturelle, et de là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux muse qui n'est pas absolument désagréable. »

La fouine se rencontre dans toutes les localités, dans les forêts, les bois, les vergers, les granges, les fermes, et même dans les magasins à fourrage des villes; il n'est pas rare d'en trouver jusque dans les faubourgs de Paris. En cela seulement elle diffère de la marte. Dans les nuits d'été, aux approches de l'orage, on l'entend assez souvent crier en courant et jouant sur les toits et les vieux murs des habitations rurales. M. de Buffon, qui en a élevé une, dit qu'elle faisait la guerre aux chats, qu'elle se jetait sur les poules, etc. « Elle demandait à manger comme le chat et le chien, et mangeait de tout ce qu'on lui donnait, à l'exception de la salade et des herbes; elle aimait beaucoup le miel, et préférait le chènevis à toutes les autres graines; il a remarqué qu'elle buvait fréquemment, qu'elle dormait quelquefois deux jours de suite, et qu'elle était aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir; qu'avant le sommeil elle se mettait en rond, cachait sa tête et l'enveloppait de sa queue; que tant qu'elle ne dormait pas, elle était dans un mouvement continu si violent et si incommode, que quand même elle ne se serait pas jetée sur les volailles, on aurait été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. »

J'ai été à même de vérifier une partie de ce que dit Buffon.

Dans un village des bords de la Seine, à Saint-Albin, près de Mâcon, un ancien garde-chasse un peu fripon était si bien parvenu à apprivoiser une fouine, qu'il appelait Robin, que jamais il ne l'a tenue à l'attache; elle courait librement dans toute la maison, sans rien briser et avec toute l'adresse d'un chat. Elle était turbulente, il est vrai, mais elle prenait ses précautions pour ne rien renverser; elle répondait à la voix de son maître, accourait quand il l'appelait, ne le caressait pas, mais semblait prendre plaisir à ses caresses. Elle vivait en très-bonne intelligence avec Bibi, petit chien noir anglais qui avait été élevé avec elle. Ceci est déjà fort singulier; mais voici qui l'est davantage: Robin et Bibi n'étaient pour leur maître que des instruments de vol et des complices. Chaque matin le vieux garde sortait de chez lui portant à son bras un vaste panier à deux courvercles dans lequel était caché Robin; Bibi suivait par derrière, lui marchant presque sur les talons. Ce trio se rendait ainsi autour des fermes écartées, où on est dans l'usage de laisser la volaille errer assez loin de l'habitation. Dès que le vieux garde apercevait une poule à proximité d'une haie, dans un lieu où on ne pouvait le voir, il prenait Robin, lui montrait la poule, le posait à terre, et continuait son chemin. Robin se glissait dans la haie, se faisait petit, rampait comme un serpent, et s'approchait ainsi de l'oiseau; puis tout à coup il se lançait sur lui et l'étranglait sans lui donner le temps de pousser un cri. Alors le vieux fripon de garde revenait sur ses pas; Bibi courait chercher la poule, et l'apportait suivi de Robin; l'oiseau était aussitôt mis dans le panier avec la fouine, qui avait sa petite loge séparée, et l'on se remettait en marche pour chercher une nouvelle occasion de recommencer cette manœuvre. A la fin les fermiers des environs s'aperçurent de la diminution du nombre de leurs poules et de leurs chapons; on se mit à guetter, et l'on ne tarda pas à saisir les voleurs sur le fait. Le juge de paix, qui n'était nullement soucieux des progrès de l'histoire naturelle, fit donner un coup de fusil à la fouine, et crut faire grâce au vieux garde en ne le condamnant qu'à payer les poules qui, grâce à Bibi et à Robin, avaient passé par son pot-au-feu.

La ZIBELINE (*Mustela zibellina*, LIN. — PALL. La Marte zibeline, BUFF. — G. CUV. Le Sabbel des Suédois; le Sobol des Polonais et des Russes) ressemble beaucoup à la marte commune; elle s'en distingue cependant en ce qu'elle a des poils jusque sous les doigts; son pelage est d'un brun lustré, noirâtre en hiver, plus pâle en été; elle a le dessous de la gorge grisâtre, le devant de la tête et les oreilles blanchâtres. Sa fourrure est l'objet d'un commerce considérable.

Cet animal vit dans les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et se trouve jusqu'au Kamtschatka; c'est aux chasseurs qui le poursuivent dans ces régions glacées que l'on doit la découverte de la Sibérie orientale. Sa fourrure est extrêmement précieuse, et il s'en fait un commerce immense en Russie. Les plus estimées viennent de Sibérie, surtout celles de Witinski et de Nerskinsk. Les bords de la Witima, rivière qui sort d'un lac situé à l'est du Baïkal et va se jeter dans la Léna, sont célèbres par les zibelines qu'on y trouve; elles abondent également dans la partie glacée et inhabitable des monts Altaï, ainsi que dans les montagnes de Saïan, au delà du Jenisseï, dans les environs de l'Oby et le long des ruisseaux qui tombent dans la Touba. La fourrure d'hiver est noire, et c'est la plus précieuse. Celle d'été, plus ou moins brumâtre et mal fournie, a beaucoup moins de valeur; mais les marchands russes, par des préparations particulières, savent la faire passer dans le commerce pour de la marte d'hiver, et les plus fins connaisseurs s'y laissent quelquefois prendre.

Carnassière comme tous les animaux de sa famille, la marte zibeline rôde sans cesse dans les buissons pour s'emparer des nids d'oiseau. Elle se plaît particulièrement dans les halliers fourrés, sur les bords des lacs, des rivières et des ruisseaux,

dans les bois et surtout dans ceux qui offrent quelques arbres élevés, sur lesquels elle grimpe avec beaucoup d'agilité. Quelquefois elle s'établit dans un terrier qu'elle se creuse en terrain sec, sur une pente rapide, et dont l'entrée se trouve toujours masquée par des ronces et d'épais buissons. Quelquefois aussi elle se loge dans les trous d'arbre, où elle s'empare du nid d'une chouette ou d'un petit-gris. Aussi cruelle, aussi rusée que la lonine, elle est beaucoup plus farouche, et jamais ne s'approche, comme cette dernière, des lieux habités. Son courage n'est nullement comparable à son peu de force; quel que soit l'ennemi qui l'attaque, elle se défend avec fureur jusqu'à son dernier moment, et parvient quelquefois à échapper à la dent meurtrière du chien le mieux dressé à la chasse. Son corsage défilé lui permet de se glisser dans les plus petits trous; sa force musculaire et ses ongles pointus lui donnent une extrême facilité à grimper, à s'élaner de branche en branche pour poursuivre, jusqu'au sommet des plus minces rameaux, les oiseaux, les écureuils et autres petits animaux, auxquels elle fait une guerre d'extermination. Quelquefois elle suit le bord des ruisseaux pour s'emparer, faute de mieux, des reptiles aquatiques et même des poissons, si on en croit quelques voyageurs et Buffon; mais ce fait me paraît très-contestable. Elle mange des insectes quand elle manque de gibier, et quelquefois elle se contente de quelques baies sucrées, telles que celles de l'airelle, etc.

Sur quatre-vingt mille exilés, plus ou moins, qui peuplent habituellement la Sibérie, environ quinze mille sont employés à la chasse de l'hermine et de la zibeline. Ils se réunissent en petites troupes de quinze ou vingt, rarement plus ou moins, afin de pouvoir se prêter un mutuel secours, sans cependant se nuire en chassant. Sur deux ou trois traîneaux attelés de chiens, ils emportent leurs provisions de voyage, consistant en poudre, plomb, eau-de-vie, fourrures pour se couvrir, quelques vivres d'assez mauvaise qualité, et une bonne quantité de pièges. Aussitôt que les gelées ont suffisamment durci la surface de la neige, ces petites caravanes se mettent en route et s'enfoncent dans le désert, chacune d'un côté différent. Quand le ciel de la nuit n'est pas voilé par des brouillards, elles dirigent leur voyage au moyen de quelque constellation; pendant le jour elles consultent le soleil ou une petite boussole de poche. Quelques chasseurs se servent, pour marcher, de patins en bois à la manière de ceux des Samoïèdes; d'autres n'ont pour chaussure que de gros souliers ferrés et des guêtres de cuir ou de feutre.

Chaque traîneau a ordinairement un attelage de huit chiens; mais pendant que quatre le tirent, les quatre autres se reposent, soit en suivant leurs maîtres, soit en se couchant à une place qui leur est réservée sur le traîneau même. Ils se relayent de deux heures en deux heures. Pendant les premiers jours on fait de grandes marches, afin de gagner le plus tôt possible l'endroit où l'on doit chasser, et cet endroit est quelquefois à deux ou trois cents lieues de distance du point d'où l'on est parti. Mais plus on avance dans le désert, plus les obstacles se multiplient. Tantôt c'est un torrent non encore glacé qu'il faut traverser; alors on est obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à l'estomac et de porter les traîneaux sur l'autre bord, en se frayant un passage à travers les glacieux charriés par les eaux. Une autre fois, c'est un bois à traverser en se faisant jour à coups de hache dans les broussailles; puis un pic de glace à monter, et alors les chasseurs, après s'être attaché des crampons aux pieds, s'attellent avec leurs chiens pour faire grimper les traîneaux à force de bras.

Là, un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimas; jamais le sol ne dégèle à plus de trois ou quatre pieds de profondeur, et la nature, éternellement morte, jette dans l'âme l'épouvante et la désolation; à peine si une végétation languissante couvre les plaines de quelque verdure pendant le court intervalle de l'été; et des bruyères stériles, de maigres bouleaux, quelques arbres résineux rachitiques, font l'ornement le plus pittoresque

de ces climats glacés. Là, tous les êtres vivants ont subi la triste influence du désert: les rares habitants qui traînent dans les neiges leur existence engourdie sont presque des sauvages difformes et abrutis; les animaux y sont farouches et féroces, et tous, si j'en excepte le renne, ne sont utiles à l'homme que par leur fourrure: tels sont les ours blancs, les loups gris, les renards bleus, les blanches hermines et la marte zibeline. Venons à nos chasseurs.

L'hiver augmente d'intensité; les longues nuits deviennent plus sombres parce que l'air est surchargé d'une fine poussière de glace qui l'obscurcit; vers le nord, le ciel se colore d'une lumière rouge et ensanglantée, annonçant les aurores boréales. Les gloutons, les ours, les loups et autres animaux féroces, ne trouvant plus sur la terre couverte de neige leur nourriture accoutumée, errent dans les ténèbres, s'approchent audacieusement de la petite caravane, et font retentir les roches de glace de leurs sinistres hurlements. Chaque soir, lorsqu'on arrive au pied d'une montagne qui peut servir d'abri contre le vent du nord, il faut camper. On se fait une sorte de rempart avec les traîneaux; on tend au-dessus une toile soutenue par quelques perches de sapin coupées dans un bois voisin. On place au milieu de cette façon de tente un fagot de broussailles auquel on met le feu. Chacun étend une peau d'ours sur la glace, se couche dessus, et se couvre de son manteau fourré, et attend le lendemain pour se remettre en route.

Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, et souvent son coup de fusil annonce l'approche d'un ours féroce ou d'une troupe de loups affamés. Il faut se lever à la hâte, et quelquefois soutenir une affreuse lutte avec ces terribles animaux. Mais il arrive aussi que la nuit n'est troublée par aucun bruit, si ce n'est le sifflement du vent du nord qui glisse sur la neige, et par une sorte de petit bruissement particulier sur la toile de la tente. Les chasseurs ont dormi profondément, et il est grand jour quand ils se réveillent; ils appellent la sentinelle, mais personne ne répond; leur cœur se serre; ils se hâtent de sortir, car ils savent ce que signifie ce silence. Leur camarade est là, assis sur un tronc de sapin renversé; il a bien fait son devoir de surveillant, car son fusil est sur ses genoux, son doigt sur la gâchette, et ses yeux sont tournés vers la montagne où, la nuit, les hurlements des loups se sont fait entendre; mais ce n'est plus un homme qui est en sentinelle, c'est un bloc de glace. Ses compagnons, après avoir versé une larme sur sa destinée, le laissent là, assis dans le désert, et se réservent de lui donner la sépulture six mois plus tard, en repassant, lorsqu'un froid moins intense permettra d'ouvrir un trou dans la glace. Ils le retrouveront à la même place, dans la même attitude et dans le même état, si un ours n'a pas essayé d'entamer avec ses dents des chairs blanches et roses comme de la cire colorée, mais dures comme le granit.

Enfin, après mille fatigues et mille dangers épouvantables, la petite caravane arrive dans une contrée coupée de collines et de ruisseaux. Les chasseurs les plus expérimentés tracent le plan d'une misérable cabane construite avec des perches et de vieux troncs de bouleau à moitié pourris. Ils la couvrent d'herbe sèche et de mousse, et laissent au haut du toit un trou pour donner passage à la fumée. Un autre trou, par lequel on ne peut se glisser qu'en rampant, sert de porte, et il n'y a pas d'autre ouverture pour introduire l'air et la lumière. C'est là que quinze malheureux passent les cinq ou six mois les plus rudes de l'hiver: c'est là qu'ils braveront l'inclémence d'une température descendant presque chaque jour à vingt-deux ou vingt-cinq degrés du thermomètre de Réaumur. Lorsque les travaux de la cabane sont terminés, lorsque le chaudron est placé au milieu de l'habitation sur le foyer pour faire fondre la glace qui doit leur fournir de l'eau, lorsque la mousse et les lichens sont disposés pour faire les lits, alors les chasseurs partent ensemble pour aller visiter leur

nouveau domaine, et pour diviser le pays en autant de cantons de chasse qu'il y a d'hommes. Quand les limites en sont définitivement tracées, on tire ces cantons au sort, et chacun a le sien en toute propriété pendant la saison de la chasse, et aucun d'eux ne se permettrait d'empiéter sur celui de ses voisins. Ils passent toute la journée à tendre des pièges partout où ils voient sur la neige des impressions de pieds annonçant le passage ordinaire des martes, hermines et renards bleus; ils poursuivent aussi ces animaux dans les bois, à coups de fusil : ce qui exige une grande adresse; car, pour ne pas gâter la peau, ils sont obligés de tirer à balle franche. Le soir tous se rendent à la cabane, et la pre-

qu'il se laisse aller aux pleurs, puis au sommeil, il est certain qu'il ne se réveillera plus.

Le WEJACK OU MARTE PÊCHEUSE (*Mustela piscatoria*, LESS. *Mustela melanorhyncha*, BODD. *Mustela Pennanti*, ERX.) n'est peut-être qu'une variété de la précédente, mais appartenant à l'Amérique septentrionale. Elle est noire, avec la face et les côtés du cou d'un cendré mêlé de noir; ses oreilles sont arrondies, larges, bordées de noir; elle a des moustaches longues et soyeuses; sa queue est très-touffue, et ses larges pieds sont velus. Elle a les mêmes mœurs que la zibeline. Elle habite la Pensylvanie et les bords du grand lac des Esclaves.

Cabane et enclos des Cerfs d'Europe

mière chose qu'ils font est de se regarder mutuellement le bout du nez; si l'un d'eux l'a blanc comme de la cire vierge et un peu transparent, c'est qu'il l'a gelé, ce dont il ne s'aperçoit pas lui-même. Alors on ne laisse pas le chasseur s'approcher du feu, et on lui applique sur le nez une compresse de neige que l'on renouvelle à mesure qu'elle se fond, jusqu'à ce que la partie malade ait repris sa couleur naturelle. Ils traitent de même les mains et les pieds gelés; mais, malgré ces soins, il est rare que la petite caravane se remette en route au printemps sans ramener avec elle quelques estropiés. Dans les hivers extrêmement rigoureux, il est arrivé maintes fois que des caravanes entières de chasseurs sont restées gelées dans leurs huttes, ou ont été englouties dans les neiges. Les douleurs morales des exilés, venant ajouter aux rigueurs de cet affreux climat, ont aussi poussé très-souvent les chasseurs au découragement; et, dans ces solitudes épouvantables, il n'y a qu'un pas du découragement à la mort. Qu'un exilé harassé s'asseye un quart d'heure au pied d'un arbre,

Le PERAN (*Mustela canadensis*, LIN. Le Pekan, BUFF.) est un peu plus grand que les espèces précédentes. Ses pattes, sa queue, le dessous de son corps et son museau sont d'un brun marron très-foncé; ses oreilles sont blanchâtres; le reste du corps est d'un brun gris varié de noirâtre, très-changeant, et passant quelquefois au noir; quelquefois une tache se dessine sur sa gorge. Cette espèce vit sur le bord des lacs et des rivières, dans des terriers qu'elle sait se creuser. Elle habite le Canada et le nord des États-Unis.

La MARTE DES HURONS (*Mustela huro*, FR. CUV.) est ordinairement d'un blond clair, avec les pattes et l'extrémité de la queue plus foncées et quelquefois brunes. Cette espèce varie beaucoup pour les couleurs, car on en voit au Muséum dont les parties inférieures du corps sont plus foncées que les supérieures, et d'autres où les couleurs sont dans une disposition inverse; la tête est quelquefois blanchâtre ou même entièrement blanche. Elle habite l'Amérique septentrionale.

La MARTE GRISE (*Mustela poliocephala*, LESS. *Viverra poliocephala*, TRAILL.). Cette espèce est plus haute sur jambes que les autres; elle est noire sur le corps, grise sur la tête et sur le cou, et porte sur la gorge une tache jaune entourée d'un bord noir de jais; ses poils sont fort longs sur la nuque, et lui forment une sorte de collerette. On la trouve dans les forêts de Demerary à la Guyane.

La ZORRA (*Mustela sinuensis*, HUMBL.) a le corps moins vermiforme que les autres martes; elle est d'un gris noirâtre uniforme, avec l'intérieur des oreilles et le ventre blancs. Elle habite la Nouvelle-Grenade, et chasse aux petits oiseaux.

Le CUJA (*Mustela cuja*, MOLINA) est de la taille du furet; son pelage est très-doux, épais, entièrement noir, sa queue est aussi longue que son corps, touffue; son museau se termine en sorte de groin. Il habite le Chili, et se nourrit d'oiseaux et de petits mammifères.

tres. En Lorraine, on en trouve quelquefois une variété blanchâtre ou jaunâtre.

Le putois ou puant habite les climats tempérés de l'Europe, et il est assez commun partout. Son nom vient de l'odeur infecte qu'il exhale, surtout lorsqu'on l'irrite; cette odeur devient alors tellement forte, qu'elle dégoûte et écarte les chiens. Ses mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles de la fouine; aussi nos cultivateurs les confondent-ils souvent, au moins dans leurs méfaits. Il habite la campagne dans la belle saison; mais aussitôt que les premiers froids se font sentir, et que les bois commencent à se dépouiller de leurs feuilles, il se rapproche des habitations et se loge dans les vieux bâtiments, les granges et les greniers à foin. Il dort pendant le jour, et ne sort de sa retraite que la nuit pour aller à la chasse des souris, des mulots, des insectes et de tous les petits animaux qu'il ose attaquer impunément. Il a toute la cruauté, toute l'audace des martes; mais il est plus rusé, plus

Le Furet.

Le QUIQUI (*Mustela quiqui*, MOLINA) se rapproche de la belette; sa couleur est brune, sa tête aplatie; son museau en forme de groin, avec une tache blanche au milieu du nez; ses oreilles sont courtes et rondes. Elle se trouve au Chili, habite des terriers, et se nourrit de petits animaux. Du reste, il me paraît fort douteux que cette espèce et la précédente appartiennent au genre des martes. Quand on les connaîtra mieux, il faudra certainement les reporter ailleurs, ou, probablement, leur créer un genre nouveau.

2^e GENRE. Les PUTOIS (*Putorius*, CUV.) ressemblent beaucoup aux martes, mais ils n'ont que quatre fausses molaires à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure, et point de tubercule intérieur à la carnassière inférieure. Leur tête est un peu moins allongée que dans le genre précédent, et tous exhalent une odeur désagréable.

Le PUTOIS COMMUN (*Putorius vulgaris*. — *Mustela putorius*, LIN. Le Putois, BUFF. Le Putois commun, G. CUV.). Il a un peu plus d'un pied (0,523) de longueur, non compris la queue, qui a environ six pouces (0,162). Il est d'un brun noirâtre, assez foncé sur les membres, mais plus clair et prenant une teinte plus fauve sur les flancs; il a le bout du museau, les oreilles et une tache derrière l'œil blancs; ses poils intérieurs laineux sont blanchâ-

tré, et donne moins souvent dans les pièges qui lui sont tendus. « Il se glisse dans les basses-cours, dit Buffon, monte aux volières, aux colombiers, où, sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégâts. Il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les emporte une à une et en fait un magasin. Si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, et force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités. Il entre en amour au printemps. Les mâles se battent sur les toits, et se disputent la femelle; ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois. La femelle, au contraire, reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, et n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été. Elle en fait trois ou quatre et quelquefois cinq, ne les allaite pas longtemps, et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs. »

Pendant qu'il habite la campagne, le putois fixe son domicile dans un creux de rocher ou un tronc d'arbre, s'il n'y a pas de trou de lapin dans les environs. Mais s'il rencontre une garenne, il choisit un terrier qui lui convient, en chasse ou en tue les habitants, et s'y établit commodément. Dans ces heureuses circonstances, il trouve chaque jour la facilité de satisfaire son goût

pour le carnage et sa soif de sang, car, grâce à sa taille fluette, il se glisse aisément dans les terriers et massacre tout ce qu'il y trouve; aussi, suffit-il d'une seule famille de putois pour dépeupler dans une seule saison la plus riche garenne. S'il n'y a pas de lapins dans les environs, il bat la campagne toute la nuit, cherche les nids de perdrix, d'alouette, de caille, etc., et manque rarement de surprendre la mère sur ses œufs. Il en résulte que les chasseurs, dont il détruit les espérances, lui font une guerre d'extermination. Quoique très-sauvage, le putois ne manque pas d'intelligence; ce qui ferait croire qu'on viendrait facilement à bout de l'apprivoiser et de s'en servir à la chasse du lapin, si l'on n'avait pas le furet.

Le NISE ou FURET (*Putorius furo*. — *Mustela furo*, LIN. Le Furet, BUFF. Probablement l'*Ictis* d'ARISTOTE) n'est qu'une variété du putois, dont il ne diffère que par son pelage d'un blanc jaunâtre et ses yeux roses, et, dans ce cas, je le crois un albinos dont on aura perpétué la race et la maladie par la domesticité. Ceci me paraît d'autant plus vrai, qu'on en élève souvent dont le pelage est mêlé de blanc, de fauve et de noir, ainsi que celui du putois; ceux-là n'ont pas les yeux noirs.

Quoi qu'il en soit, le furet, qui n'existe chez nous qu'à l'état de domesticité, nous a été apporté d'Espagne, et les Espagnols l'ont eux-mêmes tiré de la Barbarie, dès la plus haute antiquité, si l'on s'en rapporte à Strabon. Cet animal craint le froid de nos climats, et, lorsqu'il a reconquis sa liberté, ce qui arrive assez souvent, il périt pendant l'hiver. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'on n'a jamais revu dans l'état sauvage aucun des nombreux individus qui s'échappent des mains des chasseurs. Il n'en est pas de même en Espagne, où il s'est parfaitement naturalisé, et où ses mœurs ne diffèrent en rien de celles du putois. Il apporte en naissant une telle haine pour les lapins, « qu'aussitôt qu'on en présente un, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur, dit Buffon. S'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang. » Les chasseurs ont profité avec empressement de cette antipathie pour dresser le furet à la chasse, autant que le caractère sauvage et indisciplinable de cet animal le permettait; ils sont parvenus à en faire non un domestique, mais un esclave toujours en révolte, et qu'on ne peut conduire qu'à la chaîne. On élève les furets dans des tonneaux ou des cages, on leur donne de la filasse dans laquelle ils aiment à s'enfoncer pour dormir, et on les nourrit avec du lait, du pain, du son, etc.; mais on s'abstient de leur donner de la chair, afin de leur faire oublier, autant que possible, ce goût pour le sang qui les fait rester le plus souvent dans les terriers. Ils dorment continuellement, et ne se réveillent guère que pour manger; ce qu'ils font avec voracité. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, elle le recherche avec ardeur dans le temps des amours, et il serait dangereux de les séparer à cette époque, parce que le plus ordinairement elle mourrait de chagrin. Elle porte six semaines, et fait des petits deux fois par an. Il arrive fréquemment à cette bonne mère de manger ses enfants, non par gourmandise, mais simplement pour avoir le plaisir de faire de nouvelles avances à son mâle; dans ce cas, elle fait trois portées au lieu de deux. Chaque portée est ordinairement de cinq ou six petits, rarement de huit ou neuf. Ces animaux exhalent, surtout quand ils sont en colère, une odeur fétide, tout à fait analogue à celle du putois.

Lorsqu'on se sert du furet pour la chasse aux lapins, on a soin de le museler avant de le présenter à l'entrée du terrier; car sans cela il les tuerait, leur mangerait la cervelle, se gorgerait de sang, puis il s'endormirait sur ses victimes, et rien ne serait capable de le réveiller, ou au moins de le déterminer à sortir du trou. Quand il est muselé, il les attaque seulement avec les ongles; les pauvres lapins épouvantés se hâtent de sortir pour échapper à leur cruel ennemi, et, dans leur frayeur, ils vont donner tête baissée dans la bourse de filet que le chasseur a ten-

due à l'entrée du terrier. Quelquefois, malgré sa muselière, le furet vient à bout de tuer les jeunes lapins avec ses ongles, de leur ouvrir les veines et de sucer leur sang, pour s'endormir ensuite; dans ce cas, on parvient assez souvent à le réveiller et à le faire sortir en tirant un ou deux coups de fusil, à l'entrée du trou, ou en le fumant comme un renard. Mais on risque de l'irriter, et alors il s'enfonce davantage dans les différents canaux du terrier, et il est perdu pour le chasseur. On voit que le furet n'est réellement jamais bien apprivoisé et que, dans sa prétendue éducation, tout se borne à tirer parti de l'instinct que lui a donné la nature. Il ne reconnaît pas son maître, n'obéit à la voix de personne, et ne manque guère l'occasion de mordre la main qui le nourrit.

Le PUTOIS D'EVERSMANN (*Putorius Eversmannii*. — *Mustela Eversmannii*, LIESS.) ne me paraît encore qu'une variété du putois commun. Son pelage est d'un jaune clair, à pointe de poil brune seulement sur les lombes; la poitrine et les pieds sont bruns; la queue est partout d'une égale teinte. Il a été trouvé par M. Eversmann entre Orembourg et Bukkara.

Le CHOROCK (*Putorius sibiricus*. — *Mustela sibirica*, PALL.) est à peu près de la taille du furet, dont il a les formes générales; mais son pelage est à poils plus longs, d'un fauve doré en dessus, et d'un jaune fauve pâle en dessous; le tour du museau est blanc, et la partie du museau comprise entre les yeux et cette partie blanche est brune. Quelques individus ont le dessous de la mâchoire inférieure blanc, d'autres de la couleur du corps, mais un peu plus clair. Le chorock habite les forêts de la Sibérie, et, ainsi que le putois, dont il a les mœurs, il se rapproche des habitations pendant l'hiver et dévaste les bas-es-cours.

Le PUTOIS DES ALPES (*Putorius alpinus*. — *Mustela alpina*, GÜLLER) est plus petit, plus allongé que le putois commun, auquel il ressemble; il est jaunâtre ou brunâtre en dessus, d'un jaune pâle en dessous, avec le menton blanc, ainsi qu'une partie de la bouche. Il se loge dans les trous de rocher, ou dans des terriers dont il s'empare, et se nourrit d'oiseaux et de petits mammifères.

Le VISON (*Putorius vison*. — *Mustela vison*, LIN. Le Vison, BUFF. — G. CUV.), que l'on a souvent placé mal à propos avec les martes, est d'un brun plus ou moins foncé, tirant plus ou moins sur le fauve, avec une tache blanche à l'extrémité de la mâchoire inférieure; sa queue est noirâtre. Il n'a pas les pieds palmés, comme l'ont dit les naturalistes. Cette espèce vit dans des terriers qu'elle se creuse au bord des eaux dans le Canada et dans tout le nord de l'Amérique. Sa fourrure brillante est fort estimée.

Le MINK DES AMÉRICAINS (*Putorius lutreoccephalus*. — *Mustela lutreoccephala*, HARRIS. La Marte à tête de loutre de quelques naturalistes) ne doit être confondu, ni avec le Vison, ni avec la *Mustela lutreola* de Pallas ou *tuhuri*. Il est d'un blanc jaunâtre, plus clair en dessous, avec la queue d'un brun ferrugineux, ce qui le distingue du vison; sa taille est double de celle du *tuhuri*, et il ressemble à la loutre par la forme de sa tête et de ses oreilles; ses doigts sont à demi palmés. Il habite le Maryland.

Le PUTOIS MARRON (*Putorius rufus*. — *Mustela rufa*, DESM.) est encore une espèce douteuse qui peut appartenir au vison ou au *tuhuri*. Il a un pied sept pouces (0,514) de longueur totale. Son pelage est d'un roux marron, plus foncé en dessous qu'en dessus, et composé de poils annelés de brun marron et de jaunâtre; sa queue est brune à sa pointe, ainsi que ses quatre extrémités. Il habite l'Amérique. Ce n'est peut-être qu'une variété du précédent.

Le Tuhuri, ou MINK, ou NOIRS (*Putorius lutreolus*. — *Mustela lutreola*, PALL. *Lutra minor*, ERN. Le Mink des naturalistes. Le *Tuhuri* des Finlandais. Le *Munk* des Russes, et le *Nors* ou *Norek* des Prussiens) est un peu plus petit que le vison; son pelage est d'un brun noirâtre, avec le dernier tiers de la queue tout à fait noir; la lèvre supérieure, le menton et le dessous du

cou sont blancs ; il a les pieds à demi palmés. Cet animal habite le nord de l'Europe, et surtout la Finlande. Il se tient sur le bord des eaux, et se nourrit de grenouilles, d'écrevisses et de poissons, qu'il poursuit dans les ondes. Ses habitudes tiennent à la fois de celles des putois et de celles des loutres. Il n'exhale qu'une légère odeur de muse, peu désagréable, d'où il résulte que sa fourrure, d'ailleurs fort belle, est plus recherchée que celle de la plupart des autres animaux de son genre.

Le FURET DE JAVA (*Putorius nudipes*. — *Mustela nudipes*, Fr. Cuv.) est un peu plus petit que le putois commun ; son pelage est d'un beau roux doré très-brillant ; la tête et l'extrémité de la queue sont blanches ou d'un blanc jaunâtre ; le dessous de ses pieds est entièrement nu. Il a été trouvé à Java, et l'on pense que ses mœurs sont les mêmes que celles de notre putois commun.

Le PEROUASCA OU PUTOIS DE POLOGNE (*Putorius sarmaticus*. — *Mustela sarmatica*, PALL.) est un peu plus petit que notre furet, et a le poil très-court, d'un beau fauve clair, parsemé de nombreuses taches brunes en dessus ; le dessous, les membres et le bout de la queue sont d'un brun foncé ; l'oreille, le bout du museau et le dessous de la mâchoire inférieure sont blancs ; il a sur le front une bande blanche en fer à cheval, naissant sous les oreilles et passant sur les yeux. Du reste, son pelage varie. Le pérouasca est un animal vorace, cruel, ayant toutes les habitudes de notre putois. Il fait une guerre acharnée et continuelle aux mulots, souris, loirs et autres petits mammifères rongeurs. Quand il est irrité, il exhale de même une odeur très-fétide.

La BELETTE (*Putorius mustela*. — *Mustela vulgaris*, LIX.) a six pouces (0,162) de longueur, non compris la queue, qui a environ deux pouces (0,051). Son corps est extrêmement effilé, d'un brun roux en dessus, blanc en dessous ; l'extrémité de sa queue n'est jamais noire, ce qui sert à la distinguer de l'hermine.

La belette et l'hermine se trouvent dans les mêmes parties de l'Europe, mais avec cette différence que la première est très-commune dans les pays tempérés, tandis que l'autre y est fort rare, et que l'hermine, très-commune dans les contrées froides, est très-rare dans les pays tempérés. La belette ne s'écarte guère des habitations, si ce n'est pendant la belle saison ; alors elle part pour la campagne, suit le bord des ruisseaux et des petites rivières, se plaît dans les haies des prairies sèches et des petites vallées, se loge dans un trou de rocher ou dans un tas de pierres, plus souvent dans un terrier creusé par les taupes ou les mulots, quelquefois dans un tronc d'arbre, ou même dans la carcasse d'un animal mort et à demi putréfié, comme l'a observé Buffon. Son œil vif et sa marche déagée lui donnent un air d'effronterie remarquable quand, se croyant hors de danger sur les branches d'un arbre, elle regarde le chasseur. Elle est d'une agilité surprenante, et ses mouvements sont si aisés, si gracieux, qu'on croirait que les sauts les plus prodigieux ne lui coûtent aucun effort. Sa vivacité ne lui permet pas de marcher, elle bondit ; si elle grimpe à un arbre, d'un premier élan elle parvient à cinq ou six pieds de hauteur, et elle s'élance ensuite de branche en branche avec la même agilité qu'un écureuil. Dans la campagne, elle fait la chasse aux taupes, aux mulots, aux oiseaux, aux rats d'eau, aux lézards et aux serpents. On a raconté à ce sujet que lorsqu'en se battant contre une vipère elle en était mordue, elle allait aussitôt se rouler sur une certaine herbe, en mâchait quelques feuilles, et revenait guérie au combat. Aujourd'hui, ces erreurs n'ont pas besoin de réfutation. Le courage de ce petit animal est extraordinaire ; il combat le surmulot deux fois plus gros que lui, l'enlace de son corps flexible, l'étreint de ses griffes et finit par le tuer. Elle ose même attaquer un lièvre de sept à huit livres, et j'ai été témoin de ce fait. Dans une plaine découverte, je vis un jour un lièvre s'élancer de son gîte, courir de toute sa force, en décrivant de grands cercles ou plutôt des spirales se rétrécissant peu à peu. Cette manœuvre, que je ne pouvais m'expliquer, car je n'en soupçonnais pas la cause, dura sept

à huit minutes, et enfin le lièvre tomba se roulant sur la terre et criant comme lorsqu'il est pris par des chiens. Je m'approchai à la hâte, et quand j'en fus à quelques pas, il était expirant. Une belette s'était cramponnée sur son cou et lui faisait tranquillement un trou dans le crâne, pendant que le malheureux animal faisait des efforts inimaginables pour s'en délivrer. J'ai entendu dire qu'une belette, cramponnée au cou d'un faisan, d'un tétras ou autre oiseau vigoureux, se laisse plutôt emporter par lui dans les airs que de lâcher prise, et je le crois depuis que j'ai vu ce que je viens de raconter.

Buffon dit que la belette ne chasse que la nuit, et en ceci il se trompe : il n'est pas de chasseurs qui n'en aient rencontré fréquemment le jour, et moi-même j'ai pu observer maintes fois, et en plein soleil, son adresse à surprendre les petits oiseaux qui se posent sur la haie où elle se met en embuscade. Si un moineau l'aperçoit, il appelle aussitôt ses compagnons qui l'entourent et la harcèlent de leurs cris ; mais, loin de s'en laisser éblouir et de fuir comme la marte ou la fouine, elle profite de la circonstance pour saisir et emporter le plus hardi ou le plus imprudent. C'est au printemps qu'elle met bas, dans un nid qu'elle s'est préparé à l'avance avec de la paille, du foin, des feuilles sèches et de la mousse, dans un trou de saule ou un terrier. Elle fait ordinairement de trois à cinq petits qui grandissent fort vite, et qui ne tardent guère à suivre leur mère à la chasse. Lorsque vient la mauvaise saison, toute la famille gagne la plus prochaine habitation et va se loger dans un grenier à fourrage ou une grange. C'est alors qu'elle est dangereuse pour les cultivateurs, car sa taille lui permet de se glisser dans les plus petits trous, et si elle peut pénétrer dans un colombier ou un poulailler, elle y fait les mêmes dégâts que la fouine et le putois. Cependant, elle attaque rarement les coqs et les vieilles poules, non pas, comme l'ont dit quelques naturalistes, qu'elle puisse être repoussée par eux à coups de bec, mais bien parce qu'elle donne la préférence aux jeunes volailles et particulièrement aux poussins. Si le hasard la fait tomber sur une couvée de ces derniers, elle les tue tous et les emporte les uns après les autres. Comme tous les animaux de son genre, c'est toujours par la tête qu'elle attaque ses victimes ; elle leur perce le crâne un peu au-dessus du cou, et leur suce la cervelle par cette ouverture fort petite. Le plus souvent elle abandonne le cadavre sans y toucher autrement.

M. de Buffon dit que la belette ne s'apprivoise jamais, et qu'il faut constamment la tenir en cage si on veut la garder en captivité. Pourtant, il est certain qu'elle s'apprivoise mieux qu'aucun autre animal de sa famille, pourvu qu'elle soit prise fort jeune et traitée avec beaucoup de douceur. J'en ai vu une qui venait à la voix de son maître chercher sa nourriture dans la main. On la tenait dans une boîte d'eau de Cologne où l'on avait placé des étoupes. Elle aimait beaucoup à s'y enfoncer pour dormir une grande partie de son temps. Elle s'occupait le reste du jour à fureter dans tous les coins de l'appartement, à courir après les mouches et les araignées, fante de rats et de souris ; mais elle ne tentait pas de s'échapper, quoique la porte fût souvent ouverte. L'approche des étrangers l'effrayait, et aussitôt elle se sauvait dans sa boîte et se cachait dans ses étoupes. On la nourrissait de pain trempé dans du lait, et de viande. L'odeur qu'elle exhalait n'était pas assez forte pour se faire sentir dans l'appartement.

On trouve en France une variété de belette entièrement jaunâtre, et une autre, plus rare, parfaitement blanche, surtout en hiver. On les distingue de l'hermine et de l'herminette en ce qu'elles n'ont jamais de noir au bout de la queue.

L'HERMINETTE OU BELETTE DES NEIGES (*Putorius nivalis*. — *Mustela nivalis*, LIN. *Mustela vulgaris*, var. GMEL. *Mustela herminea*, var. BOUL.) a été regardée par les uns comme variété de l'hermine, par les autres comme variété de la belette. Quant à moi, je penche vers la première opinion, par la raison qu'elle a constamment du noir à l'extrémité de la queue. Du reste, elle est en-

tièrement blanche sur toutes les autres parties. Elle habite le nord de l'Europe, et se trouve quelquefois en France.

L'HERMINE (*Putorius hermellanus*. — *Mustela herminea*, LIN. *Mustela alba*, GESS. L'Hermine ou le Roselet, BUFF.), en pelage d'été, porte le nom de *roselet* : alors elle est généralement d'un brun marron plus ou moins pâle en dessus, et d'un blanc quelquefois un peu jaunâtre en dessous, avec la mâchoire inférieure blanche; sa queue est brune, avec l'extrémité noire en tous temps. En hiver, on la nomme *hermine*; et elle est entièrement blanche, si ce n'est le bout de la queue qui reste noir.

L'hermine atteint ordinairement une taille un peu plus grande que la belette, à laquelle, du reste, elle ressemble beaucoup. Elle a jusqu'à neuf pouces six lignes (0,238) du bout du museau à l'origine de la queue, et celle-ci a un peu plus de trois pouces et demi (0,093). Cet animal ne se trouve pas dans les pays chauds, et il est d'autant plus rare dans ceux qui sont tempérés que leur zone se rapproche plus du midi. Cependant il est assez commun en France, dans les grandes forêts, surtout en Normandie et en

ciuses, surtout quand elle a ce blanc éclatant qu'elle perd toujours plus ou moins, en vieillissant, pour prendre une teinte un peu jaunâtre. Les hermines que l'on trouve en France ont de la valeur, mais moins que celles du Nord; parce qu'elles ne sont jamais aussi blanches, et que, même pendant les plus grands froids, elles ont toujours cette légère teinte jaunâtre qui les déprécie.

LA BELETTE ALPINE (*Putorius altaïcus*. — *Mustela altaïca*, PAUL.) doit peut-être se placer à côté de l'hermine; mais il est fort difficile d'avoir là-dessus quelque certitude, car on ne la connaît, je crois, que par cette phrase de Pallas : « Queue deux fois plus longue que la tête et d'une seule couleur. » Elle est du nord de l'Asie et de l'Europe. Est-ce une variété de notre belette commune?

LA BELETTE D'AFRIQUE (*Putorius africanus*. — *Mustela africana*, DESM.) a dix pouces (0,271) de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, et celle-ci a environ six pouces (0,162). Elle est d'un brun roussâtre en dessus, d'un jaune blanchâtre en dessous, avec une bande brune longitudinale et étroite sur le

La Moufette.

Bretagne. Les pays où il abonde sont la Russie, la Norvège, la Laponie et la Sibérie; on le retrouve aussi dans l'Amérique septentrionale. Nous avons dit, à propos de la zibeline, comment on lui faisait la chasse, et nous renvoyons à cet article les lecteurs qui veulent savoir combien le luxe le plus futile des riches coûte de larmes et de misères aux pauvres. L'hermine a les mêmes mœurs que la belette, à cela près qu'elle est d'un caractère plus farouche, qu'elle ne se plaît que dans les forêts les plus sauvages, et que jamais elle ne s'approche de l'habitation des hommes. Elle se nourrit d'écureuils, de petits-gris, de rats et autres petits mammifères; elle se hasarde quelquefois dans les prairies et les roseaux pour chercher les œufs de caille, de perdrix, de canard et d'autres oiseaux, dont elle est très-friande. Comme la belette, elle s'élève très-bien en captivité et elle s'apprivoise même beaucoup mieux; mais au lieu de blanchir l'hiver comme en liberté, son pelage reste d'un brun sale et terne. Sa fourrure, en possession depuis longtemps d'orner la robe de nos docteurs, et, ce qui est beaucoup moins ridicule, les robes de nos dames, est, comme tout le monde le sait, l'objet d'un commerce considérable. Elle est extrêmement estimée parmi les plus pré-

ventre. On la croit d'Afrique, et l'on ne sait rien de ses mœurs.

LA BELETTE RAYÉE (*Putorius striatus*. — *Mustela striata*, GEOFF.) est à peu près de la taille d'une belette; le dessous du corps est d'un blanc grisâtre; la queue est blanche; le dos et tout le dessus du corps sont d'un brun foncé, avec cinq raies longitudinales blanches. Elle habite Madagascar et doit avoir les mêmes mœurs que notre belette, si les analogies de forme entraînent, comme on le croit, les analogies de mœurs. Cette espèce est devenue le type du genre *Galidictis* d'Is. Geoffroy.

5^e GENRE. LES MOUFETTES (*Mephitis*, CUV.) ont trente-deux dents : six incisives et deux canines à chaque mâchoire; six molaires à celle d'en haut et dix à celle d'en bas. Leur corps est allongé, arqué; elles ont des glandes anales qui sécrètent, surtout quand l'animal est irrité, une liqueur extrêmement fétide, ce qui leur a valu leurs noms de *bêtes puantes*, *moufettes*, *enfants du diable*, etc. Cette liqueur est versée par les glandes dans l'anus. Les doigts des pieds sont séparés et armés d'ongles forts, surtout ceux des pieds antérieurs, qui sont très-propres à fouir la terre. Elles ont une queue longue et touffue.

La MOUFETTE D'AMÉRIQUE (*Mephitis americana*, DESM.) est de la taille d'un chat ordinaire; son pelage est doux, lustré, ordinairement d'un brun noirâtre, avec des raies et des bandes blanches longitudinales; sa queue est couverte de poils longs et très-touffus. Elle habite l'Amérique.

Les moufettes sont généralement plus grandes, plus trapues que les putois; ce sont des animaux nocturnes qui habitent des terriers qu'ils savent se creuser sur la lisière des bois ou des trous

dégâts parmi la volaille, qu'elle attaque par la tête pour lui manger la cervelle, instinct que l'on trouve, d'ailleurs, dans tous les petits carnassiers. Moins sauvage que la marte, plus effrontée que les putois, elle ose pénétrer dans les habitations et jusque dans les caves et les celliers. Elle doit cette audace non à sa force ni à son courage, mais à une arme singulière qui ne manque jamais de mettre en fuite ses ennemis même les plus acharnés; et cette arme n'est rien autre chose que l'odeur infecte, insupportable,

Cabane et enclos des Gazelles de l'Algérie.

d'arbre et des fentes de rocher; ils n'en sortent qu'après le soleil couché pour aller faire la chasse aux mulots et aux autres petits mammifères, aux oiseaux, dont ils aiment beaucoup les œufs, et à une foule d'autres petits habitants des bois, dont ils font un grand carnage. Faute de mieux, ils se nourrissent d'in-

sectes, et l'on dit même de fruits. La moufette est privée de la faculté de grimper sur les arbres, si l'on en croit nos naturalistes, quoique beaucoup de voyageurs disent le contraire, aussi est-elle moins dangereuse que les marte et les putois pour les basses-cours, où elle ne peut pénétrer que difficilement; mais quand par bonne fortune elle peut s'y glisser, elle fait les mêmes

table, qu'elle exhale à volonté. La liqueur qui la produit est épaisse, jaunâtre ou verdâtre, semblable à du pus, renfermée dans deux grosses glandes entourées de muscles puissants, de manière que, lorsque l'animal est irrité, il comprime violemment ses

glandes, et la liqueur empoisonnée peut être lancée assez loin par l'anus. Comme la moufette porte constamment la queue re-troussée sur son dos, cette partie est, ainsi que le reste du pelage, à l'abri de son atteinte, d'où il résulte que l'animal lui-même n'a pas d'odeur, ou du moins en a une supportable. C'est ce qu'on a pu voir à la ménagerie, où l'on a conservé vivant,

pendant quelque temps, un de ces animaux. « Dans les terres voisines du détroit de Magellan, dit le capitaine Wood, nous vîmes un animal auquel nous donnâmes le nom de *grondeur* ou de *souffleur*, parce qu'il ne voit pas plutôt quelqu'un, qu'il gronde, souffle et gratte la terre avec ses pieds de devant, quoiqu'il n'ait pour toute défense que son derrière qu'il tourne d'abord vers celui qui l'approche, et d'où il fait sortir des excréments d'une odeur la plus détestable qu'il y ait au monde. » On lit dans Garcillasso de la Vega : « Il y a au Pérou beaucoup de petits renards parmi lesquels il faut remarquer ceux qui rendent une odeur insupportable; ils entrent la nuit dans les villes, et quelque fermées que soient les fenêtres, on les sent de plus de cent pas; heureusement que le nombre en est petit, car sans cela ils empuantiraient le monde entier. » D'autres voyageurs disent que cette insupportable odeur est si forte qu'elle se fait sentir à un quart de lieue à la ronde, et qu'elle suffoque tellement les chiens par lesquels on fait attaquer une moufette, qu'ils en sont malades pendant six heures. Si une goutte de la liqueur odorante tombe sur les habits de quelqu'un, ils en sont empestés pour plus de six mois, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre pour les désinfecter. « Quand cet animal, dit Kalm en parlant du *fiskatte* ou *polecat*, est chassé soit par les chiens, soit par l'homme, il court tant qu'il peut, et lorsqu'il se trouve trop pressé, il lance son urine contre ceux qui le poursuivent. L'odeur en est si forte qu'elle suffoque; s'il tombait une goutte de cette liqueur empestée dans les yeux, on courrait risque de perdre la vue... La plupart des chiens se rebulent et s'enfuient dès qu'ils en sont frappés... En 1719, il vint un de ces animaux près de la ferme où je logeais; c'était en hiver et pendant la nuit; les chiens étaient éveillés et le poursuivaient. Dans le moment il se répandit une odeur si fétide qu'étant dans mon lit je pensai être suffoqué; les vaches benglaient de toute leur force... Sur la fin de la même année, il s'en glissa un autre dans notre cave; mais il ne répandit pas la plus légère odeur, parce qu'il ne la répandit que quand il est chassé ou pressé. Une femme; qui l'aperçut la nuit à ses yeux étincelants, le tua, et dans le moment il remplît la cave d'une telle odeur que non-seulement cette femme fut malade pendant quelques jours, mais que le pain, la viande et les autres provisions qu'on conservait dans cette cave furent tellement infectés qu'on ne put rien en garder, et qu'il fallut tout jeter dehors. » J'ajouterai que, au Jardin des Plantes, les peaux seules des moufettes infectent pour plusieurs mois les armoires du cabinet où on les place; les glandes qui contiennent cette liqueur empestée, bien que plongées dans l'esprit-de-vin dans un bocal bien bouché, et que le corps d'où on les a tirées soit venu lui-même d'Amérique dans l'esprit-de-vin, se font sentir pendant plus d'un an dans le cabinet d'anatomie comparée. Cette odeur ressemble à celle du putois renforcée par un mélange d'odeur d'ail très-exaltée. On ne peut rien imaginer de plus désagréable.

Et cependant, non-seulement les Américains mangent la chair de cet animal après lui avoir enlevé ses glandes fétides aussitôt après sa mort, mais encore ils en élèvent dans leur maison ou leur jardin pour en tirer les mêmes services que des chats, c'est-à-dire leur faire détruire les souris et les insectes. Ils parviennent même à les apprivoiser au point de s'en faire suivre comme des chiens. Avec la précaution de ne jamais les contrarier ni les battre, on n'est jamais incommodé par la mauvaise odeur que cet animal n'exhale qu'à sa volonté, ainsi que nous l'avons observé. « On m'a envoyé de Surinam cet animal vivant, dit Seba, je l'ai conservé en vie tout un été dans mon jardin, où je le tenais attaché avec une petite chaîne. Il ne mordait personne, et lorsqu'on lui donnait à manger, on pouvait le manier comme un petit chien; il creusait la terre avec son museau en s'aidant des deux pattes de devant, dont les doigts sont armés d'ongles longs et recourbés; il se cachait pendant le jour dans une espèce de tanière qu'il avait faite lui-même; il en sortait le soir, et, après

s'être nettoyé, il commençait à courir, et courait ainsi toute la nuit à droite et à gauche, aussi loin que sa chaîne lui permettait d'aller; il furetait partout, portant le nez en terre. On lui donnait chaque soir à manger, et il ne prenait de nourriture que ce qu'il lui en fallait, sans toucher au reste; il n'aimait ni la chair, ni le pain, ni quantité d'autre nourriture, ses délices étaient les panais jaunes, les chevrettes crues, les chenilles et les araignées. »

Sous ce nom de moufette d'Amérique, on comprend un grand nombre d'animaux fort différents par leur pelage, et qui ont été si mal décrits par les voyageurs qu'il est impossible de décider si ce sont des espèces distinctes ou de simples variétés. Nous allons donner ici un extrait des recherches faites à ce sujet par Desmarest et G. Cuvier, afin d'engager les voyageurs à les compléter ou à les rectifier quand ils en trouveront l'occasion.

1^o Le *Isquicpall* d'Hernandès est marquée de plusieurs raies blanches, et se trouve au Mexique.

2^o Le *Polecat* ou *Putois* de Catesby est marqué de neuf raies blanches; il est digitigrade.

3^o Le *Coñepate* de Buffon a six raies blanches. La figure le représente plantigrade.

4^o Le *Concpall* ou *Ulpacula puerilis* d'Hernandès n'a que deux raies blanches; se prolongeant sur la queue.

5^o Le *Mapurito* de Mutis n'a qu'une raie et le bout de la queue blancs.

6^o Le *Chinche* de Buffon est blanc en dessus, avec une ligne noire sur la croupe, et une queue touffue et longue.

7^o La *Moufette*, prétendue de Bengale, de Catton, a des taches blanches à la tête, quatre raies blanches sur le dos, et une queue très-touffue, blanche et nuageuse.

8^o Le *Chinche* de Feuillee a deux raies blanches qui s'écartent et finissent sur les côtés; sa queue est comme celle d'un renard.

9^o Le *Chinga* de Molina est noir, avec une bande de taches blanches et rondes le long du dos, et la queue comme un écureuil.

10^o Le *Yagouare* de d'Azzara est marqué de deux raies blanches qui vont jusqu'à la queue.

11^o Le *Polecat*, ou *Skunk*, ou *Fiskatte* de Kalm a cinq raies blanches.

12^o Le *Zorille* de Gmelli Carreri est noir et blanc.

13^o Le *Mapurito* ou *Mafutitiqui* de Cumilla est tout tacheté de noir et de blanc, avec une belle queue.

14^o La *Bête puante* de Lepage Duprats, dont le mâle est noir, et la femelle bardée de blanc. La figure la représente rayée en travers de blanc et de noir.

15^o L'*Orthula* de Fernandès est noir et blanc, avec quelques parties fauves.

16^o Le *Tamaxtla* du même n'a pas de fauve, et il a quelques anneaux noirs et blancs à la queue. Tous sont de l'Amérique.

On conçoit qu'avec des renseignements aussi vagues il était impossible aux naturalistes de reconnaître des espèces et de les déterminer. Cependant on est parvenu à en décrire assez complètement cinq espèces, qui sont :

Le *CHINCHE* (*Mephitis chinchica*, LESS. *Viverra mephitis*, GML. Le *Chinche*, BUFF.) est d'un brun plus ou moins foncé, avec deux petites taches blanches sur les épaules et sur le ventre; son front est marqué d'une bande longitudinale blanche; il a deux raies blanches excessivement larges sur le corps, et sa queue est fournie de très-longes poils blancs mêlés d'un peu de noir. Il habite le Chili.

L'*ATOK* ou *ZORRA* DE QUITO (*Mephitis quitensis*, LESS.) est noir, marqué de deux bandes blanches longitudinales; ses oreilles sont petites, noires et très-pointues; sa queue, d'un tiers moins longue que son corps, est blanc et noir, très-touffue. Il se trouve dans la province de Quito.

La *MOUFETTE* DU CHILI (*Mephitis chiliensis*, GEOFF.) est d'un brun marron, avec deux raies blanches sur les côtés du corps, qui se

réunissent derrière la tête pour former un croissant; sa queue est très-touffue, mêlée de blanc et de brun. Elle est du Chili.

La MOUFETTE INTERROMPUE (*Mephitis interrupta*, RAFINESQ.) est brune, avec deux raies courtes, blanches, occupant parallèlement la tête; huit raies de la même couleur se dessinent sur son dos, les quatre antérieures également et parallèlement, les quatre postérieures dans un sens inverse. Elle habite la Louisiane.

La MOUFETTE MARCITO (*Mephitis mapurito*, LESS. *Viverra mapurito*, GML.) a le pelage touffu, d'un noir foncé, n'ayant sur le dos qu'une bande blanche; ses oreilles sont peu apparentes, et sa queue est terminée par du blanc. Elle se creuse des terriers, vit de larves et d'insectes, et habite la Nouvelle-Grenade.

Peut-être pourrait-on encore regarder les cinq suivantes comme des espèces distinctes :

Le CHINGA (*Mephitis chinga*) est noir, avec une bande de taches rondes et blanches le long du dos; sa queue est longue, touffue et plate, comme celle d'un écureuil. Il habite les États-Unis.

La MOUFETTE DE GUMILLA (*Mephitis Gumillai*) est entièrement tachetée de noir et de blanc, avec une queue longue et touffue. Elle habite les États-Unis.

La MOUFETTE TRÈS-PUANTE (*Mephitis fetidissima*) est à demi plantigrade, comme les deux suivantes; le fond de son pelage est noir; elle a une ligne blanche sur le museau; tout le dessus du cou et du garrot est couvert d'une plaque blanche au milieu de laquelle est un point noir; cette bande se bifurque et forme de chaque côté une bande blanche qui va en s'écartant se terminer sur la cuisse; derrière chaque cuisse est une touffe blanche; la queue est très-touffue, noire, avec un pinceau blanc à l'extrémité. Elle habite les États-Unis.

La MOUFETTE DES ÉTATS-UNIS (*Mephitis olida*) a, comme la moufette du Chili, une simple bande blanche sur l'occiput, d'où partent deux bandes longitudinales restant pleines jusqu'à l'épaule; depuis l'épaule, une ligne blanche étroite et interrompue règne jusqu'au milieu du flanc, et se prolonge même un peu sur la croupe. Le fond de son pelage est noir, ainsi que sa queue; celle-ci est longue, et se termine par un pinceau blanc. Elle se trouve aux États-Unis.

La MOUFETTE DE NEW-JERSEY (*Mephitis putida*) diffère de la précédente en ce que la bande de l'occiput et ses prolongements longitudinaux atteignent à peine l'épaule. Les lignes des côtés manquent entièrement. Elle est des États-Unis.

G. Cuvier penche à croire qu'il n'existe réellement que deux espèces de moufettes : l'une, à queue blanche, qui jusqu'à présent paraît plus commune dans l'Amérique méridionale; l'autre, à queue noire, qui ne viendrait guère que de l'Amérique du Nord. Néanmoins, pour pouvoir décider quelque chose de positif sur ce sujet, il faudrait savoir : 1° si tous les individus de la même famille ont les couleurs ordonnées de la même manière, c'est-à-dire si les individus transmettent identiquement à leurs enfants la même robe; 2° si toutes les moufettes habitant une même contrée portent la même livrée, etc.

4^e GENRE. LES ZORILLES (*Zorilla*, ISID. GEOFF.) ont à peu près le même système dentaire que les putois; leur molaire tuberculeuse d'en haut est assez large; ils ont, comme eux, deux fausses molaires supérieures, trois inférieures. Leur museau est court; les ongles de leurs pieds de devant sont longs, épais, mais non pointus; ils ne peuvent leur servir à grimper, mais seulement à fouir la terre.

Le ZORILLE (*Zorilla mustela*, — *Mustela zorilla*, DESM. *Viverra zorilla*, GML. Le *Blaireau du Cap*, KOLB. Le *Zorille*, BEUF.) a plus d'un pied (0,523) du bout du museau à l'extrémité de la queue, qui a huit pouces (0,217) à peu près de longueur; il est noir avec plusieurs taches blanches sur la tête et des lignes blanches longitudinales sur le corps en dessus, ou blanc avec des taches et des lignes noires. La première variété se trouve au cap de Bonne Espé-

rance, la seconde au Sénégal et sur les bords de la Gambie. Du reste, cet animal a le même genre de vie que les martes, à cela près que, ne pouvant grimper sur les arbres, il se creuse un terrier qu'il habite pendant le jour, et dans lequel il se retire à la moindre apparence de danger.

5^e GENRE. LES MYDAS (*Mydalis*, FR. CUV.) ont le même système dentaire que les moufettes, mais ils en diffèrent par leur queue presque nulle ou à l'état rudimentaire; par leur oreille externe, qui est nulle; par leur tête conique et allongée, terminée par un museau en forme de groin de cochon; leurs pieds antérieurs sont armés d'ongles très-grands, propres à fouir la terre.

Le STINCKARD ou TÉLAGON (*Mydalis meliceps*, FR. CUV. *Mephitis javanensis*, LESCHEN. Le *Stinckard* des habitants de Sumatra. Le *Télagon* des Javanais. La *Moufette de Java*) répand, dans les mêmes circonstances que les moufettes, une odeur tout aussi fétide. Son pelage, assez peu fourni, est brun, avec une tache blanche longitudinale sur l'occiput, se prolongeant sur le milieu du dos jusqu'à la queue, ou quelquefois moins loin, d'autres fois en ligne interrompue, etc. Sa queue a au plus deux pouces (0,034) de longueur; elle est blanche à son extrémité. Cet animal habite Java et Sumatra. On ne connaît pas ses habitudes; mais, à en juger par son organisation, elles doivent être les mêmes que celles des moufettes.

6^e GENRE. LES LOUTRES (*Lutra*, STORR.) ont trente-six dents : six incisives, deux canines et dix molaires à chaque mâchoire; leur tête est comprimée; leur corps est très-long; leurs jambes sont courtes; leurs pieds palmés, et leur queue aplatie horizontalement; leur oreille externe est très-courte; elles ont les yeux grands et de grandes moustaches. Ce sont des animaux qui tous vivent sur le bord des eaux.

La LOUTRE D'EUROPE (*Lutra vulgaris*, ENCL. *Mustela lutra*, LIS. La *Loutre*, BEUF. L'*Enydris* des anciens auteurs grecs) a deux pieds (0,630) de longueur; elle est d'un brun foncé en dessus, d'un gris bruniâtre en dessous, avec la gorge et l'extrémité du museau d'un gris clair. On en trouve des variétés accidentelles tachetées de blanc; mais ces individus sont fort rares.

Cet animal nage et plonge avec une extrême facilité, et développe dans les eaux une agilité surprenante qu'il est bien loin d'avoir sur la terre, où il ne marche pour ainsi dire qu'en rampant, à cause de la brièveté de ses pattes. Le jour, il se tient à proximité de sa retraite ou caché dans quelque buisson épais peu éloigné de l'eau, dont jamais il ne quitte les bords. Il a l'ouïe, l'odorat et l'œil excellents et au moindre bruit il s'élance dans les ondes, plonge à une profondeur suffisante pour dérober sa trace, nage entre deux eaux, et regagne ainsi sa retraite, quelquefois à une assez grande distance, sans reparaitre à la surface. Si par hasard on l'a surprise loin du trou qu'elle habite ordinairement, la loutre se cache sous des racines ou des herbes épaisses, reste le corps entièrement plongé dans l'eau, et n'élève à la surface pour respirer que le bout de son nez, qu'elle a soin de cacher sous une large feuille de nymphéa ou d'autre plante. Elle demeure immobile dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle soit assurée de l'éloignement de l'individu qui l'inquiétait. Elle se plaît de préférence dans les pays solitaires et un peu montagneux, le long des petites rivières qui nourrissent des écrevisses, des truites et d'autres poissons, mais toujours à proximité des étangs, où elle va de temps à autre faire des excursions désastreuses. Elle s'y rend la nuit, cherche d'abord un trou ou fourré dans lequel elle pourra se cacher pendant le jour; puis, si elle trouve une retraite qui lui convienne, elle y établit son domicile pour plus ou moins longtemps, selon qu'elle y est plus ou moins inquiétée. Chaque nuit elle pêche, et l'on peut calculer qu'un seul de ces animaux peut détruire de cent à cent cinquante carpes par an dans un grand étang. Si elle rencontre un simple vivier, auprès

duquel elle ne peut établir son domicile à cause de la proximité d'un village ou d'une ferme, elle agit alors comme le putois; c'est-à-dire qu'elle commence d'abord par tuer tout le poisson qu'elle y trouve, puis ensuite elle en emporte autant qu'elle peut. Lorsqu'elle s'est établie sur le bord d'une grande rivière, ce qui arrive souvent, elle devient redoutable pour les pêcheurs, non-seulement parce qu'elle ruine leur pêche en détruisant le poisson, mais encore parce qu'elle manque rarement de couper leurs lignes et de trouer leurs nasses et leurs filets quand ils sont obligés de les laisser tendus pendant la nuit. Elle reste fort longtemps sous l'eau sans avoir besoin de venir respirer, mais cela n'empêche pas qu'elle ne se noie quelquefois lorsqu'elle a pénétré dans une nasse d'osier, et que le temps lui manque pour en couper les barreaux avec ses dents.

habitude, vont s'embusquer à vingt pas de cette pierre, l'attendent au clair de la lune, et manquent rarement de l'y voir venir et de la tirer. S'ils ne la tuent pas roide, elle est perdue pour eux, car elle se jette dans la rivière et se sauve entre deux eaux. Si elle se sent mortellement blessée, elle plonge, s'accroche au fond à quelque racine, se laisse noyer et ne revient plus sur l'eau. La loutre donne rarement dans les pièges qu'on lui tend; aussi le meilleur moyen de la détruire est de lui faire une chasse active au fusil. Lorsque, dans les prés qui bordent les rivières, le foin est assez haut pour cacher ces animaux, ils aiment à s'y promener le matin pour poursuivre les rats, les mulots, les grenouilles, etc. Si le ciel est serein et que le soleil soit chaud, ils s'y couchent volontiers, et s'y endorment pendant quelques heures de la matinée. Le chasseur arrive en silence dans le pré où il les

La Loutre.

Comme on le voit, la loutre se nourrit le plus ordinairement d'écrevisses et de poissons; mais elle attaque aussi les rats d'eau, les mulots, les petits oiseaux, etc. Elle cherche dans les roseaux les nids de canard, de sarcelle, de bécassine, et en mange les œufs; elle se jette sur les grenouilles, les couleuvres et autres reptiles; mais pour tout cela elle ne s'en contente pas moins d'herbe tendre, d'écorce et de jeunes bourgeons, quand les proies vivantes viennent à lui manquer. Elle devient en chaleur en hiver, et met bas, en avril, trois ou quatre petits, qu'elle allaite pendant deux mois, et qu'elle abandonne ensuite. Elle ne se creuse pas de terrier, comme on l'a dit; mais si elle en trouve un tout fait, elle s'en empare volontiers, et y loge ses petits sur un nid de bûchettes et de foin. Le plus ordinairement elle se loge dans une vieille souche d'aune, de saule ou de peuplier, quelquefois dans un trou de rocher, une pile de fagots ou le premier trou venu. C'est là qu'elle porte sa pêche ou sa chasse pour la manger avec tranquillité et à l'abri de tout danger; mais elle ne tient pas tant à son domicile qu'elle ne le quitte pour toujours et aille en chercher un autre à une grande distance, pour peu qu'on l'y ait inquiétée.

La loutre a une singulière habitude, celle d'aller chaque nuit sur la grève, au même endroit, faire ses ordures auprès d'une pierre blanche que le hasard aura placée sur le sable. On reconnaît ses fumées aux débris d'arête de poisson et de test d'écrevisse qu'elles contiennent. Les chasseurs, qui connaissent cette

soupçonne, et suit le long de la rivière pendant que son chien bat le pré à côté de lui, à trente pas de distance. La loutre, qui l'entend, part aussitôt pour regagner l'eau, et passe nécessairement à portée de fusil.

Buffon a dit que la loutre ne s'apprivoise jamais, et en cela il se trompe complètement. J'en ai vu une qui a vécu pendant deux ou trois ans au château de Pramenoux; elle suivait et caressait la domestique qui lui donnait habituellement sa nourriture; elle sortait et se promenait seule, rentrait de même, allait tous les jours se laver dans le bassin d'une fontaine qui jaillissait au fond d'une grande cour, dormait au coin du feu de la cuisine pendant tout l'hiver, et s'en était tellement emparée, qu'elle en chassait les chiens et les chats. Quelquefois elle s'échappait la nuit pour aller pêcher dans un petit étang très-voisin du château; elle rentrait par les chatières, trous qu'on est dans l'usage, dans ce pays, de faire aux portes pour livrer passage aux chats; le lendemain matin des débris de poisson trouvés dans la cuisine dénonçaient son vol et prouvaient qu'elle venait dévorer sa proie à la place où on lui donnait ordinairement sa nourriture. Elle s'était fort bien accoutumée à manger les restes de table, le pain trempé dans du lait, et même la soupe des chiens. M. Isidore Geoffroy cite également l'exemple d'une loutre qui avait été apprivoisée par un paysan, et qui le suivait comme un chien.

La loutre n'est très-commune nulle part, au moins à présent; mais on la trouve dans presque toute l'Europe. Sa nourriture, sur-

tout celle d'hiver, sans être d'un très-grand prix, a cependant de la valeur, surtout depuis quelques années qu'on l'emploie beaucoup dans la chapellerie. Sa chair, que l'on mange les jours maigres, est assez bonne, mais elle a une forte odeur de poisson qui ne plaît pas à beaucoup de personnes.

La LOUTRE DU KAMTSCHATKA (*Lutra lutris*, GEOFF. *Mustela lutris*, LIN. *Lutra marina*, ERXL. *Mustela hudsonica*? LACÉP. *Lutra canadensis*? FR. CUV.) a presque trois pieds et demi (1,157) de longueur; elle est d'un brun marron lustré, changeant de nuance selon la position des poils; sa tête, sa gorge, le dessous de son corps et le bas des membres antérieurs sont d'un gris brunâtre argenté; elle a la queue courte et grosse, et ses pieds de derrière sont très-courts. On en trouve une variété à tête blanche.

Cette espèce est aussi quelquefois appelée *saricovienne*, quoique ce nom ne convienne qu'à la loutre d'Amérique (*Lutra brasiliensis*). On la trouve non-seulement au Kamtschatka, mais encore dans tout le nord de l'Asie et de l'Amérique, surtout à la côte sud-ouest, et sur les bords des petites îles qui bordent les côtes. Elle n'habite pas les eaux douces, comme notre loutre d'Europe, mais seulement les rivages de l'Océan, et ceux des grands lacs salés qui communiquent avec la mer. Sa fourrure est une des plus précieuses que l'on connaisse, et elle est tellement estimée par les Chinois, qu'ils la payent un prix considérable, surtout dans de certaines années. Cette magnifique fourrure est garnie de très-peu de poils soyeux; elle est principalement composée de poils épais, laineux, particulièrement à la partie supérieure du corps, où ils sont veloutés. Par son éclat, sa douceur, son moelleux, cette pelletterie l'emporte sur toutes les autres. Chaque année, les Américains, les Russes et les Anglais se rendent sur les côtes où cette loutre abonde; ils achètent aux naturels du pays toutes les peaux qu'ils peuvent en tirer, et les portent ensuite vendre, avec d'énormes bénéfices, en Chine ou au Japon. Ces voyageurs racontent que cette loutre vit par couple, et que la femelle, après une gestation de huit à neuf mois, ne met bas qu'un seul petit. Ce peu que l'on sait de l'histoire de cet animal a besoin d'être confirmé par de nouvelles observations.

La LOUTRE DE LA GUYANE (*Lutra enudris*, FR. CUV.) a trois pieds et demi (1,157) de longueur, la queue comprise, et celle-ci forme à peu près le tiers de la longueur totale; elle est d'un brun clair en dessus, plus pâle en dessous, avec la gorge et les côtés de la face jusqu'aux oreilles presque blancs. On la trouve sur les bords des grands fleuves de la Guyane.

La LOUTRE DE LA CAROLINE (*Lutra latxini*, FR. CUV.) est un peu plus grande que la loutre de la Guyane; son pelage est d'un brun noirâtre en dessus, moins foncé en dessous; la gorge, l'extrémité du museau et les côtés de la tête sont grisâtres. Dans

cette espèce, des poils longs et soyeux recouvrent les laineux. On la trouve dans la Caroline du Sud.

La LOUTRE DE LA TRINITÉ (*Lutra insularis*, FR. CUV.) a deux pieds trois pouces de longueur (0,751), et sa queue a dix-huit pouces (0,487); son pelage est court et très-lisse, d'un brun clair en dessus; d'un blanc jaunâtre en dessous, sur la gorge, la poitrine et les côtés de la tête. Elle habite l'île de la Trinité.

La SARICOVIENNE ou CARIGUEYU (*Lutra brasiliensis*, GEOFF. *Mustela lutris brasiliensis*, LIN. La *Saricovienne* de la Guyane, BUFF.) est plus grande que la loutre d'Europe; son pelage est d'un brun fauve, un peu clair sur la tête et le cou, plus foncé à l'extrémité des membres et de la queue, avec la gorge et l'extrémité de la queue d'un blanc jaunâtre; ses narines sont nues sur leur contour, mais elle manque de mufle. Elle habite la rivière de la Plata, et Thevet dit que sa chair est très-délicate, fort bonne à manger.

Le BARANG-BARANG (*Lutra barang*, FR. CUV.) a un pied huit pouces (0,542) de longueur, et sa queue a huit pouces (0,217). Son pelage est rude, d'un brun sale en dessus, un peu plus pâle en dessous; sa gorge est d'un gris brunâtre; ses poils laineux sont d'un gris brun sale. Il habite Java et Sumatra.

Le SIMUNG (*Lutra simung*, RAFF. *Lutra perspicillata*, IS. GEOFF.) est un peu plus grand que le barang-barang; son pelage est moins long, plus lisse et plus doux: il est d'un brun foncé, plus clair et un peu roussâtre en dessous; il a la gorge, les côtés de la tête et le tour des yeux blanchâtres, avec le menton blanc. Il habite Sumatra.

Le NIR-NAYÉ (*Lutra nair*, FR. CUV.) a deux pieds quatre pouces (0,738) de longueur, non compris la queue, qui a dix-sept pouces (0,460). Son pelage est assez court, d'un châtain foncé en dessus, plus clair sur les côtés du corps; d'un blanc roussâtre en dessous, ainsi que sur la gorge, les côtés de la tête et du cou, et le tour des lèvres; le bout de son museau est roussâtre, et il a deux taches de la même couleur, l'une en dessus, l'autre en dessous de l'œil. Il habite les Indes, dans les rivières autour de Pondichéry.

7^e GENRE. LES LATAIRES (*Latax*, ARISTOTE?) ont une formule dentaire qui n'est inconnue. Ils ont les formes générales des loutres; mais leurs pieds de devant, non aplatis ni élargis, ont les doigts velus, épais, armés d'ongles aigus, avec la paume nue, tandis que ceux de derrière sont en forme de rames plates, absolument semblables à ceux des phoques, si ce n'est qu'ils sont libres.

Le LATARE DE STELLER (*Latax Stelleri*. — *Lutra Stelleri*, LESS. *Lutra marina*, STELL.) est de la taille d'un chien médiocre; son pelage est épais, d'un noir brunâtre ou marron; sa queue est courte, large, pointue. Il habite les terres voisines du pôle

boréal, et vit sur les bords de la mer; il se nourrit de crustacés et de poissons, et passe la plus grande partie de son temps dans l'eau. Il paraît que ses habitudes sont mixtes entre celles des loutres et des phoques. Il faudra probablement, quand on connaîtra mieux ce genre, le reporter à la tête de la famille de ces derniers.

8^e GENRE. LES AONYX (*Aonyx*, LESS.) ont les mêmes caractères génériques que les loutres, mais ils en diffèrent par la forme des pieds et par les doigts à peine réunis par une membrane; le second doigt paraît soudé au troisième sur toute la première articulation; ils sont tous les deux plus allongés que les suivants, et tous les doigts sont privés d'ongles, ou un vestige d'ongle rudi-

mentaire est seulement observé aux second et troisième doigts des pieds postérieurs.

L'AONYX DELALANDE (*Aonyx Delalandi*, LESS. *Lutra inunguis*, G. Cuv. *La Loutre du Cap*) a deux pieds dix pouces (0,921) de longueur, non compris la queue, qui a vingt pouces (0,542); son pelage est épais, doux, d'un brun châtain, plus foncé sur la croupe, les membres et la queue, plus clair sur les flancs; le dessus de la tête est d'un gris brunâtre, et le dessous du corps d'un blanc assez pur. Il habite le pays des Hottentots, au cap de Bonne-Espérance, et vit de poissons et de crustacés qu'il pêche dans les étangs salés du bord de la mer. Du reste, ses habitudes sont semblables à celles de notre loutre.

LES CHIENS.

Ils ont deux dents tuberculeuses plates derrière la carnassière supérieure; celle-ci a un talon assez large. Ils ont tous un petit cœcum.

1^{er} GENRE. LES CHIENS (*Canis*, LIN.) ont quarante-deux dents : six incisives et deux canines en haut et en bas; douze molaires à la mâchoire supérieure, et quatorze à la mâchoire inférieure; les deux molaires tuberculeuses sont placées derrière chaque molaire carnassière, et la première tuberculeuse supérieure est fort grande; leur langue est douce; ils ont cinq doigts aux pieds de devant, et quatre aux pieds de derrière, munis d'ongles non rétractiles; enfin la pupille de leurs yeux est ronde.

4^e LES CHIENS DOMESTIQUES.

Le CHIEN DOMESTIQUE (*Canis familiaris*, LIN.) ne se distingue du loup, du chacal et autres variétés sauvages, que par sa queue toujours plus ou moins recourbée, tandis que dans les autres elle est constamment droite. Du reste, il varie de mille manières pour la taille, les couleurs, et même les formes.

La question de savoir si le chien domestique vient du loup et du chacal a beaucoup occupé les anciens naturalistes. Aujourd'hui que l'on sait que le chien, le loup et le chacal sont trois variétés dans la même espèce, puisque par le croisement ils produisent des individus capables de se reproduire eux-mêmes, cette discussion serait tout à fait oiseuse et sa solution de nulle importance. Elle se bornerait à nous apprendre quelle est la variété qui est venue la première. Mais, d'ailleurs, il n'est pas possible d'obtenir cette solution, puisque l'on trouve, même en France, parmi les animaux perdus, dont il ne reste que les squelettes fossiles, une douzaine d'espèces de chiens qui ont plus ou moins d'analogie avec plusieurs des races qui existent aujourd'hui, et qui ont peuplé la terre avant l'homme, dans les époques antédiluviennes.

Le chien!... A ce nom il n'est pas un homme qui n'ait un souvenir agréable ou touchant, celui d'un gai compagnon des jeux de son enfance, d'un gardien sûr et vigilant à la maison, d'un aide indispensable à la chasse, d'un guide ou d'un éclaireur dans un voyage, d'un défenseur intrépide dans le danger, d'un sauveur quelquefois, mais toujours d'un ami désintéressé, aussi dévoué que fidèle, prêt à partager avec le même empressement les misères ou les joies de son maître. Le chien n'a qu'une pensée, qu'un besoin, qu'une passion, c'est l'affection; il faut qu'il aime ou qu'il meure. Pour témoigner son amour à celui qui l'a élevé, dont il a reçu les premières caresses, il est capable de tous les dévouements les plus sublimes : les dangers, la fatigue, la faim, les intempéries de l'air, les privations de tout genre ne sont rien, s'il les supporte avec lui ou pour lui. Par ses caresses il

console le malheureux, qui, sans son chien, n'aurait pas un ami sur la terre; il peuple, il embellit la solitude de son obscur réduit; il occupe son cœur et l'aide à traverser une misérable vie oubliée par les hommes; il l'encourage et semble l'aimer d'autant plus qu'il est plus opprimé par l'adversité. Dans ses durs travaux, il l'aide même au delà de ses forces; il s'exécute à tirer une voiture, à tourner la roue d'un soufflet de forge, à maintenir l'ordre dans un troupeau; il fait ses commissions à la ville, et lui évite même la honte de la mendicité en tendant pour lui une écuelle de bois aux passants. Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il croit se rendre utile, qu'il recoit un sourire pour l'encourager et une caresse pour son salaire. C'est alors surtout qu'il déploie cette admirable intelligence qui le met tant au-dessus des animaux et qui ne le cède qu'à l'homme, à l'homme, qui serait un être parfait s'il avait les qualités morales du chien.

Pour défendre son maître, le chien ne connaît ni crainte ni danger, et fût-il sûr de périr dans la lutte, il s'élance avec intrépidité, attaque avec fureur, et ne cesse de combattre de toutes ses forces, de tout son courage, qu'en cessant de vivre. Il le défend contre les animaux féroces dix fois plus forts que lui; contre les brigands qui menacent ses jours, et il vit pour le venger, s'il n'a pu le dérober aux meurtriers; il veille sur lui s'il est blessé, et ne le quitte que pour aller chercher du secours; il le sauve des flots qui allaient l'engloutir; il le réchauffe de son haleine, de son corps, après s'être volontairement enfoncé avec lui dans les abîmes de neige; enfin il oublie l'instinct de sa propre conservation pour ne penser qu'à la conservation de celui qu'il aime.

Quand il s'agit de son maître, de celui auquel il a voué son existence entière, rien ne lui est indifférent; il ne sent que par lui et pour lui, et partage tout sans hésiter : haines et affections, joies et chagrins, fortune et pauvreté. Fortune!... non, car il n'exige rien en retour de son dévouement; et ordinairement le chien de l'homme dont la richesse a rétréci le cœur est plus mal nourri, plus maltraité que celui du pauvre, abandonné qu'il est à des valets. Le chien se plaît où son maître se plaît, quitte sans regret les lieux qu'il abandonne, et, avec lui, passe gaiement de la cuisine du prince au baquet de la gargote. Il caresse les vieux parents et vient dormir à leurs pieds; il aime la femme; il protège les enfants et joue bien doucement avec eux; en un mot, il ne vit que de la vie de son maître; et si la cruelle mort vient le lui arracher, il se traîne sur son tombeau, s'y couche et y meurt de tristesse et de douleur.

Aussi généreux qu'aimant, il supporte avec patience l'ingratitude et les mauvais traitements dont trop souvent on paye ses services et son affection. Si on le gronde, il s'humilie; si on le frappe, il se plaint, il gémit; son œil suppliant, si doux, si expressif, demande grâce pour une faute que parfois il n'a pas commise. Il se traîne aux pieds de son brutal tyran, lui lèche les mains, tente de l'attendrir, de désarmer sa colère, mais jamais

il ne cherche à repousser l'agression par l'agression, la force par la force, quelles que soient l'injustice et la barbarie de son supplice, et s'il se sent blessé mortellement, en mourant, son dernier regard est encore un regard de pardon et de tendresse.

Bernardin de Saint-Pierre a dit que c'est être à moitié anthropophage que de manger le chien, et je partage tout à fait cette opinion. Je crois aussi que l'homme qui n'aime pas les animaux, qui reste insensible à tant d'affection ou de services rendus avec désintéressement, qui n'a pas pitié de leurs douleurs, de leurs souffrances physiques, est plus brute qu'eux, et ne fera jamais ni un bon citoyen, ni un bon père de famille; je crois que les hommes n'ont rien à attendre de lui que le plus froid égoïsme. Qu'on n'aille pas croire que dans ce que je viens dire de ce noble et bon animal, il y ait de l'exagération; je n'ai pas écrit une seule phrase que je ne puisse justifier par des faits nombreux, et je terminerai par une citation de Buffon qui complètera le portrait : « Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme : un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire.... Plus dorile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne; toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état sont faits pour importuner : il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce; il veille, il fait sa ronde; il sent de loin les étrangers, et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité. »

Quelques-uns de nos jeunes écrivains, probablement pour dire du nouveau, ce qui n'est pas aisé, viennent d'élever la voix contre l'opinion de Buffon, et d'imprimer que le chien n'est que le modèle parfait de l'esclave abject dont le cœur avili se plait dans la servitude; ceux-là ne comprendront jamais l'amour ni le dévouement. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le chien, déclaré propriété par nos lois, est mis, sans réclamation, hors la loi par un préfet de police de Paris ou par un maire de village. Sans respect pour la propriété, s'appuyant sur un vieux préjugé qui a été cent fois renversé par la science, et faisant même tout ce qu'il faut pour amener l'hydrophobie qu'ils prétendent éviter, ils font semer de l'arsenic et de la noix vomique sur la voie publique, au risque d'empoisonner, non pas toujours des chiens, mais des enfants, ce qui, prétend-on, est arrivé plus d'une fois. En effet, le chien est sujet à une maladie terrible, la rage; mais les plus habiles vétérinaires de l'Institut et de l'école d'Alfort ont fait, pendant plusieurs années, de nombreuses et cruelles expériences pour connaître les causes du développement de cette maladie; et ils ont positivement reconnu que cette cause n'est ni dans la chaleur atmosphérique, ni dans la soif par manque d'eau, mais uniquement dans une privation longue et totale de la réunion des sexes. La chienne porte soixante-trois jours et fait de

quatre à huit petits, quelquefois jusqu'à douze. La durée ordinaire de la vie, dans ces animaux, est de douze à quinze ans. Cependant il n'est pas rare d'en trouver qui atteignent vingt ans, et j'en ai vu un qui en a vécu vingt-cinq.

Le chien a suivi l'homme sur tous les points de la terre, et a dû, comme lui, éprouver les influences des divers climats; outre cela, soumis à la plus antique des domesticités, il en a subi les conséquences. Aussi n'est-il pas d'animal connu qui fournisse des races plus variées et mieux caractérisées, et peut-être plus constantes quand on veut les conserver pures. Nous ne citerons ici que les principales reconnues par les naturalistes.

LES MATINS.

1^o Le MATIN ORDINAIRE (*Canis familiaris*, LIN. Le *Mâtin*, BUFF.) est de grande taille; il a la queue relevée; son pelage est assez court, d'un fauve jaunâtre, quelquefois blanc et noir; le nez un peu allongé et constamment noir. Quoique de taille assez légère, il est robuste et courageux. On s'en sert à la garde des fermes.

2^o Le GRAND DANOIS (*Canis danicus major*, le *grand Danois*, BUFF.) est le plus grand de tous les chiens; il tient un peu du mâtin, mais il a les formes plus épaisses, le museau plus gros et plus carré, et les lèvres un peu pendantes. Son pelage est constamment d'un fauve noirâtre, rayé transversalement de bandes à peu près disposées comme celles du tigre. Quoique bon de garde, c'est peut-être de tous les chiens le plus inoffensif.

3^o Le DANOIS (*Canis danicus*, DESM. Non le *grand Danois* de BUFFON) est un peu plus mince et plus léger que le mâtin, dont il atteint souvent la taille; son pelage est ordinairement blanc, marqué de taches arrondies, petites et nombreuses; sa queue est grêle, relevée, recourbée; ses yeux ont souvent une partie de l'iris d'un blanc de porcelaine. Purement de luxe, il était de mode autrefois de le faire courir devant les chevaux des carrosses.

Le PETIT DANOIS (*Canis variegatus*, LIN.) en est une sous-variété, plus petite, plus trapue, à front plus bombé et à museau plus pointu.

4^o Le LÉVRIER (*Canis grajus*, LIN.) est le plus svelte, le plus léger de tous; son museau est pointu, fort allongé; son abdomen très-rétréci; ses jambes très-longues et très-menues; son pelage est ordinairement lisse. On en compte plusieurs sous-variétés, savoir :

Le *grand Lévrier*, à pelage d'un gris ardoisé ou d'un gris de souris, ordinairement court et lisse, quelquefois assez long et hérissé. On l'emploie à la chasse du lièvre, qu'il atteint à la course; mais il n'a pas d'odorat et a fort peu d'intelligence;

Le *Lévrier d'Irlande*;

Le *Lévrier de la haute Écosse*;

Le *Lévrier de Russie*;

Le *Lévrier ou Lévrier d'Italie* (le *Canis italicus*, LIN.);

Le *Lévrier chien-turc*.

5^o Le CHIEN DE BERGER (*Canis domesticus*, LIN.), semblable au mâtin, mais à oreilles courtes et droites, queue horizontale ou pendante, pelage long, hérissé, noir ou noirâtre. Il est plein d'intelligence, surtout pour la garde des troupeaux.

Après ces variétés indigènes, on peut placer les chiens exotiques suivants :

6^o Le DINGO ou CHIEN DE LA NOUVELLE-HOLLANDE (*Canis Australis*, FR. CUV. — DESM.), à pelage très-épais, fauve en dessus, plus pâle en dessous; le poil extérieur soyeux, celui de dessous plus fin et duveteux; sa queue est touffue. Cet animal misérable a peu d'intelligence, parce que les habitants ne l'élevaient guère que pour le manger, et l'élevaient en conséquence.

7^o Le WAM (*Canis himalayensis*) a le museau pointu et la tête allongée; ses oreilles sont droites et pointues; ses poils extérieurs sont bruns et soyeux, les intérieurs cendrés et laineux; il est d'un gris cendré sous la gorge, avec deux taches noirâtres sur

les oreilles; sa queue est touffue. On le trouve dans les montagnes de l'Himalaya.

8° Le POULL ou CHIEN DE LA NOUVELLE-IRLANDE (*Canis Novæ-Hiberniæ*, LESS.) est de moitié plus petit que celui de la Nouvelle-Hollande; son museau est pointu; ses oreilles courtes, droites et pointues; ses jambes grêles; son pelage ras, brun ou fauve. Il est hardi, courageux et vorace. Les habitants qui l'élèvent pour le manger le nourrissent avec la plus grande facilité, car il mange de tout.

9° Le QUAO (*Canis quao*, HARDW.) a beaucoup d'analogie avec le chien de Sumatra, mais ses oreilles sont moins arrondies et sa queue est plus noire. On le trouve dans les montagnes de Ramghur, dans l'Inde, où il paraît vivre à l'état sauvage.

Le Chien de Poméranie.

10° Le CHIEN DE SUMATRA (*Canis sumatrensis*, HARDW.) a le nez pointu, les yeux obliques, les oreilles droites, les jambes hautes, la queue pendante et très-touffue, plus grosse au milieu qu'à sa base; il est d'un roux ferrugineux, plus clair sur le ventre. Il vit à l'état sauvage dans les forêts de Sumatra.

LES ÉPAGNEULS.

11° L'ÉPAGNEUL FRANÇAIS (*Canis extrarius*, LIN.) a les oreilles larges, longues, tombantes terminées par de longs poils soyeux; ses jambes sont assez courtes; son pelage est long et soyeux, ordinairement mêlé de blanc et de brun marron. Il est excellent pour la chasse de plaine et pour le marais, mais il craint beaucoup la chaleur, et ne jouit de toute la finesse de son nez que le matin et le soir. Il s'attache beaucoup à son maître. Il a pour sous-variétés :

- Le petit Épagneul;
- Le Gredin (*Canis brevipilis*, LIN.);
- Le Pyrame;
- Le Bichon (*Canis militeus*, LIN.);
- Le Chien-lion (*Canis leoninus*, LIN.);
- Le Chien de Calabre.

Toutes ces variétés sont très-petites, ont peu d'intelligence, mais beaucoup d'affection pour leur maître. Ce sont des chiens d'appartement.

12° L'ÉPAGNEUL ANGLAIS (*Canis extrarius britannus*), comme l'épagneul français, mais à pelage plus soyeux, plus long, entièrement noir, avec une tache de fauve rouge sur chaque œil. Il a pour la chasse les mêmes qualités, mais moins d'ardeur.

13° L'ÉPAGNEUL ÉCOSAIS (*Canis extrarius scoticus*). Il diffère de l'épagneul français par ses formes plus légères, plus élancées;

par ses oreilles pendantes, mais plus petites et plus haut placées; par sa queue en panache, plus relevée et plus courbée; enfin par ses yeux jaunes et son nez rose. Son pelage est constamment blanc, avec de larges taches blondes. Il est excellent pour la chasse en plaine, mais il est très-délicat.

14° Le BARBET ou CANICHE (*Canis aquaticus*, LIN.) a les oreilles larges et pendantes, les jambes courtes, le corps trapu; le museau épais, peu allongé; le pelage très-long, frisé et un peu laineux, noir ou blanc, ou mêlé de ces deux couleurs. C'est le plus fidèle et le plus intelligent des chiens. Il a deux sous-variétés, qui sont :

Le petit Barbet;

Le Barbet griffon ou Chien anglais.

15° Le CHIEN DE TERRE-NEUVE (*Canis aquaticus*) n'est probablement qu'un ancien croisement du mâtin et du barbet. Il est au moins de la taille du premier mais plus épais; il a le museau nu, gros et assez allongé; les oreilles pas très-grandes, mais pendantes et soyeuses comme celles de l'épagneul; le pelage soyeux, très-long, ondulé, blanc et noir; la queue recourbée, relevée en beau panache. Il se plaît à aller dans l'eau pour en retirer les objets qui flottent à sa surface, mais on a beaucoup exagéré cette qualité. Il est aimant, fidèle, et susceptible d'une certaine éducation.

16° Le GRIFFON (*Canis arctus*), de la taille du plus grand barbet, mais à forme moins lourde. Son pelage est rude, hérissé, peu épais, ordinairement d'un fauve roux ou noirâtre, quelquefois grisâtre, rarement blanc. C'est un métis du courant et du barbet. Il est bon à la chasse du lièvre. Rarement il s'attache beaucoup à son maître, et ses manières sont rudes et grossières.

17° Le CHIEN COURANT (*Canis gallicus*, LIN.). Il a le museau gros et long; les oreilles très-larges, très-longues et très-pendantes; les jambes robustes, assez longues, le corps gros et allongé; la queue mince et relevée; le pelage ras, court, blanc mêlé de noir, ou, mais très-rarement, entièrement noir, ou mêlé de blanc et de fauve. Il est excellent pour la chasse du lièvre, du cerf, du sanglier, etc.; mais il est brutal, égoïste, et n'a aucun attachement pour son maître.

18° Le CHIEN BRAQUE (*Canis avicularius*, LIN.) a les oreilles plus courtes et moins larges que le précédent; le museau plus épais et plus court; le corps moins allongé; la poitrine plus large, les jambes quelquefois plus longues; le pelage ras, blanc, avec des taches toujours d'un brun marron plus ou moins foncé, et jamais noires. Il a de l'intelligence, de l'attachement pour son maître, et les passions très-vives. Il est excellent pour la chasse de plaine, et craint peu la chaleur; mais dans les marais il est sujet à prendre des douleurs.

Le Braque à nez fendu en est une variété qui ne le vaut pas à la chasse.

19° Le BRAQUE DE BENGAL (*Canis avicularius bengalensis*) a le nez un peu moins épais, les jambes plus hautes, le corps un peu plus svelte; son pelage est constamment blanc, avec de grandes taches de brun marron, et de nombreuses mouchetures d'un brun grisâtre; il a sur les yeux, et souvent sur les pattes de devant, de petites taches d'un fauve rouge vif. Il a les mêmes qualités que le braque.

20° Le BASSET À JAMBES DROITES (*Canis vertagus*, LIN.) a les oreilles et la tête comme le chien courant, mais le museau plus fin et plus allongé; son corps est très-long, ainsi que sa queue; ses jambes sont grosses et fort courtes; son pelage est ras, ordinairement brun ou noir, et, dans ce dernier cas, il est marqué de feu sur les yeux et les quatre pattes. Il n'est ni attaché ni fidèle. On s'en sert pour la chasse du blaireau, du lapin et du levraut.

Le Basset à jambes torses ne diffère du précédent que par ses proportions moins grandes, et ses jambes contrefaites et tordues.

Le Basset de Burges en est une sous-variété plus petite.

21° Le CHIEN-LOUP (*Canis pomernus*, LIN.) est un peu moins grand que le braque, à museau long et effilé, oreilles droites et pointues, queue horizontale ou relevée, enroulée en dessus; son pelage, court sur la tête, long, soyeux, mais non frisé, sur le corps, est d'un blanc jaunâtre, rarement gris, noir ou fauve. Il est assez attaché à son maître, et son courage surpasse ses forces.

A ces variétés indigènes on réunit les variétés exotiques qui suivent :

22° Le CHIEN DES ESQUIMAUX (*Canis borealis*, FR. COV.) a beaucoup d'analogie avec le chien-loup. Sa queue est relevée en cercle;

et recourbée en dessus à l'extrémité; pelage ras, d'un fauve ordinairement pâle, plus ou moins ondulé de noirâtre. Ce chien est courageux, extrêmement fort, et propre au combat; il s'attache à son maître, mais ses habitudes sont grossières et brutales.

Le Dogue du Thibet en est une sous-variété.

Le Doguin en est une autre variété plus petite, à pelage tirant un peu sur le noirâtre, à oreilles plus longues et à lèvres plus pendantes. Il a quelque intelligence pour conduire les troupeaux. Aussi ne le voit-on guère que chez les bouchers.

26° Le BOULEDOGUE (*Canis fricator*, LIN. Le Bulldog des An-

Le Dogue du Thibet

son pelage est peu fourni, très-fin, ondulé, de couleur variable, avec de grandes taches noires ou grises. On s'en sert pour tirer les traîneaux, et, par son moyen, on fait sur la neige, avec la plus grande rapidité, des voyages fort longs.

25° Le CHIEN DE SIBÉRIE (*Canis sibiricus*, LIN.) se distingue des précédents par son pelage, très-long sur tout le corps, d'un gris ardoisé et cendré. On l'emploie au même usage que le précédent.

24° L'ALCO ou TECHICHI (*Canis americanus*, LIN.) est de la taille du bichon, et remarquable par la petitesse de sa tête; son dos est arqué et son corps très-trap; sa queue est courte et pendante; son pelage long et jaunâtre, blanc à la queue. Il habite l'Amérique.

LES DOQUES.

25° Le GRAND DOGUE (*Canis molossus*, LIN.) à museau noir, gros, court, et lèvres noires, épaisses et pendantes; oreilles courtes, redressées à la base, corps allongé, gros, robuste; queue relevée

glais) est plus petit que le grand dogue; il a le corps beaucoup moins long, les pattes moins fortes, et la queue tout à fait recourbée en cercle; son museau est extrêmement court, entièrement noir, son nez relevé, et sa tête presque ronde. Son pelage est ras, constamment d'un fauve pâle et jaunâtre. Il a peu d'attachement et encore moins d'intelligence.

Le Doglau ne diffère du précédent que par son nez fendu.

27° Le CARLIN ou MOPSE (*Canis mopsus*) est extrêmement petit, à nez encore plus court que le bouledogue, dont il semble être la miniature; sa tête est absolument ronde; sa face, sans museau, est noire jusqu'aux yeux; sa queue recourbée en trompette; ses jambes courtes; son corps très-trap, et son pelage d'un jaune

fauve plus foncé. Il est eriard, sans intelligence ni attachement. Il a, en outre, le défaut d'avoir l'haleine forte et d'une odeur désagréable.

28° Le CHIEN D'ISLANDE (*Canis islandicus*, LIN.) a beaucoup d'analogie avec le précédent, mais il est plus grand. Sa tête est

ronde; ses yeux sont saillants et gros; ses oreilles à demi droites, et son pelage est lisse et long.

29° Le DOGUE ANGLAIS (*Canis anglicus*, LESS.) est un métis du mâtin et du dogue. Il a les oreilles très-pendantes; son pelage est long, tantôt fauve, tantôt blanc tacheté de plaques brunes. Je ne connais pas cette variété, mentionnée par M. Lesson.

50° Le ROQUET (*Canis hybridus*, LIN.) a les yeux gros, la tête ronde, le front bombé, les oreilles petites, à demi pendantes; la queue redressée, les jambes petites, le pelage ras, noir et blanc. Il est petit, mais courageux, hargneux, attaché à son maître et très-fidèle.

51° Le CHIEN RENARDIER OU CHIEN ANGLAIS (*Canis vulpinarius*); petit; museau fort et un peu court; oreilles petites et à demi pendantes; corps robuste, musculeux; jambes assez courtes; pelage ras, brillant, noir, avec le derrière des pattes, les joues, deux taches sur les yeux, d'un fauve vif. Il est courageux, hardi, entreprenant, mais peu attaché à son maître. On l'emploie à la chasse pour acculer le renard dans son terrier, ou il pénètre assez aisément.

52° Le CHIEN ANGLAIS (*Canis britannicus*, DESM.) est, selon Desmarest, le résultat du croisement du petit danois et du pyramide. Je ne connais pas cette variété.

53° Le CHIEN D'ARTOIS (*Canis fricator*, LIN.) a la plus grande ressemblance avec le bouledogue; il a le museau très-court et très-aplati. On le trouve dans la Flandre et l'Artois.

54° Le CHIEN D'ALICANTE (*Canis Andalousie*, DESM. Le Chien de Cayenne) a le museau court du bouledogue, le long poil de l'épagneul, et paraît provenir du croisement de ces deux variétés.

55° Le CHIEN TURC (*Canis caraiæus*. — *Canis ægyptius*, LIN. Le Chien de Barbarie) a le crâne développé, le museau pointu; les oreilles assez larges, horizontales; les membres grêles; la peau presque entièrement nue, noire, ou couleur de chair, ou à taches brunes, sa queue est relevée et recourbée; sa taille ne dépasse pas celle d'un grand roquet. Il est originaire d'Amérique, où le trouvèrent Christophe Colomb et les Français qui abordèrent les premiers à la Martinique et à la Guadeloupe en 1633; il est encore très-commun à Payta dans le Pérou. On l'a dit d'abord de Turquie puis ensuite de la Barbarie et de l'Afrique.

Le Chien turc à crinière, de Buffon, n'en diffère que par sa taille plus grande, et par une sorte de crinière étroite de poils longs et rudes qui commence sur le sommet de la tête et s'étend en bande étroite jusqu'à la naissance de la queue. Il est métis du chien turc et d'un épagneul, ou d'une autre variété à longue soie.

56° Le CHIEN DE RUE (*Canis domesticus hybridus*) est le mélange du croisement non prévu de deux ou même de plusieurs des races et variétés que je viens de décrire. Il varie de mille manières en grandeur, en forme, en couleur et en intelligence. Très-souvent la femelle met bas à la fois des petits de races différentes de la sienne.

2° LES CHIENS SAUVAGES.

Le LOUP (*Canis lupus*, LIN.) a le pelage d'un fauve grisâtre, avec une raie noire sur les jambes de devant, quand il est adulte; sa queue est droite; ses yeux sont obliques, à iris d'un fauve jaune. Dans le Nord, on en trouve quelquefois une variété entièrement blanche. Il habite toute l'Europe excepté les îles Britanniques, où l'on est parvenu à le détruire. On le trouve aussi dans le Nord de l'Amérique. Partout il est un dangereux ennemi des troupeaux.

Le loup, quoi qu'on en ait dit, n'est qu'une simple variété ou race dans l'espèce de notre chien domestique. On en a aujourd'hui les preuves les plus complètes, puisque ceux que l'on conserve à la ménagerie s'accouplent très-bien avec des chiens, et

les individus qui en résultent sont féconds et se multiplient, soit entre eux, soit accouplés avec des chiens ou des loups. Tout ce que Buffon a écrit sur ces animaux, sur leur férocité indomptable, sur leur antipathie pour le chien, sur les caractères qui tranchent ces deux espèces, etc., est absolument faux et le résultat des préjugés de son temps, comme je le démontrerai.

De tous les temps, le loup a été le fléau des bergeries et la terreur des bergers; il est d'une constitution très-vigoureuse; il peut faire quarante lieues dans une seule nuit, et rester plusieurs jours sans manger. Sa force est supérieure à celle de nos chiens de plus grande race. Heureusement que la férocité de son caractère ne répond pas à cette extrême vigueur, et que, par ses qualités morales, il ne mérite pas la réputation qu'on lui a injustement faite. Le loup n'est ni lâche ni féroce, et c'est ce que son histoire prouvera quand on la débarrassera des absurdes contes dont on a coutume de la falsifier.

Si le loup n'est pas tourmenté par la faim, il se retire dans les bois, y passe le jour à dormir, et n'en sort que la nuit pour aller fureter dans la campagne. Alors il marche avec circonspection, évitant toute lutte inutile, fût-ce même avec des animaux plus faibles que lui. Il fuit les lieux voisins de l'habitation des hommes; sa marche est furtive, légère, au point qu'à peine l'entend-on fouler des feuilles sèches. Il visite les collets tendus par les chasseurs, pour s'emparer du gibier qui peut s'y trouver pris; il parcourt le bord des ruisseaux et des rivières pour se nourrir des immondices que les eaux rejettent sur le sable. Son odorat est d'une telle finesse, qu'il lui fait découvrir un cadavre à plus d'une lieue de distance. Aussitôt que le crépuscule du matin commence à rougir l'horizon, il regagne l'épaisseur des bois. S'il est dérangé de sa retraite, ou si le jour le surprend avant qu'il y soit rendu, sa marche devient plus insidieuse: il se coule derrière les haies, dans les fossés, et, grâce à la finesse de sa vue, de son ouïe et de son odorat, il parvient souvent à gagner un buisson solitaire sans être aperçu. Si les bergers le découvrent et lui coupent le passage, il cherche à fuir à toutes jambes; s'il est cerné et atteint, il se laisse dévorer par les chiens ou assommer sous le bâton sans pousser un cri, mais non pas sans se défendre.

Quand cet animal est poussé par la faim, il oublie sa défiance naturelle et devient aussi audacieux qu'intrépide, sans renoncer à la ruse quand elle peut lui être utile. Il se détermine alors à sortir de son fort en plein jour; mais, avant de quitter les bois, il ne manque jamais de prendre le vent, et s'arrête sur la lisière, éventa de tous côtés, il reçoit ainsi les émanations qui doivent le diriger dans sa dangereuse excursion. Il parcourt la campagne, s'approche des troupeaux avec précaution pour n'en être pas aperçu avant d'avoir marqué sa victime, s'élance sans hésiter au milieu des chiens et des bergers, saisit un mouton, l'enlève, l'emporte avec une légèreté telle, qu'il ne peut être atteint ni par les chiens ni par les bergers, et sans montrer la moindre crainte de la poursuite qu'on lui fait, ni des clameurs dont on l'accompagne. D'autres fois, s'il a découvert un jeune chien inexpérimenté dans la cour d'une grange écartée, il s'en approche avec effronterie et souvent jusqu'à portée de fusil; il prend alors différentes attitudes, fait des courbettes, des gambades, se roule sur le dos comme si son intention était de jouer avec le jeune novice. Quand celui-ci se laisse surprendre à ces trompeuses amours et s'approche, il est aussitôt saisi, étranglé et entraîné dans le bois voisin pour être dévoré. J'ai été témoin de ce fait, qui prouve dans le loup autant d'intelligence que d'audace.

Mais quand un chien de basse-cour est de force à disputer sa vie, le loup s'y prend différemment: il s'approche jusqu'à ce que le chien l'aperçoive et s'élance pour lui livrer combat; alors l'animal sauvage prend la fuite, mais de manière à exciter son ennemi à le suivre, ne s'en éloignant que suffisamment pour n'être pas atteint. Le matin, animé par ce commencement de victoire, poursuit le loup jusqu'aux environs d'un fourré où un second

loup les attendait : ce dernier sort tout à coup de son embuscade, se jette sur le malheureux chien, qui commence le combat avec fureur ; mais le fuyard revient sur ses pas, joint ses efforts à ceux de l'autre assassin, et le matin tombe victime de son courage et de la perfidie de ses deux ennemis. On a vu très-souvent un loup affamé entrer en plein jour dans un hameau, saisir un chien à la porte d'une maison, une oie au milieu de la rue ou un mouton près de la bergerie, l'entraîner dans les bois malgré les hurras d'une population entière, et même malgré les coups de fusil qui déjà ne peuvent plus l'atteindre.

C'est surtout pendant la nuit que le loup affamé oublie sa prudence ordinaire pour montrer un courage qui va jusqu'à la témérité. Rencontre-t-il un voyageur accompagné d'un chien, il le suit d'abord d'assez loin, puis s'en approche peu à peu, et quand il a pu calculer les chances de danger et de succès, d'un bond il se jette sur l'animal effrayé, le saisit jusqu'entre les jambes de son maître, l'emporte et disparaît. On en a vu très-souvent suivre des cavaliers pendant plusieurs heures, dans l'espérance de trouver le moment propice pour étrangler le cheval et le dévorer. Dans le Nord, il paraît que, lorsque les neiges abondantes couvrent la terre, les loups, ne trouvant plus de nourriture dans les bois, se réunissent en grandes troupes, descendent les montagnes, sortent de leurs forêts, et viennent dans la plaine faire des excursions jusqu'à l'entrée des villages et des villes. On prétend que dans ce cas leur rencontre a été plusieurs fois fatale à des voyageurs. Dans l'espace d'une nuit un loup vient quelquefois à bout de creuser un trou sous la porte d'une bergerie et de s'y introduire. Dans ce cas, il commence par étrangler tous les moutons les uns après les autres, puis il en emporte un et le mange ; il revient en chercher un second, qu'il cache dans un hallier voisin, avec la précaution de recouvrir son corps de feuilles sèches ou d'un peu de terre ; il retourne en chercher un troisième, un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le jour le force à battre en retraite. Il les cache dans des lieux différents et à une assez grande distance les uns des autres ; mais, soit oubli, soit défiance, il ne revient jamais les chercher. Le loup préfère une proie vivante à toute autre nourriture ; cependant il dévore les voiries les plus infectes, et, faute de substance animale, il se contente de fruits mûrs ou pourris, de racines, et même, dit-on, de bois tombant en décomposition et d'une certaine terre glaise. « Il aime la chair humaine, dit Buffon, et peut-être, s'il était le plus fort, n'en mangerait-il pas d'autre. On a vu des loups suivre des armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avait enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer les femmes, emporter les enfants. » La critique fait aujourd'hui justice de toutes ces exagérations ; mais il n'en est pas moins vrai que quelquefois des louves affamées, à l'époque où elles allaitent leurs petits, se sont jetées sur des enfants, des femmes et même des hommes. Les annales de plusieurs de nos départements en font foi.

Tout ce qu'a dit Buffon de l'indomptable férocité du loup est faux ou très-exagéré. J'ai en pendant quatre ans une louve parfaitement privée, aussi docile, aussi caressante et aussi attachée qu'un chien, vivant en liberté, sans que jamais elle ait cherché à se sauver. Frédéric Cuvier a donné l'histoire de deux loups qui vivaient il y a peu de temps encore à la ménagerie, et qui ont montré l'exemple d'un attachement pour leur maître, aussi grand, aussi passionné qu'aucun chien ait pu l'éprouver. L'un d'eux, ayant été pris fort jeune, fut élevé de la même manière qu'un chien, et devint familier avec toutes les personnes de la maison ; mais il ne s'attacha d'une affection très-vive qu'à son maître ; il lui montrait la soumission la plus entière, le caressait avec tendresse, obéissait à sa voix et le suivait en tous lieux. Celui-ci,

obligé de s'absenter, en fit présent à la ménagerie, et l'animal souffrit de cette absence, au point que l'on craignit de le voir mourir de chagrin. Pourtant, après plusieurs semaines passées dans la tristesse et presque sans aliments, il reprit son appétit ordinaire, et l'on crut qu'il avait oublié son ancienne affection. Au bout de dix-huit mois son maître revint au Jardin des Plantes, et, perdu dans la foule des spectateurs, il s'avisait d'appeler l'animal. Le loup ne pouvait le voir, mais il le reconnut à la voix, et aussitôt ses cris et ses mouvements désordonnés annoncèrent sa joie. On ouvrit sa loge ; il se jeta sur son ancien ami et le couvrit de caresses, comme aurait pu le faire le chien le plus fidèle et le plus attaché. Malheureusement il fallut encore se séparer, et il en résulta pour le pauvre animal une maladie de langueur plus longue que la première. Trois ans s'écoulèrent ; le loup, redevenu gai, vivait en très-bonne intelligence avec un chien, son compagnon, et caressait ses gardiens. Son maître revint encore ; c'était le soir, et la ménagerie était fermée. Il l'entend, le reconnaît, lui répond par ses hurlements, et fait un tel tapage, qu'on est obligé d'ouvrir. Aussitôt l'animal redouble ses cris, se précipite vers son ami, lui pose les pattes sur les épaules, le caresse, lui lèche la figure, et menace de ses formidables dents ses propres gardiens, qui veulent s'interposer, ses gardiens qu'il caressait une demi-heure auparavant. Enfin, il fallut bien se quitter. Le loup, triste, immobile, refusa toute nourriture ; une profonde mélancolie le fit tomber malade ; il maigrit, ses poils se hérissèrent ; au bout de huit jours il était méconnaissable, et l'on ne douta pas qu'il ne mourût. Cependant, à force de bons traitements et de soins, on parvint à lui conserver la vie ; mais il n'a jamais voulu depuis ni caresser ni souffrir les caresses de personne. Je le demande, un chien ferait-il davantage ?

Une jeune louve, prise au piège, étant déjà adulte, vivait familièrement avec des chiens qui lui avaient appris à aboyer contre les étrangers, fait extrêmement remarquable ; elle était devenue si douce et si docile, qu'à son goût irrésistible pour la volaille, on l'eût laissée en liberté. Nous pourrions citer une foule d'autres exemples, mais nous nous bornerons à ceux-ci, montrant que le loup, ainsi que le chien, est dominé par le besoin d'aimer l'homme et d'être aimé par lui. Tout en reconnaissant que dans les animaux le caractère varie d'individu à individu, dans la même espèce, on ne peut voir dans ces exemples autant d'exceptions à la règle de l'espèce. Si le loup de nos contrées est toujours farouche et quelquefois féroce, cela ne tient qu'à l'instinct de conservation, et à ce qu'on lui fait une guerre à mort. Il paraît que cet animal est, ainsi que le chien, susceptible de recevoir une sorte d'éducation. « En Orient, et surtout en Perse, dit Chardin, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple : on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus un loup bien dressé à la danse. »

Buffon s'est encore trompé sur un fait plus positif : intéressé par système à séparer l'espèce du chien de celle du loup, il a dit que la louve porte trois mois et demi. Or, dans la ménagerie, où ces animaux font des petits tous les ans, la gestation n'a jamais été que de deux mois et quelques jours. Le loup, qui est deux ou trois ans à croître, vit quinze à vingt ans. La femelle met bas du mois de décembre au mois de mars. A la veille de mettre bas, la louve se prépare, au fond d'une forêt, dans un fourré impénétrable, une sorte de nid où elle dispose, avec de la mousse et des feuilles, un lit commode pour ses petits. Le nombre ordinaire en est de six à neuf, jamais moins de trois, et ils naissent les yeux fermés. Pendant les premiers jours, elle ne les quitte pas, et le mâle lui apporte à manger. Elle allaite deux mois ; mais dès la cinquième ou sixième semaine, elle leur dégorge de la viande à demi digérée, et bientôt leur apprend à tuer de petits animaux qu'elle leur apporte. Jamais ses petits ne restent seuls, car le

père et la mère se relèvent chacun à leur tour pour aller chercher la nourriture de la famille. Au bout de deux mois, la louve commence à les mener en course et à leur apprendre à chasser. En novembre et en décembre, ils sont déjà assez forts pour se séparer et battre la campagne chacun de son côté pendant la nuit; mais ils se réunissent chaque matin et passent la journée en famille.

Il existe entre le chien et le loup une antipathie, une haine que Buffon croyait constitutionnelle et inhérente à deux natures très-distinctes; et, cependant, à la ménagerie, les deux prétendues espèces vivent pêle-mêle en fort bonne intelligence. Cette haine n'a été ni expliquée ni niée par nos naturalistes d'aujourd'hui, mais elle les a embarrassés pour établir, sur tous les points, que le chien et le loup ne font qu'une seule et même espèce; ce

pommelé à sa partie supérieure, et le gris domine sur ses flanes; mais ce qui le distingue de ses congénères, c'est l'odeur forte et fétide qu'il exhale. Lesson le regarde comme une variété du loup ordinaire.

Cet animal robuste, d'un aspect redoutable, habite les plaines du Missouri, dans l'Amérique septentrionale. Il a les mêmes mœurs que notre loup, mais avec les modifications qu'amène nécessairement la vie du désert. Dans ces immenses solitudes, il ne se trouve que rarement en présence de l'homme; aussi a-t-il peu appris à le craindre. On en a conclu, assez légèrement, à mon avis, qu'il avait plus de courage ou de férocity. Comme tous les chiens sauvages que les nombreuses populations des pays très-habités n'ont pas forcés à s'éparpiller, le loup odorant vit en troupes nombreuses, associées pour la chasse, l'attaque et la dé-

Les Chenils.

qui, du reste, est suffisamment prouvé par la fécondité des métis. Avec un peu plus de connaissance des mœurs des animaux sauvages, ceci n'eût pas été une difficulté pour eux. On peut admettre comme règle générale que tout animal des forêts, réduit à la domesticité et vivant en bonne intelligence avec l'homme, est, par ce seul fait, répudié par les animaux sauvages de sa race. S'il veut reconquérir son indépendance et retourner dans les bois, il y trouve dans ses semblables des ennemis implacables qui, loin de le recevoir, l'attaquent, le poursuivent, le chassent ou le tuent. Ceci est démontré par l'expérience, dans le daim, le cerf, le chevreuil et beaucoup d'autres espèces que l'on a pu observer; pourquoi n'en serait-il pas de même dans les chiens? D'ailleurs, le chien domestique, à l'instigation de l'homme, a déclaré une guerre implacable au loup; il le harcèle, le combat dans toutes les occasions, et cette lutte incessante a dû nécessairement amener une haine atroce entre les deux races, haine qui est devenue héréditaire et instinctive.

Le LOUP ODORANT (*Canis nubilus*, SAY) est plus grand que notre loup commun, auquel il ressemble; son pelage est obscur et

fense, aguerries, soumises à une sorte de tactique régulière. Ils poursuivent les daims et autres animaux ruminants, les forcent ou les surprennent et les dévorent en commun. Ils osent même assaillir le bison quand ils le trouvent écarté de son troupeau, et ils viennent assez ordinairement à bout de le terrasser. Les sauvages qui peuplent le pied des montagnes Rocheuses et les bords de l'Arkansas redoutent cet animal; et, quand ils sont parvenus à en tuer un, ils se font un trophée de sa dépouille, qu'ils portent en forme de manteau, avec la peau de la tête pendante sur leur poitrine.

Le LOUP DES PRAIRIES (*Canis latrans*, HARL.) se trouve dans les mêmes contrées que le loup odorant, et a les mêmes habitudes; cependant il paraît qu'il est un peu moins carnassier, car il se nourrit souvent de baies et autres fruits. Son pelage est d'un gris cendré, varié de noir et de fauve cannelle terne; il a sur le dos une ligne de poils un peu plus longs que les autres, lui formant comme une sorte de courte crinière; ses parties inférieures sont plus pâles que les supérieures, et sa queue est droite. Le *Canis latrans*, SAY. — Rien, de la Colombie, est-il le même animal?

L'AGOUARA-GUAZOU OU LOUP ROUGE (*Canis jubatus*, DESM.) est de la taille de nos plus grands loups. Sa couleur générale est d'un roux cannelle foncé sur les parties supérieures, plus pâle en dessous, presque blanc à la queue et dans l'intérieur des oreilles; il a le pied, le museau et le bout de la queue noirs; une courte crinière noire part de la nuque et s'étend jusque derrière l'épaule, quelquefois tout le long du dos. C'est un animal dont la force ne répond pas à la férocité. Il habite le Paraguay, la Guyane et le Brésil.

Cette espèce n'est pas rare dans les pampas de la Plata. Elle se plaît dans les marécages qui bordent les rivières et les fleuves, et y vit solitairement. La femelle, qui ressemble tout à fait au mâle, a six mamelles, et fait, à chaque portée, trois ou quatre petits qu'elle met bas vers le mois d'août. Dans le courant de mai, époque de ses amours, l'agouara fait retentir les pampas de ses hurlements qui s'entendent de très-loin, et qui ont un son lugubre et effrayant; il répète plusieurs fois de suite, et en les traînant, les sons *goua-a-a*, d'où probablement lui vient son nom. Cet animal ne quitte sa retraite que la nuit pour rôder sur le bord des eaux et saisir les animaux aquatiques qu'il poursuit à la nage avec une grande facilité; rarement il attaque le bétail, à moins qu'il n'y soit poussé par la faim, et alors son courage ne le cède pas à sa force.

Le LOUP DU MEXIQUE (*Canis mexicanus*, LIN. *Lupus mexicanus*, BRISS. — G. CUV.) est un peu moins grand que notre loup ordinaire. Son pelage est d'un gris roussâtre, mélangé de taches fauves, marqué de plusieurs bandes noirâtres qui s'étendent de chaque côté du corps, depuis la ligne dorsale jusqu'aux flancs; le tour du museau, le dessous du corps et les pieds sont blanchâtres. Cette espèce habite les parties chaudes de la Nouvelle-Espagne. Elle est beaucoup moins féroce que le loup rouge.

Le LOUP DE JAVA (*Canis javanensis*) ressemble beaucoup au loup ordinaire pour la taille et pour les formes, mais ses oreilles sont plus petites, et son pelage est d'un brun fauve, noirâtre sur le dos, à la queue et aux pattes. Il a été trouvé à Java par Leschenault.

Le TSCHERNO-BUROÏ OU LOUP NOIR (*Canis lycaon*, LIN. *Vulpes nigra*, GESS. Le *Loup noir*, BUFF. — G. CUV.) habite principalement la Russie et le nord de l'Europe, et il se trouve quelquefois accidentellement dans nos montagnes. Georges Cuvier dit en avoir vu quatre pris ou tués en France, et, depuis, la ménagerie en a possédé deux qui avaient été amenés des Pyrénées. Il est de la grandeur du loup ordinaire, mais ses formes sont plus légères, et son pelage est entièrement noir. On le trouve aussi dans le Canada.

On dit cet animal beaucoup plus féroce que notre espèce ordinaire, cependant je ne connais point de faits que l'on puisse apporter à l'appui de cette opinion. Les deux individus qui ont vécu à la ménagerie étaient mâle et femelle. Chaque année, ils y faisaient des petits presque aussi défiants et aussi sauvages que leurs parents; mais, ce qu'il y a d'extrêmement singulier, et ce qui prouve que les loups ont beaucoup plus d'analogie avec le

chien domestique qu'on ne le croit généralement, c'est que ces petits n'avaient ni les mêmes traits ni le même pelage, et qu'ils différaient autant entre eux qu'avec leurs parents: on les eût crus d'une autre espèce, ou quelque variété de chien domestique. De là on a pensé que le père et la mère n'étaient pas de race pure, et qu'ils étaient métis de quelque chien abandonné dans les Pyrénées et devenu sauvage. Cela est possible; mais il me paraît plus probable que cette variation était le résultat de la captivité des parents, de leur changement de vie, de climat, de nourriture, d'habitude; en un mot, d'un premier degré de domesticité; d'autant plus qu'il n'y avait de modifications bien prononcées que dans la physionomie et la couleur, tandis que le caractère de défiance et de férocité était resté absolument le même. Je regarde le loup noir comme une simple variété du loup ordinaire.

Le Loup noir.

Le CULPEU (*Canis culpæus*, MOLIN. *Canis antarcticus*, SHAW.) est un peu plus grand que le jackal; son pelage est d'un gris roussâtre; ses jambes sont fauves; sa queue, rousse à son origine, est noire au milieu et terminée de blanc. Il habite le Chili et l'île Falkland, l'une des Malouines, où il a été trouvé par le capitaine Freycinet, et précédemment par le commodore Byron. Cet animal a une vie solitaire et misérable, qu'il passe en grande partie dans un terrier qu'il se creuse dans les dunes sur les bords de la mer ou des fleuves. Toujours maigre, sans cesse affamé, il se

nourrit des lapins et du gibier qu'il peut saisir à force de ruse et de patience. Comme on n'a pas observé sa pupille, il n'est pas certain si cette espèce appartient au chien ou au renard. Le terrier qu'il se creuse ferait croire que peut-être il appartient au genre de ce dernier; mais comme Bougainville dit l'avoir entendu aboyer ainsi que les chiens ordinaires, j'ai cru devoir le laisser avec eux jusqu'à ce qu'on ait de plus amples renseignements.

Le KOUPARA ou CHIEN CRABIER (*Canis thous*, LIN. *Canis cancrivorus*, LESS. Le Chien des bois de Cayenne, BUFF. *Canis ochropus*, LESS.) n'est probablement qu'une simple variété du chien domestique. Son pelage est cendré et varié de noir en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous; ses oreilles sont brunes, droites, courtes, garnies de poils jaunâtres en dedans; les côtés du cou et le derrière des oreilles sont fauves; les tarses et le bout de la queue noirâtres. Par ses qualités morales, il le dispute à nos chiens les plus intelligents.

Le koupara vit en famille dans la Guyane française, où on le rencontre en troupes composées de sept ou huit individus, rarement plus ou moins. Il se plaît dans les bois où coulent des rivières peuplées d'écrevisses et de crabes, qu'il sait fort bien pêcher, et dont il fait sa nourriture de prédilection. Quand cette ressource vient à lui manquer, il chasse les agoutis, les pacas et autres petits mammifères. Enfin, faute de mieux, il se contente de fruits. Il est peu farouche, et s'approprie avec la plus grande facilité. Une fois qu'il a reconnu son maître, il s'y attache, ne le quitte plus, ne cherche jamais à retourner à la vie sauvage, et devient pour toujours le commensal de la maison. Il s'accouple sans aucune sorte de répugnance avec les chiens, et les métis qu'il produit sont très-estimés pour la chasse des agoutis et des akouchis. Ces métis, croisés de nouveau avec des chiens d'Europe, produisent une race encore plus recherchée pour la chasse.

Le PETIT KOUPARA (*Canis caciavorus*, JAKB.) est d'une taille moindre que le précédent; sa tête est plus grosse, son museau plus allongé; son pelage est noir et fort long. Il habite le même pays, a les mêmes habitudes, mais son instinct le porte à faire aux cabiais une guerre beaucoup plus active. Aussi les sauvages l'élevèrent de préférence pour la chasse de ces animaux. L'homme pense que c'est une variété du précédent, et je ne serais pas loin de partager cette opinion.

Le CORSAC ou ADIVE (*Canis corsac*, LIN. Le Chien du Bengale, PENN. Buffon s'est trompé en le décrivant sous le nom d'*Isatis*. *Canis pallidus*, RUFFEL.). La taille de ce chien est très-petite et ne dépasse pas celle d'un chat. Son pelage est d'un gris fauve uniforme en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous; les membres sont fauves; la queue est très-longue, touchant à terre, et noire au bout. Il a de chaque côté de la tête une raie brune qui va de l'œil au museau. Il habite les déserts de la Tartarie et se retrouve dans l'Inde. Il a souvent été confondu avec le jackal.

Les corsacs vivent en troupes dans le désert, non dans les bois, mais dans les steppes couvertes de bruyères, où sans cesse ils sont occupés à chasser les oiseaux, les rats, les lièvres et autres petits animaux. Pendant la nuit, ils font entendre leur voix, moins glapissante que celle des jackals, mais tout aussi désagréable. Ils s'accouplent au mois de mars; la femelle porte autant de jours que la chienne, et met bas, en mai ou en juin, de six à huit petits, qu'elle allaite pendant cinq ou six semaines. Elle les fait sortir ensuite de sa tanière, leur apporte à manger, et leur apprend peu à peu à choisir leur nourriture et à chasser. Ces animaux n'ont pas moins d'habileté que le renard pour s'emparer de leur proie, consistant quelquefois en nids de canard et autres oiseaux dont ils mangent les œufs et les petits. On dit que le corsac ne boit jamais, mais il est permis d'en douter nonobstant l'affirmation de Georges Cuvier. Cet animal, si peu connu en France, qu'on va le voir à la ménagerie comme une curiosité, a néanmoins été commun à Paris sous le règne de Charles IX, parce qu'il était de mode chez les dames de la cour d'en avoir au lieu de petits chiens; elles le désignaient sous le nom d'*adive*, et le faisaient venir à grands frais de l'Asie.

Le KARAGAN (*Canis caragan*, PALL. — GML.) ne diffère guère du précédent que par sa taille un peu plus grande et son pelage d'un gris cendré en dessus, d'un fauve pâle en dessous. Il habite le même pays. A Orembourg, on fait un commerce considérable

de sa fourrure; et c'est à peu près tout ce qu'on sait de cet animal. Est-ce le *Canis melanotus* de Pallas?

Le KENIE ou TENIE (*Canis mesomelas*, ERXL. — LIN.) porte sur le dos une plaque triangulaire d'un gris noirâtre ondulé de blanc, large sur les épaules, et finissant en pointe vers la base de la queue; ses flancs sont roux, sa poitrine et son ventre blancs; sa tête est d'un cendré jaunâtre; son museau roux, ainsi que ses pattes; sa queue, qui descend presque jusqu'à terre, a sur son tiers postérieur deux ou trois anneaux noirs, ainsi que son extrémité. Cet animal se trouve au cap de Bonne-Espérance, en Nubie, en Abyssinie et dans le Sennaar.

Le JACKAL ANTHUS (*Canis anthus*, FR. CUV.) a beaucoup d'analogie avec le jackal de l'Inde, mais son odeur est beaucoup moins forte, et il ne se trouve qu'en Afrique, particulièrement au Sénégal. Son pelage est gris, parsemé de quelques taches jaunâtres en dessus, blanchâtres en dessous; sa queue est fauve, avec une ligne longitudinale noire à la base, et quelques poils noirs à sa pointe. Ses mœurs sont absolument les mêmes. Une femelle de cette espèce était enfermée à la ménagerie, dans une cage, avec un mâle de jackal de l'Inde. Ils s'accouplèrent avec les mêmes circonstances que les chiens ou les loups, et deux mois après (du 26 décembre au 4^{er} mars) la femelle mit bas cinq petits qui eurent pendant dix jours les yeux fermés. Deux seulement ont vécu; et lorsqu'ils furent adultes l'un était farouche, méchant, indomptable, l'autre fort doux et caressant. Cette différence de caractère est un fait très-remarquable.

Le JACKAL OU SCHAKAL OU TSCHAKKAL (*Canis aureus*, LIN. Le Chacal ou Loup doré, G. CUV. Le Thos de PLIN. Le Thoës d'ARISTOTE. Le Gôla des Indous. Le Nari des habitants de Coromandel. Le Tura des Géorgiens. Le Mebbia de l'Abyssinie. L'Adive ou Adibe des Portugais de l'Inde. Le Deeb ou Dib des Barbaresques. Le Wau des Arabes).

Il a le pelage d'un gris jaunâtre en dessus, blanchâtre en dessous, en général d'une couleur plus foncée que celui de l'anthus. Sa queue, assez grêle et noire à l'extrémité, ne lui descend qu'au talon; il exhale une odeur forte et désagréable. Sa taille est à peu près celle du renard, mais il est un peu plus haut sur jambes, et sa tête ressemble à celle du loup. Il est très-commun en Asie et en Afrique, si, ainsi que je le crois, il n'est qu'une légère variation de l'anthus.

Gaidenstad, Tilesius et d'autres naturalistes pensent que le jackal est le type du chien domestique. Le premier de ces auteurs, qui du reste nous a donné une histoire très-bonne et très-complète de cet animal, apporte à l'appui de son opinion des raisons qui paraissent concluantes. Après avoir établi d'une manière positive que, sous les rapports anatomiques, le jackal ne diffère en rien du chien, après avoir prouvé qu'il n'offre pas même ces légères différences qui se trouvent dans le loup, il cherche les analogies dans les habitudes, les mœurs de ces animaux, et, il faut le dire, ces rapprochements me paraissent très-séduisants. Les jackals, dit-il, n'ont rien du caractère sauvage et farouche du loup et du renard; ils s'approchent avec sécurité soit des caravanes en marche, soit des tentes dressées pour la nuit; leur taille est moyenne entre les plus grands et les plus petits chiens; leurs poils sont plus durs que chez aucun chien, et d'une moyenne longueur entre les chiens qui les ont le plus longs et ceux qui les ont le plus courts. Leurs mœurs sont encore plus conformes que leur organisation, et, en domesticité, leurs manières sont absolument les mêmes que celles du chien; ils pissent de côté en levant la cuisse, dorment couchés en rond, et vont amicalement, ajoute l'auteur, flairer au derrière des chiens qu'ils rencontrent. Selon lui, l'odeur du jackal, beaucoup moindre qu'on ne l'a dit, est à peine plus forte que celle du chien à l'approche de l'orage, etc. Il conclut de toutes ces observations vraies que le chacal est le véritable chien sauvage et la souche de toutes les variétés de chiens domestiques.

En cela il se trompe, selon moi. Le jackal est incontestablement une variété, et même très-légère, du chien domestique, puisqu'il produit avec lui des individus féconds, comme on l'a vu à Constantinople il y a peu d'années, et comme cela se voit tous les jours chez les Kalmouks; il en est de même du loup, quoique les analogies accessoires soient moins frappantes. Mais pour décider péremptoirement quel est le type de l'espèce, c'est-à-dire quelle est la race venue la première, la chose est impossible: car, ainsi que je l'ai dit, l'étude des ossements fossiles nous a dévoilé de nombreuses races de *canis* antérieures à ceux qui existent aujourd'hui, d'où peuvent venir à la fois nos chiens domestiques, nos kourparas, nos jackals, nos loups et en général tous nos chiens sauvages. Dans ce cas, ils descendraient tous d'un ou de plusieurs types primitifs et perdus; ils seraient parents en ligne collatérale, mais non en ligne descendante de l'un d'eux.

Les anciens racontaient que le lion, lorsqu'il allait à la chasse, était accompagné ou plutôt conduit par un petit animal qui lui découvrait sa proie. Le roi des forêts, après l'avoir atteinte et terrassée, ne manquait jamais d'en laisser une portion pour son guide, qui l'attendait à l'écart, et qui n'osait en approcher que quand le lion s'était retiré. On appelait cet animal le *pourvoyeur du lion*; mais son véritable nom était resté inconnu, et nul auteur ancien n'a avancé que ce pouvait être le *thos* d'Aristote. Cependant quelques auteurs du dernier siècle ont cru reconnaître le *thos*, le jackal dans ce prudent pourvoyeur, et il s'est même élevé à ce sujet une polémique aussi ridicule qu'inutile, puisqu'elle tombait sur un conte, sur un apologue ayant autant d'importance en histoire naturelle qu'une fable de La Fontaine. Ce conte indien de Pilpai, le voici: « On demandait un jour à ce petit animal qui marche toujours devant le lion pour faire partir le gibier: » Pourquoi t'es-tu consacré ainsi au service du lion? — C'est, répondit l'animal, parce que je me nourris des restes de sa table. » — Mais par quel motif ne t'approches-tu jamais? tu jouirais de son amitié et de sa reconnaissance. — Oui, mais c'est un grand; s'il allait se mettre en colère! » La vérité est que le lion n'a jamais eu de pourvoyeur que lui-même, et que si les jackals se nourrissent quelquefois de ses restes, ainsi que les hyènes et autres animaux voraces, ils le doivent au hasard.

Les jackals vivent en troupes composées d'une trentaine d'individus au moins, et souvent de plus de cent, particulièrement dans les vastes solitudes de l'Inde et de l'Afrique. Quoique ces animaux n'aient pas la pupille nocturne, ils dorment le jour dans l'épaisseur des forêts, ou, selon les anciens voyageurs et nos naturalistes, dans des terriers. Ce dernier fait a si souvent été avancé que j'ose à peine le révoquer en doute; cependant je ne conçois pas trop comment des animaux carnassiers, vivant en troupes, pourraient rester sédentaires dans une localité extrêmement bornée, ce que nécessite absolument la vie des terriers. Comme ils se retirent volontiers dans des grottes et des trous de rocher quand ils en trouvent l'occasion, ceci, mal observé, aura donné lieu de croire qu'ils se creusent des habitations souterraines; on bien encore le renard de Bengale et le corsac, du même pays, ayant été souvent confondus avec le jackal, on aura attribué à celui-ci des habitudes qui n'appartiennent qu'aux deux premiers. Quoi qu'il en soit, la nuit, ces animaux parcourent la campagne pour chercher leur proie tous ensemble, et, pour ne pas trop se disperser, ils font continuellement retentir les forêts d'un cri lugubre, ayant quelque analogie avec les hurlements d'un loup et les aboiements d'un chien. On pourrait en donner une idée en prononçant lentement et sur un ton très-aigu les syllabes *oua... oua... oua*. Ils sont alors tellement audacieux qu'ils s'approchent des habitations, et entrent dans les maisons qui se trouvent ouvertes. Dans ce cas, ils font main basse sur tous les aliments qu'ils rencontrent, et ne manquent jamais d'emporter ceux qu'ils ne peuvent dévorer à l'instant. Toutes les matières animales conviennent également à leur voracité, et ils attaquent, faute de

mieux, les vieux chairs, les souliers, les harnais des chevaux et jusqu'aux couvertures de peau des malles et des coffres. Comme les hyènes, ils vont rendre visite aux cimetières, déterrent les cadavres et les dévorent. Aussi, pour mettre les morts à l'abri de ces animaux, est-on parfois obligé de mêler à la terre dont on les recouvre de grosses pierres et des épines qui, en déchirant les pattes des jackals, les arrêtent dans leurs funèbres entreprises. Si une caravane ou un corps d'armée se mettent en route, ils sont aussitôt suivis par une légion de jackals qui chaque nuit viennent rôder autour des campements et des tentes, en poussant des hurlements si nombreux et si retentissants qu'il serait impossible à un voyageur européen de s'y accoutumer au point de pouvoir dormir. Après le départ de la caravane, ils envahissent aussitôt le terrain du campement et dévorent avec avidité tout ce qu'ils trouvent de débris des repas, les immondices et jusqu'aux excréments des hommes et des animaux. Les voyageurs sont tous d'accord sur ces choses, qui ne peuvent appartenir à des espèces sédentaires comme sont nécessairement celles qui habitent des terriers.

Lorsqu'une troupe de jackals se trouve inopinément en présence d'un homme, ces animaux s'arrêtent brusquement, le regardent quelques instants avec une sorte d'effronterie qui dénote peu de crainte, puis ils continuent leur route sans trop se presser, à moins que quelques coups de fusil ne leur fassent hâter le pas. Quoiqu'ils se nourrissent de charognes et de toute espèce de voiries, quand ils en rencontrent, ils ne s'occupent pas moins de chasser chaque nuit, et quelquefois en plein jour. Ils poursuivent et attaquent indistinctement tous les animaux dont ils croient pouvoir s'emparer; mais néanmoins c'est aux gazelles et aux antilopes qu'ils font la guerre la plus soutenue. Ils les chassent avec autant d'ordre que la meute la mieux dressée, et joignent à la finesse du nez et au courage du chien la ruse du renard et la perfidie du loup. On a dit que les jackals se jettent quelquefois sur les enfants et sur les femmes: ceci me paraît une exagération que l'on n'appuie sur aucune observation positive. Il est plus certain qu'ils poussent quelquefois la hardiesse, malgré leur petite taille, jusqu'à attaquer des bœufs, des chevaux et autres gros bétail; mais pour cela ils se réunissent en grand nombre et emploient avec beaucoup d'adresse leur force collective. Ils entrent hardiment alors dans les bergeries, les basses-cours et autres lieux habités, et enlèvent à la vue des hommes tout ce qui est à leur convenance. On a encore dit du jackal, comme du loup, qu'une fois accoutumé à la chair humaine, il néglige pour elle toutes les autres proies. Si l'on voulait réfuter sérieusement ce conte de nourrice, il serait aisé de prouver qu'aucun animal ne peut contracter l'habitude de se nourrir de cadavres humains, parce que chez tous les peuples, même les plus barbares, l'homme vivant respecte l'homme mort, et a soin de le dérober à la voracité des animaux, plus encore chez les mahométans, qui habitent les mêmes contrées que les jackals, les hyènes et autres bêtes féroces. L'étude de l'histoire naturelle offre assez d'aliments à la curiosité sans que, pour en augmenter les attraits, on soit obligé d'y coudre grossièrement, comme faisaient beaucoup d'anciens écrivains, des contes autant absurdes que merveilleux.

Le voyageur Belon rapporte que dans le Levant on élève des jackals dans les maisons, mais il ne dit rien sur leurs habitudes domestiques. Si l'on s'en rapporte à ceux qui vivent à la ménagerie, ils seraient doux, aimants, très-caressants, mais capricieux, et passant quelquefois, sans motif apparent, du plaisir à la colère. Du reste, l'accouplement, la gestation, et toutes les circonstances de l'allaitement et du développement des petits, ne diffèrent en rien de ceux du chien.

2^e GENRE. LES RENARDS (*Vulpes*) diffèrent essentiellement du genre précédent par leur système dentaire; leurs incisives supérieures sont moins échanquées ou même rectilignes sur leur bord

horizontal; leurs rangées dentaires, au lieu d'être continues comme dans les chiens, ont les trois premières molaires séparées, ne se touchant pas, et il reste surtout un large intervalle entre la canine et la première molaire; leur pupille est nocturne, allongée verticalement; leur queue est plus longue, plus touffue; leur museau est plus pointu, et ils exhalent en général une odeur fétide. Quant aux autres caractères, ils sont les mêmes que ceux des chiens.

Le RENARD ORDINAIRE (*Canis vulgaris*, KLEIN. *Canis vulpes*, LIN. Le Renard, BUFF. Le Fox des Anglais. Le Raf des Suédois. Le Zorra des Espagnols. Le Liszka des Polonais. Le Lisitza des Russes. Le Tulki des Turcs et des Persans. Le Taaleb ou Doren des Arabes, et le Nori des Indous). Je regarde comme simples variétés de cette espèce : 1^o le Renard fauve de la Virginie (*Canis fulvus*, DESM.); 2^o le Renard charbonnier (*Canis alopec*, LIN.); 3^o le Renard musqué de la Suisse; 4^o le Renard noble du même pays, et le Renard croisé d'Europe (*Canis crucigera*, BRISS.).

Le Jackal.

Le renard ordinaire est d'un fauve plus ou moins roux en dessus, blanc en dessous; le derrière de ses oreilles est noir; sa queue est touffue, terminée par un bouquet de poils blancs. Le renard charbonnier n'en diffère que par le bout de sa queue, qui est noir ainsi que quelques poils de son dos et de son poitrail. Le devant de ses pattes antérieures est également noir. M. Steinmüller pense que le charbonnier n'est que le jeune âge du renard ordinaire, et je ne suis pas de son avis. Pendant plus de dix années consécutives, j'ai chassé le renard dans un pays qui en était très-peuplé; j'en ai élevé plusieurs, et je crois être certain que le charbonnier n'est rien autre chose qu'un vieux mâle. Cependant il m'est arrivé, mais rarement, de tuer de très-vieilles femelles qui portaient la même livrée. Je suppose, par analogie, qu'elles ne revêtent cette livrée que lorsqu'elles deviennent stériles. Quant au renard fauve des États-Unis, il ne dif-

fère en rien du renard ordinaire ni pour les habitudes, ni pour les formes, ni même pour les couleurs. Son pelage est nuancé de roux et de fauve; le dessous du cou et du ventre sont blancs; sa poitrine est grise; le devant des jambes antérieures et les pieds sont noirs avec du fauve sur les doigts; le bout de la queue est blanc; sa taille est exactement la même que celle du nôtre. Le renard musqué de la Suisse a cela de particulier qu'il répand une odeur, non pas agréable, comme on l'a dit, mais un peu analogue à celle de la fouine; enfin, le renard noble, ou koblusehs des Suisses, n'est rien autre chose qu'un très-vieux mâle charbonnier. Le renard croisé d'Europe (*Canis crucigera* de Gesner et de Brisson), qu'il ne faut pas confondre avec le renard croisé d'Amérique (*Canis decussatus* de Geoffroy), est également une sous-variété du charbonnier, qui a quelques poils noirs lui formant une croix sur le dos.

Le Renard fauve.

Les renards ont toute la légèreté du loup et sont presque aussi infatigables, mais ils sont plus rusés à la chasse et plus ingénieux pour se dérober au danger. Ils habitent des terriers qu'ils savent se creuser au bord des bois ou dans les taillis, sous des troncs d'arbre, dans les pierres, les rochers, ou enfin dans la terre, mais alors sur un sol en pente, afin d'éviter l'humidité ou les inondations. Quelquefois ils s'emparent des terriers des blaireaux, ou même de ceux de lapin, qu'ils élargissent. Les chasseurs ont observé la forme du terrier et l'ont ainsi décrit : « Il se divise en trois parties : la maire est celle qui est le plus rapprochée de l'entrée; c'est là que la femelle se tient quelques moments en embuscade pour observer les environs avant d'amener ses petits; puis de l'influence de l'air et des rayons du soleil, c'est aussi là que le renard que l'on enfume s'arrête quelques minutes pour attendre l'instant favorable d'échapper au chasseur. Après la maire vient la fosse, où le gibier, la volaille et autres produits de la rapine sont déposés, partagés par la famille et dévorés; presque toujours la fosse a deux issues, et quelquefois davantage. L'accul est tout à fait au fond du terrier; c'est l'habitation de l'animal, l'endroit où il met bas et allaite ses petits. »

Ce terrier n'est guère habité par le renard qu'à l'époque où il élève sa jeune famille; dans tout autre temps, il ne s'y retire que pour échapper à un danger pressant. Il passe la journée à dormir dans un fourré à proximité de sa retraite, et il chasse pendant la nuit. Il ne se nourrit guère que de proie vivante, à moins qu'il ne soit extrêmement poussé par la faim; dans ce cas, il mange des fruits, particulièrement des baies de ronces, et se tient à proximité des vignes pour se nourrir de raisin. Il faut qu'il éprouve une grande disette pour attaquer les charognes et

autres voiries. Vers la tombée de la nuit, il quitte sa retraite et se met en quête. Il parcourt les lieux un peu couverts, les buissons, les haies, pour tâcher de surprendre des oiseaux endormis, ou la perdrix sur ses œufs; il se place à l'affût dans un buisson épais pour s'élancer et saisir au passage le lièvre ou le lapin. Quelquefois il parcourt le bord des étangs, et se hasarde même dans les jones et marécages pour saisir les jeunes poules d'eau, les canards qui ne peuvent pas encore voler, et autres oiseaux aquatiques. A leur défaut, il mange des mulots, des rats d'eau, des grenouilles et des lézards. Mais si, pendant ses recherches,

bond il se jette sur sa proie, fuit au fond des bois avec autant de vitesse que de précautions pour n'être pas découvert, et là il la mange avec sécurité. Quand son coup lui a réussi, on peut être sûr qu'il reviendra à la charge tous les trois ou quatre jours, et qu'au bout de l'année il ne restera pas une seule pièce de volaille dans la basse-cour, si l'on ne parvient à saisir le voleur.

Dans les pays giboyeux, les renards s'adonnent plus particulièrement à la chasse. Deux sortent ensemble de leur retraite et s'associent pour la chasse du lièvre. L'un s'embusque au bord

Le Renard argenté.

le chant d'un coq vient frapper son oreille, il s'achemine avec précaution vers le hameau d'où viennent ces sons alléchants, il en fait cent fois le tour, et malheur à la volaille qui ne serait pas rentrée le soir dans la basse-cour : elle serait saisie et étranglée avant même d'avoir eu le temps de crier.

Lorsque le jour commence à paraître, il rentre dans le bois, et toujours dans le même hallier qu'il a choisi pour sa retraite habituelle. Cependant, quand la ferme où il commet ses rapines pendant la nuit se trouve très-éloignée de sa retraite, il cherche

d'un chemin, dans les bois, et reste immobile; l'autre quête, lance le gibier, et le poursuit vivement en donnant huit ou dix coups de voix par minute pour avertir son camarade, d'un ton aigu, glapissant, mais non en aboyant comme le chien. C'est ordinairement pendant la belle saison, entre dix heures du soir et minuit, que l'on entend chasser ces animaux dans les pays boisés. Le lièvre fuit et ruse devant son ennemi comme devant les chiens de chasse; mais tout est inutile, et le renard, collé sur la piste, le déjoue sans cesse et se trouve toujours sur ses

une autre cachette plus rapprochée et y passe la journée en observation. Si la volaille s'écarte dans les champs pour aller chercher sa pâture, il la guette avec soin, échoissant des yeux sa victime en attendant patiemment l'occasion de s'en emparer. Tant que le chien de cour rôde ou veille dans les environs, il reste immobile et tapi dans sa cachette; mais celui-ci rentre-t-il un moment dans la ferme, le renard se coule le long d'une haie, en rampant sur le ventre. Pour approcher sans être aperçu, il se glisse derrière tout ce qui peut le masquer, un buisson, un tronc d'arbre, une touffe d'herbe; parvenu à proximité, d'un

talons. Il combine sa poursuite de manière à le faire passer sur le chemin auprès duquel son camarade est à l'affût pour l'attendre. Lorsque le lièvre est à portée, le renard embusqué s'élance, le saisit : l'autre chasseur arrive, et ils dévorent en commun une proie qu'ils ont chassée ensemble. Mais cette association n'a pas toujours une fin aussi heureuse. Il arrive parfois que celui qui attend, trahi par son impatience ou par son adresse, s'élance et manque sa proie. Au lieu de courir après, il reste un moment saisi de sa maladresse, puis, comme se ravisant et voulant se rendre compte de ce qui lui a fait manquer son coup, il retourne

à son poste et s'élance de nouveau dans le chemin; il y retourne et s'élance encore, recommençant plusieurs fois ce manège. Sur cette entrefaite, son associé paraît et devine sur-le-champ ce qui est arrivé. Dans sa mauvaise humeur, il se jette sur le maladroit, et un combat de cinq minutes est livré; ils se séparent ensuite, l'association est rompue, et chacun se met en quête pour son propre compte.

« Le renard, dit Buffon, est fameux par ses ruses et mérite sa réputation; ce que le loup fait par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. » Ce que dit Buffon est le portrait le plus exact qu'on puisse faire de cet animal, et il ne cesse d'employer la ruse pour se sauver d'un danger qu'en rendant le dernier soupir. Je pourrais en citer plusieurs exemples dont j'ai moi-même été témoin, mais j'aime mieux en choisir un, absolument identique à ce que j'ai vu, dans un ouvrage estimé sur la chasse : « J'ai vu un renard, vieux charbonnier, dit l'auteur, qui, après avoir mis plus d'une fois les chiens en défaut, s'étant fourvoyé dans un trou peu profond et fort large, où il fut pris par les chiens, se laissa fouler par eux, tourner et retourner par les chasseurs pendant plus d'un quart d'heure en faisant le mort, et qui, lorsque les chiens furent souls de jouer, se releva tout d'un coup sur ses pieds, et décampant lestement au moment où on y pensait le moins. »

Chassé par les chiens, le renard ruse une ou deux fois devant eux pour les mettre en défaut, puis gagne son terrier; mais, effrayé par les morceaux de papier que les chasseurs ont eu soin de placer devant les trous, auprès desquels ils se sont postés, il regagne l'épaisseur du bois s'il n'est atteint et tué par leurs coups de fusil. Après avoir fait un grand tour il revient encore une seconde fois à son terrier, et s'il est encore manqué par les tireurs, il file de long pour ne plus revenir. Devant les chiens il se fait toujours battre dans les fourrés les plus épais et dans les lieux bas. S'il a un chemin à traverser, il s'arrête un moment au bord du bois, examine s'il découvrira le chasseur, auquel cas il rebrousse subitement; si rien ne l'inquiète, il n'en franchit pas moins le chemin d'un seul bond, ce qui le rend très-difficile à tirer. Quand il est terré, on le prend dans son trou au moyen d'un basset qui l'inquiète pendant qu'on creuse en dessus avec des pioches; si le terrier est dans les roches, on le fume.

Quelques naturalistes ont prétendu que le chien de Laconie, dont parle Aristote, n'était rien autre chose que le renard plié à la domesticité, et ceci me paraît plus que douteux. J'ai essayé plusieurs fois de priver des renards pris fort jeunes, et je n'ai jamais pu y parvenir. Buffon n'avait pas obtenu plus de succès que moi, et tous ceux qui ont vécu à la ménagerie se sont toujours montrés farouches et sauvages. Je ne crois pas non plus qu'il y ait un seul exemple de l'accomplissement de ces animaux avec des chiens. De ces raisons et de beaucoup d'autres tirées des différences anatomiques qui existent entre eux, je conclus que non-seulement ils n'appartiennent pas à l'espèce du chien, mais pas même à son genre. Les renards entrent en chaleur en hiver, et la femelle, qui ne fait qu'une portée par an, en avril et en mai, ne met jamais bas moins de trois petits et rarement plus de quatre ou cinq. Elle en a le plus grand soin, et si elle s'aperçoit qu'on ait rôdé autour de son terrier, elle les sort pendant la nuit et les transporte un à un dans un autre. Le renard met dix-huit mois à croître et vit treize ou quatorze ans.

L'ISATIS (*Vulpes lagopus*. — *Canis lagopus*, SCHER. Le Renard bleu, BUFF. — G. Cuv. Le Pesce des Russes. Le *Fialtracka* des Suédois. Le *Reft* et le *Toa* des Islandais. Le *Sirul* et le *Graa-raev* des Danois. Le *Nauli* des Finnois. Le *Metrak* des Norwégiens. Le *Njal* des Lapons). Son pelage est très-long, très-fourré, très-mou-

leux, presque semblable à de la laine, mais non crépu, tantôt d'un cendré foncé, tantôt blanc; le dessous de ses doigts est garni de poils, et le cinquième doigt des pieds de devant est presque aussi fort que les autres, un peu plus court seulement, et son ongle plus recourbé. Le bout du museau est noir.

L'isatis se trouve sur tout le littoral de la mer Glaciale et des fleuves qui s'y jettent, et partout au nord du soixante-neuvième degré de latitude. Il se plaît dans les pays déboisés et découverts, sur les montagnes nues, et c'est sur le penchant de ces dernières, ou au moins sur les collines élevées, qu'il aime à creuser son terrier. Il entre en chaleur vers la fin de mars, et la femelle porte environ neuf semaines. En mai et juin elle met bas sept ou huit petits, et même beaucoup plus si on s'en rapporte à Gmelin. Les mères blanches font leurs petits d'un gris roux en naissant, et ceux d'une mère cendrée sont presque noirs. Pendant les cinq à six premières semaines, la mère reste le plus longtemps possible dans son terrier, et n'en sort que pour aller chercher sa nourriture; elle y allaite ses enfants avec grand soin et les tient très-propres sur le lit de mousse qu'elle leur a préparé à l'avance. Vers le milieu d'août, elle les fait sortir et les mène promener avec elle pour leur apprendre à chasser. Leur poil alors a un peu plus d'un demi-pouce (0,014) de longueur, et ces jeunes isatis prennent alors le nom de *norniki*. Les individus blancs commencent déjà à avoir une raie d'un brun cendré sur le dos; les individus cendrés ont déjà leur couleur foncée et ne subissent plus aucune variation que dans la longueur et le reflet du pelage. Dès le milieu de septembre, les blancs sont d'un blanc pur, excepté la raie du dos et une barre sur les épaules qui noircissent, et les font alors nommer *krestowiki* ou croisés. Puis le noir des épaules disparaît entièrement, et bientôt après celui du dos, de manière qu'en novembre l'isatis blanc est dans sa perfection de couleur et se nomme alors *nedopesez*. Néanmoins les poils des blancs et des cendrés n'ont acquis toute leur longueur qu'en décembre, et c'est depuis ce moment jusqu'en mars que leur fourrure est la plus estimée. Celle des blancs étant la plus commune est aussi celle qui a le moins de valeur; celle des gris en a beaucoup plus, et cette valeur augmente d'autant plus que la couleur en est plus foncée et reflète le cendré bleuâtre, d'où est venu à ces animaux le nom de renards bleus. La mue commence en mai et finit en juillet. A cette époque les adultes ont la même livrée que les nouveau-nés de leur couleur, et ils parcourent des phases de coloration absolument semblables.

Les fourrures d'isatis ont un tel prix que, s'il arrive à un chasseur de s'emparer d'un ou de deux petits, il les apporte chez lui et les fait allaiter par sa femme, qui se donne beaucoup de peine pour les élever jusqu'au moment de les tuer et de vendre leur peau. Les voyageurs prétendent qu'il n'est pas rare de voir de pauvres femmes partager leur lait et leurs soins entre leur enfant et trois ou quatre renards bleus.

Ces animaux ont une singulière habitude, c'est d'émigrer en grand nombre du pays qui les a vus naître dès que le gibier dont ils se nourrissent ordinairement, par exemple les lemmings et les lièvres tolaï, vient à diminuer en nombre. En général, ces émigrations se font vers le solstice d'hiver, et les émigrants descendent quelquefois au sud du soixante-neuvième degré, mais jamais ils n'y fixent leur demeure et n'y creusent de terriers. Après trois ou quatre ans au plus, ils retournent dans leur patrie, où le gibier a eu le temps de peupler pendant leur longue absence.

Comme tous les renards, l'isatis est rempli de ruses, de hardiesse, et enclin à la rapine. Sans cesse il est occupé, pendant la nuit, à fureter dans la campagne, et quelquefois on l'entend chasser avec une voix qui tient à la fois de l'aboïement du chien et du glapisement du renard. Il a sur ce dernier l'avantage de ne pas craindre l'eau et de pager avec la plus grande facilité. Aussi se hasarde-t-il souvent à travers des bras de rivière ou des

laes, pour aller chercher, parmi les joncs des îlots, les nids des oiseaux aquatiques, dont il dévore d'abord la mère, s'il peut la surprendre, puis les petits ou les œufs.

Le RENARD DE LALANDE (*Vulpes Lalandii*. — *Canis megalotis*, DESM. *Canis Lalandii*, DESMOUL. *Otocyon megaloptis*, LESS. *Megalotis Lalandii*, SMITH) est plus haut sur jambes que notre renard; sa tête est plus petite et sa queue plus fournie; ses oreilles très-grandes, égalant presque la tête, sont remarquables par un double rebord à leur bord inférieur externe; son pelage est d'un gris brun en dessus, d'un fauve pâle et plus laineux en dessous; il a une bande de poils plus grands que les autres et noirâtres le long du dos; le devant des quatre pieds est d'un brun noirâtre; le dessus et le bout de sa queue sont noirs. Tout le pelage de cet animal est plus laineux que celui des autres renards. Il habite le cap de Bonne-Espérance, et principalement la Cafrerie.

Le ZERDO ou FENNEC (*Vulpes fennecus*. — *Canis fennecus*, LESS. *Canis zerda*, GML. *Fennecus Brucii*, DESM. *Canis zerda*, *Pygmaeus* ou *Saharensis* de LEUCKART. Probablement le *Canis famelicus* de KRETSCHMAR) est de très-petite taille; ses jambes sont grêles, son museau effilé, ses oreilles très-grandes; son pelage est d'un joli roux isabelle en dessus; blanc en dessous; il a une tache fauve placée devant chaque œil; la base et le bout de sa queue sont noirs; à l'intérieur ses oreilles sont bordées de longs poils blancs. Cet animal est fort peu connu, et tout ce qu'on sait de certain sur son compte, c'est qu'il se trouve à Dongolah en Afrique, qu'il habite un terrier, et qu'il se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux et d'insectes. On a dit, à tort, qu'il grimpe sur les arbres et mange des dattes.

Le FENNEC DE DENHAM (*Vulpes Denhami*) diffère du précédent par son pelage d'un roux blanchâtre uniforme, seulement plus pâle en dessous; son dos, brun, est rayé de lignes noires très-déliées; son menton, sa gorge, son ventre et les parties internes de ses cuisses et de ses jambes sont blancs; son museau est noir. Du reste, il ressemble au précédent. Il habite l'intérieur de l'Afrique.

Le RENARD DE BENGAL (*Vulpes bengalensis*. — *Canis bengalensis*, SHAW) est brun en dessus, avec une bande longitudinale noire; il a le tour des yeux blanc, et sa queue est noire au bout. Il habite l'Inde, et diffère peu de notre renard quant aux mœurs.

Le RENARD D'ÉGYPT (*Vulpes niloticus*. — *Canis niloticus*, GEOFF.) ressemble beaucoup au renard ordinaire quant aux mœurs, à la grandeur et aux formes; son pelage est roussâtre en dessus, d'un gris cendré en dessous; ses oreilles sont noires et ses pieds fauves. Il se trouve en Égypte.

Le RENARD ARGENTÉ (*Vulpes argentatus*. — *Canis argentatus*, FR. CUV. Le Renard argenté ou Renard noir, G. CUV., confondu par Gmelin avec le loup noir, *Canis lycaon*, *Canis argentatus* et *Decussatus*, GEOFF.).

Sa longueur, non compris la queue, est de vingt-trois pouces (0,625); il est d'un noir de suie, piqué ou glacé de blanc partout, excepté aux oreilles, aux épaules et à la queue, où il est d'un noir plus pur; il a le bout de la queue, le dedans de l'oreille et le dessus du sourcil blancs; son museau et le tour de son œil sont gris; son iris est jaune.

Cet animal habite principalement le nord de l'Amérique; mais, selon Lesseps et Krakenninikof, on le trouve aussi au Kamtschatka, quoique assez rarement. Il a les mêmes habitudes que notre renard ordinaire; et comme il est plus grand et plus fort, il est aussi plus courageux et ne craint pas d'attaquer des animaux d'une certaine grosseur. On dit que lorsqu'il peut approcher d'un troupeau, il a la hardiesse d'enlever, malgré les cris des bergers, les agneaux ou chevreux qui sont à sa convenance, et c'est probablement pour avoir entendu raconter de pareilles choses que Gmelin l'a confondu avec le loup noir. Sa fourrure a du prix, quoiqu'elle soit moins estimée que celle du renard bleu. La ménagerie du Jardin des Plantes en a possédé un qui y a vécu

assez longtemps, et l'on a pu reconnaître en lui toutes les allures de notre renard; ainsi que lui, il marchait la tête et la queue basses, et, quoique très-bien apprivoisé et fort doux, il gardait un amour de la liberté qui a fini par le faire mourir dans la tristesse et le marasme. Lorsqu'on le contrariait, il grognait comme un chien en montrant ses dents, et il eût été dangereux de le toucher dans ces moments de mauvaise humeur. Il exhalait une odeur désagréable, mais qui n'avait pas beaucoup d'analogie avec celle du renard commun, et, pendant l'été, il paraissait beaucoup souffrir de la chaleur.

Le RENARD AGILE (*Vulpes velox*. — *Canis velox*, SAY) habite l'Amérique, ainsi que les espèces qui vont suivre. Son pelage est doux, fin, soyeux, fauve et d'un brun ferrugineux; le dessous de sa tête est d'un blanc pur, et les poils de son cou, étant plus longs que les autres, lui forment une sorte de fraise. Il a la taille svelte, le corps mince, ce qui, dit-on, le rend très-léger à la course. Il se plaît dans les pays découverts, sur les bords du Missouri, se loge dans un terrier, et paraît avoir les mêmes habitudes que nos renards.

Le RENARD GRIS (*Vulpes virginianus*. — *Canis virginianus*, ERXL. Le Renard gris de CATESBY) se distingue de ses congénères à son pelage entièrement d'un gris argenté; du reste, il a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes. On le trouve en Virginie.

Le RENARD CROISÉ (*Vulpes decussatus*, GEOFF. *Canis cruciger*, SCHR.) est de la taille de notre renard; tout son corps, et surtout le dos, la queue, les pattes et les épaules sont d'un gris noirâtre, plus foncé vers les épaules, à poils annelés de gris et de blanc; il a une grande plaque fauve de l'épaule jusqu'à la tête, et une autre de même couleur sur le côté de la poitrine. Son museau, les parties inférieures de son corps et ses pattes sont noirs; sa queue est terminée de blanc. On le trouve dans l'Amérique septentrionale et probablement jusqu'au Kamtschatka.

L'AGOUARACHAY ou RENARD TRICOLORE (*Vulpes cinereo-argenteus*. — *Canis cinereo-argenteus*, SCHREB. — FR. CUV.) est noir, glacé de gris en dessus; la tête est d'un gris fauve; le museau blanc et noir; les oreilles et les côtés du cou sont d'un roux vif; l'intérieur de l'oreille est blanc, ainsi que la gorge et les joues; le menton est noir; la face interne des membres est d'un fauve plus vif vers les flancs, plus pâle sous le ventre et la poitrine; la queue est fauve, nuancée de brun, et terminée par du noir foncé. Il habite les États-Unis et le Paraguay. Un jeune, apporté de New-York, a vécu quelque temps à la ménagerie. Sans être méchant, il était assez farouche, et il exhalait une odeur désagréable.

Les autres espèces, nouvellement connues, sont : *Vulpes americanus*, ou *Canis vulpes*, HARLAN, de la Nouvelle-Calédonie. *Vulpes magellanicus*, GRAY. *Vulpes fulvipes*, MARTIN, des îles Chiloé. *Canis griseus*, KING, de la Magellanie. *Canis brasiliensis*, SCHWZ. Ce dernier est l'Agouarachay d'AZARA. Puis les renards *Himalaicus*, *xanthura*, *kokri*, *riparius*, *dorsalis*, *caama*, qui n'ont pas été suffisamment comparés.

5^e GENRE. Les HYÉNOÏDES (*Hyenoides*) ont le même système dentaire que les deux genres précédents, seulement le petit lobe en avant moins prononcé; elles n'ont que quatre doigts à tous les pieds. Ces caractères les placent entre les chiens et les hyènes, avec lesquels elles ont de nombreuses affinités.

La HYÉNOÏDE PEINTE (*Hyenoides picta*, TEMM. *Hyana venatica*, BROOKS. *Canis tricolor*, GRIF. — *Canis pictus*, DESM.). Sa taille est celle du grand mâtin, et, de tous les animaux, c'est celle qui a le pelage le plus agréablement varié. Sur un fond grisâtre se dessinent d'une manière plus ou moins tranchée des taches blanches, noires, d'un jaune d'ocre foncé très-irrégulièrement parsemées et mélangées, quelquefois assez larges, d'autres fois très-petites, toujours placées sans ordre et sans nulle symétrie. Non-seulement ces taches varient beaucoup sur les parties correspondantes du même animal, mais encore d'individu à individu, car je n'en ai pas trouvé deux tachetées identiquement

dans les collections que j'ai visitées, quoiqu'elles y soient en assez grand nombre.

Du reste, la hyénoïde a quelque analogie de forme avec la hyène tachetée (*Hyæna crocata*), à laquelle elle ressemble par le manque de crinière, et par son train de derrière, qui est même plus relevé, quoiqu'il le soit moins que dans les chiens. Comme cette dernière, elle a la tête grosse, le museau court et les yeux gros et saillants; ses oreilles sont larges et velues; sa queue est touffue, blanche au bout, et descend jusqu'aux talons.

La hyénoïde habite le midi de l'Afrique; elle a toute la voracité des hyènes, mais moins de lâcheté, et elle est beaucoup plus dangereuse pour le bétail. Elle se réunit en troupe plus ou moins nombreuse, et ose alors se défendre contre la panthère et même contre le lion. Elle aime à se nourrir de cadavres corrompus et de voiries, et, pour satisfaire ce goût, elle a la hardiesse d'entrer pendant la nuit dans les cours des fermes, et même dans les villages, où elle vient ramasser les immondices jusqu'aux portes des maisons. Malgré cela elle ne s'en livre pas moins avec ardeur à la chasse des gazelles et des antilopes. Dans ce cas, les hyénoïdes se réunissent en meutes, et poursuivent le gibier avec autant d'ordre et de persévérance que nos meilleurs chiens courants; seulement elles se divisent quelquefois en deux ou trois bandes, et pendant que l'une suit la piste de l'antilope, les autres cherchent à prendre les devants, à la couper et à la saisir au passage; lorsque l'animal est pris ou forcé, elles le dévorent toutes ensemble sans se quereller; mais elles ne souffrent pas qu'un animal carnassier d'une autre espèce vienne leur disputer leur proie, et c'est alors que, comptant sur leur nombre et leur courage, elles osent résister à la panthère et au lion.

Si les voiries manquent et que la chasse n'ait pas donné de produits, les hyénoïdes se répandent autour des habitations et poussent la hardiesse jusqu'à attaquer les troupeaux, les mou-

tons principalement, et même les bœufs et les chevaux lorsqu'elles les trouvent isolés. Mais aucun fait ne constate qu'elles se soient jamais jetées sur les hommes. Ce que nous venons de dire de cet animal est tout ce qu'il y a de positif sur son histoire, et si l'on n'en sait pas davantage, c'est parce qu'il a toujours été confondu avec les hyènes par tous les voyageurs.

4^e GENRE. Les GYMNURES (*Gymnura*, LESS.) devraient peut-être se rapprocher des paradoxures, qui sont plantigrades, car ils n'ont pas une analogie parfaite avec les civettes et moins encore avec les chiens. A la mâchoire supérieure leurs deux incisives moyennes sont les plus larges, et écartées l'une de l'autre; les deux latérales sont fort petites et les canines médiocres; la première molaire a deux pointes, la seconde une seule, la quatrième et la cinquième quatre tubercules et la sixième trois; les canines de la mâchoire inférieure sont longues. Ils ont en tout quarante dents, dont douze incisives, quatre canines, et douze molaires à chaque mâchoire. Du reste, leur museau est pointu, leur langue douce; leurs oreilles arrondies, droites et nues; leurs ongles comprimés, arqués et aigus; leur queue nue. On n'en connaît qu'une espèce:

LE GYMNURE DE RAFFLES (*Gymnura Rafflesii*, LESS. *Viverra gymnura*, RAFF.) a un pied de longueur (0,525) non compris la queue, qui est nue et a dix pouces (0,271). Son pelage, long et assez dur en dehors, laineux, doux et très-épais en dedans, est noir et blanc; le corps, les jambes et la première moitié de la queue sont noirs, et une bande de la même couleur passe sur les yeux; la tête, les épaules et le cou sont blancs; le museau est pointu, dépassant d'un pouce (0,027) la mâchoire inférieure; les moustaches sont longues, et les yeux petits. Cet animal habite les Indes orientales, et l'on ne sait rien de ses habitudes.

Puits et Manège, derrière la grande serre tempérée.

La Civette.

LES CIVETTES

ont quarante dents, à une seule espèce près, qui n'en a que trente-six : douze incisives, quatre canines et douze molaires, dont trois fausses molaires en haut, quatre en bas : les antérieures tombant quelquefois ; deux tuberculeuses assez grandes en haut ; une seule en bas ; deux tubercules saillants au côté interne de leur carnassière inférieure en avant, le reste de cette dent étant plus ou moins tuberculeux. Leur langue est hérissée de papilles rudes et aiguës ; leurs ongles se redressent à demi dans la marche, et près de leur anus est une poche, plus ou moins profonde, où des glandes particulières font suinter une matière onctueuse et souvent odorante.

1^{er} GENRE. LES CIVETTES (*Viverra*, Cuv.) ont les pieds à cinq doigts, ainsi que les genettes et les mangoustes. On les reconnaît à la poche profonde qu'elles ont entre l'an us et l'organe de la génération, poche divisée en deux sacs qui se remplissent d'une pommade abondante exhalant une forte odeur musquée.

Le NZFUSI ou NZIME (*Viverra civetta*, Lin. La *Civette ordinaire*, G. Cuv. — BUFF. Le *Kankan* des Éthiopiens. Le *Kastor* des Guinéens) a environ deux pieds trois pouces (0,751) de longueur, non compris la queue ; son museau est un peu moins pointu que celui du renard ; ses oreilles sont courtes et arrondies ; son pelage est long et grossier, gris, tacheté et couvert de bandes brunes et noirâtres, avec une crinière tout le long de l'échine ; sa queue est brune, moins longue que son corps ; la tête est blanchâtre, excepté le tour des yeux, les joues et le menton, qui sont bruns ainsi que les quatre pattes.

La civette ou nzime habite l'Afrique et surtout l'Abyssinie ; on la trouve aussi en Asie. Elle a, outre les poches singuliers dont nous avons parlé, un petit trou de chaque côté de l'an us, d'où suinte une humeur noirâtre très-fétide. C'est un animal qui fuit les terres humides et basses, et qui se plaît particulièrement dans les plaines élevées et les montagnes arides. Agile à la course comme un chien, lesté à sauter comme un chat, souple comme tous les animaux de son genre, ayant des yeux très-brillants et qui lui permettent de distinguer les objets pendant la nuit ; étant, outre cela, d'un caractère courageux et cruel, la civette est le fléau des oiseaux et des petits mammifères, qu'elle surprend dans les ténèbres, qu'elle poursuit à la course pendant le jour, et qu'elle atteint d'un bond à une assez grande distance. Son occupation constante est de chasser ; mais, quand elle ne trouve pas de gibier, elle vient en marande autour des lieux habités, saisit

avec toute la ruse du renard les volailles qui se sont écartées de la ferme, pénètre même quelquefois dans la basse-cour, et met tout à mort avant de se retirer. Enfin, si toutes ces ressources lui manquent, elle se rabat sur les fruits et les racines, qu'il lui est facile de broyer avec ses larges molaires tuberculeuses. Quoique naturellement farouche, la civette s'apprivoise assez facilement, mais jamais assez pour s'attacher à son maître et caresser la main qui la nourrit. Née dans les pays chauds, elle s'habitue cependant très-bien dans les climats tempérés, et même froids, pourvu que, pendant l'hiver, on la tienne dans un lieu chauffé. Il n'y a que quelques années qu'on en nourrissait encore beaucoup en Hollande, alors que le parfum qu'elle produit était à la mode, et celui qu'on en tirait était plus estimé que celui qui venait de son pays même, probablement parce qu'il n'était pas frelaté. Il paraît aussi que son odeur est d'autant plus forte et plus suave, et sa qualité d'autant plus grande, que l'animal est mieux nourri ; de la chair crue et hachée, des œufs, du riz, des petits animaux, des oiseaux, de la jeune volaille, et surtout du poisson, tels sont les aliments qui lui conviennent le mieux ; il ne lui faut que peu d'eau, parce qu'il boit très-rarement. Pour recueillir ce parfum, on met l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner ; on ouvre la cage par un bout, et on tire la civette par la queue ; on la contraint à rester dans cette position en passant à travers les barreaux un bâton qui lui entrave les jambes de derrière ; alors on introduit une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum, on racle avec soin toutes les parties intérieures des deux poches, et l'on met la matière odorante qu'on en tire dans un vase que l'on ferme ensuite hermétiquement. Si l'animal se porte bien, et qu'il soit convenablement nourri, on peut répéter cette opération deux ou trois fois par semaine. Cette matière exhale une odeur si forte, qu'elle se communique à toutes les parties du corps de la civette ; le poil en est imbu, et la peau pénétrée au point qu'elle se conserve encore longtemps après sa mort. Quand on irrite et tourmente l'animal, il hérisse sa crinière, se secoue en grondant, et il répand une odeur qui devient violente, au point qu'on ne peut la supporter dans un appartement où l'on se trouve enfermé avec lui. Cette humeur onctueuse et parfumée, que nous appelons *civette*, est connue dans le Levant et en Arabie sous le nom de *zibet* ou *algallia*, et elle est encore en grande estime dans ces contrées et dans l'Inde. Autrefois, en Europe, la médecine s'en était emparée, et lui attribuait des propriétés merveilleuses, comme aphrodisiaque et stimulante ; mais aujourd'hui ses pré-

tendues vertus sont oubliées, et il n'y a plus guère que les parfumeurs et les confiseurs qui en emploient encore quelquefois.

On sait parfaitement aujourd'hui que la civette, quoique très-commune, ne produit cependant que deux ou trois petits à la fois, et les anciens naturalistes auraient dû déduire ce fait du nombre de ses mamelles, qui est de quatre; mais comme elle refuse constamment de s'accoupler en domesticité, on ne sait pas le temps que dure sa gestation, ni même les circonstances qui accompagnent l'éducation de ses petits.

La CIVETTE D'HARDWICH (*Viverra Hardwichi*, LESS.) a environ quinze pouces (0,406) de longueur, non compris la queue, qui en a onze (0,298); elle est d'un blanc jaunâtre, marquée de larges lignes longitudinales et de taches noires allongées et confluentes; la queue porte six anneaux noirs; le nez est noir, et une ligne de cette couleur va de l'œil au cou, de chaque côté. Elle est de Java, et ses mœurs, n'étant pas connues, ne peuvent se déduire que par analogie.

Le ZIBET OU SAWADU-PUNÉE (*Viverra zibetta*, LIN. Le Zibeth, G. CUV. Le Muse de LA PEYRONIE. Le Quott et Baardes des Arabes) est plus petit que la civette, sa longueur ne dépassant pas douze ou quinze pouces (0,523 à 0,406), non compris la queue. Il a celle-ci beaucoup plus longue, couverte de poils courts, et annelée de noir; le fond de son pelage est d'un gris jaunâtre, avec de nombreuses taches noires, pleines et quelquefois assez rapprochées pour former des lignes continues, surtout au train de derrière; le ventre est gris; une bande noire, naissant derrière la partie supérieure de l'oreille, s'étend en arc de cercle jusqu'au devant du bras, et sépare la robe, tachetée de blanc pur, des côtés et du dessous du cou; une autre bande un peu plus large, également noire, en est séparée par un cercle blanc; une troisième descend verticalement au-dessous de l'oreille, enfin une quatrième correspond à la branche montante de la mâchoire.

Le zibet habite les Indes, et se trouve principalement aux Philippines. Ses habitudes sont plus nocturnes que celles de la civette, parce qu'il voit mal pendant le jour, qu'il passe entièrement à dormir dans les fourrés où il fait sa demeure. La nuit il se met en chasse, et parcourt la campagne avec une grande activité, et dans un profond silence que rien ne peut lui faire rompre. A toutes les sortes d'aliments il préfère les oiseaux et surtout leurs œufs, il attaque aussi les petits mammifères, mais il mange aussi les fruits, et il se contente de racines quand il ne trouve pas mieux; en un mot, il est presque omnivore. Du reste, il a toutes les autres habitudes de la civette, et produit un parfum qui ne lui est pas inférieur. Celui qui a vécu à la ménagerie était triste, silencieux, facile à se mettre en colère, et alors il se hérissait le dos comme s'il eût eu une crinière.

2^e GENRE. LES GENETTES (*Genetta*, CUV.) n'ont qu'une poche très-peu profonde, réduite à un enfoncement léger formé sur la saillie des glandes, et presque sans excrétion sensible quoiqu'il y ait une odeur très-manifeste.

La GENETTE ORDINAIRE (*Genetta vulgaris*, FR. CUV. *Viverra genetta*, LIN. *Viverra malaccensis*, GML. *Viverra tigrina*, SCH. La Genette et la Genette du Cap de BUFF. La Civette de Malacca, SONNERAT. Le Chat bizaam de VOSM. Le Chat du Cap de FORSTER) est à peu près de la grosseur, de la longueur et de la figure d'une fouine, mais sa tête est plus étroite, son museau plus effilé, ses oreilles plus grandes, plus minces et plus nues; ses pattes moins grosses et sa queue plus longue. Son pelage est d'un gris mêlé de roux, tacheté de petites macules noires, tantôt rondes et tantôt oblongues; la queue a quinze anneaux alternativement noirs et blanchâtres, avec des teintes rousses.

Cet animal, si l'on n'a pas confondu plusieurs espèces en une seule, se trouverait en Afrique, au Cap, dans le midi de l'Asie, en Espagne, et même en France, dans le Poitou, selon Buffon; mais ce dernier fait me paraît d'autant plus douteux que la figure

qu'il a jointe à sa description est celle d'une genette étrangère. J'ai fait moi-même prendre dans le Rouergue et le Poitou des renseignements qui ne m'ont rien appris, si ce n'est que cet animal est tout à fait inconnu aux chasseurs dans ces anciennes provinces. Quoi qu'il en soit, la genette n'habite ni les montagnes, ni les grandes forêts, ni les terres arides; elle ne se plaît que dans les vallées fraîches, ombragées par de simples bocages, et le long des ruisseaux, sur le bord desquels on prétend qu'elle se creuse un terrier. Elle a de la finesse dans la figure, de la grâce dans les mouvements, et beaucoup d'agilité pour poursuivre les oiseaux et les petits mammifères, dont elle se nourrit habituellement. Prise jeune, elle s'apprivoise parfaitement et devient un fidèle commensal de la maison, ayant à peu près les mêmes habitudes que le chat, et rendant les mêmes services en faisant une guerre active aux souris, aux mulots et aux rats. Bellon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople; elles étaient aussi privées que des chats, et on les laissait aller et courir partout, sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. Deux genettes, un mâle et une femelle, qu'on avait envoyées de Tunis, ont vécu à la ménagerie, s'y sont accouplées à la manière des chats, et y ont fait un seul petit qui, en naissant, portait déjà la jolie livrée de ses parents. Comme on les tenait dans une cage assez étroite, elles étaient tristes, ennuyées, et dormaient toute la journée enroulées l'une sur l'autre. Elles se réveillaient le soir et s'agitaient toute la nuit. La fourrure de cet animal était autrefois très à la mode pour faire à nos dames des manchons légers, chauds et fort jolis, qui se vendaient un prix exorbitant; mais les industriels de ce temps-là parvinrent à peindre des taches noires sur des peaux de lapins gris, qu'ils vendirent pour de la genette; cette fraude en fit tomber la valeur, et la mode en passa.

La genette du Cap n'est, selon G. Cuvier et d'autres naturalistes, qu'une très-légère variété. Cependant ses bandes longitudinales sont au nombre de six au moins, tandis que celle que nous venons de décrire n'en a que quatre.

Le BERRÉ OU GENETTE DE BARBARIE (*Genetta afra*, FR. CUV.) a le pelage gris plus ou moins mêlé de jaunâtre; le chanfrein blanc; le menton et la ligne dorsale noirs; ses bandes longitudinales sont plus régulières et au nombre de cinq. Elle habite le nord de l'Afrique.

Le LISANG OU DELUNDUNG (*Genetta lisang*, LESS. *Viverra gracilis*, DESM.) a de longueur totale deux pieds six pouces (0,812). Il a la tête allongée, le museau pointu; son pelage est d'un fauve très-clair, avec quatre très-larges bandes brunes transverses; sa queue a le bout noir, avec neuf anneaux dont les deux premiers plus étroits que les autres; il a des taches sur les épaules et les ennuies, et des bandes étroites sur le cou. Il habite Java.

Le FOSSA (*Genetta fossa*, LESS. *Viverra fossa*, LIN. La Fossane, BUFF. La Genette de Madagascar des voyageurs. Le Fossa des habitants de Madagascar) est d'un gris roux, marqué de taches brunes disposées sur le dos en quatre lignes longitudinales, et éparses sur les flancs; sa queue est roussâtre, faiblement marquée d'anneaux d'un roux brun. Elle habite Madagascar, et se plaît dans les bois qui sont à proximité des habitations rurales.

On ne sait de cet animal que ce que Poivre en a écrit à Buffon: « La fossane que j'ai apportée de Madagascar, disait-il, est un animal qui a les mœurs de notre fouine; les habitants de l'Ile m'ont assuré que la fossane mâle étant en chaleur, ses parties avaient une forte odeur de muse. Lorsque j'ai fait empailler celle qui est au Jardin des Plantes, je l'examinai attentivement, je n'y découvris aucune poche, et je ne lui trouvai aucune odeur de parfum. J'ai élevé un animal semblable à la Cochinchine et un autre aux Iles Philippines, l'un et l'autre étaient des mâles; ils étaient devenus un peu familiers; je les avais eus très-petits, et je ne les ai guère gardés que deux ou trois mois; je ne leur ai jamais trouvé de poche entre les parties que vous m'indiquez; je me suis seulement aperçu que leurs excréments avaient l'odeur de

ceux de notre fouine. Ils mangeaient de la viande et des fruits, mais ils préféraient ces derniers, et montraient surtout un goût plus décidé pour les bananes, sur lesquelles ils se jetaient avec voracité. Cet animal est très-sauvage, fort difficile à apprivoiser; et, quoique élevé bien jeune, il conserve toujours un air et un caractère de férocité, ce qui m'a paru extraordinaire dans un animal qui vit volontiers de fruits. L'œil de la fossane ne présente qu'un globe noir fort grand, comparé à la grosseur de sa tête, ce qui donne à cet animal un air méchant. »

La GENETTE A QUEUE NOIRE (*Genetta caudæ nigricante*. — La *Genette de France*, BUFF.) a vingt pouces (0,512) de longueur totale; son pelage, surtout sur le cou, est plus long que celui de la genette ordinaire, gris mêlé de grands poils noirs à reflets onduoyants, avec le dessus du dos rayé et moucheté de noir; le dessous du corps est blanc; les jambes et les cuisses sont noires; les deux tiers de la queue sont noirs, et il n'y a d'anneaux distincts qu'au premier tiers; les oreilles sont rondes; l'œil grand, à pupille étroite. Cette genette a vécu à la ménagerie; elle avait été achetée à Londres, mais on ignorait sa patrie. Elle était toujours en mouvement, et ne se reposait que pour dormir.

La GENETTE A BANDEAU (*Genetta fasciata*, LESS. *Viverra fasciata*, GEOFF.) est de la grandeur d'une fouine. Son pelage est d'un jaune clair marqué de taches d'un brun marron, disposées par séries longitudinales; le bout du museau, la mâchoire inférieure et le front sont d'un blanc jaunâtre; tout le dessous du corps est d'un gris uniforme. Sa patrie est inconnue, mais on la soupçonne de Java.

✓ La GENETTE DE L'INDE (*Genetta indica*, LESS. *Viverra indica*, GROFF. *Viverra rasse*, HORSE.) est un peu plus grande que la genette ordinaire, avec la queue plus courte; son pelage est d'un blanc jaunâtre, avec huit bandes longitudinales étroites et brunes, et trois ou quatre lignes de points bruns parallèles sur les flancs; elle a le tour des yeux brun, la lèvre et le menton blancs, la queue annelée de brun et de blanc jaunâtre. Elle habite l'Inde. Le cabinet en possède, sous le nom de *Genetta de Java*, une variété qui n'en diffère que par sa taille plus petite.

La GENETTE RAYÉE (*Genetta striata*, LESS. *Viverra fasciata*, LIN. *Viverra striata*, DESM. Le *Putois rayé de l'Inde*, BUFF. Le *Chat sauvage à bandes noires de l'Inde*, SONNERAT) ressemble à notre putois par la taille, la forme du corps et des oreilles; sa queue et sa tête sont d'un brun fauve, plus pâle autour des yeux, aux joues et sous la mâchoire; elle a six larges bandes noires et cinq plus étroites d'un blanc jaunâtre le long du dos et des flancs. Elle habite la côte de Coromandel.

Le BONDAR (*Genetta bondar*, DE BLAINV. *Viverra bondar*, DESM.) a le fond du pelage fauve, avec la pointe des grands poils noire; il a sur le dos une bande noire, avec deux bandelettes parallèles de la même couleur sur chaque flanc; ses quatre pieds et le bout de sa queue sont également noirs. Il habite le Bengale.

La GENETTE HERMAPHRODITE (*Genetta hermaphrodita*. — *Viverra hermaphrodita*, PAUL.) a le museau, la gorge, les moustaches et les pieds noirs; une tache blanche sous les yeux; le poil cendré à la base, noir à la pointe; trois bandes noires le long du dos; la queue un peu plus longue que le corps et noire à l'extrémité. Elle habite la Barbarie.

5^e GENRE. Les MANGOUSTES (*Herpestes*, LIE.) ont le même système dentaire que les deux genres précédents; elles ont une poche volumineuse, simple, ayant l'anus percé dans sa profondeur; leurs poils sont courts sur la tête et sur les pattes; leur queue est longue, très-grosse à sa base, et leurs doigts sont à demi palmés.

✓ Le NEM (*Herpestes griseus*. — *Viverra cafra*, LIN. *Ichneumon griseus*, LESS. Le *Nem*, BUFF.) est d'un cinquième plus grand que le sunsa; il a vingt-deux pouces (0,596) de longueur, non compris la queue, qui en a vingt (0,512). Son pelage est dur, redressé,

plus clair que dans le sunsa, en général d'un jaune paille, d'un gris brunnâtre uniforme au dos et aux pattes; les ongles sont noirs; l'iris est d'un fauve foncé. Buffon le dit d'Afrique et Geoffroy de l'Inde.

Le SUNSA OU GAGARANGAN (*Herpestes mungo*. — *Viverra mungo*, LIN. *Ichneumon mungoz*, LESS. La *Mangouste de l'Inde*, BUFF. Le *Chiré* ou *Kirpélé* du Malabar) est à peu près de la taille d'une fouine, le fond de son pelage est brunnâtre; il a sur le dos vingt-quatre à trente bandes transversales alternativement rousses et noirâtres; le dessous de sa mâchoire est fauve; ses pieds sont noirs; sa queue, un peu moins longue que son corps, est d'un brun noirâtre uniforme. Cet animal a de la célébrité dans l'Inde, comme l'ichneumon en Égypte.

Le sunsa habite l'Inde, et n'est pas rare au Malabar et à Java. C'est un joli petit animal, qui se plat le long des ruisseaux et des rivières, qui nage fort bien, et qui aime surtout à clapoter au bord de l'eau. Il fait une chasse continuelle aux reptiles, aux œufs des oiseaux aquatiques, aux petits mammifères et aux insectes. Il mange même des fruits quand sa chasse n'a pas été heureuse; il boit beaucoup, est d'une propreté recherchée, et se roule en boule pour dormir, à peu près comme fait le hérisson.

C'est surtout par ses combats avec les serpents que le sunsa s'est acquis une grande célébrité. Sans cesse on le voit fureter sur le bord des marais, et partout où il pense pouvoir rencontrer de ces reptiles. Dès qu'il en aperçoit un, il s'élance dessus d'un seul bond s'il est à portée, et lui écrase la tête avant que le serpent ait eu le temps de se mettre en défense. S'il est à une certaine distance lorsque le sunsa l'aperçoit, rien n'est curieux comme les mines qu'il fait pour l'approcher sans en être vu, ou au moins sans l'effrayer: tantôt il se lève debout sur ses pattes de derrière pour l'examiner; puis, cette vue le mettant en fureur, il marche à lui en haussant et courbant le dos comme un chameau, et se roidissant sur ses quatre pattes tendues comme des bâtons; tantôt, apercevant le reptile qui fait un mouvement pour fuir, il se laisse tomber sur le ventre, s'étend, se colle à la terre, et se glisse doucement à travers les herbes en rampant. Parvenu à sa portée, il se jette sur son dangereux ennemi, et alors commence une lutte terrible qui ne finit jamais que par la mort de l'un d'eux, et quelquefois par celle de tous deux. La mangouste cherche à saisir le serpent sur le cou ou sur le crâne, et le combat est fini dès qu'elle y parvient. Mais, comme si l'animal venimeux connaissait les intentions de son adversaire, il roule continuellement son corps pour abriter ces parties sous ses anneaux écailleux, et de temps à autre, par un mouvement rapide comme l'éclair, il lance sa tête sur son antagoniste, et, avec ses crochets venimeux, lui fait une blessure mortelle. Tous les efforts du sunsa changent alors d'objet, et il ne cherche plus qu'à se débarrasser des replis dont il est enlaçé; il y parvient, s'éloigne en se traînant avec douleur, et cherche dans les environs une plante merveilleuse dont il mange quelques feuilles et sur laquelle il se roule à plusieurs reprises. Aussitôt, et comme par enchantement, plein d'une nouvelle vigueur et d'un nouveau courage, il retourne au combat et finit par tuer le serpent. Les Indiens, témoins de ce fait extraordinaire, ont observé la plante que cherchait la mangouste, et l'ont nommée *chiri*, du nom qu'ils donnent à l'animal qui la leur a fait découvrir; les botanistes l'ont appelée *ophiorhiza mungos*. Depuis ce temps, on emploie dans l'Inde la racine de cette plante contre la morsure des serpents venimeux.

Voilà l'histoire telle que la racontent les anciens voyageurs, et d'après eux quelques naturalistes; mais est-elle vraie? peut-elle se soutenir devant une critique éclairée? C'est ce que je ne pense pas. Un voyageur allemand s'est trouvé deux fois dans le cas de voir le combat d'une mangouste avec un serpent venimeux, et il prétend que ce petit mammifère, lorsqu'il est mordu, va en effet se rouler sur le gazon, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas d'*ophiorhiza*, mais que cela ne l'empêche pas de mourir de sa blessure.

✓ La MANGOUSTE INDIENNE (*Herpestes Edwardsii*, GEOFF. — *Desm. Ichneumon Edwardsii*, LESS.) a le museau d'un brun rougeâtre; le dos et la queue annelés de brun sur un fond olivâtre; cette espèce et le nems sont les seuls qui aient les ongles noirs. Elle se trouve dans les Indes orientales.

Le VOHANG-SMIRA (*Herpestes galera*. — *Mustela galera*, LIN. *Ichneumon galera*, LESS. Le Vansire, BUFF.) est plus petit que le sunsa; son pelage est d'un gris brun, pointillé de jaunâtre; ses pattes sont brunes; sa queue est également grosse et également touffue dans toute sa longueur.

Ce petit animal habite Madagascar, se plaît sur le bord des rivières, et aime à s'y baigner tous les jours. Les Madécasses le prennent jeune, l'appriivoisent et l'élèvent dans leur maison, qu'il délivre des souris et autres petits animaux nuisibles. Les services qu'il rend, joints à sa familiarité et à sa douceur, l'ont fait rechercher par les habitants de l'île de France; ils l'ont transporté chez eux, et quelques années après il était naturalisé dans leur île. Du reste, il a les mêmes habitudes que les autres mangoustes, et il fait une guerre à mort aux lézards, serpents et autres reptiles. La ménagerie en a possédé deux qui y ont vécu assez longtemps.

Le Nems.

✓ La MANGOUSTE DE JAVA (*Herpestes javanicus*. — *Ichneumon javanicus*, LESS.) a le pelage marron ou presque roux, pointillé de blanc jaunâtre; la tête et les jambes sont d'un marron foncé uniforme; la queue est d'égale grosseur dans toute sa longueur. Elle habite Java.

La MANGOUSTE ROUGE (*Herpestes ruber*. — *Ichneumon ruber*, GEOFF.). Sa taille dépasse d'un cinquième celle du sunsa; elle a le pelage d'un rouge ferrugineux très-éclatant, plus particulièrement sur la tête et les épaules; ses poils sont annelés de roux et de fauve; sa queue est très-épaisse et fort longue. On ignore son pays.

✓ La GRANDE MANGOUSTE (*Herpestes major*. — *Ichneumon major*, GEOFF.) a trois pieds six pouces (1,157) de longueur totale; ses poils sont annelés de fauve et de marron, mais les anneaux fauves sont si étroits que le marron domine partout; la queue, plus hérissée et plus longue que le corps, se termine en pointe d'une couleur plus foncée; ses doigts sont couverts de poils ras et serrés, comme chez les animaux aquatiques, ce qui fait supposer que ses habitudes doivent se rapprocher beaucoup de celles de la loutre. Sa patrie est inconnue.

Le TÉZERDÉ ou ICHNEUMON (*Herpestes ichneumon*. — *Ichneumon Pharaonis*, GEOFF.) *Viverra ichneumon*, LIN. Le Nems des Arabes, L'Ichneumon d'ARISTOTE. Le Rat de Pharaon de BELON) est plus petit d'un sixième que la grande mangouste; son pelage entier

paraît être mélangé également de brun marron et fauve, chaque poil étant annelé de ces deux couleurs; les pieds et le museau sont noirs ou d'un marron foncé; les poils sont plus gros, plus secs et plus cassants que dans les autres espèces; la queue est aussi longue que le corps, terminée par une touffe de très-longs poils noirs étalés en éventail. Il habite l'Égypte.

L'ichneumon est un joli petit animal qui se plaît sur le bord des ruisseaux et des rivières; il est commun sur les rives du Nil. Sa marche est légère et sa prudence extrême; il se glisse toujours à l'abri d'une haie ou d'un sillon, et il ne lui suffit pas de ne rien voir de suspect, il n'est tranquille et ne continue sa route qu'après avoir flairé tout ce qui est à sa portée. L'odorat est son guide le plus sûr; même quand il est apprivoisé, il va sans cesse flairant, remuant continuellement ses narines avec un petit bruit imitant le souffle haletant d'un animal qui vient de faire une longue course. Il se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux, d'œufs, de serpents, de lézards et de reptiles en général, et même d'insectes, quand il ne trouve pas mieux. En domesticité, il est d'une très-grande douceur, caressant, répondant à la voix de son maître, et se laissant volontiers prendre par lui. Dans ce cas, on le saisit, non par le corps, mais par la base de sa grosse queue conique, on le soulève et on le porte ainsi sans qu'il perde sa position horizontale. Sa prudence ne tient ni de la timidité ni de la poltronnerie; il est au contraire très-courageux, et non-seulement il se défend contre des animaux beaucoup plus gros que lui, mais encore il n'a pas l'air de les craindre. Le tézerdé étrangle fort souvent le chat assez maladroit pour lui chercher querelle, et il se fait respecter par les plus gros chiens, auxquels il saute audacieusement à la face, pour peu qu'ils aient l'air de le menacer. Dans la maison où il est élevé, il s'est bientôt rendu maître de la cuisine et des appartements, où nul autre animal ne peut s'introduire sans son bon plaisir. Il est vrai qu'il n'est pas querelleur, et qu'ordinairement il vit bien avec les autres domestiques de sa classe, pourvu qu'ils ne lui disputent rien, pas même la place du coussin sur lequel il a l'habitude de dormir.

Cet animal, quoi qu'en dise Buffon, n'a jamais été véritablement domestique ni en Égypte ni ailleurs, car il ne produit pas en captivité, et les petits que les fellahs ou paysans apportent

quelquefois aux marchés du Caire ont toujours été trouvés sauvages dans les champs. On les élève dans les maisons pour remplacer les chats et faire la guerre aux souris. Ils ont pour cette chasse une ardeur et une adresse qui surpasse celle des chats, et l'avantage qu'ils ont sur ces derniers est que, outre les rats, ils détruisent les mulots, les belettes, les crapauds si incommodes dans tout le nord de l'Afrique, les insectes, et en général tous les animaux nuisibles moins forts qu'eux.

Les anciens auteurs ont débité des fables absurdes sur l'ichneumon. Pour expliquer la raison qui lui avait fait rendre les honneurs divins par les prêtres des antiques Thèbes et Memphis, ils ont dit qu'il entrait dans le corps du crocodile, lorsqu'il le sur-

tuent toutes les volailles qu'ils y trouvent, leur sucent le sang ou leur mangent la cervelle. Mais à cette époque, se trouvant resserrés sur des îlots avec les renards et les jackals, ils deviennent eux-mêmes la proie de ces animaux. Dans le Saïd, ils ont pour ennemi perpétuel l'ouaran el bahr (*tupinambis niloticus*, ou monitor du Nil), sorte de grand lézard très-carnassier, qui, ayant les mêmes habitudes et se tenant dans les mêmes sites, les surprend au passage et les dévore. Du reste, toutes les mangoustes, celles d'Égypte comme celles de l'Inde, s'apprivoisent très-bien et se familiarisent aisément; mais, ainsi que le chat, la plupart paraissent s'attacher plus aux maisons qu'aux personnes. Toutes craignent excessivement le froid, et ne vivent que fort peu de

La Boucherie, derrière les loges des animaux féroces.

prenait dormant la gueule ouverte, et qu'il lui donnait la mort en lui rongant les entrailles. Le vrai est qu'il se contente d'attaquer les petits crocodiles presque sortant de l'œuf, lorsqu'ils sont encore trop faibles pour se défendre, et qu'il sait très-bien les saisir par le cou pour les étrangler. Il sait aussi reconnaître sur le sable des rivages la place où ces animaux ont enterré leurs œufs, et il ne manque jamais de les déterrer pour en manger une partie et briser le reste. Quant à moi, je pense que si les anciens Égyptiens ont divinisé l'ichneumon, comme l'ibis et tant d'autres animaux, c'est qu'ils lui pardonnaient la destruction des œufs de leur dieu crocodile en faveur du service qu'il rendait au pays en le nettoyant, après les inondations du Nil, des serpents et autres reptiles venimeux, des insectes et en général de tous les autres petits animaux nuisibles à l'agriculture.

Lors des inondations, les ichneumons se retirent sur les hauteurs, autour des villages, et alors leurs habitudes ont une grande analogie avec celles de nos fouines. Ils cherchent à pénétrer pendant la nuit dans les basses-cours, et s'ils y parviennent, ils

temps en Europe. Lorsqu'on les caresse, elles font entendre une sorte de petit murmure très-doux; mais leur cri devient aigu et perçant lorsqu'on les irrite.

4^e GENRE. LES MANGUES (*Crossarchus*, Fr. Cuv.) ont les dents comme les mangoustes, mais seulement au nombre de trente-six; ils diffèrent de ces animaux par la tête plus arrondie, le museau plus grand et mobile, et leurs pieds non palmés. Ils ont la pupille ronde; les oreilles petites, arrondies, bilobées; la langue donc sur les bords, papilleuse et coruée au centre; la queue est aplatie, et leur poche anale secrète une matière onctueuse puante. Ces animaux, étant plantigrades, n'ont été placés entre les mangoustes et les surikates qu'à cause de la grande analogie de forme et d'habitudes qu'ils ont avec eux. On n'en connaît qu'une espèce, qui est

Le MANGUE obscur (*Crossarchus obscurus*, Fr. Cuv.), qui a un peu moins d'un pied (0,523) de longueur, non compris la queue, qui a sept pouces (0,189); son pelage est d'un brun uniforme sur

tout le corps, un peu plus pâle sur la tête. Il est assez rare partout, si ce n'est dans les forêts de l'Abyssinie.

Le mangue habite la côte occidentale de l'Asie, et c'est à peu près tout ce qu'on sait de lui à l'état sauvage. Mais comme un individu a vécu à la ménagerie, on a pu faire sur lui quelques observations intéressantes. Il était parfaitement apprivoisé, très-doux, et aimait beaucoup à être caressé. Aussitôt qu'on s'approchait de sa cage, il venait présenter sa gorge ou son dos pour qu'on le caressât; lorsqu'on le faisait, il restait immobile et témoignait le plaisir qu'il en éprouvait en ouvrant et fermant continuellement la gueule, comme s'il mâchait quelque chose. Quand on s'éloignait, il poussait un petit cri plaintif, semblable au sifflement d'un oiseau. Il était extrêmement propre, faisait ses ordures dans un coin de sa cage, toujours à la même place, et il avait le plus grand soin de ne pas salir la partie où il se promenait et surtout celle où il se couchait. Il buvait en lapant, et, quoiqu'il se nourrit habituellement de viande, il mangeait volontiers du pain, des carottes et des fruits secs. Probablement que dans ses bois cet animal est chasseur comme les fouines et les mangoustes, et qu'il se contente quelquefois de baies et autres fruits doux, ainsi que de racines, car son museau mobile doit lui donner, jusqu'à un certain point, la faculté de fouiller la terre.

5^e GENRE. LES SURIKATES (*Ryzæna*, ILLIC.) ont douze incisives, quatre canines et vingt molaires, en tout trente-six dents; les canines sont coniques et très-aiguës, et la deuxième incisive externe de la mâchoire inférieure est plus épaisse à sa base; leurs pieds n'ont que quatre doigts; leurs ongles sont robustes, non rétractiles et propres à fouir la terre; leur langue est garnie de papilles cornées; leurs oreilles sont petites; leur corps est allongé; leur queue est longue, grêle et pointue; enfin leur poche donne dans l'anus même.

Le SURIKATE OU ZENICK (*Ryzæna capensis*, LESS. *Suricata capensis*, DESM. *Ichneumon tetradactylus*, GEOFF. *Viverra tetradactyla*, LIN. *Viverra zenick*, GML.) a environ trois pieds dix pouces (1,216) de longueur totale; son museau est allongé en forme de bœuf mobile; son pelage est mêlé de brun, de blanc, de jaunâtre et de noir; le dessous du corps et les membres sont jaunâtres; sa queue, moins longue que son corps, est noire à l'extrémité; le nez, le chanfrein, le tour des yeux et des oreilles sont bruns. Il habite l'Afrique.

Buffon, en indiquant cet animal comme étant de l'Amérique

méridionale, a commis une erreur; il est certain qu'il habite le cap de Bonne-Espérance. Il est fort joli, très-vif et très-adroit, ne vivant que dans les bois, sur la lisière desquels il se creuse un terrier. Il en sort pendant le jour, et quelquefois aussi pendant le clair de lune, pour se mettre en chasse et poursuivre les petits mammifères et les oiseaux dont il se nourrit. Comme il aime beaucoup les œufs, il se hasarde quelquefois dans la plaine pour chercher des nids de perdrix, ganga, caille, etc., mais alors il avance avec beaucoup de précaution, tantôt marchant debout en levant la tête au-dessus des herbes pour découvrir le danger, tantôt se glissant dans les broussailles, puis s'arrêtant tout à coup pour écouter, assis sur son derrière et les deux bras pendants à ses côtés. Au moindre bruit, à la moindre apparence d'un objet suspect, il fuit avec agilité et va s'enfoncer dans son terrier. Lorsqu'il est effrayé ou en colère, il lâche son urine, qui ordinairement sent mauvais, mais qui dans ce cas exhale une odeur fétide.

Pris jeune et élevé avec douceur, il s'apprivoise très-bien. Buffon en a possédé un assez longtemps vivant. Voici ce qu'il en dit: « Nous avions nourri ce surikate d'abord avec du lait, parce qu'il était fort jeune; mais son goût pour la chair se déclara bientôt; il mangeait avec avidité la viande crue, et surtout la chair de poulet; il cherchait aussi à surprendre les jeunes animaux: un petit lapin qu'on élevait dans la même maison serait devenu sa proie si on l'eût laissé faire. Il aimait aussi beaucoup le poisson, et encore plus les œufs: on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies des œufs qu'on venait de mettre dans l'eau pour cuire; il refusait les fruits, même le pain, à moins qu'on ne l'eût mâché; ses pattes de devant lui servaient, comme à l'écureuil, pour porter à sa gueule. Il lapait en buvant comme un chien, et ne buvait point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiède. Sa boisson ordinaire était son urine, quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouait avec les chats, et toujours innocemment; il ne faisait aucun mal aux enfants, et ne mordait rien que ce fût que le maître de la maison, parce qu'il l'avait pris en aversion. Il était si bien apprivoisé, qu'il répondait à son nom; il allait seul par toute la maison, et revenait seul quand on l'appelait. Il avait deux sortes de voix, l'aboïement d'un jeune chien, lorsqu'il s'ennuyait d'être seul, ou qu'il entendait des bruits extraordinaires, et, au contraire, lorsqu'il était excité par des caresses, ou qu'il ressentait quelque mouvement de plaisir, il faisait un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite crécelle tournée rapidement. »

LES HYÈNES

n'ont point de petites dents du tout derrière la grosse molaire d'en bas; leurs ongles ne sont pas rétractiles, et elles ont une poche profonde et glanduleuse sous l'anus.

1^{er} GENRE. LES HYÈNES (*Hyæna*, BRISS.) ont tous les pieds à quatre doigts; elles ont trente-quatre dents, dont douze incisives, quatre canines, dix molaires à la mâchoire supérieure et huit à l'inférieure. Leurs mâchoires inférieures présentent deux fortes pointes tranchantes; la flexion de leurs jambes de derrière leur fait tenir la croupe fort bas; elles ont la langue rude, les yeux très-saillants et les oreilles grandes; leur museau est arrondi, gros, comme tronqué.

L'HYÈNE RAYÉE (*Hyæna vulgaris*, GEOFF. — DESM. *Canis hyæna*, LIN. Le Zabo des Arabes. Le Kaftaar de la Perse, et le Dubbach de Barbarie. L'Hyène d'Orient des naturalistes. L'Hyène rayée, BUFF. L'Azoufa de Fez et de Maroc) a ordinairement trois pieds quatre pouces (1,085) de longueur, non compris la queue. Son pelage est d'un gris jaunâtre, rayé transversalement de brun sur les flancs et sur les pattes; son museau et sa gorge sont noirs,

ainsi qu'une longue crinière qu'elle a sur le dos; ses oreilles sont longues et coniques, presque nues. Elle habite la Barbarie, l'Égypte, la Nubie, la Syrie et la Perse.

Les hyènes sont des animaux qui ont singulièrement prêté à la superstition, et qui ont été le sujet de mille contes tous plus merveilleux ou plus absurdes les uns que les autres. Les anciens ont écrit que l'hyène était alternativement mâle pendant six mois et femelle pendant les six autres mois, excepté quand elle portait, allaitait et élevait ses petits, car alors elle restait femelle toute l'année. Mais, l'année suivante, elle prenait sa revanche en conservant les fonctions de mâle et faisant subir à son compagnon le sort de la femelle. Selon les mêmes auteurs, les hyènes savent imiter parfaitement la voix humaine, et voici comment elles utilisent ce talent: elles rôdent autour des troupeaux et surtout autour des bergers, sans se laisser apercevoir, jusqu'à ce qu'elles aient entendu prononcer le nom d'un des pâtres; elles le retiennent, puis vont s'embusquer la nuit dans un buisson, et là, d'une voix plaintive, elles appellent le berger par son nom comme pour l'amener au secours d'une femme ou d'un enfant expirant.

Le malheureux, trompé par ces gémissements douloureux, vole auprès du huisson pour secourir un être souffrant qui l'appelle, mais il ne trouve qu'une affreuse hyène qui le dévore. S'il devine le piège qui lui est tendu, il fuit : mais l'animal dirige sur lui, à travers les ténèbres, l'éclat sombre et rougeâtre de ses yeux, et cette funèbre lueur le charme, l'arrête dans sa course, et le force, par une fascination magique, à attendre, dans l'immobilité complète d'une statue, l'hyène, qui vient pour en faire sa proie. Il paraît que les jeunes filles étaient plus difficiles à fasciner que les bergers, car l'hyène pour s'en emparer était obligée d'employer d'autres moyens beaucoup plus mystérieux et compliqués. Elle prenait la forme d'un beau garçon, et toujours au moyen de ses yeux, elle faisait naître dans le cœur d'une jeune fille un amour désordonné qui la rendait folle; alors la pauvre abandonnait son troupeau pour courir les champs, et le monstre profitait de cette circonstance pour croquer d'abord la bergère, puis ensuite les moutons... « Tout cela peut arriver sans l'hyène, » dit Buffon.

Dans le siècle dernier, les écrivains, un peu plus critiques que leurs pères, abandonnèrent ces contes absurdes, mais pour les remplacer par d'autres contes, ou au moins par des exagérations outrées. Buffon lui-même n'est pas à l'abri de ce dernier reproche; écoutons-le : « Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, et, quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paraît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomirait avec effort, ou plutôt au mugissement d'un veau. L'hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui résister. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes. »

A présent venons-en à la vérité. Les hyènes rayées sont en effet des animaux très-farouches et d'une voracité dégoûtante, mais d'une lâcheté, d'une poltronnerie incomparablement plus grande que celle du loup. Elles ne vivent que de cadavres, de voiries, et c'est à ce goût prononcé pour la chair corrompue, beaucoup plus qu'à leur prétendue férocité, qu'il faut attribuer cette habitude qu'elles ont de déterrer les cadavres quand elles parviennent à entrer dans les cimetières mal clos des musulmans; et encore, Bruce, qui a vécu longtemps en Abyssinie, pays de la terre qui est le plus peuplé d'hyènes, nie positivement ce fait. « Après beaucoup de recherches, dit-il, je n'ai encore pu avoir une seule preuve que les hyènes eussent déterré un cadavre. » (*Voyage aux sources du Nil*, tome XIII, page 184.) Non-seulement elles ne peuvent en aucune manière lutter contre le lion et la panthère, mais leur timidité ne leur permet pas même d'attaquer des jackals et autres animaux de la taille du renard et au-dessus. Elles rôdent sans cesse pendant la nuit, et quelquefois elles s'approchent des habitations, non pour inquiéter les hommes, dont elles redoutent beaucoup la présence, mais pour se nourrir des immondices qu'elles y cherchent. Si elles se hasardent à attaquer une pièce de bétail, c'est un faible agneau ou un animal mourant qui ne peut leur faire aucune résistance, et si elles sont surprises dans ce méfait, elles se laissent assommer à coups de bâton par des enfants de huit à dix ans, sans chercher à se défendre. Les marabouts, dont toute l'ambition est de se faire passer pour saints aux yeux du peuple, connaissent parfaitement la lâcheté de cette espèce; aussi ne manquent-ils pas, quand ils en trouvent l'occasion, de saisir une hyène vivante à bras-le-corps, et de l'apporter ainsi dans la ville. Comme elle ne leur fait jamais la

moindre blessure, les Arabes attribuent à la sainteté du personnage et à une faveur spéciale du prophète ce qui n'est que le résultat de la timidité de l'animal. « En Barbarie, dit Bruce, j'ai vu des Maures saisir, en plein jour, des hyènes par les oreilles, et les tirer vers eux sans qu'elles fissent d'autre résistance que de chercher à se dégager. »

La ménagerie a possédé fort souvent des hyènes rayées, et jamais elles ne se sont parfaitement apprivoisées, quoique ces animaux y aient toujours paru inoffensifs. L'une d'elles s'était rongé jusqu'à complète destruction tous les doigts de ses pattes de derrière, et se trouvait réduite à marcher sur de véritables moignons, ce qui ne l'a pas empêché de vivre plusieurs années. Cependant il est certain que cette espèce, élevée avec douceur, s'apprivoise parfaitement. Il y a trois ans que toute notre armée d'Algérie a vu à Bone un officier français qui en avait élevé une. Elle lui était attachée, le suivait librement dans les rues comme à la campagne, obéissait à son commandement, accourait à sa voix, et le caressait absolument comme aurait fait un chien.

L'HYÈNE D'ABYSSINIE (*Hyena Brucei*. — *Canis hyanomelas*, BRUCE) atteint jusqu'à cinq pieds neuf pouces (1,868) de longueur totale, et sa queue a vingt et un pouces (0,569); ses formes générales se rapprochent davantage de celles du chien, et elle n'a pas le train de derrière aussi incliné que l'hyène rayée, dont elle diffère encore par sa couleur d'un roux brun, plus pâle aux oreilles et à la tête; par son museau plus long et non étranglé, ressemblant à celui d'un chien; par sa crinière d'un rouge brun et non pas noire, et par sa queue également d'un rouge brun, dont les poils, ainsi que ceux de la crinière, ne sont pas annelés de noir à la pointe; elle n'a pas la gorge noire, mais seulement une tache remontant jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure; ses oreilles, longues de plus de neuf pouces (0,244), ne sont pas nues, mais couvertes de poils très-fins et très-courts. Du reste, elle est rayée de noir à peu près de la même manière, à cette différence néanmoins que les bandes des jambes de derrière ne sont pas transversales, mais longitudinales, ce qui est un caractère spécifique très-tranché.

Malgré ces différences énormes, malgré des mœurs tout à fait différentes, l'hyène de Bruce, quatre fois plus grosse que l'hyène rayée, a été confondue avec elle par tous les naturalistes, et cela parce qu'ils ont plus consulté la mauvaise figure qu'on en a donnée dans la traduction française du *Voyage aux sources du Nil*, que la description écrite du voyageur.

Les hyènes d'Abyssinie vivent solitairement comme l'hyène rayée, et paraissent n'avoir guère plus d'intelligence. Bruce dit : « Elles sont au contraire excessivement brutes, paresseuses, sales, dépourvues de toute espèce de pudeur, et ayant enfin des mœurs très-ressemblantes à celles du loup. Le courage qu'elles montrent ne leur vient que de leur extrême voracité; aussi meurent-elles plus souvent en fuyant qu'en combattant. C'est une vraie peste en Abyssinie; il y en a partout, dans les campagnes et dans les villes, et je suis sûr qu'il y en a plus que de moutons, quoique les moutons y soient pourtant en grand nombre. Depuis le moment du crépuscule du soir jusqu'au point du jour, Gondar est rempli d'hyènes, qui viennent dévorer les cadavres des infortunés que les cruels Abyssins laissent sans sépulture dans les places publiques et dans les rues. Il croit en même temps, ce peuple sanguinaire et superstitieux, que ces animaux ne sont autre chose que les falashas (sorcières), qui changent de figure par le pouvoir de la magie, et qui descendent la nuit de leurs montagnes pour venir se nourrir de chair humaine. » Il raconte qu'en sortant chaque soir du palais du roi pour rentrer chez lui, il courait risque d'être mordu par des hyènes. « Les hommes armés qui m'accompagnaient, dit-il, ne les épouvantaient point. Elles grondaient en rôdant autour de nous, et il ne se passait guère de nuit sans qu'elles tuassent ou blessassent quelqu'un. »

En Abyssinie et dans l'Atbara, on n'enterre pas toujours les

cadavres humains, et on se borne à les porter dans la campagne ou même à les laisser dans la rue, quand ce sont les corps de pauvres gens; les hyènes se chargent de leur donner la sépulture. Aussi, cet animal marche insolemment en plein jour, fait face à l'homme; cependant il attaque toujours le mulet ou l'âne plutôt que le cavalier. En route, les fusils l'empêchent de venir très-près des voyageurs; mais la nuit, le soir et le matin, il est toujours sur leurs talons. Comme on ne le chasse jamais, et que l'on se contente de repousser ses agressions, l'impunité lui donne de l'audace, et sa voracité le pousse quelquefois jusqu'à entrer dans les maisons. « Une nuit, dit encore le voyageur cité plus haut, j'étais dans la province de Maitsha, très-occupé d'une observation astronomique, lorsque j'entendis passer quelque chose derrière moi; soudain je me retournai et ne pus rien voir. Ayant achevé ce que je faisais en ce moment, je sortis de ma tente dans l'intention d'y retourner bientôt, et, en effet, j'y rentrai presque tout de suite. Mais, en mettant le pied sur le seuil, j'aperçus deux

L'Hyène rayée.

gros yeux bleus étincelants dans les ténèbres. Je criai soudain à mon domestique de porter de la lumière; et nous vîmes une hyène à côté du chevet de mon lit, tenant dans sa bouche trois ou quatre paquets de chandelles. Je ne pouvais lui tirer un coup de fusil sans courir risque de briser mon quart de cercle, ou quelque autre de mes instruments. Comme elle avait la gueule pleine de chandelles, elle semblait à ce moment ne pas songer à une autre proie, et je voyais qu'elle était trop embarrassée pour me mordre. Je pris donc une lance, et je la frappai aussi près du cœur qu'il me fut possible. Jusqu'alors elle n'avait pas montré la moindre colère; mais dès qu'elle se sentit blessée elle laissa tomber ce qu'elle avait dans la gueule, et fit des efforts incroyables pour remonter le long du fût de la lance et venir jusqu'à moi. La crainte de la voir réussir me fit tirer un pistolet de ma ceinture, et je lui lâchai mon coup. Presque aussitôt mon domestique lui fendit le crâne d'un coup de hache. Enfin, les hyènes faisaient les tourments de ma vie; elles troublaient nos promenades du soir; elles dévoraient sans cesse quelqu'un de nos mulets et de nos ânes, animaux qu'elles cherchent toujours de préférence. »

On voit par ces citations que l'hyène d'Abyssinie diffère de l'hyène rayée, non-seulement par la taille et la couleur, mais encore par son audace et sa férocité. Comme le loup, cette espèce préfère le chien à toute autre proie, et il paraît qu'en cela elle satisfait à la fois et son goût et sa haine. Il y a entre ces animaux une antipathie invincible, et les chiens les plus hardis pour la chasse au sanglier n'osent jamais la poursuivre dans les bois, ni la combattre en plein champ. Il n'en est pas de même pour l'hyène de Barbarie; les chiens de berger, aussitôt qu'ils l'aperçoivent, s'élançant sur elle et l'étranglent sans façon.

L'HYÈNE TACHETÉE (*Hyæna capensis*, DESM. *Canis crocutus*, LIN. *Hyæna crocuta*, ZIMM. *Hyæna striata*, PENN. *Hyæna maculata*, THUNB. Le *Loup-tigre* de Kolbe, si ce loup-tigre n'est la hyénoïde peinte) a le pelage d'un gris roux prononcé; la tête est rousse, avec du noirâtre sur le front et entre les yeux; le dessous du front est d'un brun roussâtre; le dessous du cou et du front seulement est blanchâtre; des taches noirâtres, peu distinctes, occupent les flancs, la croupe et les cuisses; elle a une bande noirâtre de chaque côté du cou, les jambes et les pieds noirâtres, avec la face interne des jambes de devant d'un blanc roussâtre; la queue rousse dans sa première moitié, et noirâtre dans la seconde.

Dans sa première édition des *Ossements fossiles*, Cuvier avait donné le nom d'hyène rousse à cette espèce, et cette méprise a beaucoup embarrassé les naturalistes; il en est résulté que plusieurs d'entre eux ont appliqué à sa synonymie la description de l'espèce suivante, qui est restée sans nom, ou avec un nom qui ne lui convient pas puisqu'il appartient à celle-ci.

L'hyène tachetée habite le midi de l'Afrique, et principalement le cap de Bonne-Espérance; il paraît cependant qu'on la trouve quelquefois aussi en Barbarie. Pour la grandeur elle tient le milieu entre l'hyène rayée et l'hyène d'Abyssinie, car celles de la ménagerie avaient deux pieds et demi (0,812) de hauteur sur le garrot, et trois pieds et demi (1,157) de longueur, non compris la queue. Moins sauvage et plus courageuse que les autres espèces, celle-ci a aussi plus d'intelligence, et sous ce rapport elle ne le cède guère au chien. Elle se défend hardiment contre les animaux féroces avec lesquels sa force lui permet de lutter, et elle

ne se nourrit de cadavres que lorsque la chasse aux gazelles et aux antilopes ne lui réussit pas. Si l'on s'en rapporte à Barrow, il est des pays où on l'apprivoise et on la dresse pour la chasse. Il paraîtrait qu'alors elle s'attache à son maître avec beaucoup d'affection, et qu'elle lui est aussi dévouée, aussi fidèle qu'un chien. Toutes celles qui ont vécu à la ménagerie portent à croire ce qu'en a dit ce voyageur, car elles étaient fort douces, caressantes même, et elles aimaient beaucoup qu'on les grattât autour des oreilles et sur le cou. Ce n'était pas seulement à leurs gardiens qu'elles donnaient ces marques d'amitié, mais encore à toutes les personnes étrangères qui s'approchaient de leur loge. L'une d'elles, lors de son arrivée en France, s'échappa de sa cage, à Lorient. Elle courut quelque temps la campagne sans

faire de mal à personne, et se laissa bientôt reprendre sans résistance. Elle a vécu seize ans à la ménagerie, et ce n'est que vers la fin de sa vie, lorsqu'elle fut tourmentée par les infirmités de la vieillesse, que son caractère s'agrit un peu. Elle cessa d'être caressante, mais pour cela elle n'en devint pas plus méchante.

L'HYÈNE DE CUVIER (*Hyæna Cuvieri*) est d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le fauve; elle a des taches brunes, rondes, nettes, sur les flanes et sur les cuisses; celles de l'épaule forment une bande qui se continue avec une ligne longitudinale brune de chaque côté du cou; les pieds sont blanchâtres, un peu teints de roux vers le bas; la queue est annelée de blanchâtre, et de brun à la base, noirâtre dans ses deux tiers inférieurs; la tête, du même fond que le dos, a un peu de brun vers les Jones et du

fond. Leur système dentaire est encore inconnu, mais tout fait présumer qu'il doit être à peu près celui des hyènes.

Le PROTÈLE DELALANDE ou AARD-WOLF (*Proteles Lalandii*, Is. Geoff. La *Civette hyénoïde*, Fr. Cuv. La *Genette hyénoïde*, G. Cuv. *Proteles hyenoides*, Blainv.) a beaucoup de ressemblance avec l'hyène d'Orient, tant par ses formes que par son pelage; comme elle, par la flexion de ses jambes de derrière, il porte l'arrière-train beaucoup plus bas que celui de devant; son pelage est gris; il a sur le dos une crinière peu fournie; les pieds sont noirs; il a sur les côtés des bandes noires peu nombreuses, et de plus petites sur les jambes; sa queue est touffue, noire, grise à sa base.

Les Hyènes.

roux vers le sommet. Cette espèce, à laquelle les auteurs ont appliqué à tort la synonymie de la précédente, se trouve également au Cap, mais elle y est beaucoup plus rare. Du reste, elle a les mêmes mœurs. Je la erois une variété de la suivante.

L'HYÈNE BRUNE (*Hyæna fusca*, Geoff. Non la *Hyène brune*, Fr. Cuv.) est un peu moins grande que l'hyène rayée; son corps est couvert en entier de poils longs, rudes, d'un brun noirâtre, qui pendent sur les côtés; la tête est couverte de poils courts d'un brun grisâtre; elle a sur les jambes de devant et les pieds de derrière quelques bandes transverses brunes et blanchâtres; le dedans des jambes, le dessous du ventre et de la queue sont d'un gris blanchâtre. Elle est du cap de Bonne-Espérance.

2^e GENRE. LES PROTÈLES (*Proteles*, Is. Geoff.) ont cinq doigts aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière; ils diffèrent encore des hyènes par leur tête allongée, leur museau fin et presque conique et leur poche ne consistant qu'en un sillon pro-

L'aard-wolf, ou loup de terre, atteint la taille de nos chiens de berger, et habite la Cafrerie et le pays des Hottentots, où néanmoins il est assez rare. Il a les habitudes nocturnes, et ne quitte sa retraite que la nuit pour aller, en petite troupe, à la chasse des gazelles et des antilopes. Probablement il se nourrit aussi de voiries et de charognes, et c'est peut-être pour s'emparer des cadavres entraînés par les eaux, qu'il habite de préférence les bords de la rivière des Poissons, en Cafrerie, où le docteur Knox l'a rencontré plusieurs fois. Pendant le jour, il se tient en famille dans un terrier profond et à plusieurs issues, qu'il se creuse dans les bois. Lorsqu'on l'irrite, il redresse sa crinière et hérissé ses longs poils depuis la nuque jusque sur la queue. Le voyageur Delalande, le premier qui ait découvert et fait connaître cet animal, en a tué et rapporté en Europe trois individus qui habitaient le même terrier; il en a vu fuir avec vitesse, la crinière hérissée, le corps très-penché en arrière, les oreilles et la queue baissées.

LES CHATS

n'ont point de petites dents du tout derrière la grosse molaire d'en bas; leur museau est court et rond; leurs ongles sont rétractiles, excepté dans le premier genre. Ils ont cinq doigts aux pieds de devant, et quatre à ceux de derrière.

1^{er} GENRE. LES GUÉPARDS (*Guepar cynofelis*, LESS.) diffèrent des chats proprement dits par leurs ongles non rétractiles, mais semblables à ceux des chiens; par leur tête plus petite et plus courte, par leurs jambes plus longues, leur corps plus élancé, et enfin par leurs dents machelières, qui sont moins tranchantes. On n'en connaît qu'une espèce, qui est

Le GUÉPARD OU FADH (*Guepar jubatus*. — *Felis jubata*, SCUR. — LIN. *Felis guttata*, GERM. *Cynofelis jubata*, LESS. Le Tigre chasseur, des Indes; le Léopard à erinière; le Fadh et le Youse des Persans, le Jaz des Turcs).

Ce joli animal habite l'Asie méridionale et plusieurs contrées de l'Afrique; il a trois pieds et demi (1,157) de longueur, non compris la queue, et deux pieds (0,650) de hauteur. Son pelage est d'un beau fauve clair en dessus, et d'un blanc pur en dessous; de petites taches noires, rondes et pleines, également semées, garnissent toute la partie fauve; celles de la partie blanche sont plus larges et plus lavées; la dernière moitié de sa queue est annelée de douze anneaux alternativement blancs et noirs; enfin, les poils de ses joues, du derrière de la tête et du cou sont plus longs, plus laineux que les autres, ce qui lui forme comme une sorte de petite crinière. A cette jolie robe le guépard joint la légèreté des formes et la grâce des mouvements. Ayant les doigts longs, munis d'ongles peu pointus et nullement rétractiles, il ne peut grimper sur les arbres comme la plupart des chats; mais il bondit comme eux, court avec beaucoup plus d'agilité, et peut atteindre aisément le gibier en le poursuivant, quand il n'a pas réussi à s'en saisir par surprise.

Il s'en faut de beaucoup que le guépard ait le caractère perfide et féroce des grands chats avec lesquels les naturalistes l'ont classé. Quoique habitant des forêts et vivant de la chasse, il est peu farouche et s'apprivoise fort aisément. Alors il s'attache à son maître, répond à sa voix, le suit, le caresse, se laisse dresser à chasser pour lui, et montre autant d'intelligence que de douceur. Celui qui vivait, il y a peu d'années, à la ménagerie, venait du Sénégal; il était si familier, qu'on l'avait placé dans un parc, où il vivait librement, et dont jamais il n'a cherché à sortir. Il obéissait au commandement du gardien de la ménagerie, et il aimait surtout les chiens, avec lesquels il jouait toute la journée sans leur faire jamais aucun mal. Un jour, un petit domestique nègre, âgé de dix à douze ans, vint se promener au Jardin des Plantes; il aperçoit le guépard dans son parc, et se met aussitôt à l'appeler : Fadh! Fadh! Le guépard le regarde, s'approche; aussitôt le négroillon de jeter là le chapeau à galon, la veste de livrée, d'escalader la palissade, de se jeter sur Fadh, qui l'attendait avec impatience, et les voilà se baisant, se léchant, se caressant de mille manières, se serrant, l'un dans les bras, l'autre dans les pattes, et se roulant tous deux sur le gazon en jouant à qui mieux mieux. Cette scène, aussi surprenante qu'inattendue, effraya ceux qui en furent témoins autant qu'elle les étonna; on courut chercher le gardien des animaux. On apprit alors que le guépard et l'enfant avaient fait ensemble la traversée du Sénégal en France, qu'ils s'étaient épris d'amitié sur le pont du bâtiment, et que tous les deux venaient de se rencontrer par hasard, et de se reconnaître après une séparation de trois mois.

Si l'on en croit Eldemiri, ce serait Chaleb, fils de Walid, qui, le premier, se serait servi du guépard pour la chasse, ce qui, du reste, est assez peu important à savoir. Ce qu'il y a de cer-

tain, c'est qu'à Surate, au Malabar, dans la Perse et dans quelques autres parties de l'Asie, on élève ces animaux pour s'en servir à cet exercice. Les chasseurs sont ordinairement à cheval, et portent le guépard en croupe derrière eux; quelquefois ils en ont plusieurs, et alors ils les placent sur une petite charrette fort légère et faite exprès. Dans les deux cas l'animal est enchaîné, et a sur les yeux un bandeau qui l'empêche de voir. Ils partent ainsi pour parcourir la campagne, et tâcher de découvrir des gazelles dans les vallées sauvages où elles aiment à venir paître. Aussitôt qu'ils en aperçoivent une, ils s'arrêtent, déchainent le guépard, et, lui tournant la tête du côté du timide ruminant, ils le lui montrent avec le doigt. Le guépard descend, se glisse doucement derrière les buissons, rampe dans les hautes herbes, s'approche en louvoyant et sans bruit, toujours se masquant derrière les inégalités du terrain, les rochers et autres objets, s'arrêtant subitement, et se couchant à plat ventre quand il craint d'être aperçu, puis reprenant sa marche lente et insidieuse. Enfin, quand il se croit assez près de sa victime, il calcule sa distance, s'élance tout à coup, et en cinq ou six bonds prodigieux et d'une vitesse incroyables, il l'atteint, la saisit, l'étrangle, et se met aussitôt à lui sucer le sang. Le chasseur arrive alors, lui parle avec amitié, lui jette un morceau de viande, le flatte, le caresse, lui remet le bandeau, et le replace en croupe ou sur la charrette, tandis que les domestiques enlèvent la gazelle. Néanmoins, il arrive quelquefois que le guépard manque son coup, malgré ses ruses et son adresse. Alors il reste tout saisi et comme honteux de sa mésaventure, et ne cherche jamais à poursuivre le gibier; son maître le console, l'encourage par des caresses, et les chasseurs se remettent en quête avec l'espoir qu'il sera plus heureux une autre fois. Dans le Mogol, cette chasse est pour les riches un plaisir si vif, qu'un guépard bien dressé, et qui a la réputation de manquer rarement sa proie, se vend quelquefois une somme exorbitante.

En Perse, cette chasse se fait à peu près de la même manière, à cette différence près que le chasseur qui porte le guépard en croupe se place au passage du gibier que des hommes et des chiens vont relancer dans le bois. Quand une gazelle passe à sa portée, « il débände les yeux de l'animal, dit Chardin, et lui tourne la tête du côté de la bête relancée; le guépard l'aperçoit, fait un cri, s'élance à grands sauts, se jette dessus et la terrasse. S'il la manque après quelques bonds, il se rebute d'ordinaire, et pour le consoler on le caresse. Il y a en flycémie des bêtes dressées qui font la chasse finement, se traînant sur le ventre le long des haies et des buissons jusqu'à ce qu'elles soient proches de la proie, et alors elles s'élancent dessus. » L'empereur Léopold 1^{er} avait deux guépards aussi privés que des chiens. Quand il allait à la chasse, un de ces animaux sautait sur la croupe de son cheval, et l'autre derrière un de ses courtisans. Aussitôt qu'une pièce de gibier était levée, les deux guépards s'élançaient, la surprenaient, l'étranglaient, et revenaient tranquillement, sans être rappelés, reprendre leurs places sur le cheval de l'empereur et sur celui de son courtisan.

Le GUÉPARD de Fr. Cuvier (*Felis guttata*, HERM. *Cynofelis guttata*, LESS.) est une espèce ou variété très-voisine, qui habite l'Afrique, le Sénégal, le Kordofan et le cap de Bonne-Espérance.

2^e GENRE. LES CHATS (*Felis*, LIN.) ont trente dents, savoir : douze incisives, quatre canines, huit molaires supérieures et six inférieures; leur carnassière supérieure a trois lobes et un talon mousse en dedans; l'inférieure a deux lobes pointus et tranchants, sans aucun talon; enfin ils n'ont qu'une très-petite tuberculeuse supérieure, sans rien qui lui corresponde en bas.

Leurs doigts sont armés d'ongles rétractiles qui s'étendent et se redressent, puis se cachent entre les doigts, à la volonté de l'animal; leur langue est hérissée de papilles épineuses et cornées; leurs oreilles sont pointues; ils n'ont point de follicules anaux. Il résulte de l'organisation des chats qu'ils sont essentiellement carnivores et propres à se nourrir de proie vivante, et qu'ils seraient les animaux les plus destructeurs s'ils pouvaient coucir.

§ 1^{er}. CHATS DE L'ANCIEN CONTINENT.

Le Lion (*Felis leo*, LIX. L'*Asad* des Arabes et le *Gehad* des Persans) varie, pour la taille et la couleur, en raison des pays qu'il habite. Son pelage est communément d'un fauve assez uniforme; le dessus de la tête et le cou du mâle adulte portent une épaisse crinière, tandis que le reste du corps est couvert de poils ras; sa queue est terminée par un flocon de poils. La femelle ressemble au mâle, à cela près qu'elle a la tête plus petite et qu'elle manque de crinière. Les variétés qui ont été signalées par les naturalistes sont :

1^o Le *Lion jaune du Cap*, peu dangereux;

2^o Le *Lion brun du Cap*, le plus féroce et le plus redouté de tous;

3^o Le *Lion de Perse ou d'Arabie*, à pelage isabelle pâle et crinière épaisse;

4^o Le *Lion du Sénégal*, à crinière peu épaisse et pelage un peu jaunâtre;

5^o Le *Lion de Barbarie*, à pelage brunâtre, avec une grande crinière dans le mâle; ce dernier est poltron, mais il s'apprivoise facilement.

Avant de commencer l'histoire du lion, il est indispensable que je donne quelques généralités sur les chats; car j'aurai probablement sur cette famille bien des préjugés à combattre, bien des erreurs à relever. Ces animaux, si on les étudie en anatomiste, sont incontestablement organisés pour être les plus féroces et les plus forts de tous les carnassiers, et leur structure est admirablement en harmonie avec leurs mœurs. « Continuellement en action la nuit et le jour, dit Desmoulins, la ruse et la patience sont toujours les moyens qu'ils préfèrent; leur attaque est toujours une surprise: aussi leur oreille est-elle plus développée que dans les autres mammifères pour entendre clair et de loin. L'œil des espèces nocturnes est aussi bien approprié aux habitudes de l'animal; outre que son volume et celui des lobes optiques sont très-grands, la dilatation de l'iris, de plus un miroir réflecteur auquel les moindres rayons de lumière diffuse ne peuvent échapper, les recueille pour les renvoyer sur la rétine. L'odorat, moins actif que dans les chiens, est pourtant supérieur à celui de beaucoup de carnassiers. Le goût paraît le plus obtus de tous leurs sens. En effet, leur langue est plutôt un organe de mouvement; ses pointes cornées, inclinées en arrière et redressables, servent aux chats à râper les parties molles et juteuses de leur proie. Un toucher très-délicat réside dans leurs moustaches, ou plutôt dans leurs bulbes; car les barbes ne font que transmettre l'impression du choc et de la résistance des objets. L'intestin est plus court que dans les autres carnassiers. La force musculaire est immense. Heureusement la force irrésistible dont pourrait disposer leur férocité naturelle est laissée inactive par leur timide prudence portée jusqu'à la lâcheté. Les chats ne courent pas; cette impuissance tient moins au défaut d'une force d'impulsion suffisante qu'à l'extrême flexibilité de leur colonne vertébrale et de leurs membres, incapables de conserver la rigidité nécessaire dans la course. En revanche, leurs bonds sont énormes. Ils se glissent, rampent, grimpent, s'accrochent, se fourrent avec une adresse et une agilité incroyables. Rien de plus sûr que leur coup d'œil; mais aussi, quand ils manquent leur coup, soit méfiance, soit dépit, ils se retirent ordinairement sans revenir à la charge. Les

femelles ont pour leurs petits une tendresse toujours prête à se dévouer, et qui multiplie leur courage et leurs forces. Cette tendresse des mères contraste avec la jalousie qui fait quelquefois des mâles les plus dangereux ennemis de leur propre postérité. Aussi les femelles se cachent pour mettre bas; et, pour mieux préserver leur famille, elles la changent souvent de retraite: cet instinct ne se perd pas même en domesticité. »

L'intelligence des chats est généralement moins développée que celle des animaux des familles précédentes, et c'est encore une nécessité de leur organisation. Aucune éducation ne peut exciter en eux des facultés dont ils n'ont pas les organes, et c'est à cela que l'on doit attribuer les habitudes farouches, le caractère indépendant et sauvage que le chat domestique a conservés, malgré l'antiquité de sa servitude. Aucune espèce connue ne vit en société, et l'amour même ne parvient à réunir le mâle et la femelle que pendant le court instant des désirs et de l'accouplement. Du reste, cette vie solitaire, cette antipathie pour la société, s'expliquent assez bien par les besoins individuels. La plupart des chats ne se nourrissent que de proies vivantes, il faut à chacun un espace de pays assez grand pour le nourrir, et tout ce qui vient lui disputer son gibier, partager ses moyens d'existence, est nécessairement un ennemi. L'instinct de la solitude, naissant de cette cause, paraît indélébile chez ces animaux; aussi tiennent-ils au pays, à la localité, où, dès leur enfance, ils ont trouvé une suffisante nourriture. Ils s'y affectionnent, et même le chat domestique le plus doux, le plus caressant, s'attache plus à la maison qu'à son maître; il ne la quitte jamais pour lui, et y revient si on l'a transféré dans une nouvelle demeure.

Tous les chats ont, à bien peu de chose près, les mêmes formes, le même ensemble d'attitude, de gestes, de mouvements et de manières. Tous, pour exprimer leur satisfaction, même dans les plus grandes espèces, font entendre ce *rourou* qu'à Paris on appelle *fler* dans les chats domestiques. Tous *seulent* en soufflant et montrant leurs dents de la même manière et dans les mêmes occasions, et cependant leur voix varie beaucoup d'une espèce à une autre: par exemple, le lion rugit d'une voix creuse et presque semblable à celle d'un taureau; le jaguar aboie comme un chien, le chat miaule; le cri de la panthère ressemble au bruit d'une scie, etc.

De tous temps, les chats et les grandes espèces surtout ont été célèbres par leur cruauté et leur férocité prétendues indomptables. Le vrai est qu'ils sont beaucoup moins cruels que la plupart des petits carnassiers auxquels nous ne faisons pas ces reproches. La belette, la fouine, le renard, le loup, par exemple, semblent donner la mort pour le plaisir de tuer. S'ils pénétraient dans un poulailleur, une basse-cour, une bergerie, ils n'en sortent pas tant qu'il y reste un être vivant. Les chats, au contraire, n'attaquent que quand ils ont faim, et se contentent pour l'ordinaire d'une seule victime. Au milieu d'un troupeau nombreux et sans défense, ils saisissent leur proie, la dévorent, et se retirent sans même faire attention aux autres, jusqu'à ce qu'une nouvelle faim les ramène; ils ne tuent jamais sans nécessité. Quant à leur prétendue férocité, elle n'existe pas plus chez eux que chez tous les autres carnassiers. Quoi qu'on en ait dit, toutes les espèces s'apprivoisent fort bien et sont susceptibles d'affection pour leur maître. Ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces peut-être le chat domestique est celle qui est le moins susceptible de sentiments affectueux; non pas que cela tienne à son caractère, mais à sa timidité et à l'habitude que nous avons de le faire vivre avec le chien, son ennemi le plus redouté et le plus dangereux, et dont la présence tient constamment le chat dans un état d'irritation et de frayeur qui absorbe ses autres sentiments.

Le lion se trouvait autrefois dans une grande partie de l'Europe méridionale. Il habitait en très-grand nombre la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, probablement la Grèce entière et toute la partie méridionale de l'Asie, depuis la Syrie jusqu'au Gange et

à l'Oxus. Aujourd'hui il n'existe plus en Europe, et n'est commun nulle part; l'on n'en voit plus que quelques-uns en Asie, dans la presqu'île de l'Inde. L'espèce se soutient encore en Barbarie, particulièrement aux environs de Constantine et de Bone, au Sahara, au Sénégal et au cap de Bonne-Espérance; mais on la refoule continuellement dans le désert, et il est à croire que bientôt les armes à feu l'auront entièrement détruite. Les Grecs, qui ne connaissaient pas le tigre du Bengale, ont naturellement fait du lion le roi des animaux, parce que c'était pour eux le plus grand et le plus fort des carnassiers. L'ayant fait roi, il était naturel aussi qu'ils lui attribussent les vertus que les rois devaient avoir, c'est-à-dire la noblesse de caractère, la supériorité

Le Guépard.

du courage, la fierté, la générosité, etc. Buffon, en sa qualité d'écrivain plus qu'en celle de naturaliste, s'est emparé de ces idées, et nous les a transmises dans son style aussi brillant qu'inimitable. Il est fâcheux que toutes ces belles qualités disparaissent devant l'étude des faits. Comme tous ses congénères, le lion n'attaque que par surprise, soit qu'il attende en embuscade, soit qu'il se glisse dans l'ombre ou rampe à la clarté du jour, caché par quelque abri, pour tomber à l'improviste sur une victime longtemps épiée, et cette victime est toujours un animal faible et innocent, qui ne peut lui opposer aucune résistance. Ce n'est que poussé par une faim extrême qu'il ose assaillir un bœuf ou un cheval; mais jamais il ne commence volontairement une lutte avec un animal capable de lui résister. Tout ce qu'ont dit les voyageurs du combat du lion contre l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame et le tigre, est autant de suppositions hasardées qui ne méritent aucune foi. Sa nourriture ordinaire consiste en gazelles et en singes quand il peut les rencontrer et les saisir à terre. Il se place ordinairement en embuscade dans les roseaux, autour des mares où ces animaux ont l'habitude d'aller boire le soir et le matin. Là il reste à guetter un temps infini, avec cette admirable patience qu'ont tous les chats. Si un animal passe à sa portée, d'un bond prodigieux il s'élance sur lui, lui enfonce ses formidables griffes dans les flancs, et lui brise le crâne avec les dents. S'il manque son coup, il ne cherche pas à poursuivre l'animal, et l'on a mis sur le compte de sa générosité ce qui n'est que le résultat de sa conformation. En effet, il bondit, saute, mais il ne peut courir, et il marche avec une lenteur que l'on a prise pour de la gravité. Le lion n'est pas aussi cruel que le tigre, a-t-on dit; mais si, en se glissant dans l'ombre, il s'est approché d'un krahah sans être découvert, et qu'il ait pu pénétrer dans un parc de moutons, il égorge tout avant de choisir la proie qu'il veut emporter ou dévorer. Il n'attaque pas les animaux quand il n'a

pas faim, cela est vrai; mais c'est simplement parce que, dans ses forêts, sûr de sa supériorité de force, n'ayant jamais attaqué un être qui ait pu lui résister, comptant sur une agilité qui n'est comparable qu'à sa force, il ne craint jamais de manquer de proie; après s'être repu avec voracité, il s'endort pour deux ou trois jours, et ne sort de sa retraite ou de son apathie que poussé par une nouvelle faim. Tel il est dans le désert; il n'a jamais peur parce qu'il n'a jamais rien à craindre. Dans les pays habités par l'homme, il n'a plus ni courage ni fierté. La nuit il rôde dans la campagne; s'il ose alors approcher des habitations, c'est pour chercher à s'emparer des pièces de menu bétail échappées de la bergerie; il ne dédaigne pas même de prendre des oies et autres volailles quand il en trouve l'occasion. Enfin, faute de mieux, il se jette sur les charognes et les voiries, malgré cette délicatesse de goût qu'on lui suppose. Il est arrivé assez souvent à nos sentinelles, à Constantine, de tirer et tuer des lions qui venaient pendant la nuit rôder autour de la ville, afin de manger les immondices jetées hors des murs. Si ce noble animal, comme disent les naturalistes, a la hardiesse de s'approcher en tapinois d'un troupeau pour s'emparer d'un mouton, les bergers orientaux aussitôt haro sur le voleur, le poursuivent à coups de bâton, lui arrachent sa proie de vive force, mettent leurs chiens à ses trousses, et le forcent ainsi à détalier au plus vite. Il en arrive très-souvent autant au cap de Bonne-Espérance, quand les fermiers hollandais le surprennent rôdant autour de leurs écuries; ils en ont même quelquefois tué à coups de fourche jusque dans des cours où ils étaient parvenus à se glisser furtivement, à la manière des loups. Néanmoins ce n'est pas sans danger que l'on attaque cet animal, tout poltron qu'il est, car, lorsqu'il se sent blessé et qu'on lui ôte la faculté de fuir, il entre en fureur; et malheur à l'individu sur lequel il déploie sa force prodigieuse!

Le Lion.

Le lion fuit la présence de l'homme; il ne l'attaque jamais pendant le jour, à moins qu'il n'y soit poussé par une faim atroce; nous citerons comme preuve un fait qui s'est passé au Cap. Deux Hollandais d'Afrique vont un jour à la chasse; l'un d'eux s'approche d'une mare, et un lion, à l'affût dans les hautes herbes, croyant entendre le bruit d'une gazelle, s'élance et le saisit par le bras avant d'avoir pu le distinguer; il reconnaît un homme, et, surpris de sa propre audace, effrayé de ce qu'il vient de faire, il reste immobile sans néanmoins lâcher sa victime; il a vu sa face imposante, et il tremble; il ferme les yeux pour se dérober à l'influence d'un regard qui l'épouvante. Le malheureux Hollandais, voyant que son ami ne peut tirer sur le monstre sans risquer de

le percer lui-même d'une balle, prend une courageuse résolution; il profite de la stupeur du lion pour glisser dans sa poche la main qu'il avait libre; il en sort doucement son couteau, l'ouvre, mesure son coup, et le plonge dans le cœur de l'animal. Mais

yeux, mais encore dans les rides de son front; sa démarche est légère, quoique lente et toujours oblique. Sa voix est terrible, et tous les animaux tremblent à une demi-lieue à la ronde quand son rugissement fait retentir les forêts pendant la nuit; c'est un cri

Le Lion masculin.

celui-ci en mourant déchire sa victime, et tous deux roulent morts sur le gazon ensanglanté.

Le lion atteint jusqu'à huit à neuf pieds (2,599 à 2,924) de lon-

gueur, depuis le bout du nez jusqu'à la naissance de la queue, mais seulement dans les déserts où il n'est pas inquiété et où il trouve une nourriture abondante. Le plus ordinairement sa taille

prolongé, d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu. Lorsque le lion menace, il se ride le front, se plisse et relève les lèvres, montre ses énormes dents, et souffle de la même manière

que le chat domestique; enfin, lorsqu'il attaque, il pousse un cri court et réitéré subitement. Dans la colère, ses yeux deviennent flamboyants, et brillent sous deux épais sourcils qui se re-

La Lionne.

ne dépasse pas cinq pieds et demi (1,786) de longueur, sur trois et demi (1,157) de hauteur. Sa femelle est d'environ un quart plus petite que lui. Sa figure est imposante et mobile comme celle de l'homme, et ses passions se peignent non-seulement dans ses

levent et s'abaissent comme par un mouvement convulsif; sa cri- nière se redresse et s'agite; de la queue il se bat les flancs; il ouvre la gueule et laisse voir une langue hérissée d'épines poin- tues et tellement dures, qu'elles suffisent seules pour écorcher

la peau et entamer la chair. Tout à coup il se baisse sur ses pattes de devant, ses yeux se ferment à demi, sa moustache se hérisse, son agitation cesse, il reste immobile, et le bout de sa queue roide et tendue fait seul un très-petit mouvement de droite à gauche. Malheur à l'être vivant qu'il regarde dans cette attitude, car il va s'élancer et déchirer une victime.

Quelque terrible que soit le lion, on ne laisse pas que de le chasser avec des chiens appuyés par des hommes à cheval; mais il faut que les uns et les autres aient été dressés à cet exercice pour le faire sans danger. On le relance dans son fourré, on l'en déloge, on le poursuit, et on parvient à le tuer. Le courage de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. Ils le prennent quelquefois en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'ils recouvrent avec des matières fragiles au-dessus desquelles ils attachent un animal vivant. Dès qu'il est prisonnier, il devient d'une telle lâcheté, qu'on peut l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut, selon ce que dit Buffon. Cet animal, pris jeune, s'apprivoise fort bien, et il est même susceptible d'attachement pour son maître et d'une certaine docilité. « Élevé parmi les animaux domestiques, dit l'écrivain que je viens de citer, il s'accoutume aisément à vivre et à jouer innocemment avec eux; il est doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le premier âge, et si sa férocité reparait quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvements sont très-impétueux et ses appétits fort véhéments, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer; aussi y aurait-il quelque danger à lui laisser souffrir trop longtemps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos. Non-seulement il s'irrite des mauvais traitements, mais il en garde le souvenir, et paraît méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. » Je ne suivrai pas plus loin notre grand écrivain, surtout quand il dit que « sa colère est noble, son courage magnanime et son naturel sensible; » toutes choses qui sont là pour le style et pour faire allusion aux contes d'Androclès, du lion de Florence, et à cent autres inventés à plaisir et devenus célèbres par le manque de critique des anciens écrivains.

Dans ces animaux, la passion de l'amour est très-ardente. « Lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit à dix mâles, dit Gesner dans son Histoire des animaux, et ils ne cessent de rugir autour d'elle et de se livrer des combats furieux. » Je doute beaucoup de ce fait, et voici pourquoi : Le lion est armé d'une manière si terrible, que tout combat livré à un animal de son espèce serait terminé en moins d'une minute par la mort de l'un des assaillants et peut-être de tous deux. J'ai eu dans mon cabinet les ongles d'une lionne; ils étaient longs de cinq pouces (0,155), très-gros à la base, tranchants en dessous comme un rasoir, et aigus comme la pointe d'un canif. Les dents de ces animaux sont d'une grosseur énorme, et les canines dépassent les gencives de trois pouces. Avec de pareilles armes, le résultat d'une lutte doit être prompt et mortel. En second lieu, chaque lion habite un canton assez grand, où il ne souffre aucun rival, et ce ne serait guère que dans un rayon de quarante à cinquante lieues que l'on pourrait trouver huit à dix mâles, même dans les contrées où ces animaux sont le plus abondants. Il est donc croyable que la femelle n'est suivie que par le mâle qui habite son canton, et il est certain qu'aussitôt après l'accouplement, tous deux se quittent pour reprendre leur vie solitaire.

La LIONNE a, comme tous les chats, quatre mamelles; elle porte cent huit jours, fait de deux à cinq petits qu'elle allaite ordinairement six mois. Elle aime ses enfants avec une tendresse excessive. Quoique moins forte que le lion, elle oublie le danger, et, pour les défendre, combat jusqu'à la dernière extrémité. Elle cherche toujours pour mettre bas un lieu très-écarté et d'un

difficile accès. Lorsqu'elle craint la découverte de l'endroit où elle a caché ses petits, elle embrouille sa trace en retournant plusieurs fois sur ses pas, et finit par les cacher dans une autre retraite, quelquefois très-éloignée, où elle les croit plus en sûreté. Quand ils commencent à prendre de la force, elle va à la chasse, se jette indifféremment sur tous les animaux qu'elle rencontre, les met à mort, se charge de sa proie, la partage à ses lionceaux, et leur apprend à déchirer la chair palpitante. En naissant, les petits se ressemblent tous, quel que soit leur sexe; leur pelage est plus laineux, plus foncé que celui de leur mère, et ils portent une livrée de petites raies brunes, transversales, sur les flancs et l'origine de la queue; ce n'est qu'à l'âge de cinq ou six ans, c'est-à-dire lorsqu'ils deviennent complètement adultes, qu'il ne reste plus aucune trace de cette livrée. La crinière qui pare les mâles ne commence à pousser qu'à l'âge de trois ans. Plusieurs fois des lionnes se sont accouplées à la ménagerie, et y ont élevé leurs lionceaux.

On a dit que, dans sa générosité, le lion donne quelquefois la vie aux animaux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant, et le fait est vrai si on le met non sur le compte d'un sentiment généreux, mais sur celui du caprice, et sur le besoin d'avoir un compagnon qui lui fasse supporter les ennuis d'une étroite captivité. Parmi les lionnes qui ont vécu à la ménagerie, plusieurs ont souffert des chiens dans leur loge; mais une seule a montré de l'affection pour son camarade de prison. Elle se nommait Constantine, et avait été prise fort jeune dans le Sahara. On jeta dans sa loge un petit roquet noir et blanc, qui, tout effrayé, fut se cacher dans un coin en tremblant de tous ses membres. La lionne se leva lentement, et, râlant d'une voix sourde, s'approcha du pauvre animal, qui poussa un cri plaintif en la regardant d'un air suppliant. Il paraît que ce regard plein de désespoir la toucha, car elle se recoucha tranquillement sans faire de mal au roquet. L'heure de la distribution venue, on jeta dans la loge le diner de Constantine; elle le mangea et en laissa une part pour son nouveau compagnon d'esclavage, qui n'osa pas y toucher, car la faim la plus dévorante n'aurait pu le déterminer à quitter le coin noir où la frayeur le tenait blotti. Le lendemain il avait un peu moins peur, et il se détermina à manger la portion que la lionne lui laissa comme la veille; le second jour il se hasarda à sortir de son coin et à manger après elle; huit jours après il mangeait avec elle, et huit autres jours après il se jetait sur le diner, et ne permettait à la lionne d'en avoir sa part que lorsqu'il avait pris la sienne. Si Constantine s'approchait, le roquet entraînait en fureur, et, purement par caprice, lui sautait à la figure et la mordait de toute sa force. Il n'est rien de plus hargneux, de plus méchant qu'un être faible qui a conquis sur un être fort l'empire que la bonté et l'affection lui ont laissé prendre, et l'on pourrait en citer de trop nombreuses preuves prises ailleurs que chez les chiens et les lions. Quand l'automne fut venu avec ses journées froides et humides, le roquet, pour être plus chaudement, jugea à propos de passer les nuits entre les cuisses de la lionne, et elle s'y prêta de fort bonne grâce. Pour récompense, dans ses accès de fureur, il se jeta un jour sur elle et lui mordit la queue avec tant de rage et de méchanceté, qu'il parvint à la lui couper à moitié et à l'estropier pour toute sa vie. Au bout de quelques années, le chien mourut, moitié de vieillesse, moitié d'un accès de colère, et la pauvre Constantine ne put jamais s'en consoler. On lui donna plusieurs autres chiens, qu'elle étrangla; enfin elle laissa la vie à l'un d'eux, mais jamais elle ne lui montra ni affection ni complaisance, et elle mourut bientôt après, consumée d'ennui, de tristesse et peut-être de regrets. Du reste, si je me suis un peu étendu sur l'histoire de Constantine, c'est moins pour donner une idée du caractère des lions, que pour montrer par un exemple très-remarquable que, dans les animaux comme dans l'homme, on trouve des individus excentriques qui sortent presque tout à fait du caractère général de l'espèce.

✓ Le Tigre (*Felis tigris*, LIX. Le Tigre royal de BUFF. — G. Cuv. Le *Radjahoutan* ou *Arimaou-bessar* des Malais. Le *Madjan gédé* des Javanais. Le *Lau-hu* des Chinois).

Cet animal est la plus grande et la plus terrible des espèces de son genre ; il égale et surpasse même le lion en grandeur, mais il est plus grêle, plus svelte, et sa tête est plus arrondie ; ses jambes sont proportionnellement plus longues ; son museau court, ses mâchoires armées de dents énormes et tranchantes, donnent à sa gueule une force prodigieuse. Sa langue est couverte d'épines recourbées du côté de la gorge, de manière à lui donner la faculté d'enlever des lambeaux de peau d'un seul coup ; ses pattes sont munies d'ongles puissants, qui se redressent vers le ciel et se cachent entre les doigts dans l'état de repos, par l'effet de ligaments élastiques, et ne perdent jamais leur pointe ni leur tranchant. Son pelage est d'un jaune vif en dessus, d'un blanc pur en dessous, partout irrégulièrement rayé de noir en travers, ce qui le distingue très-bien de toutes les grandes espèces de chats ; sa queue, noire au bout, est alternativement annelée de cette couleur et de blanc ; enfin, c'est un des plus beaux et des plus élégants animaux que l'on connaisse. Il habite les Indes orientales et leur archipel, les déserts qui séparent la Chine de la Sibérie orientale jusques entre les rivières d'Irtisch et d'Ischim, et même jusqu'à l'Obi, quoique rarement ; il est commun dans le Bengale, mais jamais on ne l'a trouvé en deçà de l'Indus, de l'Oxus et de la mer Caspienne. Ces limites bien tracées n'empêchent pas que presque tous les anciens voyageurs qui ont parcouru les contrées chaudes, non pas seulement en Asie, mais encore en Afrique et en Amérique, disent en avoir rencontré, et racontent à son sujet les choses les plus exagérées et les plus merveilleuses. Ici, c'est le combat d'un tigre et d'un rhinocéros ou d'un crocodile ; là, il terrasse un monstrueux éléphant ; ailleurs, il lutte contre un lion ; etc.

Si on a paré le lion d'un courage, d'une générosité, d'une noblesse qu'il n'a pas, en compensation on s'est plu à nous peindre le tigre avec les couleurs les plus noires ; on le représente comme ayant une cruauté inouïe, une férocité indomptable, une soif de sang qui le dévore constamment ; il n'y a pas plus de vérité dans ce portrait que dans l'autre. Le tigre n'est pas plus cruel que le lion, mais seulement pour approcher sa proie il met plus de ruse, pour l'attaquer beaucoup plus d'audace, et pour la vaincre un courage qui ne cède qu'à la mort. Le lion annonce son approche par des rugissements qui paralysent ses victimes : le tigre se glisse à petit bruit et les surprend ; le lion se retire s'il trouve une résistance : le tigre combat et se fait tuer. Telles sont les uniques différences qui constituent la générosité de l'un et la cruauté de l'autre. Le courage du tigre est sans mesure, comme sa force et son agilité. Il combat indistinctement tous les animaux, et attaque l'homme avec intrépidité. Sa course a la rapidité de l'éclair ; on en a vu sortir de la forêt, saisir un cavalier au milieu d'un bataillon, d'une armée, l'emporter dans les bois et disparaître avant même qu'on ait eu le temps de le poursuivre. Ce qui, sans doute, n'a pas peu contribué à la réputation de cruauté que l'on a faite au tigre, c'est ce courage indomptable qui lui fait braver les armes de l'homme, et le rend, pour notre espèce, le plus terrible des animaux et le fléau des Indes orientales.

Cependant, quand il s'agit de surprendre une proie timide qui lui échapperait par la vélocité d'une course que le tigre ne peut soutenir longtemps, il se blottit et se cache dans les hautes herbes et les bambous, comme fait le lion. Le lieu de son embuscade est ordinairement le bord d'une mare ou d'une rivière où les gazelles, les antilopes et autres animaux viennent se désaltérer pendant la chaleur du jour ; d'un bond prodigieux il se jette sur un de ces animaux, le terrasse du premier choc, lui brise le crâne et l'entraîne ensuite dans les bois, fût-ce un buffle ou un cheval, en courant avec autant de légèreté qu'un loup emportant un

faible agneau. Quand il a satisfait sa faim, il ne cherche pas d'autre victime, jusqu'à ce qu'un nouveau besoin vienne le forcer à recommencer sa chasse. Plus hardi que le lion, il n'attend pas que la nuit vienne couvrir ses manœuvres de son ombre ; c'est aussi bien le jour que la nuit qu'il sort de sa retraite pour se mettre en quête. Il habite de préférence les roseaux qui croissent sur le bord des fleuves et des grandes rivières, et, comme il nage fort bien, il aime à gagner les îlots pour y établir son domicile temporaire. De là, il observe ce qui se passe sur le fleuve, et va chercher, pour s'en nourrir, les cadavres d'hommes et d'animaux qui flottent sur les ondes. Sur les bords du Gange, il est rare que la superstition indienne ne lui fournisse pas suffisamment de cadavres pour qu'il ait besoin d'aller à la chasse. On sait que les Hindous sont persuadés que les eaux du Gange descendent du ciel et ont la miraculeuse vertu de purifier quiconque s'y baigne ; mourir sur ses bords ou dans ses flots est ce qui peut arriver de plus heureux à un dévot qui veut arriver avec certitude aux délices du paradis. Aussi, plus d'un fanatique y cherche une mort volontaire, des mères y noient leurs enfants par excès de tendresse, et tout cela au profit des alligators et des tiges.

Quelques rois de l'Inde mettent la chasse du tigre au nombre des plaisirs royaux, et la font avec un grand appareil d'hommes, d'éléphants, de chevaux et de chiens. Malgré toutes les précautions prises pour la sûreté des chasseurs, il arrive presque toujours quelques malheurs, et il n'est pas rare de voir un tigre bondir et enlever un homme jusque sur le dos d'un éléphant, ou terrasser ce dernier s'il est jeune et qu'il parvienne à saisir sa redoutable trompe, à laquelle il se cramponne opiniâtrément. Lorsqu'il est harassé de fatigue ou gravement blessé d'un coup de feu, il se retire un moment dans un fourré pour reprendre haleine ; mais il revient bientôt au combat plus furieux qu'avant de l'avoir quitté, se faire tuer accablé par le nombre, et trop souvent expirer sur le corps sanglant de ses ennemis. Grâce à son intrépidité inconcevable, rien ne l'effraye, rien ne l'intimide : ni le nombre de ses ennemis, ni la détonation des armes à feu, ni les cris, ni le bruit, le feu et la fumée, qui ne font qu'augmenter sa fureur.

Le tigre est-il donc le plus féroce des animaux, et le portrait qu'en fait Buffon serait-il vrai ? Non ; je le répète, il n'est ni plus féroce ni plus cruel que le lion, seulement il est plus courageux. Pris jeune et élevé dans la domesticité, il s'apprivoise parfaitement, reconnaît son maître, le caresse et s'y attache autant qu'aucun autre animal, hors le chien. On sait que l'empereur Héliogabale, dans une représentation du triomphe de Bacchus, se montra dans Rome sur un char traîné par des tigres, et la description que Pline nous a laissée de ces animaux ne laisse aucun doute sur leur identité. Voilà donc ce tigre indomptable qui oublie sa férocité pour s'accoutumer à la domesticité ; il l'oublie au point de se laisser atteler à un char, et de traîner sans danger pour personne, au milieu d'une population nombreuse et turbulente, un empereur bien plus féroce que lui ! Ce fut Auguste qui montra le premier un tigre aux Romains, et il était apprivoisé. Mais sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, quelques personnes se souviennent encore d'avoir vu un promeneur de ménagerie ambulante qui montrait, à Francfort, un tigre d'une rare beauté. A son commandement, l'animal, attaché à une chaîne de cinq ou six pieds pour la tranquillité des spectateurs, sortait de sa cage et faisait plusieurs exercices. Son maître, le comparant à un cheval qu'on bride, lui ouvrait les mâchoires et lui mettait le bras dans la gueule en guise de mors ; puis il s'asseyait sur son dos et se faisait porter sans que l'animal témoignât la moindre impatience. Tout Paris a vu le sieur Martin entrer sans crainte dans la cage d'un tigre qu'il montrait aux curieux, s'asseoir sur lui, le caresser, jouer, le contrarier même, sans qu'il en ait résulté le moindre accident. Les mousses du bâtiment sur lequel on amenait à Paris le tigre qui existait à la

ménagerie en 1855, ne trouvaient rien de mieux pour dormir que de s'étendre entre les cuisses de cet animal et de se faire un traversin de son ventre. Il se promenait librement sur le vaisseau, et on ne l'attachait au pied du mât que pendant les manœuvres. Je pourrais multiplier beaucoup ces exemples s'il était nécessaire.

Quant aux autres habitudes du tigre, elles sont exactement les mêmes que celles du lion et autres grands chats. Fort heureusement pour les habitants de l'Inde, ce terrible animal multiplie fort peu son espèce. La femelle met bas de trois à cinq petits; mais si elle

vaisseau; et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlements affreux expriment sa douleur cruelle et font encore frémir ceux qui les entendent de loin. » Transportés en Europe, dans nos ménageries, ces animaux meurent presque tous de phthisie pulmonaire. Ils ne s'y sont jamais accouplés, au moins jusqu'à ce jour.

✓ La PANTHÈRE (*Felis pardus*, LIN. Le *Nemr* des Arabes. La *Panthère* de BUFF.) est longue de près de quatre pieds (1,299), non compris la queue, qui a deux pieds six pouces (0,812); son pelage

Chasse au tigre.

n'a pas le soin extrême de les cacher dans une retraite sûre, le mâle ne manque jamais de les manger et de détruire ainsi sa formidable postérité. Elle les aime avec tendresse, et sa fureur devient extrême quand on les lui ravit. « Elle brave tous les pé-

est d'un fauve jaunâtre en dessus, blanc en dessous, avec six ou sept rangées de taches noires en forme de roses, c'est-à-dire formée de l'assemblage de cinq ou six petites taches simples, sur chaque flanc; la queue n'a de noir, et seulement en dessus, que

rils, dit Buffon; elle suit les ravisseurs, qui, se trouvant pressés, sont obligés de lui relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instants après et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leur

son dernier huitième, avec trois ou quatre anneaux blancs. Tel est l'animal que notre célèbre naturaliste G. Cuvier a cru reconnaître pour la panthère, et, dans ce cas, il se trouverait en Arabie et en Afrique aussi bien que dans l'Inde.

Selon M. Temminck, cette panthère de Cuvier ne serait qu'un léopard; nous n'aurions jamais possédé, ni au cabinet ni à la ménagerie, de véritable panthère, et elle n'aurait même jamais été figurée. Voici, selon lui, en quoi elle diffère du léopard: sa queue serait aussi longue que le corps et la tête pris ensemble, et composée de dix-huit vertèbres, tandis que celle du léopard serait de la longueur du corps seulement, et composée de vingt-deux vertèbres; la tête de la panthère aurait le crâne plus al-

les voyageurs, elle monte avec beaucoup d'agilité sur les arbres, pour poursuivre les singes et les autres animaux grimpeurs dont elle se nourrit. Ses yeux sont vifs, dans un mouvement continu; son regard est cruel, effrayant, et ses mœurs sont d'une atroce férocité. Elle n'attaque pas l'homme quand elle n'est pas insultée; mais à la moindre provocation elle entre en fureur, se précipite sur lui avec la vitesse de la foudre, et le déchire avant qu'il ait eu le temps de penser à la possibilité d'une lutte. La

Le Tigre.

longé; son pelage serait d'un fauve jaunâtre foncé; ses taches en roses seraient très-nombreuses et rapprochées, ayant au plus douze à quatorze lignes (0,027 à 0 052) de diamètre, avec le centre de la même couleur que le fond du pelage, tandis que dans le léopard les taches seraient assez distantes, de dix-huit lignes (0,041) de diamètre, et auraient le fond rose. Dans le cas où l'opinion de M. Temminck prévaudrait sur celle de Cuvier et

nuît, elle sort des hailliers et des buissons touffus où elle se cache pendant le jour pour épier ses victimes; elle vient rôder autour des habitations isolées pour surprendre les animaux domestiques, les chiens surtout, et, faute de proie vivante, elle se nourrit de cadavres. Quoique Buffon ait mal connu cette espèce, et que pour les mœurs il l'ait confondue avec d'autres grands chats, je crois que c'est à elle qu'il faut rapporter ce passage: « La

Le Léopard.

de tous nos naturalistes français, la panthère, assez commune au Bengale, ne se trouverait probablement pas en Afrique.

Toutes les panthères que nous avons eues à la ménagerie de Paris, ou du moins les animaux auxquels on donne ce nom, étaient farouches, indomptables, et d'une férocité stupide. Quelques-unes se sont conservées assez longtemps, mais la plupart meurent phthisiques après un an ou deux. Dans les pays où elle se trouve, la panthère n'habite que les forêts; et, si on en croit

panthère paraît être d'une nature fière et peu flexible: on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise, jamais elle ne perd en entier son caractère féroce; et lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soin pour la dresser, et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charrette, enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte quand le gibier paraît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse et l'étrangle.

Mais si elle manque son coup elle devient furieuse et se jette quelquefois même sur son maître, qui, d'ordinaire, prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivants, comme des agneaux, des chevreux, et qui lui en jette un pour calmer sa fureur. » Si ce que dit Buffon est vrai, cela ne peut s'appliquer qu'à la panthère ou au léopard, car le guépard s'attache à son maître comme un chien, et n'est jamais dangereux pour lui. Tout ce que nous pourrions dire de plus sur l'histoire de cet animal appartient à celle des chats en général.

Le LÉOPARD (*Felis pardus*, Cuv. *Felis leopardus*, TEMM. *Felis varia*, SCHR. L'Encoi du Congo).

Selon G. Cuvier, le léopard ne se distinguerait de la panthère que par dix rangées de taches plus petites, plus annelées; par son pelage d'un plus beau fauve, et par le dernier tiers de sa queue, qui serait noir en dessus et aux côtés, avec cinq ou six anneaux blancs; il aurait exactement les mêmes dimensions. Selon Temminck, le léopard serait beaucoup plus grand que la panthère, et approcherait de la taille de la lionne; sa queue, composée de vingt-deux vertèbres, serait de la longueur de son corps; il aurait le pelage d'un jaune clair, parsemé de taches assez distantes, ayant au plus dix-huit lignes (0,041) de diamètre, et dont le fond serait rose; le dessous du corps blanc. J'avoue que j'ai trouvé à la ménagerie tant de difficultés à reconnaître dans la panthère et le léopard des caractères spécifiques tranchés, que je serais bien tenté de me ranger à l'opinion de Temminck, et de regarder nos prétendues panthères comme de simples variétés de taille du léopard.

Assez généralement les voyageurs ont gratifié du nom de tigres toutes les grandes espèces de chats qui ont la peau mouchetée de taches noires et arrondies, sans s'inquiéter si le vrai tigre lui-même portait cette robe, ce qui n'est pas. Cette habitude n'a pas peu contribué à jeter la confusion dans l'histoire des espèces de chats, et Buffon, malgré sa critique et son talent, n'a pu se tirer de ce chaos. En outre, tous ces animaux tachetés ont entre eux une telle ressemblance, que Cuvier lui-même en est venu à douter s'il existait vraiment un léopard distinct spécifiquement de la panthère. « Si cela est, dit-il, je pense que ce doit être un animal dont nous avons reçu des peaux de l'île de la Sonde. » Il en résulte que le premier que nous avons décrit ne se trouverait que dans l'Asie, et que le second, celui de Temminck, habiterait non-seulement l'Asie, mais encore l'Afrique, et pourrait bien n'être, comme il le dit, qu'une simple variété de pelage de l'animal auquel on donne, à la ménagerie, le nom de panthère.

Quoi qu'il en soit, en Afrique le léopard est célèbre pour son courage et sa cruauté. Il a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvements brusques, et, ajoute Buffon, les cris semblables à celui d'un dogue en colère; il a même la voix plus forte et plus rauque que le chien irrité. Il se plaît dans les forêts touffues, où il épie et surprend tous les animaux plus faibles que lui, pour s'en nourrir. Comme la panthère, il est d'une force et d'une agilité incroyables, et il grimpe sur les arbres pour y poursuivre les chats sauvages. Quelquefois, ainsi que le lynx, il se place sur une grosse branche, et là, immobile, le cou tendu et l'oreille au vent, il attend qu'une antilope passe à sa portée pour s'élancer sur elle, la terrasser, la déchirer avec ses griffes et la dévorer. Il lui arrive aussi de rôder autour des habitations pour saisir les animaux domestiques. Il ose même s'approcher en plein jour des troupeaux, et alors il emploie une patience et une ruse admirables pour s'approcher sans bruit et sans être aperçu de la victime que son œil a désignée. Il se coule lentement le long d'un ravin; il se glisse à travers les buissons; il rampe dans l'herbe comme un serpent, en se traînant sur le ventre. Si l'animal fait un mouvement d'inquiétude et lève la tête, le léopard se colle à la terre et reste immobile, en retenant même sa respiration; puis, quand l'animal rassuré s'est remis à paître, la même manœuvre recommence, mais avec encore plus de lenteur et de

circonspection; il avance avec l'extrême soin de se masquer constamment derrière les objets placés entre sa proie et lui, et sa persévérance est telle, qu'il mettra deux heures, s'il le faut, pour arriver. Mais lorsqu'il se croit à une distance convenable, prompt comme l'éclair, il se jette sur sa victime, la saisit et l'emporte dans le bois voisin en bondissant et en courant d'une telle vitesse, que ni chien ni berger ne peuvent l'atteindre. Quand il manque sa proie, sa méfiance ne lui permet pas d'en choisir une autre, fût-il au milieu du troupeau; il s'arrête, se retire ensuite lentement, en reculant, sans ôter ses yeux de dessus les chiens et le berger et en bravant leurs cris et leurs clameurs. Parvenu à une certaine distance, il se retourne et se retire un peu plus vite, mais sans courir, en tournant souvent la tête et leur lançant des regards étincelants. Si, dans toute circonstance, on lui tire un coup de fusil et qu'on ne fasse que le blesser, loin de fuir, il se précipite sur l'imprudent chasseur, et c'en est fait de lui s'il n'a pas d'armes pour se défendre, de camarades pour tirer sur le monstre, ou au moins des chiens forts et courageux pour le harceler et lui tenir tête. Si le coup de fusil l'a renversé, il est dangereux de s'approcher de lui avant qu'il soit tout à fait expiré, car dans ses derniers moments il concentre tout ce qui lui reste de force pour les employer à la vengeance.

Les nègres lui tendent le même piège qu'à la panthère et au lion. Dans un endroit qu'ils reconnaissent pour être fréquenté par lui, ils creusent une fosse profonde, recouverte de roseaux et d'un peu de terre, sur laquelle ils déposent pour appât quelque bête morte, ou un agneau dont les bêlements attirent le léopard de fort loin. D'autres fois, quand les nègres sont en nombre, ils osent l'attaquer corps à corps, afin d'avoir sa peau, qui est une fourrure superbe et de beaucoup de valeur. Ils parviennent à le tuer à coups de flèches et de sagaies, pendant que leurs chiens l'occupent et le harcèlent; mais, quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend avec rage tant qu'il lui reste une étincelle de vie, et fort souvent il ne meurt pas sans s'être vengé sur les chiens ou sur les hommes. Les négresses du Congo recherchent beaucoup ses dents pour s'en faire des colliers.

Le TIGRE-BOSCHKAT ou SERVAL (*Felis serval*, GML. *Le Chat du Cap* de FORSTER. *Le Chat-tigre* des fourreurs. *Les Felis galeopardus* et *capensis* de DESM. *Le Chat-pard* de PERRAULT. *Le Serval* de BEFF.) atteint jusqu'à vingt-huit ponce (0,738) de longueur, non compris la queue, qui en a huit ou neuf (0,217 ou 0,244); ses oreilles sont grandes, rayées de noir et de blanc; son pelage est d'un fauve clair, tirant quelquefois sur le gris ou sur le jaune; il a le tour des lèvres, la gorge, le dessous du cou et le haut de l'intérieur des cuisses blanchâtres; des mouchetures noires sur le front et les joues; une double ligne de ces mouchetures au pli de la gorge; quatre raies noires le long du cou, dont les extrêmes, interrompues sur l'épaule, reprennent pour finir plus loin; au même point les intermédiaires s'écartent pour en laisser naître deux autres, terminées au tiers antérieur du dos; des taches isolées sur le reste du corps; deux bandes noires à la face interne du bras, et la queue annelée de noir; toutes les taches sont pleines.

Cet animal habite les forêts du cap de Bonne-Espérance et de toute la partie méridionale de l'Afrique. Il grimpe sur les arbres avec beaucoup d'agilité et s'occupe sans cesse à donner la chasse aux singes, aux rats et aux autres petits animaux. On en a eu plusieurs à la ménagerie, mais jamais on n'a pu les apprivoiser. Dans la captivité il paraît indifférent aux bons traitements; les mauvais le font entrer dans une fureur que rien ne peut calmer, et il paraît impossible d'adoucir ou de dompter sa férocité. Au Cap on recherche sa fourrure pour en faire le commerce, parce que, étant fort belle, douce et chaude, elle a une assez grande valeur.

Le CHAT DORÉ (*Felis chrysothrix* et *Felis aurata*, TEMM.) a environ deux pieds et demi (0,812) de longueur, non compris la

queue, qui est moitié de la longueur du corps seulement, avec une bande brune tout le long de sa ligne médiane, et le bout noir; les oreilles sont courtes, arrondies, sans pinceaux de poils; le pelage est très-court, luisant, d'un rouge bai très-vif, sans taches sur les parties supérieures, avec quelques petites taches brunes sur les flancs et le ventre; ce dernier d'un blanc roussâtre; la gorge est blanche; les oreilles sont noires en dehors, roussâtres en dedans, et les quatre pattes d'un roux doré. Sa patrie est inconnue.

Le STEPNAJA-KOSCHKA ou MANOUL (*Felis manul*, PALL.) est de la taille d'un renard; sa queue, touffue, touchant à terre, est marquée de six à neuf anneaux noirs; son pelage est d'un fauve roussâtre uniforme, très-touffu et très-long; il a deux points noirs sur le sommet de la tête, et deux bandes noires parallèles sur les joues. Son museau est très-court, et il lui manque la dent machelière antérieure qu'ont les autres chats.

Temminck n'a point admis cette espèce; mais la figure bien caractérisée qu'en a donnée Pallas ne laisse aucun doute sur son existence. Ce chat, toujours selon Pallas, serait la souche de notre chat d'Angora, probablement à cause de sa fourrure dont les poils ont de vingt à vingt-huit lignes (0,046 à 0,064) de longueur. Le manoul habite surtout les solitudes les plus nues des vastes steppes rocheuses qui s'étendent entre la Chine et la Sibérie; il paraît qu'il ne se plaît pas dans les bois, où il n'entre jamais, et qu'il préfère les pays stériles et hérissés de rochers; aussi n'est-il pas rare dans la Daourie et dans toutes ces contrées comprises entre la mer Caspienne et l'Océan, au sud du cinquante-deuxième degré de longitude. C'est un animal nocturne, qui ne sort que la nuit du trou de rocher où il dort pendant le jour, pour aller faire la chasse aux oiseaux et aux petits mammifères dont il se nourrit. C'est surtout à la timide famille des lièvres qu'il fait une guerre aussi acharnée que cruelle.

Le CHAT OMBRÉ (*Felis obscura*, DESM. Le Chat noir du Cap, FR. CLV.) a le pelage d'un noir un peu roussâtre, avec des bandes transversales d'un noir foncé et très-nombreuses: il a sept anneaux à la queue. Cette espèce douteuse se trouverait au cap de Bonne-Espérance.

Le CHAT DE LA CAFRERIE (*Felis cafra*, DESM.) est d'un tiers plus grand que notre chat sauvage. Il est d'un gris fauve en dessus et fauve en dessous; les paupières supérieures sont blanchâtres; sa gorge est entourée de trois colliers; il a vingt bandes brunes transversales sur les flancs; huit bandes noires lui traversent les pattes de devant, et douze celles de derrière; sa queue est longue, à quatre anneaux bien marqués, et terminée de noir. M. La Lande l'a trouvé dans la Cafrerie.

Le CHAT GANTÉ (*Felis maniculata*, RUFF. — TEMM.) est à peu près de la taille du chat domestique. Il est d'un gris fauve, avec la plante des pieds noire; il a sur la tête sept ou huit bandes noires, étroites et arquées; sa queue est longue, noire au bout, avec deux anneaux rapprochés de cette couleur; la ligne de son dos est noire; les parties inférieures sont blanches, nuancées de fauve sur la poitrine; la face externe des pieds de devant a quatre ou cinq petites bandes transversales brunes, et la face interne deux grandes taches noires; il porte cinq ou six petites bandes sur les cuisses. Il habite l'Égypte et probablement toute la partie septentrionale de l'Afrique.

Le CHAT DU BÉGALE (*Felis bengalensis*, DESM.) est de la taille du chat ordinaire; son pelage est d'un gris fauve en dessus, blanc en dessous; son front est marqué de quatre lignes longitudinales brunes, et les joues de deux; il a un collier sous le cou et un autre sous la gorge; des taches brunes et allongées s'étendent sur son dos; ses pieds et son ventre sont tachetés de brun; sa queue est brunnâtre, avec des anneaux peu apparents. Il habite le Bégaie.

Le CHAT DOMESTIQUE (*Felis catus*, LIN.) est trop généralement connu de nos lecteurs pour que nous perdions notre temps à le

décrire, description qui d'ailleurs serait fort difficile, au moins pour les couleurs, puisque, ainsi que tous les animaux soumis à une antique domesticité, son pelage varie de mille manières.

Quant à son type, le chat sauvage, il ne varie pas, et nous allons donner sa description: Son pelage est d'un gris brun un peu jaunâtre en dessus, d'un gris jaune pâle en dessous; il a sur la tête quatre bandes noirâtres qui s'unissent en une seule plus large régnant sur le dos; des bandes transverses très-lavées sur les flancs et les cuisses; du blanc autour des lèvres et sur la mâchoire inférieure; le museau d'un fauve clair; deux anneaux noirs près du bout de la queue, qui est également noir, ainsi que la plante des pieds. Il a vingt-deux pouces (0,596) de longueur, non compris la queue, c'est-à-dire qu'il est de très-peu plus grand que le chat domestique. Malgré sa petite taille, on retrouve dans le chat sauvage les habitudes des grandes espèces.

Le chat sauvage était autrefois assez commun dans toutes les grandes forêts de la France, et, dans ma jeunesse, j'en ai assez souvent tué dans les montagnes qui séparent le cours de la Loire de celui du Rhône et de la Saône; mais aujourd'hui il est devenu extrêmement rare, et probablement dans quelques années on ne l'y trouvera plus. Il vit isolé, dans les bois, d'une chasse active qu'il fait aux perdrix, aux lièvres, et à tous les autres animaux faibles. Il grimpe sur les arbres avec la plus grande agilité, et fait ses petits dans les trous que les ans et les pluies ont creusés dans leur tronc. Devant les chiens courants, il se fait battre et rebattre dans les fourrés, absolument comme le renard; mais, lorsqu'il est fatigué, au lieu de filer de long comme lui, il s'élance sur un arbre, se couche sur une grosse branche basse, et, de là, regarde fort tranquillement passer la meute sans s'en mettre autrement en peine.

De cette espèce, et peut-être aussi du chat ganté, comme le pensent les naturalistes allemands Rupel et Ehrenberg, sont sorties les nombreuses variétés de chats domestiques, que l'on peut, comme l'a fait Linné, grouper en quatre races principales, savoir:

Le CHAT DOMESTIQUE TIGRÉ (*Felis catus domesticus*, LIN.);

Le CHAT DES CHARTREUX (*Felis catus caruleus*, LIN.);

Le CHAT D'ESPAGNE (*Felis catus hispanicus*, LIN.);

Le CHAT D'ANGORA (*Felis catus angorensis*, LIN.).

La nature a des mystères qui, probablement, resteront toujours impénétrables, et les effets physiologiques que produisent sur les animaux les différentes couleurs de leur pelage sont au nombre de ces secrets inexplicables. Le chat en offre un des exemples les plus singuliers. Si un de ces animaux porte sur sa robe du blanc, du jaune et du noir, c'est infailliblement une femelle. J'avais fait, ou l'on m'avait fait faire cette remarque dans mon enfance; pendant tout le cours de ma vie je n'ai pas perdu une seule occasion de la vérifier, et jamais je n'ai pu trouver un mâle marqué de ces trois couleurs.

Buffon était un grand peintre et savait habilement placer dans ses tableaux des ombres noires pour faire ressortir davantage les brillantes couleurs dont il embellissait les scènes principales, mais ces ombres, ces parties sacrifiées, tombaient-elles toujours juste? Non, et nous en citerons comme preuve l'histoire du chat, qu'il a chargée de sombres couleurs évidemment pour faire valoir celles du chien. Ces oppositions sont fort habiles, très-piquantes, mais elles ne sont pas vraies. Il a calomnié le chat, comme nous allons le montrer en rapportant le portrait qu'il en a fait. «Le chat, dit-il, est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser: car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'amuser: l'un est l'usage, l'autre l'abus. Et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore, et que

l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, quand ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtement, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais de mœurs: ils n'ont que l'apparence de l'attachement: on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée: soit défiance, soit fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat ne paraît sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et, par cette convenue de nature, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère. »

Voyons maintenant ce que ce portrait a d'exagéré et de faux. Si le chat est voleur, et tous ne le sont pas, c'est toujours la faute de ses maîtres. Les uns, par parcimonie, lui refusent une quantité suffisante de nourriture; d'autres, par un cruel préjugé, ne lui en donnent pas du tout, sous prétexte qu'il cesse de chasser aux souris dès qu'il trouve à manger à la maison; ce préjugé du moins contredit la prétendue férocité du chat, qui, ainsi que la plupart des autres animaux, ne donne la mort que poussé par la faim. Dans la maison, il habite avec un rival préféré, un ennemi mortel, le chien, toujours prêt à le poursuivre et à l'étrangler quand il peut l'atteindre. Cette société n'est pas faite pour lui donner de l'assurance, pour vaincre la timidité naturelle de son caractère. Toujours exposé aux attaques d'un être pour lequel il a une profonde antipathie, il a dû devenir méfiant et couvrir sa faiblesse d'une extrême prudence; sa marche devient oblique, il prend des détours pour approcher, il jette dans l'appartement un œil scrutateur, et n'entre que lorsqu'il est certain de pouvoir le faire sans danger: est-ce là de la fausseté? Il n'est sensible aux caresses que par le plaisir qu'elles lui font, dit le grand écrivain; mais il a cela de commun avec le chien, avec l'homme même, et si Buffon a entendu parler du plaisir physique seulement, je répondrais que rien ne prouve cette assertion, puisque le chat, ainsi que le chien, rend caresses pour caresses et lèche avec affection la main qui le nourrit. Un chat affamé, maltraité, harcelé, profite des ombres de la nuit pour se glisser furtivement dans la cuisine, y saisir avec subtilité un misérable morceau de viande pour apaiser une faim dévorante, et voilà de la perversité! Mais il n'est pas un chien de chasse qui n'en fasse autant dans l'occasion, avec plus d'audace à la vérité, et on ne l'accuse pas de manquer de mœurs, d'être pervers, de ne se prêter au commerce que pour en abuser. Le chat n'est farouche et sauvage qu'autant qu'il est dédaigné et maltraité: quand il est élevé avec douceur, il s'attache à son maître, lui montre de l'affection et obéit même à son commandement. Il est

susceptible d'éducation autant que son intelligence bornée le lui permet; j'en ai vu qui donnaient la patte, qui contrefaisaient le mort, et même qui rapportaient comme un chien. Buffon lui-même dit que des moines grecs de l'île de Chypre en avaient dressé à chasser et à prendre et tuer les serpents. Il est vrai qu'après une antique servitude, le chat n'est devenu qu'à moitié domestique, et qu'il a su conserver son entière indépendance; mais ceci résulte purement de son organisation physique et non de son moral. Animal exclusivement de proie, il a les habitudes, les gestes de ces animaux, quoiqu'il en ait perdu le caractère, au moins dans les grandes villes, où l'on a soin de lui, où ses besoins, ses appétits sont constamment satisfaits. On dit qu'il s'attache plus au logis qu'à ses maîtres, et cela est vrai, mais seulement dans les maisons où l'on s'inquiète peu de lui, où il n'a pas pu placer son affection sur quelqu'un. S'il a été adopté par une personne, qu'il en ait reçu des soins, des amitiés, qu'il s'y soit attaché, il la suit dans un autre logis, s'y établit, y reste, et ne pense pas à retourner dans celui qu'on lui a fait quitter.

En résumé, le chat est d'un caractère timide; il devient sauvage par poltronnerie, défiant par faiblesse, rusé par nécessité. Il n'est jamais méchant que lorsqu'il est en colère, et jamais en colère que lorsqu'il croit sa vie menacée; mais alors il devient dangereux, parce que sa fureur est celle du désespoir, et qu'alors il combat avec tout le courage des lâches poussés à bout. Il a conservé de son indépendance autant qu'il lui en fallait pour assurer son existence dans la position que nous lui avons faite, et si on rend cette position meilleure, comme à Paris, par exemple, où le peuple aime les animaux, il abandonnera aussi une partie de son indépendance en proportion de ce qu'on lui donne en affection.

La chatte est plus ardente en amour que le mâle, ce qui est une exception dans la nature; elle entre communément en chaleur deux fois par an, en automne et au printemps; elle porte cinquante-cinq à cinquante-six jours, et ses portées ordinaires sont de quatre à six petits. Comme les mâles à demi sauvages sont sujets à dévorer leur progéniture, la femelle cache ses petits dans des trous ou d'autres lieux retirés, et elle les transporte ailleurs et les change de place à la moindre apparence de danger. Après les avoir allaités quelques semaines, elle leur apporte des souris, des petits oiseaux, et les accoutume peu à peu à vivre de proie. Il arrive quelquefois aux jeunes mères qui mettent bas pour la première fois de manger leurs petits au lieu du placenta que mangent toutes les espèces d'animaux. Cette erreur de l'intelligence animale est une des bases fondamentales sur laquelle on établit la férocité de l'espèce. Mais ceci arrive encore plus souvent aux lapines, et je ne vois pas que pour cela Buffon ait avancé que le lapin est un animal féroce. Le chat est joli, léger, adroit, plein de grâce, et sa robe est toujours d'une propreté recherchée; ses poils soyeux, secs et lustrés s'électrisent aisément, et si on les frotte dans l'obscurité on en voit sortir des étincelles. Lorsque la femelle est en chaleur, elle s'échappe de la maison, et va quelquefois s'accoupler avec les chats sauvages. Les petits qui en résultent sont fort beaux, mais on les dit plus farouches que leur mère. La longueur ordinaire de la vie d'un chat est de dix à quinze ans.

§ 2. CHATS D'AMÉRIQUE

Le JAGUAR (*Felis onça*, LIN. L'Onza des Portugais. Le *Tlatlanqui-Ocelotl* d'Hernandès. La *Grande Panthère* des fourreurs. *Tigris americanus*, BOLIV.).

Après le tigre et le lion, cet animal est le plus grand de son genre. Azzara dit en avoir mesuré un qui avait six pieds (1 949) de longueur non compris la queue, qui elle-même était longue de vingt-deux pouces (0,596). Son pelage est d'un fauve vif en dessus, semé de taches plus ou moins noires, ocellées, c'est-à-dire formant un anneau plus ou moins complet, avec un point noir au milieu; ces taches sont au nombre de quatre ou cinq, par lignes transversales, sur chaque flanc; quelquefois ce sont de simples roses; elles n'ont jamais une régularité parfaite, mais elles sont constamment pleines sur la tête, les jambes, les cuisses et le dos, où elles sont allongées, sur deux rangs en quelque partie, sur un seul dans une autre. Tout le dessous du corps est d'un beau blanc, semé de grandes taches noires, pleines et irrè-

rement dans les estères et les grandes forêts traversées par des fleuves, dont il ne s'éloigne pas plus que le tigre, parce qu'il s'y occupe sans cesse de la chasse des loutres et des pacas. Comme lui, il nage avec beaucoup de facilité, et va dormir, pendant le jour, sur les îlots, au milieu des touffes de joncs et de roseaux. Souvent il fait sa proie d'un bœuf ou d'un cheval, et il est d'une force si prodigieuse, qu'il le traîne aisément dans les bois pour le dévorer.

En plaine, le jaguar fuit presque toujours et ne fait volte-face que lorsqu'il rencontre un buisson ou des herbes hautes dans lesquelles il puisse se cacher. Dans ces retraites, il attend sa proie, se lance sur son dos en poussant un grand cri, lui pose une patte sur la tête, de l'autre lui relève le menton, et lui brise le derrière du crâne. Pendant la nuit, sa hardiesse est extrême; de six hommes dévorés par les jaguars, à la connaissance d'Azzara, deux furent enlevés devant un grand feu de bivouac. Heureusement qu'il ne tue que lorsqu'il a faim, et qu'une seule victime lui suffit à la fois. Il vit cantonné avec sa femelle; et, dans les anses peu profondes des fleuves, il pêche le poisson, qu'il enlève

Le Jaguar.

gulières. Le dernier tiers de la queue est noir en dessus, annelé de blanc et de noir en dessous; l'extrémité effleure la terre sans traîner.

Le jaguar est répandu depuis le Mexique exclusivement, jusque dans le sud des pampas de Buenos-Ayres, et nulle part il n'est plus commun et plus dangereux que dans ce pays, malgré le climat presque tempéré, et la nourriture abondante que lui fournit la grande quantité de bétail qui pait en liberté dans les plaines. Il y attaque constamment l'homme, tandis que ceux du Brésil, de la Guyane et des parties les plus chaudes de l'Amérique fuient devant lui, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim ou qu'ils aient été attaqués les premiers. Les bois marécageux du Parana, du Paraguay et des pays voisins, sont peut-être les endroits où cette espèce s'est le plus multipliée, et où les accidents sont le plus fréquents. Elle était encore si nombreuse au Paraguay, après l'expulsion des jésuites, qu'on y en tuait deux mille par an, selon d'Azzara; mais au commencement de ce siècle leur destruction annuelle n'allait pas à mille. Cet animal est également très-commun dans la Guyane et le Brésil, et l'on entend ses cris presque régulièrement le matin au lever du soleil, et le soir à l'entrée de la nuit. Ces cris sont flûtés, avec une très-forte aspiration pectorale, et se font entendre à une très-grande distance. Il en a un autre qu'il pousse quand il est irrité ou qu'il va fondre sur sa proie. Ce dernier ressemble à un râlement profond qui se termine par un éclat de voix terrible et propre à épouvanter l'homme le plus intrépide. Cet animal se plaît particuliè-

très-adroitement de l'eau avec sa patte. Il mange aussi les jeunes caïmans, et attaque même les plus grands, tels que le caïman à lunettes (*Alligator sclerops*, Cuv.), très-commun à la Guyane, au Brésil et à la Colombie. Mais il arrive quelquefois que le crocodile le saisisse par un membre avec ses puissantes mâchoires, et l'entraîne dans le fleuve pour le noyer. L'instinct du jaguar lui révèle alors le seul moyen qu'il y ait pour faire lâcher prise à son ennemi; il lui enfonce les griffes dans les yeux, et la douleur fait aussitôt ouvrir la gueule au caïman, qui dégage ainsi le jaguar et devient sa proie.

Le jaguar ne rôde guère que la nuit; il dort pendant le jour, couché au pied d'un arbre ou dans le milieu d'un épais taillis. Si le hasard fait qu'on le rencontre en cet état, il faut se garder de prendre la fuite, de pousser des cris ou faire quelque mouvement extraordinaire, si l'on ne veut se vouer à une mort inévitable. Le parti le plus sûr est de se retirer lentement, en reculant et tenant les yeux fixés sur ceux de l'animal, et de s'arrêter s'il marche sur vous. Alors il s'arrête lui-même et ne recommence à vous suivre que lorsque vous cherchez à vous éloigner. De halte en halte on parvient ainsi à gagner un lieu habité. Si l'on est armé et qu'on veuille le tirer, il faut le tuer d'un seul coup, car il se précipite sur le chasseur au feu de l'amorce ou s'il n'est que blessé. Malgré tout ce que cet animal a de terrible, des gahuechos (Espagnols nés au Brésil) osent l'attaquer corps à corps et sans armes à feu. Un homme s'arme d'une lance longue de cinq pieds; sur son bras gauche il porte une peau de mouton garnie

de son épaisse toison, et il s'avance hardiment dans le buisson où il sait que le jaguar s'est retiré. A l'instant où le monstre se dresse sur ses pieds de derrière pour s'élaner, l'intrépide chasseur le perce de sa lance. S'il manque son coup, il abandonne à l'animal sa peau de mouton, et pendant que celui-ci s'acharne dessus, il reçoit un second coup de lance qui l'étend mort sur la place. Quand le jaguar est chassé par une meute de chiens appuyée d'un bon nombre de piqueurs, il fuit en frémissant de colère et en se retournant souvent pour faire tête à ses ennemis. Dans ce cas on emploie souvent le lasso pour s'en emparer. Le lasso est une corde de cuir, tressée dans sa fraîcheur, d'un pouce et demi au moins (0,041) de circonférence, longue de vingt à trente pieds (6,497 à 9,715) très-flexible, avec un nœud coulant à son extrémité. Un gahueho, monté sur un excellent cheval, poursuit le jaguar au triple galop; il tient d'une main son lasso, qu'il fait tourner sur sa tête, le lance autour du cou de l'animal féroce avec une adresse qui ne manque jamais son coup, et continue à galoper en le traînant après lui jusqu'à ce que le jaguar expire étriqué.

Malgré sa grande taille, cet animal grimpe sur les arbres avec autant d'agilité qu'un chat sauvage, et fait aux singes une guerre cruelle. A Buenos-Ayres, les grands animaux savent se défendre contre lui sans l'assistance de l'homme. Les bœufs se mettent en cercle, croupe contre croupe, lui présentent leurs cornes, et parviennent assez souvent à le tuer s'il se précipite sur eux avec trop d'impétuosité. Les chevaux se défendent en lui lançant des ruades, et ceux qui sont entiers, loin de fuir devant lui, le poursuivent quelquefois lorsqu'ils l'aperçoivent, et le mettent en fuite. Les chiens dressés à la chasse du jaguar sont de moyenne taille, mais pleins de force et de courage. Leurs aboiements le mettent hors de lui; il s'arrête au pied d'un arbre et jette des pattes de devant, et tous ceux qui sont atteints sont ordinairement éventrés d'un seul coup. On profite de ce moment pour le tirer, en ayant soin de ne pas se montrer, car aussitôt qu'il aperçoit le chasseur il laisse là les chiens et se lance sur lui. Le plus souvent il grimpe sur un arbre, et on l'abat à coups de fusil. Le *Jaguereté* de Margrave, ou *Jaguar noir* (*Felis nigra*, ERXL.), n'est qu'une simple variété accidentelle de cet animal, de même que le *Jaguar blanc* ou albinos dont parle d'Azzara.

Le *GOUAZOUARA* ou *COUGUAR* (*Felis puma*, TRAILL. *Felis concolor*, LIX. Le *Lion puma* des colonies espagnoles; le *Mitzi* du Mexique; le *Pagi* du Chili; le *Tigre rouge* de Cayenne).

Le gouazouara atteint ordinairement quatre pieds (1,299) de longueur, et quelquefois davantage, non compris la queue, qui a vingt-six pouces (0,704). Son pelage est d'un fauve agréable et uniforme, sans aucune tache; sa queue est noire à l'extrémité, et ses oreilles sont aussi de cette couleur. Il ressemble un peu au lion, mais il n'a ni crinière ni flocon de poils au bout de la queue; son corps est plus allongé, plus bas sur jambes, et sa tête, proportionnellement plus petite, est ronde comme dans les chats ordinaires. Dans son premier âge, il porte une livrée comme le lionceau. Il se trouve dans le Paraguay, le Brésil, la Guyane et les États-Unis. Le couguar de Pensylvanie, de Buffon, en est une très-légère variété.

De tous les chats, le gouazouara doit être le plus féroce, car il est le seul de cette famille qui tue les animaux pour le plaisir de tuer, sans qu'il y soit poussé par la nécessité. S'il trouve le moyen de pénétrer dans un parc de cinquante moutons, il les met tous à mort avant d'en manger ou d'en emporter un. Sous ce rapport il a quelque ressemblance avec le loup, et, si on étudie son histoire, on lui trouve encore quelques analogies de mœurs avec cet animal. Par exemple, après avoir satisfait sa voracité, il cache le reste de sa proie et le couvre de feuillage, d'herbe ou de sable, pour le retrouver au besoin; et, soit qu'il ait plus de mémoire ou moins de méfiance que le loup, il revient, ce que ne fait jamais ce dernier. Il se tient plutôt dans les pampas ou plaines herbeu-

ses que dans les forêts, et il n'affectionne pas les bords des rivières, comme le tigre et le jaguar. Il a une vie solitaire et des habitudes vagabondes; la nuit il vient rôder autour des habitations, et il tâche de se glisser dans les basses-cours pour les dévaster. Il s'empare des chiens, des moutons, des cochons et autres animaux incapables de lui résister; mais jamais il n'ose attaquer le gros bétail, à moins qu'il n'y soit poussé par une faim excessive. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, à Cayenne, on le regarde comme plus dangereux que le jaguar, tandis que l'opinion contraire règne à Buenos-Ayres, où il est très-commun. Quant à moi, je pense que s'il attaque l'homme, c'est par une exception extrêmement rare, et hors de ses habitudes ordinaires; je suppose que, lorsque cela lui est arrivé, c'était pour sa défense et à la suite d'une agression. Il monte aussi sur les arbres, mais en s'élançant d'un bond, soit pour monter, soit pour descendre; et non comme le jaguar, en grim pant à la manière des chats.

Cet animal est lâche; aussi, à Buenos-Ayres, rarement se donne-t-on la peine de le chasser dans les règles. On le poursuit avec des chiens, et on le tue à coups de fusil, ou on le prend au lasso, sans courir le moindre danger. Cependant, malgré sa férocité, le gouazouara est facile à apprivoiser, et même il s'attache assez à son maître pour chercher ses caresses et les lui rendre. Azzara en a possédé un qui était fort doux, qui le suivait, qui faisait entendre le *ronron* de nos chats quand on le grattait, et qui se laissait même battre sans chercher à se défendre, absolument comme ferait un chien.

Le *CHAT UNICOLORE* (*Felis unicolor*, TRAILL.), comparé au couguar, est de moitié plus petit; son pelage est en entier d'un fauve brun rouge sans tache, et sa queue est longue; ses oreilles n'ont point de noir, sa tête est beaucoup plus pointue, et ses petits ne portent point de livrée. On le trouve dans les profondes forêts de Demerary et de la Guyane hollandaise.

Le *COUGUAR NOIR* (*Felis discolor*, SCHREB.) serait noir, avec des poils longs, ainsi que les moustaches. Mais Buffon, qui lui donne pour synonymie le jaguereté de Pison, s'est probablement trompé, et son couguar noir, qu'il dit se trouver à Cayenne, ne serait, selon Cuvier, qu'un couguar ordinaire à fond du pelage un peu plus brun. Du reste, je regarde cet animal comme une variété du puma.

Le *YAGOUAROUNDI* (*Felis yagouarundi*, DESM. — LACÉP.) est de la taille d'un chat domestique. En petit, il ressemble assez au couguar par ses formes allongées; mais son pelage est d'un brun noirâtre, piqué de blanc sale; les poils de la queue sont plus longs que ceux du corps, et ceux de sa moustache sont à longs anneaux alternativement noirs et gris. Cette espèce s'apprivoise assez aisément. Elle vit solitaire, ou le mâle et la femelle ensemble, dans les lieux fourrés et les taillis épais, sans jamais s'exposer en plaine. Elle se nourrit d'oiseaux, auxquels elle ne fait la chasse que pendant la nuit, et elle habite le Paraguay, et probablement le Chili.

Le *CHAT A VENTRE TACHÉ* (*Felis celandogaster*, TEMM.) est de la grandeur de notre renard; son pelage est doux, lisse, court, d'un gris de souris, marqué de taches pleines d'un brun fauve; les taches du dos sont oblongues et les autres rondes; il a cinq ou six bandes brunes demi-circulaires sur la poitrine; le ventre est blanc, marqué de taches brunes; il a deux bandes brunes sur la face interne des pieds de devant, et quatre sur les pieds de derrière; sa queue est un peu plus courte que la moitié totale de son corps, brune, tachée de brun foncé; ses oreilles sont médiocres, noires à l'extérieur; ses moustaches sont noires, terminées de blanc. Il habite le Chili ou le Pérou. Ses mœurs sont les mêmes que celles de l'ocelot.

Le *MEACARAGA*, ou *MARACAYA*, ou *OCELLOT* (*Felis pardalis*, LIX. Le *Chibigouazou*, d'AZZARA. L'*Ocelot*, BUFF.).

Ce joli animal a environ trois pieds (0,975) de longueur, non compris la queue, qui a quinze pouces (0,406); sa hau-

teur ne dépasse pas un pied trois pouces (0,406); on prétend qu'il y en a d'un peu plus grands, mais ils sont rares. Le fond de son pelage est d'un gris fauve; il a sur les flancs et la croupe cinq bandes obliques d'un fauve plus foncé que celui du fond, bordées de noir ou de brun; une ligne noire s'étend du sourcil au vertex; deux autres vont obliquement de l'œil sous l'oreille, d'où part une bande transverse noire, interrompue sous le milieu du cou, et suivie de deux autres parallèles; on lui voit quatre lignes noires sur la nuque, deux sur le côté du cou, trois plus ou moins interrompues, le long de l'épine du dos; le dessous de son corps et l'intérieur de ses cuisses sont blanchâtres, semés de taches noires isolées. Sous le nom d'ocelot, Buffon a fait l'histoire du jaguar.

Le mbacaraga est un animal absolument nocturne, qui ne sort que la nuit des fourrés impénétrables qu'il habite. Tant qu'il fait jour il dort, et il conserve même cette habitude dans la captivité. Cette espèce offre cela de particulier que d'une timidité excessive pendant le jour, elle devient dans les ténèbres d'une audace dont rien n'approche. Sa taille ne lui permettant pas d'attaquer de grands animaux, l'ocelot se glisse furtivement autour des habitations, pénètre dans les basses-cours, enlève le premier animal domestique qui lui tombe sous la grille, et l'emporte dans les buissons voisins pour le dévorer. Les murs d'enceinte les plus hauts, les palissades les plus serrées ne peuvent l'empêcher d'entrer dans les habitations, s'il se trouve un arbre de dessus lequel il puisse s'élançer. Pour faire ces hardies invasions avec plus de sûreté, il a soin de choisir une nuit sombre, orageuse, de se glisser au bruit des vents et à la clarté des éclairs, et d'égorger sa victime quand ses derniers gémissements se perdent dans les bruits de la foudre. Rarement, pendant les nuits calmes, il ose s'approcher des lieux habités; il erre alors dans la campagne, et chasse aux oiseaux et aux petits mammifères, dont il fait sa nourriture ordinaire; il grimpe sur les arbres pour y surprendre les singes endormis, et il s'embusque dans les buissons et les hautes herbes pour attendre sa proie et la saisir au passage, ainsi que font les autres chats. Ses habitudes ne sont pas vagabondes comme celles du puma; il vit cantonné avec sa femelle, et ne quitte guère la forêt qui l'a vu naître que lorsqu'il en est chassé par l'homme. Il habite l'Amérique méridionale, et particulièrement le Paraguay, où il est assez commun.

Le TIATCO-OCÉLOT (*Felis pseudopardalis*. — Ocelot du Mexique, figuré par Buffon, t. 9, pl. 18, et par Schreber, pl. C, 2, sous le nom de Jaguar) est un peu plus petit que le précédent. Il en diffère par ses taches qui, bien que bordées, ne forment pas de même des bandes continues, mais sont isolées les unes des autres; par sa queue plus courte et ses jambes plus hautes. Il miaule comme un chat, préfère le poisson à la viande, et c'est à peu près là tout ce qu'on sait de son histoire. Il habite le Mexique et la baie de Campeche?

Le CHAT OCELOÏDE (*Felis macroura*, WIED. — TEMM. *Felis Wiedii*, SCHNIZ. Le Chat pécarí, SCHOMB.) ressemble également au maracaya, à ces différences près: son pelage est plus clair; sa queue notablement plus longue et moins mince vers l'extrémité; sa taille est plus petite, son corps plus allongé, ses jambes plus basses, et les taches de ses flancs moins étendues. Il habite le Brésil.

Le CHATI (*Felis mitis*, FR. CUV.) a vingt-deux pouces et demi (0,610) de longueur, non compris la queue, qui en a dix (0,271). Son pelage est fauve, ou d'un gris brunâtre pâlisant sur les flancs: blanc aux joues et sur le corps; moucheté à la tête comme l'ocelot, avec trois séries de taches noires le long du dos; celles des flancs, des épaules et de la croupe sont d'un fauve foncé, bordées de noir tout autour, excepté en avant, et elles forment cinq rangs; il a dix ou onze anneaux noirs à la queue. Son museau est couleur de chair. Cette jolie espèce se trouve au Brésil et au Paraguay, où elle est fort commune. C'est un animal très-

doux, extrêmement aisé à apprivoiser, et s'attachant aux personnes qui en prennent soin. Son miaulement est plus grave, moins étendu que celui de notre chat, avec lequel, du reste, il a de grandes analogies d'habitude.

Le GUIGNA (*Felis guigna*, MORIN) pourrait bien n'être qu'une variété du margay. Il est de la grandeur de nos chats sauvages, dont il a les formes générales; son pelage est fauve, marqué de taches noires, rondes, larges d'environ cinq lignes (0,011) et s'étendant sur le dos jusqu'à la queue. Il habite l'Amérique méridionale, et particulièrement le Chili.

Le COLOCOLLO OU CALO-CALA (*Felis colocollo*, FR. CUV.) est de la grandeur de l'ocelot; son pelage est blanc, avec des bandes transversales, flexueuses, noires et fauves. Sa queue est annelée jusqu'à sa pointe de cercles noirs. Il se trouve au Chili.

Le MARGAY (*Felis tigrina*, LIN. Le Margay de BUFF. Le Chat de la Caroline de COLLINSON) a un peu plus de vingt et un pouces (0,569) de longueur, non compris la queue, qui en a onze (0,298); son pelage est d'un fauve grisâtre en dessus, blanc en dessous; il a quatre lignes noirâtres entre le vertex et les épaules, se prolongeant sur le dos en série de taches; les taches des flancs sont longues, obliques, plus pâles à leur centre qu'à leur bord; il y en a une verticale sur l'épaule, et d'autres ovales sur la croupe, les bras et les jambes; les pieds sont gris, sans taches, et la queue porte douze ou quinze anneaux irréguliers. Cet animal a les mœurs de notre chat sauvage, et vit de petit gibier, de volaille, etc.; mais il est très-difficile à apprivoiser, et ne perd jamais son caractère farouche. Il habite le Brésil et la Guyane.

Le CHAT DE MONTAGNE (*Felis montana*, DESM.) est une espèce peu connue, douteuse; son pelage est grisâtre et sans taches en dessus, blanchâtre avec des taches brunes en dessous; ses oreilles sont dépourvues de pinceaux, garnies de poils noirs en dehors, avec des taches blanchâtres et fauves en dedans; sa queue est courte, grisâtre. Il habite les monts Alleghanys, les montagnes du Pérou et les Etats de New-York.

L'EYRA (*Felis eyra*, DESM. L'Eyra d'AZZARA) a vingt pouces (0,512) de longueur, non compris la queue, qui en a onze (0,298); son pelage est d'un roux clair; il a une tache blanche de chaque côté du nez, et une autre de la même couleur à la mâchoire inférieure; ses moustaches sont également blanches; sa queue est plus fourmée que celle du chat domestique. Le prince de Neuwied l'a retrouvé en Amérique. Il habite le Paraguay.

Le PAGEROS OU CHAT DES PAMPAS (*Felis pageros*, DESM. Le Chat pampa d'AZZARA) est long de vingt-neuf pouces (0,785), non compris la queue, qui en a dix (0,271); son pelage est long, doux, d'un brun clair en dessus, montrant, sous une certaine incidence de lumière, une raie sur l'échine et d'autres parallèles sur les flancs; la gorge et tout le dessous du corps sont blanchâtres, avec de larges bandes fauves en travers; les membres sont fauves à l'extérieur, annelés de zones obscures; les moustaches sont annelées de noir et de blanc, et se terminent par cette dernière couleur. Ce chat habite les pampas des environs de Buenos-Ayres.

Le CHAT DE LA FLORIDE (*Felis floridana*, DESM.) est une espèce douteuse qui aurait, selon Rafinesque, le port d'un lynx, et la taille un peu moindre que celle du chat-cervier. Son pelage est grisâtre; il n'a pas de pinceaux aux oreilles; ses flancs sont variés de taches d'un brun jaunâtre et de raies onduleuses noires. Il habite non-seulement la Floride, mais encore la Géorgie et la Louisiane.

Le CHAT DE LA NOUVELLE-ESPAGNE (*Felis mexicana*, DESM. Le Chat sauvage de la Nouvelle-Espagne, BUFF.) est une espèce douteuse admise par Desmarests. Son pelage est d'un gris bleuâtre uniforme, moucheté de noir. Il habite les forêts de la Nouvelle-Espagne.

Le CHAT NÈGRE (*Felis niger*) serait, selon Azzara, un peu plus grand que notre chat ordinaire. Il a vingt-trois pouces (0,625) de

longueur, non compris la queue, qui en a treize (0,552); son pelage est entièrement noir. Il habite le Brésil, et n'est peut-être qu'une variété nègre d'une des espèces précédentes.

Le CHAT DORÉ (*Felis aurea*, DESM.) est encore une espèce douteuse dont Rafinesque a fait un lynx, quoique ses oreilles soient dépourvues de pinceaux. Il est de moitié plus grand que notre chat sauvage; sa queue est très-courte; son pelage est d'un jaune

Temminck, il ne serait qu'une variété. Lesson pense que c'est une variété de la panthère des Indes. Ayant vu l'animal vivant, je ne puis partager ni l'une ni l'autre de ces opinions.

Le Kuvuc (*Felis minuta*, TEMM. *Felis javanensis* et *Felis undata*, DESM. *Felis sunnatrana* et *Felis javanensis*, HORSF. Le Chat de Java, CUV. Le Chat ondulé, le Servalin et le Chat de Sumatra, des auteurs). Il a la taille et un peu les formes de notre chat domes-

Le Cougar ou Puma

clair brillant, parsemé de taches noires et blanches; son ventre est d'un jaune pâle sans taches. On ne l'a trouvé en Amérique que sur les bords de la rivière Yellow-Stone, vers le quarante-quatrième parallèle. On peut ajouter à la suite de ces espèces, les *Felis brasiliensis*, FR. CUV. *Armillatus*, FR. CUV. *Elegans*, LESSON. Tous les trois du Brésil.

tique, mais sa queue est plus courte et plus grêle, et ses oreilles sont plus petites; son pelage est d'un fauve brun clair en dessus, moins foncé sur les flancs; le dessous est blanc; des bandes et des taches noires s'étendent parallèlement du front aux épaules, et d'autres occupent les parties supérieures du corps. Sous cette robe c'est le Servalin ou *Felis minuta* de Temminck.

L Ocelot.

§ 5. CHATS DES ILES ASIATIQUES DE L'ARCHIPEL DES INDES.

L'ARIMAOU OU MELAS (*Felis melas*, PERS.) est de la taille d'une panthère; son pelage est d'un noir très-vif, sur lequel se dessinent des zones de même couleur, mais qui semblent plus lustrées. Il n'habite que les districts les plus isolés de l'île de Java, et ses habitudes sont les mêmes que celles du léopard, dont, selon

Avec le pelage d'un gris brun clair en dessus et blanchâtre en dessous; quatre lignes de taches brunes allongées sur le dos; des taches rondes, épaisses, sur les flancs; une bande transversale sous la gorge et deux ou trois autres sous le cou, c'est le Chat de Java ou *Felis javanensis* d'Horsfield et de Desmarests.

Enfin, avec le pelage d'un gris sale, parsemé de petites taches noirâtres un peu allongées, c'est le Chat ondulé ou *Felis undata* de Desmarests.

Toutes ces variétés se trouvent également à Java et à Sumatra. Elles ont absolument les mêmes habitudes que notre chat sauvage.

Le CHAT DE DIARD (*Felis Diardii*, G. CUV.) a trois pieds de longueur (0,973), compris non la queue, qui a deux pieds quatre pouces (0,758); le fond du pelage est d'un gris jaunâtre; le dos et le cou sont semés de taches noires formant des bandes longitudinales; d'autres taches descendent de l'épaule en lignes perpendiculaires aux précédentes, sur les cuisses et une partie des flanes, et les anneaux sont noirs, à centre gris; il a des taches noires et pleines sur les jambes; les anneaux de sa queue sont nuageux. Il habite Java.

Le Potchori des Géorgiens. Le *Lynx ordinaire* des auteurs) est d'une grosseur à peu près double de celle du chat sauvage. Son corps est long de deux pieds quatre pouces à deux pieds dix pouces (0,758 à 0,921), et sa queue ne dépasse pas quatre pouces (0,108); le dos et les membres sont d'un roux clair, avec des mouchetures d'un brun noirâtre; le tour de l'œil, la gorge, le dessous du corps et le dedans des jambes sont blanchâtres; trois lignes de taches noires sur la joue joignent une bande oblique, large et noire, placée sous l'oreille de chaque côté du cou, où les poils, plus longs qu'ailleurs, forment une sorte de collerette; il a quatre lignes noires prolongées de la nuque au garrot, et au milieu d'elles une cinquième interrompue; des bandes mouche-

Le Caracal.

✓ L'ARIMAU-DAHAN (*Felis macrocelis*, TEMM. *Felis nebulosa*, GRIF.) a trois pieds (0,973) de longueur, non compris la queue, qui a deux pieds huit pouces (0,867); il est gris, avec des taches noires, transversales et très-grandes sur les épaules, obliques et plus étroites sur les flanes, où elles sont séparées par des taches anguleuses, rarement ocellées; ses pieds sont forts et munis de doigts robustes; sa queue est grosse et laineuse. Ce chat habite

tées obliques sur l'épaule, transversales sur les jambes; les pieds d'un fauve pur, excepté le tarse, qui est rayé de fauve brun en arrière; enfin la queue est fauve, avec du blanc en dessous et des mouchetures noires. D'autres variétés ont les taches et bandes moins foncées, la queue rousse avec le bout noir; tout le dessous du corps blanchâtre, et la taille plus petite. Fischer en cite une variété blanchâtre.

Sumatra et Bornéo; il fait la chasse aux oiseaux, et sa grande taille lui permet d'attaquer les bêtes fauves.

§ 4. LES LYNX,

dont la fourrure est généralement plus longue que celle des autres chats, dont la queue est courte, et dont le caractère est d'avoir les oreilles terminées par un pinceau de poils.

Le LOUP-CERVIER (*Felis lynx*, LIN. Le Wargelue ou Lo des Suédois. Le Los des Danois. Le Goupe des Norvégiens. Le Rys ostrowidz des Polonais. Le Rys des Russes. Le Sylausin des Tatars.

Le nom de loup cervier, que porte ce lynx, peut lui avoir été donné par les chasseurs, parce que, ainsi que le loup, il pousse un hurlement que l'on peut prendre pour celui d'un de ces animaux, et qu'il attaque les faons et les jeunes cerfs de préférence à toute autre proie. Quoi qu'il en soit, le loup-cervier existait autrefois en France et en Allemagne; mais à présent on ne l'y trouve plus, si ce n'est peut-être dans quelques grandes forêts des Alpes et des Pyrénées. Il paraît qu'il se trouve encore assez fréquemment en Espagne, et qu'il est très-commun dans les forêts du nord de l'Asie et dans le Caucase. Dans ma jeunesse, les vieillards des Pyrénées se souvenaient encore d'avoir vu quelques

lynx, et ils en racontaient des choses effroyables, moins classiques que les contes des Grecs sur le caracal, mais beaucoup plus dans le goût du jour. Cet animal féroce suivait les voyageurs égarés, et ne manquait jamais de les dévorer s'ils avaient le malheur de tomber; il les fascinait avec ses yeux, et les rendait muets. Pendant l'obscurité de la nuit, il pénétrait dans les cimetières pour déterrer les cadavres. Il eût été bien plus dangereux encore, s'il n'eût pas manqué totalement de mémoire, au point que, lorsqu'il suivait une personne à la piste, la moindre diversion lui faisait oublier et sa poursuite et sa victime, qui parvenait ainsi à lui échapper. Mais laissons là ces contes de nos aïeux, et revenons à la vérité.

Le loup-cervier, étant d'une assez grande taille, attaque parfois les faons des chevreuils et des cerfs, même lorsqu'ils sont parvenus à plus de la moitié de leur grosseur. Aussi agile que fort, il grimpe sur les arbres avec facilité, non-seulement pour surprendre les oiseaux sur leur nid, mais encore afin de poursuivre les écrevilles, les martres, et même les chats sauvages, qui ne peuvent lui échapper. Quelquefois il se place en embuscade sur une des basses branches, pour attendre, avec une patience admirable, que le hasard amène à sa portée un renne, un cerf, un daim ou un chevreuil. Alors, ainsi que le glouton, il s'élance d'un seul bond sur leur cou, s'y cramponne avec ses ongles, et ne lâche prise que lorsqu'il les a abattus, en leur brisant la première vertèbre du cou; il leur fait ensuite un trou derrière le crâne, et leur suce la cervelle par cette ouverture, au moyen de sa langue hérissée de petites épines. Rarement il attaque une autre partie du cadavre des grands animaux, à moins qu'il ne soit très-pressé par la faim. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il emporte le corps pour le cacher dans un fourré, si c'est un petit animal; et si c'est un grand, il le couvre de feuilles sèches et de bois mort, quoiqu'il ne revienne jamais le chercher. Est-ce, comme on le dit, manque de mémoire, ou est-ce défiance? Pris jeune et élevé en captivité, il s'approprie assez bien, et devient même caressant; mais pour le conserver il faut le tenir à l'attache, car, dès qu'il en trouve l'occasion, il fuit dans les bois pour ne plus revenir. Quoique ses formes soient un peu épaisses, il est plein de grâce et de légèreté; son œil est brillant, mais cependant plein d'expression et même de douceur. Comme le chat, il est d'une propreté recherchée, et passe beaucoup de temps à se nettoyer et à lisser sa jolie robe. C'est un grand destructeur d'hermines, de lièvres, de lapins, de perdrix et d'autre gibier; aussi les chasseurs russes lui font-ils une guerre cruelle, qui en diminue journellement le nombre. Sa nourriture est assez recherchée.

Le PARDE (*Felis pardina*, OKEN. — TEMM. Le Chat-pard des voyageurs. Le Loup-cervier des académiciens de Paris) est de la taille de notre blaireau; sa queue est plus longue que celle du loup-cervier; il a de grands favoris aux joues; son pelage est court, d'un roux vif et lustré, parsemé de taches ou de laches longitudinales d'un noir profond, avec de semblables taches sur la queue. Il habite les contrées les plus chaudes de l'Europe, telles que le Portugal, l'Espagne, la Sicile, la Turquie et la Sardaigne. C'est probablement lui que Bory de Saint-Vincent dit avoir trouvé fréquemment dans la Sierra de Gredos en Espagne.

Le CHELASON OU CHUION (*Felis cervaria*, TEMM. Le Kattlo des Suédois). Sa taille est à peu près celle d'un loup; sa queue est conique, plus longue que la tête, à extrémité noire; ses moustaches sont blanches; les pinceaux de ses oreilles sont toujours courts, et manquent quelquefois; son pelage est d'un cendré grisâtre, bruisseant sur le dos; sa fourrure, fine, douce, longue, est touffue, surtout aux pattes, avec des taches noires dans l'adulte, brunes dans le jeune âge. Il habite le nord de l'Asie. Il a les mêmes mœurs que les précédents, mais sa grande taille et sa force le rendent plus redoutable pour les faons et autres animaux innocents.

LE LYNX DES ANCIENS OU CARACAL (*Felis caracal*, LIN. Le Lynx de Barbarie et du Levant des voyageurs. Le Siagoush des Persans, L'Anak-el-Ared des Arabes. Le Lynx africain, d'ALDROVANDE. Le Kara-Kalach des Turcs. Le Roode-Kat des Hollandais du Cap).

Le caracal a deux pieds cinq pouces (0,785) de longueur, non compris la queue, qui a dix pouces (0,271), c'est-à-dire qu'il est de la taille d'un de nos plus grands barbetaux. Son pelage est d'un roux uniforme et vineux en dessus, blanc en dessous; ses oreilles sont noires en dehors, blanches en dedans; sa queue lui atteint les talons; il a du blanc au-dessus et au-dessous de l'œil, autour des lèvres, tout le long du corps et en dedans des cuisses; sa poitrine est fauve, avec des taches brunes; une ligne noire part de l'œil et se rend aux narines; il a une tache de la même couleur à la naissance des moustaches. Cette espèce a fourni plusieurs variétés, qui sont :

Le Caracal d'Alger, qui est roussâtre, avec des raies longitudinales; il a une bande de poils rudes aux quatre jambes, et ses oreilles manquent quelquefois de pinceaux; c'est le Gat-el-Kallah des Arabes;

Le Caracal de Nubie, dont la tête est plus ronde; qui n'a point de croix sur le pelage, mais qui porte des taches fauves sur les parties internes et sur le ventre;

Le Caracal de Bengale, dont la queue et les jambes sont plus longues que dans les précédents.

Le lynx habite l'Afrique, l'Arabie et la Perse. Il y a peu d'animaux qui, dans l'antiquité, aient autant prêté à la fable que celui-ci. Les Grecs l'avaient consacré à Bacchus, et très-souvent ils le représentaient attelé au char de ce dieu. Pline en raconte les choses les plus merveilleuses; selon lui, il avait la vue si pénétrante, qu'il voyait très-bien à travers une muraille; son urine se pétrifiait et devenait une pierre précieuse nommée lapis lynceus, qui, outre son éclat, avait la propriété de guérir une foule de maladies. Les Grecs racontaient cette histoire : Cérès envoya un jour Triptolème en Seythie, chez le roi Lynceus, pour civiliser ses sauvages sujets, en leur apprenant l'agriculture. Mais ce roi barbare, qui préférait la guerre et la chasse à la civilisation, reçut fort mal ce cultivateur, et le jeta dans une prison pour le faire mourir de faim. Cérès vint fort heureusement au secours de son favori; elle l'enleva de son cachot, et, pour se venger, elle changea le roi en lynx. Depuis ce temps-là, Lynceus et ses descendants n'ont cessé de chasser et de faire la guerre aux animaux paisibles.

Le lynx a les mœurs du chat sauvage, rien de moins, rien de plus; mais, comme il est plus fort et plus gros, au lieu de se contenter de menu gibier, il attaque de grands animaux, tels que gazelles, antilopes, etc. On dit qu'il suit le lion pour recueillir les débris de sa proie, mais ce fait me paraît singulièrement hasardé. Lorsqu'il attaque une gazelle, il la saisit à la gorge, l'étrangle, lui suce le sang et lui ouvre la tête pour lui manger la cervelle, après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre. Du reste, il paraît qu'il a les mêmes habitudes que notre loup-cervier, et que, pris jeune, il s'approprie assez bien, sans cependant perdre son goût pour la liberté.

LE LYNX DU CANADA (*Felis canadensis*, GEOFF. *Felis borealis*, TEMM. Le Lynx du Canada, BEFF. Le Chat du Canada, GEOFF.). Il est plus petit que le précédent, et sa queue est obtuse, tronquée, avec très-peu de noir au bout, plus courte que la tête; ses moustaches sont noires et blanches; il a de très-longues pinceaux de poils aux oreilles; sa fourrure est fauve, à pointes des poils blanches, ce qui rend le fond général d'un cendré grisâtre, ou ondée de gris et de brun; elle est extrêmement longue, surtout aux pattes, et, pendant l'été seulement, après la mue, on lui distingue des lignes plus foncées aux joues, quelques mouchetures aux jambes, et même quelques taches sur le corps. Il habite le nord de l'Amérique et de l'Asie.

LE CHAUS OU LYNX DES MARAIS (*Felis chaus*, GULDENST. Le Dikaja

koschka des Russes. Le *Kir myschak* des Tatares. Le *Moes-godu* des Tcherkasses) est long de deux pieds (0,630), non compris la queue, qui a huit à neuf pouces (0,217 à 0,244) de longueur; ses jambes sont longues, son museau obtus, ses oreilles pourvues de pinceaux très-courts; il a une bande noire depuis le bord antérieur des yeux jusqu'au museau; son pelage est d'un gris clair jaunâtre; le bout de sa queue est noir, avec deux anneaux de la même couleur qui en sont rapprochés. Il habite l'Égypte, la Nubie et le Caucase; il est surtout commun sur les bords du Kur et du Terek. Il offre une particularité rare parmi les chats, c'est d'être un excellent nageur, et de se plaire dans l'eau, où sans cesse il est occupé à faire la chasse aux canards et autres oiseaux aquatiques, et aux reptiles. Il vient aussi à bout de s'emparer des poissons en plongeant.

Le **LYNX BOTTÉ** (*Felis caligata*, BRUCE. — TEMM. *Felis libycus*, OLIV.) a vingt-deux pouces de longueur (0,596), non compris la queue, qui en a près de quatorze (0,379), et qui est grêle; ses oreilles sont grandes, rousses en dehors, à pinceaux bruns très-courts; la plante des pieds et le derrière des pattes sont d'un noir profond; le milieu du ventre et la ligne moyenne de la poitrine et du cou sont d'un roussâtre clair; les parties supérieures du pelage d'un fauve nuancé de gris et parsemées de poils noirs; les cuisses sont marquées de bandes peu distinctes, d'un brun clair, il a deux bandes d'un roux clair sur les joues; la queue est de la couleur du dos à sa base, terminée de noir, avec trois ou quatre demi-anneaux vers le bout, séparés par des intervalles d'un blanc plus ou moins pur. Il habite l'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et le midi de l'Asie.

« Cet animal, dit le voyageur Bruce, habite le Ras-el-Féel, et, tout petit qu'il est, vit fièrement parmi ces énormes dévastateurs des forêts, le rhinocéros et l'éléphant, et dévore les débris de leur carcasse, quand les chasseurs ont pris une partie de la viande. Mais sa principale nourriture consiste en pintades, dont ce pays-là est rempli. Il se met en embuscade dans les endroits où elles vont boire, et c'est là que je le tuai. L'on dit que cet animal est assez hardi pour se jeter sur l'homme, s'il se trouve pressé par lui. Quelquefois il monte sur les gros arbres, quelquefois il se

cache sous les buissons; mais à l'époque où les mouches deviennent très-incommodes par leurs piqûres il s'enfonce dans les cavernes, ou bien il se terre. »

Le **CHAT-CERVIER** OU **LYNX RAI** (*Felis rufa*, GULDENST. — TEMM. *Pinnum dasypus*, NIERUMB. Le *Lynx* du *Mississipi* et le *Lynx* d'*Amérique* des voyageurs. Le *Bay-cat* des Anglo-Américains. Le *Chat-cervier* des fourreurs) est de la taille de notre renard; les pinceaux de ses oreilles sont petits; sa queue est courte et très-grêle, avec quatre anneaux gris et quatre noirs; ses favoris sont courts; son pelage, roussâtre en été et d'un brun cendré en hiver, est toujours ondulé et rayé. Il habite les États-Unis. Du reste, il a les formes générales de notre lynx d'Europe.

Le **LYNX FASCIÉ** (*Felis fasciata*, DESM.), décrit par Rafinesque, est peu connu; il pourrait bien n'être qu'une variété du lynx du Canada, auquel il ressemble beaucoup. Sa taille est courte; les pinceaux de ses oreilles sont noirs au dehors; sa queue est courte, blanche, avec l'extrémité noire; son pelage est très-épais, d'un brun roussâtre, avec des bandes et des points noirâtres en dessus. Il a été trouvé par Clarke et Lewis à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

Le **LYNX DE LA CAROLINE** (*Felis carolinensis*, DESM. Le *Chat tigre* de COLLINSON?) est encore une espèce douteuse sur laquelle on n'a que des renseignements incomplets. Son pelage est d'un brun clair, rayé de noir depuis la tête jusqu'à la queue; son ventre est pâle, avec des taches noires; ses moustaches sont roides et noires; il a deux taches de la même couleur sous les yeux, et ses oreilles sont garnies de poils fins; ses jambes sont minces, tachées de noir. La femelle a les formes plus légères que le mâle; elle est d'un gris roussâtre, sans aucune tache sur le dos; son ventre est d'un blanc sale, avec une seule tache noire.

Si l'on ne considérait pas les pinceaux des oreilles comme le seul caractère qui tranche les lynx des autres chats, il faudrait probablement rapporter à cette section le chat de montagne, celui de la Floride et le doré. Cuvier pensait que ce ne sont que de simples variétés du chat-cervier. Tous les animaux du genre chat fournissent au commerce des fourrures plus ou moins précieuses.

LES CARNIVORES AMPHIBES,

SIXIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Le Phoque commun.

Ils se distinguent de tous les autres mammifères carnassiers par leurs pieds extrêmement courts, plats, enveloppés par la peau, palmés, en forme de nageoires, ne pouvant leur servir qu'à ramper péniblement sur la terre, mais très-propres à nager. Par le mot amphibie il ne faut pas entendre que l'animal peut vivre

sous l'eau et sur la terre, mais seulement qu'il habite l'un et l'autre, et qu'il respire l'air atmosphérique seulement, ce qui le force à se maintenir à la surface des ondes, ou à y venir respirer quand il a plongé.

LES PHOQUES

ont des canines et des incisives, et leurs canines supérieures sont de grandeur ordinaire, non en forme de défense. L'histoire de ces animaux est encore très-embrouillée.

Comme tous les phoques ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, à de très-petites nuances près qui seront signalées en décrivant les espèces, je pense qu'il est nécessaire de faire ici leur histoire, afin d'éviter des redites ennuyeuses et sans but.

Jusqu'à présent nous avons trouvé les animaux, objet de nos études, dans le sein des forêts, dans les steppes de l'Asie, les savanes et les pampas de l'Amérique, les déserts brûlants de l'Afrique, et les riantes campagnes de l'Europe; maintenant nous allons les suivre à travers les écueils et les récifs qui bordent toutes les mers, et jusque sur les glaces éternelles des pôles. Nous les verrons se jouer à travers les tempêtes, sur les vagues irritées, passer la plus grande partie de leur vie dans les eaux, s'y nourrir de poissons, de crustacés et de coquillages qu'ils pêchent avec beaucoup d'adresse, et ne venir à terre, où ils ne peuvent se traîner qu'en rampant, que pour allaiter leurs petits ou dormir au soleil. Leur corps allongé, cylindrique, diminuant progressivement de grosseur depuis la poitrine jusqu'à la queue, leur colonne vertébrale très-mobile, leurs museles puissants, leur bassin étroit, leurs poils ras et serrés contre la peau, en un

mot toute leur organisation en fait les meilleurs nageurs qu'il y ait parmi les mammifères, si l'on en excepte les cétacés. La nature leur a donné une conformation particulière qui leur permet de respirer à d'assez longs intervalles, et par conséquent de rester longtemps sous l'eau, quoiqu'ils n'aient pas le trou botal bouché, comme l'ont prétendu quelques naturalistes, et particulièrement Buffon. Leurs narines offrent aussi une particularité remarquable: elles sont munies d'une sorte de petite valvule que l'animal ouvre et ferme à volonté, et qui empêche l'eau de leur entrer dans le nez lorsqu'ils plongent. Un fait extrêmement singulier, mais notoire, est que ces animaux ont l'habitude constante, lorsqu'ils vont à l'eau, de se lester comme on fait d'un vaisseau, en avalant des cailloux, qu'ils vomissent en revenant au rivage. Certaines espèces recherchent les plages sablonneuses et abritées, d'autres les rocs battus par la mer, d'autres enfin, les touffes d'herbes épaisses des rivages. Ils ne se nourrissent pas exclusivement de poissons; car lorsqu'ils peuvent saisir quelque oiseau aquatique, un albatros, une mouette, ils n'en manquent guère l'occasion. Pendant leur séjour à terre ils ne mangent pas, aussi maigrissent-ils beaucoup. Même en captivité, pour dévorer la nourriture qu'on leur jette ils la plongent dans l'eau; ils ne se déterminent à manger à sec que lorsqu'ils y ont été habitués dès leur première jeunesse, ou qu'ils y sont poussés par une faim extrême.

Quand les phoques veulent sortir de la mer, ils choisissent une roche plate qui s'avance dans l'eau en une pente douce par laquelle ils grimpent, et qui se termine de l'autre par un bord à pic, d'où ils se précipitent dans les ondes à la moindre apparence de danger. Pour ramper, ils s'accrochent avec les mains ou les dents à toutes les aspérités qu'ils peuvent saisir, puis ils tirent leur corps en avant en le courbant en voûte; alors ils s'en servent comme d'un ressort pour rejeter la tête et la poitrine en avant, et ils recommencent à s'accrocher pour répéter la même opération à chaque pas. Néanmoins, malgré ce pénible exercice, ils ne laissent pas que de ramper assez vite, même en montant des pentes fort roides. Le rocher sur lequel un phoque a l'habi-

Les phoques sont polygames, et il est rare qu'un mâle n'ait pas trois ou quatre femelles. Il a pour elles beaucoup d'affection, et les défend avec courage contre toute attaque. Il s'accouple au mois d'avril, sur la glace, sur la terre, ou même dans l'eau quand la mer est calme. C'est surtout pendant que ses femelles sont pleines, et quand elles mettent bas, qu'il redouble de soins et de tendresse pour elles. Il les conduit sur terre, leur choisit, à cinquante pas du rivage, une place commode et tapissée de mousses aquatiques, pour y allaiter leurs petits. Dès que la femelle a mis bas, elle cesse d'aller à la mer pour ne pas abandonner son enfant un seul instant; mais cette privation n'est pas de longue durée, car, après douze à quinze jours, il est en état de se trai-

Les Phoques, vue de la mer Glaciale.

tude de se reposer avec sa famille est sa propriété, relativement aux autres animaux de son espèce. Quoiqu'ils vivent en grands troupeaux dans la mer, qu'ils se protègent, se défendent, s'aiment les uns les autres, une fois sur la terre, ils se regardent comme dans un domicile sacré où nul camarade n'a le droit de venir troubler la tranquillité domestique. Si l'un d'eux s'approche pour visiter les pénates de ses voisins, il s'ensuit toujours un combat terrible, qui ne finit qu'à la mort du propriétaire du rocher, ou à la retraite forcée de l'indiscret. Ordinairement c'est la jalousie qui occasionne ces combats; mais il semble qu'il y ait aussi une sorte d'instinct de la propriété. Ils ne s'emparent jamais d'un espace plus grand qu'il n'est rigoureusement nécessaire pour leur famille, et ils souffrent volontiers des voisins, pourvu qu'ils s'établissent au moins à cinquante pas de distance; il y a plus: quand la nécessité l'ordonne, trois ou quatre familles se partagent une caverne, une roche, ou même un glaçon, mais chacun vit à la place qui lui est échue en partage, sans jamais se mêler aux individus d'une autre famille.

ner tant bien que mal, et elle le conduit à l'eau. De quoi vit-elle pendant qu'elle est à terre? Voilà une question que n'ont pu résoudre les naturalistes, faute d'observations suffisantes. Peut-être que le mâle va pêcher pour elle et lui apporte sa nourriture. Ce qui me le ferait croire, c'est que beaucoup d'animaux moins intelligents agissent ainsi. Quant le petit est arrivé à la mer, la femelle lui apprend à nager, après quoi elle le laisse se mêler, pour jouer, au troupeau des autres phoques, mais sans, pour cela, cesser de le surveiller. Lorsqu'elle prend fantaisie de gagner la terre pour l'allaiter, elle pousse un cri ayant, dans le phoque ordinaire, un peu d'analogie avec l'aboiement d'un chien, et aussitôt le petit s'empresse d'accourir à sa voix qu'il reconnaît fort bien. Elle l'allait pendant cinq ou six mois, le soigne pendant fort longtemps, mais aussitôt qu'il est assez fort pour subvenir lui-même à ses besoins, le mâle le chasse et le force d'aller s'établir ailleurs.

C'est pendant la tempête, lorsque les éclairs sillonnent un ciel ténébreux, que le tonnerre gronde, et que la pluie tombe à flots,

que les phoques aiment à sortir de la mer pour aller prendre leurs chats. Au contraire, quand le ciel est beau et que les rayons du soleil échauffent la terre, ils semblent ne vivre que pour dormir, et d'un sommeil si profond, qu'il est fort aisé, quand on les surprend en cet état, de les approcher pour les assommer avec des perches ou les tuer à coups de lance. A chaque blessure qu'ils reçoivent, le sang jaillit avec une grande abondance, les mailles du tissu cellulaire graisseux étant très-fournies de veines; cependant ces blessures, qui paraissent si dangereuses, compromettent rarement la vie de l'animal, à moins qu'elles ne soient très-profondes; pour le tuer, il faut atteindre un viscère principal ou le frapper sur la face avec un pesant bâton. Mais on ne l'approche pas toujours facilement, parce que, lorsque la famille dort, il y en a toujours un qui veille et qui fait sentinelle pour réveiller les autres s'il voit ou entend quelque chose d'inquiétant. On est obligé de lutter, pour ainsi dire, corps à corps avec eux, et de les assommer, car un coup de fusil, quelle que soit la partie où la balle les aurait frappés, ne les empêcherait pas de regagner la mer, tellement ils ont la vie dure. Quand ils se voient assaillis, ils se défendent avec courage; mais, malgré leur gueule terrible, cette lutte est sans danger, parce qu'ils ne peuvent se mouvoir assez lestement pour ôter le temps au chasseur de se dérober à leur atteinte. Faute de pouvoir faire autrement, ils se jettent sur les armes dont on les frappe, et les brisent entre leurs redoutables dents. Entre les muscles et la peau les phoques ont une épaisse couche de graisse, dont on tire une grande quantité d'huile qui s'emploie aux mêmes usages que celle de baleine, et qui a sur elle l'avantage de n'avoir pas d'odeur. Quelques espèces de cette famille ont une fourrure plus ou moins grossière, dont néanmoins on fait des habits chez les peuples du Nord. Les Américains emploient les peaux les plus grossières à un usage singulier: ils en ferment hermétiquement toutes les ouvertures et les gonflent d'air comme des vessies; ils en réunissent une demi-douzaine, plus ou moins, les fixent au moyen de cordes, placent dessus des joncs ou de la paille, et forment ainsi de très-légères embarcations, sur lesquelles ils osent entreprendre de longs voyages sur leurs grands fleuves et leurs immenses lacs. Avec ces peaux, les kautschadales font des bâtdars, sorte de pirogue; ils font aussi de la chandelle avec la graisse, qui en même temps est une friandise pour eux. La chair fraîche de ces animaux est leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle soit très-coriace et qu'elle ait une odeur forte et désagréable; ils en font sécher au soleil, ou ils la fument, pour leur provision d'hiver. Les Anglais et les Américains de l'Union sont les seuls peuples, je crois, qui fassent en grand, et sous le rapport commercial, la chasse des phoques. Ils entretiennent chaque année plus de soixante navires de deux cent cinquante à trois cents tonneaux au moins, uniquement équipés pour cet objet.

Pris jeune, le phoque se prive parfaitement et s'attache à son maître, pour lequel il éprouve une affection aussi vive que celle du chien. De même que ce dernier, il reconnaît sa voix, lui obéit, le caresse, et acquiert facilement la même éducation, en tout ce que son organisation informe lui permet. On en a vu auxquels des matelots avaient appris à faire différents tours, et qui les exécutaient au commandement avec assez d'adresse et beaucoup de bonne volonté. A une grande douceur de caractère le phoque joint une intelligence égale à celle du chien. Aussi est-il remarquable que de tous les animaux il est celui qui a le cerveau le plus développé, proportionnellement à la masse de son corps. Il est affectueux, bon, patient; mais il ne faut pas que l'on abuse de ces qualités en le maltraitant mal à propos, car alors il tombe dans le désespoir, et il devient dangereux. Pour le conserver longtemps et en bonne santé, il est indispensable de le tenir, pendant la plus grande partie du jour, et surtout lors de ses repas, dans une sorte de cuvier ou de grand vase à demi rempli d'eau; la nuit on le fait coucher sur la paille. Ainsi traité, et

nourri avec du poisson, on peut le garder vivant pendant plusieurs années. Mais s'il a déjà quitté sa mère depuis quelque temps quand on le prend, le chagrin de l'esclavage s'empare de lui, il est triste, boudeur, refuse de manger, et ne tarde pas à mourir.

Les phoques manquent généralement d'oreille externe; leur corps est entièrement couvert d'un poil doux, soyeux et lustré chez les uns, grossier, rude et hérissé dans d'autres. Leurs pieds, larges et membraneux, ont cinq doigts; et les pattes postérieures sont soudées longitudinalement à la queue, ce qui leur donne absolument la forme échancrée d'une queue de poisson. En nageant, ils lèvent au-dessus de l'eau leur tête arrondie, portant de grands yeux vifs et pleins de douceur; leurs épaules arrondies paraissent aussi à la surface, de manière que, vus à une certaine distance, on a fort bien pu les prendre pour des figures humaines, et de là, sans aucun doute, les anciens ont tiré leur fable des sirènes. Ce qui donne de la vraisemblance à cette conjecture, c'est que, même dans des temps peu reculés, au seizième siècle, par exemple, Rondelet, le meilleur naturaliste de l'époque, voyait encore dans le *Phoca cristata* un moine ou un évêque marin, parce que, probablement, le christianisme ne permettait plus d'y voir un triton ou une sirène. « De notre temps, dit-il, en Norvège (Norvège), on a pris un monstre de mer, après une grande tourmente, lequel tons ceux qui le virent incontinent lui donnèrent le nom de moine, car il avait la face d'homme, mais rustique et mi-gratieux, la teste rase et lize; sur les épaules, comme un capuchon de moine, deux longs ailerons au lieu de bras; le bout du corps finissant en une queue large. Entre les bestes marines, Pline fait mention de l'homme marin et du triton comme choses non feintes. Pausanias aussi fait mention du triton. J'ai vu un pourtrait d'un autre monstre marin à Rome, où il avait été envoyé avec lettres par lesquelles on assurait pour certain que, l'an 1551, on avait vu ce monstre en habit d'évêque, comme il est pourtrait, pris en Pologne et porté au roi dudit pays, faisant certains signes pour monstre qu'il avait grand désir de retourner en la mer, où étant amené se jeta incontinent dedans. »

1^{er} GENRE. LES CALOCÉPHALES (*Calocephalus*, Fr. Cuv.) ont trente-quatre dents, dont six incisives supérieures et quatre inférieures; quatre canines et vingt molaires. Leurs mâchoières sont formées principalement d'une grande pointe placée au milieu, d'une plus petite située antérieurement, et de deux également plus petites, placées postérieurement. Leur crâne est bombé sur les côtés, aplati au sommet; leurs crêtes occipitales consistent en de légères rugosités.

LE VEAU MARIN (*Calocephalus vitulinus*, Fr. Cuv. *Phoca vitulina*, Lin. *Phoca littorea*, Thien. Le *Phoque commun*. BEFF.) a environ trois pieds (0,973) de longueur; il est d'un gris jaunâtre, couvert de taches irrégulières noirâtres. Ses couleurs varient, selon qu'il est sec ou mouillé. Sortant de l'eau, tout le corps en dessus est d'un gris d'ardoise, et couvert, sur les côtés, de nombreuses petites taches rondes sur un fond un peu plus pâle ou jaunâtre; les parties inférieures sont de cette dernière couleur. Sec, le gris ne paraît que sur la ligne moyenne, et tout le reste paraît jaunâtre. Il blanchit en vieillissant. Il habite les côtes du Nord et de l'Europe, s'accouple en septembre, et met bas un seul petit en juin. Il est très-timide et très-défiant.

LE KASSIGIACK (*Calocephalus maculatus*. — *Phoca vitulina*, FARR. *Phoca maculata*, BODD.) n'est probablement qu'une variété du précédent, dont le pelage est gris en dessus, blanc en dessous chez les jeunes, puis d'un gris livide parsemé de taches, et enfin, dans l'adulte, tigré ou varié de noir et de blanc. Il habite les mêmes pays.

LE CALOCÉPHALE MARBRÉ (*Calocephalus discolor*, Fr. Cuv. Le *Phoque commun*, du même) ne me paraît également qu'une va-

riété du veau marin, ne différant guère de la précédente. Sa taille est la même ; son pelage est d'un gris foncé, veiné de lignes blanchâtres irrégulières, formant sur le dos et sur les flancs une sorte de marbrure. On le trouve sur les côtes de France. Il a des mœurs douces et une intelligence très-développée, ainsi que les deux précédents.

L'ATAK ou CALOCÉPHALE GROËNLANDAIS (*Calocephalus groenlandicus*, FR. CUV. *Phoca groenlandica*, FAIR. *Phoca Mulleri*, LESS.) a les mâchoières petites et écartées, n'ayant, à la mâchoire supérieure, qu'un seul tubercule en avant ou en arrière du tubercule moyen. Il a trente-huit dents, six incisives en bas et quatre en haut, selon M. Lesson. Sa taille moyenne est de six pieds (1,949) ; le pelage des mâles adultes est blanchâtre, avec le front et une tache en croissant noire sur chaque flanc ; la tête du mâle est entièrement noire. Les jeunes sont tout blancs en naissant, puis ils prennent une teinte cendrée, avec de nombreuses taches sur les parties inférieures du corps. Il habite la Nouvelle-Zemble, les côtes du Groënland, et, mais seulement pendant l'hiver, les bords de la mer Blanche. Il s'accouple en juin, et les petits, rarement au nombre de deux, naissent en mars et avril.

Le KENALIT ou CALOCÉPHALE OCÉANIQUE (*Calocephalus oceanicus*, LESS. *Phoca oceanica*, DESM. — LEPECH.) a six ou sept pieds (1,949 ou 2,274) de longueur ; il n'a que quatre incisives à chaque mâchoire ; le pelage du mâle est d'un gris blanc, marqué d'une grande tache brune sur les épaules, d'où part une bande oblique qui s'étend sur les flancs jusqu'à la région du pénis ; sa tête est d'un brun marron tirant sur le noir ; les ongles de ses pieds de devant sont robustes. Il habite les mêmes côtes que le précédent, dont il paraît être une variété.

Le CALOCÉPHALE QUL'É BLANCHE (*Calocephalus albicauda*, LESS. *Phoca albicauda*, DESM.) ressemble, par ses formes, au phoque commun ; il a environ trois pieds et demi (1,157) de longueur ; son pelage est d'un gris de fer, plus clair sur les côtés, passant au blanchâtre sous le ventre. Il porte sur le dos et sur les flancs quelques petites taches noirâtres, irrégulières ; son museau est blanc en dessus ; sa queue mince, longue, d'un beau blanc ; les ongles des mains sont robustes. Sa patrie est inconnue. Est-ce le *Phoca lagurus* de G. Cuvier ?

Le CALOCÉPHALE DE LA PILAYE (*Calocephalus lagurus*, FR. CUV. *Phoca lagurus*, G. CUV. *Phoca Pilayi*, LESS.) a trois pieds trois pouces (1,056) de longueur ; il est d'un gris cendré et argenté en dessus, avec des taches éparses et d'un brun noirâtre ; les flancs et le dessous sont d'un cendré presque blanc ; les ongles sont noirs, robustes ; les moustaches médiocres, en partie blanches et en partie noirâtres, et gaufrées comme dans le phoque commun. Il habite les côtes de Terre-Neuve.

Le CALOCÉPHALE LIÈVRE (*Calocephalus leporinus*, FR. CUV. *Phoca leporina*, LEPECH.) a quatre incisives à chaque mâchoire ; sa longueur est d'environ six pieds et demi (2,111) ; les poils de ses moustaches sont épais et forts, placés sur quinze rangs ; les bras sont faibles, les mains petites, la queue courte et épaisse ; son pelage est long, peu serré, hérissé, d'un jaune pâle, excepté sur le cou, qui porte une bande transversale noire. Dans sa jeunesse il est d'un gris noirâtre, avec de petites taches plus foncées sur le dos. Il habite les mers boréales, la Baltique et les côtes d'Europe. Dans la servitude, il mange sous l'eau, souffle comme les chats quand on l'inquiète, et ne cherche pas à mordre, mais à égratigner.

Le NEITSEK (*Calocephalus hispidus*, FR. CUV. *Phoca hispida*, SCHR. *Phoca fatida*, MULL. Le *Phoque neitsoak*, BUFF. *Phoca Schreberi*, LESS.). Il devrait appartenir, je crois, au genre *Halychorus*. Il a quatre ou cinq pieds (1,299 à 1,624) de longueur ; sa tête est courte, arrondie ; ses yeux sont très-petits, à pupille blanchâtre ; son pelage est très-épais, mou, très-long, hérissé, fauve, à flammettes blanches sur le corps ; le dessous est blanc, parsemé de taches rares et fauves sur le ventre ; les jeunes ont le

dos d'un cendré livide, et le ventre blanc et sans taches. Les vieux mâles exhalent une odeur insupportable. Il habite les mers du Groënland.

L'URKSUK (*Calocephalus barbatus*, FR. CUV. *Phoca barbata*, DESM. — FAIR. *Phoca major*, PARS. *Phoca Parsonsii*, LESS. Le *Grand phoque*, BUFF. Le *Gramselur*, OLAFS. L'*Urksuk takkanugak* et le *Terkighuk* des Groënlandais) a communément dix pieds de longueur (3,218) ; sa tête est longue, son museau très-élargi, et ses lèvres lâches ; la femelle a quatre mamelles ; ses yeux sont grands, à pupille noire ; ses mains antérieures ont le doigt du milieu très-long. Son pelage varie beaucoup : il est assez épais et d'un gris enfumé chez les jeunes ; clair-semé et brun dans les adultes, et d'un noir foncé dans l'âge avancé. Chez les vieux mâles la peau est presque entièrement nue. Il habite la haute mer près du pôle boréal, et se rend à terre au printemps. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle met ordinairement bas sur les glaces flottantes, vers le mois de mars. Les Groënlandais estiment beaucoup cette espèce pour sa chair, sa graisse et ses intestins, qu'ils regardent comme un excellent mets, et pour sa peau, dont ils s'habillent.

Le CALOCÉPHALE DE THIENEMANN (*Calocephalus scopulicolus* et *Phoca Thienemannii*, LESS. *Phoca scopulicola*, THIEN.) a six pieds de longueur (1,949) ; son pelage est noir sur le dos, vert sous le ventre et sur les flancs, ces derniers marbrés de noir près du dos et de gris près du ventre. Il se trouve sur les côtes d'Islande.

Le CALOCÉPHALE LEUCOPLA (*Calocephalus leucopla*, LESS. *Phoca leucopla*, THIEN.) est entièrement verdâtre, avec une teinte grisâtre sur le dos. Il habite les côtes de l'Islande.

Le CALOCÉPHALE DES RIVAGES (*Calocephalus littoreus*. — *Phoca littorea*, THIEN.) a quatre pieds (1,299) de longueur ; il a les formes du veau marin ; ses moustaches sont disposées sur six rangs ; son pelage est très-épais, très-court, brun en dessus, plus ou moins jaunâtre en dessous ; il a sur le dos des lignes jaunes, flexueuses, qui s'effacent sur les côtés ; sa queue est bordée de chaque côté d'une ligne jaune ; et deux larges taches d'un fauve roux occupent tout le dedans des membres antérieurs.

2^e GENRE. LES STÉNORHYNQUES (*Stenorhynchus*, FR. CUV.) ont trente-deux dents, savoir : quatre incisives à chaque mâchoire ; quatre canines et vingt molaires ; les dents sont composées à leur partie moyenne d'un long tubercule cylindrique, recourbé en arrière, et séparé de deux autres tubercules un peu plus petits, l'un antérieur, l'autre postérieur, par une profonde échancrure ; leur museau est très-proéminent et ils ont de très-petits ongles aux pieds.

Le STÉNORHYNQUE DE HOME (*Stenorhynchus leptonyx*, FR. CUV. *Phoca Homei*, LESS. *Phoca leptonyx*, BLAINV.) a sept pieds (2,74) de longueur, rarement neuf (2,924) ; son pelage est d'un gris noirâtre en dessus, passant au jaunâtre sur les côtés, à cause des petites taches qui s'y trouvent ; les flancs, le dessous du corps, les pieds et le dessus des yeux sont d'un jaune gris pâle ; ses moustaches sont simples et courtes. Il habite, dit-on, les côtes de la Nouvelle-Géorgie et des îles Malonines.

Le STÉNORHYNQUE DE WEDDELL (*Stenorhynchus Weddellii*, LESS. *Sea leopard*, WEDD. *Phoca longicollis*, SHAW.) a beaucoup de ressemblance avec le précédent. Son cou est allongé ; sa tête très-petite ; son pelage court, lustré, ras, d'un gris pâle ou ardoisé, parsemé en dessus d'un grand nombre de taches arrondies et blanchâtres, en dessous de taches semblables, mais jaunâtres. Il vit sur les glaces et n'habite que les hautes latitudes des Orcades australes.

5^e GENRE. LES STEMMATOPES (*Stenmatopus*, FR. CUV.) ont trente dents, savoir : quatre incisives supérieures et deux inférieures ; quatre canines et vingt molaires. Leur tête est surmontée d'un organe bizarre, en forme de sac dilatable, dont on

ignore l'usage; leurs mâchoires sont à racines simples, courtes et larges, striées seulement à leur couronne; leur museau est étroit et obtus; leur crâne développé.

La NÉSAURSAK ou CAPUCIN (*Stenmatopus cristatus*, FR. CUV. *Phoca cristata*, GML. *Phoca leonina*, FARR. Le *Phoca mitrata*, DEKAL. Le *Phoc à capuchon*, de G. CUV. Le *Nésaursalik* et le *Kakortak* des Groënländais) a environ sept à huit pieds (2,274 à 2,599); il a sur la tête, lorsqu'il est adulte, une sorte de sac caréné en dessus, mobile, et dont il peut se couvrir les yeux et le museau quand il le veut; ses narines sont dilatables au point qu'elles ressemblent à des vessies quand elles sont gonflées; les femelles n'ont pas ces singuliers organes. Son pelage est long, laineux près de la peau, entièrement blanc dans le jeune âge, d'un gris brun en dessus et d'un blanc d'argent en dessous; à l'âge adulte, il est quelquefois parsemé de taches grises. Il habite les côtes septentrionales de l'Amérique et le Groënländ. En mars, la femelle met bas un seul petit, sur les glaçons, et d'avril en juin ils se rendent à terre.

4^e GENRE. Les PÉLAGES (*Pelagius*, FR. CUV.) ont trente-deux dents, dont huit incisives, quatre canines et vingt molaires; les incisives supérieures sont échanquées transversalement à leur extrémité, les inférieures sont simples. Les mâchoires sont épaisses et coniques, n'ayant en avant et en arrière que des petites pointes rudimentaires. Ils ont le museau élargi et allongé à son extrémité, et le chanfrein très-arqué.

Le MOINE (*Pelagius monachus*, FR. CUV. *Phoca monachus*, DESM. *Phoca bicolor*, SHAW. *Phoca albiventer*, BOBB. *Phoca leucogaster*, PÉRON) a de sept à dix pieds (2,274 à 5,248) de longueur; son pelage est ras, court et très-serré, entièrement noir en dessus, avec le ventre blanc; ses moustaches sont lisses. Cet animal est fort intelligent, et s'apprivoise très-bien; il est même docile et obéit au commandement de son maître, qu'il affectionne beaucoup; il est commun dans la mer Adriatique, et se trouve aussi, dit-on, sur les côtes de Sardaigne.

5^e GENRE. Les MACRORHINS (*Macrorhinus*, F. CUV.) ont trente dents, savoir : quatre incisives supérieures et deux inférieures, crochues comme les canines, mais plus petites; quatre canines fortes; vingt molaires, dont les racines sont simples, plus larges que les couronnes qui imitent un mamelon pédiculé.

Le MIOUROUT ou PHOQUE À TROMPE (*Macrorhinus proboscideus*, F. CUV. *Phoca proboscidea* et *Phoca Ansonii*, DESM. *Phoca leonina*, LIN. *Phoca elephantina*, MOLINA. Le *Loup marin*, PERNETTY. Le *Phoque à museau ridé*, FORST. Le *Lion marin*, DAMP. — ANSON. L'*Éléphant marin*, PÉRON, et les voyageurs anglais. Le *Lame*, MOLINA). Cet animal atteint de vingt-cinq à trente pieds (8 à 10 mètres) de longueur, sur quinze à dix-huit (4,872 à 5,847) de circonférence; son pelage est ras, grisâtre ou d'un gris bleuâtre, quelquefois d'un brun noirâtre, rude et grossier; ses yeux sont très-grands, proéminents; les poils de ses moustaches sont rudes et contournés en spirale; ses canines inférieures, fortes et arquées, sont saillantes hors des lèvres; les ongles des mains sont très-petits, et sa queue courte est peu apparente.

La nature a paré beaucoup d'animaux, pour le temps des amours seulement, d'une sorte de robe de nocce plus ou moins brillante, plus ou moins singulière : dans les oiseaux, ce sont des couleurs vives et tranchantes, des crêtes, des aigrettes, dans les salamandres, ce sont des membranes dorsales agréablement découpées et nuancées de mille couleurs variées, etc.; elle n'a pas oublié le phoque dont nous parlons ici, mais la parure qu'elle lui a dévolue est au moins fort bizarre. Elle consiste en un prolongement du nez, en forme de trompe membranuse et érectile, molle, élastique, ridée, longue quelquefois d'un pied (0,525), et ayant beaucoup d'analogie avec cette longue crête qui pend sur le bec d'un coq d'Inde. Cette trompe manque à la femelle et aux

jeunes avant l'âge adulte, et il paraît qu'elle s'efface peu à peu dans le mâle lorsque le temps du rut est passé.

Le mioroung habite les plages de toutes les îles désertes de l'hémisphère austral, et vit en troupes de cent cinquante à deux cents individus; comme il craint également la chaleur et l'excès du froid, il émigre régulièrement pour aller passer l'été dans le nord de la zone qu'il habite, et l'hiver dans le sud. Pendant les quatre premiers mois de l'année il quitte peu la mer, où il se nourrit de poissons, de mollusques et de crustacés; alors il devient tellement gras qu'il n'est pas rare de lui trouver entre la peau et les muscles une couche de graisse huileuse ayant jusqu'à neuf pouces (0,244) d'épaisseur; les Américains retirent souvent une énorme quantité d'huile d'un seul individu, dont le poids de la chair seulement est communément de mille kilogrammes. Cet animal est d'un caractère doux, paisible, et surtout d'une grande indolence. Lorsqu'il dort sur la terre, mollement étendu sur un lit de varech, il est extrêmement facile de l'approcher, car, même lorsqu'il se réveille et voit le chasseur armé de sa longue lance, sa paresse ne lui permet ni de fuir ni de se mettre en défense, ce qui rend facile de le tuer d'un seul coup en lui perçant le cœur. Mais dans le temps des amours il n'en est pas de même; il déploie une activité extraordinaire, et il serait dangereux de l'approcher. Le rut a lieu dans le mois d'octobre, et les mâles se livrent alors des combats furieux pour s'approprier chacun le plus de femelles qu'ils peuvent. Le plus fort fait son choix, compose à son gré son harem, et se retire; le combat recommence, et enfin les mâles les plus faibles restent sans femelles. Mais bientôt les vainqueurs se lassent de leurs conquêtes et les abandonnent aux vaincus. Chaque femelle fait un ou deux petits qu'elle allaite deux ou trois mois.

Le phoque d'Anson (*Phoca Ansonii*, DESM.) en serait une variété moins grande, à pelage d'un fauve clair, et à ongles des mains plus robustes, si ce n'est une espèce. Il habiterait plus particulièrement l'île Juan-Fernandez et les îles antartiques.

Le MACRORHIN DE L'ÎLE SAINT-PAUL (*Macrorhinus Coxii*. — *Phoca Coxii*, DESM. Le *Lion marin* de COXE) est de la taille du mioroung, mais il manque de trompe; son pelage est de la couleur de celui du buffle, ou brun, ou quelquefois blanc. Il est très-commun aux îles d'Amsterdam et de Saint-Paul. Serait-ce le mioroung hors du temps des amours, c'est-à-dire lorsque sa trompe est effacée? je le crois.

Le MACRORHIN URAGNE (*Macrorhinus lupinus*. — *Phoca lupina*, MOLINA; Le *Loup marin* des matelots français et espagnols) me paraît aussi n'être qu'une variété du mioroung, mais plus petite, si réellement sa longueur ne dépasse pas huit pieds (2,599). Sa lèvre supérieure est un peu cannelée; son pelage est d'un gris brun et quelquefois blanchâtre; ses pieds de devant n'auraient

que quatre doigts, selon Molina. On le trouve sur les côtes du Chili.

Le MACRORHINUS DE BYRON (*Macrorhinus Byronii*, LESS. *Phoca Byronii*, BLAINV.). Cette espèce ne repose que sur le squelette d'une tête observée par M. de Blainville, dans le cabinet d'Hunter, à Londres. Elle a six incisives supérieures, dont la seconde extérieure est plus forte que les autres et ressemble à une canine; les crêtes occipitales et sagittales sont très-saillantes, ainsi que l'apophyse mastoïde. L'animal avait été trouvé sur les côtes des îles Mariannes.

6^e GENRE. LES (ARCTOCÉPHALES *Arctocephalus*, FR. CUV.) ont trente-six dents, savoir : six incisives supérieures dont les quatre moyennes sont profondément échancrées dans leur milieu, et

7^e GENRE. LES PLATYRRHYNQUES (*Platyrrhynchus*, FR. CUV.) ont le même système dentaire que dans le genre précédent, mais les incisives sont pointues, et les mâchoières n'ont de pointe secondaire qu'à leur partie antérieure; leur crâne est très-élevé, et leur museau élargi.

Le LION MARIN (*Platyrrhynchus leoninus*, FR. CUV. *Otaria jubata*, DESM. NON LINNÉ. *Otaria Pernettyi*, LESS. *Otaria leonina*, PÉRON) est long de douze pieds (5,898), et, si l'on en croyait Pernetty, il en atteindrait jusqu'à vingt-cinq (8,121); son pelage est fauve; ses moustaches noires; le mâle porte sur le cou une crinière épaisse qui lui descend jusque sur les épaules; sa tête est assez petite, semblable à celle d'un dogue, avec le nez un peu relevé et comme trouqué à son extrémité. Cette espèce habite les îles

Le Morse.

quatre inférieures échancrées d'avant en arrière, quatre canines; douze molaires supérieures et dix inférieures. Les mâchoières n'ont qu'une racine, moins épaisse que la couronne, consistant en un tubercule moyen garni à sa base, en avant et en arrière, d'un tubercule beaucoup plus petit. Les mains de ces animaux sont placées très en arrière, ce qui leur fait paraître le cou fort allongé; les pieds ont leur membrane à cinq lobes dépassant les doigts; leur tête est surbaissée et leur museau rétréci.

L'OURS MARIN (*Arctocephalus ursinus*, FR. CUV. *Phoca ursina*, LIN. *Otaria ursina*, DESM. *Otaria Forsteri*, LESS. *Ursus marinus*, FORST. *L'ours marin*, de BUFF.) est long de quatre à six pieds (1,299 à 1,919), mince, à tête ronde et gueule peu fendue, avec des yeux proéminents, et de longues moustaches; ses oreilles sont pointues et coniques; son pelage est composé de deux sortes de poils : celui de dessous, court, ras, doux et satiné, d'un brun roux; celui de dessus plus long, brunâtre, tacheté de gris foncé. Il habite les côtes du Kamtschatka et des îles Aléoutiennes. On le recherche beaucoup à cause de sa fourrure très-estimée en Chine, mais ses mœurs sauvages, la finesse de son odorat qui lui fait reconnaître de fort loin l'approche du chasseur, rendent sa chasse fort difficile. Il n'habite qu'au milieu des rochers et des récifs, sur les côtes les plus battues par la tempête.

antarctiques; son caractère est doux et timide. Elle vit de poissons, d'oiseaux d'eau qu'elle surprend avec adresse, et quelquefois d'herbe. La femelle pour faire ses petits se cache dans les roseaux où elle les allaite. Chaque jour elle va à la mer, et gagne sa retraite le soir. La chair de ces animaux est mangeable; son huile est utile et sa peau est excellente pour les ouvrages de sellerie.

Le PLATYRRHYNQUE MOLOSSE (*Platyrrhynchus molossinus*, LESS. *Otaria molossina*, LESS. et GARNOT. *Le Phoque à crin des baleiniers* anglais. *Le Petit lion marin*, de PERNETTY). Cette espèce a de quatre à huit pieds (1,299 à 2,599) de longueur; son pelage est d'un roux uniforme, ras sur toutes les parties du corps; les poils de ses moustaches sont aplatis, d'un brun rouge, à extrémité noire; les mains manquent d'ongles, et les pieds en ont trois assez gros. La tête est petite, arrondie; les oreilles sont petites, pointues, roulées sur elles-mêmes. Elle habite les îles Malouines.

Le PLATYRRHYNQUE DE GUERIN (*Platyrrhynchus Guerinii*, — *Platyrrhynchus Uranie*, LESS. *L'Otarie Guérin*, QUOY et GAIMARD) a la plus grande analogie avec le précédent; mais les deux naturalistes du voyage de l'*Uranie* lui donnent six incisives en haut et quatre en bas, quatorze molaires supérieures et douze inférieures. Son pelage est brun, ras; son museau aplati, portant cinq rangs de moustaches; sa taille est de quatre pieds dix pouces (1,570).

Il habite les îles Malouines comme le précédent, auquel il faudrait sans doute le rapporter, s'il se trouvait que ses dents eussent été mal observées.

8^e GENRE. LES HALYCHORES (*Halychorus*, HORNESCH.) ont trente-quatre dents, toutes coniques, recourbées : les inférieures égales, courtes, séparées également par un intervalle vide; les deux incisives externes d'en haut simulant des canines et marquées d'un canal étroit à leur partie postérieure, les quatre intermédiaires plus longues et égales entre elles; les canines inférieures rapprochées, sillonnées en arrière et en dedans, s'engageant dans un intervalle des canines supérieures qui sont semblables; molaires triangulaires, les supérieures convexes sur leur face externe, recourbées, les troisième et quatrième les plus grandes, les inférieures pyramidales, les deuxième et troisième plus grandes. Du reste, les ongles sont plus longs et plus recourbés que dans les autres phoques. Ce genre fait le passage des phoques aux morses.

L'HALYCHORE GRIS (*Halychorus griseus*, HORNESCH. *Phoca annellata*, NILSS. *Phoca cucullata*, BODD.) a le pelage composé de deux sortes de poils : celui de dessous est blanc, laineux et court; celui de dessus est long de deux pouces (0,051), soyeux, d'un gris plombé sur le dos, blanc sur le reste du corps. On le trouve sur les côtes de la Poméranie et des mers du nord de l'Europe.

Espèces non encore classées.

9^e GENRE provisoire. LES PHOQUES (*Phoca*, LIN.) n'ont pas d'oreilles extérieures.

Le PHOQUE A TÊTE DE TORTUE (*Phoca testudinea*, SHAW.) ressemble par ses pieds au phoque commun, mais son cou est allongé, et sa tête ressemble à celle d'une tortue. Espèce douteuse, qui habiterait les mers d'Europe.

Le LAKHTAK (*Phoca lakhtak*, DESM.) n'est connu que par une description de Kraschiennikow; il serait de la grosseur d'un bœuf, et habiterait le Kamtschatka.

Le PHOQUE TIGRE (*Phoca tigrina*, KRASCHENN. *Phoca Chorisiï*, LESS. Le Chien de mer du détroit de Behring, CUORIS. Var. *Phoca punctata*, *maculata*, et *nigra*, de l'Encycl. ang.) est de la taille d'un veau; son corps est couvert de taches rondes et égales; son ventre est blanchâtre. Les jeunes sont entièrement blancs. Du Kamtschatka. La variété *punctata* a la tête, le dos et les membres tachetés. Elle habite les Kourilles. — La variété *maculata* est mouchetée de brun et habite les mêmes côtes. — La variété *nigra* est noire, quelquefois tachée de blanc, et se trouve sur les mêmes rivages.

Le PHOQUE FASCIÉ (*Phoca fasciata*, SHAW.) est noirâtre; une bande jaune lui dessine une selle sur le dos. Patrie inconnue.

10^e GENRE provisoire. LES OTARIES (*Otaria*, PÉRON) ont des oreilles externes apparentes.

L'OTARIE DE DELALANDE (*Otaria Delalandii*, G. CUV.) a trois pieds et demi de longueur (1,457); son pelage, doux, fourré, laineux à la base, a la pointe de ses poils annelé de gris et de noirâtre, ce qui lui donne une teinte d'un gris brun roussâtre; le ventre est d'une couleur plus pâle. Il a été apporté du cap de Bonne-Espérance par M. Delalande.

L'OTARIE DE PÉRON (*Otaria Peronii* et *nigra*, DESM. *Phoca pusilla*, LIN. *Phoca parva*, BODD. L'Otaria de l'île de Rottneft, PÉRON. L'Otaria de Delalande, FR. CUV. Le Loup marin, PAGÈS. Le Petit phoque, BUFF.) a de deux à quatre pieds de longueur (0,650 à 1,299). Ses oreilles sont pointues; ses pieds de derrière n'ont d'ongles apparents qu'aux trois doigts du milieu, et sont terminés par une membrane à cinq festons; sa couleur est généralement noirâtre; son pelage doux, et ses moustaches rondes et lisses. Il habite la Nouvelle-Hollande.

L'OTARIE CENDRÉ (*Otaria cinerea*, PÉRON) a neuf à dix pieds (2,925 à 5,248) de longueur : son pelage est dur, grossier, d'un gris cendré. Il habite la Nouvelle-Hollande, sur les côtes de l'île Decrès.

L'OTARIE ALBICOLLE (*Otaria albicollis*, PÉRON) a huit à neuf pieds (2,274 à 2,925) de longueur; ses membres antérieurs sont situés fort en arrière, et il a une grande tache blanche sur la partie moyenne et supérieure du cou. Il habite la Nouvelle-Hollande.

L'OTARIE COURONNÉ (*Otaria coronata*, BLAINV.) a le pelage noir, taché de jaune, avec une bande de cette couleur sur la tête et une tache sur le museau. Il a cinq ongles aux pieds de derrière. Sa patrie est inconnue.

L'OTARIE JAUNÂTRE (*Otaria flavescens*, SHAW.) est long d'un à deux pieds (0,725 à 0,650). Son pelage est d'un jaune pâle uniforme; ses oreilles sont longues; ses mains manquent d'ongles, et il en a trois seulement aux doigts moyens des pieds. Sa patrie est inconnue.

Le COCHON DE MER (*Otaria porcina*, MOLINA) ressemble par la forme et le pelage au macrorhin urigne, mais son museau est plus allongé; ses oreilles sont relevées, et il a cinq doigts aux pieds de devant. Il habite les côtes du Chili.

L'OTARIE D'HAWVILLE (*Otaria Hawillii*, G. CUV.) a quatre pieds deux pouces (1,555) de longueur; il est d'un gris foncé et cendré en dessus, blanchâtre sur les flancs et la poitrine; il a sur le ventre une bande longitudinale d'un brun roux, avec une autre transversale et noirâtre allant d'une nageoire à l'autre. On le trouve aux îles Malouines.

LES MORSES

ont la forme générale des phoques; mais leur mâchoire inférieure manque de canines et d'incisives, et les canines supérieures forment d'énormes défenses dirigées inférieurement.

11^e GENRE. LES MORSES (*Trichechus*, LIN.) ont vingt-deux dents à l'état adulte, savoir : quatre incisives à la mâchoire supérieure, et point à l'inférieure; deux canines ou défenses à la mâchoire supérieure et point à l'inférieure; huit molaires en haut et huit en bas; leurs molaires sont cylindriques, courtes, tronquées obliquement, et semblent, par leur structure et leurs rapports, agir les unes sur les autres comme le pilon agit sur son mortier.

Le MORSE OU CHEVAL MARIN (*Trichechus rosmarus*, LIN. Le Morse, BUFF. La Vache marine et la Bête à la grande dent des voyageurs) atteint onze à douze pieds (5,575 à 5,898) de longueur, et même beaucoup plus, si on s'en rapportait à certains voyageurs; son pelage est très-court, très-peu fourni, et d'une couleur roussâtre;

son muflle est très-gros, sa lèvre supérieure renflée; ses narines se trouvent presque regarder le ciel et non terminer le museau; ses défenses ont quelquefois deux pieds de longueur (0,650) et davantage; leur grosseur est proportionnée à leur longueur. Pour les membres et le reste du corps, il ressemble beaucoup aux phoques.

Si le morse a beaucoup d'analogie dans les formes avec les animaux de la famille précédente, il n'en a pas moins dans les mœurs et dans toutes les habitudes de la vie. Cependant il a moins d'intelligence, et, par suite, moins de douceur dans le caractère. Edward Worst dit avoir vu en Angleterre un de ces animaux âgé de trois mois, que l'on ne pouvait toucher sans le mettre en colère, et même le rendre furieux. La seule chose que l'éducation ait pu obtenir de lui était de le faire suivre son maître en grondant, quand il lui présentait à manger. Cet animal habite toutes les parties de la mer Glaciale, mais il est bien moins com-

mun qu'autrefois. « J'ai vu à Jakutzk, dit Gmelin, quelques dents de morse qui avaient cinq quarts d'aune de Russie, et d'autres une aune et demie de longueur; communément elles ont jusqu'à quatre pouces de largeur à la base. Je n'ai pas entendu dire qu'après d'Anadirskoi l'on ait jamais chassé ou pêché de morse pour en avoir les dents, qui néanmoins en viennent en si grande quantité; on m'a assuré, au contraire, que les habitants trouvent ces dents, détachées de l'animal, sur la basse côte de la mer, et que, par conséquent, on n'a pas besoin de tuer auparavant les morses. Plusieurs personnes m'ont demandé si les morses d'Anadirskoi étaient une espèce différente de ceux qui se trouvent dans la mer du Nord et à l'entrée occidentale de la mer Glaciale, parce que les dents qui viennent de ce côté oriental sont beaucoup plus grosses que celles qui viennent de l'Occident, » etc. Gmelin ne résout pas cette question, et Buffon en donne une solution qui me paraît être une erreur. « On n'apporte d'Anadirskoi, dit-il, que des dents de ces animaux morts de mort naturelle; ainsi, il n'est pas surprenant que ces dents, qui ont pris tout leur accroissement, soient plus grandes que celles du morse de Groënland, que l'on tue en bas âge. »

Pour admettre cette hypothèse, il faudrait admettre aussi que jamais dans le Groënland les morses n'atteignent toute leur grandeur, et que tous ceux que l'on tue, sans exception, sont jeunes, puisque leurs dents sont, aussi sans exception, beaucoup plus petites que celles apportées d'Anadirskoi. Cette proposition n'est pas soutenable. Voici une autre difficulté: il est certain qu'on ne trouve presque plus de morses aux environs d'Anadirskoi, et que ceux qui s'y montrent de loin en loin ne dépassent pas douze pieds de longueur; or, un morse qui aurait des dents longues d'une aune et demie russe devrait avoir le corps au moins de trente-cinq pieds de longueur, ce qui ne s'est jamais vu, puisque les plus grands que l'on ait observés ne dépassent pas douze à quatorze pieds. Je pense que l'ivoire trouvé sur les bords de la mer, aux environs d'Anadirskoi, n'est rien autre chose que les dents fossiles d'un grand morse dont l'espèce ne se trouve plus vivante. Ce qui me fait ajouter foi à cette hypothèse, c'est que dans le même pays on rencontre des collines entières composées presque en totalité d'ossements de mammoth, de rhinocéros et autres animaux perdus, et que l'on possède au cabinet de Saint-Petersbourg des défenses de mammoth dont l'ivoire est aussi parfaitement conservé que s'il avait été pris sur des animaux vivants.

Les morses ne peuvent pas toujours se trouver près des côtes, à cause des glaces qui en défendent l'approche. Aussi ils élisent leur domicile sur des glaçons, et il arrive parfois que c'est sur

cette habitation flottante que la femelle fait un ou deux petits en hiver. Le petit, en naissant, est, dit-on, de la grosseur d'un cochon d'un an. Elle l'allait et le soigne avec tendresse, et le défend avec fureur. Lorsque ces animaux vont à terre ou montent sur un glaçon, ils se servent de leurs défenses pour s'accrocher et de leurs mains pour faire avancer la lourde masse de leur corps. Il paraît qu'ils se nourrissent de varechs et autres herbes marines aussi bien que de substances animales.

Malgré les dangers d'une navigation dans des mers couvertes de glaces, les vaisseaux baleiniers de plusieurs peuples du Nord vont y pêcher les morses, non-seulement pour avoir les dents, qui fournissent un ivoire plus dur, plus compacte et plus blanc que celui de l'éléphant, mais encore pour extraire de leur graisse une huile abondante, meilleure que celle de baleine, et pour s'emparer de leur peau, dont on fait un cuir très-fort et d'excellentes soupentes de carrosse. Autrefois on trouvait sur certains rivages d'immenses troupeaux de morses, et il n'était pas rare d'en tuer jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule chasse; mais aujourd'hui on ne les rencontre guère qu'en petites troupes ou en familles. Dans la mer on les harponne de la même manière que les baleines; si on les trouve sur le rivage, on les tue à coups de lance. Quand un morse se sent blessé, il entre dans une fureur effrayante; dans l'impuissance de pouvoir poursuivre et atteindre son ennemi, il frappe la terre de côté et d'autre avec ses défenses; il brise les armes du chasseur imprudent, et les lui arrache des mains; enfin, enragé de colère, il met sa tête entre ses pattes ou nageoires, et, profitant de la pente du rivage, il se laisse ainsi rouler dans la mer. Si on les attaque dans l'eau, et qu'ils soient en grand nombre, la protection qu'ils s'accordent mutuellement les rend très-audacieux. Dans ce cas ils ne fuient pas: ils entourent les chaloupes, et cherchent à les submerger en les perçant avec leurs dents, ou à les renverser en frappant contre les bordages, dont ils enlèvent de grandes portions. Dans ces occasions, et dans les combats qu'ils livrent quelquefois aux ours blancs, et dont ils sortent toujours vainqueurs, il leur arrive quelquefois de perdre une de leurs armes, et celle qui leur reste n'en est pas moins terrible. Si on est parvenu à en harponner un, presque toujours on en prend plusieurs, car ils font tous leurs efforts pour défendre leur camarade et le délivrer. Si, effrayé par le nombre de ces animaux, par leurs efforts et surtout par les mugissements furieux dont ils frappent les airs dans ces occasions, les pêcheurs croient prudent de prendre la fuite, les morses poursuivent fort loin la chaloupe qui les emporte, et n'abandonnent leur projet de vengeance que lorsqu'ils ont perdu l'embarcation de vue.

LES MARSUPIAUX,

SEPTIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Le Sarigue.

Les marsupiaux se distinguent de tous les autres mammifères par deux os particuliers attachés au pubis, interposés dans les muscles du ventre, et donnant appui, dans les femelles seulement, à une poche ou repli de la peau recouvrant les mamelles. Par une autre bizarrerie tout aussi extraordinaire, la femelle, peu de temps après l'accouplement, met bas, non pas des petits tout formés, comme les autres animaux vivipares, mais des pe-

tites masses de chair tout à fait informes, et qu'elle place dans la poche de son abdomen à mesure qu'elle les fait. Là, ces petites masses s'attachent aux mamelles, et prennent le reste de leur développement. Nous les diviserons en trois sections: 1^o les carnassiers, qui vivent de chair ou d'insectes; 2^o les frugivores, qui se nourrissent de fruits; 3^o les folivores, qui mangent de l'herbe et des feuilles.

LES MARSUPIAUX CARNASSIERS

ont deux canines et plusieurs petites incisives à chaque mâchoire; leur ponce des pieds de derrière est opposable aux autres doigts.

1^{er} GENRE. LES DIDELPHES (*Didelphis*, LIN.) ont cinquante dents, savoir: dix incisives en haut, dont les intermédiaires sont un peu plus longues, et huit en bas; quatre canines; quatorze molaires à chaque mâchoire, les trois molaires antérieures comprimées, et les quatre autres hérissées. Leur tête est très-pointue; leur gueule est fendue jusqu'au delà des yeux; leurs oreilles sont pointues; leurs doigts sont non palmés; leur queue est nue, écailleuse et prenante; leur poche marsupiale consiste quelquefois en un simple repli de la peau de l'abdomen, d'autres fois en un véritable sac.

1^o *Didelphes* à poche couvrant les mamelles.

LE SARIGUE OU MANICOU (*Didelphis virginiana*, DESM. — PENN. *Opossum woapinck*, BARTOL. Le *Virginian opossum*, SWAN. L'*Opossum* et le *Sarigue* des Illinois, BUFF. L'*Opossum* des Anglais.

L'*Ossa* des habitants du Mississipi. Le *Tlaquatzin* des Mexicains. Le *Micouré* du Paraguay. Le *Didelphe* à oreilles bicolores des naturalistes).

Le manicon atteint dix-sept pouces (0,460) de longueur, non compris la queue, qui en a onze (0,298), et sept à huit pouces de hauteur (0,189 à 0,217); c'est dire qu'il est à peu près de la taille d'un chat. Il est d'un gris blanc jaunâtre, à poils d'un blanc sale, noirs ou bruns à la pointe; il n'a de soies entièrement noires que le long de l'échine, et sur une bande descendant du cou aux jambes de devant; sa tête est presque entièrement blanche; les quatre jambes sont noires; sa queue, couverte d'écailles, est noire à la base, blanche dans tout le reste de sa longueur. Les oreilles sont nues, et se ferment à la volonté de l'animal; elles se replient d'avant en arrière par trois plis longitudinaux, et s'abaissent à l'aide de plis transverses plus nombreux, coupant les autres à angle droit. Leur concave est noire, excepté à la base et au bord où elle est blanchâtre ou d'un rose livide; les mains et le museau sont nus, ce dernier un peu glanduleux; son œil est noir, petit, très-saillant.

Cet animal jouit d'une grande célébrité, et cependant il en est peu d'aussi repoussant. Son corps paraît toujours sale, parce que son poil, ni lisse, ni frisé, est d'une couleur terne, et ressemble à celui d'un animal malade. Il exhale, d'un organe particulier placé dans l'anus, une odeur fétide et urineuse, qui est encore renforcée par l'habitude qu'il a de se mouiller de son urine, qu'il lâche lorsqu'il est effrayé ou en colère. Ceci n'empêche pas les sauvages de manger sa chair, et de la trouver délicieuse, probablement parce qu'elle ne participe pas à la puanteur du poil et de la peau. Du reste, cette fétidité dont il s'entoure quand on le poursuit ou qu'on l'irrite est la seule défense qu'il ait à opposer à ses ennemis ; car il ne sait ni mordre, quoique bien armé

sur les arbres pour aller surprendre les oiseaux dans leur nid, et c'est à ce genre de chasse qu'il passe une grande partie de son temps, car il a un goût de prédilection pour la chair des oiseaux, et surtout pour leurs œufs. Cependant il est souvent forcé par la nécessité de se rabattre sur les reptiles, sur les insectes, et même sur les fruits. Il rôde souvent autour des habitations, et, comme il grimpe également contre les vieilles murailles mal unies il lui arrive quelquefois de pénétrer dans les basses-cours ; dans ce cas il tue la volaille qui s'y trouve, et se borne à lui sucer le sang, après quoi il abandonne les cadavres sur la place. Buffon dit « qu'il se cache dans le feuillage d'un arbre en se suspendant par la queue, et qu'il reste quelquefois longtemps dans cette situation,

Ancienne cabane des Kanguroos, près de la grande volière.

de dents, ni fuir, puisqu'il ne court guère plus vite qu'un hérisson. Il a la pupille nocturne, d'où il résulte qu'il y voit beaucoup mieux la nuit que le jour ; sa démarche est lente, et sa stupidité extrême. Cependant il est fort doux, et s'accoutume très-bien à l'esclavage ; mais il ne s'attache à personne, et n'est capable d'aucune éducation. Dans les maisons on le nourrit avec du pain, du lait et de la chair crue. On a observé qu'il boit en lapant, et qu'il aime qu'on lui verse de l'eau d'un peu haut dans la bouche, qu'il tient ouverte pour la recevoir. Sa queue prenante est très-forte, mais elle ne se replie qu'en dessous, et il en fait un usage maladroit.

Dans l'état sauvage, le manicoou habite toute l'Amérique septentrionale. Le jour il se retire dans un terrier qu'il se creuse au milieu d'un buisson épais, à certaine distance des habitations ; il y passe la journée à dormir, le corps plié en cercle à la manière d'un chien. La nuit il se réveille, sort de sa demeure, et se met en chasse pour trouver sa nourriture. Il grimpe assez facilement

sans mouvement, le corps suspendu la tête en bas, pour épier et attendre le petit gibier au passage. » Ceci est peut-être vrai, quoique douteux pour moi ; mais il n'est pas possible, en bonne critique, d'admettre la citation dont il fait suivre ce passage. La voici : « L'instinct avec lequel il fait la chasse est très-singulier. Après avoir pris un petit oiseau et l'avoir tué, il se garde bien de le manger. Il le pose proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre : ensuite montant sur cet arbre et se suspendant par la queue à celle de ses branches qui est la plus voisine de l'oiseau, il attend patiemment, en cet état, que quelque autre oiseau carnassier vienne pour l'enlever : alors il se jette dessus et fait sa proie de tous les deux. » Il est singulier que Buffon rapporte ce conte absurde, surtout en l'appliquant à un des animaux les plus stupides de toute la classe des mammifères.

D'ailleurs, l'histoire du sarigue est assez merveilleuse en elle-même, sans que l'on soit obligé de la broder maladroitement. Vingt-six jours après l'accouplement, la femelle met bas de dix à

douze petits, n'ayant encore nulle forme d'animal, gros comme un très-petit pois, et ne pesant chacun qu'un grain d'orge. Quoique aveugles et informes comme de très-petits fragments de chair gélatineuse, ils s'attachent aux mamelles, y adhèrent bientôt au moyen d'une membrane commune au mamelon et au petit trou qui leur sert de bouche, en aspirent le lait, et y restent adhérents pendant cinquante jours, absolument cachés dans la poche, ce qui, avec les vingt-six jours qu'ils ont passés dans le sein de leur mère, complète le temps de la gestation. Alors leurs membres sont développés, ils ouvrent les yeux, ils ont à peu près la grosseur d'une souris, et la membrane qui les unissait au mamelon se déchire. Quoique libres, ils ne commencent à sortir de la poche que quelques jours après, pour jouer sur l'herbe, au clair de lune, pendant que la mère fait sentinelle et veille à leur sûreté. Au moindre bruit, à la moindre apparence de danger, elle les fait rentrer dans leur sac, et elle les emporte dans son terrier. Ce genre de vie dure jusqu'à ce qu'ils soient trop gros pour rentrer tous dans la poche; alors la mère s'éloigne un peu plus de sa demeure, parce que ses petits commencent à la suivre, et qu'il faut qu'elle chasse pour eux. Si, dans ce cas, elle croit sa jeune famille menacée d'un accident, elle jette un petit cri. Aussitôt ses enfants se rapprochent d'elle en tremblant: les uns se précipitent dans la poche, les autres lui montent sur le dos et s'y maintiennent solidement au moyen de leur queue qu'ils enroulent autour de la sienne, ou autour de ses jambes. Quelquefois la pauvre mère en est tant chargée et surtout embarrassée, qu'à peine peut-elle marcher.

Ce que nous venons de dire du manleou pouvant s'appliquer à tous les didelphes, sauf quelques légères modifications que nous enseignerons plus loin, nous n'avons plus à nous occuper que de la description des espèces.

Le GAMBA (*Didelphis Azarae*, TEMM. Le Micoure, n° 1^{er}, d'AZARA. *Didelphis aurita*, NEUWIED) est un peu plus petit que le précédent, avec lequel il a souvent été confondu. Son museau est long; le tour des yeux est noir, ainsi que les oreilles et les extrémités des jambes; la face et la nuque sont presque noires; son pelage est composé d'une sorte de feutre cotonneux et court en dessous, et, en dessus, d'un poil soyeux d'un blanc pur dans toute sa longueur. Il habite l'Amérique méridionale.

Le QUECA (*Didelphis quica*, TEMM.) ne dépasse pas la taille d'un jeune putois; sa queue est plus longue que son corps; son pelage est d'un gris de souris en dessus et d'un blanc pur en dessous; la femelle est d'un fauve noirâtre, plus clair sur les flanes et comme argenté. Il a un cercle noir autour des yeux, et le museau noir. Cette espèce a les mêmes habitudes que les précédentes, mais elle vit presque constamment sur les arbres. Elle habite le Brésil.

Le SARIGOUËYA (*Didelphis opossum*, LIN. — DESM. Le Sarigue opossum et le Quatre-œil des naturalistes). Cette espèce, plus petite que les précédentes, ne dépasse guère la taille d'un écureuil. Son corps a un pied (0,525) tout au plus de longueur totale, et sa queue onze pouces (0,298). C'est à celui-ci que Buffon rapporte les récits qu'ont faits les voyageurs sur toutes les espèces de didelphes. Son pelage est d'un gris brun en dessus et un peu plus foncé sur la tête; la poitrine, le devant du ventre et le dedans des membres sont d'un blanc jaunâtre, ainsi que les doigts; le dessus de chaque œil est marqué d'une tache ovale, d'un jaune pâle; les oreilles sont bordées de blanc en arrière; le museau, les lèvres et le menton sont blanchâtres. Le mâle est d'une couleur généralement plus foncée. Il habite l'Amérique méridionale, et n'est pas rare à la Guyane.

Le DIDELPHE QUEUE-DE-RAT (*Didelphis myosuroides*, STEMM.) est de la taille d'un jeune putois; son pelage est serré, doux, très-court, brun et d'un fauve roussâtre, plus foncé sur l'échine, d'un blanc roussâtre en dessous; ses oreilles sont très-grandes, un peu arrondies; sa queue, semblable à celle d'un rat, est bicolore, grêle,

beaucoup plus longue que le corps et la tête. Cette espèce se trouve à la Guyane, à Surinam et au Brésil.

Le FARAS (*Didelphis phlander*, TEMM. *Didelphis cayopollin*, LIN. — DESM.) est de la taille d'un écureuil, à pelage d'un fauve roussâtre, teinté de jaunâtre sur les flanes, blanc en dessous et sur les joues; il a une bande d'un roux foncé sur le milieu de la tête et une tache cendrée qui lui enveloppe les yeux; ses narines sont séparées par un sillon très-marqué; sa queue, beaucoup plus longue que le corps et la tête, est tachetée de brun sur un fond blanc. Il se trouve à la Guyane. Je ne sais trop si cette espèce a une poche.

Le PUANT OU CRABIER (*Didelphis cancrivora* et *marsupialis*, LIN. *Didelphis marsupialis*, SCHREIBER. Le Grand Sarigue de Cayenne, du Brésil, etc., BUFF. Le Grand Philandre oriental de SEBA). Il ne faut pas confondre ce didelphe avec le chien-crabier, comme l'ont fait plusieurs naturalistes. Il a quelque analogie avec le manleou, dont il a la taille, mais son museau est plus effilé, son chanfrein plus droit, le front non déprimé. Ses moustaches sont noires, ainsi que ses oreilles et ses yeux; sa tête est d'un blanc jaunâtre; le cou, le dos et les flanes sont jaunâtres, parsemés de noir, ce qui vient de ce que les longs poils du dessus, noirs dans leur moitié supérieure, sont couchés sur les autres, qui sont d'un blanc sale; les poils de l'échine sont noirs, longs, et lui forment une sorte de crinière lorsqu'il est en colère. Les membres sont noirs, les ongles blancs, ainsi que leur phalange; la queue est blanche, avec son premier tiers noir; le museau et les lèvres sont couleur de chair.

Pris jeune, le crabier s'apprivoise assez facilement; mais l'odeur infecte qu'il exhale, beaucoup plus forte que celle du renard, avec laquelle il a de l'analogie, ne permet guère qu'on l'élève dans les maisons. Cet animal est assez commun à Cayenne et à Surinam, où il habite le bord des ruisseaux ombragés par des palétuviers, sur lesquels il aime à grimper pour chasser aux oiseaux. La nuit, il se promène sur les rivages limoneux, pour chercher des crustacés et principalement des crabes, pour lesquels il a un goût de prédilection. Il sait fort bien fouiller dans le sable pour les retirer des trous où ils se cachent, et, si l'on en croit Laborde, il les retirerait des trous de rocher et de dessous les racines d'arbre d'une manière fort ingénieuse. Il enfonce sa queue, dit le voyageur, dans le trou où il soupçonne un crabe, et celui-ci, en sa qualité d'animal très-carnassier, ne manque pas de saisir cette queue avec ses pinces pour la dévorer. Le puant la retire alors par un mouvement brusque, elle entraîne le crabe hors de sa retraite, et le puant s'en empare et le mange. Si cela n'est pas vrai, c'est au moins bien inventé, et c'est probablement pour cela que les voyageurs ont attribué cette petite manœuvre à plusieurs animaux, et particulièrement à un singe. Du reste, le crabier a les mêmes habitudes que les autres didelphes à poche.

2^e Didelphes sans poche et à mamelles découvertes.

Le TAÏM (*Didelphis murina*, LIN. La Marmose, BUFF.) a cinq pouces (0,155) de longueur, du bout du museau à la naissance de la queue; celle-ci est de la même longueur, jaunâtre, unicolore et entièrement nue; le pelage est d'un gris fauve en dessus, et d'un jaunâtre pâle ou presque blanchâtre en dessous; l'œil est placé au milieu d'un ovale brun. La femelle a quatorze mamelles, auxquelles s'attachent les petits, comme dans les espèces précédentes, à cela près qu'ils ne sont pas cachés dans une poche, mais seulement soutenus par des plis inguinaux de la peau; il en est de même pour les autres didelphes dont il nous reste à parler. Le taïm vit dans les trous d'arbre et les buissons en Amérique méridionale et surtout à la Guyane.

Le DIDELPHE A QUEUE NUE (*Didelphis nudicaudata*, GEOFF.) est d'un gris brun en dessus, blanchâtre en dessous; sa queue est nue, unicolore, plus longue d'un quart que tout le corps; il a

une tache jaune sur chaque œil. Sa longueur, du bout du museau à la naissance de la queue, est de neuf pouces (0,244). On en voit, au Muséum, un individu femelle dont les petits sont encore attachés aux mamelles. Il habite Cayenne.

Le TOUAN (*Didelphis tricolor*, GEOFF. *Didelphis brachyura*, PALL. Le Micouré n° 5, d'AZZARA. Le Tuan de BUFFON) est de la taille d'un rat; il a, du bout du museau à la naissance de la queue, cinq pouces et demi (0,149), et sa queue a deux pouces quatre lignes (0,065), elle est forte, et velue seulement à sa base; son pelage est d'un brun noirâtre sur le dos, d'un roux vif et tranché sur les flancs, et blanc en dessous; les doigts sont à la fois velus et écailleux. Il habite les forêts de la Guyane, et Buffon le confondait avec les belettes.

Le DIDELPHE BRACHYURE (*Didelphis brachyura*, GML.) n'en est probablement qu'une variété. Il n'en diffère que par son pelage d'un roux foncé en dessus et sur les flancs, blanchâtre en dessous; la queue est de la longueur de la moitié du corps. Il se trouve dans les mêmes contrées.

Le GRISON (*Didelphis cinerea*, TEMM.) est de la taille d'un rat ordinaire; son pelage est épais, court, d'un gris cendré clair en dessus, blanchâtre en dessous, roussâtre sur la poitrine; la femelle est de cette dernière couleur. Sa tête est petite; son museau très-court; ses oreilles sont nues; un peu étranglées à la base; sa queue, beaucoup plus grande que le corps, est très-grêle, très-poilue à sa base, nue dans le reste de sa longueur, blanche à l'extrémité. Il a été découvert au Brésil par le prince de Newwied.

Le DIDELPHE DORSAL (*Didelphis dorsigera*, LIN. — TEMM.) est de la taille d'un rat; son pelage est court, fin, peu fourni, d'un gris brun, avec le front et les joues d'un blanc jaunâtre. Sa queue est grêle, poilue dans une assez grande portion de sa longueur, brune et unicolore à l'extrémité. Il habite Surinam.

Le MICOURÉ LAINÉUX (*Didelphis lanigera*, DESM.) a le pelage de couleur de tabac d'Espagne en dessus, blanchâtre en dessous; sa queue n'est ni conique ni cylindrique, mais prismatique, à angles très-émoussés, avec une rainure sur la face inférieure; elle est beaucoup plus longue que le corps, et nue en dessus dans son dernier tiers seulement. Cet animal a sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue. Il habite le Paraguay.

Le MICOURÉ À GROSSE QUEUE (*Didelphis macroura*, d'AZZARA. *Didelphis crassicaudata*, DESM.) a onze à douze pouces de longueur (0,298 à 0,525) du bout du museau à la naissance de la queue; celle-ci, à peu près de même longueur, est ronde, et n'a pas moins de trois pouces et demi (0,095) de circonférence à sa base; elle est velue à son premier tiers, nue, écailleuse et noire dans le reste de sa longueur, avec un pouce et demi (0,041) de son extrémité blanc. Son pelage est fauve ou couleur de cannelle en dessus, plus clair sur l'œil, plus foncé à la face et au pied. Il habite le Paraguay.

Le MICOURÉ NAIN (*Didelphis pusilla*, d'AZZARA. — DESM.) n'a que trois pouces quatre lignes de longueur (0,090), depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; celle-ci est entièrement nue, longue de trois pouces huit lignes (0,099). Son pelage est d'un gris de souris, avec le tour de l'œil noir, les sourcils blanchâtres, séparés par une tache triangulaire obscure. Ce petit animal, stupide comme toutes les espèces de son genre, vit dans les jardins et les broussailles au Paraguay.

2^e GENRE. Les CHIRONECTES (*Chironectes*, LILLG.) ont dix incisives en haut, huit en bas; deux canines à chaque mâchoire; les molaires en nombre indéterminé; leur museau est pointu, leurs oreilles arrondies, nues; leurs yeux sont tournés de côté; tous les pieds ont cinq doigts, les postérieurs palmés, avec le pouce sans ongle; leur marche est plantigrade; la femelle a une poche abdominale qui manque aux mâles.

Le YAPOCK (*Chironectes yapock*, DESM. *Didelphis palmata*, GEOFF.

Lutra minima, ZAMM. *Lutra minima*, BOBB. La Petite Loutre de la Guyane, BUFF. a tout au plus un pied (0,525) de longueur, du bout du museau à la naissance de la queue; celle-ci a six ou sept pouces (0,162 à 0,189) de longueur, elle est prenante, nue, ridée, plate en dessous; le pouce postérieur est libre; le pelage est brun en dessus, avec trois bandes transverses grises, claires, interrompues dans leur milieu; le dessous du corps est blanc. Tout ce qu'on sait de cet animal, qui habite la rivière de Yapock, à la Guyane, c'est qu'il a des mœurs aquatiques analogues à celles de notre rat d'eau, qu'il nage et plonge fort bien, et qu'il se nourrit de poissons et d'insectes.

Le CHIRONECTE DE LANGSDORFF (*Chironectes Langsdorffii*) n'a pas plus de deux pieds de longueur (0,650); son pelage est très-doux, d'un gris uniforme, marqué de deux bandes en travers des lombes; sa queue est velue, non prenante; enfin le pouce des pieds de derrière est pris dans une membrane des doigts. Il a été trouvé par Langsdorff au bord des ruisseaux, dans les forêts, près de Rio-Janeiro.

✓ 5^e GENRE. Les DASYURES (*Dasyurus*, GEOFF.) ont quarante-deux dents, savoir : huit incisives supérieures et six inférieures, en rangées régulières; quatre canines et douze molaires à chaque mâchoire. Leur tête est très-pointue, conique, leur gueule très-fendue, leurs oreilles médiocres et velues; ils ont cinq doigts à tous les pieds, mais le pouce des pieds de derrière est rudimentaire; leur queue, non prenante, est couverte de poils; enfin, ils n'ont point de poche abdominale, dit-on, quoique M. Gervais leur en donne une. Ces animaux ne se trouvent que dans la Nouvelle-Hollande.

✓ Le DASYURE À LONGUE QUEUE (*Dasyurus macrourus*, GEOFF. *Viverra maculata*, SHAW. Le Spotted-Martin des Anglais. Le Dasyure tacheté de Péron) est long d'un pied et demi (0,487), et sa queue est presque aussi longue que son corps; son pelage est d'un beau marron, tacheté de blanc, ainsi que la queue.

Cet animal se trouve dans la Nouvelle-Hollande, aux environs du Port-Jackson. Il a un peu de la physionomie des genettes et des fossanes, et beaucoup des habitudes des martes. La structure de ses pieds ne lui permet pas de grimper aux arbres, mais la nuit il sort des trous de rocher où il se tient caché et où il dort pendant le jour, et il se met en quête des oiseaux, des petits mammifères et des insectes dont il se nourrit. Comme les petits animaux dont il pourrait faire sa proie sont très-rares en Australasie, et se bornent à quelques ornithorhynques, échidnés ou kangourous, il lui arrive fréquemment de faire une mauvaise chasse. Alors il descend sur le rivage de la mer, attaque avec voracité les cadavres de poisson et de phoque à demi putréfiés que les flots de la mer ont rejetés de leur sein. Quelquefois aussi il se glisse en silence dans les basses-cours des colons, et massacre toute la volaille, absolument comme fait la fouine. Tous les dasyures sont très-voraces et ont les mêmes habitudes que celui-ci.

✓ Le DASYURE MAUGÉ (*Dasyurus Maugei*, GEOFF.) est plus petit que le précédent, et n'a que quatorze pouces de longueur (0,579). Son pelage est olivâtre en dessus, cendré en dessous, à mouchetures blanches, uniformes, également réparties; la queue est un peu plus rousse que le dos. On le trouve dans le même pays, et il se fait remarquer par son extrême propreté.

On doit à Gaimard les observations suivantes sur cet animal : « Nous en avons conservé un vivant, dit-il, à bord de l'*Uranie*, pendant l'espace de cinq mois. Cet élégant petit animal ne cherchait point à mordre, quelques tracasseries qu'on lui fit. Fuyant la lumière un peu trop vive, il se plaisait beaucoup dans la niche étroite qu'on lui avait préparée. Il n'était pas méchant, mais on ne remarquait point qu'il fût susceptible d'attachement pour la personne qui le nourrissait et le caressait. L'instant de ses repas était une scène toujours curieuse pour nous; ne vivant que de

viande crue ou cuite, il en saisissait les lambeaux avec voracité ; et lorsqu'il en tenait un dans sa gueule, il le faisait quelquefois sauter en l'air et l'attrapait adroitement ; apparemment pour lui donner une direction plus convenable. Il s'aidait aussi avec ses pattes de devant, et quand il avait achevé son repas, il s'asseyait sur le train de derrière et frottait longuement, et avec prestesse, ses deux pattes l'une contre l'autre (absolument comme lorsque nous nous frottons les mains), les passant sans cesse sur l'extrémité de son museau toujours très-lisse, très-humecté et couleur de laque, quelquefois sur les oreilles et le sommet de la tête, comme pour enlever les parcelles d'aliment qui auraient pu s'y attacher. Ces soins, d'une excessive propreté, ne manquaient jamais d'avoir lieu après qu'il avait fini de manger. »

dents, savoir : huit incisives en haut et six en bas ; quatre canines et quatorze molaires à chaque mâchoire, c'est-à-dire qu'ils ont une fausse molaire de plus ; leurs incisives ne sont point égales, les deux moyennes étant beaucoup plus longues que les latérales.

✓ Le PHASCOGALE A PINCEAU (*Phascogale penicillata*, TEMM. *Didelphis penicillatus*, SHAW. *Dasyurus penicillatus*, GEOFF. — DESM.) est long de huit pouces (0,217), non compris la queue, qui est très-touffue à sa pointe ; son pelage est court, laineux, très-touffu, d'un cendré uniforme, blanchâtre inférieurement. Cette espèce habite la Nouvelle-Hollande, où, selon M. Lesson, elle vivrait sur les arbres. Ses habitudes sont les mêmes que celles des dasyures.

Le Dasyure à longue queue.

✓ Le TAPOA-TAPA (*Dasyurus viverrinus*, GEOFF. Le *Dasyure viverrin* des naturalistes. Le *Spotted-opossum* de PHILIP.) a un pied (0,525, de longueur ; son pelage est noir, parsemé de taches blanches ; le ventre est gris ; les oreilles sont plus courtes et plus ovales que chez les précédents ; la queue est plus étranglée à la base et plus touffue à la pointe. Je réunis à cette espèce, comme simple variété d'âge, le dasyure taffa (*Dasyurus taffa*, GEOFF. *Viverrina opossum* de SHAW) qui n'en diffère que par sa taille un peu plus petite, et son pelage uniformément brun. Tous deux habitent les environs du Port-Jackson.

4^e GENRE. LES URSINS (*Ursinus* ; *Sacrophilus* de FR. CUV.) ont les mêmes caractères génériques que les dasyures, mais on leur trouve dix incisives en bas, au lieu de six, ce qui porte le nombre total de leurs dents à quarante-six ; en outre, leur queue est un peu prenante, et nue en dessus.

L'URSIN DE HARRIS (*Ursinus Harrisii*. — *Dasyurus ursinus*, GEOFF. *Sacrophilus ursinus*, FR. CUV.) est de la taille d'un petit blaireau. Son pelage est long, grossier, noir, irrégulièrement marqué d'une ou deux taches blanches éparses sur la gorge, les épaules et la croupe. Son corps est long de dix-huit pouces (0,488) et sa queue de huit (0,217). Cet animal vit sur les bords de la mer à la terre de Van-Diemen, et paraît se nourrir plus de pêche que de chasse. Ses mœurs sont absolument les mêmes que celles des dasyures.

5^e GENRE. LES PHASCOGALES (*Phascogale*, TEMM.) ont les mêmes caractères que les dasyures, mais on leur trouve quarante-six

✓ Le PHASCOGALE NAIN (*Phascogale minima*, TEMM. *Dasyurus minimus*, GEOFF.) a tout au plus quatre pouces de longueur (0,108), et sa queue, couverte de poils ras, atteint le tiers de cette dimension. Son museau est conique ; son pouce de derrière est plus long que dans les dasyures ; son pelage est fort épais, cotonneux, doux, d'un roux uniforme. Il habite le nord de la terre de Van-Diemen.

✓ 6^e GENRE. LES THYLACINS (*Thylacinus*, TEMM.) ont quarante-six dents, savoir : huit incisives supérieures et six inférieures : elles sont rangées en demi-cercle, égales, et séparées, dans le milieu et aux deux mâchoires, par un espace vide ; l'incisive extérieure, de chaque côté, est la plus forte ; quatre canines grandes, fortes, larges, courbées et pointues ; quatorze molaires à chaque mâchoire, dont les dernières hérissées de trois tubercules obtus. Ils ont cinq doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière.

✓ Le THYLACIN DE HARRIS (*Thylacinus Harrisii*, TEMM. *Dasyurus cynocephalus*, GEOFF. — DESM.) est long de trois pieds dix pouces (1,246), et sa queue, comprimée sur les côtés, a deux pieds (0,650) de longueur. Il résulte de ses autres proportions qu'il atteint à peu près la taille d'un jeune loup ; aussi est-ce le plus grand des carnassiers du continent austral. Son pelage est doux, court, tirant sur le brun jaunâtre obscur, plus pâle en dessous et d'un gris foncé sur le dos ; il porte sur la croupe seize bandes transversales d'un noir brillant. Cet animal stupide habite des cavernes et des fentes de rocher très-profondes. Il chasse la nuit et se nourrit d'oiseaux, de petits mammifères, et probablement de cadavres de poissons et autres animaux marins. Dans la co-

lère, il pousse avec peine un cri court et guttural. Il se trouve sur les bords de la mer à la terre de Van-Diemen.

✓ 7^e GENRE. LES PÉRAMELES (*Perameles*, GEOFF.) ont quarante-huit dents, savoir : dix incisives supérieures et six inférieures; quatre canines et quatorze molaires à chaque mâchoire. Leur tête est pointue, allongée; leurs oreilles velues et médiocres; les pouces des pieds postérieurs rudimentaires; les deux premiers doigts petits et réunis par la peau jusqu'à la racine des ongles; leur train de derrière est plus fort que celui de devant, et les femelles ont une poche abdominale.

✓ Le BANDICOOT NEZ-POINTU (*Perameles nasuta*, GEOFF.) a de longueur un pied quatre pouces (0,455); la queue a environ six

lares. Son corps est roux en dessus et cendré en dessous; la tête est allongée et aiguë; les oreilles oblongues, longues d'un pouce; sa longueur totale est de huit pouces et demi (0,251). Il habite le littoral de la Nouvelle-Hollande.

Le GRAND BANDICOOT (*Perameles Lawsonii*, QUOY et GAIM.) se distingue des précédents par sa grandeur; il n'a pas moins de deux pieds (0,650) de longueur. Son pelage est d'un roux brun en dessus, et presque fauve en dessous. Il habite les montagnes Bleues de la Nouvelle-Galles.

8^e GENRE. LES ISOODONS (*Isodon*, GEOFF.) ont à peu près les mêmes caractères que les pérameles, mais ils ont huit incisives à la mâchoire inférieure; ils ont aussi la tête plus courte et le chanfrein arqué.

Le Koala.

pouces (0,162). Sa tête est très-longue, son museau effilé; son nez prolongé au delà de la mâchoire; ses oreilles sont courtes et oblongues; ses yeux très-petits; son pelage est d'un gris brun en dessus, blanc en dessous. Il habite la Nouvelle-Hollande. Les pérameles habitent, dit-on, des terriers dans les dunes. Ils courent en sautant sur leurs pieds de derrière, qui sont fort longs, à la manière des kangourous.

Le BANDICOOT DE BOUGAINVILLE (*Perameles Bougainvillii*, QUOY et GAIM.) a été regardé par Temminck comme un jeune de l'espèce précédente; mais il s'en distingue spécifiquement par ses oreilles proportionnellement beaucoup plus longues, par ses formes plus élancées, par sa taille beaucoup plus petite, et par le peu de longueur de ses canines qui ne dépassent pas les mo-

L'ISOODON OBESULE (*Isodon obesula*, FR. CUV. *Perameles obesula*, GEOFF. *Didelphis obesula*, SHAW.) est de la taille d'un rat; ses oreilles sont assez larges, arrondies; son pelage est d'un jaune roussâtre en dessus, blanc en dessous. Il habite la Nouvelle-Hollande, et ses mœurs sont tout à fait inconnues.

✓ L'ISOODON DU MUSÉUM (*Isodon Musci*) ne m'est connu que par un individu incomplet qui existe au Cabinet d'histoire naturelle.

Ainsi que l'a fait M. Geoffroy, ce n'est qu'avec doute que je le place ici. Sa taille est double de celle du précédent, et approche de celle d'un putois; son pelage est d'un brun plus foncé. Il est probable qu'il a été apporté de la Nouvelle-Hollande. Quand on connaîtra mieux cet animal, il faudra probablement lui créer un nouveau genre.

LES MARSUPIAUX FRUGIVORES.

Ils ont six incisives à la mâchoire supérieure et souvent à toutes deux; la mâchoire inférieure manque de canines.

11^e GENRE. LES KOALAS (*Phascolarctos*, BLAINV.) ont trente dents, savoir : six incisives supérieures dont les deux intermédiaires beaucoup plus longues, et deux inférieures; quatre canines en haut, peut-être deux seulement, mais point en bas; huit molaires à la mâchoire supérieure et dix à l'inférieure. Ils ont aux pieds de devant cinq doigts séparés en deux faisceaux opposables; le faisceau inférieur de deux; les pieds postérieurs sont munis de cinq doigts, dont le ponce très-gros, opposable, sans ongle, les deux suivants plus petits et réunis jusqu'à l'ongle. La queue est extrêmement courte.

Le KOALA ou COLAR (*Phascolarctos fuscus*, DESM. *Phascolarctos Flindersii*, LESS. *Lipurus cinereus*, GOLDF. Le *Womrat*, FLINDERS) habite le voisinage de la rivière de Wapau, dans la Nouvelle-Hollande. Il a la taille d'un chien médiocre, le corps trapu, la tête courte, les oreilles médiocres, les jambes robustes, à peu près de même longueur, ce qui lui donne le port et la démarche d'un petit ours. Son poil est long, touffu, grossier, brun de chocolat clair; le dessous du corps est blanc.

Cet animal, assez peu connu, passe une partie de sa vie sur les arbres, sans doute pour chasser aux insectes, car il me paraît douteux qu'il se nourrisse seulement de fruits dans une contrée où, comme nous l'avons dit, ils sont extrêmement rares; il est possible cependant qu'il vive de feuilles, ainsi que les potorons, kangourous, etc. Le reste du temps il le passe à dormir dans un terrier qu'il se creuse dans les forêts. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle aime avec beaucoup de tendresse. Après l'avoir élevé jusqu'à une certaine grosseur dans sa poche abdominale, elle continue encore longtemps à le porter sur son dos et à en prendre le plus grand soin. Je ne sais si l'on doit regarder comme identique avec cette espèce le koala de G. Cuvier. Si ce grand naturaliste ne s'est pas trompé, son koala différerait de celui-ci par le manque de ponce aux pieds de derrière, par sa couleur, non pas brune, mais cendrée, et enfin par ses oreilles plus pointues.

9^e GENRE. LES PHALANGERS (*Phalangista*, GEOFF.) ont trente-huit dents, savoir : six incisives supérieures et deux inférieures; point de canines; seize molaires supérieures et quatorze inférieures. Leur tête est assez courte; leurs oreilles sont longues et droites; leur queue prenante est couverte de poils.

Le VOUA-TAPOUA-ROU (*Phalangina vulpina*, TEMM. *Didelphis vulpina* et *lemurina*, SHAW. Le Bruno de Vicq-d'Az. Le *Vulpain opossum* de WHITE. Le *Phalanger renard* de G. Cuvier et des naturalistes) a vingt-six pouces (0,704) de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; celle-ci est longue de quinze pouces (0,406). Sa forme générale est à peu près celle d'un raton; ses oreilles sont droites, pointues, triangulaires, nues seulement en dedans; son pelage est d'un fauve roussâtre, ou brunâtre, ou d'un fauve argenté, suivant l'incidence de la lumière; une sorte de collier d'un fauve vif lui entoure le cou; la dernière moitié de la queue, le tour des yeux et les lèvres sont noirs; le dessous est d'un roux jaunâtre.

Cet animal habite les environs du Port-Jackson, autour des colonies anglaises, et cependant on ne sait presque rien de ses mœurs. Quoique classé parmi les frugivores, il est certain qu'il ne peut se nourrir de fruits, car la Nouvelle-Hollande n'en produit point de mangeables, même pour les oiseaux, si ce n'est une petite baie assez rare (celle du *Leptomeria Billardieri*). Il est donc obligé, ainsi que le dit le chirurgien Rollin, de se nourrir de gi-

bier, et particulièrement d'oiseaux, qu'il poursuit ou surprend sur les arbres, où Cook a cru qu'il montait pour chercher des fruits. Il paraît qu'en captivité il mange à peu près de tout, qu'il s'assied sur son derrière et porte ses aliments à sa bouche avec les deux pattes de devant. Il habite un terrier qu'il se creuse dans le sable.

Le PHALANGER DE COOK (*Phalungista Cookii*, CUV. — DESM. *L'Opossum de la terre de Van-Diemen*, COOK) est de la taille d'une fouine; son pelage est doux, court et brun, ou d'un gris roussâtre en dessus, blanc en dessous; la queue, de la couleur du dos, est terminée en blanc. La longueur de l'animal est de quinze à seize pouces (0,406 à 0,455), non compris la queue, qui en a douze ou treize (0,523 ou 0,532). Il habite la terre de Van-Diemen.

Le PHALANGER NAIN (*Phalungista nana*, GEOFF. DESM.) est de la grandeur d'une souris, il a, du bout du museau à l'origine de la queue, deux pouces et demi (0,068), et sa queue est de la même longueur. Son pelage est gris en dessus, blanc en dessous; la queue est grise. Tout ce que l'on sait de son histoire est qu'il se trouve dans l'îlot Maria, de la terre de Van-Diemen, et que les naturels du pays le mangent.

10^e GENRE. LES COUSCOUS ou COUSSOUS (*Cuscus*, LACÉP.) ont quarante dents, savoir : six incisives à chaque mâchoire; point de canines; douze molaires supérieures et seize inférieures. Leur queue est prenante, mais en grande partie nue et couverte de rugosités; leurs oreilles sont très-courtes, quelquefois peu apparentes. Du reste, ils ressemblent aux phalangers.

Les uns ont les oreilles peu apparentes et velues en dedans et en dehors; telles sont :

Le SCHAM-SCHAM (*Cuscus amboinensis*, LACÉP. *Phalungista maculata*, GEOFF. — DESM. *Didelphis orientalis*, LIN. *Cuscus maculatus*, LACÉP. Le *Phalanger mâle*, BUFF. Le *Couscou tacheté* des naturalistes. Le *Coës-coës* des habitants des Moluques). Cet animal est d'une forme allongée et de la taille d'un gros chat; sa tête est arrondie, à chanfrein légèrement concave, à museau court et conique; ses paupières sont renflées et rougeâtres; la queue est nue dans plus de la moitié de sa longueur, chargée de verrues d'un rouge assez vif. Son pelage, très-épais et laineux, varie en raison du sexe et de l'âge; il est généralement blanchâtre, couvert de plaques brunes isolées, distinctes ou confondues. Il habite quelques îles de l'Inde.

Le scham-scham est un animal nocturne, lent, paresseux et stupide, ainsi que ses congénères, auxquels s'applique également tout ce que nous allons en dire. Ses grands yeux très-saillants, à fleur de tête, à pupille longitudinale, sont l'expression de son imbécillité. Ses mouvements annoncent plus de paresse que de difficulté d'agir, et la colère même ne peut qu'à peine l'animer. Dans ce cas, cependant, il grogne en soufflant à la manière des chats, et il cherche à mordre, mais non à combattre. En captivité il montre un caractère triste, mais fort doux; il se cache dans le coin le plus obscur de l'appartement pendant le jour, parce que l'éclat de la lumière lui blesse les yeux. La nuit il en sort pour manger le pain et même la viande dont on le nourrit. Il boit en lapant; il se frotte sans cesse la face et les mains pour se nettoyer, et il aime à enrouler sa queue et à se tenir assis sur son derrière. Lorsque l'on voyage dans les immenses forêts de la Nouvelle-Guinée ou des Moluques, l'odorat est quelquefois frappé d'une odeur forte, excessivement désagréable, annonçant d'assez loin la présence d'un de ces animaux caché dans le feuillage; elle résulte d'un appareil glanduleux que les couscous ont autour de l'anus. Malgré cette détestable odeur, les naturels du pays mangent leur chair avec le plus grand plaisir, et leur font une

chasse incessante. « Les Nègres du port Praslin, à la Nouvelle-Irlande, disent les naturalistes voyageurs de la *Coquille*, aiment singulièrement la chair grasse des cuscous; ils la font rôtir sur des charbons avec les poils, et ne rejettent que les intestins. Avec les dents ils forment des ceintures et autres ornements, et leur abondance est telle que nous avons vu beaucoup d'habitants avoir des cordons de plusieurs brasses de longueur qui attestent la destruction que l'on fait de ces mammifères. « Il semblerait singulier au premier coup d'œil que des Nègres sans armes pussent si aisément s'emparer de ces animaux grimpeurs; mais, si l'on s'en rapporte à ce qu'ont dit et cru G. Cuvier et Buffon, la chose devient facile à expliquer. Selon ces auteurs, les cuscous, qui vivent presque continuellement sur les arbres pour y chercher les insectes et les fruits dont ils se nourrissent, sont tellement surpris quand ils viennent à apercevoir un homme, qu'ils se suspendent par la queue à une branche, et, au lieu de fuir, restent là, immobiles, à le regarder. Dans ce cas, il ne s'agit plus pour le chasseur que de s'arrêter et de les regarder aussi: soit lassitude, soit par une sorte de fascination résultant de la peur, ils finissent par lâcher la queue; ils tombent et deviennent la proie du chasseur. Malgré les deux grandes autorités que je viens de citer, je crois que ce fait a besoin d'être confirmé. Le scham-scham vit dans les forêts équatoriales des grandes îles Moluques et Papoues.

Le CUSCOURS URSIN (*Cuscus ursinus*, LESS. *Phalangista ursina*, TEMM.) est de la taille d'un chat sauvage; il a de longueur totale trois pieds six pouces (4,157), compris la queue, qui a vingt pouces (0,542). Son pelage est frisé, crépu, rude, d'un noir parfait dans l'âge adulte, plus clair dans le jeune âge; les poils soyeux sont entièrement noirs; le dessous du corps est roussâtre; les parties nues de la queue et du museau sont noirâtres. Il habite la partie septentrionale des Célèbes, où les habitants estiment beaucoup sa chair.

Le DO OU RAMBAVE (*Cuscus Quoyii*, LESS. *Phalangista papuensis*, DESM. *Phalangista Quoy*, GAIM.) ne serait, selon M. Temminck, que le jeune âge du scham-scham, et je suis porté à partager cette opinion. Il a le pelage d'un gris brun, avec une ligne dorsale plus foncée; le dessus de la tête est jaunâtre, le dessous d'un blanc sale; les extrémités des membres sont d'un brun noir assez foncé. Il habite le même pays que le scham-scham.

Le CUSCOURS A CROUPION DORÉ (*Phalangista chrysorrhos*, TEMM.) est de la taille d'un chat sauvage, et atteint à peu près trois pieds (0,975), compris la queue, qui a treize pouces (0,532); ses oreilles sont très-courtes, couverte d'une touffe de poils blanchâtres; son pelage est cotonneux, serré, un peu frisé, garni de poils soyeux d'un cendré gris clair sur la tête, d'un gris de cendre un peu brunâtre sur les flanes, d'un jaune doré vif sur le croupion et la partie supérieure de la queue; la poitrine, la moitié du ventre et le dedans des membres sont blancs; il a une bande noire sur les flanes, les pattes d'un roux doré, et la partie nue de la queue jaune. Il habite les Moluques.

Le CUSCOURS A GROSSE QUEUE (*Cuscus macrourus*, LESS. et GARN.) a douze pouces huit lignes (0,542) de longueur, non compris la queue, qui est très-grosse à sa base et qui est longue de dix-sept pouces (0,460); il a le pelage gris, d'où sortent des poils noirs plus longs, et parsemés de taches éparses, brunes; la tête est fauve; la gorge et les oreilles sont blanches; la queue est robuste, cendrée; le ventre est blanchâtre, les extrémités brunâtres. Il habite l'île de Waigou, aux Moluques.

L'espèce qui suit a les oreilles distinctes, nues à l'intérieur.

Le CAPOUNE (*Cuscus albus*, LESS. *Didelphis orientalis*, LIN. *Phalangista rufa*, DESM. *Phalangista cavifrons*, TEMM. *Phalangista alba et rufa*, GEORR. Le *Phalanger femelle*, BELL.) est long de vingt pouces six lignes (0,536), et sa queue en a treize (0,532); son pelage, épais et cotonneux, est blanchâtre dans le mâle, d'un roux assez vif dans la femelle, avec une ligne très-foncée sur le dos, et

une plaque jaunâtre sur les côtés du cou; la partie nue de sa queue est d'un rouge carmin. Cet animal est très-commun au port Praslin, dans la Nouvelle-Irlande; les naturels estiment beaucoup sa chair.

12^e GENRE. LES POTOROUS (*Hypsiprymnus*, LILLIE.) ont trente dents, savoir: six incisives supérieures et deux inférieures; deux canines en haut et point en bas; dix molaires à chaque mâchoire. Les jambes de derrière sont beaucoup plus longues que celles de devant; elles manquent de ponce et ont les deux premiers doigts réunis jusqu'à l'ongle; le troisième doigt est armé d'un ongle très-fort; les pieds antérieurs ont cinq doigts munis d'ongles obtus propres à fouir la terre; leur queue, médiocrement longue, est écailleuse et couverte de quelques poils; leurs oreilles sont grandes, leur tête allongée et leur lèvre supérieure fendue.

Le POTOROU (*Hypsiprymnus Whittii*, QUOY et GAIM. *Potorous mininus* et *Kangurus Gaimardii*, DESM. *Macropus minor*, SHAW. Le *Potoroo*, WHITE. Le *Kangaroo-Rat*, G. CUV.) a un pied six lignes (0,559) de longueur, non compris la queue, qui a un pied (0,525); il est de la grosseur d'un petit lapin. Sa tête est triangulaire, large et un peu aplatie par derrière, pointue en avant; ses oreilles sont larges; ses tarses très-longs; sa queue est grêle, flexible, terminée par un pinceau brun; son pelage est d'un gris rougeâtre en dessus, blanchâtre en dessous.

Cet animal, d'un caractère fort doux, quoique moins timide que celui des kangourous, ne vit que de feuilles et d'herbe, qu'il pait avec ses longues incisives coupantes, et des ruits, quand il en rencontre. Il paraît même, selon Quoy et Gaimard, qu'il s'accommode fort bien de substances alimentaires propres à l'homme, quand il en trouve l'occasion. Un de ces animaux, disent ces voyageurs, vint enlever familièrement des restes d'aliments au milieu d'une cabane bâtie pour les abriter, pendant une excursion dans les montagnes Bleues, et il s'enfuit par un trou, à la manière des rats. Il habite les broussailles, et fuit avec beaucoup de rapidité, en faisant des bonds prodigieux avec ses jambes de derrière, quand on le poursuit. Il est d'une telle agilité que M. Lesson dit en avoir vu au milieu des rocaillies de la Werra-Gambia courir sur les petits buissons qui couvrent cette partie de la Nouvelle-Hollande. C'est à peu près tout ce qu'on sait de son histoire.

Le POTOROU DE LESUEUR (*Hypsiprymnus Lesueur*, QUOY et GAIM.) n'est connu que par le squelette d'une tête trouvée dans l'île Dirck-Hatichs. Il serait à peu près de la grandeur du précédent, mais ses oreilles seraient beaucoup plus larges, ses Jones plus saillantes, son museau moins long et sa tête généralement plus arrondie.

Le POTOROU DE PÉRON (*Hypsiprymnus Peron*, QUOY et GAIM.) n'est également connu que par un squelette apporté de la Nouvelle-Hollande. Il serait de la même grandeur que les précédents, mais ses oreilles seraient beaucoup plus étroites, ses yeux plus saillants à cause de l'abaissement de ses Jones; son nez plus saillant, sa tête en général plus mince, plus pointue, en cône plus allongé; ses incisives supérieures moyennes et ses canines sont plus longues.

Le Kangourou enfumé.

LES MARSUPIAUX FOLIIVORES.

(Ils manquent de canines aux deux mâchoires.)

✓ 14^e GENRE. LES KANGOUROUS (*Kangurus*, GEOFF. *Macropus*, SHAW) ont vingt-quatre dents, savoir : six incisives supérieures et deux inférieures ; pas de canines ; huit molaires en haut et huit en bas. Leurs jambes de derrière sont encore plus longues et plus robustes que celles des potorou, et le gros ongle du pied est presque en forme de sabot ; leurs oreilles sont très-grandes ; leur tête est allongée, avec la lèvre supérieure fendue, et des moustaches très-courtes et très-peu fournies ; leur queue est longue, triangulaire, très-muscleuse et très-grosse à son origine ; les femelles ont une poche abdominale cachant deux mamelles.

Le KANGOUROU ENFUMÉ (*Kangurus fuliginosus*, GEOFF. *Macropus fuliginosus*, LESS. — J. GOUL. Le *Mèn-û-âh* de la Nouvelle-Hollande) atteint, dit-on, jusqu'à six pieds (1,949) de hauteur, mais sa taille ordinaire est de quatre pieds et demi (1,461) ; il est d'un brun fuligineux en dessus, roux sur les flancs, et d'un gris clair en dessous ; les quatre pattes, une portion de l'extrémité du museau et le derrière du cou sont d'un brun noirâtre ; les oreilles sont brunes en dehors ; la queue est rousse en dessous, d'un brun passant au noir en se rapprochant de l'extrémité en dessus.

C'est dans les pays boisés, dans les vastes forêts de la Nouvelle-Hollande, que vivent toutes les espèces de kangourous, mais ils s'acclimatent fort bien chez nous, et même ils s'y multiplient, pour peu qu'on en prenne quelques soins. Ces singuliers animaux ont été observés pour la première fois par Cook en 1779. Leurs pattes antérieures, fort petites et munies de cinq doigts armés d'ongles assez forts, ne paraissent guère leur être utiles pour la marche, mais ils s'en servent comme de mains pour porter leurs aliments à la bouche, à la manière des rongeurs. Leurs pattes de derrière sont allongées hors de toute proportion, munies de quatre doigts fort longs, dont le second externe, dépassant beaucoup les autres dans ses dimensions, a pour ongle un véritable

sabot. Il résulte de cette conformation que la station verticale est leur position habituelle, et qu'ils s'appuient non-seulement sur leurs longues jambes, mais encore sur leur grosse et puissante queue, qui leur sert comme de ressort quand ils sautent ; le bond est donc leur marche naturelle. Le sabot de leurs pieds de derrière est pour eux une arme défensive et offensive, car, en se tenant sur une jambe et sur la queue, il peuvent, avec le pied qui leur reste libre, donner des coups assez violents ; dans les combats qu'ils se livrent entre eux, ils se servent aussi des pieds de devant et se font de profondes blessures avec leurs ongles. On a vu quelquefois les kangourous qui vivaient à la ménagerie attaquer leurs gardiens de cette manière, quand ils en étaient maltraités. Ils font des bonds prodigieux, et peuvent, dit-on, franchir d'un seul saut un espace de trente pieds (9,745) ; mais cependant, lorsqu'ils sont chassés dans des bois fourrés, ils savent fort bien courir à quatre pattes. Quoy et Gaimard, qui ont assisté à plusieurs chasses aux kangourous, disent « que lorsqu'ils sont vivement poussés par les chiens, ils courent toujours sur leurs quatre pieds, et qu'ils n'exécutent de grands sauts que quand ils rencontrent des obstacles à franchir. »

Les kangourous vivent en petite troupe, ou peut-être en famille, conduite par un vieux mâle qui marche en avant, observe la campagne, cherche à découvrir le danger, et donne le signal du repos, des joyeux ébats ou de la fuite, selon les circonstances. Les petits, en naissant, n'ont pas plus d'un ponce (0,027) de longueur ; la mère les place dans sa poche, où ils achèvent de se développer, et ils n'en sortent définitivement que lorsque leur grosseur ne leur permet plus d'y rentrer. Aussi ils s'y retirent encore lorsque déjà ils sont en état de paitre, ce qu'ils font en sortant le museau de la poche, pendant que la mère pait elle-même. Ces animaux vivent d'herbe, mais cependant ils ne dédaignent pas les autres aliments, et l'on en a vu manger avec plaisir

non-seulement de la chair, mais du vieux cuir. Quoy et Gaimard en ont possédé un qui buvait même du vin et de l'eau-de-vie. Il est très-remarquable que tous les animaux de la Nouvelle-Hollande, habitant un pays fort pauvre en substances alimentaires, sont à peu près omnivores, malgré les formes qu'affecte leur système dentaire.

Toutes les espèces de ce genre sont extrêmement douces et timides, et les plus grandes ne pensent à se défendre contre les chiens mis à leur poursuite que lorsque la fuite leur est tout à fait interdite. Dans ce cas, l'animal tâche de s'élancer sur une pierre ou une roche de trois à quatre pieds de hauteur, et là, assis sur sa queue et sur une de ses pattes, il tâche d'écarter ses

aisément, mais sa chair est coriace. Il est commun dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Le KANGOUROU A COU ROUX (*Kangurus ruficollis*, GEOFF. — DESM. *Macropus ruficollis*, LESS.) est beaucoup plus petit que le précédent; son pelage est d'un gris roussâtre en dessus et sur les flancs; la nuque et le haut des épaules sont d'un roux mêlé de gris; la face interne des membres est blanche, ainsi qu'une ligne médiane étroite sous le corps; le dessus de la queue est d'un gris roussâtre, et le dessous blanchâtre. Il habite l'île de King, dans le détroit de Bass.

Le KANGOUROU VINEUX (*Kangurus vinosus*, FR. CUV.) a beaucoup d'analogie avec le précédent, dont il n'est peut-être qu'une va-

La Marmotte, paysage suisse.

ennemis à coups de pied, et sait très-bien profiter de sa position. Mais cet éclair de courage ne lui sert pas à grand'chose, et deux ou trois chiens viennent aisément à bout de le terrasser. En domesticité il s'apprivoise fort bien, et il devient même familier. La chair des kangourous est assez bonne à manger, et a, dit-on, le goût de celle du cerf; aussi les habitants leur font-ils une guerre active. L'espèce dont nous parlons ici est le plus grand animal que l'on ait trouvé dans la Nouvelle-Hollande.

✓ Le KANGOUROU A MOUSTACHES (*Kangurus labiatus*, GEOFF. *Macropus labiatus*, LESS. *Didelphus gigantea*, GML. *Macropus major*, SHAW. Le *Kangaroo*, COOK) est la première espèce connue; quoiqu'un peu moins grand que le précédent, sa taille égale celle d'un mouton. Il est gris cendré en dessus et blanchâtre en dessous; le menton est traversé par une ligne d'un gris cendré; le museau est blanc; les pieds et le dessus de la queue sont noirâtres. Cette espèce est très-douce, très-timide, et se familiarise

riété; mais son pelage est plus gris, et la tache blanche qui entoure la bouche est plus prononcée. Il habite le même pays.

Le KANGOUROU GRIS-ROUX (*Kangurus rufogriseus*, GEOFF. — DESM.) est un peu plus petit que le kangourou à moustaches, et n'a que trois pieds et demi (1,157) de longueur; son pelage est d'un gris roux tirant sur le blond, plus foncé sur le dos, plus pâle en dessous et passant au blanc sur la ligne médiane; d'un gris brunâtre sur les quatre jambes, et au bout de la queue. Les oreilles sont plus arrondies que dans les deux premières espèces. De la Nouvelle-Hollande.

Le KANGOUROU DE BANKS (*Kangurus banksianus*, GAIM. *Macropus banksianus*, LESS.) est une espèce fort dontense, qui serait d'un rouge foncé, avec des taches brunes sur la tête. Sa taille serait plus petite que celle du kangourou à moustaches, et il habiterait les montagnes Bleues de la Nouvelle-Hollande.

Le KANGOUROU LAINEUX (*Kangurus laniger*, QUOY et GAIM. *Kan-*

gurus rufus, DESM. *Macropus laniger*, LESS.) est presque de la même taille que le kangourou enfumé, et n'a pas moins de quatre pieds (1,299) de longueur; son pelage est très-long, doux, soyeux, frisé et laineux, d'un rouge ferrugineux en dessus; blanchâtre sur la poitrine et le ventre; les oreilles sont ovales, grisâtres en dehors; les doigts d'un brun roussâtre. Ses membres postérieurs sont encore plus allongés que ceux des autres espèces. Il habite les environs du port Macquarie.

Le KANGOUROU DE L'ÎLE EUGÈNE (*Kangurus Eugeni*, DESM. *Macropus Eugeni*, LESS.) a dix-neuf pouces de longueur (0,514); son pelage est épais, moelleux, d'un gris brun en dessus, mêlé d'un peu de roux sur les parties antérieures et sur les pattes de devant, et blanchâtre en dessous; la queue, en dessous, est d'un blanc roussâtre. Il vit en troupes nombreuses sur l'île Eugène, à la côte sud de la Nouvelle-Hollande, et paraît ne pas se trouver sur ce continent.

L'OUALABAT OU KANGOUROU DE BUISSON (*Kangurus ualabatus*, LESS. et GARN. *Macropus ualabatus*, LESS. *Kangurus bicolor*, VÉLINS du Muséum; *Kangurus Brunii*, DESM.) est brun en dessus, fauve pâle en dessous; sa queue est très-longue, très-noire en dessus ainsi que la bouche; les pattes et les jones sont grises, et les poils de la base des oreilles sont d'un jaune rougeâtre. Il est commun dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Le KANGOUROU DE LABILLARDIÈRE (*Kangurus Billardieri*, DESM. *Macropus Billardieri*, LESS.) est à peu près de la taille d'un lièvre; ses oreilles sont courtes et ovales-arrondies; sa lèvre supérieure est rousse; ses mains sont d'un brun roux, et ses ongles très-comprimés au lieu d'être déprimés; sa queue est de la longueur de son corps; son pelage est d'un gris brun en dessus, roussâtre en dessous. Il habite la terre de Diémen.

Le PODIN OU PÉLANDOC D'AROE (*Kangurus veterum*, LESS. et GARN. *Macropus veterum*, LESS. Le *Filander*, VALENTIN et LEBRUYN. Le *Lapin d'Aroe*) est de la taille du précédent. Il est beaucoup plus ramassé dans ses formes que les précédents; sa queue est moins longue; ses membres antérieurs plus forts; son pelage est entièrement brun. Il habite exclusivement la Nouvelle-Guinée et les îles équatoriales.

Le KANGOUROU FILANDRE (*Kangurus philander*, GEOFF. *Didelphis asiatica*, PALL.) a presque toujours été confondu avec l'oualabat, quoiqu'il ne soit pas de la Nouvelle-Hollande, ou avec le podin, quoiqu'il ne lui ressemble pas. Il a environ deux pieds et demi (0,812) de longueur; il est brun en dessus, mais le dessous du corps et la partie interne des membres sont roux; le museau et les doigts sont noirâtres; la queue est noire, avec un peu de blanc à l'extrémité; les oreilles sont brunâtres, avec du roux à leur base. Il habite les îles de la Sonde.

15^e GENRE. LES PÉTAURISTES (*Petaurus*, SHAW) ont trente-huit dents, savoir : six incisives supérieures et deux inférieures; pas de canines; seize molaires en haut et quatorze en bas; ils ont la peau des flancs plus ou moins étendue entre les jambes, et couverte de poils, de manière à leur servir, non pas d'ailes, mais de parachute; leur tête est assez courte; leurs oreilles sont petites, et leur queue est non prenante. Tous sont de la Nouvelle-Hollande.

L'HÉPONA-ROU (*Petaurus taguanoides*, DESM. — SHAW. *Petaurista taguanoides*, DESM. *Didelphis petaurus*, SHAW. Le *Grand Phalanger volant*, G. CUV.) est à peu près de la taille d'un galéopitèque; il a communément dix-huit pouces de longueur (0,487), non compris la queue, qui en a près de vingt (0,540); sa tête est petite, son museau très-mince; sa queue est arrondie, très-touffue, brune, un peu fauve à la base. Son pelage varie; il peut être : 1^o d'un brun chocolat foncé en dessus, et d'un blanc sale en dessous; 2^o mélangé de fauve clair et de brun, avec une raie plus foncée sur le dos; les flancs d'un gris cendré avec deux taches oblongues fauves; le dessous blanchâtre; 3^o entièrement d'un

blanc jaunâtre sur le dos, et d'un blanc pur en dessous. Les membranes qui sont entre ses membres l'aident à sauter en le soulevant dans l'air.

Cette espèce est commune dans les environs de Sidney et dans les montagnes Bleues, où elle habite les grandes forêts, et se plaît particulièrement à poursuivre les insectes, peut-être même les petits oiseaux, sur les plus hautes branches des encalyptus; probablement elle mange aussi des feuilles. Grâce à l'extension de la peau de leurs flancs, les pétauristes peuvent sauter à une distance prodigieuse d'un arbre à un autre, en étendant les quatre membres et glissant obliquement dans l'air au moyen de leur parachute. Tout ce qu'on sait de leur histoire, c'est que les habitants du pays leur font une guerre à outrance, non-seulement pour s'emparer de leur chair, qu'ils trouvent délicieuse, mais encore pour faire avec leur fourrure de fort jolis petits manteaux que leurs femmes portent sur leurs épaules. En effet, le pelage de ces animaux est très-épais, très-long, d'une douceur et d'une finesse extrême, qui, sans aucun doute, lui donnerait une grande valeur si jamais on le mettait dans le commerce de la pelleterie.

Le PÉTAURISTE À GRANDE QUEUE (*Petaurus macrourus*, DESM. *Petaurista macroura*, DESM. *Didelphis macroura*, SHAW. Le *Phalanger volant à longue queue*, G. CUV.) est de la taille du surmulot. Il est d'un brun foncé en dessus, blanchâtre en dessous; sa queue est grêle, une fois et demie longue comme son corps; les pattes de devant sont blanches à leur extrémité. Il habite la Nouvelle-Hollande. Probablement on devra réunir à cette espèce, comme simple variété,

Le PÉTAURISTE À VENTRE JAUNE (*Petaurus flaviventer*, DESM. *Petaurista flaviventer*, GEOFF.). Il diffère du précédent par son pelage d'un brun marron en dessus, d'un fauve blanchâtre en dessous; la queue est d'un brun marron, ronde, un peu plus longue que le corps. Il habite le même pays.

Le PÉTAURISTE DE PÉRON (*Petaurus Peronii*, DESM.) est de la taille de nos écureuils, et se distingue des autres par sa membrane des flancs, qui ne lui vient que jusqu'aux coudes; son pelage est brun en dessus, blanc en dessous, et mélangé de brun et de gris sur le dessus des membranes; ses pieds sont blancs, ainsi que l'extrémité de sa queue. Il est de la Nouvelle-Hollande.

Le PÉTAURISTE SCIURIEN (*Petaurus sciureus*, DESM. *Didelphis sciurea*, SHAW) a près de neuf pouces de longueur (0,244), sans y comprendre la queue, qui en a près de dix (0,271), c'est-à-dire qu'il est à peu près de la taille de notre écureuil commun. Son pelage est d'un gris cendré en dessus, blanc en dessous; le bord des membranes est blanc; la tête a deux traits noirs partant des narines et s'étendant jusque sur les yeux; une autre ligne noire s'étend depuis le nez jusqu'au bout de la queue; celle-ci est cendrée, roussâtre à la base et brune au bout. Il habite l'île de Norfolk et les montagnes Bleues. On sait qu'il s'établit dans des trous d'arbre, et qu'il fait huit petits à chaque portée.

Le PÉTAURISTE PYGMÉE (*Petaurus pygmaeus*, DESM. *Didelphis pygmaea*, SHAW. *Petaurista pygmaea*, GEOFF. Le *Phalanger volant nain*, G. CUV.) se distingue de tous ses congénères par sa queue d'un gris roussâtre, dont les poils sont parfaitement distiques et affectent la position des barbes d'une plume; son pelage est d'un gris de souris uniforme, légèrement lavé de roussâtre en dessus, et d'un blanc pur en dessous. Il est de la grosseur d'une souris, et sa queue est moins longue que son corps; la membrane de ses flancs se termine aux coudes. Il habite la Nouvelle-Hollande.

15^e GENRE. LES HALMATURES (*Halmaturus*, FR. CUV.) ont vingt-huit dents, savoir : six incisives supérieures et deux inférieures; pas de canines; dix molaires en haut et dix en bas, c'est-à-dire deux de plus à chaque mâchoire que les kangourous. Du reste, ils leur ressemblent beaucoup et n'en diffèrent guère que par leurs oreilles plus courtes et leur queue presque nue ou n'ayant que quelques poils rares.

L'HALMATURE A BANDES (*Halmaturus fasciatus*. — *Kangurus fasciatus*, PÉRON et LESUEUR. *Halmaturus elegans*, LESS. Le Kangourou élégant, des naturalistes) a la tête arrondie; son pelage est d'un gris de souris, rayé transversalement en dessus de gris, de roux et de noir, formant douze à quinze bandes d'un effet agréable; le dessous est gris, ainsi que la queue dont l'extrémité est noire. Cette espèce a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que les kangourous; elle habite les buissons épais et s'y forme des galeries de verdure. Sa chair passe pour fort bonne. On la trouve dans les îles Bernier et autres voisines.

L'HALMATURE THÉTIS (*Halmaturus thetis*, BUSSEUIL. — LESS. *Kangurus thetis*, FR. CUV.) a deux pieds un pouce (0,677) de longueur, non compris la queue qui a vingt pouces (0,512). Son pelage est d'un roux cendré en dessus, d'un gris jaunâtre sur les flancs, rougeâtre sur le cou et les épaules; la queue est peu fournie de poils et recouverte de petites écailles comme celle des rats; elle est, ainsi que les pieds, d'un noir foncé. La gorge, la poitrine et le ventre sont blanchâtres. Il habite les environs du Port-Jackson.

16^e GENRE. LES PHASCOLOMES (*Phascolumys*, GEOFF.) ont vingt-quatre dents, savoir : deux incisives en haut et deux en bas, toutes quatre fort longues; point de canines; dix molaires supérieures et dix inférieures; la tête large, plate; les jambes courtes; le corps comme écrasé, sans queue; ils ont cinq ongles aux pieds de devant, et quatre, avec un petit tubercule au lieu de pouce, à ceux de derrière; la femelle a une poche abdominale.

Le WOMBAT (*Phascolumys wombat*, PÉRON et LESUEUR. — DESM. *Wombatus fossor*, GEOFF. *Didelphis ursina*, SHAW. *Phascolumys Bassii*, LESS.) est de la taille d'un blaireau; son pelage est épais, grossier, d'un brun gris plus ou moins foncé, avec des teintes plus foncées sur la poitrine. La femelle tire un peu sur le fauve. Il habite l'île de Ring, au sud de la Nouvelle-Hollande.

Ce phascolome est un animal lourd, massif, raccourci, ce qui, avec des yeux très-écartés, médiocrement ouverts, des oreilles courtes, une marche plantigrade et d'une excessive lenteur, lui donne une figure peu gracieuse. Son caractère est doux, mais excessivement timide; si on l'attaque, loin de chercher à se défendre, il se ramasse en boule et se laisse assommer sans même chercher à fuir; aussi Péron dit-il que les chasseurs de phoques vivent exclusivement de sa chair, qui est excellente, et qu'ils ont considérablement diminué le nombre de ces animaux. G. Cuvier pense que, ainsi que les kangourous, il s'acclimaterait fort aisément en France, qu'il multiplierait dans nos basses-cours, et qu'il y deviendrait fort avantageux à cause de la qualité de sa chair. En effet, il n'est point d'animal plus à facile nourrir; à l'état sauvage, il vit exclusivement d'herbe; en domesticité, il mange tout ce qu'on lui présente : le pain, les fruits, les racines, les herbages, et même le lait.

Le wombat est nocturne; le jour, il se retire dans un terrier qu'il sait se creuser avec ses ongles robustes; et il n'en sort que la nuit pour chercher sa nourriture, et vaquer aux autres besoins de l'animalité. La femelle met bas quatre petits, qu'elle élève dans sa poche abdominale, et dont, selon Péron, elle prend le plus grand soin.

LES RONGEURS,

HUITIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Le Tamia-Palmiste.

Les animaux de cet ordre ont deux grandes incisives à chaque mâchoire, séparées des molaires par un espace vide; ils manquent de canines; leurs jambes de derrière sont plus longues que celles de devant. Les uns sont *omnivores* et ont des clavicules bien distinctes; les autres sont *herbivores* et n'ont qu'un rudiment de clavicule.

SECTION PREMIÈRE.

LES RONGEURS OMNIVORES

renferment sept familles, qui sont : les *écureuils*, les *marmottes*, les *ulacodes*, les *rats-taupes*, les *gerboises*, les *rats*, et les *nageurs*. Ils vivent de graines, d'herbes et même de chair.

LES ÉCUREUILS

se font reconnaître par leurs incisives inférieures très-comprimées; ils ont cinq molaires en haut, ou plutôt quatre, avec une très-petite en avant qui tombe de bonne heure, quatre en bas, de chaque côté des mâchoires, en tout vingt-deux dents. Leur queue est longue, garnie de longs poils souvent distiques, c'est-à-dire, dirigés sur les côtés comme les barbes d'une plume; ils ont quatre doigts devant et cinq derrière, munis d'ongles très-acérés; quelquefois le pouce de devant est indiqué par un tubercule. Quelques-uns ont des abajoues ou poches buccales; chez d'autres, la peau des flancs s'étend de chaque côté d'une patte à l'autre.

1^{er} GENRE. LES TAMIAS (*Tamias*, LILIG.) ont la tête osseuse, présentant une ligne courbe uniforme à sa partie supérieure vue de profil; et, vue en dessus, toutes ses parties antérieures très-effilées; leur boîte cérébrale, peu étendue, ne s'avance pas jusqu'à la moitié de la tête; ils ont des abajoues et la queue distique. Tous sont fort lestes, fort vifs et pleins de grâce.

Le PALMISTE (*Tamia palmarum*, LESS. *Sciurus palmarum*, LIN. — DESM. *Mustela africana*, CLUS. Le *Palmiste*, BUFF. Le *Rat palmiste*, BRISSON) appartient peut-être au genre *écureuil*, car nous ne savons pas s'il a des abajoues; mais, pour tous les autres caractères, il se rapproche davantage des *tamias*.

Ce joli animal est un peu plus petit que notre *écureuil*; son corps a cinq pouces (0,155) de longueur, et sa queue six pouces (0,162); il la porte droite et relevée verticalement, mais sans la renverser sur son corps comme l'*écureuil*; il ne l'a pas non plus aussi touffue, et elle est rougeâtre en dessus, et blanchâtre bordée de noir en dessous. Son pelage est brun ou d'un roux mêlé de gris, avec trois bandes longitudinales d'un blanc sale; le dessous de son corps est blanc; ses oreilles n'ont pas de pinceau terminal. On en connaît une variété albinos, figurée ici.

Le palmiste vit de fruits et se sert de ses deux pattes de devant pour les saisir et les porter à sa bouche; il passe une grande partie de sa vie sur les palmiers, d'où lui est venu son nom, et il fait un grand dégât de dattes, ainsi que d'autres fruits qu'il va chercher dans les vergers et dans les jardins, et qu'il emporte avec lui soit pour les manger plus à son aise, soit pour en faire une provision. Quand il ne les emporte pas, il en gâte néanmoins un grand nombre, car, avant d'en manger un, il faut qu'il en eût au moins une douzaine pour les goûter. Vif, léger, éveillé, d'une agilité surprenante, il aime à bondir de branche en branche et d'arbre en arbre, le plus souvent pour le seul plaisir de se donner du mouvement. Les auteurs que j'ai consultés ne disent pas s'il niche sur les arbres, comme les *écureuils*, ou dans des

terriers; mais comme par ses formes il se rapproche moins de ces derniers que des rats, il est à croire qu'il se retire dans des trous de rochers ou dans des troncs d'arbres. Du reste, il est fort doux et très-familier; il s'apprivoise aisément et s'attache à la demeure qu'on lui a faite au point de n'en sortir que pour se promener et d'y revenir ensuite de lui-même, sans y être ni appelé ni contraint. Il a un grand plaisir à grimper sur tous les objets élevés, comme les toits des maisons, les murailles; aussi habite-t-il souvent dans les villages, et, dans ce cas, la femelle dépose ses petits dans les trous de murs. Il est tellement familier, qu'il entre parfois dans les maisons pour ramasser les miettes de pain qui tombent de la table. Quant à ses autres habitudes, elles sont les mêmes que celles des écureuils. Il est certain que cette

et il est remarquable que sa prévoyance dépasse de beaucoup ses besoins. Pour transporter toutes ces graines, il n'a pas d'autres moyens que ses abajoues, dans lesquelles il les place à mesure qu'il les ramasse. Je crois qu'il faut regarder comme une espèce distincte de celle-ci :

L'OMOMX (*Tamias carolinensis*. — *Sciurus caroliniensis*, BRISS. *Sciurus Listeri*, RAY. L'Écureuil de terre, CATESBY. *Ohioin* des Hurons), qui est moitié plus petit que l'écureuil ordinaire, et un peu plus petit que le précédent. Il est roux, au lieu d'être brun; ses raies blanches sont plus jaunâtres; les autres sont noires; l'intervalle entre la raie du dos et celle des flancs est roux au lieu d'être d'un gris brun. Il est de la Caroline, et a les mêmes habitudes que le précédent.

L'Écureuil noir d'Amérique.

espèce habite l'Inde, et peut-être se trouve-t-elle aussi au Sénégal et au cap Vert.

Une espèce nouvelle, le *Tamias Delesserti*, *Sciurus Delesserti* de Gervais, se trouve dans l'Indoustan.

Le BURUNDUK OU SUISSIE (*Tamias striata*, LESS. *Sciurus striatus*, LIN. — DESM. Le *Rugeriik* des Tartares. L'*Ulbuki* des Tungouses. Le *Schepek* des Ostiaks. Le *Dsjulâ* des Baskirs. Le *Dschyraki* des Mongols. Le *Æartha* des Mogols. Le *Suisse*, BUFF. — G. CUV.). Il a environ cinq pouces (0,155) de longueur, non compris la queue, qui n'en a que trois (0,081). Son pelage est d'un brun fauve, avec cinq raies longitudinales brunes et deux blanches; le dessous est blanc; la région lombaire est rousse, ainsi que la queue, qui est bordée de noir en dessous, et noirâtre en dessus. Il habite les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie.

Le burunduk est moins doux, moins familier que le précédent, et il mord sans ménagement, à moins qu'il ne soit parfaitement apprivoisé. Beaucoup moins agile que les écureuils, quoique très-vif, il se détermine rarement à monter sur les arbres, à moins que ce ne soit pour éviter la poursuite de son ennemi, et pour y cueillir quelques fruits qu'il aime avec prédilection. Il se contente le plus ordinairement de ramasser les amandes du pin, les noisettes, etc., qui tombent sur la terre, pour en faire sa provision d'hiver. Il se creuse, entre les racines des arbres, un terrier à double sortie, et, au milieu, il construit une sorte de cave assez grande qui lui sert de magasin, et qui est placée à côté d'une petite chambre très-propre, bien matelassée de foin doux et sec, où il couche. Il va ensuite à la provision, et entasse dans sa cave autant de fruits secs qu'il en peut trouver. Si la saison est favorable, son magasin est bientôt plein; alors il en creuse un autre à côté qu'il remplit, puis un troisième, un quatrième, etc.,

Le SIRSIK (*Tamias hudsonia*, LESS. *Sciurus hudsonius*, LIN. — DESM. Peut-être le *Sciuropterus* de LESSON) est un peu plus petit que l'écureuil d'Europe; son pelage est d'un brun roussâtre en dessus et sur la tête; une raie noire occupe les flancs; son corps est blanchâtre en dessous; sa queue, plus courte que le corps, est d'un brun roussâtre, bordée de noir; ses moustaches sont très-longues et noires. On ne le trouve que dans les forêts les plus froides de l'Amérique septentrionale.

Le TAMIA A QUATRE BANDES (*Tamias quadrivittata*, LESS. *Sciurus quadrivittatus*, SAY) a environ sept pouces (0,189) de longueur; son pelage est brunâtre, mélangé de fauve sur la tête, fauve sur les côtés, avec quatre lignes blanches; le dessous du corps est blanchâtre. Il habite les États-Unis, vit dans des trous de rochers, et ne grimpe jamais sur les arbres.

2^e GENRE. Les ÉCUREUILS (*Sciurus*, LIN.) ont la dépression du front légère, et la saillie postérieure des frontaux peu sensible; leur profil est à peu près droit pour la face; la cavité de leur crâne est de la longueur des deux tiers de la face. Leur queue est distique, comme dans les tamias, mais ils n'ont pas d'abajoues. Même système dentaire que les précédents.

Les écureuils ont en général les mœurs tellement semblables, que, pour éviter des redites toujours ennuyeuses, nous allons donner ici une esquisse de leur histoire générale. On peut appliquer à tous ce que Buffon dit de l'espèce d'Europe. « L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux. Sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland. Il est propre, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolle figurée est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque sur sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé, et, pour peu que l'on touche auprès de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, où se cache à l'abri d'une branche. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle d'une fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est lisse. Les écureuils semblent craindre l'ardeur du soleil; ils demeurent, pendant le jour, à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour et manger. Ce domicile est propre, chaud, impénétrable à la pluie. C'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent: ils commencent par transporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise et en sûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer; au-dessus de l'ouverture est une sorte de couverture en cône qui met le tout à l'abri, et fait que la pluie s'écoule et ne pénètre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps, et mettent bas au mois de mai, ou au commencement de juin; ils muent au sortir de l'hiver. Ils se peignent, ils se polissent avec les mains et les dents; ils sont propres; ils n'ont aucune mauvaise odeur. Leur chair est assez bonne à manger, et le poil de leur queue sert à faire des pinceaux. »

Nous compléterons l'article de Buffon par quelques observations qui s'appliqueront également à toutes les espèces. Quelques écureuils ont une vie isolée, solitaire, mais par couple, car le mâle n'abandonne jamais la femelle; d'autres, au contraire, vivent par troupes de plus d'une centaine. Tous sont sédentaires, et s'écartent fort peu de la forêt qui les a vus naître. Linné, Klein, Shœffer, le poète voyageur Regnard, qui nous a tant débité de contes sur les Lapons, et Buffon lui-même, nous ont cependant raconté que des troupes de petits-gris voyagent, et que pour passer les rivières ils s'embarquent sur des morceaux d'écorce qui leur servent de bateaux, qu'ils gouvernent en traversant le courant en étalant leur queue au vent et en s'en servant

comme d'une voile. De telles histoires n'ont pas besoin de réfutation. La queue de l'écureuil ne lui sert jamais de gouvernail, quoi qu'en aient dit des auteurs, et cela par une raison fort simple, c'est que cet animal craint beaucoup l'eau et n'y entre jamais. Si elle lui sert à se gouverner, c'est dans les airs, lorsqu'il fait de ces bonds prodigieux qui le transportent d'un arbre à un autre, à douze ou quinze pas de distance, comme j'en ai été souvent témoin. Mais elle ne peut pas non plus lui servir de parachute, comme l'a dit Desmoulins, car, placée à l'extrémité de son corps, dans une chute elle lui ferait faire la culbute, et il tomberait sur la tête. Les écureuils sont très-prévoyants: aussi ne font-ils jamais un seul magasin, mais plusieurs, et dans différents troncs d'arbres, afin que, s'ils viennent à en perdre un par accident, il leur en reste toujours d'autres pour les alimenter pendant l'hiver. Ils savent fort bien retrouver ces cachettes quand ils en ont besoin, et même sous la neige qu'ils grattent pour les découvrir. Aussi rusés que méfians, ils construisent toujours plusieurs nids, à d'assez grandes distances les uns des autres; et la mère, sans même être inquiétée, change souvent ses enfants de domicile, en les transportant avec sa gueule. Le matin, quand le soleil brille à l'horizon, et que la forêt est parfaitement silencieuse, elle les descend l'un après l'autre sur la mousse, et les fait jouer. Si elle est surprise dans cette occupation, elle en saisit un qu'elle transporte, non dans le nid, ce qui lui ferait perdre du temps, mais jusqu'à l'enfourchure d'une grosse branche, où elle le cache; puis elle revient chercher les autres pour les emporter de même. Ces animaux ont toujours le soin, quand ils aperçoivent le chasseur, de se tenir derrière le tronc de l'arbre, et de tourner autour, pour rester masqués, à mesure que le chasseur tourne lui-même autour de l'arbre. Ils n'en continuent pas moins à monter, et, parvenus à l'enfourchure d'une branche, ils s'y blottissent et restent invisibles. Aussi est-il fort difficile de les tirer si on est seul.

Les écureuils ne sont pas tellement frugivores qu'ils ne veuillent manger aucune matière animale. S'ils trouvent un nid d'oiseaux, ils sucent fort bien les œufs qu'ils y trouvent, ou dévorent les petits, et même la mère s'ils peuvent la surprendre. Gmelin dit qu'en Sibérie on les prend avec des espèces de trappes dans lesquelles on met pour appât un morceau de poisson fumé, et qu'on tend ces trappes sur les arbres. Dans quelques contrées, ils vivent aussi de la sève sucrée des graminées, et de graines de maïs. Depuis qu'on a transporté la culture de cette dernière plante en Pensylvanie et en Virginie, les écureuils s'y sont beaucoup multipliés, et font de grands dégâts aux récoltes.

L'ÉCUREUIL GRIS (*Sciurus cinereus*, SCHREB. — DESM. *Sciurus carolinensis*, LIN. Le Petit-Gris, BUFF.) est très-peu plus grand que l'écureuil d'Europe; son pelage est fort variable, et la ménagerie en a possédé plusieurs, dont les uns étaient tout entiers d'un gris blanchâtre, et les autres d'un gris fauve, surtout sur les flancs. Son pelage est ordinairement de cette dernière couleur, piqué de noir en dessus, avec une ligne fauve sur les flancs; le dessous est blanc; il manque de pinceau aux oreilles.

Cette espèce est de la Pensylvanie et de la Caroline, où, ainsi que nous l'avons dit, elle s'est beaucoup multipliée depuis qu'on y cultive le maïs. Cet animal vit en troupes nombreuses; il est brusque, pétulant, mais cependant assez doux, et il s'approprie très-bien, quoique sans s'attacher à son maître ni même préférer personne. Il construit au fond de la cage où on le renferme un nid de paille ou de foin, en forme de boule, et il y dort toute la nuit. À l'état sauvage, il paraît qu'il ne fait pas son nid sur des branches d'arbres, mais dans les creux de leur tronc.

LE GRAND ÉCUREUIL GRIS (*Sciurus cinereus*, LIN. *Sciurus virginianus cinereus major*, RAY.), confondu avec le précédent, est certainement une espèce distincte. Sa taille, trois fois plus grande que celle de notre écureuil, égale celle d'un jeune lapin. Son pelage est à peu près de même que celui de l'écureuil gris,

mais son corps est plus épais, plus trapu; sa tête et ses oreilles sont plus courtes, et sa queue lui couvre tout le corps. Il est du même pays.

L'ÉCUREUIL D'EUROPE OU COMMUN (*Sciurus vulgaris*, LIX. Le *Bjelka* des Russes. L'*Uluk* des Tungouses. L'*Oranass* des Finois. L'*Orre* des Lapons. Le *Kerma* des Kalmonks. Le *Tijn* des Tartares. Enfin, le véritable *Petit-Gris* des fourreurs.) Il a sept à huit pouces (0,189 à 0,217) de longueur, non compris la queue, qu'il relève toujours en panache jusque par-dessus sa tête; son pelage est généralement roux, tirant plus ou moins sur le brun, avec le ventre d'un beau blanc; chaque oreille se termine par un pinceau de longs poils; sa queue est en dessus de la couleur du dos, mais en dessous les poils sont annelés de blanc et de brun, et seulement terminés de roux. Il habite les forêts de tout le nord de l'Europe et de l'Asie.

Il est peu d'animaux qui varient plus que l'écureuil, en raison des climats; ceux de France et d'Allemagne sont ordinairement d'un roux plus ou moins vif pendant toute l'année; mais dans le Nord on en trouve de roux piqué de gris, de gris cendré, de gris ardoisé foncé, de gris blanc, de blancs et de noirs. Le petit-gris, si connu par le commerce que l'on fait de sa fourrure, est, en hiver seulement, d'un gris d'ardoise piqué de blanchâtre, chaque poil étant marqué d'anneaux alternativement gris de souris et gris blanchâtre. Comme le loup et le renard, dans le Nord il prend une taille plus grande, à compter des bords de l'Oby jusqu'au Jénisséï, et son pelage y devient d'un gris plus argenté. Depuis le Jénisséï jusqu'à l'Angara, sa fourrure redevient moins épaisse, et prend une teinte plus obscure. C'est de cet écureuil que l'on a raconté les voyages en bateaux d'écorce. Dans ce cas, il arrive quelquefois que « le vent se faisant un peu fort, dit Regnard, et la vague élevée, elle renverse en même temps et le vaisseau et le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de trois à quatre mille voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ses débris sur le rivage. Il y en a une quantité qui font une navigation heureuse, et arrivent à bon port, pourvu que le vent ait été favorable, et qu'il n'ait point causé de tempête sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtiments. » Et remarquons encore que c'est sur l'espèce de nos pays, dont les mœurs nous sont parfaitement connues, que Regnard nous fait de pareils contes.

L'ÉCUREUIL NOIR (*Sciurus niger*, LIX. — DESM. Le *Quauhtecallotl-Thillie* des Mexicains).

Ce joli animal est à peu près de la grandeur de notre écureuil d'Europe; ses oreilles sont dépourvues de pinceau; son pelage, formé d'un feutre brun et serré, traversé par des poils soyeux seuls apparents au dehors, paraît entièrement d'un noir foncé en dessus et d'un noir brunâtre en dessous. Selon Desmarests, les oreilles et le bout du nez seraient constamment noirs, comme le reste de la tête, et c'est à ces caractères que l'on distinguerait cette espèce des variétés noires du capistraté; selon Catesby, au contraire, quelques individus ayant le bout du nez, ou les pieds, ou le bout de la queue, ou un collier sur le cou, blancs, appartiendraient à cette dernière espèce; l'inspection de plusieurs de ces variétés me fait ranger à cet avis.

Quoi qu'il en soit, l'écureuil noir habite l'Amérique septentrionale, et probablement le Mexique. Il vit en troupes nombreuses dans les antiques forêts éloignées des habitations, et fournit à la table des riches un gibier fort estimé. Il paraît qu'il s'approprie fort aisément, mais que, ainsi que tous les autres écureuils, il ne multiplie pas en captivité. Lorsqu'il aperçoit le chasseur, il se place au milieu d'une grosse branche, s'y aplatit au point qu'il est impossible de l'y apercevoir d'en bas, et il reste immuablement dans cette attitude, malgré les coups de fusil, jusqu'à ce que le danger soit passé.

Le CAPISTRATE (*Sciurus capistratus*, DESM. — BOSE) est beaucoup plus grand que l'écureuil d'Europe; son pelage est ordinairement

gris de fer, avec la tête noire, quelquefois gris avec le ventre noir, enfin d'autres fois entièrement noir. Les oreilles et le bout du museau sont constamment blancs. Sa longueur, du museau à l'extrémité de la queue, est de deux pieds (0,650). Il habite les forêts de pins et d'érables de la Caroline du Sud. Il entre en chaleur en janvier, et ses petits quittent leur nid en mars. Comme il est très-commun, il devient la proie habituelle des renards, des serpents à sonnettes et des oiseaux de proie.

Le COQUALLIN (*Sciurus variegatus*, LIX. — DESM. Le *Cotliocotequallin* des Mexicains, dont Buffon a fait *Coquallin*) n'est peut-être, comme le pensait Fr. Cuvier, qu'une variété du capistraté. Comme sa grandeur est à peu près le double de celle de notre espèce d'Europe, Buffon en concluait que ce n'était pas un écureuil. Son pelage est varié de noir et de roux vif en dessus; le dessous du corps est d'un roux orangé; l'occiput est noir et le museau est blanc, ainsi que le bout des oreilles, qui manquent de pinceau. Cette espèce ne monte pas sur les arbres, et habite dans des trous, sous leurs racines. Il remplit son domicile de fruits et de grains pour se nourrir pendant l'hiver; il est défiant, rusé, assez farouche pour ne jamais s'approprier. On ne l'a encore trouvé qu'au Mexique.

L'ÉCUREUIL À VENTRE ROUX (*Sciurus ruficenter*, GEOFF. — DESM.) est de la grandeur de l'écureuil d'Europe; son pelage est gris brun en dessus, d'un roux vif en dessous; la queue, moins longue que le corps, est brune à la base, fauve à l'extrémité; les pieds sont bruns; les oreilles manquent de pinceau. Il est désigné au Muséum comme venant de l'Amérique du Nord.

L'ÉCUREUIL DES PYRÉNÉES (*Sciurus alpinus*, FR. CUV.) est de la taille de l'écureuil commun, mais sa tête est plus petite; son pelage est d'un brun foncé, piqué de blanc jaunâtre sur le dos; d'un blanc très-pur à toutes les parties inférieures; la face interne des membres est grise; le bord des lèvres blanc; les quatre pieds sont d'un fauve assez pur; une bande fauve sépare les couleurs du dos et du ventre; la queue est noire; les pieds sont fauves, et les oreilles ont un pinceau. Il habite les Pyrénées, mais on le trouve aussi dans les Alpes du Dauphiné, car, étant à Lyon, un chasseur m'en a apporté un récemment tué.

L'ÉCUREUIL À BANDE ROUGE (*Sciurus rubrolineatus*, DESM.) ne serait, selon Harlan, qu'une variété du *siksik*, ou *Tamia hudsonia*. Il est plus petit que l'écureuil gris: son pelage est grisâtre sur les flancs, blanc sur le ventre, avec une ligne longitudinale rouge sur le dos. Il niche dans les rochers ou les trous d'arbres, et se nourrit de graines de pins. Il habite l'Amérique septentrionale.

L'ÉCUREUIL RENARD (*Sciurus vulpinus*. — *Sciurus ruber*, RAFIN.) a, du bout du museau à l'extrémité de la queue, deux pieds de longueur (0,650); son pelage est entièrement d'un rouge de brique en dessus et blanc sous le ventre; il manque de pinceau aux oreilles. On le trouve dans le haut Missouri.

L'ÉCUREUIL DE LA LOUISIANE (*Sciurus ludovicianus*, CURTIS.) est de la grandeur du précédent. Son pelage est d'un gris foncé en dessus, d'un brun roussâtre en dessous; la partie interne des membres est de cette dernière couleur. La queue est très-large et plus longue que le corps. Il habite les bords de la rivière Rouge, en Amérique.

✓ L'ÉCUREUIL DE MADAGASCAR (*Sciurus madagascariensis*, SHAW) est d'une taille au moins double de celle de l'écureuil d'Europe. Son pelage est d'un noir foncé en dessus; le dessous du cou et les joues sont d'un blanc jaunâtre; le ventre d'un brun mêlé d'un peu de jaune; la queue plus longue que le corps, grêle, noire. Il se trouve à Madagascar.

✓ Le DANDOTEANA OU RAKEA (*Sciurus ceylanensis*, BODD. — DESM. *Sciurus macrourus*, LIX. Le *Bukhai* de SONNERAT) a beaucoup d'analogie avec le précédent. Il est trois fois plus grand que notre écureuil d'Europe; son pelage est noir en dessus, jaune en dessous; le bout du nez est couleur de chair; il a deux petites

bandes noires sur chaque joue, avec une tache fauve entre les deux oreilles : sa queue est grise. Il habite Ceylan.

L'ÉCUREUIL BICOLOR (*Sciurus bicolor*, DESM. *Sciurus javanensis*, SCHREB.) a le pelage roux, ou d'un brun foncé noirâtre en dessus, d'un fauve vif en dessous; il manque de pinceau aux oreilles; il a le tour des yeux noir; sa queue est fauve. Il habite Java.

L'ÉCUREUIL DU BANANIER (*Sciurus plantani*, HORST. *Sciurus notatus*, BODD. *Sciurus bilineatus*, DESM. — GEOFF.) a environ sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue, qui est un peu plus courte. Il est gris en dessus, jaunâtre en dessous; il a une ligne blanche longitudinale sur chaque flanc; sa queue est un peu plus courte que le corps. Il habite Java.

palmyers qui enrichissent la côte de Malabar, et, dans ces contrées, partout où le cocotier abonde, on est à peu près sûr de le trouver. A la beauté de sa fourrure, il joint la grâce, la vivacité de notre écureuil, avec la même douceur de caractère et autant de facilité à s'approprier. Le cocotier lui fournit presque tout ce qui lui est nécessaire; il étanche sa soif avec le lait des jeunes cocos, qu'il aime beaucoup; il se nourrit de l'amande de ceux qui sont arrivés en maturité, et avec la bourre qui recouvre leur coquille il fait le nid de ses enfants.

L'ÉCUREUIL A GRANDE QUEUE (*Sciurus magnicaudatus*, SAV) a un pied sept pouces (0,514) de longueur totale; le dessus du corps ainsi que les flancs sont mêlés de gris et de noir; les côtés de la

L'Écureuil du Malabar.

L'ÉCUREUIL DE LESCHENAULT (*Sciurus Leschenaultii*, DESM. *Sciurus albiceps*, GEOFF.) a un pied (0,525) de longueur, non compris la queue, qui en a autant; son pelage est brun clair en dessus, foncé dans une variété; la tête, la gorge, le ventre, et la partie interne et antérieure des jambes de devant, sont d'un blanc jaunâtre; la queue est très-brune en dessus, jaunâtre en dessous. Il habite Java.

L'ÉCUREUIL DE PREVOST (*Sciurus Prevostii*, DESM.) est à peu près de la taille de l'écureuil d'Europe; son pelage est noir en dessus, jaune sur les flancs, marron en dessous, le jaune tranchant nettement avec le noir et le marron; les oreilles manquent de pinceau; la queue est brune, presque ronde, médiocrement touffue. Il se trouve dans l'Inde, mais il paraît y être rare, et ses mœurs sont peu connues.

L'ÉCUREUIL DU MALABAR (*Sciurus maximus*, GML. — DESM.).

Cet animal est le plus grand des écureuils, et sa taille ne le cède pas à celle d'un chat. Le dessus de la tête, une bande derrière la joue, les oreilles, la nuque, les flancs et le milieu du dos sont d'un roux brun très-vif; les épaules, la croupe, les cuisses et la queue sont d'un beau noir; le ventre, la partie antérieure des jambes de derrière, les jambes de devant presque entières, la poitrine, le dessus du cou et le bout du museau sont d'un beau jaune. Ce bel animal n'habite guère que les forêts de

tête et les orbites sont d'un gris ferrugineux pâle; les oreilles et les joues sont d'un brun obscur. Il habite les forêts qui ombragent les bords du Missouri.

L'ÉCUREUIL A QUEUE LINÉOLÉE (*Sciurus grammurus*, SAV) doit peut-être se reporter au genre *tamias*. Il a onze pouces (0,298) de longueur; son pelage, composé de poils durs et grossiers, est entièrement d'un gris cendré; trois lignes noires, parallèles, se dessinent sur sa queue. Il habite les montagnes Rocheuses, sur les bords de l'Arkansas, se retire dans des trous, mange des boutons de feuilles, et ne grimpe pas sur les arbres.

L'ÉCUREUIL A BANDE LATÉRALE (*Sciurus lateralis*, SAV) est d'un brun cendré en dessus, et se reconnaît à une ligne peu déterminée qu'il a de chaque côté du dos, plus large antérieurement que postérieurement, d'un blanc jaunâtre terne. Il habite les montagnes Rocheuses, au nord de l'Amérique. Il appartient, je crois, au genre des *spermophiles*.

Le BARBARESQUE (*Sciurus getulus*, LIN. Le *Barbaresque*, BUFF.) est d'un tiers plus petit que l'écureuil d'Europe; sa longueur est d'environ dix pouces (0,271). Il est brun, avec quatre lignes longitudinales blanches, qui se prolongent jusque sur sa queue. Il habite l'Afrique et vit sur les palmiers.

Les espèces qui vont suivre sont encore trop mal déterminées pour qu'on soit sûr qu'elles resteront toutes dans le genre *Sciurus*.

rus; celles qui resteront avec les écureuils appartiennent peut-être, comme variétés, à des espèces précédemment décrites.

L'ÉCUREUIL JAUNE (*Sciurus flavus*, LIX.) est de moitié plus petit que notre écureuil; son pelage est d'un jaune plus ou moins fauve avec la pointe des poils blanche; il manque de pinceau aux oreilles. Il serait de la Colombie selon Linné, et de l'Inde selon Pennant. Peut-être n'est-ce qu'une variété du *Macroxus annulatus*.

L'ÉCUREUIL DU MEXIQUE (*Sciurus mexicanus*, SÉBA) est long de cinq pouces (0,153), non compris la queue, qui a un peu plus de

pinceaux aux oreilles. Est-ce une variété du *Sciurus maximus*? Il habite Bombay.

L'ÉCUREUIL ANOMAL (*Sciurus anomalus*, GML.) est un peu plus grand que notre écureuil; son pelage est d'un ferrugineux foncé en dessus, un peu plus pâle en dessous; ses joues sont fauves; ses orbites brunes, et il a le tour de la bouche blanc; ses oreilles sont petites, effilées à la pointe. Il se trouve dans les montagnes de la Géorgie.

L'ÉCUREUIL DE PERSE (*Sciurus persicus*, GML.) est d'un gris obscur

Amphithéâtre d'anatomie comparée.

longueur; son pelage est d'un brun cendré, avec sept bandes blanches le long du dos du mâle, et cinq sur celui des femelles. La figure que Séba donne de cette espèce la rend très-douteuse.

L'ÉCUREUIL D'ABYSSINIE (*Sciurus abyssinicus*, GML.) est un peu plus grand que l'écureuil ordinaire, et ne serait, d'après Shaw, qu'une variété du dandoléana de Ceylan. Il est d'un noir ferru-

en dessus et jaunâtre en dessous; il a le tour des yeux noir; les cuisses et les pieds de derrière roux; les oreilles noirâtres, manquant de pinceau. Il se trouve dans les montagnes du Ghilan, en Perse.

✓ L'ÉCUREUIL ROUGE (*Sciurus erythraeus*, GML.) est un peu plus grand que l'écureuil ordinaire; son pelage est d'un jaune mêlé

gineux en dessus, cendré en dessous; ses oreilles sont noires, triples de celles de l'écureuil d'Europe; sa queue est grise, longue d'un pied et demi (0,487). Il est de l'Afrique orientale.

L'ÉCUREUIL DE L'INDE (*Sciurus indicus*, GML. *Sciurus bombayus*, PENN.) a seize pouces (0,455) de longueur, non compris la queue, qui en a dix-sept (0,460); il est d'un pourpre obscur en dessus, jaune en dessous; la queue est orangée à son extrémité; il a des

de brun en dessus, d'un fauve sanguin en dessous; sa queue, ronde et très-velue, est du même fauve, avec une ligne noire. Il habite les Indes orientales.

5^e GENRE. LES GUERLINGUETS (*Macroxus*, FR. CUV.) ont le front très-déprimé; les naseaux peu allongés; une profonde dépression entre le crâne et la face; ils manquent d'abajoues, et leur queue

est entièrement ronde, ou distique seulement à l'extrémité. Du reste, ils ressemblent aux écureuils et en ont absolument les habitudes.

Le GRAND GUERLINGUET (*Macroxus æstuans*, LESS. *Sciurus æstuans*, DESM. *Myoxus guerlingueus*, SHAW) est à peu près de la même couleur que l'écureuil commun, dont il a les formes; son pelage est d'un gris olivâtre lavé de roussâtre en dessus, d'un roux pâle en dessous; la queue est plus longue que le corps, nuancée de noir, de brun et de fauve; ses moustaches sont noires et ses oreilles manquent de pinceau. Il se trouve aussi souvent à terre que sur les arbres, vit de fruits de palmiers, et habite la Guyane et le Brésil.

Le PETIT GUERLINGUET (*Macroxus pusillus*, LESS. *Sciurus pusillus*, GEOFF. — DESM. Le Rat des bois de Cayenne) n'a guère plus de trois pouces (0,081) de longueur, non compris la queue, qui en a un peu moins. Son pelage est d'un gris brun olivâtre, plus clair sur les parties inférieures; le museau est fauve; la queue est couverte de poils mêlés de brun et de fauve; ses oreilles manquent de pinceau, et ses moustaches sont noires. Il est assez commun à Cayenne.

Le TOUPAYE (*Macroxus tupaï*, LESS. *Sciurus bivittatus*, DESM. *Sciurus affinis*, RAFFL.) est un peu plus gros que notre écureuil; son pelage est d'un brun noir, piqué de jaunâtre sur le dos; le dessous est d'un roux brillant; il a sur les flancs une ligne blanche, et au-dessous, la touchant, une ligne noire; sa queue est rousse à l'extrémité. Il vit sur les cocotiers, à Sumatra. Il me paraît appartenir au genre *funambulus*.

Le GINGI (*Macroxus alborittatus*, LESS. *Sciurus dschinschicus*, SONNERAT. *Sciurus ginginianus*, SHAW. *Sciurus erythropus*, GEOFF. *Sciurus Leraillantii*, KÜHL. *Sciurus setosus*, FORST.) me paraît être un *Tamia*. Il est roussâtre en dessus, blanc en dessous, avec une ligne blanche de chaque côté du corps; sa queue est variée de noir et de blanc; ses oreilles manquent de pinceau; ses ongles sont très-longs, comprimés et arqués. Il habite le cap de Bonne-Espérance, et il a dans l'Inde trois variétés: 1^o à queue brune ou roussâtre à sa base, noire à l'extrémité; 2^o à pelage d'un gris terne en dessus, beaucoup plus clair en dessous, et queue entièrement noire; 3^o à dessus du corps et queue mêlés de jaunâtre et de brun; ventre d'un blanc sale; oreilles très-courtes et bandes blanches sur les flancs. Il est à peu près de la taille de notre écureuil.

Le LARY (*Macroxus insignis*, LESS. *Sciurus insignis*, FR. CUV.) a le pelage d'un gris brun en dessus, avec trois lignes longitudinales noires; le menton, le cou et le ventre sont blancs; la tête est grise; les flancs et l'extérieur des membres sont roux; la queue est brune. Il habite Sumatra. Celui-ci et le précédent appartiendraient au genre *Tamia*, selon M. Getvays.

Le GUERLINGUET À QUEUE ANNÉE (*Macroxus annulatus*, LESS. *Sciurus annulatus*, DESM.) a cinq pouces environ (0,155) de longueur, non compris la queue qui en a six (0,162); son pelage est d'un gris verdâtre clair en dessus, et blanc en dessous; la queue est annelée en travers de noir et de blanc. Il habite le Sénégal.

4^e GENRE. LES ANISONYX (*Anisonyx*, RAFIN.) ont les dents comme les écureuils, et manquent d'abajoues; tous les pieds ont cinq doigts, les deux internes des pieds de devant très-courts; les pieds sont très-longs et la queue distique.

L'ANISONYX BRACHYURE (*Anisonyx brachyura*, RAFIN. *Arctomys brachyura*, HARL. L'écureuil de terre de LEWIS et CLARKE) a le pelage d'un brun tirant sur le gris, un peu piqué de blanc roussâtre; le dessous est d'une légère couleur de brique; la queue est ovale, très-courte, d'un brun rougeâtre en dessus, d'un gris de fer en dessous, bordée de blanc. Cet animal vit de fruits, de racines, et habite un terrier. On le trouve à la Colombie.

Le SEWEWEI (*Anisonyx rufa*, RAF. *Arctomys rufa*, HARLAN) n'est

connu que par une peau dont le pelage est long, soyeux, d'un brun rougeâtre; les oreilles sont courtes, pointues, avec des poils courts. Il habite la Colombie. Harlan pense que ces deux espèces ne sont rien autre chose que des marmottes, et je penche assez vers cette opinion. Si elle se justifie par de nouvelles observations, il faudra retrancher les anisonyx du catalogue des mammifères.

5^e GENRE. LES POLATOUCES (*Sciuropterus*, FR. CUV.) ont l'occiput saillant, les frontaux allongés, et la capacité du crâne comprenant les trois cinquièmes de la longueur de la tête; la partie antérieure du profil de la tête est droite jusqu'au milieu des frontaux, où elle prend une direction courbe très-arquée, sans dépression intermédiaire. Leur système dentaire est le même que celui des écureuils; leur queue est aplatie, distique, et leur taille petite. Ils ont la peau des flancs très-dilatée, étendue entre les jambes de devant et de derrière, en manière de parachute.

L'ASSAPANICK (*Sciuropterus volucella*, LESS. *Pteromys volucella*, DESM. *Sciurus volucella*, PALL. L'Assapan, FR. CUV. Le Polatouche, BUFF.) n'a que quatre pouces et demi (0,122) environ de longueur, non compris la queue, qui est presque aussi longue que le corps. Son pelage est d'un gris roussâtre en dessus, blanc en dessous; la membrane des flancs est simplement lobée derrière les poignets. Cet animal est triste et fort timide.

Buffon, ayant confondu cette espèce avec la suivante, lui a donné le nom que cette dernière porte en Russie, tandis que l'assapanick n'habite que le Canada et les États-Unis, jusqu'en Virginie. C'est un animal nocturne, comme tous ceux de son genre, dormant le jour dans un nid de foin ou de feuilles sèches qu'il s'est fait au fond d'un trou d'arbre, et n'en sortant que la nuit pour se mettre en quête de sa nourriture. Alors seulement il devient très-vif et d'une agilité surprenante. Grâce à la membrane qui s'étend entre ses pattes, il peut franchir, d'un arbre à l'autre, une distance prodigieuse, de plus de quarante à cinquante pas, si l'on s'en rapporte aux voyageurs. Il se nourrit de graines et de bourgeons de pins et de bouleaux; il vit par petites troupes, et ne descend jamais de dessus les arbres. Son naturel est doux, tranquille; il s'apprivoise assez facilement, mais il ne s'attache jamais, et perd rarement l'occasion de reprendre sa liberté; aussi est-on obligé de le conserver dans une cage. On le nourrit de pain, de fruits et de graines, mais il refuse les amandes et les noix, si recherchées par les écureuils. A la ménagerie, ceux qu'on a conservés se tenaient constamment, pendant le jour, cachés dans un lit qu'ils se faisaient avec le foin de leur litière. En 1809, cette espèce s'est reproduite à la Malmaison, chez l'impératrice Joséphine, et la femelle a mis bas trois petits.

Le POLATOUCHE (*Sciuropterus sibiricus*, LESS. *Sciurus volans*, LIN. *Pteromys sibiricus*, DESM.) est plus grand que le précédent et le suivant; son pelage est d'un gris cendré en dessus, blanc en dessous; ses membranes des flancs n'offrent qu'un seul lobe arrondi derrière le poignet; sa queue est moitié moins longue que son corps. On en connaît une variété entièrement blanche. On le trouve dans les forêts de pins et de bouleaux de tout le nord de l'Europe. Il a les mêmes habitudes que le précédent, mais sa vie est solitaire.

Le SCIUROPTÈRE FLÈCHE (*Sciuropterus sagitta*, LESS. *Sciurus sagitta*, G. CUV. *Pteromys sagitta*, DESM. Est-ce un *Pteromys*? Je le crois.) a cinq pouces et demi (0,149) de longueur, non compris la queue, qui en a cinq (0,155). Son pelage est d'un brun foncé en dessus, blanc en dessous; il a un angle saillant à la membrane des flancs, près des poignets; sa queue est d'un brun assez clair. Il habite Java. L'espèce unique décrite par Horsfield, sous les noms de *Pteromys lepidus* et *genibarbis*, est très-voisine de celle-ci, si ce n'est une simple variété. Elle est également de Java.

6^e GENRE. LES PTEROMYS (*Pteromys*, G. CUV.) ont les membres

engagés dans la peau des flancs, comme les précédents, dont ils ont aussi la formule dentaire; mais leur queue est ronde, non distique; la partie postérieure des os du nez est un peu bombée; les frontaux sont fortement déprimés dans leur milieu et se relèvent ensuite légèrement; les parties postérieures de la tête ne commencent à se courber en bas, d'une manière sensible, qu'à partir du milieu des pariétaux; la boîte du crâne est petite, et ne prend que la moitié de la longueur de la tête.

✓ Le TAGUAN (*Pteromys petaurista*, DESM. *Sciurus petaurista*, PALL. Le Grand Écureuil volant, BUFF.) a environ un pied et demi (0,487) de longueur, non compris la queue, qui a vingt à vingt

et un pouces (0,564 à 0,569). Son pelage est brun, pointillé de blanc en dessus, gris en dessous, excepté au cou, qui est brun; les cuisses sont un peu roussâtres, et la queue est presque noire; la membrane des flancs forme un angle derrière le poignet. Cet animal nocturne habite les Moluques et les Philippines. Il a les mêmes habitudes que les polatouches.

✓ Le PTEROMYS ÉCLATANT (*Pteromys nitidus*, GEOFF. — DESM.) ressemble au précédent, au pelage près, qui est d'un brun marron foncé en dessus, et d'un roux brillant en dessous; sa queue est presque noire, et le dessous de sa gorge est brun. Il habite Java. A la suite de cette espèce on placera le *Pteromys leucogenys*, de Temminck. Il se trouve au Japon.

LES MARMOTTES

ont dix mâchelières supérieures et huit inférieures, toutes tuberculées; les incisives sont pointues; leur tête est grosse et leur queue courte ou moyenne.

7^e GENRE. Les MARMOTTES (*Arctomys*, GML.) ont vingt-deux dents, savoir : quatre incisives; pas de canines; dix molaires supérieures et huit inférieures; leur corps est trapu; leur tête large et aplatie; leurs jambes sont courtes, ainsi que la queue, qui est velue; elles manquent d'abajoues, et leurs ongles sont robustes et comprimés.

La MARMOTTE DES ALPES (*Arctomys marmotta*, GML.).

Cet animal, célèbre par son sommeil léthargique, a plus d'un pied (0,525) de longueur, sans comprendre la queue, qui est assez courte et noirâtre à l'extrémité; son pelage est d'un gris jaunâtre, teinté de cendré vers la tête, dont le dessus est noirâtre; les pieds sont blanchâtres, et le tour du museau d'un blanc grisâtre.

La marmotte vit en petites sociétés sur le sommet des montagnes alpines de toute l'Europe, près des glaciers; elle est assez commune dans les Alpes et dans les Pyrénées. Elle est fort douce de caractère, s'apprivoise aisément, et même s'attache à son maître jusqu'à un certain point. Lorsqu'elle est devenue familière dans une maison, et surtout quand elle se croit appuyée par son maître, elle montre un courage qui ne le cède en rien à celui de tous les autres animaux domestiques, et elle n'hésite pas à attaquer les chats et les plus gros chiens pour les chasser de la place qu'elle s'est adjugée au coin du feu. Buffon dit « qu'elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, et à obéir à la voix de son maître; » en un mot, qu'elle est susceptible d'éducation, et c'est ce que je ne crois pas. Il est vrai que les jeunes Savoyards qui montrent des marmottes au peuple leur font faire quelques exercices; mais, si on se donne la peine de les regarder sans prévention, on verra que ces tours ne sont jamais que le résultat des tiraillements de la chaîne par laquelle on les tient, et de la manœuvre du bâton qu'on leur passe entre les jambes. L'éducation n'est pour rien dans tout cela, du moins, je ne l'ai jamais vu autrement. En captivité on la nourrit avec tout ce que l'on veut, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des hannetons, des sauterelles, etc., mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est le lait et le beurre. Quoique moins prédisposée au vol que le chat, si elle peut se glisser furtivement dans une laiterie, elle manque rarement de le faire, et en se gorgeant de lait à n'en pouvoir plus, elle exprime le plaisir qu'elle éprouve par un petit murmure particulier fort expressif. Ce murmure, quand on la caresse ou qu'elle joue, devient plus fort, et alors il a de l'analogie avec la voix d'un petit chien. Quand, au contraire, elle est effrayée, son cri devient un sifflement si aigu et si perçant, qu'il est impossible à l'oreille de le supporter. D'une propreté recherchée, elle se met

à l'écart, comme les chats, pour faire ses ordures; mais, ainsi que le rat, elle exhale une odeur qui la rend très-désagréable pour certaines personnes. Ce qu'il y a de plus étonnant dans la marmotte soumise à la domesticité, c'est qu'elle ne s'engourdit pas l'hiver, et qu'elle est tout aussi éveillée au mois de janvier qu'en été, pourvu qu'elle habite les appartements.

A l'état sauvage, la marmotte montre assez d'industrie, sans pour cela avoir une intelligence très-remarquable. Sur les montagnes, elle établit toujours son domicile le long des pentes un peu roides regardant le midi ou le levant; elles se réunissent plusieurs ensemble pour se creuser une habitation commune, et elles donnent à leur terrier la forme invariable d'un grec couché. La branche d'en haut a une ouverture par laquelle elles entrent et sortent; celle d'en bas, dont la pente va en dehors, ne leur sert qu'à faire leurs ordures, qui, au moyen de cette pente, sont facilement entraînées hors de l'habitation. Ces deux branches, assez étroites, aboutissent toutes deux à un ent-de-sac profond et spacieux, qui est le lieu du séjour, et cette partie seule est creusée horizontalement. Elle est tapissée de mousse et de foin, dont ces animaux font une ample provision en été. « On assure même, dit Buffon, que cela se fait à frais ou travaux communs; que les unes coupent les herbes les plus fines; que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. » Ce qui a donné lieu à ce conte de chasseur, c'est que l'on trouve beaucoup de marmottes qui ont le poil rongé sur le dos, et, selon l'usage, on a mieux aimé inventer un conte merveilleux pour expliquer ce fait, que de n'y voir que l'effet fort simple du frottement souvent répété du dos contre la paroi supérieure d'un terrier fort étroit. Les marmottes passent la plus grande partie de leur vie dans leur habitation; elles s'y retirent pendant la nuit, la pluie, l'orage, le brouillard, n'en sortent que pendant les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère. Pendant qu'elles sont dehors à paître ou à jouer sur l'herbe, l'une d'elles, postée sur une roche voisine, fait sentinelle et observe la campagne; si elle aperçoit quelque danger, un chasseur, un chien ou un oiseau de proie, elle fait aussitôt entendre un long sifflement, et, à ce signal, toutes se précipitent dans leur trou.

Dès que la saison du froid commence à se faire sentir, les marmottes, retirées dans leur terrier, en bouchent les deux ouvertures avec de la terre gâchée, et si bien maçonnée, qu'il est plus facile d'ouvrir le sol partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles se blottissent dans le foin et la mousse qu'elles y ont entassés à cet effet, et tombent dans un état de léthargie d'autant plus profond que le froid a plus d'intensité. Elles restent

dans cet état de mort apparente jusqu'au printemps prochain, c'est-à-dire depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin d'avril, et quelquefois depuis octobre jusqu'en mai, selon que l'hiver a été plus ou moins long. Lorsque les chasseurs vont les déterrer, ils les trouvent resserrées en boule et enveloppées dans le foin. Ils les emportent tout engourdies, ou même ils les tuent sans qu'elles paraissent le sentir. Ils mangent les plus grasses, et souvent ils conservent les jeunes pour les donner à de pauvres enfants qui viennent les montrer en France et déguisent ainsi leur mendicité. Pour faire sortir ces animaux de leur engourdissement, les rendre à la vie et rappeler toute leur vivacité, il ne s'agit que de les placer devant un feu doux, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils se soient réchauffés. Leur chair serait fort bonne si elle était sans odeur; mais il n'en est pas ainsi, et ce n'est qu'à force d'assaisonnements épicés que l'on parvient à la déguiser.

bruns en dessus, et roux en dessous; il a quelques teintes rousses vers la tête; la queue et la gorge sont roussâtres; le tour des yeux est brun, et le bout du museau d'un gris argenté. Le bobak habite la Pologne et l'Asie septentrionale jusqu'au Kamtschatka. Il a les mêmes habitudes que notre marmotte, mais, vivant dans des pays plus froids, il ne creuse son habitation que sur des collines peu élevées, à l'exposition du midi.

Le MONAX (*Arctomys monax*, GML. *Cuniculus bahamensis*, CATESP. La Marmotte du Canada, ou le Monax, BUFF. Le Siffleur de quelques voyageurs) a quatorze ou quinze pouces (0,579 à 0,406) de longueur, non compris la queue; il est brun en dessus, plus pâle en dessous et sur les côtés; le museau est d'un gris bleuâtre et noirâtre; les oreilles sont arrondies; les ongles longs et aigus; la queue, longue comme la moitié du corps, est couverte de poils noirâtres. Cet animal, de la taille d'un lapin, habite toute l'Amé-

Les Marmottes.

Cependant, j'ai mangé des marmottes fumées qui avaient entièrement perdu cette odeur et qui étaient d'un goût excellent.

La marmotte ne produit qu'une fois par an, et sa portée ordinaire n'est que de quatre ou cinq petits dont l'accroissement est rapide; elle ne vit guère que neuf à dix ans. Nous terminerons cet article par une observation qui se rapporte à tous les animaux sujets à l'engourdissement hibernial. La léthargie, chez eux, n'est rien autre chose qu'un sommeil profond, mais naturel, qui ralentit toutes les fonctions, mais n'en suspend aucune. Quel que soit le froid qu'aient à supporter ces animaux sortis de leur état normal, soit par l'effet de la maladie, soit par toute autre cause, ils pourront mourir gelés, mais ils ne s'engourdiront pas. Il en résulte que, lorsque l'hiver est très-rigoureux et le froid excessif, les animaux engourdis se réveillent, souffrent beaucoup, et finissent par mourir gelés si la température ne change pas après un certain temps. Il en résulte encore qu'une excessive chaleur de l'été, comme celle des tropiques, peut amener l'engourdissement tout aussi bien que le froid. Beaucoup d'animaux, les reptiles par exemple, s'engourdissent l'hiver dans les pays tempérés, et l'été dans les pays chauds.

Le BOBAK (*Arctomys bobak*, GML. — DESM. La Marmotte de Pologne ou Bobak, BUFF. — G. CUV.) est de la même grandeur que la précédente; son pelage est d'un gris jaunâtre, entremêlé de poils

rique septentrionale, et particulièrement l'intérieur des États-Unis. Il se plaît dans les rochers, et a les mêmes mœurs que la marmotte des Alpes.

La MARMOTTE DE QUÉBEC (*Arctomys empetra*, GML. *Mus empetra*, PALL. La Marmotte du Canada, de l'Encycl. méthod. L'*Arctomys melanopus*, de KUM.) est d'un brun noirâtre, piqué de brun en dessus; d'un roux ferrugineux en dessous; le sommet de la tête est d'un brun uniforme, passant au brun rougeâtre sur l'occiput; les joues et le menton sont d'un blanc grisâtre sale; la poitrine et les pattes de devant d'un roux vif; la queue est courte, noirâtre au bout. Elle habite particulièrement le Canada et les environs de la baie d'Hudson.

La MARMOTTE FAUVE (*Arctomys fulva*, EVERS.) a beaucoup d'analogie avec le bobak; elle a treize pouces (0,552) de longueur, non compris la queue, qui en a trois (0,081); son pelage est d'un jaune brun luisant, avec un duvet interne d'un gris cendré; ses doigts, et surtout le pouce, sont très-minces et très-allongés. Elle habite les montagnes entre Orembourg et Boukkara.

Cette espèce, ainsi que les marmottes *Mugosaricus*, *Leptodactylus*, et le spermophile *Citillus*, composent aujourd'hui le genre *Citillus*, LICHST.

La MARMOTTE POUVRÉE (*Arctomys pruinosus*, GML. — SABINE) est de la grosseur d'un lapin; son pelage, long et dur, est formé de

poils cendrés à leur racine, noirs au milieu, blanchâtres à leur extrémité, ce qui donne une couleur générale de gris blanchâtre; le bout du nez, les pattes et la queue sont noirs, cette dernière mélangée de roux; les oreilles sont courtes, ovales; les joues blanchâtres; le dessus de la tête est brun. Elle habite le nord de l'Amérique. Elle me paraît appartenir aux spernophiles.

luisant en dessus, blanc en dessous, d'un gris brun sur le sommet de la tête; elle a une tache blanche entre l'œil et le nez, et un trait noir sur la face. La queue est d'un noir luisant en dessous, bordée de blanc. Elle habite Caraghata, près de Boukkara.

Le GUNDI (*Arctomys gundi*, GM., *Mus gundi*, ROTH.) est de la taille d'un lapin; ses oreilles sont très-courtes, mais larges; son

Les Hélamys, vue du cap de Bonne-Espérance.

La MARMOTTE MUGOSARIQUE (*Arctomys mugosaricus*, EVERSM.) a huit pouces (0,217) de longueur, non compris la queue, qui n'en a qu'un (0,027). Son pelage ressemble à celui du souslik, mais l'animal en diffère principalement par sa plante des pieds large

pelage est roussâtre; il n'a, dit-on, que quatre doigts à chaque pied. Il habite l'Afrique.

Le MAULIN (*Arctomys maulina*, SPAW. *Mus maulinus*, MOLINA) serait, selon Molina, deux fois plus grand que notre marmotte;

et courte, égalant la dixième partie de la longueur du corps. Elle habite dans les montagnes de Monghodjar, près Boukkara.

La MARMOTTE AUX DOIGTS LISSES (*Arctomys leptodactylus*, EVERSM.) est longue de huit pouces (0,217), non compris la queue, qui a deux pouces et demi (0,068). Son pelage est serré, d'un jaune

son museau est plus long, plus effilé; sa queue moins courte; ses oreilles sont pointues, et il a cinq doigts à chaque patte. Il habite le Chili.

La MARMOTTE DE CIRCASSIE (*Arctomys Circassiae*, PENN. *Mus tscherkessicus*, ERXL.) est de la taille du hamster; ses yeux sont

rougès et brillants; son pelage est châtain; sa queue est assez longue et pointue; ses jambes de devant sont plus courtes que celles de derrière. Peut-être est-ce un gerbille? Elle habite des terriers le long du fleuve Terek. Ces trois dernières espèces ont été si mal décrites par les auteurs qui les ont observées, qu'on doit les regarder comme fort douteuses.

8^e GENRE. LES SPERMOPHILES (*Spermophilus*, FR. CUV.) ont la même formule dentaire que les écureuils, avec lesquels ils ont autant d'analogie qu'avec les marmottes; leurs molaires sont étroites; un hélix borde leur oreille; leur pupille est ovale; leurs abajoues sont grandes; leurs doigts de pied sont étroits et libres; ils ont le talon couvert de poils, et les doigts des pieds de derrière sont nus.

Le JEVRASCHKA ou SOUSLIK (*Spermophilus citillus*, LESS. *Arctomys citillus*, DESM. *Mus citillus*, LIN. Le Zizel et le Souslick, BUFF. La Marmotte de Sibérie, BUFF.) a environ un pied (0,523) de longueur, non compris la queue, qui n'a guère que trois pouces (0,084); son pelage est d'un gris brun en dessus, ondulé ou tacheté de blanc par gouttelettes, blanc en dessous. On en connaît plusieurs variétés, dont Buffon a fait autant d'espèces: 1^{re} le *souslik*, à pelage tacheté; 2^e le *zizel*, à pelage ondulé; 3^e la *marmotte de Sibérie*, à pelage d'un brun jaunâtre uniforme.

Le jevrashka vit solitaire dans le nord de l'Europe et de l'Asie, ainsi que dans la Perse, l'Inde et la Tartarie. Il se creuse un terrier comme la marmotte, et y passe l'hiver dans un engourdissement complet. Lorsqu'on l'irrite, ou qu'on veut le prendre, il pousse un cri comme la marmotte, et mord violemment. En mangeant il se tient assis, et porte les aliments à sa bouche avec les pieds de devant. Il entre en amour au printemps, et, en été, la femelle met bas cinq ou six petits, qu'elle allaite dans son terrier. Ces animaux se nourrissent de graines, et, si l'on en croit Buffon, ils dévastent les récoltes de blés et s'amassent des provisions pour l'hiver. Leur fourrure est assez estimée.

Le SPERMOPHILE DE RICHARDSON (*Spermophilus Richardsonii*, LESS. *Arctomys Richardsonii*, SABINE. La Marmotte tannée d'Amérique, des voyageurs) a le sommet de la tête couvert de poils courts, noirâtres à la base, plus clairs à la pointe; le museau est aigu, couvert de poils brunâtres; les oreilles sont courtes, ovales; la queue médiocre, à poils longs, annelés de brun et de noir, fauves à la pointe; le pelage est uniformément fauve, à poils bruns à la base; la gorge est d'un blanc sale; le ventre est plus clair que le dos, et des taches ferrugineuses sont éparses çà et là. Elle habite le nord de l'Amérique, et a été trouvée aux environs de Carleton-House.

Le SPERMOPHILE DE HOOD (*Spermophilus Hoodii*, LESS. *Arctomys Hoodii*, SABINE. *Sciurus tridecemlineatus*, DESM.) a environ cinq pouces (0,153) de longueur, non compris la queue, qui n'en a que trois (0,081); son corps est mince et son museau pointu; son pelage est d'un châtain foncé en dessus, avec une ligne médiane blanchâtre, moitié continue et moitié formée de petites taches; de chaque côté de cette ligne en sont trois autres non interrompues; alternant avec trois séries de taches blanchâtres; le dessous du corps est d'un blanc jaunâtre. Il habite les forêts des sources du Meschasabé; on ignore ses habitudes.

Le SPERMOPHILE DE FRANKLIN (*Spermophilus Franklinii*, LESS. *Arctomys Franklinii*, SABINE. La Marmotte grise d'Amérique) a dix pouces (0,271) de longueur totale; elle a la gorge d'un blanc sale; son pelage est d'un gris jaunâtre varié, ou brunâtre piqueté de blanc jaunâtre, couleur produite par ses poils bruns à la base, d'un blanc sale au milieu, annelés de noir, et terminés de blanc jaunâtre; ceux du ventre sont noirâtres à leur origine, d'un blanc sale à leur extrémité; la queue est annelée de blanc et de noir; le museau est très-obtus, et les oreilles sont assez longues. Il habite le nord de l'Amérique.

Le SPERMOPHILE DE PARRY (*Spermophilus Parryi*, LESS. *Arcto-*

mys Parryi, RICHARDS. L'Écureuil de terre, HEARN.) a cinq doigts aux pieds de devant, et des abajoues; son museau est conique; ses oreilles sont très-courtes; sa queue est noire au bout, longue; il a le corps tacheté en dessus de plaques blanches et noires confluentes, et le ventre d'un roux ferrugineux. Il habite le nord de l'Amérique.

Le WISTOUWISCH (*Spermophilus ludovicianus*, LESS. *Arctomys ludovicianus*, SAY. *Arctomys missouriensis*, WARD. *Cynomys socialis*, RAFIN. Le Chien des prairies, LEWIS et CLARK) a seize pouces (0,455) de longueur: son pelage est d'un rouge brun ou d'un brun roussâtre sale et pâle, entremêlé de poils gris et de poils noirs; sa tête est large, déprimée en dessus; il a les yeux grands, les oreilles courtes et comme tronquées; tous les pieds ont cinq doigts; sa queue, assez courte, a une bande brune vers son extrémité.

Cet animal a reçu des Américains le nom singulier de Chien des prairies, non pas qu'il ait quelque analogie de mœurs ou de formes avec les chiens, mais parce qu'on a cru trouver de l'analogie avec l'abolement de ces derniers animaux et son cri. Selon Harlan, ce cri s'imité assez bien, en prononçant avec une sorte de sifflement la syllabe *teheh*. Cette espèce est très-commune dans la province du Missouri, où elle vit en troupes plus ou moins nombreuses, chaque famille occupant un terrier qui lui est exclusif; il en résulte que ces terriers sont très-rapprochés et forment comme des sortes de garennes auxquelles les habitants du pays donnent le nom de villages. Quelques-uns de ces villages ont une petite étendue, mais il en est d'autres qui ont jusqu'à plusieurs milles de circuit. Du reste, les habitudes de ce spermophile sont à peu près les mêmes que celles de la marmotte des Alpes.

Le SPERMOPHILE GRIS (*Spermophilus griseus*, LESS. *Cynomys griseus*, RAFIN.) a environ dix pouces et demi (0,283) de longueur; son pelage est fin, entièrement gris; ses ongles sont longs. Cette espèce douteuse habiterait les bords du Missouri. Je la regarde comme une variété de la précédente.

A la suite des spermophiles nous placerons un genre assez hétéroclite, composé d'une seule espèce, dont on a fait une famille sous le nom d'ulacodées. L'animal qui la compose ressemble aux marmottes par la forme des dents, mais il se rapproche des pores-épics par plusieurs autres caractères, et particulièrement par les soies dures et longues de son pelage.

9^e GENRE. LES ULACODES (*Aulacodus*, TEMM.) ont douze dents pendant leur jeunesse et seize dans l'âge adulte, savoir: deux incisives supérieures fortement cannelées, ayant chacune deux sillons; deux inférieures lisses et tranchantes; point de canines; quatre ou six molaires ayant deux sillons profonds et trois éminences à la mâchoire supérieure; quatre ou six molaires à la mâchoire inférieure, la première de chaque côté ayant trois sillons et quatre éminences; le museau est court, large, obtus, sans abajoues; ils ont quatre doigts à tous les pieds, et un cinquième rudimentaire, caché sous la peau; leur queue est entièrement poilue; leurs oreilles sont grandes, à conque garnie de replis internes.

L'ULACODE SWINDERIEN (*Aulacodus swinderanus*, TEMM.) a huit pouces et quart (0,224) de longueur, c'est-à-dire qu'il est un peu plus grand que le campagnol aquatique (*Nipidæus amphibius*). Ses oreilles sont nues, très-grandes, en demi-cercle; la queue, à peu près grande comme la moitié du corps, est garnie de poils courts; le pelage est grossier, formé de soies dures et longues, annelées de jaunâtre et de brun foncé; le dessous du corps est d'un blanc jaunâtre uniforme; la queue se termine par un flocon de poils. La patrie et les mœurs de cet animal sont inconnues; mais il est probable qu'il vit dans un terrier, comme les marmottes.

LES RATS-TAUPES

ont au plus seize molaires; leurs incisives inférieures sont tronquées, en coin, c'est-à-dire à tranchant transverse rectiligne et non en pointe; les ongles, des pieds de derrière au moins, sont plats.

10^e GENRE. Les RATS-TAUPES (*Spalax*, GULD.) ont seize dents, savoir: quatre incisives, en forme de coin; six molaires en haut et six en bas, simples, à tubercules mousses; leur corps est cylindrique; leurs pieds courts, les antérieurs propres à fouir la terre, tous munis de cinq doigts; leurs yeux sont excessivement petits, cachés sous la peau; enfin leur queue est nulle ou très-courte.

Le ZEMNI (*Spalax typhlus*, GULD. *Aspalax typhlus*, DESM. *Spalax major*, ERNLEB. *Spalax microphthalmus*, GULDENST. *Mus typhlus*, LIX. Le Zemni, le Slepès, le Rat-Taupé, et la Taupé aveugle des voyageurs) a jusqu'à huit pouces (0,217) de longueur, c'est-à-dire qu'il est à peu près de la taille du rat commun; son pelage est fin, serré, d'un gris cendré lavé de roussâtre, ou ferrugineux, quelquefois ayant des taches blanches irrégulières; sa tête est grosse, anguleuse sur les côtés; il manque de queue.

Le zemni était connu des Grecs, qui lui donnèrent le nom d'aspalax et remarquèrent fort bien qu'il est aveugle. Les auteurs latins qui vinrent après traduisirent ce mot *aspalax* par celui de *talpa*, taupé, parce qu'ils ne connaissaient pas le zemni, et de là est venue cette erreur populaire que la taupé est aveugle. Quoi qu'il en soit, ainsi qu'elle, le zemni habite de longues galeries souterraines, d'où il ne sort que très-rarement. En creusant son habitation, il trouve sa nourriture, consistant en racines bulbeuses, et principalement en celles du cerfeuil bulbeux (*Cherophyllum bulbosum*) qu'il aime beaucoup. C'est particulièrement dans les terres humides, où cette plante croît abondamment, que cet animal aime à fixer sa résidence. Dans le temps des amours, c'est-à-dire depuis le printemps jusqu'au milieu de l'été, il se hasarde quelquefois à sortir de son trou pour aller chercher sa femelle, mais il le fait avec beaucoup de prudence. Il marche avec inquiétude, s'arrête de temps en temps, la tête haute, non pour voir le danger, puisqu'il n'a pas d'yeux, mais pour écouter, car, en compensation de la vue, qui lui serait à peu près inutile dans son habitation souterraine, la nature lui a donné une ouïe d'une finesse extrême. Au moindre bruit il fuit avec vitesse, tantôt en avant, si le danger lui paraît venir derrière lui, tantôt à reculons, et il est aussi agile dans cette singulière démarche que s'il courait devant lui. Est-il attaqué, il se défend de la griffe et des dents, avec un courage extraordinaire, et il ne cesse de combattre qu'en mourant. La femelle fait de deux à quatre petits, qu'elle élève avec soin et qu'elle allaite avec ses deux mamelles. Cet animal habite l'Asie-Mineure, la Perse, la Russie méridionale jusqu'au nord de la mer Caspienne. Il est fort gras en automne, et pèse jusqu'à un kilo et demi.

Le SUKERKAN (*Spalax talpinus*, *Lemmus talpinus*, DESM. *Mus talpinus*, GML. *Spalax minor*, ERNLEB., *Lemnomys talpinus*, LESS.) n'a guère que trois pouces (0,081) de longueur; son pelage est d'un gris brun en dessus, blanchâtre en dessous. Il a une petite queue. On en connaît une variété à pelage noir. Il se creuse des galeries comme le précédent, et n'en sort que la nuit. Il se nourrit principalement de bulbes de gesse tubéreuse (*Lathyrus tuberosus*), de philomis tubéreux (*Phlomis tuberosus*), et d'oignons de tulipes. Dans le temps de ses amours, il répand une odeur musquée assez forte. Il habite la Russie méridionale, la Tartarie et la Bukkarie.

Le RAT-TAUPE A BANDES (*Spalax vittatus*, *Spalax trivittata*, RAFIN.) est long de sept pouces (0,189) et a la forme d'un cochon

d'Inde; ses oreilles sont petites, ovales, un peu pointues; il manque absolument de queue; son pelage est fauve en dessus, avec trois bandes longitudinales larges et brunes; le dessous du corps est blanc. Il habite le Kentucky, aux États-Unis d'Amérique.

Le ZOCOR (*Spalax zocor*, *Lemmus zocor*, DESM. *Mus aspalax*, LIX. —PALL. *Siphneus aspalax*, BRANDT.), plus petit que le zemni, a le pelage d'un gris roussâtre, mélangé de gris clair et de brun à la racine, passant au blanchâtre en dessous; sa queue est très-courte, pointue, couverte de poils de même couleur que le dos; le corps est raecourci, ventru. Il a les mêmes habitudes que les précédents, et se nourrit principalement des bulbes du lis pompon (*Lilium pomponium*) et de l'érythrone dent-de-chien (*Erythronium dens-canis*). Il habite la Daourie et les monts Altaïs.

11^e GENRE. Les BATHYERGUES (*Bathyergus*, HILLIG.) ont seize dents, savoir: quatre incisives en coin, et douze molaires; leurs pieds de devant sont munis d'ongles robustes propres à fouiller la terre; leurs yeux sont extrêmement petits, mais découverts; leur queue est très-courte.

Le CRICET (*Bathyergus capensis*, DESM. *Mus capensis*, GML. —PALL. Le Petit rat-taupé du Cap, BUFF.) est de la grandeur d'une taupé; son pelage est brun; il a le bout du museau blanc, avec une tache blanchâtre autour de l'oreille, une autre autour de l'œil, et une troisième sur le vertex. Il habite les environs du cap de Bonne-Espérance, et il y fouille la terre à la manière des taupes.

Le BATHYERGUE HOTTENTOT (*Bathyergus hottentotus*, LESS. et GARN.) est moitié plus petit que le précédent, et a quatre pouces six lignes (0,122) de longueur; son pelage est d'un brun gris, passant au cendré en dessous; sa queue, excessivement courte, est bordée de poils distiques. Il habite les environs du cap de Bonne-Espérance, près la Péarl.

12^e GENRE. Les ORYCTÈRES (*Orycterus*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir: quatre incisives, ayant un sillon longitudinal très-profond; point de canines; huit molaires en haut et huit en bas. Leur museau, plus allongé que dans le genre précédent, est terminé par un bontoir; leur queue est plate.

L'ORYCTÈRE DES DUNES (*Orycterus maritimus*, LESS. *Bathyergus maritimus*, DESM. *Mus maritimus*, GML. La Grande Taupé du Cap, BUFF. Le Rat-taupé des dunes, G. CUV.) est presque aussi grand qu'un lapin. Son pelage est d'un gris blanchâtre; sa queue est grise, à poils roides. Cet animal, qui vit à la manière des taupes, fouille tellement la terre dans les environs du Cap de Bonne-Espérance, où il habite, qu'il est souvent dangereux de se promener à cheval dans les cantons où il est commun. Il se nourrit de racines et d'oignons de plantes bulbenses.

12^e GENRE. Les CTÉNOMES (*Ctenomys*, BLAINV.) ont vingt dents, savoir: quatre incisives fortes, à coupe carrée, à bord large, sans sillon sur leur surface; huit molaires en haut et huit en bas; leur tête est ovale, peu déprimée; leurs yeux sont petits; leur corps est assez allongé, un peu déprimé; leurs jambes sont courtes; leurs pieds ont cinq doigts pourvus d'ongles longs, très-arqués, pointus, propres à fouir la terre; ceux des pieds de derrière plus courts, plus larges, creusés en cuiller en arrière, garnis à leur racine de poils roides en rateau.

Le CTÉNOME DU BRÉSIL (*Ctenomys brasiliensis*, BLAINV.) est de la taille de notre rat d'eau. Son pelage est doux, fin, court, d'un gris ardoisé à sa base, et d'un brun roussâtre luisant dans tout le reste de son étendue; le dessous est d'un blanc roussâtre; sa

queue est médiocre, à poils rares et d'un brun noirâtre. Il habite le Brésil.

15^e GENRE. LES HÉLAMYS (*Helamys*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives en forme de coin ; huit incisives à chaque

avec une ligne de la même couleur dans le pli des aines ; ses jambes sont brunes ; sa queue, assez mince, est roussâtre à l'origine en dessus, grise en dessous, noire à l'extrémité.

Le mannet habite les montagnes autour du cap de Bonne-Espérance. Avec ses ongles puissants il se creuse un terrier ayant

Le Rat-Taupe.

mâchoire, simples, à deux lames ; ils ont le museau épais ; les oreilles longues ; les jambes de devant courtes, à cinq doigts armés d'ongles fort longs ; les jambes de derrière très-longues, à quatre doigts ; la queue longue et très-touffue ; quatre mamelles pectorales.

quelque analogie avec celui d'un lapin, mais un peu plus large. C'est là que cet animal se retire pendant le jour, car ses grands yeux nocturnes ne lui permettent pas de soutenir l'éclat des rayons du soleil. Il dort profondément toute la journée, et il semble qu'il y mette une sorte de volupté paresseuse. Assis sur

L'Hélamys Mannet.

LE MANNET OU LIÈVRE SAUTEUR DU CAP (*Helamys cafer*, FR. CUV. *Pedetes capensis*, DESM. *Dipus cafer*, GML. Le Grand Gerbo, BULL. Le Berghaas ou *Springhaas* des habitants du Cap) est à peu près de la grandeur et de la couleur d'un lièvre ; il est d'un fauve jaunâtre clair, varié de noirâtre en dessus, blanc en dessous,

le derrière, le dos appuyé contre la paroi de sa chambre à coucher, il ploie le dos, courbe la tête et la place entre ses deux genoux écartés et mollement pliés ; avec ses mains, il prend ses deux longues oreilles, les rabat sur ses yeux en manière de rideaux, et par ce moyen aucune distraction ne lui arrive, ni par

la vue, ni par l'ouïe. S'il se réveille de temps à autre, c'est pour goûter à ses provisions, et se rendormir bientôt après dans une douce quiétude. Mais quand les premiers voiles de la nuit ont assombri l'horizon, il quitte son attitude somnolente, et pense à faire ses provisions pour le lendemain. Il sort de son terrier, et du bord de son trou évalue les environs pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace. Alors il se hasarde dans la campagne, mais avec précaution, et il ne s'éloigne jamais beaucoup de sa retraite, afin de pouvoir y rentrer promptement s'il aperçoit quelque objet inquiétant. Lorsqu'il est tranquille, il marche sur ses quatre pattes, et ramasse l'herbe et les graines dont il se nourrit. Il goûte à ses provisions avant de les transporter, et pour cela, debout sur son derrière, il les porte à sa bouche avec ses pattes de devant, qui font office de bras et de mains. Aperçoit-il un animal carnassier ou un chasseur, il fuit en sautant

sur ses jambes de derrière, en conservant sa position verticale et faisant des bonds prodigieux. Dans ce cas, ses jambes de devant sont si exactement appliquées contre son corps, qu'elles disparaissent presque entièrement dans les poils de la poitrine.

Du reste, cet animal, si timide à l'état sauvage, s'apprivoise très-facilement, et, en domesticité, il porte quelquefois la familiarité jusqu'à l'insolence. Comme sa chair est assez bonne à manger, les Hottentots et les colons lui font une guerre active. Ils cherchent son terrier, le découvrent avec la pelle et la pioche, et s'emparent de l'animal, qui fait fort peu de résistance, et qui se borne le plus souvent à pousser un petit grognement sourd de colère, si on ne le blesse pas. Quand son terrier est creusé dans des fissures de rochers, on le force à en sortir en le fumant, comme nous faisons ici pour les renards.

La Gerboise *Alactaga*

LES GERBOISES

sont remarquables par leurs membres postérieurs beaucoup plus longs que les antérieurs, d'où il résulte qu'au lieu de marcher à quatre pieds elles sautent sur deux; elles ont les incisives inférieures pointues, et non cunéiformes; jamais plus de douze ou quatorze molaires, et tous les doigts libres.

1^{er} GENRE. LES GERBOISES (*Dipus*, SCHREB. — GML.) ont dix-huit dents, savoir : quatre incisives, dont les inférieures pointues; pas de canines; huit molaires en haut et six en bas, simples, à couronne tuberculeuse, la première supérieure n'étant que rudimentaire et tombant avec l'âge; les jambes postérieures sont plus ou moins allongées, et les doigts en nombre variable, mais n'ayant, comme ceux des oiseaux, qu'un seul métatarsien pour tous; les pommettes sont très-saillantes; la queue est très-longue, touffue au bout; et ils ont huit mamelles. Tous ces animaux ne marchent qu'en sautant.

L'*ALACTAGA* (*Dipus jaculus*, GML. *Mus jaculus*, PALL. Le Mongul, VICQ-D'AZYR. Le *Morin julma* des Kalmoucks) a environ sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue qui est beaucoup plus longue que le corps, et n'a pas moins de onze pouces (0,208). Il a beaucoup d'analogie avec le gerboa, mais il en diffère par un pelage moins fauve, par sa tête plus longue, par ses oreilles presque nues, assez étroites, mais plus longues que la

tête, et surtout par l'existence des deux petits doigts latéraux aux pieds postérieurs. Sous le nom de *Dipus jaculus pygmaeus*, Eversmann en indique une variété plus petite habitant le désert entre Orembourg et Bukkara.

L'*alactaga* se trouve dans les déserts de la Tartarie, de la Crimée et de la Tauride. Il s'engourdit deux fois par an : en hiver, et alors il a le soin de boucher hermétiquement son terrier avec de la terre délayée, et en été pendant les grandes chaleurs. Il n'amasse aucune provision, et se borne à transporter dans son trou un peu de foin et de mousse pour se coucher dessus pendant son hivernage. Nocturne comme les autres animaux de son genre, il ne quitte sa retraite que la nuit pour aller chercher sa nourriture, qui consiste en herbes, en feuilles et en racines, quelquefois en insectes, et même en petits oiseaux quand il peut les saisir. D'un caractère farouche et féroce, il lui arrive parfois de se jeter sur des individus de son espèce, sur ses propres enfants même, et de les dévorer s'il est le plus fort. D'un seul bond il franchit une distance considérable, et ses sauts se répètent avec une si grande rapidité, que, selon Pallas, le meilleur cheval de course ne peut le dépasser. La femelle produit plusieurs fois l'année, et chaque fois elle fait un nombre de petits assez considérable.

Le GERBO OU GERBOA (*Dipus gerboa*, GML. — DESM. *Mus jaculus*,

LIN. *Mus sagitta*, PALL. Le Gerbo ou Gerboise de BUFF. La Gerboise à trois doigts de quelques auteurs) a le corps long de six pouces (0,162), non compris la queue, qui est plus longue que le corps; son pelage est d'un fauve clair en dessus, la pointe des poils étant noire; le dessous du corps est blanc; un croissant de la même couleur se dessine sur chaque fesse; les oreilles sont de moitié aussi longues que la tête; celle-ci est courte, élargie; les pattes de derrière ont trois doigts, dont celui du milieu le plus long; les pattes antérieures ont un petit pouce onguiculé. Les jambes sont nues, aussi bien que les oreilles et le museau. Il a été souvent confondu avec le précédent.

Le gerbo, que les Arabes nomment jerbua, habite les lieux sablonneux et déserts de la Barbarie, de l'Arabie et de la Syrie. C'est un animal timide, inquiet, fort défiant, assez doux, et qui néanmoins ne s'approprie que jusqu'à un certain point. Ses jambes de devant sont trop courtes pour pouvoir lui servir à marcher, aussi ne les emploie-t-il à cet usage que lorsqu'il s'agit de grimper contre des pentes très-roides; dans toute autre circonstance, son allure est le saut; il peut, dit-on, franchir d'un seul bond un espace de dix pieds (5,248), et, dans sa marche ordinaire, il ne saute pas moins de trois à quatre pieds (0,975 à 1,299) chaque fois. Rien n'est curieux comme de voir ce petit animal, lorsqu'on le surprend dans un blé déjà haut, s'élancer à chaque pas qu'il fait au-dessus des épis, paraître et disparaître comme une marionnette, mais avec une si grande vivacité qu'il est impossible au chasseur le plus habile de pouvoir le tirer. Dans cette circonstance, il a les pieds antérieurs exactement appliqués contre la poitrine, le corps très-penché en avant, ses longues jambes étendues en arrière, ce qui lui donne une physionomie fort singulière.

Les gerboas vivent en troupes quelquefois assez nombreuses, et se creusent des terriers à la manière des lapins; ils y entassent, pendant la belle saison, une assez bonne quantité de provisions, mais pour leur consommation journalière, et pour le temps où des orages ne leur permettent pas de sortir, car ils s'engourdissent pendant l'hiver, comme les marmottes. Ils mangent des graines et même de l'herbe; mais leur nourriture favorite, et la plus ordinaire, consiste principalement en petites racines tubéreuses et en bulbes de plantes liliacées, qu'ils déterrent avec une grande facilité. Pour manger, ils sont assis sur leurs talons, et ils portent leurs aliments à la bouche avec leurs pattes de devant; dans le repos, celle-ci sont tellement bien cachées dans les poils de la poitrine qu'on dirait qu'ils n'en ont pas. Ce sont des animaux nocturnes, qui dorment tout le jour dans leur retraite, et qui n'en sortent que la nuit pour aller à la provision. Pendant les premiers jours de l'automne, ils s'occupent à couper et transporter des herbes fines et sèches pour composer le lit mollet dans lequel ils doivent passer un court hiver. Dès que les vents froids commencent à se faire sentir, ils s'y retirent, et n'en sortent que lorsqu'une nécessité absolue les y pousse. S'il survient des gelées, ils s'y blottissent et s'y engourdissent.

La GERBOISE GÉANTE (*Dipus maximus*, BLAINV.) est de la grosseur d'un lapin de moyenne taille; son pelage est d'un gris clair en dessus, blanc en dessous; elle a sur chaque œil une ligne noire, et ces deux lignes se réunissent sur le chanfrein; elle a quatre doigts aux pieds de devant et trois à ceux de derrière. On ne connaît ni ses mœurs ni sa patrie.

La GERBOISE BRACHYURE (*Dipus brachyurus*, BLAINV. *Mus jaculus*, var. PALL.) a quatre pouces et demi (0,122) de longueur, sans la queue, qui est seulement un peu plus longue; son pelage est d'un fauve pâle varié de brun en dessus, blanc en dessous; elle a un croissant blanc sur chaque fesse; son museau est blanc à l'extrémité et brun en dessus; la queue et les membres sont assez épais, les oreilles assez courtes; les pieds postérieurs ont cinq doigts, dont les trois internes sont d'égale longueur entre eux. Elle habite la Tartarie et la Sibérie.

La GERBOISE NAISE (*Dipus minutus*, DESM. *Dipus jaculus*, var. minor PALL.) atteint à peine la taille d'un mulot. Son pelage est d'un gris jaunâtre pâle, varié de brun en dessus, blanc en dessous; ses extrémités sont blanches, ainsi qu'un croissant sur chaque fesse; le museau est d'un gris jaunâtre, et non pas blanc; elle a cinq doigts aux pieds de derrière, à ongles des trois internes d'égale longueur entre eux. Elle habite les bords de la mer Caspienne et du Volga.

La GERBOISE TRAIT (*Dipus telum*, EVERS.) est longue de cinq pouces (0,155), sans la queue, qui en a six (0,162), est bordée de noir, et n'a pas de blanc à son extrémité; elle a trois doigts aux pieds de derrière; les tarsi, garnis en dessous de poils noirâtres, durs, médiocrement longs, ont de forts tubercules à la naissance de l'ongle. Elle se trouve aux environs du lac Aral.

La GERBOISE A PIED DE LIÈRE (*Dipus lagopus*, EVERS.) a quatre pouces trois lignes (0,115) de longueur, sans la queue, qui en a autant; celle-ci est terminée par une touffe de poils blancs, et bordée de poils noirs à un pouce de son extrémité; les tarsi sont garnis en dessous de poils serrés, longs, roides et blancs, formant la brosse; le pelage est isabelle clair en dessus, blanc en dessous. On la trouve entre Bukkara et Orenbourg, près du lac Camexhli.

La GERBOISE A QUEUE PLATE (*Dipus platurus*, EVERS.) a trois pouces six lignes (0,093) de longueur, sans la queue, qui en a trois (0,081). Ses formes sont les mêmes que celles de la précédente, mais ses oreilles sont longues, sagittées, terminées par une petite touffe de poils noirs et très-courts; les pieds ont cinq doigts. Elle habite le même pays, près de Kouvan-Deria.

13^e GENRE. Les GERBILLES (*Gerbillus*, DESM.) ont seize dents, savoir : quatre incisives; point de canines; six molaires en haut et en bas, simples, à couronne tuberculeuse. La pommette des Jones n'est pas saillante; les jambes postérieures sont très-longues, à cinq doigts, ayant chacun son métatarsien propre; leur queue est longue, plus ou moins touffue; son pinceau de poils plus longs à l'extrémité. Ils ne marchent qu'en sautant.

Le JIRD (*Gerbillus meridianus*, DESM. *Mus longipes* et *Mus meridianus*, PALL.) a quatre pouces deux lignes (0,115) de longueur, sans la queue, qui en a trois (0,081); son pelage est d'un fauve grisâtre en dessus et d'un blanc pur en dessous, avec une ligne dorsale d'un roux brun; les membres sont blancs; la queue est d'un fauve grisâtre uniforme. Les pieds de devant ont un pouce à la vérité fort court, mais onguiculé. Le jird habite les déserts sablonneux et arides qui séparent le Volga de la chaîne des monts Ourals; il est assez commun sur les bords brûlants de la mer Caspienne. Il se nourrit de graines sèches et de fruits à coque dure, tels que noisettes, noix, etc., et vit dans un terrier. Toutes les espèces ont les mêmes habitudes.

Le GERBILLE DU TAMARISC (*Gerbillus tamaricinus*, DESM. *Mus tamaricinus*, PALL.) est long de six pouces (0,162), sans la queue, qui en a cinq (0,155); son pelage est épais, d'un gris jaunâtre en dessus, blanc en dessous; le tour des yeux et du nez est d'un blanc sale, la queue est annelée de gris et de brun; les pieds de derrière ont le pouce plus court que le doigt externe. Il habite les bords de la mer Caspienne, dans un terrier creusé à proximité des marais salins, n'en sort que la nuit, et se nourrit de feuilles de sondes et de tamarises.

L'HÉRINE (*Gerbillus indicus*, DESM. *Dipus indicus* ou *Yerbua*, HARDWICH) est de la taille d'un rat commun; son pelage est marron en dessus et tacheté de lignes brunes longitudinales; le corps est blanc en dessous; la queue, un peu plus longue que le corps, est brune, terminée par un flocon de poils blancs. Il habite l'Indostan, vit de graines, et amasse des provisions.

Le GERBILLE DU LABRADOR (*Gerbillus labradoricus*, SAHNE) a quatre pouces de longueur (0,108), sans la queue, qui en a deux et demi (0,068) et qui est noire en dessus, blanche inférieurement;

le pelage est brun en dessus, blanc en dessous, ces couleurs se fondant insensiblement l'une dans l'autre; les moustaches sont très-fourmies, longues et noires.

Le GERBILLE DES PYRAMIDES (*Gerbillus pyramidum*, ISID. GEOFF. *Dipus pyramidum*, GEOFF.) a cinq pouces (0,153) de longueur, non compris la queue, qui en a autant; celle-ci est presque nue, terminée par un petit pinceau de poils jaunâtres; le pelage est d'un jaune roussâtre en dessus, d'un blanc sale en dessous, les pieds antérieurs n'ont que quatre doigts, sans rudiment de ponce. Ce n'est peut-être qu'une variété du gerbille du tamarisc, mais distincte de la suivante, avec laquelle Desmarests, Lesson, etc., l'ont confondue. Il habite les environs des grandes pyramides, en Égypte.

Les espèces qui vont suivre ont les jambes postérieures d'une longueur excessive.

Le GERBILLE D'ÉGYPTÉ (*Gerbillus aegyptius*, DESM. *Dipus Gerbillus*, OLIV.) n'est que de la taille d'une souris; comme le précédent, mais de moitié plus petit; ses pattes antérieures ont cinq doigts, sa queue est brune, et ses membres postérieurs sont au moins aussi longs que le corps. Il se trouve dans le même pays.

Le GERBILLE AUX YEUX Ronds (*Gerbillus megalops*, RAFIN.) est long de deux pouces (0,054), sans la queue, qui est plus longue et terminée de blanchâtre; ses jambes postérieures sont longues de trois pouces (0,081); son pelage est gris; ses oreilles et ses yeux très-grands, et son museau noir. Il habite le Kentucky, en Amérique.

Le GERBILLE QUEUE DE LION (*Gerbillus leonurus*, RAFIN.) a trois pouces (0,081) de longueur, non compris la queue, et ses jambes de derrière sont de la même longueur; son pelage est fauve; ses oreilles sont très-longues; sa queue est noire, termi-

née par une touffe fauve. Il habite le Kentucky et l'Indiana, en Amérique.

Le GERBILLE DE LA BAIE D'HUDSON (*Gerbillus hudsonius*, RAFIN.) ressemble beaucoup au précédent, mais son corps est brun, bordé d'une ligne jaune de chaque côté. Il habite les rives de la baie d'Hudson.

Le GERBILLE SORICIN (*Gerbillus soricinus*, RAFIN.) est d'un gris brun en dessus, avec une ligne rousse longitudinale sur les flanes; les oreilles sont presque nues, ovales-arrondies; la queue, plus courte que le corps, est soyeuse, d'un gris brun en dessous. Il habite l'Amérique du Nord.

16^e GENRE. LES MÉRIONES (*Meriones*, LILLIG.) ont dix-huit dents, savoir : quatre incisives, huit molaires en haut et six en bas; les molaires sont composées et non simples comme dans les genres précédents; la couronne représente une sorte d' ∞ renversé, avec des cercles de plus en plus marqués sur les dernières dents.

La MÉRIONE DU CANADA (*Meriones nemoralis*, IS. GEOFF. *Meriones canadensis*, LESS. *Gerbillus canadensis*, DESM. *Gerbillus Daviesii*, RAFIN. *Dipus canadensis*, DAVIES. *Dipus americanus*, BARTON) est de la grandeur d'une souris; son pelage est jaunâtre en dessus, blanc en dessous; ses oreilles sont très-courtes; sa queue, écaillée et presque nue, une fois et demie aussi longue que le corps, se termine par un flocon de poils allongés; elle a quatre doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière. Elle habite le Canada et passe l'hiver engourdie au fond de son terrier.

La MÉRIONE ÉPAISSE (*Meriones opimus*, EVERS.) a cinq pouces de longueur (0,155), non compris la queue, qui en a quatre (0,108) et qui se termine par une houppe brune; ses formes sont lourdes, épaisses, et ses oreilles courtes. Elle habite entre Orembourg et Bukkara.

LES RATS

ont les incisives inférieures pointues et jamais au delà de seize molaires. Leurs membres postérieurs ne sont pas allongés comme ceux des gerboises, d'où il résulte qu'ils marchent sur leurs quatre pattes. Les uns ont des abajoues extérieures, ce sont les saccomys, géomys, diplostomes, hamster et hétéromys; tous les autres n'en ont pas. Presque tous sont des animaux nuisibles à l'agriculture.

17^e GENRE. LES HAMSTERS (*Cricetus*, LACÉP.) ont seize dents, savoir : quatre incisives, point de canines; six molaires en haut et six en bas; les molaires sont simples, à couronne garnie de tubercules mousses. Leurs abajoues sont très-grandes; ils ont quatre doigts et un rudiment de ponce aux pattes de devant, et cinq doigts aux pattes de derrière; leurs ongles sont robustes, et leur queue courte et velue.

Le CHINCHILLA (*Cricetus laniger*, GEOFF. *Mus laniger*, MOLINA. Le Chincille de D'ACOSTA. *Chinchilla lanigera*, HARVEY).

Ce charmant animal a onze pouces (0,298) de longueur; il se fait remarquer par la beauté de sa fourrure, si recherchée par nos dames. Elle est composée de poils longs, soyeux, très-doux, d'un gris noirâtre ondulé de blanc, ce qui donne au pelage une nuance veloutée de gris, de blanc et de noir; le ventre et les pattes sont d'un blanc pur et brillant; les oreilles sont grandes, arrondies, membraneuses; sa queue est courte, couverte de longs poils roides, gris et blancs.

Le chinchilla se trouve vers le sommet des plus hautes montagnes du Chili et du Pérou; son caractère est très-doux sans être extrêmement timide; aussi s'approprie-t-il avec la plus grande facilité, et je ne doute pas qu'avec un peu de persévérance on ne puisse en faire un animal domestique, comme le

lapin. Il deviendrait alors d'autant plus précieux que l'on pourrait non-seulement tirer parti de sa fourrure, comme on le fait aujourd'hui, mais encore en fabriquer des étoffes, à l'imitation des anciens Péruviens. Ce petit animal s'attache à son maître, le reconnaît, lui obéit, le caresse et aime à en être caressé; à l'état sauvage, il vit en société et habite des terriers, où il amasse des provisions de graines et de fruits secs pour se nourrir pendant la mauvaise saison. La femelle met bas deux fois par an, et chaque portée est de cinq ou six petits, qu'elle élève avec soin dans un lit de mousse au fond de son terrier.

La VISCACHE (*Cricetus viscaccia*. — *Lepus viscaccia*, MOLINA. La Viscache d'AZARA), ainsi que le chinchilla, n'a pas grande analogie avec les *Cricetus*; aussi les Anglais en ont-ils fait un genre sous le nom de *chinchilla*. Cette espèce a la tête semblable à celle d'un lièvre; sa queue est longue; elle a quatre doigts aux pieds antérieurs et trois seulement à ceux de derrière; le pelage est long, doux, mêlé de brun et de blanchâtre; une bande blanche traverse l'œil; les joues sont noires et garnies d'épaisses moustaches roides et longues. Elle habite le Chili.

Le HAMSTER ORDINAIRE (*Cricetus vulgaris*, DESM. *Mus cricetus*, PALL. Le Hamster, BUFF. Le *Skrzeczick* des Slaves Illyriens. Le *Chomik-Skrzeczick* des Slaves Polonais) est de la grandeur d'un rat; son pelage est d'un gris roussâtre en dessus, noir en dessous, avec trois grandes taches sur les flanes; les pieds sont blancs, et la gorge et la poitrine présentent chacune une tache blanche. On en connaît une variété noire de l'Ural, décrite par Fr. Cuvier. Cette espèce a une grande réputation de prévoyance dans les pays qu'elle habite; elle y fait de grands dégâts.

De tous les animaux de son genre, celui-ci est le mieux connu; nous allons donner son histoire dans les plus grands détail-

pour servir à celle du genre, car, à quelques modifications près, que nous enseignerons, toutes les espèces ont les habitudes à peu près semblables. Le hamster habite tout le nord de l'Europe et de l'Asie; il ne s'engourdit pas l'hiver, quoi qu'en aient dit quelques naturalistes, et Pallas l'a démontré par des expériences positives. Il vit isolé dans les champs cultivés et dans les steppes de la Russie méridionale et de la Sibérie; mais, comme il multiplie considérablement, surtout dans de certaines années qui lui sont favorables, il fait beaucoup de dégâts aux récoltes, et ses dévastations ont été quelquefois si grandes, que plusieurs gouvernements d'Allemagne ont été obligés de mettre sa tête à prix. Il évite les champs humides et ceux qui sont sablonneux, à cause

pendiculaires, afin de donner plusieurs entrées libres à ses petits lorsqu'ils sont menacés d'un danger. A côté de ces trous, à un ou deux pieds (0,525 ou 0,650) de distance, les hamsters creusent un, deux ou trois caveaux particuliers en forme de voûtes, plus ou moins spacieux, suivant la quantité de leurs provisions; c'est-à-dire que, lorsqu'ils ont rempli un magasin, ils s'occupent aussitôt à en faire un autre. Le caveau où la femelle fait ses petits ne renferme jamais de provisions; elle se borne à y transporter des brins de paille et du foin pour en faire un nid. Deux ou trois fois par an elle y met bas cinq ou six petits, quelquefois davantage, et elle en prend soin pendant six semaines ou deux mois. Quand ils ont atteint cet âge, elle les chasse, et chacun va de

Le Chinchilla

de la difficulté qu'il trouverait à y établir convenablement son terrier; mais il ne manque jamais de donner la préférence à ceux où la réglisse croît en abondance, parce qu'il aime beaucoup la graine de cette plante, et qu'il en fait de grands approvisionnements, surtout lorsqu'il manque de blé. Pour faire son habitation, il commence par creuser un conduit oblique plus ou moins profond, il en rejette la terre au dehors, et c'est par là que doivent sortir tous les matériaux superflus de son édifice. Aussi en résulte-

son côté se creuser un autre terrier, auquel, dans le premier âge, il ne donne qu'un pied de profondeur. Chaque année il l'agrandit, de manière que celui d'un vieux hamster s'enfonce en terre jusqu'à cinq pieds (1,624), et le domicile entier, y compris toutes les communications et tous les caveaux, a quelquefois huit à dix pieds (2,599 à 5,248) de diamètre.

Pendant toute la belle saison les hamsters s'occupent exclusivement de remplir leurs magasins, et pour y apporter leurs pro-

visions, consistant en grains secs et nettoyés, en épis de blé, en fèves et en pois en cosse, etc., ils se servent de leurs abajones, qui peuvent contenir plus d'un décilitre (un demi-verre) de grains nettoyés. C'est ordinairement à la fin d'août qu'ils terminent cette opération, après quoi ils s'occupent de nettoyer leur récolte, de jeter au dehors, par le conduit oblique, les pailles, cosses, balles et grains avariés. Ils bouchent ensuite toutes les ouvertures de leur terrier avec de la terre gâchée, et avec tant d'intelligence, qu'il serait fort difficile de reconnaître leur habitation, si, comme je l'ai dit, la butte de terre entassée devant

visions, consistant en grains secs et nettoyés, en épis de blé, en fèves et en pois en cosse, etc., ils se servent de leurs abajones, qui peuvent contenir plus d'un décilitre (un demi-verre) de grains nettoyés. C'est ordinairement à la fin d'août qu'ils terminent cette opération, après quoi ils s'occupent de nettoyer leur récolte, de jeter au dehors, par le conduit oblique, les pailles, cosses, balles et grains avariés. Ils bouchent ensuite toutes les ouvertures de leur terrier avec de la terre gâchée, et avec tant d'intelligence, qu'il serait fort difficile de reconnaître leur habitation, si, comme je l'ai dit, la butte de terre entassée devant

le trou oblique ne la dénonçait pas. Ils passent la mauvaise saison dans leur domicile, où ils emploient tout leur temps à manger et à dormir. Il en résulte qu'au printemps ils en sortent beaucoup plus gras qu'ils n'y étaient entrés en automne. C'est dans cette dernière saison que les paysans se mettent en quête pour découvrir l'habitation des hamsters. Ils l'ouvrent avec la pelle et la pioche, tuent l'animal pour en vendre la fourrure, et s'emparent de ses provisions, qui souvent contiennent deux boisseaux (2 décal. 602) de très-bons grains.

Le hamster, malgré l'intelligence qu'il déploie pour faire ses approvisionnements, n'en est pas moins un animal brute, incapable de s'apprivoiser assez pour reconnaître la main qui le

huit lignes (0,099) de longueur, et sa queue a dix lignes (0,025). Il a le corps très-raccourci; son pelage est d'un cendré blanchâtre en dessus, très-blanc en dessous, ainsi que les poils de sa queue, qui est plus longue que dans les autres espèces; ses oreilles sont arrondies, pubescentes, grandes et jaunâtres; sa tête est oblongue, à museau pointu; son nez rougeâtre et pubescent; le pouce des pieds de devant est onguiculé. Il habite les campagnes sablonneuses de la Sibérie, près de l'Irtisch. Le mâle vit dans un terrier de plusieurs mètres de longueur, au fond duquel il se fait un nid avec des racines de l'élyme des sables. Il se nourrit principalement des graines de l'astragale adragant (*Astragalus tragacanthoides*), et ne sort que la nuit de son terrier. Il est très-mé-

Aspect des raines derrière la cabane des Axts.

nourrit, et d'une férocité d'autant plus étrange qu'elle ne résulte pas de ses besoins, mais d'une méchanceté innée. Si l'un d'eux, pressé par le danger, se fourvoie dans le terrier d'un autre, il est aussitôt saisi, étranglé et dévoré. La femelle même n'épargne pas son mâle s'il n'a le soin de se sauver promptement après l'accouplement. Lorsque deux hamsters se rencontrent dans un champ, ils commencent l'un et l'autre par vider leurs abajoues avec leurs pattes de devant, ce qu'ils font toujours quand un danger les menace, puis ils s'élancent l'un sur l'autre, se battent à outrance, et le vainqueur dévore le vaincu. Ils se défendent avec la même fureur contre tous les animaux, même contre les chiens et contre l'homme. Quand la saison a été mauvaise et qu'il y a disette de grains, ces animaux se déclarent entre eux une guerre atroce, et finissent par s'entre-détruire mutuellement. Du reste, ils ont cela de commun avec les rats et les mulots, auxquels ils ressemblent beaucoup.

Le SABLÉ (*Cricetus arenarius*, DESM. *Mus arenarius*, PALL.), légèrement plus grand que le campagnol commun a trois poices

chant, se renverse sur le dos pour se défendre des dents et de la griffe contre ses ennemis, et ne s'apprivoise jamais. La femelle fait cinq petits chaque fois, et probablement deux portées par an.

Le PHU (*Cricetus pharus*, DESM. *Mus pharus*, PALL.) est de la grandeur du campagnol commun. Il a trois poices cinq lignes (0,092) de longueur, sans la queue, qui est blanchâtre et longue de neuf lignes (0,020). Son pelage est d'un cendré bleuâtre sur le dos et entièrement blanc sur toutes les parties inférieures; le nez est nu; ses oreilles sont brunes, ovales et très-larges, velues à la pointe; le tour de la bouche et des quatre pieds est blanc. Il habite les déserts d'Astracan et la Perse. Pendant l'hiver il pénètre dans les habitations, s'y établit, et pille le grain dans les greniers. Il ne s'engourdit pas pendant la saison froide, et je crois qu'il a cela de commun avec tous les hamsters.

Le HAGRI (*Cricetus migratorius*, DESM. *Mus migratorius*, PALL.) a trois poices de longueur (0,031), non compris la queue, qui a huit lignes (0,018). Son nez est arrondi et un peu velu, fendu en deux par un sillon; ses abajoues sont très-grandes, son pelage

est d'un gris cendré en dessus, blanc en dessous, ainsi que le museau, le pourtour des narines et les pieds; les oreilles sont nues et échanquées. Il habite la Sibérie, à l'est de Jaïk. Les Cosaques de cette contrée prétendent qu'il émigre la nuit, en troupes considérables que les renards suivent pour s'en nourrir; mais ce fait, si contradictoire aux habitudes des autres hamsters, mérite d'être confirmé, et doit peut-être s'appliquer au campagnol social (*Arvicola socialis*), s'il est vrai.

Le HAMSTER DE SONGARIE (*Cricetus songarus*, DESM. *Mus songarus*, PALL.) a trois pouces (0,081) de longueur, non compris la queue; sa tête est ramassée, son museau obtus; ses oreilles sont ovales, susceptibles de se plisser; son pelage est cendré sur le dos avec une ligne dorsale noire; les flancs sont variés de blanc et de brun; le ventre est d'un blanc pur; le corps est trapu, et la queue très-courte. Il habite les déserts de la Sibérie et les steppes de Barabensk, près de l'Irtisch. Le site qu'ils préfèrent, dit Pallas, est un terrain aride, sablonneux et salin. Au milieu de juin, il découvrit le terrier d'une femelle qui avait sept petits encore aveugles. La chambre dans laquelle on les trouva était tapissée d'herbes sèches et de racines fines, et contenait en outre un petit approvisionnement de siliques d'alyse de montagne et d'élyme des sables. Les petits vécurent trois mois de pain et de toute sorte de graines; ils étaient si familiers, qu'ils mangeaient dans la main; ils jouaient le jour et ne dormaient que la nuit. Leur voix était rare, et, quand on les tourmentait, ils ne faisaient que piper comme une chauve-souris. Leur urine était très-fétide. Ils moururent de gras-fondu, en août.

L'OROZO (*Cricetus furunculus*, DESM. *Mus furunculus*, PALL. *Furunculus myoides*, MESSERCH.) Il ressemble au sablé, mais il est plus petit; son corps est allongé; son museau pointu; ses oreilles sont larges et nues; son pelage est d'un gris jaunâtre en dessus avec une ligne dorsale noire; le ventre et les pieds sont blanchâtres. Il habite la Daourie, et l'on en trouve une variété dans les plaines de l'Irtisch et de l'Obi.

Le HAMSTER A BANDES (*Cricetus fasciatus*, RAFIN.) est roux, avec environ dix bandes transverses noires sur le dos; les jambes sont marquées de quelques rayures noires; la queue, un peu plus courte que le corps, est mince, annelée de noir; les abajoues sont pendantes; les oreilles sont courtes, ovales et un peu aiguës; les yeux sont très-petits et le corps trapu. Il habite les prairies du Kentucky.

Le GUANQUE (*Cricetus cyaneus*. — *Mus cyaneus*, MOL. — LESS.) est de la grandeur du mulot et lui ressemble; ses oreilles sont plus arrondies; sa queue courte est à demi velue; il a quatre doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière; son pelage est d'un gris bleuâtre en dessus, blanc ou blanchâtre en dessous. Ce petit animal, très-timide, habite le Chili. Il se creuse un terrier formant une galerie de dix pieds de profondeur, le long de laquelle règnent, de chaque côté, sept magasins qu'il remplit d'oignons de plantes bulbeuses. Dans la saison des pluies, il ne quitte pas son habitation, et se nourrit de ses provisions, avec la précaution de commencer par les premières ramassées, et ainsi de suite. Chaque terrier contient une famille avec les six petits de la dernière portée nés en automne; ceux de la première, nés au printemps, quittent le terrier à l'âge de cinq à six mois.

18^e GENRE. LES SACCOMYS (*Sacomys*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives, pas de canines; huit molaires en haut et huit en bas, la première molaire ayant une large échancrure anguleuse au côté interne, et au milieu de cette échancrure une portion circulaire qui tient par l'émail; tous les pieds sont armés d'ongles analogues à ceux des taupes.

Le SACCOMYS ANTHOPHILE (*Sacomys anthophilus*, FR. CUV. *Pseudostoma bursarius*, SAY. *Mus bursarius*, SHAW. *Saccophorus bursarius*, KUM. *Diplostoma fusca*, RAFIN. *Ascomys canadensis*, LICHSTEN) est de la grandeur d'un loir; sa queue est longue, nue; la lon-

gueur totale de l'animal est de onze pouces (0,298); il a cinq doigts à chaque pied; son pelage est d'un fauve uniforme, tirant plus ou moins sur le gris ou le brun. Il habite les bords du lac Supérieur, en Amérique, vit dans un terrier, et se nourrit de fruits et de racines.

19^e GENRE. LES GÉOMYS (*Geomys*, RAFIN.) ont probablement le même système dentaire que le genre précédent; ils ont cinq doigts onguiculés à chaque pied, les ongles de ceux de devant très-longs; leur queue est ronde, nue, ce qui les distingue des hamsters.

Le GÉOMYS DES PINS (*Geomys pineti*, RAFIN.) est de la taille d'un rat ordinaire; sa queue, entièrement nue, est plus courte que son corps. Il habite les forêts de pins de la Géorgie, en Amérique.

20^e GENRE. LES DIPILOSTOMES (*Diplostoma*, RAFIN.) ont le même système dentaire que les saccomys; leurs dents incisives sont sillonnées; leurs abajoues sont très-grandes, atteignant en arrière jusqu'aux épaules; leur corps est cylindrique, sans queue et sans oreilles; les yeux sont couverts de poils, et ils n'ont que quatre doigts à chaque pied.

Le DIPILOSTOME BLANC (*Diplostoma alba*, RAF.) a cinq pouces et demi de longueur (0,449); son pelage est blanc. Il habite le Missour. Si réellement le genre diplostome de Rafinesque n'a que quatre doigts aux pieds et manque de queue, il faudra y rapporter son *Diplostoma fusca*, que j'ai provisoirement placé comme simple variété à pelage brun avec le saccomys anthophile. Dans le cas où Rafinesque se serait trompé, il faudra, au contraire, reporter le diplostome blanc à la suite du saccomys, sous le nom de *Sacomys albus*.

21^e GENRE. LES HÉTÉROMYS (*Heteromys*, DESM.) ont probablement le même système dentaire que les hamsters, mais on n'en est pas certain. Comme les précédents, ils ont des abajoues, mais ils ont les formes générales des rats, et, comme chez ces derniers, leur queue est écailleuse et presque nue; ils ressemblent aux échimy par des piquants aplatis qu'ils ont sur le dos; leurs pieds ont six callosités en dessous, et cinq doigts, dont l'interne est très-petit.

L'HÉTÉROMYS ANOMAL (*Heteromys Thompsonii*, LESS. *Cricetus anomalus*, DESM. *Mus anomalus*, THOMPS.) est de la taille du rat ordinaire; son pelage est d'un brun marron en dessus, blanc en dessous; son dos est armé d'aiguillons lancéolés, fins, entremêlés de poils fins; la queue est écailleuse avec quelques poils épars, noirâtre en dessus; sa tête est pointue et sa bouche très-petite. Il habite l'île de la Trinité, aux Caraïbes, et l'on suppose que ses mœurs doivent être les mêmes que celles des hamsters.

Tous les genres qui vont suivre manquent d'abajoues.

22^e GENRE. LES OTOMYS (*Otomys*, FR. CUV.) ont seize dents, savoir : quatre incisives; point de canines; six molaires en haut et six en bas; les molaires supérieures ont leur couronne formée de lames transversales un peu arquées, bordées d'émail, et dont le nombre est de trois pour la première, de deux pour la seconde, et de quatre pour la troisième; les inférieures ont moins de largeur, et leurs lames, moins arquées, sont au nombre de quatre pour la première, et de deux pour chacune des deux dernières.

L'OTOMYS DE BRANTZ (*Otomys Brantzi*, LICHST.) a cinq pouces neuf lignes (0,455) de longueur, non compris la queue, qui a deux pouces et demi (0,668); celle-ci est annelée de poils roides, rares et durs. Son pelage est d'un gris jaunâtre en dessus et d'un blanc sale en dessous. Cet animal habite l'Afrique méridionale, et, à la queue près, il a beaucoup d'analogie de forme avec notre surmulot.

L'OTOMYS DU CAP (*Otomys unisulcatus*, LICHST.) ne diffère guère du précédent, dont je le regarde comme une simple variété, que

par sa taille un peu plus grande; il a six pouces et demi de longueur (0,176), non compris la queue, qui est longue de trois pouces et quart (0,088). Son pelage est d'un gris fauve en dessus et d'un gris blanchâtre en dessous. Il habite le cap de Bonne-Espérance.

25^e GENRE. Les RATS (*Mus*, LIN.) ont seize dents, savoir : quatre incisives; point de canines; six molaires en haut et six en bas, à couronne tuberculeuse; les pieds de devant sont munis de quatre doigts avec un rudiment de ponce : les pieds de derrière ont cinq doigts non palmés; les poils du dos sont quelquefois roides et plats, ou épineux; la queue est plus ou moins longue, presque nue, présentant des rangées transversales très-nombreuses de petites écailles, de dessous lesquelles sortent des poils; quelquefois elle se termine par un flocon de poils.

Nous diviserons les rats en deux sections; la première comprendra les espèces sans épines.

Le RAT ORDINAIRE (*Mus rattus*, LIN.) est trop généralement connu pour qu'il soit besoin d'en donner une description détaillée. Sa taille tient le milieu entre le mulot et le surmulot; il est noirâtre en dessus, et d'un cendré foncé en dessous; des petits poils blanchâtres lui couvrent le dessus des pieds. Cet animal s'est fait une fatale réputation par les inconvénients qu'il cause dans nos maisons, et par les dégâts qu'il y fait.

Buffon croyait que le rat était originaire d'Europe, et qu'il avait été transporté par nos vaisseaux en Amérique; cependant le seul fait que cet animal était tout à fait inconnu aux anciens écrivains aurait dû l'éclairer sur cette erreur. Le rat, au contraire, est indigène du nouveau continent, et n'a été introduit sur le nôtre qu'à la fin du moyen âge, c'est-à-dire à l'époque des premières navigations d'Europe en Amérique. Cet animal est omnivore, et mange également des fruits, des graines, de la chair, des insectes, etc. Il habite nos maisons, où il fait un dégât qui le rend fort incommode; non-seulement il attaque et gaspille toutes les substances alimentaires, mais encore il ronge la laine, les étoffes, les meubles; il perce les bois de charpente, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie, y établit ses magasins, et y transporte tout ce qu'il peut trainer. L'hiver il cherche la chaleur et établit volontiers son domicile derrière les cheminées, sur les planchers d'écurie, dans la paille, le foin, etc. La nuit, et même en plein jour, s'il n'entend aucun bruit suspect, il sort effrontément de son trou, se glisse partout, et partout fait autant de dégât qu'il en peut faire. La femelle met bas plusieurs fois par an, et chaque portée est ordinairement de quatre à cinq petits. Il en résulte que ces animaux sont toujours fort nombreux, et que malgré les chats, les pièges et le poison, il est fort difficile de s'en débarrasser. S'il est poussé par la faim, le rat pénètre dans les poulaillers et les pigeonniers, perce ou brise les œufs pour se nourrir des petits qu'ils contiennent, et même quelquefois il tue les jeunes lapins, les poussins et les pigeonneaux. Lorsque ces derniers ont la gorge pleine d'aliments, il leur perce le jabot pour manger les graines à moitié digérées qui en sortent. Ce ne sont pas là cependant les plus grands ravages qu'on lui reproche: il paraît qu'en creusant les vieux plâtres et les mortiers, il vient à bout, à la longue, d'ébranler les constructions les plus solides. « C'est surtout, dit Buffon, dans les vieilles maisons, à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication, que les rats sont en si grand nombre, qu'on serait obligé de démeubler, de désertier, s'ils ne se détruisaient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entre eux pour peu que la faim les presse, en sorte que, quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus faibles, leur ouvrent la tête et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre; le lende-

main la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre. »

Le rat est aussi courageux que féroce; il se défend hardiment contre les chats, les belettes et les surmulots, et si sa force répondait à son courage, il sortirait toujours vainqueur de la lutte. De tous ses ennemis, le plus terrible pour lui est le surmulot, parce qu'ayant tous les deux les mêmes goûts et les mêmes habitudes, ils se rencontrent fréquemment et jamais impunément. Aussi, depuis 1750, époque où le surmulot nous a été apporté de l'Inde, le nombre des rats a diminué dans la même progression que celui des surmulots a augmenté. Aujourd'hui ces derniers sont beaucoup plus communs que le rat ordinaire. Quelques naturalistes ont attribué aux rats une singulière prévision : ils disent que ces animaux connaissent parfaitement quand une maison menace ruine, et qu'ils en décampent toujours quelques jours avant qu'elle s'écroule. Ce qu'il y a de certain, et je le sais par ma propre observation, c'est que ces animaux voyagent par troupes assez nombreuses, pour quitter une localité et se rendre dans une autre plus ou moins éloignée. « Les rats, dit Buffon, sont aussi lascifs que voraces; ils glapissent dans leurs amours et crient quand ils se battent. Ils préparent un lit à leurs petits, et leur apportent bientôt à manger; lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend, et se bat même contre les chats pour les sauver. Cette espèce, qui se trouve dans toute l'Europe et en Amérique, offre quelquefois des individus albinos, c'est-à-dire tout blancs, mais plus rarement que dans les souris. »

Il y a quelques années que M. Thénard a lu à l'Académie des Sciences une note sur le moyen de détruire les rats et les autres animaux malfaisants qui habitent les murs des maisons, à l'aide de fumigations d'hydrogène sulfuré. On commence par boucher tous les trous, puis on ouvre ensuite ceux qui sont le plus fréquentés par ces animaux. Alors on applique l'appareil, qui consiste en une corne de verre dont on lute exactement le goulot à l'entrée de ces nouvelles ouvertures. On y introduit ensuite, par une tubulure, du sulfure noir de fer, puis on y verse avec précaution, pour éviter l'explosion, une certaine quantité d'acide sulfurique étendu d'eau. Il se fait aussitôt un dégagement d'hydrogène sulfuré, qui pénètre par le trou dans tous les recoins où les rats se cachent, et les fait périr en peu de temps.

La SOURIS (*Mus musculus*, LIN.) est d'un gris uniforme en dessus, passant au cendré en dessous, assez velue; sa queue est aussi longue que son corps. Elle a une variété albinos assez commune. La souris est originaire d'Europe, mais nos vaisseaux l'ont transportée dans les autres parties du monde : aujourd'hui on la trouve à peu près partout.

Elle multiplie beaucoup; la femelle fait plusieurs portées par an, chacune de six à huit petits, et chaque petit se reproduit à l'âge de trois mois. Quinze jours après sa naissance, il est assez grand pour quitter sa mère et chercher lui-même sa nourriture. La souris est un petit animal assez joli, ayant la physionomie fine, l'œil vif, la tournure dégagée, et les mouvements alertes. La ténuité de sa taille lui permet de se glisser par les moindres trous; aussi la rencontre-t-on dans des lieux où l'on serait embarrassé de s'expliquer comment elle est entrée. Elle dégrade les murs les plus solides en s'y frayant des passages; elle perce les meubles du bois le plus dur pour y pénétrer, et ce sont là ses moindres dégâts. Animal rongeur par excellence, elle coupe, réduit en poussière tout ce qui tombe sous sa dent. Elle attaque le linge dans les armoires, les livres dans les bibliothèques, les marchandises de tout genre dans les magasins. Toutes les substances alimentaires sont à sa convenance, et elle parvient toujours à pénétrer dans les lieux où on les a renfermées. Le pain, le lard, le beurre, le fromage, le sucre, les confitures, les fruits, les farines, les graines, et même la chandelle, sont les objets ordinairement les plus recherchés par elle; non-seulement elle les entame et les consomme, mais encore elle les salit et leur com-

munique une odeur désagréable. On en a vu pousser la hardiesse jusqu'à entamer le lard de cochons vivants, pendant leur sommeil. Lorsqu'une ou plusieurs souris attaquent un objet d'une certaine grosseur, par exemple un pain, une pièce de lard, un fromage, elles commencent par y faire un trou assez petit, pour gagner le dedans. Alors elles s'y établissent et rongent toute la substance intérieure de l'objet, en ne laissant qu'une légère croûte extérieure, qui suffit pour masquer les dégâts, dont on ne s'aperçoit souvent qu'au moment où l'on veut faire usage de ces objets. « La souris, dit Buffon, a le même instinct que le rat, le même tempérament, le même naturel, et n'en diffère guère que par la faiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent; timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvements; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée, fait aussi moins de dégâts, a les mœurs plus douces, et s'approprie jusqu'à un certain point, mais sans jamais s'attacher. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité. » C'est sans doute pour délivrer nos habitations des souris que les premiers chats ont été apportés des bois pour être élevés en domesticité. On a voulu se délivrer d'une incommodité grave par une autre qui l'est un peu moins, et on y a réussi jusqu'à un certain point; car non-seulement les chats prennent et mangent les souris, mais encore ils les écartent de la maison par leur seule odeur.

Le SURMULOT (*Mus decumanus*, PALL. Le Surmulot et le Pouc, BUFF.) est d'un quart plus grand que le rat ordinaire; son pelage est d'un gris brun roussâtre en dessus, blanc en dessous; sa queue est nue, presque de la longueur de son corps. Il est originaire de l'Inde, et, comme nous l'avons dit, il n'a été observé en France, pour la première fois, qu'en 1750. Aujourd'hui il est beaucoup plus commun que le rat, auquel il fait une guerre d'extermination.

Le surmulot, plus fort et plus féroce que le rat, est aussi plus incommode par les dégâts qu'il peut faire. Comme lui, il habite les maisons, mais il en sort assez souvent pour aller faire des excursions à la campagne, et, s'il y trouve aisément à vivre, il s'y fixe pour toute la belle saison; dans ce cas, il se creuse un terrier où il porte quelques provisions pour se nourrir pendant les jours de pluie et d'orage. Toute son occupation est de chasser au menu gibier, et son voisinage devient funeste aux jeunes faisans, aux perdreaux, aux cailles et autres oiseaux; il attaque même les jeunes levrauts et les jeunes lapins, et souvent il s'établit dans leurs trous après en avoir chassé le père et la mère. Il s'est tellement multiplié dans les voiries de Montfaucon, qu'il menace, si on détruisait celles-ci, d'envahir tout un quartier de Paris, où il porterait le ravage. Rigoureusement omnivore, il se nourrit indifféremment de chair vive ou corrompue, de fruits,

de graines, et de toutes les substances alimentaires. En automne, il regagne les habitations et y commet les mêmes dégâts que les rats, mais, de plus, il se glisse dans la basse-cour, dont il dévore les jeunes oiseaux après leur avoir préalablement sucé la cervelle, et il y attaque les jeunes lapins et les cochons d'Inde. Aussi courageux que méchant, il se défend avec fureur contre les chats; et lorsque ceux-ci sont encore jeunes il parvient assez souvent à leur échapper. Quelle que soit la puissance de son ennemi, il ne se rend jamais sans combattre, même contre les chiens. Lorsqu'un homme le poursuit trop vivement et lui fait perdre l'espérance d'échapper par la fuite, il se retourne, s'élançant sur la main qui le frappe, et lui fait de cruelles morsures. Les chats ont pour lui de la répugnance, et ne l'attaquent que très-rarement; si l'on veut s'en débarrasser, on ne peut donc employer que les pièges et le poison. Du reste, il donne assez facilement dans les embûches qu'on lui tend. Cet animal aime assez s'établir sur le bord des eaux, et il nage avec la plus grande facilité, quoiqu'il n'ait pas les pieds palmés. La femelle produit trois fois par an, et fait chaque fois douze à quinze petits, quelquefois jusqu'à dix-neuf.

Le MULOT (*Mus sylvaticus*, LIN.) est de taille moyenne entre celle du rat et de la souris. Son pelage est d'un gris roussâtre sur le dos, blanchâtre sous le ventre; sa queue est un peu plus courte que son corps. On le trouve dans toute l'Europe, et, par sa prodigieuse multiplication, il devient quelquefois le fléau de l'agriculture, en détruisant les semences ou les récoltes.

Ce petit animal habite de préférence les terres sèches et élevées, à cause de la facilité qu'il trouve à y établir son habitation. Rarement il se donne la peine de creuser lui-même son terrier, s'il trouve un trou de taupe ou de musaraigne à sa portée; quelquefois même il s'empare d'un trou tout fait sous une souche d'arbre. Dans tous les cas, il arrange sa demeure pour l'approprier à ses habitudes. Pour cela, à un pied (0,323), plus ou moins, de l'entrée, il établit une première chambre, qui doit lui servir d'habitation ainsi qu'à sa famille. Il creuse tout à côté une autre chambre, qui devient son magasin. S'il se trouve une grande cavité dans un trou dont il se sera emparé, elle deviendra la chambre aux provisions et il se creusera son appartement à côté; d'où il résulte que le magasin se trouve souvent beaucoup plus grand qu'il ne serait nécessaire pour son usage, ce qui ne l'empêche pas de travailler à récolter des grains jusqu'à ce qu'il soit plein. Ces grains ne peuvent pas être entièrement consommés par lui dans l'espace d'un hiver; ils pourrissent, et c'est autant de perdu pour lui et pour les cultivateurs. Heureusement que le mulot ne

ramasse des graines de céréales que lorsque les fruits secs lui manquent dans les bois, et que le plus souvent il ne remplit ses greniers que de glands, de noisettes et de faines, dont il entasse plus d'un décalitre dans les années favorables. Il fait surtout un tort considérable aux semis forestiers, car il s'y rend par milliers pendant la nuit, suit exactement les sillons de la charrue, et déterre les glands ou autres graines un à un. Dès que les froids se font sentir, il se retire dans son trou, où il vit grassement de ses provisions, mais il n'en bouche pas l'entrée, et de temps à

tellement favorables à leur multiplication, qu'ils deviennent un véritable fléau pour des provinces entières. Ils ont pour ennemis les loups, les renards, les martres, les belettes et les oiseaux de proie.

Le RAT NAIN (*Mus soricinus*, HERM. Le Rat à museau prolongé, de quelques naturalistes) a de l'analogie avec le rat des moissons, mais il en diffère par son museau allongé; son pelage est d'un gris jaunâtre en dessus, blanchâtre en dessous; ses oreilles sont orbiculaires et velues; sa queue est aussi longue que son corps.

Le Mulot nain.

autre, quand il fait une belle journée, il en sort pour aller faire un tour à la campagne. Si l'hiver est très-long, que les mulots aient vidé leurs greniers, et que la famine se fasse sentir, les gros commencent par manger les petits qui habitent avec eux dans le terrier, puis, quand ils ont dévoré leur famille, ils sortent de leurs trous et vont attaquer leurs voisins. La guerre devient bientôt générale, et ils finissent par si bien s'entre-détruire les uns les autres, que l'on est quelquefois trois ou quatre ans sans en voir dans des localités qui en étaient précédemment in-

Le RAT D'ISLANDE (*Mus islandicus*, THÉN.) a le pelage noirâtre sur le dos, gris sur tout le reste du corps, avec des taches jaunes sur les flancs; la queue est presque nue, à écailles verticillées, et à peine plus longue que le corps. Il a été observé en Islande, par Thienemann.

Le RAT DES MOISSONS (*Mus messorius*, SNOW. — DESM.) a deux pouces trois lignes (0,061) de longueur, non compris la queue, qui est légèrement plus courte que le corps; son pelage est d'un gris de souris mêlé de jaunâtre en dessus, le dessous du corps et

Le Rat de Barbarie.

festées. Buffon a fait une singulière expérience sur la férocité vorace de ces petits animaux. « Nous avons mis dans un vase, dit-il, douze mulots vivants; on leur donnait à manger à huit heures du matin. Un jour, qu'on les oublia d'un quart d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres; le lendemain ils en mangèrent un autre, et enfin, au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul; tous les autres avaient été tués et dévorés en partie, et celui qui resta le dernier avait lui-même les pattes et la queue mutilées. » Le mulot pullule beaucoup, car la femelle fait plusieurs fois par an neuf à dix petits; mais il est des années

les pieds sont blancs. Il habite les champs cultivés et rocailleux, en Angleterre. Je le crois le même que le *Mus minutus*.

Le SITNIC OU RAT A BARBE (*Mus agrarius*, PALL. — GML.) a deux pouces dix lignes (0,077) de longueur, non compris la queue, qui a un peu plus de la moitié de la longueur totale du corps; son pelage est d'un gris ferrugineux général, avec une ligne noire et étroite sur le dos. Il habite la Sibérie, la Russie et le nord de l'Allemagne, où, dans de certaines années, il commet beaucoup de dégâts dans les moissons.

Le MULOT NAIN (*Mus campestris*, FR. CUV. Le Mulot nain ou

Mulot des bois, DAVE.) est un peu plus petit que le précédent; sa queue, plus longue que son corps, le dépasse de quatre lignes (0,009); les poils qui le couvrent sont d'un gris ardoisé à leur naissance, et fauves à leur extrémité; le dessous de son corps et ses quatre pieds sont blancs; ses moustaches sont noires. On le trouve dans toute l'Europe tempérée, comme en France, dans les champs, à proximité des villages. Ce petit animal habite un terrier, mais, néanmoins, il fait son nid dans les hautes herbes des prairies ou dans les blés, quelquefois dans les buissons touffus. Dans tous les cas, ce nid est suspendu aux tiges des graminées ou des arbustes, à une hauteur suffisante pour n'être pas atteint par l'humidité de la terre, lors des pluies. Il a la forme d'une boule de la grosseur des deux poings, et il est tissu en herbes sèches, fines et solidement entrelacées. La femelle y pénètre par un très-petit trou ménagé sur le côté; elle y met bas de cinq à sept petits.

Le SIKISTAN (*Mus subtilis*, *Mus vagus* et *Mus betulinus*, PALL. Le Rat subtil et le Rat vagabond des naturalistes) a de l'analogie avec le rat fauve de Sibérie, *Mus minutus*, mais ses oreilles et sa queue sont plus longues; son pelage est fauve ou cendré en dessus, avec une ligne noire sur le dos; ses oreilles sont plissées, et sa queue est plus longue que son corps. Il a plusieurs variétés de pelage. Cette espèce, très-commune en Tartarie et en Sibérie, aime à se tenir sur les arbres, où elle grimpe avec facilité.

Le RAT FAUVE (*Mus minutus*, PALL. Le Rat ferrugineux de quelques naturalistes) est de moitié moins grand qu'une souris; son pelage est ferrugineux en dessus, blanchâtre en dessous; son museau est peu allongé, et sa queue est plus courte que son corps. Cette espèce habite les champs cultivés, en Russie et en Sibérie, et s'assemble en grand nombre sous les gerbes de blé.

Le RAT À QUEUE NICOLEUSE (*Mus dichrurus*, RAFIN. Le Rat de Sicile des naturalistes) a huit pouces (0,217) de longueur; son pelage est fauve, mélangé de brunâtre en dessus et sur les côtés; la tête est marquée d'une bande brunâtre; le ventre est blanchâtre; sa queue, de la longueur de son corps, est annelée, ciliée, brune en dessus, blanche en dessous et un peu tétragone. On le trouve dans les champs cultivés, en Sicile.

✓ Le RAT GÉANT *Mus giganteus*, HARDW. — DESM. *Mus setifer*, HORSF. *Mus malabaricus*, PENN.) a treize pouces (0,552) de longueur, non compris la queue, qui est de même longueur; son pelage est d'un brun obscur en dessus, gris en dessous, avec les pattes noires; la queue est légèrement couverte de poils. Il habite les champs cultivés, près des habitations, au Bengale, au Malabar et à Java. Il vit dans des terriers et se nourrit autant de fruits que de graines.

✓ Le RAT DE JAVA (*Mus javanus*, DESM.) est de la taille d'un surmulot; son pelage est d'un brun roux en dessus, avec les pieds blancs; sa queue, plus courte que le corps, est assez velue. Il habite l'île de Java.

Le RAT DE SUMATRA (*Mus sumatrensis*, RAFFLES) a dix-sept pouces de longueur (0,460), non compris la queue qui en a six (0,162), et qui est écailleuse, nue, terminée en pointe mousse; son pelage est roide, d'un gris brun sur le dos; sa tête est courte, d'une teinte plus claire. Cette espèce habite Sumatra; elle vit dans les haies de bambous, dont elle mange les racines. Il appartient au genre *Rhizomys*, GRAY, ou *Nyctoleptes*, TEMM.

Le CARACO (*Mus caraco*, PALL. — DESM.) est à peu près de la taille du surmulot; son pelage est d'un gris foncé mélangé de roussâtre sur le dos, plus clair sur les flancs, d'un cendré blanchâtre en dessous; ses pieds sont à demi palmés, d'un blanc sale. Il habite la Sibérie et la Mongolie. Pendant la belle saison il se plaît sur le bord des eaux, mais en hiver il se retire dans les habitations.

Le RAT À BANDES (*Mus lineatus*, EVERS.) est d'un brun gris en dessus, d'un gris clair en dessous; ses oreilles sont d'un gris jaune, avec une grande tache noire près de chacune; il a sur le

dos une ligne étroite, noire, depuis la nuque jusqu'à la queue; et deux autres lignes latérales moins foncées et un peu obliques; sa queue est aussi longue que son corps. Il habite entre Orembourg et Bukkara, sur le bord des ruisseaux.

Le RAT DE L'INDE (*Mus indicus*, GEOFF. — DESM.) a les oreilles grandes, presque nues; sa taille est à peu près celle d'un surmulot; son pelage est d'un gris roussâtre en dessus, et grisâtre en dessous; sa queue est un peu moins longue que son corps. Cette espèce se trouve à Pondichéry.

Le RAT D'ALEXANDRIE (*Mus alexandrinus*, GEOFF. — DESM. *Acanthomys alexandrinus*, LESS.) est d'un gris roussâtre en dessus, cendré en dessous; les poils les plus longs de son dos sont aplatis, fusiformes, striés sur une de leurs faces; sa queue est d'un quart plus longue que le corps. Il habite l'Égypte.

Le RAT DE DONAVAN (*Mus Donavani*, LESS.) a le pelage d'un fauve noir, varié de cendré, avec trois raies plus claires sur le dos; sa queue est d'une longueur médiocre, légèrement pointue. Il se trouve au cap de Bonne-Espérance.

✓ Le RAT STRIÉ (*Mus striatus*, LINN. *Mus orientalis*, SEBA) est un peu plus petit qu'une souris; son pelage est d'un gris roux en dessus et marqué d'une douzaine de lignes longitudinales blanches, avec quelques petites taches de la même couleur; sa queue est de la longueur de son corps. On le trouve aux Indes orientales.

Le RAT DE BARBARIE (*Mus barbarus*, LIN.).

Cette jolie espèce se distingue aisément des précédentes en ce qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant, ce qui a fait douter quelques naturalistes qu'elle appartint au genre rat. Elle est d'une taille un peu plus petite qu'une souris; son pelage est brun en dessus, marqué de dix lignes longitudinales blanchâtres. On la trouve dans toute l'Afrique septentrionale.

L'ANGOUYA (*Mus angouya* d'AZARA. *Mus brasiliensis*, GEOFF., non DESM.) a les oreilles moyennes, arrondies; son pelage est d'un brun fauve en dessus, blanchâtre en dessous, mais plus clair sous la tête et plus foncé sous la poitrine; sa queue est un peu plus longue que son corps. On le trouve au Paraguay.

Le RAT À GROSSE TÊTE (*Mus cephalotes*, DESM.) a le museau court et la tête extrêmement grosse; son pelage est brun en dessus, plus clair sur les côtés, et d'un blanc un peu fauve en dessous; sa queue est de même longueur que son corps. Il habite le Paraguay et se creuse des terriers dans les champs cultivés.

Le RAT DU BRÉSIL (*Mus brasiliensis*, DESM.) ressemble au rat commun dont il a la taille, mais ses oreilles sont moins longues et sa tête est plus courte; son pelage est ras et doux, d'un brun fauve sur le dos, fauve sur les flancs, et gris en dessous; ses moustaches sont noires; sa queue est un peu plus longue que son corps. On le trouve au Brésil.

Le RAT ROUX (*Mus rufus*, AZARA) est d'un fauve roussâtre, plus foncé et plus terne sur le dos et sur la tête; le ventre est jaunâtre; la queue a plus de moitié de la longueur du corps. Cette espèce vit sur le bord des eaux, au Paraguay.

Le PILORIS (*Mus pilorides*, DESM.) est un peu moins grand que le surmulot; son pelage est d'un beau noir brillant; son menton, sa gorge et la base de sa queue sont d'un blanc pur. Il habite les Antilles.

Le RAT DES CATINGAS (*Mus pyrrhorhinos*, WIED DE NEUWIED) est de la grosseur d'un lérot; ses oreilles sont grandes et presque nues; son pelage est d'un gris brunâtre sale; le nez, les cuisses et la base de la queue sont d'un rouge brun; sa queue est très-longue. Il se trouve au Brésil, et loge souvent dans la partie inférieure du nid de la fauvette à front roux, tandis que cet oiseau en habite tranquillement la partie supérieure. Tous deux vivent en fort bonne intelligence.

Le RAT OREILLARD (*Mus auritus*, DESM.) est remarquable par la longueur de ses oreilles et la grosseur de sa tête; son pelage est

d'un gris de souris en dessus, blanchâtre en dessous; la queue est plus courte que le corps. Il se trouve dans les pampas de Buenos-Ayres.

Le RAT AUX TARSE NOIR (Mus nigripes, DESM.) a la tête grosse, mais les oreilles courtes et arrondies; il a cinq pouces onze lignes (0,160) de longueur, en y comprenant la queue, qui est plus courte que le corps; son pelage est d'un brun fauve en dessus, blanchâtre en dessous; les pattes sont d'un noir très-foncé à leur extrémité. On le trouve dans les champs cultivés, au Paraguay.

Le LAUCHA (Mus laucha, DESM.) est d'une couleur plombée en dessus, blanchâtre en dessous; sa tête est peu large, son museau pointu, et ses moustaches sont fines et noires; sa queue est un peu plus courte que son corps, et ses tarses sont blancs en dessous.

Le RAT NOIRÂTRE (Mus nigricans, RAFIN. — DESM.) n'est probablement rien autre chose que notre *Mus rattus*. Il a six pouces (0,162) de longueur; son pelage est noirâtre en dessus, gris en dessous; sa queue est noire, plus longue que son corps. Il habite l'Amérique septentrionale.

Le RAT AUX PIEDS BLANCS (Mus leucopus, RAFIN.) a cinq pouces (0,155) de longueur, non compris la queue; son pelage est d'un fauve brunâtre en dessus, blanc en dessous; ses oreilles sont larges; sa tête est jaune; sa queue, aussi longue que son corps, est d'un brun pâle en dessus et gris en dessous. Il se trouve aux États-Unis.

Les espèces qui suivent ont des poils épineux.

Le PERCHAL (Mus perchal, GML. *Echymis perchal*, GEOFF. Le Rat perchal, BUFF. *Acanthomys perchal*, LESS.) a quinze pouces (0,406) de longueur, non compris la queue, qui en a neuf (0,244); ses oreilles sont nues: son pelage est en dessus d'un brun roussâtre, un peu plus pâle à la tête, parsemé de poils roides; le dessous est gris, et les moustaches sont noires. Cette espèce habite les maisons à Pondichéry, où on lui fait la chasse moins pour le détruire que pour le manger, car sa chair est fort estimée.

La SOURIS DU CAIRE (Mus cahirinus, GEOFF. *Acomys cahirinus*, LS. GEOFF.) a quatre pouces de longueur (0,108), non compris la queue, qui en a autant; son pelage est d'un gris cendré uniforme, composé de poils roides et un peu épineux sur le dos, plus clairs et plus doux sur les côtés. On la trouve en Égypte.

24^e GENRE. Les LOIRS (*Myoxus*, GML.) ont vingt dents, savoir: quatre incisives, point de canines; huit molaires en haut et huit en bas, simples, à lignes transversales saillantes et creuses; ils ont cinq doigts aux pieds de derrière, quatre doigts et un rudiment de pouce aux pieds de devant; leurs poils sont très-doux et très-fins; leur queue est très-longue, tantôt fort touffue et ronde, quelquefois aplatie et à poils distiques, enfin d'autres fois floconneuse à l'extrémité seulement. Ce sont les seuls rongeurs qui manquent de cæcum.

Le LOIR COMMUN (*Myoxus glis*, GML.) a un peu plus de six pouces (0,162) de longueur, non compris la queue, qui est touffue et très-fournie; son pelage est d'un gris brun cendré en dessus, blanchâtre en dessous, avec du brun autour de l'œil. Il habite les pays montagneux et boisés de l'Europe, jusqu'en Laponie, et cependant on ne le trouve ni en Angleterre ni, je crois, dans le nord de la France.

Ce joli petit animal est extrêmement farouche, et ne s'apprivoise jamais. Il a les mêmes habitudes que l'écureuil; comme lui, il n'habite que les forêts, grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, quoique moins légèrement, se nourrit de châtaignes, de faines, de noisettes et autres fruits sauvages. Il se loge dans les troncs d'arbres ou les trous de rochers, où il se fait, avec un peu d'art, un lit de mousse et de feuilles sèches. Il amasse aussi dans son trou une provision de fruits pour se nourrir l'hiver, mais seulement quand la saison est douce, car lorsqu'il fait froid il est plongé dans un sommeil léthargique, comme la mar-

motte. Il sort de son engourdissement de temps à autre, lorsque le soleil a suffisamment réchauffé l'atmosphère, et alors il lui arrive quelquefois de sortir de sa retraite pour aller faire un tour à la campagne. Dès que le froid reprend, il rentre, s'enfonce dans son nid de mousse, se roule le corps en boule, et retombe dans un état presque complet d'insensibilité. Ordinairement, pendant l'hiver, les loirs se réunissent plusieurs ensemble dans le même trou, et dorment pressés les uns contre les autres pour se communiquer réciproquement un peu de chaleur. Rarement cet animal descend à terre; il ne se borne pas à une nourriture purement végétale, et, quand il en trouve l'occasion, il mange fort bien les petits oiseaux qu'il peut surprendre sur leur nid, et leurs œufs. Les loirs s'accouplent au mois de mai et de juin, ils font leurs petits en été, et les portées sont ordinairement de cinq. Ce sont des animaux très-courageux, qui ne craignent ni la belette ni les petits oiseaux de proie; leurs ennemis les plus dangereux sont les martes et les chats sauvages.

Les Romains mettaient les loirs au nombre des aliments de luxe, que les gastronomes riches pouvaient seuls se permettre. Ils avaient établi des sortes de garennes où ils élevaient et engraisaient ces animaux, comme nous faisons aujourd'hui des lapins, et ils y mettaient une telle importance, que Varron a donné une méthode très-détaillée sur l'éducation des loirs et sur l'art de les engraisser. Apicius nous a aussi laissé d'excellents documents sur l'art d'en faire des ragoûts; mais, malgré la haute vénération que nos pères avaient pour les auteurs anciens, ces préceptes sont restés pour eux et pour nous de simples théories, que personne n'est tenté de mettre en pratique. Cette répugnance que l'on a pour manger des loirs vient, sans aucun doute, de la grande ressemblance qu'ils ont avec les rats, car leur chair, sans être excellente, n'est réellement pas mauvaise, et a une grande analogie avec celle des cochons d'Inde et des rats d'eau. Les Italiens, probablement moins difficiles que nous, mangent encore ces animaux avec grand plaisir, et voici comment ils se les procurent. Au commencement de l'automne, on creuse, en terrain sec, dans les bois, des petites fosses que l'on tapisse de mousse et que l'on recouvre de paille: on y jette préalablement une bonne quantité de faine. Les loirs, attirés par ces fruits, s'y rendent en grand nombre, s'y établissent et s'y engourdissent; vers la fin de l'automne, on va les y chercher, et c'est alors qu'ils sont le plus gras et que leur chair est excellente.

Le LÉROT (*Myoxus nitela*, GML. *Mus quercinus*, LIX. Le Lérot, BUFF.) est un peu moins grand que le loir, et n'a guère que cinq pouces (0,155) de longueur, non compris la queue; son pelage est d'un gris fauve en dessus, blanchâtre en dessous; son œil est entouré par une tache noire, qui s'étend, en s'élargissant, jusque derrière l'oreille; sa queue est longue, garnie de poils ras, puis terminée par une épaisse touffe blanche. Il habite dans tous les climats tempérés de l'Europe, et il n'est que trop commun en France, où il fait le désespoir des jardiniers.

Le lérot, que les cultivateurs appellent quelquefois loiroit ou loir, est le fléau de nos vergers, de nos jardins, et surtout de nos espaliers de pêcheurs. Il ne se contente pas de manger la quantité de fruits nécessaire à sa nourriture, il en entame un grand nombre avant de se déterminer à en manger un, d'où il résulte qu'il fait de grands dégâts sans bénéfice pour lui. Il n'habite pas les bois, comme le loir, mais nos plantations d'arbres fruitiers, et quelquefois même nos habitations. Il établit son domicile dans un terrier, dans un trou d'arbre, et plus souvent dans les crevasses d'une vieille muraille. Il y porte de la mousse, du foin et des feuilles sèches pour y construire son nid, dans lequel la femelle fait en été cinq ou six petits qui croissent promptement, mais qui ne produisent que l'année suivante. Lorsque l'hiver approche, ils se réunissent sept à huit dans le même nid, se roulent le corps en boule et s'engourdissent les uns contre les autres. Comme les loirs, ils font des provisions qu'ils consomment pen-

dant les temps doux pour se rendormir dès que le froid revient. Ces provisions consistent en amandes, noisettes, noix et graines de légumineuses, quand ils ne trouvent pas mieux; du reste, leurs habitudes sont absolument celles des loirs. Le léroto ne sort guère de sa retraite qu'à la nuit tombante; extrêmement agile pour grimper contre les murs les plus unis, et descendant rarement à terre, il est peu exposé à être surpris par les chats, qui d'ailleurs ne se soucient pas de l'attaquer, parce qu'ils ne le mangent pas et l'abandonnent après l'avoir étranglé, peut-être aussi parce qu'il se défend avec un courage furieux.

Le LOIR DU SÉNÉGAL (*Myoxus Coupei*, FR. CUV. *Myoxus africanus*, SHAW.) est plus petit que notre léroto; les pattes sont blanchâtres, les oreilles un peu ovales; son pelage est d'un gris clair,

Le LOIR DE SICILE (*Myoxus Sicula*, LESS. *Musculus frugivorus*, RAF.) a les oreilles nues et arrondies; la queue cylindrique, ciliée et brune; son pelage est d'un roux brunâtre, parsemé de longs poils bruns en dessus; le dessous est blanc. Il habite la Sicile, où les habitants estiment beaucoup sa chair, et il niche sur les arbres. Il appartient au genre *Mus*.

Le MUSCARDIN (*Myoxus muscardinus*, GML. *Mus avellanarius*, LIX. Le *Croque-noix*, BRISS.) est à peu près de la grosseur d'un mulot ou d'une souris. Son pelage est d'un fauve clair en dessus, presque blanchâtre en dessous; sa queue, presque de la longueur du corps, est aplatie horizontalement et formée de poils distiques. Il habite toute l'Europe.

Cette jolie miniature de l'écureuil n'habite guère que les forêts,

Le loir commun.

légèrement jaunâtre en dessus et sur la queue; les joues et les mâchoires sont d'un blanc pur; le dessous du corps est blanchâtre. Il habite le Sénégal, et se trouve assez souvent dans les maisons.

Doit-on regarder comme de simples variétés ou comme des espèces les deux individus suivants?

Le MORIN (*Myoxus murinus*, DESM.). Il ne diffère du précédent que par son pelage d'un cendré noirâtre, nullement roussâtre. Il habite le cap de Bonne-Espérance.

Le PETIT LOIR (*Myoxus minor*) est un peu plus petit que le précédent; son pelage est d'un cendré noirâtre en dessus et d'un blanc beaucoup plus pur en dessous. Du reste, il ressemble au précédent, mais il habite le Sénégal.

Le LOIR DRYADE (*Myoxus dryas*, SCHREB. — DESM.) est d'un gris fauve en dessus et d'un blanc sale en dessous; son œil est entouré d'une tache obscure qui se prolonge vers l'oreille; la queue est entourée de grands poils distiques à sa base. Peut-être, comme le pensait G. Cuvier, n'est-ce qu'une variété du loir commun, mais je ne crois pas que ce soit un léroto à queue écourtée, comme l'a dit Fr. Cuvier. Il habite les forêts de la Géorgie et de la Russie.

Le DEGU (*Myoxus degu*, LESS. *Sciurus degus*, GML.) pourrait bien ne pas appartenir à ce genre. Sa taille est petite; son pelage d'un blond obscur, avec une ligne noirâtre sur l'épaule. Il ne s'engourdit pas l'hiver et se loge dans des terriers. Il habite le Chili. Est-ce un loir, un tamia ou un campagnol?

surtout celles où les noisetiers sont abondants, parce qu'il fait sa principale nourriture de leurs fruits. Il loge et s'engourdit dans les vieux troncs d'arbres et les trous de murailles, mais il fait son nid sur les buissons de noisetiers, entre les branches basses, avec des herbes entrelacées; il lui donne environ six pouces de diamètre (0,162), et ne laisse pour y entrer qu'une ouverture dans le haut. C'est là que la femelle met bas et allaite trois ou quatre petits, qui abandonnent le nid pour toujours aussitôt qu'ils sont assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Aussitôt que le froid se fait sentir, ils se retirent dans un trou d'arbre où ils ont amassé une provision de noisettes, et ils s'y engourdissent à la manière des loirs. On prétend qu'en Italie se trouve une espèce ou variété de muscardin à odeur de muse; celui de France ne sent rien, et se trouve quelquefois dans nos jardins quand il y a une plantation de noisetiers.

25^e GENRE. LES ÉCHIMYS (*Echymys*, GEOFF.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives, pas de canines, huit molaires en haut et en bas, simples, à couronne présentant des lames transverses, réunies deux à deux par un bout ou isolées; ils ont cinq doigts aux pieds de derrière, quatre doigts aux pieds de devant avec un moignon de pouce; leur queue est très-longue, écaillée, presque nue; leurs poils, surtout ceux des parties supérieures, sont en forme de piquants aplatis, carénés sur une de leurs faces, creusés en gouttière de l'autre, et terminés par une soie très-fine.

L'ANGOYA-V-BIGOIN (*Echimys spinosus*, DESM. L'*Echimys roux*, G. Cuv. Le Rat épineux, AZARA) a sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue, qui en a trois (0,081), et qui est couverte de poils courts, assez fournis pour cacher les écailles; son pelage est d'un brun obscur, mélangé de rougeâtre en dessus et d'un blanc sale en dessous; les poils du dos sont entremêlés de piquants très-forts. Cet animal habite le Paraguay et vit solitairement dans des terriers qu'il se creuse dans les savanes, sur le bord des rivières, mais dans des situations assez élevées pour

queue, qui en a quatorze et demi (0,595). Son pelage est brun, mêlé de gris et de jaunâtre en dessus; ses flancs sont roussâtres; les poils sont secs et rudes, mais non pas précisément épineux; les deux doigts du milieu des pieds de devant sont plus longs que les autres et ont des ongles plats; les cinq doigts des pieds de derrière sont armés d'ongles longs et crochus; toute la queue est écailleuse et nue. Il habite l'Amérique méridionale.

L'ÉCHIMYS A AIGUILLONS (*Echimys hispidus*, GEOFF. — DESM.) a sept pouces (0,189) de longueur, non compris la queue, qui en a

Le Lemming.

que les inondations ne puissent pas le surprendre. L'entrée de son terrier s'enfonce à peu près verticalement à huit pouces (0,217) de profondeur, puis ensuite une galerie s'étend parallèlement à la surface du sol à quatre pieds (1,299) de distance. Ces trous sont quelquefois si rapprochés, qu'il est dangereux de parcourir les savanes sans précaution. Du reste, il paraît que les habitudes de cet animal ont beaucoup d'analogie avec celles de nos rats.

L'ÉCHIMYS HUPPÉ (*Echimys cristatus*, GEOFF. — DESM. *Hystrix*

autant, et qui est annelée et entièrement écailleuse; son pelage est d'un brun roux, plus clair en dessous, avec beaucoup de poils épineux très-roides sur le dos; sa tête est roussâtre. Il habite l'Amérique méridionale.

L'ÉCHIMYS SOYEUX (*Echimys setosus*, GEOFF. — DESM.) a environ six pouces (0,162) de longueur, non compris la queue, qui en a sept (0,189); son poil est soyeux, très-peu mélangé d'épines, roux sur le corps, blanc en dessous; ses pieds sont blancs; ses tarsi postérieurs sont fort longs, avec les trois du milieu pres-

chrysuros, SCHR. Le Léro à queue dorée, BUFF.) a neuf pouces et demi (0,238) de longueur, non compris la queue, qui a un pied (0,525). Son pelage est marron en dessus; sa tête est d'un brun foncé, avec une ligne étroite, blanche, sur le front; la queue est noire, blanche ou jaune à son extrémité; il a sur le dos des poils roides et plats, longs d'un pouce (0,027). Il habite Surinam, et ses mœurs sont inconnues.

L'ÉCHIMYS DACTYLIN (*Echimys dactylinus*, GEOFF. — DESM.) a un peu plus de dix pouces (0,271) de longueur, non compris la

que égaux entre eux. Il habite l'Amérique, mais j'ignore quelle partie.

L'ÉCHIMYS DE CAYENNE (*Echimys cayennensis*, GEOFF. — DESM.) a environ six pouces (0,162) de longueur, non compris la queue. Son pelage est d'un roux passant au brun sur le milieu du dos; tout le dessous du corps est d'un beau blanc; les piquants manquent sur la tête, et sont entremêlés, sur le dos, de poils annelés de roux, de fauve et de brun à la pointe; ses tarsi et ses doigts postérieurs son comme dans le précédent. Il résulte de cette

conformation que ces deux espèces doivent avoir sur les autres une grande supériorité à la course et au saut. Il habite l'Amérique méridionale.

L'ÉCHIMYS DIDELPHOÏDE (*Echymys didelphoides*, GEOFF. — DESM.) a environ cinq pouces (0,155) de longueur non compris la queue, qui en a autant : celle-ci est couverte de poils à sa base et nue sur le reste de sa longueur ; le pelage est brun sur le dos, plus clair sur les flancs, jaunâtre en dessous ; les piquants, qui n'existent qu'au dos et à la croupe, sont annelés de brun foncé et de roux. Il habite l'Amérique méridionale.

25^e GENRE. LES LEMMINGS (*Georychus*, ILLEG.) ont seize dents, savoir : quatre incisives ; pas de canines ; six molaires en haut et en bas, composées, à couronne plane, présentant des lames émailleuses, anguleuses ; les oreilles sont très-courtes, ainsi que la queue, qui est velue ; ses pieds de devant ont tantôt cinq doigts, tantôt quatre, toujours munis d'ongles propres à fouir la terre. Tous ces animaux ont des mœurs intéressantes, dont les voyageurs se sont préoccupés.

Le LEMMING (*Georychus norvegicus*. — *Hipudæus norvegicus*, DESM. *Mus lemmus*, LIX. Le *Lemming*, BUFF. — G. CUV. Le *Lapin de Norvège*, BRISS.) est de la grandeur d'un rat ; il a cinq doigts aux pattes de devant ; son pelage est agréablement varié de noir et de jaune sur le dos ; le ventre et les flancs sont blancs. Il habite les montagnes de la Norvège.

Ce joli petit animal vit dans un terrier au fond duquel il se creuse une chambre dans laquelle il élève sa famille ; mais il n'y fait pas de magasin et n'y amasse point de provisions. Sa nourriture consiste en lichens pendant l'hiver, en herbes dans la belle saison, et probablement en racines lorsqu'il fouille la terre. Par un instinct inexplicable, ces animaux connaissent à l'avance quand il doit y avoir un hiver rigoureux, qui ne leur permettrait plus de remuer le sol glacé ni de trouver leur nourriture dans leur contrée natale, et alors ils se préparent à émigrer pour aller dans des pays plus favorisés. On a observé plusieurs fois chez eux cet étonnant pressentiment, et surtout en 1742. Cette année-là l'hiver fut très-rigoureux dans le cercle d'Umeå, et beaucoup plus doux dans celui de Lula, quoique plus au nord : ils émigrèrent à l'avance du premier et non de l'autre. Il résulte de cette prévision, que leurs émigrations ne sont ni annuelles ni périodiques, et que souvent il n'y en a qu'une dans l'espace de dix ans, tandis que d'autres fois il y en a deux ou trois dans le même espace de temps. Quand ils se préparent à partir, la population d'une contrée entière se rassemble par un merveilleux accord, et leur troupe innombrable se forme en colonnes parallèles et se met en marche en ligne droite, sans qu'aucun obstacle puisse la détourner ni à droite ni à gauche. Rencontrent-ils une montagne, ils la franchissent en la gravissant ; une rivière ou un bras de mer, ils les passent à la nage ; et si le vent vient à s'élever pendant cette traversée, des milliers de ces animaux sont submergés ; leurs cadavres, rejetés en monceaux sur le rivage, empoisonnent l'air au point d'occasionner des maladies épidémiques dans les villages voisins. Ils marchent la nuit, font halte pendant le jour, et malheur à l'endroit où ils s'arrêtent, car, en quelques heures, jardins, moissons, récoltes de toute espèce, verdure, tout est détruit, et le sol reste nu et rasé comme si le feu y avait passé. Heureusement qu'ils respectent les habitations et ne pénètrent ni dans les maisons, ni même dans les cabanes. Aussi courageux que dévastateurs, ils se défendent avec fureur contre toutes les agressions, soit de la part des animaux, soit de la part de l'homme ; ils cherchent à s'élancer à la figure de celui qui le attaque, ils mordent le bâton qui les frappe, la main qui les menace, et une fois qu'ils ont saisi avec les dents, ils ne lâchent plus qu'en mourant. Dans leur colère, selon Scheffer, « ils vont au-devant de ceux qui les attaquent, errent et jappent presque tout de même que des petits chiens. »

Les lemmings ne s'expatrient pas pour aller établir ailleurs des colonies, mais simplement pour trouver à vivre pendant l'hiver, et retourner ensuite dans leur pays. Ces bandes prodigieuses, qui, au départ, couvraient la terre d'individus serrés en phalanges, sont tellement diminuées au retour, qu'à peine s'aperçoit-on de leur passage. Les renards, et une foule d'autres petits mammifères carnassiers, les suivent dans leurs migrations et s'en nourrissent exclusivement ; les oiseaux de proie en détruisent aussi un grand nombre ; et la fatigue, les intempéries, les naufrages et la faim, font périr une grande partie de ceux qui restent ; c'est à peine si la centième partie de la troupe peut regagner sa terre natale. Du reste, leur passage est regardé par les habitants du pays qu'ils parcourent comme un fléau terrible, et dont il est impossible de se délivrer. Comme leur apparition est subite, et que le peuple ne sait d'où ils viennent, il s' imagine qu'ils tombent du ciel avec la pluie.

Le LEMMING DE LAPONIE (*Georychus laponicus*) est un tiers plus petit que le précédent ; son pelage est d'un fauve brun sur le dos, jaunissant sur les flancs, et blanchâtre sous le ventre. Quelques naturalistes ne le regardent que comme une variété du précédent, quoiqu'il n'en ait ni la taille, ni les formes, ni la couleur, ni les mœurs, et qu'il ne se trouve pas dans les mêmes contrées. Il habite la Laponie russe, où l'autre ne se trouve jamais, et il est commun dans les régions voisines de la mer Blanche et de la mer Glaciale, jusqu'à l'Obi. Il émigre aussi, tantôt vers le Petzora, tantôt vers l'Obi, et de la même manière que le précédent. Son terrier, au lieu de n'avoir qu'une chambre, en a plusieurs qui lui servent de magasins, et il y amasse des provisions consistant en lichen des rennes (*Lichen rangiferinus*).

Le LEMMING DE LA BAIE D'HUDSON (*Georychus hudsonius*. — *Hipudæus hudsonius*, LESS. *Mus hudsonius*, PALL. Le *Rat du Labrador*) est de la grosseur d'un rat ; il a cinq pouces (0,155) de longueur, et le mâle est un peu plus grand que la femelle ; il manque de queue et d'oreilles apparentes, et ses pieds de devant n'ont que quatre doigts avec un rudiment de ponce ; son pelage est uniformément d'un gris perle. Il habite l'Amérique septentrionale.

Le LEMMING A COLLIER (*Georychus torquatus*. — *Hipudæus torquatus*, LESS. *Mus torquatus*, PALL.) a le pelage ferrugineux, avec une ligne noire sur le dos et un collier blanc autour du cou, interrompu en dessous ; ses oreilles sont très-courtes ; ses pieds de devant ont cinq doigts armés d'ongles médiocrement forts, excepté le ponce, qu'il a court, arrondi, ou nul. Il habite la Sibérie et émigre aux mêmes époques que les lemmings.

Le LAGURE (*Georychus lagurus*. — *Hipudæus lagurus*, LESS. *Mus lagurus*, PALL. Le *Lagure*, VICQ D'AZVIL) est plus petit que notre campagnol ordinaire ; sa longueur est de trois pouces huit lignes (0,099) ; il n'a que quatre ongles aux pieds de devant, et sept vertèbres à la queue ; son pelage est d'un gris cendré, avec une ligne noire sur le dos, mais il manque de collier. Il vit en grandes troupes dans les steppes de la Tartarie et de la Sibérie, et il est surtout nombreux dans le désert d'Irtisch, où croît en abondance l'iris nain (*Iris pumila*) dont il mange les racines. Quoique le plus petit des lemmings, il est courageux et fort, et ne craint pas d'attaquer les plus grandes espèces de son genre, pour les manger ; aussi aucunes d'elles n'ose habiter les cantons où il a établi sa demeure. Les mâles se font entre eux une guerre à outrance, et le plus fort, après avoir dévoré ses rivaux, s'empare des femelles pour peupler son harem.

Le TAPIR (*Georychus talpinus*. — *Mus talpinus*, PALL. Le *Petit Spalax*, ESCVL.) a cinq doigts à tous les pieds ; sa première molaire est la plus longue ; son pelage varie du gris jaune au brun noir, avec l'âge ; la femelle a six mamelles. Il habite les bassins méridionaux de l'Oural, et ne se trouve pas à l'est de l'Obi. Cet animal se creuse un terrier comme la taupe, près de la surface du gazon, et, comme elle, il élève de petites buttes de terre le long de ses longues galeries et de distance en distance. Il ne sort ja-

mais de sa retraite que pour aller chercher sa femelle, ou changer de canton; il se nourrit de racines, et principalement des petits tubercules du phlomis tubéreux.

26^e GENRE. Les CAPROMYS (*Capromys*, DESM. *Isodon*, GEOFF.) ont vingt dents, savoir: quatre incisives, dont les inférieures peu comprimées sur les côtés; point de canines; huit molaires en haut et en bas, prismatiques, ayant leur couronne traversée par des replis d'émail qui pénètrent assez profondément, et qui sont semblables à ceux qu'on voit sur la couronne des molaires des castors; les pieds de devant ont quatre doigts avec un rudiment de ponce; la queue est ronde, conique, écailleuse; les membres sont forts, robustes et assez courts. Ce genre semble être intermédiaire entre les rats et les marmottes.

Le CHÉMI (*Capromys Fournieri*, DESM. *Isodon pilorides*, SAV. *L'Agutia congo* des créoles de Cuba; peut-être le *Racoon* de BROWNE) est de la grosseur d'un moyen lapin; il a un peu plus d'un pied (0,525) de longueur, non compris la queue, qui a six pouces (0,162); sa marche est plantigrade, et les cinq doigts des pieds de derrière sont fortement onguiculés; son pelage est grossier, d'un brun noirâtre, lavé de fauve obscur dans les parties supérieures; la croupe est rousse; les pattes et le museau sont noirâtres.

Le chémi habite l'île de Cuba, vit dans les bois, et grimpe aux arbres avec la plus grande facilité. Il a peu d'intelligence, mais il est curieux, joueur et d'un caractère fort gai. Sans être positivement un animal nocturne, il est plus éveillé pendant le crépuscule que le jour; il a l'odorat excellent, et, lorsqu'il se croit menacé d'un danger, il se dresse sur ses pieds de derrière, comme un kangourou, et fait mouvoir ses narines pour flairer le vent et prendre connaissance de l'objet qui l'inquiète. Alors il fait entendre un petit cri aigu analogue à celui des rats pour appeler ses camarades et les avertir de prendre la fuite. Quand, au contraire, il éprouve un sentiment de satisfaction, soit en mangeant quelque chose qui flatte son goût, soit en s'étendant mollement au soleil dans une voluptueuse quiétude, il fait entendre un petit grognement très-doux et fort bas. Sa nourriture consiste uniquement en substances végétales, et il aime surtout les bourgeons d'arbres et les jeunes écorces. Comme la plupart des autres rongeurs, les chémi prennent et portent à leur bouche leur nourriture avec les deux pattes de devant, mais souvent aussi ils ne se servent pour cela que d'une seule main, ce qui leur donne une physionomie fort originale. Du reste, cet animal est d'un caractère fort doux.

L'AGUTIA CARAVALLI, ou UTIA (*Capromys prehensilis*, POETINC) a vingt-trois pouces de longueur (0,625); sa tête, la plante de ses pieds et les ongles, sont blanches; son pelage est mou, épais, ferrugineux mêlé de gris; sa queue est grêle, de la longueur du corps, nue à son extrémité. Il habite Cuba, où il est assez rare. Cet animal, lourd et paresseux, grimpe cependant aux arbres avec la plus grande facilité; il aime à se pendre à leurs branches et à se cacher dans leur feuillage. Lesson en fait le type de son genre *Mysateles*.

27^e GENRE. Les CAMPAGNOLS (*Arvicola*, LACÉP.) ont seize dents, savoir: quatre incisives; point de canines; six molaires en haut et six en bas, composées, à couronne plane, offrant des lames émailleuses, anguleuses; oreilles assez grandes; pieds de devant pourvus d'ongles médiocres; queue à peu près de la longueur du corps, velue, ronde; huit à douze mamelles.

Le RAT D'EAU (*Arvicola amphibius*, DESM. *Mus amphibius*, LIN. *Mus aquaticus*, RAI et BRISS. *Mus marinus*, ELIAN.) est un peu plus grand que le rat ordinaire, d'un gris brun foncé; sa queue est d'un tiers plus courte que son corps, et il n'a que l'ongle de visible aux pieds de devant; ses oreilles sont nues, presque cachées dans le poil de sa tête; les quatre pieds sont nus et écailleux.

Le rat d'eau se trouve dans toute l'Europe, le nord de l'Asie et de l'Amérique, mais avec quelques modifications qui tiennent au climat. Par exemple, en Sibérie il est plus grand qu'en Europe, et d'autant plus qu'on s'avance davantage vers le nord; ceux que l'on trouve à l'embouchure de l'Obi et du Jenisey sont assez grands pour que l'on puisse employer utilement leur fourrure, qui, d'ailleurs, n'a pas une grande valeur. Partout les mâles sont plus grands que les femelles et d'une couleur plus foncée. Le rat d'eau ne quitte jamais le bord des eaux douces, et s'il s'en éloigne quelquefois, c'est d'une cinquantaine de pas au plus. Au moindre danger qui le menace, il y revient, se jette dans les ondes, plonge, et gagne son trou en nageant entre deux eaux. Ce trou consiste en un boyau parallèle au sol, peu profond, et ayant plusieurs issues. La femelle y met bas, au mois d'avril, six ou sept petits qu'elle soigne avec tendresse, et elle ne les laisse sortir de sa retraite que lorsqu'ils ont atteint au moins la moitié de leur grosseur. Buffon accuse ces animaux de ne se nourrir que de poissons et de reptiles, et de faire du tort aux étangs et aux rivières en détruisant le frai des carpes, brochets, barbeaux, etc. Le vrai est que les rats d'eau ne mangent que des matières végétales, et entre autres les racines et les graines des plantes de la famille des typhacées; si quelquefois ils se permettent une nourriture animale, elle consiste purement en quelques insectes et leurs larves; quant aux poissons, grenouilles et autres animaux aquatiques, ils n'y touchent jamais. Dans certains pays on mange sa chair, qui n'est pas mauvaise, et peut être comparée à celle du cochon d'Inde. Entre l'Obi et le Jenisey on trouve une variété, ou peut-être une espèce de cet animal, qui diffère de notre rat d'eau par une grande tache blanche qu'elle a entre les épaules, et une raie de la même couleur sur la poitrine.

Le SCHERMAUS (*Arvicola paludosus*, — *Mus paludosus*, LIN. *Arvicola argentoratensis*, DESM. Le Scherman, BUFF.) est plus petit que le précédent, à tête remarquablement plus ramassée, à queue plus courte, et à pelage noir. Il habite les environs de Strasbourg et s'éloigne davantage de l'eau.

Le CAMPAGNOL DES RIVAGES (*Arvicola riparius*, ORD. *Arvicola palustris*, HARLAN) a cinq pouces de longueur (0,153), non compris la queue, qui est moins longue; ses oreilles sont médiocres; son museau est gros; il a le pelage d'un brun rougeâtre mêlé de noir en dessus et cendré en dessous. Il habite le bord des eaux, aux États-Unis, et se nourrit des semences de la zizanie aquatique.

Le RAT D'EAU DU NIL (*Arvicola niloticus*, DESM. *Lemmus niloticus*, GEOFF.) a la queue presque aussi longue que le corps; son pelage est d'un brun mêlé de fauve sur le dos, d'un gris jaunâtre en dessous; ses oreilles sont brunâtres, presque nues; sa queue est brune. Il habite l'Égypte, et a les mêmes mœurs que les précédents.

Les espèces qui vont suivre sont entièrement terrestres, et toutes habitent l'ancien continent.

Le CAMPAGNOL ORDINAIRE (*Arvicola vulgaris*, DESM. *Mus arvalis*, LIN. Le Campagnol ou Petit Rat des champs, BUFF. — G. CUV.) est de la grandeur d'une souris; son corps a trois pouces (0,081) de longueur, non compris la queue, qui a un pouce (0,027), et qui est velue; ses oreilles sont moyennes et arrondies; son pelage est d'un jaune brun en dessus, d'un blanc sale en dessous. Cette espèce a souvent été le fléau de l'agriculture, surtout dans l'antiquité.

Le campagnol est commun dans toute l'Europe, et se trouve dans le nord de la Russie jusqu'à l'Obi. Il habite les champs et les jardins, mais il ne pénètre jamais dans les maisons ni dans les bâtiments d'exploitation rurale. Il se creuse un terrier consistant en une petite chambre de trois ou quatre pouces (0,081 à 0,108) de diamètre en tous sens, à laquelle aboutissent plusieurs boyaux en zigzag lui servant d'entrée et de sortie. C'est là que la femelle établit son nid d'herbe sèche, et met bas, au moins

deux fois par an, dix à douze petits à chaque portée. Aussi, lorsqu'un été favorise la multiplication de ces petits animaux, ils deviennent un véritable fléau pour l'agriculture. Ils font des provisions de grain, de noisette et de gland, mais il paraît qu'ils préfèrent le blé à toute autre nourriture. « Dans le mois de juillet, dit Buffon, lorsque les blés sont mûrs, les campagnols arrivent de tous côtés, et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour manger l'épi; ils semblent suivre les moissonneurs, ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés; lorsqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement semées et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne et en hiver, la plupart se retirent dans les

brun en dessus, jaunâtre sur les flancs, blanc sous la gorge et sous le ventre; sa queue n'a que le quart de la longueur du corps, et elle est brune; ses oreilles sont très-courtes. Cette espèce habite la Sibérie et le Kamtschatka. Ses habitudes la rendent précieuse aux Kamtschadales.

Le campagnol économe est l'espèce la plus singulière et la plus célèbre de son genre. Il habite les vallées profondes et humides, et creuse son terrier avec beaucoup d'art; il consiste en vingt ou trente boyaux de huit à neuf lignes (0,018 à 0,020) de diamètre, serpentant presque à la surface du sol, ou au moins à peu de profondeur, et s'ouvrant en dehors de distance en distance. Ces boyaux communiquent à d'autres galeries plus profondes, se

Les Castors, paysage de l'Amérique du Nord.

bois, où ils trouvent de la faine, des noisettes et des glands. Dans certaines années ils paraissent en si grand nombre, qu'ils détruiraient tout s'ils subsistaient longtemps; mais ils se détruisent eux-mêmes, et se mangent dans les temps de disette; ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots, et de gibier ordinaire aux renards, aux chats sauvages, à la marte et à la belette. » Mais ce qui contribue plus encore à leur destruction, ce sont les pluies d'automne et les fontes de neige qui inondent leurs terriers. Il paraît qu'autrefois cette espèce était plus multipliée qu'aujourd'hui, et que souvent elle a ravagé des provinces entières; l'histoire nous en offre de fréquents exemples, et, dans des temps reculés, on regardait les armées de rats apparaissant tout à coup, comme un effet de la vengeance céleste; aussi n'opposait-on guère à leur invasion que des prières et des exorcismes.

La FÉGOULE, ou CAMPAGNOL ÉCONOME (*Arvicola œconomus*, DESM. *Mus œconomus*, PALLAS. Le *Campagnol des prés*, G. CUV.) ne diffère extérieurement du précédent que par sa couleur plus foncée, mais à l'intérieur il a une paire de côtes de plus; son pelage est

rendant toutes à son habitation ou à ses magasins. Son habitation, ou chambre principale, a trois ou quatre poncees (0,081 ou 0,108) de hauteur et environ un pied (0,523) de largeur; elle est plafonnée avec des racines de gazon, ou, mais seulement dans les lieux humides, voûtée dans une motte de terre qui domine le sol environnant; sur le plancher est étendu un lit de mousse. À côté de cet appartement, où loge la famille, sont deux ou trois magasins plus grands, construits avec beaucoup de soin et maintenus constamment très-propres. Tel est l'établissement d'un couple solitaire; mais s'il a une famille un peu nombreuse, il se fait aider par ses enfants; alors la chambre est beaucoup plus spacieuse, et l'on creuse jusqu'à huit ou dix magasins, afin d'y serrer assez de provisions pour tout le monde. Quelquefois deux ou trois familles se réunissent pour travailler et vivre en commun. Dès le commencement de l'automne, chacun se hâte de récolter des racines et des bulbes de phlomis tubéreux, renouées bistorte et vivipare, de pimprenelle sanguisorbe, de lis de Kamtschatka, des graines de pin cembro, etc., etc.; et ces provisions se dépo-

sent dans un premier magasin pour y être épluchées et triées. Chaque espèce végétale occupe seule un magasin, ou du moins est réunie en une pile sans mélange avec d'autres. Tous les jours on visite les approvisionnements pour voir si tout est en ordre et si rien ne se gâte; une racine paraît-elle attaquée par l'humidité, elle est aussitôt enlevée, transportée dehors, au grand air et au soleil, puis on la reporte au magasin quand sa dessiccation est parfaite.

Lorsque les Kamtschadales rencontrent une habitation de campagnol économe, c'est pour eux une bonne fortune, car ils se servent de la racine de sanguisorbe pour préparer une sorte de thé qu'ils aiment beaucoup, et les autres racines du magasin

de proie et à la dent vorace des brochets et des saumons, qui en détruisent beaucoup; le moindre vent en fait aussi noyer un grand nombre; mais enfin le gros de la troupe finit ordinairement par gagner la rive opposée. Il arrive quelquefois qu'ils sont tellement fatigués, qu'ils se couchent sur le sable du rivage, sans pouvoir aller plus loin, et qu'ils périraient de froid si les Kamtschadales ne leur portaient secours en les séchant et les réchauffant, soit dans leur sein, soit devant un feu. Quand ces petits animaux sont un peu remis, ils leur rendent la liberté pour qu'ils puissent continuer leur voyage, ce que les campagnols font incontinent. Lorsqu'ils ont passé le Pénshina, qui se jette à l'extrémité nord du golfe d'Ochotsk, ils côtoient la mer vers le sud,

Le Lièvre. Paysage de France.

leur servent à assaisonner leurs mets. Ils s'en emparent donc, mais avec l'extrême précaution de ne maltraiter ni blesser aucun des membres de la famille, de laisser à l'économe une partie de ses provisions, et de remplacer celles qu'ils enlèvent avec du carvi sec. Ils croient que sans cela ces petits animaux se tueraient de désespoir, et les priveraient ainsi, pour l'année suivante, de la part qu'ils s'adjugent des fruits de leurs économies. Il n'est pas rare de trouver dans les greniers du campagnol jusqu'à quinze ou vingt kilogrammes de racines.

Comme les lemmings, les campagnols économes ont la prévision, non pas des hivers rigoureux, mais des étés pluvieux, des orages et des tempêtes, des inondations qui doivent submerger leurs terriers, et ils émigrent pour aller chercher un climat plus favorable. C'est au printemps qu'ils se réunissent en grande troupe et se mettent en voyage, en dirigeant leur marche sur le couchant d'hiver, en ligne droite, sans que ni lacs, ni rivières, ni bras de mer puissent les déterminer à faire le moindre détour. En les traversant à la nage ils sont exposés au bec des oiseaux

et au mois de juillet arrivent sur les bords de l'Ochotsk et du Jondoma, après une route de plus de six cent vingt-cinq lieues. Au moment de leur départ, ils formaient des colonnes si nombreuses, qu'il leur fallait plus de deux heures pour défiler; mais au retour, qui a lieu la même année, au mois d'octobre, il n'en est plus de même; les renards, les martes, les hermines, les oiseaux de proie, la fatigue, et les mille accidents d'un long voyage, les ont plus que décimés, et souvent il n'en revient pas la moitié. Leur arrivée n'en est pas moins un jour de fête pour les Kamtschadales, parce que c'est un signe certain de la fin des tempêtes qui ont ravagé le pays pendant leur absence, parce qu'elle présage une année heureuse pour la pêche et les récoltes, et aussi parce qu'ils amènent à leur suite une foule d'animaux carnassiers à fourrures, qui promettent une chasse abondante et lucrative. On sait, au contraire, que lorsqu'ils retardent leur arrivée, c'est un pronostic infallible de pluies et d'orages. Du reste, les émigrations des campagnols ne sont pas plus périodiques que celles des lemmings.

Ordinairement, chez la plupart des autres animaux qui vivent en famille ou en petite société, c'est le mâle qui se charge des plus rudes travaux; ici c'est le contraire: les femelles sont un tiers au moins plus grandes que les mâles, fortes à proportion, et beaucoup plus laborieuses. Vers le milieu de mai, et peut-être plusieurs fois dans l'année, elles mettent bas deux ou trois petits, qui naissent aveugles, et dont elles prennent le plus grand soin. Le campagnol économe du Kamtschatka n'est qu'une variété très-légère de celui de Sibérie, et il n'en diffère que par sa taille un peu plus grande, et son pelage d'une teinte légèrement plus brune.

Le CAMPAGNOL FAUVE (*Arvicola fulvus*, DESM.) a la queue un peu plus courte que la moitié du corps; ses oreilles sont à peine visibles; son pelage est d'un fauve roussâtre, avec le ventre et les pattes jaunâtres. Il habite la France. Il se pourrait qu'il fit double emploi avec le *Lemmus fulvus* d'Is. Geoffroy, et l'*Arvicola vulgaris* de Desmarest.

Le CAMPAGNOL ALLIAIRE (*Arvicola alliarius*, DESM. *Mus alliarius*, PALL. — GML.) est de la grandeur du campagnol ordinaire; ses moustaches sont fort longues; ses oreilles grandes, presque nues; sa queue est de la longueur du tiers de son corps; son pelage est d'un gris cendré en dessus, blanc en dessous. Il habite la Sibérie, à l'est de l'Obi, se creuse un terrier, et se nourrit d'ail, dont il fait des provisions.

Le CAMPAGNOL DES ROCHERS (*Arvicola saxatilis*, DESM. Le *Mus saxatilis* de PALL. et GML.) a la queue longue comme la moitié du corps; ses oreilles sont grandes, ovales; son pelage est brun, mêlé de gris en dessus, gris foncé sur les flancs, et d'un cendré blanchâtre en dessous. Il habite la Sibérie et la Mongolie.

Le CAMPAGNOL ROUX (*Arvicola rutilus*, DESM. *Mus rutilus*, PALL. — GML.) a la queue longue comme le tiers du corps; son pelage est roux en dessus, blanchâtre en dessous, teinté de gris et de jaunâtre; ses oreilles sont nues, bordées de poils à l'extrémité seulement. On le trouve en Sibérie et au Kamtschatka.

Le CAMPAGNOL SOCIAL (*Arvicola socialis*, DESM. *Mus socialis*, PALL. *Mus gregarius*, LIN.) est remarquable par la finesse et la mollesse de son pelage d'un gris pâle sur le dos, d'un blanc pur sur le ventre et sur les extrémités; ses oreilles sont courtes, larges et nues; sa queue, blanchâtre, est longue comme le quart de son corps. Il vit d'oignons de la tulipe de Gesnère, dans les déserts du Volga et du Taïk, et quelquefois en si grand nombre, qu'on ne peut faire un pas sans enfoncer ses terriers.

Le CAMPAGNOL D'ASTRAKAN (*Arvicola astrachanensis*, DESM.) a la queue de la longueur du quart de son corps; il est jaune en dessus, cendré en dessous; sa grandeur est celle d'une souris. On le trouve dans les environs d'Astrakan.

Le CAMPAGNOL DES COLLINES (*Arvicola gregalis*, DESM. *Mus gregalis*, PALL. — GML.) ressemble beaucoup au campagnol ordinaire, mais son pelage est d'un gris pâle sur le dos, et d'un blanc sale sous le ventre; les oreilles sont très-minces et assez grandes; la queue porte environ quarante anneaux écailleux. Cette espèce a les mêmes mœurs que le campagnol économe, mais comme elle habite des montagnes qui ne sont pas sujettes aux inondations, elle n'a pas besoin d'émigrer. Ce campagnol est commun dans les montagnes de la Daourie, et depuis l'Urtich jusqu'aux sources du Jeniseï. Son terrier ressemble à celui de l'économe, à cette différence que les ouvertures des galeries sont couvertes d'un petit dôme de terre. Il se nourrit des bulbes de l'ail tennissimum et du lis de pompone.

Le CAMPAGNOL RAYÉ (*Arvicola punilio*, DESM. *Mus punilio*, SPERM.) se distingue de tous ses congénères à son pelage bleu clair en dessus, marqué de quatre bandes longitudinales noires. On le trouve au cap de Bonne-Espérance. C'est probablement un *mus*.

Le CAMPAGNOL AUX JOUES FAUVES (*Arvicola xanthognatus*, DESM.) a le pelage fauve varié de noir en dessus, d'un gris cendré clair

en dessous; ses joues sont fauves; sa queue est noire en dessus, blanche en dessous. Il habite les bords de la baie d'Hudson.

Le CAMPAGNOL A QUEUE BLANCHE (*Arvicola albicaudatus*, DESM.) a la queue à peine aussi longue que la moitié de son corps, blanche en dessus; son pelage est brun et ses pattes blanches. Sa patrie m'est inconnue.

28^e GENRE. Les MYNOMES (*Mynomes*, RAFIN.) ne diffèrent du genre précédent que par le nombre de leurs doigts, qui est de quatre à chaque pied, avec un doigt interne fort court, et par leur queue qui est aplatie, velue, écailleuse comme dans les ondatras.

Le MYNOME DES PRAIRIES (*Mynomes pratensis*, RAFIN. *Arvicola pensylvanica*, ORD. et HALLAN) a quatre pouces (0,108) de longueur, et sa queue n'a que neuf lignes (0,020); son pelage est d'un fauve brunâtre en dessus, et d'un blanc grisâtre en dessous. Il habite les États-Unis, se creuse un terrier sur le bord des rivières, et se nourrit de bulbes d'ail et autres plantes de la famille des liliacées.

29^e GENRE. Les SIGMODONS (*Sigmodon*, SAY et ORD.) ont seize dents, savoir: quatre incisives; point de canines; six molaires en haut et six en bas, égales, avec des racines, et à couronne marquée par des sillons alternes, très-profonds, disposés en sigma: ils ont cinq doigts aux pieds de derrière, et quatre à ceux de devant avec le rudiment d'un cinquième doigt onguiculé; leur queue est velue.

Le SIGMODON VELU (*Sigmodon hispidum*, SAY et ORD. *Arvicola hortensis*, HALL.) est long de six pouces (0,162), avec une grosse tête, de grands yeux, et le museau allongé; son pelage est d'un jaune d'oeuf pâle, mélangé de noir sur la tête et en dessous; les parties inférieures du corps sont cendrées. Cet animal habite la Floride orientale, dans les champs qui avoisinent la rivière de Saint-Jean.

30^e GENRE. Les NÉOTOMES (*Neotoma*, SAY et ORD.) ont seize dents, savoir: quatre incisives; pas de canines; six molaires en haut et six en bas, ayant de longues racines qui manquent à celles des campagnols; ils ont aux pieds de devant quatre doigts avec le rudiment d'un cinquième, et cinq doigts aux pieds de derrière; leur queue est velue.

Le NÉOTOME DE LA FLORIDE (*Neotoma floridana*, SAY et ORD. *Mus floridanus*, DESM.) a la queue plus longue que le corps, brune en dessus et blanche en dessous; les oreilles fort grandes; le pelage doux et court, d'un gris plombé mélangé de poils noirs et jaunâtres, en dessus; plus brun sur le dos et plus jaune sur les flancs; le dessous du corps est d'un blanc pur. Il habite les bords du Missouri et les montagnes Rocheuses.

LES RATS NAGEURS

ont tous les caractères de la famille précédente, mais leurs pieds postérieurs sont palmés ou à demi palmés, c'est-à-dire que leurs doigts sont plus ou moins réunis par une membrane, comme ceux des canards ou autres oiseaux aquatiques.

51^e GENRE. Les CASTORS (*Castor*, LIN.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives ; pas de canines ; huit molaires en haut et huit en bas, composées, à couronne plane, avec des replis émailleux, sinueux et compliqués ; ils ont cinq doigts à tous les pieds ; leur queue est large, aplatie horizontalement, ovale, sans poils et couverte d'écailles imbriquées.

Le CASTOR ou BIÈVRE (*Castor fiber*, LIN.).

Cet animal est à peu près de la grosseur d'un blaireau et atteint trois ou quatre pieds (0,975 à 1,299) de longueur, en y comprenant la queue ; son pelage se compose de deux sortes de poils, l'un fort long, grossier, d'un brun roussâtre, recouvrant un duvet très-fin, plus ou moins gris. Du reste, il varie de couleur en raison des pays ; par exemple, les castors du Nord sont d'un beau noir, et quelquefois tout blancs ; ceux du Canada sont d'un brun roux uniforme ; vers l'Ohio et dans le pays des Illinois, ils sont d'un fauve pâle, passant même au jaune paille ; en France ils sont de la couleur de ceux du Canada ; et enfin, on en trouve quelquefois de variés de jaunâtre et de brun. Ils ont les pieds de derrière palmés, ce qui leur donne une grande facilité pour nager, et leur queue plate et large leur sert de gouvernail. Ces animaux sont encore communs dans l'Amérique septentrionale, mais ils sont devenus assez rares en Europe, et particulièrement en France, où l'on n'en trouve plus que quelques individus isolés sur les bords du Gardon, en Dauphiné, sur ceux du Rhône, de quelques petites rivières qui se jettent dans ce fleuve, et dans quelques tourbières des vallées de la Somme.

La ménagerie du Jardin des Plantes a nourri plusieurs castors, et il en est résulté des observations que je dois faire connaître avant d'entrer dans des détails de mœurs qui se trouveront tout à fait en contradiction avec ce que les auteurs ont écrit jusqu'à ce jour sur cet animal. Deux individus de cette espèce avaient été réunis dans la même cage, l'un venait des bords du Gardon, l'autre de ceux du Danube. Ils étaient d'une propreté extrême, vivaient paisiblement entre eux, mangeaient assis dans l'eau, dormaient presque tout le jour, ou ne veillaient que pour se lisser le poil avec les pattes et nettoyer leur loge de la plus petite ordure. On leur donnait divers matériaux pour voir si leur instinct de construction se déclinait par quelque chose ; mais ils se contentaient de les entasser pêle-mêle dans un coin de leur loge, en les repoussant avec leurs pieds ou les transportant avec leur bouche ou leurs mains, sans que jamais ils se soient servis de leur queue en façon de truelle, ni aient montré la moindre intelligence architecturale. D'autres fois, on réunit dans la même loge plusieurs castors pris jeunes et élevés séparément ; loin de montrer un caractère de sociabilité, ils se battaient avec une fureur toujours renaissante. Buffon, qui a si bien vu, quand il a vu par ses propres yeux, va nous aider à se réfuter lui-même : « Si l'on considère le castor dans l'état de nature, dit-il, il ne paraîtra pas, pour les qualités intérieures (je suppose que Buffon entendait parler de l'intelligence), au-dessus des autres animaux ; il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard. Il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures. » Buffon a fixé son opinion sur les observations qu'il a faites chez lui, ayant conservé un castor vivant pendant plus d'un an ; mais on pourrait lui répondre, ainsi qu'à ma citation des castors nourris à la ménagerie, qu'il n'appartient pas

de juger de l'intelligence des animaux libres et à l'état de nature, par celle que montrent ces malheureux lorsqu'ils ont été abrutis par les fers de l'esclavage. Cette objection est parfaitement juste, aussi est-ce ailleurs que dans la domesticité que nous allons maintenant étudier le castor.

Tous ceux que l'on trouve en Europe vivent solitairement, ne construisent rien, et n'habitent que des terriers. Il en est ainsi maintenant, et il en était ainsi dans l'antiquité, car les anciens, en nous parlant de leur *canis ponticus*, qui n'était rien autre chose que notre castor, ne font nulle mention de son habitude de bâtir, et lui attribuent les mêmes habitudes que celles de la loutre, à la nourriture près. Il est vrai qu'on prétend avoir trouvé en Norvège des ruines annonçant des villages de castors ; mais ce fait, aventureusement avancé, n'a pas été suffisamment prouvé. Dans certaines solitudes de l'Amérique, et surtout dans la haute Louisiane, les castors sont nombreux et n'ont jamais été inquiétés par l'homme, et cependant ils vivent épars, tout au plus en famille, dans l'ignorance et la paresse de construire. Tous vivent dans des terriers qui ont quelquefois jusqu'à trois cents mètres et plus de longueur. Pallas dit que les castors de la Léna et ceux du Jeniseï sont également terriers, même lorsqu'ils sont rassemblés en communauté, mais que pour l'ordinaire ils restent solitaires. L'instinct de bâtir n'est donc pas chez eux développé autant qu'on a voulu le dire, et voyons à quoi cet instinct se réduit, quand on met de côté les contes des voyageurs non instruits, toujours prêts à gâter le merveilleux de la nature en mettant à sa place le merveilleux de leur invention.

Les castors ne vivent pas ordinairement en société, comme on l'a dit ; depuis les premiers beaux jours du printemps jusqu'à l'automne, ils restent solitaires ou par couples, dans les bois, et élèvent leur famille, non dans des cabanes, comme le dit Buffon, mais dans des terriers qu'ils se creusent le long des ruisseaux. Lorsque les premières gelées blanches se font sentir, c'est alors qu'ils se réunissent et s'occupent, dans de certains pays déserts seulement, à élever ces fameuses digues sur lesquelles on a fait tant de contes absurdes. Elles consistent tout simplement en un amas de branches, de pierres, de boue, qu'ils accumulent sans ordre dans le lit d'un ruisseau, de manière à barrer le cours de l'eau et à la forcer à refluer en forme de petit étang. Comme les matériaux qu'ils emploient consistent en branches d'arbres aquatiques croissant sur le bord des rivières, saules, aunes, peupliers, etc., il arrive naturellement qu'elles prennent racine à la manière des boutures, et que la digue, qui augmente d'épaisseur chaque jour à mesure que le courant y amène des rameaux flottants et des vases qui s'y amoncellent, se fortifie, et finit par former un épais buisson devant sa solidité à la nature plus qu'à ses prétendus architectes. Quant aux cabanes, elles sont construites à peu près dans le même principe. Ils commencent à amonceler, dans un endroit qui peut avoir dix-huit poncees à deux pieds de profondeur (0,487 à 0,650), une grande quantité de petites branches, de pierres et de limon, et ils donnent à cet amas la forme d'un monticule conique, dont la moitié seulement est submergée ; alors ils creusent dans cette butte, ras le fond de l'étang, un trou rond qu'ils élargissent au milieu du tas de matériaux de manière à lui donner une forme analogue à celle d'un four. C'est là qu'ils déposent la provision d'écorce destinée à les nourrir pendant l'hiver. Ils percent un autre trou dans le dôme de ce magasin, puis ils élargissent également ce trou en forme de four, et font ainsi deux pièces l'une sur l'autre, et n'ayant qu'une même et seule issue. Cette dernière pièce n'est pas submergée comme la précédente, elle est au-dessus des eaux les plus hautes, et la famille peut y dormir à sec.

Ils savent fort bien profiter du courant du ruisseau pour amener par le flottage leurs matériaux sur l'emplacement où ils doivent s'en servir; mais ces pilotis, ces arbres apointis par le pied, transportés par une sorte d'art, cette combinaison de travail, ces prétendus chefs qui forcent les paresseux à prendre part à l'ouvrage, cette quene qui leur sert de truelle, cette maçonnerie, et ces murs solides et crépis avec du mortier de terre, cette sorte de police qui règne dans chaque bourgade ou même dans chaque famille, sont autant de contes dont les voyageurs ont enjolivé leurs relations.

Loin que le castor soit comparable au chien et à l'éléphant pour l'intelligence, on peut affirmer que c'est un animal presque stupide. « Tous conviennent que le castor, dit Buffon lui-même, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paraît, au contraire, être au-dessous de quelques-uns d'entre eux pour

dans le discrédit. On ne chasse plus le castor que pour s'emparer de sa fourrure, très-recherchée dans la fabrique de chapellerie, et pour manger sa chair, d'un goût assez amer et fort peu agréable. Dans les siècles derniers, il s'en faisait une chasse assez abondante dans tout le Canada, mais le nombre de ces animaux a été tellement diminué, qu'aujourd'hui les expéditions de chasseurs sont obligées d'aller les chercher jusqu'aux sources de l'Arkansas, dans les montagnes Rocheuses. Le piège ou la trappe dont on se sert pour les prendre ne diffère en rien de nos pièges à renards et à putois. Les trappeurs, qui ne voyagent qu'en caravanes pour se défendre contre les peuplades de sauvages, ont l'œil tellement exercé à cette chasse, qu'ils découvrent, au signe le plus léger, la piste du castor, sa hutte ou son terrier fussent-ils placés dans le taillis de saule le plus épais : ce même coup d'œil leur fait deviner exactement le nombre des habitants qui s'y

Le Castor.

les qualités purement individuelles. C'est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhéments, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du désir de sa liberté, rongeaient de temps en temps la porte de sa prison, mais sans fureur, sans précipitation, et dans la seule vue d'y faire une ouverture pour en sortir; au reste, assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers, ne cherchant point à nuire et assez peu à plaire; il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne : seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter des pièges grossiers. Loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se bien défendre. » Ces animaux font pour l'hiver une provision d'écorce, de bourgeons et de bois tendres, formant leur nourriture ordinaire. Les femelles, dit-on, portent quatre mois, mettent bas vers la fin de l'hiver, et produisent ordinairement deux à trois petits. Comme la plupart des autres rongeurs, ils se servent de leurs pieds de devant avec beaucoup d'adresse, principalement pour porter leurs aliments à leur bouche. Ils nagent et plongent parfaitement, mais sur terre ils ont la démarche lourde, et ils courent fort mal.

Autrefois l'on recherchait beaucoup, dans la vieille médecine, une matière onctueuse, odorante, contenue dans de grosses vésicules que les castors ont près de l'anus, et connue dans le commerce sous le nom de *castoreum*. On lui attribuait plusieurs propriétés merveilleuses; mais aujourd'hui cette drogue est tombée

trouvent. Alors le chasseur pose sa trappe à deux ou trois pouces au-dessous de la surface de l'eau, et, par une chaîne, l'attache à un tronc d'arbre ou à un piquet fortement enfoncé sur la rive. L'appât consiste en une jeune tige de saule dépouillée de son écorce, fixée dans un trou de la bascule du piège, et la sommité dépassant la surface de l'eau de cinq à six pouces. Ce sommet a été préalablement trempé dans la médecine (pour me servir du mot technique des trappeurs) qui doit attirer l'animal par son odeur alléchante. Or, la composition de la médecine est le secret du trappeur, secret qui néanmoins n'a pas été si bien tenu que nous ne puissions le révéler ici. Au printemps, le chasseur ramasse une grande quantité de bourgeons de peuplier, au moment où ils sont le plus couverts de cette sorte de glu visqueuse et odorante destinée probablement par la nature à protéger le développement des jeunes feuilles. Il jette ces bourgeons dans une chaudière avec de l'eau, quelques feuilles de menthe des ruisseaux, un peu de camphre, et une suffisante quantité de sucre d'érable. Quand tout a bouilli assez longtemps pour réduire l'eau à l'état de sirop sans emporter l'odeur du bourgeon de peuplier, il passe au filtre, et la médecine est faite; on la conserve dans des fioles bien bouchées, et on y trempe l'appât quand on tend le piège.

Le castor, doué d'un odorat très-fin, ne tarde pas à être attiré par l'odeur; mais dès qu'il a touché à l'appât qui tient la détente, le piège part et le prend par les pattes. L'animal se débat; il entraîne la trappe de toute la longueur de la chaîne; bientôt, épuisé de fatigue, il coule à fond avec le piège et se noie. Quelquefois, quand le piquet vient à manquer, le castor gagne la rive

et emporte le piège dans les bois, où l'on a beaucoup de peine à le retrouver. Il arrive aussi que lorsque ces animaux ont été trop inquiétés, ils deviennent méliants et déjouent toutes les ruses du trappeur. Dans ce cas le chasseur abandonne la partie, met ses pièges sur son dos, et s'éloigne en se disant vaincu.

52^e GENRE. Les ONDATRAS (*Ondatra*, LACÉP. *Fiber*, G. CUV.) ont seize dents, savoir : quatre incisives et douze molaires, ces dernières composées et à racines distinctes, leur couronne plane, avec des lames émailleuses et anguleuses. Ils ont cinq doigts à tous les pieds; ceux des pieds de derrière à demi palmés et munis sur leurs bords d'une rangée de soies roides, les aidant à nager en remplissant l'office de membrane; leur longue queue est cylindrique à la base, puis comprimée latéralement, écailleuse, linéaire, recouverte de peu de poils roides.

nourrit. Là il creuse un terrier et fait avec de la mousse un nid très-commode où la femelle dépose ses petits, au nombre de cinq ou six, dont elle prend grand soin pendant toute la belle saison. Si, par hasard, lorsque la femelle est pleine, le couple se trouve à portée d'une vieille cabane d'ondatras, elle s'en empare, et c'est là qu'elle met bas et élève ses enfants. Dans tous les cas, le mâle ne se mêle jamais de cette éducation, et il s'éloigne même de sa famille pour aller errer seul dans les bois. Au mois d'octobre les petits sont aussi grands que leurs parents, et le père vient les rejoindre pour passer l'hiver avec eux.

Alors toute la famille abandonne son habitation d'été et se rend sur le bord d'un lac ou d'une rivière; elle choisit un emplacement commode, c'est-à-dire un endroit couvert de jones, de souchets, et autres plantes croissant dans les ondes et étendant de longues racines dans la vase; il faut que l'eau soit limpide,

Colonne de Daubenton.

L'ONDATA OU RAT MUSQUÉ DU CANADA (*Ondatra zibethicus*, LESS. *Castor zibethicus*, LIN. *Mus zibethicus*, GML. L'*Ondatra*, BUFF. — G. CUV. Le *Rat puant* des sauvages du Canada) a treize pouces (0,532) de longueur, non compris la queue, qui en a neuf (0,244), c'est-à-dire qu'il est à peu près de la grandeur d'un lapin. Son pelage est d'un brun gris teint de roux en dessus, et d'un cendré clair en dessous; il exhale une odeur de muse qui devient très-forte et très-désagréable dans le temps des amours.

Ainsi que le castor, l'ondatra habite le nord de l'Amérique septentrionale, fréquente le bord des eaux, se construit une cabane, et vit en société; mais, et ceci surprendra probablement quelques-uns de mes lecteurs, il est bien meilleur architecte. Au printemps, lorsqu'il a trouvé une femelle qui lui convient, et il lui est permis d'être difficile, car il doit passer sa vie entière avec la même compagne, il se retire avec elle au fond d'un bois, à proximité d'une rivière, d'un étang ou d'un lac, où se trouvent abondamment les jones et autres plantes aquatiques dont il se

calme, et que, dans les plus grandes inondations, elle ne monte pas à un pied ou deux au-dessus de son niveau ordinaire. Le lieu convenable étant trouvé, tout le monde se met à l'ouvrage, sous la direction du père, pour bâtir la cabane qui doit les abriter pendant l'hiver. Les matériaux consistent en fiente de bison et en terre glaise, qu'ils pétrissent avec les pieds, et qu'ils mélangent avec de la paille de jonc et des feuilles sèches. Chaque cabane a ordinairement deux pieds et demi (0,812) de diamètre à l'intérieur, et quelquefois beaucoup plus quand plusieurs familles se réunissent. La forme en est ronde, et elle est recouverte d'un dôme de terre battue, épais de quatre pouces (0,108), avec une couverture de jones nattés fort régulièrement à l'extérieur, et n'ayant pas moins de huit pouces (0,217) d'épaisseur. Cette ingénieuse toiture est impénétrable à la pluie, à la neige et aux autres intempéries de l'air. Ils savent très-bien prévoir le cas où un accident extraordinaire ferait monter l'inondation plus haut que de coutume; en conséquence, ils construisent à l'intérieur

plusieurs étages de gradins sur lesquels ils se logent à sec, lors même que l'eau s'empare du bas de l'édifice. Comme les ondatras ne font pas de provisions, ils creusent des puits et des boyaux au-dessous et à l'entour de leur demeure, pour aller chercher de l'eau et des racines de nénufar et d'acore aromatique, formant la base de leur nourriture d'hiver; dans ce cas, ces galeries leur servant de sortie, ils ont le soin de murer la porte de leur cabane. Mais quand celle-ci est construite au milieu de jones fort épais, capables de les dérober à la vue de leurs ennemis, ils ne creusent point de galeries souterraines, laissent leur porte ouverte, et se frayent des sentiers couverts parmi les jones, sous la neige, que ces plantes soutiennent élevée par leurs tiges rapprochées. Ces habitations sont construites avec tant de solidité, que les chasseurs ont beaucoup de peine à les ouvrir à coups de pioches et de pics.

Lorsque l'hiver est rigoureux, la cabane est quelquefois couverte de plusieurs pieds de glace et de neige, sans que ses habitants, couchés bien chaudement sur de la mousse, les uns auprès des autres, en soient le moins du monde incommodés. Lorsque les douces influences du printemps commencent à fondre les neiges, à dégeler les lacs et à faire naître la verdure, les ondatras quittent leur cabane pour n'y revenir jamais. Ils se séparent par couples, et vont, comme je l'ai dit, passer la belle saison dans les bois, où ils vivent de toute sorte d'herbes. Dans les pays où l'hiver est moins rude, par exemple comme dans la Louisiane, ces animaux se terrent et ne construisent pas.

Leur fourrure, malgré l'odeur de muse qu'elle exhale, est fort recherchée à cause du duvet soyeux qui se trouve sous le poil, et qui sert à confectionner les plus beaux chapeaux. C'est en hiver que les chasseurs vont à la recherche de ces animaux, quelque temps avant le moment où ils quittent leur retraite. Ils ouvrent avec des pioches le dôme de leur cabane, les offensent brusquement de la lumière du jour, assomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries souterraines qu'ils se sont pratiquées, et qui leur servent de derniers retranchements où on les suit encore.

Pris jeune, l'ondatra s'apprivoise fort aisément et caresse même la main de son maître; en tout il montre beaucoup plus d'intelligence que le castor, dont les sauvages le disent cousin. Mais, surtout au printemps, il exhale une odeur musquée si pénétrante qu'on la sent de fort loin, et qu'elle imprègne d'une manière désagréable jusqu'aux meubles de la maison où on l'élève. Cette odeur déplaît tellement aux naturels du Canada, qu'ils ont donné à l'ondatra le nom de rat puant. Il paraît que la chair de ces animaux ne s'en imprègne que peu, puisque les Canadiens la mangent et la trouvent fort bonne. L'ondatra a les dents incisives si fortes que lorsqu'on le renferme dans une caisse de bois dur, en quelques instants il y fait un trou assez grand pour en sortir. Il a une singulière faculté qu'il doit à la force de ses muscles peusiers et à la mobilité de ses côtes : quand il le veut, il se con-

tracte et se rapetisse tellement le corps qu'il peut aisément en diminuer le volume de moitié, et alors il passe par un trou où ne passerait pas un animal beaucoup plus petit que lui.

53^e GENRE. LES HYDROMYS (*Hydromys*, GEOFF.) ont douze dents, savoir : quatre incisives et huit molaires, ces dernières simples, à couronne creusée en cuiller dans son milieu; les incisives supérieures unies et plates antérieurement, les inférieures arrondies en devant. Tous les pieds ont cinq doigts, libres aux pieds antérieurs, palmés aux postérieurs; les pouces de devant sont très-petits, onguiculés; les oreilles sont petites et arrondies; la queue est longue, cylindrique, couverte de poils ras.

✓ L'HYDROMYS A VENTRE BLANC (*Hydromys leucogaster*, GEOFF. — DESM.) a un pied (0,525) de longueur, non compris la queue, qui a onze pouces (0,298). Sa fourrure est très-fine, très-douce au toucher, brune en dessus, blanche en dessous; la queue est blanche dans sa moitié terminale; les pieds de derrière ne sont guère qu'à demi palmés. Il habite l'île Maria, sur les bords des rivières, en Australasie.

✓ L'HYDROMYS A VENTRE JAUNE (*Hydromys chrysogaster*, GEOFF. — DESM.) est une espèce bien distincte de la précédente, quoi qu'en aient dit quelques naturalistes. Elle en diffère par ses pieds de derrière, dont les doigts sont réunis par une membrane plus étendue, par sa fourrure plus douce, plus fine, et d'un orangé très-vif en dessous; enfin par sa queue blanche seulement à l'extrémité. Il habite l'île Bruni, dans la même partie du monde.

54^e GENRE. LES POTAMYS (*Myopotamus*, COMMERS.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives, huit molaires analogues à celles des castors, ayant une échancrure sur une face et trois du côté opposé; la tête est large, les oreilles petites et rondes, le museau obtus; les pieds sont à cinq doigts, avec les pouces de devant fort courts, et les doigts des pieds postérieurs palmés; la queue est forte, conique, longue, écailleuse, parsemée de gros poils.

LE QUOUIYA OU COYPOU (*Myopotamus bonariensis*, COMM. *Hydromys coypus*, GEOFF. — DESM. *Mus coypus*, MOLIN.) est presque de la grandeur d'un castor, dont il a les formes générales; son poil, très-fin et très-soyeux, est d'un brun marron sur le dos, roux sur les flancs et brun clair sous le ventre; il a une variété entièrement rousse. Il est commun au Paraguay, au Chili et au Tucuman. Depuis fort longtemps nos fourreurs reçoivent par milliers des peaux de cet animal, dont le poil, connu dans le commerce sous le nom de *racondà*, remplace très-bien celui du castor dans la fabrication des chapeaux. Le coypou habite des terriers creusés sur le bord des fleuves, des grandes rivières et des lacs; il vit de bourgeons, d'herbes et de racines de plantes aquatiques. Ses mœurs sont fort douces; il s'apprivoise très-aisément, et s'attache même aux personnes qui prennent soin de lui. Du reste, son intelligence est très-bornée, et il donne aisément dans tous les pièges qu'on lui tend.

SECTION DEUXIÈME.

LES RONGEURS HERBIVORES

n'ont que des rudiments de clavicules. Cette section renferme trois familles, savoir : les pores-épics, les lièvres et les dasypoides. Tous sont des animaux inoffensifs et timides.

LES PORCS-ÉPICS

se reconnaissent aux piquants roides et aigus dont leur corps est armé; ils ont quatre molaires partout, cylindriques, marquées sur leur couronne de quatre à cinq empreintes enfoncées. Leur langue est hérissée d'écaillés épineuses : ils ont quatre doigts aux pieds de devant, et le plus ordinairement cinq à ceux de derrière, tous armés d'ongles robustes.

✓ 55^e GENRE. LES PORCS-ÉPICS (*Hystrix*, LIN.) ont vingt dents, savoir : quatre incisives, unies et arrondies au-devant, huit molaires en haut et en bas, à peu près d'égale longueur; leur chanfrein est fortement arqué; leurs pieds sont plantigrades, ceux de devant ayant quatre doigts avec un rudiment de ponce onguiculé, ceux de derrière à cinq doigts; la queue est rudimentaire, non prenante; l'œil très-petit, à pupille ronde; l'oreille arrondie, courte.

✓ Le PORC-ÉPIC ORDINAIRE (*Hystrix cristata*, LIN. Le *Porc-Épic commun* ou à crinière, G. CUV. Le *Porc-Épic*, BUFF.).

Cet animal a plus de deux pieds (0,650) de longueur, non compris la queue, qui est très-courte. Son corps est couvert de piquants fort longs, surtout sur le dos, où ils atteignent souvent plus d'un pied (0,523) : ils sont régulièrement annelés de noir brun et de blanc; sur sa nuque et sur son cou s'élèvent de longues soies roides, lui formant une sorte de crinière qu'il hérisse, ainsi que les dards de son dos, quand il est en colère; mais cet appareil effrayant, qu'il présente à ses ennemis en le secouant et lui faisant produire un bruit formidable, n'est dans la réalité qu'une parure aussi singulière qu'innocente. Ces dards, si dangereux, quand on s'en rapporte aux anciens écrivains, ne sont rien autre chose que de véritables plumes à tuyaux creux, et auxquels il ne manque que des barbes pour être tout à fait analogues à celles des oiseaux. Leur pointe peu aigüe et leur flexibilité en font des armes si peu offensives qu'on peut prendre l'animal sans en éprouver ni blessure ni même de piqure; et même ceux de la queue, qui, en se choquant les uns les autres, produisent ce bruit redoutable, sont creux dans toute leur longueur et ouverts à leur extrémité. Dans le temps de la mue, ces longs piquants, qui ne tiennent à la peau que par un pédicule fort menu, se détachent d'eux-mêmes, et l'animal s'en débarrasse en se secouant. Ce fait, mal observé, a fait dire aux anciens auteurs que le porc-épic lance à ses ennemis ses dards avec tant de roideur, qu'ils peuvent percer une planche de part en part à quelques pas de distance; pour rendre la chose plus merveilleuse encore, d'autres ont ajouté que ces aiguillons avaient la funeste propriété de s'enfoncer dans les chairs d'eux-mêmes, sans aucune force étrangère. On conçoit que toutes ces naïseries n'ont plus besoin de réfutation, l'observation et la critique en ayant fait justice depuis longtemps.

Le porc-épic est assez commun en Italie, en Espagne, en Grèce, en Barbarie, et se trouve généralement dans toutes les parties chaudes de l'Europe et de l'Asie. Il se plaît sur le penchant des coteaux exposés au levant ou au midi, loin des lieux habités par les hommes. Dans cette solitude, il se creuse un terrier profond, à plusieurs issues, dans lequel il passe la journée à dormir. Il en

sort la nuit pour aller à la recherche de sa nourriture, qui consiste en bourgeons, en racines, fruits et graines sauvages. Quelquefois, dans ses courses nocturnes, il se rapproche des habitations, et s'il pénètre dans un jardin, il y commet de grands dégâts, en coupant et gâtant beaucoup plus de légumes qu'il ne peut en manger.

Quoique n'étant pas compté pour un animal hibernant, le porc-épic reste l'hiver solitairement dans son trou, non pas dans un état complet d'engourdissement comme la marmotte, mais plongé dans un profond sommeil. Il en sort au printemps pour aller chercher sa femelle avec laquelle il s'accouple, au mois de mai, à la manière des autres mammifères. Quoi qu'on en ait dit, celle-ci met bas ses petits en août; ils naissent les yeux ouverts, et ayant déjà le corps couvert de piquants longs de cinq à six pouces (0,455 à 0,462).

En état de domesticité, le porc-épic, quoique peu intelligent, n'est ni méchant ni farouche, mais il ne perd jamais une occasion de reconquérir sa liberté, si elle s'offre à lui, et pour cela il cherche constamment à conper les barreaux de sa cage ou à en ronger la porte avec ses dents. Ceux que l'on a eus à la ménagerie se nourrissaient aisément avec du pain, des fruits et des légumes. Quand on les contrariait, ils faisaient entendre une sorte de grognement ayant de l'analogie avec celui d'un porc, d'où leur est sans doute venu leur nom, car c'est là toute la ressemblance qu'ils ont avec un cochon. A l'état sauvage, ils sont fort gras en automne, et c'est à cette époque qu'on leur fait la chasse pour les manger, quoique leur chair soit assez fade. Ils exhalent une odeur forte et désagréable.

Il n'est pas d'animal qui ait autant prêté que celui-ci au merveilleux dont les anciens écrivains aimaient tant à allonger leurs pages; le poëte Claudien admire le porc-épic, parce que « il est lui-même le carquois, la flèche et l'arc dont il se sert pour repousser victorieusement ses ennemis. » Bosman, dans son *Voyage en Guinée*, dit que « lorsque le porc-épic est en furie, il s'élance avec une extrême vitesse, ayant ses piquants dressés, qui sont quelquefois de la longueur de deux empan, sur les hommes et sur les bêtes, et il les darde avec tant de force, qu'ils pourraient percer une planche. » Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'ancienne Académie des sciences de Paris ait répété ce conte, ayant sous les yeux plusieurs pores-épics vivants et en ayant disséqué une demi-douzaine. Voici le fragment d'un rapport fait par les anatomistes de cette célèbre société : « Ceux des piquants qui étaient les plus forts et les plus courts étaient aisés à arracher de la peau, n'y étant pas attachés fortement comme les autres; aussi sont-ce ceux que ces animaux ont accoutumés de lancer contre les chasseurs, en secouant leur peau comme font les chiens quand ils sortent de l'eau. »

On trouve souvent dans l'estomac des pores-épics une sorte d'épagropile qui, avec le temps, se durcit et devient un véritable lézard auquel l'ancienne médecine accordait plusieurs propriétés surprenantes.

Le PORC-ÉPIC DE MALACCA (*Hystrix fasciculata*, SHAW. *Mus fasciculatus*, DESM. *Atherura fasciculata*, FR. CUV.) a un pied quatre

pouces (0,455) de longueur, non compris la queue, qui a cinq pouces et demi (0,449). Le dessus de son corps est couvert de longs piquants un peu aplatis et marqués d'un sillon dans toute leur longueur : la plupart sont blancs à la pointe et noirs dans leur milieu, ou noirs en dessus et blancs en dessous ; sa queue est écailleuse, nue, terminée par un bouquet de poils longs et plats, ressemblant à des rognures de parchemin. Il habite l'Inde et a les mêmes habitudes que le précédent. Fr. Cuvier a fondé sur cet animal son nouveau genre *athérure*, que nous ne croyons pas devoir adopter, pour ne pas trop multiplier des coupes absolument insignifiantes. Si véritablement les pores-épics devaient se diviser, il me semble que l'on ne devrait en former que deux genres : l'un renfermerait les espèces à queue non prenante, et ayant cinq doigts aux pieds de derrière ; l'autre se composerait

silis. Il est couvert d'aiguillons courts, nombreux, entièrement blancs, excepté à la pointe, entremêlés de poils bruns ; les jambes, les pieds et le bout du museau sont couverts d'une sorte de crins bruns. Sa patrie et ses mœurs me sont inconnues.

L'URSON (*Erethizon dorsatum*, Fr. Cuv. *Hystrix dorsata*, GML. Le *Porc-Épic velu*, G. Cuv. L'Urson de Buff.) a environ deux pieds (0,650) de longueur, non compris la queue, qui a huit pouces (0,217) ; son corps est couvert de piquants beaucoup plus courts que ceux du porc-épic ordinaire, en partie blancs ou jaunâtres, et en partie bruns ou noirâtres ; ces piquants, au plus, longs de trois pouces (0,081), sont en partie cachés dans de longs poils d'un brun roussâtre et assez rudes ; le dessous de sa queue est garni de poils roides et bruns ; le ventre, les pattes et le museau sont couverts de soie d'un brun noirâtre. Il habite les États-

Le Porc-Épic ordinaire.

de celles qui ont la queue prenante et quatre doigts aux pattes postérieures. Le premier comprendrait par conséquent les *hystrix*, *acanthion*, *erethizon* et *atherura* ; le second les *coendu* et *sphingurus*. Si nous n'avons pas opéré ici cette fusion, c'est parce que nous avons l'intention de présenter la science telle que l'ont faite les naturalistes de nos jours.

✓ 56^e GENRE. LES ACANTHIONS (*Acanthion*, Fr. Cuv.) ont le même système dentaire que les précédents ; mais leur chanfrein, au lieu d'être fortement arqué, est presque droit ; les os du nez forment un parallélogramme allongé, et les crêtes occipitales ne sont que médiocrement allongées.

✓ L'ACANTHION DE JAVA (*Acanthion javanicum*, Fr. Cuv.) n'était connu de Frédéric Cuvier que par une tête apportée de Java par M. Leschenault.

✓ L'ACANTHION DE DAUBENTON (*Acanthion Daubentonii*, Fr. Cuv.) n'est, comme le précédent, connu que par une tête osseuse beaucoup moins effilée à cause des os et du nez qui sont moins larges ; le front est plus aplati et le crâne plus étendu d'avant en arrière.

57^e GENRE. LES ERÉTHIZONS (*Erethizon*, Fr. Cuv.), avec le même système dentaire que les pores-épics, ont cependant les dents plus simples et à contour moins anguleux ; les os du nez sont courts, les arcades zygomatiques très-saillantes ; les pieds antérieurs ont quatre doigts, les postérieurs cinq ; la paume et la plante des pieds sont entièrement nues, garnies de pupilles très-petites ; la queue est non prenante. La tête, vue de profil, offre à son sommet une ligne presque droite, interrompue par l'élévation des crêtes orbitaires du front.

L'ÉRÉTHIZON DE BUFFON (*Erethizon Buffonii*, Fr. Cuv. Le *Coëndou* de Buff.) n'est probablement qu'une variété du *Coendu prehensilis*.

Unis d'Amérique, et il est assez rare. Il grimpe sur les arbres, et se loge dans leurs troncs creux ou sous leurs racines ; il se nourrit d'écorces, de fruits et de racines, et il paraît que l'écorce résineuse du pin du Canada, ainsi que celle du tilleul glabre, sont les aliments qu'il préfère à tout autre. Sa chair est estimée par les Américains.

✓ L'ÉRÉTHIZON MACROURE (*Erethizon macrourus*, Less. *Mus macrourus*, Desm. *hystrix macroura*, GML.) a le corps couvert de piquants arrondis, gros, très-serrés et médiocrement longs ; sa queue, longue de huit pouces (0,217), se termine par un bouquet de poils dont chacun est composé de plusieurs rendlements ressemblant à autant de grains de riz. Séba le dit des Indes orientales.

58^e GENRE. LES COENDOUS (*Coendu*, LACEP. *Sinethere*, Fr. Cuv.) diffèrent des genres précédents par leur queue prenante et par leurs pieds de derrière, qui n'ont que quatre doigts. Les parties antérieures de la tête sont très-proéminentes ; leur pelage est presque entièrement formé d'épines, et ils n'ont de poils que sur la queue et sous le corps.

Le COENDOU À LONGUE QUEUE (*Coendu prehensilis*, Less. *Synethere prehensilis*, Fr. Cuv. *Hystrix prehensilis*, GML. Var. B. *Hystrix cuandu*, Desm. Le *Coëndou à longue queue* de Buff. Le *Porc-Épic à queue prenante*, G. Cuv.) a deux pieds (0,650) de longueur, non compris la queue, qui n'a pas moins de dix-huit pouces (0,487). Son corps est couvert de piquants d'une longueur moyenne, jaunes à leur base, noirs dans leur milieu, et blancs à leur extrémité ; ils sont très-courts et très-minces sur les côtés de la tête, les membres et la première moitié de la queue. Le dessous du corps et l'extrémité de la queue sont couverts de poils rudes et d'un brun noirâtre.

Cet animal habite l'Amérique méridionale et principalement le

Mexique, le Brésil, la Guyane et l'île de la Trinité. Il se retire dans les forêts les plus solitaires, et passe une grande partie de sa vie sur les arbres, où il grimpe avec beaucoup de facilité. Quoiqu'il ait la queue prenante, on a cependant remarqué que jamais il ne s'en sert en s'accrochant aux branches que lorsqu'il s'agit de descendre. Sa nourriture ordinaire consiste en fruits, feuilles, racines et bourgeons; on dit qu'il mange aussi les bois tendres. La ménagerie en a conservé un vivant pendant plusieurs années, et de ses habitudes on a pu conclure que cet animal a les mœurs nocturnes. La lumière paraissait l'incommoder beau-

des animaux du genre précédent que par les parties antérieures de la tête, qui sont très-déprimées au lieu d'être élevées. Quant à tous les autres caractères, ils sont absolument les mêmes.

Le Couï (*Sphiggurus spinosa*, FR. CUV. *Hystrix insidiosa*, LICHST. *Hystrix prehensilis*, FR. CUV.) est d'un tiers plus petit que le coëndou à longue queue, et sa queue est proportionnellement beaucoup plus courte. Il est couvert de piquants acérés, nombreux, serrés, entremêlés de très-peu de poils, à pédicules très-menus; ceux de la tête sont blancs à leur base, noirs au milieu, et d'un

Le Pore-Epic de Malacca.

coup, et pour la fuir il se tenait pendant toute la journée caché dans un tas de foin. Quand on le touchait ou qu'on l'exposait au jour, il faisait entendre un petit grognement plaintif; du reste, il était fort doux. Sa queue était toujours enroulée sur elle-même à son extrémité, comme celle d'un sajon, mais on n'a jamais re-

marqué qu'il s'en soit servi pour saisir quelque chose. Je pense que l'on ne doit regarder que comme une simple variété de cette espèce le hoitzlaeuatzin ou sarigue épineux de Hernandez, qui n'en diffère guère que par l'extrémité noire de ses épines.

brun marron à l'extrémité; les autres sont généralement jaunâtres à la base et noirs au bout. Le ventre est revêtu d'un poil laineux et grisâtre; la queue est couverte de poils durs et noirs, avec son extrémité nue. Il habite le Paraguay.

L'Orico (*Sphiggurus villosa*, FR. CUV.) n'est, selon les obser-

59^e GENRE. LES SPHIGGURUS (*Sphiggurus*, FR. CUV.) ne diffèrent

ceptions positives faites par M. d'Orbigny dans le Brésil, que le précédent en pelage d'hiver. En effet, il n'en diffère que par le poil blanchâtre, abondant et très-long, qui cache en entier ses épines. Il habite les plus épaisses forêts du Brésil, et se plaît particulièrement sur le sommet des montagnes. Ses mœurs sont douces et semblables à celles des espèces précédentes.

LES LIÈVRES

ont, dans l'âge adulte, quatre incisives à la mâchoire supérieure, deux à l'inférieure, et de vingt à vingt-deux molaires. Dans leur jeunesse il leur pousse à la mâchoire supérieure deux incisives destinées à en remplacer deux qui doivent tomber, de manière que, pendant un certain temps, ils ont six incisives en haut. Leurs pieds de devant ont cinq doigts et ceux de derrière quatre.

40^e GENRE. LES LIÈVRES (*Lepus*, LIN.) ont vingt-huit dents, savoir : quatre incisives supérieures et deux inférieures; douze molaires supérieures dont deux petites et simples, et deux inférieures; toutes, excepté les deux petites, sont composées et formées de deux lames verticales soudées ensemble. Les pattes de derrière sont très-longues, ainsi que les oreilles; la queue est

courte et relevée; la femelle a de six à dix mamelles. Ces animaux timides sont recherchés et poursuivis par les chasseurs et leurs mentes.

Les LIÈVRES et les LAPINS se ressemblant tous, non-seulement par les formes, mais encore par les mœurs, nous allons généraliser leur histoire, afin de ne pas tomber dans des redites ennuyeuses. Peu d'espèces sont aussi fécondes et se multiplient autant que celles des animaux de ce genre. Les femelles mettent bas plusieurs fois par an, ne portent que trente jours environ, et font plusieurs petits qu'elles allaitent pendant quinze à vingt jours. Ces petits naissent couverts de poils et les yeux ouverts; ils grandissent très-vite et sont capables de se reproduire dès l'âge de six à huit mois. Ceci explique comment les lièvres et les lapins n'ont pu être détruits en France même dans les cantons les plus exploités par les chasseurs et les braconniers. Ces animaux sont d'une timidité qui est devenue proverbiale, et il ne pouvait en être autrement, puisqu'ils n'ont aucune arme à opposer à leurs nombreux ennemis; une belette, un surmulot sont assez forts et assez hardis pour attaquer et étrangler un de ces animaux. Aussi les lièvres ne trouvent-ils leur salut que dans la fuite et la rapidité prodigieuse de leur course, et les lapins dans le profond terrier qui leur sert de retraite. Sans cesse aux aguets pour découvrir le danger qui peut les menacer, ils sont doués d'une ouïe excellente qui leur révèle de fort loin l'approche de l'ennemi; le moindre bruit suspect les met sur leurs gardes, et la peur est pour eux une sentinelle toujours éveillée qui les avertit à temps de détalier au plus vite.

Les lièvres, quoi qu'on en ait dit, sont des animaux intelligents qui savent parfaitement employer la ruse, non-seulement pour fuir le danger, mais encore pour le prévenir. Si la terre est couverte de neige, ils savent que l'empreinte de leurs pas peut mettre l'ennemi sur leur trace, et il n'est pas un chasseur qui n'ait admiré avec quel art ils savent l'effacer, ou plutôt l'embrouiller, en passant et repassant vingt fois sur la même ligne, en décrivant mille tours et détours avant de se giter; puis, s'élançant tout à coup de ces traces inextricables, par un bond prodigieux ils vont tomber dans un buisson ou un sillon profond, où ils restent cachés sans faire le moindre mouvement. Dix fois le chasseur, en cherchant à démêler les traces de leurs pas, s'est avancé tout près d'eux, a passé à quelques pieds de leur gîte sans que le moindre mouvement de frayeur ait dénoncé leur retraite. L'expérience leur a aussi appris que les chiens, sans qu'il soit besoin de neige, ont l'odorat assez fin pour les suivre à la piste; aussi font-ils la même manœuvre, quoique avec un peu moins de précautions, toutes les fois qu'ils veulent se giter; j'ai été plusieurs fois témoin oculaire de ce fait. Quand les lièvres sont poursuivis par les chiens, ils rusent devant eux pour tâcher de leur faire prendre le change, et quelques-uns y parviennent en employant des moyens qui annoncent de l'intelligence. On en a vu se cacher au milieu d'un troupeau de moutons, d'autres s'enfoncer dans des trous de rochers; j'en ai vu un qui s'élançait sur le tronc d'un vieux saule penché sur une rivière, et qui restait là, caché dans le feuillage, pendant que la mente le cherchait vainement au pied de l'arbre et finissait par perdre sa voie. Du Fouilloux, dans son naïf langage, raconte plusieurs faits très-remarquables à ce sujet : « J'ai vu, dit-il, un lièvre si malicieux, que, depuis qu'il oyait la trompe, il se levait du gîte, et cût-il été à un quart de lieue de là, il s'en allait nager en un étang, se relâissant au milieu d'icelui sur des joncs sans être aucunement chassé des chiens. J'ai vu courir un lièvre bien deux heures devant les chiens, qui, après avoir couru, venait pousser un autre et se mettait en son gîte. J'en ai vu d'autres qui, quand ils avaient couru une demi-heure, s'en allaient monter sur une vieille muraille de six pieds de haut, et s'allaient relâcher en un puits de chauffant couvert de lierre, etc., etc. »

Certaines espèces de ce genre habitent les bois et les montagnes, d'autres la plaine et les pays sablonneux. Quelques-uns ne se font aucune habitation, changent de gîte tous les jours, et font leurs petits sur la terre nue, comme notre lièvre commun; il en est qui se creusent des terriers et préparent à leurs petits un lit de foin et de duvet, par exemple le lapin. Un fait assez extraordinaire, c'est que les espèces qui semblent avoir le plus d'analogie entre elles sont animées les unes contre les autres d'une haine mortelle, chose rare parmi les animaux purement herbivores. Jamais les lièvres ne vivront dans le même canton que les lapins; si l'on renferme dans la même cage deux de ces animaux, un de chaque espèce, on peut être sûr que le plus fort aura tué le plus faible après quelques heures, et le lapin, quoique le plus petit, reste ordinairement le vainqueur dans cette lutte acharnée. La plupart des lièvres vivent solitairement, et les femelles abandonnent leurs petits après les avoir allaités une vingtaine de jours; les espèces qui se creusent des terriers vivent au contraire en famille, et souvent même en sorte de société, dans des garennes composées quelquefois d'un très-grand nombre de terriers. Tous vivent d'herbes, de feuilles, d'écorces, et ne sortent guère que la nuit de leur retraite pour aller paître. Ils dorment le jour, mais d'un sommeil léger, les yeux ouverts et l'oreille au guet. Ce sont des animaux silencieux qui ne font entendre leur voix que lorsqu'ils y sont forcés par la douleur ou un danger inévitable; alors ils poussent des cris aigus qui ont quelque ressemblance avec ceux d'un petit enfant.

On trouve des lièvres dans presque tous les pays de la terre, et partout leur chair est estimée comme un mets excellent. Mais cependant on a remarqué que sa saveur est d'autant meilleure que l'animal habitait un pays de montagnes et se nourrissait de plantes odorantes, telles que le thym, le serpolet, etc. Les lièvres de plaine sont moins estimés des gastronomes, et ceux des marais passent pour ne rien valoir du tout. Néanmoins les musulmans et les juifs, par un préjugé de religion, ne mangent pas le lièvre. Les Grecs, et surtout les Romains, en faisaient grand cas, et nous savons par Martial qu'ils estimaient sa chair au-dessus de celle de tous les autres quadrupèdes. Ces animaux ne vivent guère que sept à huit ans.

Le LIÈVRE ORDINAIRE (*Lepus timidus*, LIX.) a le pelage d'un gris fauve ou d'un fauve roussâtre, nuancé de brun en dessus, blanc en dessous; ses oreilles sont plus longues que sa tête, d'un roux cendré sur la couque, noires à leur extrémité; sa queue, longue au plus de trois pouces (0,081), est blanche, avec une ligne noire en dessus. Cet animal offre une singularité très-remarquable, et que je crois unique parmi les mammifères, c'est d'avoir du poil dans la bouche. Il vit solitairement; il est très-commun dans toute l'Europe. On en trouve une variété blanche.

Le LIÈVRE À QUEUE ROUSSE (*Lepus ruficaudatus*, IS. GEOFF.) ressemble beaucoup au lièvre commun; il en diffère néanmoins par sa queue plus longue, et rousse en dessus au lieu d'être noire, par sa tache oculaire moins prononcée et sa joue très-mêlée de noir; par son poil beaucoup plus rude, et sa taille un peu moins grande. Il habite le Bengale.

Le MOUSSEL (*Lepus nigricollis*, FR. CUV.) est de la taille d'un gros lapin; son pelage est d'un roux tiqueté en dessous, d'un gris également tiqueté sur les flancs et les cuisses; d'un blanc pur en dessous; une bande grisâtre s'étend du museau à l'oreille en passant sur l'œil; les oreilles sont variées de blanc, de roux gris et de brun pâle, avec la pointe noire; le dessus du cou est d'un beau noir; le reste du corps, en dessus, est d'un gris de perle; les quatre pattes sont rousses; la queue est blanche en dessus et brune en dessous. Il habite le Malabar et Java.

Le LIÈVRE D'ÉGYPTÉ (*Lepus aegyptiacus*, GEOFF.) est plus petit que le lièvre ordinaire; son pelage est d'un roux grisâtre, avec le menton et la gorge d'un blanc légèrement lavé de fauve; une bande blanche lui passe sur l'œil; le devant du cou est d'un

roussâtre pâle; le dessous du corps d'un blanc roussâtre, avec la queue d'un brun noir en dessus et blanchâtre en dessous; ses oreilles sont très-longues. Il habite l'Égypte.

Le LIÈVRE DU CAP OU MOUTAIN HARE (*Lepus capensis*, LIN.) est plus grand que notre lièvre ordinaire. Son pelage est d'un gris roux en dessus et blanc en dessous; sa poitrine et ses jambes sont d'un fauve uniforme et vif; sa queue est noire en dessus, blanche en dessous; un trait roussâtre, bordé d'une bande brunâtre en dessous, occupe la région de l'oreille, dont l'extrémité est noire; ses oreilles et ses jambes sont extrêmement allongés. Il habite les dunes du cap de Bonne-Espérance, mais il n'est pas commun.

Le LIÈVRE DES ROCHERS (*Lepus saxatilis*, FR. CUV.) ressemble beaucoup par son pelage au lapin des sables, avec lequel M. Lesson l'a confondu, mais il en diffère totalement par ses formes. Il est un peu moins grand que le précédent; son pelage est roussâtre en dessus, d'un gris roussâtre sur les membres, gris sur les flancs et la gorge; le dessus du cou est d'un roux vif, ainsi qu'une partie des oreilles dont l'extrémité est noire, avec la partie interne d'un gris piqué de noir et de fauve, comme la tête; la tache oculaire est d'un gris cendré; le dessous du corps et de la tête est blanc; le dessus de la queue est noir, et le dessous blanc. Il habite les montagnes du cap de Bonne-Espérance.

Le LIÈVRE VARIABLE (*Lepus variabilis*, PALL.) est plus grand que notre lièvre ordinaire; ses oreilles sont plus courtes que sa tête, et noires au bout en tout temps; il est d'un gris fauve en été, blanc en hiver; sa queue est blanche ou fauve, selon la saison. Ce lièvre est voyageur, change souvent de canton, et vit solitairement. Sa nourriture principale consiste en graine de pin cembro et en quelques espèces d'agaries. Il habite les Alpes de Savoie et tout le nord de l'Europe.

Le LIÈVRE HYBRIDE (*Lepus hybridus*, PALL.) n'est probablement qu'une variété du précédent, que Pallas regardait comme un métis du lièvre ordinaire et du lièvre variable. Il ne diffère de ce dernier que par sa queue, qui reste constamment noire, et par son pelage, qui ne blanchit qu'incomplètement et conserve du gris pendant l'hiver. Il habite la Russie et la Sibérie.

Le REKALEK (*Lepus glacialis*, SABINE) est plus grand que le lièvre variable; son pelage est entièrement blanc en été et en automne, d'un brun grisâtre en hiver, et ses lèvres sont noires; ses oreilles sont plus longues que sa tête; sa queue est très-courte; ses ongles sont déprimés, larges et forts. Son pelage est grisâtre avant l'âge adulte. Il habite les falaises du bord de la mer, dans le Groënland, et l'île Melville, où il est très-commun. La femelle met ordinairement bas huit petits.

Le WARYNG HARE OU LIÈVRE DE VIRGINIE (*Lepus virginianus*, HARR.) est d'un gris brun ou d'un gris plombé en été, blanc en hiver, avec, en tout temps, un cercle d'un fauve roussâtre autour des yeux; sa queue est très-courte, et ses oreilles sont à peu près de la longueur de sa tête. Il vit dans les prairies qui bordent le Missour, et ne se creuse pas de terrier.

Le TAPÉTI (*Lepus brasiliensis*, LIN.) est plus petit que le lapin; son pelage est varié de brun noir et de jaunâtre en dessus; il a un demi-collier blanc sous le cou; ses oreilles sont beaucoup plus courtes que sa tête, et sa queue est tellement courte, qu'elle reste cachée dans les poils des cuisses. Il habite le Brésil et le Paraguay, et vit dans les bois. Il ne se creuse pas de terrier, mais il se retire sous les vieilles souches d'arbres.

Le TOLAÏ (*Lepus tolai*, GML.) est un peu moins grand que le lièvre ordinaire et un peu plus que le lapin. Sa tête et son dos sont mêlés de gris pâle et de brun; la gorge et le dessous du corps sont blancs, la nuque, le dessous du cou et les oreilles sont jaunâtres, celles-ci bordées de noir en dessus; il a du blanc au museau et autour de l'œil; la queue est blanche en dessous, noire en dessus. Il habite la Sibérie, la Mongolie, la Tartarie, et se trouve jusqu'au Thibet. Quand il est chassé par les chiens, il

file de long droit devant lui, sans ruser, et se réfugie dans le premier trou de rocher, ou autre, qu'il peut trouver.

Le LAPIN DES SABLES (*Lepus arenarius*, LS. GEOFF.) est d'un quart plus petit que notre lapin ordinaire; son pelage est d'un gris cendré tiqueté en dessus; les membres, la gorge, les flancs, le tour de l'œil et le bout du museau sont roux; la tache du derrière du cou est grise et fort petite; le dessous de la tête est d'un blanc roussâtre, et le dessous du corps est blanc; la queue, pareillement blanche en dessous, est noire en dessus; les oreilles sont de même couleur que chez les lapins, seulement elles ont une tache noire plus étendue à l'extrémité. Il habite le pays des Hottentots.

Le LAPIN DE MAGELLANIE (*Lepus magellanicus*, LESS. et GARN.) est entièrement d'un noir violacé, offrant çà et là des taches blanches; les oreilles sont d'un brun roux, et plus courtes que la tête; il a plusieurs taches blanches régulières, l'une sur le nez, l'autre entre les deux narines, une troisième sur la gorge, et une quatrième sur le front. Il vit en grandes troupes aux îles Malouines, et se creuse un terrier sous les rares buissons du pays.

Le LAPIN D'AMÉRIQUE (*Lepus hudsonius*, PALL. *Lepus americanus*, DESM.) est de la grandeur d'un moyen lapin. Son pelage est d'un roux brun tiqueté de gris sur quelques parties; son ventre et le dessous du cou sont blancs; les oreilles sont plus courtes que la tête, noires à leur extrémité; la queue est blanche en dessous, grisâtre en dessus, et longue de deux pouces (0,054), ce qui le distingue très-bien du tapéti avec lequel G. Cuvier l'a confondu. Il devient blanchâtre pendant l'hiver. Il habite l'Amérique septentrionale et ne se creuse pas de terrier.

Le LAPIN ORDINAIRE (*Lepus cuniculus*, LIN.) a le pelage gris, mêlé de fauve, et une plaque rousse sur la nuque; son ventre et sa gorge sont blanchâtres; ses oreilles sont à peu près de la longueur de la tête, grisâtres en dehors, d'un roux tiqueté en dedans, avec un liséré noir à la partie supérieure; la queue est blanche en dessous, brune en dessus. Originnaire d'Afrique, le lapin a d'abord été naturalisé en Espagne, d'où il s'est répandu en France et dans tout le reste de l'Europe. Il vit en troupes nombreuses, dans des garennes où chaque famille se creuse un terrier; la femelle y met bas deux ou trois fois par an, jusqu'à huit à dix petits, qui n'en sortent que lorsqu'ils sont assez forts pour se suffire à eux-mêmes et se creuser de nouveaux terriers dans les environs, car jamais ils ne s'éloignent beaucoup de l'endroit qui les a vus naître, et ils ont cela de commun avec tous les lièvres. Jusque-là elle défend au mâle l'entrée de sa retraite, parce qu'il ne manquerait pas de tuer ses enfants s'il pouvait y pénétrer; elle a soin, toutes les fois qu'elle en sort, d'en boucher l'entrée avec de la terre délayée. Soumis à la domesticité, le lapin, qui prend dans ce cas l'épithète de *clapier*, a fourni plusieurs variétés, toutes plus grosses que leur type, et ayant les oreilles plus longues. Les plus remarquables sont:

1^o Le *Clapier à longues oreilles*, qui atteint la taille des plus grands lièvres; son pelage est le même que celui du lapin de garenne, mais ses oreilles sont, proportionnellement, beaucoup plus longues et plus larges;

2^o Le *Clapier blanc*, à poils ras et pelage entièrement blanc. Il a les yeux rouges comme tous les albinos;

3^o Le *Clapier varié*, mélangé de gris et de blanc;

4^o Le *Clapier roux*, d'une couleur rousse plus ou moins jaunâtre;

5^o Le *Clapier noir*, à poils ras comme les précédents, et pelage entièrement d'un noir foncé;

6^o Le *Clapier pie*, varié de noir et de blanc;

7^o Le *Riche*, à poils soyeux, et pelage d'un gris d'ardoise plus ou moins foncé;

8^o Le *Lapin d'Angora*, à poils très-longs, très-soyeux, qu'on lui arrache chaque année pour l'employer à la fabrication de feutres, de tricots et autres étoffes. Celui-ci a fourni plusieurs sous-variétés de couleur, parmi lesquelles on remarque:

3° *L'Argenté*, à poils très-longs et d'une blancheur parfaite.

La chair des lapins de garenne est assez estimée, mais il n'en est pas de même de celle des lapins domestiques, qui est toujours plus ou moins fade, à moins qu'ils n'aient été nourris avec des végétaux choisis, et non avec des plantes potagères, telles que le chou, etc.

41^e GENRE. Les LAGOMYS (*Lagomys*, G. Cuv.) ont vingt-six dents, savoir : quatre incisives supérieures et deux inférieures; dix molaires en haut et dix en bas; toutes les dents à peu près conformées comme celles des lièvres. Leurs jambes sont à peu près de la même longueur entre elles; leurs oreilles sont courtes, arrondies; ils manquent de queue, et leurs clavicules sont presque complètes; la femelle a de quatre à six mamelles.

que sept pouces (0,189) de longueur; son pelage est épais, fin, très-doux, d'un fauve grisâtre, mélangé de brun et de gris; le dessous du corps est d'un blanc sale, avec la gorge, les lèvres et le nez tout à fait blancs; les oreilles sont un peu triangulaires, bordées de blanc. Il habite les parties méridionales des monts Ourals, et vit solitairement dans un terrier qu'il se creuse sur la lisière des bois, dans les cantons fertiles et découverts. Il n'en sort que la nuit pour aller chercher sa nourriture, consistant en feuilles, fleurs, bourgeons et écorces d'arbres, tels que le pommier sauvage, le cerisier nain, le robinier frutescent, et le cytise rampant. Chaque jour, au soleil couchant et au soleil levant, il pousse des cris aigus, sans doute pour appeler une femelle, et ces cris le dénoncent aux chasseurs.

L'OGOTON (*Lagomys ogotona*, LESM. *Lepus ogotona*, PAUL. Le

Le Lapin.

Le PIKA (*Lagomys pika*, GEOFF. *Lagomys alpinus*, DESM. *Lepus alpinus*, PALLAS) a neuf pouces et demi (0,237) de longueur; il est généralement d'un roux jaunâtre avec quelques longs poils noirs; le dessus du corps est d'un fauve pâle, le tour de la bouche cendré, le dessous des pieds brun; les oreilles sont arrondies et brunes.

Cet animal est très-commun en Sibérie, où il habite dans les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, les bois, les vallées, et les prairies fraîches et herbeuses. Quelquefois il se creuse un terrier, mais le plus souvent il fixe son habitation dans un trou de rocher ou dans un arbre creux, et il s'y retire solitairement, ou, plus ordinairement, avec un ou deux de ses camarades. Il se nourrit de feuilles et d'herbes, et il a la prévoyance de faire une bonne provision pour passer l'hiver dans l'abondance. Dès le mois d'août il commence ses approvisionnements, consistant en herbes qu'il choisit, coupe et fait sécher avec beaucoup de soin. Ensuite, pour mettre ce foin à l'abri des intempéries de l'air, il cherche un tronc d'arbre creusé par le temps, une grotte, ou un trou dans une roche. Là plusieurs se réunissent pour établir un magasin commun, et ils y entassent une quantité de foin calculée sur le nombre d'individus qui auront à s'en nourrir pendant la mauvaise saison. Aussi n'est-il pas rare de trouver de ces tas qui ont jusqu'à cinq et six pieds (1,624 et 1,949) de hauteur et huit de diamètre (2,599). Cette habitude des pikas fournit aux voyageurs qui osent pénétrer dans les vastes solitudes de la Sibérie une précieuse ressource pour nourrir leurs chevaux.

Le SULGAN (*Lagomys pusillus*, DESM. *Lepus pusillus*, PAUL. Le *Lagomys* nain, G. Cuv.) est plus petit que le précédent, et n'a

Lagomys gris, G. Cuv.) a six pouces et demi (0,176) de longueur; il est d'un gris pâle en dessus, blanc en dessous, avec les pieds jaunâtres; ses oreilles sont ovales, un peu pointues, de la couleur du corps; son pelage est fin, lisse, et assez long. Il habite la Tartarie mongole et les montagnes au delà du lac Baïkal. Comme le précédent, il se creuse un terrier, dont il ne sort que la nuit, et son cri est un sifflement aigu qui se distingue très-bien de celui du sulgan. Il se nourrit d'écorce d'aubépine et de bouleau, d'herbes, et surtout d'une sorte de véronique qui croît sous la neige. Ainsi que le pika, il fait une provision de foin, qu'il amasse en tas hémisphériques, d'environ un pied (0,325) de hauteur. L'hermine et le chat manul sont les ennemis les plus dangereux de ce petit animal; car sa petite taille le fait dédaigner de l'homme, quoique sa chair soit bonne.

Le Paca brun.

LES DASYPOÏDES

ont seize molaires en tout, deux incisives seulement à la mâchoire supérieure, et deux à l'inférieure; leurs pieds postérieurs ont trois ou cinq doigts, mais dont un de chaque côté est très-petit.

12^e GENRE. Les PACAS (*Carlogenus*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir : deux incisives à chaque mâchoire; huit molaires en haut et huit en bas, composées, à couronne plate, irrégulièrement sillonnées; ils ont cinq doigts à tous les pieds; ils ont sur les joues une sorte de cavité dont l'ouverture est extérieure; leur queue est très-courte; la femelle a quatre mamelles. Ces animaux sont de l'Amérique méridionale.

Le PACA BRUN (*Carlogenus subniger*, FR. CUV. *Cavia Paca*, GML. Le Paca, BEFF. Le Pag, D'AZZARA. Le Pak ou l'Ourana, DE BARÈRE. Le Pag et le Cottie de quelques parties de l'Amérique méridionale).

Cet animal, très-commun au Brésil et à la Guyane malgré la chasse continuelle qu'on lui fait, se trouve aussi, mais plus rarement, aux Antilles et au Paraguay. Sa longueur totale est d'un pied neuf pouces (0,569), c'est-à-dire qu'il est plus grand qu'un lièvre; son pelage est d'un brun noirâtre, marqué de chaque côté du corps de quatre ou cinq rangs de taches arrondies, disposées

en bande, et blanches; le ventre, la poitrine, la gorge et la face interne des jambes sont d'un blanc sale; ses moustaches sont très-longues, noires et blanches; sa queue est extrêmement courte, presque rudimentaire. Comme le lapin, il se creuse un terrier à plusieurs issues, et n'en sort que la nuit pour aller paître. Sa nourriture ordinaire consiste principalement en fruits et en racines qu'il déterre en fouillant, mais il ne se sert jamais de ses pattes de devant pour porter les aliments à sa bouche, à la manière des autres rongeurs. Il se plaît sur le bord des rivières et dans les lieux humides, probablement parce qu'il y trouve une végétation plus riche, mais il n'établit son terrier que dans les

terrains secs et chauds. Il produit souvent et en grand nombre, et il fallait qu'il en fût ainsi, car les chasseurs sont toujours à sa poursuite, et quand ils ne peuvent le tuer à coups de fusil, ils vont le déterrer dans son trou. Quoique d'un caractère paisible et fort doux, il défend courageusement sa vie et fait quelquefois des morsures cruelles. La chair de cet animal est délicieuse, au dire des voyageurs, qui la comparent à celle du cochon de lait, et n'en parlent jamais sans en faire le plus grand éloge. Il parait qu'on le fait cuire avec sa peau, et que celle-ci est excellente. En domesticité, le para, ainsi qu'on a pu le voir à la ménagerie,

mange tout ce qu'on lui présente, comme du pain, des légumes, du sucre, des écorces et même de la viande. Il se prive aisément, et a beaucoup de douceur dans ses habitudes; de là, Buffon, et plus tard Fr. Cuvier, ont pensé qu'il serait possible, et même très-utile, de le naturaliser en France et d'en faire un animal de basse-cour; mais ils ne disent pas s'il se reproduit en captivité, ce qui me paraît fort douteux, et ce qui est cependant la condition indispensable de la domesticité.

Les pacas ont été tellement chassés dans les Antilles, qu'aujourd'hui il n'en reste plus guère; mais l'espèce s'est parfaitement soutenue dans les autres parties de l'Amérique. Et cependant, ils sont non-seulement la proie des hommes, mais encore de tous les grands oiseaux de proie, qui leur font une guerre cruelle et continuelle. Ces animaux ont des abajoues fort grandes, dans lesquelles ils cachent leurs aliments quand ils sont poursuivis, ou simplement pour les transporter dans leurs terriers; mais ils ont, outre cela, sur les joues, deux poches dont l'usage est encore inconnu. Leur peau, quoique couverte d'un poil court et assez rude, fait cependant une assez belle fourrure, parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés.

Le PACA FAUVE (*Cælogenus fulvus*, Fr. Cuv. *Cavia paca*, Geoff. — G. Cuv. *Osteopera platycephala*, Harl. Le Paca femelle de Buff.) n'a été regardé par presque tous les naturalistes, jusqu'à Fr. Cuvier, que comme une variété du précédent. Cependant il en diffère par ses arcades zygomatiques, qui sont extrêmement écartées, et par d'autres caractères anatomiques. Le fond de son pelage est fauve, et non pas brun. Du reste, il lui ressemble en tout le reste, tant pour les couleurs que pour les mœurs. Il habite la Guyane.

45^e GENRE. LES COBAYES (*Cavia*, ERXL. *Anæma*, Fr. Cuv.) ont vingt dents, savoir : deux incisives à chaque mâchoire; huit molaires en haut et huit en bas, toutes composées et n'ayant chacune qu'une lame simple et une fourche; ils manquent de queue; leurs pieds de devant sont munis de quatre doigts séparés, et ceux de derrière de trois; leurs ongles sont courts, robustes, en forme de petits sabots; ils ont deux mamelles ventrales.

L'APÉRÉA ou COCHON D'INDE (*Cavia cobaya*, DESM. *Mus porcellus*, LIX. *Anæma cobaya*, Fr. Cuv. Le Cochon d'Inde, BUFF. Le Cori des Indiens) a environ dix pouces de longueur (0,271); son corps, gros et trapu, est d'un gris roussâtre en dessus, et blanchâtre en dessous. Dans la domesticité on en a obtenu de blancs, de jaunes plus ou moins fauves ou orangés, de variés de ces couleurs ou de noir, et qui diffèrent considérablement de leur type.

L'apéréa est commun au Brésil et au Paraguay, où il habite les pajonals (sortes de buissons) qui couvrent les rives des fleuves, mais il ne pénètre jamais dans les bois. Cet animal a fort peu d'intelligence, il ne sait pas se creuser un terrier, et cependant il aime à en habiter un quand il le trouve tout fait; dans le cas contraire, il se recèle dans des trous de rochers, sous des tas de pierres, ou tout simplement dans un buisson fourré. Il ne sort de sa retraite que le soir et le matin, au crépuscule, pour aller paltre les herbes dont il se nourrit, et qu'il transporte dans son gîte. Il paraît que, dans cet état sauvage, sa chair est excellente, et comparable au meilleur lapin de garenne; aussi lui fait-on une chasse active. Sans aucune défense, n'ayant pas même la ressource de fuir avec rapidité, il devient facilement la proie des petits mammifères carnassiers et des oiseaux de proie. La femelle ne met bas qu'une ou deux fois par an, et seulement deux ou trois petits à la fois. Il paraît certain, d'après plusieurs anciens voyageurs, et particulièrement d'après ce que dit Garcilasso de la Vega, dans son Histoire des Incas, que l'apéréa était un animal domestique au Pérou, avant la découverte de l'Amérique, qu'on l'élevait comme nous faisons du lapin domestique, et qu'on en avait obtenu de blancs, de roux, etc.

Depuis bien longtemps cette espèce est répandue en Europe sous le nom de cochon d'Inde, et sa nature s'est tellement modifiée par l'esclavage et le climat, que Buffon a décrit l'apéréa et le cochon d'Inde comme deux espèces différentes, sans soupçonner le moins du monde leur identité. En état de liberté, l'apéréa, comme nous l'avons dit, montre peu d'intelligence; mais chez nous il est devenu tout à fait stupide, au point de se laisser tuer par les chats et les autres animaux, sans montrer ni frayeur ni envie de se défendre. C'est un animal qui ne vit absolument que pour dormir, manger et se multiplier, comme une véritable machine organisée, et il est impossible de saisir chez lui un geste, un signe, qui se rapporte à un autre sentiment, une autre passion, que ces trois choses. Il en résulte que la femelle tient très-peu à ses enfants, qu'elle les mange quelquefois, et que toujours elle les chasse après les avoir allaités quinze jours. Ceux-ci croissent très-vite, et à l'âge de deux ou trois mois ils sont capables de faire des petits, quoiqu'ils n'atteignent toute leur grosseur qu'à six mois. Or, comme la femelle ne porte que trois semaines, elle peut faire six à huit portées par an, et les portées, qui ne sont que de cinq à six petits dans le commencement, augmentent avec l'âge et finissent par être de dix à douze; l'on a calculé qu'avec un seul couple de ces animaux, on pourrait en avoir un millier après l'espace d'un an. Les cochons d'Inde mangent à peu près toutes les substances végétales qu'on leur présente, mais ils paraissent préférer le pain, le son et particulièrement le persil, les pommes de terre et les fruits, à toute autre chose. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, même nourris avec des aliments secs, comme le foin, ils ne boivent jamais et urinent beaucoup. Ils supportent assez bien les rigueurs de nos climats, pourvu qu'ils soient renfermés dans un lieu où le thermomètre centigrade ne descende pas au-dessous de quatre à cinq degrés au-dessous de zéro. Leur chair est assez bonne, quoique un peu fade.

44^e GENRE. LES CABIAIS (*Hydrochærus*, BRISS.) ont vingt dents, savoir : deux canines à chaque mâchoire; huit molaires en haut et huit en bas, toutes composées, les postérieures étant les plus longues, et formées de lames nombreuses, simples et parallèles, les antérieures offrant des lames fourchues; les pieds de devant ont quatre doigts larges et armés d'ongles, réunis par des membranes; les pieds de derrière n'ont que trois doigts; ils manquent de queue, et la femelle a douze mamelles.

Le CAPIVORÉ ou CABIAI (*Hydrochærus capybara*, DESM. *Cavia capybara*, GML. — LIX. Le Cabiai, BUFF. Le Capybara, G. Cuv. Le Chigüere des habitants de Caracas. Le Cabionara de la Guyane. Le Capivard et le Cochon d'eau de quelques voyageurs) est de la grandeur d'un cochon de Siam : il a trois pieds (0,975) de longueur, sur un pied et demi (0,487) de hauteur, ce qui en fait le plus grand des rongeurs. Son pelage est d'un brun roussâtre en dessus, fauve en dessous, à poils rares, comme ceux d'un cochon, mais plus fins. Il habite l'Amérique méridionale, depuis la Plata jusqu'aux affluents septentrionaux de l'Orénoque, et il ne s'éloigne jamais du bord des eaux.

Cet animal a le corps gros et ramassé, la lèvre supérieure fendue, les yeux noirs et grands, les oreilles et les jambes presque nues; en marchant il appuie par terre toute la plante des pieds de derrière, ce qui lui donne l'air de ramper. Il ne quitte jamais le bord des rivières et des lacs, et se cache dans les pajonals ou buissons d'arbrisseaux aquatiques qui croissent sur les sables des rivages. Il est timide et vit en famille ou en petites troupes de dix à quinze individus. Quand un objet suspect les effraye, ils poussent un cri que l'on peut rendre par le mot *a-pé*, prononcé avec force et avec les aspirations que l'âne met dans son braire. A ce signal de l'un d'eux, tous se jettent à l'eau, plongent, et ne vont reparaitre à la surface qu'à une très-grande distance de l'endroit où ils se sont enfoncés; ils nagent ensuite avec une si

grande facilité et une telle vitesse, qu'il est impossible à un canot de les atteindre. Selon d'Azzara, ils ne vivraient que d'herbe, mais M. de Humboldt s'est assuré qu'ils mangent aussi du poisson, et qu'ils savent le pêcher avec beaucoup d'adresse. Ce voyageur en a vu des troupes rester tranquillement assises sur leur derrière, ce qui est leur position favorite, tandis qu'un grand crocodile sorti des ondes passait au milieu d'eux. Cette sécurité, dit-il, leur venait sans doute de l'expérience qu'ils ont que le crocodile n'attaque pas hors de l'eau.

Le cabiai ne se creuse pas de terrier; il se gîte sur la terre comme le lièvre, et ne quitte guère sa retraite que la nuit. La femelle seule a un domicile fixe, dans lequel elle revient toujours; elle y met bas de quatre à huit petits qu'elle allaite quelque temps, et qu'elle abandonne aussitôt qu'ils sont assez grands pour se rendre sans elle à la rivière. Pris jeune, cet animal s'apprivoise parfaitement, vient à la voix de son maître, et le suit presque comme un chien; il est d'un caractère doux, tranquille et tout à fait inoffensif. En captivité on le nourrit fort bien avec de la salade, des carottes, de l'orge et des fruits. Sa chair est grasse, tendre, et passe pour excellente, quoique, selon Buffon, elle ait un peu le goût du poisson. Les missionnaires de l'Orénoque la permettent pendant le carême, comme un aliment maigre. Les chasseurs américains lui font la chasse et le regardent comme une importante pièce de gibier; mais comme il ne s'éloigne jamais à plus de cent pas des eaux, il faut, pour l'avoir, le tuer roide d'un coup de fusil, car, s'il n'est que blessé mortellement, il se jette dans la rivière, et, ainsi que la loutre, il ne reparait plus.

45^e GENRE. LES KERODONS (*Kerodon*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir : deux incisives à chaque mâchoire; huit molaires en haut et huit en bas, toutes composées de deux parties égales, semblables l'une et l'autre à un triangle ou plutôt à un cœur, réunies du côté externe de la dent, et séparées du côté interne. Ces triangles sont entourés chacun de leur émail et remplis de matière osseuse, et leur séparation produit une échancrure anguleuse en partie remplie de matière corticale. Ils ont quatre doigts aux pieds de devant et trois à ceux de derrière, comme chez les cobayes, mais les jambes sont plus hautes, les doigts plus gros et plus séparés, et les ongles larges, courts, assez aplatis.

Le Moco (*Kerodon moco*, FR. CUV. *Kerodon sciureus*, IS. GEOFF. *Cavia rupestris*, MAX. DE NEUW.) est un peu plus grand que le cochon d'Inde; son pelage est d'un gris cendré mêlé de noirâtre et de jaune rougeâtre en dessus, blanchâtre en dessous; ses moustaches sont entièrement noires. Il habite le Brésil et se plaît dans les lieux rocailleux; ses mœurs sont à peu près les mêmes que celles de l'apérca.

46^e GENRE. LES AGOUTIS (*Chloromys*, FR. CUV.) ont vingt dents, savoir : deux incisives à chaque mâchoire; huit molaires en haut et huit en bas, toutes composées, presque égales, à couronne plate, irrégulièrement sillonnée et à contours arrondis; les pieds de devant ont quatre doigts, et ceux de derrière trois, tous libres; les jambes sont fines; ils ont une petite queue, ou un tubercule qui la remplace.

L'AKOUCHI ou AKOURI (*Chloromys acuschy*, DESMOUT. *Cavia acuschy*, GML. *Dasyprocta acuschy*, DESM. L'Acouchy, BUFF.) est à peu près de la taille du précédent; son pelage, un peu plus doux et plus soyeux, est brun, avec des monchetures fauves; la croupe est noirâtre, et le ventre roux; il n'a point de crête derrière la tête; sa queue est mince, un peu allongée; enfin il n'a que six mamelles. Il a les mêmes mœurs que le précédent, et vit dans les bois à la Guyane, aux îles de la Grenade et de Sainte-Lucie.

L'AGOUTI BUFFÉ (*Chloromys cristatus*, FR. CUV. *Dasyprocta cris-*

tafa, DESM. *Cavia cristata*, GEOFF.) a la même taille que notre lapin; son pelage est noirâtre, piqué de roux; il a sur l'occiput une sorte de crête composée de poils très-allongés; les poils de sa croupe sont également très-longs; son ventre est brun; ses oreilles et sa queue sont courtes. Il habite Surinam, est moins farouche que le premier, et s'apprivoise beaucoup plus facilement.

L'AGOUTI PATAGONIEN (*Chloromys patagonicus*, PENN. *Dasyprocta patagonica*, DESM. Le Lièvre des Pampas, D'AZARA. *Cavia patagonica*, SHAW) est d'un gris fauve piqué de blanc sur le dos, passant au noir sur la croupe; les fesses et le ventre sont blancs; les flancs fauves; les oreilles longues; la queue est très-courte, et les mamelles sont au nombre de quatre. On le trouve depuis les pampas du Paraguay, jusqu'au détroit de Magellan. Il ne vit pas en troupe, mais par couple, et le mâle ne quitte pas sa femelle, même quand ils sont poursuivis par des chiens. Pendant la nuit, s'ils se sont séparés pour chercher leur nourriture, ils ne tardent pas à s'appeler par un cri aigu, fort, que l'on pourrait écrire ainsi, o-o-o-y, cri qu'ils font aussi entendre lorsqu'on les tourmente. Ils s'apprivoisent aisément, et ne font aussi que deux petits. Les Indiens les chassent et les mangent, quoique leur chair, blanche, soit assez fade. Les chasseurs cherchent toujours à tuer la femelle la première, bien sûrs qu'ils sont que le mâle ne la quittera pas.

L'AGOUTI ou COTIA (*Chloromys acuti*, FR. CUV. *Dasyprocta acuti*, DESM. *Cavia acuti*, ERXL. L'Agouti, BUFF.) a vingt poices (0,542) de longueur; il est à peu près de la grosseur d'un grand lièvre; sa tête a un peu d'analogie avec celle d'un lapin, mais ses yeux sont saillants, et ses oreilles, longues seulement d'un ponce et demi (0,041), sont demi-circulaires et nues; son pelage est rude, brun, piqué de jaune ou de roussâtre, teinté de verdâtre sur certaines parties, roux sur la croupe; les poils sont très-longs sur cette dernière partie, et beaucoup plus courts sur le reste du corps; la queue est courte, les mamelles sont au nombre de douze.

L'agouti est très-commun à la Guyane, au Brésil et à Sainte-Lucie; là il fait le plaisir habituel des chasseurs, comme le lièvre chez nous. Il ne se gîte pas sur la terre nue comme ce dernier, il ne se creuse pas non plus de terrier comme le lapin, mais il se cache dans les troncs d'arbres et sous les vieilles souches. Il n'habite que les bois, où il vit en troupes, et il ne sort ordinairement de sa retraite que la nuit. La lumière du jour l'offusque au point que, s'il est surpris par des chiens pendant la journée, ce n'est que difficilement qu'il leur échappe par la fuite, quoique ce soit un habile coureur, surtout en montant; comme il a les pattes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il est obligé de ralentir sa course en descendant une montagne ou toute autre pente un peu roide, sous peine de faire la culbute. A l'état sauvage, il est d'un caractère farouche et timide, mais cependant il se défend courageusement lorsque la fuite ne lui est plus possible, et avant de succomber il fait de profondes morsures à ses ennemis. Lorsque les chiens le chassent, il ne rue pas devant eux, ainsi que le lièvre ou le lapin, mais il s'enfuit très-vite et gagne au plus tôt sa retraite, où il s'enfonce et reste avec obstination. Il n'est qu'un seul moyen de l'en faire sortir, c'est de l'y enfumer; à demi sulloqué, il jette des cris aigus et plaintifs, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il s'élance tout à coup dehors pour commencer une lutte qu'il sait devoir lui être mortelle. Son cri, lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, est, dit Buffon, semblable à celui d'un petit cochon.

Lorsque l'agouti est en colère, il frappe la terre de ses pieds de derrière, absolument comme le lapin, et les longs poils de sa croupe se hérissent verticalement. Quand il mange, il saisit ses aliments avec ses pattes de devant, mais elles ne lui servent pas à les porter à sa bouche. Comme tous les animaux de son genre, il est omnivore : il n'a donc pas besoin de s'amasser des provi-

sions, et c'est par erreur que Buffon lui attribue cette habitude; mais sa nourriture la plus ordinaire consiste en fruits et en racines. La femelle prépare un nid fait avec du foin et des feuilles sèches; en octobre elle y met bas deux petits, qu'elle n'y allaite que pendant trois ou quatre jours, après quoi elle les transporte dans une autre cachette, ainsi que fait la chatte domestique, et cela probablement par défiance. Si elle éprouve la moindre inquiétude, elle les change de nouveau de domicile, et cette manœuvre recommence souvent. Cependant elle ne les allaite

que pendant une vingtaine de jours, après quoi ils commencent à la suivre pour apprendre à chercher leur nourriture, et bientôt après ils la quittent pour se réunir à la première troupe de jeunes agoutis qu'ils rencontrent. Tout farouche qu'il est, si on prend un jeune agouti, et qu'on le traite avec douceur, il s'apprivoise aisément, s'attache, sinon au maître, du moins au logis, sort et entre seul à la maison, et ne pense même à la quitter tout à fait que lorsque vient le temps des amours. Sa chair se mange, et passe même pour assez bonne.

L'Agouti.

LES ÉDENTÉS,

NEUVIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

L'Aï.

Ils forment le dernier ordre des mammifères onguiculés. Si on en excepte les *Tatous*, ils manquent tous d'incisives aux deux mâchoires; quelquefois ils ont des canines et des molaires, d'autres fois des molaires seulement, et enfin souvent ils n'ont point

de dents du tout; ils ont de gros ongles, embrassant l'extrémité des doigts, et se rapprochant plus ou moins de la nature des sabots.

Cet ordre renferme trois familles, celle des tardigrades, celle des dasypodides, et celle des monotrèmes.

LES TARDIGRADES

n'ont point d'incisives, mais dix-huit molaires ou moins; leur museau est court; et tous leurs mouvements sont extrêmement lents.

1^{er} GENRE. LES ACHÉES (*Acheus*, FR. CUV.) manquent d'incisives et de canines, et ont dix-huit molaires toutes en forme de cylindre, dont l'extrémité est creusée, tandis que le rebord est formé d'une substance plus dure; ils ont trois doigts complets à chaque pied, et leurs bras sont deux fois plus longs que leurs jambes. Ils ont une courte queue.

L'Aï (*Acheus aï*, FR. CUV. *Bradypus tridactylus*, LIX. — DESM. L'Aï de BUFF. Le *Paresseux* des voyageurs. Le *Thocoudgi* des Botocoudos.

Cet animal extraordinaire est de la grandeur d'un chat; son front est saillant, comme tronqué en avant; son pelage, grossier et ressemblant à du foin sec, est d'un gris brunâtre, souvent tacheté de blanc sur le dos, où règne le plus ordinairement une large tache jaune ou orangée, traversée par une ligne noire longitudinale. Il a plusieurs variétés assez remarquables, dont l'une, l'Aï à collier, est regardée par Temminck comme espèce; les autres sont : l'Aï dos brûlé, l'Aï à face jaune, l'Aï à collier noir et l'Aï gris cendré.

Cet animal a été pour presque tous les naturalistes, sans en excepter Buffon et Georges Cuvier, un sujet d'erreur la plus complète, parce que, malgré leur excellente critique, ils se sont

laissé influencer par les contes absurdes des anciens voyageurs, et peut-être aussi par des opinions préconçues. Écoutons d'abord Buffon : « Nous disons, pour revenir à nos deux animaux (l'Aï et l'unau), qu'autant la nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux; et c'est moins paresse que misère, c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation; point de dents incisives ni canines; les yeux obscurs et couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil plat et semblable à de l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées et encore plus mal terminées; point d'assiette de pieds, point de pouces, point de doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper; la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle résultant de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés, prisonniers au milieu de l'espace; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure, grimpaient avec peine, se traînant avec douleur, une voix plaintive et par accents entrecoupés, qu'ils n'osent élever que la nuit : tout annonce leur misère, tout nous rappelle

ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la nature, qui, ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été ensuite effacés de la liste des êtres. » Pour achever ce triste portrait, Buffon ne manque pas de répéter que ces animaux, après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, se laissent tomber au risque de se briser les os, etc., etc. Enfin il ajoute que « ce sont peut-être les seuls que la nature ait maltraités, les seuls qui nous offrent l'image de la misère innée. »

Cuvier, imbu de toutes ces idées, mais plus anatomiste que Buffon, après nous avoir dit que la nature, en créant ces animaux, semble avoir voulu s'amuser à produire quelque chose d'imparfait et de grotesque, cherche à trouver la cause de ces misères prétendues dans leur organisation. « Leurs doigts sont réunis ensemble par la peau, dit-il, et ne se marquent au dehors que par d'énormes ongles comprimés et crochus, toujours fléchis vers le dedans de la main ou la plante du pied. Leurs pieds de derrière sont articulés obliquement sur la jambe, et n'appuient que par le bord externe; les phalanges de leurs doigts sont articulées par des gynglymes serrés, et les premières se soudent, à un certain âge, aux os du métacarpe ou du métatarse; ceux-ci finissent par se souder ensemble faute d'usage. A cette incommodité dans l'organisation des extrémités, s'en joint une non moins grande dans leurs proportions: Leurs bras et leurs avant-bras sont beaucoup plus longs que leurs cuisses et leurs jambes, en sorte que, quand ils marchent, ils sont obligés de se traîner sur leurs coudes; leur bassin est si large et leurs cuisses tellement dirigées sur le côté, qu'ils ne peuvent rapprocher les genoux. Leur démarche est l'effet naturel d'une structure aussi disproportionnée. Ils se tiennent sur les arbres et n'en quittent un qu'après l'avoir dépoillé de ses feuilles, tant il leur est pénible d'en gagner un autre; on assure même qu'ils se laissent tomber de leur branche pour s'éviter le travail d'en descendre. »

Nous allons maintenant faire l'histoire vraie de l'air, et ce sera une réfutation complète de tout ce qu'ont avancé les célèbres naturalistes que je viens de citer.

L'air est très-commun au Brésil, à Cayenne, à la Nouvelle-Espagne, et généralement dans toute l'Amérique intertropicale. Il habite exclusivement sur les arbres, dans les forêts composées d'ambatba (*Cecropia peltata*) dont les feuilles font sa principale et peut-être son unique nourriture. Il parcourt les forêts en passant d'un arbre à l'autre par les branches; il sait parfaitement profiter, pour cela, du vent qui, en les agitant, met leurs rameaux en contact, et il saisit avec beaucoup d'agilité ce moment. Jamais, si ce n'est par force ou par accident, cet animal ne descend à terre, où il n'a rien à faire; il lui serait donc tout à fait inutile de pouvoir y marcher; aussi la nature lui a-t-elle refusé cette faculté, comme elle l'a refusée aux orangs et à quelques autres singes éminemment grimpeurs, et devant passer, ainsi que lui, toute leur vie sur les arbres. Et pourtant, c'est sur des individus arrachés à leurs forêts, à leurs habitudes, placés sur la terre plate, que les naturalistes ont décidé que l'air était d'une lenteur excessive, et qu'il lui fallait une heure pour parcourir la distance de deux mètres, ce qui est d'ailleurs une grande exagération. L'air, sur la terre, est en effet obligé de se traîner avec peine sur ses coudes, à cause de la longueur de ses jambes antérieures, mais cela n'empêche pas qu'il ne grimpe sur les arbres, sinon avec une grande agilité, du moins avec une extrême facilité. MM. Quoy et Gaimard ont eu vivants pendant quelques jours, sur le vaisseau *l'Uranie*, deux de ces animaux, et ils ont observé qu'il faut beaucoup rabattre de la lenteur qu'on leur attribue. « Tout l'équipage a vu l'air monter en vingt-cinq minutes du gaillard d'arrière au haut du grand mât; il parvint successivement, en moins de deux heures, au sommet de tous les mâts, en allant de l'un à l'autre par les étais. Une autre fois, étant descendu par l'échelle du gaillard d'arrière et touchant l'eau par

une de ses pattes, il s'y laissa volontairement tomber, et nagea aisément, la tête élevée. » Nous remarquerons en outre que cet animal est tout à fait nocturne, qu'il ne jouit de tout le développement de ses facultés que la nuit, et que ces observations ont été faites le jour. Sur la terre, pendant l'obscurité, il marche de la même manière que les chauves-souris, et d'un mouvement assez vif.

Cherchons si son organisation est aussi malheureuse qu'on le dit, quand on la considère dans ses rapports avec les habitudes de l'animal; nous verrons qu'au contraire, loin d'être un mal pour lui, cette organisation, qui paraît si informe et si bizarre, est un bienfait de la nature. L'air ne se tient pas sur les branches ainsi que le font les singes et les écureuils, mais par-dessous, et le corps suspendu par les quatre pattes; qu'il marche, qu'il mange, qu'il dorme, il ne quitte jamais cette attitude, qui pour ces animaux est celle du repos, à cause de l'extrême prédominance que leurs muscles fléchisseurs ont sur les extenseurs. Leurs gros ongles arqués, embrassant toute l'extrémité des doigts et naturellement recourbés vers la paume de la main, les phalanges de leurs doigts soudées au métacarpe et au métatarse, ceux-ci qui s'ossifient de manière à ne former, à un certain âge, qu'une seule pièce, tout cela leur donne une puissance d'accrochement, si je puis me servir de cette expression, qui rend pour eux fort commode une position intolérable pour tout autre animal. Leurs jambes écartées par l'énorme largeur de leur bassin ou quelquefois par de longues clavicules, leur permettent d'embrasser les grosses branches sans la moindre fatigue; la paume des mains et des pieds articulés obliquement, leur permet de poser les pattes à plat sur les côtés des branches qu'ils embrassent; leur cou, composé de neuf vertèbres (ce qui est unique parmi les mammifères), leur permet d'allonger la tête, de la tourner dans tous les sens pour saisir les feuilles sur les rameaux à distance; l'axe de la tête étant le même que celui de la colonne vertébrale, la bouche regarde en haut quand l'animal est debout; ce qui dispense les aîs, lorsqu'ils sont suspendus, de relever la tête par un effort musculaire soutenu; ils broient les feuilles avec des dents parfaitement adaptées à cet usage; leurs poils, plats et grossiers, ressemblant, par la forme et la couleur, à de l'herbe desséchée ou de la mousse, les dérobent à la vue des animaux carnassiers et des oiseaux de proie qui pourraient les attaquer. En cas de chute, ils ont une force de vitalité cent fois plus considérable qu'un chat; et tout cela ils le doivent à une organisation que G. Cuvier appelle imparfaite et grotesque, et Buffon, misérable, faute par ces naturalistes d'avoir connu les habitudes et les besoins de ces singuliers animaux. S'il m'était permis, dans un ouvrage du genre de celui-ci, d'entrer dans de plus grands détails anatomiques, on verrait qu'il n'est pas une de leurs prétendues imperfections qui ne soit une preuve irrécusable de la haute sagesse qui a présidé à la création.

L'air, qui jusqu'à ce jour n'a été étudié que dans des lieux et des circonstances pour lesquels la nature ne l'a point créé, vit au fond des plus sombres forêts, où la hache de l'homme n'a point encore établi de clairière; il est doux, tout à fait inoffensif, et paraît peu intelligent par la raison qu'il a peu de besoins; solitaire sur l'arbre qui le nourrit, il y passe une partie de sa vie, et ne pense à le quitter que lorsqu'il en a dévoré toutes les feuilles. « Il marche d'un bon pas, dit le voyageur anglais Waterton; et si, comme moi, vous l'aviez vu passer d'un arbre à l'autre, vous ne seriez plus tenté de lui donner injustement la qualification de paresseux. » S'il ne peut passer sur un autre arbre au moyen de l'entre-croisement des branches, il ne se laisse pas tomber, comme on l'a dit, mais il en descend fort bien, en quelques minutes, et se traîne sur la terre aussi vite qu'il le peut pour en regagner un autre. Si on le surprend dans ce moment, il s'arrête, et cherche à se défendre comme il le peut; pour cela, il s'assied sur son derrière et joue des bras de devant, l'un après

l'autre, absolument comme un aveugle qui chercherait à enlacer de son bras un objet qu'il ne verrait pas, ou plutôt comme une mécanique. S'il parvient à saisir le bâton dont on le frappe ou tout autre objet, il le serre contre sa poitrine avec une telle force, qu'il est fort difficile de le lui arracher, et il ne le lâche qu'en mourant. Dans la joie comme dans la douleur, il fait entendre le cri qui lui a valu son nom; mais il reste silencieux tant qu'il n'est pas agité par une passion. La femelle ne fait qu'un petit qu'elle soigne avec la plus grande tendresse. Elle met bas non pas sur terre, mais sur un lit de mousse qu'elle établit à la bifurcation de deux ou trois grosses branches. Au bout de quelques jours les ongles du petit se sont assez affermis pour qu'il puisse s'accrocher au dos de sa mère, où il est suspendu comme elle l'est elle-même aux branches qu'elle parcourt. Ces animaux ont la vie extraordinairement dure, et on ne parvient à les faire tomber de l'arbre où ils s'accrochent qu'après leur avoir tiré plusieurs coups de fusil. Ils remuent encore pendant plus d'une heure après qu'on leur a arraché le cœur et les entrailles. « Le voyageur de Lalande, dit Desmoulins, aidé de son domestique, a inutilement essayé pendant une demi-heure d'étrangler un aï avec une corde grosse comme le doigt, l'animal ne cessait d'étendre et de ramener ses bras en crochets sur la poitrine par intervalles; ce qu'il fit encore plusieurs heures au fond d'un tonneau d'alcool, où on le tint ensuite submergé. »

Ces animaux, pris jeunes, s'approprient aisément, mais sans

jamais s'attacher. On les nourrit de pain et de lait et de quelques espèces de feuilles que l'expérience apprend à connaître. Ils ne boivent jamais, et se reculent même de l'eau qu'on leur présente avec un dégoût très-marqué. Transportés dans nos climats, ils ne vivent pas longtemps, parce qu'ils craignent excessivement le froid et l'humidité. On connaît encore deux espèces d'aï, l'*acheus ustus* et l'*acheus torquatus*, Less., qui diffèrent fort peu du précédent et habitent tous deux le Brésil.

2^e GENRE. Les BRADYPES (*Bradypus*, LIN.) diffèrent des aïs par une foule de caractères anatomiques, dont voici les plus saillants. Ils ont dix-huit dents, savoir : deux canines en haut et en bas, aiguës et plus longues que les molaires; huit molaires supérieures et six inférieures, toutes cylindriques. Leurs jambes antérieures sont très-grêles, d'un cinquième plus longues que les postérieures; leur tête est petite, arrondie; leurs pieds n'ont que deux doigts, réunis et terminés par deux griffes fortes et crochues. Ils manquent totalement de queue.

L'UNAU (*Bradypus didactylus*, LIN. — DESM. L'Unau de BUFF. et G. CUV.) est de moitié plus grand que l'aï, auquel, du reste, il ressemble beaucoup; sa face est oblique; son pelage est d'un gris brun uniforme, qui prend quelquefois une teinte roussâtre. Il habite les mêmes contrées que l'aï et lui ressemble tellement en tout, que faire l'histoire de l'un, c'est faire l'histoire de l'autre.

LES DASYPOÏDES

ont le museau allongé, les membres à peu près égaux; les uns n'ont pas de dents du tout; d'autres ont des molaires seules; d'autres encore ont des incisives et des molaires, ces dernières sont au nombre de vingt-six à quatre-vingt-seize.

5^e GENRE. Les TATONS (*Dasypos*, LIN. *Euphractus*, WAGL.) ont trente-huit dents, savoir : deux incisives en haut et quatre en bas; point de canines; seize molaires supérieures et seize inférieures; toutes les dents sont sans racines; la langue est peu extensible; la tête, le corps et la queue sont recouverts d'un test dur et écailleux, à petits compartiments semblables à des pavés; ce test, ou carapace, est composé de plusieurs parties; un bouclier sur le front, un second bouclier arrondi sur les épaules, un autre semblable sur la croupe, et des bandes mobiles transversales, plus ou moins nombreuses, entre les deux. Quelquefois tous leurs pieds ont cinq doigts, tous armés d'ongles robustes. Tous les animaux de ce genre sont doux et inoffensifs.

Le TATON-POYON ou ENCOUBERT (*Dasypos encoubert*, DESM. *Dasypos seveinctus* et *Dasypos octodecimeinctus*, LIN. *Dasypos setosus*, WIEB. Le Tatou à six bandes, G. CUV. L'Encoubert et le Cirquinçon de BUFF.).

Ce singulier animal a la tête large, aplatie et triangulaire, recouverte d'un bouclier osseux, comme tout le dessus du corps; la cuirasse qui lui couvre le dos est composée de six à sept bandes mobiles, formées de pièces grandes, rectangulaires, lisses, plus longues que larges; sa queue est longue comme la moitié de son corps, ronde, portant des anneaux osseux seulement à sa base; ses oreilles sont assez longues; son bouclier postérieur est dentelé en scie; les parties non écailleuses de son corps sont garnies de poils blanchâtres, assez longs et assez fournis; tous ses pieds ont cinq doigts munis d'ongles médiocres; il a deux mamelles pectorales.

Le tatou-poyon habite l'Amérique méridionale et est assez commun au Paraguay. Nous nous étendrons peu sur son histoire, parce qu'elle est exactement la même que celle des animaux composant les genres priodonte et tatusie, qui ont été

séparés des tatons par Fr. Cuvier. Tous ces animaux sont exclusivement des parties chaudes de l'Amérique. Leur chair est assez bonne à manger; mais il paraît que celle des petites espèces est plus délicate que celle des grandes, et que celle de l'encoubert est la moins estimée de toutes. Quoi qu'il en soit, on leur fait une chasse assez active.

Ces animaux ont tous plus ou moins la faculté de se rouler en boule, à peu près comme notre hérisson, et dans cet état ils présentent à leurs ennemis la cuirasse dure qui les recouvre; mais comme tous ne sont pas également bien armés, et qu'il existe des vides, surtout dans cette attitude, entre les boucliers et les bandes du dos, la dent des animaux carnassiers trouve aisément un passage, et leurs armes défensives ne leur servent pas à grand-chose. Le tatou-poyon ne jouit pas, à un aussi haut point que les autres, de la faculté de se mettre en boule, mais il peut, quand il est menacé d'un danger, s'aplatir contre la terre, dont il a un peu la couleur, au point de disparaître aux yeux de ses ennemis, parce qu'alors il ne ressemble plus qu'à une légère inégalité du sol. Celui qui a vécu à la ménagerie était craintif, nocturne, cherchait toujours à se cacher, et, dans ce but, il aplattissait son corps de façon à présenter trois fois plus de largeur que de hauteur. Sa voix était une sorte de grognement, qu'il faisait surtout entendre lorsqu'on le contrariait, et il courait avec beaucoup de vitesse. Ces animaux sont très-inoffensifs, n'attaquent jamais les êtres plus faibles qu'eux, et cependant ils ne répugnent pas à se nourrir de lambeaux de cadavre quand ils en trouvent; leur nourriture habituelle consiste en fruits, en légumes et en racines, qu'ils savent fort bien déterrer en fouillant la terre avec leur nez, à la manière des cochons. Ils habitent des terriers qu'ils se creusent, les uns dans les savanes humides, et les grandes espèces sur le penchant des collines sèches et arides. Ils creusent la terre avec une telle vitesse, que, sous ce rapport, ils ne peuvent être comparés qu'à la taupe. Ne pouvant ni courir bien vite (si l'on en excepte l'encoubert), à cause de la brièveté de leurs jambes, ni sauter, ni grimper sur les arbres, ils n'ont de ressource, pour échapper au danger, que de se jeter

dans leur terrier; s'ils sont poursuivis de trop près, et qu'ils n'aient pas le temps de gagner leur retraite, ils se mettent à creuser, et pour peu que le chasseur soit à cinquante ou soixante pas d'eux, ils ont déjà disparu sous la terre lorsqu'il arrive. Si leur queue parait encore en dehors et qu'on la saisisse, ils se cramponnent avec tant de force dans leur trou, qu'on la leur casse plutôt que de les en arracher; dans ce cas, on est obligé, sans les lâcher, d'ouvrir le terrier en avant, et on les a ainsi sans les mutiler. Lorsqu'ils sont tout à fait enfoncés dans un terrier profond, on ne peut les en faire sortir qu'en les inondant d'eau ou en les enfumant. Aussitôt qu'ils sont pris, ils se roulent en

On a dit que les tatous vivaient en société amicale avec les serpents à sonnettes, et qu'ils n'en craignent pas la morsure; que leur graisse, leurs écailles calcinées avaient des propriétés admirables en médecine; mais tous ces vieux contes, avancés par Ménard, Ximènes et d'autres, sont complètement tombés en désuétude.

4^e GENRE. LES PRIODONTES (*Priodontes*, FR. CUV.) ont quatre-vingt-dix-huit dents, savoir : point d'incisives, point de canines; cinquante molaires à la mâchoire supérieure et quarante-huit à l'inférieure; pour l'ordinaire, car ce nombre varie un peu d'in-

Le Tatou-Poyou.

boule, et pour les faire étendre on les jette dans l'eau ou on les place devant un feu un peu vif.

On dit que pendant une grande partie de l'année ces animaux restent dans leur terrier sans en sortir. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils s'y tiennent pendant tout le jour, et qu'ils n'en sortent que la nuit pour aller chercher leur nourriture. Gumilla

dividu à individu; toutes ont à peu près les mêmes proportions et sont plus ou moins comprimées latéralement. Elles sont divisées longitudinalement dans leur milieu par une partie plus claire et demi-transparente. Ils ont deux mamelles pectorales, cinq doigts aux pieds de devant, et tous les autres caractères des genres précédents et suivants.

prétend que la femelle met bas tous les mois, et que chaque fois elle fait quatre petits; il faut que cela soit, car on chasse continuellement ces animaux, soit au fusil, avec des chiens, soit aux pièges, et le nombre ne parait pas en être beaucoup diminué. Pour cette chasse on emploie une race de petits chiens qui les poursuivent avec acharnement, et rarement le tatou leur échappe, à moins qu'il ne se trouve à proximité d'une roche escarpée ou d'un ravin; dans ce cas, il s'approche du bord, se contracte en boule, et se laisse rouler au fond du précipice sans le moindre danger, grâce aux écailles qui le défendent.

Le TATOU NOIR DES BOIS ou TATOU GÉANT (*Priodontes giganteus*, FR. CUV. *Dasyppus gigas*, FR. CUV. *Dasyppus gigas*, G. CUV. *Dasyppus giganteus*, DESM. Le Deuxième Kabassou de BUFF. Le Grand Tatou, d'AZZARA) a quelquefois plus de trois pieds de longueur (0,973), non compris la queue, qui est ronde, longue d'un pied et demi (0,487), et recouverte d'écailles imbriquées comme des tuiles; la tête, proportionnellement plus petite que dans les armadilles, est blanchâtre, avec le museau long et les oreilles assez petites; la cuirasse se compose de douze ou treize bandes mobiles, à compartiments plus longs que larges; le flanc et la queue

sont blanchâtres comme la tête, le reste du corps est noirâtre. Il habite le Paraguay et vit dans les bois.

5^e GENRE. LES ARMADILLES (*Tatusia*, F. Cuv.) ne diffèrent des deux genres précédents que par leur système dentaire : elles ont trente-quatre dents, savoir : point d'incisives, point de canines ; dix-huit molaires en haut et seize en bas. Les unes ont quatre doigts aux pieds de devant, les autres cinq.

Le MATACO (*Tatusia apar*, LESS. *Dasypus apar*, DESM. *Dasypus tricinatus*, LIN. Le Tatou *apar* de BUFF. Le Tatou à trois bandes de G. Cuv. Le Tatou *apara* de MARCÉ.) est d'une médiocre gran-

à neuf bandes de G. Cuv. Le *Cachichame* de BUFF. Le Tatou noir d'AZZARA. Le *Pichi* de MOLINA) a souvent quinze pouces de longueur (0,406), non compris la queue, qui est de la même longueur, ronde et annelée dans toute son étendue ; la cuirasse est ordinairement composée de neuf bandes, quelquefois de huit ou sept, rarement de six, à compartiments rectangulaires ; les compartiments des boucliers sont petits et arrondis ; tous sont noirâtres. Il n'a que quatre doigts aux pieds de devant ; ses oreilles sont très-longues, et il a quatre mamelles. Il est très-commun à la Guyane, au Paraguay et au Brésil. Il creuse très-habilement son terrier, d'où les chasseurs le retirent à grande peine pour le manger.

Le Cochon d'Inde, paysage américain.

deur ; sa tête est oblongue ; son museau pointu, ses oreilles médiocres, sa queue très-courte et aplatie ; sa cuirasse se compose de trois bandes mobiles ; ses compartiments sont régulièrement tuberculeux ; il a treize rangées de plaques polygones, d'une couleur plombée, sur le bouclier de la croupe ; ses pieds sont assez faibles, et il a deux mamelles pectorales ; ses poils sont bruns. Il jouit de la faculté de se rouler en boule complète en renfermant sa tête et ses pieds entre ses boucliers. Il fouille la terre difficilement. On le trouve au Tucuman, dans la république Argentine, et surtout aux environs de Buenos-Ayres. Fr. Cuvier en a fait le genre *Apars*.

L'ARMADILLE A QUATRE BANDES (*Tatusia quadricincta*, LESS. *Dasypus quadricinctus*, LIN.) n'est connue que par la courte phrase de Linné, que voici : quatre rangées d'écailles osseuses. Comme le pensait le naturaliste suédois lui-même, ce n'est sans doute qu'une variété de l'espèce précédente. Sa patrie est inconnue.

Le PEBA OU AIATOEHTLI (*Tatusia peba*, LESS. *Dasypus peba*, DESM. *Dasypus novemcinctus*, *octocinctus* et *septemcinctus*, LIN. Le Tatou

Le MBOURICA (*Tatusia hybridus*, LESS. *Dasypus hybridus*, DESM. Le Tatou mulet, d'AZZARA) ne me paraît être qu'une variété du précédent ; il en diffère par sa queue arrondie, longue comme la moitié de son corps, et par les bandes de sa cuirasse, au nombre de cinq à sept. Son museau est allongé, ses oreilles sont grandes et ses jambes courtes ; il a quatre doigts aux pieds de devant. Il habite les lieux découverts des pampas de Buenos-Ayres, et il est commun au Paraguay.

Le TATOUAY (*Tatusia tatuay*, LESS. *Dasypus tatuay*, DESM. *Armaddilla africanus*, SEBA. *Dasypus uncinatus*, LIN. Le Kabassou, BUFF. Le Tatou à douze bandes, G. Cuv.) devient fort grand. Il a cinq doigts à tous les pieds, et quatre des doigts des pieds de devant ont des ongles énormes, tranchants à leur bord externe. Sa cuirasse se compose de douze à treize bandes, à écailles rectangulaires, plus longues que larges ; la queue est ronde, moins longue que la moitié du corps, à tubercules assez distants ; la tête est un peu bombée, le museau long et les oreilles grandes. Il habite Cayenne, le Brésil et le Paraguay.

Le PICHU (*Tatusia minuta*, LESS. *Dasypus minutus*, DESM. L'Encouvert de Fr. Cuv.) a dix pouces (0,271) de longueur, et cinq doigts à tous les pieds; sa cuirasse se compose de six à sept bandes à plaques rectangulaires; les écailles de sa tête sont lisses, échancrées sur les côtés au-dessus de l'œil; le bouclier de la croupe est fortement denté sur son rebord; sa queue est ronde, longue de presque la moitié du corps, couverte de fortes écailles disposées en anneaux; ses oreilles sont très-petites; ses poils sont bruns. Il habite les pampas de tout le sud de l'Amérique, depuis Buénos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan.

L'ARMADILLE VELUE (*Tatusia villosa*, LESS. *Dasypus villosus*, DESM. Le *Tatou velu*, d'AZZARA) ressemble beaucoup au tatouay, mais elle est plus petite et plus velue. Sa longueur totale ne dépasse pas dix-sept pouces (0,460). Sa cuirasse se compose de six à sept bandes, à plaques rectangulaires; le bouclier de la croupe a postérieurement des écailles aiguës et dentelées; la queue est un peu plus longue que le tiers du corps, annelée à sa base; la tête est recouverte d'écailles rudes; tous les pieds ont cinq doigts; son ventre et ses pattes sont très-velus, à poils bruns et très-longs. Cette armadille habite les pampas de la Plata, et se nourrit souvent de charognes.

6^e GENRE. LES CHLAMYPHORES (*Chlamyphorus*, HARLAN) ont trente-deux dents, savoir : point d'incisives, point de canines; seize molaires en haut et seize en bas. Leur corps est couvert d'un test osseux formé de nombreuses bandes mobiles, transverses, depuis la tête jusqu'à la queue, et par conséquent ils n'ont pas de bouclier sur les épaules ni sur la croupe, comme les animaux des genres précédents; leur test est tronqué postérieurement; leur queue est mince; ils ont cinq doigts à tous les pieds, et ceux de devant sont armés d'ongles plus forts que ceux de derrière.

Le CHLAMYPHORE TRONQUÉ (*Chlamyphorus truncatus*, HARLAN. Le *Pichicuyo* des Chiliens) a cinq pouces et quart (0,142) de longueur totale; les écailles de son test sont rhomboïdales, et s'avancent sur sa tête; sa queue est ferme, appliquée sur son abdomen, et paraît avoir peu ou point de mouvement; le dessous de son corps est garni de poils blancs, soyeux, épais et doux comme chez la taupe. Cet animal se trouve dans les Cordilières du Chili, aux environs de Mendoza. Il se creuse avec beaucoup d'agilité un terrier composé de longues galeries à la manière de la taupe, dont il a toutes les habitudes. Pendant qu'il allaite ses petits, il les porte sous les rebords de son test écailleux.

7^e GENRE. LES ORYCTÉROPE (*Orycteropus*, GEOFF.) ont vingt-six dents, savoir : point d'incisives, point de canines; quatorze molaires en haut et douze en bas, toutes composées d'une grande quantité de petits cylindres creux. Leur peau est épaisse, mais non écailleuse, et leur corps est couvert de poils ras; ils ont quatre doigts aux pieds de devant, cinq à ceux de derrière, munis d'ongles plats et non tranchants, propres seulement à fouir; leur langue est un peu extensible; ils ont la queue et les oreilles droites.

L'ORYCTÉROPE DE CAP, ou COCHON DE TERRE (*Orycteropus capensis*, DESM. *Myrmecophaga afro*, PAUL. *Myrmecophaga capensis*, GML. Le *Cochon de terre*, BUFF.) a trois pieds et demi (1,157) de longueur, non compris la queue, qui a un pied neuf pouces (0,569). Son corps est épais, ses jambes sont courtes; ses oreilles ont un peu plus d'un demi-pied (0,162). Son pelage, composé de poils roides comme des soies, est d'un gris roussâtre, avec la jambe, l'avant-bras et les pieds noirâtres; sa queue est presque blanche. Cet animal a été tellement chassé par les Hollandais du Cap, qu'il est devenu extrêmement rare dans la colonie.

Le cochon de terre habite les environs du cap de Bonne-Espé-

rance et vit dans un terrier. Le voyageur hollandais Kolbe, quoi-qu'il ait dit beaucoup de choses hasardées, a cependant très-bien connu cet animal. « Il se creuse un terrier avec beaucoup de vivacité et de promptitude, dit-il, et s'il a seulement la tête et les pieds de devant dans la terre, il s'y cramponne si bien que l'homme le plus robuste ne saurait l'en arracher. Lorsqu'il a faim, il va chercher une fourmilière. Dès qu'il a fait cette bonne trouvaille, il regarde autour de lui pour voir si tout est tranquille et s'il n'y a point de danger : il ne mange jamais sans avoir pris cette précaution. Alors il se couche, et, plaçant son long museau tout près de la fourmilière, il tire la langue tant qu'il peut : les fourmis montent dessus en foule, et dès qu'elle en est bien couverte, il la retire et les gobe toutes. Ce jeu recommence plusieurs fois, et jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Afin de lui procurer plus aisément cette nourriture, la nature, toute sage, a fait en sorte que la partie supérieure de cette langue qui doit recevoir les fourmis est toujours couverte et comme enduite d'une matière visqueuse et gluante, qui empêche ces faibles animaux de s'en retourner lorsqu'une fois les pattes y sont empêtrées : c'est là sa manière de manger. Il a la chair de fort bon goût et très-saine (quoique exhalant une forte odeur d'acide formique). Les Européens et les Hottentots vont souvent à la chasse de ces animaux; rien n'est plus facile que de les tuer : il ne faut que leur donner un petit coup de bâton sur la tête. »

8^e GENRE. LES FOURMILIERS (*Myrmecophaga*, LIN.) manquent absolument de dents; ils n'ont pas de cuirasse écailleuse; leur museau est long, terminé par une petite bouche; leur mâchoire inférieure est presque rudimentaire; leurs ongles de devant sont forts et tranchants, et varient en nombre selon les espèces; leurs oreilles sont courtes; leur langue est très-extensible; leur queue est longue, velue, lâche, quelquefois nue et prenante.

L'OUATERI-OUASSA ou TAMANOIR (*Myrmecophaga jubata*, LIN. — DESM. Le *Tamandua-Guaçu* du Brésil. Le *Gnourouni* et le *Yogouin* ou *Yogoni* du Paraguay. Le *Tamanoir* de BUFF. et de G. Cuv.)

Cet animal, de la grosseur d'un mâtin, a quatre pieds (1,299) de longueur, non compris la queue, qui en a trois (0,975). Son corps est bas sur jambes proportionnellement à sa longueur; sa tête est fort mince, allongée, et se termine par un long museau presque cylindrique, et par une bouche extrêmement petite, fendue d'environ un pouce. Ses pieds de devant sont munis de quatre doigts, et ceux de derrière de cinq; ses oreilles et ses yeux sont très-petits; sa queue est garnie de très-longs poils. Son pelage est brun, avec une ligne oblique, noire, bordée de blanc sur chaque épaule. Ses pieds de devant sont blanchâtres, ceux de derrière noirâtres.

En marchant, le tamanoir s'appuie sur une grosse callosité contre laquelle il tient replié le plus grand de ses ongles, et qui sert aussi de point d'appui à cet ongle quand l'animal saisit quelque objet. Cette attitude le force à ne poser le pied que sur le côté, ce qui rend sa marche lente, difficile et fort peu gracieuse. Il ne se promène guère que la nuit, et il dort tout le jour dans un fourré, couché sur le côté, la tête entre les jambes de devant, rapprochées et croisées avec celles de derrière, et la queue étalée sur lui. Comme il craint beaucoup la lumière, si un accident le contraint à sortir de sa retraite pendant le jour, en marchant il a grand soin de relever sa queue sur son dos, et avec son panache il se fait une sorte de parasol qui le garantit des rayons du soleil. Sa vie est solitaire et triste, et jamais il n'habite que les lieux bas et humides, ou même inondés; quelquefois aussi il pénètre dans les bois pour chercher sa nourriture, mais, malgré la puissance de ses ongles, il ne grimpe jamais sur les arbres. Sa principale nourriture consiste en fourmis et en termites, mais il mange aussi d'autres insectes. On sait que les termites sont une sorte de fourmis qui se logent dans des cônes de terre hauts

quelquefois de plusieurs pieds et larges à proportion. Ces habitations sont construites avec tant de solidité qu'on a souvent beaucoup de peine à les entamer avec une pioche ou un pie. Quand le tamanoir a trouvé un de ces cônes, il en fait deux ou trois fois le tour en l'observant minutieusement; puis, lorsqu'il a reconnu l'endroit faible de l'édifice, il y fait un petit trou avec les ongles de ses pieds de devant. Il applique le bout du museau contre cette ouverture, ou même quelquefois il l'y enfonce plus ou moins profondément, jusqu'à ce qu'il ait rencontré la population pressée des termites. Alors il allonge une langue de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, longue de dix-huit pouces (0,487), et enduite dans toute sa longueur d'une salive extrêmement visqueuse et gluante; il la promène dans tous les sens, en la tortillant comme un ver de terre, puis, quand elle couverte de termites qui y restent englués, il la retire tout à coup dans sa bouche et avale tous les insectes qui s'y sont pris. Il répète cette manœuvre avec beaucoup de promptitude, jusqu'à ce qu'il ait entièrement satisfait sa faim. Il exécute la même manœuvre pour manger les fourmis, après avoir gratté la terre pour ouvrir la fourmière.

Tout dormeur qu'il est, le tamanoir ne laisse pas que d'être plein de courage, et de se défendre avec opiniâtreté quand on l'attaque. Dans ce cas, il se dresse sur ses pieds de derrière, et cherche à s'appuyer le dos contre un rocher ou un tronc d'arbre; il se couvre le corps avec la queue, et abrite son faible museau en l'appliquant contre sa poitrine. Dans cette attitude, il présente constamment à son ennemi ses ongles puissants, avec lesquels il lui fait de profondes blessures. On dit qu'il se défend même contre le jaguar, et que si ce dernier a l'imprudence de l'aborder sans précaution, le tamanoir l'étreint entre ses bras et ne le lâche qu'après l'avoir étouffé; ceci me paraît au moins douteux. Quoi qu'il en soit, cet animal, le plus grand des fourmiliers, est extrêmement robuste et fort difficile à tuer. S'il n'est pas attaqué, il n'en est point de plus paisible et de moins dangereux. Quand on le rencontre, si on ne l'irrite pas, on peut le chasser devant soi et le conduire ainsi partout où l'on veut; mais il faut avoir la précaution de ne pas trop le presser pour ne pas le fatiguer, ce qui pourrait l'irriter. Pris jeune, il s'habitue assez bien à l'esclavage, et vit de pain et de petits morceaux de viande; il s'attache à son maître jusqu'à un certain point; mais sa tristesse habituelle s'accroît avec l'âge, et ordinairement il périt d'ennui peu de temps après avoir atteint l'âge adulte. La femelle ne fait qu'un petit, et a pour lui le plus grand attachement; jamais elle ne le quitte, et lorsqu'elle sort de sa retraite pour aller chasser aux termites, elle le porte constamment sur son dos, et passe même des rivières à la nage avec sa précieuse charge. Le tamanoir habite le Brésil, la Guyane, le Paraguay et le Pérou.

Le CATAGOUARÉ ou TAMANDUA (*Myrmecophaga tamandua*, G. Cuv. — DESM. Les *Myrmecophaga tridactyla* et *tetradactyla*, LIN. Le *Tamandua* de BUFF. et Cuv. Le *Petit Ours fourmilier* des Espagnols) est de moitié moins grand que le précédent, dont il a la forme des pieds; sa queue est presque ronde, velue à sa base et nue à son extrémité; sa tête est cylindrique et allongée: son pelage est ordinairement d'un gris sale, ayant souvent une bande oblique d'une autre couleur sur chaque épaule. Il en existe plusieurs variétés, l'une ayant un cercle noir autour des yeux, d'autres à pelage fauve et bande noire, à pelage fauve ayant la bande, la croupe et le ventre noirs, enfin d'entièrement noirâtres qui sont, je crois, le *Myrmecophaga nigra* de Geoffroy. Il habite la Guyane et le Brésil, et a les mêmes mœurs que le précédent, à cela près qu'il monte sur les arbres, dans le tronc desquels il niche. Il exhale une forte odeur de muse, qui devient très-désagréable et se sent de fort loin quand il est irrité. Il a la queue prenante et s'en sert souvent pour se suspendre aux branches d'arbres. Il paraît qu'il attaque, outre les fourmis, les abeilles sauvages, et qu'elles ne le piquent pas.

Le FOURMILIER ANNÉLÉ (*Myrmecophaga annulata*, DESM.) ressemble au précédent, mais son museau est plus gros, en forme de groin; son pelage est d'un brun uniforme; sa queue est ronde, velue, annelée de fauve et de brun. Il habite le Brésil.

Le FOURMILIER A DEUX DOIGTS (*Myrmecophaga didactyla*, LIN. *Myrmecophaga unicolor*, var. GEOFF. Le *Petit Fourmilier*, BUFF. L'*Ouatiri ouassou*, à la Guyane) est de la taille d'un surmulot; son pelage est laineux, fauve, avec une ligne rousse le long du dos, manquant dans la variété unicolore; sa queue est prenante, nue au bout; il a aux pieds de devant deux ongles seulement, dont un fort long, et quatre à ceux de derrière. Il habite la Guyane et le Brésil, sur les arbres où il se suspend par la queue à la manière des sapajous. Il a les mêmes mœurs que les précédents, mais il niche dans les troncs d'arbres, où la femelle met bas un seul petit, sur un lit de feuilles sèches.

9^e GENRE. LES PANGOLINS (*Manis*, LIN.) n'ont point de dents; leur langue est très-extensible; leur corps et leur queue sont couverts d'écailles triangulaires, tranchantes, se recouvrant les unes les autres comme les tuiles d'un toit, ce qui les distingue suffisamment des fourmiliers; ils ont cinq doigts à tous les pieds, et ils peuvent se rouler plus ou moins en boule.

L'ALINGU ou PANGOLIN DE L'INDE (*Manis pentadactyla*, LIN. *Manis macroura*, DESM. *Manis brachyura*, ERXL. *Manis crassicaudata*, GEOFF. *Tatu mustelinus*, KLEIN. Le *Pangolin* de BUFF. Le *Pangolin à queue courte* de G. Cuv. Le *Diablotin de Negumbo* des Hollandais et le *Caballe* des Chingalais) est long de trois à quatre pieds (0,975 à 1,299); sa tête est petite; son museau allongé et étroit; son corps assez gros; la queue est plus courte que le corps; les écailles de son dos sont blanches et forment onze ou treize rangées longitudinales; le dedans des membres et le ventre sont nus; quelques soies très-longues sortent d'entre les écailles. Il habite les Indes orientales.

Les pangolins se creusent un terrier au moyen de leurs ongles robustes, et ils n'en sortent que la nuit pour aller chercher leur nourriture, consistant, comme celle des animaux précédents, en termites, en fourmis et autres insectes. On prétend aussi qu'ils mangent des mollusques et même des petits lézards, mais ce fait me paraît mériter confirmation. Munis d'une langue très-longue, extensible, enduite d'une humeur visqueuse, ils s'en servent absolument comme les fourmiliers, pour ramasser les fourmis et les termites dans leurs habitations. Les pangolins sont des animaux paresseux, lents, et se bornant à pousser un petit cri très-faible lorsqu'ils sont effrayés. Mais la nature leur a donné, dans les écailles qui les couvrent, une arme défensive, qui les sauve des animaux de proie, si ce n'est de l'homme, le plus cruel de tous. A la première apparence de danger, ils se roulent en boule. « Leurs écailles, dit Buffon, sont mobiles comme les piquants du porc-épic, et elles se relèvent ou se rabaissent à la volonté de l'animal; elles se hérissent lorsqu'il est irrité, elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met en boule comme le hérisson; ces écailles sont grosses, si dures et si poignantes, qu'elles rebutent tous les animaux de proie; c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste; les plus cruels et les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, etc., ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés; ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils se font des blessures douloureuses dès qu'ils veulent les saisir; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraser, ni les étouffer en les surechargeant de leur poids. » Ceci n'empêche pas les Indiens et les Nègres de les assommer à coups de bâton pour les manger, et ils trouvent excellente leur chair blanche et délicate. Ces animaux, du reste, sont fort doux, tout à fait inoffensifs, mais sans intelligence. « Ce sont, dit Buffon, des espèces dont la forme bizarre ne paraît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles. » En effet, au premier coup d'œil, on les prendrait plutôt pour des

lézards que pour des mammifères. Cette espèce est très-commune à Ceylan, auprès de Negumbo.

Le QUOGOLO (*Manis africana*, DESM. *Manis tetradactyla*, LIN. *Manis longicaudata*, GEOFF. *Manis macroura*, ERXL. Le Pangolin à longue queue, G. CUV. Le *Phatagin*, BUFF.) a un pied (0,525) de

principalement en Guinée et au Sénégal. Tout ce que nous avons dit du précédent s'applique à celui-ci.

Le PANGULLING ou TCHIN CHIAN-KIAPP (*Manis javanica*, DESM.) a un pied quatre pouces (0,455) de longueur, non compris la queue, qui est déprimée et qui a treize pouces (0,532); ses écailles

Le Tamanoir.

longueur, non compris la queue, qui est plus longue que le corps, et qui a dix-neuf pouces (0,514); elle est aplatie. La tête est petite; ses écailles dorsales forment onze rangées longitudinales, et celles des côtes sont earénées; le dedans des membres et le ventre sont revêtus de soies brunes. Il se trouve en Afrique,

sont brunes, plus claires sur les bords, minces, striées, et forment dix-sept rangées sur son dos; le dessous de la tête, le ventre et les pattes manquent de poils. Cette espèce habite Java et la Chine. On ne connaît pas bien ses mœurs; il est à croire qu'elles sont comme dans les précédents.

L'Ornithorhynque.

LES MONOTRÈMES,

placés par Temminck, et avant lui par Latreille, à la fin de la classe des mammifères, y eussent aussi été placés par moi, si, comme je l'ai dit dans l'introduction, je ne m'étais fait une loi de suivre strictement la classification de Cuvier. Ils manquent de dents; ils ont, comme les oiseaux, un os de la fourchette et un cloaque commun; comme chez les marsupiaux on leur trouve sur le pubis des os surnuméraires, mais ils n'ont pas de poche. Tous leurs pieds ont cinq doigts.

40^e GENRE. LES ORNITHORHYNQUES (*Ornithorhynchus*, Blumenb.) manquent de dents véritables, mais ils ont à chaque maxillaire deux tubercules fibreux, aplatis, quadrilatères à leur couronne, n'ayant ni émail, ni substance osseuse, et qui ont été comparés à des dents; leur museau consiste en un véritable bec analogue à celui des canards, corné, élargi, déprimé, dentelé sur les bords, portant les narines à sa base supérieure; les pieds sont palmés, ceux de derrière portent un ergot analogue à celui des oiseaux. On a débité beaucoup de contes sur ces singuliers animaux.

Le MOUFLENGONG OU ORNITHORHYNQUE PARADOXAL (*Ornithorhynchus paradoxus*, Blumenb. Les *Ornithorhynchus fuscus* et *rufus* de Péron et Lesueur. *Platypus anatinus*, Shaw. Le *Water-mole* des habitants de Sydney).

Cet animal est certainement l'être le plus singulier qui existe dans la nature, et il semble avoir été créé exprès pour embarrasser les naturalistes. Sa tête est ce qu'il y a de plus extraordinaire, au premier coup d'œil; elle est postérieurement recouverte d'un poil court et lisse; la petitesse des yeux et le manque d'oreilles, ainsi que la forme générale du crâne, lui donnent un peu l'apparence de celle d'une taupe; mais ce crâne se prolonge antérieurement en un véritable bec, muni de membranes cornées, courtes et presque flottantes à sa base. Dans ce bec se trouvent deux langues soudées: une longue, extensible, hérissée de poils courts et serrés; une courte, épaisse, portant en avant deux petites pointes charnues. L'animal est à peu près de la grosseur d'un lapin de garenne; son corps est allongé, presque cylindrique ainsi que celui d'un phoque, couvert de poils roussâtres, menus et lisses, terminé par une queue courte, mais

aplatie comme celle d'un castor, et lui servant également de gouvernail quand il nage; ses jambes sont très-courtes; les pieds de celles de devant sont munis d'une membrane qui non-seulement réunit les doigts, mais dépasse de beaucoup les ongles, et il résulte de cette bizarrerie sans exemple que les doigts semblent comme perdus dans une sorte de nageoire. Dans les pieds de derrière la membrane se termine à la racine des ongles; mais ils ont une autre singularité non moins remarquable: ils sont armés, comme les pattes d'un coq, d'un ergot particulier, long, pointu, posé sur une glande et non porté par un os, ce qui le rend légèrement mobile quand il appuie sur un corps étranger. Cet ergot est percé, dans sa longueur, d'un canal par où s'échappe une liqueur onctueuse, que les naturalistes ont dite venimeuse, quoiqu'il n'en soit rien. La femelle manque d'ergot, mais elle a à la place un petit trou, ou plutôt une fente longue au plus d'une ligne (2 millim.), épanchant la même liqueur quand la glande est comprimée. Enfin, l'anatomie de l'animal offre des faits si étranges, qu'on y retrouve des caractères appartenant aux oiseaux, aux reptiles et aux mammifères de plusieurs ordres.

L'ornithorhynque a soulevé plusieurs polémiques toutes plus curieuses les unes que les autres, et c'est le scalpel à la main que les naturalistes ont fait et soutenu les romans les plus bizarres, faute de connaître les mœurs de l'animal, ses habitudes, dont ils traitent si dédaigneusement l'étude de roman. Citons quelques-unes de leurs opinions vraiment fantastiques. En 1827, les *Annales des sciences naturelles* inséraient un article anonyme, traduit de l'*Anthologie de Florence*, dont voici quelques échantillons: « L'ornithorhynque habite les marais de la Nouvelle-Hollande: il fait, parmi des touffes de roseaux, sur le bord des eaux, un nid qu'il compose de bourre et de racines entrelacées, et y dépose deux œufs blancs, plus petits que ceux des poules ordinaires; il les couve longtemps, les fait éclore comme les oiseaux, et ne les abandonne que s'il est menacé par quelque ennemi redoutable. Il paraît que pendant tout ce temps il ne mange ni semence ni herbe, et qu'il se contente de vase prise à sa portée, ce qui suffit pour le nourrir. Il plonge, etc., et n'emploie ordinairement qu'une narine pour respirer l'air. Le mâle, le seul qui soit armé d'un éperon à la jambe de derrière, emploie

cette arme contre ses agresseurs. La blessure qu'il fait produit une inflammation et une très-vive douleur, mais il n'y a pas d'exemple qu'elle ait occasionné la mort. » Et qu'on ne croie pas que ceci est un conte, un puff de journaliste, comme disent les Américains. Des hommes du premier mérite, les naturalistes les plus distingués ont voulu prouver, le scalpel à la main, que l'ornithorhynque fait des œufs, et ils se sont tellement complu dans cette opinion, que plusieurs ont nié à Meckel que la femelle ait deux mamelles, lors même qu'ils les voyaient. Examinons donc maintenant si tout ce merveilleux se soutiendra devant les observations des voyageurs, et racontons l'histoire de cet animal telle que la racontent ceux qui l'ont étudié dans la Nouvelle-Hollande.

Le mouflengong est un animal nocturne, qui fuit la clarté du soleil parce qu'elle l'incommode, et qui ne sort que le soir et le matin, pendant le crépuscule, pour aller nager sur le bord des marais et des rivières. Il habite des terriers qu'il creuse sur les dunes, le plus près de l'eau possible, et qui ont la profondeur et la largeur d'un terrier de lapin. Il ne fait pas de nid au milieu des roseaux, mais au fond de son trou; il n'y pond pas deux œufs gros comme ceux d'une poule, car son bassin très-étroit ne permettrait pas le passage à un œuf même beaucoup plus petit, mais il y met bas trois ou, rarement, quatre petits, qui sont presque nus en naissant, et qui n'ont pas alors plus d'un pouce et demi (0,041) de longueur, quoique, à l'âge adulte, ils atteignent vingt pouces (0,512) : c'est-à-dire qu'au moment de leur naissance, leur taille, comparée à celle de leurs parents, est à peu près la même proportionnellement que dans les autres animaux. La femelle allaite ses petits, et voilà ce qui a embarrassé les naturalistes, car, comment avec un bec corné, disent-ils, les petits peuvent-ils têter? Mais la nature y a pourvu. La femelle a bien réellement des mamelles sur le ventre, mais elles manquent de mamelon, et les canaux excréteurs du lait viennent au contraire aboutir à une petite fossette enfoncée. Le jeune ornithorhynque saisit avec un côté de son bec une grande partie de la mamelle, la presse, et le lait est ramassé avec sa langue double à mesure qu'il sort, sans qu'il y ait même besoin de succion. Les ornithorhynques ne vivent ni de semences, ni d'herbe, et encore moins de vase, mais de vers et d'insectes aquatiques. Sans cesse ils nagent sur les bords vaseux des marais, et ils barbotent dans la boue et dans les herbes, absolument à la manière des canards. Ils nagent parfaitement bien, avec beaucoup de vitesse, et plongent à une assez grande profondeur pour ramasser les insectes du fond de l'eau; puis ils viennent respirer à la surface non pas avec une seule narine, mais avec les deux, qui sont placées fort près l'une de l'autre, et au premier quart de longueur de la mandibule supérieure du bec, près de sa base. Quant à l'ergot du mâle, ce n'est point une arme, comme l'ont dit quelques personnes, encore moins un organe pour maintenir sa femelle pendant l'accouplement, qui se fait de la même manière que chez les autres mammifères; c'est tout simplement un organe sécréteur analogue aux glandes que les oiseaux, et surtout les oiseaux aquatiques, ont sur le croupion. L'animal, avant d'entrer dans l'eau et après en être sorti, se passe à plusieurs reprises les pattes de derrière sur le corps, se lisse le poil, et répand dessus la liqueur onctueuse qui, chez le mâle, est sécrétée par l'ergot, et chez la femelle par la petite ouverture qui le remplace. Cette liqueur a la propriété, toujours comme chez les oiseaux, de rendre le pelage imperméable à l'eau. Du reste, ces animaux sont tout à fait inoffensifs, et ne cherchent pas plus à piquer qu'à mordre, quoi qu'on en ait dit. Sur la terre, la brièveté de leurs membres les force à ramper, et cependant leur marche est assez vive; aussitôt qu'ils se croient en danger, ils se jettent à l'eau, dont ils ne s'éloignent guère, ou s'enfoncent dans leur terrier s'ils en sont à proximité. Leurs habitudes ont beaucoup d'analogie avec celles de nos rats d'eau.

M. Bennet, qui habitait Sydney en 1852 et 1853, conserva pendant assez longtemps un ornithorhynque dans un tonneau où il avait mis de l'herbe et de la vase. Il le nourrissait avec du pain trempé dans l'eau, mêlé avec des œufs cuits à dur et de la viande hachée. Il était fort doux et montrait quelque intelligence; par exemple, comme on le conduisait quelquefois à l'eau en le tenant en laisse au moyen d'un ruban qu'on lui attachait à la jambe, il apprit très-vite à connaître le chemin qui menait à la rivière, et marchait devant ceux qui l'y conduisaient. On remarqua qu'il plongeait souvent, qu'il nageait toujours en remontant le courant, qu'il cherchait de préférence les endroits herbeux pour barboter, etc. De temps à autre il sortait de l'eau, venait se coucher sur l'herbe du rivage, et s'occupait avec beaucoup d'action à se lisser les poils avec les pieds de derrière, jusqu'à ce qu'ils devinssent lustrés et brillants. M. Bennet fit beaucoup de recherches pour savoir si ces animaux faisaient des œufs ou des petits; il fit ouvrir un grand nombre de leurs terriers, et enfin dans l'un d'eux il trouva une femelle avec trois petits qui venaient de naître, mais jamais le moindre fragment d'œuf ni de coquille. Les petits étaient fort bien portants, et la mère fort maigre; il lui pressa les mamelles et il en sortit du lait, mais en fort petite quantité. En captivité, la mère dormait tout le jour à côté de ses petits, et la nuit elle s'occupait constamment à chercher les moyens de se sauver; elle grattait contre les murailles et parvenait à y faire des trous. Elle mourut de chagrin après une quinzaine de jours. Les petits, que l'on nourrissait comme je l'ai dit plus haut, vécurent. Ils étaient fort gais, fort lestes, et jouaient comme de petits chiens avec assez de grâce. L'un d'eux, au moyen de ses ongles, grimpa en assez peu de temps jusqu'au haut d'une bibliothèque. Ils étaient fort capricieux, et changeaient souvent de place sans aucune raison appréciable; ils dormaient la plus grande partie de leur temps, et pour cela ils se retiraient dans les endroits les plus obscurs de l'appartement.

Autrefois l'ornithorhynque était très-commun dans la rivière Népéan et au pied des montagnes Bleues; aujourd'hui on ne le trouve plus guère qu'à New-Castle, Fish-River près Bathurst, et dans le Macquarie et le Champbell. On a cru qu'il y en avait plusieurs espèces, parce qu'il varie beaucoup de taille et de couleur; mais il paraît, au moins jusqu'à ce jour, que ces prétendues espèces ne sont que des variétés de l'ornithorhynque paradoxal. Les auteurs qui se sont le plus occupés de l'anatomie de ces animaux si extraordinaires sont : Meckel, Blumenbach, Everard-Home, Vander-Hoeven, Rudolphi, Knox, Patrick-Hill, de Blainville, Georges et Frédéric Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

✓ 41^e GENRE. LES ÉCHIDNÉS (*Echidna*, G. Cuv.) n'ont pas de dents, mais leur palais est garni de plusieurs rangées de petites épines dirigées en arrière; leur museau très-mince, très-allongé, et se termine par une fort petite bouche; leur langue est très-extensible; leur corps est ramassé, recouvert de piquants très-forts; leurs pieds sont courts et ont chacun cinq ongles très-longs et très-robustes; le mâle a aux pieds de derrière un ergot comme celui de l'ornithorhynque; leur queue est très-courte.

✓ L'HEDGE-HOG ou ÉCHIDNÉ ÉPINEUX (*Echidna hystrix*, Cuv. *Echidna australiensis*, Less. *Ornithorhynchus hystrix*, Home. *Tachyglossus hystrix*, H.L. *Myrmecophaga aculeata*, Shaw) est à peu près de la grosseur d'un hérisson, et a la faculté de se rouler en boule comme lui; tout son corps est couvert en dessus de fortes épines coniques, d'un pouce à un pouce et demi (0,027 à 0,041) de longueur, noires à la pointe et blanchâtres sur leur longueur, entourées à leur base de petits poils roux; des poils courts et roides couvrent aussi la tête et le dessous du corps. Cet animal, dont l'organisation est aussi extraordinaire que celle de l'ornithorhynque, avec lequel il a beaucoup d'analogie, habite les environs du port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande. Il vit dans des terriers, et se nourrit d'insectes et de fourmis qu'il saisit avec sa langue extensible à la manière des pangolins. Il paraît qu'il craint beaucoup la sécheresse, et qu'il ne sort de son trou que

pendant les pluies; peut-être y reste-t-il dans un état de léthargie, car on l'a vu, dans l'esclavage, avoir de fréquents engourdissements qui duraient jusqu'à quatre jours de suite. Du reste, il supporte longtemps une abstinence forcée; ce qui rendrait probable son sommeil léthargique pendant toute la saison sèche.

✓ L'ÉCHIDNÉ SOYEUX (*Echidna setosa*, G. Cuv. *Alter ornithorhynchus hystrix*, Home) ne serait, selon M. Lesson, qu'une variété du précédent, et je serais assez porté à partager cette opinion. Cependant, il est un peu plus grand, ses ongles sont un peu moins longs, plus arqués et plus pointus; tout le corps est couvert de poils longs, doux et soyeux, d'un brun marron, enveloppant les épines dans leur presque totalité; la tête est couverte de poils jusqu'aux yeux; le museau est noir et nu. Il habite la terre de Van-Diemen et le détroit de Bass.

LES PACHYDERMES,

DIXIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

A l'exception du daman, tous les animaux de cet ordre n'ont pas d'ongle, mais une sorte de sabot de corne qui leur enveloppe toute l'extrémité des doigts; ils ont quelquefois les trois sortes de dents, d'autres fois deux seulement; leur estomac est simple, divisé en plusieurs poches, et ils ne ruminent pas; le nombre de leurs doigts varie de un à cinq.

1^{re} DIVISION. *Pieds à cinq doigts que l'on ne distingue que par les ongles; une trompe et des défenses.*

4^{er} GENRE. LES ÉLÉPHANTS (*Elephas*, Lin.) sont assez reconnaissables par leur taille gigantesque, leur nez prolongé en une énorme trompe, à leurs défenses longues et arquées, naissant à la mâchoire inférieure. Ils ont six ou dix dents, savoir: deux défenses; pas de canines, deux ou quatre molaires en haut et autant en bas, selon l'époque où on les examine.

L'ÉLÉPHANT DES INDES (*Elephas maximus*, Lin. *Elephas indicus*, G. Cuv. L'Éléphant, Buff. Les Romains l'appelaient *buff lucanien*, parce que le premier avait été vu dans la Lucanie, partie de la grande Grèce). C'est le plus grand des mammifères terrestres qui vivent aujourd'hui sur le globe; sa hauteur est communément de huit à neuf pieds (2,599 à 2,924), et quelquefois davantage; il diffère de l'éléphant d'Afrique par ses oreilles et ses défenses plus petites, par son front concave, et par ses pieds de derrière qui ont quatre sabots au lieu de trois; sa peau est aussi un peu moins brune. Quelquefois on en trouve des individus albinos, entièrement blancs, et pour lesquels les Indiens ont beaucoup de vénération.

L'histoire de l'éléphant est tellement connue de tout le monde, on en a tellement bercé notre enfance, qu'il serait fastidieux ici de répéter ce que chacun a entendu dire mille fois dans sa vie. Cependant nous rapporterons les faits généraux, avec quelques observations moins connues du public. On a dit que l'éléphant était le plus intelligent des animaux, et en ceci on s'est trompé. Il s'en faut de beaucoup que son intelligence approche de celle du chien, et même de celle de plusieurs autres carnassiers, et telle était aussi l'opinion de G. Cuvier. Cet animal, d'un aspect imposant et même effrayant par son énorme taille, est néanmoins d'un caractère assez doux et d'une grande docilité; ce sont ces qualités que l'on a prises pour de l'intelligence, et cependant elles ne résultent peut-être que de sa poltronnerie. Il

est certain que le courage de l'éléphant n'est nullement en rapport avec sa force prodigieuse, et ne peut se comparer à celui du cheval. Je n'en citerai qu'une preuve, c'est que jamais on n'a pu l'accoutumer à entendre la détonation d'une arme à feu sans prendre la fuite, et que depuis qu'on se sert de ces armes dans les batailles, on a été obligé de renoncer à l'employer, si ce n'est pour porter les bagages. Celui de l'Inde n'attaque jamais les hommes ni les animaux, mais s'il en est attaqué il se défend avec la fureur du désespoir, et alors il devient terrible, tant que durent sa peur et sa colère. Une fois pris et apaisé par quelques bons traitements, il devient doux et soumis, et il ne faut que quelques jours pour l'habituer à la servitude et à une obéissance passive. On a dit aussi que l'éléphant était plein de décence, qu'il ne s'accouplait pas en esclavage par pudeur, et que, pour cela, il n'avait jamais produit en captivité. Il y a là dedans autant d'erreurs que de mots. Cet animal ne connaît pas plus la pudeur que les autres animaux, et on en a vu la preuve à la ménagerie de Paris; il s'accouple et produit à l'état de domesticité, et cela est prouvé depuis l'antiquité, quoique Buffon ait assuré le contraire. Elien et Columelle affirment que les éléphants se reproduisaient à Rome de leur temps, et que ceux qui parurent dans les jeux de Germanicus, sous Tibère, étaient nés dans cette ancienne capitale du monde. Ce qui confirme parfaitement ce fait, c'est que M. Corse, qui dirigea longtemps dans l'Inde les éléphants de la Compagnie anglaise, a réussi récemment à les faire produire. Enfin, une erreur populaire est que ces animaux ne peuvent pas se coucher, qu'ils dorment constamment debout, et que s'ils sont tombés ils ne peuvent plus se relever. Le vrai est qu'ils s'agenouillent, se couchent et se relèvent quand ils le veulent, mais que l'on trouve chez eux, comme chez les chevaux, des individus qui dorment debout, et par conséquent ne se couchent que très-rarement ou même jamais.

On sait avec quelle adresse ils se servent de leur trompe, qui chez eux remplace la main des singes. Elle leur est indispensable en ce que, ne pouvant baisser leur énorme tête jusqu'à terre, c'est avec elle qu'ils cueillent et portent à leur bouche les herbes et le feuillage dont ils se nourrissent. Dès la plus haute antiquité on les a soumis à la domesticité; on les a dressés à faire le service des bêtes de somme et de trait, et on les employait très-utilement à la guerre. On leur plaçait sur le dos une sorte de petite tour en bois, dans laquelle se postaient des archers et des

arbalétriers, qui, hors d'atteinte, incommodaient beaucoup l'ennemi. Depuis l'invention des armes à feu, on ne s'en sert plus que comme bêtes de luxe ou de transport, et au lieu de porter de farouches soldats, ils ne sont plus montés aujourd'hui que par des rajas efféminés et leurs femmes. C'est un très-grand sujet de gloire pour un prince asiatique que d'avoir un grand nombre d'éléphants dans ses écuries, et il se croit au faite de la grandeur quand il peut en posséder un ou deux blancs. Chaque éléphant est confié aux soins d'un homme que les Indiens nomment *mahoud*, et que nous appelons *cornac*. Pour le conduire, il se met assis ou à cheval sur son cou, et il dirige sa marche en lui tirant légèrement l'oreille du côté où il veut le conduire, au moyen d'un bâton dont le bout est armé d'un petit crochet de fer. Les princes indiens se servent souvent de ces animaux pour faire la chasse au tigre sans beaucoup de danger, car si la bête féroce fait mine de se lancer sur les chasseurs, l'éléphant la sai-

pèces d'éléphants antédiluviens dont nous ne nous occuperons pas ici, parce que leur histoire appartient à celle des animaux fossiles, et ne doit pas entrer dans le cadre de cet ouvrage.

II^e DIVISION. Trois sortes de dents dans le plus grand nombre, deux au moins dans les autres; pieds terminés par quatre doigts au plus, et par deux au moins.

2^e GENRE. LES TAPIRS (*Tapirus*, BRISS.) ont quarante-deux dents, savoir: six incisives en haut et six en bas; deux canines supérieures et deux inférieures; quatorze molaires à la mâchoire supérieure et douze à l'inférieure, présentant à leur couronne, avant d'être usées, deux collines transverses et rectilignes; leur nez consiste en une petite trompe mobile, sans doigts au bout; leur cou est assez long, arqué; ils ont deux mamelles inguinales; leurs pieds de devant ont quatre doigts et ceux de derrière trois.

L'Eléphant femelle de l'Inde.

sit aussitôt avec sa puissante trompe, la jette loin de là, ou la perce de ses défenses et la foule avec ses pieds: du moins on le dit.

A l'état sauvage, les éléphants vivent en grandes troupes et n'habitent que les forêts les plus solitaires des contrées chaudes de l'Asie et des grandes îles de l'archipel indien. Lorsqu'ils se croient menacés de quelque danger, on dit que les vieux mâles marchent à la tête du troupeau, et les femelles à la suite avec leurs petits. Du reste, lorsqu'ils sont attaqués, ils se défendent avec leur trompe et avec leurs défenses, quand ils en ont, car, dans l'espèce de l'Inde, les femelles en ont rarement de saillantes hors des lèvres, et celles des mâles sont toujours très-courtes. Ces animaux ont une vie très-longue, mais dont la durée a été beaucoup exagérée. Ce sont leurs défenses, particulièrement celles de l'espèce d'Afrique, qui fournissent l'ivoire du commerce.

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE (*Elephas africanus*, CUV. Le *Naghe* des Abyssins. Le *Manzao* ou *Manzo* du Congo) est un peu moins grand que le précédent. Il a la tête ronde, le front convexe, les oreilles très-grandes ainsi que les défenses, dont la femelle est aussi bien armée que le mâle; il n'a que trois doigts aux pieds de derrière, au lieu de quatre. Il habite toute l'Afrique méridionale, depuis le Sénégal jusqu'au Cap. Quoique plus farouche et plus courageux que l'éléphant de l'Inde, il n'en avait pas moins été soumis à la domesticité par les Carthaginois. Aujourd'hui on ne le trouve plus en servitude que dans les ménageries. On connaît, sous les noms de mammoth et de mastodontes, plusieurs es-

LE MAÏPOURI OU TAPIR D'AMÉRIQUE (*Tapir americanus*, LIN. L'*Anta* ou *Tapir* de BUFF. Le *Tapirète* de MARCC. Le *Mbourica* ou le *Mborebi* d'AZZARA. Le *Tapihire-été*, le *Tapir-gouaçon* et le *Manipouri* des Indiens. L'*Anta*, le *Danta* et le *Vagra* des Espagnols).

Cet animal surpasse quelquefois la taille d'un âne ordinaire, mais il est moins haut sur jambes, plus trapu, et son corps est arqué comme celui d'un cochon; son cou est gros, charnu, formant comme une sorte de crête sur la nuque, et portant une courte crinière dans le mâle et quelquefois dans la femelle, selon d'Azzara. Son corps est épais, presque nu, et le peu de poil qui le couvre est, comme sa peau, d'un brun foncé; sa tête est grosse, longue, et, ce qui lui donne une figure très-bizarre, il a une trompe charnue, mobile dans tous les sens, dont il se sert avec beaucoup de dextérité pour arracher de la vase les racines des plantes aquatiques. Sa queue est courte, en forme de tronçon.

Le maïpouri est un animal triste, extrêmement timide, qui n'ose sortir de sa retraite que la nuit, pour aller se plonger dans les eaux des lacs, des marais et des rivières dont il habite les bords. Il n'est aucunement carnassier, vit de plantes et de racines, et ne se sert de ses dents ni contre les hommes ni contre les animaux. Sa douceur, ou, si l'on aime mieux, sa poltronnerie lui fait éviter tout combat, et lorsqu'il est attaqué, il ne sait que fuir ou mourir. Cependant, quand il est dans l'eau, il semble que son habileté en natation lui donne quelque velléité de courage, car on en a vu, dit-on, avant de succomber, se lancer contre les canots d'où partaient les coups dont on les frappait; mais ce n'est jamais que réduits à la dernière extrémité, que le

désespoir de la peur les détermine à un semblant de défense. Le tapir a quelque analogie avec le sanglier dans ses habitudes. Comme lui il aime à se vautrer dans la fange des marais, mais avec cette différence qu'avant de rentrer dans son fort, il a le soin de se laver dans l'eau claire, jusqu'à ce qu'il ne lui reste aucune ordure sur le corps; comme lui il se nourrit de racines, de fruits, d'herbe et de graines, mais jamais de chair; comme lui, il ne se détourne pas de son chemin quand il fuit, et renverse brutalement tout ce qui se trouve sur son passage, hommes et animaux; mais il ne cherche jamais à les blesser avec les dents. Pris jeune, on l'élève et l'apprivoise avec la plus grande facilité;

prend à courir de toutes ses forces, en baissant la tête et la mettant presque entre ses jambes de devant, ce qui lui donne fort mauvaise grâce. Il tâche de gagner l'eau le plus promptement possible, s'y jette, plonge et disparaît aussitôt, et nage sous les ondes avec une telle rapidité, que ce n'est quelquefois qu'à deux ou trois cents pas qu'il reparait pour respirer et plonger de nouveau. La femelle ne fait qu'un petit, qui, en naissant et pendant les premiers mois de sa vie, porte une jolie livrée semblable à celle des faons. La mère lui est fort attachée tant qu'il porte cette livrée; mais aussitôt qu'elle commence à s'effacer, c'est-à-dire quand il est assez fort pour pouvoir se passer de

Le Tapir d'Amérique.

il s'impatrontise dans la maison, va furetant partout, brise, par maladresse, toutes les choses fragiles qui sont à sa portée, et se rend fort incommode à force de familiarité.

Autrefois ces animaux étaient très-communs dans les forêts solitaires et les savanes de toute l'Amérique méridionale. Mais depuis qu'on s'est servi d'armes à feu pour les chasser, le nombre en est beaucoup diminué, quoiqu'ils ne soient pas encore très-rare, et le plus ordinairement ils vivent solitaires et isolés. Cha-

ses soins, elle l'abandonne et ne le reconnaît plus. La chair du maïpouri est dure, coriace, peu agréable, cependant les sauvages la mangent. Mais ce qu'ils estiment le plus dans cet animal, c'est sa peau qui est épaisse et si dure quand elle est sèche, qu'ils en font des boucliers que les flèches ne peuvent pas percer.

Le MAÏBA (*Tapirus indicus*, FR. CUV. *Tapirus malaganus*, RAFFL. Le Temu des Malais. Le Gindol ou Babi-alu des habitants de Sumatra) diffère du précédent par son pelage court et ras, d'un

blanc sale, avec la tête, le cou, les épaules, les jambes et la queue d'un noir foncé; le mâle n'a pas de crinière sur le cou. Il est commun à Sumatra et dans la presqu'île de Malaka.

Le PINCHAQUE (*Tapirus pinchaque*, ROULIN) diffère du maïpouri par son occiput aplati, sa nuque ronde; son pelage épais, d'un brun noirâtre, une place nue sur les fesses, et une raie blanche à l'angle de la bouche. On le trouve dans l'Amérique méridionale, mais il n'habite que le sommet des montagnes et jamais la plaine.

que soir ils quittent leur forêt pour gagner la rivière où ils ont coutume de se baigner, et ils rentrent au bois chaque matin, en passant exactement par le même endroit, de manière qu'ils finissent par se tracer dans les broussailles des sentiers aussi battus qu'une grande route. Cette singularité les trahit, et les Indiens vont se poster sur ce passage pour les tuer à coups de fusil, ou bien ils creusent des fosses qu'ils recouvrent de gazon, et ces animaux manquent rarement d'y tomber. On chasse aussi le tapir avec des chiens, et aussitôt qu'il est relancé dans son fourré, il se

5^e GENRE. LES RHINOCÉROS (*Rhinoceros*, LIN.) ont trente-deux dents : deux incisives en haut et en bas, ou nulles ; point de canines ; quatorze molaires à la mâchoire supérieure et autant à l'inférieure ; ils ont trois doigts à chaque pied : leur peau est très-épaisse, nue et rugueuse ; ils ont une ou deux cornes fibreuses sur le nez, et deux mamelles inguinales.

Le RHINOCÉROS DES INDES (*Rhinoceros indicus*, G. CUV. *Rhinoceros unicornis*, LIN. *Rhinoceros unicornu*, BOUD. Le *Rhinocéros*, BUFF. L'*Abada* des Indiens) a neuf ou dix pieds (2,924 ou 5,249) de longueur, et cinq à six de hauteur (1,624 à 1,949), et quelquefois davantage. Après l'éléphant, c'est le plus puissant des mammifères terrestres. Ses formes sont massives ; sa tête est raccourcie et triangulaire, portant une seule corne sur le nez ; il a deux fortes incisives à chaque mâchoire ; ses yeux sont fort petits. Ses oreilles et sa queue seules sont garnies de quelques poils grossiers et roides, et le reste de sa peau est nu, d'un gris foncé violâtre : elle est marquée de deux sillons profonds, l'un en arrière des épaules, l'autre en avant des cuisses, et sans cela il ne pourrait guère se mouvoir, car sa peau est si épaisse, si dure et si sèche, qu'il est impossible de la percer avec une balle. La ménagerie, lorsqu'elle était à Versailles, en a possédé un individu vivant.

La corne que le rhinocéros porte sur le nez est composée de poils agglutinés, et ne paraît être qu'un prolongement de l'épiderme ; elle ne tient qu'à la peau et n'a aucune adhérence avec les os sur lesquels elle est placée. Les anciens lui attribuaient la propriété de détruire l'effet des poisons les plus dangereux, et les tyrans soupçonneux de l'Asie s'en faisaient faire des coupes qui avaient une valeur exorbitante. La corne du rhinocéros lui sert rarement d'arme défensive, car cet animal, paisible quoique très-farouche, n'attaque jamais, et sa force redoutable fait que les animaux le craignent et ne lui font pas la guerre. Il ne l'emploie donc le plus souvent que pour détourner les branches et se frayer un passage dans les épaisses forêts qu'il habite. Son caractère est triste, brusque, sauvage et indomptable ; ses jambes courtes, son ventre presque traînant, ses formes grossières, la petitesse de ses yeux, dénonçant sa stupidité, en font un être assez malgracieux. Il vit solitairement dans les bois, à proximité des rivières, où il aime à aller se vanter dans la vase. Il se nourrit de feuilles et de racines, et l'on prétend que pour avoir celles-ci il ouvre la terre avec sa corne ; mais ce fait me paraît douteux, car elle est recourbée du côté des yeux et placée de manière qu'il doit lui être extrêmement difficile, si ce n'est impossible, d'en présenter la pointe au sol. Sa lèvre supérieure, la seule partie de son corps où il puisse avoir le sens parfait du tact, est allongée et mobile ; il s'en sert avec assez d'adresse pour saisir et arracher les végétaux dont il se nourrit. Lorsqu'il est paisible, sa voix est faible, sourde, et a quelque analogie avec le grognement d'un cochon ; mais lorsqu'il est irrité, il jette des cris aigus qui retentissent au loin. La femelle ne fait qu'un petit, qu'elle porte neuf mois, et pour lequel elle a beaucoup de sollicitude ; quand elle en est suivie, sa rencontre peut devenir dangereuse, surtout si elle le croit menacé. Alors elle se précipite avec fureur sur les animaux qu'elle rencontre, et le tigre lui-même est obligé de fuir à toutes jambes pour éviter sa terrible rencontre.

Aussi capricieux que stupide, le rhinocéros passe subitement, sans cause et sans transitions, du plus grand calme à la plus grande fureur. Alors cette pesanteur, cette sorte de lourde paresse font place à une légèreté effrayante ; il bondit à droite et à gauche par des mouvements brusques et désordonnés, puis il s'élance devant lui avec la rapidité du meilleur cheval, brise, renverse et foule aux pieds tout ce qui se trouve sur son passage, et pousse des cris à faire trembler le plus intrépide chasseur. Aussi n'ose-t-on l'attaquer que monté sur les chevaux les plus vifs et les plus légers. Les chasseurs, dès qu'ils l'ont aperçu, le suivent de loin et sans bruit, jusqu'à ce qu'il se soit couché pour dormir ;

alors ils s'approchent sous le vent, car si le rhinocéros a la vue mauvaise, il a l'odorat très-fin, et flaire de fort loin l'approche de son ennemi quand le vent lui apporte ses émanations. Parvenus à la portée du fusil, les chasseurs descendent de cheval, visent l'animal à la tête, font feu, et s'élancent sur leurs chevaux pour fuir avec vitesse s'il n'est que blessé, car alors il se jette avec rage sur ses agresseurs ; et malheur à eux s'il parvenait à les atteindre ! Mais comme sa course est toujours en ligne droite, au moyen de quelques écarts prompts qu'ils l'ont faire de côté à leurs chevaux, ils parviennent à éviter sa rencontre, et d'autant plus aisément que le rhinocéros, ainsi que le sanglier, ne se détourne jamais dans sa course et ne revient point sur ses pas. Les habitants du pays où l'on trouve ces énormes animaux les chassent pour avoir leur corne, à laquelle, ainsi que nous l'avons dit, ils accordent des propriétés merveilleuses, pour manger sa chair, qu'ils trouvent fort bonne, et enfin pour avoir sa peau, dont on fait d'excellentes soupentes de voiture.

Pris très-jeune, le rhinocéros de l'Inde se familiarise jusqu'à un certain point et devient assez doux ; cependant il faut toujours se défier de ses caprices. Si on l'arrache à ses déserts lorsqu'il approche de l'âge adulte, il conserve pour toujours sa farouche brutalité. En esclavage, il se nourrit très-bien de riz, de pain et de sucre. Cet animal a deux fortes incisives à chaque mâchoire.

Le RHINOCÉROS DE JAVA (*Rhinoceros javanicus*, et *Rhinoceros sondaicus*, G. CUV. Le *Rhinocéros unicolore de Java*, CAMPER.) n'a pas plus de huit pieds (2,599) de longueur, non compris la queue, qui a un pied (0,525) ; sa hauteur moyenne est d'un peu plus de quatre pieds (1,299) : les jeunes ont quatre incisives, mais il leur en tombe deux quand ils deviennent adultes ; la peau est couverte de tubercules pentagones, et forme de grands plis derrière les épaules et aux cuisses. Il n'a qu'une corne, placée près des yeux ; des poils courts, roides et bruns, sont épars sur son corps, lui bordent les oreilles, et garnissent l'extrémité de sa queue ; sa tête est courte, à chanfrein concave ; ses yeux sont petits ; enfin il lui manque ce pli dans le sens de l'épine du dos, comme on le voit sur l'épaule du précédent. Il habite Java et a les mêmes mœurs que les autres espèces.

Le RHINOCÉROS DE SUMATRA (*Rhinoceros sumatranus*, RAFFL. *Rhinoceros sumatrensis*, G. CUV. Le *Buddah* de MARSD. Le *Badak* des habitants de Sumatra) a quatre incisives à chaque mâchoire, mais il lui en tombe deux à la mâchoire supérieure quand il atteint un certain âge. Il n'a guère que cinq à six pieds de longueur (1,624 à 1,949), sur trois ou quatre de hauteur (0,975 ou 1,299). Son nez porte deux cornes, dont celle placée près des yeux est plus courte que l'autre ; sa peau est rugueuse, couverte de poils assez rares, roides et bruns ; les plis de ses épaules et de sa croupe sont peu marqués ; sa peau a peu d'épaisseur, presque sans plis ; sa tête est un peu allongée ; ses yeux sont bruns et petits ; sa lèvre supérieure est petite, pointue, recourbée en dessous ; ses oreilles, bordées de poils noirs et courts, sont petites et pointues. Il habite Sumatra.

Le RHINOCÉROS D'AFRIQUE (*Rhinoceros africanus*, G. CUV. *Rhinoceros bicornis*, CAMPER. Le *Nabal* des Hottentots. Le *Rhinocéros d'Afrique*, BUFF.) a de onze à douze pieds de longueur (5,575 à 5,898). Son nez porte deux cornes ; il manque d'incisives et n'a point de plis à la peau, qui est presque entièrement nue ; ses yeux sont petits, enfoncés ; ses oreilles sont bordées de quelques poils noirs, et sa queue en porte un bouquet à l'extrémité. Cette espèce habite le pays des Hottentots, la Cafrerie, et probablement tout l'intérieur de l'Afrique méridionale. Elle fréquente le bord des grandes rivières, se retire dans les bois qui ombragent leurs bords, et paraît encore plus farouche que le rhinocéros des Indes.

Le RHINOCÉROS DE BURCHELL (*Rhinoceros Burchelli*, LESS. *Rhinoceros sinus*, BURCHELL) pourrait bien être une simple variété du précédent, quoique sa taille soit beaucoup plus grande. Il en différerait par ses lèvres et son nez, qui seraient très-élargis et

comme tronqués. Bruce, Gordon et d'autres voyageurs ont signalé quelques autres espèces ou variétés de rhinocéros d'Afrique, mais que je ne connais pas assez pour les mentionner ici. Quant au *Burchellii*, je ne doute pas que ce ne soit une variété du précédent.

III^e DIVISION. Dents comme dans la division précédente; quatre doigts aux pieds de devant, trois aux pieds de derrière.

4^e GENRE. LES DAMANS (*Hyrax*, HERM.) ont trente-quatre dents: deux incisives fortes, recourbées, sans racines, à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure; point de canines ou deux très-petites, mais seulement dans la jeunesse; quatorze molaires en haut et autant en bas, conformées comme celles des rhinocéros; corps couvert de poils; queue ne consistant qu'en un tubercule; museau et oreilles courts; tous les doigts munis d'un petit sabot arrondi, excepté le doigt interne de derrière, qui est armé d'un ongle crochu et oblique.

L'ASKHKOKO ou DAMAN DU CAP (*Hyrax capensis*, DESM. *Caria capensis*, PALL. Le *Daman* et la *Marmotte* du Cap, BUFF. L'*Askhkoko* et le *Gibe* des Abyssins. L'*Agneau* d'*Israël* et le *Nabr* des Arabes. Le *Klip-dass* des Hollandais. Le *Daman* des Syriens). Cet animal ne dépasse pas la taille d'un lapin. Ses formes sont lourdes; son corps est allongé et bas sur jambes; sa tête est épaisse et son museau obtus; son pelage est doux, soyeux, très-fourni, d'un gris brun en dessus et blanchâtre en dessous; il a une petite tache plus foncée sur l'œil, et quelquefois une ligne dorsale plus foncée que le fond du pelage. Il habite le cap de Bonne-Espérance, l'Abyssinie et le Liban, et ne se trouve que dans les montagnes hérissées de rochers.

Cuvier dit (*Ossem. fossil.*): « Il n'est point de quadrupède qui prouve mieux que le daman la nécessité de l'anatomie pour déterminer les véritables rapports des animaux. » En effet, personne n'eût deviné, avant ce grand naturaliste, que le daman, grand comme un lapin, se creusait un terrier, ayant une jolie et douce fourrure, les formes d'un cochon d'Inde ou d'une marmotte, les mœurs douces, le caractère aimant, susceptible de s'attacher à son maître; que le daman placé par tous les naturalistes avec les rongeurs à cause de ses formes générales, de sa physionomie, de ses habitudes douces et intelligentes, de son goût recherché pour la propreté; on n'aurait jamais deviné, dis-je, que le daman était un rhinocéros, c'est-à-dire le portrait en miniature du plus farouche, du plus stupide et du plus brutal des quadrupèdes, dont le plus grand plaisir est de se vautrer dans la fange. Grâce soit donc rendue à l'anatomie, car sans elle j'aurais certainement pris le daman, non pour un rhinocéros, mais pour un rat! Cependant ne serait-il pas possible que ce que le grand naturaliste prend ici pour une preuve de l'utilité de l'anatomie pût être pris aussi pour une preuve de l'abus qu'on en peut faire quand on s'en sert avec des idées préconçues? Les véritables rapports naturels du daman sont-ils bien ceux qui, brisant tous les liens de formes, d'aspect, de grandeur, de mœurs, d'habitudes et d'intelligence, le retirent d'auprès de la marmotte, auprès de laquelle un grand homme aussi, Buffon, l'avait placé, pour en faire un rhinocéros? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, ce petit animal habite de préférence les montagnes boisées, au milieu des roches les plus escarpées et les plus roides. Quelquefois il se creuse un terrier analogue à celui d'un lapin, mais très-souvent il se contente d'un trou d'arbre ou d'une fente de rocher. Il est très-vif, très-alerte, et se retire précipitamment dans son fort à la moindre apparence de danger, au plus petit bruit qui vient frapper son oreille très-fine. Aussi est-il très-difficile de s'en emparer, car, une fois dans son trou, il se laisse étouffer par la fumée ou noyer par l'eau qu'on y introduit, plutôt que d'en sortir. Tous les petits mammifères carnassiers lui font une guerre active, mais les oiseaux de proie sont les plus dangereux de ses ennemis, parce qu'ils l'é-

pient d'une roche ou d'un arbre voisin, et dès qu'il est éloigné de quelques pas de sa retraite, ils se précipitent sur lui à l'improviste, le saisissent et le déchirent. Il se nourrit d'herbe comme le lièvre, s'apprivoise très-facilement, et il est très-susceptible d'attachement. Outre cette espèce, on connaît encore les damans: h. *syriacus* ou *sinaïticus*; h. *rufipes* ou *dongolanus*; h. *habessenicus*, de l'Abyssinie, EHREMB., et le daman des arbres, h. *arboreus*, d'Andrew Smith. Ce dernier habiterait également le Cap.

5^e GENRE. LES PÉCARIS (*Dicotyles*, G. CUV.) ont trente-huit dents, savoir: quatre incisives à la mâchoire supérieure et six à l'inférieure; deux canines en haut et deux en bas, ne sortant pas de la bouche; douze molaires à chaque mâchoire; les doigts intermédiaires sont plus longs que les autres, et appuient sur la terre; ils ont sur le dos, près des lombes, une ouverture glanduleuse d'où suinte une humeur très-pénétrante et très-fétide; enfin leur queue est excessivement courte, large et plate. Du reste, ils ressemblent beaucoup au cochon.

LE TAYTETOU ou PÉCARI A COLIER (*Dicotyles torquatus*, FR. CUV. — DESM. *Sus tajassu*, LAM. Le *Pécari* ou *Tajassou*, BUFF. Le *Patira* de quelques provinces de l'Amérique).

Il est de la taille d'un moyen cochon, il a deux pieds et demi (0,812) de longueur. Son corps est couvert de soies roides, analogues à celles des sangliers, annelées de blanc sale et de noir dans leur longueur, d'où résulte un pelage d'un gris foncé uniforme ou tiqueté; une large bande blanchâtre lui descend obliquement de chaque épaule, en écharpe. Les jeunes sont d'un brun fauve clair, avec une ligne noirâtre sur le dos.

Le taytetou habite les forêts de toute l'Amérique méridionale, vit en famille mais non pas en troupe comme le croyait Buffon, se loge dans les anfrs des rochers, et plus communément dans les trous que la vieillesse a creusés au pied des troncs d'arbres. Buffon dit qu'on ne le trouve que dans les montagnes, d'autres assurent qu'il ne fréquente que les plaines. Le vrai est qu'on le rencontre dans toutes les forêts où il peut trouver sa nourriture, consistant en racines et en fruits. Les glandes qu'il a sur le dos exhalent en tout temps, mais surtout quand il est irrité, une odeur empestée ayant un peu d'analogie avec celle de l'ail, mais beaucoup plus désagréable. Il paraît néanmoins qu'elle n'infecte pas la chair si on a le soin d'enlever les glandes aussitôt que l'animal vient d'être tué, car les Américains le mangent et le regardent comme un fort bon mets. Ils le chassent avec des chiens; mais, comme il a l'odorat très-fin, souvent il découvre les chasseurs et la meute longtemps avant d'avoir été découvert par eux, alors il fuit avec rapidité et se jette dans quelque trou profond, entre les rochers, d'où il est fort difficile de le retirer. Dans sa colère il hérisse sur son dos son poil beaucoup plus dur et plus roide que celui du sanglier, il pousse des cris aigus, se défend avec courage, et mord cruellement. Le mâle ne quitte jamais sa femelle, et l'on ne rencontre ces animaux que par couple; à moins qu'ils ne soient suivis de leurs petits, que les parents protègent jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Alors la famille se sépare par couple pour ne plus se réunir.

Le taytetou est sauvage, grossier, peu intelligent, et comparable, aussi bien sous le rapport de ses habitudes que de ses formes, à notre sanglier. Cependant, malgré son humeur farouche, il s'apprivoise fort bien, et multiplie même en captivité. Devenu domestique, il a les mœurs de notre cochon. « Les pécaris, dit Buffon, perdent leur férocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossièreté; car ils ne connaissent personne, ne s'attachent point à ceux qui les soignent; seulement ils ne font point de mal, et l'on peut, sans inconvénient, les laisser aller et venir en liberté; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, et n'ont de querelle qu'auprès de l'auge et de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun. » Avant la révo-

lution de Saint-Domingue, le gouverneur La Luzerne avait commencé à les naturaliser dans cette île, et ils s'étaient déjà multipliés à la Gonave. M. le Docteur Ricord, ce naturaliste si zélé, si estimé de G. Cuvier, avait fait à Saint-Domingue plusieurs notes intéressantes sur cet animal considéré sous le rapport de la domesticité; mais elles ont été anéanties dans le fatal incendie qui dévora sa maison et les immenses collections qu'il y avait amas-

signicatis se secourent mutuellement lorsqu'ils sont attaqués; ils entourent les chiens et les chasseurs, les harcèlent par leurs grognements et leurs menaces, et les blessent quelquefois. Azara fait observer, à cet égard, qu'en frappant avec leurs canines, ce n'est pas de bas en haut, comme les sangliers, mais de haut en bas. Ils savent se défendre avec courage contre les animaux carnassiers, et même contre le jaguar, le plus terrible de leurs en-

Le Pécari à collier.

sées avec tant de peines et de périls pendant plusieurs années. Ce voyageur m'a dit que les tentatives faites par M. de La Luzerne n'avaient pas été renouvelées depuis le départ des colons français.

Le TAGNICATI (*Dicotyles labiatus*, Fr. Cuv. *Sus tajassu*, Lix. Le *Pecari tajassou* des naturalistes) est plus grand que le précédent, et a été confondu avec lui par Linné, Buffon, et d'autres naturalistes. Il en diffère par sa couleur entièrement d'un brun noi-

nemis, et quoique plus petits que le sanglier, ils sont plus dangereux que lui, parce qu'ils se précipitent en grand nombre sur leur assaillant, et le déchirent de mille morsures à la fois. Du reste, les tagnicatis sont extrêmement faciles à apprivoiser et deviennent même très-familiers. En domesticité, ils contractent les mêmes habitudes que nos cochons; ils en ont la démarche, les goûts, la manière de manger, de boire, de fouir la terre, mais

Le Pécari tignicati.

âtre, par ses lèvres blanches, et par la concavité de son chanfrein. Il habite particulièrement le Paraguay, et vit en troupes composées quelquefois de plus de cent individus. Il se nourrit de graines, de racines, de fruits sauvages; il mange aussi des serpents, des crapauds et des lézards, et, si l'on en croit Buffon, il les écorche avec ses pieds avant de les manger. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il est omnivore comme notre cochon, dont il a les mœurs et toutes les habitudes. Ainsi que ces derniers, les

ils sont plus propres et ne se vautrent pas dans la fange. Jamais ils ne se mêlent avec les tayetous, ni n'habitent les mêmes bois. Leurs glandes dorsales n'exhalent pas non plus une odeur aussi désagréable. Autrefois ils étaient beaucoup plus communs qu'aujourd'hui, mais comme ils font un dégât énorme dans les champs de cannes à sucre, de maïs, de manioes et de patates, où ils se jettent, on leur fait une guerre d'extermination qui en a beaucoup diminué le nombre.

IV^e DIVISION. Les trois sortes de dents; quatre doigts à tous les pieds.

✓ 6^e GENRE. LES BABIROUSSAS (*Babirussa*, FR. CUV.) ont trente-quatre dents, savoir : quatre incisives en haut et six en bas; deux canines supérieures sortant, non de la bouche, mais du museau, et se recourbant en demi-cercle vers les yeux; deux inférieures arquées et aiguës, comme chez les sangliers. Du reste, ils ressemblent assez au cochon, quoiqu'ils aient les formes plus lourdes.

L'ALFOUROS ou BABEC-ROSOO (*Babirussa alfurus*, LESS. *Sus babirussa*, LIN. Le *Babiroussa* ou *Cochon cerf*, BUFF. — G. CUV. Le

de débris de foin ou de paille; du moins ceux de la ménagerie se sont fait un tel lit aussitôt leur arrivée, et ces animaux ont trop peu d'intelligence pour que ceci leur ait été inspiré par le froid s'ils n'en eussent eu l'ancienne habitude. Ils ne s'approprient pas aussi facilement que le disent Buffon et Valentya, et, dans l'esclavage, leur caractère reste toujours inquiet et farouche.

7^e GENRE. LES COCHONS (*Sus*, LIN.) ont quarante-quatre dents, savoir : six incisives en haut et autant en bas; deux canines à chaque mâchoire, recourbées dans le haut et latéralement; quatorze supérieures et quatorze inférieures, à couronne tuberculeuse; leur museau est trouqué, terminé par un boutoir; leur

Le Tapir, paysage du Bré-il.

Sanglier des Indes orientales, BRASS. Le *Baby-russa* des Malais) est de la grandeur de notre sanglier, mais à corps proportionnellement plus gros, à formes plus arrondies : sa peau est noire, presque nue, ridée ou plissée; les défenses, très-longues et très-grêles dans le mâle, manquent dans la femelle. Cet animal, dont la ménagerie a possédé deux individus, habite les forêts marécageuses dans l'intérieur de l'île Bourou, l'une des Moluques, et, dit-on, les îles Philippines, les Célèbes, Bornéo et l'archipel des Papous. Il aime l'eau, nage et plonge fort bien, et se jette dans les ondes aussitôt qu'il est poursuivi. Il se nourrit de racines, d'herbes et de fruits, et il aime particulièrement le maïs; si l'on s'en rapportait à Buffon, qui du reste paraît avoir fort peu connu cet animal, il vivrait en troupe, mais les habitudes qu'il avait à la ménagerie me font croire ce fait très-douteux. Il se retire par couple dans des troncs d'arbres creux ou dans d'autres trous, où il se couvre entièrement, avec sa femelle, de feuilles sèches ou

corps est couvert de poils roides, de la nature du crin; les deux doigts du milieu sont grands, ayant de forts sabots; les deux doigts extérieurs sont courts et ne touchent pas la terre.

Le SANGLIER COMMUN (*Sus scrofa*, LIN.) atteint la taille de nos plus grands cochons domestiques, dont il est la souche; ses canines ou défenses sont recourbées en dehors et un peu vers le haut; son corps est trapu, couvert de poils hérissés, d'un brun noir; ses oreilles sont droites. La femelle ou *laie* est un peu plus petite que le mâle. Les jeunes, nommés *marcassins*, sont rayés de blanc et de brun pendant leur première jeunesse, et sont alors recherchés pour la table.

Le sanglier habite les forêts les plus grandes et les plus solitaires de toutes les contrées tempérées de l'Europe et de l'Asie. Il ne se trouve pas en Angleterre, probablement parce qu'il y a été détruit dans des temps reculés. Malgré ce que l'on en a dit, ce n'est pas un animal stupide, mais grossier, brutal et d'un courage intrépide. Lorsqu'il fuit devant les chiens de chasse, il est rare que la rencontre d'un homme le détourne de son droit chemin; il le renverse et le blesse cruellement d'un coup de boutoir, lui passe sur le corps et continue sa route; mais il ne se détourne pas non plus pour courir sur le chasseur, si celui-ci a la précaution d'éviter sa rencontre. Quand il reçoit un coup de feu qui le blesse, il n'en est plus de même; quelque éloigné que soit son ennemi, il perce droit à lui au travers de la meute qui le harcèle, et fond sur lui pour se venger. Si l'on évite son premier choc, il est rare qu'il revienne sur ses pas. Du reste, il n'y a guère que les vieux mâles qui agissent ainsi; les femelles et les jeunes se bornent à fuir ou à faire fort contre les chiens, qu'ils estropient fort souvent. Le sanglier croit pendant cinq ou six ans, mais dès sa seconde année il est capable de reproduire son espèce. La femelle entre en rut en janvier et février, elle porte quatre mois, et elle met bas de quatre à dix marcassins. Elle les cache dans les fourrés les plus épais pour les soustraire à la voracité des mâles, qui ne manqueraient guère de les manger s'ils les rencontraient pendant les premiers jours après leur naissance. Elle les allaite pendant trois ou quatre mois, mais elle ne les quitte que longtemps après, et elle ne cesse pas de les instruire, de les protéger et de les défendre. Dans les pays peu peuplés, il arrive parfois que plusieurs familles se réunissent, et forment ainsi des troupes plus ou moins considérables, toutes composées de femelles et de leurs enfants âgés quelquefois de deux ou trois ans. Ils vivent entre eux en fort bonne intelligence, et se défendent mutuellement. Lorsqu'un danger les menace, ils se rangent en cercle, placent au milieu d'eux les marcassins portant encore la livrée, et présentent à l'ennemi leurs boutoirs menaçants. Quant aux vieux mâles, ils vivent solitairement. Ces animaux aiment à se vanter dans la vase des marais; ils nagent très-bien, et traversent aisément les rivières les plus larges. Pour peu qu'ils soient trop inquiétés dans une contrée, ils la quittent et vont s'établir quelquefois à plus de vingt ou trente lieues de là. Leur nourriture ordinaire consiste en racines, en grains et en fruits, mais ils dévorent aussi les reptiles, les œufs d'oiseau et tous les jeunes animaux qu'ils peuvent surprendre. Malgré leur air lourd, ils courent avec une grande rapidité. Ils ne sortent guère de leur bauge que la nuit, et ils dévastent les champs de maïs et de pommes de terre où ils peuvent pénétrer. Le sanglier s'apprivoise très-bien et devient très-familier; il est tout à fait inoffensif tant qu'il est jeune; il s'attache même à la personne qui en prend soin, et Frédéric Cuvier en a vu auxquels on avait appris à faire des gesticulations grotesques pour obtenir quelque friandise; mais il serait imprudent de s'y trop fier quand il devient vieux.

Le COCHON DOMESTIQUE n'est rien autre que le sanglier dont une antique servitude a modifié le physique et le moral. On en possède plusieurs races très-distinctes, dont les principales sont :

Le *Cochon de Chine*. Il a le corps épais, le museau court et concave supérieurement, le front bombé, les poils très-frisés sur les joues et à la mâchoire inférieure;

Le *Cochon du cap de Bonne-Espérance*, de la grandeur d'un cochon commun d'un an. Il a le poil rare, dur, noir ou brun foncé;

les oreilles droites; la queue pendante terminée par un flocon de soie;

Le *Cochon de Siam*; le *Bouré* des naturels de l'île Praslin; le *Bouaa* des naturels des îles de la Société, de la grandeur du précédent et lui ressemblant;

Le *Cochon commun* ou à grandes oreilles;

Le *Cochon turc* ou *Mongolitz*;

Les *Porcs de Pologne*, de *Russie*, de *Guinée*, etc. Toutes ces races ont elles-mêmes un assez grand nombre de variétés.

Le BÈNE OU SANGLIER DES PAPOUS (*Sus papuensis*, LESS. et GARN.) est petit, long de trois pieds (0,975); canines supérieures très-petites, de même forme que les incisives; poils courts, épais, d'un fauve brunâtre en dessous, blancs et annelés de noir en dessus; queue très-courte. Il est commun dans les forêts de la Nouvelle-Guinée.

Le SANGLIER A MASQUE (*Sus larvatus*, FR. CUV.) est de la grandeur de notre sanglier, et n'en diffère que par une protubérance fort grosse, placée de chaque côté de son museau. Il habite Madagascar et l'Afrique orientale.

8^e GENRE. LES PHACOCOCHÈRES (*Phacochoerus*, FR. CUV.) ont seize ou vingt-quatre dents, savoir : deux incisives ou point à la mâchoire supérieure, et six ou point à la mâchoire inférieure; deux canines en haut et deux en bas; six molaires à chaque mâchoire, composées de cylindres émaillés; leurs défenses sont très-fortes, latérales, dirigées en haut; leurs pieds sont comme ceux des cochons; leur queue est courte; ils ont sur les joues de très-grosses loupes charnues.

L'ENGALO (*Phacochoerus edentatus*, IS. GEOFF. *Sus ethiopicus*, LIN. — PALL. Le *Phacochère du Cap*; le *Porc à large groin* des voyageurs; l'*Engalla* de la Guinée et du Congo) a plus de quatre pieds de longueur (1,299), non compris la queue; il manque de dents incisives; son pelage est d'un gris roux, et sa tête noirâtre; son cou porte une longue crinière; sous les yeux s'élèvent, de deux pouces trois lignes (0,061), deux protubérances rondes, plates et assez épaisses, simulant à peu près deux oreilles, d'où les chasseurs ont quelquefois donné à cet animal le nom de *Porc à quatre oreilles*. Au-dessous de ces protubérances et sur la ligne du museau en existent deux autres qui sont dures, rondes et pointues, saillantes en dehors. Du reste, l'engalo ressemble au sanglier. Il habite le cap de Bonne-Espérance, et se nourrit de fruits et de racines qu'il arrache de la terre en fouillant avec ses pattes et son large groin. Il a les yeux très-petits, rapprochés et placés haut, ce qui lui donne une mauvaise vue, mais son ouïe et son odorat sont d'une extrême finesse. Son caractère est capricieux et féroce; cependant, étant pris jeune, il s'apprivoise bien, et reste assez doux pendant ses premières années. Sa force est redoutable, et son courage le rend dangereux pour les chasseurs.

Le PHACOCOCHÈRE À INCISIVES (*Phacochoerus incisivus*, IS. GEOFF. *Phacochoerus africanus*, FR. CUV. *Sus africanus*, GUL. Le *Sanglier du cap Vert*, BUFF.) diffère du précédent en ce qu'il a des dents incisives; son pelage est noirâtre; sa queue, terminée par un flocon de poils, lui descend jusqu'aux jarrets; il lui manque ces sortes de fausses oreilles qu'a le précédent; enfin sa tête est plus longue et plus étroite. Il habite le cap Vert.

9^e GENRE. LES HIPPOPOTAMES (*Hippopotamus*, LIN.) ont trente-huit dents, savoir : quatre incisives en haut et en bas; deux canines supérieures et deux inférieures, ces dernières courbes, et toutes quatre fort grosses; quatorze molaires en haut et douze en bas, dont l'émail figure des trèfles opposés base à base quand elles sont usées; le corps est très-gros, les jambes sont courtes, la peau est presque entièrement dépourvue de poils; la queue est courte, le museau renflé; les pieds sont terminés par des petits sabots.

L'HIPPOTAME AMPHIBIE (*Hippopotamus amphibius*, LIN. *Hippopotamus capensis*, DESMOUL.) est d'une grosseur énorme, et atteint quelquefois jusqu'à onze pieds (5,375) de longueur sur dix (5,248) de circonférence; ses formes sont massives, ses jambes courtes, et son ventre traîne presque à terre. Sa tête est énorme, terminée par un large mufle renflé; sa bouche est démesurément grande, armée de canines énormes, longues quelquefois de plus d'un pied, fournissant de l'ivoire plus estimé que celui de l'éléphant. Ses yeux sont petits, ainsi que ses oreilles; sa peau est nue et d'une grande épaisseur, d'un noir d'ardoise ou d'un roux tanné. Il habite toutes les grandes rivières du midi de l'Afrique, et il paraît qu'autrefois il était assez commun dans le Nil, mais aujourd'hui il n'existe plus en Égypte.

Après l'éléphant et le rhinocéros, l'hippopotame est le plus grand des mammifères quadrupèdes; comme tous les animaux aquatiques de cette classe, il a beaucoup de graisse sous la peau, et il paraît que sa chair est fort bonne à manger. Cet animal est très-lourd, il marche fort mal sur la terre, mais il nage et plonge avec une extrême facilité, et a, dit-on, la singulière faculté de marcher sous l'eau, sur le fond des rivières, avec plus d'agilité que lorsqu'il est sur la terre. Il peut rester assez longtemps sous l'eau sans venir respirer à la surface, mais non pas une demi-heure, comme on l'a dit. Il résulte de tout cela que lorsqu'il est poursuivi il gagne aussitôt la rive d'un lac ou d'un fleuve, se jette dans les ondes, plonge, et ne reparait à la surface pour respirer qu'à une très-grande distance. Son cri est une sorte de hennissement ayant beaucoup d'analogie avec celui d'un cheval, ce qui lui a valu son nom d'hippopotame (en grec, *cheval de rivière*). Son caractère est farouche, et quoiqu'il n'attaque jamais l'homme, si on le poursuit trop vivement, il se retourne pour se défendre; mais sa stupidité ne lui permet pas de distinguer son agresseur du canot ou de la chaloupe qui le porte, et lorsqu'il a renversé ceux-ci ou brisé leur bordage, il ne pousse pas plus loin sa vengeance. « Une fois que notre chaloupe était près du rivage, dit le capitaine Covent, je vis un hippopotame se mettre dessous, la lever avec son dos au-dessus de l'eau, et la renverser avec six hommes qui étaient dedans; mais par bonheur il ne leur fit aucun mal. » Buffon dit que si on le blesse il s'irrite, se retourne avec fureur, s'élance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève quelquefois des pièces ou les submerge.

L'hippopotame passe tous les jours dans l'eau, et n'en sort que la nuit pour aller paître sur le rivage, dont il ne s'éloigne jamais beaucoup, car il ne compte guère sur la rapidité de sa course pour regagner, en cas de danger, son élément favori. Il se nourrit de joncs, de roseaux, et lorsqu'il trouve à sa portée des plantations de cannes à sucre, de riz et de millet, il fait alors de grands dégâts, car sa consommation est énorme. On a prétendu qu'il mangeait aussi du poisson, mais ce fait est entièrement controuvé. Sans quitter les lieux marécageux et les bords des lacs et des rivières, il n'est cependant pas sédentaire, car souvent on le voit apparaître dans des pays où il ne s'était pas montré depuis longtemps. Sa manière de voyager est très-commode et peu fatigante : le corps entre deux eaux, ne montrant à la surface que les oreilles, les yeux et les narines, il se laisse tranquillement emporter par le courant, en veillant néanmoins aux dangers qui pourraient le menacer. Il dort aussi dans cette attitude, mollement bercé par les ondes. Presque toujours ces animaux vivent par couple, et le mâle et la femelle soignent l'éducation de leur petit, qu'ils aiment avec tendresse et protègent avec courage. On chasse l'hippopotame de différentes manières : quelquefois on se cache, le soir, dans un épais buisson, sur le bord d'une rivière, fort près de l'endroit où il a l'habitude de sortir de l'eau, ce qui se reconnaît à la trace de ses pas. On a le soin de se placer sous le vent et de ne pas faire le moindre bruit, et il arrive parfois qu'il passe sans défiance auprès du chasseur, qui d'un coup de fusil lui envoie une balle dans la tête et le tue

roide. Si l'on manque la tête il se sauve, car sa peau est tellement dure et épaisse, qu'elle ne peut être percée à nulle autre partie de son corps. S'il n'est que blessé, il est également perdu pour le chasseur, parce qu'il se jette dans l'eau et ne reparait plus. Les Nègres, et particulièrement les Hottentots, quand ils ont reconnu le sentier où il passe habituellement en sortant de l'eau et en y entrant, creusent une fosse large et profonde sur son chemin, et ils la recouvrent avec des baguettes légères, sur lesquelles ils étendent des feuilles sèches et du gazon; l'animal manque rarement d'y tomber, et on le tue sans danger à coups de fusil ou de lance.

L'hippopotame, quoi qu'en aient dit beaucoup de voyageurs, fuit l'eau salée et ne se trouve jamais dans la mer. Mais comme il se laisse souvent entraîner par le courant jusqu'à l'embouchure des fleuves, et aussi loin que l'eau reste douce, on a pu l'y rencontrer, et faire confusion en prenant son séjour accidentel et momentané pour sa demeure ordinaire.

L'HIPPOTAME DU SÉNÉGAL (*Hippopotamus senegalensis*, DESMOUL.) est ordinairement plus petit que le précédent, dont il ne diffère guère que par des caractères anatomiques. Ses canines sont constamment plus grosses, et le plan sur lequel elles s'usent est beaucoup plus incliné; l'échancrure de l'angle costal de l'omoplate est à peine sensible, etc., etc. Il habite principalement la Guinée, et fournit le meilleur ivoire.

Ve DIVISION. *Un seul doigt apparent, renfermé dans un unique sabot.*

10^e GENRE. LES CHEVAUX (*Equus*, LIN.) ont quarante-deux dents, savoir : six incisives en haut et six en bas; deux canines à chaque mâchoire, séparées des molaires par une barre ou espace intermédiaire; quatorze molaires en haut et douze en bas, à couronne carrée, marquées de nombreux replis d'émail. Ils ont deux mamelles inguinales.

LE CHEVAL ORDINAIRE (*Equus caballus*, LIN.) varie considérablement pour la taille et la couleur; on en trouve de noirs, de bruns, de bais, de marron, d'isabelle, de blancs, de pie, etc. Il en est qui ont les poils très-longs et un peu frisés sur tout le corps, mais le plus ordinairement leurs poils sont ras et lisses; on en voit qui ont la peau entièrement nue, comme les chiens tures. Leurs oreilles sont moyennes; ils n'ont point de croix ou bande noire sur le dos et les épaules; leur queue est garnie de crins depuis son origine. Tels sont les caractères spécifiques les moins variables du cheval.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en recoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et meurt pour mieux obéir. » Dans ce peu de lignes et dans son histoire du chien, Buffon a acquis la réputation d'un grand écrivain, et, par contre-coup, celle d'un excellent naturaliste; ce qui est hors de doute, c'est qu'il mérite la première de ces réputations.

Quelques naturalistes nous ont présenté le cheval comme l'ani-

mal le plus intelligent et le plus affectueux pour l'homme, après le chien et l'éléphant, et ceci est une grande exagération. L'intelligence de cet animal consiste presque toute dans son obéissance passive, automatique, si je puis me servir de cette expression, et cette docilité, qui le ferait s'élancer sans hésitation du bord d'un précipice si son maître l'y poussait, me paraît prouver chez lui plus de machine que d'intelligence. Il est vrai qu'il reconnaît son maître, qu'il hennit de plaisir à son approche; mais l'indifférence avec laquelle il en change prouve au moins que, s'il y a affection, il n'y a pas d'attachement. Le chien fait cent lieues d'une traite pour retrouver son ami; il languit, hurle, se désespère s'il en est séparé, et souvent il vient mourir de chagrin sur sa tombe; le cheval a un maître et non un ami, il l'oublie quand il ne le voit plus. Redevenu sauvage, dans les immenses savanes de l'Amérique, il a plus d'intelligence et de fierté que le

qu'elles le peuvent. Descendus de la race andalouse, ils lui sont inférieurs pour la taille, l'élégance, la force et la vitesse. » Pris au lasso et domptés, ces chevaux deviennent dociles, mais ils ne manquent jamais l'occasion de retourner à la liberté. La patrie du cheval sauvage paraît être le désert des environs des mers Caspienne et Aral, jusqu'au cinquante-sixième degré boréal, et dans ces immenses plaines, il porte le nom de *Tarpan*. Quelques naturalistes, sans doute pour se conformer à une opinion reçue, ont dit que ces tarpan sont des chevaux autrefois domestiques et redevenus sauvages, et je ne sais trop sur quels faits ils pourraient établir la preuve d'une telle supposition. A travers plusieurs observations, qui me semblent appuyer une opinion tout à fait contraire, j'en choisirai une. Il est reconnu que tous les chevaux devenus sauvages se domptent avec la plus grande facilité, et en peu de jours prennent toutes les habitudes de docilité

L'Hippopotame.

cheval domestique, parce qu'il a reconquis son indépendance. Au rapport d'Azzara, ces animaux se réunissent en troupes nombreuses, composées quelquefois de plus de dix mille individus, et non-seulement ils vivent tous en bonne intelligence, mais encore ils savent se protéger mutuellement. Précedés par les vieux mâles, qui font l'office d'éclaireurs, ils marchent en colonne serrée que rien ne peut rompre. Si quelque caravane de voyageurs est signalée, « les chefs, dit Desmoulins, vont en reconnaissance, et, selon l'ordre de ces chefs, la colonne, au galop, passe à travers ou à côté de la caravane, invitant, par des hennissements graves et prolongés, les chevaux domestiques à la désertion. Ils y réussissent souvent. Les chevaux transfuges s'incorporent à la troupe et ne la quittent plus (Pallas dit que les troupes de dziggetais embauchent de la même manière les chevaux domestiques). Si les chevaux sauvages ne chargent pas, ils tournent longtemps autour de la caravane avant de faire retraite. D'autres fois ils ne font qu'un seul tour et ne reparaissent plus. Chaque troupe est composée d'un grand nombre de pelotons formés d'autant de juments qu'un seul étalon peut en réunir. Il se bat pour leur possession contre les premiers qui la lui disputent. Les juments reconnaissantes suivent néanmoins le vaincu autant

qui caractérisaient leurs ancêtres; il n'en est nullement de même des tarpan; pris à tout âge, soumis à tous les modes de traitement, ils ne s'approprient jamais parfaitement et restent toujours farouches et indomptables, comme le zèbre et l'hémione; cette sauvage inflexibilité prouverait en outre, si cela était nécessaire, qu'il n'a rien moins fallu qu'un laps de temps très-considérable, des siècles peut-être, pour les amener à changer de caractère au point d'être les plus obéissants de tous les animaux. Aussi la conquête de l'homme sur le cheval date-t-elle de la plus haute antiquité.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur l'histoire du cheval, parce qu'elle est connue de tout le monde, et nous nous bornerons ici à énoncer sommairement les principales races qu'on en a obtenues.

Les Arabes passent pour les plus beaux et les meilleurs de tous.

Les Barbes sont moins grands et moins étoffés que les précédents, et presque aussi estimés. Parmi ceux-ci les Marocains passent pour les meilleurs, et ceux de Montagnes viennent après.

Les Tures ne sont pas aussi bien proportionnés, et leurs jambes sont trop menues, ainsi que leur encolure.

Les Persans ont le poil plus ras que les autres.

Les *Arméniens* sont un peu mieux faits. Ces trois dernières races sont très-vigoureuses.

Les *Espagnols* tiennent le second rang après les barbes ; ils ne sont pas communément de grande taille.

Les *Andalous* passent pour les meilleurs de la race précédente.

Les *Anglais* sont fort beaux, légers à la course. Ils sont croisés de barbe ou d'arabe et de normand.

Les *Italiens* sont moins beaux qu'autrefois.

Les *Napolitains* font encore de bons chevaux d'attelage, malgré la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leur encolure.

Les *Corses* sont remarquables par leur petite taille.

Ceux de la *Camargue* fournissent de bonnes remotes à la cavalerie. Beaucoup sont blancs.

Ici nous finirons une nomenclature qu'il serait inutile de pousser plus loin, en mentionnant pourtant la singulière race *Cal-mouque*, à poils longs et laineux, et dont le musée possède un bel individu.

Le *DZIGGETAI* (*Equus hemionus*, PALL. Le *Dshikketey* de PENN. Le *Dzigytai*, le *Czigithai* de quelques naturalistes. Le *Mulet sauvage* des voyageurs) tient le milieu entre l'âne et le cheval pour

Le Zèbre.

Les *Danois*, à cause de leur belle taille, sont très-estimés pour les attelages.

Les *Allemands* sont beaux, mais, en général, pesants et manquant d'haleine.

Les *Hongrois* et les *Transylvains* sont bons coureurs, et fort propres à la remonte de la cavalerie.

Les *Croates* et les *Polonais* sont sujets à être bégus.

Les *Hollandais*, et surtout les *Frisons*, sont de beaux chevaux de carrosse.

Les *Normands* sont les plus beaux chevaux de la France, pour le carrosse et le cabriolet.

Les *Limosins* sont les meilleurs chevaux de selle.

Les chevaux du *Cotentin* sont très-beaux au carrosse.

Les *Francs-Comtois* et les *Boulonnais* sont excellents pour le trait.

Les *Bourguignons*, *Auvergnats*, *Poitevins* et *Morvandiaux* sont assez laids, mais très-robustes et fournissent de bons bidets.

les proportions, et pour les formes il ressemble au mulet, quoiqu'il ait les jambes plus minces et l'attitude plus légère. Son pelage est isabelle, avec la crinière et une ligne dorsale noires ; sa queue est terminée par une houppe noire. Il vit en troupes souvent composées de plus de cent individus, dans les déserts sablonneux de l'Asie, particulièrement dans la Mongolie, l'Hindostan et l'Himalaya. Il est très-vigoureux, et peut soutenir,

dit-on, une marche de soixante lieues sans se reposer ; habitant des plaines, jamais il ne pénètre dans les montagnes élevées, ni ne pénètre dans les forêts ; son ouïe et son odorat sont d'une finesse extrême ; sa course est d'une telle rapidité, qu'elle surpasse de beaucoup celle d'un cheval, d'où il résulte que, lorsque les Mongols et surtout les Tanguts veulent s'en emparer pour son cuir et sa chair, qu'ils trouvent excellente, ils sont obligés de lui tendre des pièges ou de l'attendre à l'affût, et de le tuer à coups de fusil. Le caractère de cet animal est indomptable, et jamais on n'a pu le soumettre à la domesticité. Le Jardin des

Plantes en possède plusieurs individus assez doux, mais très-capricieux.

Le ZÈBRE (*Equus zebra*, LIN. *Equus montanus*, BURCH. L'*Hippotigre* ou *Cheval-Tigre* des anciens. L'*Ane rayé du Cap* de quelques voyageurs. Le *Burro di Matta* des Portugais) est plus grand que le dziggetai et approche de la taille du cheval; il est extrêmement remarquable par la beauté de son pelage blanc ou jaunâtre, rayé sur la tête, sur le cou, le corps et les fesses, de bandes noires ou brunes, très-régulières; il n'a pas de raie noire longitudinale sur le dos; son ventre est blanc, marqué d'une ligne noire au milieu. Sa queue, comme celle de l'âne, est garnie, au bout, de longs poils.

Cet élégant animal habite le cap de Bonne-Espérance, et probablement toute l'Afrique méridionale. On dit l'avoir rencontré au Congo, en Guinée, et en Abyssinie. Si on veut interpréter d'une certaine manière assez vraisemblable plusieurs passages obscurs de Dion Cassius (*Abrégé de Xiphillin*) il paraît que les Romains, sous le règne des Césars, connaissaient déjà le zèbre, et Diodore de Sicile semble le désigner, quoique confusément, dans sa description du pays des Troglodytes. On peut en tirer cette conséquence, que, dans des temps antérieurs, cette espèce occupait une zone beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le zèbre se rencontre rarement dans les plaines, et semble ne se plaire que dans les pays montagneux. Quoique moins agile que le dziggetai, sa course est très-légère, et les meilleurs chevaux ne peuvent l'atteindre. Il vit en troupes qui aiment à pâtre l'herbe sèche des lieux les plus escarpés: son caractère est farouche, et comme il a l'organe des sens excellent, il reconnaît de très-loin l'approche des chasseurs, et fuit même avant qu'on ait pu l'apercevoir. Aussi n'est-ce guère que par surprise qu'on peut l'avoir à la portée du fusil, et il est presque impossible de s'en emparer vivant, si ce n'est lorsqu'il est fort jeune et qu'on a tué sa mère.

Vainement les Hollandais du Cap ont-ils fait tout ce qu'ils ont pu pour l'apprivoiser et le soumettre à la domesticité. Quel que soit l'âge auquel il a été pris, il reste toujours indomptable, capricieux, rétif, et plus têtu qu'un mulet. Il y a quelques années que la ménagerie en possédait une femelle qui paraissait assez douce. Plusieurs fois elle se laissa atteler à une voiture de travail sans de trop grandes difficultés, mais tout à coup elle se mettait à ruer, entraînait en fureur, et brisait harnais et voiture. Deux fois on la fit couvrir, une fois par un cheval, et l'autre fois par un âne d'Espagne, et j'ai vu le produit de ce dernier. Il ressemblait beaucoup à sa mère; il teta pendant un an et jusque-là fut très-doux; mais à cet âge il changea de ressemblance et de caractère: il devint d'un gris foncé, et il ne lui resta de sa belle livrée que des bandes transversales sur le garrot, les jambes et la queue. Son caractère devint encore plus méchant que celui de sa mère, et il lui est arrivé plus d'une fois d'attaquer ses gardiens à coups de pieds et de dents. Il ne hennissait pas, et paraissait éprouver un grand plaisir à se rouler dans la boue ou sur la terre humide. Quoiqu'il ait vécu très-longtemps et qu'il fût très-robuste, on ne s'est jamais aperçu qu'il ait été en rut; il était certainement mulet.

Le DAUW (*Equus Burchellii*. — *Equus montanus*, BURCHELL. *Equus zebroides*, LESS. *Equus zebra*, BURCH. *Asinus Burchellii*, GRAY) est plus petit que l'âne, mais ses formes sont beaucoup plus légères et plus gracieuses; ses oreilles sont plus courtes; le fond de son pelage est couleur isabelle, blanchissant sous le ventre; ses jambes et sa queue sont blanches; le dessus est rayé de bandes noires, transversales, alternativement plus larges et plus étroites sur la tête, le cou et le corps; celles des fesses et des enlèves se portent obliquement en avant. Cette charmante espèce habite l'Afrique. Elle vit en troupes et peuple les karoos les plus secs et les plus solitaires, où elle se nourrit d'herbes sèches, de plantes grasses, et du feuillage de quelques mimosas. Le dauw est pent-

être le plus farouche de tous les chevaux, et il est absolument impossible de le soumettre à la domesticité. Rétif, têtu, capricieux et colère, il se défend avec fureur non-seulement contre les mauvais traitements, mais quelquefois encore contre les caresses. On en a fait la triste expérience à la ménagerie, qui en possède plusieurs depuis 1824. L'un d'eux, sans aucun motif apparent, se jeta sur un de ses gardiens, le renversa, lui fit avec les dents plusieurs épouvantables blessures, et s'acharna tellement sur lui, qu'il lui broya une cuisse. On parvint à arracher le malheureux gardien de dessous ses pieds, mais il était tellement maltraité, qu'on fut obligé de lui faire l'amputation. Les dauws produisent à la ménagerie, et plusieurs y sont nés; dans l'instant où j'écris ceci, une femelle y allaite encore son poulain.

Le COUAGGA (*Equus quaccha*, GYL. Le *Couagga*, BUFF. Le *Quacha* de PENN. Le *Cheval du Cap* des voyageurs) est un peu moins grand que le zèbre et se rapproche plus du cheval par ses formes générales. Sa tête, son cou et ses épaules sont d'un brun foncé tirant sur le noirâtre; le dos et les flancs sont d'un brun clair, et cette couleur passe au gris roussâtre sur la croupe; le dessus est rayé en travers de blanchâtre; le dessous, les jambes et la queue sont blancs: celle-ci se termine par un bouquet de poils allongés. Il habite les karoos ou plateaux de l'Afrique méridionale, et vit en troupes, pêle-mêle avec les zèbres. Moins farouche que les autres chevaux, il s'apprivoise vite et assez bien, se mêle avec le bétail ordinaire, et le protège contre les hyènes. S'il en aperçoit une, il s'élance sur elle, la frappe des pieds de devant, la renverse, lui brise les reins avec ses dents, la foule aux pieds et ne l'abandonne qu'après l'avoir tuée. Comme il a l'odorat excellent, il la flaire de très-loin, et ne la laisse jamais approcher du troupeau. Les colons du Cap en élèvent souvent pour s'en servir de gardien. Dans les circonstances ordinaires, il a une sorte de hennissement ayant de l'analogie avec celui du cheval, mais d'autres fois il pousse un cri aigu que l'on peut rendre assez exactement ainsi, *coua-ag*. La ménagerie en a possédé un qui a vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, et on lui fit couvrir une ânesse en chaleur sans obtenir de résultat. Malgré sa facilité à s'apprivoiser, je ne crois pas qu'on soit encore parvenu à le dompter, et cependant Pennant dit qu'au Cap on en a vu un qui tirait une charrette.

L'ÂNE (*Equus asinus*, LIN. L'*Ane* et le *Mulet*, BUFF. L'*Onagre* des anciens. Le *Koulân* des Tatares. Le *Chulan* des Kalmonks) varie beaucoup moins que le cheval dans sa couleur, mais beaucoup dans ses formes et dans sa taille. L'âne domestique est ordinairement gris de souris ou gris argenté, luisant ou mêlé de taches obscures; il a le plus ordinairement sur le dos une bande noire longitudinale, croisée sur les épaules par une bande transversale; ses oreilles sont très-longues, et sa queue est floconneuse à l'extrémité. L'*Ane sauvage* ou *Onagre* a la taille plus grande, le poitrail étroit, le corps comprimé; les oreilles beaucoup plus courtes; il a les jambes très-longues, et il se gratte aisément l'oreille avec un pied de derrière: son chanfrein est arqué, sa tête légère, et il la porte relevée comme le cheval en marchant. Il a le dessus de la tête, les côtés du cou, les flancs et la croupe de couleur isabelle, avec des bandes de blanc sale; sa crinière est noire; il porte le long du dos une bande couleur de café, qui s'élargit sur la croupe, mais qui n'est traversée par une autre bande sur les épaules que chez les mâles.

L'onagre est connu depuis la plus haute antiquité, et Moïse défendit de l'accoupler avec l'âne parce qu'il le croyait d'une espèce différente; les empereurs romains en nourrissaient dans leurs écuries comme objet de curiosité. Aujourd'hui on ne le trouve plus vivant en liberté que dans la Tatarie, et particulièrement dans le pays des Kalmonks, qui le regardent comme un excellent gibier, et le chassent pour le manger et vendre son cuir dont on prépare le *chagrin*. Aucun animal de son genre n'a le pied aussi sûr que lui pour marcher sur le bord des précipices,

au milieu des rochers ; aussi aime-t-il de préférence les sentiers escarpés et étroits, et cet instinct primitif s'est transmis de génération en génération jusqu'à notre âne domestique. Il court avec une vitesse extrême, et soutient cette allure plus longtemps que les meilleurs chevaux arabes et persans ; enfin sa sobriété en ferait un animal parfait, si l'on pouvait le dompter assez bien pour le monter sans danger ; malheureusement il n'en est pas ainsi. Les Persans, qui tiennent à honneur d'avoir de beaux ânes pour monture, élèvent de jeunes onagres qu'ils apprivoisent et croisent avec des ânesses. Les individus qui en résultent sont très-estimés pour leur force, leur légèreté, et ont une grande valeur, mais ils sont un peu plus vicieux que les autres, et comme on a encore l'antique habitude de leur peindre la tête et le corps en rouge pour les distinguer des ânes ordinaires, ils ont donné naissance à ce proverbe vulgaire qui a passé jusqu'à nous, « méchant comme un âne rouge. » Cette habitude de les peindre a aussi fait croire à quelques voyageurs peu observateurs, qu'en Perse il existait des ânes rouges. Du reste, les onagres vivent en troupes innombrables, et se défendent avec acharnement contre les bêtes féroces. Ils emploient pour cela, comme pour leurs marches dans le désert, la même tactique que les chevaux sauvages. Lorsque les éleveurs qui vont en avant de la troupe aperçoivent un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on en approche ; alors toute la bande défile au plus vite. Pour les prendre on emploie des pièges et des laes de corde, que l'on tend dans les lieux où ils ont l'habitude d'aller boire.

L'âne domestique, si chétif et si dégénéré chez nous, n'en est pas moins un animal extrêmement utile, et que l'on ne sait pas assez apprécier parce que l'on est trop porté à le comparer au cheval. « Il est de son naturel, dit Buffon, aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux ; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups ; il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture ; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que les autres animaux lui laissent et dédaignent ; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Comme on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur

les ehardons, sur la fougère, et sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui ; car il ne se vautre pas dans la fange et dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue ; aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval ; il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle. L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son petit volume, peut porter les plus grands poids ; et comme il ne coûte presque rien à nourrir, et qu'il ne demande pour ainsi dire aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, etc. Il peut aussi servir de monture, toutes ses allures sont douces et il bronche moins que le cheval ; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrain est léger, etc. »

Si l'âne a de bonnes qualités, il a aussi ses défauts. Son cri ou *braire* est aussi désagréable que retentissant ; quoique son caractère soit généralement doux et inoffensif, cet animal est capricieux et si têtu, qu'on le tuerait plutôt que lui faire faire ce qu'il s'est mis dans la tête de ne pas faire. Du reste, c'est à grand tort qu'on l'a accusé de stupidité, car son intelligence surpasse celle du cheval. Il est très-courageux, se défend avec autant d'adresse que de fureur contre les chiens et autres animaux, et si un loup est seul pour l'attaquer, l'âne vient aisément à bout de le mettre en fuite, et même de le tuer.

Par le croisement du cheval et de l'ânesse, on obtient les *bardots* ou petits mulets ; par celui de l'âne avec la jument, on a le *mulet* proprement dit. Tout le monde sait que ces précieux animaux sont stériles, qu'ils ont une force prodigieuse, la sobriété de l'âne, mais aussi son entêtement.

Le *Khur* (*Equus khur*, Less. *L'âne sauvage*, Isis de 1825) a les formes assez semblables à celles de l'âne ; cependant sa tête est plus longue, et ses membres sont plus forts. Son pelage est d'un gris cendré en dessus, et d'un gris sale en dessous ; son cri ne paraît être qu'un fort grognement. Il habite l'Asie et vit en grandes troupes, avec les mêmes habitudes que l'onagre ; mais il descend dans les plaines pendant l'hiver et ne se retire dans les montagnes que pendant la belle saison. Je crois que ces raisons ne sont pas suffisantes pour le séparer spécifiquement de l'onagre.

LES RUMINANTS,

ONZIÈME ORDRE DES MAMMIFÈRES.

Le Lama blanc.

Ils n'ont d'incisives qu'à la mâchoire inférieure (si on en excepte le chameau et le pacos) et ordinairement au nombre de huit; elles sont remplacées en haut par un bourrelet calleux. Entre les incisives et les molaires est un espace vide, où se trouvent, seulement dans quelques genres, une ou deux canines. Les molaires, presque toujours au nombre de six partout, ont leur

couronne marquée de deux doubles croissants. Tous les pieds sont terminés par deux doigts et deux sabots qui se touchent par une face aplatie; les rudiments des deux doigts latéraux sont placés derrière les sabots. Ces animaux ont la faculté de ramener dans leur bouche pour les mâcher de nouveau les aliments qu'ils avaient avalés, et cette opération se nomme *ruminer*.

LES CHAMEAUX

ont des canines et point de cornes. Quelques-uns ont sur le dos une ou deux loupes graisseuses ou bosses.

1^{er} GENRE. Les LAMAS (*Lama*, Cuv.) ont trente dents, savoir : deux incisives supérieures et six inférieures; deux canines en haut et deux en bas; dix molaires à la mâchoire supérieure et huit à l'inférieure; les deux doigts séparés; ils manquent de bosse; leur cou est très-long; leur lèvre supérieure fendue.

Le LAMA ou GUANACO (*Lama peruviana*, Less. *Auchenia glama*, Desm. *Camelus llama*, Lin. Le Lama, Buff. Le Guanaco ou Huanaça d'Ulloa. Le Llama des Péruviens).

Cet animal est de la grandeur d'un cerf, il ressemble assez, en petit, à un chameau qui n'aurait pas de bosse, mais ses proportions sont plus légères, son oreille est plus longue et sa queue plus courte. Sa tête est plus petite, plus gracieuse; son œil est rond, saillant, vif, mais son regard est adouci par des cils longs et serrés; ses jambes sont longues et minces; il a une plaque calleuse sur le poitrail, et ces derniers caractères conviennent également à tous les animaux de ce genre; mais il se distingue des autres par son pelage d'un brun foncé tirant sur le noir, avec un reflet roussâtre, à poils longs, laineux et grossiers, et par sa grande taille. En domesticité, son pelage varie beaucoup de couleur d'un individu à l'autre, et même d'une place à l'autre sur le même individu; cependant il est généralement brun, varié de taches blanches, et quelquefois tout blanc.

Le lama paraît originaire des chaînes équatoriales de la Cordillère des Andes. Lorsque les Espagnols firent la conquête du Pérou, c'était la seule bête de somme que connussent les Américains, et Grégoire de Bolivar dit que de son temps les lamas étaient si nombreux, qu'on en mangeait quatre millions par an, et qu'il y en avait trois cent mille employés journellement à l'exploitation des mines du Potosi. Mais depuis que les mulets sont employés à ce travail, et avec beaucoup d'avantage, le nombre en est considérablement diminué, et on n'en élève plus guère que pour la boucherie. Le lama ne peut pas porter plus de cent à cent cinquante livres; si on le charge davantage il refuse de se lever, ainsi que le chameau, jusqu'à ce qu'on lui ait enlevé une partie de son fardeau. Il ne peut pas faire de longues marches, et quatre ou cinq lieues par jour est tout ce qu'on peut attendre de lui, encore faut-il qu'il se repose au moins un ou deux jours sur cinq ou six. Son pas est assez lent, mais il a le pied tellement sûr, qu'il passe dans des défilés, le long des rochers, sur le bord des précipices où les mulets seraient exposés à se précipiter. Cette raison engage les habitants des hautes montagnes à s'en servir encore quelquefois. Pour se faire charger, il se couche sur la callosité de son poitrail, sur lequel il s'appuie ayant les jambes repliées sous le corps; il rumine et dort aussi dans cette attitude. Si on le surmène et qu'on le fatigue en le forçant à hâter le pas, il fait quelques efforts, puis se chagrine, tombe dans le désespoir, se couche par terre, refuse de se lever, et on

le tuerait plutôt que de le déterminer à se remettre en marche; d'ailleurs, si on le bat pour le déterminer à se lever, il se frappe la tête contre les rochers et se tue.

C'est, du reste, un animal extrêmement doux, tout à fait inoffensif, se bornant, pour toute défense contre l'agression et les mauvais traitements, à cracher sur ceux qui le frappent. Il est très-docile, et surtout extrêmement sobre; il se contente de foin et d'herbe pour toute nourriture, et il peut passer plusieurs jours sans boire, parce que, ainsi que le chameau, il a une poche à

au même endroit, comme font quelques antilopes et les chevaux sauvages, et ceci dénonce aux chasseurs leur présence dans les cantons où ils se trouvent. On leur tend des pièges et des lacets, et ils y donnent assez aisément. Le temps de la gestation est de cinq mois et quelques jours; la femelle ne met ordinairement bas qu'un petit, rarement deux, et elle allaite pendant cinq ou six mois. Ces animaux croissent très-vite et ne vivent pas plus de douze à quinze ans. Leur chair est bonne, et celle des jeunes est particulièrement estimée.

Le Lama brun.

eau dans l'estomac. M. de Buffon dit en avoir vu un à l'école d'Alfort qui resta dix-huit mois sans boire, et ce fait est au moins fort singulier.

En Amérique on nomme *Guanaco* le lama sauvage, vivant à l'état de liberté dans les montagnes. M. de Humboldt pense que ces guanacos ne sont rien autre chose que le lama domestique qui a reconquis son indépendance, et il apporte à l'appui de son

opinion des observations assez concluantes. Quoi qu'il en soit, on ne trouve ces animaux que sur le sommet des plus hautes montagnes, et près de la région des neiges éternelles. Ils y vivent en troupes fort nombreuses et sont extrêmement farouches. Si on veut les poursuivre avec des chiens, ils se jettent aussitôt dans des rochers inaccessibles à tout autre animal qu'eux, et franchissent les précipices avec la même légèreté que les chamois. Ils ont l'habitude singulière de déposer leurs excréments toujours

Les naturalistes reconnaissent aujourd'hui trois espèces de lamas : celui dont je viens de parler, l'alpaca et la vigogne ; mais ces trois prétendues espèces produisent ensemble des hybrides, comme le chien et le loup, et ces hybrides se reproduisent entre eux : ceci a été parfaitement observé sur le troupeau de lamas envoyé à Cadix en 1808. Or, jusqu'à ce que les naturalistes qui rejettent l'importance de ce fait, et qui prétendent que cela ne

fait rien à l'espèce que le métis soit fertile ou mulet, jusqu'à ce que, dis-je, ils aient défini clairement ce qu'ils entendent par espèce en zoologie et en botanique, je m'en tiendrai à la définition des Buffon, Cuvier, de Candolle, etc., etc., je regarderai ces trois lamas comme de simples types de races, et j'y en ajouterai même deux autres sans empêcher que l'espèce ne reste unique à mon avis.

L'ALPACA (*Lama paco*, L. SS. *Auchenia paco*, DESM. *Camelus pa-*

cos, ERXL. Le *Paco*, BUFF.) est plus bas sur jambes que le précédent et beaucoup plus large de corps; un bandeau de poils roides et soyeux s'étend du front sur la face; son poil est de longueur uniforme depuis la nuque jusqu'à la queue, aux poignets et aux talons; il est d'un brun marron, rellété de noir; le dessous de la gorge et du ventre et le dedans des cuisses sont presque blancs; sa toison, presque entièrement composée d'un poil doux et laineux, lui tombe sur les flanes en mèches longues de plus d'un pied (0,525), n'ayant guère moins de finesse et d'élasticité que celui d'une chèvre de Cachemire. L'individu qui a vécu à la ménagerie était doux, timide, sensible aux caresses, et se laissait aisément conduire à la laisse; il donnait des ruades comme les autres ruminants, et galopait pour courir, ce que ne fait pas le chameau. Cet animal a les mœurs sauvages et vit en troupes dans les Andes du Pérou.

Le LUAN ou GUANAQUE DE MOLINA (*Lama Molinæi*) diffère des précédents par sa taille beaucoup plus grande, égalant presque, selon Molina, celle d'un cheval; son dos est voûté, sa tête est ronde, son museau pointu et noir, ses oreilles droites, sa queue courte et droite comme aux cerfs. Son pelage est fauve sur le dos, blanchâtre sous le ventre. Cet animal habite l'Amérique australe jusqu'au détroit de Magellan. L'été il se tient dans les hautes montagnes, mais l'hiver il descend dans les vallées et les plaines. On le rencontre toujours en troupes composées quelquefois de plus de sept à huit cents.

Le HUtIQUE (*Lama chili-huèque*) ressemble au mouton par la tête, les oreilles ovales et flasques, et son chanfrein bossu; ses yeux sont grands et noirs, ses lèvres grosses et pendantes. Les anciens Chiliens l'employaient comme bête de somme et le conduisaient en lui passant une corde dans l'oreille.

La VIGOGNE (*Lama vicugna*, LESS. *Auchenia vicugna*, DESM. *Camelus vicugna*, LIN. La *Vigogne*, BUFF.) est de la grandeur d'une chèvre; ses jambes sont longues et menues; sa tête est d'une grosseur moyenne, et son museau s'unit au front par une légère courbure; son pelage est d'un brun fauve pâle, tirant sur la couleur isabelle en dessus, et blanc en dessous; son poil est laineux, très-doux, extrêmement fin, long d'un pouce (0,027) sur le corps et de trois pouces (0,081) sur la poitrine.

La vigogne est d'un caractère timide, mais sauvage et farouche; elle est incapable de s'attacher, et s'approprie très-difficilement. C'est un individu de cette race qui a vécu à Alfort, et qui a permis à Buffon de faire des observations. Elle cherchait à mordre ses gardiens, et crachait sur tous ceux qui l'approchaient. Malgré les soins que l'on a eu d'en prendre de très-jeunes et de les faire allaiter par des alpacas, on n'a jamais pu parvenir à les réduire à l'état de domesticité. Cet animal vit en troupes considérables près des cimes toujours glacées des Andes, où on va le chasser pour s'emparer de sa toison après l'avoir tué. On en fabrique des *ponchos*, étoffes excessivement fines dont ne se vêtaient autrefois que les caciques, et que portent aujourd'hui les riches Espagnols américains. On a vainement essayé d'élever des vigognes dans les plaines du Pérou et du Chili; elles y vivaient quelque temps dans le regret de leurs montagnes glacées, se couvraient de gale et mouraient. Quand les chasseurs ont reconnu l'endroit où se trouve un troupeau de vigognes, ils tendent, du côté des défilés par lesquels elles pourraient s'échapper, des cordes auxquelles sont suspendus des chiffons de toutes couleurs, puis ils se mettent à la poursuite du troupeau, qui souvent se compose de deux à trois cents individus. Ces animaux sont si extraordinairement timides, qu'arrivés en face des cordes ils en sont effrayés au point de s'arrêter et de rester dans une immobilité complète, le cou et les yeux tendus vers les chiffons rouges, blancs et jaunes agités par le vent. Les chasseurs arrivent, les saisissent par les pieds de derrière sans qu'elles osent se retourner, et ils en tuent une grande quantité. Si un guanaco ou un alpaca se trouve dans le troupeau, la chasse ne réussit pas, car il

franchit la corde et toutes les vigognes en font autant après lui. Encore aujourd'hui, au Chili et au Pérou, on tue annuellement jusqu'à quatre-vingt mille vigognes, et cependant l'espèce ne paraît pas diminuer.

2^e GENRE. LES CHAMEAUX (*Camelus*, LIN.) sont de grands animaux qui se reconnaissent de suite à une ou deux bosses énormes qu'ils portent sur le dos. Ils ont trente-quatre dents, savoir : deux incisives supérieures et six inférieures; deux canines à chaque mâchoire; douze molaires en haut et dix en bas. Leurs doigts sont réunis en dessous par une semelle commune qui s'étend jusqu'à la pointe.

Le CHAMEAU (*Camelus bactrianus*, LIN. *Camelus Bactriæ* de Plin. Le *Chameau*, BUFF.) a ordinairement sept pieds (2,274) de la terre au garrot; il porte deux bosses, l'une sur le garrot, l'autre sur la croupe. Son pelage est d'un brun roussâtre, laineux, très-touffu, composé d'un duvet fort long entremêlé de poils rares, plus longs et grossiers. Il est précieux dans les contrées chaudes et sablonneuses.

Le chameau, nommé par les Arabes le *vaisseau du désert*, parce que sans lui il serait impossible de traverser les vastes solitudes de l'Asie, paraît être originaire du pays de Shamo, vers les frontières de la Chine; du moins aujourd'hui on ne le trouve plus que là à l'état sauvage. Il est plus grand, plus fort que le dromadaire, mais moins léger à la course; il craint moins les terrains humides et la boue, mais tous deux deviennent inutiles dans les pays rocailleux, faute de pouvoir marcher sans se blesser. Leur chair et leur lait servent à la nourriture, et leur poil à faire des vêtements grossiers, principalement d'excellents manteaux que les Arabes nomment *baracans*. Le chameau est célèbre par sa sobriété, et en effet, sous un ciel brûlant, à travers les déserts les plus secs et les plus arides, il peut soutenir la fatigue pendant trois ou quatre jours sans boire, et ayant pour tout aliment quelques noyaux de datte mêlés à un peu de riz ou de maïs. Il a dans l'estomac une sorte de poche dans laquelle il n'amasse pas une provision d'eau en buvant, comme on l'avait dit, mais dans laquelle il s'en amasse continuellement qui se forme dans son corps et se rend dans cette poche en suintant de ses parois. En contractant ce singulier organe il force l'eau à en sortir, à se mêler à ses aliments, ou à refluer jusque dans sa bouche. Lors le temps du rut, cet animal est docile et fort doux; il obéit à la voix des chameliers, mesure son pas à la cadence de leurs chants, s'agenouille pour se faire charger et décharger, et porte aisément une pesante charge de marchandises. Mais quand il est en amour, pour peu qu'on le contrarie, il entre en fureur et devient alors très-dangereux. Il apporte en naissant ces callosités qu'il a au poitrail et aux genoux, et que Buffon regardait comme un stigmate imposé par une antique servitude. On a vainement cherché à acclimater ces précieux animaux dans d'autres pays que les leurs, par exemple en Espagne et en Amérique; ils y vivent et multiplient même, ce qui leur arrive également à la ménagerie à Paris, et cela en raison des soins que l'on en prend; mais ils y sont impuissants au travail, deviennent faibles, languissants, et finissent par périr avec leur chétive postérité. On a voulu, au Jardin des Plantes, en utiliser deux en leur faisant tourner une manivelle pour tirer l'eau d'un puits; ce faible travail les fatiguait beaucoup, et ils faisaient dans leur journée moins de travail que n'en aurait pu faire la plus misérable rosse. Comme le chameau et le dromadaire produisent ensemble des petits féconds, on ne doit les regarder que comme types d'une simple race.

Le DROMADAIRE (*Camelus dromedarius*, LIN. *Camelus Arabia*, PLINE. Le *Camelus arabicus* d'ARISTOTE. Le *Dromas* des Grecs, et le *Djémal* des Arabes). Cet animal diffère du précédent en ce qu'il n'a qu'une bosse arrondie sur le milieu du dos; son pelage

est assez doux, laineux, de médiocre longueur, d'un gris blanchâtre ou roussâtre. Ses mœurs sont absolument les mêmes que celles du précédent, mais il est beaucoup plus léger à la course et sert plus souvent de monture. Les Maures en possèdent une

variété plus petite, nommée herry, si vigoureuse et si légère, qu'elle peut faire aisément trente lieues d'un seul trait. Le dromadaire est très-répandu en Perse, en Égypte, en Arabie, en Abyssinie, en Barbarie, etc.

LES MOSCHINÉES

n'ont pas de cornes; ils ont de chaque côté de la mâchoire supérieure une longue canine qui sort de la bouche dans les mâles.

✓ 3^e GENRE. Les CHEVROTAINS (*Moschus*, LIN.) ont trente-quatre dents, savoir : huit incisives en bas, point en haut; deux canines en haut, point en bas; douze molaires à chaque mâchoire; leur taille est élégante, leurs pieds fins, à sabots conformés comme chez les autres ruminants; ils manquent de larmiers.

Le Musc (*Moschus moschiferus*, LIN. Le *Xé* des Chinois. Le *Gifar* des Tatares. Le *Kudari*, le *Dsaanja* et le *Dsehtja* des Kalmoucks. Le *Gloa*, *Glao* et *Alath* du Thibet. Le *Kaborga*, le *Saïga* et le *Bjos* des Russes et des Ostiaks) est un charmant animal, de la taille d'un chevreuil de six mois; son pelage est grossier, teint de brun, de fauve et de blanchâtre; ses canines sont longues, recourbées, sortant de la bouche. Elles lui servent, dit Sonnerat, à déterrer des racines, à accrocher les branches des arbres pour mettre les feuilles à portée de sa bouche; un simple renflement remplace la queue. Les jeunes portent une livrée et varient selon l'âge; mais, vieux ou jeunes, tous ont sous le cou, depuis la gorge jusqu'au poitrail, deux bandes blanches bordées de noir, enfermant entre elles une bande noire.

On trouve cet animal dans presque toute l'Asie, et principalement en Chine, au Thibet, au Pégu et en Tartarie; il a une espèce de bourse de deux à trois poncees de largeur, en dessous du nombril, des parois de laquelle sécrète une humeur odorante, formant une masse de consistance sèche, même pendant la vie de l'animal, et connue dans le commerce de la parfumerie sous le nom de *musc*. C'est entièrement à ce parfum très-recherché que l'animal doit l'antique célébrité dont il jouit, mais aussi la guerre incessante qu'on lui fait.

Le musc n'habite que le sommet rocaillieux des plus hautes montagnes, au milieu des rochers et des précipices, où il déploie dans sa course toute la légèreté du chamois. Ses ongles postérieurs, fort longs et pouvant s'écarter beaucoup, lui donnent une sûreté de marche extraordinaire; il gravit aisément les pentes les plus rapides, s'élance d'un bond au-dessus des abîmes, se précipite avec hardiesse du sommet des rocs, saute d'une pointe à l'autre avec une précision admirable, qui annonce autant de justesse dans son coup d'œil que de force dans son jarret, et tout cela avec tant de rapidité, que l'œil du chasseur peut à peine le suivre dans sa fuite; si le hasard le jette dans la plaine, il n'est pas plus embarrassé dans sa course, et il passe même de grandes rivières à la nage sans montrer la moindre hésitation. Comme le renne, il se nourrit en hiver des lichens qui tapissent le flanc des rochers et les troncs d'arbres; l'été il cherche des racines qu'il sait très-bien déterrer avec les pieds et arracher avec ses longues canines, et il mange aussi les bourgeons et les feuilles de quelques arbrisseaux, et entre autres ceux du *rhododendrum dauricum*. Son caractère est extrêmement timide, et, comme le lièvre, il paraît passer une partie de sa vie dans des trances continuelles; caché le jour dans un fourré inaccessible, il n'ose en sortir que la nuit pour vaquer aux fonctions de l'animalité, et c'est à cause de ses habitudes nocturnes que les voyageurs l'ont si rarement rencontré, même dans les contrées où il est le plus commun. Ces animaux vivent ordinaire-

ment isolés; mais en novembre, moment où ils sont le plus gras, ils entrent en rut et sortent de leur retraite pour aller à la recherche des femelles. Dans cette circonstance ils oublient leur poltronnerie naturelle, et se livrent des combats furieux, dont plusieurs ne se retirent qu'après avoir reçu des blessures graves ou perdu leurs longues canines. Quoiqu'on en ait dit, leur poche de parfum ne contient pas plus de musc à cette époque qu'à une autre, mais c'est en ce moment qu'on leur fait la chasse, parce qu'ils sont plus aisés à surprendre, qu'ils donnent aisément dans les pièges qu'on leur tend, et que leur chair, fort estimée par les chasseurs, est alors grasse et délicate. On a vainement essayé de les soumettre à la domesticité; ils refusent de multiplier, s'ennuient, et finissent par mourir de débilité.

Aussitôt qu'un chasseur a tué un de ces animaux, il enlève le plus promptement possible la poche au musc, en ferme l'ouverture avec un bout de ficelle, la fait sécher à l'ombre, et en cet état elle est bonne à livrer au commerce. Mais quelquefois son avarice le détermine à la fraude, et il fait de fausses poches avec des morceaux de peau qu'il enlève au ventre de l'animal; il y met plus ou moins de musc de la véritable poche, et achève de les remplir avec du sang de l'animal. Souvent, pour donner plus de poids, il y ajoute une certaine quantité de plomb, et tout cela est fait avec tant d'adresse, qu'il est fort difficile aux marchands de s'en apercevoir. Les femelles n'en produisent pas, et n'ont même pas de bourse musquée. Ce parfum, extrêmement pénétrant, n'a pas la même force et la même qualité partout; le meilleur vient du Tunkin, et le moins estimé des Alpes sibériennes: ce dernier n'a pas plus d'odeur que le castoréum.

✓ Le MEMINNA (*Moschus meminna*, ERXL. Le *Chevrotain à tache blanche*, BUFF.) est remarquable par son pelage d'un gris olivâtre en dessus, blanc en dessous, avec des taches rondes et blanches sur les flancs; ses oreilles sont longues et sa queue courte. Il est plus petit que le précédent et n'a pas de poche à musc. Il se trouve à Ceylan.

✓ Le CHEVROTAIN DE JAVA (*Moschus javanicus*, PALL.) est de la taille d'un lapin; son pelage est d'un brun ferrugineux en dessus, ondé de noir et sans taches sur les flancs, avec trois bandes blanches en long sur la poitrine; le bout de son museau est noir. Il habite Java.

Le NAPI (*Moschus naps*, FR. CUV. *Moschus javanicus*, RAFFL. Le *Pelandok* des Iles Malaises et de Sumatra) n'est guère plus grand que le précédent, et sa taille ne dépasse pas celle d'un lièvre; son pelage est brun, irrégulièrement mélangé de reflets d'un gris noirâtre ou fauve; le poitrail est d'un brun foncé, avec cinq taches blanches, linéaires et convergentes; sa mâchoire inférieure est blanche. Il habite Sumatra.

✓ Le KANCHIL (*Moschus kanchil*, RAFFL.) a quatorze poncees (0,579) de longueur sur neuf (0,244) de hauteur; son pelage est d'un brun rouge foncé, presque noir sur le dos, et d'un bai brillant sur les flancs, avec le dessous blanc; il a trois raies sur la poitrine et une bandelette, qui va de la mâchoire à l'épaule, blanches; sa queue est touffue, blanche au bout; ses canines sont fort longues et courbées en arrière. On le trouve à Java, dans les forêts, où il vit de fenilles, de bourgeons et de graines d'arbres.

Ce singulier animal est extrêmement rusé et plein d'intelligence; aussi les Malais, quand ils veulent désigner un adroit

voleur, disent qu'il est rusé comme un kanehil. Il n'habite que les forêts les plus profondes, où il se nourrit principalement des fruits de *gmelinia villosa*. Malgré son agilité extraordinaire, il courrait risque quelquefois d'être atteint et déchiré par les bêtes

croche par ses dents, y reste suspendu, et de là regarde tranquillement passer la meute. Quand les chiens sont éloignés, il se laisse tomber à terre et retourne sur ses pas sans plus s'en inquiéter.

Le Muse ou Chevrotain.

féroces ou les chiens des chasseurs, s'il n'avait l'adresse de s'en tirer d'une manière fort extraordinaire pour un animal ruminant. Après avoir fui devant ses ennemis et avoir rusé devant eux pour leur dérober sa piste, s'il se sent trop pressé par eux, il s'élance d'un bond prodigieux à la haute branche d'un arbre, s'y ac-

Les naturalistes ont encore signalé parmi les chevrotains des espèces qui n'appartiennent pas à ce genre. Tels sont les *moschus pygmaeus*, jeune âge de l'antilope *spinigera*; les *moschus americanus* et *delicatulus*, qui ne sont que des faons du *cervus rufus*.

L'Elan.

LES PLÉNICORNES

n'ont point de canines; les mâles seulement ont des cornes ou bois osseux et cadues, c'est-à-dire tombant chaque année, ou à des intervalles plus longs.

4^e GENRE. Les CERFS (*Cervus*, BRUSS.) ont trente-deux dents, savoir: point d'incisives en haut et huit en bas; point de canines;

douze molaires à chaque mâchoire. La plupart ont un muffle; tous ont des larmiers sous les yeux. Leur taille est svelte, leurs jambes minces, leurs oreilles médiocres; ils ont la queue très-courte. Nous ne décrirons que les espèces vivantes, et nous adopterons la classification de M. de Blainville.

1^{re} SECTION. Bois sessiles, plus ou moins subdivisés, sans andouillers basilaïres ni médians, terminés par une très-grande empau-mure digitée à son bord externe seulement.

L'ÉLAN (*Cervus alces*, LIX. *Alces machlis*, OGI.B. Le Moos-deer des Anglo-Américains. L'Élan de BUFF. L'Orignal des Canadiens. L'Elk ou Elend du nord de l'Europe. Le Loss des Slaves. Le Lozzi ou Los des Moscovites. L'Ely des Suédois et des Norvégiens. Le Moosoa des Algonquins et des Creeks. Le Denyai des Chipewais. Le Sondareinta des Hurons) est le plus grand de tous les cerfs, et surpasse quelquefois la taille d'un cheval, avec lequel son museau renflé a quelque analogie; sa tête est longue et

léré très-vif, et peut faire trente milles tout d'une traite. Il est fort singulier que sa marche soit toujours accompagnée d'un craquement d'os qui n'a pas encore été bien expliqué. Cet animal vit en grandes hardes, ou troupes; sa femelle est plus petite que lui. Il est bien certain que depuis nombre d'années on ne le trouve plus en France, mais il est encore assez commun dans les grandes forêts du nord des deux continents. Son caractère est fort doux, il s'apprivoise aisément, et dans le nord-ouest de l'Amérique les sauvages l'attellent à leurs traîneaux, comme on le faisait autrefois en Suède. Il est en rut de septembre en octobre, et la femelle met bas deux ou trois petits, en avril et mai. Ses ennemis les plus redoutables sont l'ours et le glouton. La

Intérieur de la Galerie d'histoire naturelle.

étroite en avant; son bois consiste en une très-large empau-mure garnie d'andouillers ou de digitations nombreuses à son bord extérieur; sa queue est très-courte; son pelage est d'un brun fauve sur le dos et sur la croupe, et d'un brun plus ou moins foncé en dessous. Il noircit en vieillissant.

Le cou de cet animal est tellement court, que pour paître il est obligé d'écarter et fléchir les jambes de devant, qui, d'ailleurs, sont plus longues proportionnellement que celles de derrière. Aussi se nourrit-il plus volontiers de feuillage, de bourgeons et d'écorce d'arbre que d'herbe. Il se plaît particulièrement dans les grandes forêts, surtout dans celles qui renferment des marais, où il se plonge et reste tout le jour, pendant l'été, pour éviter la piqure des taons; dans cette attitude, il se plaît à brouter l'herbe qui croît sous l'eau, en soufflant avec grand bruit par les narines. Quoique timide comme tous les cerfs, comme eux aussi il se défend avec courage quand la fuite ne lui est plus possible; dans ce cas il frappe avec ses bois, avec ses pieds de derrière, et plus dangereusement avec ceux de devant. Dans sa fuite il ne galope jamais, mais il court d'un trot accé-

léré de cet animal est assez mauvaise, mais sa peau est précieuse en chamoiserie.

II^e SECTION. Bois sessiles plus ou moins divisés, pourvus d'andouillers basilaïres et médians, les andouillers supérieurs seuls comprimés.

Le DAIM (*Cervus dama*, LIX. *Cervus platyceros*, RAY. Le Daim, BUFF. Le Platogni des Grecs actuels), moins grand que notre cerf; son pelage est d'un brun noirâtre en hiver, en été il est fauve tacheté de blanc; les fesses sont blanches en tout temps, bordées de chaque côté d'une raie noire; la queue est plus longue que celle du cerf, noire en dessus, blanche en dessous; le bois du mâle est rond à sa base avec un andouiller pointu; aplati et dentelé en dehors dans le reste de sa longueur; passé un certain âge, il rapetisse et se divise irrégulièrement en plusieurs lanières. On trouve des daims noirs sans taches, et d'autres entièrement blancs. Ces animaux vivent en petites hardes dans presque toute l'Europe, et leur chair est assez estimée. Ils ont les mêmes ha-

bitudes que notre cerf, mais ils se plaisent moins dans les grandes forêts et préfèrent les bois coupés de champs cultivés.

III^e SECTION. Bois comme dans le précédent, mais andouillers aplatis.

Le RENNE (*Cervus tarandus*, LIN.—DESM. *Cervus rangifer*, BRISS. *Cervus coronatus*, DESM. Le Caribou de BRISS. Le Reen des Lapons. Le Touclou des Esquimaux. Le Tucta des Groënlандаis. L'Elthin et l'Attecs des Indiens du nord) est de la grandeur d'un cerf, mais à jambes plus courtes et plus grosses; les deux sexes ont des bois divisés en plusieurs branches, d'abord grêles et pointues, et qui finissent avec l'âge par se terminer en palmes élargies et dentelées; son poil, brun en été, devient presque blanc en hiver. Il habite les contrées glaciales des deux continents.

Le renne est le cadeau le plus précieux que la nature ait fait à ces contrées du nord perdues la moitié de l'année sous de tristes frimas. Il sert à la fois de bête de trait et de somme. Les Lapons, qui en ont de nombreux troupeaux, l'attellent à de légers traîneaux sur lesquels ils voyagent avec une extrême rapidité, et à de très-grandes distances. La femelle donne par jour à peu près un litre de lait excellent, remplaçant pour tous les usages celui de vache; la chair de cet animal est fort bonne et se conserve fort bien au sel; avec la peau on fait des vêtements, des harnais, des sacs, des voiles de canot, etc.; avec les tendons on fait des cordes et du fil, des outres avec la vessie, des ustensiles divers avec ses cornes et ses os; enfin il n'est pas une de ses parties qui ne soit utile. Aussi la richesse d'un Lapon se calcule-t-elle sur le nombre de rennes qu'il possède. Il les envoie paître l'été sur les montagnes; l'hiver il les ramène dans la plaine, où ils savent trouver leur nourriture en grattant et creusant la neige qui la couvre quelquefois de plusieurs pieds. Cette nourriture consiste en lichens (*Lichen rangiferinus*, LIN.) et en mousse, et quand elle leur manque ils se contentent d'écorce d'arbre, de bourgeons de bouleau et de sapin, et même, faute de mieux, on les accoutume à manger des débris de baleine et des os de poisson. Cet utile animal est doux, fort docile, mais sujet, quand on le maltraite, à tomber dans des accès de fureur qui deviennent funestes à son conducteur s'il n'a pas la précaution de renverser le traîneau sur lui et rester caché dessous jusqu'à ce que la colère du renne soit passée.

À l'état sauvage, il a les mœurs de l'élan, à de très-petites différences près. Ces mammifères vivent en hardes extrêmement nombreuses, et l'été, pour éviter la piqure des œstres (*Oestrus nasalis*, LIN.), ils se retirent dans les plus sombres forêts de sapins dans les montagnes. Ils ont une si grande frayeur de ces insectes, que le bourdonnement d'un seul suffit pour mettre le désordre dans un troupeau de deux ou trois cents individus. Le rut a lieu en novembre et décembre, après quoi le mâle jette son bois. La femelle ne perd le sien, qui est plus petit, qu'après avoir mis bas, vers le milieu du mois de mai; elle fait deux petits dont elle a grand soin. Ces animaux s'apprivoisent facilement; ils sont fort doux, mais non pas très-timides, et ils savent fort bien se défendre contre le glouton et les autres animaux carnassiers. Ceux qui ont vécu à la ménagerie étaient fort paisibles; on les nourrissait avec du lichen et du pain. On a vainement tenté d'acclimater les rennes dans les hautes montagnes d'Écosse, et à plusieurs reprises on y en a lâché des troupeaux assez considérables, mais tous y sont morts en assez peu de temps.

IV^e SECTION. Bois sessiles, à andouillers, basilaires et médians, tous coniques.

Le CERF ORDINAIRE (*Cervus elaphus*, LIN.) est le plus grand des animaux sauvages de la France. Il a la tête longue, terminée par

un mufle très-court; ses bois sont ronds, branchus, ayant une empaumure terminale formée de deux à cinq dagues; sa queue est moyenne; son pelage d'été est d'un brun fauve, celui d'hiver d'un gris brun; il a une grande tache d'un fauve pâle sur les fesses et la queue. Le mâle a des canines qui manquent à la femelle, et celle-ci est aussi dépourvue de bois. On doit regarder comme de simples variétés: le cerf blanc, qui n'est qu'un albinos; le cerf de Corse (*Cervus corsicanus*, GML.), qui est plus petit et plus trapu; le cerf des Ardennes (*Cervus germanicus*, BRISS.), plus grand et à pelage plus foncé.

Le cerf entre en rut au mois de septembre, et pendant les quinze jours que dure cet état, il est furieux, oublie sa timidité naturelle, se jette quelquefois sur les hommes, et erie ou brame de manière à faire retentir les forêts. À cette époque seulement les mâles se réunissent en hardes avec les femelles, et ils restent en troupes nombreuses pour passer l'hiver ensemble; mais tant que dure le rut ils se livrent entre eux des combats à outrance, et foreent les jeunes mâles à se tenir à l'écart. Au printemps ils se séparent. La biche porte huit mois et quelques jours, et ne met ordinairement bas qu'un petit qu'elle soigne avec tendresse et qu'elle garde auprès d'elle quelquefois pendant deux ans. La chasse au cerf, à cause des énormes frais qu'elle entraîne en chevaux, chiens, piqueurs, équipages, a été de tout temps un plaisir de prince, ou au moins de personnages fort riches. Elle a ses lois, ses règles et son langage particulier. Son vocabulaire, aussi stupide que barbare, aussi impropre dans ses acceptions qu'ignoble dans son ensemble, porte le cachet des valets de chiens et des palefreniers qui l'ont inventé; et néanmoins, on l'entend quelquefois parler dans les salons de Paris. Quoique fort timide et peu intelligent, le cerf ruse devant les chiens, et emploie quelquefois des moyens surprenants pour leur échapper. Entre plusieurs exemples je n'en citerai qu'un, dont j'ai été témoin sous l'Empire. Un vieux cerf, habitant un canton des bois de Meudon, vingt fois fut mis sur pied par la mente impériale. Il se faisait battre dans la forêt pendant un quart d'heure, puis tout à coup il disparaissait, et ni hommes ni chiens n'en avaient plus de nouvelles, ce qui mettait les piqueurs au désespoir régulièrement tous les quinze jours. Enfin, un paysan que le hasard avait rendu plusieurs fois témoin de la ruse de l'animal le trahit, et le pauvre cerf fut pris. Voici comment il agissait: après avoir fait deux ou trois tours dans le bois pour gagner du temps, il filait droit vers la route de Fontainebleau, se plaçait en avant d'une diligence ou d'une voiture de poste, trottait devant les chevaux qui effaçaient sa piste, et sans se presser davantage, sans s'effrayer des voyageurs à cheval, à pied ou en voiture, qu'il rencontrait, il faisait ses six lieues et arrivait gaillardement dans la forêt de Fontainebleau, d'où il ne revenait que le lendemain, quand le danger était passé.

Le WAPITI (*Cervus wapiti*, MITCH. *Cervus major*, DESM. Le Wapiti de WARDEN. L'Elk des Américains) est d'un quart plus grand que notre cerf, et a la queue très-courte; son pelage est d'un fauve brunâtre; ses fesses et sa queue sont d'un jaune très-clair; ses bois sont rameux, très-grands et sans empaumure; le mufle est très-large, et le mâle seul a des canines; ses poils sont fort longs sous le cou et la tête; l'intérieur de l'oreille est blanc, et les larmiers sont très-grands. Cet animal habite le nord de l'Amérique; il n'a qu'une femelle qu'il ne quitte jamais, et vit en famille, mais non en troupe. Son caractère est fort doux, et il s'apprivoise facilement, jusqu'à une demi-domesticité; aussi les Indiens s'en servent-ils pour l'atteler à leurs traîneaux. Un individu a vécu à la ménagerie, et l'on a vainement tenté de lui faire couvrir des biches.

Le CERF DU CANADA (*Cervus canadensis*, GML. — DESM. Le Red-deer de WARDEN) n'est certainement qu'une variété du précédent. Son pelage est d'un fauve obscur, sans taches jaunâtres sur les fesses: sa queue est assez longue; ses bois sont branchus, sans

empaumure terminale, et ont six andouillers isolés, recourbés à leur extrémité. Cet animal habite l'ouest et le sud des États-Unis et se trouve aussi dans les montagnes Rocheuses, où Clark et Lewis disent en avoir vu dont la queue avait dix-sept pouces de longueur. C'est un animal stupide, dont le cri approche du braiement de l'âne.

Le CERF A GRANDES OREILLES (*Cervus macrotis*, SAY) est d'un brun pâle et rougeâtre sur le corps; les flancs sont d'un cendré brunâtre; il a le dos parsemé de poils à pointe noirâtre, lui formant une pointe distincte sur le cou; ses oreilles sont longues de sept pouces et demi (0,205); sa queue, longue de quatre pouces (0,108), est d'un cendré roussâtre, terminée et dépassée par des poils noirs aussi longs qu'elle. Il habite dans le nord des États-Unis.

Le CERF DE WALLICH (*Cervus Wallichii*, FR. CUV.) est d'un gris brun jaunâtre, plus pâle sur les joues, le museau, autour des yeux et au ventre; il a à la croupe une grande tache blanche ainsi que la queue, qui est très-courte; ses bois s'écartent de côté et se renversent en arrière, après les premiers andouillers, pour remonter verticalement; sur chaque bois naissent deux andouillers qui se dirigent en avant: l'un descend sur le chanfrein, et l'autre se relève un peu; un troisième naît du merrain et se dirige en dehors. Cette belle espèce habite le Népal.

VI^e SECTION. Bois sessiles, ramifiés avec un seul andouiller basilair, sans médians, et le supérieur ordinairement simple. Pelage tacheté.

L'AXIS (*Cervus axis*, LIN. Le Cerf du Gange, BUFF.) a les formes générales du daim; son pelage est d'un fauve assez vif et moucheté de blanc, avec une ligne presque noire le long du dos; le dessous du corps est d'un blanc pur; le mâle manque de canines supérieures; ses bois ont deux andouillers et une seule pointe terminale. La femelle a une ligne longitudinale blanche sur les flancs. Ce charmant animal est originaire de l'Indostan, et a été introduit en Angleterre au commencement du dix-septième siècle. Son cri ressemble un peu à l'abolement d'un chien, et peut s'écrire ainsi *houi, houi, houi*. L'axis est fort doux, fort timide, mais nullement farouche. Il s'est très-bien acclimaté en France, et ceux de la ménagerie produisent chaque année. Il n'a pas de temps marqué pour le rut, et le mâle ne maltraite pas ses biches.

Le CERF-COCHON (*Cervus porcinus*, LIN. Le Cerf-Cochon, BUFF.) a le corps plus trapu et les jambes plus courtes que le précédent; il est fauve, tacheté de blanc en dessus, avec une ligne un peu brune sur le dos; d'un gris fauve en dessous; ses fesses sont blanchâtres; sa queue est fauve en dessus, blanchâtre en dessous; ses yeux et son museau sont noirs; ses bois sont grêles, n'ayant que trois petits andouillers. Il habite l'Inde, où il vit en grandes troupes. Il est timide, mais néanmoins il s'approprie facilement et devient très-familier. Il est à demi domestique au Bengale, où on l'engraisse pour le manger, comme le précédent.

VI^e SECTION. Bois comme les précédents, mais pelage sans taches.

Le ROUSSA-ITAN (*Cervus hippelaphus*, G. CUV. Non l'Hippelaphe d'Aristote. Le *Mejangan-banjoë* ou Cerf d'eau des Javanais. Le *Rusa* ou *Roussa-itan* de Sumatra. Le *Barensing-ha* du Bengale) est de la taille de notre cerf; son poil est plus dur et plus rude, plus long et plus hérissé en sorte de barbe sur le cou, les joues et la gorge. Son pelage d'hiver est d'un gris brun plus ou moins foncé: celui d'été est d'un brun plus clair et plus doré. Sa croupe est d'un fauve pâle; sa queue brune, terminée par des poils assez longs et noirs. Il habite les deux presqu'îles de l'Inde et son archipel. Plusieurs ont vécu à la ménagerie. Le *Cervus malaccensis*, de Fr. Cuvier, est très-voisin de cette espèce.

Le CERF DES MARIANES (*Cervus mariannus*, G. CUV.) ne dépasse

pas la taille d'un chevreuil; il est entièrement d'un gris brun; sa queue est courte; il a, comme les précédents, un mufle et des larmiers; son bois a deux andouillers à une seule pointe terminale, dirigés l'un en avant et l'autre en dedans. Il manque d'inévisives. On le croit originaire des Philippines, d'où il aurait été apporté aux Mariannes par les Espagnols. Dans tous les cas, il s'y est prodigieusement multiplié. La femelle met bas en mars, et son faon ne porte aucune livrée. Il nage avec une prodigieuse vitesse, et lorsqu'il est trop pressé par les chiens il se jette à la mer et leur échappe au milieu des brisants qui déferlent avec le plus de fureur.

Le CERF DE LESCHENAULT (*Cervus Leschenaultii*, G. CUV.) n'est connu que par son bois envoyé de la côte de Coromandel par Leschenault. Ce bois est aussi grand que celui du cerf d'Aristote, mais il est moins grand, quoique aussi tuberculeux, que celui du cerf d'Europe; il donne de sa base un andouiller médiocre, et sa pointe se partage en deux corps presque égaux, faisant chacun le quart de la longueur totale.

Le CAL-ORINN ou le CERF D'ARISTOTE (*Cervus Aristotelis*, G. CUV. L'Hippelaphe d'Aristote, selon G. Cuv. L'Elk venator des Anglais de l'Inde. Le *Saoumer* des habitants de Ramgahr) ressemble beaucoup au roussa-itan, mais il est plus grand et ses larmiers sont aussi plus grands et plus profonds; le bois a de l'analogie avec celui du mariannus; l'andouiller de la base s'élève à plus de moitié de la hauteur du merrain, tandis que l'andouiller supérieur, très-petit, est tout près de la pointe à laquelle il est postérieur; son pelage est le même, à cette différence que la queue est brune au lieu d'être noire. Il est commun dans le Népal, et vers l'Indus.

Le CERF NOIR (*Cervus niger*, BLAINV. — DESM.) a la taille et les formes générales de notre cerf; son pelage est d'un brun presque noir en dessus, plus clair en dessous, tandis que les parties supérieures du dedans des membres sont blanches. Les bois n'ont qu'un andouiller conique à la base d'un merrain allongé. Il habite l'Inde, et n'est peut-être qu'une variété du roussa-itan.

Le CERF DE DUVAUCEL (*Cervus Duvaucellii*, G. CUV.) a été établi par G. Cuvier sur un bois envoyé de l'Inde par Duvaucel. Le merrain est dirigé d'abord un peu en arrière et de côté, et recourbé en avant par sa partie supérieure, de sorte qu'il est concave en avant; un seul andouiller sort de la base, dirigé en avant; des deux ou trois andouillers terminant le merrain, l'inférieur, qui est ordinairement le plus grand, se bifurque ou trifurque, suivant l'âge, en sorte qu'on peut compter de cinq à sept cors à chaque perche, les quatre ou six cors supérieurs formant une sorte d'empaumure. Quelquefois il y a un petit tubercule dans l'aisselle du maître andouiller.

Le CERF DE PÉRON (*Cervus Peronii*, G. CUV.) a été établi sur une tête envoyée de Timor par Péron. Il a des canines; la tête a une saillie assez marquée entre les bois, mais point de convexité à la base du nez; l'angle postérieur de l'orbite est relevé d'une manière particulière; l'andouiller postérieur est presque égal à la pointe du merrain, qui est d'un brun pâle.

Le CERF-CHEVAL (*Cervus equinus*, G. CUV. Le *Rusa-itan* des Malais. Le *Mejangan-banjoë* de Java. Le *Jambor-stag* des colons anglais) est presque aussi grand qu'un cheval; son museau est noir, son menton blanc; son pelage est d'un brun grisâtre, plus obscur sur le ventre, tirant sur le ferrugineux aux parties postérieures et à la queue; l'intérieur des membres est blanchâtre; les deux sexes ont des canines; l'andouiller supérieur est plus petit et dirigé en arrière. Il habite Sumatra.

VII^e SECTION. Bois sessiles, ramifiés, avec un andouiller médian, sans andouiller basilair. Une ligne blanche, bordée de noir, coupant obliquement le museau chez la plupart.

Le CHEVREUIL (*Cervus capreolus*, LIN. Le Chevreuil d'Europe, G. CUV. Le *Zarchodia* des Grecs modernes. Le *Dorcas* des anciens.

Le *Caprea* de PLINÉ) est plus petit que le daim, dont il a à peu près les formes générales; il est fauve ou d'un gris brun, avec les fesses blanches et la queue très-courte; il n'a ni canines ni larmiers; ses bois sont rugueux, rameux, assez petits, à deux andouillers, dont l'un dirigé en avant, l'autre en arrière.

Les chevreuils vivent par couples dans les forêts élevées de l'Europe tempérée, et ils ne sont pas rares en France. Ils entrent en rut en novembre; la chevrette porte cinq mois et demi, et met bas en août deux faons qui restent en tout huit ou neuf mois avec leurs parents. Pendant cet espace de temps le père et la mère les soignent avec tendresse, et s'ils sont rencontrés par des chiens, le mâle se présente, attire leur attention, puis fuit avec rapidité

bois sont médiocres, très-rugueux, à deux andouillers, dont le postérieur forme une fourche avec la pointe du merrain. Il habite la Tartarie, et n'est pas rare dans les montagnes élevées, au delà du Volga.

Le CERF DE VIRGINIE (*Cervus virginianus*, GML. — DESM. Le Daim des Anglo-Américains. Le Cerf de la Louisiane ou de Virginie, G. CUV. La femelle est le Cariacou de DAUB.).

Il a la tête fine, le museau pointu, et la taille moins grande mais plus svelte que notre cerf. Son pelage est d'un fauve clair en été, d'un gris roussâtre en hiver; le dessous du corps est d'un blanc pur; le bout de son museau est d'un brun foncé; son bois est médiocre, très-recourbé en avant, et à trois ou quatre

La biche de Virginie.

en entraînant la meute après lui, tandis que la mère emmène les enfants d'un autre côté; mais ni l'un ni l'autre n'ont le courage de les défendre. Si le courage manque à la chevrette, l'amour maternel sait quelquefois y suppléer, et voici un fait dont j'ai été témoin oculaire dans la forêt de Fontainebleau, et qui le prouvera. Je vis une chevrette, surprise par un loup, saisir son faon par la peau du dos avec sa bouche, l'enlever de terre et fuir en l'emportant avec une rapidité qui dérouta bientôt son ennemi. Cette action me parut d'autant plus extraordinaire que le chevreuil n'a pas la bouche faite de manière à pouvoir saisir et porter un objet d'une certaine grosseur, et le faon était au moins de la grandeur d'un lièvre. Le père et la mère ne se quittent jamais et passent toute leur vie ensemble, à moins que la mort ne les sépare; ils ne s'enfoncent guère dans la profondeur des forêts, et ils préfèrent habiter les pointes de bois taillis environnées de champs cultivés sur les collines et le revers des montagnes. Quoique indigènes dans nos pays, ils craignent cependant l'intensité du froid, et tous ceux de la Bourgogne périrent pendant les grands hivers de 1709 et 1789. Lorsqu'on surprend ces animaux, le mâle en partant fait entendre un cri assez aigu, auquel je trouve de l'analogie avec la voix d'un chien. Leurs mœurs sont douces et timides, et, réduits en esclavage, ils se familiarisent assez aisément; mais je ne crois pas qu'ils s'y multiplient. Le bois du mâle tombe en automne et se refait en hiver.

L'ANU (*Cervus pygargus*, PALL. — DESM. Le Chevreuil de Tartarie, G. CUV.) n'est certainement qu'une variété du précédent. Il approche de la taille du daim, et sa queue consiste en un simple tubercule; son pelage est long et serré, d'un gris brun; les fesses sont blanches et le ventre jaunâtre; il manque de canines; ses

andouillers; il a des larmiers, mais point de canines. Il habite l'Amérique septentrionale, jusqu'à la Guyane.

Le GOUAZOU-TI (*Cervus campestris*, FR. CUV. *Cervus leucogaster*, SEREB.) est plus petit que notre cerf; son pelage est ras ou serré, d'un bai rougeâtre en dessus, d'un beau blanc en dessous et sur les fesses; les poils du ventre sont plus longs que ceux du dos; sa queue est moyenne; ses bois sont médiocres, assez minces, rugueux; les merrains sont à peu près droits, à andouillers antérieurs horizontaux, puis courbes et verticaux, avec deux andouillers postérieurs obliques. Il habite les pampas du Paraguay, et on le trouve dans les grandes plaines jusque dans la Patagonie. C'est le plus agile de tous les cerfs, et il exhale, dit-on, une odeur infecte.

Le GOUAZOU-POUCOU (*Cervus palustris*, FR. CUV. *Cervus paludosus*, DESM. Le *Quantlamazame* de HERNANDES) n'est pas aussi grand que notre cerf; il a le museau noir, très-gros, formant un muflle comparable à celui d'un bœuf; son pelage est d'un rouge bai en dessus et sur les flancs; le dessous de la tête, la poitrine, et un cercle autour des paupières, sont blancs; les paupières sont noires, ainsi qu'une tache veloutée qui occupe la lèvre inférieure; il a deux taches triangulaires de la même couleur, l'une sur le chanfrein, l'autre à la hauteur des yeux; ses bois sont assez grands, terminés par une fourche ayant quelquefois cinq dagues.

canines. Il habite l'Amérique méridionale, et il est commun dans les llanos de l'Apure, où le voyageur Humboldt en a vu beaucoup de tout blancs.

VIII^e SECTION. *Bois sessiles simples et en forme de dague.*

Le GOUAZOU-BIRA (*Cervus nemorivagus*, FR. CUV. — DESM. Le *Cariacou* des habitants de Cayenne. Le *Tememazame* d'HERNAND ?) a vingt-six pouces (0,704) de hauteur sur le garrot, et trente et un (0,859) à la croupe; son pelage est d'un brun grisâtre en dessus

La Girafe.

Il habite les bords marécageux des grandes rivières et de la mer dans le Paragay et de quelques autres parties de l'Amérique australe.

Le CERF DU MEXIQUE (*Cervus mexicanus*, PENN. — DESM. Le *Chevreuil d'Amérique*, BUFF. Le *Chevreuil du Mexique*, DAUBENT.) ne

serait, selon l'opinion de G. Cuvier, qu'une variété d'âge du cerf de Virginie très-vieux. D'une autre part, Fr. Cuvier le regarde comme une variété du précédent. Ses bois sont médiocrement longs, gros et très-rugueux, écartés, ayant plusieurs andouillers, dont l'antérieur est fort, conique et non arqué; il manque de

et d'un brun teint de fauve en dessous; les fesses et le dessus de la queue sont fauves; ses larmiers sont très-petits, et le mâle n'a pas de canines. Cette espèce passe tout l'été dans les bois pour éviter la piqure des taons, et ne vient dans la plaine que dans les mois de septembre et d'octobre, pour y passer l'hiver. Ainsi que

tons les gouazous, elle est très-douce, s'apprivoise fort bien, et se familiarise même au point d'en devenir importune; mais elle ne s'attache jamais à personne. Elle vit solitaire dans le Paragay et à la Guyane.

Le GOUAZOU-PITA (*Cervus rufus*, FR. CUV. *Moschus delicatulus*,

SCHAW. Le *Coassou* et la *Biche rousse* d'AZZARA) a la tête très-effilée et les dagues longues au plus de trois pouces (0,081); son pelage est rude et sec, d'un roux vil doré; le dessus de la tête et des jarrets d'un brun obscur tirant sur le roux, avec une jarrettière noire aux genoux; le dessous du corps est blanc, et le mâle a des canines. Cette espèce vit en petites troupes ordinairement composées d'un mâle et de neuf à dix femelles. Ces animaux ont les habitudes nocturnes, et ne sortent des bois qu'à la nuit pour aller paître dans les champs cultivés. Ils habitent l'Amérique méridionale.

IX^e SECTION. Bois portés sur un long pédicule osseux, dépendant des os du front.

Le MUNTJAK (*Cervus muntjak*, GML. — DESM. *Cervus vaginalis*, BOOD. *Cervus muntjac*, BLAINV. — G. CUV. Le Chevreuil des Indes, BLUF. — G. CUV. Le *Kijand* de Sumatra) est remarquable par la

longueur de ses canines, qui manquent à la femelle; sa tête est pointue; ses yeux grands, ayant des larmiers; ses oreilles sont assez larges, et sa queue est courte et aplatie; son pelage est ras et luisant, d'un marron roux, brillant en dessus; le devant des cuisses et le ventre sont d'un blanc pur. Il habite l'Inde et Sumatra; ses mœurs sont très-douces, et il vit en famille.

Le CERF MUSQUÉ (*Cervus moschatus*, BLAINV. *Cervus moschus*, DESM.) est une espèce distincte, dont le bois est très-court. Ce bois a quatre ou cinq pouces de hauteur, est triangulaire à sa base, sans andouillers et sans meule.

Le CERF A PETITS BOIS (*Cervus subcornutus*, BLAINV. — DESM.), établi par Blainville sur un crâne seulement, paraît différer du muntjak par l'absence des canines. Le bois est très-petit, à meule assez bien formée; les pédicules sont médiocrement allongés; il y a à la base un petit andouiller dont la pointe est brusquement recourbée en arrière. Sa patrie est inconnue.

LES CAMÉLOPARDINÉES

ont les cornes persistantes, poilues et communes aux deux sexes.

5^e GENRE. LES GIRAFES (*Camelopardalis*, LIN. *Giraffa*, BRISS.) ont trente-deux dents, savoir : point d'incisives en haut et huit en bas; point de canines; douze molaires supérieures et douze inférieures. L'extrémité des cornes est plane, avec une couronne de longs poils; les oreilles sont longues, pointues; la queue courte, terminée par un flocon de grands poils; elles ont quatre mamelles inguinales. Leur cou est extrêmement comprimé latéralement.

La GIRAFE D'AFRIQUE (*Camelopardalis giraffa*, GML. *Giraffa camelopardalis*, LÉSS. Le *Camelopardalis* ou *Chameau-Léopard* de PLINÉ) est le plus grand ou plutôt le plus long et le plus élevé de tous les animaux, car sa tête atteint aisément à dix huit ou vingt pieds (3,847 à 6,197) de hauteur. Elle est remarquable par la longueur disproportionnée de son cou large et très-plat, n'ayant pas moins de cinq pieds (1,624) de longueur; par la hauteur disproportionnée de son garrot de dix-huit pouces au moins (0,487) plus élevé que sa croupe, ce qui fait paraître son corps dans une position oblique tout à fait extraordinaire et presque parallèle à son cou; sa tête porte deux cornes courtes, un peu arquées, recouvertes d'une peau velue, et ces sortes de cornes, également portées par le mâle et par la femelle, ne tombent jamais. Elle a sur le chanfrein un tubercule osseux, à partir duquel le museau s'élargit et se déprime au point d'être considérablement plus large qu'épais. Ses jambes sont fort longues, et celles de devant le sont un peu plus que celles de derrière; tout son corps est un peu aplati sur les côtés, surtout vers la poitrine, comme s'il avait été mis en presse; sa queue, assez longue, se termine en queue de vache; enfin le fond de son pelage est d'un blanc grisâtre ou roussâtre, plus ou moins irrégulièrement taché de fauve foncé ou de brun; une petite crinière grise et fauve régnait depuis les oreilles jusqu'à la queue.

Il résulte de cette singulière organisation que la girafe est obligée de marcher l'amble, c'est-à-dire de porter à la fois en avant les deux pieds du même côté, ce qui ne contribue pas à donner de la grâce à ses mouvements; quand elle trotte, c'est encore pire. « Cet animal vient-il à trotter, dit Levaillant, on croirait qu'il boite, en voyant sa tête perchée à l'extrémité d'un long cou qui ne plie jamais, se balancer de l'avant en arrière et jouer d'une seule pièce entre les deux épaules qui lui servent de charnières. » Quoique la girafe fût connue des anciens et qu'on en vit paraître dans les cirques de Rome dès la dictature de J. César, ses mœurs sont restées presque inconnues jusqu'à ce jour, et l'on ne peut guère les déduire que de ses formes, des habitudes très-douces des individus en captivité, et de quelques informations prises chez les Hottentots. La girafe se trouve dans toute l'Afri-

que australe, et en Abyssinie; elle vit en petites troupes de six à sept, peut-être en famille. Pour boire elle est obligée de s'agenouiller ou d'entrer dans l'eau, et pour atteindre la terre avec sa bouche, d'écarter beaucoup les jambes de devant afin de baisser son corps. Il en résulte qu'elle se nourrit principalement de feuilles d'arbres et de bourgeons, surtout de ceux d'une espèce de mimosa, qu'elle peut cueillir à une grande hauteur et avec beaucoup de facilité, grâce à sa lèvre supérieure très-mobile et à sa langue fort longue, grêle, noire, pointue, qu'elle a la faculté de faire saillir de sa bouche de plus d'un pied (0,523) et d'enrouler autour des rameaux feuillés. Ses yeux sont grands, noirs, très-doux, et son caractère ne contredit pas son regard, car en esclavage elle est docile jusqu'à la timidité, et un enfant peut la conduire partout au moyen d'un simple ruban. Confinée dans les forêts où elle entend chaque jour les rugissements du lion et de la panthère, elle n'a aucune arme à opposer à ces terribles ennemis que la fuite; mais elle est d'une grande agilité, et le meilleur cheval de course est incapable de l'atteindre; aussi échappe-t-elle assez aisément à ces animaux qui bondissent pour saisir leur proie, mais ne la poursuivent jamais. Cependant elle ne manque pas absolument de courage, et si on s'en rapporte aux voyageurs, quand la fuite lui devient impossible, elle se défend en lançant à ses ennemis des ruades qui se succèdent en si grand nombre et avec tant de rapidité qu'elle triomphe même des efforts du lion. La femelle, au dire des Hottentots, porte un an et ne fait qu'un petit.

Tout Paris connaît la girafe que le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, a envoyée au roi de France, et qui vit depuis une quinzaine d'années à la ménagerie; lorsqu'elle est arrivée, accompagnée de deux vaches qui étaient ses nourrices, et pour lesquelles elle a montré beaucoup d'attachement tant qu'elles ont vécu, elle avait onze pieds (3,575) de hauteur, et aujourd'hui elle en a environ dix-huit (5,847). C'est à M. Levaillant, mort il y a quelques années dans un état bien près de la misère, après avoir sacrifié sa fortune à de longs et périlleux voyages en Afrique, que l'on doit la première girafe empaillée qu'ait possédée le Cabinet d'histoire naturelle. Les premières girafes que l'on ait vues en Europe furent offertes par le prince de Damas à l'empereur Frédéric II, et décrites par Albert le Grand sous leurs noms arabes d'*Anabulla* et de *Seraph*, dernier nom dont nous avons fait girafe. Les Hottentots estiment beaucoup la chair de ces animaux, et avec leur peau ils font, entre autres ustensiles, des vases et des outres pour conserver l'eau. Ils l'attendent au passage, lui lancent des flèches empoisonnées, et la suivent à la piste pour s'en emparer lorsqu'elle meurt de sa blessure.

LES ANTILOPES

manquent de canines et ont des larmiers; leurs cornes sont composées d'un noyau complètement solide, et d'un étui creux et élastique, dans les deux sexes. Ces animaux ont trente-deux dents, savoir : point d'incisives en haut et huit en bas; douze molaires supérieures et douze inférieures. Leur taille est légère; leur nez est tantôt terminé par un muffle, tantôt entièrement couvert de poils; la plupart ont des larmiers, et tous manquent de barbe; leurs oreilles sont grandes, pointues. Comme ces animaux sont très-nombreux en espèces et d'une détermination fort difficile, nous suivrons ici la classification de M. de Blainville, en établissant les sous-genres en genres, mais sans attacher la moindre importance à ce changement.

6^e GENRE. LES ANTILOPES (*Antelope*, LIN.) ont des cornes à doubles ou à triples courbures, annelées, un peu en spirale, sans arête; elles manquent ordinairement de larmiers, et leur museau ne se termine pas en muffle : elles ont souvent des brosses de poils sur les poignets, et des pores inguinaux; la femelle n'a que deux mamelles, et manque de cornes.

L'ANTILOPE DES INDES (*Antelope cervicapra*, PALL. — DESM. L'*Antelope*, BUFF.) a le corps svelte comme la gazelle; son pelage est d'un brun fauve en dessus et blanc en dessous, plus pâle chez la femelle. Ses cornes sont noires, assez longues, à triple courbure, tordues en spirale, annelées dans une grande étendue. La femelle porte neuf mois et ne fait qu'un petit. Cet animal habite l'Inde; avec ses cornes, posées base contre base, les Indiens se font une arme offensive à deux pointes opposées et fort dangereuse.

Le SAÏGA (*Antelope saiga*, PALL. *Capra tatarica*, LIN. Le *Saiga*, BUFF. Le *Colus* de STAMBOY) est de la grandeur d'un daim; son pelage est lisse, d'un gris jaunâtre en été, blanc en dessous, et devient long et d'un gris blanchâtre en hiver; les cornes, de la longueur de la tête, sont transparentes, jaunes, disposées en lyre, et annelées jusqu'à leur extrémité; son museau cartilagineux, gros, bombé, à narines très-ouvertes, le force, dit G. Cuvier, de palter en rétrogradant. Cet animal habite la Hongrie et le midi de la Pologne et de la Russie.

Le saïga vit en grandes troupes et se plaît particulièrement dans les lieux découverts, arides, sablonneux, à proximité du bord des eaux. Pour boire, il plonge entièrement son nez dans l'eau, et en aspire une bonne partie avec le nez. Sans avoir la pupille tout à fait nocturne, la lumière du soleil incommoder beaucoup ces animaux, et vers le milieu du jour ils voient si mal, que les chasseurs les approcheraient aisément, si l'extrême finesse de leur ouïe et de leur odorat ne les avertissait. Ils évitent l'ennemi de plus d'une lieue, et pour ne pas être surpris pendant qu'ils mangent ou qu'ils dorment, ils ont toujours le soin de placer des sentinelles avancées qu'ils relèvent chacun à leur tour. Le rut a lieu au mois de novembre, et les mâles, qui alors exhalent une forte odeur de muse, se livrent de rudes combats pour se disputer la propriété des femelles. Celles-ci mettent bas au mois de mai, un ou, très-rarement, deux petits, qui croissent très-vite, et qui deviennent souvent la proie des renards et des loups, malgré les vieux mâles qui, à la tête du troupeau, les défendent avec beaucoup plus de courage que de force. Les saïgas sont agiles, mais d'un tempérament si délicat, que la moindre blessure les tue. Leur troupe se compose quelquefois de plus de dix mille, surtout quand ils voyagent en automne, pour chercher un climat plus doux, des sources d'eau salée, et des plaines où croissent des arroches, des armoises, et autres plantes âcres et salées qu'ils aiment beaucoup. Leur chair est mangeable, quoique exhalant une odeur assez désagréable, surtout lorsqu'elle vient d'être cuite et qu'elle est encore chaude.

Le CHIRU (*Antelope chiru*, LESS.) a de longueur totale cinq pieds quatre pouces (1,752); son pelage est d'un bleu grisâtre, passant au fauve roux sur le dos, très-fourré, long d'un pouce; le ventre est blanc, et les jambes sont noires; son cou est très-long, et ses cornes très-rapprochées. Il habite le Népal, et les voyageurs anglais ont cru retrouver dans cet animal l'antique et fabuleuse licorne.

Le DSEREN (*Antelope gutturosa*, PALL. — DESM. Le *Hoang-yang* ou *Chèvre jaune* des Chinois) approche de la taille du daim; il est d'un gris fauve en dessus et blanc en dessous, en été; d'un grisâtre presque blanc en hiver; la femelle est plus petite que le mâle, et, par une singulière anomalie, elle n'a que deux mamelles, tandis que celui-ci en a quatre. Ses cornes sont noires, courtes, annelées dans toute leur étendue, disposées en lyre. Le mâle a le larynx prodigieusement gros, et sous le ventre une poche contenant une matière fétide. Il habite les déserts de la Mongolie, et vit en troupes très-nombreuses, surtout en automne. Il est peu farouche, s'apprivoise très-bien, reconnaît son maître et le suit. Des troupes entières se mêlent quelquefois aux troupeaux domestiques. Ces animaux habitent les plaines, et jamais les forêts; ils ont une si grande crainte de l'eau, que lorsqu'ils ont été accablés sur les bords d'une rivière, ils aiment mieux se laisser tuer que de la passer à la nage, et cependant ceux qui sont apprivoisés nagent fort bien.

L'ANTILOPE ZÈBRE (*Antelope zebra*, GRAY) se distingue très-bien des précédentes par ses larges raies transversales et lisses. Elle se trouve à Sierra-Leone.

7^e GENRE. LES GAZELLES (*Gazella*, BRISS.) ont les cornes en lyre ou à double courbure, toujours annelées, sans arêtes, et la femelle en est pourvue aussi bien que le mâle; elles n'ont point de muffle, et quelques-unes ont des larmiers; leur queue est courte; on leur trouve des pores inguinaux, et deux mamelles.

La GAZELLE DORCAS (*Gazella dorcas*. — *Antelope dorcas*, LIN. La *Gazelle*, BUFF.) a la taille du chevreuil, mais les formes beaucoup plus légères et plus gracieuses; son pelage est d'un fauve plus ou moins foncé en dessus, blanc en dessous, avec une large bande noire en travers des flancs; elle a une ligne noire sur le nez; ses cornes sont rondes à leur base, et portent treize à quatorze anneaux saillants.

Les gazelles vivent en troupes nombreuses en Barbarie, en Syrie et en Arabie, où elles semblent avoir été formées tout exprès par la nature pour fournir une pâture certaine aux lions, aux panthères, aux hyènes, aux chacals, aux loups, et même aux aigles et aux vautours. Douces, timides, tout à fait inoffensives, elles n'ont à opposer à leurs nombreux ennemis qu'une fuite à la vérité assez rapide pour se dérober en un clin d'œil à leurs regards, quand elles n'ont pas été surprises; dans ce dernier cas le désespoir leur donne une sorte de courage, car alors elles se pressent les unes contre les autres, forment un cercle, et présentent de toutes parts des cornes impuissantes. Cette manœuvre ne sert qu'à donner à la panthère le choix de la victime sur laquelle elle bondit, et à l'instant toute la troupe épouvantée fuit à la débânde. Cet animal innocent a de si beaux yeux et un regard si doux, que les Arabes n'ont rien imaginé de plus galant que de comparer les yeux de leur maîtresse à ceux d'une gazelle. Prise jeune et élevée en domesticité, elle se prive très-bien et se montre sensible aux caresses; mais elle paraît incapable de s'affectionner à son maître, et elle ne lui obéit que par la crainte que fait naître chez elle le sentiment de sa faiblesse. Elle ne cherche pas à reconquérir sa liberté par la fuite, mais elle regrette son désert, languit, et refuse de multiplier son

espèce; si elle n'a pas le courage de seconner ses chaînes, elle a du moins celui de refuser à son maître une postérité d'esclaves. On chasse les gazelles avec les chiens, l'once et le faucon, à cause de leur chair, qui est assez bonne, et comparable à celle du chevreuil. Ce sont des animaux d'une extrême propreté, et dont on n'entend presque jamais la voix; du reste, elles ont cela de commun avec tous les animaux de la famille des antilopes.

Le KEVEL (*Gazella kevela*. — *Antilope kevela*, PALL. *Antilope dorcas*, DESM.) n'est probablement, comme le pensent quelques naturalistes, qu'une variété de la précédente; il n'en diffère que par ses cornes plus longues, comprimées à leur base, ayant de quinze à vingt anneaux; par ses yeux plus grands. Il a la queue noire. Il habite le Sénégal.

La CORINNE (*Gazella corinna*. — *Antilope corinna*, PALL. *Antilope dorcas*, DESM.), qui n'est encore qu'une variété de la gazelle dorcas, en diffère par son poil plus long, ses cornes plus menues, moins contournées, et à anneaux plus petits; ses yeux

sa tête est presque blanche, avec une ligne noire de l'œil au coin de la bouche; les cornes sont assez longues, annelées, en lyre. Il habite, en troupe, les environs du cap de Bonne-Espérance, et ne fait que voyager d'une localité à une autre.

La GAZELLE POURPRE (*Gazella pygarga*. — *Antilope pygarga*, PALL. — DESM.) est de la grandeur d'un cerf; son pelage est d'un bai brun très-vif, et d'un rouge sanguin sur le cou et sur la tête; le chanfrein porte une large bande blanche; et elle a une raie brune sur chaque flanc; les fesses et le dessous du corps sont blancs; elle manque de broses et de larmiers; les cornes sont rondes, noires, en lyre, à onze ou douze anneaux très-saillants. Elle habite le cap de Bonne-Espérance.

La GAZELLE NEZ-TACHÉ (*Gazella nasomaculata*. — *Antilope nasomaculata*, BLAINV. — DESM.) est de la grandeur d'une chèvre; elle est brune en dessus, blanche en dessous; son front est d'un roux vif, et une bande blanche traverse son chanfrein; ses cornes sont noires, assez longues, annelées, courbées en avant et en

L'Antilope.

sont entourés d'une bande blanchâtre qui descend jusqu'aux narines; sa tête est fauve et d'un gris clair sur l'occiput. Elle est du Sénégal.

Le TSCHEYRAN (*Gazella subgutturosa*. — *Antilope subgutturosa*, GULD. — DESM. L'Ahu, de KOUMPT. L'Antilope de Perse des naturalistes) ne serait encore qu'une variété de la gazelle dorcas, selon G. Cuvier. Elle est cependant un peu plus grande; son pelage est d'un brun cendré en dessus, blanc en dessous, avec une bande brune sur chaque flanc; les poils de son dos ont plus de deux pouces (0,054) de longueur; ses pores inguinaux sécrètent une matière odorante; les cornes, dans les deux sexes, sont grandes, d'un gris noir, annelées et en forme de lyre. Elle habite la Perse et les confins de la Sibérie et de la Chine.

Le SPRINGHOK (*Gazella euchores*. — *Antilope euchores*, FORST. — DESM. *Antilope dorsata*, LACÉP. *Antilope marsupialis*, ZIMM. L'Antilope à bourse des naturalistes) est d'un tiers plus grand que la gazelle dorcas, et un peu plus trapu; il est fauve en dessus, blanc en dessous, avec une ligne brune longitudinale sur chaque flanc; il a sur la partie postérieure du dos une raie de poils blancs et longs de dix pouces (0,271) sur un repli longitudinal de la peau;

dehors, puis en dedans; elle a des broses aux poignets. Sa patrie est inconnue.

Le KOB (*Gazella kob*. — *Antilope kob*, ERNL. — DESM. *Antilope leucophaea*, PALL. La petite Vache marine du Sénégal, BUFF.) est de la taille d'un daim. Ses cornes sont noires, grosses, rapprochées l'une de l'autre au sommet, à sept ou huit anneaux. Il habite l'Afrique équatoriale.

Le KORA (*Gazella senegalensis*. — *Antilope senegalensis*, DESM. Le Koba de BUFF.) est de la grandeur d'un cerf; ses cornes sont assez minces, noires, très-longues, un peu comprimées, en lyre, de douze à dix-sept anneaux, lisses au sommet. Il habite le Sénégal.

La GAZELLE AUX PIEDS NOIRS (*Gazella melanopus*. — *Antilope melanopus*, LITCHT. — DESM.) est ferrugineuse en dessus, avec une ligne dorsale, noire, coupée obliquement sur les fesses par une ligne de même couleur; les fesses, le dessous du corps et le dedans des membres sont blancs; elle a une tache noire à chaque pied, et manque de broses; ses cornes sont très-longues, noires et très-fortes, en lyre, annelées, à pointe mince et lisse. Elle habite le cap de Bonne-Espérance et vit en troupe.

8^e GENRE. Les CERVICHEVRES (*Cervicapra*, BLAINV.) ont les cornes simples, tantôt droites, tantôt courbées en avant ou en arrière, peu ou point annelées, sans arêtes; souvent des larmiers, mais jamais de brosses; le mufle manque ordinairement; elles ont la queue courte et des pores inguinaux.

Les unes ont les cornes courbées en avant; telles sont :

Le NANGUER (*Cervicapra dama*. — *Antilope dama*. Le Dama, PLIN. Le Nanguer, BUFF.), de la taille d'un chevreuil; fauve en dessus; blanc sur les fesses et sous le ventre, avec une tache de la même couleur sous le cou; ses cornes sont noires, courtes, rondes, brusquement courbées en avant, lisses à leur sommet,

courbée; sa queue est courte. Il habite le cap de Bonne-Espérance.

Le RITEOK (*Cervicapra eleotragus*. — *Antilope eleotragus*, SCREB. — DESM. — *Antilope arundinacea*, SHAW. *Antilope isabelina*, THUMB. *Antilope fulvo-rufula*, var. ARZEL.) a les oreilles très-longues ainsi que la queue, qui est plate et recouverte de longs poils blancs; son pelage est laineux, d'un gris cendré en dessus; à ventre, gorge et fesses blanches; les cornes sont assez petites, noires, à dix anneaux peu marqués, arrondies et un peu courbées en avant. Il habite le cap de Bonne-Espérance, et vit en petites troupes, dans les buissons, sur le bord des rivières.

Le GRISBOK (*Cervicapra grisea*. — *Antilope grisea*, FR. CUV. *Antilope melanotis*, DESM. La Chèvre grise ou Grisbok, FORST.) est un

Le Nyl-Ghau.

rugueuses à la base, avec cinq ou six anneaux mal dessinés. Il habite le Sénégal.

Le NAGOR (*Cervicapra redunca*. — *Antilope redunca*, PALL. — DESM. Le Nagor, BUFF.) est un peu plus grand que le précédent, dont il a les formes; il est d'un roux pâle ou d'un fauve uniforme; les cornes sont noires, presque droites, courbées à leur

peu plus grand qu'une chèvre, d'un fauve roussâtre entremêlé de poils blancs ou gris sur le dos; d'un brun clair sur la tête, et blanchâtre sous le ventre, un cercle noir entoure les yeux; les cornes sont noires, arrondies, annelées à la base, un peu courbées en avant. Il vit en couples solitaires, dans les rochers des montagnes, au cap de Bonne-Espérance.

pointe, presque lisses, avec un ou deux anneaux à la base. Il habite les environs du cap Vert, au Sénégal.

Le STEENBOK (*Cervicapra ibex*. — *Antilope ibex*, ARZEL. *Antilope pediotragus*, var. ARZEL. *Antilope tragulus*, LICHST. — DESM.) est de la grandeur d'une chèvre, roux en dessus, blanc en dessous, noir aux aines; les oreilles sont brunes; les cornes noires, arrondies, annelées à leur base, minces, droites, à pointe re-

LA CERVICHEVRE À CORNES AIGÜES (*Cervicapra acuticornis*. — *Antilope acuticornis*, BLAINV. — DESM.) a les cornes simples, coniques, lisses, très-pointues, verticales, et à courbure antérieure à peine sensible. Elle habite probablement l'Afrique.

Les espèces qui ont suivie ont les cornes droites.

Le KLIPSPRINGER (*Cervicapra saltatrix*. — *Antilope saltatrix*, BOON. *Antilope oreotragus*, GM. — DESM. Le Sauter de rochers,

Vosm. *Capra pygargus*, TUNN.) a le pelage grossier, rude, à poils aplatis et cassants; il est d'un gris verdâtre; ses oreilles sont bordées de noir; il a des larmiers, ses cornes sont minces, courtes, dressées et très-légèrement arquées en dedans. Il habite les montagnes du cap de Bonne-Espérance, et se fait remarquer par l'agilité avec laquelle il bondit de rocher en rocher.

Le REHBOK (*Cervicapra capreolus*. — *Antilope capreolus*, LICHST. — DESM. *Antilope lanata*, DESM. L'*Antilope-Chevreuil* des naturalistes) a le pelage laineux, frisé, d'un gris roux en dessus, blanc en dessous; son museau est très-effilé; il a une tache noire au menton, et manque de larmiers et de brosses. La femelle n'a pas de cornes; le mâle les a tout à fait droites, arrondies, très-minces, annelées, pointues. Il habite le cap de Bonne-Espérance et vit en petites troupes.

Le DEUKERBOK OU DIUKER (*Cervicapra mergens*. — *Antilope mergens*, BLAINV. La *Chèvre plongeante du Cap*) est de la grandeur d'une chèvre, d'un fauve roux, avec le bas-ventre et l'intérieur des cuisses grisâtres; les quatre pieds sont bruns; il a des lignes noires sur la face antérieure des jambes de devant et sur le canon de celles de derrière; il manque de brosses; ses cornes sont annelées à la base, assez grosses, droites, de moitié plus courtes que la tête. Il habite le cap de Bonne-Espérance, où il a reçu le nom de chèvre plongeante parce qu'il baisse la tête et le cou en sautant et a l'air de plonger dans les buissons.

Le BUSH-GOAT (*Cervicapra sylvicultrix*. — *Antilope sylvicultrix*, SCREB. — DESM.) est un peu plus grand qu'un daim, à pelage luisant, assez doux, d'un brun foncé sur le dos, plus pâle sur les flancs, mêlé de gris sur les cuisses, avec une ligne dorsale d'un jaune isabelle s'élargissant sur les lombes, où les poils plus longs ont environ deux pouces (0,051); les cornes sont droites, parallèles au front, courtes, grosses, noires, rondes, finement ridées à leur base, rugueuses au milieu, lisses à l'extrémité. Il habite Sierra-Leone et l'ouest de l'Afrique, dans les buissons des plaines élevées.

La CERVICHEVRE DE DE LALANDE (*Cervicapra Lalandia*. — *Antilope Lalandiana*, DESM. *Antilope Lalandia*, DESMOUL.) est de la grandeur de l'antilope des Indes, mais plus épaisse; son pelage est dur, long, non frisé, d'un brun clair uniforme sur le dos et les flancs, passant par une ligne brusque au blanc sous le ventre; le cou et la tête sont d'un gris fauve; les cornes du mâle sont minces, droites, plus courtes que la tête, et parallèles. Elle habite les montagnes du cap de Bonne-Espérance.

Le GUEVEI (*Cervicapra pygmaea*. — *Antilope pygmaea*, PALL. — DESM. Le *Roides Chevrotains*) n'a que dix pouces (0,271) de hauteur au garrot; ses cornes, longues au plus de deux pouces (0,051), sont coniques, noires, presque parallèles, dirigées en arrière; son pelage est d'un brun clair uniforme en dessus, blanchâtre en dessous; sa queue est assez mince, blanche en dessous et brune en dessus. Il habite le cap de Bonne-Espérance et vit solitairement.

Le GRIMME (*Cervicapra grimmia*. — *Antilope grimmia*, PALL. — DESM. Le *Grimme*, BUFF. Le *Petit Bouc damoiseau*, Vosm.) a les formes plus arrondies et plus légères que la gazelle; son pelage est d'un fauve jaunâtre, gris le long du dos et sur le chanfrein, avec le museau noir et les membres gris; les cornes dans le mâle sont courtes, assez épaisses, noires, parallèles et très droites. Il habite la côte de Guinée.

La CERVICHEVRE SPINIGERE (*Cervicapra spinigera*, LESS.) est d'un tiers moins grande que le guevei, et a les formes extrêmement sveltes et gracieuses; son pelage est d'un brun roux en dessus, blanc en dessous. Temminck pense que le *Moschus pygmaeus* de Linné, le chevrotain des Indes de Buffon, n'est que le jeune âge de cette espèce.

L'OURÉRI (*Cervicapra scoparia*. — *Antilope scoparia*, SCREB. — DESM.) a les formes du grimme, mais il est plus svelte et un peu plus haut sur jambes; il est d'un fauve uniforme en dessus, blanc

en dessous, avec la queue brune; il a des brosses fauves et jaunâtres, et des larmiers; les cornes, chez les mâles, sont droites, petites, avec cinq anneaux. Il habite, en petites troupes, le cap de Bonne-Espérance.

Les espèces qui suivent ont les cornes courbées en arrière.

Le CAMBANG-OUTANG OU CAMPTAN (*Cervicapra sumatrensis*. — *Antilope sumatrensis*, DESM. La *Chèvre saurag* de MARSD.) a un museau assez développé et les formes trapues; son pelage est très-fourmi, long, d'un brun noirâtre, blanc en dedans des oreilles, au haut du cou et aux épaules; les cornes sont rondes, noires, courtes, annelées, un peu arquées en arrière et pointues à l'extrémité. Il habite Sumatra.

Le GORAL (*Cervicapra goral*. — *Antilope goral*, HARDW.) est d'un gris cendré, plus pâle en dessous, avec la bouche bordée de blanc; sa queue est courte, terminée par un flocon; les cornes sont courtes, pointues et recourbées à leur extrémité, qui est lisse. Elles sont remplacées par de simples tubercules dans la femelle. La chair de cet animal est très-estimée; il habite le Népal et l'Himalaya. Temminck pense que ce serait le *bouquetain* du Népal de Fr. Cuvier.

La CERVICHEVRE DE SALT (*Cervicapra saltiana*. — *Antilope saltiana*, BLAINV. — DESM.) n'est connue que par une tête préparée. Les cornes sont coniques, très-petites, pointues, annelées à leur base, à courbure postérieure presque insensible. J'ignore sa patrie.

Les espèces suivantes ont quatre cornes.

Le TCHICARA (*Cervicapra chickara*. — *Antilope chickara*, HARDW.) est d'un brun uniforme en dessus, d'un blanc plus ou moins mêlé de roux en dessous; il a quatre cornes: les antérieures droites, courtes, cylindriques, rapprochées à leur base et brusquement pointues; les postérieures droites, lisses, allongées, pointues, peu divergentes. Il habite l'Inde et n'est pas rare dans les forêts du Bengale et d'Orissa.

La CERVICHEVRE A QUATRE CORNES (*Cervicapra quadricornis*. — *Antilope quadricornis*, DE BLAINV. — DESM.) a été établie par de Blainville sur une tête venue de l'Inde. Elle a quatre cornes: celles de devant sont assez grosses, lisses, un peu courbées en arrière; les postérieures sont plus grêles, plus élevées, coniques, presque droites et un peu recourbées en avant.

9^e GENRE. Les ALCÉLAPHES (*Alcelaphus*, BLAINVILLE) ont des cornes à double courbure, annelées et sans arêtes, dans les deux sexes; ils ont des larmiers et point de pores inguinaux; leur queue est médiocre, terminée par un flocon de poils longs; ils ont un demi-mulle et deux mamelles.

Le BUBALE (*Alcelaphus bubalis*. — *Antilope bubalis*, PALL. — LIN. Le *Bubalus* de PLIN. La *Vache-biche*, le *Taureau-cerf*, des voyageurs) est de la taille d'un grand cerf; d'un roussâtre uniforme, avec un flocon de longs poils noirs au bout de la queue; il a la tête très-longue et très-étroite; ses cornes sont grosses, se touchant presque à leur base, fortement annelées, et garnies de petites cannelures longitudinales, arquées d'abord en arrière, puis en avant et enfin en arrière. Il habite le nord de l'Afrique, vit en petites troupes, et s'approprie fort bien quand on le prend jeune.

Le KAAMA (*Alcelaphus kaama*. — *Antilope kaama*, SCREB. — DESM. *Antilope bubalis*, PALL. Le *Licama* des Cafres, et le *Kaama* des Hottentots) a été confondu avec le précédent, dont il diffère par la tête plus longue encore, et par la courbure plus prononcée des cornes en avant et surtout en arrière; il est d'un roux brun assez foncé sur le dos et plus clair sur les flancs; il a le ventre, l'intérieur des membres et les fesses blanches, une tache noire à la base des cornes, et plusieurs lignes noires sur les jambes. Les cornes sont grosses, fortement annelées. Il habite en grandes troupes le cap de Bonne-Espérance.

L'ALCÉLAPHE A COLLETS (*Alcelaphus suturosus*. — *Antilope suturosa*, ORTO) a les formes très-lourdes et la taille moyenne; son pelage est très-sec, à poils inégaux, très-longs sur le dos et sur le cou, où ils forment trois bandes imitant de larges collets; il est d'un brun cendré, blanc au ventre, aux pieds et à la queue, avec une tache brune au front et trois taches blanches sur les côtés de la tête; sa queue est longue, floconneuse; les cornes allongées, annelées, grandes, recourbées au sommet. Je ne connais pas le mâle, ni sa patrie.

10^e GENRE. LES TRAGÉLAPHES (*Tragelaphus*, DE BLAINV.) ont les cornes plus ou moins comprimées, contournées en spirale, à arêtes existant tantôt chez le mâle, tantôt chez les deux sexes. Ils manquent quelquefois de larmiers, et ils ont des pores inguinaux, et un demi-mulle; leur queue est médiocre, et ils portent quatre mamelles.

Le CONDOMA ou CONDOUS (*Tragelaphus strepsiceros*. — *Antilope strepsiceros*, PALL. — DESM. Le Coës does des Hollandais du Cap) a le corps robuste; son pelage, assez long et couché, est d'un gris plus ou moins roussâtre, avec une ligne dorsale blanche d'où partent d'autres lignes blanches qui descendent sur les flancs; il a une barbe au menton, une crinière sur le cou et une autre dessous; ses cornes sont grosses, lisses, d'un jaune varié de noirâtre, divergentes, à trois courbures en spirale. Il habite les forêts de l'Afrique méridionale.

Cet animal partage avec toutes les antilopes la légèreté des formes, la grâce des mouvements, la beauté de l'œil et la douceur du regard; mais, plus courageux sans être plus méchant, il ne craint pas d'habiter solitairement le désert; il lutte contre le chacal et parvient même à s'en débarrasser. On ne le trouve guère que dans les forêts les plus silencieuses du cap de Bonne-Espérance, où il se nourrit d'herbe et de jeunes bourgeons de bruyères. Sa course est tellement rapide et ses bonds si prodigieux, qu'il échappe aisément au lion et à la panthère s'ils ne le saisissent à l'improviste et du premier élan; s'il n'a pas le caractère assez sociable pour vivre en troupe avec d'autres animaux de son espèce, en récompense il s'attache beaucoup à sa femelle et passe sa vie entière avec elle. En domesticité il reconnaît la main qui le nourrit, suit son maître, montre de l'affection pour lui, et conserve toute la gaieté de son caractère; mais à la plus légère occasion de fuir, il ne manque jamais de regagner les forêts, et il ne reparait plus. Les flottentots, qui aiment beaucoup sa chair, lui font une cruelle guerre et emploient, pour le surprendre et le tuer, mille ruses, mille pièges, dans lesquels néanmoins il donne rarement, car il a autant de finesse que la gazelle a de déliance.

Le BOSBOCK (*Tragelaphus sylvaticus*. — *Antilope sylvatica*, Gmel. — DESM.) est d'un noir brun en dessus, blanc en dessous, avec plusieurs petites taches blanches sur le museau, le milieu du cou, les flancs et les cuisses; la queue est blanche en dessous, noire en dessus; la femelle n'a pas de cornes; le mâle les a noires, tordues en spirale presque sur elles-mêmes, et lisses au bout. Il habite le cap de Bonne-Espérance, et vit par couples solitaires dans les bois.

Le GUB (*Tragelaphus scriptus*. — *Antilope scripta*, PALL. — DESM. La Chèvre tachetée ou Bonte-bock du Sénégal, THURB.) est de la grandeur d'un daim, d'un fauve marron, à bandes blanches transversales, et beaucoup de taches rondes, blanches, éparses sur les flancs et les cuisses. Il a sur le dos une ligne de poils blancs et noirs plus longs que les autres; son ventre et le bout de sa queue sont noirs; ses cornes, assez courtes, ont deux arêtes saillantes, décrivent un tour et demi de spirale, et sont pointues. Il habite le Sénégal et vit en grandes troupes sur le bord des fleuves.

11^e GENRE. LES ORÉAS (*Orcas*, DESM.) ont les cornes droites, avec une très-forte arête en spirale, dans les deux sexes; ils

manquent de larmiers et de brosses; leur queue est longue touffue au bout; ils ont un mulle et quatre mamelles.

Le GANN ou CANNA (*Orcas canna*. — *Antilope orcas*, PALL. — DESM. Le Condou de BUFF. L'Élan du Cap, de SPARM.) atteint la taille d'un cheval; il est d'un fauve roussâtre en dessus, blanc en dessous, avec la tête et le dessus du cou d'un gris cendré; sa tête est longue; ses cornes sont très-grosses, noires, divergentes, lisses à leur extrémité. Il habite les montagnes du cap de Bonne-Espérance, et vit en troupes.

12^e GENRE. LES BOSELAPHES (*Boselaphus*, BLAINV.) ont les cornes simples, non rugueuses, diversement contournées, sans arêtes spirales, les femelles manquent quelquefois de cornes. La queue est terminée par un flocon de poils; ils ont un mulle, quatre mamelles, et manquent de brosses. Ce sont des animaux dont les formes, un peu lourdes, sont moins gracieuses que dans les gazelles.

Le NYL-GHAU (*Boselaphus pictus*. — *Antilope picta*, PALL. — DESM. *Antilope albipes*, ERNL. Le Taureau-cerf des Indes. Le Nyl-gaut de BUFF.).

Ce bel animal est à peu près de la taille d'un cerf et en a les formes générales, mais il paraît plus lourd, ce qui vient de la grosseur de ses jambes; aussi les voyageurs l'ont-ils souvent comparé à un bœuf, et son nom de *nyl-gchau*, en indou, signifie bœuf bleu. Sa tête est mince, assez longue; son pelage est d'un gris ardoisé dans le mâle, et d'un gris fauve dans la femelle; celle-ci est plus petite et ne porte pas de cornes; l'extrémité des pieds a des anneaux alternativement blancs et noirs; une crinière noirâtre règne sur le cou et vient lui former une espèce de houpe sur le garrot; au milieu du cou il a une sorte de barbe, médiocre et terminée par des flocons noirs; ses cornes, moitié moins longues que la tête, sont coniques, lisses, très-écartées l'une de l'autre et légèrement courbées en avant.

Le nyl-gchau habite le bassin de l'Inde, les montagnes de Kashmir et de Guzarate, probablement aussi la chaîne de l'Himalaya. A Bombay, à Madras et au Bengale on le regarde comme un animal curieux et rare, digne d'être offert en présent aux nababs et aux personnages considérables. Dans les montagnes de Kashmir on le chasse pour sa chair, qui est fort bonne et fort estimée. Il court de très-mauvaise grâce, à cause de la brièveté de ses jambes de derrière, mais néanmoins avec assez de vitesse. Quoique timide, ainsi que toutes les antilopes, s'il est atteint par le chasseur, il ne se rend pas sans avoir vigoureusement défendu sa vie. Pour cela il s'agenouille des pieds de devant afin de couvrir son poitrail, et menace de ses cornes tandis qu'avec ses pieds de derrière il lâche des ruades et des coups en avant à la manière des vaches. Dans cette attitude il est impossible de l'approcher sans danger, et il faut le tuer à coups de fusil ou avec une longue lance. Lorsque deux mâles se battent entre eux, ils s'agenouillent également l'un devant l'autre, à une grande distance, et ils s'avancent, en marchant sur leurs genoux, avec assez de rapidité, mais en faisant plusieurs petits détours. Arrivés à proximité, ils se relèvent, et d'un bond s'élancent l'un sur l'autre. Si l'un est blessé, il s'enfuit, et l'autre reste vainqueur sur le champ de bataille; s'ils se sont manqués, ils s'éloignent, s'agenouillent, et recommencent la même manœuvre. Nous avons eu plusieurs nyl-gchau à la ménagerie; tous semblaient d'un caractère fort doux, et paraissaient aimer qu'on se familiarisât avec eux; ils léchaient les mains de ceux qui les caressaient et leur présentaient du pain, et jamais ils n'ont tenté de se servir de leurs armes pour blesser quelqu'un. Ils ont l'odorat très-fin, et flairent, en faisant un certain bruit, les aliments qu'on leur donne. On les nourrit d'avoine, d'herbe et de foin; mais ce qu'ils paraissent préférer à tout, c'est le pain de froment. Ces animaux ont multiplié en Angleterre, ce qui a fait croire à quelques naturalistes

qu'on pourrait les soumettre à la domesticité et les utiliser en France.

Le GNou (*Boselaphus gnu*. — *Antilope gnu*, GML. — DESM. *Bos gnou*, ZIMM. Le *Gnou* ou *Niou*, BUFF.) est de la grandeur d'un âne, à corps trapu et musculeux; il a le mufle d'un bœuf, les jambes d'un cerf, l'encolure et la croupe d'un petit cheval; sa tête est comprimée; son pelage est ras, d'un gris fauve; il porte sur le cou une crinière fournie de poils gris, noirs et blancs; il a une barbe épaisse et brune sous le menton; ses cornes sont très-aplaties à leur base, striées longitudinalement, arrondies et lisses à leur sommet. Il habite le cap de Bonne-Espérance, vit en

L'*Algazel*, BUFF.) a le pelage d'un fauve clair sur le dos et les flancs, d'un fauve foncé sur le cou et au poitrail, blanc en dessous; la tête est blanche, tachée de gris au milieu du front, et une autre tache de la même couleur au bas des cornes; la queue est blanche, terminée par un flocon de poils noirâtres; les cornes sont arrondies, noires, minces, annelées dans leur première moitié. Elle habite le centre de l'Afrique.

L'ORYX LEUCORYX (*Oryx leucoryx*. — *Antilope leucoryx*, PALL. — DESM.), qui pourrait bien n'être qu'une variété du pazan, a le pelage blanc, avec une tache d'un fauve vif à la base et en avant des cornes, et une autre de la même couleur sur le chanfrein; ses

Le Bouquetin.

troupe nombreuses, et a le caractère farouche. Il a vécu à la ménagerie.

15^e GENRE. LES ORYX (*Oryx*, BLAINV.) ont, dans les deux sexes, des cornes très-grandes, pointues, annelées, sans arêtes, droites ou un peu courbées en arrière; ils manquent de mufle et de brosses, et ont des larmiers; leur queue est assez longue, et se termine par un flocon de longs poils.

Le PAZAN (*Oryx pazan*. — *Antilope oryx*, PALL. — DESM. Le *Chamois du Cap*, FORST. Le *Pazan*, BUFF. Le *Gems-bock* des Hollandais du Cap) est d'un gris cendré bleuâtre, teinté irrégulièrement de roux, en dessus, avec une ligne brune sur chaque flanc, et une tache d'un brun marron au-dessus des sabots; son ventre est blanc, ainsi que la tête, qui a une tache noire entre les cornes; ces dernières sont presque droites, noires, environnées d'anneaux obliques dans leur première moitié, lisses et pointues à l'extrémité. Il habite par couples solitaires les environs du cap de Bonne-Espérance.

L'ALGAZELLE (*Oryx algazella* — *Antilope gazella*, PALL. — DESM.

cornes sont très-longues, minces, noires, arrondies, annelées, un peu courbées en arrière. Il habite l'Arabie.

14^e GENRE. LES ÉGOCERES (*Egocerus*, DESM.) ont les cornes très-grandes, fortes et pointues, annelées, à forte courbure postérieure; ils manquent de brosses et de larmiers, ils ont un demi-mufle, et leur queue est assez longue.

L'ÉGOCÈRE BLEU (*Egocerus leucophaea*. — *Antilope leucophaea*, PALL. — DESM. *Antilope glauca*, FORST. La *Chèvre bleue* des voyageurs. Le *Blauwe-bock* des Hollandais du Cap) a le pelage assez long, d'un gris ardoisé en dessus, blanc en dessous, avec le chanfrein d'un gris foncé; au-devant de chaque œil est une mèche de poils blancs; il a une sorte de petite crinière sur le dos; ses cornes sont grosses, annelées, courbées postérieurement. Il habite le cap de Bonne-Espérance.

L'ÉGOCÈRE CHEVALIN (*Egocerus equinus*. — *Antilope equina*, GEOFF. — DESM.) atteint la grandeur d'un petit cheval; son pelage est d'un gris roussâtre; il a une sorte de crinière sur le dos et au-dessous du cou, avec une mèche de longs poils blancs au-devant

de chaque œil; ses cornes sont grandes, courbées en arrière, marquées d'un grand nombre de gros anneaux. On le croit du Cap.

13^e GENRE. Les CHAMOIS (*Rupicapra*, BLAINV.) ont les cornes simples, lisses, courbées postérieurement, dans les deux sexes; ils ont des pores inguinaux, mais ils manquent de larmiers et de brosses, ainsi que de mufle : leur queue est très-courte.

Le CHAMOIS (*Rupicapra ysard*. — *Antilope rupicapra*, PALL. — DESM. *Capra rupicapra*, LAN. Le Chamois, BUFF. L'Ysard des Py-

poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant d'armes à opposer à ses ennemis que la fuite, il a perfectionné ses organes de la vue, de l'odorat et de l'ouïe, de manière à être surpris très-difficilement; outre cela, quand le troupeau pait, il y a toujours, sur les roches élevées environnantes, deux ou trois vieux mâles en sentinelle, qui observent la campagne; pour peu qu'ils découvrent quelque chose de suspect, ils avertissent par un sifflement aigu, et tout le troupeau défile avec une vitesse incroyable. En un clin d'œil

Le Mouflon à quatre cornes.

réchées) est de la taille d'une petite chèvre. Il est couvert de deux sortes de poils, l'un laineux et brunâtre, très-abondant, l'autre soyeux, sec et cassant. Cet animal est d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été; sa tête est d'un jaune pâle, avec une bande brune sur le museau et autour de l'œil; une ligne blanche lui borde les fesses; ses cornes sont noires, petites, très-courtes, lisses et un peu arrondies, verticales et droites, puis courbées brusquement en arrière à la pointe.

Le chamois est le seul animal de la famille des antilopes que nous ayons en France : encore y est-il fort rare, et on ne le trouve plus guère que sur les plus hauts sommets de nos Alpes et des Pyrénées. Il vit en troupes et ne se plaît qu'au milieu des rochers escarpés des montagnes les plus élevées de l'Europe. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roe en roe, s'arrête net sur la pointe la plus aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour

tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre. Aussi ne les chasse-t-on pas avec des chiens, et l'on est obligé, au risque de se précipiter malgré les crochets de fer que l'on porte aux talons, d'aller les épier au milieu de leurs rocs, de se glisser en rampant sur le ventre pour essayer de les approcher, et de les tirer de fort loin avec des carabines à longue portée. Cette chasse est très-dangereuse, et beaucoup de personnes y périssent en tombant

dans des précipices, où quelquefois les chamois les poussent eux-mêmes pour s'ouvrir un passage quand ils se trouvent cernés. Aux approches de l'hiver, ces animaux quittent le versant nord des montagnes pour aller habiter celui du midi; mais jamais ils ne descendent dans la plaine. Le rut vient en automne; les femelles portent quatre ou cinq mois, et mettent bas un petit, rarement deux, en mars et avril; elles en prennent soin jusqu'en octobre, époque à laquelle les jeunes se confondent avec le reste de la troupe, qui est rarement de plus de quinze à vingt.

Le CHAMOIS LAINeux (*Rupicapra americana*, BLAINV. *Antilope lanata*, SMITH. *Antilope americana*, DESM. *Mazama dorsata* et *Mazama sericea*, RAFIN. *Capra columbiana*, DESM. *Ovis montana*, ORD. Le *Mountain sheep* des Anglo-Américains) ressemble un peu au bœlier par la tête; ses oreilles sont pointues, moyennes; ses jambes sont fortes, à sabots noirs et gros; son pelage est d'un blanc jaunâtre, très-épais; ses cornes, longues de cinq pouces (0,153), sont rondes, lisses, un peu courbées en arrière. Il habite l'Amérique du Nord, depuis l'océan Pacifique jusque près du lac Supérieur. Peut-être devrait-on reporter cette espèce avec les chèvres.

16^e GENRE. Les ANTILOCHÈVRES (*Antilocapra*, BLAINV.) ont, dans les deux sexes, des cornes un peu longues, comprimées, recourbées en crochets postérieurement vers la pointe, et munis d'un andouiller antérieur. Elles manquent de mufle, de larmiers et de brosses.

Le KISTU-HÉ (*Antilocapra americana*, ORD. *Antilope furcifer*, SMITH. — DESM. Le *Pronghorned antelope* de LEWIS et CLARCK) ressemble assez au chamois, mais il est plus grand; son pelage est ras, d'un gris roussâtre en dessus, blanc en dessous comme à la queue et sur les fesses; ses cornes sont longues de onze pouces (0,298), comprimées, un peu ridées à leur base, un peu divergentes sur les côtés, recourbées vers le bout, avec un petit andouiller dirigé

en avant. Il habite les montagnes escarpées des États-Unis, et vit en troupes.

L'ANTILOCHÈVRE PALMÉE (*Antilocapra palmata*. — *Antilope palmata*, SMITH. — DESM. *Cervus palmatus*, BLAINV.) est de la grandeur d'un cerf, d'un fauve clair sur le dos, blanche sur le ventre et sur les flancs; la pointe supérieure de ses cornes est recourbée en arrière comme dans le chamois; l'empauvre est antérieure, aplatie d'avant en arrière, et saillante de la base de la corne. Elle habite le Missouri.

Le MAZAME (*Antilocapra mazama*. — *Antilope mazama*, SMITH) est moins grand qu'une chèvre, et a les formes plus lourdes et plus massives. Il est d'un brun pâle roussâtre en dessus, d'un blanc jaunâtre en dessous, sur la poitrine et le menton: sa queue est courte, épaisse; ses cornes, de près de six pouces (0,162) de longueur, sont de couleur foncée, un peu annelées, courbées en arrière et pointues. Il habite le Mexique.

Le TÉMÉMAZAME (*Antilocapra tememazama*. — *Antilope tememazama*, SMITH. *Ovis pudu*, GML. *Capra pudu*, MOLINA) a les formes sveltes, les oreilles étroites et longues, arrondies au bout; la queue est assez longue; son pelage est fauve en dessus, blanc en dessous, avec une tache blanche autour de la bouche et une autre sur la poitrine. Les cornes sont longues de cinq pouces et demi (0,149), minces, noires, ridées à la base, un peu courbées en arrière à leur extrémité. Il habite le nord de l'Amérique, près des sources de la rivière Rouge.

LES CHÈVRES

n'ont point de larmiers; le noyau de leurs cornes est composé en grande partie de cellules qui communiquent avec les sinus frontaux, leurs cornes sont dirigées en haut et en arrière, ou dirigées en arrière et revenant en avant, en spirale; leur menton est quelquefois garni d'une longue barbe, et leur chanfrein est concave ou convexe.

17^e GENRE. Les CHÈVRES (*Capra*, LIX.) ont trente-deux dents, savoir: point d'incisives supérieures et huit inférieures; douze molaires en haut et autant en bas; elles n'ont pas de mufle; leur chanfrein est un peu concave; deux onglons derrière les grands sabots; deux mamelles inguinales, et la queue courte.

Les unes n'ont pas de sinus à la base des doigts du pied, et leurs cornes sont dirigées en haut et en arrière; leur menton est souvent garni de barbe. Ce sont les chèvres proprement dites. Tels sont:

Le BOUQUETIN (*Capra ibex*, LIX. *L'Agriumi* des Grecs modernes. Le *Stein-Bock* des Allemands) est de la grandeur d'un bouc; son pelage d'hiver est composé de poils longs et rudes, recouvrant un poil doux, fin, touffu, persistant seul pendant l'été; il est d'un gris fauve en dessus, blanc en dessous, avec une bande dorsale noire, et une ligne brune qui traverse les flancs; ses fesses sont blanches; une barbe noire et rude lui pend au menton; ses cornes sont noirâtres, avec des arêtes longitudinales et des côtes saillantes transversales. La femelle a les cornes plus petites.

Ces animaux vivent en petites troupes, dirigées par un seul vieux mâle qui marche à la tête, les conduit, les avertit du danger, fuit le dernier, ou même combat s'il ne peut faire autrement. Ils habitent presque toutes les hautes montagnes de l'Europe, et se tiennent à une zone encore plus élevée que celle du chamois, pour n'en jamais descendre; ils ne viennent pas même paître dans les hautes vallées alpines. La physionomie du bouquetin, sans être fine et gracieuse comme celle des gazelles, ne manque cependant pas d'élégance; il a l'œil vif et brillant, l'oreille mobile, la démarche fière et assurée, et un air d'indépendance plutôt que de sauvagerie. Suspendu aux pics voisins des glaciers

éternels, il semblerait ne devoir point avoir d'ennemis, et cependant il a perfectionné sa vue et son odorat comme s'il était sans cesse environné de dangers. Placé en sentinelle sur la pointe d'une roche, il veille pendant que son troupeau se nourrit de rares graminées, et des bourgeons du saule alpestre, du bouleau nain et des rhododendrons. Faut-il fuir, il donne le signal et ne part que le dernier. « En fuyant à travers les précipices, dit Desmoulins, un coup d'œil aussi prompt que juste dirige des mouvements rapides comme l'éclair, mais d'une vigueur si souple, qu'ils peuvent rompre par un repos soudain les élans dont ils effleurent les crêtes les plus aiguës du granit et même des glaciers. Bondissant d'un pic à l'autre, il leur suffit d'une pointe où se puissent ramasser leurs quatre pieds pour y tomber d'aplomb d'une hauteur de vingt à trente pieds, y rester en équilibre ou s'en élancer au même instant sur d'autres pointes, soit inférieures, soit plus culminantes. Ils évaluent le chasseur avant de lui être en vue. Une fois lancés, leur résolution est aussi rapide que le coup d'œil. Si une tactique calculée d'après l'expérience de leur poursuite et la connaissance des lieux les a cernés sur quelque rampe de précipice d'où il n'y ait à leur portée ni une pointe de glace ni une crête de roc, ils se jettent dans l'abîme, la tête entre les jambes pour amortir la chute avec leurs cornes. D'autres fois, jugeant l'audace plus profitable à se défendre qu'à fuir, le bouquetin fait volte-face, s'élance, et, en passant comme la flèche, précipite le chasseur. » Pris jeune, le bouquetin s'apprivoise aisément, et vit fort bien au milieu des chèvres domestiques. Il s'unit avec elles, et les enfants qui en naissent sont fertiles et très-estimés des montagnards de l'Asie pour régénérer leurs troupeaux. La femelle, plus petite que le mâle, met bas un ou deux petits à la fin de mars ou d'avril.

Le ZÉUDOR ou HACH (*Capra caucasica*, GUIDEN. — DESM.) est de la taille du précédent; son pelage est d'un brun fauve foncé en dessus et blanchâtre en dessous, avec une ligne dorsale brune et une blanche sur les canons; le nez, la poitrine et les pieds sont noirs; la tête est grise; les cornes sont triangulaires et longues de plus de deux pieds (0,650). Il habite le Caucase. Les Tatares

et les Géorgiens trouvent sa chair délicate et font des vases à boire avec ses cornes.

La *CHÈVRE DE NUBIE* (*Capra nubiana*, FR. CUV. *Capra arabica* du Musée de Vienne. Le *Bouc sauvage de la haute Égypte*, FR. CUV.), qui n'est peut-être rien autre chose qu'un mouton, est un peu plus svelte que le bouquetin; ses cornes sont plus grêles et plus longues, et ont environ deux pieds et demi (0,812); elles sont comprimées du côté interne, noires, avec une douzaine de renflements saillants. Cet animal est d'un fauve grisâtre, mêlé de brun, avec une ligne dorsale noirâtre. Les épaules, les flancs et le devant des jambes sont bruns; il a des taches blanches aux talons et aux poignets. Elle habite l'Afrique.

La *CHÈVRE SAUVAGE* (*Capra aegagrus*, PALL. — DESM. Le *Paseng* des Persans) est plus grande que la chèvre domestique; elle a la tête noire en avant, rousse sur les côtés, avec une longue barbe brune; son corps est d'un gris roussâtre, avec une ligne dorsale noire ainsi que la queue; ses cornes ont la face antérieure comprimée et la postérieure arrondie, elles sont recourbées inférieurement en arrière. Elle habite toutes les chaînes de montagnes de l'Asie. Le paseng a absolument les mœurs et les habitudes du bouquetin, et ce serait nous répéter mot pour mot que de donner ici son histoire. Selon G. Cuvier, ce serait la souche de toutes nos chèvres domestiques; mais si cela est vrai, il est certain aussi que ses descendants ont été croisés fort souvent avec les espèces précédentes. Quoi qu'il en soit, la chèvre domestique a conservé une bonne partie du caractère indépendant de son type, de son goût pour grimper, et de son humeur vagabonde. Son affection est intelligente; elle suit la vieille femme qui en prend soin, l'aime, soulage sa misère de son lait, allaite même ses petits enfants au berceau et accourt à leurs cris pour satisfaire leurs besoins en leur tendant sa mamelle gonflée d'un excellent breuvage; mais elle n'est docile que par amitié, n'obéit qu'aux caresses, et se révolte contre les mauvais traitements; le bouc devient même quelquefois méchant s'il est habituellement maltraité, et dans tous les cas il se défend quand on l'attaque. La chèvre a fourni de nombreuses variétés, dont nous citerons ici les principales, savoir :

La *Chèvre sans cornes*, qui habite l'Espagne; — la *Chèvre de Cachemire*, à poils fins, laineux, servant à la fabrication des châles; — la *Chèvre de Juda* ou *Juda*, d'Afrique; — la *Chèvre du Tibet*, introduite en France depuis assez longtemps; — la *Chèvre d'Angora*, à poils longs et soyeux; — la *Manbrine* ou *Chèvre du Levant*, de la Palestine et de la basse Égypte; — la *Chèvre du Népal*; — la *Chèvre naine*, originaire d'Afrique; — enfin notre *Chèvre commune*.

Les espèces qui vont suivre ont les cornes dirigées en arrière et revenant plus ou moins en avant en spirale; leur chanfrein est ordinairement convexe; elles manquent de barbe; elles ont un sillon à la base interne des doigts, dans les quatre pieds. Elles ont reçu le nom générique de *Moutons* (*Ovis*, LIN.), quoiqu'elles produisent avec les chèvres des métiés féconds, et que G. Cuvier les regarde comme congénères, ainsi que les regardaient Pallas, Leske, Illiger, Blumenbach, etc.

Le *Mouton ordinaire* (*Capra ammon*, LIN. *Ovis aries*, DESM. Le *Mouflon*, F. CUV. — BUFF. Le *Musione* de Sardaigne. Le *Muffoli* de Corse).

Le mouton sauvage ou mouflon, que l'on regarde, avec l'argali, comme la souche des moutons domestiques, a le pelage ras, composé de poils courts et roides, nullement laineux, d'un fauve terne, plus ou moins foncé en dessus, blanchâtre en dessous; sous ces poils on en trouve d'autres très-fins, très-doux, laineux, assez courts et en tire-bouche; ses cornes sont très-grosses, arquées en arrière et recourbées en avant; la femelle a les cornes moins fortes, et la taille plus petite que le mâle: tous deux se revêtent d'un pelage plus noir et plus fourni en hiver. Le mouflon se trouve en Corse, en Sardaigne, dans la Turquie

d'Europe et les îles de la Grèce, enfin sur presque toutes les montagnes élevées du midi de l'Europe. C'est près de leur sommet, dans les lieux les plus arides et les plus inaccessibles, qu'il se plaît davantage.

Le mouflon était connu de Plin sous le nom d'*ombre*, et de son temps l'on savait déjà que les métiés sortant de lui et de la brebis étaient féconds, d'où l'on concluait, comme aujourd'hui, que ce n'est rien autre chose que le mouton sauvage. Ses habitudes sont en tout pareilles à celles du bouquetin, mais à cela près qu'il manque totalement d'intelligence. « On le voit sauter de rochers en rochers avec une vitesse incroyable, dit Geoffroy; sa souplesse est extrême, sa force musculaire prodigieuse, ses bonds très-étendus et sa course très-rapide; il serait impossible de l'atteindre, s'il ne lui arrivait pas fréquemment de s'arrêter au milieu de sa fuite, de regarder le chasseur d'un air stupide, et d'attendre que celui-ci soit à sa portée pour recommencer à fuir. » Telle est aussi l'habitude de nos moutons. Les mouflons vivent en troupes assez nombreuses, et la société de leurs semblables est si nécessaire pour eux qu'un individu isolé ne tarde pas à tomber dans le marasme et à périr. Fr. Cuvier a consigné dans les premières livraisons de son *Histoire naturelle* un fait observé à la ménagerie, prouvant que le mouflon a tout l'idiotisme du mouton domestique. « Si le mouflon est la souche de nos moutons, on pourra, dit-il, trouver dans la faiblesse de ce jugement qui caractérise le premier la cause de l'extrême stupidité des autres, et les moyens d'apprécier avec exactitude la nature des sentiments qui portent ceux-ci à la douceur et à la docilité: car c'est sans contredit à cette faiblesse qu'on doit attribuer l'impossibilité où sont les mouflons de s'approprier; ils nous ont donné souvent les plus fortes preuves des bornes de leur intelligence. Ces animaux aimaient le pain, et lorsqu'on s'approchait de leurs barrières, ils venaient pour le prendre: on se servait de ce moyen pour les attacher avec un collier, afin de pouvoir sans accident entrer dans leur parc. Eh bien, quoiqu'ils fussent tourmentés au dernier point quand ils étaient ainsi retenus, quoiqu'ils vissent le collier qui les attendait, jamais ils ne se sont déliés du piège dans lequel on les attirait en leur offrant ainsi à manger; ils sont constamment venus se faire prendre sans montrer aucune hésitation, sans manifester qu'il se fût formé la moindre liaison dans leur esprit entre l'appât qui leur était présenté et l'esclavage qui en était la suite, sans qu'en un mot l'un ait pu devenir pour eux le signe de l'autre. Le besoin de manger était seul réveillé en eux à la vue du pain. »

Le mouton domestique est, après le cochon d'Inde, le plus idiot de tous les animaux soumis à la servitude; et la domesticité, en achevant de le dépouiller de la faible part d'instinct qui lui avait été dévolue par la nature, en a fait une sorte de machine vivante, dont toutes les conditions d'existence gisent dans les soins intéressés que l'homme lui accorde. Abandonné à sa propre conduite, dans le climat le plus favorable, un troupeau n'existerait pas deux mois, et tous seraient morts de misère ou par la dent des animaux carnassiers avant ce terme. Non-seulement les moutons n'offrent aucune résistance à l'ennemi qui les attaque, mais ils ne cherchent pas même à prendre la fuite, et ils se bornent à un vain simulacre de courage en frappant la terre avec leurs pieds de devant. Qu'un loup se présente, aussitôt le troupeau entier s'arrête, le regarde avec une stupide curiosité, et, si l'animal féroce cesse d'approcher, eux-mêmes iront à sa rencontre en frappant du pied. Lorsque le loup s'élance pour en prendre un, tous fuient avec désordre et en se pressant les uns contre les autres; mais en cessant de voir leur ennemi ils oublient leur crainte, et à cent pas de là ils s'arrêtent et se retournent pour le regarder de nouveau; d'où il résulte que si le ravisseur a manqué son coup une première fois, il ne le manquera pas une seconde ou une dixième fois. Lorsqu'il gagne les bois en emportant une victime, tous le poursuivent au pas de course, et le ber-

ger a beaucoup de peine à les retenir. Lorsque des moutons sont en marche, si l'un de ceux qui va en tête s'arrête devant la plus légère barrière, tous les autres en font autant, et on les tuerait plutôt que de les faire avancer; le berger, dans ce cas, n'a qu'une ressource, c'est d'en porter un de l'autre côté de l'obstacle, et alors les autres passent. Mais si, au contraire, poussé par quelque imbécile frénésie, le premier mouton se jette dans un précipice ou dans une rivière, les autres s'y lancent après lui sans la moindre hésitation. Cette stupidité automatique se retrouve dans toutes les habitudes de leur vie. Je ne m'étendrai pas sur l'utilité que l'homme retire de ces animaux, soit par leur laine, soit par leur chair. Personne n'ignore les divers services qu'ils rendent aux arts industriels, à la consommation alimentaire et à l'agriculture. Aussi le mouton est peut-être de tous les animaux celui qui a été le plus travaillé par l'homme, et celui dont il a obtenu les résultats les plus variés. Nous nous bornerons ici à mentionner les races les plus remarquables, en faisant observer que toutes ne paraissent pas descendre uniquement du mouflon, mais bien de son croisement avec les *ovis* et avec les *capra*. Ceci est si vrai qu'il serait impossible aux naturalistes de décider si certaines variétés doivent être classées avec les chèvres ou avec les mouflons.

1^o Le MOUTON ORDINAIRE (*Ovis europæa*), que l'on trouve dans presque toute l'Europe, et dont les moutons d'Espagne ou mé-

sont : — le *Steatopyga* (*Ovis steatopyga*) de la Perse, de la Russie méridionale et de la Chine; — le Mouton à grosse queue, qui ha-

Le Bélier de Barbarie.

hite la haute Égypte; le Mouton sans queue (*Ovis caudata*) du même pays, mais dont la loupe graisseuse est aux fesses et dont

Enclos des Chèvres près de la serre tempérée.

rinus d'Angleterre ne sont que des variétés fort nombreuses en sous-variétés.

2^o Le MOUTON AUX LONGUES JAMBES (*Ovis guineensis*), remarquable par sa grande taille. Ses principales sous-variétés sont le *Morvan*; — le Mouton d'Afrique (*Ovis africana*), dont nous représentons ici le bélier; — le Mouton d'Éthiopie (*Ovis æthiopica*).

3^o Le MOUTON À LARGE QUEUE (*Ovis laticaudata*), si remarquable par la loupe graisseuse qui entoure la queue et la fait peser quelquefois jusqu'à cinq ou six kilogrammes. Ses principales variétés

la queue, très-grêle, n'a pas plus de deux pouces (0,054) de longueur; — le Mouton d'Astracan, dont l'agneau fournit une très-belle fourrure; le Mouton du Cap, etc. Quelques-uns de ces animaux ont la queue si lourde, que dans certaine partie de l'Afrique on est obligé de la faire porter par un petit chariot que l'animal traîne après lui.

4^o Le MOUTON D'ISLANDE (*Ovis polioerata*, LIN. *Ovis gothlandica*, PALL.), que nous avons représenté avec quatre cornes, et qui quelquefois en a cinq, six, jusqu'à huit, et d'autres fois seule-

ment trois. Sa queue est courte, et son pelage, ordinairement d'un brun roussâtre, a trois sortes de poils.

5° Le MOUTON DE VALACHIE (*Ovis strepsiceros*), à laine très-longue et abondante, à cornes longues et en spirale comme celles d'une antilope condoma.

L'ARGALI (*Capra argali*.—*Ovis argali*, BODD. *Ovis ammon*, DESM. *Egoceros argali*, PALL. *Capra ammon*, LIN.) est de la taille d'un

daim; en été son pelage est d'un gris fauve en dessus, passant au rougeâtre clair en dessous; il a sur le dos une ligne jaunâtre et une large tache de la même couleur sur les fesses; en hiver son pelage devient plus roussâtre. Le mâle a les cornes fort grandes, triangulaires, très-fortes, aplaties en devant, striées en travers; la femelle les a presque lisses et très-minces. L'argali habite les régions froides ou tempérées de l'Asie, les steppes de la Sibérie méridionale, le pied du plateau de la Tatarie, etc. Partout il est recherché pour sa chair et sa graisse. Ses mœurs sont les mêmes que celles du mouflon.

Le MI-ATTIE (*Capra montana*.—*Ovis montana*, GEOFF.—DESM. non ORD.) est presque de la taille d'un cerf; ses jambes sont longues, son corps svelte, et son chanfrein presque droit; son pelage est roide, court, grossier, d'un brun marron terne; ses fesses sont d'un blanc pur; ses cornes sont régulièrement courbées en spirale et très-grosses. La femelle a des proportions plus petites. Il habite les montagnes du Canada, par troupes de quinze

à vingt. C'est probablement une variété, et même bien légère, de l'argali.

Le MOUFLON D'AFRIQUE (*Capra ornata*.—*Ovis ornata*, GEOFF. *Ovis tragelaphus*, CUV.—DESM. Le Mouflon barbu et le Mouflon à manchettes des naturalistes) est de la grandeur d'un mouton ordinaire; son chanfrein est peu arqué; son pelage, doux, roussâtre, lui forme une sorte de erinière sur le cou, et de longs poils lui dessinent des manchettes aux poignets. Ses cornes sont médiocres, plus larges sur leur face antérieure, et non courbées en spirale. Il habite la haute Égypte et la Barbarie.

Le Zebu.

LES BOEUFs

n'ont point de larmiers, et le noyau de leurs cornes est en partie celluleux; leurs cornes, plus ou moins arrondies, sont dirigées de côté et reviennent en avant vers le haut en formant le crois-sant.

18° GENRE. LES BOEUFs (*Bos*, LIN.) ont trente-deux dents, savoir: point d'incisives en haut et huit en bas; point de canines; douze molaires à chaque mâchoire. Ils ont un large mufle, le

corps épais, les jambes fortes et assez courtes; des onglons derrière les sabots; la queue assez longue, terminée par un flocon de poils, et quatre mamelles inguinales. Tous ces animaux sont lourds et de grande taille.

Le BOEUF ORDINAIRE (*Bos taurus*, LIN.—DESM. *Bos indicus*, variété le Zebu. Le Zebu et le Boeuf, BUFF.) est originaire de l'ancien continent, et particulièrement de l'Europe, comme on a pu

s'en assurer par ses nombreux débris fossiles, qui ne sont pas rares en France, surtout dans la vallée de la Somme. Sa taille est plus ou moins grande, selon les climats et les variétés. Son pelage varie beaucoup, mais généralement il est blanc, brun, noir, ou plus souvent encore d'un rouge fauve, toujours lisse et ras; un large fanon lui pend sous le cou jusqu'entre les jambes de devant; son front, concave, est paré d'un épi de poils frisés ou crépus; ses cornes sont arrondies, latérales, arquées, et le plus ordinairement déjetées en dehors.

Le zébu de Buffon (*Bos indicus*, EXRL.) en est une variété extrêmement remarquable, et qui s'en distingue particulièrement par sa taille généralement plus petite, et surtout par une ou deux bosses graisseuses qu'elle porte sur le garrot. Cette race, comme celle du bœuf ordinaire, présente aussi un assez bon nombre de variétés, parmi lesquelles nous distinguerons celle de Madagascar, la plus grande de toutes, n'ayant qu'une seule loupe graisseuse, et dont la chair exhale une désagréable odeur de muse; celle de l'Inde, dont la taille quelquefois ne dépasse guère celle d'un cochon, etc. Ordinairement le pelage de ces animaux est gris en dessus, blanc en dessous, mais il est très-sujet à varier. Cette race se trouve dans les parties chaudes de l'Inde et de l'Asie. C'est à elle qu'il faut rapporter le *Taureau brahmine*, privilégié dans les Indes et consacré au dieu Siva, parce qu'un individu de cette race, le bœuf *Nandi*, a seul le privilège de porter la statue de ce terrible dieu. Ces bœufs vivent dans des temples où on leur prodigue mille soins respectueux, et toutes leurs fonctions se bornent à servir de monture aux brahmes. Comme le peuple les respecte beaucoup, ils peuvent impunément, quand tel est leur bon plaisir, dévaster les champs cultivés, pénétrer dans les clos, même dans les maisons, pour aller prendre et gaspiller la nourriture des habitants jusque sur leur table. A cela près, ce sont de tous les bœufs les plus inoffensifs.

Notre bœuf ordinaire offre aussi de nombreuses variétés, en raison des localités, et l'on pourrait en compter jusqu'à seize assez bien tranchées, sans sortir de la France. Cela seul suffirait pour constater la haute antiquité de sa servitude, si l'on n'avait pas des documents sur ce sujet dans la plupart des écrits qui nous sont restés des plus anciens peuples de la terre. Il serait plus difficile de déterminer à quelle époque le type sauvage de cette espèce a disparu; cependant, il paraîtrait qu'au quinzième et même au seizième siècle on trouvait encore des bœufs sauvages dans les forêts de la Pologne et de l'Angleterre, si toutefois les auteurs n'ont pas confondu l'espèce du bœuf avec celle de l'aurochs. Quoi qu'il en soit, le bœuf est un des animaux indispensables à l'agriculture, et de première utilité pour l'homme. Au jong et à la voiture, il rend les mêmes services que le cheval, et s'il est plus lent, il est aussi plus vigoureux et plus sobre. Dès qu'il vieillit, on l'engraisse, et sa chair excellente est notre principal aliment; sa peau, sa graisse, ses cornes, jusqu'à ses os, tout est utilisé et d'une haute importance dans les arts industriels. Le lait de sa femelle a des emplois aussi nombreux que variés, et souvent il devient l'unique ressource des pauvres familles de cultivateurs. Enfin, je le répète, il n'est pas d'animal que l'on puisse mettre en comparaison avec celui-ci, sous le rapport de son importance économique, et avec la vache et la brebis on pourrait se passer de tous les autres. Faire ici l'histoire des mœurs de cet être paisible par tempérament, bon serviteur plus par stupidité que par affection, d'une obéissance passive, sobre, infatigable, nullement capricieux, ne se rebutant jamais, serait tout à fait hors d'œuvre, car il n'est personne qui n'ait été à même de l'observer. Seulement nous ferons remarquer que cette pesanteur de corps, cette lenteur d'allure qu'on lui reproche, tient plus aux habitudes qu'on lui donne qu'à son organisation. Dans quelques pays on dresse des bœufs pour monture, et on les forme à marcher, à trotter, à galoper même, avec presque autant de vitesse qu'un cheval. En Allemagne les bœufs de cha-

riot ont une allure deux fois plus vive que les nôtres, parce qu'on les y a habitués dès leur jeunesse. La vache porte neuf mois, et ne fait qu'un petit par portée.

Le BUFFLE (*Bos bubalus*, GML. — DESM. Le *Buffle*, BUFF. Le *Gamich* des Persans. Le *Djamouz* des Arabes. Le *Bense* de l'Indoustan) est de la taille du bœuf, ou très-peu moins; il a le front élevé, arrondi, ce qui fait paraître son chanfrein concave; son pelage est noir, à poils durs et assez elair-semés; son fanon est peu développé; ses cornes sont noires, très-écartées l'une de l'autre, avec une arête saillante en avant; sa queue est longue et pendante; ses mamelles sont sur une même ligne transverse. Il vit en troupes nombreuses dans les prairies basses et marécageuses où il aime à se vautrer dans la fange. Son caractère est farouche, indomptable; et pour tirer quelque service de ceux qui sont le mieux apprivoisés, il faut leur passer dans les narines un anneau de fer au moyen duquel on les dirige. Il est originaire de l'Asie méridionale, d'où on l'a amené en Afrique et en Europe. Il s'est parfaitement naturalisé en Grèce et en Italie dans les Marais Pontius.

On doit regarder comme simple variété de cette espèce:

L'ARNI (*Bos arni*, SHAW), qui n'en diffère que par ses cornes plus grandes, longues de quatre à cinq pouces (0,108 à 0,155), ridées sur leur concavité, et un peu aplaties en avant. On le trouve principalement dans les hautes montagnes de l'Indostan et dans les îles de l'archipel Indien.

Le GOUR ou GAOUR (*Bos gour*, TRAILL. Le *Purorah* et le *Gourin* des Indous) a de l'analogie avec l'arni, mais son pelage est d'un noir assez foncé, tirant sur le bleuâtre; ses cornes sont courtes, épaisses, très-recourbées vers le bout et un peu rugueuses; son pelage est ras, sa queue épaisse, et le mâle n'a pas de fanon pendant sous le cou; une singulière rangée d'os épineux et accessoires lui voûtent régulièrement le dos. Cet animal est stupide jusqu'à la férocity, et son courage brutal ne recule devant aucun danger. Il vit en troupes de quinze à vingt dans la profondeur des forêts de l'Inde, où il se nourrit de feuilles et de bourgeons d'arbre.

Le JUXGLI-GAU (*Bos frontalis*, G. CUV. *Bos sylhetanus*, FR. CUV. Le *Gyall*, LAMR. Le *Bœuf des jungles* de DUVAUC. *Bibos subhamalachus*, HOGES. Le *Skylet-calle*, *Gyall* et *Byson* des Anglais de l'Inde. Le *Côte-yrme* des Tamouls) a de l'analogie avec notre taureau domestique, et comme lui il porte un fanon pendant sur la poitrine. Son pelage est constamment noirâtre, avec les quatre jambes blanches; il a le front gris, ainsi qu'une bande longitudinale sur le garrot; le tour de son œil est cendré, et celui des lèvres blanchâtre; il a une loupe graisseuse peu saillante sur les épaules; sa queue est cotonneuse. Il habite l'Inde, principalement au pied des montagnes du Sylhet.

L'AUROCHS (*Bos urus*, BOOD. — DESM. *Bos ferus*, LIN. L'*Aurochs* et le *Bonassus* de BUFF. Le *Bonassus* d'ARISTOTE. Le *Zubr* des Polonais. Le *Tur* des Lithuaniens) est le plus grand des bœufs vivants, et sa taille approche beaucoup de celle du rhinocéros. Son pelage est composé de deux sortes de poils, celui de dessous laineux et doux. Le devant du corps, jusqu'aux épaules, est couvert de poils bruns, durs et grossiers, surtout à la pointe, longs de près d'un pied (0,525); le dessous de sa gorge, jusqu'au poitrail, est garni d'une longue barbe pendante; tout le reste du corps est couvert de poils ras, courts, d'un blanc noirâtre; son front est bombé; ses cornes sont grosses, rondes, latérales; sa queue est très-longue. Enfin il a quatorze paires de côtes tandis que les bœufs n'en ont que douze.

Il paraît que cet animal habitait autrefois toute l'Europe, et qu'il était assez commun, même en France, dans les forêts marécageuses; aujourd'hui on ne le trouve plus que dans un canton de la Lithuanie, et encore grâce au seigneur dont il peuple les forêts, et qui les fait garder avec soin. Le lendemain du jour où un noble palatin l'aura ordonné, un des plus puissants animaux de la terre aura complètement disparu de dessus le globe, et ses

ossements fossiles témoignent seuls de son existence passée. Si on s'en rapporte à Gilibert, l'aurochs, étant pris jeune, s'apprivoise assez aisément, devient docile, et caresse même la main de son gardien en la léchant. Cet auteur dit en avoir observé quatre jeunes, pris dans la forêt de Bialowiezenski. « Ils refusèrent de têter des vaches, dit-il; on leur fit têter des chèvres posées à leur hauteur sur une table : quand ils étaient rassasiés, d'un coup de tête ils jetaient leur nourrice à six ou huit pieds de distance. Quand ils furent grands, la vue d'un étranger et la couleur rouge les mettaient en colère. Dans la forêt de Bialowiezenski, les aurochs ne s'écartent pas des rivages : ils en broutent l'herbe en été, et en hiver ils se nourrissent de pousses des arbustes et des lichens. Dans le temps du rut, les mâles combattent entre eux, et la chasse en est alors très périlleuse. D'un coup de tête ils brisent des arbres gros comme la cuisse. » La femelle porte onze mois et met bas un seul petit. On croit, mais ceci me paraît douteux, qu'il existe encore quelques rares aurochs dispersés dans les montagnes du Caucase et les monts Krapachs.

Le BUFFLE DU CAP (*Bos caper*, SPERM.) est plus grand et plus massif que le buffle ordinaire; son pelage est dur, fort serré, d'un brun foncé, composé de poils d'un pouce (0,027) de longueur; ses oreilles sont un peu pendantes et couvertes par les cornes; son fanon est grand et pendant; ses cornes sont noires, très larges et aplaties à leur base, qui couvre le front : elles sont dirigées de dedans en dehors et en bas, puis relevées à leur pointe. Il habite en troupes nombreuses les forêts les plus épaisses de l'Afrique méridionale, depuis le Cap jusqu'en Guinée. Dans ses bois il est très redoutable et ne manque jamais de se lancer avec furie contre tous les êtres vivants qu'il rencontre; dans la plaine il est plus circonspect, sans être moins farouche, et il n'attaque pas l'homme, à moins qu'il n'en soit lui-même attaqué.

Le YACK (*Bos grunniens*, LIN. — DESM. La Vache de Tatarie de BUFF. La Vache grognante de Tatarie, SCHREB. Le Bœuf du Tibet de quelques voyageurs. Le Si-nijou des Chinois. Le Bœuf à queue de cheval) a quatorze paires de côtes comme l'aurochs, et constitue par conséquent une espèce tout à fait distincte du buffle et du bœuf domestique, quoi qu'en aient pensé Pallas et Cuvier. Cet animal a quelque ressemblance de forme avec le buffle, mais il en diffère sous de nombreux rapports. Il a sur la tête une grosse touffe de poils crépus, et une sorte de crinière sur le cou; son pelage est noir, assez lisse, presque ras en été, plus fourni et hérissé en hiver; le dessous du corps, les flancs et la naissance des quatre jambes sont couverts de crins très-touffus, très-longs et tombants presque jusqu'à terre; sa queue, très-souvent blanche et entièrement garnie de longs crins, ressemble à celle d'un cheval; les cornes sont unies, rondes, latérales, à pointes un peu recourbées en arrière; l'animal porte une louppe grasseuse sur le garrot, et les quatre mamelles du mâle sont placées sur une ligne transversale. Yack est le nom que le mâle porte au Tibet; la femelle y est appelée Dhé.

Le yack, à l'état sauvage, ne se trouve guère que dans les étages les plus froids des montagnes qui séparent le Tibet du Boutan. C'est alors un animal farouche, irascible, dangereux, qui se plaît sous l'ombrage des forêts bordant les rivières où il aime à se baigner et à nager pendant les ardeurs du jour, et à se vautrer dans la fange. Plié à la domesticité par les Mongols, il a un peu perdu de sa brutalité naturelle, et il est devenu un animal très-utile. Son lait s'emploie comme celui de nos vaches; de plus, après lui avoir fait subir certaine préparation pour le réduire en beurre, les Tatares nomades le renferment dans des sacs de cuir, et en font un commerce assez considérable dans l'Asie centrale. On emploie cet animal à porter des fardeaux, à tirer des chariots et même la charrue; mais malgré cela son caractère n'en est pas moins resté inquiet et peu sociable. Peu accessible au sentiment de la reconnaissance, il tolère tout au plus la familiarité de son maître, ne lui obéit que de mauvaise grâce,

et ne supporte rien des étrangers. Un rien l'inquiète, le met en colère ou du moins lui donne de l'humeur, et c'est alors qu'il fait entendre continuellement cette sorte de grognement que l'on a comparé à celui d'un cochon. Sa chair est estimée, son poil sert à faire des étoffes grossières; mais sa queue surtout a une grande valeur commerciale. Chez les musulmans, attachée au bout d'une lance, elle est l'insigne de la dignité de pacha, et cette dignité est d'autant plus élevée que celui qui en est revêtu a le droit de faire porter devant lui plusieurs de ces queues; aussi dit-on un pacha à deux, à trois queues, etc. Les Chinois les recherchent beaucoup aussi, mais c'est simplement pour les porter sur leurs bonnets, après les avoir fait teindre en rouge. On en fait aussi des chasse-mouches, etc. Sonnerat pense qu'on pourrait aisément naturaliser cet animal en France, et qu'il y serait précieux pour notre économie agricole.

Le BISON (*Bos bison*, EXEL. *Bos americanus*, GM. — DESM. Le Bison, FR. CUV. Le Buffalo des Anglo-Américains). Cet animal a les formes trapues, la croupe et la tête basses et le garrot très-haut. Sa tête est courte, grosse; toutes les parties de son corps sont recouvertes d'un poil court et serré; son chanfrein, son cou, le dessous de son menton et ses épaules portent, au contraire, une sorte de crinière de poils laineux, très-longs et très-serrés; sa queue est assez courte, terminée par un flocon de longs crins; sa couleur générale est d'un brun fuligineux plus ou moins foncé; enfin, ses cornes sont petites, latérales, séparées, noires et arrondies.

Le bison habite dans toutes les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, et notamment le Missouri et les montagnes Rocheuses. L'été il vit dans les forêts, mais il en sort au printemps pour parcourir toutes ces vastes contrées du midi au nord, et en automne pour les parcourir du nord au midi. Dans ces sortes d'émigrations, assez irrégulières, du reste, ces animaux marchent en troupes nombreuses, souvent de vingt mille et plus, si l'on s'en rapporte à quelques voyageurs, et ils sont tellement serrés les uns contre les autres, que, ceux de derrière poussant ceux de devant, ils brisent et dévastent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Lorsque le front d'une de ces formidables colonnes rencontre un obstacle invincible, il s'arrête; mais ceux de derrière continuant de marcher en avant, il en résulte une foule, une cohue tellement épaisse, que beaucoup des plus faibles périssent écrasés et foulés aux pieds par les autres. En été, ils se séparent par couples, ou par petites troupes conduites par deux ou trois vieux mâles, et ils se retirent dans le fond des forêts marécageuses. Comme leur cuir et leur chair sont fort estimés, les Indiens se réunissent pour leur tendre des pièges et leur faire la chasse. Il n'est pas rare qu'ils réussissent à les faire entrer dans des enceintes de pieux d'une immense étendue, et alors ils en tuent douze à quinze cents dans une seule chasse : du moins si l'on s'en rapporte au capitaine Franklin, qui dit l'avoir vu.

Le bison est farouche, mais non féroce. Il fuit devant l'homme et ne l'attaque jamais, à moins cependant qu'il n'en ait été grièvement blessé. Dans ce cas il se retourne, se précipite sur le chasseur, et malheur à ce dernier s'il n'est monté sur un excellent cheval; non-seulement le bison l'attaque avec ses cornes, mais encore avec ses pieds de devant, qui sont pour lui une arme favorite et terrible. La ménagerie en a possédé plusieurs individus, entre autres une femelle qui y a mis bas. D'après Rafinesque, le bison ne serait pas indomptable, comme on l'a dit, et il serait domestique dans les fermes du Kentucky et de l'Ohio. Il se plaît et s'accouple avec les vaches ordinaires, et produit des métis qui ont la couleur, la tête et la demi-toison du bison, son dos incliné, mais pas de bosse sur le garrot. Ces métis s'accouplent indifféremment entre eux ou avec leurs pères et mères, et produisent de nouvelles races fécondes : ce qui prouve, selon l'opinion de Buffon, que le bœuf et le bison formaient originellement une espèce unique.

17^e GENRE. LES OVIPOS (*Ovibus*, BLAINV.) ont la même formule dentaire que les bœufs; ils manquent de mufle, et leur chanfrein est assez fortement busqué, comme dans les moutons; leurs cornes sont très-larges, se touchant à leur base, s'appliquant ensuite sur les côtés de la tête, puis se relevant brusquement de côté et en arrière; ils n'ont pas de barbe; leur queue est très-courte et leurs membres sont robustes.

L'OVIPOS MUSQUÉ (*Ovibus moschatus*, BLAINV. — DESM. *Bos moschatus*, LIN. Le Bœuf musqué, BUFF.) est beaucoup moins grand que le bœuf et offre un peu l'aspect d'un très-gros mouton; son pelage se compose de deux sortes de poils, l'un doux et laineux en dessous, l'autre grossier et fort long en dessus. Sa couleur générale est le brun foncé; son chanfrein est arqué, et sa bouche fort petite; ses cornes sont blanches, lisses, fort larges à la base et se touchant presque, surtout dans le mâle.

Il habite l'Amérique, sous le cercle polaire, par troupes de quatre-vingts à cent, parmi lesquels on ne trouve que deux ou trois mâles. A l'époque du rut, c'est-à-dire en août, ces derniers sont excessivement jaloux, et se jettent avec fureur sur tout ce qui approche leurs femelles; ils se battent entre eux jusqu'à la mort, et le mâle vainqueur fuit dans les bois avec ses conquêtes, dont quelques-unes restent pour consoler les vaincus. Les femelles mettent bas un seul petit, à la fin de mai ou au commencement

de juin. Rarement ces animaux s'écartent beaucoup des bois, et ils aiment à errer dans les parties rocailleuses et stériles des montagnes. Malgré leur lourdeur apparente, ils gravissent avec beaucoup d'agilité les rochers, où ils aiment à aller pâtre les bourgeons de plantes alpines. Leur chair a quelque analogie de goût avec celle des l'élan, mais elle exhale une forte odeur de muse qui la rend détestable pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées.

Enclos des Chèvres et Moutons d'Islande près de la fosse aux Ours.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE GENRES.

NOTA. Les noms d'ordres sont en GRANDES CAPITALES, les noms de familles en PETITES CAPITALES, les noms de genres en caractères ordinaires, et les noms latins en italique.

Le nom des espèces figurées est précédé d'un astérisque (*).

A					
Acanthions, <i>Acanthion</i> .	248	Antilopes, <i>Antilope</i> .	291	Bentourongs.	128
Achéés, <i>Acheus</i> .	257	ANTILOPES.	<i>ib.</i>	Biche de Virginie.	288
Ello, <i>Elo</i> .	106	Aonyx, <i>Aonyx</i> .	150	Blaireaux.	130
* Agouarapopé.	129	Arctocéphales, <i>Arctocephalus</i> .	197	Bœufs.	301
* Agouti.	256	<i>Arctomys</i> .	219	<i>Bos</i> .	<i>ib.</i>
Agoutis.	255	Arctonyx, <i>Arctonyx</i> .	127	Bosélaphes, <i>Boselaphus</i> .	295
* Ai.	257	Armardilles.	261	* Bouquetin.	296
<i>Ailurus</i> .	127	Artibées, <i>Artibeus</i> .	98	Bradypes, <i>Bradypus</i> .	259
Alactaga.	225	<i>Arvicola</i> .	239		
Alcélapbes, <i>Alcelaphus</i> .	291	Atalaphes, <i>Atalapha</i> .	104	C	
Alouates.	74	<i>Ateles</i> .	75	Cabiais.	254
Anisonyx, <i>Anisonyx</i> .	218	Aye-Aye.	94	Calocéphales, <i>Calocephalus</i> .	194
ANTHROPOMORPHES.	50	B		<i>Camelopardalis</i> .	290
<i>Antilocapra</i> .	198	Babiroussas, <i>Babirussa</i> .	273	CAMÉLOPARDINÉES.	<i>ib.</i>
Antilochèvres.	<i>ib.</i>	Bathyergues, <i>Bathyergus</i> .	223	<i>Camelus</i> .	282
* Antilope des Indes.	292	* Bélier de Barbarie.	300	Campagnols.	239
				<i>Canis</i> .	150

[illegible]

Spermophiles, <i>Spermophilus</i> .	222	Tapirus.	268		
Sphiggures, <i>Sphiggurus</i> .	249	Taphiens.	99	U	
Stemmatopes, <i>Stemmatopus</i> .	195	Taphozous.	<i>ib.</i>	Ulacodes, <i>Ulacodus</i> .	222
Sténodermes, <i>Stenoderma</i> .	106	TARDIGRADES.	257	Ursins, <i>Ursinus</i> .	201
Sténorhynques, <i>Stenorhynchus</i> .	195	Tarsiers, <i>Tarsius</i> .	92	Ursus.	122
Surikates.	170	* Tatou-Poyou.	260		
Sus.	273	Tatous.	259	V	
Syndactyles, <i>Syndactylus</i> .	55	Tatusia.	261	Vampires, <i>Vampirus</i> .	97
		* Taupe.	120	VESPERTILIIONS.	101
T		Taupes.	118	Vespertillions, <i>Vespertilio</i> .	<i>ib.</i>
<i>Talpa</i> .	118	Tenrecs.	120	Viverra.	165
Talpasores, <i>Talpasorex</i> .	117	Thylacins, <i>Thylacinus</i> .	201	Vulpes.	159
* Tamanoir.	264	* Tigre.	181		
Tamarins.	84	* Toque.	72	Z	
* Tamia palmiste.	212	Tragélaphes, <i>Tragelaphus</i> .	295	* Zèbre.	277
Tamias, <i>Tamia</i> .	<i>ib.</i>	Trichechus.	198	* Zébu.	301
* Tapir d'Amérique.	269	TRIODONTES A COURTES CANINES.	118	Zorilles, <i>Zorilla</i> .	147
Tapirs.	268	TRIODONTES A GRANDES CANINES.	<i>ib.</i>		
		Troglodytes, <i>Troglodytes</i> .	51		
		* Tscherno-Baroi.	157		

LE
PANTHÉON POPULAIRE.

ONZIÈME SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES.

ROBINSON SUISSE , par madame de Montelien.

QUENTIN DURWARD , par Walter Scott.

ABD-EL-KADER , par Léon Plée.

LE
PANTHÉON

POPULAIRE

CHEFS-D'ŒUVRE ILLUSTRÉS

DE LA LITTÉRATURE

PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
RUE DE SEINE, 31.

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

CUSTAVE BARBA, EDITEUR.

DEST ET HOTELIN, GRAVEURS.

LE ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE I.

Naufrage et préparatifs de délivrance.

... C'était aux approches de l'équinoxe; déjà la tempête avait duré six terribles jours, et, loin de se calmer le septième, elle paraissait augmenter de fureur. Nous nous étions fort écartés de notre route, et avions été tellement entraînés vers le sud-sud-est, que personne sur le vaisseau ne savait où nous étions. L'équipage était épuisé par le travail pénible et les longues veilles, et tout à fait découragé. Les mâts étaient fracassés et jetés à la mer, le vaisseau était ouvert en plusieurs endroits; l'eau commençait à y pénétrer. Les matelots avaient cessé de jurer, et récitaient des prières et des oraisons, ou faisaient des vœux ridicules; chacun recommandait son âme à Dieu, et prenait cependant aux moyens de sauver sa vie. J'étais avec ma famille dans la chambre que nous avions louée en partant. « Enfants, dis-je à mes quatre garçons, qui se serraient contre moi effrayés et gémissants, Dieu peut nous sauver, s'il le veut, car rien ne lui est impossible; et s'il ne le trouve pas

Notre trajet se fit très-heureusement, quoique avec lenteur.

bon, nous ne devons point en murmurer; ce sera sans doute pour notre plus grand bien, pour nous placer auprès de lui dans le ciel, où nous serons éternellement ensemble; la mort n'est rien lorsqu'elle ne sépare pas ceux qui s'aiment. »

Ma bonne, mon excellente femme essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, et dès ce moment devint plus tranquille; elle encouragea ses fils cadets, qui étaient appuyés contre elle, pendant que moi, qui devais leur donner l'exemple de la fermeté, je sentais mon cœur se briser d'inquiétude et d'affliction en pensant au sort qui attendait mes bien-aimés. Nous priâmes tous à genoux notre père céleste et miséricordieux de venir à notre secours, et l'émotion et la ferveur de ces innocentes créatures me prouvèrent que les enfants aussi savent prier, et peuvent, ainsi que les hommes, trouver dans la prière consolation et tranquillité.

Fritz, mon fils aîné, demanda à haute voix que Dieu daignât sauver ses chers parents, ses frères, et parut s'oublier lui-même; ils se relevèrent si fortifiés, qu'ils semblaient avoir oublié le danger qui nous menaçait;

moi-même je sentais ma confiance en la Providence augmenter quand je regardais le groupe touchant que formaient mes quatre fils pressés contre leur mère. Le ciel aura pitié d'eux, pensais-je, et nous sauvera pour les protéger.

Tout à coup, au milieu du fracas des vagues, nous entendîmes des voix de matelots qui criaient : « Terre ! terre ! » Au même instant le vaisseau frappa contre un rocher ; la commotion fut si forte que nous en fûmes renversés. On entendait de toute part des craquements épouvantables, comme si le bâtiment allait se briser. L'eau entra partout ; nous comprîmes que nous venions d'échouer, et que le vaisseau était entr'ouvert. Alors une voix lamentable, qui me parut être celle du capitaine, se fit entendre en criant : « Nous sommes perdus ! mettez vite la chaloupe à la mer. » Mon cœur fut percé comme par un coup de poignard : « Perdus ! » m'écriai-je ; et les lamentations des enfants furent plus fortes que jamais. Alors je me contins, et je m'écriai : « Courage, mes amis ! nous sommes encore à sec ; la terre est proche ; le Seigneur donne aide aux courageux ; restez là, vous êtes pour le moment en sûreté ; je vais voir s'il n'est pas possible de se sauver. »

Je les quittai, et je montai sur le tillac : une vague me renversa et me monilla de la tête aux pieds ; elle fut à l'instant suivie d'une seconde. Combatant toujours contre de nouvelles vagues, je me tins heureusement ferme, et je vis avec épouvante, lorsque je pus regarder autour de moi, le désastre le plus complet : le bâtiment était entièrement fracassé et presque séparé en deux. J'aperçus nos chaloupes remplies de plus de monde qu'elles ne pouvaient en contenir, et le dernier matelot s'élança pour couper la corde et se joindre à ses compagnons. Je criais, je priais, je les conjurais de me prendre aussi sur la chaloupe avec les miens ; mais ce fut en vain : le mugissement de la tempête rendait mes ardentes prières inutiles ; ils ne m'entendirent pas, ou ne voulurent pas m'entendre : d'ailleurs, les vagues, qui s'élevaient comme des montagnes, étaient trop fortes pour qu'il fût possible à ceux qui fuyaient de retourner. Tout espoir de ce côté fut anéanti, et bientôt je les eus perdus de vue ; mais, pour ma consolation, je m'aperçus que l'eau ne pouvait entrer dans le vaisseau que jusqu'à une hauteur déterminée. La poupe (où se trouvait, au-dessus de la cabine du capitaine, celle qui renfermait tout ce qui m'était cher et précieux sur la terre) avait été poussée assez haut entre deux écueils et devait rester intacte ; en même temps j'aperçus vers le sud, dans l'éloignement, à travers les nuages et la pluie, plusieurs coins de terre, et quelque rude et sauvage que cette terre me parût être, ce fut cependant le but de mes desirs et de mes espérances, bien impuissantes dans ce moment de détresse.

Abattu, désolé de ne pouvoir plus compter sur aucun secours humain, je retournai vers ma famille et je m'efforçai de paraître calme. « Prenez courage, m'écriai-je en entrant, nous ne sommes pas encore perdus ; le vaisseau est, à la vérité, complètement échoué entre des écueils, mais, du moins, nous y sommes aussi en sûreté que sur les rochers mêmes entre lesquels il se trouve engagé : notre chambre est au-dessus de l'eau, et si demain le vent et la mer s'apaisent, il y aura possibilité d'arriver à terre. »

Ce discours calma tout à fait mes enfants, et, comme à l'ordinaire, ils prirent pour une certitude ce que je leur disais ; ils se réjouirent de ce que le cruel balancement du vaisseau avait cessé : pendant tout le temps qu'il avait duré, ils avaient été jetés douloureusement les uns contre les autres et contre les parois du bâtiment. Ma femme, plus accoutumée à lire dans mon cœur, découvrit l'inquiétude dont j'étais dévoré ; je lui fis un signe qui lui confirma notre entier abandon, et j'éprouvai une grande consolation de voir qu'elle supportait ce malheur avec une résignation vraiment chrétienne. « Prenons quelque nourriture, dit-elle ; avec le corps l'âme aussi sera fortifiée ; probablement une nuit triste et pénible nous attend. »

En effet, le soir arriva : la tempête et les vagues continuèrent leur fureur ; de tout côté les planches et les poutres du vaisseau furent arrachées avec un épouvantable fracas. Il nous parut impossible que les chaloupes, ou aucun de ceux qu'elles portaient, pussent échapper à la violence de l'orage.

« Papa, s'écriait le plus jeune de mes fils, âgé de six ans, le bon Dieu ne voudra-t-il pas bientôt nous aider ? »

— Tais-toi, répondit son frère aîné, ne sais-tu pas que nous ne devons rien prescrire à Dieu, mais attendre son secours avec patience et humilité ?

— C'est bien parlé, lui dis-je ; seulement tu n'aurais pas dû rudoyer ton frère. » Il alla tout de suite embrasser le petit François.

Pendant ce temps, ma femme nous avait préparé un léger souper, et mes quatre garçons mangèrent avec un appétit qui manquait à leur mère et à moi ; ils se livrèrent ensuite au sommeil ; et bientôt, malgré la tempête, les plus jeunes ronflèrent de bon cœur. Fritz seul veillait avec nous. « J'ai examiné, dit-il enfin, comment nous pourrions nous sauver ; s'il y avait seulement des instruments nautiques¹, des vessies ou des corselets de liège pour ma mère et pour mes frères, vous, mon père, et moi, nous nagerions sans secours.

— Ta pensée est bonne, répliquai-je ; je vais y suppléer et prendre des mesures pour cette nuit, en cas d'accident. »

Nous cherchâmes dans notre chambre quelques petits tonneaux, des caisses vides, ou des vases de fer-blanc assez forts pour tenir un enfant en équilibre au-dessus de l'eau ; nous en nouâmes deux ensemble avec des mouchoirs, à un bon pied de distance l'un de l'autre, et nous attachâmes cette espèce d'instrument de natation sous le bras de chacun des petits garçons, pendant que ma femme en préparait un pour elle-même. Nous nous pourvûmes tous de couteaux, de ficelle, de briquets et d'autres ustensiles qui pouvaient tenir dans nos poches, et nous espérâmes que, si le vaisseau achevait de se briser dans la nuit, nous pourrions arriver à terre, moitié nageant, moitié poussés par les vagues.

Fritz, qui n'avait point dormi la nuit précédente, et qui était fatigué de son nouveau travail, alla se reposer près de ses frères ; il s'endormit aussitôt ; mais leur mère et moi, pleins de souci, nous fîmes le guet, afin d'entendre chaque coup et chaque son qui paraissait annoncer un changement. La plus terrible des nuits s'écoula dans la prière, dans des inquiétudes mortelles et dans des résolutions variées sur ce qui nous restait à faire. Nous remerciâmes Dieu de tout notre cœur quand la lumière du jour parut par une ouverture. La fureur des vents commençait à se calmer, le ciel s'éclaircit, et, plein d'espérance, je vis une belle aurore colorer l'horizon : le cœur ramené, j'appelai femme et enfants sur le tillac, où j'étais monté. Les enfants furent surpris de se voir seuls avec nous : « Mais où sont tous nos gens ? dirent-ils. — Ils sont partis dans les chaloupes. — Pourquoi ne nous ont-ils pas pris avec eux ? Comment pourrions-nous maintenant aller plus loin sans secours ? Comment saurons-nous où nous sommes ? »

— Bons enfants, leur répondis-je, un Être plus puissant que les hommes nous a aidés jusqu'à présent, et, si nous ne nous livrons pas au désespoir et au murmure, nous en recevrons, n'en doutez pas, d'autres secours. Nos compagnons, en qui nous avions tant de confiance, nous ont abandonnés sans miséricorde, mais la grâce divine a soin de nous ! A présent, chers amis, mettons la main à l'œuvre ; Dieu veut que l'homme agisse et travaille. Aide-toi, le ciel t'aidera. Rappelez-vous bien cette utile maxime, et travaillons chacun selon nos forces. Voyons d'abord ce qu'il y a de mieux à faire dans notre situation.

— Il faut, dit Fritz, nous jeter tous à la mer pendant qu'elle est calme, et nager jusqu'à terre.

— C'est fort bien pour toi, répondit Ernest, tu sais nager ; mais nous, nous serions bientôt noyés. Ne vaut-il pas mieux construire un radeau pour arriver tous ensemble ?

— Fort bien, répliquai-je, si nos forces pouvaient suffire à cet ouvrage, et si un radeau n'était pas toujours un bâtiment dangereux. Allons, allons, dispersez-vous sur le vaisseau ; que chacun songe aux objets qui nous seront le plus nécessaires, et cherche ce qui pourra nous aider à sortir d'ici.

A ces mots, tous coururent dans les différentes parties du vaisseau pour trouver quelque chose d'utile. Quant à moi, je me rendis dans l'endroit où étaient les provisions et les tonneaux d'eau douce, pour examiner ces objets importants ; ma femme et le petit cadet allèrent faire visite à nos bêtes, qui étaient dans un pitoyable état, et périssaient presque de faim et de soif : Fritz entra dans la chambre des armes et des munitions, Ernest dans celle des charpentiers, Jack dans la cabine du capitaine ; mais à peine l'eut-il ouverte, que deux puissants dogues s'élançèrent joyeusement sur lui et le saluèrent avec une amitié si rude, qu'il faillit être renversé. Il cria comme s'il eût été égorgé ; cependant la faim avait rendu ces animaux si doux, qu'ils léchaient ses mains et son visage avec des gémissements, et le caressaient presque à l'étouffer. Le pauvre enfant employait toutes ses forces à les frapper pour les éloigner de lui ; enfin il put se remettre sur ses jambes, et, saisissant le plus grand par les oreilles, il s'élança sur son dos, et vint ainsi avec gravité au-devant de moi ; je sortais du fond de cale, et ne pus m'empêcher de rire ; je louai son courage, mais je l'exhortai à être plus prudent à l'avenir avec des animaux de cette espèce, qui peuvent être très-dangereux quand ils sont affamés.

Peu à peu toute ma petite troupe se rassembla autour de moi, et chacun vanta ce qu'il apportait. Fritz avait deux fusils de chasse, de la poudre, du petit plomb, des balles renfermées dans des flacons de corne ou dans des bourses.

Ernest tenait son chapeau rempli de clous ; il apportait, en outre, une hache et un marteau ; une pince, une paire de grands ciseaux et un perceur sortaient à demi de ses poches.

Le petit François même portait une assez grande boîte sous le bras, de laquelle il tira avec beaucoup d'empressement de petits crochets pointus : c'est ainsi qu'il les nommait. Ses frères voulurent se moquer de sa trouvaille. — Taisez-vous, leur dis-je, le plus petit a fait la plus belle capture, et cela se voit souvent ainsi dans le monde : l'être qui court le moins après la fortune, et qui, dans son innocence, la connaît à peine, est souvent celui à qui elle se présente le plus volontiers. Ces crochets, mes enfants, sont des hameçons, et, pour la conservation de notre vie, ils nous seront peut-être plus utiles que

¹ Des instruments pour aider à nager.

tout ce qu'on pourrait trouver sur le vaisseau. Cependant Fritz et Ernest n'ont pas mal rencontré non plus.

— Pour moi, dit ma femme, je n'apporte qu'une bonne nouvelle, qui me procurera, j'espère, un accueil favorable; je viens vous dire qu'il y a sur le vaisseau une vache, un âne, deux chèvres, six brebis et une truie pleine, que nous venons de faire manger, d'abreuver, et que nous pourrions conserver.

— Tout ce que vous avez fait est bien, dis-je à mes petits ouvriers; il n'y a que maître Jack qui, au lieu de penser à quelque chose d'utile, nous amène deux gros mangeurs, qui nous seront bien plus nuisibles qu'avantageux.

— Ah! dit Jack, quand nous serons à terre, ils pourront nous aider à chasser.

— Oui, répondis-je; mais comment arriver à terre? en sais-tu les moyens?

— Ah! cela n'est pas bien difficile, dit en secouant la tête mon petit éveillé: ne pouvons-nous pas prendre de grandes cuves, nous mettre dedans, et nager ainsi sur l'eau? J'ai navigué très-bien de cette manière sur le grand étang de mon parrain, à S^{...}.

— Bien! bien! mon Jack! tu es de bon conseil; on peut accepter avec reconnaissance un bon avis de la bouche d'un enfant. Vite, mon fils, donne-moi la scie, le perceur et des clous; voyons ce qu'il y a à faire. Je me rappelai d'avoir vu des tonneaux vides à fond de cale; nous y descendîmes, les tonneaux nageaient; nous eûmes moins de peine à les tirer de là et à les poser sur le premier plancher, qui était à peine hors de l'eau. Nous vîmes avec joie que tous étaient très-bons, de bon bois et bien garnis de cerclés de fer; ils convenaient parfaitement à mon but, et je commençai, avec le secours de mes fils, à en scier deux par le milieu. Après avoir travaillé longtemps, j'eus huit cuves égales et à la hauteur que je les voulais. Nous nous restaurâmes tous avec du vin et du biseuit, dont quelques-uns de ces mêmes tonneaux étaient encore remplis. Satisfait, je contempalai mes huit bateaux rangés en ligne. J'étais étonné de voir ma femme encore tout abattue; elle les regardait en soupirant: « Jamais, disait-elle, je ne pourrai me mettre là dedans. »

— Ne juge pas si vite, ma chère amie, répliquai-je; mon ouvrage n'est pas encore fini, et tu verras qu'il mérite plus de confiance que ce vaisseau, qui ne peut bouger de place.

Je cherchai ensuite une longue planche un peu flexible, et je l'arrangeai de manière que nos huit cuves pouvaient s'y attacher, et que devant et derrière elle les dépassait encore d'autant qu'il le fallait pour faire une courbure semblable à la quille d'un vaisseau: alors nous fixâmes toutes ces cuves avec des clous sur la planche, et chaque cuve à la partie latérale de sa voisine, afin qu'elles fussent très-fermes. Nous clouâmes ensuite deux autres planches de chaque côté des cuves, de la même longueur que la première, et les dépassant de même en avant et en arrière. Lorsque tout fut solidement arrangé, il en résulta une espèce de bateau étroit et divisé en huit loges, qui paraissait me promettre tout ce qu'il me fallait pour une courte navigation par une mer calme.

Mais malheureusement ma construction merveilleuse se trouvait pesante, que, malgré toutes nos forces réunies, nous ne pûmes la transporter à un pouce de sa place: je demandai le crie, et Fritz, qui en avait remarqué un, courut le chercher: en attendant, je sciai une grosse perche ronde en quelques morceaux pour en faire des cylindres; je soulevai ensuite avec le crie la partie de devant de mon bateau, pendant que Fritz posait dessous un des cylindres.

— C'est bien étonnant, dit Ernest, que cette machine, qui est moins grosse qu'aucun de nous, puisse faire plus que toutes nos forces réunies; je voudrais bien voir comment elle est construite en dedans.

Je lui expliquai aussi bien que je le pus la puissance de la vis d'Archimède, avec laquelle ce géomètre offrait, dit-on, de soulever le monde, pourvu qu'il eût un point d'appui, et je promis à mon fils de décomposer le crie lorsque nous serions à terre, pour le lui montrer en dedans. J'avais pour système d'éducation d'éveiller la curiosité de mes fils par des observations intéressantes, de laisser d'abord agir leur imagination, et de rectifier ensuite leurs erreurs. Je terminai la définition du crie par cette remarque générale, que Dieu compensait suffisamment la faiblesse naturelle de l'homme par la raison, la force inventive et l'adresse des mains, et que les réflexions et les méditations humaines avaient composé une science qui, sous le nom de *mécanique*, nous enseignait à ménager ou à compenser nos propres forces, et à les étendre d'une façon incroyable par le moyen des machines.

Jack fit alors la remarque que le crie agissait très-lentement.

— Il vaut mieux lentement que pas du tout, mon fils, lui dis-je. On sait de tout temps par l'expérience, et les observations mécaniques ont établi pour principe, que l'on perd en vitesse ce que l'on gagne en force. Le crie ne doit pas nous servir pour lever vite, mais pour soulever un poids, et plus celui qu'il soulève est pesant, plus lentement il opère: mais sais-tu par quoi cette lenteur se compense?

— Oh! oui! c'est en tournant plus vite la manivelle.

— Pas du tout, cela ne compenserait rien; c'est avec la patience,

mon fils, et avec la raison; à l'aide de ces deux fées, j'espère mettre mon bateau à l'eau. Aussitôt j'attachai une longue corde à l'arrière de mon bâtiment, et l'autre bout à une poutre qui me parut être encore ferme, de manière que la corde traînait à terre sans être tendue, et devait servir à guider et à retenir le bateau lorsqu'il serait lancé; ensuite, avec un second et un troisième cylindre placés dessous, et en poussant avec le crie, notre petite embarcation fut mise à flot. Elle sortit du vaisseau avec une telle vitesse que, sans ma corde prudemment attachée, elle aurait couru bien loin de nous dans la mer; mais malheureusement elle penchait tellement, qu'aucun de mes garçons ne voulut se hasarder à y entrer. Je m'arrachais les cheveux de désespoir, lorsqu'il me vint tout à coup dans l'idée qu'il y manquait du lest pour la tenir en équilibre: je jetai dans les cuves tout ce que je pus trouver qui avait du poids sans tenir trop de place; peu à peu elle se releva et fut enfin droite et ferme devant nous, nous invitant à y prendre place. Alors tous mes enfants auraient voulu s'y jeter à la fois, et ils commencèrent à se pousser et à disputer à qui entrerait le premier; mais je les en empêchai, car je voyais clairement que le trajet serait trop hasardeux, et qu'un moindre mouvement de l'un de ces pétulants enfants la machine pourrait tomber de côté et les culbuter dans la mer. Pour remédier à cet inconvénient, je pensai à un balancier de perches, tel que ceux avec lesquels les nations sauvages savent empêcher leurs pirogues de chavirer. Je mis donc, encore une fois, la main à l'œuvre pour perfectionner un ouvrage qui devait faire la sûreté de tant d'êtres chéris.

Deux morceaux de vergues, égaux en longueur, furent placés l'un sur la proue¹ du bâtiment, et l'autre sur la poupe, et attachés avec une cheville de bois, en sorte qu'on pût les tourner à volonté pour faire sortir notre construction de la place encombrée où elle se trouvait encore. J'enfonçai de force, dans le bondon d'un tonneau vide, le bout de chacune des vergues; et, de cette manière, je fus sûr que, lorsque mes vergues seraient tournées en travers, elles serviraient de balanciers, et que leurs tonneaux feraient le contre-poids.

Il ne me restait plus rien à faire que de trouver un expédient pour sortir du milieu de nos débris et entrer en pleine mer. Je montai dans la première cuve, et je dirigeai mon avant tellement qu'il entraît par la fente de la paroi, qui nous offrait une porte: alors je ressortis, et j'abattis, soit avec la scie, soit avec la hache, à droite et à gauche, tout ce qui obstruait le libre passage. Quand cela fut fait, nous préparâmes des rames pour notre voyage du lendemain.

La journée s'était écoulée dans ce travail; il était déjà tard, et, comme il n'aurait pas été possible d'arriver le même jour à terre, nous fûmes obligés, quoiqu'à contre-cœur, de passer une seconde nuit sur le bâtiment, qui menaçait à chaque instant de s'entr'ouvrir. Nous prîmes des forces par un repas en règle; car nous nous étions à peine donné le temps, dans cette journée de travail, de manger un morceau de pain et de prendre un verre de vin. Infiniment plus tranquilles que le jour précédent, nous nous livrâmes tous au sommeil; cependant je pris encore la précaution d'attacher mes instruments de natation sous les bras de mes trois plus jeunes fils et de ma femme, afin que, si une nouvelle tempête s'élevait et qu'elle achevât de détruire le vaisseau, il y eût encore ce moyen de les sauver: je conseillai aussi à ma femme de mettre un habit de matelot; les habits d'hommes étant bien plus commodes, soit pour nager, soit pour les autres travaux qui pouvaient nous attendre. Elle y consentit, mais non sans peine, et alla en chercher un qui convint à sa taille; après un quart d'heure elle revint avec le plus joli habit de matelot, qu'elle avait trouvé dans la caisse d'un jeune homme qui servait comme volontaire sur le vaisseau: elle se présenta timidement dans son nouveau costume; mais je louai de bon cœur son choix, et je lui promis tant de commodité dans ce changement, qu'enfin elle s'enhardit et rit elle-même avec ses enfants de son costume; elle grimpa dans son hamac, où, par un sommeil bienfaisant, elle se prépara, comme nous, à de nouveaux travaux.

CHAPITRE II.

Prise de terre ou abordage; premières occupations sur le rivage.

Le lendemain, avec l'aube du jour, nous étions tous éveillés et alertes; car l'espérance et le chagrin ne permettent pas de sommeiller longtemps. Aussitôt que nous eûmes fait en commun notre prière, je dis à mes chers enfants: « Maintenant, mes amis, avec le secours de Dieu, nous allons bientôt tenter notre délivrance: avant tout, donnez à manger et à boire à nos pauvres bêtes; préparez-leur de la nourriture pour quelques jours; nous ne pouvons pas les emmener avec nous, mais peut-être pourrions nous revenir les chercher, si notre voyage réussit. Êtes-vous prêts? Rassemblez ce que nous voulons emporter, ce qui nous est absolument nécessaire pour nos besoins actuels. » D'après mon intention, le premier chargement de notre équipage devait consister dans un baril de poudre, trois fusils de chasse et trois carabines, avec grenaille, balles et plomb, autant que

¹ La proue est l'avant d'un vaisseau ou le bout opposé à la poupe, qui est derrière.

je pouvais en emporter; deux paires de pistolets de poche et une paire de grands pistolets, avec les moulins à balles : chacun de mes fils, ainsi que leur mère, devait avoir une gibecière bien garnie : nous en trouvâmes de très-bonnes dans les chambrées des officiers; puis nous primes une caisse avec des tablettes de bouillon, une autre pleine de biscuit sec, une marmite de fer, une ligne à pêcher, une caisse de clous et une seconde remplie de différents outils, tels que marteaux, scies, pinces, haches, etc., et de la toile à voiles pour faire une tente. Enfin, mes enfants apportèrent tant de choses, qu'il fallut en laisser beaucoup en arrière, quoique je changeasse tout le lest inutile contre des objets nécessaires.

Quand tout fut prêt, nous nous décidâmes à monter dans nos cuves, après avoir encore imploré l'assistance du Très-Haut. Au moment où nous allions partir, nous entendîmes inopinément chanter les coqs abandonnés et oubliés, comme s'ils voulaient nous faire leurs tristes adieux : cela me donna l'idée de les emmener avec nous, ainsi que les oies, canards, poules et pigeons : car, dis-je à ma femme, si nous ne pouvons pas les nourrir, ce seront eux qui nous nourriront.

Mon conseil fut suivi; dix poules, et un vieux et un jeune coq, furent mis dans une des cuves, qui fut recouverte de planches; le reste de la volaille eut sa liberté, dans l'espoir qu'elle trouverait d'elle-même le chemin de la terre, les oies et les canards par eau, et les pigeons dans l'air.

Nous attendions ma femme, qui s'occupait de ce soin, lorsque nous la vîmes venir avec un sac assez gros, qu'elle jeta dans la cuve où était déjà son fils cadet; je crus que c'était uniquement pour l'asseoir et le serrer de manière qu'il n'y eût rien à craindre pour lui, et je ne fis aucune question à ce sujet. Voici l'ordre de notre embarquement, auquel nous procédâmes d'abord :

Dans la première cuve, sur le devant, se plaça ma femme, digne, pieuse, fidèle épouse, et la plus tendre mère;

Dans la deuxième, à côté d'elle, notre petit François, aimable enfant de six ans, annonçant d'heureuses dispositions, mais dont le caractère n'était pas encore décidé;

Dans la troisième Fritz, notre aîné, âgé de quatorze à quinze ans, aux cheveux frisant naturellement, garçon plein de bonne humeur, d'intelligence et de vivacité;

Dans la quatrième était le baril à poudre, avec les poulets et la toile à voiles;

Dans la cinquième nos provisions de bouche;

Dans la sixième mon fils Jack, âgé de dix ans, garçon d'un caractère léger, entreprenant, téméraire, bon et serviable;

Dans la septième mon fils Ernest, garçon de douze ans, très-raisonnable, assez instruit, mais un peu sensuel et indolent;

Dans la huitième moi-même, avec le cœur paternel le plus tendre, et l'importante commission de tenir le gouvernail pour sauver ma famille chérie. Chacun de nous avait à côté de soi des outils utiles; chacun tenait en main une rame et avait devant soi un instrument natatoire pour le cas malheureux où nous chavirerions. La marée avait déjà atteint la moitié de sa hauteur quand nous quittâmes le vaisseau; je comptais qu'elle favoriserait nos faibles forces. Nous retournâmes les deux perches balancières de notre bateau en longueur, et nous passâmes ainsi heureusement par l'ouverture du vaisseau entr'ouvert dans la pleine mer. Mes enfants dévorèrent des yeux la terre bleue (car elle nous paraissait de cette couleur); nous ramâmes de toutes nos forces pour l'atteindre, mais longtemps en vain : le bateau tournait toujours en rond sur lui-même; enfin pourtant je fus assez heureux pour le diriger de manière qu'il pousse en avant.

Quand les deux chiens qui étaient restés sur le vaisseau virent que nous nous éloignions, ils prirent leur parti, sautèrent dans la mer et nous atteignirent à la nage. Ils étaient trop grands pour notre bateau; je craignis qu'en voulant y entrer ils ne le fissent chavirer. Turc était un dogue anglais et Bill un chien danois. J'eus cependant pitié d'eux, et je craignis qu'ils ne pussent nager aussi loin; mais ils se tirèrent d'affaire avec intelligence. Dès qu'ils se sentirent fatigués, ils posèrent leurs pattes de devant sur le balancier que nous avions retourné en travers, et le train de derrière des nageurs suivit sans beaucoup d'efforts.

Jack voulut leur refuser cette faveur; mais je lui reprochai d'abandonner ses protégés, qui nous protégeraient peut-être à leur tour en faisant la garde et en chassant pour nous. « D'ailleurs, lui dis-je, les bêtes sont aussi des êtres vivants, et le Créateur a donné le chien à l'homme pour être son ami et son compagnon fidèle. »

Notre trajet se fit très-heureusement, quoique avec lenteur; mais plus nous approchions de la terre, plus son aspect nous paraissait triste : des rochers nus bordaient la côte, et nous annonçaient la faim et la détresse. La mer était calme; elle se frisaient doucement contre le rivage, et le ciel était serein; tout autour de nous nageaient des tonneaux, des ballots, des caisses sortis du vaisseau naufragé. Dans l'espérance d'acquiescer quelques hommes provisions, je voulus tâcher de m'approprier deux tonneaux : je commandai à Fritz de tenir prêts une corde, un marteau et des clous, et de tâcher de les saisir au passage. Il parvint heureusement à les accrocher et à les attacher si bien, que nous les traînâmes derrière nous, et nous les conduisîmes ainsi au rivage.

Lorsque nous en fûmes plus près, le site nous sembla moins hideux; les rochers parurent plus éloignés les uns des autres, Fritz, avec des yeux de faucon, pouvait déjà découvrir des arbres, et disait que c'étaient des palmiers. Ernest se réjouit de manger des noix de coco, bien plus grandes et bien meilleures, disait-il, que les noix d'Europe. Je me désolais de n'avoir pas songé à emporter le grand télescope qui était dans le cabinet du capitaine, quand Jack tira une petite lunette de sa poche, me la donna, et parut très-fier de pouvoir satisfaire à l'instant mon désir.

« Ainsi, lui dis-je, tu as escamoté cette lunette pour toi seulement et sans en parler à personne? Ce n'est pas bien, mon fils; plaisir et peine, tout doit être commun entre nous. » Il m'assura qu'il avait oublié de me la donner plus tôt, et qu'il l'avait prise pour le bien général. Il me fit en effet un grand plaisir; avec cette lunette je pus faire les observations nécessaires et mieux diriger ma course et ma route. Je remarquai que le rivage devant nous avait l'air désert et sauvage, et qu'il présentait un meilleur aspect sur la gauche; mais, toutes les fois que je voulais me diriger de ce côté, un courant me portait derechef vers le bord désert couvert de rochers arides. Nous aperçûmes bientôt, à côté de l'embouchure d'un ruisseau, un enfoncement étroit entre des rocs vers lesquels nageaient nos canards et nos oies, qui nous servaient de guides; cette entrée formait une petite baie où l'eau tranquille n'était ni trop profonde ni trop basse pour notre bateau. J'y entrai, et j'abordai avec précaution à une place où la côte avait environ la hauteur de nos cuves, et où l'eau était encore suffisante pour nous maintenir à flot. Le rivage s'étendait dans les terres en formant une petite plaine en pente douce et triangulaire, dont la pointe se perdait entre les rochers, et dont le bord de la mer formait la base.

Tout ce qui pouvait bouger sur le bateau sauta promptement à terre; même le petit François, qui avait été couché et serré dans sa cuve comme un hareng, grimpa lestement pour tâcher d'en sortir; mais, malgré tous ses efforts, il eut besoin du secours de sa mère. Les chiens, qui avaient pris les devants à la nage, nous recurent à leur manière amicale en faisant autour de nous mille sauts de joie; les oies, avec leur caquetage continuel, les canards, au large nez jaune, en faisant la basse continue; les poules et les coqs, que nous mîmes d'abord en liberté, en gloussant; les enfants, en babillant tous à la fois, faisaient un tapage effroyable. Il s'y mêlait le cri désagréable de quelques manchots¹ et flamants que nous aperçûmes, les uns volant au-dessus de nos têtes, les autres perchés sur des pointes de rochers à l'entrée de la baie. Leurs cris prirent bientôt le dessus, étant en plus grand nombre; ils nous assourdirent d'autant plus que leurs voix n'étaient point d'accord avec l'harmonie de nos musiciens emplumés et mieux civilisés. Cependant tout ce peuple ailé et sauvage me fit plaisir; je le voyais déjà nous servant de nourriture, si nous devions rester sur cette plage déserte.

La première chose que nous fîmes, en arrivant sains et saufs sur la terre ferme, fut de remercier à genoux l'Être suprême, à qui nous devions la vie; de lui rendre grâce de sa protection divine, et de nous recommander, avec abandon de cœur et une entière résignation, aux soins de sa bonté paternelle.

Ensuite nous nous occupâmes à décharger notre bâtiment. Oh! combien nous nous trouvâmes riches du peu que nous avions sauvé! Nous cherchâmes une place commode pour établir une tente à l'abri des rochers; dès que nous l'eûmes trouvée, elle fut bientôt tendue. Nous assujettîmes fortement une perche dans une fente de rocher; elle formait le faite de la tente et reposait sur une vergue plantée dans la terre; de cette manière elle était très-ferme et ne risquait point d'être renversée; la toile fut ensuite tendue par-dessus et affermie par terre des deux côtés avec des pieux. Par précaution, nous chargâmes encore les bords de caisses de provisions et d'autres choses pesantes, et nous attachâmes des crochets au bout de la toile sur le devant pour pouvoir en fermer l'entrée pendant la nuit. Alors je recommandai à mes fils de chercher autant de mousse et d'herbe sèche qu'ils pourraient en ramasser, et de les exposer au soleil pour en achever la dessiccation; elle devait servir à faire notre couche; et pendant cette occupation, où même le petit François pouvait être employé, je construisis, à quelque distance de la tente, près du ruisseau qui devait nous fournir de l'eau douce, une espèce de petite cuisine : c'était un foyer de pierres plates que je trouvai dans le lit du ruisseau. Je rassemblai aussi une quantité de branches sèches; avec les plus grosses je fis une espèce de petit enclos autour du foyer; avec les petites j'allumai, en battant mon briquet, un feu réjouissant et pétillant en vives flammes. Un pot rempli d'eau avec des tablettes de bouillon fut mis dessus, et la bonne mère, ayant son petit François pour marmite, fut chargée de la préparation du dîner. François eut, à la couleur des tablettes, que c'étaient des tranches de colle forte. « Qu'est-ce que papa doit donc coller? demanda-t-il. — Rien; je veux faire de la soupe grasse, lui dit sa mère en riant. — Ah! oui, répondit-il. Et où prendrons-nous la viande pour la faire, ici où il n'y a ni boucher ni boucherie? »

— Petit fou! lui dis-je, ce que tu prends pour de la colle, c'est de la viande réduite en gelée à force de cuire, et qui, étant séchée, ne

¹ Oiseaux de ces contrées; on en donnera dans la suite la description.

se gâte point; on peut ainsi la transporter dans de longs voyages sur mer, où l'on ne peut prendre assez de bétail pour nourrir tout l'équipage, et où la viande salée ne ferait pas de bonne soupe; celle-ci sera excellente, je te le promets. » Le pauvre petit avait bien faim, et dit qu'il se réjouissait d'en manger.

Pendant ce temps-là Fritz avait chargé nos fusils; il en prit un et s'éloigna du côté du ruisseau. Ernest, à qui il proposa de l'accompagner, lui dit que cette côte tommeuse et pierreuse ne le tentait point, et s'en alla rôder à droite du côté du rivage. Jack se dirigea contre une paroi de rocher qui s'avancait jusqu'au bord de la mer pour prendre des moules qui y étaient attachées. Pour moi, j'essayai de tirer sur le rivage les deux tommeaux repêchés, et je n'en pus venir à bout; notre place de débarquement, très-commode pour le bateau, avait trop de profondeur perpendiculaire pour ramener les tommeaux. Pendant que je m'inquiétais en vain pour trouver un meilleur bord, j'entendis à une certaine distance pousser des cris affreux, et je reconnus la voix de mon petit Jack. Je saisis ma hache, et je courus, plein d'angoisse, à son secours; quand je l'aperçus, il était dans un bas-fond, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et un gros homard le tenait par la jambe avec ses pinces; le pauvre petit poussait des cris pitoyables, et faisait d'inutiles efforts pour s'en débarrasser. Je sautai aussitôt dans l'eau; à peine cet hôte incommode eut-il remarqué mon approche, qu'il lâcha l'enfant pour se sauver en pleine eau; mais je ne l'entendais pas ainsi, et je voulais qu'il payât la peur qu'il nous avait faite. Je le saisis donc avec précaution par le corps, et je l'emportai vivant, suivi de Jack, qui poussait des cris de joie et de triomphe; il désira porter lui-même à sa mère cette belle capture, et, voyant qu'elle ne me faisait aucun mal, par la manière dont je la tenais, il voulut s'en saisir; mais à peine fut-elle entre ses mains, qu'elle lui donna un coup si violent de sa queue sur la joue, qu'il se laissa tomber et recommença ses cris. Je ne pus m'empêcher de rire et de railler le petit fanfaron du souflet qu'il avait reçu. Alors, dans sa colère, il prit vivement une pierre, et tua le homard en la lui jetant sur la tête, qu'il lui fracassa. Je fus fâché de cette action: « Cela s'appelle tuer son ennemi à terre, lui dis-je; Jack, il ne faut pas se venger ni agir dans sa colère; si ce homard t'a pincé, tu voulais le manger; ainsi vous êtes bien à deux de jeu; une autre fois, sois, je te prie, plus prudent et plus doux. — Pourtant, papa, me dit-il, vous me permettez de le porter à ma mère? » Il le prit sans plus courir de risque, et le porta à notre cuisine. « Maman, un homard! dit-il d'un air triomphant. Ernest, un homard! Où est donc Fritz? Prends garde, François, il va te mordre. » Alors tous se mirent autour de lui à regarder la bête merveilleuse, et s'étonnèrent plus de sa grandeur énorme que de sa forme, qui est exactement la même que celle des écrevisses d'eau douce.

« Oui, oui, regardez! disait Jack en soulevant une de ses pattes avec fierté, c'est avec ces terribles pinces que ce coquin m'a pris par la jambe, et je crois que, si je n'avais pas eu un bon pantalon de matelot, il me l'aurait coupée. Oh! mais aussi je l'en ai bien puni.

— Oh le petit fanfaron! lui dis-je; ce homard t'aurait joliment arrangé, si je n'étais venu à ton secours; et cette bonne tape de sa queue sur ta joue qui t'a obligé de le lâcher! Il te frappait de ses propres armes, tu as dû avoir recours à une grosse pierre pour te défendre; ce combat, mon pauvre Jack, ne doit pas te rendre bien fier. » Ernest, qui s'occupait toujours beaucoup de ses repas, dit d'abord qu'il fallait le jeter dans le pot au bouillon, auquel il donnerait un très-bon goût; mais sa mère ne voulut pas y consentir, et lui dit que nous devions mieux ménager nos provisions; que la grosse écrevisse nous donnerait seule à dîner une autre fois. Pour moi, j'allai examiner le bas-fond où Jack avait été pincé, pour amener par la mer mes deux tommeaux au rivage; je les fis rouler jusque-là, puis je les dressai sur leur fond pour qu'ils ne pussent retourner en arrière.

En revenant auprès de mes enfants, je louai Jack de ce qu'il avait fait la première chasse heureuse, et je lui promis pour sa part la patte entière du homard qui lui avait si bien serré le mollet; ce fut là sa récompense.

« Moi aussi, s'écria Ernest, j'ai vu quelque chose qui est, dit-on, très-bon à manger; mais je n'ai pu l'avoir, parce qu'il était dans l'eau, et qu'il aurait fallu me mouiller les jambes.

— Oui, dit Jack, je l'ai bien vu aussi; c'étaient de vilaines moules, dont, pour rien au monde, je ne voudrais manger; parlez-moi de mon beau homard.

— Et moi, je crois que ce sont des huîtres, dit Ernest; elles sont appliquées contre le pied du rocher, et pas très-profondément.

— Oh bien! monsieur le délicat, qui crains si fort l'eau, lui dis-je en riant, puisque tu connais la place, tu auras la bonté d'y retourner et d'en apporter pour notre premier repas; dans notre fâcheuse position, il faut que chacun de nous coopère activement au bien commun et ne craigne pas de se mouiller les pieds; tu vois que le soleil nous a bientôt séchés, ton frère et moi.

— Je veux aussi, répondit-il, prendre en même temps du sel, que j'ai vu en abondance près de la mer, dans les fentes des rochers, où sans doute il a été cuit par le soleil; j'en ai goûté, et il est excellent. Ne pensez-vous pas, mon père, que l'eau de la mer l'a déposé là?

— Eh sans doute! éternel raisonneur: d'où veux-tu qu'il soit venu?

Il aurait mieux valu en apporter tout de suite un sac plein que de réfléchir si profondément sur la chose la plus simple et la plus naturelle, et si tu ne veux pas manger une soupe fade, cours chercher ce que tu as découvert. »

Il y alla. Ce qu'il nous apportait était sans doute du sel marin, mais tellement mêlé de terre et de sable, que je fus sur le point de le jeter; ma femme m'en empêcha; elle le fit dissoudre dans de l'eau douce, puis le filtra à travers un linge, et de cette manière nous pûmes saler notre soupe.

« Est-ce que nous n'aurions pas pu prendre tout simplement de l'eau de mer, dit Jack, au lieu de nous donner tant de peine?

— L'eau de mer, lui dis-je, est encore plus amère que salée; elle a de plus un goût nauséabond qui se perd quand on sépare le sel, comme vient de le faire votre mère. » Pendant que je parlais, ma femme goûta la soupe avec un petit bâton qui lui servait à la remuer, et déclara qu'elle était bonne et salée fort à propos. « Mais, dit-elle, Fritz nous manque encore; et puis comment mangerons-nous notre soupe? nous n'avons ni cuillers ni assiettes? Pourquoi n'avons-nous pas pensé à en prendre sur le vaisseau?

— Parce qu'on ne pense jamais à tout, chère femme; nous nous apercevrons peu à peu de bien d'autres privations.

— Mais celle-là, dit-elle, sera une des plus pénibles; il est impossible que chacun de nous soulève ce gros pot brûlant pour le porter à sa bouche et prenne le biscuit à la main. »

Elle avait raison; nous restions stupéfaits à regarder notre marmite, comme le renard de la fable quand la cigogne lui présente une cruche à long col. Enfin nous partîmes tous d'un éclat de rire de notre dénuement d'ustensiles et de notre imprévoyance, car des cuillers et des fourchettes étaient des instruments de première nécessité.

« Si nous avions seulement des noix de coco, disait Ernest, nous pourrions les casser, et nous servir des fragments de la coquille comme de cuillers.

— Oui, oui, dis-je, c'est fort bien, si nous en avions! mais nous n'en avons pas; on va loin avec des si; et si des noix suffisaient, j'aimerais autant avoir tout de suite quelques douzaines de bonnes et belles cuillers; mais à quoi nous servent les souhaits?

— Nous pouvons au moins, répondit-il, prendre des coquilles de moules.

— Bien! bien! Ernest, voilà ce que j'appelle une pensée utile; va donc chercher ces huîtres dont tu nous parles. Mais, messieurs, point de dégoût entre nous; nos cuillers n'auront point de manche, et nos doigts tremperont dans la gamelle. » Jack courut le premier, Ernest le suivit lentement, et Jack était déjà dans l'eau jusqu'à mi-jambe quand il arriva: le petit entreprenant arracha vite les huîtres et les jeta au petit paresseux, qui en remplit son mouchoir, mit de plus une grosse moule dans sa poche, et tous deux arrivèrent avec leurs provisions.

Fritz n'était pas encore de retour, et sa mère commençait à s'inquiéter, lorsque nous l'entendîmes crier de loin joyeusement, et nous lui répondîmes de même: il arriva, les mains cachées derrière le dos, et s'approchant d'un air triste et capot: « Qu'apportes-tu? lui demandèrent ses frères; montre-nous ta chasse, et tu verras la nôtre. — Hélas! dit-il, je n'apporte rien, je n'ai rien rencontré. — Rien du tout? lui demandai-je. — Rien du tout, » me dit-il; mais cette fois un sourire de fierté perceait à travers son air mécontent. Au même instant Jack, qui s'était glissé derrière lui, s'écria: « Un cochon de lait! un cochon de lait! » Alors Fritz trahi nous montra sa belle chasse avec un regard de satisfaction, et je reconnus d'abord que le prétendu cochon était une espèce d'agouti; je dis une espèce, car je savais que les vrais agoutis ne se sont jamais trouvés que dans l'Amérique méridionale, dont nous étions bien éloignés. « Où l'as-tu trouvé? où l'as-tu tiré? t'a-t-il bien fait courir? » disaient à la fois les petits garçons. « Voyons, voyons... » Pour moi, j'étais sérieux. « Je préférerais, lui dis-je, qu'en effet tu n'eusses rien apporté, et que tu ne te fusses pas permis un mensonge; ne fais plus cela, mon fils, même en badinant; on s'accoutume ainsi à dire ce qui n'est pas, cette habitude dégénère facilement en fausseté, c'est le plus affreux des vices. A présent, voyons ta chasse; où l'as-tu trouvée? »

Fritz nous raconta qu'il avait été de l'autre côté du ruisseau: « Ah!

¹ L'agouti, dit M. Descourtilz, dans son *Voyage à Saint-Domingue*, est de la grosseur d'un lièvre, et court avec la même vitesse; mais, pour la figure, il tient plus du cochon; il en a le grognement. Ce n'est point un animal vorace, il est seulement friand; lorsqu'il est rassasié, il enterre le reste de ses provisions, et le garde pour un autre repas. Il est naturellement d'un caractère doux; mais, quand il est excité, il mord, ses poils se hérissent, et il frappe la terre de ses pieds de derrière, à la manière des lapins; ainsi que ces derniers, il creuse des tanières, mais qui n'ont qu'une issue; il s'y cache pendant les grandes chaleurs, et y dépose des provisions de patates et de bananes. On le prend à la course, ou bien on le chasse avec des chiens; lorsqu'on a trop de peine à l'attendre, le chasseur n'a qu'à siffler: dès que l'agouti l'entend, il se pose sur les pieds de derrière et se laisse prendre facilement. Sa chair est blanche, comme celle des lapins, mais sèche et sans graisse, et ne perd jamais tout à fait un goût un peu sauvage, désagréable aux Européens: les naturels du pays en font grand cas, surtout quand l'animal pâture près de la mer, et mange les plantes imprégnées de sel; aussi en tuent-ils un si grand nombre, qu'il est devenu beaucoup moins commun.

nous dit-il, c'est bien autre chose qu'ici ! Le rivage est bas, et vous ne vous faites aucune idée de la quantité de tonneaux, de caisses, de planches, de toute sorte de choses que la mer y a déposées : n'irons-nous pas les prendre ? Nous devrions aussi, mon père, faire encore demain une course au vaisseau pour aller chercher notre bétail ; ne faut-il pas du moins amener la vache ? Notre biscuit, trempé dans du lait, ne serait pas si dur. — Et serait meilleur, dit le gourmand Ernest. — Là, de l'autre côté, reprit Fritz, il y a de l'herbe tant qu'on en veut pour la faire paître, et puis un joli bois, où nous serions à l'ombre. Pourquoi resterions-nous ici, sur ces bords stériles et déserts ? — Patience, patience ! répondis-je ; il y a temps pour tout, ami Fritz ; demain, après-demain, sont aussi des jours qui auront leur tâche. Avant toute chose, dis-moi si tu n'as découvert aucune trace de nos compagnons de voyage ? — Pas la moindre trace d'homme, ni mort ni vivant, ni sur la terre ni sur mer ; mais il y a des animaux qui ressemblent plus à des cochons que celui-ci, qui a plutôt des pattes de lièvre ; je le voyais sauter sur l'herbe, tantôt assis sur celles de derrière, se frottant le museau avec celles de devant, tantôt cherchant des racines et les rongant comme les écureuils. Si je n'avais craint qu'il m'échappât, j'aurais essayé de le prendre vivant ; il me paraissait presque apprivoisé. »

L'observateur Ernest tournait et retournait la bête de tous les côtés : « Je ne pense pas, dit-il enfin, que ce soit, comme nous l'avons d'abord cru, un cochon de lait ; il est vrai que ses soies et son museau ressemblent assez à ceux des cochons ; mais voyez ses dents : il n'en a que quatre incisives par-devant, comme les animaux rongeurs ; à tout prendre, il ressemble plus à un lapin ou à un lièvre. J'en ai vu une gravure dans notre livre d'histoire naturelle ; si je ne me trompe, on l'appelle *agouti*. »

— Ha ! ha ! dit Fritz, voilà monsieur le savant qui veut tout savoir. — Et qui cette fois n'a pas tort, lui dis-je ; ne précipite pas tes railleries : car tout m'annonce que cet animal est vraiment un agouti. Je ne le connais, à la vérité, que par des descriptions ou des gravures, mais ton marassin leur ressemble parfaitement ; il est indigène en Amérique ; il vit dans des creux, sous des racines d'arbre, et c'est, dit-on, un excellent manger ; nous en jugerons.

Pendant que nous parlions, Jack s'efforçait d'ouvrir une huître avec son couteau ; mais, malgré tous ses efforts et toutes ses grimaces, il ne put en venir à bout. Je ris, et je lui en fis poser quelques-unes sur des charbons ardents ; bientôt elles s'ouvrirent d'elles-mêmes : « Eh bien ! mes enfants, il ne tient qu'à vous, à présent, de vous régaler de la friandise la plus estimée des gourmets les plus délicats. » J'en mangeai une ; mais elles m'ont toujours répugné, et je ne pus retenir un signe d'aversion ; ils ne regardèrent avec surprise. « Mais tout le monde dit, mon père, que les huîtres sont excellentes à manger ? — Je ne dispute du goût de personne, lui répondis-je ; quant à moi, je n'en mangerais qu'à la dernière extrémité ; essayez, peut-être les aimerez-vous. » Ce coquillage est si peu attrayant à voir quand on n'en a pas l'habitude, que pas un n'en voulut tâter. Cependant Jack, se montrant le plus courageux, avala la sienne comme une médecine, en fermant les yeux, et tous suivirent son exemple ; mais tous déclarèrent, ainsi que moi, que l'huître n'était pas un mets de leur goût, et se hâtèrent de plonger la coquille dans le pot pour l'en retirer pleine de bonne soupe ; ils se brûlèrent les doigts, et ce fut à qui crierait le plus fort. Ernest seul n'avait en garde de s'y exposer ; il sortit sa moule de sa poche, et elle était aussi grande qu'une assiette, et plus profonde ; il prit avec précaution toute sa portion à la fois ; et, se moquant des autres, il attendit qu'elle fût un peu refroidie pour la manger à son aise.

« Tu as bien soin de toi, lui dis-je ; mais dis-moi, mon cher Ernest, pourquoi tu ne penses qu'à ta personne, à ton bien-être, et si rarement aux autres ? Tu mérites que ton égoïsme soit puni, et que ta soupe, refroidie dans ta belle et bonne assiette, soit pour nos fidèles serviteurs les chiens. Nous pouvons tous, et toi comme les autres, prendre dans le pot avec nos coquilles d'huîtres ; les chiens ne le peuvent pas ; ainsi ton assiette et ta portion de soupe seront pour nos dogues, et tu auras la bonté d'attendre, et de manger avec nous et comme nous. »

Mon petit reproche se fit sentir à son cœur, et, tout obéissant, il posa son assiette à terre, où les chiens la vidèrent en deux lèches. Nous étions presque aussi affamés qu'eux ; tous les regards étaient fixés sur le pot, pour voir quand la fumée commencerait à haïsser, lorsqu'on s'aperçut que les dogues, après avoir mangé leur soupe, avaient flairé l'agouti de Fritz, et le déchiraient à belles dents ; les enfants poussèrent des cris lamentables. Fritz se leva furieux, prit son arme, les frappa, leur dit des injures, leur jeta des pierres, et les aurait tués si je ne l'avais retenu ; il courba son fusil, à force de leur donner des coups ; et, dans sa fureur, il criait si fort, que sa voix se répétait entre les rochers.

Dès qu'il fut en état de m'entendre, je lui reprochai très-sérieusement sa violence, et je lui représentai combien il nous avait alligés, et comme il avait effrayé sa mère, en poussant des cris si terribles, en gâtant son fusil, qui pouvait nous être si utile, et en tuant presque de pauvres animaux, qui pouvaient l'être encore plus. « La colère, lui dis-je, conseille toujours mal, et peut conduire à des cri-

mies ; pense à celui de Cain, qui tua son frère dans un mouvement de violence. — Mon père !... dit-il avec effroi. — Oui, je sais bien que, cette fois, ce n'étaient que des bêtes ; mais on ne raisonne pas dans la colère, on ne sait à quoi l'on s'attaque ; et la preuve en est que tu t'en prenais à de pauvres êtres sans jugement, qui ne savaient point si ton agouti n'était pas là pour eux, comme la soupe. Convieus aussi que c'est la vanité qui a excité ta fureur ; si un autre que toi avait chassé et tué l'agouti, tu aurais beaucoup mieux supporté cet accident. » Il en convint, sentit son tort, et me demanda pardon en versant des larmes amères.

Bientôt après notre repas, le soleil baissa vers le couchant ; la volaille se rassembla peu à peu autour de nous, en picotant les miettes de biscuit tombées ; ma femme prit alors son sac mystérieux, et l'ouvrit ; elle en tira des graines de vesce, de pois, d'avoine, dont elle leur donna quelques poignées ; il y avait aussi plusieurs autres semences de plantes légumineuses, qu'elle me montra. Je louai beaucoup sa prudence, la priant seulement d'être plus économe de cette utile provision, qui pourrait nous servir de semailles et nous procurer des récoltes, et de nourrir plutôt la volaille avec le biscuit gâté que nous apporterions du vaisseau. Nos pigeons s'envolèrent dans les rochers voisins ; les poules, et le coq à leur tête, se rangèrent en ligne sur le faite de la tente ; les oies et les canards allèrent, en caquetant, dans un endroit marécageux et couvert de broussailles, près du rivage. Nous aussi, nous fîmes nos préparatifs de repos. Nous chargeâmes, par précaution, nos armes, fusils et pistolets, que nous posâmes dans la tente ; nous fîmes ensuite nos prières en commun ; nous remerciâmes Dieu du secours qu'il nous avait donné ; nous nous recommandâmes à sa garde vigilante, et, avec le dernier rayon du soleil, nous entrâmes dans notre tente, où, bien serrés les uns contre les autres, nous nous couchâmes sur la mousse que nous y avions étendue.

Ce fut avec étonnement que les enfants remarquèrent que l'obscurité arrivait si subitement, et que la nuit succédait au jour presque sans crépuscule : « Cela, leur dis-je, me fait soupçonner que l'endroit où nous sommes n'est pas loin de l'équateur, où du moins qu'il se trouve entre les deux tropiques, où ce phénomène est ordinaire ; car le crépuscule provient des rayons solaires rompus dans l'atmosphère ; plus ils tombent obliquement, plus leur faible leur s'étend et se prolonge ; mais au contraire, plus ils sont perpendiculaires, moins ils s'écartent, et par conséquent il fait totalement nuit beaucoup plus vite quand le soleil est au-dessous de l'horizon. Du reste, d'ici à quelques jours, je tâcherai de découvrir, au moins par approximation, le lieu où nous sommes. »

Je regardai encore une fois hors de la tente, pour voir si tout était tranquille autour de nous ; puis j'en fermai soigneusement l'entrée : le coq, réveillé par le lever de la lune, nous chanta vèpres, et je me couchai. Mais autant le jour avait été chaud, autant la nuit fut froide, et nous fûmes obligés de nous serrer les uns contre les autres pour nous réchauffer : un doux sommeil commença alors à fermer les paupières de tous mes bien-aimés ; je tâchai de ne m'endormir que lorsque je vis leur mère jouir en paix de son premier sommeil : alors mes paupières se fermèrent aussi, et, grâce à la fatigue, la première nuit que nous passâmes dans notre île déserte fut très-supportable.

CHAPITRE III.

Voyages et découvertes.

A peine l'aube du jour eut-elle paru, que je fus réveillé par le cri de notre coq ; j'appelai aussitôt ma femme, et je délibérai avec elle sur ce qui devait nous occuper ce jour-là : nous fûmes d'accord que la première chose importante était d'aller à la recherche de nos compagnons de voyage, et d'examiner en même temps la nature du pays de l'autre côté du ruisseau avant de prendre une résolution définitive.

Ma femme concevait bien qu'un voyage dans ce but ne pouvait se faire en famille, et, pleine de confiance en la bonté de Dieu, elle consentit avec courage à la proposition de garder auprès d'elle Ernest et les deux petits, tandis que Fritz, comme le plus âgé et le plus vaillant, irait avec moi à la découverte. Je la priai de ne pas perdre de temps et de préparer le déjeuner : elle nous prévint que les portions seraient petites, parce qu'il n'y avait plus de provisions que pour une soupe. « Mais, demandai-je, le homard de Jack, qu'est-il devenu ? — C'est ce que Jack nous apprendra, dit sa mère : va éveiller les petits ; moi, je vais faire du feu et mettre de l'eau dessus. »

Les enfants furent bientôt sur pied, et même le paresseux Ernest consentit sans murmure à se lever de si bon matin. Quand je demandai à Jack où était son homard, il courut le chercher dans une fente de rocher, où il l'avait soigneusement caché. « Je ne voulais pas, dit-il, que les chiens le mangeassent comme le gibier de Fritz ; il me paraît que ces gaillards ne méprisent rien. — Il me paraît aussi, dis-je, que mon étourdi sait réfléchir à ce qui l'intéresse. Heureux celui qui devient sage par le dommage d'autrui ! dit le proverbe ; mais ne veux-tu pas céder à Fritz, pour son voyage, la grosse pince qui l'avait pris la jambe et que je t'avais promise ? »

— Quel voyage ? s'écrièrent-ils tous ; nous voulons en être aussi. Voyage ! voyage ! répétèrent-ils en frappant des mains et sautant autour de moi comme de petits chevreux. — Pour cette fois, leur dis-je, c'est impossible ; nous ne savons pas ce qui nous arrivera : moi et votre frère aîné, nous pouvons mieux affronter le danger et nous en tirer ; outre cela, un voyage en famille se ferait très-lentement ; vous resterez donc tous trois ici avec votre mère, à cette place, qui paraît être sûre, et vous garderez pour vous protéger le vaillant Bill, pendant que Turc nous accompagnera : une telle garde et un fusil chargé peuvent inspirer du respect. Allons, Fritz, attache Bill pour qu'il ne nous suive pas, et garde Turc près de toi ; prépare aussi nos fusils. »

Fritz rougit. Son fusil était courbé et ne pouvait servir ; il alla le chercher, et tâcha en vain de le redresser. Je le laissai faire pendant quelque temps. Enfin, je lui permis d'en prendre un autre ; mais je vis avec plaisir son regret d'avoir abîmé le sien. Un moment après, il voulut prendre Bill pour l'attacher, mais l'animal se souvenait des coups qu'il lui avait donnés : il lui montra les dents, et ne voulut pas venir à lui, non plus que Turc : ils n'obéirent qu'à ma voix. Alors Fritz, en pleurant, demanda du biscuit à sa mère, en disant qu'il se passerait plutôt de déjeuner pour faire sa paix avec les chiens ; il leur en porta, les flatta, les caressa, et sembla leur demander pardon. Comme de tous les animaux, sans en excepter l'homme, le chien est le moins rancunier et le plus sensible aux caresses, Bill consentit à le lécher ; mais Turc, qui était plus fier, résistait encore et paraissait le craindre. « Donne-lui une patte de mon homard, lui dit Jack ; aussi bien je veux te la céder pour ton voyage. »

— Bon, dit Ernest, ne t'inquiète pas, ils trouveront sûrement des noix de coco, comme Robinson, et c'est bien autre chose que ton misérable homard ! Imagine-toi une amande grosse comme ma tête, et une grande jatte pleine de bon lait d'amandes.

— Tu m'en apporteras si tu en trouves, » dit le petit François.

Nous nous préparâmes au départ. Nous prîmes chacun une gibecière et une hache ; je mis une paire de pistolets dans la ceinture de Fritz, outre son fusil ; je m'équipai de même, et je n'oubliai pas une provision de biscuit et un flacon de fer-blanc plein d'eau douce du ruisseau ; ma femme nous appela ensuite à déjeuner, et le homard nous parut si dur à tous, qu'il nous en resta beaucoup pour le voyage : aucun de mes enfants ne vit de mauvais oeil qu'il passât dans notre poche. Cependant nous étions tous rassasiés : la bête était énorme, et sa chair est beaucoup plus nourrissante que celle des cérevisses de rivière, mais bien moins délicate.

Fritz nous conseilla de nous mettre en route avant l'ardeur du soleil : « Je le veux bien, lui dis-je ; mais nous avons oublié ce qu'il y a de plus important. — Quoi donc, mon père ? dit-il en regardant autour de lui ; je ne vois plus rien à faire que de dire adieu à maman et à mes frères. » Mais Ernest dit : « Moi, je devine ce que c'est ; nous n'avons pas encore fait notre prière du matin. »

— C'est cela même, mon cher enfant, répondis-je : on oublie trop souvent Dieu, notre père à tous ; prions-le d'alléger nos peines, de pourvoir à notre subsistance, à notre bien-être, car jamais nous n'avons eu tant besoin de son secours et de sa protection que dans une situation telle que la nôtre, et au moment d'entreprendre un voyage sur une plage inconnue. »

Alors le petit polisson Jack commença à contrefaire le sonneur de cloches et à crier : « *Bom, bom, bidibom, bidibom* ! à la prière ! à la prière ! *bom, bom* ! — Etourdi ! m'écriai-je fâché, faut-il donc que tu mêles tes sottises et tes espiègleries aux choses les plus sérieuses et les plus sacrées ? Tu n'es pas digne de prier le bon Dieu, puisque tu en fais un badinage et un jeu. Éloigne-toi, laisse-nous prier avec respect, et réfléchis sur ta folle conduite. » Le petit garçon recula de quelques pas, mais ayant toujours un air mutin qui me déplut. Nous nous mîmes tous à genoux, et je fis la prière avec plus de dévotion et de ferveur encore qu'à l'ordinaire, nous recommandant humblement à la continuation des bontés de Dieu, et à sa garde paternelle pour ce jour d'une première et urgente séparation : je lui demandai aussi pardon pour nous, mais particulièrement pour notre petit compagnon, qui venait de l'offenser. A ces mots, Jack s'avança doucement en pleurant, se mit à genoux derrière moi ; et quand j'eus fini, il dit en sanglotant : « Je demande pardon à papa et au bon Dieu. »

— Il fallait mettre Dieu le premier, lui dis-je, et même ne t'adresser qu'à Dieu, car tu n'as offensé que lui ; mais si tu te repens sincèrement, il est si bon, qu'il te pardonnera. » Je l'embrassai ensuite, et je lui fis encore quelques petites exhortations à lui recommandant, ainsi qu'aux deux autres, d'obéir en tout à leur mère : alors je chargeai les fusils qui restaient, et que je leur laissai, et je dis à ma femme de se tenir toujours près du bateau, qui, pour la défense et la fuite, était le meilleur asile. Après cela, nous nous arrachâmes de ses bras et de ceux des enfants, non sans émotion et sans douleur, car des deux côtés nous ne pouvions savoir ce dont nous étions menacés sur cette plage inconnue. Tous fondaient en larmes ; mais le bruit du ruisseau, dont nous approchions, fit que nous n'entendîmes plus leurs sanglots et leurs adieux répétés, et nous obligea de penser à nous-mêmes et au but de notre marche.

Les bords du ruisseau étaient si escarpés des deux côtés, que l'on

ne pouvait approcher de son lit que par un passage fort étroit du côté où nous étions, et près de son embouchure dans la mer. C'était là que nous avions été pour puiser de l'eau ; mais il n'y avait pas moyen de le traverser en cet endroit, le bord opposé étant hérissé de rocs perpendiculaires et trop élevés. Pour y parvenir, nous fûmes obligés de monter, en suivant son cours, jusqu'à la paroi de rochers d'où l'eau tombait en cascade ; il se trouvait par-ci par-là de grosses pierres dans le lit du ruisseau, que nous franchîmes en faisant des sauts bien hasardés ; mais enfin nous arrivâmes sur l'autre rive. Nous marchâmes alors très-péniblement au travers de hautes herbes à moitié séchées par le soleil. Nous descendîmes en diagonale pour tâcher d'arriver au bord de la mer, où nous espérions trouver moins d'obstacles à notre marche, et peut-être découvrir la chaloupe ou quelques-uns de nos camarades, lorsque, après avoir fait une centaine de pas, nous entendîmes derrière nous un bruit très-fort comme si nous étions poursuivis, et nous vîmes un grand mouvement dans les herbes, presque aussi hautes que nous. J'ayone que j'eus un moment d'effroi intérieur, pensant que c'était peut-être un tigre ou quelque autre bête féroce, et que nous allions être dévorés ; mais je fus très-content du courage de Fritz, qui, au lieu de s'effrayer et de fuir, s'arrêta avec beaucoup de sang-froid et de calme, se mit en position de tirer en bandant le chien de son fusil et en jetant les yeux du côté du bruit qui approchait. Il découvrit enfin d'où ce bruit provenait. Notre joie fut grande en voyant que cette créature si redoutée n'était autre que notre fidèle Turc, que la douleur des adieux nous avait fait oublier, et que nos amis nous avaient sans doute envoyé. Je reçus le gros dogue avec joie, et je louai Fritz de ne s'être pas laissé entraîner par la peur, ou à fuir, ou à tirer sur le chien avant de l'avoir vu distinctement, puisqu'il aurait pu tuer notre plus zélé défenseur. « Vois-tu, cher Fritz, lui dis-je, quels ennemis dangereux sont les passions et la pusillanimité ? Si tu avais cédé aujourd'hui à la peur comme hier à la colère, tu aurais pu nous faire un dommage irréparable. »

Il en convint, me promit de veiller sur lui-même, pour ne plus se laisser aller à la colère, et caressa si fort le brave Turc, qu'enfin ils devinrent amis.

En causant ainsi, nous avançions : nous avions alors à notre gauche la mer, et à notre droite, à une demi-lieue de distance, la paroi de rochers continus qui, depuis notre place de débarquement, se prolongeait sur une ligne presque parallèle au rivage, et les sommets étaient parés d'une riante verdure et d'une grande variété d'arbres ; l'espace entre cette paroi et la mer était couvert en partie de hautes herbes à demi séchées, en partie de petits bois qui s'étendaient, d'un côté, jusqu'aux rochers, de l'autre jusqu'à la mer. Nous nous tenions soigneusement près du rivage, et nous regardions plus attentivement la plaine liquide que celle sur laquelle nous marchions, dans l'espérance d'apercevoir la chaloupe et nos compagnons ; nous ne négligions cependant pas de chercher aussi sur le sable des traces d'hommes, sans pouvoir rien découvrir ni d'ancien ni de récent.

— Je veux, dit Fritz, tirer de temps en temps un coup de fusil, pour que nos camarades puissent nous entendre, s'ils sont cachés quelque part.

— Fort bien, lui dis-je, si tu peux tirer de manière que nos amis entendent seuls les coups, et non pas les sauvages qui sont peut-être dans les environs, et qui pourraient facilement nous épier et nous surprendre.

Fritz. Mais pourquoi courons-nous, nous, au péril de notre vie, après des gens qui nous ont abandonnés si cruellement sur le vaisseau ?

LE PÈRE. Par plusieurs raisons, mon cher : premièrement, parce qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal ; ensuite, parce qu'ils peuvent aussi nous être utiles et nous aider ; mais surtout parce qu'ils ont peut-être le plus grand besoin de notre secours : ils n'ont sauvé du vaisseau que leur personne, si tant est qu'ils l'aient sauvée, et nous, nous en avons tiré beaucoup de choses sur lesquelles ils ont autant de droit que nous.

Fritz. Cependant nous courons ici dans l'incertitude, sur le rivage, tandis que nous pourrions retourner sur le vaisseau et sauver notre bétail.

LE PÈRE. Entre plusieurs devoirs, mon fils, nous devons toujours préférer le plus important pour le remplir le premier ; essayer de sauver des hommes est plus noble que de s'occuper d'animaux ; aux quels nous avons donné de la nourriture pour plusieurs jours ; d'ailleurs, la mer est tranquille, elle ne menace pas de submerger le vaisseau de sitôt.

Fritz se tut et nous marchâmes en avant ; après avoir fait environ deux lieues, nous entrâmes dans un bois un peu éloigné de la mer. Nous fîmes halte, et nous nous restaurâmes à l'ombre au bord d'un clair ruisseau qui coulait doucement à côté de nous. Tout à l'entour volaient, chantaient, gazouillaient des espèces d'oiseaux inconnus, qui se distinguaient plus par la beauté de leur plumage que par l'agrément de leur voix. Fritz prétendait aussi avoir découvert, entre le feuillage et les branches, des animaux ressemblant à des singes. En effet, ce qui parut le confirmer dans cette opinion fut l'inquiétude de Turc ; il commença à lever le nez en l'air, et à aboyer si fort, que le bois en retentissait. Fritz se glissa de tout côté pour s'en assurer ; il

leva aussi le nez vers les arbres, et heurta contre un corps arrondi qui était à terre; il faillit tomber tout de son long; il ramassa cependant ce qui l'avait fait broncher, et me l'apporta, en me disant que c'était peut-être un nid d'oiseau. « Pourquoi penses-tu cela? lui dis-je en l'examinant; c'est plutôt une noix de coco. »

Fritz. Mais j'ai lu cependant qu'il y a vraiment des oiseaux qui bâtissent des nids tout ronds; voyez comme c'est croisé et hérissé.

LE PÈRE. Oui, sans doute; mais tu ne dois pas si légèrement, et au premier regard, décider la chose; ne vois-tu pas que ce que tu prends pour des brins croisés par un bec d'oiseau est une enveloppe fibreuse faite par la nature? Ne te rappelles-tu pas aussi d'avoir lu que la noix de coco est enveloppée dans un corps rond, fibreux, entouré d'une peau mince et fragile, semblable à celle que tu tiens? Cette peau est gâtée par le temps, c'est pourquoi tu vois ces petites fibres hérissées en dehors; à présent nous allons les ôter entièrement, et tu trouveras la noix dessous. »

Nous le fîmes, et la noix fut cassée; nous ne trouvâmes rien dedans qu'un noyau desséché, qui n'était plus mangeable.

Un gros homard le tenait par la jambe avec ses pinces.

Fritz. Ah! mon Dieu! que dirait Ernest, qui m'enviait tant ces amandes grosses comme la tête et ces jattes pleines d'orgeat? Je croyais aussi, mon père, que les noix de coco renfermaient un liquide doux et rafraîchissant comme du lait d'amandes. Les voyageurs sont de grands menteurs!

LE PÈRE. Quelquefois, mon fils; mais dans ce cas ils ont eu raison; ce lait existe dans les noix de coco quand elles ne sont pas tout à fait mûres, comme dans les nôtres, mais en plus grande quantité; plus le fruit mûrit, plus ce liquide s'épaissit, se forme en noyau, se dessèche enfin complètement: si cette noix mûre est mise dans un bon terrain, les noyaux germent et rompent la coque; mais s'ils restent sur la terre ou dans un endroit qui ne leur convient pas, ils étouffent par la fermentation intérieure et périssent comme celui-ci.

Fritz. Je suis maintenant étonné que tous n'étouffent pas; la coque est si dure! comment un noyau peut-il la percer?

LE PÈRE. Nos noyaux de pêche ne sont pas moins durs, et cependant le pépin peut les rompre quand ils sont mis dans un bon terrain.

Fritz. C'est ce que je conçois très-bien: le noyau de pêche est divisé en deux parties, comme une coquille de moule; il y a une couture qui s'ouvre facilement d'elle-même quand le pépin se gonfle par l'humidité; mais celui-ci est rond et tout d'une pièce.

LE PÈRE. Tu vois qu'il est peut-être plus aisé de pourrir en dedans qu'en dehors; conviens que les noix de coco ont une tout autre construction, mais tu peux voir encore, par ces fragments, que la nature sait aussi venir à leur secours. Ici, près de la queue, tu trouveras trois trous ronds, qui ne sont point couverts d'un tissu aussi dur que le reste de la coque; ce n'est qu'une espèce de boudon spongieux qui les ferme, et c'est par là que le germe des pepins peut sortir.

Fritz. Je vais remettre ensemble ces fragments, et je rapporterai cette noix à maître Ernest, qui en est si friand, pour voir s'il la trouvera de son goût.

LE PÈRE. Et moi, mon cher Fritz, j'aimerais bien à te trouver moins de méchanceté; badine avec ton frère sur cette mauvaise noix, à la bonne heure, pourvu que tu lui en portes aussi une meilleure, si tu peux la trouver; cherchons bien, peut-être en ramasserons-nous qui ne seront pas gâtées.

Après avoir cherché longtemps, nous en trouvâmes une seule et nous l'ouvrimus; elle était passable, et nous permit d'épargner les provisions que nous avions emportées pour notre dîner; il était encore trop tôt pour le faire. Quoique cette noix fût déjà un peu huileuse et un peu rance, nous nous en étions pourtant rassasiés, et nous continuâmes notre route. Pendant quelque temps encore le chemin nous conduisit à travers des bois, où nous fûmes souvent obligés de nous frayer une route avec la hache, parce qu'ils étaient entrelacés d'une grande quantité de lianes. Enfin nous arrivâmes de nouveau dans la plaine, où nous eûmes la vue libre et un chemin plus ouvert; la forêt se prolongeait à environ une portée de fusil sur la droite, et par-ci par-là se montraient aussi quelques arbres d'une espèce particulière. Fritz, qui jetait continuellement son regard à la découverte, en remarqua bientôt qui lui parurent si extraordinaires, qu'il voulut les voir de plus près. « O mon père! s'écria-t-il, quel singulier arbre est-ce donc là, avec ces gros goîtres au tronc? Examinons-les plus attentivement. » Et il y courut.

Je m'en approchai aussi, et je trouvai, avec un joyeux étonnement, une quantité d'arbres à calebasse¹, qui portent à leur tronc de gros fruits assez semblables à de grosses courges. Fritz, qui n'en avait jamais entendu parler, ne concevait pas ce que ce pouvait être; il me demanda si c'étaient des éponges. « Nous allons bientôt découvrir ce mystère, lui dis-je; tâche d'en abattre une ou deux, alors nous les examinerons de plus près. »

Pendant que Fritz faisait ce que je lui avais prescrit, je réfléchissais profondément à cette nouvelle découverte. Quoique la longue tempête que nous avions éprouvée nous eût écartés de notre route et probablement fait dépasser Batavia, lieu de notre destination, il était impossible que nous nous trouvassions en Amérique, et cependant, de même que l'agouti que nous avions pris la veille, ce calebassier est un produit du nouveau monde. Cette découverte me faisait de plus en plus désirer de savoir à peu près où nous étions.

— En voilà une, dit Fritz; elle a parfaitement l'air d'une courge; seulement la coque paraît plus dure.

LE PÈRE. Sûrement elle l'est, et on s'en sert, comme des courges à gourde, pour des ustensiles; on en fait des assiettes, des écuelles, des plats et des flacons; on peut donc les nommer arbres à courges.

Fritz sautait de joie: « Des plats, des assiettes, disait-il; ma bonne mère sera bien contente, elle saura dans quoi nous servir notre soupe.

LE PÈRE. Pourquoi penses-tu, Fritz, que cet arbre ne porte ses fruits qu'à son tronc et aux plus fortes branches?

Fritz. Parce que les petites branches inférieures se casseraient par la pesanteur de leurs fruits.

LE PÈRE. Bien deviné.

Fritz. Mais ces courges sont-elles bonnes à manger?

LE PÈRE. Du moins je ne les crois pas nuisibles; mais elles ne sont pas d'un goût exquis. Les sauvages, les nègres, font grand cas de la coque, qui leur vaut de l'or et leur est presque indispensable; elle leur sert à conserver leurs aliments et même à les faire cuire.

Fritz. Oh! oui, cuire! c'est impossible! Cette coque s'enflammerait bien vite si on la mettait sur le feu.

LE PÈRE. Je ne te dis pas qu'on mette la coque sur le feu.

Fritz. Ha! ha! et comment peut-on faire cuire quelque chose sans feu?

LE PÈRE. Je n'ai pas dit non plus que cela fût possible; mais on n'a pas besoin de mettre sur le feu le vase dans lequel on fait cuire les aliments.

Fritz. Je n'y comprends rien; c'est un miracle.

LE PÈRE. Oui, oui, un peu d'enchantement; c'est le propre de l'homme; lorsque ses lumières ne suffisent pas, ou qu'il ne veut pas se donner la peine de réfléchir, alors il suppose des miracles ou de la sorcellerie.

Fritz. Allons, je veux le croire, puisque vous le dites.

LE PÈRE. Ainsi, pour abrégé, tu veux donc jurer sur la parole d'autrui? C'est un bon moyen pour laisser ta raison en friche. Mais je t'aiderai à comprendre ce phénomène. Écoute: lorsqu'on veut faire cuire quelque chose dans ces courges, il faut les couper en deux et en ôter la moelle; dans une de ces écuelles on met de l'eau, et dans cette eau des poissons, des crabes, enfin ce qu'on veut faire cuire; alors on jette peu à peu dans cette eau des pierres qu'on a fait rougir au feu, et qui communiquent à l'eau assez de chaleur pour cuire ce qui est dedans sans que la coque en souffre.

¹ Le calebassier ou l'arbre à calebasse: arbre d'Amérique, dont les fruits charnus, qui ont jusqu'à un pied de diamètre, ressemblent, pour la forme, aux courges d'Europe. Les sauvages font des ustensiles de ménage assez commodes avec l'écorce, qui est dure; la chair est molle, jaunâtre et d'un goût peu agréable.

FRITZ. Mais cette manière de cuire doit gâter les mets par les cendres et par les morceaux qui se détachent des pierres rongées qu'on jette dans l'eau ?

LE PÈRE. Sans doute, on ne peut pas faire de cette manière des sauces ou des ragoûts bien fins, mais enfin c'est toujours cuire ; et les nègres et les sauvages, qui en font usage, ne sont pas bien délicats ; mais on peut encore mettre les mets à part dans un plus petit vase, qu'on pose sur un plus grand, où il n'y a que de l'eau que l'on fait bouillir avec les pierres rongées : c'est ce qu'on appelle cuire au bain-marie. On en fait un grand usage en chimie ; et ce qui se cuit de cette manière a l'avantage de ne jamais s'attacher au vase. »

Jack, qui s'était glissé derrière lui, s'écria : « Un eochon de lait ! »

Nous procédâmes ensuite à notre fabrication de plats et d'assiettes ; je montrai à Fritz à couper la courge avec une ficelle, bien mieux et bien plus droit qu'avec un couteau : j'attachai la ficelle autour de la calebasse aussi fort que possible : je la fis entrer un peu avant dans la peau tendre, en la frappant tout autour avec le manche de mon couteau ; puis je la serrai davantage, jusqu'à ce qu'elle eût traversé tout l'intérieur de la courge, et formé ainsi deux écuelles fort régulières ; tandis que mon fils, qui avait voulu essayer de partager une calebasse avec son couteau, l'avait complètement gâtée, parce que le couteau avait glissé, tantôt trop haut et tantôt trop bas. Je lui conseillai de fabriquer des cuillers avec les morceaux qu'il avait faits, et qui ne pouvaient lui servir à autre chose. Je fis ainsi deux plats assez grands, et d'autres plus petits pour servir d'assiettes.

Fritz était émerveillé. « Comment l'idée de cette manière de couper vous est-elle venue, mon père ? me demanda-t-il. »

LE PÈRE. L'en ai lu la description dans des livres de voyage. J'ai lu que des sauvages, qui n'ont pas de couteau, mais qui fabriquent des espèces de ficelles d'écorce d'arbre, s'en servent pour couper différentes choses ; et tu vois quelle est l'utilité de la lecture et de la réflexion.

FRITZ. Et pour faire des flacons, comment s'y prend-on ? Je ne le comprends pas.

LE PÈRE. On s'en occupe d'avance. Pour avoir une bouteille avec un cou, il faut entourer la courge toute jeune d'un bandage de toile ou d'écorce, en sorte que la partie libre se forme seule en rond, et que celle qui est comprimée reste étroite ; de cette manière on obtient un flacon de la meilleure forme. On le fait ensuite sécher, puis on fait une ouverture en haut, par laquelle on fait sortir la moelle, en y mettant de petits cailloux qu'on secoue, et qui détachent l'intérieur.

FRITZ. Les courges en flacon, qu'on nomme des gourdes, et que j'ai vues dans notre pays, ont-elles été faites de cette manière ?

LE PÈRE. Non, mon cher ; c'est une espèce à part, qui a naturellement cette forme. »

Tout en causant, l'ouvrage avançait ; Fritz avait aussi fait un plat

et des assiettes, et il les admirait. « Ah ! quel plaisir ma mère aura à manger là-dessus ! disait-il ; mais comment les emporterons-nous ? Elles me paraissent bien fragiles. »

— Nous allons, lui dis-je, les laisser ici au soleil, sur le sable, pour qu'elles sèchent bien, et nous les prendrons au retour ; mais il faut avoir soin de les remplir de sable pour que l'ardeur du soleil ne les rétrécisse pas. » Ce conseil plut à mon Fritz, qui se voyait dispensé de les porter pendant toute la route. Notre porcelaine de nouvelle fabrique fut donc mise sur la grève, remplie de sable et abandonnée ainsi.

Tout en cheminant, Fritz s'amusait à sculpter les cuillers de coque de courge, et moi j'essayais d'en faire une de fragments de noix de coco ; mais il faut avouer que ni l'une ni l'autre ne ressemblaient le moins du monde à celles que j'avais vues au musée de Londres, travaillées par des insulaires de la mer du Sud. Lorsqu'on manque d'instruments, il faut céder le pas aux sauvages dans ce qui tient à l'adresse et à la patience ; encore avions-nous des couteaux, et ils n'ont que des pierres plates. « J'ai fait là, dis-je en riant à mon fils, une cuiller qui ne vaut guère mieux que la tienne ; il faudrait avoir la bouche fendue jusqu'aux oreilles pour manger la soupe avec ces cuillers-là. »

— Je le crois bien, me répondit-il ; mais ce n'est pas ma faute, c'est la courbure du morceau de courge qui m'a dirigé ; si je les avais faites plus petites, elles seraient devenues trop plates ; il est encore plus difficile de manger la soupe avec une pelle qu'avec une coquille d'huître. En attendant que je trouve le moyen d'en faire de meilleures, celles-ci pourront toujours servir, et feront plaisir à maman. Je pense que Dieu met quelquefois ses enfants en détresse pour qu'ils apprennent à se contenter de peu.

LE PÈRE. Cette remarque est bonne, mon fils, et me fait plus de plaisir que cent écus. » Fritz éclata de rire : « Vous ne la tenez pas trop haut, mon père, car à quoi vous serviraient à présent cent écus ? Si vous aviez dit une bonne soupe ou un cent de noix de coco, vous m'auriez rendu plus fier de ma remarque. »

Ils arrachèrent avec acharnement de la tige des palmiers noix sur noix pour les jeter contre nous.

LE PÈRE. Eh bien ! suis-je encore de celle-ci. Je suis bien aise que tu commences à estimer les choses suivant leur utilité, et à ne pas les regarder invariablement comme bonnes ou mauvaises, ainsi que le font en général les enfants. L'argent n'est qu'un moyen d'échange dans l'état de société ; mais ici, sur cette côte solitaire, la bonne nature ne nous en demande point pour ce qu'elle veut bien nous donner. »

Pendant cette conversation et pendant la fabrication des cuillers, nous n'avions pas négligé de regarder attentivement partout, pour chercher à découvrir nos compagnons ; mais, hélas ! ce fut en vain. Enfin, après une marche de quatre bonnes heures, nous arrivâmes à

une langue de terre qui avançait fort au loin dans la mer, et sur laquelle se trouvait une colline très-élevée; cette hauteur nous parut la place la plus favorable pour étendre nos recherches et notre vue au loin, sans avoir besoin de rôder plus longtemps, et nous y mûrâmes avec courage.

Ce ne fut pas sans peine et sans sucre que nous arrivâmes sur le sommet, qui nous offrit une vue magnifique, embrassant une très-vaste étendue d'eau et de terre; mais nous eûmes beau regarder avec notre excellente lunette au long et au large, nous ne découvrîmes nulle part aucune trace d'hommes. La belle nature était devant nous, parée de toutes ses grâces naturelles; et malgré le manque de secours humain, elle nous parut charmante au plus haut degré. Le rivage arrondi d'une baie considérable, dont le bord de l'autre côté se perdait en un promontoire d'un beau bleu; la mer doucement frisée, dans laquelle le soleil répétait ses rayons; ces bois d'une verdure variée, ces productions nouvelles à nos yeux, nous auraient extasiés, si le chagrin de ne pas trouver nos camarades, et de penser qu'ils avaient péri misérablement dans la vaste mer, ne nous eût accablés de tristesse; nous étions abattus de voir ainsi disparaître notre plus douce espérance; nous ne sentîmes pas moins, cependant, la grâce que Dieu nous avait faite en nous préservant et en nous plaçant solitaires dans cette belle contrée, où du moins nous n'éprouverions pas la faim, et où, autant qu'on pouvait en juger, nous serions aussi préservés d'autres dangers: nous n'avions point rencontré d'animaux cruels ou venimeux, et, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions aucune hutte de sauvages. « Eh bien! mon Fritz, lui dis-je, il paraît que Dieu nous a destinés à une vie solitaire, et nous a donné ce beau pays pour notre habitation, du moins jusqu'à ce que le sort amène un vaisseau sur ces parages; eh bien! que sa volonté soit faite! Nous pensions déjà à mener une vie de colons et de planteurs; que nous soyons quelques personnes de plus ou de moins, notre repos et notre confiance en Dieu ne doivent pas diminuer; il faut tâcher d'être aussi bons et aussi heureux que possible dans la situation où il nous a placés.

Fritz. Quant à moi, je ne m'affligerais pas de nous voir rester seuls dans ce pays si Dieu vous conserve, ainsi que ma mère; que m'importent ces méchants gens du vaisseau?

LE PÈRE. Ne dis pas cela, mon fils; tous n'étaient pas méchants. La plupart seraient devenus meilleurs ici, parce qu'ils n'auraient pas été attaqués par la séduction. La vie sociale, les intérêts communs, les forces réunies, les réflexions, les conseils, les services mutuels, sont les agents qui aident au bien-être individuel et à l'activité heureuse et prospère.

Fritz. Nous avons cependant déjà une plus grande société que n'avait le père Adam avant qu'il eût des enfants; et quand nous serons grands, c'est nous qui ferons tout l'ouvrage pénible: vous n'aurez plus qu'à vous reposer.

LE PÈRE. C'est bien, cher Fritz, tu me donnes du courage. Qui sait les intentions de Dieu à notre égard? Ne dit-il pas jadis à un de ses favoris solitaires: « De toi je ferai descendre un grand peuple? »

Fritz. Ne pourrions-nous pas aussi devenir patriarches, si Dieu nous laisse la vie et s'il veut nous bénir?

LE PÈRE. Pourquoi non? Mais viens, mon petit patriarche en herbe, nous allons nous mettre à l'abri du soleil, pour que tu ne brûles pas avant de le devenir; là-bas, dans ce joli bois, nous nous reposerons, nous dînerons et nous retournerons ensuite vers nos amis.

Nous descendîmes vers un agréable bois de palmiers, que nous avions aperçu de la hauteur; mais, avant d'y arriver, nous fûmes obligés de passer au milieu d'une quantité de roseaux qui étaient couchés pêle-mêle et gênaient beaucoup notre marche; nous avançions lentement et avec précaution, parce qu'à chaque pas nous redoutions la blessure mortelle de quelque serpent caché dans les roseaux, car j'avais lu que c'est là leur retraite ordinaire. Nous fîmes marcher Ture en avant pour nous avertir du danger; je coupai aussi une longue et grosse canne de roseau, pensant que je pourrais mieux me défendre avec cette arme qu'avec toute autre contre un ennemi rampant; ce ne fut pas sans étonnement que j'aperçus bientôt un jus glutineux qui sortait de la canne coupée. Curieux, j'en goûtai; je le trouvai doux et agréable; de sorte qu'il ne me resta pas le moindre doute d'avoir découvert la plus belle plantation de cannes à sucre; j'en mangai davantage, et je me sentis singulièrement rafraîchi et restauré par cet excellent jus. Je ne voulus pas communiquer tout de suite à mon Fritz cette heureuse découverte; je préférai lui préparer la joie de la faire lui-même. Comme il avait pris les devants de quelques pas, je lui criai de couper aussi une canne pour sa défense. Il le fit d'abord, et, sans rien remarquer, il s'en servit comme d'un bâton, avec lequel il frappait vaillamment à droite et à gauche devant lui; le jus glutineux en sortit en plus grande abondance par ces secousses, et excita sa curiosité. Il s'arrêta, et commença à en goûter; il en coula sur ses doigts, qu'il lécha l'un après l'autre; puis il s'arrêta, et dit: « O papa! papa! du sucre! du sirop de la canne à sucre! excellent! excellent! Quelle joie ce sera pour mes petits frères, qui aiment tant le sucre, et pour ma mère, lorsque je leur en porterai! » Il la coupa par morceaux, et les suça les uns après les autres, au point que le nectar coulait de toutes parts, et

qu'il fut obligé de modérer son avidité. « Je te conseille de respirer un peu, lui dis-je; il ne faut jamais s'abandonner aux excès, à la sensualité, et l'on doit savoir se modérer, même dans les plaisirs permis.

Fritz. Mais j'étais altéré, et ce jus est si bon!

LE PÈRE. Tu t'excuses précisément comme les ivrognes, qui boivent immodérément parce qu'ils ont soif, disent-ils, et parce que le vin a un goût exquis; cependant, quelque bonnes que soient leurs excuses, ils n'en perdent pas moins la raison.

Fritz. Je veux du moins prendre une bonne provision de cannes à sucre avec moi, afin que, chemin faisant, nous puissions en sucer, de temps en temps, et en régaler maman et mes frères.

LE PÈRE. Oui, j'approuve cela; mais ne fais pas ton fardeau trop gros, car tu as déjà beaucoup à porter, et tu auras longtemps à marcher.

J'avais beau prêcher, il coupa au moins une douzaine des plus belles cannes, les dépouilla de leurs feuilles, les lia et les prit sous le bras, pendant que nous avançons pour sortir enfin de ces épaisses broussailles. Nous arrivâmes heureusement au bois de palmiers, nous y pénétrâmes pour nous coucher à l'ombre et manger le reste de notre dîner. Tout à coup un nombre assez grand de singes, effrayés par notre arrivée et par l'aboiement de notre chien, grimpèrent si lestement sur les arbres, que nous ne les aperçûmes guère que lorsqu'ils furent logés tout en haut dans la couronne; alors ils grinçèrent des dents, firent des grimaces épouvantables, et nous saluèrent d'un affreux cri hostile. Je remarquai bientôt que les arbres étaient des cocotiers, et j'eus l'espoir d'obtenir, par le moyen des singes, quelques fruits peu mûrs et remplis de lait. Fritz, de son côté, était empressé à tirer sur ces bêtes; il jeta à terre le paquet de cannes à sucre, mit en joue, et... j'eus à peine le temps de l'empêcher de faire feu en le prenant par le bras pour donner une autre direction à son fusil: « Que voulais-tu faire, lui dis-je, dans ton ardeur de jeunesse? Quelle utilité ou quel plaisir aurais-tu trouvé à mettre à bas un de ces singes?

Fritz. Ah! mon père! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire? Les singes sont des bêtes méchantes et nuisibles; voyez comme ils nous montrent le dos pour se moquer de nous.

LE PÈRE. Et cela peut-il exciter à la vengeance ce Fritz si raisonnable? A dire la vérité, je n'aime pas trop les singes: ce sont des animaux malicieux par caractère; mais aussi longtemps qu'une bête ne nous nuit pas, ou que sa mort ne nous est pas utile pour conserver notre propre vie, nous ne sommes pas en droit de la tuer, et nous le sommes moins encore de la tourmenter pour nous amuser, ou par un désir insensé de vengeance.

Fritz. Nous aurions aussi bien pu rôti un singe que tout autre gibier.

LE PÈRE. Grand merci! tu nous aurais fait là un beau régal! D'ailleurs, ton singe tué n'aurait pas couru de lui-même à la cuisine, et moi je n'avais, je t'assure, nulle envie de le porter chez nous. Pour toi, mon fils, tu es chargé de reste avec ton gros paquet de cannes à sucre; les singes vivants nous seront peut-être d'une plus grande utilité. Regarde-moi faire; mais prends garde à ta tête; si je réussis, ils nous fourniront des noix de coco en abondance.

Je commençai alors à jeter des pierres contre les singes; et quoique je n'atteignisse pas la moitié de la hauteur des palmiers, ils furent cependant très-excités et fort en colère. Dans leur manie d'imitation, ils arrachèrent avec acharnement de la tige des palmiers noix sur noix pour les jeter contre nous, de sorte que nous avions beaucoup à faire pour éviter d'en être frappés, et bientôt il y eut autour de nous une grande quantité de fruits. Fritz riait de bon cœur de ce que ce tour nous avait si bien réussi; et quand la grêle de cocos fut ralentie, il ramassa autant de noix qu'il voulut. Nous choisîmes une place sûre pour jouir de notre récolte, et nous ouvrim les coques avec la hache; mais auparavant nous bûmes, par les trois petits trous que nous pouvions percer avec le couteau, le lait qui s'y trouvait. Nous ne le trouvâmes pas très-bon; mais il désaltère. Ce qui nous parut excellent, ce fut une espèce de crème solide qui s'attache à la coque, et que nous grattâmes avec nos ongles; nous y mêlâmes du jus de nos cannes, et nous fîmes un régal délicieux. Maître Ture y gagna le reste de notre homard, que nous méprisions, et un peu de biscuit; mais cette grosse bête était loin d'être rassasiée: elle mâcha de tout son cœur des morceaux de canne à sucre et des pépins de coco.

Enfin nous nous levâmes; j'attachai ensemble quelques noix qui avaient encore leurs tiges, et je les jetai sur mon épaule. Fritz reprit son paquet de cannes; nous nous chargeâmes, et nous nous préparâmes à repartir pour reprendre le chemin de notre habitation.

CHAPITRE IV.

Retour du voyage de découvertes; alarme nocturne.

Fritz n'acheva pas son voyage sans faire entendre ses plaintes: le paquet de cannes à sucre pesait sur ses épaules; il le changeait souvent de place; enfin il s'arrêta en respirant fortement: « Non! s'écria-t-il, je n'aurais jamais pensé que quelques cannes à sucre fussent si

pesantes; que je plains les pauvres nègres qui le apportent de beaucoup plus loin! Je voudrais bien cependant que ma mère et mes frères eussent part à notre butin.

— Patience et courage, cher Fritz! lui criai-je; pense au panier de pain d'Ésope, qui était d'abord le plus pesant fardeau, et qui devint à la fin le plus léger; tes cannes à sucre diminueront aussi, et nous pourrons bien avant d'arriver chez nous en sucer encore plusieurs. Dès à présent, allège-toi d'une en ma faveur; elle me servira de bâton de pèlerin et de ruche à miel en même temps. Prends-en une aussi à la main; quant aux autres, tu les lieras fortement ensemble et tu les attacheras sur ton dos en santoir avec ton fusil, et alors tu les porteras avec plus d'aisance. Dans notre situation, il faut apprendre à faire usage de son intelligence; la réflexion et la faculté *inventrice* doivent compenser le défaut de secours. »

Pendant que nous marchions et cautions ainsi, Fritz s'aperçut que je suçais de temps en temps le bout de ma canne, et voulut en faire autant; mais il eut beau sucer de toutes ses forces, rien ou presque rien n'arrivait dans sa bouche. « D'où vient donc, dit-il, que je ne tire point de jus? Cependant elle en est pleine. »

— Cela provient, lui dis-je, de ce que tu ne fais usage ni de ton jugement ni de ton imagination.

Fritz. Ah! j'y suis; c'est sans doute par défaut d'air. S'il n'y a pas une ouverture en bas, je sucerai en vain; rien n'arrivera.

LE PÈRE. Tu l'as deviné; mais que faut-il faire maintenant?

Fritz. Prêtez-moi un moment votre canne, mon père.

LE PÈRE. Point du tout; il n'y aurait pas alors grand mérite; il faut que tu trouves toi-même le moyen.

Fritz. Voyons... Je pense qu'il n'y a qu'à faire un petit trou au-dessus du premier anneau, alors l'air peut y entrer.

LE PÈRE. Fort bien pensé; mais pourquoi fais-tu ce trou au premier anneau, et comment l'air fait-il entrer ce jus dans ta bouche?

Fritz. La canne étant fermée à chaque anneau, le trou que je ferais au-dessous ne servirait à rien pour la partie supérieure. En suçait, j'aspire mon haleine et je fais un vide d'air dans ma bouche; l'air extérieur pénètre alors par le trou pour remplir ce vide; il est arrêté par le jus, et le presse jusque dans ma bouche. Mais comment m'y prendrai-je, quand cette partie sera vidée, pour en venir à la seconde?

LE PÈRE. Comment! grand physicien, qui viens de raisonner si juste sur la force et la fluidité de l'air, tu n'imagines pas de couper la partie vidée jusqu'au-dessous de l'anneau, de faire une nouvelle ouverture au bas, et ainsi de suite?

Fritz. Oui, oui, j'y suis, cela va bien; mais à présent que nous savons la bonne manière, j'ai grand peur que nous n'en apportions pas beaucoup à nos amis.

LE PÈRE. Je crains fort aussi que nous ne leur apportions que des bâtons qui seront bons à brûler; d'ailleurs le jus s'agrit facilement dans les cannes coupées, et par un soleil aussi brûlant. Ne t'afflige donc pas trop si leur nombre diminue.

Fritz. Eh bien! si le sucre se gâte, je leur porterai au moins une bonne provision de lait de coco, que j'ai dans mon flacon de fer-blanc; nous en ferons tous en famille un joli régal.

LE PÈRE. Pauvre petit! comme tu te charges! et peut-être à la fin tu n'auras que du vinaigre; car le jus de coco, sorti de son vase naturel, se gâte encore plus vite que le sucre dans les cannes; peut-être est-il déjà gâté maintenant: le vase de fer-blanc où tu l'as mis s'échauffe excessivement aux rayons du soleil.

Fritz. Cela serait bien malheureux! il faut que je le goûte. » Le flacon fut vite ôté de dessus son dos, et il essaya de tirer avec force le bouchon, qui sortit tout à coup avec un grand fracas et le jus aussi en écumant comme du vin de Champagne.

LE PÈRE. Bravo, monsieur Fritz! vous avez fait là de bon vin mousseux, à ce qu'il me paraît. Prenez garde à présent de vous enivrer.

Fritz. Papa, papa, goûtez, goûtez: c'est délicieux, et, bien loin d'être du vinaigre, ceci ressemble tout à fait à d'excellent vin nouveau; c'est doux et piquant; goûtez. N'est-ce pas que c'est bon? Si cela reste ainsi, ils vont bien se régaler.

LE PÈRE. De le désirer; mais j'ai grand peur qu'il ne se dénature encore. Ceci est le premier degré de fermentation; la même chose arrive lorsque le miel est dissous dans de l'eau pour en faire de l'hydromel. Quand cette première fermentation est passée et que le fluide s'est épuré, on obtient du vin ou quelque liqueur fermentée plus ou moins bonne, suivant le jus qu'on a; ensuite, par la chaleur, il résulte une nouvelle fermentation plus lente, qui fait tourner le fluide en vinaigre; mais celle-ci peut être prévenue par des soins et de la fraîcheur; enfin il s'établit dans le vinaigre même une troisième fermentation, qui le dénature, lui ôte toute sa force et le corrompt. Sous la température brûlante où nous sommes actuellement, cette triple fermentation peut s'opérer très-rapidement, et tu pourrais fort bien n'apporter à la maison que du vinaigre, ou peut-être une eau sale et puante. Nous pouvons donc boire chacun un peu de ta nouvelle boisson pour en profiter pendant qu'elle est encore bonne, et nous restaurer. Donne, mon fils. A ta santé et à celle de nos bien-aimés! En effet, cette liqueur est excellente, mais assez forte; et il

faut que nous en soyons sobres, si nous ne voulons pas qu'elle nous porte à la tête. »

Cette boisson nous redonna des forces et de la gaieté; nous cheminâmes avec courage jusqu'à l'endroit où nous avions enfoncé dans le sable nos ustensiles d'écorce de calabasse: nous les trouvâmes très-sèches, point déformés et durs comme de l'os; nous pûmes donc les prendre dans nos gibezières sans en être incommodés: cela fait, nous continuâmes notre route. A peine avions-nous traversé le petit bois où nous avions déjeuné, que Turc nous quitta tout furieux pour fondre sur une troupe de singes qui, au bout du bois, jouaient et folâtraient dans la plaine sans nous remarquer. Ils furent donc complètement surpris; et, avant que nous eussions pu accourir, le dogue sanguinaire avait déjà attrapé une grande guenon qui tenait son petit dans ses bras et le caressait comme si elle eût voulu l'étouffer, ce qui l'empêcha de se sauver et causa sa perte: elle fut tuée et dévorée; le petit s'était caché dans l'herbe, et regardait cet affreux spectacle en grinçant des dents. Fritz avait couru de toutes ses forces pour prévenir cette triste scène; il perdit son chapeau, jeta son flacon, ses cannes, etc., le tout en vain; il arriva trop tard pour empêcher le meurtre de la pauvre mère, mais assez tôt pour une scène comique, et qui m'amusa beaucoup.

A peine le petit singe l'eut-il aperçu, qu'il sauta lestement sur ses épaules, et il se tint si ferme avec ses pattes dans les cheveux frisés du pauvre Fritz, que ni cris, ni menaces, ni secousses, ni purent le faire descendre. L'accours en riant, car je voyais bien que l'animal était trop jeune pour qu'il y eût le moindre danger, et la terreur panique du pauvre garçon contrastait risiblement avec les grimaces de la petite bête. Je tâchai de le dégager sans pouvoir en venir à bout. « Je crois, dis-je à Fritz, que tu seras obligé de le porter ainsi: cette provision plaira moins à ta mère que celle que tu lui destinais; cependant le petit animal donne là un trait de génie: il a perdu sa mère, et il l'adopte pour son père. »

Fritz. Le coquin aura remarqué que je suis une bonne pâte d'enfant qui ne puis faire mal à aucune bête quand elle se met sous ma protection; cependant il me tire un peu trop les cheveux, et je vous prie instamment de l'ôter. »

J'en vins à bout avec adresse et douceur: je pris le singe dans mes bras comme un petit enfant, et je ne pus m'empêcher de le plaindre et de le caresser; il n'était pas plus grand qu'un chat, et point en état de se tirer d'affaire par lui-même: la mère était, à ce qu'il nous parut, de la grandeur de Fritz au moins. « Que ferais-je de toi, m'écriai-je, pauvre orphelin, et quelle nourriture pouvons-nous te donner dans notre misère? Nous avons déjà trop de bouches à nourrir et trop peu de bras pour travailler. »

Ah! mon père! s'écria Fritz, je vous en prie, laissez-moi ce petit drôle, j'en aurai bien soin; je lui donnerai toute ma part de lait de coco jusqu'à ce que nous ayons nos vaches et nos chèvres; peut-être son instinct de singe nous aidera-t-il un jour à découvrir quelques bons fruits.

— A la bonne heure, lui dis-je, tu l'es conduit dans cet événement tragi-comique comme un jeune homme brave et sensible, et je suis content de toi: il est juste que ton protégé t'appartienne; tout dépendra de la manière dont tu l'élèveras; nous verrons bientôt s'il peut nous aider par son intelligence ou nous nuire par sa malice; dans ce dernier cas, il sera vite renvoyé. »

Pendant que nous traitions, Fritz et moi, de l'adoption du petit singe, Turc se rassasiait de la chair de la mère: mon fils voulait l'en empêcher; mais, outre que cela eût été difficile, nous étions nous-mêmes en danger avec cette bête affamée, tout ce que nous lui avions donné auparavant étant loin de pouvoir satisfaire son appétit vorace.

Nous nous remîmes donc en marche, laissant le dogue avec sa proie; le petit orphelin se tint sur l'épaule de son protecteur, et je me chargeai du paquet de cannes. Nous avions à peine fait un quart de lieue, que Turc nous atteignit au galop, en léchant de droite et de gauche son museau ensanglanté; nous le reçûmes de très-mauvaise humeur; mais il ne s'en embarrassa guère et se mit à marcher tranquillement, et d'un air satisfait, derrière Fritz. Le petit singe, inquiet de ce redoutable voisinage, se retourna et vint s'établir sur la poitrine de mon fils, qui en fut incommodé: alors son esprit inventif s'éveilla; il attacha Turc à une corde, puis il lui en passa une seconde autour du cou, mit le singe sur son dos, donna le bout de la seconde corde au petit cavalier, qui la prit très-bien, et dit pathétiquement au dogue: « Puisque tu as assassiné la mère, c'est à toi à prendre soin de l'enfant. » D'abord le chien se montra rétif; mais des menaces et des caresses de notre part le rendirent si souple, qu'il consentit à porter son petit fardeau; et le singe, qui faisait aussi quelques difficultés, finit par s'y trouver très-bien. Fritz menait le dogue en laisse pour qu'il ne s'écartât pas ou n'allât pas trop vite, et moi je m'amusais de l'idée que nous arriverions chez nous comme des conducteurs de bêtes rares; je jouissais d'avance de la joie de nos petits cadets lorsqu'ils nous verraient arriver ainsi. « Ah! je vous en réponds, disait Fritz, frère Jack aura à présent un bon modèle pour des grimaces et des malices. — Prends modèle toi-même, mon fils, lui dis-je, sur ta bonne mère, pour être indulgent avec tes frères; tes réflexions sur leurs défauts, qui ne sont, grâce au ciel, nuisibles

à personne, ne me font nul plaisir; je les vois très-bien sans que tu m'en avertisses; laisse-moi le soin de les corriger.

FRITZ. Je voudrais pourtant bien aussi qu'on pût corriger Ture d'attaquer ainsi les bêtes en vie et de les déchirer à belles dents : c'était, je vous assure, un affreux spectacle, d'autant plus que les singes ressemblent si fort aux hommes qu'il me semblait que c'en était un.

LE PÈRE. Il suffisait que ce fût une bête souffrante pour ne pas aimer un tel spectacle; mais, dans notre situation, il serait dangereux d'acoutumer notre chien à ne pas attaquer et tuer, s'il le peut, les animaux qu'il ne connaît pas : tu verras que bientôt il aimera ton petit singe comme un membre de la famille, et tu vois déjà qu'il le souffre sur lui; mais il est bon qu'il ne craigne pas de se mesurer avec les bêtes sauvages. Le ciel a fait présent du chien à l'homme pour sa garde et pour sa défense, ainsi que du cheval; ce sont, pour ainsi dire, des auxiliaires contre le reste de la nature. Quelle bonté de Dieu n'aperçoit-on pas dans les dispositions de ces êtres utiles qui montrent un si grand penchant pour l'homme et se laissent si facilement dompter et apprivoiser! A cheval, et entouré d'une troupe de vaillants chiens, l'homme ne doit craindre aucun animal sauvage, ni lion, ni hyène; il pourrait même échapper à la rapacité du tigre.

FRITZ. C'est donc bien bon que nous ayons deux chiens si vaillants, si attachés à nous, et qui nous protègent! C'est seulement dommage que les chevaux qui étaient sur le vaisseau aient péri dans le voyage, et qu'il ne nous reste qu'un âne.

LE PÈRE. Gardons-nous bien de le mépriser; je voudrais qu'il fût déjà sur la terre; par bonheur il est de la grande race, et non de l'espèce commune; il peut fort bien nous servir comme un cheval; et peut-être encore s'améliorera-t-il par les soins, la bonne nourriture et l'influence du climat.

Dans de semblables conversations, sur des sujets qui nous intéressaient également, le chemin fuyait sous nos pieds, et nous nous trouvâmes au bord du grand ruisseau, et près des nôtres, sans presque nous en être aperçus. Le grand danois Bill nous annonça par ses aboiements, et l'anglais Ture lui répondit si fortement, que son petit cavalier singe, tout effrayé, monta de dessus son dos sur celui de Fritz, et ne voulut plus en descendre. Ture, qui commençait à reconnaître la contrée, lui échappa, prit les devants pour rejoindre son camarade et annoncer notre arrivée. Bientôt aussi nos bien-aimés parurent sur le rivage opposé, jetant des cris de joie de notre heureux retour, et ils remontèrent le ruisseau vis à vis de nous, jusqu'à ce que, des deux côtés, nous parvinssions à la même place où nous l'avions traversé le matin : nous arrivâmes heureusement sur la rive opposée et courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres. A peine les petits furent-ils près de leur frère, qu'ils recommencèrent leurs cris de joie : « Un singe, un singe en vie! Papa, maman, un singe en vie! ah! que c'est délicieux! que nous sommes contents! Comment l'as-tu attrapé? Quelle drôle de mine! Il est bien laid, dit le petit François, qui en avait presque peur. — Il est plus joli que toi, dit Jack; voyez comme il rit : que je voudrais le voir manger! — Si nous avions seulement des noix de coco, dit Ernest; en avez-vous trouvé? sont-elles bonnes? — M'apportez-tu de bon lait d'amandes? disait François. — N'avez-vous fait aucune rencontre fâcheuse? demandait ma femme. » Ainsi les questions, les exclamations se succédaient, et si rapidement, que nous ne pouvions y répondre.

Enfin, quand on commença à se calmer un peu, je pris la parole, et je dis : « Je vous salue encore une fois de tout mon cœur, mes bien-aimés; nous arrivons, Dieu soit loué, sans avoir rien rencontré de fâcheux, et nous vous apportons toutes sortes de bonnes choses; mais je n'ai pas réussi dans ce qui me tenait le plus à cœur, nous n'avons rencontré aucun de nos compagnons d'infortune. J'espérais être plus heureux.

Puisque Dieu le veut ainsi, dit ma femme, soumettons-nous et remercions-le de nous avoir sauvés tous ensemble et réunis encore une fois; combien je l'ai prié pour que vous revinssiez en bonne santé, et combien de malheurs je redoutais pour vous! Cette journée m'a paru un siècle. Racontez-nous maintenant votre petit voyage et quittez vos fardeaux; quant à nous, nous sommes reposés, quoique nous n'ayons pas été tout à fait oisifs. Mes enfants, débarrassez votre père et votre frère de ce qu'ils ont porté si longtemps. »

Jack prit mon fusil, Ernest les noix de coco, François les coques de eourges, et ma femme ma gibecière. Fritz distribua les cannes à sucre, mit son singe sur le dos de Ture, à la grande joie des enfants, et pria son frère Ernest de prendre encore son fusil; mais Ernest n'aimait pas à s'incommoder plus qu'il ne fallait, et prétendit que les grosses boules qu'il portait étaient assez pesantes pour ses forces : sa mère, très-disposée à le gâter, les lui prit, et nous nous acheminâmes ainsi vers notre tente.

« Ah! dit Fritz, si Ernest avait connu ce qu'il a trouvé si pesant, il l'aurait gardé; ce sont des noix de coco, Ernest, de tes chères noix de coco dont tu as tant d'envie.

ERNEST. Dis-tu vrai? des noix de coco! Maman, vite, rendez-les-moi, s'il vous plaît; je les porterai bien, et le fusil aussi.

LA MÈRE. Non, non, je ne veux plus entendre tes plaintes sur ta fa-

figure, et tu ne tarderai pas à les recommencer. » Il aurait volontiers prié sa mère de prendre le fusil en échange, mais il n'osa pas : « Je n'ai, dit-il, qu'à jeter ces bâtons et à porter le fusil à la main.

FRITZ. Je ne te le conseille pas, tu t'en repentiras bientôt; ces bâtons sont des cannes à sucre.

— Des cannes à sucre! s'écrièrent-ils tous, des cannes à sucre! » Ils entourèrent Fritz, lui firent raconter sa découverte, et demandèrent des instructions sur le grand art de sucer.

Ma femme aussi, qui avait toujours en dans son ménage un grand respect pour le sucre, était tout émerveillée, et me demandait des explications : je lui en donnai avec grand plaisir, ainsi que sur la marche successive de nos découvertes, en les lui montrant tour à tour; rien ne lui fit plus de plaisir que nos plats et nos assiettes, parce que nous en avions le besoin le plus urgent. Nous arrivâmes à la place de la cuisine, et nous y trouvâmes avec grande joie les préparatifs d'un excellent repas; d'un côté du feu il y avait un tourne-broche de bois sur deux fourches plantées en terre, où tortes sortes de poissons rôtissaient, attachés tout du long avec une baguette que François s'était chargé de tourner de temps en temps; de l'autre côté, une oie était enfilée dans une seconde baguette, et sa graisse, en fondant, tombait dans des coquilles d'huître rangées dessous et serrées les unes contre les autres : au-dessus de la flamme était une marmite de fer, d'où s'évaporait l'odeur restaurant d'un bouillon savoureux. Derrière le foyer, un des tonneaux repêchés était ouvert, et nous montrait dans son intérieur les plus beaux fromages de Hollande renfermés dans des cercles de plomb. Tout cela était fait pour exciter l'appétit de deux voyageurs qui n'avaient fait qu'un mauvais repas, et rien ne ressemblait moins à un dîner d'île déserte.

« Non, en vérité, mes chers amis, vous n'avez pas été oisifs pendant notre absence, m'écriai-je; je vois ici l'utile résultat de vos travaux; je suis seulement fâché que vous ayez déjà tué une oie; il faut être plus économe de notre volaille, et la garder pour les mauvais moments.

— Que cela ne te tourmente pas, me dit ma femme; ce rôti ne vient pas de notre basse-cour; c'est une espèce d'oie sauvage et un butin de ton fils Ernest, qui lui donne un nom singulier, et qui m'assure qu'elle est bonne à manger.

ERNEST. Oui, mon père; je crois que mon gibier est une espèce de manchot, qu'on pourrait distinguer par le surnom de *stupidé*. Il est si bête que j'ai pu le tuer d'un coup de bâton.

— Quels pieds et quel bec avait-il? demandai-je.

ERNEST. Il avait des pieds faits pour nager, les quatre doigts étaient liés par une membrane; le bec était long, étroit, et un peu recourbé sur le devant; j'ai conservé la tête et le cou pour vous les faire examiner vous-même; ils me rappellent exactement le manchot stupide de mon livre d'histoire naturelle.

— Bien, mon cher, lui dis-je; tu vois à présent combien il est utile de lire et d'étendre ses connaissances, surtout celles de la nature; elles servent à nous guider pour reconnaître sur-le-champ tous les objets que nous n'avons pas encore vus. Quels oiseaux ont des pieds tels que ceux que tu viens de dépeindre, destinés à battre l'eau et à se soutenir dessus?

ERNEST. Les frégates, les cormorans, les pélicans.

LE PÈRE. Mais à quoi distingues-tu ceux que tu viens de nommer du manchot ou *stupidé*?

LA MÈRE. En vérité, mon cher, c'est moi qui te répondrai, et qui te prierai de prendre un autre moment pour ton catéchisme d'oiseaux; quand tu es une fois en train de donner tes leçons, c'est à n'en pas finir : chaque chose a son temps; Ernest a tué l'oiseau, l'a reconnu, nous le mangerons; que te faut-il de plus? Ne vois-tu pas que le pauvre enfant ne perd pas de vue les noix de coco? laisse-lui à présent le plaisir de les examiner et de les goûter.

ERNEST. Oh! oui, ma bonne mère, si papa voulait le permettre.

LE PÈRE. Eh bien! à la bonne heure; mais il faut que Fritz vous apprenne comment on les ouvre pour en jouir et ne pas perdre leur lait; et puis n'oubliez pas le petit singe qui n'a plus le lait de sa mère.

JACK. Il ne veut absolument rien manger; je lui ai offert de tout ce que nous avons.

LE PÈRE. Je le crois bien; il ne sait pas encore manger seul; il faut le nourrir de lait de coco jusqu'à ce que nous ayons quelque chose de meilleur à lui donner.

JACK. Je lui cède avec plaisir toute ma part, à ce pauvre petit.

ERNEST. Je voudrais cependant boire de ce lait pour savoir quel goût il a.

— Et moi aussi, dit le petit François.

— Il faut pourtant que le singe vive, dit Jack avec son petit ton mutin.

LA MÈRE. Et nous tous aussi; le souper est prêt, et les noix de coco seront pour le dessert.

Nous nous assimes par terre : ma femme commença à dresser le repas dans notre vaisselle de calabasse, qui nous fut très-utile. Mes fils n'avaient pu y tenir : les noix de coco étaient cassées, on les trouvait excellentes, et on se faisait des cuillers avec les fragments de la coquille. Le petit singe avait été servi le premier, grâce au zèle de Jack; tous mes enfants s'amusaient à lui faire sucer le coin de

leurs mouchoirs trempé dans du lait de coco; il s'en régala, et nous vîmes avec plaisir que nous pourrions le conserver.

On allait fracasser encore quelques noix avec la hache, après en avoir vidé la liqueur par les trous naturels qui se trouvent au bas, et qui sont légèrement recouverts d'une peau facile à percer, lorsque je criai *Halte* et demandai une scie. Je pensais qu'en ouvrant les noix de cette manière nous aurions dans les deux moitiés de très-jolies tasses ou écuelles toutes façonnées. Jack, toujours le plus leste, m'apporta la scie; je travaillai de mon mieux à ma vaisselle, et bientôt chacun de nous eut devant lui un vase commode où ma femme nous servit à tous une portion de soupe. Elle était si contente, cette bonne mère, de ce que nous n'avions plus besoin, comme la première fois, de tremper les doigts dans le pot! Certainement aucun service, soit de vermeil, soit de porcelaine du Japon, n'a fait autant de plaisir à son possesseur que nos ustensiles de courge et de noix en firent à cette digne femme. Fritz me demanda si nous ne voulions pas boire de son vin de Champagne pour égayer le repas: « J'y consens, lui dis-je; mais goûte-le auparavant pour savoir ce que tu nous offres.

Il ouvrit son flacon et goûta... « O malheur! dit-il, ce n'est plus que du vinaigre.

— Du vinaigre! s'écria ma femme; il sera parfait pour la sauce de notre oie; la graisse servira d'huile, et nous aurons une bonne salade. » Fût dit, fut fait; ce vinaigre de lait de coco aigri se trouva très-fort et très-bon; il corrigea le goût désagréable et saumâtre du pingouin, que sans cela nous n'aurions pu manger, et rendit moins fades les poissons rôtis. Chacun vanta son plat; c'étaient Jack et François qui avaient pris les poissons dans le bas-fond, pendant qu'Ernest chassait sans beaucoup de peine son *stupidé*; ma pauvre femme avait en plus à faire à rouler le tonneau de fromage jusqu'à la cuisine et à le défoncer par un bout; mais aussi cet excellent dessert fut ce qui nous fit le plus de plaisir, et elle en reçut un juste tribut d'éloges.

Quand nous eûmes fini de souper, le soleil était à son déclin; sachant que la nuit arrivait presque aussitôt, nous n'eûmes rien de plus pressé que de regagner notre gîte; ma femme avait en l'attention de ramasser encore beaucoup d'herbe sèche et de l'étendre dans la tente, de sorte que nous nous réjouîmes d'avoir des matelas mieux fournis et plus tendres que la nuit précédente. Toute notre volaille se plaça comme la veille; nous fîmes notre prière du soir, et nous nous glissâmes dans la tente; nous primes le singe avec nous, c'était le petit favori de tous; Fritz et Jack se partagèrent son amitié et le mirent tendrement au milieu d'eux, en le couvrant avec soin pour qu'il n'eût pas froid. Nous couchâmes tous d'ailleurs dans l'ordre accoutumé; je restai pour fermer la tente, et, après les grandes fatigues du jour, je tombai bientôt, ainsi que les autres, dans un sommeil profond et restaurant.

Mais à peine commençais-je à jouir de sa douceur, que je fus réveillé par l'inquiétude des poules perchées sur le faite de la tente et par un fort aboiement de nos chiens vigilants. Je courus promptement à leur secours; ma femme et Fritz furent de leur côté réveillés et alertes; nous primes tous les trois des armes, et nous sortîmes de la tente. « Veux-tu aussi faire feu, chère amie? dis-je à ma femme.

— Oui, sans doute, s'il le faut, répondit-elle; j'oserai tout ce que notre sûreté et celle de nos chers enfants exigeront; mais il vaut peut-être mieux que je vous laisse ce soin et que je m'occupe à charger les fusils et à vous les présenter à mesure que vous tirerez.

— Bien, dis-je; à présent allons courageusement voir à quel ennemi nous avons affaire. » Nos chiens continuaient d'aboyer avec force, et il s'y joignait d'autres hurlements. Nous sortîmes de la tente; à notre grand étonnement, nous aperçûmes au clair de la lune un terrible combat: une douzaine au moins de chacals avaient entouré nos deux braves dogues, qui se défendaient avec un courage inouï. Déjà nos vaillants champions avaient étendu par terre trois ou quatre de leurs adversaires, de sorte que les autres aboyaient timidement autour des chiens, et tâchaient, en les serrant de près, de gagner l'avantage; mais les vigilantes bêtes étaient sur leurs gardes, se tournaient de tout côté, et ne laissaient pas approcher l'ennemi.

« Oh! m'écriai-je, je craignais bien pis que des chacals! Voyons, Fritz, tirons en même temps, et visons bien pour ne pas blesser nos chiens. Ta mère commandera; ajuste bien ton ennemi pour ne pas le manquer; le mien ne m'échappera pas. » Nous fîmes feu, et voilà deux de nos voleurs de nuit étendus sans vie sur le sable; les autres s'enfuirent, et nous en vîmes qui se traînaient péniblement, étant sans doute blessés; Ture et Bill les poursuivirent et les achevèrent. Quand la bataille fut finie, ils se régallèrent en véritables Caraïbes de la chair de leurs ennemis; il fallut qu'ils fussent affamés, car les chiens ne mangent pas volontiers les renards, et le chacal en est une

espèce plus sauvage et plus méchante que les renards de nos contrées. La bonne mère, voyant que tout était tranquille, nous exhortait à aller nous recoucher; mais Fritz me demanda la permission de traîner son chacal tué vers la tente, pour pouvoir le montrer à ses frères le lendemain dès le matin. Sur notre consentement, il alla le chercher et le traîna avec beaucoup de peine, car il était de la grosseur d'un grand chien. Je dis cependant à Fritz que si Ture et Bill n'étaient pas rassasiés, ce dernier chacal devait encore leur être accordé pour récompense de leur bravoure.

Nous en restâmes là; le corps du chacal fut posé à côté de la tente, sur le rocher, près des petits dormeurs, qui ne s'étaient pas réveillés à tout ce bruit, et sans autre interruption nous nous endormîmes à côté l'un jusqu'à ce que l'aube du jour commençât à paraître et que le coq au cri perçant me réveillât, ainsi que ma bonne femme. Pendant que les enfants dormaient encore, je délibérai avec elle sur le plan des travaux de la journée.

CHAPITRE V.

Retour sur le vaisseau échoué.

« Ah! chère amie! m'écriai-je, je vois devant nous tant de travaux, tant de soucis, que j'en suis effrayé. Un voyage au vaisseau est d'une nécessité indispensable si nous ne voulons pas perdre notre bétail et tant d'objets utiles que nous sommes encore en état de nous procurer et que la mer peut engloutir d'un moment à l'autre; et nous avons tant de choses à soigner et à faire ici! Ne serait-il pas nécessaire, avant tout, de nous préparer une meilleure demeure et un moyen de nous mettre à l'abri, nous et nos provisions? Je ne sais par où commencer.

— Tout s'arrangera peu à peu, me dit ma femme; l'ordre et la patience font bien de la besogne. Je frémis, il est vrai, de ce voyage au vaisseau; mais, puisque tu le juges si nécessaire, je pense que c'est par là que tu dois commencer; le reste se fera de lui-même, je te le promets. N'ayons pas le souci du lendemain: à chaque jour suffit sa peine; voilà ce que nous dit le plus grand ami de l'humanité.

— Je suivrai ton conseil, répondis-je, et cela dès aujourd'hui. Tu resteras ici avec nos trois cadets; et Fritz, comme le plus fort et le plus habile, viendra avec moi. »

A ces mots, je me levai en criant à haute voix: « Levez-vous, mes enfants; le jour va paraître, et nous avons de grands projets pour aujourd'hui; ce serait une honte que le soleil nous trouvât dormant encore, nous les fondateurs d'une nouvelle colonie. »

A mes paroles, Fritz sauta lestement hors de la tente, pendant que ses petits frères bâillaient et se frottaient les yeux pour chasser le sommeil; il courut vers son chacal tué, qui était devenu tout roide pendant la nuit; il le mit debout, en sentinelle, à l'entrée de la tente, pour savoir ce que les petits diraient en le voyant; mais aussitôt que les chiens l'eurent aperçu, ils grognèrent et aboyèrent d'une manière épouvantable, et le croyant en vie, ils voulurent l'attaquer. Fritz eut beaucoup de peine à les retenir; il en vint cependant à bout en joignant la douceur à la fermeté.

Cependant le bruit qu'ils faisaient acheva d'éveiller nos enfants, qui sortirent de la tente, curieux de savoir ce qui l'excitait. Jack parut le premier, avec le petit singe sur les épaules; mais quand ce dernier aperçut le chacal, il se sauva avec terreur dans l'endroit le plus reculé de notre gîte, et se retrancha si bien derrière de la mousse et du foin, qu'on apercevait à peine son museau. Les petits furent très-surpris en voyant cette grande bête d'un fauve doré, qui se tenait à toute droite sur ses pieds de derrière. « Bon Dieu! un loup, je crois! s'écria François en reculant un peu. — Non, non, dit Jack en s'approchant et le prenant par la patte, c'est un chien jaune et qui est mort; il ne bouge pas. — Ce n'est ni un loup ni un chien, dit Ernest d'un ton de docteur: ne voyez-vous pas que c'est un renard doré? — Ha, ha! s'écria Fritz, monsieur le savant professeur, vous ne savez pas ce que vous dites, cette fois; vous avez si bien pu reconnaître l'agouti, et vous ne connaissez pas un chacal, rien que cela, et que j'ai tué cette nuit? »

— Cette nuit! en dormant, sans doute? dit Ernest.

Fritz. Non, monsieur, en veillant pour votre sûreté; j'ai tué ce chacal pendant votre sommeil, et vous ne savez pas seulement ce que c'est qu'un chacal, que vous appelez un renard doré.

ERNEST. Tu ne le saurais pas non plus si papa ne te l'avait pas dit.

— Allons, allons, mes enfants, m'écriai-je, point de dispute. Fritz, tu as tort de te moquer de ton frère, lors même qu'il se tromperait. Ernest, tu as tort d'être si sensible à une légère raillerie, et vous avez tous raison quand vous nommez cet animal *chien*, *loup* et *renard*; il tient de ces trois espèces, et il a vraiment le poil doré. »

Les enfants firent la paix, et il y eut questions, narrations, admissions sans fin.

« Enfants, m'écriai-je, celui qui commence la journée sans adresser sa prière à Dieu n'aura ni bonheur ni succès dans ses entreprises; prions donc avant d'aller à l'ouvrage. » Ils se mirent tous à genoux autour de moi. Lorsque j'eus fini les prières, il fut question de déjeuner, car l'appétit des petits garçons s'ouvre en même temps que

¹ Le chacal est un quadrupède très-commun dans l'Afrique et l'Asie. Il tient le milieu entre le loup et le chien; il ressemble aussi au renard pour la grandeur et le poil; mais ses jambes sont plus courtes et son poil est d'un jaune vif et brillant; il est connu sous le nom de *loup doré*. Le chacal joint à la ferocité du loup la familiarité du chien; sa voix est un mélange du hurlement et d'aboiement. Ces animaux ne vont jamais seuls, mais toujours par troupes de vingt, trente ou quarante. Ils se rassemblent le soir pour faire la guerre et la chasse à toute espèce de bétail avec beaucoup de voracité. (*Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

leurs yeux; cette fois, leur mère n'avait à leur donner que du biscuit, et il était si dur et si sec, qu'ils pouvaient à peine l'avaler. Fritz demanda d'y joindre un peu de fromage, et Ernest se glissa vers l'autre tonneau repêché, que l'on n'avait pas ouvert, et que nous pensions aussi être plein de fromage. Au bout d'un moment, il revint auprès de nous; la joie brillait dans ses yeux. « Papa, me dit-il, si nous avions seulement du bon beurre étendu sur notre biscuit, il serait bien meilleur, n'est-ce pas? »

— Oui, dis-je, si, si, avec tes éternels si; ce biscuit avec du fromage vaut mieux que tes si... qui ne signifient rien.

ERNEST. Peut-être qu'ils signifieraient beaucoup si on ouvrait cette tonne.

LE PÈRE. Quelle tonne, et que veux-tu dire?

ERNEST. Que cette autre tonne est pleine d'un beurre salé excellent; j'y ai fait une petite ouverture avec un couteau; voyez ce que j'en ai tiré. » Et il nous montra une excellente tartine au beurre.

« Ton instinct de gourmand te conduit fort bien, lui dis-je, et tu as eu bon nez. Allons, à l'ouvrage! qui veut des tartines? » Tous entourèrent la tonne; mais j'étais dans l'embarras sur la manière la plus prompte et la plus sûre de l'ouvrir. Fritz pensait qu'il fallait ôter un des premiers cercles pour faire sauter le fond; je lui représentai qu'il fallait bien se garder de relâcher les douves, parce que la chaleur du jour, qui serait très-forte, ferait fondre tout le beurre, qui coulerait dehors. J'eus l'idée de faire une ouverture assez grande au fond, pour en tirer le beurre dont nous aurions besoin avec une petite pelle de bois, qui fut bientôt fabriquée. Cela réussit très-bien; nous eûmes pour notre déjeuner une coque de noix de coco pleine de beau beurre salé de Hollande, autour duquel nous nous mîmes par terre, désirant plus que jamais du lait de vache ou de coco pour nous désaltérer. Nous fîmes griller notre biscuit, et lorsqu'il fut bien chaud, nous y mîmes le beurre, qui nous parut excellent.

Nos chiens nous laissèrent déjeuner tranquillement; ils dormaient à côté de nous; mais pendant leur repos, nous vîmes qu'ils n'étaient pas sortis du combat sans blessures; ils en avaient d'assez grandes en plusieurs endroits, et principalement au cou. Dans la crainte que la chaleur n'envenimât leurs plaies, je fis laver du beurre dans de l'eau fraîche, et je dis à Jack l'intrépide de les oindre pendant qu'ils étaient tranquilles; il le fit avec compassion et adresse; les chiens se réveillèrent, mais ne bougèrent pas, comme s'ils avaient eu le sentiment du bien qu'il leur faisait; ensuite ils se léchèrent, et ils furent guéris en peu de jours.

« Il ne faudra pas oublier, dit Fritz, de chercher sur le vaisseau si nous ne trouvons pas pour eux des colliers à pointes, afin de préserver nos vaillants défenseurs, dans le cas où ils auraient encore des chaux à combattre; et je ne doute pas que cela n'arrive, à présent que ces animaux savent le chemin.

— Ah! dit Jack, je leur ferai moi-même des colliers, si maman veut m'aider.

LA MÈRE. Je te le promets, petit fanfaron; nous verrons ce que ta bonne tête inventera.

LE PÈRE. Oui, oui, petit homme, exerce ta force *inventrice*, tu ne saurais mieux faire; si tu produis quelque chose d'utile, il y aura pour toi éloges et honneur. A présent il est temps de nous mettre à l'ouvrage; préparez-vous, monsieur l'aîné; vous, qui, par votre âge et votre prudence, êtes de droit mon conseiller privé, vous viendrez avec moi sur le vaisseau pour sauver ce qui pourra être emporté. Vous autres petits, vous resterez encore sous l'aile de votre bonne mère, bien sages, bien obéissants, et vous prierez Dieu qu'il nous ramène heureusement vers vous. »

Pendant que Fritz préparait le bateau, j'arrangeai une perche avec un morceau de toile blanche à l'un des bouts, je la plantai sur le rivage, de manière que je pusse la voir du vaisseau, et je convins avec ma femme que, dans le cas de quelque danger, ils l'abattraient et tiraient trois coups de fusil en signe de détresse, ce qui nous ferait revenir à l'instant; mais je la prévins que, vu tout ce que nous aurions à faire au vaisseau, il était très-possible que nous fussions obligés d'y passer la nuit, et je lui promis, de mon côté, de leur faire des signaux. Cette femme excellente et courageuse consentit à tout, malgré le danger qu'il pouvait y avoir pour elle à passer une nuit seule avec ses trois enfants; mais elle préféra s'y résoudre, plutôt que de nous exposer à revenir pendant la nuit; elle nous fit même promettre de la passer dans nos cuves, et non pas sur le vaisseau.

Nous ne prîmes avec nous que nos armes et leurs charges. Il devait y avoir sur le vaisseau encore assez de provisions pour nous nourrir; le petit singe seulement fut admis, parce que Fritz était impatient de le régaler de lait de vache ou de chèvre.

En silence, et très-émus, nous quittâmes le rivage, où nous laissions la moitié de nous-mêmes; Fritz ramait fortement, et je le secondais autant que possible, placé sur le derrière, avec une seconde rame, qui me servait aussi de gouvernail. Quand nous fîmes à une grande distance de la terre, environ au milieu de la baie, je remarquai qu'entre l'ouverture par où nous avions passé la première fois, elle en avait une seconde, par laquelle le ruisseau qui s'y jetait non loin de là formait un courant jusque très-avant dans la mer.

Profiter de cette circonstance pour ménager nos forces fut ma pre-

mière pensée et mon premier soin; tout mauvais pilote que j'étais, je réussis pourtant à entrer dans ce courant, qui nous entraîna doucement, et nous porta jusqu'aux trois quarts du trajet qu'il y avait à faire pour arriver au vaisseau; nous n'avions d'autre peine que de tenir le bateau dans une direction droite, jusqu'à ce qu'enfin la diminution graduelle du courant nous obligeât d'avoir de nouveau recours aux rames; mais nos bras étaient reposés et ils s'acquittèrent bien de ce devoir; nous entrâmes dans l'ouverture du vaisseau brisé, et nous y attachâmes notre petit bâtiment.

A peine fûmes-nous sortis des cuves, que Fritz prenant son petit singe dans les bras, le porta sur le tillac, où étaient toutes nos bêtes; je le suivis promptement, et je me réjouis de la noble impatience qu'il témoignait de porter du secours à ces pauvres créatures. Oh! comme ces animaux abandonnés nous saluèrent par les cris naturels à chaque espèce! Ce n'était pas autant le besoin de nourriture que le plaisir de voir des hommes qui leur fit manifester ainsi leur joie, car ils avaient encore dans leurs auges du fourrage et de la boisson. Le singe fut d'abord placé au pis d'une chèvre et le suça avec un plaisir et des grimaces qui nous amusèrent beaucoup. Nous allâmes ensuite rafraîchir, autant qu'il nous fut possible, l'eau et la nourriture des bestiaux, pour ne pas être interrompus dans nos autres fonctions; nous ne négligeâmes pas non plus de nous réconforter par un bon repas.

Pendant que nous dinions avec appétit, je délibérai, avec mon fils, par où nous devions commencer; à ma grande surprise, son avis fut d'arranger d'abord une voile à notre bateau. « Mais, au nom du ciel! lui dis-je, es-tu fou? Comment cela te paraît-il si important dans ce moment? Nous avons tant d'autres choses plus nécessaires à faire! Nous penserons à celle-là à loisir, d'autant plus qu'elle nous prendra beaucoup de temps. » J'avais à cœur de pouvoir revenir le même soir auprès de ma famille.

« Vous avez raison, dit Fritz, mais il faut que je vous avoue que j'ai bien de la peine à ramer, quoique je n'aie pas épargné mes forces; j'ai remarqué que le vent soufflait fortement de la mer, et malgré cela le courant nous portait en avant; au retour, il ne nous aidera plus; je pensais que le vent pourrait y suppléer. Notre bâtiment sera trop pesant quand nous l'aurons chargé de tout ce que nous trouverons d'utile, et je crains de n'avoir pas assez de force pour l'amener à terre; une voile nous aiderait beaucoup. Un seul doute m'arrête; le vent venait à changer? »

— Ah! ah! monsieur Fritz, voilà le fin mot; tu veux t'épargner un peu de peine; au reste, tu as raison, et je remercie mon conseiller privé de son avis; il vaut mieux bien charger notre bâtiment, et ne pas courir le risque d'être submergés ou obligés de jeter notre charge à la mer. Allons, à l'ouvrage! si la voile doit t'épargner du travail sur le bateau, elle t'en donnera à présent; va chercher tout ce qu'il faut. Du reste, n'aie aucune inquiétude pour le changement de vent. Dans les régions où nous sommes, il ne change jamais. Le vent souffle toute la journée de la mer vers la terre, et toute la nuit de la terre vers la mer. »

Je l'aidai ensuite à porter une perche assez forte pour servir de mât, et une poutre mince pour y attacher la voile; je chargeai Fritz de faire, avec un ciseau, dans une planche, une ouverture assez grande pour y faire entrer le bout du mât. J'allai dans la chambre aux voiles; je coupai, d'un grand rouleau de toile, une voile triangulaire, j'y mis des cordes en y faisant des trous; je pris ensuite un moule¹ pour l'attacher au haut du mât, et pour pouvoir hausser et baisser la voile à volonté; puis je vins rejoindre mon Fritz, qui travaillait avec zèle. Dès que son ouvrage fut achevé, nous posâmes la planche percée sur la quatrième de nos cuves, où elle fut bien affermie; le moule fut suspendu à un anneau à la pointe du mât; la corde, attachée à l'angle le plus long de la voile, y fut passée; et enfin le mât fut planté dans l'ouverture de la planche jusqu'au fond de la cuve, puis affermi avec des coins de bois et des pièces écrouées sur la planche et contre le mât. La voile formait un triangle rectangle, dont un côté touchait le mât et y fut attaché; le côté le moins long fut aussi attaché avec des ficelles à une vergue, qui avançait hors du bateau, et dont un des bouts était fixé au mât, et l'autre, au moyen d'une corde, au gouvernail; en sorte que je pouvais de ma place diriger la voile, ou l'abandonner tout à fait. Sur l'avant et sur l'arrière-banc du petit bâtiment, nous fîmes des trous avec un gros perceur pour l'attacher et pouvoir ainsi l'employer des deux côtés sans être obligés de tourner le bateau lui-même.

Pendant que j'étais ainsi occupé, Fritz, avec une bonne lunette d'approche, observait la terre, ce que nous avions déjà fait plusieurs fois. Il m'apporta la bonne nouvelle que tout y était en ordre, il avait distingué sa mère marchant tranquillement. Il m'apporta ensuite une petite flamme ou pavillon, qu'il me conjura d'attacher au haut du mât, et qui lui fit presque autant de plaisir que la voile. Il donna à notre petit équipage le nom de *la Délivrance*, et ne l'appela plus que le petit vaisseau. Cette vanité dans notre misère me fit rire.

¹ Un moule est une machine qui consiste dans un assemblage de plusieurs poutres; on s'en sert pour élever des poids énormes, et pour lever ou baisser les voiles des vaisseaux.

et me montra de nouveau un trait caractéristique du genre humain ; moi-même je pris grand plaisir à voir ce pavillon qui flottait dans l'air et le bon aspect de mon bâtiment.

« Cher papa, me dit Fritz en m'embrassant, à présent que vous m'avez délivré du bane de rumeur, il faut aussi avoir soin de vous-même, et vous faire un bon gouvernail pour pouvoir diriger le vaisseau plus facilement et plus sûrement. — Cette pensée, lui dis-je, serait très-bonne ; mais je ne voudrais pas perdre l'avantage de pouvoir avancer et reculer sans être obligé de tourner le bateau ; je vais diriger nos rames de manière à pouvoir les remuer en avant et en arrière, afin que nous puissions ramer ensemble, et doubler ainsi de force. » Nous fîmes les préparatifs nécessaires ; aux deux bouts du bateau nous arrangeâmes des appuis pour les rames, qui nous épargnèrent beaucoup de peine.

Durant ces travaux, le jour avançait, et je vis bien que nous serions obligés de passer la nuit dans nos cuves, n'ayant encore rien fait sur le vaisseau. Nous avions promis à nos amis de planter un pavillon si nous devions rester jusqu'au lendemain sur le vaisseau ; il se trouvait tout prêt, et celui du bateau suffisait.

Nous employâmes le reste du jour à ôter des cuves le lest de pierres et à mettre en place des choses utiles, telles que des clous, des ustensiles, des étoffes, etc. Nous pillâmes le vaisseau comme des Vandales, et nous remplîmes notre bateau à souhait. Vu la grande probabilité que nous resterions longtemps seuls dans l'île, nous dirigeâmes notre attention principale sur la poudre et sur le plomb, afin d'avoir aussi longtemps que possible des moyens de chasse et de défense contre les bêtes sauvages ; les outils de toute espèce de métiers, dont il y avait une quantité, me parurent aussi indispensables. Notre vaisseau était destiné à l'établissement d'une colonie et renfermait une foule de choses qui ne se trouvent pas dans les chargements ordinaires. On avait emmené et conservé autant de bétail d'Europe qu'il avait été possible ; mais les bœufs et les chevaux n'avaient pu supporter ce long trajet sur mer, et on avait été obligé de tuer ceux qui n'étaient pas élevés.

Dans la quantité de choses utiles dont les magasins étaient remplis, j'avais de la peine à faire un bon choix, et je regrettais tout ce que j'étais forcé de laisser ; mais Fritz méditait déjà un second voyage. En attendant, nous n'eûmes garde cette fois d'oublier des couteaux de table, des fourchettes, des cuillers, de la batterie de cuisine. Dans la chambre du capitaine se trouvèrent quelques couverts d'argent, des assiettes, des plats de bel étain, et une petite caisse remplie de bouteilles de différentes sortes de bons vins ; j'enlevai de l'habitacle la boussole, et je n'eus garde d'oublier un quart de cercle de Hadley, dont je voulais me servir pour mesurer la hauteur du soleil. Dans la cuisine, nous nous pourvûmes de grils, de chaudières, de poêles, de rôtissoires, de pots, etc. ; enfin je fis une caisse des provisions de bouche destinées aux officiers ; jambons de Westphalie, saucissons de Bologne, etc. ; et j'eus soin de ne pas oublier quelques petits sacs de maïs, de blé, d'autres graines, et de quelques patates ou pommes de terre. Nous embarquâmes aussi ce que nous pûmes d'instruments aratoires, pelles, fossières, hoyaux. Fritz me rappela combien notre couche sur la terre était dure et froide, et me fit augmenter notre charge de quelques hamaes¹ et couvertures de laine. Comme il ne trouvait jamais assez d'armes, il apporta encore une charge de fusils, de salvers et de couteaux de chasse. Pour conclusion, j'embarquai encore un baril de poudre et une quantité de cordages, un gros rouleau de toile à voiles et de ficelles. Le vaisseau nous parut si délabré et si chancelant, que le moindre coup de vent devait le détruire de fond en comble ; il était donc bien incertain qu'on pût y revenir.

Ainsi notre bateau fut chargé jusqu'au haut des cuves ; il ne resta de libres que nos deux places de rameurs dans la première et la dernière ; et il était si fort enfoncé dans l'eau, que, si la mer eût été moins calme, nous aurions été obligés de le décharger. Cependant nous mîmes les corsets de liège, en cas d'événement malheureux.

On peut facilement comprendre que le reste de la journée ayant été employé par ce travail, et que la nuit étant survenue tout à coup, il ne nous fut plus possible de penser à retourner. Un beau et grand feu sur le rivage ne tarda pas à nous prouver le bien-être des nôtres, et nous envoya leur bonsoir ; nous le leur rendîmes par quatre lanternes allumées et attachées à notre mât. Deux coups de feu, suivant notre convention, nous dirent qu'on avait reconnu et compris notre signal. Après une prière cordiale pour nos chers insulaires, et non sans soucis pour leur nuit, nous allâmes chercher un peu de repos dans nos cuves, où nous n'étions pas voluptueusement couchés, mais où nous nous trouvions cependant plus en sûreté que sur le vaisseau, et plus à portée de garder notre chargement. Au moindre craquement du vaisseau, nous pouvions couper la corde et gagner le large. Notre nuit fut, grâce à Dieu, assez tranquille. Mon jeune Fritz dormait comme dans son lit ; quant à moi, malgré ma fatigue, je ne pouvais fermer les yeux, les tenant toujours attachés sur le rivage, et pensant à la visite nocturne des chacals, qui pouvaient pénétrer dans la tente ;

mais j'espérais que les braves chiens feraient leur devoir, et je bénis le ciel de nous avoir donné cette bonne garde.

CHAPITRE VI.

Troupeau à la nage

De grand matin, quoiqu'il fût à peine assez clair pour voir la côte, j'étais déjà sur le tillac du vaisseau, dirigeant ma lanterne vers la tente qui renfermait mes bien-aimés. Fritz prépara promptement un déjeuner nourrissant de biscuit et de jambon ; il alla ensuite dans la cabine du capitaine chercher le grand télescope. Dans cet intervalle, le jour s'était tout à fait levé, et nous pûmes distinguer, au travers du tube, ma femme qui sortait de la tente, et qui nous paraissait regarder attentivement du côté du vaisseau ; nous vîmes aussitôt voler en l'air un pavillon planté sur le rivage. Mon cœur fut soulagé d'un grand poids lorsque j'eus la certitude que tout mon monde se portait bien, qu'il avait passé la nuit sans accident. « Fritz, dis-je à mon fils, je pensais ce matin qu'il me serait impossible de rester un moment de plus sur le vaisseau, tant j'étais impatient de savoir ce qui se passait dans l'île ; mais j'ai vu ta mère ; je sais que toute la famille se porte bien ; ma compassion se réveille pour les pauvres créatures qui, sur les débris du navire, sont en danger chaque jour de perdre la vie. Je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir au moins en sauver quelques-unes et les avoir avec nous dans l'île.

Fritz. Ne pouvons-nous pas, mon père, bâtir un radeau, les mettre toutes dessus et les conduire au rivage ?

LE PÈRE. Mais pense, mon fils, à la difficulté de cette construction et à celle, bien plus grande encore, de porter une vache, un âne, une truie prête à mettre bas, sur un radeau, et de les obliger à y rester tranquilles. Les brebis et les chèvres seraient peut-être plus accommodantes et plus aisées à transporter ; mais pour les gros animaux, je l'avoue que je ne sais quel moyen employer. Cherche, imagine, invente ; ta jeune tête réussira peut-être mieux que ma vieille cervelle.

Fritz. Mon avis serait, à notre départ, de jeter sans façon le cochon dans la mer ; sa graisse et son large ventre le soutiendraient sur l'eau, et nous pourrions, avec une corde, le traîner après nous.

LE PÈRE. Bonne idée, mais qui ne peut s'appliquer qu'au cochon ; et je l'avoue que les autres bêtes me tiennent beaucoup plus à cœur que celle-là.

Fritz. Eh bien ! mon père, mettons à tout ce peuple des corsets de liège sous le ventre ; alors ils nageront comme des poissons, et nous les conduirons à notre bateau.

LE PÈRE. Oui, oui, cher Fritz, oui, tu as bien raison ; c'est excellent, excellent ! Allons, vite à l'épreuve ! »

Nous nous levâmes promptement, et nous attachâmes un corset de liège à un agneau, que nous jetâmes ensuite à la mer. Plein de crainte, d'espérance et de curiosité, je suivis des yeux le pauvre animal ; l'eau le couvrit d'abord avec bruit et sembla vouloir l'engloutir ; mais bientôt il repartit effrayé, secouant la tête, agitant les pieds l'un après l'autre ; et il commença à nager si joliment, que nous prîmes grand plaisir à le voir. Enfin, fatigué, il laissa pendre ses pieds sans faire aucun mouvement ni aucune résistance à l'eau, qui le portait et le soutenait à merveille. « Victoire ! m'écriai-je en embrassant mon fils ; nos utiles animaux sont à nous ; je vais préparer les grands ; tâche de sauver ce pauvre petit. » Fritz voulait, sans balancer, se jeter à l'eau pour nager après l'agneau, qui flottait toujours doucement. J'arrêtai mon fils, et je lui mis aussi un corset de liège ; après quoi je le laissai aller. Il prit une corde à nœud coulant, la jeta sur la tête de l'agneau lorsqu'il fut à sa portée, et le traîna en nageant jusqu'à l'ouverture du vaisseau, où nous mîmes la bête à sec, à sa grande satisfaction.

Alors nous allâmes chercher quatre tonnes parmi celles où l'eau douce était renfermée ; nous les vidâmes, puis je les refermai avec soin ; je les liai ensuite par une grande pièce de toile à voiles, dont je clouai les deux bouts sur chacune ; je clouai dessus, dans leur longueur, une forte toile à voile ; cette toile était destinée à coucher la vache et l'âne dessus, de manière que les tonnes se trouvassent des deux côtés et les soutinssent en équilibre sur l'eau. Quand les bêtes furent placées sur la toile, où elles montèrent facilement, elle enfonça par leur poids ; les tonnes se trouvèrent au niveau de leur dos ; l'espace vide fut partout rempli de foin et de paille, pour qu'aucune pression ne pût les blesser ; toute cette machine fut attachée à une courroie sur la poitrine de l'animal, pour qu'elle ne pût glisser en arrière ; ainsi en moins d'une heure la vache et l'âne furent prêts à nager. Ce fut ensuite le tour du petit bétail ; le cochon fut celui qui nous donna le plus de peine ; nous fûmes obligés de le museler pour l'empêcher de mordre, et nous lui attachâmes alors une grande pièce de liège sous le ventre. Les chèvres et les brebis furent plus dociles ; ainsi nous réunîmes heureusement le troupeau sur le tillac. Tous les animaux étant prêts au départ, nous attachâmes une corde aux cornes ou au cou de chacun, et à l'autre bout de la corde un morceau de bois, comme celui avec lequel on marque les filets pour pouvoir les prendre dans l'eau et attirer l'animal. Nous arrachâmes

¹ Hamaes, lits de vaisseau, qui sont suspendus par des cordes et qui suivent les mouvements du navire, de manière qu'on peut y dormir paisiblement.

encore quelques pièces de la paroi du vaisseau qui était fracassée, afin d'élargir l'ouverture par laquelle nous étions entrés et devions encore ressortir avec notre troupeau, après l'avoir jeté à la mer. Nous commençâmes notre essai par l'âne, que nous conduisîmes aussi près que possible du bord; nous lui donnâmes une bonne bourrade, il tomba dans l'eau et disparut un moment en s'enfonçant; mais bientôt on le vit remonter et nager entre ses deux tonnes avec une grâce qui lui valut nos applaudissements. Vint alors le tour de la vache, et comme elle n'était infiniment plus précieuse que l'âne, j'avais aussi plus de crainte. L'âne avait nagé de si bon courage, qu'il s'était fort écarté du vaisseau; la vache eut ainsi une place suffisante pour sa chute. Nous la jetâmes dehors avec plus de peine, mais tout aussi heureusement que son prédécesseur; elle n'eut pas autant,

Il commença à nager si joliment, que nous prîmes grand plaisir à le voir.

et, soutenue au-dessus de l'eau par les tonnes vides, elle nagea avec beaucoup de gravité. Nous jetâmes ensuite peu à peu tout le petit bétail, et il flotta tranquillement autour du vaisseau; le cochon seul était furieux, il poussait des cris perçants, et se démenait dans la mer avec tant d'impétuosité, qu'il s'éloigna bientôt de nous; mais il prit heureusement son chemin du côté de la terre. Nous ne tardâmes pas un seul instant : revêtus de nos corsets de liège, ainsi que notre troupeau, nous descendîmes dans nos cuves : nous sortîmes sans obstacle des débris du vaisseau, et nous nous trouvâmes en mer au milieu d'un singulier parc de nageurs quadrupèdes : alors nous repêchâmes tous les petits morceaux de bois flottants sur l'eau, qui étaient attachés aux cordes; nous attirâmes ainsi la flotte vivante, et nous l'attachâmes au bord du bateau : quand toutes les bêtes furent ainsi rassemblées, nous hissâmes notre voile, qui, enflée par un vent favorable, nous conduisit vers le rivage avec notre escorte.

Nous vîmes alors combien le secours du vent nous était indispensable; car toutes ces bêtes, attachées au petit bâtiment, lui donnaient un poids immense, et nos seules forces n'auraient jamais suffi à le conduire; mais, au moyen de la voile et des balanciers, il chemina, traînant après lui notre cortège d'animaux nageants, qui faisait le plus singulier effet; de sorte qu'en peu de temps nous avancâmes considérablement. Fiers de notre ouvrage, satisfait de voir comme il avait bien réussi, nous étions assis tranquillement au fond de nos cuves, où nous fîmes une espèce de dîner. Fritz s'amusait avec le singe, et moi, uniquement occupé des amis que j'avais laissés à terre, je regardais au travers de ma lunette pour les chercher; avant même de quitter le vaisseau, j'avais remarqué qu'ils s'étaient mis en marche pour quelque excursion, et je m'étais en vain donné beaucoup de peine pour chercher leur trace; j'étais profondément occupé à les découvrir, lorsqu'un cri de Fritz me glaça d'effroi : « Dieu ! s'écria-t-il, nos sommes perdus ! un horrible poisson s'approche. »

— Pourquoi perdus ? lui dis-je moitié effrayé, moitié en colère. Prépare tous nos fusils, et, au moment où il sera à notre portée, faisons feu en même temps. » Chacun de nos fusils était chargé de deux

balles, et nous fîmes en un instant sur pied pour sauver notre pirate; il s'approcha de nous, et avec la rapidité de l'éclair il fondit sur la brebis, qui nageait le plus en avant. Alors Fritz dirigea si habilement son coup de feu, qu'il frappa de ses deux balles la tête du monstre : c'était un énorme requin ! Il fit à l'instant un demi-tour à gauche, et prit le large en nous montrant son ventre brillant; une trace rouge dans la mer nous témoigna qu'il avait été grièvement blessé. Je me mis en garde avec le meilleur de nos fusils, dans le cas où un autre animal semblable à celui-là, ou peut-être le même, aurait voulu revenir.

Fritz était avec raison très-fier de l'avoir éloigné, et moi j'en étais surpris; je savais que ces monstres marins ne se laissent pas facilement effrayer, et qu'on réussit rarement à les blesser d'un coup de feu : ils sont extrêmement avides de lutin, et leur peau est très-dure. Celui-ci nous laissa pourtant en repos; je repris donc le gouvernail, et comme le vent nous poussait droit vers la baie, je laissai tomber la voile, et je ramai jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une place où notre bétail prit fond et pût se mettre sur pied. Alors je lâchai les cordes, et il marcha de lui-même vers le rivage : nous amarrâmes notre petit bâtiment dans son ancienne place, et nous descendîmes. D'abord je n'aperçus aucun des nôtres, et je fus vivement inquiet; je ne savais de quel côté les chercher; d'ailleurs il fallait débarrasser nos bêtes de leurs instruments de natation. A peine avions-nous commencé, que des cris de joie vinrent frapper nos oreilles et remplir nos cœurs d'espérance; bientôt nous vîmes arriver nos trois chers petits garçons, suivis de leur mère, et tous bien portants et joyeux vinrent se jeter dans nos bras. Après que la première ivresse de bonheur en nous retrouvant sains et saufs fut passée, nous nous couchâmes tous sur l'herbe, et je commençai à raconter avec ordre nos occupations sur le vaisseau, ainsi que notre trajet. Ma femme était si surprise et si contente de voir autour d'elle tous nos utiles animaux, et exprimait si naïvement sa joie, que mon plaisir en fut doublé. « Je me suis cassé la tête toute la journée, me disait-elle, pour imaginer un moyen de les transporter, sans qu'il me soit venu aucune idée.

Ernest le découvrit livré à cette occupation assez malpropre.

— Oui, dit Fritz avec fierté; pour cette fois monsieur le conseiller privé a fait preuve de talent.

— C'est très-vrai, répondis-je; j'avoue en toute humilité que c'est à Fritz que les éloges appartiennent, et que c'est lui qui m'a mis sur la bonne route. » Sa mère se leva et embrassa tendrement son premier-né. « Notre reconnaissance vous est due à tous les deux, nous dit-elle, vous nous avez ramené avec ce troupeau tout ce qui peut nous être le plus utile dans notre situation.

— Ah ! ah ! s'écria le petit François, que vois-je là sur notre ba-

¹ Gros poisson de mer, célèbre par sa taille, sa force, sa voracité, et par la grandeur démesurée de sa gueule garnie de plusieurs rangs de dents aiguës, coupantes et très-robustes.

teau? Regardez, maman, cette jolie petite voile, et ce pavillon qui flotte là-haut dans l'air : oh ! comme c'est joli ! combien je suis plus content encore de cette voile que de l'âne et de la vache !

— Petit fou ! lui dit sa mère, tu changeras d'avis quand je te donnerai tous les matins une jatte de coco pleine de bon lait. »

Ernest et Jack coururent aussi sur le bateau admirer le mât, la voile et la flamme, et se firent expliquer par leur frère comment tout cela s'était fait, et comment on pouvait s'en servir. Cependant nous commençâmes à déballer, et nous eûmes beaucoup à faire ; mais Jack, à qui cette occupation ne plaisait pas, se glissa de côté, s'occupa du bétail, détacha les corsets des brebis et des chèvres, rit aux éclats du plaisant costume de l'âne, qui était encore entre ses deux grosses tonnes et brayait à nous rendre sourds ; il chercha à l'en débarrasser, mais il ne put y réussir. Mon petit drôle, hardi comme un page de cour, s'élança alors sur le dos de la bête entre les deux tonnes, et arriva auprès de nous majestueusement comme sur le plus bel alezan, se démenant tellement des pieds et des mains qu'il vint à bout de le faire avancer.

Nous rimes beaucoup de ce plaisant équipage, et moi plus encore, lorsqu'en aidant le petit bonhomme à descendre de sa monture, je le vis entouré d'une belle ceinture de cuir à poils jaunâtres, dans laquelle étaient deux pistolets.

« Au nom du ciel, lui dis-je, où as-tu pris ce costume de contrebandier ? »

— Dans ma propre fabrique, me répondit-il ; regardez nos chiens. »

Je remarquai pour la première fois seulement alors que chacun des gros dogues avait un collier comme la ceinture de Jack, avec la seule différence que ces colliers étaient armés d'une quantité de clous qui se dressaient en l'air d'une manière formidable et devenaient une terrible défense. « Comment ! petit drôle, lui dis-je, est-ce bien toi qui as inventé et exécuté ces colliers et cette ceinture ? »

JACK. C'est de mon invention, papa ; mais maman m'a aidé pour ce qu'il a fallu coudre.

LE PÈRE. Mais où avez-vous pris le cuir, le fil et les aiguilles ?

— Le chacal de Fritz nous a fourni le premier, dit ma femme, et une bonne mère de famille doit toujours être pourvue de fil et d'aiguilles. Vous autres hommes, vous ne pensez qu'aux grandes affaires ; les petites sont de notre département, et souvent sont plus utiles. N'ai-je pas un sac enchanté, d'où je fais sortir tout ce dont j'ai besoin ? Dans l'occasion tu n'auras qu'à parler. » J'embrassai cette aimable et bonne amie, et Jack eut aussi sa part de mes caresses et de mes éloges. Mais Fritz ne voyait pas de bon œil que Jack eût disposé de son chacal et coupé sa belle peau. Cependant il cacha sa mauvaise humeur aussi bien qu'il put ; mais, comme il était le plus près de Jack, il s'écria tout à coup en se penchant le nez : « Quelle horrible odeur on sent par ici ! il y a de quoi donner la peste. Ne serait-ce point vous, monsieur l'écorcheur ? est-ce aussi là du parfum de votre fabrique ? »

— C'est de la vôtre, monsieur, reprit Jack très-piqué ; c'est votre chacal que vous avez pendu au soleil.

Fritz. Et qui se serait desséchée dans sa peau, si vous aviez bien voulu, monsieur, ne pas la couper, et me laisser disposer de ma chasse comme je l'aurais voulu.

— Fritz, dis-je à mon fils aîné d'un ton fâché, tu es peu généreux ; qu'importe que ce soit ton frère qui ait écorché le chacal, si l'on s'est servi utilement de sa peau ? Mes chers enfants, nous sommes ici dans cette île déserte comme nos premiers parents lorsqu'ils furent chassés d'Éden : ils auraient pu encore être heureux sur cette belle terre où Dieu leur permettait de vivre du travail de leurs mains et à

la sueur de leur front ; mais, entourés de mille et mille biens à leur usage, ils laissèrent pénétrer dans leur famille la haine, l'envie, la jalousie ; Caïn, furieux, égaré, tua son frère Abel, porta la plus amère douleur dans le cœur de ses malheureux parents, et fut maudit de Dieu, ainsi que toute sa race. Voilà l'horrible crime auquel l'habitude de disputer peut conduire. Ayons ici tout en commun, bannissons le *tien* et le *mien* : ce que l'un tue ou découvre est au profit de toute la famille et appartient autant aux uns qu'aux autres. Il est vrai, Jack, que ton ceinturon, qui n'est pas sec, a beaucoup d'odeur ; le plaisir de porter ton bel ouvrage te fait passer sur cet inconvénient ; mais il ne faut pas incommoder les autres pour ton plaisir. Ainsi, mon fils, va l'ôter et mets-le sécher de manière qu'il ne se rétrécisse pas ; ensuite tu iras aider tes frères à jeter le chacal à la mer. » Le moment d'humeur de Fritz était passé ; mais Jack, toujours un peu méfiant, résistait à ôter sa belle ceinture et se pavauit d'un air d'importance ; enfin, ses frères ne cessant de l'éviter et de lui crier : « Jack ! sous le vent, sous le vent ! » il prit son parti, jeta sa ceinture, et courut aider ses frères à traîner le chacal dans la mer, où il ne nous incommoda plus.

Je voyais cependant qu'en n'ayant fait aucun préparatif pour le souper : je donnai l'ordre à Fritz d'apporter les jambons de Westphalie qui étaient dans le tonneau. Tous me regardaient avec étonnement et croyaient que je plaisantais, lorsque Fritz accourut en sautant et montrant de loin un superbe jambon que nous avions entamé le matin. « Bienvenu ! bienvenu ! s'écrièrent-ils ; un jambon tout prêt à manger ! quel excellent repas nous allons faire ! » Et le message de bonnes nouvelles fut reçu avec des battements de mains et des cris de joie. « Il vient fort à propos, dis-je à ma femme, car il me paraît que notre ménagère comptait nous faire jeûner ce soir ; cependant, après une course en mer, l'appétit est réveillé.

— Je te raconterai, me dit-elle, ce qui m'a empêché de vous préparer un festin de bonne arrivée ; ton beau jambon y suppléera, et voici de quoi faire une omelette qui sera prête dans un instant. » Elle me montra, dans un panier qu'elle avait au bras, une douzaine d'œufs de tortue.

« Voyez, papa, me dit Ernest, si ce n'est pas là de ces bons œufs de tortue dont Robinson se régala dans son île. Voyez, ils sont comme des boules blanches enveloppées d'une peau comme un parchemin mouillé, et nous les avons trouvés dans le sable, près de la mer.

— C'est cela même, mon cher Ernest, lui dis-je ; mais comment avez-vous fait cette belle découverte ? — Cela se lie avec toute notre histoire, me dit ma femme, car j'ai aussi une histoire à raconter, lorsque tu voudras bien m'entendre.

LE PÈRE. Eh bien, chère amie, prépare ton omelette, tu nous donneras ton histoire pour le dessert ; en attendant, je vais délivrer entièrement la vache et l'âne de leur attirail marin ; ils doivent en être incommodés. Allons, jeunes gens, venez m'aider. » Je me levai, et tous me suivirent avec joie sur le rivage, où nos animaux se trouvaient encore. Nous eûmes bientôt mis en liberté la vache et l'âne, qui sont de bonnes bêtes ; mais quand vint le tour du vilain porc grognard, la chose ne fut pas si facile. Dès que nous eûmes détaché la corde, il nous échappa par un mouvement si brusque et si prompt, que nous ne pûmes le retenir : il prit le large, et ni moi ni mes fils ne fûmes assez lestes pour le rattraper. Ernest eut l'idée de lâcher après lui les deux chiens, qui le prirent aux oreilles. Nous arrivâmes à demi sourds des cris affreux qu'il poussait : il se laissa ôter assez paisiblement son corset de liège. Nous chargeâmes toutes ces dépoilles sur le dos de l'âne, et nous revînmes vers la cuisine ; mon paresseux

Ernest frappa si lestement de droite et de gauche, qu'il tua plusieurs oiseaux.

Ernest était enchanté d'avoir un serviteur quadrupède pour porter les fardeaux.

Pendant ce temps-là, la bonne mère avait préparé l'omelette et mis le couvert sur la table de beurre, avec des assiettes de bel étain et des couverts d'argent brillant, qui avaient très-bonne façon : le jambon au milieu, l'omelette vis-à-vis du fromage formaient un repas dans les règles. Les deux chiens, les poules, les pigeons, les brebis et les chèvres se rassemblèrent peu à peu autour de notre grand couvert, ce qui nous donnait tout à fait l'air de souverains de la contrée. Il ne plut pas aux oies et aux canards d'augmenter le nombre de nos sujets curieux ; ils se sentaient mieux dans leur élément naturel, et restèrent dans une mare, où ils trouvaient en abondance une espèce de petits crabes qui leur fournissaient une nourriture friande, et nous débarrassaient du soin de pourvoir à leur entretien.

Quand nous eûmes fini notre repas, je fis présenter par Fritz une bouteille de vin de Canarie, que nous avions couvise dans le caveau du capitaine ; alors je priai la bonne mère de raconter l'histoire qu'elle nous avait promise de ses faits et gestes pendant notre absence ; je lui versai une tasse de coco à demi pleine de la précieuse liqueur. Elle commença son mémorable récit comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Second voyage de découvertes par la mère de famille.

« Tu prétends être curieux de savoir ce que j'ai à te raconter, me dit ma bonne petite femme avec un malin sourire, et tu ne m'as pas laissé prononcer un seul mot de la soirée ; mais plus l'eau a mis de temps à s'amasser, et plus longtemps elle coule. Maintenant donc que tu veux bien m'écouter, je vais m'en donner à cœur joie ; mais cependant, pour ne pas trop t'impatisser, je sauterai à pieds joints par-dessus le premier jour de votre absence, où rien ne fut changé à notre train accoutumé, si ce n'est que l'inquiétude que j'éprouvais ne me permettait pas de quitter le rivage où nous étions débarqués, et d'où je pouvais voir le vaisseau ; mais ce matin, après avoir remarqué avec joie votre signal, et y avoir répondu avec reconnaissance, j'ai cherché, avant que mes petits fussent levés, une place ombragée pour me reposer, et je n'en ai pu trouver ; il ne croit pas un seul arbre sur cette plage stérile, et il n'y a d'autre ombre que celle de notre tente. Alors je me suis mise à réfléchir profondément sur notre situation. Il est impossible, dis-je à part moi, de rester plus longtemps à cette place où nous sommes grillés toute la journée par un soleil dévorant, et où je n'ai d'autre abri pour m'en garantir qu'une misérable tente, dans laquelle la chaleur est plus forte encore. Courage donc ! pendant que mon mari et mon fils aîné sont en activité sur le vaisseau pour le bien général, je veux, de mon côté, être active, courageuse, et travailler avec mes fils cadets au bien de la famille. Je veux aller à mon tour de l'autre côté du ruisseau, visiter cette contrée dont Fritz et mon mari m'ont dit tant de merveilles, et voir si je ne trouverai pas une place agréable, ombragée, où nous puissions nous établir. Je vous attendis encore quelques moments, mais, ne voyant sur la mer aucune apparence de retour, je résolus, après un repas plus court qu'à l'ordinaire, de hasarder un voyage pour aller à la découverte d'une habitation commode.

» Pendant la matinée, Jack s'était glissé de l'autre côté de la tente, où le chacal de Fritz était suspendu ; avec son couteau, qu'il aiguisait de temps en temps sur le rocher, il coupait, le long du dos de l'animal, de longues courroies de peau, qu'il nettoyait ensuite avec adresse. Ernest le découvrit livré à cette occupation assez malpropre ; et, comme il est très-délicat, et qu'il craint toujours de se salir le bout des doigts, non-seulement il ne voulut pas l'aider, mais il lui fit des plaisanteries assez dures sur le métier d'écorcheur qu'il s'était choisi. Jack, qui n'est pas endurant, voulut lui donner un coup ; Ernest s'échappa, pour n'être pas sali par les mains de son frère, et moi j'accourus à leurs cris, et je les grondai tous les deux. Jack se justifia pleinement, en démontrant l'utilité de son ouvrage, destiné à faire à nos chiens de bons colliers de défense ; il eut mon approbation, et je reprochai à Ernest une délicatesse qui ne convenait plus à notre situation, dans laquelle nous devons exercer tout à tour tous les métiers utiles.

» Jack s'était remis au travail et se tirait fort adroitement des fonctions de corroyeur. Lorsqu'il eut achevé de nettoyer tant bien que mal ses colliers, il alla chercher dans la caisse aux clous ceux qui étaient les plus longs et qui avaient la tête large et plate ; il en barda les colliers, puis il coupa une bande de toile à voile de la largeur de la courroie, la posa en double sur la tête des clous, et me proposa de coudre cette toile pour que ces têtes ne blessassent pas nos deux dogues. Je le remerciai de la fonction qu'il me destinait ; mais enfin, voyant qu'il se résignait de bonne grâce à la coudre lui-même, et qu'il s'y prenait fort gauchement, je surmontai la répugnance que me causait l'odeur sauvage et fétide qui s'exhalait des colliers, et je lui fis le plaisir de l'achever. Lorsqu'une mère peut donner un instant de satisfaction à ses enfants, il n'existe plus de dégoût pour elle.

» Il me fallut encore avoir une complaisance égale pour sa ceinture, qu'il fabriqua de la même manière, et dans laquelle il était impatient de mettre deux pistolets. « Nous verrons, disait-il en se redressant, si messieurs les chacals oseront nous attaquer. — Mais, lui dis-je, tu ne prévois pas, mon cher Jack, ce qui va t'arriver : la peau est sujette à se rétrécir par la chaleur ; tu ne pourras plus alors en faire usage, et tu m'auras fait faire inutilement un ouvrage très-désagréable. » Mon petit homme se frappa le front. « C'est vrai, dit-il, je n'avais pas songé à cela ; mais je sais bien ce que je vais faire. » Il prit un marteau et des clous, et fixa ses courroies sur un bout de planche qu'il exposa à l'ardeur du soleil pour les sécher promptement sans qu'elles pussent se retirer. Je louai son invention, et je lui promis de te raconter tout cela.

» Je rassemblai ensuite mes trois fils autour de moi ; je leur fis part de mon projet de voyage ; ils consentirent avec joie à m'accompagner, et se préparèrent au départ. Ils examinèrent leurs armes, leurs gibecières ; ils choisirent des couteaux de chasse, reçurent des provisions sur leur dos ; moi, je me chargeai d'un grand flacon d'eau et d'une hache en place d'un couteau de chasse ; je pris aussi le fusil léger d'Ernest, et je lui donnai une carabine qui pouvait être chargée de quelques balles. Nous fîmes un modeste repas, et nous nous mîmes en chemin, escortés des deux chiens. Ture, qui vous avait accompagné dans la première excursion, vit très-bien que nous prenions la même route, et se mit à notre tête en guise de conducteur. Nous arrivâmes à la place où vous aviez passé le ruisseau, et nous le franchîmes aussi heureusement que vous, mais non sans peine.

» En avançant, je réfléchissais que notre sûreté reposait en partie sur deux petits garçons, parce qu'ils savaient se servir d'armes à feu, et je pensais combien tu avais eu raison de les avoir familiarisés de bonne heure avec le danger. Souvent, dans notre patrie, je t'avais blâmé de leur laisser tenir des fusils et de leur apprendre à tirer ; je craignais que tu n'en fisses des chasseurs, ce que je n'aimais guère, ou qu'ils ne fussent dans le cas de se blesser ; mais, à présent, je suis convaincue que les parents ne peuvent trop tôt apprendre à leurs fils ce que les hommes doivent savoir. Je reviens au passage du ruisseau.

» Ernest passa le premier sans accident ; le petit François me pria de le porter sur mon dos, ce qui était difficile à cause de tout ce dont j'étais chargée, qu'il aurait fallu laisser au bord du ruisseau : j'en vins cependant à bout, grâce à Jack, qui s'empara de mon fusil et de ma hache ; mais, succombant presque sous le poids de sa charge, il prit le parti d'entrer dans l'eau, et ne voulut pas risquer de glisser, chargé comme il l'était, en marchant sur des pierres mouillées ; j'eus bien de la peine à m'y tenir en équilibre avec mon cher petit fardeau, qui joignait ses mains autour de mon cou, et se collait de toutes ses forces sur mes épaules. Après avoir rempli mon flacon d'eau du ruisseau, nous marchâmes en avant ; et quand nous eûmes atteint sur l'autre rive la hauteur dont tu nous avais parlé avec tant d'enchantement, la vue de ce charmant paysage fit le même effet sur moi ; je l'admirai en silence, et mon cœur s'ouvrit, pour la première fois depuis notre naufrage, au plaisir et à l'espérance.

» J'avais remarqué, en promenant mes regards sur ce vaste paysage, un petit bois qui me paraissait agréable ; j'avais si longtemps soupiré pour un peu d'ombrage, que je résolus de diriger tout droit notre marche vers ce côté. Mais il fallut traverser de l'herbe si haute, qu'elle passait la tête de mes petits garçons, et que nous eûmes beaucoup de peine à la franchir ; nous résolûmes alors de marcher le long du bord de la mer, jusqu'à ce que nous fussions vis-à-vis du petit bois. Nous retrouvâmes vos traces et nous les suivîmes ; ensuite nous tournâmes sur la droite pour gagner le bois ; mais bientôt nous retrouvâmes cette herbe haute et si serrée, qu'à peine pouvait-on passer au travers, ce qui rendait extrêmement pénible et fatigante notre marche. Jack était resté en arrière ; je cherchai ce qu'il était devenu, et je le vis arracher des poignées de cette herbe, et s'en servir pour essuyer ses armes ; il mit ensuite son mouchoir de poche, qui était tout mouillé, sur son dos, pour le faire sécher au soleil ; j'allai à lui, et je m'informai de ce qui lui était arrivé.

» — O maman ! me dit-il, toute l'eau du ruisseau que nous avons traversé est entrée, je crois, dans mes poches. Voyez comme mes pistolets et mon briquet sont mouillés.

» — Comment ! lui dis-je avec effroi, tu avais mis des pistolets dans tes poches ! Ils n'étaient pas chargés, j'espère ?

» — Je n'en sais rien, maman ; je les ai mis là en attendant que ma ceinture fût sèche, afin de les avoir toujours sur moi.

» — Ah ! petit étourdi ! continuai-je ; et s'ils étaient partis par le mouvement que tu t'es donné, ils t'auraient tué. Que cela ne t'arrive plus, je t'en prie !

» — J'y ai mis bon ordre avec l'eau dont je les ai remplis, » me dit-il en les sermant. En effet, il y en avait tant, qu'il n'était pas à craindre qu'ils fussent froids. Pendant que nous parlions ainsi, nous fûmes effrayés par un bruit soudain, et nous vîmes un grand oiseau sortir de l'épaisseur de l'herbe et s'élever en l'air ; chacun des enfants se prépara à tirer son coup de fusil ; mais, avant qu'ils eussent couché en joue, l'oiseau était bien loin. Ernest se désolait et s'en prenait à la carabine que je lui avais donnée : « Si j'avais en moi

fusil léger, disait-il, et que l'oiseau ne fût pas parti si vite, je vous promets que je l'aurais abattu.

« Tu devais lui ordonner d'attendre que tu eusses bien pris toutes tes mesures, lui répondis-je en riant.

« Mais, maman, comment me serais-je douté qu'un oiseau allait partir au vol dans ce moment ? Ah ! qu'il en vienne un à présent !

« Un bon chasseur, Ernest, doit toujours être prêt ; et voilà pourquoi il est si difficile de tirer au vol. Les oiseaux n'envoient pas des messages avertir qu'ils vont passer.

« Je voudrais bien savoir, dit Jack, quel oiseau c'était ; je n'en ai jamais vu de semblable.

« Je suis sûr que c'était un aigle, dit le petit François ; j'ai vu, dans mes Fables, que les aigles peuvent enlever un mouton, et cet oiseau était terriblement grand !

« Comme si tous les grands oiseaux devaient être des aigles ! dit Ernest avec importance. Il y en a de plus grands encore : l'antruche, et un oiseau que les voyageurs nomment *condor*. Ah ! si du moins j'avais eu le temps de l'examiner !

« Tu aurais eu alors celui de le tuer, lui dis-je ; mais cherchons au moins dans l'herbe, à l'endroit d'où il est parti ; en voyant où il était posé, nous pourrions juger de sa grandeur. » Ils coururent vers la place d'où il s'était élané, et tout à coup un second oiseau semblable au premier, mais un peu plus grand encore, s'envola devant eux avec grand bruit. Ils restèrent tous les trois stupéfaits, la bouche béante, et le suivant des yeux. Je ne pus m'empêcher de rire aux éclats. « Oh ! les bons chasseurs que j'ai là ! dis-je ; ils ne nous laisseront pas manquer de gibier : Qu'il en vienne un à présent ! disais-tu, Ernest ; eh bien ! le voilà venu, et il s'est échappé ; autant aurait-il valu, ce me semble, ne pas charger vos fusils... » Ernest, qui est assez pleureur, commença à sangloter ; mais Jack, avec la mine du monde la plus comique, suivait des yeux le pèlerin ailé ; il ôta son chapeau, et s'écroula en criant : « A une autre fois, monsieur l'oiseau ! votre très-humble serviteur. Revenez seulement ; vous voyez que nous sommes de bons enfants ; au revoir, au revoir !... »

« Nous examinâmes alors la place d'où ce couple d'oiseaux était parti, et nous y trouvâmes une espèce de grand nid mal construit avec des herbes sèches, mais vide, à l'exception de quelques coques d'œufs cassés ; je présumai, d'après cela, que les petits venaient seulement d'éclore, et les pointes d'herbes agitées à quelque distance me firent juger que la couvée était en fuite devant nous ; mais le mouvement cessa, et nous ne sûmes plus par où nous diriger pour les trouver. Ernest reprit son ton doctoral :

« Tu vois bien, petit François, dit-il à son frère cadet, que ces grands oiseaux ne peuvent être des aigles ; ceux-là ne nichent ni sur la terre ni dans l'herbe, et les petits aiglons sont incapables de courir tout de suite en sortant de l'œuf ; ce sont les petites caillies ou les perdrix qui marchent seules en naissant.

« Ou bien, repris-je, tous les oiseaux de l'espèce des poules : les poules d'Inde, les paons, les pintades ; et sans doute il y a des espèces de poules sauvages qui peuvent faire de même.

« Mais, ma mère, reprit-il, les poules n'ont pas le ventre blanc et les ailes couleur de tuile, comme les oiseaux que nous venons de voir s'envoler ; moi, je pense que ce sont des outardes ; le second avait à côté du bec une petite moustache comme j'en ai vu dans les gravures de la poule outarde.

« Tu as tout vu dans les gravures, toi, lui dit Jack ; moi, j'aimerais mieux voir un oiseau que tu aurais su abattre. Si Fritz était avec nous, les fusils seraient là étendus, et tu pourrais à loisir les comparer à tes gravures.

« Je suis bien aise, mes enfants, leur dis-je, qu'il n'en soit pas ainsi, et que ces pauvres petits, qui ont encore besoin de leurs parents, n'en soient pas privés. Que diriez-vous si quelque méchant sauvage voulait tuer votre papa et votre maman ?

« Je dis que je ne manquerais pas cet oiseau-là, dit Jack en tendant un de ses pistolets ; tout petit que je suis, j'ajusterais si bien le sauvage qu'il n'aurait nulle envie d'y revenir.

« Pauvre enfant ! cela ne te serait pas si facile que tu le crois, et tu aurais même bien de la peine, quoique tu aies près de dix ans, à te tirer d'affaire tout seul ; plus jeunes, vous péririez tous sans notre aide. Tâchez, mes bons petits, que la passion de la chasse ne vous rende pas cruels, inhumains ; c'est pour cela que je ne l'ai jamais aimée ; je voudrais qu'on ne tuât d'autres animaux que ceux qui sont nuisibles à l'homme ou indispensables à sa nourriture. »

« Tout en discourant, nous arrivâmes dans le petit bois, et c'est là que mon Ernest put se rappeler ses gravures d'histoire naturelle, faire le savant ou montrer son ignorance : une foule d'oiseaux inconnus chantaient ou folâtraient sur les branches des arbres sans avoir peur de nous. Malgré la morale que je venais de débiter à mes fils, l'envie de tirer dessus les prit encore ; mais je le permis d'autant moins que les arbres étaient d'une hauteur trop considérable pour qu'un coup de fusil y pût porter facilement. Non, mon cher ami, tu ne peux te faire une idée de ces arbres ; il faut que tu ne sois pas entré dans ce bois, car il l'aurait frappé ; je n'en ai vu de ma vie d'aussi beaux et d'aussi grands : ce qui nous avait paru de loin être un bois n'était qu'un groupe de dix à douze plantes dont les

tiges paraissaient soutenues dans les airs par de grands arcs-boutants, formés par d'énormes racines fort épaisses et très-étendues, qui ont l'air d'avoir soulevé l'arbre entier à une hauteur considérable, et de l'y supporter. Le tronc principal tient aussi à la terre par une racine perpendiculaire qui se trouve au milieu des autres, mais qui est infiniment plus mince, et dont le volume immense paraît se joindre à celui de l'arbre et doubler sa circonférence.

« Jack grimpa, avec assez de peine, sur un de ces arcs-boutants, et, muni d'une hache, il mesura la circonférence du tronc au-dessus des racines ; il y trouva plus de dix-huit aunes ; j'eus quarante pas à faire pour mesurer la circonférence de l'un de ces arbres gigantesques autour des racines, là où elles sortent de terre : la hauteur de l'arbre, depuis la terre jusqu'à l'endroit où les branches commencent, peut être d'environ trente-six aunes. Les rameaux sont épais et forts ; les feuilles, assez grandes, ressemblent à celles de nos noyers ; mais je n'ai pu y découvrir de fruits. Une herbe courte, épaisse, parfaitement nette, sans buissons ni épines, croît autour et dessous, entre les racines détachées de terre ; de sorte que tout se réunit pour faire de ces lieux la place de repos la plus fraîche, la plus parfaite et la plus délicieuse.

« Aussi je m'y plus tant, que je résolus d'y faire la méridienne : je me couchai dans ce joli palais de verdure, sur une place commode, avec mes fils autour de moi. Les sacs de provisions furent visités. Un charmant ruisseau, qui ajoute à l'agrément de cet ombrage, coulait à nos pieds et nous fournissait une boisson fraîche et salubre. Nos chiens ne tardèrent pas à arriver ; ils étaient restés en arrière sur la lisière du bois. A ma grande surprise, ils ne demandèrent point à manger, mais se couchèrent tranquillement et s'endormirent bientôt à nos pieds. Pour moi, je ne pouvais me rassasier de regarder et d'admirer cet endroit incomparable ; il me semblait que si nous pouvions nous établir sur un de ces arbres, nous y serions parfaitement en sûreté ; nulle part je ne voyais rien qui pût nous convenir mieux à tous égards. Je résolus donc de m'en tenir là, et de retourner, en côtoyant le bord de la mer, pour voir si nous ne trouverions pas quelques débris du vaisseau, que les vagues pourraient avoir poussés contre le rivage.

« J'allais me lever pour partir, mais M. Jack m'arrêta en me suppliant d'achever de coudre les bandes de toile à sa ceinture de peau de chagat ; le petit orgueilleux avait si grande envie d'être paré de sa ceinture, qu'il avait pris avec lui dans notre course la petite planche sur laquelle il l'avait clouée, et, par l'ardeur du soleil, elle était complètement sèche. Je lui fis ce plaisir, aimant mieux, puisqu'il le fallait, travailler sous cet ombrage que sur notre plage aride et brûlante. Quand j'eus fini, il se hâta de l'attacher autour de son corps, et d'y placer la paire de pistolets ; il marcha devant nous avec fierté le poing sur la hanche, et laissa à Ernest le soin de mettre les colliers aux deux chiens, pour leur donner aussi, disait-il, un air guerrier. Ce petit drôle était si impatient de te faire voir, ainsi qu'à Fritz, sa nouvelle parure, qu'il se mit à courir en avant, et si lestement, qu'il me fallut aussi marcher très-vite pour ne pas le perdre de vue : dans un pays où il n'y a aucun chemin battu, il aurait pu facilement s'égarer. Je fus plus tranquille à cet égard quand nous eûmes gagné le bord de la mer ; nous y trouvâmes, en effet, des perches, des poutres, de grosses caisses et d'autres objets ; mais il était au-dessus de nos forces de les amener sur terre ; nous traînâmes cependant sur le sable tout ce que nous pûmes remuer pour le mettre à l'abri des vagues et de la marée. Nos chiens se mirent de leur côté à pêcher fort adroitement des crabes, qu'ils tiraient avec leurs pattes au bord de l'eau, et dont ils se régalaient ; je compris que c'était là ce qui les avait si bien rassasiés. Que le ciel soit béni, m'écriai-je, que ces bêtes aient trouvé moyen de se nourrir ainsi ! Je commençais à trembler qu'ils ne nous dévorassent nous-mêmes avec leur énorme appétit.

« Nous dévorer ! s'écria mon brave petit Jack ; ne suis-je pas là pour vous défendre avec mes pistolets ?

« Pauvre petit fanfaron ! ils l'avaleront comme un oiseau s'ils en avaient envie ; mais ce sont de bonnes bêtes, qui nous aiment et qui ne nous feront aucun mal : quand j'ai dit qu'ils nous dévoreraient, j'ai voulu faire entendre qu'ils diminueraient si fort nos provisions que nous en souffririons.

« Tout à coup nous vîmes Bill qui grattait quelque chose de rond qu'il avait trouvé dans le sable, et qu'il avala avidement. Ernest le regardait aussi, et dit tranquillement : Ce sont des œufs de tortue.

« Oh ! m'écriai-je, venez, mes enfants ; ramassons-en autant qu'il nous sera possible ; c'est excellent, et je serai si contente de régaler nos chers navigateurs, à leur arrivée, avec ce nouveau mets !

« Il nous fallut un peu de peine pour écarter le chien, qui y prenait goût ; mais enfin nous réussîmes à en recueillir près de deux douzaines, que nous distribuâmes dans nos sacs de provisions. Après cette occupation, nos regards se portèrent par hasard sur la vaste mer, et nous aperçûmes, à notre grand étonnement, une voile qui s'approchait joyeusement de la terre ; je ne savais qu'en penser. Ernest, qui veut toujours tout savoir, tout deviner, s'écria que c'était papa et Fritz ; mais le petit François avait grand-peur que ce ne fussent des sauvages qui venaient nous manger, comme ceux qui vinrent dans l'île de Robinson Crusée. Bientôt nous reconnûmes qu'Er-

nest avait raison, et que c'était effectivement vous, mes bien-aimés. Nous courûmes promptement vers le ruisseau, et nous sautâmes de pierre en pierre jusqu'à l'autre bord, moi chargée, comme le matin, de mon petit François. Nous arrivâmes bientôt à la place du débarquement, où nous volâmes dans vos bras avec des cris de joie. Voilà, mon cher ami, la narration fidèle et circonstanciée de notre voyage de découvertes : maintenant si tu veux me rendre bien heureuse, nous irons demain avec tout notre mobilier nous établir auprès de mes superbes arbres.

« — Voilà donc, chère femme, tout ce que tu as découvert pour notre établissement futur ! un arbre haut de trente-six aunes, où nous nous percherons comme des perroquets, si nous pouvons trouver moyen d'y grimper, ce qui, certes, ne sera pas facile !

« — Hélas ! mon bon ami, je n'ai rien vu de mieux, et je ne voulais pas me hasarder plus loin sans toi ; tu seras peut-être plus heureux et sûrement plus habile. »

J'embrassai ma femme ; elle avait presque les larmes aux yeux de ce que je plaisantais de sa découverte et de ses arbres gigantesques. « Je suis bien loin de me plaindre de toi, mon amie, lui dis-je ; au contraire, j'admire ton courage ; tu es bien la preuve que les femmes en trouvent autant dans leur cœur que les hommes dans leurs forces : ne te fâche donc pas, ma chère amie ; mais dis-moi si tu veux que je te fasse un ballon de toile à voiles avec lequel nous puissions monter dans tes beaux arbres ? — Oui, oui, me dit-elle, raille-moi si cela t'amuse, je le veux bien, mais je t'assure que mon idée n'est point si folle que tu le crois ; au moins serions-nous, la nuit, à l'abri de la visite des chacals et d'autres animaux semblables. Te rappelles-tu ce grand tilleul dans la promenade de notre ville, entre les branches duquel on a pratiqué un joli cabinet où l'on arrive par un escalier ? Qu'est-ce qui nous empêche d'en arranger un de même sur mes arbres, qui sont encore plus commodes par la force de leurs branches et par la manière dont elles sont disposées ?

— Eh bien ! eh bien ! nous verrons cela. A présent, mes enfants, faisons sur ces arbres merveilleux une petite leçon d'arithmétique ; voilà du moins une utilité réelle à en tirer. Dis-moi, savant Ernest, combien de pieds font trente-six aunes, qui sont, nous dit ta mère, à peu près la hauteur de ces arbres ?

ERNEST. Pour vous répondre, il faudrait que je susse combien de pieds on de pouces contient l'aune.

LE PÈRE. Tu le savais fort bien autrefois ; mais ce qui entre par une oreille sort par l'autre, dans vos jeunes têtes.

Je le rappellerai donc, puisque tu l'as oublié, que l'aune contient un pied dix pouces, ou vingt-deux pouces. A présent, calcule, mon fils.

ERNEST. Cela n'est pas si facile ! aide-moi, Fritz, toi qui es le plus âgé.

Fritz. Volontiers. Il y a d'abord trente-six pieds, puis dix fois autant de pouces qui font trois cent soixante pouces, lesquels, divisés par douze, donnent trente pieds ; additionne ces trente pieds avec les trente-six, et tu en auras soixante-six. N'est-ce pas cela, mon père ?

LE PÈRE. A merveille, mon fils. Ainsi, chère femme, tu auras tous les soirs à grimper soixante-six pieds pour arriver dans ton lit, ce qui n'est pas très-facile quand on n'a point d'échelle. A présent, voyons combien de pieds contient la circonférence de l'arbre autour de ses racines ; ta mère a mesuré trente-deux pas : qu'en penses-tu, Ernest ? combien cela fait-il de pieds ?

ERNEST. Vous me demandez toujours des choses que je ne sais pas ; dites-moi du moins d'abord combien on compte de pieds pour un pas.

LE PÈRE. Deux pieds et demi font un pas ordinaire.

ERNEST. Deux fois trente-deux font soixante-quatre ; la moitié de trente-deux est seize, qui, ajoutés aux soixante-quatre, font quatre-vingt-pieds.

LE PÈRE. Fort bien. Dis-moi à présent, si tu te le rappelles, comment on nomme en géométrie la circonférence d'un cercle, ou bien celle d'un arbre, dont il est à présent question.

ERNEST. Oh ! pour celui-là, je ne l'ai pas oublié : c'est la périmétrie.

LE PÈRE. Bien. Et comment s'appelle la ligne d'un point de la périmétrie à l'autre en passant par le centre ? Toi, maître Jack, montre-nous que tu deviendras un grand géomètre.

JACK. Je crois que c'est le diamètre.

LE PÈRE. Bien, mon garçon. Pouvez-vous me dire à présent quel est le diamètre d'une périmétrie de quatre-vingts pieds, et à quelle distance s'étendent les racines du grand arbre de maman ?

Tous réfléchirent, et dirent des nombres à tort et à travers. Fritz s'écria tout à coup : « A vingt-huit pieds. »

LE PÈRE. A peu près. Comment es-tu arrivé à cela ? est-ce par hasard ?

Fritz. Pas du tout, cher papa. J'ai souvent vu chez nous que, lorsque les chapeliers veulent mesurer le cordon pour garnir le bord du chapeau, ils prennent trois fois le diamètre et y ajoutent quelques lignes : ainsi le tiers de quatre-vingts doit faire environ vingt-six ; j'ajoute deux pieds pour ce que le chapelier met de plus, et j'en ai vingt-huit.

LE PÈRE. Je suis bien aise que tu aies fait cette observation et te calculé ; mais un grand garçon comme toi, qui as étudié, devait savoir par cœur que la proportion du diamètre à la circonférence est du

moins, par approximation, comme cent treize à trois cent cinquante-cinq. Actuellement, résumons la mesure de nos arbres, qui sont vraiment d'une grandeur extraordinaire : hauteur jusqu'aux branches, soixante-six pieds ; épaisseur, huit pieds de diamètre, et vingt-huit pieds de distance d'une extrémité des racines à l'arbre : oh ! ce sont vraiment des arbres gigantesques. »

Nous pensâmes alors à nous aller reposer ; après la prière faite, nous nous couchâmes dans l'ordre accoutumé, bien contents d'être réunis, et nous dormîmes tranquillement jusqu'au jour.

CHAPITRE VIII.

Construction d'un pont.

« Écoute, chère femme, dis-je à la mienne lorsque nous fûmes tous deux réveillés, tu m'as proposé hier au soir une chose difficile à résoudre, celle d'un changement de domicile : ne faisons rien à la légère et dont nous pourrions nous repentir, et réfléchissons mûrement. Dans le fond, il me paraît que nous ferons bien de rester où la Providence nous a conduits ; cette place paraît nous convenir à merveille, tant pour notre sûreté que par la proximité du vaisseau échoué, d'où nous pouvons encore tirer un si riche butin. Vois comme les rochers nous protègent de tout côté ; on ne peut pénétrer dans notre asile que par la mer, ou en traversant le ruisseau, ce qui n'est pas aisé. Prenons donc patience encore quelque temps, jusqu'à ce que du moins nous nous soyons emparés de tout ce qui peut nous être utile sur le navire.

— Tes raisons sont bonnes, cher ami, me répondit-elle ; mais je t'avoue qu'il n'y a patience qui tienne contre l'ardeur insupportable du soleil sur cette plage aride et entourée de rochers qui la rendent plus brûlante encore. Tu ne peux te faire une idée de ce que je souffre pendant que tu es sur la mer avec Fritz, ou dans tes voyages de découvertes au milieu de bois ombragés. Ici nous devons renoncer à toute espèce de fruits, puisque nous n'avons point d'arbres, et vivre d'huîtres, que nous n'aimons pas, ou d'œufs sauvages, que tu trouves détestables. Quant à cette sûreté que tu me vantes, nos rochers n'ont pas empêché les chacals de nous faire une visite, et les tigres pourront à leur tour trouver le même chemin. Tu m'objecteras les trésors du vaisseau ; j'y renonce de bon cœur ; nous avons à présent de tout en abondance, et je suis dans des angoisses mortelles toutes les fois que tu t'exposes avec ton fils sur cet élément perfide.

— Comme ta langue s'est déliée, chère amie, depuis que tu as été sous l'ombrage de tes géants ! Il n'est rien de tel, ce me semble, qu'un désir vif et une volonté décidée pour animer une femme ; je vois qu'il faudra finir par l'obéir. Tu es et tu dois être notre souveraine ; mais nous pouvons tout arranger : établissons notre demeure dans ton bois, et faisons de ces rochers notre magasin et notre forteresse ; en cas de danger et d'invasion, nous pourrions toujours nous y retirer. Je pourrai à loisir faire sauter quelques quartiers de rocs des bords du ruisseau avec de la poudre : alors, pas même un chat sauvage n'y pourra passer malgré nous... Allons, c'est décidé ; mais avant tout, il faut construire un pont sur le ruisseau si nous voulons le traverser avec armes et bagages.

— Un pont ! s'écria ma femme ; y penses-tu ? Il nous faudrait un temps infini pour sortir d'ici : pourquoi ne pouvons-nous pas traverser le ruisseau comme nous l'avons déjà fait ? L'âne et la vache porteront sur leur dos les objets les plus nécessaires.

— Fort bien, mais il faut que ces bêtes puissent le passer à gué ; si elles étaient obligées de nager, adieu toutes nos provisions ! Il faut avoir des sacs et des corbeilles à leur mettre sur le dos ; pendant que tu les feras, nous pouvons travailler au pont : il nous sera toujours utile ; le ruisseau peut augmenter et le passage devenir impraticable ; il l'est déjà pour nos chèvres et pour nos brebis, je ne veux pas les exposer à se noyer, ainsi que nous-mêmes et nos garçons, si jeunes encore ; nous pourrions ne pas être toujours aussi heureux en sautant de pierre en pierre.

— Eh bien, à la bonne heure ! dit la bonne mère ; je me rends ; mais travaillons sans interruption pour pouvoir partir. Tu laisseras, j'espère, ici toute la provision de poudre ; je n'aime point à en avoir une si grande quantité dans notre voisinage ; le tonnerre, l'éclat de feu d'un petit garçon, peuvent nous exposer aux plus grands dangers.

— Tu as raison, chère amie, et je loue ta prudence ; nous n'en aurons avec nous que pour l'usage journalier ; je verrai dans la suite à la cachier dans le rocher même, à l'abri du feu et de l'humidité : la poudre peut devenir notre plus dangereux ennemi si nous ne la soignons pas ; mais elle peut être aussi notre ami le plus utile. »

Ainsi fut décidée l'importante question du changement de domicile, et notre ouvrage du jour fut en même temps arrêté. Nous réveillâmes nos fils, notre plan leur fut communiqué ; ils en furent enchantés, mais effrayés cependant de la construction du pont et du temps qu'elle nous prendrait : ils auraient voulu ce même jour pouvoir s'établir dans le bois, auquel ils donnaient déjà le nom de *Terre promise*.

Quand la prière fut faite, chacun chercha son déjeuner, et Fritz n'oublia pas celui de son singe, qui s'était attaché à la chèvre comme

si elle eût été sa mère. Jack s'était glissé doucement du côté de la vache, et pour aller plus vite il voulait la traire dans son chapeau; mais ne pouvant en venir à bout, il imita le singe, se coucha sous la bonne bête, et la teta. Vient à côté de moi, François, cria-t-il à son petit frère, tu suceras du lait autant que tu voudras. Ces mots éveillèrent notre attention; nous ignorions ce qu'il était devenu: ses frères se moquèrent de lui et l'appelèrent le veau; sa mère lui reprocha son avidité et sa malpropreté. Elle le fit ôter de là, et s'occupa à traire la vache et la chèvre; elle distribua une partie du lait à ses enfants, et mit le reste moitié sur le feu pour faire une soupe avec du biseuit, moitié dans un flacon pour notre voyage. Pendant ce temps, je préparais le bateau pour aller au vaisseau chercher des planches et des poutres pour la construction du pont. Après déjeuner, je partis avec Fritz et Ernest: leur secours réuni me parut nécessaire pour hâter notre retour. Nous ramâmes vigoureusement jusqu'à ce que nous eûmes atteint le courant, qui nous conduisit promptement hors de la baie; mais à peine eûmes-nous dépassé un îlot qui se trouve à son extrémité, et qu'un amas de sable nous masquait, que nous vîmes une quantité prodigieuse de monettes¹ et d'autres oiseaux de mer, qui nous étourdirent tellement de leurs cris affreux, que nous fûmes obligés de nous boucher les oreilles. Fritz avait grande envie de tirer sur eux, et l'aurait fait si je ne l'en avais empêché. Je désirais découvrir ce qui pouvait rassembler en cet endroit cette foule innombrable d'oiseaux; je cinglai donc de ce côté, et, n'avançant pas assez à mon gré, je hissai la voile pour retourner sur l'ilôt à l'aide du vent.

Ernest était heureux d'avoir obtenu la permission de venir avec nous; il jouissait de voir la voile se gonfler, et la flamme du pavillon se balancer dans l'air. Fritz était tout yeux, et regardait sans cesse l'ilôt où la troupe des oiseaux s'était placée: « Ah! s'écria-t-il enfin, je vois ce que c'est; tous ces oiseaux piquent un gros poisson et le dévorent à belles dents.

— A belles dents! dit Ernest: cela doit être curieux de voir des dents d'oiseaux. » Fritz avait raison cependant; je m'approchai du rivage assez pour pouvoir descendre; nous amarrâmes notre bateau avec une grosse pierre, et nous marchâmes doucement et avec précaution jusqu'à l'endroit où se trouvait ce groupe énorme d'oiseaux. Nous vîmes en effet près de la mer un monstre marin échoué, sur le corps duquel tous les oiseaux des environs s'étaient invités au festin, et dont ils étaient si fort occupés, que, quoique nous nous fussions approchés d'eux à une demi-portée de fusil, aucun ne pensa à s'envoler. Nous regardions avec étonnement la pétulance et la voracité de ce peuple emplumé; il était tellement aclairé sur sa proie, qu'il nous eût été facile de tuer, à l'aide de bâtons, une grande quantité de ces oiseaux; mais le genre de leur nourriture ne nous donna nulle envie d'en faire la nôtre. Fritz s'étonnait de la grosseur démesurée du monstre, et me demandait ce qui pouvait l'avoir mis là.

« Toi-même, mon fils, lui dis-je; il y a toute apparence que c'est le requin que tu blessas hier si adroitement; regarde à la tête, il a trois blessures au museau.

— C'est cela même, dit mon jeune chasseur en sautant de joie; j'avais mis trois balles dans mon fusil, et je les ai envoyées dans son horrible tête.

— Ah! oui, bien horrible! elle fait frémir; et si tu n'avais pas si bien tiré, il nous aurait sans doute dévorés. Voyez quelle effroyable gueule! quel singulier lambeau de chair qui s'avance par-dessus! quelle peau rude et chagrinée! on pourrait s'en servir pour limer; et ce gaillard n'est pas un des plus petits de son espèce; il a, je parie, plus de vingt pieds de la tête à la queue. Que Dieu soit béni de nous avoir délivrés de ce monstre! Mais nous devrions emporter de sa peau; j'ai dans l'idée qu'elle pourra nous être utile: si nous savions seulement comment en approcher au milieu de cette coline vorace qui l'entoure! »

Ernest tira promptement la baguette de fer de son fusil, et frappa si lestement de droite et de gauche, qu'il tua plusieurs oiseaux, et que les autres prirent le large; alors Fritz et moi nous coupâmes de la peau plusieurs longues ceintures, que nous portâmes dans notre bateau. Je remarquai avec plaisir une quantité de planches et de poutres que l'eau avait amenées récemment sur le rivage de la petite île, et qui nous épargnaient la peine d'aller au vaisseau. Je choisis donc ce qui me parut bon pour la construction du pont: j'avais avec moi un levier et un crie, qui me furent très-utiles pour soulever ce qui était à sec. Je liai les poutres en forme de radeau, je mis les planches dessus, et j'attachai le tout derrière notre bateau; de sorte que, quatre heures après notre départ, nous étions prêts à revenir, et nous pouvions nous vanter avec justice d'avoir fait une bonne journée. Pour faciliter notre retour, je cinglai de nouveau dans le courant, qui nous poussa bientôt en pleine mer; alors je revirai de bord, et je repris le chemin de la baie et de notre île en direction plus droite, et courant moins de danger d'être arrêté par les bas-fonds. Tout me réussit à merveille; je déployai ma voile, et un bon vent nous eut bientôt ramenés vers nos amis, à la place du débarquement.

¹ Oiseau maritime qui se nourrit de poisson: il y en a de plusieurs espèces; elles volent toujours en troupe.

Tout en cheminant, Fritz, par mon ordre, clouait sur le mât les bandes de peau de requin, pour les faire promptement sécher au soleil. Ernest s'occupait à examiner les oiseaux qu'il avait tués avec sa baguette de fer. « Mais, mon père, me demandait-il, pourquoi dites-vous que ces oiseaux ne seraient pas bons à manger? comment les nomme-t-on?

LE PÈRE. Je crois que ce sont des monettes, qui ne vivent que de la chair d'autres animaux morts, et qui doivent, en raison de leur nourriture, avoir mauvais goût; il y en a de plusieurs espèces, et de si stupides, qu'à la chasse de la baleine elles se jettent sur la graisse de ce poisson, à côté des pêcheurs qui le dépècent; elles en arrachent des morceaux entre leurs mains, et se laissent tuer plutôt que de les lâcher.

Fritz. Il faut, en effet, que ces monettes soient bien bêtes et bien avides, pour s'être laissé tuer avec une baguette. Mais voyez, mon père, vous m'avez fait faire une mauvaise besogne en clouant la peau du requin sur le mât; elle s'est tout à fait arrondie en séchant ainsi sur une perche.

LE PÈRE. C'est précisément ce que je voulais; ces bandes nous seront plus utiles rondes que plates; d'ailleurs, ce que tu n'as pas encore étendu restera plat; et nous aurons là une belle provision de chagrin, si nous pouvons enlever ces pointes et polir les peaux.

Fritz. Je croyais que le chagrin se faisait avec de la peau d'âne.

LE PÈRE. Et tu avais raison: dans la Turquie, la Perse, la Tartarie, le meilleur chagrin se fabrique avec la peau du dos de l'âne et des chevreaux. Lorsqu'elle est encore tendre, on étend dessus une espèce de graisse très-dure; on bat ensuite la peau, cette graisse s'y incorpore, et fait que la superficie ressemble à une lime. Mais on en fait aussi de très-bon, et surtout en France, avec des peaux de poissons de mer.

Ernest demanda à son frère s'il devinait pourquoi les requins n'avaient pas, comme les autres animaux, la gueule au devant du museau, mais directement dessous. Fritz avoua son ignorance. « Je ne sais que les tuer dans l'occasion, dit-il d'un air important; et toi, monsieur le savant, que sais-tu là-dessus? Voyons.

— Je suppose, dit Ernest, que le requin a la gueule ainsi placée pour ne pas dépenpler la mer et la terre; avec sa voracité, rien ne lui échapperait s'il pouvait saisir sa proie sans se retourner; mais, par ce moyen, on peut encore lui échapper.

LE PÈRE. Fort bien raisonné, mon petit philosophe: si nous ne pouvons pas toujours deviner l'intention du Créateur dans ce qui nous entoure, les conjectures sont du moins un exercice utile pour notre esprit.

Enfin, nous entrâmes heureusement dans la baie, et nous abordâmes bientôt à la place du débarquement: aucun des nôtres ne se trouva là; mais on ne pouvait nous attendre encore: nous les appelâmes en criant, et bientôt on nous répondit de même. La mère parut entre ses deux petits garçons, du côté du ruisseau, dont le lit, très-encroûté, et la hauteur du rivage, les avaient dérobés à nos yeux. Chacun d'eux portait à la main un monchoir, et François avait sur l'épaule un petit filet à poisson, en forme de sac, attaché à un bâton. Dès qu'ils nous eurent aperçus, ils vinrent à notre rencontre, en s'étonnant de notre prompt retour; Jack prit les devants, et, dès qu'il nous eut joints, il ouvrit le monchoir qu'il tenait, et laissa tomber devant nous de belles écrevisses; la maman et le petit François en firent autant, et nous eûmes en un instant un nombre considérable d'écrevisses vivantes, et qui nous promettaient un excellent régal. Elles voulaient s'échapper de tout côté; on courait après, et il y eut beaucoup de cris, de sauts, de gronderies, de questions, d'éclats de rire. « N'est-il pas vrai, papa, disait mon petit cadet, que j'ai fait une bonne pêche? C'est moi qui les ai déconvertes, au moins! voyez, il y en a plus de deux cents: et comme elles sont grosses, et quelles belles pièces! Elles seront bonnes, je vous en réponds.

— Excellentes! Mais est-ce vraiment mon petit François qui a fait cette trouvaille?

JACK. Lui-même; mais c'est moi qui suis bien vite allé le dire à maman; c'est encore moi qui ai été chercher et arranger le filet, et qui me suis mis dans l'eau jusqu'aux genoux pour les pêcher.

— Racontez-moi cela, mes enfants, car c'est vraiment un événement important pour notre cuisine, et je me réjouis fort de manger un bon cœulis de votre façon.

JACK. Eh bien, papa, quand vous avez été partis, maman s'est assise à côté de la tente pour travailler, et François et moi nous sommes allés nous promener vers le ruisseau, pour voir où nous ferions le pont.

— Bravo, monsieur l'architecte! c'est donc vous qui voulez diriger les ouvriers? Mais, badinage à part, je suis charmé que sa tête légère ait une fois pensé à quelque chose d'utile. Eh bien! as-tu trouvé une bonne place pour cette construction?

JACK. Oui, oui; écoutez seulement, et vous saurez tout. Nous avançons vers le ruisseau, et mon petit frère s'amusait à ramasser des pierres de différentes couleurs: quand il en trouvait une brillante, il accourait tout joyeux, et me disait: « Vois-tu, Jack, comme c'est beau! c'est de l'or; je veux la piler, et en faire de la poudre pour mettre sur l'écriture. » Arrivé le premier près du ruisseau, il en vit

une de cette espèce au bord de l'eau, et s'avança pour la prendre; tout à coup il s'écria: « Jack, Jack, le chalac de Fritz est tout convert d'écrevisses: viens vite! » J'accours; j'en vois des légions, non-seulement sur le chalac, mais encore dans l'eau, et qui cheminaient pour y arriver. Je cours l'annoncer à maman, qui alla chercher un filet que vous aviez apporté du vaisseau; moitié avec cet instrument, moitié avec les mains, nous primes en un instant ce que vous voyez; nous en aurions pêché bien davantage si nous n'avions entendu votre appel; le ruisseau en fourmille.

LE PÈRE. Vous en avez bien assez pris pour une fois, mes enfants; il faut faire vie qui dure: mon avis est même de laisser courir les plus petites; il nous en restera plus qu'il n'en faut pour faire un bon repas. Ainsi nous avons découvert un nouveau marché aux provisions, que le ciel soit loué! Sur cette plage nous trouvons non-seulement le nécessaire, mais le luxe et l'abondance, qu'il nous préserve seulement à présent de l'ingratitude et de la paresse. »

De notre côté, nous racontâmes les événements de notre voyage sur mer. Ernest parla avec fan de la monette, dont ma femme ne fut point tentée de faire un mauvais rôt. On remit les écrevisses dans ses mouchoirs et dans le filet, et on les porta à l'office. Pendant que ma femme les faisait cuire, nous nous occupâmes, mes fils et moi, à défaire mon radeau de poutres et de planches, et à les porter à terre. Je fis ensuite comme les Lapons quand ils attellent leurs rennes devant le traîneau: à défaut de traits, de lion, de courroie, une longue corde, formée en nœud coulant, fut mise au cou de l'âne; l'autre bout passa entre les jambes, et fut attaché au morceau de bois que je voulais transporter. La vache fut attelée de la même manière: ainsi nous charriâmes notre vaisseau, pièce à pièce, jusqu'au ruisseau, et le déposâmes à la place même que le petit architecte Jack avait choisie comme la plus convenable pour la construction du pont; elle me parut vraiment la meilleure. Les deux rives étaient escarpées, resserrées, fermées, et de la même hauteur: il y avait de plus de notre côté un vieux tronc d'arbre sur lequel je pouvais poser ma poutre principale, pendant que, de l'autre, deux gros arbres parallèles me promettaient un bon point d'appui.

« Maintenant, dis-je à mes enfants, il s'agit de savoir si nos poutres seront assez longues pour atteindre l'autre côté; à en juger par l'apparence, je pense que oui; mais si nous avions une planchette de géomètre, nous en serions bientôt assurés, au lieu que nous travaillions au hasard.

— Mais, répliqua Ernest, ma mère a des ficelles d'emballage avec lesquelles elle a mesuré son gros arbre; nous pourrions y attacher une pierre et la lancer de l'autre côté; nous la retirerons ensuite, et nous aurons par ce moyen la largeur du ruisseau; après quoi nous pourrions mesurer nos poutres.

— C'est excellent! m'écriai-je: j'aime à te voir un esprit inventif; va vite chercher la ficelle. » Il y courut, et revint bientôt; la pierre y fut attachée et jetée de l'autre côté; nous la tirâmes ensuite doucement à nous, en la marquant à l'endroit où le pont devait s'appuyer; ensuite nous la mesurâmes, et nous trouvâmes que la distance de l'une des rives à l'autre était de dix-huit pieds. Il nous parut nécessaire que les poutres, pour être solides, eussent au moins trois pieds d'assise de chaque côté; il fallait donc qu'elles eussent environ vingt-quatre pieds, et nous fûmes assez heureux pour que celles que nous avions amenées se trouvassent toutes plus longues. Il nous restait encore la difficulté de savoir comment nous pourrions les passer de l'autre côté du ruisseau; nous résolûmes de nous en occuper pendant notre dîner, qui nous attendait depuis plus d'une heure.

Nous nous rendîmes tous à la cuisine, où notre homme ménagère avait, en nous attendant, préparé les écrevisses; mais, avant de nous mettre à table, il fallut voir son ouvrage de couture: elle avait fait deux sacs pour l'âne, et les avait péniblement cousus avec de la même ficelle; mais, comme il lui manquait pour cela de grosses aiguilles, elle avait été obligée de faire à chaque point un trou avec un clou; aussi on peut juger qu'il avait fallu toute sa patience, ou plutôt son ardent désir de déménager, pour être parvenue à les achever: elle en reçut de ma part un juste tribut d'éloges, accompagné de quelques légères railleries. Cette fois, notre repas se fit très-lestement; nous causâmes sur le travail que nous allions entreprendre; chacun donna son avis; nous nous accordâmes à peine le temps nécessaire pour éplucher nos écrevisses, et nous fûmes bientôt sur pied pour aller au pont du Chef-d'œuvre: ce fut le nom qu'il reçut, pour nous encourager, même avant d'être achevé.

La première chose que je fis fut de poser une poutre derrière le tronc d'arbre dont j'ai parlé, le long du rivage. Je l'attachai à quatre ou cinq pieds du bout, avec une corde assez lâche pour qu'elle pût tourner autour du tronc; j'attachai ensuite à l'autre bout de la poutre une autre corde assez longue pour passer et repasser sur le ruisseau. Une pierre y fut attachée; on la lança, comme la première, de l'autre côté; ensuite j'y passai moi-même, et j'emportai une poulie. Je la fixai à un arbre; j'y passai la corde après en avoir ôté la pierre; puis la tenant dans la main, je repassai le ruisseau, j'attelai à cette corde l'âne et la vache, que je poussai fortement. Ils résistèrent d'abord, mais ils allèrent: la poutre tourna doucement autour du tronc, et y tint ferme, pendant que l'autre bout, plus long et plus pesant, pla-

nait librement au-dessus de l'eau. Bientôt elle toucha l'autre côté du rivage, et s'y tint ferme par son propre poids. Jack et Fritz furent dessus en un saut, et, malgré mes craintes paternelles, traversèrent légèrement le ruisseau sur ce pont étroit, mais solide.

Dès que la première poutre fut posée, la difficulté de notre ouvrage diminua beaucoup; une seconde, une troisième furent passées avec facilité, étant soutenues et affermies par la précédente. Mes fils d'un côté et moi de l'autre, nous les rangâmes à une distance convenable pour former un beau et large pont. Il ne nous resta plus après cela qu'à poser des planches en travers, serrées les unes contre les autres, ce qui fut bientôt fait, et notre ouvrage fut conduit à la perfection en moins de temps que je ne l'aurais imaginé. Il fallait voir mes trois jeunes ouvriers sauter et danser sur le pont en poussant des cris de joie; j'eus bien de la peine à m'empêcher d'en faire autant, et ma femme plus encore. Elle nous embrassa tous pour notre récompense; elle ne pouvait se lasser de passer et de repasser sur ce beau plancher, qui était très-solide et très-uni: il avait neuf à dix pieds de large. Je n'affermis point les planches, qui se tenaient fort bien serrées les unes contre les autres, parce que je pensai que, dans le cas de danger et d'invasion, nous pourrions plus aisément les ôter et rendre ainsi le passage du ruisseau plus difficile.

Cet ouvrage nous avait tellement fatigués que nous ne pûmes en entreprendre un autre ce jour-là; et dès que la soirée approcha, nous allâmes chercher notre souper et notre couche. La jouissance de l'un et de l'autre nous parut fort douce après notre utile travail, et nous n'oublîâmes pas de remercier Dieu de notre réussite et du bonheur de cette journée.

CHAPITRE IX.

Changement de demeure.

Le lendemain, au réveil, je rassemblai ma famille autour de moi, et nous primes ensemble un congé solennel de notre première demeure dans l'île, de notre place d'abordage. J'avoue que je la quittai à regret; nous y étions plus en sûreté et plus près du vaisseau; mais ma compagne s'y trouvait mal, y souffrait de la chaleur; et celui-là mérite-t-il d'avoir une bonne compagne qui ne sait pas céder à ses convenances, même à ses simples desirs? Je représentai fortement à mes fils, surtout aux plus jeunes, le danger de s'exposer comme ils l'avaient fait la veille lors de la construction du pont. « Nous allons maintenant, leur dis-je, habiter une contrée moins protégée par la nature que celle que nous quittons; nous ne connaissons ni le pays ni ses habitants. Il est donc nécessaire d'être prudents, de ne pas nous diviser, car cela affaiblirait nos forces. Ne vous hasardez donc point, mes enfants, soit à courir seuls en avant, soit à rester en arrière; promettez-le-moi. » Tous vinrent m'embrasser en me jurant obéissance. Nous fîmes la prière, et nous nous mîmes en marche. Mes fils reçurent l'ordre de rassembler notre troupeau, et d'amener près de nous l'âne et la vache pour être chargés des sacs que ma femme avait préparés avec beaucoup d'intelligence. Ils étaient fermés par les deux bouts, qui pendaient de côté et d'autre; dans le milieu était une ouverture, aux deux côtés de laquelle étaient attachés des ficelles qui, en se croisant, passaient sous le ventre de l'animal et servaient ainsi à retenir fortement les sacs sur son dos. Nous nous empressâmes ensuite d'empaqueter ce dont nous avions le plus besoin pour les premiers jours, en outils, en batterie de cuisine, etc., ainsi que l'étui à vaisselle du capitaine et une petite provision de beurre. J'arrangeai le tout dans des sacs, de manière que le poids fût en équilibre des deux côtés; puis j'attachai sur les sacs nos hamacs et nos couvertures pour compléter la charge, et nous allions nous mettre en route lorsque ma femme m'arrêta: « Il m'est impossible, me dit-elle, de laisser nos poules seules cette nuit: elles seraient perdues; il faut leur trouver une place; il en faut une aussi pour notre petit François, qui ne peut pas faire ce long trajet à pied, et nous arrêterait. J'ai encore mon sac enchanté, que je te recommande, me dit-elle en riant; Dieu sait combien nous en aurons besoin! »

— Les femmes, répondis-je en riant aussi, ont toujours plus d'effets à emporter qu'il n'y a de place; voyons cependant où nous pourrions mettre tous les tiens. » Par bonheur j'avais ménagé l'âne dans ma charge, parce que j'avais déjà pensé que nous pourrions dans la route placer François dessus. Je lui fis donc un dossier du sac enchanté de sa mère, et je l'assis tellement ferme entre les trois sacs que la monture aurait pu galoper sans renverser le petit cavalier.

Pendant ce temps-là, ses frères avaient couru après les poules et les pigeons sans pouvoir les attraper; ils revinrent de très-mauvaise humeur et les mains vides. « Petits imbéciles! dit leur mère, comme vous voilà tous échauffés à courir après cette volaille indocile! Vous allez voir comment je vais m'y prendre pour m'en saisir. — Oui, oui, essayez, bonne mère, dit Jack avec son air mutin; je consens à être rôti à la place du premier poulet que vous pourrez attraper. — Pauvre Jack! dit elle en riant, tu serais bientôt à la broche, et ce serait dommage, quoique tu n'aies pas beaucoup plus de cervelle qu'un poulet, puisque tu n'as pas songé au seul moyen de les prendre. » Elle passa dans sa tente, en rapporta ses deux mains pleines

de pois et d'avoine; puis elle appela amicalement la troupe emplumée, qui ne tarda pas à se rassembler autour d'elle; elle s'en fit suivre en lui jetant quelques grains, et la conduisit ainsi jusque dans la tente. Lorsque les poules y furent entrées, et pendant qu'elles s'occupaient à piquer leur nourriture, ma femme en ferma l'entrée et s'empara facilement de sa volaille réunie dans ce petit espace. Les enfants se regardaient en souriant d'un air boteux. « Grâce de la broche, maman! s'écria Jack; je vais vous aider à prendre les prisonniers. » Il se glissa dans la tente, et réussit à les saisir; les captifs furent attachés par les pieds et par les ailes, mis dans un panier recouvert d'un filet, et placés en triomphe au-dessus de notre bagage. Ernest imagina de courber un bâton en forme d'arc sur le panier, et de mettre une couverture par-dessus pour que l'obscurité les fit tenir tranquilles, car leur caquetage nous empêchait de nous entendre.

Nous entassâmes dans la tente tout ce que nous fûmes obligés de laisser; elle fut fermée avec soin par des pieux fichés en terre. Nous rangâmes autour les tonnes vides et pleines comme un rempart, et nous confiâmes ainsi nos richesses à la protection du ciel.

Enfin notre marche commença : petit et grand, chacun portait une gibecière sur le dos et un fusil sur l'épaule. Les enfants aiment le changement de place; tous étaient de bonne humeur, et la mère autant que les enfants : elle marchait en avant avec son fils aîné, suivie de la vache et de l'âne; les chèvres, conduites par Jack, venaient ensuite; le petit singe était assis sur le dos de sa nourrice et faisait mille grimaces; après les chèvres venait Ernest conduisant les brebis; moi j'étais le dernier : j'accompagnais et je surveillais tout; à côté de la caravane, les chiens allaient et venaient de la tête à la queue comme de braves aides de camp. Notre marche était lente; elle avait quelque chose de solennel et de patriarcal; il me semblait voir nos premiers pères cheminant dans les déserts avec leur famille et leurs richesses. « Eh bien! Fritz, criai-je à mon fils aîné, tu commences à présent la vie de patriarcat; comment la trouves-tu? — Fort bonne, mon père, me répondit-il; toutes les fois que j'ai lu la Bible, j'ai regretté de n'être pas né dans ces temps-là.

ERNEST. Pour moi, je suis enchanté de cette vie; il me semble que je suis non-seulement un patriarcat, mais un Tartare, un Arabe, et que nous allons découvrir je ne sais combien de choses nouvelles. N'est-il pas vrai, mon père, que ces peuples que je viens de nommer passent ainsi leur vie à cheminer d'un lieu à l'autre avec armes et bagages?

LE PÈRE. Oui, mon fils, et ces peuplades errantes s'appellent *nomades*; mais elles ont ordinairement des chevaux et des chameaux, avec lesquels on peut aller plus vite et plus loin qu'avec une vache et un âne. Moi, pour ma part, je désire que ce pèlerinage soit le dernier que nous fassions.

LA MÈRE. Dieu le veuille! et j'espère que dans notre nouvelle demeure et sous nos beaux arbres nous nous trouverons si bien qu'aucun de nous ne voudra la quitter; je consens à prendre sur moi la responsabilité de la fatigue de cette journée, sûre que vous m'en remercirez tous.

LE PÈRE. Je t'assure, ma bonne amie, lui dis-je, que nous te suivons volontiers, et que nous te remercions déjà de notre bonheur futur; il doublera pour nous tous en pensant que c'est à toi que nous le devons. »

Pendant cet entretien, nous traversâmes heureusement notre pont. Ce fut là seulement que notre cochon vint aussi se joindre à nous, et contribua pour sa part à la beauté de notre procession; il s'était montré si rétif au moment de notre départ, que nous avions été contraints de le laisser; mais quand il vit que nous étions tous partis, il vint se réunir à nous volontairement, quoique par ses grognements continuels il nous témoignât qu'il désapprouvait notre émigration; mais nous le laissâmes grogner.

Bientôt nous fûmes menacés d'un embarras auquel nous n'avions pas songé. La belle herbe qui croissait de l'autre côté du ruisseau était une tentation trop forte pour nos bestiaux; ils ne purent y résister, et ils se mirent tous à courir de côté et d'autre pour la brouter avec volupté; sans le secours de nos chiens, nous n'aurions pas pu les faire rentrer en ligne. Nos braves dogues furent très-utiles dans cette occasion, et lorsque chacun eut repris sa place, nous pûmes continuer notre route; mais, de peur de récidive, j'ordonnai de tourner à gauche et de côtoyer le bord de la mer, où il n'y avait point d'herbe qui pût nous arrêter.

A peine nous étions-nous avancés de quelques pas sur la grève, que nos deux chiens, qui s'étaient arrêtés dans l'herbe, commencèrent à aboyer et à hurler, comme s'ils avaient été blessés ou qu'ils se battissent contre une bête féroce. Fritz avait déjà mis son fusil en joue et s'appretait à faire feu; Ernest, toujours un peu craintif, se retirait avec sa mère; Jack courait étourdiment après Fritz, son fusil sur le dos; moi-même, dans la crainte que les chiens n'eussent été attaqués par quelque animal dangereux, je disposais mes armes pour aller à leur secours. Mais la jeunesse est plus ardente, et, malgré ma recommandation d'avancer avec prudence, mes deux petits chiens ne firent qu'un saut jusqu'à l'endroit où les chiens s'étaient arrêtés; bientôt je vis Jack accourir au-devant de moi en frappant dans ses

maîns : « Venez vite, mon père! un grand porc-épic! il est monstrueux! »

J'arrivai, et je vis qu'il avait dit vrai, quoiqu'en exagérant un peu. Les chiens couraient, le museau ensanglanté, autour de la bête, et quand l'un d'eux approchait trop, elle faisait un bruit effrayant, en hérissant ses dards si promptement contre lui, que quelques-uns étaient entrés dans la peau de notre vaillant Ture, et y étaient restés, ce qui faisait jeter les hauts cris à ce pauvre chien et à son compagnon.

Pendant que nous regardions, M. Jack fit un coup de sa tête qui lui réussit à merveille; il prit un des pistolets qu'il avait mis dans sa ceinture, le banda et tira le coup si ferme et si près de la tête du porc-épic, que l'animal tomba mort au moment où le coup partit et avant que nous nous en fussions aperçus. Jack était au comble de la joie et plein d'orgueil, comme Fritz de jalousie; il était près de pleurer. « Est-ce raisonnable, Jack, lui dit-il, ce que tu viens de faire? un petit garçon comme toi faire partir ainsi ton pistolet! pense donc que tu aurais pu blesser mon père, moi ou un de nos chiens. — Ah! oui, blesser! n'étiez-vous pas derrière moi et les chiens à côté? N'ai-je pas vu cela avant d'ajuster mon coup? me prends-tu pour un imbécile? Celui-là saurait qu'en dire, s'il pouvait parler; du premier coup, paf! roide mort; c'est tirer, cela! tu voudrais bien avoir fait ce coup-là? » Fritz répondit en secouant la tête; il était mécontent de ce que son jeune frère lui avait enlevé l'honneur de cette chasse, et il lui cherchait chicane comme le loup à l'agneau. « Allons, allons, mes enfants, dis-je, point d'envie, point de reproches; aujour'hui à toi, demain à moi, nous agissons tous pour le bien commun. Le petit Jack a peut-être été un peu imprudent, mais il a été adroit et courageux, et nous ne devons pas troubler sa victoire. » Alors éclata la joie complète des petits; ils entourèrent le singulier animal à qui la nature a donné une si forte défense en armant son corps de longs piquants. Mes enfants ne savaient comment s'y prendre pour l'emporter, ils voulaient le traîner sur l'herbe; mais toutes les fois qu'ils s'en approchaient, ils poussaient des cris et revenaient en montrant leurs mains ensanglantées : « Il faudra le laisser là, disaient-ils; c'est pourtant bien dommage!

— Pas pour un empire, s'écria Jack; il faut que ma mère le voie. » En disant cela, il attacha son mouchoir par un des bouts au cou de la bête, et tirant l'autre bout, il traîna lestement sa proie aux pieds de ma femme, qui avait été dans de grandes inquiétudes.

« Maman, dit-il, voilà le monstre armé de ses cent mille lances, et je l'ai tué d'un seul coup de pistolet; c'est excellent à manger, papa l'a dit. »

Ernest commença avec son sang-froid accoutumé l'examen du porc-épic; après l'avoir longtemps regardé, il dit : « C'est un singulier animal! il a des dents incisives et les oreilles et les pieds à peu près comme ceux d'un homme.

— Ah! dit Jack, si tu avais vu comme il a hérissé toutes ses pointes contre les chiens! si tu avais entendu le bruit qu'elles faisaient en se choquant les unes contre les autres! c'est un terrible animal! je l'ai approché sans crainte, je lui ai fourré quelques balles dans la tête, et le voilà par terre.

— Il n'est donc pas si terrible, dit Ernest, puisqu'un enfant a pu si facilement le tuer. — Un enfant! » reprit Jack d'un ton piqué et en élevant la tête. Il semblait que sa victoire l'eût grandi d'un demi-pied.

En attendant, nous nous occupions, ma femme et moi, d'ôter aux chiens leurs piquants et d'examiner leurs blessures; nous allâmes ensuite nous joindre au groupe qui regardait de tous côtés le porc-épic. Jack en faisait les honneurs comme s'il l'eût montré à la foire. « Voyez, disait-il, quelle terrible bête! voyez ses dards, comme ils sont longs et durs! voyez ses pieds; je suis sûr qu'il court comme un lièvre; et pourtant c'est moi qui l'ai tué! Et ce toupet qu'il a sur la tête, voyez comme c'est plaisant!

— C'est pourquoi, dis-je, les naturalistes le nomment *porc-épic à crête*. Mais dis-moi à présent, mon petit héros, n'as-tu pas craint, en t'approchant de lui, qu'il ne te passât ses piquants à travers le corps?

— Oh! non, mon père, je sais bien que ce qu'on dit à cet égard n'est qu'une fable.

— Mais pourtant tu as vu qu'il en a lancé contre les chiens, à qui nous venons d'en ôter cinq ou six.

— C'est que les chiens attaquaient la bête par derrière, et, comme des furieux, ils se sont jetés d'eux-mêmes sur les piquants; il n'est pas étonnant qu'ils en aient été blessés : moi j'attaquais par devant, et je n'avais rien à craindre. On raconte qu'en fuyant ils lancent leurs dards contre le chasseur et peuvent le tuer; mais cela n'est pas vrai, j'y ai bien regardé.

¹ Le porc-épic est un quadrupède des pays chauds et tempérés qui, par sa forme et ses longs piquants implantés sur son corps, ressemble au hérisson; mais sa chair a le goût de celle du porc. Il est de la grosseur d'un gros chat ou d'un lièvre; quand ses piquants sont relevés, il paraît beaucoup plus gros : c'est sa seule défense; il se met en boule et présente de tous côtés à l'ennemi un rempart de palissades. Il vit de fruits, et dort pendant les six mois d'hiver.

— Tu as raison, mon petit héros; cependant un accident comme le nôtre peut avoir donné lieu à propager cette fable. C'est une remarque assez singulière, mais vraie, que l'histoire naturelle, où cependant la vérité devrait être palpable, a donné lieu à plus de fables que la mythologie. En général, les hommes aiment le merveilleux, et la belle marche de la nature leur a paru trop simple, trop uniforme; ils l'ont chargée de toutes les rêveries de leur imagination. Mais dis-moi, Jack, que veux-tu faire de ta chasse? devons-nous la prendre avec nous ou la laisser?

— La prendre, la prendre, mon père, je vous en prie; vous dites que c'est bon à manger.

Je ne pus résister à ses pressantes instances, et je résolus de mettre le porc-épie sur le dos de l'âne, derrière le petit François; j'ôtai une des couvertures, dans laquelle je l'enveloppai, après avoir mis beaucoup d'herbe autour de sa tête ensanglantée, et avoir couché avec soin ses dards; j'attachai ce nouveau paquet sur notre grison, et, contents de notre ouvrage, nous nous remîmes en route. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas, que l'âne commença à frapper avec fureur des pieds de derrière; il s'arracha des mains de ma femme, qui le conduisait, prit le large au grand galop, poussant

— Viens à côté de moi, François, cria-t-il à son petit frère, tu suceras du lait autant que tu voudras.

des cris lamentables, et faisant des sauts si plaisants que les enfants en riaient aux éclats; mais notre crainte pour le petit cavalier qui le montait nous ôta, à ma femme et à moi, toute envie de rire : à un signal donné, les chiens partirent comme un trait après le déserteur, se mirent sur son chemin en faisant avec lui un concert de *hi han!* et d'abolements; ils allaient l'arrêter, lorsque, courant aussi de toutes nos forces, nous arrivâmes au secours de notre petit François : il n'était pas trop effrayé; grâce à la bonne idée que j'avais eue de l'attacher, il n'avait pas couru risque de tomber. « Mais, François, lui dis-je en riant, as-tu donc donné de l'éperon à ta monture? qu'est-ce qui a pu lui mettre dans la tête de prendre ainsi le large? » Tout à coup je pensai au porc-épie dont j'avais chargé maître aliboron, et j'examinaï si les dards n'avaient point percé la couverture dont je l'avais enveloppé; c'était cela même; quoiqu'elle eût trois doubles, ils passaient tous au travers, et tenaient lieu du plus formidable éperon. J'eus bientôt paré à cet inconvénient : le sac enchanté de ma femme fut mis dessous, et il était si bien rempli, qu'il n'y avait pas à craindre qu'il fût transpercé; la couverture fut placée de côté pour garantir François; je l'exhortai à se tenir droit comme un écolier de manège, et je fis continuer la route.

Fritz avait pris les devants avec son fusil, tout prêt à tirer aussi quelque bel animal; il aurait bien désiré trouver une ou deux de ces outardes dont sa mère lui avait parlé; nous le suivîmes lentement pour ne pas nous fatiguer, et enfin, sans qu'il nous arrivât d'autre accident, nous parvînmes au palais d'arbres gigantesques. Ils l'étaient en effet, et nous en fîmes tous frappés. « Ah! mon Dieu! quels arbres! s'écria

Ernest; quelle hauteur! quels troncs! c'est vraiment prodigieux! — Je conviens, dis-je en les mesurant des yeux avec étonnement, que je ne m'en étais pas fait une idée. Honneur à toi, chère femme, pour la découverte de cette agréable demeure; si nous réussissons à nous établir sur un de ces arbres, nous y serons à merveille et parfaitement à l'abri de toute invasion de bêtes sauvages; je défie même à un de ces ours qui grimpent si bien de gravir sur un tronc aussi immense et dépourvu de branches. »

Nous commençâmes alors à nous débarrasser et à décharger nos bêtes de somme; nous primes ensuite la bonne précaution de leur lier les jambes de devant avec une corde, pour qu'elles ne pussent ni s'éloigner ni s'égarer; la volaille fut laissée en liberté : nous nous assîmes ensuite sur l'herbe, et nous tinmes un conseil de famille sur notre établissement futur. J'étais un peu en peine de cette première nuit; j'ignorais si dans cette vaste contrée, ouverte de tous côtés, nous ne serions point exposés aux bêtes féroces. « Je veux, dès ce soir, tenter notre établissement sur l'arbre, » dis-je à ma femme. Pendant que j'en délibérais avec elle, Fritz, qui n'avait plus eu tête que sa chasse et son désir de prendre sa revanche du porc-épie, s'était esquivé; bientôt nous entendîmes tout près de nous un coup de feu qui m'aurait effrayé si, au moment même, nous n'avions reconnu la voix de notre Fritz, qui s'écriait : « J'ai touché! j'ai touché! » et bientôt nous le vîmes accourir en sautant, et tenant par la patte un superbe animal mort. « Papa, papa! voyez quel beau chat tigré! » Il l'éleva avec fierté en l'air pour nous le montrer.

« Bravo, bravo! m'écriai-je; bravo, mon cher Nemrod! tu as rendu là aux pigeons et aux poules un vrai service de chevalier; dès cette nuit, ton beau chat sauvage nous aurait privés pour toujours de notre basse-cour : je te charge de chercher avec soin ses camarades, et d'en détruire la race dans notre voisinage : le leur est un peu trop dangereux. »

ERNEST. Dites-moi, mon père, pourquoi Dieu a-t-il créé les bêtes féroces, puisque l'homme doit chercher à les anéantir?

LE PÈRE. Il est toujours difficile de dire précisément pourquoi Dieu a produit telle ou telle chose qui nous semble nuisible, et qui pourtant entre dans l'ordre de la création. Quant aux bêtes de proie, je suis porté à croire que leur destination est d'abord d'embellir et de varier les œuvres de la création, puis de maintenir un équilibre nécessaire parmi les créatures douées de la vie, et enfin de fournir à l'homme, qui naît sans être vêtu, de quoi se préserver du froid par leurs fourrures, qui deviennent un moyen d'échange et de commerce entre les nations. On pourrait dire aussi que le soin de se garantir des animaux féroces entretient les forces physiques et morales de l'homme, soutient son activité, le rend inventif et courageux. Les anciens Allemands, par exemple, se sont exercés, par l'habitude de la chasse, à devenir des guerriers robustes et vaillants, qui ont su, au besoin, défendre leur patrie et leur liberté, comme ils savaient tuer les loups et les ours.

JACK. Mais les insectes, qui dévorent l'homme tout vivant sans que leur chasse et leur nourriture l'en dédommagent, à quoi servent-ils?

LE PÈRE. Ils exercent notre patience, mon fils, et nous obligent à la propreté, qui contribue à entretenir la santé. Mais revenons à ce bel animal; raconte-nous, Fritz, comment tu l'as tué.

— Avec un pistolet, mon père, comme Jack a tué le porc-épie.

— Sur cet arbre?

— Oui, sans doute; j'avais remarqué que quelque chose se mouvait sur ses branches, je me suis approché doucement, et j'ai reconnu le chat tigré; j'ai tiré dessus, il est tombé à mes pieds blessé et furieux, et je l'ai vite achevé d'un second coup.

— Vraiment tu as eu du bonheur qu'il ne soit pas tombé sur toi, il aurait pu te dévorer : tu aurais dû tirer de plus loin.

— Pourquoi, mon père? j'aurais risqué de le manquer : je me suis, au contraire, approché le plus possible, et j'ai tiré sous ses oreilles.

— Tu as donc fait comme Jack, dont tu t'es tant moqué? Que cela te serve de leçon, pour ne pas blâmer chez tes frères ce que tu seras peut-être obligé de faire à ton tour, et de ne pas troubler leur joie quand ils ont un succès que tu devrais partager au lieu d'en concevoir un sentiment de jalousie.

— Eh bien! mon père, tout ce que je demande à présent de Jack, c'est qu'il ne me gâte pas cette belle peau comme celle du chacal. Voyez, papa, ce beau dessin, ces taches régulières noires et blanches sur ce fond jaune d'or; c'est comme la plus magnifique étoffe! Quelle espèce d'animal est-ce donc, à proprement dire?

— Provisoirement tu peux l'en tenir à la dénomination de chat tigré; nous verrons plus tard quel nom il faudra lui donner. C'est, du reste, certainement une méchante bête, très-dangereuse; elle dépouille les forêts de nos chèvres : nous devons te remercier d'avoir anéanti cet ennemi redoutable.

— Je ne demande qu'une chose pour ma récompense : c'est de garder la peau pour moi; si je savais seulement ce que j'en pourrais faire d'utile!

— Il me vient une idée : il faut que tu écorches l'animal toi-même, de manière à ne point gâter la peau, surtout celle des quatre

¹ Fameux chasseur de l'Écriture sainte.

jambes et de la queue; ensuite tu feras une ceinture comme celle de ton frère Jack, mais beaucoup plus belle; les quatre cuisses peuvent te servir à faire de jolis étuis pour renfermer des services de table, couteaux, fourchettes, cuillers, et tu pourras facilement les porter dans ta ceinture lorsque nous ferons quelques excursions; tu les recouvriras adroitement avec le reste de la peau coupée par bandes, et si tu veux t'y appliquer, les étuis seront d'une beauté remarquable: il n'est pas mal, dans notre situation, de s'exercer à toute sorte de métiers, et il faut toujours perfectionner le plus possible ce que l'on fait: mais, avant tout, il faut songer à dépouiller ta bête; nous verrons ensuite ce que nous en ferons.

JACK. Et moi, papa, je voudrais bien aussi faire des étuis de la peau de mon porc-épic.

Le flamant.

LE PÈRE. Et pourquoi pas, mon fils? Le chat tigré n'en peut fournir que quatre, et il nous en faut deux encore, puisque nous sommes six; exerce donc ton adresse: je te prie seulement de me réserver les dards, que je veux employer, dans l'occasion, comme aiguilles d'emballage ou comme pointes de flèches; le reste de la peau pourra servir à remplacer les colliers de nos chiens lorsqu'ils seront usés, ou, ce qui serait un chef-d'œuvre, à leur faire une espèce de cotte d'armes pour les préserver plus sûrement dans les combats.

JACK. Oui, oui, papa, une cotte d'armes: entendez-vous, mes frères? nos chiens seront comme de vrais guerriers: excellent! excellent! une cotte d'armes! comme je me réjouis de les voir!

Ils ne me laissèrent ni l'un ni l'autre aucun repos, jusqu'à ce que je leur eusse montré comment il fallait séparer les peaux sans les déchirer. Pendant ce temps-là, Ernest cherchait une pierre plate pour notre foyer, et le petit François ramassait des morceaux de bois sec, et les portait à sa mère pour allumer du feu. Ernest eut bientôt trouvé et apporté une pierre telle qu'il la fallait; il vint alors nous aider, ou plutôt raisonner à tort et à travers sur les animaux écorchés; il passa de là aux arbres, et s'inquiéta beaucoup de savoir quel nom portaient ces gigantesques végétaux. « Je croyais, disait-il, que c'étaient tout simplement de gros noyers; voyez, la feuille est exactement la même. — Ce n'est pas une preuve, lui dis-je; on voit des arbres dont le feuillage a beaucoup de rapport, et qui cependant ne sont pas de la même espèce; d'ailleurs il me paraît qu'il y a une différence sensible entre ces feuilles et celles du noyer, celles-ci sont plus pâles et blanches en dessous; au reste, je me rappelle que les mangliers et les figuiers sauvages s'élevaient, avec leurs racines, en belles voûtes, et parvenaient quelquefois à une hauteur démesurée.

ERNEST. J'ai cru que les mangliers croissaient uniquement sur les bords de la mer et dans les terrains marécageux?

LE PÈRE. Et tu n'avais pas tort: c'est le manglier noir qui aime l'eau; mais il y a encore le manglier rouge à grappes à peu près comme nos groseilles; ceux-là croissent à des distances considérables de la mer, et avec leur bois on peut teindre des étoffes en rouge; il y en a une troisième espèce, que l'on nomme *mangle de montagne*,

ou bois jaune, et ce sont ceux-là qui forment, avec leurs racines, de belles voûtes, comme tu en vois devant nous.

Tandis que nous causions ainsi en travaillant, et que je tâchais de suppléer, autant qu'il dépendait de moi, au manque de livres pour l'instruction de mes enfants, le petit François revint chargé de rameaux secs, et mangeant à pleine bouche, en criant à sa mère: « Maman, maman, j'ai trouvé quelque chose de bien bon; tiens, manges-en aussi; c'est excellent.

— Petit gourmand, lui dit ma femme tout effrayée, que fais-tu là? Au nom de Dieu, n'avale pas ainsi tout ce que tu trouves, tu pourrais t'empoisonner et en mourir! » Elle courut à lui, et lui mit le doigt dans la bouche pour en faire sortir ce qu'il mangeait de si bon appétit: elle ramena avec assez de peine le reste d'une figue. « Une figue! m'écriai-je, où l'as-tu trouvée? Dieu merci, ce n'est pas du poison; mais ta mère a raison, mon fils; tu ne dois rien mettre dans ta bouche sans nous le montrer: à présent, dis-nous où tu as trouvé cette figue.

FRANÇOIS. Là, dans l'herbe, il y en a une quantité; j'ai pensé que ce devait être bon et sain, puisque nos poules, nos pigeons, et même notre cochon, en mangent aussi avec beaucoup de voracité.

LE PÈRE. Tu vois bien, chère amie, que nos beaux arbres sont des figuiers, du moins ce qu'on nomme ainsi aux Antilles; car ils ne ressemblent en rien à nos figuiers d'Europe, excepté pour le fruit, qui y a du rapport: je me rappelle à présent que les mangliers ont les feuilles plus arrondies et non ovales comme celles-ci. » Je fis encore une leçon à mes fils sur la nécessité d'être prudents dans un pays inconnu, et de ne manger que ce qu'ils verraient manger aux oiseaux et aux singes. Alors ils coururent tous à notre singe, qui était assis sur une racine, et regardait du coin de l'œil, en faisant les grimaces les plus drôles, le porc-épic et le chat à demi écorché. François lui présenta des figues; il les tourna de tout côté en les flairant, et les croqua ensuite avec volupté. « Bravo! bravo, monsieur le singe! s'écrièrent tous les petits en battant des mains; elles sont donc bonnes, d'après votre décision, et nous nous en régalerons. »

Mon ascension fut la dernière et la plus difficile: je portais sur mon dos mon petit François.

Sur ces entrefaites, notre bonne ménagère avait fait du feu, avait posé le pot de fer dessus et commencé à préparer notre dîner. Une partie du porc-épic fut jetée dans la marmite, l'autre fut salée et conservée pour un rôti; le chat écorché fit le repas de nos dogues, qui se jetèrent dessus avec avidité. Pendant que le nôtre cuisait, et pour ne pas perdre de temps, je m'occupai à faire des aiguilles d'emballage avec des dards du porc-épic: je fis rougir au feu un grand clou du côté de la pointe; je saisis ensuite la tête avec un linge mouillé, et je perçai, le plus facilement du monde, le côté le plus épais des dards; j'eus le plaisir de présenter à ma femme un gros paquet de bonnes et longues aiguilles, qui furent pour elle un trésor d'autant plus précieux qu'elle avait le projet de faire des courroies et

des traits pour atteler notre bétail, et que, sans de fortes aiguilles, elle ne savait comment s'y prendre; je la priai seulement de ménager les ficelles, dont j'aurais bientôt grand besoin pour la construction de l'escalier de notre demeure. J'avais fait choix du figuier le plus haut et le plus touffu, et en attendant le dîner je fis faire à mes fils des essais pour jeter des pierres et des bâtons par-dessus les branches inférieures; je l'essayai aussi moi-même; mais les plus basses étaient encore à une telle hauteur que nous ne pûmes y parvenir ni les uns ni les autres : il fallut inventer un autre moyen d'y réussir, car sans cela il me devenait impossible d'attacher une échelle de corde à ces branches. En attendant que j'eusse donné l'essor à mon imagination, j'allai avec Jack et Fritz porter les peaux de nos bêtes dans le ruisseau voisin, où elles furent assujetties avec de grosses pierres; puis on nous rappela pour le dîner, et nous vîmes manger avec plaisir notre porc-épie bouilli, qui se trouva très-bon, quoiqu'un peu dur, et qui nous avait fait surtout une excellente soupe. Ma femme ne put se résoudre à en manger, ce qui chagrina un peu notre petit chasseur Jack, qui en faisait les honneurs : elle s'en dédommagea en dînant avec du fromage et du jambon; et, sous ces beaux arbres qu'elle avait tant désirés, ce premier repas lui parut délicieux.

Ce fut ce jour-là qu'en attendant le dîner j'accomplis à la fin le projet qui me tenait à cœur depuis le moment de notre naufrage; je veux dire de prendre, à l'aide du quart de cercle, la hauteur du soleil, afin de savoir, d'une manière approximative, le lieu où nous étions.

Je savais que la veille du jour où la tempête nous avait assaillis le capitaine avait trouvé 130° 40' de latitude sud, et 111° 5' de longitude est de l'île de Ténérité. Pendant six jours, après cela, ainsi que je l'ai dit en commençant, nous avions été ballottés par les vents furieux sans avoir pu faire aucune observation; aussi n'avais-je pas la moindre espérance de découvrir, même à dix degrés près, notre longitude, si ce n'est que, sachant que le vent avait soufflé presque continuellement du nord, je ne pensais pas qu'elle dût avoir beaucoup changé. En conséquence, ayant fait une observation avec autant de soin que mon peu d'habitude me le permettait, je crus être à peu près certain que notre nouvelle habitation était à environ 190° 30' de latitude sud, d'où je calculai que nous devions être à 300 lieues marines environ de la côte occidentale de l'Australie.

CHAPITRE X.

Construction d'une échelle.

Après le repas, je dis à ma femme que je ne croyais pas possible de nous nicher ce soir-là sur l'arbre, et que nous serions obligés de coucher à terre; cependant je la priai de se mettre tout de suite à coudre les courroies pour atteler nos bêtes, et d'aller chercher au bord de la mer le bois de construction qui nous serait nécessaire pour monter sur l'arbre, si j'en trouvais les moyens. Elle alla sur-le-champ se mettre à l'ouvrage, et moi, pendant son travail, je suspendis nos hamacs à des branches, pour pouvoir au moins nous giter en sûreté pour la nuit; j'étendis ensuite une grande toile à voile au-dessus pour nous couvrir tous, et nous garantir du serein si dangereux et des insectes. Je me hâtai après cela d'aller, avec mes deux fils aînés, au bord de la mer, pour examiner le bois que les vagues y avaient jeté, et choisir celui qui serait propre à faire des échelons : je n'osais me fier, pour cet objet, aux branches sèches du figuier, qui me paraissaient trop fragiles, et il ne croissait aucune broussaille dans le voisinage. Sur le rivage, il y avait sans doute une quantité de bois échoué de toute espèce, et cependant je n'en trouvai point qui n'eût demandé beaucoup de travail pour le rendre propre à mon but, et ma bâtisse aurait été fort retardée, si par hasard Ernest n'avait découvert un nombre de cannes de bambous presque entièrement couvertes de sable et de boue. Je les nettoyai avec le secours de mes fils; lorsqu'elles furent dépouillées de leurs feuilles, je les examinai, et je trouvai, à ma grande joie, qu'elles étaient exactement ce qu'il me fallait. Je commençai donc à couper avec ma hache ces bâtons en pièces de quatre à cinq pieds de long; mes fils les lièrent en trois faisceaux, proportionnés aux forces de chacun, pour que nous pussions les porter à la place où nous avions fixé notre demeure. J'en choisis ensuite de plus minces; je voulais en faire des flèches, dont j'avais besoin pour arriver sur notre arbre. J'aperçus à quelque distance un buisson vert dont les branches pouvaient m'être utiles; mais il fallait l'examiner de plus près : nous nous dirigeâmes donc de ce côté, et, comme il pouvait servir de repaire à quelque animal dangereux, nous préparâmes nos armes à feu. Bill, qui nous avait suivis par hasard, prit les devants et alla à la découverte : à peine étions-nous près du buisson, qu'il fit quelques sauts, entra comme un furieux dans le fourré, et mit en fuite une troupe de flamants¹, qui, avec un élan bruyant, s'élevèrent en l'air. Fritz, tou-

jours prêt à tirer, fit promptement feu sur cette troupe aérienne, et il en tomba deux dans le buisson : l'un était mort; l'autre, légèrement blessé à l'aile, fut bientôt sur ses pieds; et après s'être secoué, voyant qu'il ne pouvait voler, il fit usage de ses hautes jambes, et courut avec une telle vitesse dans le marais que nous vîmes le moment où il allait nous échapper. Fritz, dans la joie de son cœur, voulut aller relever celui qui était resté sur place; il s'enfonça jusqu'aux genoux dans le marais, et il eut assez de peine à s'en tirer : pour moi, averti par son exemple, je courus avec plus de prudence après le fuyard blessé; Bill vint à mon secours; sans lui j'aurais perdu sa trace; mais il courut devant, fraya le chemin, atteignit le flamant, et le tint en arrêt jusqu'à ce que je vinsse m'en emparer; ce ne fut pourtant pas sans peine : ce gros oiseau fit beaucoup de résistance en frappant de l'aile; pourtant j'en vins à bout.

Pendant ce temps-là, le paresseux Ernest s'était étendu commodément sur l'herbe au bord du marais, et nous regardait faire. Du milieu du buisson partirent des cris de victoire : « Mon père, je l'ai ! je l'ai ! — Et moi aussi, mon fils. — De superbes oiseaux, mon père, n'est-ce pas ? — Eh ! oui, sans doute. Allons, arrive; au sec, au sec ! »

Fritz fut bientôt hors du marais, tenant par les pieds son beau flamant mort : le mien, que je voulais, s'il était possible, guérir et conserver vivant, était moins commode à porter; je lui avais attaché les ailes et les pieds avec mon mouchoir, et malgré cela il se débattait encore : je le pris sous mon bras gauche, mon fusil à la main droite, et je sautai de place en place pour rejoindre mes fils; je ne connaissais pas le terrain, et je craignais d'enfoncer dans le marais qui était très-profond, et où j'aurais très-bien pu rester. Emporté par l'ardeur de la chasse, je n'y avais pas fait attention en allant; au retour, je frémis en voyant les endroits par où j'avais passé.

La joie de mes fils fut immodérée quand ils virent que mon flamant était encore vivant. « Pourvu, disaient-ils, qu'on puisse guérir sa blessure et le nourrir ! nous allons le panser. Croyez-vous qu'il s'accoutume avec nos poules ? »

— Je sais, leur dis-je, que cet oiseau s'approprie très-facilement, et nous en ferons l'essai; mais il se souciera peu de la nourriture des poules, il vous demandera humblement de petits poissons, des vers, des insectes.

ERNEST. Notre ruisseau fournit de tout cela; Jack et François en prendront plus qu'il n'en faudra pour le nourrir, et bientôt il saura fort bien les aller chercher lui-même.

LE PÈRE. Je l'espère, et je désire beaucoup le conserver.

Fritz. Comme ce serait beau si nous pouvions ainsi nous former une basse-cour d'oiseaux indigènes et privés ! Mais voyez donc, il a les pieds palmés comme les oiseaux aquatiques, et cependant de longues jambes comme les cigognes; cela n'est-il pas très-rare et très-singulier ?

flamants ont des mœurs qui leur sont particulières; ils vivent en famille, fréquentent les bords de la mer ou des marais qui l'avoisinent. On les voit presque toujours en troupes; et lorsqu'ils veulent pêcher, ils se rangent en file, ce qui, de loin, les fait prendre pour un escadron en uniforme rouge, rangé en bataille. Ce goût de s'allonger leur reste même lorsqu'ils se reposent sur la plage; cependant il arrive aussi qu'on en voit qui sont isolés, ou seulement avec un compagnon, surtout lorsqu'ils s'avancent dans l'intérieur des terres. Soit qu'ils pêchent ou qu'ils se reposent, ils établissent des sentinelles qui font une espèce d'avant-garde; et si quelque chose les alarme, ils jettent un cri bruyant, qui s'entend très-loin, et qui ressemble assez au son d'une trompette : la sentinelle s'envole la première, et tous les autres la suivent; mais lorsqu'on n'est pas vu ou entendu par celui qui est en vedette, il est très-facile d'en approcher et d'en tuer un grand nombre. Le bruit du fusil ne les fait point changer de place, il les rend plutôt immobiles ou stupéfiés; ils demeurent les yeux fixés sur le chasseur, et sans bouger. Partout ils fuient les lieux habités; ils vivent de petits poissons, de coquillages, ou d'insectes qu'ils trouvent dans la vase, où ils enfoncent leur gros et singulier bec. Ces oiseaux font leur nid à terre, et presque toujours dans les marais; ils amoncellent la fange avec leurs pieds, et en font de petits monticules d'un pied et demi de haut, fort élargis à la base, et allant en diminuant jusqu'au sommet, où ils pratiquent un petit trou, dans lequel la femelle dépose deux ou trois œufs au plus, qu'elle couvre debout : ses jambes très-longues sont à terre, ou plutôt dans l'eau, se reposant contre le nid, qu'elle couvre de sa queue. Ses œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie, mais plus allongés. Les petits courent, avec une singulière vitesse, peu de jours après leur naissance, et ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis toute leur grandeur. Leur plumage est d'abord gris clair, presque blanc; il rougit à mesure qu'ils avancent en âge : il leur faut presque une année pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur de feu. Elle paraît d'abord sur l'aile, où elle est toujours plus éclatante; s'étend ensuite sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine, et jusqu'au cou, qui est d'une belle couleur rose. Leur chair est un mets recherché, et dont on compare le goût à celui de la perdrix; la langue surtout, qui est fort grosse, passe pour le morceau le plus friand. Ils varient en grandeur, grosseur et couleur, mais cette différence tient à l'âge. Lorsqu'ils sont dans leur état parfait, ils ont plus de quatre pieds du bec à la queue, et près de six pieds jusqu'à l'extrémité des ongles. Leur cou et leurs jambes sont d'une extrême longueur; tout leur plumage est dans la nuance du rouge vif au rose tendre, et cette teinte se retrouve encore dans les jambes et les pieds : quelques plumes de l'aile sont noires. Les uns ont le bec rouge, d'autres jaune, et chez tous l'extrémité est noire.

(Note du traducteur, extrait du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle.)

¹ Espèce d'oiseaux de la race des palmipèdes ou oiseaux marins; ils doivent leur nom à la belle couleur de feu de leurs ailes. Ils se trouvent dans l'ancien et dans le nouveau monde : dans le premier, ils ne s'avancent pas au-delà des contrées méridionales; dans le second, on ne les voit pas au-delà de la Caroline. Les

LE PÈRE. Non, mon cher ami, cela n'est point rare : plusieurs oiseaux ont, comme celui-ci, la double faculté de courir et de nager.

ERNEST. Mais, mon père, tous les flamants sont-ils, comme celui-ci, d'une si belle couleur de rose, avec les ailes rouge pourpre ? Il me semble en avoir vu dans mon histoire naturelle peints d'une autre couleur ; ce n'est donc peut-être pas un flamant que nous avons pris ?

LE PÈRE. Je crois, mon fils, que cette différence de plumage tient à l'âge : très-jeunes, ils sont gris ; plus âgés, ils deviennent blancs ; et ce n'est que lorsqu'ils ont toute leur croissance qu'ils prennent ces belles nuances.

ERNEST. Celui qui est mort est donc très-vieux : il fera, je le crains, un rôti bien coriace, car il a de fort vives couleurs. Mais n'allons-nous pas le porter à maman ?

LE PÈRE. Oui, sans doute, je vous laisse le soin de l'arranger de la manière la plus commode pour l'emporter ; pendant ce temps-là, je vais couper encore quelques bouts de cannes dont j'ai besoin, et pour lesquels je suis principalement venu.

Je coupai, en effet, les cannes qui m'étaient plus fleuries, pour en faire des pointes de flèches, à la manière des sauvages des Antilles ; puis j'en cherchai deux des plus hautes, que je coupai de toute leur longueur, pour mesurer la hauteur de notre arbre, ce que j'étais très-curieux de savoir. Quand je dis à messieurs mes fils l'usage auquel je les destinai, ils se moquèrent de moi, et m'assurèrent que, quand j'en mettrais dix au bout des unes des autres, je n'atteindrais pas les branches les plus basses ; je leur demandai un peu de patience, et je leur rappelai l'histoire de nos poules, qu'ils nous déhâtaient de prendre, parce qu'elles n'avaient pu en venir à bout.

Lorsque tout fut arrangé, je fis mes dispositions de départ. Ernest fut chargé des cannes longues et petites ; Fritz eut à porter le flamant mort, et je me chargeai du vivant. A peine avions-nous fait quelques pas, que Fritz dit à notre chien Bill : « Qu'est-ce que c'est donc que cela, monsieur le paresseux ? Croyez-vous donc que vous ne porterez rien à la maison ? Ayez la bonté de vous charger de mon flamant, comme votre camarade Tare porta mon singe. »

En disant cela, il lui attacha son oiseau sur le dos, et la patiente bête le laissa faire sans murmurer.

« Ainsi donc, dis-je, monsieur Fritz marchera à vide, fort à son aise, lui qui est dans la force de l'âge, pendant que son vieux père et son jeune frère sont chargés ; cela sera singulier.

— Vous avez bien raison, mon père, dit le bon jeune homme ; donnez-moi votre oiseau vivant, je le porterai avec confiance ; je n'ai nulle peur de son grand bec recourbé ; il ne paraît pas qu'il ait envie de me mordre.

— C'est d'autant plus beau à lui, répondis-je, que c'est toi qui l'as blessé ; mais les animaux sont souvent moins vindicatifs et plus généreux que l'homme, et tu verras que celui-ci s'attachera à toi. » En disant cela, je lui remis le flamant emmaillotté.

Après quelques pas, nous trouvâmes les trois paquets de bambous que j'avais préparés, et, comme mes fils étaient suffisamment chargés, ce fut moi qui les pris tous les trois. « Tu vois maintenant, dis-je à mon fils aîné, que ta bonne disposition à me soulager t'a été utile ; si tu ne m'avais pas pris mon flamant, tu aurais eu à porter ces trois paquets, qui sont beaucoup plus pesants. Sois donc persuadé que la bonté et la complaisance sont toujours tôt ou tard récompensées. »

Nous arrivâmes enfin près des nôtres, qui nous accueillirent avec intérêt et curiosité. « Ernest, que portes-tu donc d'un si beau rouge ? dit Fritz, qu'as-tu dans ce mouchoir ! » Tous se réjouirent de voir ces oiseaux. Ma femme, toujours un peu soucieuse, s'inquiétait seulement de savoir où trouver de quoi nourrir toutes les bêtes qui nous arrivaient. « Il y en a aussi qui nous nourrissent, chère amie, lui dis-je, et elle-ci ne te donnera pas beaucoup de peine ; si elle vit, comme je l'espère, elle saura bien trouver elle-même ce qu'il lui faut. » En disant cela, j'examinai sa blessure. Une aile seulement était atteinte par le coup de feu, et l'autre légèrement atteinte par les dents du chien. Je les pansai toutes les deux, d'après mes faibles connaissances chirurgicales ; avec du beurre et du vin, je composai une espèce d'onguent, qui parut soulager l'animal. Je l'attachai ensuite par une de ses jambes, avec une longue ficelle, à un pieu planté près du ruisseau, où il pouvait facilement se plonger, et j'eus ainsi l'espérance de le conserver vivant.

Sur ces entrefaites, mes petits raillleurs avaient lié ensemble les deux longues cannes que j'avais apportées, et tâchaient de mesurer notre arbre ; mais à peine purent-ils atteindre la place où la voûte des racines se joignait au tronc ; j'entendis de grands éclats de rire, et ils m'assurèrent de nouveau qu'il fallait bien autre chose pour mesurer notre arbre gigantesque ; mais je les arrêtai en rappelant à Fritz quelques leçons de géométrie et d'arpentage que je lui avais fait donner en Europe : « Ne sais-tu pas, lui dis-je, qu'un moyen de cette utile science ou détermine la hauteur des montagnes les plus élevées, ainsi que les distances, par le moyen des triangles et des lignes supposées ? » Je procédai sur-le-champ à cette opération avec mes cannes plantées en terre, et des cordes que Fritz dirigeait par mes ordres. Je n'ennuierai pas le lecteur de mes procédés géométriques pour suppléer aux instruments qui me manquaient ; ils me réus-

sirent, et je trouvai que notre arbre avait quarante pieds de haut, ce qu'il m'était nécessaire de savoir pour faire mon échelle en conséquence. Je donnai à Fritz et à Ernest la commission de mesurer notre provision de grosses cordes, dont il me fallait quatre-vingts pieds pour les deux côtés de l'échelle ; les petits eurent la tâche de ramasser toute la ficelle qui nous avait servi à mesurer, et de la porter à leur mère ; pour moi, je m'assis sur l'herbe, et je m'occupai à faire, avec un morceau de bambou et avec de courtes pointes de cannes, une demi-douzaine de flèches ; comme elles étaient vides, je pus les remplir de sable humide pour qu'elles ne fussent pas trop légères ; je les garnis ensuite avec les plumes du flamant, pour qu'elles alassent plus droit.

A peine eus-je fini mon travail, que mes jeunes gens vinrent sauter autour de moi en jetant des cris de joie : « Un arc ! un arc et de belles flèches ! Qu'en voulez-vous faire, mon père ? — Oh ! laissez-moi tirer, je vous en prie ! — Moi aussi ! — Moi aussi !

LE PÈRE. Patience ! mes chers amis, patience ! Pour cette fois je demande la préférence ; je veux faire, le premier, l'essai de mon ouvrage ; je l'ai exécuté pour l'utilité et non pour l'amusement ; nous allons tout de suite en faire usage. Ma femme, si par hasard tu avais du fil bien fort, donne-le-moi. — Nous allons voir, dit-elle en riant et en courant à son sac, ce que pourra faire mon sac enchanté ; jusqu'ici il ne m'a pas refusé son secours. » Elle l'ouvrit : « Allons ! dit-elle, montre-toi bien, mon sac ; donne-moi ce que je te demande ; mon mari veut du fil, et du fort... Eh bien ! que vous avais-je promis ? En voilà une pelote précisément comme tu le désires.

ERNEST. Voilà vraiment une grande magie, bonne mère, que de tirer d'un sac ce qu'on y a mis !

LE PÈRE. Non, mon fils, ce n'est pas un sortilège, j'en conviens ; mais avoir pensé, dans un moment d'effroi tel que celui où nous étions en quittant le vaisseau, à tout ce qui pouvait être utile ou agréable à chacun de nous, c'est vraiment un enchantement dont une bonne femme et une excellente mère est seule capable ; et la vôtre, avec son sac qui subvient à tous nos besoins, est pour nous comme une fée secourable ; mais des étourdis comme vous ne savent pas seulement le sentir. »

En ce moment Fritz arriva ; il avait achevé le mesurage de nos cordes, et m'apportait la bonne nouvelle qu'il y en avait environ cinquante toises, ce qui était plus que suffisant pour mon échelle. J'attachai alors le bout de la pelote de gros fil à une flèche ; je la mis sur l'arc, et je la tirai de manière à faire passer ma flèche par-dessus une des fortes branches de l'arbre, et de la faire retomber de l'autre côté ; on conçoit qu'elle entraînait avec elle le fil que je dévidais à mesure, et qu'il, de cette manière, se trouva suspendu sur la branche ; il me fut facile alors d'y attacher le bout d'une corde, que l'on tira en haut à l'aide du fil. Lorsqu'elle eut passé à son tour sur la branche, nous mesurâmes la moitié du fil, qui nous donna quarante pieds, ainsi que je l'avais déjà trouvé géométriquement. Sur alors de pouvoir élever mon échelle en l'air jusqu'à la branche, au moyen de la corde qui y était déjà, nous nous mîmes tous avec zèle et confiance à l'ouvrage. Je coupai d'abord environ cent pieds de ma provision de cordes, d'un pouce d'épaisseur ; je les partageai ensuite en deux parties égales, que j'étendis sur la terre en deux lignes parallèles, à la distance d'un bon pied l'une de l'autre ; je fis couper par Fritz des morceaux de bambou longs de deux pieds, et tous égaux ; Ernest me les tendait à mesure ; je les fis passer l'un après l'autre dans des nœuds que je faisais aux cordes, à la distance aussi d'un pied. A mesure que le bambou était passé dans les nœuds, Jack, par mon ordre, les traversait aux deux bouts avec un long clou, qui les empêchait de ressortir. J'eus ainsi en très-peu de temps une échelle de quarante échelons très-solides, que nous regardions tous dans un joyeux étonnement ; je l'attachai ensuite fortement au bout de la corde qui pendait de la branche, et par l'autre bout nous la tirâmes facilement au but, et le haut de notre échelle parvint à la branche et s'y posa si bien, que les cris de mes fils retentirent de tous côtés, et que moi et ma femme nous y joignîmes les nôtres. Chacun des petits garçons voulait monter le premier ; je décidai que ce serait Jack, comme le plus léger et le plus lesté ; moi et ses frères nous tîmes en bas le bout de la corde aussi ferme qu'il nous fut possible. Mon petit téméraire grimpa comme un chat et fut bientôt en haut, posté sur la branche ; mais il n'était pas assez fort pour nouer solidement la corde qui tenait l'échelle. Fritz m'assura qu'il pourrait aussi monter sans danger ; comme il était beaucoup plus pesant que son frère, je n'étais pas tout à fait sans crainte ; je lui donnai mes instructions pour monter de manière à diviser son poids en occupant quatre échelons à la fois avec les pieds et les mains ; je lui fis prendre dans sa poche quelques bons clous et un marteau pour assurer fortement l'échelle sur la branche. Notre aîné entreprit son ascension avec courage, et fut bientôt à côté de son jeune frère, à quarante pieds au-dessus de nous, nous saluant avec des cris de triomphe. Il se mit tout de suite à l'ouvrage pour affermir l'échelle, en passant et repassant les bouts de la corde autour de la branche, et il fit cette opération avec tant d'intelligence et d'adresse, que j'osai moi-même, après cela, grimper dessus pour la rendre plus solide encore. Avant de monter, je fis attacher une grosse poulie au bout d'une corde, que je fixai solidement

à une branche au-dessus de nous, et à laquelle je pouvais atteindre, afin de parvenir, au moyen de ce secours, à monter le lendemain les planches et les poutres dont j'aurais besoin pour bâtir mon château aérien. J'achevai tout ce travail au clair de la lune : je trouvai que ma journée avait été bien remplie, et je redescendis doucement mon escalier de cordes et de bambous pour rejoindre ma femme et mes enfants. Comme Fritz et Jack me gênaient autour de moi sur le haut de l'échelle, je leur avais dit de descendre les premiers ; qu'on juge donc de mon étonnement et de mon effroi en ne les retrouvant en bas ni l'un ni l'autre, et en apprenant de leur mère qu'elle ne les avait pas revus depuis qu'ils étaient montés ; je ne comprenais pas ce qu'ils étaient devenus, lorsque j'entendis tout à coup, vers la cime de l'arbre, des voix qui nous paraissaient venir du ciel, et qui chantaient un cantique du soir. Je reconnus bientôt que c'étaient mes deux petits drôles, qui, pendant que j'étais occupé de mon travail, étaient montés de branche en branche au lieu de descendre. Je les appelai, le cœur bien allégé de ce qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux, et je les exhortai à revenir avec précaution : il était presque nuit, et la clarté de la lune avait peine à percer à travers cet épais feuillage : ils arrivèrent bientôt sans accident, et tout de suite ils reçurent l'ordre de rassembler nos bêtes, et de ramasser ce qu'il nous fallait de bois sec pour allumer des feux, avec lesquels je voulais mettre notre petite peuplade à l'abri de la visite des chacals. J'expliquai mes intentions à cet égard, et j'appris à mes enfants qu'en Afrique même, où il se trouve tant de bêtes sauvages et féroces, les naturels du pays se garantissent de leurs attaques nocturnes en se mettant sous la protection du feu, que tous ces animaux redoutent.

Cela fait, ma femme me remit son ouvrage du jour : c'étaient des courroies de trait et un poitrail pour l'âne et pour la vache ; et je lui promis, en récompense de sa peine et de son zèle, que, le lendemain, nous pourrions nous établir entièrement sur son arbre. Pour le moment il n'était plus question que du souper ; elle, Ernest et le petit François s'en étaient activement occupés. Ernest avait fait deux petites fourches pour soutenir un tourne-broche, et il tournait une bonne pièce de porc-épie devant le feu ; un autre morceau bouillait dans la marmite pour nous faire une bonne soupe, et tout cela exhalait une odeur appétissante.

Toutes nos bêtes arrivèrent les unes après les autres. Ma femme distribua du grain à la volaille pour l'accoutumer à se rassembler à cette place ; le grain mangé, nous eûmes le plaisir de voir nos pigeons prendre leur vol vers les branches supérieures de notre grand arbre, et les poules se percher en caquetant sur nos échelons ; les quadrupèdes furent attachés aux racines voûtées de l'arbre et dans le voisinage de nos hamacs, où ils se couchèrent sur l'herbe pour ruminer en paix. Le beau flamant ne fut pas oublié ; on lui donna du lait et du biscuit émietté, qu'il mangea fort bien ; puis il mit sa tête sous son aile droite, souleva son pied gauche, et se livra en toute confiance à la douceur du sommeil.

Enfin arriva pour nous le moment désiré du repas du soir. Nous avions arrangé en tas les petits bûchers que je comptais allumer les uns après les autres, lorsque ma femme nous appela pour le souper, que nous attendions avec impatience, et qui fut trouvé excellent par moi et par mes enfants ; leur mère, qui ne put se résoudre à goûter du porc-épie, mangea sobriement du pain et du fromage. Pour le dessert, les enfants nous apportèrent des figues qu'ils avaient ramassées sous l'arbre, et dont nous nous régâlâmes tous ; après quoi des bâillements, de petits bras étendus, nous avertirent qu'il était temps de faire reposer nos jeunes ouvriers. Je fis une courte prière du soir, j'allumai quelques tas de rameaux, je préparai les autres pour les allumer successivement, et je vins à mon tour gagner mon hamac ; mes petits bonshommes étaient déjà encaissés dans les leurs, et je n'entendis de tous côtés que des gémissements de ce qu'ils étaient couchés si à l'étroit et sans pouvoir remuer. « Ah ! ah ! messieurs, leur dis-je, vous vous étiez tant réjouis de coucher dans des hamacs ! Il faut bien vous y habituer et vous en servir comme les matelots, qui y dorment à merveille. » Je leur indiquai la manière d'y être à leur aise : en se couchant obliquement et se balançant doucement, le sommeil arrive bientôt comme dans les meilleurs lits. Après quelques essais et quelques soupirs, ils y parvinrent ; toute la famille s'endormit paisiblement, à l'exception de moi, qui voulais veiller cette nuit-là à la sûreté générale.

CHAPITRE XI.

Etablissement sur l'arbre.

Cette nuit ne se passa pas sans inquiétude de ma part pour la sûreté de tous les miens ; je n'entendais pas bouger une feuille que je ne crusse que c'était un chacal ou un tigre qui venait dévorer mes enfants. Dès qu'un de mes petits bûchers était consumé, j'en allumais un autre ; mais voyant enfin qu'aucun animal ne paraissait, je me calmai un peu, et sur le matin le sommeil s'empara si puissamment de moi, que je m'éveillai le lendemain presque trop tard pour la tâche que j'avais projetée pour la journée. La plupart de mes enfants étaient déjà debout ; nous fîmes la prière, nous déjeunâmes et nous nous

mîmes au travail. Ma femme, après avoir fait son ouvrage accoutumé du matin, c'est-à-dire après s'être occupée à traire la vache, à préparer le déjeuner pour nous et nos bêtes, partit avec Ernest, Jack, le petit François et l'âne, pour aller au bord de la mer chercher quelques charges de bois, que les vagues y jetaient en quantité.

Pendant ce temps-là je montai avec Fritz sur l'arbre, et je fis les préparatifs nécessaires pour nous y arranger avec commodité. Tout y était à souhait : les branches étaient très-rapprochées les unes des autres ; quelques-unes, plus fortes, sortaient horizontalement du tronc et s'élevaient dans les airs ; celles qui ne me parurent pas placées convenablement furent scies ou coupées avec la hache : je laissai toutes celles qui se trouvaient de niveau, et qui s'étendaient le plus au dehors, pour établir mon plancher ; au-dessus de celles-ci, à la hauteur de quarante-six pieds, j'en ménagai quelques autres pour y suspendre nos hamacs ; et plus haut une série de branches serrées fut destinée à recevoir la couverture de mon toit, qui, provisoirement, devait consister seulement dans un grand morceau de toile à voile.

La marche de ces préparatifs était assez lente ; il s'agissait de monter plusieurs poutres fort lourdes, et ma femme et ses petits aides avaient grande peine même à les soulever ; heureusement j'avais le secours de ma poulie, qui me fut très-utile ; ma femme et mes fils les attachaient en bas, et moi je les tirais avec Fritz pièce à pièce. Lorsque j'eus assuré deux poutres sur les branches, je posai les planches dessus, et je fis mon plancher double, pour qu'il fût plus solide si les poutres venaient à se déranger ; je formai ensuite une espèce de parapet tout autour avec d'autres planches, pour qu'il n'y eût pas de danger de tomber en dehors. Ce travail, et le troisième voyage pour aller au bord de la mer chercher le bois nécessaire, remplirent tellement notre matinée, que personne ne songea à dîner ; il fallut, pour cette fois, nous contenter de lait et de jambon. Aussitôt que nous eûmes achevé ce frugal repas, nous nous remîmes à l'ouvrage pour finir notre palais aérien, qui commençait à se montrer avec avantage ; nous détachâmes les hamacs et les pièces de toile des racines où nous les avions accrochés, et, avec la poulie, nous les montâmes roulés, non sans beaucoup de peine, dans notre nouveau gîte ; la toile fut étendue sur les branches ombragées, au-dessus de la demeure. Comme cette toile était très-grande, et qu'elle descendait des deux côtés, j'eus l'idée de la clouer au parapet, et de former ainsi non-seulement un toit, mais encore deux parois ; l'immense tronc de l'arbre nous en formait une troisième. Je n'avais fait notre établissement que sur un des côtés, pour être appuyé contre le tronc ; le quatrième côté fermait au-devant l'entrée de notre appartement ; je le laissai ouvert, tant pour savoir ce qui se passait au dehors que pour nous procurer un courant d'air dans cette température brûlante ; nous avions aussi de ce côté-là une vue très-étendue et très-libre vers le rivage et sur la vaste mer. Les hamacs furent bientôt suspendus aux branches préparées à cet effet, et tout fut prêt pour y coucher le soir même.

Content de mon ouvrage, je descendis avec mon aîné, qui m'avait aidé dans ce travail assez pénible, et comme la journée n'était pas encore très-avancée, et que je trouvais en bas quelques planches de reste, nous nous mîmes tout de suite à fabriquer une grande table entourée de banes entre les racines de notre arbre ; ce fut la place destinée à former notre salle à manger. Cet ouvrage fut fait à la légère, parce que j'étais fatigué ; cependant le tout fut très-passablement arrangé, et fit grand plaisir à la bonne ménagère, qui s'occupait du souper pendant que je faisais la table. Durant ce temps-là, mes trois petits garçons ramassaient avec soin tous les débris du bois que nous avions coupé sur l'arbre ; ils en firent des faisceaux qu'ils dressèrent à une place un peu éloignée du foyer, et où il y avait assez de soleil pour les faire sécher. Je sciai et coupai encore toutes les branches basses pour augmenter notre provision.

Complètement épuisé par la fatigue des travaux de la journée, je me jetai sur un banc en essayant la sueur qui coulait de mon front. « Vraiment, dis-je à ma femme, j'ai travaillé aujourd'hui comme un forçat, mais demain je me permettrai du repos. — Tu le peux et même tu le dois, me répondit-elle, car j'ai calculé que demain sera un dimanche. Malheureusement nous en avons déjà profané un sur cette côte, sans y penser, par les soucis et les travaux. »

— Bien, bien, chère amie, je te remercie d'y avoir songé, et je te promets que le jour du Seigneur sera sanctifié demain comme il doit l'être. J'ai remarqué aussi que nous n'avions pas observé le dernier dimanche ; mais j'ai cru, je l'avoue, que cette omission était pardonnable dans la nécessité où nous nous trouvions de nous sauver et d'assurer notre existence sur cette plage déserte sur laquelle il a plu à Dieu de nous jeter, et où nous sommes sous sa protection immédiate ; mais à présent que, par sa grâce, nous voilà bien établis, et en sécurité, nous serions très-coupables si nous négligions son saint service, et si nous ne célébrions nous plus solennellement que par notre prière ordinaire le jour qui lui est consacré.

— Je l'assure, reprit ma femme, que je me réjouis du fond du cœur d'employer la journée de demain tout entière à remercier Dieu, qui a sauvé, dans un grand péril, tout ce qui m'était cher, et qui me donne, sur cette terre étrangère, non-seulement ce qu'il faut pour

vivre, mais encore ce qui peut rendre la vie agréable. Je ne pourrais avoir nulle part une habitation plus à mon gré que celle que tu m'as préparée sur cet arbre; je veux y grimper ce soir avec vous tous, et je me réjouis comme un enfant de cette première nuit passée dans les airs. Nous allons promptement souper et nous coucher sans dire un mot du dimanche à nos enfants; je me fais une fête de les surprendre en leur annonçant un jour de repos et de récréation auquel ils ne s'attendent point.

— Et moi, chère amie, lui dis-je en l'embrassant, je me réjouis de te voir aussi résignée à ton sort, aussi contente même, en examinant l'ouvrage de tes apprentis charpentiers. A présent, voyons ce que tu nous as préparé pour notre récompense; rassemble nos enfants; je sens que j'ai besoin de quelque restaurant après un si rude travail.

Tout notre monde fut bientôt réuni autour de la table. La bonne mère arriva, tenant dans ses deux mains un pot de terre que nous avions vu longtemps auprès du feu : nous étions tous curieux de savoir ce qu'il renfermait : quand le couvercle fut levé, elle en tira avec la fourchette le flamant que Fritz avait tué; elle nous dit qu'elle avait mieux aimé le faire cuire à l'étouffade que de le mettre à la broche, parce qu'Ernest lui avait assuré que c'était une vieille bête qui serait dure et coriace, et lui avait conseillé de chercher à l'attendrir par la cuisson. Nous raillâmes notre petit gourmand de sa précaution, et ses frères ne l'appelèrent plus que le cuisinier; mais nous finîmes par trouver qu'il avait eu raison : cet oiseau qui, rôti, n'aurait sans doute pu être mangé, nous parut excellent, et fut dévoré, rongé jusqu'au plus petit os.

Pendant que nous disséquions ainsi notre flamant, en buvant à la santé du cuisinier, du chasseur et de la bonne mère, l'oiseau qui était en vie arriva tout paisiblement près de nous au milieu de nos poules pour avoir sa part du repas, sans se douter que son camarade en faisait les frais; il s'était tellement apprivoisé, que nous l'avions déjà détaché de son piquet; il se promena avec gravité dans les environs, et ne fit pas mine de vouloir nous quitter. Son beau plumage flattait notre vue, pendant que, d'un autre côté, les gentilleses et les grimaces de notre petit singe nous donnaient le plus plaisant des spectacles : il était complètement familiarisé avec nous tous, sautait d'une épaule à l'autre, attrapait ce qu'il pouvait de nos repas, et le mangeait si plaisamment, que nous en riions tous aux éclats. Pour augmenter notre gaieté, notre grosse truie, qui jusqu'alors s'était montrée très-insociable, et qui nous manquait depuis deux jours, arriva en grognant; mais cette fois ses grognements indiquaient la joie de nous avoir retrouvés : cette joie était réciproque, et une femme le lui prouva en lui donnant à boire pour sa bienvenue tout ce qui nous restait du lait que l'on avait traité le soir.

J'avoue que je la trouvais un peu trop généreuse; mais elle me fit observer que, jusqu'à ce que nous eussions des ustensiles propres à faire du beurre et du fromage, il valait mieux profiter du lait de cette manière que de le laisser gâter dans un climat si chaud sans en faire usage, n'ayant ni cave, ni laiterie pour le tenir au frais : « Il est de plus nécessaire, ajouta-t-elle, de ménager le sel et le grain qui tendent à leur fin, et les cochons aimant beaucoup le laitage, c'est un moyen de retenir le nôtre auprès de nous.

— Tu as toujours raison, excellente femme, lui dis-je, nous irons au plus tôt te chercher du sel et faire encore un voyage au vaisseau échoué, où nous renouvellerons les provisions de grains pour ta volaille.

— Encore ce vaisseau! dit-elle avec tristesse et dépit, je n'aurai de vrai bonheur que lorsqu'il sera tout à fait au fond de la mer, et que vous n'y penserez plus; chaque fois que vous y allez, je suis dans des angoisses mortelles, et vraiment il y a beaucoup de danger.

— Je conviens, répliquai-je, qu'il peut y en avoir, mais nous choisissons toujours pour ce trajet un beau temps, une mer calme, et, à mon avis, nous serions impardonnables si, par des craintes et des soucis exagérés, nous négligions de sauver et de nous approprier des choses qui nous sont si utiles, et que la Providence paraît nous avoir réservées.

Pendant cette conversation, mes fils, par mon ordre, avaient allumé un de nos tas de bois pour protéger notre bétail; cela fait, nos braves chiens furent attachés à des cordes qui passaient librement sous leur collier et arrivaient jusque sur l'arbre, pour qu'un premier aboiement je pusse les lâcher sur l'ennemi. Chacun désira d'aller se coucher, et le signal de *grimpe* fut donné. Mes trois aînés furent bientôt en haut; vint ensuite le tour de la mère, qui monta plus lentement et avec précaution, mais qui arriva enfin heureusement. Mon ascension fut la dernière et la plus difficile : je portais sur mon dos mon petit François, et j'avais détaché l'échelle en bas pour pouvoir la retirer; j'eus donc assez de peine à monter, à cause de son balancement; j'y parvins cependant, et au grand plaisir de mes fils, je tirai l'échelle en haut; il leur semblait que nous étions dans un de ces châteaux forts des anciens chevaliers, où, lorsqu'on a levé le pont, on est à l'abri de toutes les attaques. Je préparai cependant à tout événement mes armes à feu, pour être en état, en cas d'invasion, de bombarder l'ennemi. Nous nous livrâmes ensuite au repos, contents et en toute sûreté, et la fatigue générale nous fit dormir sans interruption du plus doux sommeil jusqu'à l'aube du jour.

CHAPITRE XII.

Le dimanche et la parabole.

Au réveil, tout le monde se sentit reposé et plein de courage. « Eh bien! messieurs, dis-je en riant à mes enfants, vous vous êtes accoutumés à coucher dans un hamac; je n'ai entendu cette nuit ni plainte ni gémissement, et tout est resté tranquille. — Ah! me dirent-ils en étendant les bras, nous étions hier si fatigués qu'il n'est pas étonnant que nous ayons bien dormi.

LE PÈRE. Eh bien! mes enfants, voilà encore un avantage du travail, celui de procurer un sommeil doux et paisible.

LES ENFANTS. Oui, oui, papa! c'est bien vrai; aussi nous voulons aujourd'hui nous mettre vaillamment à l'ouvrage. Qu'y a-t-il à faire? que faut-il entreprendre?

LE PÈRE. Rien, absolument rien aujourd'hui de toute la journée.

LES ENFANTS. Oh! vous badinez, cher papa. Nous le voyons bien, vous vous raillez de notre paresse, parce que nous nous sommes peut-être éveillés trop tard.

LE PÈRE. Non, mes enfants, je ne badine point. C'est aujourd'hui dimanche : le Seigneur a dit : *Six jours tu travailleras, mais le septième sera le jour de l'Eternel, ton Dieu*. Nous allons donc le célébrer, mes chers petits amis.

JACK. Dimanche! il y a donc aussi des dimanches par ici? Ah! que c'est charmant! Je vais tirer mes flèches, me promener, m'amuser, et ne rien faire de tout le jour.

LE PÈRE. Crois-tu donc, mon enfant, que ce soit uniquement pour qu'on puisse s'amuser et faire le paresseux que Dieu s'est réservé le dimanche? Tu te trompes, mon cher Jack : c'est pour qu'il y ait un jour marqué pour le servir, l'adorer, le remercier, sans que rien puisse nous en détourner, et c'est à cela que nous devons trouver notre plus grand plaisir.

ERNEST. J'ai cru, mon père, que le service de Dieu consistait à aller à l'église entendre le sermon et chanter des cantiques : nous n'avons point d'église. Comment pourrions-nous donc célébrer le dimanche?

FRANÇOIS. Nous n'avons point d'orgues non plus, et j'en suis fâché, car j'aime bien à les entendre.

JACK. Vous voyez donc bien, papa, que nous ne pouvons pas célébrer le dimanche, comme vous le dites.

Fritz. Vous parlez comme des enfants. Est-ce que papa, qui faisait des sermons chez nous, ne peut pas nous en faire ici? Dieu n'est-il pas partout comme dans une église? Ne peut-on chanter sans orgues de saints cantiques? Quand les soldats campaient chez nous, ils n'avaient ni église ni orgues, et pourtant on leur faisait des sermons; nous avons un bon ministre, c'est l'essentiel.

LE PÈRE. Votre frère aîné a raison, mes enfants; Dieu est partout où l'on pense à lui sincèrement et de cœur, où l'on réfléchit à sa sainte volonté, où l'on se propose de la remplir. Dans ce sens, chaque endroit du monde peut servir d'église, parce qu'on peut avoir partout de bons sentiments; et cette belle et majestueuse voûte du ciel, ouvrage du Tout-Puissant, doit encore plus élever l'âme et toucher le cœur qu'un édifice de pierres fait par la main des hommes. Nous allons donc ce matin faire un service divin; ce ne sera pas pour aujourd'hui un sermon; ceux que je sais par cœur ne conviendraient pas à votre âge; il faut vous parler de l'Être suprême selon votre intelligence, et non comme à un auditoire dont la raison et le jugement sont formés. A l'avenir, j'en composerai qui seront à votre portée. Aujourd'hui donc nous ferons seulement la prière; nous chanterons un des beaux cantiques d'adoration que votre mère vous a appris, et puis je vous raconterai la parabole du grand roi, que je crois propre à réveiller en vous des pensées et des sentiments pieux.

LES ENFANTS. Une parabole! une parabole! comme celle du semeur dans la Bible? Oh! oui, mon papa, s'il vous plaît! nous l'éconterons bien. Commencez vite, s'il vous plaît!

LE PÈRE. Tout dans l'ordre, petit peuple. Allons d'abord faire notre prière ordinaire du matin avec attention et respect; puis nous descendrons pour déjeuner et soigner nos bêtes; c'est un ouvrage que Dieu permet, même le dimanche. Pendant ce temps-là, je réfléchirai un peu à l'histoire que je veux vous raconter, et ensuite vous l'entendrez. « On fit selon mes ordres paternels. Après la prière, nous descendîmes de l'arbre; nous fîmes un bon déjeuner de lait chaud; nous eûmes soin de nos bestiaux, puis nous nous assîmes sur l'herbe tendre; mes petits garçons, impatients et curieux, les yeux fixés sur moi; leur mère, dans une silencieuse réflexion, les mains jointes et le regard souvent tourné vers le ciel; et moi, avec le plus vif désir de graver profondément dans le jeune cœur de mes enfants ce que je regardais comme tout ce qu'il y a de plus important pour ce monde et pour l'autre.

Après avoir fait debout la prière conformément à la liturgie, que je savais par cœur, et chanté quelques versets du psalme cxix, que tous mes enfants avaient appris, nous nous assîmes de nouveau et je commençai :

« Mes chers enfants, il y avait autrefois un grand roi dont le royaume s'appelait le *pays de la Réalité ou du Jour*, parce que la lumière la plus pure et la plus douce y régnait continuellement, et qu'on y était dans une activité perpétuelle. Sur les frontières les plus éloignées, du côté du nord glacé, il y avait une autre contrée qui appartenait aussi au grand roi, mais dont personne que lui ne connaissait l'immense étendue; depuis des temps infinis on en conservait un plan exact dans les archives. Ce second royaume s'appelait le *royaume de la Possibilité ou de la Nuit*, parce que tout y était sombre et inactif.

» Dans la partie la plus fertile et la plus agréable de son empire de la Réalité, le grand roi avait une magnifique résidence nommée la *Ville céleste*, où il demeurait et tenait sa cour, qui était la plus brillante dont l'imagination puisse se former une idée. Des milliers de gardes et de serviteurs, élevés en dignité, lui obéissaient, et des myriades se tenaient respectueusement en sa présence. Les uns étaient vêtus d'une étoffe plus légère que la soie et blanche comme la neige; car le blanc, image de la pureté, était la couleur favorite du grand roi. D'autres avaient en main des glaives étincelants, et ils étaient couverts d'armures des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel; chacun d'eux se tenait prêt à exécuter les volontés du roi au premier signe et avec la rapidité de l'éclair. Tous étaient heureux d'être admis en sa présence; leur visage, resplendissant de la plus douce joie, portait l'empreinte du calme, de la sérénité, de l'absence de toute inquiétude et de toute peine. Ils n'étaient entre eux tous qu'un cœur et qu'une âme; un accord fraternel les liait tellement, qu'il n'y avait jamais parmi eux ni rivalité ni jalousie. L'amour pour leur souverain était le centre commun où se réunissaient toutes leurs pensées et tous leurs sentiments; il aurait été impossible de les voir ou de converser avec eux sans désirer passionnément et au prix de tous les sacrifices d'obtenir leur amitié et de partager leur sort. Dans le reste des habitants de la *Ville céleste* se trouvaient aussi d'autres bourgeois moins rapprochés du grand roi; mais ils étaient tous bons, tous heureux, riches par les bienfaits du monarque, et, ce qui valait encore mieux, ils recevaient sans cesse des marques de sa bonté; car tous ses sujets étaient égaux à ses yeux: il les aimait, il les traitait comme ses enfants.

» Or, le grand roi avait encore, dans les confins de son royaume de la Réalité, une île très-considérable et inhabitée, qu'il désirait peupler et faire cultiver, car tout y était dans une espèce de chaos. Il la destinait pour être, pendant quelques années, le séjour des futurs bourgeois qu'il comptait recevoir dans sa résidence, car il voulait y admettre peu à peu tous ceux de ses sujets qui s'en rendraient dignes par leur bonne conduite: cette île s'appelait *Demeure terrestre*. Celui qui y aurait passé quelque temps, et qui se serait rendu digne d'une récompense par ses vertus, par son application au travail et au défrichement de ce pays, devait être reçu ensuite dans la *Ville céleste* et faire partie de ses heureux habitants.

» Pour atteindre son but, le grand roi fit équiper une flotte qui devait transporter les nouveaux colons dans cette île; il les prit dans le royaume de l'Obscurité, et leur accorda ainsi, pour premier bienfait, la jouissance de la lumière et d'une belle nature, dont ils avaient été jusqu'alors totalement privés dans leur sombre demeure. Tous ceux qui obtenaient cette faveur étaient joyeux et contents; car non-seulement cette île était belle et fertile lorsqu'elle était cultivée, mais encore le grand roi, toujours bienfaisant, donnait à chacun de ceux qui y abordaient tout ce qui lui était nécessaire pour y passer agréablement le temps qu'il avait fixé, avec la certitude d'entrer un jour dans la magnifique demeure du souverain, et d'en devenir bourgeois en sortant de l'île terrestre; il ne fallait pour cela que s'occuper sans relâche à des travaux utiles et obéir strictement aux volontés du grand roi. Pour faire connaître ses volontés à ses sujets, il leur envoya son fils unique, et voici ce que ce fils leur dit de la part de son père:

« Mes chers enfants, je vous ai appelés du royaume de la Nuit et de l'Insensibilité, pour vous rendre heureux par la vie, le sentiment et l'activité; mais la plus grande partie de votre bonheur dépendra de vous-mêmes, vous serez heureux si vous voulez l'être: si c'est la votre sincère désir, n'oubliez jamais que je suis votre bon roi, votre tendre père, et observez fidèlement ma volonté dans la culture du pays que je vous ai confié. Chacun recevra, à son débarquement dans l'île, la portion de terre qui lui est destinée; mes ordres ultérieurs sur votre conduite s'y trouveront tracés. Je vous enverrai des hommes sages et instruits qui vous exposeront mes ordres et vous les expliqueront; et, afin que vous puissiez vous-mêmes chercher la lumière nécessaire et vous rappeler à chaque instant ma volonté, je veux que chaque père de famille ait une copie exacte de mes lois dans sa maison, pour les lire journellement avec les siens. Outre cela, le premier jour de chaque semaine doit être consacré à mon service; dans chaque établissement particulier, tout le monde se rassemblera, comme autant de frères, dans un endroit commun, où l'on vous lira et où l'on vous expliquera les lois tirées de mes archives; le reste de la journée, vous réfléchirez sérieusement et avec gravité sur les devoirs et la destination des colons, et sur les moyens d'atteindre le but désiré: de cette façon, il ne tiendra qu'à vous tous d'être instruits,

de la manière la plus avantageuse, des moyens de faire valoir le terrain qui vous a été confié et de travailler chaque jour à l'améliorer, à le semer, le planter, l'arroser, à le purger d'ivraie et de tout ce qui pourrait étouffer la bonne semence. Ce même jour, chacun pourra aussi me présenter ses suppliques, me dire ce qui lui manque et ce qu'il désire pour perfectionner son travail. Toutes ces requêtes passeront sous mes yeux, et je répondrai chaque fois, en accueillant celles que je trouverai raisonnables et conformes au but. Si, en outre, votre cœur vous dit que les nombreux bienfaits dont vous jouissez méritent de la reconnaissance, si vous voulez me la témoigner doublement en consacrant à me la prouver le jour qui m'est destiné, j'aurai soin que ce jour de délassement, loin de vous être préjudiciable, vous soit utile par le repos de votre corps, par celui des bêtes que je vous ai données pour vous être en secours dans vos travaux, et qui doivent aussi se reposer pour reprendre de nouvelles forces; je veux même que le gibier des champs et des forêts soit, ce jour-là, à l'abri des poursuites du chasseur.

» Celui qui, dans sa Demeure terrestre, aura obéi le plus strictement à mes volontés, qui aura rempli tous ses devoirs de bon frère envers les autres habitants, qui aura conservé sa plantation dans le meilleur ordre et dans le plus riche rapport, en sera récompensé, et deviendra bourgeois de ma magnifique résidence de la *Ville céleste*; mais le négligent, le paresseux, le mauvais sujet, qui n'aura fait que troubler les autres dans leur utile travail, sera mis pour la vie aux galères, ou condamné aux mines situées dans les entrailles de la terre.

» De temps en temps j'enverrai des frégates pour chercher quelques-uns des individus de la *Demeure terrestre*, pour les récompenser ou les punir, suivant qu'ils auront bien ou mal fait; et comme personne ne saura d'avance quand je jugerai à propos de le faire partir, il vous sera bon à tous d'être sur vos gardes, toujours prêts à faire le voyage et dignes d'arriver à la *Ville céleste*. Il ne sera permis à personne de se glisser sur les frégates et de partir sans mon ordre; il en serait sévèrement puni. J'aurai la plus exacte connaissance de tout ce qui se passera dans la *Demeure terrestre*, et personne ne pourra me tromper; un miroir magique me montrera, de la manière la plus claire et la plus précise, tout ce qui se passera dans l'île, et chacun de vous sera jugé d'après ses actions et ses pensées les plus secrètes.

» Tous les colons se montrèrent très-contents du discours du roi et promirent monts et merveilles. Après leur avoir laissé quelque temps de repos pour prendre les forces nécessaires au travail, on leur distribua à chacun une portion de terrain et des instruments pour le défricher. Ils reçurent aussi des semences, des plantes utiles, de jeunes arbres pour y greffer de bons fruits: on laissa ensuite chacun libre d'agir et de mettre à profit ce qui lui était confié. Mais qu'arriva-t-il? Au bout de quelque temps, chacun voulut faire à sa tête: l'un établissait sur son terrain des bosquets, des parterres fleuris, des jardins anglais, très-jolis à voir, mais d'aucun rapport; un autre plantait des pommiers sauvages, et au lieu de les greffer de bons fruits, comme le grand roi l'avait recommandé, il se contentait de donner un beau nom au misérable fruit qu'il cultivait; un troisième semait, il est vrai, de bon blé; mais, ne sachant pas distinguer l'ivraie, il arrachait le froment avant sa maturité, et ne conservait dans son champ que le mauvais grain: la plupart laissaient leur terrain en friche, sans même le labourer, parce qu'ils avaient gâté leurs outils ou perdu leurs semences, soit par négligence, soit par une légèreté ou une paresse qu'ils ne cherchaient pas à vaincre, aimant mieux s'amuser ou ne rien faire que de travailler. Plusieurs n'avaient pas voulu comprendre les instructions du grand roi; d'autres cherchaient par des subtilités à en corrompre le sens.

» Peu, fort peu travaillèrent avec courage et diligence, d'après les ordres qu'ils avaient reçus, et cherchèrent à mettre leur terrain en bon rapport. Le grand mal venait de ce qu'ils ne voulaient pas croire tout ce que leur grand roi leur avait fait dire: à la vérité, tous les pères de famille possédaient une copie des volontés du souverain, mais la plupart ne la lisaient pas: quelques-uns disaient qu'il était inutile de la lire, parce qu'ils la savaient par cœur; et cependant ils n'y pensaient presque jamais: d'autres prétendaient que ces lois étaient bonnes pour le temps passé et ne valaient plus rien pour l'état actuel du pays; ils avaient même l'audace de dire qu'il s'y trouvait des contradictions inexplicables, et ne voulaient pourtant pas aller demander des éclaircissements à ceux qui en avaient fait une étude particulière; d'autres encore soutenaient que ces lois étaient supposées ou falsifiées, et qu'ils étaient, par conséquent, en droit de s'en écarter autant qu'il leur plairait. De temps en temps, il y en avait même qui osaient dire qu'il n'y avait point de roi au-dessus d'eux; que, s'il y en avait un, il visiterait ses États et se ferait voir quelquefois; d'autres croyaient bien que le grand roi existait; « mais, disaient-ils, il a besoin ni de nous, ni de notre service, puisqu'il est si grand, si heureux, si puissant: n'est-il pas trop élevé pour songer à ce qui se passe dans une petite colonie éloignée? » Quelques-uns assuraient que le miroir magique était une fable; que le roi était trop bon pour entretenir des galères; qu'il n'avait point de mines souterraines, et que tout le monde entrerait, à la fin, dans sa *Ville céleste*. On célébrait encore par habitude le premier jour de la semaine, mais une petite partie seule en était consacrée à honorer le grand roi: beaucoup

se dispensaient d'aller à l'assemblée générale, ou par paresse, ou pour se livrer à quelque travail, malgré la défense expresse qui leur en avait été faite; la plus grande partie pensait que le jour du repos n'était destiné qu'au plaisir, et dès le matin ils ne songeaient qu'à se parer et à s'amuser. Il n'y avait donc qu'un très-petit nombre de gens qui le célébraient d'après sa destination; et même ceux qui se rendaient exactement à l'assemblée, au lieu d'écouter ce que leur disaient les préposés du souverain, étaient ou distraits ou endormis, ou occupés de mauvaises pensées. Cependant le grand roi suivait la marche invariable qu'il avait annoncée: de temps en temps paraissaient quelques frégates qui portaient les noms désastreux de plusieurs maladies et qui étaient suivies d'un gros vaisseau de ligne nommé le *Tombeau*, sur lequel l'amiral *Mort* faisait flotter son pavillon de deux couleurs, verte et noire: il montrait aux colons, suivant la situation dans laquelle il les trouvait, ou la riante couleur de l'espérance ou la sombre teinte du désespoir.

« Cette flotte arrivait toujours sans être annoncée et ne faisait aucun plaisir à la plupart des habitants. L'amiral envoyait les capitaines de ses frégates se saisir de ceux qu'il avait ordre d'emmener: bien des planteurs qui n'en avaient nulle envie furent subitement embarqués; d'autres, qui avaient tout préparé pour leur récolte, et dont le terrain était dans le meilleur état, le furent aussi; mais ceux-là partaient gaîment et sans crainte, sachant bien quel bonheur les attendait: c'étaient ceux qui avaient le plus mal cultivé leur terrain qui paraissent le plus à contre-cœur; il fallait même quelquefois employer la force pour les y contraindre; mais la résistance ne servait à rien. Quand la flotte était chargée, l'amiral cinglait vers le port de la résidence royale, et le grand roi, qui s'y trouvait présent, répartissait avec une sévère justice les récompenses et les punitions qu'il avait annoncées. Toutes les excuses que les colons négligents alléguaient pour leur justification étaient inutiles; ils allaient travailler aux mines et aux galères, tandis que les bons insulaires qui avaient obéi au grand roi et bien cultivé leur terrain étaient admis dans la *Ville céleste*, revêtus de robes brillantes et élevés à différents grades, suivant qu'ils les avaient plus ou moins mérités. » Voilà ma parabole finie, mes chers enfants; puissiez-vous l'avoir comprise et la mettre à profit! faites-en le sujet de vos réflexions pendant cette journée. Toi, Fritz, mon aîné, tu es là tout pensif; dis-moi ce qui t'a le plus frappé dans ma narration.

FRITZ. La bonté du grand roi et l'ingratitude des colons, mon père.

LE PÈRE. Et toi, Ernest?

ERNEST. Et moi, je les trouve d'une bêtise excessive de n'avoir pas mieux calculé: que gagnaient-ils à se conduire ainsi? Avec un peu de soin et de peine, ils pouvaient passer une vie agréable, même dans l'île, et de là aller sûrement à la *Ville céleste*.

JACK. Aux galères, aux mines, messieurs! vous l'avez bien mérité.

FRANÇOIS. Pour moi, j'aurais préféré aller vers ces beaux hommes libellés comme l'arc-en-ciel: ah! que cela devait être beau!

LE PÈRE. Fort bien, mes enfants; chacun, suivant son âge et son caractère, a saisi le sens de ma parabole. Je vous ai représenté, par cette image, la conduite de Dieu envers les hommes, et celle des hommes envers Dieu; voyons maintenant si vous en avez bien saisi le sens. » Je leur fis alors des questions; je leur expliquai ce qu'ils n'avaient pas compris parfaitement, et après un court examen des principaux points de mon discours, je le terminai par une application morale:

« Nous autres hommes, dis-je, nous sommes ici-bas les colons de Dieu; nous devons, pour un peu de temps, subir nos épreuves, et partir ensuite les uns plus tôt, les autres plus tard. Notre destination ultérieure est le ciel, et la parfaite béatitude se trouve dans la communauté avec des êtres plus relevés et plus parfaits, et dans la présence de notre Père miséricordieux. La culture qui a été confiée à chacun de nous est son âme, et, suivant qu'il la cultive et l'embellit, ou qu'il la néglige et la déprécie, son sort futur sera naturellement plus ou moins heureux. A présent, mes chers enfants, que vous savez le vrai sens de ma parabole, faites-vous-en l'application, chacun selon sa conscience. Toi, Fritz, pense aux planteurs de pommes sauvages, qu'ils veulent faire passer pour des fruits doux et savoureux, d'une nature supérieure: ce sont ceux qui font parade de quelques vertus naturelles qui tiennent à leur caractère, et qu'ils n'ont, par conséquent, aucune peine à exercer; qui les préfèrent aux qualités plus essentielles que d'autres ont acquises avec travail, et qui, pleins de présomption et de fierté, se regardent comme irréprochables, parce que la nature leur a donné de la force, du courage ou de l'adresse.

« Toi, Ernest, pense aux cultivateurs des jardins anglais et de jolis arbres sans fruits: ce sont ceux qui s'adonnent entièrement aux connaissances et aux sciences infructueuses, et regardent avec une espèce de mépris ce qui est le plus nécessaire à la conduite de la vie; ceux qui s'occupent seulement de leur esprit et négligent leur cœur; ceux qui ne pensent qu'à mener sans peine une vie voluptueuse et ne veulent pas s'occuper de choses utiles.

« Vous, Jack et François, pensez à ceux qui laissent leurs champs en friche et sans les ensemençer, ou qui, dans leur étonderie, se

trompent de graines et sèment de l'ivraie en place de froment: ce sont les négligents, les étourdis, qui n'apprennent pas, ne pensent pas, jettent au vent ce qu'on leur enseigne, l'oublient le lendemain, et mettent de côté les bons sentiments pour laisser germer et croître les mauvais. Mais nous autres, nous prendrons pour modèles les bons et zélés travailleurs; s'il nous en coûte un peu de peine, pensons à la récompense qui nous attend lorsque nous aurons embelli nos âmes de tout ce qui est bon, juste et louable, afin que, quand la mort nous appellera, nous puissions la suivre avec joie devant le trône du généreux et grand roi, qui, d'une voix tendre et consolante, adressera à chacun de nous ces douces paroles: O toi, fidèle serviteur, tu as été éprouvé et trouvé sage et bon; entre dans la joie de ton Seigneur! »

Je terminai la solennité de notre dimanche par ces mots et par une courte prière de bénédiction, et j'eus la satisfaction de voir non-seulement que mes quatre fils m'avaient écouté attentivement, mais encore qu'ils étaient frappés de l'application que je venais de faire à chacun d'eux. Ils restèrent quelque temps à réfléchir dans un silence que Jack rompit le premier: « Vous nous avez expliqué toute la parabole, mon père, à l'exception de cette copie des lois du grand roi, que chaque famille doit avoir et lire avec les siens; est-ce que vous en avez une? vous ne nous la lisez jamais!

LE PÈRE. Hélas! mes enfants, j'en ai toujours en non-seulement une, mais plusieurs, et presque toujours nous en avons lu. Cette copie, c'est la sainte Bible, ou sont contenues les lois de Dieu, lois que tout être pensant doit méditer avec soin. Je ne puis me pardonner de n'avoir pas pensé à la prendre dans le vaisseau; si nous ne la retrouvons plus, nous serons à jamais privés de cette divine doctrine. Est-il possible que moi, pasteur du saint Évangile, père de famille, je me sois occupé de tout ce qui pouvait convenir à ce corps périssable, et que j'aie oublié ce qui devait nourrir et consoler mon âme immortelle, un livre qui serait si nécessaire à mes enfants?

LA MÈRE. As-tu donc oublié, mon ami, mon sac enchanté, qui te fournit tout ce que tu désires? Tu veux une Bible? eh bien! je te promets que, dans un moment, tu vas en avoir une, et je me réjouis de tout mon cœur de pouvoir te la donner.

LE PÈRE. O la meilleure, la plus excellente des femmes, combien tu me fais honte! Pendant qu'au milieu de la tempête et de la confusion tu pensais à tant de choses nécessaires à la vie, et dont nous autres hommes dédaignons de nous occuper, tu as eu soin aussi de ce qu'il y avait de plus essentiel, du salut de notre âme: grâces t'en soient rendues! Donne-moi ce précieux livre, ces documents du grand roi, dont je viens d'entretenir nos enfants, et que nous voulons, dès ce moment, prendre pour base de notre conduite.

Elle ouvrit son sac, et ce fut avec une joyeuse émotion que je reçus d'elle le livre de vie; je l'ouvris, et j'en lus tout de suite quelques passages à ma famille. Nous fûmes singulièrement saisis dans cette solitude, où depuis si longtemps nous n'avions ouï que nous-mêmes, d'entendre comme une voix du ciel qui s'adressait à nous; nous sentîmes vivement que, malgré notre exil, nous étions encore associés à la grande communauté des hommes par ce lien invisible d'une même religion et d'un même père; nous étions toujours un nombre des enfants de Dieu, auxquels il dicte ses lois, et dont il a soin dans un désert comme dans une immense capitale. Notre île, où il n'y avait que notre famille, était aussi intéressante à ses yeux que des nations et des peuples. Je mis toute ma science à expliquer ce que je lisais, et je donnai ensuite tour à tour à chacun de mes fils le saint livre, pour qu'ils eussent tous le plaisir d'en lire quelques pages. Je choisis de préférence les morceaux qui pouvaient s'appliquer à notre situation; nous élevâmes nos cœurs à Dieu pour lui rendre grâce du bienfait signalé de la Bible conservée, après quoi nous témoignâmes aussi notre reconnaissance à l'excellente mère à qui nous devions ce présent. Mes jeunes gens restèrent quelque temps pensifs et tranquilles; mais peu à peu la légèreté de leur âge prévalut, chacun s'échappa de son côté; cependant, comme ils croyaient ne pouvoir entreprendre aucune affaire, ils allaient çà et là avec l'air de l'ennui plutôt qu'avec celui de la réflexion. Je vis bientôt qu'à cet âge l'âme est encore trop pauvre pour pouvoir se suffire à elle-même et passer une journée entière sans occupation. Je les rappelai donc, et je leur dis que le bon roi n'exigeait pas d'eux une trop grande inaction, et qu'il leur permettait, par ma voix, de s'amuser et d'employer à leur gré le reste de la journée. Jack demanda mon arc et mes flèches; il voulait faire l'essai des dernières, après les avoir armées des dards de son porc-épie. Fritz eut envie de travailler à son bel étui de chat tigré, et me pria de lui donner des conseils. Le petit François me mit aussi en activité; il voulait que je lui fisse un arc et des flèches, n'osant pas encore tirer des armes à feu. Il fallut bien céder à la volonté de mon cher petit dernier, et je me mis à l'ouvrage. Après avoir donné à Jack ce qu'il demandait avec instance, je l'instenais comment il devait d'abord faire sortir le sable que j'avais introduit dans les roseaux, puis comment il parviendrait à adapter les pointes et à consolider ce travail avec de la ficelle et de la colle.

« Oui, oui, me dit Jack en secouant sa mitaine tête, c'est fort bien, papa; ayez seulement à présent la bonté de m'indiquer la boutique du marchand de colle, pour que j'aille en acheter.

— Je te l'apprendrai, moi, dit en riant le petit François; adresse-toi à maman, elle te donnera une de ses tablettes de bouillon, qui ressemblent parfaitement à un morceau de colle forte.

— Petit imbécile, lui dit Jack, crois-tu qu'il suffise que cela y ressemble? J'ai besoin de colle, et non d'un consommé.

LE PÈRE. Pas si imbécile, monsieur Jack : la vérité sort souvent de la bouche des enfants, et vous ferez fort bien de suivre le conseil de ce petit garçon : pour moi, je suis convaincu qu'une tablette de viande fondue dans très-peu d'eau, puis épaissie par la cuisson, doit faire une très-bonne colle; prends-en une, mets-la sur le feu dans une coque de noix de coco; il faut au moins en faire l'essai. »

Le petit François avait son arc à la main et son carquois d'écorce sur l'épaule.

Pendant que Jack préparait sa colle, et que François, fier de l'avoir inventée, l'aidait en soufflant le feu, Fritz vint me demander des explications sur la manière de fabriquer son étui : « Va chercher la peau, lui dis-je, et tu travailleras près de moi. » Je m'assis sur l'herbe, je pris mon couteau, et je commençai à faire un petit arc pour François avec un reste de bambou. J'étais enchanté qu'ils prissent tous la fantaisie de tirer de l'arc, et je désirais que par l'habitude ils pussent se perfectionner dans cet exercice, qui était l'arme des anciens guerriers, et qui pouvait devenir par la suite notre seul moyen de défense et de subsistance : notre provision de poudre devait finir par s'épuiser, nous pouvions d'ailleurs la perdre d'un moment à l'autre par un accident; il était donc très-utile d'avoir un autre moyen de chasser et de tuer notre gibier et nos ennemis. Les Caraïbes, pensai-je, parviennent très-jeunes à toucher de leur flèche, à la distance de trente ou quarante pas, le centre d'une cible pas plus grande qu'un œuf; ils tirent les plus petits oiseaux au sommet des plus grands arbres; mes garçons peuvent parvenir à en faire autant, et je veux les pouvoir d'arcs et de flèches.

Pendant que je réfléchissais à cela en travaillant à l'arc de François, Ernest, qui m'avait regardé faire mon ouvrage pendant quelque temps, s'échappa sans être aperçu; comme au même moment Fritz arrivait avec la peau mouillée du chat tigré, je ne remarquai pas l'absence d'Ernest. Je commençai mes instructions à mon aîné sur le métier de tanneur; je lui appris à bien dégraisser la peau en la frottant avec du sable et la remettant dans l'eau courante, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus vestige de chair et qu'elle fût sans odeur; je lui conseillai ensuite, pour l'assouplir, de la frotter avec du beurre salé, de l'étendre en tout sens jusqu'à ce qu'elle devint flexible, et d'employer aussi à cela quelques-uns des œufs de nos poules, si sa maman voulait lui en céder, puis de recommencer avec des cendres chaudes. « Tu ne feras pas encore, lui dis-je, des étuis aussi beaux que ceux qui sortent des fabriques anglaises; mais, avec de la patience, et en ne plaignant ni ton temps ni ta peine, tu peux en avoir de très-propres, et qui te feront d'autant plus de plaisir qu'ils seront le fruit de ta chasse et de ton travail. Quand la peau sera ainsi préparée, coupe de petits morceaux de bois de la forme et de la dimension des quatre

cuisse du chat, partagés en deux; creuse chaque partie avec un ciseau, de manière que les couverts puissent y entrer facilement; tu tireras ensuite sur ces espèces d'étuis la peau mouillée, de façon qu'elle dépasse un peu le bois et le garnisse à l'entrée; puis tu la laisseras sécher et s'adapter d'elle-même sur ces moules; alors ton ouvrage sera fini et te fera honneur.

Fritz. Je comprends fort bien, et j'espère réussir; mais, si je prenais du liège pour mes moules, les étuis seraient plus légers et plus commodes à porter.

LE PÈRE. Sans aucun doute; mais où prendras-tu du liège, et comment le creuser? C'est un bois revêché, et qui résiste au couteau.

Fritz. Oh! si vous vouliez me permettre de prendre un des corselets de liège dans lesquels nos brebis ont nagé, j'essayerais de le creuser avec du feu.

LE PÈRE. A la bonne heure, mon fils, j'aime qu'on invente, qu'on cherche ce qu'il y a de mieux. Nous avons, en effet, plusieurs de ces corselets, et j'espère que nous n'en aurons plus besoin; prends-en un, mais ne va pas le gâter en le brûlant. Qu'as-tu donc, chère maman? tu secoues la tête. Tu ne parais pas satisfaite de l'ouvrage de ton fils?

LA MÈRE. De son ouvrage, oui, s'il en vient à bout; de sa destination, non, pas du tout. Croyez-vous que je vous donne ainsi les couverts d'argent du capitaine pour les traîner avec vous dans vos courses, et risquer de les perdre? Je ne les regarde point comme étant à nous. Que dirons-nous au capitaine si nous le retrouvons un jour?

JACK. Que sans nous ils seraient au fond de la mer, où les requins ne les lui rendraient pas; que c'est nous qui les avons sauvés, et que nous ne sommes pas non plus obligés de les rendre.

LA MÈRE. Tu l'associes donc aux requins, mon cher petit? J'espère que tu as une plus haute idée de ton être, et, si tu y penses bien, tu verras qu'en équité et justice nous ne devons regarder ces couverts, et tous les objets qui ont une valeur réelle, que comme un dépôt qui nous est confié, et que nous devons tâcher de conserver. Je crois

Je donnai un coup de mon acier, et dans l'instant la moëlle sèche et spongieuse fut allumée.

bien cependant que, les ayant sauvés aux dépens de notre vie, nous avons le droit de nous en servir pour notre usage pendant que nous sommes ici, démunis de tout secours; mais, si nous trouvons jamais ceux à qui ils appartiennent, nous devons les leur rendre.

Fritz. Et je crois que monsieur le capitaine, tout capitaine qu'il est, ne sera pas fâché de les retrouver dans un magnifique étui de peau de chat tigré que je lui donnerai pour conserver son argenterie!

Je risais de l'orgueil de mon petit fanfaron, lorsqu'un coup de feu se fit entendre sur l'arbre de notre chambre à coucher, et deux oiseaux tombèrent presque à nos pieds. Nous fîmes à la fois effrayés et surpris, et tous les regards se portèrent en haut; alors nous vîmes

Ernest debout devant la chambre ouverte, son fusil à la main, criant d'un ton triomphant : « Attrapés, attrapés ! ces deux-là n'ont pas été manqués ; j'ai fait ma chasse aussi, messieurs les chasseurs ! » Joyeux, il descendit précipitamment de l'échelle, et courut avec François ramasser les deux oiseaux, pendant que Fritz et Jack grimpaient à leur tour au château de l'arbre, avec l'espoir d'en faire autant. Je les remarquai comme ils étaient près d'arriver, et je leur criai vivement : « Qu'est-ce que vous allez donc faire ? Avez-vous déjà oublié le grand roi, qui veut que les oiseaux du ciel et les bêtes des champs aient aussi leur repos le jour qui lui est consacré ? Je suis assez fâché qu'un de mes fils lui ait déjà désobéi. »

Ces paroles arrêtaient tout à coup le zèle des petits chasseurs, et diminuaient la joie d'Ernest ; il baissa les yeux en rougissant sans chercher à s'excuser, tandis que ses frères redescendaient tranquillement l'échelle, et venaient examiner le gibier qui était tombé. L'un des oiseaux tués était de la petite espèce des grives, et l'autre d'une

très petite race de pigeons, que l'on nomme ortolans dans les Antilles ; ils sont très-gras et d'un goût délicieux. En même temps nous remarquâmes avec plaisir que les figes sauvages commençaient à mûrir, et qu'elles attiraient une quantité de ces oiseaux ; de sorte que je prévis que nous allions avoir notre croquet bien garni, et sur notre table un mets que les plus grands seigneurs nous envieraient. Je consolai mes fils du reproche que je leur avais adressé en les encourageant à en tuer les jours suivants autant qu'ils le pourraient ; je savais que, rôti à demi et mis dans des tonnes avec du beurre fondu dessus, ce gibier se conservait à merveille et pouvait nous faire une bonne provision, ainsi qu'une ressource pour la mauvaise saison. Ma femme se mit à plumer pour notre souper les oiseaux qu'Ernest avait tués ; je m'assis à côté d'elle en continuant à faire l'arc et les flèches de François, et je dis à la bonne ménagère qu'elle trouverait dans l'abondante récolte de figes de quoi épargner la graine pour nourrir nos poulx et nos pigeons, qui s'en régalleraient sûrement aussi bien que les ortolans ; cet espoir lui fit grand plaisir.

Ainsi finit notre jour de repos. La chasse d'Ernest fut trouvée excellente ; mais il n'y avait pas de quoi nous donner une indigestion. Le souper fini, et la prière dite, nous montâmes tous en procession notre échelle, et nous allâmes dans nos hamacs goûter la douceur du sommeil sans être aussi fatigués que la veille.

CHAPITRE XIII.

Conversation, promenade, découverte importante.

Longtemps avant dîner, Jack avait fini d'essayer ses flèches ; elles allaient à merveille, et il s'exerçait à tirer. Le petit François attendait avec impatience le moment d'en faire autant et suivait des yeux son travail ; mais, lorsque j'eus fini mon arc et préparé pour lui quelques petites flèches, il fallut absolument lui faire un carquois ; car, me disait-il, un tireur d'arc doit avoir un carquois tout comme un soldat a une giberne. Il fallut le contenter. Je pris l'écorce d'une branche d'arbre qui se trouvait déjà arrondie ; et avec la colle des tablettes de viande, qui se trouvait bonne, je fixai l'une à l'autre les deux parties que j'avais rapprochées ; je mis ensuite un fond à ce carquois et j'y adaptai une ficelle pour le pendre au cou de l'enfant. Il le garnit de flèches, prit son arc à la main, et, content comme un chevalier armé de toutes pièces, il alla joindre son frère pour s'exercer avec lui. Fritz avait aussi nettoyé et préparé les cuisses du chat

tigré, lorsque la bonne mère nous appela pour le dîner. Nous nous mimâmes joyeusement à l'ombre sous notre bel arbre, autour de la table que j'avais préparée ; ce fut à la fin de ce repas que je fis à mes enfants la proposition suivante, persuadé d'avance qu'elle leur plairait.

« Ne serait-il pas bien, mes chers amis, leur dis-je, de donner des noms à notre demeure et aux différentes parties de ce pays qui nous sont connues ? Nous ne parlerons pas des côtes : qui sait si quelque illustre voyageur européen ne les a pas déjà baptisées depuis longtemps du nom de quelque grand navigateur ou de quelque saint, et si notre île ne figure pas déjà dans des cartes géographiques ? Mais nous pouvons au moins donner des noms à nos établissements, ce qui nous sera très-commode pour nous entendre quand nous en parlerons ; cela nous procurera aussi une douce illusion ; nous croirons habiter une contrée peuplée et connue. »

Tous poussèrent des cris de joie et trouvèrent mon idée parfaite.

JACK. Oh ! je vous en prie, papa, inventons des noms bien longs, bien difficiles à prononcer ; je serai bien aise qu'on se casse un peu la tête dans le monde à retenir les noms de notre île. Combien ne m'a-t-il pas fallu de peine pour apprendre leur *Monomotapa*, leur *Zanquebar*, leur *Coromandel*, et tant d'autres noms plus difficiles encore ! Ah ! nous leur écorcherons aussi la bouche et les oreilles.

LE PÈRE. Oui, si l'on apprend jamais l'existence de notre pays et de nos noms, et si l'on nous trouve ici ; en attendant, ce serait notre propre bouche que nous fatiguerions à prononcer sans cesse des noms barbares et incompréhensibles.

JACK. Comment ferons-nous donc ? quels jolis noms pourrions-nous trouver ?

LE PÈRE. Nous ferons comme ont fait tous les peuples de la terre ; nous indiquerons les endroits, dans notre langue maternelle, d'après les circonstances qui nous ont le plus frappés.

JACK. Oui, oui ! fort bien ! ce sera encore mieux : par où commencerons-nous donc ?

LE PÈRE. Nous commencerons naturellement par la baie où nous sommes d'abord entrés. Comment l'appellerons-nous ? allons, mon Fritz, parlez le premier, vous qui êtes l'aîné.

Fritz. La baie aux Hu-

îtres : vous savez combien nous y en avons trouvé.

JACK. Oh non ! plutôt la baie du *Homard* : vous vous rappelez bien celui qui m'empoigna si fortement la jambe et que je vous apportai.

ERNEST. Alors tu pourrais la nommer aussi la baie des Pleurs : te rappelles-tu les beaux cris que tu poussais ?

LA MÈRE. Mon avis, à moi, serait, par reconnaissance envers Dieu, qui nous y a si heureusement conduits, de l'appeler la baie du Salut.

LE PÈRE. Voilà un nom juste, sonore et qui me plaît beaucoup, chère amie ; mais quel est celui que nous choisirons pour désigner la place où nous nous établissons d'abord ?

Fritz. Tout simplement *Zeltheim*, car nous y avons eu une tente pour demeure.

LE PÈRE. A la bonne heure ; ce nom me plaît assez et me paraît convenable. Et le petit îlot, à l'entrée de la baie du Salut, où nous trouvâmes des bois de construction pour notre pont, quel nom lui donnerons-nous ?

ERNEST. Nous pourrions le nommer *Île des Mouettes*, ou *Île du Requin* : c'est là que nous les avons trouvés.

LE PÈRE. Je suis pour ce dernier nom, *Île du Requin*. C'était le requin qui était la cause de la présence des mouettes, et cette dénomination éternisera le courage et la victoire de Fritz, qui a tué ce monstre marin.

Les kangaroos.

JACK. Par la même raison, nous appellerons le marais où vous avez coupé les cannes pour nos flèches le *marais des Flamants*.

LE PÈRE. Oui, mon fils; et la plaine par où nous avons passé pour venir ici, le *champ du Pore-Épie*, en mémoire de ton adresse. Maintenant vient la grande question : comment devons-nous appeler notre demeure actuelle?

ERNEST. Simplement le *château de l'Arbre* (*Baumschloss*).

FRITZ. Non! non! cela ne vaut rien; c'est comme si on voulait baptiser une ville et qu'on l'appelât la *Ville*: inventons quelque chose de plus noble. Quant à moi, j'aimerais mieux *nid d'Aigle* (*Adlerhorst*); cela sonne mieux. Dans le fond, notre demeure sur un arbre est plutôt un nid qu'un château, et l'aigle l'ennoblit, puisque c'est le roi des oiseaux.

LE PÈRE. Eh bien! je vais tous vous arranger, nous l'appellerons *Falkenhorst*¹; car, mes pauvres enfants, vous n'êtes pas encore des aigles, mais de véritables oiseaux de proie, et vous serez, j'espère, dociles, obéissants, prompts et courageux comme les faucons. Ernest n'aura rien à objecter, car les faucons nichent sur les plus grands arbres.

LES ENFANTS (en frappant des mains). Oui, oui! *Falkenhorst*; c'est un nom chevaleresque. « Salut, château de Falkenhorst! » dirent-ils en regardant le haut de l'arbre et en s'inclinant. Je versai à chacun d'eux un petit verre de vin doux pour solenniser ce baptême. « Et comment, leur dis-je, nommerons-nous le promontoire où Fritz et moi avons en vain cherché des yeux nos compagnons du vaisseau? Nous pourrions, ce me semble, l'appeler le promontoire de l'*Espoir trompé*. »

LES ENFANTS. Oui, fort bien! Et le ruisseau avec le pont?

LE PÈRE. Si vous voulez aussi éterniser un de nos grands événements, nommons-le le *ruisseau des Chacals*: c'est par là qu'ils sont venus nous attaquer, c'est là que l'un d'eux a péri; et le pont, le *pont de Famille*, parce que nous l'avons tous construit et traversé en famille pour nous rendre ici.

JACK. A présent, c'est un plaisir de parler de notre pays; tout y a son nom, donné par nous, comme s'il nous appartenait.

ERNEST. C'est comme si nous avions des fermes, des maisons de campagne dépendantes de notre château!

FRANÇOIS. C'est comme si nous étions rois.

LA MÈRE. Et la reine mère espère que tous ces petits roitelets seront bienfaisants pour leurs sujets, les petits oiseaux, les agoutis, les oies, les flamants, les.... que sais-je? j'ignore les noms de famille de vos vassaux; mais vous ne dépeuplez pas votre royaume.

FRITZ. Non, bonne mère, nous tâcherons seulement d'en extirper les méchants.

C'est ainsi qu'en babillant nous passâmes agréablement le temps du dîner, que nous prolongeâmes plus que les jours ouvriers. Nous posâmes les fondements d'une géographie de notre nouvelle patrie, et nous décidâmes de l'envoyer en Europe par le premier courrier.

Aussitôt après le dîner, Fritz alla de nouveau travailler à son étui et se servit d'un de nos corselets de liège, qu'il entreprit de couper pour en doubler les cuisses de son chat. « Mais, au nom du ciel, lui dis-je, où as-tu pris ce corselet? tu m'as bien attrapé, je croyais les avoir tous laissés à Zeltheim dans notre tente; et lorsque je te permis, ce matin, d'en prendre un, c'était dans l'espoir que, te lassant d'attendre, tu te servirais de quelque autre bois et que le corselet serait sauvé; à présent il faut que je ferme les yeux, car je n'ose retirer ma parole; mais dis-moi d'où tu l'as tiré. — C'est moi, me dit ma femme, qui l'avais arrangé comme une selle sous mon petit François quand je le mis sur l'âne; tu ne l'avais pas remarqué, mais rien n'échappe aux yeux de lynx de M. Fritz. »

— Eh bien, qu'il s'en serve pour son étui, s'il le peut, répliquai-je; il exercera sa patience à le couper. — L'en viendra bien à bout, » dit-il. Nous le laissâmes faire, et j'allai au devant de Jack, qui arrivait traînant avec peine la peau de son pore-épie encore armée de tous ses piquants, à l'exception d'une douzaine qui avait servi pour nos flèches; il l'étendit à mes pieds, en me priant de l'aider à faire des cottes de mailles ou des cuirasses à nos deux chiens, comme je le lui avais promis; cette idée ne lui sortait pas de la tête. Après lui avoir fait nettoyer complètement la peau en dedans avec du sable et des cendres, je l'aidai moi à la couper et sa mère à la garnir de bandes. Cela fait, nous posâmes la première à demi sèche sur le dos du patient Turc, qui avait un air tout à fait guerrier et respectable avec cette défense; et sous ce harnais il me parut suffisamment armé pour se battre, fût-ce même contre une hyène.

Le camarade Bill trouva peu de plaisir à porter ce costume. Turc, qui ne connaissait pas le danger de sa nouvelle parure, s'approchait trop de son ami ou voulait se coucher à côté de lui; celui-ci s'éloignait brusquement et ne savait où se cacher pour se mettre à l'abri des familiarités piquantes de son compagnon.

Jack finit sa découpe par la peau de la tête, qu'il étendit sur une racine pour la faire sécher et en faire ensuite, à son usage, un bonnet qui devait effrayer tous nos ennemis, et, en attendant, nous faire rire.

Pendant notre travail, Ernest et François s'étaient exercés à tirer de l'arc. La soirée avançait, et l'ardente chaleur du jour commençait à se calmer; j'invitai toute ma famille à faire une promenade. « Enfants, laissez là votre travail, leur dis-je; nous allons nous mettre en marche, et, pour finir convenablement cette journée, nous chercherons dans la belle nature des traces de la sagesse divine et de la bonté du Créateur : de quel côté porterons-nous nos pas? »

FRITZ. Allons à Zeltheim², mon père; nous avons besoin de pondre et de plomb pour éclaircir un peu demain les rangs de nos petits mangeurs de figues, nous procurer un bon dîner et nous approvisionner pour la mauvaise saison.

MA FEMME. Je vote aussi pour Zeltheim; mon beurre tire à sa fin, Fritz en a consommé le reste pour sa tannerie; et ces messieurs, qui prêchent toujours une vie frugale et économique, sont très-contents cependant quand je soigne ma cuisine et que je leur présente un dîner bien appâté.

ERNEST. Si nous allons à Zeltheim, tâchons d'apporter quelques oies et quelques canards; ils seront très-bien ici dans le ruisseau de Falkenhorst.

JACK. Je me charge de les prendre si on veut m'aider à les porter. FRANÇOIS. Et moi je remplirai mon mouchoir d'écrevisses au ruisseau des Chacals; nous en mettrons dans celui de Falkenhorst, et peut-être y réussiront-elles.

LE PÈRE. Vraiment, vous me donnez tous de si bonnes raisons, qu'il faut bien y céder. A Zeltheim donc, j'y consens; mais nous ne prendrons pas notre ancien chemin au bord de la mer; pour varier nos plaisirs, nous en suivrons un autre. Nous remonterons ici notre petit ruisseau jusqu'à la paroi de rochers; nous passerons de là sous son ombre bienfaisante jusqu'à la chute que forme le ruisseau des Chacals; il nous sera facile, j'espère, n'étant point chargés, de le traverser à de pierre en pierre pour arriver à notre tente; nous reviendrons avec nos provisions par le chemin du pont de Famille et en côtoyant le bord de la mer; nous aurons alors le soleil au dos s'il n'est pas couché. Ce nouveau chemin, mes enfants, peut amener de nouvelles découvertes.

Mon idée fut approuvée, et bientôt tout fut prêt pour se mettre en marche sous ma conduite. Fritz était paré de sa belle ceinture de queue de chat tigré; mais ses écus n'avaient pu être assez complètement achevés pour les emporter; Jack marchait gravement avec son bonnet de pore-épie sur la tête, sa ceinture de chacal et ses pistolets; les enfants portaient chacun une arme et une gibecière, même le petit François, qui avait son arc à la main et son carquois d'écorce sur l'épaule; et, comme il était blond et joli, il ressemblait à l'Amour; la mère seule était sans armes, mais elle portait un gros pot à beurre pour le remplir au magasin. Turc marchait devant nous avec sa cotte d'armes hérissée de pointes; mais il était visiblement intimidé dans cet équipage, et s'avancait d'un pas tranquille et mesuré. Le singe eut aussi grande envie de nous suivre, et voulut se planter sur sa monture ordinaire, le dos de l'ami Turc. Quand il vit cette formidable selle garnie de dards, il fit quatre sauts en arrière avec la mine la plus plaisante qu'on puisse imaginer; mais il eut bientôt pris son parti, et s'élança sur Bill, qui n'avait pas encore sa cuirasse; il s'y cramponna si bien, que le chien, ne pouvant s'en débarrasser, se résigna et trotta en avant avec son petit cavalier; notre beau flamant même, frappé du mouvement général de la marche, se mit aussi en devoir de nous suivre. Ce bel et bon animal s'approvoisait tous les jours davantage et s'attachait à nous avec une aimable confiance. Pendant cette promenade, tantôt, excité par les jeunes gens, il lutait d'agilité pour la course avec eux, tantôt il venait cheminer gravement à côté de moi.

Le chemin, tout le long du ruisseau, fut d'abord très-agréable à l'ombre des grands arbres; nous avions sous les pieds un moelleux tapis d'une herbe unie et courte. Pour prolonger le plaisir de cette promenade, nous marchions lentement en regardant à droite et à gauche; mes fils faisaient des excursions en avant et souvent échappaient à nos regards. Nous parvînmes ainsi jusqu'au bord du bois. Alors, comme la contrée nous parut moins ouverte, nous voulûmes rassembler notre petit monde pour continuer notre route en troupe serrée; mais nous les vîmes tout à coup approcher au grand galop, et cette fois, par extraordinaire, le grave Ernest en avant; il arriva haletant près de moi, plein de joie et d'empressement; il ne pouvait prononcer un seul mot, tant il était essoufflé, mais il me présenta trois petites boules violettes.

« Des pommes de terre! des pommes de terre, papa! s'écria-t-il enfin quand il put reprendre sa voix; de la graine de pomme de terre! »

— Comment! des pommes de terre! tu te trompes certainement, mon fils. Songe que nous sommes dans la zone torride, où cette plante utile a pu être cultivée parfois dans les jardins en y donnant un soin particulier, mais où jamais on n'en a vu croître spontanément en pleine terre. En attendant, mes enfants, approchez-vous, examinez ces boules; quand même ce ne seraient pas précisément des pommes de terre, cela pourrait être quelque racine qui y ressemblât. »

¹ En allemand Falkenhorst signifie aire de faucon.

² Demeure sous la tente.

Nous allâmes donc tous à l'endroit où il avait trouvé ces tubercules, et je reconnus avec une joie extrême que depuis le bout de notre bois jusqu'en haut la terre était couverte de plants de patates. J'expliquai à mon fils la différence qu'il y avait entre la patate et la pomme de terre, en lui déclarant, toutefois, que sa découverte n'était guère moins importante pour nous, puisque cette plante est, à tous égards, pour les pays chauds ce que la pomme de terre est pour les zones tempérées. Le pétulant Jack s'écria en sautant de joie : « Vivent les patates ! si je ne les ai pas découvertes, je saurai bien au moins les déterrer. » En parlant ainsi, il se mit à genoux, et commença à gratter la terre. Avec ses petits doigts, il n'aurait pas beaucoup avancé ; mais, encouragé par son exemple, le singe se mit aussi à gratter avec plus de succès : il arracha quelques racines ; mais, après les avoir flairées, il allait les jeter au loin, si Jack ne les lui eût arrachées d'entre les griffes. Il les donna à sa mère. « Tenez, maman, dit-il, voilà les premières pierres de notre trésor. » Et lui et le singe recommencèrent à gratter : bientôt ils en eurent une assez grande quantité. Nous ne voulûmes pas rester spectateurs oisifs, et avec nos couteaux et nos bâtons nous récoltâmes assez de cette précieuse denrée pour remplir nos sacs, nos gibecières et nos poches. Quand nous fûmes bien chargés, nous nous remîmes en route pour arriver à Zeltheim : quelques voix s'élevèrent pour demander de retourner plutôt à Falkenhorst, afin de nous décharger de notre trouvaile et en faire un délicieux repas ; mais des motifs si pressants nous appelaient à notre magasin de provisions, qu'il fut décidé que nous continuerions notre route, et, malgré notre charge inattendue, nous avançâmes gaiement vers notre but.

« Mes enfants, dis-je en cheminant, cette précieuse découverte de patates est pour nous un souverain bien ; elle me rappelle un passage de la Bible qui s'applique à merveille à notre situation, et doit réveiller en nous le sentiment de la plus vive reconnaissance envers notre Père céleste : il se trouve dans le psaume cxi, et en voici à peu près le sens :

« Vous, qui êtes les élus du Seigneur, il vous a sauvés de la détresse ; vous erriez dans le désert sans trouver de demeure, près de périr de faim et de soif. Dans votre calamité, vous avez adressé vos prières à Dieu, et il vous a délivrés de vos anxiétés en vous conduisant dans le droit chemin. Vous devez remercier le Seigneur de sa bonté et des miracles qu'il a faits en faveur des fils des hommes : il a abreuvé l'âme altérée et la comble de biens. »

FRITZ. Oui vraiment, cela nous convient parfaitement, et nous allons remercier Dieu de ce don inappréciable.

LE PÈRE. Il y a sans doute des mets plus recherchés et plus sucrés ; mais ce sont précisément ceux qui irritent le moins le goût dont l'homme fait le plus d'usage, et qu'il préfère à la longue, comme le pain, le riz et les racines esculentes : pourriez-vous, enfants, me dire pourquoi ?

ERNEST. Sans doute parce qu'ils sont plus sains ?

JACK. Et parce qu'ils ne répugnent jamais ; je mangerais des pommes de terre tous les jours de ma vie sans qu'elles me causassent le moindre dégoût.

LE PÈRE. Vous avez raison tous deux. A présent, il s'agit de savoir comment nous remercierons Dieu de ce bienfait d'une manière convenable.

FRANÇOIS. Il faut ajouter à nos prières du soir et du matin : « Nous » te remercions, bon Dieu, pour les bonnes patates que tu nous as » données. Amen. »

FRITZ. Ce n'est pas assez, François ; le meilleur remerciement à faire au Tout-Puissant, c'est de l'aimer de tout son cœur, d'être sages, obéissants, et de mériter, autant que nous le pourrons, les grâces qu'il nous accorde.

LE PÈRE. Tu as très-bien parlé, cher Fritz ; les bienfaits doivent réveiller notre amour, et l'amour doit conduire à l'obéissance ; car on n'a nul plaisir à offenser l'objet que l'on aime et qui nous comble de biens. »

Tous mes enfants, d'un commun accord, s'écrièrent : « Nous voulons l'aimer de tout notre cœur. — Bien, mes enfants, leur dis-je ; et vous verrez qu'avec ce sentiment il ne nous manquera jamais rien. »

CHAPITRE XIV.

Continuation du chapitre précédent et des découvertes.

En conversant ainsi, nous étions parvenus jusqu'à la longue chaîne de rochers d'où notre petit ruisseau s'échappait en cascades qui faisaient entendre un doux murmure et avaient un aspect délicieux ; nous côtoyâmes la paroi des rocs qui devait nous conduire au ruisseau des Chacals et de là à Zeltheim. Nous y retrouvâmes l'herbe haute, où nous eûmes assez de peine à marcher ; mais, d'ailleurs, nous avions deux points de vue très-différents et très-agréables : l'un, à notre droite, sur la vaste mer que nous voyions à quelque distance, ainsi que sur l'île et la baie qui en formaient l'entrée ; l'autre, à notre gauche, sur la chaîne de rochers, qui nous présentait le spectacle le plus pittoresque qu'il fût possible de désirer ; ils me donnaient l'idée d'une belle serre de jardinier ouverte ; au lieu de pots de fleurs, les

petites terrasses, les fentes, les saillies, les corniches étaient couvertes des plantes les plus rares et les plus variées, et de la plus belle végétation. Dans le nombre, se distinguait surtout la famille de plantes grasses¹, la plupart épineuses, et qui sont précisément celles que l'on cultive dans les serres d'Europe. Là se trouvaient en abondance la figue d'Inde avec ses larges palettes, des aloès de différentes formes et couleurs, le superbe cierge épineux, ou cactus, portant des tiges droites plus hautes qu'un homme, chargées de longs piquants : la serpentine laissait pendre le long des rocs ses innombrables tiges entrelacées, et des fleurs portant une houppée d'un rose vif ; mais ce qui nous réjouit le plus, et ce qui se trouvait aussi en abondance, c'était le roi des fruits pour la forme et pour le goût, le bel ananas couronné. Nous tombâmes dessus avec avidité, parce que nous le connaissions et qu'il pouvait se manger sans autre préparation que de le cueillir : le singe ne fut pas le dernier à s'en saisir, et comme il sautait mieux que mes petits garçons, ceux-ci prirent plaisir à l'irriter pour qu'il leur jetât des ananas lorsqu'ils n'y pouvaient atteindre ; ils y allaient de si bon courage, que je jugeai à propos d'arrêter leur avidité, de peur que la crudité de ce fruit ne les rendit malades. Ma femme et moi nous en mangeâmes un ou deux avec grand plaisir, et, après avoir donné des éloges bien mérités à cette excellente production des climats chauds, nous nous promîmes de venir souvent chercher la notre dessert.

Enfin, j'eus le bonheur de découvrir aussi, au milieu des plantes diverses qui croissaient dans les fentes des rochers ou à leur pied, des karatas², qui étaient en partie en grande floraison ou ayant déjà perdu leurs fleurs ; ils ressemblaient à de jeunes arbres. Le karatas est si parfaitement dépeint par nos voyageurs et nos naturalistes, que je ne pus m'y tromper et que je le reconnus à l'instant à sa tige droite et svelte qui s'élève en pyramide, sortant d'une touffe de feuillage assez semblable à celui de l'ananas, et qui offre, dans le haut, une forme d'arbre pleine de grâce, ainsi qu'à ses grandes feuilles terminées par une pointe triangulaire. Je voulais faire admirer à mes enfants la grandeur immense de ses feuilles, écartées au milieu en forme de coupe, où l'eau de pluie se conserve très-longtemps, et ses belles fleurs rouges. Connaissant les propriétés de cette plante utile, dont la moelle sert d'amadou aux nègres et dont les feuilles renferment un tissu d'où l'on tire un fil très-fort, j'étais presque aussi content de ma trouvaile que de celle des patates, et j'assurai mes enfants que j'en faisais bien plus de cas que de l'ananas. Je leur fis, en outre, remarquer la bonté de la Providence envers nous, en nous jetant dans une île qui réunissait les productions de la terre, des régions les plus éloignées. Tous me répondirent, la bouche pleine, qu'ils me laisseraient volontiers ces petits arbres à jolies fleurs, pourvu que je leur laissasse les ananas. « L'ananas surpasse tout, disaient-ils : qu'est-ce qu'une plante agréable aux yeux lorsqu'elle ne porte aucun fruit ? Serviteur à vos karatas ; nos bons ananas sont bien préférables ! »

— Petits gourmands ! m'écriai-je en colère, vous faites dans cette occasion comme ceux qui préfèrent une personne dont la figure est belle et qui a même de l'esprit à celle qui possède des vertus essentielles et un mérite plus durable. L'ananas flatte votre goût, chatoille agréablement votre palais ; mais on peut s'en passer dans les besoins de la vie, et je vais vous montrer sur-le-champ si j'ai tort de lui préférer le karatas. Ernest, voilà mon briquet et une pierre à fusil ; fais-moi le plaisir de m'allumer du feu.

ERNEST. Je vous demande pardon, mon père ; ce n'est pas tout : il me faut aussi de l'amadou. A quoi voulez-vous que le feu se communique ?

LE PÈRE. C'est où je l'attendais. Lorsque l'amadou que nous ayons apporté du vaisseau sera consumé, avec quoi nous procurerons-nous du feu ? Sans feu, comment ferons-nous cuire nos aliments et ferons-nous aussi tant d'autres choses utiles ?

ERNEST. Je n'en serais pas en peine : nous imiterions les sauvages, qui frottent deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils s'allument.

LE PÈRE. Bien obligé pour nous, qui ne sommes pas des sauvages, et qui n'en avons pas l'habitude ; ce serait un pénible travail. Je parie qu'aucun de vous ne produirait une seule étincelle, quand même il frotterait toute la journée ; et dans aucun cas vous n'obtiendriez du feu d'une manière aussi prompte, aussi sûre et aussi commode qu'avec de l'amadou.

ERNEST. En ce cas, nous n'avons qu'à prendre patience jusqu'à ce

¹ On appelle *plantes grasses* un genre de plantes dont les feuilles sont épaisses et charnues, telles, par exemple, que les aloès.

² C'est une très-grande plante de l'Amérique, une espèce d'aloès dont les feuilles sont épaisses, fort amples et terminées en pointes triangulaires. Ces feuilles bouillies donnent une espèce de fil qui sert à faire de la toile et des filets de pêcheur. Il y en a une espèce dont les feuilles sont ourties, et retiennent si bien l'eau de pluie, qu'elles sont d'une grande ressource dans les lieux secs. Un autre espèce porte un fruit en forme de gros clou, qui a le goût de la pomme de reinette. La moelle de cette utile plante sert aussi d'amadou, et la feuille, partagée dans son épaisseur, est un excellent remède pour les blessures. On y trouve aussi des filaments qui peuvent servir de fil. (*Valmont de Bomare*.)

que nous trouvions un arbre à amadou, comme nous avons trouvé un arbre à courge.

LE PÈRE. Nous pourrions en faire aussi avec du linge en le brûlant dans un vase fermé; mais nous aurons besoin de notre linge pour un autre usage. Ce qui vaudrait le mieux, ce serait de trouver dans quelque plante un amadou tout préparé tel que la moelle de ce karatas.

Je pris alors une tige morte de l'arbrisseau, j'en ôtai l'écorce, j'en fis sortir un morceau de moelle sèche et spongieuse, que je mis sur la pierre à feu; je donnai un coup de mon acier, et dans l'instant elle fut allumée. Mes enfants me regardèrent avec étonnement, puis ils firent un saut de joie en s'écriant: « Vive la plante à amadou!

— Allons, dis-je, voilà déjà une utilité plus grande que celle qui n'a pour but que la gourmandise. A présent, votre mère nous dira avec quoi elle compte rendre nos habits lorsque sa provision de fil du sac enchanté sera épuisée.

LA MÈRE. Oui, il y a longtemps que j'y pense avec inquiétude, et je donnerais volontiers tous ces ananas pour trouver du lin ou du chanvre qui me missent à même de pouvoir rendre.

LE PÈRE. Eh bien! tu vas en avoir, chère femme: il est juste que je te procure une fois ce que ton cœur désire. Tu vas trouver du fil excellent sous ces feuilles, où la bonne nature a préparé un tissu. Sans doute que les aiguillées ne seront pas plus grandes que la feuille même; mais il y en a qui ont précisément la longueur convenable. » J'en ouvris une, et j'en tirai un peu de fil très-fort et d'un beau rouge, que je donnai à ma femme. « Combien il est heureux pour nous, me dit-elle, que tu aies tant lu et tant étudié! Nous autres ignorants, nous serions passés à côté de cette plante sans nous douter de son utilité; il sera cependant long et difficile de tirer ce fil par petites aiguillées du milieu de ces épines.

LE PÈRE. Pas du tout. Nous mettrons ces feuilles sécher au soleil ou à un feu doux; ce qui est inutile tombera, et la masse de fil restera intacte.

FRITZ. Je vois bien à présent, mon père, qu'il ne faut pas se fier à l'apparence. Il en est de cette plante comme des hommes: on trouve souvent le plus de mérite là où on ne le soupçonnait pas; mais je crois cependant qu'il serait difficile d'en découvrir à toutes les plantes épineuses qui croissent ici et qui ne servent qu'à blesser ceux qui veulent approcher. A quoi peuvent-elles être bonnes?

LE PÈRE. Tu juges encore sur l'apparence, mon ami; la plupart ont des qualités médicinales, et l'on fait dans la pharmacie un grand usage de l'aloeë ou érige épineux, qui produit en abondance de très-belles fleurs; on en a vu, dans des serres d'Europe, qui en portaient à la fois plus de trois mille, ce qui devait être superbe à voir. A Carlsbad, il y avait un aloë de vingt-six pieds de hauteur; il avait produit à la fois vingt-huit rameaux, qui portèrent plus de trois mille fleurs dans l'intervalle d'un mois. Il y en a eu à Paris, à Leyde, en Danemark d'aussi curieux. Plusieurs ont un suc résineux dont on fait des gommes plus ou moins précieuses; puis voilà la figue d'Inde, qui est aussi un végétal très-intéressant. Il croît dans les plus mauvais terrains, et, comme vous le voyez, presque toujours sur le roc; plus la terre est mauvaise, et plus ses feuilles sont épaisses et succulentes; je serais tenté de croire qu'il se nourrit d'air plutôt que de terre. On le nomme aussi *raquette*, parce que ses larges feuilles plates ressemblent aux raquettes avec lesquelles on joue au volant. Cette plante porte une espèce de figue, qui est, dit-on, assez douce et savoureuse lorsqu'elle mûrit au soleil de son pays natal; elle doit aussi être saine et rafraîchissante. Voilà donc une première utilité.

A peine avais-je prononcé ces paroles, que mon petit Jack, lesté et gourmand, était déjà grimpé sur les rochers pour attraper quelques-uns de ces fruits; mais il eut lieu de se repentir de sa précipitation. Ces lignes sont garnies de fines épines qui pénétrèrent dans la peau du téméraire qui les cueille sans précaution, et lui causent de vives douleurs. Mon pauvre enfant revint bientôt à moi en pleurant, en frappant du pied et en secouant ses doigts, qui en étaient tout garnis. Je n'eus pas le courage de lui débiter une morale sur sa gourmandise, dont il était assez puni, et, tout en lui ôtant ses petites épines, je grondai ses frères qui voulaient le railler. Je leur appris ensuite comme il fallait s'y prendre pour cueillir ce fruit; j'en fis tomber un très-mûr sur mon chapeau, j'en coupai les deux bouts; je pus alors le saisir aux places coupées et le peler entièrement; je le livrai ensuite au jugement et à la curiosité de mon petit peuple.

La nouveauté, plus que le goût, le leur fit paraître bon; ils en cueillirent tous, et chacun s'exerça à trouver une manière pour ne pas être piqué. Fritz inventa la meilleure: il ôta le fruit de l'arbre avec un bâton pointu, dans lequel il enfila; il le péla sur ce même bâton très-proprement, et l'offrit à sa mère, qui le mangea avec plaisir.

Pendant ce temps, je voyais Ernest qui tenait une figue au bout de son couteau; il la tournait, la retournait, et l'approchait de son œil d'un air curieux. « Je voudrais bien savoir, dit enfin mon jeune observateur, quelles sont les petites bêtes que je vois dans cette figue, qu'elles sucent avec empressement; elles sont rouges comme un morceau d'écarlate.

LE PÈRE. Ha! ha! ce pourraient bien être encore une nouvelle découverte et une seconde utilité de cette plante. Voyons: je parie que ce sont des cochenilles?

JACK. Cochenilles! le drôle de nom! Qu'est-ce que cela, mon papa?

LE PÈRE. C'est un insecte du genre de ceux qu'on appelle *parasites* ou *kermès*. Il se nourrit de la figue d'Inde, et il en tire sans doute cette belle couleur rouge vif qui fait de la cochenille un objet de commerce très-considérable pour les teinturiers; ils en font le plus bel écarlate. En Amérique, on étend des linges sous les figuiers, on les secoue, et, lorsque l'insecte est tombé, on le plie dans le linge, qu'on arrose de vinaigre ou d'eau froide; puis on le sèche et on l'envoie en Europe, où on le paye très-cher.

ERNEST. Je conviens à présent que, pour l'utilité, cette plante vaut dix fois plus que le bel et bon ananas; mais celui-ci a aussi son mérite, et nous ne sommes pas obligés de choisir. Nous pouvons jouir de l'utilité de l'un et de l'agrément de l'autre. D'ailleurs, comme nous n'avons rien à teindre en écarlate, et comme le fruit de la figue n'est certes pas aussi bon qu'un ananas, je préfère encore ce dernier.

LE PÈRE. Et tu as tort, mon fils. Je ne vous ai pas encore parlé de la plus grande utilité du figuier d'Inde; il sert de protecteur à l'homme.

FRITZ. De protecteur à l'homme! Oh! comment cela, mon papa?

LE PÈRE. On en fait autour des maisons des enclos, qu'aucune bête ne peut franchir à cause de ses redoutables épines; car vous voyez qu'entre les petites qui ont meurtri les mains de Jack, il y en a encore une très-forte à chaque meud.

LA MÈRE. Elles peuvent aussi servir d'épingles et même de petits clous; voyez comme elles tiennent ma robe!

LE PÈRE. Eh bien! c'est une utilité de plus à laquelle je n'avais pas pensé. Vous voyez donc de quelle force sont de tels enclos; et on les fait d'autant plus facilement qu'il suffit de planter en terre une de ces feuilles épaisses. Elle y prend tout de suite racine, et croît avec une grande rapidité. Non-seulement c'est un préservatif contre les bêtes sauvages, mais aussi contre des ennemis; ils ne pourraient passer au travers qu'en la coupant, et pendant cette opération, qui ne serait même pas sans danger, ceux qui seraient derrière auraient le temps de fuir ou de se défendre.

Jack, le roi des étourdis et des imprudents, prétendit que cette plante, étant très-molle, opposait de la résistance, et qu'avec un couteau on ne pouvait que difficilement la traverser. Pour nous le prouver, il commença à tailler avec son couteau de chasse une plante assez grande, dont il faisait tomber les raquettes de droite et de gauche; mais l'une d'elles, se trouvant partagée, tomba sur le bas de sa jambe nue et s'y attacha tellement par ses épines, qu'il poussa de nouveau des cris effroyables, et s'assit bien vite sur une pierre pour s'en débarrasser. Je ne pouvais m'empêcher, tout en le secourant, de me moquer un peu du renouvellement de son accident, causé par son opiniâtreté et son imprudence; je lui fis observer combien il serait difficile à des sauvages, qui sont presque nus, de forcer une telle barrière; et cette fois il en convint.

ERNEST. O papa! je vous en prie, faisons vite une de ces barrières autour de notre demeure. Nous n'aurons plus besoin d'allumer des feux pour nous préserver des bêtes féroces, et même des sauvages, qui peuvent d'un jour à l'autre arriver dans leurs canots, comme chez Robinson Crusée.

FRITZ. Et nous pourrions alors facilement recueillir des cochenilles et essayer de faire cette belle couleur.

LE PÈRE. Il y aura temps pour tout, chers enfants; il suffit à présent de vous avoir démontré que Dieu ne fait rien qui soit tout à fait inutile, et que c'est à l'homme, à qui il a départi la sagesse et l'intelligence, à tâcher de découvrir, par son raisonnement et son expérience, l'utilité des différentes productions.

JACK. Ah! quant à moi, j'abandonne la figue d'Inde, son fruit, ses cochenilles, ses épingles maudites, à qui vaudra s'en servir, et je n'en approche plus.

LE PÈRE. Si cette plante savait parler, elle dirait peut-être: Je ne veux plus que ce petit garçon s'approche de moi sans raison, sans nécessité, et seulement pour contredire son père; il vient m'attaquer et me détruire, moi qui ne lui aurais fait que du bien s'il avait voulu me traiter avec douceur et me toucher avec précaution. Au reste, si tu as encore mal à la jambe, appliques-y une feuille de karatas; je me rappelle que cette plante a aussi la propriété de guérir les blessures légères. Il le fit, et s'en trouva si bien, que bientôt il put reprendre avec nous le chemin de Zeltheim.

« Me voilà convaincu, dit Ernest, du mérite du karatas et de la figue d'Inde; mais je voudrais connaître aussi celui de ces grands bâtons chargés d'épines, qui s'élèvent devant nous de tous côtés; je ne vois là ni fruits ni insectes; à quoi peuvent-ils servir? Dites-le-nous, papa.

LE PÈRE. En vérité, si je pouvais vous dire à quoi servent toutes les plantes du monde, il faudrait que je possédasse la science universelle, et il n'y a que Dieu qui l'ait. Je présume que plusieurs plantes n'ont d'autre utilité que d'être la nourriture de différentes espèces d'animaux, et c'est, comme je vous l'ai dit, à la raison de l'homme

à lui faire découvrir celles dont il peut faire usage; plusieurs ont aussi des qualités médicinales que j'ignore, et qu'on découvrira peu à peu. Il me semble que ces épieux épineux sont de l'espèce de ceux dont parle Bruce dans son *Voyage d'Abyssinie*, et dont il donne le dessin; seulement ils me paraissent avoir été plus gros que ceux-ci; ils servent, dit-il, de nourriture à l'éléphant et au rhinocéros; le premier avec ses fortes dents, ou avec sa trompe, et l'autre avec sa corne, saisissent cette espèce de bâton, et le fendent du haut en bas; ils en mangent ensuite la moelle, et même les débris.

ERNEST. Il faut que ces bêtes aient un palais de fer pour mâcher ces épines sans se mettre tout en sang; cela ne me paraît pas possible.

FRITZ. Et pourquoi pas? les chameaux, les ânes mangent bien des chardons chargés d'épines; ils les trouvent sans doute fort bons et les digèrent très-bien. Qui sait si leur estomac n'est pas fait de manière que ces épines ne produisent chez eux qu'un doux chatouillement qui excite l'appétit et facilite la digestion?

LE PÈRE. Ton idée n'est pas mauvaise; et si elle n'est pas vraie, elle est du moins vraisemblable.

FRITZ. Voudriez-vous me dire, mon papa, ce qu'on entend par ces mots : *vrai* et *vraisemblable*?

LE PÈRE. Ta question, mon fils, est une de celles qui, depuis deux mille ans, ont occupé bien des philosophes; elle nous mènerait trop loin pour le moment; mais je veux essayer cependant de faire de ma réponse une petite leçon de logique, c'est-à-dire de l'art de raisonner; voyons si vous me comprendrez. Ce qui est vrai, c'est ce qui ne se contredit en rien, ce qui s'accorde en tout point et exactement avec l'idée que nous nous faisons de tel objet, ou que nous avons sous les yeux; par exemple, lorsque je fais sur de la cire fondue l'empreinte de mon cachet, il est vrai, de toute vérité, que la gravure du cachet a la même figure que celle qu'il a transmise à la cire, etc. Une chose est vraisemblable lorsque nous avons beaucoup de motifs de la croire vraie, sans cependant pouvoir le prouver avec certitude. On appelle faux ce qui est en contradiction positive avec toutes les notions reçues, avec notre raison, avec l'expérience. Est-il vrai, vraisemblable ou faux que l'homme puisse voler, s'élever dans les airs?

LES ENFANTS. C'est faux, de toute fausseté.

LE PÈRE. Et pourquoi?

JACK. Parce que cela ne peut être.

LE PÈRE. Fort bien, mon petit philosophe; et pourquoi cela ne se peut-il pas?

JACK. Parce que cela n'est pas possible.

LE PÈRE. Ah! ah! nous voilà au milieu d'un joli cercle! C'est faux parce que cela n'est pas, cela n'est pas parce que c'est impossible; et tu vas dire que c'est impossible parce que c'est faux; il nous faut d'autres raisons pour sortir de là. Qu'en penses-tu, Ernest?

ERNEST. Je dis que cela ne se peut pas parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de voler, qu'il n'a pas été construit pour cela, puisqu'il n'a point d'ailes.

LE PÈRE. Bien! Mais si on nous assure que l'homme a les moyens de composer une machine à l'aide de laquelle il pourra, à défaut d'ailes, s'élever et se soutenir dans les airs sans que cette machine tiennne à rien, sera-ce vraisemblable ou invraisemblable? Qu'en dis-tu Fritz?

FRITZ. Je crois que j'aurais dit *invraisemblable*, si je ne savais pas qu'on a fait des ballons avec lesquels on s'est élevé dans l'air.

LE PÈRE. Et pourquoi l'aurais-tu cru invraisemblable?

FRITZ. Parce que l'homme, de sa nature, est plus pesant que l'air, et qu'il n'aurait pu qu'une machine quelconque, loin de diminuer son poids, ne pouvait qu'y ajouter.

LE PÈRE. Fort bien raisonné. Mais on te dirait que cette machine est très-grande, qu'elle est composée d'une étoffe serrée et légère, et qu'on l'a remplie d'une sorte d'air préparé par des procédés chimiques, lequel, étant beaucoup plus léger que l'air atmosphérique, tend toujours à s'élever, et soutient l'homme dans les airs comme les vessies le soutiennent sur l'eau. Comprends-tu cela, mon fils? et qu'en dis-tu?

FRITZ. Je le comprends fort bien, et je trouve très-vraisemblable que, puisque l'homme a imaginé un moyen de ne pas enfoncer dans l'eau, il ait aussi trouvé celui de s'élever dans l'air et de s'y soutenir.

LE PÈRE. Et quand une foule de personnes de tout âge, de gens respectables, de témoins de toute espèce attesteront qu'ils ont vu de leurs yeux un ballon auquel était attachée une petite nacelle, et dans celle-ci un homme, s'élever dans les airs et disparaître au-dessus des nuages, direz-vous encore qu'il est faux que l'homme puisse voler?

LES ENFANTS. Non, nous dirons que c'est vrai, et très-vrai.

LE PÈRE. Et vous disiez tous, il n'y a qu'un moment: C'est faux, de toute fausseté.

FRITZ. Oh! nous disions cela, mon père, de l'homme seul, privé des machines qu'il peut construire; car, si la nature lui a refusé des nageoires et des ailes, elle lui a donné un génie inventif, qui supplée à tout ce qui lui manque.

LE PÈRE. Tu dis là, mon fils, une grande vérité, dont j'espère que tu feras ton profit. Avec son intelligence et sa raison, l'homme peut parvenir à tout, ou du moins à beaucoup de choses. Mais, pour en

revenir à notre exemple, vous y trouverez la définition des mots que vous me demandiez: Il est *faux* que l'homme, de lui-même, puisse voler; il est *vraisemblable* qu'à l'aide d'une machine de son invention il pourra parvenir à s'élever et à se soutenir dans les airs, et il est *vrai*, de toute vérité, qu'il y est parvenu, mais sans avoir encore trouvé un moyen sûr de diriger ces ailes factices, ce qui rend cette découverte à peu près inutile.

LA MÈRE. Voilà une leçon dans toutes les règles et bien longue, pendant laquelle je n'ai pu dire un mot; je crains que tu ne rendes tes petits trop savants; je ne saurai plus de quoi leur parler.

LE PÈRE. N'aie pas peur, chère amie; quand même ils sauraient tout ce que je sais, ils ne seraient pas bien habiles. Il faut qu'un homme tâche de n'être pas ignorant; s'il vit dans le monde, il se tire mieux d'affaire, il en est plus estimé, plus considéré; s'il est appelé, comme ceux-ci le seront peut-être, à vivre dans une espèce de solitude; elle leur sera moins ennuyeuse lorsqu'ils auront l'habitude de penser et de réfléchir, et le peu de connaissances que je puis leur donner leur sera utile. Je ne me suis jamais repenti de trop savoir, et j'ai regretté souvent de ne pas savoir assez, surtout à présent que mes fils ne peuvent avoir d'autres maîtres que moi et la nature. Si les jeunes gens savaient quel parti ils peuvent tirer de l'étude, ils s'appliqueraient davantage dans l'âge où il est si facile d'apprendre.

Tout en discourant, nous arrivâmes au ruisseau des Chacals, que nous traversâmes avec précaution sur de gros quartiers de pierres amoncelés près de sa chute, et de là nous vîmes bientôt à notre ancienne demeure, où nous trouvâmes tout parfaitement en ordre, et tel que nous l'avions laissé; chacun se dispersa pour prendre ce qui lui convenait. Fritz emporta sa charge de poudre et de plomb; moi, ma femme et François nous nous occupâmes du tonneau de beurre; nous remplîmes le grand pot dont la mère s'était munie, et qui devait être mon partage au retour. Ernest et Jack cherchèrent les canards et les oies; mais comme ces animaux étaient devenus un peu sauvages, ils ne purent venir à bout d'en attraper un seul. Ernest eut l'idée de couper quelques petits morceaux de fromage, de les attacher à une ficelle, en guise d'hameçons, et de les laisser flotter sur l'eau; les bêtes voraces s'en saisirent bientôt, et les avalèrent avec gloutonnerie; Ernest les attira alors doucement, et put ainsi en prendre autant qu'il en voulut; on les enveloppa dans des mouchoirs, en laissant dehors seulement la tête et le cou; puis mes enfants les attachèrent sur nos gibecières, de façon que chacun de nous eut sa part du fardeau.

Nous pensâmes à la provision de sel, mais nous ne pûmes en prendre autant que nous l'aurions voulu, parce que nos sacoches étaient pleines de patates; j'eus cependant l'idée d'en mettre également entre les vides; il y en entra passablement, mais les sacoches devinrent pesantes, et aucun de nous ne se souciait de les porter. Fritz pensa que le vaillant et complaisant Turc voudrait bien se charger de la plus lourde; il lui ôta sa belle cotte, qui fut laissée à Zellheim, et le sac fut attaché sur le dos du fort et paisible animal. Bill porta le singe comme en allant, et, de plus, une autre sacoché moins pesante que celle que l'on avait confiée à Turc.

Nous nous remîmes en chemin, emportant nos richesses; notre caravane était encore plus plaisante que lorsque nous étions venus; les canards et les oies, perchés sur nos épaules et caquetant de leur mieux, nous donnaient une drôle d'apparence. Nous ne pûmes nous empêcher d'en rire lorsque nous passâmes sur notre pont les uns après les autres, avec tout notre bagage; notre gaieté et d'innocentes plaisanteries raccombrèrent la route, et nous ne sentîmes la fatigue que lorsque nous fûmes chez nous en repos. La mère nous en consola en mettant bien vite sur le feu un grand pot rempli de patates, dont tout le monde désirait manger; elle alla ensuite traire la vache et la chèvre pour nous restaurer de leur bon lait chaud. Elle nous prouva combien l'amour maternel et conjugal peut donner de forces; cette excellente femme était aussi fatiguée que nous, mais elle ne se reposa que lorsqu'elle eut pourvu à tout ce qui pouvait nous soulager. Enfin, après un excellent repas, dans lequel le mets nouvellement découvert recut de notre part mille tributs d'éloges, nous fîmes la prière, où, suivant l'intention du petit François, nous ajoutâmes des remerciements à Dieu pour ce bienfait inattendu; nous grimpâmes joyeusement notre échelle, et nous allâmes chercher un doux sommeil dans notre château aérien.

CHAPITRE XV.

L'ours supposé, la claie, la leçon de physique.

J'avais remarqué, la veille, en revenant au bord de la mer, une quantité de bois qui m'avait paru propre à faire une claie, sur laquelle je pourrais traîner notre tonneau de beurre et d'autres provisions de Zellheim à Falkenhorst; je m'étais proposé d'y aller de grand matin, avant que mon monde fût éveillé. J'avais choisi pour aide mon second fils, Ernest; cet enfant, très-paresseux, très-indolent, avait besoin d'être excité au travail; je lui fis valoir, comme une grande faveur, la préférence que je lui donnais, et il me promit d'être prêt de bonne heure; j'étais bien aise aussi de laisser Fritz à

la maison pour me remplacer ; comme le plus grand et le plus fort, il devait être le protecteur de sa mère et de ses jeunes frères.

Je voyais poindre à peine le premier crépuscule du matin, que j'éveillai doucement Ernest ; il se leva en bâillant et en étendant les bras ; nous descendîmes l'échelle sans être entendus des dormeurs, dont nous respectâmes le paisible repos. Nous allâmes chercher notre âne, qui devait être de la partie, et pour qu'il ne vint pas à vide, je lui fis traîner une forte branche d'arbre, que je prévoyais devoir m'être nécessaire. Tout en cheminant, je demandai à Ernest s'il n'était pas un peu de mauvaise humeur d'avoir été obligé de se lever si matin pour un travail assez pénible, au lieu de rester avec ses frères à tirer des grives et des pigeons sur le figuier.

« Oh ! pas du tout, papa ; à présent que je suis sur pied, cela ne me fait plus rien ; je suis bien aise d'être avec vous et de vous aider ; mes frères me laisseront assez d'oiseaux à tirer, car je parie que tous ces beaux chasseurs manqueront leur premier coup.

— Pourquoi donc crois-tu cela, mon fils ?

— Parce qu'ils oublieront d'ôter les balles des fusils et de mettre de la grenaille à la place ; et puis je suis sûr qu'ils voudront tirer d'en bas, et l'arbre est si haut que le coup ne peut porter jusque-là. Pour moi, j'ai tiré de notre château, sans quoi je n'aurais pas réussi.

— Tu peux avoir raison dans tes soupçons, mais j'ai là-dessus deux choses à te dire : la première, qu'il eût été plus généreux et plus amical de faire part à tes frères de tes observations que de triompher de leur ignorance et de les exposer à perdre pour rien leur poudre, qui est pour nous si précieuse ; la seconde, que je suis charmé de te voir agir avec sang-froid et réflexion. Mais je crains pour toi une lenteur de décision qui nuit beaucoup dans certains cas ; il y en a où il faut sur-le-champ prendre une résolution. Celui qui, dans les moments de frayeur, de danger, de détresse, ne perd pas la tête et sait se décider vite, a beaucoup d'avantage sur celui qui combine toutes les chances possibles avant d'agir : c'est ce qu'on appelle présence d'esprit ; jointe à la sagesse, elle est une qualité très-utile, et tu peux l'acquérir en réfléchissant souvent de sang-froid comment tu te tirerais d'affaire dans tel ou tel cas supposé. Si l'on ne prend pas cette habitude, on se laisse dominer par la crainte au moment du danger, et l'on est perdu. Voyons, par exemple, ce que tu ferais si nous étions subitement surpris par un ours ?

ERNEST. Je crois que je me sauverais à toutes jambes.

— Je le crois aussi, du moins tu me l'as avoué franchement ; mais, si tu réfléchis, tu te diras que les ours courent sur quatre pieds, et toi seulement sur deux ; qu'ils courent bien plus fort et bien plus longtemps que tu ne peux le faire, et que celui-là l'aurait bien vite attrapé.

— Alors je tirerais dessus si j'avais mon fusil, et à présent que j'y réfléchis, je ne veux plus marcher sans l'avoir.

— Ce serait encore un mouvement irréflectif ; tu pourrais manquer ton coup ou ne faire que blesser la bête, et tu aurais alors tout à craindre de sa colère.

— Eh bien ! j'attendrais de sang-froid qu'elle ne fût qu'à trois pas de moi ; alors je lâcherais mon coup de feu au milieu de sa tête, ce qui lui ôterait pour jamais l'envie de m'attaquer.

— Lui ou toi, bien sûrement, seriez hors de combat, car on ne sait ce qui peut arriver ; tu courrais encore le risque que ton fusil ratât ; alors il serait trop tard pour essayer d'un autre moyen, et tu serais déchiré à l'instant.

— Eh bien ! je sais ce que je ferais ; je me coucherais par terre, je ferais semblant d'être mort, je retiendrais mon haleine, je me laisserais flâner, tourner et retourner par la bête ; on dit qu'ils ne font jamais rien aux morts.

— Pure fable, à laquelle je ne voudrais pas me fier ; on les voit souvent dévorer un animal crevé ; c'est même un moyen de les attirer et de les surprendre.

— Oh ! mais c'est que je tiendrais mon couteau de chasse, avec lequel je l'éventrerais ; ou bien je l'assommerais avec la crosse de mon fusil.

— Pauvre moyen ! Tu n'aurais sûrement pas la force d'assommer un si formidable animal, et ton couteau pénétrerait difficilement à travers son épaisse fourrure. Tu n'aurais pas non plus la ressource de grimper sur un arbre, où les ours grimpent aussi. Il faut te l'avouer, je crois que le seul moyen possible, mais cruel sans doute, de se soustraire à sa féroacité, serait de lui livrer notre âne, que tu tiendrais ferme devant toi ; pendant que l'ours l'attaquerait, tu pourrais lui tirer un coup de pistolet ou lui enfoncer ton couteau de chasse dans la gueule ; mais, s'il plaît à Dieu, nous n'en rencontrerons point, car je serais très-fâché de sacrifier notre âne, même pour sauver notre vie.

— Et toi-même ; mais s'il n'y avait que ce moyen-là ?

— Alors il nous serait permis de l'employer, avec l'espoir de le sauver aussi.

Tout en discutant, nous arrivâmes au bord de la mer, très-contents de n'avoir point rencontré d'ours et d'y trouver en abondance le bois qui était l'objet de notre course. Je résolus de couper ce qu'il m'en fallait, de la longueur nécessaire, et de lier ces morceaux en travers sur la branche que l'âne avait traînée ; comme elle avait en-

core tous ses rameaux, elle pouvait nous servir de traîneau. Nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage, et nous ajoutâmes à la charge de notre âne une petite caisse que nous trouvâmes au bord de la mer et à moitié enterrée dans le sable ; nous primes aussi des perches, que nous tîmes en main pour nous en servir comme de leviers ; avec ces pieux nous pouvions faciliter la marche de notre bandet dans les endroits difficiles, et nous reprîmes ainsi doucement le chemin de Falkenhorst.

En approchant, nous entendîmes une fusillade qui nous apprit que la chasse aux ortolans était en train ; mais quand on nous vit arriver, les cris de joie retentirent, et l'on s'empessa de venir au-devant de nous. La caisse que nous avions apportée fut ouverte avec une forte hache ; nous étions curieux d'en connaître le contenu ; elle ne renfermait que quelques habits de matelot et du linge mouillé.

J'eus à me justifier auprès de ma femme de ce que, sans l'avertir et sans lui dire adieu, je m'étais éloigné avec un de ses fils ; elle avait été très-inquiète, et je convins de mon tort. Dans notre situation, il pouvait arriver tant d'événements fâcheux ! Du reste, lorsqu'elle s'était aperçue que nous avions pris l'âne, elle avait été rassurée ; la vue de notre beau bois et la promesse d'une élaie pour lui assurer ses provisions de ménage l'eurent bientôt apaisée, et nous allâmes déjeuner.

Je fis ensuite l'inspection du butin des trois chasseurs d'ortolans et de grives ; ils en avaient tué tout juste quatre douzaines. Ainsi que l'avait prévu Ernest, le premier coup avait manqué, parce qu'ils avaient oublié de charger leurs fusils avec de la grenaille ; ensuite, ils avaient tantôt attrapé et tantôt manqué, et employé tant de poudre et de plomb, que lorsqu'ils voulurent monter sur l'arbre et tirer de là, suivant le conseil de leur frère, nous les arrêtâmes en les priant de ménager davantage leurs munitions, qui étaient notre seul moyen de défense et presque d'approvisionnement pour l'avenir. Je leur recommandai d'économiser le plus possible la poudre et le plomb, jusqu'à ce que nous eussions fait encore une visite au vaisseau échoué. Pour y suppléer, je leur appris à faire de petits lacets et à les suspendre aux branches du figuier ; je leur conseillai de se servir pour cela des fils de karatas, qui sont forts et rudes comme du erin. Tout ce qui est nouveau amuse les enfants ; les miens prirent grand goût à cette manière de chasser. Jack réussit à l'instant à faire ces petits lacets ; je lui laissai François pour l'aider, et je pris Fritz et Ernest pour faire avec moi la élaie. Comme nous étions tous à l'ouvrage, car ma femme aidait ses deux petits, il s'éleva un tapage horrible parmi notre volaille : le coq criait plus fort que tout le reste ensemble, et les poules couraient çà et là comme si elles étaient poursuivies par un renard. « Je ne sais ce qu'ont ces bêtes, dit ma femme en se levant ; tous les jours je les entends glousser comme si elles venaient de pondre, et je ne puis jamais trouver d'œufs. » Dans ce moment, Ernest regarda par hasard le singe, et remarqua qu'il fixait ses yeux perçants sur les poules sans se détourner ; et lorsqu'il vit venir ma femme, qui les chassait devant elle, il sauta vite sous une racine basse, et s'y blottit. Ernest, qui y fut aussitôt que lui, eut le bonheur de le saisir ; il reconnut qu'il tenait dans sa patte un œuf tout chaud, qui venait d'être pondu, et qu'il cachait pour s'en régaler ensuite ; il passa de là sous une autre, qu'Ernest visita également ; il trouva des œufs dans toutes ces cachettes, et les apporta dans son chapeau à sa mère, à qui ils firent grand plaisir. Le singe en était si fier, qu'il les prenait à mesure que les poules les pondaient. Il n'eut d'autre punition de son petit brigandage que d'être privé de sa liberté lorsque les poules voulaient pondre ; il suffisait ensuite de le détacher et de le suivre pour découvrir, par son instinct, où les poules avaient fait leurs œufs. Par ce moyen, notre ménagère en eut bientôt un bon nombre, et elle attendit après cela avec impatience le temps où les poules pourraient couvrir, afin d'augmenter notre basse-cour.

Sur ces entrefaites, Jack était monté au haut de l'arbre et avait suspendu quelques lacets aux branches pour prendre les mangeurs de figues ; il en redescendit, et nous apporta la bonne nouvelle que nos pigeons domestiques, que nous avions amenés du vaisseau, avaient fait dans les branches un nid où il y avait déjà des œufs. Je défendis alors de tirer sur l'arbre, dans la crainte qu'ils ne fussent blessés ou effrayés. Je commandai aussi qu'on regardât souvent aux lacets, de peur que nos pigeons n'y fussent pris et ne s'étranglassent en se débattant ; j'aurais même défendu qu'on en mit, si je ne l'avais ordonné moi-même peu de temps auparavant. Un instituteur fait toujours mal de se contredire ainsi, et de prouver par là à ses élèves qu'il avait mal fait de leur donner tel ou tel ordre ; un mot révoqué de la part de l'instituteur en produira dix de la part de l'élève. On doit bien réfléchir avant de commander quelque chose à un enfant ; mais lorsqu'une fois c'est fait, il ne faut plus revenir, ni par caprice, ni par indulgence, ni même par conviction. Mes enfants avaient déjà murmuré de ma défense au sujet de la poudre ; et François, avec sa petite mine innocente, vint me dire qu'il n'y avait qu'à en semer, et que ses frères et lui laboureraient avec plaisir pour en récolter en quantité. Nous rîmes tous de cette idée ; le docteur Ernest mit en avant sa science. « Nigaud ! lui dit-il, on voit bien que tu ne sais

encore rien, avec ton champ de poudre à canon; crois-tu donc que ce soit une semence qui vienne comme l'avoine?

LE PÈRE. Et comment vient-elle, monsieur le savant? Tu dois au moins apprendre à ton petit frère ce que c'est que la poudre et comment on la fabrique, puisque tu te moques de lui et de son ignorance.

ERNEST. Je sais bien que c'est un produit de l'art; mais j'avoue que je ne puis pas bien expliquer comment on la fait; je pense que c'est avec du charbon pilé, puisqu'elle est si noire, et qu'on y mêle du soufre, dont elle a l'odeur.

LE PÈRE. Ajoute du salpêtre, et tu n'auras pas mal répondu; le salpêtre en est le principal ingrédient: mêlé avec du charbon, il s'allume très-promptement et développe extraordinairement l'air qui s'y trouve renfermé, lequel se dégage subitement par l'action du feu, s'étend avec violence, et pousse au dehors, par une force étonnante tout ce qui lui résiste: de sorte que les balles ou la grenaille lancées par cette force irrésistible frappent l'objet qu'elles rencontrent au point de le détruire, ainsi que vous en faites l'expérience tous les jours en tirant des coups de fusil.

Mes enfants me firent alors une foule de questions qui amenèrent une sorte de leçon de physique, telle que je pus la faire d'après mes faibles lumières et sans instruments: les aînés me comprirent d'autant mieux qu'ils en avaient déjà quelques notions; mais le petit François, m'entendant dire que le feu, renfermé dans tous les corps, se développait par le mouvement ou par le frottement, demanda plaisamment si en courant très-vite on n'était pas en danger de s'enflammer et de brûler.

« Tu vas trop loin, petit drôle, lui dis-je; mais si un petit garçon comme toi se donne trop de mouvement, il court au moins le risque d'échauffer son sang, de se donner la fièvre ou d'autres maladies dangereuses: il en résulte donc quelque chose de semblable à la combustion dont tu parles, et qui peut être tout aussi dangereux, comme il l'est, d'un autre côté, de ne pas se donner assez de mouvement, de se livrer à la paresse, parce qu'alors les humeurs croupissent et le sang se corrompt. Ainsi, mes chers enfants, en cela comme en tout, il faut savoir garder un juste milieu. »

Pendant cette conversation, je faisais toujours ma claie ou traîneau, qui fut bientôt fini, et je trouvais que la nécessité avait fait d'un passeur de talent assez médiocre un très-bon charpentier; deux pièces de bois courbées par-devant, liées au milieu et par derrière par une traverse de bois, me suffirent pour la construire: j'attachai, de plus, deux cordes de trait aux deux cordes élevées, et ma claie fut achevée. Comme je n'avais pas levé les yeux de dessus mon ouvrage, j'ignorais ce que faisaient la mère et les deux cadets: lorsque je les regardai, je vis qu'entre eux trois ils avaient plumé une quantité d'oiseaux tués, et qu'ils les enfilaient dans l'épée d'un officier de marine, de laquelle ma femme avait fait une broche. Je louai son idée, mais je la blâmai de sa prodigalité en voyant devant le feu plus de gibier que nous n'en pourrions manger. Elle me calma en me rappelant que je l'avais moi-même engagée, pour le conserver en provision, à le faire cuire à demi et à le mettre dans du beurre. « J'espérais, me dit-elle, que, puisque tu as un traîneau, tu irais après dîner à Zeltheim chercher la tonne de beurre. En attendant, j'ai voulu préparer mon gibier. »

Je n'eus rien à objecter, et je concertai tout de suite la course à Zeltheim pour le jour même, en la priant de hâter le dîner: elle m'assura que c'était son intention, ayant elle-même un projet pour ce jour-là, que je connaîtrais à mon retour. Moi, j'avais celui de prendre un bain de mer, me sentant fort échauffé par un travail pénible et continu; je voulais aussi en faire prendre un à Ernest, qui devait m'accompagner, tandis que Fritz resterait pour garder la maison.

CHAPITRE XVI.

Le bain, la pêche, le lièvre sauteur, la mascarade.

Aussitôt que nous eûmes dîné, Ernest et moi nous nous préparâmes au départ. Fritz nous fit à chacun le joli présent d'un étui que nous devions placer dans la ceinture de couteau de chasse, et qui était arrangé d'une manière très-ingénieuse; on pouvait y mettre un couteau tout entier et même une petite hache, ce qui me parut commode et utile. Je louai mon fils aîné d'avoir perfectionné mon idée et trouvé le moyen de faire deux étuis avec sa peau au lieu d'un: il avait employé les deux jambes de devant pour l'un, celles de derrière pour l'autre, et réservé au milieu la place pour la petite hache. Ernest le remercia plus vivement que je ne l'en aurais cru capable.

Nous attelâmes ensuite l'âne et la vache à notre claie: nous primes chacun un morceau de bambou à la main en guise de fouet, et, notre fusil en bandoulière, nous nous mîmes en chemin; Bill nous suivit, puis resta. Après avoir fait nos adieux à nos amis, nous poussâmes nos bêtes en avant. Nous côtoyâmes le bord de la mer, où notre claie, traînée sur le sable, glissait plus facilement que sur l'herbe haute et épaisse; nous parvînmes au pont de Famille, sur le ruisseau des Chacals, et nous arrivâmes à Zeltheim sans obstacle et sans aventure. Nous détêlâmes aussitôt nos bêtes pour les laisser paître pendant que nous chargions notre traîneau. Ce ne fut pas sans peine que nous

parvînmes à y placer la tonne de beurre salé, celle de fromage, et un baril de poudre: nous ajoutâmes à cela plusieurs instruments, des balles, de la grenaille, et la cotte de porc-épie de Ture. Ce travail nous attachait tellement, que nous remarquâmes trop tard que nos bêtes, attirées par la bonne herbe de l'autre côté du ruisseau, avaient repassé le pont, et s'étaient si bien écartées, qu'elles avaient disparu à nos yeux. J'espérais qu'elles ne seraient pas allées bien loin; je commandai donc à Ernest de courir avec Bill à leur recherche et de les ramener, pendant que, de l'autre côté de Zeltheim, je chercherais un endroit commode pour me baigner. Je fus bientôt à l'extrémité de la baie du Salut, et je trouvai qu'elle finissait par un marais chargé des plus belles cannes de jonc qu'il fût possible de voir, et au delà une suite de rochers escarpés, qui avançaient même un peu dans la mer, et formaient une espèce d'anse qui paraissait arrangée exprès pour le bain: les saillies des rochers faisaient même comme des cabinets séparés, où l'on ne serait point vu de ceux avec qui on se baignerait. Enchanté de cette découverte, je criai à Ernest de venir me joindre, et en l'attendant, je m'amusai à couper quelques joncs, pensant que je pourrais m'en servir utilement.

Ernest n'arrivant point et ne me répondant pas, je pris enfin le parti de retourner en arrière, avec une certaine inquiétude; je le vis de loin étendu tout du long à l'ombre de notre tente: je m'en approchai avec un grand battement de cœur, craignant qu'il n'eût été blessé, et je vis avec un plaisir inexprimable que mon petit drôle dormait comme une marmotte, pendant que l'âne et la vache broutaient de l'herbe dans son voisinage.

« Allons, allons, paresseux, criai-je au dormeur, réveille-toi; pendant que tu dors, au lieu de garder tes bêtes, elles pourraient bien te jouer le tour de passer encore une fois le pont. » Il se réveilla en sursaut, et fut bientôt debout: « Oh! je les en délie, me dit-il en se frottant les yeux; j'ai ôté plusieurs planches, qui laissent un vide qu'elles ne seront pas tentées de franchir. »

— A la bonne heure! je te pardonne ta paresse quand elle te rend inventif; mais c'est dommage de passer à dormir un temps où tu pourrais faire quelque chose d'utile. N'as-tu pas promis à ta mère de lui apporter du sel? L'inactivité est toujours un tort quand le travail est une nécessité.

— Pardon, papa, mais j'ai travaillé de tête.

— Ah, ah! c'est nouveau à ton âge! Quel est donc ce travail si important et si profond qui t'a endormi en y pensant?

— Eh bien! oui, j'ai pensé combien il serait difficile d'amener sur terre tout ce qu'il y a encore d'utile pour nous sur le vaisseau.

— Et as-tu imaginé quelque moyen de lever ces difficultés?

— Non, pas grand-chose; je me suis endormi trop vite.

— Et tu trouves là de quoi te vanter? A quoi bon chercher des difficultés si l'on ne sait comment on parvient à les vaincre?

— Dans ce moment même il me vient une idée. Il nous faut un grand radeau, mais les poutres sont trop pesantes; il me semble qu'il vaudrait bien mieux prendre beaucoup de tonnes vides et clouer des planches dessus, de manière que le tout tînt ensemble. J'ai lu que les sauvages en Amérique remplissent d'air des peaux de chèvres, les lient l'une à l'autre, et font ainsi des radeaux avec lesquels ils passent les plus larges rivières.

— Eh bien, voilà une idée dont nous pourrions tirer parti un jour; mais à présent, mon fils, répare le temps perdu, et va chercher du sel dans ce satchet; quand il sera plein, tu le videras dans le grand sac de l'âne, que tu rempliras également des deux côtés. Pendant ce temps, j'irai me baigner pour me rafraîchir; ton tour viendra ensuite, et moi je garderai nos bêtes. Je retournai donc vers les rochers, et je pris un bain délicieux; mais, pour ne pas faire attendre mon petit garçon, je ne restai dans l'eau que peu d'instant. Dès que je me fus rhabillé, j'allai vers la place du sel, pour voir s'il avait avancé son ouvrage; il n'y était pas, et je croyais presque qu'il s'était endormi dans quelque coin, lorsque des cris subits se firent entendre: « Papa, papa! un poisson, un poisson monstrueux! venez à mon secours, je ne puis plus le retenir, il dévore la ficelle. » Je courus du côté où j'entendais la voix, et je trouvai Ernest sur l'extrême pointe de terre, en deçà du ruisseau; couché sur l'herbe, afin d'avoir plus de force, il tirait avec effort un hameçon dont la ficelle pendait dans l'eau, et auquel était attaché un thon, ou du moins un poisson qui lui ressemblait beaucoup, et auquel je me permis de donner ce nom, quoiqu'il fût plus petit que les gros thons de la Méditerranée; il tâchait de se débarrasser, et était sur le point d'entraîner l'enfant dans l'eau. J'accourus sans tarder, je saisis la ficelle, et je laissai aller librement le poisson, puis je le tirai docilement vers un bas-fond, où il ne pût plus m'échapper; mais il fallut qu'Ernest se mit à l'eau, et termina avec sa petite hache la vie et les angoisses de la bête. Quand il fut à terre, j'estimai que ce poisson devait peser au moins quinze livres; de sorte que nous avions fait là une magnifique capture, qui augmenterait les provisions de notre bonne ménagère, et lui ferait grand plaisir. « Vraiment, dis-je à Ernest, tu as travaillé à présent non-seulement de la tête, mais de tout le reste du corps: essuie la sueur de ton front, et repose-toi avant d'aller te baigner; tu nous as procuré la une excellente nourriture pour plusieurs jours, et tu t'es conduit en vrai chevalier sans peur. »

— C'est au moins très-heureux, me dit-il d'un ton modeste, que j'aie pensé à prendre avec moi ma ligne et mon hameçon.

— Oui, sans doute; mais raconte-moi où tu as vu ce gros animal, et comment il t'est venu dans l'idée de t'en emparer.

— J'avais remarqué, lorsque nous demeurions ici, qu'il y avait à cette place des quantités innombrables de poissons; c'est pour cela que j'ai pris ce matin avec moi ce qu'il me fallait pour pêcher. Comme j'allais, il y a un moment, chercher le sel, j'ai aperçu sur le rivage beaucoup de crabes, qui sont la nourriture des poissons; voulant essayer d'en accrocher à l'hameçon, j'ai vite fait notre provision de sel, et je suis venu à cette place, où j'ai pris d'abord une douzaine de petits poissons, qui sont là dans mon mouchoir; je remarquai qu'il y en avait de plus gros qui leur donnaient la chasse; j'eus alors l'idée de mettre à l'hameçon un des petits poissons que j'avais pris; mais l'hameçon était trop petit et la perche trop faible. Je pris donc une de ces belles cannes que vous aviez cueillies, j'attachai à ma ficelle un hameçon plus fort, et bientôt ce gros gaillard étendu là saisis l'appât, y resta attaché, et paya de sa vie sa voracité. Cependant si vous n'étiez pas venu à mon secours, j'aurais été forcé de le lâcher, ou il m'aurait entraîné dans l'eau, car il était plus fort que moi. »

J'ai fait ma chasse aussi, messieurs les chasseurs!

Nous examinâmes toute sa pêche : les petits poissons me parurent être de la famille des harengs, et le grand un vrai thon. Je me hâtai de les ouvrir, et je les frottai en dedans avec du sel, afin de les apporter frais à Falkenhorst. Pendant cette occupation, mon fils prit son bain; j'eus le temps de garnir encore quelques sachets de sel avant son retour : nous commençâmes alors à atteler nos bêtes et à les charger; nous remîmes les planches sur le pont, et nous reprîmes le chemin de notre demeure.

Environ à moitié chemin, Bill, qui nous précédait, s'éloigna de nous rapidement, et nous avertit, par ses aboiements, qu'il venait de découvrir quelque gibier. En effet, nous le vîmes bientôt poursuivre un animal qui fuyait devant lui en faisant des sauts étonnants. Le chien, en le chassant toujours, le fit passer assez près de nous, à portée de fusil; je tirai dessus, mais sa course était si rapide, que je le manquai. Ernest, qui me suivait à quelque distance, averti par mon coup de feu, prépara le sien, et saisit, pour tirer, un instant où ce singulier animal cherchait à gagner les grandes herbes pour s'y cacher; il remarqua la place, et le tira si adroitement, qu'il le fit tomber mort à l'instant même. Je courus rejoindre mon fils, très-curieux de savoir quelle espèce d'animal il venait de tuer, et nous trouvâmes la plus singulière bête qu'il fût possible d'imaginer. Elle était de la grandeur d'une brebis et portait une queue de tigre; son museau et son poil ressemblaient à ceux d'une souris; ses dents étaient de la forme de celles du lièvre, mais beaucoup plus grandes; les pattes de devant comme celles de l'écureuil, mais excessivement courtes, et celles de derrière longues comme des échaisses et d'une

forme très-extraordinaire. Nous regardâmes longtemps en silence cet animal curieux; je ne pouvais absolument me souvenir d'avoir jamais rien vu de semblable dans les gravures d'histoire naturelle ni dans les descriptions des voyageurs. Ernest, après l'avoir bien regardé, interrompit notre silence par un cri de joie : « Est-ce bien moi qui ai tué ce monstre? dit-il en battant des mains : que dira ma mère? que diront mes frères? comme ils vont être étonnés! et que je suis heureux d'avoir fait cette belle classe! Mon père, comment croyez-vous que cette bête se nomme? je donnerais tout au monde pour le savoir. »

LE PÈRE. Et moi aussi, mon cher Ernest, mais je ne le sais pas plus que toi; ce qu'il y a de sûr, c'est que tu es en jour de bonheur; je vais bientôt l'appeler mon petit Hercule. Tu es aussi quelquefois mon petit savant, et nous allons tous les deux examiner attentivement cet animal, pour tâcher de découvrir à quelle classe de quadrupèdes il appartient; cela nous conduira peut-être à connaître son nom.

ERNEST. C'est tout au plus si c'est un quadrupède; ses petites jambes de devant ressemblent plutôt à de petites mains, comme celles des singes.

LE PÈRE. Ce sont pourtant des jambes; mais nous pouvons toujours provisoirement le classer dans les mammifères; car nous ne pouvons douter qu'il n'appartienne à cette espèce : examinons ses dents.

ERNEST. Il en a quatre incisives, comme l'écureuil.

LE PÈRE. Ainsi nous voyons que c'est une bête rongeuse; cherchons maintenant les noms connus de cette espèce.

ERNEST. Je ne me rappelle, outre l'écureuil, que les souris, les marottes, les lièvres, les castors, les pores-épics et les sauteurs.

LE PÈRE. Les sauteurs! tu me conduis là tout à fait sur la trace; la bête a complètement la construction d'un *lièvre sauteur*, seulement il est le double plus grand que ceux dont j'ai lu la description... Attends, il me vient une idée; je parie que nous avons là un individu de la grande espèce de sauteurs, qu'on appelle des *kangaroos*¹; cet animal appartient proprement à la classe des *didelphes* ou *philandres*, parce que la femelle, qui ne met jamais bas qu'un petit à la fois, le porte dans une espèce de bourse placée entre les jambes de derrière. Il n'a été trouvé jusqu'à présent que sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, où le célèbre navigateur Cook l'a découvert le premier. Ainsi tu peux doublement te féliciter d'avoir tué un animal si rare et si remarquable, et moi je puis me réjouir de l'exactitude de mon observation; car il est maintenant très-certain que nous ne sommes pas loin de l'Australie, quoique j'avoue que, dans ce cas, le grand nombre de pigeons que nous avons rencontrés m'embarrasse un peu. Je crois que, si jamais nous retournons en Europe, la relation de nos aventures fera une véritable révolution dans le monde savant.

ERNEST. Mais comment se fait-il, papa, que vous l'ayez manqué? vous savez tirer mieux que moi; j'avoue qu'à votre place j'en serais vivement piqué.

LE PÈRE. Bien au contraire, mon fils, je m'en réjouis.

ERNEST. Ah! voilà, par exemple, ce que je ne puis comprendre, qu'on puisse se réjouir d'avoir manqué un coup; expliquez-moi cela.

LE PÈRE. Je m'en réjouis, parce que j'aime mieux mon fils que moi-même, que je partage son plaisir et sa petite gloire bien plus vivement que si j'avais fait le coup. » Ernest, touché, vint m'embrasser : « Bon père, me dit-il, je reconnais bien là votre amour paternel. — Et ta reconnaissance augmente ma joie, lui dis-je en lui rendant son embrassement; mais trainons à présent la bête jusqu'à notre claie. » Ernest me pria de l'aider plutôt à la porter; il avait peur de salir ce beau poil gris de souris en le traînant par terre; sa remarque me parut fondée. Je liai donc avec une corde les quatre jambes du kangaroo, et nous le portâmes avec peine, au moyen de deux cannes, jusqu'à notre claie, sur laquelle nous l'attachâmes. Bill, qui le premier l'avait découvert et chassé, avait perdu sa piste, et rôdait de tout côté dans les hautes herbes, sans doute dans l'espoir de le trouver; nous l'appelâmes et le comblâmes de caresses; mais cette récompense ne lui suffisait pas; il se mit à tourner autour du kangaroo, dont la blessure saignait encore, et cherchait à la lécher. J'eus alors l'idée de saigner entièrement l'animal, de peur que, dans un climat aussi chaud, on ne pût le conserver. Notre bon chien fut très-content

¹ C'est le nom d'un quadrupède découvert à la Nouvelle-Hollande par le capitaine Cook. Il est de l'ordre des animaux rongeurs, et tient du chien lévrier, du lièvre, et surtout de la gerboise. Il a, comme ce dernier animal, les pattes de devant extrêmement courtes et celles de derrière très-longues; mais la gerboise n'excède pas la grosseur d'un lapin, et le kangaroo parvient à celle du mouton.

Lorsque le kangaroo marche, il saute sur ses jambes de derrière, tenant celles de devant pressées contre sa poitrine, et à l'aide de sa queue, qui lui sert comme d'une espèce de levier; de cette manière il marche assez vite, et quand il est poursuivi, il fait des sauts de vingt à vingt-huit pieds d'étendue, et de cinq à six de hauteur. Dans l'état de repos, il étend sa queue, s'assied dessus, ou plutôt à l'air d'être debout, sa tête levée et ses pattes de devant pendantes; il s'en sert, comme les écureuils, pour porter sa pâture à sa bouche. Elle est petite, ainsi que sa tête; et sa queue, dont il frappe son ennemi, paraît être son seul moyen de défense. Sa chair est médiocre. (Voyez sa description et sa gravure dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

de son repas, et nous continuâmes gaiement notre route vers Falkenhorst. Chemin faisant, notre conversation roula sur l'étude de l'histoire naturelle, sur la nécessité de s'y livrer de bonne heure et d'apprendre à classer les plantes et les animaux d'après leurs marques distinctives; c'est ainsi que nous étions parvenus, au moyen de l'examen des dents, à reconnaître notre kangaroo. Ernest me pria de lui dire sur cet animal tout ce que ma mémoire me présenterait : « C'est, lui dis-je, une bête singulière, mais qui n'a pas été encore bien observée, et qui fournit, par conséquent, peu de matière à la narration. Ses jambes de devant, ainsi que tu le vois, ont à peine en longueur le tiers de celles de derrière; c'est tout au plus s'il peut s'en servir pour marcher; mais, avec celles-ci, il fait des sauts énormes, comme les puces et les sauterelles. Sa nourriture consiste en

sait dans son âme; il était jaloux, au dernier point, de la belle chasse d'Ernest, mais il combattait fortement avec lui-même pour maîtriser sa mauvaise humeur; il y réussit enfin si bien qu'il vint se mêler à notre entretien, à notre gaieté, et que personne que moi ne put se douter de ce qui venait de se passer dans son âme. Il s'approcha du kangaroo et l'examina avec attention. « Oui, Ernest, dit-il à son frère en le caressant, tu as fait là une bien belle chasse, et tu as été adroit et heureux. Mais n'est-ce pas, mon père, la première fois que vous irez à Zeltheim ou ailleurs pour quelque excursion, ce sera mon tour de vous accompagner? Ici, à Falkenhorst, nous n'avons jamais rien de nouveau; quelques grives, quelques pigeons dans nos filets, cela m'ennuie.

— Eh bien! oui, mon cher Fritz, lui dis-je, je te le promets, parce que tu as combattu vaillamment ta mauvaise humeur et ta jalousie contre Ernest, à qui tu enviais son kangaroo; je ne manquerai pas de t'emmener lors de ma première excursion; peut-être demain irons-nous au vaisseau échoué. Mais permets-moi de te dire, mon cher Fritz, que tu devrais être bien plus fier de ce que j'ai assez bonne opinion de ta sagesse et de ta prudence pour te laisser ici la garde de ta mère et de tes frères que si je t'avais fourni l'occasion de tuer ce kangaroo; tu as fait ton devoir en ne te laissant pas entraîner, pour aller chasser, à quitter ceux qui nous sont chers, et je t'en loue et t'en aime davantage. Je dois aussi des éloges à Ernest de ce qu'il ne s'est pas trop livré à la vanité sur sa chasse extraordinaire, et qu'il ne vous a pas même raconté que j'ai honteusement manqué mon coup en tirant sur le kangaroo. Savoir vaincre ses passions, mes chers enfants, et prendre de l'empire sur soi-même, est beaucoup plus beau que de donner adroitement la mort à une innocente bête; nous y sommes forcés dans notre position, et nous pouvons sans doute nous le permettre, mais non pas nous en enorgueillir.

Et je vis avec un plaisir inexprimable que mon petit drôle dormait comme une marmotte.

herbes et en racines, qu'il arrache très-adroitement avec les pattes de devant. Il s'assied sur celles de derrière, reployées, comme sur une chaise, pour regarder par-dessus l'herbe haute; il s'appuie sur sa queue, qui a beaucoup de force; elle lui sert aussi à sauter et à se repousser fortement de la terre; on prétend que le kangaroo, privé de queue, ne peut presque pas sauter. »

Nous arrivâmes enfin heureusement, quoiqu'un peu tard, à Falkenhorst, et de très-loin nous entendîmes les cris de joie qu'occasionnait notre retour. Tout notre monde accourut au-devant de nous; mais ce fut notre tour d'éclater de rire en voyant le plaisant costume des trois enfants : l'un avait une longue chemise de matelot qui traînait autour de lui comme la robe d'un spectre; l'autre était caché dans un pantalon qu'il s'était attaché autour du cou, et qui arrivait jusqu'au bout du pied; le troisième avait une longue veste qui venait jusqu'à la cheville, et lui donnait l'air d'un portemanteau ambulant; tous marchaient lourdement, embarrassés dans leurs longs vêtements, mais se promenaient cependant avec fierté, comme des héros de théâtre. Après les avoir regardés en riant, je demandai à leur mère quelle était la cause de ces jeux de carnaval, et si elle avait voulu me donner la comédie pour célébrer mon arrivée. Elle m'apprit que les garçons venaient aussi de se baigner, et que, pendant le bain, la bonne mère avait lavé leurs habits, qui ne s'étaient pas séchés aussi vite qu'elle l'avait espéré; que son petit peuple impatient s'était jeté sur la caisse des habits de matelots, et que chacun s'était vêtu suivant son goût : « J'ai mieux aimé, me dit-elle, que vous les trouviez sous ce déguisement bizarre que nus comme de petits sauvages; » et je pensai qu'elle avait en raison. Alors vint notre tour de rendre compte de notre voyage : à mesure que nous avançons dans notre récit, on présentait, l'un après l'autre, tonnes, cannes, sel, poissons; et à la fin, d'un air triomphant, Ernest montra notre beau kangaroo; il fut d'abord entouré, admiré, et les chasseurs furent questionnés si vivement, qu'ils ne savaient auquel répondre. Fritz seul ne disait pas grand-chose : je voyais clairement sur sa physionomie ce qui se pas-

Papa, papa! un poisson, un poisson monstrueux! venez à mon secours, je ne puis plus le retenir, il devore la ficelle.

Nous finîmes cette bonne journée par nos occupations ordinaires et par une distribution de sel à nos animaux, pour lesquels ce fut une grande fête. J'écorchai ensuite notre kangaroo, et il fut suspendu jusqu'au lendemain, pour être ensuite découpé par pièces, les uns destinées à être servies à notre premier repas, les autres à être salées et fumées. Ture et Bill firent un excellent souper avec ses entrailles, et nous en fîmes un très-bon aussi avec nos petits poissons frits et nos patates; mais il fut court; nous désirions et cherchions le sommeil, dans les bras duquel nous fîmes bientôt ensevelis.

CHAPITRE XVII.

Nouveau butin sur le vaisseau échoué.

Un premier chant du coq, je me levai, et, avant que le reste de la famille fût réveillé, je descendis de l'échelle et je m'occupai du kau-

guroo, pour lui ôter, sans la gêner, sa belle robe gris de souris : et vraiment il était temps d'y penser; nos chiens s'étaient si bien trouvés la veille de leur repas d'entrailles, qu'ils y avaient pris goût et voulaient faire un déjeuner en règle avec la bête entière. Avant que je fusse au bas de l'échelle ils avaient déjà arraché la tête de l'animal, que j'avais suspendu assez haut par les pieds de derrière; et, moitié amis, moitié ennemis, ils allaient se la partager, lorsque je vins à temps pour les en empêcher. Je trouvais que, n'ayant ni cave ni garde-manger pour garantir nos provisions, il serait prudent de leur administrer une petite correction : ils se sauvèrent sous les racines en murmurant et en hurlant; leurs cris réveillèrent ma femme, qui, ne m'ayant pas trouvé, descendit fort inquiète de ce qui se passait. « Pour l'amour du ciel, me cria-t-elle, qu'arrive-t-il? nos chiens sont-ils enragés?... »

LE PÈRE. Pas du tout; je leur faisais seulement un petit sermon touchant sur la tempérance et sur la nécessité de se vaincre soi-même.

LA MÈRE. Il vaudrait mieux prêcher d'exemple, commencer par vaincre sa colère et ne pas se laisser aller à la vengeance contre des animaux fidèles qui ne savent pas le mal qu'ils font.

LE PÈRE. Ma chère femme, lui dis-je en l'embrassant, tu voudrais qu'il n'existât point de bâton dans le monde. Je t'assure que je n'ai battu Bill et Ture ni par colère ni par vengeance, mais par prudence et par précaution; aussi ne leur ai-je pas fait grand mal : ils voulaient manger notre kangourou, que tu te réjouissais tant d'appréter, et ne pouvant leur expliquer dans la langue des chiens, que j'ignore, que je ne l'avais pas mis là pour eux, il a bien fallu le leur faire comprendre en faisant succéder à leur voracité satisfaite une petite douleur corporelle qui leur fit craindre à l'avenir de s'y livrer : sans quoi, comme ils sont les plus forts, ils finiraient par avaler toutes nos provisions. »

Ma femme trouva que j'avais eu raison; mais je la vis du coin de l'œil rôder autour des racines et faire une caresse aux chiens pour les consoler. Pour moi, j'allai déshabiller mon kangourou et tâcher de lui ôter la peau tout entière sans l'endommager : mais cela me donna tant de peine et j'avancai si peu que ma petite famille vint entourer la mère et moi en criant famine avant que j'eusse fini mon ouvrage. J'allai ensuite au ruisseau me laver les mains, puis je visitai la caisse du matelot et je changeai d'habit, pour me présenter convenablement au déjeuner et offrir à mes fils l'exemple de la propreté, que leur mère leur prêchait sans cesse. Je donnai, après déjeuner, l'ordre à Fritz de tout préparer pour aller à Zellheim chercher notre bateau, et de là nous archeminer vers le vaisseau. Au moment du départ, comme je voulais prendre congé de tous les miens, je ne trouvai ni Ernest ni Jack; leur mère ne savait, non plus que moi, ce qu'ils étaient devenus; mais elle soupçonnait qu'ils étaient allés chercher des patates, dont nous manquions. Je la chargeai de les gronder un peu, ne voulant pas qu'ils s'accoutumassent à s'écarter seuls et sans permission dans cette contrée inconnue; mais, cette fois, ils avaient pris Ture avec eux, ce qui me tranquillisa.

Nous nous mîmes en chemin après avoir fait de tendres adieux à ma femme et à mon petit François; je lui laissai Bill, et je l'exhortai à ne pas s'inquiéter, et à se confier à la Providence, qui nous avait si bien gardés jusqu'alors, et qui nous ramènerait encore cette fois sains et saufs auprès d'elle, munis de beaucoup de choses utiles à notre bien-être; mais il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison sur ces voyages au vaisseau. Je la laissai toute en larmes, et priant Dieu que ce fût le dernier.

Nous nous arrachâmes avec effort de ses bras et marchâmes très-vite pour hâter notre retour : nous eûmes bientôt atteint et passé le pont; alors, à notre grand étonnement, nous entendîmes des cris perçants de voix humaines, et presque en même temps nous vîmes sortir d'un buisson Ernest et maître Jack, qui se réjouissaient de nous avoir joué ce tour. « Ah! n'avez-vous pas cru que c'étaient des sauvages? disait Jack. — Ou bien nos gens du vaisseau? disait Ernest.

LE PÈRE. Dites plutôt deux méchants petits polissons que j'ai eu bientôt reconnus, dis-je, et que je serais bien tenté de gronder comme ils le méritent, non pas pour leur petite malice, mais pour s'être éloignés de nous sans permission.

ERNEST. Ah! papa, c'est que nous avons tant d'envie d'aller avec vous au vaisseau! nous avons pensé que vous nous refusiez si nous vous le demandions; mais que, lorsque vous nous verriez là, si près, vous consentiriez à nous prendre avec vous.

LE PÈRE. Fort mal calculé, mes enfants; peut-être y aurais-je consenti à Falkenhorst, quoique j'aie tant de choses à prendre et que vous eussiez occupé une place inutile sur le bateau; à présent, pour rien au monde je ne laisserais votre pauvre mère toute la journée dans l'inquiétude sur votre compte, et vous-mêmes vous ne pouvez désirer que je le fasse; j'ai, d'ailleurs, à vous donner pour elle une commission qui me tient fort à cœur. » Je les priai alors de lui dire que, suivant toute apparence, nous serions forcés de passer la nuit sur le vaisseau, et de ne la rejoindre que le lendemain au soir. Je savais que c'était ce qu'elle craignait le plus, et je n'avais pas eu le courage de la prévenir d'avance de cette probabilité : j'avais eu tort, car il était encore bien plus inquiétant pour elle de ne pas nous voir revenir lorsqu'elle devait nous attendre. Mais il était essentiel d'ôter

du vaisseau, s'il existait encore, tout ce qui pouvait être sauvé, vu que, d'un moment à l'autre, il courait risque d'être complètement détruit, et que toutes nos espérances pour l'avenir eussent été engouffrées avec lui. D'après cela, j'instruis mes fils de ce qu'ils devaient dire à leur mère; je les exhortai à lui obéir, à lui prêter secours; et, pour que leur course ne fût pas sans utilité, je leur fis ramasser un peu de sel et leur enjoignis d'être avant midi à Falkenhorst : je souffrais de sentir ma pauvre femme dans la double angoisse de mon départ et de l'absence prolongée de ses deux fils. Pour être sûr que cet ordre serait exécuté, je priai Fritz de prêter à Ernest sa montre d'argent, en lui assurant qu'il en trouverait une en or sur le vaisseau et qu'il pourrait laisser la sienne à son frère : j'ajoutai que nous en aurions peut-être une aussi pour Jack. Cet espoir les combla de joie et les consola de ne pas nous suivre.

Après avoir pris congé de ces chers petits, nous montâmes sur notre bateau, et nous nous éloignâmes de la terre pour gagner le courant du ruisseau; nous sortîmes ainsi promptement de la baie du Salut, et nous arrivâmes heureusement au vaisseau, dont la coque ouverte nous offrait une large entrée pour y monter. Aussitôt que nous fûmes débarqués, et que notre bateau fut solidement amarré, notre premier soin fut de chercher de bons matériaux pour construire un radeau. Je voulais commencer par exécuter l'excellente idée de mon fils Ernest. Notre bateau de cuves n'ayant pas assez d'espace ni de solidité pour transporter une charge considérable, nous eûmes bientôt trouvé un nombre suffisant de tonnes d'eau qui me parurent très-bonnes pour ma construction. Nous les vidâmes aussitôt, nous les rebouchâmes avec soin, et nous les jetâmes dans la mer, après les avoir attachées fortement avec des cordes et des crampons aux parois du vaisseau qui étaient les plus solides; cela fait, nous établîmes sur ces tonnes un plancher très fort, auquel nous fîmes, avec d'autres planches, un rebord d'un pied de hauteur tout autour pour assurer sa charge, et nous eûmes alors un très-beau radeau, sur lequel on pouvait mettre au moins trois fois plus de charge que sur notre bateau. Notre journée entière s'était déjà passée dans ce pénible travail; nous nous étions à peine permis de manger un morceau de viande froide que nous avions apporté avec nous, afin de ne pas perdre de temps à chercher les provisions de bouche sur le vaisseau. Le soir, nous étions si fatigués, Fritz et moi, que nous aurions été dans l'impossibilité de ramper pour arriver à terre, lors même que nos occupations ne nous auraient pas retenus; il fallut donc nous résoudre à passer la nuit sur le vaisseau; et après avoir pris toutes nos précautions en cas de tempête, nous nous établîmes dans la chambre du capitaine, sur un bon matelas bien élastique et bien différent de nos hamaes; il nous provoqua tellement au repos et au sommeil, que notre prudente résolution de veiller tour à tour, de peur d'accident, nous abandonna, et que nous nous endormîmes profondément tous les deux à côté l'un de l'autre jusqu'au grand jour. Nous nous réveillâmes avec une vive reconnaissance envers Dieu, qui nous avait donné une nuit si douce et si tranquille : nous nous relevâmes, et nous nous mîmes avec activité à charger notre radeau.

D'abord nous pillâmes complètement notre propre chambre, celle que nous avions habitée en famille sur le vaisseau, et tous les effets quelconques qui nous appartenaient avant le naufrage; de là nous passâmes à celle où nous avions si bien dormi, et nous enlevâmes jusqu'aux portes et aux fenêtres avec leurs garnitures : quelques riches caisses d'officiers se trouvaient là; mais cette belle trouvaille et ces habits galonnés nous firent moins de plaisir que les caisses du charpentier et de l'arquebusier, renfermant tous leurs outils; celles que nous pûmes soulever avec des leviers et des cylindres furent mises entières sur le radeau; nous ôtâmes des autres ce qui les rendait trop pesantes. Une malle du capitaine était remplie d'une quantité d'objets précieux, dont sans doute il voulait faire commerce, soit avec les riches planteurs du port Jackson, soit avec les sauvages. Il se trouva beaucoup de montres d'or et d'argent, des tabatières de toute espèce, des boucles, des boutons de chemises, des colliers, des bagues, enfin une pacotille considérable de toutes ces inutilités du luxe européen; il y avait de plus une forte cassette remplie de doublons et de piastres, qui nous intéressa moins qu'une autre renfermant de très-jolis couverts en acier fin, qui nous dispensaient de nous servir de ceux d'argent du capitaine, pour lesquels ma femme avait tant de respect. Mais la trouvaille qui m'enchantait le plus, et pour laquelle j'aurais donné volontiers la cassette aux doublons, fut une caisse renfermant quelques douzaines de jeunes plants de toutes sortes d'arbres fruitiers européens, qu'on avait soigneusement emballés dans de la mousse pour les transporter. Je reconnus des poiriers, des pruniers, des orangers, des amandiers, des pêchers, des pommiers, des abricotiers, des châtaigniers, des cep de vigne. Je revis avec un attendrissement que je ne puis décrire ces productions de ma chère patrie, qui embellissaient autrefois si agréablement ma simple demeure, et, si Dieu voulait les bénir, j'avais lieu de croire que la plupart prospéreraient sur un sol étranger. Nous découvrîmes un grand nombre de barres de fer et de fortes masses de plomb, des pierres à aiguiser, des roues de chariot toutes prêtes à monter, tous les instruments d'un maréchal ferrant; des pioches, des pelles, des socs de charrue, des paquets de fils de fer et de cuivre, des sacs pleins de grain de maïs,

de pois, d'avoine, de vesce; même un petit moulin à bras. On avait chargé le vaisseau de tout ce qui pouvait être utile dans une colonie naissante et éloignée, et rien n'avait été oublié. Nous trouvâmes un moulin à scier décomposé, mais dont chaque pièce était numérotée et si bien arrangée qu'il n'y avait rien de plus facile que de le monter ou on voudrait s'en servir.

Que devais-je maintenant prendre ou laisser de ces trésors? Il nous était impossible de les emporter tous dans un seul voyage; mais les laisser sur le vaisseau tombant en débris et exposé à chaque instant à une destruction complète, c'était courir le danger de les perdre, et tout était pour nous à regretter.

« Ah! dit Fritz, laissons d'abord cet argent et la caisse aux bijoux, à l'exception des montres, que nous avons promises à mes frères; le reste ne nous servirait à rien.

— Je suis bien aise, mon cher fils, lui dis-je, de l'entendre ainsi parler de l'or, cette idole si universellement adorée; nous ferons donc comme tu le dis, et nous nous déciderons pour ce qui est vraiment utile, comme la poudre, le plomb, le fer, le blé, les arbres fruitiers, les instruments de jardinage et d'agriculture. Prenons-en autant qu'il nous sera possible; si après cela il reste quelque vide, nous donnerons dans le luxe. Commence seulement par prendre dans la caisse aux marchandises de prix les deux montres que j'ai promises, et tu garderas pour toi la plus jolie. »

Nous chargâmes ensuite notre radeau, non sans peine et sans un rude travail; nous y mîmes de plus un long et beau filet à pêcher tout neuf. Avec ce filet, Fritz trouva par hasard une paire de harpons et un dévidoir à cordage, tels qu'on les emploie à la pêche de la baleine. Fritz me pria de lui permettre de placer ce dévidoir, avec les harpons attachés au bout de la corde, sur l'avant de notre bateau de cuves, et de le tenir prêt au cas que nous rencontrassions quelque gros poisson. Comme il est très-rare d'en trouver aussi près de terre, je lui permis cette fantaisie innocente. L'après-midi était arrivée avant que nous eussions complété notre chargement; car non-seulement notre radeau se trouva rempli d'autant d'objets qu'il en pouvait contenir, mais notre bateau le fut aussi. Lorsque nous voulûmes pousser notre radeau en pleine mer, nous tirâmes fortement avec la corde préparée pour le diriger, et qui était clouée à l'un de ses angles; une fois qu'il fut lancé avec une peine inouïe, nous attachâmes cette corde au bateau, et nous le remorquâmes ainsi lentement, et non sans crainte qu'il ne nous arrivât un accident en heurtant contre la côte.

CHAPITRE XVIII.

La tortue attelée.

Le vent facilita beaucoup notre travail; il enflait gaiement notre voile; la mer était calme, et nous avançâmes bientôt considérablement sans éprouver aucune inquiétude. Fritz remarquait cependant depuis longtemps un objet assez considérable qui surnageait à quelque distance; il me pria de regarder avec la lunette pour voir ce que ce pouvait être. Je l'examinai avec soin, et je vis que c'était une tortue endormie qui s'était mise au soleil sur la superficie de l'eau, conformément aux mœurs de ce singulier animal; elle ne paraissait point s'apercevoir de notre approche. Fritz eut à peine connu ce que c'était, qu'il me conjura de cingler doucement près de cette extraordinaire créature pour qu'il pût l'examiner à son aise. J'y consentis; mais comme il me tournait le dos, et que la voile se trouvait entre nous deux, je ne remarquai point ce qu'il voulait faire jusqu'à ce qu'un choc très-sensible, le sillement du dévidoir à corde, puis un second choc et l'entraînement subit du bateau, m'en firent apercevoir. « Pour l'amour de Dieu, m'écriai-je, qu'as-tu fait, Fritz? Veux-tu nous faire périr? Je ne suis plus le maître du bateau.

— Je l'ai attrapée, je l'ai touchée! s'écriait-il sans m'entendre avec la plus vive joie. Pour le coup la tortue est à nous; elle ne m'échappera pas. Une tortue, mon père! c'est cela qui est une belle prise, et qui nous nourrira longtemps! »

Je fus alors assuré que le harpon lancé par Fritz avait accroché la tortue, qui, se sentant blessée, avait pris la fuite, et tirant impétueusement la corde du harpon qui était attachée au grand dévidoir fixé sur notre avant, entraînait ainsi rapidement notre bateau. Je baissai à la hâte notre voile; je me précipitai sur la proue du bâtiment pour couper la corde avec une hache, et laisser aller la tortue et le harpon; mais Fritz me retint par le bras, en me priant instamment d'attendre encore. Il m'assura qu'il n'y avait point de danger pressant, qu'il serait extrêmement fâché de perdre ainsi tout à la fois sa belle proie, son harpon et une excellente corde; qu'il allait tenir la hache, et qu'il contera lui-même la corde au moment où ce serait nécessaire. Je cédaï enfin, en l'exhortant à faire bien attention pour que nous ne fussions pas renversés ou entraînés contre des écueils.

Ainsi conduits par la tortue, nous voguions avec une dangereuse rapidité, et nous avions assez à faire à tenir avec le gouvernail le bateau dans une direction droite, afin de ne pas être renversés par quelques sauts de côté, que les mouvements tortueux de notre singulier guide pouvaient nous faire faire; mais ayant remarqué qu'il prenait son chemin vers la haute mer, je remis bientôt les voiles; et

comme le vent soufflait assez fortement contre terre, la tortue trouva notre résistance trop forte, et retourna aussi contre la côte. Mais bientôt elle nous porta dans le courant qui conduisait de la baie du Salut au ruisseau, et dès qu'elle l'eut passé elle nous entraîna droit vers les environs de Falkenhorst, où heureusement nous n'échouâmes contre aucun des écueils dont cet endroit était garni. Je vis bientôt avec certitude que la marée nous pousserait sur un fond de sable doucement élevé. En effet, à une portée de fusil du rivage, nous fûmes jetés avec une commotion assez violente sur un bas-fond, et par bonheur notre bateau resta debout. Je sautai aussitôt dans l'eau, dont je n'avais au plus que jusqu'aux genoux, pour donner à notre conducteur la récompense qu'il avait méritée pour la frayeur et l'embaras qu'il nous avait causés. Il avait plongé, et on ne le voyait plus; mais conduit par la corde du harpon, j'arrivai jusqu'à la bête. Je la trouvai étendue au fond de l'eau sur le sable, et pour abrégé sa souffrance, je me hâtai de lui couper la tête d'un coup de hache. L'eau à peu elle perdit son sang et la vie. Fritz alors, pour se faire entendre des nôtres, dont nous n'étions pas très-éloignés, jeta un cri de triomphe, et tira un coup de feu qui les rendit si alertes et si curieux, que nous les vîmes bientôt arriver en courant au rivage. Alors lui-même sauta hors du bateau, mit la tête de notre gibier de mer sur son fusil, alla dans l'eau jusqu'à la terre, fut presque en même temps que moi sur le rivage, et fut reçu de nos amis avec une vive et turbulente tendresse, accompagnée de salutations et de questions.

Après quelques doux reproches de ma femme sur ce que nous l'avions abandonnée pendant si longtemps, on raconta et on écouta avec un grand intérêt et beaucoup d'éclats de rire l'histoire de la tortue. La bonne et pieuse mère en frémit, et remercia Dieu de ce que cette aventure n'avait pas eu de suites fâcheuses; mais nous fûmes tous extrêmement surpris de ce que, du premier coup de harpon, Fritz eût rencontré si juste le cou de la tortue, qui est la partie la plus faible, et qui par bonheur dans le sommeil de l'animal se trouvait être tout à fait hors de sa carapace ou *plastron*; c'est ainsi qu'on nomme l'écaille qui la reconvre. Comme à la moindre attaque elle retire entièrement en dedans son cou, elle enfonce elle-même ainsi le harpon plus avant, et il se trouva engagé sous sa dure enveloppe; mais il n'en était pas moins extraordinaire qu'elle eût eu la force d'entraîner avec tant de rapidité notre bateau et notre radeau, tous deux si considérablement chargés.

Lorsque notre récit fut terminé, je priai ma femme d'aller avec ses deux petits cadets chercher la claie et les bêtes de trait à Falkenhorst, afin de mettre au moins le soir même une partie de notre butin en sûreté. Une tempête, ou seulement la marée, pouvait nous enlever le tout pendant la nuit. Cependant, comme le reflux continuait encore, et que nos bateaux se trouvaient déjà presque à sec, je profitai de ce moment pour les affermir sans autre retard que je le pouvais. Je roulai avec des leviers deux puissantes masses de plomb de dessus le radeau contre la côte et sur le rivage; puis, avec deux fortes cordes, j'amarrai le bateau et le radeau à ces masses, et je pus alors espérer qu'ils ne seraient pas si facilement entraînés.

Pendant ce travail, la claie arriva; nous chargeâmes dessus la tortue, et avec elle quelques pierres peu pesantes, comme des matelas, des toiles, etc., etc.; car j'estimai que la tortue seule pesait au moins trois quintaux; nous eûmes besoin de toutes nos forces réunies pour la poser sur la claie, et, pour pouvoir la décharger à la maison, nous fûmes obligés de l'accompagner tous. Nous marchâmes ainsi joyeux jusqu'à Falkenhorst, ayant assez à faire pour répondre aux trois petits qui nous assaillaient de questions sur les trouvailles que nous avions faites au vaisseau. La caisse d'argent et celle contenant les bijoux et la quincaillerie leur tenaient surtout à cœur; leur frère aîné leur en avait dit quelques mots, et leur curiosité était excitée. « Papa, sont-elles sur le radeau? me demandait Ernest. Nous Pourrions demain, n'est-ce pas? et j'aurai ma montre.

JACK. Moi, je veux encore avec la montre une jolie tabatière, puis-qu'il y en a tant.

FRANÇOIS. Moi, je voudrais une jolie bourse toute pleine de pièces d'or.

LE PÈRE. Bien imaginé, mes petits. Ainsi, Jack veut sans doute prendre du tabac sans en avoir, et François veut peut-être semer des louis pour qu'il en croisse?

JACK. Non, je n'aime pas le tabac, et je sais bien que nous n'en avons point; mais je voudrais avoir une jolie boîte pour cacher dedans toutes sortes de charmantes graines, des rouges, des noires luisantes, des violettes, que je trouve ici sur les buissons. Si jamais nous retournons en Europe, je les sèmerai dans notre jardin. J'ai aussi trouvé de jolis scarabées et des mouches de toutes couleurs, et je voudrais emporter tout cela.

FRANÇOIS. Et moi, je garderai mon argent pour acheter du pain d'épice. Peut-être, quand ce sera la foire, en viendra-t-il ici des marchands; j'en ferai une grande provision pour tout le monde, car c'est bien meilleur et plus tendre que le bisenit que maman nous donne.

LE PÈRE. Quant à la foire et aux marchands de friandises, tu l'en passeras encore longtemps, mon cher petit; mais je te conseille de

faire toi-même du pain d'épice; tu sais si bien prendre du miel ! » Le pauvre enfant devint tout rouge. Il y avait quelques jours qu'il avait découvert dans un arbre un essaim d'abeilles et de beaux rayons; voulant en prendre avec un bâton, tout l'essaim sortit en colère et fondit sur lui. Il fut horriblement piqué au visage, et paya cher sa découverte, qui cependant pouvait devenir fort utile.

Ainsi, tout en causant et en badinant, nous arrivâmes au pied de notre château. Nous eûmes encore beaucoup de peine avec la tortue, que je fis mettre sur le dos pour lui ôter sur-le-champ son écaille et profiter de son excellente chair. Ma femme doutait que cela fût possible; mais je pris ma hache, je coupai et séparai les deux parties de l'écaille, qui sont liées ensemble par des espèces de cartilages; celle de dessus, qu'on nomme *carapace*, est extrêmement bombée; l'inférieure, ou celle de dessous, est à peu près plate, et s'appelle le *plastron*. Quand je les eus séparées, avec assez de peine, je découpai autant de chair qu'il nous en fallait pour un repas. Je la posai proprement sur le plastron comme sur un grand plat; je priai la mère de la faire rôtir ainsi dans sa propre écaille, sans autre assaisonnement que du sel, et je lui promis un des mets les plus friands et les plus renommés qu'elle eût mangés de sa vie.

« Tu me permettras au moins, me dit-elle, d'ôter ce vert qui pend de tous côtés, et qui ne me plaît pas à la vue.

LE PÈRE. Tu as tort, chère amie; ce ne sera pas la première fois que ce qui aura déplu aux yeux plaira au goût; ce vert est la graisse de la tortue, qui a naturellement cette couleur, et qui rendra notre rôti bien plus tendre et plus savoureux; mais si tu crois qu'il y en a trop, tu peux en ôter une partie et la faire fondre à part, pour l'en servir ensuite pour des soupes, qui seront parfaites. Nous allons saler tout ce que nous voulons conserver; mais tu peux donner aux chiens la tête, les pattes et les entrailles, car il faut que chacun vive.

— O mon papa! s'écria Jack, je vous en prie, donnez-moi l'écaille.

— A moi! à moi! » s'écrièrent-ils tous à la fois. Je leur imposai silence, en leur disant qu'elle appartenait de droit à Fritz, puisqu'il l'avait harponnée, et que sans lui elle serait encore au fond de la mer. « Mais enfin, voyons, dis-je, ce que chacun de vous voudrait en faire, car ce n'est pas sans raison, je pense, que vous désirez tous la posséder.

ERNEST. Moi, je voudrais m'en faire un excellent bouclier pour me garantir contre les sauvages quand ils viendront nous attaquer.

LE PÈRE. Petit égoïste! je te reconnais bien là; mais je me doute qu'en pareil cas tu la mettras bravement sur ton dos, et tu te sauverais au plus vite. Et toi, Jack, qu'en ferais-tu?

JACK. Moi, j'en fabriquerais un charmant petit bateau, qui nous ferait plaisir à tous. Quand j'aurais des patates, des karatas, ou autre chose à porter à la maison, je la mettrai dedans, et ils suivraient le fil de l'eau du ruisseau; ainsi nos provisions arriveraient ici sans me fatiguer.

LE PÈRE. A la bonne heure; mais un petit radeau, une caisse, peuvent servir au même usage. Et toi, petit François, qu'en voudrais-tu faire?

FRANÇOIS. Oh! je voudrais me bâtir une petite cabane, et je pensais que cette écaille ferait un superbe toit.

LE PÈRE. Tout cela est fort bon, mes amis, si nous ne voulons que jouer; mais je désirerais que vous pensassiez plus à l'avantage commun qu'à votre sûreté personnelle, à votre commodité, ou enfin à vos passe-temps. Et à quoi M. Fritz, le possesseur légitime de cette écaille, l'a-t-il destinée?

FRTZ. A un bassin, que je placerai à côté de notre ruisseau, pour que ma mère puisse toujours avoir de l'eau propre pour ses besoins journaliers.

LE PÈRE. Bien, fort bien, mon ami; honneur à l'inventeur du bassin! Voilà un usage d'une utilité générale, et qui sera exécuté dès que nous aurons de la terre glaise pour poser ce réservoir sur une base solide.

JACK. Ah! ah! Eh bien! c'est moi qui fournirai la terre grasse; j'en ai là un tas sous ces racines.

LE PÈRE. J'en suis bien aise. Où l'as-tu prise?

LA MÈRE. Il l'a prise ce matin sur la hauteur, où il en a découvert une couche; il s'est tellement sali, qu'il m'a fallu faire une lessive en règle pour ce petit polisson.

JACK. Si je ne m'étais pas sali ainsi, bonne mère, jamais je n'aurais découvert cette terre, qui nous sera fort utile. En revenant de chercher des patates, j'ai voulu suivre là-haut le bord du ruisseau pour m'amuser à le voir couler et faire ses jolies petites cascades; voilà que j'arrive à une grande place en pente, arrosée par l'eau du ruisseau, et si glissante que je ne pus marcher; je suis tombé, et me suis sali de la tête aux pieds; alors j'ai vu que c'était de la belle terre grasse, douce comme de l'huile. J'en ai fait de grosses boules, et je les ai apportées.

LA MÈRE. Et tu t'es vanté de ta découverte comme si elle était la suite des recherches les plus entreprises, tandis qu'en tu ne la devais qu'au hasard; enfin, tu l'apportes à présent, et je t'en loue.

ERNEST. Dès que ce bassin d'écaille sera posé, je mettrai dedans les racines que j'ai trouvées et qui sont très-sèches. Je ne sais si c'est une espèce de rave ou de raifort; la plante avait plutôt l'air d'un

arbrisseau; mais, comme elle m'était inconnue, je n'ai pas osé goûter de ces racines, quoique j'aie vu notre cochon en manger avidement.

LE PÈRE. Tu as agi très-sagement, mon fils; mais fais-moi voir ces racines: je suis bien aise que tu fasses attention à tout. Comment les as-tu découvertes?

ERNEST. Je rôdais par-ci par-là, lorsque je rencontrai le cochon, qui, avec son long museau, fouillait sous de petits arbrisseaux, et avalait avidement quelque chose qui sortait de la terre; je le chassai, et je trouvai à cette place un paquet de grosses racines que j'ai apportées à la maison, et que vous voyez là.

LE PÈRE. Si mon soupçon est fondé, tu as fait là une excellente découverte, qui, avec les pommes de terre que nous avons déjà, peut nous préserver de la famine tout le temps que nous resterons ici. Je crois que ces racines sont ce qu'on appelle du *manioc*, dont on fait dans les Indes occidentales une espèce de pain ou de gâteau que l'on nomme *cassave*; mais pour cela il faut d'abord préparer la racine, qui, sans cette précaution, serait un poison dangereux. Si tu as bien remarqué la place où tu as rencontré cette plante, et si nous en trouvons là ou ailleurs en assez grande quantité, nous essayerons cette préparation pour en faire du pain, et je crois qu'elle réussira.

Tout en parlant ainsi, nous avions déchargé notre claie, et je me mis en chemin avec mes fils pour en charger une autre et la conduire avant la nuit à notre habitation. Nous laissâmes ma femme et François pour nous préparer le souper, dont nous avions le plus grand besoin après une journée aussi fatigante; la tortue était arrivée fort à propos. « Je te promets, me dit ma femme avec un sourire, que tu trouveras à ton retour de quoi reprendre des forces. »

En cheminant, Fritz me demanda si l'écaille de notre tortue était de cette espèce précieuse dont on fait des boîtes et d'autres bijoux, et si ce n'était pas dommage de l'employer pour un bassin de fontaine.

« D'abord, lui dis-je, rien n'est dommage dans notre position; isolés de tout ce qui peut être nécessaire aux besoins de la vie, ton bassin serait de diamant, que s'il nous est utile, il ne vaut pas plus pour nous qu'une pierre brute. Ce n'est que par le luxe et le commerce que l'or et les pierres précieuses ont quelque valeur; ensuite, pour te consoler, je te dirai que notre tortue, si bonne à manger, n'est pas de celles dont l'écaille devient si belle. Cette dernière espèce, qui s'appelle *caret*, ne se mange point; sa chair est aussi malsaine et aussi mauvaise que celle de la tortue franche est saine et délicate. On prépare l'écaille des tortues-carets par l'action du feu, qui sépare sa couche supérieure, et laisse la partie voûtée, qui est transparente et si belle à la vue. On peut aussi réunir toutes les rognures par la fonte, et s'en servir encore; mais alors elle est moins belle et plus cassante. »

Quand nous fûmes arrivés près du radeau, nous chargeâmes sur la claie tout ce que nos bêtes pouvaient traîner. J'y mis d'abord deux caisses de nos propres effets, sûr que ce serait là ce qui ferait le plus de plaisir à ma femme, qui se servait à regret de ce qui ne lui appartenait pas; et dans l'une d'elles je savais que je trouverais quelques livres d'étude, et principalement une grosse et belle *Bible*. J'y mis ensuite quatre rones de char, le moulin à bras, qui me parut alors d'une grande importance, à cause de la découverte du manioc, et enfin toutes les bagatelles qui purent y trouver place.

La bonne mère nous reçut avec une affabilité extrême, lorsque nous arrivâmes tard et harassés à Falkenhorst avec tant de choses utiles. « Viens, me dit-elle toujours en souriant; je veux, avant le souper, te présenter un verre d'une excellente boisson que tu ne l'attendais pas à trouver ici, et qui te remettra de tes grandes fatigues; viens, ajouta-t-elle en me menant sous l'arbre dans un endroit frais et ombragé; voici ma trouvaille, à moi, et mon ouvrage de la journée. » Elle prit ainsi elle me montrait un tonnelet passablement gros et debout, moitié en terre, et recouvert de branches et de rameaux. Ma femme tira un petit bouchon, et remplit une noix de coco d'un liquide qu'elle me présenta, et que je reconnus bientôt: c'était du meilleur vin de Canarie. « Où donc as-tu pris cela? lui dis-je; le sors-tu aussi de ton sac enchanté?

— Pas tout à fait, me dit-elle; mais du bord de la mer, où je l'ai découvert en allant voir si je n'apercevrais rien. Les enfants sont vite allés chercher la claie, que nous avons amenée, et je l'ai arrangé ainsi pour le tenir au frais en l'attendant. Ernest et Jack ont fait à côté un petit tron, et y ont adapté une branche percée dont ils ont ôté la moelle. Ernest a dit d'abord que c'était du vin, le meilleur qu'il eût jamais goûté. Je leur ai défendu d'en boire avant toi, et je l'ai rebouché avec un petit morceau de bois; ils m'ont obéi et gardé le secret, ce dont je les loue. »

Je fis de même, et, pour leur récompense, je leur en donnai à chacun la valeur d'un petit verre; ils y prirent goût, et revinrent souvent à la charge, en demandant encore quelques gouttes de ce nectar; mais, trouvant qu'ils devenaient un peu bryants, je craignais qu'il ne les enivrât, et je les éloignai de force du tonnelet, en faisant un petit sermon sur la nécessité de maîtriser ses passions, et de ne pas faire servir à nous ôter la raison ce que Dieu, dans sa bonté, nous a donné pour nous fortifier et nous réjouir en en faisant un usage modéré.

Avec ces instructions et quelques menaces, je parvins à les calmer et à les éloigner du dangereux tonneau, qui m'avait si complètement restauré, que je pus encore monter, à l'aide de la poulie, les matelas dans notre chambre à coucher; mes fils les attachaient en bas, et nous eûmes bientôt des lits, où nous fûmes impatients de nous étendre.

Mais la tortue nous appelait par la voix de ma femme, et elle avait bien aussi son attrait; je redescendis, et je savourai avec ma famille un des meilleurs repas que j'eusse faits de ma vie. Nous en remerciâmes Dieu en commun, puis nous nous hâtâmes d'aller chercher sur un matelas un sommeil agréable et bienfaisant, que nous ne tardâmes pas à y trouver.

CHAPITRE XIX.

Nouveau voyage au vaisseau naufragé.

Je me levai avant le jour pour aller au bord de la mer visiter mes deux embarcations. Ma famille ne s'aperçut point de mon départ, et je ne voulus pas troubler son doux sommeil, cet utile réparateur des forces, dont les enfants surtout ont besoin. Je descendis donc doucement l'échelle; j'avais laissé en haut le repos, en bas je trouvais le mouvement et la vie. Les deux dogues faisaient des sauts de joie autour de moi, en s'apercevant que j'allais en course; le coq et les poules battaient de l'aile en chantant, et nos chèvres brouaient en remuant leurs longues barbes; mais notre bandet, le seul dont j'eusse besoin dans ce moment-là, était encore étendu sur l'herbe, et ne paraissait nullement disposé à la promenade matinale à laquelle je le destinais; je l'éveillai un peu rudement, et l'attachai seul à la claie, ne voulant pas emmener la vache avant qu'elle eût donné son lait pour le déjeuner. Je n'eus pas besoin d'ordonner aux chiens de me suivre, et je m'acheminai vers le rivage, agité tout à tour par l'espérance et par la crainte; là je vis avec plaisir que, grâce aux morceaux de plomb et aux barres de fer qui me tenaient lieu d'ancre, mon bateau et mon radeau avaient résisté à la marée, quoiqu'elle les eût un peu soulevés. Sans tarder, je montai sur le radeau, et j'y pris une charge modérée, pour ne pas trop fatiguer mon grison, et afin de pouvoir être de retour à Falkenhorst pour le déjeuner. Mais qu'on juge de ma surprise lorsqu'en arrivant au pied de notre château aérien, je ne vis ni n'entendis aucun de ses habitants, quoique le soleil fût déjà très-élevé sur l'horizon! Je fis alors beaucoup de vacarme et un appel comme s'il eût été question d'aller à la guerre. Ma femme s'éveilla la première, et fut bien étonnée en voyant le jour si avancé. « Vraiment, me dit-elle, c'est le charme magique du bon matelas que tu m'as apporté hier qui m'a fait dormir si profondément et si longtemps; il me paraît qu'il exerce aussi son influence sur mes quatre fils. » En effet, ils avaient beau se frotter les yeux, ils pouvaient à peine les ouvrir; ils bâillaient, s'étendaient, se retournaient et se rendormaient. « Allons, allons! debout! m'écriai-je encore une fois; plus on veut capituler avec la paresse, plus elle vous retient dans ses laes; de vaillants garçons comme vous doivent être éveillés au premier appel, et sauter vite et gaiement hors du lit. » Fritz, honteux d'y être resté si tard, fut le premier habillé. Jack le suivit de près, puis François; mais Ernest, toujours paresseux, fut debout le dernier.

« Est-il possible, lui dis-je, mon cher Ernest, qu'à ton âge tu te laisses devancer même par le petit François? »

ERNEST. Ah! papa! c'est si agréable de se rendormir après avoir été réveillé! On sent le sommeil revenir tout doucement et ses idées se perdre. Je voudrais qu'on me réveillât ainsi tous les matins, pour avoir le plaisir de me rendormir.

LE PÈRE. En vérité, voilà un raffinement de paresse dont je ne me doutais pas encore. Si tu prends cette habitude, Ernest, tu deviendras un être éliminé, et tu ne seras propre à rien. Il faut qu'un homme, quand même il ne serait pas comme nous dans une île déserte, songe au moyen d'exister sans être à charge à la société; il doit faire avec courage et promptitude ce qui est bien, sans penser à ce qui est commode ou agréable. Celui qui s'abandonne à tout ce qui flatte ses sens devient bientôt la victime de sa compable complaisance; il est lui-même son plus cruel ennemi. La nature produit des poisons dont la saveur est agréable, mais malheur à ceux qui les goûtent! Ils luttent en vain contre les angoisses et la mort.

Après cette petite morale, nous descendîmes tous; la prière précéda notre déjeuner, puis nous retournâmes sur le rivage pour achever de décharger le radeau, afin qu'à la marée descendante il fût prêt à rentrer en mer. Ayant alors des aides, je mis peu de temps à ramener à la maison deux cargaisons. Au dernier voyage, la marée commençait déjà à atteindre nos bâtiments; je renvoyai bien vite ma femme et mes trois cadets, et je restai pour attendre, avec Fritz, que nous fussions tout à fait remis à flot; mais ayant vu Jack tourner autour de nous et hésiter à suivre sa mère, je compris ce qu'il désirait, et je lui permis de s'embarquer avec nous. Peu après, la marée souleva tout à fait notre bateau, de sorte que nous pouvions déjà ramener. Au lieu de nous diriger vers la baie du Salut pour y mettre nos embarcations en sûreté, je me laissai entraîner par le beau temps, qui nous engagea à nous diriger vers le navire; mais nous ne par-

vînmes qu'avec beaucoup de peine, malgré un vent de mer très-vif, à attendre le courant qui devait nous y conduire. Lorsque nous arrivâmes, il était beaucoup trop tard pour rien entreprendre d'important, et je ne voulais pas donner à ma femme l'inquiétude d'une autre nuit d'absence. Je me proposai de prendre seulement à la hâte ce qui se présenterait. Nous parcourûmes donc le vaisseau pour chercher toutes sortes de bagatelles qui pussent être facilement transportées. Jack courait et grimpait partout, ne sachant ce qu'il devait choisir; il arriva bientôt, faisant grand bruit; il traînait une brouette, et se réjouissait beaucoup d'avoir trouvé une voiture pour transporter commodément les patates à Falkenhorst; mais Fritz m'apporta l'excellente nouvelle qu'il avait trouvé derrière un enclos de planches, dans le corps du vaisseau, une pinasse (espèce de petit bâtiment dont la poupe est carrée); elle était démontée, mais garnie de tout son attirail, et même de deux petits canons pour l'armer. J'en fus si enchanté que je laissai tout le reste pour courir à l'enclos. Mon fils ne s'était pas trompé; mais je pensai qu'il faudrait un terrible travail pour remonter cette machine et la mettre en mer. J'y renouai pour le moment, et je rassemblai quelques ustensiles de ménage et les autres objets que je trouvais les plus utiles, comme une grande chaudière de cuivre, quelques plateaux de fer, de grandes râpes à tabac, deux pierres à aiguiser, un petit tonneau de poudre à tirer, et un autre plein de pierres à feu, qui me firent grand plaisir. La brouette de Jack ne fut pas oubliée; j'en pris même encore deux autres, avec quelques courroies pour les atteler, et qui se trouvèrent dedans. Tout cela fut porté sur le bateau sans que nous nous fussions donné même le temps de manger. Nous nous rembarquâmes promptement pour ne pas être surpris par le vent de terre, qui ne manque jamais de s'élever vers le soir. En nous approchant heureusement du rivage, nous aperçûmes avec surprise une troupe de petites figures, qui étaient rangées debout sur une longue file au bord de la mer, et qui avaient l'air de nous regarder avec curiosité; elles étaient toutes vêtues d'un uniforme noir, avec des vestes blanches et de grosses cravates, et laissaient pendre leurs bras négligemment le long du corps; quelquefois cependant elles paraissaient les étendre avec tendresse, comme si elles avaient voulu nous embrasser ou nous faire un signe d'amitié.

« Je crois, en vérité, dis-je à mes enfants, qui regardaient cette apparition de tous leurs yeux, que nous sommes dans le pays des Pygmées; qu'ils nous ont découverts, et qu'ils veulent former avec nous une étroite alliance. »

JACK. Oh! non, papa; ce sont sûrement des Lilliputiens, quoiqu'ils soient un peu plus gros que ceux dont j'ai lu la description dans les *Voyages de Gulliver*.

LE PÈRE. Tu crois donc que ces voyages sont vrais? qu'il y a vraiment une île de Lilliput habitée par des hommes en miniature?

JACK. Gulliver le dit. Il a aussi trouvé des hommes d'une grandeur extraordinaire, et puis une île habitée par des chevaux...

LE PÈRE. Et dans toutes ces découvertes, il n'y a de vrai que la riche imagination de l'auteur, qui a pris ce moyen pour dire de grandes vérités sous le voile de l'allégorie. Sais-tu, Jack, ce que c'est qu'une allégorie?

JACK. C'est, je crois, à peu près comme une parabole.

LE PÈRE. C'est fort juste.

JACK. Et les Pygmées dont vous parliez, est-ce qu'il y en a de par le monde?

LE PÈRE. Pas plus que de Lilliputiens; c'est aussi une fiction poétique, ou une erreur de quelques anciens navigateurs, qui auront pris des troupes de singes pour de petits hommes.

Fritz. Je crois qu'il en est de même de ces petits hommes qui nous tendent les bras; je commence à distinguer qu'ils ont des bees, et que leurs bras sont de courtes ailes pendantes; quels drôles d'oiseaux!

LE PÈRE. Tu as raison, mon fils; ce sont des manchots¹. C'est une espèce d'oiseau dans le genre des *boobies*. Ernest en a tué un, peu après notre arrivée. Ce sont d'excellents nageurs, mais ils sont incapables de voler, et se trouvent si embarrassés sur terre, qu'ils ne

¹ Le manchot est un oiseau du genre des oies, qui se trouve dans tout l'hémisphère austral, et surtout dans la mer Pacifique et l'océan Indien; il est de la grosseur d'une poule d'Inde; il y en a plusieurs espèces; il a les plumes du dos noires et celles du ventre blanches. Il a le cou ovale, gros et entouré d'un collier de plumes blanches. Sa peau est extrêmement épaisse. Il n'a point d'ailes proprement dites, mais seulement deux ailerons, qui paraissent comme du cuir et pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces oiseaux n'ont de plumes que dans le haut; elles sont très-courtes, et mêlées de blanc et de noir; ces ailerons leur servent à nager comme deux petites rames, mais pas du tout à voler. Ils ont la queue courte, les pieds noirs et plats; leur bec est étroit, un peu plus grand que celui du corbeau; ils marchent la tête droite et élevée, laissant pendre leurs ailerons des deux côtés comme si c'étaient des bras; ils tiennent aussi leur corps droit, marchent volontiers en troupe, et se rangent par files au bord de la mer, de sorte qu'à les voir à quelque distance, on les prendrait pour de petits hommes. Leur chair est rance et huileuse; mais leur peau est si dure, qu'on aurait de la peine à les tuer s'ils étaient moins stupides; ils se laissent prendre à la main, et le moindre coup les étourdit et les fait tomber. (Voyez Valmont de Bomare.)

peuvent éviter aucun danger : c'est une chasse parfaite pour les paresseux. »

Tout en causant, j'avais dirigé doucement le bateau du côté du rivage, pour jouir plus longtemps de ce singulier spectacle ; mais à peine eûmes-nous atteint un bas-fond, que mon étourdi de Jack sauta hors de son tonneau, et marcha, ayant de l'eau au moins jusqu'à la ceinture, vers la terre, avant que les pingouins pussent s'en douter ; il commença à s'escrimer contre eux avec son bâton, de manière à en renverser au moins une demi-douzaine ; ils n'étaient point morts, mais abasourdis ; les autres, se voyant accueillis avec si peu de politesse, se précipitèrent dans la mer, plongèrent aussitôt, et disparurent à nos yeux.

Fritz murmura beaucoup de ce que son frère les avait ainsi épon-vantés et mis en fuite avant qu'il eût eu le temps de tirer dessus ; mais je me moquai de cet éternel tireur, qui voulait employer sa poudre contre des animaux qui se laissent prendre avec la main et ne font nulle résistance. Je tancai Jack aussi de s'être jeté dans l'eau, au risque de se noyer. Pendant que je grondais, les oiseaux, qui n'avaient été qu'étourdis, se relevèrent peu à peu, se mirent sur leurs jambes, et commencèrent à marcher en se dandinant avec gravité, de la manière la plus plaisante. Je ne voulus pas cependant que la chasse de Jack fût perdue ; je les saisis par le cou, je leur attachai les jambes avec des roseaux, en prenant bien garde de les blesser, et puis nous les couchâmes sur le sable, en attendant que nous eussions débarqué nos trésors ; mais le soleil baissait, et désespérant d'en venir à bout avant la nuit close, chacun de nous se borna à remplir une brouette, afin de rapporter au moins quelque chose au logis. Je demandai qu'on prit d'abord les râpes à tabac et les plateaux de fer ; nous chargeâmes aussi nos pingouins, tant morts que vivants, et nous nous mîmes promptement en route. En approchant de Falkenhorst, j'entendis avec plaisir nos chiens vigilants annoncer, par de forts aboiements, l'approche de quelqu'un ; mais, dès qu'ils nous eurent découverts, ils furent les premiers à venir au-devant de nous et à nous accueillir avec de grandes démonstrations de joie. La manière dont ils l'exprimèrent était si brusque, qu'ils renversèrent mon pauvre Jack, qui avait assez de peine à mener sa brouette ; elle menaçait à chaque pas de l'entraîner ; il s'en vengea par deux bons coups de poing qu'il distribua à ses amis Turc et Bill ; ils en furent si peu effrayés, qu'ils continuèrent à sauter contre lui toutes les fois qu'il reprenait sa brouette, et le combat recommençait au grand divertissement de ses frères, qui étaient accourus, et qui l'aidèrent enfin à se tirer d'affaire.

La bonne mère fut très-contente et de leur charge, à l'exception, cependant, des râpes à tabac. « Au nom du ciel, me dit-elle, que veux-tu faire de ces râpes ? comptes-tu rendre tes quatre fils priseurs comme toi ? Heureusement, je ne crois pas qu'il y ait ici de tabac. »

LE PÈRE. Non, non, chère amie, sois tranquille, ce n'est point pour cela que j'ai apporté ces râpes ; je suis enchanté de perdre moi-même la mauvaise et malpropre habitude du tabac, bien loin de vouloir que mes fils la prennent. Allons, mes enfants, leur dis-je en leur montrant nos pingouins, ayez soin de cette nouvelle volaille. » Je leur ordonnai de les attacher un à un par le pied à autant de canards ou d'oies, afin qu'ils commençassent à s'apprivoiser et à faire société avec leurs nouveaux camarades. Mais cet essai fut long et incommode pour nos pauvres bêtes emplumées, qui ne comprenaient rien aux acolytes qu'on leur donnait. Ma femme me montra une provision de patates qu'elle avait rassemblées pendant notre absence, ainsi qu'une quantité de ces racines que j'avais prises pour du manioc, et à l'égard desquelles je ne m'étais pas trompé ; je lui donnai beaucoup d'éloges sur sa diligence et sa prévoyance, ainsi qu'un petit François et à Ernest.

FRANÇOIS. Oui, papa, nous avons bien travaillé ; et que direz-vous lorsque nous aurons bientôt une belle récolte de maïs et de melons, d'avoine et de courges ? Maman a planté de tout cela dans les trous que nous avons faits en arrachant les patates.

LA MÈRE. Moi, je dirai que M. François est un petit babillard indiscret. Pourquoi vas-tu trahir ainsi mon secret ? tu m'as ôté tout le plaisir que je me promettais d'avance de la surprise de ton père en voyant lever mes plantations.

LE PÈRE. Je suis fâché, chère amie, que tu n'aies pas ce petit plaisir de plus ; mais je t'assure que je n'en ai pas moins pour savoir d'avance ce qui doit arriver. Dis-moi, je t'en conjure, où tu as toutes ces semences et ces graines, et ce qui a fait naître en toi cette idée lumineuse ?

LA MÈRE. J'ai pris les graines et les semences au fond de mon sac enchanté, et c'est votre soif de butin et vos éternels voyages au vaisseau qui m'ont inspiré. J'ai pensé qu'avant que vous eussiez complètement pillé cette carcasse, vous ne songeriez pas à cultiver la terre, et que nous laisserions ainsi passer infructueusement toute la bonne saison ; c'est ce qui m'a donné l'idée, en attendant que tu puisses t'occuper d'un jardin potager, de semer au moins mes graines dans la terre que nous avions réunie ; j'ai eu soin aussi de laisser toutes les plus petites patates pour qu'elles nous donnassent une bonne et abondante récolte.

LE PÈRE. Très-bien pensé ; mais notre pillage ne laissera pas aussi de nous être utile ; nous avons découvert aujourd'hui une pinasse toute neuve et démontée qui pourra nous rendre un jour d'éminents services.

LA MÈRE. Je ne puis pas dire que cette découverte me fasse grand plaisir ; je ne désire nullement faire de nouvelles courses sur la mer ; mais, s'il le faut absolument, je conviens qu'il vaut mieux avoir un bon bâtiment que ton bateau de cuves, si fragile et si mauvais.

LE PÈRE. Eh bien ! tu l'auras, si tu veux bien me laisser retourner au vaisseau ; en attendant, donne-nous à souper ; nous irons nous coucher, et j'espère que mes petits ouvriers seront plus diligents demain matin ; j'ai un nouveau métier à leur apprendre. » La curiosité fut excitée, mais j'attendis au lendemain pour la satisfaire.

CHAPITRE XX.

La boulangerie.

Je réveillai mes enfants de bonne heure en leur rappelant que j'avais à leur apprendre un nouveau métier. « Lequel ? lequel ? dirent-ils tous en sautant à bas de leur lit et en s'habillant promptement. »

LE PÈRE. Celui de boulanger, mes enfants ; je ne le sais pas mieux que vous, mais nous l'apprendrons ensemble, et nous ferons une tournée d'excellent pain, dont nous nous régalerons d'autant mieux que nous en avons été privés depuis que nous sommes sur cette plage. Donnez-moi ces plaques de fer que nous avons apportées hier, et les râpes à tabac.

LA MÈRE. Vraiment, je ne comprends pas ce que des râpes et des plaques de fer peuvent avoir de commun avec du pain frais ; il vaudrait mieux avoir un four, et nous n'en avons point ici.

LE PÈRE. Ces plaques de fer que tu as regardées hier avec tant de dédain, ma bonne amie, nous en tiendront lieu ; il est vrai que je ne promets pas encore des pains bien ronds et bien levés, mais des espèces de gâteaux plats qui n'en seront pas moins excellents. Nous allons en faire l'essai avec les racines qu'Ernest a apportées ; mais il faut d'abord, chère amie, que tu me fabriques un petit sac avec de la toile bien forte. »

Ma femme se mit sur-le-champ à l'ouvrage ; elle ne se fiait pas trop à mes talents pour la boulangerie. Elle remplit en même temps de patates la grande chaudière de cuivre que nous avions apportée, et la mit sur le feu, pour avoir en tout cas quelque autre chose à nous offrir. Pendant ce temps, j'étendis par terre une grande pièce de toile, et je rassemblai ma jeune troupe autour de moi pour entreprendre notre grand œuvre ; je remis à mes fils une râpe ; je leur appris à en appuyer le bout sur la toile ; puis je leur donnai des racines de manioc bien lavées, qu'ils râpèrent de si bon courage, qu'avant peu chacun en devant soi un tas de féculle qui ressemblait à de la sciure mouillée. Ainsi que tout ce qui était nouveau pour eux, cette occupation amusa beaucoup mes enfants ; ils ne voyaient en elle qu'un badinage, et se montraient l'un à l'autre cette espèce de farine en se disant réciproquement d'un ton goguenard : « Allons donc ! mange un peu de ton pain de raves râpées. »

LE PÈRE. Railliez, égayez-vous à votre aise sur cette excellente production, elle va nous donner bientôt un pain parfait, qui fait la principale nourriture de plusieurs peuplades de l'Amérique, et que les Européens qui habitent ces contrées préfèrent même à notre pain de froment. Il y a, au reste, plusieurs espèces de manioc : l'une croît très-rapidement, et ses racines mûrissent en peu de temps ; une seconde est un peu plus tardive ; et il y en a enfin une qui, dit-on, ne produit qu'au bout de deux ans des racines mûres. Les deux premières espèces sont vénéneuses ou malsaines lorsqu'on les mange crues, mais la troisième peut se manger sans faire de mal ; cependant on préfère les deux premières qualités, parce qu'elles sont plus productives et qu'elles atteignent plus vite leur maturité.

JACK. Il faut être fou pour donner la préférence à celles qui sont du poison ; grand merci de ce pain qui fait mourir (et le petit mutin jeta sa râpe) ! Qui nous dit que nos racines ne sont pas de ces deux premières espèces ?

LE PÈRE. Je ne le crois pas ; autant que je me le rappelle, l'espèce tardive tient, comme celle-ci, du genre des arbrustes, et les deux autres sont des plantes grimpantes. Cependant, pour en être plus sûrs, nous allons d'abord presser notre féculle.

ERNEST. Pourquoi la presser, mon père ?

LE PÈRE. Parce que, dans l'espèce malfaisante, ce n'est que le suc de la racine qui est nuisible, tandis que le marc desséché est, au contraire, très-sain et très-nourrissant. Pour agir ensuite avec prudence, avant de manger nos galettes, nous en donnerons quelque peu aux poules et au singe ; si elles ne leur font point de mal, nous pourrons en manger avec sérénité.

JACK. Bien obligé ; je ne veux pas que mon singe soit empoisonné.

LE PÈRE. Je ne crois pas, si c'est du poison, que nos animaux en mangent ; ils ont pour cela un instinct qui n'est pas donné à l'homme ; il doit y suppléer par le raisonnement : d'ailleurs nous leur en donnerons trop peu pour qu'ils en meurent. »

Jack, comme les autres, se mit alors à râper de nouveau avec

zèle; la peur du poison avait pour un instant paralysé tous les bras; bientôt notre provision de manioc fut râpée; nous en avions un amas assez considérable sur la toile. Sur ces entre faites, ma femme avait achevé de coudre son sac; on le remplît de cette fécula, et notre ménagère le ferma en cousant fortement l'ouverture. Il fallut ensuite songer à faire une espèce de pressoir: je choisis pour cela une branche d'arbre un peu longue, droite et forte; je la coupai et j'en enlevai l'écorce; je fis ensuite à côté de notre arbre, et attaché à l'une des plus fortes racines, un plancher sur lequel je posai le sac, que je couvris de planches; je plaçai en travers la grosse branche, dont j'inclinai le bout le plus épais sous la grosse racine de notre arbre; je pendis à l'autre extrémité, qui avançait beaucoup au delà de mes planches, toutes sortes d'objets pesants, des morceaux de plomb, des enclumes, des barres de fer qui la firent baisser contre terre, et pressèrent avec une force étonnante le sac de manioc, dont le suc coulait à gros bouillons et se répandait de tout côté sur la terre.

FRITZ. Voilà une machine bien simple et cependant bien commode!

LE PÈRE. Certainement; c'est en mécanique le levier le plus simple, et il est d'une grande utilité.

ERNEST. Je croyais qu'on ne se servait de levier que pour soulever de grandes masses, des pierres de taille ou d'autres choses fort pesantes; j'ignorais qu'on s'en servit pour comprimer.

LE PÈRE. Mais, mon cher Ernest, tu vois bien que le point où le levier repose sur les planches doit toujours être le point d'appui ou de compression; celui où son extrémité touche à la racine serait sans doute le point qui soulève, si la racine n'était pas trop forte pour céder à la pointe du levier; mais à présent la résistance sur le point de compression ou d'appui est plus forte et presse parfaitement, comme tu le vois, notre farine de manioc. Les nègres ont cependant une autre manière, mais qui, pour nous, aurait été beaucoup plus longue: ils tressent avec de l'écorce d'arbre des espèces de paniers assez longs; ils les remplissent de manioc tellement serré, que ces paniers se raccourcissent et deviennent larges; ils les suspendent ensuite à de fortes branches d'arbres, attachent au bas des pierres qui les tirent en long, et compriment ainsi le manioc, dont le jus coule à travers le treillage.

LA MÈRE. Est-ce qu'on ne peut rien faire de ce jus?

LE PÈRE. Si fait; les sauvages le font cuire et y mêlent beaucoup de poivre, et quelquefois du frai de homard, puis le mangent comme un mets excellent. Les Européens le laissent reposer dans des vases jusqu'à ce qu'il forme un dépôt; ils décantent ensuite le liquide, lavent ce dépôt avec de l'eau fraîche, puis le font sécher au soleil; ils obtiennent de cette manière un amidon très-fin, dont on fait de l'empois pour le linge; au reste, la patate renferme une fécula qui peut servir au même usage; mais elle est moins nourrissante que le manioc.

LA MÈRE. Et dis-moi, je te prie, faut-il absolument employer tout ce manioc à la fois? Dans ce cas, nous ne pourrions faire autre chose de la journée.

LE PÈRE. Pas du tout, ma chère amie; quand cette farine est bien séchée, on peut la mettre dans des tonneaux, et si elle est fortement serrée, elle se conserve plusieurs années; mais tu verras que ce gros tas se réduira en cuisant à bien peu de chose, et qu'il ne nous en restera guère.

FRITZ. Papa, il ne coule plus une seule goutte du sac; ne pourrions-nous pas faire le pain tout de suite?

LE PÈRE. Je le veux bien; mais il serait plus prudent de ne faire ce matin qu'un petit gâteau d'essai pour le singe et les poules, et d'attendre à tantôt pour faire notre provision de pain, lorsque nous nous serons assurés que cet aliment ne peut nous faire aucun mal.

Notre sac fut ouvert; on prit quelques poignées de la farine, qui se trouva en effet être assez sèche; on remua le reste avec un bâton, et on le mit sous la presse; on établit ensuite une de nos plaques de fer, qui était ronde et un peu convexe, sur des cheuets de pierre; on alluma dessous un feu ardent, et dès qu'elle fut échauffée, on étendit dessus de la farine délayée dans un peu d'eau avec une spatule de bois. Dès que le gâteau commença à jaunir par-dessous, on le retourna pour le faire cuire de l'autre côté.

ERNEST. Ah! que cela a bonne odeur! C'est bien dommage que nous ne puissions pas manger tout de suite de ce bon pain tout chaud!

JACK. Pourquoi donc pas? J'en mangerais sans la moindre inquiétude; et toi aussi, François, n'est-ce pas?

LE PÈRE. Oh! oh! qu'est donc devenue cette peur terrible d'être empoisonné, qui t'a fait jeter la râpe loin de toi? elle cède à présent à la gourmandise. Je crois bien que ce pain ne vous ferait aucun mal, mais il vaut mieux attendre à ce soir; nous ne voulons pas même risquer de faire mourir toutes nos poules, nous n'en donnerons qu'à une ou deux et à maître Bertrand; ce sera le premier service qu'il nous aura rendu.

Dès que le gâteau fut refroidi, on en émietta un morceau qui fut jeté à quelques poules; on en donna un autre au singe, qui le rongea avec un plaisir extrême, et, dans sa joie, fit de si plaisantes grimaces, que les enfants furent jaloux de ne pouvoir se régaler comme lui.

FRITZ. A présent, je voudrais savoir comment font les sauvages pour

râper leur farine; car bien sûrement ils n'ont point de râpes comme nous. Est-ce qu'ils nomment aussi leurs gâteaux du pain?

LE PÈRE. Les sauvages n'ayant point de pain n'ont point de mot dans leur langue pour le désigner. Aux Antilles, le pain de manioc se nomme *cassave*. Les sauvages se font des espèces de râpes avec des pierres aigües ou des coquillages, ou, lorsqu'ils ont des clous, dont ils font grand cas, ils les plantent sur des bouts de planches. A présent, bonne mère, donne-moi vite à dîner; tu feras ensuite la boulangère, pourvu, toutefois, que nos dégustateurs n'aient point de coliques ou d'étourdissements.

FRITZ. Est-ce donc là le seul effet des poisons, mon père?

LE PÈRE. Ce sont du moins les plus ordinaires; il y a aussi des poisons qui engourdissent et endorment, tels que l'opium pris à trop forte dose, la ciguë, etc. D'autres encore sont âpres et rongeurs, et attaquent les intestins et l'estomac, tels que l'arsenic, le sublimé et les champignons vénéneux; si, dans ces cas-là, on n'administre pas de prompts secours, la machine humaine s'arrête, se désorganise, et le malade meurt. A cette occasion, je veux, mes chers enfants, vous prévenir contre une espèce de fruit, d'autant plus dangereux, qu'il séduit par sa belle apparence: il croît ordinairement en Amérique, sur le bord des eaux ou dans les marais; mais, comme j'ai trouvé dans cette île bien des végétaux que je ne m'attendais pas à rencontrer, il se peut que celui-là y croisse aussi. Son aspect est fort agréable; le fruit de cet arbre ressemble à de très-jolies pommes jaunes avec des taches rouges. C'est un des poisons les plus violents qui existent, on dit même qu'il est dangereux de s'endormir sous l'ombrage de l'arbre qui le produit. Soyez donc bien sur vos gardes contre cet arbre et son fruit pernicieux: il est connu sous le nom de *mancenillier*. En général, je vous exhorte à ne rien manger de ce que vous trouverez, quelque appétissant que cela vous paraisse, avant de me l'avoir montré; promettez-le-moi tous, grands et petits.

JACK. Je vous le promets, et je tiendrai mieux ma parole qu'Adam ne la tint au bon Dieu, qui lui avait défendu de manger la pomme.

LE PÈRE. Tu feras très-bien; mais ne sois pas si présomptueux ni si prompt à blâmer ce que tu ferais peut-être toi-même; tu serais, je le parie, le premier à te laisser entraîner par quelque madré polisson qui viendrait te dire que j'ai voulu me moquer de toi; que la pomme du mancenillier est parfaite; qu'elle te rendra fort comme un lion. Ta gourmandise et ta vanité te feraient oublier mes conseils et croquer ce fruit à belles dents. Mais en voilà assez; allons, au lieu de poisons, manger nos patates en toute sécurité; nous donnons-tu autre chose, bonne mère?

LA MÈRE. Oui, mes amis; j'ai fait cuire le pingouin, la chasse de M. Jack.

A dix vrai, cet oiseau nous parut un peu coriace; il sentait le poisson. Jack n'en voulut pas convenir; il nous assura que c'était un manger de roi; on le laissa s'en régaler à son aise.

Aussitôt que nous eûmes dîné, nous allâmes visiter nos poules. Celles qui avaient mangé du manioc se portaient à merveille, ainsi que le singe, qui nous le prouva en faisant mille gambades. « A l'ouvrage donc, mes petits mitrons, leur dis-je en riant; à la boulangerie! » La farine de manioc fut tirée du sac; on alluma un grand feu pour avoir beaucoup de braise: dès qu'il y en eut assez, j'assignai à chacun de mes fils un foyer particulier, avec une plaque de fer et une noix de coco pleine de farine pour faire son pain. « Voyons qui de vous fera le meilleur, » leur dis-je. Ils se rangèrent en demi-cercle autour de moi, pour voir comment je m'y prendrais et pour m'imiter. Nous ne réussîmes pas mal pour le premier essai, quoiqu'il y eût bien quelques petits gâteaux un peu brûlés; mais ceux-là tombèrent en partage aux pigeons et aux poules, qui caquetaient autour de nous pour en avoir. Tout en travaillant, mes petits mitrons goûtaient fréquemment leur pâtisserie; de sorte qu'il fallut assez de temps pour en obtenir une provision un peu raisonnable. Quand nous eûmes fini, une grande gamelle de lait fut apportée, et nous fîmes un excellent goûter de pain frais trempé dans ce lait; ce fut pour nous un vrai régal; nous livrâmes ensuite à nos bêtes les restes du repas. Je remarquai avec plaisir que les pingouins que j'avais conservés vivants s'accommodaient fort bien de cette nourriture, et qu'en général ils commençaient à perdre leur timidité: j'eus donc pitié de leur captivité, je les séparai de leurs camarades, et ils furent tout contents de se sentir en liberté.

Le reste de cette journée fut employé à quelques voyages de mes fils avec leurs brouettes, et de moi avec l'âne et le radeau, pour rapporter à la maison le reste des effets conquis sur le vaisseau. Lorsque tout fut en ordre, nous allâmes nous mettre dans nos lits, après avoir remercié Dieu des biens dont il nous comblait.

CHAPITRE XXI.

La pinasse et le pétard.

J'avais un désir irrésistible de retourner au vaisseau, mais je voulais y aller en force, afin de pouvoir, avec tous nos bras rassemblés, tâcher de conquérir la pinasse que nous avions découverte la veille; j'aurais voulu même y mener ma femme, mais elle avait pris une

telle horreur du périlleux élément, qu'elle m'assura qu'elle s'y trouverait mal, et serait plus embarrassante qu'utile; j'eus même beaucoup de peine à l'engager à m'abandonner tous ses enfants, à l'exception du cadet; il fallut que je lui donnasse ma parole de revenir le soir, et de ne plus passer de nuit sur le vaisseau naufragé; j'y consentis à regret. Enfin elle nous laissa partir lorsque nous eûmes déjeuné, mais ce ne fut pas sans soupîrs: mes trois garçons, au contraire, étaient gais, dispos et fort contents d'être du voyage, Ernest surtout, qui n'était pas encore retourné au vaisseau; nous étions tous bien armés et pourvus de patates bouillies et de cassave. Nous nous rendîmes d'abord à la baie du Salut, où nous arrivâmes sans aucun événement digne d'être noté; là, nous nous revêtîmes prudemment de nos scaphandres, ou corselets de liège; nous donnâmes quelque nourriture aux oies et aux canards qui y séjournaient, puis nous sautâmes gaiement dans notre bateau de cuves, nous attachâmes le radeau

N° 1, feu ! N° 2, feu ! cria le commandant Fritz; et Jack et Ernest firent feu.

derrière, et nous commençâmes notre navigation, non sans crainte de ne plus retrouver le vaisseau; mais il était encore ferme entre les rochers. Notre premier soin fut de charger notre embarcation de divers objets, afin de ne pas retourner chez nous sans butin; après quoi nous visitâmes encore la pinasse. Deux points ne parurent opposer des obstacles insurmontables à ce que nous l'emportassions: l'un était l'endroit où elle se trouvait; l'autre, sa grandeur et son poids. L'endroit dans lequel elle était, en arrière de l'intérieur du vaisseau, s'appuyait contre la paroi qui touchait à la mer, et directement dessous la cabine des officiers. Plusieurs parois intérieures séparaient cet enclos de notre ancrage ordinaire au milieu du bâtiment; il n'y avait pas moitié assez de place dans cette espèce de cabinet pour y remonter la pinasse, en assortir toutes les pièces, et aucune ouverture pour la faire sortir de là et la lancer comme notre bateau de cuves. Enfin les pièces séparées de cette chaloupe étaient trop pesantes pour qu'il nous fût possible, même avec toutes nos forces réunies, de les transporter dans un lieu plus commode. Qu'y avait-il à faire? quel parti pouvais-je prendre? Je me frottais le front et je restai assis à réfléchir, tandis que mes enfants parcouraient le vaisseau de tout côté, et portaient sur le radeau tout ce qu'ils pouvaient arracher.

Le cabinet de la pinasse était éclairé par quelques fentes à la paroi latérale du vaisseau, lesquelles y laissaient pénétrer assez de lumière pour qu'on pût s'y reconnaître après y être resté quelques instants; je remarquai avec plaisir que toutes les pièces de la pinasse étaient arrangées avec tant d'intelligence et si bien numérotées, que je pouvais me flatter, sans trop de présomption, de les rassembler et de reconstruire le bâtiment, si je voulais consacrer le temps nécessaire à me procurer d'abord un plus grand espace. C'est à quoi je me décidai, et je commençai tout de suite à y travailler: il est vrai que l'ouvrage allait bien lentement, et que nous aurions perdu courage si le désir de posséder une excellente chaloupe, facile à gouverner,

neuve, parfaitement sûre et qui pouvait un jour servir à notre délivrance, n'eût à chaque instant ranimé nos forces.

Cependant la fin du jour approchait sans que nous eussions beaucoup avancé; il fallut songer à la promesse que nous avions faite à ma femme, ainsi qu'à notre retour, que nous exécutâmes heureusement. En abordant à la baie du Salut, nous eûmes le grand plaisir d'y trouver ma femme et le petit François, qui avaient employé cette journée à faire toutes les dispositions nécessaires pour établir notre domicile à Zeltheim, pendant que nous aurions à travailler sur le vaisseau, afin que notre trajet ne fût pas aussi long, et que nous fussons toujours en vue les uns des autres. Cette attention de ma bonne femme me toucha vivement; je ne pus assez lui en témoigner ma reconnaissance, d'autant plus que je savais qu'elle n'aimait pas ce séjour; je me trouvais trop heureux de pouvoir la récompenser de ce sacrifice volontaire en lui présentant la riche cargaison de notre radeau, que je savais devoir lui plaire. J'étais à ses yeux deux tonnes de beurre salé, trois de farine, quelques sachets de blé et de riz, et une foule d'autres objets utiles dans le ménage; tout cela fut transporté dans notre magasin, et elle en témoigna grand plaisir.

Nous passâmes toute une semaine à reconstruire notre pinasse. Tous les matins régulièrement je parlais avec mes trois fils aînés, et chaque soir nous revenions chargés de butin; nous nous accoutûmes si bien à ces voyages, qu'à la fin la bonne mère nous voyait partir sans souci, et que nous la quittions sans inquiétude; elle eut même le courage de retourner plusieurs fois seule à Falkenhorst avec son petit, pour avoir soin des volailles qu'elle y avait laissées, et pour rapporter des patates.

Lorsque le soir nous réunissait, nous avions mille choses à nous raconter mutuellement; nous éprouvions une nouvelle jouissance à nous revoir, à nous retrouver ensemble, et nous nous régalaient avec grand appétit des mets que notre excellente ménagère avait eu soin de nous apprêter.

Je me suis glissée en tremblant avec mon petit François derrière les rochers.

Enfin la pinasse fut achevée et mise en état d'être lancée à la mer; il ne s'agissait plus que de la faire sortir du vaisseau; elle était jolie, élégante même; elle avait sur la proue un petit tillac, des mâts et des voiles comme un brigantin; elle paraissait bon voilier, parce qu'elle était légère et ne devait pas tirer beaucoup d'eau. Nous en avions calfeutrée et garni d'étoupes toutes les jointures, afin que tout fût en ordre: nous avions même pris soin du superflu; nous avions placé deux petits canons du calibre d'une livre sur le derrière du tillac, et nous les avions assujettis avec des chaînes, comme sur les grands vaisseaux. Mais, malgré tout cela, ce charmant bâtiment restait, hélas! immobile dans son cabinet sans que je pusse imaginer aucun moyen de l'en tirer pour le mettre à flot; je ne pouvais cependant supporter l'idée de m'être donné tant de peine et d'avoir employé tant de temps infructueusement. On ne pouvait songer à percer la paroi extérieure du vaisseau sans courir les plus grands dangers et sans des difficultés presque insurmontables: il aurait été plus facile d'enlever toutes les

parois intérieures jusqu'au milieu du vaisseau, où, comme on sait, il était ouvert; mais les planchers supérieurs étaient presque au niveau de la mer par la position penchée du bâtiment, de sorte que notre chaloupe n'aurait pas même alors été libre. D'ailleurs, nous n'avions ni le temps ni la force de défaire ces immenses planchers, et nous courions le risque d'être prévenus par une tempête qui aurait brisé vaisseau, planchers, parois et pinasse, et nous eût exposés à périr nous-mêmes si nous avions été à l'ouvrage. Ne trouvant donc aucun moyen facile, mon impatience m'en inspira un aussi hardi que dangereux. J'avais trouvé sur le vaisseau un mortier de fer très-fort, tel qu'on s'en sert dans les cuisines, et je le jugeai utile à mon projet. Je pris une forte planche de chêne, à laquelle j'attachai des crochets de fer; j'y fis, avec un couteau, un couloir; mes enfants me procurèrent des mèches à canon, dont je coupai un morceau assez long pour que je pusse compter qu'il brûlerait au moins pendant deux heures. Je plaçai cette mèche dans le couloir de ma branche, je remplis le mortier de poudre à canon, je posai sur le mortier la planche garnie de la mèche, et retenue aux anses par les crochets de fer que j'y avais adaptés; je calfeutrai avec du goudron tout le tour du mortier; je serrai encore le tout avec de fortes chaînes qui se croisaient et s'enlacaient, et j'obtins de cette manière un pétard dont j'attendis le meilleur effet. Je suspendis cette machine infernale dans l'enclos qui renfermait notre pinasse, contre la paroi latérale du vaisseau qui touchait à la mer, vis-à-vis de la pointe de la pinasse, mais en ayant soin cependant que la machine, en reculant par l'action violente de la poudre, ne pût pas retomber sur la chaloupe et l'endommager. Lorsque le tout fut bien arrangé, j'allumai la mèche, dont l'extrémité sortait de la planche et se prolongeait assez pour nous laisser du temps. Je montai ensuite sur le bateau de cuves avec mes enfants; j'avais même fait embarquer ceux-ci avant d'avoir mis le feu à la mèche, et quoiqu'ils m'eussent aidé à construire mon pétard, ils n'en connaissent pas la destination positive, et ne croyaient pas qu'on en fit usage aussitôt. J'avoue que je ne les avais pas éclairés là-dessus, parce que je craignais un peu que mon entreprise ne vint à manquer, que la pinasse ne fût fracassée, et que le feu ne prît au vaisseau; or, comme les pères n'aiment pas à avoir tort avec leurs enfants, je ne voulais pas m'avancer d'avance l'auteur de tous ces désastres.

Quand nous fûmes arrivés à Zeltheim, je détachai aussitôt le radeau, afin de pouvoir retourner promptement au vaisseau lorsque j'aurais entendu le fracas. Nous nous mîmes avec activité à le décharger, et pendant que nous en étions occupés une détonation si terrible se fit entendre sur la mer, que ma femme et mes enfants, qui en ignoraient la cause, en furent vivement effrayés et abandonnèrent l'ouvrage. « Qu'est-ce donc que cela? s'écrièrent-ils tous; qu'arrive-t-il? C'est un coup de canon. Peut-être est-ce le capitaine avec nos camarades du vaisseau qui sont revenus, ou bien un bâtiment étranger donnant un signal de détresse; il faut aller à son secours.

LA MÈRE. Le bruit m'a paru venir directement du vaisseau; peut-être aura-t-il sauté. Vous n'aurez pas pris garde au feu, et il se sera communiqué à un baril de poudre. » Elle faisait cette supposition parce qu'au fond de l'âme elle désirait que le vaisseau fût anéanti, pour mettre fin à nos éternels voyages.

LE PÈRE. Il faut donc que cela soit arrivé en calfeutrant la pinasse; le mieux est de nous en assurer sur-le-champ, et d'y retourner. Qui sera de la partie?

« Moi, moi, moi! fut le cri général; et mes trois petits drôles sau-

tèrent dans leurs cuves, où je les suivis après avoir tranquilisé la mère en lui disant un petit mot en secret.

Nous sortîmes de la baie plus promptement que nous n'avions encore fait; la curiosité redoublait les coups de rames. Quand nous eûmes le vaisseau en vue, je remarquai avec plaisir qu'il ne présentait aucun changement sur le côté que nous avions en face, et qu'il n'en sortait même aucune fumée; j'avancai alors gaiement; mais au lieu d'aller tout droit, comme à l'ordinaire, dans le corps entr'ouvert du vaisseau, je cinglai autour de la proue pour arriver au côté opposé, où j'avais placé mon pétard. J'aperçus aussitôt une affreuse dévastation; la plus grande partie de la paroi extérieure était fracassée, les débris innombrables nageaient dans la mer, tout était pêle-mêle; mais la pinasse, qu'on voyait alors parfaitement, n'avait aucun mal; elle était seulement un peu de côté. En voyant que j'avais aussi bien réussi, je ne pus retenir des cris de joie, qui surprirent beaucoup mes enfants, car la vue de cette dévastation effroyable

les avait très-affligés; ils me regardèrent avec étonnement. « Elle est à nous, m'écriai-je, la belle pinasse; il nous est facile maintenant de la mettre en mer: venez tous dessus, chers enfants; allons voir si elle n'a pas souffert.

FRITZ. Ah! je comprends ce que c'est, mon père; vous avez fait vous-même sauter la paroi du vaisseau avec de la poudre, afin de faire une ouverture pour la pinasse. Mais comment cette ouverture a-t-elle pu être aussi grande?

LE PÈRE. Je vous conterai tout cela en détail si ma pinasse n'a point de mal, et s'il n'y a point de danger que le vaisseau prenne feu. Nous entrâmes par la nouvelle fente, et au premier regard je reconnus que la pinasse était intacte, et qu'il n'y avait nulle part ni feu ni flamme; mais le mortier et des morceaux de la chaîne s'étaient enfoncés dans la paroi opposée, qui était aussi en partie fracassée. Tranquille alors, j'expliquai à mes fils ce que c'était qu'un pétard, comment je l'avais arrangé, et tous les services que m'avait rendus le vieux mortier.

J'examinai l'ouverture de la pinasse, et je vis que, par le moyen du cric et du levier, nous pourrions facilement la mettre à l'eau; j'avais en la précaution d'avance, en la remontant, de poser sa

quille sur des cylindres, de sorte qu'avec quelques efforts on pouvait en venir à bout; mais avant de la lâcher, j'y attachai une longue et forte corde, dont je fixai l'autre bout à l'endroit le plus solide du vaisseau, pour la retenir si la commotion la faisait courir trop loin. Nous nous mîmes à l'ouvrage avec vigueur, armé chacun d'un levier, et moi faisant jouer le cric: bientôt la pinasse fut en mouvement et se lança avec force dans la mer; la corde l'empêcha toutefois de s'éloigner, et nous servit à la diriger jusqu'à l'endroit où je chargeais le radeau; là, j'avais attaché, à cet effet, une poulie à une poutre saillante, et qui devait me servir aussi à équiper de mâts et de voiles notre joli bâtiment. Je rassemblai toutes mes connaissances sur l'art de gréer un vaisseau, et le mien fut bientôt en état de voguer.

Alors l'esprit militaire s'éveilla tout à coup dans l'âme de ma jeune troupe, et elle n'eut plus de repos. Maîtres d'un vaisseau monté de deux canons, rempli de fusils et de pistolets, mes enfants se croyaient invincibles et en état de résister à des flottes entières de sauvages, de les détruire même de fond en comble; peu s'en fallait qu'ils ne désirassent de les voir arriver. Pour moi, je leur disais que je priais Dieu de tout mon cœur de ne pas nous mettre dans la triste nécessité de faire usage de notre artillerie. La nuit nous surprit avant que notre ouvrage fût achevé; nous ramenâmes la pinasse derrière le vaisseau, où nous la laissâmes attachée à la corde, et nous rejoignîmes ma femme, à qui nous n'en parlâmes point, pour nous donner

Les Patagons sont tous armés de ce simple instrument, dont ils se servent avec une habileté incroyable.

le plaisir de la surprendre. Nous lui dûmes qu'un petit baril de poudre avait santé et fracassé une partie du vaisseau, et rien de plus. Lors même qu'elle aurait regardé avec la lunette d'approche, elle n'aurait pu voir la pinasse, qui était cachée derrière le corps du navire.

Deux jours furent encore employés à équiper et à charger complètement notre belle barque. Lorsqu'elle fut achevée et prête à cingler, il me fut impossible de résister aux persécutions de mes fils, qui me demandaient, en récompense de leur zèle au travail et de leur discrétion, de pouvoir saluer leur mère de deux coups de canon en approchant de terre : les pièces furent donc chargées, et mes deux cadets s'établirent à côté, la mèche allumée, et prêts à mettre le feu, pendant que Fritz avait pris sa place près du mât pour commander et pour diriger les câbles; moi, comme de raison, je m'établis au gouvernail pour conduire le bâtiment, et nous partîmes avec des cris de joie pour notre chère demeure. Le vent était favorable et soufflait si grand frais, que nous glissions avec la rapidité d'un oiseau sur la surface de la mer : je fus saisi d'un frisson par cette vélocité excessive, qui amusait extrêmement mes enfants. Notre bateau de cuves, que j'avais attaché à la pinasse et chargé de beaucoup de choses, volait avec nous comme s'il eût été la chaloupe de notre bâtiment. A l'entrée de la baie du Salut, nous baissâmes la grande voile, afin de pouvoir mieux nous diriger; et peu à peu nous laissâmes aussi tomber toutes les autres, pour ne pas être jetés par la violence du vent contre les rochers, dont ce côté est bordé. Ainsi notre course fut ralentie, et nous pûmes sans crainte commencer la grande affaire de la salutation. N° 1, *feu!* n° 2, *feu!* cria le commandant Fritz; et Jack et Ernest firent feu. Les coups retentirent fortement contre les rochers, et les échos du rivage les répétèrent majestueusement. Fritz, qui ne restait pas en arrière quand il était question de tirer, fit partir ses deux pistolets en même temps, et nous poussâmes tous à la fois un honneur de toute la force de nos poudres.

« Soyez les bienvenus, mes bons amis! » répondit la bonne mère saisie d'étonnement et de joie. « Soyez les bienvenus! » criait aussi de sa voix enfantine mon petit François, qui était à côté d'elle, encore tout effrayé, et ne sachant pas bien s'il devait s'affliger ou se réjouir. Nous tâchâmes alors, avec nos rames, de pousser derrière une petite hauteur de rochers qui pouvait nous servir de débarcadère : alors ma femme et mon petit accoururent pour nous recevoir. « Méchants! nous dit la première en nous embrassant de tout son cœur, quelle frayeur vous m'avez faite avec votre artillerie et votre petit vaisseau! En le voyant s'approcher avec vitesse, et ne pouvant m'imaginer d'où il venait, ni qui il renfermait, je me suis glissée en tremblant avec mon petit François derrière les rochers; les coups de canon ont redoublé mon effroi; et si je n'avais entendu presque en même temps votre voix, Dieu sait où nous aurions couru... Enfin, c'est vous : que le ciel en soit béni! Mais oui, voilà un charmant petit vaisseau; je crois bien que je pourrais à présent prendre sur moi de le monter et de retourner sur la mer; il nous sera d'une grande utilité, et je vous pardonne en sa faveur vos éternelles absences. » Son fils aîné la pressa d'entrer dans la pinasse; il l'aïda à y monter. Dès qu'elle y fut placée, ses fils lui demandèrent la permission de tirer encore deux coups de canon en son honneur, et le vaisseau fut nommé de son nom l'*Élisabeth*.

La bonne mère fut très-contente; elle loua notre habileté, notre persévérance : « Mais ne vous imaginez point, nous dit-elle, que je vous donne tous ces éloges sans avoir droit aux vôtres, moi et mon petit François; nous ne sommes pas restés oisifs; pendant que vous travailliez avec tant d'activité pour le bien commun, la maman et le petit cadet en faisaient autant de leur côté : s'ils ne peuvent célébrer aujourd'hui leur succès par des coups de canon, ils feront dans la suite leurs preuves avec de bons plats d'excellents légumes qui seront très bien accueillis après une promenade sur le beau vaisseau. Mais il ne tient qu'à vous, chers amis, de voir tout de suite une partie de notre ouvrage. »

Nous nous rendîmes à son aimable invitation en sautant promptement sur le rivage; elle prit les devants, tenant par la main son petit associé François, et nous les suivîmes gaiement. Elle nous conduisit sur les hauteurs contre la paroi de rochers, là où le ruisseau des Charais se précipite en cascade, et montra tout à coup à nos regards étonnés un beau jardin potager, divisé en compartiments et en planches très-bien rangées, dont quelques-unes commençaient à lever; entre les compartiments étaient de jolis sentiers bien alignés, où l'on pouvait aller deux de front.

« Voilà mon ouvrage et celui de mon fils, dit-elle avec orgueil. Dans cette place, le sol, qui n'est formé que de feuilles décomposées, était assez léger pour qu'une femme et un enfant pussent le travailler sans peine. Dans cette portion de terrain j'ai mis des patates; dans celle qui est à côté sont des racines fraîches de manioc; ici, j'ai semé des laitues de plusieurs espèces; et voici la place que j'ai réservée pour des cannes à sucre. Tu pourras facilement conduire en ces lieux l'eau de la cascade au moyen de bambous; par ce moyen, mes plantes seront nourries, rafraîchies, et viendront à merveille. Mais vous n'avez pas encore tout vu : là, sur le talus du rocher, j'ai transplanté quelques plants d'ananas avec la racine et la terre; entre

deux j'ai semé des melons qui réussiront très-bien dans cet endroit. J'ai, comme tu le vois, préparé un terrain pour des fèves et des pois, et un autre pour toute sorte de choux. Autour de chaque plantation j'ai mis des grains de maïs dans la terre; comme il vient fort haut et fort touffu, il abritera mes jeunes plantes, qui ne seront pas brûlées par l'ardeur du soleil. »

J'étais en extase devant ce beau et utile travail. « Tu es une excellente femme! m'écriai-je; je n'aurais jamais pu croire que toi et notre petit François vous eussiez assez de force et de discrétion pour effectuer, en si peu de temps et à notre insu, une entreprise aussi pénible. Cependant je dois te prévenir qu'il n'est nullement certain que tous tes légumes d'Europe réussissent ici, et je te le dis afin de prévenir le chagrin que pourrait te causer une espérance trompée. Il est bien plus facile d'obtenir un chapeau factice, comme on le fait chez nous dans les serres, que de diminuer celle qui existe. Je sais qu'aux Indes anglaises on parvient à cultiver la plupart de nos plantes potagères; mais il faut pour cela un soin tout particulier et des connaissances en jardinage, que malheureusement nous ne possédons pas. »

LA MÈRE. Je l'avouerai franchement que je ne croyais pas moi-même, en le commençant, venir à bout de mon projet; et c'est pourquoi je n'en ai dit mot à personne; mais quand j'eus un peu avancé mon travail, je conçus l'idée de vous surprendre, et l'espoir de réussir me donna de la force et de l'activité; je soupçonnais que vos courses journalières au vaisseau avaient aussi pour but quelque surprise que vous vouliez me faire. A deux de jeu, me suis-je dit; je serai aussi mystérieuse qu'eux. » En nous prodiguant ainsi les éloges et les plaisanteries réciproques, nous revînmes vers notre tente; ce fut une de nos plus douces journées, car nous étions tous contents et de nous-mêmes et des autres; nous avions donné et reçu; et je fis observer à mes fils la bonté de la Providence, qui fait du travail une jouissance, et qui a placé notre propre bonheur dans celui des objets de nos affections, et notre orgueil dans les louanges qu'ils méritent.

« J'ai cependant un petit reproche à te faire, me dit ma femme; tes courses au vaisseau t'ont fait trop négliger le précieux paquet d'arbres fruitiers d'Europe que tu avais apporté à Falkenhorst; je crains qu'ils ne soient entièrement desséchés; je les ai cependant arrosés et convertis avec des branches; j'en ai même conché quelques-uns dans la terre, et je l'aurais fait à tous si j'en avais en le temps; mais tu ne dois pas tarder à les planter, si tu ne veux pas les perdre. »

LE PÈRE. J'en serais bien fâché, et je te remercie de les avoir soignés provisoirement. Il faudrait retourner le plus tôt possible à Falkenhorst, où une foule de choses réclament nos soins; nous avons à présent en notre puissance la plus grande partie de la cargaison du vaisseau, mais presque tout est à découvert, et souffrirait également du soleil et de la pluie. »

Ma bonne femme, qui ne pouvait supporter l'idée de demeurer au brûlant Zeltheim, accéda de bon cœur à ma proposition. Nous déchargeâmes la barque, et nous renfermâmes les objets qu'elle contenait sous notre tente, avec nos autres provisions.

La pinasse fut mise à l'ancre, et la proue amarée à un pieu très-fort. Quand toutes nos richesses furent ainsi en ordre, nous entreprîmes le voyage de Falkenhorst, mais non pas les mains vides; nous traînâmes avec nous tout ce qui nous parut de première nécessité, et nous fûmes, ainsi que nos bêtes de somme, abondamment chargés.

CHAPITRE XXII.

Exercices gymnastiques; découvertes différentes. animaux singuliers, etc.

Pendant notre séjour à Zeltheim, au milieu de nos occupations et de nos trajets au vaisseau, nous n'avions point oublié de célébrer pour la seconde fois le dimanche; le jour de notre arrivée à Falkenhorst en amenait un troisième, que nous tâchâmes de sanctifier selon notre pouvoir en consacrant la matinée à la prière, à la lecture de la Bible, au chant des cantiques et au récit d'une nouvelle parabole de mon invention, que je nommai les *Voyageurs arabes*. J'y rappelais à mes enfants, sous des images et des noms supposés, toutes les grâces que Dieu nous avait accordées depuis notre arrivée dans l'île en nous faisant découvrir tant de choses utiles à la vie, et surtout un trésor inestimable qu'il nous avait envoyé par les mains d'un bon génie, qui veillait sur nous et nous protégeait. C'était un talisman qui nous inspirait à l'instant tout ce qu'il y avait de mieux à faire pour notre bonheur; de sorte qu'en suivant ses inspirations, nous ne pouvions jamais nous égarer ni manquer de rien. On comprend que j'entendais par le génie protecteur la bonne et soigneuse mère, et par le précieux talisman la sainte Bible, qu'elle avait sauvée du naufrage et tirée si à propos de son sac. Mes enfants me comprirent très-bien; et quand j'eus fini tous allèrent embrasser leur mère par un mouvement spontané en l'appelant leur bon génie, et en la remerciant d'avoir conservé le saint livre pour leur instruction et pour notre consolation à tous.

Après dîner, je fis encore une courte allocution morale à mes fils, après quoi je leur permis les récréations qui leur plairaient, ayant

pour système de ne pas les fatiguer ni les ennuyer de ce qu'ils doivent aimer. J'eus l'idée, pour les amuser utilement, de leur recommander la continuation des exercices que nous avions commencés le premier dimanche par le tir de l'arc; j'avais fort à cœur d'entretenir et d'augmenter chez eux la force et l'agilité corporelles si nécessaires dans notre situation. Rien n'ôte plus le courage à un homme que de ne pas se sentir la force ou l'adresse nécessaires pour se défendre ou pour échapper aux dangers. Cette fois, j'ajoutai au tir de l'arc la course et les sauts; je les fis grimper sur les arbres, soit en escaladant le tronc, soit au moyen d'une corde suspendue, comme les matelots quand ils montent sur les mâts. Au commencement, ils s'aidaient par des nœuds placés à la distance d'un pied l'un de l'autre; puis avec des nœuds plus éloignés, et enfin sans nœuds. Je leur appris ensuite un exercice qu'ils ne connaissaient point, et qui s'exécute avec deux balles de plomb attachées aux deux bouts d'une ficelle d'une toise de longueur. Pendant que je préparais cette machine, tous les yeux étaient fixés sur moi. « Que doit-il en résulter, papa? Comment se sert-on de cela? montrez-le-nous vite, s'il vous plaît!

— Vous saurez que ce sont ici les armes d'une peuplade vaillante et très-habile à la chasse, des fameux Patagons, qui habitent vers la pointe méridionale de l'Amérique, et qui passaient autrefois pour des géants; seulement, à la place des balles qu'ils n'ont pas, ils attachent deux pierres solides et pesantes aux deux bouts d'une courroie plus longue que cette ficelle. Ils sont tous armés de ce simple instrument, dont ils se servent avec une habileté incroyable. S'ils veulent tuer ou blesser un ennemi ou un animal, ils lancent de toutes leurs forces une des pierres contre l'objet qu'ils veulent frapper, et la retirent aussitôt par le moyen de la seconde, qu'ils retiennent dans l'autre main pour porter un second coup, s'ils le trouvent nécessaire; mais s'ils veulent prendre un animal en vie sans le blesser, ils lancent avec une adresse singulière une des pierres autour de sa tête, qui se trouve ainsi tout à coup serrée. Par la manière dont la pierre est jetée, la courroie fait un tour ou deux autour du cou; ils jettent ensuite contre l'animal la seconde pierre qu'ils tiennent en main et avec une telle certitude, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, et qu'ils en entortillent ainsi une bête même au galop. Les pierres continuent à tourner et à faire tourner la courroie; et lorsqu'elle arrive soit aux pieds, soit au cou de l'animal, elle l'arrête par la force centrifuge, tellement que ces pauvres bêtes ne peuvent plus avancer et tombent au pouvoir du chasseur.

Cette description de la chasse des Patagons intéressa beaucoup mes fils; il me fallut faire sur-le-champ l'essai de mon instrument contre un petit tronc d'arbre que l'on me montra dans quelque éloignement. Mon jet me réussit fort bien, et ma ficelle avec mes balles entoura si bien le tronc, que l'habileté des chasseurs patagons fut complètement démontrée. Chacun de mes enfants voulut à son tour essayer cette espèce de fronde, et Fritz devint bientôt maître passé dans cet exercice, ainsi que dans tout ce qui demandait de la force et de l'adresse; il était non-seulement le plus agile de mes garçons, mais étant le plus âgé, il avait aussi plus de force et son intelligence était plus développée. L'esprit est d'un plus grand secours qu'on ne pense dans les exercices du corps.

Le lendemain, en me levant, je remarquai du haut de mon château aérien, qui dominait sur la mer, qu'elle était fortement agitée, et que le vent la soulevait avec violence; je me réjouis beaucoup d'être en sûreté chez moi et d'avoir destiné cette journée à rester sur la terre ferme. Quoique ce vent n'eût rien été pour des navigateurs habiles, il pouvait devenir aussi dangereux pour nous qu'une tempête. Je dis donc à ma femme que je ne la quitterais pas, et que je serais à ses ordres pour faire ce qu'elle jugerait bon et utile. Elle me montra ce qu'il y avait de nouveau à Falkenhorst, et ce qu'elle y avait fait pendant mon absence. Je vis d'abord un bon tonneau de ramiers et de grives à demi rôtis, et mis dans du beurre pour les conserver; c'était là sa chasse; elle les avait pris au cerceau dans les branches du figuier. Plus loin, elle me montra une paire de jeunes pigeons privés qui étaient nés sur l'arbre, et qui voltigeaient déjà, tandis que la mère était de nouveau sur le nid pour couvrir les œufs. Nous arrivâmes enfin au paquet des arbres fruitiers, qui véritablement demandaient mes soins et paraissaient à demi secs. Je me mis sur-le-champ en devoir de prévenir un malheur. J'avais promis la veille à mes enfants que nous irions dans le bois des arbres à calebasse pour nous y pourvoir de vases de différentes grandeurs, dont nous avions besoin pour mettre nos provisions; ils se faisaient un grand plaisir de cette course; mais je voulus avant de l'entreprendre qu'ils m'aident à mettre en terre nos jeunes arbres, quoique, par la raison que j'avais donnée à ma femme à l'égard des légumes, je ne fusse nullement assuré qu'ils réussiraient tous. Lorsque nous eûmes fini, le jour me parut trop avancé pour commencer ce voyage, dont la mère et le petit François voulaient être aussi. Il y avait en tant de préparatifs à faire, que le soir nous surprit; nous y renoncâmes donc jusqu'au lendemain, et nous résolûmes de nous mettre en marche de grand matin. Avec le lever du soleil, tout mon monde fut sur pied, et les derniers arrangements pour le départ furent faits avec une promptitude extraordinaire. L'âne attelé à la charrée jouait cette fois le rôle principal; il était destiné à ramener à la maison notre vaisseau

de courge, et à porter notre petit François s'il se sentait fatigué. En attendant, il fut chargé de nos provisions de bouche, d'une petite bouteille de vin de Canarie, de poudre et de plomb. Turc, revêtu de sa cotte d'armes, ouvrait comme de coutume la marche et formait l'avant-garde; venaient ensuite mes trois fils aînés, équipés en chasseurs; puis la mère, tenant par la main le petit cadet, et Bill, pour l'arrière-garde, portant le singe sur son dos; mes fils avaient donné le nom de *Knips* à cet animal. J'avais pris cette fois un fusil de chasse à deux coups, chargé d'un côté de grenaille pour le gibier, de l'autre d'une balle de plomb pour notre défense.

Ainsi, nous partîmes gaiement et de bonne humeur de Falkenhorst. Tournant autour du marais des Flamants, nous arrivâmes bientôt dans l'excellente contrée située de l'autre côté. Ma femme et ceux de mes fils qui n'y avaient pas encore été ne pouvaient se lasser d'en admirer les beautés. Fritz, avide de quelque aventure de chasse, quitta un peu les bords de la mer, attirant Turc du côté des hautes herbes, ou ils entrèrent tous les deux, et disparurent entièrement à nos yeux; mais bientôt nous entendîmes les aboiements du chien. Nous vîmes partir en l'air un oiseau, et presque en même temps un coup de fusil de Fritz l'atteignit et le fit tomber; mais l'oiseau frappé n'était pas mort; il se releva et prit le large avec une célérité incroyable, non pas en volant, mais en marchant. Turc courut comme un furieux après lui; Fritz, en criant comme un forcené, le suivit, et Bill, apercevant tout ce train, jeta de côté le singe sur le sable, et, partant comme un trait, se précipita aussi sur les traces du fuyard; ce fut lui qui le saisit et le tint ferme jusqu'à l'arrivée de Fritz. Mais ici ce fut autre chose qu'avec le flamant, dont les longues jambes sont assez faibles; l'oiseau blessé était grand et fort; il donnait, soit au chien, soit à Fritz, lorsqu'ils voulaient l'approcher, des coups de pied tellement sensibles, que ce dernier abandonna le champ de bataille et n'osa plus aller trop près du lutteur emplumé. Turc, qui s'était vaillamment jeté dessus, fut aussi intimidé par quelques coups de pied qu'il reçut à la tête, et ne voulut plus être de la partie. Le courageux Bill s'était saisi d'une aile et refusa de lâcher prise jusqu'à mon arrivée, qui fut lente à cause des hautes herbes et du poids de mon fusil; mais lorsque je fus assez près pour distinguer l'oiseau couché et à demi vaincu, j'eus une grande joie en reconnaissant une belle outarde femelle¹. J'avais grande envie d'en apprivoiser une pour notre basse-cour, quoique je susse que c'était très-difficile; je voulais au moins l'essayer.

Je regardai cette trouvaille comme une des plus importantes que nous eussions faites depuis notre entrée dans l'île. Je savais qu'une des particularités de l'Australie, qui sous bien des rapports est la contrée la plus singulière du monde, est de ne nourrir aucune espèce de gallinacés. La proximité de ce continent m'avait fait craindre que mon île ne partageât avec lui cette défecture de la nature; mais, soit que je me fusse trompé dans ma longitude conjecturée, soit que quelque voyageur venu avant moi eût laissé dans l'île des individus de cette utile espèce d'oiseaux, il est certain que j'eus ce jour-là un nouvel exemple de la réunion phénoménale d'animaux australiens et antiaustraliens, si je peux m'exprimer ainsi, dans l'heureux coin de terre où le ciel m'avait jeté.

Pour avoir l'outarde en notre pouvoir sans la tuer, je pris mon monchoir, et, épiant un moment favorable, je le jetai sur la tête de l'oiseau; il ne put s'en débarrasser, et ses efforts ne firent que l'entortiller davantage. Comme alors il ne pouvait me voir, j'en approchai assez pour lui passer dans les jambes une forte ficelle nouée en laet coulant, que je serrai; alors nous fûmes à l'abri de ses plus fortes armes. Je dégageai doucement celle de ses ailes que Bill tenait encore; je les attachai toutes les deux avec une ficelle autour du corps. Enfin l'outarde fut domptée, non sans que je recusse plusieurs coups bien appliqués; mais elle fut à nous, en état d'être transportée à notre demeure, où je me proposais, par mille soins et caresses, de la dédommager du mal que nous lui faisons pour le moment.

Sans plus tarder, nous portâmes la prisonnière à ceux qui nous attendaient impatiemment assis sur le rivage. Dès qu'ils nous aper-

¹ La grande outarde, oiseau de l'ordre des gallinacés; c'est le plus grand des oiseaux de nos climats. La grandeur ordinaire et moyenne du mâle est de trois pieds du bec à la queue; l'envergure, de sept pieds; le poids, de 25 à 30 livres. Toutes les dimensions des femelles s'ont d'un tiers au-dessous. Quoique les ailes de l'outarde, ainsi que celles des poules, ne soient pas proportionnées au poids de son corps, elle peut cependant s'élever et se soutenir quelque temps en l'air; mais elle ne prend sa volée qu'avec beaucoup de peine; aussi ne se plaît-elle que dans les plaines découvertes et spacieuses. Cet oiseau ne perchoit point et fut le voisinage des eaux. C'est un animal craintif, déliant, qu'on n'apprivoise que difficilement, et qui se défend avec fureur, au moyen de ses coups de pied, lorsqu'on veut le saisir. Pris jeune, il s'apprivoise, il s'habitue à manger avec la volaille. La grosseur de l'outarde et la délicatesse de sa chair ont fait désirer de l'élever en domesticité, et il serait intéressant d'en faire la tentative; mais son humeur farouche sera un grand obstacle à sa civilisation. La couleur ordinaire de son plumage est le noir mêlé de roux en dessus, et blanc en dessous, faiblement mêlé de fauve; à la naissance des plumes, se trouve un duvet couleur de rose. Il y en a de plusieurs espèces, tant indigènes qu'étrangères: l'outarde campésiène, l'outarde d'Afrique, l'outarde huppée, la bleuâtre, la blanche, etc. (Voyez le Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle.)

eurent, Ernest et Jack vinrent au-devant de nous en criant déjà de loin : « Ah ! le bel oiseau ! comme il est grand ! comme son plumage est joli ! — Je parie que c'est une outarde ! » cria Ernest dès qu'il l'eut entrevu. — Et tu as gagné ton pari, lui dis-je ; la chair de cet oiseau est excellente ; elle a le goût de celle du dindon, avec qui l'outarde a aussi des rapports. Le mâle fait la roue avec sa queue pour plaire à sa femelle. Bonne mère, je te prie de tâcher d'apprivoiser celle-ci.

LA MÈRE. Et moi, je suis d'avis de la laisser courir ; elle a peut-être des petits à qui ses soins sont nécessaires.

LE PÈRE. Oh ! non, chère amie ; cette fois ton bon cœur t'égare ; cette pauvre bête est blessée, et périrait en liberté faute de soins. Quand j'aurai bien examiné sa blessure, si je la trouve trop forte pour la guérir, je la tuerai, et nous aurons un excellent rôti ; mais, si elle est guérissable, nous gagnerons pour notre basse-cour une superbe poule, qui peut-être attirera son mâle et nous procurera une belle couvée ; si elle en a une en ce moment, espérons que les petits pourront se tirer d'affaire eux-mêmes : ainsi que les poullets, ils peuvent courir en sortant de l'œuf.

Tout en parlant ainsi, j'attachai l'outarde sur la claie, de manière qu'elle y fût commodément, et nous marchâmes vers le bois des Singes, ainsi nommé depuis que nous y avions passé, Fritz et moi, et qu'ils nous eurent jeté avec colère tant de noix de coco. Il raconta de nouveau très-comiquement à sa mère tout ce qui s'était passé. Pendant ce temps, Ernest allait de côté et d'autre, saisi d'admiration pour la beauté et la hauteur des arbres ; il restait en extase devant un grand palmier isolé de plas de soixante pieds de haut, et levait avec étonnement ses yeux, frappé de la prodigieuse longueur du tronc jusqu'aux belles grappes de coco, qu'il voyait pendre sous leur couronne de feuilles et qui lui donnaient grande envie d'en manger. Sans être aperçu, je m'étais placé derrière lui, et je m'amusais à voir l'expression de son regard ; enfin il poussa un profond soupir et dit à haute voix : « Mon Dieu, que c'est haut ! »

LE PÈRE. Oui, pauvre Ernest, et point de singe pour t'en jeter ; c'est bien triste ! Si j'y lâchais Kuips, outre qu'il n'a pas l'habitude de cueillir ces noix et de les donner, il s'aviserait peut-être d'y rester, tant le goût de la liberté est naturel ! C'est bien dommage, n'est-ce pas, que ces belles noix ne tombent pas d'elles-mêmes dans ta bouche ?

ERNEST. Non, vraiment je ne m'en soucie pas du tout, elles tombent de trop haut et sont trop dures ; j'aurais pour le moins quelques dents de cassées, et peut-être n'en serais-je pas quitte à si bon marché.

A peine a-t-il achevé, qu'une des plus grosses noix de l'arbre tombe à ses pieds. Effrayé, il fait un saut de côté et lève la tête vers l'arbre. Il en tombe une seconde, qui manque de me toucher, et je n'étais pas moins surpris que lui, ne pouvant comprendre d'où venait ce phénomène. On n'apercevait pas le moindre animal, et je savais que les noix de coco ne se détachent d'elles-mêmes que lorsqu'elles sont trop mûres et presque gâtées ; or celles-là étaient vertes et fraîches.

ERNEST. Mon papa, c'est comme dans les contes des fées ; à peine forme-t-on un souhait, qu'il est accompli.

LE PÈRE. Sans doute. Cependant l'enchantement qui nous sert si vite pourrait bien être caché là-haut dans le feuillage, sous la forme de quelque petit singe que nous ne voyons pas, et avoir plutôt l'intention de nous chasser d'ici que de nous régaler de ces noix.

Ernest se décida alors à ramasser ces fruits ; ils n'étaient pas même assez mûrs, de sorte que nous ne pouvions imaginer ce qui les avait fait tomber, et nous faisons sans cesse le tour de l'arbre pour tâcher de le découvrir. Nous avions beau fatiguer nos yeux, nous n'apercevions rien, excepté, de temps en temps, un léger mouvement dans les feuilles ; mais on ne voyait, du reste, ni oiseau ni singe, et il n'y avait pas un souffle de vent.

Fritz avait fini de raconter à sa mère son histoire ; voyant que nous persistions à tenir les yeux fixés sur le haut de cet arbre, il crut qu'il y avait quelque gibier à tirer, et se hâta d'accourir avec ses jeunes frères. Nous lui dîmes de quoi il était question ; il avait vraiment des yeux de lynx. « Je verrai bien ce que c'est, moi, dit-il en levant le nez ; et s'il tombait des noix à présent, je saurais bientôt qui nous les jette. — Tu les sentiras au moins, » lui dis-je. A l'instant, il en tomba deux qui se détachèrent de leur queue, et cela si près du curieux, qu'il en eut la lèvre et le menton écorchés. Ernest ne put s'empêcher d'en rire : « Voilà du moins un sorcier très-poli, dit-il, il veut te les envoyer dans la bouche ; ce n'est pas sa faute si tu ne l'as pas assez grande pour les laisser entrer... — Bon ! en voilà encore deux qui roulent du côté de maman et de François ! Voyez comme il est honnête : à mesure que les convives augmentent, les noix tombent pour chacun d'eux ; allons, ouvrons-les vite pour boire leur liqueur fraîche et bienfaisante à la santé du magicien. » Une noix fut brisée ; elle renfermait un lait abondant, chacun en prit un peu dans les débris de la coquille, et on l'avala en regardant en haut tous à la fois : « Vivat ! monsieur le sorcier ! — Le voilà, le voilà ! s'écria Jack... Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! Voyez, papa, comme il est hideux ! Une tête horrible, plate, ronde, grosse comme l'intérieur de mon chapeau, avec deux pinces effroyables.

— Oh ! où le vois-tu donc ? — Le voilà qui descend doucement, » dit-il en nous le montrant. Je pensai d'abord reconnu ; c'était un crabe

de terre, espèce de crustacé de forme ronde, ressemblant d'ailleurs beaucoup à un homard, mais cent fois plus hideux. Il y en a qui sont excellents à manger, et qui font la principale nourriture des Indiens. Celui-ci est connu sous le nom de *crabe à coco*, ou *pagure voleur*, parce qu'il est très-friand de ce fruit ; il monte lentement et avec beaucoup de peine le long du tronc du palmier. Lorsqu'il est parvenu dans le chou ou faisceau de feuilles, il s'y cache et casse alors avec ses pinces, qui sont très-fortes, toutes les queues des grappes de coco, il les sépare et les fait tomber du haut de l'arbre ; souvent elles se brisent ; alors le crabe redescend, et trouve en bas de quoi se régaler. On prétend que leurs pinces sont assez fortes pour casser les noix ; j'en doute, et je crois plutôt qu'ils en sucent le lait par le moyen des trous que les cocos ont près de la queue. Ces animaux ne sont dangereux que lorsqu'on est à portée de leurs pinces, ou qu'ils sont en bandes nombreuses, ce qui n'est pas rare. Au moment où nous le vîmes, le petit François eut peur et se cacha derrière sa mère ; Ernest lui-même reculait et cherchait un refuge ; Jack leva, en menaçant, la crosse de son fusil, et nous regardions tous d'un œil curieux l'arbre que le singulier animal descendait lentement. A l'instant où il fut en bas, le courageux Jack tapa dessus avec son fusil, et le manqua. Le crabe, se voyant attaqué, se retourna, et vint, les pinces ouvertes, contre son adversaire. Mon petit homme se défendit vaillamment, ne recula point, mais aucun coup ne lui réussit : le crabe savait à merveille les éviter, et je vis le moment où les forces du petit garçon allaient s'épuiser inutilement. Cependant je voulus laisser un libre cours au combat ; je savais qu'il y avait peu de danger pour l'enfant, et qu'il finirait par être vainqueur s'il s'y prenait lestement et avec prudence ; et ce duel d'un petit garçon avec une grosse écrevisse était vraiment la chose du monde la plus plaisante.

Enfin, fatigué de ses coups infructueux, et se souvenant apparemment que les pinces de homard ne font pas de bien aux mollets, Jack, serré de près par son ennemi, et craignant d'être pincé, fit un demi-tour à droite et prit le large. Ses frères firent alors de grands éclats de rire, et s'écrièrent : « Le sorcier l'a vaincu ; il l'a mis en fuite, pauvre Jack ; aussi pourquoi le battre avec un sorcier ? » Alors Jack, piqué au jeu, s'arrêta, jeta par terre son fusil, sa gibecière, ôta vivement son habit, l'étendit au-devant de lui, et courut rapidement contre son adversaire, qui s'avancait en agitant ses redoutables pinces. Sans balancer, Jack lui jeta son vêtement sur la tête, l'enveloppa, et frappant ensuite sur le paquet : « Je l'arrangerai bien, vilain sorcier, lui disait-il, et je l'apprendrai à me saluer de tes cornes. »

Je riais si fort que je ne pouvais aller à son secours, et je voyais le paquet se soulever ; l'invulnérable animal était encore plein de vie et de colère. Je pris alors ma hache, et j'en donnai deux ou trois coups sur l'habit ; ils me parurent suffisants. Je le soulevai, et je trouvai en effet l'horrible bête morte, mais conservant encore son attitude menaçante.

« Quelle épouvantable créature ! disait Jack en l'examinant ; mais bien loin que sa laideur m'ait effrayé, elle m'a donné du courage et de l'ardeur : on est bien aise de délivrer la terre d'un tel monstre.

— Tu aurais bien à faire, mon petit Hercule, dis-je en lui frappant sur l'épaule, c'est l'animal le plus commun sur les bords de la mer ; on en voit par millions de différentes espèces, toutes plus laides les unes que les autres. Sais-tu bien, mon cher Jack, que j'ai grande envie de créer un ordre en ta faveur, et de te faire *chevalier du Homard* ? Voilà le second combat singulier que tu as avec elles, nous ne parlerons pas du premier, où tu fus pris par la jambe ; mais cette fois tu as vraiment montré du courage et de la présence d'esprit. L'idée de jeter ton habit était très-bonne ; je doute que tu en fusses venu à bout autrement. Le grand crabe est un animal assez redoutable, et il faut que ceux-ci soient bien forts pour ouvrir des noix de coco ; ainsi tu n'avais point affaire à un ennemi méprisable ; mais la prudence humaine et le raisonnement donnent à l'homme la victoire sur les bêtes les plus dangereuses.

JACK. Mais, papa, peut-on manger les crabes ? ils sont si laids !

LE PÈRE. L'habitude fait tout surmonter. L'écrevisse est affreuse aussi, et se sert pourtant sur les tables les plus délicates ; le crabe est le mets favori des esclaves nègres dans les Antilles, et souvent de leurs maîtres. Je crois que ce doit être une viande indigeste et dure, mais nous en ferons l'essai à dîner.

Je chargeai sur la claie le crabe et les noix de coco qu'il nous avait procurées, et nous nous remîmes en marche. Peu à peu le bois s'éclaircissait ; nous eûmes assez de peine à le traverser ; il fallut souvent me servir de la hache pour ouvrir un passage à l'âne au travers des broussailles. La chaleur augmentait aussi, et nous étions tous altérés, lorsque Ernest, qui faisait toujours des découvertes utiles, en fit par hasard une qui venait à soulailler dans ce moment-là. Il était, comme on sait, grand amateur d'histoire naturelle, et cueillait, chemin faisant, les plantes qu'il ne connaissait pas, pour les examiner. Il trouva une espèce de tige mince et assez haute, qui croissait au pied des arbres, et qui, souvent, entravait notre marche. Avec son couteau il en coupa, et fut bien surpris, au bout d'un moment, de voir sortir de chaque plante, à l'endroit où elle avait été coupée, une goutte d'eau pure et fraîche qu'il nous montra ; il en mouilla ses lèvres, la trouva parfaite et s'allégea qu'il n'y en eût pas davantage. Je les pris

à mon tour, et je vis bientôt que le manque d'air empêchait l'eau de sortir plus abondamment. J'y fis des incisions, et bientôt elle coula comme par une rigole. D'abord Ernest, et bientôt tous les autres, se désaltèrent et s'en régalerent. Pour moi, ému de reconnaissance envers la bonté de Dieu, j'élevai les yeux au ciel : « Voyez, dis-je à mes enfants, quelle bénédiction de la Providence nous avons trouvée dans ces plantes salutaires, dont je suis bien fâché d'ignorer le nom ! Que deviendraient les pauvres voyageurs dans ce climat brûlant, en traversant ces forêts immenses ? Éloignés de toute source d'eau, ils périraient de soif et de chaleur si le ciel ne leur avait ménagé ce moyen de se rafraîchir. »

Je m'avisai de fendre la plante tout du long ; nous eûmes alors assez d'eau pour pouvoir en donner même à l'âne, au singe et à la pauvre outarde blessée. Nous fûmes encore obligés quelque temps de cheminer entre les huissons avant de nous retrouver en liberté. Enfin nous aperçûmes à notre droite, un peu à côté du rivage, le bois des Calebasses, où se dirigeait notre course, et bientôt nous eûmes atteint cette plage agréable, où je m'étais reposé dans mon premier voyage avec Fritz. Chacun s'étouffait, admirait ces beaux arbres et ces fruits énormes qui croissent si singulièrement attachés au tronc. Fritz, qui les connaissait déjà, expliquait tout en détail et faisait le professeur, ainsi que je l'avais fait avec lui lors de notre première excursion. Je fus bien aise de voir qu'il n'eût rien oublié. Pendant son récit, je faisais des yeux un choix de calebasses de différentes grosseurs pour nos divers besoins. Je cherchais aussi à découvrir si la malicieuse horde des singes n'était point dans le voisinage ; je craignais d'en être inquiété pendant nos occupations. Je fus bien content de n'en pas voir un seul, et après une petite promenade dans le bois, je revins auprès de ma famille.

Je trouvai Jack et Ernest dans la plus grande activité ; ils ramassaient des branches de bois sec et des cailloux, pendant que leur mère s'occupait de l'outarde blessée ; ne trouvant pas que l'oiseau eût grand mal, elle me dit qu'il y aurait de la cruauté à la laisser plus longtemps attachée sur la claie. Pour lui faire plaisir, je la dégageai et lui laissai seulement les pieds liés de manière qu'elle pût marcher, mais non courir ni donner des coups ; ensuite je nouai à un petit tronc d'arbre une longue ficelle, qui lui permit de se promener à petits pas et en liberté. Elle se montrait peu sauvage, excepté quand les chiens l'approchaient ; mais elle ne craignait point l'homme, ce qui me confirma dans l'idée que nous étions sur des côtes tout à fait inhabitées. Mes fils étaient parvenus à faire un grand feu, autour duquel je les voyais tous occupés. Je pris la liberté de me moquer d'eux ; je leur demandai s'ils étaient devenus des salamandres ou des habitants de la planète de Mercure, qui allument, dit-on, du feu pour se rafraîchir, tant le soleil est près d'eux et brûlant : ici il ne l'était guère moins.

« Papa, me dit Jack, il est question seulement de faire cuire mon sorcier mangeur et distributeur de cocos. — Ah ! c'est pour cela, messieurs, que vous avez cherché ces beaux cailloux ; vous voulez, j'en suis sûr, vous en servir en les faisant chauffer pour apprêter votre crabe sans mettre sur le feu votre vaisselle de courge, qui ne le supporterait pas. »

Ils en convinrent. « Commencez au moins, leur dis-je, par faire le plat dans lequel vous voulez jeter les cailloux échauffés et le crabe, avant de faire le feu et de vous griller à côté. »

LA MÈRE. Je demande aussi qu'on me fasse quelques vases à lait et une grande cuiller plate pour prendre du beurre dans le tonneau, et de jolies assiettes pour le servir proprement.

LE PÈRE. Bien dit, chère femme ; et moi je demande quelques nids de pigeons, des paniers pour les œufs, des ruches pour nos abeilles, etc.

LES ENFANTS. Ah ! oui, oui, ce sont d'excellentes choses ; nous allons bien travailler.

JACK. Mais auparavant, papa, laissez-moi faire un plat pour mon crabe ; par cette chaleur, il pourrait se gâter d'ici à ce soir, et je ne voudrais pas avoir pris tant de peine à le tuer pour n'en pas profiter ; cela serait bientôt fait, si vous vouliez me montrer la manière de couper une courge avec une ficelle.

LE PÈRE. Allons, allons, c'est juste ; il faut bien te donner le prix de ta victoire. Quant à la ficelle dont on se sert à défaut de scie, c'était fort bien pour la première fois, et je te montrerai à l'en servir dans l'occasion ; mais aujourd'hui j'ai apporté tous les outils nécessaires ; il s'agit seulement de cueillir une bonne quantité de calebasses de différentes grosseurs ; elles seront facilement coupées. »

Mes enfants se mirent à l'ouvrage, et nous eûmes bientôt un nombre suffisant de ces beaux fruits ; plusieurs étaient déjà devenus secs sur l'arbre, de sorte qu'on pouvait s'en servir aussitôt, mais il y en avait aussi beaucoup qui s'étaient cassés en tombant, et qui furent jetés comme inutiles. Nous commençâmes tous à couper, à scier, à creuser, à sculpter ; c'était un vrai plaisir pour moi de voir l'activité de notre fabrique de vaisselle ; c'était à qui déploierait les ressources de son imagination. Pour ma part, je fis un très-joli panier à œufs avec une calebasse entière, en laissant un arc dans la partie supérieure qui formait l'anse du panier. Je fis ensuite un certain nombre de vases à lait avec leurs couvercles, et des cuillers pour lever la crème. Je fis aussi des gourdes ou bouteilles pour l'eau, et ce fut là

ce qui me donna le plus de peine ; il fallait vider la courge par une petite ouverture de la grosseur d'un doigt pratiquée au-dessus ; je fus obligé, après avoir détaché l'intérieur au moyen d'un bâton, de le faire sortir avec de la grenaille et de l'eau ; ensuite, pour contenter ma femme, nous lui fîmes une provision de jolies assiettes plates. Fritz et Jack se chargèrent des ruches, des nids de pigeons et de poules. On prit pour cela les plus grosses calebasses, où l'on fit au-dessus une ouverture proportionnée à l'animal qui devait l'habiter ; ils étaient si jolis que François s'effrayait de n'être pas un peu plus petit pour en avoir un à son usage et pour sa demeure. Les nids de pigeons furent destinés à être attachés aux branches de notre arbre ; ceux pour les poules, les canards et les oies devaient être placés entre les racines en guise de poulaillers, ou vers les bords du ruisseau. Lorsque les choses essentielles furent achevées, je leur permis de faire un plat pour mettre cuire le crabe, ce qui fut bientôt exécuté. Mais il leur manquait de l'eau ; il ne croissait plus là de nos bonnes plantes à fontaine, c'est ainsi que nous les avions nommées. Mes enfants me prièrent d'aller avec eux chercher de l'eau, n'osant pas se hasarder seuls plus avant dans le bois.

Il fallut donc me décider à les accompagner ; Ernest s'offrit cependant avec beaucoup de zèle pour me remplacer. Il n'avait pu réussir à la fabrication de la vaisselle ; il cassait plus de la moitié des pièces qu'il entreprenait, et, pour réparer sa maladresse, il marchait en avant, et cherchait de tout côté pour découvrir de l'eau ou quelque autre chose d'utile. Bientôt je l'entendis crier très-fort en revenant à nous d'un air effrayé : « Venez vite, mon père, me dit-il : une laie, une laie ! Oh ! comme elle m'a fait peur ! Je l'ai entendue grogner tout près de moi ; elle est ensuite allée dans le bois, où on l'entend encore. »

— Holà ! dis-je aux autres ; à la piste ! à la piste ! appelons les chiens ; c'est cela qui serait une excellente capture ! Holà ! Ture ! Bill ! Ils arrivèrent au galop. Ernest fut le conducteur, et nous mena à la place où le sanglier l'avait salué ; mais nous n'y trouvâmes qu'un terrain garni de patates, dont quelques-unes avaient été fouillées sans doute par l'animal. L'ardeur pour la chasse s'était un peu ralentie chez Jack et Ernest au mot de sanglier ; ils se mirent à ramasser les patates, et nous laissèrent, Fritz et moi, aller sur la trace des chiens ; ceux-ci eurent bientôt atteint le fuyard. Nous entendîmes leurs aboiements, et peu après des grognements épouvantables qui venaient du même côté. Nous nous avançâmes avec prudence au pas de charge, et tenant nos fusils en avant, prêts à tirer ensemble dès que nous serions à portée de la bête formidable. Bientôt nous eûmes le plaisir de voir nos deux braves dogues à droite et à gauche d'un animal énorme dont ils tenaient les oreilles entre leurs dents ; ce n'était point un sanglier, comme je l'avais cru d'abord sur le rapport d'Ernest, mais un vrai porc, qui, à notre arrivée, paraissait plutôt nous demander secours et délivrance qu'avoir envie de nous attaquer. Contre notre attente, nous perdimos aussi, Fritz et moi, le goût de la chasse, car nous reconnûmes bientôt dans le prétendu sanglier notre propre truie qui s'était évadée. Après un moment de chagrin et de surprise, nous ne pûmes retenir un éclat de rire, et nous nous empressâmes de débarrasser notre bête domestique des dents de ses deux antagonistes ; ses horribles cris retentirent dans le bois et attirèrent près de nous les glaneurs de pommes de terre. Alors commença une petite guerre de railleries réciproques : Fritz se moquait de leur ardeur pour la chasse, qui s'était bornée à ramasser des pommes de terre. Jack et Ernest le plaisantèrent sur le sanglier domestique, et prétendirent qu'ils en avaient eu l'idée en entendant son grognement. « Tu l'avais prise cependant pour une laie, dit Fritz à Ernest, toi qui l'avais vue. » Je ne sais ce qu'Ernest aurait répondu ; car l'attention de tous fut attirée sur une espèce de petite pomme de terre répandue autour de nous dans l'herbe, et qui tombait de plusieurs arbres auxquels il en pendait encore beaucoup. Notre sanglier s'en régala pour se consoler de la peur et du mal que les chiens lui avaient faits, et en avait en quantité.

Ces fruits étaient fort jolis et colorés : Fritz craignait que ce ne fût la pomme vénéneuse du mancenillier, contre laquelle je les avais tant prévenus ; mais le cochon les mangeait avec avidité, et l'arbre qui les portait n'était point haut, et n'avait ni le port ni le feuillage que les naturalistes donnent au mancenillier. Je ne me prononçai donc point encore, mais je dis à mes fils d'en mettre dans leur poche pour les soumettre à l'épreuve du singe. J'étais déjà presque rassuré en voyant que nos deux chiens s'en régalaient aussi ; pourtant je persistai dans la défense de goûter de ce fruit avant que je l'eusse suffisamment éprouvé ; ils me le promirent. Cependant l'eau nous manquait encore, et comme la soif nous tourmentait, nous fûmes obligés d'en chercher avec zèle. Jack courut en avant, et marcha vers des rochers, espérant avec raison que nous en trouverions là ; mais à peine eut-il franchi les huissons, que nous l'entendîmes s'écrier : « O ciel ! mon père, un crocodile ! un crocodile ! »

— Un crocodile ! dis-je en éclatant de rire ; quelle idée as-tu là, mon garçon ! ici, sur ces rochers brillants où l'eau manque totalement, un crocodile ! Tu rêves, sans doute.

— Je ne rêve point, dit-il plus doucement ; heureusement, il dort étendu là sur une pierre ; il est précisément comme maman.

LE PÈRE. En voici bien d'une autre ! Ta maman ressemble-t-elle à un crocodile ? Tu fais là une assez sotte plaisanterie.

JACK. Je veux dire seulement qu'il est grand comme elle, et je n'ai pas la moindre envie de plaisanter, car c'est bien sûrement un crocodile, mais peut-être seulement un petit... Venez, venez le voir ; il ne bouge pas. »

Je ne savais qu'en penser, et nous nous glissâmes jusqu'à la place où l'on voyait le monstre ; mais bientôt, au lieu d'un crocodile, j'eus devant moi un individu de la grande espèce de lézard à laquelle les naturalistes ont donné le nom de *Yguana* ou *yguana*¹, et qui passe aux Indes occidentales pour la plus grande friandise. Je le dis à mes fils, en les rassurant sur le danger d'approcher de cet animal, naturellement doux et si excellent à manger. Tous eurent le désir de s'en emparer et de faire présent à leur mère d'un gibier aussi rare. Fritz était déjà prêt à faire feu dessus et le visait, quand je l'aperçus à temps pour le retenir. « Tu es toujours trop prompt, lui dis-je : ton coup peut manquer, ou simplement blesser ; ces animaux-là sont convertis d'écailles, comme tu le vois, et ils ont la vie très-dure. Je crois aussi me rappeler que, dans la colère, ils peuvent être dangereux. Essayons un autre moyen ; puisqu'il dort, nous pouvons attendre ; il n'est besoin que d'un très-petit artifice pour l'avoir en notre pouvoir avec la plus grande sûreté, et vous aurez en même temps un singulier spectacle. » Je coupai dans les buissons une forte verge, au bout de laquelle j'attachai une ficelle à nœud coulant ; je pris pour seule arme dans l'autre main une gaine très-mince, puis je m'approchai à pas lents du dormeur ; plus j'avancais, plus je ralentissais mon pas. Dès que je fus très-près de lui, je commençai à siffler un air gai, d'abord doucement, et peu à peu plus fort, jusqu'à ce que l'*Yguana* fût éveillé² : il paraissait se délecter de ce son ; il levait la tête pour mieux l'entendre, et la tournait de tous côtés pour découvrir d'où il venait. Je m'approchais toujours plus sans cesser ma musique, qui le fixait à cette place. Enfin, je fus assez près pour l'atteindre avec ma gaine, dont je le chatouillai doucement, en sifflant l'un après l'autre tous les airs que je pouvais me rappeler. Le grand lézard ne savait plus où il en était ; toutes ses attitudes exprimaient le délire et la volupté ; il s'étendait, il reconstruisait sa longue queue ondulante, balançait sa tête, la levait, et nous montrait alors une rangée formidable de dents aiguës, qui nous auraient mis en pièces à la moindre attaque hostile. Je saisis habilement un moment où il avait la tête levée pour lui jeter le lacet. Dès que cela fut fait, mes fils s'approchèrent aussi, afin de le serrer et de l'étrangler ; mais je le leur défendis, ne voulant pas faire souffrir ce pauvre animal. Je ne lui avais jeté le lacet que dans le cas où la manière très-douce de le tuer, dont je voulais faire l'expérience, n'eût pas réussi : en ce cas, j'aurais eu recours au lacet pour me défendre ; mais il n'en fut pas besoin. Toujours sifflant mes plus jolies mélodies, je pris un moment favorable pour enfoncer ma gaine dans une de ses narines ; le sang en coula avec abondance, ce qui termina bientôt sa vie, sans qu'il eût donné aucun signe de douleur ; au contraire, il paraissait encore écouter la musique avec plaisir.

Dès qu'il fut mort, je permis à mes fils d'approcher et de serrer le lacet, qui nous fut très-utile pour le tirer au bas de la grosse pierre où il s'était posté. Mes enfants s'extasiaient du moyen dont je m'étais servi pour le tuer sans le faire souffrir. « Il n'y a pas grand mérite à cela, leur dis-je ; j'ai lu souvent dans les relations des voyageurs la description de cette chose, très-commune aux Indes occidentales. Maintenant, voyons comment nous emporterons notre loup et précieux butin. » Après y avoir bien pensé, il fallut me décider à le charger sur mes épaules ; et ma tourterelle, ayant sur le dos cette singulière bête dont la queue pendait loin, ne fut pas ce qui amusa le moins mes enfants ; ils la portèrent tous à l'instar des pages qui suivent un prince. Cela me soulagea beaucoup et me donna l'air d'un vieil empereur chinois revêtu d'un manteau royal superbe et très-

extraordinaire ; les couleurs changeantes du lézard brillaient au soleil comme des pierres.

Nous étions déjà assez avancés sur notre route, lorsque nous entendîmes un appel lamentable de ma femme et les pleurs du petit François : notre longue absence leur avait donné une extrême inquiétude ; nous avions oublié de les avertir de notre approche par quelques coups de fusil, n'ayant pas eu l'occasion d'en tirer un seul, et déjà ils nous croyaient perdus. Mais aussitôt que nos voix retentirent en chants d'allégresse, leurs lamentations se changèrent en cris de joie, et bientôt nous fûmes tous rassemblés sous les arbres à calésses, et nous racontâmes notre excursion à la bonne mère, après avoir étendu à ses pieds l'ennemi vaincu, ce qui lui fit d'abord une peur horrible ; elle rit beaucoup ensuite quand je lui racontai la ressemblance que Jack avait trouvée entre elle et le lézard. Nous eûmes tant de choses à lui apprendre, que nous oubliâmes notre soif ; elle s'affligea cependant de ce que nous n'avions pas trouvé d'eau, mais il fallut bien aussi nous le pardonner. Mes fils avaient tiré de leur poche les pommes inconnues qu'ils avaient ramassées ; elles étaient dans l'herbe à côté de nous ; notre Knips les eut bientôt flairées, et, suivant sa bonne coutume, il vint furtivement en voler, et s'en régala avec avidité ; j'en jetai aussi une ou deux à l'outarde, qui les mangea sans hésiter. Convaincu alors que ce n'était pas du poison, je permis aux enfants, qui les regardaient avec envie, de s'en régaler aussi ; je leur montrai l'exemple : nous les trouvâmes très-bonnes, et j'eus le soupçon bien fondé que ce pouvaient être des goyaves, espèce de fruit assez estimé dans ces parages. L'arbre qui les porte a quelquefois vingt pieds de haut, mais ceux qui nous avaient fourni nos pommes étaient sans doute encore très-jeunes. Ils croissent en général en une telle abondance, que, dans les pays habités, on est obligé de les extirper, pour qu'ils n'envahissent pas tout le terrain.

Cette friandise nous avait un peu désaltérés, mais notre faim n'en était qu'augmentée, et comme nous n'avions pas le temps d'apprêter notre *yguana*, nous fûmes obligés de nous contenter des provisions froides que nous avions apportées avec nous ; mais, au dessert, nous eûmes quelques excellentes patates cuites sous les cendres, où mes fils les avaient mises en arrivant.

À peine fûmes-nous fortifiés et ranimés par ce repas, que ma femme insista vivement pour reprendre le chemin de notre demeure avant que la nuit fût tout à fait noire. En effet, le jour me parut tellement avancé, que je me décidai à ne pas ramener avec nous la cliaie, qui était déjà si chargée, que l'âne n'aurait pu la traîner que très-lentement, d'autant plus que je voulais prendre un chemin moins long à travers les buissons, qui auraient entravé sa marche. Je résolus donc de la laisser jusqu'au lendemain, que je viendrais la chercher. Je me contentai de mettre sur le bandol les sacs ordinaires remplis de notre vaisselle de courge, le lézard *yguana*, qui aurait pu être gâté le lendemain, et mon petit François, auquel il servit de dossier ; j'arrangeai le tout, et laissai à ma femme et à Fritz le soin d'attacher l'outarde de manière qu'elle pût marcher devant nous sans risque de s'échapper.

Dès que tous ces préparatifs furent faits, la caravane se mit en marche pour retourner en ligne droite au logis. Sortis du bois des Calésses, nous arrivâmes à la continuation des arbres à goyaves, où nous renouvelâmes notre provision de pommes savoureuses ; ensuite nous entrâmes dans un majestueux bois de chênes agréablement entrecoupé de beaux figuiers des Indes, de l'espèce de ceux de Falkenhorst. La terre était presque jonchée de glands. Mon petit peuple, toujours curieux et friand, ne put s'empêcher de goûter ces glands, qui ressemblaient parfaitement, pour la forme, à ceux d'Europe ; mais ils pensèrent que, vu la différence du climat, il pouvait y en avoir aussi dans le goût. L'un d'eux s'avisait donc d'en mordre un, et le trouvant très-doux et très-agréable, il le dit bien vite à ses frères, qui se jetèrent dessus et en remplirent leurs poches, celles de leur mère et les miennes. J'étais aussi fort content d'avoir trouvé ce nouvel aliment ; j'eus même l'idée d'en nourrir notre volaille : j'admira plus que jamais ces beaux arbres, qui nous couvraient de leur ombrage et nous faisaient un présent inestimable. Je reconnus que c'était une espèce de chênes toujours verts, qui sont communs dans les bois de la Floride, et du fruit desquels les Indiens de l'Amérique septentrionale tirent une huile douce, qu'ils emploient à faire cuire leur riz. Une foule d'oiseaux se nourrissent de ces glands ; nous pûmes le remarquer par le cri sauvage et discordant de plusieurs espèces de geais et de perroquets qui sautillaient joyeusement dans le branchage et entre les feuilles. Mes fils voulaient tirer dessus ; je ne pus les en empêcher que par la promesse que nous reviendrions une autre fois chasser dans ce bois, et en leur faisant observer qu'il était trop tard pour ce jour-là.

Nous arrivâmes bientôt à la maison. Le chemin que nous avions pris avait tellement abrégé notre marche, qu'avant que l'obscurité fût complète nous pûmes faire encore quelques petits arrangements importants. Ma femme eut un grand plaisir à se servir, le soir même, du panier à trufs et des vases à lait ; Fritz fut chargé de faire un creux dans la terre, qui devait provisoirement servir de cave pour conserver le lait. On le recouvrit de planches chargées de pierres. Jack prit les nids de pigeons, monta vite sur l'arbre, et les cloua à

¹ *Yguana*, genre de reptile de la famille des lézards ; il se trouve dans l'Amérique méridionale et dans les Indes orientales. Sa longueur est de quatre à six pieds, dont la queue fait au moins la moitié. Sa tête est comprimée sur les côtés, aplatie en dessous, recouverte par de grandes plaques, armée de fortes mâchoires et de dents aiguës ; le dessous du cou est muni d'un énorme goître ; les écailles de ce goître sont lancéolées : celles de la crête sont aiguës, très-longues sur le dos, et plus courtes sur la queue. Tout le reste de la peau est revêtu de petites écailles lisses, excepté celles du dos, qui sont surmontées d'une arête. Sous chaque cuisse il y a une rangée de quatorze tubercules. Ses couleurs sont très-variables ; cependant le vert mêlé de jaune y domine le plus souvent ; quelquefois ils sont gris, d'autres fois bleus ou bien panachés de toutes les couleurs, dans le genre des caméléons, auxquels l'*Yguana* ressemble beaucoup. La chair de l'*Yguana* passe pour un des plus excellents mets qu'on puisse offrir à la sensualité de l'homme. On en fait une telle consommation dans le midi de l'Amérique, que le nombre de ces animaux est considérablement diminué. On l'assaisonne en friandise, soit au gras, soit au maigre. (Extrait du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, vol. II.)

² Tous les lézards aiment passionnément la musique ; on est sûr de les attirer, ou par le son de la flûte ou bien en sifflant, et c'est la manière dont on s'empare des *yguanas*. Des qu'on est assez près pour les toucher, on leur enfonce le bout d'une gaine dans la narine, ce qui les tue à l'instant sans douleur. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

des branches; il mit dedans de la mousse sèche, et y plaça un de nos pigeons femelles apprivoisés, qui couvait dans ce moment-là; il posa avec précaution les œufs sous la mère; elle y resta et parut s'y plaire: elle roucoulait avec reconnaissance. Ernest s'occupait à ranger le poulailler entre les racines. Quand il eut fini, il fut curieux de voir comment notre volaille se trouverait dans ce beau palais; elle était déjà perchée et placée pour dormir, et trouva fort mauvais d'être réveillée, tandis que, de son côté, Ernest se courrouçait de son peu d'empressement à venir habiter sa nouvelle demeure. Quant à moi, je m'étais chargé d'éventrer l'iguana et d'en préparer un morceau pour notre souper, malgré ma femme, qui ne cachait pas sa répugnance à manger du lézard et du erabe: elle les trouvait trop affreux; on ajouta donc en sa faveur de nouvelles patates; nous essayâmes de les faire cuire avec des glands doux, et le tout se trouva parfait. François était chargé de faire le marmiteux; c'était assez volontiers son emploi à côté de sa mère. Nous nous approchâmes sans peine du feu clair et pétillant sur lequel cuisait notre souper: une brise de mer avait rafraîchi l'air, et après une grande fatigue, le feu fait toujours plaisir. Cette bonne et utile journée fut couronnée par un repas vraiment savoureux, où nous donnâmes tous à notre classe de l'iguana des éloges bien mérités. Ma femme ne put se décider à en manger, et s'en tint aux patates grillées. Le erabe eut peu de faveur; il se trouva sec et fade, et fut laissé de côté. Nous préparâmes ensuite, à côté du flamant, une couche commode pour notre outarde, et nous allâmes nous étendre dans nos lits, dont nous avions tous grand besoin.

CHAPITRE XXIII.

Excursion dans des contrées inconnues.

On comprend que, le lendemain, ma première pensée fut d'aller chercher notre claie dans le bois des Calchasses; j'avais eu un double but en la laissant là, et je n'en avais pas parlé pour épargner des inquiétudes à ma femme; je voulais faire une excursion au delà de la paroi des rochers, et voir si nous n'y trouverions pas quelque chose d'utile. J'étais curieux, en outre, de connaître un peu mieux l'étendue de notre île; je ne voulais avoir avec moi que Fritz, qui était plus fort et plus courageux que ses frères. Malheureusement, tous nos travaux, toutes nos recherches furent suspendus, à cette époque, par des circonstances qui auraient pu avoir les suites les plus funestes, dont, toutefois, la Providence daigna nous préserver. Il était sans doute fort surprenant qu'après les cruelles angoisses que nous avions souffertes pendant la tempête, après l'horreur de notre naufrage, après les pénibles travaux auxquels nous nous étions livrés sous un climat si différent de celui de notre patrie, aucun de nous n'eût encore éprouvé de maladie; je ne pouvais guère me flatter que cela pût continuer ainsi. En effet, le moment était venu où il nous fallut payer le tribut au changement d'air. Mon petit François fut le premier qui s'en ressentit; il eut quelques jours de fièvre, mais il ne tarda pas à se rétablir, et nous tombâmes tous malades après lui. Jack fut même pendant vingt-quatre heures en danger. Je laisse à penser, pendant ce temps, les inquiétudes de sa pauvre mère; le courage de cette excellente femme la soutint pourtant si bien, qu'elle fut la dernière à se mettre au lit. Heureusement, nous ne fûmes jamais malades tous à la fois; il resta toujours deux ou trois d'entre nous debout pour soigner les autres. Enfin, quand notre rétablissement fut complet, j'en rendis à Dieu des grâces d'autant plus vives que je regardais après cela ma petite famille comme complètement acclimatée. Je repris alors mon projet momentanément abandonné; je pris Fritz avec moi, et je laissai les trois autres enfants avec leur mère, ainsi que Bill, pour les protéger. Tôt nous suivit, et nous en témoignâmes sa joie par ses sauts et ses hurlements. Nous partîmes de grand matin, en chassant devant nous notre âne, qui devait ramener la claie.

Étant arrivés au bois des chênes verts, nous trouvâmes sous les arbres notre claie à l'engrais, et avalant une quantité de glands doux qu'elle paraissait trouver excellents. Nous lui souhaitâmes bon appétit, en la priant de vouloir bien nous admettre à l'honneur de partager son déjeuner. Fritz remplit de fruits les poches de sa veste. Nous vîmes avec plaisir que la leçon de la veille avait rendu cet animal plus traitable; il ne cherchait pas à nous éviter, et nous aurions pu l'emmener avec nous s'il n'avait pas été trop incommode. Tout en ramassant nos glands doucement et sans faire de bruit, nous vîmes les oiseaux, qui remplissaient le bois de tous les côtés, s'approcher de nous; il y en avait de charmants par leur plumage, et cette fois je ne pus refuser à mon grand chasseur Fritz la permission de tirer un ou deux coups de fusil, pour en examiner quelques-uns de plus près. Il en mit trois à bas; je jugeai que l'un était le grand geai bleu de Virginie, et les deux autres des perroquets: l'un des deux était un superbe ara rouge, le plus beau des perroquets connus; l'autre était une perruche verte avec quelques plumes jaunes.

Pendant que Fritz rechargeait son fusil, nous entendîmes dans l'éloignement un bruit singulier, qui ressemblait tantôt à celui d'un tambour couvert, tantôt à celui d'une scie qu'on aiguisse. Nous pensâmes d'abord à la musique des sauvages, et nous nous glissâmes un

pen de côté dans les buissons. Nous parvîmes doucement en avant vers la place d'où venait ce bruit singulier: ne voyant rien qui dût nous effrayer, nous écartâmes les branches, et nous aperçûmes, sur un tronc d'arbre renversé et à moitié pourri, un très-bel oiseau de la grosseur d'un coq domestique, paré d'un beau collet de plumes autour du cou et d'une belle huppe relevée; il était occupé à faire les gestes les plus extraordinaires. Sa queue était étalée en éventail comme celle d'un coq d'Inde, mais plus courte. Les plumes de son cou et de sa tête étaient relevées et hérissées; il les agitait quelquefois avec une telle vitesse qu'elles paraissaient un nuage qui l'enveloppait subitement; tantôt il tournait en cercle sur son tronc, tantôt il remuait la tête et les yeux comme s'il était possédé, et poussait ce cri singulier qui nous avait alarmés. C'était le mouvement de son aile frappant à temps précipités sur le tronc creux et sec, qui causait ce bruit semblable au son du tambour. Autour du tronc étaient rassemblés une quantité d'oiseaux qui lui ressemblaient, mais qui, plus petits, n'avaient pas sa belle forme. Tous avaient les yeux attachés sur lui et paraissaient admirer ses manières. Je regardais ce singulier spectacle, dont j'avais entendu parler avec étonnement. Le nombre des spectateurs du bouffon emplumé augmentait à chaque instant, ainsi que ses cris et ses jeux, qui donnaient l'idée de l'ivresse ou du délire, lorsqu'un coup de fusil de M. Fritz, placé à quelques pas derrière moi, termina le spectacle, en faisant tomber de son théâtre l'acteur, étendu mort sur le sable: le coup mit tous les spectateurs en fuite. Cette interruption d'une scène aussi extraordinaire me fut très-désagréable, et je ne pus m'empêcher d'en faire de vifs reproches à mon fils. « Pourquoi, lui dis-je, pourquoi toujours la mort et l'anéantissement? La nature et ses actions aimées ne sont-elles pas mille fois plus réjouissantes que la destruction? Il peut sans doute vous être permis d'accorder quelque chose à votre curiosité, à vos besoins, et même à votre goût pour la chasse. Je ne m'oppose pas, vous le savez, à vous voir faire la guerre au gibier ou aux bêtes singulières ou dangereuses; mais la modération est utile partout; le spectacle de ce coq de bruyère ou tétras, prenant tant de peine pour attirer autour de lui sa cour de femelles, était pour moi fort amusant, et je suis très-fâché de voir sans mouvement la créature qui en avait de si rapides il y a une seconde. Épreuves-tu un grand plaisir d'avoir mis en fuite ces jolies poules qui avaient tant de plaisir à admirer l'oiseau que tu as tué? »

Fritz baissait les yeux et paraissait honteux et repentant; je lui dis que, puisque le mal était fait, il fallait au moins tirer parti de sa chasse; que le tétras ou coq de bruyère était un gibier très-estimé, et qu'il devait aller le ramasser pour le porter à sa mère.

Il y alla, et revint, malgré ma leçon, très-content de son butin. « N'est-il pas vrai, papa, me dit-il, que c'est une superbe bête? Mais je voudrais bien savoir pourquoi elle se démène si singulièrement! »

LE PÈRE. Je pense que, par ses gestes et ses sons singuliers, il appelle autour de lui ses femelles, dont il a un grand nombre, comme le coq domestique; il a cela de commun avec les coqs de bruyère de nos pays septentrionaux. Je crois, en l'examinant de plus près, que c'est la poule à fraise ou grosse gelinotte du Canada ou de Virginie. Tu as joué un mauvais tour à toutes ces poules, mon fils, en les interrompant d'une manière aussi cruelle dans leurs amusements.

Fritz. J'en suis bien fâché à présent, d'autant plus que nous aurions pu les prendre en vie, et qu'il serait bien beau d'avoir cette espèce de poule à Falkenhorst.

LE PÈRE. J'allais te le dire, et nous en avons encore le moyen. Des qu'une de nos poules domestiques sera disposée à couvrir, nous reviendrons ici, avec notre singe, à la chasse des œufs; s'il en trouve un nid, ainsi que je le présume, nous le pillerons et ferons couvrir les œufs par la poule couveuse: de cette manière nous nous procurerons la plus belle race de poules qu'on puisse trouver. »

Nous chargeâmes alors le coq à fraise sur notre âne, et nous continuâmes notre voyage. Nous arrivâmes bientôt au bosquet des Goyaves, dont les agréables fruits nous rafraîchirent, et bientôt après nous eûmes retrouvé notre claie dans le bois des Calchasses. Tout notre butin était dans le meilleur état; mais, comme la matinée n'était point encore avancée, nous commençâmes notre excursion projetée au delà de la paroi des rochers: pour y parvenir, nous les longeâmes

¹ La poule à fraise, ou grosse gelinotte du Canada, se trouve aussi dans le Maryland, la Pensylvanie et les lies de ces parages. Ses mœurs sont les mêmes que celles du tétras ou coq de bruyère d'Europe; aussi quelques auteurs l'ont simplement désigné sous le nom de *coq de bruyère à fraise*, ou de *cupidon*. Lorsque le mâle est tranquille, le bouquet de longues et belles plumes qu'il porte au cou retombe, de part et d'autre, sur la partie supérieure des ailes; mais, quand quelque passion l'agite, il les relève, ainsi que les plumes du sommet de la tête, et en forme une huppe et une fraise très-belles: c'est pour lui une parure d'amour. Lorsqu'il veut appeler ses femelles, il enfle son jabot, fait la roue avec sa queue, laisse traîner ses ailes jusqu'à terre; il les relève, les abaisse, et, par ses mouvements singuliers et précipités, fait un bruit si fort qu'on l'a comparé à celui du tambour ou d'un tonnerre éloigné. Mais cette invitation d'amour est souvent pour lui le signal de la mort: c'est le moment où le chasseur impitoyable, qui l'entend de loin, vient par un coup assuré frapper l'oiseau, trop occupé de sa passion pour penser au soin de sa vie. (*Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

afin de découvrir la place où ils finissaient, dans l'espoir de pouvoir les tourner lorsque nous serions au bout, et de pénétrer dans l'intérieur de l'île, si, comme je le présumais, ils ne la terminaient pas. Nous poussâmes donc en avant, en regardant toujours autour de nous pour ne pas perdre quelque avantage, ou pour échapper aux dangers qui pourraient nous menacer. Ture prit vaillamment les devants, l'âne le suivait à pas lents, remuant ses longues oreilles, et nous fermions la marche. De temps en temps, nous rencontrions quelques petits ruisseaux, comme celui de Falkenhorst, qui nous fournissaient un rafraîchissement agréable. Quand nous eûmes dépassé le bois des Goyaves, nous traversâmes des champs de patates et de manioc, dont l'herbe embarrassait notre marche; mais nous en fûmes dédommagés par la vue du pays où nous étions, et que ces plantes basses nous laissaient voir en plein. A droite, sur la hauteur, nous découvrîmes une quantité de lièvres ou d'agoutis s'amusant sur l'herbe, au soleil du matin. Fritz les prit de loin pour des marmottes; mais aucun, à notre approche, ne fit entendre l'espèce de sifflement que poussaient ces animaux lorsqu'ils voient un objet étranger. L'idée de mon fils me parut donc fautive; il aurait voulu s'en assurer au moyen d'un coup de fusil; mais le rocher sur lequel ils s'amusaient n'était pas à portée, et j'en fus charmé.

L'iguana.

Nous entrâmes bientôt dans un joli bosquet de buissons qui nous étaient inconnus : toutes les branches étaient chargées d'une grande quantité de baies d'une qualité rare; elles étaient toutes couvertes d'une cire qui s'attachait sensiblement à nos doigts quand nous voulions les cueillir¹. Je savais qu'il y avait en Amérique une espèce de buisson produisant de la cire que les botanistes nomment *myrica cerifera*; je ne doutais pas que nous ne l'eussions trouvée, et cette découverte me fut très-agréable. Toutefois, comme je n'avais point entendu dire que cet arbre se trouvât dans les parages où nous étions, et comme je crus remarquer que les feuilles aussi étaient gluantes, je pensais que ce pourrait bien être l'arbre de cire de la

¹ L'arbre à cire ou *myrica cerifera* croît à la Louisiane, et une autre espèce plus petite à la Caroline. C'est un joli arbrisseau aquatique, dont une tige porte les fleurs, et l'autre les fruits. Il croît à la hauteur de nos petits cerisiers; il a le port du myrte, et ses feuilles en ont l'odeur. Ses baies, d'un gris cendré, contiennent des noyaux qui sont couverts d'une espèce de cire ou de résine semblable à de la cire, et que les habitants du pays emploient au même usage; ils en font des bougies très-bonnes, et qu'ils sont parvenus à blanchir. Cet arbre est d'un grand rapport : une livre de baies produit deux onces de cire. Un homme peut aisément en cueillir quinze livres en un jour. Le procédé consiste à mettre fondre cette cire dans de grandes chaudières d'eau bouillante; la cire résineuse surnage; elle a une odeur douce, aromatique, et donne une bonne lumière. Cet arbrisseau a été cultivé dans des terres en France. Les naturalistes croient qu'il pourrait être aisément acclimaté, et devenir ainsi très-utile. (Voyez *Valmont de Bomare* et le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

Chine, que les habitants de cet empire appellent *Pe-la-chu*. « Arrêtons-nous ici, mon fils, dis-je à Fritz, nous allons ramasser beaucoup de ces baies, pour rapporter de notre course un présent pour ta mère; ceci lui fera grand plaisir. »

Nous ne tardâmes pas à rencontrer un nouveau spectacle que nous ne pûmes nous empêcher d'observer avec admiration : c'était le singulier ménage d'une espèce d'oiseaux, qui ne sont guère plus gros que nos pinsons, ayant un plumage brun très-commun. Cette espèce d'oiseaux vit en république, et bâtit un grand nid général où habite toute la tribu. Nous vîmes un de ces nids établi sur un arbre un peu isolé, tressé avec beaucoup d'habileté de paille et de jonc entrelacés; il nous parut renfermer un grand nombre d'habitants; il était placé comme un amas de forme irrégulière, autour du tronc de l'arbre, à la naissance des branches et des rameaux. Nous crûmes remarquer qu'il avait dans le haut une espèce de toit, fait avec des racines et des joncs, plus serré que le reste du nid. Sur les côtés inégalement formés étaient une quantité de trous ou petites ouvertures; c'étaient les portes et les fenêtres de chaque cellule particulière qui se trouvait dans cette maison commune. Il sortait de quelques-uns de ces trous de petites branches qui servaient aux oiseaux de points d'appui pour entrer et sortir; le tout à l'extérieur ressemblait assez à une immense et grossière éponge. Les oiseaux qui l'habitaient nous parurent très-nombreux; ils entraient et sortaient continuellement, et j'estimai qu'il pouvait y en avoir au moins un millier. Les mâles étaient un peu plus gros que les femelles, et il y avait aussi quelque différence dans leur plumage; leur nombre est très-petit; je ne puis dire si c'est la cause de leur réunion en société.

Pendant que nous examinâmes avec une grande attention cette colonie d'oiseaux, nous aperçûmes autour du nid une très-petite espèce de perroquets, qui n'étaient pas beaucoup plus gros que les oiseaux¹. Leurs ailes vertes et dorées et la variété de leurs couleurs produisaient un effet charmant; ils se disputaient avec les colons, leur défendaient souvent l'entrée de leur nid, les attaquaient vivement, et nous donnaient même des coups de bec lorsque nous approchions la main du nid. Fritz, qui savait très-bien grimper, eut enfin envie de considérer de plus près cette remarquable colonie, et de prendre quelques-uns de ces oiseaux. Il jeta par terre tout ce qui le gênait, et grimpa un peu au-dessous du nid; il tâcha de passer sa main dans un de ces trous, et de prendre ce qu'il trouverait dans la cellule; il aurait voulu s'emparer d'une femelle couveuse et l'emporter avec ses œufs. Plusieurs de ces cellules étaient vides; mais bientôt il en trouva une garnie, et il y reçut la juste punition de sa curiosité et de sa piraterie. Il fut si fortement mordu au doigt qu'il n'eut plus d'autre envie que de retirer sa main, en la secouant en l'air, et en jetant un cri perçant de douleur; mais, s'il fut puni, il ne fut pas corrigé. Dès que la douleur fut un peu calmée, il passa la main une seconde fois avec plus de précaution, et prit son ennemi par le milieu du corps. Malgré la résistance de l'oiseau, malgré ses cris et ses lamentations, il le tira dehors, et le mit bien vite dans la poche de sa veste; il la boutonna bien, et se laissant glisser le long du tronc, il arriva à terre sain et sauf, mais non pas sans danger. Sur le cri de détresse de son prisonnier, une foule d'oiseaux étaient sortis de leurs nids, et l'entouraient tellement en le menaçant de leurs becs, et criant tous à la fois, qu'il en fut presque effrayé; il jugea donc qu'il était à propos de songer à la retraite. Les oiseaux le poursuivirent jusqu'à ce qu'il fut près de moi; alors, en poussant quelques cris et en agitant mon mouchoir en l'air, je les effrayai à mon tour, et je les éloignai de nous. Il tira après cela le prisonnier de sa poche; c'était un charmant petit perroquet moineau à plumes vertes; Fritz me demanda en grâce de le lui laisser emporter à la maison comme un très-joli présent pour ses frères, qui pourraient lui faire une cage, l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je ne m'y opposai pas. Nous continuâmes notre voyage, ne voulant pas perdre de temps avec cette singulière colonie. Elle devint naturellement le sujet de notre conversation. C'était la première fois que j'avais vu des oiseaux vivre en société dans un nid commun, et j'en étais surpris. D'après la trouvaille de Fritz, il nous parut probable que les oiseaux propriétaires étaient de ces petits perroquets, un desquels venait d'être pris sur son nid, et que les premiers oiseaux que nous avions observés étaient des intrus qui cherchaient à s'en emparer. « On trouve ainsi, disais-je à mon fils, des architectes sociaux qui bâtissent en commun dans presque chaque classe du règne animal; je n'en ai pas encore vu chez les amphibiens, mais nous en découvrirons peut-être aussi quelque jour, comme chez ces oiseaux. Une foule de causes peuvent engager les animaux à se réunir en masse au lieu de vivre isolés; le manque de femelles ou de mâles, le fardeau de l'éducation ou de la nourriture, la sûreté, la défense. Qui osera poser des bornes à l'instinct de l'animal et à ses facultés? »

Fritz. Mais je ne vois cependant que les abeilles qui vivent ainsi en famille.

Le père. A quoi penses-tu, mon fils? Et les gnêpes, et les fourmis? Fritz. En effet, je ne sais comment j'oubliais les fourmis, car je me suis souvent amusé à les observer; rien n'est plus joli qu'une

¹ Ce petit perroquet se nomme *touï*; c'est un des plus petits perroquets connus.

fourmilière; on voit, en les regardant avec attention, comme elles travaillent en société, font leur ménage, leurs provisions, bâtissent, se défendent et soignent leurs convales.

LE PÈRE. Tu as aussi remarqué comme elles portent soigneusement leurs œufs au soleil, et les traînent de tout côté pour les chauffer, jusqu'à ce qu'ils soient éclos?

FRITZ. Ne pensez-vous pas, mon père, que ce que nous prenons pour des œufs pourrait bien n'être autre chose que des chrysalides dans lesquelles les fourmis se sont enfermées, ainsi que le font d'autres insectes, pour prendre des ailes et opérer ainsi leur métamorphose?

LE PÈRE. Ta remarque est juste, mon fils; il y a de bons naturalistes qui ont observé avec fruit ces industrieux insectes¹. Mais si les fourmis communes de notre patrie ont si fort excité ton admiration, tu

Bientôt après le crépuscule, un tonnerre majestueux et une colonne de feu annoncèrent la destruction du navire.

serais bien plus étonné des travaux incroyables des fourmis étrangères! Il y en a une espèce qui bâtit des fourmilières de quatre, six, huit pieds de hauteur, et au moins aussi larges; les murs extérieurs de ces bâtiments sont construits avec tant de solidité, et d'une telle épaisseur, que ni la pluie ni le soleil ne peuvent y pénétrer. En dedans elles pratiquent des ruelles, des voûtes, des arcades, des colonnades, des chambres à couvert. Toute cette masse est si solidement faite, que, si on la vide et si on la nettoie en dedans, elle peut servir de four. La fourmi est, en général, un insecte nuisible, qui vit de brigandage, et dont on a beaucoup de peine à se débarrasser; il en existe cependant une espèce utile en Amérique, qu'on nomme *fourmi céphalote*, ou *fourmi de visite*; elle paraît en grandes troupes tous les deux ou trois ans, et se répand en abondance dans les maisons. Dès qu'on les voit paraître, on leur ouvre les chambres et les armoires; elles entrent partout, et en très-peu de temps elles exterminent les rats, les souris, les punaises, les kakerlas (espèce d'insecte très-incommode dans les pays chauds), enfin tous les animaux nuisibles à l'homme, comme si elles avaient une mission particulière pour l'en débarrasser. Elles ne lui font personnellement aucun mal, à moins qu'il ne soit assez ingrat pour les attaquer et les chasser; alors elles s'attachent si fortement à ses souliers qu'en un instant ils sont détruits. Ces fourmis font un horrible dégât dans les plantations d'arbres, qu'elles débouillent en une seule nuit de leurs feuilles. A mesure qu'elles tombent, ceux de ces insectes qui sont restés au pied des arbres s'en emparent, et les emportent dans leur fourmilière. Cette espèce curieuse ne construit pas sa demeure sur terre, mais elle creuse des caves, qui ont quelquefois huit pieds de profondeur, et les maçonnent comme des hommes pourraient le faire². Des voyageurs assurent qu'une des îles de la mer du Sud en

est tellement infestée qu'on n'ose point y aborder. On la leur a abandonnée, et elle est connue des marins sous le nom d'*île aux Fourmis*.

FRITZ. N'a-t-on trouvé aucun moyen de les détruire ou d'arrêter leurs dévastations?

LE PÈRE. Dans notre Europe, elles ne sont heureusement pas si formidables; mais cependant elles sont encore assez nuisibles pour qu'on ait cherché les moyens de s'en débarrasser. Les plus sûrs sont le feu et l'eau bouillante; elles ont d'ailleurs beaucoup d'ennemis parmi les insectes et les oiseaux; le plus terrible est le myrmécophage ou fourmilier¹. La nature, qui l'a destiné sans doute à prévenir la trop grande multiplication des fourmis, l'a pourvu d'une longue langue gluante, qu'il enfonce, pour les attirer, dans les trous de la fourmilière; les insectes s'en approchent et y demeurent attachés; dès qu'elle en est assez chargée, le myrmécophage la retire et avale avec délices ceux qui se sont laissés prendre à ce piège, dont il renouvelle l'emploi plusieurs fois avec le même succès. On prétend que deux myrmécophages sur une fourmilière peuvent la détruire en très-peu de temps. Il y a de plus un insecte qui porte le nom de *fourmi-lion*, et qui est aussi leur ennemi. Il a l'instinct de faire de petits entonnoirs de sable sur la route des fourmis, qui sont entraînées rapidement au fond sans pouvoir se retenir; elles y trouvent leur formidable ennemi, qui se saisit de sa proie. Plusieurs nations sauvages, telles que les Hottentots, les mangent aussi par poignées.

FRITZ. Ah! les vilains! J'ai bien de la peine à le croire. Mais en voilà assez sur les fourmis. Vous avez dit, mon père, que dans chaque classe du genre animal il y en avait qui vivaient en société commune; quels sont les autres, s'il vous plaît?

LE PÈRE. Dans le règne des oiseaux, il y a ceux que nous venons de découvrir, et je n'en connais aucun autre; mais, parmi les quadrupèdes, il existe au moins un exemple de vie commune et sociale: tâche de te le rappeler.

FRITZ. C'est peut-être l'éléphant ou la loutre de mer.

En effet, il travailla des genoux et des bras si bien et avec tant de force, qu'il avançait dans son ascension.

LE PÈRE. Tu n'as pas deviné; quoique ces deux animaux là montrent un grand penchant à vivre en société avec ceux de leur espèce, ils ne bâtissent rien qui ressemble à une maison commune. Mais cependant tu es sur la trace de la loutre de mer.

FRITZ. Ah! je m'en souviens à présent; c'est le castor, n'est-ce pas? On dit que ces bêtes si intelligentes savent faire déborder les ruisseaux et les rivières, et bâtissent des villages entiers dans l'étang qui se forme par ce débordement.

LE PÈRE. Très-bien, mon cher! Et à la rigueur on pourrait aussi

¹ Il y en a de trois espèces: le tamanoir, le tamandou, et le fourmilier proprement dit. Il y a aussi une famille d'oiseaux qui se nomment *fourmiliers*, et qui se nourrissent de fourmis.

¹ Entre autres, M. Pierre Hubert, de Genève; il a publié un volume de ses observations sur les fourmis, aussi instructif qu'agréable à lire.

² *Histoire des insectes d'Amérique*, par mademoiselle Méjani.

compter les marmottes au nombre des animaux sociables; cependant elles ne bâtitent pas dans le sens propre du mot, mais elles se creusent une caverne commune dans les montagnes qu'elles habitent, et elles y passent chaudement l'hiver en famille dans un sommeil continu. Tu aurais d'autant plus tort de les oublier qu'elles sont nos compatriotes; car c'est principalement dans les hautes Alpes de notre Suisse que les marmottes se trouvent. »

Pendant notre conversation nous avions fait du chemin, et nous arrivâmes encore dans un bois d'arbres dont l'espèce nous était inconnue: ils ressemblaient un peu au figuier sauvage; au moins ils portaient un fruit rond, semblable aux figues, plein de petits grains dans une chair molle et succulente. Cependant ce fruit avait au fond un goût âcre et acerbe. Nous observâmes de plus près ces arbres, remarquables par leur élévation, qui était de quarante à soixante pieds, et par l'écorce de leur tronc, écaillée comme une pomme de pin. Ils ne portent point de branches dans leur longueur; mais il en pousse plusieurs au sommet, les unes droites, les autres inclinées. Les feuilles sont, à l'extrémité des rameaux, coriaces, épaisses, ayant leurs deux surfaces de teinte différente. Mais ce qui nous surprit le plus fut une espèce de gomme ou bitume qui paraissait être sortie liquide du tronc par quelque ouverture accidentelle et s'être durcie à l'air. Cette découverte attira extrêmement l'attention de Fritz. Souvent en Europe il avait employé la gomme des cerisiers soit à coller, soit à vernir; il espérait que celle-là pourrait lui servir au même usage. Il prit son couteau et en ramassa une forte provision.

Tout en cheminant, il examinait sa gomme, et cherchait à l'amollir par son haleine et la chaleur de sa main, comme il l'avait fait souvent de celle des cerisiers. Il ne put en venir à bout; mais ces essais lui firent découvrir une propriété plus rare, celle de s'étendre en la tirant par ses deux extrémités, et de se resserrer promptement par un mouvement élastique. Il en fut très-frappé, et vint en courant à moi renouveler son expérience avec un grand succès en me disant: « Voyez, mon père, je suis sûr que ce que j'ai trouvé est la gomme élastique dont je me servais en Europe pour effacer les mauvais traits de mes dessins! Voyez, je puis l'étendre, et elle se retire subitement dès que je la lâche! »

— Oh! que dis-tu? que dis-tu là? m'écriai-je avec joie: ce serait pour nous une découverte inappréciable! Mille et mille remerciements, si tu as trouvé le vrai caoutchouc, qui donne la gomme ou résine élastique! Donne, donne, que je la voie!

— Tenez, papa, voyez vous-même. Mais quel si grand bonheur serait-ce donc pour nous d'avoir trouvé cette gomme? Sert-elle à autre chose qu'à effacer le crayon? Je ne sais pas d'ailleurs si c'est la même. Pourquoi n'est-elle pas noire comme celle que nous avions en Europe?

— Combien de questions à la fois! Laisse-moi reprendre haleine pour te répondre. La résine élastique ou caoutchouc¹ est une espèce de jus laiteux qui découle de certains arbres, et sans doute de ceux-ci, par des incisions faites dans l'écorce, et on le reçoit dans des vases placés exprès dessous. Cette espèce de bitume arrive en Europe sous la forme de flacons noirâtres, plus ou moins grands; et voici comment on lui donne cette forme. A plusieurs reprises avant que ce jus soit coagulé, on en recouvre de petits flacons de terre jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine épaisseur; on suspend ensuite ces petites cruches ainsi recouvertes dans la fumée, qui les sèche parfaitement et leur donne cette couleur brune foncée. Avant qu'ils soient tout à fait secs, on grave dessus avec la pointe d'un couteau les lignes ou figures dont ces flacons sont ornés. Enfin on casse la bouteille qui a servi de moule, on en fait sortir les morceaux par le col, et il reste un flacon de cette gomme lisse, douce au toucher, ferme et cependant flexible. Cette espèce de bouteille est utile, commode, facile à porter, et ne se casse point. On a découvert plus tard que cette gomme enlevait les traits du crayon, et les dessinateurs se servent en conséquence pour les effacer d'un morceau de ces petits flacons, qu'ils dépècent pour en faire usage.

— Cette fabrication est bien simple. Nous tâcherons, mon père, de l'imiter, et de faire des bouteilles qui seront bien commodes pour boire à la chasse; mais cependant ce n'est pas, comme vous disiez, un si grand bonheur pour nous.

— Non pas dans ce sens; mais on en fait aussi des souliers et des bottes sans coutures sur des moules en terre de la grosseur du pied on de la jambe, et tu penses combien, sous ce rapport, sa découverte peut nous être utile. Nous chercherons quelque moyen de lui rendre sa liquidité pour l'étendre sur les moules, et si nous n'en trouvons point, nous tâcherons de tirer des arbres mêmes du bitume frais et liquide en assez grande quantité pour nous en servir, et qui nous sera de la plus grande utilité! On peut avec cet enduit rendre *imperméable* toute espèce d'étoffe, du linge, de la soie, de la laine, c'est-à-dire faire en sorte que l'eau ne puisse les pénétrer, et cette qualité rend surtout cette résine excellente pour les bottes et pour les souliers. On les fait sans doute aussi plus facilement que ceux de cuir, et cela sera précieux pour nous, qui ne sommes pas cordonniers. »

¹ Le caoutchouc, connu en Europe sous le nom de *gomme élastique*, quoique ce soit une espèce de résine, découle d'un arbre nommé *hévé* de la Guyane.

Très-contents de notre découverte, et déjà chaussés en imagination des plus belles bottes de caoutchouc, nous continuâmes notre route, et nous pénétrâmes plus avant dans ce bois, qui s'étendait assez loin. Peu après l'avoir quitté, nous atteignîmes celui des cocotiers, dont nous connaissions déjà la partie inférieure. C'était le même qui se prolongeait depuis le bord de la mer jusque sur les hauteurs; nous nous y reposâmes un moment avec plaisir, et une couple de noix nous régalerent. Ture les avait enlevées à de petits singes qui jouaient dans l'herbe comme des enfants; ils les abandonnèrent et grimperent bien vite à la cime des arbres pendant que nous nous mangions leurs joujoux. Après cette petite collation, nous nous remîmes en marche; nous voulions au moins parvenir jusqu'à la sortie du grand bois de cocotiers pour examiner l'étendue de notre empire. Nous y parvînmes bientôt, et nous recomînâmes alors à droite la grande baie et à gauche le *cap de l'Espérance trompée*, qui avait été le point final de notre première excursion.

La seulement j'aperçus, au milieu de la quantité des palmiers à cocos, une espèce plus basse, que je présumai être le palmier sagou ou sagoutier: il y en avait un, abattu par le vent, et que j'examinai. Je vis qu'il contenait beaucoup de moelle, et en la touchant elle me parut farineuse. Alors avec ma hache j'ouvris le tronc pour voir si elle était de même partout, et, à mon grand plaisir, je la trouvai de la plus excellente qualité. Cette moelle, que je goûtai, avait exactement la saveur du sagou, dont j'avais souvent mangé en Europe¹. En ouvrant le tronc, je fis une nouvelle trouvaille qui me confirma dans l'idée que j'avais découverte le palmier sagoutier: je vis dans la moelle cette espèce de larves qui s'en nourrissent uniquement, et qui passe aux Indes orientales pour la plus grande friandise. La curiosité me tenta d'en faire l'essai sur-le-champ. Je dis à Fritz de chercher des branches sèches et de faire du feu; j'en embrochai une demi-douzaine à une baguette de bois. Nous avions pris du sel avec nous pour nos patates; je les en saupoudrai, et je les fis rôtir à la flamme. L'odeur suave qui s'en exhalait me fit bien présumer de ce nouveau mets. Dès qu'il fut grillé, j'en mangeai avec une patate qui me tint lieu de pain, et je puis assurer tous les gourmands de notre Europe que, s'ils font cas d'un bon morceau, celui-là seul vaudrait la peine de faire le voyage de l'Inde; je n'avais de ma vie rien mangé d'aussi parfait. Fritz, qui d'abord avait pris la liberté de me railler, et de m'assurer que, pour rien au monde, il ne goûterait de ma grillade, attiré par l'odeur et la bonne mine, ne put y résister. Il m'en demanda, et fit chorus d'éloges avec moi; il chercha dans le tronc de l'arbre toutes les larves qu'il put trouver, et les grilla à son tour.

Après ce repas sensuel, nous nous levâmes pour continuer et finir notre excursion. D'épais buissons de bambous, dans lesquels il était impossible de pénétrer, y mettaient un terme naturel. Il nous fut impossible de nous assurer si on pouvait passer au delà de la paroi de rochers. Nous tournâmes donc à gauche, contre la pointe de l'*Espérance trompée*, où la belle plantation de cannes à sucre que nous avions découverte la première fois nous attirait encore. Pour ne pas retourner au logis les mains vides, et pour nous faire pardonner notre longue absence, nous en coupâmes un bon paquet, qui fut lié sur le dos de l'âne, et nous ne négligeâmes point d'en prendre chacun une canne pour la sucer chemin faisant. Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, où le chemin était ouvert et bien plus court; il nous con-

¹ De tous les palmiers qui croissent dans l'Inde, le sagoutier est un des plus intéressants; il est utile dans toutes ses parties; des incisions faites à son tronc, découle une sève qui fermente promptement, et qui est saine et agréable. On en ferait plus d'usage, si l'expérience n'avait pas appris qu'on se la procure aux dépens de la moelle farineuse, connue en Europe sous le nom de *sagou*, et qu'il est plus important d'avoir de cette dernière, qui a sur toutes les autres substances farineuses l'avantage inappréciable de se conserver à perpétuité et d'être extrêmement saine. Le tronc et les larges feuilles du sagoutier sont d'une grande ressource pour la construction des maisons; le premier fournit les planches et la charpente, les feuilles la couverture. On fait de plus, avec ces dernières, des cordes, des nattes et une foule d'objets d'utilité domestique. La féculé du sagoutier s'obtient comme celle de pommes de terre; on arrache la moelle, on l'écrase, on la met dans un baquet avec de l'eau, on l'agite, puis on la passe dans un tamis de crin; on met l'eau qui reste dans des vases où la féculé se dépose, puis on la sèche au four en espèces de galettes, qui sont pilées ensuite en grains comme le riz, et c'est ainsi qu'elle se transporte en Europe. Ce qui est resté dans le tamis se jette en tas dans les jardins, et bientôt ces tas sont recouverts d'un champignon d'un goût exquis, et d'une larve² qui n'est pas moins estimée comme aliment. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

² Les larves, que l'on nomme souvent très-improprement *vers*, à cause de quelque ressemblance de forme, n'en sont pas, puisque les vers forment une classe d'insectes qui doit toujours rester ce qu'elle est. On a donné le nom de *larve*, qui veut dire *masque*, à l'état d'enfance pendant lequel les insectes croissent et prennent leur développement avant de se transformer en nymphes, et de vivre ensuite dans un état plus parfait. Cette enfance dure des mois, et quelquefois même des années, et c'est le moment où l'insecte a le plus besoin de nourriture: aussi les larves sont très-voraces. Chaque espèce d'insecte ou larve a sa nourriture qui lui est particulière; celle du sagoutier ou palmier à sagou vit uniquement de la moelle farineuse de cet arbre, qui l'engraisse extrêmement et la rend un mets délicat et très-recherché dans l'Inde sur la table des nababs et des rois.

duisit en peu de temps au bois des Calebasses, où nous trouvâmes notre claie telle que nous l'avions laissée. L'âne fut déchargé, et le paquet de cannes à sucre lié sur la claie; après quoi nous l'attelâmes avec les courroies, et le patient animal traîna ce qu'il avait porté.

Nous arrivâmes à Falkenhorst sans autres aventures et d'assez bonne heure. Nous fûmes d'abord un peu grondés, puis questionnés, puis remerciés quand nous étalâmes nos trésors, et surtout nos cannes à sucre. Chaque enfant en prit une et commença à sucer; leur mère s'en régala aussi. Il fallait entendre Fritz raconter avec feu toutes nos découvertes, imiter les gestes du coq à fraise en le leur montrant, ce qui fit rire ses frères aux éclats; puis vint le tour de l'histoire du grand nid et du perroquet vert, qu'ils écoutèrent avec transport et comme un conte de fées. Fritz leur montra le bel ara pourpre, qu'ils ne pouvaient assez admirer, ainsi que le grand geai bleu. Mais lorsque Fritz tira de la poche de sa veste le petit perroquet vivant, je crus qu'ils deviendraient fous; ils sautaient tous de joie, et je fus obligé d'interposer mon autorité pour qu'ils ne missent pas l'oiseau en pièces en se l'arrachant mutuellement. François demandait à son frère aîné s'il ne lui avait pas déjà appris bien des mots en chemin. « C'est toi qui seras son précepteur, lui dit Fritz, petit jaseur, et je crois qu'il saura bientôt babiller. » François le couvrit de baisers, lui répéta cent fois *perroquet mignon*, puis l'attacha par la patte à une des racines en attendant qu'on lui eût fait une cage; il lui présenta des glands doux, dont l'oiseau mangea avec appétit. Nous en fîmes tous autant, et nous racontâmes notre excellent dîner de larves de sagou, qui fit venir l'eau à la bouche à mes petits, mais non pas à leur mère; elle n'aimait ni les mets nouveaux ni les bêtes extraordinaires. Je lui promis pour sa part des champignons parfaits, qui viennent d'eux-mêmes sur le résidu de la fécule de sagou; je l'enchantai aussi avec le projet de mes bougies de myrica, de mes bottes et de mes souliers de caoutchouc élastique, et Fritz en faisait tirer des morceaux à ses frères et les lâchait subitement, ce qui les amusait beaucoup.

À la nuit tombante nous grimpâmes par notre échelle; et, après l'avoir retirée, nous nous livrâmes aux douceurs du sommeil, dont nous avions grand besoin.

CHAPITRE XXIV.

Occupations et travaux utiles; embellissements; sentiment pénible et naturel.

Le lendemain, la mère et les enfants ne me laissèrent aucun repos jusqu'à ce que j'eusse mis en train ma fabrique de bougies; je cherchais à me rappeler tout ce que j'avais lu sur cet objet, afin de le mettre en pratique. J'aurais voulu avoir un peu de suif ou de graisse de mouton à mêler avec la cire des baies; je savais que la bougie en devient plus blanche et la lumière plus pure; mais, n'en ayant point, il fallut nous contenter de la cire toute seule. Je mis des baies dans une chaudière autant qu'elle put en contenir, et je les fis cuire sur un feu modéré; pendant ce temps, ma femme faisait des mèches avec du fil de toile à voiles. Lorsque nous vîmes paraître au-dessus de la chaudière une matière huileuse, odorante et d'un joli vert clair, nous la levâmes avec précaution et la posâmes dans un vase à côté du feu pour qu'elle restât liquide; nous continuâmes ce procédé tant que nous eûmes des baies, et jusqu'à ce qu'il y eût une bonne provision de cire fondue. Nous trempâmes ensuite nos mèches l'une après l'autre dans la cire, et nous les suspendîmes à des branches. Lorsque la cire fut prise autour et refroidie, nous les trempâmes encore, et toujours de même jusqu'à ce que nos bougies eussent la grosseur convenable; elles furent ensuite placées dans un endroit frais pour les durcir parfaitement avant de nous en servir. Nous voulûmes cependant en faire l'essai le soir même, et nous en fûmes très-satisfaits; nous pûmes nous déshabiller et nous coucher plus tard que de coutume dans notre château aérien, et ce genre de lumière, que nous n'avions pas vu depuis que nous avions quitté l'Europe, nous fit un extrême plaisir.

Ce succès nous encouragea dans une autre entreprise à laquelle ma femme tenait beaucoup: c'était de faire du beurre frais avec la crème qu'elle levait avec grand soin tous les matins, dans l'espoir de pouvoir s'en servir à cet usage, mais qui se gâtait faute d'ustensiles nécessaires. Le plus indispensable, celui dans lequel on bat le beurre, et que l'on nomme une *baratte*, nous manquait. À force de réfléchir au moyen d'y suppléer, je me rappelai ce que j'avais lu dans des relations de voyages sur la manière dont les Hottentots font le beurre; mais j'observai, ce dont ils n'ont pas même l'idée, la plus grande propreté. Au lieu d'une peau de mouton cousue en forme d'outre, je creusai une grosse courge, qui fut aux trois quarts remplie de crème. Un couvercle, fait de la même courge, la ferma hermétiquement. Je mis ce vase sur un grand morceau carré de toile à voiles: j'attachai les quatre coins à des pieux; ensuite je plaçai mes quatre fils, et je les chargeai de donner un mouvement au vase de courge placé au milieu, en balançant la toile chacun de son côté. Cet exercice peu pénible les amusa beaucoup; il ressemblait au mouvement du berceau d'un enfant; ils s'en occupèrent en chantant, en riant, et nous eûmes la satisfaction, quand nous soulevâmes le couvercle, au bout d'une

heure, d'y trouver une motte de beurre excellent, qui fut pour nous un vrai régal et pour ma femme une grande ressource dans sa cuisine. Tous ces ouvrages-là n'étaient que des jeux; mais celui qui me donna une peine véritable, et à l'égard duquel je fus sur le point d'échouer, fut la construction d'un char pour transporter nos provisions et nos récoltes plus commodément que sur la claie, qui était difficile à traîner. L'impatience, le manque de force ou d'adresse, le besoin du moment, me décidèrent à faire d'abord seulement un char à deux roues, et de renvoyer à un autre temps la construction d'une voiture à quatre roues.

Je n'ennuierai pas mes lecteurs des détails de cet ouvrage, qui me donna une peine inutile et réussit médiocrement; j'employai beaucoup de bois en essais inutiles; enfin je parvins à composer une machine roulante que je ne conseillai à personne de prendre pour modèle, mais qui répondit assez bien au but que je m'étais proposé d'atteindre.

Pendant que j'y travaillais avec acharnement, ma femme et mes fils étaient aussi occupés de travaux utiles; je quittais le mien de temps en temps pour les diriger et leur donner des conseils; mais je dois dire avec vérité qu'un seul mot suffisait, et qu'ils s'acquittaient à merveille de ce qu'ils entreprenaient. Ils transplantèrent, d'après mes instructions, la plupart de nos arbres fruitiers d'Europe dans les sites où nous pensions qu'ils pourraient réussir le mieux, suivant leurs qualités. Ils plantèrent d'abord des cep de vigne auprès de notre bel arbre et autour du tronc de quelques autres; et nous eûmes l'espoir, dans la suite, de les élever en treille et d'avoir un ombrage agréable. Dans ces climats, il faut que la vigne croisse sous la protection de hautes plantes qui la mettent à l'abri de l'ardeur du soleil. Nous élaguâmes, nos noyers, nos cerisiers, furent plantés en deux belles allées droites, formant une avenue qui conduisait du pont de Famille à Falkenhorst, et nous promettait dans la suite une promenade ombragée pour aller à notre ferme de Zeltheim. Nous mîmes beaucoup de temps à la former; il fallut arracher les herbes et remplir de sable notre allée, qui fut élevée et bombée dans le milieu pour être toujours sèche. Mes enfants s'employèrent avec zèle à porter du sable de la mer dans leurs brouettes; je leur construisis aussi une espèce de tombereau où l'âne pouvait être attelé.

Nous nous occupâmes ensuite d'ombrager et d'embellir notre aride Zeltheim, et de le mettre en même temps plus en sûreté. Nous y plantâmes en quinconce tous ceux de nos arbustes qui ne craignaient pas l'ardente chaleur, comme citronniers, limoniers, pistachiers, pamplemousses, espèce d'oranger qui parvient à une grandeur extraordinaire, et porte des fruits de la grosseur de la tête d'un enfant, et du poids de douze à quatorze livres, enfin les amandiers et les nûriers. Tous les arbres d'espèces plus communes de fruits à noyau furent plantés sur les bords les plus convenables. Pour fortifier et masquer notre tente, qui renfermait nos provisions, nous l'entourâmes d'une plantation très-serrée de citronniers et d'orangers sauvages, qui portent de fortes épines et des branches très-touffues; et, pour la rendre et plus épaisse et plus belle, j'y entremêlai quelques grenadiers que j'avais trouvés dans le paquet de plantes pris sur le vaisseau. Je n'oubliai pas non plus de faire un bosquet de goyaviers, qui viennent facilement de boutures et produisent un petit fruit très-agréable. De distance en distance, nous plaçâmes, au milieu de ces différentes plantations, quelques gros arbres destinés à donner plus d'ombre et à former des cabinets naturels; ils favorisaient aussi la crue des hautes herbes, en empêchant qu'elles ne fussent desséchées par l'ardeur du soleil. Si jamais nous étions obligés, par quelque crainte ou quelque accident, de nous retirer dans cette forteresse, il était essentiel d'y trouver de la nourriture pour notre bétail. Pour plus de précaution, je fis garnir tous les espaces intermédiaires entre nos enclos et le lit du ruisseau avec des figuiers à piquants. Je fis alors assurément contre la facilité d'une invasion: toutes ces plantes, favorisées par l'influence du climat, devaient acquérir bientôt une telle hauteur et une telle épaisseur, qu'il deviendrait difficile de les traverser: je me proposai, par la suite, d'augmenter encore ces moyens de défense. Les sinuosités du ruisseau avaient occasionné dans l'enclos des avances de terrain que je coupai en angles droits et en talus, et qui pouvaient former ainsi un bastion pour y placer les canons du vaisseau et nos autres armes à feu, dans le cas d'une attaque des sauvages. Il fallait aussi que notre pont, qui était devenu le seul point ouvert pour pénétrer dans l'enclos, fût disposé de manière qu'on pût le retourner ou l'enlever facilement, afin d'empêcher le passage du ruisseau. Mais, en attendant qu'il nous fût possible de nous occuper de nos vastes projets à son égard, nous nous contentions, comme nous avions fait jusqu'alors, d'ôter les premières planches de chaque côté, lorsque nous voulions rendre le passage moins facile. Je plantai aussi, le long du ruisseau et près de notre abordage ordinaire, quelques beaux cèdres, pour y attacher à l'avenir notre vaisseau. Je m'arrête, car je crains que, si mon journal se lit un jour en Europe, le lecteur ne soit aussi fatigué que nous de toutes ces plantations, qui nous coûtèrent bien de la peine et bien des sueurs, et nous prirent au moins six semaines; mais cette activité soutenue eut l'avantage, outre l'utilité du travail, de nous maintenir en bonne santé, d'augmenter la force physique et morale des jeunes gens, et d'entretenir notre gaieté et notre sérénité. Plus nous embellissions

notre retraite, plus elle nous était chère, et le travail du jour et le repos de la nuit étaient des jouissances pour nous. Les dimanches, fidèlement observés, restauraient à la fois notre âme et notre corps; nos membres fatigués et notre esprit abattu avaient également besoin d'occupations plus relevées; notre sentiment de reconnaissance pour l'Être suprême qui nous avait sauvés, et qui répandait sur nous tant de bienfaits, demandait à s'épancher. Aussi, nos exercices religieux, suivis de notre gymnastique et de quelques promenades agréables, où j'instruisais mes fils en causant amicalement avec eux, nous rendaient tous et meilleurs et plus heureux. C'était une chose très-remarquable de voir comment ces jeunes garçons, qui, pendant toute la semaine, avaient employé leurs forces aux travaux les plus pénibles, en trouvaient encore pour grimper sur les arbres, pour courir au but, pour lancer des flèches ou des bombes, et pour nager; ils offraient la preuve que ce n'est pas autant l'inaction qui repose que le changement d'occupation. Mais tous ces travaux pénibles usèrent tellement nos vêtements, qu'un nouveau voyage au vaisseau, où il devait y en avoir encore, devint absolument nécessaire. Nous avions à peu près épuisé notre garde-robe d'habits d'officiers et de matelots; ce n'étaient plus que des lambeaux; et nous voyions arriver avec peine le moment où il faudrait renoncer à nos vêtements européens. Outre cela, mon nouveau char, dont j'avais d'abord été très-enchanté, avait un défaut insupportable; il criait si affreusement à chaque mouvement des roues, que notre tympan en était écorché; et les roues tournaient si mal autour de l'essieu, que l'âne et la vache réunis pouvaient à peine le traîner. C'était en vain que j'essayais de temps en temps, en dépit des murmures de ma femme, de mettre quelques petits morceaux de beurre à l'essieu; il était desséché dans peu d'heures, et cette denrée nous était trop précieuse pour la prodiguer ainsi.

Ces deux circonstances nous obligèrent donc d'avoir encore recours au vaisseau échoué, que le ciel et la mer nous avaient conservé; nous savions qu'il y avait encore cinq ou six caisses remplies de chemises et de vêtements de matelots dont nous pouvions nous servir; et nous soupçonnions qu'il pourrait y avoir à fond de cale quelques tonnes de goudron ou de graisse de char, que nous voulions transporter chez nous. A cela se joignaient la curiosité de savoir dans quel état était le vaisseau et le désir de nous approprier, s'il était possible, quelques-uns de ses gros canons pour les poser sur nos bastions, et pour être prêts à nous défendre en cas de guerre.

Le premier jour où le temps me parut sûr et le vent favorable, j'allai au vaisseau avec mes fils aînés, et nous y arrivâmes sans obstacles; nous le trouvâmes encore serré entre les rochers, mais ayant cependant souffert de la mer et du vent. Nous nous mîmes sans tarder à l'ouvrage pour nous procurer quelques tonnes de goudron, et les mettre sur notre pinasse à l'aide de la poulie; nous nous emparâmes aussi des caisses d'habits et de ce qui restait des munitions de guerre, de poudre, de balles, etc., etc., et même des canons qu'il nous fut possible d'emporter; mais les plus gros résistèrent à tous nos efforts; à peine parvînmes-nous à les soulever pour en ôter les roues, qui pouvaient nous être très-utiles. Nous nous bornâmes donc à chercher les moyens d'avoir une batterie de pièces de quatre, et nous employâmes à ce travail tout ce que nous avions d'art et de force.

Nous retournâmes, dans cette intention, plusieurs jours de suite au vaisseau, où nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour rendre les canons mobiles, et nous revenions chaque soir chez nous, chargés de tout ce qui restait dans la carcasse du bâtiment et qui pouvait être à notre usage, comme portes, fenêtres, serrures, ferraille de toute espèce. Rien n'échappait à notre brigandage, tellement qu'il ne resta enfin que les gros canons et trois ou quatre immenses chaudières destinées à une raffinerie de sucre, et qui étaient trop pesantes pour être mises sur la barque. Nous attachâmes peu à peu ces grosses pièces à deux ou trois tonneaux vides, bien enduits de goudron, et qui devaient se tenir au-dessus de l'eau et ne pas laisser enfoncer leur fardeau dans la mer. Quand ces mesures furent prises, je résolus de faire sauter le reste du bâtiment, comme j'en avais fait sauter une partie pour mettre la pinasse à flot. Je dirigeai mes vues du côté du corps du vaisseau où il n'y avait plus rien à prendre; je pensai que le vent et la marée nous apporteraient à terre les poutres et les planches bien commodément et sans nous donner de peine, et que tous ces bois de charpente, échoués sur le rivage et mis en sûreté, nous seraient utiles si nous voulions plus tard bâtir une demeure.

Nous préparâmes donc un tonneau de poudre, que nous avions laissé exprès à bord, nous le roulâmes à la place où nous attendions les meilleurs effets de son éclat; nous y fîmes une petite ouverture, et quand nous fûmes prêts à partir, nous y insinûmes un bâton avec un bon morceau de mèche que nous allumâmes par le bout extérieur. Nous remontâmes alors promptement dans notre barque, que nous dirigeâmes vers la baie du Salut, où nous arrivâmes heureusement. Mais notre curiosité, dirigée sur le vaisseau et sur l'explosion qui devait avoir lieu d'un instant à l'autre, ne nous laissait aucun repos, quoique j'eusse fait la mèche assez longue pour espérer que le bâtiment ne s'envolerait pas avant l'approche de la nuit. Je proposai à ma femme de porter notre souper sur une pointe de terre, de laquelle on voyait distinctement le vaisseau, et nous attendîmes là avec impatience le moment terrible de l'explosion. Bientôt, après le crépuscule,

un tonnerre majestueux et une colonne de feu annoncèrent la destruction du navire qui nous avait amenés dans ces contrées désertes et d'où nous avions tiré tant de richesses; aussi ne pûmes-nous voir son anéantissement sans un vif sentiment de douleur. Dans ce moment, plus que jamais, l'amour de la patrie, ce puissant lien qui attache l'homme aux lieux où il est né, se fit sentir à nos cœurs; il nous semblait qu'il était pour jamais déchiré. Nous nous rendîmes en silence et la tête baissée à notre tente; les cris de joie auxquels mes enfants s'étaient préparés se changèrent en soupirs et en sanglots que j'avais peine moi-même à étouffer. Ma femme était celle qui éprouvait le moins de peine; elle pensait avec plaisir que nous n'irions plus exposer notre vie sur ce bâtiment à demi détruit, et chaque jour elle s'attachait davantage à son île et à notre genre de vie. Le repos de la nuit nous calma cependant assez pour que notre premier soin fût d'aller sur le rivage examiner les traces de l'énorme destruction du bâtiment. Le vaisseau avait entièrement disparu, la mer était couverte de débris que les vagues nous amenaient, et je vis avec une extrême satisfaction flotter les tonnes vides attachées aux chaudières et aux canons. Nous sautâmes aussitôt dans notre pinasse, à laquelle notre bateau de cuves fut attaché; nous traversâmes sans obstacles toutes les ruines, tous les bois flottant autour des écueils où le vaisseau avait échoué, et nous cherchâmes les canons, que leur immense poids faisait voguer lentement. Nous en découvrîmes bientôt trois, soutenus à fleur d'eau par les tonnes, et, ce qui nous fit plus de plaisir encore, les chaudières en cuivre, qui étaient plus utiles, que l'on voyait surnager un peu au-dessus de l'eau, escortées de leurs tonnes. Fritz, avec sa promptitude ordinaire, se jeta dans le bateau de cuves, lia des cordes à l'affût d'une des pièces de quatre, il en attachâ deux à notre bateau, outre une énorme quantité de perches, de lattes et d'autres bois; et nous retournâmes à terre avec ce riche butin.

Nous fîmes encore trois courses pour amener les autres canons, les chaudières, les fragments de mâts, etc., etc., que nous déposâmes provisoirement dans le bassin de la baie du Salut; alors commença un travail bien pénible, celui de porter le tout à terre et au sec. Nous détachâmes les canons et les chaudières de nos bateaux, et ensuite de leurs tonnes, et nous les laissâmes dans une place où nous pouvions arriver avec notre claie et nos bêtes de somme; avec le secours du eric, nous chargeâmes les chaudières sur la claie; par ce même moyen, les quatre roues furent remises à l'affût; alors il nous fut facile de les faire arriver à terre, en y attelant notre âne et notre vache. Nous emportâmes de même tous les bois que nous voulions mettre à sec, et le reste fut fixé avec des pieux et des cordes pour n'être pas emporté par le reflux.

Nos grandes chaudières nous furent d'abord très-utiles pour mettre à l'abri nos barils de poudre; nous les rangâmes en trois tas à une distance convenable de la tente, nous les entourâmes d'un petit fossé pour empêcher l'eau d'en approcher, et nous plaçâmes dessus les chaudières renversées comme une espèce de toit qui les couvrait complètement. Le reste de l'espace, jusqu'à la terre, fut rempli d'argile et de mousse. Les canons furent couverts tant bien que mal avec des planches et des toiles à voiles, pour garantir plutôt le bois que le métal, et nous traînâmes prudemment les grandes tonnes derrière une saillie de rochers, où, lors même qu'elles auraient sauté, il ne pouvait en résulter rien de fâcheux; nous les couvrîmes de planches en attendant que nous eussions exécuté le projet d'un magasin à poudre, qui nous tenait fort à cœur. Ma femme insista surtout pour cette précaution, et voulut s'assurer par ses propres yeux qu'il n'y avait aucun danger pour Zeltheim. Ce fut pendant cet examen, et en cherchant une place pour se reposer à l'ombre, en nous regardant travailler, qu'elle fit l'agréable découverte que deux canes et une de nos oies avaient couru sous un buisson et conduisaient une quantité de leurs petits, qui caquetaient dans l'eau. Nous nous réjouîmes de cette bienvenue inattendue, et nous la regardâmes comme une récompense du pénible travail auquel nous nous étions livrés depuis quelque temps. Mes fils aînés voyaient dans cette jeunesse animée, qui s'agitait autour de nous, d'excellents rôtis, et Jack et François s'amusaient des jeux et de la frayeur de cette petite troupe, qui voyait des hommes pour la première fois; nous les apprivoisâmes bientôt en leur jetant des morceaux de pain de manioc. Cette occupation et la vue de cette nouvelle famille emplumée ranimèrent en nous le désir de retourner à Falkenhorst, près de la société du même genre que nous y avions laissée. L'un soupirait après son singe, l'autre après son flamant, François après son perroquet, et ma femme après sa volaille, son ménage, un bon lit, et toutes les jouissances du chez-soi; de sorte que nous fixâmes au lendemain notre départ de Zeltheim, et nous allâmes nous occuper des préparatifs nécessaires.

CHAPITRE XXV.

Nouvelle excursion; le vin de palmier.

Lorsque nous fûmes entrés dans la nouvelle plantation d'arbres fruitiers servant d'avenue au port de Falkenhorst, nous remarquâmes que nos jeunes arbres n'étaient pas assez forts, et qu'ils se courbaient

en croissant. Nous résolûmes à l'instant de leur mettre des tuteurs et, pour cet effet, d'aller cueillir des bambous du côté du cap de l'Espérance trompée. Dès que j'eus prononcé ce nom, mes trois fils cadets et ma femme même s'écrièrent à la fois qu'ils voulaient être de cette course. Nous avions excité leur curiosité par le récit de tout ce que nous avions trouvé de curieux, Fritz et moi, de ce côté-là. Arrivés à Falkenhorst, une foule de circonstances nous frappèrent qui rendaient, en effet, cette excursion indispensable. Une poule était à couver, il fallait aller chercher des œufs de poule à fraise : notre provision de bougies tendait à sa fin, il fallait se procurer des baies à cire; ma femme se trouvait à merveille de cette lumière pour raccommoder nos vêtements, ainsi que moi pour écrire le soir mon journal, dans notre château aérien; et nous ne pouvions plus nous en passer: notre truie s'était sauvée de nouveau, nous pensions qu'elle avait établi son domicile dans le bois des Chênes aux glands doux; Jack avait envie de manger des goyaves, et François de sucer quelques cannes à sucre; de sorte que tout nous attirait dans cette terre promise.

Un beau matin donc, nous partîmes de Falkenhorst en caravane. Je voulais, cette fois, examiner à mon aise cette partie de l'île, et recueillir en abondance tout ce dont nous avions besoin; je fis donc les préparatifs nécessaires pour y coucher si le temps nous manquait: je pris mon char au lieu de ma chaise; j'y posai en travers quelques planches pour asseoir ma femme et son plus jeune fils lorsqu'ils seraient fatigués. Je me procurai de toute sorte d'instruments pour faciliter nos récoltes, de quelques provisions de bouche, de quelques vases pleins d'eau, et d'une bouteille de vin de la caisse du capitaine: je pris aussi des instruments particuliers, que j'avais composés exprès pour aider à mes enfants à grimper sur les hauts cocotiers; il n'y avait pas d'apparence qu'un arabe complaisant vint encore leur en épargner la peine. Lorsque tout fut placé sur le char, j'y attelai cette fois l'âne et la vache, parce que la charge au retour devait augmenter; nous nous mîmes en route le long du champ de patates et de manioc. Notre première station fut vers l'arbre où nous avions trouvé le grand nid d'oiseaux vivant en colonie; tout autour croissaient les arbres à cire, entièrement couverts de leurs baies brillantes, et plusieurs goyaviers chargés de fruits. Cette fois je pus donner un nom aux oiseaux; je me rappelai que les naturalistes les avaient nommés *loxia gregaria* ou *loxia socia*.

Il n'était, sans doute, pas facile de passer avec notre char au travers des buissons entrelacés; j'en élaguai plusieurs; nous aidâmes aux bêtes de toutes nos forces; les roues étaient pourtant plus commodes que la chaise. Nous nous tirâmes assez bien d'affaire, et pour laisser reposer, après tant d'efforts pénibles, notre âne et notre vache, nous résolûmes de passer quelques heures dans cet endroit, où il y avait tant de choses curieuses et utiles. Nous commençâmes par cueillir des goyaves, dont nous nous régâlâmes, et dont nous remplîmes un sac, qui fut porté sur le char. Nous examinâmes ensuite avec attention le nid commun des loxias, et nous fûmes convaincus que le petit perroquet que Fritz y avait trouvé était un parasite, qui s'était emparé d'une place vide: les véritables habitants entraient et sortaient en grand nombre, volaient sur les arbrisseaux à cire, et mangeaient des baies en abondance; ce qui nous expliqua pourquoi ils avaient établi leur grand nid dans le voisinage de ces arbres. Nous nous hâtâmes d'en faire aussi notre provision, et nous en remplîmes une sacochette, qui fut placée près des goyaves; à l'exemple des oiseaux, mes fils voulurent en goûter et les trouvèrent très-mauvaises. Nous avions amené avec nous notre singe pour nous chercher des œufs de poule à fraise, dont il était si friand; mais nous renvoyâmes cette quête à notre retour, de crainte de les casser en voyageant. La place où Fritz avait tué le coq n'était pas loin de là. Nous continuâmes ensuite notre chemin, et nous arrivâmes bientôt vers les arbres de caoutchouc ou gomme élastique; je trouvais bon d'y faire une station, et de tâcher de me procurer assez de ce jus pour fabriquer des ustensiles commodes et des souliers imperméables. C'était dans ce but que je m'étais pourvu de plusieurs écuelles de coco. Je fis des incisions dans les plus gros troncs, et des espèces de rigoles avec des feuilles d'arbre repliées, que je plaçai dans l'ouverture faite à l'écuelle, en posant au-dessous le vase de coco pour recevoir le jus précieux. Nous eûmes bientôt le plaisir de le voir couler, blanc comme du lait, goutte à goutte; en sorte que nous eûmes l'espoir de trouver nos vases pleins à notre retour, et d'obtenir assez de résine pour faire un essai.

Nous continuâmes notre route; elle nous conduisit dans le bois des cocotiers; de là nous prîmes notre direction à gauche, du côté des cannes à sucre, pour nous arrêter ensuite à une égale distance des bambous et des cannes, dont nous voulions faire provision. Nous nous dirigeâmes si heureusement, qu'en sortant du bois nous nous trouvâmes en rase campagne dans une plaine, ayant à notre gauche les cannes à sucre, à notre droite les bambous et une quantité de palmiers d'espèces différentes; en face était la superbe baie formée par le cap de l'Espérance trompée, qui s'avancait dans la mer.

L'aspect de ce point de vue était si ravissant, que nous résolûmes unanimement de choisir cette place pour nous y arrêter, et en faire le centre de toutes nos excursions; il s'en fallut même peu que nous

n'eussions formé le plan d'y transporter notre établissement de Falkenhorst, et d'en faire notre domicile: mais l'habitude nous attachait déjà à notre demeure; nous y étions plus en sûreté sur notre grand arbre, et plus près de notre Zeltheim, que nous venions d'embellir; ainsi nous nous contentâmes de faire de ce beau site le but de nos promenades. Nous détachâmes aussitôt nos deux bêtes de somme pour les laisser paître en liberté l'herbe touffue qui croissait à l'ombre des palmiers, et nous-mêmes fîmes une petite halte restaurante avec nos provisions, en causant de nos affaires et de la beauté de ce lieu.

Après nous être rafraîchis, nous nous divisâmes en arrêtant le travail de chacun: les uns allèrent à droite couper des bambous, et les autres à gauche aux cannes à sucre; nous en fîmes des paquets, qui furent liés pour les mettre sur le char. Le travail excita de nouveau l'appétit des jeunes gens, ils sucèrent quelques cannes; cela ne leur suffit pas. Leur mère ne voulait pas leur livrer encore le reste des provisions, et leurs yeux se portaient vers le haut des palmiers, où pendaient les plus belles noix de coco. Enfin il fut décidé que deux d'entre eux grimperaient hardiment sur ces arbres de soixante ou quatre-vingts pieds de haut, avec une hache attachée à la ceinture pour abattre les noix. Fritz et Jack ne balancèrent pas; ils choisirent les palmiers les plus chargés de fruits, et avec mon aide ils s'élevèrent d'abord assez haut; mais, lorsqu'ils furent livrés à eux-mêmes, leurs jambes et leurs bras n'embrassant point cet immense tronc, ils ne purent s'accrocher à rien, et ils dégringolèrent plus vite qu'ils n'étaient montés. Arrivés au pied de l'arbre, je les vis honteux et chagrins; alors je m'avançai, et comme un bon père, je vins à leur secours. « J'ai voulu, leur dis-je, vous laisser faire l'essai de vos forces, et vous prouver que la présomption est quelquefois punie. C'est fort bien d'avoir du courage et de ne pas balancer dans l'occasion; mais à votre âge, mes amis, il faut prendre conseil de l'expérience, et, si vous aviez eu recours à la mienne, je vous aurais dit qu'il vous était impossible de monter sans secours à une telle hauteur. Sans doute de petits monstres aussi jeunes que vous grimpez à des mâts aussi hauts, mais ces mâts n'ont pas la grosseur de ces arbres, et les monstres s'aident avec des cordages. Voici donc ce que je vous conseille de faire pour y suppléer: d'abord je vais vous attacher aux jambes des morceaux de peau de requin, qui vous empêcheront de glisser et vous retiendront à l'arbre; voici ensuite une corde avec laquelle je vais vous attacher au tronc de manière qu'en la faisant monter avec vous vous puissiez, en vous soutenant avec les bras, vous asseoir de temps en temps, et grimper en avant, au lieu de vous cramponner, en poussant la corde toujours un peu plus haut. Cette manière de grimper est pratiquée avec succès par les sauvages et par les esclaves nègres; elle demande de l'habileté et de l'habitude. Vous monterez d'abord très-lentement, puis vous irez aussi vite que les sauvages. »

Ils m'avaient écouté avec attention; animés par mes conseils, ils essayèrent la manière que je leur avais indiquée, et réussirent bien plus facilement que je ne l'avais imaginé; ils arrivèrent heureusement à la couronne de l'arbre, où il leur était facile de se tenir, et nous saluèrent avec des cris de joie. Ils tirèrent bien vite leur petite hache de leur ceinture, et, frappant sur les noix de coco, ils les firent tomber comme la grêle autour de nous; à peine eûmes-nous le temps de nous mettre de côté pour ne pas les recevoir sur la tête. Mais notre singe, après avoir bien regardé ce qui se passait, voulut en faire autant, et l'instinct d'imitation s'empara de lui; il s'élança de l'herbe sur un palmier, et il fit tomber des noix, en travaillant des pattes et des dents, aussi bien que Fritz et Jack avec la hache; il redescendit ensuite aussi vite qu'il était monté, et s'assit par terre en grugnant une noix qu'il tenait entre ses pattes, et en faisant les grimaces les plus drôles. Mes deux fils descendirent moins vite que lui, mais aussi heureusement, et reçurent nos félicitations sur leur adresse dans ce pénible exercice.

Ernest ne disait mot; ses frères se moquaient de lui et de sa paresse; ils lui offraient leurs noix de coco pour se restaurer après tant de fatigues; il ne répondait rien, et les repoussait. Il se leva ensuite, et regarda attentivement tous les palmiers les uns après les autres; il vint après cela me prier de lui scier une noix de coco par le haut, et d'y faire un trou pour y passer un lien et l'attacher à un des boutons de sa veste. Personne ne comprenait ce qu'il voulait faire; il prit une petite hache dans sa ceinture, puis s'avançant de deux pas, il prononça ce petit discours avec assez de grâce:

« Je vois, mes chers parents, que, dans notre république, on plus tôt dans notre royaume (car notre bon père est notre roi bien-aimé, et notre mère notre reine chérie), je vois, dis-je, qu'ainsi qu'en Europe, celui qui a le talent de s'élever au-dessus des autres est en grand honneur et en grande considération. Pour moi, j'avoue que je trouvais beaucoup plus doux et plus commode de rester paisiblement à ma place. J'ai peu d'ambition, et je préfère le repos; mais je n'en aurai que plus de mérite d'être à mon tour utile à la patrie en grimpaient comme les autres; heureux si je puis aussi mériter des éloges de mon chef et de mes concitoyens! Grimpons donc, puis-je qu'il faut grimper; » et, nous saluant de la main, il s'élança vers un palmier très-haut, de l'espèce des choux palmistes ou arécas olé-

racés¹. J'étais curieux de savoir ce qu'il allait faire; mais lorsque je le vis courageusement embrasser l'arbre de ses jambes et de ses bras, et vouloir grimper sans aide, je m'approchai pour lui offrir des bandes de peau de requin et la corde; il accepta les premières, mais ne voulut point de corde. « Je suis un peu maladroit, me dit-il, et tirer après moi cette corde est une peine de plus; je crois que je pourrai m'en passer. » En effet, il travailla des genoux et des bras si bien et avec tant de force, qu'il avançait dans son ascension; mais plus il montait et plus j'étais inquiet, parce que sa chute en serait devenue plus dangereuse. Je me tenais au pied de l'arbre, les yeux attachés sur lui, et je l'encourageais en répétant : « Bravo! bravo! mon Ernest! si tu es monté le dernier, tu es aussi le plus courageux, puisque tu n'as pas l'aide de la corde, comme tes frères. » Ceux-ci, qui voyaient l'éclat de leur gloire prêt à se ternir, avaient plutôt l'air ricanneur et ironique que jaloux et humilié; je ne pouvais comprendre en quoi ils trouvaient à railler Ernest, mais je l'appris aussitôt qu'il eut atteint la cime de l'arbre. Fritz et Jack éclatèrent de rire : « Bien de la peine pour rien, sage Ernest, lui crièrent-ils; dans ton impatience de grimper, tu n'as pas vu que ton palmier n'a point de fruit : tu ne rapporteras pas même une noix pour ta récompense. »

— Non, pas une noix, leur répondit-il, mais une couronne; et en disant cela il trancha avec sa hache la sommité du palmier; un gros paquet de feuilles tendres et non développées tomba à nos pieds.

— Méchant garçon! s'écria la mère : de dépit de ne point trouver de noix, il a coupé la tête de ce superbe palmier, qui périt. Est-il permis, Ernest, de te livrer ainsi à la colère?

— Ce n'est point de la colère, maman, cria Ernest du haut de la colonne, où il se tenait comme une statue; c'est le désir de vous faire connaître un des meilleurs mets de ces contrées, le chou-palmiste; je me condamne à rester ici, sur cet arbre, si vous ne le trouvez pas meilleur que toutes les noix de coco.

— Un chou! s'écria Fritz; M. Ernest veut nous faire croire à présent que les choux croissent au haut des arbres, et que nous sommes dans le pays des miracles!

— Nous y serons toujours, mon fils, dis-je, dans quelques lieux que nous habitions, car la nature entière est une suite de miracles de la bonté de Dieu; et cette contrée étrangère nous en présente à chaque instant de plus frappants pour nous, parce que nous n'en avons pas l'habitude. Regarde cette cime de palmier, à laquelle tous les naturalistes, et non pas seulement ton frère, ont donné le nom de *chou*; ce n'est pas, il est vrai, une tête ronde comme celle du chou qui croît dans les jardins, mais un long rouleau de feuilles entrelacées, très-jeunes encore, et qui, si Ernest ne les eût coupées, se seraient développées peu à peu en belles et grandes feuilles, comme celles qui sont encore sur l'arbre. Il a voulu nous faire connaître un des mets les plus recherchés des habitants de ces pays lointains, et même des Européens qui sont aux Indes; il a de plus le mérite d'avoir su distinguer ce palmier de tous les autres, dont le chou n'est pas mangeable ou est beaucoup moins estimé, comme les palmiers à coco et à dattes ou sagon. Le palmier est le plus beau présent que la Providence pût faire à l'homme non civilisé, puisqu'il peut seul lui tenir lieu de toutes les jouissances que l'art et la civilisation procurent aux Européens. Mais à présent, mes chers enfants, laissez-moi vous faire observer combien, dans cette occasion, vous avez eu tort de vous moquer de votre frère, moins vif, moins lesté que vous, moins entreprenant, mais beaucoup plus réfléchi et plus observateur, ce qui est bien aussi essentiel. C'est à lui que nous devons déjà nos découvertes les plus utiles, les patates et le manioc. Si au lieu d'envier l'un à l'autre vos succès, de vous railler comme vous venez de le faire si injustement, vous saviez réunir vos divers talents, voyez quel bien il en résulterait pour tous. Ernest penserait pour vous, vous agiriez pour lui, et le bonheur de tous serait le résultat de cet esprit

¹ *Palmiste* est le nom générique et vulgaire des palmiers dont la cime non développée est mangeable. On nomme *chou* le faisceau de feuilles qui se trouve à son sommet : c'est l'*areca oleracea* qui fournit le meilleur chou. Cet arbre est très-élevé et abonde dans les forêts des îles de France et de Bourbon. Lorsque ce chou ou bourgeon est encore jeune, il a un goût délicat qui approche de celui de l'artichaut; il est excellent en friture. On en fait une grande consommation à Saint-Domingue; mais, comme l'arbre meurt lorsqu'on a coupé le chou, et qu'il ne repousse pas de sa racine, on en détruit beaucoup, et il devient toujours plus rare; ce qui est d'autant plus fâcheux que cet arbre précieux, ainsi que la plupart des palmiers, sert à tous les usages de la vie. On trouve, en coupant le chou, quelques pintes d'une liqueur semblable à un vin de Champagne très-agréable, et qui ferait, par la fermentation, un vinaigre très-actif, et, par la distillation, de l'alcool ou eau de vie très-violente. La semence ou l'amande produit une huile douce assez épaisse, ou plutôt une espèce de beurre végétal qui ne le cède pas au nôtre. L'enveloppe de ces amandes forme des tasses et des vases aussi durs que la porcelaine, et moins cassants. Le bois est excellent pour toute sorte d'usages, et ne se corrompt jamais. Les feuilles, surtout celles du palmier-éventail, peuvent servir de tuiles pour la couverture des maisons : on peut en faire des parasols et des chapeaux. On peut s'en servir pour écrire comme sur du papier. La tige ligneuse donne du fil excellent pour coudre, et même pour faire des cordes et des ficelles. Quelques-uns, comme le cocotier, fournissent du lait rafraîchissant et agréable, qui, par l'évaporation, peut produire du sucre d'assez bonne qualité; enfin les palmiers sont des arbres universels, de vrais trésors que la Providence a donnés aux pays où ils croissent en abondance.

de paix et de concorde si nécessaire parmi les hommes, mais surtout entre des frères. Accoutumez-vous aussi à ne jamais juger les actions des autres avant d'en connaître le résultat. Toi-même, homme mère, toi qui ne prêches que la paix et la douceur, et crois volontiers le bien, tu t'es laissé entraîner par l'apparence, tu as mal jugé Ernest; tu lui dois une réparation.

— De tout mon cœur, s'écria-t-elle élevant vers son fils ses yeux mouillés de larmes; descends, mon cher Ernest, ne retarde pas le plaisir que j'aurai à t'embrasser.

— Que fais-tu si longtemps là-haut? dit Fritz; on croirait que tu veux remplacer le chou que tu nous as envoyé, et dont je me réjouis de me régaler. »

Nous levâmes les yeux au haut du palmier, et nous vîmes en effet Ernest accroupi au milieu de la couronne de grandes feuilles, et aussi immobile que s'il était devenu *chou* lui-même; ce qui, malgré ma leçon, fit encore éclater de rire mes petits railleurs.

« Allons, allons, m'écriai-je à mon tour, veux-tu passer la nuit sur ton palmier? as-tu peur de descendre? laisse-toi glisser doucement, et ôte, si tu le veux, les peaux de requin, qui t'accrocheraient. »

— Je n'ai pas peur, s'écria-t-il; mais je prépare ici l'assaisonnement du chou, et cela va plus lentement que je ne croyais : laissez faire, je vous apporterai de quoi boire à ma santé.

— De quoi boire! s'écria le petit François : a-t-il donc aussi trouvé une fontaine à la cime de cet arbre? Je vous assure, papa, dit-il d'un air capable et sérieux, que je commence à croire que nous sommes dans une forêt enchantée, comme celles qu'on décrit dans les contes de fées. Qui sait si la plupart de ces arbres si singuliers ne sont pas des princes et des princesses ainsi métamorphosés? Ne le pensez-vous pas, mes frères? » Il avait, en disant cela, l'air si persuadé et si craintif, que nous éclatâmes de rire. La mère le prit sur ses genoux et lui expliqua aussi bien qu'elle put ce que c'était qu'un conte, et moi je demandai encore plus convaincu qu'on ferait beaucoup mieux de ne jamais dire aux enfants que la simple et pure vérité.

Pendant ce temps-là, Ernest descendait avec précaution et fort adroitement. A peine fut-il à terre, qu'il détacha de sa veste la coupe de noix de coco, la prit délicatement dans sa main, et tira de sa poche un flacon qu'il déboucha; il le vida dans la coupe, me le présenta, et me dit en souriant : « Permettez, mon père et mon roi, que votre petit éboueur vous présente une boisson nouvelle; je désire qu'elle vous plaise; c'est du vin de palmier, et j'espère que vous le trouverez excellent. »

La maman et les frères regardaient cette liqueur avec étonnement : pour moi, qui connaissais déjà, par mes lectures, le vin de palmier, j'étais moins surpris, mais très-réjoui de cette nouvelle acquisition, et plus encore de la devoir à mon petit philosophe; c'est ainsi que j'appelai Ernest. « C'est excellent, mon cher fils, m'écriai-je; je bois à ta santé avec la reconnaissance que nous te devons, et j'engage tout le monde à en faire autant. »

En disant cela, j'en avais une gorgée, et je tendis la coupe à ma femme, qui la passa à son fils aîné, celui-ci à Jack, puis à François, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule goutte. Nous trouvâmes tous que c'était une boisson agréable, à la fois douce et piquante, et qui nous rafraîchit singulièrement. « Oui, m'écriai-je, gloire soit rendue au grand philosophe Ernest, à qui nous devons ce beau présent! » Mais apercevant sur son visage une nuance d'orgueil, je voulus l'abatire, et je continuai : « Il est fâcheux seulement que le motif qui l'a décidé à grimper sur le palmiste diminue un peu la gloire de sa découverte. J'aurais voulu qu'il y eût été conduit par le désir d'être utile, plutôt que par l'ambition et l'envie de l'emporter sur ses frères. Sans doute il en est résulté un bien général; mais pour qu'une bonne action soit parfaite, il faut encore que le motif en soit pur et louable. »

— Je vous assure, papa, dit Ernest, que si j'avais été sûr qu'il y eût des palmiers à chou, je me serais décidé tout de suite à monter, mais je ne les connaissais pas; seulement, pendant que mes frères grimpaient sur les cocotiers, je regardais tous les arbres, et j'ai pensé que celui qui ne portait point de fruits serait peut-être celui que je cherchais et dont j'avais lu la description : le hasard m'a bien servi. » Il raconta ensuite en détail comment il avait recueilli ce vin de palmier. « Je ne me doutais pas qu'il y en eût, nous dit-il, et je n'étais monté que pour avoir le chou; dès que je l'eus coupé, je vis couler une liqueur, je la goûtai et la trouvai parfaite. Après avoir exprimé dans ma coupe ce qui sortait du chou même, je vous le jetai, et je fis une incision à côté du tronc. Bientôt je vis couler abondamment cette agréable liqueur, que je recueillis dans la coupe, et que je mis ensuite dans mon flacon. C'est grand dommage que je ne me sois pas muni d'un petit tonneau, je l'aurais rempli; mais une autre fois nous tâcherons d'en recueillir davantage; nous savons à présent où est la source. »

— Console-toi, mon cher, lui dis-je, de n'en avoir pas pris davantage aujourd'hui; ce jus délicieux, qui ressemble au vin de Champagne, et qui peut être nous enivrerait de même si nous en prenions beaucoup, serait demain tout à fait aigri comme le lait gâté de la noix de coco. Il faut d'autant moins en faire de provision que, d'un moment à l'autre, nous pouvons en avoir du frais sur ces arbres, qui

dans ces parages sont très-abondants; cependant, comme on assure que l'arbre meurt lorsque son sommet a été coupé, il faut y aller avec modération, pour ne pas détruire l'espèce. Il y a une quantité de sortes différentes de palmiers qui ont d'excellentes qualités; tous ne sont pas encore connus des botanistes; il y en a un, dit-on, d'où il découle une espèce d'huile qui brûle aussi bien que les huiles d'Europe, et que nous trouverons peut-être une autre fois. En attendant, mes chers fils, rendons grâce au ciel des biens qu'il nous accorde. »

Le jour était déjà fort avancé, et comme nous étions décidés à passer la nuit dans cette charmante contrée, nous résolûmes d'établir une espèce de cabane de branchages, comme les chasseurs sauvages en construisent dans les forêts d'Amérique, pour nous préserver de la rosée et de la fraîcheur de la nuit; car nous ne craignons pas les bêtes féroces, n'en ayant aperçu jusqu'alors aucune trace. Je me mis donc à l'ouvrage. J'avais apporté de Falkenhorst une pièce de toile à voiles; nous plantâmes quelques pieux, sur lesquels nous l'assujettîmes avec des cordes en forme de tente. Les côtés ouverts furent garnis de branches et de feuilles; une perche posée en travers formait le faite, et nous eûmes ainsi, en fort peu de temps, un asile très-commode et très-sûr.

Pendant que nous étions occupés à cette construction, et comme notre ouvrage tendait déjà à sa fin, nous fûmes tout à coup troublés par les cris de notre âne, qui paissait tranquillement dans le voisinage, et qui se mit à braire d'une telle force que nous allâmes voir ce qui l'effrayait à ce point. En approchant de lui, nous le vîmes, le nez en l'air, donnant des ruades, et faisant des sauts extraordinaires. Ayant que nous eussions eu le temps de réfléchir à ce que nous devions faire, il nous tourna le dos et prit la fuite au galop, en nous laissant là tout surpris de le voir disparaître. Malheureusement Ture et Bill, que nous avions envoyés à sa poursuite, s'étaient glissés dans les buissons de cannes à sucre, et ne nous entendirent pas; l'âne, au contraire, était entré dans les bambous du côté opposé, sans que nous eussions pu l'arrêter. Nous n'étions pas d'ailleurs sans crainte que son effroi n'eût été causé par la vue de quelque bête sauvage, que nous n'avions nulle envie de rencontrer, et nous allâmes prendre nos armes à feu pour nous défendre en cas d'attaque. Nos chiens revinrent enfin à notre appel, et ne donnèrent aucun signe de crainte; ils ne flairent point, et sautaient autour de nous comme à l'ordinaire. Je fis la ronde autour de la cabane, et n'ayant pas aperçu la moindre chose qui pût m'inquiéter, je courus avec Fritz et les deux dogues vers le buisson où notre fuyard s'était dirigé; j'espérais, au moyen du nez de nos deux braves chiens, retrouver bientôt ses traces; mais ces bonnes bêtes ne comprirent pas ce que nous leur demandions; la piste de l'âne, avec qui ils passaient leur vie, n'était pas pour eux un objet de chasse qui pût les encourager; en sorte qu'ils allaient de côté et d'autre dans les bambous, ne nous indiquant rien, et ne suivant aucune trace. La nuit s'approchait; je n'osai m'éloigner davantage des miens. Fatigué et chagrin de ma course inutile et de la perte de notre âne, qui m'était si nécessaire, nous retournâmes vers la cabane, où nous trouvâmes tout en bon ordre; la hutte était entièrement finie. Nous n'avions plus qu'à couper de l'herbe pour nous coucher, et ramasser des branches sèches et des roseaux pour allumer du feu, tant pour nous chauffer que pour éloigner les animaux dangereux; je remis ce soin à ma femme. Comme je vis qu'elle ne pouvait se procurer assez de bois sec pour entretenir le feu toute la nuit, je voulus y suppléer par un nombre de flambeaux que je composai d'abord. Je liai ensemble, comme de petits faisceaux, des cannes à sucre; on se sert pour cela aux Antilles de cannes vidées; mais, comme je n'en avais point, je les pris tout bonnement pleines de leur jus, et je soupçonnai qu'elles n'en brûleraient que mieux. J'en préparai donc, avant de souper, trois ou quatre douzaines de cinq à six pieds de longueur. Je les plaçai debout à droite et à gauche de la cabane, et au milieu de cette singulière avenue fut placé le feu qui devait servir à faire cuire notre souper, et que nous entretenîmes aussi longtemps que nous eûmes du bois.

La fraîcheur de la nuit nous fit trouver grand plaisir à l'entourer. Après le repas, nous entrâmes sous la tente de campagne, et nous nous trouvâmes heureux de nous coucher sur notre herbe fraîche, avec la perspective d'un doux sommeil. Nos deux chiens et notre vache furent attachés en dehors de la cabane comme une avant-garde; nous mîmes près de nous nos armes chargées, et tout le monde se coucha tranquillement. Moi, je restai éveillé jusqu'à minuit pour entretenir le feu; dès qu'il fut entièrement consumé, j'allumai mes flambeaux, et j'allai aussi me reposer sans crainte.

CHAPITRE XXVI.

Nouvelle contrée découverte; le troupeau de buffles; précieuse acquisition.

Le lendemain matin nous trouva tous bien portants, et nous remerciâmes en commun le ciel de sa divine protection. Nous déjeunâmes avec le lait de notre vache, des patates et un peu de fromage de Hollande; pendant le repas, nous fîmes le plan de nos travaux de la journée. Nous avions en vain espéré que la nuit et notre bon feu

nous ramèneraient notre âne fugitif. Jack était courroucé contre lui. « Il faut aussi être par trop bête, disait-il, pour préférer de passer la nuit dans le désert, et peut-être parmi les tigres et les lions, plutôt que d'être près de nous, sous la protection de nos chiens et dans le voisinage agréable de notre feu. » Il assurait qu'il ne valait pas la peine d'aller à la recherche d'un animal si peu intelligent. Mais nous fûmes d'une tout autre opinion; nous trouvions tous que le grison nous était presque indispensable, et qu'il fallait faire notre possible pour le retrouver. Il fut donc décidé qu'avec un de mes fils et les deux dogues je parcourrais, jusqu'à midi, en tous sens, les épais buissons de bambous pour le chercher; que je reviendrais à cette heure à la cabane, où ma femme et mes trois autres fils devaient nous attendre en coupant des cannes à sucre, en recueillant du vin de palmier, des noix de coco et des bambous, afin de retourner le lendemain à Falkenhorst avec nos provisions, sans que rien nous retardât. Comme je prenais avec moi les deux chiens, il me parut juste de laisser cette fois la mère et le petit François sous la protection des deux aînés, et d'emmener seulement avec moi l'alerte Jack, que la joie de cet arrangement mit hors de lui; il mourait d'envie de m'accompagner, et n'avait pas osé me le demander, dans la crainte d'un refus.

Pour jouir encore de la fraîcheur du matin, nous nous mîmes en route, bien pourvus d'armes à feu, de haches, et munis d'une petite scie pour ouvrir au besoin des noix de coco. Nous dîmes adieu à nos amis, en leur recommandant la diligence, et, précédés de nos dogues, nous entrâmes dans le bois de bambous, où nous perdîmes bientôt de vue notre famille. Nous ne le traversâmes pas sans difficulté; il devenait de plus en plus serré; à peine pouvions-nous marcher et distinguer notre route, et, sans un peu de honte, je crois que nous serions revenus sur nos pas. Mais nous reprîmes courage, et peu après nous eûmes le bonheur d'apercevoir sur la terre la marque du sabot de notre âne, ce qui nous mit sur ses traces et ranima notre zèle. Après une bonne heure de marche, nous vîmes enfin la mer à travers les bambous, et bientôt nous fûmes en liberté au bord de la grande baie. Nous découvrîmes qu'une rivière assez considérable s'y jetait, et que la lisière de rochers que nous avions toujours à notre droite s'étendait jusqu'après du rivage, et se terminait perpendiculairement en précipice, ne laissant entre elle et la rivière qu'un passage étroit, qui devait être entièrement inondé dans le temps de la crue des eaux, mais qui alors était praticable. Le soupçon que notre âne aurait plutôt passé par ce défilé que de se hasarder dans ce torrent nous décida à prendre cette même route; nous étions également guidés par la curiosité de savoir ce qui se trouvait derrière la paroi des rochers; nous ne savions pas encore s'ils bordaient notre île ou s'ils la partageaient, et si nous allions trouver la mer ou la terre ferme. Nous grimpâmes donc, et nous arrivâmes bientôt vers un ruisseau bruyant, qui sortait en cascade d'un amas de rocs, et se jetait à gauche dans la rivière. Son lit était si profond et son cours si rapide, que nous trouvâmes avec peine un endroit assez étroit pour le traverser sans danger; de l'autre côté, nous eûmes un terrain sablonneux mêlé de terre végétale, et là nous vîmes encore l'empreinte visible des pieds de notre grison. En cherchant à l'observer, nous aperçûmes avec surprise qu'il y avait de toutes parts une quantité d'autres traces de pieds; ils différaient un peu par la forme de celui de l'âne, et ils étaient beaucoup plus grands. Notre curiosité redoubla notre ardeur, et nous suivîmes la trace de ces pieds singuliers; elle nous conduisit dans une plaine à perte de vue, qui offrit à nos yeux enchantés la riante image du paradis terrestre. Nous montâmes sur une colline qui nous en cachait une partie, et nous vîmes alors, avec une excellente lunette d'approche, une contrée fertile, délicieuse, où tout respirait la tranquillité et le repos. A notre droite, s'élevait majestueusement la chaîne de rochers qui partageait l'île; quelques-uns semblaient monter jusqu'aux nues, d'autres se dessinaient en formes bizarres et variées contre l'azur du ciel; quelques brouillards amoncelés comme la neige cachaient leurs sommets. A notre gauche, une suite de douces collines se prolongeait jusqu'au fond de ce beau tableau; elles étaient tapissées d'une herbe haute et du plus beau vert, coupée çà et là de petits bois de palmiers de toute espèce, et d'autres arbres inconnus. La belle rivière, comme un large ruban d'argent, traversait le vallon en serpentant, et ses bords étaient garnis de roseaux et d'autres plantes aquatiques. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle ravissant, et je m'assis pour en jouir plus longtemps. Ni sur la plaine, ni sur les collines, on ne pouvait découvrir la moindre trace d'habitations d'hommes ou de plantations; c'était une terre absolument vierge et dans toute sa pureté primitive; on n'y apercevait que quelques oiseaux, qui voltigeaient sans effroi autour de nous, et un grand nombre de papillons brillant des plus belles couleurs, qui se confondaient avec des fleurs qui nous étaient étrangères.

Cependant, à force de regarder de tous côtés, je crus voir dans l'éloignement un groupe animé, qui me parut être un troupeau de gros animaux, que j'aurais pris de là pour des vaches ou pour des chevaux; je les voyais tantôt réunis, tantôt broutant de côté et d'autre, et je résolus d'en approcher. Depuis que nous marchions dans l'herbe, nous avions perdu les traces de notre âne; je ne voulais

pourant pas renoncer à l'espoir de le retrouver ; j'espérais qu'il se serait peut-être associé à ce troupeau de bêtes sauvages qui paissait assez près de la rivière. Nous primes donc le chemin du rivage, en traversant un buisson de roseaux qui nous cachait à ce troupeau, que nous voulions aborder avec précaution, ne sachant pas encore à quelle espèce d'animaux nous aurions affaire. A peine avions-nous marché un quart d'heure, que le sol commença à devenir marécageux, et les roseaux se montrèrent si épais, que nous fûmes obligés de tirer un peu de côté, et de passer autour de ce bois de roseaux enlacés. Ils surpassaient tellement en hauteur et en épaisseur tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, que je soupçonnai que c'était le roseau géant d'Amérique, ou le bambou sommat ; on en a vu qui avaient quatre-vingts pieds de hauteur et dix-huit pouces de diamètre ; ceux-ci n'avaient, il est vrai, qu'une élévation de trente ou quarante pieds ;

Bientôt je vis couler abondamment cette agréable liqueur, que je reçus dans la coupe.

mais on pouvait les employer à des mâts de bateau et de canot, et je savais que les grands roseaux servaient à cet usage. Les sauvages les coupent aussi au-dessus et au-dessous des nœuds, et en font ainsi des vases très-commodes pour contenir le lait ou d'autres liquides. Jack avait envie d'en apporter à sa mère ; je lui promis d'en couper quelques-uns au retour ; je n'étais alors occupé que du principal objet de ma course, de notre handet perdu. Quand nous eûmes passé les roseaux, nous aperçûmes à trente pas de nous un troupeau assez considérable de buffles sauvages¹. Cet animal est effrayant lorsqu'on

¹ Le buffle est un quadrupède ruminant, du genre du bœuf, auquel il ressemble pour la figure et la stature ; mais sa tête est plus grosse, son museau plus allongé, et ses cornes, qui se touchent presque à leur naissance, s'écartent de plus de cinq pieds à leur extrémité, et ont aussi une forme et une courbure complètement différentes de celles du taureau ; ses oreilles sont aussi plus larges et plus pointues. Toute la forme du buffle et la saillie de ses muscles annoncent la vigueur et la force ; mais la grosseur énorme de sa tête, les cornes singulières dont il est armé, au-dessous desquelles se trouve un gros toupet de poils hérissés, d'un blanc jaunâtre, lui donnent une physionomie dure, farouche et effrayante ; le reste de son poil est noirâtre. Cet animal se trouve dans les pays chauds. En Italie on s'en sert comme d'un animal domestique, pour le labourage et le trait. La manière d'apprivoiser les buffles est de leur passer un anneau dans les narines lorsqu'ils ont atteint l'âge de trois ou quatre ans ; mais la force et la féroce du buffle exigent beaucoup d'art pour parvenir à lui faire sans danger cette opération. On le fait tomber au moyen d'une corde qu'on entrelace dans ses jambes, quelques hommes se jettent sur lui et lient ensemble ses quatre pieds, pendant que d'autres lui percent les narines et y passent l'anneau ; on l'abandonne ensuite à lui-même : il court de tout côté comme un furieux, cherchant à se débarrasser de l'anneau ; mais ensuite il s'y accoutume, et l'habitude l'amène à l'obéissance. On attache une corde à cet anneau pour le conduire ; si l'animal résiste, il souffre, mais non lorsqu'il cède, et il suit ainsi son conducteur. Dans la suite, l'anneau tombe de lui-même, mais alors l'animal est soumis et fort attaché à son maître, à son domicile et à ses camarades. Rien n'est si commun que de le voir revenir d'une distance de quarante milles pour les rejoindre. Leurs jeunes gar-

le voit pour la première fois et qu'il n'est pas apprivoisé ; il est d'ailleurs d'une force extraordinaire, et ce troupeau aurait pu nous anéantir en un instant s'il s'était jeté sur nous ; aussi j'en fus tellement effrayé que je pensai à peine à bander le chien de mon double fusil, et que je restai là comme pétrifié. Par bonheur, nos chiens étaient en arrière, et ces buffles sauvages, qui ne connaissaient point l'homme, n'avaient pas l'air de nous craindre ; ils restaient assez tranquilles à leur place ; leurs yeux ronds étaient fixés sur nous avec étonnement ; ceux qui étaient couchés se levaient lentement, mais aucun ne paraissait disposé à nous attaquer. La circonstance qui faisait que nous n'avions pas nos chiens avec nous nous sauva vraisemblablement la vie, car, à la moindre attaque hostile de nos dogues, qui n'auraient pas manqué de leur courir sus, le troupeau se serait jeté sur eux et sur nous, et nous eussions tous succombé. Nous eûmes le temps de reculer un peu, et de mettre nos armes en état. Mon intention n'était pas cependant d'en faire usage, excepté pour notre défense ; nous n'étions pas assez en force pour attaquer, et je savais qu'un coup d'arme à feu mettrait ces animaux en fureur ; je ne songeais donc qu'à la retraite, et j'allais l'effectuer avec mon pauvre petit Jack, pour qui j'étais plus alarmé que pour moi-même, lorsque malheureusement Turc et Bill nous rejoignirent, et furent aussitôt aperçus des buffles. Tout à coup ces effrayantes bêtes commencèrent à mugir d'une telle force que nos nerfs en furent ébranlés ; ils frappaient des pieds et des cornes contre la terre, qu'ils soulevaient et faisaient voler autour d'eux. Je voyais avec épouvante le moment où ils allaient se jeter sur nous pour nous anéantir, ainsi que les chiens, qu'ils prenaient sans doute pour des loups ou pour des chacals. Nos intrépides dogues, sans redouter aucun danger, allaient en avant, malgré nos efforts pour les retenir ; et, suivant leur manière d'attaquer, ils saisirent par les oreilles un buffle, ou jeune buffle, qui se trouvait de cinq ou six pas plus près d'eux que le reste du troupeau, et quoi qu'il criât à nous fendre la tête et qu'il frappât du pied, ils le tinrent

Avant que nous eussions eu le temps de réfléchir à ce que nous devions faire, il nous tourna le dos et prit la fuite au galop.

ferme et le traînèrent vers nous. Le combat était engagé, et, si nous ne voulions pas honteusement abandonner nos vaillants défenseurs,

dieu leur donnent des noms qu'ils connaissent très-bien et auxquels ils répondent en s'arrêtant, fussent-ils au milieu de quelques milliers de buffles. Le lait de leurs femelles est excellent ; il a un léger parfum qui tient du goût de la noix muscade ; on en fait du beurre et de petits fromages en forme d'œufs, qui sont très-recherchés. Dans les plaines ou savanes de l'Amérique et de l'Inde, qui sont arrosées par des rivières, on rencontre fréquemment de grands troupeaux de buffles sauvages, qui n'attaquent pas l'homme lorsqu'ils n'en sont pas attaqués ; mais un coup de feu les rend furieux et très-dangereux ; il vont droit à l'ennemi, le renversent d'un coup de tête, et ne le quittent que lorsqu'ils l'ont complètement écrasé sous leurs pieds et sous le poids de leur corps et déchiré avec leurs cornes. La couleur rouge les irrite, et on ne les chasse qu'avec beaucoup de précaution. (Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle)

que menaçait une mort prochaine, il fallait hasarder de les défendre à notre tour, ce qui, vu le nombre de nos ennemis, paraissait une véritable témérité. Notre seul espoir était dans l'effroi que pourrait leur causer notre mousqueterie, qu'ils entendraient pour la première fois, et qui les déterminerait peut-être à fuir. Le cœur un peu tremblant, je l'avoue, nous fîmes feu tous deux en même temps; et en effet les buffles, effrayés par ce bruit et par la fumée, restèrent un instant immobiles, comme frappés de la foudre, et prirent la fuite avec une telle rapidité qu'ils furent bientôt hors de notre vue. Nous entendîmes leurs mugissements, qui se perdirent peu à peu dans le lointain. Une femelle seule, qui était sans doute la mère du petit que les chiens tenaient en arrêt, étant accourue à ses cris, avait été blessée; elle était furieuse. Après s'être arrêtée pendant deux secondes, elle courut tête baissée et avec rage contre nos dogues, qu'elle aurait exterminés si, d'un coup de mon double fusil, je ne l'eusse prévenue. Elle tomba; je m'approchai d'elle, et, voyant qu'elle vivait encore, je l'achevai d'un coup de pistolet. Ce ne fut qu'alors que nous commençâmes à respirer; nous venions de voir de près une mort terrible et presque inévitable; nous avions risqué d'être écrasés sous les coups de pied et de corne de ces redoutables animaux. J'étais enchanté de mon Jack, qui, au lieu de pousser des cris et des gémissements, comme bien d'autres enfants de son âge l'auraient fait, était resté ferme, silencieux à côté de moi, et avait avec calme tiré son coup de fusil. Je le louai à juste titre, et je lui fis sentir combien, dans le danger, il est essentiel de ne pas perdre la tête, de ne pas la faire perdre à ceux qui sont avec nous par des démonstrations d'une crainte inutile, et de conserver toute sa présence d'esprit, qui suffit quelquefois pour sauver la vie. Mais je n'avais pas de temps à perdre en longues réflexions; le bulletin, ou veau de buffle, était toujours arrêté par nos deux dogues, qui le tenaient aux oreilles; il beuglait tellement, et donnait de tels coups de pied, et je craignais à la fin que nos chiens ne fussent blessés, et je jugeai nécessaire d'aller à leur secours. A dire la vérité, je ne savais trop moi-même comment m'y prendre, et j'étais dans le plus grand embarras. Quoique jeune, le bulletin avait déjà assez de force pour se défendre et se venger sur nous si je faisais lâcher prise aux dogues. J'aurais pu, il est vrai, le tuer, comme la mère, d'un coup de pistolet; mais je tenais beaucoup à le conserver vivant et à l'apprivoiser, pour remplacer notre âne, que nous avions peu d'espérance de retrouver; mais comment faire? J'y réfléchissais, lorsque Jack me tira d'embarras; il avait sur lui sa fronde à balle; il la tira de sa poche, recula de quelques pas, et la lança si adroitement contre le jeune buffle et autour de ses jambes de derrière, qu'il en fut renversé.

Jack lança si adroitement sa fronde à balle contre le jeune buffle et autour de ses jambes de derrière, qu'il en fut renversé.

peaux en guise de bottes et de souliers, qu'elles sont très-douces à porter et très-élastiques, et je voulais les employer à cet usage. Je coupai encore quelques pièces du corps avec la peau, j'y mis ce qui me restait de sel, et j'abandonnai aux chiens les débris de la bête pour les récompenser de leur bravoure. J'allai, après avoir fait le boucher, me laver à la rivière. Nous nous assîmes ensuite à l'ombre des roseaux, et en admirant leur superbe végétation nous mangeâmes avec appétit les provisions que nous avions apportées. Nos pauvres dogues devaient aussi de leur côté; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils achevèrent leur repas. A peine l'eurent-ils commencé, que des vautours se précipitèrent du ciel, où nous les avions observés comme des points noirs, et se jetèrent sur le cadavre du buffle sans s'embarrasser des hurlements de nos chiens. Il s'éleva d'abord entre eux une espèce de combat; mais, nul ne voulant céder la proie, ils se décidèrent à la partager; chacun en attrapait ce qu'il pouvait avec un empressement et une glotonnerie qui nous firent rire; aussi en peu de temps ne resta-t-il que les os de cette énorme bête. Dès qu'une horde de ces brigands emplumés était rassasiée, il en arrivait une autre de plusieurs espèces d'oiseaux de proie, entre lesquels je reconnus le grand vautour royal, et le calao, que l'on nomme aussi l'oiseau rhinocéros, qui est très-facile à connaître par l'excroissance corbe qu'il a sur son bec supérieur. Nous aurions bien voulu avoir en notre puissance cet oiseau

— Bien obligé, papa; si j'étais Samson, Hercule, ou ce Milon dont vous parlez, je serais fort à son service; hélas! je ne suis qu'un pauvre petit garçon. Mais, mon père, cet animal peut marcher, il n'y a qu'à lui délier les jambes.

— Et lui dire: Marche devant nous. Crois-tu qu'il le veuille?

— Les chiens pourront le faire avancer.

— Il pourra aussi les tuer d'un coup de pied, puis nous échapper au galop. Je crois que le mieux sera de lui lier les jambes de devant, comme on fait aux chevaux vicieux, mais de les serrer de manière qu'il puisse marcher et non courir. Je vais essayer de mettre en œuvre le moyen qu'on pratique en Italie pour dompter les buffles; il te paraîtra peut-être trop cruel, mais j'espère qu'il nous réussira; nous rendrons ensuite cet animal si heureux, qu'il nous pardonnera et ne vaudra plus nous quitter. Tiens ferme le bout de la corde qui lui lie les pieds pour qu'il ne puisse bouger. » Je fis approcher Turc et Bill, et je leur tendis les oreilles du jeune buffle, dont la tête fut

alors tranquille; je tirai de ma poche mon couteau pointu et tranchant, je préparai une corde de moyenne grosseur, je me plaçai devant lui, et, saisissant d'une main son museau, je fis un tron dans la narine; j'y passai vite la corde, que j'attachai ensuite à un arbre, assez ferme pour que la bête ne pût pas même secouer la tête, attendu que, jusqu'à ce que la plaie fut cicatrisée, chaque mouvement augmenterait ses douleurs. Je fis éloigner les chiens dès que l'opération fut finie. Le bulletin furieux se leva et voulut s'élever; mais ses jambes liées à demi et la douleur que lui causait sa blessure l'arrêtèrent. Au premier essai que je fis pour tirer la corde, il se prêta à ce mouvement et marcha en avant; je vis alors que nous l'emmènerions avec assez de facilité. Je le rattachai ensuite à l'arbre aussi près que possible, voulant tâcher d'emporter au moins ce que nous pourrions de la femelle que j'avais tuée. Je commençai par couper la langue, qui est le meilleur morceau. Nous prenions toujours avec nous quelques poignées de sel pour nous en servir au besoin; je l'en frottai pour la conserver; j'étais ensuite la peau des quatre pieds, en prenant garde de la déchirer. Je me rappelai d'avoir lu que les chasseurs américains mettent ces

peaux en guise de bottes et de souliers, qu'elles sont très-douces à porter et très-élastiques, et je voulais les employer à cet usage. Je coupai encore quelques pièces du corps avec la peau, j'y mis ce qui me restait de sel, et j'abandonnai aux chiens les débris de la bête pour les récompenser de leur bravoure. J'allai, après avoir fait le boucher, me laver à la rivière. Nous nous assîmes ensuite à l'ombre des roseaux, et en admirant leur superbe végétation nous mangeâmes avec appétit les provisions que nous avions apportées. Nos pauvres dogues devaient aussi de leur côté; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils achevèrent leur repas. A peine l'eurent-ils commencé, que des vautours se précipitèrent du ciel, où nous les avions observés comme des points noirs, et se jetèrent sur le cadavre du buffle sans s'embarrasser des hurlements de nos chiens. Il s'éleva d'abord entre eux une espèce de combat; mais, nul ne voulant céder la proie, ils se décidèrent à la partager; chacun en attrapait ce qu'il pouvait avec un empressement et une glotonnerie qui nous firent rire; aussi en peu de temps ne resta-t-il que les os de cette énorme bête. Dès qu'une horde de ces brigands emplumés était rassasiée, il en arrivait une autre de plusieurs espèces d'oiseaux de proie, entre lesquels je reconnus le grand vautour royal, et le calao, que l'on nomme aussi l'oiseau rhinocéros, qui est très-facile à connaître par l'excroissance corbe qu'il a sur son bec supérieur. Nous aurions bien voulu avoir en notre puissance cet oiseau

— Ah! ah! petit fanfaron, lui répliquai-je, tu vas vite en besogne, ce me semble; tu vois déjà ton buffle attaché, et je ne sais pas encore comment nous ferons pour le mener chez nous. Veux-tu le porter sur ton dos, comme faisait Milon de Crotone? Pour moi, je ne sais comment le faire bouger de cette place.

assez curieux, et plusieurs autres espèces qui m'étaient inconnues; nous eussions pu en abattre une quantité au moyen de quelques coups de fusil; mais à quoi cela nous aurait-il servi? nous n'aurions déjà que trop troublé, pour nos besoins et notre défense, la tranquillité des habitants de cette île, qui jusque-là n'avait appartenu qu'aux animaux. « Pourquoi, dis-je à mon fils, tuer ceux-ci dans l'unique dessein de satisfaire une vaine curiosité? » Nous les laissâmes donc en repos, et nous nous contentâmes de les chasser lorsqu'ils voulurent prendre notre dîner dans nos mains et sur nos genoux. J'eus de la peine à empêcher Jack de s'amuser à les tirer : il fallut l'occuper autrement, et je lui donnai une petite scie pour préparer des vases de roseau, qui devaient nous être beaucoup plus utiles que ce gibier. Je ne pouvais me lasser d'admirer la hauteur et l'épaisseur de ces lambeaux; mais mon petit paresseux n'eut garde d'attaquer les plus hauts, qui lui auraient donné trop de peine; il en choisit qui avaient tout au plus un pied de diamètre et à peu près un pouce d'épaisseur, et il les scia de jointure en jointure.

« Il me paraît, lui dis-je en riant, que tu veux te faire une flûte de Pan pour arriver en triomphe à la maison au son de la musique, et célébrer notre victoire sur les bulles; mais tu prends encore des roseaux beaucoup trop gros; coupe les plus petits, et choisis les inégaux. — Ah! me dit-il, je penserai à la musique une autre fois; je n'ai pas vu que Robinson dans son île s'amusa à faire des flûtes; mais il me vient une idée; je vais faire quelque chose qui sera plus utile à maman. Voulez-vous, mon père, achever ces vases? il n'y a plus rien à faire qu'à les partager; je vais à présent couper des roseaux gros comme des cierges d'église, et j'en ferai des moules pour nos bougies.

— Bien pensé, Jack, lui dis-je en lui frappant le front, il me semble que cette petite tête sans cervelle commence à en acquérir; c'est très-bien imaginé, et je loue ton invention. Je vais t'aider à faire quelques-uns de ces moules : si nous ne pouvons pas en faire sortir la bougie sans les casser, ce que je crois très-probable, nous savons où ils croissent, et nous reviendrons en chercher d'autres. »

En disant cela, je me levai, et je fis choix des roseaux qui pouvaient le mieux convenir à cet usage; j'en coupai ensuite quelques-uns des plus grands, que je partageai seulement en trois ou quatre parties, pour en donner une idée à ma femme. Je donnai ensuite le signal du départ.

Nous avions tant de choses à traîner et à porter, et la soirée était déjà si avancée, que je n'hésitai pas à renoncer pour ce jour-là à la recherche de l'âne, et à retourner sans délai près des nôtres, afin de ne pas les inquiéter; je désirais aussi moi-même savoir s'il ne leur était rien arrivé pendant notre absence. Je détachai notre jeune bulle, et vis avec plaisir, en m'approchant, qu'il s'était endormi; ce qui me prouva que sa blessure à la narine n'était pas trop douloureuse. Cependant il heugla lorsque je tirai la corde, mais il me suivit sans résistance. Je lui en attachai une seconde aux cornes, et je les tins toutes deux; je ne tirais celle du nez que lorsque j'y étais obligé pour le faire marcher, et presque à chaque pas il devenait plus docile; enfin il le fut au point que nous basardâmes, pour nous soulager, d'attacher sur son dos les paquets de roseaux et les pièces de viande salée. Le bulletin n'eut pas l'air de s'en apercevoir; il me suivit comme auparavant, et nous rendit, ce premier soir, un bon service; nous en fûmes plus lestes pour la marche, et nous poursuivîmes gaiement notre chemin. Nous nous retrouvâmes bientôt dans l'étroit passage entre le torrent et les amas affreux de rochers dont j'ai déjà parlé. Inopinément se trouva là, à quatre pas de nous, un chacal assez gros : aussitôt qu'il nous aperçut il prit la fuite; mais il fut vivement poursuivi par nos chiens, qui l'atteignirent à l'entrée d'une caverne, et le forcèrent, n'ayant plus la possibilité d'y entrer, il prit le parti de se défendre. Mais le combat était très-égal; nos vaillants dogues étaient deux contre un, et leur large collier armé de pointes et de clous résistait bien aux attaques de l'ennemi, qui était trop à découvert pour n'être pas bientôt vaincu. Quand nous arrivâmes sur le champ de bataille il était déjà mort; nous l'examinâmes, et nous vîmes que c'était une femelle qui allaitait. C'était sans doute pour défendre l'entrée de la caverne où devaient être ses petits qu'elle avait perdu la vie. Jack voulut y pénétrer et les prendre; mais, craignant que le mâle n'y fût caché, je retins son zèle, et je tirai d'abord un coup de pistolet dans cet enfoncement obscur : voyant que tout était tranquille, je le laissai faire, car j'étais charmé toutes les fois que je le voyais donner des preuves de courage.

Pendant quelques moments ses yeux ne purent rien découvrir à cause de l'obscurité; mais, quand ils y furent accoutumés, il aperçut dans un coin un nid rempli de petits chacals. Les dogues, qui l'avaient suivi, les sentirent avant même qu'il les eût vus; ils se jetèrent dessus et les exterminèrent sans miséricorde, à l'exception d'un seul, qu'il parvint à leur ôter. Il revint vers moi, tenant dans ses bras ce petit animal, qui le caressait, et qui pouvait avoir douze à quinze jours : ses yeux étaient à peine ouverts, car, chez les bêtes qui naissent aveugles, les yeux ne s'ouvrent pas avant le dixième ou le douzième jour, et restent quelque temps encore faibles et à demi fermés.

Jack me demanda avec instance la permission d'élever ce petit

chacal, comme Fritz avait élevé son singe : je n'eus rien à objecter, ne voulant pas refuser à l'un de mes enfants ce que j'avais accordé à l'autre; il me paraissait cruel de tuer de sang-froid cette pauvre petite bête. J'avais envie aussi d'essayer sur elle le pouvoir de l'éducation, et de savoir s'il nous serait possible de parvenir à l'apprivoiser assez pour nous procurer à l'avenir une bonne race de chiens courants : cela valait la peine d'en faire l'expérience. Jack eut donc la permission de le garder, et fut si content, qu'il dansait, sautait de joie, serrait contre son sein le petit renard doré, le couvrait de baisers, et me promettait de l'élever si bien, qu'il deviendrait doux et gentil, et n'incommoderait personne.

Nous sortîmes de la caverne; j'avais attaché près du torrent le jeune bulle à un arbre sans remarquer de quelle espèce il était. En y allant pour détacher l'animal, je vis que c'était un petit palmier; près de là j'en trouvai d'autres, de deux espèces très-remarquables, que nous n'avions encore vues nulle part¹. Les uns avaient de dix à douze pieds de hauteur; leurs feuilles étaient armées d'épines pointues, et portaient un fruit de la forme d'un petit concombre oblong; mais il n'était pas encore mûr, de sorte que nous ne pûmes le goûter. Les autres, un peu plus petits, avaient aussi des feuilles épineuses; ils étaient en fleurs et ne portaient pas encore de fruit². Je soupçonnais que la première espèce était le palmier royal, qu'on nomme *ariva* ou *aiguille d'Adam*, et la seconde le palmier nain. Je résolus de me servir de tous deux pour fortifier mon enclos de Zeltheim, et d'en planter aussi une ligne serrée pour la défense du passage étroit où nous étions. Nous nous proposâmes donc de revenir dans quelque temps pour arracher les plus jeunes et les transplanter; nous eûmes l'espoir de trouver alors leurs fruits mûrs, et de pouvoir reconnaître leur espèce avec plus de certitude.

Nous traversâmes heureusement le ruisseau qui, depuis la paroi des rochers, se jette en cascade écumeuse dans la rivière, après avoir également franchi l'étroit et rude passage qui tourne le rocher, et qui ne laisse pas d'être dangereux; marchant toujours avec précaution, nous arrivâmes chez nous un peu avant la nuit, fatigués, mais d'ailleurs sains et saufs. Nous fûmes reçus avec des cris de joie et d'admiration à cause des nouveaux hôtes que nous amenions : le veau noir fut trouvé très-beau, le renard jaune très-joli, et Jack eut assez à faire de raconter l'histoire du mémorable combat avec les bulles et la mort du chacal. On lui faisait tant de questions, que je pus à peine m'informer de ce qui s'était passé pendant notre absence : j'en vins à bout cependant, et j'appris avec plaisir tout ce que mon monde avait entrepris et exécuté, ainsi qu'on le verra au chapitre suivant.

J'ai déjà plusieurs fois fait l'observation du privilège particulier dont jouissait notre île, de renfermer des animaux qui ne se sont jamais jusqu'à présent trouvés ensemble. Pour la dernière fois je ferai remarquer ici que l'Australie, dont nous étions peu éloignés, ne nourrit aucune espèce d'animaux ruminants, de sorte que la présence du bulle dans l'île m'aurait paru fort extraordinaire sans les exemples singuliers qui s'étaient déjà offerts à nous. En attendant, ce qui me confirmait dans la pensée que nous étions réellement dans un lieu d'exception, c'était que le règne végétal ne présentait pas la même marche, du moins je n'avais encore rencontré aucun des arbres essentiellement australiens, tels que les eucalyptes, les pandanus, et autres.

CHAPITRE XXVII.

L'aigle de Malabar et la fabrique de sagou.

Ma femme prit la parole : elle me dit que tous ses enfants avaient été sages et diligents; ils étaient montés ensemble sur le promontoire de l'Espérance trompée, avaient ramassé du bois et fait des flambeaux pour la nuit, et, ce que je n'aurais pas cru possible, ils s'étaient hasardés à abattre un immense palmier, celui où Ernest était monté. Ce pénible et dangereux travail avait été heureusement exécuté; le roi des forêts gisait étendu sur la terre, et couvrait un espace de soixante-dix pieds de long au moins. Ernest avait encore une fois grimpé dessus, muni d'une longue corde qu'il avait fortement attachée au sommet. Lorsqu'il fut redescendu, lui et Fritz avaient travaillé de la hache et de la scie pour le couper. Des qu'il fut à peu près traversé, ils dirigèrent doucement sa chute avec la corde, et de

¹ Le palmier épineux, ou l'avoira de Guinée. Ses feuilles ont quelquefois jusqu'à dix pieds de long; elles sont ailées, et leur pétiole est garni d'épines longues et aigües; ces queues ou pétioles sont très-adhérents à l'arbre, et subsistent lors même que la feuille tombe ou qu'on la cueille pour différents usages; et cet amas d'épines entrelacées autour du tronc en rend l'approche impossible. Les fruits sont plus gros qu'un œuf de pigeon, oblongs, jaunes et velus. Dans le brou ou l'enveloppe, se trouve une substance jaune et onctueuse, que les singes, les vaches et d'autres animaux mangent avec délices; on en tire une huile dont on se sert pour apprêter des aliments et pour brûler. De l'émulsion contenue dans ce brou on extrait une espèce de beurre d'un très-bon goût. (*Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle.*)

² Palmier nain ou cococa. Son fruit est jaune et contient des graines entourées d'une pellicule aigrelette. Les sauvages en font une boisson assez agréable et rafraîchissante. Sa feuille est aussi épineuse.

cette manière ils en vinrent à bout. Mais, pendant leur promenade et leurs occupations, ils eurent une visite assez fâcheuse : une troupe nombreuse de singes s'était glissée vers la cabane; ces animaux avaient bu le vin de palmier que nous avions recueilli dans les cales basses, renversé et dispersé toutes les patates, volé les noix de coco, et presque entièrement détruit la paroi tressée de notre cabane; de sorte que mes enfants, à leur retour, avaient eu pour une heure de travail à réparer le dommage causé par cette maudite engeance. Fritz avait aussi fait une chasse dont il était très-fier : il m'apporta sur son poing un jeune oiseau d'un superbe plumage; il l'avait pris dans un nid, sur les rochers, tout près de la colline de l'Espérance trompée. Quoique très-jeune, il avait déjà toutes ses plumes; elles n'étaient pas encore colorées comme elles devaient l'être; mais, en les examinant, je crus avoir la certitude que mon fils avait déniché un aigle du Malabar¹; je l'admirai comme il le méritait. Sa rencontre passe pour être de bon augure; et, comme cette espèce d'aigle n'est ni grande, ni difficile à nourrir, je voulus essayer de dresser ce nouveau pensionnaire, comme un faucon, à la chasse des oiseaux. Fritz lui avait déjà bandé les yeux, et l'avait attaché par le pied à une ficelle; je lui conseillai de le tenir longtemps et souvent sur le poing, et de le dompter par la faim, comme font les fauconniers.

Quand nous eûmes achevé nos récits, ma femme commença ses lamentations ordinaires sur les bêtes vivantes et mangeantes qu'on lui amenait, et qui ne pourraient manquer par la suite de nous devenir à charge. J'eus de la peine à la consoler, en lui disant que le bulle remplacerait l'âne, et j'établis la loi invariable que celui qui voudrait avoir une bête nouvelle à son service aurait le soin de l'entretenir. « C'est une cruauté, leur dis-je, que d'ôter à un être sensible la liberté pour un plaisir passager et pour le faire souffrir; il faut, au contraire, le dédommager de cette privation par les caresses et la bonne nourriture. Je déclare donc que celui qui fera souffrir les animaux qui lui sont confiés n'aura plus le droit d'en avoir. Cette menace était terrible, car l'homme est tellement fait pour la société, qu'au défaut d'être de son espèce il s'attache aux animaux. Ma femme alors fut satisfaite, et, comme elle les aimait beaucoup elle-même, elle promit à ses fils de les remplacer dans leurs soins lorsqu'ils seraient occupés ailleurs. Nous eûmes l'espoir que cette obligation les rendrait plus doux, plus actifs, plus réguliers, plus constants dans leurs affections. J'ai souvent remarqué que le bien qu'on fait aux animaux produit ces bons effets. Je donnai l'ordre de faire du feu et d'y mettre beaucoup de bois vert pour avoir de la fumée, au-dessus de laquelle je voulais suspendre les quartiers de bulle salés pour les conserver; ce qui fut exécuté. Nous attachâmes nos morceaux de viande à de hautes fourches, j'en ôtai tout ce qui ne me parut pas assez frais, et je vis avec plaisir que le petit aigle s'en régala. Le jeune bulle commençait à broncher; on lui donna du lait de vache, et Jack en fit boire aussi à son petit chacal. Nous joignîmes à la ration du bulle, dont l'appétit est très-grand, un tas de patates hachées qu'il mangea en entier; ce qui nous fit juger que la douleur de sa blessure était passée, et qu'il s'apprivoiserait bientôt.

Vint notre tour de souper; nous nous en acquittâmes aussi bien que nos bêtes. On causa avec gaieté; on railla beaucoup Jack sur son combat avec les bulles, sur les bottes qu'il voulait se faire avec leurs pieds, et même sur les moudes à bongies, dont on ne pouvait le faire sortir. Il se défendit avec esprit, et les rieurs furent de son côté. On prit pour la nuit les mêmes arrangements que la veille. Nous laissâmes notre viande à la fumée de nuit; nous attachâmes le jeune bulle à côté de la vache, et nous vîmes avec plaisir s'entendaient fort bien, et qu'à l'avenir ils vivraient en paix. Les chiens se mirent à leur poste de garde. Fritz voulut se coucher avec son aigle, qu'il avait sur son poignet, et dont les yeux étaient toujours couverts; l'oiseau resta paisiblement à cette place, et n'empêcha pas son maître de dormir. Notre nuit fut si tranquille, qu'aucun de nous ne se réveilla pour entretenir les flambeaux, et le soleil se leva avant nous. Immédiatement après un somme déjeuner, je sonnai la marche du départ; mais mes petites bonnes gens avaient encore je ne sais combien de choses dans la tête, et ni eux ni leur mère n'étaient disposés à m'obéir.

« Réfléchis, cher ami, me dit ma femme, que nous avons abattu ce beau palmier avec bien de la peine, et qu'il serait fâcheux de ne recueillir aucun fruit de nos sueurs; c'est l'arbre dont Ernest avait coupé l'excellent chou, il ne pouvait plus croître ni produire, nous

¹ L'aigle du Malabar ou des grandes Indes est petit; il n'est pas plus gros qu'un fort pigeon; mais dans sa petite taille il réunit l'élégance des formes à la beauté du plumage; ses yeux pleins de feu, ses mouvements vifs, de l'effronterie dans le regard et dans les attitudes, répandent sur sa physionomie toute l'apparence de la fierté et du courage. Les Malabares en ont fait une idole, et lui rendent une espèce de culte. Un canail de plumes larges, d'un blanc éblouissant, dont la tige à la noir brillant du jais, couvre la tête, le cou et toute la poitrine de ce bel oiseau; le reste du plumage est de couleur marron très-lustré, à l'exception du bout des six premières plumes de l'aile, qui est noir; le bec est cendré et d'un jaune verdâtre à la pointe; sa membrane est bleue, ses pieds jaunes, et ses ongles noirs. Cette espèce se trouve au Malabar, à Visapour, dans le Mogol et dans toutes les îles indiennes, etc., elle ne le cède en voracité à aucune autre.

(Extrait du Dictionnaire d'Histoire naturelle.)

avons voulu en profiter autrement. Ernest assure que c'est un sagoutier; s'il a raison, la moelle nous donnera une excellente provision pour mes soupes. Je te prie de l'examiner et d'en tirer parti.»

Je pensai qu'elle avait raison; mais pour cela il fallait se décider à rester encore un jour en cet endroit : ce n'était pas d'ailleurs une petite affaire que de fendre d'un bout à l'autre un tronc de soixante pieds. J'y consentis pourtant, d'autant plus volontiers qu'outre l'avantage de la moelle farineuse, je pouvais, en le vidant, obtenir deux beaux et grands canaux pour conduire l'eau du ruisseau des Chacals dans le jardin potager de ma femme à Zeltheim, et de là dans mes nouvelles plantations d'arbres.

Fritz. Voilà pour un, et l'autre nous servira pour conduire notre ruisseau de Falkenhorst dans mon beau bassin d'écaille de tortue; nous aurons alors une fontaine à côté de la maison, ce qui sera très-agréable : je me réjouis de la voir couler.

Ernest. Et moi, je me réjouis de voir comment on parvient à mettre le sagou en petits grains, ainsi que je l'ai vu en Europe : pouvez-vous le préparer ainsi, mon père?

Le père. Oui, je le crois, si vous voulez m'aider. Nous allons établir une fabrique de vermicelle et de macaroni.

François. Oh! oui, papa, je vous en prie; de macaroni! c'est si bon! je veux bien vous aider à les faire.

Le père. Je crois plutôt, petit gourmand, que tu m'aideras à les manger. Je ne vous promets pas cependant qu'ils seront aussi bons et aussi bien fabriqués que ceux de Gènes et de Naples; mais faisons toujours de la pâte de sagou, et nous essayerons ensuite de la mettre en œuvre. N'avons-nous pas ici une de nos râpes à cassave?

Ernest. Oui, sans doute, nous avions pensé à en faire ici pour nous amuser; mais nous avons trouvé assez d'autres occupations... Il courtait me la chercher.

Le père. Patience, mes enfants! nous n'en sommes pas là; il me faut beaucoup d'autres choses : d'abord je vais élever ce palmier en mettant à chaque bout deux petites fourches pour le soutenir; nous aurons trop de peine à le fendre s'il restait couché sur la terre; il me faut ensuite quelques coins de bois pour tenir la fente ouverte à mesure que je la ferai, et puis une provision d'eau.

La mère. C'est là le plus difficile; le ruisseau est très-éloigné; nous n'avons pas encore découvert de source dans le voisinage.

Ernest. Cela n'y fait rien, ma mère; j'ai vu près d'ici en abondance de ces plantes qui portent de l'eau; elles nous en fourniraient assez si j'avais seulement des vases pour la mettre.

Nous lui indiquâmes les vases de roseaux que nous venions de fabriquer; et comme il faut quelque temps pour faire couler l'eau de ces petits tuyaux, il alla sur-le-champ se mettre à l'ouvrage avec François; ils coupèrent un grand nombre de ces plantes, qu'ils posèrent inclinées sur le vase; pendant qu'il se remplissait, ils en préparèrent un autre. De notre côté nous nous mîmes courageusement à l'ouvrage; nous réussîmes sans peine à soulever le palmier; la couronne fut d'abord séparée avec la scie. Nous le fendîmes ensuite en deux, et ce bois tendre nous donna peu de peine. Nous arrivâmes bientôt à la moelle qui remplit le milieu de l'arbre. Lorsqu'il fut partagé, nous posâmes une des moitiés par terre, et nous en pressâmes la moelle avec les mains pour pouvoir y placer provisoirement celle de l'autre moitié encore posée sur les fourches. Nous voulions la vider pour nous en servir comme d'une auge à pétrir; nous laissâmes de la moelle aux deux bouts pour empêcher l'eau de couler, et nous nous mîmes en devoir de préparer notre pâte. Nous avions cloué la râpe à l'un des bouts pour presser la pâte à travers les petits trous dès qu'elle serait faite. Mes petits mitrons, les bras nus, commencèrent leur besogne avec une grande joie et bien mieux que je ne l'avais espéré; l'un après l'autre ils allaient chercher de l'eau, et la versaient doucement dans l'auge, pendant que nous la mêlions avec la farine. Dans peu, cette pâte me parut suffisamment travaillée; je fis alors une ouverture en dehors au bas de la râpe, et je pressai la pâte fortement avec la main; les parties farineuses passèrent fort bien par les petits trous, et les parties ligneuses, où se trouvait un peu de bois, restèrent et furent à mesure jetées en tas, dans l'espoir qu'il y viendrait des champignons et des larves. Les enfants se tenaient prêts à recevoir dans des vases de roseau ce qui tombait de la râpe, et le portaient aussitôt à leur mère, chargée du soin d'étendre ces petits grains au soleil sur des toiles à voiles pour les faire sécher. Je fis ensuite des vermicelli en donnant plus de consistance à la pâte, et en la pressant plus fortement contre les trous de la râpe; elle en sortait en petits tuyaux plus ou moins longs, qui séchaient promptement devant un feu doux. Ma femme nous promit, pour notre peine, de nous en faire un bon plat avec du fromage de Hollande, ce qui lui donnerait, en effet, de la ressemblance avec du macaroni d'Italie. Nous obtînmes donc ainsi une provision d'une nourriture saine, agréable et abondante; nous en aurions eu davantage si nous n'avions pas été pressés par le temps; mais la perspective de pouvoir recommencer quand il nous plairait en abattant un sagoutier, et l'impatience de porter à la maison nos deux canaux et de les mettre en usage nous firent hâter notre besogne. Ce qui nous restait de pâte fut ajouté à la couche des champignons, et encore arrosé d'eau pour hâter la fermentation.

Notre occupation du reste de la soirée fut de charger nos ustensiles et les deux moitiés de notre arbre sur le char. Nous nous retirâmes dans notre cabane à la nuit tombante, et nous dormîmes aussi paisiblement que les jours précédents. Le lendemain, dès le matin, nous étions prêts à retourner à Falkenhorst. Notre huille commença son étonnement : attelé à côté de la vache, il remplaça l'âne, et se montra fort docile ; j'allais, il est vrai, devant lui, tenant la corde qui passait dans ses narines : par ce moyen je le tenais en respect lorsqu'il lui prenait envie de broncher.

Nous primes, à notre retour, le même chemin par où nous étions venus, pour mettre sur le char la provision de baies, de cire, et les vases de gomme élastique. J'ajournai la recherche des œufs de poule à fraise, ayant à cœur de revenir le plus tôt possible à Falkenhorst pour soigner les bêtes que nous y avions laissées.

J'envoyai comme avant-garde Fritz et Jack avec un des chiens ; ils devaient, avec la hache, nous frayer entre les broussailles un chemin sûr pour notre char. Nos deux tuyaux de fontaine, qui étaient fort longs, embarrassaient un peu notre marche. Mes deux fils s'acquittèrent fort bien de la commission dont je les avais chargés, et nous arrivâmes assez vite et sans accident vers les arbres à cire et à gomme, où nous nous arrêtâmes pour mettre sur notre voiture les sacs de baies. Le caoutchouc n'avait pas donné autant que je le croyais, parce qu'il s'était trop vite épaissi à l'ardeur du soleil, et qu'il s'était formé une croûte au-devant de l'incision ; nous en eûmes cependant environ un pot, qui suffisait pour tenter l'essai des bottes imperméables, que depuis longtemps je désirais faire.

Nous nous remîmes en route, toujours précédés de nos fourriers, qui nous préparaient les voies. En traversant le petit bois de goyaves, nous entendîmes tout à coup un bruit effrayant qui venait de notre avant-garde, et nous vîmes Fritz et Jack accourir au-devant de nous. Je craignis d'abord qu'il n'y eût un tigre ou une panthère dans le voisinage. Turc aboya si effroyablement, et Bill, courant à lui, l'accompagnait d'une manière si bruyante, que je me préparai, non sans effroi, à un sanglant combat. J'allai, à la tête de ma troupe, qui voulut absolument me suivre, secourir ceux que je croyais en danger ; mes braves chiens s'étaient portés, comme des furieux, contre un fourré assez épais, où ils s'étaient arrêtés, et, la tête baissée, soufflant de tous leurs poumons, ils tâchaient d'y pénétrer. Sans doute, me disais-je, il y a là quelque animal redoutable ; Fritz, qui l'avait entrevu à travers les feuilles, me confirmait dans cette idée, et disait qu'il était à peu près de la grosseur du jeune buffle, et qu'il avait un poil noir et hérissé. J'allais, à tout hasard, lâcher mon fusil dans ce fourré, lorsque Jack, qui s'était couché par terre pour tâcher de voir la bête, se leva en éclatant de rire. « C'est, nous dit-il, un nouveau tour de maître cochon ; c'est notre grosse truie, qui ne cesse de se moquer de nous. » Dans ce moment, le grognement du moustre caché dans le buisson confirma ce que nous disait Jack. Moitié fâchés, moitié riant, nous nous fîmes jour au centre du fourré, où nous trouvâmes en effet notre truie étendue par terre et entourée de sept petits, qu'elle avait mis bas depuis peu de jours, et qui la tetaient à qui mieux mieux. Cette trouvaille nous fit grand plaisir, et nous caressâmes tous la grosse nourrice, qui semblait nous reconnaître, et grognait amicalement en léchant ses petits et sans témoigner aucun effroi. Nous la récompensâmes de cette bonne conduite par des patates, des glands doux et du pain de cassave : mes petits garçons s'en privaient volontiers pour elle ; ils lui avaient obligation de cette belle portée comme d'un présent, et voyaient déjà en idée un cochon de lait croquant tourner à la broche. Nous délibérâmes sur ce qu'il valait mieux faire : laisser là toute cette famille, ou la conduire à la maison. Fritz voulait qu'on ne la dérangeât point. Il pensait que l'isolement rendrait ces animaux sauvages, qu'ils deviendraient peut-être de petits sangliers, et qu'il aurait le plaisir de chasser. Ma femme désirait qu'on en élevât au moins deux pour le ménage, et que, puis-que la mère nous échappait toujours, on la tuât lorsqu'elle aurait sevré, afin d'avoir une provision de viande salée : ce fut là l'avis qui prévalut. Pour le moment, nous les laissâmes en paix dans leur retraite, nous réservant d'en élever trois, et de laisser courir les quatre autres dans les bois, où nous pourrions les chasser s'ils causaient du dommage à nos plantations.

Nous continuâmes notre route vers Falkenhorst, où nous arrivâmes heureusement et avec une grande satisfaction, tant il est vrai qu'on retrouve toujours avec satisfaction sa demeure habituelle. Tout était en bon ordre, et nos animaux domestiques vinrent au-devant de nous en caquetant et en nous témoignant à leur manière leur joie de nous revoir. Nous leur jetâmes tout ce que nous crûmes leur être agréable ; elles retournèrent ensuite d'elles-mêmes à leur place accoutumée. Il fallut encore attacher le buffle et le chacal pour les apprivoiser peu à peu ; ce fut aussi le sort du bel aigle de Malabar. Fritz eut faire merveille en le plaçant à côté du perroquet, sur une racine d'arbre ; il l'attacha avec une ficelle assez longue pour qu'il pût remuer facilement, et il lui débânda les yeux. Jusqu'alors l'aigle avait été assez tranquille ; mais il n'eut pas plutôt la vue libre, qu'il entra dans une espèce de rage qui nous étouffa ; il releva fièrement la tête, hérissa ses plumes, et ses prunelles semblèrent tourner dans leur orbite et lancer des éclairs. Toute notre volaille s'en effraya et prit

la fuite ; mais le pauvre perroquet se trouva trop près du brigand, et ne put lui échapper. Avant que nous nous fussions aperçus de son danger, il fut saisi et débire en un instant par le véritable bec crochu de l'aigle. Fritz éclata en injures et en malédictions, et résolut de tuer à l'instant le ménétrier ; mais Ernest accourut, en le priant de le laisser vivre. « Nous retrouverons, lui dit-il, des perroquets tant que nous en voudrons, mais jamais peut-être un aussi bel oiseau que cet aigle, que nous pourrions dresser pour la chasse au faucon, comme le dit mon père. C'est bien ta faute s'il a tué le perroquet : pourquoi lui débânder les yeux ? J'ai lu que les fauconniers les leur laissent bandés pendant six semaines, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement apprivoisés. Donne-moi ce gaillard-là à élever, il sera bientôt souple et docile comme un petit chien ; je sais le moyen d'y parvenir ; tu n'as qu'à me le céder, et tu verras ! »

— Oui-da ! dit Fritz ; je te donnerais mon aigle ! il est à moi, je ne veux le confier à personne ; je l'élèverai tout aussi bien que toi si tu veux seulement me dire comment tu voudrais faire ; c'est bien mal à toi si tu ne me l'apprends pas. N'est-ce pas, mon père, que c'est bien dommage ? » Ernest avait secoué la tête, comme pour dire non à la proposition de son frère.

LE PÈRE. Doucement, doucement, mes enfants ! Il faut, Fritz, que je te raconte un petit apologue. Un chien s'était posté sur une botte de paille, qu'il regardait comme sa propriété. Un âne et un bœuf affamés vinrent le prier de la leur laisser manger, puisqu'il ne pouvait la manger lui-même ; mais le chien, haqueux et jaloux, ne leur permit pas même d'en approcher. *Jaloux, mange ta botte ou laisse-nous la manger*, lui dit le bœuf ; mais le chien ne voulut rien entendre, et le força de s'en aller. Dis-moi à présent si tu n'agis pas aussi mal que ce méchant dogue. Tu ne sais comment apprivoiser ton aigle ; tu voulais le tuer il n'y a qu'un instant, et maintenant tu ne veux pas le donner à Ernest, qui te promet de l'élever, parce que tu es jaloux de ce qu'il est plus instruit que toi ! Comme il a lu avec plus de réflexion, il est tout simple qu'il veuille retirer quelque profit de ses lectures et de son savoir ; au moins devais-tu lui offrir honnêtement quelque chose pour qu'il te donnât son secret, si tu tiens tant à garder ton aigle. Si Ernest veut te le communiquer pour rien, ce sera d'autant plus généreux de sa part, et je serai content de lui et de toi.

FRTZ. Vous avez raison, mon père : eh bien ! je lui donne mon singe, s'il le veut ; un aigle, c'est plus noble, plus héroïque. Puisque je l'ai trouvé, je veux le garder ; mais tu m'apprendras à l'apprivoiser. Qu'en dis-tu, Ernest ? acceptes-tu le marché ?

ERNEST. Je le veux bien ; moi, je ne fais pas grand cas de cet héroïsme ; j'aime mieux être un savant. Tu seras, si tu le veux, le chevalier de l'aigle, et moi, je serai votre historiographe et votre poète, et je ferai une belle épopée sur les hauts faits du chevalier et de son oiseau de proie.

FRTZ. Mauvais railleur ! mais enfin prends le singe, et apprendsmoi ton secret pour dompter mon aigle. Que faut-il que je fasse pour le rendre plus tranquille ?

ERNEST. J'ai lu, je ne sais où, que les Caraïbes soufflent de la fumée de tabac dans le bec des oiseaux de proie et des perroquets qu'ils attrapent jusqu'à ce qu'ils en soient étourdis et tombent presque sans connaissance ; quand cette espèce d'ivresse est passée, ils ne sont plus farouches.

FRTZ. Voilà donc ce grand sortilège ! de la fumée de tabac ! il valait bien la peine de s'en vanter ! Ton secret ne vaut pas mon singe : n'est-ce pas, mon père ?

LE PÈRE. Et pourquoi pas ? s'il est bon, comme je le crois, le marché doit tenir ; s'il ne l'est pas, Ernest ne demandera rien pour un conseil inutile ; mais j'en ai bonne opinion. On peut, par le même moyen, tellement étourdir les abeilles, qu'on en fait ce que l'on veut sans qu'elles se défendent : comment pourrait-on sans cela prendre leurs rayons de miel ? L'idée n'est pas du tout mauvaise.

FRANÇOIS. Il y a donc un moyen d'empêcher ces méchantes abeilles de piquer un pauvre petit garçon qui veut seulement goûter de leur miel ! Bon papa, je vous prie d'aller un peu fumer dans ce tron d'arbre, et d'endormir si bien ses habitants que nous puissions avoir au moins la moitié de leur miel sans en être dévorés.

LE PÈRE. Je te le promets, mon petit ami ; je m'en occuperai au premier jour ; en attendant, je prie Fritz de donner une fumigation à son aigle, pour qu'il nous laisse passer tranquillement cette nuit ! il ne cesse de battre des ailes et de faire crier notre volaille ; il faut absolument le mettre à la raison et faire l'épreuve du secret d'Ernest.

Fritz y consentit. Il prit du tabac et une pipe ; nous en avions trouvé en quantité dans la caisse des matelots ; puis il fuma en s'approchant peu à peu de l'oiseau farouche. Lorsque celui-ci fut un peu calmé, il lui remit son capuchon sur les yeux, et fuma de nouveau si près de ses narines, que l'aigle demeura sans connaissance sur la place, comme s'il eût été empaillé. Fritz le crut mort, et voulut se fâcher contre son frère ; mais je lui fis observer que l'oiseau ne se tiendrait pas perché s'il était sans vie, et que sa tête seule était étourdie. En effet, il revint à lui peu à peu, sans faire aucun bruit, quoiqu'on lui débâdât les yeux ; il nous regardait d'un air étonné, mais sans fureur, et de jour en jour il devenait plus apprivoisé et plus tranquille. Le singe fut unanimement adjugé à Ernest. Dès le même

soir il en prit possession, et le fit coucher près de lui. Nous passâmes tous une excellente nuit dans notre château aérien et dans nos lits, que nous retrouvâmes avec beaucoup de plaisir.

CHAPITRE XXVIII.

Origine de quelques arbres fruitiers européens; les abeilles.

Le lendemain, de bonne heure, nous entreprîmes ce que nous avions décidé depuis longtemps, c'est-à-dire de planter des pieux de bambous à côté de nos jeunes arbres pour les soutenir. Nous partîmes avec joie de la maison, notre char chargé de cannes et d'un fer gros et pointu pour faire des trous dans la terre. Cette fois nous laissâmes ma femme seule avec son petit François en les priant de nous préparer un bon dîner, sans oublier le clou-palmiste et les macarons de sagon au fromage; ils offrirent aussi de faire fondre la cire des bûches pour notre provision de bougies.

Nous ne primes pas avec nous le bufile; je voulais que sa blessure achevât de se guérir par un jour de repos, la vache suffisant d'ailleurs pour la charge légère de cannes de bambous. En partant, nous donnâmes au bufile, pour nous en faire aimer, quelques poignées de sel; cette friandise lui plut tellement qu'il voulut à toute force nous suivre, et que pour l'en empêcher nous fûmes obligés de l'attacher.

Nous commençâmes nos travaux à l'entrée de l'allée qui conduisait à Zeltheim, et assez près de Falkenhorst. Les noyers, les châtaigniers et les cerisiers que nous avions plantés en ligne régulière et à une égale distance penchaient déjà sensiblement, et tous du même côté, parce qu'ils avaient été courbés par le vent. Comme étant le plus fort, je tenais le fer, avec lequel je faisais facilement dans cette terre légère un vide assez profond pour que le pieu y tint ferme. Pendant ce temps-là mes fils choisissaient des tuteurs, les coupaient tous à la même hauteur, et faisaient une pointe au bout qui devait entrer en terre. Lorsqu'ils furent bien solidement établis, nous serrâmes la terre tout autour, et nous attachâmes les jeunes arbres aux pieux avec une plante longue, étroite et souple, que je soupçonnai être une espèce de liane, et qui se trouvait dans les environs.

Tout en travaillant, nous entamâmes une conversation animée sur la culture des arbres. Jusqu'alors mes enfants n'avaient songé qu'à manger les fruits sans trop s'embarrasser d'où ils venaient; mais enfin leur curiosité fut excitée, et ils me firent tant et tant de questions sur cet objet, que je fus assez embarrassé pour leur répondre. Cependant je leur communiquai avec plaisir tout ce que je savais: je voyais que le moment était venu de rendre mes leçons instructives et vraiment profitables; je pouvais en même temps leur en donner la démonstration. Je vais rendre compte en abrégé de notre entretien, qui ne sera pas sans utilité pour les jeunes gens destinés à la vie agricole.

FRITZ. Ces jeunes arbres que nous avons plantés, et que nous venons d'appuyer, sont-ils sauvages ou cultivés?

JACK. Plaisante question! crois-tu donc qu'on apprivoise les arbres comme les buffles et les aigles? Tu leur apprendras peut-être à se baisser poliment pour que nous ayons moins de peine quand nous viendrons cueillir leur fruit!

FRITZ. Tu crois dire là, mon petit ami, quelque chose de bien spirituel, et tu ne dis qu'une bêtise. Penses-tu que tous les êtres créés doivent être élevés de la même manière? Si cela était, papa devrait, à ta première désobéissance, te passer une corde dans le nez pour te rendre plus docile.

ERNEST. Nous le verrions bientôt bridé.

LE PÈRE. Vous courriez risque de l'être tous, si c'était là le seul moyen de vous dompter; mais Fritz a raison: on n'élève pas les hommes comme les animaux, ni ceux-ci comme les plantes, quoique l'éducation de tous tende toujours au même but, c'est-à-dire à faire céder leur volonté au joug de la nécessité et du devoir, et à les faire marcher droit, comme ces arbres qui pliaient à tout vent, et que nous venons de redresser et d'assurer. Chaque créature est susceptible de se perfectionner, c'est-à-dire que, par la culture et les soins, chaque être peut devenir meilleur et acquérir des vertus et des qualités qu'il n'aurait pas eues s'il était resté abandonné à lui-même et à son naturel: ainsi je rends ton bufile et tu rends ton charal dociles en leur faisant sentir le pouvoir de l'homme sur la brute; ainsi je tâche, mes chers enfants, de vous perfectionner en cultivant votre intelligence, en vous domant, autant que je le puis, de bonnes leçons et de bons exemples, et ces arbres, qui n'étaient d'abord que des sauvages, c'est-à-dire venus de semence et ne portant que du fruit petit et mauvais, ont été rendus capables d'en produire d'excellents en les greffant de bonnes espèces. Approchez, regardez cette branche; il est aisé de voir qu'elle a été insérée dans celle-ci; on a élagué toutes les autres pour ne conserver que celle-là; toute la sève ou le suc nourricier s'y est porté, s'est étendu, et le sauvageon est devenu un bel et bon arbre produisant le même fruit que celui dont on a pris la greffe. C'est ainsi qu'on procède lorsqu'on veut greffer.

FRITZ. Il y a bien des choses que je ne comprends pas encore. J'ai souvent entendu parler d'enter les arbres: est-ce la même chose que de les greffer?

LE PÈRE. A peu près. Enter est, je crois, le mot propre de l'opération, et greffe le nom de la branche que l'on insère. Il y a, suivant les espèces d'arbres, différentes manières de greffer et différentes saisons pour faire cette opération avec succès; on ente en fente, en écusson, en ceillel: les uns greffent avec une branche insérée, d'autres avec un bonton non développé. Cela ne réussit pas toujours; mais on recommence une seconde ou une troisième fois.

JACK. Peut-on enter de bons fruits sur toute espèce d'arbres, sur des sapins, sur des chênes?

LE PÈRE. Non, mon fils; il faut choisir des espèces d'arbres homogènes.

JACK. Ah! voilà, par exemple, un fruit que je ne connais pas, *homogène*. Est-il bien bon? est-ce que nous en avons ici? Je serais bien aise d'en manger.

LE PÈRE. Ce n'est pas un fruit, mon cher enfant, c'est un mot un peu plus savant, et dont j'ai en tort de me servir sans vous en donner l'explication. *Homogène* dérive ou vient du grec, et veut dire d'une même nature, qui a de grands rapports: ainsi un pommier, un poirier, un cognassier peuvent s'enter les uns sur les autres, parce que leur bois, leur semences ou pépins sont homogènes ou se ressemblent. Il en est de même de différents fruits à noyau, tels que le cerisier, le prunier, le pêcher, l'amandier. Vouloir enter ces différents arbres sur un pin ou sur un chêne serait tout à fait inutile. Il en est de même parmi les hommes: la meilleure éducation ne peut faire de chacun d'eux un savant, un artiste, un général.

FRITZ. Vous disiez, mon père, que les sauvages ont les arbres produits par la seule semence ne portent pas de bons fruits; cependant tous ceux qui sont dans notre île, nos cocos, nos goyaves n'ont pas été entés, puisqu'il n'y a ici aucun jardinier, ni personne qui pût leur faire cette opération.

LE PÈRE. Ta remarque est juste; aussi je ne parlais que des arbres fruitiers de notre Europe, où, presque sans exception, les fruits demandent à être améliorés par un meilleur terrain, par la greffe et la culture. La Providence a voulu sans doute dédommager les climats brûlants de plusieurs inconvénients, en leur accordant les palmiers et d'autres fruits qui viennent naturellement et sans peine.

ERNEST. Je comprends tout cela; mais une seule chose m'inquiète: d'où a-t-on tiré en Europe, au commencement, les greffes des meilleures espèces?

JACK. Belle question! des pays qui en avaient.

ERNEST. Belle réponse! Et ces pays où les avaient-ils prises? Je voudrais savoir d'où l'on a tiré les premières branches des bonnes espèces avant qu'il y eût des gens qui s'occupassent de la culture des arbres et qui eussent inventé l'art de les enter; il faut cependant que, dans l'origine, tous les arbres aient été sauvages.

JACK. Oui-da!... Et le paradis terrestre, ne crois-tu pas qu'il y eût là d'excellents fruits et de toutes les espèces? n'a-t-on pas pu en prendre là autant qu'on en a voulu?

LE PÈRE. Mon petit ami, si tu avais lu la Bible avec attention, tu aurais vu que notre père Adam fut chassé du paradis terrestre pour avoir mangé de l'un de ces bons fruits, contre la défense positive de Dieu; et comme il était alors seul sur la terre avec sa femme Ève, personne n'a pu aller prendre des greffes dans ce beau jardin, qui d'ailleurs n'était pas en Europe: ainsi la question d'Ernest est juste et sensée. Les bons arbres fruitiers sont sans doute originaires de quelques endroits sur la terre, où ils portent naturellement, dans le climat qui leur convient, des fruits aussi exquis que l'art et les soins peuvent en produire chez nous. Ces arbres auront été arrachés jeunes de leur sol natal et transplantés en Europe, où, par les soins des jardiniers, ils auront prospéré et fourni des greffes pour les multiplier; car le climat d'Europe est si peu propre à produire naturellement de bons fruits, que le meilleur arbre, venu seulement de semence, y redevient sauvage et a besoin d'être greffé. Des jardiniers rassemblent dans un enclos une quantité de jeunes arbrisseaux; ils les sèment d'abord et les greffent ensuite. On appelle ces enclos des *pépinières*; c'est là que l'on va choisir ceux dont on a besoin, et que les nôtres ont été pris pour les mettre sur le vaisseau.

FRITZ. Est-ce que vous savez, mon père, quelle est la patrie originelle de ces arbres?

LE PÈRE. De la plupart, du moins. La vigne que j'ai hasardé de planter près de notre arbre, à Falkenhorst, ne vient que dans la zone tempérée; elle ne prospère ni dans les pays trop froids ni sous la zone torride, quoiqu'en général elle préfère le midi au nord. Du reste, elle date de loin, celle-là! puisque nous voyons dans la Bible que le père Noé faisait déjà du vin. Il y a lieu de croire que la vigne est originaire de l'Asie-Mineure et de l'Arménie; elle paraît avoir été portée, dès l'antiquité la plus reculée, en Égypte, en Grèce, et dans tout le reste de l'Europe. Les narrations fabuleuses de la mythologie sur l'acchus tiennent sans doute à la propagation de la vigne. L'Italie l'aura reçue de Grecs émigrés et des Romains, qui devinrent les maîtres du monde connu; elle a été portée dans les Gaules, en Espagne, en Allemagne, et dans les parties de l'Helvétie où elle pouvait prospérer. Peut-être aussi que les Phéniciens l'avaient portée auparavant dans quelques-unes de ces parties du monde.

LES ENFANTS. Et les pommiers, les poiriers, les châtaigniers, les noyers, les amandiers, les pêchers, les mûriers ?

LE PÈRE. Patience, patience, petits curieux ! puis-je vous dire tout cela à la fois ? L'un après l'autre, messieurs. Les fruits à coquilles ou à brou, tels que la noix, l'amande, la châtaigne, nommés généralement *glandes* chez les Romains, viennent de l'Orient, c'est-à-dire du côté où le soleil se lève, région qui comprend plusieurs pays. Chez les anciens, les châtaignes étaient nommées *glands sardes* ; elles viennent de la Syrie, province de l'Asie-Mineure, et ont reçu leur nom actuel de celui d'une ville grecque près de laquelle on les cultive en grande quantité. Quant aux grosses noix, elles s'appelaient jadis, chez les Romains, *glandes Jovis* ou *glands de Jupiter* ; elles sont originaires de Perse, et se répandirent en Europe par les conquêtes des Romains. Le grand noisetier, qui se nomme *aveline* ou *noiset* de Portugal, est originaire du Pont, pays de l'Asie-Mineure. L'origine de l'amandier est incertaine ; on le trouve sauvage en Asie et en Afrique ; ses fruits portaient en Grèce le nom de *thalos*, parce qu'ils avaient été transplantés d'abord dans l'île de ce nom, dans l'Archipel.

JACK. Et les cerises, papa, mes chères cerises que j'aime tant ? Il y en a une si grande quantité en Suisse, sur les bords des grands chemins et partout, que je crois bien qu'elles sont mes compatriotes.

LE PÈRE. Nullement, mon ami ; mais il est vrai que, de tous les fruits étrangers, c'est celui qui prospère le mieux chez nous. Elles ont reçu leur nom de *Cerasus*, ville de cette même province du Pont dont je vous ai déjà parlé, et, si je ne me trompe, cette ville s'appelle aujourd'hui *Chirisonda*. Le célèbre général romain Lucullus, après sa victoire sur Mithridate, roi de Pont, les a, dit-on, transportées le premier en Europe, soixante-dix ans avant la naissance de Jésus-Christ.

ERNEST. Je n'ai rien lu de cette circonstance dans *Eutropé* ; cela m'aurait pourtant fait le plus grand plaisir.

LE PÈRE. Je trouve, comme toi, que les historiens auraient aussi bien fait de citer les noms de ceux qui ont procuré aux hommes la connaissance d'un fruit agréable que ceux des destructeurs du genre humain.

Pendant cette conversation instructive, nous étions parvenus au bout de notre allée, à laquelle tous nos arbres redressés donnaient très-bonne façon ; nous passâmes ensuite le pont de Famille pour nous rendre dans la plantation des arbres méridionaux, que nous voulions aussi soutenir. Nos yeux furent réjouis par de beaux orangers, citronniers et grenadiers, qui avaient repris et venaient à merveille, ainsi que les pistachiers et les mûriers ; quelques-uns étaient en fleur et nous donnaient la plus douce espérance. Nous nous mîmes promptement à l'ouvrage, et mes fils, avec une curiosité redoublée, recommencèrent leurs questions pour savoir l'origine de ces excellents fruits.

FRITZ. Ah ! que ce doit être un beau pays que celui où ces fruits viennent naturellement !

LE PÈRE. Sans doute, sous ce rapport, ce pays peut être appelé *fortuné* ; mais il a aussi son mauvais côté. Tous ces fruits à jus acide et rafraîchissant ont leur origine dans la zone torride ou brûlante, ou dans les parties de la zone tempérée qui en sont les plus voisines ; ils paraissent avoir été destinés à rafraîchir la masse du sang et à préserver des maladies inflammatoires, si fréquentes dans ces climats. Les orangers viennent de la Chine et les citronniers, à ce que je crois, de la Médie et de l'Assyrie. Chez les Romains, on appelait ces derniers *malva medica* ou *pommes de Médie* ; ils furent apportés par les Perses à Albine, de là en Sicile et à l'île de Malte ; puis en Italie, et de là dans le reste de l'Europe. Les grenades s'appelaient *mala punica* ou *pommes puniques*, et sans doute elles furent apportées par les Phéniciens et les Carthaginois dans les provinces méridionales de l'Europe. Je ne sais rien de positif sur l'origine des pistachiers. A présent, mes enfants, je pense que vous en savez assez là-dessus.

LES ENFANTS. Non, non, cher papa ; puisque vous êtes en si bon train, faites-nous connaître la patrie primitive de tous les arbres que nous avons à pouvoir de bien ; cela nous amuse tant !

LE PÈRE. Je suis charmé que vous y preniez plaisir, et ce que je sais est bien à votre service ; mais en apprenant ainsi coup sur coup tant de détails sur toutes les espèces de fruits, vous surchargeriez votre mémoire, et ne garderiez aucun souvenir de notre conversation.

FRITZ. Pardonnez-moi, mon père ; chacun se rappellera fort bien ce qui regarde son fruit favori, et nous parlerons souvent en nous promenant sous ces arbres.

LE PÈRE. Eh bien, soit ! Dans le fond, il en est ainsi de toutes les sciences ; on n'oublie pas ce qu'on désire savoir, ce qui se lie à nos desirs et à nos espérances. Ainsi, demandez, et je vous répondrai si je le puis.

FRITZ. Eh bien ! papa, d'où viennent les olives ?

LE PÈRE. Elles viennent originellement de l'Arménie et de la Palestine. D'anciens auteurs disent qu'Hercule les apporta le premier en Europe, et qu'il les planta sur le mont Olympe ; peu à peu on les cultiva dans toute la Grèce, et surtout dans le territoire d'Athènes,

d'où elles vinrent en Italie, et furent de là répandues dans la France méridionale et en Espagne, où on les soigne avec zèle, à cause de l'huile excellente qu'on en retire. Les figues ont la même origine. Du temps de Caton l'Ancien, on en faisait venir de la Lydie et de l'île de Chios dans l'Archipel ; ce ne fut que longtemps après qu'elles furent apportées dans les Gaules par l'empereur Julien, qui fut d'abord préfet ou gouverneur de cette province romaine. Les pêches viennent de la Perse, et les Romains les appelèrent *mala persica*. Du temps de Plinius, qui vivait sous l'empereur Vespasien, elles étaient encore nouvelles en Italie, quoiqu'elles fussent connues des Grecs dès le siècle d'Aristote. La famille des abricots vint, environ dans le même temps, de l'Arménie chez les Romains, qui leur donnèrent aussi le nom de leur patrie primitive.

Passons maintenant aux prunes, votre fruit favori : quelques espèces des plus mauvaises sont peut-être européennes ; mais les meilleures et les plus belles sont certainement d'origine étrangère : elles nous viennent de Damas, ville de Syrie, qui leur donna son nom. Dans la suite, les Croisés en apportèrent plusieurs autres espèces en Europe.

Disons à présent quelques mots des poires et des pommes. Nous trouvons les premières chez les auteurs grecs, sous la dénomination de *fruits du Péloponnèse* : c'est de là que les Romains les ont reçues ; mais ils en trouvèrent aussi de plusieurs espèces en Syrie et à Alexandrie. C'est le fruit qui présente le plus de variétés, et sans doute plusieurs d'entre elles sont dues à la culture ou à l'influence du sol et du climat. C'est en général une loi de la nature qu'une éducation soignée produit dans la même espèce plus de variétés et de nuances différentes que l'on n'en trouve dans l'état brut et primitif, qui se ressemble assez partout. L'homme sauvage est presque le même dans les diverses contrées de la terre, et ne présente pas ces différences de caractère qui se développent naturellement chez l'homme civilisé. Chaque classe d'animaux ou de plantes que l'homme rapproche de lui par la culture offre, sans comparaison, plus de nuances dans la même espèce, plus de variétés, plus de familles, que celles qui sont encore dans leur état naturel et éloignées des soins de l'homme : il semblerait que la Providence ait voulu par là encourager et récompenser l'activité et le travail.

JACK. A présent, papa, encore l'histoire des pommes, je vous en prie ; je serais bien aise qu'elles fussent d'origine allemande ou suisse : c'est un des fruits les plus utiles ; il se conserve tout l'hiver et se mange également cru ou cuit.

LE PÈRE. Non, mon ami : ce bon fruit nous vient aussi des climats plus privilégiés, au moins les meilleures espèces. On trouve chez nous beaucoup de poiriers et de pommiers sauvages, dont le fruit est âpre et presque immangeable ; on ne sait pas s'ils y ont toujours existé, ou si ce sont des arbres dégénérés. Ainsi que je l'ai dit, aucun de ces bons fruits n'est indigène dans les parties les plus froides de l'Europe ; et c'est précisément ce climat ingrat et pénible qui fait que l'Européen se distingue des habitants des autres parties du monde, par son intelligence, son aptitude au travail, et son habileté pour la culture de la terre. Trop de moyens et de facilités rendent l'homme mou et paresseux ; mais la nécessité et le besoin le portent au travail et aux inventions utiles, et sont, à quelques égards, de véritables présents du ciel.

JACK. Je le crois comme vous ; mais dites-moi donc d'où viennent les pommes ?

LE PÈRE. Des pays orientaux, mon fils, et c'est toujours par les victoires des Romains que nous sont parvenues quelques-unes des meilleures espèces, qui se sont diversifiées, par les étamines, la greffe, l'influence du terrain et du travail.

FRITZ. Il ne nous reste plus qu'à connaître l'histoire des cognassiers et des mûriers, après quoi nous vous laisserons en repos.

LE PÈRE. Il en sera temps. Eh bien ! mon fils, les mûriers viennent principalement d'Asie : on les a, je crois, plus cultivés pour leurs feuilles, qui nourrissent les vers à soie, que pour leur fruit ; cependant la baie succulente du mûrier noir mérite par elle-même quelque estime, et les blancs, dont le fruit est petit et mauvais, produisent la plus belle soie. La famille des coings avait pris son nom de la ville de Cydonia, dans l'île de Crète ; les Romains les appelaient *piri cydonia*. Le cognassier est l'arbre sur lequel on ente avec le plus de succès les poiriers que l'on veut élever en espalier.

FRITZ. Mais à quoi cela sert-il d'estropier un bel arbre et de le forcer à rester petit ?

LE PÈRE. Cela est utile à plusieurs égards ; les arbres nains produisent des fruits plus précoces et mieux soignés ; on peut plus facilement les préserver des insectes ; leurs fruits se cueillent plus aisément ; l'arbre ne donne pas autant d'ombrage et ne nuit pas aux plantes potagères.

JACK. Alors je demande pourquoi on ne cultive pas de cette façon tous les arbres fruitiers.

LE PÈRE. Cela ne serait pas aisé non plus, car, les branches des arbres nains touchant presque à terre, on ne peut rien planter dessous ; d'ailleurs un arbre à haute tige produit plus de fruits, on en fait des vergers, et on recueille encore du foin dessous.

Voilà un abrégé de notre longue conversation du matin, pendant

laquelle nous terminâmes heureusement notre ouvrage. Vers le midi, un appétit dévorant nous ramena promptement à Falkenhurst, où nous trouvâmes un abondant et excellent dîner préparé par ma femme. Le chou-palmiste fut notre principal régal : il est impossible de manger rien de meilleur et de plus délicat; Ernest, qui nous l'avait procuré, en fut remercié.

Quand notre faim fut un peu apaisée, nous parlâmes d'une affaire qui me tenait depuis longtemps au cœur, et plus encore à ma femme; elle trouvait pénible et même dangereux de monter et de descendre de notre arbre avec des échelles de corde : nous n'y allions jamais que pour nous coucher, et, chaque fois, nous tremblions qu'un des enfants, qui montaient en étourdis comme des chats, ne fît un faux pas et ne s'estropiât. Les mauvais temps pouvaient arriver et nous obliger à chercher un asile dans notre chambre aérienne, et à monter et descendre plus souvent. Ma femme ne cessait de me demander si, dans mon génie inventif, je ne pourrais pas trouver une manière plus facile de parvenir sans danger dans notre demeure. Je risais de son aveugle confiance dans mon intelligence; je l'assurais que, si j'étais un enchanteur ou un magicien, elle n'aurait rien à désirer, et que, d'un coup de baguette, je lui ferais l'escalier le plus commode et le plus solide; mais j'avouais que par moi-même je n'en savais aucun moyen. Cependant ses instances répétées et mes propres soucis m'avaient fait faire bien des réflexions, pour découvrir si réellement cela serait impossible. Il ne fallait pas penser à un escalier extérieur, la chose étant impraticable à cause de la hauteur excessive de l'arbre; je n'aurais su sur quoi l'appuyer ni où prendre des poutres assez fortes pour le soutenir; mais, depuis quelque temps, j'avais eu l'idée qu'on pourrait établir un escalier tournant, en dedans de l'immense tronc de l'arbre, si par hasard il se trouvait naturellement creux, ou qu'il fût possible de le creuser. François avait réveillé cette idée en me parlant des abeilles.

• Ne m'as-tu pas dit, chère amie, demandai-je à ma femme, qu'il y a un tron dans le tronc de ce gros arbre, et qu'il s'y trouve un essaim d'abeilles ?

LA MÈRE. Sans doute, c'est là que François, qui voulait y fourrer un bâton, fut si bien piqué. Tiens, regarde, tu verras entrer et sortir des abeilles en foule.

LE PÈRE. Eh bien ! il s'agirait seulement de savoir jusqu'où descend ce tron, s'il atteint les racines, et quelle en est la circonférence : alors notre escalier serait déjà bien avancé.

Tous mes enfants saisirent cette idée avec ardeur; ils se levèrent en sautant, et se préparèrent à grimper, comme des écureuils, sur les arcs des racines, pour de là frapper le tronc avec des haches, afin de juger, au bruit, jusqu'à quel point il était creusé; mais ils eurent bientôt assez de leur essai. L'essaim des abeilles, alarmées du bruit que l'on faisait contre leur demeure, sortit en bourdonnant avec fureur, se jeta sur les petits tapageurs, commença à les piquer, s'attacha à leurs cheveux et à leurs habits, et les mit bientôt en fuite, emportant avec eux leurs ennemis et poussant des cris lamentables : nous eûmes assez de peine à les arrêter et à couvrir leurs petites plaies de terre fraîche pour apaiser la douleur. Jack, toujours le plus téméraire, avait frappé droit contre le nid des abeilles; aussi était-il le plus maltraité; il fallut lui mettre un masque de limon sur le visage. Le patresseux Ernest était monté le dernier, et s'était sauvé le premier quand il avait vu le combat; aussi en fut-il quitte pour une couple de piqûres; mais il fallut une heure ou deux avant que tous les yeux fussent ouverts et les grandes douleurs passées. Alors vint le désir de la vengeance contre les insectes qui les avaient si fort maltraités : ils me pressèrent de faire tous les préparatifs nécessaires pour nous emparer de leur miel. Elles bourdonnaient, encore furieuses, autour de l'arbre; je préparai du tabac, une pipe, un morceau de terre glaise, des ciseaux, des marteaux, etc. Je pris la grande courge, destinée depuis longtemps à faire une ruche, et je lui préparai sa place en clouant un bout de planche sur une branche de notre arbre; je fis un toit de paille pour la poser dessus et la mettre à l'abri du soleil et de la pluie. Tout cela me prit plus de temps que je ne pensais; il fallut renvoyer au lendemain l'attaque de la forteresse, et nous nous y préparâmes par un bon sommeil, qui acheva la guérison de tous mes petits blessés.

CHAPITRE XXIX.

Conquête sur les abeilles; l'escalier tournant; éducation de divers animaux; fabriques diverses; fontaine, etc.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous étions debout; les abeilles avaient repris possession de leur tron, que je commençai par boucher avec de la terre glaise, en n'y laissant d'ouverture que pour y passer le tuyau de ma pipe; je fumai ensuite pour étourdir, sans les tuer, ces insectes. N'ayant point de bonnet à masque, comme les preneurs d'abeilles en mettent, ni même de gants, cette précaution était nécessaire. Au commencement, on entendit un léger bourdonnement dans ce tron; il augmenta ensuite et devint semblable au bruit d'un orage; mais peu à peu il se calma, tout redevenant tranquille, et je retirai mon tuyau de pipe sans qu'il parût une seule abeille. Fritz

avait grimpé à côté de moi : alors nous commençâmes, avec un ciseau et une petite hache, à ôter de l'arbre, au-dessous du trou des abeilles, une pièce de bois de trois pieds en carré; avant de la détacher entièrement, je recommençai la fumigation : je craignais que l'étourdissement de la première ne fût passé, ou que le bruit que nous venions de faire n'eût ranimé les abeilles. Lorsque je les crus suffisamment endormies, je séparai du tronc le morceau que j'avais taillé, et par le moyen de cette espèce de fenêtre tout l'intérieur de l'arbre fut éclairé; nous fûmes en même temps saisis de joie et d'étonnement en voyant le travail immense et merveilleux de cette peuplade d'insectes. Il y avait une si grande provision de cire et de miel, que nous craignîmes de n'avoir pas assez de vases pour la contenir. L'intérieur de l'arbre était plein de rayons : je les coupai avec précaution, et je les plaçai dans les cales basses que mes enfants m'apportèrent. Dès que j'eus un peu de vide, je mis les rayons supérieurs, où les abeilles étaient rassemblées en grappes et en pelotons, dans la courge préparée pour servir de ruche, et je la plaçai sur la planche que j'avais élevée exprès; je descendis, emportant avec moi le reste du miel; j'en remplis un tonnelet, après l'avoir fait laver dans le ruisseau; j'en réservai quelques rayons pour nous régaler à dîner : je fis couvrir avec soin ce baril de toiles et de planches, de peur que les abeilles, attirées par l'odeur, ne vinssent le visiter; puis nous nous assîmes autour de la table, et nous mangeâmes à souhait de ce miel délicieux et parfumé. Lorsque nous en eûmes assez, ma femme serra le reste avec soin, et je proposai à mes fils de retourner à l'arbre, et d'empêcher que les abeilles, réveillées, ne s'y rassemblent de nouveau, ce qu'elles n'auraient pas manqué de faire, sans la précaution que je pris de passer une planche en dedans, et d'allumer dessus quelques poignées de tabac, dont l'odeur et la fumée les éloignaient de leur ancienne demeure toutes les fois qu'elles voulaient y entrer; elles finirent par ne plus s'en approcher, et par s'accoutumer à leur nouveau gîte, où la reine était sans doute établie. A cette occasion, je racontai à mes enfants tout ce que j'avais lu, dans l'intéressant ouvrage de M. Hubert de Genève¹, sur cette abeille : reine et mère chérie et respectée de ses sujets, qui sont tous ses enfants, qui la soignent, la gardent, travaillent pour elle, nourrissent les nouveaux essaims, font les cellules où ils doivent être logés, en préparent d'une structure différente, et apprennent aussi les aliments des jeunes reines qui doivent conduire au dehors des colonies. Tous ces détails, que des observateurs célèbres, et surtout celui que nous venons de nommer, ont su rendre si intéressants, amusèrent beaucoup ma jeune famille, et lui firent presque regretter d'avoir troublé par leur brigandage ce paisible royaume, qui, depuis si longtemps, prospérait dans un tron immense. Quant à moi, il me convenait si bien pour mon escalier, que j'adoptai la morale de tous les conquérants, qui laissent de côté les scrupules quand un pays est à leur convenance, et je résolus de commencer dès le lendemain à prendre possession de l'arbre. En attendant, je proposai à tout le monde de veiller cette nuit pour garder notre provision de miel pendant le sommeil des abeilles, qui ne nous auraient pas laissés tranquilles, et seraient venues en légions reprendre leur bien. Pour ne pas nous tuer de fatigue, nous allâmes nous jeter tout habillés sur nos lits, et faire un petit sommeil en attendant l'heure de la retraite. Nous nous endormîmes au bruit de leur bourdonnement; mais il avait tout à fait cessé quand nous nous réveillâmes à l'entrée de la nuit : elles étaient rentrées paisiblement dans la courge, ou peudaient en grappes à quelques branches. Sans nous en embarrasser, nous nous mîmes promptement à l'ouvrage : le tonnelet de miel fut vidé dans un chaudron, à l'exception de quelques rayons que nous gardâmes pour notre usage journalier; le reste, mêlé d'un peu d'eau, fut mis sur un feu doux, et réduit en une masse liquide, que nous passâmes à travers un sac, en la pressant, et que nous versâmes ensuite de nouveau dans la tonne, qui fut laissée debout et découverte le reste de la nuit, pour se refroidir. Le matin, toute la cire s'était séparée et élevée au-dessus sous la forme d'un disque dur et solide, que nous enlevâmes très-facilement; au-dessous était le miel le plus pur, le plus beau, le plus appétissant qu'on pût voir. La tonne fut soigneusement refermée et mise au frais, en terre, à côté de nos tonnelets de vin, et nous nous promîmes de la visiter souvent pour nos desserts. Je montai ensuite pour examiner la ruche : tout y était en ordre; les abeilles sortaient en foule, et rentraient chargées de cire, ce qui me fit voir qu'elles construisaient de nouveaux édifices dans leur nouvelle habitation. J'étais surpris que la quantité qu'il y en avait dans l'arbre eût pu se placer dans la calébase; mais, en regardant de plus près, j'en aperçus une partie rassemblée en groupe autour d'une branche. Je jugeai qu'il y avait peut-être là une jeune reine; je me fis donner une seconde courge, dans laquelle je les secouai, et que je plaçai à côté de la première. Ainsi j'eus le plaisir d'avoir à peu de frais deux belles ruches en activité.

¹ M. Hubert Lullin (de Genève) a fait paraître un excellent traité sur les mœurs de ces insectes. Il a découvert sur la reine abeille les détails les plus curieux et les mieux prouvés; mais, ce qui est plus singulier encore, c'est que celui qui a répandu tant de lumières sur cet intéressant objet de l'histoire naturelle était aveugle.

Nous passâmes de là à l'examen de l'intérieur du tronc d'arbre; je le mesurai avec une perche, de la fenêtre que j'avais faite jusqu'en haut, et une pierre attachée à une ficelle nous servit pour sonder le bas et connaître ainsi la hauteur et la profondeur du creux. A mon grand étonnement, ma perche pénétra sans résistance jusqu'aux branches où nous avions notre demeure, et la pierre alla jusqu'aux racines. Le tronc avait donc perdu son noyau et la plus grande partie de son bois intérieur; je pensai qu'il n'y avait rien de plus facile que de placer un escalier tournant dans ce grand vite, qui tenait du bas en haut. Apparemment cette espèce d'arbre, ainsi que le saule de nos contrées, se nourrit par l'écorce, car il ne paraissait point souffrir, et ses branches, très-étendues, étaient de la plus grande beauté. Je décidai que nous devions commencer le jour même notre construction : au premier moment, une telle entreprise semblait au-dessus de nos forces; mais l'intelligence, la patience, le temps et une ferme résolution viennent à bout de toutes les difficultés. Nous avions de tout cela de reste, et j'étais charmé de trouver des occasions de tenir mes fils dans une activité continuelle; leur physique et leur moral s'en trouvaient à merveille; ils grandissaient, se fortifiaient, et n'avaient le temps de regretter aucune des jouissances de l'Europe.

La fabrique de macatoni.

Nous commençâmes par couper dans l'arbre, sur le côté en face de la mer, une porte de la grandeur de celle de la chambre du capitaine, que nous avions prise avec sa fermeture; ainsi nous fûmes d'abord rassurés contre toute invasion de ce côté; ensuite l'intérieur fut nettoyé et dégagé de tout le reste du bois pourri qui l'encombrait; les parois en furent rendues nues, en y laissant assez d'épaisseur pour y faire des incisions et y placer les marches tournantes, sans nuire à l'écorce. Je plaçai au milieu un arbre de dix à douze pieds de hauteur et de l'épaisseur d'un pied, bien dégarni de ses branches, pour faire monter autour mon escalier tournant. Nous fîmes dans ce tronc et dans la paroi intérieure du grand arbre des rainures parallèles en forme de limaçon, pour y placer, de demi-pied en demi-pied de distance, les planches qui devaient servir de marches, jusqu'à ce que j'eusse atteint la hauteur du petit arbre autour duquel elles tournaient. La fenêtre que j'avais ouverte dans le haut, pour enlever le miel, suffisait pour nous donner du jour; j'en fis une seconde plus bas et une troisième plus haut, qui éclairèrent parfaitement notre escalier. Je perçai aussi une issue près de notre chambre, pour pouvoir faire de là très-commodément la partie supérieure de l'escalier. Un second tronc fut posé sur l'autre, et retenu solidement par des cerceaux et des cales transversales; il fut garni de marches taillées en biais comme les précédentes, et nous arrivâmes ainsi heureusement au niveau de notre chambre à coucher. Là, j'ouvris une seconde porte, par laquelle on y entra directement, et mon but fut rempli. Si notre escalier n'était pas entièrement conforme aux règles de l'ar-

chitecture, il répondait du moins à nos besoins, et nous conduisait en sûreté et à l'abri dans notre demeure. Pour le rendre plus solide, et aussi pour qu'il fût plus joli, je fermai l'espace intermédiaire des marches avec des planches mises de hauteur au-devant de chaque degré; puis j'attachai deux fortes cordes, l'une descendant le long du petit arbre, l'autre contre la paroi du grand, pour nous retenir si nos pieds venaient à glisser. Je posai les fenêtres vitrées de la cabine du capitaine aux ouvertures faites pour éclairer l'escalier; et quand tout fut achevé, cet escalier se trouva si joli, si solide, si commode, que nous ne pouvions nous lasser de le monter et de le descendre avec une véritable admiration pour nos talents. Il faut que j'avoue cependant qu'ils étaient médiocres, que nous ne réussîmes qu'à force d'essais, de patience et de temps; car cet ouvrage nous tint plusieurs semaines en haleine. Il me fit penser plus d'une fois à la sagesse du système d'éducation du philosophe genevois Jean-Jacques Rousseau, au moins à cet égard, lorsqu'il veut qu'on apprenne à tous les garçons, de quelque classe qu'ils soient, un métier utile, et surtout celui de charpentier: combien n'aurais-je pas été heureux, dans les circonstances où nous nous trouvions, si j'avais su ce métier et si j'avais pu l'apprendre à mon fils aîné! Je ne puis trop exhorter les pères de famille à donner d'avance à leurs fils une ressource qui, si elle ne leur devient pas absolument nécessaire, a du moins l'avantage de rendre un jeune homme plus fort, plus adroit, d'occuper plusieurs des heures si dangereuses de l'ardente jeunesse, et, dans l'âge mûr, de pouvoir au moins, si on ne travaille pas soi-même, surveiller les ouvriers qu'on emploie. Je ne suis point un enthousiaste du système de Jean-Jacques, quoique j'admire son style et son génie; mais, quand l'humanité ne lui devrait que ce sage conseil et le bonheur de la première enfance, c'est bien assez pour l'aimer et pour le regarder comme un bienfaiteur.

Notre escalier ne nous occupa cependant pas exclusivement pendant tout ce temps. Dans notre solitude, nous ne dépendions de personne que de nous-mêmes et de nos besoins journaliers; et, n'étant contraints par aucune autorité étrangère, il eût été ridicule de nous tourmenter à travailler du matin au soir comme des forçats ou des ouvriers salariés; nous n'avions ni dur inspecteur, ni questionneurs curieux, ni voisins, ni conseillers importuns. Si quelquefois il nous arrivait de regretter que nous ne fussions plus membres d'une grande société, soumis aux lois et aux convenances établies entre des hommes rassemblés, le plus souvent nous nous applaudissions de n'être pas assujettis à cette gêne et aux embarras qui en sont la suite. S'il nous arrivait parfois de manquer de quelques-unes des jouissances de la vie sociale, nous étions bientôt consolés en pensant que du moins nous n'avions pas besoin d'argent, que nous n'étions pas obligés de nous rompre la tête pour nous en procurer, que nous n'attirerions sur nous ni l'envie, ni la pitié, ni le blâme; et l'imperfection de notre travail, et la peine qu'il nous donnait, nous semblaient amplement compensées par la liberté et par la gaieté avec lesquelles nous l'avions fait, sans jamais nous disputer, et n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme.

Je vais raconter maintenant en peu de mots ce qui nous arriva de remarquable pendant cette construction.

Peu de jours après qu'elle fut commencée, nos deux chèvres nous donnèrent deux petits chevreaux, et nos brebis cinq agneaux; de sorte que nous nous vîmes en possession d'un joli troupeau. Pour empêcher nos bêtes domestiques de suivre le mauvais exemple de l'âne et de nous échapper, je fis attacher au cou de chacune une petite cloche; nous en avions trouvé beaucoup sur le bâtiment, que l'on avait emportées pour en trafiquer avec les sauvages, qui en sont fort amateurs: nous pouvions, par ce moyen, être avertis sur-le-champ, suivre les traces d'un déserteur, et le ramener au bercail.

Ma plus grande occupation, après l'escalier tournant, fut l'éducation de notre jeune bœuf, dont la plaie au museau était cicatrisée au point que je pouvais, à mon gré, le conduire avec une corde ou avec un bâton passé dans cette ouverture à la manière des Cafres. Je préférai le bâton, qui faisait l'effet d'un mors de cheval, et j'espérai dresser cette vaillante bête non-seulement à traîner notre voiture, mais encore à être montée. Elle fut en effet bientôt accoutumée au trait, dont nous avions déjà fait l'épreuve, et y devint fort docile; mais j'eus plus de peine comme écuier. Il fallut, par degrés, lui faire supporter une sangle que j'avais faite de la peau de sa mère. Je fabriquaï une espèce de selle de toile à voiles, que j'attachai à cette sangle; peu à peu je mis sur cette selle quelques fardeaux toujours plus pesants: il renversa les premiers; je ne me lassai pas, et bientôt je pus lui faire porter sans crainte les gros sacs de l'âne, pleins de patates, de sel, etc., etc. Quand il s'agit de le monter, ce fut le singe qui, le premier, en fit l'essai, et qui se cramponna si bien à la selle, que, malgré les sauts et les ruades du bœuf, il ne fut point renversé: vint ensuite le tour de François, comme le plus léger; mais pendant sa cavalcade je conduisais la bête par la corde, pour qu'il ne jetât pas l'enfant par terre. Jack brûlait d'impatience d'être à son tour sur le dos de l'animal; il fallut le contenter. Je passai dans le nez du bœuf le morceau de bois; j'attachai à chaque bout une forte ficelle, et je les réunis toutes deux sur le cou de l'animal; je mis ensuite cette espèce de bride dans la main du jeune cavalier, en lui mon-

trant comment il devait s'en servir. Le petit bonhomme se tint d'abord assez ferme, malgré les sauts répétés de son cheval cornu; mais un écart de côté le jeta sur le sable sans lui faire grand mal. Ernest, Fritz et moi nous le montâmes tour à tour avec plus ou moins de succès. Son trot nous secouait rudement les entrailles; son galop était si rapide, que la tête en tournait, et notre leçon d'équitation se répéta bien des jours avant que l'animal fût dompté et qu'on pût le monter avec sûreté et agrément. Nous en vîmes à bout cependant sans accident fâcheux, et la force et la vitesse de notre monture étaient vraiment inconcevables; il paraissait se jouer des fardeaux les plus pesants: mes trois fils aînés le montaient quelquefois ensemble, et il allait comme l'éclair. Nous nous donnâmes tant de peine,

attirail lui fut d'abord insupportable; il grinça des dents, se roula par terre, sauta comme un furieux, et fit tout ce qu'il put pour s'en débarrasser; mais on se moqua de lui: on lui laissa la hotte jour et nuit, et on ne lui donna à manger que ce qu'il y avait mis; au bout de quelque temps il y fut si bien accoutumé, qu'il grognait lorsqu'on voulait la lui ôter, et que dès qu'on lui donnait quelque chose à tenir, il le jetait dans cette hotte, qui lui avait d'abord tant déplu. Il nous devint très-utile, mais ne voulait obéir qu'à Ernest, qu'il aimait et craignait en même temps; ce qui devrait être le but de tous les instituteurs. Jack était le moins heureux avec son petit chacal, qu'il avait nommé *le Chasseur*, espérant que ce nom développerait ses talents. Il voulait lui apprendre à arrêter et à apporter le gibier; mais, pendant les premiers six mois, il ne put réussir qu'à lui faire apporter ce qu'on lui jetait, et lorsque c'était une pièce de gibier morte, il la mangeait toujours chemin faisant, et n'apportait que la peau. Cependant il était d'ailleurs si joli et si docile, que j'exhortai Jack à ne pas se rebuter en faisant une éducation qui nous rapporterait de si grands avantages, et il la continua avec beaucoup de zèle.

Ces différentes occupations remplissaient plusieurs heures de la journée; et lorsque, pour nous reposer du travail de notre escalier, nous nous rassemblions, vers le soir, autour de la bonne mère, en cercle amical et joyeux, c'était son tour de nous donner quelque occupation agréable et peu fatigante pour l'aider dans les soins du ménage. Ainsi, par exemple, nous nous appliquâmes à perfectionner notre fabrique de cierges et de bougies en mêlant à la cire des baies celle des abeilles, et en nous servant des moules de roseau inventés par Jack. Ayant éprouvé quelque difficulté à en faire sortir les bougies lorsqu'elles étaient refroidies, j'imaginai de fendre les moules en deux, de bien nettoyer l'intérieur, de le frotter avec un peu de beurre, pour que la cire ne s'y attachât pas, puis de réunir ces deux moitiés avec un lien, qui se détachait ensuite pour en faciliter la sortie. Les mèches furent ce qui nous donna le plus de souci, n'ayant point de coton; nous essayâmes, sans beaucoup de succès, les fils du

Il prit une pipe, puis il fuma en s'approchant peu à peu de l'oiseau farouche.

qu'il devint extrêmement docile; il n'était nullement ombrageux, et j'eus un vrai plaisir à pouvoir, par ce moyen, rendre mes fils si habiles dans l'art du manège et de l'équitation, que si jamais ils ont des chevaux, ils pourront monter les plus fongueux et les plus ardents sans la moindre crainte. Aucun cheval, du reste, ne peut être comparé à notre jeune buffle; et notre âne, que j'avais compté employer aussi à cet usage, fut plus que remplacé. Fritz et Jack, d'après mes instructions, s'amusèrent à dresser leur buffle comme un vrai cheval de manège, et avec son petit bâton passé dans le nez ils en faisaient ce qu'ils voulaient.

Fritz, pendant ce temps-là, ne négligeait pas son aigle. Il tirait tous les jours quelques coups de fusil à de petits oiseaux qu'il lui donnait à manger en les plaçant tantôt entre les cornes du buffle, tantôt sur le dos de l'outarde, tantôt sur celui du flamant; d'autres fois il les mettait sur une planche ou au bout d'une perche, afin de l'accoutumer à fonder, comme les faucons, sur d'autres oiseaux. Il lui apprit à venir sur son poing à son appel ou lorsqu'il sifflait; mais il fut très-longtemps sans oser l'abandonner à ce vol libre, à moins qu'il ne fût attaché à une longue ficelle. Il craignait que son naturel hardi et sauvage ne l'entraînât pour jamais loin de nous.

Le paresseux Ernest fut aussi saisi de la fièvre d'instruire et de former des animaux; il essaya ses talents avec son singe, qui lui donna, comme on dit, *du fil à retordre*. C'était une chose plaisante de voir le flegmatique Ernest, dont tous les mouvements étaient lents et réfléchis, obligé de faire des sauts et des gambades avec son élève pour le remettre au pas. Il avait à cœur d'accoutumer maître Knips à porter sur son dos de petits fardeaux dans une hotte, à grimper, cette hotte sur le dos, au haut des cocotiers, et à y jeter des noix et d'autres fruits pour nous les rapporter. Lui et Jack fabriquèrent une petite hotte de roseaux extrêmement légère; ils y attachèrent trois courroies: deux passaient dans les bras, et une entre les jambes du singe; celle-ci se rattachait par-devant à une ceinture, et devait tenir la hotte ferme sur le dos de la méchante petite bête. Tout cet

Maître Knips.

carata, ceux de Pagave ou bois de lumière. Tous avaient l'inconvénient de se charbonner et de se réduire en cendre; ce que nous trouvâmes de mieux pour le moment, ce fut la moelle d'une espèce de sureau, qui ne nous empêcha pas de désirer vivement de trouver le cotonnier ou arbre à coton. J'inventai aussi une manière de rendre nos bougies égales et luisantes en les faisant rouler entre deux planches: il n'y avait plus que la couleur verdâtre qui les distinguait de celles d'Europe. Ayant appris à mes enfants que la cire se blanchit comme la toile en l'exposant, sur des linges, à la rosée et au soleil, ils voulurent l'entreprendre; mais je trouvai que puisque nos bougies vertes brûlaient à merveille, c'était un luxe inutile et une perte de temps que de chercher à les blanchir. Je préférai d'employer ce temps à la fabrique de nos bottes de caoutchouc imperméables et sans couture. Je commençai par les miennes, et j'encourageai mes

enfants à essayer leur industrie en se fabriquant des flacons et des gobelets qui ne pussent pas se casser. Ils firent d'abord des moules en terre glaise, pour les enduire de couches de gomme, ainsi que je le leur avais expliqué.

Quant à moi, je pris une paire de mes vieux bas, que je remplis exactement de sable; j'étendis dessus une couche de limon, que je fis sécher d'abord à l'ombre, ensuite au soleil. Je coupai sur un de mes souliers une semelle de cuir de buffle, que j'avais bien battue avec un marteau; je plantai tout autour de petits clous à tête, qui me servirent comme d'anneaux pour la fixer solidement sous le pied du bas, et dans tous les interstices je versai de la gomme liquide, qui fit, en séchant, un point de réunion solide entre la semelle de cuir et celle du bas. Ensuite, avec un pinceau de poil de chèvre, j'enduisis le tout d'une couche de résine un peu épaissie: dès qu'elle fut tout à fait prise, j'en étendis une seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je les jugeasse assez épaisses. Alors je fis sortir aisément le sable de l'intérieur du bas, puis le bas lui-même, puis la croûte de terre; je secouai bien la poussière, et j'obtins ainsi une paire de bottes sans couture, aussi bien faites que par le meilleur cordonnier anglais, souples, chaudes, douces, unies, et complètement impénétrables à l'eau. Je les mis tout de suite à mes jambes, pour qu'elles achevassent de sécher sans se rétrécir; elles allaient à merveille, et mes quatre garçons en furent si enchantés, qu'ils sautèrent de joie en me suppliant de leur en faire de pareilles. Je ne leur promis rien encore, parce que je voulais mettre à l'épreuve la solidité de cette chaussure, et la comparer avec celle des bottes de simple cuir de buffle. Je me mis aussitôt à l'ouvrage pour en faire une paire à Fritz avec la peau de la jambe de buffle; j'eus beaucoup plus de peine qu'avec le caoutchouc, que j'employai aussi pour couvrir les coutures, afin que l'eau ne pût y pénétrer. Il en résulta un ouvrage imparfait, qui n'était pas comparable à mes superbes bottes; de sorte que Fritz se fit violence pour les porter, attendu que ses frères se moquaient de lui parce qu'il avait de la peine à courir quand il les avait mises. Mes fils, de leur côté, avaient passablement réussi à confectionner leurs vases, quoiqu'ils fussent loin d'être parfaits; mais pour un premier ouvrage de ce genre, exécuté par de petits polissons, j'en fus assez content.

Nous arrangeâmes aussi notre fontaine projetée, qui fut pour ma femme et pour nous une source d'agréments. Avec des pieux et des pierres, nous construisîmes dans le haut du ruisseau une espèce de batardeau, qui élevait l'eau de manière qu'elle pouvait entrer dans nos canaux de palmier de sagou, et arriver ainsi, par une pente convenable, près de notre demeure, où elle était reçue dans l'écaille de tortue qui servait de bassin. Nous avions posé cette écaille sur des pierres à une certaine hauteur pour notre commodité; le tron du harpon se trouva placé de manière à faciliter l'écoulement du superflu de l'eau au moyen d'une canne qui y fut adaptée. Je plaçai deux bâtons plats en travers pour y poser les calchasses, qui nous servaient de seaux, et nous eûmes ainsi tout près de nous une charmante fontaine, dont le murmure nous enchantait, et qui nous donnait une eau très-pure, ce qui nous avait quelquefois manqué lorsque nous n'avions que le lit du ruisseau, souvent troublé par les feuilles et la terre qui y tombaient, ou par les jeux de notre volaille aquatique. Le seul inconvénient était que l'eau, coulant ainsi à découvert dans les canaux et en petit volume, nous arrivait très-chaude et peu restaurante; je me proposai de remédier plus tard à ce mal en me servant, au lieu de canaux, de grosses cannes de bambou, enterrées assez profondément pour conserver à l'eau toute sa fraîcheur.

En attendant que cela pût s'exécuter, nous nous réjouîmes de cette nouvelle acquisition, et gloire en fut rendue à Fritz, qui en avait eu le premier idée.

CHAPITRE XXX.

L'âne sauvage; éducation difficile; le nid de gelinotte à collet.

Nous étions à peine levés, un matin, pour mettre la dernière main à notre escalier tournant, lorsque nous entendîmes dans le lointain deux voix singulières qui ressemblaient à des hurlements de bêtes féroces entremêlés de sifflements et de sons mourants; je ne pouvais concevoir ce que cela voulait dire, et je ne fus pas sans inquiétude; nos chiens aussi dressaient les oreilles, et paraissaient aiguïser leurs dents pour un combat meurtrier avec quelque ennemi dangereux.

D'après leur contenance, nous jugâmes prudent de nous mettre en état de défense; nous chargeâmes nos fusils et nos pistolets, nous les rangeâmes les uns à côté des autres dans le château aérien, et nous nous préparâmes à repousser de là une attaque hostile. Cependant ces hurlements ayant cessé pendant quelques instants, je descendis bien armé de notre citadelle; je mis à nos deux fidèles gardiens leurs colliers de clous et leurs cottes de pore-épie; j'appelai notre bétail autour de l'arbre, pour l'avoir en vue, et je remontaï pour regarder de tous côtés si l'ennemi n'arrivait pas. Jack désirait que ce fussent des lions. « Je voudrais, disait-il, voir de près le roi des animaux, et je n'en aurais pas la moindre peur: on dit qu'il est généreux.

LE PÈRE. Je ne te conseille pas de t'y fier; je crois bien que tu n'as pas peur des lions à quarante pieds à l-dessus d'eux; mais les animaux auxquels nous avons affaire n'en sont pas; les hurlements du lion, plus prolongés, sont plus majestueux, et inspirent à tous les animaux un effroi, une inquiétude que je ne remarque en ce moment dans aucun des nôtres.

Fritz. Je croirais plutôt que c'est une troupe de chacals, qui voudraient venger sur nous la mort de leurs camarades.

ERNEST. Ce n'est pas le cri du chacal; je crains plutôt que ce ne soient des hyènes; leur hurlement doit être aussi affreux que leur aspect.

FRANÇOIS. Pour moi, je suis sûr que ce sont des sauvages, qui viennent dans notre ile manger leurs prisonniers. Si, comme Robinson, nous pouvions les sauver et nous procurer un bon *Vendredi*!

LE PÈRE. Quoi que ce soit, mes enfants, ne nous laissons pas intimider par l'effet de l'imagination; nous sommes ici en sûreté. Au même moment, les hurlements recommencèrent; ils s'étaient très-rapprochés de nous. Fritz s'avança autant que possible, écouta attentivement, regarda de tous ses yeux, puis jeta son fusil en riant aux éclats et en s'écriant: « Moi, je vous dis que c'est notre âne, notre fugitif, qui revient chez nous et nous chante l'hymne de retour; écoutez! ne distinguez-vous pas ses touchants *hi han! hi han!* répétés sur tous les tons? » Nous écoutâmes, et nous ne pûmes douter que Fritz n'eût raison; nous fûmes tous presque en colère d'avoir eu peur, et d'avoir fait des préparatifs de défense pour nous mesurer contre maître Aliboron.

Cependant j'en étais charmé au fond; un nouveau hurlement, bien caractérisé, à la manière de l'âne, excita de bruyants éclats de rire suivis de railleries réciproques sur nos craintes et nos suppositions. Bientôt après, nous eûmes le plaisir de voir de loin, entre les arbres, notre bon vieux grison venir à nous tranquillement, en s'arrêtant de temps en temps pour brouter. A notre grande joie, nous aperçûmes qu'il était suivi d'un compagnon de son espèce, mais infiniment plus beau; et, lorsqu'il fut près, je reconnus que c'était un onagre¹, ou âne sauvage, et je désirai vivement m'en rendre maître, quoique je susse que cet animal est très-difficile à apprivoiser et à se soumettre à l'homme. Quelques auteurs qui l'ont dépeint sous le nom de *dshikkey*, ou *cheval à longues oreilles*, que les Tatars lui donnent, prétendent que c'est impossible; mais j'avais là-dessus une idée que j'étais résolu à suivre, si je pouvais m'approprier ce bel animal. Sans tarder, je descendis avec Fritz, en exhortant ses frères à rester tranquilles, et je consultai mon conseiller privé sur les moyens de m'emparer du compagnon de notre déserteur. Je préparai aussi vite qu'il me fut possible une longue corde avec un nœud coulant, dont j'attachai fortement un bout à une racine d'arbre; le laet fut tenu ouvert par le moyen d'une baguette posée légèrement dans l'ouverture, et qui devait tomber d'elle-même en le jetant au cou de l'animal, que le nœud serrerait aussitôt qu'il voudrait prendre la fuite.

En outre, je préparai un morceau de bambou d'environ deux pieds; je le fendis par le bas, et le liai fortement dans le haut, pour qu'il

¹ L'onagre, le *dshikkey*, le koulân, paraissent être le même animal, dont le nom varie suivant les pays et les auteurs qui en ont parlé. Sa conformation tient le milieu entre le cheval et l'âne; sa tête est forte, très-reléevée dans l'état de repos, et au vent dans sa course, qui est d'une extrême rapidité, et l'emporte sur celle des meilleurs chevaux. Il a l'encolure très-fine, le poitrail large et carré, le dos long, l'épine du dos concave et rabotée, la croupe effilée, le sabot semblable à celui de l'âne, la crinière courte et épaisse, la mâchoire garnie de trente-quatre dents, la queue longue de deux pieds, ressemblant exactement à une queue de vache, les épaules étroites, peu charnues; il a une extrême souplesse dans tous ses membres et dans tous ses mouvements. La couleur dominante de son poil est le brun jaunâtre; un jaune roux couvre le devant de la tête et l'intérieur des jambes; la crinière et la queue sont noires. Il a tout le long du dos une bande d'un brun foncé, qui s'élargit au défaut des reins et se rétrécit beaucoup vers la queue. En hiver, son poil est long, frisé, ondoyant; en été, il est court et lustré. Ces animaux errant en troupes dans les vastes déserts et dans les plaines découvertes et abondantes en herbe salée; jamais ils n'approchent des bois ni des montagnes. Ils ont les sens de l'ouïe et de l'odorat d'une délicatesse extrême. Leur hennissement, assez singulier, est beaucoup plus éclatant que celui du cheval. Ils sont timides et farouches, et leur principale défense est dans la rapidité de leur course; cependant leur naturel est paisible et sociable. Leurs troupes sont communément de vingt à trente, et quelquefois de cent; chacune a son chef, qui veille à sa sûreté, la conduit, et donne, dans le danger, le signal de la fuite; ce signal d'alarme consiste à sauter trois fois en rond autour de l'objet qui excite leur crainte. Si le *dshikkey* chef est tué, ce qui arrive souvent parce qu'il s'approche plus près des chasseurs, alors la bande se disperse et donne la facilité d'en tuer ou d'en prendre plusieurs. Les Tatars-Manchous font un grand cas de sa chair, qui leur paraît délicate. Mais on n'a pu parvenir encore à apprivoiser un *dshikkey*, même en le prenant fort jeune. Ce serait sans contredit la meilleure des montures si l'on pouvait le soumettre à la domesticité; mais son caractère est indomptable; ceux que l'on a tenté de réduire se sont tués dans leurs entraves plutôt que de les souffrir. Si notre Robinson suisse y a réussi, en effet, par le moyen singulier qu'il indique, c'est une vraie conquête. Le nom de *dshikkey* donné à l'onagre ou âne sauvage, dans les contrées où il est le plus commun, vient du mot *dshiggetei*, qui signifie, dans la langue des Tatars, *longues oreilles*; en effet, cet animal les a très-longues, mais plus droites et mieux faites que celles de l'âne.

pût me faire l'office d'une pincette. Fritz regardait avec curiosité mon ouvrage, et n'en comprenait pas l'utilité; impatient comme un jeune homme, il prit la fronde à balle, et me proposa de la jeter contre l'âne sauvage; ce qui serait, disait-il, beaucoup plus tôt fait; mais cette fois je ne voulus pas permettre la chasse des Patagons; je craignais que, le jet ne réussissant pas, cette belle bête ne prit la fuite avec la célérité qui lui est propre, et ne fût perdue pour toujours. Je lui expliquai mon projet de le prendre au lacet, que je lui remis pour en faire usage, attendu qu'il était plus lesté et plus adroit que moi. Peu à peu les deux ânes s'approchèrent de nous. Fritz, tenant à la main le lacet ouvert, sortit sans bruit de derrière l'arbre où nous étions cachés, et s'avança tant que la longueur de la corde put le lui permettre. L'onagre fut singulièrement étonné quand il aperçut cette figure d'homme; il sauta de quelques pas en arrière, puis s'arrêta comme pour examiner cette créature qui lui était inconnue; mais Fritz restant immobile, il continua à brouter. Fritz s'approcha de notre ancien serviteur, espérant que sa confiance en donnerait à son compagnon; il lui présenta une poignée d'avoine mêlée de sel; l'âne accourut aussitôt pour prendre cette nourriture, dont il est très-friand, et la mangea avec avidité, ce qui fut remarqué par son compagnon, qui s'approcha aussi, leva la tête, souffla fortement, et vint si près de notre grison, que Fritz, saisissant le moment, parvint à lui jeter la corde autour du cou. Le mouvement et le coup effrayèrent tellement l'animal sauvage, qu'il voulut prendre la fuite; alors la corde se serra si fort qu'elle lui ôta presque la respiration; il s'arrêta, et, la langue pendante, il fut obligé de se coucher par terre. Je me hâtai de sortir de mon poste, et d'aller relâcher la corde, afin qu'il ne fût pas étranglé. Je lui jetai promptement à la tête le licou de notre âne; je plaçai son museau dans ma main fendue, que j'attachai fortement au bas avec de la ficelle. J'avais dompté cette bête sauvage à la manière des maréchaux lorsqu'ils ferment un cheval pour la première fois. J'étais entièrement le lacet, qui pouvait être dangereux; avec deux longues cordes j'attachai le licou à deux racines voisines à droite et à gauche, et je laissai l'onagre revenir à lui, en observant ce qu'il ferait, et comment on pourrait le dompter complètement.

Pendant ce temps, le reste de ma famille était descendu de l'arbre, et chacun regardait avec admiration ce bel animal, dont la construction gracieuse et svelte le met si fort au-dessus des ânes, qu'elle l'élève presque à la dignité de cheval. Après quelques instants, il se releva, frappa du pied avec fureur, et parut avoir le projet de se délivrer de ses liens; mais la douleur de son nez, pris entre le bâillon et violemment serré, le força de se coucher de nouveau. Alors mon fils aîné et moi nous allâmes doucement détacher les cordes, et nous le menâmes, en le traînant à demi, entre deux racines très-rapprochées, où nous l'attachâmes de nouveau si court, que la possibilité de se mouvoir et de s'échapper lui fut absolument ôtée, et que nous pûmes avec assez de sécurité nous approcher de ce nouveau captif. Nous nous occupâmes aussitôt à prévenir une seconde fuite de notre bandet, et il fut fortement lié avec un nouveau licou; ses pieds de devant furent attachés ensemble avec une corde lâche; je le mis ensuite près du sauvage, et je plaçai devant tous les deux une nourriture abondante pour les consoler de leur captivité.

Nous résolûmes d'employer tous les moyens imaginables pour dresser et rendre propre au service ce superbe onagre. Mes fils se réjouissaient de l'espoir de le monter, et nous ne pouvions assez nous féliciter de ce que la fuite de notre âne nous avait valu cette excellente capture. Je ne me dissimulais cependant pas les difficultés que nous aurions à vaincre pour l'apprivoiser, quoiqu'il parût être très-jeune et n'avoir pas même fait son cru. Cependant je pensais aussi que jusqu'alors on s'y était mal pris, que les chasseurs, presque aussi sauvages que les onagres, n'y avaient pas mis assez de soins et de patience, et n'en sentaient pas autant que nous l'avantage. Je me décidai donc à user de tous les moyens possibles; je lui laissai ses pincettes au nez; elles le gênaient beaucoup et le domptaient complètement; sans elles on n'aurait pas même pu en approcher. Cependant je les lui ôtais de temps en temps, lorsque je lui apportais sa nourriture, afin qu'il pût manger plus à l'aise, et je commençai, comme j'avais fait avec le bœuf, à lui attacher sur le dos un paquet de toile à voiles, pour l'accoutumer à porter. Lorsqu'il y fut habitué, j'essayai de le rendre plus docile par la soif et par la faim, et je vis avec plaisir que, quand il avait jeûné quelque temps et que je lui apportais sa nourriture, ses regards et ses mouvements étaient un peu moins farouches. Je l'obligeais aussi à rester droit sur ses quatre jambes en resserrant les cordes qui l'attachaient, pour lui ôter peu à peu, par la fatigue, son naturel sauvage. Mes enfants venaient tour à tour le caresser et lui gratter doucement les oreilles, qu'il avait particulièrement sensibles; et ce fut sur cette partie que je résolus de tenter une dernière épreuve, si nos premiers essais étaient infructueux. Nous désespérâmes longtemps de le rendre docile; il faisait des sauts de fureur quand on s'approchait de lui, frappait des pieds de derrière, et cherchait même à attaquer avec les dents ceux qui le touchaient; il m'obligea par là à lui faire une muselière, que j'arrangeai assez bien avec des roseaux, et que je lui mettais chaque fois qu'il avait mangé. Pour ne pas être frappé par ses pieds de derrière, je passai

deux cordes qui les liaient à ceux de devant, sans cependant trop gêner ses mouvements. Ces moyens de contrainte furent continués si longtemps, qu'il s'y habitua; il ne se mettait plus en fureur quand on l'approchait; il s'accoutumait davantage à nous tous les jours, et permettait même qu'on le touchât et qu'on le caressât.

Enfin nous entreprîmes de relâcher peu à peu ses liens, et de le monter comme nous avions fait avec le bœuf, en lui laissant toutefois les pieds de devant attachés; mais, malgré cette précaution et toutes celles qui l'avaient devancée, il n'en fut pas un moment moins farouche. Le singe, que nous mimés le premier sur son dos, s'y tint assez ferme en se cramponnant à ses crins, où il restait comme suspendu quand l'onagre se démenait comme un furieux; aucun de mes fils ne put parvenir à le monter. Nous perdions tous nos peines auprès de cet obstiné, et nous redoutions le moment de sa leçon, qui n'était pas sans danger. Il nous paraissait assez doux dans son écurie; mais, dès qu'il se sentait un peu en liberté, il se démenait comme un vrai possédé.

Je me décidai enfin à employer un dernier moyen, qui me coûtait cependant beaucoup, comme on pourra en juger; et j'étais résolu, s'il ne réussissait pas, à lui rendre la liberté. Je fis l'essai de le monter, et au moment où un haut-le-corps terrible m'en empêcha, je saisis avec mes dents une des longues oreilles du furibond, et je la mordis jusqu'au sang; à l'instant même il s'arrêta presque droit sur ses pieds de derrière, sans faire le moindre mouvement, et il resta roide comme un bâton; peu à peu il se baissa. Je le tenais toujours par l'oreille; Fritz saisit ce moment et s'élança sur son dos. Jack, avec le secours de sa mère, en fit autant en se tenant à son frère, qui, de son côté, se cramponna à la sangle de toile que l'animal avait sur le dos. Lorsqu'ils furent tous deux placés et assez fermes, à ce qu'ils m'assurèrent, je lâchai l'oreille; l'onagre fit d'abord quelques sauts moins violents que les précédents, et, retenu par les liens de ses pieds, il se résigna peu à peu, commença à trotter plus tranquillement de côté et d'autre, et devint enfin si docile, que cet exercice de manège fut un de nos plus grands plaisirs. Mes fils ne tardèrent pas à être bons écuysers, et leur cheval, malgré ses oreilles un peu longues, était vraiment beau et bien dressé.

« Au nom du ciel, me dit ma femme un soir après un des premiers essais, d'où l'est venue cette singulière idée de mordre l'oreille de cet animal ? — Je l'ai apprise, lui dis-je, d'un dompteur de chevaux que le hasard m'a fait rencontrer. Il avait été longtemps en Amérique, et avait fait le commerce de pelletteries avec les sauvages, à qui il portait en échange toutes sortes de marchandises européennes. Il se servait dans ses voyages de chevaux demi-sauvages, qui se trouvent dans les provinces méridionales de cette république, et qu'on prend dans des pièges avec des laquets. Ils sont d'abord indomptables, et ne veulent absolument pas se laisser charger de fardeaux; mais du moment qu'un des chasseurs leur mord l'oreille, ils deviennent doux et soumis, et on peut en faire ce qu'on veut. Le voyage continue, au travers de forêts et de bruyères, jusqu'à la demeure des sauvages; on échange les marchandises apportées contre des pelletteries, que l'on charge de nouveau sur le dos des chevaux. On se remet en route en se dirigeant, par le moyen de la boussole et des astres, vers les établissements européens, où l'on vend avec avantage et les peaux et les chevaux. J'avais regardé, je l'avoue, comme un conte cette singulière manière de dompter un animal sauvage; mais l'essai que je viens de faire sur notre jeune onagre prouve que ce voyageur m'a dit la vérité. »

Après quelques semaines, cet animal fut si bien apprivoisé, que nous pouvions tous le monter sans crainte; je continuai cependant à lui tenir les deux jambes de devant liées par une corde lâche, pour modérer l'extrême vélocité de sa course. À défaut de mors pour le diriger, je lui fis une espèce de caveçon qui réussit assez bien, et au moyen d'une gâule dont on lui touchait l'oreille, il allait à droite ou à gauche, comme on le jugeait à propos. Je le montais aussi quelquefois avec un plaisir mêlé d'un sentiment d'orgueil. J'étais fier d'être parvenu seul à dompter un animal regardé par tous les voyageurs et tous les naturalistes comme indomptable, et j'étais ravi quand je voyais mon Fritz s'élançant sur ce bel animal, en faire ce qu'il voulait, parcourir sur lui, comme l'éclair, notre longue avenue. Je pensais que, dans cette île déserte, ignorée, je pouvais rendre ces chers enfants propres à rentrer un jour dans la société et à en faire l'ornement. Leur force et leurs grâces physiques se développaient et se perfectionnaient en même temps que leur esprit et leur intelligence; élevés dans cette retraite, loin du tumulte du monde et de ce qui excite les passions, ils pouvaient devenir tout ce que désirait mon cœur paternel. Je n'avais pas perdu l'espoir qu'un jour nous pourrions retourner en Europe, soit sur quelque vaisseau que le hasard amènerait dans ces parages, soit avec notre pirogue; mais je sentais déjà, et ma femme bien plus encore, que ce ne serait pas sans un vif regret que nous abandonnerions notre île, où je résolus en attendant de continuer à m'arranger comme si nous devions y passer notre vie, avec la satisfaction de voir tout prospérer autour de nous.

Pendant l'éducation de notre âne sauvage, que nous avions nommé *Leichtfuss* (piet léger), une triple couvée de nos poules nous avait donné une foule de petits êtres emplumés; une quarantaine au moins

pipaient et sautillaient autour de nous, au grand contentement de ma femme : elle les soignait avec un zèle qui me faisait quelquefois sourire. Les femmes ont en général une telle dose d'amour maternel dans le cœur, qu'elles aiment tout ce qui leur retrace l'image de l'enfance. La bonne mère ne murmurait donc point de la peine que lui donnait cette quantité de petits poussins ; elle la prenait avec grand plaisir, et ne pouvait se lasser de les admirer, ce qui ne l'empêchait pourtant pas d'en destiner une partie à paraître rôtis sur notre table, et l'autre à former de petites colonies, qui s'élèveraient et se nourriraient elles-mêmes dans le désert, où nous pourrions les retrouver. « Voilà, nous disait-elle, des bêtes bien plus utiles au ménage que vos singes, vos chacals, vos aigles, qui ne font que manger, sans être eux-mêmes bons à nous nourrir au besoin. » Cependant elle nous pardonnait le bulle, qui lui apportait ses provisions, et *Leichtfuss*, sur lequel elle aimait à voir galoper ses fils. Depuis que nous l'avions rendu propre à cet usage, le rude bulle, qui nous faisait sauter les entrailles, n'était plus monté ; on le réservait uniquement pour le trait.

Cette augmentation dans notre basse-cour nous rappela la nécessité d'un travail auquel nous avions pensé depuis longtemps et qu'on ne pouvait plus remettre ; c'était de construire entre les racines de notre gros arbre des loges couvertes pour tous les animaux bipèdes et quadrupèdes. La saison pluvieuse, qui est l'hiver de ces contrées, s'avancait à grands pas, et si nous ne voulions pas risquer d'en perdre la plus grande partie, il fallait les mettre à l'abri.

Nous commençâmes donc à construire une espèce de toit au-dessus des racines voûtées de notre demeure ; nous employâmes à cet usage des caumes de bambou ; les plus longues et les plus fortes soutinrent la toiture en guise de colonnes ; les minces furent attachées et liées fortement les unes à côté des autres pour la couverture. Dans les interstices, je fis entrer de la mousse et de la terre grasse, et j'étendis sur le tout une couche épaisse de goudron. Il en résulta un toit si solide, qu'on pouvait se promener dessus ; je le munis tout autour d'une balustrade ou garde-fou ; de sorte qu'il ressemblait à un joli balcon, sous lequel, entre les racines, se trouvaient plusieurs appartements à l'abri de la pluie et du soleil, et qu'il était aisé de fermer et de séparer les uns des autres au moyen de quelques planches clouées contre les racines. Ils pouvaient nous servir les uns d'écurie et de basse-cour, les autres de salle à manger, de dépense, etc., etc., ou de fenil pour tenir au sec nos provisions et notre foin. Cet ouvrage nous prit peu de temps ; mais il s'agissait ensuite de remplir nos cellules de provisions de toute espèce pour la mauvaise saison. Nous nous en occupâmes sans relâche, et tous les jours nous allions de côté et d'autre avec notre char pour ramasser quelque chose d'utile et qui pût aussi nous fournir de l'ouvrage pendant que nous serions enfermés.

Un soir, nous revenions de la récolte aux patates ; notre char, chargé de sacs, roulait doucement, traîné par le bulle, l'âne et la vache : voyant qu'il y avait encore place sur le char, j'eus l'idée d'envoyer ma femme à la maison avec mes deux plus jeunes fils, pendant qu'avec Ernest et Fritz je ferais un détour par le bois des Chênes aux glands doux, pour en ramasser autant que nous pourrions en rapporter. Il nous restait encore quelques sacs vides ; Ernest avait sur son épaule son cher Kuips, qui ne le quittait guère, et Fritz, comme un écuyer, montait l'onagre, qu'il s'était approprié, parce qu'il n'avait aidé à le prendre et à le dompter, et qu'il savait, il est vrai, le diriger mieux que ses frères. Ernest était trop paresseux, et préférait marcher paisiblement avec son singe, qui lui épargnait même la peine de cueillir des fruits. Jack était si étourdi, qu'à peine osait-on lui confier seul le cheval, qu'il montait souvent en croupe derrière son frère, et François était trop petit même pour l'essayer. Quoique l'onagre fût devenu docile à la monture, il était encore excessivement vif et rétif à l'attelage, auquel il fut même impossible de le soumettre ; mais quelquefois il souffrait qu'on lui mit sur le dos un ou deux sacs assez bien garnis, pourvu, toutefois, que Fritz se placât devant ; alors il les apportait à la maison, et servait ainsi au bien-être général.

Quand nous fûmes arrivés sous les chênes, *Leichtfuss* fut attaché à un buisson, et nous nous mîmes avec activité à ramasser des glands qui étaient tombés en quantité sur le terrain. Nous y étions tous occupés ; le singe avait quitté l'épaule de son maître et s'était jeté dans le buisson voisin sans que nous nous en fussions aperçus. Il y était depuis quelque temps, lorsque nous entendîmes de ce côté des cris d'oiseaux et des battements d'ailes très-bruyants ; ce qui nous fit juger qu'il y avait un vif combat entre maître Kuips et les habitants du buisson. J'envoyai Ernest voir ce qui s'y passait ; il se glissa doucement dans la haie, et au bout d'un moment nous l'entendîmes s'écrier : « Papa, venez, venez vite ! un nid de belles poules à fraise tout plein d'œufs ! monsieur mon singe voudrait les croquer ; la mère les défend. Fritz, venez vite la prendre ! moi, je tiens maître Kuips. »

Fritz y courut aussitôt, et peu de moments après il rapporta vivants une poule et un coq à collet semblable à celui qu'il avait précédemment tué au milieu de sa pantomime amoureuse, et dont la mort m'avait causé tant de regrets. Je fus très-réjoui de cette trou-

vaille, et j'aidai mon fils à mettre le beau couple dans l'impossibilité de nous échapper, en leur liant les pieds et les ailes avec de la ficelle, et en les tenant dans mes bras pendant que Fritz retournait au buisson chercher les œufs. Au moment même, nous en vîmes sortir le singe, qu'Ernest chassait devant lui ; peu après, il arriva lui-même, portant avec précaution son chapeau dans ses mains ; il avait garni en entier sa ceinture de feuilles étroites et pointues, semblables à des lames de couteaux, et qui me parurent être des feuilles de glaïeu ; mais j'y fis alors peu d'attention, étant tout occupé de notre chasse aux œufs, et regardant cette parure comme un enfantillage. Dès qu'il fut près de moi, il leva le mouchoir qui couvrait son chapeau, l'ôta avec soin et me le présenta avec des cris de joie. « Voilà, cher papa, me dit-il, des œufs de poule à collet ; je les ai trouvés dans un nid si bien caché sous ces longues feuilles, que je n'aurais pu le découvrir, si la poule, en se défendant contre le singe, n'en avait dérangé quelques-unes. Je vais les porter chez nous avec précaution ; ils feront bien plaisir à maman, je le parie, et ces feuilles, que j'ai prises à dessin, amuseront beaucoup François ; voyez, elles ressemblent à de petits glaïeux : ce sera pour lui un charmant joujou. »

Je louai Ernest de ses attentions pour sa mère et son petit frère, et j'exhortai Fritz, aussi bien que lui, à penser toujours avec intérêt à ce qui pouvait faire plaisir aux absents et leur prouver qu'on s'était occupé d'eux ; il y a plus de mérite encore dans les complaisances que l'on a pour une personne dont on est séparé, et elle vous en sait plus de gré que lorsqu'elle est là pour les rendre. Nous pensâmes ensuite au retour ; mes deux fils achevèrent de remplir de glands les sacs, et les chargèrent sur la croupe de *Leichtfuss*. Fritz s'assit entre eux ; Ernest portait les œufs, moi la poule, et nous reprîmes ainsi le chemin de Falkenhorst, suivis de notre char ; nos braves bêtes n'avaient plus besoin que de la voix pour conduire leur charge en sûreté. Pendant la marche, je voyais Ernest approcher souvent son oreille du chapeau où étaient les œufs ; il prétendait entendre un petit bruit, comme si les poussins allaient en sortir ; j'écoutai, je regardai, et je m'aperçus, en effet, que quelques coquilles étaient déjà cassées, et qu'on entrevoyait, au-devant du trou, les petites bêtes naissantes. Cette circonstance nous causa une grande joie, et Fritz ne put résister au plaisir de mettre sa monture au trot pour aller annoncer cette bonne nouvelle à sa mère. Mais l'onagre alla plus vite qu'il n'aurait voulu : il avait pris aussi un paquet de feuilles pointues, qui, voltigeant autour des oreilles et des yeux de l'animal, effrayèrent tellement celui-ci, qu'il prit le mors aux dents, et partit comme un trait, emportant sacs et cavalier, si bien que nous les eûmes bientôt perdus de vue. Pleins d'inquiétude pour lui, nous les suivîmes aussi vite que nous pûmes, mais sans les apercevoir. Cependant, en arrivant à Falkenhorst, nous eûmes la satisfaction d'y trouver Fritz sain et sauf. Sa mère avait été effrayée de le voir arriver comme un éclair, mais se tenant ferme entre les sacs. Maître *Leichtfuss*, qui méritait bien cette fois son nom, s'arrêta de lui-même devant son écurie. Il fut ensuite question d'examiner les œufs. La poule à collet était trop effarouchée et trop sauvage pour retourner à sa couvée : par bonheur, ma femme en avait une qui couvait, elle lui ôta ses œufs et y substitua ceux que nous venions d'apporter : la poule à fraise fut mise à part, dans la cage du perroquet défunt ; nous la plaçâmes dans notre salle à manger pour l'accoutumer à nous peu à peu. Il ne se passa pas trois jours avant que tous les petits fussent sortis de leurs coquilles ; ils restèrent fidèlement autour de leur mère adoptive, et mangèrent avec avidité d'un mélange de glands doux pilés et de lait, dont nous nourrissions notre volaille. À mesure qu'ils grandissaient, je leur retranchais les longues plumes des ailes, de peur que leur naturel ne les portât à s'envoler. Mais, peu à peu, et les petits et leur vraie mère furent si bien apprivoisés, qu'ils allaient, le jour, avec les nôtres, chercher de tous côtés leur nourriture, et revenaient le soir d'eux-mêmes dans le réduit que je leur avais arrangé, et où cette jolie peuplade paraissait se plaisir.

CHAPITRE XXXI.

Le lin et la saison pluvieuse.

François s'était fort amusé de ses petites feuilles à glaïeu, et puis, comme tous les enfants, léger dans ses plaisirs, il s'en était ennuyé et les avait jetées là. Fritz en ayant ramassé quelques unes, qui étaient tout à fait molles et flétries, il en trouva qui étaient comme des rubans. « Petit garçon, dit-il à son frère, tu pourrais à présent faire des fouets de tes glaïeux ; relève-les et soigne-les pour cet usage ; tu t'en serviras pour conduire tes chèvres et tes brebis. » C'était la tâche de François de les mener au pâturage.

« Eh bien, aide-moi, » lui dit le petit. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre ; François fendit les feuilles en longues courroies, et Fritz les tressa en cordes de fouet ; cela lui réussit très bien. Je remarquai avec plaisir, pendant ce travail, combien ces bandes étaient flexibles et fortes ; je les examinai de plus près, et je trouvai qu'elles étaient composées de longues fibres ou filaments, ce qui me fit soupçonner que ces soi-disant glaïeux pourraient fort bien n'être autre chose que la plante de lin vivace de la Nouvelle-Zélande, que des naturalistes

nomment *phormium*¹. Cette découverte était précieuse dans notre situation; je savais que ma femme soupirait après le lin, et que c'était presque la seule chose qu'elle regrettât. Je me hâtai donc d'aller lui faire part de notre trouvaille; elle en fut transportée de joie. «Voilà, dit-elle, ce que vous avez trouvé jusqu'à présent de plus utile; je vous prie d'aller chercher de ces feuilles et de m'en apporter autant que vous le pourrez; je vous ferai des bas, des chemises, des habits, du fil à coudre, des cordes... Enfin, qu'on me donne du lin et des métiers, et je ne serai pas en peine de les employer utilement.» Je ne pus m'empêcher de rire du chemin que faisait son imagination au seul mot de lin; il y avait loin de ces feuilles à la toile qu'elle cousait déjà en idée. Fritz dit un mot à l'oreille de Jack: tous deux allèrent à l'écurie, et, sans même me le demander, l'un monta sur *Leichtfuss*, l'autre sur le gros bûlle, et ils galopèrent si vite vers le bois, que quand je voulus les rappeler ils avaient déjà disparu. Leur empressement à obliger leur mère dans cette occasion fit que je leur pardonnai et les laissai aller leur chemin sans les suivre, me réservant, s'ils tardaient à revenir, de les aller chercher et de les ramener.

En les attendant, je m'entretenais avec ma femme, qui, tout animée et active, m'expliquait quels instruments je devais lui faire pour filer et ourdir son lin, en faire des étoffes et nous vêtir tous de la tête aux pieds; ses yeux pétillaient de joie en parlant, et je lui promis tout ce qu'elle voulut.

Un bout d'une demi-heure, nos jeunes cavaliers revinrent au trot, et j'eus grand plaisir à les revoir. Comme de vrais hussards, ils avaient fourragé le bois, et rapportaient sur leurs bêtes des paquets immenses de la précieuse plante, qu'ils jetèrent avec des cris de joie aux pieds de leur mère; nous n'eûmes le courage ni l'un ni l'autre de les gronder de leur évasion. Jack nous fit rire en nous racontant, avec sa vivacité ordinaire, quel courage il avait mis à faire trotter son bûlle pour rester sur les talons de *Leichtfuss*, et comme son gros cheval cornu l'avait jeté par terre en faisant un saut de côté; il finit en nous assurant que, malgré cela, lui et son bûlle n'en étaient pas moins au service de leur reine. «Eh bien! lui dis-je, je veux que vous y soyez tous pour l'aider dans ses préparatifs de travail et pour rouir son lin.

Fritz. Comment prépare-t-on le lin, et qu'est-ce que c'est que de le rouir?

LE PÈRE. Rouir le lin ou le chanvre, c'est l'exposer en plein air en le couchant sur la terre, à la pluie, au vent, à la rosée, pour dissoudre la plante jusqu'à un certain point: alors les parties ligneuses ou l'écorce du lin se séparent plus aisément des fibres filamenteuses; une espèce de colle végétale qui les lie se dissout, et l'on peut ensuite avec plus de facilité le nettoyer complètement et n'avoir que la filasse ou ce qui peut se filer.

Fritz. Mais ne court-on pas risque que cette partie aussi se dénature et se pourrisse, exposée si longtemps à l'humidité?

LE PÈRE. Cela peut sans doute arriver quand on ne calcule pas bien et qu'on n'a pas la précaution de le retourner; mais le danger n'est pas grand. Cette partie fibreuse a une ténacité particulière qui la fait résister beaucoup plus longtemps à l'action de l'humidité; on peut même rouir le lin en le mettant tout à fait dans l'eau sans qu'il en souffre. Bien des personnes jugent cette méthode meilleure et plus prompte, et je suis assez de cet avis.

Ma femme pensait de même, surtout pour le climat brûlant que nous habitions. Elle nous proposa donc d'aller mettre notre lin dans le marais du Flamant, mais de nous occuper d'abord à ranger les feuilles en paquets comme on fait le chanvre en Europe. Nous y consentîmes, et nous y travaillâmes tout le reste de la journée. Le lendemain matin, nous attelâmes l'âne à notre petit char léger, rempli des paquets de feuilles. François et maître Knips s'assirent dessus, et le reste de la famille suivit gaiement; nous étions chargés de pelles et de pioches. Arrivés au bord du marais, nous nous arrêtâmes; nous divisâmes les grands paquets en petits, que nous rangeâmes dans l'eau du marais en mettant des pierres dessus pour les faire enfoncer, et nous les abandonnâmes à leur sort jusqu'au moment où notre souverain jugerait qu'il serait temps d'aller les tirer de là et de les mettre au soleil pour les faire sécher et pour rendre fragiles les tiges mouillées, afin de pouvoir les teiller facilement. Pendant cette occupation, nous eûmes l'occasion d'admirer en plusieurs endroits l'instinct des flamants dans la construction de leurs nids, faits en cône, élevés au-dessus de la superficie du marais, ayant en outre un enfoncement où les œufs sont à l'abri de tout danger: la femelle peut les couvrir ayant les jambes dans l'eau. La matière des nids est de l'argile maçonnerie

si solidement, que l'eau ne peut ni les dissoudre ni les renverser jusqu'au moment où les petits sont en état de nager.

Quinze jours après cette opération, ma femme nous assura que son lin devait être suffisamment roui; nous retournâmes au marais pour l'ôter de l'eau et l'étendre au soleil sur l'herbe, où il sécha si parfaitement et si promptement que le même soir nous pûmes le charger sur notre chariot et le porter à Falkenhorst, où il fut serré en attendant que nous eussions le temps de nous en occuper et de faire les battoirs, les rouets, les dévidoirs, les peignes, que notre habile ouvrière en lin nous demandait. Il était plus urgent de garder cet ouvrage sédentaire pour la saison pluvieuse, et de préparer ce dont nous avions besoin pendant ce temps de retraite; dans l'incertitude de sa durée, il fallait avoir soin de ramasser des provisions suffisantes pour nous et pour nos animaux. Déjà de temps en temps nous avions quelques grains, avant-coureurs de la saison pluvieuse; le temps, qui jusqu'alors avait été serein, devint sombre et changeant; le ciel était souvent couvert de nuages; les vents orageux se faisaient entendre, et nous invitaient à profiter de chaque moment favorable pour rassembler autour de nous tout ce qui nous était nécessaire. Nous commençâmes par tirer une quantité suffisante de patates et de racines de manioc pour faire du pain; nous ne négligeâmes pas non plus de ramasser des noix de coco et quelques sacs de glands doux. En bêchant la terre, il nous vint à l'esprit de profiter de ce travail pour semer, dans ce terrain remué et engraisé par le feuillage des plantes, tout ce que nous avions de blé d'Europe. Malgré toutes les friandises que ce pays étranger nous fournissait, l'habitude nous faisait regretter le pain, avec lequel nous avions été élevés et nourris. Nous n'étions pas encore en mesure pour labourer régulièrement, et je voulais essayer de fabriquer tant bien que mal une charrue, lorsque nous aurions assez de grain pour que cela en valût la peine; cette fois nous le mîmes en terre sans grande préparation. C'était le moment le plus favorable pour semer et planter; la pluie devait détrempier et gonfler tous les sucs nécessaires aux différentes plantes, qui sans cela auraient été perdues dans ce sol sec et brûlé. Nous nous empressâmes donc de planter à Zeltheim toutes les diverses espèces de palmiers que nous avions découvertes dans nos courses, en ayant soin de les choisir aussi petites et aussi jeunes que nous pûmes les trouver. Nous fîmes aussi une grande plantation de cannes à sucre dans les environs pour avoir à l'avenir autour de nous tout ce qui nous était utile ou agréable, et ne plus perdre notre temps à aller le chercher au loin.

Ces différentes occupations nous tinrent pendant quelques semaines dans une activité continuelle; notre chariot roulait sans cesse de côté et d'autre pour transporter à la maison ce qui nous paraissait nécessaire pour notre hivernage. Le temps nous était si précieux, que nous ne nous permettions plus même des repas en règle; nous nous contentions de manger du pain, du fromage, des fruits, pour avoir plus tôt fait, et pouvoir retourner à l'ouvrage, afin de tout expédier avant que la mauvaise saison nous forçât de rester enfermés.

Hélas! ce moment prévu arriva plus tôt que nous ne l'avions pensé. Avant que nous eussions fini tout notre établissement d'hiver, il tombait déjà des averse si fortes, si abondantes, que le petit François me demandait tout effrayé si le déluge du père Noé allait revenir, et que moi-même j'en étais alarmé, ne voyant pas moyen de nous préserver de cette quantité d'eau, qui faisait un lac de toute la contrée.

La première chose à faire, et qui nous fut extrêmement pénible, ce fut de transporter sans délai notre demeure aérienne dans le bas de notre arbre, et de nous établir entre les racines et sous notre toit gondonné; car il n'était plus possible d'habiter la cime, à cause des coups de vent qui chassaient des torrents de pluie jusque dans nos lits par la grande ouverture du devant. J'y avais cloué à la vérité une toile à voiles; mais elle fut bientôt pénétrée d'eau et déchirée. Nous fûmes donc obligés de descendre nos hamacs, nos matelas, et tout ce qui pouvait être endommagé par la pluie; trop heureux d'avoir fait notre escalier tournant, qui nous mettait à l'abri pendant ce déménagement. Il nous servit ensuite de garde-meuble; nous y laissâmes tout ce dont nous pouvions nous passer, et la plupart de nos ustensiles de cuisine, que ma femme prenait à mesure qu'elle en avait besoin. Les petites loges entre les racines, arrangées pour notre volaille et notre bétail, pouvaient à peine nous contenir tous. Les premiers jours furent vraiment cruels; entassés à ne pouvoir presque remuer dans ces réduits obscurs, et que l'odeur fétide de nos proches voisins, rendait presque insupportables, étouffés par la fumée dès que nous voulions nous procurer du feu pour faire la cuisine, et inondés par la pluie dès que nous ouvrions les portes. Pour la première fois depuis notre désastre, nous soupirâmes tristement après les maisons de notre chère patrie. Mais que faire? nous n'y étions pas; il ne fallait pas augmenter notre mal en perdant courage. Je tâchai de ranimer celui de tout mon monde, et de remédier à quelques-uns de ces inconvénients. L'escalier tournant nous fut, comme je l'ai dit, très-utile; l'étage supérieur fut rempli de mille choses qui débarrassèrent le bas, et comme il était éclairé et garanti par les fenêtres, ma femme y fit souvent son établissement de travail,

¹ Le *phormium* est une plante de la Nouvelle-Zélande, que Cook a fait connaître. Les habitants de cette île tirent de ces feuilles une filasse très-forte, qui leur sert à fabriquer des étoffes, des filets, des cordes, etc. Ces feuilles sont radeuses, longues de deux à trois pieds, larges de deux pouces, ayant la forme d'un glaive. Macérées dans l'eau, elles produisent une filasse plus longue, plus forte et aussi fine que le lin. Le climat où se trouve cette utile plante donne lieu de croire qu'on pourrait la naturaliser en Europe, où elle produirait les plus grands avantages. Lorsqu'on ouvre ces feuilles sur la plante, il en découle une gomme inodore, transparente, couleur de paille, et ressemblant extérieurement à la gomme arabique; elle est très-amère.

assise sur les marches, et son petit François à ses pieds. Nous resserrâmes un peu plus nos bêtes, et nous donnâmes un courant d'air aux endroits où elles étaient renfermées; nous fîmes sortir de l'étable celles qui étaient du pays, et pouvaient par leur nature se tirer d'affaire et chercher leur vie comme elles l'auraient fait si nous n'eussions pas été là. Pour n'avoir pas la crainte de les perdre, nous leur attachâmes des clochettes autour du cou, et tous les soirs Fritz et moi nous allions les chercher pour les ramener à l'étable, où souvent elles se rendaient d'elles-mêmes. Nous revenions mouillés jusqu'aux os, ce qui donna l'idée à ma femme de nous faire une espèce de vêtement qui pût nous garantir de cette excessive humidité. Elle prit dans la caisse qui nous restait deux chemises de matelot; avec des morceaux de nos vieux habits, elle fit une espèce de cape de drap cousue par derrière, et qui pouvait commodément se mettre sur la tête. Nous fîmes fondre de la résine élastique, dont il nous restait une assez grande provision; nous en endûmes les chemises et la cape, et nous eûmes ainsi des redingotes imperméables, qui nous rendirent les plus grands services et qui égayèrent beaucoup mes petits railleurs la première fois qu'ils nous en virent revêtus. Tous auraient voulu en avoir; mais la gomme nous manquait, et nous nous servîmes tour à tour des manteaux que nous avions pour aller faire en plein air, malgré la pluie et sans danger pour notre santé, ce que les circonstances exigeaient.

Quant à la fumée, il nous fut impossible d'y remédier autrement qu'en laissant la porte ouverte lorsque nous faisons du feu; nous primes donc le parti d'en faire rarement et de vivre de lait et de fromage; nous n'en fîmes guère que pour la cuisson de nos gâteaux de manioc, et alors nous en profitions pour faire bouillir une quantité de patates et cuire un morceau de viande salée, qui nous suffisaient pour plusieurs jours. D'ailleurs, le bois sec nous manquait presque totalement, et nous remerciâmes le ciel de ce que la température n'était pas froide, sans quoi nous eussions été bien malheureux. Ce qui nous allégeait le plus, c'était de n'avoir pas amassé assez de foin et de feuilles pour la vache, l'âne, les moutons, les chèvres, que nous étions obligés de nourrir dans l'écurie et de tenir au sec, si nous ne voulions pas les perdre. Le nombre de nos bêtes européennes s'était augmenté; ces animaux mangeaient beaucoup, et nous nous vîmes dans la nécessité de leur céder notre provision de patates et de glands doux, dont, au reste, ils s'accommodaient fort, et qui rendaient leur lait délicieux; la vache, les chèvres et même les brebis nous en fournissaient autant que l'exigeaient nos besoins. Le soin de les traire, de les tenir propres, de préparer leur nourriture, nous occupait la plus grande partie de la matinée; nous faisons ensuite de la farine de manioc, dont nous remplissons de grandes courges, rangées sur des tablettes à côté les unes des autres, pour la trouver prête au besoin. Notre demeure basse, sous un arbre, et sans fenêtre, rendait, pour nous, les journées beaucoup plus courtes qu'elles n'auraient dû l'être; nous avions heureusement fait une immense provision de bougies, et nous n'en manquâmes pas. Dès que la nuit nous obligeait à avoir de la lumière, nous nous rassemblions autour de notre table; un gros cierge, planté dans une corne, nous éclairait tous à merveille. La mère travaillait à raccommoder quelques vêtements, tandis que je mettais au net mon journal, et que j'écrivais tout ce qu'on vient de lire, l'histoire de notre naufrage et de notre séjour dans cette île; mes fils et leur mère m'aidaient dans ce travail en me rappelant telles ou telles circonstances; je donnais mes pages à copier à Ernest, qui avait une très-belle écriture. Fritz et Jack s'amusaient à dessiner de mémoire, soit les plantes, soit les animaux qui les avaient le plus frappés; tous enseignaient à leur petit frère à lire et à écrire. Nous faisons ensuite nos dévotions en lisant tour à tour la *Sainte Bible* , et nous allions nous coucher, contents de nous-mêmes et de notre vie innocente et paisible. Notre bonne ménagère nous faisait souvent quelque agréable surprise pendant que nous étions occupés avec nos bestiaux; elle allumait un petit fagot de cannes sèches, et rôtissait vite, à ce feu clair et très-chaud, tantôt un poulet, un pigeon, un canard, un pingouin de notre basse-cour, tantôt quelques grives conservées dans le beurre, qui se trouvaient excellentes, et furent pour nous un vrai régal. Tous les quatre ou cinq jours, elle nous battait, dans la baratte de courge, du beurre frais et délicieux, dont nous faisons, sur nos gâteaux de cassave, des tartines avec du miel parfumé; nos goûters auraient fait envie à tous les gourmands européens. Ces jours de régal inattendu étaient des espèces de petites fêtes qui nous faisaient oublier pendant quelques heures notre emprisonnement, lequel, du reste, était plutôt causé par l'humidité de la terre et les grandes flaques d'eau que nous rencontrions à chaque pas, que par la pluie elle-même: car s'il ne se passait pas de jours où il ne tombât plusieurs averses, dans les intervalles le soleil luisait et la chaleur était étouffante.

Les restes de nos repas appartenaient de droit à nos animaux domestiques, qui faisaient partie de la famille: nous avions alors à nourrir avec nous le petit chacal, l'aigle et le singe; mais ils pouvaient se fier à l'amitié de leurs maîtres respectifs, qui s'étaient volontiers les morceaux de la bouche pour les donner à leurs chers élèves. Ma femme était chargée de Bill et moi du brave Turc. Ainsi chacun de nous avait son acolyte, dont il prenait soin, et personne

ne fut en souffrance. Mais si le bûlle, l'onagre et le cochon n'eussent point trouvé leur vie au dehors, nous aurions été obligés de les tuer ou de les voir périr de faim, ce qui nous aurait cruellement affligés. Il fut donc décidé unanimement que nous ne nous exposerions plus à passer une seconde saison pluvieuse dans un si pitoyable état; ma femme même, qui avait une si grande prédilection pour sa demeure de Falkenhorst, était souvent d'assez mauvaise humeur, et insistait plus que personne pour que nous nous fissions ailleurs une habitation d'hiver plus spacieuse; pourvu, disait-elle, que nous revenions toujours, l'été, habiter notre château aérien: et nous étions tous du même avis. Nous ne cessâmes de réfléchir pour savoir où et comment nous pourrions nous établir. Fritz alla fouiller au fond de la caisse qui contenait nos propres effets, et, triomphant, il revint en rapportant un livre. « Voici, dit-il, notre meilleur conseiller et notre modèle, *Robinson Crusé* ; puisque le ciel nous a destinés au même sort que lui, nous ne pouvons rien consulter qui nous soit plus utile. Autant qu'il m'en souvient, il se creusa une demeure solide dans un rocher; voyons comment il s'y prit, et nous ferons comme lui, et bien plus facilement, puisqu'il était seul et que nous sommes six, dont quatre au moins en état de travailler. — Bien, mon fils, lui dis-je, j'aime à te voir ce courage. Voyons donc si nous ne pouvons pas être aussi habiles que Robinson. »

— Et pourquoi pas? dit Jack; n'avons-nous pas comme lui une île, des rochers, des instruments du vaisseau, et, comme dit mon frère, beaucoup plus de bras pour s'en servir? »

Nous fîmes donc cette lecture avec un grand intérêt; elle nous sembla toute nouvelle; nous y puisâmes une foule d'instructions, et une vive reconnaissance pour la bonté de Dieu, qui nous avait sauvés tous ensemble, et n'avait pas permis qu'un de nous fût, comme le pauvre Robinson, seul dans cette île. Nous ne pouvions cesser de nous embrasser les uns les autres et de nous trouver les plus heureuses créatures qu'il y eût au monde. François disait toujours qu'il voudrait bien que, comme Robinson, nous eussions un Vendredi; mais ses frères lui répondaient qu'il valait bien mieux n'avoir point de Vendredi, mais aussi point de sauvages à combattre. Jack n'était pas tout à fait de cet avis; il aurait, je crois, assez aimé à faire la guerre. Enfin le résultat fut que, dès que le temps le permettrait, nous irions examiner les rochers de Zeltheim pour voir s'il y en avait un qu'on pût entamer et creuser.

Le dernier travail de notre hivernage, pour lequel ma femme me tourmentait sans cesse, fut de faire un battoir pour son lin et de grosses cardes pour le peigner. Le battoir se fit très-facilement, mais les cardes me donnèrent assez de peine. Je linai de grands clous égaux, ronds et pointus; je les passai à égale distance dans une feuille de fer-blanc que j'avais trouvée sur le vaisseau; je relevai les bords de cette feuille en manière de boîte; je fondis ensuite du plomb, que je fis couler sur la feuille entre les clous et jusqu'au rebord, pour donner aux pointes, qui sortaient encore de quatre poeues, beaucoup de solidité. Je clouai ensuite cette feuille sur une planche, et la machine fut faite et en état de recevoir les paquets de lin et de les peigner à merveille. Il tardait à ma femme de pouvoir en faire usage; sécher son lin, le teiller et le filer, c'était pour elle une source inépuisable de plaisirs.

CHAPITRE XXXII.

Le printemps; la filature; la caverne de sel.

Je puis à peine décrire la joie de notre âme lorsque, après de longues semaines pluvieuses, le ciel commença à s'éclaircir. Nous sortîmes de nos réduits sombres, étouffés et chauds, pour nous promener autour de notre habitation, respirer un air frais et balsamique, et délecter nos yeux de la belle verdure qui commençait à pousser de tous côtés. La nature était rajeunie, une vie nouvelle animait toutes les créatures, et nous sentions nous-mêmes l'influence de ce ciel pur et azuré, que nous n'avions pas vu depuis si longtemps, et qui revenait, comme un ami, après une longue absence, nous apporter plaisir et bénédictions. Nous oubliâmes un instant tous les tourments, tous les ennuis de la saison pluvieuse; et, le cœur plein de joie et d'espérance, nous allâmes en imagination au-devant des travaux auxquels un temps constamment beau allait nous permettre d'achever de nous livrer.

Notre plantation d'arbres commençait à pousser; les semences que nous avions confiées à la terre en sortaient en filets d'herbe menue qui se balançaient mollement; une agréable parure de feuilles tendres ornait les arbres; la terre se couvrait d'une variété innombrable de fleurs dont les belles couleurs coupaient agréablement le vert des prairies. Des vapeurs balsamiques étaient répandues dans les airs, on entendait de tous côtés le chant des oiseaux: à travers le léger feuillage, on les voyait sauter d'une branche à l'autre; leurs formes variées, leur plumage brillant, animaient ce délicieux tableau, et nous étions à la fois émerveillés et pénétrés de reconnaissance envers le Créateur. Aussi nous célébrâmes en plein air le premier dimanche de cette saison bienfaisante avec plus d'émotion et de véritable dévotion que nous n'en avions encore éprouvé sur cette côte si riche, si belle, où nous avions été conduits et protégés d'une manière si

miraculeuse. Nous étions plus que dédommagés de quelques mauvais moments, et, pleins d'un nouveau zèle, résignés à passer, si Dieu le voulait, notre vie entière dans cette solitude, avec une âme contente et l'activité qui nous était nécessaire. Mon cœur paternel formait, à la vérité, pour mes enfants quelques vœux de plus, dont je ne leur parlais pas; mais, en me permettant de souhaiter quelque événement qui pût prolonger et doubler leur bonheur, je m'en mettais en toute soumission à la volonté de Dieu, et je l'attendais avec patience.

Nous commençâmes nos travaux par arranger et par nettoyer notre château aérien, que la pluie et les feuilles jetées par le vent avaient sali; mais il n'avait d'ailleurs pas souffert, et dans peu de jours il fut en état d'être habité de nouveau. L'escalier tournant fut débarrassé; les appartements entre les racines furent rendus à leur destination primitive, et nous nous livrâmes à d'autres entreprises.

Ma femme ne tarda pas un instant à s'occuper de son lin et à lui donner tous ses soins. Pendant que nos fils conduisaient notre bétail dans des pâturages frais et que le soleil avait déjà séchés, je portais les paquets de lin au grand air, et je composai avec des pierres amoncées une espèce de four pour le sécher complètement. Dès la même soirée, nous nous mîmes à le teiller, puis nous le plaçâmes sous le battoir pour en ôter l'écorce; il fut peigné ensuite avec ma machine à clous, qui réussit à merveille. Ce fut moi qui me chargeai de cet ouvrage assez pénible, et j'en tirai des quenouilles de lin prêtes à filer, si longues, si douces, que ma femme vint m'embrasser avec la plus tendre reconnaissance, et me pria de lui fabriquer tout de suite un rouet, pour qu'elle pût commencer son ouvrage favori.

J'avais jadis tourné pour m'amuser; ici il n'en était pas question, n'ayant ni tour ni aucun des outils nécessaires; mais au moins je savais par cœur ce qu'il fallait pour la composition d'un rouet et d'un dévidoir, et, à force d'application, je vins à bout de construire ces deux machines à son contentement. Elle filait avec tant de zèle qu'elle ne se permettait pas une seule promenade, et que c'était avec assez de peine qu'elle pouvait se résoudre à quitter son rouet pour préparer notre dîner. Elle était ravie quand nous la laissions seule avec son petit garçon, qui dévidait pour elle à mesure qu'elle travaillait. Elle aurait bien voulu quelquefois engager aussi les aînés à filer pour avancer l'ouvrage, lorsqu'elle était occupée à la cuisine; mais ils s'y montrèrent peu dociles, à l'exception du paresseux Ernest, qui souvent aimait mieux cet ouvrage que d'autres plus pénibles. Cependant nous avions un tel besoin de linge et de vêtements, que nous aurions très-bien fait de nous en occuper tous; mais nous préférâmes nos courses et notre liberté à ce travail de femme. Nous commençâmes nos promenades par Zeltheim: nous étions curieux de voir les ravages des eaux, et nous en fûmes effrayés. Zeltheim avait été beaucoup plus maltraité que Falkenhorst; l'orage et la pluie avaient abattu la tente, emporté une partie des toiles, et tellement attaqué toutes nos provisions, que beaucoup de choses n'étaient plus bonnes à rien, et que les autres ne pouvaient être sauvées qu'en les faisant sécher sans délai. Heureusement, du moins, notre belle pinasse avait été passablement épargnée; elle était encore à l'ancre, prête à nous servir au besoin; mais notre bateau de tonneaux avait été entièrement avarié, et je n'osais plus espérer de pouvoir m'en servir.

Dans la recherche exacte de nos provisions, nous eûmes la douleur de voir que celle qui avait le plus souffert était la poudre à canon, dont j'avais laissé trois barils sous la tente, au lieu de les porter sous la voûte des rochers. J'ouvris deux de ces barils, et je les trouvai abîmés par l'eau qui avait pénétré dans l'intérieur. Il fallut jeter leur contenu en entier, et je m'estimai encore heureux de ce que le troisième n'était pas en aussi mauvais état; mais cette grande et irréparable perte fut pour moi un puissant motif de penser à des quartiers d'hiver, où nos provisions et nos richesses fussent désormais à l'abri d'un tel malheur.

Cependant j'espérai peu, malgré le plan gigantesque de Fritz et le courage de Jack, qu'il nous fût possible de creuser une demeure dans cette paroi de rocher. Robinson Crusoe est censé avoir trouvé une grotte spacieuse, qu'il n'eut que besoin d'arranger. Dans toute sa longueur, notre rocher n'en offrait aucune; il avait l'air d'être partout de roc primordial, d'une extrême dureté; et, avec nos forces si bornées, l'emploi de trois ou quatre étés paraissait à peine suffisant. Cependant le désir ardent d'avoir une demeure plus solide et à l'abri de l'eau me tourmentait sans relâche: je résolus de faire au moins un essai, et de creuser, s'il était possible, une espèce de cave pour préserver notre poudre, le plus précieux de nos trésors, des intempéries de l'air. Je partis donc un jour à la tête de mes deux braves ouvriers, Fritz et Jack, laissant la mère à la filature avec ses deux aides Ernest et François. Nous étions chargés de pieux, de ciseaux, de marteaux, de barres de fer, pour essayer nos forces contre le rocher. Je choisis une place où il était presque perpendiculaire, et beaucoup mieux situé que notre tente. La vue, en cet endroit, était si étendue, que l'on découvrait en entier la baie du Salut, les rivages du ruisseau des Chacals avec son pont, et toutes les saillies pittoresques des rochers. Je marquai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions tailler, et nous commençâmes, à la sueur de notre front, le pénible ouvrage de carriers. Le premier jour, nous

avançâmes si peu, que, malgré notre courage, nous fûmes sur le point d'abandonner notre besogne. Cependant nous persistâmes encore, et ce qui me donna quelque espérance, ce fut qu'à mesure que nous avançâmes dans la profondeur, la dureté de la pierre diminuait. Nous supposâmes que le soleil ardent frappant contre ce roc en avait durci la couche extérieure, et qu'en dedans la masse de la pierre se trouverait toujours plus tendre; il nous parut enfin que c'était une espèce de pierre calcaire. Lorsque j'eus creusé environ à la profondeur d'un pied, on pouvait presque la détacher avec la bêche, comme du limon desséché. Alors nous nous décidâmes à continuer sans relâche; mes fils me secondaient avec un zèle et une assiduité au-dessus de leur âge.

Après quelques jours de travaux assidus, nous mesurâmes notre ouverture, et nous trouvâmes que nous avions déjà sept pieds de profondeur. Fritz, avec une brouette, conduisait les décombres, et les rangeait au-devant pour faire une espèce de terrasse; moi, je travaillais dans le haut pour élargir l'ouverture. Jack, comme le plus petit, pouvant déjà être caché dans cette espèce de grotte, était en bas et creusait dans la profondeur; il avait pris une barre de fer assez longue et l'avait enfoncée à coups de marteau pour détacher un gros morceau de roc. Tout à coup je l'entends crier d'une voix forte: « Papa, j'ai percé! Fritz, j'ai percé!

LE PÈRE. Oui-da, mon fils! qu'as-tu donc percé, je t'en prie? est-ce la montagne? Pourvu que ce ne soit pas ta main ou ton pied?

JACK. Non, non, c'est la montagne; » et il fit retentir les rochers de son cri de joie accoutumé: « *Vivat! vivat!* j'ai percé la montagne! »

Fritz était accouru à ses cris. « Tu as percé la montagne, mon petit! lui dit-il d'un ton moqueur; pourquoi pas le globe tout entier? cela t'aurait été tout aussi facile; tu n'avais qu'à enfoncer bravement ton fer jusqu'à ce que tu eusses atteint l'Europe, qui est, dit-on, sous nos pieds. J'aurais été bien aise de guigner dans ce trou.

JACK. Eh bien! tu pourras avoir ce plaisir, mais je ne sais pas trop ce que tu verras. Viens d'abord examiner comme ce fer est enfoncé, et dis-moi si je fais à présent une fanfaronnade; tiens, regarde toi-même si je mens; il est sûr que, s'il n'y avait pas un grand vide par derrière, je n'enfoncerais pas ainsi cette barre dans le roc.

Fritz. En effet. Voyez, papa! c'est très-singulier; son fer paraît être parvenu dans un grand espace vide; on peut le tourner comme on veut. » Je m'approchai, car cette observation me parut digne de mon attention. Je saisis l'instrument, qui était encore planté dans le roc, et, en le secouant avec vigueur de côté et d'autre, je fis un trou assez grand pour qu'un de mes fils pût y passer, et je vis qu'en effet une partie des décombres tombaient en dedans, et qu'il y avait là une cavité dont je ne distinguais pas l'étendue; le bruit des pierres me fit cependant juger qu'il ne s'abaissait pas beaucoup au-dessous du sol sur lequel nous nous trouvions. Mes deux garçons m'offrirent ensemble de passer par ce trou pour aller voir ce que c'était; mais je le défendis sévèrement, et je les fis même s'éloigner bien vite, parce que je sentais qu'il sortait de cette ouverture une si grande quantité d'air méphitique, que je commençais moi-même à éprouver des vertiges pour m'en être trop approché, de sorte que je fus obligé de me retirer promptement, afin de respirer un air plus pur. « Gardez-vous, mes chers enfants, dis-je avec effroi, gardez-vous de pénétrer dans ce creux; vous pourriez y trouver subitement la mort.

JACK. La mort, papa! croyez-vous donc qu'il y ait là dedans des lions ou des tigres? Donnez-moi un fusil, je ne les craindrai pas.

Fritz. Comment peux-tu penser que de tels animaux puissent vivre là? Mais papa craint peut-être qu'il n'y ait des serpents ou des vipères.

JACK. Et ne peut-on pas aussi les tuer, ces vilaines bêtes?

LE PÈRE. J'aime à te voir ce courage, mon vaillant petit mineur; mais, cette fois, il ne sera pas mis à l'épreuve. Il n'y a pas plus de lions, de tigres et de serpents là dedans qu'il n'y a d'hommes; mais le danger n'en existe pas moins. Que ferais mon petit héros si, en entrant dans ce trou, il ne pouvait plus respirer?

JACK. Plus respirer! et pourquoi pas?

LE PÈRE. Parce que l'air y est méphitique, c'est-à-dire corrompu, et qu'il ne vaut plus rien pour la respiration. Les personnes qui imprudemment ou par ignorance entreraient dans ce gouffre y seraient étouffées.

Fritz. Mais comment l'air peut-il se corrompre?

LE PÈRE. De différentes manières: soit quand il se charge de vapeurs nuisibles, soit lorsqu'il renferme trop de parties ignées ou inflammables, soit enfin lorsqu'il est trop pesant, comme l'air qu'on appelle autrefois live, et qui est désigné dans la chimie moderne sous le nom d'*acide carbonique*. Mais, en général, dès que l'air perd de son élasticité, il ne pénètre plus dans les poumons, et on ne respire plus; alors on étouffe promptement, parce que l'air est absolument nécessaire à la vie et à la circulation du sang.

JACK. Il n'y a qu'à se sauver bien vite, quand on sent qu'on ne peut plus respirer.

LE PÈRE. C'est ce qu'on fait quand on en a la force; mais ordinairement cet état commence par un vertige ou un tournoiement de tête tel qu'on a peine à marcher. Ce malaise est suivi d'une oppression que l'on ne peut vaincre: on fait des efforts pour respirer, on perd

connaissance, et on meurt subitement si l'on ne reçoit pas de prompts secours.

Fritz. Quelle espèce de secours peut-on donner ?

LE PÈRE. Il faut d'abord transporter le malade dans un air pur et frais, et lui jeter de l'eau fraîche sur le corps. Après l'avoir bien essuyé, on le frotte avec des linges chauds, on lui souffle de l'air sain dans les poumons, on lui donne des lavements de fumée de tabac, enfin on le traite comme un noyé, jusqu'à ce qu'on l'ait fait revenir à la vie : ce qui n'arrive malheureusement pas toujours.

Fritz. Quelle raison avez-vous, papa, de croire que l'air de cette caverne soit méphitique, ou mauvais à respirer ?

Fritz sur son onag e.

LE PÈRE. Parce que peu à peu tout air renfermé et entièrement séparé de l'air atmosphérique perd son élasticité, et contracte des qualités nuisibles et contraires à la respiration. C'est quand on respire que l'air atmosphérique, ou celui qui est répandu dans l'espace, entre en liaison avec le sang, auquel il communique une de ses parties les plus essentielles, qu'on nommait autrefois *air vital*, aujourd'hui *oxygène*, sans lequel l'homme ne peut exister. Si cet oxygène manque, la respiration cesse, on meurt dans quelques minutes; et la même chose arrive si cet air est imprégné en trop grande quantité de parties malfaisantes.

Fritz. Et à quoi reconnaît-on que l'air est bon ? Comment peut-on savoir qu'ici, quoique nous ne soyons qu'à deux pas de cette caverne méphitique, on peut respirer en sûreté ?

LE PÈRE. Par le moyen du feu, mon fils; car le feu ne brûle pas dans l'air méphitique; il y a plus, c'est par le feu qu'on le corrige. Ici, dans ce trou, il faut en allumer assez pour purifier l'air qui en sort et le rendre bon à respirer; le feu s'éteindra d'abord, mais peu à peu il corrigera le mauvais air, et brûlera.

Fritz. Oh ! s'il n'y a que cela, c'est bien aisé. Dès qu'il sera pur, nous ferons un tron immense, et nous irons nous promener là-dedans, comme en rase campagne.

Sans tarder, ils allèrent tous deux ramasser de l'herbe sèche; ils en firent des paquets, battirent le briquet et les allumèrent, puis les jetèrent tout embrasés dans le trou; mais, ainsi que je le leur avais annoncé, ils s'éteignirent et nous donnèrent la preuve que l'air était corrompu au plus haut degré : le feu ne put pas brûler même à l'entrée. Je vis qu'il fallait le purifier d'une manière plus efficace. Je me souvins à propos que, dans le temps, nous avions apporté du vaisseau une caisse qui avait appartenu à l'artificier, que nous l'avions serrée dans la tente, et qu'elle devait être pleine de grenades et de raquettes d'artifice; on en avait beaucoup embarqué, tant pour faire des signaux que pour l'amusement de l'équipage. J'allai la chercher, je pris quelques pièces et un mortier de fer pour les jeter au fond de la caverne. Je revins bien vite pour attaquer, avec mon artilerie, les mauvais esprits aériens. Je jetai le tout avec une mèche

qui répondait en dehors et qui fut allumée. Tout partit à la fois; un fracas épouvantable se fit entendre dans cet antre ténébreux. Les grenades voltigeaient de tous côtés comme des météores rayonnants; nous les lancions au fond, elles rebondissaient et crevaient avec un bruit terrible. Un torrent d'air méphitique sortit par l'ouverture. Nous lançâmes alors les raquettes, qui firent aussi merveille; elles sifflèrent dans la caverne, comme des dragons volants, en faisant voir à nos yeux étonnés sa grande étendue. Nous crûmes aussi apercevoir une quantité de corps éblouissants qui brillèrent soudainement, comme par un coup de baguette, et dont l'éclat disparut avec la rapidité de l'éclair, ne laissant apercevoir qu'une obscurité profonde. Une fusée à étoiles nous donna un spectacle dont nous eussions bien voulu prolonger la durée. Quand elle creva, il en sortit comme une foule de petits génies ailés, ayant chacun à la main une lampe allumée, et qui dansaient de tous côtés, formant mille réverbérations variées. Tout étincelait dans cette caverne, qui nous offrit pendant une minute une scène vraiment magique; mais ces génies s'inclinèrent l'un après l'autre, tombèrent sans bruit, et disparurent comme de vrais esprits aériens.

Après avoir ainsi fait les artificiers, je tentai un second essai avec du foin allumé. A notre grande satisfaction, les paquets jetés brûlèrent très-bien et se consumèrent entièrement; nous pûmes alors espérer que, du moins sous le rapport de l'air, il n'y avait plus rien à craindre; mais il y avait encore le danger d'être engloutis dans quelque abîme où nous trouverions un amas d'eau, et je jugeai prudent de différer notre entrée dans ce réduit inconnu jusqu'à ce que nous eussions des moyens d'éclairer notre marche. Je donnai l'ordre à Jack de dételer son buffle, de monter dessus, et d'aller jusqu'à Falkenhorst communiquer cette découverte à sa mère et à ses deux frères, de revenir ensuite avec eux, et d'apporter autant de cierges qu'ils en auraient de faits : je voulais, en les réunissant autour d'un bâton, en composer un gros flambeau, avec lequel nous

Ma femme y fit souvent son établissement de travail, assise sur les marches, et son petit François à ses pieds.

irions tous examiner l'intérieur de cette grotte. Ce n'était pas sans intention que j'avais choisi Jack pour ce message : cet enfant avait une imagination vive et poétique; j'étais sûr qu'il raconterait à sa mère tant de merveilles de la grotte enchantée, du fen d'artifice, et de tout ce que nous y avions entrevu, que, malgré le charme du rouet, il saurait l'engager à le suivre promptement, et à nous apporter des lumières pour pénétrer dans cet obscur sanctuaire.

Tout joyeux de sa commission, Jack s'élança sur le buffle, qu'il s'était presque approprié, lit gaiement claquer son fouet, et partit avec une telle hardiesse, qu'il ne fit dresser les cheveux. Ce petit téméraire ne redoutait rien, et faisait de son bœcéphale cornu un vrai cheval de course.

En attendant son retour, je proposai à Fritz d'agrandir l'entrée de

la grotte souterraine, d'en ôter les gravois, et de frayer un chemin pour que sa mère pût y pénétrer facilement. Il y avait trois ou quatre heures que nous travaillions, quand nous la vîmes arriver sur notre char de parade, sur celui que j'avais arrangé pour les patates; il était attelé de la vache et de l'âne, et conduit par Ernest. François s'en mêlait aussi, et disputait à son frère les cordes qui servaient de rênes. Jack, grimpé sur son buffle, caracolait devant eux, soufflait dans son poignet fermé comme à travers un cor de chasse, et fouettait de temps en temps l'âne et la vache pour les faire avancer. Lorsqu'ils eurent passé le pont, il prit les devants au galop. Arrivé près de nous, il descendit de sa monture, qui devait l'avoir éreinté; il se secoua en faisant deux ou trois sants, puis, comme un galant chevalier, il courut au char pour aider sa mère à en descendre.

J'allumai promptement mes flambeaux; mais au lieu de les attacher ensemble, comme j'en avais eu l'idée, je préférai en donner un à chacun, ainsi qu'un instrument qui pût servir à nous tirer d'affaire dans le cas où quelque éboulement aurait lieu. Une bougie non allumée dans la poche, un briquet à la ceinture, nous fîmes notre entrée solennelle dans l'intérieur du rocher, moi à la tête, mes fils ensuite, et leur mère la dernière, avec son petit François, dont la curiosité était mêlée d'un peu de peur. Moi-même je n'étais pas sans cette espèce de crainte que cause une entreprise hasardeuse. Nos chiens, qui nous avaient suivis, témoignèrent même une sorte de timidité, et ne coururent pas en avant, comme à l'ordinaire; mais nous n'eûmes pas fait quatre pas dans l'intérieur de cette grotte, que nous n'éprouvâmes plus que de la surprise et de l'admiration. Le plus beau, le plus magnifique spectacle s'offrit à nos yeux: les parois étincelaient comme des diamants; nos six flambeaux étaient répétés de tous côtés, et produisaient l'effet d'une superbe illumination. Du haut de la voûte naturelle pendaient d'innombrables cristaux de toutes longueurs et de toutes formes, qui, se joignant à ceux des parois, formaient des colonnades, des antels, des entablements, des buffets d'orgues, et paraissaient autant de diamants énormes. Il nous sembla être dans le palais d'une fée ou dans un temple illuminé. A différentes places, les couleurs du prisme, se peignant dans les angles des cristaux, leur donnaient l'apparence de pierres précieuses. Le jeu des lumières, leur reflet, l'obscurité de quelques endroits, le jour éblouissant répandu sur d'autres, tout cela offrait un coup d'œil vraiment magique.

L'étonnement de ma famille était tout à fait risible; elle était dans une espèce de stupor muette, ne sachant si c'était un rêve ou une réalité. Pour moi, j'avais déjà en occasion de voir des stalactites, et j'avais lu la description de la fameuse grotte d'Antiparos, bien plus considérable encore que celle-ci, qui pouvait cependant en donner une idée. Le sol en était uni, couvert d'un sable blanc très-fin,

On a donné ce nom à une espèce de sel plus dur que le sel ordinaire, et qui quelquefois a la transparence et la couleur des pierres précieuses. Le sel gemme se trouve toujours dans le même terrain que le gypse: et c'est une observation constante, qu'il y en a toujours dans le voisinage de ce dernier; souvent même les couches de sel alternent avec les couches de gypse. Le sel gemme se forme tantôt en grands bancs continus, tantôt est disséminé en grands cubes isolés derrière des couches d'argile ou de roc. Les mines (je dirai presque les carrières) de sel gemme se trouvent à toutes sortes d'élévation, et même quelquefois au niveau des plaines. Dans toutes les parties du monde connu, il n'y a pas de production naturelle plus abondante que le sel. La plupart des mines de sel gemme en Espagne, en Angleterre, sont d'une étendue de plusieurs centaines de pieds. En Espagne, le bourg de Cardona est situé au pied d'un rocher de sel massif

comme si on l'y avait étendu à dessein, et si sec, que je ne pus découvrir nulle part la moindre trace d'humidité; ce qui me fit espérer qu'elle serait très-saine et très-agréable, ayant le projet d'y établir notre demeure. Je fus amené alors à une conjecture particulière sur la nature des cristallisations qui sortaient de tous côtés, et surtout de la voûte. Elles pouvaient difficilement être de la même espèce que nos cristaux de roc, qui sont produits par des suintements d'eau tombant en goutte et se coagulant à mesure; on ne les trouve pas ordinairement dans des cavités aussi sèches que l'était celle-ci, et il n'y en a pas autant de perpendiculaires et de parfaitement unies. Je m'empressai de me convaincre, par une épreuve, de la vérité ou de la fausseté de ma conjecture, et je trouvai, à ma joie inexprimable, en en cassant un morceau, que je ne m'étais pas trompé en pensant que j'étais dans une grotte de sel gemme¹, qui se trouve dans le sein de la terre en masses solides et cristallisées, ordinairement sur un fond de spath ou de gypse, et entouré de couches de fossiles ou de

roches. Nous étions enchantés de cette trouvaille, dont nous ne pouvions plus douter. La forme des cristaux, leur peu de solidité, et enfin leur goût salé, étaient des preuves décisives. Quel immense avantage pour nous et pour notre bétail que cette énorme quantité de sel pur et tout prêt, qui ne demandait d'autre peine que de le prendre avec la pelle, et qui valait mieux, à tous égards, que celui que nous ramassions sur le rivage, et qu'il fallait toujours purifier!

Ma femme admirait mon bonheur d'avoir censé à cet endroit; je lui fis observer que, suivant toute apparence, cette mine de sel s'étendait beaucoup plus loin, et que nous l'aurions toujours trouvée, quel que fût l'endroit où j'ense attaqué le roc, mais qu'il eût été possible que je n'ense pas découvert la grotte miraculeuse où nous étions. Le petit François assurait tout bas à ses frères que c'était bien sûrement le palais de quelque bonne fée, qui viendrait, d'un coup de baguette, leur faire don, s'ils étaient sages, de tout ce qu'ils demanderaient. « Eh bien! dit Jack, je lui demande de rendre mon petit frère un peu moins savant et un peu moins crétule. N'entends-tu pas que papa dit que tous ces diamants ne sont que du sel, et ne sais-tu pas qu'il n'y a point d'autre fée que le bon Dieu? » Le

pauvre petit se tint en secouant sa jolie petite tête blonde; il lui en coûtait de renoncer à son palais de fée, et vraiment je comprends facilement que cet enfant ait en cette idée. En nous avançant dans la grotte, nous remarquâmes des masses et des figures singulières que la matière saline avait produites. Il y avait des piliers entiers qui montaient depuis le sol jusqu'à la voûte et semblaient la soutenir; d'autres où se trouvaient des moulures et des chapiteaux; dans quelques endroits on voyait des couches ondulées, qui, à une certaine distance, ressemblaient à la mer. L'imagination pouvait se représenter tout ce qu'elle voulait dans ces formes variées et bizarres: des

coups presque à pic; il s'élève de terre à la hauteur de quatre à cinq cents pieds sans crevasses, sans fentes, sans couches: ce bloc immense de sel peut avoir une lieue de circuit; comme on ignore sa profondeur, on ne sait pas sur quoi il repose. Le sel, depuis le haut jusqu'en bas, est de la plus grande blancheur; on y en trouve aussi qui est bleu clair et transparent. Cette prodigieuse montagne de sel pur, sans mélange de gypse ou d'autres matières, est la seule en Europe. En Angleterre, dans la province de Chester, près de la mer d'Irlande, il se trouve une mine immense de sel gemme, derrière une bande de roc, et après avoir exploité vingt-cinq pieds de sel, qui est en plusieurs endroits d'un beau rouge foncé, on a retrouvé douze à quinze pieds de roc, puis encore du sel en dessous, ce qui détruit tout à fait l'hypothèse que le sel gemme est produit par des lacs salés et desséchés. (Dictionnaire d'Histoire naturelle.)

Il prit après cela son arc, et posa la flèche dessus... Et le partit, et alla percer le plus gros des saumons.

fenêtres, de grandes armoires ouvertes, des banes, des ornements d'église, même des figures singulières d'hommes et d'animaux, les uns comme des cristaux polis ou des diamants, les autres comme des blocs d'albâtre.

Nous ne pouvions nous lasser de parcourir cette merveilleuse enceinte. Déjà nous avions allumé nos seconds cierges, lorsque je m'aperçus qu'il y avait sur le terrain, dans quelques endroits, une quantité de fragments de cristaux qui semblaient être tombés de la voûte. Cette chute pouvait se répéter et menacer notre sûreté ; une de ces lames cristallisées tombant sur la tête de l'un de mes enfants aurait pu le tuer à l'instant. Mais un examen plus exact me prouva que ces morceaux n'étaient pas tombés d'eux-mêmes et spontanément, toute la masse étant trop solide pour qu'il pût s'en détacher d'aussi grosses pièces ; si c'eût été l'humidité, elles se seraient dissoutes peu à peu. J'imaginai avec raison que ces fragments avaient été détachés de leur couche primitive par l'explosion de notre artillerie et de notre feu d'artifice, qui avaient occasionné une secousse extraordinaire dans ce palais souterrain que nul être vivant n'avait visité depuis la création du monde. Je jugeai pourtant qu'il serait prudent de nous retirer ; d'autres morceaux pouvaient n'avoir été qu'ébranlés et tomber sur nous d'un moment à l'autre. Je fis donc sortir ma femme et mes enfants ; ils nous attendirent à l'entrée ; et avec Fritz nous examinâmes soigneusement tout ce qui nous parut suspect. Nous chargeâmes à balle nos fusils, et nous les frimâmes au milieu de la grotte, pour mieux nous assurer des causes de la chute des morceaux qui étaient à terre ; il en tomba encore un ou deux ; mais le reste ne bougea pas, quoique nous frapassions tout autour de nous avec de longues perches tout ce que nous pûmes atteindre. Nous fûmes enfin rassurés et convaincus que, du côté de la solidité, nous n'avions rien à craindre, et que nous pouvions, sans courir le danger d'être ébranlés, arranger notre demeure. Notre joie de cette importante découverte n'éclata véritablement qu'après ces expériences. De bruyantes exclamations, mêlées de questions variées et multipliées, des projets, des consultations, succédèrent à notre muet étonnement. Nous fîmes une quantité de plans pour arranger cette superbe grotte en une demeure commode et agréable. Toute la puissance de notre imagination se fixa là-dessus. Le plus difficile était fait ; nous avions la place, il n'y avait plus qu'à en tirer parti, et nous ne pouvions parler d'autre chose ; il y eut même des avis ouverts pour nous y établir aussitôt ; mais ils furent repoussés par les têtes sages et raisonnables ; et il fut arrêté que notre ancien Falkenhorst serait encore, cette année, notre demeure habituelle. Nous y retournâmes coucher tous les soirs ; mais, pendant le jour, nous étions à Zeltheim, auprès du nouveau château pratiqué dans le rocher. Sans cesse occupés à faire les arrangements nécessaires pour avoir une habitation d'hiver chaude, solide, claire, et au milieu de nos possessions les plus essentielles, nous n'étions à Falkenhorst que pour nourrir, traire le bétail, et y chercher un repos restaurant après les fatigues du jour.

CHAPITRE XXXIII.

La maison dans la caverne de sel ; la pêche aux harengs,

L'heureuse déconverte de la caverne de sel avait, comme on comprend, diminué de beaucoup notre travail ; nous étions dispensés de creuser ; j'avais bien plus de place qu'il ne m'en fallait pour établir notre demeure ; il ne s'agissait plus que de la rendre habitable, ce qui ne me présentait pas de grandes difficultés. La dernière couche du roc au-devant de la caverne, que mon petit Jack avait percée avec tant de facilité, était d'une nature si tendre, si aisée à travailler, qu'il ne fallait pas de grands efforts pour arriver au but que je voulais atteindre. J'avais de plus l'espoir qu'à présent qu'elle serait exposée à l'air et à l'ardeur du soleil, elle deviendrait peu à peu aussi dure et aussi solide que la première couche, qui m'avait donné tant de peine. Je me bâtai donc de commencer, pendant qu'elle était encore tendre, à percer la porte et les fenêtres de la façade. Je pris pour cela la mesure de celles que j'avais placées dans mon escalier tournant, et que je jugeai à propos de reprendre pour les mettre à notre maison des pluies. Ne voulant plus habiter notre arbre que pendant l'été, il était inutile que les ouvertures de l'escalier fussent fermées ; et quant à la porte, je préférais en faire une d'écorce, comme celle de l'arbre même, qui masquerait mieux notre demeure au premier abord, dans le cas d'une invasion de sauvages. Portes et fenêtres furent donc apportées à Zeltheim, et appliquées sur le rocher aux places où nous voulions les mettre. Je dessinai tout le tour avec du charbon, puis nous taillâmes ces ouvertures, où nous fîmes entrer les cadres dans les rainures, qui les rendirent très-solides. Je tâchai, autant que possible, de ne pas briser la pierre que j'étais, on de l'avoir au moins en morceaux assez grands pour pouvoir m'en servir ensuite ; avec ma scie et mon ciseau, je les coupai en morceaux carrés, longs d'un pouce et demi d'épaisseur, comme des carreaux ou de fortes tuiles. Je les étendis au soleil, et j'eus le plaisir de voir qu'en effet ils se durcirent en peu de temps. Alors je les relevai, et mes fils les rangèrent en ordre contre le rocher, pour nous en servir ensuite dans l'intérieur.

Lorsque je pus entrer librement dans la caverne par une bonne porte, et qu'elle fut suffisamment éclairée par les fenêtres, je fis un plan de division pour nos appartements, afin d'y avoir toutes nos aises. L'espace était assez grand pour qu'il fût inutile de le ménager ; je pouvais même laisser de côté et d'autre de grandes places destinées provisoirement à nous servir de magasins à sel. A la prière de mes enfants, je ménageai, autant que possible, les ornements de notre demeure ; mais je fus obligé de les ôter absolument des pièces destinées aux écuries ; le bétail est trop friand de sel, il les aurait mangés et aurait pu s'en trouver mal. Pour faire plaisir à mes enfants, je conservai les plus beaux piliers et les plus beaux blocs, afin de les placer dans le salon. Ces blocs nous servirent de sièges et de tables, et les colonnes égayèrent, embellirent l'appartement et quadruplaient le soir, par leur reflet, l'effet des lumières.

Voici quelle fut ma disposition intérieure. Une très-grande place carrée fut d'abord divisée en deux parties : celle de droite fut destinée pour notre demeure ; celle de gauche pour la cuisine, les écuries et la chambre de travail. Je résolus de placer au fond de cette dernière, où l'on ne pouvait pratiquer de fenêtres, la cave et le magasin ; le tout devait être séparé par des cloisons, communiquer par des portes, et nous procurer une demeure agréable et commode. Trop heureux que la nature nous eût épargné la plus grande partie du travail, nous étions loin de nous plaindre de celui qui nous restait à faire, et nous espérions bien terminer, avant l'hivernage, au moins l'essentiel.

La partie que nous nous proposons d'habiter fut séparée en trois chambres : la première, à côté de la porte, était destinée à être la chambre à coucher du père et de la mère ; la seconde devait être la salle à manger, et la dernière devait servir d'habitation aux enfants. Comme nous n'avions en tout que trois fenêtres, nous en mîmes une à chaque chambre à coucher ; la troisième fut pour la cuisine, où ma femme devait passer une grande partie de la journée. L'ouverture de la salle à manger ne fut, pour le moment, fermée que par un grillage, et nous résolûmes de prendre nos repas dans une de nos chambres, lorsque l'humidité se ferait sentir. Je pratiquai dans la cuisine un foyer près de la fenêtre ; je perçai le rocher un peu au-dessus, et quatre planches clouées ensemble et passées dans cette ouverture firent une espèce de cheminée qui conduisait la fumée au dehors. Nous donnâmes assez d'étendue à la chambre de travail, à côté de la cuisine, pour pouvoir y faire des ouvrages un peu considérables ; elle nous servait en même temps de remise pour notre char et pour notre claie ; enfin les écuries, qui furent divisées en quatre compartiments pour séparer les différentes espèces d'animaux, occupèrent le fond de la caverne de ce côté-là ; de l'autre, se trouvaient, comme je l'ai déjà dit, la cave et le magasin.

Il est facile de concevoir que ce plan assez étendu ne pouvait s'exécuter comme par enchantement, et qu'il fallut se contenter d'abord d'arranger le plus pressé, en réservant le reste des dispositions pour la saison des pluies ; mais cependant chaque jour nous avançons notre besogne plus que nous ne l'avions espéré. En allant et venant, nous apportons toujours de Falkenhorst quelque chose qui trouvait sa place dans la nouvelle maison, où nous mettions aussi en sûreté ce qui nous était resté des provisions placées sous la tente.

Le long séjour à Zeltheim pendant ces occupations nous donna l'occasion de connaître plusieurs avantages sur lesquels nous n'avions pas compté, et que nous ne tardâmes pas à mettre à profit. Très-souvent il se montrait au bord de la mer d'immenses tortues qui déposaient leurs œufs dans le sable et nous fournissaient un parfait régal ; mais nous portâmes plus loin nos prétentions, et nous cherchâmes à nous assurer en provision les tortues elles-mêmes, vivantes, pour les manger quand bon nous semblerait. Dès que nous en vîmes une sur le rivage, un de mes fils fut dépêché pour lui couper la retraite. Pendant ce temps, nous approchâmes de la bête, nous la tournâmes promptement sur le dos sans lui faire aucun mal ; nous passâmes une longue corde dans son écaille, et nous attachâmes l'autre bout à un pieu, que nous plantâmes aussi près du bord que possible. Nous remîmes la prisonnière sur pied ; elle se bâta de rentrer dans la mer, mais ne put s'éloigner que de la longueur de la corde ; elle n'en était en apparence que plus heureuse, trouvant sa nourriture bien plus facilement au bord que dans la haute mer, et nous fûmes charmés de pouvoir la prendre au besoin. Je ne parle pas des homards, des huîtres et de beaucoup de petits poissons, que nous prenions facilement et en quantité. Nous avions fini par nous accoutumer aux huîtres et à nous en régaler. Les gros homards, dont la chair est dure et coriace, furent abandonnés aux chiens, qui les préféraient aux patates ; mais bientôt nous eûmes pour notre hiver une autre provision excellente, que le hasard nous procura.

Un matin, nous partîmes de très-bonne heure de Falkenhorst ; lorsque nous fûmes près de la baie du Salut, nous aperçûmes, à notre grand étonnement, dans la mer, à quelque distance du bord, un singulier spectacle que nous n'avions point encore vu, quoique ce fût au moins la centième fois que nous faisions ce chemin. Une étendue d'eau très-considérable paraissait être dans une forte ébullition et comme échauffée par un feu souterrain ; elle s'élevait et s'abaissait en écume comme de l'eau qui bout ; au-dessus, voltigeaient une quantité d'oiseaux aquatiques de l'espèce des monettes, des frégates,

des fous, des albatros, et une foule d'autres que nous ne connaissons pas. Des cris perçants sortant de cette nue déchiraient nos oreilles : la troupe emplumée était dans une agitation continuelle ; tantôt elle se précipitait en foule sur la surface de l'eau, tantôt elle s'élevait au haut des airs, volant en cercle et se poursuivant de tout côté. Elle nous laissait dans l'incertitude si les jeux, le plaisir ou la guerre étaient le but de ses évolutions. Dans cette espèce de bande bouillonnante se montrait aussi quelque chose d'un aspect singulier ; de tout côté s'élevaient de petites lumières, comme des flammes, qui s'éteignaient aussitôt et se renouvelaient à chaque moment. Nous observâmes encore que le mouvement qui régnait à cette place se portait de la haute mer vers le bord et se dirigeait surtout du côté de la baie du Salut, où nous nous hâtâmes d'aller examiner ce phénomène. Tout en cheminant, nous fîmes mille suppositions sur ce que ce pouvait être ; ma femme était avec nous, s'occupant à ranger les provisions dans les nouveaux magasins ; elle eut tout simplement que c'était un grand banc de sable auquel le reflux donnait l'apparence du mouvement, et qui, réfléchissant les belles couleurs de l'aurore, faisait paraître les flots enflammés et causait une illusion d'optique. Cette opinion parut beaucoup trop simple à l'imagination vive de Fritz : il soutenait qu'il se passait quelque chose de très-extraordinaire au fond de la mer ; que c'était quelque feu souterrain qui cherchait une issue, ou bien un tremblement de terre ; que peut-être un nouveau volcan allait s'ouvrir quelque part. Mais Ernest faisait de fortes objections contre cette idée. « Les oiseaux, disait-il, s'en éloigneraient par instinct, au lieu de se rassembler en foule au-dessus, et de voltiger avec gaieté, tellement qu'on dirait qu'il y a un second banc en l'air, aussi grand et aussi agité que celui de la mer : voyez comme ils s'y précipitent, disait-il ; si c'était de l'eau chaude, comme le croit Fritz, ils se brûleraient les pattes et le bec. » Fritz n'eut pas grand-chose à répondre. « Eh bien ! monsieur le savant, lui dit-il, dis-nous donc ce que c'est. »

ERNEST. Je suis fort tenté de croire que c'est quelque énorme monstre marin, un cachalot, ou une baleine, qui élève de temps en temps comme une île son dos, sur lequel se trouvent une quantité de petits poissons qui offrent une proie facile aux oiseaux. C'est dans ce but qu'ils suivent ce monstre, et qu'ils cherchent avidement à saisir tout ce qu'ils peuvent prendre en se précipitant sur lui ; ceux qui y ont réussi s'envolent avec leur proie, et les autres les poursuivent pour la leur enlever. Je parie que c'est cela même, et que si nous regardons bien, nous verrons ce géant aquatique étendre ses immenses bras ou ses nageoires ; et quand il se sera assez réchauffé au soleil, quand il aura bien humé l'air, il se précipitera dans l'immense profondeur de l'eau et y occasionnera un tourbillon capable d'engloutir un vaisseau.

JAACK. Oui, oui, papa, Ernest a bien raison. Tout au fond de ce banc, et à mesure qu'il s'approche, je vois distinctement quelque chose qui s'abaisse et se relève ; je suis sûr que ce sont les terribles bras du monstre marin ; il me semble aussi que je vois d'énormes pinces. Si cet animal venait à s'élançer hors de l'eau, n'y aurait-il pas pour nous du danger ?

LE PÈRE. Il avalerait peut-être mon Jack, comme une pilule. Mes enfants, vos hypothèses sont pleines d'imagination ; et c'est grand dommage qu'il n'y ait pas l'apparence de vérité. Comment pouvez-vous croire à l'existence d'un monstre de la longueur de ce banc mouvant ?

ERNEST. Je vous assure, papa, que j'ai lu que des baleines avaient renversé, en se mettant dessous, les plus gros vaisseaux, et que très-souvent des navigateurs les prenant pour des îles sont descendus dessous, et ont été submergés et dévorés.

LE PÈRE. Il y a du moins, mon fils, beaucoup d'exagération dans ces récits, si même ils ne sont pas entièrement fabuleux. Il est possible que quelque monstre marin ait, par ses mouvements, fait chavirer quelque petit navire, quoique je pense que cela a dû être difficile ; je crois aussi que, de loin, on a pu prendre le dos d'une baleine pour un îlot ; mais, de près, on a dû être dé trompé par la forme et par les mouvements de cet énorme poisson. Je sais aussi que les pêcheurs de la baleine vont sur son dos pour la harponner ; mais voilà, je crois, à quoi se bornent ces étonnants récits. Quant au banc que nous avons sous les yeux, je croirais plutôt qu'il se compose d'un grand nombre de petits poissons, et si nous étions dans l'hémisphère boréal, je gagerais que c'est un banc de harengs, qui va entrer dans notre baie du Salut et tomber entre nos mains : si cela pouvait être, ils seraient très-bien reçus, et il vaudrait bien la peine d'y arriver aussi vite que possible ; il ne faudrait pas laisser échapper un des dons les plus précieux de la Providence.

FRANÇOIS. Mais qu'est-ce que c'est qu'un banc de harengs, cher papa ?

LE PÈRE. C'est une énorme quantité de petits poissons qu'on appelle *harengs*, et que tu dois connaître, car tu en as souvent mangé en Europe. Ils passent dans la mer si près l'un de l'autre, et dans une si grande étendue, qu'ils ressemblent à un banc ou à une île de sable de plusieurs lieues de large, de plusieurs toises de profondeur, et quelquefois de plus de cent milles de longueur, au moment où cette bande innumérable sort de la mer Glaciale. De là elle se divise en colonnes, qui traversent l'Océan et se poussent vers les côtes et dans les baies, où elles viennent frayer, et s'est à-dire déposer leurs œufs

dans les pierres et dans les plantes maritimes : c'est là que les pêcheurs de tous les pays vont en faire capture. Les bancs sont toujours suivis d'une légion des plus grands poissons de mer, tels que les bonites, les dorades, les esturgeons, les dauphins, les chiens de mer, ou squales, etc., etc., qui en sont extrêmement friands. Ce ne sont pas leurs seuls ennemis : ils attirent, de plus, une horde d'oiseaux voraces, qui, en vrais brigands, se jettent sur la superficie de l'eau et en attrapent le plus qu'ils peuvent. Il paraît que les harengs se hâtent d'arriver dans les endroits où la mer est très-basse, pour se dérober du moins à la voracité des monstres marins, qui ne peuvent les y suivre ; mais alors ils tombent d'autant plus facilement sous celle des oiseaux et de l'homme. Avec tant de moyens de destruction, on aurait lieu de s'étonner que la race des harengs subsiste encore, si la nature n'y avait pourvu par leur étonnante fécondité : on a compté 68,656 œufs dans une seule femelle de médiocre grosseur ; aussi, malgré tout ce qu'on en détruit, on ne remarque pas que la pêche diminue.

Fritz. Et croyez-vous réellement, mon père, que ce soient là des harengs ?

LE PÈRE. Je n'en douterais pas, comme je viens de te le dire, si j'étais en Europe. J'ignore si l'on en a jamais trouvé dans les mers de l'hémisphère austral. Je sais qu'il y en a une espèce qui fréquente les côtes de la Chine ; mais je ne sais pas qu'elle voyage par troupes, comme nos harengs septentrionaux. Quoi qu'il en soit, profitons de notre bonne chance, et, harengs ou non, prenons ces poissons ; donnons-leur un nom qui nous soit familier, et laissons aux naturalistes à venir le soin de les classer.

Fritz. Noyez, voyez comme le banc se précipite dans la baie. » Et, en effet, l'entrée en fut remplie. Ces harengs faisaient assez de bruit dans l'eau, et sautaient les uns par-dessus les autres, en laissant voir leur ventre couvert de petites écailles argentées. Nous reconnûmes que c'était là ce qui produisait ces étincelles de lumière que nous avions remarquées dans la mer, sans pouvoir comprendre alors ce que ce pouvait être. Mais nous n'avions plus de temps à perdre dans cette contemplation ; nous nous hâtâmes de dételier notre char et de revenir prendre ces petits poissons avec nos mains, à défaut de filets. Mes enfants accoururent avec des seaux de calebasses ; il n'y avait qu'à puiser pour qu'ils en fussent pleins, et nous n'aurions su où les mettre, si je ne m'étais avisé d'employer à cet usage notre bateau de cuves, qui ne pouvait plus nous servir à naviguer. Sitôt dit, sitôt fait. Je le fis à l'instant tirer par le bulle sur le rivage ; il fut placé sur des rouleaux ; puis ma femme et ses petits garçons le nettochèrent pendant que leurs aînés allaient chercher du sel dans la caverne, et que je dressais promptement une espèce de tente de toile sur le rivage, pour pouvoir, malgré l'ardeur du soleil, nous occuper à saler ces poissons afin de les conserver. Nous nous y mîmes tous ; je distribuai les occupations suivant les forces et l'habileté. Fritz se mit dans l'eau pour prendre les harengs et nous les jeter à mesure ; Ernest et Jack les nettoyaient avec un couteau, la mère broyait le sel ; François aidait à tous, et moi je les rangeais dans les cuves, ainsi que je l'avais vu pratiquer. Un cri joyeux fut le signal de l'activité générale. Nous eûmes d'abord un peu de peine à nous accorder ; souvent un de nous n'avait rien à faire, et les autres étaient surchargés d'ouvrage ; mais bientôt tout fut en train et si bien ordonné, que c'était un vrai plaisir. Je mis une couche de sel au fond de la tonne, puis une couche de harengs ayant tous la tête tournée vers le centre, puis un nouveau lit de sel, puis un de poissons la tête vers le bord, et toujours de même jusqu'à ce que mes cuves fussent à peu près remplies. Je mis sur la dernière couche de sel de grandes feuilles de palmier, ensuite un morceau de toile, sur lequel j'enfonçai deux demi-planches rondes bien jointes ; je les chargeai de pierres ; j'attachai de nouveau à ce bateau notre bulle et notre âne, et je le menai dans notre cave, que la voûte de sel rendait très-fraîche. Au bout de quelques jours, lorsque la masse fut abaissée, je les fermai mieux encore par le moyen d'une couche de terre glaise pétrie avec des éponges de lin et posée sur la toile ; ce qui fit une croûte que ni l'air ni l'humidité ne pouvaient pénétrer, et qui nous assura une excellente provision pour les mauvais temps.

Ce travail, qui nous occupa plusieurs jours, nous retint une semaine entière à Zeltheim. En travaillant du matin jusqu'au soir, nous ne pouvions préparer et saler que deux tonnes, et nous voulions au moins en avoir huit. Pendant tout ce temps-là, le hareng frais fut à peu près notre seule nourriture, et nous nous en trouvâmes à merveille.

À peine eûmes-nous fini notre salaison, qu'il se présenta une autre occupation, qui en était la suite. Il arriva dans notre baie, et même dans le ruisseau, une quantité de chiens marins¹ qui les avaient suivis jusque-là avec une extrême voracité, et qui s'amusaient dans l'eau et sur le rivage, sans paraître nous craindre. Ce poisson, dont la chair est très-mauvaise, n'était nullement attrayant pour notre palais ; mais, sous un autre rapport, c'était une capture très-avantageuse ; sa peau, tannée et préparée, fait un cuir excellent ; j'en avais le plus

¹ Le chien de mer est un poisson de l'espèce nommée *squalo* par les naturalistes, c'est une espèce de requin qui est aussi un squalo.

(Voyez les articles *Squalo* et *Requin* dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*.)

grand besoin pour confectionner les courroies de l'attelage de nos bêtes, pour faire à Fritz et à Jack des espèces de selles lorsqu'ils montaient l'onagre ou le bufile, et enfin pour nos semelles de souliers, nos ceintures, nos pantalons, qui étaient complètement usés; je savais de plus que leur graisse donne une très-bonne huile à brûler, qui pourrait suppléer à nos bougies, et dont je pourrais me servir aussi pour la tannerie, afin de donner de la souplesse à nos peaux.

J'ordonnai donc à mes trois amis de tuer une douzaine de ces gros poissons avec des bâtons et des pieux, voulant ménager ma poudre : ils allèrent d'abord, pleins de joie, à ce combat. Il est à remarquer que les jeunes garçons ont presque tous un goût de destruction qui peut facilement les rendre cruels envers les animaux. J'étais fâché de ce que notre position m'obligeait quelquefois à nourrir en eux ce penchant : aussi en cette occasion éprouvai-je un vrai plaisir quand, au bout de quelques moments, ils revinrent tous les trois me supplier de leur donner un peu de poudre et quelques balles pour tuer ces innocentes bêtes d'un seul coup et sans les faire souffrir, parce qu'il était trop cruel pour eux de les mutiler avec leur massue. On pense bien que je me rendis à leur prière, en les louant de cette idée, qui prouvait leur humanité ; je ne regrettai pas mes munitions en leur voyant ce sentiment de pitié. Sans doute il nous était impossible de nous laisser aller à cette sensibilité exagérée qui défend d'ôter un poil à un animal ; elle est d'autant plus ridicule que ceux qui l'affectent ne craignent pas de voir sur leur table un poulet, un poisson, des écrevisses et tant d'autres qui ont autant de droits à vivre que ceux que nous étions obligés de tuer ; mais je ne cessais de représenter à mes fils que la cruauté, la passion de détruire sans nécessité, dégradent l'homme et peuvent le conduire à tous les crimes. Je fus charmé de voir que dans cette circonstance ils avaient été plus sages et plus humains que moi. En très-peu de temps, et après quelques décharges, le nombre des poissons que nous désirions avoir fut complet. Nous leur ôtâmes assez aisément la peau, pendant qu'ils étaient frais ; nous frottâmes avec du sel le dedans de ces peaux ; et nous les suspendîmes au soleil pour les faire sécher et les travailler ensuite dans notre grotte. Par curiosité, ma femme voulut apprêter un morceau de ce poisson ; mais nous le trouvâmes si mauvais, que nous l'abandonnâmes à nos dogues, à l'aigle et au chacal, qui en firent un excellent repas. Nous gardâmes avec soin la graisse, dont nous eûmes une ample provision ; elle fut d'abord mise dans une chaudière ; fondue et nettoyée avec soin, nous l'enfermâmes dans des tonnelets, et la réservâmes pour la tannerie et pour la lampe. J'avais encore le projet d'en faire du savon lorsque j'en aurais le temps, et cette douce espérance anima le zèle de la bonne ménagère pour cette occupation assez désagréable, mais qui nous promettait de si utiles résultats. Nous gardâmes aussi les vessies de ces poissons ; elles étaient très-grosses et pouvaient nous servir de vases pour des liquides. Tout le reste, n'étant bon à rien, fut jeté dans le ruisseau, et me donna l'occasion d'avoir toujours à notre disposition un mets plus agréable ; une quantité d'écrevisses vinrent chercher leur pâture sur ces restes de chiens marins. Nous primes des caisses vides, où nous perçâmes des trous des deux côtés ; nous les chargeâmes de pierres et les mîmes dans l'eau. C'est dans cette espèce de réservoir que fut jetée notre provision d'écrevisses ; par ce moyen, nous eûmes la certitude d'en trouver quand nous en aurions envie. Une pareille caisse fut attachée par une chaîne dans la baie du Salut ; nous la remplîmes de toute sorte de petits poissons de mer, que nous allions pêcher sans peine.

Pendant ces jours-là, je fis aussi une amélioration à notre claie, pour transporter plus facilement nos provisions de Falkenhorst dans notre demeure du rocher de Zeltheim. Je la posai sur deux poutres, à chaque bout desquelles j'attachai une des petites roues ôtées aux canons que j'avais fait sauter avec le vaisseau. J'obtins ainsi une voiture légère et très-commode par son peu de hauteur ; nous pouvions y placer, sans beaucoup d'efforts, des caisses et des tonneaux. Contents de notre semaine et de notre travail, nous revînmes gaiement passer notre dimanche à Falkenhorst, et remercier Dieu de tout notre cœur des grâces qu'il nous avait accordées.

CHAPITRE XXXIV.

Nonvelle pêche ; nouvelles expériences ; nouvelles chasses ; nouvelles découvertes ; nouvelle maison.

L'arrangement de notre grotte allait toujours son train, et devint tantôt une occupation principale, tantôt un accessoire, suivant que nous avions d'autres affaires plus ou moins importantes ; nous avançons lentement, mais assez cependant pour espérer d'y être établis commodément à la saison pluvieuse.

Depuis que j'avais découvert dans notre grotte le spath gypseux¹

¹ Le gypse est une substance minérale composée de chaux et d'acide sulfurique : on pourrait, à la rigueur, le considérer comme un sel neutre ; mais, comme il n'est que très-peu soluble, ou susceptible de se fondre, et qu'il a d'ailleurs tous les caractères extérieurs d'une pierre, les minéralogistes le considèrent comme une matière pierreuse. Les principales variétés qu'il présente sont le gypse commun ou pierre à plâtre ; le gypse compacte ou l'albatrice, qui est

comme fond ou base du cristal de sel, j'espérais en tirer un avantage immense pour notre bâtiment ; mais, ne voulant pas agrandir notre demeure en creusant davantage, je cherchai, dans la continuation du rocher, quelque endroit facile à faire sauter. J'eus bientôt le bonheur de découvrir près de notre magasin, derrière une avance de rocher, un passage naturel qui y conduisait et une quantité de fragments de gypse déjà détachés. J'en fis porter beaucoup près de notre cuisine, et chaque fois que nous avions du feu, j'en faisais rougir quelques morceaux. Lorsqu'ils étaient calcinés et refroidis, on les réduisait en poudre blanche avec la plus grande facilité ; j'en remplis des tonnes, que je fis mettre à l'abri pour l'employer dans l'intérieur de la grotte. Je voulais me servir de mes carreaux de pierre, les réunir avec ce gypse, en former nos parois et nos séparations, épargner par là une quantité de planches, et rendre notre bâtiment plus solide et plus joli.

On ne saurait croire combien nous obtînmes de plâtre en peu de temps ; mes fils s'en étonnaient, et prétendaient que j'augmentais le tas pendant leur sommeil ; mais je les assurai que je n'avais garde de ne pas dormir moi-même, et qu'avec mes bons aides je n'avais nul besoin d'user de tels moyens. « Vous voyez, leur dis-je, comme on avance lorsqu'on ne perd pas un moment, et qu'on va toujours droit à son but. Nous avions d'abord regardé comme impossible de bâtir une maison, n'étant ni charpentiers ni maçons ; à présent nous voilà stucateurs, et si nous l'avions bien à cœur, nous pourrions faire à nos chambres des plafonds unis comme une glace ; nous avons la matière et l'intelligence, et, avec de la patience et du courage, l'homme vient à bout de tout, même de ce qui d'abord lui paraissait impossible. »

Le premier emploi que je fis de mon plâtre fut d'en poser une couche sur nos tonnes de harengs, ce qui leur donna un couvert parfaitement impénétrable à l'air ; je n'en mis cependant qu'à quatre tonnes, je destinai les autres harengs à être fumés et séchés. A cet effet, nous arrangeâmes dans un coin écarté une hutte à la manière des pêcheurs de harengs hollandais et américains ; elle était composée de roseaux et de branches ; et au milieu nous plaçâmes, à une certaine hauteur, une espèce de grill, sur lequel les harengs furent déposés ; nous allumâmes en dessous de la mousse et des rameaux frais, qui donnèrent une forte fumée ; nous fermâmes soigneusement la hutte, et nous obtînmes des harengs bien fumés, d'un jaune d'or brillant et appétissant : nous les serrâmes dans les sacs suspendus dans notre magasin.

Environ un mois après la grande expédition des harengs, qui avaient quitté nos parages, nous eûmes une autre visite, qui nous fut tout aussi profitable. La baie du Salut et les rivages voisins se trouvèrent pleins d'une quantité de gros poissons qui s'efforçaient de pénétrer dans l'intérieur du ruisseau pour déposer leurs œufs entre les pierres et dans l'eau douce. Jack fut le premier qui guetta l'arrivée de ces étrangers. « Papa, s'écria-t-il, j'ai vu une quantité de baleines nager dans le ruisseau des Chacals ; mais elles viennent beaucoup trop tard si elles veulent manger des harengs : il n'y en a plus pour ces gourmandes-là. »

LE PÈRE. J'ai grand'peur, petit homme, que tes baleines ne soient imaginaires comme les grands bras du monstre que tu voyais dans la mer : un régiment de baleines dans notre ruisseau me paraît très-singulier ; à peine pourrait-il en contenir une.

JACK. Mais venez, papa, venez voir vous-même ; il y en a qui sont aussi grosses que vous, et si ces poissons ne sont pas des baleines, ce ne sont pas non plus des harengs, je le parie.

LE PÈRE. A la bonne heure ; tu permets au moins qu'on marche avec toi ; mais du hareng à la baleine il y a une énorme différence. »

Nous profitâmes cependant de l'avertissement de Jack pour aller voir ces nouveaux venus. Nous descendîmes au bas du rivage, à l'embouchure du ruisseau. Je vis effectivement une quantité immense de très-beaux poissons de mer s'approcher lentement pour chercher à remonter le ruisseau, où quelques-uns étaient déjà entrés ; il y en avait de quatre à huit pieds de longueur. Au museau pointu des plus gros, je les pris pour des esturgeons ; d'autres, moins grands, ressembaient à des truites, et je jugeai que c'étaient des saumons ; leur nombre était considérable, et leur marche plus fière et plus redoutable que celle des harengs. Mon petit Jack triomphait comme si c'eût été une armée à ses ordres. « Eh bien, papa, me dit-il, vous conviendrez que c'est bien autre chose que vos petits harengs ! Un seul de ces drôles-là remplirait une tonne. »

— Oui, sans doute, lui dis-je d'un ton sérieux. A présent, mon petit ami, je te prie de sauter dans l'eau et de me jeter ces poissons l'un après l'autre pour que je les sale et les fume. »

Il me regarda avec des yeux étonnés, et semblait douter que je parlasse sérieusement ; puis tout à coup il prit son parti : « Oui, papa, de tout mon cœur ; je reviens à l'instant. » Il courut du côté de la caverne, d'où il revint bientôt avec des flèches, un arc, des vessies de chiens marins et un paquet de ficelle. « J'attraperai avec cela tous

une espèce d'albâtre, et le gypse cristallisé, connu sous le nom de *sélénite*, qui se trouve sous les formes de lames, d'aiguilles, de fers de lance, et sous d'autres formes très-extraordinaires.

ces beaux messieurs, » me dit-il en me montrant ce qu'il apportait. Je le regardais avec intérêt et surprise, sans comprendre ce qu'il voulait faire; sa physionomie animée, ses mouvements prompts et gracieux, et sa contenance déterminée, m'amusaient infiniment. Il attachait ces vessies par le milieu avec une longue ficelle, dont il noua un bout à une flèche, à laquelle il avait fixé un crochet de fer; il laissa le paquet de ficelle à terre près du rivage, chargé des plus grosses pierres qu'il put soulever; il prit après cela son arc et posa la flèche dessus... elle partit, et alla percer le plus gros des saumons. Mon petit chasseur fit un saut de joie. Au moment même, Fritz nous avait rejoints; il fut témoin du triomphe de son frère, et n'en eut aucune jalousie. « Bien, Jack, lui dit-il; tu seras bientôt aussi bon tireur que moi. A mon tour à présent. » Il courut à la maison, et revint avec le harpon et le dévidoir. Ernest, qui l'accompagnait, voulut aussi se signaler contre quelques monstres marins. Nous fûmes bien aises de les voir arriver à notre secours : le saumon blessé se débattait tellement que, malgré nos efforts pour le retenir, nous avions peur qu'elle ne se cassât et que cette belle proie ne nous échappât; enfin le poisson s'affaiblit peu à peu; Ernest et Fritz joignirent leurs forces aux nôtres, et nous parvîmes à le tirer sur le rivage, où j'achevai de le tuer.

Cet heureux commencement de pêche nous donna de l'émulation. Fritz saisit le harpon avec le dévidoir à corde; moi, comme Neptune, je pris en main un trident; Ernest prépara le grand hameçon, et Jack sa flèche avec les vessies qui servaient à retenir sur l'eau la proie qu'elle frappait. Nous sentîmes alors la perte de notre bateau de cuves, avec lequel nous aurions pu suivre les poissons et les prendre plus facilement, au lieu que nous étions forcés d'attendre qu'il en vint à notre portée; mais il y en avait une si grande quantité, et ils se pressaient tellement pour entrer dans le ruisseau, que nous n'eûmes bientôt plus qu'à choisir, et que nous fîmes une pêche abondante. Jack manqua deux fois; mais il eut enfin le bonheur d'attraper un esturgeon formidable, que nous eûmes assez de peine à amener; il appela à son secours sa mère et le petit François, qui arrivèrent aussi. Pour ma part, j'avais pris deux gros esturgeons; mais j'avais été obligé d'entrer à mi-corps dans l'eau pour m'en emparer. Ernest, avec son hameçon à grand crochet, en eut aussi deux petits. Fritz avait jeté son dévolu et son harpon sur un esturgeon de huit pieds au moins; tous ses efforts pour tourner la corde du dévidoir furent inutiles; je fus obligé d'aller à son aide, et nous eûmes besoin pour l'attirer sur le rivage d'une seconde corde, à laquelle nous attelâmes notre bulle.

Tous nos poissons furent d'abord ouverts et rangés comme il le fallait pour les conserver. Je fis mettre à part tous les œufs, dont il se trouva au moins une trentaine de livres, pour en faire du caviar, ce mets si estimé des Russes, et je destinai les vessies à la fabrication d'une colle excellente, qui nous deviendrait de la plus grande utilité.

Je conseillai à ma femme de faire bouillir quelques saumons dans de l'huile, comme on prépare le thon dans la Méditerranée; et pendant qu'elle s'en occupait, je préparai aussi mon caviar et ma colle. Pour le premier, après avoir fait laver bien proprement dans plusieurs eaux cette masse d'œufs, je les mis pendant vingt-quatre heures dans une calasse percée de petits trous, et où ils étaient fortement pressés. Lorsque le liquide fut écoulé, nous les retirâmes de là en masse solide comme des fromages; on les porta dans la cahute à fumer, et nous eûmes encore une petite consolation de plus pour la saison des longues pluies. « A présent, dis-je à mes enfants, préparons les vessies pour faire une des plus fortes et des meilleures colles de poisson que l'on connaisse. » Je leur fis couper les vessies en lanières, qu'ils attachèrent fortement par un bout; ensuite ils prirent l'autre avec une large pince, et tournèrent jusqu'à ce que la lanière formât une espèce de nœud ou de coquille, que l'on mit sécher au soleil. C'est la seule préparation qu'il y ait à faire pour obtenir cette colle; elle devient d'une dureté extrême, et lorsqu'on veut s'en servir, on la coupe en petits morceaux, que l'on place sur un feu doux. Nous nous mîmes tous à l'ouvrage, et nous obtînmes une colle si belle et si transparente, qu'elle me donna l'idée de faire des vitres pour les fenêtres avec de grands morceaux de ces vessies séchées.

Après ce travail, il fut question de construire une nacelle pour remplacer notre bateau de cuves et naviguer près du rivage. Je voulais, à l'imitation des sauvages, la faire d'écorce et d'arbre, et je n'avais pas de temps à perdre pour profiter encore de la séve. Comme il fallait choisir un tronc d'arbre assez gros pour remplir ce but, je proposai à mes enfants de faire une expédition lointaine pour en chercher un. Il y en aurait en peut-être dans le voisinage; mais tous m'étaient précieux, les uns par leurs fruits, les autres par leur ombrage, et je ne voulais pas dégarnir le paysage autour de notre habitation.

Comme à l'ordinaire, nous tâchâmes dans cette course d'atteindre plus d'un but. Nous étions avant tout avides de nouvelles découvertes; mais en passant nous voulions voir nos plantations et nos champs semés par ma femme de graines européennes; nous voulions aussi avant les pluies faire une bonne provision de baies à cire, de gomme élastique et de calabasses. Notre jardin potager près de Zelt-

heim réussissait à merveille; la végétation y était étonnante, et sans beaucoup de soins nous avions toutes sortes de légumes d'un goût excellent, qui fleurissaient et mûrissaient successivement, et nous promettaient pour tous les mois d'été une abondante récolte de pois, de haricots, de fèves, de laitues. Il n'y avait autre chose à faire que des arrosements fréquents pour prévenir la sécheresse du sol, et les canaux de palmiers y conduisaient de l'eau du ruisseau autant que nous en voulions. Nous eûmes aussi des concombres et des melons délicieux, qui nous furent très-agréables pendant les grandes chaleurs. Nous moissonnâmes une immense quantité de blé de Turquie, dont les épis étaient longs d'un pied. Nous vîmes prospérer la canne à sucre, plantée et cultivée; et enfin nos ananas, sur les hauteurs à côté de l'avenue, nous promettaient un délicieux régal.

Cette prospérité dans notre voisinage nous donna de douces espérances pour les plantations lointaines; résolus d'aller les visiter, nous partîmes un matin tous ensemble de Zeltheim.

Nous passâmes d'abord par Falkenhorst; nous voulions nous y reposer et y coucher. Nous allâmes visiter le champ que ma femme avait très-libéralement ensemencé; les grains avaient levé d'une telle épaisseur, qu'ils formaient des touffes ou des paquets de différentes espèces de céréales, partie en fleurs, partie en épis, qui faisaient l'effet le plus singulier. Nous coupâmes tout ce qui nous parut être mûr, puis nous le liâmes en gerbes, et le portâmes à Falkenhorst pour le mettre en sûreté contre des moissonneurs plus habiles que nous; car ce champ était rempli d'oiseaux de toute espèce. Nous y récoltâmes de l'orge, du froment, du seigle, de l'avoine, des pois, du millet, des lentilles, en petite quantité, il est vrai, mais assez pour les semences de l'année suivante. La moisson la plus considérable fut celle du maïs, auquel ce terrain paraissait surtout convenir; nous en avions en beaucoup dans notre jardin; ici il y en avait un petit champ couvert de beaux épis dorés; c'était à ces grappes que tous les oiseaux en voulaient. Au moment où nous en approchâmes, une douzaine au moins de grosses outardes prirent la fuite avec un grand bruit, qui réveilla l'attention de nos chiens: ils sautèrent dans le blé, et un essaim immense d'oiseaux de toutes les grosseurs et de toutes les espèces prit la volée; une foule de cailloux couraient en fuyant; enfin quelques kangaroos se mirent aussi en fuite, et échappèrent à nos chiens à l'aide de leurs échasses et de leurs sauts prodigieux.

Nous fûmes tellement troublés par ces surprises, qu'aucun de nous ne songea qu'il était armé d'un fusil pour punir ce brigandage; nous restâmes comme pétrifiés, regardant les fuyards en l'air ou sur la terre, et nous les eûmes bientôt perdus de vue. Fritz, déterminé chasseur, fut le premier qui revint à lui avec une vive expression d'indignation contre lui-même; il chercha à la hâte les moyens de réparer son oubli. Sans tarder, il prit son aigle, qu'il portait toujours sur sa gibecière; il lui ôta son petit capuchon de dessus les yeux, lui montra de la main les outardes en fuite qui s'élevaient en l'air. L'aigle prit rapidement son vol. Fritz sauta sur son onagre, galopa par-dessus les rochers et les pierres après son élève, et disparut dans un moment à nos yeux. Nous vîmes alors dans les airs un spectacle qui excita vivement notre intérêt et notre curiosité. L'aigle eut bientôt sa proie en vue; il s'éleva comme un faucon, directement au-dessus sans en détourner ses yeux perçants, puis fondit tout à coup sur elle avec la rapidité de l'éclair. De tous côtés on voyait les outardes effrayées tantôt se réunissant, tantôt se dispersant, tantôt cherchant à éviter leur redoutable ennemi en se cachant dans quelque buisson; mais il les laissa faire, et se borna à l'oiseau qu'il avait suivi et qui ne put lui échapper; il se cramponna sur son dos, et le tint là sous ses redoutables serres et sous son bec jusqu'à ce que Fritz, arrivant au galop, descendit, remit le capuchon sur les yeux de l'aigle, le posa sur sa gibecière, délivra la pauvre outarde de son persécuteur, et nous appela avec de grands cris de joie et de triomphe. Nous courûmes à lui. Jack resta seul sur le champ de maïs pour nous donner aussi un échantillon du savoir-faire de son jeune chasseur: celui-ci s'était glissé doucement auprès des oiseaux, qui n'avaient paru être des cailloux, et qui s'élevaient de leur côté. Il les eut bientôt retrouvés; il en saisit une par l'aile, et l'apporta à son maître; il en avait pris au moins une douzaine quand nous revînâmes auprès de lui avec notre outarde; et il fallait entendre comme ces petits garçons se félicitaient de la belle éducation et du succès de leurs élèves sauvages, que nous admirâmes beaucoup. En récompense, on leur donna à chacun une caillie grasse; j'en admirai le plumage, et je vis qu'elle était de l'espèce que Buffon appelle la grosse caillie du Mexique.

Après cette aventure, nous allâmes en avant pour arriver aussitôt que possible à Falkenhorst, et guérir avant toutes choses l'outarde des légères blessures qu'elle avait reçues dans son combat avec l'aigle. Nous vîmes avec plaisir que c'était un mâle, et que nous pourrions l'associer à notre outarde solitaire, qui était parfaitement apprivoisée. Je chargeai promptement encore quelques gerbes de maïs sur le char, et sans autre retard nous arrivâmes à notre château aérien, altérés, affamés et accablés de fatigues. Ma femme, qui l'était autant que nous, s'occupa d'abord à nous restaurer tous par une liqueur de son invention. Elle écrasa entre des pierres des grains mûrs de maïs que nous venions de cueillir; elle mit cette espèce de pâte sur un

linge qu'elle pressa; elle y ajouta du jus de canne à sucre, et nous présenta cette boisson douce, agréable, blanche comme du lait, nourrissante et rafraîchissante, qui fut acceptée et bue avec grand empressement, et nous fit un bien extrême.

Je m'étais mis d'abord en arrivant à soigner notre belle otarde mâle; j'avais lavé ses blessures avec de l'eau, du vin et du beurre, ce qui était notre baume universel; je l'attachai ensuite par une jambe dans le poulailler à côté de la femelle. Jack n'avait pu sauver que deux caillies vivantes; il me les apporta; je les traitai de la même manière; toutes les autres, que le chacal avait tuées en les prenant, furent plumées et mises à la broche pour notre souper. Le reste de cette journée fut employé à trier les différentes espèces d'épis et à les séparer de la paille; nous placâmes dans des Calebasses ceux que nous voulions conserver pour semer. Le blé de Turquie fut mis en gerbes sous le toit jusqu'à ce que nous eussions le temps de le battre et de le vanner. « Il faudra aussi le moulin, dit Fritz. Comment ferons-nous? — As-tu oublié, lui dis-je, que nous avons trouvé un moulin à bras sur le vaisseau, et que nous l'avons apporté avec nous? »

FRITZ. Non, mon père; mais ce travail est, je crois, bien pénible, et le moulin est sujet à se déranger. Pourquoi ne ferions-nous pas un moulin à eau semblable à ceux d'Europe? nous avons assez de chutes d'eau ici pour faire tourner la roue.

LE PÈRE. J'en conviens; mais ce mécanisme est très-compiqué, et la roue seule me paraît une entreprise au-dessus de nos forces et de notre capacité. Au reste, mon fils, j'aime à te voir ce courage et ce zèle; il faudra mûrir cette idée; nous avons du temps devant nous jusqu'à ce que nous récoltions assez de grains pour avoir besoin d'un grand moulin. En attendant, faisons nos préparatifs pour notre course; nous partirons demain dès l'aube du jour. » Chacun se dispersa dans ce but; ma femme alla choisir dans le poulailler quelques poules avec une paire de coqs, que nous voulions établir loin de notre demeure comme une colonie pour chercher eux-mêmes leur nourriture dans la campagne et s'y multiplier à leur gré. J'allai dans cette intention prendre à l'étable quatre de nos jeunes porcs, deux brebis, deux chèvres, et un mâle de chaque espèce; nous troupeau était déjà assez considérable pour hasarder cet essai. Si nous réussissions à les acclimater ainsi dans l'île, nous n'aurions plus la peine de les nourrir, et nous les retrouverions toujours au besoin.

Le lendemain donc, nous partîmes de Falkenhorst après avoir chargé notre char, sans oublier l'échelle de corde et la tente de campagne. Tous nos colons animaux étaient sur le char; ils avaient les pattes attachées de manière à ne pouvoir tenter d'en descendre. Nous laissâmes abondamment à manger aux bêtes qui restaient à la maison; nous attelâmes la vache, l'âne et le bœuf au char, et Fritz, grimpé sur son onagre, caracolait en avant, examinant où l'on pourrait passer le plus facilement et sans danger.

Cette fois nous prîmes une nouvelle direction, exactement au milieu, entre les rochers et le rivage, pour connaître toute la contrée qui s'étendait en longueur depuis Falkenhorst jusqu'à la grande baie, au delà du cap de l'Espérance trompée. C'était la proprement l'étendue de notre domaine, quoique nous eussions découvert dans une précédente course la délicieuse plaine des Buflles derrière les rochers; mais l'entrée en était trop difficile, et elle était trop loin de notre demeure et de nos plantations pour songer à y faire un établissement. D'abord nous eûmes, comme à l'ordinaire, un peu de peine à franchir les hautes herbes; et lorsque nous fûmes entrés dans le bois, il nous fut difficile de nous tirer des lianes et des broussailles, qui nous empêchaient d'avancer. Souvent nous fûmes obligés de faire des détours et de nous frayer un passage avec la bêche; mais cette occupation me fit découvrir plusieurs petits objets utiles, entre autres des racines d'arbres, dont la courbure naturelle était exactement celle des selles et des jougs dont nous avions besoin pour nos bêtes de trait. J'en sciai plusieurs, que je mis sur le char.

Après une heure de marche très-pénible, nous avions pénétré jusqu'à l'autre extrémité du bois, où nous fûmes frappés tout à coup d'un aspect bien singulier: une petite plaine s'étendait devant nous, ou plutôt une espèce de bosquet de buissons assez bas, qui nous parut de loin presque entièrement couvert de flocons de neige. Mon petit François fut le premier qui l'aperçut; il était sur le char, où nous l'avions posé, ne pouvant le faire marcher à travers les hautes herbes. « O ciel! s'écria-t-il, de la neige! de la neige! quel plaisir! Maman, aidez-moi vite à descendre du char, que j'aie à faire des pelotes! Ah! que je suis content de voir enfin ici un hiver à neige, et non pas toujours cette éternelle pluie qui tombe si tristement! »

Je ne pus m'empêcher de rire, et l'on comprend bien que je ne croyais pas à la neige par une température très-chaude; mais je ne pouvais imaginer ce que c'était que ces flocons blancs qui éblouissaient nos yeux et ressemblaient en effet à de la neige. Je soupçonnai enfin ce que ce pouvait être, et Fritz, qui avait galopé en avant pour s'en assurer, me confirma dans mon idée en nous apportant de cette prétendue neige, qui était, comme je l'avais pensé de très-beau coton; ces charmants arbrisseaux, qui croissaient dans cette plaine, étaient des cotonniers. Cette production végétale, la plus utile peut-être que le ciel ait accordée à l'homme, lui fournit de quoi se vêtir et se cou-

cher mollement, sans autre peine que de récolter et de filer cette belle bourre blanche; on la trouve avec tant d'abondance dans toutes les îles, que j'avais été surpris de n'en pas rencontrer encore. Les capsules, crevées par leur maturité, avaient répandu de tous côtés la bourre dont elles étaient remplies; une partie était au pied des arbres, l'autre pendait aux branches où elle s'était accrochée; le reste enfin, agité par un vent léger, tournoyait et voltigeait dans l'air avant de tomber sur la terre.

La joie que causa cette découverte fut bruyante et générale. Le petit François regrettait bien un peu ses boules de neige; mais sa mère lui en fit de coton, qui ne fondaient pas, et lui promit des chemises neuves et de beaux habits. Elle ne cessait de raconter tout ce qu'elle ferait de ce coton, si je voulais lui fabriquer des rouets et des métiers pour le mettre en œuvre.

Nous en ramassâmes autant que nos sacs vides purent en contenir, et ma femme remplit ses poches de graines pour les semer à Zeltheim.

Après quelques moments, j'ordonnai le départ, et je me dirigeai vers une pointe qui terminait le bois des Calebasses, et qui, étant assez élevée, me promettait une très-belle vue sur toute la contrée. J'avais envie d'établir notre colonie dans le voisinage de la plaine des Cotonniers et des Arbres à courges, où je trouvais tous mes ustensiles de ménage. Je me faisais d'avance une idée charmante d'avoir dans ce beau site tous mes colons européens emplumés ou à quatre pieds, d'établir là une métairie sous la sauvegarde de la Providence, de venir m'y promener quelquefois, et d'avoir le plaisir d'entendre en arrivant le caquetage de notre volaille, qui, sur ce sol étranger, me rappellerait ma patrie.

Nous dirigeâmes donc notre course à travers le champ de coton, et nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure sur cette hauteur, que je trouvais très-favorable à mon dessein. Derrière nous la forêt s'élevait doucement; au-devant elle se perdait insensiblement dans une plaine couverte d'une herbe épaisse et arrosée par un limpide ruisseau, ce qui était d'un avantage inappréciable pour nos bêtes, ainsi que pour nous-mêmes, lorsque nous viendrions les visiter.

Chacun approuva ma proposition de former là un petit établissement. Nous nous hâtâmes de dresser notre tente, de faire un foyer de pierres et de préparer notre dîner. Nous nous partageâmes pour le reste de la journée les occupations préliminaires. La mère avec ses fils s'occupa à nettoyer son coton, en étant les grains qui y étaient attachés; elle le remit ensuite dans les sacs, qui cette nuit-là nous servirent d'oreillers et de matelas. Pendant ce temps, je parcourais la contrée d'alentour, soit pour me convaincre de sa sûreté et de sa salubrité, soit pour trouver quelques gros arbres dont je pusse prendre l'écorce pour ma nacelle, soit enfin pour découvrir un groupe d'arbres convenablement distants les uns des autres, et qui pussent me servir de piliers pour établir ma métairie. Je fus bientôt assez heureux pour trouver à la pointe de la forêt, à peine distante de deux portées de fusil de la place où nous étions arrivés, ce qui convenait pour la métairie; mais je ne réussis pas aussi promptement pour ma nacelle: les arbres d'alentour étaient trop minces; elle n'aurait pas eu la profondeur nécessaire pour se soutenir sur l'eau. Je rejoignis mes enfants, qui s'étaient assis et travaillaient près de leur mère; ils préparaient d'excellentes couches de coton, sur lesquelles nous allâmes de bonne heure chercher le repos pour entreprendre et exécuter avec succès les travaux du lendemain.

CHAPITRE XXXV.

Établissement de deux métairies; le lac; la bête à bec.

Les arbres que j'avais choisis pour la construction de ma cabane étaient la plupart d'un pied de diamètre; ils avaient crû presque régulièrement, formant un carré long, dont le grand côté donnait sur la mer; ce côté avait vingt-quatre pieds d'étendue, et le petit seulement seize. Je taillai des emboîtures ou mortaises dans les troncs, à dix pieds de hauteur et de distance, pour former deux étages; celui d'en haut devait être moins élevé de quelques pouces sur le derrière, pour que le toit fût incliné. Des perches de cinq pouces de diamètre furent placées en travers de ces mortaises, et formèrent la cage du bâtiment. Nous clouâmes ensuite des lattes d'arbre en arbre, à égale distance, pour former le toit, et nous arrangâmes en ordre des morceaux d'écorce coupés comme des tuiles et posés de manière à laisser écouler la pluie. Comme nous n'avions pas beaucoup de clous de fer, nous nous servîmes pour tout ce bâtiment, en place de clous, de fortes épines d'acacia que nous avions découvertes le jour précédent. Cet arbre, qui porte une belle fleur, est connu sous le nom d'*acacia à trois épines*. Il y en a, en effet, toujours trois ensemble, si fortes, si pointues, si acérées, qu'on pourrait en faire une arme dangereuse. Nous en conpâmes beaucoup, que nous fîmes sécher au soleil; elles devinrent presque aussi dures que le fer, et nous rendirent de très-bons services. Nous eûmes plus de peine à peler les arbres dont nous voulions employer l'écorce à garnir notre toit. Je commençai par la scier tout autour, au bas du tronc jusqu'à l'aubier, puis de même de deux pieds en deux pieds de

hauteur; je fendis ensuite perpendiculairement et en deux parties l'écorce d'un de ces cerises, et avec des coins de bois j'enlevai les morceaux entiers; je les chargeai de pierres pour qu'ils ne se missent pas en rouleaux, et je les fis sécher au soleil; je les clouai après cela l'un sur l'autre comme des écailles de poissons, ce qui produisit un très-joli toit, qui nous rappela ceux de notre patrie.

A cette occasion, nous fîmes une découverte agréable. Ma femme s'était servie des petits morceaux d'écorce qui restaient pour allumer son feu, pensant qu'ils brûleraient facilement; tout à coup nous fûmes surpris d'une odeur aromatique qui parfumait l'air. Nous examinâmes de plus près les copeaux à demi consumés, et nous vîmes que les uns renfermaient de la térébenthine, et les autres du mastic; en sorte que nous pûmes espérer d'obtenir en abondance de ces deux matières sur les arbres que nous avions pelés. C'était moins dans le but de flatter notre odorat par ce genre de parfum que dans l'idée de faire avec ces deux ingrédients une espèce de poix pour gondronner notre nacelle, ce qui ne me rendit point insensible à cette trouvaille. L'instinct de nos chèvres ou leur odorat nous en fit faire une autre, qui ne nous fut pas moins agréable. Nous fûmes surpris de les voir accourir d'assez loin et se jeter avec avidité sur quelques-uns des morceaux d'écorce qui étaient à terre; elles les choisissaient parmi tous les autres, et les mâchaient avec un air de plaisir qui fit envie à mes petits gourmands. « Je veux savoir quel goût a cette écorce, et si les chèvres ont raison d'en être friandes, dit Jack en en prenant un morceau. Excellent, sur ma foi! Mesdames les chèvres ne sont pas malavisées. Goûte, Fritz; on dirait que c'est de la cannelle sucrée. » Fritz en prit un morceau, et fut du même avis. Sur sa parole, nous en goûtâmes ma femme et moi, et nous demeurâmes convaincus que c'était en effet de la cannelle, non pas aussi fine que celle de l'île de Ceylan, mais ayant cependant un parfum très-agréable.

Cette découverte n'était pas sans doute de première utilité dans cette circonstance; nous la regardâmes cependant comme un bonheur, qui ajouterait quelque chose à nos jouissances; tous en voulurent goûter, et la trouvèrent très-bonne; elle avait été prise sur un vieil arbre, ce qui la rendait sûrement plus grossière; je me rappelai qu'on préférait celle que l'on recueille sur de jeunes plants. Du reste, il était sans doute de l'espèce qu'on appelle *cassia lignea*, ou cannelle de la Chine, qui est beaucoup moins forte que celle de Ceylan.

Pendant notre repas, nous parlions de ce que nous avions découvert dans la journée; il fallut raconter à ma femme tout ce que ma mémoire me fournit sur la térébenthine, le mastic et la cannelle. Je leur dis que les deux premiers avaient été découverts par les Vénitiens, qui avaient été les chercher dans les îles de l'ancienne Grèce, d'où ils s'étaient répandus en Europe par le commerce. « Et qu'est-ce qu'on fait de la térébenthine? » me demandèrent-ils.

LE PÈRE. On s'en sert en médecine; on l'emploie aussi pour du vernis, pour de la colophane; en la faisant cuire et en la mêlant avec de l'huile de poisson, on en fait un excellent gondron, dont je compte me servir pour notre nacelle; on peut aussi en faire usage pour graisser les roues.

ERNEST. Et le mastic?

LE PÈRE. Le mastic se recueille sur des arbres que l'on nomme *arbres à mastic*: il sort en gouttes transparentes, qui se durcissent promptement au soleil, à peu près comme l'ambre. On en met dans les parfums; en le faisant dissoudre dans de l'esprit-de-vin, on en fait un vernis léger et transparent pour la porcelaine. Quant à la cannelle, la meilleure croît dans l'île de Ceylan; on la recueille sur de jeunes plants de canneliers, auxquels on ôte d'abord l'écorce extérieure, ce qui fait de la cannelle grossière et commune. On prend alors avec soin une fine écorce qui se trouve sur l'aubier, et dont le parfum est délicieux; on la fait sécher au soleil; elle se roule d'elle-même en grands et petits morceaux, selon que l'on a coupé l'écorce; on lie ces morceaux en petits paquets, et on les cond soigneusement dans des sacs de coton, que l'on recouvre de nattes de roseaux; ces paquets sont ensuite renfermés dans des peaux de bœuf aussi dures et aussi imperméables que de la corne. De cette manière la cannelle est si bien préservée, qu'on la transporte sur des vaisseaux dans toute l'Europe, sans qu'elle perde rien de son parfum. On en fait des liqueurs délicieuses.

Après notre repas, nous nous remis de nouveau à la construction de notre métairie, qui fut continuée avec activité pendant plusieurs jours.

Nous tressâmes les parois de notre bâtiment avec de longs roseaux pliants et des perches minces et souples, jusqu'à la hauteur de six pieds; le reste de l'espace jusqu'au toit fut seulement fermé par une espèce de grillage, pour que l'air et la lumière pussent y pénétrer. Une porte fut placée au milieu de la façade, qui donnait sur la mer. Nous arrangâmes ensuite l'intérieur aussi commodément qu'il nous fut possible de le faire en si peu de temps, sans employer beaucoup de bois; une cloison, qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du bâtiment, le divisa en deux parties inégales, dont la plus grande fut destinée aux moutons et aux chèvres, et la plus petite à notre usage, lorsqu'il nous conviendrait d'y passer quelques jours. Au fond de

l'étable aux moutons, nous établîmes un poulailler avec des perches pour les poules; au-dessus, une espèce de fenil pour le fourrage. Devant l'entrée du bâtiment, nous plaçâmes deux bancs tressés, pour nous reposer à l'ombre des arbres entre lesquels nous avions construit notre maisonnette, et pour jouir de la belle vue qui s'ouvrait au-devant de nous. Notre chambre fut provisoirement pourvue de deux chaises d'osier élevées de deux pieds au-dessus de terre, devant servir de bois de lit et recevoir des matelas de coton.

Tout prêt pour le moment une forme et une destination provisoires, en attendant que nous eussions le temps d'arranger notre métairie avec plus de commodité, et même de l'orner; nous voulions la consacrer en dehors avec du sable et de la terre grasse mêlés ensemble, et en dedans avec du plâtre, pour que l'humidité ne pût y pénétrer. Il nous suffisait d'abord que nos colons fussent à l'abri et s'accoutumassent à se retirer d'eux-mêmes tous les soirs dans leur étable en revenant du pâturage. Pendant plusieurs jours, nous remplîmes leurs auges de leur nourriture favorite mêlée avec du sel, et nous nous proposâmes de venir de temps en temps renouveler cet appât, jusqu'à ce qu'ils eussent pris l'habitude que nous désirions leur voir contracter.

J'avais cru pouvoir achever ce travail en trois ou quatre jours; mais cette bâtisse nous prit une semaine entière. Nos provisions de bouche finirent avant notre ouvrage. Nous réfléchîmes au meilleur moyen de remédier à cet embarras; je ne pouvais me résoudre à retourner à Falkenhorst avant d'avoir terminé ma métairie; j'avais résolu d'en établir une seconde un peu plus loin, vers le cap de l'Espérance trompée. Je me déterminai donc à envoyer Fritz et Jack à Falkenhorst et à Zeltheim, pour nous chercher une provision de fromage, jambons, patates, poissons fumés et gâteaux de cassave, et pour renouveler la nourriture et le fourrage des animaux que nous y avions laissés. Je leur fis monter l'ougre et le bulle. Mes deux petits cavaliers, bien fiers de leur mission, partirent au grand trot. Je leur avais aussi ordonné de prendre avec eux notre vieux bandet pour rapporter les provisions; Fritz le menait en laisse, et maître Jack, pour hâter sa marche, faisait claquer son fouet autour de ses longues oreilles. Il est certain que, soit l'influence du climat, soit l'exemple de son camarade, l'âne sauvage, il avait beaucoup perdu de sa nonchalance naturelle; j'en étais d'autant plus content que je le destinais à servir de monture à ma femme dans nos excursions, dès que j'aurais pu faire une selle où elle pût être commodément assise.

Pendant l'absence de nos deux pourvoyeurs, je rôdais avec Ernest dans les environs, tant pour connaître cette nouvelle contrée que dans l'espoir de trouver quelques noix de coco, qui nous manquaient, ou quelque autre nourriture.

Nous remontâmes un ruisseau que nous avions remarqué dans le voisinage, jusque vers la paroi de rochers où nous comptions retrouver l'ancien chemin que nous avions déjà fait une fois; mais nous arrivâmes bientôt vers un grand marais et un petit lac dont l'aspect était très-pittoresque. Nous étant un peu avancés, je vis avec un joyeux étonnement que le sol, marécageux jusqu'au bord du lac, était couvert de riz sauvage en pleine maturité, et qui avait attiré une quantité d'oiseaux voraces. A notre approche, ils s'élevèrent peu à peu dans l'air avec un grand bruit, et nous reconnûmes quelques outardes et d'autres oiseaux plus petits que nous ne connaissions pas. Nous réussîmes à abattre cinq ou six poules, et Ernest montra une habileté à tirer juste que je ne lui connaissais pas et qui me surprit; il l'emporta même sur Fritz, qui se vantait d'être si adroit.

Ernest, avec son flegme ordinaire, ne se passionnant pour rien, faisant tout lentement et presque malgré lui, voulait à bout mieux que tous les autres de ce qu'il entreprenait, parce qu'il était observateur. Il n'avait guère tiré qu'à nos exercices du dimanche; mais il avait réfléchi, et ses coups d'essai furent des coups de maître. Pourtant son habileté aurait été infructueuse sans le jeune chacal de Jack, qui nous avait suivis, et qui sautait avec beaucoup d'adresse dans la rizière pour ramasser et nous rapporter les pièces de gibier aussitôt qu'elles y tombaient. Un peu plus loin, maître Knips, qui avait aussi pris son poste sur le dos de Bill, nous aida à faire une découverte agréable, quoique peu importante. Dans une certaine place, il eut l'air de flairer, sauta à bas de sa monture, courut au milieu d'une épaisse verdure, et cueillit quelque chose qu'il porta avec avidité à sa bouche en ayant l'air de le manger avec délices. Nous accourûmes pour voir ce que c'était, et, à la grande satisfaction de notre palais altéré, nous trouvâmes les plus belles, les plus excellentes fraises qu'on pût désirer: c'était cette belle et grosse fraise blanchâtre que l'on nomme en Europe *fraise du Chili*, ou *fraise ananas*.

Pour cette fois, les hommes s'abaissèrent généreusement à être les imitateurs du singe; nous nous jetâmes aussi par terre à côté de Knips, et nous nous restaurâmes avec ce délicieux fruit; il y en avait beaucoup de la grosseur du pouce; nous en mangeâmes à en être rassasiés, et surtout Ernest, qui n'entendait pas raillerie quand il trouvait quelque chose de bon. Il pensa cependant aussi aux absents; nous en remplîmes jusqu'au bord la petite hotte que Knips portait sur son dos, et nous la couvrîmes soigneusement de grosses feuilles et de roseaux entrelacés comme un couvercle, de peur qu'en chemin

il ne lui prit fantaisie de les manger ou de les renverser. Je ramassai de mon côté un échantillon de riz pour en réjouir ma femme, et nous assurer, par ses connaissances en cuisine, que c'était effectivement du riz.

Après avoir marché quelque temps en côtoyant le marais, nous arrivâmes au bord du petit lac que nous avions aperçu de loin avec tant de plaisir; le rivage, de l'autre côté, était entièrement couvert d'épaisses broussailles, qui avaient dû nécessairement nous le cacher dans nos excursions sur les hauteurs, d'autant plus qu'il était situé dans un fond. Il faut être Suisse pour comprendre l'espèce d'émotion que nous donna ce charmant bassin irrégulier, rempli d'une eau limpide, azurée et légèrement ondulée. Tous les lacs de ma belle patrie se présentèrent à mon souvenir, et des larmes bordèrent mes paupières. « Que je suis donc heureux de revoir un lac! me disait Ernest, il me semble que nous sommes en Suisse! »

Hélas! un regard sur les atterrages, sur les rives bordées d'arbres si différents des nôtres, sur la vaste mer au delà, eut bientôt détruit cette illusion et ramené nos pensées vers une terre étrangère. Ce qui, dans cet instant, nous rappela surtout que nous n'étions pas en

Et il lit retentir les rochers de son cri de joie accoutumé : Vivat! vivat! j'ai percé la montagne!

Europe, ce fut la quantité nombreuse de cygnes que l'on voyait nager dans cette belle eau bleue. Au lieu d'être blancs comme en Europe, ils étaient noirs comme du charbon¹, mais d'un noir extrêmement luisant, et dont l'effet, doublé dans l'eau, avait quelque chose d'étonnant. Les six grandes plumes de l'aile de ces oiseaux sont blanches et font un contraste frappant avec la couleur des autres. D'ailleurs leur structure, leurs mouvements ont la même fierté, la même grâce, la même volupté que les cygnes européens. Nous nous délectâmes à les voir nager, s'arrêter, se mirer dans le cristal des eaux, se chercher, se caresser; de charmants petits cygnes suivaient leur mère : inquiète, attentive, elle les rassemblait autour d'elle, leur cherchait de la nourriture. Ce spectacle était si beau que j'aurais eu horreur de le troubler par aucune scène sanglante. Ernest, fier de ses succès et de mes éloges, n'y aurait été que trop disposé; mais je le lui défendis positivement, en lui promettant cependant de chercher quelque moyen d'avoir au moins une paire de ces beaux oiseaux noirs pour les mettre sur notre ruisseau de Falkenhorst. En revanche, une quantité d'oiseaux de marais, qui caquetaient de tout côté sur le lac et sur les rivages, furent déclarés, pour l'avenir, de bonne prise, et seulement ménagés dans ce moment, parce que nous étions déjà suffisamment pourvus par les poules à fraise, et que nous ne voulions pas sans nécessité effrayer ceux-ci par des coups de fusil. Mais notre camarade Bill ne fut pas aussi généreux ou aussi prévoyant que nous; et sans penser si, pour l'avenir, il allait gâter la chasse

dans ce quartier-là, il sauta dans l'eau, et eut bientôt atteint une bête très-singulière : il allait la dévorer, lorsque nous accourûmes pour la lui ôter. Mais combien nous fûmes surpris en l'examinant de plus près! elle ressemblait, à quelques égards, à une loutre; ses quatre pieds étaient pourvus de membranes comme les oiseaux aquatiques; elle avait une longue queue poilue dressée en l'air, la tête fort petite, les oreilles et les yeux presque cachés; à ces formes assez ordinaires se joignait un très-long bec de canard au bout de son museau, qui lui donnait une mine si plaisante, que nous ne pûmes nous retenir d'éclater de rire. Toute la science du *savant Ernest*, comme l'appelaient ses frères, fut en défaut, ainsi que la mienne, pour savoir seulement dans quelle espèce classer cet animal, qui tenait à la fois de l'oiseau, du poisson et du quadrupède. Nous restions stupéfaits comme des écoliers ignorants, sans pouvoir nous rappeler d'avoir jamais rien là qui pût nous mettre sur la voie. Ernest pensait qu'elle était le produit d'une oie et d'une loutre; pour moi, je crus que nous venions de faire la découverte d'un animal ignoré jusqu'alors de tous les naturalistes; je lui donnai le nom de *bête à bec*, et je le destinai à être empaillé soigneusement et comme une rareté.

Nous le joignîmes à notre butin et nous reprîmes le chemin de la métairie, en montant d'abord sur une petite colline, d'où nous pûmes regarder autour de nous, afin de nous orienter pour notre retour. En effet, nous vîmes très-bien de là le chemin que nous avions parcouru; nous découvrîmes le bois des Calchasses, celui des Singes, et d'autres lieux qui nous étaient connus. Nous coupâmes au plus droit pour retourner à notre habitation, persuadés que nous allions trouver la bonne maman très-inquiète de notre longue absence. Nous la rejoignîmes sains et saufs, et il y avait à peine un quart d'heure que nous étions près d'elle, lorsque nous entendîmes le trot du buffle et de l'onagre, et que nous vîmes arriver nos deux pourvoyeurs, Fritz et Jack, joyeux et contents; ils reçurent un bon accueil, et me firent sans retard un rapport détaillé de leur mission. J'appris avec plaisir qu'ils avaient non-seulement rempli avec exactitude les commissions que je leur avais données, mais qu'en outre ils avaient fait de leur chef beaucoup d'excellentes choses.

« Il était temps, papa, me dirent-ils, que nous allussions renouveler les provisions de la volaille enfermée; elle avait mangé tout ce que nous lui avions laissé. La faim avait tellement approuvoisé l'outarde mâle, que Fritz avait hasardé de lui ôter entièrement ses liens. » Mes enfants avaient placé de plusieurs côtés, dans des vases, une quantité suffisante de nourriture pour pouvoir prolonger encore notre absence d'une dizaine de jours : ils nous avaient aussi apporté de quoi fournir à notre subsistance pendant tout ce temps-là, sans compter la ressource du lac et des oiseaux aquatiques, dont nous leur parlâmes de manière à leur donner une grande impatience de les voir.

La mère et son petit François n'étaient pas non plus restés oisifs; ils avaient épluché beaucoup de coton, en avaient rempli de la toile à voiles, et fait d'excellents matelas pour nos lits de la métairie. Après avoir entendu ces différents rapports, nous fîmes, Ernest et moi, les honneurs de notre promenade en présentant, au dessert, notre belle corbeille de fraises, qui fut reçue avec des cris de joie. Ma femme ne fut pas moins contente de voir du riz, qu'elle jugea de la meilleure espèce, quoique le grain fût petit.

La merveilleuse bête à bec fut regardée et examinée avec une curiosité insatiable¹. Fritz était un peu piqué de n'avoir pas été de cette chasse, et de n'avoir pas assisté aux succès de son frère dans le noble métier de chasseur. Jack, avec sa légèreté ordinaire, ne fit qu'en rire, fut enchanté de la conduite de son élève le chacal, et nous parla beaucoup de sa longue promenade sur le buffle, et de ses talents pour le conduire. J'adoucis l'humeur de Fritz en lui disant que je ne me serais lié qu'à mon fils aîné pour me remplacer à Falkenhorst. « Notre confiance en toi, lui dis-je, ne te fait-elle pas mille fois plus d'honneur que la mort de quelques oiseaux que tout autre aurait tués comme toi? et n'es-tu pas bien aise que ton frère réussisse dans un art que vous pourrez exercer ensemble comme deux bons camarades? » Fritz n'avait jamais que le premier moment contre lui, il fut honteux du mouvement de dépit qu'il avait eu; et sautant au cou de son frère, il lui dit que, si je le permettais, ils retourneraient ensemble au lac avant de quitter ces parages : j'y consentis de bon cœur.

Ma femme s'occupa ensuite à plumer et à saler les poules à collet que nous avions apportées : nos pourvoyeurs n'avaient pas oublié de prendre un sac de sel, qui vint fort à propos pour les conserver. Nous en mangâmes une toute fraîche, qui fut trouvée excellente par tous les convives affamés. Notre salle à manger fut établie au-devant de la nouvelle métairie, et nos sièges furent les banes que nous y avions placés. Nous donnâmes à la métairie elle-même le nom de *Haldegg*, conformément au but de sa construction. Nous remplîmes l'étable de fourrage, nous mîmes du grain dans le poulailler; et laissant le tout ouvert et à la discrétion de nos colons, nous nous disposâmes à les quitter. Il fallut quelque peine pour empêcher ces bonnes

¹ Le cygne noir, découvert par M. de la Billardièrre sur un lac de la Nouvelle-Hollande.

¹ Cette singulière bête a été découverte aussi dans les rivières de la Nouvelle-Hollande : on la voit figurer dans *Histoire naturelle* de Blumenbach, publiée en Allemagne.

bêtes de nous suivre. Fritz fut obligé de rester avec l'onagre jusqu'à ce que nous fussions tout à fait hors de leur vue et cachés derrière un buisson. Alors il sauta légèrement sur son cher *Leichtfuss*, laissa les colons à l'abandon, et nous eut bientôt atteints au galop.

Nous dirigeâmes nos pas vers le bois des Singes, que nous avions aperçu de loin; mais bientôt il disparut à nos yeux derrière un autre bois situé plus près de nous, et dont les arbres très-élevés nous dérobaient celui que nous voulions atteindre. Il nous semblait que nous entrions dans une forêt de notre patrie, car nous nous trouvâmes tout à coup au milieu de pins et de sapins. Nous avions à peine joni pendant quelques instants de cette illusion, qu'elle fut troublée par une foule innombrable de singes, qui prirent la fuite devant nous en grinçant des dents, en descendant des arbres et y remonant avec

vrai bois des Singes; ils s'y étaient réfugiés au sommet des arbres, où l'on en voyait de tout côté et de toute espèce; mais, encore effrayés de notre artillerie, ils nous laissèrent passer assez tranquillement. Nous arrivâmes dans le voisinage de la colline de l'Espérance trompée; de l'autre côté était le champ de cannes à sucre, sur la hauteur. Je remarquai là une colline très-avantageuse pour mon projet. On devait avoir, de cet endroit, une vue très-étendue sur toute l'île du côté de Falkenhorst, et, de l'autre côté, sur la mer et sur le cap de l'Espérance trompée. Je choisis cette agréable place pour le but de notre course. Étant montés par une pente douce au-dessus de la colline, nous trouvâmes qu'une seconde maison de campagne ne pouvait être mieux placée et pour l'agrément et pour l'utilité. Une source de l'eau la plus pure sortait de terre à peu près vers le sommet; elle serpentait en un joli petit ruisseau dans la verdure à travers la pente, et formait, dans son cours rapide, trois ou quatre cascades, telles qu'un peintre de paysages aurait pu les désirer pour embellir un tableau. Au bas s'étendait jusqu'aux sables de la mer une prairie coupée çà et là de bouquets d'arbres; derrière nous, des bois de teintes différentes. « Voici l'Arcadie¹, m'écriai-je; c'est ici que nous bâtirons une petite demeure d'été, qui sera un véritable Élysée.

— Bâtissons! bâtissons! » s'écrièrent ensemble mes quatre fils.

Ernest décida tout de suite que la nouvelle métairie se nommerait *Belle-Vue* ou *Prospect-Hill*, pour nous donner un petit air anglais. En bon allemand, j'avais envie de l'appeler *Schauenbach* ou *Schattenburg*; mais *Prospect-Hill* l'emporta à l'unanimité, et je cédai.

Nous commençâmes, comme à l'ordinaire, par faire du feu pour satisfaire la curiosité générale au sujet des pignons; ils furent étendus sur le brasier, et le plaisir des enfants fut bientôt complet en entendant les *pif, paf, pouf*, répétés comme si des partis ennemis étaient engagés dans de vives escarmouches. Ils se hâtèrent alors de les retirer avant que l'amande fût brûlée; ils les mangèrent, et les trouvèrent fort à leur goût. Ma femme ne pensait qu'à la bonne huile que nous pourrions en retirer, et me priaît déjà de faire au plus tôt un pressoir convenable.

Le plus beau, le plus magnifique spectacle s'offrit à nos yeux : les parois étincelaient comme des diamants.

une grande rapidité. Le premier moment d'effroi passé, ils poussèrent des cris lamentables et commencèrent à nous bombarder lestement des pommes de pin d'une forme singulière et qu'ils lançaient d'une telle hauteur qu'il y aurait eu un danger réel à pénétrer plus avant. Quelques coups de fusil chargés à mitraille et bien ajustés éloignèrent promptement cette malicieuse cohorte et rendirent le passage libre : quoique nos ennemis ne fussent pas blessés bien d'agréablement, le bruit leur fit prendre la fuite. Mes fils relevèrent quelques-unes des pommes de pin qu'ils nous avaient jetées. Fritz prit une pierre pour en casser une et voir si cette écorce ligneuse ne cachait pas quelque bonne amande. Je m'approchai, j'examinai aussi, et je reconnus aussitôt que nous avions trouvé le pin pinier ou pignon doux, que je connaissais pour porter un fruit onctueux très-bon à manger, mais précieux surtout par l'huile excellente qu'on peut en exprimer; ce qui nous fit grand plaisir.

« Finis ton pénible ouvrage, dis-je à Fritz; ramasse seulement ces pommes de pin, qu'on nomme *pignoles* ou *pignons doux*, et lorsque nous ferons du feu quelque part pour notre dîner, je t'apprendrai une meilleure manière de les ouvrir. En frappant dessus, tu perds ton temps, et tu cours risque d'écorcher l'amande avec l'écorce; mais en les mettant quelques minutes sur des charbons ardents, tu entendras un feu roulant : bientôt elles éclateront d'elles-mêmes, et tu pourras ôter les amandes avec la plus grande facilité.

— C'est excellent, papa! c'est excellent! » s'écrièrent Fritz et ses frères, qui se mirent, ainsi que lui, à ramasser autant de pommes de pin qu'ils pouvaient en emporter. Nous passâmes de là dans le

Nous remîmes la prisonnière sur pied, elle se hâta de rentrer dans la mer, mais ne put s'éloigner que de la longueur de la corde.

Après ce déjeuner supplémentaire, nous allâmes gaiement nous occuper de la construction de la cabane, qui fut arrangée à peu près comme celle de Waldegg, mais exécutée plus promptement, parce que nous allions moins à tâtons; elle fut aussi perfectionnée : le toit, relevé au milieu et penché des quatre côtés, ressemblait plus à une ferme européenne. Mes fils arrangèrent un cabinet pour eux à côté du nôtre, et ma femme demanda à la suite des écuries un magasin fermé

sette. On la mange fraîche; elle produit surtout une huile excellente à brûler, sans odeur et abondante.

¹ Suivant les poètes, l'Arcadie était le plus beau et le plus fortuné des pays.

¹ Le pin pinier, ou pin à pignon, est un arbre fort élevé, dont les branches se disposent en parasol, et qui croît dans les pays chauds. On le cultive en Portugal et en Espagne. Les pommes de pin ou cônes qu'il produit ont à peu près cinq pouces de longueur : ils sont épais, arrondis, terminés en pointes obtuses et à écailles lisses et brillantes. La noix, ou plutôt l'amande qu'ils renferment, est ovale, blanche, couverte d'une pellicule; son goût approche de celui de la noi-

pour des provisions. Le tout fut achevé en six jours aussi bien que nous pouvions le désirer, et nous eûmes là une maisonnette pour nous, et un abri pour les nouveaux colons que nous voulions y établir.

CHAPITRE XXXVI.

La nacelle; l'ermitage; le taureau; travaux dans la demeure des rochers.

Lorsque notre bâtiment fut terminé, nous parcourûmes la contrée, afin de trouver un arbre tel que je le désirais pour ma nacelle d'écorce; il fallait qu'il fût assez près de la mer pour que nous pussions essayer notre construction, et nous assurer ainsi qu'il ne présenterait aucun danger. Après un long examen, je trouvai enfin une couple d'arbres superbes et à hautes tiges, qui ressemblaient assez à des chênes; le gland était beaucoup plus petit, et l'écorce, qui ressemblait à du liège, était plus serrée, plus compacte que celle de nos chênes d'Europe, et convenait parfaitement à mes vues.

Il fallut cependant se casser un peu la tête pour savoir comment je pourrais enlever en entier un morceau d'écorce de dix-huit pieds de longueur et de cinq de diamètre: c'est à cela que devait nous servir l'échelle de corde que j'avais apportée. Nous la dressâmes et l'attachâmes aux branches inférieures, pour que Fritz pût travailler avec commodité à cerner l'arbre à la hauteur du tronc, en coupant tout autour l'écorce avec une petite scie jusqu'à l'aubier. Il grimpa dessus en un clin d'œil, et nous nous mîmes à travailler avec courage; c'était à qui de nous deux avancerait le plus. Quand cela fut fait, nous ôtâmes une bande en longueur d'un cercle à l'autre; ensuite, avec des coins de bois, nous séparâmes peu à peu l'écorce de l'arbre, et comme il était en pleine sève, que l'écorce était flexible et coriace, notre travail fut assez facile et réussit à souhait, surtout au commencement; mais nous eûmes assez de peine à la fin à forcer la séparation de l'écorce sans la briser. A mesure que la besogne avançait, je faisais soutenir en l'air cet immense morceau d'écorce avec des cordes et des poulies, de peur qu'en tombant il ne se fracassât. Nous le laissâmes glisser doucement jusqu'à terre, et, à notre grande joie, il arriva tout entier couché sur l'herbe. Nous pûmes alors, à notre aise, l'examiner et le travailler, ce que nous entreprîmes sur-le-champ pendant que l'écorce était encore fraîche et flexible, et pouvait prendre la forme que je voulais lui donner. Mes fils, dans leur impatience, croyaient qu'il n'y avait qu'à clouer aux deux bouts un morceau de planche, et que la nacelle serait aussi bonne et aussi commode que la plupart de celles des sauvages; mais j'avais la prétention de lui donner un petit air plus civilisé, et de ne pas me contenter de ce gros rouleau d'écorce. Je leur répétai ce que je leur avais dit cent fois, que, lorsque avec du temps et de la patience on peut perfectionner son travail, on ne doit pas se rebuter; que d'ailleurs une nacelle telle qu'ils l'entendaient serait lourde et pénible à conduire, sans compter qu'elle ferait un effet désagréable à la suite de notre jolie pinasse. Cette dernière réflexion l'emporta, et ils me laissèrent agir et me promirent leur aide. Je ne savais moi-même comment je devais m'y prendre pour lui donner la forme d'une chaloupe. Je commençai à faire avec la scie une feute de cinq pieds à chaque bout de ce rouleau, puis je rejoignis ces deux parties en les croisant l'une sur l'autre, tellement qu'elles finissaient par une pointe semblable aux extrémités d'une nacelle, et se relevaient naturellement. Je les joignis solidement avec notre colle forte et des morceaux de bois plats cloués sur l'ouverture, de manière qu'elles ne pouvaient plus se séparer, et facilitaient, par leur forme, la navigation. Cette opération, en élargissant les bords, aurait rendu ma nacelle trop plate dans le milieu et pas assez profonde; mais en la servant fortement avec des cordes, et la mettant ensuite sécher au soleil, je forçai les côtés à se relever. Alors la première disposition de la nacelle fut achevée, et mes fils convinrent qu'elle avait pris une meilleure tournure. Mais il me manquait encore bien des choses avant qu'elle fût en état d'être employée. N'ayant pas avec moi les outils qui m'étaient absolument nécessaires pour l'achever, il fallut me résoudre à envoyer de nouveau mes deux ambassadeurs chercher la cliaie à Zeltheim, afin d'y transporter la nacelle pour la perfectionner.

Fritz et Jack partirent donc en courriers avec leurs deux montures et notre âne, qui devait au retour être attelé à la cliaie.

Pendant le voyage de mes fils à Zeltheim, j'allai avec mon camarade Ernest visiter les environs, et chercher le bois dont j'avais besoin pour faire des espèces de douves avec lesquelles je voulais doubler les côtés de ma nacelle, afin de les retenir droits et relevés. Je fus bientôt assez heureux pour découvrir le pin à feuilles aciculaires¹; les grandes écailles des cônes m'en fournirent d'excellentes, quoiqu'un peu petites. Nous découvrîmes aussi à un tronc d'arbre une espèce de poix facile à manier, et qui se durcit extrêmement au soleil: ma femme, aidée de François, en ramassa une bonne provision; je la préférai au mastic pour goudronner ma nacelle.

¹ Autrement pin de Virginie, ou pin à trois feuilles. Elles sont longues et sont toujours par trois de la même enveloppe. Ses cônes, aussi très-longs, sont en paquets autour des branches: les écailles sont rudes.

La soirée était déjà très-avancée quand nos deux messagers arrivèrent avec la cliaie; il était trop tard pour rien entreprendre, nous ne songeâmes donc qu'à souper et à nous reposer. Le lendemain, dès que le ciel fut coloré à l'orient, nous nous levâmes; après la prière faite en famille, et qu'on n'oubliait jamais, nous déjeunâmes et nous retournâmes à l'ouvrage. Notre nacelle fut posée sur le char avec les douves, la poix et ce dont nous pouvions avoir besoin. Avant de nous mettre en marche, nous allâmes de côté et d'autre arracher de jeunes plants d'arbres que nous voulions transplanter à Zeltheim, et que je plaçai commodément dans ma nacelle; je voulais aussi, dans le passage étroit entre la grande rivière et les rochers, construire une fortification qui aurait le double but de nous mettre en sûreté contre l'invasion des bêtes sauvages, et de tenir enfermés, dans la savane derrière les rochers, quelques jeunes cochons que nous voulions y amener pour qu'ils y multipliasent en paix, sans danger pour nos champs et nos plantations.

Nous nous mîmes en route pour cet ouvrage; comme nous traversions le grand buisson des cannes à sucre, où nous nous fîmes un chemin en travaillant avec la hache, nous trouvâmes des tiges énormes de bambous, telles que je n'en avais encore vu de ma vie: nous en coupâmes une pour servir de mât à notre bateau.

Au bout de quelque temps, nous eûmes franchi l'épais buisson, et nous nous trouvâmes dans un espace libre. Nous eûmes alors, en place de la mer, à notre gauche, une grande rivière, et à notre droite la longue chaîne de rochers qui se courbaient pour laisser l'étroit passage que j'ai décrit plus haut. Nous donnâmes à ce détroit le nom de la *Cluse*. A la place la plus étroite, à quelques pas du ruisseau qui se précipitait dans le fleuve, nous construisîmes un rempart devant un grand fossé, qu'on ne pouvait traverser qu'avec un pont mouvant, que nous établîmes. Au delà du pont, nous placâmes une porte étroite et très-forte de bambous entrelacés, pour pouvoir, quand nous le voudrions, entrer dans le pays intérieur. L'espace du rempart fut garni, en outre, de palmiers nains à piquets, de figuiers d'Inde, et d'autres plantes à fortes épines. Nous pratiquâmes au milieu un sentier tortueux pour pouvoir passer; une fosse à loup, cachée, se trouvait au centre, et nous était indiquée par quatre morceaux de bois destinés à soutenir une planche lorsque nous voudrions y passer. Tout ce que nous pouvions faire pour le moment à cette fortification étant achevé, nous donnâmes le nom d'*Ermitage* à cette partie de plantations en deçà du ruisseau, et nous y placâmes, en face de la cascade, une petite cabane d'écorce pour nous reposer. Après trois ou quatre jours d'un travail assez pénible, nous reprîmes la route de la métairie de Prospect-Hill, où nous nous accordâmes quelque repos. Notre seul ouvrage fut de couper et de préparer pour notre mât la grande canne de bambou, et de la joindre sur la cliaie aux autres objets dont elle était chargée.

Le matin suivant, nous primes le plus court chemin pour retourner enfin chez nous, à Zeltheim, où je voulais finir ma chaloupe dans le voisinage de la mer; nous nous arrêtâmes seulement deux heures à Falkenhorst pour dîner et pour prendre soin de notre volaille, puis nous continuâmes notre route vers Zeltheim, où nous n'arrivâmes pas trop tard, mais excessivement fatigués.

Après quelques arrangements domestiques, on travailla à force à la nacelle, qui fut bientôt complètement en état d'être mise à l'eau; elle était à la fois élégante et solide. Elle fut doublée partout de côtes de bois et garnie d'une quille, puis nous mîmes au bord des perches et des lattes flexibles, où furent attachés des anneaux pour y passer les câbles du mât et y fixer les rames. En place de lest, je fis au fond un pavé en pierres, recouvert d'argile, sur lequel je posai un plancher, où l'on pouvait, au besoin, coucher à sec. En travers, je clouai des banes de rameurs: au milieu fut placé le mât de bambou avec une voile latine; par derrière, j'attachai le gouvernail, qui pouvait être dirigé facilement par une manivelle avançant dans le bateau, et je pus alors me vanter d'avoir construit une excellente pirogue. Mais ce qui fit le plus d'honneur à mon génie inventif, ce furent des outres de peaux de chien marin que je fis conduire par ma femme: elles furent gonflées d'air, bien goudronnées et attachées des deux côtés le long de ma nacelle avec une forte corde bien enduite de goudron; ce qui devait empêcher mon petit bâtiment d'être submergé, même lorsqu'il serait trop fortement chargé. Ma nacelle fut partout calfeutrée avec de la poix et des étoupes; de sorte que dès la première fois que nous la mîmes à l'eau nous fûmes extasiés de la manière sûre et agréable dont elle s'y soutenait, ainsi que de sa jolie structure. Notre flotte fut, dès ce moment, très-bien montée: nous pouvions, suivant nos désirs, aller en mer avec la pinasse ou la nacelle, ou même avec les deux, en les attachant l'une à l'autre.

J'ai oublié de dire, dans le temps, que notre vache avait fait un veau aussitôt après la saison des pluies: je lui avais percé la narine comme un bœuf, pour le dompter plus facilement, et le conduire ainsi avec une bride et une baguette. Ce jeune taureau était déjà fort et vigoureux, et, depuis qu'il était sevré, j'avais commencé à l'exercer à sa destination future, et à lui faire porter, un peu malgré lui, la sangle et la selle de toile du jeune bœuf.

« A quoi destinez-vous notre taureau? me demanda Fritz un soir. Il est plein de feu et de bravoure; mon avis serait de le dresser au

combat à la manière des Cafres. » Ma femme, effrayée de ce mot, prétendit que nous n'avions nul besoin, dans notre île paisible, de nous donner ce genre de spectacle, dont elle avait lu, dans des voyages en Espagne, une description qui lui avait fait horreur.

LE PÈRE. Il y a peu de rapport, chère amie, entre les combats de taureaux des Espagnols et ceux dont te parle Fritz : dans les premiers, ce fier animal, qui ne redoute rien lorsqu'il est animé, donne souvent la mort aux insensés qui engagés avec lui une lutte sanglante ; mais chez les Cafres, c'est pour l'utilité générale qu'on le dresse aux combats. Cette peuplade de sauvages habite un pays rempli de bêtes féroces ; les Cafres, divisés en tribus, vivent presque entièrement du produit de leurs troupeaux, qui sont toujours en plein air sur les pâturages, et par conséquent exposés à la fureur des tigres, des panthères, des lions et de plusieurs autres animaux carnassiers très-communs dans les déserts de l'Afrique. Dès que le taureau combattant sent, par son instinct, l'approche d'un ennemi, il avertit les vaches du danger par un beuglement particulier ; il les fait ranger en cercle, les vœux au milieu, et toutes les vaches, serrées en rond, présentent à l'ennemi leurs têtes cornues : le taureau va de l'une à l'autre jusqu'à ce qu'elles soient en ordre de bataille, et, s'il est bien dressé, il doit courir en hurlant sur l'ennemi et le forcer à s'éloigner. Si c'est un lion, lequel ne recule jamais, le taureau sacrifie généralement sa vie à la défense du troupeau qui lui est confié ; mais lorsque c'est un animal moins dangereux, il le combat vaillamment, le tue, ou le met en fuite, et revient à son poste. Lorsqu'une tribu est en guerre contre une autre, ses troupeaux l'accompagnent ; les taureaux font l'avant-garde, et souvent décident de la victoire. Fritz a raison ; notre taureau, élevé de cette manière, pourra nous devenir fort utile.

Cette destination militaire eut l'assentiment général. Il fut alors question de savoir lequel d'entre nous serait particulièrement chargé de l'élever. J'avais d'abord eu l'idée de l'instruire moi-même, chacun ayant déjà son élève, à l'exception de mon petit cadet François : mais craignant que cet enfant, gâté par sa mère et toujours près d'elle, ne devint efféminé et trop délicat, je saisis cette occasion pour éprouver et révéler son courage.

« Petit homme, lui dis-je, serais-tu bien aise d'élever le taureau ? »

Ses jolis yeux bleus s'animent, il joignit les mains : « O mon papa, me dit-il, je ne demande pas mieux. Vous m'avez une fois raconté l'histoire d'un homme bien fort qui s'appelait *Milon*, et qui avait commencé par porter un veau sur ses épaules : il se fit une loi de le porter ainsi tous les jours, et devint si fort qu'il pouvait encore le soulever quand ce veau fut un bœuf. Je ne puis pas porter le veau, qui est déjà beaucoup plus gros que moi, mais je puis m'en faire aimer, le conduire, l'accoutumer à moi, et de cette manière, quand il sera tout à fait grand, je ne le craindrai pas ; alors, moi aussi, je serai grand et vigoureux. »

LE PÈRE. Il ne faut pas l'attendre, cher enfant, à ce que tes forces croîtront dans la même proportion que celles du taureau. L'homme, destiné à vivre plus longtemps, se développe bien plus lentement : dans un an, tu seras encore un faible petit garçon, et ton taureau sera déjà dans toute sa force ; mais tu peux, comme tu dis, t'en faire aimer, et l'accoutumer à se laisser mener par toi.

FRANÇOIS. Et à me mener aussi, car je veux monter sur lui comme Jack sur le hullie ; ce sera mon cheval.

FRIEZ. Et comment veux-tu l'appeler ? Voyons ! cherche-lui un beau nom bien sonore.

FRANÇOIS. Je veux l'appeler *l'aillant* ; ce nom lui portera bonheur, puisque nous voulons en faire un taureau de combat.

JACK. Pour moi, je veux que mon hullie se nomme *Sturm* (Tempête). Voyez comme cela ira bien quand on dira : Jack arrive sur la Tempête ! — Ce sera comme les ombres gigantesques des héros de mon Ossian, dit Ernest, qui aimait beaucoup cet ouvrage, ce sera tout à fait majestueux. »

Dès le même jour, François ne voulut plus que personne s'occupât de son veau. Il lui donnait sa nourriture, l'embrassait, le conduisait partout avec une corde, et réservait toujours pour lui la moitié de son pain : de sorte que l'animal reconnaissant s'attacha à cet enfant et le suivit partout.

Nous avions encore deux mois devant nous avant la saison des pluies ; nous les employâmes à travailler dans notre belle grotte de sel, pour en faire une demeure agréable. Nous fîmes avec des planches les divisions intérieures ; mais celles qui nous séparaient des écuries furent construites en pierres, qui interceptaient mieux l'odeur, nous réservant tout ce qui tenait à l'embellissement intérieur pour notre passe-temps d'hivernage. Notre travail assez difficile, sans doute, le devenait moins tous les jours, parce que nous acquérions plus d'habileté et que nous avions une très-belle provision de poutres et de planches du vaisseau, toutes rabotées et peintes à l'huile ; les roseaux pour tresser ne nous manquaient pas, non plus que le plâtre, et nous fîmes de grands progrès dans l'art de travailler le stuc. Nous confectionnâmes des parois tressées en osier et roseaux, et recouvertes des deux côtés d'une couche de plâtre bien blanc et glacé, comme le font les stucateurs, à l'aide d'une petite planche lisse. Cet ouvrage nous

amusait beaucoup. J'eus l'idée d'en entreprendre un autre, qui nous rappela le luxe européen ; ce fut de fabriquer des tapis de pied avec le poil de nos chèvres, et la chose réussit assez passablement. Pendant qu'il faisait encore assez beau pour que notre ouvrage pût sécher promptement, nous couvrîmes le terrain de nos chambrées avec du limon bien battu, comme on fait les aires des granges. Lorsqu'il fut sec, nous étendîmes dessus une grande pièce de toile à voiles, dont ma femme avait cousu ensemble toutes les largeurs, jusqu'à ce que le plancher fût entièrement garni. Nous primes ensuite le poil de chèvre et quelque peu de laine de nos brebis, que nous étendîmes également sur la toile. Alors nous versâmes sur cette masse de l'eau chaude, dans laquelle nous avions fait dissoudre de la colle de poisson ; nous roulâmes ensuite la toile, et nous donnâmes des coups de gros bâtons de bois dur sur ce rouleau. Nous recommençâmes à arroser, à battre, à travailler tellement ce mélange, qu'il en résulta une espèce de feutre qu'on put détacher de la toile. Nous l'étendîmes au soleil pour achever de le faire sécher, et nous nous en servîmes pour couvrir le plancher de notre salle à manger et du salon de compagnie : ces deux pièces étaient finies et en état d'être habitées lorsque les pluies commencèrent. Nous les attendîmes presque avec impatience pour emménager dans notre jolie maison, et nous y livrer à des travaux sédentaires qui ne nous étaient pas moins utiles que ceux de l'été.

Tout ce que nous avions souffert pendant l'hivernage précédent releva encore nos joissances et notre bonheur ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer notre demeure sèche, éclairée, commode, remplie de provisions plus abondantes qu'il n'était nécessaire à nos besoins et à ceux de nos bêtes. Le matin, en nous levant, nous allions les soigner sans beaucoup de peine, parce que tout était couvert et à notre portée ; l'eau de pluie, recueillie avec propreté, nous dispensait même d'aller en chercher au ruisseau ; nous nous rassemblions ensuite dans la salle à manger pour faire la prière et déjeuner ; nous passions ensuite dans celle du travail, où ma femme s'établissait avec son rouet ou un métier de tisserand, que je lui fabriquai tant bien que mal, et avec lequel elle nous tissa une très-bonne étoffe, moitié laine et moitié coton, et de la toile pour des chemises et des draps : tout le monde y travaillait tour à tour, et le métier n'était jamais vacant. Je trouvais moyen aussi, avec une petite roue de canon, de m'arranger une espèce de tour, avec lequel je fis plusieurs ustensiles et plusieurs meubles, et j'appris à mes fils à y travailler. Le penseur Ernest y devint bientôt plus fort que moi ; il fit à sa mère une quantité de jolies choses. Après un bon et joyeux dîner, l'ouvrage recommençait jusqu'à la nuit. Alors lampes et bougies s'allumaient ; et, comme cette lumière ne nous coûtait que la peine de la recueillir, nous ne l'épargnions pas, et c'était un de nos grands plaisirs que ces illuminations répétées par nos belles cristallisations. Nous avions arrangé une petite chapelle dans un des coins de la caverne, où nous les avions toutes conservées, et il en existe peu de plus magnifiques que la nôtre avec ses colonnades, ses portiques, ses autels. Comme elle n'avait pas de jour, nous l'éclairions pour le service divin, que nous y faisions bien régulièrement tous les dimanches. J'y avais construit une espèce de chaire, où je débitais à mon petit peuple des sermons que je tâchais de rendre aussi instructifs que possible. Le reste de ce jour de repos était consacré à des jeux qui pouvaient nous donner de l'exercice et entretenir les forces physiques de nos jeunes gens. La danse et même l'escrime eurent leur tour. Jack et François avaient un talent naturel pour la musique ; je leur fis des flageolets de roseaux, sur lesquels ils s'exercèrent et devinrent assez habiles ; ils accompagnaient leur mère, qui avait une jolie voix, dont le volume était doublé par les échos de la grotte : ainsi nous eûmes aussi de très-jolis concerts.

Nous avions fait, comme on le voit, des pas considérables dans notre civilisation. Séparés de la société, condamnés peut-être à passer notre vie entière sur cette côte inconnue, nous pouvions encore y vivre heureux ; nous avions en abondance tout ce qu'il nous fallait pour notre nourriture et pour la plupart des besoins de la vie. Nous étions actifs et laborieux ; nous étions joyeux et contents ; nos forces et notre santé augmentaient ainsi que notre attachement mutuel ; tous les jours, nous apprenions à mieux employer nos facultés physiques et morales ; nous apercevions, nous reconnaissions partout les traces de la bonté et de la sagesse divines ; nos cœurs étaient pénétrés d'amour, de reconnaissance, de vénération pour cette céleste Providence qui nous avait sauvés et protégés si miraculeusement, et conduits à la vraie destination de l'homme, qui est de vivre en famille du travail de ses mains, je ne fais à sa bonté, soit pour nous ramener un jour dans la société, soit pour nous envoyer les moyens de commencer dans notre île chérie une colonie heureuse et florissante. En attendant ce qu'il lui plairait d'ordonner de notre sort futur, notre existence actuelle était pleine de joissances et d'innocents plaisirs. J'évitais, autant qu'il m'était possible, tout ce qui pouvait, soit dans la conversation, soit dans nos lectures, éveiller les passions de mes enfants, ou exciter leurs regrets ou leurs désirs. À peine une année s'était écoulée depuis que nous habitions ces rivages : la perspective de les voir visiter par un vaisseau européen était donc trop éloignée et trop incertaine pour qu'il fût prudent de s'en occuper, et de nous donner le tourment de l'attente et de l'impatience ; nous

vivions tranquilles et heureux, comme si nous devions rester toujours ainsi dans notre petit ménage.

CHAPITRE XXXVII.

Suppotation du temps. — Grande fête de la délivrance. — Distribution de prix. — Gourdes. — Nouvelles de Waldegg. — Le *cavia capensis*. — L'anis. — Le ginseng. — Les grues.

Un matin, peu de temps après ces journées si utilement remplies, je me réveillai beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et ne voulant pas troubler le repos de mon peuple, je restai tranquille dans mon lit, m'amusant à compter le temps que nous avions déjà passé dans l'île. A mon grand étonnement, je découvris que le lendemain était précisément l'anniversaire du jour de notre salut, et mon cœur s'éleva, plein de reconnaissance, vers le Dieu qui nous avait si merveilleusement conservés et qui répandait sur nous tant de grâces. Je résolus en même temps de ne pas laisser passer cette époque sans la célébrer par une solennité qui pût nous maintenir tous dans les sentiments que notre position devait, à si juste titre, nous inspirer.

Je me levai donc, je réveillai ma femme et mes enfants, et je fis préparer le déjeuner. Comme je n'avais point encore combiné en moi-même le programme de ma fête, je me contentai, dans le cours de la journée, de faire ranger tout dans le meilleur ordre et de faire terminer quelques petits travaux commencés; puis, ayant fait servir le souper une demi-heure plus tôt qu'à l'ordinaire, je pris la parole en ces termes :

« Préparez-vous tous, mes chers amis, à célébrer demain la fête de notre délivrance, et que votre mise soit, dès le matin, propre et soignée.

JACK. Qu'est-ce que papa veut donc dire en parlant de délivrance? Qui a été délivré?

FRITZ. Notre petit évaporé ne se rappelle-t-il donc plus qu'il y a tout juste un an que nous étions tous au moment de périr avec notre vaisseau, et que Dieu nous a heureusement délivrés en nous faisant aborder sur ce rivage?

JACK. Quant au naufrage, je ne l'oublierai de ma vie; mais, pour ce qui regarde la délivrance, c'est bien nous qui nous sommes sauvés nous-mêmes, et je ne crois pas que ce soit là le sujet d'une fête.

LE PÈRE. Tu as raison dans un sens, mon fils. Les hommes ne sont que trop vains du succès de leurs efforts, pour qu'il soit nécessaire d'en perpétuer le souvenir par des solennités; mais c'est là une raison de plus pour nous, qui sommes bien convaincus que, sans le secours de Dieu, tous nos efforts auraient été vains, de ne négliger aucune occasion de reconnaître sa puissance et notre propre faiblesse.

JACK. Il me semble pourtant que nous avons déjà bien souvent remercié Dieu de ce qu'il a fait pour nous.

LE PÈRE. Jamais assez souvent. Un cœur vraiment reconnaissant aime à se rappeler sans cesse les bienfaits qu'il a reçus, et il se plaît, en outre, à choisir des moments particuliers pour faire éclater ses sentiments.

ERNEST. Mais, à le bien prendre, mon père, quel avantage le bon Dieu retire-t-il de nos remerciements?

LE PÈRE. Quel avantage retire-t-il de toutes nos vertus? Dieu ne cherche jamais son propre profit; la vertu nous rend heureux, et, comme un bon père, il désire le bonheur de ses enfants, c'est-à-dire des hommes.

ERNEST. Je ne comprends pas bien en quoi la reconnaissance peut contribuer à notre bonheur. Je le conçois pour l'amour du travail, pour la tempérance.

LE PÈRE. La reconnaissance nous donne en même temps l'humilité, la charité, la confiance en Dieu : elle nous rend indépendants et nous inspire le désir de faire aux autres le bien qui nous a été fait. Un homme mécontent, sombre, ingrat, n'est agréable ni à Dieu ni aux autres hommes.

LA MÈRE. Serait-il bien possible, mon cher ami, que nous ayons déjà passé une année entière ici? Comme le temps n'a paru court!

LES ENFANTS. Et à nous aussi, bien court.

LE PÈRE. C'est un avantage que nous devons au travail; il fait voler le temps, qui, sans lui, paraît ramper.

LA MÈRE. Mais ne te trompes-tu pas dans ton calcul? Que dit ton almanach?

LE PÈRE. Il y a longtemps que l'almanach que j'ai emporté ne peut plus me servir, et comme il n'y a pas eu moyen d'en acheter ici de la nouvelle année, il faudra que nous trouvions de nous-mêmes quelque moyen pour compter le temps.

ERNEST. Oh! rien ne sera plus facile, mon père; nous n'aurons qu'à faire, comme Robinson Crusôé, chaque jour une entaille dans un morceau de bois, et compter de temps en temps les entailles.

LE PÈRE. C'est fort bien; mais, pour s'y reconnaître, il faut savoir au juste combien il y a de jours dans chaque mois et dans l'année entière.

ERNEST. Je n'ignore pas que l'année se compose de 365 jours 5 heures 45 minutes et 45 secondes.

LE PÈRE. Vous êtes d'une exactitude admirable, monsieur le profes-

seur; mais ces heures, ces minutes et ces secondes ne vous gêneront-elles pas un peu dans votre calcul?

ERNEST. Nullement; nous n'aurons qu'à les rassembler toutes tous les quatre ans, et cela fera à peu près un jour que nous ajouterons au mois de février pour faire notre année bissextile.

LE PÈRE. C'est fort bien; je vous fais astronome de la cour et président du bureau des longitudes.

FRITZ. Quant à moi, mon père, je ne puis jamais me rappeler quels sont les mois qui ont trente et un jours et ceux qui n'en ont que trente.

LE PÈRE. Je conçois cela; mais tu as sous la main, ou pour mieux dire sur la main, un moyen facile de t'en faire souvenir.

JACK. Sur la main! mais je n'y vois que des lignes, des os et des veines.

LE PÈRE. Mon enfant, il existe un art qu'on appelle la mnémonique, et qui consiste uniquement à se servir d'objets matériels pour aider la mémoire en y rattachant certaines idées.

LA MÈRE. J'exerce donc la mnémonique quand je fais un nœud dans mon mouchoir?

LE PÈRE. Certainement; mais ce n'est là qu'un des premiers éléments de l'art. Le calcul des mois par la main est un peu plus compliqué. Tiens, Fritz, ferme la main gauche, et regarde bien la dernière phalange de tes doigts sans compter le pouce. Qu'y vois-tu?

FRITZ. Quatre petits os et trois enfoncements.

LE PÈRE. Eh bien! nomme les mois de l'année en commençant par le petit os de l'index et en y revenant, quand tu seras arrivé à l'os du petit doigt, après avoir donné un mois à chaque os et à chaque enfoncement. C'est cela. Qu'en est-il résulté?

FRITZ. Que les mois de janvier, de mars, de mai, de juillet, d'août, d'octobre et de décembre sont tombés sur les os et les autres sur les enfoncements.

LE PÈRE. Voilà tout le secret: les os sont les mois de trente et un jours et les autres ceux de trente, en se rappelant seulement que février n'en a que vingt-huit, et vingt-neuf les années bissextiles.

Je n'ai pas besoin de dire que cette expérience de mnémonique amusa beaucoup mes enfants, qui ne cessèrent de regarder leurs mains et de compter les mois. Je leur recommandai ensuite d'avoir chacun une taille, sur laquelle ils marqueraient les jours, et que nous comparerions de temps en temps les unes avec les autres pour être sûrs de ne pas nous tromper.

Cependant ma femme préoccupée de la fête du lendemain me fit reproche de ce que je ne l'en avais pas avertie plus longtemps d'avance, afin qu'elle pût, en cette occasion solennelle, nous servir un repas plus délicat que de coutume. « Ah! ah! lui répondis-je, je vois que tu n'as pas oublié les usages de la patrie, où il n'y a point de bonne fête sans régal. Mais, dans notre solitude, il me semble que nous avons mieux à faire que de songer aux plaisirs de la table.

LA MÈRE. Tu as raison; mais il est certain aussi qu'une bonne nourriture réjouit le cœur de l'homme, et je crois que, chez tous les peuples de la terre, les solennités religieuses ont toujours été accompagnées de festins. Permetts donc que je contribue aussi pour ma part à l'agrément de cette grande journée. »

Elle s'éloigna à ces mots, et je la laissai faire. Mes enfants et moi nous nous couchâmes, et quand ils furent au lit, je les entendis se demander l'un à l'autre quels préparatifs j'avais faits pour la fête; je ne jugeai pas à propos de satisfaire leur curiosité.

A peine le jour commençait-il à poindre, que je fus réveillé par un coup de canon, dont le son me sembla venir du rivage. Ma femme et moi nous nous demandâmes avec inquiétude ce que cela voulait dire. Je me levai précipitamment, et j'étais déjà à moitié habillé, quand Fritz et Jack entrèrent en riant dans ma chambre. Je devinai sur-le-champ de quoi il était question, et Fritz, ayant lu sur ma figure que je n'étais pas trop content, s'empressa de me demander pardon d'avoir, sans ma permission, salué par un coup de canon l'aurore de cette journée.

« Il faut convenir, dit Jack, que c'était un fameux coup! Aussi Fritz et moi avons-nous complètement vidé nos cornets à poudre.

LE PÈRE. Je vous pardonne, mes enfants; mais voyez votre imprudence! Prodiger ainsi notre plus précieux trésor pour un amusement frivole! Savez-vous qu'il pourrait venir tel moment où nous donnerions la moitié de ce que nous possédons pour une seule charge de poudre? D'ailleurs vous auriez pu augmenter le bruit à bien meilleur marché, en bouchant le canon avec un bouchon de bois et une poignée d'herbe. »

Après cette courte conversation, nous achevâmes notre toilette, nous fîmes notre prière accoutumée du matin, nous déjeunâmes, et puis, nous étant assis à l'entrée de notre grotte de sel, je commençai la solennité de la journée par lire à mes enfants quelques passages de mon journal, afin de leur rafraîchir la mémoire sur toutes les circonstances de notre délivrance. Je leur expliquai ensuite, de la manière la plus impressive, toute la bonté de la Providence divine envers nous; je citai, à cette occasion, plusieurs versets des psaumes, et je les engageai, en définitive, à me faire part de leurs observations sur ce que je venais de leur dire. Ernest, qui était la tête la plus spé-

culative, m'avoua qu'il avait été frappé, la veille au soir, de l'observation de Jack ; qu'il ne concevait pas pourquoi je disais que c'était Dieu qui nous avait sauvés, puisque nous aurions péri si nous n'avions pas employé toutes nos forces pour nous tirer du danger.

LE PÈRE. Je suis bien aise de voir que tu m'exposes franchement tes doutes ; sans cela, je ne pourrais pas te donner les instructions nécessaires. Qu'aurait-il donc fallu, insensé, que Dieu fit pour nous sauver d'une manière évidente ?

FRANÇOIS. Il n'aurait eu qu'à faire descendre une main du ciel, comme dans mon livre d'images, et nous donner un vaisseau tout neuf.

LE PÈRE. Tu parles comme un enfant, mon petit François. Ce que nous voyons clairement des yeux de notre esprit n'est-il pas aussi certain pour nous, qui sommes des êtres raisonnables, que ce qui frappe nos sens ?

ERNEST. Il me semble pourtant qu'un miracle aurait été le moyen le plus sûr de prouver que Dieu veillait à notre salut.

LE PÈRE. Un miracle est un acte de la Divinité, qui interrompt le cours ordinaire de la nature. Or, quel est l'homme assez audacieux, assez plein d'orgueil pour oser en exiger dans son intérêt personnel ? Nous devons, au contraire, nous efforcer de considérer tout le cours de la nature comme un grand, comme un perpétuel miracle de Dieu. Nous savons que Dieu ne s'occupe des événements de la terre que d'une façon indirecte, puisqu'il a, dès l'origine, accordé à la nature, ainsi qu'à l'homme, les forces nécessaires pour agir conformément aux décrets de sa toute-puissance et de sa toute-bonté.

JACK. Mais pourquoi Dieu a-t-il permis que nous nous embarquassions sur un vaisseau qu'il savait devoir faire naufrage ? Je ne saurais voir en cela une preuve de sagesse.

LE PÈRE. La sagesse divine ne serait point divine, éternelle, si toi, si moi, si le plus sage de tous les hommes était en état de la comprendre. Mais je vais essayer pourtant cette fois de pénétrer, pour ton instruction, une partie de ses vastes desseins. L'homme étant une créature libre, Dieu veut qu'en toute occasion il fasse usage de sa raison, et qu'il soit toujours préparé aux cas les plus imprévus ; c'est pour cela qu'il n'a mis aucun obstacle à notre embarquement. Il a pu se dire : Je veux leur laisser poursuivre leur voyage jusqu'à ce qu'il me plaise de les faire surprendre par une tempête, qui doit servir, comme tout le reste, à l'accomplissement du but que je me suis proposé à leur égard.

FRITZ. Si Dieu avait réellement quelque intention particulière avec nous, je conçois qu'il ait laissé la tempête suivre son cours.

LE PÈRE. Je ne prétends pas dire que cette tempête se soit élevée à cause de nous seulement. Une tempête est un phénomène de la plus grande utilité dans l'économie générale du monde, qui ne saurait être suspendue, quand il s'agit du plus vertueux de tous les hommes.

JACK. Mais pourquoi Dieu n'a-t-il point permis que notre bâtiment arrivât sain et sauf au lieu de sa destination ? Le but de son voyage n'avait rien que d'utile.

LE PÈRE. Si je pouvais te répondre d'une manière satisfaisante, mon fils, je serais aussi sage que Dieu lui-même. Mais supposons que Dieu ait prévu que l'équipage, en arrivant au lieu de sa destination, serait massacré par les sauvages, que la mère et moi nous succomberions à l'insalubrité du climat, ou enfin que, tous nos projets ayant réussi, nous deviendrions fainéants, vicieux, cruels, en ce cas n'aurait-il pas mieux valu qu'il ait fait choix pour nous d'un séjour où notre vertu courrait moins de danger ? Mais je veux te poser un autre exemple. Qu'est-ce qui vaudrait mieux, selon toi, pour un enfant, l'accomplissement de ses propres desirs, ou de ceux que son père et sa mère forment pour lui ?

ERNEST. Ceux de ses parents lui seraient sans doute plus avantageux, mais pas toujours aussi agréables.

LE PÈRE. Il en est de même à l'égard de l'homme et de Dieu. Les décrets de la Providence sont toujours ce qu'il y a de plus avantageux pour l'homme, quoiqu'ils puissent parfois lui déplaire.

FRANÇOIS. Nous aurions pu d'ailleurs périr avec tout le reste de l'équipage.

LA MÈRE. Ou bien être jetés sur quelque plage déserte, où nous aurions vu mourir de faim sous nos yeux nos chers enfants sans pouvoir leur porter aucun secours. Oh ! cette pensée est horrible !

LE PÈRE. Horrible, en effet, et il faut louer Dieu de ce qu'il nous a épargné un si affreux malheur.

FRANÇOIS. Le bon Dieu aime-t-il beaucoup qu'on le loue ? Quant à moi, je sais que cela me fait grand plaisir.

LE PÈRE. Sans doute, cela plaît aussi à Dieu, mais pas par les mêmes motifs qu'à nous autres mortels, si faibles et en même temps si vains ; ce n'est pas à cause de lui, mais à cause de nous qu'il éprouve de la satisfaction. Nous remplissons par là un noble devoir ; nous faisons connaître que la vertu nous plaît, et que nous savons nous élever au-dessus des choses de la terre.

FRITZ. Mais n'est-ce pas par un pur hasard que notre vaisseau a échoué sur les côtes d'une île si délicieuse, et non pas sur un rocher stérile ?

LE PÈRE. Qu'entends-tu par le mot hasard, puisque nous sommes

convenus que rien ne se fait que par la volonté de Dieu ? Les grandes choses comme les petites lui sont également connues, et nous voyons dans la Bible plus d'un exemple des événements les plus importants, qui sont les résultats de causes en apparence les plus légères.

FRANÇOIS. On dit cependant tous les jours qu'une chose arrive par hasard. Ainsi, par exemple, si un fruit tombait de l'arbre précisément dans ma poche, ne serait-ce pas un véritable hasard ?

LE PÈRE. Sans doute, d'après le langage ordinaire des hommes. Nous appelons hasard, bonheur, miracle tout ce qui sort de la portée de nos calculs ordinaires, et dont nous n'apercevons pas les causes, quoique ce même événement ait été connu de Dieu de toute éternité, et soit en tout conforme à l'ordre de ses décrets.

FRITZ. Dieu a donc voulu que l'équipage nous abandonnât ? Mais c'était là une mauvaise action ; Dieu ne peut vouloir le mal.

LE PÈRE. Tu as touché là le problème dont la solution est la plus difficile pour les théologiens et les philosophes, je veux dire l'origine du mal. Je me bornerai, à ce sujet, à te répéter que Dieu a créé les hommes libres ; sans liberté, le bien ne serait point bien, la vertu ne serait point vertu ; or, dès que le libre arbitre est accordé à un être imparfait comme l'homme, la possibilité de mauvaises actions en est une suite naturelle ; mais dans tout ce qui nous est arrivé, nous pouvons voir clairement comment Dieu sait tirer le bien du mal même.

FRITZ. C'est vrai ; car si l'équipage nous avait pris dans la chaloupe, nous aurions péri avec lui. Maintenant, je voudrais bien savoir si nous valons réellement mieux que tous ces gens-là ?

LE PÈRE. Le ciel nous préserve de le croire !

LA MÈRE. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de les plaindre. Quoique ces marins fussent en général fort grossiers, il y en avait dans le nombre qui nous ont témoigné beaucoup de bienveillance et de bonté.

LE PÈRE. Certainement. Aussi, tout ce que nous pouvons dire, c'est que Dieu ne les avait point destinés à une plus longue carrière sur cette terre ; que, s'il nous y a laissés, c'est qu'il a d'autres projets sur nous. L'homme vertueux doit toujours être prêt à passer dans un monde meilleur ; pour le méchant, la mort n'arrive jamais à propos.

En prononçant ces mots, je me levai solennellement, et toute ma maison suivit involontairement mon exemple. Je terminai l'entretien par la lecture de quelques-uns des plus beaux psaumes, après quoi nous nous séparâmes en silence ; ma femme se rendit à sa cuisine, où le petit François l'accompagna, et les autres enfants allèrent s'occuper de divers travaux domestiques.

Bientôt l'on vint nous annoncer que le dîner était servi, et je découvris alors que ma femme avait tué deux volailles grasses, pour nous offrir un repas digne de l'occasion. Après dîner, je repris la parole, et je dis à mes petits sujets :

« Maintenant, réjouissez-vous, mes enfants ; il faut que le reste de la journée soit consacré à des divertissements utiles. Notre bien-être en ce lieu dépend principalement de votre industrie et de votre adresse ; vous allez donc vous livrer en notre présence à des jeux gymnastiques, et votre mère et moi distribuerons les prix en qualité de juges du camp. Que la trompette donne le signal de l'ouverture de la liee ! »

Je prononçai ces derniers mots d'une voix si retentissante, que nos oies et nos canards effrayés se mirent à pousser des cris qui avaient, en effet, tant de ressemblance avec le son de la trompette, que mes enfants se livrèrent, en les entendant, à la gaieté la plus folle. « En liee, en liee, nobles chevaliers ! s'écrièrent-ils ; la trompette nous appelle ; par où commencerons-nous ? »

Le leur conseillai de commencer par tirer au blanc pour ne pas déranger leur digestion. Après cela, ils devaient s'exercer à la course à pied et à cheval, puis ils grimperaient et joueraient à la balle ; et enfin les jeux se termineraient par la nage et le plongeon.

Le leur arrangeai donc un but avec une planche, à laquelle je donnai tant bien que mal la figure d'un kangourou. Jack aurait bien voulu qu'elle représentât de préférence un sauvage, auquel il aurait pris grand plaisir à casser la tête, et Fritz se montra de son avis ; il remarqua que cela aurait ressemblé à un combat. Je répondis que c'était précisément ce que je ne voulais pas ; la guerre, leur dis-je, est toujours un mal, tandis que la classe est pour nous à la fois un plaisir et une ressource. Le but placé, ils tirèrent d'abord au fusil, ensuite au pistolet, et enfin à l'arc, exercice dans lequel je tenais beaucoup à les perfectionner, prévoyant le moment où notre poudre viendrait à nous manquer.

La course à pied n'offrit aucune circonstance remarquable, si ce n'est que, comme il arrive d'ordinaire, ceux qui, dans les premiers moments, eurent le plus d'avance ne furent pas ceux qui remportèrent le prix. Dans la grimpe, j'admirai l'extrême agilité de mes enfants et la facilité avec laquelle ils montèrent sur les arbres les plus élevés, sur ceux même dont le tronc leur offrait le moins d'appui et de secours ; le petit Jack s'y distingua, et ne se montra pas moins adroit à grimper ; lui et Fritz galopèrent sans selle et sans étrier, et ne bronchèrent pas un instant ; il leur arriva même de sauter à bas de leurs bêtes et d'y remonter en pleine course, mais ils essayèrent vainement de s'y élancer par derrière, à la manière des écuyers français.

Cette fois, le petit François voulut enfin montrer ce qu'il savait

faire, et il amena, en conséquence, le jeune Brummer : c'était un veau de quatre mois, pour lequel sa maman lui avait fait une selle de la peau d'un kangaroo et des étriers de cuir. Il n'avait point de mors, mais la bride était attachée à un anneau de cuivre qu'on lui avait passé dans les naseaux. Avant de monter, le petit François se tourna vers les spectateurs en criant : « Maintenant, attention, messieurs les connaisseurs ! le célèbre dompteur de taureaux, Milon de Crotone, va avoir l'honneur de représenter devant vous ses tours de force, et vous fera voir de même son adresse comme écuyer. »

En achevant ces mots, il me salua avec le respect le plus comique, et qui me fit rire de bon cœur.

Sans se laisser troubler par nos rires ou par la raillerie de ses frères, François monta en selle et commença par faire le tour du cirque à la manière des écuyers de profession. Je ne pouvais assez admirer comment la mère et l'enfant étaient parvenus en si peu de temps à dresser un animal aussi bête et aussi entêté que l'est d'ordinaire un jeune veau. Celui-ci obéissait aux moindres signes de son cavalier, qui à sa volonté le faisait aller au pas, au trot, au galop, le faisait arrêter, s'agenouiller comme le chameau, se relever, mugir, ruer ; ce qui nous surprit le plus, ce fut de le voir s'agenouiller. Ayant demandé à ma femme comment elle s'y était prise pour le lui apprendre, elle répondit :

« Nous avons fait comme les Arabes : nous lui avons d'abord fait plier le genou par force, puis nous lui avons mis sur le dos un grand morceau de toile à voiles, dont les pans traînaient à terre des deux côtés. Sur ces pans nous avons posé des pierres très-lourdes, et notre veau ne recevait à manger que dans cette position, où il était obligé de rester pendant des heures entières. Rien n'a plus contribué à le rendre obéissant, quoique je ne doive pas oublier non plus l'anneau qui m'a été d'une bien grande utilité. »

Après le manège, nous eûmes l'exercice de la fronde ; ils ne s'y montrèrent pas à beaucoup près aussi adroits qu'aux autres ; et comme j'y mettais une haute importance, je résolus de ne pas le leur laisser négliger. La fête se termina par l'épreuve de la natation, dans laquelle Fritz fut décidément supérieur à tous ses frères.

Le jour baissait déjà quand nous nous mîmes en route à pas lents et en cortège solennel pour retourner de la grève à notre habitation. Ma femme nous avait précédés de quelques minutes, car c'était elle qui devait distribuer les prix. A cet effet, elle se plaça avec la plus grande gravité sur un tonneau, qui lui servit de trône, et les quatre enfants se rangèrent respectueusement devant elle.

Le prix du tir et de la natation fut accordé à Fritz, qui reçut un beau fusil anglais à deux coups, et un couteau de chasse qu'il convoitait depuis longtemps.

Ernest, qui gagna le prix de la course et de la fronde, reçut une montre d'or semblable à celle que Fritz possédait déjà.

La part de Jack, comme ayant remporté le prix de la grimpe et du manège, fut une cravache anglaise et une paire d'éperons plaqués.

François enfin, comme accessit du prix du manège, une paire d'éperons d'acier et un grand fouet de peau de rhinocéros du Cap.

Ces prix distribués, je me levai et je fis observer que la mère de mes aimables enfants méritait incontestablement un prix ; je lui présentai en conséquence une boîte à ouvrage anglaise, garnie de tous les objets nécessaires à une femme de ménage, le tout du travail le plus élégant et le plus soigné. Ma femme fut enchantée de ce cadeau, dont elle ignorait l'existence, et que j'avais caché jusqu'alors pour lui en faire la surprise. Je ne pus refuser à mes enfants la permission de clore la solennité par un coup de canon ; je leur recommandai seulement d'épargner la poudre, ce qui n'empêcha pas que le son n'en retentît au loin sur la plage. Après cela, comme nous étions tous très-fatigués, nous n'eûmes rien de plus pressé que de souper et de nous coucher pour chercher le repos, dont nous avions grand besoin.

L'époque de la récolte des pigeons était arrivée. Cette expression peut paraître singulière ; mais le fait est que, l'année précédente, ces oiseaux s'étaient montrés en si grand nombre, que non-seulement nous en avions mangé pendant assez longtemps de frais, mais encore que nous en avions conservé dans l'huile une provision qui nous avait duré pendant une grande partie de l'année. En attendant, je ne voulais pas dépenser cette fois autant de poudre que la première, et je réfléchis en conséquence à quelque autre moyen de les attraper. Je me rappelai avoir lu que certains peuples indiens font avec du caoutchouc encore liquide, mêlé à de l'huile, une glu si forte, qu'elle peut servir à prendre même des paons et des dindons. Ma première idée fut donc de me procurer autant de cette résine que possible. A la vérité, j'en avais encore une assez bonne provision à la maison ; mais nous usions tant de souliers et de bottes, que je crus plus prudent d'en rassembler une plus grande quantité encore. Je chargeai Jack de cette commission, et je ne doutai pas qu'il ne s'en acquittât fort bien, d'autant plus que, lors de notre dernière promenade, nous avions fait les incisions nécessaires à un grand nombre d'arbres, et les avions même recouverts de feuilles, tant pour empêcher que la résine ne se durcit trop au soleil que pour la mettre à l'abri des déprédations des singes.

Mes deux garçons se chargèrent avec joie de la récolte du caoutchouc. Ils préparèrent leurs armes, montèrent chacun sur leur bête, appelèrent un des chiens pour les accompagner en emportant avec eux des vases de courge pour y laisser couler la résine, et prirent congé de nous à la hâte, c'est-à-dire à la manière des chasseurs.

A peine étaient-ils partis, que leur mère, se frappant le front, s'écria qu'elle était au désespoir de les avoir laissés aller avec un vase si plat, quand elle aurait pu leur en donner d'une forme bien plus commode. Lui ayant demandé ce qu'elle voulait dire, elle me répondit :

« Tout cela s'est fait si brusquement, que je n'ai pas eu le temps de réfléchir. D'ailleurs je ne savais pas si elles étaient déjà mûres. Il y a longtemps que je n'y ai été. Qui sait si elles existent encore ? »

Moi. *Elles !* de quoi parles-tu donc ? je brûle d'impatience de l'apprendre.

LA MÈRE. Je le crois bien ; mais laisse-moi le temps de réfléchir où je les ai mises. Tu sais que nous avons semé en tant d'endroits, qu'il n'est pas étonnant que je ne me rappelle pas où je mis celles-là.

Moi. Encore *celles-là* ! Mais je ne sais ce que tu veux dire.

LA MÈRE. Eh ! tout doux, monsieur l'impétueux ; je parle des courges ordinaires dont on fait les gourdes pour les pèlerins et les soldats, et puis de celles qui ont un long goulot qui les fait ressembler à de véritables bouteilles.

Moi. O ma chère femme ! qu'elles seraient précieuses pour nous ! Tu en avais des graines, et tu les as plantées. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

LA MÈRE. Dans le premier moment, j'ai voulu t'en faire la surprise, et puis j'ai fini par l'oublier moi-même.

Moi. Viens donc vite, et cherchons-les partout. »

Nous partîmes en effet, accompagnés d'Ernest et de François, et nous ne tardâmes pas à arriver à la plantation. On ne saurait croire combien ces courges avaient propagé, on en voyait de tous les côtés par terre ; il y en avait de vertes, de mûres et d'autres qui étaient déjà pourries. Nous en choisîmes un certain nombre de chaque espèce, parmi celles qui étaient les plus mûres, mais dont l'écorce était encore bien saine, et nous nous promîmes de revenir à mesure que nous en aurions besoin. De retour chez nous, nous vidâmes nos gourdes, nous les nettoyâmes, nous enlevâmes avec un petit bâton toute la chair desséchée, et nous finîmes par les rincer, comme des bouteilles, avec du menu plomb, de sorte qu'elles devinrent aussi lisses en dedans qu'en dehors. Nous choisîmes deux des plus longues et des plus minces pour en faire des entonnoirs. A cet effet, j'en enlevai moi-même avec une scie les fonds, qui nous servirent plus tard d'assiettes ou de soucoupes. Tout ce travail, momentanément interrompu par le dîner, nous avait occupés jusqu'au soir, quand tout à coup j'entendis de loin des pas d'animaux, et bientôt nous vîmes nos deux cavaliers arriver au galop. Ils furent reçus avec joie, et pendant qu'ils sautaient à bas de leurs bêtes, je fus le premier à leur demander s'ils avaient fait de bonnes affaires.

FRITZ. Oh ! d'excellentes ; nous avons fait bien des découvertes. Voici d'abord une grue ; puis voilà des racines de singe ; elles sont bonnes à manger, et enfin une grosse courge pleine de gomme élastique, que j'ai bien entourée de feuilles pour qu'elle ne s'écoulât pas pendant la route.

JACK. Et en voici une seconde courge toute pleine, et un blaireau, ou une marmotte, ou bien un lapin de rocher, je ne sais pas lequel. Voici de l'anis ; j'ai apporté le plant tout entier avec sa racine et ses graines. Enfin, voici une moitié de courge pleine de térébenthine, ce qui n'est pas non plus à dédaigner.

Pendant que nous examinâmes les divers objets que nos garçons nous avaient apportés, Jack vantait la rapidité de son coursier *Sturm*, et avoua qu'une fois il avait failli perdre l'équilibre. Il saisit cette occasion pour me prier de faire des selles, m'assurant que, s'ils en avaient, le diable ne les jetterait pas par terre. Ernest, qui regardait avec attention l'animal que Jack avait apporté, lui dit que bien certainement ce n'était ni un blaireau ni une marmotte.

JACK. Je l'ai tiré sur une des crêtes du grand rocher, et c'est ce qui m'a fait penser que ce devait être un habitant des montagnes.

LE PÈRE. La conclusion était assez juste, mon fils. Quant à moi, je crois que c'est un de ces animaux originaires de l'Afrique méridionale, que les Hollandais appellent *klipdas*, et auxquels les naturalistes ont donné le nom de *cavia capensis*. Ils sont doux, innocents, sociables comme les marmottes, et habitent les creux des rochers. Mais voyons maintenant votre avis.

JACK. Le voici, mon père. Oh ! comme nous allons faire de bonne anisette !

LE PÈRE. C'est fort bien. Et votre térébenthine ? j'attache plus de prix à celle-là qu'à l'anis, malgré l'excellente liqueur que vous espérez en distiller.

JACK. Elle a décollé des arbres que nous avions mis en perche à l'une de nos précédentes expéditions, et auxquels nous avions attaché des courges. Nous n'en avons apporté qu'une.

LE PÈRE. Elle nous sera utile quand nous nous occuperons de faire notre glu. Il faut convenir, mes enfants, que vous avez fait d'heureuses découvertes, et que vous avez rapporté un riche butin. Mais,

Fritz, qu'est-ce que tu as conquis, toi? Tu nous as parlé d'une racine de singe. Qu'entends-tu par là? Est-elle bonne à manger?

Fritz. Certainement. Du reste, quant au nom que je lui ai donné, je l'ai choisi parce que c'est aux singes que nous en avons dû la découverte. O bon Dieu! que ces bêtes sont friandes!

LE PÈRE. Allons, mon fils, mets un peu d'ordre dans ton récit, et commence par nous dire de quel côté vous vous êtes dirigés en nous quittant.

Fritz. Nous avons suivi la grande paroi de rochers jusqu'aux arbres de caoutchouc, et nous avons trouvé les courges remplies. Nous les avons vidées dans notre grande courge, et nous avons mis en perce quelques arbres nouveaux pour notre retour. Ceci nous prit une bonne partie de la matinée; cependant, comme nous avions du temps de reste, nous nous promenâmes un peu sans but en attendant l'heure du dîner; et ce fut alors que Jack tira sa marmotte d'un nouveau genre. A dire vrai, quand il tira je ne croyais point qu'il l'atteignit; car elle me paraissait être hors de la portée du fusil.

LE PÈRE. Il ne faut jamais compter absolument là-dessus. Il arrive souvent qu'un coup de fusil porte plus loin que l'on ne pense. Je vous dis cela pour vous rendre circonspects toutes les fois que vous aurez occasion de tirer. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, un de mes amis blessa ainsi sérieusement une pauvre femme qui se trouvait dans la direction de son arme, quoique si loin qu'il n'aurait pas été possible de l'atteindre. Mais continue ton récit.

Fritz. Avant de quitter ces environs, je remarquai que les huissons de myrica étaient couverts de baies à cuire bien mûres; nous en fîmes à la hâte une récolte. Je vis aussi que les arbres à caoutchouc produisent une espèce de petites figues dont les pigeons me parurent très-friands, quoiqu'à mon goût elles fussent un peu rêches. Nous nous dirigeâmes après cela vers Waldegg, le long d'un ruisseau qui se jetait dans un plus grand, et que je jugeai devoir se perdre dans le petit lac de la métairie. Ma supposition se trouva exacte; mais, avant d'arriver à Waldegg, nous découvrimus une troupe de singes qui nous parurent très-occupés dans un coin du bois où les arbres étaient plus clair-semés. Nous nous approchâmes d'eux avec précaution, après avoir attaché nos montures et le chien pour ne pas les troubler, et nous découvrimus, à notre grand étonnement, que les singes fouillaient dans la terre pour en arracher des racines. Nous nous consultâmes pendant quelques instants, Jack et moi, pour savoir si nous ne leur enverrions pas quelques coups de fusil; mais comme nous n'avions aucune envie de manger un rôti de singe pour notre dîner, et que nous nous rappelâmes que notre bon père nous avait souvent recommandé de ne jamais tuer des animaux sans motif, nous les laissâmes tranquilles pour cette fois.

Jack. Ah! si nous avions pu savoir le dégât que ces coquins avaient fait à Waldegg, ils n'en seraient pas réchappés à si bon marché.

Fritz. Non vraiment; en attendant, ils ne demeurèrent pas tout à fait impunis; car j'avais la plus grande envie de connaître ces racines, qu'ils paraissaient manger avec tant de plaisir; et il fallut bien pour cela finir par les déranger. Nous leur envoyâmes donc notre Turc, qui tomba sur eux si vivement, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes, abandonnant les racines qu'ils avaient déjà commencé à ronger, et qui jonchèrent la terre en si grand nombre, que nous pûmes en faire une récolte assez abondante. A la vérité, nous ne savions pas ce que c'était. Jack voulait y voir des carottes ou des navets; mais les plantes ne ressemblaient aucunement à celles de ces racines européennes. Les tiges en étaient d'un rouge foncé, et les feuilles ovales et dentelées, réunies par cinq à l'extrémité des tiges. Nous ne balançâmes pas à goûter les racines, dont nous avions vu les singes manger avec tant d'appétit; nous les trouvâmes agréables, aromatiques, mais un peu astringentes. La chair nous en parut nourrissante et fortifiante, et leur aspect blanchâtre et presque transparent nous rappela les petits radis de notre pays. Du reste, papa, les voici; tu en pourras juger toi-même; mais les feuilles se sont fanées.

LE PÈRE. Voyons, je ne me permettrai pas de décider avec une entière certitude; mais, selon toutes les apparences, cette racine est celle qui est si fort estimée en Chine, et que l'on y appelle *ginseng*.

Fritz. Quelle est donc cette plante, et d'où vient qu'elle est si précieuse?

LE PÈRE. Le ginseng passe en Chine pour être non-seulement très-sain et très-fortifiant, mais encore en quelque sorte un remède universel, auquel on va jusqu'à accorder la propriété de prolonger la vie de l'homme. L'empereur de la Chine a le monopole du ginseng, et les champs où on le cultive sont surveillés en tout temps par des factionnaires. On en trouve pourtant aussi dans la grande Tartarie, et l'on assure même qu'en dernier lieu on en a rencontré au Canada. Enfin l'on prétend que les Américains ayant trouvé moyen de s'en procurer quelques plants en Chine, les cultivent en Pensylvanie. Mais continue ton récit, mon cher Fritz.

Fritz. Après avoir fait notre récolte de racines et les avoir un peu nettoyées, nous les chargâmes sur nos bêtes et nous poursuivîmes, sans plus de retard, notre route vers Waldegg. Mais, juste ciel! que de dégâts nous y trouvâmes! Tout était renversé, déchiré, converti de boue. Les poules erraient à l'abandon, les moutons et les chèvres étaient dispersés, le coton était sali et répandu çà et là, comme si un

ouragan avait soufflé dessus; en un mot, il est impossible de se figurer un spectacle plus douloureux.

Jack. Oh! oui, papa, vous auriez dû voir comme ces saligands ont arrangé notre pauvre ferme.

LE PÈRE. Quels saligands? Auriez-vous découvert des habitants dans l'île? Ce serait là un événement d'une haute importance.

Jack. Il ne manque pas d'habitants, je vous en réponds. Oh! les vilains singes! Qui sait si ce n'est pas la même troupe que nous avons vue mangeant les racines? Certes, si j'avais su dès lors cette histoire, j'aurais troublé leur repas d'une bien autre manière.

LE PÈRE. En effet, il faudra que nous mettions un terme à cet amour de la destruction qui anime ces bêtes malfaisantes; sans quoi, en définitive, tous nos travaux deviendraient inutiles. Cette fois, la destruction a été, en quelque sorte, compensée par la découverte d'une nouvelle racine alimentaire.

Fritz. Et qui est excellente. Ayant fait du feu dans notre ancienne cuisine, non loin de la cabane, nous en fîmes cuire pour notre dîner quelques-unes, qui nous parurent bien meilleures que quand nous les avions goûtées; nous fîmes aussi rôtir un couple de pigeons; mais nous étant trop hâtés de les flamber avant de les avoir complètement plumés, ils en prirent un goût de brûlé qui ne les rendit nullement appétissants. Après le dîner, nous nous reposâmes un peu, pour laisser passer la grande chaleur du jour; malheureusement, nous ne pûmes nous coucher dans notre jolie cabane, qui aura besoin d'être nettoyée à fond avant que nous puissions l'habiter de nouveau. Nous étions donc assis à côté l'un de l'autre, causant de mille choses et jurant de nous venger des singes, quand tout à coup nous entendîmes un bruit terrible au-dessus de nos têtes, et ayant levé les yeux, nous aperçûmes une troupe immense d'oiseaux de passage; mais ils étaient à une si grande hauteur, qu'ils nous paraissaient à peine gros comme des hannetons. Jack disait que c'étaient des oies, à cause du bruit qu'ils faisaient; mais moi je jugeai plutôt que c'étaient des cigognes. Nous les regardâmes attentivement à travers les ouvertures que laissaient les arbres, et enfin nous crûmes voir qu'ils s'approchaient de terre. La grande armée se partagea alors en plusieurs petits escadrons, et leur vol devint plus rapide et plus irrégulier. Quelques-uns même touchèrent la terre et remontèrent ensuite plus lentement, mais avec vigueur, dans les airs. Après avoir passé ainsi quelque temps à reconnaître le terrain, mais sans nous apercevoir, ils s'abatèrent tous, comme à un signal convenu, sur notre rizière, où ils commencèrent à s'en donner à cœur joie. Cela nous parut un peu moins plaisant que le reste, et nous songâmes aux moyens de nous délivrer de leur importune présence. Nous prîmes un détour pour tâcher d'arriver jusqu'à eux; mais nous reconnûmes que ces rusés coquins avaient placé de tout côté des avant-postes ou des factionnaires, qui, aussitôt qu'ils nous aperçurent, se mirent à pousser des cris pour avertir leurs compagnons; ceux-ci, à l'instant même, s'élevèrent de nouveau dans les airs, avec une telle rapidité, que, dans notre surprise, nous n'essayâmes pas même de leur tirer quelques coups de fusil. En attendant, nous reconnûmes alors que c'étaient de grosses grues auxquelles nous avions affaire. Bien décidés à ne pas revenir sans avoir une d'entre elles en notre puissance, nous lançâmes contre la troupe notre aigle, qui ne tarda pas, en effet, à nous en amener une, mais morte. Nous donnâmes à l'aigle un pigeon pour sa récompense; puis, étant allés promptement à Waldegg, nous recueillîmes encore un peu de térébenthine et quelques boisseaux de riz, et nous nous remîmes en route pour la maison, où nous voici, grâce au ciel, heureusement arrivés.

Tel fut le récit de Fritz; après quoi, nous nous décidâmes sur-le-champ à essayer pour notre souper tant le ginseng que la racine d'anis. Ma femme nous fit observer que nous ne courrions aucun risque avec celle-ci, qui se vend habituellement au marché du Cap; mais que quant au premier, s'il possédait réellement les qualités que lui attribuent les Chinois, il pourrait bien être trop échauffant pour servir d'aliment journalier.

CHAPITRE XXXVIII.

La glu. — Chasse aux pigeons sauvages. — La grande chasse aux singes. — Races de pigeons étrangers. — Le pigeonnier. — Crin factice.

Le lendemain, au point du jour, nous nous mîmes sérieusement à l'ouvrage. J'envoyai mes garçons à la recherche de râteaux d'osier pour en faire des pièges, pendant que, de mon côté, je m'occupais de la glu. Je mêlai une quantité d'huile avec mon caoutchouc encore liquide, et je les plaçai ensemble sur un feu doux; j'y ajoutai ensuite aussi un peu de térébenthine, et je mêlai si bien toute la masse à force de la remuer, que j'en confectionnai une glu bien forte et bien tenace. Ayant, après cela, enseigné à mes enfants, en peu de mots, la manière d'arranger les pièges, j'allai faire mes observations sur les endroits où il serait le plus convenable de les placer.

Je ne tardai pas à reconnaître que, l'année précédente, nous étions sans doute arrivés dans l'île tout à la fin de l'époque du passage des pigeons, car leur nombre était cette fois-ci incomparablement plus grand. Tous les arbres en étaient chargés, et la quantité de fiente

dont la terre était couverte indiquait clairement qu'ils y avaient passé la nuit. J'en fus enchanté, car je pensai que si nos pièges ne nous fournissaient pas une provision suffisante, je pourrais faire encore une chasse nocturne aux flambeaux, à la manière des colons de la Virginie. Je rassemblai donc à la hâte autant de bois sec que j'en pus ramasser.

Quand je revins à la maison, je trouvai mes enfants dans un bel état; ils avaient fait de vains efforts pour enduire les pièges de glu : leurs visages, leurs mains, leurs habits, tout en était couvert. Je leur reprochai d'abord leur maladresse, je les grondai ensuite de la mauvaise habitude dont ils ne voulaient pas se défaire, de s'essuyer les mains après leurs habits; enfin je les engageai à se laver avec du sable, après quoi je leur enseignai la manière de mettre la glu sur leurs

Nous nous y mîmes tous; je distribuai les occupations suivant les forces et l'habileté.

baguettes d'osier sans se tacher les mains. Cela fait, je dis à Jack de monter sur notre grand arbre, de choisir les branches d'où il verrait pendre le plus grand nombre de figues, et d'y faire des entailles dans lesquelles il devait insérer les baguettes d'osier, qui, de cette manière, sembleraient faire partie de l'arbre même.

Il avait épuisé les baguettes qu'il avait prises avec lui, et était redescendu pour en chercher de nouvelles; mais, avant qu'il pût remonter dans l'arbre, nous vîmes des pigeons voltiger à l'autour et venir se poser dans les endroits les plus dangereux. Plusieurs oiseaux ne tardèrent pas à se prendre à la glu. A force de se débattre pour s'en débarrasser, ils détachèrent les baguettes, et, ne pouvant plus voler, ils vinrent tomber par terre à nos pieds. Cependant Jack, étant remonté dans l'arbre, plaça d'autres pièges, et finit par devenir si adroit à cet exercice, qu'il n'eut plus besoin de mes leçons. Je laissai alors à ma femme et au petit François le soin de ramasser et de plumer les pigeons, pendant que je préparerais les torches pour notre chasse nocturne.

Comme je m'occupais ainsi, Jack arriva tenant à la main un pigeon d'une beauté particulière, pour lequel il me demanda grâce, en ajoutant que la pauvre bête avait l'air de le regarder comme si elle le connaissait. Ernest, qui arriva dans ce moment, dit : « Je crois bien qu'elle te connaît : c'est un de nos propres pigeons à qui nous avons donné la volée. Il ne faudrait pas le tuer avant que la race en fût multipliée. »

Je souscrivis à cette observation, et prenant l'oiseau, je nettoyai ses ailes et le mis dans la corbeille de Jack, en lui recommandant d'en rapporter autant qu'il pourrait de cette belle espèce. En effet, avant la fin du jour nous avions réuni deux couples de pigeons d'Europe. Mais quant aux pigeons sauvages, notre tonneau n'était pas à beaucoup près rempli; Jack commençait à se fatiguer de monter sur l'arbre et d'en redescendre, de sorte que je sentis la nécessité indispensable de recourir à un moyen plus efficace d'augmenter notre

provision. Fritz proposa d'établir nos pigeonniers au-dessus de notre grotte, où les pigeons pourraient multiplier, et nous assurer en tout temps un bon aliment, sans que nous fussions obligés de dépenser notre poudre. Je lui répondis que son idée était fort bonne, et que je m'occuperais de la mettre à exécution au premier loisir que j'aurais.

A la chute du jour nous nous rendîmes, d'après le projet que j'en avais formé, au bois de Chênes à glands doux, où je pensais que les pigeons se fixeraient pour la nuit. Nous étions singulièrement armés pour la chasse; nous portions de longs roseaux de bambous, des torches et des sacs. Mes enfants ne pouvaient concevoir de quelle utilité tout cela nous serait pour prendre des pigeons. Etant arrivés dans le voisinage du lieu que j'avais choisi, et le crépuscule, si court dans ces climats, étant déjà remplacé par la nuit, j'allumai sur-le-champ nos torches, et je vis que j'avais fort bien calculé, car les branches étaient couvertes d'une immense quantité de pigeons déjà endormis. Réveillés et éblouis par l'éclat des torches, ils s'agitèrent et commencèrent à voltiger avec inquiétude d'une branche à l'autre. Quelques-uns tombèrent d'eux-mêmes par terre et furent mis dans nos sacs; mais nous rendîmes notre chasse bien plus productive en secouant les branches des arbres avec nos bambous, ce qui redoublait le tumulte et l'inquiétude des oiseaux.

Enfin, quand je jugeai que nous avions rassemblé une assez grande abondance de gibier, je donnai le signal du départ, et avant que nos torches fussent tout à fait épuisées, nous nous remîmes en marche pour retourner à la maison. Nous formions un cortège assez singulier. Notre excellent butin remplissait plusieurs sacs posés sur deux longs bâtons attachés parallèlement ensemble et à peu de distance l'un de l'autre, de manière qu'on pouvait les porter comme une sorte de brancard. Deux d'entre nous se relayaient pour le voiturier, pendant que les autres nous éclairaient avec les bouts des torches. On eût dit le convoi funèbre d'un criminel condamné par l'ancien tribunal vehmique, d'autant plus que, la nuit étant assez fraîche, nous

Il s'éleva comme un faucon, directement au-dessus sans en détourner ses yeux perçants, puis fondit tout à coup sur elle avec la rapidité de l'éclair.

nous étions enveloppés de manteaux comme si nous eussions caché avec intention nos figures. Arrivés enfin à Falkenhorst, nous mîmes fin, par une prompte mort, aux souffrances de nos pigeons; et les ayant déposés en un lieu sûr, nous allâmes, accablés de fatigue, chercher le repos dans nos lits.

J'avais projeté de consacrer la journée du lendemain à faire la guerre à nos ennemis les singes; mais il n'y eut pas moyen d'y songer. Il fallut s'occuper exclusivement d'accueillir nos pigeons; car ma femme remarqua avec raison que, si nous ne l'aidions pas tous dans cette besogne, ne pouvant pas en venir à bout seule, une grande partie du produit de notre chasse serait gâtée. Nous voilà donc à l'ouvrage, occupés à plumer, à cuire, à rôtir, à étuver. Quant à moi, j'étais spécialement chargé d'arranger les pigeons dans

les tonneaux. Ces dispositions nous prirent la journée tout entière, et quand elles furent achevées il ne nous resta plus que le temps strictement nécessaire pour faire les préparatifs de notre expédition du jour suivant.

Dans le nombre de ces préparatifs se trouva le soin d'épaissir considérablement notre glu, car mon intention n'était pas de me servir d'armes à feu contre nos ennemis. Je voulais d'abord leur rendre la fuite difficile, et ensuite tomber sur eux avec la fronde ou le fouet; moyens bien moins coûteux de nous en débarrasser.

Au moment de partir, nous chargeâmes tous nos effets, y compris des provisions pour deux jours, que ma femme nous obligea d'emporter, ainsi que notre petite tente, sur le dos du buffle. Jack et Ernest, qui n'étaient pas fort lourds, y montèrent aussi, Fritz et moi nous nous mîmes sur nos ânes, et, suivis de nos chiens, nous entreprîmes cette grande expédition.

Pendant la route, après nous être plaisantés réciproquement sur notre adresse dans l'art de l'équitation, la conversation roula sur le combat que nous allions livrer.

LE PÈRE. C'est aujourd'hui qu'il va se faire un grand carnage, une horrible destruction dans la race pigeonnière. On n'aura jamais rien vu de semblable! Aussi est-ce avec intention que j'ai laissé votre maman et les petits à la maison; ils sont trop sensibles pour pouvoir supporter une pareille scène.

FRTZ. A vrai dire, pourtant, je plains ces pauvres singes.

LE PÈRE. Crois-tu donc, répondis-je, que, moi aussi, je n'aie pas pitié d'eux? Ce sentiment est juste et convenable, mais il ne faut pas qu'il nous amollisse. L'homme ne doit pas toujours suivre le premier mouvement de son cœur. Les parents, les maîtres, les juges ne puniraient presque jamais s'ils écoutaient dans toutes les occasions la voix de la compassion.

FRTZ. Mais il n'est pas possible d'anéantir complètement sa sensibilité.

LE PÈRE. Non, certainement, on ne le devrait pas; quand même on le pourrait; mais il faut toujours qu'on la soumette à la raison et au devoir; sans cela, l'homme doux devient faible, l'homme aimant devient jaloux, l'homme irritable colère et même furieux. En un mot, celui qui se livre exclusivement à sa sensibilité court risque de devenir un insensé plein de passion et de partialité.

JACK. Dites-moi donc, papa, les singes sont-ils bons à manger?

LE PÈRE. On dit que la chair du singe est un mets excellent. Quant à moi, je trouve qu'il faut être à moitié cannibale pour s'en nourrir. Ils ressemblent trop à des hommes.

ERNEST. Je le pense aussi. Mais, puisque nous n'avons pas intention de les manger, pourquoi les tuons-nous?

LE PÈRE. Nous en avons incontestablement le droit, puisqu'ils commettent les plus grands dégâts dans nos propriétés. Pourquoi tue-t-on les souris et les rats, les oiseaux de proie et beaucoup d'autres animaux nuisibles? La Providence a posé elle-même des limites entre les droits des animaux; elle ne veut pas qu'ils s'entraient mutuellement dans leurs moyens de subsistance. Pour moi, je crois nécessaire, en ce moment, de donner à ces méchants singes une leçon dont ils se souviennent.

FRTZ. L'homme est-il donc le maître de tous les animaux, et peut-il agir avec eux selon sa volonté?

LE PÈRE. Non, certes; son empire, en ceci comme en toutes choses, doit être subordonné aux lois de la raison. Ce n'est que quand ces lois nous le commandent, soit pour notre subsistance, soit pour tout autre motif équitable, et pour nous préserver de quelque dommage, qu'il nous est permis de nous servir des animaux, ou même tout sim-

plement de les détruire; alors seulement l'homme peut se conduire comme le seigneur de la terre. En effet, qu'y a-t-il de plus beau, de plus digne de respect, de la part de toutes les autres créatures, que l'homme, quand il fait usage de sa raison pour exécuter les volontés de Dieu? Il va sans dire que l'homme ne doit agir comme maître de la terre que pour satisfaire à des besoins raisonnables ou pour se délivrer d'un mal réel; jamais par le vain désir d'exercer sa force ou de prouver sa supériorité.

JACK. Pour moi, je n'éprouverais pas, dans ce cas, le moindre scrupule à détruire la race tout entière des singes. Je n'aurais qu'à songer à tout le mal qu'ils ont fait à Waldegg.

LE PÈRE. Nous faisons fort bien de défendre nos maisons et nos plantations; mais nous ne devons jamais nous laisser emporter par l'amour de la vengeance.

Tout en nous livrant à de pareils entretiens, nous arrivâmes à un petit bois situé à un demi-quart de lieue de Waldegg, et que je jugeai convenablement situé pour mettre pied à terre.

Nous descendîmes donc, et après avoir lié les jambes de nos montures, nous les renvoyâmes paître; nous attachâmes aussi nos chiens aux arbres, de peur qu'ils ne nous trahissent en courant çà et là; puis nous dressâmes notre tente. Pendant ce temps, Fritz était allé à la découverte pour voir s'il apercevrait l'ennemi. Au bout d'une demi-heure, il revint nous dire qu'à la vérité il n'avait point trouvé de singes près de notre cabane, mais qu'étant monté sur une hauteur, il en avait aperçu une troupe assez nombreuse dans notre rizière, qu'ils dévastaient.

En conséquence, nous nous rendîmes directement à Waldegg pour y faire les dispositions que j'avais imaginées et pour nous retirer à l'écart avant que les singes s'en rapprochassent. La vue de ma pauvre métairie me confirma dans la résolution de ne pas épargner les bandits. Tout se trouvait dans l'état le plus déplorable; la destruction était même en quelque façon systématique, et je prévoyais qu'il m'en coûterait plusieurs journées de travail pour réparer le dégât.

J'avais emporté avec moi de Falkenhorst un certain nombre de pieux de moyenne longueur, attachés deux par deux avec de courts cor-

dons; j'avais pris aussi plusieurs moitiés d'écales de noix de coco et des écuelles de courge. Je fichai les pieux tout autour de la cabane, mais à une distance telle que les cordons ne paraissent que légèrement tendus. Je disposai en même temps un petit labyrinthe, en laissant entre chaque deux cordons un étroit passage, et en tendant par derrière, à peu de distance, un autre cordon, de sorte que l'on ne pouvait pas facilement arriver à la cabane sans s'embarrasser dans les cordons ou se heurter contre les pieux. Du reste, ces cordons se trouvaient précisément à la hauteur des reins des singes et devaient laisser complètement libres leurs mains de derrière. Enfin, nous endûmes de glu les pieux, les cordons, les écales de noix et les courges que nous avions placées par terre çà et là, ces dernières remplies de riz, de maïs ou de vin de palmier, pour servir d'appât. Nous plantâmes aussi en terre, à côté des tasses, des branches d'arbres, les unes avec, les autres sans leurs feuilles, enduites également de glu, tandis que sur le toit de la cabane, devant la porte et en plusieurs autres endroits, nous mîmes des branches d'acacia épineux, auxquelles nous suspendîmes des noix de pin, et qui, comme tout le reste, furent encore couvertes de glu. Mes enfants voulurent absolument tendre des pièges du même genre sur les arbres du voisinage, et je le leur permis; seulement je recommandai à Jack, qui grimpa sur un des palmiers, de le défoncer, afin que nous puissions trouver de quoi nous rafraîchir quand le combat serait terminé. Je n'étais

Le serpent avait déjà commencé son horrible opération de broyer les os de sa victime, pour en faciliter le passage dans sa gueule.

pas fâché, d'ailleurs, d'inspirer aux singes quelque méfiance de ces arbres mêmes qui nous étaient si utiles. Jack s'y prit avec une adresse merveilleuse. Du haut de l'arbre, il nous jeta une pelote de ficelle, par laquelle nous lui envoyâmes des pièges enduits de glu, et, à son tour, il nous faisait passer des choux dont j'avais grande envie pour notre souper.

Quelque activité que nous eussions mise dans nos travaux, et quoique nous ne les eussions interrompus que pour faire un léger déjeuner, une grande partie de la journée s'était écoulée ainsi; mais, par bonheur, les singes, que Fritz allait de temps en temps reconnaître, ne faisaient pas encore mine de s'approcher de notre cabane, et nous croyions pouvoir être sûrs qu'ils ne nous avaient point aperçus. Nous nous retirâmes donc sans aucune inquiétude dans notre tente, où, après avoir fait un copieux souper de viande froide, nous nous étendîmes sur nos couvertures de peau, nous confiant pour cette nuit à la garde de la Providence et de nos fidèles chiens.

Le jour paraissait à peine, que nous entendîmes du bruit dans l'éloignement, et nous en conclûmes que, dès la veille au soir, après notre départ, les singes s'étaient rapprochés de la ferme. Nous nous partageâmes sur-le-champ en deux bandes armées de gros bâtons, nous nous glissâmes en silence, tenant nos chiens en laisse, vers Waldegg, et nous nous mîmes en embuscade dans les environs.

La scène commença par des cris, auxquels se joignaient un bruit comme celui du vent qui agite les feuilles et celui de dents qui rongent des branches. Tout à coup l'armée tout entière des singes s'élança du haut des palmiers, et se mit à courir vers la ferme et vers tous les endroits où nous avions mis des appâts. Ils ne parurent innombrables; les uns se tenaient droits, les autres à quatre pattes; d'autres encore avançaient en faisant des culbutes; ils se pouchaient, luttaient ensemble, faisaient semblant de fuir, revenaient sur leurs pas, regardaient autour d'eux en faisant mille grimaces, et accompagnaient tout cela de tant de bruits divers et grincements de dents, que j'en fus presque assourdi.

Ils pénétrèrent sans crainte au milieu des cordes que j'avais tendues, arrachèrent les pieux et montèrent jusque sur le toit de la chaumière pour s'emparer des pommes de pin; mais bientôt ils furent saisis d'une frayeur extrême en se voyant tous, d'une façon ou d'une autre, empêtrés par la glu, dont tout avait été si abondamment enduit. Ceux-ci en avaient sur la poitrine, ceux-là sur le dos, les uns sur la tête, les autres aux mains. Ils faisaient les mines les plus étranges pour s'en débarrasser, sans pouvoir y parvenir; avec cela qu'ils traînaient partout avec nos pieux nos cordons qui gênaient leur marche et les faisaient à chaque instant trébucher. J'en vis même qui semblaient vouloir s'entraider mutuellement, et qui, au lieu de cela, demeuraient attachés l'un à l'autre sans pouvoir se délivrer de leur camarade; il y en eut un qui s'étant emparé d'une écaille de coco pour boire le vin de palmar qu'elle contenait, non-seulement ne put pas la reposer à terre, mais fut encore obligé de la laisser attachée à ses lèvres et à ses moustaches. Les plus malheureux étaient ceux qui avaient touché aux rameaux d'acacia épineux, les épines leur causaient les blessures les plus cruelles.

Quand les malheureux singes se virent arrangés de cette manière, la frayeur s'empara d'eux et ils résolurent de prendre la fuite; mais ce fut alors qu'un nouveau désastre les accabla et compléta la leçon que je m'étais décidé à leur donner. Je lâchai contre eux les chiens, qui les poursuivirent avec une fureur sans pareille, mordirent, blessèrent, tuèrent même tous ceux qui ne parvinrent pas à se mettre hors de leur atteinte en grimpant sur les arbres. En peu de minutes, le terrain offrit l'aspect d'un horrible champ de bataille; et après un affreux tumulte d'aboiements, de cris plaintifs, de débats, de grincements de dents, il y eut un silence de mort qui ne fit frissonner malgré moi. Je comptai trente à quarante singes étendus sur la place. Je remarquai tout à coup que nos enfants devenaient très-sérieux; et Fritz, qui, dans cette occasion, semblait l'interprète de nos sentiments, s'écria: « Non! ceci est par trop affreux; il ne faudra pas recommencer une pareille exécution sur la race des singes! »

— Oui, vraiment, répondis-je, c'est affreux! mais il faut espérer que ceux d'entre ces animaux qui ont échappé à ce carnage ne oublieront jamais et qu'ils nous épargneront la peine de recommencer. Je ferai remarquer, d'ailleurs, que notre chasse aux pigeons n'a pas offert un carnage moins horrible, et pourtant aucun d'entre nous ne s'en est senti aussi douloureusement affecté. »

Fritz répondit qu'à la vue des singes il se représentait involontairement des hommes et qu'il se ligurait voir un champ de bataille. Je lui fis observer qu'en effet les rapports et les comparaisons, agissant sur notre imagination, contribuaient beaucoup à modifier nos sentiments. « Nous tuons sans pitié, lui dis-je, un essaim tout entier de mouches ou de cousins; nous donnons la mort à un animal plus grand quand il est seul; et quand il a l'air méchant ou effrayant, nous en tirons même une espèce de triomphe; mais, cette fois, la ressemblance des singes avec les hommes, et le grand nombre de ceux que nous avons massacrés, nous font frémir. »

Pour écarter la tristesse qui s'emparait involontairement de nous, j'employai le remède ordinaire, le travail. Il fallut nettoyer les chiens, enlever les singes morts, brûler nos pièges, rendre de nouveau notre

cabane habitable, rassembler nos moutons, nos chiens et nos poules dispersés, et, en un mot, mettre notre ferme dans un état satisfaisant. Nous commençâmes par le plus difficile, c'est-à-dire que nous traînâmes tous les singes du côté du ruisseau, dans un endroit où un précédent débordement avait formé une espèce de ravin, que nous remplîmes des corps de ceux que nous avions tués. Nous les recouvriâmes légèrement de sable. Cela fait, nous nous mîmes à balayer la cabane de Waldegg, et à la nettoyer à fond, par le moyen des cendres que nous trouvâmes dans les foyers.

Pendant que nous étions ainsi occupés, nous entendîmes à trois reprises un objet assez lourd tomber du haut d'un palmier sur le gazon; y ayant couru pour voir ce que c'était, nous trouvâmes trois superbes oiseaux qui s'étaient laissés prendre aux pièges préparés pour les singes. Leurs ailes les ayant en partie soutenus dans leur chute, ils arrivèrent à terre vivants et en assez bon état. Je m'empressai de les délivrer de leurs entraves, après quoi je leur liai les pattes et j'entourai leurs ailes de mouchoirs pour les empêcher de s'envoler; ensuite j'invoquai mes connaissances en histoire naturelle, pour tâcher de découvrir à quelles espèces ils appartenaient. A leurs becs, à leurs pattes et à la forme générale de leurs corps, je ne doutai pas qu'ils ne fussent du genre des pigeons, et cela me fit d'autant plus de plaisir, que je me flattai de pouvoir facilement les apprivoiser dans notre colombier. Fritz ne fut pas de mon avis; il les trouvait beaucoup trop grands, trop beaux pour être des pigeons.

LE PÈRE. Moi, je suis, au contraire, presque convaincu que ce gros oiseau bleu avec sa belle huppe est le pigeon géant des Moluques. Les naturalistes l'avaient d'abord rangé, à cause de sa beauté et de sa taille, parmi les faisans.

ERNEST. Et celui-ci, dont les plumes brillent comme de l'or, croiriez-vous, mon père, qu'il a mangé des cailloux? J'ai senti des morceaux fort durs dans son gosier.

JACK. Des cailloux! tu voudrais nous en faire accroire. Ce sera du maïs qu'il aura mangé; en voilà, en effet, quelques grains!... Mais, attendez... Regardez, papa, quelle est cette noix que je viens de lui retirer du gosier.

LE PÈRE. Voyons! mon cher enfant. Si tous mes sens ne me trompent pas, c'est une vraie noix de muscade, et dans ce cas cet oiseau est le pigeon commun des Moluques, qui aime la muscade et qui en plante des arbres dans les déserts.

Fritz. Cette découverte fera bien du plaisir à notre bonne mère pour sa cuisine. Mais comment cet oiseau peut-il planter les noix de muscade, puisqu'il les mange?

LE PÈRE. Il ne mange pas la noix proprement dite, mais seulement le brou avec cette peau tendre et d'un beau jaune dont il est garni en dedans, et que nous appelons à tort fleur de muscade, puisque son véritable nom est *macis*; il rejette ensuite, partout où il se trouve, les noix, qui, ainsi que je viens de vous le dire, ne tardent pas à prendre racine dans le terrain sur lequel elles tombent.

ERNEST. Je voudrais bien savoir quel avantage nous pourrions tirer de cette découverte. Nous n'avons, certes, pas envie de nourrir ces pigeons de noix de muscade.

Fritz. Ne vois-tu pas que nous avons acquis par là la preuve qu'il faut que notre île produise des muscadiers.

ERNEST. Eh bien! j'aime mieux les patates.

LE PÈRE. Je conviens que, dans notre situation, les patates ont été pour nous une découverte bien plus précieuse; mais si jamais nous rentrons dans la société des hommes, tu verras que les noix de muscade ne sont pas à dédaigner.

ERNEST. Il ne faut pas oublier que nous avons fait encore un prisonnier, je ne serais pas fâché de savoir à quelle nation il appartient.

JACK. Il faut convenir qu'il est magnifique; voyez le beau noir chatoyé de blanc de sa tête et de sa gorge; et puis le cou et le dos, où se jouent tant de couleurs différentes, que je ne sais s'ils sont bleus, rouges, pourpre, jaunes ou verts; et puis encore ces plumes longues et étroites qu'il a autour du cou, et qui ressemblent à des plumes de coq!

LE PÈRE. C'est la marque distinctive du pigeon des îles Nicobar.

ERNEST. Quel est ce pays?

LE PÈRE. Ce sont des îles situées à l'ouest de la presqu'île de Malacca, et au nord de la pointe septentrionale de Sumatra.

Fritz. Mais, mon père, comment ferons-nous pour perpétuer les races de ces oiseaux? Nous n'en avons qu'un de chaque espèce.

LE PÈRE. Sois tranquille, l'instinct nous amènera des femelles.

ERNEST. Oh bien les mâles s'envoleront pour les aller rejoindre.

LE PÈRE. Cela ne paraît pas impossible, si nous ne faisons rien pour les en empêcher.

Fritz. Si nous avions seulement un colombier!

LE PÈRE. Ce ne sera pas là ce qu'il y aura de plus difficile une fois que nous serons de retour à Zeltheim.

Je partageai, après cela, le travail entre mes enfants. L'un fut chargé de rassembler les bêtes et la volaille; un autre m'aïda à nettoyer la cabane et à l'entourer d'une corde tendue qui après l'expérience que les singes venaient d'avoir, ne manquait pas, à mon avis, de leur imposer le respect convenable. Jack étant monté sur un palmier pour y puiser un peu de vin rapporta avec lui quelques petites

noix qu'il avait enfilées sur une autre espèce de palmier, et qui me parurent être des noix d'*areca*; et je jugeai que l'arbre sur lequel il les avait enfilées pouvait être l'*areca oleracea*, autrement dit chou-palmiste. Comme il était trop tard pour retourner ce soir-là à Falkenhorst, nous recueillîmes le riz épargné par les singes, nous donnâmes à manger à nos pigeons étrangers, nous primes soin de nos montures; après quoi nous nous livrâmes au repos jusqu'au lendemain matin.

Nous passâmes une nuit excellente; et le matin, après avoir fait un léger déjeuner, nous repartîmes pour Falkenhorst, où nous arrivâmes en parfaite santé. Les reproches qui nous furent faits dans les premiers moments sur notre longue absence, s'apaisèrent au récit de nos exploits et à l'aspect de nos beaux pigeons et de notre petite récolte de riz. Ma femme partagea la joie générale et proposa de partir sur-le-champ pour Zeltheim, afin de nous occuper sans retard de la construction du colombier et de quelques autres arrangements indispensables. A cet effet, nous chargeâmes sur notre charrette les provisions nécessaires pour un assez long séjour, et nous nous mîmes en route.

Dès le même jour, je choisis l'emplacement convenable pour notre colombier, que je résolus de tailler dans le roc, au-dessus de notre dernière pièce, dans la direction du ruisseau des Chacals. Cette pièce avait été destinée par nous à notre bibliothèque, comme aussi pour y serrer des caisses vides. Elle était prête, quoiqu'elle ne fût pas encore arrangée. Il nous fut facile, d'après cela, de continuer nos travaux au-dessus, sans craindre de rien gâter par la poussière et les débris de pierre qui pourraient y tomber.

Nous commençâmes le lendemain, et nous continuâmes presque sans relâche pendant plusieurs semaines. J'y pratiquai trois entrées et une petite fenêtre au-dessus pour lui donner de la lumière, et j'y ajoutai en dehors quelques perchoirs avec un volet retombant. Notre échelle de corde, qui était restée en place, nous facilita beaucoup cet ouvrage. Nous disposâmes l'intérieur de la manière la plus confortable, avec des juchoirs et des nids séparés les uns des autres par un petit trillage.

Quand tout fut assez bien disposé pour la réception de nos anciens et nouveaux volatiles, je dis un matin à Fritz: « Maintenant, mes habiles ouvriers, nous allons nous occuper du charme qui devra fixer nos colons dans leur demeure, et peut-être même leur y procurer des compagnes.

FRITZ. Prétendez-vous réellement pour cela, papa, employer des moyens surnaturels?

MOI. J'y pense si peu, mon enfant, que je compte invoquer pour cela ton secours.

FRITZ. Je suis réellement curieux de savoir comment vous vous y prendrez.

MOI. Je veux essayer d'un secret qui m'a été donné par un marchand de pigeons de mon pays. Pour cela il me faudra un peu d'anis, de l'argile et du sel, dont je ferai une boue, qui, par son agréable odeur, retiendra nos pigeons, et en attirera d'autres dans notre colombier.

FRITZ. Rien ne sera plus facile, puisque nous avons découvert de l'anis dans notre île.

MOI. C'est cela même qui m'y a fait penser. Mais il faudrait que nous eussions aussi un peu d'huile d'anis pour en enduire les entrées de la volière.

FRITZ. Nous pourrions en faire nous-mêmes; et si la distillation était un procédé trop compliqué, nous n'aurions qu'à piler de l'anis dans un mortier et le mettre infuser dans un peu d'huile commune. Mais pourquoi en enduire les entrées?

MOI. Pour que les pigeons, en les traversant, s'en frottent toujours un peu les plumes, ce qui fera que les oiseaux qu'ils rencontreront dans les volées les suivront à l'odeur jusqu'à la volière. J'approuve du reste ton idée sur la manière de suppléer à l'huile essentielle qui nous manque.

Nous nous mîmes à l'instant même à l'ouvrage. Notre huile ne fut, à la vérité, que fort légèrement parfumée d'anis, mais je jugeai que l'odeur s'en conserverait bien pendant quelques jours. Je fis, après cela, une boue que je mis durcir auprès du feu, après quoi je la plaçai dans le colombier. Quand tout fut prêt, nous introduisîmes les pigeons dans leur nouvelle demeure, et nous mîmes le reste de l'huile dans un lieu frais avec de nouvel anis pour le laisser infuser pendant quelques jours encore.

Quand nos autres enfants revinrent, nous leur apprîmes que le colombier était terminé, et que les pigeons y étaient installés; sur quoi chacun monta à son tour à l'échelle pour voir comment ils s'y trouvaient. Nous reconnûmes qu'ils ne paraissaient nullement embarrassés, et qu'ils y voltigeaient les plus contents du monde, mangeant la pâture que nous leur avions préparée, et becquetant de temps à autre la boue d'anis.

Je les laissai ainsi pendant deux jours sans les déranger; mais j'étais moi-même trop curieux de voir l'effet de mon sortilège pour pouvoir attendre plus longtemps. Le troisième jour donc, je me levai de grand matin; et ne rêvant que le seul Fritz, je lui dis de monter par l'échelle de corde pour enduire d'huile d'anis toutes les entrées et

tous les perchoirs, et de préparer en même temps la ficelle à l'aide de laquelle nous devions à l'avenir ouvrir et fermer le colombier d'en bas, sans avoir besoin d'y monter. Nous rentrâmes ensuite chacun dans notre chambre, et nous réveillâmes les autres dormeurs, qui ne se doutèrent pas de ce que nous avions fait. Ils se levèrent, s'habillèrent, et se pressèrent d'autant plus de déjeuner, que je leur annonçai qu'immédiatement après ce repas j'avais l'intention de donner la liberté à nos pigeons.

Quand nous fûmes tous réunis en face du colombier, je murmurai quelques mots inintelligibles; je fis des cercles en l'air avec une baguette, et puis je dis à Jack de tenir la ficelle pour ouvrir le volet. Au bout de quelques instants, les prisonniers montrèrent la tête, puis ils sautillèrent un peu sur le juchoir extérieur, puis ils rentrèrent, puis ils ressortirent encore, se secouèrent les ailes, essayèrent de se soulever, et enfin, tout à coup, la volée entière prit son essor, et s'éleva à une si grande hauteur, que les enfants et même leur mère poussèrent un cri, croyant, sans doute, que tous nos pigeons étaient irrévocablement perdus pour nous. Mais, après avoir fait deux ou trois tours dans les airs, comme s'ils eussent voulu prendre connaissance de l'île, ils s'abattirent de nouveau et parurent enchantés de se reposer après leur excursion. Quant à moi, je m'écriai, tout fier de mes succès: « Je savais bien qu'ils n'oseraient pas s'éloigner. »

Rien ne saurait égaler la surprise et la joie de mes enfants. Jack me demanda si j'avais réellement usé de sorcellerie! et Ernest se moquait de lui, quand leur entretien fut interrompu par un mouvement inusité dans le colombier. Les pigeons sortirent de nouveau; et les trois étrangers, se frayant une route à travers les européens, s'élancèrent avec une rapidité extraordinaire du côté de Falkenhorst, qu'ils eurent bientôt si fort dépassé, que, même avec une excellente lunette d'approche, il ne me fut plus possible de les distinguer.

« Pour cette fois, adieu, messieurs, dit Jack en ôtant son chapeau et faisant une profonde révérence, nous ne nous reverrons plus. »

Ernest se moqua de ma science, et ma femme regretta la perte de si beaux oiseaux. Fritz lui-même, quoique dans le secret, secouait la tête d'un air inquiet. Quant à moi, je ne témoignais pas le moindre embarras; et, voulant pousser jusqu'au bout la plaisanterie, je fis semblant de m'adresser à demi-voix à un esprit familier, à qui j'ordonnai de punir les fuyards et de les ramener le lendemain au plus tard. En attendant, nous ne tardâmes pas à voir revenir, comme la première fois, les pigeons d'Europe au colombier.

Notre principale occupation de la journée fut, après cela, de guetter le retour de nos voyageurs, et nous n'entreprîmes, en conséquence, de travaux, que ceux qui pouvaient se faire dans le voisinage de la grotte. Le jour s'étant terminé sans que nous les vissions reparaitre, tous nos enfants et même Fritz commencèrent sérieusement à désespérer de leur retour. Nous soupâmes donc assez tristement et ne fûmes pas plus gais en nous couchant.

Le lendemain, moitié par humeur et moitié par légèreté, nous ne parlâmes plus des déserteurs, et nous passâmes la matinée à travailler dans l'intérieur de la grotte. Vers midi, Jack sortit pour un moment, puis revint l'instant d'après, en frappant dans ses mains et en s'écriant d'un air joyeux: « Il est arrivé, il est arrivé, il est vraiment arrivé! »

Tous, d'une commune voix, nous lui demandâmes qui était arrivé.

JACK. Le pigeon bleu! le pigeon bleu! vivat!

ERNEST. C'est une mauvaise plaisanterie; il veut se moquer de nous. LE PÈRE. Ce n'est pas une plaisanterie du tout. Je vous avais bien dit qu'il reviendrait, et je vous déclare que les deux autres sont en route.

Nous sortîmes tous après cela pour aller souhaiter la bienvenue à l'enfant prodigue, et nous eûmes la satisfaction de reconnaître qu'il amenait avec lui une compagne. Ils étaient assis ensemble sur le juchoir extérieur et se caressaient. Nous suivîmes des yeux tout leur manège. Le mâle eut un peu de peine à faire entrer la femelle dans le colombier; mais elle se décida enfin à s'y fixer avec lui. Mes enfants voulaient fermer le volet pour les empêcher de s'envoler de nouveau, mais je leur fis observer que la porte devait rester ouverte pour les deux autres voyageurs que j'attendais dans la journée.

Ernest secoua encore la tête, il ne voulait pas croire à ma science, et soutenait que le retour du premier pigeon n'était qu'un effet du hasard; mais ses doutes furent singulièrement ébranlés quand, au bout d'une demi-heure, Fritz, qui tenait ses yeux perçants fixés sur l'horizon, nous annonça que le second voyageur arrivait; c'était le pigeon des îles Nicobar, qui, de même que le premier, amenait une femelle avec lui.

« Eh bien! mon fils, dis-je à Ernest, qu'en penses-tu maintenant? — Cela me paraît fort étrange, me répondit-il; mais je ne crois pas pour cela qu'il y ait du sortilège. C'est un bonheur extraordinaire.

— C'est fort bien, repris-je; j'aime à voir que tu ne changes pas facilement d'opinion. Tu peux avoir raison; mais tu avoneras cependant que, si le troisième pigeon revenait aussi avant la nuit, il y aurait dans cette affaire, sinon du sortilège, au moins quelque chose de plus qu'un pur hasard. »

Nous dînâmes au grand air, et après le repas, nous reprîmes

notre travail dans la grotte. Au bout de quelque temps, ma femme étant sortie avec le petit François pour faire les préparatifs du souper, l'espiègle ne tarda pas à rentrer, et se posant gravement comme un héraut qui proclame une nouvelle, il dit à haute voix : « Messieurs ! je suis chargé, de la part de ma très-chère et très-honorée mère, de vous annoncer que nous venons de voir arriver en parfaite santé, dans cette capitale, Son Excellence, le pigeon aux ailes d'or, et madame son épouse ; Leurs Excellences sont descendues à l'hôtel du Colombier. »

Nous le suivîmes dans le jardin, et nous vîmes qu'il ne nous avait pas trompés. A cette vue, Ernest s'écria : « En vérité, papa, il faut que je me rende. Je n'y entends plus rien. Mais si vous avez réellement usé de sortilège, comment vous y êtes-vous pris ? »

A mon tour, je me moquai de lui, et je lui dis que c'étaient les cerceles que j'avais faits en l'air avec une baguette et les paroles magiques que j'avais adressées à mon esprit familier qui avaient fait arriver les pigeons ; mais il ne se laissa pas facilement induire en erreur. Le petit François fut un peu plus crédule ; il me fit diverses questions sur la magie, et voulut savoir ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans ce que l'on en racontait. Je m'efforçai de rectifier ses idées à cet égard, après quoi j'expliquai à mes enfants la manière dont je m'y étais pris pour attacher mes pigeons à leur nouvelle demeure.

Au bout de quelque temps, nos oiseaux commencèrent à faire leurs nids, et, parmi les matériaux qu'ils apportaient journellement à cet effet, je remarquai une sorte de mousse, que j'avais déjà vue sur quelques vieux arbres ; elle ressemblait à de longues barbes, et je crus y reconnaître la *caragata muscifera*, ou barbe espagnole, dont les érécules des Antilles se servent en guise de crin pour remplir leurs matchas. J'en fus d'autant plus satisfait, que je savais que les Espagnols font avec les filaments de cette plante une espèce de ficelle ou de corde, ce qui leur est d'autant plus facile, que ces filaments ont quelquefois jusqu'à quinze et vingt pieds de long. Quand je fis part à ma femme de cette découverte, elle en fut charmée, et son imagination se mettant sur-le-champ à l'ouvrage, elle l'employa en un instant à mille usages différents. En attendant, nos pigeons continuèrent à nous apporter de temps en temps des noix de muscade, que nous recueillions avec soin, et que nous serions après les avoir bien nettoyées. Ma femme ne manqua pas non plus d'en planter quelques-unes dans l'espoir d'en tirer un jour un profit considérable.

CHAPITRE XXXIX.

L'accident de Jack. — La vannerie. — L'anon. — L'aqueduc.

L'uniformité de notre existence fut interrompue par un accident qui arriva au pauvre Jack. Un matin, il revint d'une expédition secrète qu'il avait entreprise spontanément sans rien dire à personne ; son aspect était tout à fait déplorable, car il était tout couvert d'une boue épaisse et noire et d'une vase verdâtre. Il tenait à la main un paquet de jones presque aussi sales que sa personne. Quand il fut plus près de nous, nous reconnûmes aussi qu'il lui manquait un soulier. Il nous fut impossible de ne pas rire de sa mine tragi-comique ; mais sa mère fit un peu la moue en voyant la manière dont il avait arrangé son habit, ainsi que la perte importante qu'il avait faite.

« Il faut convenir, dit Fritz, que son costume est tout à fait pittoresque. »

— Il ressemble, dit Ernest, au dieu d'un fleuve tel qu'il est représenté dans les livres de mythologie.

JACK. Riez toujours, mauvais plaisant ; si je m'étais noyé, vous auriez pleuré.

LE PÈRE. En effet, mes enfants, vous feriez bien de modérer votre penchant pour la raillerie ; il n'est ni chrétien ni fraternel. Quant à toi, Jack, raconte-nous ta mésaventure, et comment il se fait que tu nous arrives en cet état.

JACK. C'est là, derrière le ruisseau, que cela m'est arrivé, près de notre poudrière, dans la mare aux Oies.

LE PÈRE. Mais, au nom du ciel, qu'avais-tu à faire là ?

JACK. Je voulais ramasser des jones pour en tresser des paniers à pigeons, pour faire du treillage et autres objets de ce genre.

LE PÈRE. Ton intention était bonne, et tu mérites plus d'éloges que de railleries, quoique tu n'aies pas réussi.

JACK. Comment, je n'ai pas réussi ! Et ces deux gros paquets de jones que j'ai en besoin de toute ma force pour porter ?

LE PÈRE. C'est fort bien ; mais ils sont si crottés que je ne sais pas quel usage nous en pourrions faire. Conte-nous ton histoire.

JACK. Vous savez donc que je voulais avoir des jones droits et bien larges, tels qu'il ne s'en trouvait pas sur les bords du marais ; il fallut que je m'y enfouisse un peu pour en avoir. Je sautai d'abord heureusement d'une motte de terre à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il m'arriva de poser le pied sur une motte trop petite, et d'où je glissai. En attendant, trouvant le terrain plus ferme que je ne l'avais pensé, je ne m'en inquiétai pas beaucoup, et j'avancai toujours, quoique j'enfonçasse jusqu'à la cheville ; mais un peu plus loin j'eus de la vase jusqu'aux genoux, et même plus haut encore. Enfin, je me

trouvai complètement arrêté, et je me mis à crier comme un arracheur de dents ; mais personne ne venait à mon secours.

Fritz. Je le crois bien ; c'est que nous ne t'entendions pas ; sans cela, tu peux être sûr que nous serions accourus comme le vent.

JACK. J'en juge par le bon chasseur, mon chacal. Il faut qu'il ait reconnu ma voix, car je ne tardai pas à le voir arriver auprès de moi, et joindre ses cris aux miens.

ERNEST. Il faut convenir que tu avais là un beau secours.

JACK. Ne plaisante pas ; je t'assure que c'est à ce chasseur que je dois mon salut ; sans lui vous ne m'auriez pas revu. Écoutez bien. Voyant que personne ne venait, et me sentant enfoncer de plus en plus, ce qui commençait à m'inquiéter sérieusement, j'eus l'idée de couper tous les jones auxquels je pouvais atteindre, et de les nouer au paquet que je portais déjà sous le bras. De cette façon, je me fis une espèce de fascine, assez grossière à la vérité, mais qui pouvait pourtant remplir le but que je me proposai. Je la posai devant moi sur le marécage, et m'y appuyant les bras et la poitrine, je parvins peu à peu à dégager mes jambes, après quoi, prenant mon élan, je me plaçai à cheval sur mon paquet de jone. Pendant ce temps, mon chasseur allait et venait du côté du bord, et se retournait à chaque instant comme pour m'appeler, ce qui me fit venir l'idée de le saisir par la queue et même de la lui pincer un peu, de sorte que, moitié nageant, moitié ramant, et poussant avec mes deux pieds, nous arrivâmes enfin sains et saufs sur la terre ferme. Mais j'avouerai volontiers que je n'ai jamais de la vie eu si grande peur.

LE PÈRE. Ton chacal t'a rendu, en effet, un grand service ; mais il faut convenir que tu as montré dans cette affaire beaucoup de présence d'esprit. Enfin, Dieu soit loué, tu es sauvé.

Fritz. Je n'aurais jamais cru que ce petit garnement eût l'esprit si inventif.

LA MÈRE. Le danger nous apprend à tirer parti de ce que nous savons ; mais il nous apprend aussi à prier, et j'espère que tu n'as point négligé ce devoir.

JACK. Oh ! certainement non ; j'ai prié haut et bas, et avec plus de ferveur que jamais. En attendant, comme je ne quittais pas la place, je me suis dit que si, lorsque nous étions sur le vaisseau naufragé, nous n'avions fait que prier, nous ne serions jamais arrivés à terre, et, en conséquence, j'ai pensé que le meilleur moyen d'obtenir que Dieu eût pitié de moi était de travailler à me tirer de l'embarras où mon imprudence m'avait mis.

LE PÈRE. Et tu avais raison, mon enfant ; tu ne pouvais pas mieux penser et agir pour ton âge. Il n'y a pas de doute que tes prières jointes à ton courage et tes efforts bien raisonnés aient plu à Dieu. C'est lui qui t'a inspiré la bonne idée que tu as eue, et qui a permis que, dans le moment du péril, ton chacal fût près de toi et t'ait entendu. Il faut donc de bouche et de cœur glorifier ce Dieu, source de tout secours. »

Mais il était temps de penser à nettoyer notre petit crotté. On le déshabilla, sa mère lui fit prendre un bain dans le ruisseau des Chacals ; on changea son costume ; en un mot, on lui rendit figure humaine. Dans cette opération, ses jones avaient aussi été lavés, et je lui demandai comment il comptait s'y prendre pour les travailler ; car, en dépit de son dernier exploit, je n'avais pas une très-haute idée de son industrie. Il me répondit qu'il voulait les tresser comme on fait les paniers.

LE PÈRE. Cela va sans dire. Mais les jones sont trop épais, et ne sont pas assez flexibles pour pouvoir être liés comme des baguettes de condrier ou d'osier.

JACK. Aussi mon projet est-il de fendre mes jones en baguettes très-minces, après quoi je rendrai le dedans aussi uni que le dehors, afin que les objets que j'en fabriquerai n'aient rien de grossier, mais qu'ils soient jolis et élégants.

LE PÈRE. Cela n'est pas mal imaginé ; reste à savoir comment tu feras pour exécuter ton idée. En attendant, je te confectionnerai un petit outil, un moyen duquel tu pourras tailler toutes tes baguettes de la même grosseur. C'est une espèce de couteau tel que ceux dont se servent les vanniers. Tu as en une pensée heureuse, et qui nous sera, je l'espère, fort utile à l'avenir. Je t'engage, d'après cela, à serrer soigneusement tes jones pour les retrouver quand tu voudras t'en servir.

JACK. Non pas, s'il vous plaît, mon cher père. Il sera bien plus difficile de les fendre et de les travailler quand ils seront secs. Je crois qu'il ne faut pas tarder à leur faire du moins la première opération. Mais, dites-moi, papa, les grands objets de vannerie se font-ils chez nous avec des baguettes de condrier ?

LE PÈRE. Je crois que c'est l'espèce de plante que l'on y emploie le plus communément ; mais il faut avoir grand soin de choisir les branches les plus droites et les plus fraîches. Après cela, chaque bande que l'on enlève à la branche de condrier représente une année de croissance du buisson et fournit des baguettes longues et étroites, telles qu'il en faut pour le travail des vanniers. Le grand art consiste à enlever ces années bien nettes. A cet effet, on fait soigneusement une entaille à la branche, dans sa partie la plus épaisse, mais à un ou deux pouces au-dessus de l'extrémité, et on la replie en arrière avec force. Alors la partie entaillée, c'est-à-dire la croissance de

l'année, se détache un peu, et avec le secours du couteau on peut l'enlever dans toute la longueur de la branche. On continue jusqu'à ce que l'on ait détaché, autour de la branche, la petite éclisse, et que l'on voie paraître une autre année. On en fait ensuite de même avec celle-ci, et l'on va jusqu'à la moelle.

LE PETIT FRANÇOIS. Papa, dites-moi ce que vous entendez par la croissance d'une année?

LE PÈRE. J'entends par là le morceau de bois qui vient chaque année se placer sous l'écorce extérieure, et qui ne se rattache au vieux bois que par une matière molle ressemblant en quelque sorte à de l'amadou. Cette matière forme des bandes circulaires qui se durcissent de plus en plus par le temps, de sorte qu'en coupant une branche ou un tronc d'arbre en travers on distingue facilement, par la différence de couleur de ces diverses bandes, l'âge de l'arbre.

ERNEST. Voyez donc, mon père; pendant que vous parliez, j'ai voulu suivre votre indication et je ne puis y parvenir. Je ne saurais ni détacher ni même trouver les années de mes jones.

FRITZ. C'est tout simple. Comment as-tu pu croire que tu puisses faire avec un jone comme avec une branche de coudrier? Un arbre et un roseau sont des végétaux d'une structure bien différente.

LE PÈRE. Fritz a raison. Les arbres se divisent, sous le rapport de leur croissance, en deux espèces différentes : les arbres *endogènes* qui augmentent en diamètre comme le palmier, et les arbres *exogènes*, dont le diamètre croît parce qu'un nouveau bois s'y joint extérieurement, comme le chêne. Or, ce n'est que dans ce dernier que les anneaux circulaires dont je vous ai parlé se reconnaissent distinctement.

Pendant ce temps, Jack s'était assis par terre et avait commencé à fendre ses jones, ce qui lui réussit si bien, que les trois autres enfants éprouvèrent le désir de l'imiter et s'assirent à côté de lui.

« Arrêtez, arrêtez! m'écriai-je; avant d'aller plus loin, permettez-moi de choisir deux jones dont j'ai besoin pour un usage particulier que j'en veux faire. »

J'en cherchai, en effet, une couple des plus beaux, bien droits et de la grosseur au moins d'un doigt. Je les fendis une seule fois par le milieu, après quoi je les attachai fortement ensemble, afin qu'ils ne se déjetassent pas en séchant. Le but que je me proposais par là était assez difficile à atteindre. Depuis longtemps je désirais procurer à ma femme un métier, afin qu'elle pût utiliser le fil qu'elle avait fait; en conséquence, je coupai sur-le-champ un morceau de bois qui devait me servir de modèle pour les dents ou petites barres du métier, et je dis à mes enfants de me faire tout de suite un certain nombre de ces dents. Il est impossible de se former une idée de la curiosité qu'ils éprouvèrent de savoir ce que je comptais faire de ce qu'ils appelaient des cure-dents; je ne voulais pas le leur dire, parce que je désirais en faire une surprise à leur mère. Enfin, forcé de leur donner une explication quelconque, je leur dis que c'était un instrument de musique hottentote qu'on appelait un *gomgom*, au son duquel leur maman danserait le plus gaiement du monde.

Ma femme, qui entendit cette réponse, faillit se fâcher; car, prenant la chose au sérieux, elle crut que je voulais me moquer d'elle. Je lui répondis que j'étais bien sûr que, quand mon instrument serait achevé, elle serait la première à faire aller ses pieds en cadence, et qu'elle me remercierait encore par-dessus le marché. Quand je me trouvai avoir un nombre suffisant de ces dents, je les serrai toutes avec grand soin, me réservant de m'occuper de la confection du métier à la première occasion favorable.

Peu de temps après ces préparatifs, notre ânesse mit bas un bel agnon, qui, d'une voix unanime, me fut adjugé, afin que j'eusse, aussi bien que les autres, une monture pour les grands jours. Je lui donnai le nom de *Rasch* (rapide), et il ne tarda pas à nous faire voir que je l'avais bien jugé.

Nous fîmes aussi vers ce temps nos provisions de foin et d'autres fourrages pour la saison pluvieuse. Tous nos quadrupèdes étaient parfaitement apprivoisés et dressés à reconnaître nos voix ou le son d'une conque qui nous servait à les appeler pour les régaler de sel ou de quelque autre friandise. Il n'y avait que les cochons qui ne se rendaient pas à notre appel; cela ne m'inquiétait pas, car nous n'avions besoin d'eux que quand nous voulions les tuer; alors nous étions toujours sûrs de les trouver.

Il ne me manquait plus maintenant, pour rendre notre habitation de la grotte parfaitement agréable, que d'y pouvoir amener de l'eau douce. Les retranchements et palissades que j'avais établis autour de la grotte rendaient si difficile l'accès du ruisseau des Chacals, que nous étions obligés de remonter jusqu'à sa source toutes les fois que nous avions besoin de puiser de l'eau. Je trouvai donc moyen de pratiquer une espèce d'aqueduc au moyen de bambous creusés, placés bout à bout et dont les joints étaient soigneusement bouchés avec de la poix. En attendant, il fallut les soutenir sur des fourches fichées en terre, jusqu'au moment où je pourrais les faire passer par-dessous la terre même. Ils ne nous en furent pas pour cela moins utiles; tandis qu'un tonneau ouvert par le haut nous tenait lieu de réservoir, un petit baril placé à côté recevait le trop-plein et servait pour rincer les objets que nous voulions nettoyer. Ma femme fut si con-

tente de cet arrangement, qu'elle m'assura que je ne lui aurais pas fait plus de plaisir quand je lui aurais construit la plus belle fontaine avec un bassin de marbre et un dauphin pour lancer de l'eau.

CHAPITRE XL.

Seconde saison pluvieuse. — Emménagement — Études des langues. — Nouvelles terres. — La balcine. — Les coraux. — Dépouilles de la balcine. — L'aviron mécanique. — Excursion à Prospect-Hill. — Animaux marins. — La grosse tortue.

Nous consacraâmes la seconde saison pluvieuse que nous passâmes dans l'île à terminer les arrangements intérieurs de notre nouvelle demeure dans la grotte. Le principal était fait; mais il restait encore une infinité de petits détails à perfectionner. Les chambres étaient situées en enfilade à la partie extérieure du rocher, où nous avions percé les jours nécessaires pour placer les portes et les fenêtres. Toutes ces chambres communiquaient les unes avec les autres, soit directement, soit indirectement, par le moyen des étroites entrées que nous avions pratiquées sur trois points différents : elles étaient d'ailleurs très-élevées et fort gaies. Voici l'aspect qu'offrait notre habitation à une personne qui la regardait du dehors : les deux fenêtres placées à l'extrémité de gauche, vers le levant et du côté du ruisseau des Chacals, étaient celles d'une pièce qui servait en même temps de bibliothèque, de salle d'étude et de cabinet. Au-dessus de cette pièce s'élevait le colombier; du reste, les fenêtres en question n'avaient pas encore de châssis; nous les avions provisoirement remplacées par du treillage ressemblant aux grilles de la porte d'un couvent; à côté de cette pièce, il y avait un corridor qui pénétrait jusqu'au fond de la porte et qui communiquait par deux portes, d'un côté à la bibliothèque et de l'autre à la chambre des enfants. Une grille en bois à deux battants et du genre de celles qui, dans notre pays, ferment les remises, servait à clore ce corridor, et il y en avait une toute semblable à l'autre extrémité de l'habitation. Après cela venait la chambre des enfants, dont les portes et les fenêtres étaient celles de la chambre des officiers dans le vaisseau. Puis il y avait un vaste et beau salon de compagnie, dont les hautes fenêtres étaient deux fois plus larges que celles de la pièce précédente, et au lieu de carreaux de vitres, elles étaient closes par de la soie verte enduite d'une légère couche de caoutchouc, ce qui la rendait presque transparente et répandait dans le salon le plus agréable demi-jour. Cette pièce, que j'avais en même temps destinée à nous servir d'oratoire, était, comme de raison, remplie des meubles les plus recherchés, tirés de la chambre du capitaine; j'en avais aussi rendu le plancher bien uni par une couche de plâtre, que je recouvris ensuite de tapis de notre propre fabrique. À droite de cette pièce était ma chambre à coucher; après cela venait encore un corridor allant, comme le premier, jusqu'au fond de la grotte; il était plus étroit que les deux autres, parce que je le destinais uniquement à notre usage, et non pas pour nos bestiaux; c'était là proprement le milieu de notre habitation. Plus loin se trouvaient d'abord la chambre à coucher de ma femme, puis la salle à manger, qui répondait au salon, puis la cuisine, où j'avais disposé un foyer et un four à cuire, un four à sécher, et une grande cuve à brasser. À droite de la cuisine il y avait le second grand corridor dont j'ai déjà parlé, et enfin une salle de travail fermée par des fenêtres en treillage, comme celles de la bibliothèque. J'avais le projet d'y établir, à la suite de cette pièce et communiquant avec elle, une forge; mais j'en remis l'exécution à un autre moment.

Au-dessus de l'édifice régnait une terrasse qui s'étendait sur toutes les chambres et sur les corridors, excepté sur la cuisine, où j'avais pratiqué deux petites pièces servant l'une à fumer et l'autre à sécher les provisions. Pour le reste, on arrivait à cette terrasse par deux sentiers, placés l'un derrière le salon de compagnie, et l'autre derrière la salle à manger. Enfin derrière toutes les pièces et au rez-de-chaussée s'allongeait un large corridor, séparé, par derrière, de l'intérieur de la grotte, au moyen d'une balustrade avec des portes mobiles, en face des trois vestibules qui y aboutissaient. Aux deux extrémités de ce corridor j'avais placé les cabinets d'aisances, que je n'oubliai pas, comme il n'est arrivé que trop souvent aux plus grands architectes. Ce n'avait pas été sans peine que j'étais parvenu à percer les tuyaux par lesquels je conduisais les immondices hors de la grotte; mais une fois faits, ils me procurèrent l'avantage de pouvoir établir, d'un côté, une étable pour nos bêtes, et de l'autre une boucherie, sans que nous éprouvassions aucun inconvénient de leur voisinage.

De cette manière, j'avais veillé à la santé et à la propreté de ma maison. En attendant, quoique notre demeure devint par là aussi commode qu'agréable, l'intérieur de la grotte de sel n'en restait pas moins fort triste, car la lumière qui y pénétrait par les trois corridors n'éclairait que les portes qui se trouvaient immédiatement en face, sans pouvoir s'étendre à droite ou à gauche, et sans dissiper la profonde nuit qui régnait au-dessus et au-dessous. À la vérité, cet inconvénient devrait être moins sensible quand j'aurais percé les jours que je comptais faire dans le mur extérieur de la terrasse; mais

il n'était guère possible de songer à cette entreprise avant le commencement de la prochaine saison pluvieuse, de sorte que l'obscurité de la grotte nous causait une sensation très-pénible toutes les fois que nos occupations nous obligeaient d'y pénétrer. Je songai donc à y porter un remède provisoire, et je finis par trouver un moyen dont je me promis le plus grand succès, vu l'adresse et l'agilité de Jack. Il me restait un long et gros tuyau de bambou, de ceux que j'avais employés pour faire mon aqueduc, et je remarquai qu'en le plantant par un bout dans la terre, l'autre bout touchait à la voûte. Je l'y enfonçai donc, et l'y assujettis fortement. Or, comme avant de l'élever j'avais noué au bout supérieur l'échelle de corde, Jack n'eut pas de peine à y monter et à y attacher une chandelle. Il perça, après cela, un tron dans la voûte, et y introduisit une cheville de bois, laquelle s'y engagea d'autant mieux, que le hasard lui fit rencontrer une fente naturelle dans le roc. Cela fait, il vissa dans la cheville de bois une vis de métal, à laquelle tenait une roue, et sur cette roue il passa une corde de grosseur convenable, de sorte que les deux bouts pendaient librement. J'avouerai que, pendant cette opération, le cœur me battait avec force, et j'eus même soin d'étendre un matelas par terre, afin d'amortir le coup, dans le cas où mon pauvre Jack viendrait à tomber. Je ne lui dis pourtant rien de ma précaution, pour ne pas l'effrayer, et que je m'assis même sur le matelas, comme si je ne l'eusse apporté là que pour ma commodité.

Heureusement, mon garçon redescendit sain et sauf, et nous nous mîmes à chercher la grande lanterne du vaisseau, que ma femme et le petit François nettoyaient à fond; dans l'intérieur nous adaptâmes une lampe à quatre becs, que nous remplîmes d'huile de poisson, et l'ayant allumée, nous la hissâmes jusqu'à la voûte par le moyen de la roue ou poulie. Nous eûmes bientôt la joie de voir la grotte d'autant mieux éclairée que les parois de sel réfléchissaient avec éclat la lumière.

Quand nos diverses pièces furent devenues habitables, nous nous occupâmes, pendant plusieurs jours, à y porter les meubles qui devaient les garnir. Ernest et le petit François furent chargés d'arranger la bibliothèque et d'y clouer des rayons sur lesquels nous pussions ranger nos livres. Ma femme et Jack eurent pour leur part les salons et la cuisine, ce qui leur donna beaucoup d'ouvrage. Fritz et moi disposâmes les ateliers, car nous étions les plus forts, et ce travail était le plus pénible. Mon premier soin fut de placer convenablement le tour du capitaine; cette machine était anglaise et d'un travail admirable. Après cela, nous commençâmes à arranger la forge. J'y établis une cheminée, à laquelle j'adaptai le grand soufflet du vaisseau. Nous parvîmes même à dresser l'enclume; mais il nous manquait encore bien des choses pour pouvoir travailler utilement le fer. Je ne dois pas oublier d'ajouter que, dans la pièce à côté, je disposai aussi l'établi de menuiserie avec tous les outils nécessaires, tant ceux du charpentier que ceux du tonnelier.

Quand tous ces grands travaux furent achevés, nous commençâmes à sentir ce qui nous manquait en objets de moindre importance; c'étaient des bannes, des tables, des planches, des échelles, des marchepieds, et une foule d'autres choses trop longues à énumérer et que l'habitude du luxe européen avait changées pour nous en objets de première nécessité. Je m'efforçai d'y suppléer autant que possible, et je trouvais à cela l'avantage d'occuper mes enfants et de les empêcher soit de s'amollir par l'oisiveté, soit de se livrer à l'ennui qu'aurait pu leur inspirer leur position isolée.

A l'aide du plâtras et des décombres que j'avais enlevés en creusant la grotte, je disposai, sur le devant de notre maison, une terrasse formant vestibule, couverte par un toit en appentis appuyé sur une rangée de bambous. Là nous pouvions nous livrer à nos travaux légers, sans être incommodés par le soleil ou la pluie. Quand le temps était tout à fait mauvais, nous travaillions soit dans l'atelier, soit dans la salle à manger, soit dans la bibliothèque.

Cette dernière pièce n'était pas la moins bien garnie de la maison: il s'y trouvait non-seulement mes propres livres, qui étaient en assez grand nombre, mais encore ceux du capitaine et des officiers du bâtiment. Nous avions beaucoup de voyages, de traités sur l'histoire naturelle, et en particulier sur la zoologie et la botanique, avec des planches coloriées, des cartes marines, puis des instruments de mathématiques et d'astronomie, et un beau globe. Nous nous promîmes de faire un grand usage des grammaires et des dictionnaires; on en avait emporté une collection considérable, afin de pouvoir se faire comprendre des nations et des bâtiments que l'on pourrait rencontrer sur sa route. Nous savions tous déjà assez bien la langue française, qui se parle beaucoup en Suisse. Fritz et Ernest s'étaient particulièrement appliqués à l'anglais pendant notre séjour en Angleterre; moi-même je m'étais aussi donné quelque peine pour l'apprendre; ma femme parlait couramment le hollandais, qu'elle avait appris au cap de Bonne-Espérance, où nous avions logé chez une famille hollandaise; Jack montrait des dispositions pour l'italien et l'espagnol, qui lui plaisaient parce qu'ils étaient, disait-il, des langues très-harmonieuses. Nous résolûmes donc de nous appliquer chacun à des langues différentes, sauf l'allemand et le français, que nous devions savoir tous. J'engageai en outre Ernest à étudier le latin, qui pourrait lui devenir utile pour lire divers ouvrages sur l'histoire naturelle

et la médecine; et quant à moi, je résolus de m'appliquer au malais, langue généralement répandue dans les îles de l'Asie.

Ernest se montra le plus assidu de nous tous à sa tâche. Je vis avec plaisir par là qu'il avait de grandes dispositions pour l'étude, et je lui permis en conséquence de s'y livrer, sans pourtant le dispenser complètement d'un travail corporel, que je regardais comme indispensable à sa santé.

Pour en revenir à notre maison, je dirai qu'après avoir encore examiné les trésors que nous avions retirés du vaisseau, nous rassemblâmes un grand nombre de meubles, qui tous trouvèrent leur place: c'étaient des commodes, des glaces, des consoles à dessus de marbre, et deux très-jolis bureaux portatifs. Il y avait aussi des pendules de divers modèles, à l'une desquelles était adapté un carillon, et une montre marine, dont j'avoue que je ne savais pas très-bien me servir. En un mot, nous nous trouvâmes plus riches que nous ne l'avions pensé. En attendant, tous les travaux dont je viens de parler remplirent si bien les dix ou douze semaines de la saison des pluies, que tout ce que je pus faire en outre, avant le retour du beau temps, fut un joug pour nos bœufs et une couple de cardes pour carder le coton, que ma femme ne cessait de me demander. Quand tout fut terminé, mes enfants me pressèrent de changer le nom de notre maison, puisque, n'habitant plus sous la tente, celui de *Zeltheim* avait cessé de lui convenir. Quant à moi, j'aurais bien voulu conserver l'ancien nom, en mémoire de notre délivrance; mais il fallut céder, malgré moi, à leurs instances, et il fut enfin décidé que cette habitation s'appellerait désormais *Felsenheim* (demeure du rocher).

Vers la fin de la saison des pluies, nous éprouvâmes plusieurs ouragans épouvantables accompagnés d'éclairs et de tonnerre. Les vagues de la mer s'élevaient comme des montagnes. Oh! qu'alors nous rendîmes grâce au ciel d'avoir une habitation si bien close! Enfin, cependant, le vent se calma, et nous pûmes sortir de chez nous pour reconnaître les effets de ce bouleversement de la nature. Après avoir jeté les regards autour de nous, nos yeux se fixèrent sur un point que Fritz paraissait examiner avec une attention toute particulière. Il avait découvert, sur le petit îlot ou écueil situé dans la baie des Flamants, un objet dont il ne pouvait se rendre raison. Il le prenait pour une chaloupe échouée et renversée. Je voyais bien qu'il se trompait, sans pouvoir dire cependant ce que c'était réellement, quoique je le considérasse à travers une lunette d'approche; de plus en plus curieux de découvrir ce que ce pouvait être, et d'ailleurs ennuyés d'être restés si longtemps à la maison, nous consacraâmes le reste de cette journée à radouber et à mettre à flot notre barque, dans laquelle le lendemain Fritz, Ernest, Jack et moi nous nous embarquâmes pour aller à la découverte.

Plus nous approchions de l'objet de notre curiosité, plus nos conjectures variaient: l'un soutenait toujours que c'était une chaloupe échouée; l'autre disait que c'était un gros tronc d'arbre dépouillé de ses branches; un troisième croyait voir le monstrueux lion de mer que l'amiral Anson décrit dans ses Voyages. Quant à moi, je me persuadai que c'était une baleine que les dernières tempêtes avaient jetée à la côte, et je ne tardai pas à être convaincu que j'avais bien deviné. La houle était encore trop forte pour que nous pussions en approcher; mais nous réussîmes à débarquer sur le côté opposé de l'îlot, au pied du rocher dont il se composait principalement, et d'où l'on pouvait arriver par un petit détour jusques auprès du monstre. Pendant notre promenade, nous remarquâmes que l'îlot était assez joli, et qu'il ne serait pas impossible d'en tirer parti pour la culture; en ce moment il servait d'habitation à diverses espèces d'oiseaux aquatiques, dont nous trouvions partout les nids sous nos pas. Nous ramassâmes quelques œufs frais pour en régaler ma femme.

Il y avait deux chemins pour se rendre à la baleine: l'un plus court, mais assez rude, parce qu'il fallait gravir un rocher; l'autre plus commode, mais plus long, en suivant la grève. J'envoyai mes enfants par ce dernier, et je me décidai pour l'autre, parce que je n'étais pas fâché d'ailleurs de monter sur une hauteur pour reconnaître l'îlot dans son ensemble. Lorsque je rejoignis mes fils, ils me recurent avec une joie sans pareille. Ils avaient, du reste, complètement oublié la baleine dans le plaisir qu'ils avaient pris à ramasser des coquillages de toute espèce, et ils m'entourèrent pour me les montrer. Quand je leur eus donné la satisfaction de les bien admirer, je m'occupai de la baleine, qui était d'une fort grosse espèce. Je dis après cela à mes enfants de se préparer au départ, en ajoutant que, le soir, quand la mer toujours agitée serait devenue plus calme, et quand nous serions favorisés par la marée, nous retournerions à l'île avec des outils, afin de voir quel parti nous pourrions tirer de notre prise.

Pendant que nous traversions le petit bras de mer qui nous séparait de notre demeure, mes enfants se plaignirent de ce que l'exercice de la rame les fatiguait beaucoup, et me pressèrent de mettre mon industrie en œuvre pour trouver un moyen de les soulager. Je souris en voyant la grande confiance qu'ils mettaient dans mon génie inventif, et je leur dis que si j'avais des roues et des ressorts, comme ceux dont on se sert pour faire marcher les grandes horloges des clochers, je pourrais peut-être aider à leur paresse. Fritz me répondit sur-le-champ qu'il avait vu deux grosses roues de fer qui faisaient

partie de deux tournebroches, et dont je pourrais me servir pour cela si sa mère n'en avait pas besoin. Je répliquai que notre batterie de cuisine était assez complète, mais qu'il n'était pas si facile de faire une mécanique de ce genre avec des roues de tournebroches.

Parmi les coquillages qui avaient fait tant de plaisir aux enfants, se trouvaient quelques branches de corail, dont ils ne pouvaient se lasser d'admirer la merveilleuse structure, et Fritz me pria de lui dire quel genre de produit ce pouvait être. « Ils paraissent, me dit-il, appartenir aux trois règnes de la nature à la fois. Ils sont durs comme de la pierre; ils ont des branches et des rameaux comme une plante, et ils renferment, à ce que je crois, de petits animaux dans ces trous ou cellules.

moi. Ta réflexion n'est pas mauvaise, mon cher Fritz. Cependant je te dirai que leur examen attentif a démontré que le corail appartient au genre des polypes, et que leur maison les entoure à peu près comme celles des limaçons et des coquillages. Mais comme la plupart de ces animaux ont des fibres ou bras qui ressemblent à des branches, et aussi à cause de la manière dont ils se propagent, on leur a donné le nom de zoophytes, composé de deux mots grecs : *zoon*, animal, et *phytos*, plante. Les animaux du corail ne se trouvent que dans la mer, où ils vivent en société. Dès qu'on les tire de l'eau, ils se dessèchent, et l'on a alors de la peine à les distinguer. Quant aux coraux mêmes, ils se composent d'une matière semblable à de la chaux, qui se durcit considérablement dans l'eau.

Fritz. Mais comment se forment ces beaux arbres?

moi. Il me serait difficile de le dire très-précisément. Il me paraît toutefois que ce sont des familles très-nombreuses de ces petits animaux, qui travaillent ensemble à l'accroissement des arbres en émettant une sorte de liquide gluante, comme font les limaçons, et qui ne tarde pas à se durcir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'autour de la partie calcaire règne une espèce d'écorce qui paraît être aussi nécessaire à la conservation de l'ensemble que l'écorce des arbres l'est à ceux-ci. C'est sous cette écorce et au bout des branches, dans de petits boutons creux, qu'habitent ces animaux gélatineux, qui prennent leur nourriture par le moyen de fibres extérieures.

Ernest. Il faut qu'il s'écoule un temps terriblement long avant qu'un de ces arbres à corail s'élève seulement à un ou deux pieds de haut.

moi. Au contraire : on ne saurait croire avec quelle promptitude cela se fait. Un certain nombre de ces petits animaux se détachent des anciens arbres, se fixent autre part, commencent à bâtir leur maison de pierre, et en peu d'années ils couvrent souvent un rocher tout entier ou la carcasse d'un vaisseau naufragé. C'est une chose vraiment merveilleuse de voir comment la sage nature sait tirer les choses les plus grandes des plus petits commencements. On a vu des rochers de corail assez forts pour briser les bâtiments qui les heurtaient, et ces rochers s'élevaient d'une si grande profondeur, que tout autour d'eux la sonde ne trouvait point de fond.

Fritz. Comment fait-on pour se procurer le corail?

moi. Quelquefois, et ce sont souvent les plus beaux morceaux, les flots de la mer le jettent sur le rivage; d'autres fois on le pêche. Les pêcheries les plus abondantes, si je ne me trompe, sont celles de la Méditerranée. On trouve beaucoup de corail sur les côtes d'Afrique, de Corse, de Sardaigne et de Malte, d'où on le porte en Turquie, les Turcs en faisant un grand usage pour orner leurs turbans et pour les enfiler en chapelets.

Jack. Je ne comprends pas comment on peut tirer de la mer le corail, qui s'attache au fond avec autant de force qu'un rocher.

moi. Tantôt on se sert de plongeurs qui vont le chercher avec des filets; tantôt on dispose deux fortes poutres en forme de croix auxquelles on attache un grand nombre de grosses cordes garnies de filets, tandis qu'un poids, dont la croix est garnie au point d'intersection, en facilite la descente. Les morceaux de corail s'attachent aux cadres, on bien se brisent et tombent dans les filets; car la machine est assez forte pour pouvoir emporter des branches tout entières.

Ernest. Pourriez-vous me dire, mon cher papa, ce que l'on entend par des îles de corail? Seraient-ce celles où on le pêche en plus grande abondance?

moi. Non, mon fils; ce sont les productions marines les plus étonnantes que l'on puisse s'imaginer. Ce sont de véritables îles, dont toute la base, jusqu'au fond de la mer, se compose de troncs et de branches de corail, innombrables et entrelacés d'une façon inextricable. Dans le commencement, c'étaient sans doute de simples écueils de corail, tels qu'on en voit encore beaucoup. Il paraît que la mer aura porté ensuite dans le labyrinthe des branches de corail toutes sortes de coquillages et de plantes marines, qui s'y seront arrêtés et se seront peu à peu mêlés avec du sable et de la craie. Plus tard encore, il y sera arrivé des semences; elles y auront pris racine et auront produit des coraux, des graminées, des fleurs. Des débris d'animaux, des troncs d'arbres pourris augmentèrent par degrés l'épaisseur de la terre végétale. Il y a dans la mer Pacifique un grand nombre d'îles qui se sont formées de cette manière, et qui sont aujourd'hui les unes réellement habitées et les autres très-susceptibles de l'être. L'imagination de l'homme s'égarerait s'il voulait essayer de calculer le nombre de petits animaux dont le travail a été

nécessaire pour élever du fond des mers une semblable construction, dont l'origine remonte peut-être à l'époque de la création du monde.

Agréablement livrés à ces entretiens instructifs, et poussés par un léger vent de mer qui nous permettait de hisser notre voile, nous arrivâmes à Felsenheim, toujours, comme je l'ai dit, avec l'intention de retourner à l'ilot après le dîner. Aussitôt que j'eus fait part à ma femme de mon projet, elle témoigna le désir de nous accompagner. J'y consentis, en l'engageant seulement à emporter une boussole, un baril d'eau douce et des provisions pour deux ou trois jours, de peur qu'un changement de temps inopiné ne nous forçât d'y rester.

Immédiatement après le dîner, que nous achevâmes plus promptement qu'à l'ordinaire, nous nous mîmes en devoir de partir pour l'ilot de la baleine; ce qui m'embarassait surtout, c'était de trouver des tonneaux convenables pour y conserver l'huile, dont un approvisionnement nous devenait d'autant plus nécessaire, que je comptais à l'avenir laisser brûler jour et nuit la lanterne de la grotte, afin de pouvoir résister à l'attaque de tout ennemi qui pourrait se présenter et placer notre bétail en sûreté. Après quelques discussions, ma femme proposa de mettre en pièces l'embarcation de tonneaux, dont nous nous étions servis pour emporter les débris du vaisseau, et qui depuis ce temps n'avait été consacrée à aucun autre usage. Je trouvai cet avis fort sage, comme tous ceux que donnait ma femme, et en conséquence nous nous hâtâmes de disposer ces tonneaux vides; puis, après nous être munis de haches et de coutelas, nous nous embarquâmes, traînant après nous les tonneaux à la remorque.

Nous fûmes plus longtemps en route que le matin. En arrivant dans la petite île, mon premier soin fut de mettre en sûreté notre chaloupe et nos tonneaux, après quoi nous examinâmes en détail le monstre marin que nous nous disposions à dépecer. Je le mesurai approximativement, et je jugeai à vue d'œil qu'il pouvait avoir de soixante à soixante-cinq pieds de long et de trente-cinq à quarante pieds de circonférence dans la partie la plus large du corps. On conçoit que, quand je voulus en évaluer le poids, mes données furent beaucoup moins positives; aussi ne fut-ce qu'avec défiance que je dis à mes enfants qu'à mon idée cet énorme cétacé devait peser environ soixante mille livres. Ce qui paraissait le plus surprenant, c'était la grosseur de la tête, qui occupait à peu près le tiers de tout le corps, et en revanche la petitesse des yeux, qui n'étaient guère plus gros que ceux d'un bœuf. Les fanons étaient d'une longueur extraordinaire. Nous les vîmes distinctement quand nous eûmes augmenté l'ouverture de l'horrible gueule. Ce sont ces fanons qui tiennent lieu de dents pour la baleine; ils ont la courbure d'une lame de faux; ils sont pointus comme elle et d'une substance de corne noire, flexible, élastique et frangée aux bords en manière de soies de sanglier. Les fanons de la mâchoire supérieure s'ajustent obliquement entre ceux de la mâchoire inférieure, comme dans un fourreau. Ils sont d'un grand usage pour faire ce que l'on appelle dans le commerce des baleines.

Mes enfants furent bien étonnés à l'aspect de l'énorme grosseur de la langue, et mon petit François sentit des larmes de frayeur mouiller ses yeux quand il vit l'effroyable gueule de ce monstre, si grande en comparaison du gosier, qui avait tout au plus le diamètre de mon bras. Cette dernière circonstance parut fort surprenante à Fritz, attendu que, selon lui, un si grand animal ne pouvait manquer de se nourrir de fort gros morceaux. Je lui fis observer, au contraire, qu'il ne vivait que de très-petits poissons, de vers et d'insectes. Dans le nombre de ces derniers, on remarque surtout celui que l'on appelle, en hollandais, *walvischaas*, ou amorce à baleines, qui fourmille dans les mers des deux pôles et que les cétaqués avalent en quantité avec l'eau de mer, après quoi ils rejettent l'eau soit en la laissant rouler entre leurs fanons, soit en la lançant par les deux ouvertures qu'ils ont sur la tête, et que l'on appelle des *évents*.

Ernest me demanda comment un animal dont le gosier était si étroit avait pu, comme la Bible nous l'apprend, avaler le prophète Jonas. Je lui répondis que l'Écriture sainte ne dit point que ce fût une baleine proprement dite, et que dans le nombre des cétaqués il y en avait plusieurs dont la construction était tout à fait différente, tels, par exemple, que le requin.

Mais il était temps de mettre fin à notre conversation et de commencer sérieusement l'ouvrage. Fritz et Jack, leurs souliers garnis de crampons de fer, montèrent sur l'animal par la queue et parvinrent jusqu'à la tête, où, d'après mes ordres, ils enlevèrent la lèvre supérieure avec leurs coutelas et arrachèrent ensuite les fanons, au nombre d'environ cent vingt, en ne choisissant que les plus longs et les plus beaux. Ma femme et le petit François portaient au fur et à mesure notre récolte à la chaloupe, où bien aidaient Ernest, qui, trempé de sueur, enlevait à coups de hache de gros morceaux de lard des flanes de la baleine. Nous ne tardâmes pas à voir arriver des spectateurs de nos travaux. L'air se remplissait d'oiseaux de toute espèce qui, après avoir fait quelques tours en poussant des cris aigus ou rauques, fondirent sur le cétaqué mort et se mirent à en dévorer le lard devant nos yeux et presque sous nos couteaux. Il fallut combattre pour conserver notre juste part du butin; plus d'un oiseau

périt, et ma femme, à mesure qu'ils tombaient, s'empressait de leur arracher leurs plumes et de les mettre de côté.

Je laissai Fritz achever seul la récolte des fanons, et je m'occupai à découper un très-long morceau de la peau, prévoyant qu'à l'aide de l'huile je parviendrais à en faire des courroies pour atteler nos bêtes de trait à nos voitures, ainsi que des semelles pour nos souliers. J'aurais bien voulu emporter aussi une partie des boyaux et des nerfs de la queue, mais l'heure était trop avancée, et d'ailleurs notre chargement était complet. Je me bornai donc à couper un morceau de la langue, parce que j'avais entendu dire qu'elle était la seule partie de la baleine qui pût servir d'aliment à nos estomacs européens, et qu'elle fournissait, en outre, une huile d'une qualité supérieure.

On aurait de la peine à se figurer notre joie lorsque nous nous retrouvâmes chez nous et que nous pûmes nous laver et nous nettoyer à fond, en sortant du dégoûtant travail auquel nous nous étions livrés. Après avoir traîné nos tonneaux sur le rivage, nous les transportâmes à la grotte, en y attelant alternativement la vache et l'âne, et en les faisant rouler sur des cylindres.

Il y eut un silence de mort qui me fit frissonner malgré moi. Je comptai trente à quarante singes étendus sur la place.

Le lendemain de grand matin, nous nous remîmes dans la chaloupe mais, cette fois, ma femme et le petit François restèrent à la maison, car je jugeai que ce qui nous restait à faire serait un ouvrage par trop désagréable pour eux. Je voulais tâcher d'enlever le gros boyau de la baleine, afin qu'il pût me servir soit pour y conserver l'huile, soit pour d'autres usages. Je n'avais pas renoncé, d'ailleurs, au projet de m'emparer des nerfs de la queue.

À notre arrivée dans l'îlot, nous trouvâmes notre baleine à la même place et toujours entourée d'innombrables monettes et autres oiseaux de mer qui dévoraient sa chair. Nous nous dépouillâmes de nos habits et revêtîmes des blouses, puis nous nous mîmes en devoir d'ouvrir le ventre de l'animal. Nous jetâmes aux oiseaux une partie des entrailles, pour les occuper, et nous coupâmes tout ce qui me parut pouvoir nous être utile, en morceaux longs de douze à quinze pieds. Ayant transporté ces morceaux au bord de la mer, nous en enlevâmes la peau extérieure qui est musculeuse et que nous abandonnâmes également aux animaux de proie. Nous retournâmes ensuite chaque morceau du côté de la peau poilue que nous ôtâmes aussi, soit en la grattant, soit en la lavant dans l'eau de mer, jusqu'à ce qu'enfin il ne nous restât plus que la peau intérieure ou nerveuse. Nous la lavâmes encore une fois et nous la serrâmes dans un tonneau que nous avions apporté avec nous. La soirée approchant, je me bornai, après cela, à laver une partie du foie et les nerfs de la queue et nous nous rembarquâmes. Ernest avait encore trouvé sur la grève quelques beaux coquillages et, entre autres, un nautilus papyracé, acquisition précieuse pour le cabinet d'histoire naturelle que nous avions commencé à former.

Pendant notre traversée, mes enfants me demandèrent à quoi je comptais employer les boyaux et les nerfs de la baleine. Je leur répondis que les premiers me serviraient à faire des outres dans lesquelles je conserverais l'huile, et que, quant aux seconds, j'imiterais les Esquimaux et les Samoyèdes, qui, n'ayant pas de chanvre pour faire de la ficelle, prennent en place les nerfs des cétaqués, qui leur tiennent même lieu de fil pour coudre leurs vêtements et leurs canots.

FRITZ. Mais, dites-moi, mon papa, qui vous a appris à préparer les boyaux comme vous l'avez fait aujourd'hui ?

LE PÈRE. C'est notre vieille charentaise, à***.

JACK. Papa se moque de nous. Serait-ce dans l'Aar que la charentaise aurait pêché les baleines dont les boyaux lui ont servi à faire des saucissons ?

LE PÈRE. Non vraiment, petit railleur ; mais, comme je l'ai vue nettoyer des boyaux de cochon, qu'elle remplissait ensuite de chair, je n'ai eu qu'à l'imiter dans cette occasion. La baleine, qui est un mammifère, tout comme le cochon, a des boyaux qui se composent de trois ou quatre peaux, de différente épaisseur, placées l'une sur l'autre. La peau intérieure, qui est velue et plissée, ainsi que l'extérieure, qui est charnue, se jettent. C'est celle du milieu, qui est épaisse et forte, dont se servent principalement les charentais et les batteurs d'or, car elle est à la fois élastique et résiste à la corruption.

FRITZ. Quel usage peuvent en faire les batteurs d'or ?

LE PÈRE. Je ne sais si je pourrai te le bien faire comprendre. Voici à peu près comment ils font : ils prennent un cahier de papier blanc, du plus fin qu'il y ait, et placent entre chaque feuillet un morceau de fil d'or aplati entre deux cylindres d'acier. On pose ensuite sur le fil d'or un morceau de boyau de veau ou de bœuf, de la même grandeur que le papier, en prenant soin de le choisir bien net et bien uni, ce qui est cause que l'on préfère employer les morceaux qui ont déjà servi, pourvu qu'ils ne soient pas déchirés. Quand le cahier est plein, on le met entre deux morceaux de carton fin et on le bat ensuite, avec de grandes précautions, au moyen d'un maillet arrondi, sur une table de marbre poli. Quand cette opération a duré assez longtemps, ce que les ouvriers connaissent par l'habitude, on retire le cahier et l'on enlève les boyaux que l'on a placés entre les feuillets. L'or s'y réduit à une si grande ténuité, que l'on assure qu'un seul ducat suffirait pour dorer complètement un cavalier et son cheval. En dernier lieu, on rogne le cahier pour lui donner le format convenable, et l'or qui reste entre les rognures se colle avec de la gomme dans de petites coquilles à l'usage des peintres.

JACK. Ces boyaux peuvent-ils servir à autre chose encore ?

LE PÈRE. Certainement. Ainsi, par exemple, quand votre mère fera des confitures, elle ne sera pas fâchée d'en avoir pour couvrir ses pots ou ses bouteilles et empêcher l'air d'y pénétrer. Les apothicaires s'en servent au même usage ; aux naturalistes, ils prédisent les changements de temps ; les servantes les emploient pour filer, et les jeunes gens trouvent en eux un grand secours pour le chant et la danse.

ERNEST. Pour le chant et la danse ? Papa veut sans doute mettre notre érudition à l'épreuve.

FRITZ. Non vraiment, frère Ernest ! tout ce que papa nous a dit est fort exact : les physiiciens ne se servent-ils pas de cordes à boyau pour mesurer l'humidité de l'air ? n'y a-t-il pas toujours deux cordes semblables aux rouets ? et enfin sans elles comment jouerait-on du violon ?

ERNEST. Tout cela se fait avec des cordes et non point avec des boyaux.

LE PÈRE. C'est une erreur commune parmi les hommes de juger des choses par les noms qu'on leur donne plutôt que par leur essence. Ces cordes se font avec des boyaux de mouton très-fins et bien nettoyés, que l'on coupe en lanières et que l'on tord ensuite à peu près comme de la ficelle.

JACK. Vous venez de parler, papa, de boyaux très-fins ; tous les boyaux d'un animal ne sont-ils donc pas de la même finesse ?

LE PÈRE. Non, ils sont plus ou moins épais selon leur destination particulière. On ne saurait croire combien est compliquée l'opération de la digestion, de la séparation, de l'absorption et de l'expulsion des aliments. Il est prouvé que les boyaux de l'homme sont cinq à six fois aussi longs que son corps tout entier, et il paraît que la nature a jugé nécessaire de faire faire aux aliments une très-longue route pour les bien mêler, les assimiler et conserver tout ce qui pouvait servir à l'entretien du corps ; on y trouve des passages tantôt plus larges, tantôt plus étroits ; ici la bile vient se mêler aux aliments pour les humecter et les dissoudre ; là c'est un mouvement verniculaire qui se fait lentement et involontairement pour pousser les aliments du haut en bas. Les divers boyaux ont chacun leur nom par lequel les anatomistes les distinguent ; il y règne une activité continuelle, mais aussi ils deviennent la source de bien des maladies quand leurs fonctions ne se font pas avec régularité.

Comme j'achevais cette définition, nous nous trouvâmes assez près du rivage pour distinguer ma femme, qui nous regardait venir. Nous abordâmes, mais la bonne ménagère lit assez grise mine en voyant le butin que nous lui apportions ; car elle songeait au travail dégoûtant dont elle allait être chargée à son tour.

« Au nom du ciel, dit-elle, pourquoi toutes ces cochonneries ? Il

me semble que nous en avons déjà assez. Il est du moins heureux que les enfants ne soient pas aussi sales qu'hier, sans cela je n'aurais qu'à passer tout mon temps à les laver, eux et leurs habits.

LE PÈRE. Console-toi, ma chère femme, songe que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. J'ai cru que je ne devais pas négliger une aussi heureuse chance que celle d'une baleine échouée. D'ailleurs, dans notre position, il me semble que nous ne pouvons trop employer notre activité, de peur que, si nous nous livrions à la paresse naturelle à l'homme, nous ne finissions par devenir comme de véritables sauvages qui ne songent pas au lendemain. Il faut espérer aussi que nous pourrons un jour quitter ces bords, et, dans ce cas, nous ne regretterons pas d'avoir profité de notre exil pour acquérir autant de connaissances que possible.

Jack sauvé par son chacal.

LA MÈRE. C'est fort bien; mais tu avoueras que tu formes tant de projets pour l'exécution desquels tu comptes sur mon assistance, qu'il te faut remplir ton attente; je devrais avoir les cent bras de Briarée.

LE PÈRE. En vérité, ma chère amie, tu en fais tant que tu ne dois pas être étonnée si parfois je me surprends à te croire des forces surnaturelles. Du reste, pour ce qui regarde notre capture d'aujourd'hui, elle servira à se procurer bien des choses dont je sais que tu as envie : d'abord de l'huile à brûler, puis de la graisse pour préparer le cuir et pour faire du savon.

LA MÈRE. Quant à du savon, tu m'en parles toujours et je n'en ai pas encore vu, et pour ce qui regarde l'huile à brûler, les noix de coco nous en pouvaient fournir.

LE PÈRE. Elles en contiennent à la vérité; mais comment aurions-nous fait pour la presser et l'en extraire? nous n'avons aucun appareil pour cela; je te promets de te faire du savon quand tu m'auras donné une quantité suffisante de cendres et quand tu ne les emploieras pas toutes dans leur état naturel pour faire la lessive. »

Je passai le reste de la soirée à confectionner les outres de boyaux dont je voulais me servir pour conserver l'huile de baleine, et je ne me couchai pas avant d'en avoir achevé quelques-unes que je suspendis au plafond de notre séchoir.

Notre première occupation, le lendemain matin, fut de préparer notre huile, de faire cuire le foie de la baleine, de passer le tout au tamis et de remplir nos outres, après quoi nous jetâmes les débris dans le ruisseau des Chacals, où nos oies et nos canards s'en régalaient à plaisir. Nous fîmes aussi à cette occasion une abondante récolte d'écrevisses. Voici comment : pendant que je travaillais ainsi, ma femme avait examiné les oiseaux dont nous nous étions emparés à l'île de la Baleine. Après en avoir arraché une partie des plumes, elle avait reconnu que la chair en était maigre et sèche et répandait une odeur excessivement rance. Elle les avait, en conséquence, jetés dans le ruisseau, où ils avaient attiré un grand nombre d'écrevisses, comme l'avait fait autrefois le chacal que nous avions tué.

Lorsque enfin nous eûmes terminé la dégoûtante tâche de recueillir le lard et l'huile de la baleine, et que nos travaux eurent commencé à reprendre leur cours habituel, ma femme me fit une proposition dont l'idée lui roulait dans la tête depuis notre visite au petit îlot.

« J'ai remarqué, me dit-elle, combien notre île est agréable et sûre; or, le moyen le plus infaillible d'en détruire l'agrément et peut-être même la sûreté, vu le danger du feu auquel nous nous exposerions, serait de renouveler souvent, à la porte de notre demeure, des travaux du genre de ceux auxquels tu viens de te livrer. Ne pourrions-nous pas, à l'avenir, faire de l'îlot de la Baleine une espèce d'atelier pour tous les travaux malpropres ou dangereux? Il te serait, en outre, plus facile d'y faire venir le combustible par eau, et puis tu choisirais un endroit d'où tu aurais toujours la vue de Falkenborst. Il me semble aussi que cet îlot serait excellent pour y établir des pépinières et des colonies d'animaux domestiques, de ceux surtout qui ont pour ennemis les singes, les chats-tigres et les cochons sauvages. Quant aux oiseaux de mer, ils cesseraient d'y venir une fois que nous nous y serions établis. »

Cette pensée de ma femme me sourit beaucoup, et mes enfants en sautèrent de joie; c'était l'attrait de la nouveauté : ils auraient voulu s'embarquer sur-le-champ pour aller planter notre parc; mais je les engageai à attendre quelques jours jusqu'à ce que les chairs qui restaient attachées à la carcasse de la baleine fussent complètement consumées et que cet énorme animal ne répandît plus de mauvaise odeur. Dans l'interval, je m'appliquai à trouver un moyen pour rendre moins pénible l'action de ramer à laquelle mes fils étaient forcés de se livrer à chaque excursion maritime que nous faisions. A cet effet, je pris le plus grand de nos deux tournebroches, qui était muni d'un fort ressort servant à le mettre en mouvement. Je choisis ensuite une barre de fer carrée, plus longue que notre barque n'était large au pied du mât, de sorte qu'en la posant en travers elle dépassait les bords d'un pied environ de chaque côté. Au milieu, j'attachai un

En rest se montra le plus assidu de nous tous à sa tâche.

pignon à quatre branches; j'arrondis les deux bouts de la barre de fer qui posaient sur les côtés de la barque, en laissant toutefois les deux extrémités carrées, afin d'y pouvoir fixer des espèces de moyeux immobiles, retenus par des chevilles. Dans ces moyeux j'introduisis quatre rais comme aux roues d'une voiture, avec cette différence que je leur donnai un léger biais. D'ailleurs ils n'étaient pas d'une égale grosseur, mais s'élargissaient aux extrémités, ce qui leur donnait tout l'air de véritables rames. Je me dispense de décrire la manière dont je m'y pris pour faire communiquer ma barre de fer avec le tournebroche, de façon que le mouvement du ressort pût faire tourner la barre et par suite nos rames; il suffira de dire qu'après plusieurs essais infructueux, je parvins, en ajoutant au ressort quelques fanons de baleine, à lui donner beaucoup plus de force qu'il n'en avait. Ce qu'il y avait de plus imparfait, et ce défaut était irrémédiable, c'était que la machine ne marchait tout au plus que pendant un quart d'heure,

et qu'il fallait à chaque instant la remonter. En attendant, elle faisait toujours avancer la barque tant bien que mal, et le repos qu'elle procurait à mes enfants, quoique court, leur était d'une véritable utilité.

Il me serait impossible de décrire la joie de ma petite famille la première fois que la machine, mise en mouvement, réussit à éloigner la barque du bord. On voulut essayer sur-le-champ une traversée un peu longue, et se rendre sans retard à l'îlot de la Baleine. Je répondis que la journée était trop avancée, mais que mon projet était d'entreprendre le lendemain un voyage beaucoup plus long. Je voulais aller au cap de l'Espoir trompé visiter notre petite colonie de Prospect-Hill, voir en quel état se trouvaient nos bêtes, et toucher en revenant à l'îlot de la Baleine. Ma proposition obtint l'assentiment général. On prépara des armes, des habits, des provisions, et l'on se coucha de bonne heure afin d'être prêt le lendemain au point du jour.

Avant de partir, nous disposâmes toutes choses pour pouvoir rester absents une journée entière. Ma femme, qui voulait nous accompagner avec le petit François, avait fait cuire un morceau de la langue de la baleine, que nous avions salée et fumée, et l'emporta soigneusement enveloppée de feuilles vertes. Nous nous embarquâmes gaiement. Je dirigeai la barque dans le courant du ruisseau des Chacals, qui nous entraîna dans la mer, où nous eûmes le bonheur de ne point trouver de vent contraire. Déjà nous avions dépassé l'île des Requin, et l'îlot de la Baleine se montrait à nos yeux. Comme notre course allait désormais se prolonger sur une ligne droite, entre cet îlot et la côte, en passant devant le marais des Flamants, je mis en jeu ma mécanique, qui nous fit avancer assez lentement, attendu la pesanteur de la cargaison.

Je m'étais éloigné d'environ trois cents pas de la grève, afin que les sinuosités du rivage ne me forçassent pas de dévier de la ligne droite, et parvenus à cette distance, nous jouîmes d'une vue magnifique, que les grands figuiers de Falkenhorst et le bois de chênes à glands doux rendaient fort pittoresque. Nous remarquâmes aussi pour la première fois que, sur le dernier plan du paysage et le long de la grande paroi de rochers, régnait une terrasse couverte de la plus riche végétation. Elle nous parut surpasser en beauté même notre petit paradis terrestre, et nous ne pûmes nous empêcher de pousser, en le contemplant, quelques soupirs, excités par le regret de n'y pouvoir attendre. Nous vîmes aussi avec plaisir que l'îlot de la Baleine, dont nous n'avions pas encore fait tout le tour, présentait, du côté qui regardait Prospect-Hill, quelques arbres et arbustes, car nous le voyions dépourvu de toute verdure.

Je pris terre à la hauteur du bois des Singes ou des Cocotiers; car je voulais y cueillir quelques noix de coco fraîches, et chercher en même temps quelques arbres assez jeunes pour pouvoir les transplanter dans notre îlot. Ce fut avec un bien grand plaisir qu'en débarquant j'entendis de loin chanter nos coqs de Waldegg; une douce illusion me transporta pour un moment dans ma patrie, où ce chant m'avait si souvent annoncé le voisinage de l'habitation des hommes et l'espoir d'un asile hospitalier. Je cachai mon émotion pour ne pas attrister ma femme, et j'exhortai ma petite famille à se mettre à l'ouvrage. Nous eûmes bientôt rassemblé quelques jeunes plants dans le bois voisin, ainsi que des pignons tombés. Au bout d'une heure, nous nous rembarquâmes pour Prospect-Hill, où nous fûmes accueillis par un mélange de cris et de chants divers partant du gosier de nos colons.

Je débarquai dans une très-petite crique, aux environs de laquelle croissaient une assez grande quantité de mangliers noirs, que j'avais principalement en vue en ce moment. Je savais que ces arbres réussissaient particulièrement bien sur le bord de la mer, où ils défendaient les terrains situés derrière eux des empiétements de l'Océan; leur écorce fournit, en outre, un assez bon tan. Je voulais, d'après cela, m'en procurer quelques plants pour les planter dans l'îlot de la Baleine. Quand nous en eûmes rassemblé quelques douzaines, et que nous les eûmes enveloppées de feuilles humides, nous montâmes la côte un peu escarpée qui conduisait à Prospect-Hill. Nous y trouvâmes tout dans le meilleur ordre, si ce n'est que nos bêtes et nos oiseaux étaient devenus un peu sauvages. Du reste, leur nombre était considérablement augmenté. Mes enfants firent une récolte assez abondante d'œufs; mais quand ils voulurent traire les chèvres, pour nous procurer un peu de lait chaud, il fut impossible d'en approcher. Cependant mes garçons trouvèrent bientôt moyen de les mater: ils en couchèrent deux ou trois par terre à grands coups de main; puis, leur ayant donné un peu de sel à lécher, ils réussirent à remplir de lait deux écuelles de noix de coco. Ma femme parvint aussi à s'emparer de deux ou trois poules, qu'elle attacha par la patte pour les rapporter avec nous à la maison. Enfin, j'allai avec Fritz couper quelques paquets de cannes, dont un champ considérable s'élevait derrière notre métairie.

Nous repartîmes après cela bien chargés pour l'îlot de la Baleine; toutefois, avant de me diriger de ce côté, je voulus essayer encore s'il ne me serait pas possible de doubler le cap de l'Espoir trompé. Mais ce promontoire justifia de nouveau son nom; l'eau commençait à baisser, un grand banc de sable s'étendait assez loin dans la mer,

et je voyais en outre, à une certaine distance, des brisants au milieu desquels je n'avais nulle envie d'exposer ma famille chère. Enfin un vent frais très-favorable s'étant levé, je tirai ma mécanique dans la barque, et je hissaï la voile, qui nous fit franchir promptement le chemin qui nous restait à faire. Mes enfants n'avaient quitté qu'à regret les environs du banc de sable, car ils étaient fort curieux de voir de plus près une troupe de gros animaux marins qui s'y reposaient, et que je pris pour des ours et des lions de mer. Dans le premier moment, nous nous étions figuré que c'étaient de grosses pierres enfoncées que les flots laissaient à sec; mais bientôt des rugissements lointains, joints à un mouvement inattendu, nous apprirent que ces prétendues pierres étaient animées. Il y avait deux troupes différentes, qui ne paraissaient pas fort bien disposées l'une envers l'autre. Quant à moi, je crus que la prudence m'ordonnait de ne point intervenir dans une querelle qui ne me regardait nullement, et je m'éloignai au plus vite du théâtre de la guerre.

En arrivant près de l'îlot, je cherchai un endroit favorable pour établir ma pépinière, et ce fut là que je pris terre; mais les enfants, au lieu d'aider leur mère et moi à décharger la barque, se mirent, en vrais gamins qu'ils étaient, à courir çà et là pour ramasser du corail et des coquillages, et laissèrent à nous seuls tout l'embaras. En attendant, il ne s'écoula pas longtemps avant que, sur la hauteur derrière laquelle nos enfants avaient disparu, nous n'en vissions reparaitre un qui se mit à crier de toutes ses forces: « Papa! maman! un squelette monstrueux est couché sur la grève! C'est certainement un mammoth! Venez voir tout de suite. »

C'était Jack qui nous annonçait cette nouvelle avec son exagération accoutumée. Je me moquai de lui, et lui rappelai que c'était sans doute le squelette de notre ancienne amie la baleine qu'il venait de voir.

« Non, non, reprit-il; ce ne sont pas là des arêtes de poisson, ce sont de véritables os. La mer aura sans doute emporté la baleine; ce mammoth est plus long et plus haut qu'elle, il est beaucoup plus éloigné de l'eau. »

Pendant que Jack, qui était arrivé près de moi, me prenait la main et cherchait à m'entraîner avec lui, un second messager parut sur la crête du rocher et cria: « Papa, papa! une énorme tortue!... Venez, venez donc! Elle court de toutes ses forces vers la mer, et je ne suis pas assez fort pour la renverser sur le dos. »

Cet appel de Fritz me sembla plus digne d'attention que la singulière invitation de Jack. Je m'empressai donc de prendre sur le dos les deux rames et la perche d'aviron de la barque, dont je comptais me servir comme de levier pour renverser la tortue, et je courus de ce côté. Jack et Ernest vinrent à notre secours, et, par la réunion de toutes nos forces, nous parvîmes à coucher l'animal sur le dos. Il était d'une taille fort respectable, ayant plus de huit pieds de long. Je jugeai qu'il pouvait peser cinq quintaux. C'était évidemment une tortue de la plus grande espèce, de celle qui pèse quelquefois jusqu'à huit cents livres.

Pour le moment nous la laissâmes là, car je ne me rendais pas bien compte de la manière dont je devais m'y prendre pour en tirer parti; et pressé de plus en plus par Jack, je me rendis avec lui auprès du prétendu squelette de mammoth: quand j'y fus arrivé, je n'eus pas de peine à convaincre le bon Jack de la vérité. Je lui fis voir, par la mesure de nos pas, par l'empreinte de nos pieds sur le sable, et surtout par les traces encore visibles des travaux auxquels nous nous étions livrés dans la grotte de la baleine, que c'était réellement notre ancienne connaissance qu'il voyait; je lui demandai après cela ce qui avait pu lui donner l'idée que cet animal était un mammoth. Il me répondit que c'était Ernest qui l'en avait persuadé. Je lui reprochai sa crédulité, et pour pénitence je lui ordonnai de me raconter tout ce qu'il savait au sujet des os de mammoth.

JACK. Je crois que ce sont des os pétrifiés d'un très-gros animal que l'on trouve sous la terre en Sibérie.

LE PÈRE. C'est fort bien; je n'aurais pas cru que tu fusses si savant. Il est vrai que l'on trouve ces os et des dents qui fournissent de fort bon ivoire dans la Russie asiatique, dans l'Amérique septentrionale, et aussi, à ce que l'on prétend, dans quelques contrées de l'Europe. Un voyageur assure avoir vu en Sibérie, sur les bords de la mer Glaciale et à l'embouchure du fleuve Jenisey, un mammoth tout entier avec la peau et les poils, et il est certain qu'en Amérique des squelettes complets ont été découverts. En attendant, je ne sais ce qui a pu te faire croire que cet animal, qui n'existe plus en vie, ait été un cétacé, tandis que tout annonce, au contraire, que c'était un quadrupède ressemblant à l'éléphant.

JACK. Aussi n'ai-je pas pensé que le mammoth fût une espèce de baleine, car celles-ci étant des poissons doivent avoir des arêtes et non pas des os.

LE PÈRE. Eh bien, mon petit raisonneur, tu t'es trompé avec toute ta science. La baleine a de véritables os, comme tous les mammifères à la classe desquels elle appartient. Je crois, toutefois, que les os de baleine sont d'une texture différente de ceux des animaux terrestres. Ils sont beaucoup plus poreux, ce qui est nécessaire pour que l'animal puisse nager. On trouve aussi dans leurs cellules une huile plus légère que l'eau, qui aide encore à la baleine à se soutenir sur

les flots. Les animaux terrestres ont, au contraire, les os plus serrés. Quant aux oiseaux, les leurs ont, au lieu de moelle, une foule de petites vessies remplies d'un gaz fort léger, qui facilite beaucoup leur vol. Ce même gaz remplit aussi le tissu cellulaire placé immédiatement au-dessus de la peau, et se retrouve encore dans les tuyaux de leurs plumes. C'est ainsi que la sagesse du Créateur a voulu donner à chaque animal une structure qui lui permit de remplir la place qui lui était destinée sur la terre.

Je terminai l'entretien par cette observation, et je conduisis après cela les enfants à l'emplacement que j'avais choisi pour notre pépinière. Nous nous occupâmes jusqu'au soir de notre plantation ; mais nous fûmes loin de pouvoir l'achever dans cette journée, et je pris la résolution de revenir les jours suivants dans le même but. Lorsqu'enfin je sentis la nécessité de nous remettre en route pour pouvoir être de retour chez nous avant la nuit, je fis conduire notre barque à l'endroit où la grosse tortue demeurait couchée sur le dos mais en remuant les pattes avec le flegme le plus parfait. Après avoir réfléchi pendant quelques instants au moyen de l'emmener avec nous, je m'écriai tout à coup : « Je l'ai trouvée ! » Je courus aussitôt vers notre barque, et avec le secours de ma femme et de Fritz, je pris le haril d'eau que nous avions apporté avec nous, je le vidai, puis je remis soigneusement la boude, et je l'entourai d'une grosse corde ; j'attachai un des bouts de cette corde à la proue de notre barque, et l'autre autour du cou et des pattes de devant de notre monstrueux amphibie. Nous le remîmes ensuite sur ses pieds. Aussitôt qu'il se sentit en liberté, il se dirigea vers la mer, traînant après lui le tonneau vide ; je sautai alors dans la barque avec ma femme et mes enfants.

Là je pris ma place à l'avant, tenant en main ma hache, et prêt à couper la corde qui nous attachait au tonneau et à la tortue dès qu'il me paraîtrait que nous courrions le moindre danger. Mais le tonneau empêchait la tortue de plonger, et celle-ci continua à nous traîner à la remorque le plus complaisamment du monde. Mes enfants s'amusaient, on ne saurait plus, de notre nouvelle manière de naviguer, et moi, une longue perche à la main, je dirigeais la tortue tantôt à droite et tantôt à gauche. Notre traversée fut des plus heureuses ; nous arrivâmes sains et saufs à Felsenheim, où nous amarrâmes la tortue au rivage, après l'avoir débarrassée de son tonneau. Le lendemain, son procès lui fut fait et parfait. Je n'avais aucun motif pour la conserver en vie, et je me promettais de faire avec son écaille un magnifique bassin pour notre fontaine. Elle avait huit pieds de long et trois de large. Notre tortue était, en effet, de l'espèce que l'on appelle tortue-géant ou tortue verte ; elle habite l'Océan, entre les tropiques, et sa chair, qui est fort bonne à manger, a le goût du veau.

CHAPITRE XLI.

Travaux de ménage. — La litière. — Le serpent monstrueux. — Sa mort et celle de l'âne. — Entretien sur les serpents venimeux.

J'avais, à la vérité, formé le projet de m'occuper, dès que la saison des pluies serait terminée, d'ensemencer un carré de terre de nos différentes espèces de grains, afin qu'à l'avenir toutes nos récoltes pussent se faire à la fois et nous occasionner, par conséquent, des travaux moins pénibles qu'en ce moment, où nous étions obligés de courir sans cesse d'un endroit à l'autre. Plusieurs raisons me forcèrent toutefois de renoncer, pour le moment, à cette idée, et je songeai qu'il n'y avait rien de plus pressé que de faire un métier pour ma femme ; car, au grand regret de cette bonne ménagère, notre fonds de linge commençait à diminuer visiblement. Il fut très-heureux pour moi, dans cette occasion, que j'eusse pris plaisir, dans ma jeunesse, à visiter souvent les ateliers des tisserands et d'autres ouvriers de ce genre. Je réussis assez bien, mais n'ayant pas d'amidon, et sentant la nécessité de ménager notre farine, je fus obligé de me servir, en place, de colle de poisson pour enduire les fils et les empêcher de glisser.

Le travail auquel j'avais employé cette colle m'inspira l'idée d'en faire des carreaux de verre. Mes enfants se moquèrent de moi et secouèrent la tête ; mais je leur répondis, de mon côté, par un signe affirmatif que j'étais sûr de mon fait. Je pris donc une certaine quantité de notre colle la plus fine et la plus claire, et à force de la faire bouillir, de l'éclaircir avec du blanc d'œuf et de l'écraser soigneusement, je la rendis limpide comme de l'eau. Quand elle fut réduite jusqu'à la consistance du miel, je la fis couler sur le marbre de notre console, que j'avais d'avance garni d'un rebord en cire pour empêcher que le liquide ne se répandît. J'avais pris, en outre, la précaution d'enduire la console d'huile afin de pouvoir enlever la colle sans la briser ; de sorte que, quand elle se fut refroidie, je me trouvais avoir une belle plaque bien transparente et encore assez molle pour que je pusse la tailler en carreaux. Quoique mon verre ne fût pas brillant comme du cristal, je suis convaincu qu'il valait bien le *lapis specularis* des Romains, et il était incontestablement plus transparent que la corne dont on se sert pour faire des lanternes d'écurie. En un mot, on admira mon invention comme un chef-d'œuvre, et ma femme elle-même sourit en voyant la manière dont je m'y étais

pris pour suppléer à une perte qu'elle regardait comme irréparable.

J'avais si bien réussi dans ces deux entreprises, que je crus pouvoir m'aventurer dans une troisième plus difficile : il s'agissait de confectionner, pour mon petit écuier, la selle avec ses dépendances, qu'il me demandait depuis si longtemps. La partie du bois était déjà taillée. La peau de kangourou et celle de chien marin me servirent de cuir, et je bourrai le siège avec cette mousse dont j'ai déjà parlé. Après lui avoir fait subir une préparation dans le but d'empêcher qu'elle ne se séchât et ne se réduisît en poussière dans les grandes chaleurs, je reconnus avec plaisir qu'elle remplacerait assez bien le crin dont je manquais. La selle faite, je me mis à fabriquer des brides et des courroies de toute espèce, tant pour nos bêtes de selle que pour celles de trait ; mais, comme je n'étais pas extrêmement adroit dans ce travail, je me vis plus d'une fois forcé d'aller prendre, comme un tailleur, mesure sur le corps de l'animal lui-même. Quand tout fut terminé, nous trouvâmes un embarras auquel nous n'avions pas pensé : nos deux bêtes de trait ne voulurent absolument pas plier sous le joug, et je ne serais jamais parvenu à les y accoutumer si les anneaux que j'avais passés dans leurs naseaux ne les eussent rendus beaucoup plus dociles qu'elles ne l'auraient été sans cela. Lorsque j'attachais ces deux anneaux par une courte ficelle, il suffisait de frapper légèrement un coup sur le milieu de la ficelle pour que ces deux animaux, d'abord si récalcitrants, se dirigeassent droit au but où je voulais les conduire.

Ces travaux nous occupèrent exclusivement pendant plusieurs jours ; après quoi, le grand passage de ces poissons qui ressemblaient aux harengs eut lieu de nouveau comme l'année précédente, et je ne crus pas devoir négliger cette occasion de nous approvisionner de cet excellent aliment. Cette visite fut suivie de celle des chiens de mer, de la peau desquels je fus, cette fois, bien plus avide encore que la première, attendu que je m'étais mis depuis peu à travailler le cuir, et que je roulais dans ma tête le plan de plusieurs autres objets qui ne devaient pas nous être moins utiles que les premiers, sans compter ceux de luxe que mes enfants ne cessaient de me demander. Nous entreprîmes donc la chasse aux chiens de mer, dont nous tuâmes environ deux douzaines de différentes grosseurs. Du reste, ces amphibies, indépendamment de leurs peaux, nous fournirent une quantité fort raisonnable de boyaux, de vessies, de lard et d'huile.

Après nous être, pendant si longtemps, livrés à des travaux casaniers, mes fils auraient bien voulu entreprendre de nouveau quelque partie de chasse dans l'intérieur de l'île ; mais je jugeai nécessaire de mettre auparavant à l'épreuve notre talent pour la vannerie, car ma femme me priait instamment de lui procurer plusieurs paniers, tant pour rapporter les fruits à la maison que pour conserver les provisions recueillies. Nous rassemblâmes donc une assez grande quantité de branches d'osier, que nous coupâmes sur les arbres qui naissaient abondamment à l'autre bord du ruisseau des Chacals ; car je ne voulais pas sacrifier à nos premiers essais les beaux roseaux que Jack nous avait rapportés, et je fis bien, car ces essais furent si informes, que nos paniers ne purent servir tout au plus qu'à transporter de la terre ou des ordures. Peu à peu cependant nous devînmes plus habiles, et enfin les paniers qui sortirent de nos mains furent, sinon élégants, du moins grands et commodes. Je les avais garnis d'un rebord avec des anes aux quatre coins, au travers desquelles on pouvait passer des perches, de sorte que deux d'entre nous, en les appuyant sur leurs épaules, seraient en état de porter de cette façon des fardeaux assez lourds. Cette dernière invention réjouit fort mes enfants, qui voulurent en faire sur-le-champ l'essai. Jack et Ernest forcèrent le petit François à se mettre, bon gré, mal gré, dans un panier, et le portèrent ainsi en triomphe.

« En vérité, papa, s'écria Fritz, nous devrions faire une sorte de litière d'osier, dans laquelle maman pourrait voyager plus commodément que dans notre charrette ou sur le dos d'un de nos ânes. »

J'approuvai cette idée, en remarquant toutefois, seulement, que dans l'Inde, où l'on se servait de palanquins, car ce que l'on se proposait de faire ressemblait plutôt à un palanquin qu'à une litière, dans l'Inde, dis-je, on prenait, pour les porter, des esclaves vigoureux et accoutumés à cet exercice fatigant, tandis que nous n'avions personne qui pût remplir cet office pour ma femme.

« Comment ! s'écria Jack, mon brave Sturm et l'adroit Brummer du petit François ne sont-ils pas assez forts pour porter maman ? »

LE PÈRE. Par ma foi, voilà une excellente idée de mon cher étonné ! Ce sont, en effet, les deux bons porteurs de palanquin, tirés de la caste des parias de la nature.

LE PETIT FRANÇOIS. Qu'est-ce que c'est qu'un paria, s'il vous plaît, mon cher papa ? Je ne comprends pas non plus le mot de caste.

LE PÈRE. Le peuple hindou, mon enfant, est divisé en quatre grandes classes de personnes que l'on appelle des castes. On ne peut jamais sortir de la caste dans laquelle on est né, et chacune d'entre elles a des professions qui lui sont propres. Celle des parias est la dernière de toutes, elles est généralement méprisée, et elle se consacre aux travaux les plus pénibles et les plus humiliants.

JACK. Mon cher papa, permettez, je vous en prie, que le petit Fran-

cois et moi nous fassions l'essai de nous faire porter par nos parias quadrupèdes. Nous verrons par là si le métier de porteur de palanquin leur plaît. »

Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à la vivacité de la jeunesse, qui, dès qu'elle a formé un projet, veut sur-le-champ le mettre à exécution. Cette fois, je consentis avec plaisir à l'essai que l'on voulait faire; car j'étais curieux moi-même de savoir comment ils s'y prendraient. Mes enfants s'empressèrent donc d'aller chercher la trompette, et sonnèrent le rappel dans un style parfaitement militaire; sur quoi toutes nos bêtes arrivèrent sans retard au rendez-vous. Sturm et Brummer furent mis en réquisition pour l'épreuve, sauf à la tenter une autre fois avec des animaux moins dociles encore.

Il fallut, comme de raison, leur essayer les nouvelles selles, ce qui ne parut pas leur faire plaisir du tout. On enleva les étriers, on fit à la hâte, avec les étrivières, deux nœuds coulants pour faire entrer les bâtons du panier, qui y furent en outre attachés avec deux fortes cordes pour les empêcher de glisser. Tout cela se fit le plus facilement du monde, Jack et François ayant dressé leurs bêtes respectives à se baisser au commandement et à ne se relever qu'à un commandement nouveau. Cela fait, Jack s'élança sur le buffle, qui était à l'avant, le petit François sur le bœuf à l'arrière, et Ernest monta gravement dans le panier, qui reposait encore tranquillement à terre. Alors les deux cavaliers crièrent à la fois à leurs montures de se lever; elles obéirent sur-le-champ et commencèrent à marcher d'un pas majestueux. Cette litère d'osier librement suspendue formait réellement une voiture fort agréable, et son balancement était aussi doux que celui du carrosse le plus élégant placé sur des ressorts d'acier.

Bientôt cependant nos deux postillons s'ennuyèrent d'une marche si lente, ils pressèrent le pas de leurs bêtes; et Ernest lui-même, quoique naturellement un peu peureux, trouva cette manière d'aller fort amusante, quoique, de temps en temps, il s'accrochât aux deux côtés du panier lorsqu'il recevait une secousse un peu forte. Cependant, comme les enfants ne peuvent jamais garder de mesure en rien, ils finirent par exciter si fort les bêtes, que celles-ci se mirent au grand galop, ce qui secoua le panier d'une manière si effrayante, qu'Ernest, partagé entre la colère, la frayeur et la honte, poussa les cris les plus terribles, suivis de larmes abondantes, jusqu'à ce qu'enfin les coursiers, après avoir achevé le tour de la grève, du ruisseau des Chacals et l'enceinte de Zeltheim, vinrent s'arrêter d'eux-mêmes devant nous, comme pour recueillir les applaudissements qu'ils avaient mérités.

La scène ne se termina pas aussi joyeusement qu'elle avait commencé; des plaintes et des cris, on en vint aux querelles; et je fus obligé d'imposer silence aux enfants en leur faisant remarquer combien facilement une plaisanterie poussée un peu trop loin peut dégénérer en dispute. Quand ils se furent réconciliés, ils ramenèrent les bêtes à l'écurie, et déjà ils formaient les plus beaux plans de promenade en litère pour le lendemain, quand une apparition inattendue et terrible dissipa soudain leur gaieté et nous obligea de nous livrer aux soins les plus sérieux.

J'étais assis, avec ma femme et Fritz, sous le bosquet devant notre nouvelle demeure, où nous causions tranquillement, quand tout à coup Fritz se leva de son tabouret, fit quelques pas sur la pointe des pieds, et jeta un regard attentif le long de l'allée qui s'étendait depuis le ruisseau des Chacals jusqu'à Felsenheim. Au bout de quelques instants, il s'écria : « Quel est donc cet objet que j'aperçois là-bas qui se meut si singulièrement? Il paraît se rapprocher de nous, et en avançant il fait voler autour de lui un nuage de poussière. Il faut que ce soit quelque chose de bien grand et de bien fort. »

LA MÈRE. C'est peut-être un troupeau de moutons ou de cochons.

FRITZ. Oh! non pas! c'est quelque chose de fort extraordinaire. On dirait tantôt un gros câble que l'on tirerait sur le sable en le déroulant, tantôt un petit mât qui s'élèverait de lui-même de dessus la terre.

LE PÈRE. Il faudra donc que j'appelle ma lunette d'approche à mon aide. Pendant que je vais la chercher dans ma chambre, continue à tenir les yeux fixés sur cette étrange apparition!

Quand je revins, Fritz me dit qu'il ne s'était rien passé de nouveau pendant mon absence, le monstre n'avait pas bougé. Du reste, il ne pouvait distinguer aucune trace de pieds.

« En vérité, Fritz, dit ma femme, tu m'effrayes avec tes singulières observations. Je vais rentrer à la maison pour tout fermer et je vous porterai vos armes. Je ne sais pourquoi je me sens saisie des plus tristes pressentiments. »

FRITZ. Et moi aussi, je commence à avoir un peu peur. Qu'en pensez-vous, papa?

LE PÈRE. La chose me paraît sérieuse. Que les trois enfants ne sortent pas! Ils n'ont qu'à rester auprès de leur mère et l'aider à apprêter nos armes. Après cela, ils monteront tous sur la terrasse et se mettront armés à l'affût devant les fenêtres du haut.

FRITZ. Mais que croyez-vous donc, mon père, que cela soit?

LE PÈRE. Je soupçonne un, pour mieux dire, je suis sûr que c'est un énorme serpent. Nous aurons un combat à soutenir.

FRITZ. En ce cas, je ne resterai pas en arrière. Je vais chercher nos fusils et une couple de haches.

LE PÈRE. Prends garde, mon fils. Ces reptiles ont la vie fort dure et une force terrible. Tu ferais mieux de monter auprès des autres, et de préparer mon plus gros fusil. Je ne tarderai pas à vous suivre, et alors nous nous entendrons sur ce qu'il y aura de mieux à faire. »

Fritz me quitta à regret, et moi je continuai à examiner le monstrueux serpent. Il était déjà beaucoup trop près pour qu'il fût possible de l'arrêter en coupant notre pont. Il s'avancait en droite ligne vers notre demeure, et ne paraissait retarder sa marche que par un motif de prudence, soulevant de temps à autre la partie supérieure de son corps, à une hauteur de quinze ou vingt pieds, comme pour regarder autour de lui. Aussitôt que je le vis engagé sur le pont, je me retirai en prenant grand soin de fermer la porte le plus doucement possible, afin de ne pas lui donner l'éveil par le bruit. Ayant monté rapidement l'escalier, je trouvai toute ma petite garnison sous les armes, mais ayant bien besoin de ma présence pour soutenir son courage. Fritz me donna mon fusil. Le silence était si profond, que l'on aurait pu entendre voler une mouche. Nous prîmes place derrière les fenêtres garnies de barreaux, d'où nous pouvions tout voir sans être aperçus.

Le monstre avait dépassé le pont, et sa marche devenait en apparence plus incertaine, comme s'il se fût douté qu'il approchait de l'habitation d'êtres humains. Il était pourtant parvenu à environ cent cinquante pas du lieu où nous nous trouvions, quand Ernest, moins peut-être avec intention que par l'effet de la peur, et sans que je le lui eusse commandé, lâcha la détente de son fusil. Jack et le petit François l'imitèrent; et, à ma grande surprise, leur mère, qui, dans cette occasion, se conduisit en véritable amazone, tira un coup de son côté.

En attendant, cette quadruple décharge n'eut d'autre résultat que d'effrayer un peu le monstre, qui imprima à ses mouvements une rapidité que, vu sa grosseur, je n'aurais pas crue possible si je n'en avais pas été témoin oculaire. Du reste, je ne pus découvrir s'il était blessé ou non. Fritz et moi tirâmes alors en même temps, mais sans plus de succès; le monstrueux reptile alla se cacher dans les épais roseaux de la mare aux Canards, à gauche de notre habitation. A cette vue, nous poussâmes tous à la fois un cri de satisfaction. Nous nous sentîmes comme soulagés d'un poids énorme; puis chacun se mit à vanter la prudence avec laquelle il avait tiré : les uns étaient bien sûrs d'avoir blessé l'ennemi, les autres expliquaient leur peu de succès par la faible charge de leur fusil et l'épaisseur de la peau du serpent. Il n'y eut qu'une voix sur la grosseur énorme de l'animal, auquel, pour ma part, je donnais trente ou quarante pieds de long, et plus de dix-huit pouces de diamètre au milieu du corps. Cependant j'éprouvais une vive inquiétude du voisinage d'un animal si dangereux, ainsi que de l'idée que nos armes à feu elles-mêmes avaient été impuissantes dans cette occasion. Je craignais que, quand même nous finirions par remporter la victoire, elle ne nous coûtât trop cher. Je commençai donc par publier la défense de quitter la maison de la soirée, sous quelque prétexte que ce fût, et l'ordre de ne pas sortir pendant quelques jours sans ma permission expresse.

Durant trois longues et cruelles journées, la crainte de notre voisin nous tint comme bloqués chez nous. Je ne permettais à aucun de mes enfants de faire un pas hors de la maison, et ma femme et moi ne sortions nous-mêmes que pour des instants fort courts, et quand une nécessité urgente nous y obligeait. Notre ennemi, cependant, ne se montrait pas, et nous aurions pu croire qu'il était ressorti de la mare par un autre côté, si les mouvements inquiets de nos oies et de nos canards ne nous avaient prouvé trop clairement qu'eux aussi étaient avertis de la présence du reptile. Leur vol était incertain, ils poussaient des cris inusités; et au lieu de passer la nuit sur les bords de la mare, ils allaient tous les soirs chercher un refuge dans l'île des Requins.

Mon embarras augmentait de jour en jour. Notre ennemi, caché au fond des roseaux, était complètement à l'abri de nos attaques, et d'ailleurs tous nos travaux étaient suspendus et souffraient cruellement de l'incertitude et de l'effroi au milieu desquels nous vivions. Nous fûmes enfin tirés de notre pénible situation par notre vieux bandet; mais il se laissa guider, dans cette occasion, par une témérité si peu raisonnée, qu'elle lui ôta tout le mérite qu'il aurait pu avoir, et l'empêcha d'acquiescer la même gloire que les oies du Capitole.

Le pen de foin que nous avions conservé dans notre grotte depuis la saison pluvieuse, et qui était principalement destiné à la vache, se trouva tout consommé dans la soirée du troisième jour; il fallut donc absolument penser soit à renouveler la provision de fourrage, soit à trouver quelque autre moyen de faire subsister nos bêtes. N'osant pas sortir, nous n'imaginâmes pas d'autre moyen que de les mettre en liberté, afin qu'elles cherchassent leur nourriture elles-mêmes. Mais, pour que le serpent n'aperçût ni nous ni les animaux, nous résolûmes de leur faire prendre un chemin détourné, et au lieu de passer le ruisseau sur le pont, de le leur faire traverser à gué tout près de sa source. En conséquence, dans la quatrième matinée de notre siège, immédiatement après le déjeuner, nous attachâmes toutes nos bêtes l'une à l'autre, soit par la queue, soit par la tête de derrière. Fritz, qui de tous les enfants avait le plus de courage et de

présence d'esprit, devait, monté sur son *Leichtfuss*, conduire la première bête par le licou; et il avait ordre, si par hasard le reptile se montrait, de prendre la fuite avec toute la rapidité possible, et de se réfugier à Falkenhorst. Je portai ma femme et les autres enfants, comme la première fois, au haut de la maison; quant à moi, je me plaçai à un coude que faisait le ruisseau d'où je pouvais voir distinctement la mare, mais où j'étais assez près pour pouvoir, en cas de besoin, rentrer dans la maison, et prendre part au feu de file que l'on ferait contre le monstre, et, à ce que j'espérais, avec plus de succès que la première fois.

Mais, avant d'aller prendre mon poste, j'aidai à attacher ensemble nos bêtes; malheureusement, il y eut un peu de temps de perdu, et ma femme, qui ne le savait pas, ouvrit un peu trop tôt la grande grille. En ce moment, notre vieux bandet eut un accès de vivacité dont je ne l'aurais pas cru capable. Le repos qu'il goûtait depuis trois jours et la bonne nourriture l'avaient apparemment mis en gaieté et avaient doublé ses forces. Il se débarrassa donc de son licou, sortit de la grille et se mit à faire les cabrioles les plus risibles. Fritz, qui était déjà monté sur son coursier, courut après lui pour le rattraper; mais l'âne, à qui sans doute sa nouvelle liberté plaisait, ne voulut pas se laisser reprendre et courut de toutes ses forces du côté de la mare. Fritz et moi le rappelâmes d'abord par son nom; après quoi, mon fils se disposa à le poursuivre. Je n'eus que tout juste le temps de lui crier de revenir; et, grâce au ciel, il m'obéit sur-le-champ; car l'âne étant arrivé dans le voisinage des roseaux de la mare, nous aperçûmes à notre grand effroi le gigantesque serpent qui commençait à se remuer. Il éleva la tête à huit ou dix pieds de haut, regarda autour de lui avec des yeux étincelants, ouvrit une gueule effroyable et en fit sortir une langue fourchue et acérée. En ce moment, le pauvre fugitif, tout fier d'avoir échappé à notre poursuite, célébrait sa victoire par un *hi han* retentissant; mais le monstre, content de la proie qui s'offrait à lui, s'élança, avec la rapidité d'une flèche, sur le malheureux animal, l'entortilla, le serra, le pressa, et sut éviter, avec une précaution admirable, les coups de pied de la victime qui se débattait.

Un cri universel d'horreur et d'effroi retentit, et tout le monde s'approcha, par un mouvement spontané, du poste que j'avais choisi et vers lequel je m'étais moi-même involontairement avancé. De là nous fûmes spectateurs affligés de la triste catastrophe que, vu la position du pauvre âne, on ne pouvait pas appeler un combat. A la vérité, mes enfants me pressaient de commander le feu; mais je ne cessais de leur répondre que nous n'y gagnerions rien, et qu'il était à craindre que, si nous blessions le monstre, il n'abandonnât la proie qu'il tenait pour diriger toute sa fureur contre nous. J'ajoutai que ce qu'il y avait de mieux à faire était de rester tranquilles derrière le coin du rocher où nous étions placés et de guetter tous les mouvements de notre ennemi. Comme il n'était plus possible de sauver notre âne, il fallait saisir le moment où le reptile serait occupé à avaler sa proie pour l'attaquer avec moins de danger.

JACK. Il ne l'avalerait pas, je pense, d'un seul coup.

LE PÈRE. Les serpents n'ayant point de dents machelières, il faut bien qu'ils avalent leur proie tout entière.

LE PETIT FRANÇOIS. Mais comment est-il possible que ce serpent puisse, d'un seul coup, détacher la chair et les os de l'animal?

LE PÈRE. Il ne cherche pas à se donner cette peine; il avale le tout ensemble.

Pendant que nous parlions ainsi, le serpent avait déjà commencé son horrible opération de broyer les os de sa victime pour en faciliter le passage dans sa gueule. Je n'essayerai pas de décrire ce spectacle: ma femme ne put en supporter la vue, et se retira avec le petit François. Je n'en fus pas fâché, car j'avoue que moi-même je détournai plusieurs fois les yeux en frissonnant, surtout lorsque, après avoir mis l'âne dans l'état qu'il voulait, le monstre l'eut couché par terre et eut commencé à le couvrir d'une épaisse bave visqueuse qui devait le faire glisser sans difficulté jusqu'au fond de son estomac. Cet épouvantable repas se prolongea depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Tout l'animal était alors avalé, à l'exception de la tête, qui se montrait encore, et qui semblait avoir plus de peine à passer que le reste.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire qu'en assistant à ce drame affreux je ne cherchais nullement à satisfaire une vaine curiosité. Je voulais d'abord saisir, s'il était possible, le moment le plus avantageux pour attaquer le monstre, et ensuite accoutumer mes enfants à de pareils spectacles, afin que, dans l'occasion, ils pussent conserver la présence d'esprit nécessaire pour se défendre. J'avouerai cependant que, frappé par ce qu'il y avait de neuf et d'étrange dans cette scène, nous avions de la peine à en détacher nos regards. Tout à coup je compris que le moment si longtemps attendu était arrivé, et, avec un mouvement de joie inexprimable, je m'écriai:

« Courage, mes amis, courage! il dépend maintenant de nous de tuer le monstre; il est hors d'état de se défendre. »

Je sortis aussitôt le premier de notre embuscade, et, le fusil bandé, je m'approchai jusqu'au bord de la mare. Fritz me suivait en véritable chasseur; mais Jack resta d'une dizaine de pas en arrière et montra, du reste, une crainte toute fraternelle. Ma femme et le petit

François n'étaient pas revenus près de nous depuis le moment où ils nous avaient laissés. Quant à Ernest, il poussa la prudence jusqu'à ne pas quitter notre poste, et je me promis bien de lui reprocher sa poltronnerie.

Quand je fus arrivé à dix-huit ou vingt pas du reptile, je lâchai mon coup, et Fritz en fit autant pour me soutenir. Nous reconnûmes sur-le-champ que nos balles avaient fracassé le crâne de l'animal. Ses yeux, naguère si étincelants, perdirent leur éclat; l'avant-corps et la gueule demeurèrent immobiles, comme ils l'étaient auparavant; mais le train de derrière s'agita terriblement. Nous y courûmes cependant, afin d'achever le monstre par deux coups de pistolet, à la suite desquels la queue fit encore quelques mouvements convulsifs et s'étendit, au bout de quelques secondes, par terre, comme le timon d'une grosse charrette à foin. En ce moment, Jack, voulant avoir aussi sa part de l'honneur de notre victoire, accourut et lâcha dans le ventre du serpent un coup de pistolet, que je jugeai tout à fait inutile; et pourtant le monstre, comme électrisé, souleva encore une fois sa queue, la lança en avant contre l'imprudent enfant et avec tant de force, qu'il alla rouler dans la poussière comme un brin de paille poussé par le vent; heureusement, il n'eut d'autre mal qu'un peu de surprise. Il se releva bientôt, et vint, avec la mine la plus comique, se mettre en posture de défense. Mais cette fois ses démonstrations furent réellement superflues: le serpent restait étendu et sans mouvement; la mort qu'il avait donnée à tant d'animaux venait enfin de le frapper lui-même.

Nous sonnâmes avec joie l'hallali, et nos compagnons, qui s'étaient tenus à l'écart, s'empressèrent de nous rejoindre. Ernest arriva le premier; ma femme et le petit François vinrent plus tard; ils s'étaient d'abord occupés à rendre la liberté à nos bêtes.

Je laisse à penser la sensation de bonheur et de tranquillité dont nous fûmes remplis quand nous nous vîmes délivrés d'un ennemi qui nous tenait ainsi, depuis quatre jours, assiégés dans notre maison. Nous nous assîmes tous devant notre porte, et nous commençâmes une conversation dans laquelle nous repassâmes nos aventures des derniers jours, et fîmes des projets pour l'avenir. Le petit François demanda si la chair du serpent ne pouvait se manger, sur quoi ses frères se récrièrent avec les marques de la plus vive répugnance. Ma femme remarqua, en outre, qu'il était possible qu'il fût venimeux: je répondis à cela, en premier lieu, que cette espèce de serpent ne l'était point, et, secondement, que, quand même elle le serait, il était démontré que l'on pouvait manger sans inconvénient la chair des serpents les plus dangereux. Je citai, entre autres, la vipère, dont on fait un bouillon très-fortifiant, et que les médecins ordonnent dans plusieurs maladies. Ayant laissé échapper que je savais une histoire fort singulière à l'appui de cette opinion, mes enfants s'écrièrent tout d'une voix qu'ils voulaient absolument entendre cette histoire: je pris donc la parole en ces termes:

« Au milieu du lac Supérieur, dans l'Amérique septentrionale, se trouve une jolie petite île, mais qui n'avait jamais pu être habitée à cause du grand nombre de serpents à sonnettes dont elle était infestée, ce qui faisait que même les navigateurs qui passaient devant évitaient avec soin d'y débarquer. Or, il arriva qu'un jour une barque chargée de cochons ayant fait naufrage dans cette île, hommes et bêtes se sauvèrent sur le rivage. Les premiers ne tardèrent pas à être emmenés par un petit bâtiment qui vint les prendre; mais les cochons, qui s'étaient dispersés dans l'île, ne purent être repris, et s'y cachèrent pendant assez longtemps, jusqu'à ce que les propriétaires de la barque naufragée vinssent les reprendre. Mais quel fut l'étonnement de ceux-ci, qui déjà regardaient leurs bêtes comme perdues, de les retrouver considérablement engraisées, tandis que les serpents à sonnettes avaient complètement disparu de l'île!

ERNEST. Mais est-il bien sûr que ce soit aux cochons qu'elle ait dû cette délivrance? Ne serait-il pas possible que d'autres causes encore y eussent contribué, par exemple, une volée considérable de l'espèce d'oiseaux que l'on appelle des *secrétaires*, qui se seraient abattus dans l'île?

LE PÈRE. La supposition est assez ingénieuse; malheureusement la chose n'est pas possible.

ERNEST. Pourquoi donc est-elle impossible, mon papa?

LE PÈRE. Il y a deux raisons pour cela: d'abord, que le secrétaire ne se trouve qu'en Afrique, principalement au cap de Bonne-Espérance, et que l'on n'en a jamais vu en Amérique; ensuite, parce que cet oiseau vit, en général, seul ou par couple, et n'a pas coutume de voyager par grandes volées. Du reste, pour mettre ton esprit parfaitement en repos, je te dirai qu'on trouva les débris des serpents dans les intestins des cochons qu'on tua pour les saler.

LE PETIT FRANÇOIS. Mais quelle espèce d'oiseau est-ce donc qu'un secrétaire, papa? Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût des oiseaux qui sussent écrire.

LE PÈRE. Aussi n'est-ce pas pour cela qu'ils ont reçu ce nom, mais à cause de deux longues plumes qui leur pendent derrière la tête, de sorte que l'on dirait presque un commis qui, en quittant son bureau, aurait fêlé sa plume derrière son oreille.

FRTZ. Je voudrais bien savoir aussi comment on distingue les serpents venimeux de ceux qui ne le sont pas.

LE PÈRE. C'est principalement à la forme de leurs dents. Les serpents dangereux ont, de chaque côté de la mâchoire, deux dents qui, lorsqu'ils sont en repos, sont cachées au fond de la gencive, et ne se montrent que quand le reptile se prépare à l'attaque. Ces dents sont creuses, mais si dures et si aiguës, qu'elles peuvent percer même une botte de cuir. Au bas de chacune de ces dents est placée une petite vessie remplie de venin, dont une goutte coule dans les plaies qu'elles font. Indépendamment de la forme particulière de ces dents, on reconnaît encore les serpents venimeux à celle de leur tête, qui est large, plate, et présente à peu près la figure d'un cœur.

FRITZ. Quels sont les serpents les plus dangereux des climats chauds dans lesquels nous nous trouvons à présent ?

LE PÈRE. Il y en a tant, que je ne pourrais pas te les nommer tous ; mais les plus communs sont le serpent à sonnettes et le serpent à lunettes.

LE PETIT FRANÇOIS. Je n'avais jamais encore entendu parler d'un serpent à lunettes : où les porte-t-il ?

LE PÈRE. Sur le derrière du cou, c'est-à-dire qu'on voit sur la peau de cette partie du corps une figure ressemblant à une paire de besicles. Du reste, ce serpent, tout venimeux qu'il est, a l'humeur fort joviale : il aime beaucoup la danse.

JACK. Vous m'étonnez, mon père ; comment peut-il danser sans pieds ?

LE PÈRE. Les jongleurs indiens ont trouvé moyen d'apprivoiser ces serpents, qui, à leur commandement, se dressent sur leur queue, et, tenant les yeux fixés sur leurs maîtres, suivent tous leurs mouvements, et balancent la tête et le haut du corps de manière à battre la mesure d'une chanson qu'ils leur chantent.

ERNEST. C'est fort extraordinaire ! Je suis sûr qu'autrefois ces jongleurs auraient passé pour des sorciers.

LE PÈRE. Tu as raison, mon enfant : cela est d'autant plus probable qu'il fut un temps où l'on attribuait aux serpents eux-mêmes un pouvoir surnaturel.

JACK ET LE PETIT FRANÇOIS ensemble. Comment cela, mon papa ? comment cela ?

LE PÈRE. On assure qu'en regardant très-fixement la proie dont il veut s'emparer, le serpent à sonnettes la force à se rapprocher d'elle-même de plus en plus, sans que le pauvre animal puisse fuir ou s'envoler, et qu'il finit enfin par tomber spontanément dans la bouche de son ennemi.

FRITZ. Et serait-ce véritablement là l'effet d'un charme ?

LE PÈRE. Le fait lui-même paraît incontestable ; quant à sa cause, je n'ai pas besoin de vous dire, mes enfants, qu'elle n'a rien de surnaturel. En attendant, on ne sait pas bien encore comment l'expliquer : les uns disent que les animaux ainsi fascinés ont été d'avance mordus par le serpent, et que la frayeur qu'ils éprouvent est la suite de leur blessure ; d'autres prétendent que le serpent à sonnettes émet une atmosphère qui étourdit ces animaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages de l'Amérique méridionale ont trouvé moyen d'attirer les petits animaux dans leurs pièges par la seule imitation du bruit que le serpent fait avec ses sonnettes. Dans ce cas, ce charme ne serait produit que par une sorte d'invincible curiosité, comme celle qui fait que tous les oiseaux se rassemblent autour d'un hibou qui, par hasard, se fait voir en plein jour.

FRITZ. Je désirais encore vous demander, mon père, ce qu'il faut que l'on fasse quand on a le malheur d'être mordu par un serpent venimeux.

LE PÈRE. Le moyen le plus sûr est d'exciser toute la partie de la chair où les dents du reptile ont porté ; on bien vous pourriez, si ce malheur vous arrivait, couvrir toute la plaie de poudre à canon et y mettre le feu : on recommande aussi de laver la plaie avec de l'eau de mer ou de l'urine, de la baigner dans l'huile, et, en même temps, d'en boire ; mais les deux premiers remèdes sont les plus sûrs.

ERNEST. C'est possible, mais ils me paraissent pires que le mal.

LE PÈRE. Je n'en suis pas de cet avis, car la morsure du serpent peut causer en peu d'heures la mort, accompagner de souffrances horribles, tandis que la douleur des opérations que je t'ai indiquées est passagère et sans aucun danger.

CHAPITRE XLII.

Empaillage du serpent. — Terre à foulon. — La grotte de cristal. — L'anguille. — Voyage à l'ermitage. — Le cabiai. — L'ondatra. — La civette. — Le cachimen.

Notre long entretien avait servi à nous délasser, après les fatigues et les inquiétudes que nous éprouvions depuis si longtemps ; mais il était enfin temps de penser à nous débarrasser du gibier que nous avions tué : je priai donc ma femme de nous envoyer de quoi faire une collation dont nous avions grand besoin, et je chargeai Fritz et Jack de nous amener nos deux bœufs, avec le joug et les courroies, pendant qu'Ernest, le petit François et moi ferions sentinelle auprès du serpent, afin d'empêcher que des oiseaux de proie ou des bêtes sauvages ne vissent le dévaler.

Assis à l'ombre sous un quartier de rocher, je dis à Ernest que,

pour passer le temps, il ferait bien de composer une épitaphe pour notre pauvre âne. La proposition lui plut ; il appuya sa tête sur ses mains, et, au bout de quelques minutes, il s'écria, comme Archimède, qu'il l'avait trouvée, et il récita les vers suivants :

Ci-gît un animal zélé, laborieux,
Qui, voulant une fois s'émanciper un peu,
Paya bien cher, hélas ! son imprudente envie.
Mais, par un sort heureux, sa mort sauva la vie
D'un père, d'une mère et de leurs quatre enfants,
Qu'une affreuse tempête avait jetés dans cette île sans habitants.

« Tes vers sont certainement les meilleurs qui aient jamais été faits sur cette côte, lui dis-je, et ils ne seraient pas très-mauvais si l'une des rimes n'était pas fautive, et si le dernier vers n'était pas assez long pour en faire au moins deux. Tels qu'ils sont, je veux les écrire sur le rocher, en attendant que nous trouvions l'occasion de les y graver, après qu'ils auront été corrigés et diminués. »

Je les y inscrivis, en effet, avec un crayon rouge que je portais habituellement sur moi, et j'avais à peine fini, que mon petit ménage revint avec les provisions que j'avais demandées, et amenant les bœufs accouplés. Après avoir dépêché à la hâte un diner froid, nous nous occupâmes du serpent. Nous commençâmes par retirer de sa gueule la tête de notre pauvre âne, qui en sortit suivie de tout le corps broyé. C'était un spectacle si affreux, que nous nous empressâmes de l'enterrer dans un trou et de poser sur la place quelques grosses pierres, afin d'être bien sûrs que le hasard ne nous ferait jamais déterrer ces restes. Nous attelâmes, après cela, nos bœufs à la queue du serpent, que nous traînâmes ainsi jusqu'à l'entrée de notre grotte de sel ; car, d'après une idée qui était venue à Fritz, j'avais résolu de l'empailler et de le conserver dans notre cabinet d'histoire naturelle.

Je n'entrerais point dans les détails de la manière dont mes enfants s'y prirent, sous ma direction, d'abord pour éviscérer le monstre, ensuite pour le vider, puis pour le remplir de cette mousse, dont j'ai parlé plus haut, qui remplaçait pour nous le erin ; tout cela ne fut pas facile à cause de l'énorme longueur du reptile ; mais ce qui fut plus difficile encore que tout le reste, ce fut, l'opération une fois terminée, de le placer de manière que sa position parût naturelle et que l'on pût se former une assez juste idée de l'effet qu'il faisait lorsqu'il était en vie. Il fallut qu'on pût bien distinguer sa longueur, ses replis, la forme de sa tête, l'horrible ouverture de sa gueule, sa langue, ses dents, en un mot tout ce qui formait le caractère distinctif de son espèce. Nous y réussîmes si bien, que nos chiens ne passaient jamais devant le monstre empaillé sans grogner et reculer d'effroi. Lorsque enfin nous le plaçâmes dans notre maison, directement en face de la porte, mes enfants mirent une inscription au-dessus ; elle portait ces mots : « *Qu'aucun âne n'entre ici !* » Je trouvai assez spirituelle la double allusion à la mort de notre pauvre animal et au but scientifique que l'on se proposait par la formation d'un cabinet d'histoire naturelle.

Le premier et plus imminent danger étant passé, il restait encore un point bien important à vérifier. Selon toute apparence, ce serpent n'était pas le seul de son espèce dans l'île, et comme c'était une femelle, il ne paraissait pas impossible qu'elle eût déposé des petits dans notre voisinage et peut-être dans la mare même où elle avait passé trois jours. Je résolus donc d'entreprendre deux expéditions, l'une à la mare, tout près de chez nous, l'autre à Falkenhorst, d'où le reptile était venu, et, dans le cours de cette dernière, je me proposais de pénétrer jusqu'au défilé entre les rochers, par lequel seul il avait pu parvenir jusqu'à nous de l'intérieur de l'île.

Il était naturel que je voulusse commencer par visiter la mare ; mais Jack et Ernest ne témoignèrent pas la moindre envie de m'y accompagner ; ils n'étaient pas encore revenus de la frayeur que le serpent leur avait faite, et Jack surtout se rappelait le coup de queue qu'il en avait reçu. De mon côté, je ne jugeai pas convenable de les dispenser de cette corvée, un pareil précédent me paraissant d'un dangereux exemple pour l'avenir. Je les encourageai donc en leur disant qu'il ne fallait pas qu'ils montrassent moins d'intrépidité contre un danger incertain qu'ils n'en avaient mis à braver un péril véritable. La persévérance, ajoutai-je, peut seule mener à bien une entreprise commencée sous l'inspiration d'un courage momentané ou peut-être même du désespoir. Si, en effet, il restait de petits serpents dans la mare, ils pourraient un jour nous surprendre d'une façon bien plus cruelle que ne l'avait fait leur mère, qui s'était montrée à nous en plein jour et au milieu des champs.

Nous nous armâmes donc de nos meilleurs fusils de chasse, et nous primes, en outre, quelques bambous avec plusieurs fortes planches et quelques autres de peau de chien de mer, qui devaient servir, en cas de besoin, à nous soutenir sur l'eau. Enfin nous nous étions encore munis d'une longue corde, dont une extrémité devait être attachée sur le bord de la mare, et l'autre à l'une des autres destinées à porter le premier d'entre nous qui pénétrerait dans le terrain mouvant du marécage.

Quand nous arrivâmes sur les lieux, nous nous avançâmes dans le marais à l'aide de nos planches et de nos bambous, qui nous aidaient

à nous soutenir sur l'eau. Nous le parcourûmes en tous les sens, et quoiqu'il nous offrit en plusieurs endroits des traces évidentes du séjour du monstre, nous ne vîmes absolument rien qui nous donnât lieu de penser que notre ennemi y eût laissé de sa progéniture.

Parvenus sur l'autre bord du marécage, nous découvriâmes, dans la paroi de rochers, une grotte qui avait au moins vingt pieds de profondeur et d'où sortait un ruisseau limpide. La voûte tout entière de cette grotte était tapissée de stalactites des formes les plus variées et les plus singulières, dont quelques-unes descendaient jusqu'à terre et ressemblaient à des colonnes soutenant cette voûte. Le sol était tout couvert d'une espèce de terre très-fine, savonneuse et blanche comme de la neige, et que je reconnus sur-le-champ, à ma grande joie, pour être d'excellente terre à foulon. J'en recueillis une certaine quantité, que je nouai dans mon mouchoir, et je m'écriai : « C'est maintenant, mes enfants, que votre mère sera contente, puisque, si nous revenons avec des habits crottés, nous lui rapporterons du moins de quoi les nettoyer : de bon savon.

— Du savon, papa ! me dit Ernest ; mais je croyais que le savon était le produit de l'industrie des hommes.

— Cela est en effet ainsi, répondis-je ; le savon se fait avec de l'alcali végétal, rendu plus mordant par de l'eau de chaux, et puis mêlé avec de l'huile ou de la graisse. Mais il existe encore une sorte de savon naturel : c'est une terre argileuse, fondante et grasse, qui est surtout indispensable pour fouler ou nettoyer la laine, et que, pour cette raison, on appelle terre à foulon. La meilleure espèce se trouve en Angleterre, et les Anglais attachent un si grand prix à cette matière, que l'exportation en est prohibée sous les peines les plus sévères. »

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes à la source du ruisseau, qui sortait d'une fente assez large dans le rocher. Nous l'agrandîmes encore, et nous trouvâmes la pierre si friable, que Fritz parvint à s'y frayer un passage ; il s'écria que la grotte allait en s'élargissant et paraissait se terminer par une grande salle. Comme je mettais la plus haute importance à m'assurer que le serpent n'avait point laissé de petits dans notre voisinage, je suivis mon fils jusqu'à ce que j'arrivasse dans un endroit où je pouvais me tenir debout à côté de lui. Jack et Ernest étaient restés dans la grotte extérieure. Ma femme et le petit François ne nous avaient point accompagnés.

Mon premier soin, après cela, fut de faire tirer par Fritz un coup de pistolet dans l'obscurité, et le grand retentissement de ce coup nous fit connaître la vaste étendue de la voûte. Nous nous empressâmes donc d'allumer deux bougies, car nous n'allions jamais à la chasse sans avoir de la bougie et un briquet dans la poche. Mon principal but était de m'assurer de la pureté de l'air dans la grotte : or, les lumières ayant continué à brûler, nous pûmes avancer sans crainte. Nous prenions toutefois des précautions et nous marchions à pas lents, quand tout à coup Fritz s'écria avec le ton de l'enthousiasme : « Ah ! papa, c'est encore une grotte de sel ; voyez comme tout cela brille !

LE PÈRE. Ce n'est pas là du sel, mon enfant ; tu vois bien que l'eau arrose ces gros blocs sans en devenir trouble ou prendre un goût saumâtre. Je croirais plutôt que ce que nous voyons est du vrai cristal de roche.

FRITZ. Cela serait superbe ! nous aurions donc découvert un grand trésor ?

LE PÈRE. Sans doute, pourvu qu'il pût nous être de quelque utilité ; mais, dans notre situation, il nous sera aussi superflu que le morceau d'or de Robinson Crusô.

FRITZ. Quoi qu'il en soit, je vais en abattre un petit morceau avec mon ciseau, afin d'examiner de plus près la nature de notre trouvaille... En effet, ce n'est point du sel, c'est du vrai cristal... Mais voyez, il a perdu presque toute sa transparence.

LE PÈRE. C'est que tu t'y es mal pris pour l'abattre ; ce qui arrive effectivement toutes les fois que l'on y met trop de violence. Il est probable que cela vient de ce que le choc cause une foule de petites fentes dans l'intérieur du cristal. Le bloc ressemble alors plutôt à un morceau de neige durcie qu'à une glace bien transparente.

FRITZ. Mais comment faut-il donc faire pour se procurer un morceau de cristal bien pur ?

LE PÈRE. Il faut le détacher avec précaution de la roche en enlevant en même temps les parties environnantes dans lesquelles il se trouve comme enclassé.

FRITZ. A-t-on des idées bien précises sur la manière dont se forme le cristal de roche ?

LE PÈRE. Les anciens croyaient que c'était de l'eau glacée à laquelle le temps avait donné cette dureté extraordinaire. Depuis l'on a découvert que c'est un minéral du genre des silices et que l'on appelle quartz. La variété particulière, à laquelle on donnait autrefois le nom de cristal de roche, s'appelle aujourd'hui *quartz hyalin*. Les naturalistes ont été divisés pendant longtemps sur la question de savoir si sa formation était due à l'action du feu ou à la précipitation aqueuse, et l'on est maintenant tombé assez généralement d'accord pour cette dernière opinion. On y a été principalement amené par la découverte de morceaux de quartz renfermant une goutte d'eau, ce qui devait naturellement exclure la pensée de l'action du feu.

FRITZ. Ne serait-il pas possible, papa, que le cristal de roche et les pierres précieuses eussent la même origine ? car ils se ressemblent tant, que je ne sais pas bien comment on les distingue.

LE PÈRE. On les distingue principalement par leur plus ou moins d'éclat et de dureté, qualités que les pierres précieuses possèdent à un bien plus haut degré que le cristal. Un diamant bien taillé en brillant éblouit les yeux, qui ne se fixent qu'avec peine sur ses facettes. D'un autre côté, le cristal se laisse facilement entamer par la lime, tandis que le diamant seul ou tout au plus le spath-diamant peuvent porter atteinte à la pureté du diamant. Je ne pense pas non plus qu'ils aient la même origine. Je t'ai déjà dit que l'on était aujourd'hui convenu que le quartz était le résultat d'une précipitation aqueuse, d'où il résulte naturellement que, si l'on pouvait former un feu assez vif, on parviendrait à le mettre en fusion. Or le diamant, au contraire, exposé à un feu très-ardent, s'évapore complètement sans laisser le moindre résidu. Je vais, du reste, bien te surprendre en te disant que le diamant n'est autre chose que du charbon de terre.

FRITZ. Du charbon de terre ! O papa ! si nous chauffions notre poêle avec des diamants, cela reviendrait un peu cher. Mais comment expliquez-vous cela ?

LE PÈRE. Il existe dans la nature une matière élémentaire répandue dans presque tous les corps qui se trouvent sur la surface de la terre ; cette matière s'appelle *carbone*. Le diamant n'est autre chose que du carbone dans toute sa pureté, c'est-à-dire sans aucun mélange. Immédiatement après le diamant, la matière qui en renferme le plus est le charbon de terre. Ainsi des chimistes qui ont analysé la houille anthracite de la Pensylvanie y ont trouvé sur 1,000 parties 901 de carbone pur et seulement 99 d'autres matières, telles que de l'eau, de la silice, de l'alumine, etc.

FRITZ. Pourriez-vous me dire aussi d'où vient la différence de couleur que l'on remarque dans les pierres précieuses ?

LE PÈRE. Elle provient sans doute de ce que les pierres colorées contiennent en solution certaines matières métalliques. Ainsi le cuivre a pu donner la couleur bleue au saphir et la verte à l'émeraude ; le rubis doit sans doute la sienne au fer, et le même métal aura teint en jaune de différentes manières l'hyacinthe et la topaze. »

Pendant cette conversation, nous avions continué à parcourir la grotte en divers sens, et Fritz n'avait pas eu de repos qu'il ne fût parvenu à détacher un gros morceau de cristal qu'il voulait mettre dans notre musée. Je trouvais cependant qu'il était temps de sortir de l'atmosphère humide que nous respirions et de revenir au grand jour ; cela devenait d'autant plus urgent, que nos bougies étaient presque consumées ; mais il fallut auparavant permettre à Fritz de tirer encore un coup de fusil, afin de pouvoir nous former une idée de la profondeur de la caverne. Le bruit fut effroyable, et le temps que le son mit à revenir vers nous me fit juger que cette profondeur devait être très-grande.

En sortant de la grotte, nous trouvâmes le pauvre Jack assis par terre et sanglotant. Il accourut vers nous en nous embrassant et en riant à travers ses larmes : il nous avait crus perdus. Le bruit de nos décharges, qu'il avait entendu, lui avait fait croire que la grotte tout entière s'était écroulée sur nous. Je lui demandai ce qu'était devenu Ernest ; il me répondit qu'il avait pénétré dans un bois de roseaux (*jungle*), où sans doute il n'avait rien entendu de ce qui s'était passé.

Pendant que les deux enfant causaient ensemble, examinant et admirant la trouvaille de Fritz, je m'avagai lentement, et je vis enfin le prudent Ernest sur le bord du marécage, mais un peu plus près de la paroi de rochers que le gué par lequel nous avions passé. Je le trouvai fort occupé à un travail de vannerie qui semblait l'intéresser beaucoup. Il avait rangé en cercle un certain nombre de roseaux minces, qu'il avait entrelacés tellement avec d'autres roseaux fendus, qu'ils se réunissaient par le haut en forme de siphon et se terminaient par une ouverture d'environ trois pouces de diamètre, au delà de laquelle les roseaux pointus avançaient encore un peu. Il me dit que son intention était d'introduire ce panier dans un autre à large ventre et fort long, mais tout à fait fermé par le bout, de façon que la plus petite ouverture du siphon se trouvât placée à peu près au centre du panier fermé. Le but de cette invention était d'attraper des poissons qui une fois dans le panier, ne pourraient plus en ressortir. Je louai l'esprit de mon fils, et je lui demandai ce qui lui avait fourni l'idée d'une nasse de ce genre. Il me répondit que c'était le souvenir de la manière dont on pêche le saumon et l'alose dans sa patrie. Il l'avait d'ailleurs entreprise pour dissiper l'ennui qu'il éprouvait dans le marécage.

LE PÈRE. Il paraît que l'ennui est bon à quelque chose. Il donne de l'activité aux paresseux.

ERNEST. Il ne faut pas croire que j'aie été tout à fait oisif avant de travailler à ma nasse. J'ai tiré un jeune bo.

LE PÈRE. Ah ! vraiment ? tu as donc été plus heureux que nous.

En ce moment Fritz et Jack s'approchèrent, et ayant entendu parler d'un jeune bo, ils témoignèrent une vive curiosité de voir la chasse de leur frère.

« Voyez, leur dit Ernest, voyez ce petit monstre; il a au moins quatre pieds de long.

LE PÈRE. Ah! ah! ah! le terrible boa! C'est une anguille aussi belle qu'il en fut jamais. Voilà un excellent plat pour notre souper de ce soir. »

Je laisse à penser si Fritz et Jack se moquèrent de lui. Il repartit qu'il était tout naturel qu'il eût avoir trouvé un serpent en ce lieu plutôt qu'une anguille. Quant à moi, je le félicitai de ce que la frayeur ne l'eût pas poussé à se sauver.

ERNEST. Je me suis dit : Si je cours, le serpent me rattrapera peut-être et me saisira par derrière quand je serai sans défense. Il vaut mieux l'attaquer bravement. Je l'ai donc couché en joue, et je lui ai cassé la tête d'un coup de feu. Mais ce qui m'étonne, c'est de voir combien ces animaux ont la vie dure.

Nous nous occupâmes de notre plantation jusqu'au soir.

LE PÈRE. Il est vrai que l'anguille, de même que les grenouilles et les crapauds, ont une grande irritabilité dans toutes les parties de leur corps, irritabilité qui subsiste encore pendant quelque temps après la mort de l'animal, ce qui lui donne l'apparence d'être toujours en vie.

JACK. Papa, vous parliez de manger cette anguille pour souper; mais il faudra y renoncer, car elle est déjà gâtée : voyez, elle est toute pleine de vers.

ERNEST. Des vers! cela n'est pas possible. Elle est aussi fraîche que si elle était encore en vie.

LE PÈRE. Voyons, mes enfants. Ah! je sais ce que c'est. L'anguille ne dépose point son frai dans l'eau comme les poissons; mais ses œufs éclosent dans son ventre, ce qui fait que plusieurs naturalistes ont cru qu'elle était vivipare. Ce que Jack a pris pour des vers n'est autre chose que de petites anguilles. Ce serait dommage de ne pas les laisser grandir. Il faudra tâcher de les remettre dans l'eau, où nous les retrouverons en temps et lieu.

Nous nous mîmes après cela en route pour retourner à la maison, où nous et notre récolte de la journée fûmes accueillis à ravir des amis que nous y avions laissés.

Je ne me contentai pas de ces premières recherches; j'avais pris la ferme résolution de découvrir d'où notre monstrueux ennemi était venu, et s'il n'avait pas laissé de progéniture dans l'île. Je me demandai aussi s'il ne serait pas possible de nous mettre à l'avenir à l'abri de pareilles surprises en mieux fortifiant l'ermitage d'Eberfurt. Ma proposition d'y faire un voyage obtint l'assentiment général, et nous nous y préparâmes comme s'il se fût agi d'une expédition militaire. En effet, je prévoyais que nous serions peut-être plus de quinze jours absents si nous voulions tout disposer, tant pour notre sûreté entière que pour la tranquillité future de tout notre établissement. Nous fîmes donc toutes les provisions nécessaires, et nous préparâmes la voiture et les tentes; nous nous munîmes de torches pour éloigner la nuit les bêtes féroces, de chandelles pour nous éclairer,

et de tous les vases dont nous devions avoir besoin. Jamais encore nous n'avions fait, pour une expédition, d'aussi vastes préparatifs; et quand nous partîmes de Falkenhorst notre cortège y répondit. Ma femme s'était préparé une place sur la charrette, qui était traînée par nos deux huilles sous le joug, tandis que Jack et le petit François les montaient en postillons. La vache était attelée en arbalète; Fritz, sur son âne au pied léger, faisait l'avant-garde; moi, je marchais, selon mon usage, à côté de la vache, et Ernest à côté de la voiture, de sorte que nous pouvions à notre gré monter moi sur la bête, et lui dans la charrette, du moment où nous nous sentirions fatigués. Nos flancs étaient protégés par nos chiens et notre chacal, et notre ânon trottait tantôt devant, tantôt derrière.

Notre premier point de repos fut Falkenhorst, où, selon notre coutume, nous mîmes en partant notre volaille en liberté, ainsi que nos moutons et nos chèvres. Jusque-là nous avions remarqué sur le sable de fréquentes traces du serpent; mais une fois que nous eûmes quitté Falkenhorst pour nous rendre à Waldegg, où nous comptions passer la nuit, ces traces disparurent tout à fait. Je fus surpris aussi de ne plus rencontrer de singes, et le silence le plus profond aurait régné autour de nous s'il n'avait été interrompu par le chant du coq et le bêlement des moutons qui nous arrivaient de Waldegg, où nous trouvâmes notre petite ferme dans le meilleur état et dans une tenue aussi parfaite que si nous ne l'avions quittée que de la veille.

Après le dîner, nous nous disposâmes à aller reconnaître le voisinage. Je pris avec moi le petit François, à qui pour la première fois je confiai un petit fusil de chasse, en lui indiquant les précautions qu'il devait prendre pour ne pas se blesser. Nous voulions parcourir la rive gauche du lac des Cygnes, tandis que Fritz et Jack exploreraient la droite, et qu'Ernest resterait avec sa mère à la partie supérieure du lac pour rassembler les épis de riz qui seraient mûrs. Chaque détachement avait avec lui quelques animaux pour servir de troupes légères; le chien Bill et maître Kuips le singe, dont j'ai oublié de parler en décrivant la caravane, restèrent auprès de ma femme et d'Ernest.

Mes enfants mirent une inscription au-dessus de la porte...

Pendant que je marchais tranquillement avec le petit François sur le bord du lac, dont les roseaux épais ne nous permettaient pas d'approcher de fort près, nous voyions de loin les canards et les cygnes noirs jouer sur la surface de l'eau, et François éprouvait une singulière impatience de tirer son premier coup et de fournir aussi de son côté quelque gibier pour notre garde-manger. Tout à coup nous entendîmes, du milieu des roseaux, retentir un cri désagréable et même effrayant, qui avait quelque rapport avec le mugissement du taureau. Le petit François crut que c'était un de nos huilles.

« Je ne suis pas de cette opinion, lui dis-je; il serait difficile que ces animaux se fissent entendre de si loin. Selon moi, c'est bien plutôt un butor.

LE PETIT FRANÇOIS. Un butor est un oiseau, n'est-ce pas ? Oh ! je voudrais bien le tuer, celui-là. Mais comment est-il possible qu'il fasse tant de bruit ?

LE PÈRE. Le butor est une espèce de héron, il est aussi maigre que les autres oiseaux de la même famille, et sa chair a d'ailleurs un goût de vase si prononcé, qu'elle ne forme pas un mets fort délicat. Quant à sa voix, tu viens d'en entendre un bel échantillon.

LE PETIT FRANÇOIS. Pour moi, je ne conçois pas comment un oiseau dont la taille n'a rien d'extraordinaire peut émettre un son presque aussi fort que celui qui sort du gosier d'un taureau.

LE PÈRE. Les cris des animaux ne se mesurent point d'après leur taille. La force de ces cris dépend plutôt de la forme du larynx et de sa proportion avec la capacité des poumons, ainsi que de la force musculaire avec laquelle l'air est poussé à travers le larynx, le gosier et la bouche. C'est ainsi, par exemple, que le rossignol et le serin de Canarie ont la voix très-forte, quoique leur corps soit très-petit. Du reste, on prétend que le butor, au moment où il va crier, se fourre le bec dans la vase, et que c'est cela qui donne à sa voix une partie de sa force et de sa profondeur.

LE PETIT FRANÇOIS. Mon cher papa, je serais vraiment bien aise de tuer ce butor. Quoiqu'il ne soit pas bon à manger, c'est toujours un animal curieux, et ma chasse me fera honneur.

LE PÈRE. Prépare-toi donc, et couche en joue tout ce qui sortira des roseaux. Je vais y envoyer nos chiens, qui sauront bien faire lever, quel qu'il soit, cet effroyable crieur.

A peine les chiens furent-ils partis, qu'un frôlement se fit entendre dans les roseaux ; le coup de l'enfant partit, et au bout d'un instant j'entendis des cris de joie : « Je l'ai abattu ! je l'ai abattu ! »

— Qu'est-ce que tu as abattu ? demandai-je.

LE PETIT FRANÇOIS. Un porc sauvage, mais bien plus gros que celui que Fritz tua un jour.

LE PÈRE. C'est de l'agouti que tu veux parler. Pourvu que tu n'aies pas tué un de nos cochons qui errent en liberté dans le désert !

Étant arrivé sur la place, je vis effectivement un animal qui ressemblait un peu à un jeune cochon ; il était bien formé et garni de soies. Quoique je ne reconnusse pas d'abord à quelle espèce il appartenait, je compris bien que ce n'était pas un de nos cochons d'Europe. L'ayant examiné de plus près, je vis qu'il avait environ deux pieds et demi de long, des dents canines, la lèvre supérieure fendue, point de queue, et les pattes formant des doigts, dont ceux des pattes de derrière étaient réunis par une membrane. Je ne pus reconnaître dans cet animal le *cabiai*, petit cochon d'eau, originaire de l'Amérique méridionale, et je m'émerveillai toujours de plus en plus de ce que notre petite île renfermât ainsi des animaux de toutes les parties du monde, et dont quelques-uns devaient être regardés comme entièrement étrangers aux régions où nous nous trouvions. Le petit François m'ayant pressé pour que je lui apprisse quel était l'animal qu'il avait tué, je lui en dis le nom, et j'y ajoutai tous les détails que je savais moi-même à son sujet, savoir : que cette bête ne sort guère que la nuit pour chercher sa pâture ; qu'elle marche lentement, nage bien, peut vivre longtemps sous l'eau, mange, en s'asseyant sur ses pattes de derrière, toutes sortes de plantes, et est facile à apprivoiser ; que sa chair est d'un goût agréable, et que son cri ressemble au braiment de l'âne, ce qui explique pourquoi je l'avais pris pour un butor. Je finis en lui faisant mon compliment sur sa chasse.

Une grande question s'éleva ensuite : qu'en faire ? Le petit François était fort embarrassé. Il essaya, à la vérité, d'abord de porter son gibier, mais ses forces n'y suffirent pas ; cependant il ne voulait pas

le laisser là. Je ne voulus point non plus venir à son secours, afin de lui apprendre à s'aider lui-même. Tout à coup il fit un saut de joie et s'écria : « Je sais un moyen ! Je viderai l'animal ; cela le rendra plus léger, et je pourrai le porter au moins jusqu'à Waldegg. »

Je saisis cette occasion pour faire à mon fils une petite leçon de morale, en lui faisant comparer la tranquillité dont il jouissait avant que l'ambition l'eût poussé à vouloir être chasseur, et avant que cette ambition eût été satisfaite par l'heureux coup qui lui avait fait tuer le cabiai.

Nous ne tardâmes pas à arriver au bois de pins, et après avoir rempli nos poches de pignons, nous retournâmes à Waldegg sans avoir découvert la moindre trace de boas jeunes ou vieux. En arrivant à la ferme, nous trouvâmes Ernest occupé à mettre à mort un grand nombre de gros rats. Je lui demandai d'où pouvait être venue ainsi tout à coup une si grande quantité de ces vilaines bêtes ; et voici

les détails que je reçus à ce sujet de ma femme :

« Ernest et moi, me dit-elle, nous avions parcouru la rivière, arrachant et coupant les épis mûrs, ou du moins tous ceux auxquels nous pouvions atteindre ; nous avions en même temps rassemblé une certaine quantité de paille de riz pour faire des balais ou des brosses. Cependant Ernest, en traversant la rivière et les roseaux qui y touchent, arriva à une espèce de petit sentier qui le conduisit à une langue de terre s'étendant, comme une sorte de jetée, assez avant dans la mer, mais que nous n'avions pas encore vue, à cause des épais roseaux qui nous la cachaient. Maître Knips, qui, son panier sur le dos, avait fidèlement suivi Ernest, et qui, semblable à un petit lutin domestique, m'avait de temps en temps apporté sur son dos les épis que nous avions cueillis, s'élança alors soudain en avant sur la jetée, et saisit sur la terre un objet qui avait fui devant lui et qui s'était glissé dans un tron sur le bord de l'eau. Ernest, dans le premier moment, n'avait pas fait attention à cette circonstance, parce qu'il regardait fixement la jetée, afin de découvrir si elle était l'ouvrage de la nature ou de l'art. Il fut bientôt tiré de ses réflexions par un cri d'alarme, par un mouvement étrange qui avait lieu autour de lui, et par les sifflements et les grincements de dents de maître Knips. C'est là tout ce que j'ai pu voir de la distance où j'étais ; maintenant Ernest lui-même achèvera ce récit.

— Je cours aussitôt à mon singe, reprit Ernest, et je vis qu'il avait saisi un rat monstrueux par la queue, et que celui-ci ne pouvait pas se dégager, parce que le peu de largeur du tron ne lui permettait pas de se retourner. Je levai sur-le-champ le bâton que je portais avec moi pour sonder le terrain marécageux de la rivière, et, attirant de la main gauche le rat hors du tron, je le tuai sans réflexion, mais non sans une sorte d'effroi involontaire. Ayant fouillé ensuite dans les roseaux avec mon bâton, je découvris une construction voûtée ressemblant un peu à un four, et avec un peu d'efforts je parvins à en briser les voûtes. À l'instant, une douzaine au moins de rats aussi gros que le premier me sautèrent entre les jambes. Je frappai d'estoc et de taille, j'en tuai plusieurs, et les autres se sauvèrent dans la mer, de sorte qu'en fort peu de temps ils eurent tous disparu. Je reconnus alors qu'ils avaient habité un édifice cylindrique construit avec soin de limon, de terre glaise, de paille de riz et de fenilles de roseaux hachées. Je vis aussi que, sur les deux côtés de la jetée, régnaient plusieurs autres constructions du même genre, et je tâchai d'en découvrir l'entrée. Bientôt d'autres rats vinrent au-devant

La défense, du côté des ours, ne fut pas moins acharnée, et ils poussaient des hurlements horribles.

de moi; je les tuai comme les premiers; les cris que j'étais ceux qui étaient blessés répandirent l'alarme dans tout le voisinage, et je ne tardai pas à me voir entouré d'une quantité incroyable de rats, dont les uns se sauvèrent effrayés, tandis que les autres, plus audacieux, s'assirent sur leurs pieds de derrière et me regardèrent fixement; il y en eut même qui osèrent m'attaquer et qui enfoncèrent leurs dents dans mon bâton. Le jeu alors ne me parut plus aussi plaisant; je me rappelai l'histoire de l'évêque Hatto, qui fut, dit-on, dévoré par des souris, et je me mis à crier de toutes mes forces. Maître Knips n'était pas moins embarrassé que moi; il faisait les gambades les plus étranges que l'on puisse voir. Enfin le vaillant Bill arriva à mon aide, et à chaque coup de dent il expédia un rat, de sorte qu'il m'eut bientôt délivré de mes ennemis, dont les survivants se réfugièrent dans la mer. Maman étant survenue après cela, nous rassemblâmes à nous deux tous ces rats, tant morts que blessés, afin de vous les montrer et pour que vous puissiez nous dire si leurs peaux nous seraient bonnes à quelque chose. »

Ce récit et la description que mon fils m'avait faite me firent venir certaine pensée que j'étais impatient de vérifier, je me fis donc conduire vers la jetée; et après avoir comparé les animaux qu'Ernest avait tués avec les habitations qu'ils s'étaient construites, j'eus la satisfaction de reconnaître que notre île possédait encore une richesse que j'avais jusqu'alors ignorée. Ces rats étaient évidemment des *ondatra* ou rats musqués du Canada, qui, quoique plus petits, ont beaucoup de rapport avec le castor. L'odeur infecte de muse qu'ils répandaient m'en aurait offert une preuve de plus si cela avait été nécessaire. Je me félicitai de la trouvaille, et je vantai à Ernest la beauté de la fourrure que ces rats nous fourniraient. « Mais qu'avons-nous besoin de fourrures dans un climat si chaud? me demanda-t-il.

— Si nous ne nous en servons pas pour nous vêtir, répondis-je, nous pourrions du moins nous en faire des chapeaux quand les nôtres seront usés. »

Nous allâmes après cela retrouver ma femme, qui nous avait quittés pour nous préparer un bon souper de riz tout frais bien grillé. Fritz et Jack revinrent en même temps de leur expédition sans avoir rien découvert de menaçant. En revanche Jack portait dans son chapeau douze ou quatorze œufs soigneusement enveloppés dans une matière cotonneuse, et Fritz tira de sa gibecière un coq de bruyère avec sa poule. En attendant, comme il ne montrait pas un visage aussi joyeux qu'il l'aurait dû faire après une si bonne chasse, je lui demandai si par hasard il avait commis la faute de tuer ma poule couveuse.

FRITZ. Oh! non, papa: c'est ce que je ne me serais jamais permis; mais il n'en est pas moins vrai que ces œufs sont ceux de la poule de bruyère, que le chacal de Jack a surprise dans son nid, et à laquelle il a tordu le cou pendant que je tirais le mâle au vol. Pourvu que les œufs ne soient pas refroidis!

JACK. Oh! pour cela, je les ai enveloppés avec grand soin dans ce duvet naturel, que j'ai enlevé à des femelles qui en étaient couvertes comme si c'eût été du coton.

LE PÈRE. Nous allons donc au plus tôt partager ces œufs entre deux de nos poules qui couvent en ce moment.

JACK. Oh! c'est charmant! Mais dites-moi donc, papa, quel est ce duvet que je viens de trouver?

LE PÈRE. Si je ne me trompe, il provient d'une plante assez commune au Cap, où l'on a déjà fait des bas et des gants de son duvet; les botanistes l'appellent *buplevis gigantea*. Son duvet nous deviendra fort utile pour le mêler avec les poils du rat musqué.

Pendant que le souper cuisait, il fallut que tout le monde s'occupât à dépouiller les rats, qui étaient presque aussi gros que de petits lapins. Quant au cabiai de Jack, après l'avoir épilé au feu, n'ayant point de vase pour l'échauder, laquelle opération, par parenthèse, répand une odeur qui n'a rien d'agréable, je le partageai en quatre quartiers et je jetai la tête aux chiens. Ma femme en fit griller un gigot pour le souper; mais nous lui trouvâmes un goût de vase si fort qu'il nous fut impossible d'en manger. Plus tard, nous essayâmes de saler et de fumer la bête; mais sa chair ne nous plut pas davantage de cette manière, et nous finîmes par l'abandonner tout entière à nos chasseurs quadrupèdes.

Durant le souper, mes enfants me demandèrent la cause de la forte odeur de muse que répandait l'*ondatra*, et quel avantage cet animal pouvait en tirer.

LE PÈRE. Rien n'est plus facile que de reconnaître d'où vient cette odeur; mais, quant à son usage, j'avoue que je n'en ai pas encore trouvé d'explication satisfaisante. Elle provient d'une matière ressemblant un peu à la cire qui se forme dans les oreilles, et que sécrètent de petites glandes placées entre cuir et chair à la région de l'anus. Son odeur, qui est tantôt agréable, tantôt fétide, sert sans doute à ces animaux à la fois pour se reconnaître entre eux et pour attirer les petites bêtes dont ils se nourrissent; peut-être aussi son usage est-il d'éloigner leurs ennemis.

FRITZ. Y a-t-il encore d'autres animaux qui sécrètent des matières odorantes, et cette sécrétion se fait-elle toujours au même endroit?

LE PÈRE. Il y en a encore plusieurs, et presque toujours les glandes sont placées de même; tels sont la hyène, le blaireau, le castor. La

matière que l'on tire de ce dernier animal prend, quand elle est sèche, à peu près la consistance de la colophane; on l'appelle *castoreum*, et elle est d'un grand usage en médecine contre les maladies nerveuses; son odeur est forte et désagréable, celle de la civette est plus douce; mais le plus célèbre de tous ces animaux est le porte-muse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces matières sentent toutes mauvais quand elles sont fraîches, et n'acquièrent une odeur de parfum qu'en vieillissant.

FRITZ. Comment s'y prend-on pour recueillir cette matière?

LE PÈRE. Dans la plupart des cas, on est obligé de tuer l'animal qui la porte; mais la civette et la genette font exception. Elles se laissent apprivoiser, et en les gardant dans les maisons, ce qui se fait surtout dans le Levant et quelquefois aussi en Hollande, on parvient à leur enlever de temps en temps leur muse.

LE PETIT FRANÇOIS. Si nous pouvions aussi en prendre et en apprivoiser quelques-unes, cela serait bien gentil, et je vous réponds que je saurais fort bien leur retirer le parfum sans qu'elles s'en aperçussent.

LE PÈRE. Oui, mais il ne faudra pas les laisser approcher du poulailler; car je te prévins qu'elles sont très-friandes d'œufs frais et de poulets.

FRITZ. Le porte-muse ne s'apprivoise-t-il pas?

LE PÈRE. Je crois que cela ne serait pas impossible; mais il est probable que cela rendrait son muse moins fort et moins abondant, et que c'est pour cette raison qu'on ne l'essaye pas.

FRITZ. Cette matière est donc l'objet d'un commerce important?

LE PÈRE. Il s'en fait un commerce très-considérable dans le Levant. La matière sécrétée par le porte-muse découle dans deux petites vessies qu'on lui enlève et que l'on vend au poids; et quoiqu'il y ait toujours des préposés du gouvernement chargés de vérifier les vessies et d'y apposer leur sceau, les chasseurs trouvent encore moyen d'en retirer une partie du muse et d'y substituer des matières étrangères pour augmenter le poids.

Le souper ayant pris fin avec cet entretien, Ernest, qui était assez friand de sa nature, poussa un grand soupir, et dit que le mauvais goût de la chair du cabiai lui restait toujours dans la bouche, et qu'il ne serait pas fâché d'avoir quelque chose de bon pour son dessert. Aussitôt ses deux frères Jack et François coururent à leur gibecière, et en tirèrent l'un une noix de coco et quelques pignons, l'autre certains fruits qui nous étaient encore inconnus. Ils ressemblaient à des pommes; mais leur surface était raboteuse, d'un vert clair, et ils répandaient une odeur de cannelle. Les deux petits posèrent leur récolte devant Ernest.

« C'est fort bien, mes enfants, m'écriai-je; mais quelle est cette pomme que Jack nous apporte? Je n'en ai pas encore vu de semblable, et je serais bien aise de savoir s'il en a déjà goûté.

JACK. Oh! non vraiment, quoique j'en aie eu bien envie; mais Fritz m'a recommandé de n'y pas toucher que maître Knips ne nous eût donné l'exemple d'en manger, attendu que ce pouvait être le fruit du mancenillier, qui est un poison mortel pour les hommes. »

Je louai la prudence de Fritz; mais je remarquai que ce fruit ne ressemblait point à celui du mancenillier, qui a un noyau, tandis que celui-ci renfermait des graines comme nos pommes d'Europe. D'ailleurs son odeur était suave, ce qui présentait une différence de plus. Pendant que je faisais cette dissertation, le singe, attiré par l'odeur, s'était glissé à mes côtés, et avait enlevé, le plus adroitement du monde, la moitié du fruit que j'avais posé par terre; il la mangea avec un si grand air de satisfaction, qu'il ne nous resta aucun doute sur sa salubrité. Je laisse à juger de la joie de mes enfants, qui, parfaitement tranquillisés par l'exemple de Knips, se jetèrent avec tant d'avidité sur ces fruits, qu'à peine en pus-je sauver un pour ma femme et un pour moi. Quand Fritz me demanda le nom de cette production nouvelle, je lui répondis que je la prenais pour la pomme de cannelle, communément appelée *cachimen*, qui est une espèce de corossol, et qui est originaire des Antilles. Mais le bon Fritz n'écouta presque pas ce que je lui disais; il était tellement fatigué des travaux de la journée, qu'il s'endormit pendant que je lui parlais. Cela me rappela que nous avions tous, comme lui, besoin de repos; nous nous couchâmes donc sur nos sacs de coton, dans notre jolie cabane de Waldegg, et nous y dormîmes paisiblement jusqu'à ce que les premiers rayons du soleil vinssent nous réveiller.

CHAPITRE XLIII.

Zuckertop. — Les pécaris. — Le rôti o'hahien. — Le ravensara. — Les grands bambous. — Arrivée à l'entage. — Excursion dans la savane. — L'autruche et son nid. — La petite tortue de terre. — La vallicée verte. — Combat avec les ours. — La terre à porcelaine. — Le condor et l'urubu.

Dès les premiers rayons de l'aurore, nous nous remîmes en route, et nous nous dirigeâmes vers Zuckertop, qui était notre lieu de repos ordinaire dans ce district; il était situé entre la sucrerie et l'entage; nous y avions construit une petite cabane ou berceau, avec le projet d'y établir plus tard une nouvelle ferme. Nous tendîmes une toile par-dessus le treillage du berceau, afin de nous abriter des

rayons du soleil pendant le dîner que nous comptions faire en ce lieu ; et dans l'intervalle nous parcourûmes la campagne des environs, pour découvrir, s'il était possible, quelques traces de notre boa ou de sa parenté. Heureusement, nous ne découvrîmes rien qui y eût le moindre rapport, et nous passâmes agréablement le temps à sucer des cannes à sucre fraîches. Pendant que nous nous livrions à cette douce occupation, nos chiens se mirent tout à coup à aboyer, et, l'instant d'après, une grande quantité de gibier se leva devant eux, tandis qu'un bruit étrange se fit entendre, comme si le chasseur sauvage fût arrivé inopinément dans le pays. Nous ne savions de quel côté nous diriger, et nul n'osait jeter les yeux dans l'épaisse plantation de cannes pour voir d'où provenait ce tumulte. Je dis à mes enfants de quitter sur-le-champ les bords de la plantation où ils se trouvaient, et de s'en éloigner ; je fis de même de mon côté, et quand je fus parvenu à la distance d'une cinquantaine de pas, je m'arrêtai pour épier ce qui allait se passer. Après quelques minutes, je vis un monstrueux troupeau de petits cochons sortir de la plantation, et se diriger à travers champs. Ma première pensée fut que c'étaient nos propres cochons que nous avions mis en liberté ; mais leur nombre, leur couleur uniformément grise, leur petite taille, et l'ordre remarquable qu'ils gardaient en se sauvant, me persuadèrent que les cochons que je voyais n'étaient pas de race européenne, et excitèrent en moi un vif désir de m'emparer de quelques-uns d'entre eux. Je leur tirai sur-le-champ deux coups de mon fusil double, et chacun des deux coucha un animal par terre ; ce qui n'empêcha pas que le nombre de ceux qui sortaient de la plantation n'allât toujours en croissant. Je ne pouvais pas même deviner approximativement combien il y en avait, et ils passaient devant leurs camarades morts sans que cet aspect eût l'air de leur causer la moindre frayeur ; c'était un spectacle fort singulier de voir ces animaux se suivre un à un avec une rapidité extraordinaire, et sans qu'aucun d'entre eux parût avoir la moindre envie de devancer les autres ou de se jeter de côté. Des soldats faisant l'exercice ne marchent pas avec plus de régularité, et je ne serais pas étonné si, en y regardant de près, on eût découvert que chaque petit porc se mettait les pieds précisément dans les traces de celui qui l'avait précédé. Fritz et Jack étaient auprès de moi. Quand ils m'eurent vu tirer, ils tirèrent à leur tour, et abattirent encore quelques cochons ; mais la marche n'en fut guère interrompue que pendant quelques instants, au bout desquels tout reentra dans l'ordre accoutumé.

En réunissant toutes ces circonstances, je ne doutai pas que nous ne fussions tombés sur une troupe de *tajams* ou cochons musqués. Sachant combien il est important de leur enlever sur-le-champ la poche odoriférante qu'ils ont sur le dos, pour que la chair ne s'imprègne pas de la saveur du muse, je m'empressai de faire cette opération aux deux que j'avais tués. Fritz et Jack couraient de leur côté s'emparer du butin. La troupe avait cessé de défilé, mais nos chiens, ayant encore trouvé quelques traîneurs, les joignirent à ceux que nous avions abattus.

Pendant que nous étions ainsi occupés, nous entendîmes dans l'éloignement deux autres coups de fusil, que je jugeai avoir été tirés par ma femme et par Ernest. Je me hâtai d'envoyer Jack auprès d'eux pour leur dire comment il fallait s'y prendre avec leur butin, et en même temps pour m'amener la voiture, afin de pouvoir transporter notre chasse à la cabane de Zuckertop. Dans l'intervalle, Fritz et moi nous rassemblâmes en un tas les bêtes, au nombre de huit, que nous et les chiens avions tuées ; nous les couvrîmes de cannes à sucre, et nous nous assîmes auprès pour attendre le retour de notre messager. Ernest arriva lui-même avec la voiture ; il nous apprit que toute la troupe avait passé devant la cabane, qu'il en avait tué trois, et que le reste, au nombre de trente ou quarante au moins, s'était sauvé dans le marais de bambous.

Il était absolument nécessaire de vider sur-le-champ nos cochons, si nous ne voulions pas que la chair s'en corrompît par la chaleur, avant que nous fussions en mesure de la saler ou de la fumer. Ce qu'il y avait de malheureux, c'est que l'heure du dîner approchait, et que nous avions tous fort bon appétit. Mes enfants murmurèrent un peu quand je leur imposai cette tâche indispensable ; ils finirent pourtant par s'y livrer avec courage, et je les engageai, pour tromper la faim, de sucer des bouts de canne à sucre en les tenant dans la bouche comme des cigares. Quand tout fut achevé, nous chargeâmes les bêtes sur notre charrette ; nos enfants les couvrirent de fleurs et de rameaux verts, et nous partîmes au milieu de leurs chants de triomphe. Le petit François et Jack étaient montés sur les bœufs, Ernest et Fritz s'étaient placés dans la charrette, l'un en avant, l'autre derrière, et moi je marchais à côté avec les chiens comme un piqueur. Ce fut dans cet ordre que nous arrivâmes sains et saufs auprès de ma femme, qui nous attendait avec impatience.

« Vous êtes terriblement en retard, mes amis, dit-elle en nous apercevant, il ne sera pas possible d'aller plus loin aujourd'hui ; aussi me suis-je occupée des moyens de vous faire passer la nuit le plus commodément possible. Mais, pour commencer, venez manger le dîner que je vous ai préparé. »

En réponse, je montrai à ma femme les provisions que nous lui apportions, et mes enfants lui remirent un beau paquet de cannes à

sucres qu'ils avaient mis de côté pour leur mère. Elle fut fort sensible à cette aimable attention ; mais elle me demanda ce que je voulais faire d'un si grand nombre de cochons, et pourquoi j'en avais tué tant à la fois. Elle ne reconnaissait pas dans ma conduite l'économie avec laquelle j'avais coutume de me servir des dons de la nature. Je lui expliquai que le hasard, plutôt qu'aucun dessein prémédité, m'avait procuré une chasse si abondante ; j'ajoutai que l'occasion de faire une provision considérable de porc salé ne se présenterait peut-être pas de longtemps, et que d'ailleurs il n'y aurait pas de mal si, par le carnage que nous avions fait parmi ces bêtes, nous les avions chassées pour quelque temps de notre voisinage, où elles auraient fait le plus grand tort à la sucrerie.

Fritz. Mon cher papa, ne me permettriez-vous pas de vous servir demain un rôti de porc frais à la mode d'Otaïti ?

LE PÈRE. Je ne demande pas mieux, mon cher Fritz, surtout puisque tu remets à demain l'essai de tes talents culinaires ; car, pour aujourd'hui, nous avons de la besogne pressée qui ne nous laissera pas de temps de reste. Il faut que nous commencions par construire un fumoir, comme celui que nous avions autrefois à Zeltheim ; puis nous avons les deux cochons tués par ta mère et Ernest à vider, et puis encore tout ce qui a rapport à la salaison ; ainsi je crois que notre séjour ici sera encore plus long que ta mère ne l'avait pensé, et que nous ne pourrions pas partir avant deux ou trois jours.

Je distribuai après cela les tâches de chacun. Les plus jeunes devaient rassembler des pieux, des branches et de l'osier ; Fritz devait les aider à construire le fumoir. Je me chargeai de vider les animaux ; je voulus qu'Ernest m'aidât à les flamber, et qu'il les portât au fur et à mesure à ma femme, pour qu'elle les mit dans la saumure. Je n'entrerai pas dans le détail de la manière dont nous nous y primes pour ces dernières opérations, qui nous occupèrent pendant le reste de cette journée et toute la suivante, à l'exception, toutefois, d'une partie de la matinée de celle-ci, qui fut consacrée à la cuisine otahitienne, dont j'avais permis à Fritz de faire l'essai. A cet effet, ses frères et lui commencèrent par creuser dans la terre un trou assez profond, qu'ils remplirent de roseaux, d'herbes et de branches qu'ils allumèrent, et sur lesquels ils jetèrent un certain nombre de grosses pierres pour les faire rongir. Pendant ce temps, Fritz apprêtait le cochon. Il le vida, le flamba, le lava et le remplit d'une farce composée de viande hachée, de patates et d'herbes odoriférantes. J'exigeai toutefois qu'on suivît la mode européenne sur un point, je veux dire que l'on y mit du sel, ce qui n'est pas d'usage aux îles des Amis. Pendant tous ces préparatifs, ma femme secouait la tête et murmurait par moments entre ses dents : « Au nom du ciel ! un cochon tout entier ! dans la terre ! sur des pierres chaudes ! Ce sera là un fameux régal pour des gastronomes ! »

Les doutes sur le succès du plat ne l'empêchèrent pas de donner aux enfants des conseils sur la manière de le dresser ; elle l'arrangea comme un cochon de lait. En place de feuilles de bananier que nous ne possédions point, on se servit d'écorce d'arbre et de quelques autres feuilles dont la bête fut enveloppée, et puis recouverte de terre, pour cuire là-dedans comme dans un four. Après deux ou trois heures de cuisson, la terre fut enlevée, et, avant même que l'on retirât le cochon du four otahitien, il se répandit à l'entour une odeur si délicieuse, que j'en fus étonné. Ni la bête elle-même ni la farce qui la remplissait ne pouvaient exhaler un semblable parfum. Je me doutai sur-le-champ que c'était à l'écorce et aux feuilles dont nous l'avions enveloppée qu'il fallait l'attribuer. Le plat de Fritz fut trouvé excellent. Sa mère ne cessait de répéter qu'elle n'aurait jamais cru que cela fût possible. Quant à moi, j'attendais avec impatience la fin du repas pour aller vérifier de quelle espèce était l'arbre qui avait communiqué à notre cochon une saveur si agréable. J'en fis jeter quelques branches dans le feu de notre fumoir, afin de donner aussi aux jambons une légère teinte du même goût, et je dis à mes enfants de tâcher de se procurer un ou deux jeunes plants de cet arbre, que je voulais transplanter dans le lieu de notre demeure. Sur la proposition d'Ernest, nous arrosâmes cet excellent dîner de vin de palmier, et nous gardâmes pour notre souper le chou de l'arbre qui nous l'avait fourni.

En attendant, l'arbre à l'écorce odoriférante auquel nous avions dû une surprise si agréable, préoccupait toujours ma pensée. Je mettais tous mes souvenirs à contribution pour tâcher de découvrir son nom, et je me rappelai enfin qu'il devait exister dans l'île de Madagascar un arbre de ce genre, que les naturels appelaient *ravensara*. Son tronc est gros, et sa tête pyramidale répand un agréable ombrage. Son écorce réunit le goût de la cannelle et du girofle ; on en tire une huile essentielle dont on se sert pour assaisonner les mets.

Le fumage de nos jambons nous retenant quelques jours, nous profitâmes de ce retard pour aller faire tous les matins des excursions dans la campagne. Un de mes garçons restait avec son fusil pour défendre sa mère, et ceux qui s'en allaient faisaient toujours en sorte d'être de retour pour l'heure du dîner. Dans l'après-midi du second jour, je commençai une grande entreprise. Je voulais percer dans le grand jungle de bambous une route assez large pour pouvoir y passer, même avec notre charrette. Ce travail fut, du reste, récompensé par la découverte de bien des choses qui promettaient de nous

être fort utiles. Nous trouvâmes, entre autres, des roseaux aussi épais que des arbres, et d'une hauteur de cinquante à soixante pieds, de sorte qu'en les vidant nous pouvions en faire des conduits pour l'eau, et toutes sortes de vases pour le ménage, sans autre difficulté que de calculer l'endroit où nous devions couper le roseau, et de réfléchir s'il fallait couper les deux nœuds du haut et du bas, ou un seul ou pas du tout. De chaque côté des nœuds sortaient, en outre, de longues et fortes épines, qui ne me furent pas moins agréables, pouvant, en cas de besoin, remplacer des clous de fer, toutes les fois qu'il ne s'agirait de travailler que sur du bois un peu tendre, tandis que le bambou lui-même servait à renfermer ces épines, comme une espèce de carquois; de sorte que l'utilité de cette belle plante était réellement inépuisable.

Quand nous eûmes coupé un grand nombre de roseaux, la route commençant déjà à s'éclaircir, je remarquai par terre une fonde de petits rejets que nous n'avions pas aperçus auparavant. En essayant de les couper avec un couteau, je vis qu'ils étaient fort tendres, et ils me parurent composés de feuilles roulées ensemble comme celles du chou-palmiste. Je me rappelai sur-le-champ avoir mangé au Cap une sorte de conserve indienne que l'on y appelle *achar-bambou*; et ne doutant point qu'elle ne fût faite avec ces jeunes pousses, je me promis d'imiter en cela les habitants de Java. Ma femme fut enchantée de tous les trésors que nous lui rapportions, elle comprit sur-le-champ quelle pourrait être leur utilité; elle les regardait avec une joie inexprimable et ne savait par où commencer. Elle sentit toutefois que les jeunes pousses de bambous réclamaient ses premiers soins, et elle s'empressa de les mettre dans un vase avec du vinaigre de palmier et des feuilles de ravensara; elles devaient, avec le temps, nous tenir lieu de cornichons.

Le lendemain, nous fîmes une excursion à Prospect-Hill. Ayant fait déjà quelques petits détours, nous mîmes près de deux heures pour franchir cette distance. J'eus le chagrin d'y trouver tout dévasté par les singes, comme autrefois à Waldegg. Dans ma colère, je vouai cette exécrable race à la destruction. Les montons et les chèvres s'étaient aussi dispersés dans le voisinage; les poules étaient devenues tout à fait sauvages, et la cabane était si sale et en si mauvais état, qu'il n'était pas possible de la réparer et nettoyer en un seul jour. Il fallait se résoudre à mettre un terme à de pareilles déprédations, si nous ne voulions pas renoncer complètement au succès de tous nos efforts; mais des travaux plus pressés réclamant nos soins, je fus forcé de remettre à un autre moment la punition des coupables. Nous revînmes tristement à notre camp, et pourtant je me disais qu'ayant tant de bonheur, j'avais tort de me plaindre de quelques contrariétés. Pourquoi n'éprouverions-nous pas aussi quelques chagrins dans la vie?

La troisième journée fut de nouveau consacrée au percement de la route, qui nous occupa encore deux jours de plus. Alors, notre viande étant suffisamment fumée et rien ne nous retenant plus dans ces environs, nous songeâmes à poursuivre notre route. Il nous fallut pourtant encore une journée entière pour mettre à l'abri des animaux de proie de toute espèce le fumoir dans lequel nous avions résolu de laisser notre provision de jambons, à l'exception d'un ou deux que nous emportâmes avec nous pour le voyage. Nous barricadâmes cette construction avec des pierres, des mottes de terre et des plantes épineuses, ce qui lui donna l'apparence d'une élévation tumulaire. Enfin, quand je me fus convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire, je donnai le signal du départ, et nous nous dirigeâmes vers notre destination définitive, l'ermitage, situé à deux heures de marche par la nouvelle route, c'est-à-dire dans une direction opposée à celle de Prospect-Hill.

Nous arrivâmes sans accident ou aventure quelconque au but de notre voyage, et notre petite caravane s'arrêta sur la lisière d'un petit bois, formant en quelque façon le vestibule de l'ermitage. Ce lieu était assez frais et assez abrité; car, d'un côté, le bois s'appuyait contre des rochers escarpés, et, de l'autre, nous avions l'embouchure d'un ruisseau qui tombait, près d'Eberfurt, dans la grande baie. Nous débarrassâmes nos effets et fîmes toutes les dispositions nécessaires pour un assez long séjour. L'ermitage proprement dit, c'est-à-dire la partie la plus resserrée du défilé qui conduisait dans l'intérieur de l'île que nous ne connaissions pas encore, était placé à environ une portée de fusil de nous. Quand nous nous trouvions dans le petit bois, nous y étions en quelque façon cachés, et pourtant sur une élévation de terre assez grande pour dominer avec notre artillerie le passage le plus direct de la côte aux plaines de l'intérieur. Aussi Fritz me dit que ce lieu était excellent pour y construire un jour une forteresse, au moyen de laquelle nous pourrions défendre l'entrée de nos domaines contre tout ennemi qui voudrait y pénétrer. A cet effet, il proposa de bâtir une cabane à la manière des habitants du Kamtschatka, c'est-à-dire élevée sur quatre pieux avec un tronc d'arbre garni d'entaillures pour y monter, tandis que nous attacherions notre bétail aux pieux, afin de l'avoir sous la main pour pouvoir le défendre.

Cette idée ne me parut pas mauvaise, et j'en pris note pour en profiter dans l'occasion. Pour le moment, il s'agissait de dresser notre tente, de disposer notre cuisine de campagne, et puis de visiter le petit bois, afin de découvrir si le voisinage était sûr. Cette expédi-

tion ne nous montra rien qu'un couple de chats sauvages qui nous parurent être à l'affût d'oiseaux et de blaireaux des rochers, et qui s'enfuirent aussitôt qu'ils nous eurent aperçus. N'ayant point de volailles avec nous, cette déconvenue ne nous inquiéta nullement.

Le reste de la matinée s'écoula en préparatifs pour le dîner, et, immédiatement après le repas, la chaleur devint si accablante, qu'il nous fut impossible de nous livrer à aucun travail avant la fraîcheur du soir. Ce ne fut qu'alors que nous mîmes tout en ordre dans notre cabane, et que nous fîmes nos préparatifs pour pouvoir entreprendre le lendemain une excursion plus longue dans l'intérieur du pays. En effet, dès le point du jour je fus prêt à me mettre en route. Cette fois, j'avais choisi mes trois aînés pour m'accompagner; car je croyais que la prudence m'ordonnait de ne partir qu'en force, expression qui paraît peut-être ridicule, si l'on pense que cette grande force ne se composait que d'un homme, d'un adolescent et de deux enfants. Ma femme resta avec le petit François dans notre tente, pour veiller sur le chariot, les ustensiles et les animaux, qui nous auraient donné trop d'embarras dans notre course.

Après un déjeuner bien solide, nous prîmes congé des personnes qui nous étaient chères, et nous commençâmes notre pèlerinage, entourés de tirailleurs à quatre pattes. Mais, avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, nous avions encore à passer la partie la plus étroite du défilé, le mur que nous y avions élevé, ainsi que la plantation d'arbustes épineux. En y arrivant, nous trouvâmes des dégâts si considérables, que je fus sur-le-champ convaincu que c'était par là que le grand serpent ainsi que la troupe de cochons musqués étaient entrés dans nos domaines. Les vents et la pluie, les inondations, les torrents, les singes, les bulles, et d'autres animaux plus monstrueux encore, semblaient s'être entendus pour détruire les premiers ouvrages que l'homme eût élevés sur ces côtes désertes, pour s'opposer à leurs ravages.

Nous demeurâmes interdits en voyant la destruction de nos retranchements, et nous formâmes, mais avec humeur, le plan d'autres fortifications en état d'offrir une plus grande résistance aux éléments et aux animaux. Pour le moment toutefois, nous ne nous y arrêtâmes pas, et nous continuâmes notre route vers la plaine située au delà du défilé. Nous essayâmes d'abord de nous faire une juste idée de l'ensemble du vaste paysage qui se présentait à nos regards. A gauche, sur l'autre bord de la rivière, à laquelle nous donnâmes provisoirement le nom de rivière Orientale, s'étendait, jusqu'à l'extrémité de l'horizon, une longue côte richement boisée et couronnée de majestueux palmiers. A droite, nous avions des rochers nus, escarpés et d'une hauteur prodigieuse, mais qui s'écartaient peu à peu de la plaine, de sorte qu'à chaque pas que nous faisions en avant, l'horizon s'étendait, jusqu'à ce qu'enfin un lointain vapoureux ne permit plus de distinguer si c'étaient des nuages, des montagnes ou le ciel même que nous avions devant nous.

Jack et moi reconnûmes bientôt le ravin rempli de roseaux, au bord de la rivière, où nous avions pris le jeune bulle. Plus loin, nous vîmes la caverne du chacal, qui semblait nous inviter à venir nous reposer pendant quelques instants sous son abri. Mais, de même qu'Ulysse en présence des sirènes, nous résistâmes à ses séductions, et nous nous dirigeâmes vers un promontoire éloigné, d'où, si nous pouvions parvenir à son sommet, nous espérons pouvoir embrasser une étendue considérable de pays. Près d'Eberfurt, nous passâmes la rivière à gué. Le paysage y était agréable et pittoresque; mais, au bout d'un quart d'heure, il se changea en un désert triste et aride, où le sol, brûlé par le soleil, s'était fendu et entr'ouvert. Heureusement nous avions tous rempli nos gourdins à la rivière, car toute apparence d'humidité disparaissait de plus en plus; le gazon était desséché, et les seules plantes que nous voyions étaient quelques géraniums et quelques-unes de celles que l'on appelle plantes grasses. En un mot, je fus surpris en reconnaissant qu'il avait suffi d'une demi-heure de marche pour changer si complètement l'aspect d'une campagne qui avait paru riante et agréable à Jack et à moi lorsque nous y étions venus autrefois à la recherche de notre âne. Jack en fit la remarque comme moi.

« C'est vrai, lui répondis-je. Cette plaine ressemble beaucoup à celles que l'on trouve au cap de Bonne-Espérance. Pendant la saison des pluies elles sont couvertes de la plus riche végétation; mais dès que l'eau du ciel vient à leur manquer, tout s'y flétrit et s'y fane, et ce serait pour jamais sans le retour périodique de ces pluies bienfaisantes. »

Notre marche se ralentissait, et mes enfants n'avançaient plus qu'avec des soupirs et des gémissements. L'un comparait la campagne à l'Arabie Pétrée; l'autre disait que c'était une région enchantée, séjour d'un mauvais génie; un troisième soutenait que le terrible *bohon upas* croissait infailliblement dans ces parages. Je m'efforçai cependant de leur faire prendre courage, en leur montrant le promontoire dont nous approchions et en vantant les découvertes intéressantes que nous allions sans doute y faire. Enfin, après deux heures de la marche la plus pénible du monde, nous arrivâmes, épuisés de fatigue, au bout de notre course, et nous nous jetâmes par terre, à l'ombre d'un rocher, sur un point assez élevé, car la chaleur et la lassitude ne nous permettaient pas de chercher le site le plus avantageux. Pendant assez longtemps, nous restâmes immobiles, les yeux fixés en

silence sur la vaste perspective qui se présentait à nous. L'horizon était bordé de montagnes bleues à une distance que j'estimai être de quinze à vingt lieues. La rivière Orientale traversait la plaine aride et monotone, comme un ruban d'argent bordé de vert. C'était ainsi que je me figurais le Nil arrosant les déserts de la Nubie.

Il y avait à peine dix minutes que nous étions là, quand maître Knips, après avoir flairé le vent à droite et à gauche, avec les grimaces les plus bizarres, poussa tout à coup des cris et partit au grand galop vers un point assez écarté des rochers qui s'élevaient à côté de nous. A ces cris, il fut suivi par les chiens, et nous crûmes qu'il avait découvert une troupe de singes ou quelque mets dont il était très-friand. Nous avions cependant trop chaud et trop soif pour suivre les animaux ; nous demeurâmes donc tranquillement couchés, sucant des cannes à sucre, consommant les provisions que nous avions emportées avec nous, et causant de tous les sujets divers qui se présentaient à notre pensée. Soudain Fritz se leva et regarda fixement certain objet éloigné ; puis, au bout de quelque temps, il s'écria : « Je ne puis concevoir ce que c'est que j'aperçois là-bas. On dirait deux hommes à cheval. Ah ! en voilà un troisième qui s'approche au galop. Voilà qu'il a atteint les premiers, et tous les trois s'élancent de notre côté. Seraient-ce des Arabes du désert ? »

ERNEST. Ne dis donc pas des Arabes, Fritz, dis des Bédouins.

LE PÈRE. Ernest, tu fais là une fort mauvaise querelle à ton frère. Si c'étaient des Bédouins, ce seraient aussi des Arabes ; car c'est ainsi que l'on appelle les Arabes nomades du désert. Quant à moi, je gage que ce ne sont ni des uns ni des autres. Tiens, Fritz, prends ma lunette d'approche et regarde. Eh bien, que vois-tu ?

FRTZ. Je vois de nombreux troupeaux qui paissent, des meules de foin qui marchent, des charrettes chargées qui sortent du taillis, pour descendre vers la rivière, et qui remontent ensuite... Ah ! ah ! ah ! Qu'est-ce que tout cela peut vouloir dire ?

JACK. Tu vois des choses bien étranges, Fritz ; mais permets que je regarde aussi à mon tour. Oui, oui ; ces Arabes ont de petites piques avec des drapeaux. Nous devrions rappeler les chiens pour les envoyer à la découverte.

ERNEST. A moi aussi la lunette. En vérité, voilà un quatrième cavalier qui vient rejoindre les autres ! D'où est-il venu ? Il faut que nous prenions bien garde qu'ils ne nous coupent la retraite.

LE PÈRE. Vous avez tous vu, maintenant prêtez-moi la lunette. Si mes yeux ne valent pas mieux que les vôtres, du moins mon jugement est plus sûr et mon imagination moins ardente. Quant à vos charrettes et à vos meules de foin, mon cher Fritz, elles ne me plairaient pas du tout si elles n'étaient pas si loin de nous ; car je soupçonne que ce sont des éléphants et des rhinocéros. Les troupeaux qui paissent sont bien certainement des buffles et des autolopes, ou bien des zèbres et des quaggas. Pour les Bédouins du désert qui portent des lances et qui se disposent à nous attaquer, ce sont... allons, Jack, devine.

JACK. Des girafes, peut-être.

LE PÈRE. Pas mal imaginé ; mais pourtant ce n'est pas précisément cela. Je suis d'avis que ce sont plutôt des autruches ou des casoars. Quoi qu'il en soit, nous allons leur faire la chasse et tâcher d'en attraper un vivant, ou tout au moins de lui prendre une touffe de belles plumes.

Charmés de cette rencontre, Fritz et Jack coururent du côté où les chiens et le singe avaient disparu, afin de rappeler, s'il était possible, ce dernier. Pendant ce temps, Ernest et moi cherchions quelque petit bois où nous pussions nous cacher, pour que ces bêtes ne nous aperçussent pas de trop loin. Celui que nous trouvâmes était composé d'arbustes que je reconnus pour être des euphorbes ; ils croissent souvent dans les fentes des rochers. La gomme qui en découle, quoiqu'un vrai poison, est d'un grand usage en médecine, surtout à l'extérieur. Je fis, en passant, quelques entailles dans l'écorce des plants qui me parurent les plus vivaces ; mais, vu la qualité vénéneuse de la gomme, je pris dès lors la résolution d'en faire la récolte à moi seul, ce qui me serait d'autant plus facile qu'Ernest, préoccupé de ce qui se passait au loin, n'avait pas remarqué mon opération.

Fritz et Jack revinrent bientôt avec les chiens et avec notre grand dégustateur. L'aspect de ces animaux nous fit connaître qu'ils s'étaient baignés et désaltérés, ce qui nous expliqua le motif de leur départ précipité. Je m'entendis ensuite avec mes enfants sur la manière dont nous devons nous y prendre pour attaquer les autruches, que nous distinguons alors parfaitement, et qui jouaient et couraient gaiement dans la campagne. Je fis remarquer à mes garçons que le mâle, car il n'y en avait qu'un, se reconnaissait à ses plumes blanches, et je leur recommandai de s'attacher particulièrement à lui. Heureusement Fritz avait amené avec lui son aigle, et je prévoyais que cet oiseau nous serait de la plus grande utilité. J'en fis l'observation, ce qui parut offenser un peu mes petits garçons. Ils me rappellèrent le succès qu'ils avaient eu à la course. Je convins de leur adresse ; mais je ne pus m'empêcher de leur dire aussi que, quelle que fût leur légèreté, elle ne pouvait se comparer à celle de l'autruche, qui laisse derrière elle le cheval le plus rapide.

FRTZ. Mais alors comment font donc les Arabes pour les prendre ?

LE PÈRE. C'est à cheval, à la vérité, qu'ils les poursuivent ; mais

encore il leur faut employer bien des ruses. Ils savent que, quand l'autruche est pourchassée, elle ne court pas droit devant elle, mais décrit un cercle de trois à quatre lieues de circonférence. Le chasseur, donc, a grand soin de ne pas la suivre par derrière ; lui aussi décrit, sur son cheval, un cercle, mais en dedans et beaucoup plus petit que celui de l'autruche, de sorte que, faisant moins de chemin, il peut soutenir la course beaucoup plus longtemps. D'ordinaire aussi, ils se mettent plusieurs après une seule autruche, se plaçant sur différents points du cercle que celle-ci parcourt, et comme ils ont des chevaux de relais, ils continuent la poursuite jusqu'à ce que l'oiseau tombe épuisé de fatigue. Mais quant à nous, nous sommes à pied, et la connaissance des ruses qu'emploient les Arabes à cheval n'est pas pour nous d'une fort grande utilité. Notre seul moyen est de nous mettre en embuscade, et d'abattre, s'il nous est possible, l'oiseau à coups de fronde. Retenez donc les chiens ; car j'ai déjà remarqué que les animaux en général craignent beaucoup plus les chiens que les hommes. Si toutefois l'autruche prend la fuite avant que nous puissions lui lancer une pierre, il faudra lâcher nos chasseurs et même envoyer contre elle l'aigle de Fritz. Peut-être qu'à eux tous ils parviendront à retenir du moins le fugitif, jusqu'à ce que nous arrivions. Surtout faites attention à la queue blanche, car ses plumes sont bien plus précieuses que celles des autres ; et, en outre, elle est bien plus vigoureuse, si nous voulons plus tard nous en servir comme monture.

Nous nous approchâmes donc séparément, et en nous cachant autant que possible derrière de petites élévations de terrain, afin de surprendre les tranquilles et confiantes autruches. Mais, quand nous ne fûmes plus qu'à environ deux cents pas d'elles, il n'y eut plus moyen d'empêcher qu'elles ne nous aperçussent. Nous remarquâmes bientôt à leur inquiétude qu'elles nous avaient vus. Nous nous arrêtâmes donc, en prenant grand soin de faire en sorte que les chiens ne se montrassent pas. Cette manœuvre rassura les oiseaux, qui prirent même le courage d'avancer de quelques pas, pour voir quels étaient les êtres inconnus qui osaient usurper leurs domaines. Elles faisaient des mouvements fort bizarres avec la tête et le cou ; mais, à tout prendre, elles ne parurent d'une bêtise extrême.

Par malheur, en ce moment même, l'impatience gagna nos chiens, sans quoi je crois vraiment que nous aurions pu approcher d'assez près pour prendre les autruches dans des laes que nous leur aurions jetés ; mais, comme je viens de le dire, les chiens nous échappèrent et s'élancèrent avec fougue contre le mâle, qui s'était courageusement avancé de quelques pas en avant de ses femelles. A l'instant, les oiseaux prirent la fuite avec une rapidité dont on ne saurait se faire une idée. Leurs ailes étendues et un peu bombées pouvaient se comparer à des voiles tendues au vent, qui, en effet, les enflait et contribuait à la promptitude de leur course. Les plumes de l'épaisse queue qui s'élevaient par degrés ajoutaient à leur vol une noblesse et une majesté singulières.

Mais il ne s'agissait point de contempler à loisir ce spectacle. En moins d'un instant, les fugitifs furent si loin, que nous ne les apercevions plus. Fritz s'était empressé d'ôter le bandeau des yeux de son aigle et de le lancer contre les autruches. L'aigle, à son tour, prit son élan, et ne tarda pas à rejoindre le mâle, sur lequel il se jeta avec tant de force, d'une hauteur immense, qu'il faillit le tuer du premier coup, et le superbe animal roula dans la poussière. Nous n'arrivâmes qu'au bout de quelque temps sur le champ de bataille, quoique nous y courussions de toutes nos forces, car nous désirions, s'il n'était pas déjà trop tard, nous emparer de l'autruche en vie. Les chiens, comme de raison, nous précédèrent ; le chacal commença à dévorer la chair de l'oiseau, pendant que l'aigle becquetait sa tête et que les dogues léchaient son sang.

Nous demeurâmes là, tristes et abattus, au désespoir de la fin imprévue et tragique qu'avait prise notre chasse ; mais il ne nous restait plus rien à faire qu'à sauver ce qu'il nous était encore possible de conserver. On arracha de force le chacal et l'aigle à la proie dont ils s'étaient emparés ; nous examinâmes ensuite l'animal, à qui nous enlevâmes ses plus belles plumes, que nous mimâmes comme des trophées à nos chapeaux. Je ne pus m'empêcher de faire, à cette occasion, quelques réflexions de morale, en songeant que l'homme orne sa tête, si pleine d'orgueil, des plumes placées par la nature dans la queue d'un animal stupide.

Fritz remarqua qu'il était bien dommage qu'un si bel oiseau eût été tué, lui qui aurait fait une si noble monture, et Ernest me demanda comment des troupeaux si nombreux d'autruches pouvaient trouver leur subsistance dans le désert.

LE PÈRE. Si le désert ne produisait absolument rien, la chose serait, en effet, inexplicable ; mais, dans les lieux les plus stériles, il y a de loin à loin quelques petites plaques de terre où croissent des palmiers et des herbes. Or, les autruches ont, d'un côté, la faculté de pouvoir jeûner longtemps, et de l'autre une rapidité de marche qui leur permet de se transporter en peu de temps d'une oasis à l'autre.

FRTZ. A quoi servent ces ergots que je vois à l'extrémité des ailes ? Serait-ce pour leur tenir lieu d'éperons et pour s'aiguillonner elles-mêmes ?

LE PÈRE. Quelques naturalistes l'ont prétendu ; mais il est plus probable qu'ils leur ont été donnés comme des armes défensives.

FRITZ. Les autruches ont-elles aussi un cri ? je n'en ai point entendu.
LE PÈRE. Elles en ont un certainement ; mais elles ne le font guère entendre que la nuit. Les uns disent que c'est une sorte de gémissement sourd, et d'autres le comparent au rugissement du lion.

Pendant que je continuais ma conversation avec Fritz, Ernest et Jack couraient après le chacal, qui avait l'air de leur servir de guide. Au bout de quelque temps, ils s'arrêtèrent au coin d'un petit bois et nous firent signe de les suivre en diligence. Quand nous arrivâmes auprès d'eux, ils poussèrent des cris de joie et jetèrent leurs chapeaux en l'air, en disant : « Un nid d'autruche ! un nid d'autruche ! » Ils avaient raison, c'était un nid d'autruche ; mais il n'y avait rien là qui ressemblât à l'idée que nous nous formions d'un nid d'oiseau. Ce n'était qu'un trou dans le sable renfermant environ vingt-cinq œufs gros comme la tête d'un enfant. Mes garçons voulurent emporter tout le nid avec eux ; mais je leur fis remarquer que chaque œuf pesait au moins trois livres, et qu'il leur serait impossible de supporter une charge si considérable, sans compter le risque qu'ils couraient de les casser en chemin. Je fus pourtant obligé de leur permettre d'en prendre deux, et nous partîmes, après avoir planté en terre une croix de bois, pour reconnaître le lieu où se trouvait le nid.

En retournant à notre précédent lieu de repos, nous nous tîmes plus près de la paroi des rochers, et nous passâmes devant une petite mare qui offrait des traces évidentes d'avoir été visitée par nos chiens. Elle nous parut devoir être nourrie par quelques sources cachées, et formait, à son extrémité, un petit ruisseau qui lui servait de décharge. Nous remarquâmes dans tout le voisinage de nombreuses traces de pas d'antilopes, de buffles, d'onagres ou de quaggas. Il y en avait d'autres encore, mais si vagues, que nous ne pûmes reconnaître si elles provenaient d'hommes, de singes ou de quelque autre animal à pied plat. Du reste, nous ne vîmes pas le moindre vestige de boas, dont la découverte avait été le principal but de notre expédition.

Pendant que nous nous reposions au bord du ruisseau et que nous y prenions un peu de nourriture, nous vîmes le chacal qui grattait la terre avec ses pattes, et qui en retira une petite boule avec laquelle il se mit à jouer. Jack s'élança aussitôt vers lui et lui retira le trésor qu'il avait déterré. Il me l'apporta pour que je pusse vérifier ce que c'était. Cette masse informe était toute couverte de vase ; je commençai à la laver dans l'eau du ruisseau, et, à mon grand étonnement, je découvris que c'était un être vivant. En y regardant de près, je reconnus une tortue de terre de la plus petite espèce. On eût dit une pomme coupée par le milieu. Mes enfants furent si charmés de cette trouvaille, qu'ils n'eurent pas de repos avant d'en avoir ramassé encore une demi-douzaine, que je placai dans ma gibecière.

Nous étant remis en route, nous arrivâmes bientôt dans une vallée fertile et verdoyante, où des touffes de bois, semées çà et là, nous offraient un aspect bien agréable en sortant des plaines arides que nous venions de traverser. Cette vallée s'étendait, pendant un espace de près de deux lieues, le long de la chaîne de rochers qui séparait nos établissements de l'intérieur de l'île, et elle suivait cette chaîne si régulièrement, qu'à mesure que nous avançons, nous pouvions dire, sans crainte de nous tromper, à laquelle de nos possessions répondait le point où nous nous trouvions. Du reste, la vallée avait tout au plus une demi-lieue de large ; elle était séparée par une rangée de rochers peu élevés de la plaine aride et arrosée dans toute sa longueur par le ruisseau dont je viens de parler, qui était alimenté par un assez grand nombre d'autres ruisseaux sortant des roseaux sur la droite.

Nous parcourûmes cette agréable campagne gaiement et sans éprouver trop d'inconvénients de la chaleur. Il fut décidé à l'unanimité que son nom serait *Grünthal*, ou la vallée verte. Nous vîmes de loin plusieurs troupeaux qui paissaient tranquillement, et que nous jugeâmes être des antilopes ou des buffles ; mais aussitôt qu'ils s'apercevaient de l'approche de nos chiens, ils se dispersaient et fuyaient vers le désert.

Peu à peu, cependant, la vallée avait dévié, d'une manière imperceptible, vers la gauche, et elle s'ouvrit enfin près d'une hauteur que nous reconnûmes à regret pour la même sur le penchant de laquelle, mais du côté opposé, nous nous étions reposés le matin. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une sensation de mécontentement de ce que nous avions fait tant de chemin sans avoir tué de gibier d'aucune espèce. Je résolus donc de nous mettre en route pour retourner auprès de ma femme, mais en même temps de ne plus négliger l'occasion de faire une chasse quelconque. Nous étions encore à une demi-lieue de la caverne du Chacal, où nous comptions nous reposer ; nous continuâmes notre route ; mais en arrivant à peu de distance du but, nous fûmes obligés de nous arrêter pour changer quelque chose à l'arrangement que Fritz et Jack avaient fait pour porter les œufs d'autruche. Pendant ce temps, Ernest s'était avancé tout doucement, tenant un des chiens en laisse, car il était fatigué et désirait arriver au plus tôt à la grotte. Tout à coup nous entendîmes, du côté par lequel il était allé, des cris affreux, accompagnés d'aboiements et d'un grognement sourd qui semblait partir de deux voix différentes et indiquer de la colère. Les cris partaient évidemment d'Ernest, et le grognement était pour nous inexplicable, nous nous empressâmes de courir au secours de mon pauvre enfant.

Mais, avant que nous l'eussions rejoint, il vint lui-même à notre rencontre, pâle comme la mort, sans chapeau, et criant de toutes ses forces : « Mon Dieu ! un ours ! un ours ! Le voilà, papa ! Il vient ! il vient ! »

En parlant ainsi, le pauvre garçon jeta ses bras autour de moi, et je sentis qu'il tremblait de tous ses membres.

Ici, dis-je en moi-même, il faut du courage et de la résolution, et je m'avançai au secours des chiens, mon fusil bandé et prêt à tirer mon coup. Nos deux chiens s'étaient dégaîsés et attaquaient vaillamment l'ours ; mais quel fut mon effroi lorsque je reconnus qu'ils étaient deux ! Fritz et moi choisîmes cependant chacun un adversaire ; Jack, qui n'était pas fort tranquille, se tenait un peu à l'écart, tandis qu'Ernest, des étreintes duquel je m'étais dégagé, n'avait eu rien de plus pressé que de s'éloigner encore davantage du champ de bataille.

Nos deux coups partirent presque à la fois. Les ours furent blessés, mais pas mortellement, car nous n'avions pas pu viser avec beaucoup d'exactitude, de peur d'atteindre nos braves chiens. Quoiqu'il en soit, ma balle avait brisé la mâchoire d'un des ours, et celle de Jack avait cassé la patte de l'autre ; de sorte que les chiens, qui sentirent sur-le-champ leur avantage, continuèrent leur attaque avec un redoublement de fureur. La défense, du côté des ours, ne fut pas moins acharnée, et ils poussaient des hurlements horribles, tant de douleur que de rage. Je compris qu'il était absolument indispensable que le second coup que j'allais tirer fût décisif, puisque le combat en se prolongeant, pouvait devenir trop dangereux et pour les chiens et pour nous. Je fis donc quelques pas en avant, un pistolet armé à la main ; et visant avec soin, je cassai la tête au premier ours ; dans le même moment, Fritz, non moins heureux que moi, envoyait une balle dans le cœur de l'autre.

Après cet exploit, nous nous arrêtâmes un moment pour prendre haleine. Mon premier soin fut de m'assurer que nos ennemis étaient vraiment morts. Pendant ce temps, Jack chantait victoire et courait à son frère Ernest pour le ramener auprès de nous ; ce qui ne fut pas très-facile, tant ses nerfs avaient été ébranlés par la frayeur, du reste fort excusable, qu'il avait éprouvée. Lui ayant demandé comment il avait osé se risquer si avant dans la caverne aux Ours, nom que je voulais que portât désormais cette grotte, il me répondit qu'il avait voulu effrayer un peu son frère Jack en grognant comme un ours, quand le ciel, sans doute pour le punir, avait envoyé deux véritables ours contre lui. Je lui reprochai son imprudence, en ajoutant que rien n'était plus dangereux qu'une frayeur et qu'il aurait pu faire à son frère, en imitant la voix de l'ours, un mal plus grave que celui que ces animaux eux-mêmes lui avaient causé. Cependant Jack me demanda comment des ours avaient pu venir dans un pays aussi chaud que celui que nous habitions ; car il remarqua avec raison que ces animaux ne se trouvent d'ordinaire que dans des climats froids. Je lui expliquai que si les ours noirs et blancs n'habitent guère que les pays froids, on trouvait des ours bruns ou roux, tels que ceux que nous venions de tuer, non-seulement dans les régions tempérées, mais encore dans la zone torride, à la Chine, au Japon, en Arabie, en Égypte, et jusque dans l'île de Java.

Après avoir, pendant quelque temps, admiré les monstrueux ennemis que nous venions de combattre, mes enfants demandèrent enfin ce que nous allions en faire. Il s'ensuivit entre eux une petite discussion, à laquelle je mis un terme en donnant l'ordre de faire sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires pour notre retour à la maison. Nous n'avions pas de temps à perdre, d'autant plus que l'un de nos chiens était légèrement blessé et qu'il fallait le panser, tandis que, d'un autre côté, nous avions des arrangements à prendre pour pouvoir, le lendemain de grand matin, revenir en ce lieu, avec notre charrette attelée, pour emporter notre butin.

Ma proposition de retourner auprès de leur mère fut accueillie avec une approbation universelle, le combat inattendu contre les ours n'inspirant pas la moindre envie à mes enfants de passer la nuit en ces environs. Quant aux œufs d'autruche, dont le poids les embarrassait aussi, je les emblai de joie en leur disant que ce qu'ils pouvaient faire de mieux était de les enterrer dans le sable, où ils seraient, pour le moins, autant en sûreté que dans notre tente. Cette opération faite, nous traînâmes nos deux ennemis morts jusqu'à l'entrée de la caverne, où nous les couvrîmes de feuilles et de branchages, afin de les mettre, autant que possible, à l'abri de l'attaque des animaux de proie ; quittant ensuite le théâtre de notre terreur panique et de notre triomphe, nous partîmes, pleins de courage et d'ardeur, pour aller rejoindre des amis bien chers, auprès de qui nous devions trouver un bon souper et un tranquille repos.

Le soleil venait de se coucher quand nous arrivâmes chez ma femme, qui, ainsi que le petit François, nous accueillit, selon sa coutume, avec une joie sincère. Nous étions si accablés de fatigue, que toute espèce de travail nous aurait été impossible, de sorte que nous fûmes fort contents de voir que tout avait été prévu pour notre arrivée, et que nous n'avions plus rien à faire qu'à manger et à nous reposer. Nous n'étions pourtant pas assez las pour que cela nous empêchât de raconter en détail toutes nos aventures de la journée. Je terminai le récit en disant que, le lendemain, dès le point du jour, il faudrait nous mettre en route, tous tant que nous étions, pour la

caverne aux Ours, afin de prendre une résolution sur la meilleure manière d'utiliser notre butin, que, sans doute, nous serions obligés de dépecer et de fumer sur le lieu même, comme nous avions déjà fait pour les cochons.

Ma femme me raconta ensuite comment, de son côté, elle avait passé la journée. Elle s'était, avec le petit François, frayé, à travers le bois, une route vers la paroi de rochers, au pied de laquelle elle avait trouvé une espèce d'argile très-fine qui pourrait, à ce qu'elle nous dit, servir à faire de belle porcelaine. Puis elle avait arrangé, avec des tuyaux de bambou, une sorte d'abreuvoir, dans lequel elle voulait rassembler l'eau qui filtrait en minces filets à travers les rochers, et la faire servir à abreuver notre bétail; enfin elle m'assura qu'elle avait trouvé une plante qui produisait des fèves sauvages, et qui s'élevait, en rampant comme du lierre, aux troncs des arbres. Elle avait, en outre, disposé un foyer dans un creux du rocher, et elle avait fait porter par nos bêtes une certaine quantité de bambous, pour servir à la construction dont j'ai parlé, et que nous voulions élever en ce lieu.

Je lui fis mes remerciements de toutes les peines qu'elle s'était données, et je lui promis qu'en temps et lieu elles auraient toutes leur récompense. Pour commencer, je pris une ou deux boules d'argile et je les mis dans un grand feu de garde que nous avions allumé, et auprès duquel les chiens se couchèrent, après que ma femme eut lavé et pansé avec soin le blessé. Nous nous retirâmes après cela dans notre tente, où, fatigués comme nous l'étions, nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil.

Le jour n'avait pas encore paru, quand, secouant la paresse qui m'avait retenu plus longtemps au lit, je me levai et je réveillai mon ménage. Ma première course fut au feu de garde, où je trouvais les boules d'argile bien durcies, d'un grain très-fin et d'un bel émail, mais un peu trop diminuées de volume, ce qui me fit juger que la terre n'était pas suffisamment à l'épreuve du feu; je remarquai cette circonstance, mais je ne désespérai pas d'y remédier à l'avenir. Nous fîmes ensuite notre prière, nous déjeunâmes, nous préparâmes nos bêtes, et nous nous mîmes en route pour la caverne aux Ours. Tout cela se fit promptement et dans le meilleur ordre, et nous ne tardâmes pas à arriver sans accident au lieu de notre destination.

Comme nous en approchions, Fritz s'arrêta tout à coup et nous cria : « Venez, venez vite, si vous voulez voir une troupe tout entière de coqs et poules d'Inde, qui se sont sans doute réunis pour assister au convoi de notre ours; mais un sévère gardien s'est placé en faction devant l'entrée de la caverne, pour les empêcher d'approcher du lit de parade. »

Nous avançâmes, étonnés de cette singulière allocution, et nous vîmes le factionnaire dont Fritz nous avait parlé. C'était un grand oiseau, ayant une espèce de crête sur le devant de la tête, et une peau qui lui pendait sous le bec; son cou, nu, ridé et rouge, était entouré, près de la poitrine, d'une frange de plumes blanches. Les plumes du corps et des ailes étaient brun foncé, à l'exception de quelques points blancs; les pattes étaient garnies de fortes serres. Ainsi que Fritz nous l'avait dit, il gardait, en effet, soigneusement l'entrée de la caverne, et ne permettait pas aux petits oiseaux d'en approcher. De temps en temps il y entraît lui-même, mais seulement pour quelques instants; puis il venait reprendre son poste.

Après que nous eûmes considéré pendant quelque temps cette scène, nous entendîmes tout à coup un grand bruit dans l'air au-dessus de nos têtes, et le soleil fut obscurci comme par un gros nuage; effrayés, nous levâmes les yeux, et notre frayeur en devint plus grande encore. Mais Fritz, qui avait vu venir de loin cet objet monstrueux, avait eu la présence d'esprit de le tirer en l'air, et, au bout d'un instant, un oiseau énorme vint tomber comme une bombe au pied du rocher, où il se cassa le cou, tandis que le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue à la poitrine. Le silence de la frayeur fut alors interrompu par des cris de joie; les chiens brisèrent leurs liens et coururent vers la caverne, suivis de Fritz. Sur ces entrefaites, le factionnaire cherchait avec peine à prendre son vol, et il fut assez longtemps à s'élever pour que Fritz pût lui envoyer une balle de pistolet et le blesser; mais cela ne l'empêcha pourtant pas de s'échapper et de disparaître bientôt à nos yeux en s'élevant majestueusement jusqu'à une hauteur prodigieuse par un vol en spirale. Il ne resta plus sur le lieu du combat que l'oiseau monstre et une des prétendues poules d'Inde que le factionnaire avait tué.

Nous commençâmes par examiner les deux morts. Ma femme se lit tait que l'un des deux serait effectivement une volaille de basse-cour; mais je fus forcé de la tirer d'une agréable erreur en lui prouvant que c'était un *uruhu* ou vautour du Brésil, qui vit de charognes. Quant à l'autre oiseau, Jack découvrit que c'était un *condor*, le plus gros de tous les oiseaux de proie. Celui que mon fils avait tué mesurait seize pieds d'envergure.

Le reste de la journée se passa à déponiller les deux ours, opération fort difficile, car je n'avais pas encore eu affaire à d'aussi gros animaux, et ce qui la rendit plus difficile encore, ce fut que mes enfants me prièrent instamment de faire en sorte que les têtes restassent entières, sans que je susse pourtant ce qu'ils en voulaient faire. Dans les intervalles de repos que ce travail exigeait, j'examinai les

œufs d'autruche; et, m'étant convaincu que le germe qu'ils contenaient était détruit, je permis à mes enfants de les casser, en les engageant toutefois à le faire avec précaution, afin que les deux moitiés de l'écaille restassent entières. Je leur appris la manière de s'y prendre en entourant les œufs d'une ficelle trempée dans du vinaigre, et en les remouillant de temps en temps. Je n'oubliai pas non plus ma petite tortue; je lui donnai à manger et à boire, et je la plaçai dans un sac vide, dans lequel je comptais la transporter à Felsenheim.

CHAPITRE XLIV.

Préparation de la chair des ours. — Le poivre. — Excursion des enfants dans les savanes. — Le lapin angora. — L'antilope regia. — Le coucou indiateur. — Le mica. — Prise et dressage de l'autruche. — La vanille. — L'euphorbe et les œufs d'autruche.

J'eus encore pour une journée entière de travail avant de parvenir à déponiller les deux ours de leurs fourrures; j'y réussis pourtant à la fin. Je m'occupai ensuite à dépecer la chair pour la faire saler et fumer, en réservant les pattes, que je savais être un mets fort recherché des gourmands. Quant à la graisse, je la donnai à ma femme pour qu'elle la fit fondre et la conservât. J'avais lu que les habitants des contrées septentrionales s'en servent pour la cuisine et la mangent même sur le pain comme du beurre frais. Après avoir retiré de ces bêtes tout ce qui pouvait encore être de quelque utilité, j'abandonnai le reste aux oiseaux et aux insectes, qui, en fort peu de temps, déponillèrent si complètement les os, qu'ils formèrent deux superbes squelettes d'ours pour notre cabinet d'histoire naturelle.

Quand il fut question de fumer la chair de nos bêtes, je songeai avec regret que nous étions trop loin du lieu où croissait le ravensara pour pouvoir y employer ses feuilles et son bois odorant; mais je me rappelai que parmi les branches que mes enfants m'avaient apportées, il y en avait d'une certaine plante dont les feuilles avaient une odeur extraordinairement forte. Elles ressemblaient à celles du lierre; mais le bois avait plus de rapport avec celui de la vigne. Le fruit formait des grappes de six à huit pouces de long, mais dont les grains étaient fort petits. Les uns étaient rouges et les autres verts, ce que j'attribuai à leur plus ou moins de maturité. Du reste, ils étaient durs, ils avaient la peau très-mince et qui se détachait au plus léger frottement du doigt, surtout celle des grains rouges. Enfin le goût en était à la fois si fort et si aromatique, que je ne doutai pas que cet arbuste ne fût le vrai poivrier, et je me réjouis fort de cette découverte, car cette épice ne pouvait manquer de nous être de la plus grande utilité. Je dis donc à mes enfants de me procurer au plus tôt autant de ces grappes qu'ils en pourraient trouver; puis nous nous mîmes à les égrener et à séparer avec soin les grains rouges des verts. Les premiers furent mis tremper dans de l'eau salée, et les autres exposés au soleil pour sécher. Le lendemain, nous déponillâmes les uns et les autres de leur peau, et nous nous procurâmes ainsi au moins un quarteron de poivre noir et blanc, ce qui devait nous suffire pendant assez longtemps. J'eus soin pourtant de disposer environ deux cents boutures d'après toutes les règles de l'horticulture, afin de les planter dans le voisinage de Felsenheim. Je résolus en outre, quand nous serions de retour à l'ermitage, d'en emporter aussi quelques plants de ce que ma femme avait pris pour des fèves, car je désirais vérifier la nature de ce végétal.

Tout cela ne nous occupa pas suffisamment pendant la longue et ennuyeuse opération du fumage; en conséquence, nous vidâmes et déponillâmes le condor et l'*uruhu* que nous avions tués, et nous en commençâmes l'empaillage, sauf à l'achever plus tard. Nos grains de poivre nous rendirent, dans cette occasion, leur premier service; car, les ayant réduits en poudre, ils rendirent plus facile la conservation des peaux des oiseaux.

Ce travail terminé, ne trouvant plus aucun moyen d'occuper mes enfants auprès de moi, je pris une résolution qui, je l'avoue, me coûta beaucoup dans le premier moment. Je leur permis de partir seuls pour la plaine aride que nous avions visitée ensemble, afin d'y faire soit quelque bonne chasse, soit quelque découverte nouvelle. Pendant leur absence, je comptais détacher un gros morceau du talc entremêlé d'asbeste que j'avais trouvé dans la caverne des Ours, et de l'examiner de plus près, pour voir s'il valait la peine d'en emporter avec nous à Felsenheim.

La permission que j'accordai causa une grande joie à mes enfants; toutefois Ernest, après quelques réflexions qu'il fit à part lui, me dit qu'il préférât rester avec nous, résolution que je ne combattis en aucune façon, car je voulais que l'expédition fût entièrement volontaire. Le petit François, au contraire, que j'aurais volontiers gardé, insista si fort pour que je le laissasse aller avec Fritz et Jack, que je ne voulus pas rétracter la permission générale que j'avais donnée. Ils s'empressèrent, après cela, de seller leurs bêtes, opération dans laquelle Ernest prit plaisir à les aider; et en les voyant partir, il leur souhaita beaucoup de succès et une abondante récolte de nouveautés rares et utiles.

Pour moi, quoique je ne les visse pas partir sans chagrin, je me

disais qu'il était temps qu'ils commençassent à apprendre à se tirer d'affaire eux-mêmes. Le ciel pouvait leur enlever leurs parents par quelque coup inattendu et prématuré, et il était d'une haute importance pour eux qu'ils sussent, dans ce cas, se conduire avec prudence. J'avais d'ailleurs assez de confiance en Fritz pour ne pas craindre de lui laisser la direction de ses plus jeunes frères. Et enfin, me dis-je, ils ont tous trois de bonnes mœurs, de bonnes armes et des chiens vigoureux et fidèles pour les défendre. Que le ciel les conduise donc! Ce fut ainsi que je terminai mes réflexions. Le Dieu qui deux fois délivra le fils de Jacob et le ramena deux fois dans les bras de son père daignera aujourd'hui se charger de protéger les miens!

Quand ils furent partis, je me mis à mon travail sur le talc de la caverne, dans lequel je fus aidé par Ernest. Après en avoir enlevé un assez gros morceau, nous trouvâmes au-dessous un lit assez considérable de mica, dont je saluai l'apparition avec un grand cri de joie.

Je le trouvai fort occupé à un travail de vannerie, qui semblait l'intéresser beaucoup.

Ma femme elle-même, qui n'avait pas coutume d'être aussi expansive que nous dans l'expression de sa satisfaction, ne put s'empêcher cette fois de se livrer franchement au plaisir que cette découverte lui faisait; car il était évident que nous venions de trouver une matière qui nous fournirait le moyen de suppléer, sans embarras et sans aucune fabrication préalable, aux carreaux de vitres dont nous manquions. Je dois convenir, du reste, que je ne crois pas que, même en Russie, pays qui produit les sélénites les plus parfaites, on ait jamais trouvé des morceaux aussi unis, aussi transparents et d'une aussi grande dimension que ceux que me fournit la grotte.

Ma femme prépara pour notre souper des pattes d'ours, et assis près du feu, je causais avec Ernest en attendant le retour de nos chasseurs, quand tout à coup nous entendîmes un piétinement d'animal, et l'instant d'après nos trois petits cavaliers arrivèrent au galop avec de grands cris de joie. Ils sautèrent à bas de leurs coursiers avec l'adresse de vrais hussards, leur ôtèrent les selles, et les laissèrent courir en liberté se rafraîchir au bord du ruisseau. Ils s'approchèrent ensuite de nous dans un costume assez étrange. Jack et le petit François avaient chacun un chevreau noué autour du cou, de telle façon que les quatre pieds de l'animal, attachés ensemble, leur pendaient sous le menton, et que la nuque de l'enfant reposait sur le ventre du chevreau. Fritz, en revanche, avait suspendu sa gibecière en sautoir de l'épaule gauche à la hanche droite, et il était facile de voir que ce sac renfermait aussi une créature vivante. « O papa, s'écria Jack, quelle belle chasse nous avons eue! et que nos chiens sont adroits quand il s'agit de poursuivre le gibier dans une grande plaine! Croiriez-vous qu'ils ont si bien fatigué ces petits sauteurs, que nous avons pu les prendre avec la main! Mais dites-moi, papa, comment s'appellent ces jolis animaux? »

Avant que je pusse répondre, le petit François prit la parole pour

me dire que Fritz avait dans sa gibecière de petits lapins d'Angora, et qu'il s'en était fallu de peu qu'ils eussent aussi apporté avec eux du miel qu'un coucou leur avait désigné.

« C'est vrai, dit Fritz, mais mes frères ont oublié de vous dire le plus beau de l'affaire. Imaginez-vous que nous avons fait entrer par l'ermitage, dans notre pare, un petit troupeau d'antilopes que nous pourrions maintenant, à notre gré, chasser ou apprivoiser.

LE PÈRE. Vous avez fait beaucoup et de bien belles choses, mes enfants; mais Fritz lui-même, quoi qu'il en dise, a oublié le plus beau de l'affaire, c'est que Dieu a en la bonté de vous renvoyer sains et saufs auprès de vos parents. Maintenant, racontez-nous tout, et tâchez de mettre de l'ordre dans vos récits, afin que je puisse me former une juste idée de ce que vous avez fait et en tirer des conclusions utiles. Mais d'où vient que Jack a la figure si enflée?... Allons, Fritz, parle; c'est à toi à commencer.

FRTZ. Or donc, quand nous nous fûmes éloignés de vous, nous descendîmes au grand galop la vallée verte, et nous ne tardâmes pas à arriver, par un petit ravin, dans une grande plaine. Là, nous nous trouvâmes sur une élévation aride et pierreuse, d'où nous jouîmes d'une perspective assez étendue jusque vers l'ermitage. Tout à coup nous aperçûmes deux petits troupeaux de chèvres, d'antilopes ou de gazelles, je ne savais pas précisément lesquelles, et il me vint sur-le-champ à l'idée que nous pourrions peut-être nous emparer d'un certain nombre d'entre elles, et peupler de ces jolis petits animaux nos côtes bien gardées. Nous primes donc les chiens en laisse, afin d'empêcher qu'ils ne se jetassent sur le gibier; car je savais par expérience qu'il a bien plus de peur des chiens que des hommes. Nous étions encore assez loin de ces animaux quand nous nous partageâmes en trois détachements. François était à gauche, Jack au milieu et moi à droite, près de la grande rivière. Nous avançâmes alors tous à la fois, et le défilé devenant toujours plus étroit, nous nous rapprochions sans cesse. Cependant la distance qui nous séparait était encore si grande, qu'une troupe assez considérable d'ennemis s'échappa. Les autres, qui commençaient à témoigner de l'inquiétude, reculaient devant nous et se serraient de plus en plus les uns contre les autres. Enfin cette inquiétude devint telle, que je crus le moment venu de lâcher les chiens; ce que nous fîmes en mettant en même temps nos coursiers au galop. Quels sauts périlleux ne firent pas alors nos ennemis! C'était curieux à voir. Quelques-uns essayèrent de se faire jour entre nous; mais les chiens les chassèrent en avant et les forcèrent de passer pêle-mêle par le défilé de l'ermitage. Bien tranquille alors de ce côté-là, je fis cesser la chasse et je rappelai les chiens.

LE PÈRE. C'est charmant! Il ne reste plus maintenant qu'à savoir à quelle espèce appartiennent les animaux que vous avez introduits dans notre Temple.

FRANÇOIS. Comment! dans notre temple, papa?

LE PÈRE. Je n'ai pas dit temple, mais *Tempé*: c'était le nom d'une contrée délicieuse de la Thessalie, dans l'ancienne Grèce; contrée dont la beauté est passée en proverbe chez les poètes.

FRTZ. Je soupçonne que, dans le nombre de nos nouveaux hôtes, se trouve la chèvre bleue, qui devient, à ce que l'on dit, fort rare au cap de Bonne-Espérance. J'ai remarqué, en effet, que quelques-uns de ces animaux étaient de couleur gris cendré avec un reflet bleu. D'autres ressemblent à des bœufs châtanés, le devant du corps un peu élevé et avec de petites cornes sur la tête.

ERNEST. Oh! c'est là très-certainement le nilghant, magnifique animal, et qui nous sera bien utile.

FRTZ. Enfin j'ai vu aussi quelques animaux plus petits qui avaient des cornes de bouc. Ce sont là apparemment des gazelles.

LE PÈRE. Si tout ce que tu nous dis est exact, nous aurons bien des raisons de nous féliciter. Le premier de ces animaux est très-rare et très-remarquable, et l'autre est on ne saurait plus joli. Pourvu qu'ils n'aient pas trouvé moyen de s'échapper!

FRTZ. J'avouerai que j'en ai eu peur. Nous nous sommes donc consultés sur le meilleur moyen de l'empêcher, et voici le plan auquel nous nous sommes arrêtés. Je tendis une corde sur toute la largeur du défilé et à une hauteur d'environ quatre pieds et demi. A cette corde nous attachâmes de distance en distance les plumes d'autruche que, par bonheur, nous avions encore à nos chapeaux. Nous déchirâmes ensuite quelques chiffons qui nous servaient à nettoyer nos fusils, que nous nouâmes également à la corde. Le courant d'air, qui ne cesse de souffler par le défilé, ne manqua pas, comme je l'avais pensé, de mettre les plumes et les chiffons en mouvement, et je me flatte qu'ils serviront d'épouvantail aux antilopes et aux gazelles, et leur ôteront, du moins pour quelque temps, toute envie de sortir de notre pare.

LE PÈRE. C'est fort bien imaginé, Fritz. Ton invention suffira pour le jour, et quant à la nuit, les hurlements des chacals les effrayeront assez. Mais dis-moi d'où t'est venue cette idée?

FRTZ. C'est la lecture du Voyage de Levaillant qui me l'a fournie. Quand plusieurs kraals, ou villages de Hottentots, se réunissent pour la chasse aux antilopes, ils forment une enceinte d'épouvantails de ce genre, d'où ces bêtes n'osent plus sortir, de sorte qu'ils deviennent une facile proie pour les chasseurs.

TAK. Nous sera-t-il permis à présent de faire aussi notre réci-

papa? J'en brûle d'envie, et je puis vous assurer que nos aventures et celles du petit François valent aussi la peine d'être écoutées.

LE PÈRE. Je n'en doute pas. Eh bien! raconte-nous comment vous avez fait pour attraper ces deux jolies petites bêtes.

JACK. C'est au galop que nous les avons prises, toujours au galop; mais aussi il fallait voir comme nous courions. Quand Fritz se fut un peu éloigné de nous pour suivre les lapins, nous continuâmes notre route assez posément. Tout à coup nos chiens, qui couraient devant nous en flairant de côté et d'autre, s'élançèrent en deux sauts au milieu d'une pelouse d'épais gazon et firent lever deux petites bêtes que nous primes pour des levrauts, et qui partirent avec la promptitude de l'éclair. Mais nous ne les perdîmes pas de vue, et les poursuivîmes avec tant de rapidité, bien secondés par nos chiens,

Je frappai d'estoc et de taille, j'en tuai plusieurs, et les autres se sauvèrent dans la mer.

qu'en moins d'un quart d'heure ils demeurèrent étendus sur le terrain, essouffés, hors d'état de faire un pas de plus. Sauter à terre, les saisir, les soulever, les arracher aux chiens, les attacher ensemble par les jambes, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil, et ce fut alors que nous vîmes que ce que nous avions pris d'abord pour des levrauts étaient de jolis petits faons.

LE PÈRE. Ou, pour mieux dire, deux charmantes antilopes naines, si je ne me trompe, et je n'en suis que plus content.

JACK. Nous lavâmes après cela les membres délicats des pauvres petites bêtes fatiguées avec le reste du vin de palmier que nous avions emporté avec nous, ce qui parut les rafraîchir un peu, puis nous les jetâmes sur nos épaules et remontâmes sur nos coursiers, que nous eûmes bien de la peine cette fois à tenir en bride, tant l'envie de courir leur avait pris. Quoi qu'il en soit, nous nous empressâmes de retourner auprès de notre frère Fritz, et je vous laisse à penser, cher papa, les yeux qu'il fit quand il vit le produit de notre chasse.

LE PÈRE. Mais puisque cette chasse s'est terminée heureusement, comment se fait-il, je t'en prie, que tu aies le visage si enlê? Aurais-tu fait aussi la découverte d'un essaim de moustiques?

JACK. Le bon Dieu m'en garde! Non, non, mes blessures sont honorables et dignes d'un chevalier. Comme nous revenions chez nous d'un pas plus tranquille, je remarquai un oiseau inconnu, qui s'arrêtait chaque fois que nous nous arrêtions, et qui recommençait à voler devant nous chaque fois que nous nous remettions en marche. Il se posait souvent par terre pour nous attendre quand il avait trop d'avance sur nous, et reprenait son vol quand il nous voyait approcher; il continua si longtemps ce singulier jeu, que l'on pouvait croire que son intention était de nous conduire dans quelque endroit, ou bien de se moquer de nous. Le petit François soutenait que cet oiseau était une princesse enchantée qui nous montrait le chemin que nous devions prendre pour la délivrer. Fritz fut aussi d'avis de

suivre cet étrange guide, mais par un motif tout différent. Je gagerais presque, nous dit-il, que cet oiseau est un coucou indicateur, et que, grâce à lui, nous trouverons de beaux rayons de miel. En effet, nous ne tardâmes pas à arriver en un endroit où un essaim d'abeilles s'était niché par terre, et allait et venait comme dans une véritable ruche. A cette vue, nous tinmes un conseil de guerre pour savoir comment attaquer cette forteresse souterraine. Le petit François refusa nettement de prendre part au combat, car il conservait le souvenir de la manière dont les abeilles l'avaient déjà une fois maltraité à Falkenhorst. Fritz donnait de bons conseils, mais il n'avait pas non plus trop d'envie de les mettre lui-même à exécution. Il fut d'avis d'éteindre l'essaim avec la paille soufrée dont nous avions heureusement une provision avec nous. Il n'eut pas plutôt dit, que je battis le briquet et j'allumai un bouchon de paille que je fourrai dans la ruche. Bon Dieu! quelle révolution s'ensuivit! Je n'aurais jamais cru que de si petites bêtes pussent faire tant de bruit. Mais aussi quelle quantité il y en avait! On eût dit que la terre entière n'était peuplée que d'abeilles. Je fus entouré non-seulement de celles qui sortirent de la ruche, mais encore de toutes celles qui voltigeaient dans les champs pour recueillir leur miel. C'était comme un nuage épais qui m'enveloppait. Il s'en plaça dans mes cheveux, sur mes joues, mon front, mon nez, où ils me piquèrent de la manière la plus cruelle; de sorte que je n'eus rien de plus pressé que de me remettre sur mon coursier et de m'en revenir à bride abattue.

LE PÈRE. Ah! ah! le voleur a donc été justement puni. Du reste, si tu as montré du courage dans cette occasion, tu as complètement manqué de prudence. Maintenant ta mère va te laver un peu la figure avec de l'eau de Cologne pour calmer la cuisson et l'enflure; après quoi nous essayerons de donner un peu plus de liberté aux chères petites bêtes que nous avons prises; vous prendrez part ensuite à la découverte que j'ai faite ici; et, en définitive, nous souperons du produit de notre chasse royale, c'est-à-dire de deux pattes d'ours que ta mère a fait cuire pour nous.

— Mon Dieu! un ours! un ours! Le voilà, papa! Il vient! il vient!

Nous nous mîmes aussitôt tous à l'ouvrage pour tresser avec de l'osier un fond de panier rond, auquel nous donnâmes un rebord large comme la main tandis que les longues baguettes s'élevaient de trois pieds au-dessus. Nous plaçâmes cet ouvrage dans un sac, le fond de l'un répondant au fond de l'autre, et les baguettes servant à tenir les côtés du sac ceintés. Nous mîmes après cela un peu de foin au fond, et les deux petites antilopes s'y trouvèrent très-doucement et très-commodément couchées. C'étaient réellement deux charmantes petites bêtes; elles n'avaient que dix ou douze pouces de long, et le mâle avait des cornes noires bien lisses d'environ deux pouces. Leurs petits pieds surtout étaient on ne saurait plus jolis et délicats. Aussi, en Europe, en fait-on de fort jolis bijoux, qui, montés en or ou en argent, servent de bouts de pipes. Je suspendis le panier à une

branche d'arbre, afin que nos antilopes n'éprouvassent aucune pression qui pût les blesser. Tout cela réussit si bien, que nous nous empressâmes de faire un nid semblable pour les deux lapereaux.

Il s'agissait, après cela, de décider en quels lieux nous donnerions plus tard la liberté à nos antilopes; serait-ce à Felsheim ou bien à l'île du Requin? Je me décidai pour l'île; car, quoique nous dussions avoir la moins souvent le plaisir de les voir, elles y seraient bien plus en sûreté; nous courrions moins de risque de les voir s'échapper; et peut-être pourrions-nous espérer qu'elles y propageraient.

Mais une inquiétude plus grande m'agitait: c'étaient la conduite et même la présence du coucou indicateur, qui avait dirigé mes enfants dans la recherche du miel. Ces oiseaux, qui avaient si grand besoin de l'homme pour trouver leur nourriture, pouvaient-ils se rencontrer dans une île inhabitée? Devais-je regarder leur présence comme la preuve que nous n'étions pas seuls dans notre royaume? ou bien se servaient-ils aussi, dans l'occasion, de singes et d'autres animaux pour déterrer leurs ruches? Ne sachant pas bien précisément à quoi m'en tenir à cet égard, je pensais que, dans tous les cas, la prudence exigeait que nous augmentassions les fortifications de l'ermilage. Je songeais aussi à établir un corps de garde, avec une batterie de deux canons, dans l'île du Requin, pour défendre l'entrée de la baie, et un pont-levis ou un pont tournant sur le ruisseau des Chacals.

En attendant le souper, je montrai à mes fils les feuilles de mica que j'avais trouvées, et dont la vue les réjouit beaucoup. Quand nous nous mîmes à table, le premier aspect des pattes d'ours, qui ressemblaient beaucoup à des mains d'homme, inspira un moment d'éloignement aux convives; mais leur ayant donné l'exemple, ils m'imitèrent, et ma femme elle-même avoua que ce mets était fort délicat. Le repas terminé, nous allumâmes nos feux, et après avoir préparé les torches, nous nous couchâmes, pour nous endormir, jusqu'au jour, d'un profond sommeil, que, grâce au ciel, rien ne vint interrompre.

Le lendemain, je fis lever mes enfants dès le point du jour, parce qu'il fallait songer à retourner chez nous. Les travaux que nous avions à faire en ce lieu étaient, pour ainsi dire, terminés, et la saison des pluies approchait, saison que nous n'avions nulle envie de passer à une aussi grande distance de notre demeure habituelle, et dépourvus de tous moyens de subsistance. D'un autre côté, je ne voulais abandonner ni les œufs d'autruche, ni la gomme d'euphorbe. Je songeai qu'en montant à cheval nous pourrions encore avoir le temps de rapporter tout cela; et ce fut pour cette raison que je réveillai mes garçons de si bonne heure.

Fritz m'avait, pour cette fois, cédé sa monture, et comme il était plus léger que moi, il se plaça sur l'ânon, à qui nous avions donné le nom de *Rasch*, et qui déjà justifiait cette appellation qui signifie *Rapide*. Ernest demeura de nouveau auprès de sa mère, à qui il pouvait être plus utile que François; et quand tout fut arrangé, notre petite cavalcade se mit en route sans inquiétude.

Nous suivîmes d'erechef la vallée, mais dans la direction opposée à celle que nous avions prise le jour où nous avions découvert la caverne aux Ours. Dans le marais aux Tortues, nous remplîmes nos vases d'eau, et puis nous nous rendîmes à la tour des Arabes, nom que nous donnâmes, pour plaisanter, à l'élévation d'où nous avions pris les autruches pour des Bédouins à cheval. Jack et François ayant pris les devants, je restai pendant quelque temps en cet endroit avec Fritz, pour recueillir la liqueur ou la gomme des euphorbes, qui, depuis ma dernière excursion, avait décollé des fentes que j'avais faites à ces arbres, et que le soleil avait déjà presque durcie. Nous la mîmes dans un bout de bambou que j'avais apporté pour cela; et Fritz fut si enchanté de l'abondance de notre récolte, que, dans sa joie, il s'écria: « Nous y allons aussi rondement que si nous recueillions de l'opium? » — Pas mal, Fritz, répondis-je; mais sais-tu ce que c'est que l'opium et comment on le récolte?

Fritz. Il n'y a pas longtemps encore que j'ai lu, dans un voyage anglais aux Indes orientales, que l'opium se tire des têtes de pavots, et que son usage produit les effets les plus agréables. Cette gomme d'euphorbe en produit-elle de semblables, ou bien quelle est son utilité?

LE PÈRE. Il faut que cette plante soit très-vénéneuse, car on dit qu'au cap de Bonne-Espérance les colons la coupent par tranches et la jettent dans les savanes pour empoisonner les bêtes féroces.

Fritz. Mais n'arrive-t-il pas que de cette façon on empoisonne aussi quelquefois des animaux utiles ou même des hommes?

LE PÈRE. Certainement; aussi ce moyen est-il dangereux à employer. Toutefois les colons prennent quelques précautions pour en prévenir les inconvénients, et entre autres, celle de ne jamais boire eux-mêmes ou laisser boire leurs troupeaux dans une source inconnue, sans avoir d'abord essayé l'eau. S'ils voient nager sur la surface une légère pellicule semblable à un nuage, ils reconnaissent que l'eau est empoisonnée, ou, du moins, fort suspecte.

Fritz. Je voudrais bien savoir, mon père, ce que vous comptez faire d'une si grande quantité de gomme de cette plante vénéneuse.

LE PÈRE. Je m'en servirai comme d'une dernière ressource contre les singes, s'ils continuent à dévaster nos plantations. J'empoison-

nerai leur eau, quoique j'avoue que ce ne sera qu'à regret que j'en viendrai à cette extrémité. Cette gomme peut, en outre, nous être utile pour empêcher que nos animaux empaillés ne soient mangés par les vers. Elle possède aussi une vertu épispastique comme les mouches cantharides, lesquelles, du reste, ne sont pas des mouches, mais une espèce de petits scarabées; et j'ai pensé, d'après cela, que nous ne ferions pas mal d'avoir toujours avec nous une certaine provision d'euphorbe.

Dès que nous eûmes terminé cette petite affaire, nous nous empressâmes de suivre les jeunes gens qui nous avaient devancés. Ils étaient déjà fort loin de nous, et nous crûmes remarquer qu'ils avaient dépassé le nid d'autruche et se disposaient à le prendre de revers, afin de pouvoir chasser de notre côté les oiseaux qui s'y trouveraient, soit mâles ou femelles, car les deux sexes s'entraident pour couvrir leurs œufs, et d'ailleurs plusieurs femelles ont coutume de pondre dans le même nid, et se placent ensuite indifféremment sur les œufs les uns des autres.

Fritz, qui avait résolu cette fois de s'emparer vivante de la première autruche qui se trouverait à sa portée, avait pris la précaution d'envelopper de coton le bec de son aigle, afin qu'il ne pût blesser grièvement l'oiseau qu'il poursuivait. De mon côté, je rendis à mon fils sa monture, jugeant qu'avec elle il serait mieux en état d'exécuter son entreprise. Nous nous posâmes donc à quelque distance l'un de l'autre, les yeux fixés sur le nid d'autruche, et pleins d'impatience de voir paraître quelque objet de ce côté.

Nous n'attendîmes pas longtemps sans voir des masses vivantes sortir des buissons qui environnaient le nid, elles semblaient se bercer sur les ailes du vent et s'approchaient de nous avec une rapidité incroyable; mais nous demeurâmes si complètement immobiles, que les pauvres oiseaux ne nous remarquèrent pas, ou du moins ne nous crurent pas aussi dangereux pour eux que les chiens qui les suivaient par derrière. Mes enfants eux-mêmes en étaient déjà assez proches, et les autruches se pressèrent tant, que nous ne tardâmes pas à reconnaître parmi elles un mâle, qui devint sur-le-champ l'objet de nos plus ardens désirs; car nous savions que les mâles sont beaucoup plus beaux et plus forts que les femelles. Celui que nous avions en vue était suivi de trois de celles-ci. Quand il fut arrivé à une petite portée de pistolet de l'endroit où nous étions postés, je lui lançai une fronde; mais, comme je n'étais pas encore très-adroit dans le maniement de cette arme, au lieu de l'atteindre à la patte où j'avais visé, je le frappai à la poitrine et aux ailes, autour desquelles la corde s'enlaga à la vérité, mais sans mettre aucun obstacle considérable à sa course: je ne sais même si elle ne la hâta pas, par la frayeur qu'elle lui causa.

Cependant les femelles se séparèrent et se mirent à courir de côté et d'autre. Nous les laissâmes faire pour ne nous attacher qu'au mâle. Jack et François étant arrivés par derrière, à point pour les pousser vers Fritz, qui était aux aguets, celui-ci s'empressa de lancer contre lui son aigle. L'oiseau, embarrassé par l'enveloppe qu'il avait autour du bec, au lieu d'attaquer franchement l'autruche, se mit à voler autour d'elle. Toutefois l'aspect de ce nouvel ennemi, qui semblait la poursuivre dans les airs, troubla si fort notre autruche, qu'elle se mit à courir çà et là sans plan arrêté; ce qui nous fit gagner du temps et nous permit d'en approcher de plus près. En même temps, l'aigle se décida à se jeter sur elle, et, d'un coup d'aile sur la tête, l'étourdit; Jack lui lançant aussitôt sa fronde, la corde s'entortilla autour des pattes de l'oiseau et le fit tomber. Nous poussâmes un cri de victoire, et nous courûmes à lui pour le délivrer des attaques de l'aigle et des chiens. Mais tout n'était pas terminé. Il se débattait si fortement des pattes et des ailes, que nous n'osions mettre la main sur lui, d'autant plus que nous voulions éviter, par-dessus tout, de le blesser sérieusement. J'eus enfin l'heureuse idée de lui jeter mon monchoir sur la tête, car je savais que les autruches perdent tout leur courage dès qu'elles cessent d'y voir. En effet, à peine notre ennemi eut-il les yeux bandés, qu'il ne fit plus aucune résistance et se laissa conduire tranquillement. Nous lui liâmes les pattes de façon qu'il pût marcher, mais lentement, et je lui entourai le corps d'une large ceinture de peau de chien de mer, dans laquelle j'avais pratiqué deux fentes pour y passer les ailes; de sorte que notre prisonnier ressemblait, sauf la taille, à un appeau, et que nous pouvions le faire aller où nous voulions. Cependant Fritz exprima quelques doutes que nous pussions jamais parvenir à dompter un oiseau si vigoureux, au point qu'il pût nous devenir de quelque utilité. Mais je lui demandai s'il ne savait pas comment les Indiens et les Gingalais s'y prennent pour dompter un éléphant.

Fritz. Je le sais bien. Ils le lient avec de très fortes courroies entre deux éléphants déjà apprivoisés, et lui enchaînent aussi la trompe. Il faut bien alors qu'il obéisse, car, s'il régit, ses deux flaqueurs le frappent de leurs trompes; tandis que leurs cornes le chatouillent si désagréablement derrière les oreilles avec leurs crocs de fer, qu'il ne tarde pas à perdre toute envie de faire le mutin.

JACK. Pour faire de même, il faudrait que nous eussions deux autruches apprivoisées; car je ne serais pas trop d'avis de l'attacher entre Fritz et moi.

Fritz. Ah! ah! ah! non vraiment!

LE PÈRE. Mais faut-il donc absolument que ce soient deux autruches ? N'avons-nous pas d'autres animaux assez vigoureux pour cela ? Que dites-vous de nos buffles ? Et quant à deux cornacs, je pense que nous en trouverions difficilement deux meilleurs que le petit François et Jack, qui sauront bien le mater avec leurs grands fouets, surtout si nous lui attachons d'avance les pattes, qui sont pour lui, comme la trompe l'est pour l'éléphant, ses principales armes défensives.

Mon avis obtint l'approbation générale, et nous nous occupâmes sur-le-champ à mettre le plan à exécution. De chaque côté de la ceinture, et immédiatement sous les ailes, j'attachai deux autres courroies plus étroites, mais toujours assez fortes et d'une longueur telle, qu'en tenant les deux bouts on était assez éloigné de l'autruche pour qu'elle ne pût faire de mal à personne. Je nouai après cela ces deux courroies aux cornes des deux animaux, et mes deux jeunes cornacs se placèrent sur leur dos. Je leur recommandai de faire bien attention ; car j'allais délivrer l'oiseau des cordes de fronde et du mouchoir que je lui avais jeté sur les yeux. Cela me réussit sans peine ; mais quand j'eus fini, je n'eus rien de plus pressé que de m'éloigner, et nous fixâmes tous les yeux sur l'autruche, pour voir quel serait le premier usage qu'elle ferait de sa liberté.

Elle demeura, pendant quelque temps, immobile par terre, comme si elle eût boudé, et paraissant ne vouloir profiter que de la liberté de ses yeux ; puis tout à coup elle sauta sur ses jambes, et, ne voyant personne devant elle, chercha à prendre son élan de ce côté ; mais, y ayant mis trop de force, elle rebomba sur les genoux ; s'étant promptement relevée, elle recommença ses tentatives, mais elles ne lui réussirent pas davantage. L'oiseau ne fut pas plus heureux dans les essais qu'il fit pour user de violence, et finit par tomber sur la poitrine ; deux bons coups de fouet le firent se relever. Alors il voulut se retourner et se sauver par derrière. Encore empêché, fatigué et tourmenté de tant d'inutiles efforts, il s'arrêta un moment et reprit son élan devant lui. Ses deux flanqueurs le suivirent au galop, et tous les enfants criaient : « Bravo ! bravo ! » L'autruche, animée par ces cris, redoubla de vitesse ; mais les cornacs furent assez habiles pour la fatiguer, en lui faisant faire plusieurs tours et détours, de sorte qu'elle finit par adopter une marche plus posée. Alors seulement on put songer à se diriger vers un but fixe. Je dis à mes deux dompteurs d'autruche de se rendre à la tour des Arabes, tandis que Fritz et moi nous irions examiner le nid, pour emporter avec nous autant d'œufs que nous jugerions convenable. En approchant de ce nid, nous vîmes une couveuse se lever et le quitter si inopinément, que, dans notre surprise, nous ne cherchâmes point à l'éviter. Nous eûmes avec plaisir, dans cette circonstance, la preuve que le nid n'avait point été abandonné, de sorte que nous nous contentâmes de prendre dix œufs, et nous laissâmes les autres pour qu'ils pussent être couvés, avec l'espoir d'y trouver plus tard des petits tout éclos.

Nous emballâmes notre butin avec tout le soin qui nous fut possible, et, l'ayant suspendu à nos hêtres, nous n'attendîmes pas plus longtemps pour retourner au lieu où nous avions laissé nos deux jeunes dompteurs d'autruche ; de là nous revînmes avec eux à Baerenberg, où nous trouvâmes nos amis en bonne santé. Je n'ai sans doute pas besoin de peindre l'étonnement de ma femme en nous voyant arriver avec un si majestueux prisonnier. Sa surprise en fut si grande, qu'elle surpassa la joie que lui causait notre retour, et qu'elle en demeura longtemps muette.

Dans sa prévoyance ordinaire, elle s'effraya toutefois en songeant que notre colonie allait s'augmenter d'un animal si vorace, et qui, à ce qu'elle disait, ne pourrait nous être utile à rien. Je l'assurai, au contraire, que, pourvu que je parvinsse à le dompter, il nous rendrait des services précieux. Il s'éleva ensuite une discussion entre mes enfants pour savoir à qui il appartiendrait ; mais il fut, en définitive, adjugé à Jack, sous la condition qu'il le soignerait et le gouvernerait.

Je fis ensuite le récit détaillé de notre chasse. Ernest l'écoutait avec un intérêt extrême, et, à la fin, les larmes lui en vinrent aux yeux. « Hélas ! s'écria-t-il, je ne sois donc jamais de la partie quand il se passe quelque aventure glorieuse et agréable ! Il faut que je reste toujours à la maison, et je n'obtiens pas même pour ma part une peau d'ours. »

LE PÈRE. Tu oublies, mon cher Ernest, de quelle façon tu nous as rendu mémorable l'affaire des ours. D'ailleurs, j'avoue que tu n'es point amateur de grands efforts et de scènes orageuses et fatigantes. On ne peut pas jouir à la fois de tous les avantages de la vie. Fritz et Jack te surpassent, à la vérité, en activité et vigueur ; mais tu as plus de penchant qu'eux pour l'étude, et, indépendamment des services que tu nous as déjà rendus par tes connaissances en histoire naturelle, tu pourras nous être fort utile comme interprète, si quelque jour un bâtiment étranger vient aborder ces rivages. »

L'heure étant beaucoup trop avancée pour que nous pussions songer à retourner ce jour-là à Felsenheim, il fallut dételar nos deux dompteurs d'autruche, et chercher quelque moyen de mettre l'oiseau en sûreté pour la nuit. A cet effet, nous l'attachâmes fortement entre deux arbres, dans le voisinage de la caverne aux Ours. Nous passâmes le reste de la journée à emballer nos ustensiles et toutes les nouvelles conquêtes que nous avions faites, car je ne voulais en aban-

donner aucune ; d'ailleurs on ne se sépare jamais plus difficilement d'un objet qu'au moment où l'on vient de l'acquérir, et quand l'espoir du bonheur que sa possession doit procurer est encore dans toute sa force.

Le lendemain, de grand matin, nous nous mîmes en route après avoir déjeuné à la hâte. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à faire marcher notre autruche. Il fallut de nouveau lui bander les yeux. Je fis aussi quelques changements dans la manière dont j'avais attaché les courroies ; je les plaçai de façon qu'il ne lui fût plus possible de faire des écarts, et qu'elle fût obligée de marcher droit entre ses deux guides. Je les attelai ensuite tous trois par de longues cordes sur le côté au brancard de notre voiture, dans lequel notre prudente vache remplaçait un cheval. Ernest était commodément assis sur cette bête ; ma femme était dans la voiture, moi sur *Leichtfuss*, et Fritz sur *Rasch*, de sorte que nous formions une caravane assez étrange, mais pas trop mal montée.

Il fallut nous arrêter pendant quelques moments près de l'ermite, parce que les enfants voulaient reprendre les plumes d'autruche attachées à la corde, tandis que, de mon côté, je n'étais pas fâché d'emporter encore une petite provision de terre à porcelaine et de ces fèves dont nous devons la découverte à ma femme. Les gousses de cette plante rampante me parurent alors évidemment être celles de l'excellente et précieuse *vanille*. Elles avaient en général six pouces de long sur un de large ; elles renfermaient de petites semences noires et brillantes, placées dans une matière molle ressemblant à de la moelle, et qui répandaient un parfum délicieux que la chaleur du soleil semblait en extraire. Des fleurs jaunes à six pétales se montraient par-ci par-là sur les longues et hautes tiges.

Avant de partir, j'augmentai encore la force des retranchements qui défendaient le défilé, en posant en travers des bambous entrelacés, et qui s'attachaient des deux côtés aux rochers ; je pris d'autres précautions encore pour nous mettre, autant que possible, à l'abri des incursions d'animaux sauvages, et j'eus soin d'effacer tous les vestiges de nos pas, afin qu'à notre retour nous pussions reconnaître sur-le-champ si quelque étranger avait, pendant notre absence, pénétré sur notre territoire.

Après avoir terminé cette affaire, nous nous remîmes en route sans plus de retard, afin d'arriver avant la nuit à Waldegg, car nous ne pouvions espérer d'aller plus loin. En passant, nous primes notre jambon de pécar, que nous trouvâmes en fort bon état dans le fumoir. Nous primes aussi dans le voisinage quelques cannes à sucre. Tout cela nous retint si longtemps qu'il nous fallut faire une partie de la route pendant la nuit, ce que j'évitais autant que je le pouvais, tant par la crainte des animaux sauvages que parce que je pensais que cela pouvait nuire à la santé de ma famille.

Nous arrivâmes enfin, harassés de fatigue, et nous fûmes reçus presque comme des ennemis par nos volatiles, qui étaient déjà livrés au repos, et qui ne furent pas très-contents d'être ainsi réveillés. Nous dételâmes donc à la hâte nos bêtes de trait, nous attachâmes l'autruche entre deux arbres ; et après avoir pris un souper froid, nous nous couchâmes dans la cabane, sur nos lits de coton, où nous dormîmes profondément jusqu'au lendemain matin.

Au point du jour, nous vîmes avec plaisir que nos poules couveuses avaient mené à bien leurs couvées. Dans le nombre des poussins, il y en avait qui provenaient des œufs sauvages que Jack avait apportés dans son chapeau. Nous crûmes reconnaître dans ces derniers des gelinottes des bois, quoique d'une espèce peut-être un peu différente de celles d'Europe. En tout cas, ma femme exprima le désir d'emporter cette jeune famille à Felsenheim. Charmé de pouvoir lui être agréable, je mis le lapereau dans un même sac avec les petites tortues de terre, et je laissai deux couples de celles-ci à Waldegg pour y former une colonie. Le panier étant libre, nous y mîmes les volatiles, et nous ne craignîmes pas que le lapin et les tortues se fissent réciproquement du mal, car celles-ci se retiraient dans leur carapace au moindre mouvement que faisait le premier.

Après une si longue absence, nous éprouvâmes un véritable besoin de nous retrouver chez nous ; aussi, malgré la chaleur, qui était assez forte, nous nous mîmes en route immédiatement après le déjeuner, et nous nous retrouvâmes avant midi à Felsenheim, d'où nous ne comptions plus nous éloigner de sitôt.

CHAPITRE XLV.

Distribution du riche butin. — Dressage de l'autruche. — L'hydromel. — Fabrication de chapeaux. — Œufs d'autruche. — Construction du kajak. — La gomme. — Départ des enfants pour la chasse aux souris. — Châtiment des cochons.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, ma femme, selon l'usage des bonnes ménagères, commença à tout ranger et à tout nettoyer, ce qui lui prit tant de temps qu'il fallut encore nous contenter de faire un dîner froid. Les deux plus jeunes de mes fils aidèrent leur mère, tandis que les deux aînés m'étaient d'un grand secours pour débarrasser notre riche butin. Nous attachâmes l'autruche entre deux des colonnes de bambous qui soutenaient le toit de la galerie, et nous

résolûmes de la laisser là jusqu'à ce qu'elle fût entièrement domptée, après quoi il nous resterait encore à la dresser.

Nos œufs d'autruche furent trempés dans de l'eau tiède, pour reconnaître ceux dont le germe était encore vivant, lesquels furent posés sur une couche de coton dans notre four à sécher; et par le moyen d'un thermomètre que j'y suspendis, je me flattai d'y pouvoir maintenir une température constante. Mais, de tous les œufs que nous avions apportés, il ne s'en trouva que cinq de bons.

Nous nous occupâmes ensuite à peigner nos jolis petits lapins d'Angora, d'abord avec la carde de ma femme, et ensuite avec une peau de requin; mais les poils que nous en retirâmes ainsi ne purent guère nous servir que d'échantillon de ceux dont nous avions le projet de nous servir pour notre fabrique de chapeaux de castor. Nous portâmes après cela les charmantes bêtes dans l'île de la Baleine, où nous les mimés en pleine liberté, afin qu'elles pussent y vivre à leur gré et y multiplier. Plus tard, nous leur arrangeâmes une demeure souterraine aussi vaste que commode, et disposée de manière que nous pouvions à notre gré les en retirer pour enlever leurs poils soyeux. Je plaçai en outre des planches garnies de pointes, comme des cardes, à toutes les issues de leurs terriers pour que leurs poils y demeuraient attachés toutes les fois qu'ils entraient ou sortaient. Du reste, ils multiplièrent avec tant de rapidité, qu'au bout de fort peu de temps nous en eûmes une colonie considérable.

Ce fut à regret que nous assignâmes l'île du Requin pour demeure à l'antilope naine. Nous aurions volontiers gardé auprès de nous ce joli animal; mais je craignais que nos chiens et nos autres animaux domestiques ne lui fissent du mal, et j'aurais trouvé trop cruel de le renfermer. Quant aux tortues de terre qui nous restaient, après celles que nous avions laissées à Waldegg, je les plaçai près du marais des Oies. Ma première idée avait été de les déposer dans le jardin de ma femme pour y dévorer les limaçons et autres insectes malfaisants; mais ne pouvant dissimuler à ma femme que ces reptiles aimaient aussi les jeunes plants, elle me pria de vouloir bien la dispenser de les loger, attendu qu'elles mangeraient précisément ce qu'elles seraient appelées à protéger.

Jack, qui avait été chargé de porter à la mare les trois tortues qui nous restaient, revint au bout de quelques instants, et appela précipitamment Fritz, qui y retourna sur-le-champ avec lui; ils étaient tous les deux armés de longs bambous; je ne savais quelle était leur intention, lorsque je les vis revenir portant, suspendue à une perche, une des nasses d'Ernest, dans laquelle se trouvait prise une magnifique anguille. Ils nous racontèrent que l'autre nasse était vide et rongée à son extrémité inférieure, ce qui prouvait qu'un gros poisson y avait été pris et avait trouvé moyen de se sauver. Ma femme fit griller pour notre souper quelques tranches de cette anguille; nous conservâmes le reste dans du beurre fondu, après l'avoir fait cuire dans de l'eau de sel.

Le poivre et la vanille, étant des plantes rampantes, furent placés au pied des colonnes de bambous qui soutenaient l'auvent de notre habitation. Quant aux grains de poivre et aux gousses de vanille mûres, je dis à ma femme de les garder soigneusement et de s'en servir pour accommoder notre riz et nos légumes. A la vérité, nous n'étions pas amateurs de mets trop épicés; mais j'avais entendu dire que, dans les climats chauds, ils sont fort salutaires et contribuent à soutenir les forces de l'estomac.

Les jambons d'ours et de pécari, ainsi que les barils de graisse, furent portés dans le garde-manger, où ils nous présentèrent une réserve fort respectable pour le cas d'une disette. Mais, à cette occasion, ma femme nous imposa une bien dure loi; ce fut de nous priver totalement, pendant quelque temps, de crème et de beurre frais: elle voulait en faire une provision afin de les mêler avec la graisse et de s'en servir à l'occasion pour engraisser nos mets d'une façon à la fois agréable et économique. Elle nous pria, en conséquence, de lui confectionner encore force barils de bambous, pour y conserver son beurre, ce qui ne nous fut pas difficile. Je trouvais un peu plus de peine à exécuter une perfectionnement que j'avais imaginé: c'était d'y faire deux anses pour en rendre le transport plus commode.

Les peaux des ours furent mises à tremper dans l'eau de mer, mais chargées de grosses pierres, de peur qu'elles ne fussent emportées par le reflux et dévorées par quelque monstre marin. Ma femme se chargea de soigner la poule couveuse. Le condor et l'autruche furent déposés dans notre cabinet d'histoire naturelle, en attendant la saison des pluies quand je me promettais de les empailler. Le talc, l'asbeste et le mica, ainsi que la terre à porcelaine, obtinrent provisoirement une place dans notre atelier, et je roulai dans ma tête mille projets pour les employer d'une manière utile et agréable pour nous. Je pris sous ma garde personnelle la gomme d'euphorbe, que j'enveloppai de papier avec une étiquette portant le mot *poison*. Enfin les peaux des rats musqués furent suspendues au grand air, sous le toit de notre galerie, de peur qu'ils n'empesassent notre caverne tout entière par leur parfum. Je me rappelais d'avoir entendu dire que les marins avaient coutume de placer l'assa foetida, qu'ils apportent des Indes en Europe, dans les hunes, pour qu'elle n'infecte pas le navire par son insupportable odeur.

Ce ne fut qu'après avoir tout rangé que je compris quels trésors en

objets instructifs et utiles nous avions rapportés de notre excursion. Deux jours entiers avaient été consacrés à ce travail; et quand il fut achevé, je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Juste ciel! que nous sommes riches! »

La première chose que je me proposais de faire après cela était d'ensemencer un champ et de me livrer aux travaux qui en dépendaient. Il fallait ensuite nous occuper de dresser l'autruche, d'en soigner les œufs, de préparer les peaux d'ours; tout cela ne pouvait souffrir aucun retard.

Le labourage nous fut extrêmement pénible, et nous n'eûmes pas de peine à comprendre combien, dans l'origine des sociétés, il dut être difficile d'y astreindre des peuples accoutumés à la chasse ou au soin de leurs troupeaux. Aussi, pour cette fois, nous nous contentâmes de labourer un petit carré de terre, à côté de la plantation de cannes à sucre de ma femme, et d'y semer du froment, du maïs et de l'orge. Nous jetâmes les autres graines dans des endroits séparés, comme le hasard nous l'inspira; car nous avions remarqué que les trois premières étaient celles qui réussissaient le mieux dans ce climat. Je disposai, en outre, deux champs, l'un de patates et l'autre de manioc, sur la rive opposée du ruisseau des Chacals, parce que je voulais avoir ces aliments, si précieux par leur simplicité, dans un endroit voisin de notre demeure où je pusse mieux les protéger contre les cochons errants.

Dans cet intervalle, la pauvre *Brausewind*, nom que Jack avait donné à l'autruche, eut beaucoup à souffrir. Il ne se passait pas de jour qu'on ne l'enfumât avec du tabac, ce qui lui donnait de tels étourdissements, qu'elle ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, et alors on pouvait faire d'elle tout ce que l'on voulait. Mes enfants saisisaient ce moment pour monter tour à tour sur elle, comme sur un cheval, parce qu'ils voulaient dès lors l'accoutumer à cet exercice. Nous lui avions fait une bonne litière de roseaux, et ses liens étaient assez longs pour que cet oiseau pût commodément se coucher, se relever, et faire même, d'un pas plein de gravité, le tour des colonnes de bambous. Deux grands plats de courge qui lui servaient d'auges étaient placés à une distance telle qu'il pouvait tout juste y atteindre avec son bec. Nous le nourrissions de patates crues et cuites, de glands doux, de riz, d'avoine et de maïs. Il aurait sans doute préféré des dattes, mais n'en ayant point, je tâchai de les remplacer par des tranches de goyaves. J'eus encore soin de lui donner tous les jours une certaine quantité d'herbes, tant maigres que grasses, et qu'il ne dédaigna pas. Enfin, je plaçai à côté des auges quelques cailloux bien propres; car j'avais entendu dire que les autruches, sans doute pour faciliter la digestion, en avalaient quelquefois, et c'est cela, sans doute, qui a donné lieu au conte qu'ils se nourrissent de fer.

En attendant, pendant trois jours, le pauvre prisonnier ne voulut absolument rien accepter de toutes les friandises que nous lui offrions, et il redevint si faible, que nous commençâmes à craindre qu'il n'y succombât. Ma femme, toujours ingénieuse, imagina de faire de petites boulettes de grains de maïs et de beurre, que nous lui enfonçâmes dans le gosier. Il ne tarda pas, après cela, à reconquerir des forces, et je ne sais quelle révolution s'était faite, si je puis m'exprimer ainsi, dans son esprit; mais, à compter de ce moment, toute sa sauvagerie, toute sa timidité disparurent, et il ne montra plus que de la curiosité, de la familiarité, je dirais presque de la gaieté. Il commença à manger de tout, et tout lui parut bon. Aussi nous, qui, naguère, nous étions donné tant de peine pour l'empêcher de mourir de faim, nous commençâmes à craindre sérieusement sa voracité. Il dévora une partie de sa litière, et les cailloux mêmes furent engloutis dans son estomac. Mais les aliments que maître Brausewind préférait à tous les autres étaient le maïs et les glands doux.

Au bout de dix ou douze jours, nous pûmes enfin le délivrer de ses entraves, nous l'attachâmes à une corde plus longue, et lui accordâmes une plus grande liberté. Mais aussi ce fut alors que commença, à proprement dire, le dressage selon toutes les règles de l'art. On attachait sur son dos des bardeaux d'abord légers, puis de plus lourds en plus lourds. Nous l'obligeâmes à s'asseoir et à se relever alternativement, moitié par la force et moitié par la douceur, et nous lui enseignâmes à obéir, à cet égard, au commandement; puis nous le faisons courir à droite, à gauche et en avant, dans toutes les allures imaginables. On le liait par une forte corde aux cornes du buffle, sur lequel François ou Jack montaient. S'il se montrait rétif, on lui enveloppait sur-le-champ la tête d'un mouchoir et on l'enfumait par-dessous de tabac, ce qui ne manquait pas de lui causer de l'ivresse et de mettre un terme à son opiniâtreté. En un mot, au bout d'un mois, notre autruche fut si bien instruite, que je pus songer à son équipement. Je commençai par lui fabriquer un harnais neuf et plus commode; sous les ailes, j'adaptai deux anneaux qui devaient servir à l'atteler, en cas de besoin, à une voiture, et, au moyen d'une très-forte boucle placée sur le dos, on pouvait ôter et remettre à volonté le harnais tout entier. A côté de cette boucle, il y avait une plaque et un anneau de cuivre par lequel on pouvait passer une guide ou attacher l'oiseau dans l'écurie ou à un arbre, en voyageant.

Il me restait encore à imaginer et à faire un mors et une bride, ce qui me coûta beaucoup de peine; car on conçoit que la forme ordinaire d'un mors de cheval ne pouvait guère servir pour le bec d'un

oiseau. J'avais remarqué que la lumière, selon qu'on la donnait ou la retirait, agissait particulièrement sur les mouvements de l'animal. D'après cela, je lui fis un capuchon ressemblant à celui dont Fritz se servait pour son aigle, mais qui descendait plus bas. J'y perceai deux trous pour les yeux, et avec les écailles de deux petites tortues je pratiquai deux couvercles qui, à l'aide de la bride et de deux petites baleines qui faisaient l'effet de ressorts, pouvaient monter et descendre à volonté, ensemble ou séparément. Or, quand l'antruche voyait de ses deux yeux, elle allait toujours droit devant elle; quand l'œil droit était couvert, elle allait à gauche, et si c'était l'œil gauche, elle se dirigeait à droite. Il est facile de voir que mon capuchon et mes couvercles remplissaient parfaitement l'office de mors. La selle ne fut pas moins difficile à imaginer. Le dos d'une antruche étant beaucoup moins horizontal que celui d'un cheval, il devenait, comme de raison, beaucoup moins facile d'y conserver l'équilibre. Il fallut nécessairement lui donner des appuis et y adapter même un croc pour saisir avec les mains. Quoi qu'il en soit, j'y réussis si bien, que, si j'avais été en Europe, j'aurais pu obtenir un brevet d'invention pour les selles à antruche.

Il nous coûta beaucoup moins de peine que je ne l'avais craint pour accoutumer l'oiseau à son harnais; mais quand j'y fus parvenu, il nous rendit les plus éminents services. Il marchait trois fois plus vite que ne le peut faire un homme; il allait à Falkenhorst et en revenait dans un espace de temps presque inappréciable. Il me fallut user de mon autorité paternelle pour maintenir Jack dans la possession de son antruche: ses frères auraient bien voulu en partager la propriété avec lui; mais je décidai que son adresse supérieure et les soins qu'il s'était donnés pour dresser l'animal lui assuraient des droits incontestables sur sa possession; qu'en conséquence, ce serait lui qui monterait habituellement maître Brausewind, me réservant le droit d'en disposer momentanément en faveur de mes autres enfants, quand les circonstances l'exigeraient.

Bien avant que nous eussions terminé la grande affaire du dressement et du harnais de l'antruche, Fritz m'avait, à trois reprises, apporté un petit de cet oiseau, éclos des œufs que nous avions placés dans notre four; il avait soigneusement maintenu la température au degré convenable. Les deux autres œufs furent perdus, et l'une des petites antruches ne vécut qu'un jour. C'étaient des bêtes assez informes, car elles ressemblaient à des oisons perchés sur de grandes pattes. Les premiers jours, nous leur donnâmes à manger des œufs durs hachés et de la cassave trempée d'eau et de lait; plus tard, leur nourriture se composa de grains de maïs concassés et de glands doux.

Dans l'intervalle, nous nous étions aussi occupés de la préparation des peaux d'ours. Il s'agissait de les bien nettoyer avec un éclatnoir que je m'étais fabriqué à l'aide d'une vieille lame à polir. Je laissai ensuite les peaux détrempées, pendant quelque temps, dans du vinaigre de miel. Mon intention était de remplacer par là l'eau d'alun ou le jus de tannée, et de rendre les peaux plus fermes et plus durables, comme aussi d'y conserver plus longtemps les poils. Quant à l'opération qui m'avait procuré le vinaigre, elle me donna l'idée de fabriquer aussi de l'hydromel, car nous avions tant de miel, que nous ne savions qu'en faire. Pour cela, j'en fis bouillir une certaine quantité avec de l'eau, je l'écumai, et je le fis verser dans deux tonneaux. Quand il fut tiède, j'y mis deux gâteaux de seigle pour hâter la fermentation, qui se fit, en effet, très-rapidement. Je mis, après cela, dans un des deux tonneaux, un petit sachet avec des épices pour donner un goût plus agréable à cette boisson; mais, de peur que cette addition ne fût pas du goût de tout le monde, je laissai l'autre tonneau dans son état naturel. Toutefois, l'opération terminée, l'hydromel épicé fut trouvé si délicieux, que je le tirai dans de petits vases de bambous, et que je destinai l'autre à faire du vinaigre, dont une partie fut réservée pour notre usage, et dont j'employai l'autre pour tanner mes cuirs.

Je n'ai encore rendu compte que d'une partie de ce travail, en voici la suite: au bout de quelques jours, je retirai mes peaux de la cuve, et les lavai avec de l'eau froide; quand elles furent un peu plus d'à moitié sèches, je les humectai d'huile de poisson tiède, et les remis dans la cuve nettoyée, où je les pétris avec les pieds, faute de fouloir, me faisant relayer par mes enfants dans ce fatigant ouvrage, que nous continuâmes jusqu'à ce que les peaux me parussent suffisamment attendries. Je les frotai ensuite avec une pierre dont le grain était assez rude, et les remis une seconde fois dans la cuve avec de la terre à foulon bien broyée. Cette dernière opération fut renouvelée plusieurs fois, et quand je jugeai que toute la graisse de l'huile était partie, je les battis et les nettoyai pour la dernière fois, et j'eus la satisfaction de voir que j'avais parfaitement réussi. Les peaux étaient entières, maniables, sans aucune mauvaise odeur, et retenant bien leurs poils. Je fus ainsi récompensé de mes longs et pénibles efforts.

Le succès que j'avais obtenu dans le tannage de mes cuirs me fit songer à l'idée de faire pour Ernest, ou plutôt pour le petit François, à qui Ernest avait eu la générosité de céder ses droits, de lui faire, dis-je, un chapeau de castor, du poil du rat musqué que nous avions tué. Ernest me demanda quelle forme et quelle couleur je donnerais à ce chapeau.

LE PÈRE. Pour dire la vérité, grâce à notre cochenille, c'est la couleur rouge que je pourrais le plus facilement lui donner. Pour faire un chapeau noir, il me faudrait ou des noix de galle, ou des grenades, ou des écailles de noix, ou du vitriol, et tout cela me manque. Quant à la forme, j'en ferai un bérêt, de sorte que notre François ressemblera au petit garçon de Guillaume Tell dans les gravures sur bois des vieilles chroniques suisses.

LA MÈRE. Il me semble que l'on se décide bien vite sans m'avoir consultée, quoiqu'en matières de goût la femme doive bien avoir un petit mot à dire. Du reste, je suis assez de l'avis du bérêt rouge du fils de Guillaume Tell; cela me rappellera le costume de fête de bien des lieux dans ma patrie.

TOUS. Oh! oui! oh! oui! un bérêt! un bérêt rouge! et nous le surmonterons de plumes d'antruche!

La chose ainsi décidée, je distribuai à chacun son rôle: l'un devait, à l'aide de vieux rasoirs de matelot, enlever tous les poils de l'ondatra; l'autre était chargé de rassembler avec un peigne les poils des lapins, et ma femme entreprit de les nettoyer et de les mêler ensemble. Je fabriquai un arçon de chapelier avec un fanon de baleine, de petits moreaux de bois pour le mettre en mouvement et des formes de chapeau au tour; puis encore des bâtons pour battre et des courroies pour tanner. Quand nous eûmes rassemblé des poils en assez grande quantité, nous les traitâmes comme nous avions fait, dans le temps, ceux qui avaient servi à la fabrication de nos tapis. Je les teignis ensuite avec de la cochenille, me servant, en place d'autre mordant, de vinaigre de miel, et je trempai, à plusieurs reprises, le chapeau dans du raoutehou liquide, ce qui le rendit complètement imperméable. L'ayant, après cela, frotté, recardé avec de la peau de poisson et repassé avec le fer, je le mis sécher sur la forme dans notre séchoir, où il passa la nuit, et, le lendemain, il se présenta sous la forme d'un bérêt suisse, bien joli et bien léger, mais un peu haut de forme. Ma femme se fit un plaisir de l'ornier; elle y mit une doublure de soie, une boucle d'or et deux ganses, dans lesquelles elle plaça deux grandes et deux petites plumes d'antruche. Cela fait, elle le posa sur la tête du petit François, à qui cette coiffure allait réellement à merveille.

On conçoit sans peine que le succès de cette épreuve et la bonne mine du petit François avec son bérêt durent inspirer à tous mes enfants le désir d'avoir aussi des chapeaux neufs, et je promis de leur en faire dès qu'ils m'auraient fourni pour cela les matériaux nécessaires. Je les engageai donc à s'appliquer autant que possible à prendre des rats et à peigner les lapins, comme aussi à ramasser des chardons, ou autres plantes semblables qui pussent servir à mieux carder les poils et à les rendre plus doux et plus égaux. Afin de faciliter le travail que je leur imposais, je fabriquai plusieurs petits pièges, dans lesquels ils devaient prendre des ondstras, des rats d'eau et d'autres animaux du même genre. En même temps, pour leur donner une idée de la manière dont toute espèce de travail reçoit sa récompense, je me réservai, pour prix de mes pièges, la cinquième partie de tous les animaux qu'ils y prendraient, afin que, leur mère et moi, nous passions aussi, à notre tour, avoir une coiffure nouvelle. Tous mes garçons trouvèrent la condition fort juste, à l'exception du petit François, qui, possédant déjà son bérêt, ne devait avoir aucun profit des prises futures; mais je lui fis comprendre que, pour avoir joni d'avance du bénéfice, il n'en était pas moins tenu, pour cela, d'en payer le prix.

Le succès de ma chapellerie m'encouragea à essayer d'autres fabrications, et je résolus de commencer par celle de la porcelaine, quoique la quantité de terre que je possédais fût trop peu considérable pour que je pusse faire autre chose que quelques petits échantillons.

Je disposai donc le tour de potier, ainsi que quelques tables et tablettes pour sécher les vases, dans la caverne de sel, immédiatement derrière notre étable. Je me servis, pour le tour, de la roue d'un affût de canon, au-dessus de laquelle, et posé parallèlement, je mis un plat tourné exprès, sur lequel on pouvait, du moins sans beaucoup de peine, fabriquer des vases de forme simple et régulière. Je songai d'abord à faire, pour ma femme, des pots à lait, qu'elle désirait beaucoup, parce qu'elle pensait qu'ils seraient plus propres, plus frais et moins sujets à fuir que ceux de bambous, dont elle se servait pour faire monter la crème.

Tout étant ainsi préparé, je pris ma terre, que je mêlai de tade enlevé au bloc d'asbeste et réduit en une poussière fine; je lavai et nettoyai le mélange, que je laissai ensuite sécher. Je remis à ma femme l'asbeste pour en faire des mèches incombustibles. En attendant que nous eussions trouvé quelque autre moyen encore plus avantageux d'utiliser cette matière; je pensais que peut-être ma femme parviendrait à la filer et à en fabriquer de la toile incombustible à la manière des anciens.

Je fis donc, avec une partie de ma terre, des vases de différentes grandeurs pour la laiterie, et je les fis cuire d'abord dans un feu ouvert, ensuite dans un four, renfermés dans un vase de terre commune; ils en sortirent blancs comme la neige et avec un grain si fin, qu'il eût été difficile d'en trouver de plus beaux; le tade, que j'avais mêlé à ma terre à porcelaine, lui avait donné plus de fermeté dans le ten et l'avait empêchée de couler. Je pris ensuite dans la caisse

de verroteries, qui avait fait partie du chargement de notre navire et qui devait servir à négocier avec les sauvages, un certain nombre de grains noirs et jaunes, que je frappai avec le marteau sur l'enclume pour les réduire en une poudre très-fine, dont je fis une couleur d'émail, que j'étendis sur ma porcelaine à moitié cuite. Je la remis ensuite dans le four, et elle en sortit aussi parfaite que je pouvais le désirer. Cette réussite m'en encouragea à continuer mes essais, et je parvins à tirer du reste de ma terre quelques tasses à café, un pot à crème, un sucrier et six petites assiettes. Les autres objets manquèrent, ayant reçu des fentes dans la cuisson. Du reste, ce n'était pas sans peine que j'avais fait même cela : il m'avait d'abord fallu tourner des modèles en bois, au moyen desquels j'avais fabriqué des moules de plâtre pour ma terre à porcelaine, que j'avais exposés ensuite, dans un cylindre d'argile ordinaire, à l'ardeur du four. Tout me réussit assez bien, excepté la peinture; il fallut me contenter de faire peindre par Fritz sur les assiettes des feuilles vertes entremêlées de baies rouges et jaunes, dont l'effet était un peu pile.

A défaut d'une provision suffisante de terre pour continuer ma fabrication, et la saison des pluies, qui avait déjà commencé, ne me permettant pas d'en aller chercher davantage, je m'occupai, à la satisfaction générale, du soin d'empailler le condor et l'autruche, qui fournirent deux nouvelles curiosités, et certes pas les moins intéressantes, à notre cabinet d'histoire naturelle. On sait que, parmi les œufs d'autruche, il y en avait quelques-uns qui n'avaient pas produit de petits; je ne voulus point les perdre. En conséquence, je les vidai et les nettoyai; j'y ajoutai des pieds, et j'en fis des vases à fleurs, des gobelets et même des plats : c'étaient des meubles de luxe, que je me proposai en temps et lieu d'orner extérieurement de sculptures.

Cependant nous étions à peine arrivés à la moitié de la saison pluvieuse, que tous nos travaux se trouvèrent terminés, et je voyais déjà le moment où mes enfants allaient tomber dans l'oisiveté, dont la prolongation pouvait les rendre invinciblement paresseux. Il fallut donc nécessairement songer à quelque occupation nouvelle. Au premier mot qui m'en échappa, Fritz s'écria que, puisque nous avions, grâce à notre autruche, le moyen de nous transporter avec la plus grande promptitude par terre d'un bout de nos domaines à l'autre, il serait bon que nous eussions aussi un moyen semblable pour voyager avec vitesse par eau, et il proposa de construire un kaïak groenlandais.

Son avis fut adopté à l'unanimité; ma femme seule demanda d'abord ce que c'était qu'un kaïak; et quand elle sut que c'était un canoë fait de peaux de chiens de mer cousues ensemble, elle s'opposa formellement à ce que nous nous risquassions sur la mer dans une si frêle embarcation. Tout ce que nous pûmes obtenir d'elle par nos instantes prières, ce fut qu'elle nous laissât faire, sans donner à notre projet une approbation positive. Nous nous mîmes donc à l'ouvrage avec ardeur, afin de pouvoir terminer au moins la carcasse du bâtiment avant le retour de la belle saison. Je ne m'astreignis pas du reste à suivre servilement la forme des canots groenlandais, croyant qu'en ma qualité d'Européen il devait bien m'être permis de perfectionner les idées de ces peuples sauvages.

Je commençai, d'après cela, par construire deux quilles avec les plus larges fanons de la baleine; et comme ces fanons sont naturellement courbés en forme de faux, j'en pris pour chacune des quilles deux, que je plaçai l'une contre l'autre dans une direction opposée, de façon que les extrémités étaient relevées comme des patins. J'égalisai bien le point de réunion, que j'enduisis de cette épaisse résine, dont je m'étais déjà servi pour calfatier notre chaloupe. La distance des deux perches se trouva être d'environ douze pieds. Je taillai dans chaque quille une rainure dans laquelle j'introduisis des roulettes de poulie en métal, afin de pouvoir en cas de besoin nous servir aussi sur terre de notre canot. Je réunis les deux quilles au moyen de morceaux de bambous, de sorte qu'ils auraient offert assez de ressemblance avec une échelle si les bouts n'avaient pas été recourbés. J'attachai les bouts fortement l'un à l'autre, ce qui me procura une pointe également relevée aux deux extrémités de mon canot. Entre les cornes j'avais adapté un troisième morceau de baleine, que j'avais placé dans une position perpendiculaire, afin d'y rattacher les côtés relevés du kaïak. Je fixai aussi des anneaux de fer à l'endroit où j'avais joint mes quilles par une bande de cuivre; ils devaient servir pour le cas où je voudrais amarrer le canot ou y attacher un animal. Les côtés du kaïak furent faits de bambous fendus; mais le plus haut, sur chaque côté, fut laissé entier. L'élasticité de ces roseaux me permettait de les plier et de leur donner la forme que je jugeais convenable. Le kaïak avait trois pieds de large au milieu, et se rétrécissait vers les deux extrémités. Une espèce de tillac remplissait complètement le creux, sauf un trou au milieu dans lequel on devait s'asseoir. Je garnis le tour de ce trou du bois le plus léger que je pus trouver, et j'y fis une entaille dans laquelle la veste à nager du rameur devait s'adapter si parfaitement, qu'il semblerait ne faire qu'un avec son canot, et qu'il serait impossible que les vagues pénétrassent dans le trou pour le mouiller. Au-dessous du trou, je pratiquai une eschabelle où le rameur, qui du reste devait être à genoux, pouvait en quelque façon s'asseoir, afin de ne pas trop se fatiguer. C'était là un

perfectionnement, en comparaison de la manière dont les canots des Groenlandais sont construits.

Telle fut donc la carcasse de mon canot, et je me flattai qu'il nous serait d'une grande utilité. La matière dont il se composait était à la fois si élastique et si légère, que, quand je le lançai avec assez de force par terre, il rebondit comme une balle de paume; et l'ayant mis dans l'eau, une charge passablement lourde ne le fit pas enfoncer d'un pouce. Quoique cette embarcation ne fût achevée qu'assez longtemps après, je vais dès à présent dire comment je m'y suis pris, afin de n'avoir plus à revenir sur ce sujet. Je choisis deux des plus grandes peaux de chiens de mer, dont j'avais dépouillé les animaux sans les fendre. Je les nettoyai et les préparai de la manière que j'ai déjà décrite en parlant des peaux d'ours, et les enduisis de caoutchouc liquide, ce qui les rendit à la fois imperméables et si élastiques, que je les étendis sans peine sur la carcasse de mon kaïak. Chacune de ces peaux en couvrit la moitié, et je les cousis fortement ensemble au milieu, à l'aide d'une aîlène de cordonnier et de nerfs tirés de la baleine. Des coutures pareilles furent faites à la poulpe et à la proue, et toutes ces coutures enduites de caoutchouc. Je ne dois pas oublier de dire que j'avais préalablement garni l'intérieur de peaux de chiens de mer et calfaté tous les joints. Cela fait, je reconstruis aussi le tillac de ces mêmes peaux, qui passèrent par-dessus le bambou supérieur que j'avais laissé entier, et qui formait un rebord assez élevé, par-dessus lequel les peaux furent tendues. Je ferai remarquer encore que j'avais placé le trou du rameur un peu plus en arrière que ne le font communément les Groenlandais, mon intention étant plus tard d'adapter un petit mât et une voile sur la partie d'avant. En attendant, le canot devait être dirigé au moyen d'un aviron double ou à deux pales, que je fis un peu plus long que de coutume, et à l'une des pales duquel j'attachai une vessie bien enduite de poix pour aider au rameur à se soutenir sur la surface de l'eau, dans le cas où la barque menacerait de chavirer.

Après avoir terminé ainsi tout ce qui me regardait dans la construction de mon canot, je chargeai ma femme de faire, d'après mes instructions, les vestes de rameurs, sans lesquelles je n'aurais pas voulu pour tout au monde que mes enfants se risquassent dans le kaïak, l'eau pouvant entrer par le trou et remplir le fond de la chaloupe. Ces vestes furent faites de boyaux de chiens de mer. Il serait trop long de décrire en détail la manière dont j'avais imaginé de tailler ce costume pour qu'il offrît au rameur une sûreté parfaite sans gêner ses mouvements, et pour qu'il pût, en cas de besoin, lui servir aussi de scaphandre en y introduisant l'air comme dans une vessie.

Ce fut dans ces occupations que nous passâmes la saison pluvieuse, nous livrant par intervalles à la lecture, à l'étude des langues et à divers travaux du ménage. Mais aussitôt que le ciel s'éclaircit, nous recommençâmes nos exercices champêtres, et Fritz fut le premier qui essaya de se servir de sa veste à nageur. Rien ne pouvait être plus comique que de le voir se promener sur l'eau avec ce singulier costume, bossu par devant et par derrière, à cause du renflement de la vessie. Quoi qu'il en soit, l'essai réussit parfaitement, et mes autres enfants ne laissèrent point de repos à leur mère qu'elle ne leur eût promis d'en faire aussi de semblables pour eux.

Nous allâmes ensuite visiter notre antilope naine; nous la régâlâmes d'une pâte de sel, de grains de maïs et de glands doux, qui parut être fort de son goût, et qui la rendit complètement apprivoisée. Nous recommençâmes avec plaisir, par l'état de sa littérature, qu'elle était rentrée souvent dans sa cabane, et nous nous empressâmes d'après cela de lui renouveler sa couche de roseaux et de feuilles.

Nous parcourûmes après cela l'île du Requin tout entière; nous ramassâmes du corail et des coquillages pour notre musée, ainsi que plusieurs espèces d'algues et autres plantes marines, dont, à la prière de ma femme, j'emportai une bonne provision avec nous. A notre retour à la baie du Salut, elle choisit, parmi ces plantes marines, certaines feuilles qui avaient la forme d'une lame d'épée, et qui étaient dentelées comme une scie. Elle les lava avec soin et les étendit provisoirement pour sécher au soleil; elle les dessécha ensuite complètement dans notre four, et les déposa, non sans une mystérieuse solennité, dans la pièce où nous conservions nos provisions. Je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque surprise à l'importance qu'elle attachait à une plante en apparence si inutile, et je lui demandai si elle voulait en faire du tabac à fumer. Ma femme me répondit en riant que son intention était d'en remplir nos paillasses, parce qu'ainsi nous serions couchés plus fraîchement quand viendraient les chaleurs. En attendant, son ton et son regard, en me faisant cette réponse, indiquaient bien que ce n'était qu'une défaite.

Mais un jour, comme nous revenions de Falkenhorst, fatigués et échauffés par une longue et pénible expédition, ma femme nous présenta, dans un plat de courge, la gelée la plus belle et la plus appétissante par son éclat et par sa transparente pureté. Le goût en était aussi délicat que l'aspect en était admirable; jamais nous n'avions rien mangé d'aussi agréable et d'aussi rafraîchissant. Ma femme sourit et me dit : « Vois-tu, mon ami, c'est là un trait de génie de la cuisinière en chef, qui rongissait d'avoir sans cesse besoin de tes instruc-

tions et de tes recettes. J'ai fait cette gelée avec les feuilles d'algue que j'ai fait ramasser dans l'île du Requin. »

Lui ayant demandé d'où lui était venue cette idée, elle me dit que, pendant notre séjour au Cap, elle avait appris que les habitants de cette colonie recueillent en quantité de ces feuilles à l'île des Chiens marins; ils les lavent, les mettent sécher, puis, quand ils veulent s'en servir, ils les laissent tremper pendant cinq ou six jours dans de l'eau fraîche. Après quoi ils les font bouillir à petite eau pendant plusieurs heures, en y ajoutant du sucre et du jus de citron ou d'orange; quand elles sont cuites, on les passe, et en se refroidissant elles deviennent une véritable gelée. Ma femme ajouta que, n'ayant ni sucre ni citron, elle avait été obligée de se servir du jus de la canne et de parfumer sa gelée avec du vinaigre de miel, des feuilles de ravensara et avec un peu de cannelle.

Je ne dois pas omettre de dire que, dans notre visite à l'île du Requin, nous trouvâmes toutes nos plantations de mangliers, de cocotiers et de pins en très-bon état. Il n'y avait pas jusqu'aux noix, que nous avions jetées au hasard entre les rochers, qui ne commençassent à pousser; elles promettaient de couvrir avec le temps les rocs nus d'une agréable verdure. Nous découvrîmes aussi à cette occasion, dans une partie presque inaccessible de l'île, une source abondante, et des traces de pieds nous démontrèrent que nos antilopes s'y étaient désaltérées, ce qui nous fit d'autant plus de plaisir que nous avions bien craint que l'eau de pluie rassemblée dans les fentes des rochers ne fût insuffisante pour leurs besoins journaliers.

Ce que nous venions de voir à l'île du Requin nous donna tout lieu d'espérer que dans l'île de la Baleine les choses seraient dans une situation plus favorable encore, et nous nous embarquâmes pour aller l'inspecter à son tour et faire une petite visite de cérémonie à nos lapins. Nous recomûmes de loin que leur nombre était bien augmenté depuis que nous ne les avions vus, et nous vîmes avec satisfaction qu'ils rongeaient les plantes marines, d'où nous conclûmes que nous pouvions les laisser dans l'île sans danger pour nos plantations. Mais à peine eûmes-nous débarqué, qu'ils prirent la fuite et allèrent se cacher dans le terrier qu'ils s'étaient creusé entre les rochers. Je vis par là qu'il serait nécessaire de leur construire nous-mêmes une demeure si nous voulions les avoir entièrement en notre puissance et pouvoir à notre gré leur peigner les poils. Ce fut alors seulement que nous fîmes les dispositions dont j'ai parlé dans le dernier chapitre, et qui nous occupèrent pendant deux ou trois jours.

Les espérances que nous avions formées sur l'état des plantations dans l'île de la Baleine ne furent point réalisées; car nous reconûmes que les lapins gourmands avaient rongé l'écorce autour du pied de tous les jeunes arbres et dévoré presque tous les germes des noix de coco. Ils n'avaient épargné que les pins, sans doute parce que la saveur résineuse de ce bois avait été trop forte pour eux. Comme nous tenions à faire réussir nos plantations dans cette île, nous y portâmes une nouvelle provision de noix de coco, de boutures et de jeunes arbres; mais cette fois nous entourâmes notre pépinière d'une haie de plantes épineuses, afin d'empêcher que les animaux rongeurs y pénétrassent.

Je goûtai les plantes marines que nos lapins rongeaient à notre arrivée. Je trouvai à la plupart un goût de vase fort désagréable; d'autres cependant étaient sucrées, et d'autres même avaient un léger goût de violette. Je crus y reconnaître le *fucus saccharinus* et le *fucus palmatus*. Avant de quitter l'île, nous en parcourûmes encore tous les recoins, et nous ne tardâmes pas à retrouver le squelette colossal de la baleine; il s'était écroulé, et les os gisaient épars sur le terrain. Les oiseaux de proie, réunis au vent et au soleil, les avaient si bien nettoyés, qu'ils ne répandaient plus la moindre odeur désagréable et se trouvaient parfaitement en état d'être travaillés. Les vertèbres de l'épine me parurent offrir la forme la plus avantageuse pour être employées à divers usages. Nous en réunîmes donc huit à dix morceaux sur la grève; puis, les ayant attachés ensemble par une forte corde, nous les traînâmes à la remorque de notre chaloupe jusqu'à Felsenheim.

Comme nous venions de nous y établir, et comme nous nous disposions à entreprendre d'autres travaux, il arriva qu'un matin, pendant que j'étais occupé dans l'atelier, mes jeunes gens, agités par l'impatience d'avoir de nouveaux chapeaux, disparurent après avoir pillé la conche de carottes de leur mère, et en emportant avec eux les soucrières. Je n'eus pas de peine à deviner leur projet, et je leur souhaitai bien du succès dans leur chasse aux souris et aux rats.

Cependant Ernest ne les avait point accompagnés: il était resté dans notre bibliothèque, enfoncé dans ses livres. Je fus d'autant plus content de cette circonstance, que je voulais sortir moi-même. J'avais besoin de bois pour différents travaux que je projetais, et je n'aurais pas voulu laisser ma femme toute seule. La sachant avec son fils Ernest, je pouvais la quitter sans inquiétude. J'attelai donc *Sturm*, dont Jack ne se servait plus depuis qu'il avait son autruche, à notre vieille claie, alors munie de roues d'affût, et accompagné de Bill je traversai le ruisseau des Chacals et je m'enfonçai dans le bois.

Mais à peine eus-je traversé le pont, que je reconnus que nos plantations de manioc et de patates étaient en partie dévastées; ce qui

me mit dans une grande colère. Dans le premier moment, je ne sus à quoi attribuer ce dégât; mais quand je m'en approchai de plus près, je vis, à ne pouvoir en douter, que ce lieu avait été visité par des cochons, quoique rien n'indiquât si c'étaient des cochons apprivoisés ou des sangliers. Curieux de savoir ce qu'il en était, et me rappelant qu'il y avait assez longtemps que je n'avais aperçu soit notre truie, soit le marcassin, je résolus d'éclaircir la chose sur-le-champ. Cela n'était pas difficile, car je n'avais qu'à suivre les traces des spoliateurs. Elles me conduisirent d'abord à la paroi de rochers, et de là, par une saillie, jusqu'à notre ancienne plantation de patates, près de l'alkenhorst, où nous avions d'abord découvert cette plante; j'y retrouvai aussi de grandes marques de dévastation. J'en voulais beaucoup à ces brigands à qui la nature offrait en profusion tout ce qu'ils pouvaient désirer, et qui n'en venaient pas moins piller nos propriétés. En attendant, je ne vis pas un seul d'entre eux, bien que tout m'annonçât qu'ils devaient être nombreux. A la fin, le chien se mit à aboyer avec force; et bientôt après j'aperçus notre truie, qui était devenue à demi sauvage et qu'entouraient huit cochons de lait d'environ deux mois, ainsi que le ragot de la première portée, que nous avions laissé vivre pour propager la race. Toute la famille s'était réunie contre mon pauvre Bill, que je délivrai en lâchant les deux coups de mon fusil. J'abattis trois jeunes cochons, tous les autres prirent la fuite. Je rappelai mon chien, et je me préparai à retourner chez moi avec mon butin; mais je ne partis pas avant d'avoir trouvé un arbre qui me fournit le bois dont j'avais besoin pour mes travaux.

CHAPITRE XLVI.

Les enfants reviennent de la chasse. — Nouvelle manière d'écorcher les animaux.

— Le moulin à fouler. — Moisson à l'italienne. — Essai du kakak. — Le walrus. — La tempête. — Le pont-levis. — Le pommier. — Le pigeon courrier. — L'hylène.

Je rentrai à la maison assez longtemps avant mes enfants, quoique trop tard pour le dîner. Aussi, mon appétit étant bien aiguisé, je recommandai à ma femme de nous faire rôtir avec soin un des cochons de lait pour notre souper. Les deux autres furent coupés par quartiers et salés pour augmenter nos provisions. Vers le soir, et comme déjà nous commençons à éprouver quelques inquiétudes de la longue absence de nos enfants, nous les vîmes arriver. Jack précédait de beaucoup les autres, monté qu'il était sur sa rapide autruche. Quand ils furent tous réunis, ils vidèrent devant nous deux grands sacs qui avaient été chargés sur le dos de l'honnête *Brunner*. Le butin de la journée était considérable: il y avait quatre bêtes à bec, une vingtaine d'ondatras, un kangaroo, un singe, deux animaux du genre du lièvre et une demi-douzaine de rats sentant le musc, et que je jugeai être de l'espèce du *desman* ou *castor moschatus*. Les deux autres étrangers me parurent des lièvres à longue queue et à poitrine noire, que Buffon appelle *tolay*.

Fritz apportait en outre une poignée de très-gros chardons; mais on les oublia pendant quelque temps à cause des animaux. Bientôt les exclamations, les récits, les marques d'étonnement se suivirent sans relâche, et Jack fut comme de coutume le premier à se livrer au besoin de parler. « Il faut convenir, papa, s'écria-t-il, que mon autruche est une noble monture. Quelle rapidité! Je ne savais plus où j'en étais; il faut que vous me fassiez un masque avec des yeux de verre, afin que quand je voyage sur le dos de cet oiseau je puisse du moins voir de quel côté il m'entraîne.

LE PÈRE. Je conçois l'utilité de ce masque, mais il ne faut pas que je t'en fasse un.

JACK. Et pourquoi pas?

LE PÈRE. Pour deux raisons: d'abord, parce que tu t'es servi d'une formule impérative qui ne convient point quand on s'adresse à son père; et secondement, parce que j'ai pour maxime qu'il faut que l'on fasse soi-même les objets que l'on désire avoir toutes les fois que la chose n'est pas absolument impossible.

Fritz. Nous nous sommes bien amusés dans notre chasse, et nous avons vécu comme les traqueurs des forêts de l'Amérique. Aussi avons-nous apporté avec nous une bonne provision de pelleteries que nous pourrions échanger contre de l'eau-de-vie; mais, quant à moi, je préfère du vin muscat de Felsenheim, et je vous en achèterai volontiers si vous ne le mettez pas à trop haut prix.

LE PETIT FRANÇOIS. Pour moi, j'ai besoin de manger plutôt que de boire, et je voudrais bien trouver quelque chose de solide pour mon souper.

LE PÈRE. Vous aurez de l'un et de l'autre, mes enfants; mais il faut commencer par soigner vos montures, un bon cavalier s'occupe toujours de son cheval avant de souper lui-même.

Je laisse à penser la joie de mes enfants à la vue de l'excellent souper qu'ils durent à ma chasse et aux talents de leur mère pour la cuisine. Le souper terminé, Fritz raconta l'histoire de leur expédition, et comment ils s'y étaient pris pour s'emparer des divers animaux et plantes qu'ils nous apportaient. Immédiatement après le souper, j'examinai tous ces objets, et je reconnus, dans les chardons

supposés de Fritz, une espèce de cardes qui étaient précisément telles que je désirais en avoir pour ma manufacture de chapeaux. Les autres plantes m'offrirent deux plants de la pomme de cannelle, que nous connaissions déjà, et même quelques véritables cannelliers. Ma femme les recut des mains de ses enfants avec une vive reconnaissance, et dès le lendemain matin elle les planta avec soin dans notre potager.

Sur ces entrefaites, je confectionnai une machine de ma propre invention pour faciliter le dépouillement des divers animaux que mes fils avaient apportés avec eux. Je pris dans la caisse du chirurgien du vaisseau une seringue à clystère, et je l'arrangeai de façon qu'en perceant le piston et en y ajoutant deux soupapes j'en fis une machine pour comprimer l'air. Elle était à la vérité bien imparfaite,

Le condor.

mais elle pouvait néanmoins servir à l'usage que je me proposais d'en faire; car, quand je tirais le piston vers moi, l'air entra dans la seringue par les soupapes, et quand je le repoussais, l'air comprimé sortait avec force par la soupape du bout.

Les enfants venaient d'achever avec un peu d'humeur les préparatifs nécessaires au dépouillement des animaux, quand je me présentai au milieu d'eux ma seringue au bras comme un fusil. Ils éclatèrent de rire et demandèrent ce qu'un instrument si ignoble venait faire dans leur laboratoire. Je répondis: « C'est la bonne seringue qui a eu pitié des couteaux de chasse, et qui vient respectueusement leur offrir ses secours pour faciliter leur pénible travail.

— Et comment cette bonne pâte de créature compte-t-elle s'y prendre pour cela? » s'écrièrent-ils tous en m'entourant avec curiosité.

Je pris sans rien dire le kangourou, auquel on n'avait pas encore touché, et je le suspendis par les pieds de derrière, de façon que sa poitrine se trouvait immédiatement à la hauteur de la mienne. Je fis après cela une ouverture dans la peau de l'animal entre les deux cuisses de devant, et j'y introduisis avec précaution la canule de ma nouvelle pompe entre cuir et chair; puis je commençai à souffler de toutes mes forces. Le kangourou ne tarda pas à enfler et à devenir une masse informe; mais je continuai toujours à souffler, jusqu'à ce que je reconnusse qu'à l'exception de quelques endroits peu importants, toute la peau s'était séparée de la chair, ce qui ne laissa plus à mes enfants qu'un travail très-facile à faire pour achever le dépouillement. Malgré mon peu d'expérience, cette opération s'acheva dans la moitié du temps qu'elle aurait exigé sans cela. Ils me demandèrent comment l'idée m'en était venue; je leur répondis par une courte description anatomique de ce que l'on appelle le tissu cellulaire, en leur faisant observer que je ne pourrais leur en donner une explication complète que quand ils seraient plus âgés. Je continuai après cela mes opérations pneumatiques, et j'eus bientôt vidé toutes les bêtes; toutefois, ce travail nous occupa pendant la journée entière.

La suivante devait être consacrée à couper du bois; en conséquence, nous partîmes de grand matin, munis de cordes, de haches et de

notre claie à roues. Je montrai en passant aux enfants le dégât qu'avaient fait nos cochons, et je leur indiquai l'endroit où j'avais tué les trois jeunes porcs. Quand nous fûmes arrivés près de l'arbre que j'avais destiné à être abattu, je dis à Fritz et à Jack de grimper jusqu'au sommet pour en tirer les principales branches, afin que, quand le tronc tomberait, il ne s'accrochât pas aux arbres du voisinage. Ils devaient aussi attacher deux longues cordes au-dessous de la couronne; elles nous serviraient à diriger l'arbre de manière qu'il pût se placer dans l'endroit qui serait le plus commode pour nous. Nous nous mîmes après cela à scier le tronc; quand nous y eûmes fait deux profondes entailles, nous commençâmes à tirer les cordes, le tronc prit un mouvement ondulatoire, puis il craqua et vint enfin tomber par terre sans avoir occasionné le moindre accident. Nous le taillâmes en morceaux de quatre pieds de long. Nous fîmes aussi avec les branches des morceaux de différentes grandeurs et même des bûches tortues; tout le reste fut mis sécher au soleil pour en faire des fagots.

Cet ouvrage nous occupa encore toute une journée, et ce ne fut que le lendemain que je pus commencer à travailler les six plus gros blocs de bois. Voici comment je m'y pris. Au milieu de chacun d'eux j'enfonçai un bois tortu qui s'élevait assez haut au-dessus de la surface du bloc, et à son sommet je fis une entaille dans laquelle je plaçai horizontalement une traverse qui, de même que le fléau d'une balance, se mouvait facilement dans une mortaise, et dont une moitié était placée immédiatement au-dessus de la poutre primitive. A cette moitié j'attachai un marteau de bois de forme conique et dont la tête arrondie touchait le centre de la poutre, que je creusai légèrement. A l'autre extrémité du fléau, j'attachai une espèce de pelle creuse, ou de sasse, et je rabotai le marteau jusqu'à ce qu'il devint un peu plus léger que la pelle quand elle était pleine d'eau. Il s'ensuivit que, quand la pelle se remplissait, elle entraînait le fléau et faisait remonter le marteau; mais cette pelle était faite de manière

Jack sur son autruche.

qu'elle devait se vider en arrivant près de terre, aussitôt le marteau retombait et venait frapper avec force contre la poutre. Cependant la pelle se remplissait de nouveau peu à peu, et le même jeu recommençait. Enfin, à chaque poutre, j'attachai précisément à l'endroit où le marteau frappait, un os de baléine, qui, avec son ouverture naturelle, faisait l'effet d'un mortier, de sorte que le marteau devait nécessairement écraser tout ce qu'il y trouverait sans que rien en pût échapper.

Le trop-plein de la souree dont nous nous servions pour l'usage de notre maison fut conduit, au moyen d'un tuyau de bambou, jusqu'à la paroi de rochers, et nos poutres furent placées de façon que les pelles se trouvèrent à la hauteur du conduit d'eau. Ce que je viens de dire suffit sans doute pour que, sans entrer dans de plus grands détails, on comprenne le jeu de mon moulin. Je me félicitai d'avoir

pu en construire un sans roue; car un moulin ordinaire, à courant d'eau, eût été une entreprise beaucoup au-dessus de nos forces et de nos talents.

Aussitôt que cette machine fut en état de travailler, ma femme s'empessa de mettre du riz dans les six mortiers. L'opération s'exécuta, comme de raison, avec plus de lenteur que si nous avions eu un moulin véritable; mais pourtant, dans l'espace d'une journée, le riz se trouva complètement dépouillé de son enveloppe et en état de servir pour la cuisine. La lenteur de la machine n'était pas un objet important pour nous, car nous n'attendions pas après nos grains pour les porter au marché.

La joie de mes enfants fut extrême de se voir délivrés de l'ennui de piler dans des mortiers toutes les graines dont leur mère avait besoin pour la cuisine.

Nous étions encore occupés à notre moulin, qui, placé dans le voisinage de nos champs de blé, nous permettait de voir tout ce qui s'y passait, quand je remarquai que nos jeunes autriches et nos autres volatiles y restaient une grande partie de la journée et en revenaient tout à fait rassasiés. Curieux de savoir d'où cela pouvait provenir, j'y allai, et je reconnus, à ma grande surprise, que nos grains étaient déjà mûrs, quoiqu'il n'y eût guère plus de cinq mois que nous les avions semés. J'en conclus, avec une satisfaction extraordinaire, que je pouvais désormais compter sur deux récoltes par an. En attendant, il faut convenir que le travail que cette circonstance allait nous occasionner arrivait fort mal à propos; car c'était précisément l'époque où nous attendions nos harengs et les chiens de mer qui ne manquaient jamais de les accompagner. Le surcroît d'embarras que nous allions avoir ne laissait pas que d'effrayer ma femme, malgré son activité naturelle. Je la consolai en lui faisant observer que nous pouvions recueillir et battre notre grain à la manière italienne, laquelle, si elle n'est pas la plus économique, est du moins la plus facile, quant aux précautions à prendre et au temps; et si nous n'en retirions pas autant que nous devions, notre double récolte nous dédommagerait de cette perte.

Je disposai d'après cela, devant notre habitation, un espace de terrain assez considérable pour en faire une espèce d'esplanade, et je recouvris le sol, qui était naturellement argileux, d'eau de fumier. J'y lançai aussitôt nos bêtes pour qu'elles le foulassent aux pieds, et j'achevai de l'égaliser en le faisant battre de toutes nos forces avec des rames, des pelles, des planches et autres objets semblables. La chaleur du soleil ne tardait pas à faire évaporer l'eau; mais nous en remettions sans cesse de nouvelle, jusqu'à ce que le terrain se trouvât si ferme et si uni, qu'après l'évaporation il n'offrit plus la moindre fente.

Nous nous rendîmes après cela aux champs avec des faux, accompagnés de nos porteurs de palanquins, *Sturm* et *Brummer*, qui portaient suspendu entre eux, pour recevoir le grain, ce même grand panier dans lequel Ernest avait été un jour si fortement secoué. Arrivés sur le lieu, ma femme me demanda avec inquiétude si j'avais apporté des bouts d'osier pour nouer les gerbes, et mes enfants cherchèrent en vain autour d'eux des râtaux pour rassembler les épis. « Nous n'avons pas besoin de tout cela, leur dis-je; je vous ai déjà annoncé que nous ferions notre moisson à l'italienne, et en Italie on n'aime ni les peines ni la dépense. — Et comment font-ils donc pour faire leurs gerbes et pour porter le blé chez eux? »

— Rien n'est plus facile, répondis-je; ils ne font point de gerbes du tout; ils réunissent dans la main gauche un certain nombre

d'épis, les coupent de la main droite, les lient aussitôt avec un brin de paille, et les jettent sur-le-champ dans un panier; cette manière a encore l'avantage de ne pas les obliger à se baisser, position qui rend les travaux des champs si fatigants. »

Cette méthode plut beaucoup à mes garçons, ils se mirent au travail avec zèle, et en fort peu de temps notre panier avait été deux fois rempli et vidé, et le champ n'offrit pas que du chaume. Ma femme seule se montra moins contente que les autres. Accoutumée à la manière suisse de couper le grain, le cœur lui saignait de voir abandonner ainsi non-seulement tant de paille, mais encore tous les épis placés trop bas pour pouvoir être fauchés à la main. Elle reprocha aux Italiens leur prodigalité. Je me mis à rire. « Les Italiens, lui dis-je, ne sont pas aussi mauvais calculateurs que tu le penses; ils ne perdent pas tout ce qu'ils laissent ainsi sur la terre, mais ils aiment mieux le boire que le manger. » Je n'ai pas besoin de dire que tout le monde se réeria en entendant cela. On me reprocha d'aimer

les paradoxes, mais j'expliquai ce que je voulais dire. Je leur appris que le sol, en Italie, étant peu favorable aux pâturages, les habitants, après avoir coupé leur blé de la manière dont nous l'avions fait, laissaient pendant quelque temps l'herbe croître entre le chaume; après quoi ils y conduisaient leurs bestiaux, qui y trouvaient une nourriture d'autant plus saine que ce qui pouvait manquer à la paille se trouvait compensé par les épis qui étaient restés sur pied. Les vaches ainsi nourries donnaient un lait abondant et d'excellente qualité, de sorte que j'avais en bien raison de dire que les Italiens aimaient mieux boire que manger le blé qui restait après la moisson.

Il fallut, après cela, songer à battre le blé, opération que je comptais faire aussi à la manière italienne; à cet effet, nous accompagnâmes nous-mêmes le dernier panier d'épis. Arrivés sur l'esplanade, Ernest et le petit François, sous la direction de leur mère, établirent le grain en cercle, après en avoir séparé les diverses espèces en petits tas. Alors commença une nouvelle et joyeuse opération, qui fut bientôt un plaisir pour un travail. Chacun des enfants se mit sur une de leurs montures, et il n'y eut pas jusqu'à l'autruche qui ne dût jouer

un rôle dans ce spectacle, et tous se mirent à fouler aux pieds le blé en riant et en chantant, pendant que des nuages de poussière nous enveloppaient. Ma femme et moi, armés de grandes fourches, nous ne cessâmes de rassembler les épis battus pour les rejeter sous les pieds des animaux. A la vérité, nous eûmes à déplorer quelques accidents auxquels je n'avais pas pensé dans le premier moment. D'abord, les animaux, qui ne crurent pas devoir se gêner, laissèrent tomber bien des ordures dans les grains; ensuite il leur arriva plus d'une fois d'en manger de bonnes bouchées. Mais mes enfants me demandèrent alors d'un air railleur si cela faisait partie de la méthode italienne, et ma femme remarqua que si cette méthode n'était pas économique, elle avait du moins l'avantage de raccourcir le temps pendant lequel on devait avoir l'œil sur la grange. Je répondis que, dans un climat aussi chaud que celui que nous habitions, la fièvre des animaux se desséchait promptement; et quant aux grains seler le bœuf qui foule nos épis; notre récolte avait été d'ailleurs si abondante, que nous aurions eu tort de n'en pas faire part aux serviteurs qui nous avaient aidés dans nos travaux.

Quand le grain fut suffisamment battu, nous nous mîmes à le nettoyer, opération qui ne fut pas des plus agréables; aussi je voulus que mes enfants se relayassent, et celui qui était chargé de jeter le

Au bruit que je fis, l'étrangère se leva, m'aperçut, joignit les mains, et attendit en silence que je m'approchasse d'elle.

grain en l'air se couvrait la figure du capuchon que j'avais fait pour les préserver de la piqure des abeilles. Pendant ce temps, tous les habitants de notre basse-cour arrivèrent auprès de nous et s'efforcèrent à qui mieux mieux de nous épargner une partie de notre peine. Les petits batteurs en grange voulurent les chasser; mais je leur représentai que si leur présence nous coûtait quelques grains de blé, cette perte serait amplement compensée par la qualité que leur chair en acquerrait, et j'obtins ainsi grâce pour ces innocents maraudeurs.

Quand cela fut fini, nous mesurâmes le produit de notre récolte, et nous trouvâmes que, malgré tout le pillage auquel elle avait été exposée tant sur pied qu'après avoir été coupée, nos grains avaient rendu soixante à quatre-vingts pour cent, car nous avions plus de cent mesures de froment et plus de deux cents d'orge. Le blé de Turquie exigea des soins un peu différents de ceux que nous avions donnés aux autres grains. Les gros épis furent détachés de leur tige et mis à sécher sur notre esplanade. Cela fait, nous les frappâmes avec de grandes verges, pour détacher complètement les grains des épis, et le produit en fut si considérable, que je demeurai convaincu que de toutes les différentes espèces de céréales, c'était celle qui convenait le mieux au climat et au sol de notre île.

Mais nous n'avions pas de temps à perdre pour ensemençer de nouveau nos champs, si nous voulions obtenir une seconde récolte dans le cours de cette année. Il fallait, pour cela, relever complètement le chaume. Nous étant donc rendus sur les lieux, armés de faux, nous fûmes tous surpris d'entendre un bruit étrange qui provenait d'une foule de caillles du Mexique, ainsi que de quelques familles de perdrix, qui s'étaient fixées dans notre champ pour y glaner. Cette rencontre fut tellement imprévue, que nous les laissâmes toutes échapper. Fritz seul abattit une caille d'un coup de pierre. En attendant, je me promis bien, à la première occasion, de tendre des filets, et d'obtenir, après la récolte des grains, une bonne récolte de caillles.

La paille que nous retirâmes de cette seconde fauchaison servit de fourrage pour nos bêtes; avec les feuilles sèches de maïs, nous remplîmes nos paillasons, et le chaume que nous brûlâmes nous fournit en abondance une excellente potasse, que ma femme serra avec soin pour ses lessives.

Quand il fut question d'ensemencer nos terres, je crus bien faire d'adopter le système de rotation, et en conséquence je semai cette fois du seigle, de l'épeautre et de l'avoine, et je calculai que je pourrais les récolter avant la prochaine saison des pluies.

A peine ces importants travaux furent-ils terminés, que les harengs se présentèrent sur nos côtes; mais je n'attachai pas cette fois une grande importance à cette pêche; nos approvisionnements étaient déjà si considérables, que je me contentai d'en préparer deux tonneaux, un de harengs pees et l'autre de harengs saurs, et cela plutôt pour varier notre table que par aucun motif de prévoyance ou de nécessité.

Il n'en fut pas de même de la pêche des chiens de mer; nous nous y livrâmes avec un zèle extraordinaire. Ce fut à cette occasion que nous fîmes pour la première fois l'essai de notre kaïak groenlandais, et je choisis Fritz pour le diriger. Il s'assit dans le tron du milieu, complètement vêtu du costume de nageur que j'avais fait faire, armé de rames et de harpons, et soutenu au besoin sur l'eau par deux vessies enflées. On ne saurait se faire une idée de la figure grotesque qu'il présentait. Il faut convenir que la tentative qu'il allait faire n'était pas sans danger; mais je me fis à son adresse, que je connaissais, et surtout à son talent pour la natation. Toutefois, pour tranquilliser sa mère, je me hâtai de mettre notre chaloupe en état, afin de pouvoir voler à son secours s'il lui arrivait quelque accident. L'essai réussit parfaitement. Le kaïak lancé à l'eau, Fritz le manœuvra avec une facilité et une sûreté admirables; il allait en avant, en arrière, à droite, à gauche; il s'amusa même à faire chavirer son embarcation, et, soutenu par son costume et par les vessies, il retournait son canot et se remettait à voguer comme si rien n'était arrivé.

Tout cela se passait dans une eau tranquille. Les applaudissements que nous donnions à notre jeune nautonnier l'engagèrent à tenter une entreprise plus hardie: il se jeta au milieu du courant du ruisseau des Chacals, qui l'entraîna avec une rapidité incroyable jusque dans la mer. J'avoue qu'à cet aspect je ne me sentis plus aussi tranquille, et je me décidai à monter sur-le-champ, avec Ernest et Jack, dans notre chaloupe, pour suivre notre audacieux navigateur. Mais quelque promptitude que nous eussions mise à nous embarquer, quand nous arrivâmes à la mer, Fritz était déjà si loin, que nous le cherchâmes vainement des yeux. Nous fendions cependant les flots avec la rapidité d'une monette, et nous ne tardâmes pas à arriver à l'endroit où notre vaisseau avait échoué, et où nous jugions que Fritz devait avoir été entraîné par le courant. Là se trouvaient des rochers à fleur d'eau, et d'autres se montraient au-dessus des flots, qui se brisaient contre eux avec bruit et en écumant. En cherchant à passer, nous nous vîmes bientôt entourés de tous côtés de rochers qui s'étendaient jusqu'à un promontoire sauvage et un, situé à une assez grande distance du lieu où nous étions. Nous ne savions plus

de quel côté chercher notre Groenlandais, car il était probablement caché derrière un de ces rochers, sans que rien nous indiquât celui sur lequel nous devions nous diriger de préférence.

Il n'y avait pas fort longtemps que nous étions dans cette incertitude, quand nous vîmes à une assez grande distance s'élever une petite colonne de fumée. Je mis sur-le-champ le doigt à mon poulx, et je comptai quatre battements avant d'entendre une légère explosion comme un coup de pistolet.

« C'est là Fritz! m'écriai-je avec un soupir de bonheur, c'est lui qui tire. »

— Où est-il? où est-il? » demandèrent mes fils en relevant la tête, qu'ils tenaient baissée; et au même instant une colonne de fumée s'éleva. Je comptai encore quatre battements de mon poulx avant l'explosion, et j'assurai à mes enfants que Fritz n'était pas à plus d'un quart de lieue de nous. A mon tour je tirai un coup de fusil pour signal, et la réponse ne tarda pas à se faire entendre.

Nous nous dirigeâmes alors avec joie, mais prudemment, du côté d'où le coup était parti, et Ernest calcula le temps que nous y mettions en regardant sa montre. Au bout de dix minutes nous aperçûmes Fritz, et cinq minutes après nous arrivâmes auprès de lui, et nous reconnûmes, à notre grande surprise, que ce jeune héros avait tué, à l'aide de ses deux harpons, un assez fort walruss; cet animal était couché sans vie sur une avancée du rocher qui nous offrait un lieu commode pour débarquer.

Je fis pourtant quelques reproches à notre apprenti groenlandais de ce qu'il s'était si fort éloigné de nous; il s'excusa d'abord sur la force du courant dans le ruisseau des Chacals, qui l'avait entraîné malgré lui, et ensuite sur la joie qu'il avait éprouvée en voyant les walruss, ainsi qu'au désir de s'emparer de l'un d'eux. Il nous rendit compte de la manière dont il s'y était pris, et nous admirâmes son adresse et son courage.

« Tu as fait là un grand coup de tête, lui dis-je; car, quoique ces animaux soient en général assez timides, ils deviennent souvent furieux quand ils sont blessés, et peuvent mettre en pièces des chaloupes bien plus solides que ton frêle kaïak. Mais, grâce au ciel, tu es en sûreté, et c'est là le point principal. D'ailleurs je ne sais ce que nous ferons de ce monstre, qui a quatorze pieds de long, quoiqu'il n'ait pas encore atteint toute sa croissance. »

FRITZ. S'il est trop gros pour que nous l'emportions tout entier, permettez-moi, mon père, que je m'empare de la tête avec ses deux belles dents si longues et blanches comme la neige.

LE PÈRE. Je n'ai garde de te refuser ta prière; pendant que tu coupes la tête de l'animal, je vais tailler deux courroies dans sa peau. C'est là, je crois, tout ce qu'il nous offrira d'utile. Mais hâte-toi; des vapeurs couvrent le ciel et semblent présager un orage.

ERNEST. Il me semblait, mon père, que les walruss habitaient les mers septentrionales. Comment ceux-ci peuvent-ils être venus ici?

LE PÈRE. Il s'en trouve sans doute dans les mers glaciales du pôle antarctique, et une tempête peut les avoir jetés sur cette côte, ce qui arrive souvent pour les baleines au cap de Bonne-Espérance.

Fritz destinait la tête de sa proie à orner la proue de son kaïak; il me fit observer en même temps qu'il serait bon de munir son embarcation d'une lance, d'une hache et d'une boussole, et je trouvai sa demande si raisonnable, que je lui promis d'y avoir égard. Pour le retour, je voulais le prendre, lui et son canot, dans notre chaloupe; mais il me dit qu'il préférerait infiniment rentrer comme il était venu, ajoutant qu'il nous servirait de courrier et annoncerait à sa mère notre prochaine arrivée. J'y consentis; et quand nous nous fûmes remis en route, Ernest me demanda comment j'avais pu calculer si exactement la distance où nous étions de Fritz, n'ayant fait qu'entendre le bruit du coup de pistolet et vu la fumée qui s'en était élevée.

LE PÈRE. Mes connaissances en physique sont venues, en cette occasion, à mon secours. Cette science nous apprend que la lumière arrive jusqu'à nous avec une rapidité extrême. Elle fait soixant-dix mille lieues dans une seconde, de sorte que, quand la distance est peu considérable, on est censé voir la flamme au moment où elle s'allume. Le son, au contraire, ne fait qu'environ mille quarante pieds en une seconde. Je savais, en outre, que le poulx, chez un adulte bien portant, donne d'ordinaire soixante battements par minute, c'est-à-dire un battement par seconde. Tu comprends, d'après cela, qu'ayant compté quatre secondes, entre le moment où j'ai vu la fumée et celui où j'ai entendu le bruit, j'en ai conclu avec raison que Fritz devait se trouver à quatre mille cent soixante pieds de nous. C'est d'après les mêmes données que l'on calcule la distance d'un nuage électrique pendant un orage, ou celle d'un canon qui se tire pendant la nuit.

ERNEST. A-t-on fait aussi les mêmes calculs pour la lumière des astres?

LE PÈRE. Sans doute, mon fils. On sait que la lumière du soleil met huit minutes sept secondes et demie pour arriver jusqu'à la terre, et il est probable qu'il existe des étoiles fixes si éloignées que leur lumière ne nous est pas encore parvenue depuis la création du monde.

Nous avions fait à peine le tiers du chemin jusqu'à la maison,

quand nous fûmes surpris par un orage terrible qui m'embarassa beaucoup ; car, quoique je m'y attendisse pour la journée, je ne pensais pas qu'il dût éclater si tôt. Fritz avait une si grande avance sur nous, qu'il ne nous fut plus possible de le voir à travers la pluie, ni même de nous faire entendre de lui, ce qui m'inquiéta doublement, tant parce que nous ne pouvions le prendre avec nous dans notre bateau que parce que nous ne pouvions pas profiter nous-mêmes de son secours pour le diriger. En attendant, je fis mettre à mes enfants leurs corsets de liège, afin qu'ils fussent préparés à tout ce qui pourrait nous arriver. Ils eurent de la peine à m'obéir, et moi-même je fus obligé d'avoir recours au même expédient, après quoi nous nous recommandâmes à Dieu, et laissâmes flotter notre chaloupe au gré des vents et des flots.

L'orage devenait de plus en plus effroyable. Les vagues s'élevaient comme des montagnes, et touchaient presque les sombres nuages dont le ciel était couvert. Des éclairs éblouissants sillonnaient les ténèbres. Le vent soufflait avec fureur de tous les points de l'horizon.

Pendant la durée de cette tempête fut aussi courte qu'elle avait été terrible. On eût dit une course entre les éléments, qui, après avoir passé devant nous, avaient disparu de nouveau, sans laisser d'autre trace de leur présence que l'agitation des flots, qui se prolongea pendant quelque temps encore.

Dans notre malheur, j'eus la satisfaction de voir que notre chaloupe s'était parfaitement tenue ; elle n'éprouva pas la moindre avarie, et, quand les vents furent calmés, nous n'eûmes qu'à donner quelques coups de pompe pour la vider et pour la retrouver aussi ferme qu'avant l'orage. Mais, hélas ! j'éprouvais toujours la plus vive inquiétude sur le sort de Fritz ; tantôt je me figurais que mon pauvre enfant avait été lancé contre un écueil, tantôt qu'il avait été entraîné au loin dans la pleine mer ; je n'osais plus adresser au ciel des prières pour sa vie, et je ne demandais à Dieu que de pouvoir supporter sa perte avec courage.

À la fin, j'arrivai à la hauteur de la baie du Salut, et je fis une profonde inspiration comme un plongeur qui revient du fond de l'eau. Nous franchîmes heureusement la passe, et nous nous retrouvâmes dans une eau tranquille, où nous pûmes remercier le ciel de ce que, nous du moins, nous n'avions plus rien à craindre. Mais, grand Dieu ! quelle fut ma joie, lorsqu'en approchant du rivage, les premiers objets qui frappèrent mes regards furent ma femme, Fritz et le petit François agenouillés sur la grève, où ils remerciaient le ciel de la délivrance de l'un et lui adressaient des prières pour les autres. Rien ne put égaler notre ravissement quand nous nous revîmes enfin réunis. Je m'attendais à de graves reproches de la part de ma femme ; mais elle fut assez bonne et assez raisonnable pour tout oublier dans sa joie de nous retrouver. Après avoir renouvelé tous ensemble nos actions de grâces, nous allâmes changer de vêtements et oublier nos peines et nos périls auprès d'un excellent souper.

Fritz nous raconta qu'une fois qu'il se fut convaincu que son canot était en état de se soutenir sur les flots agités, il n'avait plus éprouvé d'autre crainte que celle de perdre son gouvernail ; mais il ne fut pas assez malheureux pour cela ; du reste, le vent l'avait favorisé, et sa traversée avait été si rapide, qu'il était déjà arrivé à la maison avant la dernière averse. Je remarquai après cela qu'il était rare que l'homme ne pût tirer quelque avantage même des malheurs qui lui arrivaient. Dans cette occasion, la certitude que nous avions acquise de la solidité de nos embarcations devait être pour nous une grande consolation, puisqu'elle nous permettait, si le cas se présentait, d'aller au secours de vaisseaux en détresse, et par conséquent nous offrait la seule espérance raisonnable de sortir un jour de notre île. J'avais à peine achevé de parler, que mes enfants prirent feu sur-le-champ. Ils me dirent qu'il fallait absolument planter un mât avec un pavillon sur le haut du rocher de l'île du Requin, et y transporter un canon pour pouvoir avertir les vaisseaux de notre présence dans l'île. Je leur fis observer que cette entreprise était bien gigantesque pour nous ; comment espérer de porter un canon sur le haut d'un rocher que nous n'avions jamais pu même gravir ? Quoiqu'il en soit, je fus flatté de la confiance qu'ils semblaient mettre dans mes talents et mon génie inventif, et leur promis de ne pas perdre de vue un projet si bien conçu.

La pluie qui venait de tomber avec tant d'abondance, à une époque de l'année où nous n'avions pas coutume d'éprouver des orages, avait prodigieusement enflé les ruisseaux. En quelques endroits, comme par exemple à Falkenhorst, ils étaient sortis de leur lit, et avaient occasionné des dégâts qu'il était urgent de réparer. Il n'y eut pas jusqu'au ruisseau des Chacals qui ne menaçât d'emporter le pont. Celui de Falkenhorst avait détruit l'auge de la fontaine et l'aqueduc qui y conduisait, et nous eûmes assez de peine à les remettre promptement en état de servir. Nous étant rendus à cet effet à la paroi de rochers d'où l'eau tombait, nous vîmes que la terre était couverte de baies d'un rouge foncé, garnies par le haut d'une petite couronne de fenilles, et qui pouvaient avoir la grosseur d'une noisette ordinaire. Leur aspect était si attrayant, que mes enfants se jetèrent dessus, et y portèrent la dent sans précaution ; mais ils n'eurent rien de plus pressé que de s'en débarrasser au plus vite, tant le goût en était

fort et mordant. Ils furent ainsi punis de leur gourmandise. Comme, en même temps, le singe ne témoignait pas le moindre désir de manger de ces baies, elles m'auraient paru fort suspectes si, à leur parfum, je ne les eusse reconnues sur-le-champ pour les fruits du géroflier ; et, les ayant goûtées avec précaution, je ne tardai pas à acquiescer la certitude de ce que j'avais supposé. Cette découverte était beaucoup trop précieuse pour ne pas fixer toute notre attention ; aussi commençâmes-nous à ramasser ces baies avec soin et à les rassembler dans un sac. À notre arrivée à Felsenheim, nous donnâmes notre moisson à ma femme, qui la reçut avec reconnaissance. Elle mit de côté les fruits les plus parfaits pour les planter dans notre pépinière, et porta les autres dans sa cuisine, où ils devaient servir à relever le goût de nos mets.

J'avais apporté aussi avec moi de la paroi de rochers une bonne provision de terre glaise pour en former les bords d'un aqueduc, et comme j'avais remarqué que la pluie d'orage avait singulièrement rafraîchi nos champs ensemençés, j'y conduisis l'eau du moulin à fouler, et je l'y laissai couler en liberté pendant la saison chaude ; mais je préparai en même temps une rigole, pour qu'à l'époque des pluies elle pût s'écouler dans le ruisseau des Chacals.

Une nuit, pendant un très-beau clair de lune, je fus réveillé du sommeil le plus rafraîchissant par des aboiements répétés de nos chiens de garde, auxquels se joignait un bruit de pas, de craquements et de cris étranges, qui me rappelait toutes les horreurs de l'attaque des chacals ; on eût dit que le chasseur sauvage était venu prendre ses ébats nocturnes près de notre demeure. Mon imagination se remplit sur-le-champ des tableaux les plus effrayants ; à côté des chacals, je croyais voir déjà des bulles, des ours et des boas. Je me levai à la hâte, et jetant sur moi de légers vêtements, je saisis la première arme qui me tomba sous la main, et je courus à la porte, dont la partie supérieure restait ouverte pendant les nuits d'été, pour répandre de la fraîcheur dans la maison.

À peine eus-je avancé la tête pour voir ce qui se passait, que j'aperçus Fritz à la fenêtre de l'étage au-dessus, qui me dit : « Est-ce vous, mon père ? Au nom du ciel ! que signifie ce bruit ? » Je lui répondis que je n'ignorais, mais que je croyais m'apercevoir que c'était encore un tour que nous jouaient nos cochons. J'ajoutai que, du reste, nos chiens paraissaient prendre fort mal la plaisanterie, qu'ils en voulaient sérieusement aux cochons, et que je priais mon fils de descendre pour empêcher ce carnage.

À ces mots, Fritz s'empressa de sauter par la fenêtre, et nous courûmes ensemble au lieu du combat. Là, nous reconnûmes que toute la petite troupe de nos cochons devenus sauvages avait passé le pont du ruisseau des Chacals, et se disposait à pénétrer dans les plantations de ma femme. Heureusement nos chiens faisaient bonne police. Pendant que l'un d'eux s'était attaché à l'oreille du mâle, l'autre poursuivait les marcassins, qui se sauvaient à toutes jambes, et s'efforçaient de gagner le bois le plus voisin. J'eus pitié du pauvre verrot, qui n'était pas de force à lutter contre son vigoureux adversaire ; j'allai donc à son secours pendant que Fritz rappelait l'autre chien auprès de lui. Ce ne fut pas sans peine que nous réussîmes. Il me fallut employer toute ma force pour ouvrir la gueule du chien et délivrer l'oreille du cochon, qui, dès qu'il se sentit en liberté, n'eut rien de plus pressé que de se sauver, sans même me remercier du secours que je lui avais prêté.

Je me préparais à gronder mes enfants d'avoir négligé de relever les planches du pont, comme nous avions coutume de le faire toutes les nuits, quand je remarquai que les cochons, avec une adresse dont je ne les aurais pas crus capables, avaient passé par-dessus les poutres de traverse qui restaient en place. Cela me décida à prendre de plus grandes précautions encore pour notre sûreté, et à changer notre pont tournant en un pont-levis que l'on pût lever tous les jours, ce qui nous mettrait à l'avenir à l'abri de pareilles visites. Dès le lendemain matin, nous commençâmes ce travail.

Je fis d'abord deux fortes poutres, qui, réunies en haut et en bas par deux traverses, formèrent un carré long, garni d'un certain nombre d'échelons par lesquels il était facile de monter. Je fis à chaque poutre une entaille à la partie supérieure, afin d'y attacher un des bras de mon pont-levis. Ce carré long fut ensuite encloué dans un autre pareil, qui fut placé horizontalement par terre, et assez solidement attaché par des piquets pour qu'il pût soutenir la poutre. Je fis aussi en sorte qu'il avançât d'un pied sur la rive, afin qu'il posât par terre lorsqu'on baisserait le pont. Nous enlevâmes ensuite une partie suffisante de l'ancien pont, pour que la partie extérieure de la grande planche retombante y pût poser sur une largeur de huit ou dix pouces. Il fallut s'occuper après cela des fileaux, qui furent posés en équilibre du haut des grandes poutres, et attachés avec des crochets de fer de façon à pouvoir s'élever et s'abaisser avec assez de facilité.

Je vins de donner les détails des travaux préparatoires de mon pont-levis. On conçoit que, pour le faire jouer et prévenir les accidents, il fallut encore un grand nombre de précautions auxquelles je n'arrivai pas même tout à coup. Ce ne fut qu'au fur et à mesure que je perfectionnai cet ouvrage, qui finit par être assez parfait pour nous servir de défense, du moins contre les animaux. Si nous avions

en affaire à des hommes, il aurait fallu lui donner plus de solidité, et surtout remplacer par des chaînes les cordes, qui me parurent suffisantes dans la position où nous nous trouvions.

Quand notre pont fut achevé, je proposai à mes enfants un voyage au défilé de l'érmitage, parce que j'avais besoin de repousser ma provision de terre à porcelaine. Je n'ai pas besoin de dire que ce projet fut accueilli avec joie. Quand le jour du départ fut fixé, Fritz alla trouver sa mère, qui travaillait dans le potager, et la pria de vouloir bien lui donner un morceau de viande d'ours, dont il voulait faire du pemmican.

LA MÈRE. Anparavant, mon cher enfant, je te prierai de me dire ce que c'est que du pemmican, et quel usage tu en veux faire.

FRTZ. C'est un mets américain, que les marchands de pelleterie canadiens emportent avec eux comme provision dans les longs voyages qu'ils ont coutume de faire chez les sauvages. C'est de la viande d'ours ou de cerf séchée et réduite en farine. Rien n'est plus nourrissant sous un petit volume, de sorte qu'il est d'une commodité extrême dans un voyage lointain où l'on ne veut pas être trop chargé.

LA MÈRE. C'est fort bien; mais je ne vois pas pourquoi il vous faut à présent de ce pemmican, mets dont j'avoue n'avoir pas une très-haute idée.

FRTZ. J'en ai besoin à présent, parce que nous allons partir pour une délicieuse excursion.

LA MÈRE. Ah! ah! c'est donc ainsi que l'on forme des projets sans me consulter et sans demander ma permission. Du reste, je conçois que votre ragoût de viande d'ours desséchée peut être utile dans le cours d'un très-long voyage, au milieu de terres arides et de peuplades sauvages; mais ici, dans notre île charmante, qui fournit à tous nos besoins, cela ne saurait être nécessaire pour une absence qui ne se prolongera pas au-delà d'une couple de jours.

FRTZ. Vous pouvez avoir raison à quelques égards, ma mère; mais songez au plaisir que l'on doit éprouver en se disant que l'on vit à la manière de ces hardis traqueurs. Cela n'est-il pas bien plus glorieux que de faire comme nos chasseurs bourgeois qui, pour obtenir un lièvre vivant, emportent un lièvre rôti dans leur poche?

LA MÈRE. J'admire, en vérité, ton héroïsme; mais il me semble que, pour que la gloire fût parfaite, il faudrait que la viande fût toute crue; il y aurait plus de mérite encore à s'en contenter.

L'entretien en était là quand nous arrivâmes tous, et nous primes si chaudement le parti de Fritz, que ma femme finit par céder. Elle donna son consentement à notre excursion, et lui accorda la viande d'ours qu'il avait demandée. Après cela, il ne fut plus question, pendant deux jours, que de la fabrication du pemmican. On eût dit que vingt hommes au moins se préparaient à un voyage qui devait durer tout l'été.

Indépendamment de cela, mes enfants firent plusieurs sacs et des paniers ronds pour transporter de petits oiseaux; ils fabriquèrent aussi des pièges d'oiseaux, et se préparèrent, en un mot, à de véritables expéditions de maraude, du vrai but desquelles ils s'efforçaient de faire pour moi un mystère. Il fallut s'occuper ensuite à mettre en état notre ancienne étable, devenue, comme on sait, une espèce de charrette par le moyen des roues d'affût qui y avaient été adaptées. On la nettoya, on la visita, on la graissa, et, la veille de notre départ au soir, on la chargea de munitions de guerre et de bouche; on y mit aussi la tente de voyage, le kaïak de Fritz, sans compter plusieurs autres objets qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Enfin parut l'aurore attendue avec tant d'impatience. Chacun fut de bonne heure sur pied, et je remarquai que Jack portait à notre charrette avec une sorte de mystère deux couples de nos pigeons européens, qu'il plaça soigneusement dans un des sacs à paniers. C'était de cette espèce de pigeons que Buffon appelle des pigeons tures.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant cela, car je me dis qu'ils étaient gens de précaution, et qu'ils voulaient se nourrir de viandes délicates en cas que le pemmican ne les ragoûtât pas à la longue.

Quand le moment du départ arriva, j'appris à mon grand étonnement que ma femme désirait, cette fois, rester tranquille à la maison, et Ernest, qui depuis longtemps chuchotait avec ses frères, déclara que lui aussi préférerait ne point être du voyage. Je me décidai, d'après cela, à ne pas partir non plus, et à m'occuper, pendant ce temps, de confectionner le pressoir que ma femme m'avait si souvent demandé pour écraser les cannes à sucre. Tout étant ainsi convenu, Fritz, François et Jack se mirent en route, les deux premiers sur nos bêtes de trait, et le troisième sur son autruche; ils partirent au galop, en faisant retentir les rochers de leur bruyante joie.

Quant à moi je me mis sur-le-champ à l'ouvrage pour mon pressoir ou moulin, et comme je ne m'écartai pas beaucoup du modèle ordinaire, je ne décrirai pas le travail que je fis à cette occasion; j'aime mieux rapporter un extrait aussi abrégé que possible du triple récit que mes enfants me firent à leur retour des aventures qui leur étaient arrivées en voyage.

Ils arrivèrent promptement dans les environs de Waldegg, où ils avaient résolu de se fixer pour cette journée et la suivante. Mais, en approchant de là, ils furent surpris d'entendre pousser de grands éclats de rire, qu'on eût dit provenir de la voix d'un homme. Aus-

sitôt tous les animaux donnèrent les plus grandes marques de frayeur, et l'autruche, prenant tout à coup son élan le plus rapide, courut avec son cavalier dans la rizièrre du lac de Waldegg. Ce rire et l'expression de frayeur des animaux se renouvelèrent à plusieurs reprises. Fritz s'arrêta alors, et dit au petit François d'aller en avant avec les deux chiens, pour tâcher de découvrir à quel ennemi ils avaient affaire, mais en lui recommandant d'user de beaucoup de prudence, et de retourner sur ses pas s'il voyait le moindre danger. François, qu'aucun péril n'effrayait, chargea ses pistolets, accompagna les chiens, et partit pour le petit bois d'où sortaient les éclats de rire. Il avait fait à peine quatre-vingts pas dans le taillis, quand, par une ouverture entre les arbres, il vit, à trente ou quarante pas de distance, une énorme hyène qui venait d'abattre un mouton, et qui, la gueule ensanglantée, dévorait sa proie. Elle continua son déjeuner sans se déranger, quoiqu'elle eût aperçu l'étranger qui venait assister à son repas. Elle se contenta de le saluer par un de ces rires de mauvais augure. Cependant le petit François s'était placé derrière un arbre, d'où il visa le monstre avec son fusil, et au moment où les chiens, dont l'inquiétude s'était changée en fureur, s'élançaient sur l'hyène, l'enfant lâcha son coup; la balle fracassa une des pattes de l'animal, et lui fit en outre une blessure assez forte à la poitrine. Sur ces entrefaites, Fritz, ayant non sans peine attaché les deux buffles à des arbres, arriva, le fusil bandé, au secours de son frère; mais ce secours était heureusement devenu superflu. Les chiens combattaient avec un courage si admirable, qu'ils vinrent seuls à bout de leur terrible adversaire, et le laissèrent mort sur la place. Ils s'étaient si fortement cramponnés l'un à sa gorge et l'autre à son cou, qu'il fallut user de violence pour les en détacher. Même après que cela fut fait, ils continuèrent à tourner autour de leur ennemi en grognant; mais mes enfants les rappelèrent auprès d'eux, les rassurèrent, les lavèrent avec de l'eau et du vinaigre, et les oignirent de graisse d'ours qu'ils avaient emportée avec eux pour assaisonner leurs mets.

Bientôt après, Jack rejoignit ses frères, s'étant avec peine tiré du marais, et tous trois poussèrent des cris d'étonnement en voyant la grosseur monstrueuse de l'ennemi dont ils venaient d'être délivrés. Il était, en effet, presque aussi gros qu'un sanglier, de fortes soies se relevaient hérissées tout le long de son épine dorsale; sa peau grise était tachetée de noir; sa gueule ressemblait à celle d'un loup, mais ses oreilles étaient beaucoup plus petites et plus pointues que celles de cet animal; sa queue était touffue, sa jambe musculeuse, et ses griffes étaient fortes et bien armées. Aussi est-il plus que probable que les chiens n'auraient pas pu le vaincre sans la grave blessure que le petit François lui avait faite, et qui lui servit de prétexte pour réclamer l'animal comme sa propriété; ses deux frères ne firent aucune difficulté de reconnaître son droit.

Le reste de la journée se passa à transporter l'hyène à Waldegg, à la vider et à la dépouiller, et à tuer quelques oiseaux perchés sur les arbres du voisinage.

Pendant que cela se passait, nous étions assis sous un bosquet à Felsheim; nous parlions de nos jeunes voyageurs, et ma femme ne laissait pas que d'exprimer sur leur compte ces inquiétudes auxquelles le cœur d'une mère n'a que trop coutume de se livrer. Tout à coup Ernest prit la parole et dit: « Tranquillisez-vous, ma chère mère; demain, j'espère vous donner les meilleures nouvelles de tous trois.

MOI. Ah! ah! Aurais-tu l'intention de leur faire une visite? Cela ne m'arrangerait pas trop, car j'ai besoin de ton aide pour les travaux que je fais.

ERNEST. Oh non! Je n'ai nulle intention de m'en aller, et pourtant je compte bien apprendre demain ce que font nos voyageurs. Un songe, qui sait? m'en instruira peut-être.

MOI. Qu'est-ce que je vois? Voilà un pigeon qui rentre bien tard au colombier. Il fait si noir que je ne peux pas distinguer si c'est un des nôtres ou bien un étranger.

ERNEST. Je vais aller bien vite lui ouvrir le guichet, et demain nous verrons ce qui en est. Je m'attends, vu l'heure, à quelque chose d'extraordinaire. Ce pigeon nous apporte peut-être des nouvelles de Sydney. Vous m'avez dit une fois, mon père, que vous pensiez que notre île n'était pas loin de la Nouvelle-Hollande.

MOI. Que de chemin ton imagination fait en peu de temps! Mais je suis d'avis que nous allions maintenant nous coucher; demain matin, au déjeuner, tu nous liras la gazette de Sydney, ou bien tu nous raconteras ce que tes frères t'auront dit dans la visite nocturne que tu as, je pense, intention de leur faire. Bonsoir donc; dormez bien tous deux, comme je compte aussi le faire de mon côté. »

CHAPITRE XLVII.

Retour du pigeon. — Capture des cygnes noirs. — Le vautour royal et le tapir. — Massacre des singes. — Dégâts faits par les éléphants. — Arrivée à l'érmitage. — Le cacao. — Les bananes. — L'hippopotame. — Elfrid de Jack. — Le corps de garde dans l'île des Requins.

Ernest fut debout, le lendemain matin, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, de sorte que, quand je me levai, je l'entendis déjà remuer dans le colombier; et quand nous nous mîmes à table pour

déjeuner, il entra d'un air de gravité, et nous dit qu'il venait de recevoir à l'instant une lettre du gouverneur de la colonie anglaise de Sydney. Il nous fit lecture de cette dépêche, par laquelle le gouverneur se plaignait de ce que trente hommes des habitants de notre île avaient fait une incursion sur le territoire qu'il commandait, et y exerçaient de grands ravages. En même temps il disait qu'ayant appris qu'une troupe d'hyènes s'était montrée dans notre île, il nous engageait, pour notre sûreté et la sienne, à faire ce qui dépendrait de nous pour les détruire. En achevant cette lecture, qui nous amusa beaucoup, Ernest poussa un grand éclat de rire, et fit un si grand saut qu'un billet lui tomba de la poche; je voulus le ramasser, mais il m'en empêcha, en me disant que ce papier contenait sa correspondance particulière de Waldegg. Je lui demandai ce qu'il voulait dire par là, et comment cette lettre lui était parvenue.

ERNEST. C'est un pigeon qui me l'a apportée hier au soir; et si l'heure n'avait pas été si avancée, j'aurais pu dès lors vous dire comment mes frères se portaient et à quoi ils s'occupaient.

LE PÈRE. Cela est vraiment charmant; ton idée a été fort bonne, et peut nous devenir très-utile. Mais que signifie cette histoire de l'hyène? Elle m'inquiète, car je ne saurais croire qu'elle soit sortie tout entière de ton cerveau poétique.

ERNEST. Vous allez le savoir; je vous lirai le billet mot à mot: « Mes » bien-aimés parents et mon cher Ernest, une monstrueuse hyène a » tué deux agneaux et un mouton; mais nos chiens l'ont attaquée, » après que le petit François l'eut grièvement blessée. Nous avons » passé presque toute la journée à la dépouiller de sa peau, qui est » fort belle. Notre pemmican ne vaut pas grand'chose. Portez-vous » tous aussi bien que le font vos fils et vos frères. Nous vous em- » brassons de tout notre cœur.

» A Waldegg, ce 15.

» Votre FRITZ. »

LE PÈRE. Ah! ah! Il faut convenir que c'est là une véritable lettre de chasseur. Mais comment ce monstre a-t-il pu pénétrer dans nos domaines? Il faut qu'il ait forcé depuis peu de temps le défilé de l'ermitage; sans cela sa connaissance avec nos moutons et nos chèvres ne daterait pas d'hier.

LA MÈRE. Je frémis encore du danger qu'ils ont couru, et je ne sais si nous ne ferions pas bien de les faire revenir au plus tôt.

ERNEST. Je suis d'avis qu'il ne faut pas trop se presser. J'attends ce soir encore une lettre d'eux, et nous saurons alors ce qu'il faudra faire.

LE PÈRE. Il vaut certainement mieux attendre; car si nous nous mettions à courir après eux, nous courrions risque de les manquer.

En effet, le soir, d'un peu meilleure heure que la veille, nous vîmes un second pigeon se diriger avec rapidité vers le colombier. Ernest s'empressa d'y monter, et revint au bout de quelques instants avec un billet qu'il avait détaché de dessous l'aile de l'oiseau. Voici quel était le contenu de cette laconique épître:

« La nuit tranquille. La matinée belle. Navigation en kaïak sur le » lac de Waldegg. Capture de cygnes noirs. Ideo d'un vautour royal. » Chasse aux grues et aux macreuses. Un animal inconnu du marais » mis en fuite. Demain, départ pour Prospect-Hill. Portez-vous tous » bien. Tout à vous.

» FRITZ, JACK et le petit FRANÇOIS. »

Ce billet nous tranquillisa beaucoup, ma femme et moi; car, la nuit ayant été tranquille, nous en concluâmes qu'il n'y avait pas d'autres hyènes dans le voisinage. Le reste de son contenu était, pour le moment, autant d'énigmes, dont nous ne reçûmes la solution qu'au retour des enfants.

Leur projet avait été de reconnaître en détail tout le lac de Waldegg, et surtout de marquer les endroits où l'on pouvait s'approcher de l'eau sans courir risque de demeurer pris dans la vase. En conséquence, Fritz navigua le long du rivage dans son kaïak, tandis que ses frères suivaient la même route par terre, derrière les roseaux. Toutes les fois que Fritz leur faisait connaître par un signal que la terre était ferme, ils descendaient au bord de l'eau, et marquaient la place, en liant ensemble des roseaux et des broussailles. Fritz voulut profiter de cette occasion pour s'emparer vivants de quelques cygnes noirs, et il réussit à jeter un filet coulant autour du cou de trois jeunes oiseaux, qui se montrèrent moins farouches qu'il ne s'y était attendu. Une fois pris, il leur banda les yeux et leur lia les ailes. Ils arrivèrent sains et saufs à Felsenheim, où, après que nous eûmes pris toutes les précautions nécessaires pour les empêcher de s'envoler, ils devinrent les plus beaux ornements de la baie du Salut.

Ainsi que le billet nous l'avait appris, cette capture ne tarda pas à être suivie de celle d'un magnifique vautour royal, qui s'était caché dans les roseaux, et Fritz, payant vu avancer son beau cou et sa tête couronnée, lui lança à son tour le filet coulant, et s'en empara de la même manière qu'il avait fait des cygnes.

Pendant que mes trois fils, debout sur le rivage, contemplaient avec admiration les belles prises qu'ils avaient faites, un gros animal sortit du milieu des roseaux, et, à leur grand effroi, passa rapi-

dement devant eux. D'après leur description, cet animal avait la taille d'un jeune cheval, sa couleur était brun foncé, et il ressemblait assez à un rhinocéros, si ce n'est qu'il n'avait point de cornes et que sa lèvre supérieure était mince et allongée. Il était évident, d'après cela, que c'était un *tapir* ou *anta* qu'ils avaient vu, amphibie innocent, qui habite d'ordinaire les bords des grands fleuves de l'Amérique méridionale. Ils auraient bien voulu s'en emparer; mais, avant que leur frayeur se fût dissipée et qu'ils eussent eu le temps de rappeler leurs chiens, qui erraient au loin, l'animal disparut dans un jungle qui s'étendait jusqu'au bord du lac.

Fritz le poursuivit inutilement pendant quelque temps; mais Jack et François retournèrent à Waldegg avec les cygnes. Sur ces entrefaites, une volée nombreuse de grues arriva de loin avec de grands cris, et en faisant un bruit très-fort avec leurs ailes; elles s'abattirent près de la rivière. Mes deux fils, au lieu de les coucher en joue avec leurs fusils, voulurent cette fois se servir de leurs arcs, qu'ils avaient emportés avec eux, et d'une espèce de flèches qu'ils avaient inventées eux-mêmes. Ainsi armés, ils se glissèrent dans le voisinage des grues, qui becquetaient avidement les grains de riz qui étaient tombés par terre. Les flèches dont je viens de parler étaient garnies, indépendamment de leur pointe, de plusieurs cordons enduits de colle, de sorte qu'il suffisait qu'une d'elles touchât un oiseau en passant pour l'embarrasser dans son vol, et faciliter aux chasseurs le moyen de s'en emparer vivant. Mes petits oiseleurs parvinrent, en effet, à prendre ainsi cinq oiseaux superbes, dans le nombre desquels je reconnus plus tard deux demoiselles de Numidie.

Lorsque Fritz revint à Waldegg, après avoir vainement poursuivi son *tapir*, il éprouva un léger mouvement de dépit et de jalousie à la vue de la belle chasse de ses frères. Le désir de ne pas rester en arrière d'eux ne lui laissa aucun repos; de sorte que, prenant son aigle, et se faisant accompagner des chiens, il s'en alla avec ses fusils au bois des Goyaviers, dans l'espoir d'y rencontrer un gibier non moins distingué que celui que ses frères avaient pris.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était parti, quand les chiens firent lever tout à coup une peuplade entière d'oiseaux ressemblant à des faisans, dont les uns traversèrent la plaine avec un vol rapide, et dont les autres se perchèrent sur les branches les plus basses des arbres, d'où ils regardèrent le jeune homme avec un étonnement mêlé d'insouciance. Fritz lança contre eux son aigle, dont l'approche les fit se jeter de là dans le gazon, où ils se cachèrent. Toutefois l'aigle en tua un, et un second éprouva une telle frayeur, qu'il tomba vivant dans les mains de Fritz. Un troisième fut tiré de sa retraite entre les branches d'un arbre, par le moyen du cordon de métal attaché au bambon. Celui-ci était le plus beau de tous. Il se distinguait des autres par une queue qui avait au moins deux pieds de long, et qui se composait de plusieurs plumes. Dans le nombre de ces plumes, s'en remarquaient surtout quatre fort longues, recourbées, dont deux étroites et deux larges. A tout prendre, ce bel oiseau tenait le milieu entre le faisan et l'oiseau de paradis. Je le reconnus sur-le-champ pour la *macreusa superba* de la Nouvelle-Hollande; mais celui que mes enfants avaient pris n'était qu'une femelle, et beaucoup moins belle que le mâle.

Pour le reste, nos chasseurs vivaient assez bien de viande froide, de jambon fumé de pécari, de gâteaux de cassave et de fruits, notamment de goyaves et de pommes de cannelle. Ils ne se firent pas faute non plus de patates; mais quant au pemmican, ils déclarèrent à l'unanimité, dès la première bouchée, qu'il était indigne d'eux, et il fut décidé qu'il servirait de nourriture aux chiens. Enfin les jeunes gens rassemblèrent, le soir, une provision de riz, pour le lendemain, et un sac de coton. Ils voulaient l'emporter avec eux à Prospect-Hill, qu'ils avaient intention de visiter. Fritz fut aussi d'avis d'emporter quelques noix de coco et du vin de palmier, pour donner une leçon aux singes qui s'y trouvaient. Quelques palmiers furent, en conséquence, mis en percie, et en fournirent une quantité suffisante; mais, pour obtenir le chou et les noix, les enfants s'y prirent comme les sauvages, ils abattirent deux des plus beaux arbres. Quand ils me rendirent compte de cet acte de barbarie, je ne pus m'empêcher de leur en faire des reproches, et de leur rappeler que, pour se procurer avec plus de facilité une jouissance passagère, ils avaient tari la source de précieuses richesses. Ils me répondirent qu'ils avaient cherché à réparer le mal qu'ils avaient fait en plantant au moins une douzaine de noix, qui ne manqueraient pas de produire, avec le temps, des arbres superbes. Il fallut bien me contenter de cette excuse; mais je leur défendis de jamais commettre, à l'avenir, de pareils actes de vandalisme sans ma permission expresse. Je vais maintenant laisser parler Fritz lui-même.

« A peine étions-nous entrés dans ce bois de pins que nous fûmes accueillis par une foule de singes, qui nous montrèrent les dents et firent pleuvoir sur nous une grêle de pignons, ce qui nous fut agréable sous un rapport, puisqu'ils étaient mûrs et bons à manger; mais, d'un autre côté, nous eûmes bien de la peine à faire en sorte de n'en pas être blessés. Nous fûmes même, en définitive, obligés de tirer à ces insolents quelques coups de fusil chargé de menu plomb, qui firent taire les uns et engagèrent les autres à chercher un asile au sommet des palmiers les plus élevés.

» La lisière du bois touchait à une espèce de champ de blé naturel, dont les épis, qui pouvaient avoir huit à dix pieds de haut et un demi-pouce d'épaisseur, étaient abondamment garnis de grains rouges et bruns que, d'après les descriptions que j'en avais lues, je jugeai devoir être du *doura*. Cette plantation s'étendait jusqu'à Zuckertop ou Zuckersfeld; mais, à mon grand étonnement, il y avait beaucoup d'endroits où les épis étaient couchés et tellement écrasés que l'on eût dit que la grêle y avait passé. La vue de ce côté étant assez étendue, je reconnus que nous avions pris trop à droite; je changeai donc de direction, et nous arrivâmes enfin à Prospect-Hill, dont je trouvais la cabane dans un état déplorable. Les méchants singes y avaient encore fait des leurs; c'était absolument la contre-partie de l'état de Waldegg l'année dernière, et je me félicitai de ce que nous avions apporté plusieurs épis de *doura*, dont nous nous servîmes en guise de balai, tandis qu'un morceau d'un grand coquillage nous tenait lieu de pelle. La soirée tout entière fut consacrée à nettoyer notre petite maison, afin de la rendre habitable et de pouvoir y étendre nos peaux d'ours et nos sacs de coton sur des places un peu propres.

» Ici, mes chers parents, j'ai deux fautes à confesser; mais j'espère que vous me les pardonnerez. La première est d'avoir pris, sans ordre, avec nous les peaux d'ours, nous voulions vous surprendre agréablement, parce que nous croyions que vous nous accompagneriez; l'autre est d'avoir, sans votre permission, voulu faire un essai avec la gomme d'euphorbe pour empoisonner les singes comme on fait périr chez nous les souris et les rats. Nous en mêlâmes donc avec du vin de palmier que nous mîmes dans des écuelles de noix de coco et dans des vases de courge, que nous suspendîmes çà et là aux arbres et bien à la portée des singes.

» La nuit que nous passâmes fut terrible. Jamais je n'ai entendu un aussi horrible mélange de hurlements divers. Je reconnus distinctement ceux des chacals et ceux de nos voisins les singes. Quant aux autres, j'avouerai qu'il me serait impossible de dire de quels animaux ils venaient; mais je ne crois pas que tous les éléphants, les lions et les tigres de l'Inde réunis auraient pu faire un bruit plus effroyable. Vers le matin, tout se calma et nous pûmes enfin nous endormir. Quand nous nous réveillâmes, le soleil était déjà très-haut sur l'horizon, et alors se présenta à nos yeux un spectacle plus affreux encore que les hurlements dont nos oreilles avaient été saluées la nuit. Partout la terre était jonchée de singes morts ou expirants. Ils étaient en si grand nombre que j'éprouvai un mouvement d'horreur involontaire et que j'eus même du regret de l'exécution que nous avions faite. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de débayer le champ de bataille et de détruire jusqu'aux moindres vestiges des vases empoisonnés, afin d'empêcher que jamais on ne s'en servît par mégarde. Ce fut alors seulement que nous eûmes le temps de vous écrire une troisième lettre et d'expédier encore un pigeon. Jack en fut l'écrivain; il la rédigea dans un style tout à fait oriental :

« Le caravansérail de Prospect-Hill est purifié et rétabli dans sa première magnificence; cela nous a coûté, à nous, bien de la peine, et du sang aux profanateurs. Némésis a préparé la coupe empoisonnée pour punir les coupables, et les flots de l'Océan les ont ensevelis dans leur sein. Le soleil qui brille sur nos têtes nous contemple en habits de voyage; le soleil, à son déclin, nous trouvera au défilé de l'Hermitage et peut-être au delà. »

» Valet. »

Tel fut le récit de Fritz. Je reprends, maintenant, le fil de ma narration. Quoique cette lettre renfermât bien des parties mystérieuses, elle ne nous causa point d'inquiétude, car nous y voyions que nos enfants étaient gais et bien portants. Il n'en fut pas de même le soir, lorsque, de bien meilleure heure qu'à l'ordinaire, nous vîmes arriver un nouveau courrier qui nous apporta la dépêche suivante :

« Le défilé a été forcé. Tout est ravagé jusqu'à Zuckertop. La cabane à fumier est détruite. Les cannes à sucre sont les unes arrachées, les autres écrasées sur pied. On voit, par terre, des excréments comme des boulets de canon, et des vestiges de pas grands comme des assiettes. Venez à notre secours, mon cher père; nous n'osons ni avancer ni reculer, et nous ne sommes pas de force soit à réparer le mal, soit à affronter le danger. Pour le reste, nous sommes sains et saufs. »

Je laisse à juger si une pareille lettre me donna des ailes. Je courus sur-le-champ seller l'ongle, et je dis à ma femme de me suivre le lendemain matin avec Ernest et la grande charrette, en apportant, avec elle, tout ce qui serait nécessaire pour un séjour prolongé. La vache et le jeune âne Rasch devaient former l'attelage de la charrette.

Je pressai tellement ma monture que j'arrivai auprès de mes trois chasseurs beaucoup plus tôt qu'ils ne m'attendaient, et je fus accueilli par de grands cris de joie. J'allai, sur-le-champ, examiner l'état des lieux, que je trouvais, en effet, tel qu'il m'avait été décrit. Les monstrueux vestiges de pas me parurent être évidemment ceux d'un éléphant, et il n'y avait, d'ailleurs, qu'un animal de cette force qui eût pu faire le genre de dégâts que je constatai. Ainsi, les deux énormes poutres que nous avions placées en travers du défilé, pour en défendre l'entrée, étaient couchées par terre, brisées comme de la paille.

Du reste, ce fut dans la plantation de cannes à sucre que la désolation me parut à son comble. Tout absolument y était arraché, écrasé ou dévoré. Mais là, il me sembla, aux traces que j'observai par terre, que les éléphants avaient dû être suivis d'autres animaux moins grands, peut-être d'hippopotames.

Pendant tout le cours de cette recherche, je fis surtout attention aux vestiges des pas, afin de reconnaître si, parmi les maraudeurs, il ne s'était point trouvé d'animaux de proie; mais je n'y vis rien de suspect, si ce n'est les traces d'une espèce de gros chien ou de loup; elles étaient fort distinctes depuis l'Hermitage jusqu'aux bords de l'eau, mais rien n'indiquait que l'animal fût retourné, d'où je conclus que ces traces étaient celles de l'hyène tuée par mes garçons.

Nous nous empressâmes, après cela, de dresser la tente et d'allumer un fort grand feu qui put nous rassurer contre toute attaque des éléphants pendant la nuit, laquelle ne fut pas, pour nous, des plus tranquilles; j'en passai une grande partie à causer avec Fritz. En attendant, aucun ennemi ne se présenta, et nous revîmes le jour sans avoir souffert d'attaque. Ma femme et Ernest n'arrivèrent que vers midi; ils nous amenèrent la charrette, la vache et l'âne, de sorte que nous pûmes, sur-le-champ, faire nos préparatifs pour un séjour assez long. Nous commençâmes par réparer et perfectionner les retranchements du défilé; cette affaire nous occupa pendant plus d'un mois. Toutefois, ce pénible travail fut, de temps à autre, interrompu par de moins désagréables occupations. Ma femme était chargée du soin du poutailler et de la cuisine; moi, je rassemblai une provision considérable de terre à porcelaine; Fritz faisait de petits voyages avec son *kaïak*; Ernest et Jack couraient les bois voisins, et le petit François nettoyait sa peau d'hyène.

Mais quand nous eûmes achevé nos fortifications, nous ne fûmes pas encore en état de quitter les environs de l'Hermitage: il fallut songer à y établir une habitation permanente, et d'après une précédente suggestion de Fritz, je résolus de la construire sur le plan des huttes des Kamtschadales, c'est-à-dire élevée sur quatre poteaux. En place de poteaux, nous choisîmes quatre arbres formant entre eux à peu près un carré dont chaque côté pouvait avoir 12 ou 13 pieds de long. Ces arbres me parurent être une espèce de platanes, et la vanille s'élevait, en serpentant le long de leurs troncs droits et élancés, jusqu'à leur cime; mais les éléphants les avaient dépouillés de cet ornement, aussi haut que leurs trompes avaient pu atteindre.

À la hauteur environ de 20 pieds de terre, ces troncs furent réunis par des poutres de bambou, sur lesquelles on construisit un fort plancher, entouré de tous côtés par une haute cloison de roseaux, tandis que du côté du défilé on pratiqua, dans la cloison, deux petites fenêtres ressemblant à des meurtrières. Le toit fut fait en pointe au milieu, et si bien recouvert d'écorce d'arbre, que la pluie ne pouvait pas y pénétrer. En guise d'escalier, nous disposâmes une poutre, à laquelle nous adaptâmes des échelons des deux côtés, comme on fait souvent dans les vaisseaux ou dans les granges de nos paysans. Nous pratiquâmes aussi, par le moyen d'une roue et d'un cylindre, un mécanisme, à l'aide duquel nous pouvions, à volonté, élever et abaisser l'escalier par une trappe dans le plancher de la cabane et un trou dans le toit, de sorte que, quand on montait jusqu'au haut, on jouissait d'une perspective assez étendue. L'espace entre les arbres, formant comme le rez-de-chaussée de l'habitation, fut disposé en écurie pour nos bêtes ou en poutailler. Ce fut à ce dernier usage que nous l'employâmes d'abord, nous y placâmes les cygnes et la *memura*.

Les excursions que firent mes enfants nous valurent plusieurs nouvelles découvertes. Un jour, Fritz nous rapporta de la rive opposée de la rivière Orientale quelques fruits qui lui avaient paru être des espèces de concombres et de cornichons de différentes grosseurs, mais dont le goût ne lui avait pas singulièrement plu. Je reconnus bientôt dans le plus gros de ces fruits le précieux cacao, et dans l'autre la banane, si utile ou, pour mieux dire, si indispensable en beaucoup de pays. Quant au goût, nous fûmes bien de l'avis de Fritz. Les noix de cacao étaient placées, comme des pepins, au milieu d'une chair dont la consistance était à peu près celle d'une crème épaisse; la saveur de cette chair était fade et douceâtre, et celle de la noix elle-même si amère, que nous ne pûmes la manger. Les bananes nous parurent un peu meilleures, mais toujours fades et ressemblant à des poires blettes.

« C'est une chose fort singulière, m'écriai-je à cette occasion; je ne sais si nous sommes trop friands ou si nous ne savons pas apprécier ce qui est bon. Dans les colonies françaises, on estime beaucoup le fruit du cacao, que l'on arrose, à la vérité, d'eau de fleur d'orange et que l'on saupoudre de sucre. Quant à la noix écrasée et mêlée avec du sucre, elle forme la base de ce chocolat que nous aimons tous. La banane, qui ne nous plaît pas beaucoup non plus, forme un aliment très-estimé dans les deux Indes. À la vérité, on a soin de ne pas la cueillir trop mûre et on la fait griller ou bouillir; elle a, dit-on alors, le goût de l'artichaut.

— S'il en est ainsi, dit ma femme, je crois devoir prendre ces deux fruits sous ma protection spéciale; je songerai à les accommoder de façon à les rendre agréables, et j'en planterai les graines dans mon jardin particulier.

— Non, non, ma chère femme, cela ne te réussirait pas ; tu peux t'épargner cette peine. Les noix de cacao doivent être plantées toutes fraîches et humides, et les bananiers se multiplient pas boutures. Mais avant que nous quittions ce voisinage, il faudra que Fritz cueille quelques fruits frais et quelques boutures avec lesquelles tu pourras faire des essais dont la réussite sera moins douteuse. »

En effet, la veille de notre départ, Fritz fut chargé de cette commission. Nous lui dîmes, en outre, de nous rapporter aussi de l'autre rive du fleuve toutes les productions naturelles qui lui paraîtraient remarquables. Il partit donc dans son kaïak, traînant à la remorque une espèce de radeau de bambou sur lequel il comptait déposer les objets qu'il recueillerait, et cette précaution ne fut pas inutile ; car il ramena, le soir, son radeau si chargé de toutes sortes d'objets, qu'il s'était enfoncé dans l'eau, et que tout ce qui n'avait pas pu se placer à bord du kaïak se trouva mouillé.

À l'instant même, mes trois enfants coururent au rivage, où ils aidèrent à décharger la flotte, dont l'arrivée fut accueillie par eux avec autant de joie que l'étaient jadis les galions du Mexique quand ils entraient dans le port de Cadix. Ernest et François portaient déjà leur charge à notre cabane, quand Fritz plaça sur les épaules de Jack un sac tout mouillé, dans lequel se faisait entendre un bruit assez singulier. Jack entra dans un taillis, où il ouvrit avec curiosité un coin du sac. Aussitôt il lui échappa un cri d'effroi : « Oh ! quels monstres ! leur seul aspect me donne la chair de poule. Je remercie, toutefois, Fritz d'avoir pensé à ma commission. » En achevant ces mots il serra avec précaution le sac dans un lieu caché, et trempant à moitié dans l'eau. A notre départ, il alla le reprendre avec le même mystère, de sorte que nous n'apprîmes que plus tard cette circonstance et ce qui y avait donné lieu.

Quand Fritz eut ainsi distribué à chacun sa charge, il monta lui-même le dernier à terre avec un grand oiseau, auquel il avait lié les pattes et les ailes, et vint, avec un sourire de satisfaction, nous présenter un si beau butin. Je reconnus sur-le-champ l'oiseau que Buffon a nommé la poule sultane. Elle est fort belle, haute sur jambes, et forme une variété de l'espèce des poules d'eau. Elle a les pattes rouges. Ses plumes sont, en général, d'un violet brillant ; mais celles du dos sont vertes et celles du cou brunes. Elle a une tache rouge sur le front. Du reste, cet oiseau est fort doux et facile à apprivoiser. Ma femme faillit un moment se plaindre du grand accroissement que prenait son poulailleur ; mais la beauté remarquable du nouvel hôte qu'on lui amenait ne lui permit pas de donner suite à ses plaintes.

Fritz nous raconta, après cela, les détails de son excursion ; il nous décrivit l'extrême fertilité du pays par delà le fleuve, et jusqu'au pied de la montagne, ainsi que les forêts majestueuses devant lesquelles il avait passé. Le chant et le caquetage perpétuels des volatiles de toute espèce l'avaient presque assourdi. C'était près du marais des Buffles qu'il s'était emparé de la belle poule sultane, en lui jetant un laç de cuivre. À sa droite, il avait reconnu un grand bois de *mimosa*, et dans ce bois quelques troupes d'éléphants de dix à vingt chacune, qui tantôt arrachaient des branches et en faisaient de gros paquets qu'ils mettaient tout à la fois dans leur bouche, tantôt se roulaient dans la vase, tantôt, debout jusqu'au ventre dans la rivière, jouaient à s'arroser mutuellement d'eau qu'ils puisaient avec leurs trompes. Ils n'avaient pas paru faire la moindre attention au petit navigateur dans son kaïak. Plus loin, Fritz avait vu de magnifiques panthères qui se désaltéraient dans le courant, et dont la fourrure faisait un effet admirable aux rayons du soleil.

« J'eus un moment l'envie, dit Fritz, d'essayer mon adresse et la bonté de mon fusil sur un de ces animaux ; mais, seul comme je l'étais, il y aurait eu à cela par trop d'imprudence. J'avoue que je fus saisi tout à coup d'une si grande frayeur, que je ne songeai plus qu'à m'en retourner le plus vite que je pourrais, et au même instant il survint une circonstance qui ne contribua pas peu à hâter mon retour. A deux portées de fusil environ du lieu où j'étais, je vis l'eau bouillonner et écumier, comme si une source abondante d'eau thermale eût cherché tout à coup à se faire jour ; mais bientôt s'éleva lentement un animal presque noir, qui poussa un mugissement affreux, et qui me présenta une gueule garnie de dents effrayantes enchaînées dans ses gencives comme autant de chevaux de frise. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'eus rien de plus pressé que de m'éloigner de là ; je ramai de toutes mes forces ; la sueur tombait en grosses gouttes de mon front ; et je ne regardai en arrière que quand je me crus bien et dûment hors de la portée de ce monstre. Je pris alors à la remorque mon radeau, que j'avais caché dans une crique en commençant ma longue excursion dans la partie supérieure du fleuve, et je suis revenu auprès de vous par le chemin le plus court, encore tout tremblant de la pensée de l'horrible animal que j'avais entrevu. Mes découvertes en histoire naturelle ont failli, cette fois, devenir trop nombreuses, d'autant plus que je n'avais personne auprès de moi, et pas même un de nos braves dogues. »

Tel fut le récit des aventures de Fritz ; il devint pour moi un sujet de graves réflexions. Le voisinage de ces grands animaux n'était pas rassurant. Quant au monstre qu'il avait vu sortir de l'eau, il n'était pas possible d'y reconnaître un hippopotame.

Pendant la journée qu'il avait consacrée à cette excursion, mes

autres enfants s'étaient occupés avec zèle des préparatifs de notre départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin. Fritz demanda la permission de faire ce voyage par eau ; il voulait doubler le cap de l'Espoir trompé et côtoyer ensuite le rivage jusqu'à Felsheim. J'y consentis d'autant plus volontiers, que, d'une part, j'avais toute confiance dans ses talents de pilote, et que, de l'autre, je tenais beaucoup à savoir s'il était possible de doubler le cap.

Le lendemain matin, chacun partit donc de son côté, nous par terre et Fritz par mer. Quand celui-ci nous rejoignit, il décrivit la montagne qui formait le promontoire comme sauvage et pittoresque. Le rivage était bordé d'écueils en beaucoup d'endroits, mais n'était pas tout à fait inaccessible, ce dont mon fils nous donna la preuve en me remettant deux branches de deux arbustes différents qu'il avait cueillies en descendant à terre. Je ne doutai pas, en les examinant, que l'un des arbustes ne fût le câprier, et l'autre une variété de l'arbre à thé de la Chine. Ce dernier fut accueilli avec joie par ma femme.

Jack était arrivé à peu près une heure avant nous à Felsheim ; après avoir baissé le pont-levis, il s'était dirigé vers la mare aux Oies, où il avait placé le sac mystérieux qu'il avait reçu de Fritz, et d'après les instructions que celui-ci lui avait données. Quant à Fritz lui-même, il ne fut de retour qu'assez longtemps après nous, à cause du retard que sa navigation lui avait occasionné.

Quand nous eûmes débarrassé tous les objets que nous apportions avec nous, je ne laissai pas que de voir avec quelque inquiétude le grand nombre de volailles que nous possédions ; car je songeai que, pendant nos fréquentes absences, elles pouvaient faire de bien grands dégâts dans nos champs et dans nos plantations : je donnai ordre, en conséquence, de les diviser. Nous gardâmes auprès de nous les plus beaux d'entre les oiseaux, et nous transportâmes les autres dans les deux petites îles du voisinage. Ces diverses dispositions m'occupèrent pendant une couple d'heures ; elles donnèrent à Fritz le temps d'arriver et à ma femme celui de nous préparer un solide et excellent repas.

Or, dans la soirée, comme nous étions assis sous le bosquet, nous racontant mutuellement nos aventures, nous entendîmes tout à coup, du côté de la mare aux Oies, un rugissement sourd, mais affreux, qui ressemblait au roulement d'un tonnerre lointain ou au bruit de deux taureaux qui se battent. Nos chiens se levèrent effrayés et se mirent à aboyer, et les deux buffles, Sturm et Brummer, qui étaient à leurs râteliers dans la grotte, joignirent leurs voix à cet horrible concert.

Je fus sur pied en un instant, et je dis à Jack de m'apporter mon sac à halles. Ma femme, Ernest et mon petit François donnèrent toutes les marques de la plus vive inquiétude ; Fritz seul, d'ordinaire le premier à courir aux armes, souriait, appuyé immobile contre une des colonnes du balcon. Cet aspect calma singulièrement mon effroi ; je me rassais en disant : « Ce bruit ne provient peut-être que d'un butor ou de quelque autre animal aussi peu à craindre ; la montagne pourrait bien enfanter une souris : ne nous pressons donc pas trop à nous préparer à la guerre. »

— Ou bien, dit Fritz en prenant la parole, c'est peut-être une sérénade que nous donne la grenouille gigantesque de Jack, qu'on appelle, si je ne me trompe, *opblaser*, et qui a une voix très-respectable.

— Ah ! ah ! m'écriai-je à mon tour, ce petit espiègle a donc voulu se moquer de nous ? Eh bien ! il faudra le punir de son impertinence. Feignez tous d'avoir grand-peur. »

Je n'eus pas besoin de leur en dire davantage, ils jouèrent leur rôle à merveille ; et quand Jack revint, il nous trouva tous sur pied, armés jusqu'aux dents et nous préparant à marcher. Il nous demanda quelle expédition nous avions en vue. Je répondis qu'il s'agissait d'aller tuer un couguar qui s'était caché dans la mare et dont les rugissements se faisaient entendre jusque dans la grotte. Jack, tremblant, tira son frère Ernest à part, et lui demanda ce que c'était qu'un *couguar*. « C'est un tigre d'Amérique, » répondit Ernest. À peine Jack eut-il entendu prononcer le mot tigre, qu'il se sauva sans faire plus de questions. Fritz eut beau le rappeler, il ne s'arrêta que quand il fut arrivé à l'étage le plus élevé de l'habitation de la grotte, et là nous l'aperçûmes à une fenêtre, où il se disposait à demeurer tranquille spectateur de nos prouesses.

Ce fut alors que nous éclatâmes tous de rire, et que nous nous mîmes à railler sans miséricorde le mauvais plaisant qui s'était laissé si bien effrayer par l'épouvantail qu'il avait préparé pour nous. Fritz nous avoua, en effet, qu'il avait trouvé deux grenouilles mugissantes, qu'il avait eulées à son frère pour lui faire plaisir. Pour moi, je déclarai que le voisinage de pareils musiciens ne m'était nullement agréable, mais que je me flattais que notre vantour ne tarderait pas à nous en délivrer pour toujours.

Au bout de quelques jours, quand nous eûmes achevé tous les travaux assez pénibles auxquels notre dernière expédition avait donné lieu, ma femme me pria instamment de m'occuper de notre palais d'été à Falkenhorst, afin qu'il ne tombât pas de nouveau en ruines, n'ayant jamais été complètement terminé. J'étais de son avis à cet égard, et nous fîmes si bien, que cette cabane dans l'arbre, qui jusqu'alors n'avait guère été qu'un assez mauvais nid, devint une demeure fort commode et fort agréable.

Cela fait, je songai aussi à mettre à exécution le projet de Fritz, qui consistait à construire un corps de garde et à planter un canon de quatre livres de balle sur la hauteur de l'île des Requins. Il me fallut tout mon génie pour imaginer le moyen de hisser le canon à une si grande hauteur, après l'avoir transporté dans l'île. J'y parvins à la fin, mais ce ne fut qu'après deux mois de travail. À côté du canon, nous érigeâmes un petit corps de garde avec un mâât garni de cordages par lesquels on pouvait hisser et abaisser un pavillon de signal.

CHAPITRE XLVIII.

État de la colonie au bout de dix ans. — Nouvelles découvertes vers le couchant. — Excursion de Fritz. — Dents de walrus. — Nids d'alcions. — La baie des Perles. — Les loutres de mer. — L'albatros courrière. — Retour à Felsheim.

Après avoir suspendu pendant quelque temps la rédaction de mon journal, je viens de parcourir de nouveau les quarante-huit chapitres dont il se compose jusqu'à présent, et non pas sans une sorte d'effroi. Je me demande si le récit uniforme de notre vie de famille, de nos excursions, de nos découvertes, pourra jamais offrir assez d'intérêt pour attacher le lecteur indifférent. Dans le premier moment, j'ai été tenté de ne point le continuer; puis je me suis dit que ce récit ne laisserait pas que d'avoir quelque utilité. Il démontrera d'abord que, même au sein de la vie tranquille de famille, les jeunes gens peuvent, en exerçant les forces de leur corps et celles de leur esprit, se suffire à eux-mêmes et se préparer à vivre avec les hommes; après cela, il dirigera l'attention de ceux qui le liront vers la multiplicité des dons du Créateur, et leur fera comprendre que, dans la nature, il n'y a pas d'objet si petit et si insignifiant en apparence, que la raison, le travail et la ferme volonté de l'homme ne puissent rendre pour lui utile et profitable. Que l'on me permette donc, maintenant, de jeter un regard en arrière sur les dix années que nous avons déjà passées sur ce rivage solitaire, après quoi je reprendrai le cours de ma narration; et ceux qui auront pris de l'intérêt à notre destinée apprendront, sans doute avec plaisir, de quels moyens la Providence s'est servie pour nous remettre en contact avec les hommes et pour préparer, à ce que j'espère, un heureux avenir à ma famille. Nous aurons joué, par la grâce de Dieu, pendant nos dix années d'épreuves, de plus de bonheur que nous n'en méritions: puisse le reste de notre existence s'écouler sans nous offrir des obstacles trop grands à surmonter!

Quiconque a lu avec attention nos aventures aura reconnu que le coin de terre que nous habitions était singulièrement privilégié du ciel. Nos deux habitations, tant à Felsheim qu'à Falkenhorst, étaient belles, commodes et, par-dessus tout, fort saines. La première, où nous conservions nos provisions, nous servait de palais d'hiver; la seconde était notre résidence d'été. Là, nous avions établi la demeure de nos animaux domestiques, de notre volaille et de nos abeilles, qui nous fournissaient autant de miel et de cire que nous pouvions en consommer. C'était encore là que se trouvait notre colombier. Nous avions aussi singulièrement embelli notre maison de Felsheim. La galerie ouverte, commencée depuis longtemps, était achevée et couverte d'un toit en appentis, qui reposait sur quatorze belles colonnes de bambou, le long desquelles serpentaient alternativement des plants de vanille et de poivre. Nous avions essayé d'y planter aussi de la vigne, mais la grande ardeur du soleil l'avait empêchée de réussir. C'était sous la galerie ouverte, à côté d'une source vive qui laissait tomber son eau rafraîchissante dans le bassin d'écaille de tortue, que nous avions coutume de nous assoir, pour nous reposer de nos travaux, pour prendre nos modestes repas, et le soir pour tenir conseil sur ce que nous devions faire le lendemain. À l'extrémité opposée de la galerie ou herceau, il y avait une seconde source, dont nous pouvions diriger l'eau à notre gré dans nos diverses plantations, vers lesquelles elle se rendait en passant par des conduits de bambou.

Le terrain qui environnait notre demeure offrait un aspect aussi agréable que l'industrie humaine avait pu le lui donner; il était couvert de touffes d'arbres et d'arbustes européens et tropicaux dont la verdure formait un contraste tout à fait romantique avec le mur de rochers nus qui s'élevait par derrière. L'île des Requins n'était plus ce roc aride qui s'offrait à notre arrivée; il se montrait orné de palmiers et de pins, tandis que des mangliers touffus en défendaient la grève contre les empiètements de l'Océan. Le corps de garde, le canon et le mâât de signaux qui couronnaient le rocher n'ajoutaient pas peu à l'intérêt général du point de vue.

Le lac était animé par les majestueux cygnes noirs, par les oies blanches comme la neige, par une foule de canards de cent couleurs différentes. Au sein des roseaux se montrait la belle poule sultane, le flamant pourpre et le fier vautour royal; la demoiselle de Numidie fréquentait aussi volontiers ces parages. Dans les intervalles que présentaient les touffes d'arbres, la gigantesque autruche se promenait avec gravité, et puis tout à coup changeait son pas mesuré contre la course la plus rapide. Les grues et les outardes se tenaient d'ordi-

naire dans les environs du champ de blé, tandis que la superbe manna accompagnait les poules, et que la poule à collier du Canada et les coqs de bruyère parcouraient les taillis. Enfin les pigeons volaient et roucoulaient jusqu'au milieu de notre colonnade. Pour tout dire en un mot, les environs de notre habitation offraient tant de vie et de mouvement, que nous croyions souvent y voir un tableau du paradis terrestre.

Ce site délicieux était borné à droite par le ruisseau des Chacals, dont les bords élevés étaient couverts d'orangers, de citronniers, de figuiers d'Inde, de palmiers nains et d'autres arbres épineux, qui croissaient si dru, qu'une souris aurait pu à peine y pénétrer. À gauche, nous étions défendus par des rochers inaccessibles, et le marais des Oies nous séparait si complètement de la contrée située au delà, que nous n'avions besoin d'aucune autre clôture de ce côté. Nous y avions établi une plantation de bambous dont les produits nous furent souvent fort utiles. Par derrière enfin, la grande paroi de rochers dans laquelle notre demeure était creusée s'élevait perpendiculaire et rendait impossible toute communication avec l'intérieur du pays. On ne pouvait y arriver à pied sec qu'en passant par le pont-levis, que nous tenions habituellement levé, et qui était, en outre, défendu par deux petits canons de six. Deux autres canons du même calibre dominaient l'entrée de la baie du Salut, tandis que deux autres encore complétaient nos moyens de défense, placés à bord de notre plus gros bâtiment, la pinasse.

Entre la grotte et le ruisseau des Chacals, en remontant vers la source de celui-ci, étaient situés nos jardins, nos plantations et un petit champ cultivé; mais le plus grand était sur l'autre bord du ruisseau, quoique toujours en vue. Parmi ces plantations se trouvait notre verger d'arbres fruitiers d'Europe, qui avaient, du moins pour la plupart, réussi de la manière la plus admirable. Ceux qui eurent le plus de succès furent les pistachiers, les amandiers, les noyers, les pêchers, les orangers, les citronniers; le raisin vint mal et fut de mauvaise qualité. Quant aux autres fruits d'Europe, tels que les pommes, les poires, les cerises et les prunes, la chaleur du climat ne leur convenait nullement; et si nous continuâmes à les cultiver, c'était plutôt pour qu'ils nous offrissent quelque réminiscence de notre chère patrie, que pour l'agrément qu'ils nous procuraient d'ailleurs, d'autant plus qu'ils étaient bien remplacés sous tous les rapports par les ananas, les oranges, les citrons et les pommes de canelle.

La grande fertilité de nos domaines y attira une foule de maraudeurs de toute espèce, tant en quadrupèdes qu'en oiseaux et en insectes. Dans le nombre, je remarquai surtout de magnifiques perroquets et deux des plus grosses et des plus laides espèces de chauves-souris, dans l'une desquelles je crus reconnaître le chien volant. Dans les commencements, quand notre récolte de fruits n'était pas encore très-considérable, il nous fallait inventer mille moyens d'écarter ces voleurs; plus tard, cependant, nous devîmes si riches, que nous pûmes fermer les yeux sur leurs brigandages, sans cesser d'avoir une ample provision de fruits pour notre usage.

Mais ce n'était pas seulement l'époque de la récolte qui exigeait de notre part une active surveillance, celle de la floraison des arbres attirait aussi des maraudeurs, mais d'une autre espèce. Alors c'étaient des oiseaux-mouches et des colibris, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer pour la beauté de leur plumage et la rapidité de leur vol. Ce qui était encore fort amusant à voir, c'était la manière dont ces oiseaux si petits donnaient la chasse à d'autres bien plus gros qu'eux. Souvent aussi ils se battaient entre eux en exhalant leur colère contre les fleurs, lorsque par hasard ils reconnaissaient qu'ils avaient été prévenus par une abeille ou par quelque autre insecte qui en avait sucé le miel.

Nos plantations d'arbustes à épices devenaient la proie d'ennemis d'un genre particulier, savoir d'oiseaux de paradis; mais, de tous les arbres que nous cultivions, ceux qui étaient le moins exposés aux attaques, c'étaient les oliviers. Nous récoltions des olives de deux espèces; de très-grosses que nous marinions pour manger comme hors-d'œuvre, et de beaucoup plus petites que nous préférons pour en tirer de l'huile. Ces productions, et d'autres encore, nous obligèrent à établir des machines pour pouvoir en tirer tout le profit possible. Il nous fallut des pressoirs, de grands chaudrons, une place convenable pour faire du feu, et enfin des tonneaux et des cruches pour conserver l'huile. Nous eûmes besoin pour cela de faire d'abord travailler notre imagination, et puis d'appeler à notre aide la patience et l'industrie pour exécuter ce que nous avions inventé. Notre sucrerie exigea d'autres établissements encore. Je passe sous silence les détails de ce qui les concerne, ainsi que de plusieurs autres machines que j'inventai pour faciliter nos travaux.

Je vais parler maintenant de l'île de la Baleine, qui n'avait pas été moins embellie que celle des Requins. Du reste, c'était là que nous avions transporté tous nos ateliers malpropres et qui répandaient une odeur désagréable, tels que notre fabrique d'huile de baleine, celle de chandelle et notre tannerie. Nous les avions placées sous un rocher qui avançait, et elles se trouvaient là passablement à l'abri des intempéries de l'air. Ces établissements, ainsi que tous ceux qui étaient situés à une certaine distance de Falkenhorst et de Felsheim, et que

nous appelions nos colonies, étaient entretenus avec le plus grand soin. Ainsi nous fîmes à Waldegg une plantation en règle de coton, et nous changeâmes peu à peu le marécage où croissait le riz en une véritable rizière, dont le produit nous récompensa amplement de nos peines. C'était aussi de là que nous tirions notre provision de cannelles. Prospect-Hill nous fournissait des câpres et du thé. Nos cannes à sucre venaient de Zuckertop. Quand nous visitions ces fermes, nous ne manquions pas de pousser jusqu'à l'ermitage pour voir si nos retranchements étaient en bon état et n'avaient point été forcés par des éléphants ou d'autres gros animaux. Alors Fritz traversait la grande rivière pour nous apporter du cacao et des bananes. Là aussi je faisais ma provision de terre à porcelaine pour remplacer au fur et à mesure ce qui s'en cassait dans le ménage.

Dès la première excursion qu'il avait faite dans ces parages, Fritz y avait découvert un grand nombre de gallinacés d'espèces différentes. Nous y établîmes une sorte de grande cage de dix à douze pieds de long et de cinq de haut, dans laquelle nous les attirions, comme dans un piège, ainsi que nous l'avions vu pratiquer par les habitants du cap de Bonne-Espérance. Nous prenions de cette façon des oiseaux superbes, avec lesquels nous repeuplions de temps à autre notre poulailler.

J'ai omis de dire plus haut que, dans une de nos excursions, nous avions été assez heureux pour trouver une chienne sauvage. Ce fut la seule de son espèce, et nous ne pûmes jamais découvrir comment elle était venue dans l'île. Nous eûmes assez de peine à l'apprivoiser, mais nous y parvîmes à la fin; et l'ayant accouplée avec un dogue, elle nous donna successivement trois jeunes chiens qui nous furent fort utiles.

Depuis que Brummer avait achevé sa croissance, la vache et le buffle nous avaient donné un petit tous les ans; mais nous n'en élevâmes que deux : un taureau d'une grande force et une génisse, qui, plus tard, nous fournit d'excellent lait en abondance. Nous nommâmes celle-ci *Blass* et l'autre *Brull*, et nous les dressâmes également pour la selle et pour le trait. Il en fut de même des deux ânes, l'un mâle et l'autre femelle, qui vinrent augmenter le nombre de nos animaux domestiques.

Les cochons n'avaient pas été les derniers à propager. Nous laissons courir en liberté leur progéniture, afin qu'ils cherchassent eux-mêmes leur pâture et que nous n'euissions avec eux d'autre peine que d'aller les prendre quand nous en avions besoin. Mais de tous nos colons, ceux qui avaient multiplié de la manière la plus inconcevable, c'étaient les lapins dans l'île des Requins. Nous les tuions par centaines sans remarquer aucune diminution dans leur nombre. Nous nous servions de leur peau pour faire des chapeaux; mais quant à leur chair, nous l'abandonnions en général aux chiens. En revanche, nous prenions un soin tout particulier des gracieuses antilopes; mais elles multiplièrent peu, le climat de l'île était peut-être trop rude pour leurs petits.

Pour ce qui regarde nos personnes, nous étions tous, grâce au ciel, au bout des dix années, dans une santé parfaite. À l'exception des maladies que nous avions éprouvées pour nous acclimater et dont j'ai parlé plus haut, nous n'eûmes plus que de légères indispositions et de temps en temps quelques accès de fièvre. Fritz avait vingt-quatre ans; il était petit, musculeux, d'un caractère vif et ardent. Ernest, plus jeune de deux ans, était, au contraire, élancé, mais plus faible, plus lent et plus froid; toutefois il avait en assez de raison pour combattre de toutes ses forces son tempérament naturellement paresseux et sensuel. Jack, qui avait vingt ans, était petit comme Fritz, mais plus délicat que lui. Il avait plus d'adresse et de vivacité que de force. François enfin, qui achevait sa dix-septième année, offrait dans son caractère un mélange de tous ceux de ses frères; il avait, comme Fritz et Ernest, beaucoup de sensibilité, la finesse de Jack était devenue chez lui de la prudence. A tout prendre, nos garçons avaient de la bonté, de la franchise, des sentiments religieux, et leur isolement du reste du monde leur avait fait conserver jusque dans la jeunesse une partie des grâces et de la naïveté de l'enfance.

Tel était l'état de notre petite colonie dix ans après notre arrivée dans l'île, et pendant tout ce temps nous n'avions pas vu une seule personne étrangère. Malgré cela, l'espoir de rentrer un jour dans la société des hommes ne s'était nullement éteint chez nous, et je pris d'autant plus de soin de l'entretenir qu'il contribuait à donner un but de plus à notre activité. Nous rassemblions une quantité considérable de produits que nous comptions placer avantageusement quand nous nous retrouverions dans le monde. Ainsi nous mettions de côté tous les ans les plus belles plumes de notre autruche; nous possédions aussi une provision assez considérable de thé et de cochenille. Nous avions cousu du cacao et de la vanille dans de petits sacs, que nous avions enlignés extérieurement de gondron ou de cire, pour empêcher que l'arôme ne s'en évaporât. Nous avions enfin mis de côté, dans de jolies petites cruches de porcelaine, des noix de muscade, de l'essence d'orange et de l'huile de canelle. Nous nous disions que quand viendrait pour nous le jour de la délivrance, nous aurions besoin d'argent pour subvenir à nos besoins; et notre petit trésor devait nous fournir une somme assez ronde. En attendant,

nous n'en restions pas moins parfaitement contents de notre sort, et nous nous efforcions autant que possible de remplir les vœux que la Providence paraissait avoir eues sur nous en nous conduisant dans cette île déserte.

Avec les années, nos jeunes gens étaient devenus plus vigoureux et plus hardis, mais en même temps, comme on devait s'y attendre, plus volontaires et plus difficiles à conduire; de sorte qu'ils se livraient souvent d'eux-mêmes à des entreprises qui n'obtenaient pas toujours mon approbation. J'étais parfois des journées entières sans savoir ce que nos deux aînés étaient devenus; et quand je me préparais à leur faire une verte semonce, je les voyais tout à coup revenir en si bonne santé et pleins de tant de découvertes et d'observations nouvelles, que je n'avais plus le courage de les sermonner.

C'est ainsi que Fritz s'éloigna un matin de Felsenheim, et ce ne fut que le soir que nous reconûmes, à l'absence de son kaïak, qu'il s'agissait d'une excursion maritime. Nous nous rendîmes donc sur-le-champ au corps de garde de l'île des Requins, afin de découvrir, s'il était possible, la direction qu'il avait prise. Nous hissâmes en même temps notre pavillon de signal, et nous chargeâmes notre canon, soit pour saluer, soit pour donner l'alarme. Nous fûmes quelque temps sans rien voir sur la surface des flots éclairés par le soleil; mais bientôt, à l'aide de notre longue-vue, nous reconûmes notre faux Groenlandais dans son canot. Il donnait des coups de rames en mesure et s'approchait un peu plus lentement et plus difficilement que je ne l'avais pensé des côtes de Felsenheim.

J'ordonnai aussitôt de tirer un coup de canon; après quoi nous descendîmes sur le rivage, et nous nous rembarquâmes, afin de nous retrouver chez nous pour recevoir Fritz à son arrivée. À peine celui-ci eut-il atteint la baie du Salut, que nous découvrim la cause qui ralentissait sa marche. Un gros animal nageait attaché à côté du kaïak. Un paquet assez fort était noué à la tête du walrus qui ornait la proue du canot, et qui traînait, en outre, à la remorque un sac pesamment chargé.

« Sois le bienvenu, Fritz! m'écriai-je quand il fut à portée de m'entendre. D'où viens-tu, et que nous apportes-tu? car je m'aperçois que tu reviens chargé comme un roulier. — Grâce au ciel, répondit Fritz, je me porte fort bien, j'ai fait un heureux voyage et des découvertes qui ne manqueront pas de nous attirer de nouveau vers le lieu qui nous les a fournies. »

Le kaïak étant déchargé et tiré sur la grève, nous nous assîmes tous en cercle autour de Fritz, avides d'entendre le récit de son voyage, que, de son côté, il brûlait d'impatience de nous faire.

« Je dois commencer, dit-il, mon cher père, par vous prier de ne pas m'en vouloir si je suis parti sans avoir demandé votre permission expresse. Depuis que je possède une embarcation si légère et si commode, je me décide souvent, d'un moment à l'autre, à me mettre en route dès que quelque circonstance vient exciter mon désir naturel de m'instruire. Or, je réfléchissais que nous n'avions encore aucune connaissance du pays situé vers le couchant; j'éprouvais un désir extrême de savoir à quoi m'en tenir à son égard, et j'avouerais que si je ne vous ai point demandé la permission d'y aller, c'est que je craignais un refus. Je plaçai donc en secret dans mon kaïak quelques provisions de bouche, une vessie pleine d'eau et une d'hydromel, une boussole, un harpon, une gaffe, des filets, et enfin un bon fusil. J'avais une paire de pistolets à ma ceinture et une gibecière sur la hanche. J'avais en outre résolu de prendre avec moi mon aigle; et, ainsi préparé, je m'attendais plus qu'une occasion favorable pour me mettre en voyage.

« Ce matin, le beau temps et la tranquillité de la mer m'engagèrent à ne pas retarder plus longtemps l'exécution de mon projet. Je m'esquivai tout doucement pendant que la famille était occupée dans la grotte; je m'emparai d'une hache, et m'étant embarqué, je me laissai glisser le long du corant du musée des Chacals, qui ne tarda pas à m'entraîner hors de votre vue. En passant devant la place où notre bâtiment avait fait naufrage, je vis au fond de l'eau, qui en cet endroit est peu profonde et singulièrement limpide, plusieurs gros canons, des barres de fer, des boulets et autres objets semblables, que nous pourrions peut-être quelque jour repêcher si nous parvenons à inventer un levier assez fort. De là, je me dirigeai vers la côte occidentale de l'île, en passant devant un promontoire que l'on eût dit bouleversé par quelque convulsion de la nature, tant les rochers qui le composaient étaient entassés en désordre les uns sur les autres. Les plus inaccessibles servaient de repaires à toutes sortes d'oiseaux de mer, tandis que sur ceux auxquels il était moins difficile d'aborder, on voyait de gros animaux amphibies étendus rouillant au soleil. La plupart de ces animaux étaient des walrus. C'est là, à ce qu'il paraît, leur retraite favorite; car, indépendamment de ceux que j'y trouvai vivants, j'y vis encore un grand nombre de squelettes et de dents : nous y pourrions faire au besoin une ample récolte.

« Je conviendrais sans peine que je ne me sentis pas fort à mon aise au milieu de tous ces animaux gigantesques; aussi cherchai-je à me glisser inaperçu à travers les écueils qui leur servaient de demeure, plutôt que de m'y frayer noblement un chemin par la force. Il me fallut une heure et demie avant de me trouver parfaitement en sû-

reté; je vis alors devant moi une magnifique porte taillée par la nature dans le roc, et offrant les belles proportions d'une arche gothique. Dans l'intérieur de cette porte, une foule innombrable d'hirondelles avaient construit leurs nids, choisissant tous les endroits où elles pouvaient les placer parfaitement à l'abri des vicissitudes de l'atmosphère. A mon approche, une immense volée de ces oiseaux m'entoura et ne cessa de tourner autour de ma tête, comme s'ils eussent eu l'intention de m'attaquer; mais ce n'étaient pas là des ennemis qui m'inspirassent la moindre frayeur. Cette espèce d'oiseaux était tout au plus de la grosseur d'un roitelet; elle avait le ventre d'une blancheur éblouissante et les ailes d'un gris clair; mais les plumes du dos et de la queue m'ont paru plus foncées. Les nids de cette hirondelle tapissaient en grand nombre les parois de l'arche; ils ressemblaient à des cuillers sans manche qui auraient été collées par derrière contre le rocher. Au premier aspect, ils paraissaient faits de cire, et ils excitèrent particulièrement ma curiosité. J'en détachai quelques-uns, et, en les regardant de plus près, je crus voir qu'ils étaient faits d'une sorte de colle de poisson desséchée. J'en ai donc apporté avec moi une petite provision, afin de vous les montrer; qui sait s'ils ne pourraient pas nous être de quelque utilité?

LE PÈRE. Tu as agi prudemment dans cette occasion, mon fils, et d'autant plus que tu as eu soin d'épargner les industrieux oiseaux eux-mêmes. Quant à l'usage que nous pourrions faire de ces nids, nous en tirerions un fort bon parti si nous étions en relation de commerce avec les Chinois; ils les achèteraient fort cher, et les regardent comme une de leurs plus grandes délicatesses, surtout quand ils les accompagnent avec des épices.

LA MÈRE. Que la gourmandise des hommes est ingénieuse! Je ne m'étonnerais pas qu'on finit par faire un mets avec des copeaux de bois en y ajoutant de bons ingrédients.

LE PÈRE. Il fut un temps, en effet, où l'on estimait beaucoup les nageoires de requin. Mais, en vérité, ma chère femme, vous devriez nous accommoder un plat de nids d'oiseau, pour que nous puissions juger par nous-mêmes si les Chinois ont tort ou raison de les aimer.

LA MÈRE. Je ferai de mon mieux, quoique je ne sois pas versée dans la science culinaire.

TOUS. Oh! de grâce, chère mère, procurez-nous cette joie dès ce soir.

Fritz. Pourriez-vous nous dire, mon père, d'où ces hirondelles tirent cette matière gluante qui forme la base de leurs nids?

LE PÈRE. C'est ce que l'on ne sait pas précisément. Les uns prétendent qu'elle est faite de l'écumé de la mer desséchée, mais je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien cette idée est absurde; d'autres personnes croient, avec plus de raison, qu'elle vient de certains animaux marins ou de mollusques, dont les hirondelles se nourrissent; d'autres encore la regardent comme provenant du frai de poissons ou d'une gomme végétale; mais le fait est que l'on n'a pu encore acquiescer de certitude à cet égard.

Fritz (reprenant le cours de son récit). Après avoir soigneusement emballé nos nids d'oiseau, je continuai mon voyage, et, en sortant de l'arche formée par les rochers, je me trouvai dans une fort belle baie, dont le rivage bas et agréable s'étendait en une savane à perte de vue. Elle était parsemée de plusieurs touffes d'arbres, bordée à gauche par des rochers inaccessibles, et arrosée à droite par une jolie rivière. Au delà de cette rivière, il y avait d'abord un marais, et plus loin encore une vaste forêt de cèdres, qui ne permettait pas à la vue de s'étendre au delà. Pendant que je suivais le rivage en feignant une mer unie comme un miroir, je remarquai, à différentes profondeurs et posés sur un fond de rochers, des conches plus ou moins étendus de coquillages bivalves; je pus même distinguer, tant l'eau était transparente, qu'ils étaient attachés les uns aux autres, ainsi qu'aux écueils, par des touffes de filaments minces comme des cheveux. Je me dis à moi-même que ces coquillages devaient être bien meilleurs à manger que les petites huîtres de la baie du Saint. Celles-ci étaient si grosses qu'une seule semblait devoir suffire pour rassasier deux hommes. J'en pêchai donc quelques-unes dans mon petit filet, que je jetai à terre dans l'intention de les manger plus tard, et je revins ensuite pour en faire une provision, que je voulais emporter avec moi à Felsheim. Quand je retournai au rivage, je trouvai que la chaleur du soleil leur avait fait ouvrir leurs coquilles, et que les huîtres étaient mortes, ce qui m'ôtait toute envie d'en goûter. J'étais pourtant curieux de les examiner de plus près. Ce qui m'intéressait le plus, c'était cette laine si fine avec laquelle elles s'attachaient aux rochers, et qui me paraissait devoir nous être fort utile dans notre fabrique de chapeaux. J'en coupai donc avec soin les touffes, que je plaçai dans ma gibecière pour les soumettre plus tard à un examen approfondi. Je fis aussi quelques entailles dans le corps de l'animal, que je trouvais si coriace que je doute beaucoup qu'il soit bon à manger. De temps en temps mon couteau rencontrait des corps plus durs encore que le reste, et les ayant enlevés, non sans quelque peine, je vis de petits pois tout ronds, et qui semblaient être faits de nacre. Ayant retiré après cela l'animal tout entier, je reconnus que ces pois étaient rangés le long de la partie intérieure de la coquille, et dans le nombre j'en trouvai un qui était gros comme une petite noisette. Voici donc tous

ces jolis petits objets que j'ai recueillis avec soin dans les huîtres que j'avais jetées sur le rivage.

A ces mots, tous les garçons s'approchèrent avec curiosité de Fritz, et ils admirèrent l'éclat, la rondeur et la blancheur de ces jolis pois.

« C'est un vrai trésor que tu as trouvé là, mon fils, lui dis-je. Des nations entières nous enverraient notre bonheur si elles en avaient connaissance. Ce que tu nous apportes est de vraies perles orientales de la plus grande beauté; malheureusement, n'ayant point de commerce avec les autres hommes, ces jolies bagatelles nous seront plus inutiles encore que les nids d'hirondelle. Nous irons toutefois au premier jour visiter le lieu où tu as fait cette découverte, qui avec le temps pourra devenir inappréciable pour nous. Mais poursuis ta narration. »

Il continua ainsi :

« Après m'être un peu restauré, je repris ma navigation au hasard le long de la plage unie, qui se montrait de plus en plus variée et découpée en petites baies. Mais je n'avancé pas trop vite, à cause du paquet d'huîtres que je traînais après moi. J'arrivai à la rivière dont j'ai parlé. Elle avait fort peu de courant, et était couverte des plus belles plantes aquatiques; ce qui la faisait ressembler à une prairie. Plusieurs oiseaux couraient dessus, et entre autres une espèce qui avait les pattes fort longues. J'arrivai bientôt au promontoire qui fermait la baie de l'autre côté, et qui répondait parfaitement par sa position à celui qui était percé par l'arche. Ils étaient situés à une lieue et demie ou deux lieues l'un de l'autre en droite ligne, et tous deux s'avancèrent fort loin dans la mer. Ils étaient réunis par une suite de rescifs qui séparaient complètement la baie de la mer, avec laquelle elle ne communiquait que par une passe très-étroite. Il était impossible de voir une situation plus belle et plus avantageuse pour un port de mer. Je voulais profiter de la passe pour sortir de la baie; mais la marée qui montait ne me le permit point. Je longeai donc le promontoire, espérant y trouver une porte de sortie comme celle qu'il y avait de l'autre côté; mais il ne s'en présenta point. En revanche, je vis un grand nombre de quadrupèdes qui me parurent être de la grosseur du chien de mer. Ils grimpaient tantôt contre les rochers et tantôt jouaient ensemble dans l'eau. Désirant beaucoup faire avec eux une connaissance plus intime, je cherchai à m'emparer d'un de ces animaux, afin de l'emporter avec moi. Mais j'étais trop loin pour pouvoir les atteindre d'un coup de fusil. En conséquence, j'amenaï mon canot derrière une avancée du rocher, et prenant mon aigle Blitz, je le lançai contre la troupe de ces animaux. Il fondit, en effet, sur eux comme la foudre, et en moins de rien il fixa ses serres sur une belle créature de grande taille; j'y courus aussitôt en sautant par-dessus des quartiers de roche, et je tirai l'animal avec ma gaffe. A mon grand étonnement, je ne vis plus la moindre trace des autres; ils avaient complètement disparu, comme touchés par la baguette d'une fée. »

Ici tous les jeunes gens s'écrièrent à la fois : « Eh bien! Fritz, quel animal était-ce donc? N'était-ce point un chien de mer? Ne l'as-tu point amené avec toi? »

Fritz. Oui, certes, je l'ai amené. Ne voyez-vous pas cette masse informe couchée là-bas sur le sable? Il a fallu qu'elle nageât derrière mon canot, et elle s'en est acquittée admirablement bien.

ERNEST. Cela ne m'étonne pas, je m'aperçois que tu l'as remplie de vent comme les Groenlandais font de leurs chiens de mer quand ils les tirent à la remorque.

JACK. Mais quel est donc cet animal? A le voir, on dirait une valise pleine avec deux pattes de canard.

ERNEST. C'est ce qui nous fait croire que c'est une loutre de mer.

LE PÈRE. Si ta supposition est juste, ce serait encore là une bien belle trouvaille que nous aurions faite, surtout pour le temps où nous pourrions expédier des vaisseaux pour la Chine; les mandarins payent au poids de l'or cette fourrure.

LA MÈRE. N'est-il pas surprenant que les hommes donnent toujours plus d'argent pour les choses superflues que pour celles qui sont vraiment utiles et nécessaires?

LE PÈRE. Mais dis-moi donc, Fritz, comment tu as fait pour amener jusqu'ici ton butin, cet animal était beaucoup trop lourd pour ton frêle canot?

Fritz. Cela m'a coûté, en effet, beaucoup de peine et de réflexions; mais j'étais bien décidé à ne pas revenir sans lui. Tout à coup je me suis rappelé le moyen dont se servent les Groenlandais, et dont mon frère Ernest vient de parler. Mais comment faire? Je n'avais nulle envie de le remplir d'air en soufflant avec la bouche, et je n'avais auprès de moi rien qui ressemblât à un soufflet ou même à un tuyau. Comme je regardais en l'air tout en réfléchissant, je fus frappé de la grande quantité d'oiseaux qui volaient autour de moi. Ils s'approchaient de si près que je pouvais les toucher avec ma gaffe. Je donnai donc un grand coup à un gros albatros, et à l'instant même l'idée me vint qu'une de ses plus fortes plumes pourrait me servir de tuyau à souffler; je l'arrachai donc, et je réussis parfaitement. Comme après cela il était temps de songer au retour, je ne m'arrêtai pas davantage; je passai sain et sauf par-dessus les brisants, et ne tardai pas à me retrouver dans des parages qui m'étaient connus. »

Ce fut en ces termes que Fritz termina son récit; et pendant que

toute la famille, y compris ma femme, s'amusait à examiner tous les objets curieux qu'il avait apportés, Fritz me prit à part d'un air mystérieux, et m'ayant conduit auprès d'un banc, il ajouta la circonstance qu'on va lire, et dont, mû par un sentiment de prudence, il n'avait pas voulu parler devant tout le monde.

« Écoutez encore, de grâce, mon père, ce qui m'est arrivé d'étrange avec un albatros. Comme je le tenais sur mes genoux et que je l'examinais de tous les côtés, je remarquai, à ma grande surprise, qu'une de ses pattes était entourée d'un morceau de linge. Je m'en pressai de le dénouer, et l'ayant déployé, j'y lus distinctement ces mots écrits en langue anglaise et avec une encre pourpre : « Sauvez l'infortunée Anglaise de la Roche fumante ! » En lisant cet écrit, je fus frappé comme d'un choc électrique, et je le relus sur-le-champ plus de dix fois. Mon Dieu ! pensai-je, n'est-ce pas une illusion ? Existe-t-il encore une créature humaine dans ces contrées inhabitées ? Comment peut-elle y être venue ? Comme nous, sans doute, par suite d'un naufrage ! Oh ! si je pouvais trouver cette infortunée et la sauver ! ou, du moins, si je pouvais lui porter en attendant quelque espérance et quelque consolation ! Je m'efforçai d'après cela de ramener l'oiseau, qui n'était qu'étouffé du coup ; puis, déchirant un coin de mon mouchoir, j'écrivis, avec une plume que je trempai dans le sang de la loutre, ces mots : « N'ayez confiance qu'en Dieu ! son aide n'est peut-être pas loin ! » Je nouai ensuite les deux chiffons autour des deux pattes de l'albatros, afin que si l'Anglaise revoyait cet oiseau, elle pût comprendre sur-le-champ qu'il était tombé dans des mains étrangères. Je me dis que sans doute la naufragée avait, du moins en partie, apprivoisé cet oiseau, et qu'il était par conséquent probable qu'il retournerait auprès d'elle sur la Roche fumante, qui ne devait pas être fort loin de notre île. Je n'eus pas de peine à ramener l'albatros en lui mettant dans le bec un peu d'hydromel ; mais à peine eut-il repris ses sens qu'il partit à tire-d'aile du côté du couchant, et disparut si promptement à mes yeux, que la faible espérance que j'avais eue de parvenir peut-être à le suivre avec mon canot se dissipa tout à coup. Maintenant, mon père, qu'en pensez-vous ? Ma lettre arrivera-t-elle à son adresse ? Que faut-il que nous fassions pour découvrir cette infortunée et la sauver ?

— Mon cher fils, répondis-je, cette aventure est, sans contredit, la plus remarquable qui nous soit arrivée depuis que nous sommes dans l'île, et je me réjouis de la prudence que tu as mise dans ta conduite. Je te loue surtout de ce que tu n'en as parlé qu'à moi ; car, pour le moment, ton aventure ne pourrait manquer de causer à ta mère et à tes frères une inquiétude inutile, s'ils en avaient connaissance. Je t'engage surtout à ne pas trop te flatter de retrouver cette malheureuse femme. Qui sait depuis combien de temps ce billet a été écrit ? qui sait si elle n'est pas morte ? et si elle vit encore, qui sait à quelle distance elle se trouve de nous ? car l'albatros vole très-loin et avec une grande rapidité. Mais il est temps de retourner auprès de la famille, à qui je me dispose à faire une déclaration fort honorable pour toi. »

En effet, je m'avançai vers le cercle, tenant Fritz par la main. Un silence solennel y régnait ; et moi, prenant la parole, je m'exprimai ainsi :

« Mère, voici votre fils ; jeunes gens, voici votre frère aimé. Je vous le présente en vous déclarant que depuis longtemps déjà, et surtout depuis l'expédition dont il vient de nous faire le récit, il a donné tant de preuves d'activité, de courage et de prudence, qu'à compter d'aujourd'hui je le regarde, et je veux que vous aussi le regardiez, comme un jeune homme indépendant et maître de ses actions, qui n'aura plus désormais à recevoir de moi que des conseils et plus d'ordres. Il est entièrement affranchi de la puissance paternelle. »

Fritz fut vivement saisi de cette scène imposante. Sa mère le prit dans ses bras en versant des larmes de joie, et lui donna sa bénédiction. Elle s'éloigna ensuite pour préparer, à ce qu'elle dit, un festin, mais en réalité pour pouvoir se livrer dans la solitude à tout son attendrissement. Mes fils, de leur côté, quoiqu'ils ne ressentissent pas la moindre jalousie de la distinction dont leur frère avait été l'objet, en furent toutefois un peu abasourdis, et ils exhalèrent leurs sentiments par des railleries innocentes qui n'avaient rien d'amer. La conversation roula ensuite de nouveau sur les perles. Il fallut que je décrivisse la manière dont les perles se forment dans l'huître, la pêche, les travaux des plongeurs, détails trop connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter ici. Mais le résultat de cet entretien fut que, puisque nous étions assez heureux pour que les huîtres qui les fournissent se trouvassent sur les côtes de notre île, à une profondeur si peu considérable, il fallait absolument que nous établissions une pêcherie en règle. Je ne rejetai pas la proposition ; mais je jugeai que bien des choses nous seraient nécessaires pour cela que nous ne possédions point. Aussitôt chacun se chargea d'une partie de l'ouvrage pour y suppléer. Je fis deux grands et deux petits crochets de fer, auxquels j'adaptai de forts manches en bois, et aux deux plus grands j'attachai des anneaux de fer pour pouvoir les lier à notre chaloupe, laquelle en avançant ferait racle la terre aux crochets qui enlèveraient ainsi les huîtres. Ernest confectionna, d'après mes conseils, une espèce de ratissoire pour enlever des bords du rocher des nids

d'oiseau, dont je voulais faire une ample provision ; Jack s'occupait de faire une échelle à un seul montant ; François travailla avec sa mère à fabriquer des sacs de filet, que je voulais attacher à mes grands crochets pour recevoir immédiatement les huîtres détachées ; Fritz, enfin, se livrait avec ardeur à un travail mystérieux, il s'agissait de faire dans son kaïak une seconde ouverture pour y placer encore une personne avec lui. Je devinai sans peine son but et ses espérances. Quant à ses frères, ils n'y trouvèrent rien qui dût les étonner ; car il leur paraissait assez simple qu'il voulût de temps en temps se faire accompagner par un d'eux dans ses expéditions. Je n'ai pas besoin de dire que notre chaloupe fut chargée de toutes les provisions dont nous pouvions avoir besoin en voyage.

CHAPITRE XLIX.

Récolte de nids d'alcions. — Détails sur les perles fausses. — Pêche des perles. — Préparatifs pour faire de la soude. — Le sanglier d'Afrique. — Danger de Jack. — Les truffes. Coton-nankin. — Grand combat avec les lions. — Mort de Bill. — Retour à la maison. — Expédition aventureuse de Fritz. — Nouveau voyage à la baie des Perles. — Le cachalot.

Un jour que le vent nous était particulièrement favorable, nous appareillâmes pleins d'espérance, et nous partîmes accompagnés des vœux de ma femme et de François. La partie animale de notre équipage se composait du jeune Knips, singe que nous avions apprivoisé après la mort du vieux ; du chacal de Jack, qui commençait à vieillir, du chien Bill, qui se trouvait dans le même cas, et des deux jeunes chiens Braun et Falb, qui étaient devenus si vigoureux, qu'ils pouvaient se comparer à ceux que le roi indien Porus offrit à Alexandre le Grand, et qui, dit-on, étaient assez forts pour tenir tête à des lions et à des éléphants.

Jack insista pour accompagner son frère Fritz dans le nouveau tron que celui-ci avait pratiqué dans son kaïak ; ils devaient nous servir de pilotes, et reconnaître pour nous les passages les plus sûrs entre les écueils. Sous leur direction, nous ne craignîmes pas de nous aventurer dans les rochers des walruss, où les brisants présentaient en plus d'un endroit l'aspect le plus menaçant. Ils nous servirent de guides avec une prudence consommée, au point que je ne craignis point de hisser même une voile. Dans notre traversée, nous vîmes sur plusieurs rochers tantôt des dents, tantôt des squelettes tout entiers de walruss ; mais nous n'avions pas alors de temps à perdre, et il fallut laisser à un temps plus opportun le soin d'en faire une récolte. Arrivés dans les eaux tranquilles de la grande baie, nous trouvâmes une mer qui brillait comme un miroir, et sur sa surface d'élégants nautilles papyracés voguaient sans que rien les troublât. Nous contemplâmes longtemps avec intérêt les manœuvres intelligentes de ces jolis petits habitants des flots. Nos pilotes du kaïak en eurent bientôt pris quelques-uns des plus beaux, qui furent bien reçus de nous, et nous décidâmes sur-le-champ que cette baie s'appellerait désormais la baie des Nautilles. Nous passâmes ensuite devant un cap que nous appelâmes le cap Camus, parce qu'il ressemblait effectivement au nez d'une personne camarade. Quand nous fûmes doublé, nous vîmes de loin le promontoire de l'Arche, derrière lequel, d'après ce que nous dit Fritz, se trouvait la baie des Perles.

À la vue de l'arche, nous fûmes saisis d'étonnement et d'admiration. C'étaient à la fois la hardiesse et la légèreté de l'architecture gothique jointes à la grandeur et à la solidité des constructions cyclopéennes. En la traversant, nous fîmes une ample récolte de nids d'oiseau. Ernest fut le seul qui remarqua qu'il y avait de notre part quelque chose de ridicule à prendre tant de peine pour rassembler ces nids, tandis qu'il était incertain si jamais bâtiment étranger approcherait de notre île et consentirait à nous les acheter. Je répondis que l'espérance est un des trésors les plus précieux pour l'homme ; elle est fille du courage et sœur de l'activité : car l'homme courageux ne désespère jamais, et celui qui espère ne cesse de travailler pour parvenir au but de ses desirs ; il ne s'épuise pas dans des travaux inutiles et ne perd pas ses forces dans l'oisiveté. Après cette observation, je donnai l'ordre de cesser la récolte des nids, et je m'y étais décidé d'autant plus facilement que la marée qui commençait à monter devait nous aider à sortir plus promptement de l'arche. Nous y voguions si doucement et tellement à l'abri de tout danger, que nous pûmes en admirer à loisir la merveilleuse construction. On eût dit que le grand architecte du monde avait commencé un temple qu'il avait abandonné avant qu'il fût achevé, et dans lequel il était adoré, non par des êtres intelligents, mais par des animaux de toute espèce ; car on ne saurait se figurer la foule d'être vivants dont cette grotte était remplie. Dans le nombre, nous vîmes un petit poisson aux écailles blanches et brillantes, qui me parut être une espèce d'able, dont les écailles servent à faire les perles fausses. À peine ce mot m'eût-il échappé, que mes enfants voulurent absolument que je leur expliquasse comment on s'y prenait pour fabriquer des perles fausses. Je leur dis que l'on commençait par faire de petits grains de verre de la grosseur d'une perle, dans lesquels on insérait une pâte faite avec les écailles de ces petits poissons appelés ables, et que l'on rem-

plissait ensuite de cire. « Ces perles fausses, leur dis-je, sont de formes fort régulières; elles chatoient presque autant que les véritables, et ont l'avantage de se vendre à très-bon marché.

ERNEST. Puisque cela est ainsi, pourquoi se donne-t-on tant de peine pour pêcher les véritables?

JACK. Singulière question, en vérité; parce qu'elles sont plus précieuses.

FRITZ. Cette réponse est encore plus singulière que la question. Il s'agit de savoir pourquoi on les paye plus cher, puisqu'elles ne sont pas plus belles que les fausses.

LE PÈRE. La valeur des perles véritables se fixe, comme pour la plupart des objets de luxe, par ce que l'on appelle le prix d'affection.

Le corps de garde.

ERNEST. Qu'entend-on par là, mon père?

LE PÈRE. C'est le prix ou la valeur que l'on attache à un objet par une volonté arbitraire, par la mode ou par une prédilection individuelle, tandis que sa valeur intrinsèque est souvent presque nulle. Avant que l'on eût inventé les perles fausses, on portait les véritables à cause de leur beauté, et maintenant elles conservent leur prix dans le commerce, parce qu'il y a toujours des gens qui aiment à montrer qu'ils sont en état de dépenser plus d'argent que leurs voisins. »

Pendant que nous nous livrions à de pareils entretiens, nous sortîmes de l'arche, et nous nous trouvâmes dans une des plus belles baies qu'il fût possible de voir. Elle pouvait avoir sept à huit lieues de circonférence, et répondait parfaitement à la description que Fritz en avait faite. Le seul reproche que l'on pût faire à cette baie, c'était qu'il s'y trouvait un ou deux bancs de sable et quelques hauts-fonds; mais ces derniers se composaient principalement de rochers d'huîtres placés si peu profondément, qu'il était facile de les apercevoir, et qu'ils n'offraient, par conséquent, aucun danger.

Je n'ai pas besoin de dire que nous voguâmes avec un plaisir extrême sur cette admirable nappe d'eau, rasant l'agréable rivage qui nous offrait à la fois de riantes prairies, des bois touffus, des collines verdoyantes et de limpides ruisseaux. Nous nous dirigeâmes vers une crique assez vaste, tout près du banc d'huîtres sur lequel Fritz avait pêché ses perles : nous y étions attirés par la vue d'un ruisseau dont les eaux argentines nous promettaient une douce fraîcheur. Nos compagnons de voyage, à qui nous n'avions pu distribuer pendant la journée qu'une assez faible ration d'eau douce, sautèrent par dessus le bord pour arriver plus promptement près du ruisseau. Maître Knips seul n'eut pas le courage d'imiter ses camarades, et il nous fit bien rire par les gestes étranges qu'il fit, hésitant entre le désir de les suivre et la frayeur que lui causait la seule pensée de se rendre à terre à la nage. J'eus pitié à la fin du pauvre animal; je lui jetai une grosse corde par laquelle il descendit en tremblant sur le rivage.

Nous suivîmes sur-le-champ notre petit danseur de corde, et, le

jour tirant à sa fin, nous songeâmes à nous préparer un souper en règle. Il se composa d'une soupe de pemmican, de patates et de biseuit de maïs. Pour combustible, nous nous servîmes de bois que les eaux avaient déposé sur le rivage. Il avait été bien séché par le soleil, et les jeunes gens en rassemblèrent une provision considérable, afin de pouvoir entretenir pendant toute la nuit un grand feu de bivouac. Cela fait, nous nous disposâmes à dormir. Les chiens restèrent auprès du feu, où ils se trouvèrent fort bien; quant à nous, nous rentrâmes dans la chaloupe, avec laquelle nous mouillâmes à quelque distance du rivage, prêts à saisir nos armes au premier signal de danger que nous donneraient nos gardiens restés à terre. Pour surcroît de précaution, j'attachai notre vivace Knips au pied du mât, plein de confiance dans son active surveillance. Tout étant ainsi arrangé, nous nous retirâmes à la poupe de notre petit bâtiment, où nous dressâmes une tente de toile à voiles, et où nous nous étendîmes sur nos peaux d'ours et d'hyène. Nous passâmes une nuit tranquille, pendant laquelle nous n'entendîmes d'autre bruit que les hurlements des chacals, qui devenaient difficiles à supporter quand le nôtre y joignait sa voix détestable.

Le lendemain matin nous fûmes debout de bonne heure, et après avoir fait un solide déjeuner à la fourchette, nous nous rendîmes au banc d'huîtres, où nous fîmes une pêche si abondante, que je résolus de rester trois jours entiers en cet endroit. Nos huîtres étaient rassemblées en un grand tas sur la grève, pour y sécher au soleil : j'y ajoutai une certaine quantité de deux plantes que j'avais remarquées dans les environs, et qui me parurent être du kali et de la soude. Je désirais beaucoup pouvoir parvenir à fabriquer cette dernière matière, qui devait m'être fort utile, surtout pour faire du savon et pour raffiner le sucre. Vers le soir, une heure environ avant le souper, nous faisons chaque jour une excursion dans l'intérieur du pays, et nous ne revenions jamais sans rapporter avec nous quelques oiseaux connus ou inconnus.

J'y lus distinctement ces mots écrits en langue anglaise et avec une encre pourpre : « Saluez l'infortunée Anglaise de la Roche fumante ! »

La dernière soirée de notre pêche, nous éprouvâmes le plus grand désir de pénétrer un peu plus avant que de coutume dans le petit bois. Nous croyions avoir reconnu le cri de coqs d'Inde ou de paons, et nous n'aurions pas demandé mieux que d'abattre un quadrupède, s'il s'en fût présenté. Ernest et le brave Falb nous précédaient. Derrière eux marchait Jack avec son Jager. Fritz et moi étions restés sur la grève, où nous avions encore quelques dispositions à faire. Soudain nous entendîmes un coup de fusil suivi de cris affreux, et puis d'un second coup. A l'instant même Bill et Braun s'élançèrent du côté du bruit, et Fritz y courut aussi, tenant son aigle sur le poing. Il le décapuchonna, le lança, et puis tira un coup de pistolet. Les cris de détresse furent alors remplacés par ceux de : « A la mort ! » et de : « Victoire ! victoire ! »

Il va sans dire que moi aussi je me dirigeai le plus promptement possible vers la scène du combat. Au bout de deux minutes, j'aperçus entre les arbres Jack, qui s'avancait en hoitant, soutenu par Ernest et Fritz. Quand ils furent près de moi, Jack, s'étant arrêté, commença à se tâter tous les membres en gémissant et en pleurnichant. En plus de vingt endroits il dit : « J'ai mal ici, et ici, et ici ; je suis moulu comme un grain de poivre. »

Je me hâtai de le déshabiller pour l'examiner ; mais j'eus beau le regarder et presser tous les endroits, je ne trouvais rien de cassé ni de démis. Il respirait librement, et je ne vis rien d'extraordinaire sur son corps, si ce n'est trois ou quatre taches bleues, suite de coups ou de foulures. Aussi, quand je reconnus ce qu'il en était, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Est-il honorable, est-il permis, de la part d'un héros en herbe, de se livrer à des plaintes si vives, de soupirer et de pleurer pour si peu de chose ! »

Miss Jenny.

JACK. Vous appelez cela peu de chose ! J'ai été moulu, foulé aux pieds, presque écrasé. Cet animal m'a, pour ainsi dire, tiré l'âme du corps. Il s'en est fallu de peu qu'il ne m'ait éventré, et alors adieu le héros en herbe. Heureusement les braves chiens et le fusil de Fritz ont traité le monstre comme il le méritait.

LE PÈRE. Dis-moi donc quel est le monstre qui t'a si cruellement moulu ; je n'en ai encore aucune idée.

JACK. Quant à toi, Fritz, n'oublie pas de me garder la tête de cette horrible bête !... Oh ! mon genou !... Oh ! ciel ! ma jambe ! il faut la couper tout de suite !... Ah ! mon dos !... Nous en souperons ce soir et nous en déjeunerons demain ; il y aura assez pour deux repas.

LE PÈRE. Encore ! Est-ce le délire de la fièvre qui te fait parler ainsi ? Tu veux qu'on te coupe la jambe et que nous mangions ton dos à souper !

JACK. Non, non ! Mais je veux que la tête et les défenses soient conservées dans notre musée. Elles m'ont fait une belle frayeur, ces dents.

LE PÈRE. Saurai-je enfin, étourdis que vous êtes, de quel animal il s'agit ?

ERNEST. C'est d'un horrible sanglier d'Afrique que nous parlons. Il était effrayant à voir avec les longues peaux qui lui pendaient sous les yeux et sur les tempes, avec ses défenses longues de près d'un pied, avec son groin large comme la main, qui remuait la terre comme le soc d'une charrue et y creusait de véritables sillons.

LE PÈRE. Rendons grâce à Dieu de ce que nous avons échappé à un si grand danger, et occupons-nous maintenant du pauvre patient. Quoiqu'il ne soit pas blessé, la frayeur pourrait avoir pour lui des suites fâcheuses que nous devons prévenir.

En achevant ces mots, je donnai au petit chasseur un verre de vin de Canarie de notre propre fabrication, je lui lavai les membres meurtris avec ce même vin ; après quoi je le portai dans la chaloupe, où il s'endormit si promptement, que je n'eus plus aucune inquiétude sur

son compte. Cela fait, je dis à Ernest de me raconter ce qui s'était passé, et voici un abrégé du récit qu'il me fit :

« J'étais entré le premier avec Falb dans le bois, quand celui-ci me quitta tout à coup, en aboyant avec force, pour poursuivre un grand animal qui s'approchait par le taillis, et qui s'arrêta près d'un gros arbre pour y aiguïser ses défenses. Sur ces entrefaites, Jack était arrivé aussi, et son chacal s'était joint à Falb pour attaquer le sanglier. De mon côté, je m'approchai avec précaution en m'arrêtant d'arbre en arbre, épiant le moment favorable pour lui tirer mon coup de fusil. Le chacal, n'ayant pas mis la prudence nécessaire dans son attaque, reçut de l'animal un coup de pied qui lui fit jeter les hauts cris, et qui mit Jack dans une si grande fureur, que, sans bien mesurer la distance, il lâcha son coup. Le sanglier n'en fut que légèrement effleuré, et, comme il fallait s'y attendre, il tourna toute sa colère contre son nouvel assaillant. Jack se mit, comme de raison, à courir comme le vent. Je crus devoir alors tirer pour sauver mon frère ; mais la blessure que je fis au monstre ne fut pas mortelle et ne fit malheureusement qu'augmenter sa rage. Cependant, comme notre Jack sait courir aussi vite qu'un Hottentot, il aurait sans doute échappé s'il n'avait pas heurté du pied contre une racine d'arbre. Il tomba, et je le crus perdu ; mais le chien et le chacal attaquèrent si vigoureusement le sanglier par derrière, que celui-ci eut besoin de toutes ses forces et de toute son adresse pour se défendre contre eux, et tout ce qu'il put faire à Jack fut de le fouler et de le meurtrir avec ses pattes et ses genoux. Dans l'intervalle, j'avais rechargé mon fusil, et Bill arriva avec Braun sur le champ de bataille. Au même instant, l'aigle de Fritz fondit du haut des airs sur le monstre, de sorte que, préoccupé par tant d'attaques simultanées, il dut laisser à Fritz le temps de l'approcher d'assez près pour l'achever d'un coup de pistolet, et c'est là, mon père, le troisième coup de feu que vous avez entendu. Quand j'arrivai sur la place, tout était fini. Jack se releva en pleurant ; Fritz et moi le primes sous le bras, et ayant jeté un regard en arrière, je vis avec étonnement le singe et le chacal qui semblaient se disposer à partager entre eux les restes du sanglier,

Nous vîmes Fritz descendre par une corde du haut du rocher où il s'était posté pour nous saluer.

Cependant, m'étant rapproché, je reconnus que c'était une espèce de navets qu'ils se disputaient, et j'eus de la peine à leur en arracher une demi-douzaine que je vous rapporte dans ma gibecière. A en juger par l'odeur, ils ne valent pas grand'chose, car je la trouve forte et désagréable.

LE PÈRE. Voyons, mon fils. Si je ne me trompe, tu viens de faire une découverte qui n'est pas sans importance pour notre cuisine. En effet, ce sont des truffes excellentes que tu as trouvées.

ERNEST. Comment, mon père ! vous les mangez toutes crues ? Je croyais qu'elles n'étaient bonnes que cuites, dans des ragoûts.

LE PÈRE. Cela dépend des goûts.

FRITZ. Où trouve-t-on communément les truffes ? Croissent-elles en Europe, et peut-on les cultiver ?

LE PÈRE. Elles sont assez abondantes en Europe, surtout en Italie, en France et même en Allemagne. On les trouve ordinairement dans les forêts de chênes, ou bien au pied de chênes ou de hêtres isolés. Pour les cueillir, on prend une bêche, et l'on se fait accompagner d'un chien ou d'un cochon. Ces animaux reconnaissent à l'odorat les endroits où les truffes se trouvent, et remuent la terre avec les pieds ou le mufle ; on découvre aussi la place par des essaims de mouches qui volent au-dessus.

FRITZ. Ces plantes n'ont-elles donc point de tiges ni de feuilles qui puissent faire reconnaître leur présence ?

LE PÈRE. Elles n'en ont point. On ne sait même pas au juste si ce sont des racines, des fruits ou des champignons, et l'on ignore absolument comment elles se reproduisent. Du reste, on en trouve de toutes les grosseurs, depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'une pomme.

ERNEST. Ne connaît-on qu'une seule espèce de truffes, ou bien y en a-t-il plusieurs ? Je voudrais savoir encore si on les compte au nombre des plantes, puisqu'elles n'ont ni racines, ni tiges, ni graines.

LE PÈRE. Tu m'en demandes plus que je ne peux te dire. En général, on les range parmi les champignons, quoiqu'elles en diffèrent sous plusieurs rapports. Je crois qu'il n'y en a, à proprement dire, qu'une seule espèce, qui présente quelques variétés quant à la grosseur et à la couleur, et selon le lieu et le terrain où elle a été trouvée. Du reste, la différence de couleur ne se manifeste guère qu'à l'extérieur, qui est tantôt noir, tantôt blanc, tantôt marbré ; le dehors est presque toujours d'un jaune noir.

Pendant ces discours, le soleil avait disparu, et la nuit en tombant nous avertit qu'il était temps de songer au souper et au repos. Nous aurions bien désiré avoir nos chiens ; mais ils étaient restés auprès du sanglier, et il était trop tard pour les aller chercher. Nous allâmes donc, selon notre usage, le feu de bivouac, et après avoir pris quelques aliments froids, nous allâmes nous coucher dans notre chaloupe, où nous passâmes une nuit presque aussi tranquille que si nous eussions été à Felsenheim.

Le lendemain de grand matin, nous nous mîmes en route pour le champ de bataille, afin d'examiner le sanglier tué et tenir un conseil sur l'utilité que nous pourrions en retirer. Nous laissâmes pourtant reposer le pauvre Jack, qui, après son aventure, n'était nullement disposé à se joindre à notre expédition. Dès que nous fûmes près du bois, le chacal et les chiens vinrent au-devant de nous en sautant de joie, et nous reconnûmes avec plaisir qu'il ne leur était arrivé aucun accident pendant la nuit. A la vue du sanglier, je fus surpris de sa grosseur monstrueuse, ainsi que de son excessive laideur. Pendant que je le contemplais en silence, Fritz remarqua que c'était là une excellente occasion de remplacer nos jambons de Westphalie, dont la provision était depuis longtemps épuisée. Je répondis qu'il était à craindre que la chair d'un vieux sanglier d'Afrique ne fût pas fort tendre ni bien facile à digérer, et que, selon moi, il valait mieux commencer par examiner le terrain pour voir si nous ne trouverions pas encore des truffes. Il n'y en avait plus à l'endroit où mon fils avait recueilli les premières ; mais l'œil perçant de Fritz n'ayant pas tardé à distinguer des essaims de petites mouches qui voltigeaient de distance en distance, nous y fouillâmes, et nous ne fûmes pas longtemps à faire une récolte abondante de ces précieux cryptogames.

Nous étant ensuite occupés du parti qu'il fallait tirer de notre sanglier, nous nous décidâmes à n'emporter que la tête et les quatre membres. Comme ils étaient fort lourds, nous fîmes cinq claies avec des branches d'arbres ; nous attelâmes à chacune des trois premières un de nos trois chiens, je me chargeai de la quatrième, et Fritz et Ernest traînèrent la dernière. Cependant, peu accoutumés à la bride, nos attelages ne suivirent pas, dans leur marche, un ordre bien réglé, d'autant plus que le chacal, auquel nous n'avions point assigné de tâche, allait et venait de l'une à l'autre, dérangeait les chiens, et cherchait, en outre, à s'emparer d'une partie du produit de la chasse. En conséquence, Fritz se vit obligé d'abandonner à Ernest tout seul le soin de traîner la claie où se trouvait la monstrueuse tête du sanglier, et de prendre sur lui le rôle de guide de la caravane. Arrivés sur la grève, à peine eûmes-nous rendu la liberté à nos chiens, que ceux-ci retournèrent, avec la rapidité de la flèche, à la carcasse du sanglier, et ne revinrent auprès de nous que quand ils se furent amplement repus de sa chair.

Comme nous nous disposions, après cela, à mettre en pièces nos claies, nous remarquâmes que la plupart des branches dont elles se composaient étaient chargées d'une espèce de noix fort douces, mais qui, au lieu de noyan, renfermaient du coton long et fin et d'une couleur fauve, ressemblant beaucoup à celle du nankin, qui en effet est fabriqué d'un coton dont la couleur naturelle est celle de l'étoffe ; il est originaire de la province de Nankin en Chine. Je pensai donc que ce pouvait bien être là la véritable plante du nankin, et je mis soigneusement de côté toutes les noix que je pus recueillir, pour les faire voir à ma femme, me réservant de saisir la première occasion pour en ramasser autant que j'en pourrais trouver, et en même temps pour choisir deux jeunes arbustes bons à être transplantés.

Sur ces entrefaites, Fritz et Ernest songeaient à rôti la hure du sanglier à la mode otahitienne pour notre souper, après l'avoir préalablement farcie de truffes, ce qui nous promettait un repas fort délicat. Jack, qui s'était réveillé, sortit de la chaloupe et vint aider ses frères, pendant que, de mon côté, je faisais les premiers préparatifs nécessaires pour fumer les cuisses et les épaules. Le coucher du soleil nous surprit dans ces diverses occupations, de sorte que je n'eus que tout juste le temps d'allumer un petit feu, quand tout à coup le silence des premières ombres de la nuit fut interrompu par un rugissement terrible qui retentit du fond du bois voisin, et que les échos rendirent bien plus affreux en le répétant. A ce bruit, notre sang se glaça dans nos veines. Pendant un moment, nous osâmes nous flatter que ce bruit ne se renouvellerait pas, et qu'il n'avait été causé que par la chute d'un rocher. Mais notre espérance ne fut pas de longue durée, le rugissement ne tarda pas à se faire entendre de nouveau ; et bientôt d'autres rugissements, les uns plus éloignés, les autres plus rapprochés, s'y joignirent comme pour y répondre.

« Quel infernal concert ! s'écria à la fin Fritz en sautant sur ses jambes et en saisissant son fusil de chasse. Des dangers nous menacent. Attisez le feu, retournez à la chaloupe, et tenez vos armes en état. Je vais aller à la découverte dans mon kaïak ; car je crois avoir entendu des rugissements fort rapprochés, sur la côte même. »

En un clin d'œil le brave jeune homme fut dans son canot, se dirigeant vers l'embouchure du ruisseau, et il ne disparut que trop promptement dans l'obscurité de la nuit. Pour le reste, nous suivîmes, quoiqu'à regret, ses instructions ; nous ajoutâmes du bois au feu, et rentrâmes dans la chaloupe, prêts à tirer ou à forcer de rames pour nous éloigner, selon que le cas l'exigerait.

« Je suis pourtant surpris, dit Jack, que Fritz nous ait ainsi laissés dans l'embarras en un moment où il savait que nous avions si grand besoin de son secours. Je croyais que c'était un garçon de cœur. »

— Et je suis sûr qu'il l'est, répondis-je ; si je crains quelque chose, c'est plutôt son intrépidité, qui pourrait bien le pousser à s'exposer à de trop grands dangers. Que le ciel le préserve !

— Ce que je ne conçois pas, dit Ernest, c'est qu'il ait osé vous donner ainsi des ordres, mon père, et qu'il soit parti avec son kaïak sans que vous lui en ayez accordé la permission.

— Cela s'explique, mon enfant, par son courage, par son ardeur, et surtout par sa présence d'esprit, qui lui fait comprendre en un instant quel est le meilleur parti à suivre. C'est une supériorité que prennent toujours sur les autres hommes ceux de qui la bravoure est prouvée.

Nous parlions encore, quand nous vîmes notre singe Knips, le chacal et les chiens courir en toute hâte auprès de notre feu. Knips fit une terrible grimace quand il s'aperçut que nous nous étions embarqués sans lui. Il s'assit sur la table que nous avions dressée pour le souper, et tint des regards inquiets fixés sur l'intérieur des terres. Il tremblait de tous ses membres et ne cessait de se gratter. Le chacal et les chiens s'assirent, au contraire, par terre derrière le feu, regardant du même côté que le singe, et faisant entendre alternativement des aboiements de colère et des hurlements d'effroi.

Cependant les rugissements devenaient toujours plus fréquents et semblaient se rapprocher. Bientôt il me parut les entendre du côté de notre champ de bataille. Je m'imaginai alors que c'était une couple de léopards ou de panthères, qui, attirés de ce côté par l'odeur d'un sanglier mort, avaient forcé nos quatre compagnons à une retraite si précipitée. Mais, au bout de quelques moments encore, nous aperçûmes, à la faible lueur que jetait au loin notre feu, un animal monstrueux, s'avancant par bonds rapides, et qu'à ses rugissements plus distincts et à sa forme nous reconnûmes pour être un lion, mais d'une taille telle, que jamais on n'en a vu de semblable en Europe dans aucune ménagerie. Quand il eut achevé d'exprimer la colère que lui causait la vue de notre feu, il s'assit comme un chat sur ses pattes de derrière, et jeta, tantôt sur nos chiens, tantôt sur la hure, des regards où la rage et la faim se peignaient à la fois. Pendant ce temps, il frappait la terre de droite et de gauche avec sa queue, et tous ses mouvements indiquaient les désirs avides dont il était animé.

Le roi des forêts daigna, au bout de quelque temps, se relever majestueusement, et il se mit à marcher lentement. Il rugit encore, mais son organe était moins plein, plus criard, et semblait exprimer du dépit plutôt que de la fureur. Il se rendait souvent au bord du ruisseau pour rafraîchir sa guele altérée ; puis il revenait avec une promptitude qui me faisait craindre, à chaque fois, qu'il ne se fût à la fin décidé à l'attaque. Je crus remarquer aussi que les demi-cercles qu'il décrivait autour de nous devenaient de plus en plus resserrés, jusqu'à ce qu'il finit par prendre une position des plus menaçantes. Il s'étendit de toute sa longueur par terre, les yeux étincelants tournés de notre côté et redoublant la rapidité des mouvements de sa queue. Mais, avant que j'eusse eu le temps de décider s'il fallait tirer ou gagner le large, j'entendis, du sein des ténèbres, retentir un coup si terrible que j'en tressaillais de frayeur et presque de colère.

« Oh ! voilà Fritz ! » s'écria Ernest en poussant un soupir qui trahissait toute son inquiétude ; et Jack poussa un grand éclat de rire, excité moins par le plaisir que par la tension de ses nerfs. Le lion

sauta en l'air avec un rugissement effroyable, demeura immobile pendant quelques secondes, puis chancela et finit par rester sans mouvement sur la place d'où naguère il nous épiait.

« Ah! ah! dis-je à mon jeune compagnon, le lion est frappé au cœur, et Fritz a fait un chef-d'œuvre. Mais je veux aller à son secours dans le cas où il aurait encore quelque danger à courir. Vous, restez ici, prêts à tirer vos coups, s'il est nécessaire. »

Je donnai donc quelques coups de rames, et je sautai de la chaloupe à terre, en un endroit où l'eau était peu profonde. Les chiens m'entouraient avec toutes les marques de la joie; mais ils me quittèrent bientôt après de nouveau, et continuèrent à jeter des regards inquiets vers le bois. Cette conduite m'indiquait qu'il fallait user de précaution. En effet, au bout de quelques instants, un second lion, un peu plus petit, à la vérité, que le premier, mais cependant toujours monstrueux, arriva du même côté, s'approchant à grands pas du lieu de notre débarquement. Il s'arrêta un instant à la vue de notre feu; mais bientôt il continua son chemin sans avoir l'air de s'inquiéter ni de son éclat, ni de notre présence ou de celle de nos chiens. Il allait et venait d'un air préoccupé, cherchant évidemment son compagnon que nous avions tué, et l'appelant d'une voix qui n'avait rien d'aimable. Je compris que c'était la lionne, et je me félicitai de ce qu'ils n'étaient pas venus tous deux à la fois, puisque nous n'aurions pas pu résister à leur attaque réunie.

Au bout d'une couple de minutes, elle trouva son époux. Arrivée près de lui, elle le tâta avec ses pattes de devant, le flaira, lécha sa plaie sanglante, puis elle poussa un affreux cri de détresse et grincea des dents comme si elle eût voulu les aiguïser pour le combat.

Paf! encore un coup partit, et l'animal souleva sa patte droite blessée. Les chiens, voyant que, de mon côté, j'étais prêt à tirer, s'élançèrent à la fois sur la lionne; ils s'étaient déjà attachés sur différentes parties de son corps, avant que j'eusse eu le temps de lâcher mon coup et de fracasser la mâchoire de notre ennemie. Il s'ensuivit un combat si terrible, que je puis bien dire que, de ma vie, je n'ai rien vu de si affreux. L'obscurité de la nuit, les rugissements de la lionne, les cris plaintifs des chiens, qui indiquaient, à la fois, leur colère et leur frayeur, se réunissaient pour faire sur moi l'impression la plus vive. Je fus un moment embarrassé sur ce que je devais faire, et le monstre profita de mon incertitude pour donner au pauvre Bill, qui avait eu l'imprudence de s'attacher à son gosier, un coup de patte qui l'éventra, tant les griffes de la lionne étaient aiguës. Notre fidèle chien tomba mort à côté de son ennemie expirante. Je m'approchai alors avec mon couteau de chasse; en ce moment, j'aperçus Fritz à la faible lueur de notre foyer. Il se disposait à tirer. Je fis quelques pas au-devant de lui, et, le prenant par la main, je le conduisis sur le champ de bataille, en l'engageant à se réunir à moi pour rendre grâce au ciel de nous avoir délivrés d'un péril si imminent. Nous criâmes après cela à Ernest et à Jack de venir nous joindre. Ils arrivèrent et se jetèrent dans nos bras en versant des larmes de joie et d'attendrissement. Restés seuls dans la chaloupe, ils avaient en peur, en même temps, pour eux et pour moi, et cherchaient alors tous les moyens de se convaincre que nous étions réellement tous sains et saufs.

Notre premier soin fut d'ajouter de nouveaux aliments à notre feu de garde; puis, ayant allumé des torches, nous retournâmes sur le champ de bataille.

Le premier objet que nous y aperçûmes fut notre pauvre Bill, toujours suspendu à la gueule de la lionne, mais sans vie.

« Ernest, s'écria Fritz, vois ce pauvre animal! tu devrais bien lui composer une épitaphe; il le mérite beaucoup mieux que l'âne, qui n'a péri que par sa propre faute et par sa bêtise. »

— J'y songerai, répondit Ernest; mais je dois avouer que la frayeur que j'ai éprouvée a glacé le sang dans les veines de ma muse. Quels monstres! ils sont grands comme des taureaux; mais que d'adresse et de sûreté dans leurs mouvements! Il faut convenir que le ciel s'est montré plein de miséricorde pour nous.

— C'est la raison, que Dieu a daigné accorder à l'homme, reprit Fritz, qui le met en état de combattre avec avantage des ennemis incomparablement plus forts que lui. »

Il fut convenu que, quand le jour paraîtrait, nous nous emparerions des dépouilles opimes que notre victoire nous avait procurées; mais nous ne voulûmes pas tarder davantage à rendre au pauvre Bill les honneurs funèbres. Son convoi eut lieu aux flambeaux, et Ernest composa pour lui une épitaphe dans laquelle il célébra son courage dans les combats, sa douceur au logis, et rappela qu'il était mort glorieusement en défendant ses maîtres contre une lionne.

Le danger passé, nous commençâmes tous à la fois à sentir que nous n'avions pas soupé. Nous courûmes au trou dans lequel notre hure cuisait à la mode d'Otaïti; mais il aurait fallu voir la mine allongée de mes trois fils quand ils la trouvèrent noire comme un charbon. Moi seul je ne me livrai point au désespoir à cet aspect. Je cherchai la vérité sous ces apparences peu favorables, et je trouvai, en effet, l'intérieur parfaitement cuit à point, et répandant, grâce aux truffes dont il était farci, le fumet le plus agréable. Le souper fini, nous nous couchâmes dans notre chaloupe, où nous fûmes obligés de nous couvrir avec soin, tant le froid nous parut vif. C'est sans doute

cette fraîcheur des nuits qui est cause que beaucoup d'animaux de la zone torride ont la peau garnie de longs poils.

Au point du jour, nous nous occupâmes à dépouiller les lions de leurs peaux, ce qui ne nous prit qu'une couple d'heures, grâce à ma pompe foulante. Nous abandonnâmes, ainsi qu'on peut le penser, les restes de ces animaux aux oiseaux de proie, qui ne tardèrent pas à venir fondre sur eux de tous les points de l'horizon; on eût dit, à les voir arriver en si grand nombre, tandis qu'auparavant rien n'annonçait leur présence, qu'ils avaient été créés tout exprès pour cette occasion. A mesure que le jour avançait, l'odeur des huîtres à perles, que nous avions rassemblées en tas sur la grève, devint si insupportable, que nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous remettre en route pour retourner à la maison, dès que nous eûmes dépouillé les lions. Je montai dans la chaloupe avec Ernest et Jack, et Fritz occupa de nouveau son kaïak, dans lequel il nous servit encore de pilote pour trouver la passe qui conduisait hors de la baie. Dès que nous fûmes arrivés en sûreté dans la haute mer, il se rapprocha de nous et me remit une lettre, arrivée, à ce qu'il me dit, par la poste avant que je fusse éveillé. Accoutumé à des plaisanteries de ce genre, je pris l'écrit de l'air le plus sérieux, et me retirai à l'écart pour le lire. J'y vis, à mon regret, que toujours préoccupé de son Anglaise naufragée, il avait pris la résolution de tenter une aventure dont je regardais le succès comme impossible. Je réfléchis un instant aux arguments que je devais employer pour le décider à y renoncer; mais, quand je revins sur le tillac, je vis qu'il était déjà parti et qu'il forçait de rames dans une direction opposée à celle que nous suivions. Je ne pus donc faire autre chose que de prendre le porte-voix et de lui crier: « Adieu, Fritz, sois prudent, que le ciel te préserve et te fasse revenir promptement! »

Nous nous dirigeâmes assez tristement du côté du levant, car je croyais ne pas devoir laisser ma femme dans l'inquiétude, en attendant le retour de Fritz, de sorte que, vers le soir, nous arrivâmes sains et saufs dans la baie du Salut; mais la joie de ma femme en nous revoyant fut singulièrement amortie par l'absence de son aîné, et celle de François par la mort de Bill. En revanche les divers objets que nous apportions nous valurent le meilleur accueil, et surtout notre coton-nankin et les graines de cette plante, dont la soigneuse ménagère s'empara, dans l'intention de saisir la première occasion pour les planter. Je me chargeai de préparer les peaux de lions, et je les transportai, à cet effet, à l'île des Requins.

Cinq jours s'écoulèrent sans que nous recussions la moindre nouvelle de Fritz, et nous commençâmes déjà à ne plus penser qu'à lui. Aussi la proposition que je fis d'aller au-devant de lui, au moins jusqu'à la baie des Perles, fut-elle accueillie avec une satisfaction unanime. Ma femme voulait absolument nous accompagner, et je résolus, d'après cela, d'employer à cette expédition notre grand bâtiment, la pinasse, dont nous ne nous servions plus que dans des occasions fort rares. Il nous fallut, après cela, quelques jours pour remettre ce bâtiment à flot, le radoubier, et raccommoder les voiles et les cordages. Ma femme s'occupait, pendant ce temps, à faire des sacs, tant pour le coton que pour la potasse que je voulais fabriquer; elle prépara aussi les provisions que nous devions emporter dans notre voyage, et notamment le biscuit. Enfin, quand tout fut prêt, nous nous embarquâmes un matin par un beau temps et un vent favorable qui nous poussa promptement jusqu'à l'entrée de la baie. Là, un embarras auquel je n'avais pas songé se présenta. Je ne savais pas comment notre pinasse, qui tirait beaucoup plus d'eau que la chaloupe, parviendrait à franchir l'étroite passe qui y conduisait, surtout n'ayant plus de pilote en avant de nous. Quoi qu'il en soit, nous parvînmes dans la baie, aidés par la marée montante, mais nous sans avoir heurté avec tant de force contre un écueil, ou, du moins, contre ce que je pris pour un écueil, que je crus un moment que nous allions être submergés. A peine avions-nous échappé à ce danger, que nous entendîmes tout à coup un bruit fort étrange. On eût dit un coup de vent soudain, et au même instant nous vîmes s'élever de la mer une colonne d'eau qui ne tarda pas à retomber sous la forme d'une pluie abondante.

« O mon père! s'écria François, n'est-ce pas là ce que l'on appelle une trombe? »

— Non, mon fils, répondis-je. Une trombe, que l'on regarde généralement comme un phénomène électrique, est occasionnée par un nuage qui s'abaisse vers la surface de la mer, sous la forme d'un siphon, et attire l'eau, qui, de son côté, apparaît comme une vaste colonne tournoyante, et, dans sa marche, entraîne tout ce qu'elle rencontre, causant les plus grands malheurs aux vaisseaux qui se trouvent sur sa route. Mais il suffit d'un ou deux coups de canon pour dissiper sur-le-champ ce dangereux phénomène. »

Pendant cette explication, l'objet que j'avais cru être un rocher disparut; mais je ne doutai point qu'il ne revint bientôt sur l'eau. Je dis donc à mes enfants de se tenir, mèche allumée, devant nos deux petits canons, pendant que, le gouvernail en main, je m'occuperais de diriger notre bâtiment. En effet, l'objet ne tarda pas à reparaitre, et nous ne pûmes plus douter que ce ne fût un énorme poisson. Nos deux coups de canon partirent à la fois, et le monstre blessé s'enfonça sous l'eau. Bientôt cependant il remonta encore, lança de nouveau

de l'eau par son large évent; mais, cette fois, elle était mêlée de beaucoup de sang. Dans l'intervalle, mes enfants avaient eu le temps de recharger leurs pièces, et un troisième coup de canon acheva le cétacé, qui alla échouer sur un petit banc de sable situé dans la baie.

Nous étant approchés du banc, nous calculâmes que notre ennemi devait avoir au moins quarante pieds de long; et, en le voyant de plus près, je pus répondre aux questions pressées de mes fils que c'était bien certainement un cachalot que nous avions tué.

Comme nous commençons à nous livrer à la joie du triomphe, notre attention fut soudain attirée vers un objet qui nous menaçait d'un danger bien plus éminent que celui auquel nous venions d'échapper. Je crus voir assez distinctement, quoiqu'à une fort grande distance, un sauvage dans un canot, qui tantôt s'arrêtait pour nous examiner, tantôt se cachait derrière les avances des rochers de la côte, manœuvre qu'il réitéra à plusieurs reprises. Cette apparition m'inquiéta plus que je ne jugeai convenable de le dire. Je commandai de recharger notre artillerie et de mettre toutes nos armes en état, ainsi que de former, avec les tiges de maïs que j'avais apportées pour faire de la potasse, une espèce de parapet qui pût nous mettre à l'abri des flèches, des javelots et des frondes.

Tenant toujours l'œil attaché sur la place où le canot venait de disparaître pour la dernière fois, j'en vis un qui sortait d'une anse et qui ne me sembla pas être le même. Ayant disparu à son tour, un troisième se fit voir. Je pris alors le porte-voix et adressai aux inconnus quelques questions en langue malaise; mais je ne reçus aucune réponse, et Jack me dit que je ferais peut-être mieux de proférer quelques gros jurons en anglais. Je risais encore de son idée, quand s'emparant à son tour du porte-voix il exécuta lui-même ce qu'il m'avait proposé, et cela avec tant d'énergie, que je n'eus rien de plus pressé que de lui imposer silence.

Sur ces entrefaites, le premier sauvage reparut dans son canot, tenant à la main un rameau vert, et se dirigea vers nous en droiture. Je ne doutai pas que cette nouvelle manœuvre ne fût la suite de l'idée qui était venue à Jack, et j'attendais avec une vive curiosité l'arrivée de l'étranger. A mesure qu'il s'approchait de nous, il faisait les mines les plus étranges; il nous montrait les dents en riant, nous envoyait des baisers et faisait des gestes on ne saurait plus comiques avec ses mains et ses bras.

Tout à coup un cri général s'éleva parmi nous : « Mais c'est là Fritz ! c'est vraiment lui ! pourquoi donc s'est-il amusé à nous faire prendre ainsi le change ? »

C'était lui en effet. Il arriva, s'élança sur notre pont, où nous l'entourâmes tous, l'embrassant, le félicitant, lui serrant les mains. J'ai dit tous... mais non ! sa mère seule demeura immobile; des larmes de joie coulaient de ses yeux, et ce ne fut qu'après quelques minutes du silence le plus expressif qu'elle recouvra assez de sang-froid pour pouvoir, à son tour, serrer son fils dans ses bras.

CHAPITRE L.

L'Anglaise naufragée. — Dépouillement du cachalot. — Fuite de Jager. — Son retour et celui de Wallrath par les soins de l'Anglaise. — Le cormoran. — Les perles. — Histoire de l'expédition de Fritz pour trouver l'Anglaise. — Dangers qu'il court. — Heureux résultat de son voyage.

Aussitôt que nous pûmes laisser à Fritz un peu de liberté, il promit de nous expliquer en détail l'espèce de mystère qui avait accompagné son retour; mais on l'accabla de tant de questions, qu'il lui fut impossible de mettre aucun ordre dans ses réponses. Aussi ne fut-ce qu'au bout de quelque temps que je pus parvenir, après l'avoir tiré à part, à lui demander d'abord s'il avait réussi dans le but de son voyage, et ensuite pourquoi il s'était pendant si longtemps moqué de nous.

« Quant au premier point, me répondit Fritz, je puis vous dire que j'ai, grâce au ciel, parfaitement réussi, et, quand au second, je vous avouerai franchement que je vous prenais pour des pirates malais, et que j'ai voulu vous effrayer en vous faisant croire que je n'étais pas seul. »

J'aurais bien désiré continuer sur-le-champ mes questions au brave jeune homme; mais ma femme, étouffant sa propre curiosité, insista pour que Fritz commençât par s'approprier, disant qu'elle ne voulait pas qu'il conservât plus longtemps la figure noircie qui nous l'avait fait prendre pour un nègre. Lorsqu'il fut bien lavé et qu'il eut repris sa couleur naturelle, je me disposais à reprendre le cours de son interrogatoire, quand il me prévint en me demandant pourquoi nous avions tiré tant de coups de canon. Je lui racontai les détails de notre aventure avec le cachalot. Mais nous n'avions pas de temps à perdre; la marée montait avec tant de force, qu'il nous fallait chercher un monillage sûr pour ne pas être jetés avec violence contre la côte. Fritz nous indiqua une petite île en me disant tout bas que c'était là qu'il avait déposé sa compagne, l'Anglaise naufragée.

Je souris en remarquant le motif qui lui faisait préférer ce monillage à tout autre, et je ne pus m'empêcher d'admirer les mouvements et l'activité qu'il se donnait pour nous y faire arriver promptement. Il s'était remis dans son canot et nous précédait pour nous montrer

le chemin. Il nous conduisit ainsi derrière une petite île romantique de la baie des Perles, où une étroite langue de terre formait un port si sûr, que nous pûmes approcher du rivage d'assez près pour nous y amarrer par un câble à un arbre.

Fritz sauta à l'instant même de son kaïak, et, sans rien dire à personne, il courut vers un joli petit bois, où nous vîmes une hutte construite comme celle des Hottentots, et ombragée de palmiers et d'autres grands arbres. Il va sans dire que nous suivîmes le plus vite possible notre guide, et, en arrivant près de la cabane, nous vîmes devant la porte un foyer composé de grosses pierres sur lesquelles, au lieu d'une marmite, était placé un énorme coquillage.

En nous apercevant, Fritz fit entendre une exclamation de *Ho hé!* signal sans doute convenu; et au même instant nous vîmes descendre avec agilité du haut de l'arbre un jeune matelot à la taille gracieuse et élancée.

Il serait impossible de décrire les sensations diverses et étranges que nous éprouvâmes tous à cet aspect inattendu. Depuis dix ans entiers, le genre humain avait été comme mort pour nous, et voilà que soudain il ressuscitait tout entier dans un seul individu, au point que tous les sentiments de bienveillance, de joie et de fraternité s'élancèrent en quelque sorte du fond de notre cœur vers cet être qui nous apparaissait, tandis que, d'un autre côté, notre surprise était si grande, que nous demeurâmes pendant quelque temps à la fois muets et immobiles.

De son côté, l'étranger était aussi resté au pied de l'arbre; il paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir avec nous. Mais Fritz eut bientôt mis un terme à notre embarras réciproque; il ôta son chapeau emplumé et le jeta en l'air en criant : « Vive le jeune lord Montrorse de la Roche fumante ! Qu'il soit le bienvenu, comme ami et comme frère, dans le cercle de notre famille. »

— Qu'il soit le bienvenu ! qu'il vive ! » répétâmes-nous tous; et aussitôt l'aimable étranger s'approcha de nous d'un air si franc et si prévenant, qu'il gagna, dès le premier abord, notre bonne opinion. Je m'avançai, et, en qualité de chef de la famille, je lui pris les deux mains et le saluai en anglais avec autant d'amitié et d'affection que s'il eût été un de mes propres enfants. Il ne répondit que par quelques mots timides, proférés à voix basse; puis s'adressant à ma femme, il se recommanda tout particulièrement à sa bienveillance et à sa protection.

J'avais compris, à l'exclamation de Fritz, qu'il ne voulait pas que, dans les premiers moments, ses frères sussent que le nouvel hôte fût une jeune personne. Quant à moi, j'étais dans le secret, et ma femme n'eut pas de peine à le deviner. Nous recommandâmes à nos enfants de traiter le jeune étranger avec tous les égards possibles. Ils n'hésitèrent pas à le promettre, et les chiens eux-mêmes se réunirent à eux pour accabler le nouveau venu de caresses.

Mes enfants ne cessaient de courir à la pinasse pour y chercher une table, des plants, de la vaisselle, des provisions; car ils prétendaient célébrer l'arrivée de leur nouvel ami par un souper abondant et délicat. Ma femme, de son côté, ne voulait rien épargner pour donner une haute idée de ses talents culinaires, tandis que le soi-disant lord faillit trahir son sexe par le zèle et l'adresse avec lesquels il aidait ma femme dans les soins que celle-ci donnait à la cuisine. Notre repas fut arrosé par plusieurs cruches de notre meilleur hydromel et par quelques bouteilles de vieux vin de Canarie, ce qui inspira à mes enfants une gaieté folle. Mais il en résulta ce qui arrive souvent aux jeunes gens quand ils se trouvent pour la première fois avec des personnes à qui ils désirent de plaire; c'est-à-dire que leurs discours, presque tous adressés au modeste étranger, prirent une si forte teinte de raillerie, que je crus devoir donner le signal de la retraite, d'autant plus que Fritz, qui mêlait à sa gaieté une teinte visible de jalousie, devenait beaucoup trop susceptible pour que je voulusse le soumettre plus longtemps à une semblable épreuve. Je criai donc : « Au lit ! » et, sur-le-champ, on se disposa à obéir au commandement. Lord Edouard voulait remonter sur l'arbre d'où il était descendu à notre arrivée; mais nous le forçâmes d'accepter un lit plus commode dans la pinasse.

« Hélas ! dit Fritz à cette occasion, notre nouvel ami n'est pas difficile à satisfaire. Depuis que nous sommes dans cette île, il a couché sur l'arbre et moi dans la cabane; mais, pendant tout le cours de notre voyage, nous avons été obligés de passer la nuit sur des rochers isolés, afin d'être en sûreté contre les attaques des bêtes féroces. Nous tirions alors notre kaïak sur la grève, et nous nous endormions chacun dans notre tron, enveloppés dans nos manteaux, et nos armes chargées à côté de nous. Il y a deux jours que nous habitons cette île, parce que mon kaïak avait besoin de grandes réparations. »

Ma femme avait écouté avec beaucoup d'intérêt le commencement de ce récit; mais, comme elle tenait toujours les yeux attachés sur l'étranger, elle saisit les premiers signes de fatigue qu'il donna pour le mener coucher. Les enfants restèrent encore assez longtemps auprès du feu, causant entre eux et croquant des pignons; j'admirai l'adresse avec laquelle les plus jeunes interrogeaient Fritz et cherchaient à lui faire avouer d'où lui était venue la première idée de son voyage. Fritz répondit gaiement à leurs questions railleuses, se laissa entraîner à raconter son aventure avec l'albatros, et mit tant

de franchise et d'abandon dans ses discours, qu'il finit par s'oublier tout à fait, et par mettre à la place de lord Edouard une miss Jenny que personne ne connaissait encore. Ses frères n'eurent pas de peine, d'après cela, à découvrir le secret qu'il voulait leur cacher; mais, dans le premier moment, ils ne firent semblant de rien, et, continuant à parler toujours de lord Edouard, ils l'enlaçèrent si bien dans ses propres filets, qu'il n'eut plus possible de leur cacher plus longtemps la vérité.

Le lendemain matin, les trois espiègles n'eurent rien de plus pressé que de souhaiter respectueusement le bonjour à miss Jenny et de lui demander comment elle avait passé la nuit. La pauvre fille en fut si confuse, qu'elle demeura pendant quelques instants les yeux baissés et le front couvert de rougeur; mais elle finit par prendre son parti, tendit la main à chacun des trois et se recommanda à leur amitié fraternelle. On déjeuna gaiement avec du chocolat de la fabrique de Fritz, qui parut faire beaucoup de plaisir à la jeune miss, et lui rappeler le bonheur dont elle avait joui autrefois dans la maison paternelle.

Le déjeuner fini, je remarquai qu'il était urgent de s'occuper de notre cachalot, parce qu'il était à craindre, sans cela, que la chaleur du soleil n'en corrompît en peu de temps les chairs. François demanda si le cachalot était meilleur à manger que la baleine; je lui répondis négativement; mais j'ajoutai que sa capture nous offrait une occasion excellente de nous approvisionner de cette substance huileuse que l'on appelle blanc de baleine, et qui sert à une foule d'usages différents; il se trouve dans plusieurs cavités de l'énorme tête, et en si grande abondance, qu'un seul poisson en a souvent fourni vingt barils. « Mon unique embarras, ajoutai-je, est de savoir où nous le mettrons : nous ne manquons pas, à la vérité, de sacs; mais pour des barils, nous n'en avons point apporté avec nous. »

L'aimable Jenny prit ici timidement la parole et demanda la permission de donner son avis. Elle nous engagea à essayer de nous servir de sacs de chanvre, attendu, nous dit-elle, qu'en Angleterre les tuyaux des pompes à incendie sont faits de cette matière, et qu'il n'était pas probable que le blanc de baleine fût plus liquide que de l'eau.

Cette idée me parut fort bonne, et je résolus de la mettre sur-le-champ à exécution. Je fis donc rassembler nos sacs vides, je les fis d'abord tremper et puis battre sur une pierre plate pour en serrer davantage les mailles. Je les garnis ensuite intérieurement de rameaux flexibles, et je fis en sorte, par d'autres petits rameaux, que l'ouverture en demeurât béante, afin de rendre plus facile l'introduction du liquide et leur faire mieux tenir la place de barils. Cette opération nous prit une couple d'heures : quand elle fut terminée, nous nous embarquâmes pour le banc de sable; mais les dames restèrent dans l'île sous la protection de Ture.

Nous arrivâmes bientôt à la place où le monstre était encore couché à sec sur le sable, et nos chiens s'empressèrent d'y courir au grand galop; mais à peine nous étions-nous mis en devoir de les suivre, que nous entendîmes, derrière la vaste masse, un si grand bruit de grognements, d'aboiements et de hurlements, que nous commençâmes à craindre que nos braves gardiens ne fussent engagés dans un combat avec quelques ennemis encore invisibles pour nous. En effet, nous ne tardâmes pas à découvrir qu'une bande tout entière de loups s'était logée dans le corps du cachalot, d'où les chiens s'efforçaient de la faire déguerpir. Deux loups avaient déjà mordu la poussière, deux autres se défendaient à grand-peine contre Braun et Falb; le reste se sauvait à toutes jambes par un endroit où la mer était guéable. Nous reconnûmes alors parmi les loups trois ou quatre chacals qui se repaissaient un peu à part du reste de la bande. En ce moment le chacal de Jack, qui jusqu'alors s'était tenu assez timide-ment à côté de son maître, prit soudain son élan et se mit à courir après ses confrères; Jack restait là tout étourdi du départ subit de son élève. Fritz et les deux autres jeunes hommes se disposaient à lui envoyer quelques balles, mais je les en empêchai dans la crainte qu'ils n'effrayassent nos dames.

Sur ces entrefaites, les deux autres loups étaient tombés aussi, mais non sans avoir assez grièvement blessé nos gardes du corps. Jack se chargea de les panser, et nous vîmes de loin les fugitifs se lécher aussi leurs plaies.

Je ne décrirai point en détail la manière dont nous nous y primes pour remplir les sacs de blanc de baleine, je me bornerai à dire que l'expérience réussit parfaitement. Ce travail nous occupa toute la journée, et quand il fut achevé, nous laissâmes les sacs en place, après avoir recouvert chacun d'eux d'une espèce de petit toit de roseaux, pour les défendre contre les brigands ailés, et nous repartîmes pour l'île où nous avions établi notre quartier général. Ce lieu, si remarquable pour nous par la rencontre de la jeune Anglaise, reçut le nom de *Freudenau* (champ de joie). Nos sacs debout, chacun avec son petit toit, faisaient de loin l'effet le plus singulier; on eût dit une troupe de Chinois grands et petits.

En arrivant dans l'île, nous y trouvâmes un excellent souper qui nous attendait, et pour lequel ma femme et la jeune miss avaient rivalisé de talent. Il y avait entre autres un plat caraïbe que nous ne connaissions pas encore. Il était principalement composé d'œufs

de crabes terrestres, que les environs fournissaient en grande abondance, soit sous les pierres, soit dans de petits trous faits dans la terre.

Quand le couvert fut ôté, je témoignai un peu d'inquiétude sur les nombreux travaux qui nous restaient à faire pour le lendemain. D'un côté, il fallait dépouiller les loups, et, de l'autre, il n'était pas moins urgent d'apporter dans l'île nos sacs de blanc de baleine. Mais miss Jenny s'empressa de me consoler en me disant du ton le plus caressant : « Soyez tranquille, mon cher petit père, je me charge de transporter les sacs demain matin à moi toute seule, et j'espère pouvoir en outre rattraper votre chacal déserteur. Mais j'aurai besoin pour cela d'employer un peu de magie, et pour que le charme agisse, il faut que je sois absolument sans compagnie. Je vous demanderai un morceau de peau de loup; l'opération en sera beaucoup plus efficace. »

Je fus à la fois surpris et affligé de voir la manière dont mes trois plus jeunes fils accueillirent ces paroles. Ils se mirent à railler la jeune Anglaise de la façon la plus impitoyable, et, je dois l'avouer, la moins polie; Fritz, de son côté, se montra plus piqué de ces railleries que miss Jenny, qui, ayant choisi un morceau de peau de loup tel qu'elle le désirait, se retira dans la pinasse avec ma femme. Quant à mes enfants, je résolus de les examiner pendant quelque temps sans rien dire. Je croyais remarquer dans leur conduite, d'abord un peu de jalousie du bonheur de Fritz, et ensuite le retour de cette humeur railleuse que j'avais eu, autrefois, tant de peine à réprimer en eux. Enfin je pensai que, inaccoutumés comme ils l'étaient à la société des hommes, il était possible aussi qu'ils fussent mus par la crainte de paraître embarrassés et gauches en parlant trop peu. Ces diverses considérations m'engagèrent à ne rien négliger pour faire en sorte que la jeune personne vécût dans la plus parfaite intelligence avec ma femme, moi et Fritz, son libérateur, et pour que les autres renonçassent volontairement à faire sur elle une impression quelconque.

Pendant ce temps, ma femme s'occupait à consoler la pauvre Jenny, qui avait été réellement blessée des mauvaises plaisanteries de mes fils; elle n'eut pas de peine à y réussir, et Jenny passa une partie de la nuit à faire, avec la peau de loup, qu'elle avait coupée par lamelles, une muselière pour le chacal qu'elle se flattait toujours de rattraper.

Le lendemain, nous fûmes tous un peu paresseux. Les premiers debout furent Jenny et moi. Dès qu'elle fut levée, elle s'élança dans le kaïak de Fritz, après s'être munie d'une vessie d'eau fraîche, d'un petit sac de pemmican et de quelques autres provisions, et se dirigea courageusement vers le banc de sable. Je voulus la retenir, mais je ne sais comment elle fit pour s'éloigner inaperçue, et elle était déjà en route, quand je croyais l'avoir enfin persuadée d'abandonner son expédition.

Ce qui regardait les sacs de blanc de baleine fut la partie la moins difficile de son entreprise. Elle avait si bien calculé son moment, qu'elle arriva au banc de sable, à la marée haute, et le fond des sacs trempait dans l'eau. Le blanc était parfaitement durci depuis la veille, et cette matière étant fort légère, elle n'eut qu'à attacher tous les sacs ensemble et au kaïak, derrière lequel ils surnagèrent sans embarrasser le moins du monde sa marche. Elle eut plus de peine avec le chacal. L'étant allée chercher sur la côte voisine, je la perdus pendant quelque temps de vue : ce qui me causa une assez vive inquiétude; mais elle avait encore, cette fois, très-bien fait son calcul. Elle avait deviné que le chacal, depuis longtemps apprivoisé, aurait perdu l'habitude de chercher sa pâture dans les bois, et que, sans doute, il errait allégué dans les environs. Elle commença donc par l'appeler, posa ensuite par terre du biscuit et du pemmican, et ne tarda pas à le voir arriver et s'approcher d'assez près pour qu'elle pût lui jeter une corde au cou et le museler. Quand elle s'en fut rendue maîtresse, elle l'entraîna dans le kaïak, le plaça debout dans un des trous, et s'assit elle-même dans l'autre. Dans son humeur folâtre, elle lui mit sur la tête un des chapeaux de jone qu'elle s'était amusée à tresser pendant son séjour sur la Roche fumante, et lui ayant noué un morceau de toile autour du cou, elle lui donna absolument l'air d'un petit passager. Fritz et moi étions sur le point de nous embarquer pour aller à la recherche de Jenny, dont l'absence nous inquiétait, quand nous la vîmes reparaitre avec un compagnon de voyage que nous ne lui connaissions pas. Fritz rougit de dépit de voir un autre occuper la place à laquelle seul il se croyait des droits. Il entra machinalement dans l'eau pour voir de plus près son rival; mais tout à coup il partit d'un grand éclat de rire, et saisissant, par un mouvement convulsif, son frère Jack, il s'écria : « Le voilà ! le voilà vraiment ! c'est maître Jager qui revient à nous sous la forme la plus respectable, comme un butor qui s'est enrichi aux grandes Indes ! »

Nous fîmes à Jenny l'accueil le plus cordial, et chacun de nous exprima son admiration de l'adresse avec laquelle elle avait exécuté ce qu'elle avait entrepris. Pendant le dîner, nous tîmes conseil sur ce qui nous restait à faire. Les plus jeunes membres de ma famille opinèrent pour que nous allassions visiter la Roche fumante, où miss Jenny avait passé plusieurs années; mais elle ainsi que nous et Fritz étions impatients de retourner à Felsenheim, où nous désirions in-

staller notre nouvelle compagne. Ce dernier avis prévalut, et nous passâmes la soirée à nous préparer au départ. Nous découvrîmes alors que Fritz et Jenny avaient une foule de belles choses à nous faire voir, dont ils ne nous avaient pas encore parlé : c'étaient les richesses de l'Anglaise, qui consistaient en partie dans les objets qu'elle avait sauvés du vaisseau naufragé, et en partie dans des ustensiles et objets de toilette qu'elle s'était faits elle-même pendant son séjour sur le rocher avec les dépouilles de divers animaux dont elle s'était emparée, moitié par ruse et moitié par force. On ne saurait croire tout ce que son industrie était parvenue à faire ou à imiter. Je serais tenté d'en donner ici une liste ; mais ces objets étaient si nombreux et si ingénieusement imaginés, que je craindrais d'inspirer de la méfiance à mes lecteurs. Le tout était enfermé dans une espèce de grand bahut que Fritz avait fait exprès pour elle, et que nous pûmes facilement placer dans notre pinasse. Nous terminâmes la journée par un souper copieux, pendant lequel la conversation ne roula que sur l'étonnante imagination et l'adresse consommée que la pauvre miss Jenny avait déployées en fabriquant avec les outils les plus imparfaits une si grande quantité d'objets utiles ou curieux.

Nous exécutâmes le lendemain de bonne heure ce dont nous étions convenus le soir, je veux dire de faire encore un court séjour dans la baie aux Perles avant de retourner chez nous. Miss Jenny fut de nouveau la première levée, et comme elle prenait plaisir à nous faire des surprises, elle nous en avait préparé une tout à fait inattendue. Dans un petit bois, non loin du lieu de notre débarquement, elle avait caché un cormoran apprivoisé, qu'elle nous montra tout à coup, en nous disant qu'elle ne l'avait tenu à l'écart jusqu'alors qu'à cause de sa malpropreté, mais que, du reste, elle l'avait dressé à la pêche, selon l'usage des Chinois.

Nous fûmes tous réunis dans la pinasse à l'exception de Fritz, qui nous servit encore de pilote dans son kaïak. Nous arrivâmes ainsi sans peine dans la baie aux Perles, où nous jetâmes l'ancre et descendîmes à terre à l'aide de notre petite chaloupe. Nous y trouvâmes toutes choses dans l'état où nous les avions laissées, si ce n'est que l'air s'était épuré ; les huîtres ne répandaient plus de mauvaise odeur, et les squelettes, tant des lions que du sanglier d'Afrique, se montraient presque entièrement nets et dépouillés de chair.

Le premier point dont nous nous occupâmes fut de dresser notre tente, qui devait nous abriter alternativement contre l'ardeur du jour et le froid de la nuit. Ensuite nous nous mîmes à examiner les nacres pour en tirer des perles. Que d'activité chacun déploya dans ce travail, mais aussi que d'avidité ! Quels cris de joie éclataient quand nous trouvions une perle remarquable par sa forme, sa grosseur et son orient ! Mais à quoi devaient nous servir tous ces trésors ? Miss Jenny ne se montra-t-elle pas plus sage que nous en dédaignant ces bagatelles, jolies mais inutiles, pour rassembler les fibres ou filaments dont les coquilles étaient garnies ? Bientôt cependant elle nous quitta pour aller aider à ma femme à préparer le dîner, pour lequel elle nous promit un plat de poisson frais, ainsi qu'un beau rôti de gibier aillé pour le souper. Ma femme sourit d'un air d'incrédulité au premier point ; il lui paraissait impossible qu'on pût se procurer en si peu de temps assez de poisson pour nourrir sept personnes. Mais Jenny, en souriant aussi, s'élança dans le kaïak avec son cormoran, et s'éloigna d'une cinquantaine de pas du rivage. Là, elle mit un collier au cou de son adroit pêcheur, afin d'empêcher qu'il n'avalât lui-même le poisson qu'il prendrait ; puis elle le plaça sur le kaïak, où elle le laissa libre. Rien n'était plus intéressant que de voir l'oiseau se jeter à la mer et venir rapporter à sa maîtresse tantôt un hareng, tantôt un saumon, ou un jeune cablian, et puis repartir tout de suite pour continuer sa pêche. En fort peu de temps miss Jenny eut assez de poisson pour deux repas abondants ; après quoi elle délivra son pêcheur ailé de son collier, et lui abandonna, pour prix de sa peine, quelques-uns des plus petits poissons d'entre ceux qu'il avait pris. Quand elle revint auprès de nous, ma femme ne sut comment exprimer son admiration ; elle dit que miss Jenny n'était point une Anglaise, mais une fée.

Le dîner n'était pas encore achevé, qu'elle songeait déjà à nous procurer le gibier qu'elle nous avait promis pour le souper, et demandait seulement la permission d'emmener avec elle le chacal. Cela lui fut accordé sans peine ; je me bornai à remarquer qu'il était à craindre qu'elle ne s'enlevât aussi les ouvriers, dont j'avais cependant grand besoin pour m'aider à faire la chaux et la soude : travail auquel j'avais consacré cette après-midi. Jenny reprit, en riant, que je parlais, à la vérité, de faire de la chaux et de la soude, mais que je n'avais pas de vases pour contenir ce que j'aurais fait. Je ne pus m'empêcher d'avouer qu'elle avait raison ; et comme je rougissais en songeant qu'elle avait montré plus de prévoyance que moi, elle me dit en riant : « Ne vous inquiétez pas, mon cher père, faites de la chaux tant que vous voudrez ; d'ici à demain je vous procurerai tous les vases dont vous pourrez avoir besoin, pourvu, toutefois, que vous puissiez vous passer pendant quelque temps de Fritz et de Jack. »

Je ne pus lui refuser sa demande ; mais quand je la vis prendre mon fusil à deux coups, je témoignai quelque crainte qu'elle ne sût pas se servir de cette arme. « Comment pouvez-vous croire, s'écria Jenny, que la fille d'un colonel au service de la compagnie des Indes et du

plus hardi chasseur de l'Asie puisse être embarrassée quand il s'agit de tirer un coup de fusil à un oiseau ? »

Elle partit donc avec mes deux fils, et, longtemps avant le souper, elle revint avec plusieurs bécasses qu'elle avait tuées et que le chacal avait ramassées. Quant aux vases, elle les fabriqua d'écorce d'arbre qu'elle avait coupée en spirale à l'aide de mes fils ; elle la rattacha d'un côté et la garnit de deux fonds de bois. Quoique ces objets ne fussent pas très-élégants à la vue, ils pouvaient fort bien servir à l'usage auquel ils étaient destinés. En revenant à la maison, elle conseilla à ses compagnons de se munir encore d'un certain nombre de rameaux flexibles de plantes grimpantes, pour en faire des cerceaux pour les tonneaux, et ils arrivèrent ainsi tous trois chargés de gibier, de truffes et des vases qu'elle m'avait promis.

Pendant que le souper se préparait, nous passâmes le temps à trier les perles selon leur grosseur, et nous reconnûmes que nous en possédions environ quatre cents, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes qui étaient grosses comme de petites noisettes ; mais bien davantage qui ressemblaient à des têtes d'épingle. Le repas fini, je déclarai qu'il serait nécessaire de passer une partie de la nuit debout pour faire la chaux. Fritz offrit sur-le-champ de veiller avec moi, disant qu'il s'occuperait, pendant ce temps, à faire les cerceaux pour nos barils. Aussitôt tous ses frères s'efforcèrent qu'ils étaient prêts à l'aider dans son travail, pourvu qu'il consentit à leur raconter en détail ses aventures pendant qu'il était à la recherche de leur nouvelle sœur ; Fritz ne crut pas devoir leur refuser cette satisfaction ; et Jenny s'étant levée pour aller rejoindre ma femme, je m'approchai du feu afin de m'occuper de ma chaux ; mes enfants se mirent à découper les cerceaux, et Fritz commença son récit à peu près en ces termes :

« Vous vous rappelez comment je vous quittai pour aller, dans mon frère kaïak, affronter le vaste Océan. La mer était tranquille ; mais mon cœur était d'autant plus agité. D'une part, je me peignais mon bonheur si je réussissais à trouver l'Anglaise naufragée sur la Roche fumante, et, de l'autre, l'état affreux où je serais si, après de vaines recherches, je ne parvenais pas à revenir auprès de vous. Je ne chancelai pourtant pas dans ma résolution ; je me recommandai au ciel, et je m'encourageai par la pensée que mon expédition serait peut-être le premier pas vers notre rentrée parmi les hommes.

» Je n'osais pas m'avancer trop dans la pleine mer, par la crainte qu'un coup de vent subit ne me fit perdre tout à fait la terre de vue ; je me vis donc obligé de suivre toutes les sinuosités de la côte, et le résultat en fut que j'avancai très-peu, et que la nuit me surprit sans que j'eusse fait de grands progrès dans ma route. Je n'avais nulle envie de passer la nuit sur la grève, ne me sentant pas la force de tenir tête aux lions ; je cherchai donc un rocher isolé, et j'en vis un à un quart de lieue environ du rivage. En m'en approchant, je le regardai attentivement pour voir s'il ne s'en élèverait pas de fumée ; mais mon voyage se serait terminé trop promptement, et je me crus fort heureux de trouver, au pied de ce rocher, un coin où je fusse à l'abri du vent de la nuit. Je m'y endormis tranquillement, bien enveloppé dans ma couverture. Je fis un souper froid, comme le fut aussi mon déjeuner du lendemain matin ; car je n'avais pas de quoi allumer du feu. Je repartis au point du jour, et je me sentais déjà plus de courage que la veille. Quoique je ne crusse pas devoir m'écarter du rivage, je visitai pourtant tous les rochers dont il était bordé. La côte était basse et sablonneuse ; mais, à peu de distance, dans l'intérieur du pays, je voyais de sombres forêts garnies de taillis, et avec beaucoup de plantes grimpantes. Je jugeai que ces dernières étaient, pour la plupart, des plantes de poivre, car un grand nombre de toucans ne cessaient de voltiger à l'entour. Je m'arrêtais souvent pour les regarder ; mais je ne voulais point en tuer, car je croyais devoir être extrêmement économe de ma poudre.

» Au bout de quelque temps, tous les rochers qui bordaient le rivage disparurent, et j'entrai dans une espèce de golfe, que je reconnus bientôt pour être l'embouchure d'un fleuve. Quoiqu'il n'y eût pas lieu de penser qu'en remontant son cours je dusse arriver au but de mon voyage, je ne pus résister au désir de naviguer, pendant quelque temps, sur ses eaux tranquilles, entre les paysages charmants que présentaient ses bords. Après avoir fait une lieue, je me décidai à descendre à terre pour un quart d'heure. La campagne était assez ouverte pour que je n'eusse point de danger à craindre, et j'espérais que mon aigle m'apporterait quelque oiseau dont la chair servirait à varier l'uniformité de mes repas. Je tirai, en effet, un toucan, et, au bruit de mon coup de fusil, il s'éleva un vacarme si effroyable parmi les habitants du bois, que j'en fus presque assourdi. Mais les grands crieurs sont gens de peu de besogne. Ils ne songèrent pas à m'attaquer. En attendant, ils ne firent pas les seuls que ma chasse eût troublés dans leur repos. Un frémissement se fit sentir dans les roseaux, non loin de moi ; on eût dit un tremblement de terre ; une masse informe s'éleva lentement à mes yeux et me causa une si grande frayeur, que je forçai de rames pour m'éloigner le plus promptement possible de ce lieu. C'était un hippopotame qui traversait le fleuve, emportant son petit avec lui. Les délicieux paysages perdirent sur-le-champ tous leurs charmes pour moi, je me hâtai de redescendre

le courant; et quand j'arrivai à la mer, j'allai chercher un asile sur le seul rocher qui se présentât à mes regards.

» Je me couchai ce soir-là bien plus tôt qu'à l'ordinaire; aussi fus-je levé de meilleure heure le lendemain matin. Je me rapprochai, comme de coutume, de la côte; je me dirigeai vers l'ouest, et je ne tardai pas à me trouver dans des parages qui surpassaient en beauté et en fertilité tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Un grand nombre de cascades tombaient des rochers, et, devenues des ruisseaux, arrosaient en serpentant un pays dont la surface était légèrement ondulée. Sur le penchant des collines, je vis plusieurs troupeaux d'animaux qui me parurent être des lamias ou des vigognes, et qui peut-être un jour seront pour nous d'une valeur inappréciable. Je ne pus m'empêcher de descendre à terre; et comme, parmi les habitants de ces lieux, j'avais remarqué certains oiseaux qui ressemblaient à des canards, je leur lâchai mon aigle, qui m'en rapporta deux pour mon souper. Déjà j'avais allumé du feu, et je me disposais à les faire cuire, quand je vis, à travers les arbres du taillis, certains objets qui me parurent fort suspects. Je crus reconnaître des sauvages armés de sagaies. Je n'eus rien de plus pressé, d'après cela, que de rentrer dans mon kaïak. Je vis alors les sauvages sortir des huissons, et s'approcher du feu que j'avais allumé; et je me convainquis que ce n'était que des oranges-outangs, ce qui me tranquillisa beaucoup. Je retournai donc à terre aussitôt que ces visiteurs importuns furent partis; mais je découvris, à mon grand regret, que mon canard était brûlé d'un côté et cru de l'autre. En attendant, désirant économiser autant que possible les provisions que j'avais emportées avec moi, je me décidai à recommencer ma chasse, ce qui me fit perdre tant de temps, que je n'avancai presque pas cette journée, et que j'eus bien de la peine à gagner, avant la nuit, un rocher éloigné de la côte. Pour comble de malheur, la grotte dans laquelle j'avais espéré trouver le repos était remplie de ces énormes chauves-souris de la zone torride que l'on appelle des vampires; et quoique deux ou trois coups de fusil que je tirai me délivrassent assez promptement de leur présence, elles m'avaient inspiré tant d'horreur, que mon sommeil en fut troublé, et que je me réveillai plusieurs fois dans la nuit, croyant entendre à mes oreilles le bruit de leurs ailes affreuses.

» La côte que je longeai le jour suivant fut la plus aride et la plus monotone que j'eusse encore rencontrée; aussi fus-je surpris d'y voir des éléphants. J'entendais de loin le mugissement des hippopotames; je crus distinguer, en outre, des troupeaux d'antilopes et de zèbres, et j'admirai la grandeur du Créateur, qui a placé tant d'êtres vivants jusque dans les déserts les plus arides. Malgré l'impatience que j'éprouvais de découvrir au plus tôt la Roche fumante, je ne résistai pas à la curiosité qui me pressait de pénétrer dans ce singulier pays. Je remontai donc une petite rivière fort étroite, et je pus d'abord examiner à mon aise les mœurs des éléphants; plus loin, je rencontrai des rhinocéros qui avalaient des tiges de cactus, sans se laisser effrayer par les énormes piquants dont elles étaient armées. Je fus singulièrement tenté d'envoyer quelques balles à ces monstres; mais, grâce au ciel, je ne cédai point à mon envie, car il aurait pu m'en coûter cher. Dans la suite de ma navigation, j'eus le bonheur d'apercevoir l'animal le plus merveilleux qui eût jamais frappé mes yeux; c'était une girafe, et sa forme me rappela à la fois le chameau et l'antilope. J'admirais encore la taille élancée et les formes gracieuses de ce bel animal, quand il m'arriva une surprise fort peu agréable. J'entendis un frôlement dans les roseaux tout à côté de moi, et je vis avec effroi apparaître près de mon canot un énorme crocodile, qui, levant la tête, semblait vouloir me demander ce que je venais faire dans ses États. La peur me rendit téméraire; je levai ma rame, et j'en déchargeai de toute ma force un coup sur la tête du monstre, qui, étonné à son tour de ma réponse, courut se cacher dans les roseaux, où je n'eus pas la moindre envie de le suivre. Je dirai même plus: reconnaissant ses droits légitimes sur la possession de cette rivière, je lui tirai fort respectueusement ma révérence, et je retournai à la mer. Là je harponnai deux petits poissons du genre du saumon, dont je fis un excellent souper sur le rocher où je reposai cette nuit. Je ne sais pourtant si je me sers du terme convenable en disant que je reposai. Le fait est que j'eus, pendant toute la nuit, les rêves les plus inquiets, dans lesquels je voyais sans cesse des crocodiles prêts à m'avaler.

» Le lendemain fut pour moi un jour de malheur. Je passai devant un petit bois habité par des perroquets au brillant plumage, et j'en voyai contre eux mon aigle. Tout à coup, jugez de mon effroi, quand je vis paraître à quelques pas de moi un énorme tigre! Jamais encore je n'avais couru d'aussi grand danger; il n'était qu'à quinze pas de moi, et, une seconde plus tard, il ne lui eût fallu qu'un saut pour s'élançer sur moi et me déchirer. Il s'arrêta pourtant, et quand ma frayeur me permit de lever les yeux sur lui, je vis que mon aigle s'était jeté sur sa tête, et cherchait, avec son bec aigu et recourbé, à lui crever les yeux. Hélas! il fut victime de son courage; le tigre, au comble de la fureur, le saisit avec ses deux pattes de devant, l'écrasa comme une mouche, et le jeta mort sur le sable. Dans le premier moment de mon trouble, j'avais oublié de charger mon fusil. Un pistolet me resta à la ceinture; je le tirai, et, quoique je ne parvinsse pas à tuer le tigre, je le blessai assez grièvement pour qu'il

prit la fuite dans les bois sans songer à m'attaquer. De mon côté, je jugeai que la prudence m'ordonnait de ne pas demeurer plus longtemps en ce lieu; je me retirai le plus vite que je pus, mais non sans avoir ramassé le corps inanimé de mon fidèle et malheureux oiseau, bien résolu soit à l'empailler, soit à lui faire des obsèques honorables à la première occasion qui se présenterait. Je ne pouvais oublier que les derniers moments de sa vie avaient été consacrés à ma défense.

» Mais un objet d'un plus haut intérêt ne tarda pas à fixer toute mon attention. Comme je faisais le tour des deux écueils, j'aperçus tout à coup à une assez grande distance une petite île de laquelle s'élevait une colonne de fumée; et cet aspect me remplit sur-le-champ de l'espérance d'y avoir enfin trouvé la Roche fumante, séjour de l'Anglaise naufragée. Je me dirigeai de ce côté en ramant de toutes mes forces; et telle était mon émotion, que j'entendais mon cœur battre dans ma poitrine. J'en fus bientôt si près, qu'il m'eût été facile de distinguer un être humain qui s'y serait trouvé; mais la fumée s'élevait du côté opposé du rocher; et déjà je calculais que je serais sans doute obligé d'en faire le tour pour débarquer, quand je remarquai un petit plateau en pierre où je pouvais amarrer ma barque; je sautai à terre avec autant de vivacité que jadis Guillaume Tell. Quelques pierres placées par échelons me facilitèrent la montée vers une partie élevée du rocher, d'où, à ma joie inexprimable, je vis enfin la première étrangère qui se fût offerte à moi depuis tant d'années. C'était une jeune personne assise auprès d'un feu dont la fumée s'élevait à une grande hauteur. Au bruit que je fis, l'étrangère se leva, m'aperçut, joignit les mains, et attendit en silence que je m'approchasse d'elle. Je ne me hâtai point pour ne pas l'effrayer, et pour qu'elle ne me prit pas pour un brigand. Quand je ne fus plus qu'à dix pas d'elle, je lui dis d'une voix émue: Soyez la bienvenue, Anglaise naufragée de la Roche fumante! Voici le libérateur que votre appel, grâce à la providence divine, a ramené de loin auprès de vous!

» Quoique je ne fusse pas très-versé dans la langue anglaise, la jeune personne comprit parfaitement sur-le-champ ce que je voulais lui dire. Il semblait que nos âmes eussent pu se communiquer sans faire usage de la parole. Un long silence suivit nos premières exclamations. De temps à autre je saisissais la main de l'étrangère, comme pour m'assurer que ce n'était point une illusion qui égarait mes sens. Nous ni songions ni à boire, ni à manger, ni à quitter le lieu où nous étions. Nous avions tant de choses à nous demander mutuellement et tant de réponses à nous faire! La jeune étrangère fut la première qui reprit son sang-froid, et elle en donna une preuve en s'occupant du souper, tandis que je continuai à bavarder, croyant peut-être par là me rendre plus aimable. Miss Jenny se retira pour la nuit dans le fond de la grotte, qui était séparé de la partie de devant par une espèce de rideau de roseaux et de plantes marines entrelacées. Je couchai dans la partie extérieure; mais j'étais trop agité pour m'endormir facilement; je ne fermai les yeux qu'au point du jour; et je ne tardai pas à être réveillé par Jenny, qui vint m'annoncer que le déjeuner était servi. Nous passâmes cette journée à mettre en ordre et à charger dans mon kaïak tous les effets de ma nouvelle connaissance, et à chaque objet qui me passait sous les yeux je me récriais sur l'esprit inventif et l'adresse avec lesquels Jenny était parvenue, en moins de deux ans et demi, à faire tant de choses utiles et curieuses. Pendant ce temps elle me raconta son histoire, qui est fort intéressante, et que j'engage mon père à mettre par écrit, quand la saison pluvieuse aura interrompu nos travaux au dehors. Notre traversée n'offrit rien de remarquable; et nous aurions été de retour quelques jours plus tôt, si des avaries survenues à mon kaïak ne nous avaient pas forcés de relâcher dans l'île de Freudenau.

CHAPITRE LI.

Histoire de miss Jenny. — Retour à Felsenheim. — Réception solennelle — Voyage à Falkenhorst. — La saison des pluies. — Événement inattendu. — Le yacht. — La Dorcas. — Le mécanicien et sa famille. — Séparation. — Conclusion.

Le récit de Fritz s'était prolongé jusque fort avant dans la nuit, et pourtant aucun de ses auditeurs n'avait éprouvé la moindre fatigue, tant les détails qu'il contenait nous avaient paru remplis d'intérêt. Quand il fut terminé, j'ordonnai à nos enfants de se coucher, et je les suivis dès que j'eus achevé le travail auquel je me livrais. Personne ne dormit bien cette nuit; pour moi, je ne fermai presque pas les yeux, tant il se passait de choses dans mon esprit, lorsque je songeais au nouvel avenir que préparait pour nous l'augmentation de notre ménage et l'heureuse découverte que Fritz avait faite. J'étais décidé à rester encore une couple de jours dans la baie des Perles; mais les travaux que j'y voulais entreprendre étaient tous si importants et si pleins d'attraits, que je ne savais auquel m'arrêter le premier. Quant à mes fils, la fin du récit de Fritz leur avait inspiré un si grand désir de connaître les aventures de Jenny, qu'ils la supplièrent de les leur raconter pendant le déjeuner. Elle y consentit, et voici le résumé de ce qu'elle nous apprit.

Miss Jenny avait à peine sept ans quand sa mère mourut. Son père, qui était au service, où il avait le grade de major, fut obligé, peu de temps après, de quitter la jolie terre qu'il habitait en Angleterre pour se rendre aux Indes, où sa fille l'avait suivi successivement dans plusieurs garnisons. Lui, brave officier et zélé chasseur, fit comme font souvent les pères qui restent veufs avec une fille unique, c'est-à-dire qu'il éleva la sienne comme il aurait fait d'un garçon, et elle serait peut-être devenue une amazone, si une femme de chambre de confiance, née d'honnêtes parents, n'eût pris soin de lui enseigner tout ce qu'une femme doit savoir, et n'eût maintenu en elle les manières et la modestie féminines. De son côté, miss Jenny, étant douée d'une facilité extrême et d'un jugement exquis, finit par réunir à la fois dans sa personne tous les mérites d'un aimable jeune homme et ceux d'une demoiselle accomplie. Sur ces entrefaites, le major Montrose s'étant distingué et ayant obtenu le grade de colonel, avait été mis à la retraite, mais avec l'ordre de ramener auparavant en Europe un certain nombre d'invalides. Forcé, en conséquence, de s'embarquer sur un vaisseau de guerre, où sa fille n'avait pu être admise, il s'était vu obligé de chercher pour elle un autre passage, et il la confia, ainsi que sa femme de chambre, à son ami le capitaine Greenfield. Jenny, qui avait alors dix-sept ans, partit deux jours avant son père par la corvette *la Dorcas*. La traversée fut, pendant quelque temps, fort heureuse; mais bientôt le bâtiment fut surpris par d'affreuses tempêtes, au sortir desquelles une frégate française vint lui donner la chasse, et le força de se réfugier dans le port de Batavia, qui était, à cette époque, dans la possession de l'Angleterre. A peine avait-il remis en mer, que de nouvelles tempêtes l'assaillirent et se prolongèrent pendant plusieurs jours. Arrivée devant une côte inconnue, la corvette se brisa contre des écueils, et l'équipage n'eut que tout juste le temps de se jeter dans les deux chaloupes. Jenny descendit dans la plus petite. Elle chavira, et, de tous ceux qui la montaient, Jenny seule se sauva. Au sortir d'un long évanouissement, elle se trouva au pied d'un rocher escarpé, et dans un danger imminent d'être entraînée à la mer par la première vague qui arriverait jusqu'à elle. Il lui fut impossible de donner le moindre renseignement sur ce qu'étaient devenus le capitaine Greenfield et la grande chaloupe. Pendant deux jours, la pauvre enfant était restée là dans un si grand état d'épuisement qu'elle ne se rendait pas même compte de l'étendue de son malheur. Quand la connaissance lui fut un peu revenue, elle se traîna péniblement vers une grotte, où elle fut du moins à l'abri des flots de la mer, et elle y dormit pendant deux fois vingt-quatre heures, ne se réveillant que pendant de courts intervalles. Dans tout ce temps elle ne mangea que deux œufs, dont, par bonheur, il se trouvait un assez grand nombre à sa portée.

Le troisième jour enfin, le calme qui était revenu dans l'atmosphère se communiqua aussi à l'esprit de Jenny. Elle se flatta que quelques hommes de l'équipage se seraient sauvés comme elle; et afin qu'ils la découvrirent plus facilement, elle crut ne pouvoir mieux faire que de s'occuper sur-le-champ à allumer un grand feu. En s'embarquant, elle avait pris le costume d'un aspirant de marine, de sorte qu'elle avait sur elle un briquet, et tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour ce qu'elle voulait faire. Elle entretenait pendant longtemps ce feu avec le bois de la corvette naufragée, et plus tard avec des plantes marines desséchées. Elle ne fut pas assez heureuse pour pouvoir se procurer la moindre chose d'utile des débris du navire, du moins sous la forme d'outils ou de vêtements. Quelques barils de provisions furent les seuls objets que la mer jeta sur le rocher; mais elle suppléa à ce qui lui manquait par une industrie inconcevable. Quelques clous tirés des planches qu'elle avait brûlées furent les seuls outils à l'aide desquels elle confectionna tous les nombreux objets dont j'ai parlé plus haut. Ce fut alors qu'elle sentit tout l'avantage de l'éducation, en apparence étrange, que son père lui avait donnée, et de toutes les aventures qui lui étaient arrivées à la guerre et à la chasse. Elles lui avaient donné la force de supporter la fatigue, et avaient en même temps stimulé son esprit inventif.

Dans les premiers temps, Jenny avait négligé de tenir compte des jours qu'elle passait sur le rocher; car elle était persuadée qu'elle ne tarderait pas à être délivrée de sa position par l'arrivée de quelques-uns de ses compagnons de voyage; elle ne pouvait pas non plus indiquer avec précision la date du naufrage de la corvette; mais ce dont elle était certaine, c'était que la durée de son séjour en ce lieu avait été au moins de deux ans et demi. Elle regrettait beaucoup d'avoir manqué de papier et de plumes; mais, selon l'usage des femmes, elle avait conservé dans sa mémoire le souvenir des événements beaucoup mieux que ne le font les hommes, qui sont, en général, trop occupés des choses extérieures. Jamais cette pieuse créature n'avait un instant douté que Dieu ne vint à la fin à son secours pour la tirer de son rocher solitaire.

Un de ses principaux amusements avait été d'élever et d'appriivoiser quelques oiseaux qu'elle avait pris dans leurs nids placés contre le bord du roc. Mais elle n'avait jamais pu en garder aucun auprès d'elle. Ils lui avaient toujours été enlevés ou bien avaient fini par s'envoler, et c'est ce qui était arrivé à l'albatros que Fritz avait blessé, et

qu'il lui avait renvoyé avec la réponse à son billet, réponse qui ne lui était pas parvenue.

Ce fut là à peu près le contenu de la narration de notre jeune amie; elle nous intéressa tous vivement. Nous nous fîmes part mutuellement des observations qu'elle nous suggéra; et après que l'entretien se fut prolongé pendant quelque temps, nous retournâmes à nos travaux. Ma provision de chaux fut achevée avant la nuit, et le nombre de tonneaux d'écorce se trouva suffisant pour tout contenir. Nous restâmes pourtant encore huit jours en ce lieu, parce que je désirais rassembler et sécher autant de plantes à soude qu'il nous serait possible; je comptais, plus tard, en fabriquer du savon. J'en fis même, avec une petite quantité, une épreuve qui me réussit parfaitement; car les plantes réduites en cendre fournirent au moins deux livres de cette matière vitrée d'où l'on tire l'alcali purifié.

Pendant ce temps, j'eus occasion de remarquer combien Fritz était attentif pour Jenny, et avec quel plaisir il lui rendait toutes sortes de services, mais je vis aussi en même temps combien il était jaloux des marques d'amitié que lui donnaient ses frères, et des moindres paroles de bienveillance qu'elle leur adressait. Je crus, d'après cela, devoir sur-le-champ prendre mes mesures pour prévenir toute dissension entre eux. Je désirais vivement unir un jour Jenny et Fritz; mais je voulais gagner du temps, d'autant plus que je ne me croyais pas le droit de disposer seul de l'avenir de cette jeune personne. En conséquence, la matinée de notre départ pour Felsenheim, avant de nous mettre en route, je prononçai avec une grande solennité le discours suivant, au milieu de ma famille assemblée :

« Voici, mes chers amis, que nous nous apprêtons à retourner dans nos foyers. Là, je désire que la fille que Dieu nous a donnée passe en pleine liberté une année d'épreuve, au bout de laquelle elle décidera si elle veut continuer à demeurer avec nous, ou bien si elle préfère se retirer dans une solitude plus agréable et plus fertile que celle qu'elle a quittée. Si mes quatre fils ne se montrent pas pour elle obligeants, doux et vraiment fraternels, je serai le premier à l'engager à nous quitter, ou bien je relèguerais les coupables dans la partie la plus éloignée de nos domaines; car je supporterai la séparation la plus pénible plutôt que de voir la discorde, l'envie et les querelles s'établir parmi nous. Mademoiselle est remise dans les mains de ma femme, qui la soignera, la conduira, la dirigera; et personne ne devra chercher à la régenter, à la tyranniser. Les femmes sont plus délicates, plus faibles que nous; elles n'ont que des armes insuffisantes pour se défendre contre notre sexe, plus fort et plus grossier. C'est pour cela que, chez les nations sauvages, nous voyons si souvent les femmes rabaisées au rang d'esclaves et presque d'animaux domestiques. Nous, mes fils, sommes nés dans une nation civilisée; nous sommes chrétiens. A nous la charité, la douceur, l'amour de la paix, surtout quand il s'agit d'une jeune fille isolée, sans appui, qui entre avec tant de dévouement dans le cercle de notre famille. »

Après cette harangue, qui fit la plus grande impression, surtout sur mes fils aînés, je chargeai chacun de son travail respectif, sans entrer en d'autres détails sur ce sujet. Au bout d'une heure, tout fut prêt pour le départ. Miss Jenny brûlait d'impatience de voir notre maison dans le rocher, notre château sur l'arbre, ainsi que les belles fermes que nous possédions en différentes parties du pays, et dont mes enfants lui avaient fait les descriptions les plus pompeuses.

Notre traversée fut des plus heureuses, et nous arrivâmes de bonne heure à Prospect-Hill, où j'avais résolu de passer la nuit, parce que j'avais plusieurs arrangements à y faire. Cependant Fritz et François durent repartir le soir même, dans le kaïak, pour Felsenheim, où ils voulaient tout préparer pour notre réception; et je vis avec satisfaction que Fritz ne fit aucune difficulté d'obéir quoiqu'il eût préféré de beaucoup rester auprès de miss Jenny, dont il avait été jusqu'alors inséparable. On ne saurait se figurer combien celle-ci fut heureuse en revoyant, pour la première fois depuis si longtemps, de la verdure, une campagne agréable et peuplée d'animaux domestiques. Le lendemain matin nous nous rembarquâmes; car je ne voulais point faire la route par terre, désirant laisser à Fritz le plaisir d'être le premier à conduire miss Jenny à Waldegg et à Falkenhorst. Nous touchâmes, en passant, à l'île de la Baleine, où la vue des lapins mit le comble à la naïve joie de Jenny. Je la priai, en conséquence, de regarder désormais ces animaux comme sa propriété, espérant qu'elle aurait bientôt le temps de travailler leurs poils soyeux et d'en fabriquer des étoffes pour son usage personnel.

Je n'ai pas besoin de dire que les deux jeunes gens que nous avions envoyés en avant firent tout ce qui dépendait d'eux pour donner de la solennité à notre arrivée dans la baie du Salut. Douze coups de canon nous saluèrent à notre entrée. Ernest parut mécontent que l'on n'en eût pas tiré treize, car il avait lui, je ne sais où, que les saluts d'honneur se faisaient toujours en nombre impair. Il sollicita et obtint la permission de rendre ce salut, et, pour se conformer à l'usage, lui et Jack répondirent par onze coups aux honneurs qu'on nous avait rendus.

Comme nous doublions la pointe de l'île des Requins, nous vîmes Fritz descendre par une corde du haut du rocher où il s'était posté pour nous saluer, et à cet aspect miss Jenny poussa un cri involon-

taire, tant sa position lui parut périlleuse; mais Fritz fut en un clin d'œil au pied du rocher et dans son kaïak. S'étant approché de nous, il se fit connaître pour l'amiral du port, et nous invita à débarquer à Felsenheim. Prévenu, nous dit-il, de notre arrivée, tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin nous attendaient à terre. Nous ne pûmes assez admirer la manière noble, dégagée et martiale dont Fritz joua son rôle dans cette occasion; et il l'acheva par la promptitude avec laquelle, après avoir prononcé ce discours, il retourna à l'île des Requins, prit François dans son kaïak, et se retrouva à côté de nous, avant que nous eussions complété notre débarquement. Mais lorsque enfin nous fûmes tous à terre, et que nous nous avançâmes vers notre maison si agréablement située et si richement ombragée, comme dans le plus beau jardin anglais, tandis que les fleurs les plus brillantes, les odeurs les plus suaves se réunissaient pour charmer tous nos sens, et que les oiseaux de notre basse-cour nous entouraient en gloussant et en caquetant, alors la bonne Jenny fut saisie d'une si vive émotion, qu'il lui fut impossible d'exprimer par des paroles tout ce qu'elle sentait. Quant à nous, il nous semblait que nos richesses étaient doublées, et pour la première fois nous sentîmes jusqu'à quel point il est vrai que de donner rend plus heureux que de recevoir.

Dans la galerie fraîche et ombragée qui régnait le long de la maison, et en face de la principale entrée, nous fûmes agréablement surpris de voir une table sur laquelle on avait étalé tous les objets que nous possédions, vieux et neufs, de fabrique européenne ou de la nôtre. De la porcelaine de Felsenheim, des vases de bambou, des assiettes de noix de coco, des coupes d'œufs d'autruche, se montraient à côté de verres, de bouteilles et de vaisselle trouvés dans le bâtiment naufragé. L'effet de cet étalage était rendu beaucoup plus piquant par des oiseaux empaillés, tirés de notre musée, et qui, suspendus à une ficelle, semblaient voltiger sur la table. Enfin, un grand tableau couronné de fleurs s'élevait au-dessus, et l'on y lisait ces mots en lettres rouges : « Vive miss Jenny Montrose! bénie soit son arrivée dans la demeure du Robinson suisse! »

Du reste, les vases étalés sur cette table n'étaient pas vides; ils étaient, au contraire, remplis des mets les plus délicats qu'on avait pu rassembler en si peu de temps. De l'hydromel, du vin des Canaries et de la crème invitaient à étancher sa soif. Des fruits de toute espèce se montraient en brillantes pyramides, et il ne manquait pas de plats plus solides. Il y avait du poisson frais et un magnifique rôti. La seule chose qui me fit de la peine en tout cela, ce fut de voir, à l'air fatigué de François, qui, malgré lui, bâillait et se frottait les yeux, que nos deux pauvres enfants avaient passé la nuit pour donner plus d'éclat à notre réception.

Miss Jenny obtint la place d'honneur, entre ma femme et moi. Ernest et Jack s'assirent aussi; mais Fritz et François voulurent absolument nous servir de maîtres d'hôtel. La serviette sous le bras, ils découpaient les plats, changeaient les assiettes, et nous versaient à boire avec tant de grâce et de bonnes manières, que plus d'une fois nous oubliâmes de manger pour les regarder.

La soirée ne fut qu'une suite de réjouissances toujours nouvelles, au milieu desquelles la pauvre miss Jenny fut souvent à plaindre. C'étaient à tous coups de nouvelles acclamations : « O ma chère miss, venez par ici! montez là-haut! regardez ceci! examinez d'abord cela! » Il fallut à cette aimable enfant toute son adresse pour contenir tout le monde; pas un coin de la maison ne fut oublié, si ce n'est, je ne sais pourquoi, la cuisine, et il fallut en définitive que Jenny exprimât elle-même à ma femme le désir de la voir, sans quoi on ne la lui aurait apparemment pas montrée.

Le lendemain, tout le monde fut levé de bonne heure, car nous devons faire une excursion à Falkenhorst. Ce n'était pas la seulement un voyage de plaisir; il était réellement nécessaire de voir en quel état se trouvait cette propriété. Quoique Felsenheim renfermât tous nos trésors les plus précieux, et que son admirable position près de la mer et pour l'hivernage en fit, comme de raison, notre séjour le plus habituel, je ne voulais sous aucun prétexte abandonner Falkenhorst, où nous avions rassemblé nos pigeons, nos abeilles et tous nos animaux domestiques.

Toutes nos bêtes d'attelage se trouvant à Falkenhorst, nous fûmes obligés de nous y rendre à pied. Que l'on juge, d'après cela, de notre embarras quand, au moment de sortir de la maison, ma femme se donna une entorse. Le mal n'était pas grand, mais il lui était impossible de marcher. Comment faire? Notre charrette était trop lourde pour que mes fils pussent la trainer. Il fut question un moment de disposer un brancard, quand tout à coup Ernest nous dit de prendre patience, et qu'en moins d'une demi-heure il nous tirerait d'embarras. Nous nous assîmes en l'attendant. Il ne voulut emmener personne que Jack avec lui pour l'aider, et en effet, dans un peu plus d'une demi-heure, nous les vîmes arriver : ils avaient pris la moitié d'un grand panier dont nous ne nous servions plus, et l'avaient attachée à deux forts et longs bambous. Pour rendre la voiture plus douce, ils l'avaient garnie intérieurement d'oreillers. Ma femme s'assit dans le panier, Ernest se plaça dans le brancard par devant, et Jack marchait à côté de lui. Fritz soutenait le brancard par derrière avec

François : je fermais la marche avec miss Jenny, et ce fut ainsi que nous partîmes pour Falkenhorst.

Arrivés là, je n'y trouvai pas les choses précisément dans l'état que j'aurais voulu, et nous consacraâmes une semaine entière à nettoyer, à réparer et à améliorer celles qui exigeaient le plus de travaux; mais ce temps ne nous suffit pas à beaucoup près pour tout remettre en ordre. En attendant, quoique nos occupations fussent grandes et nombreuses, notre séjour à Falkenhorst fut des plus agréables. Nous étions gais et contents, nous travaillions avec ardeur; ma femme, complètement rétablie, prenait plaisir tantôt à nous faire voir un nouvel ouvrage qu'elle avait achevé, tantôt à nous servir un nouveau plat qu'elle avait inventé avec Jenny. En un mot, chacun d'entre nous semblait n'avoir d'autre désir que de se rendre le plus agréable qu'il lui était possible aux personnes qui l'entouraient.

Notre séjour à Falkenhorst se termina par une excursion générale à Waldegg pour faire la récolte du riz. Ce lien nous fit faire bien des réflexions par le souvenir de nos aventures passées et par la prévision de celles qui pourraient nous arriver dans la suite. A vrai dire, le moment présent qui s'écoule avec tant de rapidité n'offre quelque agrément à l'homme que par ses souvenirs et ses espérances. Celui qui n'a rien fait ni rien vu, celui qui n'entreprend rien et ne tend à rien, enlève à la fois à l'arbre de sa vie et les racines et les branches. Il ne présente plus qu'un tronc nu, dont on détourne malgré soi la vue.

Il ne faut pas que l'on s'attende à ce que je puisse décrire avec détail les événements de ces derniers temps. Je touche à la fin de mon ouvrage, et ce que j'aurais à dire ne serait guère que la répétition, avec quelques variantes, de ce que l'on a déjà lu. La présence de miss Jenny causa pourtant quelques changements dans notre existence.

La saison des pluies approchait, et nous nous occupâmes, avant son invasion, d'ensemencer nos champs. Nous rassemblâmes aussi divers objets qui devaient servir à varier nos travaux pendant cette espèce d'hiver. L'adresse de Jenny à tresser la paille et les roseaux nous donna l'idée de consacrer une partie de notre temps à fabriquer soit des chapeaux fort légers, soit de grandes nattes qui pussent remplacer la toile à voile qui commençait à s'user. A tout prendre, mon ménage voyait arriver la saison pluvieuse avec beaucoup moins d'effroi qu'à l'ordinaire. Nous comptions sur la complaisance de notre nouvelle amie pour nous perfectionner dans la langue anglaise, dans laquelle notre prononciation avait toujours été très-fautive.

L'hivernage se passa et la belle saison revint. Le cœur agité de mille sentiments divers, je prends la plume pour achever ce chapitre. Dieu est grand! Dieu est bon! tels sont les premiers mots qui se présentent à ma pensée au moment d'exprimer pour la dernière fois mes sentiments. L'Être suprême dirige toutes choses avec une sagesse infinie. Il a accordé à ma famille une protection qui a surpassé toutes mes espérances, et j'en suis si ému, que je ne puis trouver assez de calme pour terminer cette histoire d'une manière satisfaisante. Je sais à peine de quelle façon commencer les dernières communications que j'ai à faire à mes lecteurs.

C'était vers la fin de la saison pluvieuse; le ciel, cette année, s'était éclairci plus tôt qu'à l'ordinaire, et la nature renaissait dans toute sa beauté. Nous sortîmes de notre maison comme, après un orage, les pigeons sortent de leur colombier; nous parcourîmes notre jardin, nos diverses plantations, ne cherchant qu'à profiter de notre liberté nouvelle, et projetant une foule de travaux divers pour la saison dans laquelle nous allions entrer. Fritz proposa de se rendre tout d'abord à l'île des Requins, et de monter au corps de garde pour jeter ses regards au loin, et voir si les tempêtes n'avaient rien amené de nouveau sur ces côtes. J'y consentis, et Jack l'accompagna. Ils ne tardèrent pas à arriver dans l'île, et ils grimpèrent lestement sur le rocher. Je leur avais dit de tirer deux coups de canon quand ils y seraient arrivés, tant pour nous apprendre que tout y était en bon état que pour donner un signal aux vaisseaux qui pourraient se trouver dans le voisinage. Je prenais cette précaution de temps en temps, soit pour être utile à des malheureux, soit pour faciliter peut-être par là notre propre délivrance. Mes jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que d'obéir à mes ordres; car toutes les fois qu'il fallait tirer un coup de canon, c'était pour eux une vraie partie de plaisir; mais ils avaient si souvent rempli cette cérémonie, sans recevoir d'autre réponse que celle que leur donnaient les échos, qu'un saisissement extrême s'empara d'eux lorsqu'au bout de quelques instants ils entendirent trois coups sourds, mais distincts, retentir au loin. Dans leur première émotion, mes enfants s'em brassèrent sans rien dire; ils éprouvaient un mélange de joie, de crainte, de doute et d'espérance qui les rendit muets. Fritz fut le premier qui retrouva la force de parler; il s'écria : « Des hommes! des hommes! Veuille le ciel qu'ils soient bons! »

— Mais que faut-il que nous fassions? demanda Jack, qui était pris d'un tremblement involontaire.

Les jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que de se diriger vers l'endroit où j'étais occupé à travailler, et je vis sur-le-champ qu'il

venait d'arriver quelque chose d'extraordinaire. Je leur demandai ce qu'il y avait.

« O mon père, mon père ! s'écrièrent-ils à la fois en me prenant chacun par un bras, n'avez-vous rien entendu ? »

Aucun bruit extraordinaire n'étant parvenu jusqu'à moi, et le récit de mes fils me paraissant fort invraisemblable, je secouai la tête ; je leur fis plusieurs objections, auxquelles ils répondirent. Je ne savais réellement qu'en penser, et mon embarras était plus grand que je n'aurais cru qu'il le serait en pareil cas. Je ne m'étais jamais bien rendu compte de la conduite que je tiendrais si des étrangers abordaient dans mon île. Fallait-il me découvrir sur-le-champ à eux ou me tenir caché ? comment savoir si c'étaient des Européens ou des pirates malais ? des malheureux comme nous ou des ennemis ? Je m'empressai de rassembler toute ma maison et de tenir un conseil de guerre, car je trouvais la chose beaucoup trop sérieuse pour oser prendre une décision à moi seul, aidé même des avis de Fritz et de Jack.

Sur ces entrefaites, la nuit arriva, et je résolus de remettre au lendemain à nous fixer sur le parti que nous devrions prendre ; mais j'ordonnai à mes trois aînés de se relayer pendant la nuit pour faire sentinelle dans la galerie de notre demeure. Mais la nuit ne fut pas aussi paisible que je l'avais espéré ; une tempête affreuse parut avoir ramené la mauvaise saison, et il nous fut impossible d'entendre aucun autre bruit que celui du vent, de la pluie et des flots de la mer se brisant contre le rivage. Ce conflit des éléments se prolongea pendant deux fois vingt-quatre heures, et nous eûmes tant à faire pour nous en défendre, que nous ne pûmes pas songer à aller à la découverte. Ce ne fut que le troisième jour que, le vent s'étant calmé, nous en entrevîmes de nouveau la possibilité, et je n'eus rien alors de plus pressé que de me transporter moi-même à notre corps de garde. J'emmenai avec moi Jack, et nous emportâmes un pavillon qui devait indiquer à ceux qui étaient restés si les nouvelles étaient bonnes, ou si nous étions menacés de quelque danger. Si je secouais le pavillon trois fois et le rejetais après dans l'abîme, ma femme, mes enfants et Jenny devaient se retirer, le plus promptement possible, à Falkenhorst, y emmener tous nos bestiaux, et attendre que je vinsse les y rejoindre. Si, au contraire, je ne secouais le pavillon que deux fois et le plantais de suite à côté du corps de garde, les apparences étaient favorables, ou, du moins, ne présentaient aucun motif urgent d'inquiétude.

Je laisse à juger avec quel battement de cœur nous débarquâmes dans l'île des Requins et nous gravîmes le rocher. Arrivés au sommet, nous regardâmes de tous côtés autour de nous, sans rien voir d'extraordinaire. Sur les instances de Jack, je résolus alors de tirer trois coups de canon, car je commençais à croire de nouveau que mes enfants s'étaient trompés et avaient pris l'écho pour une réponse. Nous chargeâmes les pièces et tirâmes nos trois coups, en laissant deux minutes d'intervalle entre chaque. Nous tendîmes les oreilles, et bientôt un coup sourd se fit entendre ; puis, après un intervalle, un second ; puis un troisième. Sept coups se succédèrent ainsi ; ma joie était au comble ; Jack devenait comme un homme pris de vin. Je m'empressai de faire le signal favorable ; mais l'instant d'après, me frappant le front, je dis : « Que je suis insensé ! Je me livre à la joie sans savoir si ce sont des amis ou des ennemis que nous avons près de nous. »

Nous rechargeâmes, après cela, nos pièces, et je dis à Jack de rester auprès d'elles, mèche allumée, pendant une heure, et de tirer un coup dès qu'il apercevrait soit une personne, soit un bâtiment étranger. Quant à moi, je me hâtai d'aller rejoindre ma famille à Felsenheim. Malheureusement, je ne pus satisfaire la vive curiosité dont tous les cœurs étaient remplis ; mais chacun m'approuva quand j'annonçai l'intention d'aller à la découverte avec Fritz, Jenny, d'ordinaire si raisonnable, semblait avoir entièrement perdu la tête ; elle assurait que c'était son père qui avait traversé les mers pour venir la chercher.

Je jugeai prudent, dans cette occasion, d'imiter la conduite de Fritz lorsqu'il était revenu avec Jenny. Nous nous déguisâmes de notre mieux, et nous convînâmes que, par nos allures et nos vœux, nous tâcherions de faire croire aux personnes que nous rencontrerions que nous possédions une flottille de plusieurs canots. Il était environ midi quand je montai avec Fritz dans son kaïak, et quand nous primes le large. Ma femme était émue et adressait pour nous au ciel une fervente prière. Ernest et Jack s'étaient déjà mis en marche avec nos bêtes et quelques-uns de nos effets les plus précieux. Nous étions, comme je viens de le dire, déguisés en sauvages ; nous étions bien armés, et nous avions décidé de nous entretenir dans le patois suisse-allemand le plus grossier, bien convaincus qu'aucune nation maritime ne pourrait nous comprendre.

La route que nous devions suivre était située du seul côté par lequel nous n'avions jamais été à la découverte, parce que la mer y était remplie d'écueils, et que la côte se présentait si escarpée, que nous n'avions éprouvé aucun désir de nous y risquer. Je regrettais alors de n'avoir jamais visité ces parages, parce que mon ignorance des lieux pouvait nous empêcher de trouver une place de débarquement sûre, dans le cas où nous serions poursuivis.

Mais, pour abrégér, je dirai que nous mîmes une heure et quart à

faire un chemin qu'en droite ligne nous aurions pu parcourir en vingt-cinq minutes, si nous n'avions pas été obligés de longer la côte. Nous nous trouvâmes alors près d'un promontoire que nous nous disposâmes à doubler, convaincus que nous trouverions tout de suite le vaisseau que nous cherchions ; attendu que, s'il avait été plus éloigné, nous n'aurions pas pu entendre les coups qu'il avait tirés. En effet, que l'on juge de l'agréable surprise que nous eûmes lorsque, après avoir dépassé la pointe du promontoire, nous vîmes tout à coup, à l'ancre, dans une petite baie, un vaisseau européen, à la vérité à moitié dégrée, mais portant pavillon anglais. Il n'était point abandonné, car, en ce moment, une chaloupe le quittait pour se diriger vers le rivage.

J'eus de la peine à retenir Fritz, qui aurait voulu se jeter à l'eau pour suivre la chaloupe à la nage ; mais je réprimai son impatience, et, j'ajoutai encore, la mienne : car, à bien prendre la chose, nous ne pouvions pas être encore tout à fait rassurés. Tout ce que nous savions, c'était que nous voyions un vaisseau européen ; mais il était encore possible que des pirates malais s'en fussent emparés, ou bien que l'équipage anglais lui-même se fût révolté et eût massacré ses officiers. En conséquence, nous débarquâmes derrière un rocher, sur lequel nous montâmes, et de là, à l'aide de lunettes d'approche, nous pûmes examiner l'objet de notre vive curiosité. Je crus reconnaître que le bâtiment que nous voyions était un yacht léger, armé de huit ou dix petits canons. Les voiles, les cordages et les huniers étaient entiers. Le vaisseau était à l'ancre et semblait être en réparation. Sur le rivage étaient dressées trois tentes, d'où s'élevait une fumée hospitalière qui annonçait les préparatifs d'un repas. L'équipage ne paraissait pas être nombreux, et était, par conséquent, peu à craindre. Toutefois nous crûmes pouvoir distinguer à bord deux sentinelles, et, à travers les sabords ouverts, on voyait sortir les bouches des canons. Après mûre réflexion, je jugeai qu'il n'y aurait pas d'imprudence à nous montrer ; nous résolûmes cependant de ne pas quitter notre kaïak, et, provisoirement, de ne pas nous faire connaître. Nous nous dirigeâmes lentement vers la baie, en prenant l'air de personnes timides et étonnées.

Un officier se montra alors sur le pont du yacht, et Fritz me fit remarquer qu'il avait la peau blanche et les traits européens ; d'où il conclut que c'était le capitaine, d'autant plus qu'il lui trouva le maintien d'une personne accoutumée au commandement. « Il faut d'abord, lui dis-je, que nous chantions une chanson suisse, en faisant de grands gestes, après quoi nous prononcerons quelques mots en mauvais anglais, et nous verrons ce qui en résultera. »

Nous nous approchâmes donc encore un peu du bâtiment, après quoi nous entonnâmes à tue-tête une chanson dans les paroles de laquelle, certes, aucun Européen n'aurait reconnu un langage civilisé. Le capitaine et quelques personnes qui se montrèrent après de lui commencèrent alors à faire attention à nous ; ils secouèrent des mouchoirs blancs et ouvrirent les mains, comme pour nous faire voir qu'ils n'étaient pas armés. Comme nous hésitions encore à nous rendre à son invitation, le capitaine prit le porte-voix et nous demanda qui nous étions, d'où nous venions et comment s'appelait cette côte. Je répondis à plusieurs reprises, aussi haut qu'il me fut possible : *English men, good men!* sans entrer en plus de détails, et tenant toujours les yeux attachés au vaisseau, pour tâcher de découvrir ce qui en était. Les hommes qui entouraient le capitaine le traitaient avec beaucoup de respect, et nous ne voyions rien qui indiquât du désordre ou de l'ivresse. On nous montra du drap rouge, des haches, des clous et autres objets servant au commerce d'échange avec les sauvages. En réponse, je leur faisais voir nos harpons, comme pour dire que nous n'avions rien à leur offrir. A la fin ils nous demandèrent des patates, des noix de coco, des figues et autres fruits ; à quoi je répondis : « *Yes, yes, much, much!* » et comme je voyais que Fritz commençait à avoir de la peine à garder son sérieux, je l'engageai à reprendre au plus tôt le large ; ce que nous fîmes sur-le-champ ; et quand nous fîmes assez éloignés pour que l'on ne pût plus nous voir, nous nous livrâmes à toute notre gaieté, et à la joie que nous éprouvions de nous retrouver de nouveau parmi les hommes. En arrivant dans la baie du Salut, nous débarquâmes nos fusils et nos pistolets, signal convenu pour annoncer notre succès à nos amis, qui nous répondirent, de leur côté, par quelques décharges d'armes à feu, après quoi nous courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres.

Quand nous eûmes répondu aux premières questions et satisfait à la première curiosité, nous tinmes conseil sur ce qu'il fallait faire, et nous nous décidâmes à nous embarquer tous ensemble sur notre grande pinasse, et à nous rendre en cérémonie auprès du yacht, à l'équipage duquel nous ne dirions point que nous l'avions déjà vu. En attendant, je ne saurais peindre toute l'agitation que causa parmi nous cet événement, surtout quand on vint à considérer sous toutes leurs faces les résultats probables qu'il pourrait avoir. Déjà nos enfants croyaient que nous allions nous embarquer tous pour retourner en Europe. Quant à moi, en ma qualité de patriarche, j'avais bien de la peine à prendre une résolution sur le parti qu'il fallait suivre, et je ne savais jusqu'à quel point il serait prudent, de ma part, de ramener ma petite colonie soit en Europe, soit dans quelque grande possession européenne. Je finis cependant par me dire qu'il était

absurde de me tourmenter ainsi avant d'avoir visité le bâtiment inconnu.

La journée suivante se passa tout entière dans les travaux de gréement de notre pinasse, dans l'arrangement de nos habits et de nos armes, et dans le choix des fruits et des légumes que nous voulions emporter avec nous pour les offrir au capitaine. Ce ne fut même que le surlendemain que nous pûmes nous mettre en route, toujours précédés de Fritz, dans son kaïak, qui nous servait de pilote, mais qui, pour cette occasion extraordinaire, avait endossé le costume d'un officier de marine.

Ce fut ainsi que nous entreprîmes une expédition bien importante pour notre avenir. D'elle allait, selon toute apparence, dépendre notre réunion définitive avec nos semblables, ou la douleur d'une espérance perdue peut-être pour jamais. Aussi éprouvai-je un grand serrement de cœur quand, après avoir doublé le dernier promontoire, je vis de nouveau le yacht anglais. Fritz était monté sur notre bord, et toute ma famille tenait les yeux fixement attachés sur le navire étranger. Je fis sur-le-champ hisser le pavillon anglais, et je plaçai ma pinasse de façon à pouvoir facilement, selon l'occurrence, entrer en communication amicale avec le yacht ou bien nous défendre contre son attaque.

L'étonnement de l'équipage du yacht en nous voyant entrer ainsi fièrement dans la baie ne saurait se décrire; j'avoue même que si nous avions été des pirates déguisés, nous n'aurions pas eu beaucoup de peine à nous emparer du bâtiment. Mais la joie, le bonheur, la cordialité ne tardèrent pas à remplacer, de part et d'autre, l'étonnement. Je montai avec Fritz dans la petite chaloupe que nous traînions à la remorque, et sur laquelle j'arborai un drapeau blanc en signe d'amitié.

Le capitaine nous reçut avec la franchise d'un marin, nous fit entrer dans sa chambre, où il nous présenta de vieux vin de Constance, et nous demanda ensuite à quelle heureuse circonstance il devait la satisfaction de voir flotter le pavillon anglais sur une plage inconnue où il ne s'était attendu à trouver que des sauvages.

Je racontai de nos aventures tout ce que je jugeai convenable d'en dire, et j'appuyai surtout sur la présence de miss Jenny parmi nous, jugeant que la fille d'un officier anglais lui inspirerait plus d'intérêt qu'une famille suisse tout entière. Il nous dit en réponse que le nom de Montrose ne lui était pas inconnu, et qu'il savait qu'avant son départ d'Angleterre le colonel était heureusement arrivé à Portsmouth. Quant à lui, il s'appelait Littlestone; il était lieutenant de la marine royale, et commandait le yacht la *Licorne*, avec lequel il se rendait de Sydney au cap de Bonne-Espérance. Ses ordres portaient, en outre, de chercher, par tous les moyens, à obtenir des renseignements sur le sort du brick la *Doreas*, dont le bosseman et trois matelots s'étaient presque miraculeusement sauvés à Sydney. Il ajouta que quand, à son inexprimable joie, il avait entendu nos deux coups de canon, il s'était persuadé qu'ils avaient été tirés par quelques hommes de l'équipage de la *Doreas*, et qu'il s'était mis sur-le-champ en devoir d'aller à leur recherche; mais que la tempête qui nous avait retenus deux jours chez nous lui avait fait courir les plus grands dangers et l'avait forcé à entreprendre de grandes réparations à son navire, avant de pouvoir pousser plus loin ses investigations. D'ailleurs plusieurs hommes de son équipage étaient malades, et, entre autres, un mécanicien fort habile qui s'était embarqué sur son yacht, comme passager, avec sa femme et ses deux filles, et qui avait absolument besoin de l'air de la terre pour se rétablir.

Quand le capitaine eut achevé son récit, je l'invitai à venir à son tour à bord de ma pinasse; ce qu'il accepta très-volontiers. Je ne décrirai point sa visite ni sa présentation à ma femme et à miss Jenny, il suffira de remarquer que la plus douce familiarité ne tarda pas à régner entre nous, et que nous prîmes la résolution de passer la soirée dans la baie, où le capitaine Littlestone fit dresser trois nouvelles tentes pour notre usage. Là nous fîmes connaissance avec le mécanicien, M. Wolston, et son aimable famille, qui se composait de son épouse et de deux filles fort jolies dont l'une était âgée de quatorze ans et l'autre de douze ans. Miss Jenny surtout fut enchantée de voir ces deux jeunes personnes, pour qui, dès la première vue, elle sentit une amitié de sœur.

Je passai la nuit à me consulter avec ma femme sur les projets que nous devions former pour l'avenir. A la vérité, le capitaine ne nous avait fait encore aucune proposition, et nous ne savions pas s'il serait le moins du monde disposé à nous emmener avec lui, quand même nous le désirerions; toutefois nous croyions devoir préparer d'avance la réponse que nous lui ferions si le cas se présentait. De part et d'autre, nous avions quelque chose sur le cœur que nous ne savions comment exprimer. Que l'on juge, d'après cela, quelle fut ma joie lorsque je découvris que ma fidèle compagne formait en secret les mêmes vœux que moi. A quoi bon retourner dans notre patrie, que nous avions volontairement quittée tant d'années auparavant? Pourquoi ne terminerions-nous pas nos jours dans cette île où nous avions été si heureux? Je le désirais, et ma femme ne demandait pas mieux; seulement elle voulait garder auprès d'elle deux de ses fils, elle consentait à envoyer les deux autres en Europe, pourvu

qu'ils s'engageassent à chercher quelques femmes honnêtes qui voulussent venir habiter avec nous notre colonie, qui devait recevoir le nom de la *Nouvelle-Suisse*.

D'accord là-dessus, nous convînmes que nous en parlerions au capitaine Littlestone, et en même temps que nous ferions hommage à l'Angleterre de notre île. Mais ce qui nous embarrassait encore, c'était de savoir lesquels de nos fils partiraient et lesquels resteraient avec nous. Les motifs se balançaient pour chacun d'eux. Nous ne savions pas non plus quel parti prendre au sujet de miss Jenny. Après y avoir bien réfléchi, nous vîmes que ce qu'il y avait de mieux à faire serait d'attendre deux ou trois jours, sans faire part à personne de nos projets, et, dans l'intervalle, de diriger les choses de telle façon que deux de mes fils exprimassent d'eux-mêmes le désir de rester avec nous, après quoi les deux autres pourraient accompagner le capitaine Littlestone en Europe, pourvu qu'il voulût les prendre. Or, dès le lendemain, les circonstances amenèrent d'elles-mêmes la manifestation que nous voulions provoquer. Il avait été décidé pendant le déjeuner que le capitaine, son pilote et un aspirant de marine viendraient nous visiter à Felsenheim, et qu'en même temps le mécanicien malade y serait transporté, dans l'espoir que le bon air et nos soins contribueraient à lui rendre la santé. Ce voyage fut réellement une partie de plaisir; le bonheur et l'espérance remplissaient tous les cœurs. Fritz et Jack obtinrent la permission d'aller en avant pour nous recevoir.

Je n'essayerai pas de peindre la surprise des Européens lorsqu'en entrant dans la baie du Salut, notre maison, notre jardin, nos divers établissements frappèrent à la fois leurs regards. Cette surprise fut au comble lorsqu'ils s'entendirent saluer de onze coups de canon, et qu'ils virent le grand pavillon anglais sur le sommet du rocher de l'île des Requins.

Le débarquement offrit une nouvelle scène de ravissement; de tous côtés on ne voyait qu'hommes et animaux. Chacun cherchait à satisfaire sa curiosité, à faire des questions ou à y répondre. Pendant ce temps, le pilote et moi nous portions M. Wolston dans une charrette, où nous le confiâmes aux soins de sa femme. Le dîner fut court; car nous voulions aller avant la fin du jour à Falkenhorst, et d'ailleurs aucun d'entre nous n'avait l'esprit assez en repos pour se livrer aux plaisirs de la table. Ce ne fut que le soir, et au retour de Falkenhorst, qu'un peu de tranquillité commença à régner parmi nous. Mistress Wolston saisit cette occasion pour exprimer le désir de rester dans l'île jusqu'à ce que la santé de son mari fût entièrement rétablie, et de garder avec elle sa fille aînée, qui n'était pas non plus très-forte, tandis que la cadette irait au cap de Bonne-Espérance retrouver son frère qui y était établi, et qu'elle ramènerait auprès de nous, si nous voulions le permettre. Je répondis que cet arrangement comblerait tous mes vœux, et je crus l'occasion favorable pour faire connaître l'intention que ma femme et moi nous avions prise de ne plus quitter la Nouvelle-Suisse. A ces mots un cri général s'éleva de : Vive la Nouvelle-Suisse! auquel Ernest ajouta : « Et vivent tous ceux qui y veulent rester à jamais! »

La glace était rompue, et le capitaine ayant annoncé que le mécanicien Wolston, en quittant son navire avec sa femme et sa fille, y laissait trois places libres, tout s'arrangea bientôt. Il fut décidé que Fritz, François et Jenny partiraient pour l'Europe, et qu'Ernest et Jack, qui ne demandaient pas mieux, resteraient avec nous. Combien d'émotions diverses agitaient tous les cœurs! Aussi chacun s'empressait-il de se retirer dans la chambre que ma femme lui avait assignée, pour s'y livrer en repos à ses réflexions; car il était impossible à la plupart d'entre nous, de ne pas sentir qu'ils se trouvaient à la veille d'événements qui allaient changer totalement leur existence. Quant à moi, je m'étais délivré d'un poids énorme, et je remerciais le ciel d'avoir dénoué avec tant de facilité un embarras qui m'avait causé tant d'inquiétude.

Dès le lendemain commencèrent les préparatifs de départ, et je laisse à penser si tout prit chez nous un air de presse et d'occupation. Ma femme préparait le trousseau des jeunes voyageurs, tandis qu'un combat de générosité s'éleva, entre ceux qui portaient et ceux qui restaient, pour le partage des divers objets qui jusqu'alors avaient été possédés en commun. Miss Jenny emporta, comme de raison, tout ce qu'elle avait apporté de la Roche fumante, et je remis à Fritz et à François leur part des perles, du corail, des noix muscades, de la vanille, des curiosités naturelles; en un mot, de tout ce qui pouvait avoir quelque prix dans les pays où ils allaient. Je leur donnai, en outre, une partie de ce qui nous restait, afin qu'ils en disposassent pour notre compte, et qu'ils nous envoyassent en retour les productions de l'Europe dont nous pourrions avoir besoin. Je fis aussi quelques échanges avec le capitaine Littlestone, à qui je remis tous les objets précieux que nous avions recueillis sur le bâtiment naufragé, en le priant de s'informer s'il existait encore des parents de ceux à qui ces objets avaient appartenu, et, dans ce cas, de les leur faire tenir.

La veille de la pénible séparation, personne ne voulut montrer de faiblesse; nous invitâmes le capitaine et tous les officiers du yacht à un souper d'adieu. Au dessert, je fis placer sur la table, dans une corbeille de fleurs, le journal de nos aventures sur les côtes de la

Nouvelle-Suisse, et je le recommandai à mon honnête Fritz, à mon prudent François, à tous les assistants, en les priant de le faire imprimer à leur arrivée en Europe, en supprimant tout ce qui leur paraîtrait inutile ou trop long.

« J'espère, dis-je, que ma vie avec celle des miens sur ces rivages lointains ne sera pas sans utilité pour le monde. Quoique je ne l'aie écrite que pour l'usage de mes enfants, elle peut offrir quelque instruction à ceux des autres. Les enfants se ressemblent plus ou moins partout, et mes quatre fils offrent certainement les portraits d'une foule d'autres qui se rencontrent en tous lieux. Je me croirai heureux si mon récit peut démontrer aux jeunes gens les suites heureuses de la justice et de l'humanité, les résultats avantageux de la réflexion, des connaissances acquises, d'un travail assidu, de l'union domestique, de l'obéissance filiale, de l'amour paternel. Il est vrai

que notre situation a été si étrange, qu'elle ne peut guère servir d'exemple à suivre pour les autres hommes. Il me semble toutefois qu'ils peuvent en conclure que trois choses nous ont surtout été utiles dans nos plus pénibles embarras : d'abord une confiance sans bornes dans le Père de tous les hommes, puis une activité qui ne s'est jamais ralentie, et enfin quelques connaissances, quoique pour la plupart acquises par hasard, ce qui prouve qu'il ne faut jamais dire : A quoi cela peut-il être utile ? »

Mais la nuit avance. Demain matin, je remettrai encore à mon fils aîné ce chapitre que j'achève; puisse Dieu l'accompagner et nous protéger tous ! Salut, Europe ! salut, vieille Suisse ! puisse la nouvelle être un jour florissante comme je t'ai vue dans ma jeunesse ! puisse-t-elle posséder, comme toi, la piété, le bonheur et l'indépendance !

Le capitaine nous reçut avec la franchise d'un marin.

FIN DU ROBINSON SUISSE.

GUSTAVE DARDA, ÉDITEUR.

BEST ET HOTELIN, GRAVEUR S.

QUENTIN DURWARD.

CHAPITRE I.

Le Contraste.

La dernière partie du quinzième siècle prépara une suite d'événements auxquels la France dut la puissance formidable qui a excité depuis à diverses reprises la jalousie des autres nations européennes. Avant cette époque, elle défendait son existence même contre les Anglais; ils s'étaient déjà emparés de ses plus belles provinces, et les efforts du roi, la bravoure du peuple avaient peine à garantir du joug étranger le reste du territoire. Ce n'était pas là son seul danger: les grands feudataires, et notamment les ducs de Bourgogne et de Bretagne, avaient tellement relâché leurs liens féodaux, qu'à la moindre occasion ils levaient sans scrupules leur bannière contre leur seigneur lige le roi de France. Pendant la paix, ils régnaient en maîtres absolus dans leurs domaines. La maison de Bourgogne, qui, outre la province de ce nom, possédait la plus belle et la plus riche partie des Flandres, avait assez d'opulence et de pouvoir pour ne le céder à la couronne ni en force ni en splendeur.

— Et maintenant, dit-il, approchez si vous l'osez !

A l'exemple des grands, les vassaux inférieurs s'arrogeaient une indépendance proportionnée à l'étendue de leurs fiefs, à l'importance de leurs châteaux et à la distance qui les séparait du suzerain. Ces petits tyrans, n'étant plus soumis à l'empire des lois, commettaient impunément des excès de barbarie et d'oppression. Il y avait en Auvergne seulement plus de trois cents de ces nobles indépendants, familiarisés avec le meurtre, l'inceste et les rapines. Le royaume était encore désolé par un autre fléau qui s'était développé pendant les longues guerres de la France et de l'Angleterre. De nombreuses bandes de soldats, plaçant à leur tête des aventuriers distingués par leur courage et par leurs succès, s'étaient formées en France du rebut des autres pays. Ces combattants mercenaires vendaient leur épée au plus offrant pour un temps déterminé. S'ils ne trouvaient pas d'emploi, ils guerroyaient pour leur compte, s'emparaient de châteaux et de tours où ils se fortifiaient, rançonnaient leurs prisonniers, imposaient des contributions aux villages ouverts et aux campagnes; leurs déprédations de toute es-

pèce leur avaient justement valu les épithètes de tondeurs et d'écorcheurs.

Au milieu des horreurs et des misères qu'engendrait un aussi fâcheux état des affaires publiques, les cours des nobles de tous les degrés affichaient une prodigalité effrénée. Les moindres gentilshommes, imitant les hauts barons, consacraient à un luxe grossier, mais magnifique, les trésors qu'ils extorquaient au peuple. Un ton de galanterie chevaleresque, déshonoré trop souvent par la licence, régnait entre les deux sexes. On parlait encore la langue et l'on suivait encore les usages de la chevalerie errante, mais ses extravagances avaient cessé d'être compensées par ses idées d'amour pur et de généreux dévouement. Les joutes, les tournois, les fêtes, qui se succédaient dans chaque petite cour, appelaient en France tous les aventuriers sans asile; et quand ils y arrivaient, ils trouvaient presque toujours à utiliser leur témérité, leur humeur entreprenante, en participant à des actes que leur pays natal avait le bonheur de ne pas tolérer.

Comme pour sauver ce beau royaume des malheurs qui le menaçaient, Louis XI monta sur le trône chancelant. Son caractère, malgré ses mauvais côtés, combattit et parvint à neutraliser les causes du désordre. C'est ainsi que, si on en croit d'anciens livres de médecine, des poisons doués de propriétés contraires se servent l'un à l'autre d'antidote.

Courageux quand il le fallait, Louis était complètement dépourvu de cette valeur romanesque qui, même après avoir atteint son but utile, combat encore pour l'honneur. Calme, rusé, profondément occupé de ses intérêts, il leur sacrifiait sans hésitation ses passions et son orgueil. Il cachait avec soin à son entourage ses projets et ses sentiments véritables. « Un roi qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner, disait-il; et pour moi, si je croyais que mon bonnet connaît mes secrets, je le jetterais au feu. »

Aucun homme de son temps, on même de tous les temps, n'a mieux su profiter des faiblesses des autres, et éviter de leur donner avantage sur lui en se laissant aller aux siennes.

Il était naturellement vindicatif et cruel, au point même de prendre plaisir aux fréquentes exécutions qu'il ordonnait; mais en même temps qu'il était sourd à tout sentiment de pitié quand ses victimes étaient entre ses mains, il ne se laissait pas entraîner par la soif de la vengeance à des violences inutiles et prématurées. Il ne se jetait sur sa proie que lorsqu'elle était complètement à sa portée et à sa merci. Il déguisait ses manœuvres avec tant d'art, que d'ordinaire c'était seulement en apprenant son succès que le monde savait le but qu'il s'était proposé.

Il était avare; mais sa parcimonie faisait place à un semblant de profusion toutes les fois qu'il s'agissait de séduire le favori ou le ministre d'un prince rival, pour prévenir une attaque ou rompre une coalition dirigée contre lui. Il aimait les plaisirs; mais ni l'amour, ni la chasse, ses passions dominantes, ne l'empêchaient de vaquer régulièrement aux affaires de l'Etat. Il avait du cœur humain une profonde connaissance, qu'il avait acquise en se mêlant souvent à la foule sous le masque de l'incognito. Quoique naturellement fier et hautain, il montrait pour les divisions arbitraires de la société un mépris qu'on regardait alors comme quelque chose d'anormal. Il tirait des hommes de la classe la plus infime pour leur confier les plus importantes fonctions, et il savait si bien les choisir qu'il éprouvait rarement des mécomptes. Il y avait toutefois des contradictions dans le caractère de ce monarque habile et artificieux, car il n'est pas donné à la nature humaine d'être uniforme. Quoique ce fût le plus faux des hommes, il eut souvent le tort d'accorder une confiance trop aveugle à l'honneur et à l'intégrité des autres. S'il commit des erreurs de ce genre, on doit peut-être les attribuer à une politique trop raffinée, par suite de laquelle il affectait de s'en rapporter entièrement à ceux qu'il voulait tromper; car en général c'était le plus jaloux et le plus soupçonneux des tyrans.

Son caractère formidable le plaçait au-dessus des grossiers et chevaleresques souverains de son temps. Il jouait au milieu d'eux le rôle d'un gardien dans une ménagerie, domptant la force par une intelligence et une habileté supérieures, sachant distribuer à propos les aliments et les coups, et parvenant enfin à soumettre des bêtes féroces qui menaçaient de le mettre en pièces.

Pour achever ce portrait, il importe d'en signaler encore deux points essentiels.

Le premier, c'était l'excessive superstition de Louis, plaie morale dont le ciel allige souvent ceux qui refusent d'écouter les prescriptions de la religion. S'il avait des remords, il n'essayait jamais de les apaiser en se relâchant de ses stratagèmes machiavéliques; mais il travaillait inutilement à s'en délivrer par des exercices de piété, des pénitences sévères, des libéralités largement faites aux ecclésiastiques.

Le second trait de son caractère était un amour des plaisirs crapuleux et des vulgaires débauches, amour qu'on trouve parfois étrangement associé avec la superstition. Quoiqu'il fût le plus sage ou du moins le plus habile monarque de son époque, il se plaisait dans la société des gens du commun. Homme d'esprit, il prenait aux bons mots

et aux vives reparties un plaisir dont on ne l'aurait pas cru susceptible en le jugeant sous d'autres rapports. Il entraînait dans d'obscures intrigues, participait à des aventures comiques, et y apportait une liberté d'allures peu compatible avec sa réserve habituelle. Il avait tant de goût pour les galanteries de bas étage, qu'il a fait insérer ses anecdotes licencieuses dans un recueil de nouvelles bien connu des bibliophiles, qui le recherchent seuls, et aux yeux desquels la bonne édition est d'un grand prix.

Il plut à Dieu, qui se sert de la bruine comme de la tempête, d'employer la prudence de Louis XI et ses qualités éminentes, quoique peu sympathiques, à rendre à la grande nation française les avantages d'une administration régulière, dont elle était presque totalement privée à l'époque de son avènement.

Avant d'arriver au trône, Louis avait montré plus de vices que de talent. Sa première femme, Marguerite d'Ecosse, était morte de chagrin à la suite de calomnies qu'on ne se serait pas permises sans les encouragements de son injuste époux. Fils ingrat et rebelle, il avait conspiré contre son père, ce qui l'avait fait consigner dans son apaisement du Dauphiné, qu'il gouverna avec une rare sagesse. Exilé plus tard pour avoir déclaré la guerre à Charles VII, forcé d'aller mendier un asile auprès du duc de Bourgogne, il en reçut jusqu'en 1461 une hospitalité dont il ne se montra guère reconnaissant.

Dès le début de son règne, Louis faillit succomber à une ligue formée par les grands vassaux, ayant à leur tête le duc de Bourgogne, ou plutôt son fils, le comte de Charolais. Ils levèrent une puissante armée, bloquèrent Paris, livrèrent sous ses murs une bataille dont le succès fut contesté, et mirent en péril la monarchie française. Il arriva souvent en pareil cas que le plus judicieux des deux généraux recueille sinon la gloire militaire, du moins les véritables avantages du combat. Louis, qui avait fait preuve d'une grande bravoure personnelle à la bataille de Montlhéry, sut en tourner à son profit les résultats incertains, comme s'il eût remporté la victoire. Il temporisa jusqu'à ce que la coalition de ses ennemis fût détruite; il sema la discorde entre eux avec tant d'art, que leur ligue du bien public, dont le but réel était l'abaissement de la royauté, se rompit d'elle-même, et ne parvint jamais à se reconstituer. Depuis ce succès, Louis, n'ayant rien à craindre de l'Angleterre, que ravageait la guerre civile des deux roses, s'adonna tout entier aux soins du gouvernement. Comme un médecin capable, mais insensible, il s'occupa de guérir les blessures du corps politique. Il employa tantôt les remèdes anodins, tantôt le feu et l'acier, pour arrêter les progrès de la gangrène mortelle dont ce corps était infecté. Dans l'impossibilité où il se trouvait de mettre un terme au brigandage des compagnies franches et aux exactions impunies de la noblesse, il essaya de les réprimer. A force de persévérance, il accrut par degrés son autorité royale, et diminua les puissances rivales qui la contre-balançaient.

Cependant le roi de France était encore mal affermi sur un trône entouré de dangers. Les éléments de la ligue du bien public, quoique divisés comme les tronçons d'un serpent, pouvaient encore se rapprocher. Louis avait surtout à redouter le duc de Bourgogne, qui était alors un des plus grands princes de l'Europe, bien qu'il reconnût pour la forme la supériorité du roi de France.

Charles, surnommé le Téméraire, car il était d'une intrépidité aveugle, portait la couronne ducale de Bourgogne, qu'il brûlait de convertir en couronne royale et indépendante. Son caractère formait un parfait contraste avec celui de Louis XI. Ce dernier, calme et circonspect, ne poursuivait jamais une entreprise désespérée, et ne renonçait jamais à un projet qui offrait des chances de succès, même dans un avenir lointain. Le duc, au contraire, courait au-devant des dangers, parce qu'il les aimait, et ne reculait point devant les obstacles, parce qu'il les dédaignait. Louis se serait bien gardé de sacrifier ses intérêts à ses passions; Charles ne sacrifiait à aucune considération ses passions ou même ses fantaisies. Malgré leur parenté, malgré les services que le duc et son père avaient rendus au Dauphin en exil, ils avaient l'un pour l'autre une haine et un mépris réciproques. Le duc de Bourgogne faisait peu de cas de la politique cauteleuse du roi; il l'accusait de pusillanimité en le voyant chercher à obtenir par l'intrigue, la corruption et autres moyens indirects, des avantages que Charles aurait conquis les armes à la main. Il reprochait au roi l'ingratitude dont celui-ci avait payé ses bienfaits, et il se rappelait encore avec amertume les insultes personnelles que les ambassadeurs de Louis ne lui avaient pas épargnées lorsque le feu duc de Bourgogne vivait encore. Il le détestait surtout à cause de l'appui secret qu'il accordait aux mécontents de Gand, de Liège et autres grandes villes des Flandres. Ces cités turbulentes, jalouses de leurs privilèges et fières de leur opulence, étaient souvent en insurrection contre leur seigneur. Elles étaient sûres de trouver une protection clandestine à la cour de Louis, qui saisissait toutes les occasions de fomentier des troubles dans les domaines de son outreindit vassal.

Louis rendait au duc avec énergie son mépris et sa haine, mais il couvrait ses sentiments d'un voile plus épais. Il était impossible à un homme d'une sagesse aussi profonde de ne pas dédaigner cette opiniâtreté inconsidérée qui allait à son but sans tenir compte des fâcheuses conséquences, cette impétuosité qui marchait toujours en

avant sans s'inquiéter un seul instant des obstacles qu'elle aurait à vaincre.

Toutefois le roi avait pour Charles plus de haine que de mépris, et ces deux sentiments étaient d'autant plus vifs qu'il s'y mêlait de la crainte. Il savait que l'attaque d'un taureau en fureur, auquel il comparait le duc de Bourgogne, était toujours formidable, quoique l'animal courût à l'ennemi les yeux fermés. Il redoutait non-seulement les ressources des provinces bourguignonnes, la discipline de ses belliqueux habitants, la masse de leur population, mais encore les qualités personnelles de leur duc. Poussant le courage au delà des bornes de l'audace, fastueux dans ses dépenses, déployant à sa cour, sur sa personne, dans toutes ses habitudes, la magnificence héréditaire de la maison de Bourgogne, Charles le Téméraire attirait à son service tous les hommes entreprenants et fougueux, dont le caractère avait des rapports avec le sien. Louis voyait trop clairement ce que pouvait tenter et accomplir une pareille réunion d'aventuriers déterminés, conduits par un chef non moins indomptable qu'eux-mêmes.

Une autre circonstance augmentait l'animosité de Louis contre son arrogant vassal : il lui avait des obligations dont il n'avait jamais eu l'intention de s'acquitter. Il était donc contraint de le ménager, d'endurer d'insolentes boutades, des emportements injurieux pour la dignité royale, sans pouvoir le traiter autrement que comme son *beau cousin de Bourgogne*.

Le présent récit commence vers l'année 1468, au moment où leur antipathie mutuelle était à son comble, quoiqu'il régnât entre eux une paix douteuse et mensongère. L'acteur que nous allons introduire sur la scène sera d'un rang et d'une condition tel qu'il semblera superflu d'avoir fait précéder son apparition d'une dissertation sur la position respective de deux grands princes. Mais les passions des grands, leurs querelles, leurs réconciliations, influent sur la destinée de ceux qui les approchent. En poursuivant le cours de notre histoire, on verra que ce chapitre préliminaire est nécessaire à l'intelligence des aventures de l'individu dont nous sommes sur le point de nous occuper.

CHAPITRE II.

Le Voyageur.

Par une délicieuse matinée d'été, à l'heure où la rosée rafraîchissait encore l'atmosphère embaumée, et avant que le soleil eût toute sa force, un jeune homme, venant du Nord-Ouest, s'approcha du gue d'une petite rivière, ou plutôt d'un ruisseau tributaire du Cher. Il était à peu de distance du château royal de Plessis-lez-Tours, dont les sombres créneaux s'élevaient, dans le lointain, au-dessus des arbres d'une vaste forêt. Ces terrains, consacrés à la chasse, étaient ceux d'un parc entouré d'une clôture appelée *plextium* dans le latin du moyen âge. Les enclos de ce genre ont donné leur nom à un grand nombre de villages français; celui de Plessis-lez-Tours était bâti à environ deux milles de la belle capitale de l'ancienne Touraine, dont les riches plaines ont été surnommées le jardin de la France.

Deux hommes placés sur la rive opposée, et qui semblaient engagés dans une grave conversation, s'interrompaient de temps en temps pour observer le jeune voyageur. L'élévation du point où ils se trouvaient leur avait permis de l'apercevoir à une grande distance.

Le nouveau venu avait de dix-neuf à vingt ans. Son extérieur était prévenant et indigne d'un étranger. Il portait un manteau court et des hauts-de-chausses à la mode flamande; sa toque bleue, surmontée d'une branche de houx et d'une plume d'aigle, était une coiffure écossaise. Il avait un costume propre, à l'arrangement duquel il avait apporté les soins d'un jeune homme convaincu de ses avantages physiques. Il avait sur le dos un bissac qui paraissait contenir quelques hardes, il tenait à la main droite un épéon de chasseur, et sa main gauche était enveloppée d'un gantelet de fauconnier, quoiqu'il ne portât pas d'oiseau. De son épaule pendait une écharpe brodée, au bout de laquelle était une gibecière de velours écarlate. C'était dans des sacs de ce genre que les fauconniers de distinction mettaient la nourriture de leurs faucons, et quelques objets servant à cette chasse tant prisée. L'écharpe brodée était croisée par un autre baudrier auquel pendait le couteau de chasse. Le jeune homme avait, au lieu de bottes, des brodequins de peau de daim grossièrement chambrée. Quoique sa taille n'eût pas atteint tout son développement, il était grand et vigoureux; son allure légère prouvait que le voyage à pied était pour lui un plaisir plutôt qu'une fatigue. Il avait le teint blanc; mais une nuance un peu plus foncée était répandue sur son visage, soit qu'il eût été hâlé par le soleil de la terre étrangère, soit qu'il eût été souvent exposé au grand air dans son pays natal.

Sa figure, sans être d'une régularité parfaite, était franche, ouverte et agréable. La joie intérieure que donnent la force et la santé se traduisait sur ses lèvres par de légers sourires, qui laissaient voir ses dents bien rangées et aussi blanches que l'ivoire. Ses yeux bleus, où rayonnait la même gaieté, avaient un regard particulier pour tous les objets qui s'offraient à lui. Ils exprimaient la bonne humeur, l'insouciance et la résolution.

Il recevait, rendait avec à-propos le salut des rares voyageurs qu'il

rencontrait. L'homme d'armes errant, moitié soldat, moitié brigand, le mesurait des yeux, comme pour mettre en balance la perspective du butin avec les chances d'une résistance désespérée; mais l'attitude intrépide de l'étranger lui laissait pressentir un tel accueil, qu'il renonçait à ses projets d'agression. — Bonjour, camarade, disait-il d'un ton maussade, et le jeune Écossais répondait d'un air aussi martial, mais avec moins de brusquerie.

Le pèlerin et le moine mendiant lui donnaient leur bénédiction paternelle en échange d'un salut respectueux. La jeune paysanne aux yeux noirs se retournait à plusieurs reprises pour le regarder, et ils se disaient bonjour en riant. Bref, il y avait dans toute sa personne un charme qu'on remarquait involontairement, et qui provenait d'une heureuse combinaison de franchise, de hardiesse et de vivacité avec de beaux traits et une bonne tournure. Son maintien annonçait un homme qui entrait dans la vie sans se préoccuper des misères dont elle est semée, et qui n'avait à opposer aux dangers qu'un esprit actif et un cœur courageux. De semblables caractères inspirent une ardente sympathie aux jeunes gens, et un intérêt affectueux aux vieillards expérimentés.

L'individu que nous venons de décrire était depuis longtemps en vue des deux personnes qui erraient sur la rive opposée. Au moment où il descendait la berge escarpée, avec la légèreté d'un chevreuil qui va boire à une fontaine, le plus jeune des promeneurs dit à l'autre :

— C'est notre homme, c'est le bohémien! s'il essaye de traverser le gué, il est perdu; l'eau est haute, et le gué impraticable.

— Laissons lui faire seul cette découverte, compère, dit le plus âgé, il est possible que cela évite une corde et démente un proverbe.

— Je le reconnais à sa toque bleue, reprit l'autre, car je ne puis voir son visage. Écoutez, messire! il nous appelle pour nous demander si l'eau est profonde.

— Rien ne vaut l'expérience en ce monde, qu'il essaye!

Cependant, le jeune homme ne recevant point d'avis contraire, et prenant pour une preuve d'adhésion le silence de ceux qu'il interrogeait, ôta ses brodequins, et entra dans l'eau sans plus d'hésitation. Au même instant, le plus âgé des promeneurs lui cria de prendre garde; et il ajouta à voix basse en s'adressant à son compagnon :

— Mordieu! compère, tu as commis une méprise; ce n'est pas le bohémien.

Le jeune homme n'entendit point l'avertissement tardif qu'on lui donnait, et d'ailleurs il n'était plus à même d'en profiter. Un nageur moins exercé et moins agile aurait inévitablement trouvé la mort dans ces eaux rapides et impétueuses.

Par sainte Anne! c'est un brave jeune homme, reprit le plus âgé : hâte-toi, compère, et répare ta bévue en lui prêtant assistance, si tu en es capable. Il est des gens de ton espèce; si les vieux dictons sont vrais, l'eau ne le noiera pas.

En effet, le jeune voyageur fendait les vagues avec tant d'énergie, que, malgré la force du courant, il ne fut emporté qu'à une faible distance du lieu ordinaire du débarquement.

Pendant ce temps le plus jeune des deux étrangers descendait sur la rive, et son compagnon le suivait en se disant à lui-même : — Je savais bien que ce jeune gars ne se noierait pas. Sur ma part de salut! le voilà qui met pied à terre et qui brandit son épéon! si je ne me dépêche, il va battre mon compère pour la seule action charitable qu'il ait accomplie ou tenté d'accomplir dans le cours de son existence!

Il y avait quelques motifs pour prédire ce dénoûment, car l'Écossais apostrophait en ces termes le Samaritain qui volait à son secours : — Chien discourtois! pourquoi ne répondez-vous pas quand je vous demande si l'on peut passer? Le diable m'emporte si je ne vous apprend pas à avoir à l'avenir plus d'égards pour les étrangers!

Ces mots furent accompagnés de cet exercice significatif qu'on appelle le *moulinet*, parce que l'artiste, tenant le bâton par le milieu, en fait jouer les deux bouts en divers sens comme les ailes d'un moulin. Son antagoniste, se voyant ainsi menacé, porta la main à son épée, car il était de ceux qui sont toujours plus disposés à l'action qu'à la parole. Mais son camarade, plus circonspect, lui enjoignit de se modérer; puis, se tournant vers le jeune homme, il lui reprocha de s'être imprudemment lancé dans un torrent, et de s'emporter contre un homme qui avait voulu le secourir.

En s'entendant ainsi blâmer par un homme d'un âge avancé et d'un extérieur qui commandait le respect, le jeune voyageur baissa immédiatement son épéon. — Je suis fâché, dit-il, de vous mal juger, mais, en réalité, il me semble que, faute de m'avertir à temps, vous m'avez exposé à périr. Est-ce le fait d'honnêtes gens, de bons chrétiens, de respectables bourgeois comme vous semblez l'être?

— Beau fils, dit l'homme âgé, à votre accent et à votre physionomie, j'ai bien de vous croire étranger. Vous devriez vous rappeler que nous ne saurions comprendre votre dialecte aussi facilement que vous l'employez.

— Eh bien, mon père, répondit plus posément le jeune homme, je m'inquiète peu du bain que j'ai pris, et je vous pardonnerai volontiers d'en être en partie la cause, pourvu que vous vouliez m'enseigner un endroit pour me sécher. J'ai sur le dos mon unique vêtement, et il faut que je l'entretienne en bon état.

— Pour qui nous prenez vous, beau fils ? demanda le plus âgé en réponse à cette question.

— Pour de riches bourgeois, c'est incontestable. Attendez ! vous, maître, vous devez être un prêteur d'argent ou un marchand de blé ; et cet homme est un boucher ou un herbager.

— Vous devinez à merveille, répondit le vieillard en souriant. Je tâche en effet de gagner le plus d'argent possible, et les occupations de mon compère ont quelques rapports avec celles d'un boucher. Nous sommes prêts à vous servir ; mais il importe d'abord de savoir qui vous êtes et où vous allez. Dans ces temps critiques, les routes sont encombrées de voyageurs à pied ou à cheval qui ont toute autre chose en tête que la pitié et la crainte de Dieu.

Le jeune Écossais jeta un regard pénétrant sur son interlocuteur et son compagnon silencieux. Il semblait se demander s'ils méritaient la confiance qu'ils réclamaient, et voici quel fut le résultat de ses observations.

Le plus vieux et le plus remarquable de ces personnages avait l'air d'un négociant ou d'un boutiquier. Son pourpoint, son haut-de-chausses et son manteau étaient d'une couleur noire uniforme, et si râpés que le subtil Écossais en conclut que l'homme devait être très-riche ou très-pauvre. Tous ses vêtements étaient justes et courts, ce qui n'était pas dans les habitudes de la noblesse ou même de la haute bourgeoisie, dont les robes flottantes descendaient au-dessous du genou.

La physionomie de cet homme était attrayante et repoussante à la fois. Ses traits accentués, ses joues creuses, ses yeux enfoncés avaient pourtant une expression de finesse et de bonne humeur qui provoquait la sympathie du jeune aventurier ; mais il y avait dans ces mêmes yeux, couverts de gros sourcils, quelque chose d'imposant et de sinistre. Peut-être leur effet était-il augmenté par un bonnet de fourrure, rabattu sur le front, et qui épaississait l'ombre au milieu de laquelle ils étincelaient ; mais il est certain que le jeune Écossais ne savait comment concilier la fierté de leurs regards avec la mesquinerie du costume de l'individu. Au lieu d'être enjolivé d'un galon d'or ou d'argent, comme la coiffure de tous les gens de qualité, son bonnet n'était orné que d'une bonne Vierge de plomb, comme les plus pauvres pèlerins en apportaient de Lorette.

Son camarade était un homme de moyenne taille, de forte carrure, et plus jeune de dix ans. Il avait l'air en dessous ; et si par hasard il souriait pour répondre aux signes secrets d'intelligence qu'il échangeait avec son compagnon, son sourire était loin d'être gracieux. Cet homme était armé d'une épée et d'un poignard ; et l'on remarquait sous son habit un *jazeran*, ou cotte de mailles flexibles, comme en portaient en ces jours de danger ceux que leurs occupations obligeaient à courir la campagne. L'Écossais en conclut que ses conjectures étaient fondées, et que l'individu devait être boucher, marchand de fourrages, enfin exercer un métier qui exigeait de fréquentes tournées.

Le jeune étranger embrassa d'un coup d'œil les détails dont l'énumération nous a pris quelque temps. Après un moment de silence, il répondit en s'inclinant légèrement :

— J'ignore à qui j'ai l'honneur de m'adresser, mais je puis dire à tous que je suis un cadet d'Écosse, et que je vais chercher fortune en France ou ailleurs, suivant la coutume de mes compatriotes.

— Pâques-Dieu ! c'est une louable coutume, s'écria le vieillard ; vous semblez être un gaillard alerte, et vous êtes dans l'âge de réussir auprès des hommes et des femmes. Je suis marchand, et j'ai besoin d'un jeune homme pour m'aider dans mes opérations commerciales ; peut-être êtes-vous trop gentilhomme pour vous en mêler : mais que dites-vous de ma proposition ?

— Beau sire, si elle est faite sérieusement, ce dont je doute, je vous dois des remerciements, et je vous prie de les accepter ; mais je crains bien d'être complètement incapable de vous servir.

— En effet, je parie que tu t'entends mieux à tirer l'arc qu'une lettre de change, et que tu manies mieux l'épée que la plume.

— Maître, répondit l'Écossais, je suis un homme des montagnes, et par conséquent un archer ; ce qui ne m'empêche pas d'avoir été élevé dans un couvent, où les bons pères m'ont appris à lire, à écrire, et même à compter.

— Pâques-Dieu ! dit le marchand, c'est magnifique ! Par Notre-Dame d'Embrun, tu es un prodige, l'ami !

— Trêve de railleries, mon maître ! repartit le jeune homme médiocrement charmé de l'humeur joviale de sa nouvelle connaissance. J'ai hâte d'aller me sécher, au lieu de rester là tout mouillé à répondre à vos questions.

Le marchand ne fit que rire davantage en répondant : — Pâques-Dieu ! le proverbe a bien raison de dire fier comme un Écossais. Mais, allons, jeune homme, vous êtes d'un pays que j'estime ; j'ai fait antrefois des affaires avec l'Écosse et j'y ai trouvé des gens honnêtes, quoi qu'ils ne soient pas riches. Si vous voulez venir avec nous jusqu'au village, je vous donnerai un verre de vin chaud et un bon déjeuner pour vous faire oublier votre mésaventure. Mais, têtard ! d'où vient que vous portez un gantelet de chasse ? Savez-vous qu'il n'est pas permis de chasser au vol dans un parc royal ?

— Je le sais trop ; j'avais apporté d'Écosse un faucon avec lequel

j'espérais me faire remarquer, je l'ai lâché sur un héron auprès de Péronne, et un misérable forestier du duc de Bourgogne a percé mon oiseau d'une flèche.

— Et qu'en est-il résulté ? demanda le marchand.

— J'ai battu l'agresseur autant qu'un chrétien peut en battre un autre lorsqu'il n'a pas envie de le tuer. Je ne voulais pas avoir sa mort à me reprocher.

— Savez-vous que si vous étiez tombé entre les mains du duc de Bourgogne, il vous aurait fait pendre comme une châtaigne ?

— Oui ; on dit que dans ces sortes d'affaires il n'est pas moins expéditif que le roi de France ; mais comme je touchais à la frontière, je l'ai franchie, et j'ai bravé le duc. S'il n'avait pas été aussi vif, j'aurais pu m'attacher à son service.

— Il regrettera l'absence d'un paladin tel que vous si la trêve est rompue, dit le marchand.

Et il jeta un coup d'œil à son compagnon. Celui-ci lui répondit par un de ces sourires équivoques qui animaient sa physionomie, comme un météore qui passe égaie un ciel d'hiver.

L'Écossais s'arrêta brusquement, et mit sa toque sur son sourcil droit en disant avec fermeté :

— Mes maîtres, et vous surtout, messire, qui êtes le plus vieux, et qui devriez être le plus sage, vous courez risque d'apprendre qu'on ne se moque pas de moi impunément. Votre ton me déplaît. De la part des hommes d'âge, j'accepte les plaisanteries, et même les reproches, quand ils sont mérités ; mais je n'aime pas à être berné comme un enfant quand je me sens de force à vous étriller tous les deux si vous abusez de ma patience.

Le vieux marchand faillit étouffer de rire en voyant l'attitude du jeune homme. Son compagnon fit un geste pour tirer son épée ; mais l'Écossais lui donna sur le poing un coup qui le mit dans l'impossibilité de saisir la garde.

Cet incident redoubla l'hilarité du négociant.

— Arrête, vaillant Écossais, s'écria-t-il, arrête, au nom de ta patrie ! Et toi, compère, épargne-nous ces regards provocants. Pâques-Dieu ! il faut être loyal en affaires, et un bain complet équivaut bien à ce coup appliqué avec tant de grâce et de vivacité.

Puis, s'adressant au jeune homme avec une gravité qui le déconcerta malgré lui, le marchand ajouta : — Quant à vous, mon jeune ami, abstenez-vous de toutes violences, je ne les souffrirais pas, et mon compère, comme vous le voyez, est suffisamment puni ; veuillez me dire votre nom ?

— Quand on m'interroge poliment, je réponds de même, et j'aurai pour votre âge les égards qui lui sont dus si vous ne me harcèlez pas de vos railleries. Depuis que je voyage dans les Flandres et en France, on m'appelle le varlet au sac de velours, à cause de la gibecière que je porte au côté ; mais mon vrai nom est Quentin Durward.

— Durward ! est-ce un nom noble ?

— Depuis quinze générations, dit le jeune homme ; ce qui fait que j'ai de la répugnance à suivre une autre profession que celle des armes.

— Tu es un véritable Écossais ! beaucoup de noblesse, beaucoup d'orgueil, et peu de durats, je le soupçonne... Eh bien ! compère, prends les devants, et fais-nous préparer à déjeuner là-bas, au Bosquet de Mûriers. Ce jeune homme fera autant d'honneur au festin qu'une souris affamée au fromage d'une ménagère... Quant au bohémien... un mot à Porcille !...

Le prétendu boucher répondit par un sourire sombre, mais expressif, et il s'éloigna d'un pas rapide.

— Nous allons cheminer tranquillement ensemble, dit le marchand à Durward. En traversant la forêt, nous entendrons la messe à la chapelle de Saint-Hubert, car il ne faut pas s'occuper de la chair avant d'avoir pourvu aux besoins spirituels.

Durward était trop bon catholique pour ne pas adhérer à la proposition, quoiqu'il eût probablement mieux aimé commencer par se reposer et sécher ses vêtements. Ils perdirent bientôt de vue leur sinistre compagnon ; mais ils suivirent le sentier qu'il avait pris. Ce chemin les conduisit à une futaie sous les arbres de laquelle croissaient des taillis et des broussailles. Au bout des longues avenues qui la traversaient, on voyait des daims trotter par escouades avec la sécurité de bêtes qui se sentaient efficacement protégées.

— Vous me demandiez si j'étais bon archer, dit l'Écossais ; donnez-moi un arc avec une couple de flèches, et dans un instant vous aurez du gibier.

— Pâques-Dieu ! mon jeune ami, abstenez-vous de montrer votre adresse ; mon compère exerce une surveillance spéciale sur les daims, ils sont confiés à ses soins, et il fait bonne garde.

— Il a plutôt l'air d'un boucher que d'un gai forestier, répondit Durward ; je ne puis me figurer que sa mine patibulaire soit celle d'un homme initié au bel art de la vénerie.

— Ah ! mon jeune ami, mon compère n'a rien d'agréable de prime abord ; mais on n'a jamais entendu se plaindre de lui ceux qui ont fait sa connaissance.

Quentin Durward trouva quelque chose de singulier dans le ton dont ces mots furent prononcés. Le vieillard le accompagna d'un léger sourire et d'un clignement de ses yeux noirs et perçants, ce qui justifia l'impression fâcheuse que l'Écossais avait éprouvée.

— J'ai entendu, se dit-il, parler de voleurs et de rusés coquins, qui coupent la gorge aux voyageurs; l'homme qui vient de nous quitter ne serait-il pas un assassin, et ce vieux fripon son pourvoyeur? soyons sur nos gardes, et tenons-nous prêt à frapper.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, ils arrivèrent à une clairière dont les arbres étaient moins rapprochés les uns des autres. Le sol qu'ils ombrageaient, débarrassé des buissons et des ronces, était tapissé d'un gazon, qui, poussant à l'abri des rayons du soleil, avait une verdure plus riche et plus fraîche que celle qu'on remarque ordinairement en France; les arbres de ce lieu solitaire étaient principalement des bouleaux et des ormes, qui formaient des montagnes de feuillage. Au milieu de ces magnifiques enfants de la terre, s'élevait une chapelle près de laquelle murmurait un ruisseau. L'architecture de ce petit édifice était des plus simples et des plus grossières. On y avait annexé une cellule, destinée au logement de l'ermite ou du prêtre solitaire qui était chargé d'y célébrer régulièrement les offices de l'église. Dans une niche, au-dessus de l'arceau de la porte, on avait placé une image en pierre de saint Hubert, ayant un cor de chasse en bandoulière et une couple de lévriers à ses pieds. Il était naturel qu'on eût dédié au pieux chasseur une chapelle située au milieu d'un parc si abondamment pourvu de gibier.

Le vieillard, suivi de Durward, se dirigea vers la petite église, et, au moment où ils en approchaient, le prêtre parut, revêtu de ses habits sacerdotaux; il se rendait de sa cellule à la chapelle pour y célébrer la messe. Durward s'inclina respectueusement devant lui. Son compagnon, avec les dehors d'une dévotion plus profonde, mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction du saint homme, qu'il suivit à l'église d'un air qui indiquait l'humilité et la contrition la plus parfaite.

L'intérieur de la chapelle était orné de manière à rappeler les exercices que le saint patron avait affectionnés sur la terre. Les fourrures des bêtes fauves de différentes contrées tenaient lieu de tentures et de tapisseries. Les murs étaient garnis de trophées, où des cors, des carquois, des arcs, et autres armes de chasse, se mêlaient à des têtes de loups, de daims et de cerfs. L'ornementation générale était empruntée à la vénerie; et la messe elle-même, considérablement abrégée, fut de l'espèce de celles qu'on nommait messes de chasse, parce qu'on les célébrait devant les grands seigneurs, qui, tout en y assistant, avaient hâte de se livrer à leur plaisir favori.

Pendant cette courte cérémonie, le vieillard parut tout entier à la dévotion; moins occupé de pensées religieuses, Durward ne put s'empêcher de s'accuser d'avoir conçu des soupçons injurieux sur le compte d'un homme aussi pieux. Loïn de le regarder comme faisant partie d'une bande de voleurs, il fut presque tenté de le vénérer comme un saint.

La messe finie, ils sortirent ensemble; et le vieux marchand dit à l'Écossais : — Nous sommes à deux pas du village, vous pouvez maintenant rompre votre jeûne sans remords de conscience; suivez-moi!...

Il tourna à droite, et, prenant un sentier qui montait toujours, il recommanda à Quentin de ne pas s'écarter, de se tenir autant que possible au milieu de la route.

— Pourquoi cela? demanda l'Écossais.

— Vous approchez de la cour, jeune homme, et, Pâques-Dieu! on ne marche pas dans ce pays comme sur les bruyères de vos montagnes; les deux côtés de la route sont hérissés de traquenards, de pièges armés de faux qui enlèvent un membre au passant téméraire aussi facilement qu'une serpette coupe une pousse d'aulépine. Il y a là des chausse-trapes qui vous perceront les pieds, des fosses assez profondes pour vous engloûtir à jamais. C'est que vous êtes dans les limites de la résidence royale, et nous allons voir tout à l'heure la façade du château.

— Si j'étais le roi de France, dit le jeune Écossais, je ne voudrais pas m'entourer de pièges et d'engins, j'essayerais plutôt de gouverner si bien, que personne n'oserait approcher de ma demeure avec des intentions perverses; quant à ceux qui s'y présenteraient en de bonnes dispositions, plus ils seraient nombreux, plus nous en aurions de joie.

Le vieillard promena les yeux autour de lui, et feignit d'être inquiet.

— Silence! dit-il, silence! varlet au sac de velours! j'ai oublié de vous dire que, dans ces parages, les feuilles mêmes des arbres sont comme autant d'oreilles qui transmettent les moindres paroles au cabinet du roi.

— Je m'en inquiète peu; j'ai une langue écossaise, assez hardie pour s'expliquer en face du roi Louis. Quant aux oreilles dont vous parlez, si je pouvais les voir sur une tête humaine, mon bon couteau de chasse ne les y laisserait pas longtemps.

CHAPITRE III.

Le Château.

En ce moment ils arrivèrent devant le château de Plessis-lez-Tours, qui même en ces temps de dangers, où les grands seigneurs

étaient condamnés à demeurer dans des forteresses, se distinguait entre tous par les précautions extrêmes qu'on avait prises pour sa garde et pour sa défense.

A partir de la lisière du bois où Durward avait fait halte avec son guide s'élevait en pente douce une esplanade dépourvue de toute espèce d'arbre, sauf un chêne gigantesque et presque desséché par les années. On avait laissé cet espace libre, suivant les règles de fortification de tous les âges, afin que l'ennemi ne pût approcher des murailles sans être aperçu.

On comptait trois murs d'enceinte, crénelés et flanqués de tourelles; le second dominait le premier, et le troisième était au-dessus du second, de sorte que les assiégeants, en supposant qu'ils parvinssent à franchir la barrière extérieure, en trouvaient encore deux autres devant eux. Le vieux marchand apprit à l'Écossais qu'autour de chacun de ces trois remparts régnait un fossé de vingt pieds, alimenté au moyen d'un barrage par une prise d'eau du Cher, un alliot d'un bras tributaire de cette rivière. L'escarpe et la contrescarpe de ces fossés étaient garnies de palissades de fer, qui tenaient lieu de ce qu'on appelle chevrons de frise dans la fortification moderne. L'extrémité de chaque pont se divisait en pointes si aiguës, que pour essayer de grimper par-dessus, il fallait avoir envie de se suicider.

Dans la troisième enceinte était le château, assemblage confus de bâtiments de différentes époques, groupés autour d'un donjon de date plus ancienne, qui se dressait noir et sombre dans les airs, comme un géant éthiopien. Il n'avait d'autres fenêtres que des meurtrières, irrégulièrement réparties pour les besoins de la défense, et son aspect produisait la même impression pénible que celui d'un aveugle.

Les autres constructions ne semblaient guère plus logeables; elles ne recevaient de jour que par la cour intérieure, si bien qu'elles avaient moins l'air d'un palais que d'une prison.

Le roi régnant avait augmenté l'effet sinistre de cette demeure; comme la plupart des personnes soupçonneuses, il n'aimait pas à laisser voir ses inquiétudes. Aussi, en agrandissant les fortifications, il s'y était pris de manière à confondre les nouvelles avec les anciennes. On avait employé dans les travaux récents des briques et des pierres de taille d'une couleur noire; on avait mêlé de la suie à la chaux, afin de donner à l'ensemble un caractère uniforme de vénérable antiquité.

Cette place formidable n'avait qu'une entrée; du moins Quentin Durward n'en vit qu'une au centre du premier mur d'enceinte. Elle était située entre deux fortes tours, et défendue comme à l'ordinaire par une herse et un pont-levis; l'une était baissée, et l'autre levé. De semblables portes étaient percées dans le second et le troisième mur; mais elles ne communiquaient pas directement entre elles. Après avoir emporté d'assaut l'entrée principale, il fallait, pour atteindre la suivante, faire une cinquantaine de pas entre deux enceintes d'où les projectiles pleuvaient sur les assaillants; et quand on avait passé la seconde porte, on était obligé de s'écarter encore de la ligne droite pour arriver au pied de la dernière enceinte. On longeait ces défilés étroits et dangereux sous le feu de l'artillerie, et l'on avait à franchir trois portes munies de tous les moyens de défense connus à cette époque.

Quentin Durward venait d'un pays désolé par les guerres civiles ou étrangères, et dont la superficie montueuse, coupée de torrents et de précipices, offre maintes positions presque inexpugnables. Il connaissait donc les diverses précautions que les hommes prenaient, dans cet âge de fer, pour assurer l'inviolabilité de leur domicile. Cependant il avoua franchement à son guide qu'il n'aurait pas cru l'art des hommes capable de suppléer si complètement à la nature, car la citadelle était bâtie sur une éminence dont la pente était presque insensible.

Pour accroître sa surprise, le vieux marchand lui dit que les environs du château, à l'exception d'un sentier tortueux, étaient, comme les taillis, garnis de toute espèce de chausse-trapes, de pièges, de trébuchets, où devaient tomber les malheureux qui tenteraient d'approcher sans guide.

Que sur les remparts étaient placées des cages de fer, dites *nids d'hirondelle*, d'où les sentinelles, étant elles-mêmes parfaitement à l'abri, visaient à coup sûr quiconque essayait d'entrer sans mot d'ordre;

Que les archers de la garde royale occupaient ces portes jour et nuit, et que le roi Louis leur assurait, en échange de leurs services, une haute paye, de riches habits, beaucoup d'honneur et de profit.

— Eh bien, jeune homme, ajouta le vieillard, avez-vous jamais vu une citadelle aussi forte, et croyez-vous qu'il y ait des hommes assez hardis pour l'assiéger?

L'Écossais, avec l'avidité curieuse de la jeunesse, regardait fixement la place, dont la vue l'intéressait au point de lui faire oublier ses vêtements mouillés; ses yeux étincelèrent, ses joues se colorèrent, et sa physionomie s'anima de la noble ardeur d'un homme entreprenant qui médite une action honorable.

— Le château, répliqua-t-il, est fort et fortement gardé; mais il n'y a rien d'impossible à de braves gens.

— Est-ce qu'il y a de vos compatriotes capables d'emporter la place? dit le vieillard d'un ton dédaigneux.

— Je ne l'affirmerais pas ; mais il y a chez nous des milliers d'hommes qui, pour une bonne cause, tenteraient l'aventure.

— Bah ! et vous vous flattez d'être du nombre ?

— Ce serait un péché que de me vanter quand je ne cours aucun risque ; mais mon père s'est lancé dans des entreprises aussi hasardeuses, et je crois que je ne suis point hâtard.

— Eh bien, reprit le vieux marchand en souriant, vous auriez affaire à forte partie ; vous auriez à combattre des gens de connaissance, car les archers écossais de la garde du corps du roi sont en faction sur ces murailles : ce sont trois cents gentilshommes des meilleures familles de votre patrie.

— Si j'étais le roi Louis, répartit le jeune homme, je confierais le soin de ma sûreté aux trois cents gentilshommes écossais, je comblerais ces fossés avec les débris de ces remparts, je manderais mes pairs et mes paladins, et je mènerais royale vie, brisant des lances dans les tournois, donnant des festins aux nobles, dansant le soir avec les dames, et ne craignant pas plus un ennemi qu'une mouche.

Le vieux marchand sourit de nouveau, et tournant le dos au château, dont ils s'étaient, dit-il, trop approchés, il rentra dans le bois par un chemin plus large et plus battu que celui qu'ils avaient déjà suivi.

— Cette route, reprit-il, conduit au village du Plessis, où vous trouverez à vous loger convenablement et à peu de frais. Environ deux milles plus loin est située la belle ville de Tours, qui donne son nom à ce riche comté. Mais vous arriverez plus vite, et vous serez aussi bien traité, au village de Plessis ou Plessis-le-Parc, comme on l'appelle, parce qu'il est près de la résidence royale et du parc dont elle est entourée.

— Merci de vos renseignements, bon maître, dit l'Écossais ; mais pourvu qu'à ce Plessis, par où marais, je trouve un morceau de viande et une boisson un peu meilleure que de l'eau, j'y aurai bientôt terminé mes affaires.

— Je croyais que vous aviez quelque ami à voir ici.

— En effet, le propre frère de ma mère, répondit Durward, avant de quitter les montagnes d'Angus c'était le plus bel homme dont le pied eût jamais foulé les bruyères.

— Comment s'appelle-t-il ? Nous le ferons demander ; car il ne faut pas monter au château, où l'on pourrait vous prendre pour un espion.

— Par la main de mon père ! me prendre pour un espion ! Sur mon âme, celui qui me flétrirait d'une telle épithète sentirait le froid de ma lance !... Au reste, je n'ai pas de raisons pour cacher le nom de mon oncle. Le nom de Lesly est honorable et noble.

— Je n'en doute pas ; mais il y a trois Lesly dans la garde écossaise.

— Mon oncle s'appelle Ludovic Lesly.

— Sur les trois Lesly, il y en a deux qui s'appellent Ludovic.

— Mon parent, dit Quentin, est Ludovic à la cicatrice. Il y a tant de gens du même nom dans les maisons écossaises, que lorsqu'ils n'ont point de terre pour se distinguer nous leur donnons toujours un surnom.

— Je crois connaître l'individu dont vous parlez ; nous l'appelons *le Balafre*, à cause de la cicatrice qu'il a sur la figure. C'est un homme estimable, un bon soldat. Je tâcherai de vous ménager une entrevue avec lui. La nature de son service l'astraint à une discipline sévère, et il ne sort guère que pour accompagner la personne du roi... Maintenant, jeune homme, répondez-moi. Je parie que vous avez envie de servir avec votre oncle dans la garde écossaise. Si tel est votre projet, vous aurez de la peine à l'accomplir. Vous êtes bien jeune, et il faut un long apprentissage pour se rendre digne des fonctions que vous ambitionnez.

— J'y ai bien songé, dit Durward avec indifférence ; mais la fantaisie m'en est passée.

— Qu'est-ce à dire, jeune homme ? dit le vieux Français d'un ton sévère : méprisez-vous un honneur que brignent les plus nobles de vos compatriotes ?

— Je souhaite qu'ils en jouissent, dit tranquillement Quentin. Pour vous parler avec franchise, le service du roi de France m'aurait parfaitement convenu ; seulement, fussé-je nourri des mets les plus exquis, vêtu des draps les plus fins, j'aime mieux courir au grand air que d'être enfermé dans ces poivrières que vous nommez nids d'hirondelle... Et puis, ajouta-t-il à voix basse, je ne me soucie guère d'une habitation dont les chênes portent des glands comme ceux que je vois là-bas.

— Je devine ce que vous voulez dire ; mais parlez plus clairement.

— Regardez ce beau chêne, qui croît à une portée de perche du château. A ce chêne est pendu un homme en pourpoint gris, comme celui que je porte.

— En effet, dit le vieux Français. Pâques-Dieu ! ce que c'est que d'avoir les yeux jeunes ! Je voyais bien quelque chose, mais il me semblait que c'était un corbeau perché entre les branches. Cette vue n'a rien d'étrange, jeune homme ; lorsque l'automne succédera à l'été, que les nuits seront plus longues et les routes moins sûres, vous verrez des groupes de dix et même de vingt glands de cette espèce

suspendus à ce vieux chêne chancelant. Qu'est-ce que cela fait ? ce sont autant de bannières déployées pour épouvanter les coquins. Plus les honnêtes gens voient de drôles ainsi traités, moins ils comptent de voleurs, de traîtres, de pillards, d'opresseurs du peuple, sur les grandes routes de France. Ce sont, mon jeune ami, des preuves de la justice du souverain.

— Quoi qu'il en soit, si j'étais le roi Louis, je ferais pendre les bandits plus loin de mon palais. Dans mon pays, nous mettons des corbeaux morts aux endroits que hantent les corbeaux vivants, et non dans nos jardins ou nos colombiers. Pouah ! l'odeur de ce cadavre me monte au nez, malgré la distance !

— Si vous vivez pour servir loyalement votre prince, mon bon jeune homme, vous reconnaîtrez qu'aucun parfum ne vaut l'odeur d'un traître mort.

— Il me faudrait pour cela perdre l'odorat et la vue, s'écria l'Écossais. Montrez-moi un traître vivant, et je lèverai le bras pour le frapper ; mais ma haine s'éteint avec sa vie... Ah ! ah ! nous arrivons au village, où j'espère vous prouver que mon bain et mon dégoût ne m'ont point ôté l'appétit. Ainsi, mon brave ami, à l'auberge, et le plus vite possible ! Cependant, avant d'accepter votre hospitalité, je voudrais bien savoir votre nom.

— On m'appelle maître Pierre ; je n'ai pas de titres ; je suis un riche bourgeois, vivant de ses revenus.

— Eh bien, maître Pierre, je m'estime heureux que le hasard nous ait réunis. J'ai besoin d'un bon accueil, et je saurai en tenir compte.

Cependant le clocher de l'église et le grand crucifix de bois, qui s'élevaient au-dessus des arbres, annonçaient l'entrée du village. Maître Pierre s'écarta du sentier, qui aboutissait dans cet endroit à une voie publique, en disant à son compagnon qu'il voulait le conduire dans une auberge isolée, exclusivement fréquentée par les voyageurs de distinction.

— Entendez-vous par là ceux qui ont la bourse bien garnie ? dit l'Écossais ; je ne suis pas du nombre, et je crains moins les écorcheurs des grands chemins que ceux des auberges.

— Pâques-Dieu ! s'écria maître Pierre, comme les Écossais sont prudents ! Un Anglais se jette tête baissée dans la première hôtellerie qui se présente ; il mange et boit du meilleur, et ne songe à compter que lorsqu'il a le ventre plein. Vous oubliez, maître Quentin, puisque ainsi l'on vous nomme, que je vous dois un déjeuner. Si vous vous êtes mouillé, c'est un peu de ma faute ; n'est-il pas juste que je vous indemnise ?

— Ma foi, dit l'insouciant jeune homme, j'ai oublié mon bain, vos torts et leur réparation. Mes vêtements se sont séchés pendant la marche, on a peu près ; pourtant je ne refuserai pas votre offre obligeante, car j'ai dîné légèrement hier, et je n'ai point soupé. Vous semblez être un vieux et respectable bourgeois, et je ne sais pas pourquoi je ne répondrais pas à votre politesse.

Le Français sourit à la dérôlée. Il voyait clairement que le jeune homme, malgré sa faim canine, hésitait à se rassasier aux dépens d'un étranger. Pour faire taire sa fierté révoltée, l'Écossais se disait sans doute qu'en contractant des obligations aussi légères on ne montrait pas moins de complaisance que l'homme dont on acceptait les services.

Ils descendirent un étroit sentier, ombragé de grands ormes, au bas duquel ils pénétrèrent par une porte voûtée dans la cour d'une hôtellerie de dimensions inusitées, où logeaient les nobles et les sollicitateurs qui avaient affaire au château. Louis XI, quand il ne pouvait l'éviter, permettait aux gens de sa cour d'y prendre des appartements. Un écusson fleurdelisé était sculpté au-dessus de la principale porte de ce vaste bâtiment régulier, mais on n'y remarquait point un mouvement proportionné au grand nombre de serviteurs qu'on entretenait en ce temps-là dans toutes les maisons, publiques ou particulières ; rien n'indiquait ni l'activité des affaires, ni l'importance de la clientèle. La demeure royale semblait avoir communiqué une partie de son caractère sombre et inhospitalier, même à un établissement qu'on aurait pu croire l'asile de la cordialité, de la joie et de la bonne chère.

Sans appeler personne, sans même s'approcher de l'entrée principale, maître Pierre leva le loquet d'une porte latérale, et introduisit Quentin dans une grande salle.

Un fagot pétillait dans l'âtre, et l'on avait fait tous les préparatifs d'un déjeuner substantiel.

— Mon compère a bien exécuté mes ordres ! dit le Français à l'Écossais. Vous devez avoir froid, et j'ai commandé du feu ; vous devez avoir faim, et vous pouvez vous mettre à table.

Il siffla ; l'hôte parut, répondit par une révérence au bonjour de maître Pierre, et ne manifesta point cette humeur babillarde qui caractérise depuis des siècles l'aubergiste français.

— Celui que j'avais envoyé est donc venu ? dit maître Pierre.

Pour toute réponse, l'hôte s'inclina ; et en rangeant divers plats sur la table, il s'abstint d'en prôner les qualités. Cependant le repas méritait les éloges que les aubergistes de France accordent habituellement aux festins qu'ils préparent. Le lecteur en jugera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le Déjeuner.

Jamais le jeune étranger ne s'était trouvé dans une position meilleure depuis qu'il avait mis le pied sur le territoire de l'ancienne Gaule. Ainsi que nous l'avons donné à entendre, le déjeuner était admirable. On y voyait un pâté de Périgueux, qui aurait fait oublier à un gastronome, comme le lotus dont parle Homère, ses parents, sa patrie, enfin toutes les obligations sociales. La croûte de cette magnifique pièce ressemblait aux remparts d'une riche capitale, indices des trésors qu'ils sont destinés à défendre. Sur la table figurait encore un ragoût délicat, assaisonné de cette petite pointe d'ail que les Gascons aiment et que les Écossais ne détestent pas; puis un jambon, qui avait jadis soutenu le corps d'un beau sanglier dans les bois voisins de Mont-Trichard. Le pain, de la plus pure blancheur, était arrondi et formait de petites boules, qui ont valu aux talmeliers de France le nom de boulangers; la croûte en était si dorée, que même avec de l'eau, elle aurait passé pour un mets délicat. Mais l'eau n'était pas la seule boisson servie : un flacon de cuir appelé bottrine contenait environ un quart de délicieux vin de Beaune. Tant de bonnes choses auraient donné de l'appétit à un mort; quel effet devaient-elles produire sur un jeune homme de vingt ans à peine, qui, il faut le dire, n'avait guère mangé depuis deux jours qu'une quantité modérée de pain d'orge et les fruits mûrs que le hasard plaçait à sa portée! Il se jeta sur le ragoût, qu'il fit disparaître en un clin d'œil; il attaqua ensuite l'énorme pâté, en creusa profondément les entrailles, et revint plusieurs fois à la charge en se versant d'amples rasades de vin de Beaune, ce qui étonna l'aubergiste et divertit maître Pierre.

Ce dernier, s'apercevant probablement qu'il avait fait une bonne action sans s'en douter, parut enchanté de l'appétit du jeune Écossais. Quand il le vit enfin se ralentir, il essaya de le stimuler en faisant venir des confitures, des darioles et autres friandises. Pendant que Durward se livrait à ces occupations gastronomiques, la physiologie de maître Pierre exprimait presque de la bienveillance; elle était empreinte d'une satisfaction qui paraissait s'éloigner de son caractère habituel, si caustique et si sévère. Les vieillards prennent assez généralement part aux plaisirs de la jeunesse quand leur prédisposition naturelle n'est pas contrariée par une secrète envie ou par un sentiment de folle rivalité.

Quentin Durward avait au premier abord trouvé peu de charme à la figure de son nouvel ami. Sous l'influence du vin de Beaune, il découvrit qu'elle avait quelque chose de prévenant; et ce fut d'un ton enjûmé qu'il reprocha à maître Pierre de s'amuser de son appétit sans vouloir manger lui-même.

— Je fais pénitence, dit maître Pierre, et je ne puis prendre avant midi que des confitures et un verre d'eau. Dites à cette dame de venir me trouver, dit-il en se tournant vers l'hôtelier.

Celui-ci quitta la salle, et maître Pierre poursuivit :

— Eh bien! je vous avais promis un bon déjeuner; vous ai-je tenu parole?

— C'est le meilleur repas que j'aie fait depuis mon départ de Glen-Houlakin.

— Glen, quoi? demanda maître Pierre. Avez-vous l'intention d'évoquer le diable avec vos mots barbares?

— Glen-Houlakin, répéta Quentin d'un ton jovial. Ce nom, qui signifie en français la vallée des mouchérons, est celui de notre ancien patrimoine. Vous avez acquis le droit d'en rire, s'il vous en prend fantaisie.

— Je ne veux point vous offenser, le ciel m'en préserve! Mais, puisque vous êtes content de votre repas, apprenez que les archers de la garde écossaise en font tous les jours un aussi bon, et même meilleur.

— Je ne m'en étonne pas; s'ils passent la nuit dans les nids d'hirondelle, ils doivent avoir le matin un fameux appétit.

— Et ils ont de quoi le satisfaire, reprit maître Pierre; ils n'ont pas besoin, comme les Bourguignons, de dévaliser les gens pour se remplir la panse. Ils s'habillent comme des comtes, et se régalaient comme des abbés.

— Tant mieux pour eux! dit Durward.

— Qui vous empêcherait d'entrer dans la garde, jeune homme? Grâce à l'appui de votre oncle, vous pouvez vous mettre sur les rangs pour la première vacance. Je vous dirai à l'oreille que j'ai moi-même quelque crédit, et je l'emploierais volontiers en votre faveur. Vous êtes sans doute aussi habile à monter à cheval qu'à tirer de l'arc?

— Dans notre famille, nous soutenons la comparaison avec les meilleurs cavaliers qui aient jamais mis une chaussure de fer sur un étrier d'acier, et je suis assez tenté d'accepter vos offres de service. Pourtant, voyez-vous, sans déprécier les avantages de la nourriture et de l'équipement, je songe surtout aux honneurs, à l'avancement, aux beaux faits d'armes. Je respecte votre roi Louis, car c'est un allié de l'Écosse; mais il séjourne dans ce château, d'où il ne sort

que pour aller d'une forteresse à l'autre. Au lieu de gagner des villes ou des provinces en batailles rangées, il les obtient à force d'ambassades et de négociations. Pour moi, je suis de l'avis des Douglas, qui ont toujours tenu la campagne, parce qu'ils préféraient le chant des alouettes au cri des souris.

— Jeune homme, dit maître Pierre, ne portez pas un jugement téméraire sur la conduite des souverains. Louis cherche à épargner le sang de ses sujets, mais il n'hésite pas à verser le sien; il a montré du courage à Montlhéry.

— Oui, mais il y a de cela une douzaine d'années au moins. Je voudrais servir un maître qui conserverait sans tache son honneur et son écusson, et qui serait toujours le premier au fort de la mêlée.

— Il fallait donc rester à Dijon auprès du duc de Bourgogne. Il vous aurait mis à même de vous rompre les os tous les jours; et plutôt que de vous laisser manquer d'occasions, il vous les aurait rompus lui-même, surtout s'il avait appris que vous avez battu son forestier.

— C'est vrai, dit Quentin; voilà une porte que ma mauvaise chance m'a fermée.

— Il y a par le monde d'autres seigneurs qui peuvent utiliser les jeunes aventuriers. Que pensez-vous, par exemple, de Guillaume de la Marek?

— Quoi! s'écria Durward, le Sanglier des Ardennes, un chef de brigands, qui tuerait un homme pour la valeur de son caban, et qui frappe les prêtres et les pèlerins comme si c'étaient des chevaliers ou des gens d'armes? Si je servais un pareil bandit, ce serait une tache ineffaçable pour le blason de mon père.

— Eh bien! mon bouillant jeune homme, si vous trouvez que le Sanglier n'ait pas assez de scrupule, pourquoi ne pas vous attacher au jeune duc de Gnelde?

— Plutôt servir Satan en personne! s'écria Quentin. Entre nous, la terre est lasse de porter cet homme; l'enfer le réclame! On prétend qu'il tient son père en prison, et qu'il est allé jusqu'à le frapper. Croyez-vous que ce soit possible?

Maître Pierre parut assez déconcerté de l'horreur naïve que le jeune Écossais manifestait pour l'ingratitude filiale.

— Mon ami, répondit-il, vous ignorez que les liens du sang sont peu de chose pour les personnes d'un rang élevé... Puis, changeant brusquement de ton, il ajouta gaiement : D'ailleurs, si le duc a battu son père, je vous garantis que son père l'avait battu il y a longtemps; c'est partie et revanche.

— En vérité, vous me surprenez! dit l'Écossais rougissant d'indignation. Les hommes à barbe grise comme vous ne devraient pas plaisanter sur de pareils sujets. Si le vieux duc Arnold a battu son fils dans son enfance, il ne l'a pas assez châtié; il aurait mieux valu le faire expirer sous les verges que de le laisser vivre pour que le monde chrétien regrettât un jour qu'un pareil monstre eût reçu le baptême.

— Puisque vous appréciez ainsi le caractère des princes, je crois que vous ferez bien de lever vous-même des troupes. Où donc un jeune homme aussi sage trouverait-il un chef digne de le commander?

— Vous vous moquez de moi, maître Pierre, reprit l'Écossais en riant, et vous avez peut-être raison; mais vous n'avez pas fait mention d'un vaillant capitaine, sous les ordres duquel on peut servir sans se compromettre.

— Je ne devine pas de qui vous voulez parler...

— C'est un homme qui n'est ni Français ni Bourguignon; il se tient en équilibre entre les deux pays, et se fait respecter des deux princes, tout grands qu'ils sont. Il est, comme le cerceuil de Mahomet (malédiction sur Mahomet!), suspendu entre des pierres d'aimant.

— Je ne sais pas quel est celui que vous désignez, dit maître Pierre en riant.

— Eh! n'est-ce pas le noble Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, grand connétable de France? Il se maintient là-bas avec sa petite armée, portant la tête aussi haut que le roi Louis ou le duc Charles, placé entre eux comme l'enfant qui occupe le milieu d'une planche, tandis que deux autres sont aux bouts de la balançoire.

— C'est celui des trois dont la chute peut être la plus dangereuse, dit maître Pierre. Mais vous, mon jeune ami, qui regardez le pillage comme un si grand crime, savez-vous que votre comte de Saint-Pol a donné le premier exemple d'incendier les campagnes en temps de guerre? Avant qu'il eût accompli cette honteuse dévastation, les villes ouvertes et les villages qui n'opposaient point de résistance étaient épargnés par tous les partis.

— S'il en est ainsi, je commence à croire que tous ces grands personnages ne valent pas mieux les uns que les autres, et que donner la préférence à l'un d'eux, c'est faire choix de l'arbre où l'on sera pendu. Pourtant ce comte de Saint-Pol, ce connétable, s'est emparé de la ville qui porte le nom de mon vénérable patron saint Quentin... (Ici le jeune homme se signa.) Il me semble que si j'y fixais ma résidence, mon bon patron veillerait sur moi, lui dont le nom n'est pas pris aussi fréquemment que celui de vos saints plus populaires. Jusqu'à présent il doit m'avoir oublié, moi son filleul spirituel. Après m'avoir laissé un jour entier sans nourriture, il m'abandonne le len-

demain à la protection de saint Julien et à la bienveillance fortuite d'un étranger, que j'ai acquise au risque de me noyer.

— Ne blasphème point, mon jeune ami; saint Julien est le fidèle patron des voyageurs, et le bienheureux saint Quentin a fait plus pour toi que tu n'imagines.

Pendant que maître Pierre parlait la porte s'ouvrit, et une jeune fille d'un peu plus de quinze ans entra portant un plateau couvert d'une serviette damassée. Sur ce plateau étaient placés un compotier rempli de pruneaux de Tours et un gobelet enrichi de ces ciselures délicates qui rendaient alors si célèbres les orfèvres de cette ville. Durward ne songea pas à examiner si cette coupe élégante était d'argent ou simplement d'étain, comme celle qu'il avait devant lui, mais qui était brunie avec tant d'art qu'on aurait pu la croire d'un métal plus précieux.

Mais son camarade, plus circonspect, lui enjoignit de se modérer.

La vue de la jeune personne qui venait d'entrer excita l'attention de Quentin bien plus vivement que les objets qu'elle apportait. Ses longs cheveux noirs, divisés en tresses, n'avaient d'autre ornement qu'une guirlande de lierre. Ils formaient un voile autour d'un visage dont les traits réguliers, les yeux noirs et l'expression pensive rappelaient le type de Melpomène. Cependant, à en juger par le faible incarnat de ses joues, par l'animation qui régnait sur ses lèvres et dans ses regards, la gaieté sans être habituelle sur cette physionomie rêveuse n'y était pas complètement étrangère. Quentin crut même remarquer que des malheurs avaient dû donner une gravité prématurée à cette jeune et séduisante figure; et comme l'imagination romanesque des jeunes gens tire des conclusions rapides des moindres prémisses, il supposa que le sort de cette belle apparition était enveloppé de mystère.

— Qu'est-ce, Jacqueline? s'écria maître Pierre; n'avais-je pas fait prier dame Berthe de m'apporter ce que je demandais? Pâques-Dieu! se croit-elle de trop bonne maison pour me servir?

— Ma tante est malade et garde la chambre, répondit Jacqueline humblement.

— Elle y est seule, je l'espère? répartit maître Pierre; je suis un vieux routier, et l'on ne m'abuse pas avec ces feintes indispositions.

Jacqueline devint pâle; elle chancela même, en entendant la réponse de maître Pierre. La voix et les regards du vieux bourgeois avaient en tout temps quelque chose de rude, de désagréable et de sarcastique; mais ils produisaient un effet sinistre et inquiétant quand ils exprimaient la colère et le soupçon.

L'humeur chevaleresque que Quentin avait apportée de ses montagnes se réveilla spontanément. Il s'approcha de Jacqueline, et la débarrassa de son plateau, qu'elle lui laissa prendre passivement, en observant d'un air timide le front sourcilieux du bourgeois. Il n'était pas dans la nature de résister à ce regard suppliant et interrogateur, maître Pierre s'apaisa; il y avait même quelque douceur dans ses manières, quand il reprit :

— Je ne te blâme pas, Jacqueline; tu es trop jeune pour être ce que tu deviendras un jour, car je songe avec douleur que tu auras la fausseté et la perfidie de ton sexe. Aucun homme n'arrive à l'âge mûr sans avoir eu l'occasion de vous connaître toutes. Voici un cavalier écossais qui doit être de mon avis.

Jacqueline, comme pour obéir à maître Pierre, jeta un coup d'œil sur l'étranger; mais Durward se figura que ce coup d'œil touchant, quoique passager, implorait son assistance et ses sympathies. Avec la vivacité de son âge et le respect que son éducation lui inspirait pour le sexe féminin, il s'écria :

— Celle qui est devant moi ne saurait être animée que des intentions les plus pures et les plus loyales. A quiconque dira le contraire, s'il est du même rang et du même âge que moi, je jetterai mon gage de bataille.

La jeune fille devint d'une pâleur mortelle et regarda avec anxiété maître Pierre, chez lequel la bravade du jeune chevalier excitait une hilarité plus dédaigneuse qu'encourageante. Quentin, dont la seconde pensée corrigeait en général la première, rougit de ce défi, qui, s'adressant à un vieillard pacifique, pouvait être considéré comme une fanfaronnade. Pour se punir de son étourderie, il résolut d'accepter patiemment le ridicule auquel il s'était exposé. Il offrit le compotier et le gobelet à maître Pierre, d'un air humilié qu'il essaya de dissimuler par un sourire.

— Vous êtes un jeune insensé, dit maître Pierre; vous ne connaissez pas plus les femmes que les princes, dont Dieu tient le cœur dans sa main droite.

En disant ces mots, il se signa dévotement.

— Et qui donc tient le cœur des femmes? demanda Quentin essayant de résister à l'influence qu'avait sur lui cet étrange vieillard.

— Je crains bien que ce ne soit pas Dieu, répliqua-t-il tranquillement.

Quentin fut de nouveau réduit au silence sans être complètement déconcerté. — Certes, se dit-il à lui-même, si j'ai quelque déférence pour ce bourgeois de Tours, ce n'est pas à cause de son déjeuner, quoique la chère fût exquise. On s'attache les chiens et les faucons en leur donnant à manger, mais on ne mérite l'affection de l'homme que par la bonté. Toutefois, c'est un personnage extraordinaire; il semble avoir de l'empire sur tous ceux que le hasard rapproche de lui, même sur cette belle jeune fille, qui ne doit pourtant avoir rien de commun avec cette misérable hôtellerie et avec ce négociant rapace. Quelle singulière importance les Flamands et les Français accordent à la fortune! C'est au point que je soupçonne que ce vieux marchand attribue à son argent seul les égardes que j'ai pour son âge, moi gentilhomme écossais de nom et d'armes!

Telles étaient les pensées qui traversaient rapidement l'esprit de Durward. Cependant maître Pierre sourit, et caressant de la main la tête de Jacqueline, d'où pendaient de longues tresses de cheveux noirs :

— Tu peux te retirer, dit-il; le jeune homme me servira. Je dirai à ta tante négligente qu'elle a tort de t'exposer aux regards sans nécessité.

— C'était seulement pour vous servir, dit la jeune fille. J'espère que vous ne serez pas mécontent de ma tante, puisque...

Pâques-Dieu! interrompit le marchand sans témoigner trop de mauvaise humeur, voulez-vous vous disputer avec moi, enfant, ou restez-vous ici pour vous montrer à ce jeune homme? Partez; il est noble, et il suffira pour me servir.

Jacqueline disparut, et maître Pierre, se jetant nonchalamment sur un grand fauteuil, dit du ton d'un homme habitué à se faire obéir :

— Placez ce plateau devant moi.

Quentin Durward était tellement occupé de la jeune fille qui venait de s'éloigner, qu'il oublia ses réflexions, et fit machinalement ce qu'on lui demandait.

Le marchand abaissa ses noirs sourcils sur ses yeux perçants, qui, dans l'ombre où ils étaient plongés, lançaient par intervalles d'éclatants rayons pareils à ceux du soleil couchant derrière un nuage sombre.

— C'est une charmante fille, dit enfin le vieillard en levant la tête pour regarder fixement Quentin; on voit peu de servantes d'auberge comme elle; elle ne serait pas déplacée chez un honnête bourgeois; mais elle a une mauvaise éducation et une basse origine.

Il arrive parfois qu'un coup imprévu démolit les plus beaux châteaux en Espagne, et l'architecte qui les a bâtis conserve un sentiment de rancune contre celui qui les détruit, même involontairement. Quentin fut décontenancé; il était prêt à s'emporter, sans trop savoir pourquoi, contre l'impertinent vieillard qui lui dévoilait la condition de cette gracieuse créature. Quoi! ce n'était ni plus ni moins qu'une servante d'auberge! Sans doute elle occupait un rang supérieur dans la maison; c'était la nièce ou la parente de l'hôtesse, mais enfin ce n'était qu'une domestique, obligée de se soumettre aux fantaisies des pratiques, et notamment d'obéir à maître Pierre, qui avait sans doute assez de caprices à satisfaire et assez d'argent pour les imposer.

Assiégé par ces idées, Quentin eut un moment envie de faire sentir au vieux marchand que ses richesses ne le mettaient pas au niveau d'un Durward de Glen-Houlakin. Pourtant c'était en vain qu'il se

croyait supérieur à maître Pierre; toutes les fois qu'il s'apprêtait à le lui déclarer, il en était empêché par l'indéfinissable influence de ce vieillard au regard louche, aux traits pincés, au costume misérable. Plus Quentin le considérait, plus il était curieux de le mieux connaître : — Ce doit être au moins, se disait-il, un syndic ou un fonctionnaire important de Tours, enfin un homme que sa position met à même d'exiger et d'obtenir habituellement le respect des autres.

Cependant le marchand semblait plongé dans la rêverie; il n'en sortit que pour faire dévotement le signe de la croix et manger des fruits secs avec un morceau de biscuit. Il fit ensuite signe à Quentin de lui donner le gobelet; et au moment où le jeune homme le lui présentait :

— Vous êtes noble, n'est-ce pas? lui dit-il.

La vue de la jeune personne qui venait d'entrer excita l'attention de Quentin bien plus vivement que les objets qu'elle apportait.

— Autant qu'on peut l'être quand on compte une généalogie de quinze générations, répartit l'Écossais. Mais ne vous gênez pas pour cela, maître Pierre: je sais qu'il est du devoir des jeunes gens d'assister les personnes plus âgées.

— Excellente maxime! reprit le marchand; et il versa le contenu d'une aiguière dans le vase que lui tendait Quentin, sans manifester aucunement les scrupules que le jeune gentilhomme s'attendait peut-être à réveiller.

— Que le diable emporte ce vieux bourgeois avec son impertinente familiarité! se dit encore Durward, il se fait servir par moi avec aussi peu de cérémonie que si j'étais un vilain de Glen-Isla.

Après avoir bu son eau, le marchand dit à son compagnon :

— D'après le zèle avec lequel vous avez savouré le vin de Beaune, j'imagine que vous ne voudriez pas me faire raison avec un verre de cette boisson primitive; mais j'ai sur moi un élixir qui peut changer l'eau de roche en vin des premiers crus de France.

En disant ces mots, il tira de son sein une grande bourse de peau de loutre marine, et fit tomber une pluie de petites pièces d'argent dans le gobelet, qu'il remplit plus qu'à moitié.

— Quoi que vous en disiez, reprit-il, vous devez des actions de grâces à saint Julien et à saint Quentin votre patron. Je vous conseille de distribuer des aumônes en leur nom. Restez dans cette hôtellerie pour y attendre la visite de votre oncle le Balafré, qui sera relevé de garde dans l'après-midi... Je lui ferai savoir que vous êtes ici, car j'ai affaire au château.

Quentin Durward allait refuser les largesses de son nouvel ami; mais maître Pierre fronça ses noirs sourcils, et se redressa avec une dignité qu'il n'avait pas encore montrée.

— Pas de réplique, jeune homme, dit-il d'un ton impérieux, faites ce qu'on vous ordonne.

A ces mots, il quitta la salle en faisant signe à Quentin de ne pas le suivre.

Le jeune Écossais demeura confondu; il ne savait que penser. Son

premier mouvement, bien naturel, mais un peu compromettant pour sa dignité, fut de jeter un coup d'œil dans le gobelet d'argent. Il s'assura que ce vase contenait plus de cent pièces de monnaie, et Quentin n'en avait peut-être jamais possédé vingt à la fois. Mais son honneur de gentilhomme lui permettait-il d'accepter l'argent de ce riche plébéien? C'était une question embarrassante. Quoiqu'il fût nanti d'un bon déjeuner, il ne lui restait pas beaucoup d'économies pour retourner à Dijon s'il se décidait à affronter le courroux du duc de Bourgogne, ou pour se rendre à Saint-Quentin s'il s'adressait au comte de Saint-Pol.

Il résolut de consulter son oncle, qui lui épargnerait peut-être un voyage en lui facilitant le moyen d'entrer au service du roi de France. En attendant, il mit l'argent dans sa gibecière de velours, et appela l'aubergiste pour lui restituer le gobelet d'argent, et l'interroger en même temps sur ce marchand non moins impérieux que libéral.

Le maître du logis se présenta; il se montra, sinon plus communicatif, du moins plus disposé à parler qu'auparavant.

Il refusa positivement de reprendre le gobelet.

— Il n'est pas à moi, dit-il; il appartenait à maître Pierre, qui vous l'a donné. J'ai bien à moi quatre hanaps qui m'ont été légués par ma grand-mère, d'heureuse mémoire; mais ils ne ressemblent pas plus à celui que vous tenez qu'une tulipe à un navet. C'est une de ces fameuses coupes de Tours ciselées par Martin Dominique, artiste qui peut défier tous ceux de Paris.

— Dites-moi, je vous prie, interrompit Durward, quel est ce maître Pierre, qui fait de si beaux présents aux étrangers?

— Quel est ce maître Pierre? dit l'hôte laissant tomber lentement ses paroles comme s'il les eût distillées.

— Oui, reprit Durward avec vivacité; quel est ce maître Pierre? pourquoi prodigue-t-il ainsi ses dons? et quelle est cette espèce de boucher qu'il a envoyé en avant commander le déjeuner?

— Ma foi, messire, si vous voulez savoir ce que c'est que maître Pierre, allez le lui demander. Quant à son compère, Dieu vous garde de faire plus ample connaissance avec lui!

Ludovic Lesly le Balafré.

— Il y a là quelque chose de mystérieux. Ce maître Pierre m'a dit qu'il était marchand.

— Puisqu'il vous l'a dit, c'est que c'est vrai, répartit l'aubergiste.

— Que vend-il?

— Toutes sortes de marchandises. Il a établi ici des manufactures de soieries dont les produits rivalisent avec les riches étoffes que les Vénitiens apportent de l'Inde et de la Chine. Les allées de mûriers que vous avez dû voir en arrivant ont été plantées par les ordres de maître Pierre pour nourrir des vers à soie.

— Et cette jeune personne qui a apporté les confitures, quelle est-elle, mon bon ami?

— Ma locataire, messire; elle est chez moi avec sa tutrice, qui est, je crois, sa tante ou sa cousine.

— Est-ce que vous avez l'habitude d'employer vos locataires à se servir les uns les autres ? car j'ai remarqué que maître Pierre n'a rien voulu prendre de votre main.

— Les gens riches ont leurs fantaisies, dit l'aubergiste ; mais ils sont à même de les payer. Ce n'est pas la première fois que maître Pierre a trouvé moyen de se faire servir par des gentilshommes.

Le jeune Écossais se sentit offensé de cette insinuation ; mais il dissimula son ressentiment.

— Pouvez-vous, demanda-t-il, me donner une chambre pour un ou plusieurs jours ?

— Certainement, répliqua l'aubergiste, pour tout le temps qui vous conviendra.

— Me sera-t-il permis de présenter mes hommages aux dames auprès desquelles je vais loger ?

— Je ne saurais le dire. Elles ne sortent pas, et ne reçoivent personne.

— A l'exception de maître Pierre, sans doute ?

— Je n'ai pas la liberté de faire mention des exceptions, répondit l'aubergiste d'un ton ferme mais sans insolence.

Quentin avait une assez haute idée de son importance, quoiqu'il ne fût guère en état de la soutenir. Mortifié par la réponse de l'aubergiste, il n'hésita pas à profiter d'un usage répandu à cette époque.

— Portez, dit-il, à ces dames un flacon de vernat, offrez-leur mes respects, et dites-leur que Quentin Durward, de la maison de Glen-Houlakin, honorable cavalier écossais, sollicite la permission de les voir.

Le messager s'éloigna, et revint presque aussitôt. Ces dames remerciaient le gentilhomme écossais, refusaient la liqueur qu'il leur envoyait, et regrettaient de ne pouvoir recevoir sa visite.

Quentin se mordit les lèvres, et se versa un verre du vernat que l'hôte avait placé sur la table.

— Par la messe ! se dit-il, voilà un étrange pays ! les marchands, les artisans, y affectent les manières et la munificence des nobles ; et de petites demoiselles en voyage, qui tiennent leur cour dans un cabaret, se donnent des airs de princesses déguisées ! Mais je reverrai cette jeune fille aux yeux noirs, ou j'y perdrai mon nom !

Après avoir pris cette résolution, Quentin demanda à être conduit dans la chambre qui lui était destinée.

L'aubergiste lui fit monter un escalier en hélice, qui aboutissait à une galerie sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes comme celles des cellules d'un couvent. Notre héros fut peu flatté de cette analogie, car il avait dans son enfance connu les ennuis de la vie monastique. L'hôte s'arrêta au bout de la galerie, choisit une clef dans le volumineux trousseau qu'il portait à sa ceinture, et introduisit l'étranger dans une chambre ronde. Elle était petite, mais propre et bien close. L'ordre régnait dans l'arrangement du lit, des meubles peu nombreux ; c'était un diminutif de palais.

— J'espère, messire, dit l'aubergiste, que vous trouverez votre logement à votre goût. Je me conforme toujours avec empressement aux désirs de maître Pierre.

— Heureux bain ! s'écria Quentin Durward, dès qu'il fut seul, en faisant une gambade : jamais homme n'a été plus réellement inondé des bienfaits de la fortune !

En disant ces mots, Quentin se mit à la fenêtre. La tourelle où il se trouvait était en saillie sur le principal corps de logis. Elle donnait sur le jardin de l'auberge, au delà duquel on apercevait quelques-uns de ces mûriers que maître Pierre avait plantés pour alimenter ses vers à soie.

A l'extrémité de la maison s'élevait une autre tourelle, où s'ouvrait une fenêtre correspondant à celle de Quentin. Il serait difficile à un homme de trente ans plus vieux que notre héros de dire pourquoi cette localité l'intéressait plus que le riant jardin ou que les massifs de mûriers ; car, hélas ! quand on approche de la cinquantaine on regarde avec indifférence les petites croisées des tourelles. On y fait à peine attention à cet âge, même quand les jalousies sont à moitié ouvertes pour laisser entrer l'air, et les rideaux à moitié fermés pour intercepter les rayons du soleil. On ne remarque pas même qu'à l'un des côtés de l'embrasure est suspendu un luth en partie enveloppé d'un léger voile de soie verte. Mais à l'âge heureux de Durward, de pareils incidents servent de point de départ à mille conjectures mystérieuses, à mille visions aériennes, dont l'homme mûr ne peut évoquer le souvenir sans sourire et sans soupirer.

On devine aisément que notre ami Quentin désirait acquérir de plus amples renseignements sur la personne qui possédait le luth et le voile. Il voulait surtout savoir si ce n'était pas la jeune fille qui avait servi maître Pierre. En conséquence, un homme exercé à prendre des oiseaux, il eut soin de ne pas montrer un visage qui aurait effarouché l'inconnue. Il se mit de côté, derrière la jalousie : et ce fut grâce à ces précautions qu'il put voir un joli bras, blanc et potelé, s'emparer de l'instrument. Bientôt après, un chant frappa ses oreilles.

La jeune fille chanta un de ces airs qui s'échappaient alors des lèvres des châtélains en présence des chevaliers et des troubadours. Les paroles n'étaient pas assez remarquables pour nuire à la musique, et celle-ci était trop simple pour faire oublier les paroles. Si la chan-

son avait été déclamée, si l'air avait été joué sans la chanson, ni l'un ni l'autre n'aurait été digne d'attention. C'est donc uniquement par amour pour la vieille poésie que nous reproduisons des vers destinés à être chantés, et non à être lus ou récités :

Ah ! comte Guy, voici l'heure arrivée !
Du firmament s'éteignent les splendeurs ;
Sur l'Océan la brise s'est levée ;
Les fleurs dans l'air exhalent leurs odeurs.
Après avoir chanté depuis l'aurore,
L'oiseau se cache en son humble réduit.
Fleurs, brise, oiseau, tout présage la nuit ;
Mais, comte Guy, tu ne viens pas encore !

Le herger tient à la beauté rustique
De doux propos sur le bord du chemin ;
Le cavalier, sur le balcon gothique,
Chante ses feux, la guitare à la main.
L'astre d'amour, que l'univers adore,
A scintillé dans les vapeurs du soir.
Grands et petits, subissent son pouvoir ;
Mais, comte Guy, tu ne viens pas encore !

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur cette ballade, elle produisit un grand effet sur Quentin. Elle était chantée d'une voix douce et harmonieuse, dont les accents se mêlaient aux brises qui apportaient les parfums du jardin ; la figure de la chanteuse était si peu distincte, que le mystère ajoutait à la fascination.

A la fin de l'air, le jeune homme, brûlant d'en voir davantage, ne put s'empêcher de se montrer. Son imprudence lui fut fatale ; la fenêtre se ferma, et un épais rideau déroba à l'observateur l'intérieur de l'appartement.

Durward se repentit de sa précipitation ; mais il se flatta de l'espoir que la joueuse de luth ne renoncerait pas au plaisir d'ouvrir sa fenêtre et de respirer un air pur, dans la seule intention de garder exclusivement pour elle les doux accords de son instrument et de sa voix. Un peu de vanité personnelle vint à l'appui de ces réflexions consolantes. Quentin supposait qu'il y avait dans une des tourelles une charmante demoiselle aux cheveux noirs. Il ne pouvait se dissimuler que l'autre tourelle était occupée par un beau cavalier, jeune, ardent et aventureux. Or, les romans, cette école de la jeunesse, lui avaient appris que les jeunes filles, malgré leur réserve et leur timidité, ne dédaignaient pas toujours de s'intéresser à leurs voisins.

Pendant qu'il se livrait à ses rêveries, un garçon d'auberge vint lui annoncer qu'un cavalier l'attendait en bas pour lui parler.

CHAPITRE V.

L'Homme d'armes.

Le cavalier qui attendait Durward dans la salle à manger était un de ceux qui, suivant un mot de Louis XI, tenaient entre leurs mains la fortune de la France, puisqu'ils étaient chargés spécialement de protéger la personne royale.

Charles VII avait institué le célèbre corps de la garde écossaise pour des raisons meilleures que celles qui décident ordinairement les souverains à s'entourer de troupes étrangères et mercenaires. Les dissensions qui lui enlevaient plus de la moitié de la France, et la fidélité douteuse des vassaux qui lui restaient encore attachés, ne lui permettaient pas de confier sa sécurité personnelle à des gentilshommes français. Ennemis héréditaires de l'Angleterre, les Écossais semblaient les alliés naturels de la France. Ils étaient pauvres, courageux, fidèles ; on était sûr que leurs rangs se recruteraient constamment du surcroît de population de leur patrie, qui fournissait à l'Europe le plus grand nombre de hardis aventuriers. Ils avaient de grandes prétentions à la noblesse, et l'antiquité de leur race leur donnait le droit de se tenir plus près du monarque que les soldats vulgaires. En outre, ils étaient trop peu nombreux pour avoir la possibilité de se révolter et d'imposer la loi au lieu de la subir.

D'un autre côté, les rois de France s'efforçaient de se concilier l'affection de cette troupe choisie d'étrangers en leur accordant des honneurs, des privilèges, et une forte paye, que les moindres d'entre eux dépensaient avec une profusion chevaleresque pour soutenir leur rang. Chacun d'eux avait la qualité de gentilhomme ; l'honneur d'approcher de la personne du roi le rehaussait à ses propres yeux, comme aux yeux de tous les Français. Il était bien monté, richement équipé ; il menait à sa suite un écuyer, un varlet, un page, et deux hommes de peine, dont l'un s'appelait *couteilier*, à cause du grand couteau qu'il portait pour achever dans la mêlée ceux qui tombaient sous les coups de son maître. Un archer de la garde écossaise était donc un personnage important.

Quand il y avait des vacances dans ce corps, elles étaient généralement remplies par des jeunes gens qui avaient débuté comme pages ou varlets ; les cadets des meilleures familles d'Écosse servaient souvent en cette qualité un parent ou un ami, jusqu'à ce qu'il se présentât une chance d'avancement. Le couteilier et son compagnon, étant rotu-

riers, n'avaient aucun espoir de parvenir, mais ils touchaient de forts appointements; aussi leurs maîtres pouvaient-ils sans peine les choisir parmi les plus robustes et les plus courageux de leurs compatriotes.

Ludovic Lesly, plus connu sous le nom de Balafré, avait environ six pieds de haut. Il était solidement bâti, et ses traits farouches étaient encore défigurés par une effrayante cicatrice qui partait du front, longeait l'œil droit, et descendait presque jusqu'au bout de l'oreille; cette couture profonde était tantôt d'un rouge écarlate, tantôt bleuâtre, et quelquefois presque noire. Elle formait toujours un contraste hideux avec la couleur d'un teint basané et hâlé par le soleil, soit que la physionomie fût calme, soit qu'elle fût animée par une passion accidentelle.

Le costume et les armes de Ludovic étaient magnifiques. Il portait le bonnet national, surmonté d'une aigrette de plumes, et ayant pour agrafe une Notre-Dame d'argent massif. Le roi avait donné ces agrafes à la garde écossaise après avoir, dans un de ses accès de superstition, voté les épées de ses gardes au service de la sainte Vierge, qu'il institua même, suivant quelques auteurs, leur capitaine général. Le gorgerin, les brassards et les gantelets du Balafré étaient de l'acier le plus pur, incrustés d'argent. Son haubert ou cotte de mailles avait l'éclat de la gelée d'une matinée d'hiver sur la fougère ou sur la ronce; il avait un surcot de velours bleu, ouvert sur les côtés comme celui d'un héros d'armes, et coupé par devant et par derrière d'une grande croix de Saint-André brodée en argent. Ses genoux et ses jambes étaient garantis par des housseaux de mailles et des souliers d'acier. À sa droite, pendait un large poignard, appelé miséricorde. Le riche baudrier de sa grande épée à deux mains descendait de son épaule gauche; mais il tenait à la main cette arme incommode, que les règles du service lui défendaient de quitter.

Comme tous les jeunes Écossais de cette époque, Quentin Durward avait été familiarisé de bonne heure avec les exercices militaires; mais il n'avait jamais vu d'homme d'armes mieux équipé et plus martial que le frère de sa mère, Ludovic le Balafré. Il ne put se défendre d'une certaine émotion quand cet homme à la mine rébarbative lui frotta les deux joues avec ses rudes moustaches, en lui souhaitant la bienvenue et en lui demandant des nouvelles d'Écosse.

— Elles ne sont pas très-bonnes, mon cher oncle, répondit le jeune Durward, mais je suis charmé que vous m'ayez reconnu si vite.

— Je t'aurais reconnu, mon garçon, dans les landes de Gascogne, quand même tu aurais été perché comme une grue sur une paire d'échasses. Mais assieds-toi, assieds-toi; s'il y a de fâcheuses nouvelles à apprendre, il faut du vin pour nous aider à les supporter. Holà! vieil écornifleur notre hôte, apporte-nous du meilleur, à l'instant même!

L'accent des archers écossais était bien connu dans les tavernes des environs du Plessis, et dès qu'on l'entendait, on accourait avec la précipitation que donne la terreur. Bientôt un flacon de champagne fut placé entre les deux interlocuteurs; l'oncle s'en versa une ample rasade; le neveu y goûta à peine, alléguant qu'il avait déjà bu le matin.

— Beau neveu! dit le Balafré, une pareille excuse serait bonne dans la bouche de ta sœur; il faut moins craindre la bouteille, si tu veux avoir de la barbe au menton, et te parer du titre de soldat. Mais, allons, allons! ouvre ton sac aux lettres, donne-nous des nouvelles de Glen-Houlakin. Comment va ma sœur?

— Elle est morte, mon bel oncle, répondit tristement Quentin.

— Morte! répéta le Balafré avec plus de surprise que de chagrin réel; elle avait pourtant cinq ans de moins que moi, et je me porte à merveille. Morte! c'est impossible; je n'ai jamais en même mal à la tête, si ce n'est après m'être divertie deux ou trois jours avec mes confrères en gai savoir. Ah! ma pauvre sœur est morte!... Et votre père, beau neveu, s'est-il remarié?

L'étonnement visible que cette question causa au jeune homme le dispensa d'y répondre.

— Quoi, non! reprit Ludovic; j'aurais cru qu'Allan Durward n'était pas homme à se passer de femme. Il voulait avoir une maison bien tenue; il se plaisait dans la compagnie d'une femme aimable; il avait des mœurs régulières; le mariage lui convenait donc sous tous les rapports. Quant à moi, je ne tiens pas à mes aises, et la vue d'une jolie fille ne me fait point songer au sacrement, je suis trop méchant pour cela.

— Hélas! mon cher oncle, ma mère était veuve depuis un an; Glen-Houlakin a été assiégé par les Ogilvies; mon père, mes deux oncles, mes deux frères aînés, sept de mes cousins, le joueur de harpe et le majordome ont été tués en défendant le château; il ne reste pas un âtre, pas une pierre de Glen-Houlakin!

— Croix de saint André! quel carnage! s'écria le Balafré; ces Ogilvies avaient toujours été pour nous de fâcheux voisins! Voilà un événement bien déplorable; mais c'est la fortune de la guerre... la fortune de la guerre... Et quand ce malheur est-il arrivé, mon beau neveu?

En disant ces mots, il but un grand verre de vin.

— Il y a un an à la Saint-Jude dernière, répondit Quentin, que toute la famille a été exterminée.

L'oncle secoua la tête, et prit un air des plus solennels.

— Vois-tu, reprit-il, comme je te l'ai dit, tout dépend de la fortune de la guerre. Le même jour, avec vingt de mes camarades, j'emportais d'assaut le château de la Roche-Noire, défendu par Amaury Bras de fer, capitaine des francs routiers, dont tu as sans doute entendu parler. Je l'ai tué sur le seuil de sa porte, et je gagnai assez d'or pour en faire cette belle chaîne, qui était deux fois plus longue qu'elle ne l'est actuellement... Cela me rappelle que j'en dois employer une partie en œuvres pies... Holà! André! André!

André, coutelier de l'archer, était accouru de même, mais beaucoup moins richement. Il n'avait ni enissards, ni brassards, ni plumes au bonnet; son surcot était de serge grossière.

Le Balafré ôta la chaîne de son cou, en arracha environ quatre pouces avec ses dents solides et bien plantées; puis il dit à son serviteur:

— André, porte cela à mon compère le joyeux père Boniface, moine de Saint-Martin; présente-lui mes amitiés, qu'il n'était guère en état de me rendre la dernière fois que je l'ai quitté, à minuit. Dis-lui que mon frère, ma sœur, et quelques autres membres de ma famille sont morts et enterrés, et que je le prie de dire pour le salut de leurs âmes autant de messes que ces anneaux peuvent en payer. S'il faut plus de cérémonies pour les tirer du purgatoire, qu'il les fasse à crédit. C'étaient d'honnêtes gens, exempts d'hérésie; ils doivent être déjà hors des limbes, et il sera facile de les délivrer complètement. Dans le cas où il aurait de l'or de reste, qu'il le consacre à entasser toutes les malédictions de l'Église sur la famille des Ogilvies du comté d'Angus. Tu m'entends?

Le coutelier fit un signe affirmatif.

— Prends garde d'oublier un de ces anneaux au cabaret, car tu recevrais tant de coups d'étrivière, que tu resterais écorché comme saint Barthélemy... Attends encore; je m'aperçois que tes yeux se fixent sur la bouteille, et tu ne t'en iras pas sans en goûter.

Là-dessus il remplit un verre jusqu'aux bords et l'offrit au coutelier, qui, après avoir bu, partit pour s'acquitter de la commission.

— Maintenant, beau neveu, voyons comment tu as échappé toi-même à la catastrophe?

— J'ai combattu à côté des plus âgés et des plus robustes, et j'ai été cruellement blessé.

— Pas plus que je ne le fus moi-même il y a dix ans, dit le Balafré en montrant sa cicatrice. Regarde-moi ça: l'épée d'un Ogilvie n'a jamais creusé d'aussi profond sillon.

— Je le voudrais, répondit Quentin d'un ton lamentable. Mais enfin la fureur de nos ennemis s'apaisa; et ils consentirent à m'épargner à la prière de ma mère, quand ils s'aperçurent qu'il me restait encore un souffle de vie. Nous avions pour hôte un savant religieux d'Aberbrothick, qui avait failli périr dans la mêlée. Il obtint la permission de panser mes blessures et de me transporter en lieu de sûreté; mais il exigea de ma mère et de moi la promesse que je me ferais moine.

— Moine! s'écria Ludovic Lesly. Par saint André! jamais pareille chose ne m'est arrivée. Personne ne s'est avisé de songer à me faire moine, et je me demande pourquoi. Je n'ai jamais pu apprendre à lire ni à écrire; je ne puis souffrir ni la psalmodie, ni le froc, qui est un costume de mendiant, ni le jeûne, dont mon appétit ne s'accommode guère; et pourtant j'aurais pu faire un aussi bon moine que mon compère de Saint-Martin; mais on ne me l'a pas proposé. Ah! l'on voulait te faire moine, et dans quel but, je te prie?

— Pour que la maison de mon père s'éteignît dans le cloître ou dans la tombe, répondit Quentin avec une profonde émotion.

— Je comprends! c'était un plan habilement combiné; mais il aurait pu être déjoué. Il me rappelle le chanoine Robersart, qui s'échappa du cloître, après avoir prononcé ses vœux, et devint capitaine d'une compagnie franche. Il avait une maîtresse charnante, et trois enfants à l'événant. Vois-tu, mon neveu, il ne faut pas se fier aux moines; ils deviennent soldats et pères au moment où on s'y attend le moins. Mais continue ton récit.

— J'ai peu de chose à ajouter. Comme ma pauvre mère s'était portée caution pour moi, je me résignai à prendre l'habit de novice; je me conformai aux règles claustrales, et j'appris même à lire et à écrire.

— A lire et à écrire! s'écria le Balafré, qui, comme tant d'autres, trouvait miraculeuses les connaissances qu'il n'avait pas. Est-ce bien possible? Jamais un Durward, jamais un Lesly n'a su signer son nom; en ce qui me concerne, je suis aussi incapable d'écrire que de voler dans l'air. Mais, à un nom de saint Louis, comment t'a-t-on appris cela?

— Assez difficilement d'abord; mais je m'y suis fait peu à peu. J'étais affaibli par mes blessures et la perte de mon sang; je voulais témoigner ma gratitude à mon sauveur, le père Pierre, et je me suis montré docile en conséquence. J'avais langué plusieurs mois, quand ma bonne mère mourut. Comme ma santé était complètement rétablie, j'avouai à mon bienfaiteur, qui était sous-prieur du couvent, qu'il me répugnait de prononcer mes vœux. Il fut convenu entre nous que, puisque je n'avais point de vocation pour le cloître, j'irais chercher fortune par le monde, et qu'on donnerait l'air d'une fuite à mon départ, pour préserver le sous-prieur de la colère des Ogilvies. On crut que je m'étais sauvé en emportant le faucon de l'abbé; mais,

en réalité, j'obtins un congé en bonne forme, revêtu de la signature et du sceau de l'abbé.

— C'est à merveille, reprit le Balafré. Notre roi s'inquiétera peu des larcins que tu peux avoir commis; mais il a horreur des échappés de couvent... Et ta hourse, est-elle bien garnie?

— De quelques pièces d'argent seulement, s'il faut vous l'avouer.

— C'est triste, répartit le Balafré. Pour moi, je ne garde guère ma solde; car en ces temps périlleux on doit éviter d'avoir trop d'argent sur soi; mais, et je te conseillerais de suivre mon exemple, je porte toujours quelque bijou, bracelet, chaîne d'or ou collier, qui me pare, et dont je détache au besoin un anneau, une pierre superflue. Tu me demanderas sans doute, beau neveu, comment tu pourras te procurer de pareilles bagatelles, — et il secoua sa chaîne avec complaisance; — on ne les trouve pas dans les huissons, elles ne poussent pas dans les champs comme ces fruits rouges dont les enfants font des colliers. Où donc les prendre? Où je les ai prises, au service du bon roi de France! c'est là qu'on trouve la fortune, quand on a le courage de la chercher au péril de sa vie.

Quentin ne voulut pas se décider sans mûres réflexions. — On m'a certifié, dit-il évasivement, que le duc de Bourgogne menait plus grand train que le roi de France, qu'il y avait plus d'honneur à acquérir sous la bannière du duc, qu'on avait l'occasion de se signaler par des faits d'armes, tandis que le Roi Très-Christien gagnait des batailles avec la langue de ses ambassadeurs.

— Tu parles en jenne fon, beau neveu! et pourtant je me souviens d'avoir été presque aussi simple. A mon arrivée ici, je me représentais le roi assis sous un dais, la tête couronnée, donnant des festins à ses grands vassaux et à ses paladins, se régaland de blanc-manger, ou chargeant à la tête de ses troupes, comme Charlemagne dans les romans, et Robert Bruce ou Wallace dans nos véridiques histoires. Mais, écoute, mon ami! tout cela, c'est un reflet de la lune dans l'eau. La politique seule est puissante. Qu'est-ce que la politique? me diras-tu. C'est un art que notre roi de France a découvert: l'art de combattre avec l'épée d'autrui, de payer ses gens d'armes avec l'argent des autres. Ah! c'est le prince le plus sage qui ait jamais porté la pourpre, quoiqu'il n'en use guère, et qu'il ait souvent des habits dont je ne voudrais pas pour moi.

— Mais vous ne répondez pas à mon objection, bel oncle; puisque je dois prendre du service à l'étranger, je voudrais être à même de me faire un nom par une action d'éclat.

— Je comprends assez bien ce désir, mon neveu, mais il t'est difficile de le satisfaire. Le duc de Bourgogne est ardent, impétueux, prêt à tout, d'une constitution de fer; il charge à la tête des nobles et des chevaliers de son pays, de ses hommes liges de l'Artois et du Hainaut. Si tu étais là, si je m'y trouvais moi-même, crois-tu que nous irions en avant plus loin que ces braves gentilshommes du pays? Serions-nous derrière eux, on pourrait nous punir de notre lenteur en nous livrant au grand prévôt. Serions-nous sur la même ligne, on dirait simplement que nous gagnons bien notre paye. J'admets que je fusse en avant de la longueur d'une demi-pique, ce qui est difficile et dangereux dans une mêlée où chacun s'évertue, eh bien, monseigneur le duc se contenterait de dire en flamand: « *Gut getroffen!* » voilà une bonne lance! un vaillant Ecossais! Qu'on lui donne un florin pour boire à notre santé. » Mais l'étranger ne peut espérer ni rang, ni terres, ni trésors, tout est réservé aux enfants du sol!

— Mais qui donc les mérite mieux?

— Celui qui protège les enfants du sol, reprit le Balafré en se redressant de toute la hauteur de sa taille gigantesque. « Mon homme Jacques Bonhomme, dit le roi Louis au paysan français, vaequez à vos travaux, labourez, bêchez, sachez et émondez; voici mes braves Ecossais qui se battront pour vous, et vous n'aurez que la peine de les payer. Et vous, dit-il aux nobles, duc sérénissime, illustre comte, puissant marquis, modérez votre bouillant courage jusqu'à ce qu'on en ait besoin; il pourrait se fourvoyer et vous nuire. Voici mes compagnies d'ordonnance; voici mes gardes françaises; voici surtout mes archers écossais et mon homme Ludovic le Balafré; ils se battront aussi bien et même mieux que vous, malgré la valeur indisciplinée qui fit perdre à vos pères les batailles d'Azincourt et de Crécy. » Juge maintenant si c'est en France ou en Bourgogne qu'un cavalier de fortune tient le rang le plus honorable et a le plus de chances de parvenir.

— Je crois vous comprendre, bel oncle; mais, selon moi, il n'y a point d'honneur sans péril. Quelle vie, — excusez ma franchise, — quelle vie d'indolence que celle qu'on passe à garder un vieillard dont les jours ne sont point menacés! Quelle existence que celle d'un homme en faction là-bas sur les remparts pendant les jours d'été, enfermé pendant les nuits d'hiver dans une cage de fer, de peur de désertion! Mon oncle, mon oncle, c'est le faucon sur le perchoir, l'oïseau de chasse auquel on ne donne jamais la volée!

— Par saint Martin de Tours! l'enfant a du cœur! il y a en lui du Lesly; c'est tout mon portrait, plus un grain de folie! Écoute, mon ami, crions vive le roi de France! il a toujours prête pour ses partisans quelque commission qui leur procure honneur et profit. Ne t'imagines pas que les plus dangereux exploits s'accomplissent en plein jour. Je pourrais citer quelqu'un de ma connaissance qui à l'esca-

lade des châteaux, dans les surprises, dans les embuscades s'est plus exposé, plus mis en évidence que tous les forcenés de Charles de Bourgogne. Si pendant l'action il plaît à Sa Majesté de se tenir à l'écart, il n'en a que plus de loisir pour admirer, plus de libéralité pour récompenser les hommes aventureux qui le servent. Peut-être jugerait-il moins bien leurs dangers, leurs faits d'armes, s'il y prenait part en personne. Oh! c'est un monarque plein de sens, un grand politique!

Après un moment de réflexion, Quentin reprit à voix basse, mais d'un ton expressif: — Le bon père Pierre m'a souvent répété qu'en bravant beaucoup de dangers on acquerrait parfois peu de gloire. Je suppose, bel oncle, qu'on peut sans forfaire à l'honneur se charger des commissions secrètes dont vous avez parlé?

— Pour qui me prenez-vous, beau neveu? dit sévèrement le Balafré; je n'ai pas été élevé dans un cloître; je ne sais ni lire ni écrire; mais je suis le frère de votre mère, je suis un loyal Lesly. Me croyez-vous capable de vous conseiller une indignité? Le meilleur chevalier de France, Duguesclin lui-même, s'il vivait encore, serait fier de compter mes actions au nombre des siennes.

— Je m'en rapporte à vous, bel oncle; vous êtes le seul tuteur que la fortune m'ait laissé; mais est-il vrai que ce roi tiennne maigre chère dans son château du Plessis? S'il faut en croire le bruit public, les nobles, les grands feudataires ne s'y présentent point; les grands officiers de la couronne en sont absents. Les plaisirs du souverain sont partagés uniquement par les domestiques de sa maison; d'obscurs roturiers sont seuls admis aux conseils secrets; la noblesse avilie, des hommes de la plus basse extraction investis de la faveur royale; voilà ce qui me semble irrégulier! Ce ne sont pas là les allures du défunt roi Charles VII, qui arracha des griffes du léopard anglais le royaume de France à moitié conquis.

— Tu parles en étourdi, répartit le Balafré; tu chantes toujours la même chanson sur différents airs. Vois-tu, si le roi emploie Olivier le Dain, son barbier, à faire ce qu'aucun pair de France ne ferait mieux que lui, le royaume n'en profite-t-il pas? S'il commande à son grand prévôt Tristan d'arrêter un bourgeois rebelle, de faire disparaître un noble turbulent, l'ordre s'accomplit, et on n'en parle plus; mais s'il le donnait à un duc, à un pair de France, peut-être y répondrait-on par un refus insultant. S'il plaît encore au roi de charger Ludovic le Balafré d'une commission qui sera exécutée, au lieu de la confier au grand cométable, qui le trahirait peut-être, n'est-ce pas une preuve de sagesse? Un monarque de cette humeur ne convient-il pas à tout le monde, principalement aux aventuriers, qui vont partout où une juste récompense attend leurs services? Crois-moi, enfant, Louis sait choisir ses confidents et répartir à chacun sa tâche. Il n'a rien du roi de Castille, qui mourut de soif parce que son grand échanson n'était pas là pour lui présenter la coupe... Mais j'entends la cloche de Saint-Martin, il faut que je retourne au château. Adieu, porte-toi bien; viens demain matin à huit heures devant le pont-levis, et demande-moi à la sentinelle. Prends bien garde de l'écartier du sentier battu en approchant du portail, tu pourrais laisser dans les trappes et les traquenards des environs un membre dont tu regretterais la perte. Tu verras le roi, et tu le jugerai par toi-même... Adieu!

À ces mots, il sortit oubliant dans sa précipitation de payer le vin qu'il avait fait venir; mais l'hôte, intimidé sans doute par la vue de la toque empanachée et de la lourde épée à deux mains, ne crut pas devoir relever un défaut de mémoire assez ordinaire chez les hommes de cette nature.

On aurait pu croire que Durward, dès qu'il serait seul, se remettrait à sa fenêtre, dans l'espoir d'entendre encore les accords délicieux qui avaient bercé ses rêveries du matin. Mais c'eût été du roman, et la conversation qu'il avait eue avec son oncle avait ouvert devant lui une page de l'histoire réelle de la vie. Cette page n'avait rien d'agréable; les souvenirs et les réflexions qu'elle provoquait étaient de nature à étouffer toutes autres pensées, surtout les pensées tendres et frivoles.

Après avoir prié l'aubergiste de lui indiquer un chemin où l'on n'eût à craindre ni pièges ni chausse-trapes, Quentin alla faire une promenade solitaire sur les bords du Cher. Là il essaya de cabrer l'agitation de son esprit, de débrouiller ses idées confuses, et d'arrêter ses projets d'avenir, que son entrevue avec son oncle laissait encore incertains.

CHAPITRE VI.

Les Bohémiens.

L'éducation que Quentin Durward avait reçue n'était pas faite pour adoucir le cœur ou pour améliorer le moral. Pour lui comme pour le reste de sa famille, le seul plaisir était la chasse, la seule occupation la guerre. Supporter le malheur, venger les injures, châtier les barons qui avaient presque évanoui sa race, tels étaient ses premiers devoirs. Toutefois l'esprit chevaleresque et même une certaine courtoisie grossière se mêlaient à ces passions haineuses pour en tempérer l'excès. On ne connaissait alors d'autre justice que la peine

du talion, mais son application n'excluait pas des sentiments humains et généreux.

Les leçons du vieux moine, données pendant des jours de souffrance et d'adversité, avaient exercé sur le jeune Durward une influence qu'elles n'auraient pas eue peut-être dans une situation plus prospère. Le jeune homme avait pu se pénétrer de ce qu'il devait à ses semblables. En égard à son éducation première, au préjugé général qui existait en faveur de la vie des camps, à l'ignorance de l'époque, il était mieux disposé que la plupart de ses contemporains à comprendre les obligations que sa condition lui imposait.

En réfléchissant à ce que lui avait dit son oncle, il éprouva de l'embarras et du désappointement. Il avait conçu de hautes espérances : car, à défaut de correspondance régulière, un pèlerin, un colporteur, un mendiant apportaient parfois à Glen-Houlakin le nom de Ludovic Lesly. Tous vantaient son intrépidité, les succès qu'il avait obtenus dans maintes petites entreprises dont son maître l'avait chargé. L'imagination de Quentin avait achevé le tableau à sa manière ; il avait vu dans son oncle, dont les exploits gagnaient probablement à passer de bouche en bouche, un de ces chevaliers errants que célébraient les ménestrels, et qui gagnaient, la lance au poing, des couronnes et des filles de roi. Il était forcé désormais de le placer beaucoup plus bas sur l'échelle de la chevalerie ; mais, sous l'empire de ses impressions premières, aveuglé par l'amour de la famille, plein de respect pour la mémoire de sa mère, il s'abusait sur le véritable caractère de ce soldat mercenaire, qui n'était ni au-dessus ni au-dessous des soudards de même espèce dont la présence ajoutait aux désordres de la France.

Sans être froidement cruel, le Balafre faisait peu de cas de la vie humaine ; il était indifférent aux souffrances de ses semblables, profondément ignorant, avide de butin, peu scrupuleux sur les moyens de s'en procurer, prodigue du fruit de ses rapines quand il s'agissait de satisfaire ses passions. L'habitude de s'occuper exclusivement de ses besoins et de ses intérêts en avait fait un des êtres les plus égoïstes du monde. Rarement, comme le lecteur a pu le remarquer, il examinait une affaire sans la rapporter à lui-même, sans la traiter comme la sienne propre, mais nullement par excès de sympathie pour l'individu qu'elle concernait.

Ajoutons que ses pensées, ses espérances, ses vœux s'étaient graduellement concentrés dans le cercle borné de ses devoirs et de ses plaisirs, et qu'il n'était plus, comme dans sa jeunesse, animé du désir ardent de se signaler par les armes. C'était en somme un soldat consommé, endurci, personnel, à idées étroites. Il s'acquittait de ses fonctions avec une énergique activité ; mais hors de leurs limites il n'admettait guère d'autres obligations que les pratiques d'une vague dévotion, entremêlées parfois de débauches que partageait son confesseur le père Boniface.

Si les facultés de Lesly avaient été plus développées, il aurait été sans doute promu à quelque poste important. Sa valeur et sa fidélité étaient appréciées par Louis XI, qui connaissait personnellement tous les soldats de sa garde ; et puis l'Écossais avait eu le tact de comprendre et l'adresse de flatter l'humeur bizarre de son maître. Toutefois il n'avait pas assez de capacité pour monter à un rang supérieur, et, quoique honoré maintes fois du sourire et des faveurs du monarque, il restait simple garde du corps.

Sans trop se rendre compte du caractère de son oncle, Quentin avait été choqué du peu d'émotion que lui avait causée la destruction presque totale de la famille ; il ne put s'empêcher d'être également surpris qu'un aussi proche parent ne lui eût pas offert sa bourse, qu'il eût été dans la nécessité de lui demander sans la générosité de maître Pierre. Pourtant il ne rendait pas justice à son oncle en attribuant ce manque d'attention à l'avarice. N'ayant pas besoin d'argent en ce moment, le Balafre n'avait pas eu l'idée que son neveu pût être dans la gêne ; autrement, regardant le fils de sa sœur comme une partie de lui-même, il aurait montré envers le parent vivant la même libéralité qu'à l'égard des parents trépassés. Sa négligence, quel qu'en fût le motif, déplaisait au jeune Durward, qui se repentait plus d'une fois de n'avoir pas pris du service auprès du duc de Bourgogne avant de se disputer avec le forestier.

— Quoi qu'il me fût advenu, se disait-il, j'aurais été soutenu par l'idée qu'en dernier ressort je pouvais m'adresser à mon oncle. Maintenant je l'ai vu, et malheureusement j'ai trouvé plus d'assistance dans un négociant étranger que dans un cavalier, un compatriote, un frère de ma mère ! On serait tenté de croire que la blessure qui l'a défiguré a épuisé toutes les gouttes de sang noble qu'il avait dans ses veines.

Durward regrettait de n'avoir pas trouvé l'occasion de parler de maître Pierre au Balafre, qui aurait pu lui donner de plus amples renseignements sur ce personnage ; mais les questions de l'oncle s'étaient précipitamment succédées, et le bourdon de Saint-Martin de Tours avait brusquement mis fin à la conférence.

— Ce vieillard, pensa Quentin, a l'air minable et bougon, l'esprit caustique, la parole acerbe, mais il se conduit en homme généreux, et un inconnu comme lui est préférable à un oncle indifférent. Le proverbe écossais a raison : « Mieux vaut bon étranger que parent étranger. » Je retrouverai ce maître Pierre, ce qui ne sera pas diffi-

cile s'il est aussi riche que mon hôte le prétend : il me donnera de bons conseils pour ma gouverne ; et dans le cas où il irait en tournée, comme la plupart de ses confrères, peut-être gagnerais-je autant à l'accompagner qu'à m'enrôler dans cette garde écossaise.

À la fin de ce monologue, il vint à Quentin une de ces pensées qui partent des secrets replis du cœur, où se cachent tant de choses dont l'homme n'a pas conscience, ou qu'il ne s'avoue pas volontiers : il songea que la dame de la tourelle, avec son voile et son luth, serait peut-être du voyage.

Pendant que le jeune Écossais faisait ces réflexions, il aperçut deux graves bourgeois qui semblaient être de la ville de Tours.

— Pourriez-vous m'indiquer la maison de maître Pierre ? leur dit-il en ôtant son bonnet avec le respect dû par la jeunesse à l'âge mûr.

— La maison de qui, beau fils ? dit l'un des bourgeois.

— De maître Pierre, le grand marchand de soie, qui a fait planter tous les mûriers que vous voyez là-bas.

— Jenne homme, dit le bourgeois qui était le plus près de Quentin, vous commencez trop tôt un sot métier.

— Et vous avez tort, ajouta l'autre, de nous adresser vos folies. Le syndic de Tours n'est pas habitué à être ainsi bafoué par les mauvais plaisants étrangers.

Quentin fut si surpris du mécontentement qu'excitait chez deux citoyens si convenables en apparence une question simple et civile, qu'il oublia de leur demander compte de la grossièreté de leur réponse. Il les suivit des yeux d'un air ébahi pendant qu'ils s'éloignaient à pas pressés en retournant souvent la tête pour le regarder, comme s'ils eussent désiré se débarrasser de lui le plus tôt possible.

Il rencontra ensuite des vigneron, auxquels il adressa la même question.

— De quel maître Pierre parlez-vous ? lui répondit-on ; est-ce de maître Pierre le pédagogue ? de maître Pierre le charpentier ? de maître Pierre le bedeau ?

On lui cita encore une demi-douzaine de maîtres Pierre ; mais aucun ne répondait au signalement de celui qu'il cherchait. Les passants finirent par l'accuser de se moquer d'eux, et menacèrent de le battre pour le punir de son impertinence.

— Eh ! laissez-le, dit le plus âgé, qui paraissait avoir quelque influence sur ses camarades, ne voyez-vous pas à ses propos et à son bonnet de fou que c'est un de ces charlatans qui nous viennent de l'étranger ? On les appelle magiciens, sorciers, jongleurs, et l'on ne saurait nombrer les tours qu'ils jouent. On m'en a cité un qui donna un liard pour manger du raisin tout son sôbl dans la vigne d'un pauvre homme, et qui en mangea la charge d'un tombereau sans défaire un seul bouton de son pourpoint. Laissez-le donc en paix ; qu'il passe son chemin, et suivons le nôtre. Allez-vous-en tranquillement, l'ami, de peur d'algarade ; partez, au nom de Dieu, de Notre-Dame de Marmoutiers, et de saint Martin de Tours, et ne nous importunez plus de votre maître Pierre, qui pourrait bien être le diable en personne.

L'Écossais, n'ayant pas la force de son côté, jugea prudent de continuer sa route sans répliquer. Les paysans, qui avaient reculé d'horreur en entendant parler de ses prétendus talents en sorcellerie, se rassurèrent dès qu'il fut loin. Ils l'accablèrent de malédictions, qui furent le prélude d'une grêle de pierres ; mais la distance était trop grande pour qu'ils atteignissent l'objet de leur antipathie.

— On je suis ensorcelé moi-même, se dit Quentin, on les Tourangeaux sont les plus stupides, les plus brutaux, les plus inhospitaliers de tous les paysans français.

La scène qui s'offrit à ses yeux n'était pas propre à diminuer cette opinion.

Sur une éminence qui dominait les flots rapides du Cher, se trouvaient trois gros châtaigniers groupés en épais massif au bord du sentier qui suivait. Quatre ou cinq paysans, immobiles, la tête renversée, semblaient lver les yeux sur un objet caché entre les branches d'un de ces arbres. Les méditations du jeune âge ont rarement assez de profondeur pour ne pas être troublées par le moindre mouvement de curiosité, comme le sont les eaux calmes d'un étang par le moindre caillou qu'on y laisse tomber. Quentin bâta le pas, gravit la côte, et arriva à temps parassister à l'affreux spectacle qui captivait l'attention des paysans. C'était celui d'un homme suspendu à une branche, et se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Pourquoi ne coupez-vous pas la corde ? dit le jeune Écossais toujours aussi prompt à secourir l'infortune qu'à défendre son honneur.

Un des paysans, pâle comme un mort, le regardant avec des yeux où la terreur régnait sans partage, lui montra une fleur de lis grossièrement taillée dans l'écorce du châtaignier. Sans examiner l'importance de ce symbole, le jeune Durward monta sur l'arbre avec la légèreté d'une once, tira de sa gibecière son couteau écossais sans charnière, son fidèle skenedu.

— Tendez les bras pour recevoir le corps ! cria-t-il, et il coupa la corde moins d'une minute après avoir compris qu'il y avait urgence.

Les assistants secondèrent mal son humanité. Loin de lui prêter leur concours, ils parurent épouvantés de son audace, et prirent la fuite d'un commun accord, craignant d'être considérés comme com-

plices d'une pareille témérité. Le corps, que personne ne reçut, tomba lourdement à terre, et Quentin, descendu de son arbre, reconnut avec douleur que la dernière étincelle de vie s'était éteinte. Il n'en prodigua pas moins ses soins au pendu ; il lui ôta du cou la corde fatale, lui débouonna son pourpoint, lui jeta de l'eau sur la figure, et eut recours à tous les remèdes usités en cas d'asphyxie.

Tandis qu'il se livrait à cette pieuse occupation, des voix sauvages qui parlaient une langue inconnue se firent entendre autour de lui. Il avait à peine eu le temps de se retourner, quand il se vit environné de plusieurs hommes et femmes d'un aspect bizarre. Un de ces étrangers le saisit rudement par les bras ; un autre lui mit un couteau sur la gorge, en disant en mauvais français :

— Pâle esclave d'Eblis ! tu dépoilles donc celui que tu as tué ? Mais nous te tuerons, et tu nous le payeras !

À ces mots, des couteaux se levèrent de toutes parts sur Quentin ; et les hommes de la bande, semblables à des loups prêts à fondre sur leur proie, lui montrèrent des figures grimaçantes et convulsivement agitées.

La présence d'esprit et le courage du jeune Écossais ne furent pas ébranlés.

— Que voulez-vous dire, mes maîtres ? s'écria-t-il. Si ce malheureux était votre ami, vous devriez me savoir gré de l'avoir dépendu par pure charité, et vous feriez mieux d'essayer de le rendre à la vie que de malmenier un étranger qui n'a eu que de bonnes intentions.

Cependant les femmes s'étaient emparées du cadavre, et continuaient les essais de résurrection que Durward avait commencés ; mais avec aussi peu de succès. Renonçant à d'infructueux efforts, elles s'abandonnèrent à toutes les démonstrations de douleur en usage parmi les Orientaux. Elles poussèrent des gémissements plaintifs en arrachant leurs longs cheveux noirs. En même temps, les hommes déchiraient leurs habits et se couvraient la tête de poussière. Ils furent tellement absorbés par leurs rites funéraires, qu'ils ne firent plus attention à Durward, dont ils avaient probablement reconnu l'innocence. Il eût agi prudemment en se séparant de ces barbares ; mais il avait été accoutumé à mépriser le danger, et il était retenu par l'ardente curiosité de la jeunesse.

Dans cette bande étrange, les individus des deux sexes étaient coiffés de turbans ou de bonnets plus semblables à la toque écossaise qu'aux chapeaux français. Leur teint était presque aussi noir que celui des Africains. Quelques hommes avaient la barbe noire et frisée ; un ou deux, qui avaient l'air de chefs, portaient aux oreilles et autour du cou d'étranges colifichets d'argent. Ils se paraient aussi d'écharpes voyantes de couleur jaune, écarlate ou vert clair ; mais ils avaient les jambes nues, et la troupe entière offrait un aspect de misère et de malpropreté. Durward ne leur vit pas d'autres armes que les longs couteaux dont ils venaient de le menacer. Un jeune homme à la physionomie expressive était le seul qui eût un sabre moresque, court et recourbé. Il montrait dans l'expression de sa douleur plus d'extravagance que ses compagnons, et, mêlant des cris de vengeance à ses plaintes, il portait souvent la main à la garde de son sabre.

Jamais Quentin n'avait vu d'êtres aussi singuliers que ce groupe de pleureurs en désordre. Il se figura qu'il avait devant les yeux une bande de Sarrasins, de ces chiens de païens qui, s'il fallait en croire les romans, combattaient sans relâche les preux chevaliers et les rois chrétiens. Il allait fuir cette société suspecte, quand il entendit un galop de chevaux. C'était un détachement de soldats français qui chargeait les prétendus Sarrasins pendant que ceux-ci emportaient sur leurs épaules le cadavre de leur camarade.

Cette apparition soudaine changea en cris de terreur irréguliers les lamentations mesurées du cortège funèbre. Le corps fut abandonné ; ceux qui l'environnaient s'échappèrent en toute hâte, en passant sous le ventre des chevaux.

— Sus, sus à ces maudits voleurs ! criaient les gens d'armes la lance en arrêt : qu'on les tue comme des loups ! qu'on les enchaîne comme des bêtes fauves !

Ces clameurs étaient accompagnées d'actes de violence ; mais les fuyards étaient si alertes, et le sol hérissé de broussailles était si défavorable à la cavalerie, qu'on n'en renversa que deux, qui furent faits prisonniers. L'un était le jeune homme au sabre moresque. Quentin, que la fortune semblait prendre pour jouet de ses caprices, fut appréhendé au corps par les soldats, malgré ses représentations. Ils le lièrent avec une corde, et la dextérité qu'ils apportèrent dans cette opération attestait qu'ils n'étaient pas à leur début.

Quentin implora d'un regard inquiet l'assistance du chef du détachement : c'était le soubre et taciturne compagnon de maître Pierre. Le jeune homme devait-il s'en applaudir ou s'en alarmer ?

Quel que fût le crime des prétendus Sarrasins, cet officier savait, d'après ce qui s'était passé le matin, que Durward n'avait aucune relation avec eux ; mais, d'un autre côté, serait-ce un juge impartial, ou un témoin à décharge empressé ? Quentin était-il sûr d'améliorer sa position en s'adressant directement à lui ?

Il n'eut pas le temps d'hésiter.

— Trois-Échelles et Petit-André, cria l'officier sinistre, ces châtagniers conviennent à merveille ! J'apprendrai à ces mécréants, à

ces maudits sorciers, à s'opposer à l'exécution des arrêts de la justice royale. Mettez pied à terre, mes enfants, et faites vite votre devoir.

Trois-Échelles et Petit-André obéirent. Ils prirent chacun un paquet de cordes placé entre la croupière et le pommeau de la selle, et dont chaque bout formait un lion terminé par le nœud fatal.

Le sang se glaça dans les veines de Quentin quand il vit qu'on choisissait trois cordes, et qu'on s'apprêtait à lui en passer une au cou. Il appela à haute voix l'officier, lui parla de leur rencontre du matin, réclama les droits qu'avait un Écossais libre dans un pays allié, et nia toute participation aux méfaits des inconnus parmi lesquels on l'avait trouvé.

L'officier daigna à peine regarder celui qui l'apostrophait, et n'eut pas l'air de se souvenir de l'avoir vu antérieurement. Seulement il se tourna vers quelques paysans qui s'avançaient soit par curiosité, soit pour rendre témoignage contre les prévenus.

— Ce jeune homme, dit-il brusquement, était-il avec les bohémiens ?

— Oui, monsieur, répondit un des vilains, c'est lui qui a eu l'infamie de couper la corde, de dépendre le scélérat que la justice de Sa Majesté avait si sagement condamné.

— Je jurerais par Dieu et saint Martin de Tours, dit un autre, qu'il faisait partie de la bande quand elle a pillé notre métairie.

— Mais, mon père, dit un enfant, le chef des voleurs était noir, il avait des cheveux noirs et bouclés : celui-ci est blanc, il a de longs cheveux blonds.

— Sans doute, mon fils, répondit le paysan, on peut ajouter que notre voleur avait un habit vert et que celui-ci en a un gris ; mais Sa Seigneurie le prévôt sait que ces gens-là changent de peau comme de pourpoint, et je persiste à dire que c'est le même.

— Il suffit que vous l'ayez vu entraver le cours de la justice royale en essayant de sauver un supplicié. Trois-Échelles, Petit-André, hâtez-vous !

— Arrêtez, messire ! s'écria le jeune homme au désespoir : écoutez-moi ; ne faites pas mourir un innocent ! il vous serait demandé compte de mon sang par mes compatriotes en ce monde, et par la justice divine dans le monde à venir.

L'accepte la responsabilité de mes actes, dit froidement le prévôt. Et de la main gauche il fit signe aux bourreaux ; puis, avec un sourire de malice triomphante, il toucha de l'index son bras droit, qui reposait sur une écharpe, endommagé sans doute par le coup que Quentin lui avait appliqué dans la matinée.

— Misérable ! esprit vindicatif ! reprit Quentin persuadé que la vengeance personnelle était le seul mobile de la rigueur de cet homme, et qu'il n'avait point de merci à attendre de lui.

— Ce pauvre jeune homme est en délire, dit le prévôt : donnez-lui un mot de consolation avant qu'il saute le pas. Trois-Échelles ! tu peux, en pareil cas, tenir lieu de confesseur. Emploie une minute à l'exhorter et une autre à l'expédier. Il faut que je continue ma route ; gens d'armes, suivez-moi !

Le prévôt s'éloigna escorté de ses gardes, à l'exception de deux ou trois qui restèrent pour aider à l'exécution.

Le malheureux jeune homme promena autour de lui des yeux hagards, et il crut sentir s'évanouir ses dernières chances de salut à mesure que le bruit des pas s'affaiblissait. Malgré son désespoir, il fut frappé de la stoïque indifférence de ses compagnons d'infortune. Ils avaient d'abord donné des signes d'effroi et cherché à fuir ; mais maintenant qu'ils étaient garrottés, voués à une mort inévitable, ils l'attendaient avec le calme le plus complet. L'approche du supplice donnait peut-être une teinte plus jaunâtre à leurs joues basanées, mais il n'agitait point leurs traits et n'éteignait point l'austère fierté de leurs regards. C'étaient comme des renards qui, après avoir épuisé toutes leurs ressources pour échapper aux chasseurs, meurent avec un morne courage, que ne déploient pas les loups, les ours et autres animaux plus formidables.

Les deux bohémiens regardaient sans sourciller les bourreaux, qui, malgré les recommandations de leur maître, procédaient avec lenteur, probablement parce qu'à force d'habitude, ils prenaient une sorte de plaisir à l'accomplissement de leur horrible tâche. Nous consacrerons quelques instants à les dépeindre ; car sous une tyrannie, monarchique ou populaire, l'exécuteur des hautes œuvres est un personnage important.

Il y avait entre ces deux fonctionnaires un parfait contraste au moral et au physique : Louis XI les avait surnommés Démocrite et Héraclite ; le grand prévôt les appelait Jean qui pleure et Jean qui rit.

Trois-Échelles était grand, mince, d'une physionomie repoussante. Il avait l'air grave et compassé ; à son cou pendait un long rosaire, que par une pieuse attention il mettait ordinairement à la disposition de ses patients. Il avait sans cesse à la bouche des sentences latines sur le néant et la vanité de la vie humaine ; il aurait pu réunir les fonctions de confesseur et celles de bourreau, si un semblable cumul eût été selon les règles.

Petit-André, au contraire, avait la mine joyeuse, l'allure vive, la taille peu élevée, les formes rondes. Il s'acquittait de sa besogne comme de l'occupation la plus divertissante du monde. On aurait dit

qu'il avait une véritable tendresse pour ses victimes. Il leur parlait toujours en termes affectueux : c'étaient ses pauvres amis, ses chères belles, ses compères, ses bons vieux, selon leur sexe ou leur âge. Pendant que Trois-Échelles leur inspirait des réflexions philosophiques ou religieuses sur la vie future, Petit-André les égayait de ses quolibets, tâchant de les convaincre que le passage d'un monde dans l'autre était une bagatelle, une pure plaisanterie indigne de l'attention d'un homme sérieux.

Malgré la variété de leurs talents si rare dans leur profession, ces deux excellents hommes étaient, nous ignorons pourquoi, les plus détestés de tous les exécuteurs passés et présents. Était-ce le grave et pathétique Trois-Échelles, était-ce le jovial Petit-André qui excitait le plus de terreur et d'aversion ? La question restait indécise ; mais ce qu'il y avait de certain c'était qu'ils en amassaient plus sur leur tête que tous les bourreaux de France, à l'exception peut-être de leur maître, le grand prévôt Tristan l'Érmite, ou de son maître Louis XI.

Ce n'est pas à Quentin qu'il faut attribuer ces réflexions : la vie, la mort, le temps, l'éternité passaient devant ses yeux ; perspective accablante, qui révoltait la faiblesse humaine en dépit des efforts contraires de l'orgueil humain. Il invoqua le Dieu de ses pères, et ses souvenirs se reportèrent à la petite chapelle délabrée où reposait presque toute sa famille.

— Nos ennemis féodaux, pensait-il, ont donné à mes parents un tombeau sur le sol natal, et il faut que je serve de pâture aux vautours et aux corbeaux d'une terre étrangère comme un félon excommunié !

Et des pleurs involontaires s'échappèrent de ses yeux.

— Fort bien, dit gravement Trois-Échelles en lui touchant l'épaule ; vous voilà en bonnes dispositions pour mourir. *Beati qui in Domino moriuntur* ! Heureuse l'âme qui sort du corps au moment où il avait la lame à l'œil !

Petit-André frappa sur l'autre épaule de Quentin.

— Courage, mon beau-fils ! lui cria-t-il. Puisqu'il faut entrer en danse, ouvrez gaiement le bal ; les rebeus sont d'accord.

Et pour donner plus de sel à sa plaisanterie, il pinça la corde qu'il tenait à la main.

Le jeune homme promena de l'un à l'autre des regards de détresse. Ils complétèrent leurs exhortations en le poussant doucement vers l'arbre fatal.

— Bon courage ! lui dirent-ils : ce sera bientôt fait.

Dans cette extrémité, Quentin, cherchant des yeux du secours, s'écria : — Y a-t-il ici un bon chrétien qui veuille aller dire à Ludovic Lesly, de la garde écossaise, surnommé le Balafré, qu'on assassine lâchement son neveu ?

Ces mots furent prononcés à propos. Un archer de la garde écossaise, attiré par les préparatifs de l'exécution, faisait partie d'un petit groupe de curieux.

— Prenez garde ! dit-il aux bourreaux ; si ce jeune homme est Écossais, je ne le laisserai pas traiter ignominieusement.

— Le ciel nous en préserve, seigneur cavalier ! dit Trois-Échelles ; mais nous devons obéir à nos ordres.

Et il tira Durward par un bras.

— Le plus court chemin est toujours le meilleur, dit Petit-André. Et il tira Durward par l'autre bras.

Mais Quentin avait entendu des paroles d'encouragement. Rassemblant toutes ses forces, il renversa brusquement les représentants des rigneurs de la loi et, les bras encore liés, courut vers l'archer de la garde.

— Soutenez-moi, mon compatriote, lui dit-il en écossais, pour l'amour de l'Écosse et de saint André ! Je suis innocent, je suis de votre pays. Défendez-moi, sur votre part de salut !

— Par saint André ! s'écria l'archer, ils me passeront sur le corps avant de vous atteindre !

Et il tira son épée.

— Coupez mes liens, mon compatriote, dit Quentin, et je ferai quelque chose pour moi.

L'archer trancha les cordes, et le captif délivré, sautant brusquement sur un des gardes du prévôt, lui arracha sa hallebarde.

— Et maintenant, dit-il, approchez si vous l'osez !

Les deux exécuteurs se parlèrent à l'oreille.

— Cours après le grand prévôt, dit Trois-Échelles ; je vais tâcher de les retenir ici... Soldats de la garde du prévôt, aux armes !

Petit-André monta à cheval et disparut. Les gens d'armes du prévôt mirent tant d'empressement à se ranger en bataille, que dans leur désordre ils laissèrent échapper les deux bohémiens prisonniers. Peut-être ne se souciaient-ils pas d'arrêter ces pauvres diables ; ils s'étaient récemment repus du sang de pareils misérables, et comme d'autres bêtes féroces, à la suite d'une longue curée, ils se trouvaient rassasiés de carnage. Ils se disculpèrent de leur inattention en alléguant qu'ils devaient veiller immédiatement à la sûreté de Trois-Échelles.

Il existait entre les archers écossais et les gardes de la prévôté une jalousie qui amenait parfois des querelles.

— Si c'est votre bon plaisir, dit un de ces derniers à Trois-Échelles, nous viendrons bien à bout de ces fiers Écossais.

Le prudent fonctionnaire lui fit signe de demeurer en paix, et s'adressant à l'archer :

— Messire, lui dit-il poliment, vous insultez le grand prévôt en arrêtant le cours de la justice, que Sa Majesté lui a dûment conféré. Vous attentez à mes droits en m'enlevant un criminel. De plus, par une bienveillance mal-entendue, vous nusez à ce jeune homme, qui aura cinquante occasions de se faire pendre sans être aussi convenablement préparé qu'il l'était avant votre fâcheuse intervention.

— Eh bien ! dit l'archer en souriant, si mon jeune compatriote est d'avis que je lui ai nui, je n'hésite pas à le remettre entre vos mains.

— Non, non, pour l'amour de Dieu ! s'écria Quentin, tranchez-moi plutôt la tête avec votre épée ; mieux vaut mourir en gentilhomme que des mains de ce mécréant !

— Quel délire ! dit l'exécuteur. Hélas ! comme nos meilleures résolutions passent vite ! Il n'y a qu'un instant il était disposé à une pieuse fin, et le voilà qui outrage les autorités !

— Voyons, reprit l'archer, qu'a fait ce jeune homme ?

— Il a osé dépendre le cadavre d'un criminel, lorsque j'avais de ma propre main gravé sur l'arbre une fleur de lis.

— Qu'est-ce à dire, jeune homme ? Comment se fait-il que vous ayez commis un pareil délit ?

— Je désire votre protection, répondit Durward, et je vais vous faire un aveu aussi sincère que si j'étais à confesse. J'ai vu un homme qui se débattait en haut de l'arbre, et je l'ai dépendu par pure humanité ; je ne me suis pas plus occupé de fleur de lis que de fleur de giroflée, et je n'ai pas plus eu l'intention d'offenser le roi de France que notre saint-père le pape !

— Eh ! dit l'archer, pourquoi vous êtes-vous inquiété de ce corps ? Partout où passe monsieur, vous verrez des gens pendre par grappes à tous les arbres, et vous aurez une rude besogne en ce pays si vous allez glaner après le bourreau. Quoi qu'il en soit, je n'abandonnerai pas la cause d'un compatriote... Ecoutez, maître des hautes œuvres, vous voyez qu'il y a là un malentendu. Il faut avoir pitié d'un aussi jeune voyageur ; il n'a pas été habitué en Écosse aux allures un peu vives de votre maître et aux vôtres.

— Elles sont ce qu'elles doivent être, seigneur archer, dit Petit-André, qui revenait en ce moment. Tiens bon, Trois-Échelles ! Voici le grand prévôt ; nous allons voir s'il sera content qu'on lui ôte sa besogne des mains avant qu'elle soit achevée.

— Et voici quelques-uns de mes camarades qui arrivent à propos, dit l'archer.

En effet, pendant que le prévôt Tristan gravissait avec son escorte un côté de l'émminence, quatre ou cinq archers écossais venaient de l'autre, ayant à leur tête le Balafré.

En cette circonstance critique, Lesly ne montra pas pour son neveu l'indifférence dont celui-ci l'accusait au fond du cœur. En voyant son camarade et Durward sur la défensive, il s'écria :

— Merci, Cunningham ! Messieurs mes camarades, prêtez-moi main-forte ; il s'agit de mon neveu, d'un gentilhomme écossais ! Lindsay, Guthrie, Tyrie, flamberge au vent !

Tout présageait un combat sanglant entre les deux partis. Les gens du prévôt avaient l'avantage du nombre ; mais la supériorité des armes des Écossais égalisait les chances de succès. Tristan, redoutant l'issue de la lutte, et prévoyant qu'elle déplairait au roi, fit signe à ses satellites de s'abstenir de toute violence, et s'adressant au Balafré :

— Pourquoi, dit-il, vous qui êtes de la garde du roi, vous opposez-vous à l'exécution d'un criminel ?

— Je le nie ! répliqua le Balafré. Par saint Martin ! il y a, je crois, quelque différence entre l'exécution d'un criminel et le meurtre de mon neveu.

— Votre neveu peut être criminel comme un autre, messire ; tout étranger qui vient en France est soumis aux lois françaises.

— Sans doute ; mais nous avons nos privilèges, nous autres archers écossais. N'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, oui, nos privilèges ! s'écrièrent tous les archers à la fois. Vive le roi Louis ! vive le brave Balafré ! vive la garde écossaise ! mort à qui voudrait enfreindre nos privilèges !

— Écoutez la raison, messieurs, dit le grand prévôt, songez à ma qualité !

— Nous n'avons rien à démêler avec vous, dit Cunningham. Nous n'écouterons que nos officiers. Nous serons jugés par le roi ou par notre capitaine en l'absence de monseigneur le grand connétable.

— Et nous ne serons pendus par personne, ajouta Lindsay, excepté par Sandie Wilson, le vieux maître des hautes œuvres de notre corps.

— Tolérer d'autres manières d'agir, dit Lesly, ce serait positivement fruster Sandie, le plus honnête homme qui ait jamais dressé une potence. Pour ma part, si je devais être pendu, lui seul me servirait le sifflet.

— Mais, reprit Tristan, ce jeune gars n'appartient pas à votre corps, et ne saurait partager ce que vous appelez vos privilèges.

— Ce que nous appelons nos privilèges mérite ce nom, dit Cunningham.

— Nous ne souffrirons pas qu'on les mette en question ! s'écrièrent tous les archers.

— Vous êtes fous, mes maîtres, dit Tristan, personne ne songe à vous disputer vos privilèges ; mais ce jeune homme n'est pas des vôtres.

— C'est mon neveu, dit le Balafre d'un air triomphant.

— Mais il n'est pas archer de la garde, à ce qu'il me semble ? répartit Tristan l'Ermite.

Les archers se regardèrent avec irrésolution.

— Tendez les bras pour recevoir le corps ! cria-t-il, et il coupa la corde moins d'une minute après avoir compris qu'il y avait urgence.

— Courage, camarades ! murmura Cunningham ; dites qu'il est enrôlé !

— Par saint Martin, vous avez raison ! répondit Lesly ; puis, élevant la voix, il assura qu'il avait le matin même enrôlé son neveu.

L'effet de cette déclaration fut décisif.

— Il suffit, messieurs, dit Tristan, qui savait combien le roi appréhendait de voir la désaffection se glisser dans sa garde ; comme vous le dites, vous connaissez vos privilèges, et il est de mon devoir d'éviter autant que possible toute discussion avec vous. Mais je porterai cette affaire devant le roi ; et je vous prie de remarquer qu'en prenant ce parti, je me relâche trop peut-être de la sévérité que mes fonctions m'imposent.

A ces mots, il donna à sa troupe le signal du départ pendant que les archers, se formant en conseil, examinaient ce qu'ils avaient à faire.

— Il faut d'abord rendre compte à lord Crawford, notre capitaine, et faire mettre sur nos rôles le nom du jeune homme.

— Mais, dit Quentin avec hésitation, je ne suis pas encore décidé, mes dignes amis et sauveurs, à prendre du service parmi vous.

— Alors décide-toi à être pendu ! dit le Balafre. Tu as beau être mon neveu, je te promets que ton enrôlement est le seul moyen d'éviter la potence.

C'était un argument irréfutable. Quentin n'avait qu'à adhérer à une proposition qu'en d'autres conjonctures il n'aurait pas trouvée très-agréable ; mais comme il venait d'avoir la corde au cou, il aurait probablement accepté des conditions beaucoup plus dures.

— Il faut le conduire à la caserne, dit Cunningham ; il n'y a pas de sûreté pour lui hors de nos limites quand ces chasseurs d'hommes sont aux champs.

— Bel oncle, ne puis-je coucher à l'hôtellerie où j'ai déjeuné ? demanda Quentin pensant peut-être, comme tant d'autres recrues, qu'il était bon de gagner une nuit de liberté.

— Avise-toi de ça, répliqua Lesly d'un ton ironique, et nous aurons le plaisir de te pêcher dans un étang, un canal, un bras de la Loire, où l'on t'aura jeté cousu dans un sac, afin de t'aider à nager...

Le grand prévôt a souri en nous quittant, et c'est signe qu'il pensait à mal.

— Je le brave, dit Cunningham, auquel ces derniers mots s'adressaient, nous ne sommes pas du gibier pour ses Jacs. Mais tu devrais compter l'affaire à Olivier le Diable, qui s'est toujours montré favorable à la garde écossaise et qui verra le père Louis demain matin, en le rasant, avant le grand prévôt.

— Par malheur, dit le Balafre, on ne doit jamais se présenter à Olivier les mains vides, et je suis à nu comme le bouleau en décembre.

— Nous le sommes tous ; mais pour une fois Olivier se contentera de notre parole. Au prochain jour de paye, nous aurons une somme ronde à toucher ; et si Olivier compte en avoir sa part, le jour de paye n'en arrivera que plus tôt.

— Et, maintenant, au château ! dit le Balafre. Pendant la route mon neveu nous racontera comment il s'est mis à dos le grand prévôt, afin que nous posions les bases de notre rapport à Crawford et à Olivier.

CHAPITRE VII.

L'Enrôlement.

Quentin prit le cheval d'un varlet, et s'avancé d'un bon pas vers le château du Plessis en compagnie de ses belliqueux compatriotes. Il était donc, quoique malgré lui, sur le point de devenir habitant de cette sombre forteresse dont les dehors l'avaient frappé de surprise dans la matinée.

En réponse aux questions répétées de son oncle, il fit un récit circonstancié de sa périlleuse aventure ; et bien qu'il n'y vit rien que de dramatique, elle excita une hilarité générale.

— Pourtant, dit son oncle, ce n'est pas une bonne plaisanterie. Pourquoi diable cet étourdi s'occupait-il du corps d'un mécréant, d'un juif, d'un maure, d'un païen ?

Trois-Echelles et Petit-André.

— Au moins, dit Cunningham, si, comme Michel de Moffat, il s'était querellé avec les gens du prévôt pour une jolie fille, il eût fait preuve de bon sens.

— On porte atteinte à notre honneur, dit Lindsay, en confondant nos bonnets écossais avec les toques et les turbans de ces pillards. Si Tristan et sa séquelle n'ont pas d'assez bons yeux pour apercevoir la différence, il faut la leur apprendre les armes à la main ; mais je suis convaincu que si le prévôt feint de s'y méprendre, c'est pour lapper au passage les honnêtes écossais qui viennent voir leurs parents.

— Pourriez-vous me dire, mon oncle, quels sont ces pillards coiffés de turbans ?

— Ma foi, je n'en sais rien, mon neveu, il y a près de deux ans qu'ils se sont abattus sur le pays comme des sauterelles.

— Oui, reprit Lindsay, et Jacques Bonhomme (c'est le nom que nous donnons au paysan, mon jeune ami), l'honnête Jacques, dis-je, s'inquiète peu du vent qui les amène, eux et les sauterelles; mais il voudrait savoir quand une autre bourrasque les emportera.

— Font-ils tant de mal? demanda Quentin.

— Tant de mal! ce sont des païens, des juifs, ou pour le moins des mahométans, dit Cunningham en se signant; ils n'adorent ni Notre-Dame ni les saints; ils volent tout ce qui leur tombe sous la main, chantent et disent la bonne aventure...

— Et ils ont dans leurs rangs de jolies filles, dit Guthrie. Demandez plutôt à Cunningham.

— Comment, frère! j'espère que vous ne voulez pas m'offenser?

— Dieu m'en préserve! répliqua Guthrie.

— Je m'en rapporte à la compagnie: vous avez avancé que moi,

gentilhomme écossais, dévoué à la sainte Église, j'avais une bonne amie parmi ces coquines de païennes?

— Il plaisantait, dit le Balafre. Ne nous disputons pas entre camarades.

— Ne faisons donc pas de telles plaisanteries, murmura Cunningham dans sa barbe.

— Ces vagabonds ne paraissent-ils qu'en France? demanda Lindsay.

— Il y en a en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, répondit le Balafre. Grâce à la protection de saint André, l'Écosse en est encore exempte.

— L'Écosse, dit Cunningham, est un pays trop froid pour les sauterelles et trop pauvre pour les voleurs.

— Peut-être aussi, dit Guthrie, que Jean le Montagnard ne veut pas tolérer d'autres voleurs que lui dans ses domaines.

— Je vous rappelle à tous, s'écria Ludovic Lesly, que je viens des montagnes d'Angus, que j'y ai des parents, et que je ne souffrirai pas qu'on insulte les montagnards.

— Vous ne contesterez pas, reprit Guthrie, qu'ils enlèvent les bestiaux?

— Marauder n'est pas voler, je le soutiendrai quand et comme vous voudrez.

— Fi donc, camarade! dit Cunningham. Qui vous cherche querelle? Le jeune Guthrie n'a point l'intention de vous blesser. Allons, nous voici au château. Si vous voulez dîner ensemble, je mets un baril de vin à votre disposition, et nous boirons amicalement à l'Écosse, plaine et montagne.

— Adopté, adopté! s'écria le Balafre. J'offre un second baril pour noyer nos dissensions et fêter la bienvenue de mon neveu.

On ouvrit le guichet, le pont-levis s'abaissa, et les archers entrèrent un à un. Mais lorsque Quentin parut, les sentinelles croisèrent leurs piques, en lui défendant d'avancer, tandis que du haut des murailles des arcs et des arquebuses le conchaient en joue; et pourtant le jeune étranger se présentait sous la conduite de soldats de la garnison, qui appartenaient même au corps où avaient été pris les factionnaires!

Le Balafre avait eu soin de rester à côté de son neveu pour donner les explications nécessaires. Après beaucoup d'hésitation, de délais et de pourparlers, un fort piquet mena le jeune homme en présence de lord Crawford.

Ce noble Écossais était un des derniers débris des seigneurs et chevaliers d'Écosse qui avaient si fidèlement servi Charles VII dans les guerres sanglantes dont le résultat fut l'expulsion des Anglais. Au sortir de l'enfance, il avait combattu à côté de Douglas et de Buehan; il avait chevauché sous la bannière de Jeanne d'Arc, toujours prêt à tirer l'épée pour les fleurs de lis contre leurs vieux ennemis les léopards d'Angleterre. Acclimaté en France, familiarisé

avec les mœurs françaises, le vieux baron avait renoncé à sa patrie, d'autant plus volontiers qu'il occupait une haute position dans la maison du roi. Louis XI croyait médiocrement à la vertu et à l'honneur des hommes en général, mais il avait pleine confiance dans la probité de lord Crawford. Il lui avait laissé prendre une grande influence, parce que le commandant de la garde écossaise ne se mêlait jamais que de ce qui entraînait dans ses attributions.

Le Balafre et Cunningham suivirent Quentin jusqu'à l'appartement de leur commandant, dont le maintien plein de dignité impressionna vivement le jeune homme.

Lord Crawford était grand et amaigri par les années; mais il conservait encore, sinon l'agilité, du moins la vigueur de la jeunesse, et il était capable de supporter le poids d'une armure pendant la marche aussi bien que ses compagnons les plus alertes. Il avait les traits durs, la figure hâlée et couverte de cicatrices; ses yeux, qui avaient vu la mort dans trente batailles rangées, exprimaient cependant un

calme mépris pour le danger, plutôt que l'ardeur farouche d'un soldat mercenaire. Il était enveloppé d'une ample robe de chambre serrée sur ses flancs par une ceinture de buille à laquelle était suspendu un poignard richement orné. Il portait au cou le collier de l'ordre de Saint-Michel. Assis sur un lit de repos couvert de peau de daim, ayant sur le nez des lunettes (invention récente), il s'appliquait à lire un volumineux manuscrit, intitulé *le Rosier des guerres*, code de politique civile et militaire, que Louis XI avait rédigé pour le dauphin, et sur lequel il désirait avoir l'avis du vieux guerrier écossais.

Lord Crawford, assez mécontent de cette visite imprévue, mit son livre de côté, et dit en écossais : — Que diable me voulez-vous?

Ses deux subordonnés, si peu respectueux en général, lui témoignèrent une déférence qu'ils n'auraient peut-être pas accordée au roi lui-même. Le Balafre exposa l'affaire, et sollicita humblement l'intervention de Sa Seigneurie. Lord Crawford écouta avec une attention soutenue; il ne put s'empêcher de sourire de la simplicité avec laquelle le jeune homme avait pris la défense du pendu; mais il secoua la tête en entendant parler de l'échafourée survenue entre les archers écossais et les gardes de la prévôté.

— Faudra-t-il donc, dit-il, que vous m'apportiez toujours des écheveaux à démêler? Combien de fois ne vous ai-je pas répété, à vous, Ludovic Lesly, à vous aussi, Archy Cunningham, que le soldat étranger devait se conduire convenablement, à l'égard des gens du pays, sous peine d'attirer à ses trousses tous les chiens de la ville? Toutefois, puisque vous avez eu une querelle, j'aime autant que votre adversaire ait été le grand prévôt, et cette escapade me paraît moins grave que les précédentes. Il est tout naturel, Ludovic, que vous soyez venu au secours d'un proche parent. Il ne faut pas que ce garçon souffre de sa naïveté; ainsi, prenez sur cette planche les rôles de la compagnie, et nous y inscrirons son nom, afin qu'il jouisse des privilèges du corps.

— Si Votre Seigneurie veut le permettre..., dit Durward.

— As-tu perdu la tête? s'écria Lesly. Oses-tu bien parler à Sa Seigneurie sans qu'elle t'interroge?

— De la patience, Ludovic, reprit lord Crawford, écoutons ce qu'il a envie de nous dire.

— Un mot seulement, si Votre Seigneurie veut le permettre! dit Quentin. J'avais avoué à mon oncle que j'hésitais à entrer dans la garde; j'ai maintenant à déclarer que mon incertitude a cessé depuis que j'ai vu le chef noble et expérimenté sous les ordres duquel je dois servir.

— Bien dit, mon enfant! s'écria le vieux lord sensible à ce com-

Ce fut derrière ce meuble que Durward fut mis en sentinelle.

pliment; nous avons été à même d'acquiescer de l'expérience, et, grâce à Dieu, nous avons profité des occasions. Vous voilà, Quentin, attaché à l'honorable corps de la garde écossaise comme écuyer de votre oncle, et servant sous sa lance; j'espère que vous vous comporterez bien. Si tout ce qui vient de haut est bon, étant issu d'une famille distinguée vous devez être un vaillant homme de guerre... Ludovic, vous vieillerez à ce que votre neveu assiste régulièrement aux exercices; car nous aurons des lances à rompre un de ces jours.

— Par ma dague! j'en suis ravi, milord; cette paix nous abâtardit, il me semble que mon courage se rouille dans ce maudit château.

— Eh bien, ajouta lord Crawford, un oiseau m'a sifflé à l'oreille que la vieille bannière allait bientôt flotter sur le champ de bataille.

— Je boirai ce soir un coup de plus à l'honneur de cette nouvelle, dit le Balafre.

— Ah! Ludovic, reprit lord Crawford, ton penchant à boire un coup de plus finira par te jouer un mauvais tour.

— Il y a longtemps qu'il ne m'est arrivé de faire un excès, répliqua Lesly un peu confus; mais Votre Seigneurie sait qu'il est d'usage chez nous de fêter par un banquet l'enrôlement d'une recrue.

— C'est vrai, je l'avais oublié. Pour contribuer au régal, je vous enverrai quelques cruches de vin. Mais qu'on se retire au coucher du soleil; que les soldats de garde soient choisis, et ne prennent aucune part à la débauche.

— On se conformera à vos ordres, milord, et l'on n'oubliera pas votre santé.

— Peut-être ferai-je bien d'aller donner un coup d'œil au festin, afin que tout se passe convenablement.

— Votre Seigneurie sera la bienvenue, dit Ludovic; et il se retira avec ses compagnons pour veiller aux préparatifs du dîner, auquel il avait invité une vingtaine de camarades qui vivaient habituellement à la même table.

Un repas militaire est en général improvisé, et il suffit aux convives qu'ils aient de quoi boire et manger à discrétion; mais, dans la circonstance actuelle, Ludovic se démena pour se procurer du vin meilleur qu'à l'ordinaire. — Savez-vous, dit-il, mes camarades, que le vieux lord nous tiendra tête à tous? Il nous prêche la sobriété; mais après avoir bu à la table du maître autant de vin qu'il en peut raisonnablement porter, il ne manque jamais l'occasion de passer la soirée le verre en main. Apprêtez-vous à entendre raconter pour la centième fois les batailles de Verneuil et de Beaugé.

On disposa à la hâte l'appartement gothique où les archers se réunissaient ordinairement. Les domestiques allèrent cueillir des joncs verts pour les étendre sur le plancher. Les murs et le plafond furent garnis, en guise de tapisseries, des bannières sous lesquelles avait combattu la garde écossaise, ou de celles qu'elle avait enlevées à l'ennemi.

On eut soin de donner au nouvel enrôlé le costume et les armes de la garde, afin qu'il eût sous tous les rapports l'air de participer aux importantes prérogatives qui lui permettaient de braver la formidable puissance et la persévérante animosité du grand prévôt.

Le banquet fut plein de gaieté. Les convives donnèrent un libre cours à leurs sentiments patriotiques en recevant dans leurs rangs une recrue qui venait de la terre natale. On chanta de vieilles ballades écossaises; on raconta de vieilles légendes d'Ecosse; on se rappela les exploits des aïeux, les sites que leurs actions avaient illustrés; et, pendant quelque temps, les riches plaines de la Touraine furent oubliées pour les montagnes stériles de la Calédonie. L'enthousiasme avait atteint un haut degré, quand l'arrivée de lord Crawford l'accrut encore. Ainsi que le Balafre l'avait prédit, il était resté comme sur des épines à la table royale et s'était éclipié au premier moment favorable pour venir se divertir avec ses compatriotes.

Une chaise d'honneur lui avait été réservée au haut bout de la table; quoiqu'il fût chef du corps, après le roi et le grand connétable, il pouvait, sans déroger, s'asseoir à la table des simples gardes, qui tous étaient de noble naissance.

Lord Crawford refusa d'occuper le siège qu'on lui avait destiné, il exhorta les convives à se tenir en joie, et se tint debout, exprimant par ses regards la vive satisfaction que lui causait cette fête fraternelle.

Lindsay offrit du vin au noble capitaine.

— Laissez-le tranquille, murmura Cunningham; ne le pressez pas, il y viendra.

En effet, le vieux lord, après avoir souri, secoué la tête et placé la coupe devant lui, en goûta quelques gorgées d'un air distrait. Ce faisant, il songea qu'il aurait tort de ne pas boire à la santé de Quentin. Il la porta; on lui répondit par de bruyantes acclamations, et il apprit à l'assemblée qu'il avait communiqué à maître Olivier les événements de la journée.

— Le barbier, ajouta-t-il, a peu de sympathie pour l'exécuteur; il rase le menton, mais il n'aime pas celui qui serre la gorge. Nous avons obtenu ensemble du roi un ordre qui enjoint au prévôt de suspendre toute procédure contre Quentin Durward, et de respecter en toute occasion les privilèges de la garde écossaise.

De nouveaux applaudissements s'élevèrent, les coupes furent remplies jusqu'aux bords d'un vin pétillant, et l'on acclama la santé du

noble lord Crawford, brave conservateur des privilèges et des droits de ses compatriotes.

Le bon vieillard ne put s'empêcher d'y faire raison; puis il se glissa comme par inadvertance dans la chaise qui lui était préparée. Il appela Quentin auprès de lui, et l'accabla de questions sur l'état de l'Ecosse et les grandes familles du pays. Par intervalles, pendant le cours de son interrogatoire, il caressait son verre; et en manière de parenthèse, il recommanda à Quentin de conserver, mais sans excès, l'esprit de sociabilité qui devait caractériser les gentilshommes écossais. Il dit là-dessus d'excellentes choses, et sa langue, quoique occupée à faire l'éloge de la tempérance, finit par devenir plus épaisse que de coutume.

Au moment où l'ardeur militaire des convives augmentait en proportion des flacons vidés, Cunningham les invita à boire au prochain déploiement de l'oriflamme.

— Et à une brise de Bourgogne pour l'agiter! s'écria Lindsay.

— J'accepte la proposition avec toute l'énergie que l'âge a laissée dans ce corps usé, dit lord Crawford; tout vieux que je suis, j'espère être encore à même de voir flotter la bannière de saint Denis. Écoutez, mes enfants, vous êtes tous de fidèles serviteurs de la couronne: pourquoi ne vous dirais-je pas qu'il y a ici un envoyé du duc Charles de Bourgogne, avec un message qui sent la colère!

— J'ai vu, dit un convive, là-bas, au bosquet de mûriers, l'équipage, les chevaux et la suite du comte de Crèveceur; on assure que le roi ne le recevra pas au château.

— Que le ciel dicte au roi une réponse irritante! dit Guthrie; mais de quoi se plaint le roi?

— De ce que ses frontières sont sans cesse menacées; de ce que Louis XI a pris dernièrement sous sa protection une dame de ses domaines, une jeune comtesse, qui s'est enfuie de Dijon parce que le duc, dont elle est pupille, voulait la marier à Campo-Basso, son favori...

— Est-ce qu'elle est venue seule ici, milord? demanda Lindsay.

— Pas tout à fait; elle est avec la vieille comtesse sa tante, qui a consenti à l'accompagner.

— En sa qualité de suzerain, dit Cunningham, le roi interviendrait-il entre le duc et sa pupille, sur laquelle Charles a des droits analogues à ceux que, s'il venait lui-même à mourir, le roi Louis aurait sur l'héritière de Bourgogne?

— Le roi suivra comme toujours les règles de la politique. Vous savez déjà qu'il n'a pas reçu publiquement ces dames, qu'il ne les a point mises sous le patronage de ses filles, la dame de Beaujeu ou la princesse Jeanne; il est évident qu'il attend les circonstances pour en prendre conseil. C'est notre maître, mais on peut dire sans lèse-majesté qu'il est capable de suivre la chasse et de courre le lièvre avec n'importe quel prince de la chrétienté.

— Mais, dit Cunningham, le duc de Bourgogne ne s'accommode pas des faux-fuyants qu'emploie le roi.

— Raison de plus pour qu'il y ait maille à partir entre eux.

— Eh bien, saint André en avant! s'écria le Balafre; on m'a prédit, voilà dix ou vingt ans, que je ferais la fortune de ma maison par un mariage. Qui sait ce qui peut arriver, si, comme dans les vieux romans, nous venons à combattre pour l'honneur et l'amour des dames?

— Oses-tu bien, dit Guthrie, parler de l'amour des dames avec une pareille entaille au visage?

— Mieux vaut ne pas aimer que d'aimer une païenne ou une bohémienne, repartit le Balafre.

— Halte là, camarades! dit lord Crawford, ne joutons qu'avec des armes émoussées, ne plaisantons point avec aigreur; nous sommes tous amis. Quant à la dame, elle est trop riche pour échoir à un pauvre lord écossais; autrement je me serais mis sur les rangs, quoique je touche à mes quatre-vingts ans; j'y dois renoncer; néanmoins je porte sa santé, car on dit que c'est un astre de beauté.

— Je erois l'avoir vue ce matin, dit un archer, pendant que j'étais de garde; mais elle ressemblait moins à un astre qu'à une lanterne sourde, ayant été conduite au château avec sa tante dans des litières fermées.

— Fi donc, Arnot! reprit lord Crawford, une sentinelle ne doit rien dire de ce qu'elle a vu. D'ailleurs, ajouta-t-il après un moment de silence, car sa curiosité triomphait de son respect pour la discipline, est-il bien sûr qu'une de ces litières renfermât la comtesse Isabelle de Croye?

— Je l'ignore, répliqua Arnot; mais Saunders Steed, mon couteleur, promenant mes chevaux sur la route du Plessis, a rencontré Doguin, le muletier, qui ramenait les deux litières à l'auberge de la Fleur-de-Lis, là-bas, auprès des mûriers. Doguin a proposé à Saunders de boire un verre de vin, ce que le couteleur s'est bien gardé de refuser...

— Je n'en doute pas, interrompit le vieux lord; c'est un abus funeste, en temps de guerre surtout, et que je voudrais voir disparaître. Messieurs, vos varlets, vos écuyers sont trop disposés à prendre un verre de vin avec n'importe qui. Ton histoire est longue, André Arnot, il faut la couper par une rasade, comme le conseille l'adage gallique: *Skooch doch nan Skoul*. A la comtesse Isabelle de Croye!

Puisse-t-elle épouser mieux que Campo-Basso, vil aventurier d'Italie!... Maintenant, André Arnot, continue; qu'a dit le muletier à Saunders?

— Il lui a révélé que les deux dames qu'il venait de conduire au château, en litières fermées, étaient de grandes dames, qui demeuraient en secret chez son maître depuis quelques jours; que le roi leur avait rendu plusieurs visites et leur témoignait de grands égards; qu'elles s'étaient réfugiées au château par crainte de l'ambassadeur bourguignon, le comte de Crèvecœur, dont un courrier avait annoncé l'approche...

— Ah! c'est comme ça! dit Guthrie; alors, je parierais que c'est la comtesse qui tout à l'heure, quand j'ai traversé la cour, chantait en s'accompagnant du luth. Jamais on n'avait entendu pareille mélodie au château du Plessis-le-Parc. Sur ma foi, il m'a semblé entendre la fée Mélusine; je savais que le couvert était mis, que l'on m'attendait, et pourtant je suis resté là comme....

— Comme un âne, Johnny Guthrie! dit lord Crawford; ton nez flairait le dîner, tes longues oreilles savouraient la musique, et tu n'avais pas assez de jugement pour te prononcer entre les deux... Silence! n'est-ce pas la cloche de la cathédrale qui sonne les vêpres?... Il ne peut être si tard, ce vieux fou de sacristain entonne sa chanson du soir une heure trop tôt.

— La cloche n'est que trop exacte, dit Cunningham: voilà le soleil qui descend à l'ouest de la plaine.

— Est-il possible! Eh bien, mes enfants, il faut écouter les proverbes: « Qui va doucement va longtemps; Un feu lent fait la bonne braise; Plaisir n'exclut pas sagesse. » Encore un toast à la prospérité de la vieille Écosse, et puis chacun à son poste!

La coupe du départ fut vidée, la séance levée, et le vieux et majestueux baron prit le bras du Balafré, sous prétexte de lui donner des instructions relativement à son neveu, mais en réalité peut-être pour empêcher les assistants de remarquer que ses pas n'avaient pas la fermeté qu'exigeait sa haute position. Il prit un air sérieux en traversant les deux cours qui séparaient son logement de la salle du festin; et ce fut avec une gravité solennelle qu'il pria Ludovic de surveiller la conduite de son neveu, surtout en ce qui concernait les femmes et le vin.

Le jeune Durward n'avait pas perdu un mot de ce qu'on avait dit de la charmante comtesse Isabelle. Conduit dans un cabinet qu'il devait partager avec le page de son oncle, il donna dans cette humble retraite asile aux plus magnifiques rêveries. On devine qu'il identifiait la chanteuse de la tourelle, la belle sommière de maître Pierre, avec une riche et puissante comtesse, fuyant les poursuites d'un prétendant abhorré, favori d'un tuteur qui abusait de son autorité féodale. À la vision de Quentin se mêlait aussi maître Pierre, dont le pouvoir semblait s'étendre même sur le redoutable prévôt, des mains duquel le jeune Écossais s'était tiré si difficilement.

Les réflexions de notre héros furent respectées par Will Harper, son camarade de chambre; mais elles furent interrompues par son oncle, qui vint lui recommander de se coucher, pour être prêt à le suivre le lendemain dans l'antichambre de Sa Majesté, où son service l'appelaient avec cinq de ses camarades.

CHAPITRE VIII.

L'Envoyé.

Si Durward avait été enclin à la paresse, le bruit qui retentit dans la caserne aux premiers tintements de la cloche des matines aurait assurément banni la sirène de sa couche; mais il avait contracté, tant au donjon paternel qu'au couvent d'Aberbrothick, l'habitude de se lever avec l'aurore. Il s'habilla gaïement au son des cors, au cliquetis des armes, qui annonçaient qu'on relevait la garde. Les sentinelles allaient se reposer des fatigues de la nuit, d'autres archers se mettaient en faction à leur place; d'autres encore, parmi lesquels était le Balafré, s'armaient pour servir d'escorte à la personne royale. Quentin endossa avec une satisfaction bien naturelle à son âge le brillant costume qu'il avait désormais le droit de porter. Son oncle s'assura par un examen minutieux que son équipement était complet, et remarqua avec satisfaction que l'uniforme rehaussait la bonne mine du jeune homme.

— Sois aussi fidèle et aussi brave que tu es bien tourné, mon neveu, et j'aurai en toi un des plus beaux et meilleurs écuyers de la garde, ce qui ne peut qu'être honorable pour la famille de ta mère. Suis-moi dans la salle d'audience, et prends soin de te tenir auprès de moi.

Là-dessus il prit une lourde pertuisane richement ornée, il en donna une plus légère à son neveu, et tous deux descendirent dans la cour intérieure du palais, où se rassemblaient déjà les archers qui étaient de garde dans les appartements. Les écuyers, placés derrière leurs maîtres, formaient le second rang. Dans la même cour, des piqueurs gardaient des chevaux pleins d'ardeur, des chiens de belle race. Quentin contempla ces animaux avec tant d'attention, que son oncle fut obligé de lui rappeler à plusieurs reprises qu'ils étaient là non pour son plaisir, mais pour celui du roi. Louis XI aimait passionnément la chasse; c'était un des rares exercices auxquels il se

livrait, même au milieu des préoccupations politiques. Il protégeait avec tant de rigueur le gibier des forêts royales, qu'on pouvait, suivant un dicton populaire, tuer un homme plus impunément qu'un cerf.

Après quelques manœuvres militaires, Ludovic, qui commandait le peloton, le conduisit dans la salle d'audience, où le roi était attendu d'un moment à l'autre.

Le spectacle nouveau qui s'offrit à Quentin ne répondit guère à l'idée qu'il se formait des magnificences des cours. À la vérité les dignitaires de la maison royale étaient richement vêtus, les gardes bien armés, les domestiques nombreux, mais il n'entendit prononcer aucun de ces noms qui retentissaient alors dans la chevalerie; il ne vit point d'anciens conseillers du royaume, point de grands officiers de la couronne, point de ces chefs qui dans toute la vigueur de l'âge mûr étaient la force de la France, ou de ces gentilshommes plus jeunes et plus ardents qui en étaient l'orgueil. La jalousie, les mœurs réservées, la politique artificieuse et profonde de Louis XI, avaient éloigné du trône ce cercle splendide. Lorsque l'occasion de solennités prévues les grands étaient appelés à la cour, ils s'en approchaient avec répugnance, et en sortaient avec joie, comme les animaux de la fable mandés dans l'ancre du lion.

Les individus en petit nombre qui semblaient jouer le rôle de conseillers avaient des dehors vulgaires; et si leur visage exprimait parfois l'intelligence, leurs manières prouvaient que leur éducation première n'avait pas été en rapport avec leur position acquise. Cependant Quentin distingua quelques personnes qui avaient meilleure façon que les autres, et les exigences du service n'empêchèrent pas son oncle de les lui nommer.

Nous connaissons déjà lord Crawford, qui, paré d'un éclatant costume, tenait à la main un bâton d'argent, insigne de commandement. Parmi ceux qui semblaient encore d'un rang relevé le plus remarquable était le comte de Dunois, fils de ce célèbre bâtard d'Orléans qui sous la bannière de Jeanne d'Arc s'était signalé en délivrant la France des Anglais. Le fils était digne du père. Allié à la famille royale, aimé du peuple et des nobles, il avait néanmoins, à force de franchise et de loyauté, échappé aux soupçons de Louis, qui le voyait avec plaisir et l'admettait même à ses conseils.

Quoique d'une habileté consommée dans tous les exercices de la chevalerie, Dunois n'était nullement un type de beauté chevaleresque. Il était solidement bâti, mais d'une taille au-dessous de la moyenne; la conformation de ses jambes, tournées en dehors, lui rendait l'équitation plus facile que la marche. Il avait les épaules larges, les cheveux noirs, le teint basané, les bras musculeux et d'une longueur singulière. Ses traits étaient irréguliers jusqu'à la laideur; mais, comme il avait conscience de ce qu'il valait, ses sentiments nobles et élevés imprimaient à sa figure le caractère distinctif de l'homme de haute naissance et de l'intrepide guerrier. Un front de lion, un regard d'aigle tempéraient la dureté de sa physionomie. Il marchait la tête haute, indépendant et fier. Il portait un costume de chasse moins élégant que somptueux; car s'il n'avait pas le titre de grand veneur, il en exerçait presque toujours les fonctions.

Appuyé sur le bras de son parent Dunois, dont il semblait chercher l'assistance, marchait à pas lents Louis, duc d'Orléans, qui fut plus tard roi sous le nom de Louis XII. C'était le premier prince de sang royal, et les assistants lui rendirent hommage en cette qualité. Objet de la méfiance de Louis XI, ce prince, auquel revenait la couronne à défaut d'héritier direct, n'avait pas la permission de s'absenter de la cour, où cependant il n'avait ni crédit ni emploi. Il vivait tristement, dans un état d'humiliation et pour ainsi dire de captivité. Ce qui augmentait encore son abattement, c'est qu'il savait que le roi méditait à son égard une des actions les plus cruelles et les plus injustes qu'un tyran pût commettre, en le forçant à épouser la princesse Jeanne. Le malheureux duc d'Orléans avait été fiancé dès son enfance à cette fille cadette de Louis; mais, vu la difformité de la princesse, c'était une rigueur abominable que d'exiger l'exécution du contrat.

Au physique, le duc n'avait rien de prévenant; au moral, il était doux, humain, bienveillant, et l'abjection dans laquelle il était plongé, en altérant son caractère, n'empêchait pas ses qualités de se manifester par intervalles.

Quentin remarqua que le duc, en rendant aux gardes le salut militaire, tint les yeux baissés, comme s'il eût appréhendé qu'on vît dans un acte de simple politesse l'intention de gagner ces hommes à ses intérêts personnels.

Ce ne fut pas ainsi que se présenta le fier Jean de la Balue, cardinal et prélat.

C'était à cette époque le ministre en faveur, son caractère avait de l'analogie avec celui de Wolsey, en tenant compte de la différence qui existait entre l'astucieux Louis XI et le téméraire Henri VIII d'Angleterre.

Louis avait élevé son ministre de la condition la plus infime à la dignité de grand aumônier de France; du moins il lui en avait donné les émoluments, l'avait comblé de bénéfices, et avait obtenu pour lui le chapeau de cardinal. Il était trop prudent pour accorder à l'ambitieux la Balue la confiance et l'autorité illimitées dont Henri VIII

avait investi Wolsey; néanmoins il se laissait influencer par lui plus que par ses autres conseillers intimes. Le cardinal n'avait donc pas échappé à l'erreur ordinaire de ceux qui passent subitement d'un rang obscur aux grandeurs. Ébloui par sa brusque élévation, il s'imaginait qu'il était propre à tout, même aux affaires les plus étrangères à ses fonctions et à ses études. Grand et disgracieux de sa personne, il affectait de la galanterie; il courtoisait les dames, et montrait des prétentions absurdes par rapport à ses manières, inconvenantes au point de vue de sa profession. Des flatteurs de l'un ou de l'autre sexe lui avaient, dans une heure fatale, inspiré une haute opinion des contours de ses grosses jambes, qui devaient ressembler à celles de son père, charretier de Limoges, ou meunier de Verdun, suivant d'autres autorités. Infiltré de cette idée, il tenait toujours relevée sa robe de cardinal, afin de ne pas dérober aux regards les proportions de ses membres solides.

Vêtu d'une chape magnifique et d'une soutane de velours eramoisi, Jean de la Balue, en traversant la vaste salle, s'arrêta à plusieurs reprises pour regarder les armes et l'équipement des cavaliers de garde. Il les interrogea d'un ton impérieux, et se permit d'en blâmer quelques-uns de ce qu'il appelait des infractions à la discipline. Il était évident que ces vieux soldats l'écoutaient avec autant d'impatience que de mépris, mais ils n'osaient lui répliquer.

— Le roi sait-il que l'envoyé de Bourgogne sollicite une audience immédiate? demanda Dunois au cardinal.

— Oui, messire; voici Olivier le Dain, qui, toujours bien informé, va nous faire connaître le bon plaisir du roi.

En ce moment, l'étrange personnage qui partageait la faveur de Louis XI avec l'arrogant cardinal sortit des appartements intérieurs. Il n'affichait point les airs d'importance que se donnait le prélat. C'était un petit homme pâle et maigre; il n'avait ni manteau ni casaque; son pourpoint et son haut-de-chausses de soie noire n'étaient pas faits pour pallier la vulgarité de son extérieur; il avait à la main un bassin d'argent, et une serviette posée sur son bras indiquait l'emploi qu'il exerçait dans la maison royale. Il avait l'air vif et pénétrant; mais il s'efforçait d'ôter à ses traits leur expression en tenant les yeux constamment fixés sur le sol. Il glissait plutôt qu'il ne marchait, du pas furtif et silencieux d'un chat. Mais si la modestie jette aisément un voile sur le mérite, il lui serait difficile de cacher la faveur. On ne pouvait laisser passer inaperçu, malgré ses vains efforts, l'homme qui était maître de l'oreille du roi, le célèbre valet de chambre et barbier Olivier le Dain, appelé tantôt Olivier le Mauvais, tantôt Olivier le Diable, parce qu'il secondait avec peu de scrupule et beaucoup de duplicité la politique tortueuse de Louis XI.

Après s'être entretenu quelques instants avec le comte de Dunois, qui sortit aussitôt de la salle, le barbier rentra tranquillement dans la chambre d'où il sortait. Chacun s'empressa de lui faire place; il ne répondit à la plupart de ces politesses qu'en inclinant la tête de la manière la plus humble; il murmura seulement quelques mots à l'oreille de deux ou trois personnes, dont tous les autres courtisans furent jaloux; puis, alléguant les obligations de son état, il esquiva les réponses qu'on lui adressait, et les sollicitations de ceux qui désiraient attirer son attention.

Ludovic Lesly eut le bonheur d'être au nombre des privilégiés; Olivier le Dain lui annonça tout bas que son affaire était heureusement terminée.

Immédiatement après, cette bonne nouvelle lui fut confirmée par Tristan l'Ermite en personne. Le formidable grand prévôt parut, habillé d'un costume dont la splendeur ne servait qu'à faire ressortir sa physionomie sinistre, et se dirigea tout droit vers le Balafre. Il apostropha d'un ton qu'il essayait de rendre conciliant, et qui ressemblait au grognement d'un ours; mais ses paroles étaient plus agréables que sa voix : — Je regrette, dit-il, le malentendu qui a eu lieu hier entre nous; mais aussi, pourquoi votre neveu ne portait-il pas l'uniforme des gardes, ou ne déclarait-il pas qu'il en faisait partie? il m'aurait épargné l'erreur que je vous prie d'oublier.

Ludovic Lesly fit une réponse convenable, et dit à son neveu dès que Tristan eut le dos tourné : — A partir d'aujourd'hui, nous avons l'honneur d'avoir un ennemi mortel dans la personne du grand prévôt de l'hôtel; mais nous sommes hors de sa portée, un soldat qui fait son devoir n'a rien à craindre de lui.

Quentin ne put s'empêcher de partager l'avis de son oncle, car Tristan l'Ermite, en les quittant, leur lança ce regard de fureur et de défi que l'ours jette sur le chasseur dont l'épieu l'a blessé. Même en des moments plus tranquilles, les yeux caves du prévôt exprimaient des intentions si malveillantes, que leur regard faisait frissonner les plus hardis. Le jeune Écossais en fut d'autant plus vivement impressionné, qu'il croyait sentir encore sur ses épaules l'étreinte fatale des deux acolytes de l'ordonnateur des supplices.

Cependant Olivier venait de disparaître, accablé malgré lui d'attentions cérémonieuses par les plus grands dignitaires, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants pour livrer passage au roi Louis.

Comme tous les assistants, Quentin tourna les yeux vers lui; et quel fut son étonnement en reconnaissant dans le roi de France le marchand de soieries, maître Pierre, qui avait été le matin son compagnon de promenade! Il avait eu déjà de singuliers soupçons sur le

véritable rang de ce personnage, mais ses conjectures n'avaient guère approché de la réalité.

Quentin tressaillit et faillit laisser tomber son arme, ce qui lui attira un regard sévère de son oncle. Sa surprise redoubla lorsque le roi, dont l'œil pénétrant l'avait promptement aperçu, se dirigea vers lui sans faire attention au reste de la compagnie.

— Ainsi, jeune homme, dit-il, j'apprends que dès votre arrivée en Touraine vous avez fait du tapage. Mais je vous le pardonne; c'est surtout la faute d'un vieux fou de marchand, qui s'est imaginé que votre sang calédonien avait besoin d'être échauffé avec du vin de Beaune. Si je puis le découvrir, j'en ferai un exemple pour effrayer ceux qui débâchent mes gardes. Balafre, votre neveu est un vaillant jeune homme, quoique un peu trop ardent. Nous aimons ces caractères-là, et nous avons l'intention de faire plus que jamais pour les braves gens qui nous entourent. Faites écrire exactement l'année, le jour, l'heure et la minute de la naissance de votre neveu, et donnez ces renseignements à Olivier le Dain.

Le Balafre s'inclina jusqu'à terre, et se redressa avec une célérité qui avait pour but de montrer son dévouement. Revenu de sa première surprise, Quentin étudia plus attentivement la physionomie de Louis XI, et fut étonné de la trouver si différente de celle qu'il avait remarquée la veille.

L'extérieur avait peu changé. Louis, ennemi du faste, portait un vieil habit de chasse d'un bleu foncé qui ne valait guère mieux que son costume bourgeois du jour précédent. Il avait au cou un énorme rosaire d'ébène que le grand sultan lui avait envoyé, et qui, d'après une attestation en bonne forme, provenait d'une vénérable Copte ermite sur le mont Liban. A la place d'un bonnet paré d'une seule image, il avait un chapeau dont le cordon était garni d'au moins une douzaine de figures de saints coulées grossièrement en plomb. Ses yeux, qui avaient paru d'abord à Durward animés de l'amour du gain, maintenant qu'il les connaissait pour ceux d'un puissant monarque, lui semblèrent avoir un regard perçant et majestueux. Ces rides, qu'il avait crues tracées au milieu de misérables spéculations commerciales, lui paraissaient maintenant des sillons qu'avait creusés la sagesse en méditant longuement sur le sort des nations.

Les princesses de France suivaient de près le roi, avec les dames de leur suite. Nous aurons peu à nous occuper de l'aînée, mariée de puis à Pierre de Bourbon, et connue dans l'histoire de France sous le nom de la dame de Beaujeu. Elle était grande, assez belle; elle avait de l'éloquence, des talents, une partie de la sagacité de son père, qui mettait en elle une grande confiance, et avait pour elle toute l'affection dont il était susceptible.

L'infortunée Jeanne, fiancée du duc d'Orléans, s'avancait timidement à côté de sa sœur aînée. Elle semblait savoir qu'elle était dépourvue de ces qualités extérieures que les femmes désirent tant posséder; elle était pâle, maigre, malade; sa taille inclinait sensiblement d'un côté; et elle marchait d'un pas tellement inégal, qu'on pouvait la considérer comme boiteuse. De belles dents bien rangées, des yeux où se peignaient la douceur et la résignation, d'épais cheveux châtain, étaient les seuls charmes qu'il fût permis aux flatteurs de citer comme rachetant les désavantages de sa tournure et de ses traits. L'incertitude de ses allures, la négligence de sa toilette prouvaient qu'elle n'osait pas avoir recours à l'art pour corriger la nature.

Le roi ne l'aimait pas; il s'écria en la voyant : — Qu'est-ce à dire, ma fille? toujours le même mépris du monde! Est-ce pour une partie de chasse ou pour le couvent que vous êtes habillée ce matin?

— Pour ce que Votre Majesté voudra, répondit la princesse Jeanne d'une voix faible.

— Fort bien, Jeanne! vous cherchiez à me persuader que vous avez envie de quitter la cour, de renoncer au monde et à ses vanités. Ah! ma fille, voudrais-tu qu'on pensât que nous, premier-né de la sainte Église, nous refuserions notre fille au ciel? Que Notre-Dame et saint Martin nous préservent de refuser notre offrande à l'autel, si elle en était digne, ou si sa vocation était réelle!

A ces mots, le roi se signa dévotement. Il avait l'air, comme le remarqua Durward, d'un vassal rusé qui déprécie la valeur d'un bien qu'il désire garder, pour se dispenser de l'abandonner à son suzerain.

— L'hypocrite! pensa-t-il; il se joue de Dieu et des saints comme des hommes, dont il peut se jouer impunément, parce qu'ils n'osent pas trop sonder ses desseins!

— Non, belle fille, reprit Louis XI après un moment de dévotion mentale, moi et un autre nous connaissons mieux vos intentions. N'est-ce pas, mon beau cousin d'Orléans? Approchez, beau sire, et accompagnez notre vestale jusqu'à son palefroi.

Le duc tressaillit et se hâta d'obéir, mais avec une telle précipitation et un tel embarras, que Louis s'écria : — Modérez votre galanterie, cousin, et ouvrez les yeux! Comme l'amour rend aveugle! vous alliciez prendre la main d'Anne au lieu de celle de sa sœur... Faut-il que je vous donne moi-même celle de Jeanne?

Le malheureux prince se sentit comme un enfant forcé de toucher un objet pour lequel il se sentait une horreur instinctive; puis, faisant un effort, il prit la main de la princesse, qui se laissa faire machinalement. En les voyant ainsi, les yeux baissés, les mains tremblantes et d'une moiteur glacée, il aurait été difficile de dire lequel était le

plus malheureux, ou du duc qui se trouvait enchaîné à un objet odieux par des liens qu'il n'osait briser, ou de l'infortunée jeune femme qui se voyait trop clairement abhorrée par l'homme dont elle aurait volontiers payé la tendresse de sa vie.

— Maintenant, à cheval, mes seigneurs et mes dames! s'écria Louis XI, nous accompagnerons en personne notre fille de Beaujeu; et puisse saint Hubert bénir notre chasse!

— Sire, dit le comte de Dunois, pardonnez-moi si je la retarde, mais l'envoyé de Bourgogne est devant les portes du château et demande une audience.

— Il demande une audience! répondit le roi. Ne lui avez-vous point transmis ce que je vous avais fait dire par Olivier, à savoir que nous n'avions pas le temps de le recevoir aujourd'hui; que demain, fête de saint Martin, nous ne voulions pas nous occuper de pensées mondaines; qu'après-demain nous partions pour Amboise; mais qu'à notre retour nous ne manquerions pas de lui accorder une audience aussi promptement que le permettraient nos affaires urgentes?

— J'ai dit tout cela, reprit Dunois, et pourtant, sire...
— Pâques-Dieu! mon ami, qu'est-ce qui te tient ainsi à la gorge? les paroles du Bourguignon ont donc été de digestion bien difficile?

— Sans son caractère d'envoyé, sans les ordres de Votre Grâce, il les aurait digérées lui-même, car, par Notre-Dame d'Orléans, j'avais plutôt envie de les lui faire rentrer dans le corps que de les rapporter ici.

— Sur mon âme, Dunois! il est étrange qu'avec ton impatience naturelle, tu blâmes celle de mon fougueux cousin Charles de Bourgogne. Au reste, ses insolents messages ne produisent pas plus d'effet sur moi que le vent du nord-est, qui vient aussi de Flandre, sur les tours de ce château.

— Sachez donc, sire, repartit Dunois, que le comte de Crèvecœur est en bas avec sa suite de sergents d'armes et de trompettes. Puisque Votre Majesté, dit-il, lui refuse l'audience importante que son maître l'a chargé de demander, il restera là jusqu'à minuit. Il abordera Votre Majesté toutes les fois qu'elle voudra sortir du château pour affaires, plaisirs ou dévotions; aucune considération ne l'arrêtera, il ne cédera qu'à la force.

— Il est fou, dit tranquillement le roi. Ce bromillon du Hainaut croit-il un homme de sens incapable de passer vingt-quatre heures entre les murs de son château quand il a pour s'occuper les affaires d'un royaume? Ces écervelés s'imaginent qu'à leur exemple, on n'est heureux qu'en selle et le pied dans l'étrier. Qu'on enferme les chiens; nous tiendrons aujourd'hui conseil, au lieu de chasser.

— Monseigneur, répondit Dunois, vous ne vous débarrasserez pas ainsi de Crèvecœur; les instructions de son maître portent que s'il n'obtient pas audience, il doit clouer son gantelet aux palissades du château en gage de défi mortel, renoncer au nom du duc à la suzeraineté de la France, et déclarer immédiatement la guerre.

— En vérité! dit Louis, dont la voix n'éprouva pas d'altération sensible, mais dont les sourcils froncés vinrent assombrir les yeux noirs. Voilà donc la soumission de notre ancien vassal, les attentions de notre cher cousin! Allons, Dunois, je vois qu'il faudra déployer l'orillon et crier Montjoie Saint-Denis!

— Ainsi soit-il! s'écria le belliqueux Dunois; et les gardes, incapables de résister à l'entraînement, s'agitèrent à leur poste de manière à produire un bruit d'armes sourd, mais distinct. Le roi promena librement les yeux autour de lui, et pendant un instant il eut l'air et les pensées de son héroïque père.

Mais cette ardeur passagère fut bientôt placée à la réflexion. Une foule de considérations politiques rendait très-dangereuse une rupture ouverte avec la Bourgogne. Le roi d'Angleterre Édouard IV, brave et victorieux monarque, qui avait pris part à trente batailles, était frère de la duchesse de Bourgogne, et il n'attendait sans doute qu'une guerre entre les deux pays pour entrer en France par Calais, cette porte toujours ouverte! y porter ses armes triomphantes dans les discords civils, et faire oublier aux Anglais leurs discussions intestines en les occupant d'une invasion toujours populaire. D'un autre côté, la foi du duc de Bretagne était bien incertaine; vingt autres raisons puissantes militaient en faveur du maintien de la paix.

Après une méditation profonde, Louis reprit la parole sans changer de ton, mais avec de nouvelles idées.

— Mais Dieu nous préserve, dit-il, nous, le Roi Très-Christien, de provoquer sans nécessité l'effusion du sang chrétien, s'il est possible de l'empêcher sans déshonneur! Le salut de nos sujets nous touche plus que l'atteinte que notre dignité peut recevoir d'un ambassadeur malappris, qui excède probablement ses pouvoirs. Qu'on introduise l'envoyé de Bourgogne!

— *Beati pacifici!* dit le cardinal la Baue.

— Vous avez raison, ajouta le roi, et Votre Éminence sait que ceux qui s'humilient seront élevés.

— *Amen!* reprit le cardinal.

L'auditoire n'adhéra pas à ce vœu. Les joues pâles du duc d'Orléans rougirent de honte, et le Balafre indigné laissa tomber lourdement la hampe de sa perruque. Ce mouvement d'impatience lui attira, de

la part du cardinal, une vive remontrance, et une dissertation sur la manière de tenir les armes en présence du souverain.

Le roi lui-même était embarrassé.

— Vous êtes pensif, Dunois, dit-il, vous nous blâmez de céder à cet extravagant.

— Pas du tout, répondit Dunois; je ne me mêle pas de ce qui est au-dessus de ma sphère. Je songeais seulement à demander une grâce à Votre Majesté.

— Une grâce! et laquelle? Vous sollicitez rarement, et vous pouvez compter sur nos bonnes dispositions.

— Je voudrais donc vous prier de m'envoyer à Évreux pour régler la conduite du clergé, dit Dunois avec une franchise toute militaire.

— Mais ce serait au-dessus de ta sphère, répondit Louis XI en souriant.

— Je suis aussi capable de réformer des prêtres que monseigneur l'évêque d'Évreux, ou monseigneur le cardinal, s'il préfère ce titre, est capable de faire manœuvrer les gardes de Votre Majesté.

Le roi sourit encore et murmura d'un ton mystérieux : — Un jour viendra peut-être où vous et moi nous réformerons ensemble le clergé; mais, pour le moment, laissons dire cette bonne bête d'évêque. Ah! Dunois! c'est Rome qui nous l'impose, ainsi que bien d'autres fardeaux! Mais patience, mon cousin; mêlons les cartes, jusqu'à ce que la veine soit pour nous.

Des fanfares annoncèrent l'arrivée du gentilhomme bourguignon. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle d'audience se rangèrent à la hâte, suivant l'ordre de préséance. Le roi et ses filles restèrent au centre de l'assemblée.

Le comte de Crèvecœur entra. Il avait la tête nue; mais, contrairement aux usages des envoyés des puissances amies, il était revêtu d'une magnifique armure de Milan, ornée d'incrustations et d'arabesques d'or. Sur l'acier de sa cuirasse pendait le collier de la Toison d'or, un des ordres les plus célèbres de la chevalerie. Un page portait le heaume du noble comte; devant lui marchait un héraut, qui, mettant un genou en terre, présenta au roi les lettres de créance. L'ambassadeur s'arrêta au milieu de la salle, comme pour laisser à tous les assistants le temps d'admirer sa mine hautaine, sa stature imposante, son assurance imperturbable.

Le reste de ses serviteurs attendit dans l'antichambre ou dans la cour.

— Approchez, seigneur comte de Crèvecœur, dit Louis après avoir jeté un coup d'œil sur la commission, nous n'avons pas besoin des lettres qui vous accréditent auprès de nous pour bien accueillir un guerrier aussi renommé ou pour être sûr que vous êtes digne de la confiance de votre maître. Nous aimons à croire que votre belle compagne, qui nous est un peu parente, jouit d'une excellente santé. Si vous nous l'aviez présentée, seigneur comte, nous aurions pensé que vous vous étiez armé pour soutenir la supériorité de ses charmes contre tous les chevaliers français; mais, dans la circonstance actuelle, nous ne devinons guère la raison de cet attirail belliqueux.

— Sire, dit l'ambassadeur, le comte de Crèvecœur éprouve le regret de ne pouvoir répondre avec une humble déférence à la courtoisie dont Votre Majesté l'honore, il doit implorer votre pardon; mais par la voix de Philippe Crèvecœur de Cordès, c'est son gracieux seigneur, le duc de Bourgogne, qui parle.

— Qu'est-ce que Crèvecœur a donc à nous dire au nom de la Bourgogne? reprit Louis d'un air de dignité. Qu'il s'explique; mais qu'il n'oublie pas qu'il s'adresse au souverain de son souverain.

Crèvecœur s'inclina. — Roi de France, dit-il, le puissant duc de Bourgogne vous envoie une note détaillée des déprédations commises sur ses frontières par les garnisons de Votre Majesté. Il désire d'abord savoir si vous êtes dans l'intention de lui faire réparation de ces insultes?

— Cette affaire a déjà été soumise à notre conseil, dit le roi après avoir regardé le mémoire que lui remit le héraut. Des vexations dont on se plaint, les unes sont des représailles, les autres sont affirmées sans preuves, d'autres ont été punies par les troupes du duc; s'il s'en trouve qui ne soient pas comprises dans ces trois catégories, nous ne sommes pas éloigné d'en donner satisfaction; quoiqu'elles aient été commises non-seulement sans notre autorisation, mais encore malgré notre ordre formel.

— Je transmettrai à mon très-gracieux maître la réponse de Votre Majesté; cependant souffrez que je vous dise qu'elle ne diffère pas essentiellement des réponses évasives qui ont accueilli ses justes réclamations. Je ne crois donc pas qu'elle puisse contribuer à rétablir la bonne intelligence entre la France et la Bourgogne.

— Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu! dit le roi. C'est par amour pour la paix, et non par crainte des armes de ton maître, que je réponds en termes aussi modérés à d'injurieuses acensations. Continue, maintenant.

— Mon maître demande ensuite que Votre Majesté cesse d'entretenir des relations clandestines avec les villes de Gand, Liège et Malines. Il vous prie de rappeler les agents secrets qui fomentent le mécontentement des bourgeois flamands; d'expulser de votre royaume, ou plutôt de livrer à la justice de leur suzerain, ces traîtres qui,

après avoir quitté le théâtre de leurs machinations, ont trouvé un refuge à Paris, Tours, Orléans et autres villes françaises.

— Dites au duc de Bourgogne que je suis étranger aux menées dont il me soupçonne injustement; que si mes sujets ont de fréquentes relations avec les bonnes villes de Flandre, c'est pour s'enrichir mutuellement par le commerce libre, et qu'il serait contraire à ses intérêts comme aux miens d'y porter obstacle; que beaucoup de Flamands résident dans mon royaume, sous la protection des lois, pour le besoin de leurs affaires, mais aucun d'eux, à ce que nous sachions, pour cause de révolte ou de trahison. Poursuivez votre message; vous avez entendu ma réponse.

— Avec chagrin, comme la première, sire; elle n'est pas assez complète, assez explicite, pour satisfaire mon maître offensé par des manœuvres secrètes qui sont malheureusement trop réelles, quoique actuellement désavouées par Votre Majesté. Mais je termine ma mission. Le duc de Bourgogne demande encore au roi de France de lui renvoyer sans délai, sous bonne garde, Isabelle, comtesse de Croye, avec sa parente et tutrice, la comtesse Hameline. Par la loi du pays, par la tenure féodale de ses domaines, la dite comtesse est pupille dudit duc de Bourgogne. Elle s'est dérobée à la surveillance qu'il voulait exercer sur elle. Le roi de France la garde secrètement, la soutient dans sa rébellion contre son seigneur et tuteur naturel, contrairement aux lois de Dieu et des hommes, telles qu'elles ont toujours été reconnues dans l'Europe civilisée. Je m'arrête de nouveau pour attendre la réponse de Votre Majesté.

— Comte de Crèvecœur, dit Louis XI d'un ton dédaigneux, vous avez bien fait de commencer de bonne heure votre ambassade; car, si vous voulez me demander compte de tous les vassaux que les emportements de votre maître chassent de ses domaines, la nomenclature en peut durer jusqu'au coucher du soleil. Qui ose affirmer que ces dames sont sur mes terres, que j'ai protégé leur fuite, que je leur ai offert ma protection? Si elles sont en France, qui est à même d'affirmer que je connais le lieu de leur retraite?

— Sire, n'en déplaise à Votre Majesté, je me suis procuré un témoin qui a vu ces dames fugitives à l'auberge de la Fleur-de-Lis, à peu de distance de ces châteaux. Il a reconnu Votre Majesté dans leur compagnie, quoique vous fussiez sous l'indigne déguisement d'un bourgeois de Tours. Il a reçu d'elles, en votre royale présence, des messages et des lettres pour leurs amis de Flandre, et il a tout révélé au duc de Bourgogne.

— Produisez ce témoin, dit le roi; mettez en face de moi l'homme qui ose soutenir ces mensonges.

— Vous triomphez, sire, car vous savez bien que ce témoin n'existe plus. De son vivant il s'appelait Zamet Maugrabin, et faisait partie de la bande des bohémiens. Les gens du grand prévôt de votre hôtel l'ont exécuté hier, sans doute pour l'empêcher de venir confirmer ici ce qu'il a raconté au duc de Bourgogne, devant son conseil, devant moi, Philippe Crèvecœur de Cordès.

— Par Notre-Dame d'Enbrun! s'écria le roi, ces accusations sont si grossières et si peu méritées, que j'en ris au lieu de m'en indigner. Ma garde prévôtale met chaque jour à mort, comme c'est son devoir, des voleurs et des vagabonds. Faut-il m'accabler de toutes les calomnies qu'il plaît à ces voleurs et à ces vagabonds de conter à notre cousin de Bourgogne et à ses sages conseillers? Dites, je vous prie, à votre maître que s'il affectionne de pareils mécréants, il fera bien de les garder dans ses États, car ils sont sûrs de ne trouver ici que la potence.

— Mon maître n'a pas besoin de pareils sujets, répondit le comte pendant le respect dont il avait fait preuve jusqu'alors. Le noble duc n'a pas coutume de questionner sur la destinée de ses voisins des sorciers et des bohémiens errants.

— Nous avons eu trop de patience, interrompit le roi: puisque tu sembles n'avoir pour but que de nous insulter, nous enverrons quelqu'un au duc de Bourgogne en notre nom, convaincu qu'en agissant ainsi tu as outre-passé tes pouvoirs, quels qu'ils soient.

— Au contraire, dit Crèvecœur, je n'ai pas encore rempli toute ma mission. Écoutez, Louis de Valois, roi de France; écoutez, nobles et gentilshommes; et toi, mon héraut d'armes, Toison d'or, proclame après moi ce que je vais dire. Moi, Philippe Crèvecœur de Cordès, comte de l'Empire, chevalier de la Toison d'or, au nom du très-puissant seigneur et prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne et de Lorraine, de Brabant et de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldre; comte de Flandre et d'Artois; comte palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen; marquis du saint-empire; seigneur de Frise, de Salins et de Malines; je vous fais savoir, à vous Louis, roi de France, que, comme vous avez refusé la réparation des griefs et des injures dont vous avez été l'instigateur, le duc se dégage de ses serments de fidélité envers votre couronne. Par ma bouche, il vous déclare faux et sans foi; il vous défie, comme prince et comme homme. Voici mon gage, en témoignage de ce que j'ai dit.

À ces mots, il ôta le gantelet de sa main droite et le jeta sur le plancher de la salle.

Jusqu'à ce dernier trait d'audace, un profond silence avait régné; mais dès qu'au bruit du gantelet tombant sur les dalles, la voix mâle

de Toison d'or eut répondu par le cri de: Vive Bourgogne! il y eut un tumulte général; Dunois, le duc d'Orléans, le vieux Crawford, et quelques autres dont le rang autorisait l'intervention, se disputèrent l'honneur de ramasser le gantelet. D'autres s'écriaient: — A mort! qu'il périsse! Il vient outrager le roi de France dans son palais!

Louis XI apaisa la tempête en disant d'une voix terrible: — Silence, mes féaux! ne portez la main ni sur cet homme, ni sur son gage. Et vous, seigneur comte, vous croyez donc votre existence bien assurée, pour la risquer dans une partie si hasardeuse? Votre duc est donc fait d'un autre métal que les princes ordinaires, puisqu'il soutient sa prétendue querelle d'une manière si peu usitée?

— Oui, répliqua l'indomptable Crèvecœur, il est d'un métal plus noble que les autres princes de l'Europe; car lorsque aucun d'eux n'osait vous donner asile, à vous, sire, alors dauphin exilé de France, et poursuivi par la vengeance paternelle, vous fûtes accueilli comme un frère par mon noble maître, dont vous avez si mal récompensé la généreuse bienveillance. Adieu, sire, ma mission est remplie.

La-dessus le comte de Crèvecœur sortit brusquement.

— Courez après lui, et ramassez son gant! dit le roi. Je ne m'adresse pas à vous, Dunois, ni à vous, lord Crawford, qui me semblez trop vieux pour une affaire aussi chaude; ni à vous, duc d'Orléans, qui êtes trop jeune. Monseigneur le cardinal, il entre dans vos attributions de faire la paix entre les princes; relevez le gantelet, et représentez au comte de Crèvecœur le péché qu'il a commis en insultant un grand monarque dans sa propre cour, et en attirant les misères de la guerre sur notre royaume et sur les États de notre voisin. Le cardinal la Balue ramassa le gantelet avec la précaution d'un homme qui touche un serpent, tant était grande son antipathie pour ce symbole de guerre; puis il suivit à la hâte les pas de l'arrogant ambassadeur.

Louis jeta les yeux sur ses courtisans. La plupart, étant de basse extraction, n'avaient acquis leur position ni par leur courage ni par leurs faits d'armes, aussi étaient-ils pâles et troublés de la scène dont ils venaient d'être témoins. Le roi les regarda avec mépris, et dit tout haut: — Le comte de Crèvecœur a trop de présomption; mais il faut avouer que le duc de Bourgogne possède en lui un vaillant et zélé serviteur. Je voudrais être sûr d'en trouver un semblable pour transmettre ma réponse.

— Vous ne rendez pas justice aux gentilshommes français, dit Dunois. Tous sont prêts à porter au duc de Bourgogne un défi à la pointe de l'épée.

— Sire, dit le vieux Crawford, vous méconnaissez aussi le dévouement des nobles Écossais. Aucun de mes compagnons, étant de rang convenable, n'hésiterait un seul instant à châtier le comte insolent. Mon bras est encore assez fort pour accomplir cette tâche, si Votre Majesté veut m'y autoriser.

— Mais, ajouta Dunois, Votre Majesté ne nous emploie à aucun service où nous puissions faire honneur à la France, à la couronne et à nous-mêmes.

— Dites plutôt, Dunois, que je ne veux pas donner carrière à cette impétuosité chevaleresque, qui, sous prétexte de point d'honneur, compromettrait le trône et la France. Il n'y a pas un de vous qui ne sache combien la prolongation de la paix est nécessaire en ce moment pour panser les blessures d'un pays épuisé; et pourtant, vous seriez tous prêts à combattre à propos d'un bohémien nomade, ou d'une damoiselle errante, qui peut-être ne vaut guère mieux... Voici le cardinal, et nous espérons qu'il nous apportera des nouvelles plus pacifiques. Eh bien! monseigneur, êtes-vous parvenu à ramener le comte à la raison?

— Sire, ma tâche a été difficile. J'ai reproché à ce fier comte d'avoir adressé à Votre Majesté les paroles offensantes par lesquelles il a clos son audience. J'ai admis l'opinion qu'il était seul coupable d'une audace que désavouerait certainement son maître, et qu'il s'était mis ainsi à votre discrétion, si vous jugiez convenable de lui infliger un châtiment.

— Vous avez eu raison. Et qu'a-t-il répondu?

— Le comte avait le pied dans l'étrier; il s'appropriait à se mettre en selle. Il a tourné la tête sans changer de position, et m'a dit: « Si, me trouvant à cinquante lieues d'ici, j'avais appris que le roi de France eût prononcé un mot offensant pour mon maître, je serais revenu sur mes pas, et lui aurais fait la réponse que je viens de lui faire. »

— Messieurs, dit le roi sans témoigner de colère, je maintiens que notre cousin le duc possède dans le comte Philippe de Crèvecœur le plus brave serviteur qui ait jamais chevauché à la droite d'un prince... Mais l'avez-vous décidé à rester?

— A rester vingt-quatre heures et à reprendre son gage de bataille. Il est descendu à la Fleur-de-Lis.

— Veillez à ce qu'il soit bien traité, à nos frais; un pareil serviteur est un joyau dans la couronne d'un prince... Vingt-quatre heures! ajouta-t-il en se parlant à lui-même, et les yeux fixes, comme pour sonder l'avenir; vingt-quatre heures! c'est peu; mais vingt-quatre heures habilement employées valent une année perdue par la négligence ou l'incapacité. C'est bien... Allons, à la forêt, mes vaillants seigneurs! Orléans, mon beau cousin, la modestie vous sied,

mais abstenez-vous-en, ne tenez pas compte de la réserve de Jeanne. Le Cher cessera plutôt de se jeter dans la Loire que ma fille d'agréer vos hommages. Maintenant, armez-vous de vos meilleurs épieux, messieurs, car Allègre, mon piqueur, a dépisté un sanglier qui mettra hommes et chiens à l'épreuve. Dunois, prêtez-moi votre épieu, et prenez le mien; il est trop lourd pour mon bras; mais jamais vous n'avez trouvé d'arme trop pesante. A cheval, à cheval, mes seigneurs!

Et la chasse se mit en route.

CHAPITRE IX.

La Chasse au sanglier.

Toute l'expérience que le cardinal avait du caractère de son maître ne l'empêcha pas de tomber dans une grave erreur. Sa vanité lui fit croire qu'aucun autre intermédiaire ne serait parvenu comme lui à retenir le comte de Crèvecœur; il savait l'importance que Louis attachait à différer les hostilités, et il laissa voir inconsidérément qu'il croyait avoir rendu un grand service. Il s'approcha plus que de coutume de la personne du roi, et s'efforça d'engager une conversation sur les événements de la matinée. C'était manquer de jugement sous plusieurs rapports; car les princes n'aiment pas à voir leurs sujets les aborder pour faire valoir leur zèle et en demander la récompense. Louis, le plus jaloux de tous les monarques, avait une antipathie profonde pour ceux qui cherchaient à mettre en relief des services rendus et à surprendre ses secrets. Cependant le cardinal, enivré de son triomphe, se tint constamment à la droite du roi, et saisit les moindres occasions pour amener l'entretien sur l'ambassade bourguignonne. C'était sans doute l'affaire qui occupait le plus les pensées de Louis, et c'était aussi celle dont il était le moins disposé à parler. Il écouta la Balue avec attention, mais sans lui répondre, de manière à prolonger la conversation; puis il fit signe à Dunois de venir se placer à sa gauche.

— Nous sommes ici, dit-il, pour prendre de l'exercice, mais ce révérend père voudrait nous faire tenir un conseil d'État.

— Sire, répondit Dunois, veuillez me dispenser d'y prendre part; j'ai le cœur et le bras qu'il faut pour défendre la France dans les batailles, mais ma tête ne vaut rien pour les conseils.

— Monseigneur le cardinal est tout l'opposé; après avoir admonesté Crèvecœur à la porte du château, il nous rapporte en détail toute la confession. Vous m'avez bien tout dit, n'est-ce pas?

Il accompagna ces mots d'un regard perçant qui brilla entre ses longs cils noirs comme la lame d'un poignard quand elle sort du fourreau. Le cardinal trembla en essayant de répondre à la plaisanterie du roi.

— Mon ministère, dit-il, m'oblige à cacher en général les secrets d'un pénitent; mais il n'y a pas de *sigillum confessionis* que ne fonde le souffle de Votre Majesté.

— Comme Son Éminence est prête à nous révéler les secrets des autres, elle désire naturellement que nous soyons aussi communicatif avec elle. Il lui serait agréable, par exemple, de savoir si les dames de Croye sont dans nos États. Nous sommes fâché de ne pas pouvoir satisfaire sa curiosité; nos domaines sont trop vastes, grâce à Dieu et à Notre-Dame d'Embrun, pour qu'il nous soit possible de déterminer la place où se cachent des damoiselles errantes, des princesses travesties, des comtesses désolées. Mais, en supposant qu'elles fussent chez nous, que faudrait-il répondre, Dunois, aux exigences de notre cousin?

— Je vous le dirai, sire, si vous daignez m'apprendre ce que vous voulez de la guerre ou de la paix.

La franchise avec laquelle Dunois fit cette réponse tenait à sa droiture naturelle et à son caractère intrépide. Ces qualités lui valaient par intervalles les bonnes grâces de Louis, qui, comme tous les hommes astucieux, cherchait autant à lire dans le cœur des autres qu'à dissimuler ce qui se passait dans le sien.

— Par mon patron! répliqua le roi, je te l'apprendrais volontiers si je le savais moi-même; mais admetts que je me sois prononcé pour la guerre, que ferai-je de cette belle et riche héritière si par hasard elle se trouve en France?

— Vous la donnerez en mariage à un de vos fidèles serviteurs qui saura l'aimer et la protéger.

— A toi, par exemple? Pâques-Dieu! tu es plus politique qu'on ne le supposerait, avec toute ta brusquerie.

— Je suis loin d'être politique; je vais droit au but. Votre Majesté doit à la maison d'Orléans au moins un heureux mariage.

— Et je m'acquitterai, pâques-Dieu! Ne voyez-vous pas ce beau couple?

Le roi désignait la princesse et le duc d'Orléans. N'osant ni s'éloigner de Louis ni s'écarter l'un de l'autre, ils chevauchaient côte à côte à la distance de quelques pas; la timidité de Jeanne, l'antipathie du duc les empêchaient de se rapprocher davantage, et ils craignaient de déplaire au roi en mettant entre eux un plus grand intervalle.

Dunois jeta les yeux du côté que Louis XI lui indiquait. La triste position de son parent et de sa fiancée ne lui rappelait guère que celle de deux chiens accomplis qui tâchent de s'éloigner au loin de toute

la longueur de leur laisse. Il ne put s'empêcher de secouer la tête sans se permettre de répondre plus explicitement au despote hypocrite.

Louis parut deviner ses pensées.

— Ce sera, dit-il, un paisible ménage; je présume que les enfants ne leur donneront pas beaucoup d'embarras, mais ce n'est pas toujours un don du ciel.

Après avoir émis cette réflexion, le roi s'interrompit, et l'expression ironique de ses traits fit place à un air de contrition; peut-être se souvenait-il de son ingratitude filiale; mais cette impression fut passagère.

— Je respecte le saint sacrement du mariage, dit-il en faisant le signe de la croix; mais franchement, Dunois, plutôt que de voir la France déchirée comme l'Angleterre par les prétentions des héritiers légitimes, j'aimerais mieux que la maison d'Orléans ne donnât que de braves guerriers comme ton père et toi, qui sont du sang royal sans en réclamer les droits. Le lion ne devrait jamais avoir qu'un lionceau.

Dunois soupira et resta silencieux; il savait qu'en contredisant le monarque il risquerait de nuire aux intérêts de son parent sans lui être d'aucune utilité. Pourtant, un moment après, il ne put s'empêcher de dire: — Puisque Votre Majesté a fait allusion à la naissance de mon père, j'avoue que je le trouve plus heureux d'avoir été le fruit de l'amour illégitime que celui de l'aversion conjugale.

— Tu me scandalises, Dunois, en parlant ainsi d'un nœud sacré; mais au diable les discours, car le sanglier est débûsqué! lâchez les chiens, au nom de saint Hubert! Ha! ha! tra, la, la, lire, la!

Et le roi, conduisant la chasse, fit joyeusement retentir son cor à travers les bois, suivi de quelques-uns de ses gardes, parmi lesquels était notre ami Quentin Durward. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en se livrant à son délassement favori, Louis, avec sa causticité naturelle, trouva moyen de se divertir aux dépens du cardinal la Balue.

Comme nous l'avons déjà insinué, une des faiblesses de cet habile homme d'État était de se croire, malgré sa basse extraction, propre à jouer le rôle d'un élégant courtisan. Sans lever des troupes comme Volsey, sans figurer dans les tournois comme Becket, il imitait leur galanterie et leur passion pour le belliqueux amusement de la chasse. Il avait pu réussir auprès de certaines dames auxquelles sa puissance, sa richesse et son influence politique avaient fait oublier sa mine chétive et ses manières vulgaires; mais les chevaux de prix qu'il achetait étaient insensibles à l'honneur de porter un cardinal, et n'avaient pas plus d'égards pour lui qu'ils n'en auraient eu pour son père, le charretier ou le menier. Le roi le savait; en excitant et retenant tour à tour son coursier, il mit celui du cardinal dans un tel état de révolte contre son cavalier, que leur séparation devint imminente. Pendant que la Balue s'évertuait à maîtriser sa monture, son royal hôte le harcelait de questions sur des affaires d'importance, lui donnant à entendre qu'il allait profiter de l'occasion pour lui dévoiler quelques-uns de ces secrets d'État que le cardinal s'était montré si désireux d'apprendre.

On aurait difficilement imaginé une situation plus pénible que celle d'un conseiller privé forcé de conférer avec son souverain, et ballotté en même temps par un cheval indomptable; chaque gambade nouvelle augmentait son embarras; sa robe violette flottait au vent; les rebords élevés dont sa selle était garnie par devant et par derrière le préservaient seuls d'une chute périlleuse.

Dunois riait sans contrainte. Le roi, qui jouissait en secret de ses plaisanteries sans manifestation extérieure, blâmait doucement son ministre d'apporter à la chasse une ardeur qui ne lui permettait pas de conserver quelques instants aux affaires.

— Je ne veux plus mettre obstacle à votre course impétueuse, ajouta-t-il en lâchant la bride à son cheval.

Avant que la Balue eût eu le temps de dire un mot, son coursier prit le mors aux dents, partit au galop le plus désordonné, et laissa bientôt derrière lui ses compagnons.

S'il est arrivé à quelqu'un de nos lecteurs, comme à nous, d'être sur un cheval emporté, il comprendra facilement les peines, les dangers et le ridicule de la situation. Les jambes du quadrupède ne sont plus sous la direction du cavalier; souvent même elles n'obéissent pas à l'animal auquel elles appartiennent; elles arpentent le sol avec une telle vitesse qu'on dirait que celles de derrière cherchent à remplacer celles de devant. Les jambes du hipède, qui voudrait bien les poser sur le vert gazon, contribuent à augmenter sa détresse en pressant les flancs du cheval; les mains abandonnent les rênes pour la crinière; le corps, au lieu d'être assis sur le centre de gravité, suivant la recommandation des professeurs, est penché en avant comme celui d'un jockey, ou couché sur le dos de la monture, et n'y tient pas plus solidement qu'un sac de blé. Toutes ces circonstances réunies composent un spectacle assez plaisant pour tout le monde, excepté pour l'acteur principal.

Que ce spectacle se complique de quelque singularité de costume, d'une robe d'apparat, d'un brillant uniforme; que la scène se passe au milieu d'une revue, d'une procession, d'une course, ou de toute autre réunion publique, et si le pauvre patient veut éviter de pro-

voquer des éclats de rire inextinguibles, il faut qu'il se casse quelque membre, ou même qu'il se fasse tuer sur la place; car à ce prix seulement sa chute excitera de sérieuses sympathies.

Dans le cas actuel, la courte robe violette que le cardinal avait endossée pour monter à cheval, ses bas écartés, sa barrette rouge à longs cordons flottants, faisaient valoir ce que son attitude avait d'étrange et de grotesque.

Le cheval, abandonné à ses caprices, suivit une longue avenue, rencontra la meute qui serrait de près le sanglier, écrasa plusieurs chiens, renversa plusieurs piqueurs, qui ne s'attendaient guère à être chargés par derrière. Après avoir jeté le désordre dans la chasse, animé par les vociférations et les menaces qui retentissaient autour de lui, il emporta le cardinal épouvanté au delà du formidable animal.

Le sanglier s'avancait d'un trot rapide, furieux, inondé de l'écume qui ruisselait autour de ses défenses.

L'homme qui se vante d'avoir secouru un roi dans une pareille extrémité n'obtient pour récompense que de stériles éloges.

En le voyant, la Balue poussa un cri si terrible, que le cheval, effrayé tant par la voix de son maître que par la présence de la bête féroce, interrompit sa course par un écart subit. Le cardinal, dont la continuité du mouvement maintenait seule l'équilibre, tomba lourdement à terre, et la proximité du sanglier lui aurait été aussi fatale qu'elle le fut à Faviola, roi des Goths, si l'attention de l'animal n'eût été heureusement distraite. Le puissant ecclésiastique en fut quitte pour la peur; il se traîna le plus promptement possible loin de la route que suivaient les piqueurs, et tous les cavaliers passèrent auprès de lui sans lui porter secours; car les chasseurs de ce temps, comme ceux du nôtre, n'avaient pas la moindre commisération pour de pareils accidents.

— Voilà Son Éminence assez bas, dit le roi à Dunois. Il n'est pas grand chasseur; mais comme pêcheur, quand il s'agit de prendre un secret dans ses filets, il en remonterait à saint Pierre. Pourtant il a trouvé plus fort que lui.

Le cardinal n'entendit point ces paroles, mais il en devina le sens à l'air de mépris dont le roi les accompagna. On assure que le diable profite pour tenter les hommes d'occasions analogues à celle que lui offrait la Balue. La frayeur du prélat s'était calmée dès qu'il s'était aperçu qu'il était sain et sauf; mais sa vanité, offensée par le dédain que lui témoignait Louis XI, lui inspirait des idées de vengeance.

Lorsque la chasse fut passée, un cavalier qui la suivait en spectateur avec quelques valets s'arrêta devant le cardinal, qu'il était étonné de trouver seul étendu au pied d'un buisson.

C'était le comte de Crèvecœur.

Comprenant sans peine ce qui était arrivé, il mit pied à terre, offrit son assistance à la Balue, et le fit monter sur le palefroi sûr et pacifique d'un de ses serviteurs.

— Eh quoi! dit-il ensuite, les usages de la cour de France permet-

tent-ils d'abandonner ainsi aux dangers de la chasse les hommes d'État les plus recommandables?

Le ministre était en ce moment d'humeur à se prêter à des tentatives de corruption, qu'on sait qu'il eut la faiblesse d'accueillir. Déjà dans la matinée il s'était passé entre l'ambassadeur et lui des choses qu'il n'avait pas jugé convenable de rappeler à son maître, mais que celui-ci avait soupçonnées. Il avait appris avec une vive satisfaction que le duc de Bourgogne avait la plus haute estime pour ses talents. Il avait été séduit par la peinture que Crèvecœur lui avait faite du caractère libéral de Charles le Téméraire et des riches bénéfices de Flandre; mais ce ne fut qu'après l'accident que nous avons raconté que, blessé dans son amour-propre, il résolut de prouver à Louis XI qu'un ami, un confident offensé devenait le plus dangereux des ennemis.

L'envoyé de Bourgogne renouvela ses propositions. La Balue l'invita à s'éloigner, de peur qu'on les vît tous deux ensemble, et lui assigna pour le soir, après les vêpres, un rendez-vous dans l'abbaye Saint-Martin de Tours. Au ton dont il s'exprima, le Bourguignon s'aperçut que son maître venait d'obtenir un avantage qu'on ne pouvait guère se promettre que d'un pareil moment d'exaspération.

Cependant Louis XI, qui, malgré son grand génie politique, laissait parfois ses passions dominer sa prudence, était tout entier à la chasse. Un marcassin de deux ans avait traversé la voie du sanglier débûsqué, et avait attiré à sa poursuite la plus grande partie des chasseurs et tous les chiens, à l'exception de trois paires de vieux limiers expérimentés. Le roi vit avec une joie intérieure Dunois prendre la fausse piste, et conçut l'espoir de l'emporter sur ce chevalier accompli dans l'art de la vénerie, qu'on regardait alors comme presque aussi glorieux que l'art de la guerre. Monté sur un bon cheval, il suivit de près les trois couples de chiens, et il se trouva en face du premier sanglier quand celui-ci, réduit aux abois, s'accula dans une pièce de terre marécageuse.

Louis montra la bravoure et l'adresse d'un chasseur consommé. Inaccessibles à la crainte, il courut au terrible animal, qui se défendait avec fureur contre les chiens, et le frappa de son épée; mais il ne le mit pas hors de combat, parce que son cheval effrayé avait fait un écart.

Après d'inutiles efforts pour ramener sa monture à la charge, le roi mit pied à terre, et tenant une de ces épées courtes, étroites et affilées, dont les chasseurs se servent en de telles rencontres, il s'avança vers le sanglier.

La bête irritée quitta immédiatement les chiens pour l'homme.

Le roi l'attendit de pied ferme, présentant son épée à la poitrine de l'animal, qui devait s'enfermer avec une force proportionnée à son poids et à l'impétuosité de sa course. Mais le roi glissa sur le sol humide; la pointe de son arme, au lieu d'entrer sous l'omoplate, rencontra la cuirasse de soies dont l'épaule était hérissée, et il tomba à la renverse.

Cette chute fut heureuse pour lui; le sanglier le manqua à son tour, et le formidable boutoir qui allait percer la cuisse du roi ne fit que lui déchirer son manteau de chasse. L'animal se porta d'abord en avant, puis il se retourna pour se jeter sur le roi au moment où celui-ci se relevait.

La vie de Louis XI était en danger.

En cet instant critique, Quentin Durward, que la lenteur de son cheval avait éloigné des chasseurs, mais qui avait par bonheur reconnu et suivi les sons du cor du roi, accourut au galop, et perça le sanglier de son épée.

Le roi s'était relevé; il vint prêter main-forte à Quentin, et d'un coup d'épée coupa la gorge de la bête expirante. Avant de dire un seul mot à son sauveur, il la mesura, en évalua en pieds les dimensions, essuya la sueur de son front et le sang de ses mains; puis il ôta son bonnet de chasse, le suspendit à un buisson, et fit dévotement ses oraisons devant les petites images de plomb dont le bord était garni.

Jetant enfin les yeux sur Durward: — Est-ce toi, lui dit-il, mon jeune Écossais? Tu as bien commencé ton apprentissage de veneur, et maître Pierre te doit un aussi bon régal que celui qu'il t'a offert là-bas à l'hôtel de la Fleur-de-Lis. Pourquoi ne parles-tu pas? On dirait que tu as perdu de l'audace à la cour, où tant d'autres en acquièrent.

Jamais brise d'Écosse n'avait soufflé la prudence à un jeune homme plus fin que Durward. Il se garda bien de se permettre la familiarité dangereuse que semblait autoriser un maître qui lui inspirait plus de crainte que de confiance. Il répondit en termes choisis, s'il se hasardait à parler au roi, c'était seulement pour lui demander pardon de la grossièreté avec laquelle il s'était conduit quand il ignorait son rang élevé.

— Il suffit, dit le roi; je te pardonne ta hardiesse en faveur de ton courage et de ta perspicacité. J'ai été étonné de la manière dont tu as presque deviné le métier de mon compère Tristan. Si j'en crois ce qu'on m'a rapporté, tu as failli le voir à l'œuvre sur ta personne. Prends bien garde à lui; c'est un marchand qui vend de rudes bracelets et des colliers étroits. Aide-moi à monter à cheval... Tu me plais, et je te ferai du bien. Ne compte sur aucune autre protection,

pas même sur celle de ton oncle ou de lord Crawford, et ne dis rien de l'assistance opportune que tu m'as donnée tout à l'heure. L'homme qui se vante d'avoir secouru un roi dans une pareille extrémité n'obtient pour récompense que de stériles éloges.

Le roi donna du cor; Dunois et plusieurs gentilshommes survinrent, et le félicitèrent d'avoir tué un aussi beau sanglier. Il s'attribua sans scrupules plus de mérite qu'il ne lui en revenait réellement. Il parla du concours de Durward comme un chasseur de qualité parle du garde-chasse qui le suivait dans une expédition où bon nombre de pièces de gibier ont été abattues.

— Dunois, dit-il ensuite, vous enverrez ce sanglier aux chanoines de Saint-Martin de Tours, pour qu'ils s'en régaler les jours de fête, et qu'ils se souviennent de moi dans leurs prières. Mais qui a vu monseigneur le cardinal? il me semble qu'on montre bien peu d'égards pour la sainte Eglise en le laissant à pied dans la forêt.

— Pâques-Dieu! sire écuyer, il me semble que vous dormez sous les armes

Tout le monde garda le silence.

— Sire, dit enfin Quentin, j'ai vu donner à Son Eminence un cheval sur lequel elle est sortie du bois.

— Le ciel veille sur les siens, répartit le roi. Rendez-vous au château, messieurs; nous ne chasserons pas davantage. Ecuyer, allez ramasser mon couteau de chasse, que j'ai laissé tomber là-bas. Marchez en avant, Dunois; je vous suis à l'instant.

Louis, dont les moindres actions étaient souvent combinées comme des stratagèmes, trouva moyen d'interroger secrètement Quentin :

— Mon brave Ecossais, tu as de bons yeux, à ce qu'il me semble. Peux-tu me dire qui a donné un palefroi au cardinal? c'est sans doute un étranger; comme j'ai passé devant lui sans m'arrêter, les courtisans n'ont pas dû s'empresse de lui rendre service.

— Sire, répondit Quentin, j'étais tombé de cheval, et je galopais pour réparer le temps perdu. Je n'ai donc fait qu'entrevoir ceux qui secouraient Son Eminence; mais je crois que c'étaient l'ambassadeur de Bourgogne et ses gens.

— Ah! ah! dit Louis. Eh bien, soit! la France est encore capable de leur tenir tête.

Il ne se passa point d'autre incident remarquable avant le retour du roi au château.

CHAPITRE X.

La Sentinelle.

Quentin était à peine rentré dans sa chambre pour faire sa toilette, quand son digne parent vint lui demander des détails sur ce qui lui était arrivé pendant la chasse.

Le jeune homme ne pouvait s'empêcher de penser que son oncle valait mieux par le bras que par l'intelligence. En conséquence, il

eut soin de laisser le roi en pleine possession de la victoire que celui-ci avait eu la fantaisie de s'approprier. Le Balafre, dans sa réponse, donna des explications sur la conduite bien plus convenable qu'il aurait tenue lui-même en pareil cas; il reprocha en même temps à son neveu d'avoir secouru mollement le roi en danger.

Durward eut le bon sens de ne pas se justifier; il dit seulement que, d'après les règles de la vénerie, il ne fallait pas toucher à l'animal attaqué par un autre chasseur, à moins d'être appelé spécialement à l'aide.

Au moment où cette discussion finissait, Quentin eut lieu de se féliciter de sa réserve. Un léger coup donné à la porte annonça une visite, et l'on vit paraître Olivier le Dain, le Mauvais, ou le Diable, car il était connu sous tous ces noms.

Nous avons déjà décrit au physique cet homme capable, mais sans principes. Ses allures pouvaient être exactement comparées à celles d'un chat domestique, qui, marchant à pas lents ou feignant de dormir, guette en même temps une malheureuse souris; ou qui, après s'être frotté avec une affection apparente contre celui dont il sollicite les caresses, l'égratigne brusquement s'il ne le quitte pour sauter sur sa proie.

Olivier entra d'un air humble, le dos voûté et les yeux modestement fixés sur le sol. En saluant le Balafre, il se montra si cérémonieux, qu'on aurait pu croire qu'il venait lui demander une faveur. Il félicita Lesly sur l'excellente conduite de son neveu pendant la chasse, conduite qui avait attiré l'attention du roi. Là-dessus, il s'arrêta pour recevoir une réponse, les yeux toujours baissés, et se contentant de jeter parfois un regard furtif sur Quentin.

— Ah! s'écria le Balafre, Sa Majesté a eu du malheur de ne pas m'avoir eu auprès d'elle à la place de mon neveu; d'après ce qu'il me raconte, je vois qu'il a laissé tout faire au roi, tandis que j'aurais passé mon épieu au travers du corps de la bête. Ce sera une

Il ôta l'énorme clef et la mit à sa ceinture.

leçon pour Sa Majesté, qui donnera désormais un meilleur cheval à un homme de ma taille. Ma grande rosse flamande aurait-elle pu suivre les coureurs normands du roi, malgré les coups d'éperon que je lui prodiguais? C'est mal ordonné, maître Olivier, et vous devriez faire là-dessus des représentations à Sa Majesté.

Maître Olivier ne répondit qu'en adressant au censeur téméraire un regard équivoque, accompagné d'un léger signe de la main et de la tête. Cette pantomime pouvait impliquer également une adhésion aux observations précédentes, ou une invitation à ne pas les continuer.

Le barbier jeta sur Quentin un coup d'œil plus perçant, en lui disant avec un étrange sourire :

— Vinsi donc, jeune homme, dans les circonstances pareilles à celles d'aujourd'hui, les Ecossais ont l'habitude de laisser leur prince en danger?

Quentin était décidé à ne pas éclaircir l'affaire.

— Notre usage, dit-il, est de ne pas les importuner de nos offres de service, au milieu de passe-temps honorables, quand ils peuvent se passer de nous. Un prince qui va à la chasse doit, selon nous, en partager tous les hasards; c'est pour cela qu'il y vient. Que serait la vénéric sans fatigue et sans danger?

— Vous l'entendez! dit le Balafré; voilà comme il est! il a toujours une réponse à faire, une raison à donner! Je me demande d'où lui vient ce don; jamais je n'ai pu donner une raison de mes actions; je sais seulement que je mange quand j'ai faim, que je fais l'appel ou l'exercice à certaines heures.

— Et pourquoi faites-vous l'appel, je vous prie, mon digne seigneur? demanda le barbier royal.

— Parce que le capitaine me le commande. Par saint Gilles! je ne connais pas d'autre raison. Si le capitaine donne un ordre à Tyrie ou à Cunningham, ils s'en acquittent de même.

— Voilà une cause finale vraiment militaire! dit Olivier; mais, seigneur Ludovic, vous apprendrez sans doute avec plaisir que Sa Majesté, loin d'être mécontente de votre neveu, l'a choisi pour un service spécial.

— L'a choisi! s'écria le Balafré stupéfait; vous voulez dire : m'a choisi.

— Je dis ce que je veux dire, repartit le barbier avec douceur, mais d'un ton décidé; le roi a une mission à donner à votre neveu.

— Mais, pourquoi? Par quelle raison? D'où vient qu'il choisit ce garçon plutôt que moi?

— Je ne puis invoquer que votre cause finale, seigneur Ludovic; tels sont les ordres de Votre Majesté; mais s'il m'est permis de former une conjecture, c'est que l'œuvre projetée par Sa Majesté convient mieux à un jeune homme comme votre neveu qu'à un guerrier expérimenté comme vous. Ainsi, mon damoiseau, prenez vos armes et suivez-moi. Apportez une arquebuse, car vous allez être mis en faction.

— En faction! Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez, maître Olivier? les postes de l'intérieur n'ont jamais été confiés qu'à ceux qui, comme moi, ont servi douze ans dans notre honorable corps.

— Je suis certain de la volonté du roi, et je n'en dois pas différer l'accomplissement.

— Mais mon neveu n'est pas même franc archer; ce n'est qu'un écuyer servant sous ma lance.

— Pardonnez-moi, répondit le barbier; il y a une demi-heure, le roi a envoyé chercher les contrôles, et l'a inscrit comme faisant partie de la garde écossaise. Ayez donc la complaisance d'aider votre neveu dans ses préparatifs.

Le Balafré, qui n'était pas jaloux, arrangea à la hâte les vêtements de son neveu, et lui donna des instructions sur la manière de se tenir sous les armes; mais il ne put s'empêcher d'y mêler des exclamations de surprise.

— Quelle chance! disait-il; quel avancement rapide! jamais cela ne s'est fait dans la garde écossaise, même pour moi! Au reste, il va sans doute monter la garde auprès des papegais et des paons indiens que l'ambassadeur de Venise a récemment envoyés au roi. C'est cela; et je suis enchanté qu'on ait chargé mon neveu de ce service, qui ne pouvait convenir qu'à un jeune homme imberbe.

En disant ces mots, il retroussa ses vieilles moustaches.

L'esprit vif et l'imagination ardente de Quentin lui montrèrent sous un tout autre aspect l'ordre qui le mandait en présence de la personne royale, et l'attente d'une prompt élévation faisait battre son cœur. Il résolut d'étudier avec soin les manières et le langage de son guide, qu'il supposait devoir être souvent interprétés en sens contraire, comme les songes qu'expliquent les devins. Il s'applaudit d'avoir gardé le secret sur les événements de la chasse; et, avec une prudence bien rare à son âge, il se promit de renfermer ses pensées au fond de son cœur, de tenir sa langue captive tant qu'il respirerait l'air de cette cour isolée et mystérieuse.

Son équipement fut bientôt complet, et il sortit avec maître Olivier, après avoir mis son arquebuse sur son épaule. Les archers de la garde écossaise, quoique conservant leur nom primitif, avaient depuis longtemps substitué l'usage des armes à feu à celui de l'arc, qu'ils n'avaient jamais su manier.

Lesly suivit longtemps des yeux son neveu d'un air de surprise et de curiosité. L'envie était étrangère aux réflexions de cet honnête homme; et pourtant, au plaisir que lui causaient les heureux débuts du fils de sa sœur se mêlait la pénible conviction que son importance personnelle subissait un échec.

Il secoua gravement la tête, ouvrit un placard, y prit une bottrine de vin vieux, et la secoua pour s'assurer que la marée n'y était pas encore trop basse. Il remplit un verre, qu'il vida, et s'assit sur un grand fauteuil de chêne. Il secoua de nouveau la tête, à la manière des mandarins de carton; et à force de réfléchir ce mouvement d'oscillation, qui semblait lui faire grand bien, il tomba dans un assoupissement d'où il ne fut tiré que par la cloche du dîner.

Quentin Durward, laissant son oncle à ses méditations sublimes, suivit les pas du barbier, qui, sans traverser les principales cours, le conduisit tantôt par des passages à ciel découvert, tantôt par un la-

byrinthe d'escaliers, de galeries, de corridors voûtés que reliaient entre eux des portes secrètes.

Tous deux arrivèrent enfin dans une vaste galerie ornée de tapisseries plus anciennes que belles, et de quelques peintures froides et guindées appartenant à cette aurore des beaux-arts qui en précéda les magnifiques clartés. Elles avaient la prétention de représenter les paladins de Charlemagne, si célèbres dans l'histoire romanesque de la France; et comme la gigantesque figure du fameux Roland dominait toutes les autres, cette grande pièce avait reçu le nom de salle de Roland, ou galerie de Roland.

— C'est ici que vous monterez la garde, dit Olivier à voix basse, comme s'il eût craint de déplaire aux images de tant de preux illustres, ou de réveiller les échos endormis entre les nervures et les clefs pendantes de ces voûtes sinistres.

— Quelle est ma consigne? murmura Quentin.

— Votre arquebuse est-elle chargée? dit Olivier sans répondre à la question.

— C'est bientôt fait, reprit Quentin; et après avoir chargé son arme, il en alluma la mèche aux tisons d'un feu de bois qui s'éteignait dans une cheminée tellement énorme qu'elle pouvait passer pour un cabinet gothique ou pour une chapelle attenante à la galerie.

— Vous ignorez, lui dit ensuite Olivier, qu'une des principales prérogatives de votre corps, c'est de ne recevoir de consigne que du roi ou du grand connétable de France; vous êtes ici par l'ordre de Sa Majesté, et vous saurez avant peu pourquoi vous y avez été placé. En attendant, promenez-vous de long en large dans cette galerie. Il vous est permis de rester tranquille, si vous le préférez, mais non de vous assoir, ou de quitter votre arme. Vous ne devez, sous aucun prétexte, ni siffler, ni chanter à haute voix; mais vous êtes autorisé à murmurer des prières, ou n'importe quelles paroles, pourvu qu'elles n'aient rien de répréhensible. Adieu! et faites brave garde. Et, s'éloignant à pas silencieux, suivant son habitude, le barbier disparut par une porte que masquait la tapisserie.

— Bonne garde! se dit le jeune soldat; mais sur qui? Contre qui? Je n'ai d'autres adversaires que les chauves-souris et les rats, à moins que ces vieux héros du temps passé ne s'animent pour troubler ma faction. Enfin, c'est mon devoir, et je m'y conformerai.

Dans cette ferme intention, il essaya de tuer le temps en répétant à voix basse les hymnes qu'il avait apprises au convent où il avait été recueilli après la mort de son père. Quoiqu'il eût échangé le froc de novice contre un riche uniforme, il trouvait une grande analogie entre sa marche militaire dans la galerie du château royal et les tristes promenades qu'il avait faites dans le cloître d'Aberbrothick.

Comme pour se convaincre qu'il avait définitivement quitté le convent pour le monde, il fredonna, sans élever la voix au delà du diapason qui lui était prescrit, quelques-unes de anciennes ballades que le vieux ménestrel de sa famille lui avait apprises. Il chanta la défaite des Danois à Forres et Aberlemno, le meurtre du roi Duffus à Forfar, et autres aventures dont le souvenir avait été conservé par des lais nationaux. Il s'occupa ainsi assez longtemps, et il était plus de deux heures après midi quand son appétit lui rappela que si les bons pères d'Aberbrothick exigeaient qu'on fût exact aux offices, ils voulaient qu'on se rendit au réfectoire avec la même ponctualité. Dans le château royal, au contraire, après une matinée de fatigues et plusieurs heures de faction, il était abandonné, sans que personne songeât qu'il avait besoin de dîner.

Il y a pourtant des sons dont l'harmonie est capable de calmer même une impatience naturelle du genre de celle qu'éprouvait alors Quentin. Aux extrémités opposées de la galerie étaient deux grandes portes, surmontées de lourdes architraves, donnant probablement dans une suite d'appartements dont la galerie centralisait les communications. Pendant que le factionnaire poursuivait sa promenade solitaire entre ces deux entrées, il entendit auprès d'une des portes des accords qu'il crut reconnaître. Il lui sembla qu'ils étaient produits par la voix et le luth qui l'avaient charmé la veille. Ses rêves, dissipés par les émotions dramatiques de la matinée, se réveillèrent avec une vivacité nouvelle. Il resta cloué à la place d'où il pouvait le mieux entendre, l'arquebuse sur l'épaule, la bouche entr'ouverte, l'âme, les oreilles et les yeux dirigés du même côté, sans autre idée que de recueillir au passage les moindres sons de cette suave mélodie. Ils ne se succédaient pas d'une manière continue; tantôt ils s'affaiblissaient, tantôt ils cessaient complètement pour recommencer à des intervalles irréguliers.

Mais la musique, comme la beauté, a souvent d'autant plus de charmes, qu'elle ne frappe qu'imparfaitement les sens, et que l'imagination est obligée de combler les lacunes que laisse la distance. Quand la fascination de Durward était interrompue, il avait encore de quoi occuper ses rêveries. D'après les rapports de ses camarades, et la scène qui s'était passée dans la salle d'audience, il était persuadé que la sirène enchanteresse, au lieu d'être la fille d'un cabaretier, comme il avait eu l'infamie de le supposer, était la comtesse fugitive pour laquelle des rois et des princes allaient mettre la lance en arrêt. Les songes les plus romanesques que l'esprit d'un jeune homme pût enfanter dans ce siècle d'aventures lui firent oublier sa situation. Il ressemblait moins à un être vivant qu'à une statue, et

les illusions l'assiégeaient en foule, quand une main rude étreignit son arquebuse.

— Pâques-Dieu ! sire écuyer, il me semble que vous dormez sous les armes.

La voix sourde, mais expressive et ironique, qui retentissait ainsi à ses oreilles était celle de maître Pierre. Quentin, brusquement rappelé à lui-même, s'aperçut avec autant de crainte que de confusion, qu'il avait laissé Louis XI, en personne, entrer par quelque porte secrète, et arriver assez près de lui pour s'emparer de son arme. Son premier mouvement fut de la dégager avec vivacité, ce qui fit reculer le roi. Le jeune factionnaire était mû par cet instinct pour ainsi dire animal qui porte tout homme brave à repousser les tentatives qu'on fait pour le désarmer ; mais, en agissant ainsi, il craignit d'avoir augmenté le mécontentement que son attitude négligente avait inspiré. Il remit machinalement son arquebuse sur son épaule, et se tint immobile devant le monarque, qu'il avait lieu de croire mortellement offensé.

Louis n'était pas naturellement cruel ; une froide politique et un caractère soupçonneux le prédisposaient seuls à la tyrannie ; mais il avait une causticité impitoyable, et semblait toujours jouir de l'embarras qu'il causait dans des occasions pareilles à la présente. Toutefois, il ne profita pas trop de ses avantages, et se contenta de dire :

— Tu es un jeune soldat, et en faveur du service que tu m'as rendu ce matin, je puis bien excuser un moment de négligence... As-tu diné ?

Quentin, qui s'attendait à être envoyé au grand prévôt, plutôt qu'à être traité avec bienveillance, répondit humblement : — Non, sire.

— Pauvre garçon ! reprit Louis avec une douceur qui ne lui était pas ordinaire, c'est la faim qui l'a assoupi... Je sais que ton appétit est un loup, et je te sauverai d'une bête féroce comme tu m'as sauvé d'une autre ; et puis, tu as montré de la discrétion dans cette affaire, et je t'en remercie. Peux-tu tenir encore une heure sans manger ?

— Vingt-quatre heures, sire, ou je ne serais pas un véritable Écossais.

— Je ne voudrais pas, pour un autre royaume, être le pâté qui te tombera sous la dent après un pareil jeûne ; mais il s'agit présentement de mon dîner, et non du tien. J'admetts aujourd'hui à ma table, dans l'intimité, le cardinal la Balue, et ce Bourguignon... le comte de Crèvecœur, et il se pourrait... le diable est aux aguets, quand des ennemis se réunissent pendant une trêve...

Il s'interrompit ; il avait l'air sombre et préoccupé.

— Eh bien, sire, quel sera mon devoir ? demanda respectueusement Quentin après un long silence.

— De veiller au builet avec ton arme chargée, et en cas de trahison, d'étendre le traitre mort sur la place.

— De la trahison, sire, dans un château si bien gardé !

— Tu la crois impossible, dit le roi sans se montrer offensé de la franchise de son interlocuteur ; mais notre histoire atteste que la trahison peut se glisser par un trou de vrille. Tu crois que les gardes la repoussent, insensé ! *Quis custodiat ipsos custodes ?* Qui défendra les gardes contre elle ?

— L'honneur écossais, répliqua fièrement Durward.

— Tu as raison, ton humeur m'agréa, dit le roi avec enjouement, l'honneur écossais fut toujours fidèle, aussi j'ai confiance en lui ; mais la trahison !...

Il retomba dans ses sombres rêveries, et arpentant la galerie à pas inégaux :

— Elle s'assied à nos festins, poursuivit-il ; elle pétille dans nos coupes ; elle emprunte la barbe de nos conseillers, le sourire de nos courtisans, la folle joie de nos bouffons ; elle se cache surtout sous l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans a eu confiance dans le duc de Bourgogne, il a été assassiné rue Barbette. Jean de Bourgogne a eu confiance dans la faction d'Orléans, il a été assassiné sur le pont de Montereau. Il ne faut se fier à personne... Écoute ! j'aurai l'œil sur ce comte insolent, et même sur le prélat, que je ne crois pas trop fidèle. Quand je dirai : Écosse, en avant ! j'étends Crèvecœur à tes pieds.

— C'est mon devoir, si la vie de Votre Majesté est en péril.

— Certes, je ne l'entends pas autrement... Que gagnerais-je à tuer cet arrogant soudard ?... Ah ! si c'était le connétable de Saint-Pol...

Le roi s'arrêta, croyant en avoir trop dit, et ajouta en riant :

— Notre beau-frère Jacques d'Écosse... votre Jacques, Quentin, a poignardé Douglas, auquel il donnait l'hospitalité dans son château royal de Skirling.

— De Stirling, n'en déplaît à Votre Majesté ; ce fut un acte dont il résulta peu de bien.

— Vous appelez ce château Stirling ? dit le roi sans relever la dernière observation de Quentin. Soit, le nom ne fait rien à l'affaire. Mais je ne veux point la mort de ces hommes... elle ne me servirait à rien ; leurs intentions peuvent ne pas être aussi inoffensives, et je compte sur ton arquebuse.

— J'obéirai au signal, sire ; mais pourtant...

— Tu hésites !... Parle, je te donne pleine liberté ; les avis d'un homme comme toi peuvent avoir du bon.

— Voici tout ce que je me permettrai de dire, reprit Quentin.

Votre Majesté ayant sujet de se défier de ce Bourguignon, je m'étonne que vous le laissiez approcher si près de votre personne, et presque en tête-à-tête.

— Oh ! rassurez-vous, sire écuyer, il y a des dangers qui disparaissent quand on les brave, et qui, lorsqu'on semble les appréhender, deviennent certains et inévitables. Si je marche hardiment vers un gros matin pour le caresser, il y a dix à parier contre un que j'apaiserais sa mauvaise humeur ; si j'ai l'air de le craindre, il court sur moi, et me déchire... Il m'importe de ne pas renvoyer cet homme auprès de Charles le Téméraire avec des idées de vengeance et de ressentiment. Voilà pourquoi je m'expose. Je n'ai jamais reculé quand il s'agissait du bien de l'État... Suis-moi.

Louis ouvrit la porte latérale par laquelle il était entré, et la montrant au jeune garde du corps qu'il semblait avoir pris en affection :

— Celui, dit-il, qui veut réussir à la cour doit connaître les guichets et les escaliers secrets, les trappes et les oubliettes, aussi bien que les entrées principales et les portes à deux battants.

Après avoir suivi plusieurs couloirs, le roi entra dans une petite pièce voûtée, où il y avait une table garnie de trois couverts. Le mobilier de cette salle était d'une simplicité mesquine. Un builet, chargé de vaisselle d'or et d'argent, était le seul meuble qui eût une apparence un peu royale. Il était assez grand pour cacher complètement un homme, et ce fut derrière ce meuble que Durward fut mis en sentinelle. Louis se plaça tout à tour en divers endroits de la chambre, pour s'assurer que le factionnaire était invisible de tous les points. Ensuite il lui donna sa dernière consigne :

— Souviens-toi du mot d'ordre : Écosse, en avant ! et quand je le prononcerai, renverse le dresseur sans prendre garde à la vaisselle, et vise bien Crèvecœur ; si tu le manques, sers-toi de ton couteau. Olivier et moi nous nous chargeons du cardinal.

A ces mots, il s'alla, et Olivier parut, suivi de deux domestiques. Le barbier était en même temps premier valet de chambre, et remplissait en réalité toutes les fonctions qui avaient un rapport immédiat avec la personne du roi.

Louis s'assit ; les deux convives furent introduits. Quentin, sans être vu lui-même, était placé de manière à observer tous les détails du repas. Il eut peine à concilier les ordres qu'il venait de recevoir et le sinistre motif de sa présence avec l'accueil cordial que le roi fit à ses hôtes. Non-seulement Louis semblait exempt de toute espèce d'inquiétude, mais encore on aurait dit qu'il avait la confiance la plus illimitée dans les deux personnages auxquels il accordait l'insigne honneur de dîner à sa table. Son maintien était plein de dignité et de courtoisie. Tout ce qui l'entourait, y compris son costume, était loin d'avoir le luxe des moindres fêtes baronniales, mais ses paroles et ses manières étaient celles d'un puissant souverain qui daigne octroyer une faveur.

Quentin fut tenté de croire ou que sa conversation avec Louis était un rêve, ou que les soupçons du roi avaient été complètement dissipés par l'attitude respectueuse du cardinal et la loyauté du gentilhomme bourguignon.

Pendant que les convives prenaient place, Louis jeta sur eux un regard pénétrant, et porta ensuite les yeux du côté de la sentinelle. Ce fut l'affaire d'une seconde ; mais ce regard impliquait tant de haine et de méfiance envers ses hôtes, il enjoignait si formellement à Quentin de veiller et d'agir au besoin, qu'il était hors de doute que Louis conservait en son cœur les mêmes sentiments, les mêmes alarmes. L'Écossais fut plus que jamais étonné de l'astuce avec laquelle Sa Majesté enveloppait d'un voile épais ses véritables intentions.

Le roi paraissait avoir complètement oublié le langage que Crèvecœur avait osé tenir en face de la cour. Il causa avec lui de l'ancien temps, des événements qui s'étaient passés durant sa retraite en Bourgogne ; il demanda des nouvelles de tous les nobles qu'il avait connus, comme si l'époque de son exil eût été la plus heureuse de sa vie, comme s'il eût conservé une vive reconnaissance des attentions qu'on lui avait alors prodiguées.

— Avec l'ambassadeur d'un autre pays, dit-il, j'aurais fait des frais de réception ; mais à l'égard d'un vieil ami, qui m'a souvent tenu compagnie au château de Genappes, j'ai voulu me montrer tel que je suis, ennemi du faste, simple comme un de mes bons parisiens. Néanmoins j'ai commandé pour vous, seigneur comte, meilleure chère que de coutume, car je connais votre proverbe bourguignon : *Meur vaut bon repas que bel habit*. Quant au vin, c'est, vous le savez, le sujet d'une vieille émulation entre la France et la Bourgogne. Nous réglerons le différend, puisque je porterai votre santé avec du bourgogne, et que vous me reprendrez avec du champagne. Olivier, verse-moi un verre de vin d'Auxerre.

Et il fredonna gaiement une chanson populaire :

Auxerre est la boisson des rois.

— Seigneur comte, je bois à la santé du noble duc de Bourgogne. Olivier, remplis cette coupe d'or de vin de Reims, et mets un genou en terre pour l'offrir au comte, qui représente notre frère affectueux. Monseigneur le cardinal, nous remplissons nous-mêmes votre coupe.

— Elle déborde déjà, sire, dit le cardinal.

— Nous savons que Votre Éminence peut la porter d'une main

ferme. Mais de quel côté vous rangez-vous dans la querelle ? Êtes-vous pour Sillery ou pour Auxerre, pour la France ou pour la Bourgogne ?

— Je désire rester neutre, sire, et ne boire que de l'auvernat.

— La neutralité est difficile à observer, dit le roi. Puis, voyant que le cardinal rougissait un peu, il reprit, sans insister sur ces allusions : — Vous préférez l'auvernat parce que c'est du vin qui ne supporte pas l'eau... Eh bien ! sire comte, vous ne buvez pas ! J'espère que votre amour-propre national ne vous fait pas trouver d'amertume au vin de Reims.

— Sire, je voudrais qu'il fût aussi agréable de mettre un terme à nos querelles nationales qu'à la rivalité qui existe entre nos vignobles.

— Elles finiraient avec le temps, seigneur comte. Et maintenant que votre coupe est vide, veuillez la mettre dans votre sein et la garder comme un témoignage de notre estime. Nous ne l'aurions pas donnée au premier venu. Elle a appartenu au roi d'Angleterre Henri V, qui fut la terreur de la France. Elle fit partie du butin à la prise de Rouen, quand les insulaires furent chassés de Normandie par les armes de la France et de la Bourgogne. Elle ne saurait mieux convenir qu'à un brave Bourguignon, qui sait que l'union des deux pays peut seule affranchir le continent du joug de la Grande-Bretagne.

Le comte fit une réponse convenable, et Louis s'abandonna sans contrainte à cette gaieté satirique qui contrastait avec les côtés sombres de son caractère. Bien entendu qu'il tenait le dé de la conversation ; ses remarques fines et même spirituelles étaient rarement bienveillantes, et les anecdotes qu'il racontait se distinguaient plutôt par la joyuseté que par la délicatesse ; mais pas un mot ne décelait l'état moral d'un homme qui avait auprès de lui un soldat armé d'une arquebuse chargée pour prévenir un assassinat.

Le comte de Crèvecœur partagea franchement la bonne humeur du roi. Le facile prélat riait des moindres saillies, sans s'offenser d'expressions dont la crudité faisait rougir le jeune montagnard dans sa cachette.

Au bout d'une heure et demie, on enleva la table, et le roi, prenant gracieusement congé de ses hôtes, exprima le désir d'être seul.

Dès qu'Olivier lui-même eut quitté la salle, Louis appela Quentin d'une voix faible, qui ne conservait plus rien de son animation précédente. Le factionnaire en fut frappé, et il s'aperçut avec surprise qu'un changement analogue s'était opéré sur les traits de Louis XI. Ses yeux ne brillaient plus ; le sourire n'était plus sur ses lèvres ; il avait l'air d'un grand acteur accablé de fatigue à la suite d'une représentation dans laquelle il a déployé la plus grande énergie.

— Ta faction n'est pas finie, dit-il à Quentin ; mais répare tes forces à cette table, et je t'instruirai ensuite de ce qui te reste à faire. Un homme repu et un affamé s'entendent difficilement. Il se renversa sur son fauteuil, se couvrit le front de la main, et demeura plongé dans ses réflexions.

CHAPITRE XI.

La Galerie de Roland.

Louis XI était jaloux de sa puissance, mais il n'en désirait que les avantages positifs ; et quoiqu'il exigeât toujours les hommages dus à son rang, il avait pour l'étiquette une indifférence singulière. S'il avait été doué de qualités morales plus solides, la familiarité avec laquelle il invitait ses sujets à sa table, ou s'asseyait à la leur, lui aurait assuré une immense popularité. Malgré ses défauts, la simplicité de ses manières lui avait concilié les cœurs de ceux de ses sujets que leur condition dérobaient à ses soupçons. Les bourgeois des communes, dont l'importance et les richesses s'élevaient sous le règne de ce prince éclairé, le respectaient sans l'aimer ; c'était grâce au concours du tiers état qu'il était parvenu à triompher des nobles, qui trouvaient la royauté amoindrie et leurs privilèges avilis par cet oubli des formes si agréable aux roturiers.

Avec une patience que la plupart des princes auraient crue indigne d'eux, le roi de France attendait que son garde du corps eût satisfait un appétit dévorant ; il prenait même un certain plaisir à le voir manger ; mais Quentin avait trop de tact pour soumettre la complaisance royale à une longue et ennuyeuse épreuve ; il eut même plusieurs fois envie de se lever de table, mais ce fut Louis qui l'y retint.

— Je vois à ta mine, dit le roi d'un ton bienveillant, que ton courage n'est pas encore abattu. Va donc !... Dieu et saint Denis ! retourne à la charge ! un bon repas et une messe n'ont jamais nui à l'œuvre d'un bon chrétien... Prends un verre de vin, mais ménage-toi sur la boisson ; c'est le défaut de tes compatriotes et des Anglais, qui, à part cela, sont d'excellents soldats... À présent lave-toi vite... n'oublie pas ton bénédicité, et suis-moi.

Quentin obéit, et suivit Louis XI dans la galerie de Roland par une route différente de la première, mais non moins compliquée.

— Écoute-moi bien, dit le roi d'un ton impérieux : tu n'as pas quitté ce poste un seul instant ; que ce soit ta réponse à ton oncle et à tes camarades. Pour que tu t'en souviennes, je te donne cette chaîne d'or ; — et il lui jeta sur le bras une chaîne d'une valeur considérable. — Je néglige ma toilette ; mais ceux qui jouissent de ma con-

fiance peuvent se parer mieux que les plus riches. Pourtant, si des chaînes comme celle-ci ne retiennent point les langues indiscreètes, mon compère Tristan l'Ermite applique à la gorge une amulette dont l'effet curatif est infaillible... Maintenant, prête-moi ton attention. Aucun homme, sauf Olivier et moi, ne doit entrer ici ce soir ; mais il y viendra des dames de ce côté-ci ou de celui-là, peut-être de tous les deux. Si elles t'adressent la parole, tu peux leur répondre, mais laconiquement, sans les interpellier, sans prolonger l'entretien. Tes oreilles, comme tes bras, sont à moi, je t'ai acheté corps et âme. Si donc tu entends la conversation de ces dames, retiens-la pour me la communiquer, et oublie-la ensuite... Mais, j'y songe, il vaut mieux que tu passes pour un conserit écossais, qui arrive de ses montagnes, et ne sait pas encore notre langue. C'est cela ! Si elles te parlent, tu ne répondras pas ; de cette façon tu n'éprouveras point d'embarras, et elles causeront librement en ta présence. Tu m'entends?... Adieu ! Sois circonspect, et tu as un ami.

Et le roi disparut derrière la tapisserie, laissant la sentinelle méditer sur ce qu'elle avait vu et entendu.

Dans la position où se trouvait Quentin, il lui était plus agréable de penser à l'avenir qu'au passé. L'idée qu'il avait été placé, comme un chasseur à l'affût, pour tuer le vaillant comte de Crèvecœur n'avait rien de très-honorable. A la vérité, Louis XI n'avait pris que des mesures de défense et de précaution ; mais ne pouvait-il commander à son garde une expédition offensive du même genre ? et, dans ce cas, quelle cruelle alternative que celle d'être puni d'un refus par une mort certaine, ou de se déshonorer en obéissant !

Quentin fit une de ces réflexions consolantes qui viennent naturellement aux jeunes gens quand ils prévoient des difficultés lointaines. — J'ai le temps d'y songer, dit-il ; si le cas se présente, je verrai ce que j'aurai à faire.

Il était d'ailleurs à même de donner une direction plus riante à ses idées. La dame au luth était assurément une de celles qu'il devait surveiller, et il se promit bien de se conformer à une partie de ses ordres en écoutant le moindre mot qu'elle prononcerait, afin de savoir si la conversation de cette belle avait autant de magie que ses chants ; mais il se promit avec non moins de sincérité de taire au roi les détails de l'entretien qui pourraient lui inspirer contre elle des préventions défavorables.

Il n'était pas à craindre qu'il recommençât à dormir en faction. Les brises qui passaient à travers les treillages dont les croisées étaient garnies agitaient les vieilles tentures, et lui semblaient annoncer l'approche de la comtesse. Il éprouvait cette anxiété mystérieuse, cette vive attente qui accompagne toujours l'amour et contribue parfois à le faire naître.

Enfin une porte tourna bruyamment sur ses gonds, car les portes du quinzième siècle, même dans les palais, ne tournaient pas aussi facilement que les nôtres ; mais, hélas ! ce ne fut pas du côté où le luth avait résonné. Elle finit pourtant par s'ouvrir. Une femme entra, suivie de deux autres, auxquelles elle fit signe de rester au dehors. A sa tournure gauche, à sa démarche irrégulière, que rendait plus sensible la longueur du parcoures dans cette grande galerie, Quentin reconnut la princesse Jeanne. Il lui porta les armes avec respect, et Jeanne répondit à ce salut en inclinant gracieusement la tête.

Les traits de cette infortunée princesse, que Durward put examiner à loisir, n'étaient pas faits pour compenser les imperfections de sa taille. Sa figure, quoique dépourvue de beauté, n'avait rien de désagréable. Il y avait une douce expression de souffrance et de résignation dans ses grands yeux bleus, qu'elle tenait ordinairement fixés sur le sol, mais son teint avait la couleur jaunâtre qui dénote une mauvaise constitution ; et si ses dents étaient blanches et bien rangées, ses lèvres étaient pâles et minces. Elle avait d'épais cheveux d'un blond cendré, et sa coiffeuse, qui en regardait sans doute l'abondance comme une beauté, les avait disposés en tresses autour d'un visage blême auquel ils donnaient un air sépulcral. Le sentiment qu'excitait la princesse à la première vue était la commisération.

Tandis que Quentin regardait avec une curiosité mêlée de tristesse cette apparition singulière, deux dames se présentèrent à l'autre bout de la galerie. L'une d'elles était la jeune fille qui avait servi Louis XI pendant le mémorable déjeuner de la veille. Revêtue du prestige que lui donnaient son voile et son luth, et connue de Durward pour être l'héritière d'un riche comté, elle produisit sur lui dix fois plus d'impression que lorsqu'elle passait pour la fille d'un misérable hôtelier, occupée à satisfaire les caprices d'un vieux bourgeois parvenu. Il se demanda comment il avait pu la méconnaître un seul instant ; et pourtant elle avait à peine changé de costume : elle était en grand deuil, sans aucun ornement, et son voile de crêpe noir, rejeté en arrière, laissait son visage à découvert. Instruit désormais du rang qu'elle occupait, Quentin lui trouva plus d'élégance dans les proportions, plus de noblesse dans la démarche, et un air de fierté qui faisait valoir des traits réguliers, un teint frais et des yeux étincelants.

Au risque d'être puni de mort, Durward aurait rendu à la comtesse le même hommage qu'à la fille de Louis XI. Les deux dames qui venaient d'entrer accueillirent le salut de la sentinelle en femmes habituées à la déférence de leurs inférieurs. Quentin s'imagina, peut-être n'était-ce qu'un vain rêve, que la jeune personne rougis-

sait, baissait les yeux, et semblait légèrement embarrassée. Elle se rappelait sans doute l'audacieux étranger de la tourelle; mais ce trouble annonçait-il un secret déplaisir? C'était un problème qu'il ne pouvait résoudre.

La compagne de la jeune comtesse, vêtue elle-même d'une simple robe de deuil, était à l'âge où les femmes se flattent de conserver encore une réputation de beauté qui diminue graduellement. Il lui restait encore des charmes, et il était facile de voir que, fière de ses triomphes passés, elle n'avait pas renoncé à de futures conquêtes. Elle était grande, gracieuse, et avait l'attitude un peu hantive. Elle répondit au salut de Quentin par un sourire de condescendance, et dit tout bas quelques mots à sa compagne. Celle-ci se tourna vers le jeune archer, comme pour obéir à une invitation; mais elle répliqua sans lever les yeux.

— Je devine ce qui se passe, pensa Quentin : la plus âgée a sans doute fait remarquer à l'autre ma bonne tournure; mais la jeune comtesse n'a pas jugé à propos de me regarder pour vérifier par ses propres yeux l'exactitude de l'observation.

Quentin, je ne sais trop pourquoi, fut charmé de cette idée. Il crut probablement qu'il existait déjà entre Isabelle et lui une espèce d'affinité mystérieuse, qui donnait de l'importance aux moindres incidents.

Il fut distrait de ses réflexions par l'attention qu'il porta à l'entrée de la princesse Jeanne avec les étrangères. Elle s'était arrêtée pour les recevoir, sachant peut-être que le mouvement ne lui était pas avantageux, et elle échangea avec elles quelques compliments, d'un air de contrainte et d'embarras. La plus âgée des deux dames, ignorant à qui elle avait affaire, eut l'air d'accorder plutôt que de recevoir un honneur en daignant s'entretenir avec Jeanne.

— Je me félicite, madame, lui dit-elle, de ce qu'il m'est enfin permis de jouir de la société d'une personne de mon sexe aussi respectable que vous paraîssiez l'être. Je dois le dire, ma nièce et moi nous n'avons guère à remercier le roi Louis de son hospitalité... Allons, ma nièce, ne me tirez pas par la manche. Je lis dans les yeux de cette jeune dame qu'elle compatit à nos peines. Jusqu'à présent, belle dame, nous avons été traitées presque en prisonnières, et après nous avoir engagées maintes fois à mettre notre cause sous la protection de la France le Roi Très-Christien nous a assigné pour résidence une misérable auberge; et nous voilà maintenant dans cet humide manoir, d'où on nous laisse sortir seulement au coucher du soleil, comme si nous étions des chonettes ou des chauves-souris, dont l'apparition au grand jour passe pour être de mauvais augure.

— Je suis fâchée, balbutia la princesse, que nous n'ayons pu vous recevoir comme vous le méritez; mais je présume que votre nièce est plus satisfaite.

— Beaucoup plus, répondit la comtesse Isabelle; je cherchais un asile sûr, et j'ai trouvé en outre le mystère et l'isolement. Notre première demeure était retirée, celle-ci l'est plus encore, et cette solitude augmente à mes yeux le prix des faveurs que le roi accorde à de malheureuses fugitives.

— Silence! reprit la tante; parlons suivant notre conscience, puisque nous sommes enfin seules avec une personne de notre sexe. Je dis seules, car ce beau jeune homme n'est qu'une statue; on dirait qu'il n'a pas l'usage de ses jambes, et l'on m'a assuré qu'il n'avait pas non plus celui de sa langue, du moins pour parler français. Ainsi, comme cette dame seule peut nous entendre, je dois avouer que je suis désespérée d'être venue en France. Je comptais sur une réception splendide, avec fêtes, tournois, joutes et carrousels, et je trouve à la place la réclusion et l'obscurité. Le personnage d'élite que le roi nous a présenté est un vagabond de Bohême, par l'entremise duquel nous correspondons avec nos amis de Flandre. Peut-être Sa Majesté veut-elle nous séquestrer ici jusqu'à la fin de nos jours pour s'emparer de nos fiefs après l'extinction de l'antique maison de Croÿ. Le duc de Bourgogne n'était pas aussi cruel; il offrait à ma nièce un époux, un méchant homme à la vérité.

— J'aurais préféré le voile à un mauvais mariage, dit la princesse Jeanne trouvant à peine l'occasion de placer un mot.

— Il faudrait au moins avoir la liberté de choisir, reprit la loquace Bourguignonne. Je parle pour ma nièce; quant à moi, j'ai renoncé depuis longtemps à changer de condition. Je vous vois sourire, mais, sur mon âme, c'est la vérité. Quoi qu'il en soit, je ne saurais excuser le roi, qui, sous le rapport du physique et de la conduite, ressemble plus au vieux Michand, le changeur de Gand, qu'au successeur de Charlemagne.

— Arrêtez! dit sévèrement la princesse; souvenez-vous que vous parlez de mon père.

— De votre père! s'écria la dame étonnée.

— De mon père, répéta la princesse avec dignité; je suis Jeanne de France. Mais ne craignez rien, madame, ajouta-t-elle du ton de douceur qui lui était naturel, votre intention n'était pas de m'offenser, et je ne suis pas offensée. L'usez de votre influence pour rendre plus supportable votre exil et celui de votre intéressante nièce. Hélas! mon pouvoir ne s'étend pas loin, mais je le mets à votre disposition.

La comtesse Hameline de Croÿ (c'était ainsi qu'on appelait la dame âgée) reçut cette offre en s'inclinant avec une soumission pro-

fonde. Élevée dans les cours, elle en possédait les manières; elle avait pour principe, comme les courtisans de tous les temps, qu'on pouvait en particulier se plaindre des grands et critiquer leurs folies, mais qu'il fallait se taire en présence du souverain ou des membres de sa famille. Elle fut par conséquent désolée de la bévue qu'elle venait de commettre. Elle se serait confondue en excuses, en expressions de regret, si la princesse ne lui avait imposé silence par des paroles bienveillantes, mais qui, venant d'une fille de France, avaient toute la force d'un ordre.

La princesse s'assit, et fit asseoir les deux étrangères à ses côtés. Isabelle prit son siège avec une timidité naïve et respectueuse; la comtesse Hameline affectait, au contraire, une humilité trop étudiée pour être réelle. Les trois dames causèrent ensemble, mais si bas qu'il fut impossible au factionnaire de les entendre. Il remarqua seulement que la princesse témoignait beaucoup d'égards à la jeune fille, qui la charmait par ses réponses brèves et modestes, mais qu'elle était peu sensible aux compliments et aux interminables discours de la comtesse Hameline.

La conversation n'avait pas duré un quart d'heure, lorsqu'un homme, enveloppé d'un manteau de voyage, parut à l'une des portes de la galerie. Se rappelant les recommandations du roi, et décidé à ne pas s'attirer de nouveaux reproches, Quentin marcha droit à l'intrus, et se plaçant entre lui et les dames, il lui enjoignit de se retirer à l'instant même.

— Par ordre de qui? demanda l'étranger d'un ton de dédaigneuse surprise.

— Par ordre du roi, dit Quentin avec fermeté : je suis ici pour le faire respecter.

— Il ne concerne pas Louis d'Orléans, dit le duc en se dégageant des plis de son manteau.

Le jeune homme hésita; mais comment appliquer sa consigne au premier prince du sang, qui, si l'on en croyait le bruit public, allait épouser une fille du roi?

— Je ne saurais résister à Votre Altesse, dit Quentin; j'espère du moins que vous voudrez bien attester que j'ai fait mon devoir, autant que votre volonté me l'a permis.

— Allez, on ne vous blâmera pas, jeune soldat, dit le duc; et s'avancant dans la galerie, il offrit ses hommages à la princesse Jeanne avec l'air de contrainte qu'il avait toujours auprès d'elle.

— J'ai dîné avec Dunois, dit-il, et apprenant qu'il y avait de la société dans la galerie de Roland, j'ai pris la liberté de m'y présenter.

La rougeur qui monta aux joues pâles de Jeanne, et qui donna momentanément à ses traits une apparence de beauté, prouva que cette visite ne lui était pas indifférente. Elle s'empessa de présenter le prince aux dames de Croÿ, qui lui témoignèrent le respect dû à son rang; puis elle l'invita à s'asseoir.

Le duc déclara qu'il ne se permettrait pas de prendre une chaise en présence des dames, et ôtant un coussin d'un lit de repos, il le déposait aux pieds d'Isabelle. Il s'y installa de telle sorte que, sans paraître négliger la princesse, il pouvait donner à sa belle voisine la plus grande part de son attention.

La fiancée sembla d'abord plus satisfaite que blessée de cet arrangement. Elle encouragea, comme si elles eussent été pour son propre compte, les galanteries que le duc d'Orléans débitait à l'aimable étrangère; mais, quoique soumis au joug sévère de son oncle, le duc avait assez d'indépendance pour s'abandonner à ses inclinations lorsqu'il était affranchi de la présence du roi. Son rang élevé lui permettait de dédaigner les cérémonies et d'agir familièrement, il lona avec emphase les charmes d'Isabelle. Peut-être ses transports étaient-ils dus en partie au vin qu'il avait bu avec Dunois, qui n'était pas ennemi du culte de Bacchus. Ils devinrent si vifs, que c'était à peine s'il semblait s'apercevoir de la présence de Jeanne.

La comtesse Hameline goûta seule cette profusion de compliments. Elle voyait déjà ce premier prince du sang s'allier avec une héritière digne de lui par sa naissance, sa beauté, et l'étendue de ses domaines; et la réalisation de ce rêve ambitieux n'aurait eu rien d'impossible, sans les projets bien arrêtés de Louis XI. Isabelle écouta avec embarras les tendres propos du duc. De temps en temps elle jetait sur Jeanne de France un regard suppliant, comme pour lui demander assistance; mais, blessée dans ses affections, et naturellement timide, la princesse était incapable d'aucun effort pour rendre la conversation plus générale. Hameline plaçait difficilement quelques mots; le duc parlait seul, et prodiguait toutes les ressources de son éloquence pour exalter les traits de la jeune comtesse de Croÿ.

Il ne faut pas oublier le factionnaire, dont personne ne s'occupait, et qui voyait ses belles visions fondre comme la cire au soleil, à mesure que le duc développait ses sentiments d'admiration passionnée.

Enfin la comtesse Isabelle de Croÿ fit une tentative désespérée pour couper court à des propos qui lui devenaient intolérables, surtout à cause du chagrin qu'en ressentait la princesse.

— Madame, lui dit-elle d'un ton ferme et modeste à la fois, Votre Altesse a bien voulu me promettre sa protection, et le premier effet que j'en réclame, c'est d'intervenir actuellement. Tâchez de convaincre le duc d'Orléans que, si les dames de Bourgogne ont moins d'es-

prit et d'usage que celles de France, elles ne sont pas assez folles pour n'aimer en fait de conversation que les flatteries extravagantes.

— Eh quoi ! s'écria le duc prévenant la réponse de Jeanne, pré-tendez-vous déprécier à la fois la beauté des dames de Bourgogne et la sincérité des chevaliers français ! Si nous mettons de l'extravagance dans l'expression de nos sentiments, c'est que nous aimons comme nous combattons, sans délibérer longuement ; si nous allons vite en amour, c'est que nous nous rendons aux belles aussi facilement que nous soumettons les braves.

— La beauté de nos compatriotes, dit fièrement la jeune comtesse, ne prétend pas à de semblables triomphes, et la valeur des Bourguignons ne cède pas si promptement.

— Je respecte votre patriotisme, dit le duc, et pour réfuter votre dernière assertion, j'attendrai qu'un chevalier bourguignon la soutienne la lance en arrêt. Quant à la première, elle me semble injuste, et j'en appelle à vous-même. Regardez-vous dans cette glace, et dites-moi quel est le cœur capable de résister aux charmes qui s'y réfléchissent.

Il lui désignait en même temps un grand miroir, présent de la république de Venise, et qui était alors une rareté du plus haut prix. Incapable de supporter plus longtemps l'abandon de son amant, la princesse se renversa en soupirant sur sa chaise ; ce qui rappela le duc du pays des chimères romanesques.

— Votre Altesse se trouve-t-elle indisposée ? demanda dame Hameline.

— J'ai éprouvé une douleur subite à la tête, répondit Jeanne avec un sourire forcé ; mais ce ne sera rien.

Sa pâleur toujours croissante était en contradiction avec ses paroles.

Craignant que la princesse ne tombât en défaillance, Hameline appela du secours. Le duc, médissant son inconséquence, courut chercher les suivantes qui veillaient dans la chambre voisine ; et pendant qu'elles prodiguaient leurs soins à Jeanne, il ne put, en galant cavalier, se dispenser de les seconder. Sa voix, que la compassion et le repentir rendaient presque tendre, contribua efficacement à ranimer la princesse.

Au moment où elle revenait à elle, le roi entra dans la galerie de Roland.

CHAPITRE XII.

Le Politique.

Louis fronça ses épais sourcils comme il en avait l'habitude. Ses yeux parurent se rapetisser, et s'animèrent d'une expression si farouche et si pénétrante, qu'ils ressemblaient à ceux d'un serpent qui regarde sa proie.

— Vous ici, mon beau cousin ?... dit-il au duc d'Orléans ; puis, se tournant vers Quentin, il ajouta d'un ton sévère : — N'aviez-vous pas votre consigne ?

— Pardonnez à ce jeune homme, sire, répondit le duc, il n'a pas négligé son devoir ; mais j'avais appris que la princesse était dans cette galerie...

— Et vous n'auriez pas souffert qu'on vous barrât le passage quand vous venez lui faire votre cour. Voilà donc comme vous débâchez les sentinelles de ma garde ! Mais que ne pardonne-t-on pas à un galant chevalier qui ne vit que pour l'amour !

Le roi persistait avec une déplorable hypocrisie à représenter le duc comme répondant à la passion de sa malheureuse fille.

Le duc d'Orléans leva la tête, et se disposa à expliquer sa conduite ; mais sa langue fut enchaînée par le respect et la crainte que Louis XI lui inspirait depuis ses plus jeunes années.

— Jeanne a été indisposée, reprit le roi, qui avait tout deviné d'un coup d'œil, mais ne vous inquiétez pas, Louis, cela se passera vite. Conduisez-la chez elle pendant que je vais offrir le bras à ces dames...

C'était un ordre, et pour l'accomplir d'Orléans sortit avec Jeanne par une des portes de la galerie. La porte opposée fut ouverte par le roi, qui, ayant déganté sa main droite, la présenta poliment à la comtesse Isabelle et à sa tante. Il leur fit une profonde révérence au moment où elles franchirent le seuil, attendit qu'elles eussent disparu, et ferma la porte derrière elles. Il ôta l'énorme clef et la mit à sa ceinture, ce qui acheva de lui donner l'air d'un vieil avare trop inquiet pour se séparer un seul instant de la clef de son coffre-fort.

Pensif et les yeux baissés Louis revint lentement vers Quentin Durward, qui, prévoyant que l'orage allait fondre sur lui, était en proie à de vives alarmes.

— Tu as eu tort, dit le roi en le regardant fixement ; tu as eu le plus grand tort, et tu mérites de mourir. Ne dis pas un mot pour ta défense !... Devais-tu t'occuper de ducs, de princesses, de n'importe quoi enfin, excepté de mes ordres ?

— Sire, que pouvais-je faire ?

— Tu me le demandes !... repartit Louis XI d'un ton dédaigneux. A quoi sert ton ardeur ? Tu aurais dû l'épauler, et faire feu sur le présomptueux rebelle s'il ne s'était pas retiré à l'instant. Va ! passe de ce côté ! au bout de la première salle, tu trouveras un escalier qui te conduira dans la grande cour ; tu y verras Olivier le Dain.

Envoie-le-moi, et rentre au quartier. Si tu tiens à la vie, garde-toi d'avoir la langue aussi prompte que ta main a été lente aujourd'hui.

Enchanté d'en être quitte à si bon marché, mais révolté de la froide barbarie qu'exigeait le roi dans l'exécution de ses ordres, Durward prit la route qu'on lui avait indiquée, et annonça la volonté de Louis XI au barbier, qui attendait dans la cour. Olivier le Dain s'inclina, soupira, sourit, et prit sa plus douce voix pour souhaiter le bonsoir au jeune homme.

Ici les mémoires dont nous nous servons pour écrire cette histoire véritable sont malheureusement incomplets. Ayant été rédigés d'après des renseignements fournis par Quentin Durward, ils passent sous silence l'entretien qui eut lieu en son absence entre Louis XI et son conseiller secret. Par bonheur, nous possédons, de la *Chronique scandaleuse* de Jean de Troyes, un manuscrit beaucoup plus étendu que celui qui a été imprimé. Notre manuscrit, découvert dans un château des bords de la Loire, est augmenté de notes curieuses, que nous sommes disposés à croire écrites par Olivier lui-même après la mort de son maître, peu de temps avant d'être puni de ses méfaits par la potence qu'il avait tant de fois méritée. C'est là que nous avons trouvé la conversation suivante, qui donne sur la politique de Louis XI des éclaircissements qu'on chercherait vainement ailleurs.

Quand le domestique favori entra dans la galerie de Roland, il trouva le roi pensif, assis sur la chaise que sa fille venait de quitter. Bien au fait des habitudes de Louis, il s'avança sans bruit, se montra, et recula ensuite modestement, en attendant l'ordre de parler ou d'écouter.

Les premiers mots du roi furent de mauvais augure.

— Tu le vois, Olivier, voilà tous nos beaux projets qui se fondent comme de la neige ! Puissent-ils ne pas ressembler à ces avalanches dont les Suisses racontent tant d'histoires, et ne pas nous tomber sur la tête !

— Sire, répondit Olivier, j'ai appris avec regret que tout n'allait pas bien.

— Pas bien ! dit le roi en se levant pour marcher à grands pas dans la galerie. Tout va mal, Olivier, aussi mal que possible ; et c'est la faute de tes conseils romanesques, qui ont fait de moi un protecteur de demoiselles persécutées ! Le Bourguignon arme, et va conclure une alliance avec l'Anglais. Édouard, qui n'a rien à faire chez lui, jettera en France des milliers d'hommes par cette malheureuse porte de Calais ! Isolément je puis les cajoler ou les dénier ; mais s'ils s'unissent et s'ils ont pour auxiliaire ce traître de Saint-Pol... c'est ta faute, Olivier, il ne fallait pas m'engager à recevoir ces femmes, et employer ce maudit bohémien pour porter des messages à leurs vassaux !

— Monseigneur, vous savez quels motifs m'ont guidé ; les domaines de la comtesse s'étendent entre la Flandre et la frontière de Bourgogne ; son château est presque imprenable ; elle a sur les terres voisines des droits qui, s'ils sont bien soutenus, peuvent susciter des embarras au Bourguignon, mais il importerait qu'elle fût mariée à un ami de la France.

— Oui, l'appât était séduisant ; et si nous avions pu la tenir cachée ici, nous serions parvenus à lui faire contracter une union. Mais pourquoi m'avoir recommandé ce misérable païen, et lui avoir confié une mission qui exigeait de la loyauté ?

— Sire, repartit Olivier, veuillez vous rappeler que vous avez eu meilleure opinion du bohémien que moi-même. Il aurait porté fidèlement une lettre aux agents de la comtesse pour leur recommander de tenir bon dans le château de Groye et leur promettre de prompts secours ; mais vous avez voulu mettre à l'épreuve sa science prophétique, et vous lui avez révélé des secrets qui valaient la peine d'être vendus au duc Charles.

— J'en suis honteux, dit Louis. Et pourtant, Olivier, on assure que ces païens descendent des sages Chaldéens, qui étudiaient les astres dans les plaines de Shinar.

Olivier savait que son maître, malgré son intelligence, se laissait abuser par les astrologues, les devins, les sorciers, et qu'il se croyait lui-même instruit dans les sciences occultes. Il n'osa point entamer une discussion sur le talent divinatoire du bohémien. Il se contenta de faire observer que, si cet homme avait eu le don de prophétie, il ne fût pas revenu à Tours, où la potence l'attendait.

— Il arrive souvent, répondit Louis avec un grand sérieux, que ceux qui ont la faculté de lire dans l'avenir sont incapables de prévoir les événements qui les concernent personnellement.

— Ils sont donc comme un homme qui tiendrait à la main une lumière dont la clarté lui montrerait tous les objets environnants, mais sans le mettre à même de voir sa propre main ?

— Ta comparaison prouve la vérité de ce que j'avance ; la lumière qu'il porte lui fait voir la figure des autres, et non la sienne ; mais il ne s'agit pas de cela présentement. Le bohémien a obtenu sa récompense ; que la paix soit avec lui ! Parlons de ces dames : non-seulement la Bourgogne nous menace de la guerre parce que nous leur avons donné asile, mais encore leur présence contrarie les projets que j'ai relativement à ma famille. Mon cousin d'Orléans n'a fait qu'entrevoir cette demoiselle, et je crois pouvoir prophétiser que cette vue rendra plus difficile son union avec Jeanne.

— Votre Majesté, répondit le confident, n'a qu'à renvoyer les

dames de Croye en Bourgogne pour apaiser le duc Charles. On dira peut-être que cette concession est déshonorante; mais si le sacrifice est nécessaire...

— Eh! s'écria Louis, je le ferais sans hésitation si j'étais sûr d'y trouver des avantages. Je suis un vieux saumon expérimenté, et je ne mords pas à l'hameçon du pêcheur parce qu'on a mis au bout cette vaine amorce qu'on appelle l'honneur. Mais, en renvoyant ces dames en Bourgogne, nous ne serions pas seulement déshonorés, nous perdriions tout le fruit de la protection que nous leur avons accordée. Quelle belle occasion de nous assurer un ami en procurant un époux à la comtesse, et d'installer un ennemi de la Bourgogne presque au cœur de ce duché, près des villes flamandes insurgées! Cette perspective est tellement séduisante, que j'y renoncerais difficilement.

Olivier réfléchit un instant.

— Votre Majesté, lui dit-il, pourrait accorder la main de la comtesse à un homme dévoué, qui, assumant sur lui toute responsabilité, vous servirait secrètement en vous désavouant en public.

— Et où trouver un pareil homme? Mon but, depuis longues années, est de soumettre la noblesse; et si je donne la comtesse à quelque gentilhomme indocile, n'est-ce pas le rendre indépendant? Dunois pourrait convenir; il m'a prouvé son zèle. Riche ou pauvre, il combattrait pour la couronne de France... Et pourtant les honneurs et l'opulence changent bien les hommes... Je ne me ferais pas même à Dunois...

— Votre Majesté peut chercher ailleurs, dit Olivier du ton le plus insinuant: il y a des hommes dont la position dépend entièrement de vos faveurs; des hommes qui sans votre protection n'existeraient pas plus que s'ils étaient privés d'air ou de soleil; des hommes plus habiles dans le conseil que dans les combats; des hommes...

— Comme toi, par exemple! Sur ma foi, Olivier, c'est bien de l'audace! Quoi! parce que je t'honore de ma confiance, et que je te laisse parfois rançonner mes sujets, tu te crois digne d'épouser une femme charmante, et de devenir maître d'un magnifique comté! Toi, sans naissance et sans éducation, avec ton courage équivoque et la fourberie qui te tient lieu de sagesse!

— Votre Majesté me suppose des intentions qui sont loin de ma pensée.

— Tant mieux! tu te relèves dans mon esprit en désavouant une pareille rêverie; il me semble pourtant que tes discours allaient droit à ce but. Quoi qu'il en soit, je n'ose marier cette belle à un de mes sujets, je n'ose la renvoyer en Bourgogne, je n'ose la faire passer ni en Angleterre ni en Allemagne, où elle tomberait entre les mains d'un époux plus favorable aux Bourguignons qu'aux Français. Les bourgeois de Gand et de Liège sont mécontents, ils sont toujours prêts à l'insurrection, et tant que Charles le Téméraire sera occupé d'eux, il ne songera guère à exercer sa valeur hors de ses États. Avec les Liégeois seuls il en aurait pour plus d'un an s'ils étaient soutenus. Qu'Isabelle épouse un étranger, et il ne les entretiendra pas dans leurs excellentes dispositions; mais un vaillant comte de Croye qui nous serait dévoué!... O Olivier, le projet est trop beau pour qu'on l'abandonne sans lutte! Ta fertile imagination ne te fournit-elle rien?

Olivier le Dain rêva longtemps, et répondit enfin:

— Si l'on mariait Isabelle de Croye au jeune Adolphe, duc de Gueldre?

— Comment! dit le roi étonné, sacrifier cette douce créature au furieux qui a déposé, incarcéré, menacé de mort son propre frère!... Non, Olivier, non; ce serait une cruauté, même pour vous et pour moi, qui marchons d'un pas ferme à notre but sublime, la pacification et la prospérité de la France, et qui ne regardons guère aux moyens. Et puis, il habite une contrée lointaine; il est détesté des communes de Gand et de Liège. Non, non, je ne veux pas d'Adolphe de Gueldre, cherche un autre époux.

— Je suis à bout, sire; je ne vois personne qui réponde aux vues de Votre Majesté. Il faut réunir tant de qualités diverses, être ami de la France, ennemi de la Bourgogne; se concilier les Gantois et les Liégeois; avoir le courage de se défendre contre le duc Charles; être de noble race, et, qui plus est, posséder des vertus!

— Je n'en demande pas tant, Olivier; mais il me semble que le prétendu d'Isabelle doit être moins généralement détesté qu'Adolphe de Gueldre. Par exemple, puisqu'il faut que je désigne moi-même quelqu'un, pourquoi pas Guillaume de la Mark?

— Sur mon âme! dit Olivier, vous êtes moins exigeant que je ne le supposais! Guillaume, surnommé à juste titre le Sanglier des Ardennes, n'est-il pas signalé partout comme voleur et comme assassin? Ses crimes ne lui ont-ils pas attiré l'excommunication du pape?

— Nous la ferons lever, ami Olivier; la sainte Église est miséricordieuse.

— Il a été mis au ban de l'Empire par ordonnance de la diète de Ratisbonne.

— On reviendra sur ce décret.

— Et en admettant qu'il soit de noble naissance, il a les habitudes, la tournure et les sentiments d'un boucher de Flandre; Isabelle ne l'acceptera jamais.

— Si je le connais bien, dit Louis, il s'imposera de manière à rendre un refus impossible.

— En vérité, reprit le confident, j'avais tort d'accuser Votre Majesté de scrupules exagérés. Les crimes d'Adolphe sont des vertus comparativement à ceux de Guillaume!... Mais où rencontrera-t-il sa fiancée? vous savez qu'il n'ose sortir de la forêt des Ardennes?

— Nous y aviserons, répliqua le roi. D'abord il faut secrètement avertir les deux dames qu'elles ne peuvent rester plus longtemps à la cour sans faire éclater la guerre entre la France et la Bourgogne, et que, ne voulant pas les livrer au duc Charles, je vais favoriser leur départ clandestin.

— Elles demanderont à être conduites en Angleterre, et nous les verrons revenir en Flandre avec un lord insulaire accompagné de trois mille archers.

— Non, non! ce serait, comprenez-moi bien, offenser notre beau cousin de Bourgogne que de les laisser passer en Angleterre; autant vaudrait les garder ici. C'est à la protection de l'Église que je confierai Hameline et Isabelle de Croye; elles partiront à la faveur d'un déguisement, avec une faible suite, et iront demander asile à l'évêque de Liège, qui enfermera la jeune fille dans un couvent.

— Je doute que ce couvent la protège contre Guillaume de la Mark, pour peu qu'il connaisse les intentions de Votre Majesté.

— C'est vrai, répondit le roi; grâce à nos secrets subsides, Guillaume de la Mark a réuni assez de bandits pour se maintenir dans ses bois et se rendre aussi formidable au duc de Bourgogne qu'à l'évêque de Liège. Il ne lui manque que des domaines, et s'il trouve l'occasion d'en acquérir par un mariage, Pâques-Dieu! il trouvera moyen de le consommer sans avoir besoin de nos conseils. Le duc de Bourgogne aura donc au pied une épine que les chirurgiens lui tireront difficilement. Le Sanglier des Ardennes, qu'il a déjà mis hors la loi, fortifié par la possession des terres, châteaux et seigneuries de la belle dame, se mettra à la tête des Liégeois, qui s'empresseront de l'accepter pour chef; et loin de songer à rompre avec la France, Charles nous saura gré de ne pas lui déclarer la guerre. Comment trouves-tu ce plan, Olivier?

— Magnifique! seulement je proteste contre l'arrêt qui donne Isabelle au Sanglier des Ardennes. Ma foi, j'aimerais mieux le grand prévôt Tristan s'il avait un peu plus d'élégance dans les manières.

— Tu m'as aussi proposé maître Olivier le barbier; mais l'ami Olivier et le compère Tristan, quoique hommes de conseil et d'exécution, ne sont pas du bois dont on fait les comtes. Ignorez-tu que les bourgeois de Flandre prisent les avantages de la naissance, précisément parce qu'ils ne les possèdent pas? Les plébéiens soulevés ont toujours cherché un chef dans l'aristocratie. Jacques Cade, en Angleterre, n'a réuni tant de partisans qu'en se prétendant de la famille des Mortimer. Guillaume de la Mark est issu des princes de Sedan, qui sont aussi nobles que moi... Maintenant, réglons les détails. Je déciderai les dames de Croye à fuir secrètement avec un guide sûr; ce sera facile, il suffira de leur inspirer la crainte d'être renvoyées en Bourgogne. Tu instruiras Guillaume de la Mark de leur itinéraire, et il s'arrangera pour faire valoir ses prétentions. J'ai choisi quelqu'un pour accompagner ces dames.

— Puis-je vous demander à qui vous avez confié une mission si importante?

— Bien entendu que c'est un étranger, qui n'a point en France d'intérêts contraires à l'exécution de ma volonté, et qui ne connaît pas assez le pays pour deviner mes desseins cachés. En un mot, je compte employer le jeune Écossais qui t'a parlé tout à l'heure.

Olivier resta muet, et parut n'être pas convaincu de la bonté du choix.

— Il est rare, dit-il, que Votre Majesté accorde si vite sa confiance à un étranger, à un jeune homme.

— J'ai mes raisons. Tu connais ma dévotion pour saint Julien, patron des voyageurs. L'avant-dernière nuit, je lui avais fait mes oraisons, en le priant humblement de fournir à ma maison royale quelques-uns de ces aventuriers qui contribuent si efficacement au maintien de notre autorité. Je lui ai promis en retour de les accueillir avec bienveillance.

— Et saint Julien, pour exaucer vos vœux, vous a envoyé ce grand flandrin d'Écossais?

Le barbier savait que le roi, sans être réellement religieux, avait des idées superstitieuses qu'on ne pouvait critiquer impunément. Pour ménager la faiblesse de Louis, il avait eu soin de poser la question précédente du ton le plus simple et le plus doux. Néanmoins Louis comprit l'insinuation, et s'en formalisa.

— Drôle! dit-il avec l'accent de la colère, on a bien raison de l'appeler Olivier le Diable, toi qui oses railler ainsi ton maître et les saints! Si tu m'étais un peu moins nécessaire, je te ferais pendre au grand chêne, devant le château, pour servir d'exemple aux libertins. Apprends, mécréant, que, pendant mon premier sommeil, saint Julien m'est apparu tenant par la main un jeune homme. « Regarde-le, m'a-t-il dit; il échappera à l'épée, à la corde et à l'eau, réussira dans ses entreprises, et assurera le succès au parti qu'il soutiendra. » Le lendemain matin, j'ai rencontré celui dont j'avais vu l'image en songe. Dans sa patrie, il a survécu seul au massacre de sa famille; depuis deux jours seulement qu'il est ici, il a failli se noyer, périr au gibet, et il s'en est tiré miraculeusement. Ainsi que je te l'ai

donné à entendre, il m'a, dans une occasion récente, rendu un service signalé. Je le reçois comme envoyé par saint Julien pour me seconder dans les entreprises les plus difficiles, les plus dangereuses, et même les plus désespérées.

En parlant ainsi, Louis XI ôta son chapeau, et choisissant entre les images de plomb dont le bord était garni celle qui représentait saint Julien, il la plaça sur la table, suivant une habitude qu'il avait quand il était tourmenté par des espérances ou par des remords; il s'agenouilla devant la grossière figure du bienheureux, et murmura dévotement : *Sancte Juliane, adsis precibus nostris! Ora, ora pro nobis!*

C'était un de ces accès de superstition qui s'emparaient de Louis XI au moment où l'on s'y serait le moins attendu, et quel que fût le lieu où il se trouvât. Ils donnaient à ce monarque, un des plus habiles qui aient jamais régné, l'air d'un fou, ou d'un homme dont la conscience était profondément troublée.

Galeotti.

Pendant qu'il s'occupait ainsi, son favori le contemplait avec une expression de sarcasme et de mépris qu'il cherchait à peine à dissimuler. Olivier avait cela de remarquable qu'il se dispensait avec son maître de cette humble obséquiosité qu'il affectait envers tout le monde. S'il avait encore quelque ressemblance avec un chat, c'était avec un chat sur ses gardes, prêt à l'attaque ou à la défense. Le rusé barbier quittait son masque habituel auprès de Louis sans doute parce qu'il savait que celui-ci était un trop profond hypocrite pour ne pas s'apercevoir de l'hypocrisie des autres.

— Ce jeune Ecossais, dit-il, ressemble donc à celui que vous avez vu en songe?

— Trait pour trait! répondit le roi, qui, comme la plupart des gens superstitieux, se laissait facilement abuser par son imagination. J'ai fait tirer son horoscope par Galeotti Martivalle; et grâce aux observations de l'astrologue, corroborées par les miennes, je sais positivement que la destinée de ce pauvre jeune homme est sous la même constellation que la mienne.

Cette préférence accordée à un enfant sans expérience n'était pas du goût d'Olivier; mais, quelque opinion qu'il en eût, il n'osa faire d'objections. Il n'ignorait pas que Louis, ayant jadis consacré les loisirs de son exil à l'étude de l'astrologie judiciaire, ne souffrait point qu'on se moquât de ses prétendues connaissances.

— La tâche est délicate, se contenta de dire le barbier; mais j'espère que l'Ecossais s'en acquittera fidèlement.

— Nous nous arrangerons pour qu'il n'ait pas l'occasion de faillir. On lui dira seulement qu'il est chargé de conduire les dames de Croye au palais de l'évêque de Liège; mais il ne saura pas plus qu'elles que Guillaume de la Mark doit intervenir. Ce secret ne sera connu que du guide, que Tristan et toi choisirez.

— Mais en ce cas, dit Olivier, le fier Ecossais défendra ses com-

pagnes contre le Sanglier des Ardennes, dont les défenses peuvent lui être plus funestes que celles de notre animal d'aujourd'hui.

— S'il passe de vie à trépas, dit tranquillement Louis XI, le bon saint Julien m'en enverra un autre à la place. Qu'importe que le messager périsse quand il a rempli son devoir, que la bouteille soit cassée quand le vin est bu? Maintenant pressons le départ des dames de Croye, et persuadons au comte de Crèvecœur que nous n'y sommes pour rien, que nous aurions voulu les remettre à la garde de notre beau cousin, sans leur fuite précipitée.

— Pour croire à ce récit, le comte a peut-être trop de sagacité, et son maître trop de préventions.

— Sainte Mère! des chrétiens seraient-ils capables d'une telle incredulité? Mais ils nous croiront, Olivier, dans toute notre conduite avec le duc Charles; nous mettrons tant de confiance, tant d'abandon, qu'il serait pire qu'un infidèle s'il n'était convaincu de ma sincérité. Je te le déclare, je suis sûr d'amener Charles de Bourgogne à penser de moi ce que je voudrai; et pour dissiper ses doutes, j'irais au besoin, désarmé, monté sur un palefroi, lui rendre visite dans sa tente, sans autre garde que toi-même, ami Olivier.

— Eh bien, sire, moi, qui ne me vante de manier l'acier que sous forme de rasoir, j'aimerais mieux charger un bataillon de piquiers suisses que de vous suivre dans cette visite amicale, quand Charles de Bourgogne a tant de motifs pour être sûr que vous le détestez.

— Tu es un fou, Olivier, s'écria le roi, malgré les prétentions à la sagesse; tu ne sais pas que la plus profonde politique doit souvent prendre les dehors de l'extrême simplicité, de même que le courage se couvre parfois du masque d'une timidité modeste. S'il le fallait, je verrais le duc Charles, comme je viens d'en annoncer l'intention; mais j'attendrais que les saints fussent favorables à mon dessein, et que la conjonction des constellations célestes me promît une réussite.

Là-dessus, Louis XI déposa son chapeau sur la table; et s'agenouillant devant les images placées dans le cordon...

Ce fut ainsi que le roi Louis XI émit la première idée de la résolution extraordinaire qu'il prit plus tard pour duper un grand rival, et dont lui-même faillit être victime.

Il se sépara de son conseiller intime, et se rendit immédiatement dans l'appartement des dames de Croye. Leur donner à entendre qu'on ne pouvait les protéger efficacement contre le duc de Bourgogne, c'en était assez pour les décider à quitter la cour de France; mais il ne fut pas aussi facile de leur faire adopter Liège pour retraite.

Elles demandèrent qu'on les conduisît en Bretagne ou à Calais, qu'on les mit à même d'attendre, sous la protection du duc de Bretagne ou du roi d'Angleterre, que leur suzerain leur dictât des conditions moins rigoureuses; mais leurs cœurs s'accordaient mal avec celui de Louis, et il réussit enfin à leur faire prendre une décision conforme à ses intentions.

La dignité ecclésiastique de l'évêque de Liège lui fournissait les moyens de protéger les fugitives contre tous les princes chrétiens; d'autre part, ses forces temporelles, sans être imposantes, paraissaient suffisantes pour défendre de toute violence les personnes qu'il prenait sous sa sauvegarde : la difficulté était d'arriver à sa petite cour. Pour empêcher les dames d'être arrêtées en route, Louis promit de répandre le bruit que, dans la crainte d'être livrées à l'envoyé de Bourgogne, elles s'étaient sauvées nuitamment de Tours et s'étaient dirigées du côté de la Bretagne. Il s'engagea encore à leur donner une escorte, peu nombreuse, mais dévouée, et des lettres de recommandation pour les capitaines de toutes les villes et forteresses qui se trouvaient sur leur chemin.

Les dames de Croye, bien que mécontentes de la manière discourtuoise dont Louis XI les éconduisait, ne cherchèrent pas à prolonger leur séjour au Plessis; elles sollicitèrent même la permission de partir le soir même. Dame Hameline était lasse d'une résidence où il n'y avait ni fêtes ni courtoisants. Dame Isabelle prévoyait que, non content de les expulser de sa cour, Louis XI pouvait, d'un moment à l'autre, avoir l'idée de les abandonner à la fureur vengeresse d'un suzerain irrité. Finalement, le roi consentit volontiers à leur éloignement immédiat. Il craignait que leur présence ne amenât une rupture avec le duc Charles, et que la beauté d'Isabelle ne fût un obstacle à l'accomplissement de l'union qu'il méditait entre sa fille Jeanne et son cousin d'Orléans.

CHAPITRE XIII.

Galeotti Martivalle.

Les occupations et les aventures se succédaient pour notre héros avec la force des vagues d'une marée d'été. Bientôt il fut mandé chez son capitaine, qu'il trouva, à sa grande surprise, en compagnie du roi. Aux premières paroles qui lui annoncèrent qu'on allait lui confier une mission importante, Quentin craignit d'avoir encore à faire le guet, comme pendant le dîner donné au comte de Crèvecœur, ou d'être chargé de quelque fonction plus désagréable et plus répugnante. Quel fut son ravissement quand il apprit qu'il était désigné pour escorter les dames de Croye jusqu'à la cour de leur parent l'évêque de Liège! Trois archers et un guide étaient placés sous ses ordres. Le plus grand secret lui était recommandé; une note qui lui fut remise lui indiquait pour étapes des villages peu connus, des monastères isolés, et il lui fallait redoubler de précautions en approchant des frontières de Bourgogne. Les dames de Croye devaient passer pour deux Anglaises de qualité, qui, après être allées en pèlerinage à Saint-Martin de Tours, voulaient visiter la sainte cité de Cologne et honorer les reliques des trois Mages. Quentin Durward était censé leur maître d'hôtel.

Sans bien définir la cause de son ivresse, Quentin Durward sentit battre son cœur à l'idée de se rapprocher de la beauté de la tournelle, d'acquiescer des droits à sa confiance, de la protéger dans un long voyage. Il se promit de réussir; il ne douta pas même du succès. La jeunesse songe rarement aux dangers, et Durward, élevé dans une indépendance complète, habitué à compter sur ses propres forces, ne s'occupait des périls que pour les braver. Il lui tardait d'être affranchi de la présence royale pour goûter la joie qui lui causaient ces nouvelles inattendues, et s'abandonner à des transports qui auraient été d'une haute inconvenance devant Sa Majesté Très-Chrétienne.

Mais Louis n'avait pas fini avec lui. Le prévoyant monarque avait à consulter un confident d'une autre espèce qu'Olivier le Diable, et

qui passait pour recevoir ses inspirations des astres, comme Olivier de Satan en personne, car on jugeait de la cause par l'effet.

Suivi de l'impatient Quentin, Louis s'achemina vers une tour isolée, où était magnifiquement installé l'illustre astrologue, poète et philosophe, Galeotti Marti, Martias ou Martivalle, natif de Narni en Italie. Auteur du fameux traité *De vulgo incognitis*, il était l'objet de l'admiration de son siècle et des panégyriques de Paul Jove. Il avait longtemps fleuri à la cour du célèbre Mathias Corvin, roi de Hongrie, auquel l'avait enlevé Louis XI, qui lui envoyait un sage si habile à lire les décrets des cieux.

Martivalle n'était pas de ces savants frères et décharnés qui s'usaient la vue auprès de leurs fourneaux ardents, et se fatiguaient à observer l'Ourse polaire. Il s'abandonnait à tous les plaisirs de la cour; avant de devenir obèse, il avait excellé dans les jeux et les exercices militaires. Il triompha un jour, en présence du roi de Hongrie, d'un lutteur renommé, et sa victoire fut chantée par Janns Pannonius dans une épigramme latine qui est parvenue jusqu'à nous.

Les appartements de cet astrologue mondain étaient meublés avec un faste que Durward n'avait pas encore remarqué dans le château royal. Les boiseries sculptées de la bibliothèque, les tapisseries, exécutées avec art, attestaient les goûts élégants du savant italien. Une porte de son cabinet donnait sur sa chambre à coucher; une autre conduisait à la tournelle qui lui servait d'observatoire. La grande table de chêne sur laquelle il étudiait était convertie d'un riche tapis de Turquie pris dans la tente d'un pacha après la grande bataille de Jaiza, où l'astrologue avait combattu à côté de Mathias Corvin pour la défense de la chrétienté. Cette table était convertie d'une multitude d'instruments de mathématiques et d'astrologie, remarquables par la richesse de la matière et la beauté du travail. Son astrolabe d'argent lui avait été donné par l'empereur d'Allemagne, et son bâton de Jacob en ébène, enrichi d'or ciselé, était un témoignage d'estime du pape Sixte IV.

Divers autres objets étaient étalés sur la table ou suspendus à la muraille. On y distinguait deux armures complètes, l'une de mailles, l'autre de plates, qui, vu leur dimension, ne pouvaient guère appartenir qu'au gigantesque astrologue; puis un poignard de Tolède, un cimier ture, une claymore écossaise, des arcs, des flèches, et autres armes. On y voyait encore différentes espèces d'instruments de musique, un crucifix d'argent, une urne sépulcrale antique, de petits pénates en bronze; enfin des curiosités renommées, qui, d'après les idées superstitieuses de l'époque, étaient consacrées à des pratiques de sorcellerie. La bibliothèque, en harmonie avec le mobilier, contenait des manuscrits antiques, des ouvrages de théologie, des traités de chimie et de philosophie hermétique, composés par ces hommes laborieux qui avaient la prétention de dévoiler les plus impénétrables secrets de la nature. Quelques-uns de ces volumes étaient écrits en caractères orientaux; d'autres étaient couverts d'hieroglyphes et d'images cabalistiques qui en cachaient le sens ou l'absurdité. L'appartement tout entier frappait d'autant plus vivement l'imagination, que personne au quinzième siècle ne révoquait en doute la vérité des sciences occultes.

L'effet qu'il produisait était augmenté par l'extérieur et les manières de Galeotti Martivalle, qui, enfoncé dans un large fauteuil, examinait avec curiosité un spécimen de l'art de l'imprimerie qui était encore tout nouveau.

L'astrologue était de haute taille, et d'une tournure imposante, malgré sa corpulence. Il avait depuis longtemps dépassé l'âge mûr. Les exercices violents auxquels il s'était livré dans sa jeunesse, et

Quentin Durward accompagnait Isabelle et Hameline.

qu'il reprenait encore par intervalles, n'avaient pu combattre une tendance à l'embonpoint, augmentée par des travaux sédentaires et par les plaisirs de la table. Ses traits, quoique fortement accentués, avaient de la dignité et de la noblesse, et un santon aurait envié la longue barbe noire qui lui descendait jusqu'à la poitrine. Il était vêtu d'une robe de chambre de velours de Gênes, à manches à bombarde, attachée avec des agrafes d'or, et bordée de martre zibeline. Les signes du zodiaque étaient peints en rouge sur sa ceinture de parchemin vierge. Il se leva pour saluer le roi, mais de l'air d'un homme accoutumé à être honoré de semblables visites, et peu disposé à compromettre, même en présence du souverain, la dignité qui devait caractériser un savant.

— Mon père, vous vous occupez, à ce que je vois, de ce nouvel art de multiplier les manuscrits au moyen d'une machine. Des inventions aussi terrestres peuvent-elles intéresser un homme pour qui le ciel déroule ses mystérieux volumes ?

— Mon frère, répondit Martivalle, car je dois nommer ainsi même le roi de France puisqu'il daigne me visiter en disciple, soyez persuadé qu'en calculant les conséquences de cette invention j'entrevois avec certitude les changements les plus merveilleux. Jusqu'à ce jour, la science nous est arrivée lentement; le cours en était renfermé dans d'étroites limites; ceux qui la cherchaient avec le plus d'ardeur ne se la procuraient qu'à travers mille obstacles; elle était bien vite abandonnée par les hommes incapables de lui sacrifier leur bien-être; la source en était détournée ou tarie par les invasions des barbares. Que le sort des générations futures sera différent ! Le savoir descendra sur elles comme un torrent, sans interruption, sans relâche, sans bornes, sans obstacles. Ici il fertilisera le sol; là il l'inondera. Il modifiera profondément toutes les formes de la vie sociale; il établira ou renversera des religions; il créera ou détruira des royaumes...

— Arrêtez, Galeotti ! ces changements auront-ils lieu de notre temps ?

— Non, mon royal frère; l'imprimerie peut être comparée à un jeune arbre qui vient d'être planté, mais qui portera plus tard du fruit aussi funeste et pourtant aussi précieux que celui d'Éden : c'est-à-dire la science du bien et du mal.

Louis répondit après un moment de silence : — Laissons à l'avenir ce qui le regarde; nous sommes de notre temps, et c'est de ses affaires qu'il faut nous occuper. Nous avons assez de mal aujourd'hui... Dites-moi, avez-vous achevé l'horoscope que je vous avais envoyé, et dont vous m'aviez déjà parlé ? Je vous ai amené le sujet, afin que vous puissiez lui appliquer la chiromancie. L'affaire presse.

L'astrologue replet se leva, et s'approchant de l'archer, fixa sur lui ses grands yeux noirs et perçants, comme pour analyser les moindres lignes de la physionomie du jeune homme. Celui-ci, confus d'être inspecté si attentivement par un homme dont l'extérieur commandait le respect, baissa la tête, et ne la releva que pour obéir aux ordres du chiromancien, qui lui dit :

— N'aie pas peur; regarde-moi, et tends la main.

Quand Martivalle eut examiné cette main, suivant les règles de son art mystérieux, il entraîna Louis XI à l'écart.

— Mon royal frère, dit-il, la physionomie de ce jeune homme et les lignes tracées sur sa main confirment d'une manière étonnante les résultats de son horoscope, et le jugement que vos connaissances en cabale vous ont mis à même de porter. Tout promet que ce jeune homme sera brave, heureux...

— Et fidèle ? interrompit le roi, car la valeur et le succès sont inséparables de la fidélité.

— Et fidèle, reprit Galeotti; il y a dans ses regards une mâle fermeté. Sa ligne de vie, nette et profondément marquée, annonce un dévouement loyal aux intérêts de ceux qui se fieront à lui. Et pourtant...

— Quoi ? demanda Louis XI; père Galeotti, pourquoi hésitez-vous ?

— Les oreilles des rois sont comme le palais de ces malades difficiles, qui ne peut supporter l'amertume des drogues nécessaires à leur guérison.

— Mes oreilles et mon palais n'ont pas tant de délicatesse; j'écoute volontiers les avis utiles, de même que j'avale les médecines saluaires. Peu m'importe la rudesse des uns, le mauvais goût des autres. Je n'ai pas été gâté par excès d'indulgence; ma jeunesse s'est passée dans les souffrances et dans l'exil, et je ne m'offense pas des conseils hardis.

— En ce cas, sire, si la mission dont vous chargez ce jeune homme est de nature à troubler une conscience timorée, ne la lui confiez pas. Attendez au moins que quelques années de service l'aient mis, sous le rapport des scrupules, au niveau de vos autres serviteurs.

— Voilà ce que tu hésitais à me dire, mon bon Galeotti ! Tu croyais m'offenser en parlant de la sorte ! Ne sais-tu pas que les maximes abstraites de la religion et de la morale ne peuvent toujours diriger la conduite des rois comme celle des particuliers ? Si, nous autres princes de la terre, nous fondons des églises et des couvents, si nous allons en pèlerinage, si nous nous soumettons à des pénitences dont nos sujets peuvent se dispenser, c'est parce que le salut public, le bien de nos États nous forcent à des mesures que

nous désavouons comme chrétiens. Mais le ciel est miséricordieux; l'Église a des mérites infinis; l'intercession de Notre-Dame d'Embrun et des saints est d'une efficacité toute-puissante.

Là-dessus, Louis déposa son chapeau sur la table; et s'agenouillant devant les images placées dans le cordon, il répéta avec ferveur : *Sancte Huberte, sancte Juliane, sancte Martine, sancta Rosalia, sancti quotquot adestis, orate pro me peccatore !*

Après s'être frappé la poitrine, il reprit son chapeau, se releva, et poursuivit en ces termes :

— S'il se trouve dans la mission dont il s'agit des détails scabreux, mon bon père, soyez persuadé que ce jeune homme n'y sera pas initié.

— Tant mieux ! reprit l'astrologue. On peut aussi craindre de sa part les effets de l'impétuosité naturelle aux tempéraments sanguins; mais, d'après les règles de l'art, ce défaut est amplement compensé par les qualités que signale son horoscope.

— Je compte le faire partir ce soir, à minuit. Est-ce une heure propice pour commencer un périlleux voyage ?... Tenez, consultez vos éphémérides; vous voyez la position de la lune à l'égard de Saturne, et la marche ascendante de Jupiter. Je m'en rapporte à vos lumières supérieures; mais cette conjonction, suivant moi, présage le succès à quiconque choisira cette heure pour envoyer au loin une expédition.

— Vous avez raison, mon frère, dit l'astrologue après un moment de réflexion, mais Saturne paraît tout en feu. Il menace de dangers et de malheurs ceux qui feront partie de l'expédition projetée. Le voyage peut leur être fatal: les influences sidérales leur annoncent la violence et la captivité.

— Violence et captivité pour ceux qui partent, succès pour celui qui les envoie, n'est-ce pas là ce que vous lisez dans les astres, mon bon père ?

— Précisément.

Le roi n'ajouta rien. Son conseiller avait probablement hasardé la prédiction, parce qu'il conjecturait que le voyage avait quelque but sinistre. Louis ne dit pas si elle cadrerait avec ses vues. Comme nos lecteurs en sont instruits, il voulait livrer par trahison Isabelle de Croy à Guillaume de la Marck, noble de haute naissance, mais d'un caractère turbulent et féroce, qui s'était déshonoré en se plaçant à la tête d'une horde de bandits.

Le roi tira un papier de sa poche, et avant de le remettre à Martivalle, il lui dit, en manière de préambule : — Savant Galeotti, possédant en vous un génie divinatoire d'une incontestable supériorité, ne soyez pas surpris que j'utilise vos talents pour éclaircir les doutes qui assiégent tout monarque en lutte avec des rebelles à l'intérieur, avec des ennemis acharnés au dehors.

— Sire, dit le philosophe, lorsque j'ai quitté la cour de Bude pour celle du Plessis, c'était avec une résolution de mettre à vos ordres toutes les ressources de ma science.

— Il suffit, bon Martivalle, reprit le roi en consultant son papier, voici l'importante question que je te prie d'examiner : Un homme engagé dans une grave contestation, qu'il faut terminer par la force ou par des moyens pacifiques, désire arriver à un accommodement en ayant une entrevue personnelle avec la partie adverse. Quel jour sera favorable à l'accomplissement d'un pareil projet ? Quelle sera l'issue de la négociation ? Son antagoniste se montrera-t-il reconnaissant de cette preuve de confiance, ou abusera-t-il des avantages que lui offrira la conférence ? Tels sont les points à éclaircir.

— Le problème est difficile, sire, et sa solution exige que je trace une figure planétaire, sur laquelle je ferai de profonds calculs.

— Il faut l'en occuper, mon bon père, et tu sauras ce qu'on gagne à obliger un roi de France. Si notre art nous enseigne que les constellations ne s'opposent pas à nos desseins, nous sommes décidé à courir des risques personnels pour mettre un terme à ces guerres antichrétiennes.

— Puissent les saints protéger vos pieuses intentions et garder votre personne sacrée !

— Merci, mon maître; voici de quoi augmenter votre riche bibliothèque.

En disant ces mots, Louis plaça sous un livre une petite bourse d'or. Économe jusque dans ses superstitions, il croyait l'astrologue suffisamment rétribué par la pension qu'il lui avait assurée et même dans les grandes occasions il pensait avoir le droit de le consulter à bon marché. Après lui avoir donné un supplément d'honoraires, il se tourna du côté de Quentin.

— Suis-moi, dit-il, mon vaillant Écossais, le roi de France et la destinée l'ont choisi pour mener à bonne fin une entreprise hardie. Arrange-toi pour être prêt à mettre le pied dans l'étrier au moment même où la cloche de Saint-Martin sonnera minuit. Une minute de plus ou de moins compromettrait l'aspect favorable des constellations qui sourient à nos projets.

Là-dessus le roi et son garde quittèrent la salle. Dès qu'ils furent partis, l'astrologue s'abandonna à des sentiments tout différents de ceux qu'il avait manifestés en présence du roi. D'une prodigalité sans bornes, il avait toujours besoin d'argent; aussi s'empressa-t-il de peser la bourse qui lui avait été laissée.

— Le ladre ! s'écria-t-il : la femme d'un maître d'équipage m'en donnerait plus pour savoir si son mari a traversé sans danger la Manche. Et il espère acquérir quelque teinture des sciences ! Oui, quand les glapissements du renard et les hurlements du loup seront harmonieux. Et il se flatte de déchiffrer le glorieux blason du firmament ! Oui, quand les taupes auront des yeux de lynx. *Post tot promissa*, après tant de promesses pour m'enlever à la cour du magnifique Matthias Corvin, où le Hun et le Ture, le chrétien et l'infidèle, le czar de Moscovie et le kan des Tartares me comblaient à l'envi de présents, croit-il que je veuille rester pour rien dans ce vieux château ! Me prend-il pour un bouvreuil en cage, qui chante tous les airs qu'on lui siffle pourvu qu'on lui donne du chènevis et de l'eau ? Je sortirai de cette position intolérable, n'importe à quel prix ! *Aut inveniam viam, aut faciam*. Le cardinal la Balbe est politique et libéral : je lui soumettrai le problème, et ce sera la faute de Son Eminence si les astres ne parlent pas comme elle le désire.

Après avoir pesé de nouveau la bourse, il ajouta : — Au fait, il peut se trouver sous cette misérable enveloppe quelque joyau, quelque perle de prix ; on m'a dit que Louis était capable de libéralité quand il consultait son caprice ou son intérêt.

Il vida la bourse, qui ne contenait ni plus ni moins que dix pièces d'or.

— Roi sordide ! reprit l'astrologue avec un redoublement d'indignation ; croit-il que je pratique pour un aussi misérable salaire la science céleste que j'ai étudiée avec l'abbé arménien Ibrakoff, qui n'avait pas vu le soleil depuis quarante ans ; avec le Grec Dubravins, qui passait pour être ressuscité d'entre les morts ; avec le cheik Ebn-Hali, que j'ai visité dans une grotte de la Thébaïde ? Non, par le ciel ! Celui qui méprise l'art périra par son ignorance. Dix pièces d'or ! j'aurais honte d'offrir cette somme à Toinette pour s'acheter un plastron de dentelle !

Malgré ces récriminations, Galeotti plongea les pièces d'or dédaignées dans une gibecière qu'il portait à la ceinture. Toinette et autres complices des folles dépenses du philosophe trouvaient moyen de vider ce réceptacle beaucoup plus vite qu'il ne parvenait à le remplir.

CHAPITRE XIV.

Le Voyage.

Pour se conformer aux ordres qu'il avait reçus, Quentin Durward évita toute espèce de conversation. Il alla se revêtir d'une cuirasse solide, mais dépourvue d'ornements ; il se couvrit la tête d'un basinet d'acier sans visière, mit des brassards et des enissards, et pour achever de se donner l'air d'un officier supérieur employé dans une noble maison il endossa une belle esaque de cuir de chamois dont les coutures étaient enjolivées de broderies.

Ce fut Olivier qui lui apporta toutes les parties de ce costume.

— Mon très-cher fils, lui dit-il avec le sourire insinuant qui lui était habituel, votre oncle est de service ; on lui a donné une garde à monter pour l'empêcher de vous interroger sur vos préparatifs mystérieux, et l'on se chargera de vous excuser auprès de lui. D'ailleurs, quand vous reviendrez sain et sauf de cette brillante expédition, vous obtiendrez sans doute un avancement qui vous dispensera de rendre des comptes aux curieux, et votre grade vous donnera au contraire le droit d'adresser des questions.

Pendant qu'Olivier le diable s'exprimait ainsi, il songeait probablement que le pauvre jeune homme dont il serrait la main devait infailliblement rencontrer en chemin la mort ou la captivité. Il joignit à ses belles paroles le don d'une bourse d'or que le roi envoyait à Quentin pour le défrayer de toutes dépenses.

Quelques minutes avant minuit, Quentin descendit dans la seconde cour, et s'arrêta au pied de la tour du Dauphin, qu'habitaient momentanément les comtesses de Croye. Il trouva à ce lieu de rendez-vous les cavaliers qui devaient composer sa suite, deux mules déjà chargées de bagage, trois palefrois pour les comtesses, et une suivante dévouée, et pour lui-même un beau cheval de guerre, dont la selle garnie de plaques d'acier étincelait aux pâles rayons de la lune.

Les hommes de l'escorte étaient déjà à cheval, dans une immobilité complète. Quentin vit avec satisfaction qu'ils étaient tous bien armés, et tenaient à la main de longues lances. Ils n'étaient que trois, mais un d'eux dit tout bas à l'écossais, avec un fort accent gascon, que leur guide devait les rejoindre au delà de Tours.

Cependant les lumières qui brillaient aux croisées de la tour annonçaient que les habitants faisaient à la hâte leurs préparatifs de départ. Enfin une petite porte s'ouvrit, et trois femmes entrèrent dans la cour accompagnées d'un homme enveloppé d'un manteau. Elles montèrent à cheval en silence ; leur guide les précéda, et donna le mot de passe aux gens d'armes qui occupaient les différents postes qu'on traversa. Il s'arrêta quand il eut franchi la dernière de ces barrières formidables, et dit à voix basse quelques mots aux deux comtesses.

— Que le ciel vous bénisse, sire ! dit une voix qui chatouilla agréablement l'oreille de Quentin ; qu'il vous pardonne dans le cas où vos vœux seraient plus intéressés que vous ne me l'exprimez ! Être placée

en sûreté sous la protection du bon évêque de Liège, voilà tout ce que je désire.

Le guide murmura une réponse intelligible, et retourna sur ses pas. Aux vagues clartés de la lune, Quentin reconnut le roi. Pressé de voir s'éloigner les dames de Croye, Louis avait voulu prévenir toute hésitation de leur part ou lever les difficultés qu'auraient pu leur opposer les gardes du château.

Pendant quelque temps nos voyageurs s'avancèrent avec précaution pour éviter les chausse-trapes, les fosses et les pièges dont le manoir était environné. Heureusement le Gascon possédait le fil indispensable pour se diriger dans ce labyrinthe, et au bout d'un quart d'heure la troupe arrivée hors des limites de Plessis-le-Parc se trouva à peu de distance de la ville de Tours.

La lune, qui s'était dégagée des nuées, inondait de lumière un admirable paysage. La Loire, arrosant la plus riche plaine de France, coulait majestueusement entre deux berges ornées de jardins, de vignes et de châteaux. Les murailles et les portes crénelées de l'ancienne capitale de la Touraine profilaient au loin leurs masses blanchâtres. Derrière elles s'élevait l'immense édifice construit dès le cinquième siècle par le saint évêque Perpétue, et devenu un des plus beaux monuments religieux du royaume grâce au zèle de Charlemagne et de ses successeurs. On distinguait encore les tours de l'église Saint-Gatien et le sombre château fort qu'on disait avoir été jadis la demeure de l'empereur Valentinien.

Les circonstances où se trouvait Quentin étaient de nature à l'absorber ; elles ne l'empêchèrent pas toutefois de contempler avec admiration une contrée que l'art et la nature paraient concurremment de toutes leurs splendeurs. Il n'était accoutumé qu'aux sites des montagnes d'Écosse, dont les plus grandioses ont un caractère sauvage et désolé. Pendant qu'il était en extase devant les beautés de la Touraine, il fut rappelé à ses devoirs par la comtesse Hameline. D'une voix plus haute d'une octave que celle qui avait adressé au roi des adieux, elle demanda à parler au chef du détachement.

Quentin donna de l'épéron à son destrier, se présenta respectueusement aux dames, et répondit aux questions de la comtesse Hameline en déclarant son nom et ses qualités.

— Connaissiez-vous bien la route ? lui demanda ensuite dame Hameline.

— Je ne prétends pas la connaître parfaitement, répondit Quentin ; mais je suis muni d'instructions détaillées, et je dois, à la première étape, trouver un guide capable de nous diriger jusqu'au terme du voyage. En attendant, un cavalier va venir nous rejoindre, et nous indiquera la route.

— Et pourquoi vous a-t-on choisi pour commander notre escorte, jeune homme ? C'est vous, m'a-t-on dit, qui étiez de garde dans la galerie où nous avons rencontré la princesse Jeanne ? Votre âge accuse une inexpérience incompatible avec votre mission, et puis vous parlez le français comme un étranger ?

— J'obéis aux ordres du roi, madame, mais il ne m'est pas permis de les discuter.

— Êtes-vous noble ?

— J'ose l'affirmer, madame.

— N'êtes-vous pas, dit à son tour Isabelle d'un ton craintif, la personne que j'ai vue à l'hôtel où je servais le roi ?

Baissant la voix, peut-être par un même sentiment de timidité, Quentin répondit affirmativement.

— En ce cas, ma tante, reprit la jeune comtesse, nous pouvons nous croire en sûreté sous la sauvegarde de ce gentilhomme. Il ne semble pas disposé à prêter les mains à des projets de trahison contre deux femmes sans défense.

— Sur mon honneur, madame, par la gloire de ma maison, par les ossements de mes aïeux, quand même on m'offrirait la France et l'Écosse à la fois, je ne commettrais pas de trahison envers vous.

— Vous parlez bien, jeune homme, dit Hameline, mais nous sommes accoutumées aux beaux discours du roi Louis XI et de ses agents. C'est ainsi qu'on nous a décidées à venir chercher un asile en France, quand il nous aurait été si facile de nous mettre sous la protection de l'évêque de Liège, de Winceslas d'Allemagne, ou d'Édouard d'Angleterre. Et quel a été le résultat des promesses du roi ? On nous a cachées honteusement comme des marchandises prohibées ! On nous a retenues dans une misérable hôtellerie sous des noms plébéiens ! Nous qui, Marton est là pour le dire, n'avions jamais fait notre toilette que sur une estrade élevée de trois degrés, nous avons été forcées de nous habiller sur le parquet comme de simples laitières.

Marton déclara que sa maîtresse disait une triste vérité.

— Ma chère tante, dit dame Isabelle, j'aurais voulu que ce fût là notre plus grand sujet de chagrin, je me dispense volontiers d'apparaître.

— Oui, mais pas de société ? repartit la comtesse Hameline.

— Je me serais passée de tout si j'avais trouvé une retraite honorable et assurée. Je n'ai jamais désiré exciter la guerre entre la France et mon pays natal. Tout ce que je demandais, c'était de me retirer au couvent de Marmoutiers.

— Vous ne parlez pas comme il convient à la fille de mon noble frère. Par bonheur, il existe encore une personne animée de l'esprit

de l'illustre maison de Croye. Comment distingue-t-on une grande dame d'une bergère, si ce n'est parce qu'on rompt des lances pour l'une et des baguettes de coudrier pour l'autre? Quand j'étais à votre âge, on a soutenu en mon honneur le fameux pas d'armes d'Hallingham. Il y avait quatre tenants, et douze assaillants se présentèrent. Il dura trois jours, coûta la vie à deux chevaliers, et fut signalé par tant de blessures, de bras cassés, de fractures et de contusions, que les hérauts d'armes ne pouvaient les compter. Voilà comme on a toujours honoré les dames de notre famille. Ah! si vous aviez la moitié des sentiments de vos nobles ancêtres, vous iriez dans quelque cour où on tient encore à la gloire et à l'approbation des dames. On y donnerait un tournoi dont votre main serait le prix, pareil à la joute de Strasbourg où de nobles prétendants se disputèrent le cœur de votre bisaïeule de bienheureuse mémoire. Vous seriez ainsi sûre d'avoir pour époux le meilleur chevalier de l'Europe, et il soutiendrait vos droits contre la tyrannie de la Bourgogne et la politique de la France.

— Mais, ma belle tante, la bonne qui m'a élevée m'a conté que si le rhingrave a épousé ma respectable bisaïeule à la suite du tournoi de Strasbourg, l'union n'a pas été très-avantageuse. Il était brutal avec sa femme, et il allait même jusqu'à la battre.

— Pourquoi pas? s'écria dame Hameline dans son enthousiasme pour les mœurs chevaleresques. Peut-on forcer ces grands vainqueurs, qui ont l'habitude de distribuer des coups dans leurs expéditions, à modérer leur énergique activité? J'aimerais mieux être battue deux fois le jour par un mari dont le bras serait redoutable aux autres comme à moi, que d'avoir pour époux un lâche qui n'oserait lever la main ni sur sa femme ni sur personne.

— Je vous le souhaite, mais ne vous l'envie pas, ma chère tante, car si les os rompus ont leur charme dans un tournoi ils sont déplacés dans la chambre d'une dame.

— Mais, repartit dame Hameline, de ce qu'on épouse un vaillant paladin il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on sera battue. J'avoue que notre ancêtre de bienheureuse mémoire le rhingrave Godfried avait l'humeur assez revêche, et trop d'amour pour le vin du Rhin; mais en général un parfait chevalier est un lion dans le combat, un agneau auprès des dames. Thibault de Montigni, par exemple, était la meilleure âme du monde. Non-seulement il ne se permettait point de lever la main sur sa femme, mais encore, lui qui triomphait de tous ses adversaires au dehors, il trouvait chez lui une belle ennemie qui le battait. C'était un des tenants de l'apertise d'armes d'Hallingham et il s'y comporta si bien, que, s'il avait plu au ciel et à votre grand-père, il aurait eu une épouse qui l'aurait traité plus doucement.

La comtesse Isabelle avait des raisons pour redouter le pas d'armes d'Hallingham, qui fournissait habituellement à sa tante une intarissable série de souvenirs. Elle laissa donc tomber la conversation; et, avec la politesse d'un homme bien élevé, Quentin prit les devants, de peur de gêner les dames. Elles continuèrent le voyage en silence jusqu'à la pointe du jour. Comme elles étaient à cheval depuis plusieurs heures, le jeune Écossais pensa qu'elles devaient être fatiguées et il alla interroger le cavalier qui s'était joint à la troupe pour lui servir de guide.

— Arriverons-nous bientôt à notre étape? demanda-t-il.

— Dans une demi-heure, répondit le guide.

— Et alors vous nous quittez?

— Oui, seigneur archer; mes voyages sont toujours courts et en droite ligne. Vous autres, vous suivez la courbe de l'arc; moi, je m'en tiens à la corde.

La lune était couchée; les lueurs de l'aurore commençaient à paraître, et se reflétaient dans les eaux d'un étang dont la cavalcade suivait les bords. Ce petit lac était au milieu d'une vaste plaine clairsemée de bouquets d'arbres, de taillis, et d'arbres isolés; de sorte que rien n'empêchait de distinguer les objets. Quentin jeta les yeux sur le guide : à l'ombre d'un chapeau rabattu qui ressemblait au sombrero espagnol il reconnut la figure joviale de Petit-André, dont les doigts, de concert avec ceux de son lugubre frère Trois-Échelles, lui avaient si désagréablement serré la gorge. Il fut saisi d'une sorte de terreur; car en Écosse les bourreaux inspiraient une antipathie presque superstitieuse, et le danger qu'il avait couru ne tendait pas à diminuer ce sentiment. Par un mouvement instinctif, il tourna à droite la tête de son cheval, le pressa de l'épéron, et fit une demi-volte qui le mit à huit pas de son odieux compagnon.

— Ah! ah! s'écria Petit-André, par Notre-Dame de la Grève, notre jeune archer se souvient de nous. Eh bien, camarade! vous n'avez pas de raucune, je l'espère? Il faut que chacun gagne son pain. On n'a pas à ronger de passer par mes mains, car personne ne m'égale dans l'art de suspendre un fardeau vivant à un arbre mort. Et puis, Dieu m'a donné un caractère charmant; ah! ah! je pourrais vous citer des plaisanteries que j'ai faites entre le pied de l'échelle et le bras du gibet, et qui étaient si divertissantes, qu'il me fallait précipiter ma besogne pour empêcher mes patients de mourir de rire.

En disant ces mots, il tourna son cheval de côté pour regagner la distance que l'Écossais avait laissée entre eux.

— Allons, ajouta-t-il, point de mauvaise humeur entre nous, sei-

gneur archer. Pour ma part, je fais mon état sans méchanceté; et jamais je n'ai plus d'affection pour un homme que lorsque je lui passe au cou le cordon de l'ordre de saint Patibulaire, qui, s'il faut en croire le chapelain du prévôt, le digne père Vaconeldialdo, est le patron de la prévôté.

— Retire-toi, misérable, s'écria Quentin, ou je saurai t'apprendre la distance qu'il doit y avoir entre des gens d'honneur et le rebut du genre humain.

— La la, comme vous vous emportez! Si vous aviez parlé des honnêtes gens, vous auriez dit vrai; mais quant aux gens d'honneur, j'en vois tous les jours et d'aussi près que je vous ai vu. Quoi qu'il en soit, restez seul puisque vous le voulez. Je vous aurais offert un flacon d'avernat pour sceller notre réconciliation; mais, puisque vous repoussez mes avances, je n'insiste pas. Soyez maussade à votre aise. Je ne me dispute jamais avec mes clients, mes danseurs, mes petits amis, comme dit à ses agneaux Jacques le boucher; enfin avec ceux qui, de même que Votre Seigneurie, portent le mot C. O. R. D. E. écrit en toutes lettres sur le front. Ils ont beau me malmenier, je finirai par leur rendre service; et vous verrez vous-même, quand vous retombez sous la patte de Petit-André, qu'il sait pardonner les injures.

Pour donner plus de force à sa péroraison, Petit-André la résuma dans un cliquement d'yeux sarcastique; après quoi, stimulant son cheval par le huc! dont on se sert en pareil cas, il passa de l'autre côté du chemin, laissant au fier Écossais le soin de digérer les sarcasmes dont il venait de l'accabler. Quentin fut fortement tenté de lui casser sa lance sur les reins; mais il songea qu'une altercation avec un pareil individu n'avait rien d'honorable, et qu'elle pourrait, dans la circonstance actuelle, amener les plus graves inconvénients. Il ne riposta donc pas aux plaisanteries inopportunes de Petit-André et se flatta de l'espoir qu'elles n'étaient pas arrivées aux oreilles de la belle voyageuse, qui aurait pu trouver singulier qu'il les supportât. Il n'eut pas d'ailleurs le loisir de prolonger ses réflexions, car les deux dames s'écrièrent à la fois : — Regardez derrière nous! Au nom du ciel, soyez sur vos gardes!... On nous poursuit!

Durward se retourna précipitamment, et il vit en effet deux hommes armés qui accouraient à bride abattue.

— Ce sont peut-être, dit-il, des gardes de la prévôté qui font une ronde dans la forêt. Regarde, et dis-nous ce que tu en penses.

Ces derniers mots s'adressaient à Petit-André, qui, après avoir fait ses observations, répondit d'un ton jovial : — Mon beau monsieur, ce ne sont ni des archers comme vous, ni des serviteurs du prévôt comme moi. Il me semble qu'ils portent des casques à visière et des gorgerins... Maudits soient ces gorgerins et toutes les pièces d'armure en général! il m'est arrivé de passer une heure à en défaire les lacets.

— Gracieuses dames, dit Quentin sans écouter l'exécuteur, marchez en avant, pas assez vite pour faire supposer que vous fuyiez, mais d'un pas assez rapide pour profiter des instants pendant lesquels j'arrêterai ces cavaliers.

La comtesse Isabelle jeta un coup d'œil sur Petit-André, et murmura quelques mots à sa tante, qui dit à Quentin : — Nous avons confiance en vous, bel archer, et nous aimons mieux courir des risques en votre compagnie que de marcher à côté de cet homme, dont la physionomie ne nous semble pas de bon augure.

— Comme vous voudrez, mesdames, dit le jeune homme : ils ne sont que deux; et quoiqu'ils aient l'air de chevaliers, s'ils ont de mauvaises intentions, ils verront comment un gentilhomme écossais se conduit en présence de personnes telles que vous... Quel est celui de vous, camarades, qui veut être de la partie et rompre une lance avec ces inconnus?

Deux des archers hésitèrent; mais le troisième, Bertrand Guyot, s'écria : — *Cap de Dieu!* fussent-ils chevaliers de la Table ronde, je veux me mesurer avec eux pour l'honneur de la Gascogne!

Il se mit à l'arrière-garde, à côté de Quentin, et ils ne tardèrent pas à être abordés par les deux chevaliers, qui étaient recouverts d'excellentes armures d'acier poli, sans aucune devise distinctive.

— Sire écuyer, cédez-nous la place, dit un d'eux à Quentin, nous venons vous débarrasser d'une mission qui est au-dessus de votre rang. Vous ferez bien de remettre ces deux dames à nos soins; nous sommes plus dignes de les servir, et nous savons d'ailleurs qu'entre vos mains elles sont pour ainsi dire prisonnières.

— Messieurs, repartit Durward, je vous répondrai d'abord que j'accomplis un devoir qui m'a été imposé par mon souverain actuel; j'ajouterai que, malgré mon indignité, ces dames désirent rester sous ma protection.

— Retire-toi! s'écria un des champions : oses-tu bien, va-nu-pieds, résister à des chevaliers?

— Oui, je résiste, puisque vous m'attaquez sans motifs légitimes! S'il y a entre nous quelque différence de rang, ce que je suis encore à savoir, votre discorde l'éclaire. Tirez l'épée, ou prenez du champ, si vous voulez combattre à la lance.

Les chevaliers retournèrent sur leurs pas, afin de mettre entre eux et leurs adversaires assez de distance pour charger. Quentin se pencha sur sa selle, et implora du regard un signe d'encouragement, que

les dames lui donnèrent en agitant leurs mouchoirs. Après avoir recommandé au Gascon de se comporter bravement, il partit au galop, et les quatre champions se rencontrèrent juste au milieu de l'espace qui les séparait. Le choc fut fatal au pauvre Bertrand Guyot, dont le casque n'avait pas de visière : la lance de son antagoniste l'atteignit à l'œil, traversa la cervelle, et il tomba mort.

Quentin n'était pas mieux garanti ; mais il s'inclina avec tant d'adresse, que la lance ennemie, lui effleurant légèrement la joue, passa par-dessus son épaule droite ; au contraire sa lance frappa son adversaire en pleine poitrine, et le renversa sur le sol. Quentin sauta à terre pour lever la visière du vaincu ; mais l'autre chevalier, qui n'avait pas encore parlé, était déjà descendu de cheval et s'était placé devant son ami, qui gisait inanimé.

— Au nom de Dieu et de saint Martin, s'écria-t-il, remonte à cheval, et va-t'en avec ta cargaison de femmes ! Ventre-saint-gris ! elles ont fait déjà assez de mal ce matin !

— Sire chevalier, dit Quentin sans s'effrayer du ton menaçant dont on lui donnait ce conseil, je tiens à savoir d'abord à qui j'ai affaire et qui doit répondre de la mort de mon camarade.

— Tu ne le sauras jamais ! Retire-toi en paix, mon brave. Si nous avons eu la folie de t'arrêter en route, nous en sommes punis, car tu as fait plus de mal que ne pourraient en réparer ta vie et celle de toute ta bande... Comment ! tu dégages ! Tiens donc ! voilà pour toi !

En disant ces mots, il assena un coup si terrible, que, bien qu'il fût d'un pays fameux par ses horions, l'Écossais n'avait rien vu de semblable que dans les romans. L'épée de l'inconnu descendit comme la foudre, abattit la garde de celle que Durward avait levée pour parer, et ne s'arrêta qu'après avoir fendu le morion jusqu'aux cheveux, mais sans toucher le crâne.

Étourdi, n'y voyant plus, Quentin tomba un genou en terre, et fut un moment à la merci du chevalier ; mais celui-ci n'usa pas de ses avantages, soit qu'il eût de la compassion pour la jeunesse de l'archer ou de l'admiration pour son courage, soit qu'en homme généreux il dédaignât un combat inégal.

Revenu à lui, Quentin se releva et attaqua son adversaire avec l'énergie d'un homme décidé à vaincre ou à mourir ; et en même temps, avec toute sa présence d'esprit. Il ne voulait plus s'exposer à des coups comme celui qu'il avait reçu ; il profita de son agilité pour harasser son antagoniste, moins lesté et plus lourdement armé. Il l'inquiéta de tous les côtés, et lui rendit la défense pénible par la brusquerie et la rapidité des attaques.

— Calme-toi donc ! lui criait le généreux chevalier ; il n'y a plus de sujet de querelle entre nous, et je ne voudrais pas être forcé de te faire du mal !

Mais Quentin ne songeait qu'à racheter la honte d'une défaite momentanée ; il ne cessait de harceler le chevalier, le menaçant tantôt du tranchant, tantôt de la pointe de sa lame. Comme il avait en une preuve terrible de la force supérieure de l'ennemi, il ne le perdait pas de vue un seul moment, toujours prêt à sauter en arrière ou de côté pour éviter les coups de son arme formidable.

— Que le diable l'emporte, jeune entêté ! murmura le chevalier ; il faut donc te casser la tête pour te faire tenir tranquille !

A ces mots, il changea son mode de combat, et, se tenant sur la défensive, il se contenta de parer les coups dont Quentin l'accablait, mais avec la résolution d'en finir dès qu'un faux pas ou la fatigue du jeune archer lui en fournirait l'occasion. Cette tactique lui aurait vraisemblablement réussi ; mais un détachement de cavalerie parut tout à coup sur la route en criant : — Arrêtez ! au nom du roi !

Les deux champions cessèrent le combat, et Quentin reconnut avec surprise à la tête de la troupe son capitaine, lord Crawford. Il aperçut aussi Tristan l'Érmite et quelques gardes de la prévôté.

CHAPITRE XV.

Le Guide.

L'arrivée de ces cavaliers, qui étaient au nombre d'une vingtaine, mit un terme aux hostilités. Le chevalier, levant sa visière, remit son épée au vieux lord écossais en disant : — Crawford, je me rends ; mais approchez, que je vous dise un mot à l'oreille. Au nom du ciel, sauvez le duc d'Orléans !

— Qu'est-ce ? quoi ? le duc d'Orléans ! s'écria le capitaine. Quelle furie d'enfer l'a poussé ? Il va se perdre dans l'esprit du roi.

— Ne m'interrogez pas, dit Dunois, car c'était lui-même : je suis seul coupable... Je voulais enlever cette damoiselle, et m'assurer de beaux domaines par un mariage... Le voilà qui revient à lui. Faites éloigner votre canaille ; que personne ne le voie.

La-dessus il ouvrit le ventail de Louis d'Orléans, et lui jeta au visage de l'eau, qu'il puisa dans l'étang voisin.

Quentin Durward demeurait stupéfié, tant les aventures se multipliaient pour lui. Il avait terrassé le premier prince du sang, et croisé le fer avec le célèbre Dunois, le meilleur chevalier de la France ! C'étaient deux faits honorables ; mais le roi les regarderait-il comme tels ?

Le duc parvint à se lever sur son séant, et suivit avec attention

l'entretien de Crawford et de Dunois. Celui-ci persistait à dire qu'il prenait sur lui toute responsabilité, et qu'il était inutile de faire mention du noble duc d'Orléans, qui l'avait accompagné par amitié.

Lord Crawford l'écoutait les yeux baissés ; de temps en temps il soupirait ou secouait la tête. Enfin il s'écria : — Tu sais, Dunois, que, par considération pour ton père et pour toi, je suis disposé à te rendre service.

— Je ne demande rien pour moi ; je t'ai rendu mon épée, et je suis ton prisonnier. Que faut-il davantage ? Je ne parle que pour ce noble prince, l'unique espoir de la France si Dieu rappelait à lui le dauphin. Le duc n'est venu ici que pour m'être agréable, pour contribuer à faire ma fortune, dans une entreprise que le roi semblait encourager.

— Mon ami, repartit Crawford, si tout autre que toi me disait que tu as compromis le prince dans ton intérêt particulier, je répondrais que c'est faux, et j'ai même peine à le croire, quoique ce soit toi qui l'affirmes.

— Brave Crawford, dit le duc, qui était entièrement remis de son évanouissement, vous ressemblez trop à votre ami Dunois pour ne pas lui rendre justice. C'est moi seul qui l'ai entraîné, bien malgré lui, dans une entreprise que m'a brusquement suggérée une passion insensée. Regardez-moi tous, ajouta-t-il en se levant : je suis Louis d'Orléans, prêt à porter la peine de ma folie. J'espère que le mécontentement du roi ne tombera que sur moi, comme c'est justice. Toutefois, un fils de France ne doit rendre son épée à personne, pas même à vous, noble Crawford. Adieu, ma bonne lame !

Et tirant son épée du fourreau, il la lança dans l'étang. Elle sillonna l'air comme la lueur d'un éclair, et tomba bruyamment dans l'eau, qui l'engloutit. Tous les assistants demeurèrent immobiles d'étonnement : ils avaient une estime profonde pour le coupable ; mais connaissant les vœux que le roi avait sur lui, ils étaient convaincus que sa perte serait la conséquence inévitable de sa témérité.

Dunois fut le premier qui rompit le silence, et il parla du ton d'un ami offensé :

— Ainsi Votre Altesse jette à l'eau sa meilleure épée le jour même où elle juge à propos d'encourir le déplaisir du roi, et de méconnaître le dévouement de Dunois.

— Mon très-cher cousin, dit le duc, est-ce méconnaître votre dévouement que de dire la vérité quand elle intéresse votre sûreté et mon honneur ?

— Pourquoi vous inquiétez-vous de ma sûreté ? Vous croyiez qu'en me déclarant coupable je m'exposais à être pendu, étranglé, jeté dans la Loire, poignardé, enfermé dans une cage de fer, ou enterré vivant dans un fossé ? Qu'est-ce que cela vous faisait, puisque j'acceptais d'avance tous les moyens que le roi Louis aurait jugé convenable d'employer pour se débarrasser de son fidèle sujet ? Vous n'avez pas besoin de me faire des signes et de cligner de l'œil en me montrant Tristan ; je vois comme vous que le drôle est ici !... Au reste, j'en aurais été quitte à meilleur marché ; ma sûreté n'est donc pas en cause, et quant à votre honneur, par sainte Madeleine ! il consistait à s'abstenir de l'expédition d'aujourd'hui. Votre Altesse s'est fait désarçonner par un novice écossais !

— Bah ! bah ! dit lord Crawford, Son Altesse ne doit pas en rougir ; ce n'est pas la première fois qu'un novice écossais rompt une bonne lance. Je suis ravi que le jeune homme se soit bien comporté.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Dunois ; seulement si Votre Seigneurie était venue un peu plus tard, il y aurait eu peut-être une vacance dans le corps des archers.

— Oui, oui, dit lord Crawford, je lis ta signature sur ce morion fendu... Qu'on lôte à notre camarade, et qu'on lui donne un bonnet doublé d'acier, qui lui garantira mieux la tête... Maintenant, Dunois, permettez-moi de dire à Votre Seigneurie qu'on voit aussi sur votre bonne armure quelques traces d'écriture écossaise ; et puis veuillez me suivre, ainsi que le duc d'Orléans. Je suis chargé de vous conduire dans un gîte où j'aimerais à ne pas vous faire entrer.

— Milord, demanda le duc d'Orléans, ne puis-je dire un mot aux belles dames qui sont là-bas ?

— Pas un seul ; je suis trop ami de Votre Altesse pour lui permettre un pareil acte de folie... Pour vous, jeune Durward, vous avez fait votre devoir, continuez maintenant votre route.

— Sans le bon plaisir de Votre Seigneurie, dit Tristan avec sa brusquerie habituelle, il faut que le jeune homme se procure un autre guide. Je ne saurais me passer de Petit-André dans un moment où il peut avoir à s'occuper.

— Le jeune homme, ajouta Petit-André, n'a qu'à marcher droit devant lui, et il rencontrera l'individu qui doit lui indiquer le chemin. Je ne voudrais point, fût ce pour mille ducats, quitter aujourd'hui mon chef. J'ai pendu des chevaliers, des écuyers, de riches échevins, des bourgmestres, voire même des comtes et des marquis ; mais... je n'ai jamais... Oh ! oh ! Petit-André, il sera question de toi dans la chronique.

Le coup d'œil qu'il lança au duc d'Orléans servit de commentaire à sa réticence.

— Quoi ! s'écria Crawford en regardant sévèrement Tristan, est-ce ainsi que vous laissez parler votre valet devant une Altesse ?

— Pourquoi ne pas le châtier vous-même, milord ? répondit Tristram d'un air bourru.

— Parce que la main est la seule qui puisse le battre sans s'avilir.

— S'il en est ainsi, milord, occupez-vous de vos gens, et je serai responsable des miens.

Lord Crawford semblait prêt à répondre avec emportement ; mais, se ravisant, il tourna le dos au grand prévôt, pour inviter d'Orléans et Dunois à monter à cheval. Après avoir fait aux dames un signe d'adieu, il dit à Quentin : — Dieu te bénisse, mon enfant ! tu débutes vaillamment au service, quoique dans une malheureuse cause !

Au moment où le jeune archer s'éloignait, il entendit Dunois dire tout bas à Crawford : — Nous conduisez-vous au Plessis ?

— Hélas ! non, mon malheureux ami, répondit Crawford en soupirant, nous allons à Loches !

A Loches ! le nom de ce château, plus formidable encore que le Plessis, retentit comme un glas aux oreilles de Quentin. Il en avait entendu parler comme du lieu où s'accomplissaient les actes secrets de cruauté dont Louis XI n'osait souiller sa propre demeure. Quelques-uns des nombreux cachots de Loches étaient inconnus même aux géoliers ; c'étaient des tombeaux où l'on descendait encore vivant pour achever ses jours dans une atmosphère impure. Il y avait aussi dans ce formidable château de ces cages de fer dont l'invention est attribuée au cardinal la Balue, et dans lesquelles le prisonnier ne pouvait ni s'étendre ni se tenir debout.

Le nom de ce séjour d'horreur, le regret d'avoir contribué à y envoyer deux illustres victimes, troublèrent tellement le jeune Écossais, qu'il resta pendant quelque temps la tête baissée, livré aux plus douloureuses réflexions.

Comme il s'était replacé à la tête de sa petite troupe, la comtesse Hameline put s'approcher de lui pour lui dire : — Il me semble, messire, que vous déplorez la victoire que vous avez remportée en nous défendant ?

Cette question était faite d'un ton légèrement ironique ; mais Quentin eut assez de tact pour répondre avec simplicité : — Je ne regrette rien de ce que j'ai fait pour vous ; mais si vous n'aviez pas été menacées, j'aurais mieux aimé tomber sous les coups du brave Dunois que de participer à l'emprisonnement de ce célèbre chevalier et de son malheureux ami le duc d'Orléans.

— C'était le duc d'Orléans ! s'écria la dame en s'adressant à Isabelle. J'avais cru le reconnaître, malgré la distance. Vous voyez, ma nièce, quel sort nous attendait si ce monarque perfide nous avait permis de figurer à sa cour ! Ce jeune homme a montré du courage ; mais peut-être est-ce dommage qu'il n'ait pas succombé avec honneur, puisqu'il s'est interposé entre nous et les plus nobles libérateurs.

La comtesse Isabelle répondit d'un ton ferme, avec une énergie que Durward n'avait pas encore remarquée en elle.

— Madame, dit-elle, si je ne regardais vos propos comme une plaisanterie, ils me prouveraient que vous êtes ingrate envers notre défenseur, auquel nous devons peut-être plus que vous ne le pensez. En admettant que le duc et son compagnon eussent dispersé notre escorte, n'est-il pas certain qu'à l'arrivée de la garde royale nous aurions partagé leur captivité ? Pour ma part, je pleure la perte de l'homme qui a succombé ; je ferai dire des messes pour le salut de son âme ; et, ajouta-t-elle plus bas, je prie celui qui survit d'agréer l'expression de ma reconnaissance.

Au moment où Quentin se retournait pour la remercier, elle vit le sang ruisseler sur l'une des joues du jeune archer.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle avec une émotion profonde, il est blessé ! Mettez pied à terre, monsieur, et recevez nos soins.

Durward eut beau déclarer que sa blessure était légère, il fut forcé de descendre de cheval, de s'asseoir sur un talus, et de se découvrir la tête.

Les dames de Croye, suivant un usage qui n'était pas encore tombé en désuétude, se flattaient d'avoir quelques connaissances en chirurgie. Elles lavèrent la plaie, en éteignèrent le sang, et la bandèrent avec le mouchoir de la jeune comtesse. Dans les temps modernes, les galants ont rarement l'occasion d'être blessés en défendant leurs belles, et celles-ci ne s'occupent jamais de guérir les blessures. Les uns et les autres évitent un danger. Celui que les hommes n'ont plus à braver n'a pas besoin d'explications ; mais le pansement d'une blessure peu dangereuse, comme celle de Quentin, offrait des risques presque aussi réels que ceux qu'on affrontait en la recevant.

Nous avons déjà dit que l'Écossais était d'une beauté remarquable. Ses cheveux tombaient en boucles abondantes autour de sa figure, qu'animait la rougeur de la modestie et du plaisir. Pendant que la tante cherchait quelque vulnérable dans les bagages, la nièce fut forcée de tenir le mouchoir sur la plaie, et elle ressentit alors un pudique embarras, une compassion et une gratitude pour le blessé, qui le firent envisager sous un aspect des plus favorables. La destinée semblait avoir amené cet incident pour compléter la communication mystérieuse qu'elle avait établie entre deux personnes de condition différente, mais qui avaient tant d'analogie par leur jeunesse, leur beauté, leur caractère sensible et romanesque.

Aussi, à partir de ce moment, la pensée de la comtesse Isabelle

remplit-elle en entier le cœur de Quentin ; et la jeune fille, sans bien se rendre compte de ses sentiments, en songeant à celui qu'elle venait de secourir, éprouva une émotion que ne lui avait inspirée aucun de ses nobles adorateurs. Parmi ceux qui, depuis deux ans, l'avaient importunée de leurs hommages, elle se rappelait surtout l'indigne favori du duc Charles, le vil Campo-Basso aux regards louches, au col tors, à la physionomie hypocrite ; elle s'en faisait un portrait plus hideux que jamais, et jurait qu'aucune tyrannie ne pourrait la contraindre à épouser cet odieux personnage.

Cependant le blessé commençait à trouver grâce aux yeux d'Hameline de Croye. Si les mémoires de cette noble maison sont exacts, la bonne dame avait au moins quarante ans ; mais elle se connaissait encore en beauté masculine, et puis elle sentait qu'elle avait injustement méconnu les services de son jeune protecteur.

— Ma nièce, lui dit-elle, vous a fait présent d'un mouchoir, je vais vous en donner un autre pour honorer votre bravoure et encourager vos progrès en chevalerie.

A ces mots, elle lui remit un riche mouchoir brodé, bleu et argent, en lui faisant remarquer que ces couleurs étaient les mêmes que celles de la housse de son palefroi et des plumes de son chapeau de voyage.

Les coutumes du quinzième siècle déterminaient la manière invariable dont on devait recevoir une telle faveur. Quentin se conforma à l'usage en nouant le mouchoir autour de son bras ; mais il mit dans cette action plus de maladresse et moins de galanterie qu'il n'en aurait montré peut-être en d'autres conjonctures. Porter les faveurs d'une dame, c'était à cette époque un hommage qui n'avait aucune signification, et pourtant Durward aurait préféré étaler à son bras l'appareil qui avait été mis sur sa blessure.

Quand on se fut remis en route, il chevaucha à côté des dames, dans la société desquelles il semblait être tacitement admis. Il n'essaya pas de causer ; plein d'un bonheur intime, il craignait de le laisser deviner. La comtesse Isabelle parla moins encore ; mais dame Hameline n'était pas disposée à laisser tomber la conversation. Pour initier le jeune archer aux principes et à la pratique de la chevalerie, elle lui raconta en détail le pas d'armes d'Haddingham, où elle avait distribué les prix aux vainqueurs ; elle n'oublia ni la décoration des lices, ni les noms des chevaliers de Flandre et d'Allemagne, dont elle blasonna les armoiries avec une impitoyable exactitude.

Cette description, nous sommes fâché de le dire, intéressa médiocrement Quentin. Il craignait d'avoir passé la place où son guide devait le rejoindre : incident qui aurait pu amener les plus fâcheuses conséquences. Pendant qu'il se demandait s'il ne devait pas envoyer un de ses compagnons à la découverte, il entendit la fanfare d'un cor, et tournant la tête du côté d'où partaient les sons, il vit arriver de loin un cavalier. La petite taille, le poil hérissé, l'allure sauvage du coursier, rappelèrent à l'Écossais les chevaux de ses montagnes natales ; mais celui de l'inconnu, avec la même apparence de vigueur, avait les jambes beaucoup mieux proportionnées et les mouvements plus rapides. La tête, qui, chez le poney d'Écosse, est souvent lourde et difforme, était petite et bien plantée sur le cou de l'autre animal. Il était encore remarquable par sa bouche fine, ses yeux étincelants et ses naseaux dilatés. Quoique ce cheval différât essentiellement de la race française, l'aspect de son maître était plus étrange encore. Celui-ci avait les pieds enfoncés dans de larges étriers qui ressemblaient à des pelles, et qui étaient suspendus à des courroies si courtes, que les genoux étaient presque au niveau du pommeau de la selle. Il était coiffé d'un petit turban rouge, que surmontait un panache fané, attaché par une agrafe d'argent. Il portait une tunique verte galonnée d'or, pareille à l'uniforme des estradiotes, soldats que les Vénitiens levaient alors sur la côte orientale de leur golfe. Son large haut-de-culottes blanc, mais d'une propreté douteuse, lui tombait au-dessous du genou. Ses jambes basanées auraient été entièrement nues, sans les bandelettes entrelacées qui retenaient ses sandales. Les pointes acérées de ses grands étriers lui servaient, à défaut d'éperons, à stimuler l'ardeur de sa monture. Ce singulier personnage portait à sa ceinture éramoise un poignard et un yatagan, et d'un vieux boudrier pendait le cor à l'aide duquel il s'était annoncé.

Il avait le visage hâlé, la barbe rare, les yeux noirs et perçants, la bouche et le nez réguliers. On aurait pu le trouver beau, sans ses cheveux noirs, son extrême maigreur, et son air de sauvagerie, qui n'annonçaient en rien un homme civilisé.

— Encore un bohémien ! se dirent les deux dames. Sainte Marie ! le roi accorderait-il toujours sa confiance à ces mécréants ?

— Si vous le voulez, mesdames, je vais interroger cet homme, et m'assurer autant que possible de sa fidélité.

De même que les comtesses de Croye, Durward venait de reconnaître un de ces vagabonds au nombre desquels il avait failli être confondu par le zèle expéditif de Trois-Échelles et de Petit-André. Il appréhendait naturellement le danger de se fier à un individu de cette race nomade.

— Est-ce nous que tu cherches ? lui demanda-t-il.

L'étranger fit un signe d'assentiment.

— Dans quel but ?

— Pour vous mener au palais de celui de Liège.

- De l'évêque?
- Le bohémien fit un nouveau signe d'assentiment.
- Quelle preuve me donneras-tu de ta véracité?
- Ce vieux refrain de ballade :

Le sanglier fut tué par le page,
Et le seigneur
En eut l'honneur.

— Il suffit. Marche devant, mon camarade; je vais causer plus longuement avec toi.

Puis, se retournant vers les dames, il ajouta :

— Cet homme est bien le guide que nous attendons; il m'a donné un mot de passe qui n'est connu que du roi et de moi. Je vais l'interroger, et je tâcherai de savoir jusqu'à quel point il mérite notre confiance.

CHAPITRE XVI.

Le Bohémien.

Tandis que Quentin adressait ces paroles aux dames de Croye, il s'aperçut que le nouveau guide, avec une agilité qui tenait plutôt du singe que de l'homme, pivotait sur sa selle, et se plaçait de trois quarts, afin d'être à même de mieux examiner ses compagnons de voyage. Il reprit sa position primitive en voyant Quentin s'approcher de lui.

— Anii, lui cria celui-ci, il me semble que vous nous conduisez en aveugle, si vous regardez la queue de votre cheval et non ses oreilles.

— Quand même je serais aveugle, repartit le bohémien, je me chargerais de vous guider dans toute la France et les contrées voisines.

— Vous n'êtes pourtant pas Français?

— Non, répondit le guide.

— De quel pays êtes-vous?

— Je ne suis d'aucun pays.

— Comment! d'aucun pays?

— Non; je suis ce que les Européens appellent un zingaro, un bohémien, un égyptien, mais je n'ai point de patrie.

— Êtes-vous chrétien?

Le bohémien secoua la tête.

— Chien! s'écria Quentin, car à cette époque le catholicisme était peu tolérant, adores-tu Mahomet?

— Non, répliqua laconiquement le guide, qui ne parut ni surpris ni offensé de l'emportement du jeune homme.

— Tu es donc païen?

Je n'ai point de religion.

Durward fut stupéfait; il avait entendu parler de Sarrasins et d'idolâtres, mais il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il existât des hommes absolument dépourvus de culte.

— Où demeurez-vous? reprit-il après s'être remis de son étonnement.

— Partout où je me trouve; je n'ai pas d'habitation.

— Comment conservez-vous ce que vous possédez?

— Je ne possède que mes habits et mon cheval.

— Vous êtes mis avec une certaine recherche, et vous avez un bon cheval. Quels sont vos moyens d'existence?

— Je mange quand j'ai faim, je bois quand j'ai soif, et je n'ai d'autres moyens d'existence que ceux qui me sont fournis par le hasard.

— Sous quelles lois vivez-vous?

— Je n'obéis aux lois qu'autant qu'elles s'accordent avec ma volonté et mes besoins.

— Quel est votre chef?

Le père de notre tribu, quand il me plaît de me soumettre à lui; autrement, je n'ai pas de chef.

— Pas de lois, pas de chef, pas d'asile, pas d'existence assurée! s'écria l'interrogateur étonné. Vous êtes donc étranger à toutes les règles des sociétés humaines, vous n'avez pas même de patrie, et, que le ciel vous pardonne et vous éclaire! vous n'avez pas de Dieu. Sans gouvernement, sans bonheur domestique, sans religion, qu'est-ce donc qui vous reste?

— La liberté, dit le bohémien. Je ne m'incline devant personne; je ne respecte personne. Je vais où je veux; je vis comme je puis, et je suis prêt à mourir quand mon heure viendra.

— Mais vous pouvez d'un moment à l'autre être condamné et exécuté.

— Soit! en ce cas, je mourrai seulement un peu plus tôt.

— On peut vous mettre en prison; et que deviendra alors cette liberté dont vous êtes si fier?

— Elle sera dans mes pensées, qu'on ne peut enchaîner; les vôtres, même quand vos membres sont libres, sont soumises aux entraves de vos lois, de vos superstitions, de vos rêves d'attachement local, de vos chimères politiques. Je suis libre d'esprit quand mon corps est chargé de fers; votre esprit est en prison même quand vos membres ont toute leur liberté.

— Mais la liberté de vos pensées ne vous empêche pas de sentir l'étroitesse des carcans.

— On peut l'endurer pendant quelque temps; s'il m'était difficile de m'en délivrer, si mes camarades ne venaient pas à mon secours, je saurais mourir, et la mort est la plus parfaite des libertés.

Ici la conversation fut interrompue, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que Quentin reprit le cours de ses questions.

— Votre race nomade est inconnue aux nations européennes. D'où tire-t-elle son origine?

— Je ne saurais le dire.

— Quand débarrassera-t-elle ce royaume de sa présence pour retourner dans le pays d'où elle est venue?

— Quand le temps de son pèlerinage sera accompli.

— N'est-elle pas sortie de ces tribus d'Israël qu'on emmena en captivité au delà de l'Euphrate? demanda Quentin, qui n'avait pas oublié l'instruction qu'il avait reçue au convent d'Aberbrothick.

— S'il en était ainsi, nous aurions suivi leur foi et pratiqué leurs rites.

— Comment t'appelles-tu?

— Mon vrai nom n'est connu que de mes frères. Les hommes qui ne campent pas sous nos tentes me nomment Hayraddin le Maugrabin, c'est-à-dire Hayraddin le Maure d'Afrique.

— A la manière dont tu t'exprimes, on dirait que tu n'as pas toujours vécu au milieu de ta horde dégradée.

— J'ai appris un peu des sciences de ce pays. Quand j'étais petit, ma tribu fut poursuivie par les chasseurs de chair humaine. Ma mère eut la tête traversée d'une flèche, et mourut. J'étais sur ses épaules, enveloppé dans une couverture, et les archers du prévôt s'emparèrent de moi. Ils me cédèrent à un prêtre, qui me donna l'éducation française pendant deux ou trois ans.

— Comment l'as-tu quitté?

— Je lui avais volé de l'argent, et même le Dieu qu'il adorait, répondit Hayraddin avec le plus grand sang-froid, il s'en aperçut, et me battit. Je le tuai d'un coup de couteau, et m'enfuis dans les bois, où je retrouvai mon peuple.

— Misérable! tu as assassiné ton bienfaiteur!

— Pourquoi m'accablait-il de ses bienfaits? L'enfant zingaro n'était pas un chien domestique, toujours prêt à lécher les pieds de son maître, à ramper sous les coups, pour avoir les miettes de sa table. C'était le loupveau attaché; à la première occasion, il a rompu sa chaîne, a déchiré son maître, et est retourné dans ses déserts.

Il y eut encore un moment de silence; puis le jeune Écossais, pour achever de sonder les intentions de ce guide suspect, reprit en ces termes :

— Est-il vrai que ton peuple, malgré son ignorance, prétende connaître l'avenir, ce qui n'est donné qu'aux sages, aux philosophes et aux prêtres d'une société plus policée?

— Nous le prétendons, et c'est avec justice.

— Comment un don d'une nature supérieure aurait-il été accordé à une race aussi abjecte?

— Puis-je vous le dire? répondit Hayraddin. Pouvez-vous m'expliquer vous-même pourquoi le chien suit l'homme à la piste, tandis que l'homme, animal plus noble, n'est pas capable de suivre les pas du chien? Ces facultés, qui vous semblent si merveilleuses, sont instinctives parmi nous. D'après les lignes du visage ou de la main, nous prédisons l'avenir de ceux qui nous consultent. Nous l'annonçons avec autant de certitude que vous attendez le fruit en automne quand vous avez vu la fleur de l'arbre au printemps.

— Je doute de votre savoir, et je vous défie de m'en donner la preuve.

— Ne me défiez pas, sire écuyer. Quelle que soit la religion dont vous faites profession, je puis vous dire que la Divinité que vous adorez chevauche auprès de nous.

— Silence! s'écria Quentin étonné. Sur ta vie! pas un mot de plus, si ce n'est pour répondre à mes questions! Es-tu capable d'être fidèle?

— Comme tout le monde.

— Mais, seras-tu fidèle?

— Me croirais-tu davantage si je t'en faisais le serment? répondit Hayraddin d'un ton ironique.

— Ta vie est entre mes mains.

— Frappe, et tu verras si je crains la mort.

— L'argent fera-t-il de toi un guide sûr?

— Non, si je ne le suis pas sans cela.

— Comment donc te fier?

— Par la bonté, répondit le bohémien.

— Dois-je te promettre d'en avoir pour toi, si tu nous conduis fidèlement au terme de ce voyage?

— Non, ce serait prodiguer en pure perte une précieuse denrée. Je te suis déjà dévoué.

— Comment! s'écria Durward plus surpris que jamais.

— Rappelle-toi les châtaigniers des bords du Cher. La victime dont tu as détaché le corps était mon frère Zamet le Maugrabin.

— Et pourtant tu as des relations avec les gens qui l'ont tué. C'est

par un d'eux que j'ai su que je te trouverais ici ; et c'est sans doute le même qui t'a donné pour guide à ces dames.

— Que pouvons-nous ? répondit Hayraddin d'un air sombre. Ces hommes-là agissent avec nous comme les chiens de berger avec les moutons ; ils nous protègent un moment, nous mènent de côté et d'autre à leur guise, et finissent toujours par nous conduire à la boucherie.

Quentin eut plus tard l'occasion d'apprendre que le bohémien disait vrai ; que la garde prévôtale, employée à faire disparaître les bandes dont le royaume était infesté, se mettait en rapport avec elles, les tolérait momentanément, et finissait toujours par envoyer ses alliés au gibet. Cette espèce de compromis politique entre le voleur et le gendarme, pour l'exercice avantageux de leurs professions respectives, est d'usage dans tous les pays, et n'est pas même inconnue dans le nôtre.

Durward eut beau déclarer que sa blessure était guérie ; il fut forcé de descendre de cheval, de s'asseoir sur un talus, et de se découvrir la tête.

Durward n'était guère satisfait du caractère d'Hayraddin, et doutait de la sincérité des protestations de dévouement qui lui avaient été personnellement adressées. En le quittant, il crut indispensable de sonder ses deux autres compagnons, et il reconnut avec douleur qu'ils étaient aussi incapables de l'aider de leurs conseils que de le soutenir à main armée. Ils l'avaient d'ailleurs prouvé dans la précédente rencontre.

— Eh bien, tant mieux ! se dit Quentin, dont l'esprit s'élevait en raison des difficultés : cette aimable jeune dame me devra tout. Je compte sur ma tête et sur mon bras. J'ai vu la maison de mon père incendiée, ma famille expirant dans les flammes... Loin de reculer, j'ai combattu jusqu'au dernier moment. J'ai maintenant deux ans de plus, et je défends la plus belle cause qui ait jamais excitée l'ardeur d'un brave.

Ces réflexions l'animèrent au point qu'à partir de cet instant, on aurait dit qu'il avait les avantages de l'ubiquité. Son poste favori était naturellement à côté des dames. Sensibles à ses attentions, elles s'entretenaient avec lui sur le ton d'une amitié presque familière, et prenaient un vrai plaisir à ses observations fines et naïves à la fois ; mais le charme de ces entretiens ne faisait pas oublier à Quentin la vigilance et l'activité qui lui étaient imposées. S'il se rapprochait souvent des comtesses pour tâcher de faire comprendre aux habitants d'un pays plat la beauté des monts Grampians, et surtout de Glen-Houlakin, il n'était pas moins fréquemment à l'avant ou à l'arrière-garde. Tantôt il demandait à Hayraddin des détails sur la route et sur les étapes, pour savoir si le bohémien ne se couperait pas dans ses réponses ; tantôt il essayait de se concilier les deux cavaliers par des paroles bienveillantes, des présents et des promesses de récompense.

Ce fut ainsi que nos voyageurs marchèrent pendant plus d'une se-

main, en suivant des chemins de traverse pour éviter les grandes villes. Il ne leur arriva rien de remarquable, quoiqu'ils rencontrassent des bohémiens, des soldats errants, et des sergents de la maréchaussée.

Les bohémiens les respectèrent en les voyant sous la conduite d'un homme de leur tribu.

Les soldats, qui avaient parfois beaucoup d'analogie avec des bandits, n'osèrent attaquer une petite troupe aussi bien armée.

Les sergents à cheval, dont Louis XI, appliquant le fer et le feu aux blessures du pays, employait les compagnies à réprimer les désordres des bandes d'aventuriers, laissèrent nos voyageurs tranquilles, grâce au mot de passe que le roi lui-même avait donné à Quentin Durward.

Comme les comtesses de Croye passaient pour des pèlerines, elles s'arrêtaient presque toujours dans les monastères obligés par les règles de leur fondation à recevoir ceux qui voyageaient dans une intention pieuse. On ne les interrogeait ni sur leur rang, ni sur leur condition, car les personnes distinguées gardaient ordinairement l'incognito quand elles accomplissaient des vœux. Les deux dames, alléguant la fatigue, se retiraient immédiatement dans leurs chambres. Quentin, en qualité de majordome, pourvoyait à leurs besoins avec une prévoyance qui ne leur laissait rien à désirer, et une activité dont celles qu'il servait si assidûment ne pouvaient s'empêcher de lui savoir gré.

Le caractère et la nationalité du guide causaient à Quentin des embarras tout particuliers. Les habitants des saintes retraites où ils se logeaient voyaient avec répugnance un païen nomade adonné aux sciences occultes, et ils hésitaient même à l'admettre dans la première enceinte. C'était une grande difficulté : d'un côté, il était nécessaire d'entretenir les bonnes dispositions d'un homme qui possédait le secret du voyage ; de l'autre, il était indispensable d'exercer sur lui une surveillance secrète afin qu'il ne communiquât avec personne. Cette surveillance devenait impossible s'il n'était pas logé dans l'intérieur des couvents, et on aurait dit qu'il voulait s'en faire exclure : car, au lieu de se tenir tranquille, il amusait les novices et les jeunes frères par ses saillies, ses gambades et ses chansons. Plus d'une fois Quentin fut obligé de le menacer pour mettre un terme à des plaisanteries inopportunes, et d'employer tout son crédit auprès des supérieurs scandalisés qui voulaient mettre à la porte le misérable infidèle. En excusant tant d'inconvenance, le jeune Écossais insinuait adroitement que le voisinage des saintes reliques, le séjour des lieux consacrés, et la présence d'hommes voués au culte, ramèneraient infailliblement le coupable à des sentiments meilleurs.

Mais le dixième ou douzième jour du voyage, tous les efforts de Quentin furent inutiles pour faire pardonner au guide le scandale qu'il causait. C'était aux environs de Namur, dans un couvent de Franciscains d'un ordre austère et réformé, et dont le prieur mourut plus tard en odeur de sainteté. Après avoir surmonté plus de scrupules que de coutume, l'Écossais avait obtenu qu'on admit le bohémien dans une cabane habitée par un frère lai, qui remplissait les fonctions de jardinier. Les dames, suivant leur habitude, s'étaient retirées dans leur appartement. Le prieur, qui se trouvait avoir des parents éloignés en Écosse, et qui aimait entendre les étrangers parler de leur pays natal, invita Quentin, dont la physionomie lui plaisait, à venir prendre un léger repas dans sa propre cellule.

Depuis deux jours, Quentin avait appris des nouvelles inquiétantes. On lui représentait le pays de Liège comme livré à une telle agitation, qu'il se demandait s'il pourrait achever en paix son voyage, et si l'évêque serait en position de protéger ses parentes. Trouvant dans le prieur un homme d'intelligence, il ne négligea pas l'occasion de s'enquérir du véritable état des choses. Les réponses du moine furent peu satisfaisantes.

— Les Liégeois, dit-il, sont de riches bourgeois qui, à l'exemple de Jéhu, sont devenus impies dans la prospérité. Fiers de leurs privilèges et de leur opulence, ils ont cherché querelle à leur seigneur lige, le duc de Bourgogne, à propos de certaines tailles et immunités. Maintes fois ils se sont ouvertement révoltés. Le duc, qui est emporté de sa nature, a fini par perdre patience ; il a juré par saint Georges qu'à la première provocation, Liège serait traitée comme le furent Babylone et Tyr, pour servir d'exemple aux Flamands.

— Il est homme à tenir son serment, dit Quentin, et les Liégeois se garderont sans doute de lui en fournir l'occasion.

— C'est ce qu'on devrait désirer, c'est ce que les vrais chrétiens du pays demandent au ciel. Ils ne voudraient pas que le sang des citoyens couât comme de l'eau, et que les coupables perdissent la vie avant d'avoir fait leur paix avec Dieu. Le bon évêque travaille nuit et jour à consacrer la paix, comme c'est le devoir d'un serviteur de l'autel ; car il est écrit : *Beati pacifici*. Mais...

Le prieur s'interrompit pour pousser un profond soupir.

— Digne et révérend père, dit modestement Quentin, vous comprenez qu'il est de la plus haute importance pour les dames que j'accompagne d'avoir des renseignements exacts sur l'état du pays. Vous ferez acte de charité chrétienne si vous consentez à les leur donner.

— C'est un sujet qu'on n'aborde pas volontiers, reprit le prieur ;

ceux qui médissent des puissants, même dans l'intimité, *etiam in cubiculo*, ont à craindre que leurs paroles ne prennent des ailes pour arriver jusqu'à eux. Néanmoins, comme vous me paraissez un jeune homme de bien, et que vos dames accomplissent un saint pèlerinage, je ne vous refuserai pas mes faibles services, et je vais m'expliquer franchement.

Il promena autour de lui des yeux inquiets, et baissa la voix, comme s'il eût craint d'être entendu.

— Les Liégeois, reprit-il, ont pour instigateurs secrets de leurs mutineries des hommes de Béal; ils se disent, à tort, je l'espère, agents de Sa Majesté Louis XI, qui mérite trop le titre de Roi Très-Christien pour troubler ainsi la paix de nos contrées. Le fait est que ceux qui excitent les mécontents de Liège ne cessent de mettre son nom en avant. Il y a en outre près d'ici un seigneur de race illustre,

Hayraddin le Maugrabin.

renommé par ses exploits, mais qui est une pierre d'achoppement pour la Bourgogne et la Flandre, *lapis offensionis et petra scandali*. Il s'appelle Guillaume de la Mark.

— Autrement dit, Guillaume à la Barbe, ou le Sanglier des Ardennes.

— Et c'est un nom qu'il justifie bien, mon fils; il ressemble au sanglier de la forêt, dont les pieds écrasent, dont les défenses déchirent. Il s'est fait une bande de plus de mille hommes tout prêts à braver comme lui l'autorité de l'Eglise et des lois, et s'est rendu indépendant du duc de Bourgogne. Lui et les siens vivent de rapines, aux dépens du clergé et des laïques. *Imposuit manus in christos Domini*, il a étendu les mains sur les oints du Seigneur, sans respect pour ce qui est écrit : « Ne touchez pas à mes oints, et ne maltraitez pas mes prophètes. » Il a même exigé de notre pauvre maison, pour rançon de notre vie, de fortes sommes d'or et d'argent. Nous lui avons répondu par une supplique en latin, dans laquelle, après avoir démontré qu'il nous était impossible de payer, nous citons ces paroles de l'Apôtre : *Ne moliaris amico tuo malum, cum habet in te fiduciam*. Mais ce *Gulielmus Barbatus*, ce Guillaume de la Mark, aussi étranger aux humanités qu'à l'humanité, a répliqué dans son ridicule jargon : *Si non pagatis, brulabo monasterium vestrum*.

— C'était du latin barbare, mon bon père; mais vous en avez facilement compris le sens.

— Hélas! mon fils, la peur et la nécessité sont d'habiles intermédiaires. Nous avons été obligés de fondre les vases d'argent de notre autel pour satisfaire la rapacité de ce chef de brigands. Puisse le ciel le lui faire rendre au sextuple! *Pereat improbus! amen, amen! anathema esto!*

— Je m'étonne, dit Quentin, que le duc de Bourgogne, qui est si fort et si puissant, ne mette pas aux abois ce Sanglier, dont on m'a déjà si souvent dépeint les ravages.

— Hélas! mon fils, reprit le prieur, le duc Charles est actuelle-

ment à Pérouse, où il rassemble le ban et l'arrière-ban pour faire la guerre à la France. Ainsi, parce que le ciel a mis la désunion entre deux grands princes, le pays est dévasté par des oppresseurs subalternes. C'est à tort que le duc néglige d'arrêter les progrès de cette gangrène intérieure; car Guillaume de la Mark entretient des communications patentes avec Ranslaer et Pavillon, chefs des mécontents de Liège, et il est à craindre qu'il les pousse prochainement à quelque entreprise désespérée.

— Quoi! s'écria Quentin, l'évêque de Liège n'a-t-il plus assez de pouvoir pour contenir cet esprit turbulent? Il est important pour moi, mon bon père, d'être éclairé là-dessus.

— L'évêque, mon fils, tient l'épée de saint Pierre comme il en a les clefs. Prince séculier, protégé par la puissante maison de Bourgogne, il est aussi, comme prélat, investi de l'autorité spirituelle; et pour se faire respecter il a des gens d'armes et des soudoyers en assez grand nombre. C'est dans sa maison qu'a été élevé ce Guillaume de la Mark, qui devrait lui être attaché par de nombreux bienfaits. Mais à la cour même de l'évêque il a donné des preuves de son caractère violent et sanguinaire; il en a été chassé pour un homicide commis sur un des principaux domestiques du bon prélat. Depuis ce temps, c'est l'ennemi irréconciliable de celui qui l'a chassé; et à présent, je le dis à regret, il a ceint audacieusement ses reins et poussé son cri de guerre pour marcher contre Louis de Bourbon.

— Croyez-vous que ce bon prélat soit en danger? demanda Quentin avec une vive inquiétude.

— Hélas! mon fils, qui n'est pas en danger dans ce monde de misères? Mais Dieu me garde de vous représenter le révérend prélat comme en péril imminent! Il a des trésors, de fidèles conseillers, de braves défenseurs; nous avons en outre appris hier, par un courrier qui s'en allait à l'Est, qu'à la demande de l'évêque, Charles lui envoyait un secours de cent hommes d'armes. Ce renfort, avec la suite attachée à chaque lance, suffit pour tenir en échec Guillaume de la Mark, dont le nom soit maudit! Amen!

L'évêque de Liège.

En ce moment la conversation fut interrompue par le sacristain, qui vint, d'une voix étouffée par la colère, accuser le bohémien d'avoir employé contre les jeunes frères les plus abominables manœuvres. Hayraddin avait mêlé à leur boisson du soir un élixir enivrant, dix fois plus capiteux que le vin le plus fort, et plusieurs moines en avaient subi l'influence. Le sacristain y avait résisté; mais sa langue épaisse et sa figure empourprée attestaient que le dénonciateur lui-même n'avait pu se dérober complètement à l'action de ce breuvage néfaste. De plus, le bohémien avait chanté les vanités mondaines et les plaisirs impurs, raillé les miracles et le cordon de saint François, et traité ses serviteurs de fainéants stupides. Enfin, pratiquant la chiromancie, il avait prédit au jeune père Chérubin qu'il serait aimé d'une jolie dame qui le rendrait père d'un beau garçon.

Le père prieur écouta ces plaintes en silence; l'énormité de ces

crimes le glaçait d'horreur. Après avoir entendu jusqu'au bout la déposition du sacristain, il descendit dans la cour du couvent, et ordonna aux frères lais, sous peine des plus terribles châtimens spirituels, de prendre des foudres et des manches à balai pour expulser Hayraddin de l'enceinte sacrée.

La sentence fut exécutée en présence de Quentin Durward, qui s'abstint d'une intervention qu'il jugeait inutile. Malgré les exhortations du supérieur, la discipline infligée au coupable fut plus divertissante que formidable. Le bohémien courut au hasard dans la cour, au milieu des clameurs et du bruit des coups; mais il était rarement touché. Quelques-uns des exécuteurs le manquaient à dessein; il évitait les autres à force d'agilité, et supportait sans murmurer le petit nombre de horions qui lui tombaient sur les épaules. Le tumulte était d'autant plus grand que les moines, peu familiarisés avec cet exercice, se frappaient souvent les uns les autres. Enfin, voulant mettre fin à une scène moins édifiante que scandaleuse, le prieur ordonna d'ouvrir la poterne. Le bohémien sortit avec la rapidité de l'éclair, et s'enfuit à travers champs au clair de la lune.

Témoin de ce spectacle, Durward sentit renaître les soupçons qu'il avait déjà conçus. Le matin même, Hayraddin lui avait promis de se conduire décemment et pourtant, malgré sa parole, il avait été plus désordonné que d'habitude. Il avait sans doute un but mystérieux. Quelles que fussent ses imperfections, il ne manquait ni de bon sens ni d'empire sur lui-même. N'était-il pas vraisemblable qu'il désirait avoir avec sa tribu ou avec d'autres personnes des communications que prévenait dans le jour la vigilance de Quentin? N'employait-il pas un stratagème pour se faire chasser du couvent?

Dès que ces idées revinrent à l'esprit de Quentin, il résolut de suivre son guide; et après avoir brièvement expliqué au prieur la nécessité de ne pas perdre de vue ce répréhensible s'élança sur ses traces.

CHAPITRE XVII.

L'Espion épié.

En sortant du monastère Durward vit, aux clartés de la lune, la noire figure du bohémien, qui, fuyant avec la vitesse d'un chien battu, quittait l'unique rue du village pour entrer dans la prairie voisine.

— Mon camarade court bien, se dit-il; mais il n'est pas de force à lutter contre un homme qui dépassait les plus alertes sur les bruyères de Glen-Houlakin.

N'ayant ni manteau ni armure, le montagnard écossais put déployer une agilité qui n'avait point d'égale, même dans sa patrie, et qui ne pouvait tarder à le rapprocher même du bohémien. Toutefois, il n'avait pas l'intention de l'atteindre; il croyait plus essentiel de surveiller les démarches d'Hayraddin que d'y mettre obstacle. Le Maugrabin marchait évidemment vers un but déterminé. Ses pas ne s'étaient pas ralentis à mesure qu'il s'éloignait du couvent, et il n'avait nullement l'air d'un homme pressé de trouver un asile après avoir été chassé nuitamment d'un bon gîte.

C'étaient autant de motifs pour l'observer de près.

Sans retourner la tête, Hayraddin traversa la prairie, s'arrêta au bord d'un ruisseau qui coulait entre des aunes et des saules, et tira doucement une note de son cor.

Un coup de sifflet lui répondit. — C'est un rendez-vous, pensa Quentin; mais comment approcher assez pour savoir ce qui va s'y passer? Le bruit de mes pas, le frôlement des branches que j'écarterai me trahiront si je n'y prends garde. Pourtant, par saint André! je les dépisterai comme des daims de Glen-Isla! Ils verront que je n'ai pas étudié vainement la vénerie. Je vois deux ombres là-bas; les chances me sont contraires si ces deux hommes me découvrent et s'ils ont de mauvaises intentions, ce qui n'est guère douteux. Alors, la comtesse Isabelle perdra son pauvre ami!... Eh bien! il ne mériterait pas ce titre s'il n'était prêt à défier douze champions pour elle. N'ai-je pas croisé le fer avec Dunois, le meilleur chevalier de France? Dois-je craindre une tribu de païens? Allons, que Dieu et saint André me soient en aide! Montrons-nous ferme et prudent.

Avec une circonspection qu'il devait à ses habitudes rustiques, notre ami descendit dans le lit du ruisseau. L'eau, d'une profondeur variable, tantôt lui venait jusqu'aux genoux, tantôt lui couvrait à peine les souliers. Il était caché par les branches qui s'inclinaient sur le ruisseau, et le bruit de ses pas se confondait avec le murmure du courant.

C'était ainsi que nous-même, au jour de notre enfance, nous nous approchions des nids du corbeau méfiant.

L'Écossais s'avança sans être remarqué jusqu'à ce qu'il eût entendu distinctement la voix de ceux qu'il épiait. Se trouvant en ce moment sous un magnifique saule pleureur, il saisit une des branches pendantes, et monta sur l'arbre avec autant de vigueur que d'adresse. Il s'assit sur le tronc, et de cet observatoire, entièrement caché par le feuillage, il put reconnaître un bohémien dans l'individu qui causait avec Hayraddin. Malheureusement ils s'entretenaient dans une langue qui lui était complètement inconnue. Ils riaient beaucoup; et

comme le Maugrabin faisait le signe de se frotter les épaules avec la main, Durward en conclut qu'il racontait l'histoire de sa bastonnade. Soudain un coup de sifflet retentit dans le lointain, Hayraddin y répondit par quelques sons de cor, et l'on vit paraître un homme de haute taille, dont les formes herculéennes contrastaient avec les membres grêles des bohémiens. Un large baudrier soutenait son épée, qui était placée presque horizontalement. Les nombreux crevés de son haut-de-chausses laissaient échapper des bouillants de soie et de tafetas de couleurs variées. Cinq cents rubans au moins ralliaient cette partie de son costume à son pourpoint de buffle, dont la manche droite portait une hure de sanglier d'argent; principale pièce héraldique de son capitaine. Son petit chapeau était posé crânement sur l'oreille; ses cheveux frisés, tombant de chaque côté d'une grosse figure, se confondaient avec une barbe colossale. Il tenait à la main une longue lance, et tout son équipement annonçait un de ces aventuriers allemands, appelés lansquenets, qui jouaient un rôle si formidable dans l'infanterie du quinzième siècle. Ces mercenaires étaient des soudards féroces et rapaces. Suivant une légende accréditée parmi eux ils devaient être repoussés du paradis à cause de leurs vices, et de l'enfer en raison de leur insubordination sans frein; aussi agissaient-ils comme s'ils n'eussent jamais songé à entrer au ciel ou à éviter l'éternel supplice.

— Donner und blitz! tonnerre et éclairs! dit le lansquenet, qui parlait une espèce de patois franco-allemand qu'il serait impossible de rendre, pourquoi m'avez-vous fait attendre trois nuits?

— Je n'ai pu vous voir plus tôt, mein herr, dit Hayraddin d'un ton soumis, mes moindres actions sont épiées par un jeune Écossais qui voit aussi clair qu'un chat sauvage. Il a déjà des soupçons sur mon compte; s'ils se confirmaient, je serais un homme mort, et il reconduirait les femmes en France.

— Was henker! s'écria le lansquenet: nous sommes trois, nous les attaquons demain, et nous enlèverons les femmes sans plus tarder. Tu m'as dit que les deux valets étaient des lâches; charge-toi d'eux, toi et ton camarade, et que le diable m'emporte si je ne viens pas à bout de ce chat sauvage d'Écosse!

— Vous aurez affaire à forte partie, d'autant plus que nous ne valons pas grand-chose l'épée à la main. Cet Écossais s'est mesuré avec le meilleur chevalier de France, et s'en est tiré à son honneur. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'il avait pressé Dunois assez vivement.

— Hagel und sturmvetter! grêle et tempête! c'est là lâcheté qui te fait parler.

— Je ne suis pas plus lâche que vous, dit Hayraddin; mais mon affaire n'est pas de me battre. Si vous restez dans les termes de nos conventions, c'est bien; sinon je conduis les dames au palais de l'évêque, où Guillaume de la Marek pourra s'en emparer, pourvu qu'il ait la moitié des forces dont il prétendait disposer la semaine dernière.

— Potz tausend! nos forces sont encore augmentées; mais il est question de cent lances de Bourgogne! A cinq hommes par lance, comme c'est la règle, cela fait cinq cents hommes, et crois bien qu'alors il faudra moins songer à attaquer qu'à nous défendre, car l'évêque a déjà bon nombre de soldats.

— Faites donc ce qui est convenu, reprit le Maugrabin; maintenez votre embuscade à la Croix-des-Trois-Rois, ou renoncez à l'entreprise...

— Renoncer à marier cette riche héritière avec mon noble chef!... Teufel!... je passerais plutôt par l'enfer! Quelle belle affaire, mein Gott! nous serons tous princes et ducs; nous aurons la clef de la cave, de belles pièces de monnaie française, et peut-être même les jolies fillettes dont l'homme à la Barbe se lassera!

— L'embuscade se fera donc à la Croix-des-Trois-Rois?

— Oui, mein Gott! Tu vas jurer d'y amener tes voyageurs; ils descendront de cheval pour se mettre à genoux devant la croix, comme tout le monde le fait, excepté les noirs païens comme toi. Alors nous fondrons sur eux, et les dames sont à nous!

— Fort bien; mais je ne me suis engagé à cette trahison nécessaire qu'à une condition. Je ne veux pas qu'on touche un seul cheveu de la tête du jeune homme. Si vous me jurez de l'épargner, par les Trois-Rois morts de Cologne, je vous jurerai par les Sept-Dormants de vous servir avec fidélité. Si vous manquez à votre parole, les Sept-Dormants vous éveilleront pendant sept nuits, et la huitième ils vous étrangleront.

— Mais donner und hagel! tonnerre et grêle! pourquoi tiens-tu tant à la vie de ce garçon, qui n'est pas ton parent?

— Que vous importe, honnête Heinrich! les uns aiment à couper la gorge, les autres à la protéger. Jurez-moi donc que vous n'attendrez pas à sa vie, ou, par l'étoile Aldebaran! cette affaire n'ira pas plus loin. Jurez par les Trois-Rois de Cologne, comme vous les appelez! Je sais que vous faites fi de tout autre serment.

— Du bist ein comischer man, tu es un original, dit le lansquenet, je jure...

— Pas encore, interrompit le Maugrabin; tournez-vous, brave lansquenet, et regardez l'Orient. Sans cela, les Trois-Rois ne pourraient vous entendre.

Le lansquenet prêta ce serment avec les formalités qu'on exigeait de lui.

— Je serai exact, dit-il ensuite. Décidément l'endroit me convient, d'autant plus qu'il n'est qu'à cinq milles d'ici; mais, pour assurer le succès, ne serait-il pas bon de placer un peloton de cavaliers sur l'autre route, à gauche de l'auberge, pour surprendre nos voyageurs, s'il leur prenait fantaisie de passer par là ?

Le bohémien réfléchit un moment, et répondit : — Non, l'apparition d'un détachement pourrait inquiéter la garnison de Namur, et il s'ensuivrait un combat dont l'issue serait douteuse. D'ailleurs nous passerons sur la rive droite de la Meuse. En ma qualité de guide, je puis mener mes gens par où je veux; et mon Écossais, malgré sa finesse, ne s'est jamais avisé de demander son chemin à d'autres qu'à moi. Je lui ai été recommandé par un ami sûr, dont la parole n'inspire aucune défiance quand on ne le connaît pas.

— Écoute, ami Hayraddin, j'ai une question à t'adresser. Ton frère passait, comme toi, pour astrologue et sorcier. Comment se fait-il que ni l'un ni l'autre vous n'ayez prédit qu'il serait pendu ?

— Je vais vous répondre, Heinrich. Si j'avais su que mon frère était assez fou pour conter au duc Charles les projets du roi Louis, j'aurais annoncé sa mort aussi sûrement que je prévois le beau temps en juillet. Louis a des oreilles et des mains à la cour de Bourgogne, et les conseillers de Charles aiment autant le son de l'or français que vous pouvez aimer le glouglou de la bouteille. Mais adieu, soyez exact. Il faut que j'attende mon Écossais matinal à une portée de flèche de la bauge de ces pourceaux monastiques. Autrement il m'accuserait d'avoir fait une excursion pour contrecarrer le succès de son voyage.

— Prends d'abord une petite goutte de cordial, dit le lansquenet en lui présentant un flacon. Mais j'oublie : tu as la sottise de ne boire que de l'eau, comme un vil vassal de Mahomet Termagant.

— Tu es toi-même un vassal de la pinte et la chopine, répliqua le bohémien. Je ne suis pas étonné que tu sois seulement chargé de l'exécution violente de projets combinés par des têtes plus saines. Pour cacher ses pensées ou connaître celles des autres, il ne faut pas boire de vin. Mais à quoi bon te sermonner, toi qui es aussi éternellement altéré que les sables de l'Arabie ? Adieu ! emmène mon camarade Tuisco, dont la présence auprès du monastère exciterait les soupçons.

Les deux complices se séparèrent après s'être renouvelé la promesse de se retrouver à la Croix-des-Trois-Rois.

Lorsqu'ils eurent disparu, Quentin Durward descendit de sa cachette, tout ému du plan infernal qu'il venait de découvrir. Craignant de rencontrer le Maugrabin, il fit un long détour dans des sentiers raboteux, et rentra au monastère par une autre porte que celle qu'il avait prise pour sortir.

Chemin faisant, il réfléchit au moyen d'éviter l'embuscade. En entendant Hayraddin dévoiler sa trahison, il avait d'abord formé la résolution de le mettre à mort à l'issue de la conférence; mais il avait été désarmé par l'insistance que le bohémien avait mise à lui sauver la vie. Il se décida à l'épargner, à ne pas cesser même de l'employer comme guide, en prenant des précautions pour assurer le salut de la dame à laquelle il était dévoué. Mais où aller ?

Les comtesses de Croye ne pouvaient espérer d'asile ni en Bourgogne, d'où elles avaient fui, ni en France, d'où elles avaient été pour ainsi dire expulsées. La violence du duc Charles était peut-être moins à craindre pour elles que la politique froide et tyrannique du roi Louis.

Après une longue méditation, Durward prit le parti de se rendre à Liège par la rive gauche de la Meuse, et de mettre les dames sous la protection de l'évêque, conformément à ses instructions. Il était certain que le prélat aurait la volonté de les protéger, et probable qu'il en aurait le pouvoir s'il avait reçu le renfort bourguignon. En admettant qu'il fût menacé par Guillaume de la Marek et les insurgés de Liège, il était encore en état d'envoyer ses parents en Allemagne avec une bonne escorte après les avoir gardées quelque temps.

Il ne saurait y avoir de méditation complètement exempte de considérations personnelles. Quentin se dit qu'en l'exposant de sang-froid à la mort ou à la captivité, le roi Louis l'avait dégagé de ses serments. L'archer de la garde écossaise était donc en droit de donner sa démission. Rien ne l'empêchait d'offrir ses services à l'évêque de Liège, qui devait avoir besoin d'hommes d'armes; et ne lui était-il pas possible d'obtenir un commandement grâce au crédit de ses belles amies, qui, la plus âgée surtout, le traitaient si familièrement ? Ne pouvait-il être chargé de conduire les dames de Croye dans une retraite plus sûre que le pays de Liège ?

Elles avaient parlé en plaisantant de lever les vassaux de la comtesse Isabelle et de s'enfermer dans son château, à l'exemple de tant d'autres seigneurs qui bravaient, au fond de leurs manoirs, les périls de ces temps orageux. Elles avaient en riant demandé à Quentin s'il accepterait le dangereux honneur d'être leur sénéchal; et comme il s'était empressé de répondre affirmativement, elles l'avaient nommé, séance tenante, en lui permettant de leur baiser la main. Il lui avait semblé que celle de la comtesse Isabelle, une des plus charmantes auxquelles un vassal eût jamais rendu un pareil hommage, tremblait

sous ses lèvres, qui s'y attachaient plus longtemps que ne l'exigeait le cérémonial. Il avait vu les joues de la jeune fille se colorer, l'embarras se peindre dans ses yeux. Ces incidents ne pouvaient-ils avoir des conséquences ? Quel homme de cœur, à l'âge de Quentin, n'aurait mis les idées qu'ils éveillaient au nombre des motifs déterminants de sa conduite ?

Maintenant, jusqu'à quel point devait-il employer comme guide l'infidèle bohémien ? Il ne voulait pas le tuer; mais lui donner congé sans réserve, c'était envoyer au camp de Guillaume de la Marek un traître qui l'instruirait de la marche des comtesses. Il pensa à confier son embarras au prieur, en l'invitant à retenir de force le bohémien jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées au palais épiscopal; mais, en y réfléchissant, il n'osa pas faire cette proposition à un homme que son âge et sa profession rendaient timide, qui tenait avant toute chose à la sécurité de son couvent, et qui tremblait au seul nom du Sanglier des Ardennes.

Enfin Durward arrêta un plan d'opérations qui lui parut d'autant meilleur que l'exécution dépendait entièrement de lui, et que, pour soutenir la cause d'Isabelle, il se sentait capable de tout. Sans se dissimuler les dangers de la situation, il leur opposait un cœur ferme et hardi; il était pareil à un homme chargé d'un fardeau dont il appréciait la pesanteur, mais qu'il est sûr de pouvoir supporter.

Ses projets venaient d'être arrêtés, quand il arriva au couvent. La porte lui fut ouverte par un religieux, le père François, que le prieur avait aposté tout exprès.

— Nos frères sont au chœur, lui dit le moine; ils vont passer la nuit en prières pour demander au ciel pardon des scandales qui ont affligé la communauté. Vous plairait-il de prendre part à leurs dévotions ?

— J'y consentirais volontiers, mon père, répondit Quentin, mais vous voyez que mes habits sont mouillés, et que je n'ai pas trop de la nuit pour les sécher. Je vous demanderai donc la permission de m'installer jusqu'au jour auprès du feu de la cuisine.

Il lui importait qu'il ne restât de son excursion aucune trace dont le bohémien pût s'apercevoir.

Non-seulement le père François souscrivit à sa requête, mais encore il voulut lui tenir compagnie. C'était pour Durward une excellente occasion d'obtenir les éclaircissements qu'il désirait avoir sur les deux routes dont Hayraddin et le lansquenet avaient parlé.

Le père François, qui avait fait souvent au dehors les affaires du couvent, était, de tous les membres de la communauté, le plus propre à donner les renseignements nécessaires. Il fit observer que les dames dont Quentin était censé le majordome devaient, en leur qualité de pèlerines, prendre la rive droite de la Meuse. Les reliques des Mages d'Orient, nommées par l'Église catholique Gaspar, Melchior et Balthasar, s'étaient arrêtées à la Croix-des-Trois-Rois pendant leur translation à Cologne; et de bonnes pèlerines ne pouvaient se dispenser de visiter ce lieu consacré par de nombreux miracles.

— Ces dames, lui répondit Quentin, se garderont bien de manquer aucune des saintes stations, elles se rendront certainement à celle de la Croix; mais on leur a dit que les hommes d'armes du féroce Guillaume rôdaient sur la rive droite de la Meuse.

— A Dieu ne plaise, s'écria le père François, que le Sanglier des Ardennes établisse déjà son bogue si près de nous !... Au reste, quand cela serait, le fleuve met une barrière entre nous et lui.

— Mais, si nous le traversons, reprit l'Écossais, il ne mettra point de barrière entre mes dames et les pillards.

— Le ciel protégera les siens, jeune homme ! Les Rois de la bienheureuse Cologne, qui n'y souffrent aucun juif, aucun infidèle, pourraient-ils mettre en oubli des pèlerins amenés à leur chasse pour de pieuses intentions ? Les laisseraient-ils piller par ce misérable Sanglier des Ardennes, plus cruel à lui seul que tous les Sarrasins du désert ?

Catholique fervent, Quentin était tenu de croire à la protection spéciale de Gaspar, Melchior et Balthasar; mais il fut frappé de l'idée qu'Isabelle et lui ne pouvaient guère compter sur l'appui des Mages, puisqu'en prenant le rôle de pèlerines les dames avaient obéi à des considérations mondaines. Il résolut donc d'éviter, autant que possible, de les mettre dans le cas d'avoir besoin d'une intervention miraculeuse. En même temps, dans la simplicité de sa foi, il fit vœu d'aller lui-même en pèlerinage à la chasse des trois Rois, pourvu qu'excusant la supercherie de celles qu'il protégeait, ces saints personnages en assurassent le succès.

Afin de contracter une obligation solennelle, il pria le père François de lui indiquer une des chapelles placées sur les bords de l'église conventuelle. Là il ratifia avec une dévotion sincère le vœu qu'il avait fait intérieurement. Le son lointain des hymnes, les ténèbres de la nuit, la faible lueur d'une lampe qui brûlait dans le sanctuaire, tout contribua à placer Quentin dans les conditions où l'esprit reconnaît le plus facilement sa faiblesse, et recherche cette assistance surnaturelle que dans tous les cultes obtiennent exclusivement le repentir et les bonnes résolutions. Ce n'était pas la faute de Quentin si son vœu s'adressait à des reliques équivoques; mais son but étant louable, ses prières furent sans doute agréables au vrai Dieu, qui tient compte des intentions plutôt que des rites, et aux yeux duquel la piété réelle d'un païen a plus de prix que l'hypocrisie d'un pharisien.

Après s'être recommandé, ainsi que ses compagnes, aux saints et à la Providence, Quentin regagna sa chambre, laissant le moine édifié de sa ferveur.

CHAPITRE XVIII.

La Chiromancie.

A la pointe du jour, Quentin Durward éveilla ses serviteurs, et s'occupa des préparatifs du départ avec une sollicitude toute particulière. Pour prévenir les petits accidents qui causent souvent de grands retards, il inspecta lui-même les brides, les mors et harnais. Il fit donner à manger aux chevaux, afin de les mettre en état de soutenir les fatigues d'une longue marche, ou, au besoin, d'une fuite précipitée; puis, retournant à sa cellule, il laça avec soin toutes les pièces de son armure, et ceignit son épée en homme qui prévoit le danger et qui a pris la résolution de le repousser énergiquement.

Ces sentiments généreux donnèrent à ses manières une dignité que les dames de Croye n'avaient pas encore remarquée en lui. Ce qu'il les avait charmées chez le jeune Écossais, c'était la grâce, la naïveté, la finesse nuée à la simplicité qu'il devait à son éducation solitaire; mais jamais elles ne lui avaient trouvé l'allure si fière et si hautaine.

Il leur donna à entendre qu'il était essentiel de partir plus tôt que de coutume. En conséquence, elles déjeunèrent à la hâte, et se mirent en route après avoir reconnu l'hospitalité des moines par une donation plus conforme à leur rang qu'à leurs dehors. Cette largesse n'excita cependant pas d'étonnement; on les croyait Anglaises, et, au quinzième siècle comme de nos jours, on supposait aux habitants de la Grande-Bretagne des richesses considérables.

Au moment où elles montèrent à cheval, le prieur les bénit, et dit à Quentin : — Je vous félicite de l'absence de votre guide païen. Mieux vaut trébucher en route que d'être soutenu par le bras d'un brigand.

Quentin ne partageait pas cette opinion; quoique redoutant les artifices du Maugrabin, il croyait pouvoir l'utiliser, et déjouer des trames dont il savait désormais le but. Il eût été fâché de ne pas le revoir; mais ses inquiétudes se dissipèrent promptement, car à cent pas du monastère Hayraddin se présenta monté sur son petit cheval vif et sauvage.

La route longeait le ruisseau au bord duquel avait eu lieu la mystérieuse conférence de la veille, et, quelques instants après l'arrivée du bohémien, Quentin passa devant le saule dont les branches l'avaient abrité. Sous l'influence des souvenirs que cette vue évoqua, il entra brusquement en conversation avec son guide, auquel il avait à peine adressé la parole.

— Où as-tu logé cette nuit, profane ?

— Vous le devinerez en regardant mon caban, dit le bohémien; et il montra ses habits couverts de foin.

— Une meule est un bon lit pour un astrologue, un païen qui raille notre sainte religion et ses ministres n'est pas digne d'en avoir un semblable.

— Il était meilleur pour mon ami Klepper que pour moi, repartit Hayraddin en caressant la crinière de son cheval : il a eu en même temps le vivre et le coucher. Les tonsurés l'avaient lâché dans la campagne, comme si le cheval d'un homme judicieux eût pu donner à ce couvent d'ânes la maladie du bon sens. Par bonheur, Klepper m'entend quand je siffle, et me suit avec la fidélité d'un chien. Sans cela, nous ne nous serions jamais revus, et vous auriez été obligé à votre tour de siffler pour appeler un guide.

— Je t'ai déjà dit, s'écria Quentin d'un ton sévère, de l'observer quand tu es avec des gens honorables, ce qui, je crois, t'est rarement arrivé jusqu'à ce jour. Je te connais pour un infâme blasphémateur; si je découvrais que tu es aussi un guide infidèle, je te promets que mon poignard écossais aurait bientôt fait connaissance avec ton cœur païen, quoique ce fût un meurtre aussi ignoble que celui d'un pourceau.

— Le sanglier est proche parent du pourceau, dit le bohémien : il y a pourtant des gens qui trouvent à le tuer honneur, plaisir et profit.

Il prononça ces mots sans baisser les yeux sous le regard pénétrant de Durward, et sans se départir du ton d'indifférence caustique qu'il affectait dans son langage.

Son assurance étonna l'Écossais, qui jugea inutile d'essayer d'entrer en lutte avec lui. Il ne se souciait pas de soutenir une conversation sur son histoire et ses pensées, que le Maugrabin semblait connaître, et il alla prendre auprès des dames son poste accoutumé.

Nous avons déjà dit qu'une grande familiarité s'était établie entre l'archer et ses compagnes. La comtesse Hameline le traitait en égal depuis qu'elle était convaincue de sa noblesse. Isabelle lui témoignait moins ouvertement sa sympathie; néanmoins, malgré sa réserve, elle laissait voir que la société et la conversation de l'Écossais ne lui étaient pas indifférentes.

Rien ne donne plus d'animation à un jeune homme que la certitude de plaire. Le nôtre avait donc, au commencement du voyage, égayé sa belle protégée par des saillies; il avait échanté des chansons dans sa langue natale; il avait essayé de raconter ses traditions nationales

dans un français dont les incorrections étaient aussi divertissantes que les récits eux-mêmes; mais dans cette matinée d'anxiété il chevacha près des dames de Croye sans chercher à les récréer, et elles ne purent s'empêcher de trouver sa taciturnité singulière.

— Notre jeune compagnon a vu un loup, dit dame Hameline faisant allusion à une superstition antique : cette vue lui a fait perdre la langue.

— Il serait plus juste de dire que j'ai dépisté un renard, pensa Quentin; mais il n'exprima pas son idée.

— Vous portez-vous bien, seigneur Quentin ? dit la comtesse Isabelle d'un ton d'intérêt dont elle rougit craignant de s'être trop avancée.

— Il a fait la débauche avec les moines, dit dame Hameline. Les Écossais sont comme les Allemands, ils épuisent toute leur gaieté en buvant du vin du Rhin, de sorte qu'ils arrivent au bal en chancelant, et chez les dames avec un mal de tête.

— Nobles dames, reprit Quentin, je ne mérite pas vos reproches. Les bons frères ont consacré la nuit presque entière à des exercices de piété; et pour moi, je n'ai bu qu'une tasse de leur vin le plus ordinaire.

— C'est cette chétive pitance qui l'a mis de mauvaise humeur, dit la comtesse Isabelle. Consolez-vous, seigneur Quentin; si nous visitons jamais ensemble mon vieux château de Braquemont, dussé-je vous servir d'échanson, vous goûterez du vin qui l'emporte sur le Hochheimer ou le Johannisberg.

— Noble dame, un verre d'eau de votre main...

Quentin n'acheva pas; sa voix tremblait. Isabelle eut l'air de n'avoir pas remarqué l'accent de tendresse avec lequel il avait insisté sur le pronom possessif.

— Ce vin, reprit-elle, a été mis dans les vastes caves de Braquemont par mon bisaïeul le rhingrave Gotfried...

— Qui obtint la main de votre bisaïeule, interrompit Hameline, en triomphant au grand tournoi de Strasbourg, où dix chevaliers périrent dans la lice. Mais ces jours sont passés; personne ne songe plus à braver les périls pour se distinguer ou pour défendre la beauté!

Hameline avait pris le ton que prennent encore aujourd'hui les beautés sur le retour quand elles gémissent de la grossièreté du siècle. Quentin se permit de répondre que l'esprit chevaleresque vivait toujours, et qu'on le retrouverait encore dans le cœur des gentils-hommes écossais s'il disparaissait du reste de la terre.

— L'entendez-vous, s'écria dame Hameline, il voudrait nous persuader que son pays froid et stérile a conservé le noble feu qui s'est éteint en France et en Allemagne! le pauvre jeune homme est comme un montagnard suisse, amoureux fou de sa patrie! il va nous parler tout à l'heure des vignes et des oliviers d'Écosse!

— Non, madame; si nous avons de l'huile et du vin dans nos montagnes, nos armes enlèvent ces produits à des contrées plus favorisées du ciel. Ce que l'Écosse a de meilleur c'est un honneur sans tache, une foi sans bornes; si vous y croyez, vous allez être à même de me le prouver : car ils constituent l'unique garantie de salut que j'aie à vous offrir.

— Quel mystère ! dit Hameline. Nous sommes donc exposées à un danger imminent ?

— Je le lisais dans ses yeux depuis une heure. Vierge sainte ! que va-t-il nous arriver ?

— Rien, je l'espère, répondit Durward, mais oserai-je vous demander si vous vous fiez à moi ?

— Assurément, reprit Hameline; mais pourquoi cette question, jusqu'à quel point nous demandez-vous notre confiance ?

— Je vous accorde la mienne sans conditions, dit Isabelle. Si vous étiez capable de nous tromper, Quentin, je ne chercherais plus la vérité qu'au ciel.

— Nobles dames, repartit Durward enthousiasmé, vous ne faites que me rendre justice. J'ai l'intention de suivre la rive gauche jusqu'à Liège, au lieu de traverser la Meuse à Namur. En cela je m'écarte des ordres que j'ai reçus du roi Louis et des instructions qui ont été données au guide; mais j'ai appris au convent que des maraudeurs infestaient la rive droite du fleuve, et que des compagnies bourguignonnes marchaient contre eux; les deux partis sont également à craindre pour vous; voulez-vous m'accorder l'autorisation de changer notre itinéraire ?

— Très-volontiers, dit Isabelle.

— Ma nièce, dit Hameline, je crois comme vous que ce jeune homme nous porte intérêt, mais les instructions de Louis XI sont si précises !

— Et pourquoi y aurais-je égard ? s'écria la jeune comtesse. Dieu soit loué ! je ne suis pas sa sujette, et, quand je l'implorais, il a abusé de la confiance qu'il m'avait demandée. Ce serait faire injure à ce jeune gentilhomme que de mettre un instant sa parole en balance avec les injonctions d'un despote égoïste.

— Que Dieu vous récompense de ce que vous venez de dire ! s'écria Quentin avec transport. Si je ne justifie pas votre bonne opinion, je mériterai d'être écartelé dans cette vie et brûlé dans l'autre.

A ces mots, il éperonna son cheval et rejoignit le bohémien.

Ce personnage, s'il n'était pas disposé à pardonner, avait du moins

un caractère passif. Les injures et les menaces glissaient sur lui, et il accueillait Quentin comme s'il n'y eût eu entre eux aucune altercation.

— Le chien n'aboie pas, pensa l'Écossais, il attend le moment où il pourra me sauter à la gorge; mais nous verrons si on peut battre un traître avec ses propres armes... Eh bien, honnête Hayraddin, depuis dix jours que tu voyages avec nous tu ne nous as pas montré un seul échantillon de ta science divinatoire, et pourtant tu l'as prodiguée aux moines de tous les couvents au risque de passer la nuit sur une meule de foin.

— Vous ne m'avez jamais demandé de preuves de mes talents, dit le chiromancien. Vous êtes comme tout le monde, prêt à ridiculiser les mystères que vous ne comprenez pas.

— Voyons ce que tu sais faire, répartit Quentin; et ôtant son gant, il tendit la main au zingaro.

Hayraddin examina avec soin les lignes qui se croisaient sur la paume de cette main; il nota non moins attentivement les petites ondulations qui s'élevaient à la naissance des doigts, et qu'on croyait alors en rapport aussi intime avec le caractère, les habitudes et la destinée que passent pour l'être de nos jours les organes du cerveau.

— Voici, dit Hayraddin, une main qui parle de travaux accomplis et de dangers affrontés. Elle a fait de bonne heure connaissance avec la garde de l'épée, et pourtant elle a touché également les fermoirs du missel.

— Tu peux avoir pris des renseignements sur mon passé; dis-moi quelque chose de l'avenir.

— Cette ligne qui part du mont de Vénus, ne s'arrête pas brusquement; mais se rattachant à la ligne de vie, elle annonce une grande fortune obtenue par un mariage. L'influence d'un amour heureux vous placera au nombre des plus riches seigneurs.

— Ce sont les promesses que tu fais à tous ceux qui te consultent. Elles rentrent dans les ressources ordinaires de ton art.

— Je dis la vérité. Il est également certain que vous serez bientôt exposé à un grand danger. Cette ligne d'un rouge de sang, qui coupe transversalement la ligne principale, présage des coups d'épée et autres violences auxquelles vous n'échapperez que par l'attachement d'un ami dévoué.

— Toi peut-être! s'écria Quentin indigné de ce que le devin voulait abuser de sa crédulité et se faire valoir en prédisant les conséquences de sa propre trahison.

— Mon art ne m'apprend rien de ce qui me concerne.

— En ce cas, les sorciers de mon pays sont plus habiles; car ils savent prévoir les périls qui les menacent. Je n'ai pas quitté mes montagnes sans avoir acquis un peu de cette seconde vue dont leurs habitants sont doués, et je vais t'en donner une preuve en échange de ta chiromancie. Hayraddin, le danger qui me menace est sur la rive droite du fleuve; j'y échapperai en me rendant à Liège par la rive gauche.

Le guide écouta cette déclaration avec une apathie incompréhensible eu égard aux circonstances où il se trouvait.

— Si vous accomplissez votre projet, dit-il, le péril passera de vous à moi.

— Il me semblait que tu ne pouvais rien présager de ta propre destinée?

— C'est vrai, mon art est impuissant dans ce cas; mais, pour peu qu'on connaisse Louis de Valois, il est facile d'affirmer d'avance qu'il fera pendre votre guide, parce qu'il vous aura plu de vous écarter de l'itinéraire tracé.

— Si j'arrive en paix au terme de mon voyage, ce changement ne sera-t-il pas suffisamment excusé?

— Oui, répartit le bohémien; mais êtes-vous sûr que la manière dont vous espérez finir votre pèlerinage soit conforme aux intentions du roi?

— Pourquoi en aurait-il d'autres que celles qu'il m'a manifestées?

— Simplement parce que le but que se propose le Roi Très-Christien est toujours celui qu'il avoue le moins. Quand il envoie douze ambassadeurs, que je sois pendu un an avant mon heure si onze d'entre eux n'ont au fond de l'encrier des secrets que la plume n'a pas tracés sur leurs lettres de créance!

— Peu m'importent vos soupçons absurdes; ma mission est de conduire ces dames à Liège, et je prends sur moi de changer de route. Celle que j'adopte est la plus directe; en passant sur la rive gauche de la Meuse, nous perdrons du temps, et nous nous fatiguerons en pure perte. A quoi bon?

— Les pèlerins qui vont à Cologne ne descendent presque jamais la Meuse jusqu'à Liège; et en ne se conformant pas à l'usage, vos dames se rendront suspectes.

— Si on nous questionne, nous dirons que nous avons voulu éviter les soldats du duc de Gueldre, ou les écorcheurs de Guillaume de la Marek.

— Comme vous voudrez, mon bon seigneur: je suis à vos ordres pour vous conduire par une route ou par l'autre; c'est vous seul qui êtes responsable envers votre maître.

Quentin fut surpris de la facilité avec laquelle Hayraddin consentait au changement d'itinéraire; mais il en fut en même temps charmé.

Il avait besoin du guide, et il craignait que, voyant sa perfidie découverte, le bohémien ne se portât à quelque extrémité. Il se félicitait de pouvoir le garder auprès de lui, afin de l'empêcher de communiquer avec les agents du Sanglier.

La cavalcade suivit donc la rive gauche de la Meuse, et elle marcha si rapidement, que le lendemain matin elle arriva au beau château de Schonwaldt, à environ un mille de Liège. C'était là que s'était fixé l'évêque, sous prétexte de rétablir sa santé, mais en réalité pour se garantir de l'insurrection, qui pouvait éclater d'un moment à l'autre.

Au moment où nos voyageurs approchaient des murailles, le prélat revenait de la ville, où il avait célébré la grand-messe. Il était à la tête d'un magnifique cortège de fonctionnaires ecclésiastiques, civils et militaires; comme le dit une vieille ballade:

Maint porte-croix le précédait,
Mainte lance suivait derrière.

La procession longea les rives verdoyantes de la Meuse, et s'enroula sous la voûte énorme d'un portail gothique. Quentin, en s'avancant, remarqua des symptômes d'inquiétude qui contrastaient avec l'étalage de faste et de puissance dont il avait été d'abord frappé. De forts détachements circulaient autour du manoir, et l'état des fortifications prouvait que le prélat avait cru devoir s'entourer de toutes les précautions défensives de l'art militaire.

Dès que les dames de Croye eurent été annoncées, on les introduisit cérémonieusement dans la grande salle, où Louis de Bourbon, au milieu de sa petite cour, leur fit l'accueil le plus cordial. Il ne voulut pas leur permettre de lui baiser la main, mais les embrassa avec la galanterie d'un prince qui appréciait la beauté et la sainte affection d'un pasteur pour ses ouailles.

Louis de Bourbon, évêque régnant de Liège, avait un cœur généreux et bienveillant. Il n'avait pas toujours conformé ses mœurs aux règles strictes de sa profession cléricale; mais il ne s'était jamais départi de la franchise et de la loyauté qui caractérisaient son illustre maison. Renonçant aux écarts de sa jeunesse, il avait récemment adopté des habitudes plus dignes d'un prélat, sans donner dans un excès de sévérité ascétique. Aimé de ses voisins pour sa magnificence et sa libéralité, il gouvernait avec une nonchalance qui, loin d'apaiser des sujets insubordonnés, les encourageait à la révolte.

Le duc de Bourgogne s'était déclaré l'allié de Louis de Bourbon, au point de se considérer comme souverain de l'évêché conjointement avec lui. Il savait gré au prélat de ne pas contester ces prétentions peu fondées, et l'en récompensait en le soutenant à tout propos avec l'impétueuse ardeur qui le distinguait.

— Liège est à moi, disait-il souvent; l'évêque est mon frère; — et en effet, Charles avait eu pour première femme la sœur de l'évêque; — ceux qui oseront l'attaquer auront affaire à Charles de Bourgogne.

Comme on connaissait le caractère et la puissance du duc, cette menace aurait fait trembler d'autres hommes que les mécontents de Liège, où, suivant l'expression d'un vieux proverbe, la richesse troublait l'esprit.

Le prélat promit aux dames de Croye de les servir à la cour de Bourgogne, et il se flatta d'y réussir d'autant mieux que Campo-Basso était en discrédit. Il s'engagea de même à les protéger; mais le soupçon d'il accompagna ces paroles prouvait qu'il avait conscience de sa faiblesse.

— En tout cas, dit-il, mes chères filles, je n'abandonnerai jamais la brebis au loup dévorant. Je suis un homme de paix, quoique ma résidence retentisse maintenant du bruit des armes. Soyez convaincues que je veillerai à votre sûreté comme à la mienne. Si les affaires empiraient, je vous procurerais un sauf-conduit pour l'Allemagne. La volonté même de notre frère et protecteur Charles de Bourgogne ne saurait nous contraindre à disposer de vous contrairement à vos vœux. Il nous est impossible, hélas! de vous envoyer dans un couvent, car l'influence des enfants de Bélial sur les Liégeois est telle, qu'en dehors de ce château, nous ne connaissons point de retraite où notre autorité soit respectée. Ici vous êtes les bienvenues, et nous assurerons un traitement honorable à votre suite, surtout à ce jeune homme que vous nous recommandez, et auquel nous accordons notre bénédiction.

Quentin s'agenouilla comme il le devait pour recevoir la bénédiction épiscopale.

— Pour vous, mes chères filles, reprit Louis de Bourbon, vous demeurerez avec ma sœur Isabelle, chanoinesse de Trèves. Vous pouvez y vivre en tout honneur, même sous le toit d'un vieux garçon comme l'évêque de Liège.

Il conduisit galamment les dames à l'appartement de sa sœur. Son intendant, qui, ayant reçu l'ordre du diocèse, était à moitié ecclésiastique et à moitié séculier, se chargea d'offrir à Quentin l'hospitalité. Les autres personnes de la suite furent confiées aux officiers subalternes.

L'Écossais ne put s'empêcher de remarquer que le bohémien, si mal accueilli dans les monastères, était reçu sans objection chez ce prélat fastueux et même un peu mondain.

CHAPITRE XIX.

La Ville.

Séparé d'Isabelle, dont les yeux avaient été pendant tant de jours son étoile polaire, Quentin se sentit le cœur vide et glacé; malgré les vicissitudes auxquelles sa vie avait été soumise, jamais il n'avait éprouvé de semblable impression.

Sans doute, du moment que la comtesse avait un domicile fixe, l'intimité inévitable qui l'avait unie à Quentin devait nécessairement cesser; car sous quel prétexte aurait-elle souffert les assiduités d'un jeune et galant écuyer? Mais pour être forcée, cette séparation n'en était pas moins cruelle. La fierté de Durward se révoltait à l'idée qu'on le quittait comme un conducteur vulgaire dont la tâche était accomplie. Ses yeux laissèrent même échapper quelques larmes sur les ruines de ces châteaux aériens qu'il avait bâtis avec tant d'ardeur pendant ce trop délicieux voyage. Il fit un effort énergique, mais d'abord inutile, pour sortir de son abattement. Cédant à des sentiments qu'il ne pouvait étouffer, il s'assit dans l'embrasure d'une des fenêtres qui éclairaient la grande salle gothique de Schonwaldt. Là, il rêva à sa mauvaise fortune qui ne lui avait pas accordé un rang assez élevé pour lui permettre de donner suite à ses téméraires aspirations.

Il essaya de se distraire en écrivant des dépêches qui annonçaient l'arrivée des dames de Croye à Liège. Il fit un paquet, qu'il chargea Charlot, un de ses compagnons, de porter à la cour de Louis XI; puis il retomba dans sa mélancolie.

Il en fut enfin tiré par la vue d'un livre déposé sur la tablette de la fenêtre. C'était un vieux roman, récemment imprimé à Strasbourg, et intitulé : *Comment un simple écuyer aima la fille du roi de Hongrie*.

Il avait commencé la lecture d'une histoire si analogue à la sienne, quand on lui frappa sur l'épaule. En levant les yeux, il vit le bohémien debout près de lui.

La présence d'Hayraddin ne lui avait jamais été agréable, elle lui était devenue odieuse depuis la trahison qu'il avait découverte; aussi dit-il d'un ton sévère :

— Pourquoi oses-tu prendre la liberté de toucher un gentilhomme et un chrétien ?

— Uniquement, répliqua le bohémien, parce que je voulais savoir si le gentilhomme chrétien avait perdu la vue, l'ouïe et le sentiment. Je vous parle depuis cinq minutes, et vous restez en contemplation devant ce papier jaune, comme si c'était un charme pour vous changer en statue, et qu'il eût déjà à moitié opéré.

— Eh bien, que veux-tu ? Parle, et va-t'en !

— Je veux ce que veulent tous les hommes, quoique peu en soient contents : un salaire. Il m'est dû dix couronnes d'or pour avoir amené les dames jusqu'ici.

— Quoi ! s'écria Durward avec emportement, j'ai épargné ta misérable vie, et tu me demandes encore une récompense ! Tu sais que tu avais l'intention de me trahir en route.

— Mais je ne les ai point trahies, reprit Hayraddin ; si je l'avais fait, je ne réclamerais rien, ni à elles, ni à vous ; je m'adresserais à celui qui aurait pu profiter de leur passage sur la rive droite ; le parti que j'ai servi est le parti qui doit me payer.

— Que ton salaire périsse avec toi, traître ! dit Quentin en lui remettant l'argent. Va trouver le Sanglier des Ardenes ; mais ne parais plus devant moi, ou je t'enverrai au diable avant ton heure !

— Le Sanglier des Ardenes ! répéta le bohémien exprimant une surprise qu'il lui arrivait rarement de manifester ; ce n'était donc pas un soupçon vague, un pressentiment, qui vous a décidé à changer de route ? D'autres peuples auraient-ils une science prophétique plus sûre que celle de nos tribus nomades ? Le saule sous lequel a eu lieu la conférence n'a pu la révéler... Mais, non... imbécile que j'étais !... J'y suis, j'y suis !... Ce saule, au bord du ruisseau, à un demi-mille de cette ruë de pieux frelons, je vous ai vu le regarder en passant... il ne pouvait rien dire, mais il pouvait cacher un homme aux aguets !... Dorénavant, je tiendrai conseil en rase campagne ; je n'aurai pas même à mes côtés une touffe de chardons pour abriter un Écossais... Ah ! ah ! l'Écossais a lutté d'astuce avec le zingaro ! Mais apprends, Quentin Durward, que tu m'as vaincu à ton détriment. Oui, la fortune que je t'ai prédite d'après les lignes de ta main était assurée sans ton obstination.

— Par saint André ! ton impudence me fait rire malgré moi. En quoi le succès de ta scélératesse aurait-il pu m'être utile ? Je sais, à la vérité, que tu avais exigé qu'on m'épargnât, clause que tes dignes alliés auraient vite oubliée si le combat s'était engagé ; mais comment m'aurais-tu servi en trahissant ces dames, en m'exposant à la mort ou à la captivité ? Voilà ce qui confond toutes mes idées.

— Ne nous en occupons donc point. Ma reconnaissance vous m'engage encore une surprise. Si vous aviez retenu mon salaire, j'aurais été quitte envers vous et je vous aurais abandonné à vos folles inspirations. Après ce qui s'est passé, je reste votre débiteur pour l'aventure des bords du Cher.

— Il me semble que je t'ai assez maudit, assez malmené pour que tu ne me doives rien.

— Rudes ou affectueuses, les paroles sont un souffle ; elles ne pèsent point dans la balance. Si vous m'aviez frappé au lieu de me menacer...

— C'est une manière de régler nos comptes que je serai tenté d'adopter si tu me provoques plus longtemps.

— Je ne vous le conseille pas, dit le zingaro ; ce serait vous payer trop largement, et j'aurais à vous redemander un excédant que je n'oublierais point. Maintenant je vous laisse, mais pas pour longtemps. Je vais faire mes adieux aux dames de Croye.

— Toi ! s'écria Quentin stupéfait, tu es admis en présence de ces dames, et ici, où elles sont comme des reines, sous le patronage de la sœur de l'évêque, d'une noble chanoinesse ! c'est impossible !

— Pourtant, dit le bohémien d'un ton railleur, Marton m'attend pour me conduire auprès d'elles, et je vous prie de m'excuser si je vous quitte un peu brusquement.

Il fit mine de s'éloigner ; mais il revint sur ses pas et dit gravement : — Je connais vos espérances ; elles sont hardies, mais elles ne seront pas vaines si je les favorise. Je connais vos inquiétudes ; elles doivent vous rendre prudent, sans timidité. Il n'y a pas de femme invincible. Le titre de comte est un sobriquet qui peut convenir à Quentin Durward comme celui de duc à Charles de Bourgogne et celui de roi à Louis XI.

Avant que Durward eût eu le temps de répondre, le bohémien avait quitté la salle.

L'Écossais s'élança immédiatement sur ses traces ; mais Hayraddin, connaissant mieux que lui les détours de l'habitation, conserva son avance, et disparut en descendant un escalier dérobé qui conduisait au jardin. Durward, qui continuait à le suivre sans but déterminé, le retrouva courant à travers les allées et les parterres.

De deux côtés le jardin était bordé par les immenses bâtiments du château, vieil édifice qui tenait à la fois de la forteresse et du couvent ; des deux autres, il avait pour clôture un grand mur crénelé.

Hayraddin s'approcha d'une poterne masquée à demi par un contre-fort massif que le lierre tapissait de ses verts festons. A cette poterne se montra Marton, la femme de chambre des dames de Croye, et elle introduisit le vil bohémien, qui, avant d'entrer, se retourna vers Quentin d'un air de triomphe, et lui fit de la main un geste d'adieu.

Notre héros indigné se mordit les lèvres et s'adressa de vifs reproches.

— N'aurais-je pas dû, se dit-il, instruire les comtesses de l'infamie de ce traître, leur révéler les machinations qu'il dirigeait contre elles ?... Avec quelle arrogance ce misérable a promis d'appuyer mes prétentions ! Il me semble que la main de la comtesse Isabelle serait profanée s'il était possible de l'obtenir grâce à un tel patronage ! Mais c'est une déception, un nouveau tour de ce fourbe insigne ; il a trouvé accès auprès de ces dames sous quelque faux prétexte et dans des intentions malveillantes. Je suis heureux de savoir où elles logent, j'attendrai Marton, et je demanderai par elle une entrevue, ne fût-ce que pour les avertir de se mettre sur leurs gardes. Il est pénible d'avoir des artifices à employer, des délais à subir quand on est aussi méprisable est admis sans scrupule ! Elles verront seulement que, quoique banni de leur présence, je veille encore sur Isabelle.

Tandis que le jeune amant réfléchissait ainsi, un vieil appariteur de l'évêque se présenta poliment pour lui dire que le jardin était exclusivement réservé au prélat et aux hôtes les plus distingués.

Quentin se fit répéter deux fois cet avertissement avant d'en comprendre le sens ; puis, sortant de sa rêverie, il se mit en devoir de s'éloigner. Le vieillard le suivit en s'excusant d'être obligé de faire observer la consigne. Il craignait tant d'avoir offensé l'étranger, qu'il lui proposa de lui tenir compagnie pour contribuer à le distraire.

Quentin, maudissant en son cœur cet excès d'obséquiosité, ne trouva moyen de s'y dérober qu'en feignant d'avoir envie de visiter la ville voisine, et il accéléra sa marche à tel point, que le vieux serviteur, malgré sa bonne volonté, ne put le suivre au delà du pont-levis. Quelques minutes après, Quentin entra à Liège, qui était alors une des villes les plus riches de la Flandre et du monde entier.

La mélancolie, même quand elle est inspirée par l'amour, dure peu chez les hommes impressionnables. Elle cède à l'effet d'un changement de lieu, d'un nouveau spectacle, des idées qu'éveille l'aspect de l'agitation humaine. Dans les rues populeuses de Liège, Quentin oublia bientôt le zingaro et la comtesse Isabelle. Les maisons élevées, les rues sombres et étroites mais imposantes ; les riches marchandes, les armures éclatantes étalées dans les boutiques ; la foule tumultueuse et active, les lourds chariots qui transportaient au dehors des draps, de la serge, des armes de toutes sortes, des clous et de la quincaillerie ; les voitures qui amenaient maints objets de luxe ou de première nécessité pour la consommation de la ville opulente, tout cela formait un tableau de magnificence et d'animation tel que l'Écossais n'en avait jamais eu sous les yeux. Il admira également les canaux au moyen desquels tous les quartiers communiquaient avec la Meuse ; et il ne manqua pas d'entendre la messe dans la vénérable

église de Saint-Lambert, dont on fait remonter la construction au huitième siècle.

Ce fut en sortant du lieu saint qu'il s'aperçut que, pendant qu'il était en contemplation devant les merveilles de la ville, il attirait lui-même l'attention générale. Des bourgeois dont l'extérieur annonçait l'aisance s'étaient arrêtés pour le regarder sous le porche de Saint-Lambert, et des chuchotements confus circulaient parmi eux. Les groupes grossirent avec rapidité; les yeux qui se fixaient avidement sur Quentin exprimaient un vif intérêt et une curiosité tempérée par un sentiment de respect.

Il finit par former seul le noyau d'un attroupement considérable, qui s'ouvrait toutefois devant lui pour ne pas interrompre sa marche. Ceux qui le suivaient, loin de chercher à le devancer, évitaient avec soin de le gêner dans ses mouvements. Néanmoins, sa position était trop embarrassante pour être supportable; il fallait qu'il s'en tirât et qu'il demandât des explications.

En jetant les yeux autour de lui, il les arrêta sur un individu à la mine joviale, à la carrure solide, qu'à son manteau de velours et à sa chaîne d'or il prit pour un bourgeois de distinction, peut-être même pour un magistrat.

— Messire, lui demanda-t-il, ma personne a-t-elle quelque chose de particulier, pour captiver ainsi l'attention publique? ou bien les Liégeois sont-ils dans l'usage de s'ameuter autour des étrangers qui visitent leur ville?

— Non, certes, mon bon seigneur, les Liégeois ne sont pas assez badauds pour avoir une telle habitude; et tout dans votre extérieur et votre costume est de nature à vous faire bien venir et honorer parmi nous.

— Je vous remercie de votre politesse, mais, par la croix de saint André! je ne la comprends pas.

— Ce juron et votre accent me prouvent que nos conjectures étaient fondées.

— Par mon patron saint Quentin! je devine encore moins ce que vous voulez dire.

— De mieux en mieux, reprit le Liégeois avec un air de finesse. Il ne nous appartient pas, digne seigneur, de chercher à découvrir ce que vous désirez tenir secret; mais pourquoi jurer par saint Quentin si vous ne voulez pas que j'interprète vos paroles? Nous savons que le comtable de Saint-Pol, qui occupe actuellement Saint-Quentin, est favorable à notre cause.

— Sur mon âme! vous vous abusez; je ne connais pas le comtable.

— Nous ne vous interrogeons point; et pourtant, souffrez que je vous dise un mot à l'oreille: je m'appelle Pavillon.

— Qu'est-ce que ça me fait, seigneur Pavillon?

— Rien, sans doute; seulement, il me semble que vous pouvez me croire digne de votre confiance. Voici mon collègue Rouslaer.

Rouslaer était un dignitaire corpulent qui se servait de son large abdomen comme d'un bélier pour se frayer un passage.

— Mon cher Pavillon, murmura-t-il d'un ton de reproche, il y a trop de monde ici; que ce gentilhomme veuille bien se retirer chez vous ou chez moi, et, en buvant un verre de vin du Rhin sucré, il nous donnera des nouvelles de notre honorable allié, que nous aimons avec toute la sincérité de nos cœurs flamands.

— Je n'ai pas de nouvelles à vous donner, dit Quentin d'un ton d'impatience; je ne boirai pas de vin du Rhin. Tout ce que je vous demande, puisque vous avez de l'influence, c'est de disperser cette foule oisive, et de permettre à un étranger de quitter votre ville tranquillement comme il y est entré.

— Messire, dit Rouslaer, vous semblez vouloir garder l'incognito même avec nous, qui ne sommes pas suspects; mais en ce cas souffrez que je vous demande franchement pourquoi vous portez les insignes de votre corps?

— Quels insignes? quel corps? Vous avez l'air de citoyens graves et respectables, et pourtant, sur mon âme! ou vous êtes fous, ou vous voulez me faire perdre la tête.

— Sapperment! s'écria Pavillon, ce jeune homme ferait jurer saint Lambert! Ne sont-ce pas les archers écossais de la garde du roi Louis qui portent seuls au bonnet la fleur de lis et la croix de saint André?

— Et en supposant que je sois de la garde écossaise, est-il étonnant que j'en porte les insignes?

— Il l'a avoué, il l'a avoué! s'écrièrent Rouslaer et Pavillon en se tournant vers les bourgeois attroupés; il est convenu qu'il faisait partie de la garde de Louis défenseur des libertés de Liège.

En disant ces mots ils gesticulaient avec force, et leurs grosses figures rondes s'étaient épanouies.

Un cri général s'éleva dans la multitude; on y distinguait ces mots: — Vive Louis de France! Vive la garde écossaise! vive le vaillant archer! Nos libertés, nos privilèges, ou la mort! A bas les tailles! Vive le brave Sanglier des Ardennes! A bas Charles de Bourgogne! Confusion à Bourbon et à son évêché!

Ces clameurs diverses recommençaient d'un côté quand elles cessaient de l'autre. Elles montaient et descendaient comme les vagues de la mer, et mille voix les répétaient en chœur dans les rues et sur

les places voisines. Assourdi par le tumulte, Quentin eut toutefois le temps de s'en rendre compte et d'arrêter un plan de conduite.

Il avait oublié qu'après sa rencontre avec Dunois, lord Crawford lui avait fait donner, à la place de son morion brisé, un des bonnets doublés d'acier qui faisaient partie de l'uniforme bien connu de la garde écossaise. En voyant paraître un archer de ce corps dans les rues d'une ville où les agents de Louis fomentaient la discorde, les bourgeois avaient naturellement supposé que le roi se décidait à soutenir ouvertement leur cause. La présence d'un de ces archers, qui se tenaient toujours si près de la personne royale, avait été considérée comme le gage d'une intervention immédiate. On allait même jusqu'à dire que les troupes auxiliaires envoyées par la France entraient en ce moment par une des portes de Liège, mais sans pouvoir préciser laquelle. Quentin pensa qu'il serait inutile de chercher à détruire une conviction si universelle, et qu'il s'exposerait même en voulant démentir des hommes si obstinés dans leur erreur. Il résolut donc de temporiser, et d'attendre patiemment le moment de sa délivrance.

Pendant qu'il prenait cette décision, les notables de Liège s'assemblaient à la hâte à l'hôtel de ville pour recevoir communication des nouvelles qu'il était censé avoir apportées, et pour lui offrir un banquet splendide.

Malgré sa résistance, qu'on attribuait à la modestie, notre héros était environné par les distributeurs de la popularité, dont le flot l'enveloppait de tous côtés. Ses deux amis, qui étaient *schoppen*, ou syndics de la commune, le tenaient chacun par un bras. Devant lui, Nikkel Blok, chef de la corporation des bouchers, sorti précipitamment de son ébattoir, portait sa hache encore ensanglantée; il la brandissait avec une ardeur et une grâce que l'eau-de-vie seule pouvait inspirer. Derrière venait l'illustre patriote Claus Hammerlein, grand, maigre, osseux, et dans un état d'ivresse très-prononcé; président de la corporation des forgerons, il était escorté d'un millier au moins de ses noirs collègues. Des tisserands, des cloutiers, des cordiers, des artisans de tous les corps de métiers quittaient en foule leurs sombres demeures pour se joindre à la procession.

Comment songer à leur échapper?

Dans sa perplexité, Quentin s'adressa à Rouslaer et à Pavillon, qui présidaient à l'ovation imprévue qu'on lui décernait. Il leur expliqua sommairement qu'ayant en le malheur de briser son heaume, il Pavillon remplaçait sans réflexion par le bonnet de la garde écossaise, et qu'il regretta de s'être ainsi fait connaître par inadvertance.

— L'esprit pénétrant des Liégeois, ajouta-t-il, a deviné le but de ma visite, et j'en suis fâché. Voilà ma mission rendue publique; et si l'on me conduit à l'hôtel de ville, je vais peut-être me trouver forcé de révéler aux notables assemblés certains détails que le roi m'a recommandé de garder exclusivement pour ses excellents compères *meinheers* Rouslaer et Pavillon de Liège.

Cette insinuation produisit un effet magique sur les deux chefs de l'insurrection, qui, comme tous les démagogues du même genre, voulaient s'assurer, autant que possible, la direction suprême des affaires. Ils convinrent donc sur-le-champ que Quentin quitterait momentanément la ville, y reviendrait pendant la nuit, et aurait avec eux une conférence secrète dans la maison de Rouslaer, près de la porte qui faisait face à Schonwaldt. Quentin n'hésita pas à leur dire qu'il était descendu au palais épiscopal, sous prétexte d'apporter des dépêches de la cour de France; mais que sa véritable mission, comme ils l'avaient deviné, était de s'entendre avec les citoyens de Liège. Ces détours, le choix qu'on avait fait d'un gentilhomme de la garde pour ambassadeur, ces voies de communication tortueuses et clandestines s'accordaient trop bien avec le caractère de Louis pour exciter la surprise ou inspirer des doutes.

Au moment où ces explications venaient d'avoir lieu, le rassemblement arrivait devant la maison de Pavillon; elle était située dans une des principales rues, mais elle avait pour annexes un jardin, une tannerie considérable, et des ateliers pour préparer les cuirs: car le bourgeois patriote était tanneur et corroyeur.

Toutes ces dépendances communiquaient avec la Meuse.

Il était naturel que Pavillon désirât faire au prétendu envoyé de France les honneurs de son habitation; aussi, loin d'être étonnée de le voir faire halte à sa porte, la multitude le salua par des vivats réitérés. L'hôte fut introduit avec les égards dus à sa qualité; mais, dès qu'il eut franchi le seuil, il échangea son bonnet armorié contre le chapeau d'un tanneur, et jeta un manteau par-dessus ses habits. Pavillon lui remit un passe-port, à l'ordre duquel il lui était loisible d'entrer à Liège ou d'en sortir à toute heure, et finit par le confier aux soins de sa fille Gertrude; nommée familièrement Trudchen, fraîche et blonde Flamande, qui fut chargée de le faire partir. Il se rendit ensuite avec son collègue Rouslaer à l'hôtel de ville, afin d'y excuser de leur mieux la disparition de l'envoyé de Louis XI. Nous ignorons quelle bourse ils inventèrent; mais quoi de plus facile que d'en imposer à la multitude, dont les préventions aveugles ont fait la moitié du chemin avant que l'imposteur ait dit un mot!

Mein heer Pavillon ne fut pas plutôt parti, que sa grosse fille accompagna le bel étranger jusqu'au bord du fleuve à travers les allées sables du jardin. Elle le fit embarquer dans un bateau, que deux

robustes Flamands, aux larges hauts-de-chausses, aux bonnets fourrés, aux pourpoints fermés d'innombrables boutons, avaient préparé avec la diligence que comportait leur apathie naturelle.

Trudchen avait des yeux bleus égrillards, un teint d'une transparence diaphane; ses joues s'animaient d'une vive rougeur; de gracieux sourires prétaient un nouveau charme à ses lèvres vermeilles comme des cerises; comme elle ne parlait que flamand, Quentin Durward, sans manquer à l'affection loyale qu'il avait vouée à la comtesse de Croye, eut pouvoir remercier la jeune fille en déposant sur ces lèvres charmantes un baiser qui fut donné courtoisement et accepté avec une pudique gratitude: car les galants de la tournure de notre archer écossais ne se trouvaient pas tous les jours dans la bourgeoisie de Liège.

Un volet venait de s'ouvrir, une main de femme avait laissé tomber un billet!

Pendant que le bateau remontait les eaux calmes de la Mense et franchissait les fortifications, Quentin eut le temps de se demander comment il devait raconter au châteaun épiscopal ce qui venait de lui arriver. Il ne voulait ni cacher au prélat hospitalier l'agitation de la ville, ni abuser d'une confiance qui lui avait été accordée par suite d'un malentendu. Il résolut de ne parler qu'en termes généraux, afin de prévenir l'évêque sans désigner personne à sa vengeance.

Il débarqua à un demi-mille du château, et donna à ses rameurs un guilder, qu'ils reçurent avec une vive satisfaction. Quoiqu'il fût près de Schonwaldt, il était obligé pour y entrer de faire un détour considérable, car il se trouvait du côté opposé à la grande porte. Comme la cloche avait sonné le dîner, et qu'il avait hâte d'arriver, il se dirigea vers un mur crénelé qui lui parut être celui du jardin. Sur le fossé s'ouvrait une poterne, au bas de laquelle était amarrée une nacelle. Il supposa qu'en appelant, il attirerait l'attention de quelqu'un qui viendrait le passer. Au moment où il approchait, la poterne s'ouvrit; un homme en sortit, sauta dans la nacelle, la dirigea au moyen d'une gaffe jusqu'à l'extrémité du fossé, et repoussa l'esquif avant de s'éloigner. C'était le hohémien, qui, évitant toute explication, prit le chemin de Liège, et fut bientôt hors d'atteinte.

Durward avait là un nouveau sujet de méditation. Si ce misérable était resté auprès des dames de Croye, pourquoi l'avaient-elles gardé si longtemps? Tourmenté de cette idée, l'archer prit plus que jamais le parti d'avoir une explication avec elles pour leur apprendre la trahison d'Hayraddin, et les instruire des dangers que faisait courir à leur protecteur l'insurrection des Liégeois. Il entra au château par la porte principale, et trouva à table les officiers de la maison de l'évêque, les principaux dignitaires de son clergé, et quelques étrangers qui n'appartenaient pas à la première noblesse. Un siège lui avait été réservé à côté du chapelain, qui l'accueillit par ce vieux dicton de collège: *Sero venientibus ossa*. Mais il eut soin de le servir abondamment pour ne pas réaliser cette locution proverbiale, dont on dit en Écosse que c'est une plaisanterie difficile à digérer. Pour s'exuser d'être en retard, Quentin dépeignit sommairement l'agitation que sa présence avait excitée à Liège quand on s'était aperçu qu'il faisait

partie de la garde écossaise de Louis XI; il ajouta qu'il avait été tiré d'embarras par un gros bourgeois et sa jolie fille. Il cherchait à donner un tour plaisant à sa narration; mais la compagnie la prit au sérieux. Toutes les opérations gastronomiques furent suspendues pendant qu'il parlait; et quand il eut achevé, il régna un silence solennel. Enfin le majordome dit à voix basse et d'un ton mélancolique: — Que Dieu nous envoie vite les cent lances de Bourgogne!

— Pourquoi tant les désirer? demanda Durward. Vous avez ici une garnison aguerrie, et vos adversaires ne sont que la lie d'une ville en désordre. Ils prendront la fuite en voyant flotter une bannière et manœuvrer une compagnie de gens d'armes.

— Vous ne connaissez pas les Liégeois, dit le chapelain; ce sont, avec les Gantois, les rebelles les plus indomptables de l'Europe. Deux fois Charles les a châtiés de leurs révoltes; il les a traités avec la plus grande sévérité, leur ôtant leurs privilèges et leurs bannières, et s'attribuant sur eux des droits auxquels n'avait jamais été soumise une ville libre de l'Empire. A la bataille de Saint-Tron, près de six mille Liégeois ont été massacrés ou se sont noyés en fuyant. La ville a ouvert ses portes; mais, dédaignant d'accepter une capitulation, Charles a fait ouvrir dans les murailles une brèche de quarante coudées, et il est entré en conquérant, la visière baissée, la lance en arrêt, à la tête de ses chevaliers. Il n'était alors que comte de Charolais, et les rebelles savent bien que sans l'intercession de Philippe le Bon, son père, il aurait livré leur ville au pillage. Eh bien, malgré ces souvenirs récents, quand la brèche n'est pas encore réparée, quand les arsenaux de la commune sont presque vides, la vue d'un bonnet d'archer suffit pour mettre les Liégeois en rumeur. Puisse Dieu les amener à résipiscence! Mais je crains qu'il y ait de sanglantes querelles entre un souverain aussi irascible et une population aussi indisciplinable. Je voudrais que mon excellent maître eût un rang moins élevé et plus de sécurité, car sa mitre est bordée de ronces au lieu d'hermine. Je vous dis cela, seigneur étranger, pour vous faire comprendre

En proie à de nouvelles angoisses, elle tomba sans connaissance. Il la releva précipitamment.

que si vos affaires ne vous retiennent pas à Schonwaldt, c'est un séjour que tout homme de bon sens doit quitter le plus promptement possible. Je présume que vos dames sont de mon avis, car elles ont envoyé un des hommes de leur suite à la cour de France avec un message qui annonce sans doute qu'elles ont l'intention de chercher un asile plus sûr.

CHAPITRE XX.

Le Billet.

Quand on eut desservi, le chapelain, qui semblait se complaire dans la société de Quentin Durward, ou qui désirait peut-être obtenir de plus amples renseignements sur les incidents de la matinée, le mena

dans un cabinet dont les fenêtres donnaient sur le jardin. S'apercevant que le jeune homme tournait sans cesse les yeux de ce côté, il lui proposa de descendre, et d'examiner les plantes exotiques dont Louis de Bourbon avait enrichi les parterres.

Quentin le remercia en disant qu'il craignait d'être indiscret, et raconta comment il avait été éconduit le matin.

— En effet, répondit le chapelain en souriant, le jardin de l'évêque était autrefois interdit au public; mais alors notre révérend père n'avait pas plus de trente ans, et de belles dames venaient chercher au château des consolations spirituelles.

Ici le chapelain baissa les yeux, et il ajouta d'un air un peu narquois :

— Nécessairement ces dames, qui habitaient dans le corps de logis actuellement occupé par la chanoinesse de Trèves, devaient avoir un lieu réservé pour prendre l'air et s'y livrer à de pieuses méditations sans être importunées par les profanes. Depuis quelques années, la défense d'entrer au jardin n'a plus force de loi; elle n'existe qu'à l'état de superstition dans le cerveau fêlé d'un vieil huissier. Si vous le voulez bien, nous allons descendre et vérifier le fait par nous-mêmes.

Aucune proposition ne pouvait être plus agréable à Quentin. Jusqu'à ce jour, d'heureux hasards avaient constamment favorisé sa passion; et il espérait ou communiquer avec l'objet de sa tendresse, ou du moins l'entrevoir à quelque fenêtre, comme à l'auberge de la Fleur-de-Lis et à la tour du Dauphin, ou au château du Plessis. Partout où elle résidait, Isabelle semblait destinée à être la dame de la tourelle.

En se promenant dans les allées, le chapelain avait l'air d'un philosophe matérialiste, entièrement occupé des choses de la terre; Durward, au contraire, sans observer les astres comme un astrologue, promenait ses yeux sur les fenêtres, les balcons, les tourelles en encorbellement, afin de découvrir où pouvait être son étoile polaire. Occupé de cette recherche, il entendit à peine la description des plantes et herbes que son cicérone lui désignait. L'une était d'un grand usage en médecine, l'autre entraînait comme condiment dans les ragouts; une troisième n'avait d'autre mérite que son excessive rareté.

Ces détails étaient sans intérêt pour le jeune amant; et, obligé de leur prêter un semblant d'attention, il trouvait sa tâche si difficile, qu'il aurait volontiers envoyé au diable l'obséquieux naturaliste et tout le règne végétal. Il fut enfin délivré grâce au tintement d'une cloche qui appelait le chapelain à l'église.

Avant de quitter son nouvel ami, le révérend se confondit en excuses.

— C'est à regret que je vous laisse, dit-il en terminant; vous pouvez vous promener dans le jardin jusqu'au souper, sans crainte d'être dérangé. Les étrangers y viennent très-rarement; aussi je choisis toujours ce lieu pour y étudier mes homélies. J'en ai terminé une que je vais prononcer à la chapelle; s'il vous plaisait de l'entendre? On m'accorde quelque talent; mais gloire soit rendue à qui de droit!

Quentin refusa poliment, en prétextant un mal de tête, dont le grand air serait le plus sûr remède, et le prêtre officieux finit par désespérer.

On se figure aisément que dans le cours de son inspection notre héros n'avait pas oublié les baies, croisées et ouvertures qui avoisinaient la poterne par laquelle Marton avait introduit Hayraddin; mais aucun indice ne prouvait que cette petite porte conduisit réellement à l'appartement des comtesses.

Le jour déclinait, la présence prolongée d'un étranger dans le jar-

din épiscopal ne pouvait-elle paraître singulière? Voilà ce que se demanda notre héros, et il songea à la retraite.

Préalablement, il fit un dernier tour sous les fenêtres qui avaient tant d'attrait pour lui. A l'une d'elles, il avait entendu tousser légèrement comme pour attirer son attention en évitant celle des autres.

Quelles furent sa surprise et sa joie! un volet venait de s'ouvrir, une main de femme avait laissé tomber un billet!

Quentin le ramassa sur une touffe de romarin qui croissait au pied du mur. Les précautions qu'on avait prises pour le lui transmettre lui prescrivaient une prudence et une discrétion proportionnées. De nombreuses fenêtres donnaient sur le jardin; mais une grotte de rocher, que le chapelain lui avait fait remarquer avec complaisance, offrait une retraite à l'abri des regards curieux.

S'emparer du papier, le mettre dans son sein, se cacher au fond de la grotte, ce fut pour Durward l'affaire d'une minute. Il déplia le précieux billet en bénissant la mémoire des moines d'Aberbrothick,

qui l'avaient mis à même d'en déchiffrer le contenu.

La première ligne était ainsi conçue : « Lisez en secret. »

Voici quel était le texte du billet :

« Ce que vos yeux m'ont exprimé avec trop d'audace, les miens l'ont peut-être compris trop vite. Mais une persécution injuste enhardit ses victimes, et il vaut mieux m'abandonner au bon vouloir d'un seul ami qu'aux poursuites de mes nombreux ennemis. La fortune a son trône sur un rocher; mais les braves ne craignent pas de le gravir. Si vous voulez risquer quelque chose pour une personne qui hasarde tant pour vous, passez dans ce jardin demain à l'heure de prime, portant à votre bonnet une plume bleue et blanche, mais n'attendez pas d'autres explications. Votre étoile, dit-on, vous a destiné aux grandeurs et disposé à la reconnaissance. Adieu; soyez fidèle, prompt, résolu, et ne doutez pas de votre fortune. »

Dans cette lettre était enfermée une bague à chaton de diamant sur lequel étaient gravées en forme de losange les armoiries de la maison de Croye.

Une extase sans mélange fut le premier sentiment de Quentin. L'orgueil et la joie lui donnaient une force surhumaine. Il était prêt à mourir ou à surmonter les mille obstacles qui se plaçaient entre lui et le but de ses vœux.

Dans ces dispositions d'esprit, Quentin ne pouvait supporter l'idée d'être un seul instant distrait de ses douces rêveries. Il rentra précipitamment, alléguant de nouveau son mal de tête pour se dispenser d'assister au souper, et se renferma dans sa chambre. Il alluma sa lampe, lut et relut le précieux billet, et baïsa avec transport la bague armoriée, qui n'avait pas moins de valeur à ses yeux.

Mais une exaltation aussi vive ne pouvait être durable. L'amant fut assailli d'une idée qu'il repoussa d'abord comme un blasphème : la franchise de l'aveu s'accordait-elle avec la délicatesse qu'il avait admirée dans Isabelle? Il s'efforça de bannir cette pensée, comme il aurait essayé d'étouffer un serpent qui se serait glissé en sifflant dans sa couche. Était-ce à lui, favorisé du sort, d'adresser des reproches à celle qui lui tendait la main? Devait-il blâmer un acte de condescendance sans lequel il n'aurait jamais osé lever les yeux vers elle? Sa haute position, son illustre naissance ne lui donnaient-elles pas le droit de mépriser les règles vulgaires qui imposaient silence à la femme tant que l'amant ne s'était pas expliqué?

A ces arguments qu'il formulait en syllogismes, sa vanité en ajoutait un qu'il n'osait pas admettre avec la même franchise. Le mérite de l'objet aimé excusait peut-être de la part d'une dame une légère infraction aux usages reçus. Les chroniques en fournissaient des exemples : le simple écuyer dont il avait lu l'histoire était comme

Le duc mit un genou en terre pour tenir l'étrier de Louis, qui montait un petit palefroi.

lui un gentilhomme dépourvu de terres et d'argent. Et pourtant la généreuse princesse de Hongrie lui avait donné sans scrupule des preuves de tendresse plus significatives qu'un billet :

Sois donc le bienvenu, mon fidèle écuyer ;
Sans ce se, ô mon ami, c'est à toi que je pense.
Tiens, voici trois baisers, et je vais l'écuyer
Cinq cents livres encor, qui sont ta récompense.

La même histoire véridique faisait dire au roi de Hongrie :

Dans le cours de mes ans, j'ai connu plus d'un page
Qui devint grand seigneur après un mariage.

En somme, Quentin, avec une générosité magnanime, pardonna à la comtesse Isabelle une conduite qui devait avoir pour lui de si grands avantages.

Ce scrupule fut remplacé par un autre. Le traître Hayraddin avait passé une heure chez les dames de Croye, et puisqu'il s'était vanté d'exercer une influence réelle sur la destinée de Quentin Durward, n'était-il pas possible qu'il eût combiné une nouvelle perfidie, peut-être pour arracher Isabelle à la protection du digne évêque ? C'était un point à examiner. L'impudence avec laquelle le bohémien avouait sa scélératesse avait inspiré à Quentin une telle répugnance, qu'il ne pouvait s'imaginer que les entreprises dont le misérable se mêlait eussent une conclusion heureuse ou honorable. Ces diverses pensées, semblables à des nuages, obscurcissaient les beaux paysages que l'imagination de Durward avait d'abord dessinés. Il eut une nuit d'insomnie. À l'heure de prime, et même une heure auparavant, il descendit au jardin, dont personne ne lui interdit l'accès. Il avait eu soin de se procurer une plume, qui était à peu près de la nuance indiquée. Après deux heures de promenade solitaire, il entendit les accords d'un luth; une jalousie s'ouvrit au-dessus de la poterne par laquelle Marton avait introduit le zingaro, et Isabelle se montra dans tout l'éclat de sa beauté virginale. Elle lui fit un salut amical, mais plein de réserve, et rougit de l'ardeur expressive avec laquelle il répondit à cette politesse. Presque aussitôt elle ferma la fenêtre, et disparut.

Le mystère ne pouvait être plus complètement éclairci; l'authenticité du billet semblait constatée. Il ne restait qu'à savoir ce qui devait en résulter, et l'aimable correspondante ne s'était pas expliquée de vive voix. Mais il n'y avait pas péril en la demeure; la comtesse était dans un château fort, sous le patronage d'un prince qui réunissait en lui les deux pouvoirs. L'écuyer n'avait rien à faire provisoirement, et il lui suffisait de se tenir prêt à exécuter les ordres qu'il comptait recevoir.

Le sort ne lui laissa pas le loisir de les attendre.

C'était la quatrième nuit qu'il passait à Schonwaldt. Il avait pris des mesures pour renvoyer le lendemain à la cour de Louis le compagnon qui lui restait encore. Il mandait à son oncle et à lord Crawford que, par honneur et par prudence, il renonçait au service du roi, à cause des embarras que lui avaient suscités les instructions secrètes d'Hayraddin. Quand il se fut endormi, il fut bientôt environné de toutes les images couleur de rose qui peuvent voltiger autour du lit d'un amour sincère quand il se croit payé de retour. Toutefois ses songes, qui étaient d'abord de la nature la plus riante, prirent graduellement un caractère terrible.

Il se promenait avec la comtesse Isabelle auprès d'un de ces lacs paisibles qui embellissent les vallons de sa patrie. Sans s'inquiéter des obstacles qui s'élevaient entre eux, il parlait à la jeune fille de sa tendresse. Elle rougissait et souriait en l'écoutant, comme il devait s'y attendre d'après la teneur du billet. Soudain l'été fit place à l'hiver, et le calme à la tempête; les vents se déchaînèrent en tourbillons sur les vagues, comme si les démons de l'air et des eaux se fussent disputé la victoire, et les flots soulevés enveloppèrent de toutes parts les deux amants, qui, dans l'impossibilité de fuir, ne pouvaient cependant rester en place sans s'exposer à être engloutis.

Bouleversé par ces tumultueuses sensations, Quentin se réveilla en sursaut. Ses visions disparurent; mais le bruit qui leur avait probablement donné naissance continua de retentir à ses oreilles. Il se mit sur son séant, et écouta avec surprise des sons qui, s'ils annonçaient une tempête, auraient fait honte au plus terrible des ouragans descendus des monts Grampians. Au bout d'une minute, il reconnut que ce tumulte provenait de la fureur des hommes, et non de celle des éléments. Il sauta à bas de son lit, et ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur le jardin. De ce côté, tout était tranquille; mais, dès qu'il eut donné accès à l'air, les clameurs du dehors devinrent plus distinctes, et Quentin fut convaincu que le château était assiégé par des ennemis nombreux et déterminés. Il se hâta de rassembler ses habits et ses armes, et de les endosser aussi vite que les ténèbres le lui permettaient.

Tout à coup on frappa légèrement à sa porte; et comme il n'avait pas répandu immédiatement, elle fut enfoncée par un homme qu'il reconnut à son accent pour le bohémien. Hayraddin, trempant une mèche dans une fiole qu'il tenait à la main, obtint ainsi une flamme rougeâtre, et alluma une lampe qu'il tira de son sein.

— Votre horoscope, dit-il sans préambule, dépend du parti que vous allez prendre.

— Misérable ! s'écria Quentin, les trahisons nous environnent, et tu dois y être pour quelque chose.

— Vous êtes fou ! repartit le Maugrabin ; je n'ai jamais été perfide que par intérêt. Pourquoi vous trahirais-je, puisque votre salut m'est plus avantageux que votre perte ? Écoutez un moment la voix de la raison, s'il est possible, avant qu'elle tinte à votre oreille comme un glas de mort. Les Liégeois sont soulevés; Guillaume de la Marek les dirige avec sa bande. S'il y avait des moyens de résistance, le nombre et la fureur des assaillants en triompheraient; mais il n'y en a presque pas. Si vous voulez sauver la comtesse et votre avenir, suivez-moi au nom de celle qui vous a envoyé une bague sur laquelle sont gravés trois léopards !

— Montre-moi le chemin ! Pour elle, je brave tous les dangers.

— Nous n'en courons point, dit le bohémien. Vous n'avez qu'à ne pas intervenir dans une lutte qui vous est étrangère. Après tout, que le pasteur égorge ses brebis, ou que les brebis tuent le pasteur, est-ce que cela vous regarde ? Suivez-moi, mais avec prudence et résignation. Doutez votre courage; confiez-vous à mon intelligence, et je m'acquitterai envers vous en vous donnant une comtesse pour épouse.

— Je te suis, dit Quentin en tirant son épée; mais si je découvre le moindre signe de trahison, j'enverrai ta tête à six pas de ton corps.

Le bohémien descendit rapidement l'escalier, suivit divers couloirs, et arriva au jardin. Tout était sombre et silencieux de ce côté; mais dès que Durward fut en plein air il entendit le bruit de l'assaut retentir avec une nouvelle force. Les agresseurs hurlaient : — Liège ! Liège ! Sanglier ! Sanglier ! Les soldats de l'évêque, surpris par une attaque nocturne, poussaient d'une voix plus faible leur cri de guerre : — Notre-Dame pour le prince-évêque !

Quentin Durward, malgré son caractère martial, ne s'occupait point du combat, il ne songeait qu'à la jeune comtesse menacée de tomber entre les mains du brigand cruel et dissolu qui forçait en ce moment les portes du château. Il accepta l'assistance du bohémien, de même qu'un malade condamné prend les drogues d'un charlatan, et le suivit à travers le jardin avec la résolution de se laisser guider par lui s'il le jugeait fidèle, et de le tuer à la moindre apparence de trahison.

Hayraddin semblait deviner que sa vie ne tenait qu'à un fil; car, faisant trêve à ses sarcasmes accoutumés, il avait l'air de s'être promis à lui-même d'agir avec autant de courage que d'activité. Il s'arrêta près de la poterne, fit un signal, et deux femmes parurent, enveloppées de grandes mantilles de soie noire comme on en porte encore aujourd'hui dans les Pays-Bas. Quentin offrit son bras à l'une d'elles, elle s'y cramponna en tremblant, et s'y appuya avec tant de force, que, si elle eût été moins légère, elle aurait mis obstacle à la fuite.

Le bohémien, qui conduisait l'autre femme, ouvrit une porte pratiquée dans le mur du jardin, et se trouva à l'endroit où était amarrée la nacelle dont il s'était déjà servi. Pendant que les fugitifs traversaient le fossé, des acclamations triomphales annonçaient que le château était pris. Elles furent si pénibles pour Quentin, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : — Si je ne m'étais voué tout entier à mon entreprise actuelle, je retournerais sur les remparts pour défendre mon vénérable hôte et faire taire quelques-uns de ces révoltés avides de pillage.

La dame à laquelle il donnait le bras le pressa légèrement pendant qu'il parlait, comme pour lui faire comprendre que la chevalerie lui imposait d'autres devoirs que la défense de Schonwaldt. Quant au bohémien, il s'écria : — Voilà bien la frénésie chrétienne ! vouloir retourner au combat pour l'amour et la fortune nous commandent la fuite ! En avant ! en avant ! des chevaux nous attendent là-bas sous les saules.

— Il n'y a que deux chevaux ! dit Quentin, qui les vit à la clarté de la lune.

— C'est tout ce que je pouvais me procurer sans exciter les soupçons; et d'ailleurs, c'est assez. Vous irez à Tongres pendant que la route est encore sûre. Marton rejoindra les femmes de notre horde, qu'elle connaît depuis longtemps. Fille de notre tribu, elle ne restait auprès de vous que pour servir au besoin mes projets.

— Marton ! s'écria la comtesse en regardant la femme voilée ; ce n'est donc pas ma parente ?

— Ce n'est que Marton, dit Hayraddin : pardonnez-moi cette petite tromperie; je n'ai pas voulu enlever les deux dames de Croye au Sanglier des Ardennes.

— Misérable ! s'écria Quentin; mais il n'est pas... il ne saurait être trop tard. Je cours chercher dame Hameline.

— Hameline, murmura la dame d'une voix émue, Hameline est à ton bras, et te remercie de sa délivrance.

— Quoi ! qu'est-ce ? dit Quentin en se dégageant avec moins d'égards qu'en toute autre occasion il n'en aurait montré à la dernière des femmes : c'est donc dame Isabelle qui est restée ?... Adieu, adieu !...

Il revenait sur ses pas, quand Hayraddin l'arrêta.

— Attendez !... écoutez-moi !... vous courez à votre perte !... Pour-

quoï diable portez-vous les couleurs de la vieille?... Je ne me fieraï plus aux paupâches bien et blanc... Elle a une dot presque aussi considérable, des bijoux, de l'or, des prétentions sur le comté...

Tout en prononçant ces phrases entrecoupées, le bohémien essayait de retenir Quentin, qui, pour s'en débarrasser, finit par porter la main à son poignard.

— Ah! puisqu'il en est ainsi, reprit Hayraddin, partez, et que le diable, s'il y en a un, vous accompagne en route!

Dès qu'il fut libre, l'Écossais courut vers le château avec la vitesse du vent.

Hayraddin revint auprès de la comtesse Hameline, qui était tombée anéantie, partagée entre la honte, la crainte et le désappointement.

— Il y a eu un malentendu, dit-il. Relevez-vous, madame, et venez avec moi; je vous trouverai avant demain un mari plus sortable que ce bambin à face de poupée; vous en aurez vingt pour un!

Dame Hameline avait de la vanité, l'intelligence faible, et les passions violentes. Comme tant d'autres personnes, elle s'acquittait passablement des devoirs ordinaires de la vie; mais dans une érise pareille, elle était incapable d'agir. Elle ne put que gémir, se lamenter, et traiter Hayraddin de voleur, de vil esclave, d'imposteur et d'assassin.

— Appelez-moi zingaro, répondit-il avec calme; ce mot comprend tout cela.

— Monstre! s'écria l'infortunée, vous disiez que les astres avaient décrété notre union; vous m'avez décidée à lui écrire... Oh! misérable que j'étais!

— Ils avaient en effet décrété votre union si les deux parties avaient été d'accord; mais croyez-vous que les constellations favorables puissent marier quelqu'un contre sa volonté? J'ai été induit en erreur par vos maudites galanteries chrétiennes, vos rubans et vos faveurs. Le jeune homme préfère le veau au bœuf, voilà tout!... Debout! suivez-moi! et songez que je ne souffre pas les jérémiades!

— Je reste ici, s'écria la comtesse.

— Par le ciel, vous y resterez! dit Hayraddin: je vous jure, par tout ce que croient les idiots, que vous avez affaire à un homme capable de vous dépouiller, de vous attacher à un arbre, et de vous abandonner à votre malheureux sort!

Marton intervint: — Non, dit-elle, avec votre permission, elle ne sera pas maltraitée. Je porte comme vous un couteau, et je sais m'en servir. C'est une bonne femme, quoiqu'un peu folle... Allons, madame, levez-vous et marchez. Vous êtes victime d'une méprise; mais c'est beaucoup que d'être saine et sauve hors du château. Il s'y trouve bien des gens qui donneraient tous les biens du monde pour être où nous sommes.

En ce moment, des cris de victoire, mêlés aux accents de la terreur et du désespoir, se firent entendre dans l'enceinte de Schonwaldt.

— Écoutez cela, madame, dit le bohémien, et félicitez-vous de ne pas faire votre partie dans ce concert avec votre fausset tremblant! Croyez-moi, je vous pourvoirai avantageusement; les astres tiendront leurs promesses, et je vous trouverai un bon mari.

Comme une bête fauve domptée par la terreur et la fatigue, dame Hameline se mit à la merci de ses guides et se laissa conduire passivement. Tels étaient son épuisement et le désordre de ses esprits, que le digne couple qui la menait ou la portait tour à tour s'entretenait devant elle sans qu'elle comprît la conversation.

— J'ai toujours regardé votre plan comme une folie, dit Marton. Si vous aviez uni les jeunes gens, nous aurions pu compter sur leur reconnaissance et avoir un pied dans leur château. Mais était-il vraisemblable qu'un aussi beau jeune homme épousât cette vieille folle?

— Rizpah, reprit le bohémien, tu as porté le nom d'une chrétienne, et à force d'habiter sous les tentes de ce peuple insensé tu en partages les rêveries. Pouvais-je avoir l'idée qu'il chicanerait sur l'âge, sur la beauté, sur la jeunesse, quand les avantages de l'union étaient si visibles? Tu sais que la jeune fille n'aurait pas été aussi accommodante que cette comtesse que voici sur mes bras aussi inerte qu'un ballot. Et puis j'aimais ce jeune homme, je lui voulais du bien: le marier à Hameline, c'était faire sa fortune; l'unir à Isabelle, c'était soulever contre lui de la Marek, la Bourgogne, la France, tous ceux qui ont intérêt à disposer de sa main. La richesse de la vieille consistait surtout en or et en bijoux, nous aurions eu notre part du butin; mais la corde de l'arc s'est détendue, et le trait n'a pas atteint le but!... Emmenons-la; dans quelques jours, nous la présenterons à Guillaume. Quand il se sera gorgé de vin, suivant sa coutume, il ne distinguera pas une vieille comtesse d'une jeune. Partons, Rizpah! prends courage! l'étoile Aldebaran protège encore la destinée des enfants du désert!

CHAPITRE XXI.

Le Sac.

Malgré la terreur d'une surprise, la garnison de Schonwaldt avait fait bonne contenance pendant quelque temps; mais les innombrables

bles assaillants, qui sortaient de Liège, se pressaient en essaims devant la place, et nécessitaient à chaque instant de nouveaux efforts de la part des défenseurs découragés.

La désaffection, sinon la trahison, s'était aussi glissée dans les rangs de ces derniers: les uns parlèrent de se rendre; les autres, abandonnant leur poste, essayèrent de quitter le château; plusieurs se jetèrent du haut des murs dans le fossé, et ceux qui ne se noyèrent pas, jetant leurs insignes, échappèrent au carnage en se mêlant à la cohue des agresseurs.

Quelques fidèles serviteurs se rassemblèrent autour de l'évêque, dans le donjon où il s'était réfugié; d'autres, n'espérant aucun quartier, et animés par le courage du désespoir, conservèrent quelques points isolés de ces vastes bâtiments; mais les Liégeois restèrent maîtres des cours et de tout le rez-de-chaussée, où ils s'occupèrent, ainsi que leurs alliés, de poursuivre les vaincus et de chercher du butin.

Au milieu des fuyards, des morts et des mourants, un seul homme essayait de se rapprocher de ce théâtre de désordre et d'horreur. Quiconque eût vu Quentin Durward dans cette nuit fatale, l'aurait pris pour un fou furieux; mais pour qui connaissait les motifs de sa conduite, il n'était pas au-dessous d'un héros de roman. Les réalités qui frappaient sa vue et ses sens n'étaient rien pour lui; son imagination était tourmentée d'appréhensions plus horribles encore.

En arrivant au bord du fossé, il rencontra des fugitifs qui l'évitèrent comme un ennemi, parce qu'il venait dans une direction opposée à celle qu'ils avaient prise. Il entrevit des hommes qui tombaient à l'eau du haut de la muraille, précipités sans doute par les vainqueurs. Sa résolution ne fut pas ébranlée un seul instant. Il n'avait pas le temps de chercher la nacelle; d'ailleurs il était impossible de s'en servir et de pénétrer par la poterne du jardin: une foule compacte l'encombrait; et par intervalles les premiers rangs, poussés par les derniers, tombaient dans le fossé, qu'ils n'avaient pas le moyen de traverser.

Quentin évita ce point, et se jeta à la nage en face de la petite porte du château, dont le pont-levis n'avait pas été abaissé. Il s'échappa, non sans peine, à l'étreinte de quelques malheureux qui se noyaient, saisit une des chaînes qui pendaient jusqu'à la surface de l'eau, et, après de grands efforts, gagna la plate-forme à laquelle tenait le pont-levis. Il travaillait des mains et des genoux à atteindre le plancher, quand un lansquenet leva sur lui son épée ensanglantée.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Quentin d'un ton d'autorité. Est-ce ainsi que vous assistez un camarade! Donnez-moi la main.

Le soldat hésita; cependant il allongea le bras, et aida Quentin à monter sur la plate-forme. Sans lui laisser le temps de la réflexion, l'Écossais ajouta du même ton impérieux: — A la tour de l'Ouest, si vous voulez vous enrichir! Le trésor du prêtre est dans la tour de l'Ouest.

— A la tour de l'Ouest! répétèrent plusieurs voix. Le trésor est dans la tour de l'Ouest!

Et les trainards, qui étaient à même d'entendre ce cri, comme une bande de loups furieux, prirent la direction opposée à celle que Durward voulait suivre.

Se présentant comme un des vainqueurs, il se dirigea vers le jardin; sa marche rencontra peu d'obstacles. Un grand nombre d'assaillants se dirigeaient vers la tour de l'Ouest: d'autres, ralliés par le cri de guerre et le son des trompettes, se rangeaient en bataille pour repousser une vigoureuse sortie des défenseurs du donjon, qui tentaient de sortir du château en emmenant l'évêque avec eux. Quentin, le cœur palpitant, poursuivit sa route d'un pas rapide en se recommandant aux puissances célestes, dont la protection ne lui avait jamais manqué. Il avait la ferme détermination de réussir ou de rester sur la place.

Au moment où il entra dans le jardin, trois hommes, la lance en arrêt, l'abordèrent en criant: — Liège! Liège!

— France! France! ami de Liège! répondit-il en se mettant sur la défensive mais sans frapper.

— Vive la France! s'écrièrent les bourgeois, et ils passèrent outre. La même réponse lui servit de talisman pour détourner les coups de quatre ou cinq gens d'armes de Guillaume, qui l'abordèrent en criant: — Sanglier!

Bref, il se flatta de n'être pas inquiété, grâce à son rôle d'émissaire du roi Louis, qui soutenait secrètement Guillaume de la Marek et fomentait les troubles de Liège.

Il frêmit en voyant plusieurs cadavres devant la petite porte par laquelle Marton et la comtesse Hameline venaient de sortir. Il en enleva deux et en enjambait un troisième, quand le prétendu mort le tira par son manteau en le conjurant de l'aider à se relever. Quentin était sur le point de le repousser brutalement, lorsque l'homme à terre s'écria: — J'étouffe dans mon armure! Je suis Pavillon, syndic de Liège. Si vous êtes pour nous, je vous enrichirai; si vous êtes contre nous, je vous protégerai; mais ne me laissez pas mourir comme un pourreau.

Au milieu de cette scène de désordre et de sang, la présence d'esprit de Durward lui suggéra l'idée que ce fonctionnaire pouvait assurer sa retraite. Il le releva, et lui demanda s'il était blessé.

— Je ne crois pas, répondit le bourgeois; mais je suis hors d'haleine.

— Asseyez-vous sur cette pierre, et remettez-vous; je vous rejoins tout à l'heure.

— Pour qui êtes-vous? demanda le syndic en retenant Quentin.

— Pour la France, pour la France! Mais laissez-moi.

— Eh! c'est mon jeune aïeul! Ma foi, puisque ma bonne étoile me fait trouver un ami dans cette nuit terrible, je ne le quitterai pas, je vous le promets. Allez où vous voudrez, je vous suis; et si je parviens à rassembler quelques membres de notre corporation, je pourrai vous aider à mon tour; mais ils sont tous dispersés comme des fous... Oh! quelle épouvantable nuit!

En parlant ainsi, il se traîna à la suite de Quentin. Celui-ci comprit combien il était important de s'assurer l'appui d'un aussi notable personnage, et il consentit à ralentir ses pas, tout en maudissant intérieurement celui qui le retardait.

Dans l'antichambre, à laquelle aboutissait l'escalier, se trouvaient des malles et des coffres qui avaient été forcés, et une partie de leur contenu était éparpillée sur le parquet. Une lampe mourante sur la cheminée jetait une faible lueur sur un homme mort ou inanimé qui gisait en travers du foyer. Comme un lévrier qui rompt sa laisse, Durward se débarrassa de Pavillon, au risque de le renverser, et parcourut successivement deux pièces, dont la dernière semblait être la chambre à coucher des dames de Croye.

On n'y voyait pas un être vivant.

Il murmura d'abord le nom d'Isabelle; il l'appela ensuite plus haut, puis avec l'énergie du désespoir; mais personne ne répondit. Il tréigna, se tordit les mains, s'arracha les cheveux. Enfin, une vague clarté, qui brillait par une fente de la boiserie, lui fit soupçonner l'existence d'une cachette derrière la tapisserie. Il découvrit en effet une porte secrète, mais il essaya inutilement de l'ouvrir. Sans crainte de se blesser, il se lança de toute sa force contre la porte; et telle fut l'impétuosité de cette tentative inspirée par une dernière espérance, que des gonds beaucoup plus solides n'y auraient point résisté. Il pénétra ainsi dans un oratoire, où une femme était agenouillée devant un crucifix. En proie à de nouvelles angoisses, elle tomba sans connaissance. Il la releva précipitamment. Oh! bonheur! c'était celle qu'il cherchait à sauver, la comtesse Isabelle! Il la pressa contre son cœur, et lui prodigua de ferventes consolations en lui disant qu'elle avait désormais pour protecteur un homme prêt à la défendre contre des armées.

— Est-ce vous, Durward? dit-elle quand elle ouvrit les yeux. Il me reste donc quelque espoir! Je croyais n'avoir plus d'amis sur la terre. Ne m'abandonnez pas.

— Jamais, jamais! Quoi qu'il arrive, que je perde le fruit de la Rédemption, dont voici le symbole, si je ne partage pas votre sort jusqu'à ce que vous soyez en sûreté!

Paroles touchantes et pathétiques, dit Pavillon, qui arrivait tout essoufflé. C'est une affaire d'amour, à ce que je vois. Je plains de toute mon âme cette douce créature, autant que si c'était ma Trudehen.

Il ne faut pas seulement la plaindre! repartit Quentin, il faut la secourir, monsieur Pavillon. Cette dame m'a été confiée par votre allié le roi de France, et si vous ne me fournissez pas les moyens de la mettre à l'abri de toute violence, Liège ne doit plus compter sur Louis de Valois. Il faut surtout l'empêcher de tomber entre les mains du sanglier des Ardennes.

— Ce n'est pas facile, dit Pavillon; ces coquins de lansquenets sont des enragés pour dépister les fillettes; mais je ferai de mon mieux. Passons dans l'autre pièce, et tenons conseil... L'escalier est étroit, et vous pouvez garder la porte avec une pique, pendant que, me mettant à la fenêtre, j'appellerai mes bons amis de la corporation des tanneurs de Liège. Ils sont aussi solides que les couteaux qu'ils portent à la ceinture. Préalablement, détachez ces agrafes; je n'ai pas porté mon corselet depuis la bataille de Saint-Tron, et je pèse au moins trente livres de plus qu'à cette époque, si les balances de Flandre sont exactes.

Lorsque l'honnête bourgeois se trouva délivré de son enveloppe de fer, il éprouva un véritable bien-être. En la revêtant, il avait plutôt consulté son zèle patriotique que son aptitude à porter les armes. On apprit plus tard que, poussé involontairement en avant par les hommes de sa compagnie, le magistrat municipal avait été hissé sur les murs de la place assiégée. Le flux et le reflux des combattants l'avaient emporté au hasard, sans qu'il fût en état de s'y soustraire. Enfin, comme un tronc d'arbre jeté par la mer dans une anse, il était venu tomber à l'entrée de l'appartement des dames de Croye. Là, le poids de son armure, et celui de deux hommes tués près de lui, l'auraient pu retenir assez longtemps, sans l'assistance de Quentin.

L'ardeur qui faisait d'Hermann Pavillon un énergumène en politique rehaussait dans la vie privée les qualités de son cœur. C'était un homme un peu enclin à la vanité, mais bienveillant et toujours prêt à rendre service. Il recommanda à Quentin de prendre un soin tout particulier de la pauvre *jung frau*, et après cette exhortation superflue il se mit à crier de la fenêtre :

— Liège! Liège! à moi, les compagnons tanneurs!

Il accompagna ces mots d'un sifflement particulier, car chaque corps de métier avait son signal; quelques-uns des hommes placés sous ses ordres répondirent successivement à son appel, et montèrent la garde sous la fenêtre du haut de laquelle s'égosillaient leur chef.

Schonwaldt reprenait une apparence de tranquillité. Toute résistance avait cessé; les différents chefs de bande prenaient des mesures pour réprimer les pillards. La grande cloche tintait pour convoquer un conseil militaire; sa langue de fer annonçait à Liège la prise de la citadelle par les insurgés; et toutes les cloches de la ville, mises en branle pour répondre à celle du château, semblaient crier en chœur dans le lointain : — Salut aux vainqueurs!

Il eût été naturel que meinherr Pavillon sortît en ce moment de sa forteresse; mais, soit par attention pour ceux qu'il protégeait, soit par un reste d'appréhension personnelle, il se contenta d'envoyer message sur message à son lieutenant, Peterkin Geislaer, pour le prier de venir le trouver tout de suite.

Peterkin vint enfin, Dieu merci! car c'était l'homme dans lequel Pavillon mettait sa confiance absolue, qu'il fût question de guerre, de politique, ou de commerce. Le lieutenant était solidement bâti, mais ramassé. Il avait la figure carrée, la physionomie expressive, et de grands sourcils noirs qui annonçaient beaucoup d'opiniâtreté dans la discussion. Il portait un pourpoint de peau de buffle, une hallebarde, et un couteau suspendu à une large ceinture.

— Mon cher Peterkin, dit le capitaine, voici une glorieuse journée, ou plutôt une glorieuse nuit. J'espère que vous êtes content.

— Je suis content que vous le soyez, répondit le lieutenant; pourtant, si c'est une victoire, je n'aurais jamais eu l'idée de la célébrer comme vous dans ce grenier, quand vous êtes mandé au conseil.

— A-t-on vraiment besoin de moi? dit le syndic.

— Sans doute, pour soutenir les droits de Liège, qui sont plus compromis que jamais.

— Bah! bah! Peterkin; tu es toujours de mauvaise humeur.

— Moi! je suis toujours, au contraire, de l'avis des autres. Seulement je ne veux pas avoir pour monarque une grue à la place d'un soliveau, comme dans le fabliau que le clerc de Saint-Lambert a traduit du livre d'Ésope.

— Je ne devine pas ce que tu veux dire, mon cher lieutenant.

— Apprenez donc, maître Pavillon, que le Sanglier a l'air de vouloir établir sa bauge à Schonwaldt, et que ce sera un voisin plus insupportable encore que le vieux prélat. Il accapare tous les fruits de la victoire, et se demande audacieusement s'il doit se faire appeler prince ou évêque. C'est une honte de voir la manière dont ses satellites traitent le pauvre vieillard.

— Je ne le souffrirai pas! s'écria Pavillon en se rengorgeant. J'avais de l'antipathie pour la mitre, mais non pour la tête qu'elle couvrait. Nous sommes dix contre un, Peterkin, et nous ne devons pas tolérer une pareille conduite.

— Oui, nous sommes dix contre un en campagne, mais homme contre homme dans ce château. D'ailleurs Nickel Block le boucher et toute la populace des faubourgs ont pris parti pour le Sanglier des Ardennes, tant parce qu'il leur a distribué de la bière et du vin en abondance que parce qu'ils sont jaloux des privilèges de nos corporations.

— Peterkin, il faut retourner immédiatement à Liège; je ne veux pas rester à Schonwaldt.

— Mais les ponts sont levés, repartit le lieutenant; les portes sont fermées et gardées par des lansquenets. Si nous voulions forcer le passage, ces gaillards, qui sont tous les jours en guerre, nous tailleraient un peu trop de croupières, à nous qui ne prenons les armes que les jours de fête.

— Mais pourquoi a-t-on fermé les portes? dit le bourgeois inquiet, est-il juste de retenir d'honnêtes gens prisonniers?

— Je ne puis vous donner d'explications, dit Geislaer; le bruit court que les dames de Croye se sont échappées pendant l'assaut. Cette nouvelle a mis l'homme à longue barbe hors de lui, et des libations prolongées ont augmenté sa colère.

Le syndic jeta un regard désolé sur Quentin, et parut irrésolu.

Durward n'avait pas perdu un mot d'une conversation qui était de nature à l'inquiéter. Il sentit que, pour assurer sa fuite, il fallait conserver son sang-froid, et soutenir le courage de Pavillon; il intervint donc avec hardiesse, en homme qui avait voix délibérative.

— En vérité, dit-il, monsieur Pavillon, j'ai honte de vous voir hésiter. Rendez-vous auprès de Guillaume de la Marek, et demandez-lui franchement un laissez-passer pour vous, votre lieutenant, votre écuyer et votre fille. Il n'a aucun prétexte pour vous retenir captif.

— Pour mon lieutenant et moi, d'accord; mais où est mon écuyer?

— Je le suis présentement, repartit l'Écossais sans se déconcerter.

— Vous! s'écria le syndic embarrassé; mais n'êtes-vous pas l'envoyé du roi de France?

— C'est vrai; mais j'ai un message pour les magistrats de Liège, et c'est à Liège seulement que je puis le remettre. Si j'avais ma qualité devant Guillaume de la Marek, ne serais-je pas obligé d'entrer en négociation avec lui? N'est-il pas vraisemblable qu'il me retiendrait? Il faut me fournir les moyens de sortir du château en me faisant passer pour votre écuyer.

— Soyez-le donc. Mais vous avez parlé de ma fille. Elle est, je l'espère, dans ma tannerie de Liège, où je voudrais être aussi de tout mon cœur.

— Madame, reprit Durward, vous appellera son père tant que nous serons...

— Et toute ma vie! s'écria la comtesse en se jetant aux pieds du citoyen liégeois. Je ne passerai pas un seul jour sans vous honorer, sans vous aimer, sans prier pour vous comme une fille pour un père, si vous voulez me secourir dans cette terrible extrémité. Oh! ne vous montrez pas inflexible : songez que votre fille peut se jeter aux genoux d'un étranger pour lui demander la vie et l'honneur; songez à cela, et accordez-moi la protection que vous voudriez qu'elle reçût!

— En vérité, dit Pavillon ému de ces supplications, je crois que cette jolie fille a quelque chose de Trudchen, et je trouve aussi que ce jeune homme, qui est si résolu, ressemble au prétendu de ma fille. Je gagerais un florin, Peterkin, que c'est une affaire de véritable amour, et ce serait un péché que de ne pas la favoriser.

— Ce serait un péché et une honte, répondit Geislaer.

— Malgré sa suffisance, c'était un bon Flamand, et en parlant il s'essuya les yeux avec la manche de son pourpoint.

— Allons, dit Pavillon, elle sera ma fille. Nous l'envelopperons bien dans une cape de soie noire; et s'il ne se trouve pas assez de corroyeurs pour protéger la fille de leur syndic, ils ne sont plus dignes qu'on leur donne du cuir à tanner. Mais il faut que je sois prêt à répondre à toutes les questions. Comment expliquer la présence de ma fille dans une pareille mêlée?

— Eh! dit Peterkin Geislaer, la moitié des femmes de Liège nous ont suivis jusqu'à Schonwaldt; et la seule raison qu'elles eussent pour cela, c'était qu'elles n'auraient pas dû y venir. Notre amie Trudchen est allée un peu plus loin que les autres; voilà tout.

— C'est parler d'or, s'écria Quentin. Suivez les conseils de votre lieutenant, noble meinherr Pavillon; ayez de l'audace, et vous accomplirez sans vous compromettre la plus belle action que l'on ait faite depuis le temps de Charlemagne. Pour vous, madame, cachez-vous bien dans cette mantille; soyez confiante, et dans quelques minutes vous serez en liberté... Honorable Pavillon, montrez-nous le chemin.

— Encore une minute! s'écria le syndic; j'ai des pressentiments sinistres! Ce Guillaume est un enragé, un sanglier de caractère comme de nom. Vous figurez-vous quelle serait sa fureur si cette dame était une comtesse de Croye et s'il s'en apercevait?

— Et quand je serais une de ces infortunées, s'écria Isabelle en essayant de nouveau d'embrasser les genoux du syndic, pourriez-vous pour cela me repousser dans ce moment critique? Oh! que ne suis-je votre fille, la fille du plus pauvre bourgeois!

— Pas si pauvre, ma jeune dame, dit Pavillon, nous payons nos dettes.

— Pardonnez-moi, noble seigneur! reprit la jeune fille.

— Je ne suis ni noble ni seigneur, reprit le dignitaire communal; je suis un simple bourgeois de Liège, acquittant mes lettres de change en monnaie courante. Mais il ne s'agit pas de cela. Quand même vous seriez comtesse, je vous protégerais.

— Fût-elle duchesse, dit Peterkin Geislaer, vous êtes obligé de la protéger du moment que vous avez donné votre parole.

— Très-bien, mon lieutenant; vous connaissez le vieux proverbe flamand : *Ein wort, ein mann*. Tant vaut la parole, tant vaut l'homme. Maintenant rendons-nous au conseil. Il faut prendre congé de ce Sanglier des Ardennes. Et pourtant je frémis en pensant à lui; je ne me sens pas le courage d'affronter cette cérémonie.

— Puisque vous avez une troupe suffisante, dit Quentin, ne feriez-vous pas mieux de forcer la porte?

— Comment! s'écrièrent à la fois Pavillon et son lieutenant : entrer en lutte avec les gens d'armes de notre allié!

Ils ajoutèrent à cette exclamation des réflexions qui prouvèrent à l'Écossais qu'on ne pouvait tenter l'aventure avec de pareils associés. Il fut donc résolu qu'on se rendrait dans la grande salle du château, où le Sanglier des Ardennes tenait ses assises, et qu'on demanderait un laissez-passer pour le syndic de Liège et sa suite. C'était une requête trop raisonnable pour n'être pas écoutée. Cependant le bon syndic poussa un soupir en regardant ses compagnons, et dit à son fidèle Peterkin Geislaer :

— Ce que c'est que d'avoir trop d'audace et trop de sensibilité! Hélas! mon lieutenant, mes vertus me coûtent bien cher, et je les expierai peut-être plus cruellement encore avant de sortir de ce maudit château de Schonwaldt!

Ils traversèrent les cours, qui étaient jonchées de morts et de mourants. Quentin soutint Isabelle, l'exhorta à supporter courageusement cet horrible spectacle, et lui rappela que son salut dépendait entièrement de sa présence d'esprit.

— Non pas de la mienne, mais de la vôtre, dit-elle. Oh! si j'échappe aux périls de cette nuit affreuse, je n'oublierai jamais celui qui m'a sauvée. Accordez-moi encore une faveur, je l'implore de votre main : je vous conjure de me l'octroyer, par la vertu de votre mère, pour l'honneur de vos aïeux!

— Est-il rien que je puisse vous refuser? murmura Quentin.

— Plongez-moi votre poignard dans le cœur, plutôt que de me laisser captive de ces monstres!

Quentin ne répondit qu'en pressant la main de la jeune comtesse, que la terreur seule empêcha de lui rendre ce témoignage de tendre sympathie. Appuyée sur le bras de son protecteur, elle franchit le seuil de la formidable salle. Devant les deux amants marchaient Pavillon et son lieutenant à la tête d'une douzaine de membres de la corporation des tanneurs, qui formaient la garde d'honneur du syndic.

De cette salle partaient des éclats de rire sauvages, des acclamations pareilles à des hurlements. On n'aurait pas cru qu'elle renfermait des hommes, qui fêtaient le verre à la main le succès d'une entreprise hardie : c'étaient plutôt des démons qui célébraient dans une orgie une des victoires qu'ils avaient remportées sur l'espèce humaine.

L'énergie factice d'Isabelle était soutenue par une exaltation que le désespoir seul pouvait inspirer; l'intrépidité de Durward s'élevait à la hauteur des circonstances; Pavillon et Geislaer, faisant de nécessité vertu, étaient comme des ours attachés au poteau, et forcés d'accepter les dangers d'une inévitable agression.

CHAPITRE XXII.

L'Orgie.

Un changement horrible et étrange s'était opéré dans la grande salle de Schonwaldt depuis que Quentin l'avait quittée. Elle offrait, sous les traits les plus affreux, l'image des misères de la guerre, quand cette guerre est faite par des mercenaires insatiables, accoutumés à verser le sang, et dépourvus complètement de patriotisme et d'idées chevaleresques.

Quelques heures auparavant, des fonctionnaires civils et ecclésiastiques dinaient dans la même pièce avec une décence un peu cérémonieuse. Ils se permettaient à peine de légères plaisanteries; et malgré l'abondance des mets et des vins, le décorum qui régnait parmi les convives allait presque jusqu'à l'hypocrisie. Maintenant c'était une orgie effrénée, dont le désordre n'aurait pu être augmenté par Satan lui-même s'il avait été président du banquet.

On avait apporté à la hâte de la chambre du conseil le magnifique trône de l'évêque pour le placer au bout de la table; le redoutable Sanglier des Ardennes y était assis, bien digne de ce surnom, qui semblait lui plaire, et qu'il s'attachait à justifier. Il avait ôté son heaume, mais conservé le reste de sa lourde et brillante armure, dont il se débarrassait très-rarement. Le surcot jeté sur ses épaules était fait de la peau tannée d'un énorme sanglier; les sabots et les défenses étaient d'argent massif; la peau de la hure était disposée de manière à se rabattre sur le casque lorsque le baron était armé de pied en cap. Dans le cas contraire, il la rabattait sur son crâne en guise de capuchon; ce qui lui donnait l'air d'un monstre hideux. Au reste, l'expression de sa physionomie n'avait pas besoin d'être rehaussée par cet horrible ornement.

La partie supérieure du visage de Guillaume démentait presque son caractère. À la vérité, ses cheveux ressemblaient aux soies hérissées de la hure qui les couvrait; mais un front élevé, de grands yeux clairs et étincelants, des joues colorées, un nez recourbé comme le bec de l'aigle, semblaient les signes extérieurs de la valeur unie à la générosité. Malheureusement ces particularités avantageuses étaient peu sensibles; des habitudes de violence, de tyrannie et de débauche les avaient fait en partie disparaître. Les pommettes des joues s'étaient tuméfiées; les yeux étaient devenus mornes, et le blanc en avait rougi. Toute la figure avait contracté une horrible ressemblance avec les traits de la bête féroce à laquelle Guillaume se comparait avec complaisance. Mais, par une contradiction singulière, tout en affectant de porter avec orgueil son sobriquet, il essayait de dissimuler la difformité qui le lui avait valu : c'était le développement inusité de sa mâchoire supérieure. Sa lèvre épaisse laissait voir de grosses incisives saillantes; et ce nom de Sanglier des Ardennes lui avait été donné tant à cause de la ressemblance de sa bouche avec un groin que parce qu'il aimait à chasser dans les forêts de ses montagnes natales. Pour dissimuler cette conformation, il portait tout entière sa barbe grise et inculte; mais c'était en vain qu'il essayait d'amoindrir ainsi la brutale expression de ses traits.

Ses soldats et ses officiers étaient confondus à table avec les Liégeois, dont quelques-uns appartenaient à la lie du peuple. À côté de Guillaume siégeait le boucher Nickel Block, dont les manches retroussées laissaient voir des bras teints de sang, comme le couperet qu'il avait déposé devant lui sur la table. À l'imitation de leur chef, la plupart des hommes d'armes portaient toute leur barbe, et leurs cheveux étaient hérissés de manière à rendre plus farouche leur mine naturellement sauvage. Enivres par leur triomphe et par des libations prolongées, ils présentaient un ignoble spectacle; ils chantaient des chansons licencieuses et blasphématoires, sans daigner prendre la peine de s'écouter les uns les autres, et leurs propos étaient si révoltants que Durward remercia Dieu de ce que l'excès du tumulte les empêchait de parvenir à l'oreille de sa compagne.

Les bourgeois notables qui prenaient part à ce banquet avaient l'air inquiet et la figure décomposée; il était évident qu'ils se trouvaient là malgré eux, et qu'ils craignaient leurs compagnons. Les artisans d'une condition inférieure ou d'une nature plus brutale admiraient comme des exploits les excès de la soldatesque. Ils essayaient de les imiter; et cédant à un penchant trop commun dans les Pays-Bas, ils absorbaient d'immenses quantités de vin et de bière brune.

Le désordre avait présidé aux préparatifs du festin comme à la composition de la société. La vaisselle plate de l'évêque, les vases sacrés même, car le Sanglier bravait l'accusation de sacrilège, étaient confondus avec les dames-jeannes, les outres de cuir et les cornes à boire de l'espèce la plus vulgaire.

Il nous reste à mentionner un horrible incident, puis nous laisserons à l'imagination de nos lecteurs le soin de compléter le tableau.

Les hommes d'armes de Guillaume affectaient de se soustraire aux lois de la discipline. Un lansquenet, qui s'était signalé pendant l'assaut, ne put trouver place à table; il eut l'audace d'enlever un grand gobelet d'argent, en déclarant qu'il le garderait pour s'indemniser de n'être pas de la fête. Guillaume rit aux éclats de ce trait d'impudence; mais voyant un autre soldat de moindre valeur se permettre la même liberté, il fit cesser une plaisanterie qui aurait bientôt dépouillé la table de tous ses ornements précieux!

— Tonnerre! s'écria-t-il, ceux qui ne sont pas des hommes en face de l'ennemi n'ont pas le droit de voler leurs camarades. Quoi! insolent, pendant que Conrad Horst escaladait la muraille, tu as attendu pour entrer que la porte fût ouverte et le pont baissé, et tu oses faire comme lui!... Qu'on l'accroche aux barreaux de la fenêtre! il battra la mesure avec ses pieds pendant que nous boirons un coup à son heureuse arrivée chez le diable.

L'arrêt, à peine prononcé, reçut son exécution, et quelques minutes après le malheureux, pendu aux traverses de fer, se tordait dans les dernières convulsions.

Au moment où Quentin et ses compagnons entraient dans la salle, le corps du supplicié, interceptant les pâles rayons de la lune, projetait sur le parquet une ombre indécise, aux formes de laquelle il était impossible de se méprendre. Le nom de Pavillon passa de bouche en bouche, et le puissant syndic essaya de se donner l'air d'importance qui convenait à son rang; mais l'aspect effrayant du supplicié, celui de l'orgie lui inspiraient une émotion involontaire. Il ne pouvait la maîtriser, malgré les exhortations de Peterkin, qui lui disait tout bas, non sans trouble : — Du courage, mon maître, ou nous sommes perdus!

Toutefois, le syndic eut la force de prononcer une allocution dans laquelle il célébrait la grande victoire remportée par les soldats de Guillaume et les bons citoyens de Liège.

— Oui, repartit de la Marek d'un ton railleur, le roquet dit au limier : « Nous avons forcé la bête. » Mais, ho! ho! sire bourgmestre, vous arrivez comme le dieu Mars, ayant Vénus à vos côtés. Quelle est cette dame? Qu'elle se dévoile! Aucune femme n'est ce soir maîtresse de sa beauté.

— C'est ma fille, noble chef, répondit Pavillon, et je vous prie de lui permettre de garder son voile; elle en a fait le vœu aux Trois-Rois de Cologne.

— Je l'en relèverai tout à l'heure! D'un coup de couperet je vais me consacrer évêque de Liège, et je crois qu'un évêque vivant vaut bien trois rois morts.

Un murmure d'indignation circula dans l'assemblée. Les Trois-Rois mêmes étaient vénéralés par les Liégeois, et même par quelques hommes d'armes, qui n'avaient de respect que pour ces reliques.

— Je ne veux pas manquer d'égards à Leurs Majestés défuntes, reprit le Sanglier. Seulement je suis décidé à être évêque. Un prince spirituel et temporel, qui a le pouvoir de lier et de délier, est le chef qu'il faut à une bande de répréhensibles comme vous, auxquels tout autre refuserait l'absolution. Mais approchez, noble bourgmestre; asseyez-vous à mes côtés, et vous allez me voir faire une vacance que je remplirai... Qu'on introduise notre prédécesseur!

On se rangeait pour laisser passer Pavillon; mais, refusant la place d'honneur, il se mit à l'extrémité opposée. Ses serviteurs se groupèrent autour de lui, comme on voit des moutons, à l'aspect d'un chien étranger, se presser autour d'un vieux héliot qu'en raison de ses longs services ils croient doué d'un courage qui leur manque.

Non loin de Pavillon était assis un beau jeune homme, nommé Carl Ebersson, fils naturel de Guillaume, qui lui témoignait parfois une sorte de tendresse. Sa mère était morte d'un coup que son féroce amant lui avait porté dans un accès de délire bachique ou de jalousie. Le meurtrier avait éprouvé autant de remords qu'il était capable d'en sentir, et c'était pour cela peut-être qu'il s'était attaché à l'orphelin. Durward, auquel le vieux chapelain avait appris ces détails, se mit aussi près que possible du jeune Carl Ebersson, dans l'intention de s'en faire un otage ou un protecteur.

Tout le monde étant dans l'attente, on se demandait quelle serait la suite des ordres que le tyran venait de donner. Pendant ce temps, un des tanneurs dit à Geislaer : — Notre maître n'a-t-il pas présenté cette belle comme sa fille? ce ne saurait être Trudchen. Celle-ci est bien décollée; elle a deux pouces de plus, et voilà une meche de

cheveux noirs qui s'échappe de dessous sa mante. Par saint Michel de la place du marché, autant vaudrait confondre le cuir d'un taureau noir avec celui d'une génisse blanche!

— Silence! dit Peterkin avec quelque présence d'esprit. Qu'importe que notre maître ait envie de voler une pièce de gibier dans le parc de l'évêque à l'insu de notre bonne dame! est-ce à nous de l'espionner?

— Dieu m'en garde, frère! mais je n'aurais pas cru que le bourgeois se fût mis en chasse à son âge. Sapperment! quelle timide colombe! voyez comme elle se tapit sur son siège, derrière tout le monde, pour échapper aux regards des hommes d'armes! Mais attendez; que va-t-on faire du pauvre vieux prêtre?

En ce moment Louis de Bourbon, évêque de Liège, était brutalement traîné par des soldats dans la salle de son propre palais. Ses cheveux épars, sa barbe et ses habits en désordre attestaient les sévices dont il avait été déjà victime. Comme pour ridiculiser son caractère sacré, on l'avait revêtu à la hâte de ses insignes épiscopaux.

En voyant traiter ainsi son protecteur, la comtesse Isabelle, incapable de maîtriser son émotion, aurait pu se trahir et se compromettre; mais, par un hasard que Quentin regarda comme une faveur du ciel, elle était placée de manière à ne rien voir et à ne rien entendre. L'archer eut soin de se mettre devant elle pour l'empêcher d'observer et d'être observée.

La scène qui suivit fut courte et terrible.

Amené en présence du partisan farouche, le malheureux évêque, connu jusqu'alors uniquement pour ses mœurs douces et faciles, montra une dignité et une noblesse qui étaient en rapport avec son illustre origine : ses regards étaient fermes et assurés. Dès qu'il ne fut plus entre les mains des satellites brutaux, il prit une attitude à la fois altière et résignée; on reconnaissait en lui le double caractère du seigneur féodal et du martyr chrétien. De la Marek lui-même fut atterré par le maintien de son prisonnier; se rappelant les bienfaits qu'il en avait reçus dans sa jeunesse, il hésita et baissa les yeux. Ce fut seulement après avoir vidé un grand verre de vin qu'il recouvra son audace et son insolence. Il grinda des dents, serra les poings, et fit divers gestes qui avaient pour but de stimuler sa féroce nature.

— Louis de Bourbon, dit-il d'une voix rauque, j'ai recherché votre amitié, et vous avez repoussé la mienne. Que donneriez-vous maintenant pour qu'il en fût autrement?... Nikkel, tenez-vous prêt.

Le boucher se leva, saisit son couperet, et, se glissant derrière le fauteuil de Guillaume, il éleva ses bras nus et musculeux en brandissant l'instrument du supplice.

— Louis de Bourbon, reprit le Sanglier, regarde cet homme, quelles conditions as-tu à m'offrir pour lui échapper?

L'évêque jeta un coup d'œil attristé, mais ferme, sur le barbare exécuteur, et répondit avec énergie :

— Ecoute-moi, Guillaume de la Marek; honnêtes gens, s'il y en a parmi vous qui méritent ce nom, écoutez tous les seules conditions que je puisse imposer à ce misérable. Guillaume de la Marek, tu as fomenté la sédition dans une ville impériale, pris d'assaut le palais d'un prince du saint Empire germanique, tu es serviteur, pillé ses trésors, maltraité sa personne; par tous ces crimes, tu as mérité d'être mis au ban de l'Empire, proscrit, déchu de tes droits et dépossédé de tes domaines. Tu as fait plus encore; ce ne sont pas seulement les lois humaines que tu as violées; ce n'est pas seulement la vengeance des hommes qui doit s'appesantir sur ta tête : tu as profané le sanctuaire du Seigneur, porté la main sur un père de l'Eglise, souillé de rapines et de sang la maison de Dieu, comme un voleur sacrilège...

— As-tu fini? interrompit Guillaume en frappant du pied avec impatience.

— Non, car je ne t'ai pas encore dit les conditions que tu désires connaître.

— Achève donc, et qu'elles soient plus convenables que ton préambule, ou malheur à ta tête grise!

En disant ces mots, Guillaume se renversa sur son siège. Ses dents étaient serrées; l'écume blanchissait ses lèvres, comme les défenses de la bête féroce dont il portait la dépouille.

— Tels sont tes crimes, reprit l'évêque avec un calme héroïque. Ecoute maintenant les propositions que je consens à te faire en ma qualité de prêtre chrétien et de prince miséricordieux, sans tenir compte de mes griefs personnels, sans vouloir venger mes injures. Jette ton bâton de commandement; renonce à ton pouvoir; délivre tes prisonniers; restitue le fruit du pillage; distribue tes biens aux veuves et aux orphelins que tu as faits; couvre-toi d'un cilice, prends en main le bourdon, et va nu-pieds en pèlerinage à Rome. Nous demanderons grâce pour ta vie à la chambre impériale de Ratisbonne, grâce pour ton âme à notre saint-père le pape.

Louis de Bourbon parlait comme s'il eût encore occupé le trône épiscopal et que l'usurpateur eût été à genoux devant lui.

Le tyran se leva lentement; la stupeur dont il avait d'abord été saisi fit graduellement place à la rage.

Il regarda Nikkel Block, et leva le doigt sans proférer une parole.

Le boucher frappa comme s'il eût été dans son abattoir, et l'évêque

assassiné tomba, sans même pousser un soupir, au pied de son trône épiscopal!

Les Liégeois, qui n'étaient point préparés à cette horrible catastrophe, et espéraient même que la conférence finirait par un accommodement, poussèrent des cris d'horreur et maudirent l'homme. Mais Guillaume, agitant ses mains crispées, s'écria d'une voix formidable : — Eh quoi! pourreaux de Liège, engraisés dans la fange de la Meuse, vous osez vous mesurer avec le Sanglier des Ardennes?... Debout, mes marassins! — c'était sous ce nom qu'on désignait ses soldats : — montrez vos défenses à ces vils Flamands!

Tous ses hommes d'armes se levèrent à son appel, et comme ils étaient confondus avec leurs alliés, qui ne prévoyaient pas d'hostilités, chaque soldat saisit au collet son plus proche voisin, en brandissant de la main droite un poignard que faisaient étinceler les clartés des lampes et de la lune. Tous les bras restèrent suspendus, mais aucun ne frappa. Les victimes étaient trop surprises pour opposer la moindre résistance, et le but de Guillaume n'était probablement que d'inspirer de la terreur à ses confédérés.

Mais le courage de Quentin Durward amena une péripétie soudaine. Vif dans ses mouvements, d'une résolution au-dessus de son âge, il était en ce moment stimulé par tout ce qui pouvait développer ses facultés. Imitant le geste des soldats de Guillaume, il s'élança sur Carl Ebersson, le maîtrisa sans peine, et lui mit le poignard sur la gorge en s'écriant :

— Ah! c'est à ce jeu que vous jouez? j'en suis.

— Arrêtez! arrêtez! dit Guillaume; c'est une plaisanterie, une simple plaisanterie. Me supposez-vous l'idée de malmenier mes bons amis et alliés de la commune de Liège? Soldats, lâchez prise! asseyez-vous!... Allons, ajouta-t-il en poussant du pied le corps de l'évêque, emportez cette charogne qui a failli brouiller des amis, et noyons nos dissensions dans le vin.

Les hostilités cessèrent; les citoyens et les soldats se regardaient comme pour se demander s'ils étaient amis ou ennemis. Quentin Durward profita du moment.

— Veuillez m'entendre, Guillaume de la Marek, et vous, bourgeois de la commune de Liège. Quant à vous, jeune homme, tenez-vous tranquille, et n'essayez pas de m'échapper. Il ne vous sera pas fait de mal, à moins qu'on ne nous provoque par de mauvais propos.

— Qui es-tu, au nom du diable! s'écria Guillaume étonné, qui t'a permis de venir jusque dans notre tanière poser des conditions et prendre des otages? Nous exigeons des garanties, mais nous n'en accordons jamais.

— Messire, dit hardiment Quentin, je suis un serviteur de Louis XI, roi de France. Je fais partie de la garde écossaise, comme mon accent et mon costume ont dû vous en instruire. Je suis ici pour rendre compte de ce qui se passe, et je vois avec surprise que vous agissez en païen plutôt qu'en chrétien, en insensé plutôt qu'en homme doué de raison. Les armées de Charles de Bourgogne vont bientôt marcher contre vous, et, si vous désirez l'appui de la France, il faut vous comporter différemment. Pour vous, Liégeois, je vous conseille de retourner immédiatement dans vos foyers; si l'on met obstacle à votre départ, je déclare qu'on encourra le ressentiment de mon maître Sa très-gracieuse Majesté le roi de France.

— France et Liège! France et Liège! s'écrièrent les tanneurs et plusieurs autres citoyens dont le courage était ranimé par l'exemple de l'Écossais. France et Liège! et longue vie au brave archer! Nous sommes prêts à vivre et à mourir avec lui!

Les yeux de Guillaume étincelèrent, et il saisit son poignard comme pour le lancer au cœur de l'audacieux orateur; mais après avoir observé le maintien des assistants, il sentit la nécessité de se contenir. Il comptait dans sa bande plusieurs Français qui savaient qu'il recevait de leur patrie des secours en hommes et en argent. Quelques-uns blâmaient l'acte de violence sacrilège qui venait d'être commis; et comme Charles de Bourgogne pouvait en être mécontent, c'était avec inquiétude que l'on prononçait son nom. Les lansquenets, malgré le désordre de leurs esprits, comprenaient qu'il était impolitique de rompre avec les Liégeois et d'irriter le roi de France. Le Sanglier reconnut que les hommes de sa troupe ne le soutiendraient pas; sa figure se dérida, et il dit d'un ton radouci :

— Je le déclare, je ne médite rien contre mes bons amis de Liège. J'avais espéré qu'ils passeraient la nuit à boire avec moi en réjouissance de la victoire, mais ils sont libres de quitter Schonwaldt si bon leur semble. Quand ils le voudront, demain ou un autre jour, j'entrerai en négociation avec eux pour le partage du butin, et les mesures que nécessite la défense commune. En attendant, j'espère que le gentilhomme écossais me fera l'honneur de finir la nuit avec moi?

— Mille remerciements, répondit Durward, mais je règle ma conduite sur celle de M. Pavillon, auquel j'ai ordre de m'attacher spécialement. Je ne manquerai pas de le suivre la première fois qu'il reviendra visiter le vaillant Guillaume de la Marek.

— Ma foi, dit précipitamment Pavillon, si votre conduite se règle sur la mienne, il est probable que vous sortirez d'ici sans délai; et si vous ne revenez à Schonwaldt qu'avec moi, il est non moins probable que vous n'y reparaitrez pas de sitôt.

L'homme syndic acheva sa phrase à voix basse, craignant d'expri-

mer d'une manière trop intelligible des sentiments qu'il était incapable de garder pour lui.

— Allons, mes braves chamoiseurs, reprit-il en s'adressant à ses gardes du corps, groupez-vous autour de moi, et éloignons-nous au plus vite de cette caverne de voleurs.

Les plus honorables citoyens de Liège partageaient l'avis du syndic; l'espoir de sortir sains et saufs leur causa autant de joie que la prise du château. On ne mit aucune entrave à leur marche, et Quentin put enfin tourner le dos à ces formidables murailles.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans la salle du festin, l'archer demanda à la jeune comtesse comment elle se trouvait.

— Bien, bien, répondit-elle avec une précipitation fiévreuse, mais ne m'adressez pas de questions, ne perdons pas le temps en paroles, fuyons! fuyons!

En parlant ainsi, elle essayait d'avancer, mais avec si peu de succès, qu'elle serait tombée d'épuisement si Durward ne l'avait soutenue. Avec la tendresse d'une mère qui dérober son enfant au danger, Durward la prit dans ses bras. Tout entière au désir d'assurer son salut, elle lui passa un bras autour du cou; et il ne regretta aucun des périls qu'il avait affrontés, puisque telle en était la conclusion.

De son côté, l'honnête bourgmestre était soutenu par son fidèle conseiller Geislaer et un de ses amis. Après une course rapide, ils atteignirent les bords de la Meuse. De temps en temps ils rencontraient des bandes sorties de la ville pour obtenir des renseignements sur la prise de Schonwaldt, et sur la querelle qui, suivant un bruit déjà répandu, avait éclaté entre les vainqueurs. Les fugitifs évitaient de leur mieux les questions, et se procurèrent un bateau où ils purent enfin jouir d'un peu de repos. Isabelle continua de rester presque évanouie dans les bras de son libérateur. Quant au bourgmestre, après avoir adressé quelques remerciements à Quentin, qui avait l'esprit trop préoccupé pour lui répondre, il entama la conversation avec son lieutenant. Elle roula sur son courage, sur son humanité, et sur les dangers auxquels ces vertus l'avaient maintes fois exposé.

— Peterkin, dit-il reprenant ses doléances de la soirée, si je n'avais pas eu tant d'audace, je ne me serais pas opposé à l'acquiescement du droit de vingtième que tout le monde consentait à payer. Si j'avais eu moins de courage, je n'aurais pas assisté à la bataille de Saint-Tron, pendant laquelle un homme d'armes du Hainaut me jeta d'un coup de lance dans un fossé bourbeux, d'où il me fut impossible de sortir avant la fin de la bataille. C'est encore mon courage qui m'a décidé cette nuit à endosser ce corselet trop étroit, qui m'aurait été mortel sans l'assistance de ce brave jeune homme, dont le métier est de se battre, en quoi je lui souhaite beaucoup de plaisir. Quant à mon humanité, Peterkin, elle m'aurait réduit au dénûment, si je n'avais pas été suffisamment pourvu de biens du monde; et Dieu sait ce qu'elle m'attirera, maintenant que j'ai sur les bras des dames, des comtesses, des secrets qui peuvent me coûter la moitié de ma fortune et peut-être ma peau par-dessus le marché!

Quentin ne pouvait se taire plus longtemps. — Si, par hasard, dit-il, vous couriez quelque danger, si vous éprouviez quelque perte, à cause de cette jeune dame, soyez sûr que vous en serez amplement dédommagé.

— Merci, seigneur archer; mais est-ce que je réclame des indemnités pour avoir fait le devoir d'un honnête homme! Je regrettais seulement qu'il pût m'en coûter ça et ça; et j'espère qu'il m'est permis d'en parler à mon lieutenant sans avoir l'air de me plaindre.

Durward conclut de ces paroles que son nouvel ami était de ceux qui se payent de leurs bienfaits en grommelant, et dont les lamentations sont dictées par le désir de faire valoir leurs services. Il garda donc un silence prudent, et laissa le syndic énumérer à son lieutenant les risques et les pertes qu'il avait encourus par suite de son désintéressement et de son zèle pour le bien public.

La vérité, c'était que l'honorable magistrat sentait qu'il avait perdu un peu de son importance en laissant le jeune étranger jouer le premier rôle dans la salle du château. Il avait été charmé tout d'abord de l'effet de cette intervention opportune; mais, après de plus amples réflexions, il s'était trouvé amoindri. Il essayait de se relever en exagérant les titres qu'il avait à la reconnaissance de son pays en général, de ses amis en particulier, et plus spécialement encore de la comtesse de Croye et de son jeune protecteur.

Mais la barque s'arrêta : Pavillon, aidé de Peterkin, mit pied à terre dans son jardin; et dès qu'il eut touché le seuil de sa maison le démagogue jaloux et blessé dans son amour-propre redevint un hôte affectueux et bienveillant. Il appela à haute voix Trudehen, qui parut aussitôt; car, dans cette nuit féconde en événements, peu d'habitants de Liège avaient pu se livrer au sommeil. Elle fut chargée de donner des soins à l'étrangère étonnée. Trudehen, dont le véritable nom était Gertrude, admirant les charmes et plaignant le malheur de l'inconnue, s'acquitta avec l'affection d'une sœur des devoirs de l'hospitalité.

Il était tard, et le syndic paraissait fatigué; néanmoins il voulut offrir à Quentin un flacon d'un vin précieux, qui datait de la bataille d'Azincourt. L'Écossais aurait été fâché d'en prendre sa part sans l'apparition de la ménagère, qui sortit de sa chambre à coucher en entendant Pavillon demander à grands cris les clefs de la cave.

C'était une petite femme rondelette, qui avait été jolie, mais qui depuis trois ou quatre ans se distinguait par un nez rouge, une voix criarde, et la ferme résolution de soumettre le syndic à une discipline intérieure des plus sévères, en le laissant libre d'exercer au dehors toute son autorité.

Dès qu'elle eut compris ce dont il s'agissait, elle déclara formellement que son époux, loin d'avoir besoin de boire encore, avait déjà beaucoup trop bu. Elle refusa de se servir, pour le satisfaire, des clefs de l'énorme trousseau qu'elle portait à sa ceinture, suspendu par une chaîne d'argent. Elle lui tourna le dos sans cérémonie, et conduisit Durward dans la chambre où il devait passer la nuit. C'était une pièce meublée avec un luxe dont il n'avait aucune idée; tous les riches Flamands l'emportaient alors, en ce qui concernait le bien-être domestique, non-seulement sur les pauvres Écossais, mais encore sur les Français eux-mêmes.

En effet, le Flamand, faisant pour les autres ce qu'il aurait voulu qu'on fit pour lui, s'était éloigné dès que Quentin s'était rapproché de la dame.

CHAPITRE XXIII.

La Fuite.

Malgré l'influence combinée de la joie, de l'anxiété, et de tant d'autres passions, les fatigues accablantes de la journée suffirent pour plonger l'Écossais dans un sommeil qui dura jusqu'à une heure avancée de la matinée. Au moment où il ouvrait les yeux, son hôte entra le front soucieux.

Pavillon s'assit auprès du lit, et commença une longue harangue sur les devoirs de la vie conjugale. Il insista sur l'imposante suprématie que les maris devaient maintenir toutes les fois qu'ils étaient d'un avis contraire à celui de leurs femmes.

Ce préambule inquiéta Quentin. Il savait qu'à l'instar des autres puissances belligérantes, les maris entonnaient parfois un *Te Deum* pour cacher une défaite plutôt que pour célébrer une victoire. Afin d'éclaircir ses doutes, il se hâta de dire : — J'espère que notre arrivée n'a point causé d'embarras à la maîtresse de la maison ?

— Non, certes, répondit le bourgmestre, jamais la mère Mabel n'est prise au dépourvu. Elle s'estime toujours heureuse de recevoir des amis, de leur donner un logement propre et un bon repas, avec la bénédiction de Dieu sur le lit et sur la table. Il n'y a pas au monde de femme plus hospitalière; c'est dommage qu'elle ait un caractère si difficile.

Quentin sauta à bas du lit, et commença précipitamment sa toilette.

— En somme, dit-il, notre séjour ici lui est désagréable. Si j'étais sûr que dame Isabelle fût capable de se mettre en route après les horreurs d'une pareille nuit, nous n'ajouterions pas à nos torts de rester une minute de plus.

— C'est précisément ce que la jeune dame a dit à la mère Mabel, et j'aurais voulu que vous vissiez comme elle rougissait en parlant. Une laitière qui a fait cinq milles en patinant contre le vent n'est

qu'un lis en comparaison; je ne m'étonne pas que la mère Mabel en soit un peu jalouse, la pauvre chère femme !

— Dame Isabelle a donc quitté sa chambre? demanda le jeune homme en continuant sa toilette avec plus de précipitation que jamais.

— Oui; et elle vous attend impatiemment pour décider avec vous quelle route il faut prendre, puisque vous êtes tous deux déterminés à partir. Mais j'espère que vous resterez à déjeuner.

— Il fallait me dire cela plus tôt, s'écria Quentin.

— Doucement, doucement; je me suis expliqué trop tôt, ce me semble, puisque vous voilà tout bouleversé. J'ai encore autre chose à vous communiquer; mais aurez-vous la patience de m'entendre?

— Parlez, messire, aussi vite que vous le pourrez, je suis tout oreilles.

— Je n'ai qu'un mot à dire, reprit le bourgmestre; c'est que Trudchen, qui va regretter cette jeune dame comme sa sœur, vous engage à prendre un autre déguisement. Le bruit court dans la ville que les dames de Croye voyagent en habit de pèlerines sous la conduite d'un archer de la garde écossaise. Une d'elles a été amenée, dit-on, au château de Schonwaldt par un bohémien quelque temps après votre départ. Ce bohémien a assuré à Guillaume de la Mark que vous n'aviez de message ni pour lui ni pour le bon peuple de Liège; que vous aviez enlevé la jeune comtesse, et que vous la suiviez par amour. Ces nouvelles sont arrivées ce matin du château; elles ont été communiquées aux conseillers de la commune, qui ne savent quel parti prendre. Notre opinion est bien que ce Guillaume de la Mark a été cruel à l'égard de l'évêque, et injuste envers nous; pourtant, nous sommes persuadés qu'au fond il a un bon caractère quand il est à jeun. D'ailleurs, c'est le seul chef qui puisse nous soutenir contre le duc de Bourgogne; et, dans l'état des choses, je suis assez d'avis de rester bien avec lui, car nous sommes trop avancés pour reculer.

Quentin Durward pensa que les reproches et les exhortations n'ébranleraient pas la résolution d'un magistrat qui obéissait aux inspirations de sa femme et de son valet.

— Votre fille est de bon conseil, dit-il; il faut nous déguiser immédiatement. Nous pouvons espérer sans doute que vous nous garderez le secret indispensable, et que vous favoriserez notre fuite.

— De tout mon cœur, de tout mon cœur, répondit le syndic, qui cherchait à atténuer ce que sa conduite avait d'inhospitalier. Je ne puis oublier que je vous ai dû deux fois la vie : vous avez dégrafé ce maudit pourpoint d'acier et vous m'avez tiré des mains du Sanglier et de ses marassins, qui sont pires que des diables. Aussi vous serai-je fidèle comme la lame au manche : suivant l'expression de nos couteliers, qui sont les meilleurs du monde entier. Vous voilà prêt, venez par ici; vous allez voir jusqu'à quel point j'ai confiance en vous.

Le syndic mena Quentin dans son comptoir, en verrouilla la porte, et, après avoir promené des yeux scrutateurs autour de lui, il ouvrit un caveau caché derrière la tapisserie. Il y avait dedans plusieurs coffres de fer; il en ouvrit un qui était rempli de guilders, et dit à l'Écossais d'y prendre la somme dont il croirait avoir besoin.

Comme Quentin avait presque entièrement dépensé l'argent qu'il avait emporté du Plessis, il n'hésita pas à accepter deux cents guilders; ce qui soulagea d'un grand poids la conscience de Pavillon. Le tanneur gémissait d'être forcé par diverses considérations d'enfreindre les lois de l'hospitalité, et il considérait comme une réparation la transaction désespérée par laquelle il devenait créancier.

Après avoir fermé avec soin son coffre-fort, il conduisit Quentin au salon, où il trouva la comtesse pâle encore des émotions de la veille, mais jouissant de la plénitude de ses facultés morales et physiques. Elle était revêtue des habits d'une jeune Flamande de la classe moyenne. Il n'y avait là que Gertrude, occupée à compléter le costume de la comtesse et à lui montrer comment il fallait le porter.

Isabelle tendit à Durward une main qu'il baisa respectueusement, et lui dit : — Seigneur Quentin, il faut quitter nos amis, de peur de leur faire partager les misères qui me poursuivent depuis la mort de mon père. Changez de vêtements, et partez avec moi, à moins que vous ne soyez las de protéger une infortunée.

— Moi, las de vous suivre! J'irai avec vous jusqu'au bout du monde; mais aurez-vous la force d'accomplir ce que vous entreprenez? Pouvez-vous, après tant de terreurs...

— Ne me les rappelez pas, reprit la comtesse; elles sont pour moi comme un songe... L'évêque est-il sauvé?

— Je crois qu'il est en liberté, dit Quentin en faisant un signe à Pavillon, qui semblait sur le point d'entamer le funeste récit.

— Nous est-il possible de le rejoindre, a-t-il rassemblé ses partisans?

— Il n'a d'espoir qu'au ciel, dit l'Écossais. Mais désignez votre lieu de retraite, et je serai votre guide et votre gardien pour aller ou vous voudrez.

— Nous réfléchirons, dit Isabelle. Un couvent me conviendrait, mais peut-être ne me garantirait-il pas suffisamment de mes persécuteurs.

— Hem! hem! dit le syndic, je ne vous conseille pas de vous installer dans un couvent des environs de Liège : le Sanglier des Ar-

dennes, quoique ce soit en somme un fidèle auxiliaire, plein de bonnes intentions pour notre ville, respecte peu les monastères; on prétend qu'il a toujours auprès de lui une vingtaine de nonnes enlevées à leurs cloîtres.

— Hâtez-vous, seigneur Durward, interrompit Isabelle, puisque c'est à vous seul qu'est confié mon salut.

Quentin sortit avec Pavillon; et la comtesse adressa à Gertrude diverses questions avec tant de calme et de lucidité, que la jeune fille ne put s'empêcher de s'écrier : — En vérité, madame, vous m'étonnez! On parle de la fermeté des hommes, mais la vôtre me paraît au-dessus de l'humanité.

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

— La nécessité, mon amie, est la mère du courage comme de l'invention. Il y a peu de temps, je me trouvais mal en voyant une goutte de sang s'échapper d'une légère coupure. Depuis, j'ai vu couler des flots de sang autour de moi sans perdre ma présence d'esprit. Ne croyez pas que cette tâche m'ait été facile, ajouta-t-elle d'un ton ferme, quoiqu'elle posât sur le bras de Gertrude une main tremblante : je suis comme une garnison assiégée par des milliers d'ennemis que la résolution la plus énergique peut seule repousser. Si ma situation était moins périlleuse, si je ne sentais pas qu'il faut absolument être maîtresse de moi pour échapper à un destin pire que la mort, je me jetterais dans vos bras, Gertrude, et je soulagerais mon cœur, qui se gonfle, par des cris de désespoir, par des sanglots, par des larmes telles que vous n'en auriez jamais vu couler.

— N'en faites rien, madame, dit la compatissante Flamande, dites votre chapelet, abandonnez-vous aux soins de la Providence, et soyez sûre que si elle a jamais envoyé un sauveur à une personne en danger, cet audacieux jeune homme est destiné à être le vôtre. Il y a aussi quelqu'un, ajouta-t-elle en rongissant, sur lequel j'ai une certaine influence. N'en dites rien à mon père; mais j'ai donné l'ordre à mon prétendu, Hans Glover, de vous attendre à la porte de l'Est, et de ne jamais reparaitre devant moi s'il ne vous conduisait sain et sauf hors de notre territoire.

La jeune comtesse ne put exprimer ses remerciements à la bonne Gertrude que par un baiser, que celle-ci lui rendit avec affection en disant : — Si deux jeunes filles et leurs amants dévoués ne peuvent réussir dans un projet d'évasion, le monde n'est plus ce qu'on m'a toujours dit qu'il était.

Ces mots rappelèrent sur les joues pâles de la comtesse de vives couleurs, que ne diminua point la subite apparition de Quentin. Il était habillé comme un riche paysan flamand, avec les vêtements des dimanches de Peterskin, qui s'était empressé de les lui prêter en lui jurant de ne jamais le trahir, dût-on le tanner comme une peau de bœuf.

Deux chevaux avaient été préparés par les soins de la mère Mahel, qui ne voulait point de mal à la comtesse et à l'archer, pourvu qu'elle épargnât à sa famille les dangers qu'elle courait en leur donnant

asile. Elle leur recommanda de suivre des yeux Geislaer, qui, sans communiquer ostensiblement avec eux, allait prendre la route de la porte de l'Est. Elle les vit partir avec la plus vive satisfaction; et dès qu'ils furent loin, elle profita de l'occasion pour faire à Trudchen un long sermon sur la folie de lire des romans. C'étaient ces ouvrages dangereux qui rendaient les dames de la cour si hardies : au lieu de s'occuper des soins du ménage, elles chevauchaient à travers champs, n'emmenant avec elles qu'un écuyer fainéant, un page débanché ou un archer d'outre-mer, au grand péril de leur santé, de leur fortune et de leur réputation. Gertrude écouta cette harangue en silence; mais il est à croire qu'elle n'était pas d'humeur à en tirer les conclusions pratiques que sa mère s'était proposées.

Cependant les voyageurs traversaient des groupes qui étaient heureusement trop occupés des nouvelles politiques pour remarquer un couple dont l'extérieur attirait l'attention. Le poste de la porte de l'Est les laissa passer en vertu d'une permission que Pavillon avait obtenue pour eux, mais au nom de son collègue Rauslaer. Après un court échange de civilités, ils prirent congé de Peterskin, et furent presque aussitôt rejoints par un cavalier monté sur un cheval gris : c'était Hans Glover, l'amoureux de Gertrude Pavillon. Ce jeune homme était de haute taille; sa physionomie flamande annonçait plus de gaieté que d'esprit, plus de bonne humeur que d'intelligence; et la comtesse ne put s'empêcher de penser qu'il ne justifiait guère la prédilection de la généreuse Trudchen; toutefois il semblait plein de zèle pour l'exécution des ordres qu'il en avait reçus. Après avoir salué respectueusement les voyageurs, il dit en flamand à la comtesse : — Quel chemin désirez-vous prendre?

— Conduisez-moi, dit-elle, vers la ville la plus proche des frontières du Brabant.

— Le but de votre voyage est donc fixé? dit Quentin en français, langue que leur guide ne comprenait pas.

— Sans doute, répliqua la jeune dame; dans ma position l'essentiel est d'abréger ce voyage, dût-il avoir pour terme la plus affreuse prison.

Le Glorieux.

— Une prison! s'écria Quentin.

— Oui, mon ami; mais je prendrai des mesures pour que vous ne la partagiez pas.

— Ne vous occupez pas de moi; qu'importe ce qui me concerne, pourvu que je vous laisse en sûreté!

— Ne parlez pas si haut, reprit Isabelle; vous allez attirer l'attention de notre guide, qui a pris les devants.

En effet, le Flamand, faisant pour les autres ce qu'il aurait voulu qu'on fit pour lui, s'était secrètement éloigné dès que Quentin s'était rapproché de la dame.

— Oui, reprit-elle, mon devoir est de tout vous dire, à vous, mon ami, mon protecteur. Pourquoi rougirais-je de vous donner les noms

que vous méritiez ? Sachez donc que je suis décidée à retourner dans mon pays natal, à me mettre à la merci du duc de Bourgogne. C'étaient des conseils funestes, quoique dictés par les meilleures intentions, qui m'avaient déterminée à solliciter l'appui de l'astucieux Louis de France.

— Ainsi vous consentez à devenir la femme du comte de Campo-Basso, de l'indigne favori de Charles ?

En parlant ainsi Quentin affectait le ton de l'indifférence ; mais ses tourments intérieurs se manifestaient malgré lui, comme ceux du condamné qui demande avec un calme forcé si l'ordre de son exécution est venu.

— Non, Durward, non, dit Isabelle en se redressant sur sa selle : toute la puissance de la Bourgogne ne saurait imposer cette union détestée à une fille de la maison de Croye. On peut confisquer mes terres et mes héritages, m'enfermer dans un couvent ; mais je n'ai rien à redouter de plus, et je braverai bien plus encore plutôt que d'épouser Campo-Basso.

— Oh ! qu'y a-t-il de pis que la ruine et la captivité ? Pensez-y tandis que vous respirez encore l'air libre de Dieu et que vous avez auprès de vous un homme qui risquera sa vie pour vous conduire en Angleterre, en Allemagne, en Écosse même, où vous trouverez de généreux défenseurs. Oh ! ne renoncez pas imprudemment à la liberté, le meilleur don du ciel ! Rappelez-vous ce qu'a dit un poète de mon pays :

Ah ! c'est la liberté qui seule, aux pas humains,
D'une rude existence aplanit les chemins ;
Elle émaille de fleurs le lieu le plus sauvage.
On est riche et puissant avec la liberté ;
Soucis toujours amers, tristesse, pauvreté,
Tous les maux sont compris sous le nom d'esclavage !

Isabelle écouta avec un sourire mélancolique cette tirade en l'honneur de la liberté, et elle répondit après un moment de silence :

— La liberté n'existe que pour l'homme ; incapable de se protéger elle-même, la femme doit toujours chercher un protecteur. Et où en trouverais-je un ? Sera-ce le voluptueux Édouard d'Angleterre ou l'ivrogne Winceslas d'Allemagne ? Vous parlez de l'Écosse : ah ! Durward, si j'étais votre sœur, si vous pouviez me promettre un abri dans ces vallons que vous aimez à décrire, sous la garde de quelque honorable dame, de quelque loyal baron ; si avec les secours de la charité, ou avec le peu de bijoux que j'ai conservés, je pouvais m'assurer une vie tranquille et oublier le rang pour lequel j'étais née, ce serait une perspective qui me déciderait à faire un long voyage, au risque d'encourir la censure de tous !

La comtesse Isabelle prononça ces mots avec tant d'émotion et de tendresse, que Durward fut rempli de joie et profondément touché.

Il examina à la hâte la possibilité de procurer à sa compagne un refuge en Écosse ; mais il fut obligé de s'avouer qu'il ne pouvait, sans se dégrader, l'entraîner à une démarche dont l'issue était si incertaine.

— Madame, dit-il après avoir rêvé un moment, je manquerais à l'honneur et à mes vœux de chevalerie si je vous laissais croire que j'ai à vous offrir en Écosse d'autres protections que celle de mon faible bras ; je ne suis pas même sûr d'y avoir encore un seul parent. Le chevalier d'Inverquhoritz a pris d'assaut notre château pendant la nuit, et a massacré tous ceux qui portaient mon nom. Si je rentrais dans ma patrie, je m'y trouverais seul contre des ennemis puissants ; et quand même le roi aurait envie de me rendre justice, il n'oserait pas, pour venger un homme dépossédé, irriter un chef qui mène avec lui cinq cents chevaux.

— Hélas ! dit la comtesse, il n'y a donc pas un coin du monde à l'abri de l'oppression, puisqu'elle s'exerce au milieu des collines stériles comme dans nos plaines riches et fécondes ! Pourtant vos montagnes doivent offrir peu d'objets qui excitent la convoitise.

— C'est une triste vérité, madame ; la soif du sang, l'amour de la vengeance, voilà les seules passions qui mettent nos clans aux prises ! Les Ogilvis et leurs pareils jouent en Écosse le même rôle que Guillaume et sa bande dans les Flandres.

— Ne parlons plus de l'Écosse ; je ne l'avais nommée qu'en plaisantant, pour voir si vous me présentiez comme un séjour paisible le royaume le plus agité de l'Europe. J'éprouvais ainsi votre sincérité, et je reconnais avec plaisir qu'elle ne se dément pas, même lorsqu'il s'agit du sol natal. Encore une fois, je ne veux demander assistance qu'à un feudataire du duc Charles, auquel j'ai la ferme intention de me rendre.

— Mais pourquoi ne pas vous renfermer dans votre château, comme vous en avez l'intention en Touraine ? Pourquoi ne pas convoquer les vassaux de votre père, et traiter avec le Bourguignon au lieu de vous rendre à lui ? Certes, bien des braves doivent être prêts à combattre pour vous ; et je sais un homme qui se sacrifierait volontiers pour leur donner l'exemple.

— Hélas ! ce projet m'avait été suggéré par le roi Louis, dans son intérêt plutôt que dans le mien ; mais Zamet Mangrabin, ce double traître, a tout révélé au duc Charles. On a mis des garnisons dans mes châteaux, et la moindre tentative de ma part exposerait mes vas-

saux à une vengeance terrible. A quoi bon faire couler encore le sang pour une cause qui en a déjà trop coûté ? Non ; je me soumettrai à mon suzerain, à la seule condition qu'il me laissera libre de choisir un époux. Je présume que ma tante, la comtesse Hameline, qui a été la première à me conseiller la fuite, a déjà pris le parti le plus sage et le plus honorable.

— Votre tante ? répéta Quentin assailli par des souvenirs que tant d'événements rapides avaient bannis de son esprit.

— Oui, la comtesse Hameline de Croye... Avez-vous de ses nouvelles ? J'espère maintenant qu'elle est sous la protection de la banrière de Bourgogne ? Vous vous taisez ! qu'est-elle devenue ?

Cette question, faite avec l'accent de la plus vive inquiétude, obligea Quentin à raconter ce qu'il savait. Il dit comment il avait aidé la comtesse Hameline à quitter Schouwaldt, et pourquoi il y était retourné ; mais il s'abstint par délicatesse de la moindre allusion aux projets de mariage concertés avec le bohémien. Afin de ménager la sensibilité de sa compagne dans un moment où elle avait besoin de toutes ses forces, il ne voulut pas non plus lui faire part du bruit qui courait que sa tante avait été livrée à Guillaume de la Marek.

Quoique dépourvu de ces particularités importantes, ce récit impressionna fortement la comtesse Isabelle. Après quelques instants de silence, elle dit avec une froideur qui décelait son mécontentement :

— Ainsi vous avez abandonné ma malheureuse tante dans un bois, à la merci d'un vil bohémien et d'une perfide femme de chambre !... Pauvre Hameline ! tu avais toujours à la bouche l'éloge de ce jeune homme !

Durward fut assez justement offensé de l'interprétation qu'on donnait à sa conduite. — Madame, dit-il, si je n'avais pas agi de la sorte, quel eût été le sort d'une personne au service de laquelle je m'étais consacré ? Si je n'avais pas laissé la comtesse Hameline de Croye aux soins de ceux qu'elle avait choisis pour conseillers, la comtesse Isabelle serait maintenant la fiancée du Sanglier des Ardennes.

— Vous avez raison, dit Isabelle reprenant son ton habituel ; et moi, qui ai profité de votre dévouement, je me suis montrée injuste et ingrate... Malheureuse tante ! misérable Marton !... comme elle méritait peu la confiance aveugle qu'on lui accordait ! Ce fut par elle que nous fûmes présentés Zamet et Hayraddin, dont les prétendues connaissances en divination et en astrologie obtinrent tant d'ascendant sur l'esprit de ma tante. Ce fut Marton qui, renchérissant sur leurs prédictions, lui inspira je ne sais quelles folles idées d'amour et de mariage. Ces imposteurs, j'en suis sûr, ont été placés auprès de nous par Louis de France. Il cherchait à nous attirer à sa cour, il voulait nous déterminer à nous mettre en son pouvoir ; et quand nous avons eu l'imprudence de céder, vous êtes témoin, Quentin Durward, de la manière ignoble dont il s'est conduit envers nous. Mais, hélas ! que va-t-il arriver à ma tante ?

Durward s'efforçait de lui inspirer des espérances qu'il ne concevait guère. — La passion dominante de ces bohémiens, dit-il, est la cupidité. Ils trouveront à la satisfaction en traitant bien la comtesse Hameline. Quel intérêt auraient-ils à l'assassiner, au lieu d'exiger d'elle une rançon ? Cela est si vrai, que, lorsque je les ai quittés, Marton semblait se poser en protectrice.

Pour distraire Isabelle de ce triste sujet, Quentin lui raconta la trahison du Mangrabin, qu'il croyait avoir été concertée entre le roi de France et Guillaume de la Marek. La jeune comtesse frémit d'horreur ; mais se remettant aussitôt, elle s'écria : — Je me repens d'avoir douté de la protection des saints ; d'avoir cru un moment qu'un plan aussi barbare, aussi lâche, pourrait réussir, quand il y a des regards qui s'abaissent du haut des cieux sur les misères humaines. Un tel projet ne doit pas seulement exciter de l'horreur ; il faut le repousser comme une impraticable infamie, au succès de laquelle on ne pouvait croire sans athéisme. Je vois maintenant pourquoi l'hypocrite Marton fomentait de petites discussions entre ma tante et moi ; pourquoi elle flattait celle de nous qui était présente, et lui disait du mal de l'autre ; pourquoi, je ne l'aurais pas supposée capable de décider une parente affectionnée à s'enfuir sans moi de Schouwaldt.

— Dame Hameline ne vous avait donc pas instruite de ses intentions ?

— Non, elle s'était contentée de me parler vaguement d'une communication que Marton aurait à me faire. A vrai dire, ma pauvre tante avait la tête tournée par le mystérieux jargon d'Hayraddin ; auquel elle avait, le jour même, accordé une longue et secrète audience. Elle se livrait à de telles rêveries, que... que... Enfin, je ne me souciais pas de lui demander des explications. Quoiqu'il en soit, c'était une cruauté de me laisser au château.

— Je dois l'en justifier, madame : le trouble du moment était si grand, et l'obscurité si épaisse, que je pense qu'elle a dû s'imaginer qu'elle était accompagnée de sa nièce. Moi-même, trompé par le costume de Marton, je croyais être avec les deux dames de Croye, surtout avec celle sans laquelle tous les trésors du monde n'auraient pu me décider à quitter Schouwaldt.

Isabelle pencha la tête, et feignit de n'avoir pas remarqué l'exaltation que Durward avait mise dans ses paroles. Elle tourna de nou-

CHAPITRE XXIV.

La Captive.

veant les yeux vers lui, quand il eut ramené la conversation sur la politique de Louis XI. Après quelques explications tous deux demeurèrent convaincus que Marton et les frères bohémiens avaient été les agents du rusé monarque, quoique Zamet l'aîné eût été puni pour avoir essayé de jouer un double jeu.

Pleins d'une confiance mutuelle, oubliant les périls de la route et la singularité de leur situation, les voyageurs poursuivirent leur marche pendant plusieurs heures. Ils ne s'arrêtèrent que dans un hameau écarté où ils furent conduits par Hans Glover, qui ne cessa de montrer la discrétion et la sagacité dont il avait fait preuve en évitant de troubler leur entretien.

Les distinctions artificielles qui séparaient les deux amants, car nous pouvons maintenant leur donner ce nom, semblaient diminuer graduellement, grâce aux circonstances. Isabelle était d'un rang plus élevé et possédait une immense fortune héréditaire, tandis que le jeune homme n'avait que son épée; mais en ce moment elle se trouvait aussi pauvre que lui, et c'était exclusivement à la présence d'esprit et à la valeur de Durward qu'elle devait l'honneur et la vie. Le cœur plein de confiance et de gratitude, elle aurait pu pardonner une déclaration; et pourtant il ne parlait pas d'amour. La timidité naturelle, les sentiments chevaleresques s'unissaient pour retenir Quentin; il se serait reproché comme une indignité d'abuser de la situation d'Isabelle et des avantages que le hasard lui offrait.

Mais, s'ils ne parlaient pas, ils ne pouvaient s'empêcher de donner un libre cours à leurs pensées. Dans les relations du genre de celles qui s'étaient établies entre eux, les sentiments d'affection mutuelle se devinent au lieu de se manifester. La familiarité qu'elles amènent, les conséquences incertaines qu'elles doivent avoir leur prêtent un charme particulier; mais, si elles procurent les heures les plus délicieuses de l'existence humaine, elles aboutissent souvent à des jours assombris par le désappointement, l'inconstance et toutes les douleurs d'une tendresse qui n'est pas payée de retour.

Il était deux heures de relevée quand le guide, pâle de terreur, vint leur annoncer qu'ils étaient poursuivis par un détachement de schwarz-reiters, ou cavaliers noirs de Guillaume de la Marck. C'étaient des bandits levés dans les cercles de la basse Allemagne, et semblables en tout point aux lansquenets; seulement ils tenaient lieu de cavalerie légère. Pour justifier leur dénomination, et inspirer plus de terreur à leurs ennemis, ils montaient ordinairement des chevaux noirs, et couvraient leurs armes d'un enduit noir qui laissait souvent des traces sur leurs mains et sur leur visage. Sous le rapport des mœurs et de la férocité, les cavaliers noirs rivalisaient avec leurs frères de l'infanterie.

À l'extrémité de la grande route que les voyageurs venaient de suivre, s'élevait un nuage de poussière sur lequel se détachaient quelques cavaliers d'avant-garde.

— Chère Isabelle, dit Quentin après les avoir regardés, je n'ai pour arme que mon épée; mais, si je ne puis combattre pour vous avec succès, je puis fuir avec vous. Tâchons de gagner le bois que voilà, et nous éviterons peut-être ces hommes d'armes.

— Volontiers, mon unique ami! dit Isabelle en mettant son cheval au galop... Et toi, mon brave garçon, prends une autre route, et ne partage pas nos dangers.

— Nein, nein! dosgehtnichts, répondit Hans Glover en secouant la tête; et il continua de les suivre. Tous trois se dirigèrent vers le bois de toute la vitesse de leurs chevaux fatigués. Les cavaliers noirs avaient hâté le pas; mais l'avantage était pour les fugitifs, dont la marche n'était pas retardée par le poids des armures. Ils étaient à un quart de mille des taillis, quand ils en virent sortir une compagnie d'hommes d'armes réunis sous le pennon d'un chevalier.

— Ce doivent être des Bourguignons, dit Isabelle, mais qu'importe! nous nous rendrons à eux plutôt qu'aux mécréants qui nous poursuivent.

Un moment après elle s'écria en regardant le pennon: — Je reconnais ce cœur fendu! c'est la bannière du comte de Crèvecœur; c'est à lui que je me rendrai.

Quentin Durward soupira; mais quel autre parti pouvait-il proposer? et combien se serait-il estimé heureux, un instant auparavant, d'assurer le salut d'Isabelle, même à de pires conditions!

Ils eurent bientôt rejoint le détachement bourguignon; et la comtesse demanda à parler au chef, qui avait ordonné une halte pour laisser à sa troupe le temps de reconnaître les cavaliers noirs.

— Noble comte, dit-elle à Crèvecœur, qui la regardait d'un air étonné, Isabelle de Croye, fille de votre ancien compagnon d'armes, le comte Reinold de Croye, se rend à vous en vous demandant protection pour elle et pour les siens.

— Je vous l'accorde, belle cousine, fût-ce contre une armée, en exceptant toujours mon seigneur lige de Bourgogne; mais nous n'avons pas le temps de jaser. Ces sales coquins se sont arrêtés comme pour nous barrer le passage! Par saint Georges! ils ont l'insolence de nous résister! Est-ce qu'on ne leur donnera pas une leçon! Damien, ma lance! Bannière, en avant! Mettez vos lances en arrêt! Crèvecœur à la rescousse!

Et poussant son cri de guerre, il partit au galop avec ses hommes d'armes pour charger les cavaliers noirs.

L'escarmouche entre les cavaliers noirs et les Bourguignons dura cinq minutes; tous les premiers furent promptement défaits par les seconds, mieux armés, mieux montés, et mieux disciplinés. Au bout de ce court intervalle, le comte essayant sur la crinière de son coursier son épée ensanglantée, revint sur la lisière de la forêt, d'où Isabelle avait assisté au combat; il était accompagné d'une partie de ses hommes d'armes, et les autres poursuivaient les fuyards sur la grande route.

— Il est honteux, dit-il en remettant son épée dans le fourreau, que des chevaliers et des gentilshommes soient obligés de souiller leurs armes du sang de ces bêtes féroces... Eh bien! ma jolie cousine, vous trouvez peut-être la réception un peu rude; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures. Je suis arrivé à propos, je l'assure, car les cavaliers noirs ne respectent pas plus la couronne d'une comtesse que la coiffe d'une paysanne, et votre suite ne pouvait guère offrir de résistance sérieuse.

— Seigneur comte, dit Isabelle, apprenez-moi sans autre préambule si je suis prisonnière, et où vous allez me conduire.

— Vous savez, jeune étourdie, comment je répondrais à cette question si je ne consultais que ma volonté; mais vous et votre tante, qui court si follement après les mariages, vous avez fait un tel usage de vos ailes, qu'il faudra peut-être vous résoudre à les déployer dans une cage pendant quelque temps. Quant à moi, mon devoir est de vous conduire à Péronne, à la cour du duc. Je vous y accompagnerai, afin de vous offrir au besoin mon intercession, et je confierai le commandement de ce détachement d'éclaireurs à mon neveu le comte Étienne. J'espère que ce jeune écervelé montrera un peu de sagesse dans l'exercice de sa mission.

— Ne vous en déplaise, dit le comte Étienne, si vous me jugez incapable de commander restez à la tête des hommes d'armes, et j'offrirai mes services à la comtesse Isabelle de Croye.

— C'est un amendement acceptable sans doute, dit Crèvecœur; mais je m'en tiens à mon dessein primitif. Ainsi rappelez-vous bien que votre affaire n'est pas de poursuivre ces pourceaux noirs, dont la chasse semblait tant vous plaire tout à l'heure, mais qu'il faut me rapporter des nouvelles exactes de ce qui se passe dans le pays de Liège, sur lequel il court des bruits si fâcheux. Que dix lances me suivent, les autres resteront sous vos ordres avec ma bannière.

— Encore un moment, cousin de Crèvecœur! dit la comtesse Isabelle; permettez-moi, en me constituant prisonnière, de stipuler la sûreté de ceux qui m'ont protégée dans mes malheurs; laissez cet honnête garçon, mon guide fidèle, retourner en paix à Liège, sa patrie.

— Cet honnête garçon, dit Crèvecœur après avoir examiné la physionomie pacifique de Glover, paraît assez inoffensif. Il restera sous la garde de mon neveu, qui le laissera en liberté quand le détachement reviendra sur ses pas.

La comtesse prit sous son voile un rang de perles, et dit à son guide: — Rappelez-moi au souvenir de la bonne Gertrude, et priez-la de porter ceci en mémoire de sa malheureuse amie.

L'honnête Glover prit les perles, et baisa d'un air gauche, mais avec une affection sincère, la belle main qui avait trouvé un moyen aussi délicat de le récompenser ainsi lui-même de ses fatigues et de ses dangers.

— Hum! des souvenirs! des gages! s'écria le comte... Avez-vous encore quelque requête à m'adresser, ma belle cousine? Nous devrions déjà être en route.

— J'en ai une, dit la comtesse avec effort; veuillez être favorable à ce... à ce jeune gentilhomme.

Crèvecœur jeta sur Quentin, comme sur Glover, un regard pénétrant, mais il ne parut pas aussi satisfait de son examen.

— Oh! oh! dit-il en imitant sans malveillance l'embarras de la comtesse, voilà une lame d'une autre trempe! Et dites-moi, ma cousine, qu'a fait ce... ce très-jeune gentilhomme pour justifier l'intérêt que vous semblez lui porter?

— Il m'a sauvé la vie et l'honneur, dit la comtesse en rougissant de honte et de colère.

Quentin rougit aussi; mais il pensa avec raison qu'il compromettrait sa cause en exhalant son indignation.

— La vie et l'honneur! reprit le comte. Il aurait mieux valu, ma cousine, ne pas vous mettre dans le cas d'avoir de telles obligations à ce très-jeune gentilhomme. Mais laissons cela; il nous accompagnera si sa qualité le lui permet, et j'aurai soin qu'il soit bien traité. Seulement, je me charge à l'avenir de vous sauver la vie et l'honneur; et je lui trouverai peut-être un meilleur rôle que celui de garde du corps d'une damoiselle errante.

— Seigneur comte, dit Durward incapable de se contenir plus longtemps, pour que vous n'ayez pas à regretter d'avoir parlé trop légèrement d'un étranger permettez-moi de vous dire que je suis Quentin

Durward, archer de la garde écossaise, où l'on n'enrôle, comme vous le savez, que des gentilshommes et des gens d'honneur.

— Je vous remercie de vos renseignements et je vous baise les mains, seigneur archer, dit Crève-cœur du même ton de raillerie, ayez la bonté de marcher avec moi à la tête de l'escouade.

Quentin obéit à l'injonction du comte, qui avait le pouvoir, sinon le droit, de lui donner des ordres. Il remarqua qu'Isabelle le regardait d'un air d'intérêt presque tendre, ce qui lui fit venir la larme à l'œil; mais il se rappela qu'il fallait montrer du caractère devant Crève-cœur, qui de tous les chevaliers de France et de Bourgogne était peut-être le plus disposé à rire des chagrins d'amour. Il résolut donc de ne pas attendre qu'on l'interrogeât, et d'entamer la conversation de manière à obtenir plus d'égards que le comte n'avait eue d'en accorder, peut-être parce que le fier baron était mécontent de voir un personnage d'un rang inférieur si avant dans la confiance de sa riche et puissante cousine.

— Sire de Crève-cœur, dit-il d'un ton ferme, avant d'aller plus loin, oserai-je vous demander si je suis libre ou si je dois me considérer comme prisonnier?

— Question épineuse, à laquelle je vous répondrai par une autre : La France et la Bourgogne sont-elles en guerre ou en paix?

— Vous devez le savoir mieux que moi, seigneur comte. Absent de la cour de France, je n'en ai pas reçu de nouvelles depuis que je l'ai quittée.

— Vous voyez donc combien il est aisé d'adresser des questions et difficile d'y répondre. Moi-même, qui ai passé une semaine avec le duc à Péronne, je suis aussi incapable que vous de résoudre le problème, et de dire par conséquent si vous êtes libre ou prisonnier. Provisoirement je vous garde; mais vos affaires iront bien si vous avez rendu de vrais services à ma parente, et si vous répondez franchement à mes questions.

— La comtesse de Croye, dit Quentin, peut seule juger si je lui ai rendu des services; c'est à elle que je vous renvoie. Quant à mes réponses, vous les apprécierez après avoir posé vos questions.

— Hum! de la fierté! murmura le comte de Crève-cœur: on reconnaît bien là un homme qui porte les faveurs d'une dame à son chapeau, et croit devoir élever la voix pour honorer ces précieux chiffons de soie et de clinquant... Eh bien, monsieur, j'espère que, sans compromettre votre dignité, vous pourrez me dire depuis combien de temps vous êtes attaché à la personne de dame Isabelle de Croye?

— Comte de Crève-cœur, si je vous réponds, malgré le ton de sarcasme que vous prenez avec moi, c'est de peur qu'on ne tire de mon silence des conclusions injurieuses pour une personne à laquelle nous devons tous deux du respect. J'ai accompagné dame Isabelle depuis qu'elle a quitté la France pour se retirer en Flandre.

— Ah! ah! c'est-à-dire depuis qu'elle s'est enfuie de Plessis-lez-Tours. En votre qualité d'archer de la garde écossaise, vous l'avez escortée sans doute par l'ordre exprès du roi Louis?

Quentin n'avait pas de ménagements à garder envers le roi de France, qui, en combinant une embuscade avec Guillaume, avait compté probablement que le jeune Ecossais se ferait tuer pour défendre Isabelle. Toutefois, il ne se crut pas en droit de trahir la confiance que Louis XI avait mise ou paru mettre en lui. Il répondit simplement qu'il lui suffisait, dans tous ses actes, d'avoir l'autorisation de son capitaine, et qu'il n'en demandait pas davantage.

— C'est très-suffisant, dit le comte; nous savons que le roi, quand il n'a pas quelque projet politique, ne permet guère à ses officiers d'envoyer les archers de sa garde caracoler comme des paladins à la suite des comtesses errantes. Il lui serait difficile maintenant de soutenir que les dames de Croye sont sorties de France à son insu, puisqu'elles avaient pour guide un de ses gardes du corps... Et quel était le lieu de votre retraite, seigneur archer?

— La ville de Liège, où ces dames comptaient se placer sous la protection du défunt évêque.

— Du défunt évêque! s'écria le comte de Crève-cœur: Louis de Bourbon n'est donc plus? La cour de Bourgogne ignorait même sa maladie. De quoi est-il mort?

— Ah! monseigneur, il repose dans un tombeau sauglant, si ses meurtriers lui en ont accordé un!

— Quoi! il a été assassiné!... Sainte mère de Dieu! jeune homme, c'est impossible!

— J'ai vu de mes propres yeux le crime, avec bien d'autres scènes d'horreur!

— Et tu n'as pas secouru le bon prêtre! et tu n'as pas soulevé la garnison contre ses assassins! Ne sais-tu pas que c'est un affreux sacrilège d'être témoin d'un pareil forfait sans s'y opposer?

— Pour être bref, monseigneur, avant qu'il eût été accompli, le château avait été emporté d'assaut par le sanguinaire Guillaume de la Marek à la tête des Liégeois insurgés.

— Je suis frappé de la foudre! Liège en insurrection! Schonwaldt pris! l'évêque assassiné! Messager de malheur! jamais on n'apporta tant de mauvaises nouvelles! Parle! que sais-tu de cet assaut, de cette insurrection, de ce meurtre? Tu es un des archers de Louis,

et c'est lui qui a dirigé ces coups funestes... Parle, ou je te fais écarteler!...

— Faites, monseigneur; on ne m'arrachera rien qui soit indigne d'un vrai gentilhomme écossais. Je suis aussi étranger que vous à ces infamies; loin d'y participer, je les aurais empêchées si mes forces avaient égalé seulement la vingtième partie de ma bonne volonté. Mais que pouvais-je faire seul contre plus de mille? Je n'ai songé qu'à sauver la comtesse Isabelle, et j'y ai heureusement réussi. Cependant, si j'avais été assez près du vicillard quand il a été si cruellement massacré, j'aurais sauvé ses cheveux gris, ou je l'aurais vengé! Éloigné comme je l'étais, j'ai pu encore protester assez haut pour prévenir de nouvelles horreurs!

— Je te crois, jeune homme; tu n'es ni d'un âge ni d'un caractère à tremper tes mains dans le sang. Mais, hélas! faut-il que ce généreux évêque ait été égorgé dans la demeure où il avait si souvent reçu l'étranger avec une charité toute chrétienne, avec une magnificence princière! Et par qui? par un monstre, un prodige de cruauté, élevé au château même où il a frappé son bienfaiteur! Mais je connais Charles de Bourgogne; je douterais de la justice du ciel si la vengeance n'était pas aussi subite, aussi terrible que le crime a été atroce. Et si personne ne poursuivait l'assassin...

Lui il s'arrêta, quitta sa bride, serra la garde de son épée; puis se frappa la poitrine de ses deux mains, dont les gantelets d'acier firent résonner son corselet. Enfin, levant les bras au ciel, il ajouta d'un ton solennel :

— Si personne ne tirait vengeance de l'homicide, moi, moi, Philippe de Crève-cœur de Cordès, je fais vœu à Dieu, à saint Lambert et aux trois Rois de Cologne de ne m'occuper d'aucune affaire terrestre avant d'avoir puni les meurtriers du bon Louis de Bourbon, que je les trouve à la ville ou à la campagne, en plaine ou sur les monts, dans les bois ou sur le champ de bataille, à la cour du roi ou dans l'église de Dieu! J'engage pour cela mes terres, ma fortune, mes amis et mes vassaux, ma vie et mon honneur! Ainsi me soient en aide Dieu, saint Lambert de Liège et les trois Rois de Cologne!

Quand le comte de Crève-cœur eut fait ce vœu, il parut tiré de la surprise et de l'accablement dans lesquels il avait été plongé et il demanda à Quentin des détails sur les tragiques événements de Schonwaldt. L'Ecossais, qui n'avait nulle envie de calmer l'irritation du comte, lui en fit un récit complet.

— Est-il possible, s'écria Crève-cœur, que ces Liégeois aveugles et sans foi se soient ligués avec un bandit pour mettre à mort leur prince légitime?

— Ils ne sont pas complices de l'assassinat, reprit Durward; quoique rebelles à leur évêque, il m'a semblé qu'ils n'avaient point l'intention de favoriser l'exécration crime de Guillaume. Loin de là, ils l'ont vu avec horreur et l'auraient empêché s'ils en avaient eu les moyens.

— Ne me parlez point de ces plébéiens inconstants et ingrats! quand ils ont pris les armes contre un prince dont le seul défaut était trop de bonté pour eux, quand ils ont assailli sa paisible demeure, pouvaient-ils ne pas songer à l'homicide? Quand ils se sont ligués avec le Sanglier des Ardennes, pouvaient-ils avoir eu vue autre chose que le meurtre qui est son seul métier, son moyen d'existence? De ton propre aveu, n'est-ce pas un homme de cette vile populace qui a tué l'évêque? J'espère voir le sang ruisseler dans leurs canaux, à la lueur de leurs maisons embrasées. Oh! quel noble maître ils ont massacré! D'autres vassaux ont été poussés à la révolte par la misère et l'excès des impôts; mais c'est au milieu de l'opulence que les Liégeois lèvent la tête.

Crève-cœur abandonna de nouveau les rênes de son destrier, et se tordit les mains autant que le lui permettaient ses gantelets de mailles. Quentin vit aisément que la douleur du comte était augmentée par le souvenir des relations amicales qu'il avait eues avec la victime. Respectant des chagrins qu'il ne voulait pas aggraver et qu'il croyait impossible d'adoucir, il garda le silence. Mais le comte revint à la charge, et l'interrogea sur les moindres circonstances de la surprise de Schonwaldt. Tout à coup, comme s'il eût été frappé d'une chose qu'il avait oubliée, il demanda ce qu'était devenue dame Hameline, et pourquoi elle n'était pas avec sa nièce.

— Ce n'est pas, dit-il d'un ton dédaigneux, que son absence ait de grands inconvénients. C'était en somme une femme bien intentionnée, mais jamais la cour de Cocagne n'a produit de folle aussi fantasque. Je parie que sa nièce, qui m'a toujours semblé une jeune fille modeste et sensée, a été entraînée à fuir de Bourgogne en France par cette vieille radoteuse, qui ne rêve que de mariage.

Quel discours pour un amant romantique! Il se serait couvert de ridicule en essayant de convaincre le comte par la force des armes qu'il insultait la comtesse Isabelle, modèle incomparable d'esprit et de beauté, en la traitant de fille modeste et sensée; mais comme il souffrait de cet éloge applicable à une bouvière, à la fille d'un manant! Et puis, qu'il lui était pénible de lui entendre supposer que sa belle compagne de voyage se laissait aveuglément diriger par une tante insensée! C'était une calomnie qu'il eût voulu faire rentrer dans la gorge du calomniateur; mais le comte lui en imposait par sa physionomie ouverte et sévère, par le profond mépris qu'il

semblait avoir pour les tendres émotions. La réputation qu'il avait acquise dans les armes aurait été un motif de plus pour que le fier Durward lui proposât un cartel, sans la crainte du ridicule, cette arme si redoutable aux enthousiastes de toute espèce, qui peut les empêcher également de se montrer trop absurdes ou trop magnanimes.

Durward se contenta de répondre vaguement que dame Hameline s'était échappée de Schonwaldt avant l'assaut. S'il s'était expliqué davantage, il l'aurait exposée aux railleries, et lui-même n'en aurait pas été à l'abri, comme ayant été l'objet de ses folles tendresses. Il termina sa narration embarrassée en disant que, d'après le bruit public, dame Hameline était retombée entre les mains de Guillaume de la Marek.

— Que saint Lambert fasse qu'il l'épouse ! dit Crèveœur ; le Sanglier est capable de la prendre à cause de son argent, et non moins capable de l'assommer quand il aura les sacs sous la main, ou plus tard, quand ils seront vides.

Le comte poursuivit ensuite son interrogatoire sur la conduite des dames pendant le voyage, sur l'intimité qui avait régné entre elles et Quentin, et autres particularités épineuses. L'archer, confus et irrité, finit par perdre patience, et son trouble ne put échapper à la perspicacité d'un homme de guerre et de cour.

— Allons, dit-il, c'est ce que je prévoyais, d'un côté du moins ; j'espère trouver plus de raison de l'autre. Piquez des deux, sire écuyer, et prenez les devants, pendant que je vais conférer avec dame Isabelle ; vous m'avez fourni assez de renseignements pour que je puisse lui parler de ces tristes événements sans blesser sa délicatesse, quoique j'aie un peu choqué la vôtre... Encore un mot, mon jeune galant ! Vous avez, je me l'imagine, fait un heureux voyage dans la terre des fées ; vous avez erré dans les jardins de la fée Morgane, au milieu des exploits héroïques, des hautes espérances, des poétiques illusions. Oubliez cela, mon brave ! — et il lui frappa sur l'épaule : — oubliez l'aventurière, la damoiselle fugitive ; rappelez-vous seulement l'honorable comtesse de Croye. Ses amis, et il en est un dont je réponds, se souviendront de leur côté des services que vous lui avez rendus ; ils oublieront la récompense déraisonnable que vous avez en l'audace d'ambitionner.

Furieux de n'avoir pu dissimuler des sentiments que le comte ne regardait que comme ridicules, Durward répondit avec indignation : — Seigneur comte, quand j'aurai besoin de vos conseils, je vous les demanderai ; quand je solliciterai votre protection, il sera temps de l'accorder ou de la refuser ; quand j'attacherai du prix à l'opinion que vous pouvez avoir de moi, ce sera le moment de l'exprimer.

— Holà ! s'écria Crèveœur ; j'interviens entre Amadis et Oriane, et je dois m'attendre à une provocation.

— Vous la croyez impossible, dit Quentin ; mais en rompant une lance avec le duc d'Orléans, j'avais un adversaire de plus noble maison que Crèveœur ; en croisant le fer avec Dunois, je combattais un plus vaillant guerrier.

— Que le ciel te conserve le bon sens, mon jeune ami ! s'écria Crèveœur sans cesser de rire. Si tu dis vrai, tu as en du bonheur en ce monde ! En vérité, puisque la Providence l'expose à de pareilles épreuves quand tu n'as pas encore de moustaches, tu seras fou de vanité avant d'être un homme. Tu peux exciter mon hilarité, mais non ma colère. Crois-moi, tu as été l'adversaire des princes et le champion des comtesses par un caprice de la fortune ; mais tu ne saurais être l'égal de ceux dont tu as été accidentellement l'antagoniste ou le compagnon. Je te permets de faire de beaux rêves, comme un jeune homme gâté par la lecture des romans ; mais ne t'emporte pas si un ami bienveillant te pousse un peu rudement par les épaules pour te réveiller.

— Sire de Crèveœur, oua famille...

— Eh ! il n'est pas question de votre famille. Le rang, la fortune, la haute position établissent des distances entre les divers degrés et les classes. Sous le rapport de la naissance, tous les hommes descendent d'Adam et Ève.

— Seigneur comte, mes aïeux, les Durward de Glen-Houlakin...

— Ah ! si vous prétendez remonter au delà d'Adam, je me tais. Que Dieu vous garde !

Il arrêta son cheval, et rejoignit la comtesse pour lui donner des conseils. Ses intentions étaient excellentes ; mais il fut aussi mal reçu par Isabelle que par Quentin, qui murmurait :

— Le fat ! l'impertinent ! l'outrecuidant personnage ! Puisse l'archer écossais qui dirigera sur lui son arquebuse ne pas le manquer à la prochaine occasion !

Dans la soirée on arriva à Charleroi, sur la Sambre, où le comte de Crèveœur avait résolu de laisser Isabelle, qui était incapable d'aller plus loin après tant de journées d'angoisses et de fatigues. Elle fut confiée aux soins de l'abbesse de l'ordre de Cîteaux, dame noble, alliée aux familles de Crèveœur et de Croye, et renommée pour sa vertu. Le comte recommanda les plus grandes précautions au gouverneur bourguignon qui occupait la ville avec une faible garnison. Il le pria aussi de faire monter une garde d'honneur à la porte du couvent qu'allait habiter Isabelle de Croye. Cette mesure avait pour but ostensible la sûreté de la jeune personne ; mais elle était destinée

peut-être à empêcher une évasion. Crèveœur enjoignit aux soldats de se tenir en éveil à cause des troubles de l'évêché de Liège, dont il avait, disait-il, vaguement entendu parler. Il voulait être le premier à porter au duc Charles la nouvelle de l'insurrection et du meurtre de l'évêque. En conséquence, s'étant procuré des chevaux frais, il se mit en route dans l'intention d'aller d'une seule traite à Péronne.

— Vous aurez la complaisance de me suivre, dit-il ironiquement à Durward. Je vous demande pardon de vous séparer de votre belle compagne, et de vous faire entreprendre un voyage si pénible ; mais un écuyer dévoué des dames doit trouver plus agréable de courir au clair de la lune que de s'abandonner au sommeil, comme le commun des martyrs.

Déjà suffisamment affligé de quitter Isabelle, Quentin brûlait de répondre à ces sarcasmes par un défi ; mais, sachant que sa colère serait tournée en dérision, il prit le parti d'attendre un moment plus favorable pour obtenir réparation de ce comte arrogant, qui lui était devenu presque aussi odieux que le Sanglier des Ardennes ; il ne fit donc aucune objection à une proposition qu'il était forcé d'accepter, et prit à la suite de Crèveœur la route de Charleroi à Péronne.

CHAPITRE XXV.

L'Hôte inattendu.

Au début de ce voyage, Quentin eut à combattre les douleurs amères qu'éprouve un jeune homme quand il est séparé, probablement pour toujours, de celle qu'il aime. L'impatience de Crèveœur précipita la marche du détachement, qui traversa rapidement les plaines fécondes du Hainaut. La lune projetait des rayons jaunes sur des prairies, des terrains boisés, et des champs d'où les laboureurs flamands enlevaient les grains, même pendant la nuit. Elle éclairait des villages paisibles, dont la régularité et la propreté extérieure annonçaient l'aisance des habitants. Elle se reflétait dans les eaux calmes des rivières dont aucun rocher n'entravait le cours, et où glissaient lentement les voiles blanches des bâtiments de commerce. On apercevait parfois une résidence féodale avec son fossé profond, son grand beffroi et sa cour cruelle ; car la chevalerie du Hainaut occupait un rang distingué dans la noblesse européenne. Les tours gigantesques de divers monastères se dessinaient dans le lointain.

Durward n'était pas distrait de ses chagrins par l'aspect de ces riants paysages, si différents des ormes solitudes de sa terre natale. Il avait laissé son cœur à Charleroi ; et la seule réflexion que lui inspirait le voyage, c'était que chaque pas l'emportait loin d'Isabelle. Il cherchait à se rappeler les moindres mots qu'elle avait prononcés, les moindres regards qu'elle avait jetés sur lui ; et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'impression produite sur son imagination par le souvenir était plus forte que la réalité.

Enfin, quand l'heure glaciale de minuit fut passée, notre héros commença à sentir le poids de la fatigue, malgré son amour et ses douleurs. Il avait été soutenu jusqu'alors par la vivacité de son caractère, l'habitude des exercices du corps, et la nature des pensées qui l'occupaient ; mais il finit par surcomber. Ses sens amortis cessèrent d'agir sur son esprit. Les rêveries de son cerveau dominaient ou dénaturaient les impressions que lui transmettaient les organes émus de la vue et de l'ouïe. Il s'apercevait bien qu'il était éveillé, mais seulement par les efforts inouïs qu'il faisait pour ne pas s'endormir. Par intervalles, l'idée qu'il allait tomber de cheval le ranimait subitement ; mais bientôt des ombres confuses obscurcissaient ses yeux, et les sites qu'il entrevoyait à la clarté de la lune s'évanouissaient devant lui. Il paraissait si accablé, que, pour empêcher sa chute, Crèveœur enjoignit à deux de ses gens de prendre sa monture par la bride pour le retenir dans le cas où il céderait à une invincible somnolence.

A Landrecies, le comte, par compassion pour le jeune homme, qui avait passé près de trois nuits sans dormir, ordonna une halte de quatre heures. Quentin en profita pour se livrer à un profond sommeil ; il n'en fut tiré que par le son des trompettes et les cris des fourriers, qui disaient : — Debout, debout, messieurs ! en route, en route !

Quentin aurait voulu que cet appel vint plus tard ; mais il se réveilla avec des dispositions d'esprit toutes nouvelles. Sa confiance en lui-même était revenue avec le soleil levant. Il pensait à son amour, non plus comme à un rêve inutile, mais comme à un principe de force et de grandeur qu'il devait conserver dans son cœur, malgré les nombreux obstacles qui lui étaient tout espoir.

— Le pilote, se dit-il, se dirige au moyen de l'étoile polaire, quoiqu'il n'ait jamais l'idée d'atteindre cet astre. La pensée d'Isabelle me donnera du courage, quoique je sois peut-être destiné à ne jamais la revoir. Lorsqu'elle apprendra qu'un homme d'armes écossais, du nom de Quentin Durward, s'est distingué dans une bataille importante, ou qu'il est resté sur la brèche d'une citadelle ; elle se souviendra de son compagnon de voyage, comme d'un homme qui a employé toutes ses facultés à la garantir des embûches et des malheurs. Elle accordera peut-être des larmes à ma mémoire, et des fleurs à mon tombeau.

S'étant ainsi armé de résolution, Quentin se sentit plus en état de riposter aux plaisanteries du comte de Crèveœur, qui le traitait d'efféminé, incapable de supporter la fatigue. Le jeune Écossais se prêta si volontiers à la plaisanterie, il répondit si heureusement, sans manquer de respect, que le changement de ses manières produisit une impression favorable. Le vieux capitaine commença à revenir sur le compte de ce prisonnier, qui, rendu irritable par le sentiment de sa position, s'était montré la veille alternativement morose ou raisonneur. Il vit en lui un joli garçon dont on pouvait faire quelque chose. — Sortez de la garde, lui dit-il à plusieurs reprises; je vous trouverai une place avantageuse dans la maison du duc de Bourgogne, et je me chargerai de votre avancement. Tout en exprimant sa reconnaissance, Quentin refusa provisoirement ces propositions; il voulait d'abord, disait-il, savoir jusqu'à quel point il avait à se plaindre de son premier maître. Ce refus ne diminua point les bonnes dispositions du comte en sa faveur. Ses idées enthousiastes, son accent étranger, ses idiotismes, amenaient souvent un sourire sur l'austère figure du Bourguignon; mais ce sourire, dépourvu de toute amertume sarcastique, ne blessait en rien les convenances.

Ils arrivèrent ainsi en bonne intelligence à deux milles de la fameuse ville forte de Péronne, près de laquelle le duc de Bourgogne, auquel on supposait le projet d'envahir la France, campait avec son armée. Louis XI, de son côté, avait rassemblé des forces considérables aux environs de Pont-Sainte-Maxence, pour mettre à la raison son vassal trop puissant.

Située sur la rivière de Somme, dans un pays plat, entourée de fossés profonds et de solides remparts, la ville de Péronne passait alors comme aujourd'hui pour une des plus fortes places de France.

Le comte de Crèveœur, ses gens et ses prisonniers approchèrent de la citadelle vers trois heures de l'après-midi. Ils traversaient les riantes clairières d'une grande forêt qui couvrait alors la place du côté de l'est, quand ils rencontrèrent deux personnages de distinction comme on le reconnaissait à l'importance de leur suite et aux habits qu'ils portaient. Les épagneuls et les lévriers qu'ils menaient avec eux, les faucons qu'ils tenaient sur le poing annonçaient qu'ils se livraient au plaisir de la chasse au vol. En apercevant Crèveœur ils renoncèrent à la poursuite d'un héron sur les rives d'un long canal, et se dirigèrent en galopant vers le nouveau venu.

— Des nouvelles! comte de Crèveœur, s'écrièrent-ils à la fois. Voulez-vous en donner ou en recevoir?

J'en échangeerais volontiers avec vous, mes seigneurs, dit Crèveœur après les avoir salués courtoisement, si je croyais les vôtres aussi importantes que les miennes.

Crèveœur vient du Brabant, pays de commerce; et si nous traditions avec lui, tous les avantages seraient de son côté.

Celui qui parlait ainsi était le baron d'Uymbercourt; il avait des traits nobles et réguliers, empreints de cette espèce de tristesse que les physionomistes attribuent à un tempérament mélancolique, et dans lequel ils voient le présage d'une mort funeste, comme le sculpteur italien qui observa la figure de Charles I^{er}.

— Messieurs, dit Crèveœur, puisque le seigneur prélève le tonlieu avant l'ouverture du marché, le duc Charles doit en bonne justice avoir les prémices de ce que j'apporte. Mais, dites-moi, vos nouvelles sont-elles tristes ou gaies?

L'individu auquel il s'adressait était un homme d'une physionomie intelligente, dont la vivacité était tempérée par un air de réflexion et de gravité. A le juger par son extérieur, il devait voir rapidement, mais mettre une sage lenteur à donner son avis ou à prendre une résolution. C'était le fameux chevalier de Hainaut, fils de Collart ou Nicolas de l'Élite, connu dans l'histoire et parmi les historiens sous le vénérable nom de Philippe de Comines. C'était à cette époque un des plus intimes conseillers de Charles le Téméraire.

— Nos nouvelles, dit-il, ont diverses couleurs, suivant le point d'où on les envisage, suivant qu'on a devant soi le nuage noir ou le ciel pur. Jamais en France ou en Flandre on n'a vu pareil arc-en-ciel depuis l'arche de Noé.

— Mes nouvelles, repartit Crèveœur, ressemblent exactement à la comète; sombres et terribles en elles-mêmes, elles annoncent encore de plus affreux malheurs.

— Déballons, dit Comines à son compagnon; sans cela, comme nos nouvelles sont publiques, nous pourrions être devancés. Crèveœur, écoutez et soyez surpris: le roi Louis est à Péronne!

— Quoi! s'écria le comte, Charles s'est-il retiré sans combat? vous amusez-vous à chasser quand la ville est assiégée par les Français? car je ne suppose pas qu'elle soit prise?

— Non, certes, dit d'Uymbercourt, les bannières de Bourgogne n'ont pas reculé d'une semelle, et pourtant le roi Louis est ici.

— Alors, dit le comte, Édouard d'Angleterre a passé la Manche avec ses archers, et gagné une seconde bataille de Poitiers.

— Pas du tout, répliqua Comines: les pennons français flottent toujours; pas une seule voile n'est partie d'Angleterre, où Édouard est trop occupé des femmes de ses bourgeois de Londres pour songer à jouer le rôle du Prince-Noir. Voici l'étonnante vérité! quand vous nous avez quittés, vous savez que la conférence était rompue entre

les commissaires de France et de Bourgogne, sans probabilités de réconciliation...

— C'est vrai, et nous ne rêvions qu'à la guerre.

— Ma foi, reprit Comines, ce qui est arrivé ressemble tellement à un rêve, que je m'attends d'un moment à l'autre à être réveillé. Avant-hier, après une furieuse sortie du duc, le conseil avait décidé qu'on envahirait sans retard un défi au roi, et qu'on envahirait le territoire français. En conséquence, Toison-d'Or, revêtu de son costume officiel, avait déjà le pied dans l'étrier, lorsque Montjoie, le héraut français, est entré dans notre camp. Notre première idée a été que Louis nous avait prévenus, et nous avons craint que le duc s'emportât contre ceux qui l'avaient empêché de prendre l'initiative de la guerre. Un conseil a été assemblé à la hâte; mais quel a été notre étonnement quand Montjoie nous a appris que Louis, roi de France, était à peine à une heure de marche: qu'il venait, avec une faible escorte, rendre visite à Charles, duc de Bourgogne, afin de régler leurs différends dans une entrevue personnelle!

— Vous me surprenez, messeigneurs, mais moins que vous ne l'aviez espéré. Pendant ma dernière ambassade au Plessis, le cardinal la Balue, Bourguignon de cœur et mécontent de son maître, m'a donné à entendre qu'en exploitant habilement les faiblesses de Louis XI, il le placerait dans une position telle que le duc de Bourgogne dicterait à son gré les conditions d'un traité. Mais je n'aurais jamais cru qu'un vieux renard comme Louis XI tombât si facilement dans le piège. Quel a été l'avis des conseillers de Bourgogne?

— Comme vous le devinez, répondit d'Uymbercourt, il a été question de la loyauté qu'imposait une pareille visite, et des avantages qu'on pouvait en tirer; mais il était évident que la plupart des conseillers s'occupaient exclusivement des avantages, et ne s'inquiétaient de la loyauté qu'autant qu'il le fallait pour sauver les apparences.

— Et qu'a dit le duc? demanda Crèveœur.

— Il a parlé peu et avec énergie comme de coutume, répondit Comines. « Vous souvenez-vous, a-t-il dit, qu'après la bataille de Montlhéry j'ai en l'imprudence d'accompagner mon cousin Louis aux retranchements de Paris, et de me mettre de la sorte à sa merci? Qui de vous était présent à cette entrevue? » J'ai répondu que la plupart de nous y avaient assisté, et que nous n'avions pas oublié l'inquiétude qu'il nous avait causée. « Eh bien, a repris le duc, vous avez blâmé ma folie, et j'ai reconnu que j'avais agi étourdiment. Je sais aussi que, mon père, d'heureuse mémoire, étant alors vivant, Louis XI aurait en moins d'intérêt à s'emparer de la personne que je n'en ai maintenant à m'assurer de la sienne. Néanmoins, si mon cousin se présente avec la franchise que je montrais en ce temps-là, il sera royalement accueilli. S'il compte m'abuser par ce semblant de confiance pour mieux accomplir quelques-uns de ses projets tortueux, par saint Georges de Bourgogne! qu'il prenne garde à lui! » Et, après avoir retroussé ses moustaches, et frappé du pied, le duc nous a ordonné de monter à cheval pour recevoir un hôte si extraordinaire.

— Et vous êtes allés au-devant du roi! repartit le comte de Crèveœur, les miracles n'ont pas cessé: comment était-il accompagné?

— De la manière la plus mesquine, répondit d'Uymbercourt: par une vingtaine d'archers de la garde écossaise, quelques chevaliers et gentilshommes de sa maison; au milieu desquels son astrologue Galeotti fait la plus étrange figure.

— Cet homme, dit Crèveœur, a des obligations au cardinal la Balue, et je ne serais pas surpris qu'il eût contribué à décider le roi à cette démarche hasardeuse. Y avait-il quelques dignitaires d'un ordre plus élevé?

— Monsieur d'Orléans et Dunois, répondit Comines.

— Ah! s'écria le comte, quoi qu'il arrive, j'aurai une querelle avec Dunois. Mais nous avions appris que le duc et lui étaient disgraciés et en prison.

— Ils étaient au château de Loches, ce charmant lieu de retraite de la noblesse française, dit le baron d'Uymbercourt, mais Louis les a délivrés pour les amener avec lui; ne se souciant point — être pas de laisser d'Orléans derrière. Parmi ses autres compagnons les plus considérables sont, je crois, le bourreau en chef son compère et le barbier Olivier. Toute la bande est si misérablement accortée, que, sur mon honneur, le roi ressemble à un vieil usurier qui mène des recors pour le recouvrement de mauvaises créances.

— Et où est-il logé? demanda Crèveœur.

— Voilà le plus merveilleux, s'écria Comines. Notre duc offrait de laisser aux archers écossais la garde d'une porte de Péronne et d'un pont de bateaux sur la Somme; il aurait installé Louis XI dans une maison voisine appartenant à un riche bourgeois, Gilles Orthen. Mais, en rôdant de ce côté, le roi a remarqué les bannières de deux gentilshommes exilés de France, de Lau et Poncet de la Rivière; il paraît qu'il a été effrayé à l'idée de loger si près de réfugiés mécontents et il a demandé à habiter le château de Péronne, où il se trouve actuellement.

— Miséricorde! s'écria Crèveœur. Ce n'est pas seulement s'aventurer dans l'autre du lion, c'est se mettre la tête dans sa gueule. Ce vieux politique rusé ne pourrait en sortir que par un trou de souris.

— D'Hymercourt, demanda Comines, ne vous a pas répété le mot du Glorieux ? c'est ce qu'on a dit de mieux sur la situation.

— Voyons ! dit Crèveœur.

— Le duc, reprit Comines, faisait assembler à la hâte des pièces d'argenterie pour les offrir au roi et à sa suite. « Ne te tarabuste pas l'entendement, mon ami Charles, a dit le Glorieux, je réserve à ton cousin Louis un présent qui lui convient mieux : c'est mon bonnet de fou en titre d'office, avec mes grelots et ma marotte ; car, par la messe ! il est bien plus fou que moi, pour s'être mis ainsi en ton pouvoir. — Mais, drôle ! dit le duc, si je ne lui donne pas sujet de s'en repentir ? — Alors, le bonnet et la marotte seront pour toi, mon ami Charles, car tu seras le plus grand fou des trois. » Je vous assure que cette audacieuse saillie piqua au vif notre prince. Je le vis changer de couleur et se mordre les lèvres... Et maintenant que nous avons conté vos nouvelles, noble Crèveœur, à quoi trouvez-vous qu'elles ressemblent ?

— A une mine bourrée de poudre ; et je crains bien d'être destiné à allumer la mèche. Vos nouvelles et les miennes sont comme les étoupes et le feu, qui ne peuvent se rapprocher sans produire de la flamme, ou comme certaines substances chimiques, qui ne peuvent se mêler sans explosion. Mes amis, placez-vous à mes côtés ; et quand je vous aurai dit ce qui s'est passé dans l'évêché de Liège, vous penserez sans doute comme moi qu'en venant mal à propos à Péronne le roi Louis a peut-être entrepris un pèlerinage en enfer.

Les deux nobles se rapprochèrent du comte et écoutèrent son récit avec un profond intérêt, en exprimant leur surprise par des gestes et des exclamations. On manda Quentin ; on l'accabla de questions sur l'insurrection de Liège, la prise de Schonwaldt, la mort de l'évêque. Il se prêta d'abord à cet interrogatoire ; mais il finit par s'y refuser, ignorant pourquoi on le lui faisait subir et quel usage on voulait faire de ses réponses.

Il s'étaient arrivés sur les rives de la Somme, sous les antiques murailles de Péronne la Pucelle. Les prairies d'un vert foncé que baignait le fleuve étaient couvertes des tentes blanches de l'armée bourguignonne, dont l'effectif était d'environ quinze mille hommes.

CHAPITRE XXVI.

L'Entrevue.

On ne peut dire si c'est un privilège ou un inconvénient attaché à la qualité des princes que l'étiquette sévère qu'ils sont tenus d'observer dans leurs relations mutuelles. Elle leur défend d'étaler en public leurs sentiments, d'exprimer leurs pensées, et pourrait passer à juste titre pour une dissimulation profonde si le monde entier ne savait que c'est une simple affaire de forme. Toutefois, quand ils franchissent les bornes du cérémonial pour s'abandonner à la violence de leurs passions, leur dignité est compromise, comme le fut celle de François I^{er} et de Charles-Quint, qui se donnèrent un démenti, et manifestèrent le désir de vider leurs différends dans un combat singulier.

Charles de Bourgogne, le plus impatient, le plus inconsidéré des princes de son temps, se trouva cependant enfermé dans le cercle magique de l'étiquette. Il était dans la nécessité de témoigner la déférence la plus absolue à Louis son suzerain et seigneur lige, qui daignait accorder à son vassal l'honneur de le visiter en personne. Paré de son manteau ducal, suivi de ses grands officiers, de ses principaux chevaliers et gentilshommes, il alla au-devant du roi à la tête d'une brillante cavalcade. Sa suite étincelait d'or et d'argent ; car, les guerres des deux roses ayant épuisé les trésors de l'Angleterre, et l'économie du monarque restreint les dépenses de la France, la cour de Bourgogne était la plus magnifique de l'Europe.

Le cortège de Louis, au contraire, était peu nombreux et d'un aspect comparativement misérable. L'extérieur du roi, avec son manteau râpé, son vieux chapeau à coiffe haute garni d'images, rendait le contraste plus frappant encore. L'effet en fut presque grotesque quand le duc, en manteau d'apparat, la couronne sur la tête, monta à bas de son noble coursier et mit un genou en terre pour tenir Pétrier de Louis, qui montait un petit palefroi.

Les compliments que tous deux échangeaient furent aussi affectueux en apparence qu'ils étaient au fond dépourvus de sincérité. Mais le duc avait peine à se contenir, il n'était maître ni de sa voix ni de son maintien ; tandis que le roi, exercé à toute espèce de dissimulation, jouait si bien son rôle, que ses serviteurs les plus intimes ne pouvaient distinguer ce qui était feint de ce qui était naturel.

Qu'on nous permette une comparaison exacte, quoique indigne de deux princes aussi illustres. Le roi était comme un homme qui connaît à merveille les habitudes de la race canine, et qui, pour des motifs à lui connus, désire se concilier un gros mâtin hargneux. L'animal se tient sur la défensive, grogne sourdement, lèche ses poils et montre les dents ; cependant il aurait honte de se jeter sur un étranger confiant et pacifique ; il supporte donc des avances qui sont loin de l'apaiser ; mais en même temps il attend le plus léger prétexte pour sauter à la gorge de son ami.

Aux gestes brusques du duc, à sa voix altérée, à ses manières con-

traintes, le roi comprit qu'il avait à jouer une partie difficile ; et il se repentit peut-être plus d'une fois de l'avoir entamée ; mais il était trop tard pour reculer, et il n'avait d'autre ressource que l'inimitable adresse qu'il possédait. Il eut l'air d'un homme qui épanche son cœur en se réconciliant avec un ami éprouvé dont il a été séparé par des circonstances passagères et promptement oubliées. Il s'accusa de n'avoir pas fait plus tôt cette démarche décisive, pour convaincre son beau cousin que les dissidents qui avaient éclaté entre eux n'avaient pas effacé le souvenir de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu en Bourgogne quand Charles VII l'avait exilé. Il parla des vertus et de la tendresse paternelle de Philippe le Bon.

— Je crois, dit-il, mon cousin, que votre père me portait presque autant d'affection qu'à vous-même. Je me souviens que m'étant égaré dans une partie de chasse, je retrouvai le bon duc en train de vous reprocher de n'avoir laissé au milieu des bois comme si vous aviez négligé la sûreté d'un frère aîné...

Les traits de Charles étaient durs et sévères ; et lorsqu'il essaya de sourire de l'anecdote que lui rappelait le roi, il fit une grimace vraiment diabolique : — Roi des fourbes, se disait-il, que ne puis-je vous demander comment vous avez reconnu les bienfaits dont notre maison vous avait comblé !

— Et puis, ajouta le roi, si les liens du sang et de la gratitude ne suffisent pas pour nous unir, nous avons encore ceux d'une parenté spirituelle. Je suis parrain de votre jolie fille Marie, que j'aime comme mon propre enfant. Quand les saints, dont le nom soit béni, m'envoyèrent un fils qui mourut trois mois après, ce fut votre digne père qui le tint sur les fonts, et il donna à la cérémonie du baptême une splendeur qu'elle n'aurait pas eue à Paris. L'impression que sa générosité et la vôtre produisirent sur le cœur du pauvre exilé y restera à jamais gravée.

Le duc s'efforça de formuler une réponse : — Votre Majesté, dit-il, a reconnu ce léger service en termes qui dédommageaient amplement mon père du faste qu'il avait déployé.

— Je ne les ai pas oubliés, beau cousin ! reprit le roi en souriant. J'ai dit à votre père, le jour du baptême, qu'en échange de la grâce qu'il me faisait je n'avais, pauvre fugitif, à lui offrir que ma personne, ma femme et mon enfant. Il me semble que j'ai assez bien rempli mes engagements.

— Je ne prétends pas contester les assertions de Votre Majesté ; mais....

— Mais, interrompit Louis XI, vous allez me demander comment ? rien de plus simple. Le corps de mon fils Joachim repose en terre bourguignonne. Ce matin même, je vous ai livré ma personne sans réserve. Quant à ma femme, comme il s'est passé quelque temps depuis que j'avais offert de la remettre entre vos mains, vous n'exigerez pas sans doute que je tienne ma parole. Elle est née il y a cinquante ans, le jour de la bienheureuse Annonciation. — Il se signa en murmurant : *Ora pro nobis*. — Mais elle est à Reims ; et si vous exigez que j'accomplisse mes promesses à la lettre, je la ferai bien vite venir.

Quoique irrité de l'effronterie avec laquelle le roi essayait de prendre un ton d'intimité Charles ne put s'empêcher de rire de la bizarre réponse de ce singulier monarque, et son éclat de rire fut aussi discordant que l'eût été l'accent de sa colère. Après s'être livré à sa gaieté plus longtemps que ne le comportaient les convenances, il refusa net l'honneur de la société de la reine ; mais il ajouta qu'il accepterait volontiers celle de la fille aînée du roi, dont les charmes étaient célèbres.

— Je suis heureux, répondit Louis XI, que votre bon plaisir ne se soit pas fixé sur Jeanne, ma cadette ; il vous aurait fallu rompre des lances avec mon cousin d'Orléans, et des deux côtés je risquais de perdre un ami dévoué.

— Sire, dit Charles le Téméraire, Dieu me garde de troubler les amours du duc d'Orléans ! Si j'entre en lice contre lui, ce sera pour une cause plus belle et plus droite.

Louis ne prit pas en mauvaise part cette allusion brutale aux difformités de la princesse Jeanne ; au contraire il vit avec plaisir le duc se lancer dans les plaisanteries grossières que lui-même affectationnellement tant, et qui le dispensaient de tant d'hypocrisie sentimentale. Il mit donc la conversation sur un tel ton, que Charles, qui ne pouvait feindre l'amitié envers un monarque dont il avait trop à se plaindre, n'éprouva aucune difficulté pour accueillir cordialement un hôte facétieux. A défaut d'affection réciproque, il s'établit entre eux la camaraderie qui existe entre deux joyeux compères. La franchise et l'on peut dire aussi la grossièreté de Charles lui rendaient ce ton naturel ; Louis, quoique capable de traiter tous les sujets, préférait les conversations joyeuses et caustiques.

Un banquet fut servi à l'hôtel de ville de Péronne, les deux princes y continuèrent à s'entretenir de la même manière ; c'était pour ainsi dire un terrain neutre sur lequel le duc de Bourgogne se maintenait plus aisément dans cet état de calme que le roi jugeait nécessaire à sa sûreté.

— Louis remarqua avec inquiétude auprès de son rival monseigneur de Lau, d'Urfé, Poncet de la Rivière, et autres gentilshommes français qu'il avait injustement exilés. Ce fut, comme nous l'avons

dit, pour se dérober à leur vengeance, qu'il demanda à loger au château de Péronne plutôt que dans la ville même. Le duc Charles le lui accorda immédiatement avec un sourire équivoque.

Mais quand le roi, ménageant ses expressions, de manière à n'éveiller aucun soupçon, demanda si l'on ne pouvait confier aux archers écossais la garde du château de Péronne, Charles répondit avec sa brusquerie ordinaire, que rendait plus alarmante l'habitude de retrousser ses moustaches, ou de faire sortir ou rentrer alternativement son poignard dans le fourreau :

— Non, sire ! vous êtes dans le camp de votre vassal ; mon château et ma ville sont à vous ; mes sujets vous appartiennent ; il est donc peu important que ce soient mes hommes d'armes ou vos archers qui gardent les remparts du château. Non, par saint Georges ! Péronne est une forteresse vierge, et elle ne perdra pas sa réputation par ma négligence. On doit veiller sur les filles, mon royal cousin, si on veut les empêcher de faillir.

Louis XI prisonnier à Péronne.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous ; et je suis même plus intéressé que vous à l'honneur de cette bonne petite ville. Comme vous le savez, beau cousin, Péronne est une des places de la Somme qui ont été engagées à votre père, et que je puis racheter en m'acquittant. S'il faut tout vous dire, venant ici comme un homme débiteur disposé à remplir ses obligations de toute espèce, j'ai amené quelques nœuds chargés d'argent pour faire ce rachat. Il y a de quoi subvenir aux dépenses de votre maison pendant trois ans.

— Je ne recevrai pas un sou, s'écria le duc en tourmentant ses moustaches ; le jour du rachat est passé, et il n'a jamais été question d'exercer sérieusement ce droit. La cession des places de la Somme est la seule indemnité que mon père ait reçue quand il consentit à oublier le meurtre de mon grand-père et à quitter l'alliance de l'Angleterre pour celle de la France. Par saint Georges ! ce fut une heureuse décision pour votre famille ! Sans cela, Votre Majesté, loin d'avoir des villes sur la Somme, n'en aurait peut-être pas au delà de la Loire. Non, je ne rendrai pas une pierre de Péronne quand même je devrais en recevoir le poids en or. La Bourgogne n'est qu'un duché ; mais, grâce à Dieu et à mes vaillants ancêtres, ses revenus me permettent de soutenir mon rang, même en recevant un roi, sans être obligé d'aliéner mon héritage.

— Allons, répondit le roi avec la même douceur qu'auparavant et sans s'effrayer de l'emportement de Charles, je vois que vous aimez la France au point de ne vouloir abandonner rien de ce qui lui appartient ; mais, quand nous traiterons les affaires en conseil, nous aurons besoin d'un médiateur. Saint-Pol vous conviendrait-il ?

— Ni saint Paul, ni saint Pierre, ni aucun autre saint du calendrier ne me décideront à céder Péronne.

— Vous ne m'avez pas compris, dit le roi Louis en souriant ; je parle de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, notre fidèle

connétable. Ah ! sainte Marie d'Embrun ! il ne nous manque que sa tête à notre conférence ! il nous la faudrait pour achever de rétablir en nous l'harmonie.

— Par saint Georges de Bourgogne ! je m'étonne que Votre Majesté parle ainsi d'un parjure qui a trahi la France et la Bourgogne, d'un homme qui, en se donnant des airs de médiateur, a toujours attisé le feu. Je jure par mon ordre que ses marais ne le protégeront pas longtemps contre ma colère.

— Ne vous échauffez pas, reprit Louis en baissant la voix ; quand, pour régler nos légers dissentiments, j'ai demandé la tête du connétable, je n'ai point parlé de son corps, qui peut rester à Saint-Quentin sans le moindre inconvénient.

— Ah ! ah ! je vous comprends, dit Charles avec un de ces éclats de rire cacophoniques que provoquaient en lui les saillies du roi ; et il ajouta en frappant du talon le parquet : — J'admets que dans ce sens la tête du connétable pourrait être utile à Péronne.

Cette conversation et plusieurs autres, où le roi mêlait adroitement les affaires sérieuses aux joyusetés, ne se suivirent pas sans interruption. Elles eurent lieu au banquet de l'hôtel de ville, pendant une entrevue dans les appartements de Charles, et enfin dans toutes les occasions où il fut possible de les amener sans affectation.

Louis XI s'était embarqué sur une mer orageuse ; l'irritabilité du duc, les causes d'inimitié qui subsistaient entre eux, lui présageaient d'imminentes tempêtes ; mais jamais pilote, longeant près d'une côte inconnue, ne se conduisit avec plus de prudence et de fermeté. On aurait dit qu'il sondait avec une extrême précision les profondeurs et les bas-fonds du caractère de son rival ; et il ne manifestait aucune inquiétude quand, après ses expériences, il découvrait plus d'écueils que de mouillages sûrs.

Ce fut un jour de fatigue pour le roi, que sa situation obligeait à des efforts constants, à une vigilance assidue, à des précautions continuelles.

Ce fut un jour de contrainte pour le duc, qui se trouvait dans la nécessité de maîtriser les emportements auxquels il donnait habituellement un libre cours.

— Allez en paix, mon savant père, allez en paix !

Dès que ce dernier se fut retiré dans sa chambre après avoir souhaité le bonsoir à Louis XI, il cessa de se modérer ; et, comme le dit son bouffon le Glorieux, ses domestiques profitèrent du trésor d'injures qu'il avait amassé toute la journée, et qui ne leur était pas destiné. Les plaisanteries du fou parvinrent à calmer la mauvaise humeur du maître, qui lui jeta une pièce d'or en riant, se laissa déshabiller, but un verre de vin épicié, et s'endormit.

Le coucher du roi Louis est plus digne d'attention, car les fureurs brutales où prédomine la partie matérielle de l'homme offrent moins d'intérêt que les combinaisons profondes d'un esprit énergique.

Louis fut conduit au logement qu'il avait choisi dans la citadelle de Péronne par les chambellans et les maréchaux des logis bourgui-

gnons. Il fut reçu à l'entrée par un fort détachement d'archers et de gens d'armes. Comme il descendait de cheval pour traverser le pont-levis jeté sur un fossé d'une largeur inusitée, il regarda les sentinelles et dit à Comines, qui l'accompagnait avec quelques autres gentils-hommes : — Ils portent la croix de Saint-André; mais ce n'est pas celle de mes archers écossais.

— Ils n'en sont pas moins prêts à vous défendre jusqu'à la mort, répondit Comines, qui avait découvert au son de voix de Louis l'inquiétude que celui-ci aurait voulu cacher. Ils portent la croix de Saint-André comme un des insignes de l'ordre de la Toison d'or.

— Eh! je le sais! dit le roi en montrant le collier qu'il avait pris pour être agréable à son hôte : c'est un des gages de la fraternité qui m'unit au duc. Nous sommes frères en chevalerie comme en parenté spirituelle, cousins par la naissance, liés par des relations de bon voisinage et de mutuelle sympathie... Ne dépassez pas la première cour, mes nobles seigneurs; je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

— Sire, dit le baron d'Hymercourt, le duc nous avait chargés de vous conduire jusqu'à votre chambre, nous espérons que Votre Majesté nous permettra de nous conformer aux intentions de notre maître.

— Souffrez que ma volonté prime la sienne dans une affaire aussi peu importante. Je suis indisposé, fatigué, messeigneurs, les grandes joies sont pénibles comme les grandes douleurs. Demain je serai plus à même de goûter le plaisir de votre société; de la vôtre surtout, messire Philippe de Comines. On m'a dit que vous écriviez la chronique du temps? Nous, qui avons la prétention de laisser un nom dans l'histoire, nous devons vous bien traiter, car il paraît que vous avez une plume acérée!... Bonsoir, messeigneurs, à tous et à chacun de vous.

Les seigneurs bourguignons se retirèrent enchantés des gracieuses manières du roi. Celui-ci, escorté seulement de quelques serviteurs, passa sous une voûte en face de laquelle s'élevait l'énorme donjon de la citadelle. Ce bâtiment massif avait beaucoup d'analogie avec la tour blanche du château de Londres; mais il était d'une architecture encore plus ancienne, puisqu'il remontait, disait-on, à l'époque de Charlemagne. Les murs étaient d'une épaisseur formidable, les fenêtres étroites et garnies de barres de fer. Le beau clair de lune qui guidait en ce moment Quentin Durward entre Charleroi et Péronne versait aussi ses splendeurs sur le donjon, dont l'ombre menaçante s'allongeait au milieu de la cour.

— Est-ce que c'est là que je vais loger? demanda le roi en frissonnant.

— Non, grâce à Dieu! répondit le vieux sénéchal, qui le conduisait la tête nue. L'appartement de Votre Majesté est dans ce rez-de-chaussée, où le roi Jean a couché deux nuits avant la bataille de Poitiers.

— Hum!... ce n'est pas de bon augure, murmura le roi. Mais qu'avez-vous contre cette tour, mon vieil ami? Pourquoi remerciez-vous le ciel que je n'y sois pas logé?

— Mon gracieux souverain, répartit le sénéchal, je n'ai pas de mal à dire du donjon. Seulement les sentinelles y voient des lumières, y entendent des bruits étranges pendant la nuit; et ce n'est pas sans cause, car c'était jadis une prison d'État, et il s'y est passé bien des choses.

Louis XI ne fit plus de questions; personne n'était plus disposé que lui à respecter les secrets d'une prison. A la porte du corps de logis qui lui était réservé, et qui, moins ancien que le donjon, avait pourtant un aspect encore plus sinistre, veillait un peloton

d'archers écossais, que Charles avait bien voulu laisser entrer malgré son refus officiel. Lord Crawford les commandait.

— C'est toi, mon féal, lui dit le roi, qu'as-tu donc aujourd'hui? Les seigneurs bourguignons sont-ils assez inhospitaliers pour oublier un des plus braves et des plus nobles gentilshommes qui aient jamais mis le pied à la cour?... Je ne t'ai pas vu au banquet.

— Sire, j'ai refusé d'y assister. Je ne suis plus le même : il y a eu un temps où j'aurais tenu tête aux plus solides Bourguignons en buvant le jus de leurs treilles; mais quatre pintes suffisent pour m'abattre, et, dans l'intérêt du service, je dois donner l'exemple à mes braves.

— Tu es toujours prudent, dit Louis XI; mais ta peine doit diminuer en raison du nombre de tes hommes, et un jour de fête n'exige pas autant d'abnégation qu'un jour de combat.

— Si j'ai peu d'hommes sous mes ordres, c'est une raison de plus pour leur faire observer la discipline. Si cette visite doit aboutir à des réjouissances ou à des batailles, Dieu et Votre Majesté le savent mieux que le vieux lord Crawford.

— Tu ne prévois cependant pas de danger? murmura précipitamment le roi.

— Non, et j'en suis fâché; car, comme disait le vieux comte de Douglas, danger prévu est presque repoussé. Le mot d'ordre pour cette nuit, sire?

— Que ce soit Bourgogne, en l'honneur de notre hôte, et d'une liqueur que tu aimes, Crawford.

— Je ne me plaindrai ni de notre hôte ni de son vin, pourvu qu'ils soient francs. Bonne nuit à Votre Majesté!

— Bonne nuit, mon fidèle Écossais! dit Louis XI. Et il entra dans ses appartements.

Le Balafre était en sentinelle à la porte de la chambre à coucher. — Suis-moi, lui dit Louis XI en passant devant lui. Et l'archer, comme une mécanique mise en mouvement par un artiste, marcha derrière son maître, et attendit en silence, fixe et immobile, le bon vouloir de Sa Majesté.

— Avez-vous entendu parler de ce paladin errant, votre neveu? dit le roi. Il est perdu pour nous depuis que, comme un chevalier qui débute dans la carrière des aventures, il nous a envoyé deux prisonniers, premiers fruits de sa victoire.

— J'ai entendu parler de cette affaire, répondit le

Balafre. J'espère que Votre Majesté croira que, s'il s'est mal comporté, ce n'est pas en suivant mon exemple; car, pénétré du sentiment de mon infériorité, je n'ai jamais eu l'audace de désarçonner un membre de votre illustre maison.

— Silence là-dessus; votre neveu a rempli son devoir dans cette circonstance.

— En cela, il s'est conformé à mes recommandations. Quentin, lui ai-je dit, quoi qu'il arrive, rappelle-toi que tu appartiens à la garde écossaise, et fais ce que dois, advienne que pourra.

— Je me doutais qu'il avait un aussi parfait instructeur; mais il m'importe que vous répondiez à ma première question. Avez-vous reçu des nouvelles récentes de votre neveu?... Éloignez-vous, mes maîtres, ajouta-t-il en s'adressant aux gentilshommes de sa chambre, ceci ne regarde que moi.

— Sire, reprit le Balafre, j'ai vu ce soir le varlet Charlot, que mon neveu a dépêché de Liège ou d'un château épiscopal des environs, où il a laissé en sûreté les comtesses de Croye.

— Que Notre-Dame en soit louée! Mais en es-tu bien sûr?

— Aussi sûr que de mon existence, reprit le Balafre; je crois d'ailleurs que Charlot a des lettres de ces dames pour Votre Majesté.

— Hâte-toi d'aller les chercher. Donne ton arquebuse à un des hommes de ma suite, à Olivier, à n'importe qui. Que Notre-Dame

Le roi, qui s'attendait à cette visite, se leva, fit deux pas vers le duc, et demeura immobile.

d'Embrun soit béni! Je ferai faire une grille d'argent pour entourer son grand autel.

Dans cet accès de reconnaissance et de dévotion, Louis ôta son chapeau suivant son habitude, choisit entre les figures dont le bord était garni une image favorite de la Vierge, la plaça sur la table, et répéta à genoux le vœu qu'il venait de faire.

Le varlet était le premier messenger que Durward avait envoyé du château de Schonwaldt. Il parut, et remit les dépêches. Celle de Quentin annonçait en peu de mots son arrivée à Schonwaldt. Dans une autre lettre, les comtesses louaient froidement l'urbanité avec laquelle le roi les avait accueillies; elles employaient au contraire les expressions les plus chaleureuses pour le remercier de les avoir laissées sortir de ses domaines. Louis rit de ce contraste, loin de s'en formaliser. Il demanda ensuite à Charlot, d'un air d'un vif intérêt, s'il n'avait pas été inquiété sur la route. Charlot, qui avait été choisi à cause de sa stupidité même pour accompagner Quentin, raconta très-confusément l'escarmouche où le Gascon avait péri; mais il ne connaissait aucune autre attaque. Louis lui demanda, étape par étape, quel chemin les voyageurs avaient suivi jusqu'à Liège et parut charmé d'apprendre qu'en approchant de Namur ils étaient restés sur la rive droite de la Meuse au lieu de traverser le fleuve, comme le portait leur itinéraire. Il ordonna de remettre à Charlot une légère gratification et le congédia, en attribuant l'inquiétude qu'il avait montrée à l'intérêt que lui inspiraient les dames de Croye.

Les nouvelles que Louis venait de recevoir lui annonçaient qu'un de ses plans favoris avait échoué, et pourtant il en conçut plus de joie que s'il eût obtenu un brillant succès. Il soupira comme un homme soulagé d'un lourd fardeau, murmura des actions de grâce avec une vive ferveur, releva la tête, et s'occupa de combiner d'ambitieux projets dont l'issue serait plus certaine.

Préalablement, il manda son astrologue.

Galeotti parut avec son air de dignité habituel, mais le front soucieux, comme s'il eût douté d'un accueil bienveillant. Toutefois, le roi lui témoigna plus de cordialité que jamais, l'appela son père scientifique, l'astrologue vivant au moyen duquel les rois lisaient dans l'avenir lointain. Il finit par lui passer au doigt une bague d'une valeur considérable.

Sans deviner pourquoi il avait si subitement grandi dans l'estime du monarque, Galeotti savait trop bien son métier pour laisser voir son ignorance à ce sujet. Il reçut avec une gravité modeste les compliments de Louis.

— Les éloges que vous me prodiguez, lui dit-il, reviennent à la noble science que je cultive; elle mérite d'autant plus d'admiration, qu'elle opère des miracles par l'entremise d'un aussi faible agent que moi.

L'astrologue et le roi se quittèrent enchantés l'un de l'autre; puis, accablé de fatigue, Louis se jeta dans un fauteuil. De tous ses gens, il ne garda auprès de lui qu'Olivier le Dain, qui, rôdant à pas de loup dans la chambre, fit sans bruit les préparatifs du coucher.

Le roi était si taciturne, il se laissait si passivement déshabiller, que son attitude inusitée frappa son valet de chambre. Les esprits les plus vicieux ont souvent en eux un bon principe; les bandits sont fidèles à leur capitaine, et les favoris ont des accès d'affection réelle pour le prince auquel ils doivent leur élévation. Olivier le Diable ou le Mauvais, malgré les surnoms qui peignaient ses inclinations perverses, n'était pas assez complètement identifié avec Satan pour ne pas s'émouvoir quand il voyait son maître abattu, rêveur et préoccupé. Après lui avoir d'abord rendu des soins en silence, sans user de la liberté qui lui était ordinairement accordée, il finit par dire :

— Tête-Dieu! sire, on croirait que vous avez perdu une bataille; et pourtant, moi, qui ai passé la journée auprès de vous, je suis témoin que vous avez vaillamment soutenu la lutte.

— C'est bien le mot, s'écria Louis de son ton de causticité habituel. Pâques-Dieu! mon ami Olivier, dire que j'ai fait le métier de toréador! car jamais taureau de Murcie ne fut aussi entêté, aussi aveugle, aussi indomptable que notre cousin de Bourgogne. Mais partage ma joie, Olivier; les mesures que j'avais prises pour les comtesses de Croye n'ont pas réussi.

— En vérité, sire, il m'est impossible de féliciter Votre Majesté d'un échec, si vous ne me dites pourquoi vos intentions se sont modifiées.

— Elles n'ont pas changé en général, mon ami; mais Pâques-Dieu! j'ai appris aujourd'hui à mieux connaître le duc de Bourgogne. Au temps du vieux duc Philippe et du dauphin de France exilé, quand Charles n'était que comte de Charolais, nous buvions, nous chassions, nous courions les aventures ensemble. A cette époque, j'avais sur lui un avantage décidé, celui d'un esprit vigoureux sur un faible; mais il a changé, il est devenu audacieux, ergoteur, présomptueux, disposé à en venir aux dernières extrémités, quand il croit avoir la veine. J'ai été obligé de toucher aux sujets irritants avec autant de précaution qu'à un fer rouge. J'ai insinué qu'avant d'arriver à Liège, où je leur supposais l'intention de se réfugier, les comtesses vagabondes pourraient bien tomber entre les mains de quelque maraudeur des frontières, et, Pâques-Dieu! on aurait dit que j'avais

parlé d'un sacrilège. Il est inutile de te peindre sa fureur; qu'il te suffise de savoir que j'aurais cru ma tête mal assurée sur mes épaules si on était venu lui annoncer en ce moment que ton ami Guillaume de la Marek avait réussi dans ses honnêtes projets d'établissement matrimonial.

— Ce n'est pas mon ami, m'en déplaît à Votre Majesté, et je ne suis pour rien dans ses projets.

— Je le sais, Olivier; loin de lui être favorable, tu voulais lui raser l'herbe sous le pied. Ma foi, la belle n'aurait pas gagné au change. Quoi qu'il en soit, heureux l'homme qui ne l'épousera pas! La potence, la roue, l'écartèlement, tels sont les plus doux supplices que mon beau cousin promette à quiconque se marierait à sa jeune vassale sans son autorisation.

— Et il ne tient pas moins sans doute à maintenir le bon ordre dans la ville de Liège? demanda le favori.

— Il y tient plus encore, répartit le roi : aussi, après m'être décidé à venir à Péronne, j'ai expédié à Liège des messagers chargés de suspendre tout mouvement insurrectionnel; mes bouillants amis, Rouslaer et Pavillon, ont ordre de se tenir cois comme des souris en attendant la fin de mon entrevue avec mon cousin.

— D'après les explications de Votre Majesté, dit sèchement le barbier, l'issue la plus heureuse qu'on en puisse attendre, c'est que vous en sortiez sans autre encombre. C'est être comme la cigogne dans la guenle du loup, et l'on doit s'applaudir d'en échapper sans être mordu. Cependant Votre Majesté semblait tout à l'heure pleine de reconnaissance pour le sage philosophe qui lui a conseillé cette partie.

Elle n'est pas désespérée, et je ne m'attends pas à la perdre. Au contraire, je compte sur la victoire, si rien ne vient exciter la rage de ce fou vindicatif. Certes, j'ai de grandes obligations à celui qui a désigné, pour conduire les dames de Croye, un jeune homme dont l'horoscope s'accordait si bien avec le mien, qu'il m'a tiré d'affaire en me débarrassant, et en évitant de tomber dans l'embuscade de Guillaume.

— Sire, vous ne manquerez jamais d'agents pour vous servir, à la condition de suivre leur volonté plutôt que vos instructions.

— Tu as tort, Olivier! dit Louis avec impatience. Le poète païen parle de *vota diis exaudita malignis*, de vœux que les dieux exaucent dans leur colère. Les miens auraient été de ce nombre, si les trames de la Marek avaient réussi pendant que je suis au pouvoir du duc de Bourgogne. Mon art, fortifié par celui de Martivalle, sans s'occuper de ce qui arriverait au Sanglier, a prévu l'expédition du jeune Écossais. En effet, la prophétie s'est réalisée. Les astres ne présagent que les résultats généraux, et se taisent sur les moyens d'y atteindre. Mais, à quoi bon te parler de ces mystères, Olivier, toi qui es pire que ton parrain le diable!... Lui, du moins, croit et tremble; mais tu es un incrédule en religion et en science, et tu resteras ainsi jusqu'à ce que ta destinée s'accomplisse, comme me l'assure ton horoscope, par l'intervention de la potence.

— S'il faut qu'il en soit ainsi, dit Olivier d'un ton résigné, ce sera parce que je n'aurai jamais hésité à exécuter les ordres de mon royal maître.

— Tu viens de me porter une botte! s'écria Louis avec un rire sardonique; tu as bien fait, car je t'avais défilé. Mais parlons raison; as-tu découvert quelque chose qui te fasse supposer qu'on songe à me malmenier?

— Monseigneur, répondit Olivier, Votre Majesté et son astrologue cherchent des augures dans les étoiles; moi, qui ne suis qu'un reptile terrestre, je m'en tiens aux choses vulgaires. Or il me semble qu'on montre peu d'égards pour un hôte d'un rang si élevé. Le duc vous a reconduit jusqu'à la porte de la rue, et a laissé aux officiers de sa maison le soin de vous mener dans votre résidence; ces salles ont été meublées à la hâte; les tentures sont sens dessus dessous; comme vous pouvez le voir, les personnages des tapisseries ont la tête en bas, et les arbres les racines en l'air...

— Bah! c'est l'effet de la précipitation; quand m'avez-vous vu m'inquiéter de pareilles bagatelles?

— Elles sont indifférentes en elles-mêmes, répartit Olivier; mais elles indiquent le degré de respect qu'ont pour Votre Majesté les officiers de la maison ducal. Croyez-moi, si Charles avait en sincèrement l'envie de vous bien accueillir, ses gens auraient fait en quelques minutes la besogne de plusieurs jours. Regardez ce bassin et cette aiguière : depuis quand la toilette de Votre Majesté a-t-elle été garnie d'un autre métal que l'argent?

— On reconnaît le barbier à cette dernière observation, dit le roi avec un sourire forcé; aussi je ne veux pas la relever. Il est vrai que lorsque j'étais simple réfugié, on me servait en vaisselle d'or par les ordres de ce même Charles, qui trouvait l'argent indigne du Dauphin, et qui le trouve maintenant trop beau pour le roi de France... Eh bien, Olivier, allons-nous coucher. Notre résolution a été prise et exécutée; il ne nous reste plus qu'à jouer serré, puisque la partie est engagée. Je sais que mon cousin de Bourgogne, comme les autres taureaux sauvages, ferme les yeux en entrant dans la lice, il me suffit d'épier le moment, comme les picadors que nous avons vus à Burgos, et son impétuosité le mettra à ma merci.

CHAPITRE XXVII.

L'Explosion.

Le chapitre précédent avait un but rétrospectif : nous voulions mettre le lecteur à même de juger la position relative du roi de France et du duc de Bourgogne. Le premier, déterminé par sa foi dans l'astrologie qui lui promettait le succès, et par le sentiment de sa supériorité intellectuelle, avait pris la résolution extraordinaire de se confier à un ennemi farouche et exaspéré. Ce parti était d'autant plus inexplicable, que dans ces temps d'orage les sauf-conduits revêtus des formes les plus solennelles n'avaient pas toujours protégé les personnes qui en étaient munies. Dans une entrevue où l'on s'était engagé à poser les bases de la paix, Jean Sans-peur, aïeul de Charles le Téméraire, avait été assassiné sur le pont de Montrebeau en présence du père de Louis. C'était un horrible précédent si le duc était tenté de l'invoker.

Mais le caractère de Charles, quoique opiniâtre et intraitable, ne perdait sa bonne foi et sa générosité naturelle que dans les accès de colère. Il ne cherchait pas à montrer au roi plus de courtoisie que n'en exigeaient les lois strictes de l'hospitalité, mais il ne songeait pas non plus à en franchir les limites sacrées.

Le lendemain de l'arrivée du roi, il y eut une montre générale des troupes du duc de Bourgogne; elles étaient si nombreuses et si admirablement tenues, qu'il n'était pas fâché peut-être d'avoir une occasion de les passer en revue devant son formidable rival. Il eut soin de lui dire, comme il le devait, que ces troupes étaient au suzerain plutôt qu'au vassal; mais ce n'était qu'un vain compliment. La fierté brillait dans ses yeux et renflait sa lèvre supérieure; malgré ses protestations, on voyait que sa belle armée, entièrement à sa discrétion, était prête à marcher sur Paris comme sur toute autre capitale. Ce qui dut augmenter la mortification de Louis XI, ce fut de reconnaître dans les rangs bourguignons les bannières de plusieurs gentils-hommes français, non-seulement de Normandie et de Bretagne, mais encore de provinces plus immédiatement soumises à son autorité. Par divers motifs de mécontentement, ils faisaient cause commune avec le duc de Bourgogne.

Louis ne démentit pas son caractère, il feignit de regarder à peine ces rebelles, mais il examina mentalement les moyens de les détacher de la Bourgogne, et résolut de les faire sonder par Olivier et d'autres agents. Il s'occupa lui-même, avec tous les ménagements nécessaires, de se concilier les principaux officiers de Charles; il employa les flatteries adroites, les témoignages d'estime, les prodigalités : — Je ne veux nullement, leur disait-il, vous détourner du service de votre noble maître, mais j'ai bien d'espérer que vous m'aidez à conserver la paix entre la France et la Bourgogne. C'est un but auquel vous devez tous concourir, car il tend au bien-être des deux contrées et de leurs souverains.

La moindre attention d'un si grand roi était en elle-même une faveur; les promesses, les présents que les usages du temps permettaient aux courtisans bourguignons d'accepter sans scrupule, produisirent encore plus d'effet. Pendant une chasse au sanglier dans la forêt, tandis que le duc, tout entier aux plaisirs comme aux affaires, n'écoutait que son ardeur, Louis XI cherchait et trouvait les moyens de parler en secret à chacun des conseillers intimes de Charles, dont la présence ne le gênait point. D'Ymbereourt et Comines ne furent pas oubliés; il ne manqua pas de mêler aux avances qu'il fit à ces deux hommes distingués l'éloge de la valeur du premier et des talents littéraires du second, futur historien de l'époque.

Capter, ou, si l'on veut, corrompre les ministres de Charles le Téméraire, s'il était impossible de le séduire lui-même, tel était peut-être le véritable but du voyage à Péronne. Les deux pays étaient si rapprochés, que la plupart des nobles de Bourgogne avaient en France des intérêts qui pouvaient être garantis par la faveur du roi, ou mis en péril par son déplaisir. Façonné à toute espèce d'intrigues, libéral au besoin, habile à colorer de prétextes plausibles ses propositions et ses cadeaux, le roi parvint à faire entrevoir aux ambitieux des avantages, aux patriotes vrais ou supposés la prospérité des deux contrées. Ces derniers firent semblant de le croire, mais ils obéissaient comme les autres à l'intérêt personnel, qui, pareil à la roue cachée d'une machine, n'agissait pas moins puissamment, parce que l'action en était invisible.

Louis avait pour chaque homme une amorce appropriée et une manière spéciale de la présenter. Il glissait ses dons dans la manche de ceux qui étaient trop fiers pour tendre la main. Il était persuadé que ses bienfaits, quoique descendant doucement et sans bruit comme la rosée, ne manqueraient pas de lui rapporter une ample récolte de bonne volonté, et peut-être de bons offices.

Enfin, quoiqu'il eût depuis longtemps préparé les voies, éclairé par les renseignements qu'il s'était antérieurement procurés, Louis XI s'assura en quelques heures plus de crédit à la cour de Bourgogne que ses agents n'en avaient obtenu en plusieurs années de négociation.

Il manquait au roi un homme qu'il eût voulu s'attacher; c'était le comte de Crèvecœur, dont la conduite ferme pendant son ambassade,

loin d'exciter le ressentiment de Louis, lui avait inspiré le désir d'avoir à lui ce précieux serviteur. Il apprit avec quelque peine que le comte, à la tête de cent lances, marchait vers les frontières du Brabant pour soutenir au besoin l'évêque contre Guillaume et les Liégeois insurgés; mais il se consola à l'idée que l'apparition de ce renfort, venant à l'appui de ses injonctions secrètes, empêcherait momentanément des troubles dont l'explosion prématurée pouvait rendre très-précaire sa situation actuelle.

A midi, comme dans toutes les grandes classes, la cour dîna en forêt. Le duc se conforma volontiers à l'usage, car il désirait se dispenser autant que possible de tout appareil cérémonieux. En réalité, malgré toute sa connaissance du cœur humain, le roi s'était abusé en pensant que le duc serait excessivement flatté de la preuve de confiance et de condescendance que lui donnait son seigneur lige. Il avait oublié que la suzeraineté de la couronne de France sur ce duché était humiliante pour un prince aussi riche, aussi puissant et aussi fier que Charles, qui tendait certainement à fonder un royaume indépendant. La présence du roi à la cour ducal imposait au Bourguignon l'obligation de se soumettre au rôle de vassal, d'accomplir diverses formalités féodales, et de déroger à ce caractère de souverain dont il aimait à faire parade. Il pouvait encore éviter les cérémonies en dînant sur l'herbe, au son des cors, entre des tonneaux mis en perce; mais une solennité extraordinaire devait signaler le repas du soir.

Des ordres avaient été donnés en conséquence; et à son retour de la chasse le roi Louis trouva préparé un banquet dont la profusion et la splendeur étaient en harmonie avec l'opulence du formidable vassal qui possédait presque tous les Pays-Bas, alors la plus riche partie de l'Europe. La table pliait sous le faix de plats d'or et d'argent remplis des mets les plus exquis. Le duc, occupant le haut bout de la table, avait à sa droite son royal hôte sur un siège plus élevé. Derrière lui se tenaient d'un côté le fils du duc de Gueldre, son écuyer tranchant, de l'autre son fou, le Glorieux, dont il ne pouvait guère se passer. Comme la plupart des hommes violents et grossiers, Charles portait à l'excès le goût du siècle pour les bouffons. Leurs sottises et leurs farces grotesques lui procuraient le plaisir que son rival cherchait dans les imperfections d'une classe d'hommes plus relevée, aimant à rire des craintes du brave et des folies du sage.

Brantôme raconte qu'un fou de cour entendit Louis XI, dans un accès de repentir, s'avouer complice de l'empoisonnement de son frère Henri de Guienne, et qu'il divulgua cette confession à table devant toute la cour assemblée. Si l'anecdote est vraie, on peut supposer que le monarque fut à jamais dégoûté des plaisanteries des fous en titre d'officier. Pourtant, au banquet de Péronne, il ne manqua pas d'applaudir aux reparties du Glorieux. Il s'aperçut que, tout en se servant d'expressions grossières, le bouffon se distinguait de ses confrères par la finesse, la causticité et l'esprit d'observation.

En effet, Tiel Wetzweiler, dit le Glorieux, n'était pas un plaisant vulgaire. C'était un homme de haute taille et de bonne mine, adroit à divers exercices qui semblaient incompatibles avec la faiblesse intellectuelle, puisqu'il lui avait fallu de la patience et de l'attention pour acquérir ses talents. D'ordinaire il suivait le duc à la chasse et au combat. A Monthéry, au moment où Charles, blessé à la gorge, allait être fait prisonnier par un chevalier français qui tenait son cheval à la bride, Tiel Wetzweiler avait dégagé son maître en terrassant l'agresseur. Peut-être fut-il effrayé du service qu'il avait rendu, et craignit-il d'exciter la jalousie des gentilshommes qui avaient laissé à un bouffon le soin de sauver le duc. Quoiqu'il en soit, il préféra le ridicule aux éloges; il vanta les exploits qu'il avait accomplis pendant la bataille avec tant d'exagération, que la plupart de ses auditeurs s'imaginèrent que la délivrance de Charles était une gasconnade comme le reste de ses hauts faits.

C'était à ce propos qu'on l'avait surnommé le Glorieux.

Tiel Wetzweiler était richement vêtu; il avait les symboles de sa profession sans en porter le costume exact. Sa tête n'était pas rasée; au contraire, de longs cheveux bouclés, tombant en abondance de dessous son bonnet, allaient rejoindre sa barbe peignée avec soin et encadraient des traits dont la beauté n'était déparée que par un léger égarement des yeux. Une lisière de velours écarlate, placée en haut de sa coiffure, indiquait vaguement la crête de coq, insigne du fou en titre d'officier. Sa marotte d'ébène était surmontée comme de costume d'une tête de fou avec des oreilles d'âne en argent; mais elle était si petite et si délicatement sculptée, qu'elle aurait pu passer de prime abord pour le bâton officiel de quelque fonction plus sérieuse. Tels étaient les seuls détails caractéristiques de son emploi; sous tous les autres rapports, son costume ressemblait à celui de la plupart des courtisans. Une plaque d'or ornait son bonnet, il portait au cou une chaîne de même métal, et la façon de ses habits n'était pas plus bizarre que celle des vêtements des jeunes élégants.

Charles et Louis adressèrent souvent la parole à ce personnage, et tous deux, à en juger par leurs éclats de rire, semblerent prendre grand plaisir à ses réponses.

— A qui sont ces places vacantes? demanda le duc au Glorieux.

— Une d'elles devrait au moins m'appartenir par droit de succession, répondit le fou.

— Pourquoi cela, drôle ?

— Parce que les sires d'Hymercourt et Comines, qui devraient les occuper, s'amuse à chasser au vol et oublient de souper. Ceux qui préfèrent un faucon en l'air à un faisan sur la table sont de la famille du fou, et il devrait succéder à leurs places, comme faisant partie de leurs biens mobiliers.

— C'est une vieille plaisanterie, mon ami Tiel ; mais fous ou sages, voici les retardataires.

En effet, les deux chasseurs venaient d'entrer, et après avoir salué les deux princes, ils s'assirent en silence au banquet.

— Qu'est-ce, messeigneurs ? s'écria le duc : il faut que votre chasse ait été très-bonne ou très-mauvaise pour vous retenir si tard. Sire Philippe de Comines, vous êtes tout abattu. D'Hymercourt vous aurait-il gagné quelque pari ? Vous, qui êtes philosophe, vous ne devriez pas vous alliger de la mauvaise fortune. Par saint Georges ! d'Hymercourt a l'air aussi triste que vous. Que signifie cela ? N'avez-vous pas trouvé de gibier ? avez-vous perdu vos faucons ? avez-vous rencontré en route une sorcière ou la chasse fantastique du Grand Veneur ? Sur mon honneur, on dirait que vous assistez moins à une fête qu'à des funérailles.

Tous les yeux se portèrent sur d'Hymercourt et Comines. Comme ni l'un ni l'autre n'étaient naturellement mélancoliques, leur air d'inquiétude et d'embarras frappa tous les assistants. La gaieté, que de nombreuses rasades avaient excitée, disparut insensiblement. Un changement dont il était impossible de dire la cause s'opéra dans les esprits : on se parla à voix basse, et tout le monde parut s'attendre à d'étranges et importantes nouvelles.

— Que signifie ce silence ? reprit le duc en élevant sa voix rauque. Si vous apportez à ce banquet des figures sombres, il aurait mieux valu rester dans les marais à chercher des hérons, ou, pour mieux dire, des hiboux.

— Mon gracieux seigneur, dit Comines, en sortant de la forêt nous avons rencontré le comte de Crèvecœur...

— Comment ! déjà de retour du Brabant ? Mais tout s'y passe bien, sans doute !

— Le comte vous communiquera lui-même ce qu'il sait, dit d'Hymercourt ; nous n'avons que des renseignements imparfaits.

— Où est-il donc ?

— Il change de costume pour se rendre auprès de Votre Altesse.

— Ah ! saint-bleu ! s'écria le duc avec impatience, est-ce que je fais attention à sa toilette ? Je crois que vous vous entendez avec lui pour me rendre fou.

— Monseigneur, dit Comines, il désire vous entretenir en audience particulière.

— Tête-Dieu ! dit Charles en se tournant vers Louis XI, voilà comment nos conseillers nous servent ! dès qu'ils ont attrapé quelque chose qu'ils regardent comme important pour nous, ils affectent un air grave, et sont fiers de ce qu'ils portent comme un âne est fier d'un bât neuf... Qu'on dise à Crèvecœur de venir à l'instant même auprès de nous ! Il arrive des frontières de Liège, et nous, du moins, ajouta-t-il en appuyant sur le pronom, nous n'avons point de secrets dans ce pays. Ce que nous y faisons, nous sommes prêt à le proclamer devant le monde entier.

Quelques-uns des convives auraient volontiers fait observer que le moment n'était pas convenable pour recevoir une nouvelle et en débiter ; mais on s'aperçut que le vin avait irrité le caractère impétueux et opiniâtre de Charles, et on le connaissait trop bien pour s'opposer à sa volonté.

Il y eut un moment de silence : le duc impatient tenait les yeux fixés sur la porte ; les convives baissaient la tête comme pour dissimuler leur inquiétude ou leur curiosité. Louis seul conservait un calme parfait, et s'entretenait alternativement avec le bouffon et l'écuier tranchant.

Enfin Crèvecœur parut.

— Quelles nouvelles de Liège et de Brabant, sire comte ? demanda précipitamment le duc. Le seul bruit de votre retour a chassé la joie de nos festins ; mais nous espérons que votre présence va la ramener.

— Monseigneur et maître, répondit le comte d'un ton ferme, les nouvelles que j'apporte conviendraient mieux à la table du conseil qu'à la table du banquet.

— Eh ! donne-les, quand même elles auraient rapport à l'Antéchrist ! Mais je les devine ; les Liégeois sont encore révoltés ?

— Oui, monseigneur.

— Voyez-vous comme j'ai vite déconvert ce que vous aviez si grand-peur de me dire ! Les bourgeois ont repris les armes ! Cette révolte ne pouvait arriver plus à propos, puisque nous pouvons demander conseil à notre suzerain sur la manière de réduire les mutins.

En disant ces mots, le duc salua Louis XI, qu'il regarda avec l'expression mal déguisée du plus amer ressentiment ; puis il ajouta : — Est-ce là tout ce que tu as dans ton sac ? Défile ton chapelet, et dis-nous ensuite pourquoi tu n'es pas allé au secours de l'évêque.

— Monseigneur, ce que je vais ajouter est aussi pénible à dire qu'à entendre. Mon assistance, hélas ! ne pouvait être utile à l'excellent prélat. Guillaume de la Marek, allié aux rebelles, a pris le château de Schonwaldt, et assassiné Louis de Bourbon dans ses propres foyers.

— Assassiné ! répéta le duc d'une voix sourde qui retentit pourtant dans toute la salle : tu as été abusé par de faux rapports, Crèvecœur ; c'est impossible !

— Hélas ! monseigneur, je tiens le fait d'un témoin oculaire, d'un archer de la garde du roi de France ! Il était présent quand le meurtre a été commis par l'ordre de Guillaume.

— Et il a pris part sans doute à l'horrible sacrilège ! s'écria le duc en se levant.

Et il frappa du pied avec tant de fureur qu'il mit en pièces son tabouret.

— Messieurs, fermez les portes de cette salle ; gardez les fenêtres ! Qu'aucun étranger ne bouge sous peine de mort immédiate ! Gentilshommes de ma chambre, l'épée à la main !

A ces mots, il porta avec lenteur, mais résolument, la main sur la garde de son épée, et se tourna vers le roi. Celui-ci ne se mit pas sur la défensive ; il ne témoigna même aucune inquiétude, et se contenta de dire : — Ces nouvelles, beau cousin, ont ébranlé votre raison.

— Non ! repartit le duc d'une voix terrible ; mais elles ont réveillé un juste ressentiment qui a trop longtemps cédé à de vulgaires considérations, à de vaines convenances. Assassin de ton frère, fils rebelle, tyran de tes sujets, perfide allié, roi parjure, gentilhomme sans honneur, tu es en mon pouvoir, et j'en rends grâce à Dieu !

— Remerciez-en plutôt ma folie, dit le roi ; quand nous étions face à face à Montlhéry, dans des conditions égales, je crois me rappeler que vous auriez voulu être plus loin de moi que vous ne l'êtes aujourd'hui.

Cependant un grand désordre régnait dans la salle. Les portes étaient fermées et gardées ; mais plusieurs gentilshommes français, malgré leur infériorité numérique, se disposaient à défendre leur souverain. Louis n'avait pas dit un mot à d'Orléans ou à Dunois depuis qu'ils étaient sortis du château de Loches pour être traînés à sa suite ; ils étaient toujours suspects. Néanmoins ce fut la voix de Dunois qui domina la première le tumulte.

— Sire duc, dit-il, vous avez oublié que vous étiez vassal de la France, et que nous, vos hôtes, étions Français. Si vous levez la main sur notre roi, préparez-vous à rencontrer une résistance désespérée. Croyez-moi, nous nous abreuverons du sang de la Bourgogne, comme nous nous sommes abreuvé de son vin. Courage, monseigneur d'Orléans !... Et vous, gentilshommes de France, rangez-vous autour de Dunois, et imitez-le.

C'était un de ces moments où un roi reconnaît ceux sur lesquels il peut compter. Les nobles et chevaliers indépendants, dont la plupart étaient vus par Louis de mauvais œil, sans s'effrayer des forces de leurs adversaires, sans reculer devant la perspective d'une mort certaine, se groupèrent autour de Dunois, et se dirigèrent sous sa conduite vers le bout de la table où se tenaient les deux princes.

Au contraire les agents que Louis avait tirés de l'obscurité pour leur donner des fonctions dont ils étaient indignes, montrèrent leur lâcheté et leur sécheresse de cœur ; ils restèrent tranquillement à leurs places, ne voulant pas se compromettre, en intervenant, quel que fût le sort de leur bienfaiteur.

Le vénérable lord Crawford fut au premier rang des serviteurs dévoués. Avec une agilité incroyable pour son âge, il renversa tous les obstacles, et se plaça hardiment entre le roi et le duc. Il faut dire, à la vérité, que la plupart des-Bourguignons lui livrèrent passage, soit par un sentiment d'honneur, soit par un secret désir de prévenir une catastrophe dont Louis aurait été victime.

Crawford mit de côté son bonnet écossais, d'où ses cheveux blancs s'échappaient en désordre ; le sang était remonté à ses joues pâles et à son front ridé ; le feu d'une résolution énergique étincelait dans ses yeux ; de la main gauche il rejeta son manteau sur ses épaules, de la main droite il tira son épée.

— J'ai combattu pour son père et son grand-père, s'écria-t-il, et, par saint André ! advenue que pourra, je ne l'abandonnerai pas dans cette extrémité.

Ces faits, dont le récit nous a demandé quelque temps, s'accomplirent avec la vitesse de la lumière ; car dès que le duc eut pris une attitude menaçante, Crawford se jeta entre lui et l'objet de sa vengeance, et les gentilshommes français le rejoignirent à la hâte.

Charles le Téméraire avait toujours la main sur le pommeau de son épée, et semblait prêt à donner le signal d'une mêlée qui aurait fini infailliblement par le massacre du parti le plus faible ; mais Crèvecœur s'avança, et s'écria d'une voix retentissante : — Monseigneur le duc de Bourgogne, prenez-garde à ce que vous faites ! Vous êtes ici chez vous ; vous êtes le vassal du roi ! ne versez pas le sang de votre hôte sur votre foyer, le sang de votre souverain sur le trône que vous lui avez préparé, et où il est venu s'asseoir à l'abri de votre sauvegarde. Pour l'honneur de votre maison, ne cherchez pas à venger un meurtre horrible par un meurtre plus horrible encore.

— Place, Crèvecœur ! répondit le duc : laisse passer ma vengeance ! place, te dis-je ! La fureur des rois est aussi redoutable que celle du ciel.

— Seulement quand elle est juste comme celle du ciel, répondit Crèvecœur avec fermeté. Souffrez que je vous prie, monseigneur, de

modérer la violence de votre caractère, quoique vous soyez justement offensé. Quant à vous, seigneurs de France, puisque la résistance est inutile, abstenez-vous de tout ce qui pourrait provoquer l'effusion du sang.

— Il a raison, dit Louis, que son sang-froid n'abandonnait pas, et qui comprenait la nécessité de maintenir la paix pour éviter de terribles excès. Mon cousin d'Orléans, mon bon Dunois, et vous, mon fidèle Crawford, ne compromettez rien par trop de précipitation. Nous déplorons comme notre cousin l'assassinat du vénérable évêque de Liège; nous comprenons la colère du duc. D'anciens et de nouveaux sujets de discorde le portent malheureusement à nous soupçonner d'avoir favorisé ce crime que notre cœur abhorre. Quand même, avec l'idée que nous en sommes complices, notre hôte nous tuerait sur la place, nous, son roi et son parent, votre intervention serait plus préjudiciable qu'utile. Retirez-vous donc, Crawford. Fusent-elles mes dernières paroles, je parle comme un roi à son officier, et j'exige obéissance. Retirez-vous, et s'il le faut, rendez votre épée. Je vous l'ordonne, et votre serment vous oblige à obéir.

— C'est vrai, sire, répondit Crawford en remettant son épée dans le fourreau; mais, sur mon honneur, si j'étais à la tête de soixante-quinze de mes braves, au lieu d'être chargé du même nombre d'années, j'aurais raison de ces freluquets, malgré leurs chaînes d'or, leurs bonnets déchiquetés et leurs galants emblèmes.

Pendant plusieurs minutes, le duc resta les yeux baissés, et il reprit enfin avec une amère ironie :

— Vous dites bien, Crève-cœur; il est de notre honneur de ne pas nous acquitter aveuglément envers ce grand roi, notre hôte affectionné. Sans écouter un premier mouvement de colère, nous agirons de telle sorte que l'Europe entière se déclarera pour nous. Messieurs de France, rendez les armes à mes officiers. Votre maître a rompu la trêve, et n'a plus le droit de l'invoquer. Toutefois, pour ménager vos sentiments d'honneur, par respect pour la haute dignité qu'il a dégradée, et pour l'illustre race dont il a dégénéré, nous ne demanderons pas l'épée de notre cousin Louis.

— Pas un de nous, dit Dunois, ne rendra les armes ou ne quittera cette salle avant d'être certain que le roi est en sûreté.

— Pas un homme de la garde écossaise, s'écria Crawford, ne mettra bas les armes sans un ordre du roi ou du grand connétable.

— Mes frères, dit Louis XI, votre zèle est hors de saison. Je compte sur la justice de ma cause plutôt que sur une vaine résistance, qui coûterait la vie à mes plus braves serviteurs. Rendez vos épées! les nobles Bourguignons qui accepteront de tels gages vous protégeront plus efficacement, vous et moi, que vous ne pourriez le faire vous-mêmes. Rendez vos épées, c'est moi qui vous l'ordonne.

— Ce fut ainsi que, dans cette terrible circonstance, Louis montra la lucidité de jugement et la promptitude de résolution qui pouvaient seules lui sauver la vie. Il savait qu'avant d'en venir aux mains, la plupart des Bourguignons l'aideraient à calmer la fureur de Charles; mais que si l'action s'engageait, les Français et leur roi seraient immédiatement égorgés. De l'aveu de ses plus mortels ennemis, il ne fit voir ni bassesse ni lâcheté, il évita de changer en frénésie la fureur du duc, mais sans paraître le craindre, sans chercher à le désarmer. Il continua à le contempler avec l'attention calme d'un homme courageux qui a devant les yeux un insensé, et qui connaît la puissante influence de la fermeté sur la folie furieuse.

Crawford se soumit, et jeta son épée à Crève-cœur en disant : — Prenez-la, et que le diable vous en donne de la joie! Celui qui vous la livre ne se croit pas déshonoré, car la partie n'était pas égale.

— Arrêtez, messieurs! dit le duc d'une voix entrecoupée. Gardez vos armes; il suffit que vous promettiez de ne pas vous en servir. Et vous, Louis de Valois, vous devez vous considérer comme prisonnier, jusqu'à ce que vous vous soyez excusé d'avoir pris part au meurtre et au sacrilège. Qu'on le conduise à la tour du comte Herbert, avec six personnes de sa suite, à son choix. Lord Crawford, votre garde quittera le château et sera honorablement logée ailleurs. Qu'on lève tous les ponts-levis, qu'on baisse toutes les herse, et qu'on triple la garde des portes de la ville et les sentinelles de tous les postes. Que le pont de bateaux soit amené sur la rive droite de la Somme, et ma compagnie de wallons noirs distribuée autour du château. D'Hyndberecourt, faites faire des patrouilles à pied et à cheval autour de Péronne; que les rondes se succèdent toutes les demi-heures pendant la nuit, et toutes les heures pendant le jour. Dans le cas où cette affaire ne serait pas finie demain, veillez sur la personne de Louis, votre vie m'en répond!

Il quitta brusquement la table, lança au roi un regard farouche, et sortit à pas précipités.

— Messieurs, dit Louis en promenant les yeux autour de lui avec dignité, le chagrin d'avoir perdu un ami trouble l'esprit de votre prince. J'espère que vous connaissez assez vos devoirs de chevaliers et de gentilshommes, pour ne point participer à des violences déloyales contre son souverain.

En ce moment on entendit dans la rue le son des cors et le roulement des tambours qui appelaient de toutes parts les hommes d'armes.

— Sire, dit Crève-cœur, qui était grand maître de la maison ducal, nous sommes sujets de la Bourgogne, et nous devons agir en consé-

quence. Nos vœux, nos prières, nos efforts, tendent à établir la bonne intelligence entre Votre Majesté et notre seigneur; mais il nous faut obéir. Les chevaliers qui m'accompagnent s'empresseront de donner leurs soins au noble duc d'Orléans, au brave Dunois, et à l'héroïque Crawford. Moi-même, je servirai de chambellan à Votre Majesté, et je vous conduirai dans votre appartement. Je voudrais vous en offrir un plus convenable, en reconnaissance de l'hospitalité que j'ai reçue au Plessis. Il ne vous reste plus qu'à choisir vos serviteurs, dont le nombre est fixé à six.

— En ce cas, répondit le roi après un moment de réflexion, donnez-moi Olivier le Dain; un archer de ma garde, nommé le Balafré, qui sera désarmé, si vous l'exigez; Tristan l'Hermite et deux de ses gens; enfin mon loyal philosophe Martivalle Galeotti.

— La volonté de Votre Majesté s'accomplira en tous points, dit le comte de Crève-cœur... On vient de me dire que Galeotti soupait en joyeuse compagnie; mais je vais l'envoyer chercher. Les autres sont à vos ordres.

— Allons donc prendre possession du nouveau logement que notre cousin nous réserve. J'espère que cette résidence sera aussi sûre qu'elle est forte.

Le roi quitta la salle du banquet, et tous les assistants le suivirent. — Avez-vous fait attention au choix du roi Louis? dit tout bas le Glorieux à Crève-cœur.

— Oui certes; que lui trouves-tu d'étrange?

— Pas grand-chose; seulement l'assemblée est curieuse : un misérable barbier, un mercenaire écossais, un bourreau en chef avec deux valets, et un charlatan. Je suis curieux de voir, Crève-cœur, comment vous viendrez à bout de les mater. Le diable même n'aurait pu réunir un pareil synode et lui trouver un plus digne président!

Le bouffon, auquel tout était permis, prit familièrement le bras du comte, et l'accompagna la garde qui avec toutes les apparences du respect conduisait le roi en prison.

CHAPITRE XXVIII.

Incertitude.

Quarante hommes d'armes, portant alternativement des épées nues et des torches allumées, transféraient Louis XI de l'hôtel de ville de Péronne au château. En entrant dans cette sombre citadelle, il lui sembla entendre une voix murmurer à ses oreilles l'avis que le Dante a gravé sur les portes de l'enfer : « *Lasciate ogni speranza.* » Peut-être aurait-il éprouvé quelques remords en ce moment s'il avait pensé aux milliers d'hommes que, sur les plus légers soupçons, il avait plongés dans les cachots de ses donjons, sans espoir d'en sortir, et n'étant plus retenus à la vie que par l'instinct animal.

Les lueurs rougeâtres et fumeuses des flambeaux éclipsaient celles de la lune, qui était plus pâle que la veille. Au milieu des vieux bâtiments qu'elles éclairaient se découpait en noir la tour du comte Herbert. C'était ce même donjon colossal que Louis avait remarqué la veille avec un pressentiment sinistre. Il était condamné à attendre les violences qu'il plairait à son arrogant vassal d'exercer sur lui dans ces mystérieuses retraites du despotisme.

Pour ajouter aux douleurs du roi, il vit, en traversant la cour, des cadavres sur lesquels on avait jeté à la hâte un manteau militaire. Il reconnut les corps de plusieurs archers de la garde écossaise. Comme le lui apprit Crève-cœur, ils avaient refusé de céder leur poste aux wallons de la garde ducal; la querelle s'était échauffée, et il y avait eu mort d'hommes avant que les officiers eussent eu le temps de mettre le holà.

— Mes fidèles Ecossais! dit le roi en contemplant ce triste spectacle; si vous aviez combattu un contre un, la Flandre et la Bourgogne n'auraient pas fourni de champions capables de lutter avec vous.

— Oui, vraiment, sire, dit le Balafré, qui marchait derrière le roi, mais la force fait la loi; peu d'hommes viennent à bout de deux ennemis à la fois. Moi-même, je ne me soucierais pas de tenir tête à trois à moins d'un cas extraordinaire où il ne faudrait pas compter.

Le roi se retourna : — Ah! te voilà, dit-il, ma vieille connaissance, j'ai donc avec moi un fidèle sujet.

— Et un zélé serviteur, comme valet de chambre, ou comme conseiller, murmura Olivier le Dain.

— Nous sommes tous fidèles, dit Tristan l'Hermite d'un ton maussade; car, si l'on faisait périr Votre Majesté, on ne laisserait pas vivre un seul de nous, quand même nous le voudrions.

— Voilà ce que j'appelle une bonne garantie de fidélité! dit le Glorieux, qui avait continué à suivre l'escorte.

Pendant ce temps, le sénéchal, qu'on avait mandé en toute hâte, tournait avec effort une clef gigantesque dans la serrure rebelle du donjon. Il fut enfin obligé d'implorer l'assistance d'un des gardes de l'escorte. La porte céda; six hommes entrèrent avec des torches dans un étroit passage, commandé par des menottes qui correspondaient avec des logements pratiqués dans les voûtes et dans l'épaisseur des murs. Au bout de ce passage était un escalier formé d'énormes blocs de pierre grossièrement taillés au marteau et de dimensions inégales,

Après l'avoir gravi, l'escorte arriva par une porte de fer dans la grande salle du donjon. Elle était à peine éclairée, même en plein jour, car les ouvertures, rétrécies par l'excessive épaisseur des murailles, ressemblaient à des lézardes plutôt qu'à des fenêtres. Quelques chauves-souris et autres oiseaux de mauvais augure, réveillés par une éclatée inaccoutumée, se jetèrent sur les torches et faillirent les éteindre.

— Sire, dit le sénéchal d'un ton respectueux, vous m'excuserez si la grande salle n'est pas mieux en ordre; j'ai été averti trop tard, et cet appartement aurait eu besoin de longues réparations. On ne l'habite plus depuis vingt ans; et, d'après ce que l'on m'a rapporté, on y logeait même rarement autrefois, depuis le temps de Charles le Simple.

— De Charles le Simple! répéta Louis; je me rappelle maintenant l'histoire de la tour. C'est ici qu'il fut tué par son perfide vassal, Herbert, comte de Vermandois. Je savais bien qu'un souvenir se rattachait dans mon esprit au château de Péronne, mais je ne pouvais rien préciser. C'est donc ici qu'un de mes prédécesseurs a été assassiné!

— Pas ici, dit le vieux sénéchal avec l'empressement d'un eicérone qui montre des curiosités locales. C'est dans un cabinet qui communique avec la chambre à coucher de Votre Majesté.

A ces mots, il ouvrit une petite porte, et fit entrer le roi dans cette dernière pièce. Elle n'était pas grande, mais par cela même elle était plus commode que la grande salle qu'on venait de traverser. On y avait fait quelques préparatifs, tendu des tapisseries, et allumé du feu dans unâtre rouillé. Des matelas avaient été disposés à terre pour ceux qui, suivant l'usage, devaient passer la nuit auprès du roi.

— On fera des lits dans la grande salle pour le reste de vos serviteurs, sire, dit le vieillard loquace, mais on nous a laissé si peu de temps! Que Votre Majesté veuille bien remarquer cette porte derrière la tapisserie, elle conduit au cabinet où Charles le Simple fut assassiné, et communique en bas par un passage secret que prirent les meurtriers. Il y a de cela cinq cents ans, et pourtant Votre Majesté, dont, je l'espère, la vue est meilleure que la mienne, pourra distinguer encore des traces de sang sur le plancher de chêne.

En disant ces mots, il essayait d'ouvrir la petite porte du cabinet.

— Attends un peu, vieillard, lui dit le roi, tu pourras avoir une nouvelle histoire à conter, des taches de sang plus fraîches à faire voir. Qu'en dites-vous, seigneur de Crèveœur?

— Tout ce que je puis répondre, sire, c'est que ces salles sont à la disposition de Votre Majesté comme celles de votre château du Plessis, et que Crèveœur, dont le nom n'a jamais été souillé de trahison ou d'homicide, garde les dehors du donjon.

Louis secoua d'une main le bras de Crèveœur, et lui montra de l'autre la petite porte: — Mais, dit-il, quel est le passage secret dont parle le vieillard?

— C'est un rêve de Mornay, ou une absurde tradition locale. Mais nous allons examiner cela.

Il allait ouvrir la porte du cabinet, quand Louis répondit: — Non, Crèveœur, non, votre honneur m'est une garantie suffisante. Mais que veut faire de moi votre duc? il n'a pas l'espoir de me retenir longtemps prisonnier; et.... enfin donnez-moi votre avis.

— Sire, je vous laisse à juger quelle impression a dû produire sur le duc de Bourgogne l'horrible assassinat de son parent et allié. Vous seul pouvez savoir s'il a raison de le croire commis par des émissaires de Votre Majesté. Mais mon maître a de la grandeur d'âme; malgré ses passions, il est incapable de manœuvres souterraines. Ce qu'il fait, il le fait à la face du soleil, aux yeux des deux nations. Je puis ajouter que tous ses conseillers, à l'exception d'un seul peut-être, lui recommanderont, en même temps que la justice, la générosité et la modération.

— Ah! Crèveœur, dit Louis en lui prenant la main comme s'il eût été affecté de quelque souvenir pénible, heureux le prince qui est entouré de conseillers capables de le préserver des suites de ses propres passions! Leurs noms seront écrits en lettres d'or dans l'histoire de son règne... Noble Crèveœur, que ne m'a-t-il été donné d'avoir auprès de ma personne un homme tel que toi!

— En ce cas, dit le Glorieux, Votre Majesté se serait empressée de s'en débarrasser.

— Ah! ah! te voilà, seigneur de la Sagesse? dit Louis en passant brusquement du ton pathétique à l'accent de la gaieté; tu nous as donc suivis jusqu'ici?

— Oui, sire; la Sagesse doit suivre en costume bigarré quand la Folie la précède en habit de pourpre.

— Quel est le sens de la phrase, roi Salomon? voudrais-tu échanger de condition avec moi?

— Non, sur mon âme, quand même vous me donneriez cinquante couronnes en retour.

— Pourquoi cela? il me semble que, par les princes qui règnent, je serais assez content de l'avoir pour roi.

— Je le crois, sire; mais, en jugeant de l'esprit de Votre Majesté par le logement qu'elle occupe actuellement, je me demande si je n'aurais pas honte d'avoir un fou aussi maladroit.

— Silence, drôle! dit le comte de Crèveœur; ta langue va trop vite.

— Laissez-la faire, dit le roi; je ne connais pas de plus beau sujet de plaisanterie que les folies de ceux qui devraient être sages. Tiens, mon ami, prends cette bourse d'or, et reçois en même temps le conseil de ne jamais être assez fou pour te croire plus sensé que les autres. Rends-moi le service de chercher mon astrologue, Martivalle Galeotti, et de me l'envoyer sur-le-champ.

— Vous pouvez y compter, répartit le bouffon; je suis sûr de le trouver à la taverne de Jean Doppelthur, car les philosophes, comme les fous, savent où se débiter le meilleur vin.

— Veuillez, seigneur de Crèveœur, donner des ordres pour qu'on laisse entrer ce savant personnage.

— Il entrera, dit le comte; mais j'ajoute à regret que mes instructions m'interdisent de laisser sortir qui que ce soit du logement de Votre Majesté. Je vous souhaite une bonne nuit, et je vais prendre des arrangements pour que les gens de votre suite soient à l'aise dans la grande salle.

— Ne vous en inquiétez pas, sire comte; ils sont endurcis aux fatigues. A vrai dire, je désire avoir le moins de communications possibles avec le dehors, si vos instructions le permettent.

— Les ordres de mon maître m'enjoignent de vous laisser en pleine possession de votre appartement.

— Votre maître, comte de Crèveœur, que je puis aussi appeler le mien, est en vérité plein d'attentions. Mes domaines sont un peu réduits, à présent qu'ils consistent dans une vieille salle et une chambre à coucher; mais ils sont encore assez grands pour les sujets qui me restent.

Le comte de Crèveœur fit ses adieux; bientôt après on entendit les pas mesurés des sentinelles qui se rendaient à leur poste, la voix des officiers qui commandaient, et le bruit de la marche irrégulière des soldats qu'on relevait. Enfin tout devint calme; et le seul son qui remplit l'air était le monotone murmure de la Somme, qui roulait, profonde et vaseuse, sous les murs du château.

— Allez dans la grande salle, mes maîtres, dit Louis à ses gens, mais ne vous couchez pas. Tenez-vous prêts, car il y aura quelque chose d'important à faire cette nuit.

Olivier et Tristan se retirèrent, et rejoignirent dans la première pièce le Balafre et les deux officiers de la prévôté. Tous trois avaient jeté sur le feu assez de fagots pour éclairer et échauffer la salle; et s'enveloppant de leurs manteaux, ils s'étaient assis à terre en diverses postures qui exprimaient toutes l'abattement. Olivier et Tristan ne virent rien de mieux à faire que de suivre leur exemple. Aux jours de leur prospérité ils n'avaient jamais été très-bons amis, et ils hésitaient à se confier l'un à l'autre dans ce brusque revirement de fortune. Les cinq individus restèrent donc mornes et silencieux.

Seul dans sa chambre, leur maître souffrait des tortures qui pouvaient épier quelques-unes de celles qu'il avait ordonnées. Il marchait par saccades, à pas inégaux; il s'arrêtait en joignant les mains, et s'abandonnait à l'agitation qu'il avait maîtrisée en public avec tant de succès. Enfin, il se plaça en face de la petite porte qui lui avait été indiquée par le vieux Mornay et dit d'une voix entrecoupée:

— Charles le Simple! Charles le Simple! comment la postérité nommera-t-elle Louis XI, dont le sang va probablement raviver les taches du tien? Louis le fou! Louis le radoteur, Louis l'infatué! ce sont des épithètes trop faibles pour peindre l'excès de mon idiotisme. J'ai pu croire que ces Liégeois, auxquels la rébellion est aussi nécessaire que le pain, sauraient se contenir un moment; que le Sanglier des Ardennes s'arrêterait dans sa carrière de pillage et de cruauté. J'ai pu supposer que je viendrais à bout de Charles de Bourgogne par des raisonnements avant d'avoir essayé sur un taureau sauvage le pouvoir de mon éloquence. Insensé que j'étais! Mais l'infâme Galeotti ne m'échappera pas... C'est lui qui a mené cette affaire avec le vil laide, ce prêtre indigne. Si je sors de ce danger, je lui arracherai son chapeau de cardinal, dussé-je enlever en même temps la peau de sa tête! Mais l'autre traître est entre mes mains; je suis encore assez roi, j'ai encore un empire assez étendu, pour punir ce vendeur de mensonges, cet empirique dont les belles paroles ont fait de moi un prisonnier et une dupe!... La conjonction des constellations!... Il me débitait des rêveries qui n'auraient pas trompé un mouton, et j'ai été assez bête pour m'imaginer que je le comprenais! Nous verrons tout à l'heure quelle conjonction il a réellement prédite. Mais occupons-nous d'abord de nos dévotions.

Au-dessus de la petite porte, sans doute en mémoire du meurtre de Charles le Simple, une niche grossière contenait un christ de pierre; le roi fut sur le point de s'agenouiller devant cet emblème, mais il s'arrêta brusquement. On aurait dit qu'appliquant à la religion les principes de la politique mondaine, il jugeait téméraire d'aborder le maître sans s'être assuré l'appui de quelque favori puissant. Il détourna donc les yeux du crucifix, qu'il se croyait indigne de contempler, et choisissant dans le cordon de son chapeau une image de Notre-Dame de Cléry, il lui fit à genoux l'étrange prière que nous allons rapporter. Telle était sa superstition, qu'il paraissait, comme on va le voir, regarder la sainte Vierge de Cléry comme un être dif-

fèrent de la madone d'Embrun, idole favorite à laquelle il adressait souvent ses vœux.

— Bonne Dame de Cléry, s'écria-t-il en se frappant la poitrine, bienheureuse mère de miséricorde, toi qui es toute-puissante auprès du Tout-Puissant, aie compassion d'un pécheur ! Il est vrai que je t'ai un peu négligée pour ta sœur d'Embrun ; mais je suis roi ; mon autorité est grande, ma richesse sans bornes ; et s'il le fallait, je doublerais la gabelle plutôt que de ne pas acquitter mes dettes envers toutes deux. Ouvre ces portes de fer, comble ces fossés, tire-moi de ce danger pressant, en me guidant par la main, comme une mère conduit son enfant. J'ai donné en hief à ta sœur le comté de Bourgogne, mais n'ai-je pas le moyen de te prouver aussi ma dévotion ? tu auras la vaste et riche province de Champagne, dont les vignobles verseront l'abondance dans ton monastère. Je l'avais promise à mon frère Charles ; mais, tu le sais, il est mort empoisonné par ce méchant abbé de Saint-Jean-d'Angely, que je punirai, si j'ai la vie sauve. Je m'y étais déjà engagé ; mais cette fois je tiendrai ma parole. Si j'ai eu quelque connaissance du crime, crois bien, ma chère patronne, que je t'ai toléré parce que c'était le seul moyen d'apaiser les mécontents de mon royaume. Ne porte pas aujourd'hui cette vieille dette à mon compte ; mais sois comme toujours bienveillante et accessible aux supplications. Bonne Dame, obtiens de ton fils qu'il me pardonne mes péchés d'autrefois, et un seul, que je vais commettre aujourd'hui. Non, ce n'est pas un péché, très-chère Dame de Cléry, c'est un acte de justice accompli secrètement, car le coupable est le plus grand imposteur qui ait jamais abusé un monarque, et en outre il incline vers l'odieuse hérésie des Grecs. Il ne mérite pas ta protection ; abandonne-le-moi, et songe que je rendrai service au monde en le délivrant de cet indigne nécromancien. Sa vie ne saurait avoir d'importance à tes yeux ; on peut le tuer comme on écrase le lumignon qui tombe d'une lampe, ou le charbon qui saute du feu. Ne songe pas à cette petite affaire, ma très-chère Dame ; ne pense qu'aux moyens de m'assister dans mes tribulations. Je te donne mon sceau royal comme gage de ma parole, sois convaincue que la Champagne appartiendra à ton couvent, et que ce sera la dernière fois que je t'importunerai pour des affaires de sang, connaissant toute la bonté et la tendresse de ton cœur.

Après avoir passé ce contrat extraordinaire avec l'objet de son adoration, Louis récita les sept psaumes de la pénitence en latin, et plusieurs prières empruntées à l'office de la Vierge ; il se releva convaincu qu'il s'était assuré l'intercession de la sainte mère. — D'ailleurs, se dit-il, la plupart des péchés pour lesquels j'ai requis sa médiation étaient d'un autre genre. La bonne Dame de Cléry ne peut donc me regarder comme un homme qui verse habituellement le sang ; tandis que les autres saints pouvaient bien avoir de moi cette opinion.

Lorsqu'il eut ainsi purgé sa conscience, ou plutôt qu'il l'eut blanchie comme un sépulchre, Louis XI entre-bâilla la porte de la grande salle, et manda le Balafre.

— Mon brave, lui dit-il, il y a longtemps que tu me sers, et tu as eu peu d'avancement. Dans la situation où je me trouve, je suis entre la vie et la mort ; mais je ne voudrais pas mourir en ingrat, et laisser un ami ou un ennemi sans récompense. J'ai un ami dont je dois reconnaître le zèle, et c'est toi. J'ai un ennemi à punir comme il le mérite, et c'est ce traître de Galeotti, qui, par ses impostures m'a mis au pouvoir d'un adversaire furieux. Je suis sûr qu'il a eu aussi bien l'intention de me perdre que le boucher a celle de tuer l'animal qu'il conduit à l'abattoir.

— Je le provoquerai au combat, dit le Balafre, puisqu'on prétend que c'est un ferrailleur, malgré son air gauche. Le duc de Bourgogne aime trop les gens d'épée pour ne pas nous accorder un beau champ avec de l'espace ; et si Votre Majesté est encore de ce monde, et jouit d'assez de liberté, elle me verra soutenir ses droits, et tirer du philosophe une vengeance dont elle sera satisfaite.

— Je loue ta bravoure et ton dévouement, mais ce scélérat est un rude joueur, et je ne voudrais pas risquer ta vie, mon brave.

— Je ne le serais pas, n'en déplaise à Votre Majesté, si je n'osais affronter un homme de cette trempe ou même meilleur. Il serait beau vraiment que moi, qui ne sais ni lire ni écrire, j'eusse peur d'un gros butor qui a passé sa vie à s'instruire !

— Néanmoins, dit le roi, ce n'est pas notre plaisir d'exposer tes jours, Balafre. Ce traître est mandé ici par nos ordres. Nous désirons qu'aussitôt que l'occasion s'en offrira tu l'attaques, et que tu le frappes sous la cinquième côte. Tu m'entends ?

— Sans doute ; mais, n'en déplaise à Votre Majesté, c'est une affaire qui sort complètement de mes habitudes. En dehors d'une bataille, d'une poursuite, d'une escarmouche, je ne tiens pas même un chien.

— Tu n'as pas cependant le cœur sensible ? dit le roi. On t'a vu le premier à l'assaut, et tu semblais prendre plaisir à frapper sans pitié, à tremper tes mains dans le sang.

— Monseigneur, je n'ai jamais craint ni épargné vos ennemis l'épée à la main. Dans un combat à outrance, les dangers échauffent si bien le sang, qu'il met plusieurs heures à se refroidir, ce qui explique comment on pille après la victoire ! Que Dieu ait pitié de nous, pauvres soldats, qui avons l'esprit troublé par la bataille et plus

encore par le succès. Il y a, dit-on, une légion entièrement composée de saints : il me semble qu'ils devraient intercéder pour le reste de l'armée, pour tous ceux qui portent le corselet et le pourpoint de buffle. J'aurais besoin moi-même de leurs prières, car je n'ai pas toujours agi avec ménagement ; mais ce que Votre Majesté me propose ne rentre pas dans mes attributions. Si l'astrologue est un traître, qu'il meure de la mort des traîtres, je n'ai pas à m'en mêler. Vous avez ici le prévôt et deux de ses gens, qui sont plus propres à cette expédition qu'un gentilhomme d'Écosse au service de France.

— Tu dis vrai ; mais, au moins, il est de ton devoir d'empêcher qu'on entrave l'exécution de ma juste sentence.

— Je combattrai s'il le faut tout Péronne. Votre Majesté peut compter sur moi en tout ce qui peut s'accorder avec ma conscience, qui est assez large quand il s'agit de la servir. J'aurais mieux aimé avaler la lame de mon poignard que de faire pour un autre certaines choses que j'ai faites pour vous.

— Laissez cela, dit le roi, et écoutez-moi. Quand on aura refermé la porte sur Galeotti, tirez l'épée, et gardez l'entrée de la salle. Écartez-en tout le monde ; voilà ce que je vous demande, et rien de plus. Maintenant envoyez-moi le grand prévôt.

Le Balafre sortit, et une minute après Tristan l'Hermite parut dans la chambre à coucher.

— Sois le bienvenu, mon compère ! lui dit le roi. Que penses-tu de notre situation ?

— C'est celle d'hommes condamnés à mort, à moins que le duc ne nous envoie un sursis.

— Avec ou sans sursis, celui qui nous a attirés dans le piège partira avant nous pour l'autre monde, où il sera notre fourrier. Tristan, tu as accompli plus d'un acte de justice ; *finis*, je devrais dire *finis*, *coronati opus*. Il faut me soutenir jusqu'à la fin.

Le roi prononça ces mots avec un sourire sombre et farouche.

— Sire, dit Tristan, je ne suis qu'un homme simple, mais j'ai de la reconnaissance. Je ferai mon devoir ici ou partout ailleurs. Tant que je vivrai, Votre Majesté dictera ses arrêts avec une puissance toujours égale, et ils seront exécutés comme si vous étiez assis sur votre trône. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra l'instant d'après, peu m'importe !

— Je n'attendais pas moins de toi, mon cher compère ; mais as-tu de bons auxiliaires ? Le traître est robuste, bien bâti, et criera sans doute au secours. L'Écosse restera en faction à la porte ; j'ai su le décider par de douces paroles. Olivier n'est bon qu'à mentir, qu'à flatter, à suggérer des conseils dangereux, et, ventre-saint-Dieu ! je crois qu'il aura un jour la corde au cou plutôt que de l'attacher au cou d'un autre. As-tu des hommes expéditifs et des moyens à l'avant ?...

— J'ai Trois-Échelles et Petit-André ; ils sont si experts dans leur métier, que sur trois hommes ils en pendent un avant que ses deux compagnons s'en aperçoivent. Nous avons tous résolu de vivre ou de mourir avec Votre Majesté, sachant qu'après votre trépas on ne nous laissera pas plus de temps pour respirer que nous n'en accordons à nos patients. Mais quel est le condamné, s'il vous plaît ? J'aime à être sûr de mon homme ; comme Votre Majesté me le rappelle quelquefois, je me suis mépris de temps en temps sur l'identité du criminel, et j'ai dépêché à sa place un honnête laboureur, qui ne vous avait point offensé.

— En effet, dit le roi. Apprends donc, Tristan, que le condamné est Martin Galeotti. Cela t'étonne, mais c'est la vérité. Ce misérable, par de perfides insinuations, nous a entraînés à Péronne et livrés au duc sans défense.

— Mais non sans vengeance ! s'écria le grand prévôt ; je m'attacherai à lui comme une guêpe expirante, quand même on devrait m'écraser sur la place.

— Je sais le plaisir que tu éprouves, comme tous les braves gens, dans l'accomplissement de tes devoirs. La vertu, disent les moralistes, trouve sa récompense en elle-même. Mais retire-toi ; la victime n'est pas loin ; va disposer les sacrificateurs.

— Votre Majesté désire-t-elle que l'exécution ait lieu en sa présence ?

— C'est inutile, il suffit que tous les préparatifs soient terminés au moment où l'astrologue sortira d'ici ; car je veux l'entretenir encore une fois, pour étudier sa contenance en face du maître qu'il a poussé dans le piège. Je suis curieux de voir s'obscurcir ces yeux qui riaient quand il mentait, et pâlir ces joues roses à l'idée de sa mort prochaine... Oh ! que n'ai-je avec lui l'homme dont les conseils venaient à l'appui de ses pronostics ! Mais si j'en réchappe, prenez garde à votre pourpre, monseigneur le cardinal ! Rome même ne vous protégera pas, soit dit sans offenser saint Pierre et Notre-Dame de Cléry... Que fais-tu là ? va prévenir tes gens. J'attends le traître d'un moment à l'autre. Plaise au ciel qu'il n'aille pas s'alarmer et rester en route ! Pars, Tristan ! Tu ne mets pas d'ordinaire tant de lenteur dans ta besogne.

— Au contraire, Votre Majesté m'a reproché souvent trop de précipitation quand je prenais un homme pour un autre, et quand je méconnaissais vos intentions. Veuillez donc m'indiquer un signal qui me fera savoir si je dois agir ou laisser passer Galeotti quand il se

retirera. Il est arrivé à Votre Majesté de changer plusieurs fois d'avis et de m'accuser d'être trop expéditif.

— Être soupçonneux ! je te dis que je ne changerai pas d'avis ; mais, pour te réduire au silence, nous allons convenir d'un signal. Si je dis à l'astrologue en le quittant : « Il y a un ciel au-dessus de nous, » que la sentence s'accomplisse. Si je dis : « Allez en paix, » j'aurai pris le parti de le laisser vivre.

— Mes idées se brouillent facilement, dit Tristan l'Hermite. Attendez, permettez-moi de répéter... Si vous lui dites d'aller en paix, je le conduirai au supplice.

— Eh ! non, imbécile ! Dans ce cas, tu le laisseras passer librement ; mais si je dis : « Il y a un ciel au-dessus de nous, » tu le rapprocheras de quelques pieds de ces astres avec lesquels il se plaît à converser.

— J'ignore si nous avons ce qu'il faut ici, dit le grand prévôt.

— Que tu le fasses monter ou descendre, peu importe !

— Que ferons-nous du corps ?

Pavillon s'assit auprès du lit, et commença une longue harangue sur les devoirs de la vie conjugale.

— Voyons ! les fenêtres de la salle sont trop étroites ; mais celle-ci est d'une largeur suffisante. Nous le jeterons dans la Somme, et nous lui mettrons sur la poitrine une pancarte avec ces mots : « Laissez passer la justice du roi. » Les officiers de Charles pourront, s'ils l'osent, le saisir pour réclamer les droits de péage.

Le grand prévôt se rendit auprès de ses deux aides, et tint conseil avec eux dans une embrasure aux murs de laquelle Trois-Échelles attacha une torche pour les éclairer. Ils s'entretenirent à voix basse sans être remarqués par le Balafré, qui s'assoupissait, et par Olivier, qui semblait en proie à une invincible prostration.

— Camarades, dit le prévôt, vous avez cru peut-être que vous alliez donner votre démission, et qu'un lien de pendre les autres nous serions pendus nous-mêmes ; mais, courage, mes maîtres ! notre gracieux souverain nous a réservé une noble tâche, et il faut nous en acquitter en hommes qui désirent vivre dans l'histoire.

— Je devine ce dont il s'agit, dit Trois-Échelles ; notre patron ressemble aux empereurs romains, qui, se trouvant aux abois, et pour ainsi dire au pied de l'échelle, choisissaient parmi leurs ministres un homme d'expérience pour épargner à leur personne sacrée les tentatives maladroites d'un novice. C'était un usage convenable pour les païens ; mais, en ma qualité de bon catholique, je me ferais scrupule de porter la main sur Sa Majesté Très-Christienne.

— Frère, dit Petit-André, vous êtes trop difficileux ; si Sa Majesté nous donne l'ordre de l'exécuter elle-même, je ne vois pas comment nous pourrions nous en dispenser. Celui qui demeure à Rome doit se soumettre au pape ; les gens de la prévôté doivent être aux ordres de leur maître, et celui-ci aux ordres du roi.

— Taisez-vous, coquins ! dit Tristan ; il ne s'agit pas de la personne royale. La victime est cet hérétique grec, ce sorcier mahométan, qu'on appelle Galeotti.

— Galeotti ! reprit Petit-André ; cela devient tout simple. Tous ces saltimbanques qui passent leur vie, on peut le dire, à danser sur la corde roide, finissent toujours par cabrioler au bout.

— Chut ! tout ce qui m'inquiète, dit Trois-Échelles en levant les yeux au ciel, c'est que la pauvre créature doive mourir sans confession.

— Bah ! bah ! répliqua le grand prévôt ; c'est un schismatique, un magicien ; tout un chapitre de chanoines ne suffirait pas pour l'absoudre de ses crimes. D'ailleurs, s'il a envie de se confesser, tu es capable, Trois-Échelles, de lui servir de père spirituel. Ce qui me préoccupe davantage, c'est la crainte d'être obligé d'employer le poignard ; vous n'avez pas ici ce qu'il faut pour l'exercice de votre profession.

— Par Notre-Dame de Paris ! dit Trois-Échelles, jamais je ne me sépare de mes instruments. Je porte en quatre doubles, autour de la ceinture, le cordon de saint François, terminé par un beau nœud coulant ; car je suis de la confrérie de Saint-François, et j'en pourrai porter le capuchon *in extremis* grâce à Dieu et aux bons pères de Saumur.

— Pour moi, dit Petit-André, j'ai toujours dans mon escarcelle une poulie et un fort pignon pour prévenir le cas où les arbres sont rares et les branches trop hautes. J'ai reconnu l'utilité de ces précautions.

— C'est à merveille, reprit le grand prévôt. Fixez votre poulie à cette solive au-dessus de la porte, et passez la corde par-dessus. J'amuserai notre homme par de vains propos pendant que vous lui ajusterez le nœud sous le menton, et ensuite...

— Nous hisserons la corde, dit Petit-André, et... tchick ! notre astrologue sera si près du ciel, qu'il n'aura plus le pied sur terre.

Trois-Échelles jeta un coup d'œil du côté de la cheminée. — Mais ces messieurs, dit-il, est-ce qu'ils ne nous aideront pas, pour leur apprentissage ?

— Non, répondit Tristan. Le barbier médite le mal, et le laisse faire à d'autres ; l'Écossais gardera la porte, n'ayant ni assez de résolution ni assez d'adresse pour nous assister plus efficacement. Chacun son métier.

Les dignes satellites du prévôt placèrent la poulie et la corde avec une rare dextérité. Le plaisir que leur causa ce travail fit diversion à leur inquiétude, et ils semblèrent se féliciter de ce que la dernière action de leur vie était en si parfaite harmonie avec leur passé. Tristan l'Hermitte suivit l'opération d'un œil satisfait, Olivier n'y fit pas attention ; si Ludovic Lesly, un moment réveillé, tourna la tête du côté des bourreaux, il les considéra comme occupés d'affaires étrangères à son service, et dont il n'était nullement responsable.

CHAPITRE XXIX.

Récrimination.

Pour obéir à l'ordre ou plutôt à la requête du roi, qui n'était guère à même de commander malgré son titre, le Glorieux s'était mis à la recherche de Martius Galeotti. Le bouffon n'eut pas de peine à s'acquitter de sa commission, il se dirigea vers la meilleure taverne de Péronne ; taverne où il ne venait pas seulement par hasard, ayant un goût prononcé pour les boissons qui mettaient le cerveau des autres hommes au niveau du sien.

L'astrologue était dans un coin de la grande salle qu'en Flandre et en Allemagne on appelle le poêle, à cause de son meuble principal. Il causait avec une femme dont les vêtements bizarres se rapprochaient du costume mauresque ou oriental. Au moment où le Glorieux s'avança, elle se levait pour sortir.

— Ce sont, dit-elle, des nouvelles que vous pouvez regarder comme certaines.

Et elle disparut au milieu des groupes attablés.

— Cousin philosophe, dit le bouffon en se présentant ; dès que le ciel relève une sentinelle, il s'en présente une autre à la place. En voilà une qui s'en va, et une seconde qui vient pour vous mander auprès de Louis XI.

— C'est toi qui es le messager ? dit Galeotti reconnaissant le bouffon à divers indices extérieurs, qui, comme nous l'avons fait observer, étaient cependant peu visibles.

— Oui, messire, pour vous servir, répondit le Glorieux. Le pouvoir dans l'embarras a choisi la Folie pour appeler auprès de lui la Sagesse.

— Et si je refusais de me rendre à cette sommation qui m'est faite si tard et par un tel ambassadeur ?

— En ce cas, je vous enlèverais, dit le Glorieux, j'ai prévu vos refus ; et pour les vaincre Crèveœur m'a fait escorter par une dizaine de solides Bourguignons. Voyez-vous, mon ami Charles de Bourgogne et moi nous n'avons pas ôté à notre cousin Louis la couronne qu'il a eu la sottise de nous livrer ; nous l'avons seulement écornée et rognée ; quoiqu'elle soit en feuilles, elle est toujours d'or pur. Pour parler plus clairement, il règne encore sur ses gens, dont vous faites partie ; il est Roi Très-Christien du donjon du château de Péronne, où il faut vous rendre, vu votre titre de vassal.

— Je vous suis, messire, dit Galeotti; et jugeant sans doute que la fuite était impossible, il accompagna le messager.

— Vous faites bien, lui dit celui-ci chemin faisant; nous traitons notre cousin comme un vieux lion en cage. Pour exercer ses mâchoires, on lui donne par intervalles un os à ronger.

— Est-ce à dire, reprit Martivalle, que le roi veut me maltraiter?

— Vous le devinez mieux que moi, car, malgré les nuages qui couvrent le ciel, vous voyez encore les étoiles. Je ne sais rien des projets de Louis; seulement ma mère m'a toujours dit qu'il fallait s'approcher avec précaution d'un rat pris au piège, car jamais il n'est si disposé à mordre.

L'astrologue n'adressa plus de questions; et le fou, suivant l'usage des hommes de sa condition, continua à mêler des sarcasmes à ses divagations, jusqu'à ce qu'il eût remis l'astrologue aux gardes de la porte du château. Galeotti passa de poste en poste, et finit par entrer dans la tour d'Herbert.

Gertrude.

Les insinuations du fou n'avaient pas été perdues pour le savant. Elles furent confirmées par l'air sombre et lugubre que prit Tristan en l'introduisant dans la chambre à coucher. Observateur attentif des phénomènes terrestres comme des merveilles du firmament, Galeotti remarqua la poulie, la corde, dont les vibrations étaient encore sensibles, et il devina que les travailleurs employés à mettre ces objets en place avaient suspendu leur tâche à son arrivée. Il comprit le danger et résolut de le prévenir à force de subtilité, ou de se défendre jusqu'au dernier soupir si on l'attaquait. Il se présenta au roi avec un maintien en harmonie avec cette détermination, sans paraître craindre les effets de la colère du monarque et s'étonner de ce que l'événement avait démenti ses pronostics.

— Que toutes les planètes propices secondent les vœux de Votre Majesté! dit-il en s'inclinant d'une manière presque orientale, que toutes les constellations funestes vous épargnent leur influence désastreuse!

— Regardez où je suis, répondit le roi; voyez comme je suis gardé, et vous reconnaîtrez, ce me semble, que toutes les bonnes étoiles m'ont été infidèles, et que les conjonctions fatales ont accompli leur œuvre de destruction. N'es-tu pas bontoux, Galeotti, de me trouver ici prisonnier, si tu songes aux promesses trompeuses qui m'ont amené à Péronne?

— Et vous, sire, qui avez fait tant de progrès dans la science, vous, dont la persévérance ne se lasse jamais, n'êtes-vous pas honteux de chanceler au premier revers de fortune, comme un novice qui tremble au premier cliquetis des armes? Vous vouliez participer aux mystères qui élèvent les hommes au-dessus des passions, des mésaventures, des chagrins de la vie; vous aspiriez à un état qui exige une fermeté pareille à celle des philosophes stoïques, et vous reculez devant les premières atteintes de l'adversité, vous renoncez au prix

glorieux que vous ambitionniez! Comme un courrier effrayé par une ombre, vous avez peur de maux imaginaires!

— Quelle effronterie! s'écria le roi. Ce donjon est-il imaginaire? Sont-ce des ombres vaines que ces gardes bourguignons qui veillent à la porte? Où sont donc les maux réels si tu n'y comprends pas l'emprisonnement, la perte d'une couronne, et le danger de mort?

— Mon frère, repartit le sage avec assurance, l'ignorance et les préjugés sont les seuls maux véritables. Croyez-moi, les rois, dans toute la plénitude de leur puissance, lorsque l'ignorance les aveugle, sont moins libres que les philosophes en prison chargés de chaînes matérielles. C'est à moi qu'il est réservé de vous faire connaître le vrai bonheur; c'est à vous d'écouter mes instructions.

— Voilà donc la liberté philosophique à laquelle tu voulais me réduire? dit le roi avec amertume. Il fallait me dire au Plessis que l'empire qui m'était promis par toi s'exercerait uniquement sur mes passions; que les succès qui m'étaient annoncés s'accompliraient en philosophie, et que j'arriverais au savoir et à la sagesse des charlatans italiens. J'aurais pu sans doute atteindre à cette supériorité morale à meilleur marché, sans exposer la plus belle couronne de la chrétienté, sans avoir un donjon pour résidence. Va-t'en, mais n'espère pas échapper au châtiement que tu as mérité: *il y a un ciel au-dessus de nous!*

— Je ne puis vous abandonner à votre destinée avant de m'être disculpé, répondit Galeotti. Ma réputation doit être sans tache; c'est un joyau plus précieux que les perles de votre couronne, et elle étonnera encore le monde quand les derniers descendants des Capets pourriront obscurément dans les charniers de Saint Denis.

— Parle donc! ton impudence ne peut me faire changer d'avis ni de résolution. Toutefois, comme il est possible que ce soit ma dernière sentence, je ne veux point la prononcer sans t'avoir entendu. Parle, et dis la vérité; c'est ce que tu peux faire de mieux. Avoue que je suis ta dupe, que tu es un imposteur; que ta prétendue science est un rêve, que les planètes n'ont pas plus d'influence sur notre destinée que leur lumière ne change le cours des fleuves en s'y reflétant.

— Je reconnais ce cœur fendu! c'est la bannière du comte de Crèvecœur; c'est à lui que je me rendrai.

— Et comment savez-vous cela? repartit hardiment l'astrologue. Vous affirmez que les étoiles n'ont aucune action sur les eaux; mais la lune, le plus faible des astres, parce qu'il est près de notre misérable terre, tient sous sa domination, non pas d'étroits cours d'eau comme la Somme, mais les marées de l'immense Océan. Il lui obéit comme l'esclave à la sultane, et ses eaux montent ou descendent selon qu'elle décroît ou s'arrondit. Maintenant, Louis de Valois, répondez à votre tour; avouez que vous ressemblez au passager inconscient qui s'emporte contre son pilote parce qu'il ne peut arriver au port sans éprouver par intervalles la force contraire des vents ou des courants. Il m'était permis de vous garantir l'heureuse issue de

vosre entreprise, mais le ciel seul avait le pouvoir de vous y faire arriver; s'il vous conduirait par des sentiers escarpés et dangereux, que puis-je faire pour les aplanir? Qu'est devenue votre sagesse d'hier, qui vous faisait voir si judicieusement que les voies de la destinée tournent souvent à notre avantage sans être conformes à nos désirs?

— Encore un de tes mensonges! dit le roi précipitamment. Tu m'avais prédit que le voyage de ce jeune Écossais serait honorable et avantageux pour moi; tu sais, au contraire, le tort que m'a fait cette entreprise en exaspérant le taureau furieux de Bourgogne. Ta fausseté est évidente, tu n'as pas ici de réponse évasive à me faire; tu ne saurais me présager un retour favorable du flot, et me le faire attendre, comme l'idiot, qui attend sur la rive que la rivière se soit écoulée. Tes calculs cabalistiques t'ont abusé; tu as eu la faiblesse de formuler une prédiction positive, et elle est entièrement dénuée de fondement.

— Elle se réalisera, sire, et contribuera plus que toute autre au triomphe de par sur l'ignorance. Je vous ai dit que l'Écossais serait fidèle en tout ce que sa commission avait d'honorable; n'est-ce pas ce qui est arrivé? Je vous ai dit qu'il se ferait un scrupule de se rendre complice d'une mauvaise action; ne l'a-t-il pas prouvé? Si vous doutez, demandez au bohémien Hayraddin le Maugrabin.

Le roi rougit de honte et de colère.

— Je vous ai dit, continua l'astrologue, que la conjonction de planètes sous laquelle il partait lui annonçait des dangers personnels; n'en a-t-il pas rencontré? qu'elle présageait des avantages pour celui qui envoyait l'expédition, et vous les recueillerez bientôt.

— Des avantages! s'écria le roi; n'ai-je pas déjà ceux de l'humiliation et de la captivité?

— Attendons la fin, dit l'astrologue; vous serez forcé de reconnaître que la manière dont le messager s'est acquitté de sa mission est utile à vos intérêts.

— C'est trop d'insolence! Tromper et insulter à la fois! Sors d'ici, et ne crois pas que mes offenses restent sans vengeance: il y a un ciel au-dessus de nous.

Galeotti se disposa à partir.

— Encore un mot, dit le roi; tu soutiens ton imposture avec audace, je vais t'adresser une question: réfléchis avant de répondre. Tes connaissances vont-elles jusqu'à te révéler l'heure de ta mort?

— Oui, mais seulement en la mettant en parallèle avec celle d'un autre.

— Je ne te comprends pas.

— O roi, dit Galeotti, tout ce que je puis annoncer avec certitude au sujet de ma mort, c'est qu'elle aura lieu exactement vingt-quatre heures avant celle de Votre Majesté.

— Hein! que dis-tu? reprit Louis changeant brusquement de visage. Ne t'éloigne pas encore; attends un peu. Tu prétends donc que ma mort suivra la tienne?

— Au bout de vingt-quatre heures, répéta Galeotti d'un ton ferme; j'en suis sûr, s'il y a la moindre source de divination dans les célestes intelligences qui vous parlent un langage mystérieux.... Je souhaite un bon sommeil à Votre Majesté.

Le roi prit le bras de l'astrologue et l'éloigna de la porte: — Ne t'en va pas si vite, dit-il. Martius Galeotti, j'ai été pour toi un maître bienfaisant; je t'ai enrichi, admis dans mon intimité, choisi pour guide dans mes études. Sois franc avec moi, je t'en conjure. Ta science a-t-elle quelques bases positives? La mission de l'Écossais finira-t-elle vraiment bien pour moi? Mon existence est-elle si étroitement unie à la tienne? Confesse, mon bon Martivalle, que c'est encore un tour de ton métier... Parle sincèrement, et tu n'auras rien à craindre. Je suis vieux, captif, sur le point d'être dépossédé de ma couronne; dans une condition pareille la vérité vaut des royaumes, et c'est de toi, mon cher Galeotti, que j'attends cette inestimable faveur.

— La vérité, sire! je vous l'ai déjà fait entendre, au risque d'être victime de votre ressentiment.

— Que tu me connais mal! repartit le roi avec douceur; ne suis-je pas prisonnier? Ne dois-je pas être d'autant plus patient, que la colère ne servirait qu'à prouver mon impuissance? Dis-le-moi, m'as-tu induit en erreur ou ta science prédit-elle à coup sûr?

— Votre Majesté me pardonnera si je lui réponds que le temps et les événements convaincront seuls l'incrédulité! Après avoir siégé à la table du conseil de Matthias Corvin de Hongrie, ce fameux conquérant; après avoir occupé un poste de confiance dans le cabinet de l'empereur même, je ne puis sans me dégrader réitérer l'assurance de ce que j'ai avancé comme vrai. Si vous ne me croyez pas, je ne puis qu'en appeler au cours des événements. Encore un ou deux jours de patience, et mes prédictions relatives au jeune Écossais seront justifiées ou démenties; et je consens à être attaché sur la roue, à avoir les membres rompus un à un, si l'intrépide conduite de ce Quentin Durward ne vous procure pas des avantages considérables. Seulement, si je meurs dans les tortures, Votre Majesté fera bien de chercher un confesseur, car à partir du moment où j'aurai rendu le dernier soupir il ne vous restera que vingt-quatre heures pour faire pénitence.

Louis, tenant toujours Galeotti par la robe, le mena vers la porte, qu'il ouvrit en disant à haute voix:

— Nous reparlerons de tout cela demain. Allez en paix, mon docte père! *allez en paix! allez en paix!*

Il répéta ces mots trois fois, et, pour que ses intentions ne fussent pas méconnues par le grand prévôt, il reconduisit l'astrologue. A la manière dont il le tenait, on aurait dit qu'il avait peur qu'on ne le lui arrachât pour le mettre à mort sous ses yeux. Il ne le lâcha qu'après avoir redit à plusieurs reprises la phrase de miséricorde: *Allez en paix!* Il fit même un signal secret au grand prévôt, pour lui enjoindre d'ajourner toute violence contre l'astrologue.

Ainsi, à l'aide de quelques renseignements secrets, de son courage et de sa présence d'esprit, Galeotti se tira d'un imminent danger. Le plus vindicatif des rois se laissa désarmer; le plus intelligent céda à l'influence de la superstition sur un caractère égoïste, et sur une âme trop chargée de crimes pour ne pas craindre la mort.

Ce ne fut pas toutefois sans une profonde mortification qu'il renonça à sa vengeance; et les satellites auxquels l'exécution devait être confiée semblèrent partager son désappointement. Le Balafré seul conserva une parfaite indifférence; dès qu'il y eut contre-ordre, il quitta la porte où il s'était mis en faction, et ne tarda pas à dormir.

Le roi rentra dans sa chambre. Le grand prévôt s'accota dans un coin pour se reposer; mais il contemplait Martivalle de l'air dont un mâtin regarde le quartier de viande que le cuisinier vient de lui retirer d'entre les mâchoires.

Cependant les deux valets se communiquaient leurs sentiments caractéristiques.

— Quel dommage! dit Trois-Échelles avec onction: ce pauvre néromancien a perdu une occasion unique d'expier ses sortilèges en mourant par le cordon de saint François! j'étais même décidé à le lui laisser au cou, pour éloigner les démons de sa malheureuse carcasse.

— Et moi, dit Petit-André, j'ai manqué une occasion magnifique de connaître la tension qu'un poids de cent cinquante livres fait subir à une corde à trois brins. C'eût été pour nous une belle expérience; et puis ce joyeux compère serait mort si facilement!

Pendant ce dialogue, Martius, qui avait pris place à l'autre coin de l'immense cheminée, regardait à la dérobée les causeurs. Leur soupçonnant de mauvaises intentions, il s'assura d'abord qu'il pouvait saisir sans peine le poignard acéré qu'il portait toujours sur lui; car, comme nous l'avons fait remarquer, un peu de gaucherie ne l'empêchait pas d'être un homme athlétique, habile et prompt dans le maniement des armes. Après avoir placé convenablement son poignard, il tira de son sein un rouleau de parchemin couvert de caractères grecs et de signes cabalistiques. Puis il réunit les tisons du foyer, afin de produire une clarté qui lui permit d'observer ses compagnons. Le soldat écossais, plongé dans un lourd sommeil, était aussi immobile qu'une statue. Olivier, pâle et inquiet, tantôt s'assoupissait, tantôt rouvrait les yeux et relevait précipitamment la tête, réveillé par une souffrance interne ou par quelque bruit lointain. La physionomie du prévôt exprimait un mécontentement farouche. L'hypocrite Trois-Échelles, les regards tournés vers le ciel, murmurait ses prières du soir, et Petit-André s'amusait à parodier les gestes et les grimaces de son camarade.

Ces figures ignobles et vulgaires faisaient ressortir la belle prestance et les traits imposants de l'astrologue, qui aurait pu passer pour un mage enfermé dans une caverne de voleurs et sur le point d'évoquer un esprit pour accomplir sa délivrance. Sa barbe, flottant avec grâce, tombait sur le parchemin mystérieux qu'il tenait à la main. On aurait pu regretter, en le voyant, que tant de qualités physiques, unies aux talents, à l'éloquence, à l'instruction, eussent été accordées à un homme qui ne s'en servait que pour abuser de la crédulité d'autrui.

Ainsi se passa la nuit dans la tour du comte Herbert au château de Péronne. Quand les premières lueurs du jour pénétrèrent dans les salles gothiques, Louis XI manda Olivier, qui le trouva en robe de chambre. Surpris des changements qu'une nuit de mortelles angoisses avait apportés sur les traits du roi, le barbier allait lui demander des nouvelles de sa santé, mais il n'en eut pas le temps. Louis entra immédiatement dans de longues explications sur les moyens qu'il avait employés pour se faire des partisans à la cour de Bourgogne, et sur les démarches que devait poursuivre Olivier dès qu'il aurait la permission de sortir. Jamais l'astucieux conseiller n'avait été plus frappé de la lucidité d'esprit du monarque, et de sa profonde connaissance de tous les ressorts qui pouvaient diriger les actions humaines.

Environ deux heures après, le comte de Crèvecœur autorisa Olivier à quitter le château. Louis s'enferma avec son astrologue, auquel il semblait avoir rendu toute sa confiance, et il eut avec lui une longue conférence, qui ranima son courage et parut lui donner de nouvelles forces. Il s'habilla, et reçut les compliments de Crèvecœur avec un calme dont celui-ci fut étonné, d'autant plus qu'il venait d'apprendre que l'agitation dans laquelle le duc avait passé plusieurs heures rendait la situation du roi très-précaire.

CHAPITRE XXX.

Incertitude.

Si Louis avait passé une nuit d'anxiété, le duc de Bourgogne était encore plus troublé, lui qui loin de dompter ses passions, se laissait habituellement maîtriser par elles.

Suivant l'usage de l'époque, deux de ses plus chers conseillers, d'Hymbercourt et Comines, couchaient auprès du lit du prince. Jamais leurs services n'avaient été plus nécessaires que cette nuit-là; la douleur, la colère, la soif de la vengeance, le point d'honneur qui lui commandait de respecter un hôte, mille passions diverses se disputaient le cœur de Charles. Il ressemblait au volcan en éruption, qui rejette, confondues en une seule masse brûlante, toutes les matières hétérogènes que recèlent les flancs de la montagne.

Charles refusa de se déshabiller, et fut jusqu'au jour en proie à des paroxysmes continuels. Quelquefois il tenait des discours si incohérents, que ses serviteurs commençaient à craindre qu'il perdît la tête. Il s'appesantit principalement sur les vertus de l'évêque assassiné; et en se rappelant les preuves d'affection qu'il en avait reçues, il finit par tomber dans un accès de douleur. Il se jeta la tête sur son lit, et faillit être étouffé par les sanglots qu'il essayait de retenir. Se relevant brusquement, il passa de la tristesse à la fureur, arpena la chambre à grands pas, en murmurant d'une voix incohérente des menaces et des serments de vengeance. Frappant du pied suivant son habitude, il prenait à témoin saint Georges, saint André, et tous les bienheureux qu'il honorait le plus, qu'il châtierait d'une manière exemplaire de la Marck, les Liégeois, et celui qui était l'auteur de tout le mal. Ces dernières menaces, plus obscures que les autres, concernaient évidemment le roi. Charles émit une fois l'idée d'envoyer chercher le duc de Normandie, avec lequel son frère Louis XI était en mauvais termes, pour forcer le captif à céder sa couronne, ou quelques-unes de ses prérogatives.

Un second jour et une seconde nuit s'écoulèrent au milieu des mêmes orages; le duc mangea à peine, ne changea point de vêtements, et se conduisit en homme dont la fureur doit aboutir inévitablement à la folie complète. Néanmoins il se calma par degrés, et tint avec ses ministres des conseils où l'on proposa un grand nombre de projets sans rien résoudre. Comines nous assure qu'à un moment déterminé, un courrier monta à cheval, et fut prêt à partir pour aller chercher le duc de Normandie. Dans ce cas, à en juger par d'autres analogues, le monarque français aurait bien vite passé de la prison à la tombe.

Parfois, après avoir épuisé sa rage, Charles restait immobile, les yeux fixes, les membres roides, comme un homme qui médite une action désespérée sans avoir la force de s'y résoudre. Incontestablement, les moindres paroles insidieuses auraient suffi pour pousser le duc à quelque extrémité; mais les nobles Bourguignons étaient presque unanimes pour lui conseiller la modération. Ils alléguaient le caractère sacré attaché à la personne d'un souverain, le droit des gens, les engagements que Charles et ses sujets avaient contractés quand le roi s'était mis en leur pouvoir. Les arguments que d'Hymbercourt et Comines avaient timidement présentés pendant la nuit furent reproduits dans les moments plus calmes du lendemain par Crèveœur et autres courtisans.

Peut-être leurs efforts en faveur de Louis XI n'étaient-ils pas complètement désintéressés. Plusieurs d'entre eux, comme nous l'avons dit, s'étaient déjà ressentis de la libéralité du roi, d'autres avaient des titres ou des domaines en France; et il est positif que le trésor, qui formait la charge de quatre mules à l'arrivée de Louis à Péronne, s'allégea sensiblement pendant le cours de ces délibérations.

Le troisième jour, le comte de Campo-Basso vint mettre au service de Charles son esprit italien. Immédiatement après, le conseil ducaal tint des séances régulières pour examiner les mesures à prendre. Ce fut un bonheur pour le roi de France que Campo-Basso ne se fût point présenté au moment où le duc était dans son premier accès de fureur. Il encadra son opinion dans le vieil apologue du voyageur, du serpent et du renard, et rappela que ce dernier animal conseillait à l'homme d'écraser son mortel ennemi quand le hasard le mettait à sa merci. Les yeux de Charles étincellèrent à cette proposition formulée depuis longtemps dans sa pensée; Comines s'en aperçut, et se hâta d'intervenir. — Il n'est pas démontré, dit-il, que Louis ait été directement complice de l'atroce assassinat commis à Schonwaldt. Peut-être a-t-il les moyens de s'en disculper, et même d'expliquer les désordres que ses intrigues ont fomentés dans les domaines du duc et de ses alliés. Il serait bon de l'entendre avant de se laisser entraîner à un acte de violence qui pourrait avoir les conséquences les plus funestes. Si la personne du roi n'est pas respectée, il s'ensuivra nécessairement des dissensions intestines; et qui nous dit que les Anglais n'en profiteront pas pour reprendre la Normandie et la Guienne, et pour renouveler ces guerres terribles qu'ont si difficilement terminées la France et la Bourgogne unies contre un commun ennemi? Certes, je ne suis pas d'avis qu'on mette Louis en liberté

sans conditions; mais il suffit, ce me semble, de tirer parti de sa position actuelle en exigeant de lui des garanties solides, en l'empêchant dorénavant de troubler la paix de la Bourgogne, en établissant entre les deux pays un traité équitable, dont la rupture sera impossible.

D'Hymbercourt, Crèveœur, et autres conseillers, repoussant également les idées de Campo-Basso, émettent l'opinion qu'on pouvait obtenir des avantages plus réels par un traité que par des mesures violentes qui déshonorerait la Bourgogne comme une infraction au droit des gens et à l'hospitalité. En écoutant ces observations, le duc tint les yeux fixés sur le sol; ses épais sourcils, qu'il fronçait, se confondaient en une seule masse touffue. Il ne put se contenir quand il entendit Crèveœur dire à son tour que Louis ne lui semblait pas coupable du meurtre de l'évêque.

— Quoi! s'écria-t-il en lançant au conseiller un regard farouche; vous aussi, Crèveœur, vous avez entendu tinter l'or de la France! Il sonne dans mes conseils avec autant de bruit que les cloches de Saint-Denis. Qui de vous osera soutenir que Louis n'ait pas excité les troubles de Flandre?

— Mon gracieux seigneur, répondit Crèveœur, mes mains sont moins habituées à toucher l'or que l'épée; loin de nier la participation de Louis à la révolte des Flamands, je lui ai reproché naguère son manque de foi en présence de toute sa cour, et je l'ai délié en votre nom. Sans doute ses menées sont la cause première de l'agitation; mais je ne crois nullement qu'il ait autorisé l'assassinat. L'un de ses émissaires a même publiquement protesté contre le crime, et je pourrais produire ce témoin, si c'était votre bon plaisir.

— Si c'est notre bon plaisir! s'écria le duc. Par saint Georges! pouvez-vous douter de notre désir d'être juste? Même dans nos emportements, on sait que nous respectons l'équité. Nous verrons nous-même le roi de France; nous lui exposerons nos griefs, et lui demanderons la réparation que nous sommes en droit d'attendre. S'il est innocent de ce meurtre, il s'excusera sans peine de tous les autres crimes. S'il est coupable, ne sera-ce pas agir miséricordieusement que de le reléguer à perpétuité dans quelque monastère? Et qui de vous, ajouta-t-il en s'échauffant, oserait blâmer une vengeance plus prompte et plus décisive?... Que votre témoin se tienne prêt, nous serons au château à onze heures. Nous allons rédiger quelques articles, auxquels il devra souscrire; sinon malheur à lui! le reste dépendra des dépositions. Séparez-vous, la séance est levée. Je vais changer de costume, car je ne suis pas dans une tenue convenable pour rendre visite à mon très-gracieux souverain.

Le duc appuya sur ces derniers mots avec une profonde amertume, se leva, et sortit à pas précipités.

— Messieurs, dit d'Hymbercourt à Crèveœur et à Comines, la sûreté de Louis, et, qui plus est, l'honneur de la Bourgogne, dépendent d'un coup de dés. Cours au château, Comines, toi qui as la langue mieux affilée que la nôtre. Préviens Louis de l'orage qui s'approche, il saura mieux comment se gouverner. Je crois que cet archer de la garde écossaise ne dira rien de compromettant; mais sait-on pourtant de quelle mission secrète il était chargé?

— C'est un jeune homme hardi, dit Crèveœur, mais d'une prudence au-dessus de son âge. Dans la conversation qu'il a eue avec moi, il a constamment ménagé le prince qu'il servait. Je suppose qu'il se conduira de même en présence du duc. Je vais le chercher, ainsi que la jeune comtesse de Croye.

— La comtesse! vous nous aviez dit que vous l'aviez laissée au couvent de Sainte-Brigitte.

— Oui; mais par les ordres exprès du duc je l'ai fait venir à Péronne. On l'a amenée cette nuit dans une litière; elle était profondément abattue, inquiète sur son propre sort, et sur celui de sa tante Hameline. En se dérobant à la tutelle de son seigneur lige, elle s'est rendue coupable de délit féodal; et le duc est moins disposé que personne à souffrir qu'on attente à ses droits seigneuriaux.

La nouvelle que la jeune comtesse était entre les mains de Charles fut pour Louis une épine de plus. Il savait qu'en expliquant les manœuvres qui l'avaient attirée en France avec sa tante, elle pouvait suppléer au témoignage de Zamet le Maugrabin, dont il s'était débarrassé. Si la part qu'il avait eue aux démarches des deux comtesses était une fois constatée, Charles, lésé dans ses droits, ne se servirait-il pas de ce prétexte pour devenir plus exigeant?

Le roi communiqua ses craintes à Philippe de Comines, dont la finesse et les talents politiques lui convenaient mieux que la brusquerie militaire de Crèveœur ou la hauteur féodale de d'Hymbercourt.

— Mon bon ami Comines, dit-il à son futur historien, ces hommes d'armes, couverts de fer, ne devraient jamais entrer dans le cabinet d'un roi; il faudrait les laisser dans l'antichambre avec leurs halberdes et leurs pertuisanes. On peut utiliser leurs bras, mais leurs têtes ne sont bonnes qu'à servir d'enclumes aux masses d'armes de l'ennemi. Le roi qui voudrait en faire un autre usage est comme le fou qui offrait à sa maîtresse un lieu de char en guise de cothurne. Ce sont des hommes comme vous, Philippe, dont les yeux pénétrants vont au fond des affaires, qu'un prince doit admettre à son conseil, dans son cabinet; que dis-je? dans les plus secrets replis de son âme.

Comines était flatté de l'approbation du monarque le plus judi-

cieux de l'Europe, et il ne put lui dissimuler complètement la satisfaction qu'il éprouvait.

— Je voudrais, reprit Louis, avoir un pareil serviteur, être digne de le posséder. Je ne serais pas dans cette fâcheuse position; mais ce serait une compensation pour moi dans mon malheur si je parvenais à m'assurer les services d'un homme d'État aussi expérimenté.

— Sire, mes facultés, quelles qu'elles soient, sont au service de Sa Majesté Très-Christienne, sous la réserve de la fidélité que je dois à mon légitime seigneur le duc Charles de Bourgogne.

— Voudrais-je vous en détourner? s'écria le roi d'un ton pathétique. Hélas! ne suis-je pas en danger pour avoir accordé trop de confiance à mon vassal? La cause de la bonne foi féodale peut-elle être plus sacrée pour un autre que pour moi, puisque je ne saurais me tirer d'embarras qu'en l'invoquant? Continuez à servir Charles de Bourgogne, et prouvez-lui votre zèle en le décidant à s'entendre à l'amiable avec Louis de France; de cette manière vous nous servirez tous deux, et l'un de nous du moins vous témoignera de la reconnaissance. On m'a dit que vos appointements égalaient à peine ceux du grand fauconnier, et qu'on mettait ainsi les talents du plus sage conseiller de l'Europe au niveau du métier d'un éleveur d'oiseaux. La France a de vastes territoires, son roi est riche: permettez-moi, mon ami, de rectifier l'erreur d'une choquante assimilation. J'en ai les moyens à ma portée, souffrez que je les emploie.

Le roi mit sur la table un gros sac d'argent; mais, avec une délicatesse rare chez les courtisans de cette époque, Comines le refusa. — Je suis, dit-il, satisfait de la générosité de mon prince légitime; et quand même j'accepterais les bienfaits de Votre Majesté, ils n'ajouteraient rien au désir que j'ai de lui être utile.

— Singulier homme! s'écria le roi: souffrez que j'embrasse le seul courtisan qui soit à la fois capable et incorruptible. La sagesse est préférable à l'or; et, croyez-moi, Philippe, je compte plus sur votre bon vouloir que sur le concours vénal de ceux qui ont reçu mes dons. Je sais que vous ne conseillerez pas à votre maître d'abuser de l'occasion qu'il doit à la fortune, et, s'il faut le dire, à ma folie.

— D'en abuser, non, répondit l'historien, mais très-certainement d'en user.

— Comment! jusqu'à quel point? Je n'ai pas la prétention stupide d'en être quitte sans rançon; mais qu'elle soit raisonnable. A Paris, au Plessis ou à Péronne, j'écoute volontiers la raison.

— Sans doute, répartit Comines; mais, à Paris ou au Plessis, elle parlait si bas et si doucement, qu'elle ne parvenait pas toujours à se faire entendre. A Péronne, elle emprunte le porte-voix de la nécessité, et sa parole devient impérieuse et hantaine.

— Vous aimez les figures, dit Louis avec une mauvaise humeur qu'il fut incapable de réprimer. J'ai l'esprit simple et obtus, sire de Comines; laissez donc là vos tropes, et venez au fait. Qu'est-ce que le duc attend de moi?

— Je ne vous apporte pas de propositions, monseigneur, dit Comines, le duc vous fera connaître bientôt son bon plaisir. Mais il me vient à l'esprit certaines conditions auxquelles Votre Majesté doit se préparer. Par exemple, la cession définitive des villes de la Somme.

— Je l'avais prévu.

— On vous invitera à désavouer les Liégeois et Guillaume de la Marek.

— Je les désavouerai aussi volontiers que l'enfer et Satan.

— On vous demandera des otages, des places de sûreté, comme garantie que la France s'abstiendra à l'avenir d'exciter la rébellion parmi les Flamands.

— Qu'un vassal demande des gages à son souverain, voilà quelque chose de nouveau; mais passons.

— On demandera pour votre illustre frère, l'allié et l'ami de mon maître, un apanage convenable et indépendant, comme la Normandie ou la Champagne. Le duc aime la maison de Votre Majesté.

— Il l'aime tant qu'il voudrait faire des rois de tous ses membres, mort-Dieu! Eh bien! votre provision de demandes est-elle épuisée?

— Pas tout à fait: on invitera certainement Votre Majesté à ne plus molester le duc de Bretagne, à ne plus lui contester, à lui comme aux autres feudataires, le droit de battre monnaie, et de s'intituler duc et prince par la grâce de Dieu.

— En un mot, à faire de mes vassaux autant de rois. Sire de Comines, vous voulez donc me rendre fraticide! Vous vous rappelez bien mon frère Charles; il ne fut pas plutôt duc de Guienne, qu'il mourut... Et, après avoir abandonné ces riches provinces, que restera-t-il au successeur de Clovis, sauf l'onction sainte de Reims et l'honneur de dîner seul sous un ballaquin?

— Que Votre Majesté ne s'inquiète pas de son isolement, dit Philippe de Comines; nous comptons lui donner un compagnon. Sans réclamer personnellement le titre de roi, le duc de Bourgogne désire s'affranchir à l'avenir des marques de sujétion abjectes qu'exigeait de lui la couronne de France. Il veut fermer sa couronne ducal d'un cercle impérial et la surmonter d'un globe, comme emblème de son indépendance.

A ces mots, Louis se leva en proie à une agitation inusitée.

— Et comment, s'écria-t-il, le duc de Bourgogne, qui a fait hommage à la France, ose-t-il proposer à son suzerain des conditions

qui, d'après toutes les lois européennes, entraîneraient la forfeiture de son fief?

— La sentence ne serait pas facile à exécuter, répondit Comines avec calme. Votre Majesté sait que les lois féodales tombent en désuétude, même en Allemagne; que les suzerains et les feudataires s'efforcent d'améliorer leur situation respective, selon qu'ils en ont le pouvoir et l'occasion. Les démarches de Votre Majesté auprès des Flamands excuseront la conduite de mon maître; il dira que, s'il désire se rendre indépendant, c'est afin que la France n'ait aucun prétexte pour intervenir dans ses domaines.

— Comines, Comines! dit le roi en se levant de nouveau et en se promenant d'un air pensif, voilà un terrible commentaire de ce texte: *Vae victis!* Les exigences du duc vont-elles réellement à ce point? Insistera-t-il sur des conditions aussi dures?

— Je l'ignore; mais j'engage Votre Majesté à se tenir prête à les disputer.

— Mais la modération dans le succès, Comines, est nécessaire à la réalisation de tous les avantages qu'il promet.

— N'en déplaise à Votre Majesté, j'ai remarqué que c'était toujours le perdant qui vantait le mérite de la modération. Celui qui gagne fait plus de cas de la prudence qui l'invite à ne pas laisser échapper une occasion favorable.

— C'est possible; mais au moins j'espère que vous êtes arrivé au bout de votre kyrielle: le duc ne saurait avoir d'autres prétentions, à moins qu'il n'aspire à ma couronne. Ma foi, si je lui cède, elle ne vaudra guère la peine d'être disputée.

— Monseigneur, reprit Comines, il est encore une demande que le duc compte vous adresser, et dont l'objet vous touche de près.

— Pâques-Dieu! s'écria le roi avec impatience: de quoi s'agit-il? Expliquez-vous, sire sire de Comines. Faut-il lui envoyer ma fille pour concubine? Quel déshonneur veut-il m'infliger?

— Ce n'est pas un déshonneur, sire; le cousin de Votre Majesté, l'illustre duc d'Orléans...

— Ah! ah! s'écria le roi; mais Comines continua sans prendre garde à cette interruption.

— Le duc a donné sa tendresse à la jeune comtesse Isabelle de Croy; mon maître espère que vous consentirez comme lui à ce mariage, et que vous vous joindrez à lui pour doter le noble couple d'un apanage qui, avec les domaines de la comtesse, mette un fils de France en état de soutenir son rang.

— Jamais, jamais! s'écria le roi perdant son sang-froid et marchant à grands pas dans la chambre. Qu'on apporte des ciseaux, qu'on me rase la tête, comme celle d'un fou auquel je ressemble malheureusement; qu'on ouvre pour moi les portes d'un monastère ou de la tombe; qu'on me cautérise les yeux avec un fer chaud; mais d'Orléans ne rompra pas l'engagement qu'il a contracté envers ma fille, et n'aura pas d'autre femme tant qu'elle vivra!

— Avant de vous prononcer si énergiquement contre cette proposition, Votre Majesté doit réfléchir qu'elle ne saurait s'y opposer. Un homme sage qui voit tomber un rocher ne cherche pas à en arrêter la chute.

— Mais un brave trouve la mort sous la pierre qui tombe. Ne voyez-vous pas, Comines, qu'un pareil mariage serait la perte de mon royaume? Rappelez-vous que je n'ai qu'un fils débile, et que ce d'Orléans est, après lui, mon héritier; que son union avec Jeanne a l'assentiment de l'Eglise; qu'elle associe heureusement les intérêts des deux branches de ma famille. Songez que ce mariage a été le rêve de toute ma vie; que, pour y parvenir, j'ai combattu, veillé, prié, péché au besoin. Je n'y renoncerais pas! Philippe de Comines, prends pitié de moi dans ce moment critique! Ton esprit vif doit te suggérer un sacrifice équivalent qui me dispenserait de celui-ci. Trouve un bétier que je puisse offrir à la place de ce projet, qui m'est plus cher que ne l'était au patriarche son fils Isaac. Philippe, prends pitié de moi! Tu dois comprendre ce que coûte aux hommes prévoyants la ruine d'un plan qu'ils ont longtemps médité, et pour l'accomplissement duquel ils ont fait de longs efforts; tu sais qu'elle est plus pénible pour eux que ne le serait pour un homme vulgaire l'insuccès d'un dessein mal conçu et sans portée. Tu es capable de compatir aux poignantes douleurs du sage dont les calculs sont déjoués... Ne feras-tu rien pour moi?

— Monseigneur et roi, répondit Comines, je prends part à vos peines, autant que mes devoirs envers mon maître...

— Ne m'en parlez pas! dit Louis agissant ou feignant d'agir sous l'empire d'un emportement irrésistible qui le laissait sortir de sa réserve habituelle; Charles de Bourgogne est indigne de votre attachement, lui qui frappe, insulte ses conseillers; lui qui désigne le plus sage et le plus fidèle par le sobriquet injurieux de Tête-Bottée!

La sagesse de Philippe de Comines ne l'empêchait pas d'avoir une haute idée de son importance. Il fut frappé des paroles que le roi avait prononcées comme par mégarde, et répondit presque involontairement:

— Tête-Bottée! Il est impossible qu'en présence d'un monarque étranger le duc ait nommé ainsi un homme qui le sert depuis qu'il monte à cheval.

Louis s'aperçut de l'impression qu'il avait produite; il évita de

prendre un ton de sympathie affectée ou de condoléance injurieuse, et dit avec une noble simplicité :

— Mes malheurs me font oublier ma courtoisie; sans cela, je ne vous aurais pas parlé de ce qui doit vous être désagréable à entendre. Mais vous m'avez accusé d'avoir avancé un fait impossible; mon honneur est en jeu, et il resterait compromis si je ne vous répétais l'histoire que le duc m'a racontée en riant aux éclats. Vous chassiez avec lui, m'a-t-il dit; en revenant de la forêt, il vous ordonna de lui ôter ses bottes. Lisant dans vos regards une humiliation bien naturelle, il vous fit asseoir, et vous rendit le service qu'il venait de recevoir de vous. Mais, offensé de ce que vous y consentiez, aussitôt qu'il eut tiré une de vos bottes il vous en frappa sur la tête avec tant de brutalité, que le sang jaillit. Il se récriait en même temps contre l'insolence d'un sujet qui avait la présomption d'accepter un pareil service de la main de son souverain. Depuis ce temps le Glorieux, son fou privilégié, vous donne le sobriquet absurde et ridicule de Tête-Bottée, et le duc en plaisante assez fréquemment.

En parlant ainsi, Louis avait un double plaisir : il piquait au vif son interlocuteur, ce qui était toujours une satisfaction pour lui, même quand il n'avait pas de revanche à prendre; en outre il voyait qu'ayant enfin découvert le point vulnérable du caractère de Comines, il parviendrait à lui faire abandonner par degrés les intérêts de la Bourgogne pour ceux de la France. En effet, le profond ressentiment que le courtisan offensé conçut contre son maître le déterminait plus tard à accepter les offres de Louis. Dans le moment dont nous parlons il se contenta de parler vaguement de ses bonnes dispositions à l'égard de la France, sachant que le roi compléterait facilement ce que ses expressions laissaient à désirer. Nous insultions la mémoire de l'excellent historien en l'accusant d'avoir été infidèle à son maître à Péronne; mais il est certain que ses sentiments étaient beaucoup plus favorables au roi que dans les premiers instants de l'entrevue.

Il s'efforça de rire de l'anecdote que Louis lui avait racontée. — Je ne croyais pas, dit-il, qu'une pareille bagatelle restât assez longtemps dans la mémoire du duc pour qu'il prît plaisir à la divulguer. Il est bien arrivé quelque chose de semblable à propos de bottes, et Votre Majesté sait que le duc est un mauvais plaisant; mais, en rapportant cette aventure, il en a grandement exagéré les détails. Laissons-la de côté.

— Volontiers, dit le roi; c'est une faute de nous en être si longtemps occupés. Parlons d'autre chose. J'espère, messire, que vous êtes assez Français pour m'accorder vos meilleurs conseils dans ces affaires difficiles. Vous avez, je le sais, le fil du labyrinthe, et vous pouvez en disposer en ma faveur.

— Votre Majesté peut être assurée que je la servirai de mon mieux, toujours sous la réserve de ce que je dois à mon maître.

Le courtisan avait déjà dit la même chose, presque dans les mêmes termes, mais il la répétait d'un ton bien différent. La première fois Louis XI avait compris que Philippe insistait sur ses devoirs envers le duc de Bourgogne; la seconde, c'était tout le contraire, et l'homme d'Etat converti tenait surtout à prouver la sincérité de ses offres de service, en y ajoutant seulement pour la forme une restriction indispensable.

Le roi reprit son siège, y fit asseoir Comines auprès de lui, et l'écouta comme un oracle. Comines parla à voix basse, lentement et d'un ton pénétré; il semblait avoir besoin de précautions, vouloir prouver sa sincérité, et faire sentir au roi que chacune de ses paroles avait un sens spécial et déterminé.

— Les propositions que j'ai soumises à Votre Majesté, dit-il, ont choqué son oreille, mais celles qu'ont émises en plein conseil les ennemis de Votre Majesté sont bien plus étranges encore; et il est inutile de vous rappeler, sire, que notre maître préfère les mesures décisives et violentes à celles qui atteignent plus sûrement le but, mais par des voies détournées.

— Je le sais; je l'ai vu se jeter à l'eau, au risque de se noyer, quand il y avait un pont trois cents pas plus loin.

— Sire, celui qui sacrifierait sa vie à la satisfaction d'une fantaisie songerait moins à consolider son pouvoir qu'à suivre l'impulsion du moment.

— C'est vrai; Charles de Bourgogne est comme ces fous qui laissent la proie pour l'ombre. Il tient plus aux apparences de l'autorité qu'à l'autorité elle-même. Mais, mon cher ami de Comines, que concluez-vous de ces prémisses?

— Voici les conséquences que j'en tire, répondit le Bourguignon. Le pêcheur habile s'empare d'un gros poisson, et l'amène à terre avec un erin, en lui cédant au lieu de s'opposer à ses secousses; et pourtant, si la ligne avait été brusquement tendue, ce poisson aurait en la force de rompre une corde deux fois plus solide. A l'exemple du pêcheur, que Votre Majesté satisfasse le duc sur les détails qui, selon lui, intéressent son honneur et sa vengeance. Elle évitera ainsi les propositions malsonnantes que j'ai indiquées, et principalement celles qui tendraient à affaiblir la France. Elles sortiront de la mémoire de Charles; et il suffira d'en renvoyer la discussion à une prochaine conférence pour les éluder complètement.

— Je vous comprends, mon bon Philippe; mais quelle est la

demande à laquelle le duc tient assez pour que la contradiction le rende intraitable?

— Je n'en connais aucune en particulier. Il sera intraitable pour peu qu'on le contrarie, et c'est précisément ce que Votre Majesté doit éluder. Pour suivre ma première comparaison, vous devez rester sur vos gardes, prêt à lâcher la ligne, toutes les fois que le duc s'abandonnera à ses mouvements désordonnés. Sa fureur, déjà diminuée, s'éteindra si elle ne rencontre pas d'obstacles, et vous finirez par le trouver plus accommodant.

— Pourtant, dit le roi d'un air rêveur, il doit y avoir quelques propositions qui tiennent plus que les autres au cœur de mon cousin, si je le connaisais...

— Votre Majesté peut donner de l'importance aux plus indifférentes en s'y opposant; néanmoins, je crois devoir vous déclarer que toute négociation sera rompue si vous n'abandonnez pas Guillaume de la Marck et les Liégeois.

— J'ai déjà dit que je les désavouais, et ils ne méritent que cela; les misérables ont commencé au moment où leur soulèvement pouvait me coûter la vie!

— Celui qui met le feu à une trainée de poudre doit s'attendre à l'explosion de la mine. Mais ce n'est pas un simple désaveu que le duc attend de Votre Majesté : il exigera votre concours pour étouffer l'insurrection, et votre présence royale pour sanctionner le châtiment qu'il destine aux rebelles.

— C'est peu compatible avec mon honneur, dit le roi.

— Un refus serait peu compatible avec votre sûreté. Charles est décidé à prouver aux Flamands que les promesses et les secours de la France ne sauraient les mettre à l'abri de son courroux.

— Mais, sire Philippe, je vais m'expliquer franchement. Si je temporisais, les Liégeois ne pourraient-ils se soutenir contre la Bourgogne? Ils sont nombreux et résolus.

— Ils auraient pu faire quelque chose avec l'aide des mille archers français que Votre Majesté leur promettait.

— Moi! s'écria le roi. Ah! ah! mon bon sire Philippe, comment pouvez-vous dire cela?

— Privés de ce renfort, reprit Comines sans tenir compte de l'interruption, est-il possible aux bourgeois de défendre leur ville, lorsque les brèches ouvertes après la bataille de Saint-Tron ne sont pas réparées, et que les lances de Hainaut, de Brabant et de Bourgogne, peuvent monter à l'assaut sur vingt hommes de front?

— Quels êtres imprévoyants! S'ils ont ainsi négligé leur sûreté, ils ne sont pas dignes de ma protection. Laissons-les; je ne me ferai pas de querelle pour eux.

— Le point suivant, je le crains, touche plus au cœur Votre Majesté.

— Vous voulez parler de cet infernal mariage! Jamais je ne consentirai à rompre le contrat qui existe entre ma fille Jeanne et mon cousin d'Orléans. Ce serait m'arracher le sceptre de France, à moi et à ma postérité, car le Dauphin est une fleur étiolée qui se flétrira sans porter des fruits. Cette union a été la pensée de mes jours, le rêve de mes nuits. Je vous l'ai dit, je n'y renoncerais pas! Il est inhumain de vouloir me forcer à détruire à la fois un de mes plans favoris et le bonheur de deux jeunes gens élevés l'un pour l'autre.

— Leur affection est donc bien forte?

— D'un côté du moins, et c'est celui dont je m'inquiète le plus. Mais vous souriez, sire Philippe, vous ne croyez point à la force de l'amour.

— Je suis loin d'être incrédule sous ce rapport, sire. J'allais même vous demander si vous consentiriez plus aisément au mariage projeté entre Louis d'Orléans et Isabelle de Crèvecoeur, quand on vous prouverait que la comtesse n'y prêterait jamais les mains, tant est grande son inclination pour un autre!

Louis XI soupira. — Hélas! dit-il, mon cher et bon ami, de quel sépulchre avez-vous tiré cette consolation d'un mort? Son inclination, dites-vous? mais, en admettant que d'Orléans détestât ma fille Jeanne; sans ce projet de malheur, il faudrait bien qu'il l'épousât. Soumise à une contrainte analogue, vous devinez sans peine que la comtesse ne saurait persister dans ses refus, surtout quand on lui propose un fils de France. Non, elle ne résistera pas au vœu d'un tel prétendant. *Variam et mutabile...* sire de Comines!

— Votre Majesté méconnaît la résolution de cette jeune dame. Elle sort d'une race volontaire et tenace; et je tiens de Crèvecoeur qu'elle a conçu un attachement romanesque pour un jeune écuyer, qui, à vrai dire, lui a rendu de grands services pendant son voyage.

— Ah! ah! un archer de ma garde, du nom de Quentin Durward?

— Lui-même, si je suis bien informé. Il voyageait presque seul avec la comtesse, et ils ont été faits prisonniers ensemble.

— Grâce soient rendues à Notre-Seigneur, à Notre-Dame, à monseigneur saint Martin, à monseigneur saint Julien! Louanges et honneur au savant Galeotti, qui a lu dans les astres que la destinée de ce jeune homme était unie à la mienne! Si la jeune fille l'aime assez pour résister à la volonté du Bourguignon, ce Quentin me sera vraiment utile.

— Si j'en dois croire Crèvecoeur, sire, on peut compter sur son obstination. D'ailleurs, malgré la supposition que vient de faire Votre

Majesté, le duc d'Orléans ne renoncera pas sans peine à sa belle cousine.

— Hum ! dit le roi, vous n'avez jamais vu ma fille Jeanne. C'est une chouette, mon ami, une vraie chouette, dont je suis honteux ! Mais qu'il ait le bon esprit de l'épouser, et je lui permettrai d'être amoureux de la plus belle dame de France. J'espère maintenant, Philippe, que vous n'avez montré toute la carte de l'esprit de votre maître ?

— Je vous ai révélé les détails sur lesquels il insiste actuellement ; mais, vous le savez, sire, il ressemble à un torrent, qui passe sans bruit quand rien n'arrête son cours, et qui gronde au moindre obstacle. Une circonstance fortuite peut ranimer sa colère. S'il avait des preuves positives des menées de Votre Majesté, pardonnez-moi ce mot, je n'ai pas le temps de choisir mes expressions, les conséquences seraient terribles. Il importe que votre connivence avec Guillaume et les Liégeois ne lui soit pas démontrée. Il est arrivé d'étranges nouvelles : on dit que la Marek a épousé la comtesse Hameline de Croye.

— Cette vieille folle avait si grande envie de se marier, qu'elle aurait accepté la main de Satan. Ce qui m'étonne davantage, c'est que le Marek ait voulu d'elle.

— On dit encore, ajouta Comines, qu'un héraut de la Marek approche de Péronne, ce qui va sans doute mettre le duc en fureur. J'espère que Guillaume n'a pas entre les mains de lettres ou de dépêches de Votre Majesté ?

— Lui, le Sanglier ! s'écria le roi ; non, non, sire Philippe, je ne suis pas assez fou pour jeter des perles devant les pourceaux. Dans mes rapports avec cette bête fauve, je n'ai employé que des messagers, et je les ai choisis dans une condition si infime, qu'ils ne seraient pas admis à déposer du vol d'un poulailler.

— Il ne me reste plus qu'à recommander à Votre Majesté de se tenir sur ses gardes, de se laisser guider par les événements, et surtout de s'abstenir de tout propos ou raisonnement plus convenables à sa dignité qu'à sa situation présente.

— Quand de plus grands intérêts m'occupent, je ne songe guère à ma dignité ; mais, si elle m'embarassait, j'ai contre elle un excellent spécifique. Il me suffit de regarder certain cabinet en ruines, et de penser à la mort de Charles le Simple. Ce souvenir me guérirait de l'orgueil comme un bain froid de la fièvre. Maintenant, mon cher conseiller, vous allez donc vous retirer ? Le temps viendra où vous vous lasserez d'enseigner la politique au taureau de Bourgogne, qui est incapable de comprendre vos plus simples arguments. Si Louis de Valois vit alors, vous aurez un ami à la cour de France. Je vous le dis, mon cher Philippe, ce serait un bonheur pour mon royaume que de vous acquérir, car vous joignez à une profonde connaissance des affaires d'Etat une conscience capable de discerner le bien et le mal. Au contraire, que Notre-Dame et monseigneur saint Martin me soient en aide ! Olivier et la Balue ont le cœur aussi dur que la meule des moulins que nous voyons d'ici. Ma vie s'écoule dans les remords et les pénitences à cause des crimes qu'ils me font commettre. Toi, sire Philippe de Comines, possédant la sagesse des temps passés et présents, tu peux m'apprendre à être grand sans cesser d'être vertueux.

— C'est une tâche difficile, répondit l'historien : peu de gens l'ont accomplie ; cependant elle est à la portée de ceux qui l'entreprennent avec courage. Tenez-vous prêt, sire, car le duc va venir conférer avec vous.

Quand Philippe de Comines fut sorti, le roi resta longtemps les yeux fixés sur la porte, et il finit par éclater de rire.

— Il a parlé de pèche ! dit-il avec une amère ironie ; le voilà comme une truite attirée par l'appât ! Il se croit vertueux parce qu'il ne veut pas de mes dons, parce qu'il se contente de flatteries, de promesses, et du plaisir de venger l'affront fait à sa vanité. Il est plus pauvre après avoir refusé de l'argent, mais il n'est pas plus honnête. Pourtant, il faut qu'il soit à moi ; car c'est le plus intelligent de la bande... Passons maintenant à un plus noble gibier !... Je vais me trouver en face de ce léviathan de Charles, qui arrivera ici en fendant les flots. Imitons le marin effrayé ; jetons à la mer une épave pour l'amuser, en attendant que l'occasion s'offre à moi de lui planter un harpon dans les entrailles ?

CHAPITRE XXXI.

L'Entrevue.

Pendant l'importante matinée qui précéda la conférence des deux princes, Olivier le Dain se conduisit en agent actif et habile. A force de présents et de promesses, il assura à son maître des partisans qui se trouvaient intéressés à étouffer l'incendie plutôt qu'à l'activer, si le ressentiment de Charles se rallumait. Olivier se glissa, semblable à la nuit, de tente en tente, de maison en maison, pour faire un pacte avec le Mammon d'iniquité. Comme on l'a dit d'un autre émissaire politique, il avait le doigt dans toutes les mains, les lèvres à toutes les oreilles. Il se concilia les nobles bourguignons qui avaient quelque chose à craindre ou à espérer de la France ou qui pensaient

que, si la puissance de Louis était trop amoindrie, le duc marcherait sans obstacle au despotisme, vers lequel il inclinait.

Quand Olivier présumait que sa présence pouvait n'être pas agréable, il employait d'autres serviteurs du roi. Ce fut ainsi que, par le crédit du comte de Crèvecœur, le ménagea une entrevue entre le Balafre, lord Crawford et Quentin Durward, qui était détenu, mais traité avec égards. Les affaires privées furent le prétexte de cette visite ; mais, en l'autorisant, Crèvecœur ne fut pas fâché de procurer à Crawford l'occasion de donner au jeune archer quelques avis qui pouvaient tourner à l'avantage du roi de France. Le seigneur bourguignon craignait de voir son maître se déshonorer par un attentat.

L'entrevue fut d'une cordialité presque touchante. Crawford frappa sur la tête de Durward, comme un aïeul aurait pu le faire sur celle de son petit-fils.

— Tu es un singulier jeune homme, lui dit-il ; certes, tu as autant de chance que si tu étais né coiffé.

— Voilà ce que c'est que d'entrer de bonne heure dans la garde, dit le Balafre ; on n'a jamais tant parlé de moi, beau neveu, parce que j'avais vingt-cinq ans avant que d'être hors de page.

— Et tu étais un page bien extraordinaire, s'écria Crawford, avec ta carrure de montagnard, et ta barbe large comme une pelle à enfourner !

— Je crains, dit Quentin en baissant les yeux, de ne pas jouir longtemps du titre d'archer, puisque j'ai l'intention de quitter le service.

Le Balafre demeura muet d'étonnement, et les traits du vieux lord s'assombrirent.

— Quitter le service ! murmura enfin Ludovic : a-t-on jamais songé à pareille chose ! Je n'abandonnerais pas ma position pour celle de comtable de France.

— Silence ! dit Crawford : ce jeune homme sait mieux que nous tourner avec le vent. Pendant son voyage, il a recueilli d'assez jolies histoires sur le compte du roi Louis ; et il se fait Bourguignon pour en tirer parti en les répétant au duc Charles.

— Si je le croyais, dit le Balafre, je lui couperais la gorge de mes propres mains, fût-il cinquante fois le fils de ma sœur.

— Mais, mon oncle, vous cherchiez d'abord à savoir si je mérite d'être traité ainsi. Et vous, milord, sachez que je ne fais point de rapports, et que les tortures ne m'arracheraient pas un seul mot, au préjudice du roi Louis, de ce que j'ai appris pendant que j'étais à son service. Mes serments m'imposent le silence ; mais je ne resterai pas dans un corps où, indépendamment des périls d'une bataille rangée contre mes ennemis, j'affronte les dangers des embuscades que dressent mes amis.

— C'en est fait de lui s'il appréhende les embuscades ! dit avec douleur le Balafre, qui avait l'esprit lent à concevoir. Les embuscades sont la manière de combattre que notre roi affectionne le plus. J'ai donné moi-même dans plus de trente embuscades, et pris part à plus d'une soixantaine.

— Je ne le conteste pas, répondit lord Crawford ; néanmoins, tenez-vous en repos : je crois comprendre cette affaire mieux que vous.

— Je le souhaite, milord, répondit Ludovic, mais j'ai le frisson en pensant que le frère de ma sœur a peur d'une embuscade.

— Jeune homme, dit Crawford, je devine en partie ce que vous voulez dire. Dans le voyage que vous avez entrepris par l'ordre du roi, vous avez rencontré la trahison et vous croyez pouvoir accuser le roi d'en être l'auteur.

— Oui, répondit Quentin, j'ai failli être victime d'une perfidie ; mais j'ai eu le bonheur de la déjouer. Que Sa Majesté soit innocente ou coupable, cela ne regarde que Dieu et sa conscience. Il m'a nourri quand j'avais faim, il m'a reçu quand j'étais sans asile ; je ne le chargerai jamais dans l'adversité d'imputations qui peuvent être imméritées, puisque je ne les tiens que des bouches les plus viles.

— Mon cher enfant ! mon fils ! dit Crawford en serrant Quentin dans ses bras, vous pensez en véritable Ecossais ! en voyant un ami au pied du mur, vous oubliez ses offenses, pour ne vous souvenir que de ses bienfaits.

— Puisque milord Crawford a embrassé mon neveu, dit Ludovic Lesly, je puis bien l'embrasser aussi ; mais, qu'il le sache bien, il est aussi indispensable à un soldat de s'accoutumer aux embuscades qu'à un prêtre de lire son bréviaire.

— Taisez-vous, Ludovic ! repartit Crawford : vous êtes un âne, mon ami ; vous n'appréciez pas la grâce que le ciel vous a faite en vous donnant ce brave neveu... Dites-moi, maintenant, Quentin, le roi est-il instruit de votre héroïque et chrétienne résolution ? Le pauvre homme, dans sa position critique, a besoin de savoir sur quoi compter. S'il avait amené avec lui toute la garde écossaise... Mais que la volonté de Dieu soit faite !... Croyez-vous qu'il connaisse vos intentions ?

— Je ne saurais trop le dire ; mais j'ai déclaré à son astrologue, Martin Galeotti, que je garderais le silence sur tout ce qui pourrait nuire au roi dans l'esprit du duc de Bourgogne. Soit dit sans vous offenser, je ne communiquerais pas même à Votre Seigneurie les particularités qui ont excité mes soupçons ; à plus forte raison n'avais-je pas envie de m'ouvrir au philosophe.

— Olivier, reprit lord Crawford, m'avait dit que l'astrologue pro-

phétisait avec assurance que vous n'agiriez point contre le roi. Je vois avec plaisir qu'il avait des renseignements plus exacts que ceux qui lui venaient des étoiles.

— Lui, prophétiser! s'écria le Balafre en riant : les étoiles ne lui ont jamais appris que l'honnête Ludovic Lesly aidait Toinette à dépenser les beaux ducats qu'il lui donnait.

— Silence, Ludovic! dit lord Crawford : silence donc, imbécile! Si tu ne respectes pas mes cheveux gris, parce que je suis un vieux routier, respecte l'innocence de ce jeune homme, et ne te permets plus d'incartades.

— Votre Honneur dira ce qu'il voudra, répliqua Ludovic Lesly, mais, par ma foi! le savetier de Glen-Honlakin, Saunders Souplejaw, doué de seconde vue, était meilleur prophète que Gallotti, Gallipotti, quel que soit son nom. Saunders m'a prédit que tous les enfants de ma sœur mourraient un jour, et c'était le jour de la naissance du plus jeune, de Quentin, qui mourra sans doute un jour pour réaliser la prophétie. Hélas! il reste seul de toute la couvée. Saunders m'a prédit que je m'enrichirais par un mariage, ce qui arrivera sans doute, je ne sais trop comment, puisque j'ai peu de goût pour le ménage, et que Quentin n'est qu'un enfant. Saunders m'a encore prédit...

— Halte là! dit lord Crawford, à moins que la prédiction ne se rapporte au sujet qui nous occupe, permets que je t'interrompe, mon bon Ludovic. Il faut que nous laissions ton neveu, en priant Notre-Dame de le fortifier dans ses bonnes résolutions. C'est un cas où une parole imprudente peut causer plus de mal que tout le parlement de Paris n'en saurait réparer... Recevez mes bénédictions, mon enfant; et ne vous pressez pas de quitter notre corps. Il y aura de bons coups à donner prochainement, et pas d'embuscades.

— Je te bénis aussi, mon neveu, dit Ludovic Lesly : puisque mon très-noble capitaine est content de toi, je dois l'être aussi.

— Arrêtez, milord, dit Quentin en prenant à part lord Crawford. Je ne dois pas négliger de vous avertir qu'il y a de par le monde une personne qui a appris de moi les détails qu'il importe maintenant au salut du roi de ne pas divulguer. Mon service, les bienfaits que j'ai reçus, m'astreignent au silence, mais cette dame peut ne pas se croire obligée à le garder comme moi...

— Cette dame! répondit Crawford : ah! s'il y a une femme dans le secret, nous sommes perdus!

— Ne le supposez pas, milord; seulement, employez votre crédit auprès du comte de Crèveœur pour qu'il me facilite une entrevue avec la comtesse Isabelle de Croye, qui est maîtresse de mon secret, et je suis convaincu que je la déciderai à taire comme moi tout ce qui pourrait irriter le duc contre le roi Louis.

Le vieux capitaine rêva quelque temps, regarda le plafond, puis le parquet, secoua la tête, et dit enfin : — Sur mon honneur! je n'y comprends rien. La comtesse Isabelle de Croye! une entrevue avec une dame d'une famille aussi illustre, d'un rang aussi élevé!... Et toi, pauvre aventurier écossais, tu es convaincu que tu la décideras!... Tu as une étrange confiance, mon jeune ami, ou tu as bien employé le temps de ton voyage! Mais, par la croix de saint André! je parlerai à Crèveœur en ta faveur; et, comme il craint qu'on ne pousse le duc Charles à quelque honteuse tentative contre le roi, il est vraisemblable qu'il accédera à ta demande, quoique, sur mon honneur! elle soit comique!

En disant ces mots, le vieux lord sortit, suivi de Ludovic Lesly. Ce dernier ne comprenait rien à ce qui se passait; mais, réglant toujours sa conduite sur celle de son chef, il s'efforça d'imiter l'air d'importance et de mystère que prenait Crawford.

Quelques minutes après, le commandant écossais revint seul. Il était d'une humeur bizarre, ses traits anguleux et sévères étaient contractés par des rides presque convulsifs; mais en même temps il remuait la tête, comme s'il eût blâmé la chose qui lui semblait si plaisante.

— Mon compatriote, dit-il, votre audace a réussi. Crèveœur a avalé votre proposition en grimaçant, comme un verre de vinaigre; il m'a juré par tous les saints de Bourgogne que s'il ne s'agissait pas de l'honneur des princes et de la paix des royaumes, vous n'auriez jamais vu même l'empreinte des pieds de la comtesse sur le sol. Il est marié à une femme charmante; sans cela, je crois qu'il aurait eu envie de rompre une lance pour conquérir Isabelle. Peut-être pense-t-il à établir son neveu le comte Étienne. Une comtesse! quelle prétention! Mais partons! Votre entrevue doit être courte. Au reste, je me figure que vous savez mettre à profit les moindres instants. Oh! oh! votre présomption me fait tant rire que je ne puis guère vous gronder.

Durward, offensé et décontenancé par les saillies du vieux soldat, sentit le rouge lui monter au visage. Il voyait avec peine sa passion condamnée par tous les hommes d'expérience. Il suivit en silence lord Crawford au couvent des Ursulines, où logeait la comtesse, et dans le parloir duquel il trouva le comte de Crèveœur.

— Ainsi, mon jeune galant, dit celui-ci d'un ton sévère, vous désirez voir encore une fois la belle compagne de votre expédition romanesque?

— Oui, monseigneur, répondit Quentin avec fermeté, et, qui plus est, je désire la voir sans témoins.

— C'est impossible, reprit Crèveœur. Je vous en fais juge, lord

Crawford. Cette jeune dame, fille de mon ancien compagnon d'armes, la plus riche héritière de Bourgogne, a avoué une espèce de... qu'allais-je dire? bref, elle est folle, et votre homme d'armes est un fat présomptueux. Ils ne se verront pas sans témoins.

— Alors je ne dirai pas un seul mot à la comtesse en votre présence, repartit Quentin ravi de ce qu'il venait d'entendre. Malgré ma présomption, vous m'avez appris beaucoup plus que je n'aurais osé espérer.

— C'est vrai, mon ami, dit Crawford, vous avez été imprudent dans vos révélations. Puisque vous vous en rapportez à moi, je vous conseillerai de vous fier à la bonne grille qui coupe en deux le parloir. Qu'ils échangent des paroles à leur aise. La vie d'un roi et de plusieurs milliers d'hommes peut-elle être mise en balance avec les inconvénients d'un tête-à-tête entre deux jeunes gens?

La-dessus, il entraîna Crèveœur, qui le suivit avec répugnance en jetant des regards courroucés sur le jeune archer. Un moment après, la comtesse Isabelle parut de l'autre côté de la grille. Quand elle s'aperçut que Quentin était seul, elle s'arrêta, et resta les yeux baissés pendant une demi-minute.

— Pourquoi serais-je ingrate, dit-elle ensuite; parce que les autres ont d'injustes soupçons? Vous êtes mon ami, mon sauveur; et après toutes les trahisons dont j'ai été entourée, vous êtes presque le seul fidèle et le seul constant de mes amis...

En lui parlant ainsi, elle lui tendit la main à travers la grille; il s'empara de cette main, qu'il couvrit de baisers et de larmes. Sans chercher à la retirer, elle se contenta de dire : — Durward, si nous devions nous revoir, je ne vous permettrais pas cette folie.

Si l'on considère que Quentin avait été en réalité l'unique protecteur d'Isabelle, qu'il l'avait préservée des plus grands dangers, on lui pardonnera d'avoir en cette circonstance dérogé à sa dignité. Mes belles lectrices l'excuseront peut-être, quand même elles seraient au nombre des comtesses et des riches héritières.

Enfin elle dégagait sa main; et s'éloignant de la grille, elle dit d'un ton d'extrême embarras : — Qu'avez-vous à me demander? Le vieux lord écossais était ici tout à l'heure avec mon cousin de Crèveœur, et j'ai su par eux que vous aviez une requête à me présenter. Si elle est raisonnable, si la pauvre Isabelle peut vous l'accorder sans manquer à ses devoirs, vous ne sauriez trop attendre de moi. Mais, de grâce, ne prononcez point de paroles qui puissent nous compromettre si on les entendait.

Elle jetait autour d'elle des regards timides. — Ne craignez rien, noble dame, lui dit Quentin, ce n'est pas ici que je puis oublier la distance que le sort a placée entre nous, ou vous exposer au blâme de vos fiers parents, comme étant l'objet de l'amour dévoué d'un homme plus pauvre et moins puissant, mais peut-être aussi noble qu'eux-mêmes. Que ce rêve s'évanouisse pour tout le monde; qu'il ne reste plus que dans le cœur, oh, tout rêve qu'il est, il tiendra la place des plus belles réalités.

— Silence! dit Isabelle; pour vous comme pour moi, cessez ce discours. Dites-moi plutôt ce que vous avez à me demander.

— Le pardon pour un homme, qui, par égoïsme, s'est conduit envers vous comme un ennemi.

— Je suis disposée à pardonner à tous mes ennemis; mais, ô Durward! à travers quelles scènes d'horreur votre présence et votre courage m'ont soutenue! Cette salle ensanglantée... Ce bon évêque... Je n'ai su qu'hier les forfaits auxquels j'avais assisté à mon insu.

La rougeur passagère qui avait animé les joues d'Isabelle fit place à la plus mortelle pâleur.

— Ne revenez pas là-dessus, lui dit Quentin; au lieu de regarder en arrière, jetez les yeux en avant avec la fermeté nécessaire dans un voyage difficile. Écoutez-moi : le roi Louis mériterait d'être proclamé par vous un vil et astucieux politique, comme il l'est réellement; mais peut-être perdrait-il la couronne ou la vie si vous l'accusiez d'avoir favorisé votre fuite et conçu le projet de vous livrer à Guillaume de la Marek. En tout cas, cette dénonciation ferait éclater entre la France et la Bourgogne la guerre la plus sanglante qui ait jamais désolé les deux pays.

— Ces malheurs n'arriveront pas à cause de moi, si je puis les prévenir. Quand même je serais disposée à la vengeance, j'y renoncerais à votre considération. M'est-il possible de me souvenir des méchancetés du roi Louis plutôt que de vos inestimables services? Mais que faire? Quand je vais comparaître devant mon souverain le duc de Bourgogne, il me faudra garder le silence ou dire la vérité. Si je me tais, ce sera un acte de forfaiture; et vous ne voulez pas m'engager à mentir.

— Non certes, mais que votre témoignage, à l'égard de Louis, se réduise à ce que vous savez par vous-même être positivement la vérité. Quand vous parlerez des faits que vous avez appris par des rapports, quelle que soit leur vraisemblance, mentionnez-les seulement comme des bruits. Prenez garde d'attester ce dont vous êtes convaincu sans l'avoir vu de vos propres yeux. Le grand conseil de Bourgogne ne peut refuser à un monarque la justice que dans mon pays on accorde aux moindres prévenus. Il doit être considéré comme innocent, tant que des preuves évidentes n'auront pas établi sa cul-

pabilité. Il faudra des dépositions positives pour justifier les charges uniquement basées sur des oui-dire.

— Je crois vous comprendre.

— Je vais m'expliquer davantage, dit Quentin; et il allait développer sa pensée, lorsque la cloche du couvent sonna.

— C'est le signal de notre séparation, de notre séparation éternelle; mais ne m'oubliez pas, Durward. Je ne vous oublierai jamais... Votre dévouement... Elle ne put achever; mais elle lui tendit sa main, qu'il baisa de nouveau. Nous ignorons comment il se fit qu'en essayant de la retirer, la comtesse s'approcha tellement de la grille, que Durward se crut permis d'imprimer un adieu sur ses lèvres. Elle ne s'en formalisa pas; peut-être n'en eut-elle pas le temps. Crèveœur et Crawford, témoins cachés de cette scène, se précipitèrent dans le parloir; le premier furieux, le second riant, et retenant son compagnon.

Olivier le Dain.

— Dans votre chambre! dit le comte à Isabelle, qui baissa son voile et s'enfuit, dans votre chambre! et ce devrait être une cellule où vous seriez mise au pain et à l'eau! Et vous, beau sire, qui êtes si malavisé, vous n'aurez pas toujours à vous mêler des intérêts des rois et des royaumes, et vous apprendrez quel châtement mérite un vagabond....

— La, la, calmez-vous, s'écria le vieux lord... Et vous, Quentin, je vous l'ordonne, ne répondez pas, et retirez-vous... Maintenant qu'il est parti, comte de Crèveœur, je puis vous dire que votre dédain est hors de saison. Quentin Durward est aussi bon gentilhomme que le roi, seulement, comme disent les Espagnols, il n'est pas aussi riche. Il est aussi noble que moi, qui suis le chef de mon nom. Ce n'est pas à nous, mon ami, qu'on parle de châtement.

— Milord, dit Crèveœur avec impatience, l'insolence de ces mercenaires étrangers est proverbiale et, loin de l'encourager, vous devriez la réprimer, puisque vous les commandez.

— Seigneur comte, répondit Crawford, voilà cinquante ans que j'exerce mes fonctions, sans prendre conseil d'aucun Français ni Bourguignon; et avec votre permission, je ne changerai pas de manière d'être.

— C'est bien, milord, je n'ai pas l'intention de vous manquer de respect; votre noblesse et votre âge vous donnent des privilèges: en ce qui concerne ces jeunes gens, je veux bien oublier le passé, puisque j'aurai soin qu'ils ne se reviennent jamais.

— N'en prenez pas l'engagement sur votre part de salut, dit le vieillard en riant; les montagnes peuvent se rencontrer, pourquoi des créatures vivantes, qui ont des jambes, et dont l'amour met ces jambes en mouvement, ne feraient-elles pas comme les montagnes? Ce baiser a été donné tendrement, Crèveœur, il me semble qu'il présage bien des choses.

— Vous essayez encore de lasser ma patience, dit Crèveœur; mais je ne vous donnerai pas d'avantages sur moi. Écoutez! voilà le

beffroi qui nous appelle au château pour cette conférence terrible dont Dieu seul connaît l'issue.

— Ce que je sais, reprit le vieil Écossais, c'est que si l'on attende à la personne du roi, malgré la faiblesse de ses amis et la force de ses adversaires il ne succombera ni seul ni sans vengeance; je suis fâché que ses ordres formels m'aient empêché de me préparer à de telles conjonctures.

— Les prévoir, milord, c'est les provoquer, dit le Bourguignon. Obéissez aux ordres de votre royal maître, ne donnez aucun prétexte à la violence, par un excès de susceptibilité, et, vous le verrez, la journée se passera mieux que vous ne le supposiez.

CHAPITRE XXXII.

L'Enquête.

Au premier son de la cloche qui mandait au conseil les grands feudataires de Bourgogne et les quelques pairs de France présents à Péronne, le duc Charles entra dans la grande salle de la tour du comte Herbert. Son escorte était armée de haches d'armes et de pertuisanes. Le roi, qui s'attendait à cette visite, se leva, fit deux pas vers le duc, et demeura immobile. Il avait cet air de dignité qu'il savait prendre au besoin; malgré la vulgarité de son costume et de ses manières, son attitude en imposa à son rival, qui, après s'être présenté brusquement et sans cérémonie, se montra par un changement subit tel que devait être un grand vassal en présence de son suzerain.

Le duc avait sans doute résolu de traiter Louis avec toutes les formalités voulues par l'étiquette; mais il était évident qu'elle le gênait, et qu'il contenait avec peine son impatience et son ressentiment. Forcé de conserver le langage de la politesse et les dehors du respect, il maîtrisait difficilement la soif de vengeance qui le consumait.

La comtesse s'approcha tellement de la grille, que Durward se crut permis d'imprimer un adieu sur ses lèvres.

Il rugissait et pâlisait tour à tour, sa voix était rauque et entrecoupée; ses membres frémissaient comme s'ils eussent résisté aux mouvements qu'il cherchait à leur imprimer. Il fronçait le sourcil et se mordait les lèvres jusqu'au sang. Ses regards et ses gestes prouvaient que le plus emporté de tous les princes était dans un de ses plus violents accès de fureur.

Louis observa sans se troubler les symptômes de cette lutte intérieure. Elle pouvait être pour lui l'avant-courrière de la mort, qu'il craignait comme homme et comme pécheur; mais il était décidé, en habile pilote, à dompter ses alarmes, et à ne pas abandonner la barre tant qu'il aurait quelques chances de sauver le vaisseau.

Quand le duc eut murmuré d'une voix sourde quelques phrases incohérentes pour s'excuser d'avoir si mal mené l'appartement du

roi, Louis répondit en souriant : — Je n'ai pas à me plaindre ; le séjour de la tour d'Herbert a été encore meilleur pour moi que pour un de mes ancêtres.

— On vous a donc conté la tradition ? dit Charles : en effet, ce fut ici qu'on le tua ; mais c'était parce qu'il refusait de prendre le froc, et de finir ses jours dans un couvent.

— Folie de sa part ! dit Louis d'un air d'indifférence : il subit les tortures d'un martyr sans avoir le mérite d'être un saint.

— Je viens, dit le duc, prier Votre Majesté d'assister au grand conseil, où l'on traitera de choses qui importent au bien-être de la France et de la Bourgogne. Nous nous y rendrons présentement, si tel est votre bon plaisir...

— Allons, mon beau cousin, trêve de courtoisie ! Pourquoi prier quand vous pouvez commander si hardiment ?... Au conseil, puisque c'est le bon plaisir de Votre Grâce. Notre cortège est un peu diminué, ajouta-t-il en regardant sa faible suite ; mais le vôtre, mon cousin, brille pour nous deux.

Précédés de Toison-d'Or, premier héraut d'armes de Bourgogne, les princes quittèrent la tour du comte Herbert, et traversèrent la cour du château, qui était remplie, comme Louis le remarqua, de gardes du corps et d'hommes d'armes du duc, magnifiquement équipés et dans une tenue martiale.

On entra ensuite dans la salle du conseil, située dans un corps de logis beaucoup plus moderne que celui où le roi avait été enfermé. Quoiqu'elle fût en réparation, on l'avait disposée à la hâte pour la solennité d'une séance publique. On avait placé sous le même dais deux fauteuils d'apparat, dont l'un, destiné au roi, était plus élevé de deux degrés que l'autre. De chaque côté de l'estrade se rangèrent, suivant l'ordre de préséance, vingt membres de la plus haute noblesse. Par suite de ces arrangements, quand les deux princes furent assis, celui dont on allait instruire le procès occupait la plus haute place, et semblait présider le conseil assemblé pour le juger. Ce fut peut-être pour dissiper les scrupules qu'inspirait naturellement cette contradiction, que le duc, après s'être incliné légèrement vers le siège royal, ouvrit brusquement la séance en ces termes :

— Mes bons vassaux et conseillers, vous n'ignorez pas quels troubles se sont élevés dans nos domaines, du temps de notre père et du nôtre, à cause de la rébellion des vassaux contre leur suzerain, et des sujets contre leur prince. Nous avons eu récemment la preuve des scandales que pouvait entraîner l'esprit d'insubordination. Renonçant à leur féauté envers nous, s'exposant à la forfaiture de leurs fiefs, les comtesses Isabelle et Hameline de Croye se sont réfugiées dans une cour étrangère. Un fait plus déplorable encore est le meurtre sacrilège de notre frère bien-aimé l'évêque de Liège, et le soulèvement de cette cité perfide que j'ai trop épargnée après sa dernière insurrection. Nous avons appris que ces tristes événements pouvaient être attribués non-seulement à la folle inconséquence des femmes, à la présomption des bourgeois opulents, mais encore à l'intervention d'un voisin puissant dont la Bourgogne aurait dû attendre une amitié sincère et dévouée, si les bons offices méritaient du retour. Dans le cas où cette intervention serait prouvée, quelles considérations nous empêcheraient de remonter à la source même de ces maux, qui fondent périodiquement sur nous ? Qui pourrait nous reprocher de prendre des mesures efficaces pour arrêter le cours ?

Le duc avait commencé sa harangue avec une sorte de calme ; mais, arrivé à la péroraison, il éleva la voix, serra les dents, et martela du pied le parquet. Le ton dont il prononça la dernière phrase fit trembler tous les conseillers et pâlit un moment les joues

du roi. Toutefois Louis reprit immédiatement courage, et s'adressa au conseil avec tant d'aisance et de sang-froid que Charles qui avait envie de l'interrompre n'en put trouver l'occasion.

— Nobles de France et de Bourgogne, dit-il, chevaliers des ordres de Saint-Michel et de la Toison d'or, puisqu'un roi est contraint de plaider sa cause comme un accusé, il ne saurait désirer des juges plus distingués que la fleur de la noblesse et l'honneur de la chevalerie. Notre beau cousin de Bourgogne a obscurci les débats en refusant par courtoisie de les exposer en termes précis. Je n'ai pas de motifs pour montrer tant de délicatesse ; ma position même ne me permet pas de le faire, et je vous demande la permission de m'expliquer plus catégoriquement. De fâcheuses circonstances ont perverti le jugement, l'excellent naturel de notre cousin : c'est nous, messeigneurs, nous, son suzerain, son allié, son parent, qu'il accuse d'avoir détourné ses vassaux de leur obéissance, soulevé les Liégeois et poussé Guillaume de la Marek à porter une main sacrilège sur un prince de

l'Eglise. Nobles de France et de Bourgogne, je pourrais vous faire remarquer que la situation où je me trouve contredit entièrement ces odieuses imputations. Est-il supposable qu'étant doué de raison, je me fusse livré sans réserve au pouvoir du duc de Bourgogne, tandis que je conspirais contre lui, et que l'inévitable découverte de mes trahisons allait me mettre à la discrétion d'un prince justement irrité ? La folie d'un homme qui s'assierait sur une mine après en avoir allumé la mèche serait de la sagesse comparativement à ma conduite. Sans doute, parmi les criminels qui ont ensanglanté Schonwaldt, il se trouve des scélérats qui ont abusé de mon nom ; mais suis-je responsable de leurs crimes, que je n'ai pas autorisés ? Si deux cervelles, mécontentes on ne sait pourquoi, ont cherché un asile à ma cour, s'ensuit-il qu'elles aient suivi mes conseils ? Après un plus mûr examen, on reconnaîtra que l'honneur et la chevalerie m'interdisaient de les renvoyer prisonnières à la cour de Bourgogne. Aucun de vous ne l'aurait voulu, gentilshommes qui portez le collier de nos ordres. J'ai agi comme je le devais en remettant les comtesses entre les mains du vénérable père en Dieu qui est maintenant un saint dans le ciel.

Ici Louis parut en proie à une vive émotion, et porta son mouchoir à ses yeux.

— Je les confiais, reprit-il, à un membre de ma famille, encore plus intimement uni à celle de Bourgogne, et dont la position élevée dans l'Eglise et les nombreuses vertus justifiaient le choix. Il était digne de protéger ces malheureuses sans refuge, et de s'interposer entre elles et leur seigneur. Je soutiens donc que les seules circonstances qui ont inspiré à mon frère de Bourgogne des soupçons trop facilement accueillis s'expliquent par les raisons les plus simples et les plus honorables ; je soutiens en outre qu'aucun témoignage acceptable ne vient à l'appui des accusations injurieuses qui ont modifié les sentiments de mon frère à mon égard. Je me suis présenté ici avec la pleine confiance d'un ami ; rien n'explique pourquoi il a changé sa salle de fêtes en cour de justice, et sa demeure hospitalière en prison.

— Monseigneur, dit Charles prenant la parole dès que le roi l'eut quittée, si vous vous trouvez à Péronne dans un moment qui coïncide si malheureusement avec l'exécution de vos projets, je ne m'en rends compte qu'en supposant que les trompeurs se trompent parfois eux-mêmes. Il arrive à l'ingénieur d'être tué par l'explosion de la mine qu'il allume. Quant au sort qui vous attend, il dépend du résultat de cette enquête solennelle... Qu'on amène la comtesse Isabelle de Croye !

La jeune dame parut, soutenue d'un côté par l'abbesse du couvent

Mais Durward avait le coup d'œil sûr et l'allure légère. Il fit un saut de côté, et évita le coup de masse qui aurait pu lui être fatal.

des Ursulines, de l'autre par la comtesse de Crèvecœur, que son mari avait mandée tout exprès.

— Ah! vous voilà, belle princesse! s'écria Charles avec sa brusquerie ordinaire. Vous qui ne trouviez pas la force de répondre à nos justes et raisonnables réclamations, vous avez en assez d'haîne pour supporter la plus longue course qu'ait jamais faite une biche effarouchée. Voyez votre bel ouvrage! deux grands princes et deux puissants États sont sur le point d'en venir aux mains pour votre face de poupée!

Cet affront public et les manières brutales de Charles firent oublier à Isabelle la détermination qu'elle avait formée de se jeter aux pieds du duc pour lui abandonner ses biens, et lui demander la permission de se retirer dans un cloître. Elle resta sans mouvement, comme une femme qui, au milieu d'un orage, craint d'être frappée de la foudre chaque fois qu'elle entend gronder le tonnerre.

La comtesse de Crèvecœur jugea nécessaire d'intervenir. Quoiqu'elle fût d'un âge mûr, elle était remarquable par sa beauté, et ne l'était pas moins par sa résolution.

— Monseigneur le duc, dit-elle, ma belle cousine est sous ma protection. Je sais mieux que Votre Grâce comment il faut traiter les femmes, et nous nous retirerons à l'instant même si vous n'employez pas un ton et un langage plus convenables à notre rang et à notre sexe.

Le duc partit d'un éclat de rire.

— Crèvecœur, s'écria-t-il, ta complaisance a fait de la comtesse une maîtresse femme; mais ce n'est pas mon affaire. Qu'on donne un siège à la jeune fille, à laquelle je ne garde pas rancune, et que je veux au contraire combler de faveurs. Asseyez-vous, madame, et dites-nous à loisir quel démon vous possédait quand, fuyant votre pays natal, vous avez embrassé la profession d'aventurière?

Isabelle avoua, non sans peine et sans interruptions, que, refusant positivement le parti que lui offrait le duc de Bourgogne, elle s'était abandonnée à l'espoir d'obtenir la protection de la cour de France.

— Et celle du monarque français, dit Charles, vous en étiez sans doute assurée?

— Je le croyais, répondit la comtesse; autrement je n'aurais pas agi avec tant de hardiesse.

A ces mots, Charles regarda Louis avec un regard dont l'amertume était inexprimable. Le roi soutint le coup d'œil avec fermeté; seulement ses lèvres blémirent.

— Mais, reprit la comtesse après un moment de silence, je ne connaissais les intentions de Louis que par les assertions de ma pauvre tante, et elle cédait aux insinuations de misérables dont j'ai déconvert depuis l'odieuse trahison.

Elle exposa ensuite brièvement les manœuvres de Marton et d'Ilayraddin le Maugrabin. Elle ajouta que Zamet, frère aîné de ce dernier, qui lui avait primitivement conseillé la fuite, était capable de commettre toute sorte d'infamies, et de se faire passer sans y être autorisé pour un agent du roi Louis. Elle glissa rapidement sur ce qui lui était arrivé depuis son départ de Bourgogne jusqu'à l'assaut de Schonwaldt, et au moment où elle s'était rendue à Crèvecœur.

Tout le monde garda le silence quand elle eut achevé son récit. Charles le Téméraire, baissant un front soucieux, cherchait un prétexte pour exhaler sa colère; mais il n'en trouvait point de plausible. Il dit enfin en relevant la tête :

— Quand la taupe creuse sous nos pas sa route souterraine, nous avons conscience de ses mouvements sans pouvoir les suivre. Cependant je voudrais savoir du roi Louis pourquoi il a gardé ces dames à sa cour, et si elles n'y étaient pas venues sur son invitation?

— Elles n'ont point paru à ma cour, beau cousin, répartit le roi. A la vérité, je les ai accueillies secrètement, par compassion; mais j'ai saisi la première occasion favorable pour les mettre sous la tutelle de l'évêque de Liège, votre excellent ami. Le défunt, auquel Dieu fasse paix! était meilleur juge que moi, ou tout autre prince séculier, de ce qu'il fallait faire pour concilier la protection due à des fugitives avec les obligations d'un roi envers son allié, dont elles avaient déserté les domaines. Je ne crains pas de demander à cette jeune dame si ma réception a été cordiale ou décourageante, et si elles n'ont pas exprimé le regret d'avoir choisi ma cour pour asile?

— Votre accueil, répliqua la comtesse, a été si peu cordial, qu'il m'a semblé vraisemblable que Votre Majesté nous eût fait l'invitation dont parlaient ses agents. J'ai douté qu'ils fussent munis réellement de votre autorisation, puisque, dans ce cas, la conduite de Votre Majesté n'eût guère été d'accord avec celle qu'on devait attendre d'un roi, d'un chevalier et d'un gentilhomme.

En disant ces mots, la comtesse lança au roi un regard de reproche; mais le cœur de Louis était à l'épreuve de pareils traits. Loin de s'en offenser, il étendit les mains, qu'il agita lentement, et, promenant les yeux sur les assistants, il eut l'air de les prendre à témoin que son innocence était établie par les paroles de la comtesse.

On lisait sur la physionomie du Bourguignon que, s'il était jusqu'à un certain point réduit au silence, il n'était pas encore satisfait.

— Ma belle dame, dit-il brusquement à la comtesse, il me semble que, dans le récit de vos promenades, vous avez négligé de faire mention de certaines affaires d'amour... Eh quoi! vous rougis-

déjà!... Si j'en crois les bruits qui sont parvenus à notre oreille, des chevaliers errants ont un moment troublé votre repos; et nous pouvons aujourd'hui tirer parti de cette aventure... Dites-moi, roi Louis, de peur que cette Hélène de Troie ou de Croye sème la discorde entre les princes, ne serait-il pas convenable de lui trouver un bon parti?

Louis devina l'odieuse proposition dont ces mots étaient le préambule; néanmoins il fit en silence un geste d'adhésion. Mais Isabelle, dont le courage s'animait en proportion du péril, quitta le bras de la comtesse de Crèvecœur, sur lequel elle s'était jusqu'alors appuyée. Elle s'avança d'un air de réserve et de dignité, et, s'agenouillant devant le trône de Charles, elle s'exprima en ces termes :

— Noble duc, mon seigneur lige, je reconnais la faute que j'ai commise en quittant vos États sans votre gracieuse permission, et je me soumettrai humblement à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'imposer. Je mets à votre disposition mes terres et mes châteaux. Seulement, pour la mémoire de mon père, je vous supplie de laisser au dernier rejeton de la maison de Croye, sur ses vastes propriétés, de quoi se faire admettre dans un couvent pour y passer ses jours.

— Que pensez-vous, sire, de la requête que nous adresse la jeune personne? dit Charles le Téméraire à Louis.

— Elle annonce, dit le roi, d'humbles et pieux desseins, qui viennent sans doute de cette grâce à laquelle on ne saurait ni résister ni se soustraire.

— Les humbles et les faibles seront exaltés, dit Charles. Relevez-vous, comtesse Isabelle! Nous avons pour vous de meilleures intentions que vous-même. Nous ne voulons ni confisquer vos biens ni diminuer vos honneurs; nous y ajouterons, au contraire!

— Hélas! monseigneur, reprit Isabelle toujours agenouillée, c'est cette bonne volonté même que je redoute plus encore que le déplaisir de Votre Grâce, puisqu'elle me force...

— Par saint Georges de Bourgogne! s'écria le duc Charles, faut-il qu'à chaque instant nos ordres soient discutés et nos volontés contrariées? Debout, vous dis-je, ma mignonne, et retirez-vous! Quand nous aurons le temps de songer à vous, tête-saint-gris! nous nous arrangerons de manière à vous faire obéir ou trembler.

Malgré cette apostrophe sévère, la comtesse restait toujours à genoux; et sa persistance lui aurait peut-être attiré de nouvelles duretés, si la dame de Crèvecœur, qui connaissait mieux l'humeur du prince, n'eût entraîné sa jeune amie hors de la salle.

Quentin Durward fut mandé. Il se présenta avec cette aisance qui est également éloignée de la timide réserve et de l'insolente hardiesse. On reconnaissait en lui un jeune homme de bonne naissance et de bonne éducation, qui honore l'autorité sans se laisser éblouir ni troubler par la présence de ceux auxquels il rend hommage. Son oncle lui avait fourni les moyens d'endosser de nouveau l'uniforme de la garde écossaise, et son visage, sa taille, sa tournure étaient en parfaite harmonie avec la magnificence de son costume. Son extrême jeunesse prévit aussi les conseillers en sa faveur. Personne n'aurait pu croire aisément que le roi prit un aussi jeune homme pour confident de ses intrigues politiques; et dans cette circonstance comme dans d'autres l'habile monarque trouvait avantage au choix singulier de ses agents, qu'il prenait d'un âge et d'un rang où on ne les aurait jamais cherchés.

Sur les ordres de Charles, sanctionnés par ceux de Louis XI, Quentin Durward commença la relation de son voyage avec les dames de Croye, après avoir dit préalablement que les instructions du roi lui recommandaient de les conduire en sûreté au château de l'évêque.

— Et vous avez suivi mes ordres en conséquence? dit le roi.

— Oui, sire.

— Vous négligez un détail, dit Charles le Téméraire; vous avez été attaqué dans la forêt par deux chevaliers errants?

— Il ne me convient pas de rappeler ou de divulguer cette aventure, répliqua le jeune homme en rougissant.

— Mais il ne me convient pas de la taire, dit le duc d'Orléans. Ce jeune archer a rempli bravement sa mission, et défendu celles dont on lui avait confié la garde avec une énergie dont je me souviendrai longtemps. Viens chez moi après la séance, archer, et tu verras que je n'ai pas oublié ta bonne conduite, que rehausse encore ta modestie.

— Viens aussi me voir, dit Dunois, je te donnerai un heaume, car je crois que je t'en dois un.

Quentin s'inclina respectueusement, et l'enquête fut reprise sur l'ordre du duc; l'Écossais produisit les instructions écrites qui lui traçaient son itinéraire.

— Les avez-vous suivies à la lettre? demanda le duc.

— Non, n'en déplaît à Votre Grâce. Comme vous pouvez le voir, elles m'enjoignaient de traverser la Meuse auprès de Namur; mais la route de la rive gauche m'a paru la plus sûre et la plus directe, et je ne l'ai pas quittée.

— Pourquoi avoir modifié votre itinéraire?

— Parce que je commençais à suspecter la fidélité de mon guide.

— Faites attention aux questions que je vais vous poser. Répondez-y franchement, et vous n'aurez à craindre le ressentiment de personne; mais si vous tergiversez, si vous vous roupez, je vous ferai

pendre par une chaîne de fer au beffroi de la halle, et vous appelez longtemps la mort avant qu'elle vienne vous délivrer.

Il y eut un profond silence. Enfin, après avoir laissé à Durward le temps de se recueillir, le duc lui demanda : — Quel était votre guide ?

— Un bohémien, Hayraddin le Maugrabin.

— Par qui vous avait-il été recommandé ?

— Par Tristan l'Hermite.

— D'où vient que vous avez conçu des soupçons contre lui ?

Quentin répondit en racontant comment le bohémien s'était fait chasser du couvent des Franciscains. — Trouvant sa conduite équivoque, ajouta-t-il, je l'ai suivi, et j'ai assisté à un rendez-vous qu'il avait avec un lansquenet de Guillaume de la Marek. Caché pour les écouter, j'ai appris qu'ils avaient machiné un plan pour enlever les dames qui étaient sous ma protection.

— Maintenant, écoute bien, reprit le duc, et rappelle-toi encore que ta vie dépend de ta véracité. Ces coquins ont-ils dit que le roi Louis de France, qui est devant tes yeux, les avait autorisés à surprendre l'escorte et à enlever les dames ?

— Si d'aussi infâmes scélérats avaient fait une déclaration pareille, je ne sais comment j'aurais pu les croire ayant la parole du roi à leur opposer.

Louis, qui avait écouté jusqu'alors avec l'attention la plus soutenue, ne put s'empêcher de soulager sa poitrine par un profond soupir quand il entendit la réponse de Quentin. Le duc parut contrarié et déconcerté ; puis, revenant à la charge, il demanda à l'archer de nouvelles explications.

— L'entretien secret de ces hommes vous a-t-il fait comprendre que leurs projets eussent la sanction du roi Louis ?

— Je le répète, je n'ai rien entendu qui me donne le droit d'avancer un fait semblable ; et je répète aussi que je n'aurais attaché aucun prix au témoignage de ces hommes, puisqu'il se serait trouvé en contradiction avec les instructions que je tenais du roi lui-même.

Durward était intérieurement convaincu que le roi était complice de la perfidie du bohémien ; mais il croyait de son devoir de garder ses soupçons pour lui.

— Tu es un fidèle messager, dit Charles avec ironie. J'ose dire pourtant que tu as trompé l'attente du roi Louis, par la manière dont tu as accompli ses ordres, et que tu aurais pu encourir une punition, si les événements n'étaient venus donner à ton zèle aveugle l'apparence d'un bon service.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur ; tout ce que je sais, c'est que le roi Louis, mon maître, m'a chargé de protéger ces dames, et que j'ai consacré toutes mes facultés à l'accomplissement de ma mission, tant pendant le voyage qu'après la prise de Schonwaldt. J'ai considéré les instructions du roi comme honorables, et je les ai exécutées honorablement. Si elles avaient été différentes, elles n'auraient pas été dignes d'un homme de mon nom et de ma patrie.

— Fier comme un Écossais ! dit Charles, qui, quoique mécontent de la réponse de Durward, n'était pas assez injuste pour le blâmer de sa hardiesse. Mais, écoute, archer, j'ai appris par quelques malheureux échappés de Schonwaldt qu'on t'avait vu parader dans les rues de Liège à la tête des mutins qui ont ensuite égorgé leur prince et leur père spirituel. Était-ce dans tes instructions ? Qu'est-ce que cette harangue que tu as prononcée après le meurtre, et dans laquelle, te présentant comme agent de Louis, tu as pris de l'autorité sur les mécréants qui venaient de consommer un si grand crime ?

— Monseigneur, dit Quentin, de nombreux témoins pourraient certifier que je n'ai nullement pris à Liège la qualité d'envoyé de France. Elle m'a été déferée par les clameurs d'un peuple opiniâtre, qui est resté sourd à toutes mes protestations. Je l'ai dit aux serviteurs de l'évêque, après m'être évadé de la ville ; je leur ai recommandé de veiller à la sûreté du château, ce qui aurait pu prévenir les désastres de la nuit suivante. Il est vrai que, dans un péril extrême, j'ai profité de l'influence que me donnait mon titre prétendu pour sauver la comtesse Isabelle, me protéger moi-même et réprimer autant que possible l'ardeur sanguinaire dont on avait en déjà un si lamentable exemple. Je soutiendrai au péril de ma vie que, loin d'avoir des instructions pour exciter les Liégeois à la révolte, je n'avais pour eux aucune mission du roi Louis. Si je me suis paré d'un titre qui ne m'appartenait pas, c'était afin de m'en servir comme d'un bouclier ; et je l'ai employé à la défense des autres et à la mienne, sans me demander si j'avais droit au blason qu'il portait.

— En cela, mon jeune prisonnier, dit Grèveveur incapable de garder plus longtemps le silence, vous avez agi avec autant de courage que de bon sens ; et votre conduite ne saurait être reprochée au roi Louis, dont vous vous disiez l'émisnaire.

Le murmure d'approbation qui circula dans l'assemblée chatouilla agréablement les oreilles de Louis XI, et blessa cruellement Charles le Téméraire. Il promena autour de lui des regards irrités. Les sentiments si généralement exprimés par ses plus grands vassaux et ses plus intimes conseillers ne l'auraient peut-être pas empêché de s'abandonner à son caractère violent et despotique, si Comines, prévoyant le danger, ne l'avait prévenu en annonçant brusquement l'arrivée d'un héraut de la ville de Liège.

— Un héraut, envoyé par des tisserands et des cloutiers ! s'écria le duc ; mais qu'on l'admette à l'instant même ! Par Notre-Dame ! il me donnera sur les projets et les espérances de ses compatriotes, plus de renseignements que je n'en ai obtenu de ce jeune homme d'armes franco-écossais.

CHAPITRE XXXIII.

Le Héraut.

Il y eut dans l'auditoire un vil mouvement de curiosité, et l'on s'écarta pour laisser passer le héraut que les insurgés liégeois avaient osé dépêcher au duc de Bourgogne au moment où son indignation contre eux était au comble.

Il faut se rappeler qu'à cette époque les souverains seuls s'envoyaient des hérauts dans les circonstances solennelles, et que la noblesse inférieure employait de simples poursuivants d'armes. Remarquons encore en passant que Louis XI, dédaignant ce qui n'ajoutait pas matériellement à son autorité, professait un profond mépris pour les hérauts de toutes couleurs et pour la science héraldique. Son rival, dont l'orgueil était d'une tout autre nature, tenait essentiellement à l'observation du cérémonial.

Le héraut fut amené en présence des deux potentats. Il était vêtu d'un tobad brodé aux armes de son maître. Entre les pièces de l'écu on distinguait une tête de sanglier, qui, au dire des experts, était peu conforme aux règles du blason. Dans le costume de l'envoyé Liégeois, on semblait avoir pris à tâche d'exagérer jusqu'au ridicule l'éblouissante magnificence des vêtements héraldiques. Il était surchargé de dentelles, de broderies, de rubans multicolores, d'ornements de toute espèce ; et son panache touchait presque au plafond. Non-seulement la tête de sanglier était répétée sur toutes les parties de ses ajustements, mais encore son bonnet avait la forme d'une hure, représentée avec une langue et des défenses rouges de sang, on, en termes techniques, *langué et denté de queues*. La physionomie de cet homme exprimait à la fois l'audace et l'inquiétude ; il avait l'air de comprendre les dangers de sa mission, et de se dire en même temps qu'il ne pouvait en sortir qu'à force de hardiesse. Le même mélange de crainte et d'effronterie se fit remarquer dans la manière dont il présenta ses hommages. Il montra aussi une gaucherie grotesque peu commune chez des fonctionnaires accoutumés à comparaître devant les princes.

— Qui es-tu, au nom du diable ? tels furent les premiers mots dont Charles salua ce singulier ambassadeur.

— Je suis Sanglier Rouge, officier d'armes de Guillaume de la Marek, prince-évêque de Liège, par la grâce de Dieu et du chapitre...

— Ah ! s'écria Charles ; mais, contenant sa colère, il lui fit signe de continuer.

— Et, du chef de sa femme, l'honorable Hameline, comtesse de Croye, comte de Croye et seigneur de Braquemont.

L'impudence avec laquelle ces titres étaient énumérés en présence de Charles le plongèrent dans une stupeur qui lui ôta l'usage de la parole. Le héraut s'imagina sans doute qu'il avait produit une impression convenable en déclarant ses qualités et celles de son maître ; et il exposa le but de sa mission.

Annuntio vobis gaudium magnum. Je vous fais savoir, au nom de mon maître, à vous Charles, duc de Bourgogne et comte de Flandre, qu'il attend de notre saint-père le pape une dispense et la nomination d'un substitut *ad sacra* ; qu'il se propose en même temps d'exercer les fonctions de prince-évêque.

A ce discours du héraut, le duc de Bourgogne se contenta de répondre par une interjection : — Ah ! Quoique surpris et courroucé, il voulait entendre tout ce qu'on avait à lui dire avant de formuler une réponse. Au grand étonnement de tous les assistants, il s'abstint de ses gestes brusques accoutumés, et demeura immobile, ayant l'ongle du ponce droit appuyé contre les dents (c'était son attitude favorite quand il prêtait attention à quelque chose). En même temps il tenait les yeux baissés, comme pour éviter de laisser voir le feu dont ils étaient animés.

Sans se déconcerter, le héraut poursuivit en ces termes : — Ainsi donc, au nom du prince-évêque de Liège, comte de Croye, je vous requiers, duc Charles, de vous désister de toute prétention sur la ville libre et impériale de Liège, et de renoncer aux droits que vous y avez usurpés de connivence avec feu Louis de Bourbon, indigne évêque dudit lieu.

— Ah ! répéta le duc.

— Je vous requiers encore de restituer les bannières de la commune, que vous avez enlevées au nombre de trente-six ; de fermer les brèches, et de relever les fortifications que vous avez abusivement démantelées ; de reconnaître mon maître Guillaume de la Marek pour prince-évêque, également élu dans une assemblée libre de chanoines, dont voici le procès-verbal.

— Avez-vous fini ? dit le duc.

— Pas encore, répartit l'envoyé. Je requiers encore Votre Grâce, de la part dudit noble et vénérable prince-évêque et comte, de retirer immédiatement les garnisons qui ont été placées en votre nom, ou en celui d'Isabelle, se disant comtesse de Croye, dans le château de

Bracquemont et autres places fortes dépendant du comté de Croye; en attendant qu'il soit décidé par la diète impériale si les fiefs en question n'appartiennent pas à ma très-gracieuse dame Hameline, sœur du feu comte, plutôt qu'à sa fille, en vertu du *jus emphyteusis*.

— Votre maître est érudit, répliqua le duc.

— Toutefois, ajouta Sanglier Rouge, quand tous différends entre la Bourgogne et Liège seront réglés, le noble et vénérable prince et comte voudra bien assurer à dame Isabelle un apanage qui lui permettra de soutenir son rang.

— Quelle prévoyance! quelle générosité! s'écria Charles avec ironie.

— Ma foi, dit à part le Glorieux au comte de Crèvecœur, j'aimerais mieux être dans la peau d'une vache atteinte de la peste que dans la cotte bariolée de cet homme; il ressemble à ces ivrognes qui vident chopine sur chopine, sans penser que l'hôte fait le compte à la craille derrière le volet.

— Avez-vous terminé? demanda le duc au héraut.

— Encore un mot, de la part de mon susdit seigneur, très-noble et très-vénérable, relativement à son digne et fidèle allié le Roi Très-Christien...

— Ah! s'écria le duc en tressaillant, et d'un ton plus farouche que celui qu'il avait pris jusqu'alors; mais il sut modérer ce premier mouvement.

— Le bruit court, ajouta le héraut, que vous, Charles de Bourgogne, vous imposez à la personne du Roi Très-Christien une détention contraire à vos devoirs de vassal de la couronne de France, et à la foi qui s'observe entre les souverains chrétiens. A ces causes, mondit noble et vénérable maître vous enjoint par ma bouche de mettre en liberté son allié royal et très-chrétien, ou de recevoir le défi que je suis chargé de vous adresser.

— Est-ce là tout?

— J'ai fini, répondit Sanglier Rouge, et j'attends la réponse de Votre Grâce, espérant qu'elle sera de nature à prévenir l'effusion du sang chrétien...

— Par saint Georges de Bourgogne...

Le duc n'eut pas le temps d'achever. Louis se leva, et prit la parole avec tant d'autorité, que Charles n'osa l'interrompre.

— Avec votre permission, beau cousin de Bourgogne, nous réclame la priorité pour répondre à cet insolent drôle. Toi, qui te qualifies de héraut, retourne dire à Guillaume de la Marck, brigand, parjure et meurtrier sacrilège, que le roi de France paraîtra bientôt devant Liège pour punir l'assassinat de son bien-aimé parent Louis de Bourbon; qu'il se propose de faire attacher Guillaume au gibet pour avoir eu l'impudence de le traiter d'allié et avoir mis son nom royal dans la bouche d'un de ses vils messagers.

— Tu ajouteras de ma part, dit Charles, toutes les épithètes qu'un prince peut sans s'avilir adresser à un assassin. Va-t'en!... Mais non: jamais héraut n'est sorti de la cour de Bourgogne sans avoir occasion de crier largesse! Qu'on le fustige jusqu'à ce que ses os soient mis à nu.

— N'en déplaise à Votre Grâce, dirent ensemble Crèvecœur et d'Hyndereourt, c'est un héraut, et il a les privilèges de sa profession.

— Est-ce vous, messeigneurs, qui êtes assez aveugles pour croire que le tabard fait le héraut? Je vois par son blason même que ce n'est qu'un imposteur. Que Toison-d'Or s'avance et l'interroge devant vous.

En dépit de son effronterie, l'envoyé du Sanglier des Ardennes échangea de visage, et l'on put remarquer sa pâleur sous les couches de fard dont il avait couvert ses traits. Toison-d'Or, roi d'armes de Bourgogne, s'approcha avec la majesté d'un homme fier de ses fonctions, et demanda à son prétendu confrère dans quel collège il avait étudié la science qu'il professait.

— J'ai été, répondit Sanglier Rouge, poursuivant d'armes de Ratisbonne, et c'est de cette savante corporation que je tiens mon diplôme.

— Vous ne pouviez l'obtenir de meilleure main, reprit Toison-d'Or en s'inclinant. Si, pour obéir aux ordres de Sa Grâce, j'ose conférer avec vous des mystères de notre sublime science, c'est dans l'espoir d'augmenter mes connaissances et non les vôtres.

— Allons donc! s'écria le duc avec impatience, trêve de cérémonies! faites-lui des questions qui mettent ses talents à l'épreuve.

— Je ferais injure au disciple du fameux collège d'armes de Ratisbonne en lui demandant s'il connaît les termes vulgaires du blason, mais je puis sans l'offenser le prier de me dire s'il connaît les expressions secrètes par lesquelles les véritables initiés rendent emblématiquement ce qui est enseigné aux moins savants dans le langage élémentaire de l'art héraldique.

— Je comprends toute espèce de blason, répondit Sanglier Rouge, mais il est possible qu'on emploie en Flandre des termes différents de ceux dont nous nous servons en Allemagne.

— Cela vous plaît à dire, répartit Toison-d'Or; notre glorieuse science, véritable guidon de la noblesse, est identique dans tous les pays chrétiens, elle est même connue des Sarrasins et des Maures.

Je vous prie donc de blasonner les armoiries que vous voudrez suivant le mode céleste, c'est-à-dire par les planètes.

— Chargez-vous-en, dit Sanglier Rouge; je ne suis pas un singe, pour faire des tours de passe-passe à votre commandement.

— Montrez-lui un écusson, dit Charles, et qu'il le décrive à sa manière. S'il se trompe, je lui promets que son dos sera de gueules, d'azur et de sable.

Le roi d'armes tira de son escarcelle un morceau de parchemin. — Voici, dit-il, un ancien écu, que, par certaines considérations, j'ai essayé de rétablir. Si mon frère appartient réellement à l'honorable collège de Ratisbonne, je l'invite à déchiffrer ces armoiries.

Sanglier Rouge regardait le parchemin d'un air de désolation, quand il fut apostrophé par le Glorieux, qui semblait prendre grand plaisir à la discussion, et qui s'était glissé auprès des deux hérauts.

— Je vais t'aider, mon brave homme. Mes seigneurs et maîtres, ceci vous représente un chat qui met le nez à la fenêtre d'un garde-manger.

Cette saillie occasionna une hilarité qui fut avantageuse à Sanglier Rouge, car Toison-d'Or, indigné de l'interprétation de son dessin, expliqua qu'il reproduisait les armoiries adoptées par Childebert, roi de France, après avoir été fait prisonnier par Gondemar, roi de Bourgogne.

— Ce chat-tigre placé derrière une grille, ajouta-t-il, est l'emblème du monarque captif, et l'écu se blasonne ainsi : *De sable, à l'once passant d'or, grillagé d'un treillis de gueules, cloué d'or*.

— Par ma marotte, s'écria le Glorieux, si le chat a quelque rapport avec la Bourgogne, elle est actuellement du bon côté de la grille.

Tous les assistants, et Charles lui-même, semblèrent contrariés d'une plaisanterie aussi directe; mais Louis dit en riant au bouffon :

— Tu as raison, Pami, et je te dois une pièce d'or pour avoir égayé une séance qui avait commencé tristement et menaçait de finir de même.

— Silence, le Glorieux! dit le duc; et vous, Toison-d'Or, qui avez trop de science pour être intelligible, retirez-vous, et cédez la place à ce misérable... Approche, drôle! je crois que tu ne connais la différence entre l'or ou l'argent qu'en les voyant sous forme de monnaie.

— Par pitié, seigneur, soyez humain pour moi!... Noble roi Louis, intéressez en ma faveur!

— Parle pour toi-même, dit Charles; es-tu héraut, ou non?

— Pour cette fois seulement, dit le fourbe démasqué.

— Par saint Georges! reprit le duc en regardant Louis de côté, nous ne connaissons pas de roi, pas de gentilhomme, capable de prostituer ainsi la noble science sur laquelle sont basées la royauté et la noblesse! Il n'en est qu'un seul: c'est celui qui envoya à Edouard d'Angleterre un domestique déguisé en héraut.

— Un pareil stratagème, dit Louis en affectant de rire, pouvait être excusable dans une cour où l'on n'avait pas alors de hérauts, et dans une circonstance urgente. Il a pu tromper de grossiers insulaires, mais un Sanglier seul avait assez peu de cervelle pour s'imaginer qu'un semblable tour réussirait à la cour polie de Bourgogne.

— Celui qui l'a envoyé, dit Charles furieux, le reverra dans un triste état. Menez-le à la place des Halles! Frappez-le avec des sanglets et des fionts à chien jusqu'à ce que son tabard soit déchiqueté! Sus au Sanglier Rouge! Ça, ça!... Taïaut! taïaut!

Quatre ou cinq gros limiers, pareils à ceux que Rubens et Sneyders ont représentés dans leurs tableaux de chasse, entendirent les cris bien connus par lesquels le duc termina. Ils se mirent à aboyer comme si un sanglier eût été dépiqué de sa bauge.

— Par le crucifix! dit Louis attentif à flatter les caprices de son redoutable cousin; puisque l'âne a pris la peau du sanglier, m'est avis qu'il faudrait lancer les chiens sur lui pour la lui ôter.

Cette idée concordait avec les dispositions présentes de Charles le Téméraire.

— A merveille! s'écria-t-il; mettons le projet à exécution! Découpez les chiens! Holà, Talbot! holà, Beaumont! nous allons courir le héraut depuis l'entrée du château jusqu'à la porte de l'Est.

— J'espère que Votre Grâce ne va pas me traiter comme une bête fauve, et qu'elle observera les règles de la chasse, dit l'envoyé essayant de tourner la chose en plaisanterie.

— Tu n'es qu'une bête puante; il n'y a point de règles pour toi aux termes du livre de vénerie. Néanmoins, ne fût-ce qu'en raison de ton impudence sans pareille, on t'accordera une avance de deux cents pas.... Partons, messieurs, partons! nous allons voir cette chasse!...

La séance fut levée tumultueusement; et tous, à la suite des deux princes, sortirent à la hâte pour jouir du divertissement humain que Louis avait imaginé.

Sanglier Rouge était un excellent sujet de chasse. La terreur lui donnait des ailes; une dizaine de chiens le serraient de près; les cors retentissaient; les piqueurs criaient: aussi fuyait-il comme le vent. S'il n'eût été gêné par son habit de héraut, le pire des costumes pour un coureur, il aurait pu échapper aux chiens. Plusieurs fois il revint sur ses pas pour les dépister, avec une adresse qui lui valut l'approbation des spectateurs.

Personne, pas même Charles le Téméraire, ne fut aussi charmé de cet exercice que le roi Louis. Il riait aux larmes, soit par des considérations politiques, soit parce qu'il se complaisait à l'aspect des souffrances humaines quand elles se présentaient sous un point de vue grotesque. Dans ses transports d'hilarité, il saisit comme pour se soutenir le manteau d'hermine du duc. Non moins ravi, Charles posa le bras sur les épaules du roi. Et ils se témoignèrent ainsi une confiance et une familiarité que n'auraient nullement fait présager les conjonctures antérieures.

La course rapide du faux héraut ne put le préserver longtemps des crocs de ses ennemis; ils se jetèrent sur lui, le renversèrent, et l'auraient probablement étranglé si le duc n'eût crié : — Quartier! quartier! rappelez les chiens! Il n'a pas soutenu les abois, mais il s'est si bien défendu d'ailleurs, que nous voulons qu'il soit épargné.

Conformément à ces ordres, plusieurs officiers s'occupèrent à rassembler la meute. Les uns accablèrent les chiens, les autres poursuivirent ceux qui se sauvaient dans les rues, et emportaient en triomphe les lambeaux du tabard brodé dont l'envoyé avait en le malheur de se revêtir.

Pendant que le duc, occupé de cette scène, ne songeait pas à ce qui se passait derrière lui, Olivier le Dain se glissa derrière son maître.

— Sire, lui dit-il tout bas, c'est le bohémien, Hayraddin le Maugrabin; il ne serait pas bon qu'il parlât au duc.

— Il faut qu'il meure, répondit Louis : les morts ne parlent pas.

Un instant après, Tristan l'Hermite, averti par Olivier, s'approcha des deux princes et dit avec sa brusquerie accoutumée : — Saut le bon plaisir de Votre Majesté, et de Votre Grâce, ce gibier m'appartient, et je le réclame. Comme tout le monde peut le voir, il porte mon estampille; il a une fleur de lis marquée au feu sur l'épaule : c'est un scélérat connu qui a tué les sujets du roi, dépouillé des églises, défilé des vierges, braconné dans les parcs de Sa Majesté...

— Il suffit, dit le duc Charles; à plus d'un titre, il revient à mon royal cousin en toute propriété... Qu'est-ce que Votre Majesté compte en faire?

— Si on le laisse à ma disposition, je lui donnerai une leçon d'art héraldique. On lui expliquera pratiquement ce que c'est qu'une croix potencée avec un neud conlant.

— Non pour qu'il la porte, mais pour qu'elle lui serve de support. Je consens à ce qu'il prenne ses degrés sous votre compère Tristan, qui possède à fond le blason du gibet.

Le duc, enchanté de cette saillie, fit entendre un éclat de rire discordant, et Louis fit chorus avec tant de bonne volonté, que son rival ne put s'empêcher de le regarder affectueusement en disant :

— Ah! Louis! que n'êtes-vous un monarque aussi fidèle que vous êtes un joyeux compagnon! Je ne puis m'empêcher de penser souvent aux bons jours que nous avons passés ensemble.

— Ils reviendront quand vous voudrez, dit le roi; je vous accorderai toutes les conditions que vous pouvez exiger actuellement de moi sans vous compromettre, sans vous rendre la fable de la chrétienté. Je jurerai de les observer sur un fragment de la vraie croix, sainte relique qui ne me quitte jamais.

A ces mots, il prit un petit reliquaire d'or qu'il portait au cou, sous la chemise, suspendu à une chaîne de même métal.

— Jamais, reprit-il, un faux serment n'a été prêté sur cette relique sacrée sans avoir été puni dans l'année.

Et il la baisa dévotement.

— Cependant, dit Charles, c'est la même sur laquelle vous m'avez juré amitié en quittant la Bourgogne; et quelque temps après vous avez dépeché le bâtard de Rubempré pour m'assassiner ou me faire prisonnier.

— Gracien cousin, vous réveillez d'anciens griefs; mais je vous assure que vous vous trompez dans cette circonstance; et puis, la relique sur laquelle j'ai juré n'était pas celle-ci; c'était un autre morceau de la vraie croix que le Grand Seigneur m'avait donné, et qui avait sans doute perdu sa vertu en séjournant parmi les infidèles. En admettant que je n'aie pas tenu mon serment, n'en ai-je pas été puni? N'est-ce pas dans l'année que s'est formée la ligue du bien public? L'armée bourguignonne, renforcée de tous les grands vassaux de France, n'est-elle pas venue camper à Saint-Denis? N'ai-je pas été obligé de céder la Normandie à mon frère?... Grand Dieu, gardez-nous de nous parjurer devant un témoin aussi respectable, aussi saint que cette relique!

— Allons, mon cousin, repartit Charles le Téméraire, je crois que vous avez reçu une assez bonne leçon pour tenir désormais vos serments. Expliquez-vous donc sans ambages et sans finesse : comme vous me l'avez fait espérer, marcherez-vous avec moi contre la Marek et les Liégeois?

— Oui, avec le ban et l'arrière ban de France, l'oriflamme en tête.

— Tant de forces ne sont pas nécessaires. La présence de votre garde écossaise et de deux cents lances d'élite suffira pour prouver que vous agissez en toute liberté. Des troupes plus nombreuses...

— Pourraient me rendre libre en réalité, dit le roi; telle est votre idée : eh bien, vous fixerez l'effectif de mon armée.

— Et pour écarter encore un sujet de discorde, vous consentirez à l'union de la comtesse Isabelle de Croye avec le duc d'Orléans?

— Ah! beau cousin, voulez-vous abuser de ma courtoisie? Le duc est fiancé à ma fille Jeanne. Soyez généreux; cédez-nous sur ce point, et causons plutôt des villes de la Somme.

— Mon conseil en causera avec Votre Majesté; pour moi, j'ai moins à cœur l'accroissement de mon territoire que le redressement de mes injures. Vous avez détourné mes vassaux de leur devoir, et médité de disposer de la main d'une pupille de la Bourgogne. Puisque vous avez rêvé cette union, Votre Majesté doit la réaliser au sein de sa propre famille. Autrement, notre conférence est rompue.

— Si je disais que j'y consens volontiers, personne ne me croirait; jugez donc, mon beau cousin, du désir que j'ai de vous être agréable. Je vous le déclare à mon vif regret : si les conjoints sont d'accord et obtiennent une dispense du pape, je n'apporterai aucun obstacle au mariage que vous me proposez.

— Le reste de nos différends, dit Charles, peut être réglé sans peine par l'entremise de nos ministres, et nous voici encore une fois cousins et amis.

— Le ciel en soit loué! Tenant en main le cœur des princes, il les dispose à la paix, à la miséricorde, à la clémence, et prévient l'effusion du sang humain!

Après avoir achevé cette phrase, le roi prit à part son barbier, qui marchait près de lui comme un esprit familier à côté d'un magicien.

— Ecoute, Olivier, murmura-t-il, recommande à Tristan d'expédier dans le plus bref délai ce misérable bohémien.

CHAPITRE XXXIV.

L'Exécution.

— Honte à quiconque méprise le métier de fou! Dieu soit loué de nous avoir donné le pouvoir de rire et de faire rire les autres! Je me suis permis une plaisanterie qui n'était pas des meilleures, quoiqu'elle ait amusé deux princes; et elle a été plus efficace que mille raisons d'État pour empêcher une guerre entre la France et la Bourgogne.

Telles furent les réflexions du Glorieux quand, à la suite de la réconciliation dont nous venons de rapporter les détails, les gardes bourguignons furent retirés du château de Péronne. Louis cessa d'habiter la sinistre tour du comte Herbert, et, à la grande satisfaction de tous, les dehors de la confiance et de l'amitié furent rétablis entre le duc Charles et son suzerain. Toutefois, quoique traité avec respect, le roi savait qu'il était toujours en butte aux soupçons; mais il feignait prudemment de ne pas en tenir compte, et de se regarder comme entièrement libre.

Comme il arrive souvent en pareil cas, tandis que les deux parties principales s'arrangeaient à l'amiable un des agents subalternes de leurs intrigues sentait amèrement la vérité de cette maxime politique : que si les grands ont souvent besoin de vils instruments, ils font amende honorable en les abandonnant dès qu'ils ne les croient plus utiles.

Cet agent était Hayraddin le Maugrabin. Livré par les officiers du duc au grand prévôt du roi, il avait été remis aux mains de ses deux fidèles aides de camp, Trois-Échelles et Petit-André, pour être pendu sans autre forme de procès. Il était placé entre eux, pour employer une comparaison moderne, comme Garrick entre la tragédie et la comédie; l'un jouait l'allégre, l'autre le penseroso. Quelques gardes marchaient par derrière avec une foule de curieux de la classe la plus vulgaire. Le cortège s'acheminait vers la forêt voisine, où, pour se dispenser d'élever un gibet en règle, les arbitres de la destinée du condamné se proposaient de l'attacher au premier arbre convenable.

On ne tarda pas à trouver un chêne propre à soutenir un pareil gland, comme le fit observer le facétieux Petit-André. Les deux bourreaux laissèrent donc leur victime assise au bord d'un fossé, avec une garde suffisante, et improvisèrent rapidement les préparatifs du supplice. Pendant ce temps, Hayraddin aperçut dans la foule Quentin Durward, qui, croyant reconnaître son guide infidèle, l'avait suivi pour s'assurer de l'identité et assister au supplice.

Quand les exécuteurs vinrent avertir le malheureux que tout était prêt, il demanda avec le plus grand calme qu'une seule faveur lui fût accordée.

— Tout ce que vous voudrez, mon fils, dit Trois-Échelles, pourvu que la chose se concilie avec notre devoir.

— C'est-à-dire tout, excepté la vie.

— Précisément : nous ferons plus encore; puisque vous semblez disposé à nous faire honneur, et à mourir sans grimaces, nous ne tiendrons pas à dix minutes de plus ou de moins, quoique nous ayons ordre de nous presser.

— C'est trop de bonté, répondit Hayraddin.

— On nous en blâmera peut-être, dit Petit-André; mais, bah! que m'importe? je donnerais presque ma vie pour un gaillard tel que vous, alerte et solide, qui tient à figurer avec grâce au gibet comme devrait le faire tout honnête garçon.

— Ainsi, dit Trois-Échelles, si vous voulez un confesseur...

- Ou une chopine de vin, dit son joyeux compagnon.
- Ou un psaume, dit la Tragédie.
- Ou une chanson, dit la Comédie.

— Rien de tout cela, mes bons et très-expéditifs amis, répliqua le bohémien, je désire seulement causer pendant quelques minutes avec cet archer de la garde écossaise.

Les bourreaux hésitèrent un moment; mais Trois-Échelles crut se rappeler que certaines circonstances avaient mis Quentin Durward en faveur auprès du roi: ils résolurent d'autoriser l'entrevue.

L'Écossais trouvait juste la sentence d'Hayraddin; mais, en s'approchant de lui, il éprouva presque involontairement un sentiment de commisération. La dent des chiens, les griffes des bipèdes qui avaient sauvé le criminel des abois pour le mener à la potence, lui avaient laissé quelques débris de sa parure héraldique. Il offrait un aspect à la fois lamentable et plaisant; sa figure avait perdu sa peinture factice et la moitié d'une fausse barbe qui avait fait partie de son travestissement. La pâleur régnait sur ses joues et sur ses lèvres; cependant il était soutenu par le courage passif qui caractérise les hommes de sa tribu. Le sourire de sa bouche contractée, ses yeux étincelants et hagards semblaient braver le supplice.

Saisi d'horreur et de pitié, Quentin demeurait immobile, lorsque Petit-André lui cria: — Un peu plus vite, mon aimable archer! vous marchez comme si les cailloux étaient des œufs, on dirait que vous avez peur de les casser; mais cet homme n'a pas le loisir de vous attendre.

— Il faut que je lui parle en particulier, dit le criminel d'une voix que le désespoir rendait discordante et rauque.

— Je ne sais trop si nous pouvons le permettre, ami Monte-à-l'Échelle, dit Petit-André, nous savons d'ancienne date que vous glissez entre les doigts comme une anguille.

— J'ai les mains et les pieds liés avec des sangles; vous pouvez monter la garde autour de moi, à une distance qui ne vous permettra pas d'entendre l'entretien. L'archer est au service de votre roi, et si l'on vous donne dix guilders...

Employée en messes, dit Trois-Échelles, cette somme peut contribuer au salut de sa pauvre âme.

— Employée en vin ou en hypocras, ajouta Petit-André, elle réconfortera mon pauvre corps. Voyons, mon ami, où est le quibus?

— Payez ces coquins, dit Hayraddin à Durward; quand ils se sont emparés de moi, ils m'ont complètement dévalisé. Donnez-leur de l'argent, vous n'en serez pas fâché.

Quentin s'exécuta; et les bourreaux, en hommes de parole, s'éloignèrent à quelque distance, sans cesser de surveiller le criminel. Quentin attendit un instant que le malheureux parlât, et, le voyant silencieux, il finit par entamer la conversation.

— Tu es donc enfin arrivé au but que tu cherchais?

— Oui, répondit Hayraddin; sans être ni astrologue ni chiromancien, on pouvait prédire que je partagerais la destinée de ma famille.

— Tu as été conduit à cette fin prématurée par une longue carrière de crimes et de trahisons.

— Non, par l'étoile Aldebaran et ses brillantes sœurs! J'ai été amené là par ma propre folie. J'ai cru que la cruauté d'un Franc pouvait être tempérée par les choses que les chrétiens regardent comme sacrées; et pourtant, malgré leur dévotion et leur chevalerie, l'étoile d'un prêtre ne m'aurait pas mieux protégé que le tabard d'un héraut.

— Un imposteur démasqué n'a pas le droit de réclamer les privilèges de l'habit qu'il a usurpé.

— Démasqué! dit le bohémien, mon jargon valait bien celui de ce vieux fou de Toison-d'Or; mais laissons cela: autant vaut aujourd'hui que plus tard.

— Vous gaspillez le temps; si vous avez quelque chose à me dire, faites vite et prenez soin de votre âme.

— De mon âme! répéta le bohémien avec un ricanement hideux; pensez-vous qu'une lèpre de vingt ans puisse être guérie en une minute? Si j'ai une âme, elle a pris une telle route depuis ma dixième année au moins, qu'il me faudrait un mois pour me souvenir de tous mes crimes, et un autre mois pour les conter à un prêtre; et si l'on m'accordait ce temps, il y a cinq à parier contre un que j'en ferais un autre usage.

— Misérable endureci, ne blasphème pas! dis-moi ce que tu as à me dire, et je t'abandonne à ton sort.

— J'ai une grâce à vous demander, mais d'abord je veux la mériter, car malgré toutes ses protestations de bienfaisance, votre race ne fait rien pour rien.

— Si tu n'étais sur la limite de l'éternité, je te dirais: Périront tes dons avec toi! mais demande le service que tu espères, et ne me donne rien en échange; je n'attends aucun bien de toi, je me rappelle assez les bons offices que tu as prétendu me rendre.

— Je vous aimais, dit Hayraddin, pour ce que vous aviez fait sur les bords du Cher. Je voulais vous marier à une puissante dame; vous portiez son écharpe, qui m'a induit en erreur. J'ai cru que la comtesse Hameline, avec sa richesse mobilière, faisait mieux votre affaire que l'autre poulette avec son vieux perchoir de Bracquemont,

sur lequel Charles a étendu ses mains crochues, et qu'il ne lâchera pas volontiers.

— Pas tant de vaines paroles, dit Quentin; ces officiers s'impacientent.

— Donnez-leur encore dix guilders pour dix minutes de plus, répartit le condamné, qui, en dépit de son endurcissement, éprouvait un désir naturel de prolonger son existence, donnez-leur dix guilders, le marché sera avantageux pour vous.

— Emploie donc bien les minutes que j'achète, dit Durward: et il obtint sans peine un nouveau délai. Quand il eut traité avec les valets du prévôt, Hayraddin reprit:

— Oui, je vous assure que j'avais de bonnes intentions. Hameline aurait été une femme convenable et facile à mener; elle a accepté même le Sanglier des Ardennes, quoi qu'il eût une manière un peu brutale de faire sa cour. Elle règne dans sa hauge comme si elle eût été nourrie toute sa vie de faines et de glands.

— Cesse tes plaisanteries grossières et hors de saison, ou, je te le répète, je t'abandonne à la mort.

— Vous avez raison, reprit le bohémien après un moment de silence, il faut affronter ce qu'il est impossible de différer. Sachez donc que je suis venu à Péronne sous ce maudit déguisement pour gagner une somme importante que m'a donnée Guillaume de la Mark. J'en attendais une plus considérable encore du roi Louis, car j'avais à lui révéler un grand secret.

— Tu t'exposais beaucoup! dit Durward.

— En effet, mais j'étais payé pour cela. Guillaume avait essayé de communiquer avec Louis au moyen de Marton. Il paraît qu'elle n'a pu réussir à parler qu'à l'astrologue, auquel elle a raconté votre voyage et la prise du Schonwaldt. Si par hasard ces nouvelles arrivent aux oreilles de Louis, elles ne lui seront révélées que sous forme de prophéties. Au reste, mon secret vaut tout ce que Marton a pu dire. Guillaume de la Mark a réuni des forces nombreuses dans la ville de Liège et il les augmente tous les jours, grâce aux trésors du vieil évêque; mais il ne compte pas risquer une bataille contre les chevaliers de Bourgogne, il songe encore moins à soutenir un siège dans une place démantelée. Voici ce qu'il fera. Il laissera cette tête chaude de Charles s'établir tranquillement sous les remparts, et il sortira pendant la nuit à la tête de toutes ses troupes. Un grand nombre de ses hommes d'armes auront des armures françaises, et crieront: France! Mont-joie Saint-Denis! comme si c'étaient des auxiliaires envoyés de France aux Liégeois. Le désordre ne peut manquer de se répandre parmi les Bourguignons; et si le roi Louis, avec ses gardes et les gens de sa suite, veut seconder les efforts du Sanglier, la défaite des assiégeants est certaine. Voilà mon secret, et je vous le lègue. Favorisez ou empêchez l'entreprise, vendez la nouvelle au roi Louis ou au duc Charles, sauvez ou perdez qui vous voudrez, peu m'importe! mon seul regret est de ne pouvoir faire éclater ce secret comme une mine pour la destruction de tous!

— Il est important en effet, dit Quentin comprenant immédiatement combien il était facile d'éveiller la jalousie nationale dans un camp mi-parti de Français et de Bourguignons.

— Oui, il est important, reprit le bohémien, et maintenant que vous le possédez vous voudriez être loin d'ici et me quitter sans m'accorder la faveur que je vous ai payée d'avance...

— Présenté ta requête, j'y souscrirai si je le puis.

— Rien ne vous est plus facile, il s'agit du pauvre Klepper, mon cheval, seul être vivant qui puisse me regretter. A un mille au sud, vous le trouverez broutant près de la hutte abandonnée d'un charbonnier. Sillez ainsi, — et il siffla d'une façon particulière; — appelez-le par son nom, Klepper, et il viendra à vous. Voici sa bride, que j'avais cachée sous mes habits; il est heureux qu'on ne me l'ait pas ôtée, car c'est la seule à laquelle il obéisse. Prenez-le, et faites-en grand cas. Soignez-le, sinon pour l'amour de son maître, au moins parce que j'ai mis à votre disposition un renseignement dont peut dépendre l'issue de la guerre. Il ne vous manquera jamais au besoin; la nuit et le jour, la plaine ou la montagne, la terre raboteuse ou la douce litière, les chaudes étables ou le ciel d'hiver, tout est indifférent à Klepper. Si j'étais sorti des portes de Péronne, si j'avais pu le retrouver, je ne serais pas où je suis. Avez-vous de bons soins pour Klepper?

— Je vous le jure, répondit Quentin touché par cette preuve de tendresse chez un homme aussi insensible.

— Adieu donc! dit le condamné. Encore un mot, pourtant: je ne voudrais pas mourir sans m'acquitter de la commission d'une dame. Voici un billet de la très-gracieuse et très-folle compagne du Sanglier des Ardennes pour sa nièce aux yeux noirs... Je vois à vos regards que c'est un message dont vous vous chargerez volontiers. Ah! j'oubliais de vous dire que vous trouverez dans la bourre de ma selle un gros sac de pièces d'or. Elles m'ont décidé à tenter l'aventure qui me coûte si cher. Prenez-les, elles remplaceront au centuple les guilders que vous avez donnés à ces esclaves avides. Je vous fais mon héritier.

— J'emploierai cet argent en bonnes œuvres, en messes pour le salut de ton âme.

— Ne prononce plus ce mot, dit Hayraddin, dont la figure prit

une expression terrible, il n'y a point d'âme, il ne peut y en avoir, c'est un rêve de la prêtraille.

— Malheureux! reviens à des sentiments meilleurs! laisse-moi courir chercher un prêtre! Ces hommes attendront encore si je les paye. Sur quoi peux-tu compter, mourant dans l'impénitence et avec de telles idées?

— Je me confondrai avec les éléments, dit l'inflexible athée en croisant sur son sein ses bras enchaînés. Ce que je crois, ce que j'espère, ce que j'attends, c'est que ma forme humaine se fondera mystérieusement dans la masse universelle, pour se recomposer sous les autres formes par lesquelles la nature remplace chaque jour celles qui chaque jour disparaissent. Les parcelles d'eau iront grossir les ruisseaux et les pluies; les parties terrestres enrichiront la terre notre mère; celles qui viennent de l'air s'envoleront avec les brises; celles qui sont de feu alimenteront l'éclat d'Aldebaran et des étoiles ses sœurs. C'est dans cette foi que j'ai vécu et que je meurs! Éloigne-toi! ne me trouble pas plus longtemps! j'ai dit le dernier mot que des oreilles mortelles entendront sortir de mes lèvres!

Quoique profondément touché, Quentin Durward reconnut qu'il chercherait en vain à faire sentir au coupable les formidables dangers de sa situation. Il lui fit ses adieux. Morne et plongé dans ses rêveries, Hayraddin ne répondit que par un signe de tête; il semblait avoir hâte d'être délivré de l'importun qui le troublait dans ses pensées.

Quentin se dirigea vers le sud, et trouva facilement l'endroit où paissait Klepper. La pauvre bête répondit à son appel, sans vouloir d'abord se laisser prendre. Elle hennissait et se cabrait quand l'étranger s'approchait d'elle. Heureusement, Quentin avait une connaissance générale des habitudes du cheval; et il avait étudié en particulier celles de Klepper, qu'il avait souvent admiré en voyageant avec le bohémien. Avec de l'adresse et de la persévérance, il parvint à se mettre en possession du legs du mourant.

Longtemps avant le retour de Quentin à Péronne, Hayraddin était allé dans un monde où la vanité de ses croyances devait lui être démontrée! Terrible épreuve pour un homme qui n'avait exprimé ni remords du passé, ni crainte de l'avenir.

CHAPITRE XXXV.

Au plus vaillant.

Quand Durward rentra à Péronne, on tenait un conseil dont l'issue le concernait beaucoup plus qu'il ne l'aurait supposé. On aurait cru difficile que les membres de l'assemblée eussent des intérêts communs avec les siens, et pourtant leur décision allait exercer sur sa destinée une influence extraordinaire.

Après l'intermède du héraut, Louis XI n'avait négligé aucune occasion de consolider le crédit renaissant qu'il avait obtenu dans l'esprit de Charles. Il avait délibéré avec le duc, aux avis duquel il s'était toujours rendu, sur le nombre d'hommes d'armes qui devaient marcher contre Liège. Il voyait clairement que l'intention de Charles était de réunir dans son camp quelques Français d'élite considérés comme otages plutôt que comme auxiliaires; mais, d'après le conseil de Comines, il adhéra aux propositions du duc aussi promptement que s'il eût cédé à une impulsion spontanée. Il ne manqua pas toutefois de s'indemniser de cette contrainte en assouvissant sa vengeance sur le cardinal la Balue, dont les avis l'avaient engagé à accorder au duc de Bourgogne une confiance si exagérée. Tristan, chargé de rassembler les troupes auxiliaires, reçut l'ordre de conduire le cardinal au château de Loches, et de l'enfermer dans une de ces cages de fer dont on attribuait l'invention à Son Eminence.

— Qu'il fasse l'épreuve des fruits de son génie, dit le roi. Sa qualité d'homme d'église nous interdit de verser son sang; mais, Pâques-Dieu! il aura pour évêché pendant dix ans un territoire de peu d'étendue, mais entouré de remparts imprenables... Veillez à ce que les troupes arrivent le plus tôt possible.

Louis espérait peut-être éluder par cette prompte condescendance la condition plus désagréable que le duc avait mise à leur réconciliation. En cela, il s'abusait sur le caractère de son cousin; car jamais il n'y eut d'homme plus tenace que Charles le Téméraire, jamais personne ne fut moins disposé à renoncer au projet que lui inspirait la soif de la vengeance ou le ressentiment.

Dès qu'on eut expédié les dépêches nécessaires à l'arrivée du corps auxiliaire, Louis fut sommé de donner un consentement public aux fiançailles du duc d'Orléans et de la comtesse de Croye. Il céda avec un profond soupir, et fit ensuite une légère observation sur la nécessité de consulter le duc lui-même.

— On n'y a pas manqué, dit Charles; Crèveœur a conféré avec Monsieur d'Orléans, et, chose étrange à dire! le duc est si peu sensible à l'honneur d'épouser la fille d'un roi, qu'il a accepté la main de la comtesse comme le plus beau présent qu'un père eût pu lui faire.

— Il n'en est que plus ingrat, répliqua Louis; mais enfin votre volonté sera faite, mon cousin, si vous avez le consentement des parties.

— L'en suis sûr, dit le duc, et je puis vous en répondre.

En conséquence, quelques minutes après les futurs conjoints furent mandés en présence des princes. Isabelle de Croye parut, comme précédemment, entre la comtesse de Crèveœur et l'abbesse des Ursulines. Charles amonça à la jeune fille et au duc d'Orléans que leur union avait été résolue afin de sceller la perpétuelle alliance qui allait s'établir entre la France et la Bourgogne. Louis XI confirma cette déclaration par son silence; il était rêveur, et avait l'air de sentir vivement que son importance était amoindrie.

Le duc d'Orléans eut peine à réprimer une joie qui aurait été inconvenante en présence de Louis. Pour ne pas la laisser éclater, il fallut toute la crainte respectueuse que lui inspirait le monarque. Il se contenta de répondre : — Mon devoir est de remettre mon choix à la disposition de mon souverain.

— Beau cousin d'Orléans, dit Louis avec une gravité sombre, obligé de parler dans une aussi fâcheuse circonstance, il est inutile de vous rappeler que je vous avais estimé assez pour vous offrir une femme de ma propre famille; mais puisque mon cousin de Bourgogne croit assurer notre alliance en disposant autrement de votre main, je suis trop dévoué aux intérêts des deux pays pour ne pas leur sacrifier mes vœux et mes espérances.

Le duc d'Orléans se jeta aux genoux du roi, qui lui tendit la main en détournant la tête; car, bien qu'il fût consummé dans l'art de dissimuler, il avait laissé percer sa répugnance, peut-être pour prouver à tous qu'il ne céda qu'à regret. Le duc lui baisa la main pour la première fois avec une sincère affection. Comme la plupart des assistants, il était touché du spectacle d'un roi qui, abandonnant un projet favori, immolait les sentiments paternels aux raisons d'Etat et aux intérêts de son pays. Charles lui-même fut ému, et le fiancé se reprocha la satisfaction involontaire qu'il éprouvait d'être délivré de ses engagements envers la princesse Jeanne. S'il avait su les malédictions dont Louis XI l'accablait au fond de l'âme, les pensées de vengeance qui l'animaient, il n'aurait pas sans doute poussé aussi loin la délicatesse.

Se tournant ensuite vers la jeune comtesse, Charles le Téméraire lui fit part du mariage projeté comme d'une affaire qui n'admettait ni délai ni hésitation. — C'est, ajouta-t-il, une conséquence trop avantageuse de l'obstination que vous avez montrée en refusant un premier parti.

— Monseigneur, dit Isabelle en rassemblant toutes ses forces, j'ai égard aux ordres de Votre Grâce, et je m'y soumetts.

— C'est bien, c'est bien, interrompit le duc, nous réglerons les derniers arrangements... Sire, Votre Majesté a pris ce matin le divertissement d'une chasse au sanglier; voulez-vous courir le loup ce soir?

La jeune comtesse sentit qu'elle avait besoin de résolution, elle prit la parole timidement, mais assez haut et d'un ton assez ferme pour forcer le duc à lui accorder une attention qu'il lui aurait volontiers refusée, peut-être par une sorte de remords.

— Votre Grâce ne m'a pas comprise; ma soumission ne concerne que les terres et fiefs que les ancêtres de Votre Grâce ont donnés aux miens, et que je résigne à la maison de Bourgogne si mon suzerain pense que ma désobéissance dans le cas actuel me rende indigne de les posséder.

— Ah! par saint Georges! s'écria le duc en frappant du pied le plancher, la folle sait-elle en présence de qui elle se trouve et à qui elle parle!

— Monseigneur, répondit Isabelle sans se déconcerter, je suis devant mon suzerain, et je crois à sa justice. Me priver de mes domaines c'est reprendre tout ce que la générosité de vos aïeux m'avait donné, et rompre les seuls liens qui nous attachent l'un à l'autre. Mais vous ne m'avez donné ni ce corps qui souffre, ni l'esprit qui l'anime, je désire les consacrer au ciel dans le monastère des Ursulines, sous la direction de cette sainte mère abbesse.

Il serait difficile de concevoir la rage et l'étonnement du duc : qu'on se figure un faucon surpris de voir une colombe redresser ses plumes pour le défier.

— La sainte mère vous recevra-t-elle sans apanage? dit-il d'un ton de sarcasme.

— Ce sera contraire aux intérêts de son couvent, répondit Isabelle; mais j'espère qu'il y a encore assez de charité parmi les nobles amis de ma maison pour venir en aide à l'orpheline de Croye.

— C'est faux! s'écria Charles; vous vous servez d'un prétexte pour couvrir quelque indignité et secrète passion. Monseigneur d'Orléans, elle sera à vous, dussé-je la traîner à l'autel de mes propres mains?

La comtesse de Crèveœur, femme d'un grand courage, enhardie par la haute position de son époux et la faveur dont il jouissait, ne put garder plus longtemps le silence.

— Monseigneur, dit-elle, la colère vous fait tenir un langage complètement indigne de vous, on ne saurait disposer par force de la main d'une noble dame.

— Un prince chrétien, ajouta l'abbesse, ne doit pas contrarier les vœux d'une âme pieuse qui, lassée des soucis et des persécutions du monde, désire se fiancer au Seigneur.

— Et mon cousin d'Orléans, dit Duuois, ne peut honorablement accepter la main d'une personne qui l'a si publiquement refusé.

— S'il m'était permis, dit le duc d'Orléans, sur l'esprit facile duquel la beauté d'Isabelle avait fait une impression profonde, d'essayer de me faire agréer par la comtesse, s'il m'était donné du temps pour justifier mes prétentions...

— Monseigneur, dit Isabelle, dont la fermeté était soutenue par les encouragements qu'elle recevait de toutes parts, ce serait complètement inutile; je suis décidée à refuser cette alliance, quoiqu'elle soit au-dessus de ce que je mérite.

— Je ne saurais attendre, reprit Charles, que les caprices de cette enfant changent avec la nouvelle lune. Monseigneur d'Orléans, elle apprendra d'ici à une heure que l'obéissance est une nécessité.

— Je n'en profiterai pas, répondit le prince, qui croyait ne pouvoir abuser sans déshonneur de la tyrannie du duc, avoir été repoussé formellement, devant tous, c'est assez pour un fils de France. Il lui est impossible de persister.

La chasse au héraut Sanglier-Rouge.

Charles lança un regard de fureur à d'Orléans, puis à Louis; et lisant sur les traits de ce dernier une expression de triomphe mal déguisée, il éclata en propos outrageants.

— Écrivez, dit-il à son secrétaire; nous prononçons une sentence de forfaiture et d'emprisonnement contre cette fille insolente et rebelle! elle ira rejoindre dans la maison de correction les femmes déhontées avec lesquelles elle rivalise d'effronterie.

Il y eut un murmure général de réprobation.

— Monseigneur, dit le comte de Crèvecœur au nom de ses collègues, il faut réfléchir plus mûrement sur cette affaire. Nous, vos fidèles vassaux, ne saurions souffrir qu'on avilisse ainsi la noblesse et la chevalerie de Bourgogne. Si la comtesse a commis des fautes, qu'elle en subisse le châtement; mais qu'il soit convenable à son rang, et au rang de ceux qui sont unis à sa maison par le sang et par les alliances.

Le duc regarda en face son conseiller. Il avait l'air d'un taureau que le bouvier force à se détourner de sa route, et qui se demande s'il doit obéir ou éventrer son importun conducteur.

Toutefois la prudence prévalut sur la fureur; Charles reconnut que le conseil était unanime; il appréhenda les avantages que Louis pouvait tirer de la désaffection des vassaux de Bourgogne; peut-être aussi, comme il était moins méchant que brutal et irascible, rougit-il des termes humiliants dont il s'était servi.

— Crèvecœur, dit-il, vous avez raison, et j'ai parlé trop vite. Le sort de cette dame se décidera conformément aux lois de la chevalerie. Son arrivée à Liège a été le signal du meurtre de l'évêque, celui qui vengera ce forfait et nous apportera la tête du Sanglier des Ardenues pourra réclamer de nous la main de la comtesse de Croye. Si elle la refuse, nous pourrions du moins accorder ses fiefs au vainqueur en laissant à sa générosité le soin de lui fournir les moyens de se retirer dans un couvent.

— Ah! dit la comtesse, songez que je suis fille du comte Reinold, du brave et fidèle serviteur de votre père, voudriez-vous me donner comme un prix au meilleur jouteur?

— Votre aïeule a été conquise dans un combat, on combattrait pour vous obtenir dans une mêlée sérieuse. Seulement, par égard pour le comte Reinold, l'heureux vainqueur devra être gentilhomme, d'une naissance et d'une conduite irréprochable. S'il est tel, fût-il le plus pauvre qui ait jamais mis l'ardillon de la boucle d'un ceinturon, il disposera de votre main, je le jure par saint Georges, par ma couronne ducal et par l'ordre que je porte!... Eh bien, messeigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les nobles présents, cette décision est, je pense, conforme aux règles de la chevalerie?

Les remontrances d'Isabelle se perdirent au milieu des acclamations universelles. La voix du vieux lord Crawford dominait toutes les autres, il regrettait que le poids des ans l'empêchât de disputer une aussi belle récompense.

Enchanté de l'approbation générale, le duc devint d'une humeur plus accommodante. C'était comme une rivière débordée qui reprend ses limites naturelles.

— Et nous, dit Crèvecœur, nous qui avons déjà des dames, devons-nous être simples spectateurs de cette noble lutte? Pour moi, je n'y consens pas; je me suis promis d'avoir affaire à cette brute de la Mark, malgré ses scies et ses défenses.

— Entre hardiment dans la lice! repartit le duc. Gagne la belle, Crèvecœur; et, puisque tu ne peux la garder pour toi, donne-la à qui tu voudras, à ton neveu le comte Étienne par exemple.

— Grand merci, monseigneur! Je ferai de mon mieux dans la bataille; et si j'ai le bonheur de triompher, Étienne essayera d'opposer son éloquence à celle de la mère abbesse.

— J'espère, dit Dunois, que la chevalerie de France n'est pas écartée de la lice.

Derniers instants du Maugrabin.

— A Dieu ne plaise! répondit le duc, ne fût-ce que pour le plaisir de vous voir déployer votre courage. Mais, quoique la dame Isabelle puisse sans inconvénient épouser un Français, il faudra que le comte de Croye fasse hommage à la Bourgogne.

— En ce cas, reprit Dunois, ma barre de bâtardise ne sera jamais surmontée de la couronne de comte de Croye, je veux vivre et mourir Français; mais, tout en renonçant aux fiefs, je combattrai pour la dame.

Le Balafré n'osa prendre la parole dans une aussi illustre assemblée; mais il se dit à lui-même: — Allons, Saunders Souplejaw, tiens ta promesse! tu as toujours dit que la fortune de notre maison dépendait d'un mariage, jamais tu n'as eu plus belle occasion de réaliser ta prophétie.

— Personne ne songe à moi, dit le Glorieux, et je suis sûr de l'emporter sur vous tous.

— En effet, mon judicieux ami, répartit Louis XI, quand il s'agit d'une femme le plus fon est toujours le premier en faveur.

Tandis que les princes et les nobles plaisaient ainsi sur le sort d'Isabelle, l'abbesse et la comtesse de Crèvecœur, après l'avoir emmenée, cherchaient vainement à la consoler. La première lui promettait que Notre-Dame regarderait de mauvais œil quiconque tenterait d'enlever à sainte Ursule une femme attirée vers l'autel par une véritable vocation. La comtesse de Crèvecœur employait des arguments plus mondains.

— Aucun vrai chevalier, disait-elle, après avoir réussi dans l'entreprise proposée, ne se prévaudrait de l'arrêt de Charles le Téméraire pour épouser une femme contre son gré. D'ailleurs l'heureux vainqueur pouvait trouver grâce à ses yeux, et l'obéissance se concilier avec ses inclinations.

Le cardinal de la Balue dans la cage de fer où il resta près de douze ans.

L'amour, comme le désespoir, se cramponnerait à un fétu de paille. Les insinuations de la dame de Crèvecœur ouvraient une perspective de salut bien vague et bien incertaine; cependant, quand la comtesse Isabelle y réfléchit, ses larmes coulèrent en moins grande abondance.

CHAPITRE XXXVI.

Devant Liège.

Au bout de quelques jours Louis reçut avec le sourire de la vengeance satisfaite la nouvelle que son ancien favori le cardinal la Balue gémissait dans une cage de fer où il ne pouvait ni se coucher ni se tenir debout, et où, soit dit en passant, il fut impitoyablement gardé plus de douze ans.

Les troupes royales que le duc avait demandées ne tardèrent pas à arriver. Elles n'étaient pas en force suffisante pour se mesurer avec l'armée bourguignonne; mais Louis vit avec plaisir qu'elles étaient capables de garantir sa personne d'un coup de main. Il espéra qu'il serait prochainement libre de reprendre son projet de mariage entre Jeanne et le duc d'Orléans; et quoique humilié de servir avec ses plus nobles pairs sous la bannière de son vassal contre le peuple dont il avait soutenu la cause, il ne se laissa point abattre.

— Nous prendrons notre revanche, dit-il à son fidèle Olivier. La chance peut faire faire une levée; mais c'est la patience et la sagesse qui gagnent enfin la partie.

Ce fut avec de pareils sentiments que, par un beau jour d'automne, le roi monta à cheval pour rejoindre l'armée bourguignonne qui commençait à marcher sur Liège. Peu lui importait d'avoir l'air d'être traîné à la suite d'un triomphateur, au lieu de se présenter en souverain indépendant escorté de ses gardes et de ses chevaliers.

La plupart des dames de distinction présentes à Péronne, parées de leurs plus somptueux atours, s'étaient placées sur les remparts

pour assister au départ de l'expédition. La comtesse de Crèvecœur y avait conduit Isabelle, qui l'avait suivie avec répugnance; mais Charles avait formellement exigé que celle qui devait être le prix du tournoi se montrât aux chevaliers qui allaient entrer en lice.

Au moment où la cavalcade sortait de dessous la voûte de la porte gothique on remarqua sur les pennons et sur les écus des devises fraîchement peintes, qui annonçaient l'intention de disputer la main de la comtesse. Ici était représenté un coursier lancé dans la carrière, là une flèche prête à partir. Tel chevalier portait un cœur saignant, emblème de sa passion; tel autre un crâne et une couronne de lauriers, pour indiquer qu'il avait résolu de vaincre ou de mourir. Quelques-unes des figures symboliques adoptées étaient si compliquées et si obscures qu'elles auraient défié la pénétration du plus ingénieux interprète.

Comme on le présume sans peine, les chevaliers firent caracolier leurs montures et déployèrent leurs grâces en selle quand ils défilèrent sous les yeux des dames et damoiselles qui les encourageaient en souriant et en agitant leurs mouchoirs et leurs voiles. La garde écossaise, choisie dans la fleur des Écossais, obtint tous les suffrages par l'élégance et l'éclat de son équipement.

Parmi les étrangers un seul se permit d'adresser à Isabelle un signe de reconnaissance, dont les plus nobles chevaliers s'étaient abstenus: c'était Quentin Durward, qui, en passant devant les dames, présenta à la comtesse la lettre d'Hameline au bout du fer de sa lance.

— Sur mon honneur, s'écria le comte de Crèvecœur, cet aventurier est par trop insolent.

— Ne le malmenez pas, dit Dunois; j'ai de bonnes raisons pour attester qu'il est brave, et il l'a prouvé en soutenant la cause de cette dame.

— Vous faites beaucoup de bruit pour rien, dit Isabelle rougissant de pudeur et même un peu de ressentiment. C'est un message de ma malheureuse tante; elle m'écrit sur un ton enjoué, quoique sa position doive être affreuse.

Quentin s'avance avec précaution sur le terrain qu'il avait déjà reconnu aux dernières lueurs du crépuscule.

— Voyons, dit Crèvecœur; écoutons ce que dit la femme du Sanglier.

La comtesse Isabelle lut la lettre. Sa tante, faisant contre fortune bon cœur, se consolait d'un mariage brusque et en dehors des convenances par le bonheur d'avoir épousé un des plus vaillants guerriers de l'époque, un homme qui venait de conquérir une principauté. Elle l'appelait son Guillaume; elle suppliait sa nièce de ne pas le juger sur des rapports inexacts, mais d'attendre qu'elle le connût personnellement. Peut-être avait-il des défauts; mais ils lui étaient communs avec des hommes qu'elle avait toujours vénéérés. Guillaume aimait un peu le vin; mais le sire Godefroid, grand-père de la comtesse, était aussi enclin à boire. Il était emporté, fougueux, comme l'avait

été Reinold, père d'Isabelle. S'il était bourru, il ressemblait en cela à presque tous les Allemands; s'il avait le caractère impérieux, n'était-ce pas le propre de tous les hommes de chercher à dominer?

Hameline développait longuement ce thème : « Croyez - moi, disait-elle en terminant, essayez, avec l'aide d'Hayraddin, de fuir les États du tyran de Bourgogne, venez à la cour de votre cher parent de Liège; nous avons toutes deux des droits sur le comté, nous réglerons nos légers différends en vous mariant au comte Ebersson. Il est un peu plus jeune que vous; mais, comme vous vous en apercevrez, — peut-être le savait-elle par expérience, — les inconvénients de cette différence d'âge sont faciles à supporter. »

Ici la comtesse Isabelle s'arrêta, interrompue à la fois par l'abbesse et le comte de Crèveœur.

— Assez, ma fille, dit l'abbesse d'un ton revêche, c'est consacrer trop de temps à des vanités mondaines.

— Que le diable t'emporte, vieille sorcière! s'écria le comte : ta lettre a pour moi l'odeur du fromage grillé dans une ratière!

La comtesse de Crèveœur reprocha gravement à son époux ces paroles injurieuses.

— Dame Hameline, dit-elle, peut avoir été abusée par les attentions de Guillaume.

— Lui avoir des attentions pour quelqu'un! reprit le comte : il est incapable d'une telle dissimulation. On trouverait plus de courtoisie dans un véritable sanglier, et il serait aussi impossible de le rendre poli que d'étendre une feuille d'or sur une vieille potence de fer. Non, malgré sa sottise, elle n'est pas assez folle pour s'amouracher de l'animal qui en a fait sa proie. Mais, vous autres femmes, vous vous ressembliez toutes, vous vous laissez prendre à de belles paroles, et j'ose dire que ma jolie cousine brille d'envie de rejoindre sa tante dans son Eden et d'épouser le marcsassin.

— Loin d'être capable d'une pareille folie, dit Isabelle, je désire d'autant plus le châtiement des assassins de l'évêque, qu'il délivrera ma tante des mains d'un scélérat.

— Voilà des paroles dignes d'une dame de Croye! s'écria le comte.

Et il ne fut plus question de la lettre. En la lisant à ses amis, il faut remarquer qu'Isabelle avait omis un *post-scriptum* par lequel la comtesse Hameline lui rendait compte de ses occupations. « Je travaillais, dit-elle, à une cotte d'armes portant les armoiries de la Marek écartelées de celles de Croye, mais j'ai quitté cet ouvrage; par des raisons politiques, mon Guillaume a résolu de faire endosser ses armes à un autre dans le prochain combat, et de prendre lui-même le blason des ducs d'Orléans avec la barre de bâtardise, en d'autres termes celui de Dunois. »

À la lettre était joint un billet d'une autre main, mais la comtesse ne jugea pas à propos de le communiquer à ses amis; il ne contenait que ces mots :

« Si vous n'entendez pas bientôt parler de moi par la trompette de la renommée, concluez-en que je suis mort mais avec honneur. »

Une idée qu'Isabelle avait repoussée jusqu'alors comme d'une réalisation impossible s'offrit à elle avec une nouvelle force. L'esprit d'une femme manque rarement de moyens pour accomplir ses volontés. Elle s'y prit de telle sorte qu'avant que les troupes fussent en pleine marche, Quentin reçut d'une main inconnue la lettre de dame Hameline. Trois croix étaient tracées en marge du *post-scriptum*, et précédaient les lignes suivantes :

« Celui qui n'a pas craint d'affronter les armes d'Orléans quand elles couvraient la poitrine de leur légitime possesseur, ne peut les redouter quand elles seront portées par un tyran et un meurtrier. »

Le jeune Écossais baisa mille et mille fois ce billet; il le pressa contre son cœur, car il connaissait maintenant la route au bout de laquelle l'honneur et l'amour lui réservaient une récompense. Il savait comment il distinguerait celui dont la mort seule pouvait donner la vie à ses espérances; maître d'un secret inconnu à tous, il résolut prudemment de le renfermer dans son sein.

Toutefois Durward crut nécessaire de ne pas garder pour lui les renseignements qu'il tenait du bohémien. La sortie que méditait Guillaume de la Marek, si elle n'était habilement prévenue, exposait les assiégeants à une défaite terrible, tant il était difficile, dans ces temps de luttes irrégulières, de se remettre des suites d'une surprise nocturne. Après de mûres réflexions, il prit le parti de ne révéler le stratagème conçu par Guillaume qu'en personne et aux deux princes réunis. En instruisant le roi seul d'un projet si bien combiné, il craignait d'exposer à une trop forte tentation la probité ébranlée du monarque et de lui inspirer la pensée d'appuyer la sortie au lieu de la repousser. Il prit donc le parti d'épier l'occasion où Louis et Charles se trouveraient ensemble pour leur révéler son secret; mais elle pouvait tarder à se présenter, car ils éprouvaient dans la société l'un de l'autre une contrainte qui rendait leurs réunions assez rares.

Cependant la marche continuait, et les confédérés entrèrent bientôt sur le territoire de Liège. Là, sous prétexte de venger la mort de l'évêque, les gens d'armes bourguignons, ou du moins ceux qu'on avait surnommés les écorcheurs, justifiaient ce titre en maltraitant les habitants. Leurs déprédations compromirent la cause de Charles; des paysans qui s'étaient proposé de rester neutres prirent les armes pour se défendre; ils harcelèrent les flancs de l'armée, enveloppèrent des

détachements; et se repliant enfin sur la ville, ils allèrent accroître le nombre et l'énergie de ceux qui avaient résolu de la défendre.

Les Français, en petit nombre, et choisis parmi les meilleurs guerriers du pays, se conformèrent aux ordres du roi en se maintenant sous leurs drapeaux respectifs, et en observant la plus stricte discipline : ce contraste excita les soupçons de Charles; il lui semblait que les soldats de Louis se comportaient en amis des Liégeois plutôt qu'en alliés des Bourguignons.

Enfin, sans avoir rencontré d'opposition sérieuse, l'armée arriva dans la riche vallée de la Meuse, devant la grande et populeuse ville de Liège. Elle trouva le château de Schonwaldt complètement rasé. Guillaume de la Marek, qui avait des talents militaires, avait concentré toutes ses forces dans la place, et résolu d'éviter de se mesurer en bataille rangée contre la chevalerie de France et de Bourgogne.

Les assiégeants reconnurent bientôt par expérience le danger que l'on court en attaquant une grande ville dont les habitants veulent se défendre en désespérés. Quand l'avant-garde bourguignonne vit le délabrement des murailles et la largeur des anciennes brèches, elle crut qu'elle n'avait plus qu'à entrer tranquillement dans Liège. La tête s'engagea dans un des faubourgs en criant : — Tue! tue! tout est à nous! vengeons Louis de Bourbon! Mais pendant que les pillards couraient en désordre dans les rues étroites, un corps de bourguignons considérable sortit brusquement de la ville, fondit sur eux, et en fit un grand carnage. De la Marek profita même des brèches qui permettaient aux assiégés de sortir sur différents points; il attaqua l'avant-garde bourguignonne de front, en flanc et à l'arrière. Et les agresseurs étourdis par la résistance furieuse et multiple qu'ils rencontraient, battirent confusément en retraite. Les ténèbres naissantes augmentèrent le désordre.

Quand le duc apprit cette nouvelle, il fut saisi d'une colère que redoubla l'offre du roi Louis d'envoyer les Français dans les faubourgs à la rescousse de l'avant-garde bourguignonne. Il refusa nettement; et il allait se mettre à la tête des gardes wallons, lorsque d'Hymercourt et Crèveœur le supplièrent de leur laisser le soin de dégager leurs compagnons. Ces deux célèbres capitaines se dirigèrent vers le théâtre de l'action par deux routes différentes, mais de manière à se prêter un mutuel secours : ils réussirent à repousser les Liégeois et à rallier l'avant-garde, qui n'avait pas perdu moins de huit cents hommes dont une centaine étaient des hommes d'armes. Les prisonniers étaient peu nombreux comparativement, d'Hymercourt en délivra la plus grande partie; puis il procéda à l'occupation du faubourg en établissant des postes en face de la ville, dont il était séparé par une esplanade large d'environ douze cents pieds. Pour faciliter la défense, on avait abattu tous les édifices qui s'élevaient sur cet espace; le sol étant rocailleux de ce côté, on n'avait pu creuser de fossé entre le faubourg et la ville. Dans la muraille s'ouvraient une porte et trois brèches ouvertes après la bataille de Saint-Tron, qui avaient été barricadées à la hâte avec des madriers. D'Hymercourt fit pointer deux couleuvrines sur la porte et en mit deux autres en batterie devant la brèche principale, pour prévenir toute tentative de sortie. Il retourna ensuite au camp, qu'il trouva dans un grand désordre.

En effet, le centre et l'arrière-garde de l'armée avaient continué leur marche pendant que l'avant-garde dispersée battait en retraite. Il s'en était suivi une collision désastreuse, qu'avait augmentée l'absence d'Hymercourt, qui remplissait les fonctions de maréchal de camp, ou, comme nous le dirions aujourd'hui, de chef d'état-major général. Pour comble de malheur, la nuit était aussi noire que la gueule d'un loup, il tombait une pluie abondante, et le sol sur lequel les assiégeants devaient prendre position était fangeux et coupé par des canaux. On se formerait à peine une idée du désordre qui régnait dans l'armée bourguignonne : les chefs étaient séparés de leurs soldats; les soldats cherchaient en vain leur drapeau. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier, ne s'occupaient que de trouver individuellement un gîte. Les blessés et les hommes accablés de fatigue qui revenaient du combat imploraient inutilement des secours; tandis que ceux qui ignoraient le désastre se pressaient en avant pour participer au pillage, qu'ils croyaient déjà commencé.

Quand d'Hymercourt revint du faubourg, il eut à accomplir une tâche excessivement difficile, et à soutenir de plus les reproches de son maître, qui refusa d'alléguer pour excuse l'œuvre importante à laquelle le brave capitaine s'était employé.

— Monseigneur, dit enfin celui-ci incapable de supporter plus longtemps d'injustes accusations, je me suis rendu aux faubourgs par vos ordres, laissant le principal corps d'armée sous la direction de Votre Grâce; à mon retour je trouve nos rangs tellement bouleversés, que les premiers sont confondus avec l'arrière-garde...

— Nous sommes comme un baril de harengs, dit le Glorieux, et cette comparaison convient merveilleusement à une armée flamande.

La plaisanterie du fou excita l'hilarité du duc, et empêcha peut-être toute discussion ultérieure avec d'Hymercourt.

À force de recherches on découvrit une *lust-haus* ou maison de plaisance appartenant à quelque riche habitant de Liège, et qui pouvait servir au logement de Charles le Téméraire et de ses principaux serviteurs. Crèveœur et d'Hymercourt établirent dans les environs

une garde de quarante hommes d'armes, qui démolirent les dépendances et en employèrent le bois à entretenir de grands feux.

Entre cette maison de plaisance et le faubourg, était une autre habitation à laquelle attenaient une cour, un jardin et quelques enclos. Ce fut là que le roi de France établit son quartier général. Il installa une partie de sa garde écossaise dans la cour, où des hangars la mettaient à l'abri de l'intempérie des saisons; le reste campa dans le jardin. Les autres hommes d'armes français furent logés dans les principaux bâtiments, et, dans la prévision d'une attaque, on établit des postes avancés. Louis XI n'avait pas la prétention d'être guerrier; mais il avait toujours soin de mettre à profit les talents des hommes les plus habiles du métier, et d'accorder exclusivement sa confiance à ceux qui la méritaient. En outre, il avait une indifférence naturelle pour le danger et savait parer aux circonstances imprévues.

Pour établir des communications faciles entre les divers détachements, on abattit des murs, on combla des fossés, on fit des ouvertures aux haies. Ce travail fut dirigé par Dunois et Crawford assistés de plusieurs vieux soldats parmi lesquels le Balafre se signala par son zèle.

Après s'être assuré d'un asile, le roi jugea convenable de se rendre sans cérémonie au quartier général de Charles le Téméraire pour lui demander quelle coopération l'on attendait de lui. Son apparition décida les Bourguignons à tenir un conseil de guerre auquel il ne songeait pas. Ce fut alors que Durward sollicita instamment l'honneur d'être admis auprès des princes, en disant qu'il avait quelque chose de très-important à leur communiquer. Il fut reçu non sans peine, et, au grand étonnement de Louis, il exposa avec autant de calme que de clarté le projet qu'avait conçu Guillaume de la Mark de faire une sortie avec les costumes et les bannières des Français. Louis aurait mieux aimé sans doute apprendre ces nouvelles en particulier; mais comme elles avaient été révélées publiquement en présence du duc de Bourgogne, il se contenta de dire : — Vrai ou faux, ce rapport mérite réflexion.

— Je ne suis pas de cet avis, répondit avec insouciance Charles le Téméraire. Si de pareils projets avaient quelque fondement, ils ne nous seraient pas communiqués par un archer de la garde écossaise.

— Quoi qu'il en soit, reprit Louis XI, j'ai une prière à vous faire, à vous, mon beau cousin, et à vos capitaines. Si une attaque est tentée dans les conditions indiquées par ce jeune homme, il importe d'en prévenir les conséquences fâcheuses. J'ordonnerai à mes gens de porter des écharpes blanches sur leurs armures... Occupez-vous-en, Dunois! Bien entendu que cet ordre ne sera exécuté qu'avec l'assentiment de notre frère.

— Je ne m'y oppose nullement, répondit le duc, si les chevaliers français veulent courir le risque de recevoir à l'avenir le sobriquet de chevaliers de la manche de chemise.

— Ce serait un titre convenable, dit le Glorieux, puisqu'une femme doit être la récompense du plus vaillant.

— Bien dit, sire de la Sagesse!... Mon cousin de Bourgogne, je vais m'armer, et vous souhaite le bonsoir... A propos, qu'arrivera-t-il si je gagne moi-même la comtesse?

— Alors, répondit le duc d'une voix altérée, il faudra que Votre Majesté devienne un vrai Flamand.

— Je ne saurais l'être davantage, dit Louis du ton de la plus entière confiance. Seulement, mon cher cousin, je voudrais vous en convaincre.

Le duc ne répondit qu'en souhaitant le bonsoir au roi. Ses accents ressemblaient aux hennissements d'un cheval ombrageux, qui se refuse aux caresses du cavalier quand celui-ci essaye de l'apaiser avant de se mettre en selle.

— Je pourrais lui pardonner sa duplicité, dit le duc à Crève-cœur; mais je ne puis souffrir qu'il me croie assez bête pour être dupe de ses protestations.

Louis, rentré dans son logement, faisait aussi des confidences.

— En vérité, dit-il à Olivier le Dain, cet Ecossais est un tel mélange de finesse et de simplicité, que c'est une énigme pour moi. Pâques-Dieu! n'est-ce pas une folie impardonnable que de divulguer le plan de l'honnête Guillaume devant tous les Bourguignons, au lieu de me le glisser à l'oreille pour me laisser le choix du blâme ou de l'approbation?

— Sire, répondit Olivier, il vaut mieux que la chose se soit ainsi passée; un grand nombre de vos serviteurs se feraient un scrupule d'attaquer les Bourguignons à l'improviste, ou de se rallier à de la Mark.

— Tu as raison, Olivier; il y a de tels fous dans le monde, et nous n'avons pas le temps de guérir leurs scrupules avec une petite dose d'intérêt personnel. Pour cette nuit du moins, il faut nous montrer sincères amis de la Bourgogne; un temps viendra où nous aurons moins mauvais jeu. Va dire à nos gens de ne point se désarmer, et de charger, s'il le faut, ceux qui crieront France et Saint-Denis! comme s'ils criaient Enfer et Satan! Je me coucherai moi-même tout habillé. Que Crawford place Quentin Durward à l'extrême limite de notre ligne de sentinelles, auprès des remparts. Qu'il profite le premier de la sortie qu'il nous a annoncée; s'il a la chance d'en réchapper, tant mieux pour lui. Veille avec soin sur Galeotti Martivalle

et retiens-le à l'arrière, dans un endroit où il ne coure aucun danger. C'est un homme aventureux, qui voudrait être à la fois philosophe et guerrier. Ne le perds point de vue, Olivier, et bonsoir, que Notre-Dame de Cléry et saint Martin de Tours me protègent pendant mon sommeil!

CHAPITRE XXXVII.

La Sortie.

Un silence de mort régna bientôt dans la grande armée qui campait devant Liège. Pendant longtemps, les cris des soldats qui s'appelaient et tentaient de rejoindre leurs bannières respectives retentirent comme les aboiements de chiens égarés à la recherche de leurs maîtres. Mais enfin, accablés par les fatigues de la journée, les hommes d'armes dispersés se groupèrent sous les premiers abris qu'ils purent trouver; les plus las, sans se donner la peine de chercher un meilleur asile, s'appuyèrent contre des murs ou des haies pour y attendre le retour de l'aurore que quelques-uns d'entre eux ne devaient jamais revoir.

Le sommeil s'empara de tous, à l'exception de ceux qui gardaient en petit nombre les résidences du roi et du duc. L'excès de la lassitude fit oublier les dangers et même les illusions que la perspective d'une belle et noble récompense avait inspirées à la plupart des jeunes gentilshommes.

Quentin Durward ne dormit pas.

Et comment se fût-il livré au repos? La connaissance exclusive du déguisement de la Mark; la manière dont ce renseignement lui avait été communiqué; l'heureux présage qu'il lui était permis de tirer d'une marque aussi peu équivoque de bienveillance; la certitude de toucher à une crise périlleuse, mais d'où il pouvait sortir triomphant; tant de sentiments divers écartaient le sommeil de ses yeux, et donnaient à ses nerfs une vigueur qui défilait la fatigue.

Posté, par l'ordre exprès du roi, sur l'extrême limite du quartier général des Français, à la droite du faubourg, il essayait de sonder du regard la ville enveloppée d'une masse sombre, et d'entendre les sons qui pouvaient lui révéler les moindres mouvements des assiégés; mais les grosses horloges de Liège avaient successivement sonné trois heures après minuit, et tout restait silencieux comme la tombe.

Enfin, au moment où Quentin pensait que l'attaque était différée jusqu'au point du jour, et qu'il pourrait mieux distinguer la barre sur les fleurs de lis d'Orléans, il entendit dans la ville un bourdonnement pareil à celui des abeilles qui s'assemblent pour défendre leur ruche. Il écouta; le bruit continua, mais si vague et si indécis, que ce pouvait être le murmure du vent entre les branches d'un bosquet voisin, ou le clapotement d'un ruisseau grossi par les dernières pluies qui se jetaient dans les eaux lentes de la Meuse avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire. Ces considérations empêchèrent Quentin de donner l'alarme; il craignait de faire une démarche imprudente et hâtive, qui aurait été punie comme une faute grave. Mais lorsque le bruit se rapprocha, il crut de son devoir de battre en retraite, et d'appeler son oncle, qui commandait le petit corps d'archers destiné à le soutenir. Tous furent sur pied en un clin d'œil, ayant à leur tête lord Crawford, et s'éloignèrent en silence, afin de n'être pas aperçus à la clarté du feu qu'ils avaient allumé. Le bruit qui se faisait entendre de leur côté semblait avoir cessé brusquement, mais on distinguait dans le lointain celui des pas d'un détachement qui se dirigeait vers le faubourg.

— Ces paresseux de Bourguignons sont endormis à leur poste, dit Crawford, courez au faubourg, Cunningham, et réveillez ce troupeau de bœufs.

— Songez aussi à l'arrière-garde, dit Durward; si je me connais en pas humains, une troupe nombreuse s'avance entre nous et le faubourg.

— Tu as raison, mon brave Quentin, reprit Crawford, et ta jeunesse ne ferait pas supposer tant de sagacité. Deux corps marchent contre nous, et le premier s'est arrêté pour attendre le second. Je voudrais bien avoir une idée exacte de leur position.

— Je vais m'en assurer, dit Quentin, et je tâcherai de revenir vous donner des nouvelles.

— Va, mon enfant! tu as des oreilles fines, des yeux perçants, de la bonne volonté; mais prends bien garde à toi! je ne voudrais pas te perdre pour un trésor!

Quentin avait allumé la mèche de son arquebuse. Il s'avance avec précaution sur le terrain qu'il avait déjà reconnu aux dernières heures du crépuscule, et aperçut bientôt une troupe nombreuse qui défilait rapidement entre le quartier général du roi et les faubourgs. Elle était précédée d'éclaireurs qui se parlaient à voix basse comme pour se consulter. Quelques-uns de ces enfants perdus arrivèrent si près de la sentinelle avancée, qu'ils n'en étaient séparés que par deux longueurs de pique.

— Qui vive? s'écria Quentin jugeant qu'il lui était impossible de se retirer sans être découvert.

— Vive Liège! lui répondit-on; et l'on ajouta en manière de correction : — C'est-à-dire vive la France!

Quentin fit feu, un homme tomba en poussant un cri de douleur; et l'archer devint le but d'une décharge irrégulière, dont les explosions, en se propageant le long de la colonne, prouvèrent qu'elle était très-nombreuse.

Il se hâta de rejoindre ses compagnons.

— C'est à merveille! lui dit lord Crawford... A présent, mes braves, rentrez dans la cour; nous avons à faire à trop forte partie pour combattre en rase campagne.

Les archers obéirent, et trouvèrent dans la cour le roi Louis prêt à monter à cheval.

— Où allez-vous, sire? demanda lord Crawford; vous êtes ici plus en sûreté que partout ailleurs.

— Peu m'importe, répondit le roi; il faut que je voie le duc Charles: s'il n'est pas convaincu de notre bonne foi dans ce moment critique, nous aurons à dos les Liégeois et les Bourguignons.

A ces mots, il donna à Dunois le commandement des troupes françaises en dehors de la maison et enjoignit à Crawford d'en défendre l'intérieur avec la garde écossaise. Il fit avancer deux piquiers et deux fauconneaux et recommanda au capitaine de ne pas bouger de place, même quand il remporterait des avantages. Puis il partit avec une faible escorte pour le quartier général des Bourguignons.

Si ces dispositions purent être prises, ce fut grâce au coup d'arche-buse qu'avait tiré Quentin. Si la maison avait été assaillie à l'improviste, elle aurait probablement été emportée d'assaut; mais la colonne qui devait l'attaquer avait pour guide le propriétaire même de cette maison, et c'était lui que Durward avait tué.

Le jeune archer faisait partie de l'escorte de Louis. Ils trouvèrent le duc dans une exaspération qui l'empêchait de remplir ses devoirs de général. Il était pourtant indispensable de prendre un parti: un combat acharné s'était engagé dans le faubourg, à gauche de l'armée bourguignonne; au centre, le quartier général français était attaqué avec fureur et vaillamment défendu; à la droite, une troisième colonne de Liégeois, plus considérable que les autres, était sortie par une brèche plus éloignée et était arrivée sur l'ennemi à travers des taillis, des vignobles et des sentiers connus seulement des habitants. Elle criait à la fois: — Vive la France! Liège! Mont-joie Saint-Denis! Sanglier rouge! Les Bourguignons inquiets, et craignant une trahison de la part de leurs alliés, résistaient avec mollesse. Le duc écumait, jurait, maudissait son seigneur suzerain, et faisant allusion aux écharpes que portaient les soldats de Louis il criait aux siens de faire feu sur tous les Français noirs ou blancs.

La confiance renaquit quand on vit arriver le roi accompagné seulement du Balafre, de Quentin, et d'une demi-douzaine d'archers. Crève-cœur, d'Hymercourt, et autres illustres chefs bourguignons volèrent au combat. Tandis que les uns ralliaient des troupes plus éloignées, auxquelles la panique s'était communiquée, d'autres intervenaient au milieu du tumulte et rétablissaient la discipline. Le duc était au premier rang, criant et frappant comme un simple homme d'armes, pendant que ses capitaines organisaient un ordre de bataille et déconcertaient les assaillants en employant l'artillerie. De son côté, Louis montrait le calme, la présence d'esprit et la sagacité d'un chef habile; il ne cherchait pas le danger, mais il ne l'évitait pas non plus, et les Bourguignons eux-mêmes, pleins d'admiration pour lui, l'écoutaient avec déférence.

La mêlée devint horrible. A gauche du faubourg, un incendie se déclara; ce qui n'empêcha pas les ruines fumantes d'être vivement disputées. Au centre, les troupes françaises, quoique cernées de toutes parts, firent un feu si nourri, que leur quartier était environné de flammes comme d'une couronne de martyr. A la gauche, des renforts arrivaient à chaque instant de la ville, ou des derrières de l'armée bourguignonne, et pendant trois mortelles heures le combat se soutint avec des chances diverses.

Enfin on vit poindre l'aurore si impatiemment attendue par les assiégés. Leurs adversaires semblaient alors plier à la droite et au centre, et le canon retentissait du côté du quartier général français.

— Les fauconneaux sont arrivés, dit le roi à Quentin et au Balafre; que la sainte Vierge en soit bénie! Allez trouver Dunois et commandez-lui de s'approcher des remparts avec tous nos hommes d'armes, en réservant un détachement pour la défense de la maison. Qu'il se place entre le gros des Liégeois et la ville, de manière à intercepter les renforts qu'ils reçoivent sans cesse.

L'oncle et le neveu mirent leurs chevaux au galop, et s'acquittèrent de leur mission. Dunois et Crawford, las de rester sur la défensive, quittèrent avec joie leur petite citadelle. A la tête d'environ deux cents gentilshommes français et de leurs écuyers ils traversèrent le champ de bataille couvert de blessés, et prirent en flanc la troupe qui avait attaqué si vigoureusement l'aile droite des Bourguignons. Les clartés toujours croissantes du jour leur firent voir que de nouveaux détachements sortaient à chaque instant de la ville pour continuer le combat ou protéger la retraite des forces déjà engagées.

— Par le ciel! dit le vieux Crawford à Dunois, si je n'étais sûr que tu chevauches à mes côtés, je croirais te voir là-bas, au milieu de ces bourgeois et de ces bandits. Seulement le Dunois que j'aperçois à la tête des ennemis a plus d'embonpoint.

— En effet, dit Dunois, voilà un coquin qui porte mes armoiries sur son écusson, et que je vais punir de son insolence.

— De grâce, monseigneur, s'écria Quentin, laissez-moi le soin de vous venger!

— A toi, jeune homme? La requête est vraiment modeste! Non, non, point de substitution en pareil cas!

Puis, se retournant sur sa selle, il cria à ceux qui le suivaient: — Gentilshommes de France, la lance en arrêt! que les rayons du soleil levant éclairent la défaite de ces pourceaux de Liège ou des Ardennes, qui prennent nos armoiries pour se déguiser.

— Dunois! Dunois! répondirent les hommes d'armes; longue vie au bâtard d'Orléans! Orléans à la rescousse!

Ils chargèrent à fond de train; mais l'ennemi les attendit de pied ferme. Le corps qu'ils attaquaient se composait entièrement d'infanterie, à l'exception de quelques officiers montés; le premier rang mit la lance au pied et le genou en terre; le second se courba, et le troisième resta debout, présentant la pointe de ses armes par-dessus la tête des deux autres.

C'était un mode de défense analogue à celui d'un hérisson.

Peu d'hommes parvinrent à franchir cette muraille de fer, mais de ce nombre fut Dunois, qui domant de l'épéon à son cheval, et faisant faire au noble animal un saut de douze pieds, tomba au milieu de la phalange, et s'efforça d'atteindre l'objet de son animosité. Quelle fut sa surprise en s'apercevant que Durward Pavait suivi! l'ardeur de la jeunesse, l'intrépidité, la résolution de vaincre ou de mourir, avaient mis une seconde fois le jeune homme au niveau du meilleur chevalier de l'Europe, car Dunois passait pour tel à juste titre.

Leurs lances furent bientôt brisées, et ils tirèrent leurs longues et pesantes épées. Bardés d'acier, montés sur des coursiers caparçonnés de même, ils redoutaient peu les coups des lansquenets, qui paraient au contraire difficilement les leurs. Ils rivalisaient d'efforts pour arriver jusqu'au faux Dunois, dont la conduite était celle d'un chef de courage et d'expérience, quand le vrai Dunois remarqua d'un autre côté un homme qui portait la hure et les défenses, symbole ordinaire de Guillaume de la Marck.

— Ami, cria-t-il à Quentin, tu es digne de venger le blason d'Orléans! je te laisse ce soin. Balafre, soutiens ton neveu! mais que personne n'accompagne Dunois à la chasse au sanglier.

On devine sans peine que Quentin Durward accepta avec joie cette division de travail. Chacun d'eux poursuivait son but déterminé, ayant derrière lui les hommes d'armes qui pouvaient s'y maintenir.

En ce moment, la colonne que Guillaume venait secourir quand il avait été arrêté par la charge de Dunois avait perdu tous les avantages qu'elle avait remportés pendant la nuit. Au retour du soleil, les Bourguignons avaient déployé les qualités qui résultent d'une discipline supérieure; les Liégeois avaient fait un mouvement rétrograde, et le corps principal s'était replié sur celui qui était aux prises avec les hommes d'armes français. La retraite devint une déroute; les fuyards et les vainqueurs confondus, pêle-mêle, roulèrent ensemble vers les remparts, et ce torrent humain finit par se déverser dans la vaste brèche par laquelle s'était effectuée la sortie.

Quentin faisait des efforts inouïs pour rejoindre son antagoniste, qu'il n'avait point perdu de vue, et qui, soutenu de l'élite des lansquenets, essayait de rétablir le combat par ses exhortations et par son exemple. Le Balafre et plusieurs autres archers s'étaient attachés à leur jeune camarade, et s'émerveillaient du courage extraordinaire qu'il montrait.

Sur la limite de la brèche, Guillaume de la Marck, car c'était lui-même, parvint à faire halte, et barra le passage aux assiégés. Il avait à la main une masse de fer sous laquelle tout tombait, et il était tellement couvert de sang, qu'il était presque impossible de distinguer sur son écu les armoiries dont l'aspect avait irrité Dunois. La position avantageuse qu'il avait prise sur la brèche, et la manière terrible dont il maniait sa masse d'armes, écartèrent la plupart des assaillants, qui cherchèrent ailleurs des points d'attaque moins vigoureusement défendus.

Quentin eut donc la facilité de l'approcher; et sachant mieux que tous combien il importait de terrasser ce formidable adversaire, il mit pied à terre au bas de la brèche. Laisant errer à l'aventure le beau destrier que lui avait donné le duc d'Orléans, il gravit les ruines des murailles pour aller croiser le fer avec le Sanglier des Ardennes. Ce dernier, comme s'il eût deviné l'intention, se tourna vers Durward, la masse levée, et ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque des cris de triomphe et de désespoir annoncèrent que les assaillants entraient dans la ville par un autre côté, à l'arrière de ceux qui défendaient la brèche.

A ces bruits sinistres, de la Marck, appelant au son de la voix et du cor les soldats les plus dévoués à sa fortune, abandonna la brèche pour battre en retraite vers la partie de la ville d'où il pouvait gagner l'autre rive de la Meuse. Ceux qui l'accompagnaient, hommes soumis à une discipline sévère, ne rompirent point leurs rangs dans cette heure de désespoir. N'ayant jamais accordé de quartier, et résolus à ne pas en demander, ils s'avancèrent d'un pas ferme sur une ligne qui occupait toute la largeur de la rue. Par intervalles ils se retournaient pour tenir en échec ceux qui les poursuivaient, et dont

la plupart commençaient à chercher une occupation moins dangereuse en forçant les maisons pour piller.

Le déguisement que portait la Marek le dérobait à la poursuite des compétiteurs, qui faisaient reposer sur sa tête leurs espérances de gloire et de grandeur; et il est vraisemblable qu'il aurait accompli son évasion sans la poursuite acharnée de Quentin, du Balafre et de leurs camarades. A chaque halte des lansquenets, un combat furieux s'engageait entre eux et les archers. Dans toutes les mêlées, Quentin cherchait la Marek; mais celui-ci, dont le but était d'assurer sa retraite, évitait toutes les tentatives du jeune Écossais pour l'amener à un combat singulier.

Un tumulte épouvantable régnait de toutes parts. Les lamentations des femmes, les cris des habitants, livrés aux insultes d'une soldatesque effrénée, se mêlaient aux bruits du combat. La voix de la misère et du désespoir rivalisait de force avec celle de la violence et de la fureur.

La Marek, fuyant la ville saccagée, venait de passer devant la porte d'une petite chapelle en réputation parmi les dévots, quand les cris de France! Bourgogne! Bourgogne! lui apprirent qu'une partie des assiégeants occupait l'autre bout de la rue et lui coupait la retraite.

— Conrad, dit-il, prenez avec vous tous nos hommes, chargez ces marauds, et dispersez-les si vous pouvez. Pour moi, tout est fini: le Sanglier est aux abois; mais il lui reste encore assez de force pour se faire précéder en enfer par quelques-uns de ces misérables Écossais...

Le lieutenant obéit, rassembla les débris de sa troupe, et courut à la rencontre des Bourguignons pour se frayer un passage à travers leurs rangs. Six hommes d'armes de Guillaume voulurent partager le sort de leur maître et faire face aux archers, qui n'étaient guère plus nombreux.

— Sanglier! Sanglier! s'écria le brigand intrépide en brandissant sa masse. Holà! gentilshommes Écossais, qui veut frapper le Sanglier des Ardennes? qui veut gagner une couronne de comte? Vous semblez en avoir envie, jeune homme; mais il faut la conquérir avant de la porter.

Quentin n'entendit qu'à moitié ces paroles, qui se perdirent sous la visière du heaume; mais il en comprit le sens, et invita son oncle et ses camarades à se tenir en arrière s'ils étaient gentilshommes.

De la Marek s'élança sur lui comme un tigre, de manière à frapper au moment où ses pieds toucheraient le sol; mais Durward avait le coup d'œil sûr et l'allure légère. Il fit un saut de côté, et évita le coup de masse qui aurait pu lui être fatal.

Ils se prirent corps à corps comme le loup et le dogue. Les deux partis demeurèrent spectateurs de cette lutte, car le Balafre ne cessait de crier: — Franc jeu! franc jeu! Je parierais pour mon neveu, quand même il aurait à combattre un ennemi aussi fort que Wallace.

L'attente du guerrier expérimenté ne fut pas déçue. Les coups du bandit, réduits au désespoir, tombaient comme le marteau sur l'enclume; pourtant le jeune archer, prompt dans ses mouvements et habile en escrime, esquivaient l'arme formidable, et ripostait avec moins de bruit, mais plus sûrement. Il réitéra ses bottes avec tant de succès, que la force de son adversaire finit par s'épuiser. Le Sanglier des Ardennes perdait du sang en abondance; une mare rougeâtre se formait à ses pieds. Cependant sa colère et son courage ne l'abandonnaient point, et la victoire était encore douteuse, lorsqu'une voix de femme fit entendre ces mots:

— A l'aide, à l'aide, messire Quentin Durward! secourez-moi, au nom de la sainte Vierge!

Il tourna la tête et reconnut Gertrude Pavillon, dont la mantille était déchirée, et qu'un soldat français entraînait loin de la chapelle, où elle s'était réfugiée avec quelques-unes de ses compagnes.

— Attendez-moi un moment, dit Quentin à de la Marek. Et il courut délivrer sa bienfaitrice d'un danger imminent.

— Je n'attends personne, répondit Guillaume en faisant tournoyer sa masse d'armes. Et il battit en retraite, enchanté d'être délivré d'un aussi formidable agresseur.

— Vous m'attendrez pourtant, avec votre permission, dit le Balafre, je veux achever ce que mon neveu a commencé.

En disant ces mots, il attaqua Guillaume avec son épée à deux mains.

Cependant Quentin s'aperçut qu'il n'était pas facile d'assurer le salut de Gertrude. Son ravisseur, soutenu par ses camarades, refusait d'abandonner sa proie. Pour l'y forcer, Durward fut obligé de réclamer le concours de quelques-uns de ses compatriotes. Pendant ce temps, il vit s'évanouir la chance de bonheur et d'élévation que la fortune avait mise à sa portée. Quand il eut enfin délivré Gertrude, tous deux étaient seuls dans la rue. Insensible à la détresse de sa compagne, il allait s'élançer à la poursuite du Sanglier des Ardennes avec l'impétuosité d'un limier, quand elle s'attacha à lui en criant: — Au nom de votre mère, ne me quittez pas! Ramenez-moi chez mon père, sous le toit qui vous a servi d'asile à vous et à la comtesse! Pour l'amour d'Isabelle de Croye, ne m'abandonnez pas!

Il était impossible de résister à ce malencontreux appel. Il fallait

renoncer, non sans une inexprimable douleur, à toutes les espérances qui avaient soutenu Quentin Durward pendant cette journée de carnage, et dont il avait entrevu la réalisation. Comme un génie qui obéit involontairement à un talisman d'une puissance supérieure, il accompagna Gertrude jusqu'à la maison de son père, et arriva à propos pour protéger le syndic et ses biens de la fureur des pillards.

Cependant le roi de France et le duc de Bourgogne entraient à cheval dans la ville par une des brèches. Tous deux étaient armés de pied en cap; mais Charles, couvert de sang depuis le cimier jusqu'aux éperons, poussa son coursier à travers les décombres. Louis, au contraire, gravit la brèche du pas majestueux d'un homme qui marche à la tête d'une procession. Les princes expédièrent des ordres pour arrêter le sac de la ville et pour rassembler les troupes dispersées. Ils s'acheminèrent ensuite vers l'église de Saint-Lambert, afin de protéger les citoyens notables qui s'y étaient réfugiés, et de tenir conseil après avoir entendu la grand'messe.

Occupé comme les autres officiers à rallier ses soldats épars, lord Crawford rencontra le Balafre au coin d'une des rues qui aboutissaient à la Meuse. Avec l'indifférence d'un chasseur qui porte une carnassière, Ludovic tenait à la main une tête humaine dont les cheveux étaient maculés de sang.

— Qu'est-ce donc? dit le commandant. Qu'allez-vous faire de cette charogne?

— C'est tout ce qui reste d'une œuvre que mon neveu a presque achevée, et à laquelle j'ai mis la dernière main. Un brave homme que j'ai expédié là-bas m'a prié d'aller jeter sa tête dans la Meuse. Il y a des gens qui ont d'étranges fantaisies quand la mort met la main sur eux, ce qui ne l'empêche pas de nous faire danser tous les uns après les autres.

— Et vous allez jeter cette tête dans la Meuse? reprit Crawford en examinant avec plus d'attention ce hideux trophée.

— Comme vous le dites, répliqua Lesly. Quand on refuse d'accorder à un mourant sa dernière demande, son ombre vous persecute, et j'aime à dormir la nuit d'un bon somme.

— Mon ami, vous courrez la chance de voir l'ombre; car, sur mon âme! cette dépouille mortelle a plus d'importance que vous ne l'imaginez. Pas un mot de plus, et venez avec moi.

— Au fait, dit le Balafre, je ne suis lié par aucune promesse. Sa langue n'avait pas achevé quand je lui ai tranché la tête; et puisque je n'ai pas eu peur de lui de son vivant, par saint Martin de Tours! je ne dois pas le craindre quand il est mort. D'ailleurs, mon compère, le joyeux moine de Saint-Martin, me donnera un pot d'eau bénite.

Lorsque l'office divin eut été célébré dans la cathédrale de Liège, et que le calme fut à peu près rétabli, Louis et Charles, environnés de leurs pairs, écoutèrent les récits de ceux qui prétendaient s'être distingués pendant la bataille. On manda en première ligne les prétendants à la possession de la main d'Isabelle et de son comté; mais plusieurs des compétiteurs furent étrangement déçus. Le mystère et l'incertitude empêchaient les juges du camp de décerner le prix: Crève-cœur montrait une peau de sanglier pareille à celle que Guillaume portait habituellement; Dunois présentait un bouclier orné des armoiries de la Marek; d'autres, se vantant également d'avoir tué l'assassin de l'évêque, en produisaient des preuves analogues. La riche mise à prix de la tête du Sanglier avait causé la perte de tous ceux dont l'armure ressemblait à la sienne. Au milieu des contestations, Charles regretta intérieurement d'avoir laissé au hasard le soin de disposer de la main et des domaines de sa jeune vassale. Ne sachant comment concilier tant de réclamations contradictoires, il allait les repousser toutes, lorsque lord Crawford fendit la foule, entraînant avec lui le Balafre. Celui-ci s'avança timidement, d'un air gauche, comme un mâtin mené en laisse, et son capitaine s'écria:

— Retirez-vous tous avec vos cuirs et vos écus coloriés! Personne, excepté celui qui a tué le Sanglier, ne peut en montrer les défenses!

En disant ces mots il jeta sur les dalles la tête sanglante, dont l'identité n'était pas contestable. Les mâchoires, singulièrement conformées, offraient une certaine analogie avec celles d'un sanglier, et tous les guerriers qui avaient eu occasion de voir la Marek le reconnurent immédiatement. Surpris et mécontent, Charles garda un morne silence.

— Crawford, dit Louis XI, j'espère que c'est un de mes fidèles Écossais qui a remporté le prix?

— Sire, c'est Ludovic Lesly, que nous appelons le Balafre.

— Mais est-il noble? demanda le duc; est-il de bonne maison? Autrement notre promesse serait sans effet.

— Je conviens qu'il est assez mal dégrossi, dit Crawford en jetant un coup d'œil sur l'archer, dont l'embaras était indigne, mais sa famille forme une branche de celle des Rothés. Le premier du nom a tué en combat singulier un fameux chevalier hongrois, et depuis ce temps la maison est aussi noble que les meilleures de France ou de Bourgogne.

— En ce cas, dit le duc, c'est une affaire finie: la plus belle et la plus riche héritière de nos États doit épouser un grossier mercenaire ou s'enlever dans un couvent! Et c'est la fille unique de notre féal Reinold, comte de Croye! J'ai commis une grande imprudence.

Un nuage passa sur le front de Charles à la grande surprise de ses courtisans, qui ne l'avaient jamais vu regretter les conséquences d'une résolution qu'il avait adoptée.

— Encore un instant, dit lord Crawford, et Votre Grâce connaîtra que tout va mieux qu'elle ne le conjecture. Écoutez seulement ce que ce cavalier a l'intention de vous déclarer... Parle donc! ajouta-t-il en prenant à part le Balafre, ou que la peste t'étouffe!

Le soudard, dont l'intelligence était peu développée, parvenait toutefois à se faire comprendre du roi Louis, avec lequel il avait coutume de s'entretenir familièrement; mais il se trouva dans l'impossibilité de s'exprimer devant une assemblée aussi illustre. Il regarda tour à tour les princes, préluda par un ricanement grossier, fit deux ou trois grimaces, et murmura ces mots :

— Saunders Souplejaw...

Ce furent les seuls qu'il parvint à prononcer.

— N'en déplaise à Votre Majesté et à Votre Grâce, reprit lord Crawford, il faut que je parle pour mon compatriote et vieux camarade. Vous saurez qu'un devin écossais lui a prédit que la fortune de sa maison se ferait par un mariage; mais il est, comme moi, un peu suranné. Il préfère la taverne au salon d'une dame; il a certains goûts de caserne que gênerait la grandeur. Après avoir écouté mes conseils, il renonce aux prétentions que peut lui donner la mort de Guillaume de la Marck en faveur de son neveu, du fils de sa sœur, de celui qui a réellement mis aux abois le Sanglier des Ardenues.

Louis vit avec joie que le vainqueur était un homme sur lequel il pouvait avoir quelque influence. — Je me porte garant, dit-il, des services et de la prudence de ce jeune Écossais. Sans sa vigilance, nous aurions été battus. C'est lui qui nous a révélé le projet de sortie.

— S'il en est ainsi, dit Charles, je lui dois une réparation, car j'ai douté de sa véracité.

— Je puis attester sa bravoure comme homme d'armes, s'écria Dunois.

— Mais, interrompit Crève-cœur, quoique l'oncle soit un gentillâtre écossais, rien ne prouve que son neveu le soit aussi.

— Il est de la maison de Durward, dit lord Crawford; il descend de cet Allan-Durward qui fut grand sénéchal d'Écosse.

— Ah! puisque c'est le jeune Durward, je n'ai plus qu'à me taire. La fortune s'est déclarée trop ouvertement en sa faveur pour que je songe à lutter plus longtemps contre cette dame capricieuse; mais je suis étonné de la manière dont ces Écossais se soutiennent tous, depuis le lord jusqu'au varlet.

— Montagnards, soutenez-vous toujours! dit lord Crawford riant en lui-même du dépit du fier Bourguignon.

— Il nous reste à examiner, reprit Charles, quels sont les sentiments de la comtesse à l'égard de l'heureux aventurier.

— Par la messe! dit Crève-cœur, je n'ai que trop de raisons de croire que Votre Altesse la trouvera plus soumise que dans les occasions précédentes. Mais pourquoi envierais-je la bonne fortune de ce jeune homme? Après tout, c'est le bon sens, la résolution et la bravoure qui l'ont mis en possession de la richesse, du rang et de la beauté.

CHAPITRE XXXVIII.

Conclusion.

La conclusion de cet ouvrage est, je le crois, de nature à encourager les émigrants de mon pays natal aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux longues jambes, au cœur intrépide, pour peu qu'ils soient tentés d'embrasser dans ces temps difficiles la profession de coureurs d'aventures. J'avais déjà confié ces pages à la presse; mais j'ai pour conseil un ami dévoué, un de ces hommes qui aiment autant que le meilleur souchon le morceau de sucre qu'on trouve au fond d'une tasse de thé. Il m'a adressé de sévères remontrances; il exige que je donne des détails précis sur les noces du jeune héritier de Glen-Houlakin et de l'aimable comtesse boutguignonne; que je rende compte des tournois qui les signalèrent, des lances qu'on y rompit; enfin que je fasse connaître aux curieux le nombre de garçons qui héritèrent du courage de Quentin Durward, et de filles auxquelles Isabelle de Croye transmit ses charmes.

J'ai répondu courrier pour courrier que les temps étaient changés, et que les épousailles publiques étaient entièrement passées de mode. À une époque que je me rappelle encore, les amis de l'heureux couple, même au quinzième degré, étaient conviés à la cérémonie, et les musiciens prolongeaient leurs accords jusqu'à l'aube du jour. On mangeait la rôtie dans la chambre nuptiale; on se disputait la jarretière de la mariée. Les auteurs du temps ne manquaient pas d'être minutieux dans leurs descriptions : ils n'oubliaient ni la rougêture pudique de la fiancée ni les transports de l'époux; ils comptaient les diamants mêlés aux cheveux de la belle, les boutons qui fermaient le gilet brodé du jeune homme, et conduisaient leurs personnages jusqu'à la chambre à coucher. Que ces détails sont peu conformes à la réserve de nos modernes épousées, douces et timides créatures, qui fuient le luxe et l'admiration, l'éclat et les flatteries! Certes, elles ne goûteraient nullement le récit d'un mariage célébré au quinzième siècle. Raconter celui d'Isabelle de Croye, ce serait la ravaler à leurs yeux au niveau d'une servante de ferme; car celle-ci refuserait la main du cordonnier son prétendu, même aux portes de l'église, s'il lui proposait de faire *noces et festins*, comme disent les enseignes de Paris, au lieu de monter sur l'impériale d'une diligence pour aller passer la lune de miel à Deptford ou à Greenwich. Je me tairai donc à ce sujet; je glisserai sur ces noces, comme l'Arioste sur celles d'Angélique, laissant au lecteur la faculté de se les figurer au gré de son imagination.

D'autres bardes diront avec plus de succès
Comment de Bracquemont s'ouvrit la grande porte,
Et comment les vassaux composèrent l'escorte
De l'aimable héritière et du bel Écossais.

*E come a ritornare in sua contrada
Trovasse e buon naviglio e miglior tempo
E dell' India a Medor desse lo scettro
Forse altri cantera con miglior plettro.*

ORLANDO FURIOSO, canto XXX, stanza 16.

NOTES DE QUENTIN DURWARD.

CHAPITRE PREMIER.

L'amour de Louis XI pour les anecdotes comiques et singulières est attesté par un recueil qui fut composé à la cour de Bourgogne, et auquel il collabora. La première édition de cet ouvrage, rare et recherchée des bibliographes, a été imprimée à Paris, sans date, chez Antoine Vêlard, en un gros volume in-folio. Elle a pour titre : *les Cent Nouvelles nouvelles; contenant cent histoires nouveaux, qui sont moult plaisans à raconter en toutes bonnes compagnies, par manière de joyeuseté.*

CHAPITRE VI.

On sait que les bohémiens existent dans presque toute l'Europe, et que tout en se conformant à certains égards aux mœurs des nations qu'ils fréquentent, ils en restent cependant séparés. Leur première apparition en Occident date du commencement du quinzième siècle, et correspond à l'époque où Tamerlan, après avoir envahi l'Indoustan, donna aux indigènes le choix entre le Koran et la mort. Il est vraisemblable que ces tribus nomades étaient composées d'indiens qui fuyaient le joug des mahométans.

L'arrivée des bohémiens à Paris est racontée en ces termes dans un vieux journal publié par le savant Étienne Pasquier :

« Le dimanche d'après la my aoust, qui fut le dix-septième jour d'aoust 1427, vinrent à Paris un duc, un comte et dix hommes, tous à cheval, et lesquels se disoient très-bons chrestiens. Ils estoient de la basse Égypte, et encore disoient que n'avoit pas grand temps que les chrestiens les avoient subjugués et tout leur pays, et tous fait chrestienner, ou mourir ceux qui ne vouloient estre. Ceux qui furent baptisez furent seigneurs du pays, comme devant, et promirent d'estre bons et loyaux; ils avoient roy et reyne en leur pays qui demenoient en leur seigneurie. Item vrai est, comme ils disent, qu'après aucun temps qu'ils eurent pris la foy chrestienne, les Sarrazins les vinrent assaillir.... Ils se rendirent à leurs ennemis, et devinrent Sarrazins comme devant, et renoncèrent à Jésus-Christ. Il advint après que l'empereur d'Allemagne, le roi de Poulaine, et autres seigneurs, quand ils sceurent qu'ils orent ainsi fausement laissé nostre foy, leur coururent sus, et les vainquirent. Ceulx-ci enidoient qu'on les laissast en leur pays, comme l'autre fois pour devenir chrestiens. Mais l'empereur et les autres seigneurs dirent que jamais ne tenroient terre en leur pays, si le pape ne le consentoit, et qu'il convenoit que là allassent au saint-père à Rome, et là allèrent tous, petits et grands, à

moult grand'peine pour les enfants. Quand le pape eut ouye leur confession, leur ordonna d'aller en pénitence sept ans ensuivants parmy le monde sans coucher en lit.

«..... Ils furent autant cinq ans par le monde qu'ils vinssent à Paris... Les douze susdits devant, et le jour saint Jean Décolace vint le commun; lequel on ne laissa pas entrer dans Paris, mais par justice furent logez à la Chapelle Saint-Denis, et n'estoient point plus en tout d'hommes, de femmes et d'enfants, que cent ou six vingts ou environ, et quand ils partirent de leur pays, ils estoient mille ou douze cents.

« Presque tous avoient les oreilles percées, et en chacune oreille un anel d'argent ou deux : et disoient que c'estoit gentillesse en leur pays. Item les hommes estoient tous noirs, les cheveux coupez; les plus laides femmes que l'on peut voir, et les plus noires; toutes avoient le visage déplayé, cheveux noirs comme la queue d'un cheval; pour toutes robes une vieille flossoye, très-grosse, d'un lien de drap ou de corde lié sur l'épaule, et dessus un pauvre roquet, ou chemise, pour parements. Bref, c'estoient les plus pauvres créatures que l'on vit oncques venir en France, d'âge d'hommes; et néanmoins leur pauvreté en la compagnie avoit sorciers qui regardoient es mains, et disoient ce qu'advenu leur estoit ou l'advenir..... et qui pis estoit, en parlant aux créatures par art magique ou autrement, par l'ennemy d'enfer ou par intriye et d'habileté, faisoient vider les bourses aux gens et les mettoient en leurs bourses, comme on disoit. »

CHAPITRE XIII.

Galeotti Martius était né à Narni, dans l'Ombrie. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Bologne; mais l'inquisition le persécuta pour avoir soutenu que la foi n'était pas nécessaire, et qu'on pouvait être sauvé uniquement par les bonnes œuvres. Incarcéré à Venise, il fut rendu à la liberté par les ordres du pape Sixte IV, à la condition expresse qu'il abjurerait son hérésie. Il se retira en Hongrie, où il devint secrétaire du roi Mathias Corvin. Après la mort de ce prince, Galeotti passa en France : il mourut en 1476, suivant quelques autorités; et suivant d'autres, en 1491.

Gabriel Naudé a dit de lui, dans l'*Addition à l'histoire de Louis XI* (Paris, 1630, in-8°) :

« Quant à Galeottus Martius, qui estoit natif de la ville de Narni en Italie, c'estoit un homme consommé dans les bonnes lettres, grand critique, philosophe, médecin, astrologue, humaniste et orateur, comme en font foy ses livres de *Doctrina promissa*, de *Homine*, de *Dictis Mathie regis*, de *Censura operum philolephi* et de *Vulgo incognitis*, desquels combien je n'en aye veu que les trois premiers imprimés, il faut néanmoins croire que le quatrième Pa aussi été, veu que Marsile et quelques autres auteurs et bibliothécaires le citent fort souvent, et le dernier remply de fort doctes et curieuses maximes, desquelles on peut voir quelques échantillons dans Vadianus et la Popelinière, est maintenant gardé en la bibliothèque du Roy, où le docte et révérend père Marseus m'a assuré de l'avoir plusieurs fois veu et feuilleté. Outre ce, il estoit fort adroit au maniement de toutes sortes d'armes, et quoyqu'il fust de corpulence assez grosse, pesante et incommode, il surmonta néanmoins en un deffy solennel et par combat réglé le plus habile luitteur de son temps, comme Janus Pannonius, évesque de cinq églises, a remarqué dans une épigramme.

« C'est pourquoi Louys onze, ayant entendu parler d'un tel prodige de sçavoir, devint comme envieux de Mathias Corvinus, qui l'avoit choisi pour maistre et compagnon de ses études, et par une honeste émulation luy fit proposer de si grands avantages, qu'il se délibéra enfin de quitter la Hongrie pour mieux et plus pleinement savourer l'honneur et la réputation qu'il s'estoit acquis par ses mérites, et respirer avec toute commodité l'air de la France sous la faveur et libéralité d'un si puissant roy. Mais, ô malheur estrange! comme il fut arrivé à Lyon, où le roy estoit, l'an 1477, il se trouva si surpris là par la soudaine rencontre qu'il en fit, que se précipitant de mettre pied à terre pour le saluer, il tomba de dessus son cheval avec telle violence, qu'il se rompit le col et mourut sur la place. C'est du docte Joannes Pierius Valerianus que nous apprenons cette histoire, lequel en fait le récit au livre de *Litteratorum infelicitate*, en quoi néanmoins il ne s'accorde pas avec Paul Lome et Seardeon, qui décrivent sa mort comme étant arrivée en une petite ville proche de Padoue, où il demeura estouffé sous la graisse et emboupoint. »

CHAPITRE XVI.

Les bohémien ont de grands rapports avec les juifs, mais ils ne professent pas comme eux de religion particulière. Dans l'Inde orientale, ils n'adoraient ni Bramah ni Mahomet; ce qui les a fait considérer comme parias. Diverses superstitions leur tiennent lieu de croyance, et les plus instruits d'entre eux font, comme Rayraddin, parade de matérialisme.

Rien de plus pénible, pour cette race indolente et voluptueuse, qu'une profession régulière. Lorsque Paris était occupé par les alliés

en 1815, l'auteur se promenait avec un officier anglais près d'un poste gardé par les troupes prussiennes. Il fumait un cigare, et, pour se conformer à une règle établie, il allait fêter de sa bouche en passant devant le factionnaire; mais celui-ci s'écria en allemand : « Fumez, et que le diable emporte le service prussien ! » C'était un bohémien qui exprimait ainsi son antipathie, au risque de recevoir la schlague si un caporal l'avait entendu.

CHAPITRE XIX.

On peut trouver étrange l'aventure de Quentin à Liège; et pourtant, dans les moments de doute, les plus légères circonstances peuvent avoir sur l'esprit public une influence inexplicable. A l'époque où les Hollandais se préparaient à secouer le joug de la France, le débarquement d'un individu revêtu de l'uniforme des volontaires anglais fut accueilli comme le gage d'une intervention britannique.

CHAPITRE XXV.

Philippe de Comines, né en 1415 au château de Comines en France, passa ses premières années à la cour de Bourgogne, et s'attacha à Louis XI, qui le nomma chambellan et sénéchal de Poitiers. Il mourut en 1509. Ses Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII, depuis 1461 jusqu'en 1498, sont un précieux monument historique et philologique. Voici comment il a tracé le portrait de Louis XI :

« Entre tous les princes que j'ay jamais connus, le plus sage pour soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre : le plus humble en paroles et en habits : et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir ou qui luy pouvoit nuire, et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner : mais y continuoit, en luy promettant largement et donnant par effet argent et estats qu'il connoissoit qui lui plaisoient, et ceux qu'il avoit chassés et déboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher quand il en avoit besoin et s'en servoit et ne les avoit point en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement ami des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ny ne s'enquist de tant de choses, comme il faisoit, ne qui voulust jamais connoistre tant de gens : car aussi véritablement il connoissoit toutes gens d'autorité et de valeur, qui estoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et es seigneuries du duc de Bourgogne et en Bretagne, comme il faisoit ses sujets. Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé ci-dessus, luy ont sauvé la couronne, veu les ennemis qu'il s'estoit luy-même acquis à son advenement ou royaume; mais surtout luy a servi sa grande largesse : car ainsi comme sagement il conduisoit l'adversité, à l'opposite des ce qui cuidoit estre assure ou seulement en une treve, se mestant à mescontenter les gens, par petits moyens, qui peu luy servoient, et à grand'peine pouvoit endurer paix. Il estoit léger à parler des gens, et aussi tost en leur présence qu'en leur absence, sauf de ceux qu'il craignoit, qui estoit beaucoup : car il estoit assez craintif de sa propre nature. Et quand pour parler il avoit recen quelque dommage, ou en avoit suspicion, et le vouloit réparer, il usoit de cette parole au personnage propre : « Je seay bien que ma » langue m'a porté grand dommage, aussi m'a-t-elle fait quelquefois » du plaisir beaucoup : toutes fois c'est raison que je répare l'a- » mende. » Et n'usoit point de ces privées paroles, qu'il ne fust quelque bien au personnage à qui il parloit, et n'en faisoit nuls petits. Mais fait Dieu grand'grâce à un prince quand il seait le bien et le mal, et par espécial quand le bien précède, comme au roy nostre maistre dessusdit. Mais à mon avis, que le travail qu'il eust en sa jeunesse quand il fut fugitif de son père, et fuit sous le duc Philippe de Bourgogne où il fut six ans, lui valut beaucoup, car il fut contraint de complaire à ceux dont il avoit besoin : et ce bien, qui n'est pas petit, lui apprit adversité. »

Philippe de Comines dit de Charles le Téméraire :

« Je l'ay veu grand et honorable prince, et autant estimé et requis de ses voisins; un temps a esté que nul prince qui fust en la chrestienté, ou par aventure plus. Je n'ai veu nulle occasion pourquoy plus tôt il peust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les grâces et honneurs qu'il avoit recus en ce monde, il les estoimoit tous estre procédés de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il devoit; car à la vérité il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul prince ne le passa jamais de désirer nourrir grandes gens, et les tenir bien réglez. Ses bienfaits n'estoient point fort grands; pour ce qu'il vouloit que chacun s'en ressentist. Jamais nul ne donna plus libéralement audience à ses serviteurs et sujets. Pour le temps que je l'ai connu, il n'estoit point cruel, mais le devint peu avant sa mort, qui estoit mauvais signe de longue durée. Il estoit fort pompeux en habillements, et en toutes autres choses un peu trop. Il portoit fort grand honneur aux ambassadeurs et gens étrangers. Ils estoient fort bien festoyez et recueillis chez luy. Il desiroit grande gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre

chose : et eût bien voulu ressembler à ces anciens princes, dont il a esté tant parlé après leur mort, et estoit autant hardy qu'homme qui ait régné de son temps. »

CHAPITRE XXVIII.

La prière de Louis XI n'est pas de pure invention. On lit dans les Mémoires de Brantôme :

« Entre plusieurs des dissimulations, feintes et finesses que fit ce bon roy en son temps, ce fut celui, lorsque par gentille industrie, il fit mourir son frère le duc de Guyenne, quand il y pensoit le moins, et lui faisoit le plus beau semblant de l'aimer luy vivant et de le regretter après sa mort, si bien que personne ne s'en apperceut

qu'il eust fait faire le coup, sinon par le moyen de son fol, qui avoit esté au dit duc son frère, et il l'avoit retiré avec luy après sa mort, car il estoit plaisant.

» Estant donc un jour en ses bonnes prières et oraisons à Cléry, devant Notre-Dame qu'il appeloit sa bonne patronne, et n'ayant personne près de lui, sinon ce fol qui en estoit un peu esloigné, et duquel il ne se doutoit qu'il fust si sot qu'il ne pust rien rapporter, il l'entendit comme il disoit : « Ah ! ma bonne dame, ma petite maistresse, ma grande amie, en qui j'ay eu tousjours mon reconfort, je te prie de supplier Dieu pour moy et estre mon advocate envers luy, qu'il me pardonne la mort de mon frère, que j'ay empoisonné par ce méchant abbé de Saint-Jean. Je m'en confesse à toi comme à ma bonne patronne et maistresse ; mais aussi qu'eussé-je scien faire ? il ne me faisoit que troubler mon royaume : l'ay-moi doncques pardonner, et je scay ce que je te donneray. »

Avec l'indifférence d'un chasseur qui porte une carniassière, Ludovic tenait à la main une tête humaine dont les cheveux étaient maculés de sang.

FIN DE QUENTIN DURWARD.

GUSTAVE DARBA, FOUTEUR.

BEST ET HOTELIN, GRAVEURS.

ABD-EL-KADER,

NOS SOLDATS, NOS GÉNÉRAUX ET LA GUERRE D'AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Description sommaire de l'Algérie. — Sa géographie, ses productions, ses divisions politiques, ses habitants. — Autres détails préliminaires. — Tableau chronologique de la conquête.

Avant d'aborder la brillante histoire de la guerre que la France a faite pendant vingt-deux ans sur le sol de l'Afrique, et qui nous a valu la possession désormais incontestée d'un pays où vécut un si grand passé, où se développe en ce moment même un si remarquable avenir, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le théâtre des événements. Le lecteur a besoin d'être initié tout d'abord à quelques détails principaux, sans lesquels il serait peut-être réduit à errer au milieu des noms, des choses et des faits, comme dans un véritable dédale. Nous procéderons aussi brièvement que possible.

Mathématiquement, l'Algérie est située entre le troisième degré de longitude occidentale et le sixième degré de longitude orientale. Sa latitude est entre le

JL

A l'aspect du jeune cavalier, elles se voilent précipitamment.

trente-troisième et le trente-sixième degré nord. La distance légale de sa capitale, Alger, à Paris, est de cent soixante myriamètres ou de seize cents kilomètres, soit quatre cents lieues. Historiquement et géographiquement, la nouvelle conquête de la France fait partie de ce que l'on appelait autrefois les États barbaresques ou la Barbarie. La Méditerranée, aux flots plus tranquilles d'ordinaire, mais plus traîtres que ceux de l'Océan, la borne au nord, sur un développement accidenté et de plus de mille kilomètres. Au sud le Sahara-el-Falat ou désert; à l'est le beylich de Tunis, à l'ouest l'empire du Maroc sont les autres limites de l'Algérie. On évalue sa vaste superficie aux deux tiers de celle de la France, c'est-à-dire à environ trois cent mille kilomètres carrés.]

La température est à peu près la même que celle des parties méridionales de la Provence et de l'Italie. L'hiver y consiste surtout en pluies tombant par ondées éloignées, mais considérables. Ces pluies raniment en un instant la végétation, que les chaleurs estivales sem-

blent arrêter. Ces chaleurs sont aussi combattues par des nuits très-fraîches et par de fortes rosées. Aussi l'Algérie réunit-elle les espèces les plus variées. L'oranger, le citronnier, l'amandier, le figuier, l'olivier, le grenadier, le pistachier y produisent, sans compter, des fruits savoureux et dont une grande partie est convertie en essences, en huiles, en conserves ou en spiritueux. La vigne y vient sur les coteaux, et donne une liqueur comparable à celle de Madère et de Malaga. La canne à sucre, suivant la tradition, y a prospéré autrefois; le coton réussit; le bloublon se naturalise. Le jasmin, la rose, le laurier n'ont besoin d'aucune culture pour parer le sol. Mais ce qui fait la vraie fortune d'un pays, ces plantes modestes, ces fécondes céréales dont l'homme forme sa principale nourriture, voilà ce que l'on y rencontre en plus grande abondance, depuis la patate et le topinambour jusqu'à l'aubergine et à la tomate, depuis le froment, l'orge, le seigle et le maïs jusqu'au sarrasin, aux fèves, au millet et au sorgho. Les fourrages naturels et artificiels, les plantes qui servent aux arts de l'industrie ne manquent pas non plus, et l'indigo, le safran, les arachides, le colza, le sésame, le lin et le chanvre sont cultivés avec succès.

Les richesses sylvicoles sont considérables. Les explorations officielles ont fait reconnaître environ huit cent mille hectares de forêts de toutes sortes d'essences isolées ou mêlées : chêne vert, chêne liège, chêne zéen, cèdres, tamarins, micocouliers, pins, azélarac, robinier, noyer noir, févier, lentisque, orme, frêne, plaquemier, platane, ypréau, olivier, lentisque, thuya, cyprès. Tout cela est quelquefois magnifique. Le Djebel-Amour contient des tércinthes au feuillage assez étendu pour abriter jusqu'à trente cavaliers. Le sous-sol n'est pas moins riche que la superficie. On exploite déjà des mines de cuivre, de fer, de plomb, d'antimoine. Jusqu'ici ce sont les premiers de ces métaux que l'on a trouvés en plus grande abondance. Des sources thermales, dont quelques-unes furent connues des Romains, sont répandues çà et là; plusieurs ont été analysées dans leurs principes; on les a reconnues comme étant égales en vertus aux plus renommées de l'Europe. Les indigènes en font remonter l'usage jusqu'à Salomon, qui, selon eux, avait à ses ordres tous les génies terrestres, et qui, lorsqu'il voulait jouir des délices du bain, leur ordonnait d'entreouvrir la terre dans les sites les plus agréables, et d'en faire jaillir des eaux qu'ils étaient ensuite chargés de tenir éternellement chaudes et préparées pour la guérison ou le repos du corps.

Parlerons-nous maintenant des espèces du règne animal? Au premier rang se présentent ces chevaux du Sahara, ces buveurs d'air qu'un général français vient de décrire avec tant de poésie¹, et dont les Arabes sont si fiers qu'ils répondent à ceux qui leur demandent l'origine de ce magnifique présent : « Ils viennent de la patrie du premier homme, ou ils ont été créés un jour ou deux avant lui. » Ces rapides chevaux, qu'il n'est pas rare de voir faire cinquante ou soixante lieues en vingt-quatre heures, appartiennent, suivant M. Daumas, à plusieurs races, parmi lesquelles on distingue la race Haymour, celle de Bou-Gareb et celle de Merizigue. La première produit ordinairement des chevaux bais, la seconde des chevaux blancs, la troisième des chevaux gris. Une autre race fort estimée est celle de Bakeby, dans la partie centrale du Sahara algérien, et dont les produits sont des bais-bruns. Le chameau est aussi une des grandes ressources commerciales et militaires de l'Algérie. Le camp d'Abd-el-Kader n'en contenait jamais moins de plusieurs centaines, destinés à porter l'orge pour les chevaux et le biscuit pour les soldats. Une seule tribu en mit une fois six cents à la disposition de nos troupes. D'innombrables troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs formaient la principale richesse des tribus. Les populations sédentaires élevaient et élèvent encore des abeilles, dont la cire est plus renommée que le miel, et forme une des branches principales du commerce des Kabyles. Le ver à soie et la cochenille commencent à s'acclimater. On tire également un grand parti de la sangsue, et la pêche séculaire du corail occupe chaque année de cent cinquante à cent quatre-vingts bateaux, dont chaque patron paye à l'Etat une redevance de huit cents francs.

A côté de ces espèces utiles s'en présentent d'autres, qui attestent que la civilisation n'est pas encore toute-puissante dans ces contrées. Mais ces espèces, ennemies de l'homme ou des troupeaux, comme le lion, le chacal, la panthère, l'hyène, vont en diminuant de jour en jour. Un Français a acquis, en faisant seul, à ses moments perdus, la chasse au roi du désert, et en débarrassant plusieurs tribus du voisinage de cet hôte terrible, une renommée populaire qui ne le cède à celle de personne. Ses triomphes ont frappé l'imagination des Arabes, et quand des siècles auront passé, le nom de Gérard, le tueur de lions, rappellera aux habitants de la contrée quelque chose de grand et de puissant comme les exploits d'Hercule némeën. On se contera, on embellira la légende de Gérard; mais son traité de la chasse au lion, l'un des ouvrages les plus extraordinaires que nous connaissions, restera pour attester que le soldat de nos armées dépasse souvent en courage téméraire et froid les héros de l'antiquité, et peut rivaliser avec Appien ou Plutarque pour le nerf, l'abondance précise et le pittoresque de la narration. Le Français, en présence de choses grandes, est toujours grand.

Si nous jetons les yeux sur la configuration du terrain, nous verrons qu'il en est peu qui soient aussi variés dans leurs formes que celui de l'Algérie. Elle fait, hydrographiquement parlant, partie du bassin méditerranéen. La chaîne de l'Atlas la sillonne dans le sens de sa longueur, et de l'est à l'ouest, en jetant, soit du côté de la mer, soit du côté du désert, des contre-forts séparés par des vallées très-différentes d'aspect, les unes d'un sauvage indomptable, les autres riantes et gracieuses; celles-ci rocheuses et arides, celles-là couvertes d'une végétation admirable. L'Atlas lui-même se divise en moyen, petit et grand. L'Atlas moyen ou proprement dit s'étend du golfe de Tunis au détroit de Gibraltar, tantôt se rapprochant de la mer jusqu'à cinq lieues, tantôt s'en éloignant jusqu'à vingt-cinq. Le petit Atlas, plus voisin de la côte, est souvent parallèle au premier, et s'étend des rives de l'Adouze, près de Bougie, à celles du Chélif, près de Mostaganem. Le grand Atlas court derrière le moyen et le petit. On l'a souvent comparé à un mur qui protégerait l'Algérie contre l'invasion des sables du Sahara-el-Falat.

Afin que nos lecteurs puissent se reconnaître dans les récits que nous allons avoir à coordonner, nous indiquerons quelques-uns des noms les plus célèbres parmi ceux qui portent ses djebel ou montagnes. Ainsi, le grand Atlas, à partir du Maroc, prend successivement les appellations de Djebel-Labeb, El-Mergueb, Djebel-Tayloul, Djebel-Zeroualen, Djebel-Dlaa, Djebel-Tazenga, Djebel-Sba, Djebel-Menela, Dier-el-Kaf, Djebel-Nador, Djebel-Ben-Ammade, etc. Le Sahara algérien s'étend entre ces monts et le Djebel-Amour, et le Senalba. Le moyen Atlas porte, à partir du Maroc, les noms de Djebel-el-Coï, Djebel-Bou-Aïet, Djebel-Temira, Djebel-Ghessoul, Ouarensenis, Djebel-el-Ghessu, Djebel-Dalaca, Djebel-Dira, Djebel-Mecknin, Djebel-Afroun, Djebel-Serra, Djebel-Onled, Bou-Thaleb, Djebel-Aares. Du Djebel-Meknin part le Djebel-Ouammough; puis viennent les Djebel-Babourah, Djebel-Arhes, Djebel-Mouila, et en redescendant vers Constantine, le Djebel-Onach, qui se rattache au Djebel-Hamra, enfin tout à fait à l'est le Djebel-Sedjeras. Le petit Atlas s'appelle dans une certaine partie Djemel-Soumatha, et ailleurs *Jurjura* ou *Djerdjera*. Il est joint au moyen Atlas par le *Biben*, qui renferme les fameuses Portes-de-Fer. Les pics les plus hauts de ces diverses montagnes sont l'Edough, près de Bone; le Grand-Babour, entre Bougie et Djidjeli; le Dira, entre Dellys et Bousada; le Sidi-Moussa, entre Tenès et Mostaganem; la Medjouna, entre Oran et la rivière de Tafna, etc., etc., etc. D'autres, comme l'*Ouarensenis*, le *Mouzaïa*, doivent leur célébrité à de grandes actions de guerre.

Ces montagnes divisent naturellement le pays en deux versants. Celui qui est incliné au nord vers la mer s'appelle le Tell ou Tenil; c'est la région des céréales. L'autre, incliné vers le désert ou le sud, forme le Sahara algérien; c'est la région des palmiers. On nomme Kabylie toute la région du moyen Atlas et du petit fleuve Adouze, qui, nous le verrons plus tard, porte dans les diverses parties de son cours, comme les autres rivières de l'Algérie, des noms différents. La Mitidja et la Medjana sont, avec les plaines de Bone, du Chélif et d'Oran, les surfaces planes les plus étendues de la contrée.

Ce nom d'Adouze nous amène à parler des cours d'eau qui sillonnent l'Algérie, et dont un si grand nombre ont dû leur célébrité à nos victoires. Les plus importants sont de l'est à l'ouest : l'Oued-el-Kebyr, à l'est, qui se jette dans le golfe de Bone; l'Oued-Seybous, qui afflue au même golfe; l'Oued-el-Kerke, et l'Oued-Safsé, qui se rendent au golfe de Stora; l'Oued-Bou-Arba, dont l'embouchure est près de Collo; le grand Oued-el-Kebir, qui débouche à l'ouest du Bas-Atyah, et reçoit l'Oued-Rummel; l'Oued-Bou-Messaoud ou Adouze, qui se rend à la mer près de Bougie; l'Oued-Isser, qui débouche près du cap Djinel; l'Oued-Khamiz, qui a son embouchure près d'Alger; l'Oued-Chélif le plus grand fleuve de la Régence, et qui après avoir longtemps coulé de l'est à l'ouest, et reçu une foule de rivières, a son embouchure non loin de Mostaganem; l'Oued-Macta, qui, grossie du Sig et de la Habra, se jette dans le golfe d'Arzew; l'Oued-Tafna qui débouche vis-à-vis Raschigoun, la Moulouia. Presque tous ces fleuves, sauf le Chélif, qui a un cours de près de cinq cents kilomètres, sont peu considérables.

L'Algérie, depuis l'origine de la conquête, a eu seize gouverneurs ou commandants généraux, dont voici la liste :

COMMANDANTS OU GOUVERNEURS GÉNÉRAUX DE L'ALGÉRIE.

1 ^{re} . 1830	5 juillet.	Le comte de Bourmont, depuis maréchal de France.
2 ^e .	— 2 septembre.	Le général Clauzel, depuis maréchal de France.
3 ^e . 1831	février.	Le général Berthezène.
4 ^e .	— 25 décembre.	Le duc de Rovigo (intérim du général Avizard).
5 ^e . 1833	avril.	Le lieutenant général Voirol (intérim).
6 ^e . 1834	26 septembre.	Le lieutenant général Drouet d'Erlon.
7 ^e . 1835	août.	Le maréchal Clauzel.
8 ^e . 1837	12 février.	Le général Damrémont.
9 ^e .	— 13 octobre.	Le lieutenant général Vallée, depuis maréchal de France.

¹ Le général Daumas, *Chevaux du Sahara*.

- 10^e. 1839 31 décembre. Le lieutenant général Bugeaud, depuis maréchal de France. — Double intérim du général Juchault de la Moricière: le 1^{er} au 15 novembre 1844; le second au 24 août 1845. — Autres intérim moins importants.
- 11^e. 1847 11 septembre. M. le duc d'Aumale.
- 12^e. 1848 21 février. Le général Eugène Cavaignac, depuis président du conseil des ministres et chef du pouvoir exécutif de la République.
- 13^e. 1848 29 avril. Le lieutenant général Changarnier.
- 14^e. 1848 29 juin. Le lieutenant général Charron.
- 15^e. 1850 22 octobre. Le lieutenant général d'Hautpoul, ministre de la guerre.
- 16^e. 1851 16 décembre. Le lieutenant général Randon. — Intérim du général Pélessier.

Abd-el-Kader, dont nous nous proposons de résumer en particulier la résistance merveilleuse, ne s'est révélé qu'après les premières années de notre occupation. Il a été sans le vouloir l'instrument de notre conquête, en nous entraînant partout à sa suite, et en nous forçant à tout prendre pour le dompter. Il a tenu tête à huit des gouverneurs généraux que nous avons nommés. Voici, en quelques dates principales, la chronologie de la conquête; elle sera complétée par une table plus explicite.

- 1830 5 juillet. Capitulation entre le général Bourmont et le dey d'Alger.
- novembre. Première expédition de Médéah.
- décembre. Première occupation d'Oran.
- 1831 25 juin. Deuxième expédition de Médéah.
- 18 août. Deuxième occupation d'Oran.
- septembre. Relations établies avec les garnisons de Tlemcen, Mostaganem et Arzew.
- 1832 5 mars. Expédition de Bone.
- 10 avril. Destruction de la tribu d'El-Ouflia.
- 1833 26 septembre. Occupation de Bougie.
- 1831 26 février. Traité du général Desmichels avec Abd-el-Kader.
- 1835 28 juin. Combat de la Macta.
- 28 octobre. Occupation de l'île de Raschgoun.
- 5 décembre. Prise de Mascara. Expédition de Tlemcen.
- 1836 15 avril. Établissement d'un camp sur la Tafna.
- mai. Occupation de la Calle.
- juillet. Combat de la Sicka.
- novembre. Première expédition contre Constantine.
- 1837 27 avril. Nouvelle reconnaissance de Blidah et de Koléah.
- 30 mai. Traité de la Tafna.
- 13 octobre. Prise de Constantine.
- 1838 3 mai. Nouvelle occupation de Blidah.
- juin. Établissement du camp de Koléah.
- 4 juillet. Modifications au traité de la Tafna.
- 7 octobre. Occupation de la rade de Stora-Philippeville.
- 1839 27 avril. Combat de l'Afroun.
- 29 avril. Combat de l'Oued-Ger.
- 15 mai. Occupation de Djigelli.
- 20 mai. Combat du bois des Oliviers.
- juin. Soumission des tribus des environs de Sétif.
- 28 octobre. Passage des Portes-de-Fer.
- 10 novembre. Combat de la Chiffa.
- 21 novembre. Combat de l'Oued-el-Aleg.
- 15 décembre. Déroute des Arabes à Blidah.
- 31 décembre. Défaite d'Abd-el-Kader sur les bords de la Chiffa.
- 1840 février. Défense de Mazagran par le capitaine Lelièvre.
- mai. Nouveau passage du col de Mouzaia par le duc d'Orléans, les généraux la Moricière, Changarnier, Duvivier.
- 8 juin. Occupation de Milianah.
- 19 septembre. Combat de Kara-Mustapha.
- 1841 mai. Expédition de Tedekempt.
- 30 mai. Combat d'Akhet-Kedda.
- 13 juillet. Défaite des Arabes à Mascara.
- 30 octobre. Autre défaite à Médéah.
- 1842 11 avril. Combat de Beni-Merel.
- mai. Expédition du général Négrier à Tebessa.
- Combat d'El-Diss. Le général Changarnier et le colonel Cavaignac sur l'Oued-Fedha. Expédition de l'Ouarensenis.
- 1843 16 mai. Prise de la Smala d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale.
- 11 novembre. Défaite et mort de Sidi-Embarak, grand kalifa d'Abd-el-Kader.
- 1844 mars. Abd-el-Kader dans le Maroc. Campagne du maréchal Bugeaud dans la Kabylie.

- mai. Guerre avec le Maroc.
- 12 mai. Combat de Taounglia.
- 17 mai. Combat d'Ouarez-Eddin.
- 6 août. Bombardement de Tanger.
- 14 août. Bataille d'Isly.
- 15 août. Bombardement de Mogador.
- 1845 mai. Expédition du général Bedeau dans l'Aouess.
- Expédition contre Bon-Maza.
- juin. Expédition du Dahra. Terrible destruction des Ouled-Riah par le colonel Pélessier.
- septembre. Expédition du général Cavaignac contre les Beni-Ouersous. Abd-el-Kader repartait en Algérie. Trahison et massacre de Sidi-Brahim (13 octobre).
- octobre. Expédition des généraux la Moricière et Cavaignac contre Abd-el-Kader, qui a insurgé les Traras, les Grossels et les Beni-Amar-Garabas.
- décembre. Combat de Temda.
- 1846 janvier. Prise de la tribu des Ouled-Riah par le général Cavaignac.
- avril. Expédition du Djebel-Lazereg à la poursuite d'Abd-el-Kader.
- juin. Nouvelle opération dans l'Ouarensenis.
- Dispersion de la déira d'Abd-el-Kader.
- Combat de Djemmâ-Ghazonat.
- juillet. Intérim du général de Bar.
- a. Soumission des Ouled-Nail, des Ouled-el-Rhouini, des Kabyles de la Mezzaia, des Harrars, des Maknas, des Hamyanes-Charagas, des Djaffras, etc., etc.
- 1847 avril et mai. Expédition du général Cavaignac dans le Sahara algérien.
- 6 mai. Expédition dans la Kabylie.
- 29 décembre. Abd-el-Kader se rend ou est livré au général la Moricière.
- 1848 mars. Reddition du chérif Mouley-Mohammed.
- juillet. Expédition dans la Kabylie.
- 1849 novembre. Combat des Ouled-Nail. Siège de l'oasis de Zaatcha par le général Pélessier.
- 1850 Expédition dans l'Aouess.
- 24 mai. Combat de Trouma.
- 1851 mai. Expédition dans la Grande-Kabylie par le général Saint-Arnaud.
- 1852 décembre. Prise de Laghouat.

Nous partagerons, pour plus de clarté, la série de ces événements en plusieurs périodes, que les phases de la guerre nous serviront à établir. Il est nécessaire maintenant d'entrer dans quelques détails sur l'organisation politique. Auparavant, voici quelques chiffres qui feront comprendre les difficultés de la conquête et le grand nombre de forces militaires qu'il a fallu employer pour l'accomplir. On a mis en regard de chaque année l'effectif des troupes de l'armée d'occupation.

Armée expéditionnaire de 1830. (Voir plus loin le détail.)

1831	—	17,190 hommes.
1832	—	21,511
1833	—	26,681
1834	—	29,858
1835	—	29,185
1836	—	29,897
1837	—	40,117
1838	—	48,157
1839	—	50,367
1840	—	61,231
1841	—	72,000
1842	—	70,853
1843	—	75,031
1844	—	82,037
1845	—	95,000
1846	—	95,000
1847	—	97,760
1848	—	87,701
1849	—	75,017
1850	—	70,771

Total pendant vingt ans. 1,469,700 hommes employés.

Dans ce chiffre ne sont pas compris les contingents indigènes, dont nous parlerons plus tard.

L'Algérie est divisée en trois provinces : celle d'Oran, qui confine à l'empire de Maroc, et que l'on peut regarder comme la plus arabe; celle d'Alger, au milieu; et celle de Constantine, qui est bornée par le Beylich de Tunis. Chacune de ces trois provinces se partage aujourd'hui en deux classes de territoires : le territoire civil, qui forme un département; et le territoire militaire, qui relève exclusivement

de l'autorité armée. Ce que l'on appelait la province de Tittery, nom qui reviendra souvent dans ces récits, s'étendait entre la province de Constantine et celle d'Oran. La province d'Alger la bornait au nord et le désert au midi. Sa capitale était Médéah, siège du *hey*. La province de Tittery ne renfermait pas moins de vingt et un *southans*, dont le plus important, celui de Diza, avait provisoirement pour *kaïd* un fils du *hey*. Elle n'existe plus maintenant que dans l'histoire.

Les départements formés par les trois provinces actuelles sont ceux d'Alger, dont le chef-lieu est Alger, siège du gouvernement général, et qui a pour sous-préfecture Blidah. Cinq commissariats civils et trois municipalités relèvent de ce département ; ce sont les commissariats de Cherchel, de Médéah, de Miliana, de Ténès et d'Orléansville, et les municipalités de Bonfariq, Douéra et Koléah. Le département d'Oran a pour chef-lieu Oran, et pour chef-lieu de sous-préfecture Mostaganem. Ses commissariats sont Arzew, Mascara et Tlemcen. Enfin, le département de Constantine a pour chef-lieu de préfecture la ville de ce nom, pour chefs-lieux de sous-préfecture Bone et Philippeville, pour commissariats la Calle, Bougie, Guelma et Sétif.

A chaque département correspond une division militaire, qui relève du gouvernement général, et qui se partage en subdivisions, lesquelles forment à leur tour des cercles dont il est nécessaire de connaître les noms, et auxquels sont attachés des bureaux arabes. Ainsi la division d'Alger contient six subdivisions : celle de Blidah, réunie au commandement divisionnaire ; celle d'Alger, divisée en cercles d'Alger et de Dellys ; celle d'Annaba ; celle de Médéah, divisée en cercles de Médéah et de Boghar ; celle de Miliana, formant les cercles de Miliana, Cherchell et Teniet-el-Ahd, et enfin celle d'Orléansville, où se trouvent les cercles d'Orléansville et de Ténès. — Dans la division d'Oran, cinq subdivisions sont formées, savoir : Oran, réunie au commandement divisionnaire ; Mostaganem, divisée en cercles de Mostaganem et d'Ammi-Moussa ; Sidi-bel-Abbès, non partagée ; Mascara, divisée en cercles de Mascara, Saïda et Tiarret ; enfin Tlemcen, constituant les cercles de Tlemcen, Nemours, Sebden et Lalla-Maghnia. — La division de Constantine ne renferme que quatre subdivisions : Constantine, avec les cercles de Constantine, de Philippeville et Djidjelli ; Bone, avec les cercles de Bone, de la Calle et de Guelma ; Batna, avec les cercles de Batna et de Biskra ; enfin Sétif, avec les cercles de Sétif, Bougie et Bordj-Bou-Arerdj.

Les indigènes, sauf la soumission supérieure aux bureaux arabes, ont conservé leur ancienne organisation, dont la base est le *donar*, ou réunion de tentes en cercle. Plusieurs *donars* forment une *ferka*, ou fraction de tribu ; plusieurs *ferkas* une tribu, et plusieurs tribus réunies un grand *kaidat* ou un *agalik* ; plusieurs grands *kaidats* ou *agaliks* réunis ont formé le gouvernement soit d'un *bach-aga*, soit d'un *kalifat*, délégué direct de l'émir au temps de la puissance d'Abd-el-Kader. Il ne faut pas confondre dans les tribus le *cheik*, qui est le délégué de l'autorité supérieure près de la tribu ou de la *ferka*, et le *caïd*, qui est le chef de la tribu même. Celui-ci est assisté du conseil des notables, appelé *Djena*, et d'un fonctionnaire chargé de rendre la justice, sous le nom de *khadi*.

Les impôts sont restés les mêmes qu'autrefois, et il est également nécessaire de les connaître. L'achour est la dîme sur les céréales ; le *zekket* se prélève sur les troupeaux. Il est du centième pour les moutons, du quarantième pour les chameaux, et du trentième pour les bœufs. Le *kokor* est un impôt en argent, spécial à la province de Constantine. Il représente le loyer des terres qui sont censées appartenir à l'autorité, et est fixé à vingt-cinq francs par *zouïja* ou *djebda*, c'est-à-dire par propriété pouvant être cultivée à l'aide d'une seule paire de bœufs. La *lezma* est la contribution en argent payée par les Kabyles de la montagne et par les tribus du Sahara.

Sous le rapport de l'origine ou de l'habitation, les indigènes se partagent en Maures et juifs, se livrant au commerce et faisant le fond de la population des villes ; Koulouglis, fils de Turcs et de Mauresques, race aujourd'hui à peu près disparue ; Kabyles ou Berbéres, habitant les montagnes, population agricole, industrielle et guerrière ; Arabes sédentaires et Bédonins ou nomades. Les événements de la conquête nous feront connaître les noms des principales tribus. On évalue l'ensemble de leur population avant 1830 à plus de trois millions cinq cent mille têtes. Ce nombre n'est pas encore rétabli.

Un mot encore, et nous en aurons fini avec les préliminaires. Nos lecteurs étant exposés à rencontrer des documents émanés des chefs arabes avec les dates dont se servent ceux-ci, nous devons leur donner sommairement la clef de ces dates. Les Arabes comptent les événements à partir de la fuite de Mahomet à Médine. Leur ère s'appelle *Hégire* ou *hijra* ; elle commence au 1^{er} Moharrem au 1^{er}, et correspond au 15 juillet 622 de l'ère chrétienne, et notre année 1853 est l'année 1270 du calendrier arabe. La semaine de ce calendrier est de sept jours comme la nôtre. Dimanche est *Joum-el-Had* ; lundi *Joum-el-Emin* ; mardi *Joum-el-Tlata* ; mercredi *Joum-el-Arba* ; jeudi *Joum-el-Kamis* ; vendredi *Joum-el-Djema*, et samedi *Joum-el-Sebt*. Quant aux mois, il faut distinguer les mois officiels, qui servent aux gens lettrés, et les mois vulgaires. Les premiers sont : *Moharrem*, mois sacré ; *Safer* ou *Safar*, mois du départ ; *Rebia-el-Aouel* ou *Rebi 1^{er}*, premier mois du printemps ; *Rebia-el-Tsani* ou *Rebi 2^e*, se-

cond mois du printemps ; *Djemad-el-Aouel* ou *Djoumada*, premier mois de la sécheresse ; *Djoumada-el-Tsani*, ou *Djoumada 2^e*, deuxième mois de la sécheresse ; *Redjeb*, mois du respect ; *Schâaban*, mois de la pousse des arbres ; *Ramadhan*, mois de la grande chaleur, *Schoual*, mois de l'accomplissement ; *Del-Kada* ou *Dzou'l-Cadeh*, mois de la trêve ; *Dzou'l-Hedjeh* ou *Del-Hadja*, mois du pèlerinage. Les mois vulgaires sont tout bonnement la traduction de nos mois romains, comme l'attestent leurs noms : *jennâr*, *févriâr*, *mârs*, *ibrir*, *maïou*, *joumniou*, *jouliouz*, *groucht*, *chtâmber*, *khôber*, *nouâmber* et *djamber*.

CHAPITRE II.

Origine de la guerre entre la France et l'Algérie. — La créance Busnach et Bacri. — Le consul Deval et le dey. — Ultimatum du gouvernement français.

C'était en 1827. Beaucoup ne croyaient plus à l'étoile de la France, et pensaient qu'enchaînée pour toujours aux traités de 1815 notre patrie en avait fini avec la gloire.

Nous allions cependant prendre deux éclatantes revanches de ces jours maudits où, accablés par le nombre et par la trahison, il nous fallut subir les affronts de l'Europe coalisée. Nous allions nous venger, comme il convient à une grande nation, par deux bienfaits immenses obtenus à l'humanité, d'un côté en arrachant la terre des Hellènes, la reine du monde classique, la Grèce, en un mot, à l'oppression turque, de l'autre en faisant rentrer dans le domaine de la civilisation une partie de ces vastes contrées de l'Afrique septentrionale, où la Barbarie, depuis près de quinze cents ans, avait établi son siège de prédilection.

Nous raconterons peut-être quelque jour l'affranchissement des compagnons de Canaris. Dans ce petit livre, c'est la conquête de l'Algérie que nous voulons dire, dire aussi rapidement qu'elle a été faite ; car que sont ces vingt années dans la vie d'un peuple, si ce n'est un éclair, un moment ?

Cette conquête a cela de remarquable qu'elle est toute providentielle ; la France n'y songeait pas, ne la cherchait pas. Un tout petit événement en fit surgir les causes. Mais une fois que nous fûmes engagés dans l'entreprise, le pays ne regarda à aucun sacrifice, ni à l'or, ni aux soldats. L'élan fut tel, que, malgré les mauvaises volontés de l'Europe, malgré le peu de désir qu'avait notre gouvernement de créer une France d'outre-mer, malgré les efforts d'un ennemi qui puisait dans sa religion, dans son organisation et dans son indomptable nationalité une énergie et des ressources sans cesse renaissantes, les divers points de l'Algérie furent successivement emportés et occupés. Si les Arabes eurent leurs héros dont nous ne rabaissons certes ni le génie ni le courage, nous eûmes les nôtres, qui se formèrent comme par enchantement. A un homme façonné comme Abd-el-Kader dans un monde exceptionnel, homme dur comme le bronze, souple et plein de ressort comme l'acier, d'un esprit aussi vaste que le pouvait permettre son éducation, et qui, s'il était venu au temps de la jeunesse politique des Arabes, eût certainement accompli des choses immenses, à cet homme nous opposâmes aussitôt les caractères les plus variés, les talents les plus sérieux, quoique les plus divers. Il sembla un instant qu'il suffisait à un régiment français de toucher la terre d'Afrique pour qu'aussitôt il s'élevât de ses rangs un prédestiné de la gloire, qui, trouvant l'occasion, la saisissait avec éclat, qui, rencontrant un théâtre, s'y distinguait entre tous, sans néanmoins pouvoir faire oublier les autres. Ceux de nos généraux qui avaient autrefois combattu durant l'épopée militaire impériale acquirent là de nouveaux titres à la gloire. Mais ce qui caractérisa surtout la guerre contre les Arabes, c'est qu'elle devint l'école d'une jeune armée digne de celle que la fortune trahit à Moscou. Des généraux en surgirent par centaines, comme naguère de nos guerres contre l'Europe. Malheureusement pour eux, le champ, quoique très-étendu, n'était pas encore assez vaste. Le sol conquis se déroba bientôt sous leurs pas. Il ne reste plus désormais qu'à maintenir ce qu'ils ont gagné ; c'est à la paix d'achever l'œuvre de la guerre. Les administrateurs doivent succéder aux généraux. *Cedant arma togæ*.

C'était donc en 1827. Rien n'annonçait que la France songeât à des acquisitions lointaines ; mais on l'a dit souvent, des tempêtes sont sorties d'un verre d'eau. Un simple coup de chasse-mouches fut le principe de la seule grande conquête durable que nous ayons faite au delà de la Méditerranée. Des discussions d'argent, discussions embrouillées s'il en fut, mais où le gouvernement français fit preuve de bonne volonté, puisque les chambres votèrent sept millions pour les terminer, duraient depuis tantôt vingt-cinq ans entre la France et la régence d'Alger pour des fournitures faites au compte de celles-ci à nos expéditions républicaines d'Italie et d'Égypte. On n'en finissait pas, et chaque fois que nos agents se trouvaient en présence du dey ou de ses grands officiers, il était question des créances Busnach et Bacri, comme on les appelait du nom des deux banquiers de la régence qui avaient fait les envois à nos expéditions, comme prête-noms de l'odjék, laquelle s'était longtemps dissimulée derrière eux. Si notre consul Deval réclamait pour quelque bâtiment français ou allié de la France visité, contre les traités, par les navires algériens, ou

lui répondait par des réclamations financières non moins pressantes. Enfin un jour, les paroles s'envenimèrent entre Deval et le dey lui-même. Celui-ci oublia qu'il avait affaire avec un personnage officiel, et en frappant notre consul au visage, nous y frappa tous; car telle est la solidarité qui unit les nations à leurs représentants au dehors, que toute insulte faite à l'un d'entre eux est une insulte à son pays entier.

Il fallait une réparation éclatante ou du sang. La France demanda d'abord la réparation. Le capitaine Collet, avec une majestueuse escalade de treize bâtiments, apporta au dey ce magnifique *ultimatum*, qui prouve que, toute royale qu'elle fût, la France avait alors un haut sentiment de sa dignité :

« Tous les grands de la régence, à l'exception du dey, se rendront à bord du vaisseau commandant, pour faire, au nom du prince offensé, des excuses au consul de France.

» A un signal convenu, le palais du dey et tous les forts devront arborer le pavillon français, et le saluer par cent un coups de canon. »

Suivaient à la suite de ces articles d'honneur des clauses d'affaires regardant l'avenir. Le chef des corsaires algériens ne considéra guère ces clauses. C'était un ancien topji de Constantinople, et qui devait précisément sa fortune à un outrage qu'il n'avait pas voulu supporter. Il ne vit dans notre ultimatum que les vexes à présenter non à un grand peuple, mais à un homme appelé Deval et méprisé de lui. Il répondit au capitaine Collet en faisant détruire nos établissements de la côte d'Afrique et jeter bas notre fort de la Calle. Aussitôt nos vaisseaux formèrent, aux applaudissements de tout le commerce européen, le blocus de ce port d'Alger, d'où depuis plusieurs siècles tant d'audacieux pirates étaient sortis pour la désolation de la Méditerranée et de certains parages de l'Océan. Hussein-Pacha n'avait point de forces suffisantes pour rompre le blocus; mais son trésor était plein. Il pouvait nous braver; il nous brava deux ans. Enhardis par l'impunité, ses officiers firent bientôt plus que se renfermer dans une résistance passive; ils défirent nos marins. Le capitaine de la Bretonnière, ayant été chargé de porter de nouvelles et dernières paroles au dey, n'eut à se plaindre que de son opiniâtreté; mais comme il se retirait sur le vaisseau *la Provence*, qui portait le guidon de commandement au grand mât, le pavillon blanc à la corne et le pavillon de parlementaire au mât de misaine, il fut assailli par le feu des forts, et des boulets atteignirent son navire¹. C'était mettre la France en demeure de convertir son blocus en une attaque décisive. Hussein-Dey eut beau destituer ceux qui avaient donné l'ordre de tirer, il eut beau écrire à M. de la Bretonnière qu'il n'était pour rien dans ce nouvel outrage, on ne voulut pas croire à ses déclarations, qui ne furent d'ailleurs ni assez explicites ni assez solennelles, et la grande expédition d'Alger se prépara.

C'était une chose immense et bien propre à frapper des imaginations françaises que cette expédition. Quand il s'agit de faire la guerre en Europe, la France est inquiète, non pas de la victoire, mais des principes pour lesquels elle combat. Ici point de telles inquiétudes : l'entreprise avait tous les caractères d'une croisade en faveur de la civilisation. La tradition la représentait comme pleine de périls; mais de si puissants souvenirs, des émotions si palpitantes se rattachaient à ces noms d'Afrique et d'Alger, que les dangers disparaissaient devant la grandeur de la tentative.

Pour comprendre ces souvenirs et ces émotions, il faut absolument jeter un regard sur l'histoire des contrées vers lesquelles la fortune nous poussait, pour ainsi dire malgré nous, à travers les outrages et les insultes de pirates sans foi ni loi. Auparavant rassurons nos lecteurs sur les difficultés même de la conquête, non de l'Afrique, mais de la capitale de ces pirates. Elle n'était point aussi périlleuse que le passé la représentait. La puissance algérienne au fond consistait dans un épouvantail moral séculaire. Néanmoins, quand les deys ou les beys, dans leur gouvernement absolu, proclamaient la guerre générale, toute la population virile de la régence était tenue de prendre les armes. Mais tel est le caractère des Arabes, que ceux-ci consultaient toujours un peu les événements avant de se décider. Quant à Alger même, sa principale force consistait en deux corps : l'un de milice turque, autrefois de janissaires; le second de koulouglis, c'était l'armée permanente. La marine était loin d'être aussi formidable que la terreur universelle aurait pu le faire croire. L'audace de ceux qui la montaient, leur organisation la rendaient plus à craindre que son matériel même. Lors de l'expédition d'Exmouth, elle se composait de cinq frégates de quarante à cinquante canons, de quatre corvettes de vingt à trente bouches à feu, et d'une douzaine de légers bricks ou de fines goélettes. Quand notre flotte entra victorieuse dans le port, il contenait trois grandes frégates dont une sur le chantier, deux corvettes, dix bâtiments moindres goélettes ou bricks, plusieurs chébecs, et trente-deux chaloupes portant chacune un canon à la proue. Voilà pourtant à quelle puissance maritime l'Europe entière avait consenti durant des siècles à payer tribut! La France n'était pas tarifiée; mais elle envoyait un présent à l'avènement de chaque consul pour faire agréer celui-ci. L'Angleterre, pour le même motif, payait 600 livres sterling; l'Autriche, la Hollande, l'Espagne, le Ha-

novre, la Toscane, Rome, la Sardaigne, les villes libres d'Allemagne n'envoyaient également leurs consuls qu'accompagnés d'une riche rançon. La Suède et le Danemark ne rachetaient pas toujours leurs navires par un tribut annuel de 4,000 piastres en munitions de guerre et par un tribut décennal de 24,000 piastres en numéraire. Il en était de même du Portugal et des Deux-Siciles, qui versaient cependant au trésor du dey une rançon annuelle de 24,000 piastres et un présent consulaire d'à peu près même somme. Aussi ce trésor était-il bien certainement l'un des plus riches parmi ceux du globe; car, après avoir été privé de toutes ses recettes de mer, par suite de notre blocus, durant trois ans; après avoir suffi à une levée en masse de la régence, à un armement extraordinaire des forts de la ville et des ports, il resta encore assez considérable pour payer les frais de notre expédition.

CHAPITRE III.

Le passé de l'Afrique. — Carthage, les Romains, les Numides, les Maures, les Vandales, les Arabes. — Les dynasties du Maghreb. — Histoire sommaire des deys d'Alger.

Nous écrivons pour le peuple, et nous ne cherchons pas à faire de la science; nous laisserons donc en paix Procope, Léon l'Africain et les autres historiens de l'Afrique débrouiller la question confuse de l'origine de ses premières populations. Parmi les peuples du monde classique, les Phéniciens abordèrent les premiers sur les côtes méditerranéennes des contrées qui nous occupent. Ils y fondèrent, quinze cent vingt ans avant Jésus-Christ, la célèbre ville d'Utique. La commerce et l'entrepreneuse Carthage ne s'établit que plusieurs siècles après, et sema bientôt de ses colonies, de ses forteresses ou de ses comptoirs toute la côte depuis les Syrthes jusqu'aux colonnes d'Hercule. On fait remonter jusqu'à elle Alger, Bonie, Cherchell, Djidéli, Bone, sous les noms d'Iominum, Saldæ, Iol, Ingilgilis et Ubo. On appelait alors le pays Libye. Les habitants se nommaient Maurusiens et Numides. Ils formaient un grand nombre de petits États sur lesquels Carthage exerça toujours beaucoup d'ascendant ou d'oppression. Les Romains, avec leur merveilleuse habileté politique, se mirent entre les Numides et Carthage pour venir à bout de celle-ci, et entre les Numides et les Mauritauiens pour dompter les uns et les autres. Ils réussirent à force de mauvaise foi, de patience, de trésors répandus, de sang versé. Leur succès fut l'œuvre de plusieurs héros et de plusieurs siècles. Polybe nous a conservé le récit de l'invasion des Scipions et de la rivalité de Massinissa, qui régna à Constantin, alors Cirta, et de Syphax, dont on croit avoir retrouvé le tombeau. Salluste, dans un récit plus admirable encore, a immortalisé la grande blessure que Jugurtha fit à Rome par la corruption, et la grande guerre que Métellus, Marius et Sylla firent à leur tour au neveu de Massinissa. La soumission des Numides sortit de cette guerre; il restait à dompter les Maures. Ce fut l'affaire de plusieurs siècles. On leur conserva d'abord leurs princes, comme les Juba et Ptolémée, à condition que ces princes régneraient pour le compte de Rome. Mais cet état de choses laissa bientôt ces populations indépendantes et courageuses. Elles trouvèrent un représentant de leur nationalité dans Tac-Parinas.

On a souvent comparé Abd-el-Kader à Jugurtha; il n'est pas sans quelque rapport avec Tac-Parinas. Celui-ci fut comme lui élu chef par une tribu insurgée; de même qu'Abd-el-Kader fatigua nos troupes, il fatigua les troupes romaines. Il alla comme lui, étant vaincu, chercher des forces dans le désert. Pendant plusieurs années, il fut, comme l'émir, insaisissable, se précipitant toujours sur l'endroit d'où on le croyait le plus éloigné, opérant des razias sur les colons romains et sur les tribus qui ne se rangeaient pas de son parti. Enfin un préconsul chargé de pleins pouvoirs employa contre lui le système qu'adopta contre Abd-el-Kader le maréchal Bugeaud. Il organisa un certain nombre de colonnes mobiles, qui de classe en classe, de retraite en retraite, accueillèrent le lion d'Afrique aux ruines du fort d'Auzea, que l'on croit avoir été situé près des lieux où s'élève Bordj-el-Hamza. Mais Tac-Parinas ne se rendit pas, comme Abd-el-Kader; il se battit vaillamment le dernier jour comme le premier, et fut tué les armes à la main. Après lui, un esclave affranchi nommé OEdemon ralluma la guerre, fut poursuivi par Lucius Paulinus au delà de l'Atlas, et se vit définitivement réduit par Hasidius Geta. On était sous le règne de Claude. La liberté de l'Afrique céda alors complètement la place à la civilisation romaine. Celle-ci fleurit pendant trois siècles dans les contrées où la nôtre commence à se répandre. L'archéologue en trouve à chaque pas de curieuses traces. Avec elle se développa aussi le christianisme. L'Afrique fut la terre classique des martyrs et des Pères de l'Eglise.

Cela dura jusqu'en 424 après J.-C. En ce temps une rivalité de ministres appela la nation entière des Vandales en Afrique. Les colonies de Saïa et de Toge, Sagata et Togata, furent aussitôt détruites. Les barbares poursuivirent avec une haine indicible tout ce qui rappelait Rome. Ils régnerent cent ans sur le désert qu'ils avaient fait. Bélisaire les chassa des côtes, mais non des montagnes. L'Afrique septentrionale appartient alors plutôt en droit qu'en fait aux Grecs

de Constantinople; la civilisation y refléurit quelque peu, mais non pour longtemps. Mahomet parut; ses lieutenants et ses successeurs se répandirent sur le monde; l'Égypte fut d'abord enlevée; puis tout le pays, à partir d'Alexandrie jusqu'au détroit de Gibraltar, passa sous leurs lois successivement, et la période arabe commença.

Cette période n'est longtemps qu'une série de révolutions, sans intérêt pour nous, et nous ne signalons les principales de ces révolutions que pour mémoire. Elles ont toutes le même caractère. Un inspiré, un saint, un marabout paraît, prédicateur et guerrier à la fois, comme Mahomet et comme Abd-el-Kader. Les tribus le suivent, croyant toujours avoir sous les yeux celui qui doit accomplir les prophéties du Koran, et il fait dynastie jusqu'à ce qu'un nouveau saint surgisse. C'est ainsi que se forment les Edrissites à Fez, les Meknèzes à Meknasa, les Abdondonates à Tlemcen, les Badissites à Tripoli, les Beni-Hammad à Bougie, les Almoravides à Maroc, puis les Almohades ou Mahiddins, puis les Beni-Ziars à Tlemcen, les Abou-Hafs, les Mérinides, et tant d'autres dynasties ici et là, dans le Maghreb, dynasties qui sont à la fin du quinzième siècle remplacées par les États barbaresques de Tlemcen, d'Alger, Tunis, Tenez, Gigeri, Bougie et Tripoli.

A cette époque tout le monde se mêlait d'être corsaire, et l'Espagne, qui venait de conquérir une partie de l'Amérique, en rapportait des richesses considérables, et avait à se défendre sur tous les points. Pour maintenir la piraterie, elle s'établit à Oran, à Mers-el-Kebir, et bâtit le fort du Penon à l'endroit du phare d'Alger, sur les îles Beni-Mezegrena. Le gouverneur d'Alger, ainsi serré de près, appela l'homme de mer le plus redoutable de ce temps, Aroudj ou Horne-Barberousse qui disposait d'une flottille d'aventuriers tures et de renégats. Aroudj n'eut pas de peine à chasser la petite colonie espagnole; mais quand il fut au Penon, il voulut être à Alger, et il y fut bientôt. Pour s'y maintenir, il fit comme les dynasties arabes: ne pouvant lui-même jouer au marabout, il en employa un des plus renommés, Sidi-Abd-er-Rahman qui sanctionna sa victoire. Alors se forma cette odjéak ou république militaire qui gouverna Alger pendant trois cents ans. Aroudj n'en était le chef qu'à la condition de la dominer par l'esprit d'entreprise et le bouheur des expéditions. L'occasion se présenta bientôt pour lui de s'illustrer dans toute l'Afrique. Charles-Quint envoya une flotte de quatre-vingts navires pour reprendre l'île du Penon et Alger du même coup. Mais le débarquement se fit mal. Francisco de Vero, qui commandait, voulut faire de la tactique européenne. Aroudj ne s'amusa point à attendre l'effet des manœuvres de son ennemi, il attaqua avec toutes ses forces le premier corps qui se présenta. Les Arabes et les Bédonins se mirent de son parti, et Francisco de Vero n'eut que le temps de se rembarquer avec une moitié de ses troupes. Comme il se retirait, une tempête brisa ou dispersa ses vaisseaux. Aroudj, resté maître d'Alger, rattacha bientôt à son odjéak Tenez, Médéah et Miliana. Il révolta ainsi les Arabes, qui se réunirent cette fois aux Espagnols, le battirent et le tuèrent près d'Oran. Kair-ed-Din ou Hariadon-Barberousse, son frère, lui succéda. Pour résister à Charles-Quint, il ne trouva rien de mieux que de mettre la république militaire d'Alger sous la protection du sultan. Celui-ci l'accepta pour vassal, et c'est de ce temps que date l'espèce de soumission nominale de l'Algérie aux empereurs ottomans. Hariadon prit le titre de dey, et tous les janissaires de Constantinople qui voulurent servir sous ses ordres lui furent envoyés. Il était temps; le marquis de Moncade, vice-roi de Sicile, arrivait avec une flotte encore plus considérable que celle de Francisco de Vero. Le nouveau général de Charles-Quint parvint à investir Alger; mais il perdit par une tempête la moitié de sa flotte et de ses troupes. Il prit alors la large, laissant à l'odjéak la superstition qu'Allah combattait pour la cause de la piraterie. Kair-ed-Din reprit tout aussitôt l'offensive contre les Arabes, et fit de rapides conquêtes; mais de suite aussi la nationalité des tribus se révolta contre lui. Il fut un instant dépossédé d'Alger même; mais il le reconquit, et plus fort que jamais chassa encore une fois les Espagnols du Penon. Puis, pour en finir avec eux, il réunit les îles Beni-Mezegrena à la terre ferme. C'est après ces succès qu'il prit le commandement des flottes ottomanes, laissant le célèbre renégat sarde Hassan-Aga à la garde d'Alger. Celui-ci fit pour ainsi dire encore mieux que son maître, et les pirates sous ses ordres ravagèrent si souvent et avec tant de cruauté les côtes européennes de la Méditerranée, que les gémisses des populations décidèrent Charles-Quint à entreprendre une troisième expédition. Cette fois l'empereur voulut commander lui-même les troupes. André Doria conduisit la flotte.

Les commencements de l'entreprise furent d'abord heureux. Charles avait des lieutenants si habiles! Que ne pouvaient Ferdinand de Gonzague, le duc d'Albe et Hugues Colonna! Mais une tempête comme celle qui avait brisé les deux premières expéditions s'éleva encore une fois. Les Tures en profitèrent pour attaquer l'armée de siège. Ils ne réussirent qu'à moitié. Un Français, Ponce de Balagner, portant l'attaque dans la défense, les repoussa jusque près des murs de la ville. Il allait entrer dans celle-ci, quand Hassan, sacrifiant les siens, fit fermer la porte. Ponce de Balagner ne pouvait espérer de la forcer; il y enfoua héroïquement son poignard en frémissant de rage. Cependant rien n'était désespéré; Charles-Quint pouvait encore

vaincre. Malheureusement la tempête avait produit son effet. Toutes les populations arabes arrivaient en foule pour frapper ceux que frappait Allah. L'empereur se retira, laissant sur la plage une partie de sa flotte rompue et les cadavres de ses soldats décimés.

Dès ce moment rien ne troubla plus la prospérité extérieure de l'odjéak. Elle s'éleva encore sous Hassan, fils et successeur de Kair-ed-Din. Nous ne raconterons ni ses conquêtes, ni celles de ses successeurs, ni les sanglantes révolutions au milieu desquelles se fit la succession des deys. Les janissaires étranglaient ceux qui leur déplaisaient ou qui déplaisaient aux sultans. Pour se maintenir ils allèrent jusqu'à exterminer leur descendance et celle des femmes arabes qu'ils avaient épousées. Les Koulonglis, c'est ainsi que l'on nommait les fils de Tures et d'Arabes, résistèrent. Cinquante d'entre eux se firent sauter dans la Casbah d'Alger, et causèrent la ruine de cinq cents maisons et de six mille habitants.

Nous avons omis de dire que des rapports s'étaient établis entre la France et cette exécrable puissance de corsaires. Ils avaient commencé sous Soliman I^{er}, qui avait appuyé de ses flottes, commandées par Kair-Eddin, la résistance de François I^{er} à Charles-Quint. Ces rapports continuèrent sous Charles IX, sous Henri IV. Mais ce que les deys permettaient à la France, les rais, c'est-à-dire les capitaines de corsaires, refusaient de le tenir. Louis XIV, plus encouragé qu'intimidé par le peu de succès que venait d'obtenir la Hollande, qui avait dirigé deux expéditions contre eux, les fit attaquer et battre par le duc de Moutfort, le 24 juin 1665. Il obtint un traité du dey d'alors, Ali; mais les Tures étranglèrent celui-ci, et mirent en sa place Baba-Hassan, qui déchira le parchemin. Louis XIV envoya alors par deux fois Duquesne, qui brûla une partie de la ville, et qui l'aurait peut-être prise sans l'habileté du fameux chef de la flotte algérienne, Mezzomorte, depuis successeur de Baba-Hassan. Mezzomorte obtint une nouvelle capitulation. Il y manqua dès que Duquesne eut disparu. Le maréchal d'Estrées, vice-amiral de France et vice-roi de nos possessions d'Amérique, revint avec une flotte trois ans après le retour de Duquesne; il foudroya littéralement la ville, qui demanda grâce. Louis XIV, traité par l'ambassadeur ture d'Alexandre et de Salomon, consentit à oublier le passé. Le passé recommença bientôt. A la faveur des guerres qui occupèrent l'Europe, les Tures de l'odjéak purent étendre leur empire sur presque toute l'Algérie. Ils arrachèrent aux Espagnols les dernières possessions qu'ils y eussent gardées, et incendièrent plusieurs fois les établissements de Collo et de la Calle, qu'ils nous avaient concédés dès les premiers temps de nos rapports. Enfin l'Angleterre, après avoir longtemps souffert leurs injures, envoya contre eux, en 1816, lord Exmouth, qui fit mettre en liberté les esclaves chrétiens. C'était un grand pas d'accompli dans la voie de l'affranchissement. Hussein-Khodja ou Hussein-Dey, qui régnait depuis 1817, l'avait compris, et en diverses circonstances il avait, à l'aide de sa garde maure, arrêté l'effervescence des rais, gagnant du côté de la terre ce qu'il perdait du côté de la Méditerranée. Enfermé dans la Casbah, il défilait le poignard des Tures. Il fallut son opiniâtreté pour le précipiter du trône et faire tomber avec lui l'ancienne odjéak. C'était cependant un homme de grands moyens, parti de très-bas comme la plupart des héros des annales turques. Car si l'Orient n'est pas le pays des droits politiques, il est, quoi que l'on dise, celui de l'égalité. Presque tous les hommes qui s'y sont illustrés sortaient des classes inférieures. Hussein-Pacha, né en 1769, comme Soult et Wellington, avait commencé par être simple topji à Constantinople; puis il s'était élevé de grade en grade dans l'artillerie ottomane. Trouvant néanmoins cet horizon trop peu vaste pour son ambition, et ayant à se plaindre de ses chefs, il partit pour Alger et s'engagea parmi les janissaires du dey, qui le remarqua bientôt. Il devint successivement secrétaire de la régence, mir-akhor, khodja-el-key, et conseil favori d'Ali-Pacha, son prédécesseur. Celui-ci le désigna, en 1817, pour lui succéder. Sa nomination fut approuvée par le divan. Quoique l'un des plus capables parmi les chefs qu'eût jamais eus la régence, il devait en être le dernier. La chose était écrite, comme il le dit plus tard.

CHAPITRE IV.

Prise d'Alger. — Forces de l'expédition. — Débarquement, combats. — Prise du fort l'Empereur. — Capitulation et départ du dey.

Le ministère de M. de Polignac, qui avait ses vues sur l'armée destinée à conquérir Alger, eut devoir en donner le commandement à l'un de ses membres, M. de Bourmont, ministre de la guerre. Comme général, M. de Bourmont avait fait sous l'empire ses preuves de capacité; mais son nom était le plus impopulaire que l'on pût choisir. On l'accusait d'avoir trahi la France à la veille même de Waterloo. Cette accusation l'animait du désir de se réhabiliter par un coup d'éclat. C'était d'ailleurs un homme froid, méditatif, prudent, se préoccupant beaucoup des moyens de succès, mais y comptant. L'amiral Duperré, auquel on avait remis la direction de la flotte, ne se laissait point aller à la même confiance. Il entrevoyait dans l'expédition les plus graves difficultés. Ses lenteurs, que l'on ne saurait imputer qu'à son désir d'assurer le triomphe de nos armes, furent

l'objet de critiques amères. Il ne répondit à ses envieux qu'en déployant une habileté consommée, quoiqu'un peu trop méthodique et pas assez en rapport avec le courage ardent de nos jeunes officiers.

Sous les ordres du général Bourmont se trouvaient un grand nombre de lieutenants distingués, comme MM. Berthezène, Poret de Morvan, Achard, Clouet, Dandrémont, de Loverdo, d'Uzès. On remarquait parmi les colonels MM. de Brossard, Roussel, Mangin, Magnan, Rulhières. Le général la Hitte commandait l'artillerie de siège, et le général Valazé le génie.

La flotte et l'armée furent prêtes dès le mois d'avril 1830. On eut devoir les encourager par une revue princière et par une proclamation : elles n'avaient besoin d'aucun de ces excitants. Cependant on rappelait dans la proclamation la double insulte faite à la France, les triomphes déjà remportés plusieurs fois par les Français sur le sol africain, soit au temps de saint Louis, soit au temps de Napoléon, et les crimes scénaires des pirates. On disait aux soldats avec raison que la cause de la France était en ce moment celle de la civilisation et de l'humanité. On les exhortait à se rendre dignes de leur mission aussi bien par leur courage que par leur conduite envers les vaincus. On leur promettait enfin, et c'était là une grande erreur, que les Arabes verraient en eux des libérateurs, et s'empresant de rompre avec les Turcs leurs oppresseurs, viendraient à nous aussitôt que l'étendard français se déploierait à l'horizon d'Alger.

La flotte mit à la voile de Toulon le 26 mai. Elle comptait cent trois bâtiments de guerre, six cents navires de commerce et trois mille bouches à feu. Outre les marins, elle portait trente-sept mille six cent vingt-neuf soldats et trois mille huit cent cinquante-trois chevaux, dont cinq cents seulement de cavalerie; le reste était destiné au train des équipages et à l'artillerie, qui venait de recevoir une réforme des plus avantageuses. Une masse énorme de vivres, de munitions, d'approvisionnements de toute sorte, des milliers de tentes, de couvertures, de fourneaux de campagne accompagnaient tout cela.

La marche de nos vaisseaux fut d'abord rapide et directe. Ils étaient le 29 mai à la hauteur des îles Baléares; le 30 ils saluaient la terre d'Afrique, et apprenaient de l'escadre formant le blocus la nouvelle des sinistres éprouvés par les bricks *l'Aventure* et le *Silène*, échoués sur cette terre dans les journées du 14 et du 15. Les équipages de ces navires avaient été en partie massacrés. Nos soldats brûlaient de les venger. Ils croyaient toucher au but de leurs desirs, quand l'amiral retourna brusquement en arrière pour rallier ses transports. Ce mouvement rétrograde donna naissance aux plus étranges conjectures. Les officiers s'imaginèrent un instant que l'expédition était contredamnée. Il n'y avait rien de fondé dans une pareille crainte.

On va voir cependant à quoi tiennent les destinées des États et comment il s'en fallut de peu que la régence d'Alger ne fût sauvée. Sur les instigations de l'Angleterre, qui, par un pressentiment jaloux, voulait empêcher le succès de nos armes, la Porte Ottomane, usant de son droit de suzeraineté, chargea secrètement un certain Tahir-Pacha de tâcher de débarquer à Alger, de déposer Hussein, et de donner ensuite à la France toutes les satisfactions qu'elle demanderait. Tahir, monté sur une frégate anglaise, se présenta bientôt devant Alger. Ce bâtiment, ayant été aperçu par un petit écoureur qui commandait l'enseigne Dubreuil, voulut un instant forcer l'entrée. S'il eût réussi, la régence existerait peut-être encore; mais, quoique vingt fois inférieur en forces, le navire français se mit audacieusement en travers de la frégate anglaise. Le capitaine de celle-ci recula devant la rupture d'un blocus déclaré. Il eut peur des suites que pouvait avoir un combat; il vira de bord, et conduisit sur sa demande Tahir-Pacha à Toulon. L'amiral le rencontra le lendemain du jour où il quittait ce port.

Dans son mouvement rétrograde, notre flotte fut assaillie aussi par un diminutif de ces tempêtes qui avaient, si à propos pour les corsaires barbaresques, dispersés les navires de l'Espagne. Il lui fallut relâcher à Palma. Elle remit à la voile le 10 juin, et le 13 se trouva en vue d'Alger. On avait, d'après des travaux de reconnaissance, donné l'origine remontait à Bonaparte, désigné la baie de Sidi-Ferruch comme lieu de débarquement. Suivant l'habitude des Turcs de l'Algérie, Ibrahim, gendre de Hussein et son général en chef, ne s'opposait point à la descente des troupes; il voulait, disait-il, que pas un des Français ne rejoignît sa patrie. Sans doute, comme ses prédécesseurs, il comptait sur les éléments, car il n'avait point avec lui toutes les forces que la régence aurait pu espérer. Ni le dey de Tripoli, ni celui de Tunis, ni l'empereur de Maroc ne lui avaient envoyé de secours. Les beyx dépendant du deylick, c'est-à-dire ceux de Constantine, d'Oran et de Tittery, étaient seuls venus avec leur contingent de Turcs et de Koulonglis, entraînant derrière eux les masses indisciplinées des tribus, masses qui ne pouvaient devenir dangereuses pour nous qu'en cas d'échec. Elles eussent alors augmenté d'heure en heure, la guerre générale étant proclamée. Deux matelots, Siou de la *Thétis* et Fr. Brunon de la *Surveillante*, plantèrent les premiers l'étendard de la France sur le lieu du débarquement à Torre-Chica. Les troupes de la régence et quelques milliers d'Arabes se tenaient au loin sur les hauteurs derrière des batteries, que le général Berthezène fut chargé d'emporter. Sa division s'élança,

suivie de près par les divisions d'Escars et Loverdo. Canons, redoutes, Tures, Maures, Koulonglis, tout céda devant cet élan. Mais alors nos troupes se trouvèrent aux prises avec de nouveaux ennemis. D'innombrables masses de cavalerie éparpillées occupaient partout le terrain. Les hommes qui formaient ces escadrons indisciplinés lançaient leurs chevaux sur nos fantassins en poussant des cris atroces, en agitant leurs burnous avec des gestes sauvages, et fuyaient comme l'éclair, après avoir déchargé leurs longs fusils, pour revenir bientôt à une nouvelle attaque. Les conscrits français ne se laissèrent point intimider. Le soir n'était pas encore venu, que déjà l'ennemi avait disparu pour aller s'établir plus loin.

On profita du répit laissé pour s'établir, s'entourer de fortifications, creuser des puits et débarquer le matériel et les vivres. On demeura ainsi jusqu'au 18, après avoir en dans la journée du 16 à redouter encore une fois la tempête, sur laquelle comptaient les Turcs.

Ceux-ci s'enhardissaient de notre inaction. Ils résolurent d'attaquer notre camp, ce qu'ils firent le 19 avec une résolution pleine d'énergie. Trois fois le général en chef lui-même et ses meilleures troupes fondirent sur nos retranchements en essayant de les déborder. Notre feu et nos batteries repoussèrent l'ennemi, et nos divisions, prenant l'offensive, attaquèrent à leur tour le camp turc situé à Sidi-kalef. Ni les Turcs ni les Arabes, après notre inaction de plusieurs jours, n'avaient supposé une pareille audace. Le repas était prêt dans les tentes; quelques-unes regorgeaient de munitions et de vivres; les troupeaux abondaient. Devant le 20^e de ligne, qui venait d'enlever les batteries de défense, tout cela fut abandonné. Nos conscrits se précipitèrent; il y en eut qui s'enrichirent du coup. Quant aux Turcs, ils s'enfuirent pêle-mêle, répandant sur leur passage et apportant avec eux dans Alger la plus affreuse stupeur. Nos régiments occupèrent le camp qu'ils venaient de quitter, et trois mille marins gardèrent celui contre lequel avait eu lieu l'attaque du matin. Il y eut alors un nouveau repos, qui donna à l'ennemi le temps de prendre haleine et de se remettre.

Il reparut le 21 juin à la pointe du jour, précédé par de véritables tourbillons de Bédouins; mais les divisions Berthezène et Loverdo n'eurent qu'à se déployer en colonnes pour que Turcs et Arabes eussent aussitôt le terrain dans le but de s'éparpiller derrière les massifs dans les hauteurs qui couronnent la partie orientale de la plaine de Staouéli. Les divisions dont nous venons de parler les y poursuivirent, les en débâsquèrent à la baïonnette, et après avoir traversé le ravin de Hækschédéré, qui fut énergiquement défendu, ne se trouvèrent plus qu'à quelques kilomètres d'Alger.

Malheureusement le matériel manquait pour l'attaque de la place. Il ne fut débarqué en entier que le 26. Il était temps. Un vent d'ouest s'abattit sur la mer et la souleva avec furie. Pour la troisième fois, on craignit que la flotte n'eût le sort de celles de Charles-Quint.

Cependant M. de Bourmont, depuis la dernière affaire, retenait nos troupes dans leurs positions, se contentant de repousser les attaques de détail que les Turcs et les Arabes continuaient à faire sans ordre. Un de ses fils avait été frappé à mort dans la journée du 21. Surmontant une douleur qui peut se comprendre, le général en chef donna ordre le 29 que l'on reprît partout l'offensive.

Les Turcs et leurs contingents arabes s'étaient depuis plusieurs jours fortifiés sur un prolongement du Boudjaréah; il fallait les en déloger, et pour cela arriver d'abord jusqu'à eux. On n'y parvint qu'après des fatigues inouïes, et alors l'armée tout entière, sans tirer un coup de feu, monta par vingt chemins différents à l'assaut du Boudjaréah, qui lui fut abandonné. Elle salua de là par des cris de victoire Alger et le fort de l'Empereur, qui commença aussitôt à être investi. Il tint quatre jours, au bout desquels le dey ordonna de mettre le feu aux poudres, dans le moment même où la brèche allait être praticable. Quand le drapeau français flotta sur les débris de cette forteresse, il ne fallut plus songer à défendre la ville, dont la marine avait déjà canonné une première fois le port. Le dey envoya dire à l'amiral Duperré et à M. de Bourmont qu'il était prêt à donner toutes les satisfactions que l'on voudrait. Le général en chef lui fit répondre que le temps des satisfactions était passé. Il fallait se résigner à subir toutes les horreurs d'un assaut ou se rendre à merci. Ces dures conditions furent portées dans la ville même par le couragereux interprète Brachewitz. Alger présentait en ce moment un spectacle terrible. Voici comment l'envoyé français a depuis formulé le récit de sa mission, récit grandiose, terrible, et qui pourrait porter ce titre : *Dernier jour d'un peuple ou d'une puissance*.

« Sur les cinq heures environ, j'arrivai à la Porte-Neuve, qui ne me fut ouverte qu'après beaucoup de difficultés. Je me trouvais au milieu d'une troupe de janissaires en fureur; ceux qui me précédèrent avaient peine à faire écarter devant moi la foule de Maures, de Juifs et d'Arabes qui se pressaient à nos côtés. Pendant que je montais la rampe étroite qui conduit à la Casbah, je m'entendis que des cris d'effroi, de menace et d'imprécations qui retentissaient au loin, et qui augmentaient à mesure que nous approchions de la place. Ce ne fut pas sans peine que nous parvîmes aux remparts de la citadelle; Sidi-Mustapha, qui marchait devant moi, s'en fit ouvrir les portes, et elles furent après notre entrée aussitôt refermées sur les

flots de la populace qui les assiégeait. La cour du divan où je fus conduit était remplie de janissaires. Hussein était à sa place accoutumée. Il avait debout autour de lui ses ministres et quelques consuls étrangers; l'irritation était violente. Le dey seul me parut calme, mais triste. Il imposa le silence de la main, et tout aussitôt me fit signe d'approcher avec une expression très-prononcée d'anxiété et d'impatience. Il avait à la main les conditions écrites sous la dictée de M. de Bourmont. Après avoir salué le dey et lui avoir adressé quelques mots respectueux sur la mission dont j'étais chargé, je lus en arabe les articles suivants avec un ton de voix que je m'efforçai de rendre le plus assuré possible :

« 1^{re} L'armée française prendra possession de la ville d'Alger, de la Casbah et de tous les forts qui en dépendent, ainsi que de toutes les propriétés publiques, demain, 5 juillet 1830, à dix heures du matin, heure française. » Les premiers mots de cet article excitèrent une rumeur sourde, qui augmenta quand je prononçai les mots : à dix heures du matin. Le dey réprima ce mouvement; je continuai :

Passage du Ténia, au col de Mouzaia. — Novembre.

« 2^o La religion et les coutumes des Algériens seront respectées ; aucun militaire de l'armée ne pourra entrer dans les mosquées. » Cet article excita une satisfaction générale. Le dey regarda toutes les personnes qui l'entouraient, comme pour joindre leur approbation, et me fit signe de continuer. « 3^o Le dey et les Turcs devront quitter Alger dans le plus bref délai. » A ces mots, un cri de rage retentit de toutes parts. Le dey pâlit, se leva, et jeta autour de lui des regards inquiets. On n'entendait que ces mots, répétés avec fureur par les janissaires : « *El mout ! el mout !* » (La mort ! la mort !). Je me retournai au bruit des yatagans et des poignards qu'on tirait des fourreaux, et je vis les lames briller au-dessus de ma tête. Je m'efforçai de conserver une contenance ferme, et je regardai fixement le dey ; il comprit l'expression de mon regard, et, prévoyant les malheurs qui allaient en résulter, il descendit de son divan, s'avança d'un air furieux vers cette multitude effrénée, ordonna le silence d'une voix forte, et me fit signe de continuer. Ce ne fut pas sans peine que je fis entendre la suite de l'article, qui ramena un peu de calme : « *On leur garantit la conservation de leurs richesses personnelles ; ils seront libres de choisir le lieu de leur retraite.* »

Ces mots, si nous en croyons le brave interprète, avaient été bien habilement calculés par les chefs de notre expédition. Ils apaisèrent comme par enchantement le tumulte. En effet, les Turcs n'étaient que campés dans cette ville, qui avait si longtemps subi leur oppression, aucun d'eux peut-être n'y était né ; en la quittant, ils ne quittaient pas une patrie ; ils emportaient, en s'en allant, leur butin ; cela leur suffisait. Hussein-Pacha se résigna le premier, et bientôt fut échangée la convention sur les bases lues par l'interprète et posées par le général en chef. Le 5 juillet, à dix heures du matin, les portes furent ouvertes aux troupes de la France ; la Casbah et les forts reçurent les soldats de la civilisation, remplaçant ceux du brigandage e-

de la barbarie. Le dey lui-même quitta Alger quelques jours après. Ses bey's et leurs contingents avaient regagné Oran, Constantine et Médéah. La petite guerre d'Algérie allait commencer avant la grande.

CHAPITRE V.

Commandement général de M. de Bourmont. — Expédition de Blidah. — La guerre n'est plus avec les Turcs, mais avec les Arabes.

Nous faisons de l'histoire pour tout le monde, et nous n'en faisons contre personne. On cherche bien loin les causes de la décadence de l'esprit public en France ; cette décadence est naturelle. Au moyen de l'histoire, les partis se sont attaqués les uns les autres ; l'histoire n'a plus été la vérité, mais une arme politique ; on s'est accusé, on s'est jeté mutuellement de la boue ; la plupart des historiens, même les plus graves, ont eu vingt pages consacrées au mal pour une consacrée au bien. Ils ont, sans le vouloir, sali leur patrie.

Nous ne le imiterons pas.

On ne trouvera donc point ici l'énumération des fautes que presque tous les annalistes de l'Algérie accusent M. de Bourmont d'avoir commises aussitôt après la prise d'Alger. L'art de profiter de la victoire est plus difficile que l'art de vaincre ; on sait cela depuis Annibal. M. de Bourmont était venu en Afrique sans instructions positives. Il y resta un mois à peine, et ce serait une injustice de le juger sur le peu qu'il fit pendant ce temps-là. On n'organisa pas une conquête en un mois. M. de Bourmont ne resta pas inactif ; il désarma et embarqua pour l'Asie-Mineure ceux des janissaires du dey qui n'avaient point d'établissement dans le pays. Il tint les promesses de la capitulation, et essaya de former une administration qui convînt à la population d'Alger. Malheureusement des intrigants l'entourèrent, et cette administration ne fut pas ce qu'elle devait être. La préférence donnée aux Maures, à la classe commerçante et aux Juifs offensa la fierté arabe. D'un autre côté, les populations de la régence, et surtout celles de la province d'Alger, ne sentant plus peser sur elles la main de fer du dey, commencèrent à entrer en effervescence. Elles étaient délivrées des Turcs, une liberté nouvelle leur sourit. Que fallait-il pour que cette liberté se consolidât ? — Que les Français ou demeurassent dans Alger, ou qu'ils prissent peu à peu en dégoût leur conquête. Enfin les tribus arabes contenaient chacune au moins autant d'ambitieux qu'une de nos villes pouvait en contenir. Ces ambitieux voulaient profiter pour eux-mêmes de la situation que la chute de l'odjak faisait au pays. De là une multitude d'embarras contre lesquels un génie véritable se fût vainement débattu.

Le meilleur c'était peut-être de ne pas laisser l'armée inactive, et, si l'on voulait demeurer dans la régence, de continuer à frapper des coups retentissants. Les prétextes ne manquaient pas. Ainsi les bey's de Tittery, d'Oran et de Constantine avaient joint leur contingent à celui du dey. Il fallait en tirer vengeance ; tant qu'ils n'étaient pas détruits, rien ne devait sembler fait. L'aigle chassé de son aire, venait le tour des aiglons.

M. de Bourmont y songea, mais il n'y songea que timidement. Hussein-Pacha, en quittant la terre de la régence, l'avait averti de se méfier du bey de Tittery. Le général français était tout disposé à suivre le conseil ; mais le bey se hâta de venir faire sa soumission. Il en demanda aussitôt le prix, savoir l'annexion de Blidah à son beylich ; M. de Bourmont refusa. Le rusé Africain lança aussitôt des kabyles, qui vinrent inquiéter cette petite cité, espérant que les habitants s'adresseraient à lui pour avoir un défenseur ; mais ils réclamèrent le secours des Français. M. de Bourmont accorda le secours imploré, et voulut le conduire en personne ; il emmena avec lui un nombreux état-major, très-curieux de voir le pays, mais il conduisit peu de troupes. Le bey fit répandre le bruit que ces troupes venaient pour piller les tribus. Alors la guerre d'embuscade des Arabes contre les Français s'organisa sur toute la route à parcourir. Les kabyles descendirent de la montagne ; arrivés trop tard pour cerner Blidah, où nous avions d'ailleurs été bien reçus, ils nous assaillirent au retour. La colonne française fut obligée de se former en carré ; elle eut beaucoup à souffrir, sans avoir fait beaucoup souffrir l'ennemi, qui cria bien haut victoire.

Le résultat de cette expédition tentée avec trop peu de forces eut les conséquences les plus graves. On avait pris Alger, on semblait avoir échoué sur Blidah. Cela redonna du cœur aux partisans des Turcs ; ils conspirèrent. Il fallut recourir aux moyens de rigueur. De là un redoublement d'excitation et un prétexte au bey de Tittery pour rompre ses engagements ; ses alliés soulevèrent presque tout le pays. C'était le moment où la révolution de juillet venait d'avoir lieu en France. Le général en chef, justement dévoré d'inquiétudes, regardait plutôt du côté de la France que du côté de son commandement. Tout prit un aspect lugubre.

Cependant les officiers et les soldats français, avides d'aventures et de gloire, cherchaient avec vaillance à propager l'influence de leur pays sur la terre d'Afrique. Ainsi le capitaine de Bourmont, fils du général, ayant été envoyé à Oran pour traiter avec le bey de cette ville, contre qui les Arabes du beylich s'étaient soulevés pour conquérir leur indépendance, et qui demandait notre secours, les

marins de la petite flottille venue avec M. de Bourmont s'emparèrent du fort de Mers-el-Kébir. Puis, quand le jeune négociateur eut pris connaissance de l'état des choses, il obtint qu'une petite expédition fût envoyée pour aider le vieil Hassen ; c'était le nom du bey. Mais à peine cette expédition mouillait-elle en rade d'Oran, qu'elle recevait l'ordre de regagner Alger. Il en était de même d'une autre expédition envoyée contre Bone et dirigée par le général Danrémont. Ce général, à peine installé dans la ville, qui le reçut amicalement, avait été assailli par les Arabes. Il les avait repoussés dans plusieurs assauts, malgré l'audace et l'héroïsme dont ils avaient fait preuve. Sans aucun doute son courage, son intelligence, nous eussent assuré cette importante conquête ; mais M. de Bourmont venait de recevoir la nouvelle des événements arrivés en France. Il devait, en général prévoyant, concentrer ses troupes. M. de Danrémont évacua Bone, comme on évacuait Mers-el-Kébir. Les Arabes ne s'expliquèrent pas ces retraites, ou plutôt les expliquèrent par un défaut de persistance et de courage chez les Français. Dès ce moment ils se crurent libres.

On en était là quand le nouveau gouvernement que s'était donné la France envoya un successeur à M. de Bourmont. Ce général, qui

l'armée d'Italie sous Bonaparte, général de brigade dans l'expédition de Saint-Domingue, général de division depuis 1805, connu par une foule de beaux traits militaires accomplis en Autriche, en Prusse, en Russie, en Espagne, en Saxe et dans l'immortelle campagne de 1814 en France, désigné par Napoléon comme un de ses plus prochains maréchaux, appuyé de presque tout le parti libéral, Clauzel arrivait en Afrique précédé de la plus éclatante réputation. Cependant, avant de chercher à la justifier par des succès de guerre, il voulut se mettre à l'abri des reproches qui avaient assailli M. de Bourmont, et s'occupa tout d'abord de l'organisation de la conquête. Il fit reconnaître par l'armée le gouvernement qui l'envoyait ; puis, songeant à tirer parti des ressources militaires que pouvait offrir la régence, il forma ces deux bataillons de zouaves ou zouaves, aux ordres des capitaines Maumet et Duvivier, bataillons qui devinrent le noyau de l'une des plus brillantes troupes que nous ayons jamais eues. Il s'occupa ensuite d'introduire un peu d'ordre dans les revenus que la France pouvait espérer de la ville d'Alger et de ses environs, régularisa l'action des tribunaux, s'occupa des intérêts commerciaux des industriels qui commençaient à affluer dans la colonie, établit des postes sur les routes aux alentours du chef-lieu, réinaugura la ferme modèle

Débarquement des Français en Algérie.

avait gagné dans la campagne un bâton de maréchal et perdu un fils chéri, s'éloigna en étranger, sur un bâtiment étranger. Les administrateurs, qui un mois auparavant eussent adoré ses épaulettes, lui refusèrent le passage sur un navire français. Oh ! combien il dut souffrir, si, comme on le disait, il avait en 1815 trahi sa patrie ! mais combien il dut mépriser son pays et le plaindre, si sa conscience ne lui reprochait que de l'avoir bien servi ! A Marseille, un employé des douanes eut l'infamie de visiter le cadavre de son fils, que l'on rapportait à la terre natale.

CHAPITRE VI.

Commandement général de Clauzel. — Commencement de colonisation. — Expédition de Médéah. — Les Français franchissent l'Atlas. — Fin du beylich de Tittery. — Relations avec Oran et Constantine.

Comme on vient de le voir, la guerre s'engageait mal ; il fallait quelqu'un pour la relever ; il fallait surtout se décider à la faire, et la conduire de façon à fonder rapidement l'influence française sur la terre d'Afrique. Temporiser, agir timidement, devait nécessairement compromettre la conquête. On comptait avec raison sur le nouveau général en chef.

Clauzel, qui remplaçait M. de Bourmont, était une des plus brillantes figures de l'ancienne armée, et l'un des patriotes les plus distingués parmi ceux que la chambre des députés comptait alors. Il avait depuis 1791 fait les campagnes de la République et de l'Empire. Volontaire de l'armée des Pyrénées-Orientales, officier de

(Haouth-Hassen-Pacha), et prit des mesures de police intérieure qui permirent d'opérer au dehors avec sécurité. On lui a reproché, comme au général son prédécesseur, de nombreuses fautes administratives ; par exemple, d'avoir enlevé aux imams la gestion des biens des mosquées et des fontaines, et autres biens *habous*, et d'avoir réuni cette gestion aux autres attributions de l'administration des domaines. Il ne pouvait cependant pas laisser les prêtres musulmans conspirer en paix contre notre occupation, et répandre parmi les tribus, pour s'y faire des partisans, l'or et l'argent destinés à l'entretien des mosquées et à la glorification du nom de Mahomet.

Le dedans à peu près organisé, Clauzel s'occupa du dehors ; l'anarchie régnait en maîtresse au milieu des outhans arabes, les villes se donnaient des chefs et les déposaient. Le bey de Tittery, Bou-Mezrag, bravait ouvertement notre influence et formait le centre de tous les mécontents. Il prétendait succéder au dey d'Alger, et avait sommé le bey de Constantine d'avoir à la reconnaître. Tolérer plus longtemps ses entreprises pouvait devenir dangereux. Le gouverneur général se mit à la tête d'un corps d'armée de huit mille hommes, et s'avance vers le beylich de Tittery.

Ce beylich était le moins important des trois qui relevaient de la régence, mais sa soumission était celle qui nous intéressait le plus. Il s'étendait au sud de la province d'Alger jusqu'au désert, entre les provinces d'Oran et de Constantine. Sa capitale privilégiée était Médéah, ville libre, quoique servant de résidence au bey. Celui-ci avait pour principales forces les colonies militaires des Habudes et des Daners. Il avait dans son gouvernement vingt et un outhans, dont le plus puissant passait pour être celui de Diza sur les confins

du Constantinois. La contrée formant le beylich présente d'ailleurs tous les genres d'aspect des pays les plus divers. Dans la partie septentrionale se déploient de belles montagnes boisées, habitées par les Kabyles. Au midi sont de vastes et fertiles plaines qui fournissent abondamment les marchés où viennent s'approvisionner les tribus du Sahara. Les cours d'eau distribuent partout la végétation et la fécondité. Il ne faut que savoir tirer parti de la terre.

La petite armée du général Clauzel avait pour commandant immédiat le général Borey, et pour généraux de brigade MM. Achard, Hurrel et Monk d'Uzer. Les forces appartenaient à divers régiments. On se mit en marche par Bouffarik sur Blidah. On ne rencontra les Arabes que devant cette ville. Clauzel leur envoya le célèbre Jusuf, depuis général. Jusuf ramena avec lui un parlementaire qui signifia fièrement à la colonne d'avoir à respecter Blidah et de se contenter de combattre Bou-Mezrag, autrement il y aurait une sanglante résistance. La colonne reçut aussitôt l'ordre d'apprendre aux habitants de Blidah à qui ils avaient affaire. Attaqués avec ardeur, ceux-ci lâchèrent pied presque aussitôt; et la brigade Achard entra le soir dans la ville, tandis que les autres brigades prenaient position aux alentours. Le lendemain, comme l'armée allait poursuivre sa route sur Médéah, les Arabes et les Kabyles les vinrent assaillir, profitant de tous les accidents de terrain et surtout des positions qu'offraient les magnifiques jardins de Blidah pour tirer à coup sûr contre nos soldats. On ne s'en débarrassa qu'en détruisant les jardins eux-mêmes. Le général en chef ne s'en tint pas à cette exécution nécessaire pour sa défense, il fit diriger une razzia contre la tribu des Beni-Salah, et ici eurent lieu des exécutions bien autrement tristes, et dont la nécessité n'est pas aussi bien démontrée. De nombreux prisonniers furent passés par les armes. L'un captif plus important que les autres allait subir le même sort, quand on l'entendit s'écrier : « qu'il était bien mal récompensé de son zèle pour les chrétiens, auxquels ils travaillait à rallier les tribus. » On le conduisit au général. Ce prisonnier disait vrai : c'était le muphti de Blidah. Mis en liberté, il revint bientôt avec plusieurs chefs kabyles qui firent leur soumission. Il en fut de même de cinq chefs de l'ouïhan El-Scht. En présence de cette pacification, l'armée put continuer sa marche, laissant à la garde de la ville conquise le colonel Rulhières avec deux bataillons. On était alors au 20 novembre.

Pour parvenir de Blidah à Médéah, il faut traverser le Tenia au col de Monzaia, formidable gorge de la première chaîne de l'Atlas. C'est là que nous attend Bou-Mezrag avec ses contingents et les mécontents de toutes les tribus environnantes. Ce chef a disposé ses troupes de façon que le passage des sept ou huit amaux du défilé doive être emporté d'assaut. Les Arabes occupent chaque pli de terrain, avec ordre de quitter leur poste aussitôt qu'il ne sera plus tenable, et de se rallier au poste supérieur. Cette organisation est vraiment formidable. Aussi à l'arrivée des troupes aux approches du Tenia y a-t-il un instant solennel d'attente et de recueillement. Clauzel, par une réminiscence habile et grandiose, en profite pour frapper profondément l'esprit des soldats et les élever en pensée à la hauteur presque antique de leurs pères des Pyramides; il les réunit, et, d'une voix qui retentit au loin dans le silence de la vallée, leur rappelle leur mission et les anciennes victoires de la France. « Soldats, leur dit-il, nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique, et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes d'une si noble entreprise; le monde civilisé vous accompagnera de ses vœux. — Conservez le même bon ordre qui existe dans l'armée, ayez le respect le plus grand et le plus soutenu pour les populations partout où elles seront paisibles et soumises; c'est ce que je vous recommande. — Ici j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme, et je vous dirai aussi que les siècles vous contemplant! »

Après ces paroles prononcées, notre artillerie salue bruyamment et solennellement le vieil Atlas. Puis une partie de la brigade Achard se précipite pour gagner le col de Monzaia par les crêtes qui bordent la route sur la gauche. Une autre partie marche par la route tortueuse et difficile qui mène au col. Elle est suivie de la brigade Monk d'Uzer. Bientôt les tambours battent la charge pour animer les soldats qui gravissent les pentes. Le général Achard croit que les bataillons lancés sur la gauche ont réussi. Lui-même s'élance à la tête des troupes qui suivent la route, et qui se composent d'un faible bataillon du 37^e aux ordres du commandant Ducros. Ce bataillon arrive comme la foudre sur l'entrée du col; la mitraille qui tonne contre lui ne l'arrête pas un seul instant. Les officiers sont à la tête, entraînant tout, enlevant tout. On est prêt à lutter corps à corps, et l'attaque décisive est ordonnée, quand l'ennemi abandonne en désordre sa position. Alors commence une poursuite des plus vives. Nos soldats plantent le drapeau tricolore sur tous les postes arabes, et le soleil couchant vient ajouter à l'éclat de leur victoire. Ils ont été dignes de ces légions romaines qui vingt siècles avant eux pratiquèrent ce passage célèbre. Mais que de braves atteints cruellement! Achard, Ducros, Mac-Mahon sont du nombre!

Les feux du bivouac succèdent à ceux du soleil, qui a suivi les

Arabes dans les gorges où ils se sont cachés; alors arrivent des chefs kabyles, qui s'empressent de reconnaître la grandeur du nom français. « Allah est avec toi! » disent-ils au général. On apprend aussi par eux la route qu'a suivie Bou-Mezrag, qui, aidé de son fils, a dirigé la résistance en personne.

Le lendemain, on laisse la brigade Monk d'Uzer à la garde du passage, et l'on continue à s'avancer sur Médéah. La brigade Achard est toujours en avant, combattant toujours; elle a surtout à repousser les tirailleurs arabes, postés avec avantage dans un bois d'oliviers. Elle les en déloge, et à une lieue de là recueille un pauvre malheureux qui se tient caché et qui lui apporte la capitulation des habitants de Médéah... En effet, les notables de cette ville ne tardent pas à se présenter devant le général en chef. Le but de l'expédition est atteint; un nouveau bey est installé en remplacement de Bou-Mezrag, qui vient enfin lui-même implorer son pardon. Il Polstient à l'aide d'une ingénieuse batterie. « Si je n'avais pas trahi mes serments, dit-il à Clauzel, tu n'aurais pas en la gloire de franchir l'Atlas et de chasser mon drapau des montagnes. »

La colonne expéditionnaire ne se reposa que deux ou trois jours à Médéah. Elle y laissa le colonel Marion pour asseoir l'autorité du nouveau bey, et reprit le chemin du Col. Aucun ennemi ne se montra à elle jusqu'à Blidah. Mais dans cette ville, le colonel Rulhières venait d'être obligé de se multiplier pour repousser des milliers de Kabyles lancés contre lui par le cheik Ben-Zamoum. Il avait repoussé leurs attaques. Les malheureux habitants de Blidah s'étaient mis de son côté. Ils ne voulurent pas rester dans la ville, où le général en chef ne jugea pas à propos de laisser une garnison, et suivirent l'armée jusque sous les murs d'Alger, dans les environs duquel on les établit.

Le retour de Clauzel put rappeler aux Algériens les triomphes des anciens deys au retour de leurs expéditions. Bou-Mezrag marchait avec sa famille et ses janissaires désarmés au milieu de nos soldats. De nombreux troupeaux pris aux tribus insoumises suivaient nos colonnes; venaient ensuite les infortunés Bliidiotes, traînant après eux leurs misérables pénates et les débris de leur fortune.

Le général en chef, à peine arrivé, dut d'ailleurs songer aussitôt à la garnison de Médéah, à laquelle on n'avait pu laisser que très-peu de vivres et de munitions. Le général Boyer fut chargé de la ravitailler. Ce général, parti d'Alger le 2 décembre avec deux brigades et un convoi formidable, traversa l'Atlas et le col de Monzaia presque sans coup férir. Il trouva le colonel Marion vainqueur de cinq ou six attaques des Arabes appartenant aux ouïhans de Rhigor, Assam, Ben-Alep, Beni-Hossan, Onzara et Aouara, et aux restes des Hlabides et des Douers, ainsi qu'aux tribus des Arabes et des Ben-Soliman. Malgré ces victoires, il était temps que le convoi de ravitaillement arrivât. Les bataillons du colonel avaient à peine encore de quoi tirer quelques coups de feu. On les renforça par des troupes fraîches, et le général Danlison fut chargé de garder la place. Boyer revint à Alger comme il était venu, sans avoir trouvé l'occasion d'engager ses soldats.

Les deux expéditions de Médéah eurent un grand retentissement. Elles assurèrent la soumission de l'arrondissement d'Alger et la tranquillité du beylich. Les Bliidiotes regagnèrent en partie leur malheureuse cité. Un grand nombre de tribus entrèrent en relation avec nous.

Pendant que la marche du général Boyer avait lieu, nous tentions une autre campagne qui n'était pas sans gloire. Le général Damrémont partait d'Alger le 14 décembre pour dégager le bey d'Oran, toujours assiégé par les Arabes. Il s'empara le 14 du fort de Mers-el-Kébir, et le 16 du fort Saint-Grégoire; puis, à la suite de négociations assez longues, occupait le 4 janvier Oran, que quittait le vieil Hassan.

Le général Clauzel nourrissait alors des projets que l'on a jugés diversement. Il voulait lier intimement les intérêts du bey de Tunis, prince disposé à accepter la civilisation européenne, avec les intérêts de la France. Il céda le beylich d'Oran à un parent de ce bey, nommé Sidi-Ahmet, moyennant une somme annuelle d'un million de francs. Il céda aussi le beylich de Constantine à un autre prince tunisien, nommé Sidi-Mustapha. Mais Hadj-Achmet, bey de Constantine, n'était guère homme à se laisser destituer. D'un autre côté, le général Clauzel fut désavoué par le ministère français; il quitta Alger le 20 février, laissant le gouvernement au général Berthezène. On était au temps où la dynastie de juillet, voulant se faire accepter par l'Europe, s'amoindrisait le plus possible. Elle disait partout qu'elle ne voulait point d'une conquête onéreuse, et que, sans les susceptibilités de la France, elle l'eût abandonnée. Par contre, à mesure qu'elle manifestait sa tiédeur, la colonisation de l'Algérie acquiesçait de la popularité. Mais la popularité ne suffit pas pour maintenir les conquêtes. L'armée d'Afrique étant réduite, le général Clauzel fut obligé d'ordonner l'évacuation de Médéah. Les bénéfices des expéditions contre cette ville et les avantages de l'expédition d'Oran furent perdus. Notre influence se concentra de nouveau dans l'enceinte d'Alger; à peine rayonnait-elle aux environs, tandis que les chambres françaises et la presse retentissaient de discussions oiseuses sur la colonisation.

CHAPITRE VII.

Commandement du général Berthezène — Nouvelle expédition de Médéah —
Le commandant Duvivier. — Les Arabes bloquent l'armée expéditionnaire —
Première expédition de Bone. — Le commandant Houdier. — Le général Boyer
à Oran.

Jusqu'ici nous n'avons eu dans notre horizon aucun représentant distingué de la nationalité arabe; les Turcs ont seuls soutenu la guerre régulière et cela sans animation, comme des maîtres qui s'en vont. Bou-Mezrag par exemple, a cédé après la première défaite. Hassan, dégoûté, a demandé lui-même à quitter son beylich. Ceux des Arabes qui sont entrés en lice ont combattu sans ordre, anarchiquement. Voici venir la période où l'ordre se mettra dans leur résistance, où les chefs les plus distingués, les Sidi-Endarek, les Abd-el-Kader surgiront. Le gouvernement français a reculé devant de premiers sacrifices, il a réduit l'armée. Douze régiments d'Afrique ont regagné la France. Nos occupants forment à peine un total de dix mille hommes. Les Français se fatiguent, ils s'en iront bientôt tout à fait, tel est le bruit qui circulait dans toute la régence; et pour hâter le départ de nos soldats, les marabouts prêchaient partout le djehali, c'est-à-dire la guerre ordonnée par Mahomet contre les infidèles. On allait jusqu'à parler du retour du dey Hussein. Le général Berthezène, qui vint dans ces circonstances, était un brave soldat et un honnête homme, ce qui est déjà beaucoup; mais il n'avait pas le génie personnel, et il manquait des forces militaires qui eussent été utiles pour arrêter le mal. Cependant il agit avec un certain courage. Médéah fut pour lui, comme pour Clauzel, le but des efforts qu'il dirigea sur l'intérieur, après avoir opéré plusieurs marches dans la Mitidja, pénétré de nouveau dans l'Atlas, touché Riza et reconnu Coléah.

Nous avions, comme on l'a vu, installé dans cette ville un bey, homme assez médiocre, ancien marchand, nommé Mustapha-ben-Omar. Ce chef abandonné à lui-même, se vit bientôt assailli dans Médéah par tout ce qui nous était hostile. Il eut plus particulièrement pour adversaire un fils de Bou-Mezrag, qui n'avait point suivi son père en exil. Ce jeune homme ne tarda pas, à la tête d'un ramassis, de Turcs, de Koulonglis, et aidé par les Arabes de plusieurs outahs, à mettre Ben-Omar dans la plus fâcheuse position. Après avoir reçu des renforts de France, le général Berthezène se décida, au mois de juin 1831, à envoyer du secours à ce dernier. Son expédition, composée de deux brigades, quitta Alger vers la fin du mois que nous venons de nommer. On y remarquait les volontaires de 1830, ceux-là même qu'une médisance réactionnaire qualifia de Bédouins d'Afrique. Les Arabes et le fils de Bou-Mezrag ne songèrent pas à fortifier de nouveau le Mouzaïa. On y passa sans encombre. Les Kabyles s'enfuirent devant nous, et laissant entrer la colonne française à Médéah, où on la reçut en libératrice, allèrent se rallier sur le plateau d'Ilaoura, lieu consacré par l'occupation romaine, dont on y voit encore des vestiges.

Le général Berthezène, bien que leur position fût formidable, n'hésita pas à les y venir chercher. L'entreprise était périlleuse et difficile. Que l'on se figure une armée occupant une sorte de forteresse naturelle où on ne peut atteindre que par des chemins escarpés et à travers des ravins. Le général Berthezène ordonna l'assaut de cette position et l'emporta. Mais les Arabes se dispersèrent en un instant de mille côtés. Nos troupes victorieuses reprirent alors trop tôt le chemin de Médéah. Les Arabes étaient exaspérés autant par leur défaite que par la manière de combattre adoptée par un général qui se faisait précéder de l'incendie. Ils se rallièrent dès qu'ils nous virent rétrograder, et nous suivirent en nous insultant comme des gens victorieux. Cette espèce de succès enflammant leur courage, ils devinrent de jour en jour plus hardis. Voyant leur nombre et leur audace croître, le général eut encore une fois devoir abandonner Médéah à son malheureux sort. Il quitta cette place le 2 juillet, et revint par le Ténia. A peine venait-il de le franchir au rebours, que le col, n'étant plus gardé, fut à son tour envahi par les Arabes qui débordèrent bientôt sur les hauteurs que l'on avait négligé d'occuper, et par lesquelles la route est dominée. Un brave bataillon du 20^e de ligne formant l'arrière-garde. Son commandant était blessé. Les Arabes le pressèrent de plus en plus. Le désordre se mit dans ses tirailleurs dispersés. Ils fuirent vers le gros de la colonne. Les Kabyles voient sa terreur et se précipitent à sa suite. Des cris affreux retentissent sur le derrière de l'armée et sur ses flancs, qu'attaquent les ennemis débordés sur les hauteurs. On croit à je ne sais quelle terrible embuscade. Pour la première fois depuis la conquête, au lieu de faire face au danger on lui tourne le dos.

Mais dans les circonstances les plus difficiles, il y a toujours sous nos drapeaux quelqu'un qui sauve l'honneur de la France. Qui sera ce sauveur? Voyez ce fier commandant du deuxième bataillon des zouaves et des volontaires parisiens, qui se jette avec tant de décision en dehors du flanc droit de la colonne, et qui barre tout à coup la route, couvrant l'ennemi d'un feu terrible, et le repoussant avec les baïonnettes de ses fantassins quand il veut franchir ce mur menaçant composé de braves. Ce sauveur inattendu, c'est Duvivier! Du-

vivier, qui mourra plus tard, hélas! sous des balles françaises! Qu'on le seconde, qu'un bataillon seulement se reforme en échelon derrière le sien, et la défaite se change en victoire. Mais nul ne le soutient, et il suffit seul à couvrir la retraite, ramenant avec lui jusqu'à une pièce de montagne renversée, et que l'officier chargé de la direction de l'artillerie n'avait par voulu abandonner. Arrivé à la ferme de Mouzaïa, il trouve l'armée occupée à se remettre, et insiste inutilement pour que l'on reprenne l'offensive. Le général Berthezène est frappé, il ne connaît plus que des fautes. On passe en désordre le gué de la Chiffa. La marche régulière ne se rétablit que pour atteindre Boufarik, au delà duquel on repousse une embuscade des Beni-Khal-el et des Beni-Moussa, qui se sont emparés des ponts, des taillis et des passages. C'est après cette petite victoire que l'on rentre dans Alger le 5 juillet, anniversaire du jour de la capitulation.

Nous n'avons pas besoin de dire les funestes effets de cette malheureuse retraite, quand des retours si glorieux ont déjà eu de si tristes résultats. Le prestige est rompu. Les Arabes ne craignent plus de se mesurer avec nous. On dirait qu'ils sortent de chaque ravin, de chaque buisson, que la terre en vomit. Nous sommes comme bloqués dans Alger. Deux camps arabes principaux se forment, l'un à Boufarik, sous les ordres du fils de Bou-Mezrag, l'autre dirigé par ce Ben-Zamoun que nous avons vu déjà investir le colonel Ralhlières dans Blidah, et qui a pour l'appuyer les prédications du rennant et fanatique Sidi-Sadi. Nos colons de la plaine se réfugient dans Alger. Nos soldats tiennent seuls à la Ferme-Moïse, à Berkadem, et au blockhaus de l'Oued-el-Kerna. Le général Berthezène serré de si près, retrouve alors la bouillante ardeur des jours du débarquement. Il sort d'Alger, disperse les gens de Ben-Zamoun, les rejette sur la route de Blidah, les fait poursuivre, et rallie de nouveau par ce succès à notre cause les tribus voisines. Il était temps. Les maladies, compagnes habituelles du découragement, dévinaient l'armée. L'agriculture naissante de la colonie était détruite; le commerce languissait. Il n'y eut, grâce à la défaite de la double insurrection de Ben-Zamoun et de Sidi-Sadi, rien de définitivement perdu.

C'est ici que pour la première fois nous rencontrons le nom d'Em-Barek. Le chef de la famille des Em-Barek n'était pas encore le guerrier rusé et hardi qui fut si longtemps le bras droit d'Abd-el-Kader. Les Em-Barek, adversaires décidés de notre occupation, avaient pour cheik le cousin du futur kalif, El-Hadj-Mahi-Eddin-et-Sghir. Ce dernier jouissait d'une grande influence sur les tribus de l'arrondissement d'Alger; il promit de les faire tenir en repos et d'exercer sur elles l'ascendant qu'exerçait autrefois l'agha turc, et que n'avait pu exercer l'agha nommé par la France. On lui accorda le titre d'agha, avec un traitement des plus riches. Nous cessâmes alors d'être pour quelque chose dans le gouvernement des Arabes. Pendant que ceci se passait, le fils de Bou-Mezrag rétablissait pour quelque temps sa dynastie à Médéah. Sur un autre point, le bey de Constantine, Almuet, essayait d'étendre son autorité. Le général Berthezène eut combattre son influence croissante en se rendant aux prières des habitants de Bone, qui, mal défendus par une centaine de Turcs cantonnés dans leur Casbah, et pressés par les tribus de leurs environs, voulaient se donner à la France. Sur leur demande, il leur envoya cent vingt-cinq zouaves indigènes, aux ordres du capitaine Bigot et sous la direction du commandant Houdier, nommé consul à Bone. Celui qui avait fait l'appel à la France était un Koulongli des plus déliés, nommé Ahmet. Cet Ahmet en demandant des troupes indigènes n'avait pour but que de les corrompre après s'être défilé des officiers. Il devait à leur aide se créer une position indépendante. Ses projets, aussitôt après l'arrivée du commandant Houdier, furent éventés par un certain Ibrahim, ancien bey de Constantine, lequel songea à en profiter pour lui-même. Il dénonça Ahmet aux Français, et avec l'argent qu'il recut pour sa trahison, corrompit la garnison de la Casbah, qui se déclara pour lui. Le commandant Houdier et le capitaine Bigot, repoussés de la forteresse, se maintinrent un instant dans la ville, où, de son côté Ahmet souleva ses partisans contre eux; mais ils furent bientôt obligés de songer à la retraite. Ils allaient effectuer la leur en se retirant à bord de deux bâtiments, la *Créole* et l'*Adonis*, qui étaient en rade de Bone, quand les Arabes fondent sur la ville, inondent les rues, se précipitent sur nos officiers. Vainement ceux-ci font bonne contenance. Forcés de céder au nombre, ils défendent le terrain pied à pied. Le capitaine Bigot est égorgé. Houdier reste bravement à l'arrière-garde de sa petite troupe; et comme lui dernière il posait le pied sur une embarcation que la *Créole* lui envoyait, il recut le coup de mort. Au même moment deux bricks arrivaient d'Alger; ils portaient un nouveau bataillon de zouaves commandé par Duvivier. Celui-ci voulut venger Houdier et Bigot par une attaque sur la Casbah. Les capitaines de la marine, n'ayant point d'instructions, refusèrent de lui prêter le secours de leur artillerie et de leurs matelots. Il entra à Alger, le cœur plein d'une douleur facile à concevoir. Dans la colonie ce fut à qui accuserait le général Berthezène d'avoir envoyé nos malheureux officiers à la mort, en les envoyant avec si peu de forces et seulement avec des forces indigènes dans une ville ennemie. L'influence du bey de Constantine grandit d'autant.

La seule province où nous augmentâmes à cette époque notre domination fut celle d'Oran. Le lieutenant du bey tunisien, accompa-

gné d'un régiment commandé par le colonel Lefol, s'était emparé d'Oran ; mais on y avait à peu près oublié nos soldats. A la fin, le gouvernement, voyant que Tunis lui laissait toute la charge de l'occupation, crut qu'il valait mieux conquérir pour soi-même. Il envoya directement le lieutenant général Boyer pour prendre le commandement du beylich. Celui-ci le prit en effet, et s'occupa immédiatement de l'organisation administrative. Sa domination ferme, mais trop cruelle, fut plutôt faite pour épouvanter les tribus que pour les rallier ; aussi la résistance ne tarda-t-elle pas à s'y organiser. Elle y était facile. Cent cinquante tribus populeuses habitaient la province ; nous n'y avions d'amis qu'à Arzew, et, outre Oran, le seul poste que nous occupions était Mostaganem. Les autres villes, Mascara, Milianah, Tlemcen, etc., quoique partagées, nous étaient hostiles. Des chefs très-influents, et qui, à la faveur de la faiblesse de l'ancien bey, avaient acquis une véritable prépondérance, attiraient autour d'eux des partis puissants. De ce nombre était Mahi-Eddin, dont le fils, Sidi-Hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-Eddin, allait paraître sur la scène de la guerre. On ne connaissait encore Mahi-Eddin que dans un horizon restreint, quand le général Berthezène fut rappelé, et céda la place de gouverneur général à l'un des anciens administrateurs de l'Empire, au célèbre Savary, duc de Rovigo.

CHAPITRE VIII.

Commandement général du duc de Rovigo. — Établissement de camps fortifiés. — Actes administratifs. — Massacre des Ouffias. — Jusuf et d'Armandy à Bone. — Ben-Aïssa.

Le lieutenant général Savary, duc de Rovigo, ancien aide de camp de Napoléon et son ministre de la police, réunissait à une capacité incontestable la connaissance des traditions administratives appliquées aux pays conquis. Sa renommée comme homme d'affaires était grande ; la tâche qu'il avait à accomplir était plus grande encore. Il fallait répondre à l'attente de la France, laver nos armes des affronts qu'elles venaient de recevoir, consolider notre occupation et l'étendre. Les forces données au célèbre duc n'avaient rien qui fût en rapport avec les difficultés de sa mission. L'armée algérienne se composait de trois régiments d'infanterie régulière, de deux bataillons de zouaves et de deux régiments de chasseurs d'Afrique, récemment formés. M. de Rovigo, aussitôt son arrivée, jugea qu'il n'avait que faire de ces forces dans Alger même, tant cette ville acceptait notre administration. Le séjour des cités ne vaut d'ailleurs rien pour des soldats qui peuvent à chaque instant être appelés à combattre un ennemi dangereux. Le nouveau gouverneur choisit en conséquence les emplacements les plus favorables pour la fondation de quatre camps destinés à protéger la colonisation et à tenir les troupes en haleine. Ces postes, véritables petites forteresses, furent établis à Kouba, Birkadem, Tixerain et Dely-Abraham. On traça des routes pour les relier à la métropole et aux points principaux de la colonisation. Malheureusement ces routes durent traverser des cimetières musulmans ; les indigènes crièrent au sacrilège. Ils se plaignirent aussi vivement d'une contribution en nature créée pour le coucher des soldats. On leur donna raison à Paris ; ils apprirent par là que les gouverneurs généraux n'étaient point les maîtres, et qu'en s'y prenant d'une certaine façon l'on pouvait lutter avec eux. Ce fut une circonstance très-grave, et qui retarda longtemps la conquête. En liant des intrigues en France, les indigènes étaient sûrs d'entraîner en Algérie l'action des généraux. Ils y eurent souvent recours ; et bien que Paris ne fût pas, comme Rome au temps de Jugurtha, une ville à vendre, ils y réussirent plus d'une fois.

Le duc de Rovigo n'était pas homme à se décourager pour un échec. Aidé de M. Genty de Bussy, intendant chargé des services administratifs, il introduisit dans Alger toutes les lois françaises, les hommes comme les pires. La vieille cité des corsaires eut à la fois une garde nationale, un hôpital, une église, mais aussi tout le cortège de la fiscalité de notre pays. Les propriétaires se virent forcés de justifier de leurs titres de propriété ; les industries naissantes eurent des droits à payer. Ce fut à qui joindrait ses plaintes à celles des indigènes. Un événement des plus tristes vint augmenter la dé fiance que l'on avait déjà contre l'ancien ministre de la police.

Le cheik des Arabes du Sahara algérien envoya une ambassade à Alger pour demander au gouverneur général de l'aider à chasser le bey de Constantine, dont les cruautés révoltaient toute la contrée. Cette ambassade, après avoir été bien accueillie par le duc, se retire ; mais à peine a-t-elle quitté Alger, et se trouve-t-elle sur le territoire des Ouffias, un peu au delà de la Maison-Carrée, qu'elle est assaillie et dépouillée des présents qu'elle a reçus. Les envoyés reviennent en hâte près du gouverneur, et accusent naturellement les Ouffias. Sans se donner le temps d'instruire l'affaire, le duc part aussitôt et de nuit avec un corps de troupes, et fait passer par les armes la peuplade entière, sauf son kaid El-Rabbia, qui est régulièrement condamné à mort. Ces exécutions sanglantes, loin de répandre la terreur parmi les tribus, ne font qu'exalter leur haine contre la France. D'un autre côté, l'agha Mahiddin-Em-Barack,

dépouillé peu à peu de son autorité par le duc, ne les maintient plus comme autrefois. La guerre sainte est de nouveau prêchée, et une insurrection générale de la circonscription d'Alger éclate avec une violence et une perfidie d'attaques tout à fait en rapport avec les circonstances qui l'ont amenée. Pour la dompter, M. de Rovigo envoie deux colonnes, l'une sur Koléah, l'autre sur Singali, ferme des environs de Bouffarick. Cette dernière colonne croit surprendre les Arabes et marche de nuit. Ce sont les Arabes qui la surprennent à Sidi-Saïd. Mais après un premier moment de trépidation et d'étonnement nos soldats se rallient ; leur retour offensif plein de vigueur a le plus entier succès. L'ennemi fuit et se disperse. La colonne rentre à Alger après avoir remporté une seconde victoire, attaquée qu'elle est encore à son retour. Quant au petit corps d'armée dirigé contre Koléah, il ne rencontre aucun rassemblement hostile. Le duc, pour achever d'étouffer l'insurrection, envoie une autre expédition à Blida et à Sidi-el-Kebir, village populeux des gorges de l'Atlas. Cette expédition répand partout la terreur sur son passage. La révolte est domptée. M. de Rovigo s'assure alors des tribus qui se soumettent en leur nommant de nouveaux aghas. Mais, comme toujours, il va trop loin dans la répression. Ayant attiré à Alger deux chefs accusés d'avoir pris une grande part à la guerre, il les fait saisir, juger et exécuter, malgré le sauf-conduit dont ils sont porteurs. Cette violation de l'hospitalité inspire de nouveau aux Arabes la terreur du nom français, et dans les outhans on répète, en l'assombrissant encore, la lugubre histoire de ces deux martyrs de la liberté musulmane, Meçaoud et El-Arbi.

Pendant que ces choses se passaient dans la province d'Alger, de grands événements occupaient l'attention de la province d'Oran et de celle de Constantine.

Nous avons laissé Bone aux mains d'Ibrahim, de cet ancien bey qui avait avec tant de duplicité causé la mort de deux officiers distingués. A peine le pouvoir de ce misérable venait-il de s'asseoir, qu'il eut à le défendre contre Ben-Aïssa, lieutenant du bey de Constantine. Désespérant de prolonger sa résistance, qui dura six mois, Ibrahim ne craignit pas de s'adresser à ces Français qu'il avait trahis. Le duc écouta favorablement ses envoyés, et envoya à Bone le même jeune Jusuf que nous avons déjà rencontré dans l'expédition de Blidah, et un capitaine d'artillerie nommé d'Armandy. Jusuf devait chercher le moyen de s'emparer de la ville pour le compte de la France ; la mission du capitaine d'Armandy était d'aider les Bonnois à défendre leur Cashah contre le lieutenant du bey de Constantine. Jusuf, après avoir été une première fois à Bone, poussa jusqu'à Tunis, et ne revint dans la première ville que le 26 mars 1832. M. d'Armandy n'y était plus. Arrivé le 29 février, il n'avait pu empêcher les habitants, dégoûtés du joug d'Ibrahim, de recevoir Ben-Aïssa dans leurs murs. La citadelle seule ne s'était pas rendue. Or M. d'Armandy était un de ces hommes hardis et persistants à la fois qui n'abandonnent jamais une partie commencée. Il resta en vue de Bone sur la felouque *la Fortune*, amusant Ben-Aïssa par des négociations, et inspirant aux Turcs cantonnés dans la citadelle le courage nécessaire pour repousser les offres et les assauts du lieutenant d'Ahmet. Ben-Aïssa commençait à se fatiguer, quand le capitaine Jusuf revint de Tunis sur la goëlette *la Béarnaise* ; aussitôt M. d'Armandy conçoit le plus grand projet, et l'exécute avec les plus petites forces. De concert avec Jusuf, il obtient du commandant de la goëlette, M. Fréart, qu'il mette à sa disposition une trentaine d'hommes. Sir de cet officier, M. d'Armandy et Jusuf débarquent seuls pendant la nuit, et au péril de leur vie, parviennent à avoir avec les Turcs de la Cashah un entretien dans lequel ils leur proposent de se joindre à eux, avec les marins de la *Béarnaise*, pour défendre la place. Malheureusement Ibrahim, quoique M. d'Armandy eût feint d'oublier sa conduite envers le commandant Houder, Ibrahim, qui s'était jeté aussi dans la citadelle avec quelques partisans, intervient tout à coup, excite les siens contre les Français, et engage une rixe terrible. Nos deux héros ne savent leur vie qu'à force d'audace. Mais leur départ ne met pas fin à la lutte ; les Turcs reprochent avec énergie à Ibrahim tous les méfaits dont il s'est rendu coupable. Le sang coule. Le bey, se sentant le plus faible, s'enfuit avec ses partisans.

Il est à peine hors des murs de la Cashah, que l'un des défenseurs de cette forteresse, parvenant à tromper la surveillance de Ben-Aïssa, court aux navires, et avertit les officiers que l'on est prêt à les recevoir. Ceux-ci ne se le font pas répéter deux fois. Suivis des trente marins, ils tournent la citadelle, et tandis que les Constantinais en observent les portes, ils pénètrent par le côté opposé, au moyen de cordes qu'on leur jette, et leur premier soin est de faire flotter sur les murs le pavillon de la France. A cette vue, la fureur de Ben-Aïssa s'enflamme : il ordonne une attaque. Les Français, meilleurs artilleurs que les Turcs, le repoussent à coups de canon. Aussitôt les matelots restés sur la *Béarnaise* apportent à leurs compagnons des vivres et des munitions pour soutenir de nouvelles attaques. Cet approvisionnement étant fait, M. Fréart continue à stationner devant la ville avec son navire.

Bien lui en prit ; car Ben-Aïssa, forcé d'abandonner le siège, ne voulut rien laisser aux Français. Il mit le feu dans Bone après l'avoir

illée, et nos officiers durent se résigner à voir cette malheureuse cité envahie à différentes reprises par les hordes des environs. Leur position devint alors des plus critiques. Les défenseurs de la citadelle les accusèrent hautement d'être la cause de la ruine de Bone, et conspirèrent contre eux. Mais ils avaient affaire à des hommes, nous l'avons dit, d'une trempe peu commune. Tandis que M. d'Armandy, se saisissant des trois plus mutins, les fait conduire à bord de la *Béarnaise*, le capitaine Jusuf ordonne une sortie. A peine est-il sur les glaciés, qu'il s'arrête, et s'adressant à sa troupe : « Tous les traitres, s'écrie-t-il, n'ont pas reçu leur châtimement. Parlez, continue-t-il; quels sont encore ceux de vous qui veulent livrer leurs officiers? » Comme nul ne lui répondait, il vint se placer en face de deux zouaves nommés Jacob et Monna : « Tuez-moi donc, leur dit-il, puisque vous l'avez promis à Ben-Aïssa ! » Ceux-ci, se voyant ainsi désignés, lèvent à la fois leurs armes contre lui. Il les jette à ses pieds d'un double coup de pistolet, puis court à l'ennemi et lui fait éprouver de nouvelles pertes.

Depuis cette exécution, les Français ne furent plus inquiétés dans la Casbah. Cependant ils n'auraient pu y tenir longtemps, car Ibrahim-Bey, réfugié à Bizerte, soulevait tout le pays et traitait avec Ben-Aïssa. Mais une brigade envoyée de France, et aux ordres de M. Monk d'Uzer, arriva au moment même où les Constantinais et Ibrahim tentaient une dernière attaque. Les premiers se retirèrent sans combattre; le second fut chassé, après avoir eu beaucoup d'hommes tués, et Bone nous resta.

Pendant ces diverses actions guerrières, la province d'Oran était le théâtre des événements les plus graves. Abd-el-Kader surgissait.

CHAPITRE IX.

La plaine des Ghris. — Abd-el-Kader et Mahi-ed-Din. — Naissance, amours et commencements de l'émir. — Il est reconnu sultan. — Assemblée d'Ersébia. — Portrait du nouveau chef des Arabes.

Au moment où tout ceci enflammait la province de l'est, dans celle de l'ouest, la fertile plaine des Ghris, où s'élevait habituellement sept douairs considérables des Hachem, et qui s'étend à quelques lieues de Mascara, voyait se former peu à peu le noyau d'une puissance qui allait tenir tête à nos armées.

Dans cette plaine des Ghris, sur les bords de l'Oned-el-Haman, s'agitait déjà depuis longtemps à la recherche de l'influence un de ces apôtres remuants de la religion de Mahomet, que les Arabes vénèrent sous le nom de marabouts. Sidi-el-Hadj-Mahi-ed-Din c'est ainsi que s'appelait cet apôtre, était fils de Sidi-Mustapha-ben-Moctar et petit-fils de Sidi-Kada-ben-Moctar, l'un et l'autre marabouts, et s'enorgueillissant d'une origine qu'ils faisaient ambitieusement remonter jusqu'au prophète. Selon eux, leur famille avait autrefois régné sur la contrée, et notamment sur Tékédempta, ou Tagdempt, qui figurera plus tard dans cette histoire.

Sidi-el-Hadj-Mahi-ed-Din était déjà bien connu d'une partie de la province d'Oran pour son patriotisme. Il avait dans le temps manifesté sa haine contre les Turcs; et quand les Français parurent, il ne fit que changer d'ennemis. Affranchir son pays était le rêve de sa vie et de son ambition. Ses opinions et ses tentatives l'avaient fait surveiller avec soin par les beys d'Oran, et s'il ne s'était point révolté contre eux, c'est que l'occasion lui avait manqué.

L'une de ses quatre épouses, Lalla-Zohra, fille du marabout Sidi-Amar-ben-Douba, femme des plus distinguées par les qualités du cœur, par celles de l'esprit et par l'instruction, lui donna vers 1806 un fils qui fut l'objet de sa prédilection. Soit prévision d'un grand avenir, soit sentiments religieux, il l'appela du nom de l'un des plus célèbres personnages du mahométisme, du tout-puissant Muley-Abd-el-Kader. Le jeune Abd-el-Kader ne tarda pas à répondre à ses soins et à ceux de sa mère; il reçut une éducation supérieure à celle que recevaient alors les Arabes même les plus riches. A l'âge de seize ans, son père, fuyant l'inimitié de Hassan, bey d'Oran, accompagna pour la seconde fois le pèlerinage de la Mecque. Abd-el-Kader l'y suivit, et y gagna le surnom honorifique de Hadj ou Pèlerin. Le père et le fils, soit à l'aller, soit au retour, s'arrêtèrent en Égypte. Mehemet-Ali y régnait. Ils admirèrent ses établissements, et peut-être sa gloire ne fut-elle pas étrangère au développement de leur ambition. Cependant, revenus sur le sol des Hachem, ils vécurent dans une sorte de retraite jusqu'à la chute du gouvernement turc.

La chute de ce gouvernement fut le signal d'une émancipation passagère des tribus arabes. Sidi-el-Hadj-Mahi-ed-Din marqua naturellement dans ce mouvement, et devint bientôt le centre de tout ce que la partie de la province d'Oran qui avoisine Mascara comptait de décidé à vivre en liberté. Le bey Hassan, menacé par les Français, eut même recours à lui. Mahi-ed-Din voulait lui donner asile. Son jeune fils l'en empêcha, en lui représentant qu'une alliance avec les anciens oppresseurs de leur pays, même mahométans, compromettrait l'influence de la famille. Hassan se rendit à nos troupes. Dès ce moment, le marabout des Hachem et les siens regardèrent la souveraineté de la province comme devant leur revenir.

Plusieurs circonstances recommandaient déjà aux tribus le jeune

fils de Lalla-Zohra et de Mahi-ed-Din. Lors du pèlerinage à la Mecque, son père ayant été arrêté par Hassan, Abd-el-Kader avait trompé celui-ci par une ruse hardie. De plus, à la Mecque, Mahi-ed-Din avait vu en songe Muley-Abd-el-Kader, le patron du futur émir. Le tout-puissant Muley n'avait pas manqué d'annoncer en songe à plusieurs que le fils du marabout des Ghris serait sultan. D'autres prophéties circulaient. A la Mecque, un simple nègre ayant apporté à Hadj-Mahi-ed-Din trois présents pour chacun de ses enfants, lui dit en lui présentant les deux premiers de ses dons : « Voilà pour l'aîné, voilà pour le plus jeune. — Et le troisième présent? demanda le marabout. — C'est pour le sultan, répondit l'Abyssinien. — Pour quel sultan? répliqua Mahi-ed-Din. — C'est pour ton second fils, celui qui l'accompagne; il commandera un jour aux croyants. »

Sidi-Hadj-Abd-el-Kader venait en outre de contracter une alliance qui resserrait les liens de sa famille. Cette alliance, bien que modeste, ne s'était pas faite sans bruit. On nous parlera de la raconter brièvement, quoique l'entourage appartienne plutôt à la fiction qu'à la réalité; car, ainsi que tous les héros de l'Orient, le vainqueur de la Maeta a sa légende qui se mêle à l'histoire.

La légende poétique d'Abd-el-Kader commence par ses amours avec la belle Kheïra. Elle n'a rien que de simple et d'oriental, et comme l'amour naît partout, même dans la Bible, d'une rencontre inattendue, d'une étincelle qui jaillit de deux beaux yeux et tombe enflammant sur un cœur vierge, nous sommes tout disposé à ne rien révoquer en doute de cette légende. La voici telle qu'on la raconte :

Hadj-Abd-el-Kader avait été envoyé par son père Mahi-Eddin à Sidi-Aly-ben-Thaleb, son oncle, marabout des Garabas. Il cheminait à cheval, seul, s'abandonnant à une rêverie vague, quand au détour d'un sentier il se trouva face à face avec deux femmes qui revenaient d'un bain pratiqué pour elles à une source voisine. Ne redoutant la rencontre d'aucun étranger, elles laissaient leur visage à découvert. A l'aspect du jeune cavalier, elles se voilèrent précipitamment, mais non pas assez vite pour que le fils de Mahi-Eddin ne reconnût que l'une d'elles était un vrai modèle de beauté; et en effet, il lui avait été donné de voir le visage de sa cousine Kheïra, de celle dont les femmes de la contrée vantaient les rares perfections. Il ignorait, du reste, qu'elle fût de sa famille, quand, introduit sous la tente de son oncle, il la reconnut, malgré son voile, à sa taille, à sa démarche, et peut-être aussi aux battements d'un cœur de vingt ans. De retour à la guetna paternelle, il ne goûta plus ni de jour ni de nuit aucun repos, songeant à sa belle parente. De son côté, celle-ci se désolait. Dans sa pensée, qui s'exagérait en ce point les maïs préjugés de sa race, elle était déshonorée si tout autre qu'Abd-el-Kader, qui avait le premier vu sa figure, devenait son mari. Il ne lui restait plus qu'à mourir. Une de ses servantes, à laquelle elle conta son chagrin, se chargea de la tirer de peine. Elle avait souvent aperçu depuis la rencontre le fils de Mahi-Eddin rôdant autour du donar. Elle se mit un soir en embuscade, et le surprit qui, l'oreille collée à la tente des femmes de Ben-Thaleb, écoutait Kheïra chanter la chanson des trois frères qui tiennent leur sœur parce qu'elle a paru sans voile devant un étranger.

Vous aimez Kheïra? lui dit-elle. — Abd-el-Kader, tirant son poignard, voulut la tuer; elle s'enfuit en lui jetant un bouquet de la part de sa maîtresse. — Inutile d'ajouter que le fils de Mahi-Eddin revint le lendemain à l'heure où le silence de la nuit protège le mystère des amours; il trouva Kheïra au rendez-vous, et lui jura de la demander à son père. Malheureusement un homme de la tribu les avait vus. C'en était fait de Kheïra s'il parlait. Le yatagan d'Abd-el-Kader le mit dans l'impuissance de rien révéler; les eaux du Fken firent le reste.

A quelques mois de là, les familles des deux frères célébraient un mariage qui resserrait les liens de leur parenté.

Que cette légende soit vraie ou non dans ses détails, il est certain que Kheïra est restée toujours la femme préférée de l'émir, le courageux quoique frêle soutien de ses travaux et de ses périls. L'histoire, qui ne se mêle qu'avec la plus grande réserve à la vie privée, doit regarder comme une calomnie ce que plusieurs recueils périodiques ont eu pouvoir, dans un moment où les haines de la guerre subsistaient avec tout leur fiel, raconter des relations de la sultane et du grand kalifa Sidi-Em-Barek. Toute la vie de l'émir et de sa famille répond à cette calomnie.

D'ailleurs entre Sidi-Em-Barek, brave, entreprenant, hardi, mais subalterne et borgne, et Abd-el-Kader, le type le plus parfait, quoiqu'un peu mignon, de la race arabe, nulle comparaison n'est possible, pas plus pour la gloire que pour la beauté physique. Le portrait de l'émir a été tracé mille fois : front large et poétique, un peu maigreux; figure régulière, pâle, d'ordinaire soucieuse, mais s'animant facilement et renvoyant avec éclat les diverses impressions venues de l'extérieur; de beaux yeux noirs, doux et magnétiques, bleuisant dans la colère; taille petite, mais prise avec avantage; l'allure trop vive peut-être depuis qu'il est devenu un homme de salon, mais au temps de sa jeunesse contenue et presque ascétique; la tête penchée en avant comme Alexandre et Napoléon; les mains blanches et très-soignées; la parole facile, rapide, articulée, vibrante; les manières

polies, empreintes d'une grande distinction; tel est Abd-el-Kader. Ces avantages étaient rehaussés, en 1832, chez le jeune émir, par une habitude prématurée des armes et du cheval, par une merveilleuse souplesse de corps, par une bravoure encore inexpérimentée mais à l'épreuve de tous les périls, par une sobriété tout arabe, par une générosité princière; enfin, par cet entraînement si précieux chez un chef, entraînement qui consiste dans un je ne sais quoi plus facile à reconnaître qu'à décrire.

Abd-el-Kader fit ses premières armes dans les attaques dirigées contre les Français maîtres d'Oran, durant le mois de juin 1832. Il paraît certain que ce fut lui qui décida les Arabes à se déclarer à la fois contre les Turcs et contre la France, et à proclamer l'indépendance de leur sol. Son père, Mahi-Eddin, voulait soutenir Hassan-Bey, Abd-el-Kader lui fit comprendre qu'il valait mieux laisser détenir l'un par l'autre deux ennemis communs.

Les attaques du mois de juin d'aboutirent à aucun succès. Mais la brillante ardeur que le marabout et son fils y déployèrent signala les deux chefs à l'admiration des tribus. Une partie des Gharabas et des Beni-Amer leur proposèrent de prendre le commandement supérieur de l'insurrection, qui s'étendait alors depuis la côte oranaise jusque dans tous les douars de l'intérieur où le nom français était parvenu. Elle comprenait particulièrement la ville de Mascara, qui s'était formée en république. La proposition des Gharabas et des Beni-Amer fut accueillie avec joie. Seulement, dans l'assemblée générale qui eut lieu à Ersebia (le 27 novembre 1832), Mahi-Eddin refusa le commandement pour lui-même. Il représenta aux délégués arabes que son grand âge l'empêcherait d'agir activement. La parole, voilà quelle était sa seule arme. Pour chasser les Français et empêcher à jamais le retour des Turcs, il fallait un chef jeune, ayant devant lui de longs jours, et portant sur son front le signe de l'avenir. Les délégués comprirent facilement qu'il désignait un de ses fils à leur choix; mais la jeunesse d'Abd-el-Kader les arrêta. Mahi-Eddin dissipa leurs scrupules en leur racontant, avec l'autorité du saint et de l'inspiré, diverses visions qu'il avait eues. Un de ses collègues, Sidi-el-Harach, vint à son aide. Il avait vu en songe, pendant la nuit même qui avait précédé l'assemblée, une grande plaine au milieu de laquelle s'élevait un trône doré. Muley, le Tout-Puissant lui-même, se tenait près de là, et comme Sidi-el-Harach lui demandait en tremblant quel était le prince puissant qui s'assoierait sur ce trône encore vide, le saint vénéré avait répondu que ce serait le troisième fils de Mahi-Eddin, Hadj-Abd-el-Kader.

Les délégués ne furent pas aussi convaincus que l'on pourrait le croire. Le trône surtout leur déplaisait: ils voulaient un chef, et non un maître. Les marabouts virent la faute qu'ils avaient commise, et dans une autre assemblée Mahi-Eddin eut recours à un trépas plus habile.

— J'ai reçu une nouvelle visite de l'envoyé de Dieu, s'écria-t-il. Le prophète nous ordonne de nous armer. Il m'a laissé le choix ou de vous guider ou de vous faire guider par mon fils. Si je vous guide, mon fils meurt, et vous êtes vaincus; si c'est lui que vous choisissez, je n'ai plus que quelques mois à vivre, et vous êtes vainqueurs. Eh bien! enfants des Nacheims, je me sacrifie. A moi la mort, à vous et à mon fils la victoire!

Cette fois l'enthousiasme fut à son comble. Mahi-Eddin en profita pour s'écrier en se précipitant aux pieds de son fils: « Je salue le sauveur de la vraie prophétie! » Aussitôt chacun voulut l'imiter. Ce fut à qui baiserait les pieds du jeune émir. De ce jour on le regarda comme le sultan. Il n'y eut contre lui que le parti qui ne voulait obéir à personne et désirait vivre dans la plus complète indépendance. Mais ce parti se réduisit bientôt à peu de chose, car la ville de Mascara recut à quelque temps de là le jeune émir en triomphe. Cependant, au sein de sa propre famille il resta des ennemis à Abd-el-Kader. Son frère aîné, Raly, essaya dans la suite de se faire proclamer sultan par les tribus du désert. Nous verrons aussi surgir d'autres rivaux de cette puissance nouvelle créée tout à coup dans la plaine des Ghis.

En attendant, Abd-el-Kader essaya vainement de nouvelles tentatives contre Oran. Le général Boyer le repoussa dans plusieurs combats où se distinguèrent entre autres officiers le général Trobriant et le colonel de l'Étang. Le général Boyer sut aussi déjouer plusieurs intrigues liées dans la place par les amis de l'émir. On lui a reproché d'avoir agi avec une excessive cruauté. Le gouvernement eut aux accusations dirigées contre lui et le rappela en France. Il fut remplacé par le général Desmichels, qui était destiné à augmenter outre mesure la puissance du fils de Mahi-ed-Din, comme nous le verrons au chapitre onzième.

CHAPITRE X.

Commandement du général Voirol. — Création du bureau arabe. — Le capitaine la Moricière. — Expédition de Bougie. — Les Kabyles.

En même temps qu'Abd-el-Kader jetait les fondements de sa fortune, celui qui devait y mettre fin s'élevait aussi. Le capitaine des zouaves, la Moricière était mis à la tête du premier bureau arabe

qui ait été créé en Algérie. Ce fut le général Trézel, chef de l'état-major de l'armée, qui fit ce choix pendant le commandement intérimaire du général Avizard auquel était échu le gouvernement par droit d'ancienneté après le départ du duc de Rovigo.

Le capitaine la Moricière était un de ces hommes qui ouvrent les chemins dans lesquels les autres marchent. Il lui avait suffi d'apercevoir l'Algérie pour la deviner, de rencontrer l'Arabe pour le connaître. Se familiariser avec les habitudes, avec la langue du pays, fut pour lui l'affaire d'un moment. Jeune, entreprenant, passionné, il se recommandait par un esprit plein de portée et de rectitude. S'agiter dans le vide lui eût été insupportable. Nul plus que lui ne faisait bon marché du péril; mais il voulait que le péril lui profitât, ainsi qu'à son pays. Il conquit, dans la modeste position qu'il occupait alors, le plus grand et le plus utile des projets, c'était de vaincre les Arabes autrement que par les armes. L'assimilation, voilà quel fut son rêve. Mais pour l'accomplir, il fallait bien autrement de courage et d'intelligence que pour remporter des victoires sanglantes et sans résultats. Il fallait commencer par se mêler aux Arabes, par n'avoir plus besoin d'interprètes avec eux; puis faire connaissance avec les chefs, prendre connaissance aussi des affaires intérieures des tribus, se servir de leurs petits démêlés, les conquérir par la franchise et la fermeté des manières, leur inspirer le désir de la civilisation. Les armes n'étaient que le moyen extrême. Plus tard nous verrons le capitaine la Moricière, devenu général, joindre à ce plan que devait peu à peu réaliser les bureaux arabes, un plan de colonisation non moins remarquable. En attendant, il donna le premier exemple. On le voyait, dit l'auteur des *Annales algériennes*, partout où il y avait quelque trouble à apaiser et quelque conquête morale à faire.

Le lieutenant général Voirol étant venu succéder à M. de Rovigo, tandis que d'un côté l'on guerroyait contre les gens de Bonaguch et de Guerrouaou de l'autre de Ben-Khalil, et que l'on puissions ces malheureux de n'avoir point voulu reconnaître un kaïd que nous leur donnions, le capitaine la Moricière montrait par une opération plus modeste le parti que l'on pouvait tirer de l'Algérie. Il approvisionnait notre armée de fourrages récoltés sur les bords du Hamise, et obtenait par son influence que les Arabes ne troublassent ni les transports ni la fenaison. A quelque temps de là, il ne craignait pas de se rendre parmi les Hadjontes, de conférer avec eux, essayant d'entraîner leurs chefs. Il reconduisit lui-même à Koléah le marabout Sidi-Alah, depuis longtemps prisonnier à Alger. Rien ne lui paraissait difficile à accomplir.

Malheureusement en France tout homme qui rend des services administratifs, est certain de languir dans son utile position. Quand c'est un homme de guerre, il risque fort de voir son mérite rabaisé. Des campagnes, des campagnes, et toujours des campagnes, voilà ce qu'il faut pour arriver à un grand nom. Le résultat ne fait rien à la chose. Le capitaine la Moricière quitta la direction du bureau arabe pour suivre l'expédition de Bougie, dont il avait en partie préparé les plans.

L'expédition de Bougie allait mettre les Français en rapport avec une population nouvelle pour eux, celle des Kabyles. Si elle réussissait, c'était un grand coup de frappé en Algérie. Outre que Bougie est par sa position un point important, elle empruntait précisément à la réputation des tribus environnantes une haute renommée de force. On n'évaluait pas à moins de vingt mille hommes la puissance armée que ces tribus pouvaient mettre sur pied. Parmi ces tribus se distinguaient celle de Mezzaïa, les Beni-Messaoud, les Beni-Mimour, les Beni-Amrous, les Ouled-Aly, les Beni-Mohammed, les Beni-Hassem, les Beni-Segronel, les Beni-Amram, Beni-Kersilia, Beni-Hidel, les Ouled-Abd-el-Djebbar, les Senadja, les Beni-Iummel, Beni-Onagli, les Toudja, les Fenaya, les Nedjamen, les Ouled-Amieron, les Beni-Barbaches, Beni-Soliman, Beni-Gratib, Beni-Djelleh, Beni-Chebana, Beni-Oudjan, les Kiser, les Msina, les Adjessa, et surtout les célèbres Beni-Abbès et les Greboulas. Ces tribus sont distribuées sur le long du littoral ou sur les bords de l'Adouze, qui prend les noms de Summan et d'Oued-bon-Messaoud, et qui traverse le pays du sud au nord, ou dans l'intérieur des terres. Elles ont une certaine industrie et quelques villes comme Kela et Akrib. La passion de la liberté remonte chez elles à l'antiquité la plus haute. Elles se gouvernaient presque toutes d'une manière purement républicaine. D'ailleurs se contentant de peu, et laborieuses absolument comme nos montagnards de l'Auvergne, mais guerrières au dernier point, et incapables de céder sur l'article de l'indépendance.

Le capitaine la Moricière s'était chargé de reconnaître la place même de Bougie. Le chef du port de cette ville, Boucetta, l'y introduisit; mais à peine y fut-on son arrivée, qu'une sorte d'émeute se produisit. La population mit le feu à la maison de Boucetta, et le jeune officier des zouaves courut les plus grands dangers. On lui a reproché d'avoir exagéré les facilités de l'attaque. Il est permis de croire qu'il les exagéra de très-bonne foi. Certains esprits regardent comme faciles les choses les plus ardues parce qu'ils ont l'habitude ou la présence du succès.

L'expédition fut préparée à Toulon. Le général Trézel en eut le commandement. Il opéra son débarquement le 29 septembre; mais

rien de ce qui avait été prévu et écrit ne fut exécuté. Les Kabyles, par leurs attaques impétueuses, dérangèrent tous les plans. Les forts que l'on n'espérait pas emporter, si ce n'est avec de grandes pertes, furent enlevés dès les premiers jours; mais les Kabyles firent de chaque maison, de chaque mur, une autre forteresse. Il fallut bientôt se retrancher soi-même et attendre des secours d'Alger. Ce ne fut qu'au bout d'un mois que Bougie se trouva complètement avec ses dépendances au pouvoir des Français. Le général Trézel en laissa le commandement à cet héroïque commandant Duvivier, que nous avons admiré déjà dans plusieurs combats, et qui, avec le capitaine la Moricière, avait été l'un des héros de l'expédition. Duvivier n'eut pour défendre la nouvelle conquête de la France contre les tribus kabyles entièrement soulevées, que trois bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie légère.

L'occupation de Bougie fut le principal incident militaire du commandement général de M. Voïrol. Nous ne saurions raconter la foule de petits faits administratifs ou guerriers qui signalèrent ce gouvernement. On le regarde généralement comme l'un de ceux qui apportèrent le plus de profit à notre influence. Dans la province d'Alger, une série d'expéditions partielles, les progrès du bureau arabe, une administration conciliante et douce, quelques razzias bien conduites et dont nos alliés eurent leur part, amenèrent la soumission d'un grand nombre de tribus. Suivant la pensée du capitaine la Moricière, on se vit, on se mêla, on alla les uns chez les autres. Les deux civilisations se tendirent plusieurs fois la main. Quant aux événements militaires, les principaux sont dans les autres provinces, et cela se conçoit; ce n'est jamais dans le voisinage d'un grand centre d'occupation que se trouve le plus fort d'une guerre d'envahissement, c'est toujours aux extrémités. Aussi nous faut-il retourner à Oran, où nous allons trouver le général Desmichels compromettant l'œuvre entière de la conquête.

CHAPITRE XI.

Le général Desmichels à Oran. — Expédition de Mostaganem. — Accroissement d'Abd-el-Kader. — Premier traité avec lui. — Ligue contre son autorité dans la province. — Fautes du général Desmichels.

Nos plus grands malheurs en Algérie remontent au commandement du général Desmichels à Oran. Ce général commit deux fautes qui eurent des conséquences terribles. Il refusa de traiter avec Mustapha-ben-Ismaïl, chef des douairs, et traita avec Abd-el-Kader. Ce n'est point que ce général manquât ni de capacité ni de courage, mais il vit mal les choses. Il crut qu'il valait mieux pour la France avoir affaire à une puissance régulière qu'à plusieurs petits chefs. Après avoir essayé inutilement d'arrêter les progrès de l'émir, fasciné pour ainsi dire par ses grandes qualités, il traita avec lui, espérant qu'il ne troublerait pas l'occupation française du littoral. Les événements démontrèrent la fausseté de cette espérance.

Aux premiers coups que le général Desmichels, arrivé à Oran le 23 avril 1833, frappa au dehors, on aurait pu cependant s'attendre aux actes les plus brillants. Dès le commencement de mai, il sort de la place avec deux mille hommes, et tombe au point du jour sur la puissante tribu des Garabas, dont l'émir tire son origine. Il la disperse et la pille. Aussitôt toutes les populations des douairs environnants se soulèvent. La colonne est assaillie à son retour par des nuées d'ennemis. Elle fait bonne contenance, ramène intactes ses riches prises, et Oran est ravitaillé.

Les Garabas ne pouvaient point ne pas être vengés par Abd-el-Kader. Celui-ci et son père Mahi-el-Din montent à cheval. A leur voix tout, dans un rayon immense, se trouve debout en un instant. Ils viennent à la tête de ce monde s'établir au Figuier, à trois lieues d'Oran. Desmichels, n'écoutant que son désir de frapper un nouveau grand coup, sort comme précédemment de nuit pour surprendre le camp ennemi. Mais, soit défaut de confiance, soit renseignements plus positifs sur la force des Arabes, il se laisse arrêter, et se contente de présenter la bataille à l'émir en avant de la place. L'émir ne l'accepte pas. Desmichels établit un blockhaus pour lui montrer qu'il ne doit pas s'attendre à voir les Français reculer. L'émir se décide alors à l'attaque. Notre général appelle toutes ses troupes, et repousse les Arabes dans leur camp du Figuier, après leur avoir fait subir de grandes pertes.

Il fallait poursuivre ce succès, et la puissance naissante d'Abd-el-Kader s'écroulait. Mais on le laissa reprendre l'offensive; il vint attaquer le blockhaus, et ne se retira qu'après avoir constaté que les Français se retranchaient dans la place.

Une autre expédition du général Desmichels, entreprise contre Mustapha-ben-Ismaïl, chef des douairs et ennemi d'Abd-el-Kader, fut également sans résultats. Le commandant de la province se rejeta alors sur Arzew, dont il s'empara presque sans difficulté. De son côté, Abd-el-Kader ne s'endormit pas dans l'oisiveté. Il réussit à faire considérer plusieurs actes de clémence du général Desmichels comme autant d'actes de faiblesse. Il enleva jusque dans Arzew un de ses ennemis, nommé Bétouma, et le fit exécuter. Profitant des divisions des habitants de Tlemcen, il y fit reconnaître son autorité. Il n'y

eut que les Turcs et les Koulouglis, cantonnés dans le Méchouar, qui refusèrent de se donner à lui. Toutefois, il réussit encore dans cette entreprise à se débarrasser d'un ennemi dangereux nommé Ben-Nonna, chef de la ville, et qui se réfugia près de l'empereur de Maroc. La mort du marabout Mahiddin vint d'ailleurs confirmer en ce moment solennel pour lui les prédictions faites à l'assemblée d'Ersebia. Elle le laissa de plus maître absolu de ses actions, qui devinrent peu à peu plus téméraires et plus entreprenantes.

Le général Desmichels ne s'était pas contenté de prendre Arzew ou plutôt la Mersa; il s'était emparé de Mostaganem, où le kaïd Sidilbrahim avait alors la principale influence. Les Arabes du parti de l'émir voulurent s'opposer à ces diverses conquêtes; mais ils n'agirent que tièdement, et furent facilement repoussés. Le commandant français, après avoir laissé garnison dans les nouvelles places d'occupation, revint à Oran, qui continuait à être le point de mire des attaques partielles des tribus. Ayant à se plaindre des Smela, il fit partir le lendemain même de son retour, le 5 août, une petite colonne aux ordres de M. de l'Étang pour punir cette tribu.

La colonne accomplit heureusement son expédition; mais les Arabes se rallièrent aussitôt qu'ils la virent commencer son mouvement pour rentrer dans la ville. L'un portait d'entre eux, profitant de la lenteur avec laquelle marchent nos fantassins accablés de chaleur et portant leurs blessés, prement les devants et incendient tout sur le chemin que nos troupes doivent traverser. Celles-ci s'effrayent, se découragent. Quelques soldats jettent leurs armes et se préparent à mourir sans lutter; mais la cavalerie, moins fatiguée, fait la meilleure contenance. Elle se range autour des fantassins, décidée à les sauver ou à périr. Pendant qu'elle combat si héroïquement et avec une si noble solidarité, un officier d'ordonnance, M. Desforges, a l'audace de rentrer seul à Oran pour prévenir le général en chef; il réussit. Des troupes fraîches arrivent. Les Arabes s'enfuient. La colonne est sauvée.

Abd-el-Kader commençait dès lors à jouer ce fameux et difficile jeu des barres qui lui a réussi pendant tant d'années. On le voyait partout où nos généraux n'étaient pas. Il vint attaquer Mostaganem aussitôt que Desmichels fut à Oran, et l'assiégea durant plusieurs jours. Le canon d'un brick français, alors au mouillage, et l'héroïsme d'une compagnie cantonnée dans un marabout, qui fut le principal objet des efforts de l'émir, firent justice de ses attaques. Cependant ses Arabes faillirent s'introduire par surprise dans le corps de la place. Le lieutenant Giraudon évita cette surprise, et les repoussa au moment où ils allaient faire sauter une partie des murs. Abd-el-Kader se retira.

Dans l'esprit d'un tout autre peuple que les Arabes, ces retraites continuelles lui eussent causé un tort des plus graves. Dans la pensée des populations de la province, elles attestaient sa prudence. Il battait d'ailleurs continuellement la campagne, forçant les hommes des tribus à le suivre, empêchant tout commerce avec nous, nuisant d'une manière terrible les relations plus suivies. Nos troupes avaient pu supporter dans les premiers temps les désavantages de cet isolement; mais ces désavantages devenaient de jour en jour plus sensibles. Les tribus s'étaient retirées de la portée de nos attaques. La capitale de nos possessions oranaises ne recevait plus de vivres que par mer. Au lieu de sortir de cette situation par un grand effort en attaquant, par exemple, l'émir à un combat en règle et en le battant, le général Desmichels prêta l'oreille à des propositions que des Juifs, privés des gains de leur commerce, attribuèrent à Abd-el-Kader. Ces Juifs rapportèrent, d'un autre côté, à l'émir que le général ne serait pas éloigné de traiter. Abd-el-Kader était trop habile pour ne pas saisir l'occasion de se faire reconnaître par la France comme il était déjà reconnu par les Arabes de la province. Il envoya un de ses officiers, *Miloud-ben-Harach*, pour demander sur quelles conditions on traiterait avec lui. On l'accueillit favorablement, trop favorablement. Le général Desmichels ne sentit pas la portée de ce qu'il allait faire. Il ne comprit pas qu'il créait un représentant par excellence de la liberté et de la nationalité arabes dans la province d'Oran, qu'il donnait un centre aux tribus, et la convention ci-dessous fut conclue :

DU CÔTÉ DES ARABES.

« Les Arabes auront la liberté de vendre et acheter de la poudre, des armes, du soufre, enfin tout ce qui concerne la guerre.

« Le commerce de la Mersa (Arzew) sera sous le gouvernement du prince des croyants, comme par le passé et pour toutes les affaires. Les cargaisons ne se feront pas autre part que dans ce port. Quant à Mostaganem et Oran, ils ne recevront que les marchandises nécessaires aux besoins de leurs habitants, et personne ne pourra s'y opposer. Ceux qui désireront changer des marchandises devront se rendre à la Mersa.

« Le général nous rendra tous les déserteurs et les fera enchaîner. Il ne recevra pas non plus les criminels. Le général commandant à Alger n'aura pas de pouvoir sur les musulmans qui viendront auprès de lui avec le consentement de leurs chefs.

« On ne pourra empêcher un musulman de retourner chez lui quand il voudra »

DE LA PART DES FRANÇAIS.

« A compter d'aujourd'hui, les hostilités cesseront entre les Français et les Arabes.

» La religion et les usages des musulmans seront respectés.

» Les prisonniers français seront rendus.

» Les marchés seront libres.

» Tout déserteur français sera rendu par les Arabes.

» Tout chrétien qui voudra voyager par terre devra être muni d'une permission revêtue du cachet du consul d'Abd-el-Kader et de celui du général. »

— Et le troisième présent? demanda le marabout.
— C'est pour le sultan, répondit l'Abyssinien.

Ce traité fut, nous le répétons, une faute immense. En matière politique, tant qu'une puissance n'est pas reconnue, elle n'existe pas. Maintenant Abd-el-Kader existait; il existait comme prince des croyants, comme centre de la résistance arabe, comme protecteur suprême de l'islamisme. Il visait les passe-ports aux chrétiens; il était, en un mot, une puissance considérable. Il ne tarda pas à s'agrandir encore, et cela en vertu du traité même. On va le comprendre.

Abd-el-Kader, à son passage en Égypte, avait vu le parti que le vice-roi tirait des monopoles. Les Turcs ont eu, de leur côté, de tout temps, des monopoles. Les deys en avaient, et c'était pour eux une grande source de richesses. Sous prétexte de protéger le commerce des tribus, Abd-el-Kader fixa d'abord les prix; puis il se chargea de garantir les ventes, puis enfin il paya lui-même, par l'entremise de son onkul, les prix fixés par lui, quitte à revendre à ses risques et périls. Quand les Français voulurent acheter des grains ou d'autres denrées, ils se trouvèrent en face de lui. Il faisait la loi sur tous les marchés. Instruit de ces faits, le général Voirol blâma sévèrement le général Desmichels, qui répondit qu'il ne s'était nullement engagé sur la question des monopoles. La chose était vraie; mais il n'y avait plus à y revenir, si ce n'est par les armes.

Le général Desmichels eut encore une fois l'avenir de l'Algérie entre les mains. Voici comment.

La paix étant faite avec les Français, Abd-el-Kader pesa nécessairement de tout le poids d'une souveraineté naissante sur les tribus de la province d'Oran. Plusieurs chefs de ces tribus eurent à s'en plaindre. Abd-el-Kader prétendit, par exemple, lever les impôts sans eux, et se mettre au lieu et place des beys, quant à la perception. Une ligne se forma, dans laquelle entrèrent Sidi-el-Arabi, chef de la tribu du même nom; Mustapha-ben-Ismaïl, chef de la tribu des Douers; Kadour-ben-el-Morfy, chef de la tribu des Bordjia, et plusieurs autres mécontents de marque. D'une autre part, les Beni-Amer déclarèrent qu'ils ne voulaient pas substituer un tyran à un autre. Ils refusèrent l'achour à l'émir. Celui-ci, qui ignorait la ligne des

trois chefs, ordonna aux Douers et aux Smélas de les attaquer. Ceux-ci eurent alors une raison de se tenir en armes. Mais que fit Mustapha-ben-Ismaïl? Au lieu de marcher contre les Beni-Amer, il surprit, pendant la nuit du 12 avril 1834, le camp d'Abd-el-Kader. L'émir n'eut que le temps de monter à cheval. Entouré, jeté bas de son coursier, il était presque déjà prisonnier de Mustapha quand un de ses cousins, et en même temps le mari de sa sœur, Mouloud-ben-Sidi-Boutatet, espèce d'Hercule arabe, l'enlève dans ses bras, le jette sur un cheval frais et s'échappe avec lui.

L'instant était favorable pour les Français, car aussitôt les tribus se déclarèrent contre le vaincu; les Aribi et les Bordjia se réunissent à Mustapha, et celui-ci demande l'appui du commandant d'Oran.

Mais, par une aberration politique inconcevable, le général français s'imagina qu'Abd-el-Kader est devenu odieux aux tribus parce qu'il a traité avec la France. Au lieu d'aider à sa défaite, il lui fait passer quatre cents fusils et de la poudre. Il va plus loin: ayant appris que Mustapha, ne réussissant pas près de lui, s'était adressé au général Voirol, il fait savoir à Abd-el-Kader de ne point se décourager, et, joignant l'action aux paroles, va prendre à Misergheim une position hostile à Mustapha. Celui-ci, menacé à la fois par deux ennemis, perd son premier élan; ses alliés ont peur, et au premier choc d'Abd-el-Kader, qui l'attaque près du Sig avec de nouvelles forces, il voit ses troupes se disperser. Alors il n'a plus qu'à implorer la clémence de l'émir. C'est ce qu'il fait, quitte à se venger plus tard. Abd-el-Kader, ne se sentant pas assez fort pour le frapper, feignit de le recevoir comme auxiliaire et de lui pardonner. Mustapha ne fut pas dupe de sa clémence, et chercha un asile plus sûr dans la citadelle de Tlemcen.

L'émir ne compta plus dès lors dans la province d'Oran d'autres ennemis que les Français et les Turcs du méchour de Tlemcen. Il demanda du canon à M. Desmichels pour les réduire. Sur son refus, il refusa à son tour d'avoir une entrevue avec lui; puis, n'apercevant plus de bornes à son agrandissement, maître de la province oranaise depuis le Chélif jusqu'au désert, il commença à lier des relations avec

Il s'enfuit en lui jetant un bouquet de la part de sa maîtresse.

les Arabes des autres provinces, leur demandant de le reconnaître, et leur promettant en retour de chasser les Français. Son principal agent fut le marabout de Miliana, Sidi-Ali-el-Kalati. Ce marabout ne craignit pas de remettre au général Voirol une lettre de l'émir, dans laquelle celui-ci, s'annonçant comme le sauveur de l'ordre dans les tribus de l'Ouest, proposait au commandant général français de venir rétablir aussi la tranquillité parmi les tribus de la province d'Alger et du beylich de Tittery. Sidi-Ali-el-Kalati, poussant même l'audace au delà de toute limite, ajouta que désormais les Français n'auraient pour obtenir le respect des tribus d'autre moyen que de recourir à l'intervention du chef des croyants. Le général Voirol se contenta d'enjoindre à Abd-el-Kader d'avoir à passer le Chélif. Quant à l'ordre qu'il avait rétabli, il le félicitait de cet ouvrage.

Sidi-el-Kalati, ainsi repoussé, revint à Mascara, et ne trouva rien de mieux à répandre si ce n'est que le commandant d'Alger voyait avec jalousie que le général Desmichels eût pacifié la province d'Oran. Il ajouta qu'il était pourtant fort heureux que ce général et l'émir fussent bien ensemble. Autrement, disait-il, toutes les tribus de l'Algérie se soulevaient; elles n'attendaient qu'un ordre de Mascara. Le général Desmichels le crut d'autant mieux qu'il avait d'Abd-el-Kader la plus haute opinion, et, dans les meilleures intentions qui soient, il continua ses relations avec l'émir. Celui-ci, de son côté, le maintint habilement dans de bonnes dispositions, et parut ne s'occuper que d'organiser les tribus qu'on lui laissait gouverner depuis le chélif jusqu'au désert. Mais ses agents se répandaient avec activité dans toute la régence, popularisaient son nom, augmentaient en paroles l'éclat de ses exploits, et préparaient le terrain pour qu'il fût bien reçu quand il aurait assez avancé les choses de façon à pouvoir pénétrer sur la province d'Alger. On en était là quand le comte d'Erlon, envoyé comme gouverneur général pour remplacer le général Voirol, obtint du ministère le rappel du général Desmichels. Ce général eut pour successeur un moins heureux encore que lui!

CHAPITRE XII.

Ordonnance constitutive des possessions algériennes. — Gouvernement général du comte d'Erlon. — Abd-el-Kader dans les provinces d'Alger et de Tittery. — Soulèvement des Douers et des Smélas dans la province d'Oran. — Défaite de la Macta.

En France, depuis le départ du duc de Rovigo, les ministères et l'opinion publique étaient en travail d'une organisation de l'Algérie. Cette organisation fut livrée par l'ordonnance du 22 juillet 1834. Les principaux éléments consistèrent dans un gouverneur général relevant du ministre de la guerre et dans un conseil institué près de ce gouverneur, et comprenant un officier général commandant les troupes, un intendant civil, un officier général commandant la marine, un procureur général, un intendant militaire et un directeur des finances. C'était un conseil des ministres au petit pied près d'un roi constitutionnel et responsable. Le comte d'Erlon reçut le titre de gouverneur général. C'était un vieillard qui avait fait ses preuves autrefois, mais que le ministère avait choisi surtout à cause de ses habitudes sages et prudentes. Il fallait un homme absolument différent, jeune, actif, n'ayant point perdu l'usage des travaux de la guerre, et capable de prendre beaucoup sur lui.

Le comte d'Erlon prit possession de son gouvernement en septembre 1834; ses actes administratifs furent en général dignes d'estime; il établit le régime municipal dans les villes soumises, divisa la banlieue d'Alger en communes, commença l'organisation d'une instruction publique française, constitua des commissions provinciales pour les affaires d'Oran et de Bone, refondit les ordonnances relatives à la justice et à la police; tout cela d'accord avec son conseil, qui le domina souvent. Mais sa conduite politique manqua complètement d'habileté. Il noua avec les chefs arabes des relations en dehors des commandants des places ou des provinces. C'est ainsi qu'à Bougie il dégoûta le brave colonel Duvivier, et traita avec un aventurier, qui se donnait pour chef des Kabyles. Si cet aventurier, nommé Oulid-Ourebbah, eût été comme Abd-el-Kader un homme de génie, nous eussions eu de ce côté-là un nouveau traité Desmichels. Dans la province d'Alger, il laissa commencer l'interminable guerre des Hadjoutes. Mais c'est dans la province d'Oran qu'il accumula les fautes.

Il fallait évidemment changer de politique à l'égard d'Abd-el-Kader. Le comte d'Erlon était arrivé, bien décidé à opérer ce changement. Il obtint, comme nous l'avons vu, le rappel du général Desmichels, et le remplaça par un homme tout d'énergie et de vigueur, mais moins heureux que brave et moins habile que bon soldat, par le général Trézel. Puis, comme la province de Tittery se trouvait comme abandonnée à elle-même, et que c'était surtout cette province qui était convoitée par Abd-el-Kader, il voulut l'organiser fortement. En conséquence, il résolut d'installer à Médéah un nouveau bey, qui serait soutenu par des forces convenables. Malheureusement, sachant peu prendre sur lui, il en référa auparavant au ministère français, qui n'approuva pas l'expédition. La province de Médéah resta donc ouverte aux entreprises possibles d'Abd-el-Kader.

Celui-ci eut bientôt l'occasion de l'envahir. Un chérif du désert, nommé Mouça, s'alliant à Sidi-el-Arabi et à Mustapha-ben-Ismaël, lui déclara la guerre. L'émir ne l'attendit pas. Mais pour aller jusqu'à lui il fallait passer le Chéliff malgré la défense formelle des généraux français. On rapporte qu'il eut un moment d'hésitation; mais quand il eut appris que son compétiteur Mouça était entré lui-même à Médéah, à la tête des Dorkaoui, il franchit ce nouveau Rubicon, et arriva à Milianah. Ce fut alors une fête, un enthousiasme inexprimable dans l'ancien beylik. Les tribus, hommes, femmes, enfants, vieillards abandonnaient les douars, et venaient baiser les pieds du libérateur. L'enthousiasme des populations fut bien plus grand encore quand il eut vaincu les Darkaoui près de Haouch-Amoura. Eût-il en ce moment voulu rétrograder que cela lui aurait été impossible. Le flot populaire le porta à Médéah; cette ville désolée par tant d'invasions, livrée à l'anarchie, le reçut comme un sauveur.

Qui fut bien perplexe de ces succès? nous n'avons pas besoin de le dire. Le général Trézel proposait un plan qui eût pu réussir; c'était de répondre au passage du Rubicon-Chéliff par une marche hardie sur Mascara. Mais le comte d'Erlon l'empêcha de mettre ce plan à exécution; lui qui avait tant désapprouvé la politique de transaction, il l'adopta tout à coup; il laissa l'émir installer un des siens comme bey de Milianah, et, au lieu de le menacer, contint son

ambition à force de caresses et de promesses. Ce fut le plus beau temps peut-être de la puissance d'Abd-el-Kader; si les limites de son empire étaient encore restreintes, tout le monde, dans ces limites, le respectait. La plupart des tribus, n'appréciant que les bienfaits de l'ordre, oubliaient leur esprit d'indépendance pour le saluer sultan. Il répondait à leur confiance en veillant à la sûreté des routes et des marchés. Il réformait la justice et les impôts. En même temps, prévoyant le moment où il aurait besoin d'une force organisée, il faisait rechercher par ses agents les ouvriers les meilleurs, fondait des fabriques d'armes à feu, et s'entourait d'une milice permanente et régulière, dont une partie l'accompagnait dans toutes ses expéditions.

Cependant tous les Arabes ne voyaient pas du même œil sa puissance croissante. Ses monopoles lui faisaient des ennemis au sein des tribus commerçantes, les Douers et les Smélas étaient de ce nombre; elles voulurent commercer avec les Français sans subir ses exigences. Il leur ordonna de quitter les environs d'Oran, où s'élevaient leurs tentes, et leur assigna une autre demeure dans la montagne. Elles refusèrent d'obtempérer à un ordre qui les ruinait; il les fit attaquer par son agha El-Mzary. Elles n'eurent plus alors d'autre ressource que de se mettre sous la protection de la France; c'eût été une lâcheté que de la leur refuser; le général Trézel en était inca-

RETRAITE DE CONSTANTINE.

... Entre six mille Bédouins et trois cents Français la partie doit être égale...

CHANGARNIER.

pable; il sortit d'Oran, le 14 juin, repoussa Pagha El-Mzary; le lendemain il reçut au camp du Figuier les Douers et les Smélas dans l'alliance française; enfin, poussant plus loin, il vint camper sur les bords du ruisseau de Tlélat, d'où il envoya sommer Abd-el-Kader de renoncer à inquiéter nos alliés. Celui-ci répondit avec hauteur qu'il aurait raison des tribus passées sous le drapeau français, et qu'il les reprendrait, fussent-elles abritées sous les murailles d'Oran. Puis, joignant les faits aux déclarations, il appela toute la province à se réunir sur le Sig. La guerre éclatait donc de nouveau; le traité Desmichels était rompu.

Dans ces circonstances, le général Trézel commit une grande faute : au lieu de marcher tout de suite sur le Sig, il laissa à l'émir le temps de réunir des forces deux fois plus nombreuses que les siennes. Il ne sortit à sa rencontre que le 26; à peine avait-il avec lui 2,500 hommes, et ses vivres étaient presque épuisés.

L'ordre de marche ne fut pas habile : le général, qui disposait d'un régiment de cavalerie, le morcela en trois parties, deux escadrons formant l'avant-garde, deux escadrons flanquant le convoi, et un escadron formant l'arrière-garde; l'infanterie fut également morcelée, et Trézel n'en plaça pas assez pour soutenir sa tête de colonne.

Vers le matin du 26, à peine cette tête de colonne a-t-elle débouché du bois taillis de Muley-Ismaël, que des masses arabes, cavaliers et tirailleurs, se précipitent sur elle. L'attaque est si vive, les forces sont si nombreuses, que l'avant-garde plie et se rejette sur le convoi. Les Arabes la poussent, attaquent le convoi, et parviennent à isoler un des bataillons d'infanterie qui flanquent sa droite. Encore un peu et c'en est fait du corps entier; mais Trézel, s'inspirant du danger, parvient à enlever une partie de son arrière-garde, et à la faire passer en avant du convoi. Une compagnie d'Afrique, entre autres, se précipite avec un élan irrésistible; aussitôt chacun reprend courage : ceux qui avaient plié les premiers sont les premiers à charger. L'ennemi cède à son tour, et nous laisse ramasser nos blessés et nos morts; parmi ces derniers est le colonel Oudinot. On était vainqueur; il fallait prendre un parti : poursuivre son succès, ou profiter du répit laissé par les Arabes pour faire une orgueilleuse retraite. Trézel adopte d'abord la première pensée; après avoir laissé prendre à ses soldats un repos qui dégénéra, dit-on, en orgie, il pousse au Sig, et y arrive vers la fin de l'après-midi. Les forces arabes campent à une certaine distance, Trézel, voulant effrayer l'émir, l'envoie sommer de nouveau d'avoir à désavouer ses attaques, et à reconnaître l'autorité de la France. Mais Abd-el-Kader connaît aussi bien que le général lui-même la faiblesse numérique des Français et les pertes qu'ils ont faites. Il refuse fièrement, comme à la première sommation.

C'est peut-être le cas de tenter la fortune en appuyant les négociations par une attaque; mais tout à coup Trézel, qui n'a d'ailleurs pas la main assez ferme pour maîtriser des soldats dont la confiance n'est pas complète, Trézel change d'avis : il campe toute la journée du 27 sur le Sig, et le lendemain se met en marche pour gagner Arzew. L'émir, qui cette fois aussi manqua de courage, puisqu'il n'osa pas venir offrir le combat à cette petite colonne française égarée loin d'Oran, l'émir, en voyant ce mouvement rétrograde, monte aussitôt à cheval, suivi d'une dizaine de mille cavaliers, qui ne tardent pas à tourbillonner autour de nos troupes et à les envelopper; mais elles font bonne contenance et gagnent du terrain à travers la plaine de Céirat, sans rompre un instant leur ordre de marche.

A l'issue de cette plaine, il y a deux routes pour se rendre à Arzew : l'une par les collines des Hamian, l'autre par la gorge de l'habra. La première offre moins de dangers, en ce qu'elle est découverte; mais, à raison des difficultés du terrain, Trézel craint que son convoi ne puisse la franchir. Il ne réfléchit pas que si la seconde est plus facile, l'ennemi, en occupant les hauteurs qui dominent la gorge, peut écraser les troupes qui s'engageront dans celle-ci. En effet, à son mouvement oblique, Abd-el-Kader juge qu'il ne traversera pas les collines des Hamian; il fait partir à fond de train un millier de cavaliers portant des fantassins en croupe. Cette force se déploie au-dessus du défilé au moment où la colonne française s'y présente, à l'endroit où le Habra, quittant les marais, prend le nom sinistre de Maeta.

Là, un chef habile pourrait encore lutter. Il faudrait, par exemple, sans ralentir sa marche, envoyer sur les hauteurs des forces suffisantes pour contenir l'ennemi. Mais Trézel ne veut pas dégarnir son ordre de retraite; deux compagnies seulement sont envoyées pour balayer les collines. Les Arabes en force les repoussent facilement, et, ayant l'avantage du terrain, contraignent les Français à rester dans la vallée; puis ils attendent le passage du convoi. Au moment où la longue file des voitures chargées de blessés et de matériel s'engage dans la gorge, ils se précipitent; notre arrière-garde voit ce mouvement : elle craint d'être coupée, et, au lieu de défendre le convoi, elle court à droite pour se réunir à la tête de colonne. Plusieurs voitures sont alors pillées ou prises, les blessés qu'elles portent sont égorgés et décapités; d'autres sont entraînés dans les marais par leurs conducteurs épouvantés; il faut arrêter ceux-ci le pistolet au poing pour les forcer à ne point fuir. C'est

ainsi que le maréchal des logis Fournier sauve vingt blessés : les seuls, hélas !

Cette attaque sur le convoi est quelque chose d'affreux dans les annales de la guerre. Cependant elle est le salut de la colonne.

Tandis que les Arabes pillent, coupent des têtes ou s'enivrent, une partie des Français se rallie pêle-mêle sur un mamelon, autour d'une pièce d'artillerie qui tonne en désespérée. Abd-el-Kader les fait attaquer par ses principales forces; mais ces braves se forment en carré, et, entonnant l'hymne de la république, cette *Marseillaise* qui a le don de transporter les âmes, ils résistent à toutes les attaques. Pendant leur résistance, la seconde partie des troupes et ce qui a pu échapper du convoi cherche la route d'Arzew et au milieu du désordre ne parvient qu'avec peine à la trouver. Les défenseurs du mamelon se trouvent tout à coup complètement isolés. Ils veulent tous mourir. Quelques chefs parviennent enfin à les décider à suivre la retraite. Abd-el-Kader n'a point su leur couper le chemin. Ils rejoignent, avec leur pièce d'artillerie prise et reprise deux fois, le gros de nos fuyards.

On vit alors un spectacle véritablement héroïque. Trois ou quatre officiers, Bernard, Alland, Pastoret, Maussion, ont formé une petite arrière-garde composée de quarante chasseurs, de cinquante soldats de toute arme, et soutenu par de l'artillerie. Cette arrière-garde suffit à contenir les masses arabes. Elle tire, charge, tire et charge encore. Décimée, elle n'abandonne le terrain que pour mieux résister. Les Arabes ne savent d'ailleurs profiter ni de la position ni du moment critique. Peu à peu leurs furieuses charges se ralentissent, leurs cris deviennent moins menaçants. D'une autre part, la voix de nos officiers recommence à reprendre son autorité; l'ordre se rétablit, le courage et le sang-froid reviennent à tous, et l'on arrive à Arzew le soir, après avoir marché seize heures et combattu quatorze. On avait perdu trois cents hommes; deux cents autres étaient blessés.

C'était peu pour une pareille déroute; mais la renommée multiplia bientôt ce nombre. Le revers de la Maeta, qui, dans une grande guerre régulière, eût passé inaperçu, fut bientôt appelé à Alger et en France un désastre. Quelques-uns allèrent jusqu'à traiter le brave mais inhabile Trézel de nouveau Varnus.

Quant à lui, d'Arzew, il fit ramener une partie de ses troupes par mer à Oran. Mais comme il trouva dans la première ville un renfort aux ordres de la Moricière, alors commandant, et ayant avec lui les capitaines Cavaignac et Montauban, il rentra avec l'autre partie dans Oran par la même porte qui l'avait vu sortir. Le comte d'Erlon ne tarda pas à le remplacer par le général d'Arlanges. Abd-el-Kader ne sut pas d'abord poursuivre son succès, et nous gardâmes les Douers et les Smélas dans notre alliance.

Cependant en France, l'opinion publique, surexcitée par les événements de la Maeta, forçait le ministère à donner de nouveau le maréchal Clausel pour gouverneur général à l'Algérie; il y arriva le 10 août 1835.

CHAPITRE XIII.

Gouvernement général du maréchal Clausel. — Le prince royal. — Mascara — Le Sig. — Le Méehour. — Le capitaine Eugène Cavaignac. — Expéditions diverses dans la province d'Oran.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis la prise d'Alger, et, à la grande honte de la royauté de juillet, la France n'était guère plus avancée dans la régence que le premier jour. L'opinion publique se prononçait avec une énergie croissante contre la manière tiède et embarrassée dont on conduisait une conquête qui, en raison même de ses difficultés, acquérait une popularité à laquelle il fallait céder. Le maréchal Clausel était une concession faite à cette popularité. Mais pour que le nouveau gouverneur fût à la hauteur de ce que l'on attendait de lui, il fallait qu'il frappât de très-grands coups; ceux qu'il tenta ou ne furent pas assez éclatants ou ne furent pas heureux.

On croyait à cette époque encore pouvoir gouverner les Arabes par les Arabes ou par les traditions turques. Le maréchal nomma un bey pour Titeri et un autre pour Milianah et Cherchell. C'était une faute s'il n'était pas décidé à les faire reconnaître. Le général Rapatel reçut l'ordre d'aller installer le bey de Titeri, Mohammed-ben-Husseïn. Celui-ci avait promis que l'on viendrait de Médéah au-devant de lui. On trouva en effet des Arabes au col de Monzaïa, mais en armes et disposés à nous repousser. Le général Rapatel ne se crut pas assez fort pour enlever le passage; il revint à Bou-Farik. Le bey nommé résolut alors de se passer de notre appui. Il franchit l'Atlas par des chemins détournés, mais on ne voulut pas de lui à Médéah. Quant au bey de Cherchell, il fallut l'embarquer de force avec ses gens. Il criait qu'on le conduisait à la boucherie. Les habitants de Cherchell n'en voulurent pas non plus. On le ramena à Alger, et les soldats, toujours disposés à voir le côté plaisant des choses, firent des chansons sur les grandes victoires du maréchal. Celui-ci, arrêté jusque-là par les ravages du choléra, résolut d'agir en personne.

Nous avons vu, sous l'administration du duc de Rovigo, se distinguer Pagha Sidi-Hadj-Mahî-Eddin-el-Syher, chef de la famille des Embareks. Ce chef avait été obligé de se soustraire aux persécutions

de ses ennemis dans la province d'Alger. Abd-el-Kader lui donna asile, et, reconnaissant en lui de grandes qualités, le prit pour conseil et le donna comme bey ou comme kalifah aux Milianotes. Son administration habile et bienfaisante lui concilia beaucoup de tribus, et son pouvoir gagna de jour en jour en deçà du Chélif. Il voulut l'augmenter encore, et, réunissant une foule considérable de cavaliers, il fit invasion dans la plaine. Le maréchal Clausel combina contre lui une expédition qui devait en même temps servir à punir les Hadjoutes, dont nos colons avaient continuellement à se plaindre. Cette expédition ne réussit qu'imparfaitement; à l'approche de nos colonnes Sidi-Hadj-Mahi-Eddin se mit en devoir de regagner les montagnes. On ne sut pas lui fermer la retraite. Il échappa après avoir perdu assez peu de monde. Les hadjoutes éprouvèrent une plus rude défaite; mais il était évident que l'incendie se propageait. Le nom d'Abd-el-Kader retentissait jusque dans Alger, et, traversant cette province même, débordait au delà dans le beylik de Constantine, où des intrigues étaient nouées par l'émir, à la fois contre nous et contre Achmet, dernier représentant de la puissance turque. Quant à la province d'Oran, il y eût été le maître absolu sans les postes fortifiés que nous y conservions, et sans la constante inimitié des Douers et des Smélas. Le désastre de la Macta n'avait point intimidé ces tribus. Elles faisaient de continuelles expéditions sur les terres des alliés de l'émir, et venaient ensuite se réfugier sous le canon d'Oran. Il était honteux pour nous que des Arabes nous donnassent l'exemple. On le comprit à Paris, et il fut arrêté que l'on irait détruire la puissance de l'émir dans sa capitale même. On ne savait pas que cette puissance n'avait rien d'assis, rien de saisissable, qu'elle était partout sans être nulle part.

Le maréchal Clausel s'organisa néanmoins pour porter la plus rude atteinte à cette puissance. Il ne s'agissait de rien moins que de prendre et de détruire Mascara. Le prince royal, Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, arriva pour prendre part à l'expédition, que l'on regardait comme devant avoir un grand retentissement.

Jamais prince ne fut plus charmant et plus aimé que le duc d'Orléans. Élevé démocratiquement, il possédait néanmoins une exquise distinction. Quoique fils de roi, il ne dédaignait pas le péril. Déjà habile officier sur le champ de manœuvre, il voulait expérimenter ce qu'il savait. L'impopularité de son père l'alligeait; il espérait lui concilier l'opinion en prenant part aux fatigues et aux dangers de nos soldats. Comme tous les hommes qui doivent mourir jeunes, il avait avant l'âge une grande maturité d'esprit. Il voyait juste, sans préventions. Si la Providence lui eût réservé le trône, il s'y serait certainement montré avec avantage. Il eût été patriote, libéral, exempt de toute pensée de résistance systématique, ami des arts et ami du peuple; et la dynastie d'Orléans aurait pu, grâce à lui, se flatter de vivre.

Il ne trouva pas en Afrique ce qu'il pouvait raisonnablement attendre. L'expédition de Mascara ne présenta rien d'héroïque ni de chevaleresque. Elle fut tout bonnement une expédition sagement conduite, mais sans résultats.

Le maréchal Clausel, avant de rien entreprendre, fit occuper l'île d'Haârech-Goon à l'embouchure de la Tafna, afin d'en imposer aux tribus par la crainte continuelle de l'arrivée de nouvelles forces. Il partit ensuite d'Oran, emmenant avec lui environ onze mille hommes formant quatre brigades et une réserve que commandaient les généraux Oudinot, Perregaux, d'Arlandes, l'héroïque colonel Combes et le lieutenant-colonel de Beaufort. On était au 27 novembre: Abd-el-Kader, prévoyant l'orage qui allait fondre sur lui, avait réuni des masses assez considérables. Il s'était pourvu d'armes et de munitions. Il lui en était venu de l'Angleterre et du Maroc. Mais ses forces ne pouvaient pas rivaliser avec celles des Français; aussi ne chercha-t-il jamais le combat durant l'expédition. Il se contenta de tirailler et d'inquiéter l'arrière-garde, manœuvrant assez habilement pour n'être pas saisisable. On vit plusieurs fois, durant la campagne, les deux armées marcher sur deux lignes parallèles s'observant et ne s'attaquant pas. Un seul combat important eut lieu le 3 décembre, quand nous eûmes passé le Sig. Les Arabes furent facilement enfoncés malgré les prudentes dispositions de leur chef, et se rejetèrent dans les montagnes. Le maréchal Clausel, après avoir déployé un grand luxe de manœuvres, força alors sa marche sur Mascara, que l'émir cherchait de son côté à gagner par d'autres chemins. Dans son impatience, il finit par prendre les devants avec le duc d'Orléans et arriva le 6 dans la capitale de l'émir. La ville était déserte, mais abondamment approvisionnée. Par une aberration inexplicable dans un tel homme, le chef de l'expédition ne crut pas devoir occuper à demeurer la capitale que l'on était venu conquérir. Au bout de deux ou trois jours l'armée reprit le chemin d'Oran cherchant vainement à s'expliquer le but de sa course, qui n'était pas apparemment une simple promenade à Mascara. L'émir put à son aise rentrer dans sa capitale. On n'en proclama pas moins que la province était soumise, et le vainqueur la divisa sur le papier en beyliks de Tlemcen, du Chélif et de Mostaganem.

Quant à Abd-el-Kader, il se soucia fort peu de cette division. Aussitôt le retour à Oran de l'expédition, il vint attaquer les Douers et les Smélas jusque sous le canon de la place. Puis il dissipa plusieurs petites coalitions de ses ennemis, qui relevaient la tête chaque fois

que nous paraissions disposés à les protéger. Enfin, ayant appris que le maréchal projetait une marche sur Tlemcen pour porter secours aux Turcs du Méchouar, il résolut de s'en emparer avant nous. Mais, quoique vainqueur des gens d'Angad, qui étaient venus prêter appui aux Turcs, il ne put pénétrer dans la citadelle. Le maréchal, à la tête de sept mille cinq cents hommes, s'étant à son tour mis en marche, vint enfin délivrer les défenseurs du Méchouar. Ces hommes héroïques, qui devaient avoir des successeurs plus héroïques encore, étaient au nombre de sept cent cinquante, dont la moitié désarmés. Ils tenaient tête aux Arabes depuis cinq ans. Abd-el-Kader oublia alors sa prudence habituelle. Il resta dans les environs de Tlemcen, espérant que, comme à Mascara, les Français ne feraient que passer. On avait résolu, au contraire, de s'établir dans la nouvelle conquête. Une partie de l'expédition, ayant dans ses rangs Mustapha-ben-Ismaïl et son ancien agha El-Mzari, sortit contre lui et faillit l'envelopper. Il s'enfuit, laissant une portion de son bagage aux mains de nos soldats. On croyait lui avoir coupé la retraite sur Mascara; il passa entre les brigades, et l'on perdit bientôt l'espoir de l'atteindre.

Cette expédition, plus heureuse que celle de Mascara, nous valut de nombreuses soumissions de tribus. Le maréchal ne commit pas la même faute que précédemment. Il fit mettre le Méchouar en nouvel état de défense. Mais comme ses instructions s'opposaient à ce que l'on occupât le pays, il se contenta de nous assurer la citadelle. On forma dans les brigades un bataillon de volontaires pour la défendre. Le commandement en fut donné au capitaine Eugène Cavaignac de l'arme du génie.

C'était une pénible et périlleuse mission qu'acceptait le capitaine Cavaignac. Il allait avec sa petite troupe se trouver entouré d'ennemis, ne pouvant espérer que des communications lointaines avec les corps de l'occupation d'Oran. Mais le capitaine Cavaignac était sûr de lui-même. Il savait que jamais une faiblesse ne lui traverserait le cœur. Sa solidité sur le champ de bataille, sa tenue militaire, la plus digne qui fût dans toute l'armée, ses connaissances spéciales inspiraient à ses compagnons une confiance sans bornes. Avec un tel chef, la garnison du Méchouar n'était pas seulement assurée d'être toujours couverte. Elle savait que rien n'était étranger à l'initiative de son commandant. Cette initiative lui promettait des ressources variées. Elle y comptait. Elle y comptait, et elle avait raison. Déjà sur le front méditatif et sévère du simple officier du génie, planait ce signe qui annonce les grands hommes. Le capitaine pensait beaucoup et parlait peu. Jamais son esprit ne restait oisif. Peu soucieux de plaisir, mais avide d'héroïsme, c'était le devoir fait homme. Cet amour du devoir, accompagné d'un désintéressement poussé à l'extrême, d'une modestie qui lui a fait du tort quand il est arrivé au pouvoir, lui donnait un côté antique saisissant. Ses lectures cultivaient cette grande saillie de son caractère. Plutarque, voilà le livre qui se trouvait à son chevet. Il le lisait encore dernièrement dans sa prison de Ham.

Ajoutez à cela que la sévérité de ses réflexions habituelles ne lui enlevait rien de cette affabilité qui rend le chef si cher aux inférieurs. Au bivouac, au camp, partout, il s'occupait d'abord des soldats, et ne songeait à lui qu'après. Quoique faisant un dogme de l'obéissance, il comprenait une contradiction mesurée, et ne refusa jamais de s'éclairer des avis d'un inférieur. Sobre, d'ailleurs, facile à vivre, dur à la fatigue, il ne regardait pas comme une nécessité d'imposer ses goûts aux autres. Nul ne fut jamais plus tolérant que lui, quoi que l'on en ait dit. Mais doux comme un enfant dans les relations habituelles, le lion se révélait chez lui au moindre éclair de la poudre, à la moindre apparence d'un danger à dompter, d'une victoire à obtenir. Alors avait lieu une véritable transformation. Ses yeux s'animaient, son nez, orgueilleusement recourbé comme celui de Païgle, aspirait la fumée du combat. À la façon dont il posait le pied sur le sol, on sentait que cet homme de fer ne reculeait pas de la longueur d'un grain de sable. À la manière dont son regard planait sur l'ensemble, on comprenait qu'il ne négligerait aucun détail, et qu'il eût été, l'occasion échéant, aussi bien Kléber ou Mareau que le premier Bonaparte en Italie.

Le capitaine Eugène Cavaignac avait alors trente-deux ans environ. De nombreux services le recommandaient déjà. Ce sera néanmoins l'un des grands honneurs du maréchal Clausel devant l'histoire de l'avoir distingué.

Puisqu'il laissait une garnison dans le Méchouar, le maréchal Clausel devait chercher à assurer les communications entre Tlemcen et Oran. Il résolut en conséquence de reconnaître le cours de la Tafna, et d'asseoir à son embouchure un poste militaire qui fût en relation avec celui d'Haârech-Goon. Cette expédition eut un tout autre caractère que les précédentes. Les amis d'Abd-el-Kader lui reprochaient amèrement de n'avoir rien fait pour empêcher la prise de Mascara et celle de Tlemcen. C'était une injustice; cette injustice le piqua d'honneur. Après sa disparition des premiers jours, il revint sur la Tafna avec plus de forces qu'il n'en avait encore eu. Il espérait, grâce à sa supériorité numérique, et vu l'affaiblissement du maréchal, qui laissait à Tlemcen une partie de ses troupes, trouver l'occasion d'une nouvelle Macta.

Il se trompa; quoique trois ou quatre fois inférieur en nombre, le maréchal Clausel le repoussa dans toutes ses attaques et lui fit éprou-

ver de grandes pertes. Mais il ne put établir les communications qu'il désirait. Il rentra dans Tlemcen sans autres résultats qu'une gloire peu fructueuse; et après avoir achevé l'organisation de la défense du Méchouar, il reprit le chemin d'Oran le 7 février. Abd-el-Kader essaya vainement de s'opposer à sa marche. A force de tactique et d'habiles manœuvres, le maréchal le repoussa encore sans perdre de monde, et atteignit heureusement Oran, où il laissa le général d'Arlandes pour commander la province avec le général Perregaux comme lieutenant. Il quitta les pays de l'ouest à la fin de février, et revint à Alger. Ces deux généraux s'occupèrent, suivant ses instructions, d'assurer les communications entre les diverses places occupées par nos troupes, et de protéger les tribus qui étaient passées de notre côté. Le général Perregaux fit la promenade la plus heureuse le long du Chélif. Mais, en avril 1836, le général d'Arlandes, ayant voulu obéir aux instructions du maréchal, quitta Oran avec une assez petite division; à peine fut-il arrivé à l'embouchure de la Tafna, où il établit un camp retranché, qu'il y fut bloqué par Abd-el-Kader, tandis qu'autour de Tlemcen les tribus se soulevaient de nouveau hostilement, et qu'Oran et Mostaganem avaient aussi à repousser des attaques dirigées contre leurs abords.

Cette situation appela de la manière la plus sérieuse l'attention de la France entière. On comprit que le défaut d'une force suffisante compromettrait la conquête. En attendant que l'on fit d'autres efforts, on envoya le général Bugeaud avec le 23^e, le 24^e et le 62^e de ligne, pour débloquer le camp de la Tafna et assurer l'existence de l'héroïque garnison du Méchouar.

CHAPITRE XIV.

Le général Bugeaud. — Ravitaillement de Tlemcen. — Combat de la Sickak.

Le général Bugeaud inspirait au roi Louis-Philippe la plus grande confiance. Il avait promis de vaincre Abd-el-Kader : il devait tenir sa promesse.

Il débarqua à la Tafna le 6 juin. Avant de raconter son expédition, le lecteur nous permettra d'esquisser le curieux portrait de cet homme si remarquable.

Maintenant que Thomas-Robert Bugeaud appartient à l'histoire, on peut dire de lui la vérité.

C'était vraiment un type à part dans la galerie militaire de son temps. Quoique né à Limoges, il avait l'humeur et le sang gascous, mais gascous avec une étonnante bonhomie. Sans le duel qu'il eut avec l'infortuné Dulong, sans la part qu'il fut accusé d'avoir prise aux événements de la rue Transnonain, sans le rôle que l'on supposa qu'il avait accepté près de la duchesse de Berry, il n'y eût pas eu d'homme plus populaire que lui en France, tant, par ses saillies, son entrain et sa manière de ne douter de rien, il savait trouver le chemin si difficile qui conduit au cœur des masses. Quoi qu'il fit, sur le champ de bataille ou dans ses terres de la Dordogne, en face des Arabes comme en face de l'opposition libérale, c'était toujours le même vainqueur, sûr de lui, professant la théorie de la victoire, ne reculant jamais. On a prétendu qu'il représentait à un merveilleux degré le soldat laboureur, on s'est trompé. Il s'entendait sans doute fort bien en économie agricole; mais il n'avait rien de la résignation mélancolique du type populaire que nous venons de nommer, c'était la démonstration incarnée. Il réfléchissait sans doute, et beaucoup, mais pour rien au monde il n'eût dévoré ses réflexions. Napoléon et les généraux de son école cachaient avec soin leurs plans; Bugeaud les disait tout haut. Avant la bataille d'Isly, par exemple, il réunissait ses officiers autour de quarante gamelles de punch. Sa figure noble et épanouie à la fois, mélange de sévérité et de bonhomie, respectable quoique attirante, sa figure rayonnait : « Voilà ce que nous ferons, disait-il, et nous serons vainqueurs. Vous pénétrerez au milieu de cette multitude; vous la fendrez comme un vaisseau fend les ondes, sans vous en embarrasser; vous frapperez, allant toujours en avant, sûrs que rien ne se reformera derrière vous; et tout ce monde, qui croit déjà nous envelopper, disparaîtra avec une facilité dont vous vous étonnerez vous-mêmes. » Comme si ce n'eût pas été assez que cet engagement de vaincre pris si haut et avec tant d'assurance, voici ce qu'il écrivait au ministre de la guerre : « J'ai environ huit mille cinq cents hommes d'infanterie, quatorze cents chevaux réguliers, quatre cents irréguliers, et seize bouches à feu, dont quatre de campagne. C'est avec cette petite force numérique que nous allons attaquer cette multitude qui, selon tous les dires, compte trente mille chevaux, dix mille hommes d'infanterie et onze bouches à feu; mais son armée est pleine de confiance et d'ardeur, elle compte sur la victoire tout comme son général. Si nous l'obtenons, ce sera un exemple que le succès n'est pas toujours du côté des gros bataillons, et l'on ne sera plus autorisé à dire que la guerre est un jeu de hasard. »

Tout le caractère de l'homme est, selon nous, dans ces mots. Quand un général fait preuve d'une telle confiance avant le triomphe, on doit s'attendre à un orgueil exagéré. Cet orgueil n'existait pas chez Bugeaud. Il se bornait seulement à constater par points et circonstances qu'il avait eu raison d'agir comme il avait agi. Aussi était-ce

un excellent professeur de guerre. Si tant d'officiers distingués se sont formés dans nos campagnes d'Afrique, c'est que le général en chef ne gardait ni sa science ni son expérience pour lui. Il démontrait la guerre sur le champ de bataille, comme il démontrait l'agriculture au conseil général de la Dordogne. Louis-Philippe le savait, et c'est pour cela qu'il lui confiait si volontiers ses fils. Bugeaud avait encore une autre qualité précieuse : il ne voulait pas, comme certains supérieurs, tout faire par lui-même; il laissait volontiers gagner de la gloire à ses lieutenants et n'en était pas jaloux. Il leur pardonnait plus volontiers une victoire éclatante qu'une simple critique contre ses opérations. Un grand esprit de justice le guidait ordinairement. Cependant il eut quelques antipathies. Il ne sut pas mettre en action certains caractères héroïques. Il ne reconnut que fort tard les précieuses qualités du général Cavaignac.

Au physique, Bugeaud était ce qu'il était au moral, un homme complet, grand, robuste, le regard vif, le front haut, l'allure dégagée. Il supportait les fatigues sans les rechercher, et les épargnait autant que possible au soldat, dont il s'occupait beaucoup, l'interrogeant, l'encourageant, le haranguant, lui parlant de son père, de sa mère, du pays. Le soldat le récompensait par beaucoup de respect et de confiance. Quand on marchait dans la colonne du général Bugeaud, on était sûr que rien ne manquerait, et l'on marchait gaiement, sans souci, certain de n'être exposé qu'à bon escient. Si ces mots : père du soldat, n'avaient pas été si prodigués, nous les appliquerions au vainqueur de la Sickak. J'ai voyagé tout un jour avec un gendarme de Lannouaille, en Périgord, et qui l'avait servi. Ce brave homme, nommé Astre, ne pouvait parler sans pleurer de son ancien chef et maître. Il m'en racontait naïvement mille traits de bonté, de malicieuse gaieté, ou de véritable enfantillage. Un jour, par exemple, qu'étant gouverneur, le général traitait sous la tente notre illustre Arago, qui venait s'assurer par lui-même de l'état de la colonisation et de la guerre, il détournait la conversation et la mit sur le chapitre de l'astronomie. « Vous connaissez, dit-il à notre cher savant, toute la carte du ciel? — Presque aussi bien que vous la carte d'Algérie, maréchal. — Eh bien! parions que je vous fais voir un astre que vous ne connaissez pas. — Ce serait fort. — Tenez-vous la gageure? — Je la tiens. » Alors le maréchal appela son domestique. « Comment t'appelles-tu? lui demanda-t-il. — Astre, mon général. — J'ai perdu, s'écria Arago, je ne connaissais pas celui-là. — Eh bien! repartit le maréchal, moi non plus je ne connais pas tout en Algérie; et si chaque poste de l'armée n'était pas à chaque heure du jour, en quelque endroit que ce soit, sur ses gardes les plus complètes, Abd-el-Kader nous ferait souvent voir des étoiles en plein midi. — Je vous comprends, repartit l'hôte du général, vous voulez avoir ma voix à la chambre pour une augmentation d'effectif? — Oui, reprit vivement Bugeaud, il me faut cent mille hommes pour finir la guerre; sur ces cent mille hommes il n'y en aura peut-être que deux ou trois mille qui auront à combattre. — A quoi serviront donc les autres? — A faire sentinelle; ici il faut des vedettes partout, et chaque vedette ne doit pas compter moins d'une brigade bien commandée, faisant faction sur un espace de vingt-cinq lieues carrées, et ne souffrant dans son horizon aucun ennemi. »

Dans cette conversation, qui dura ainsi longtemps sur un ton tantôt enjoué, tantôt sérieux, l'homme de guerre expliquait tout bonnement à un savant digne de le comprendre son plan de campagne. C'était d'organiser un certain nombre de corps de troupes assez forts pour ne craindre aucune surprise et qui seraient chargés chacun d'opérer dans un rayon donné, puis d'envelopper, s'il y avait lieu, l'ennemi par des marches concentriques. Nous verrons plus tard comment ce plan réussit; encore deux ou trois détails sur Bugeaud, et nous reprendrons notre narration. Le futur gouverneur général avait passé par tous les grades de la hiérarchie; né en 1784, soldat dans les vélites en 1804, capitaine au 116^e en 1809, lieutenant colonel commandant sous Suchet, en Espagne, vers 1813, colonel en 1814, licencié en 1815, il avait, après quinze ans d'interruption, repris du service en 1830, avec le titre de maréchal de camp, et ses concitoyens de Périgueux l'envoyaient depuis lors à la chambre des députés. La presse, qu'il avait souvent insultée sans aucune justice, le haïssait de même, mais cette haine lui plaisait. Il ne dédaignait pas de répondre aux attaques, et se réjouissait naïvement de trouver hors de la guerre l'occasion d'occuper de lui le public.

Arrivé le 6 juin à la Tafna, il ne perdit pas de temps, se mit en marche dès le 12, à minuit; et après avoir une première fois repoussé les forces qui s'opposèrent à son passage, il arriva à Oran le 16, puis alla de là tout aussitôt s'assurer de l'état de la garnison du Méchouar. Quoiqu'en parfaite situation morale sous les auspices du capitaine Cavaignac, que le général Bugeaud félicita tout haut de ses rares qualités, elle avait besoin d'être ravitaillée. Bugeaud retourna de nouveau au camp de la Tafna, et en ramena un convoi d'environ trois cent cinquante chameaux chargés de vivres et de munitions tant pour le Méchouar que pour la petite armée expéditionnaire. Arrivé, le 6 juillet, sur les bords de l'Isser, près de son confluent avec le Saf-Saf, qui s'appelle aussi Sickack ou Sikah, il eut enfin avec Abd-el-Kader le combat qu'il avait cherché dans ses nombreuses allées et venues. Le récit qu'il a fait de ce combat poignant à la fois les choses et l'homme, nous donnerons la parole à celui-ci.

Voici le rapport qu'il adressa au maréchal Clausel sur la journée de la Sickack.

« Monsieur le maréchal,

« Ma dépêche télégraphique vous a fait connaître en abrégé notre succès du 6. Mieux qu'un autre, puisque vous avez triomphé souvent, vous jugerez du bonheur que j'ai à vous retracer un combat tel que je l'ambitionnais, à cela près qu'Abd-el-Kader n'a été ni tué ni pris; son cheval seul est resté sur le champ de bataille.

« L'affaire de la Sickack pourrait, sans hyperbole, s'appeler une bataille, puisque toutes les forces dont pouvait disposer mon adversaire s'y trouvaient.

« Il avait appelé du secours de partout pour m'empêcher de ravitailler Tlemcen, et depuis quatre jours il était posté au Telgoat, près de la Tafna; une reconnaissance que j'y avais poussée dans le but de reconnaître la route pour l'avenir, et de lui donner le change, lui avait fait penser que je voulais passer par là, tandis que je n'en eus jamais l'occasion.

« Mon convoi devait être l'objet de son envie, et je comptais là-dessus pour avoir avec lui un engagement sérieux, que j'aurais peut-être cherché vainement par d'autres manœuvres. Se faire attaquer est le meilleur moyen avec un tel ennemi et sur un tel terrain; mais il fallait combattre dans un lieu favorable: ce fut là l'objet de toute ma sollicitude.

« Je partis de Raïchgoun (Haârech-Goon) le 4 à quatre heures du soir. Je possédais trois bataillons, aux ordres du colonel Combes, sur la route du Telgoat, et je vins camper avec mon convoi de cinq cents chameaux et trois cents mulets à quelque distance derrière lui. A deux heures du matin, Combes quitta son camp sans bruit et par un sentier à gauche; il fut occuper à deux lieues et demie de là le col de Sab-Chionlé. Une heure après, le convoi et le reste de la division s'y dirigèrent. Le col n'était pas gardé; mais quatre ou cinq cents hommes des Beni-Hamer y arrivaient par l'autre versant. Il était trop tard; à sept heures tout mon convoi avait passé et nous descendions sur l'Isser. Abd-el-Kader était trop loin pour s'opposer à notre marche. La rivière fut franchie tranquillement, et je campai sur la rive gauche, fort satisfait d'avoir franchi sa chaîne de montagnes sans combat.

« Abd-el-Kader, instruit enfin de ma marche, se rapprocha de moi. A trois heures après midi, quinze cents à deux mille chevaux, aux ordres de son lieutenant Ben-Koume, défilèrent en vue de mon camp sur la rive droite de l'Isser, et vinrent camper à demi-lieue sur ma gauche. Le gros des forces remonta la rive gauche de l'Isser, et vint camper à une lieue sur ma droite. Je jugeai que cette manœuvre avait pour but de m'enfermer le lendemain matin dans le profond ravin de la Sickack que je devais passer deux fois pour me rendre à Tlemcen. Je fis une reconnaissance pour chercher une autre route; mais toutes présentaient des difficultés, soit pour le combat, soit pour le convoi. Je me décidai à franchir la Sickack, et je quittai mon camp à trois heures du matin, dans le double objet de passer le premier ravin et d'être plus près de Tlemcen avant d'être attaqué, afin d'y jeter mon convoi et de reprendre l'offensive dès que je serais débarrassé de cet énorme empêchement. J'annonçai cette résolution aux troupes: « Vous serez attaqués, leur dis-je, demain dans votre marche; vous saurez un temps souffrir les insultes de l'ennemi, et vous vous honnerez à le contenir. Mais dès que je pourrai jeter le convoi dans Tlemcen, vous prendrez votre revanche; vous marcherez à lui et vous le précipiterez dans les ravins de l'Isser, de la Sickack ou de la Tafna. »

« Cela s'est vérifié avec un bonheur inouï. Malgré ma diligence, j'ai été attaqué par le camp de ma gauche à quatre heures et demie du matin, lorsque mon convoi n'avait passé qu'à moitié le premier ravin de la Sickack; je l'ai fait contenir par les douairs, un bataillon du 2^e et un escadron du 2^e chasseurs.

« Le colonel Combes, après avoir passé la Sickack, avait pris avec intelligence une position protectrice du convoi.

« Soupçonnant que la colonne d'Abd-el-Kader ne tarderait pas à paraître sur les plateaux de la rive gauche, je me suis empressé d'y arriver avec la tête de la colonne du centre et ma colonne de gauche.

« Abd-el-Kader y touchait avec environ trois mille chevaux, trois mille Kabyles à pied et son bataillon régulier de mille à onze cents hommes. J'ai déployé le 62^e et un demi-bataillon d'Afrique, parallèlement à la Sickack, mais en arrière de la crête, de manière à n'être pas vu de l'ennemi qui nous suivait. J'ai mis en bataille le 23^e et un demi-bataillon d'Afrique perpendiculairement à la gauche du 62^e. En avant du 23^e et parallèlement, j'ai formé en colonnes doubles, échelonnées sur le bataillon du centre, les trois bataillons du colonel Combes, et j'ai jeté en avant, sur le flanc gauche du 62^e, deux compagnies d'élite en tirailleurs et les spahis du 2^e chasseurs. Le 2^e chasseurs a été rappelé en entier et placé en colonne par escadrons vis-à-vis l'un des intervalles des bataillons de Combes. Le convoi a été placé dans l'angle rentrant formé par la ligne parallèle et la ligne perpendiculaire à la Sickack. Il était gardé par deux cents hommes du bataillon de Tlemcen et les Koungouls. Je rappelai les douairs et les tirailleurs qui contenaient les Arabes de la rive droite de la Sickack, afin de leur donner la confiance de passer sur la rive gauche. Les

douairs furent lents à se réunir, et ne purent prendre place dans l'ordre de bataille parce que les événements marchèrent trop vite. Je ne connais d'autres défauts à cette intrépide cavalerie, que de se lancer dans le combat avec un tel abandon, qu'on ne peut presque plus disposer d'elle pour les événements subéquents; mais dès qu'elle reconnaît que sa présence est nécessaire sur un point où le combat devient sérieux, elle y accourt d'elle-même. C'est ce qu'elle a fait avec succès durant cette journée.

« On voit par les dispositions indiquées que je vais livrer un combat double sous la figure d'une équerre.

« Contre des armées européennes, cette disposition pourrait paraître vicieuse. On peut croire faible le sommet de l'angle qui peut être enveloppé et érasé; mais ici cet inconvénient était racheté par ces circonstances que l'une des lignes était couverte par le ravin, et que l'autre appuyait sa droite au même obstacle. D'ailleurs avec les Arabes il n'y a pas de mauvais ordre, pourvu que l'on ait de la fermeté et de la résolution. Je n'aurais pu, du reste, choisir dans tout le pays un champ de bataille plus heureux que celui que m'offrait la fortune. Abd-el-Kader avait derrière lui un plateau facile pour la cavalerie, de deux à trois lieues d'étendue, et entouré sur trois côtés par la Sickack, l'Isser et la Tafna; de sorte que j'étais presque assuré, en le mettant en fuite, de l'écarter à un ravin où il devait éprouver des pertes, pourvu que la poursuite fût vigoureuse.

« J'avais besoin de dix minutes de plus pour finir mes dispositions et distribuer les rôles avec précision. Il fallait aussi donner le temps à l'ennemi de la Sickack de la passer, afin de l'y précipiter. Abd-el-Kader n'a pas voulu me donner ces dix minutes; il a jeté sur moi mes tirailleurs et mes spahis, et s'est avancé en grosses masses informes poussant des cris affreux. J'ai jugé que c'était l'instant de prendre l'offensive à mon tour, et qu'un mouvement rétrograde pouvait tout compromettre. Après avoir lancé des obus et de la mitraille sur cette vaste confusion, toutes les troupes à la fois se sont ébranlées à mon commandement et ont abordé l'ennemi avec une grande franchise.

« Le combat du plateau était le plus considérable; les trois bataillons du colonel Combes un du 47^e, deux du 17^e léger) ont agi avec une résolution et une vitesse remarquables pour des troupes si fatiguées par les marches et par la chaleur. Les cavaliers arabes étaient si nombreux, que la fusillade avec laquelle ils nous ont accueillis ressemblait à un feu de deux rang de notre infanterie. Ils ont plié, mais avec lenteur. J'ai eu le moment favorable pour lancer sur eux le 2^e chasseurs. J'ordonnai à ce régiment une charge à fond, qui eut d'abord un plein succès. Les Arabes qui se trouvèrent en face furent culbutés, et un parti d'infanterie kabyle fut sabré; mais l'aile droite des Arabes ayant attaqué le flanc gauche des chasseurs, pendant que d'autre infanterie sortie du ravin les fusillait par le flanc droit, ils se sont retirés avec quelque perte, et sont rentrés sous la protection des bataillons que je menais à leur secours presque à la course. L'artillerie, aux ordres du brave colonel Tournemine, suivait ces mouvements rapides, bien que cela parût impossible auparavant avec le matériel des montagnes. Les Arabes ont plié une seconde fois; une seconde fois aussi je leur ai lancé ma cavalerie. Mais alors quatre cents douairs n'avaient rejoint. Malheureusement leur aga Mustapha venait d'être blessé d'une balle à la main. Malgré la privation de cet excellent chef, ils m'ont rendu de grands services; eux et les chasseurs se sont couverts de gloire. Tout a été culbuté, et la cavalerie arabe, embarrassée par son nombre même, a perdu beaucoup d'hommes, d'armes et de chevaux; ses morts et ses blessés sont restés en notre pouvoir. Alors Abd-el-Kader lui-même, dont nous avions aperçu le drapeau en arrière, au milieu de son infanterie régulière, s'est avancé avec cette réserve et la cavalerie qu'il a pu ramener. C'est la première fois, dit-on, qu'on a vu les Arabes employer une réserve pour l'engager avec tant d'à-propos. Ce dernier effort n'a pu nous arrêter un moment; nous nous sommes jetés sur cette troupe, qui, malgré un feu bien nourri, a été rompue et précipitée fatalement sur le point le plus difficile du ravin de l'Isser. Une pente assez rapide aboutit à un rocher taillé presque à pic de trente ou quarante pieds au-dessus de la plage. C'est là qu'un carnage horrible commence et se poursuit malgré mes efforts! Pour échapper à une mort certaine, ces malheureux se précipitent en bas du rocher, s'assomment ou se mutilent d'une manière affreuse. Bientôt cette triste ressource leur est enlevée; des chasseurs et des voltigeurs trouvent un passage et pénètrent dans le lit de la rivière; les ennemis sont cernés de toutes parts, et les douairs peuvent assouvir leur horrible passion de couper les têtes. Cependant à force de cris et de coups de plats de sabre, je parviens à sauver cent trente hommes de l'infanterie régulière. Je vais les envoyer en France. Je crois que c'est entrer dans une bonne voie. L'humanité et la politique en seront également satisfaites. Ces Arabes prendront en France des idées qui pourront fructifier en Afrique.

« Grand nombre de fusils donnés à Abd-el-Kader au temps où il était notre allié sont restés en notre pouvoir. Indépendamment des armes des tués et des blessés, beaucoup de soldats avaient jeté leurs fusils pour se glisser dans les rochers où ils avaient besoin de leurs deux mains. Nos douairs étaient porteurs chacun de deux ou trois têtes et de trois ou quatre fusils. Je leur ai donné tout l'argent que

je possédais; mais je leur ai dit que c'était pour les prisonniers, et non pas pour les têtes, qu'à l'avenir je n'en payerais aucune.

La cavalerie arabe avait lâchement abandonné son infanterie, et s'était enfuie vers la Tafna. Je l'aperçus faisant mine de se rallier au bord du plateau avant de descendre sur la rivière. Je marchai sur elle avec les 17^e léger, le 47^e, le 23^e, l'artillerie, laissant à la cavalerie le soin de poursuivre les restes de l'infanterie et les Kabyles. Cette cavalerie (celle de l'émir) ne m'attendit pas; elle passa la Tafna, et je m'arrêtai sur la rive droite, mes troupes étant très-fatiguées et la chaleur excessive.

Revenons sur le premier champ de bataille, où le 62^e et un demi-bataillon d'Afrique ont dû charger l'ennemi, qui avait attaqué le convoi, et dont partie seulement avait passé la Sickack au moment où j'ai été forcé de prendre l'offensive. Cette portion fut précipitée dans le ravin et fusillée de très-près; elle éprouva des pertes énormes en hommes et en chevaux tués. Après cette charge victorieuse, le 62^e, débarrassé de l'ennemi qu'il avait en face, vint appuyer mon mouvement victorieux.

Dès que la victoire avait été à peu près décidée, j'avais fait filer le convoi sur Tlemcen. Quoique privé de mon parc à bœufs et de toute espèce de ressources pour les officiers, j'ai tenu à coucher sur le champ de bataille pour mieux constater ma victoire.

Après ce bulletin triomphal, qui selon nous est la meilleure peinture de l'homme, le général Bugeaud signalait aux récompenses les nombreux officiers qui, dans cette circonstance comme en tant d'autres, avaient noblement fait leur devoir.

C'est ainsi que Tlemcen fut ravitaillé une première fois. Notre garnison du Méchouar avait eu de nombreuses attaques à repousser; mais son plus grand ennemi avait été l'ennui, l'ennui accompagné d'une foule de privations. Le capitaine Cavaignac, toujours digne des postes qu'il a remplis, humbles ou élevés, fut complimenté par le vainqueur de la Sickack. « Je demanderai pour vous le grade de chef de bataillon, lui dit Bugeaud. » Mais « cet officier, pour nous servir des expressions d'un livre écrit en 1836, cet officier, d'une vertu et d'un désintéressement stoïques, répondit qu'il n'accepterait rien s'il était le seul qui dût être récompensé. »

Le vainqueur de la Sickack termina sa campagne en incendiant les moissons des tribus du parti de l'émir. C'est de ce moment que date le système de guerre par lequel on a progressivement amené les Arabes à demander merci. Nous n'avons pas à juger ce système, que l'humanité condamne. La seule chose que nous ayons à en dire, c'est que nous demandons ceci à Dieu: puisse-t-il épargner à tout jamais à la France une guerre comme celle qu'elle a faite aux Arabes!

Le général Bugeaud ne fit, du reste, que passer comme un météore dans la province d'Oran. Il devait y revenir à quelque temps de là, et cette fois son passage ne devait être rien moins que glorieux. Nous verrons bientôt comment l'infatigable Abd-el-Kader allait réparer ses pertes. Mais dans le premier instant il fut affecté au dernier point. Les Arabes le quittèrent après avoir pillé ses magasins et coupé une partie de sa tente. Il rentra dans Mascara avec cinquante cavaliers et cent fantassins seulement. Mais c'était un esprit trop fécond en ressources pour que, nos généraux lui laissant du répit, il ne réparât point promptement ses pertes. Ce répit lui fut laissé par suite d'une apathie inconcevable. Il en profita pour rassembler de nouvelles forces, et bien qu'il eût prédit une grande victoire aux Arabes avant sa défaite de la Sickack, les Arabes crurent encore à lui.

CHAPITRE XV.

La conquête générale de l'Algérie est décidée. — Expéditions dans la province d'Alger. — Première expédition de Constantine. — Revers. — Le duc de Nemours. — Le commandant Changarnier. — Remplacement du maréchal Clausel. — Sidi-Embarek.

Au moment où ces événements se passaient dans la province d'Oran, M. Thiers était ministre à peu près dirigeant. Or, quand M. Thiers a été ministre, on a toujours rêvé en France, sinon exécuté de grandes choses. Le maréchal Clausel s'étant rendu à Paris, n'eut pas de peine à faire comprendre au conseil que la guerre que l'on faisait en Algérie était ruineuse et sans résultats ni pour notre puissance ni pour l'éclat de nos armes. D'après son plan, on occupait avec trente-cinq mille hommes tous les centres de population, tous les points stratégiques. Clausel s'engageait, dans le mois de septembre, à refaire la conquête de ce beylik de Tittery, si souvent pris et si souvent perdu. Le mois suivant on s'emparait de Constantine, dont on avait destitué le bey sur le papier pour le remplacer par le célèbre Jussuf. Ensuite toutes les forces disponibles devaient être conduites dans la province d'Oran pour en finir avec Abd-el-Kader.

Mais, comme à son habitude, M. Thiers ne fit que passer au pouvoir; on parla de donner à Clausel pour successeur le général Darnéroul; celui-ci vint même à Alger. Ces circonstances déterminèrent le maréchal à agir, si bien que son plan ne fut pas mûri. Il se lança dans l'exécution avec tant de témérité et de précipitation qu'il osa tenter d'exécuter ses projets sans recourir à la métropole, et avec

les seules forces qui lui suffisaient à peine à se maintenir dans des limites si resserrées.

Il débuta par une expédition sur la Chiffa, expédition qui avait pour but l'établissement d'un camp sur cette rivière. Cette expédition, reprise deux fois par le général de Brossard, n'eut que de très-petits résultats. Le camp projeté ne fut pas même fondé.

Quant à la tentative sur Constantine, il aurait fallu la mûrir encore plus que celle de la Chiffa. Mais le maréchal se laissa tromper par des promesses et par de faux rapports. On lui représentait la capitale d'Achmet comme devant être trop heureuse d'ouvrir ses portes aux Français, et de se délivrer à jamais du tyran qui l'opprimait. Et puis, nous l'avons dit, Clausel avait nommé comme bey de Constantine le célèbre Jussuf. Ce jeune officier, alors à Bone, faisait de son côté des préparatifs pour réaliser son gouvernement *in partibus*. Plein de confiance, il faisait partager au général sa sécurité. On publia des ordres du jour où l'entrée des Français à Constantine était marquée pour ainsi dire à heure fixe.

Quoi qu'il en soit, les provinces d'Alger et d'Oran furent dégarnies pour fournir sept mille hommes, avec lesquels le maréchal croyait pouvoir conquérir la province de l'Est. Ces sept mille hommes formaient quatre petites brigades aux ordres du général de Rigny et des colonels Corbin, Lévesque et Huguet. Le colonel Petit d'Hauteville commandait la réserve, et les 2^e, 3^e et 4^e brigades réunies obéissaient à un général jusque-là toujours peu heureux, à Trézel. On n'emmenait avec soi que pour quinze jours de vivres, dont les soldats portaient la moitié dans leurs sacs. On ne s'était pas même donné le temps de réunir les moyens de transports suffisants. L'artillerie, peu nombreuse, n'emportait que de très-faibles munitions. Elle avait en tout de quoi tirer quatorze à quinze cents volées de canon. Il est vrai qu'un prince du sang accompagnait l'expédition, et que, sans nul doute, sous ses yeux, les officiers s'efforceraient de se surpasser. Mais malheureusement ce prince n'avait ni la confiance de la nation, ni celle des troupes. Son caractère froid, sa réserve aristocratique le faisaient passer, à tort peut-être, comme dépourvu des brillantes qualités qui rendaient le duc d'Orléans si cher à ceux dont il était entouré. Ainsi, tous les éléments de l'expédition semblaient choisis pour tourner contre nos armes. Il y avait cependant dans les rangs subalternes de vaillants hommes de guerre, entre autres, et outre quelques-uns de ceux que nous avons déjà vus, le commandant Changarnier.

Changarnier est, comme Bugeaud, un type à part dans notre galerie militaire française. Il y a en lui, quoiqu'il soit né au Nord, plus que de l'humeur gasconne. Le castillan domine dans cette brillante figure. Jamais on ne vit plus belle confiance en son étoile et dans les troupes maniées par soi. Longtemps cette étoile fut heureuse; nous la retrouverons souvent rayonnant avec éclat sur maint champ de bataille. Chose remarquable! c'était dans un revers que Changarnier allait se révéler, brave à l'excès, indomptable, infatigable, doué de magnifiques qualités militaires, possédant un sang-froid à toute épreuve, dans un moment où presque tout le monde se laissait aller aux incertitudes d'une retraite précipitée.

L'expédition partit de Bone le 13 novembre, par un temps qui, de mauvais, devint bientôt affreux. Il y eut de fâcheux présages, et dont, en pareils cas, nos prédécesseurs les Romains eussent tenu compte. Le bruit du tonnerre, les éclairs, le vent et les rafales répandirent l'effroi non dans l'armée, mais parmi les troupes qu'elle traînait à sa suite. Ils se débâtèrent, s'enfuirent, et l'on en perdit un certain nombre. Quelques jours après, on atteignit Guelma, où on laissa les malades, qui commençaient à se plaindre en grande quantité dans les colonnes. Le 17, la rivière de Seybouse fut franchie; enfin le 21, par des fatigues inouïes, des chemins horribles, un temps presque toujours semblable à celui du départ, on se trouva sur les rives de l'Oued-Achminin, à deux lieues de Constantine. On n'avait vu, pour ainsi dire, jusque-là ni amis ni ennemis.

Constantine, quand Clausel, du bas du plateau de Mansourah, alla en reconnaître les abords, observait la plus fière attitude. Au lieu de la soumission annoncée, tout annonçait une rude défense. Déçu dans son espoir, Clausel n'en laissa rien paraître. Il disposa habilement le peu de monde qu'il avait pour emporter la place.

Celle-ci occupe un plateau que borne de trois côtés un ravin escarpé, aux berges souvent presque verticales. L'Oued-el-Rummel coule au fond de ce ravin profond. Deux autres plateaux avoisinent la ville: l'un est celui de Mansourah, qu'un pont de pierres réunit à la place; l'autre est Condiat-Aty, duquel on pourrait pénétrer sans obstacle dans la place si elle n'était particulièrement fortifiée de ce côté. En face de Condiat-Aty sont les trois portes du Bab-el-Djedid, El-Oued et El-Djania. La quatrième porte ou Bab-el-Cantara, porte du pont, s'élève vis-à-vis du plateau de Mansourah.

On ne pouvait songer à attaquer la ville de ce dernier côté. Ce fut donc une faute que de n'avoir pas manœuvré de manière à y arriver par Condiat-Aty. Il fallait maintenant porter les principales forces sur ce plateau, et cela en présence de l'ennemi et par les plus grandes difficultés de terrain. On le fit néanmoins avec une grande décision, et le général de Rigny s'établit à Condiat-Aty, tandis que Clausel fai-

saît canonner le Bab-el-Cantara, espérant renverser cette porte. Alors une partie des brigades se seraient précipitées dans la ville et l'auraient emportée par un coup de main. Mais ni cette canonnade, ni des tentatives plus directes du génie, ne réussirent. Pendant ce temps, le général de Rigny repoussait les attaques des cavaliers d'Achmet-Bey, et sous ses ordres Duvivier, alors lieutenant-colonel, essayait aussi de faire sauter le Bab-el-Oued ou porte de la Rivière. Mais cette tentative nous coûta des pertes funestes, comme celle du brave commandant Richepanse et du savant capitaine Grand, et n'amenait aucun résultat. Une attaque de nuit du côté du pont ne réussit pas mieux. Le malheureux Trézel y fut blessé.

Or, on était au 24. Les vivres, maléparnés, commençaient à manquer. Le froid sévissait avec intensité. On se plaignait du manque de munitions. S'entêter avec le peu de forces que l'on avait amenées à un succès impossible, pouvait devenir d'un extrême danger. Clausel vit ce danger, et il eut la grandeur d'âme de le reconnaître. Il ordonna la retraite.

On évacua d'abord Coudiat-Aly pour repartir du plateau de Mansourah. Cette évacuation est accomplie par les troupes de M. de Rigny avec une vitesse que tous les soldats ne peuvent pas suivre. Divers petits postes sont oubliés. Changarnier, à la tête de son bataillon du 15^e léger, se charge d'aller les rallier. Il accomplit sa tâche de la manière la plus rapide et la plus heureuse. Mais quand il est de retour, toute l'armée se trouve en pleine retraite. Son bataillon forme alors l'extrême arrière-garde.

De leur côté, les Arabes, voyant, du haut des murs de la ville, nos brigades opérer en désordre leur mouvement rétrograde, sortent par nuées de la place. Ils se contentent d'abord de tirer sur eux-mêmes en désordre; puis peu à peu, voyant la faiblesse de l'arrière-garde, ils concentrent leurs attaques. Changarnier fait comme eux, et concentre la défense. Il ordonne à sa petite troupe de se former en bataillon carré. « Mes enfants, s'écrie-t-il, regardez ces drôles en face, entre six mille Bédouins et trois cents Français la partie doit être égale. Vous ne ferez feu que quand ils seront à portée de pistolet. » Le bataillon obéit. L'ennemi, qui charge, est repoussé avec des pertes énormes; il renonce alors aux attaques par masse, et nous suit en tirailleurs. Il était temps; sans cette résistance, venue si à point et si énergiquement déployée, les Arabes débordaient sur nos colonnes de marche, où régna un instant le plus affreux désordre, et des malheurs terribles eussent été peut-être à déplorer. Clausel d'ailleurs se multiplie: il relève les courages, et supplée autant que possible à l'insuffisance de ses moyens de transport pour les blessés et les malades. D'un autre côté, le ciel se déclare pour la France. Le soleil reparait; les chemins se séchent. On a, malgré cela, de nombreuses infortunes individuelles à déplorer. Des soldats, glacés par le froid, sont abandonnés; des blessés ne peuvent être sauvés. Un général ne craint pas de laisser échapper des paroles imprudentes contre le chef de l'expédition. La démoralisation se glisse çà et là. Mais Clausel domine toutes les difficultés par une habileté digne d'un meilleur sort. Il sauve enfin une armée qu'un ennemi plus courageux et plus décidé qu'Achmet-Bey aurait bien certainement mise en grave péril. Le 1^{er} décembre, elle était rentrée à Bone. La perte totale qu'elle essuya, soit par le feu et le fer arabes, soit par le froid, les fatigues, la faim et les maladies, est évaluée à deux mille hommes. Exemple terrible des suites funestes de la précipitation et de l'imprudence! Clausel savait pourtant mieux que personne que le chef répond devant la patrie du sort de ses soldats. Mais il y a des illusions glorieuses. La sienne fut de cette nature. Il l'expia cruellement. L'opinion publique, si changeante, se retira de lui. Il n'eut pas même la satisfaction de venger son échec. A quelques mois de là on lui donnait un successeur dans le général Damrémont.

Pendant son absence d'Alger, Abd-el-Kader avait lancé sur la province le neveu d'Hadj-el-Sghir, Sidi-Embarek, qui, après avoir vécu quelque temps dans l'intimité de nos jeunes officiers, s'était rallié à lui comme son oncle. Sidi-Embarek envahit à deux reprises la Mitidja, et battit un petit corps de sphahis. Il avait dans sa troupe plusieurs déserteurs français. L'un d'eux, qui croyait avoir à se plaindre des sphahis, dans les rangs desquels il avait servi, écrivit avec un poignard son nom sur le cadavre de l'un des officiers tués en cette rencontre. Le général Rapatel répondit à l'expédition de Sidi-Embarek par une contre-expédition sur Blida. Mais cette contre-expédition ne fut guère suivie de résultats, puisqu'un autre parent de Hadj-el-Sghir, nommé Sidi-el-Hachbi, ramena presque aussitôt un nouveau parti d'Arabes dans la Mitidja. De part et d'autre, on prenait l'habitude d'incendier. Nous faisons des razzias accompagnées de feu chez les tribus ennemies, elles en font sur nos alliés. Sidi-el-Hachbi ne manqua pas à la coutume, et le général de Brossard essaya vainement de le joindre. Peu de temps après, ce général partit pour Oran, dont le rayon s'agissait de nouveau sous les excitations d'Abd-el-Kader. Celui-ci venait, comme par enchantement, d'y rétablir sa puissance. Le désastre de Constantine donnait à ses prédications un retentissement tout nouveau. Plus que jamais ses émissaires se répandaient dans les villes et dans les tribus. On annonçait sa venue à Alger. Il est nécessaire que nous nous occupions de lui encore une fois.

CHAPITRE XVI.

Le camp d'Abd-el-Kader. — Captivité de M. de France. — Tentative de l'émir pour établir sa capitale à Tékédempt. — Missions du général Damrémont et du général Bugeaud. — Traité de la Tafna. — Ses désastreuses conséquences.

L'émir essayait alors, mais en vain, de diminuer les horreurs de la guerre que se faisaient les deux nations. Son plan était de nous apparaître à nous-mêmes comme un missionnaire de la civilisation avec lequel la France ne pouvait que gagner à s'entendre. Malheureusement son peuple déliait l'action qu'il cherchait à exercer. Il se débattait à son influence toutes les fois qu'il s'agissait d'une vengeance.

Rien ne peut mieux faire connaître les mœurs des Arabes, la haine qu'ils avaient pour nous, l'intérieur et le génie particulier d'Abd-el-Kader, que l'histoire de la captivité de M. de France et de quelques-uns de ses compagnons.

M. de France était en station sur le brick *le Loiret* à Arzew. Il descendit à terre avec plusieurs de ses collègues pour aller ramasser des boulets lancés dans un exercice de tir. Il fut entouré par des Arabes cachés dans un ravin d'où ils épiaient l'occasion de surprendre le troupeau de bœufs que nourrissait la garnison de la place, comme toutes les garnisons des places de l'Algérie. Après s'être défendu en brave, il allait peut-être échapper à force de courage. Tout à coup il sent quelque chose de rude glisser sur sa figure; il y porte la main, et touche une corde qui entoure son cou. En même temps une secousse violente le renverse, et un Arabe, qui avait attaché l'extrémité de cette corde à l'arc de sa selle, pique des deux et l'entraîne au galop d'un cheval fougueux. C'est ainsi qu'un grand nombre de nos soldats avaient été lâchement surpris, entraînés, décapités :

« J'avais beau crier et demander grâce, dit M. de France, l'Arabe de presser toujours l'allure de son cheval et de me traîner toujours à demi étranglé à travers les rocs et les broussailles. Cet horrible supplice dura plusieurs minutes. Enfin le coursier, obligé de gravir un tertre assez escarpé, ralentit sa course, et je parvins non sans peine à me relever. Alors, tout étourdi par une aussi rude secousse, les mains et la figure meurtries et sanglantes, les jambes déchirées, je ne sais pas comment je trouvais encore assez de vigueur pour saisir la corde et la soutenir afin que la force de traction ne portât pas entièrement sur mon cou, pour courir, attraper le cheval et me suspendre à sa queue. »

Mais à peine le courageux enseigne s'est-il ainsi relevé, que les Arabes l'entourent de nouveau, le dépouillent de ses vêtements, le frappent, excitant le cheval qui l'entraîne à reprendre le galop. Alors recommence pour ce nouveau Mazeppa un supplice effrayant, dont on ne le délivre que pour procéder à sa décapitation. « Le galop incessant du cheval, dit-il, les violentes secousses de cette corde, qui me faisaient rouler au milieu des broussailles et des pierres sur lesquelles je laissais des traces sanglantes, les injures et les coups des Arabes, tout cela dura un quart d'heure. Un quart d'heure, c'est bien court, ajoute M. de France, il me parut l'éternité. »

Lorsque les Arabes jugèrent la distance qu'ils avaient parcourue assez grande pour n'avoir plus à redouter la poursuite des marins du brick, ils s'arrêtèrent pour trancher la tête du malheureux officier. On lui lia les mains derrière le dos, et on l'attacha à un palmier nain.

Ici, nouvelle et affreuse scène!... Les bourreaux se disputaient la joie de trancher la tête de la victime. Ce fut son salut, salut, hélas! plus terrible que la mort.

En effet, le bruit de la dispute attire un espion d'Abd-el-Kader, nommé Adda, et qui était souvent venu à Arzew; il reconnaît M. de France pour un des officiers de la station, et, au nom de l'émir, il promet aux Arabes une bonne récompense s'ils le conduisent vivant au camp royal. Après de longs pourparlers, les Arabes y consentent, et voilà le pauvre prisonnier marchant, les poings liés, entre ses bourreaux. Bientôt ils osent lui proposer de porter une tête fraîchement coupée, celle d'un de ses compagnons. Il refuse, en leur faisant comprendre qu'il préfère la mort. L'espion Adda le sauve de nouveau; mais bientôt la troupe traverse des douars. Alors les Arabes, quittent leurs travaux, le frappent, l'accablent d'injures et d'outrages; les femmes, les enfants se montraient plus acharnés que les hommes. La nuit, on l'enchaînait comme une bête fauve, et des fers trop étroits lui faisaient éprouver d'intolérables douleurs. Enfin, on arriva au camp de l'émir, près de la ville de Kaala, entre Mostaganem et Mascara. Là, nouvelles avanies, nouvelles menaces. Ce ne fut qu'avec peine que les chaouchs d'Abd-el-Kader l'arrachèrent des mains de la foule amenée pour le conduire au sultan. Celui-ci le reçut avec bonté, lui fit donner quelque nourriture, et le garda comme prisonnier de guerre, après l'avoir longuement interrogé. Il eut tout le temps d'observer, et il a laissé deux volumes de remarques précieuses¹.

L'émir affectait la plus grande simplicité; jamais d'or, jamais de

¹ Cinq ans de captivité chez les Arabes, par M. de France.

broderies sur ses burnous. Il portait une chemise de toile très-fine, aux coutures couvertes de lisérés en soie, à l'extrémité desquelles pendait un petit gland de pareille matière. Après ce premier vêtement, venait un haïck; puis, sur ce haïck, deux burnous en laine blanche, et sur les deux burnous blancs, un burnous de couleur noire. Quelques ornements en soie relevaient seuls la simplicité de ce costume. Il ne portait jamais d'armes à sa ceinture. Ses pieds restaient nus dans des babouches; sur sa tête rasée, il mettait deux ou trois calottes grecques l'une dans l'autre. Quand il était entouré de ses officiers ou de ses conseillers, sa figure, alors jeune, riante et expressive, formait avec la leur le plus piquant contraste. Très-fier de ses mains et de ses pieds, il en prenait soin en public tout en causant. Ben-About, son ancien précepteur, avait toute sa confiance; il gardait le trésor du maître durant le combat. Miloud-ben-Harrach commandait les troupes sous les ordres de l'émir. Ces troupes se composaient de deux cent cinquante cavaliers et de cinq cents fantassins réguliers. Un nombre à peu près égal de réguliers campait aux environs de Tlemcen. La journée d'Abd-el-Kader au camp se passait à

Mouloud-ben-Sidi-Boutatel, espèce d'Hercule arabe, l'enlève dans ses bras, le jette sur un cheval frais et s'échappe avec lui.

recevoir et à interroger des espions, à se faire lire des lettres interceptées, à prendre livraison de convois venant du Maroc, et dans des exercices militaires simulant une défaite des Français, et qui se terminaient toujours par une brillante fantasia dans laquelle le sultan jouait le plus grand rôle par son habileté comme cavalier.

Le camp d'Abd-el-Kader était tracé en rond; les tentes de l'infanterie en formaient les limites, celles de la cavalerie se trouvaient au milieu. Dans chacune, vingt hommes prenaient place. On attachait les chevaux en dehors par les pieds de devant. Au centre, se déployait la tente de l'émir, entourée d'un vaste espace libre, destiné à recevoir ses chevaux et ceux de ses gens. L'émir en avait sept à lui, qu'il prenait plaisir à voir panser chaque matin.

Derrière la demeure portative d'Abd-el-Kader, les muletiers tendaient la leur. Une centaine de chameaux étaient accroupis près de celle qui servait de cuisine.

Quant à la tente de l'émir elle-même, elle était, relativement, magnifique. Elle avait trente pieds de long sur onze pieds de haut. Des draps de diverses couleurs, semés d'arabesques, de croissants de toutes couleurs la garnissaient intérieurement. Trente esclaves noirs l'entouraient de jour et de nuit. Tous les meubles contenus dans la partie destinée aux réceptions consistaient en un tabouret servant à l'émir pour monter à cheval, et en trois caisses remplies d'objets précieux, et formant une sorte de sofa.

La manière dont le chef arabe rendait la justice n'avait rien que de très-sommaire. On lui obéissait sans aucune espèce d'objection ni de retard. Un simple signe de sa main ou de son front formait un ordre ou un arrêt sans appel. Cependant l'ordre le plus parfait ne

régnait pas toujours au camp. Les distributions de vivres surtout étaient le sujet de véritables émeutes; mais l'émir n'y prenait pas garde, et laissait ses chaouuchs apaiser le tumulte. Tous les Arabes professaient pour lui la plus grande admiration et le plus grand respect. Il les haranguait souvent, et ses harangues produisaient sur eux un effet incomparable. Il cherchait particulièrement à réprimer leur brutalité; mais il n'y parvenait point. Ses entretiens habituels roulaient sur la guerre. Il se vantait de chasser un jour les Français. Rien n'égalait son apparente dévotion. De nombreuses prières l'occupaient plusieurs fois le jour.

M. de France l'accompagna dans diverses expéditions ou dans plusieurs marches, notamment aux ruines de Tékélemt, ville qu'il voulait relever, et dont il prétendait faire sa capitale pour remplacer Mascara. Cette ville est située sur le Oued-Mina. Le sol qui l'entoure est assez accidenté, mais sans aucune trace de végétation et couvert de pierres. A l'époque du voyage de M. de France, on y voyait encore debout quelques pans de muraille qui formaient jadis l'enceinte d'une forteresse. A quelques centaines de pas s'élevaient les débris de l'ancienne Casbah, sur les ruines de laquelle l'émir en faisait élever une nouvelle. Son camp s'abritait sous un petit mamelon, et allait presque rejoindre l'Oued-Mina. Un cercle de montagnes entourait le tout. Abd-el-Kader dirigeait les travaux dans le costume le plus simple, portant pour se garantir du soleil un vaste chapeau tressé de feuilles de palmier nain. « Je veux, dit-il un jour à nos prisonniers, élever cette ville et la rendre plus florissante qu'elle n'a jamais été sous les sultans mes ancêtres. Ce sera pour moi le nid du vautour. C'est de là que je m'élancerai contre les Français pour chasser d'Alger, de Bone et d'Oran, les troupes qu'ils y ont mises. » De France osa lui répondre qu'il était fon de nourrir de telles espérances, et que s'il reprenait même Alger, on l'en chasserait comme on en avait jadis chassé les deys.

Abd-el-Kader dès cette époque parlait un peu le français et comprenait cette langue; mais il eût cru déroger que de s'en servir devant un chrétien. Il entendait aussi quelque peu la langue italienne. M. de France n'était pas, au reste, le seul prisonnier qui fût dans son camp: avec lui se trouvaient quelques compagnons de souffrance et de captivité, entre autres un malheureux colon, dont la femme, la fille et la gouvernante avaient été de la part des noirs de l'émir les objets du plus horrible viol qui soit dans les annales de la guerre et du brigandage, attentat demeuré impuni. Mais reprenons le fil des événements accomplis dans la province depuis la défaite de la Sickack.

Le général de Létang succéda au général Bugeaud: il fit en octobre une expédition qui aboutit à des dévastations nombreuses; puis, ayant été obligé de se dégarnir pour envoyer des troupes à l'expédition de Constantine, il se vit forcé de garder le repos. Les garnisons du Méchouar, de Tlemcen et du camp de la Tafna furent alors de nouveau bloquées par les populations hostiles. Il n'y eut pas jusqu'à nos fidèles alliés, les Douers et les Smélas, qui ne manquassent de tout.

On en était là quand le général de Brossard fut envoyé à Oran pour remplacer le général de Létang. C'était un homme de grandes ressources, et qui a été plus malheureux que coupable. Il comprit immédiatement la situation; mais, au lieu d'agir énergiquement pour la faire cesser, il eut recours aux mêmes expédients que ses prédécesseurs. Il traita avec les agents commerciaux de l'émir. Ceux-ci fournirent des grains et des troupeaux. On leur donna en retour du soufre, du fer et de l'acier. C'est ainsi que l'héroïque garnison du Méchouar fut ravitaillée par les propres richesses d'Abd-el-Kader. Celui-ci, en autorisant ses agents à fournir aux besoins de cette garnison, avait aussi un but plus noble que celui de se procurer quelques munitions. Ses agents lui faisaient entendre que l'on délivrerait les prisonniers faits à la Sickack par le général Bugeaud, et dont les lettres, au rapport de M. de France, pénétraient de joie le camp arabe. Des prisonniers épargnés, des prisonniers qui reviendraient, cette double pensée produisait dans les tentes un effet indicible!

Le Méchouar venait d'être ravitaillé par les soins de l'émir, et notre garnison avait partagé ses ressources avec les habitants pauvres, quand le vainqueur de la Sickack revint en Algérie avec une mission spéciale, indépendante pour la province d'Oran. Damrémont était cependant nommé gouverneur général en remplacement de Clausel.

L'insuffisance du général de Létang et de M. de Brossard avaient donné à Abd-el-Kader le temps de respirer. S'étant fortifié dans l'intervalle, surtout par suite de l'insuccès de Constantine, il n'apprit pas sans un vif déplaisir le retour de son vainqueur; mais tout en l'amusant par des semblants de dispositions à la paix, il se prépara à prendre sa revanche. Pour cela, il lui fallait de grandes forces; il résolut d'en aller chercher, et accomplit sa résolution avec un bonheur extraordinaire.

On était en avril 1837. Descendre avec ses réguliers sur les bords du Chéliff, recevoir la soumission de plusieurs tribus puissantes, y percevoir les impôts, obtenir la reddition de Cherchell, est pour Abd-el-Kader l'affaire de quelques jours. Regardant alors la province d'Oran comme à lui, il repartait dans celle de Tittery, ne craignant pas d'attirer sur son petit corps d'armée les forces réunies des deux généraux. Milianah le reçoit de nouveau avec enthousiasme. Là

comme au Chélif, il lève la dîme. Puis tout à coup il paraît hésiter, il rétrograde sur Mascara; mais ici son étoile reprenant le dessus, il change brusquement de direction en se portant avec rapidité sur Médéah: il entre comme autrefois dans cette ville au milieu des acclamations les plus enthousiastes de la part des populations. Les Koulouglis sont les seuls qui voient sa venue d'un mauvais œil; il en emmène une centaine prisonniers à Médéah, entre autres Pouldid ou fils de Bou-Mezrag, l'ancien bey. Les Arabes battent des mains; chaque jour une députation nouvelle vient le trouver; les Bliidiotes reconnaissent son pouvoir; tout annonce une insurrection générale.

Nous verrons dans le chapitre subséquent comment le général Damrémont prévint cette insurrection ou en combattit les commencements dans la province d'Alger; nous ne quittons plus Abd-el-kader.

Blessés égorgés et décapités dans les gorges de l'Habra.

Celui-ci, craignant sans doute d'être attaqué à la fois par le gouverneur général et par le chef de la division d'Oran, quitte Médéah après y avoir installé comme bey ou gouverneur son frère, El-Hadj-Mustapha. Il commet alors, lui aussi, une faute considérable, c'est de laisser les tribus qu'il a soulevées dans la province de Tittery abandonnées à elles-mêmes; mais combien il va réparer habilement cette faute!

A peine est-il de retour dans la province d'Oran, qu'il offre à la fois au gouverneur général et à Bugeaud une paix définitive. C'était le même système qu'il avait suivi avec Desmichels et Rovigo. Ce système lui réussit encore. Craignant que ce ne soit Damrémont qui ait les honneurs du traité, Bugeaud se hâte de conclure, tout en préparant une grande expédition, qui, suivant lui, ne devait pendant trois mois laisser aucun relâche à l'émir; et, le 30 mai, le malheureux traité de la Tafina est signé, signé au moment même où Damrémont, ayant, comme nous le verrons tout à l'heure, pacifié la province d'Alger, pouvait faire sa jonction avec Bugeaud pour écraser l'émir de concert avec lui, et finir la guerre dix ans plus tôt. Voici ce traité:

« ARTICLE PREMIER. — L'émir reconnaît la souveraineté de la France en Afrique.

« ART. II. — La France se réserve, dans la province d'Oran: Mostaganem, Mazagran et leurs territoires, Oran, Arzew; plus, un territoire ainsi délimité: à l'est, par la rivière de la Markta et le marais d'où elle sort; au sud, une ligne partant du marais ci-dessus mentionné, passant par le bord sud du lac Segha, et se prolongeant jusqu'à l'Oued-Melad (Rio-Salado), dans la direction de Sidi-Said, et de cette rivière jusqu'à la mer, de manière que tout le territoire compris dans ce périmètre soit français; — dans la province d'Alger: Alger, le Sahel, la plaine de la Mitidja, bornée à l'est jusqu'à l'Oued-Kadra et au delà; au sud, par la première crête du petit Atlas jusqu'à la Chiffa, en y comprenant Blidah et son territoire; à l'ouest, par la Chiffa jusqu'au coude de Mazagran, et de là par une ligne droite jusqu'à la mer, renfermant Zoliah et son territoire.

« ART. III. — L'émir administrera la province d'Oran, celle de Tittery, et la partie de celle d'Alger, qui n'est pas comprise à l'ouest, dans les limites indiquées à l'article II. Il ne pourra pénétrer dans aucune partie de la régence.

« ART. IV. — L'émir n'aura aucune autorité sur les musulmans qui voudront habiter sur les territoires réservés à la France; mais ceux-ci resteront libres d'aller vivre sur le territoire dont l'émir a l'administration, comme les habitants du territoire de l'émir pourront venir s'établir sur le territoire français.

« ART. V. — Les Arabes vivant sur le territoire français exerceront librement leur religion. Ils pourront y bâtir des mosquées, et suivre en tout point leur discipline religieuse, sous l'autorité de leurs chefs spirituels.

« ART. VI. — L'émir donnera à l'armée française trente mille fanègues (d'Orient) de froment, trente mille fanègues d'orge, cinq mille bœufs. La livraison de ces denrées se fera à Oran par tiers; la première aura lieu du 1^{er} au 15 septembre 1837, et les deux autres de deux mois en deux mois.

« ART. VII. — L'émir achètera en France la poudre, le soufre et les armes dont il aura besoin.

« ART. VIII. — Les Koulouglis qui voudront rester à Tlemcen ou ailleurs y posséderont librement leurs propriétés et y seront traités comme les Hadurs. Ceux qui voudront se retirer sur le territoire français pourront vendre ou affermer librement leurs propriétés.

« ART. IX. — La France cède à l'émir: Harschgoun, Tlemcen, le Méchouar et les canons qui étaient anciennement dans cette citadelle. L'émir s'engage à faire transporter à Oran tous les effets, ainsi que les munitions de guerre et de bouche de la garnison de Tlemcen.

« ART. X. — Le commerce sera libre entre les Arabes et les Français, qui pourront s'établir réciproquement sur l'un ou sur l'autre territoire.

Cavaignac.

« ART. XI. — Les Français seront respectés chez les Arabes, comme les Arabes chez les Français. Les fermes et les propriétés que les sujets français auront acquises ou acquerront sur le territoire arabe leur seront garanties; ils en jouiront librement; et l'émir s'oblige à leur rembourser les dommages que les Arabes leur feraient éprouver.

« ART. XII. — Les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus.

« ART. XIII. — L'émir s'engage à ne concéder aucun point du littoral à une puissance quelconque sans l'autorisation de la France.

« ART. XIV. — Le commerce de la régence ne pourra se faire que dans les ports occupés par la France.

« ART. XV. — La France pourra entretenir des agents auprès de l'émir et dans les villes soumises à son administration pour servir d'intermédiaires près de lui, aux sujets français, pour les contestations commerciales ou autres qu'ils pourraient avoir avec les Arabes. L'émir jouira de la même faculté dans les villes et ports français. »

Il n'y eut qu'un cri d'indignation en France quand on y connut cet abandon de tous nos intérêts. On comprend vite dans notre pays les questions qui touchent l'honneur et l'avenir de la nation. Tout le monde sentait que le traité de la Tafna constituait en Algérie et y reconnaissait une puissance en ce moment-là bien autrement forte que la nôtre, et qui allait nécessairement s'accroître de tout ce qui serait abandonné par nous. Cependant le roi Louis-Philippe, esprit éminemment politique, mais qui, dans deux ou trois occasions de sa vie, a été complètement au-dessous de son rôle, soit par lui-même, soit par ses ministres, ratifia le traité. Le général Damrémont et l'armée le devorèrent comme une honte et comme un malheur. Quant au négociateur, l'amour-propre l'aveugla d'abord ; mais dans la suite il reconnut la faute politique dont il s'était si précipitamment rendu coupable.

Une des conséquences immédiates du traité fut l'abandon du Méchouar, que Cavaignac, maintenant chef de bataillon, dut évacuer après l'avoir si longtemps fait respecter. Les braves volontaires furent réunis au corps des zouaves, et nous retrouverons l'ancien capitaine du génie se distinguant à la tête de cette troupe toute d'attaque, de vitesse, de rapidité et de coups de main.

Cependant le général Bugeaud, qui désirait voir se renouer aussitôt les relations de commerce entre les deux nations, hâta l'entrevue. Il s'y rendit accompagné de six bataillons d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie et de quelques pièces de campagne, et arriva le premier. Abd-el-Kader, selon toute apparence, avait fait croire aux siens que les Français venaient lui rendre hommage. Il se fit attendre comme un suzerain. Douze mille cavaliers le suivaient. Quand il fut en vue de nos troupes, il ordonna aux siennes de s'arrêter et de se déployer en couronnant les hauteurs. Quant à lui, montant un superbe coursier d'un noir d'ébène, il s'avance vers nous, suivi de deux cents chefs de tribus de la plaine et de la montagne. Ce fut alors pour les nôtres un magnifique spectacle. Ces patriotes arabes que nos soldats n'avaient aperçus jusqu'alors qu'à travers la fumée des combats, composaient vraiment le cortège le plus grandiose qui se puisse imaginer. Ils arrivaient, se prélassant majestueusement dans leur blanc haïk, comme les compagnons de Saladin. Le yatagan pendait au quartier gauche de leur selle. Sous leur burnous apparaissait une veste de couleur éclatante, et leurs bottines de maroquin rouge armées de l'éperon du moyen âge pressaient le flanc de chevaux bondissant d'ardeur. Le fils de Mahi-Eddin les précédait ; son regard si fin et si étincelant semblait dévorer cette poignée de Français repliée sur elle-même dans un silence qu'il pouvait prendre pour de la peur. Cependant quand il fut près du général, il lui tendit la main et descendit comme lui de son cheval. Tous deux s'assirent. Mais dès les premiers mots qui suivirent les compliments et les promesses, l'émir demanda avant toute chose la ratification du traité par le roi des Français. Aussitôt le général se leva. Abd-el-Kader, affectant de rester assis, Bugeaud le prit par la main et le força à se lever en lui disant : *Quand un général français se lève, tu peux bien en faire autant.*

« Je pensais un instant, dit dans la suite le général, que l'émir, sur cette action de ma part, allait ordonner à ses troupes de nous charger ; mais malgré les faibles forces que j'avais avec moi, je ne le craignais pas. »

Puisque vous ne le craigniez pas, illustre vainqueur d'Isly, il fallait prendre les devants, ne pas conclure le traité qui avait amené l'entrevue !

Après celle-ci, le général Bugeaud revint en France défendre son œuvre. Damrémont continuait la sienne. Nous allons assister à sa pacification de la province centrale et à sa conquête de la province de l'Est.

CHAPITRE XVII.

Le général Damrémont dans la province d'Alger. — Ben-Zimoun. — Combat de Boudouaou. — Philippique de Clausel. — Seconde expédition de Constantine. — Prise de cette ville. — Encore la Moricière. — Le colonel Combes. — Le général Valée.

Une nation comme la France ne pouvait laisser sans le réparer l'échec de Constantine. Ce fut la principale pensée du général Damrémont. Mais avant de rien entreprendre du côté de l'est, pacifier l'intérieur était une nécessité suprême.

Damrémont avait d'éminentes qualités et pouvait accomplir sa mission. C'était un caractère prudent, patient, et de plus un homme véritablement expérimenté, habile à concevoir et habile à exécuter. Il possédait une faculté précieuse, celle de savoir attendre. Si on ne lui eût pas donné à Oran pour rival le général Bugeaud, il aurait peut-être accompli de grandes choses. A l'époque où il fut nommé gouverneur, il était encore dans la force de l'âge. Né en 1783 à Chaumont, élève de l'école de Fontainebleau à la fin du consulat, il avait passé par tous les grades, depuis celui de sous-lieutenant. C'était un des brillants colonels de l'empire. L'opinion lui reprochait d'avoir été l'aide de camp du maréchal de Raguse ; mais d'autre part, son double titre de beau-frère du général Foy et du général Bar-

aguay-d'Alliers la rassurait. Il devait cependant à la restauration d'avoir été élevé au cadre des officiers généraux. Nous l'avons vu seconder avec bravoure et avec décision, en 1830, le maréchal de Bourmont. Sa conduite à l'égard de Clausel, devant qui il s'effaça, et à l'égard de Bugeaud, dans lequel il eut peut-être le tort de ne pas voir un subalterne, est digne d'estime.

Arrivé à Alger vers le commencement d'avril, Damrémont, après avoir donné ses premiers soins à l'administration, parcourut la province d'Alger. Il se montra partout où la mauvaise volonté s'était fait jour, et particulièrement à Blidah et à Coléah. Le service de l'intendance l'empêcha seul d'établir près de cette première place un camp fortifié qui nous en eût assuré la possession. Il aurait également assuré la soumission de la seconde ville s'il n'eût compté avec le nombre de ses troupes disponibles, troupes dont il pensait avoir besoin pour en finir avec Abd-el-Kader dans la province d'Oran, où il était convenu qu'il seconderait les mouvements du général Bugeaud.

Ce calcul, que dérangea le traité de la Tafna, fut aussi cause du succès incomplet qu'il remporta sur une insurrection dont le noyau s'était formé sur l'Oued-Merdjia.

Il envoya pour dissiper cette insurrection le colonel Schauenbourg avec deux ou trois mille hommes. Le général Perregaux eut ordre d'appuyer les attaques du colonel en débarquant sur la côte des Issers. M. Schauenbourg força le téni du Beni-Aïcha, et, après l'avoir franchi, se trouva en face des tribus insurgées ayant à leur tête ce même Ben-Zamoun que nous avons déjà vu commander plusieurs levées d'armes dirigées contre nous. Ben-Zamoun fut repoussé. Le colonel marcha alors vers la mer pour faire sa jonction avec le général Perregaux. Ne l'ayant point trouvé au rendez-vous, il eut de nombreux combats de détail à livrer aux Arabes et aux Kabyles. La victoire lui sourit toujours. Le gouverneur, toujours dans la pensée de préparer l'expédition d'Oran, le rappela au moment où il allait soumettre toutes les tribus de la côte entre Alger et Dellys. Mais il laissa campé sur le Boudouaou le commandant de la Torrè avec neuf cent cinquante hommes environ, dont quarante-cinq seulement de cavalerie. A peine cet officier fut-il abandonné à lui-même, que les rassemblements qui avaient paru se disperser se reformèrent, et bientôt cinq à six mille ennemis assaillirent, avant qu'elle eût eu le temps de se retrancher, la petite troupe du commandant de la Torrè. Celui-ci fit ses dispositions de combat avec une habileté peu commune. Il profita de tout, abrita une partie de son monde derrière les voitures du train, une autre partie dans le village de Boudouaou, et protégea le tout par une longue ligne de tirailleurs, opposant sa poignée de cavaliers à la cavalerie arabe. Il eut d'abord l'avantage ; mais un commandement mal compris fit évacuer le village. Les autres troupes crurent que les compagnies qui le défendaient battaient en retraite, et se montrèrent disposées à en faire autant. Mais le commandant de la Torrè se jeta au-devant d'elles avec ses officiers, leur expliqua la méprise, et les entraîna à la baïonnette contre les masses arabes qui se pressaient pour occuper le village. Ces masses se croyaient victorieuses ; ainsi abordées à l'arme blanche, elles ont un instant d'indécision. De la Torrè en profite pour précipiter son moule. Au même moment on entend dans le lointain le bruit des tambours d'une compagnie qui arrive d'un campement voisin. Les Arabes, poussés d'un côté par nos baïonnettes, de l'autre talonnés par la peur, prennent la fuite. Le lendemain, le général Perregaux, avec des forces considérables, arrive sur le théâtre du combat ; ces forces y étant inutiles, il les promena sur l'Isser, où il eut à dissiper un autre rassemblement de trois à quatre mille Arabes ou Kabyles. Cette expédition fut couronnée par la soumission de Dellys, et nous assura la tranquillité des tribus de l'est de la province d'Alger. De nombreuses courses contre les Hadjoutes, dans lesquelles se distinguèrent le général Négrier et plusieurs vaillants officiers, décidèrent également les tribus de l'ouest à la soumission. Enfin, le traité de la Tafna laissant disponibles toutes les forces que l'on destinait à combattre l'émir, on songea à réparer l'échec de Constantine.

Ce n'était pas une petite chose que de tenter cette entreprise. La situation du maréchal Clausel était là pour l'attester. Ce général avait en vain demandé qu'on lui laissât prendre sa revanche. Un impitoyable refus ayant accueilli ses instances, il écrivit contre l'ingratitude et la dureté des gouvernements cette philippique digne des temps antiques ; satire terrible inspirée par une indignation légitime, image trop vraie de ce qui attend le plus souvent dans notre France les renommées les plus populaires. Cette philippique contenait en abrégé toute la vie du maréchal.

« Je puis vous le dire, à vous, jeunes généraux, qui rêvez la reconnaissance de votre pays ; voici ce qui vous attend, si jamais les circonstances vous offrent l'occasion de faire ce que j'ai fait.

« Si la patrie appelle tous ses enfants, vous partirez comme soldats ; vous gagnerez tous vos grades à la pointe de l'épée. Dans l'espace d'une campagne, vous assisterez à cinq batailles et à soixante combats ; vous obtiendrez la reddition de plusieurs villes, en enseignant par où et comment on peut les prendre. Après avoir apporté au pouvoir cent drapeaux pris à l'ennemi, dont quelques-uns l'ont été de votre fait, vous refuserez le grade de général, pour retourner là où l'on peut combattre ; vous irez faire la guerre partout où on vous

appellera; vous serez chargé de l'abdication d'un roi; et quand ce roi vous donne un tableau dont un empereur vous offre un million, vous donnerez ce tableau au Musée national. Vous négociez la réunion d'un royaume à la France, et vous arriverez au but; vous garderez des villes avec des garnisons inférieures; vous sauverez les restes d'une armée en combattant, presque seul et durant tout un jour, à la tête d'un pont; vous assisterez à tous les combats, et vous y ferez distinguer les troupes qui vous seront confiées. Quand les dangers fuient la France, vous irez les chercher au loin; là vous combattez et vous vainquez; vous pacifiez les populations, vous rétablissez l'ordre; vous vous ferez bénir par les ennemis. Quand on vous aura éloigné de cette noble mission, on vous donnera une province à gouverner; vous la ferez sillonner de routes, et vous fondez des établissements qui vivront longtemps. Si votre souverain vous appelle pour prendre part à une bataille, vous lui amènerez votre corps d'armée à travers deux cents lieues de pays, et vous arriverez à jour fixe comme un régiment parti d'une caserne qui va à un champ de revue; vous irez prendre le commandement en second d'une armée, et lorsque le chef qui en répondait avant vous, blessé, mis hors de combat, vous la laissera cernée de toutes parts, presque perdue, blessés vous-mêmes, vous la rétablirez, vous la sauverez, vous la ramènerez intacte et forte devant une armée plus que double en soldats; chargés d'un commandement en chef, vous combattez incessamment un ennemi vainqueur, et vous retarderez sa marche de manière à mériter ses éloges et son estime. Puis, parce que vous serez du parti de la gloire française, on vous fera condamner à mort, et vous vivrez dans l'exil; de retour dans votre patrie, vous vous associerez à la résistance de l'opinion contre le pouvoir; plus tard, et sous un nouveau gouvernement, vous serez chargés du soin d'une colonie nouvelle; là, vous ferez partout votre devoir, plus que votre devoir; vous enseignerez aux soldats à combattre, vous donnerez tous vos soins à la grandeur et à la puissance de ce pays; et au bout de tout cela, qu'attendez-vous?

« Une brutale destitution pour un non-succès, le pouvoir amené autant qu'il l'a pu. Restés pauvres, vous serez accusés de concussion et de vol; on vous dira riches de déprédations, tandis que vous serez obligés de vendre le patrimoine reçu de votre père, pour payer des dettes contractées pendant que vous donniez des services à l'État. On demandera votre tête par journaux et par pétitions; on vous insultera en paroles et en écrits, on vous avilira sous tous les rapports.

« Allez donc, jeunes généraux, allez! risquez votre vie! Consu- mez toutes vos belles années dans les fatigues et les privations! Donnez votre sang, sans calcul et sans mesure; espérez la gloire, le nom, la fortune! Allez, allez! voilà ce qui vous attend; car voilà ce qu'on m'a donné!

« Oh! je l'avoue, quand je suis revenu en France d'Alger, j'ai été affreusement blessé de tout ce que j'ai appris. Voir qu'on n'a reculé devant aucune calomnie; que personne n'a attendu ma présence pour commencer l'attaque; sentir que j'avais vainement derrière moi quarante-quatre ans de service, et que cela n'avait pas un moment arrêté ceux qui m'accusaient; comprendre qu'une vie irréprochable ne me valait pas mieux qu'une vie de trahison; qu'une pauvreté patiente me comptait moins qu'une fortune volée; regarder autour de moi et n'y trouver personne qui m'ait défendu, personne qui ait seulement dit: Attendez! qui ait crié: « Doutez! oh! c'a été pour moi une épouvantable désolation.

« J'ai été triste, mais je n'étais pas désespéré.

« J'avais encore mon épée; on me l'a ôtée, autant du moins qu'on pouvait me l'ôter; on a laissé une carrière de victoires trébucher sur un revers, sans vouloir lui laisser prendre un dernier laurier; on a pensé sans doute que j'étais assez tombé pour m'empêcher de me relever. Non, non! je me relève, moi! Je me relève pour rentrer la tête haute dans mes foyers! Je me relève, et, sur le seuil de cette maison paternelle où je retourne, je poserai entre moi et la calomnie ma vieille épée de combat.

« Regardez-la bien; elle n'a ni or ni diamant à sa monture: elle n'a que du sang sur sa lame; c'est le sang des ennemis de la France.

Malgré l'exagération de cette douleur échappée à l'homme de cœur, mis dans l'impossibilité de venger un affront, Clausel disait vrai. La France est beaucoup comme Athènes. Miltiade y est souvent proscrit. Mais l'ingratitude du pays a le rare privilège de n'arrêter aucun dévouement; quoique la parole de Clausel se soit vérifiée, quoique Cavaignac vive aujourd'hui dans l'isolement, quoique Duvivier soit mort par des balles françaises, quoique la Moricière, Changarnier, Bedeau soient en exil, il y aura toujours en France des cœurs prêts pour tous les dangers, des courages disposés à tous les sacrifices.

Quoi qu'il en soit, le général Damrémont veilla avec un soin extrême à ce que tout vint concourir au succès, se promettant bien de ne pas se survivre comme le général Clausel, et de vaincre ou de mourir. Un instant, il se résigna même à ne point supporter tout le poids de l'expédition, et à n'être que le major général du duc d'Orléans, qui serait le général en chef; mais il n'en eut point dans les vues de Louis-Philippe de mettre trop en relief l'héritier du trône. Le duc de Nemours fut désigné pour prendre part à l'entreprise, avec

le titre de général de brigade. Il était juste qu'il prit sa revanche; mais si cela était juste pour lui, ne l'était-ce pas pour Clausel?

La première tentative sur Constantine n'avait pas été tout à fait sans résultats. Laisse à Guelma, le colonel Duvivier, avec ses capacités peu communes, eut bientôt étendu notre influence sur les tribus des environs. Il repoussa toutes les attaques, et fit plusieurs sorties aussi habiles qu'heureuses. A Bone et aux alentours notre puissance s'affermait aussi.

De son côté, Achmet-Bey fit valoir dans le reste de la province le succès négatif qu'il avait remporté. Il augmenta ses troupes, amassa des provisions et des munitions; et en même temps qu'il préparait tout pour une résistance désespérée, il négocia. Ses négociations eurent un instant la chance de triompher; car à quoi bon le renverser, puisque l'on venait d'élever Abd-el-Kader? Ne valait-il pas mieux le conserver et consolider sa puissance pour l'opposer à ce dernier, dont il était d'ailleurs l'ennemi? A la fin l'honneur de nos armes l'emporta sur l'intérêt du moment, et, tout étant préparé pour l'expédition, elle quitta Bone, ou plutôt Medjé-Amar, le 1^{er} octobre 1837.

L'armée comprenait trois mille hommes de plus que la première fois. Ses dix mille combattants formaient quatre brigades aux ordres du duc de Nemours, des généraux Trezel et Rulhières, et du colonel Combes. Un lieutenant général des plus distingués, le comte Valée, commandait l'artillerie, composée de dix-sept bouches à feu. M. Bohaut de Fleury dirigeait le génie. Les vivres abondaient. On n'avait pas oublié la désastreuse faute commise à cet égard en 1836.

Achmet, instruit du départ, donna ordre aux tribus de tout incendier sur notre passage; mais elles exécutèrent cet ordre sans zèle et sans ensemble. Cependant la route fut difficile. De temps à autre des pluies furieuses défonçaient les chemins. On investit la place le 6 octobre par une de ces ondées terribles. Ben-Aïssa, lieutenant d'Achmet-Bey, défendait les remparts de son maître, et celui-ci tenait la campagne. Comme la première fois, on attaqua par Condiat-Aty, tout en occupant le plateau de Mansonrah, et en y établissant des batteries de siège. Ces batteries et celles de Condiat-Aty canonèrent la ville pendant les journées du 7 et du 8, journées pendant lesquelles on eut à repousser deux sorties des assiégés; mais leur feu n'ayant point produit l'effet que l'on en attendait, on les concentra toutes, sauf une, à Condiat-Aty. Cette concentration fut extrêmement pénible: il fallut, tant le terrain était mauvais, atteler à plusieurs pièces jusqu'à quarante chevaux; mais quand on l'eut opérée, tout prit une nouvelle face. Le général Damrémont sut, par des mesures énergiques, empêcher une sortie générale, et bientôt notre canon eut fait aux murailles une brèche ouverte à nos soldats.

Sur désormais de vaincre, puisqu'il allait pouvoir lancer ses zouaves, ses chasseurs d'Afrique et les héroïques fantassins de la ligne et de la légère à travers cette brèche, le commandant de l'expédition envoya sommer les habitants de Constantine pour qu'ils eussent à se rendre. Voici la proclamation qu'il leur adressa. Ce fut son dernier acte, pour ainsi dire:

« Habitants de Constantine,

« Mes canons sont aux pieds de vos murs; ils vont être renversés, et mes troupes entreront dans la ville. Si vous voulez éviter de grands malheurs, soumettez-vous pendant qu'il en est temps encore. Je vous garantis par serment que vos femmes, vos enfants et vos biens seront respectés, et que vous pourrez continuer à vivre paisiblement dans vos maisons. Envoyez des gens de bien pour me parler, et pour convenir de toutes choses avant que j'entre dans la ville; je leur donnerai mon achat; et ce que j'ai promis, je le tiendrai avec exactitude. »

Le parlementaire qui se chargea de porter cette proclamation fut d'abord retenu. Au bout d'un jour, il revint avec cette réponse verbale de Ben-Aïssa: « Si les Français manquent de munitions ou de vivres, nous leur en enverrons, car Constantine en a plus qu'il ne lui en faut; mais nous ne savons pas ce que c'est que de capituler: ou vous nous égorgeriez tous jusqu'au dernier, ou nous serons vainqueurs. »

Achmet-Bey fut moins confiant, et voici ce qu'il écrivit au général en chef.

« De la part du très-puissant, notre seigneur et maître, El-Sid-el-Hadjy, Achmet-Pacha:

« Nous avons appris que vous aviez envoyé un message aux habitants de la ville, qui a été retenu par les chefs principaux, de peur qu'il ne fût tué par la population, par suite de son ignorance dans les affaires. Les mêmes chefs m'ont fait part de cette nouvelle pour avoir mon avis. Si votre intention est de faire la paix, cessez votre feu, rétablissez la tranquillité; alors nous traiterons de la paix. Attendez vingt-quatre heures, afin qu'un personnage intelligent vous arrive de ma part, et que, par suite de notre traité, nous voyions éteindre cette guerre, d'où il ne peut résulter aucun bien. Ne vous inquiétez pas de votre message, il est en sûreté en ville. »

Avant de répondre à cette lettre, le général Damrémont, qui depuis l'arrivée des troupes se multipliait avec une activité juvénile, qui veillait aux points menacés avec une prudence consommée, qui payait dans toutes les occasions de sa personne, sortit pour observer les progrès de la brèche. Afin de mieux voir, il mit pied à terre, et

s'arrêta près de la batterie de Nemours, à un point très-déconvert, d'où sa vue embrassait sans obstacle le travail de nos artilleurs. Le général Rulhières voulu le faire retirer, en appelant son attention sur le danger qu'il courait : il continua à observer. En ce moment un boulet arabe le frappe, il tombe. Le général Perregaux, qui l'accompagnait, s'élance pour le relever : il est atteint d'une balle entre les deux yeux.

Dans un autre temps, dans une autre armée, cette mort inattendue que l'on a souvent comparée avec raison à celle de Turenne, aurait amené la ruine de l'expédition. Elle ne causa qu'une vive et universelle douleur, qui fut partagée par la France entière. Le lieutenant général Valée, commandant en chef de l'artillerie, prit le commandement général de l'expédition. Il répondit à Achmet-Bey la lettre suivante :

« Je vois avec plaisir que vous-êtes dans l'intention de faire la paix, et que vous reconnaissez qu'à cet égard nos intérêts sont les mêmes. Mais, dans l'état où sont les opérations du siège, elles ne peuvent être suspendues, et aucun traité ne peut être signé par nous que dans Constantine. Si les portes nous sont ouvertes par vos ordres, les conditions seront les mêmes que celles déjà consenties par nous, et nous nous engageons à maintenir dans la ville le bon ordre, à faire respecter les personnes, les propriétés et la religion, et à occuper la ville de manière à rendre le fardeau de la présence de l'armée le moins dur et le plus court possible; mais si nous y entrons par force, nous ne serons plus liés par aucun engagement antérieur, et les malheurs de la guerre ne pourront nous être attribués. Si, comme nous le croyons, votre désir de la paix est le même que le nôtre, et tel que vous l'annoncez, vous sentirez le besoin d'une prompte réponse. »

La réponse s'étant fait attendre, le général Valée fait reconnaître la brèche, dans la matinée du 13 octobre, par les capitaines Boutault et Garderens, qui la déclarent entièrement libre. Il prépare alors ce terrible assaut dont le bruit retentira longtemps dans l'histoire.

Trois colonnes sont disposées. La première est commandée par le brillant la Moricière. Elle est composée de quarante sapeurs du génie, de trois cents zouaves et de deux compagnies d'élite du 2^e léger. Elle attend l'instant décisif dans la place d'armes formée auprès de la batterie de brèche, et dans un ravin qui y attient. La seconde colonne d'assaut, qui attend aussi dans cette enceinte, est aux ordres de l'héroïque colonel Combes. Elle est plus massive, et consiste en quatre-vingts sapeurs, deux cents hommes du 2^e et 3^e bataillon d'Afrique, cent hommes de la légion étrangère, et trois cents hommes du 47^e de ligne. La troisième colonne forme une sorte de réserve, comprenant deux bataillons de troupes mêlées prises dans les diverses brigades. A sept heures l'assaut commence; aussitôt le signal donné par le duc de Nemours, sur l'ordre de Valée, la Moricière, escorté d'une héroïque petite troupe d'officiers de génie et de zouaves, s'élance hors de l'enceinte. Les soldats des premières compagnies d'attaque le suivent au pas de course, frémissant de se voir ainsi devancés par leurs jeunes chefs. On arrive au pied de la brèche; là il faut graver, en s'aidant des mains, une pente des plus roides, sur laquelle, au milieu des décombres, la marche glisse et se dérobe à chaque instant. Cette pente est rapidement escaladée sous le feu général de l'ennemi; car, dit un témoin oculaire, dès que les premières têtes des Français s'élançant de la batterie s'étaient montrées hors de l'épaule, le couronnement des remparts avait comme pris feu, une fusillade continue s'était allumée le long de cette ligne, et tout l'espace que nos soldats avaient à parcourir de la batterie à la brèche était couvert d'une pluie de balles. Cependant quelques minutes venaient à peine de s'écouler, que déjà le drapeau tricolore, abrité du vieux coq des Gaules, flottait fièrement sur le haut de la brèche. Le capitaine de Garderens, des zouaves, l'avait planté. L'armée le voyait et applaudissait.

Mais là commencent des obstacles bien plus sérieux. Où aller? On se trouve en présence de constructions incompréhensibles, dit le même témoin, d'enfoncements qui promettent des passages et qui n'aboutissent pas, d'apparences d'entrée qui n'amènent aucune issue. C'est une ligne continue de maisons qui forme comme une seconde enceinte parallèle au rempart et que les assiégés ont fortifiée. Mais l'instinct de nos soldats ne les trompe pas. Ils se portent là où le feu de l'ennemi est le plus vif, car c'est là aussi que doivent être les postes importants, et par conséquent les vrais passages. Alors commence un terrible combat de détail; on attaque les maisons les mieux défendues; on monte sur les toits, on fait des percées dans les murs; on court à toutes les barricades que l'on aperçoit, et on les enlève. La Moricière, dont le sang-froid et l'audace, jointe au courage des officiers qui le suivent, entraîne les compagnies à mesure qu'elles arrivent; les dirige, prend part à leurs attaques, brise, escalade, comme un simple soldat, et chaque fois la balle frappe la place qu'il vient de quitter. C'est ainsi que le brave capitaine Sanzaï est tué sur la terrasse d'une maison où le colonel a placé lui-même des tirailleurs, disant, dit le capitaine de la Tour-du-Pin, au-dessus des combats de terre ferme, comme une couche de combats aériens. D'autres braves aussi sont frappés, comme Leblanc du génie, comme Desmoyen des zouaves. Des accidents terribles nous font encore plus de mal que les balles ennemies. Un passage étroit se trouvait engorgé d'une foule de soldats. Un pan entier des murailles qui forment ce passage s'écroule

sur les hommes du 2^e léger. Leur chef de bataillon est pris sous les décombres. Il implore vainement du secours, vainement, comme Enclade, il soulève les masses qui l'oppriment et qui retombent toujours; il meurt dans une agonie désespérée, car on ne peut venir à son aide : un autre événement a bouleversé la face du combat.

Voyez tous ces hommes qui se choquent en tumulte, tombant les uns sur les autres, ceux-ci brûlés, ceux-là frappés de cécité; ceux-ci ayant perdu l'usage de leurs jambes ou de leurs bras, ceux-là se débattant vainement contre la flamme qui les enveloppe. Une explosion vient d'avoir lieu dans un magasin à poudre de l'ennemi. Tout s'est embrasé. Le feu a gagné de proche en proche chaque cartouchière. Jamais scène plus épouvantable n'eut lieu. La Moricière tombe blessé et momentanément privé de la vue. Une foule de soldats se tordent sous le feu. L'ennemi profite de leur agonie pour revenir dans des positions qu'il a quittées; il tire à mitraille sur les mourants, et les voyant incapables de défense, vient les charger à coups de barres, de laches et de yatagans.

Mais il ne faut pas oublier que la brèche est ouverte, et que par cette porte glorieuse entrent à chaque instant et deux par deux, de nouvelles compagnies. Or, à peine l'explosion qui a décimé le bataillon d'Afrique vient-elle d'avoir lieu, que Combes succède à la Moricière; il prend le commandement. A son cri : A la baïonnette! à la baïonnette! le courage revient à tous ceux qui peuvent encore marcher. Les compagnies fraîches du 47^e léger et de la légion étrangère soutiennent ce mouvement, enlèvent les barricades intérieures. Tout va nous appartenir. Mais à son tour Combes est frappé de deux balles. Il résiste dans les premiers moments à sa blessure, promène sur le théâtre du combat un coup d'œil satisfait. Puis, ramassant toutes ses forces, il quitte la ville, et vient annoncer au général en chef qu'il n'y a plus qu'à tenter un dernier effort. « Ce sera, dit-il, un beau succès, et dont jouiront ceux qui ne seront pas blessés mortellement. » Ces mots prononcés, il s'affaisse sur lui-même; on l'emporte. Deux jours après il n'était plus, mais il avait conquis une gloire éternelle.

Pendant que cet homme, digne par sa belle mort des plus beaux jours de l'antiquité, se trouvait forcé d'abandonner le champ de bataille, les compagnies d'attaque, privées de chefs, s'engageaient dans les rues de la ville et chassaient de poste en poste ceux des ennemis qui résistaient encore. M. Valée, pour leur donner une direction qui centralisât tous les efforts, charge le général Rulhières de prendre le commandement des troupes qui sont dans la place. Ce général exécute son ordre. Il ordonne les mesures que lui commande la circonstance, reconnaît le terrain, et fait occuper les principaux édifices, cherchant à chasser les défenseurs de la ville vers les remparts opposés au côté de l'attaque. Mais ces mesures deviennent bientôt inutiles. Un parlementaire se présente au nom des notables de Constantine, et demande grâce. « Les habitants, dit-il, ne sont pas coupables; ce sont les Turcs et les Kabyles qui ont organisé et soutenu l'énergie et presque sauvage défense dont les Français ont à se plaindre. On promet au reste la soumission la plus entière. » M. Valée répond plus alors que la voix de l'humanité. Il ordonne qu'on cesse le feu.

Il était temps, et la ville avait chèrement expié sa résistance. Saisie d'épouvante au bruit de l'assaut, une partie des habitants avait cherché à s'enfuir en descendant au milieu des précipices qui entourent la Casbah du côté extérieur. Mais chacun voulant passer le premier, les fugitifs avaient roulé presque en masse dans les abîmes au fond desquels on apercevait leurs corps amoncelés. Une autre partie avait choisi des chemins moins périlleux pour se rendre au camp d'Achmet-Bey. Nos obus les forcèrent d'abord à ralentir leur fuite. Puis on eut pitié de ces malheureux et on les laissa s'échapper. Ben-Aïssa fut du nombre de ceux qui parvinrent jusqu'à Achmet.

Le général Valée, après avoir pris possession de la ville, y maintint l'administration arabe, et assura la nouvelle conquête de la France par une forte garnison confiée au général Bernelle.

Les restes mortels de Damrémont furent rapportés en France, où ils eurent les honneurs du glorieux mausolée des invalides. Perregaux, blessé grièvement, mourut au retour, et la Sardaigne reçut ses dépouilles. La Moricière devait vivre pour d'autres combats et pour d'autres événements. Parmi ceux qui s'étaient distingués avec lui, le général Valée cita, dans son rapport officiel, le chef de bataillon Bedeau de la légion étrangère, les capitaines Marulaz, de Garderens, Canrobert, et beaucoup d'autres braves moins connus.

CHAPITRE XVIII.

Développement de la puissance d'Abd-el-Kader. — Annexes au traité de la Tafna. — Guerres de l'émir contre les tribus. — Ses menées dans la province de Constantine. — Gouvernement général du maréchal Valée. — Expédition des Bibans. — Le duc d'Orléans.

Du temps où Achmet-Bey était encore sur le trône de Constantine, nous avions deux ennemis, mais qui se neutralisaient l'un par l'autre. Maintenant telle est l'audace d'Abd-el-Kader, que la défaite du pacha de l'Est va lui sembler un véritable coup d'Allah opéré dans l'intérêt des Arabes. « Les Français ont fait l'œuvre de Dieu, va-t-il

écrire aux tribus, ils ont renversé les derniers Turcs. Allah s'est servi des infidèles pour chasser les tyrans, il faut maintenant se réunir contre les infidèles. » Ces paroles ne seront que trop entendues.

En attendant, ce fut un spectacle curieux que de voir l'émir organiser les provinces que nous lui avions données. Les tribus s'assouplissaient sous sa main; il leur faisait sentir les avantages de l'ordre et de la centralisation. Le commerce et les routes se remplassaient de sécurité. Les Arabes devenaient un peuple, tout en conservant leurs mœurs et leur antique organisation fondée sur la famille et sur la tribu. Mais adieu l'indépendance d'autrefois! La tribu n'était même plus libre dans ses propres affaires; les officiers de l'émir y intervenaient à chaque instant. Sauf cette intervention, tolérée avec peine, les Arabes bénissaient un gouvernement qui les rendait tous égaux, sinon en civilisation, du moins en droits. Les tribus de la province d'Alger, sans cesse agitées, troublées, menacées, soupiraient après le moment où elles pourraient jouir des mêmes bienfaits que leurs sœurs de l'Ouest. L'émir entretenait avec soin ces aspirations. Quand on venait se plaindre à lui : « Passez de mon côté, » disait-il. Lorsque les agents du gouvernement français l'accusaient de ne rien faire pour engager nos sujets à la paix : « Restez dans Alger, répondait-il, et laissez-moi gouverner les Arabes; je vous réponds d'eux. »

Il manqua cependant une belle occasion. Durant la campagne de Constantine, le choléra décimait nos troupes. Le général Négrier, resté à Alger, n'aurait pas pu mettre sur pied deux mille hommes valides. Abd-el-Kader se contenta de s'affranchir à petit bruit des limites du traité de la Tafna. Après avoir organisé la province de Tittery sous les ordres du kalifa El-Berkani, il parut dans les montagnes qui séparaient cette province de celle d'Alger. Nous dûmes songer à arrêter cette espèce d'invasion sur notre territoire. Il argua du traité signé par le général Bugeaud. Nos agents l'expliquèrent autrement. On finit par conclure, le 4 juillet 1838, une contre-convention ou annexe dont voici le texte :

« ARTICLE PREMIER. — Dans la province d'Alger, les limites du territoire que la France s'est réservé au delà de l'Oued-Kaddarah sont fixées de la manière suivante : le cours de l'Oued-Kaddarah jusqu'à sa source, au mont Tibbiarin; de ce point jusqu'à l'Isser; au-dessus du pont de Ben-Hini, la ligne actuelle de délimitation entre l'Onthian de Khachma et celui de Beni-Djaah; et au delà de l'Isser jusqu'au Biban, la route d'Alger à Constantine, de manière que le fort de Hamza, la route royale, et tout le territoire au nord et à l'est des limites indiquées, restent à la France, et que la partie du territoire de Beni-Djaah, de l'Hamza et de l'Ouannounga, au sud et à l'ouest de ces mêmes limites, soit administrée par l'émir.

« Dans la province d'Oran, la France conserve le droit de passage sur la route qui conduit actuellement du territoire d'Arzew à celui de Mostaganem; elle pourra, si elle le juge convenable, réparer et entretenir la partie de cette route à l'est de la Macia qui n'est pas sur le territoire de Mostaganem; mais les réparations seront faites à ses frais, et sans préjudice des droits de l'émir sur le pays.

« ART. II. — L'émir, en remplacement des trente mille fanègues de blé et des trente mille fanègues d'orge qu'il aurait dû donner à la France avant le 15 janvier 1838, versera, chaque année, pendant dix ans, deux mille fanègues de blé et deux mille fanègues d'orge. Ces denrées seront livrées à Oran, le 1^{er} janvier de chaque année à dater de 1839. Toutefois, dans le cas où la récolte aurait été mauvaise, l'époque de la fourniture serait retardée.

« ART. III. — Les armes, la poudre, le soufre et le plomb dont l'émir aura besoin seront demandés par lui au gouverneur général, qui les lui fera livrer à Alger, au prix de fabrication et sans aucune augmentation pour le transport par mer de Toulon en Afrique.

« ART. IV. — Toutes les dispositions du traité du 30 mai 1837 qui ne sont pas modifiées dans la présente convention continueront à recevoir pleine et entière exécution, tant dans l'Ouest que dans l'Est. »

Avec un ennemi tel qu'Abd-el-Kader, traiter n'était rien. Le maréchal Valée appuya la convention en se montrant décidé à la faire exécuter. Il forma un camp sur le Khamis, occupa Blidah et Coléah, les couvrit par des postes considérables, et accordant au système du colonel la Moricière une prédominance qui avait été longue à triompher, il opposa politique à politique. Par ses ordres, on se mit partout avec les chefs arabes influents; on chercha à leur faire comprendre que la France ne voulait que le règne de la civilisation et de l'ordre, qu'Abd-el-Kader était un maître bien plus dur et bien plus dangereux. Cette politique eut un grand succès dans la province de Constantine. Les kaidis trouvèrent bientôt entre la domination de la France et celle des Turcs une différence immense. Quelques-uns réprimèrent d'eux-mêmes des meurtres commis sur des Français. L'excellent général Négrier ayant été chargé de rechercher la meilleure et la plus courte voie pour se rendre de Constantine à la mer, fit sur Stora, et par une région non encore parcourue et réputée terrible, une reconnaissance qui fut à peine troublée. La route de Constantine à l'ancienne Russica fut alors projetée, et une ville française, Philippeville, prit la place de la vieille cité romaine. Philippeville devint promptement le port d'Alger.

Le maréchal Valée fit aussi occuper Djigelli, et fortifia notre garnison de Djimilah, qui pendant sept jours venait de résister à une

attaque générale des Kabyles de la contrée; il résolut enfin de lier par terre des communications entre les provinces de Constantine et d'Alger en franchissant les Bibans par le célèbre passage des Portes de Fer.

Pendant ce temps, Abd-el-Kader faisait de son côté de grandes choses. C'était peu pour lui que d'étendre sa domination au détriment de la France. Presque toutes les tribus du désert dans lequel va se perdre la province d'Oran lui étaient hostiles. S'il tolérait cette hostilité, il pouvait se trouver pris à un jour donné entre ces tribus et la France maîtresse des principaux points du littoral. D'une autre part, tant que ces tribus ne lui seraient pas soumises, il lui était impossible de pousser à fond de train la guerre contre les Français. Il résolut d'agir en conséquence; mais avant de se porter sur le désert, il eut à s'occuper de Médéah.

Un inspiré, Sidi-Jahia-el-Churji, avait paru dans cette ville. Lui seul, disait ce prophète, était l'envoyé de Dieu, et Abd-el-Kader n'était qu'un imposteur. Comme preuve de sa mission, Sidi-Jahia-el-Churji affirmait que si l'émir marchait contre lui, sa poudre ne partirait pas. Le fils de Mahi-Eddin ne tint pas compte de la prophétie. Il fut en outre servi à point. Un renégat italien, qui exerçait un commandement dans sa petite artillerie, ayant reçu les propositions de Sidi-Jahia, demanda la faveur de charger lui-même la première pièce et d'y mettre lui-même le feu. Sidi-Jahia, comptant l'avoir gagné, se présenta audacieusement avec les tribus qu'il avait rassemblées. La poudre ayant pris feu, il s'enfuit. Abd-el-Kader profita de cette circonstance pour augmenter son influence dans la province de Tittery, et, ne craignant plus de rival au Nord, se porta vers le Midi.

Son principal adversaire sur ce point était le cheik Tedjini, chef ou djouat des Ouled-Moktan, dont la famille commandait à Laghonat et à Tadjmout, et qui lui-même concentrait ses forces à Ain-Mahdi. Tedjini, habitué à vivre dans l'indépendance, ne voulait payer à l'émir que ce qu'il payait autrefois aux Turcs, c'est-à-dire un droit d'investiture. Il envoya le montant de ce qu'il se croyait obligé de solder. Abd-el-Kader lui retourna ses présents, exigeant une soumission absolue, et exigeant qu'il le vint joindre avec ses cavaliers disponibles. Tedjini refusa. L'émir le fit d'abord investir par son frère Sidi-Mustapha; puis il marcha lui-même à la tête de ses forces principales. Tedjini, assiégé par un ennemi nombreux, résista avec courage. Il fit plusieurs sorties; mais il lui fallut enfin abandonner sa ville patrimoniale. Il se réfugia plus au midi, armant contre l'émir les tribus du Sud; mais Abd-el-Kader ne se fatigua point à le poursuivre. Ce ne fut qu'après longtemps menacé qu'il regagna Tédéempt, qui devint le principal marché du Mili. On le vit bientôt se présenter de sa personne, sous prétexte d'accomplir des actes religieux, jusque dans la grande Kabylie, et jusqu'à Bougie, puis lier des relations suivies dans la province de Constantine. Tel était l'état des choses quand le maréchal Valée tenta l'expédition des Bibans.

Deux divisions, l'une sous les ordres du duc d'Orléans, auquel on n'avait pas voulu accorder la gloire de l'expédition de Constantine, l'autre commandée par le général Galbois, furent chargées de franchir ces redoutables montagnes, devant lesquelles s'était arrêtée l'audace romaine. Ces divisions, parties de Djimilah, s'avancèrent par Aïn-Ture, l'Oued-Bon-Selam et le plateau de Dar-el-Hammar, guidées par notre kalifa Mokrani; de là, elles se portèrent sur l'Oued-Bou-Khetenn. Ici, la division de Galbois reçut l'ordre de rentrer dans la Medjanah, où sa présence était nécessaire pour arrêter les progrès des partisans de l'émir. Elle obéit en frémissant d'une douloureuse impatience. Les régiments aux ordres du duc d'Orléans continuèrent seuls la route. C'étaient le 2^e et le 17^e légers, le 1^{er} et le 3^e chasseurs; quelques spahis, du génie et de l'artillerie les accompagnaient.

Le génie eut fort à faire quand on se fut engagé dans la vallée de l'Oued-Bou-Khetenn. A mesure que l'on s'avança, la vallée devint plus étroite, les montées et les descentes furent plus rapides. Enfin on se trouva dans le voisinage des Portes de Fer, chacun cherchant vainement à pénétrer des yeux dans ces célèbres passages, à travers les masses perpendiculaires qui se dressèrent tout à coup en face de l'armée.

Ces portes sont au nombre de quatre; elles consistent en des ouvertures naturelles qui donnent successivement passage entre des rochers gigantesques sur lesquels croissent, défiant la main de l'homme, les plus belles fleurs de la flore méditerranéenne et des palmiers séculaires. La première se trouve à la suite d'une sorte d'immense entonnoir dans lequel on descend par une pente abrupte. Cette porte franchie, la route s'élargit un peu, puis, toujours surplombée par des rochers dont la vue n'aperçoit point le faite, elle se rétrécit promptement jusqu'à un second, puis à un troisième passage fort rapprochés. La dernière de ces portes donne accès dans un défilé obscur, mais moins étroit, au bout duquel est la quatrième, à travers laquelle on aperçoit, comme le paradis au bout de l'enfer, une vallée dans laquelle continue à couler l'Oued-Bou Khetenn, mais cette fois sous le nom d'Oued Biban, et embellissant ses rives de perspectives qui, à l'œil fatigué et terrifié par les obscurités des portes, semblent véritablement délicieuses.

Ce fut un moment magique quand la division déboucha dans cette

riante campagne aux sons retentissants d'une musique joyeuse. Mais cette magie dura peu. On était au 28 d'octobre. Le tonnerre commença à gronder comme si le ciel eût vu d'un mauvais regard une armée française franchir ces portes infranchissables. Il fallut faire halte à El-ma-Kalon. Dire ce que nos soldats souffrirent alors serait difficile. On comprendra une partie de ce qu'ils supportèrent quand on saura que le chemin qu'ils parcouraient est appelé le chemin de la soif. Pénible et cruel chemin en effet, car l'Oued-Ben-Sellam, maintenant appelé Oued-Maleh, comme il s'appelait tout à l'heure Oued-Biban, y coule dans un lit tout imprégné de sels de magnésie qui en rendent les eaux insupportables.

Après la soif, le combat ! A peine s'est-on remis en marche le 29, que l'on saisit des éclaireurs arabes, par lesquels on apprend que le commandant arabe de Sebou, le bey ou kalifa Ben-Salem, s'est levé pour le compte d'Abd-el-Kader, et que celui-ci invite toutes les tribus des Bibans à se mettre en armes. Ben-Salem lui-même, à la tête de ses forces, campe sur l'Oued-Nava, et s'avance pour nous barrer la route du fort de Hamza, qui est le but de l'expédition. Le rapport des éclaireurs se vérifie. Le 30 octobre, on aperçoit le kalifa s'avancant comme ils l'avaient annoncé ; mais le duc d'Orléans, qui conduit une forte colonne d'avant-garde composée de troupes légères, les lance avec rapidité au-devant de l'ennemi, sans rien négliger néanmoins pour s'assurer des positions qui dominent les passages. Ben-Salem ne juge pas à propos de les attendre ; il se retire vers Médéah. Le fort d'Hamza, qui commande aux trois routes d'Alger, de Bougie et des Portes-de-Fer, et qui date des Romains, est en conséquence occupé sans coup férir, puis détruit. Il ne reste plus alors qu'à franchir les contre-forts du Djebel-Hammal, pour atteindre le camp du Fondouck, où le général Rulhières a ses positions sur l'Oued-Kaddarah. De là on rentrera à Alger. Cette nouvelle et difficile marche s'exécute encore avec honneur, malgré l'opposition de quelques partis arabes. Le 2 novembre, on est à la Maison-Carrée, et bientôt après la division est reçue dans la capitale de nos possessions au milieu des acclamations d'un peuple enthousiaste.

Ce fut assurément le plus beau moment de la vie du duc d'Orléans. Le courage dont il avait donné l'exemple, la décision et la rapidité de ses mouvements, la facilité de ses relations, le rendaient, dans toute la force du mot, l'idole de l'armée d'Afrique. Prince et soldats s'unissaient dans une même pensée, le premier promettant solennellement que désormais toute cette terre que l'on venait de parcourir resterait française, les seconds jurant de verser leur sang pour la conserver. Prince et soldats devaient tenir parole ; seulement l'exécution de la promesse du duc d'Orléans allait être bientôt interrompue par la mort et léguée à ses frères.

Personne ne songeait à une mort si prématurée lors des brillants discours de l'héritier de la couronne à la Maison-Carrée, lors de son magnifique toast à l'armée d'Afrique, quand il s'écriait :

« Au nom du roi, messieurs, à cette armée, qui a conquis à la France un vaste et bel empire, ouvert un champ illimité à la civilisation dont elle est l'avant-garde, à la colonisation dont elle est la première garantie !

« A cette armée, qui, maniant tour à tour la pioche et le fusil, combattant alternativement les Arabes et la fièvre, a su affronter avec une résignation stoïque la mort sans gloire de l'hôpital, et dont la bouillante valeur conserve la tradition de nos légions les plus célèbres !

« A cette armée, compagne d'élite de la grande armée française, qui sur le seul champ de bataille réservé à nos armes doit devenir la pépinière des chefs futurs de l'armée française, et qui s'enorgueillit justement de ceux qui ont percé à travers ses rangs !

« A cette armée, qui loin de la patrie a le bonheur de ne connaître les divisions intestines de la France que pour les maudire, et qui, servant d'asile à ceux qui les fuient, ne leur donne à combattre pour les intérêts généraux de la France que contre la nature, les Arabes et le climat !

« Au chef illustre qui a près Constantine, donné à l'Afrique française un cachet ineffaçable de permanence et de stabilité, et fait flotter nos drapeaux là où les Romains avaient évité de porter leurs aigles !

« C'est au nom du roi, qui a voulu que quatre fois ses fils vinssent prendre leur rang de bataille dans l'armée d'Afrique, que je porte ce toast !

« C'est au nom de deux frères dont je suis justement fier, dont l'un vous a commandés dans le plus beau fait d'armes que vous ayez accompli, et dont l'autre s'est vengé au Mexique d'être arrivé trop tard à Constantine, que je porte cette santé !

« C'est aussi, permettez-moi de vous le dire, comme lié d'une manière indissoluble à l'armée d'Afrique, dans les rangs de laquelle je m'honore d'avoir marché sous les ordres de deux maréchaux illustres, que je porte cette santé. A la gloire de l'armée d'Afrique et au maréchal Valée, gouverneur général ! »

Cette noble improvisation contenait toute l'histoire de la colonie, toute l'histoire du règne. Chaque mot portait et annonçait une ère nouvelle pour le jour où le prince qui le disait serait le chef d'un gouvernement vraiment français, libéral et populaire. Le destin allait

se jouer de tant d'heureux présages ! Cependant le duc d'Orléans avait encore de la gloire à recueillir en Afrique.

CHAPITRE XIX.

Rupture des traités entre la France et Abd-el-Kader. — Proclamation de la guerre sainte. — Nouveau passage du col de Mouzaia. — Mazagan. — Fin du gouvernement du maréchal Valée.

On a vu que, d'après la convention annexée au traité de la Tafna, le fort de Hamza devait nous appartenir. Mais, sous prétexte qu'il n'avait pas ratifié la convention, l'émir déclara considérer la destruction de ce poste comme une atteinte à la paix signée par le général Bugeaud. Il écrivit au maréchal Valée d'avoir à se préparer, car la guerre sainte allait soulever d'un bout à l'autre de l'Algérie toutes les tribus arabes.

Le véritable motif d'Abd-el-Kader en prenant un rôle ouvertement hostile était tiré de ses véritables intérêts. En effet, le maréchal Valée avait donné force et vigueur en Afrique à deux politiques nouvelles : la première, c'était celle de l'administration des Arabes par les Arabes sous le gouvernement de la France ; la seconde, suivant le mot du duc d'Orléans, c'était celle de la permanence de notre occupation. S'il laissait ces deux politiques, par lesquelles on eût dû commencer, prendre décidément pied, l'émir devait se résigner à perdre son influence et son renom dans l'universalité de l'Algérie. Au plus langairait-il quelque temps encore dans ses possessions de Tittery et d'Oran jusqu'à ce que les Français l'écrasassent comme ils avaient fait d'Achmet. Son avenir lui faisait donc une loi de reprendre l'offensive. Il s'y était préparé de longue main. Par les soins de ses espions et de ses envoyés, une vaste conspiration embrassait de son réseau délié toute la surface des quatre provinces. Au jour convenu d'avance, elle éclata sur cent points à la fois. Nos petits postes furent surpris jusque dans les environs d'Alger, nos colons massacrés, nos camps assaillis.

En présence de ce soulèvement aux cent têtes, le maréchal Valée, quoique homme de décision, ne se crut pas assez fort. Il demanda des secours en France. Les petits postes se replièrent sur les grands, et, en attendant l'arrivée de nouvelles troupes, on se borna à faire bonne contenance. Mais comme on se bornait à garder ses positions, les Arabes s'enhardirent. Les tribus fidèles furent entraînées. La situation devint critique, elle exalta au plus haut degré l'opinion publique en France ; et l'opinion publique se montrant avec une indéscribable énergie, il fallut lui obéir. L'armée d'Afrique fut renforcée, et le maréchal Valée tint immédiatement la campagne.

On était aux premiers jours de décembre 1839. Nos colonnes remportent coup sur coup trois grands avantages. Une d'entre elles, composée du 62^e de ligne et du 1^{er} chasseurs, atteint entre le camp de l'Arba et l'Arrouch un millier de cavaliers hadjoutes, qu'elle disperse. Une autre colonne, conduisant un convoi de Bou-Farik à Blidah, est attaquée par les bataillons réguliers de l'émir. Elle les repousse avec de grandes pertes. Enfin, le maréchal Valée lui-même attaque entre Blidah et la Chiffah, sur le ravin de l'Oued-el-Kebir, les forces réunies des kalifas de Milianah et de Médéah soutenues par plusieurs bataillons de réguliers et par cinq ou six mille cavaliers de divers contingents. Malgré la puissance naturelle de la position et l'enthousiasme des combattants arabes, le maréchal culbute toute cette armée et lui prend cinq cents fusils, quatre drapeaux et une pièce de canon. C'est plus qu'il n'en faut pour redonner l'ascendant à notre influence.

Le maréchal profite de l'indécision que cette victoire jette dans le mouvement des tribus, et organise un plan général d'expéditions partielles. Il s'agit d'en finir avec les Hadjoutes, et de dominer le littoral par la possession de Cherchell ; il s'agit de reprendre Médéah et Milianah, et de les mettre en communication directe avec Alger par une route conduisant de la Métidjah à la vallée du Chélif ; il s'agit, cette grande opération une fois faite, de se mettre en rapport avec les troupes qui gardent Oran et Mostaganem ; enfin, quand on aura accompli ces quatre choses si considérables, on opérera directement contre l'émir en détruisant ses établissements et en le poursuivant à outrance.

Ce plan, qui demande plusieurs années pour être mené à bonne fin, reçoit aussitôt un commencement d'exécution ; mais avant de nous occuper de ce qui est fait pour cela, disons les événements dont les deux provinces de l'Est et de l'Ouest sont le théâtre.

Dans celle de Constantine, toute la partie méridionale est en insurrection. Les Kabyles assiègent nos garnisons de Bougie et de Djigelli. Dans celle d'Oran, les Douers et les Smélas sont de nouveau pressés par l'émir. Ils ne se défendent qu'avec la plus grande peine. Oran et Mostaganem repoussent plusieurs attaques ; mais la principale attaque est dirigée contre Mazagan, petit fort dépendant de cette dernière place.

Cent vingt-trois hommes de la 10^e compagnie du 1^{er} bataillon léger d'Afrique, aux ordres du capitaine Lelièvre, occupaient ce poste. Ils sont investis le 2 février par les forces de Ben-Thami, kalifa de Maskarah. A combien s'élevaient ces forces, nous ne saurions le dire. L'histoire

a accusé le capitaine Lelièvre d'avoir trompé la religion de son pays en exagérant le chiffre des assaillants et les faits de la défense. Toujours est-il que la faible garnison de Mazagran se maintint dans son poste, et pendant plusieurs années nul n'a contesté la vérité des faits. Voici la teneur dans laquelle ils ont été transmis à la connaissance du public :

Ben-Thami fit d'abord reconnaître les abords de la place par une multitude d'éclaireurs. Le 2 janvier, il investit le fort avec environ quinze mille hommes appartenant à quatre-vingt-deux tribus. Avant d'y donner l'assaut, il le canonna et eut bientôt opéré une brèche dans sa faible enceinte. Les Arabes se précipitèrent aussitôt par cette brèche ; toutes leurs attaques furent repoussées. Ils les recommencèrent le 3 février, se portant à la fois sur la brèche et contre la porte du fort. Celle-ci, défendue seulement par quinze hommes aux ordres du lieutenant Durand, résista. A la brèche, on ne se défendit pas avec moins d'héroïsme ; mais les soldats commencèrent à perdre courage en voyant que la garnison de Mostaganem ne faisait rien pour les secourir. Pendant la nuit, le capitaine Lelièvre leur inspira cependant la résolution de mettre le feu aux poudres, et de sauter avec le fort plutôt que de se rendre. On n'eut pas besoin d'exécuter cette résolution extrême. Après une nouvelle journée d'assauts inutiles, Ben-Thami se retira au matin du cinquième jour, comptant un millier de morts ou de blessés. Quand la garnison de Mostaganem arriva enfin sur le champ du combat, elle trouva la petite troupe du capitaine Lelièvre plus que décimée, mais prête à combattre encore.

Cependant tous ces faits d'armes n'avaient que bien peu la pacification. Abd-el-Kader avait adopté un système de guerre qui devait rendre pendant longtemps les efforts de nos troupes impuissants. Reconnaissant que l'armée française ne pouvait sans s'éparpiller à l'infini occuper que certains postes considérables, il tenait le pays en haleine. Les chefs qui reconnaissaient son autorité, ceux qui étaient ses partisans ou seulement les ennemis de la France, avaient pour instruction d'entretenir l'insurrection sans la compromettre par des combats importants. En conséquence, lorsque nos soldats sortaient des postes pour une expédition, il était rare qu'on les attendit, à moins que l'on ne fût très en force. On fuyait devant eux, leur abandonnant la campagne ; mais à peine reprenaient-ils le chemin des garnisons, que l'on se reformait sur leurs derrières, et nos coups portaient ainsi dans le vide.

Il fallait pourtant obtenir quelque chose de décisif. Comme les principales forces d'Abd-el-Kader sillonnaient la province de Tittery, le maréchal Valée résolut une expédition qui, si elle ne les dissipait pas, les contiendrait du moins. Il s'agissait d'occuper de nouveau la capitale du Beylich et de ne plus la quitter, et d'en faire autant pour Cherchell et pour Milianah.

Le duc d'Orléans s'était rendu si populaire à la suite de l'expédition des Bibans, que les soldats le demandaient cette fois encore pour chef. Le jeune duc d'Aumale voulut aussi faire ses premières armes sous son frère. Le corps expéditionnaire partit de Bouffarik le 24 avril 1840.

Il fallait, comme nos lecteurs le savent, pour gagner Médéah, traverser de nouveau le fameux col de Mouzaïa. Les Arabes avaient résolu de ne point nous y laisser arriver. Nos troupes, après un jour de marche, venaient à peine de s'établir autour de ce fameux tombeau de la chrétienne qui a donné lieu à tant de légendes, et qui s'élève à la pointe orientale du lac Kalloulah, quand tout à coup les ravins et les hauteurs se couvrirent d'ennemis dont rien n'avait annoncé la venue. Hadji-el-Sghir-Embarach et Ben-Salem commandent ces contingents, qui, se réunissant soudainement en files serrées, fondent au galop de leurs chevaux sur la petite armée française à moitié surprise. Mais des chefs solides sont là : Duvivier, la Moricière, Schramm, Changarnier, d'Houdetot, Cavaignac secondent Ferdinand-Philippe. Nos troupes affirmées par eux tiennent bon, gagnent du terrain, puis se précipitent à leur tour, et les contingents arabes fuient au loin, poursuivis par le jeune duc d'Aumale, qui gagne ses éperons.

Cette attaque, au commencement de l'expédition, annonçait que l'ennemi ne céderait pas facilement le passage du col de Mouzaïa. En effet, les contingents chassés de l'Afroum se réunissent à la colonne commandée par El-Berkani et qui garde le défilé. Là sont rassemblées en armes plusieurs tribus considérables se rattachant toutes à la grande tribu des Mouzaïa. Abd-el-Kader a pourvu lui-même à la défense du col. Une forte redoute est construite dans l'endroit le plus propice sur la pointe d'un piton. Des batteries sont établies sur les points qui commandent à la route. De plus, de grandes récompenses ont été promises tant aux tribus qu'aux troupes régulières. Les Mouzaïa en particulier ont reçu des privilèges importants. Tous les Arabes comptent sur une défaite des Français.

Cependant ceux-ci s'avancent au matin du 12 mai. Le plan d'attaque est simple, il ressemble à tous les plans par lesquels on veut emporter des défilés. Trois colonnes ont été formées. L'une, conduite par la Moricière, doit se porter par la droite sur les retranchements ennemis et les prendre à revers ; tandis que la seconde colonne, aux ordres de Duvivier, se portant sur la gauche, attaquera directement ces mêmes retranchements. La troisième colonne, formant une sorte

de réserve, observera un instant, et aussitôt qu'elle verra l'ennemi faiblir elle se portera de front sur le col.

Ceux qui ont la passion des armes auraient pu entrevoir alors l'un des plus magnifiques combats qui nous aient assurés la terre d'Afrique ; nous disons entrevoir, car à peine la première colonne française s'est-elle, par un élan rapide, présentée au pied de la redoute, que tous les pitons du col s'allument, vingt mille fusils s'enflamment à la fois, puis la fumée enveloppe les montagnes, et c'est à travers ce nuage que l'on s'attaque, que l'on se poursuit de ravin en ravin, de pic en pic. Cette lutte dure sans résultats pendant plusieurs heures. Enfin vers midi, le clairon fait entendre, au milieu de la fusillade, sa voix aiguë. Sa fanfare joyeuse annonce que la colonne qui a été lancée la première a conquis une véritable position, et qu'il est temps d'agir avec ensemble pour la secourir. Aussitôt les deux autres colonnes envahissent à leur tour les hauteurs. Celle qui marche de front sur le col est attaquée par une masse d'Arabes retranchés dans un ravin ; elle lutte corps à corps, officiers et soldats. Le général Schramm lui-même est blessé. Un moment d'indécision a lieu ; mais un bataillon du brave 23^e, tournant ce formidable ravin, charge par derrière les Arabes à la baïonnette ; ils fuient dans toutes les directions, et le chemin de la redoute et des derniers retranchements est balayé.

Mais il reste à enlever les ouvrages eux-mêmes ; et, depuis trois heures du matin qu'elles marchent et combattent, nos troupes sont à jeun. Elles meurent littéralement de soif et de faim. Elles voudraient se reposer ; mais ralentir l'attaque, ce serait faire croire aux Arabes que l'on hésite. Les généraux le comprennent. L'un d'eux, Changarnier, qui s'est mis à la tête du 2^e léger, par un de ces mouvements dont le succès est toujours certain, appelle à lui les officiers de ce corps, et, mettant froidement son épée sous son bras, comme si l'entreprise n'eût présenté aucun péril : — Faites marcher vos hommes, leur dit-il ; — en avant ! — A sa voix sonore les soldats retrouvent leur énergie, on se précipite sur la redoute, on l'investit, on l'assaille ; repoussé, on revient à l'assaut ; enfin un soldat plante le drapeau tricolore sur les retranchements ; il n'en faut pas davantage pour donner à tous une nouvelle ardeur. La colonne de Duvivier, celle de d'Houdetot, pressent leur marche ; et tandis que la colonne de la Moricière chasse devant elle les défenseurs de la redoute, les poursuit jusqu'au bois des Oliviers, le col est occupé, le passage est franchi.

Cinq jours après on arrivait à Médéah, et c'était Cavaignac que l'on choisissait pour commander la garnison. Avec lui, on était sûr de ne pas perdre un pouce de terrain. Il fit mesurer ce terrain dès le premier jour. Ayant pointé lui-même un canon, il fit observer à ses officiers la place où le boulet allait au loin frapper : — Voilà nos limites, s'écria-t-il. — Les Arabes ne franchirent pas cette frontière d'un nouveau genre, mais lui la dépassa dans plusieurs expéditions que nous aurons lieu de signaler.

Médéah emporté, on s'établit à Milianah, dont Changarnier prit le commandement. Ce fut l'objet d'une autre expédition, qui ne présentait point les mêmes péripéties. On croyait qu'Abd-el-Kader défendrait cette place, où il avait ses principaux magasins. Mais une telle défense n'entraînait point dans ses plans, il abandonna la ville après qu'elle eut été complètement ruinée par lui-même.

Ces succès furent les derniers du gouvernement du maréchal Valée. Un successeur venait de lui être donné sur sa demande.

CHAPITRE XX.

Gouvernement du général Bugeaud. — Première période de ce gouvernement. — Cavaignac à Médéah. — Ravitaillement de cette ville. — Combat du 3 mai 1841. — Défense de Coléah. — Expédition de Tékempt. — Le général Changarnier et Cavaignac sur l'Oued-Jeldah. — Le général Négrier dans la province de Constantine. — Le colonel Noël.

Nul n'a jamais contesté les rares talents militaires du maréchal Valée. A une grande expérience il joignait des connaissances profondes en matière de stratégie. Mais comment utiliser ces connaissances avec un ennemi insaisissable ? Le maréchal Valée se dégoûta trop tôt peut-être. Au lieu d'exiger qu'on lui fournit assez de troupes pour agir contre Abd-el-Kader de manière à l'enfermer dans une muraille de fer ou à le rejeter hors de l'Algérie, il se borna à demander un successeur. Ce successeur, ce fut le général Bugeaud, avec lequel nous avons déjà lié connaissance.

Le vainqueur de la Siekha arrivait en Algérie dans les meilleures conditions. Les deux expéditions dirigées par le duc d'Orléans avaient eu le retentissement le plus grand en Afrique et en Europe. D'un autre côté, la parole de celui que l'on appelait alors l'héritier du trône était engagée. On ne devait plus abandonner la conquête, cela avait été dit. Les Arabes le savaient, et, malgré tous les efforts d'Abd-el-Kader, commençaient à le croire. Il ne faut pas perdre de vue non plus que le général Bugeaud avait à cœur de faire oublier par tous les moyens possibles son funeste traité de la Tafna. Enfin le gouvernement français, dont il avait la confiance, faisait pour lui ce qu'il n'avait encore consenti en faveur d'aucun général. Non-seulement on lui

accordait de pleins pouvoirs, mais on mettait à sa disposition l'effectif le plus considérable. Soixante-treize mille hommes d'infanterie et treize mille hommes de cavalerie, voilà de quoi se composait l'armée qui allait agir sous les ordres du nouveau gouverneur. Avec de telles forces, si l'on n'arrivait à aucun résultat, c'est qu'évidemment il n'y en avait pas à obtenir.

Le général Bugeaud ne doutait pas du succès. Dans son gasconage héroïque, il devançait de quelques années la fin de la guerre. Sa proclamation aux troupes atteste toute sa confiance en lui-même. Voici cet acte officiel.

« Soldats de l'armée d'Afrique,

» Le roi m'appelle à votre tête. Un pareil honneur ne se brigue pas, car on n'ose y prétendre; mais si on l'accepte avec enthousiasme

Bugeaud.

pour la gloire que promettent des hommes comme vous, la crainte de rester au-dessous de cette immense tâche modère l'orgueil de vous commander. Vous avez souvent vaincu les Arabes, vous les vaincrez encore; mais c'est peu de les faire fuir, il faut les soumettre. Pour la plupart, vous êtes accoutumés aux marches pénibles, aux privations inséparables de la guerre; vous les avez supportées avec courage et persévérance dans un pays de nomades, qui, en fuyant, ne laissent rien au vainqueur. La campagne prochaine vous appelle de nouveau à montrer à la France ces vertus guerrières dont elle s'enorgueillit. Je demanderai à votre ardeur, à votre dévouement au pays, au roi, tout ce qu'il faut pour atteindre le but : rien au delà.

» Soldats! à d'autres époques, j'avais su conquérir la confiance de plusieurs corps de l'armée d'Afrique; j'ai l'orgueil de croire que ce sentiment sera bientôt général, parce que je suis bien résolu à tout faire pour la mériter. Sans la confiance dans les chefs, la force morale, qui est le premier élément du succès, ne saurait exister. Ayez donc confiance en moi, comme la France et votre général ont confiance en vous.»

Les premiers événements répondirent à la certitude de vaincre dont cette proclamation est tout imprégnée.

Nous avons parlé déjà du système auquel le général Bugeaud s'arrêta. C'était de poursuivre l'émir dans tous ses alliés; de le chasser lui-même de position en position; de l'attirer, si l'on pouvait, à des engagements décisifs; de ne laisser ni à lui ni aux siens aucun répit. Pour mettre ce système en œuvre, le général voulait être d'abord sûr de la province d'Alger et d'une partie de celle de Tittery. Après avoir concentré ses forces dans ces deux provinces, il voulait procéder dans les autres par voie de rayonnement.

En conséquence, il prépara une première expédition qui avait un double but : ravitailler Médéah et Milianah, et, chemin faisant, châtier toutes les tribus rebelles des deux provinces.

Le blocus de Médéah n'est pas moins célèbre que celui de Tlemcen.

Deux bataillons de zouaves, commandés par MM. Renaud et le Flô, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaignac, composaient en dernier lieu la garnison. Le casernement était dans un état affreux. Les zouaves montrèrent là comme ailleurs toutes les ressources de leur imagination pour l'améliorer. Ils firent eux-mêmes leurs paillasses et leurs couvertures. On les vit, pour s'éclairer, retirer l'huile des pieds des bœufs, et souvent filer des étoupes comme de vieilles femmes. Cela se faisait au milieu de prises d'armes continuelles. Plusieurs fois on dut croire dans la place à une attaque générale; mais Cavaignac avait pour système de faire sortir ses zouaves toutes les fois que l'ennemi se présentait. On le poursuivait jusqu'à la portée du fameux canon qui avait tracé les limites. Puis, comme on ne pouvait songer à être ravitaillé par l'armée d'Alger, il fallait se ravitailler soi-même. Le colonel Cavaignac sortit le 29 décembre 1840, et alla chercher ce qu'il fallait à ses hommes dans la vallée d'Ouzera. Cette expédition eut un plein succès. Elle amena, il est vrai, contre Médéah des représailles. L'ancien kalifa de la ville, El-Berkani, essaya, le 5 février 1841, de la reprendre; il fut repoussé, quoique dix fois supérieur en forces. Enfin la petite garnison des zouaves fut relevée le 3 mai. Le général Bugeaud chargea Cavaignac de la féliciter : elle l'avait bien mérité. Celle de Milianah avait encore en plus à souffrir. Mais revenons à l'expédition du ravitaillement elle-même.

Ayant organisé ses convois à Blidah, le général Bugeaud en partit le 27 avril. Il avait envoyé en avant le général Baragnay-d'Hilliers, qui avait, par un sentier nouvellement découvert, su tourner la position du col de Mouzaia. En conséquence, il n'y eut que des tiraillements sans valeur au passage du col, et l'on ravitailla Médéah le 29. Le même jour, la colonne, rentrant au bois des Oliviers, fut harcelée par douze ou quinze cents chevaux. Cavaignac conduisait avec lui un demi-bataillon de zouaves. Ennuyé des attaques de l'ennemi, il le chargea avec ce demi-bataillon, et le força à la fuite. Le lendemain,

Bugeaud s'occupait beaucoup du soldat, l'interrogeant, l'encourageant, le haranguant, lui parlant de son père, de sa mère, du pays.

le convoi de Milianah rallia le bois des Oliviers. Changarnier y fut blessé à l'épaule d'une balle kabyle. On en fit aussitôt l'extraction, et aussitôt il se remit à cheval. Les colonnes réunies arrivèrent au matin du 1^{er} mai devant la gorge qui remonte vers la ville. Dix ou douze mille cavaliers arabes encombraient la plaine. Le général en chef échelonna l'infanterie de ses deux ailes à droite et à gauche de la gorge, afin de protéger l'entrée du convoi dans la place. Quelques centaines de Kabyles en disputèrent faiblement l'entrée.

Il paraît que la colonne de gauche ne comprit pas ou exécuta mal l'ordre qui lui avait été donné. « Ma colonne de gauche, dit le général Bugeaud dans son rapport, au lieu de s'échelonner jusqu'à Milianah s'étendit sur des crêtes éloignées, d'où elle ne pouvait couvrir les transports, et la s'engagea un combat dont la vivacité

m'annonça le voisinage d'un ennemi sérieux. Une compagnie de zouaves, un instant enveloppée, fut dégagée par une charge à la baïonnette que fit bravement le commandant des zouaves Saint-Arnaud avec deux compagnies. Au même instant, et comme j'arrivais près de la ville à la tête du convoi, deux mille Kabyles environ m'attaquèrent sur le flanc gauche. Le bataillon du 48^e, qui devait relever la garnison, était déjà entré à Milianah, dont le chemin très-étroit et parsemé de rochers se trouvait encore encombré par l'ambulance; de telle sorte que je ne pouvais communiquer que très-difficilement avec ce bataillon. Je n'avais donc sous la main, pour repousser l'attaque des Kabyles, que les cavaliers, qui conduisaient à pied leurs chevaux chargés de farine. La moitié d'entre eux se précipitèrent en tirailleurs avec beaucoup de résolution, et repoussèrent les assaillants dans les ravins d'où ils étaient sortis. Je pus ensuite parvenir de ma personne à la place. J'en ressortis immédiatement avec le bataillon du 48^e et une partie de la garnison. Ces forces, échelonnées sur les points culminants, assurèrent l'arrivée du convoi, qui ne mit pas moins de six heures à défilé. »

Le général passa le reste de la journée à examiner le terrain, pensant bien que l'émir, qui se trouvait en force, l'attaquerait le lendemain. Il prit ses mesures, et embusqua pendant la nuit dans Milianah le colonel Bedeau, avec ordre de tomber par derrière sur l'ennemi, quand il verrait le corps d'armée aux prises avec lui.

De son côté, Abd-el-Kader n'avait pas perdu un seul des faux mouvements de l'entrée dans la place. Il se trouvait d'ailleurs en face de l'homme qui l'avait vaincu à la Sickah, et il voulait prendre sa revanche.

Il n'attendit pas qu'on lui offrît la bataille : le 3 mai, au point du jour, il vint la chercher.

« Au point du jour, dit le général Bugeaud dans son rapport, on vit s'avancer vers la droite deux colonnes de Kabyles, fortes, selon l'évaluation générale, de six mille hommes au moins. L'une d'elles était suivie de trois bataillons réguliers, qui furent évalués à huit cents hommes chacun. Ces troupes, se dirigeant de manière à combler tous mes vœux, vinrent se masser derrière des buttes, au pied de la position occupée par ma droite, en tournant presque le dos aux deux bataillons cachés dans Milianah. Bientôt les Arabes passèrent le ravin et commencèrent à gravir la position. Pour mieux faire croire à une retraite, j'éloignai mon drapeau et mon état-major, où leur feu très-vif avait déjà blessé plusieurs chevaux. »

En même temps le général fit sonner la retraite par ses tirailleurs; mais les Kabyles prirent cette sonnerie pour celle de la charge, et rétrogradèrent. Bugeaud ordonna alors que tous les commandements se fissent à la voix. Le silence des clairons et des tambours enhardit l'ennemi, mais pas assez pour qu'il osât une attaque décisive.

Cependant Abd-el-Kader avait, lui aussi, son plan, qu'ignorait le général. Tandis que les colonnes dont nous avons parlé tenaient les nôtres en échec, une autre colonne très-forte filait à couvert par un ravin de manière à tourner la gauche des Français. Un faux mouvement la mit bientôt face à face avec cette gauche et avec le centre, que commandait le duc de Nemours. Ce jeune général n'avait point reçu l'ordre de céder le terrain par la meilleure des raisons, savoir que Bugeaud ne prévoyait point qu'il pût être attaqué. En conséquence, voyant les Arabes venir à lui, il ordonna de les charger. Ceux-ci s'enfuirent. On les poursuivit, l'élan gagna quelques bataillons de la colonne du général en chef lui-même, et voilà tout son ordre de bataille compromis; car entendant les cris de ceux de leurs amis qui s'enfuyaient, et voyant les réguliers de la colonne du ravin se dis-

perser, les Kabyles qui faisaient tête au général n'osent plus s'engager. Ils lâchent pied à leur tour, et les bataillons embusqués dans Milianah ne réussissent qu'à en couper plusieurs centaines.

Abd-el-Kader, désespéré, voulut en vain retenir ses troupes : il fut entraîné à son tour. Le célèbre commandant de spahis, Jousouf, le reconnut, et se mit à sa poursuite. Comme il était très-bien monté, il se trouva bientôt seul derrière l'émir, qui criait aux siens : « Lâches! retournez-vous donc! il n'y a qu'un homme derrière vous. » L'homme ne ralentit pas pour cela son ardeur; mais son cheval, fatigué d'un élan trop rapide, refusa de le servir, et l'émir ne fut pas pris. Il revint à la charge quelques jours après, en attaquant le corps expéditionnaire, au retour de Milianah. Il fut encore battu.

Le général Bugeaud poursuivit alors avec énergie son plan de campagne. Il donna ordre au général Baragnay-d'Hilliers d'opérer sur le bas Chélif, et de ramener les tribus à l'obéissance par la terreur. Pendant ce temps-là, lui-même irait ruiner et détruire pour jamais

les dépôts d'armes et les places fortes qui restaient encore à l'émir. Parmi ces places figurait surtout cette Degedempt ou Tagdempt, qu'Abd-el-Kader avait relevée quand il avait vu que Mascara était trop exposée aux coups des Français. Nous allons laisser le général Bugeaud raconter lui-même comment il détruisit la capitale de l'émir. Son rapport sur l'expédition est ainsi conçu :

« Je suis parti le 18 mai de Mostaganem, ainsi que j'avais en l'honneur de vous l'annoncer.

« Les prolonges de l'artillerie et du génie étaient chargées de munitions, d'outils et autre matériel, pour le siège présumé de Tagdempt.

« Les moyens de transport qui étaient à ma disposition ont été employés pour l'organisation de ce service et pour celui des ambulances; j'ai ajouté à ces moyens tout ce que mes ressources me permettaient de faire : chaque soldat portait des vivres pour huit jours, et les chevaux de la cavalerie étaient chargés d'un sac de soixante kilos de riz.

« Le dévouement de ma cavalerie a rendu un service signalé à l'armée. Des cavaliers ont porté leurs sacs jusqu'à Mascara, tour à tour soldats du train et des équipages et cavaliers quand il fallait combattre.

« Après plusieurs petits combats d'arrière-garde [et de flanc, nous sommes arrivés devant Tagdempt le 25 mai, et nous en avons pris possession pendant un engagement très-vif entre les zouaves et la cavalerie ennemie qui était sur les hauteurs voisines. Ce combat fait beaucoup d'honneur aux zouaves, corps vraiment d'élite.

« La ville et le fort étaient évacués par les habitants, qui avaient tout enlevé; quelques maisons couvertes en chaume brûlaient incendiées par les Arabes eux-mêmes. Celles en maçonnerie, recouvertes en tuiles, étaient intactes, ainsi que la fabrique d'armes, une scierie et des magasins. L'armée a travaillé immédiatement à la démolition, et les soldats du génie à pétarder le fort. Le lendemain à huit heures nous avons pris la route de Mascara, et des hauteurs voisines Abd-el-Kader a vu sauter la citadelle qui lui avait coûté tant d'efforts et d'argent à édifier, et dans laquelle il plaçait ses principaux dépôts d'armes et de munitions de tout genre.

« Comme je présumais que les cavaliers arabes ne manqueraient pas de venir à l'instant de notre retraite examiner la destruction que nous avions accomplie, j'embusquai derrière les décombres du fort les zouaves, et dans les ruines des maisons de la ville un bataillon du 41^e de ligne. A peine la colonne était-elle à une portée de canon, que sept à huit cents cavaliers inondèrent la place et les rues. Le bataillon du 41^e sortit brusquement de son embuscade, et leur fit une

— Tenez, lui dit-il (Changarnier), mon cher colonel (Cavaignac), après de si glorieuses fatigues, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir.

fusillade qui en mit quinze sur le carreau et qui leur tua plusieurs chevaux. Les zouaves n'eurent pas la même occasion.

» Le même jour et les jours suivants, jusqu'à Mascara, Abd-el-Kader nous a toujours flanqués par deux grosses colonnes de cavalerie, pendant qu'un millier de chevaux tiraillaient sur notre arrière-garde. Ses principales forces se tenaient à une distance et dans des positions telles, qu'il était impossible de les engager au combat contre leur volonté. J'ai tenté vainement plusieurs moyens qu'il serait trop long d'expliquer. A Fortassa, l'ennemi réunit toutes ses forces sur les hauteurs que nous devions franchir. Ce lieu était célèbre dans l'histoire des Arabes, puisqu'ils y ont défait, il y a quarante ans, le bey Bou-Cabous. Je crus qu'ils avaient choisi ce lieu pour me livrer bataille; je massai aussitôt mon convoi; la cavalerie déposa ses sacs à côté, et sans presque aucun retard dans notre marche, nous nous portâmes vivement vers l'ennemi, heureux de trouver enfin l'occasion d'obtenir un succès qui pût décider de quelque chose. Nos espérances furent encore déçues. Dès que nos bataillons, échelonnés par les deux ailes et couvrant la cavalerie, furent à portée du canon, l'ennemi se retira au galop et alla prendre position sur de hautes montagnes à environ deux lieues. Je renonçai à le poursuivre, pour ne pas fatiguer inutilement les troupes, et je revins coucher au lieu où j'avais laissé le convoi sous la garde de quatre bataillons. Il y avait de l'eau, du fourrage et du bois.

» Nous retrouvâmes Abd-el-Kader le 30 sur les hauteurs qui environnent Mascara; il était renforcé par quatre mille chevaux que lui amenait Bou-Ilamedi, kalifa de Tlemcen. Tout annonçait qu'il voulait défendre les approches de la ville. Nous fîmes la même manœuvre qu'à Fortassa; elle n'eut pas de beaucoup meilleurs résultats. Cependant on nous attendit d'un peu plus près, et nos tirailleurs et nos obus tuèrent quelques hommes et quelques chevaux. Nous primes alors possession de Mascara, et je fus agréablement surpris quand je vis qu'on s'était borné à briser les portes et les meubles en bois.

» Grand nombre de maisons sont en ruines depuis longtemps; mais comme la ville est très-grande, car elle a contenu autrefois vingt à vingt-cinq mille habitants, il nous a été facile de trouver des locaux pour l'hôpital, les magasins et le casernement de la garnison.

Le général Bugeaud raconte ensuite son retour à Mostaganem. Ceci fut plus difficile que l'expédition elle-même, car on prit pour abrégé la route le défilé d'Akket-Kredda. Notre arrière-garde y fut attaquée par six mille Arabes. Telles étaient les difficultés du terrain, que le général en chef ne put lui porter aucun secours. Quoiqu'elle ne fût forte que de trois bataillons, elle se suffit à elle-même. Le général Levassasseur la commandait. Les Zouaves étaient aux ordres de Cavaignac, que Bugeaud cita à l'ordre de l'armée avec MM. Dumas, Esterbazy, Berthois, Charron, Bizot, Saint-Arnaud, de Barral, Bandens, Bertin, Chard, Travot, Vergé, de Clonard, etc., etc., etc.

L'expédition de Borar et de Thaza ne fut pas moins heureuse. Il s'agissait de ravitailler Médéah et de détruire plusieurs établissements importants de l'émir. Le général Baragny-d'Hilliers dirigea cette expédition avec intelligence. Sous ses ordres, Changarnier, usant de la rapidité qui le distingue, tomba sur les Mouzaia, occupa le col, et permit ainsi au corps d'armée de franchir l'Atlas sans coup férir. Après avoir jeté des vivres dans Médéah et avoir emprunté à sa garnison quelques compagnies d'élite, on occupa successivement Borar, Cassar-Boreri, ancienne station romaine, et Thaza, fort où Abd-el-Kader avait renfermé plusieurs prisonniers, et qui fut entièrement rasé. De là on revint par Milianah, où l'on ravitailla aussi la garnison; et après avoir touché de nouveau à Médéah, où furent réintégrées les compagnies du 25^e, on rentra le 2 juin à Blidah, que l'on avait quitté le 18 mai.

Cette expédition si rapide eut cela de remarquable que toujours les Arabes fuirent devant nos troupes. On aperçut des réguliers de l'émir à Thaza et à Ténia; mais ils n'osèrent entrer en lice. A ce propos, le général Baragny-d'Hilliers s'exprimait ainsi: « Les Arabes, disait-il, ne se laisseront-ils pas enfin de voir les réguliers les pousser au combat sans s'engager eux-mêmes, d'être dans l'obligation continuelle de se sauver à notre approche, de voir incendier leurs tribus, et surtout de donner leur argent pour bâtir des châteaux que nous raserions en vingt-quatre heures, fussent-ils encore plus éloignés de nous que ne l'étaient Borar et Thaza? Jusqu'à présent, ils ne pouvaient se figurer que nous oserions aborder le désert d'Angad; aujourd'hui, ils doivent être convaincus que nous irons détruire les établissements d'Abd-el-Kader partout où il pourra en fonder de nouveaux. »

Il n'y eut pas un homme de tué dans cette expédition.

Pendant que tout cela avait lieu dans les provinces de Tittery et d'Oran, l'armée divisionnaire de Constantine remportait de grands succès; il en était de même aussi d'un petit corps aux ordres du général la Moricière, et qui, opérant à l'extrémité sud-ouest de l'Oranais, détruisait la gethna d'Abd-el-Kader et le fort de Saïda, résidence de son beau-père Mustapha-Ben-Thamy. Nous parlerons plus tard des avantages obtenus dans la province de Constantine par les troupes aux ordres du général Négrier.

Ce n'est rien que de vaincre en pays conquis, il faut administrer. Le gouverneur chercha dans l'élément arabe un moyen d'administration; et voulant donner dans la province de Mostaganem un

centre arabe aux tribus qui se rallieraient à nous, il établit un bey à Mostaganem et à Mascara. On n'était pas alors revenu du système des feudataires.

Abd-el-Kader profita habilement de la faute qui était commise. Le bey des Français était le fils de l'ancien bey Osman; l'émir exploitait la répugnance qu'inspirait cette origine à beaucoup de tribus. Quelques-unes se soulevèrent; il y eut de grands mouvements dans celle des Hachem, et Abd-el-Kader lui-même fit irruption dans le pays, au sud de Mascara. Le général la Moricière fut chargé de le poursuivre; mais il n'eut affaire qu'aux lieutenants de l'émir. Ben-Thamy et Ben-Aïssa essayèrent de défendre contre lui le col de Bardj. Ils avaient avec eux sept mille hommes, parmi lesquels deux bataillons de réguliers et quatre cents cavaliers rouges. Le général la Moricière les attaqua avec son impétuosité accoutumée: en moins d'une heure, à la baïonnette, il dispersa cette foule. Un peu plus tard, divisant son corps d'armée en plusieurs colonnes mobiles, il opéra sur divers points du pays, toujours avec les mêmes avantages. Le système du général Bugeaud était dès lors arrêté. Il avait tracé ce qu'il appelait deux lignes d'occupation. La première était maritime et passait par sept points principaux: Oran, Mostaganem, Ténès, Cherchell, Alger, Philippeville et Bone. La seconde était intérieure; elle s'appuyait également sur sept places fortes: Tlemcen, Mascara, Milianah, Médéah, Sétif, Constantine et Guelma. Des quatorze points de ces deux lignes, des colonnes mobiles, dans lesquelles on utilisait pour les transports et le soldat et le cheval, devaient rayonner dans tous les sens, et servir à la fois à l'occupation, de sentinelles et de garnisons. Pour que ces colonnes rayonnassent avec moins de difficultés, des reconnaissances de toute sorte, des routes, des ponts étaient nécessaires; ce fut l'affaire du génie. La colonisation venait en même temps. On avait de plus maintenant le droit de compter que le sang répandu, que les travaux faits, ne le seraient pas en pure perte. Dans son discours du trône, la royauté de juillet, dont les enfants combattaient sur la terre d'Afrique, venait de s'engager formellement à considérer désormais cette terre comme à jamais française. Ce fut sous ces auspices que s'ouvrirent les diverses campagnes de 1842.

Au commencement de 1842, les provinces d'Alger et de Tittery jouissaient d'une tranquillité momentanée. Celle d'Oran reposait aussi, de même que celle de Constantine, où un assez grand nombre de tribus, situées à l'ouest de Philippeville, avaient fait leur soumission. C'est assez dire que la campagne multiple de 1841 avait amené d'importants résultats. Abd-el-Kader n'était plus dans la position toujours redoutable de l'offensive, il se défendait.

On mit à profit ce repos pour assurer les communications entre les places de Milianah, Mascara et Tlemcen, pour activer nos relations commerciales avec les tribus soumises, pour construire de petits villages dans le Sahel, et pour frapper ici et là des coups aussi utiles que retentissants. Ainsi, le gouverneur général se mit en marche au mois de juin, emmenant avec lui, entre autres troupes, trois mille cavaliers arabes; il parcourut la vallée du Chélif, et opéra dans l'Atlas. Toute la chaîne, depuis Cherchell jusqu'à l'Arrach, reconnut nos lois. Ainsi encore, en mars, une campagne de vingt-deux jours, accomplie par la division d'Oran, eut pour résultats la soumission de trois portions de la tribu des Flittas, de la presque totalité des Hachem de l'est et de l'ouest, des Sidi-Ali-Bou-Thaleb, des Zdama, des Haouata, des Kallafa, et des habitants de Fremdah, si bien que quand l'émir essaya de se montrer dans les massifs, entre Mostaganem et Mascara, il fut reçu à coups de fusil par ses coreligionnaires. Il n'en réussit pas moins à entraîner avec lui les Beni-Shasen, et à pénétrer ainsi accompagné sur le territoire des Trara. Une marche du général Bédau sur Hénaija suffit pour l'arrêter.

Malgré cette tendance générale vers la paix, plusieurs faits de guerre remarquables eurent lieu sur le territoire de Tittery; par exemple, on réprima les Hadjouth, les Beni-Ménad et les Beni-Ménasser. Une colonne, partie de Milianah le 6 juin, se porta par les crêtes du Zakkar sur le territoire de cette dernière tribu. Les Kabyles, qui essayèrent de la repousser, laissèrent deux cents morts sur le terrain. Les gouvernements des kalifa Embarek et Berkani furent également renversés par la colonne de l'ouest. D'autre part, à Aïn-Télemisil, le colonel Korte fit aux Kabyles trois mille prisonniers, leur enleva quinze cents chameaux, trois cents chevaux et mulets, et environ seize mille têtes de bétail. Pendant ce temps, une colonne, aux ordres du colonel Comman, dans l'est de Tittery, fondait sur le territoire des Beni-Seliman. A son approche, Ben-Salem s'enfuit dans le désert, et son aga Mahi-Eddin, se détermina à faire sa soumission avec six cents cavaliers. Un autre aga, mais de notre parti, Ben-Ferhat, ayant été attaqué par les Kabyles, s'adressa au général Changarnier, qui quitta aussitôt l'Oned-Foddah, où il opérait.

Quand le général Changarnier reçut la lettre de l'aga Ahmet-Ben-Ferrah, ses troupes se reposaient de leurs fatigues à quatre journées de Milianah, dans la vallée du Chélif. Le général avait avec lui douze cents hommes d'infanterie, trois cents chevaux réguliers et quatre cents cavaliers arabes. Deux colonels, MM. Cavaignac et Morris, et le commandant Forey étaient sous ses ordres.

Pour aller au secours de l'aga, il y avait deux routes, revenir par Milianah ou suivre la montagne. Par la première on perdait deux

jours; par la seconde on les gagnait. Le général n'hésita pas. On lui garantissait, au reste, qu'il ne rencontrerait pas d'ennemis. Se fiant médiocrement à cette garantie, il ne marchait qu'en bon ordre. C'est ainsi qu'il rejoignit au matin du 19 septembre la rivière de l'Oued-Fodda à l'endroit où elle reçoit un petit affluent. Rien n'annonçait le voisinage des Kabyles. Néanmoins, le général, en envoyant au fourrage, donna l'ordre de garder le silence, et de ne pas tirer un seul coup de fusil.

Cependant à peine la cavalerie est-elle partie, que la plus vive fusillade éclate. On se porte à la reconnaissance, et l'on découvre alors seulement des milliers de Kabyles qui, avertis du passage de la colonne, se sont embusqués pour la surprendre. Ils couvrent toutes les crêtes des montagnes, et poussent déjà des cris de victoire.

À quelle résolution s'arrêter? Battre en retraite, c'est s'exposer à une ruine certaine, car les Arabes sont ainsi faits, qu'ils n'ont tout leur courage que pour l'attaque. Franchir le défilé de l'Oued-Fodda, on ne peut l'espérer que par de véritables prodiges de valeur. Le général compte sur ces prodiges. Il donne l'ordre d'aller en avant, et se portant de sa personne à l'arrière-garde, il se prépare à ne laisser rétrograder qui que ce soit, si tant il est qu'une pareille idée puisse venir à quelqu'un. Alors s'engage un de ces combats homériques dont le souvenir se garde des siècles.

« Pour bien comprendre cette lutte terrible, il faut, dit l'un de ceux qui l'ont racontée avec le plus de poésie¹, il faut se rendre un compte exact du terrain. Cent pieds de large pour se battre, une terre de sable, sillonnée par le lit du torrent; à droite et à gauche des escarpements à pic, grisâtres et schisteux, garnis de pins maritimes; les pitons des montagnes se dressant comme des pyramides d'où plongeaient les balles: tel est le théâtre du combat.

» Que l'on se figure cette ravine, ces rochers, ces montagnes, couverts d'une multitude s'excitant de ses cris, s'enivrant de la poudre, ne connaissant plus le danger, et se ruant sur une poignée d'hommes qui opposaient un sang-froid énergique et l'action toujours régulière de la discipline à cette fureur désordonnée.

» Heureusement, ajoute le même auteur, les tribus de l'Est ne prenaient point part à la lutte, et l'on n'eut à se défendre que sur la droite. Toutefois la colonne n'avancait qu'avec peine, quand on arriva à l'un de ces passages qu'il était nécessaire d'occuper. Des escarpements rocheux surplombaient le lit de la rivière en avant d'un marabout entouré de lentilles; la compagnie de carabiniers des chasseurs d'Orléans fut chargée d'enlever ces rochers; pleins d'ardeur, ils s'élançèrent; mais les pentes étaient affreuses, et huit jours de vires sont une rude charge. Aussi, M. Ricot leur lieutenant, qui s'était jeté en avant, sans s'inquiéter s'il était suivi, arriva le premier sur le haut du plateau. Deux balles le frappent à la poitrine; le lieutenant Martin et deux carabiniers se précipitent pour le dégager, ils tombent morts; M. Rouffiat, le dernier officier qui reste, vole à leur secours; une blessure affreuse l'arrête; la compagnie n'a plus d'officiers, plus de sergent-major; une avalanche de balles s'abatait sur elle, sans guide, sans chef; les carabiniers furent ramenés, emportant avec peine M. Martin, qui vivait encore. Pour les autres, ils sont déchirés à la vue de la colonne au milieu des cris féroces des Kabyles.

Il s'agit de les venger. Les zouaves et les chasseurs d'Orléans sont chargés de cette périlleuse mission, qui ne pourra être accomplie que si la position est emportée. Le général et ses deux colonels n'hésitent pas à se mettre à la tête de cette charge qui doit avoir lieu en même temps que la cavalerie refoulera, si elle le peut, l'ennemi dans le lit de l'Oued-Fodda. Le clairon sonne; on s'élance, on se prend corps à corps. D'excellents officiers tombent les premiers. Le général lui-même ne doit la vie qu'à l'adresse d'un de ses hommes². Mais, au prix de ces pertes et de ces dangers, l'obstacle est franchi. Les Kabyles se retirent un instant à leur tour, l'aboutant plus ivres de vengeance, que la charge opérée sur les contingents échelonnés le long de l'Oued-Fodda a balayé les rives.

Au bout d'une sorte de trêve de quelques instants, le combat repart avec une ardeur nouvelle. « Les officiers, dit M. de Castellane, les premiers au danger, étaient les premiers frappés. Cinq officiers de zouaves, trois officiers de chasseurs d'Orléans avaient déjà succombé, et l'on n'était qu'au milieu du jour. Le colonel Cavaignac, avec ses zouaves, s'acharnait à venger ses officiers; c'était plus que du courage, chaque homme en valait vingt, se multipliant pour faire face à tous les périls. Quant au général, les balles et le danger semblaient augmenter encore son audacieux sang-froid; son œil rayonnait, et partout sur son passage, il répandait une énergie nouvelle. La colonne avançait toujours au milieu du fracas de la poudre, que les échos de ces montagnes répétaient comme le roulement d'un orage; la cavalerie marchait en tête, ayant ordre de ne s'arrêter que vers la nuit au premier terrain favorable.

« Les troupes avaient atteint un endroit de la rivière où les deux berges, se rapprochant davantage, formaient un nouvel étranglement; les Kabyles des tribus de la rive gauche occupaient alors aussi la rive droite, et les capitaines Magagnoz des zouaves, et Castagny des

chasseurs d'Orléans, furent chargés de les déboucher, tandis que le capitaine Ribains du même corps, eut l'ordre d'occuper la position de droite. C'était une cascade verticale de roches et de terrains schisteux, couverts de pins et de broussailles; un ruisseau traversait ces terres qu'il détrempait, et se jetait ensuite dans la rivière. Le capitaine délogea les Arabes, occupa la position, assurant ainsi le libre passage de la colonne; mais lorsqu'il fallut rejoindre, les Kabyles se ruèrent sur la petite troupe; quelques hommes, les premiers, essayèrent de descendre en ligne droite; le pied leur manqua sur ces terrains rendus glissants par l'eau, et neuf d'entre eux furent précipités d'une hauteur de quatre-vingts pieds. Ils roulèrent de rocher en rocher, d'escarpement en escarpement, bondissant sur les arêtes, cherchant en vain à se raccrocher aux broussailles, et tombèrent enfin dans le lit de la rivière; le reste de la compagnie s'était sur-le-champ jeté à droite par une ravine, se laissant couler entre les arbres pour rejoindre la colonne. Un de ces chasseurs, Calmette, est séparé de ses compagnons, entouré de Kabyles, poussé sur le bord d'un précipice; d'un coup de carabine il en abat un, sa baïonnette en tue deux autres; mais enfin il va tomber: alors s'accrochant à deux Kabyles, il cherche encore en les entraînant à venger sa mort. La roche était à pic, ils tombèrent de ces hauteurs; et, par un bonheur inouï, le Kabyle que le chasseur tenait étroitement serré, se trouva dessous lorsqu'il toucha la terre, et par sa mort lui sauva la vie. Le capitaine Ribains descendait le dernier de tous, semblant défier les balles ennemies, quand trois Kabyles s'élançèrent sur lui, et le tirant à bout portant, lui fracassèrent l'épaule; ses hommes heureusement purent le dégager. Tous se le rappellent encore lorsqu'il passa devant le général, qui le félicitait de sa glorieuse conduite; son énergique figure respirait le légitime orgueil du devoir accompli; on sentait en lui la juste fierté d'un sang noblement répandu.

» La lutte, continue le remarquable écrivain militaire, sembla alors redoubler d'acharnement. La rivière s'élargissait un peu, et un escadron de cavalerie fut mandé à l'arrière-garde. Il n'y avait pas d'artillerie; les chasseurs d'Afrique la remplacèrent; le général les lança comme des boulets pour écarter les Kabyles furieux et permettre d'enlever les blessés. Bientôt mis hors de service, cet escadron fut remplacé par la division du capitaine Bérard. On les lança encore, et en dix minutes un peloton entier, à l'exception du brave officier qui le commandait, le lieutenant Dreux, eut tout son monde hors de combat. MM. Sébastiani, Corréard, Paër, Fraiche, des zouaves, furent blessés ou tués à peu de distance. La troupe tenait bon pourtant. Comment d'ailleurs aurait-elle pu faiblir, commandée par de tels officiers, lorsqu'elle voyait le capitaine Corréard, une balle dans le bras, menant encore ses hommes au feu, et M. Paër, le cou traversé, ne pouvant plus parler, mais frappant toujours? Les heures s'écoulaient, la nuit n'était pas loin, et la tête de la colonne, ayant atteint un endroit où le lit de la rivière formait un emplacement circulaire, s'était arrêtée pour le bivouac. Toutes les dispositions de sûreté furent prises immédiatement, puis l'on déposa les blessés dans les tentes de l'ambulance, que l'on avait dressées non loin de la tente du général.

Il faut lire, dans M. de Castellane, le récit de la nuit qui succéda à cette journée; nuit qui fut remplie de l'héroïsme des blessés, comme le jour avait été rempli de l'héroïsme des combattants.

À deux heures du matin, le général Changarnier fit occuper sans bruit diverses positions qu'il avait reconnues la veille; puis la diane battit, et la colonne se mit en marche. Les Kabyles ne s'attendaient pas à tant de promptitude. Ils s'appelaient les uns les autres pour recommencer le combat de la veille; mais le terrain n'était plus le même. Les positions étaient prises, et l'insouciance de nos soldats commença à harquer l'ennemi. On traversait des vignes magnifiques; ce fut à qui se désaltérerait aux dépens des Kabyles. Le général Changarnier ne dédaigna pas de faire comme les chasseurs et les zouaves. Cavaignac ayant passé auprès de lui, il lui tendit une des plus belles grappes: « Tenez, lui dit-il, mon cher colonel, après de si glorieuses fatigues, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. »

Ce ne fut pas tout que les glorieuses luttes de l'Oued-Fodda; à peine nos troupes venaient-elles d'y être victorieuses, que Changarnier, pour bien constater sa victoire, eut l'audace d'opérer une razzia sur les tribus qui l'avaient attaqué. Cette entreprise eut un plein succès, comme toutes celles que, dans une campagne de plusieurs mois, le même général fit dans l'Ouar-Senis.

À la même époque, la Moricière poursuivait les smalas d'Abd-el-Kader et de ses kalifas, et les rejetait sur le désert. En un seul et brillant combat, il prit à l'ennemi plus de cent cinquante chevaux.

Cependant, il fallait tirer vengeance de Ben-Salem. Le gouverneur général se chargea lui-même de cette mission. Il rasa les forts de Bel-Kheroub et d'El-Arib, où ce chef avait concentré ses forces. Le gouvernement de Ben-Salem fut ainsi à peu près dissous.

Mais Abd-el-Kader restait debout. Il se rejeta dans l'Ouar-Senis, et sa position dans ces montagnes pouvait devenir menaçante. M. le maréchal Bugeaud conduisit de ce côté ses forces disponibles, en prescrivant au général la Moricière des manœuvres propres à faire diversion dans la division d'Oran. Trois colonnes rayonnant autour de Milianah soulevèrent et frappèrent d'exécution dix tribus voisines.

¹ M. Pierre de Castellano, *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*.

² Le clairon Brunet.

D'un autre côté, la guerre contre les Kabyles amena la soumission de la ville de Matmata et de celles de Meknès et de Besnès. Les populations envahies se réfugièrent dans les hautes montagnes des Beni-Ouraghi. Elles y furent forcées. Les tribus des deux rives du Chélif firent alors leur soumission. Cependant tous ces succès semblaient enflammer le zèle des amis de l'émir au lieu de le réprimer. Dans la province de Constantine, Ben-Amar, kalifa d'Abd-el-Kader, attaqua Msilah et échoua. Bougie fut assaillie deux fois par les Kabyles, qu'excitait Sy-Zeghdoud, et deux fois heureusement et brillamment délogée. Le camp de l'Arrouch repoussa aussi par les mains du colonel Lebreton et de ses soldats de nombreux assaillants. Le camp de l'Ain-Rommel se vit également menacé par l'ancien bey de Constantine Achmet. Le général Sillègue sortit le 16 septembre contre ce chef, qui se retira sans faire énergiquement tête.

Mais le plus fort de la guerre était où se trouvait Abd-el-Kader. Une petite révolution venait de s'accomplir sur les bords de la Tafna. Le marabout Ould-Sidi-Cheikh ayant repoussé l'autorité de l'émir, celui-ci le menaça. Aussitôt le gouverneur général et le colonel Tempour marchèrent pour le défendre. Nos troupes entrèrent à Tlemcen, s'emparèrent du fort Sebdon, et en trois semaines soumièrent tout l'Ouest depuis le Habra jusqu'à la frontière du Maroc. Abd-el-Kader, de son côté, ne resta pas inactif. Suivi d'un corps de cinq à six mille hommes, il parvint deux fois à envahir les environs de Tlemcen. Deux fois le général Bedeau le battit. Ne pouvant plus tenir la campagne, privé des secours du Maroc, l'émir regagna par le désert sa triste capitale de Tedeckempt, où il avait laissé sa famille et ce qui lui restait de réguliers. Ses fidèles Hachem continuèrent seuls la guerre, sur la rive droite de la Mina. Le général la Moricière soumit ceux de l'Ouest. Quelques-uns des Hachem de l'Est suivirent la fortune de l'émir au delà de Tedeckempt, puis l'abandonnèrent. Il en fut de même quant à l'abandon des Ouled-Sidi-el-Arabi, qui entraînèrent dans leur défection les tribus de la basse Mina. Le chef des Ouled-Sidi-el-Arabi avait été mis à mort par ordre d'Abd-el-Kader.

Cependant il fallait en finir avec les tribus de l'Atlas entre Miliabah et Médéah. Un grand mouvement fut combiné pour les envelopper. Ce mouvement réussit à merveille, le gouverneur général remonta le Chélif pendant que le général Changarnier pénétrait dans l'Atlas par l'ouest des Beni-Manasser. Toutes les tribus à l'Est et à l'Ouest firent leur soumission.

Quant à la province de Constantine, des faits considérables y avaient lieu. Le principal fut l'expédition du général Négrier à Tebessa. Elle eut lieu dans le courant de mai et de juin 1842. Nous ne l'avons réservée jusqu'ici que pour ne pas la mêler aux autres événements.

Les tribus de l'Est, situées à l'extrémité de nos possessions, du côté de la régence de Tunis, ayant manifesté l'intention de se soumettre, le général Négrier résolut de les visiter avec sa colonne mobile, et de frapper aussi un grand coup sur les esprits. Il fut déterminé d'ailleurs à son entreprise par une députation des principaux de la tribu des Nnammechas, des Ouled-Jahya-ben-Thalel et de ceux de la ville de Tebessa, qui vinrent lui demander de rétablir l'ordre dans leur pays, lui jurant d'accepter d'avance toutes les conditions des Français.

Le général partit le 27 mai d'Aïn-Bhouch; il traversa le 30 l'Oued-Tourouch, franchit le Djebel-Hammanah, passa ensuite au col de Grechioun, et arriva le 31 à Tebessa, sans avoir eu à repousser aucun ennemi. Sept coups de canon tirés à l'avant-garde annoncèrent à toute la colonne que le drapeau français flottait sur la vieille forteresse romaine.

Les populations qui avaient quitté la ville y revinrent quand elles virent que les Français n'apportaient avec eux ni le pillage ni l'incendie. Négrier les organisa, investit plusieurs chefs de fonctions importantes, reconnut quelques places des environs, entre autres Beccuria, et ne quitta Tebessa que le 3 juin.

Selon leur habitude, les Arabes l'attendaient au retour. C'est là leur grande tactique. Ils croient en se portant sur une colonne qui vient de faire une expédition, couvrir l'échec qu'ils ont reçu et changer leur défaite en triomphe.

La colonne française venait de quitter Tebessa et se portait sur la Meskiana, suivant la rive droite de l'Oued-Chabrou. Elle allait passer cette rivière et s'établir sur la gauche, quand on vit plusieurs centaines de cavaliers descendre du Djebel-Kradid et déboucher des ravins qui avoisinent le Bordj de Basaoud-el-Kelr. Ces cavaliers, après avoir d'abord échangé avec nous des paroles de paix, prirent bientôt une attitude hostile, et, aux coups de fusil qu'ils tirèrent, trois cents fantassins environ se joignirent à eux.

Négrier n'était pas homme à s'occuper d'une troupe aussi misérable. Enhardi par son dédain, le contingent arabe commença à se rapprocher et à devenir fatigant. Le brillant colonel des chasseurs du 3^e d'Afrique, Noël, qui venait d'être récemment placé à la tête du corps et qui voulait lui prouver ce qu'il savait faire, demanda alors au général la permission de les charger. Il ne lui faut, dit-il, que trois petits pelotons de vingt-cinq hommes chacun. En effet, il s'élança, arriva le premier à la charge, porte le premier coup de

sabre, et en un seul instant frappe cinq ou six Arabes. L'infanterie de la colonne s'était arrêtée et avait formé les faisceaux pour jouir du spectacle de ces soixante-quinze braves chassant, poursuivant un ennemi huit fois plus fort en nombre. Ce fut un des plus curieux épisodes de la guerre d'Afrique. Après cette rude leçon, l'ennemi ne reparut plus dans la plaine.

Négrier revint ensuite par le Djebel-el-Marrah sur la Meskiana, et se trouva à bivouaquer le 5 juin sur l'Oued-Tourouch. Un autre rassemblement d'Arabes, mais bien plus considérable que le premier, l'y attendait. Ce rassemblement obéissait à El-Hasnaoud, cheik des Nemencbas, lequel avait prêché la guerre sainte et su réunir à lui les Guersa, les Achach, les Beni-Oudjena, les Sodrata, les Oulad-Sy-Kalifa, les Oulad-Daoud, les Sallaoua, les El-Arbaa et les Oulad-d'Iham. La cavalerie de ces tribus était véritablement formidable. Elle attaqua la colonne le 7 au matin, sans que celle-ci ralentit sa marche. Le colonel Noël, avec ses chasseurs, fut chargé de tenir tête à l'ennemi. Il le fit avec son audace et son aplomb accoutumés. Son régiment, entraîné par lui, eut les honneurs de la journée. Un bataillon du 31^e de ligne, aux ordres de Damesme, se distingua beaucoup aussi, de même que le goum arabe, conduit par le kaïd Aly, et qui combattait sous nos drapeaux.

Le général Négrier prit ensuite position sur l'Oued-Meknès pour continuer d'autres opérations où il réussit également.

CHAPITRE XXI.

Événements de 1843. — Efforts de l'émir. — Le général la Moricière dans la province d'Oran. — Prise de la smala d'Abd-el-Kader. — Le duc d'Aumale.

On s'est demandé souvent pourquoi Abd-el-Kader avait choisi la province d'Oran comme théâtre principal de sa lutte contre la domination française. Un étranger qui a suivi avec intérêt nos opérations militaires en Afrique, M. le général major de Decker, a répondu avec simplicité à cette question : « Les causes de la préférence d'Abd-el-Kader pour la province d'Oran sont, dit-il, faciles à pénétrer. D'abord, cette contrée étant son pays natal, il pouvait espérer avec raison d'y rencontrer plus de sympathie, ainsi que cela eut lieu effectivement. Les autres considérations sont toutes locales; la province d'Oran étant beaucoup moins montagneuse que les autres, son terrain se prêtait ainsi plus favorablement à l'exécution de la grande guerre que l'émir projetait de faire en premier lieu. Plus riche que les autres parties de l'Afrique septentrionale, plus fertile, surtout dans la vallée du Chélif et dans les vallées adjacentes, ce pays offrait aussi plus de ressources pour la guerre. Il y existe en outre plus d'Arabes que de Kabyles; la population est plus nombreuse, plus puissante, plus guerrière, et surtout plus fanatique; de là provient que la guerre y porte un caractère tout particulier d'excessive violence et même de cruauté. Quoique l'époque de la domination de l'Espagne fût déjà bien éloignée, la haine que cette nation avait fait naître subsiste encore toujours dans l'esprit des habitants. Les idées religieuses y sont également plus vivaces, et presque toutes les familles se trouvent en lien de parenté avec quelque marabout de distinction. »

Cependant la position n'était plus guère tenable dans la province d'Oran pour Abd-el-Kader. Si nous faisons une biographie particulière du général la Moricière, nous dirions avec quelle ténacité, avec quelle continuité ce général, qui commandait la province, avait poursuivi l'émir, ne lui laissant aucune position, et malgré le petit nombre de troupes qu'il avait à sa disposition, se faisant fort vis-à-vis du gouvernement général de suffire à toutes ces circonstances. Ce résultat est d'autant plus remarquable, que dans la province d'Oran Abd-el-Kader ne disposait pas seulement des ressources locales; il se tenait là en communication avec le Maroc, qui, comme nous le verrons plus tard, lui fournissait depuis longtemps déjà de l'argent, des munitions, des armes et des hommes. Dans toutes ses rencontres avec l'émir, la Moricière fut habile et heureux, et, si nous ne les racontons pas, c'est pour ne point fatiguer le lecteur des mêmes victoires. Le combat de Sidi-Joussé, livré contre l'émir le 22 septembre 1843, est surtout célèbre, grâce à l'acte héroïque d'un simple soldat. Un de nos meilleurs officiers, le capitaine adjudant-major de Cotte, venait d'avoir son cheval tué en abordant l'infanterie arabe. Celle-ci avait le dessus. Retardé par une ancienne blessure à la hanche, M. de Cotte ne pouvait s'éloigner assez vite pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi. Le trompette Escoffier le force à prendre son propre cheval en lui disant : « Ce n'est pas moi, mais vous, capitaine, qui rallierez l'escadron. » Le capitaine eut l'héroïsme difficile de comprendre son devoir. Il accepta le cheval du trompette. L'escadron fut sauvé, mais Escoffier resta dix-huit mois prisonnier d'Abd-el-Kader. Il a laissé des mémoires sur sa captivité.

En somme, telle fut la ténacité, la vélocité de mouvements du général la Moricière, que l'émir ne pouvait plus guère songer à continuer la guerre comme il le faisait. Il se résolut à un grand coup; c'était de porter l'attaque dans la défense; et sortant de la province d'Oran et de l'élément arabe, d'aller révolutionner l'élément kabyle aux frontières même de la province d'Alger, et de changer à la fois

le théâtre et les moyens de la lutte. Les tribus ne se soumettaient la plupart du temps que pour éviter des désastres. Abd-el-Kader avait, dès le principe des soumissions, entretenu des intelligences actives avec les tribus soumises. La contrée la mieux disposée pour ses vues était, sans nul doute, cette partie de l'Atlas qui s'étend de Cherchell jusqu'au nord par la mer et au sud par la vallée du Chélif. Là surtout les soumissions n'avaient pas eu un grand caractère de franchise.

D'après les rapports mêmes du général Bugeaud, l'émir connaissait parfaitement cette situation. Il résolut donc de faire du pays que nous venons d'indiquer le foyer de l'insurrection. Arrivé du Sud à la tête d'un millier de chevaux réguliers et irréguliers, il grossit bientôt cette troupe en entraînant après lui, de tribu en tribu, tous les mécontents. Ses partisans devinrent bien plus nombreux quand il eut porté la terreur chez nos alliés les Ataff et les Kosseir. Il les augmenta encore en allant fanatiser les Kabyles des hautes montagnes des Zatina, des Beni-Zioui, des Larhall, des Aghebel et des Gouraya. Avec les forces imposantes qu'il réunit ainsi, il se présenta au milieu des grandes tribus des Beni-Menacer, dont ceux de l'Ouest se joignirent à lui. Un simple lieutenant-colonel, M. l'Admirault, qui commandait à Cherchell, dissipa un rassemblement de ces tribus, celle que l'on nomme Beni-Menacer-Gharabas. Le général de Bar étant venu le soutenir par plusieurs bataillons, ils se portèrent ensemble sur l'Ouest. Abd-el-Kader n'hésita pas à les attaquer le 3 janvier 1843. Mal soutenu, il fut obligé de céder ce terrain. Le général de Bar l'attaqua à son tour et le refoula dans les montagnes de Gouraya; mais il en sortit bientôt, et, redoublant d'audace, vint camper dans l'est des Beni-Menacer, inquiétant jusqu'à la plaine de la Mitidjah.

Le khalifa Sidi-Embarek l'y vint joindre avec l'agha des Hadjoutes Ben-Tiphour et le kaïd des Chenouas.

Tous nos généraux se mirent aussitôt en mouvement. Le général Changarnier se porta avec un renfort sur Miliana, et couvrit contre les courses de Sidi-Embarek les aghalicks des Beni-Zug-Zug et des Ouled-Ayad. D'un autre côté, le duc d'Aumale eut ordre de maintenir les environs de Médéah dans le plus large rayon possible. Il sortit avec le colonel Jusuf, tomba sur les tribus qui donnaient des signes d'hostilités, et se maintint constamment de façon à menacer les derrières de l'émir. Le colonel Jusuf s'empara de la kasba d'Embarek, et faillit surprendre aussi la smala d'Abd-el-Kader.

Pendant ce temps-là, le gouverneur lui-même entra sur le territoire des Beni-Menacer à l'Ouest. Le lieutenant-colonel Saint-Arnaud devait le rejoindre chez les Gourayas et les Beni-Ferrah; mais un temps affreux arrêta la colonne du gouverneur, et il lui fallut rentrer à Cherchell. M. Saint-Arnaud opéra quant à lui son mouvement avec le bonheur qui a jusqu'ici secondé toutes ses entreprises. Ses zouaves châtièrent sévèrement les Beni-Ferrah, qui avaient sacrifié à la vengeance de l'émir leur kaïd Sidi-Moktar. Ils auraient également châtié d'autres alliés de l'émir sans un temps affreux qui les arrêta à El-Kantara.

Pour Abd-el-Kader, après des efforts surhumains au milieu de toutes ces colonnes, favorisé d'ailleurs par les tempêtes, il se retira dans l'ouest de l'Onarensis. La tranquillité se rétablit autour d'Alger et du Chélif au Jurjura.

Ce qui rendit surtout pour l'émir cette campagne malheureuse, c'est que l'on commit en son nom ou par son ordre des cruautés inutiles sur les tribus qui n'étaient pas de son parti. Les rôles changèrent aussitôt. Il ne fut plus le libérateur. Les Français se présentèrent parmi ces tribus en cette qualité; et nous voyons par un rapport du jeune duc d'Aumale que des réunions eurent lieu dans les montagnes mêmes où se trouvait l'émir, et qu'un grand nombre de chefs arabes prirent des engagements solennels contre lui.

Le duc d'Aumale commandait alors la province de Tittery. Des fils qui restaient à la famille de Louis-Philippe, famille véritablement décapitée par la mort du duc d'Orléans, le jeune maréchal de camp par droit de naissance, quoiqu'il eût passé par les grades immédiatement inférieurs, était assurément le plus brillant. Le duc de Nemours, malgré des qualités qui ont été trop diminuées, n'avait pas su se concilier la faveur de l'armée. Le duc de Joinville, très-populaire comme marin, n'avait malheureusement dans sa spécialité qu'une carrière dont le temps n'était pas encore venu.

Rien au contraire ne semblait alors borner l'horizon du duc d'Aumale. Doué d'une grande intrépidité personnelle, exalté par le sentiment de son rang, rang qui fixait sur lui les yeux de tous, il était de plus arrivé en Algérie dans une période excellente. On avait accompli le plus fort de la besogne. Les Arabes, quittant l'offensive, se défendaient. Cette situation donnait à nos soldats et à nos généraux un élan considérable. Il régnait de plus une émulation immense entre tous ces officiers si capables que réunissait alors la terre d'Afrique. Le duc d'Aumale ne voulut pas rester en arrière. La fortune lui réservait les plus heureuses occasions.

Nous ne nous arrêterons pas à l'expédition qu'il fut chargé de faire pour soumettre et châtier les Nezhouma. Cette expédition fut cependant importante, et le colonel Cavaignac, avec ses zouaves, s'y distingua. Les Nezhouma avaient été fanatisés par Ben-Salem, qui se trouvait chez eux avec le reste de ses réguliers. Le 11 mars 1843, le jeune

général se présenta au pied des montagnes de cette populeuse tribu. Un capitaine¹ avec cent vingt spahis, apercevant des cavaliers postés sur ce mamelon du Dra-el-Abbas, qui commande tout ce pays, se jette sur eux et pénètre dans les massifs. Mille à douze cents Kabyles ne tardent pas à l'y entourer. L'infanterie court à son secours; une compagnie de zouaves, entraînée par le colonel Cavaignac, et ayant à sa tête le capitaine Klever et le sergent Ceccaldi, tombe à l'improviste sur les Kabyles, les précipite dans un ravin profond. Ce mouvement, habilement appuyé, décide de la victoire, et dans ce reste de la petite campagne les tribus de la contrée viennent avec des paroles de paix à nos bivouacs. Nous ne raconterons pas non plus l'expédition du duc d'Aumale contre la grande tribu des Rhaman. Cette tribu, des plus batailluses, était en querelle continuelle avec ses voisins. Plusieurs fois ses prétentions avaient failli entraîner une conflagration générale. A la suite d'une marche de nuit habilement déguisée, les Rhaman se virent enveloppés; on leur prit douze mille moutons et cinq cents chameaux. Les femmes, les vieillards et les enfants n'eurent point le temps de fuir. On leur rendit aussitôt la liberté. La pacification de la province de Médéah parut alors complète.

La province d'Alger était pendant ce temps-là le théâtre d'événements très-importants. Le général de Bar, pour établir les communications entre les deux établissements que l'on venait de fonder à Tenez et à El-Esnam, entreprit de dompter la tribu des Shilb, qui, par sa puissance et son esprit belliqueux, dominait tout le Dahara. La tribu, avertie à temps, émigra en masse. On l'atteignit après une rapide mais rude poursuite, et on lui fit dix-neuf cents prisonniers. D'un autre côté, le général Changarnier entra dans l'Onarensis, pacifiant les chaînes de l'Ouest. Trois petites colonnes sous ses ordres opérèrent heureusement. Le khalifa Sidi-Embarek tint tête avec beaucoup d'ardeur à celle de droite. Il engagea par trois fois son bataillon de réguliers. Les compagnies du 61^e le mirent en fuite.

Quant à Abd-el-Kader, sa position devenait des plus critiques; mais il redoublait de courage et d'audace avec le malheur. Embarek et El-Berkani l'imitaient.

Après les événements que nous avons résumés et dans lesquels l'émir avait couru de si grands dangers, il se rejeta dans la province d'Oran. Un coup de main tenté par lui sur quelques tribus des environs de Mascara ne lui réussit point. Il se porta alors sur les Sédamas; mais au moment où il allait les enlever, notre colonne se montra dans le lointain. Les Sédamas prirent aussitôt l'offensive, et tuèrent à leur ancien sultan cinquante cavaliers.

Poursuivi alors de très-près par le général la Moricière, Abd-el-Kader réussit à passer sur les derrières de nos troupes, et pénétra dans le pays des Flittas par l'Oned-Menalsa. Son intention était de se venger de la trahison de Djelloul, chef des Ouled-Belaya, que nous avons récemment vu se déclarer pour nous. Djelloul échappa comme les Sédamas; ayant appris que le convoi de Mascara était dans ses environs, il partit à sa recherche. Abd-el-Kader ne lui laissa pas le temps de le joindre, et l'investit avec sa rapidité ordinaire. Heureusement le commandant du convoi était averti. Avec cinq cents hommes, il parvint à couvrir la masse inoffensive de la tribu qui s'enfuit. Djelloul, voyant les enfants, les femmes et les troupeaux des Belaya protégés par les Français, attaque avec fureur les cavaliers de l'émir, les pousse dans un terrain difficile, et en tue une trentaine.

Cet échec fut suivi de plusieurs autres, parmi lesquels il faut distinguer ceux que le général Bedeau fit éprouver aux Djaffras, tribu des plus importantes, et qui venait d'accepter d'Abd-el-Kader un khalifa nommé Sidi-Seitoun-Oulid-bou-Chareb. On les surprit dans le plus complet repos. Ils laissèrent quarante morts sur la place.

Dans la province de Constantine, les succès continuaient. Cependant cette province avait pour ainsi dire trouvé, elle aussi, son Abd-el-Kader dans la personne de Sy-Zegdoud. Le général Baragnay-d'Billiers fut chargé de mettre un terme aux entreprises de ce prédateur de guerre; il y réussit complètement. Sy-Zegdoud, atteint par nos troupes, se réfugia vainement dans le marabout d'Vekerela. Il s'y défendit vaillamment, et fut tué. D'autres expéditions contre les Zerdezas et les tribus des environs de Collo achevèrent la pacification. Nous trouvons dans un rapport du lieutenant-colonel Daumas, alors directeur des affaires arabes, des paroles qui attestent à quel point on en était arrivé. « On peut dire, écrivait cet intelligent officier, dont nous aurons bientôt occasion de parler en détail, qu'en laissant de côté les Bilans et en passant chez les Onougias, les communications d'Alger avec Constantine sont presque sûres. » Sur les autres points, la même tranquillité régnait.

Dependant l'émir ne se tenait pas pour vaincu. Sans doute, il ne lui restait plus de villes, plus de camps fortifiés, plus de tribus qui pussent devenir pour lui un centre de résistance sérieuse; mais il lui restait son esprit supérieur à l'adversité, il lui restait l'espérance qu'avec une meilleure fortune, l'esprit changeant des Arabes reviendrait à lui. Ce qu'il avait de mieux à faire jusque-là, c'était de pro-

¹ M. Piat.

téger contre la rapidité des colonnes acharnées à sa poursuite ce noyau mourant de sa puissance, si connu sous le nom de smala.

La smala se composait de la famille du chef, des principaux lieutenants ou marabouts assez compromis dans son parti pour ne le pouvoir quitter; elle avait pour défense la partie des réguliers que le fer des Français n'avait pas détruite, ou qui n'était pas soit avec Sidi-Embarek, soit avec El-Berkani. Il fallait joindre à cette force les goums de plusieurs tribus, qui, par habitude autant que par fidélité, suivaient la fortune de l'émir. Sous cette protection erraient à l'aventure de la guerre sept à huit mille personnes, femmes, enfants, vieillards, serviteurs, réfugiés, transfuges, n'ayant d'autre ligne de conduite que d'échapper aux poursuites de nos colonnes, et de déployer leurs tentes là où le drapeau de la France ne flottait pas. Ce qui donnait à l'existence nomade de cette smala quelque sécurité, c'est que rarement Abd-el-Kader se trouvait avec elle. Comme la perdrix qui, pour sauver sa couvée, entraîne au loin le chasseur, l'émir, en se montrant sur un point, était sûr d'entraîner avec lui les poursuites, et, par ce seul fait, famille et amis se trouvaient en sûreté.

Cependant un coup terrible allait lui être porté.

Le 9 mai, le général Bugeand apprend par des éclaireurs attachés aux bureaux arabes qu'Abd-el-Kader est revenu dans l'Onatenseris. On lui a signalé son campement à quelque vingt lieues de Boghar. Aussitôt le gouverneur donne ordre à la Moricière et au jeune duc d'Aumale de combiner leurs mouvements entre eux et avec ceux de la tribu des Arars, sur laquelle ils devaient rejeter l'émir. L'opération était difficile. Il fallait affronter les plus grandes fatigues, parcourir à marches forcées des contrées où l'eau manque souvent, et sur lesquelles, malgré les excellents travaux des bureaux arabes, les données n'étaient pas toujours complètes. Quant au succès, rien n'était moins certain. Il y avait, selon toute apparence, à craindre les efforts les plus terribles d'un ennemi tel qu'Abd-el-Kader, s'il se voyait acculé aux dernières extrémités. Un général expérimenté n'aurait peut-être pas réussi; un coup de fortune livra les dernières espérances de l'émir aux mains d'un général de vingt ans qui sut se rendre digne de la rencontre.

Le jeune duc d'Aumale était parti de Boghar avec treize cents baïonnettes et six cents chevaux. On était au 10 mai. Il apprit bientôt par l'agha des Ouled-Aïad que la smala devait se trouver dans les environs du village de Goudilat. On surprit de nuit ce village, et l'on y eut la véritable position des tentes de l'émir; elles s'élevaient à quinze lieues à l'ouest à Oussek-on-Rekai. Le jeune duc précipita sa marche de ce côté; mais en même temps la Moricière opérait dans une autre direction, et serait de près Abd-el-Kader, si bien que celui-ci d'Oussek-on-Rekai se jeta vers Taguin, pour de là gagner le Djebel-Amour, où des grains déjà mûrs lui promettaient la nourriture des siens. Le duc d'Aumale apprit cette nouvelle, et sans hésiter se porta vers Taguin avec la partie la plus mobile de sa petite troupe. Un coup de fortune, comme je l'ai dit, lui était réservé.

Le 16 mai, après une matinée passée en recherches inutiles, on se trouva tout à coup, sans le savoir, près de la smala. Sur une étendue de plus de deux cents kilomètres, trois cent soixante-huit donars de quinze à vingt tentes chacun se déployaient au loin.

L'agha des Ouled-Aïad, Ahmar-Ben-Ferrath les vit le premier. Il rebroussa aussitôt chemin avec ses cavaliers qui formaient l'avant-garde, et vint avertir le jeune général, en le suppliant d'attendre ses zouaves, qui ne pouvaient tarder. Mais on était trop avancé; il fallait braver le vin tiré, c'est-à-dire vaincre. « Jamais nul de ma race n'a reculé », s'écria héroïquement le prince; et il donna l'ordre à Jusuf de commencer l'attaque avec ses spahis. Lui-même, à la tête des chasseurs, se prépara à charger. Jusuf part comme une flèche sur laquelle cent autres flèches seraient lancées.

On nous avait vus de la smala, et le cri de terreur : *Er rounil er rounil* ébranlait les échos. Les femmes, qui commençaient à faire cuire les aliments d'une journée, fuient les premières. Mais déjà les spahis sont au milieu des tentes d'où s'élancent les réguliers. Ils sabrent tout devant eux. Cependant il est évident que leur petit nombre ne pourra longtemps vaincre un si grand nombre d'ennemis. Le prince le comprend, et s'ébranle alors avec ses chasseurs, divisés en trois groupes, l'un à gauche, commandé par le lieutenant Delage, le second au centre, entraîné par le lieutenant-colonel Morris, et le dernier à droite, sous les ordres du capitaine d'Espinay. Les hachem essayent vainement de les arrêter. Toute résistance cède à l'impétuosité de nos cavaliers, à la fougue de leurs chefs. Alors ont lieu mille épisodes saisissants. C'est une mère qui, portant ses enfants dans ses bras, demande et obtient le passage à travers nos soldats; ce sont les femmes et les filles des cheïks qui fuient emportées par des dromadaires rapides, tandis que leurs maris ou leurs pères se font tuer au-devant des tentes. Ailleurs des troupeaux s'échappent pêle-mêle et sont ramenés vers les donars par les spahis, toujours avides de butin.

Mais laissons le vainqueur lui-même raconter cette mémorable surprise, dont on a voulu en vain rapetisser la portée. Nous disons que l'on a voulu vainement en diminuer la portée, car voici ce qu'écrivait dernièrement à ce sujet notre illustre Alexandre Dumas :

« Hélas ! tant de colonnies, tant d'indifférence, tant d'oubli sui-

vent les exilés, qu'il faut bien que, de temps en temps, quelques voix rappellent au pays qui les a nommés ses enfants bien-aimés qu'ils n'étaient pas indignes de cet amour !

» Un officier ne m'a-t-il pas répondu un jour, — il est vrai que cet officier avait reçu ses premières épaulettes du duc d'Aumale, — un officier ne m'a-t-il pas répondu, à moi qui vantaient en sa présence la bravoure de ce pauvre banni :

« — Brave ! ... parbleu ! brave comme tout le monde !

« — Brave comme tout le monde ! quand j'ai entendu dire à Jusuf, — on ne contestera pas la bravoure de celui-là, j'espère ! — quand j'ai entendu dire à Jusuf, qui est prêt à le répéter, j'en suis sûr :

« — Lorsque nous nous sommes trouvés, avec nos deux cent cinquante hommes, en face de quarante mille âmes dont se composait la smala; que j'ai demandé au prince : « Monseigneur, que faut-il faire ? » et qu'il m'a répondu : « Entrer là dedans, pardieu ! » lorsqu'il m'a répondu cela, me disait Jusuf, j'ai eu avoï mal entendu, je l'ai fait répéter; et lorsqu'il eut répété : « ENTRER LA DEDANS, VOUS DIS-JE ! » le frisson m'a pris; j'ai mis le sabre à la main, parce que je suis un soldat, mais je me suis dit à moi-même : « C'est fini ! nous sommes tous flambés ! »

« Brave comme tout le monde ! quand Charras, — on n'accusera pas celui-là d'être orléaniste; on ne l'accusera pas non plus d'avoir peur : c'est un de ces rares tempéraments qui aiment le danger pour le danger, un soldat de nuit, comme les appellent les connaisseurs; — quand Charras me disait en parlant de cette même prise de la smala :

« — Pour entrer, comme l'a fait le duc d'Aumale, avec deux cent cinquante hommes au milieu d'une pareille population, il fallait avoir vingt-deux ans, ne pas savoir ce que c'est que le danger, ou bien avoir le diable dans le ventre ! Les femmes seules n'avaient qu'à tendre les cordes des tentes sur le chemin des chevaux pour les culbuter, et qu'à jeter leurs pantoufles à la tête des soldats pour les exterminer tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

« Non, le duc d'Aumale n'a pas été brave comme tout le monde, il a été brave comme personne ne l'eût été, même les plus braves ! »

On va voir, par le rapport qui suit, si le jeune prince joignait à la bravoure la modestie :

« Au bivouac de Chabounias sur l'Oued-Ouerk, le 20 mai 1843.

» MON GÉNÉRAL,

« La smala d'Abd-el-Kader est prise, son trésor pillé, les fantassins tués ou dispersés. Quatre drapeaux, un canon, deux affûts, un butin immense, des populations et des troupeaux considérables sont tombés en notre pouvoir. Voici le résumé de nos opérations :

« J'avais, d'après vos ordres, rassemblé à Boghar, dans les premiers jours du mois, des grains, des vivres et des moyens de transport. Le 10 mai je quittai ce poste avec treize cents baïonnettes des 33^e et 61^e de ligne et des zouaves, six cents chevaux tant spahis que chasseurs et gendarmes, une section de montagne et un approvisionnement de vingt jours en vivres et en orge porté par un convoi de huit cents chameaux et mulets. Je laissai à Boghar des vivres pour ravitailler au besoin la colonne, et une petite garnison de deux cent cinquante hommes, commandée par le capitaine du génie Mattet, officier plein de ressources et d'intelligence. Le but que vous m'aviez indiqué était d'atteindre la smala d'Abd-el-Kader, soit en agissant de concert avec M. de la Moricière, soit en opérant seul, si des circonstances politiques retenaient cet officier général dans la province de Mascara. Des renseignements dignes de foi, fournis par l'agha des Ouled-Aïad, plaçaient la smala dans les environs de Goudilat, sans déterminer sa position d'une façon exacte. Il importait donc, avant tout, d'atteindre ce point le plus promptement possible, en tâchant de dissimuler à l'ennemi la direction que nous suivions; nous ne pouvions pas espérer qu'il ignorerait notre sortie. Grâce à d'excellents guides, nous pûmes, en suivant une vallée étroite et parallèle à celle de Narh-Ouassel, arriver à Goudilat sans qu'on y fût prévenu de notre approche; et le 14 mai, à la suite d'une marche de nuit, ce petit village fut cerné.

« Goudilat est peuplé de gens de métier, que leur profession mettait en rapports continuels avec la smala : on en arrêta quelques-uns. Nous sûmes par eux que la smala était à Oussek-on-Rekai, à environ quatorze lieues au sud-ouest.

« Dans la nuit du 14 au 15, la colonne se remit en route vers ce point. Quelques individus surpris dans les bois nous apprirent que l'ennemi avait levé son camp la veille au soir, et s'était dirigé vers Taguin, pour de là gagner le Djebel-Amour. Cette montagne renferme des grains déjà mûrs dans cette saison, et qui devaient nourrir pendant quelque temps les nombreuses populations qu'Abd-el-Kader traînait à la suite de son donar. Je fus informé, en même temps, que le général de la Moricière était à quelques lieues dans le sud-ouest, et que sa présence avait décidé ce brusque mouvement. L'émir l'observait avec vingt-cinq chevaux, afin de pouvoir mettre sa smala à couvert; mais il ne craignait rien de la colonne de l'Est, qu'il croyait

¹ Mémoires d'Alexandre Dumas, troisième partie.

rentrée à Boghar. Cette nouvelle ne me laissait qu'un parti à prendre, c'était de gagner aussitôt Taguin, soit pour atteindre la smala, si elle y était encore, soit pour lui fermer la route de l'Est, et la rejeter forcément sur le Djebel-Amour, où, prise entre les deux colonnes de Mascara et de Médéah, il lui était difficile d'échapper; car, dans ces vastes plaines, l'eau est si rare, que les routes sont toutes tracées par les sources si précieuses qu'on y rencontre.

» Ce plan était simple; mais il fallait, pour l'exécuter, une grande confiance dans le dévouement des soldats et des officiers. Il fallait franchir d'une seule traite un espace de plus de vingt lieues, où l'on ne devait pas rencontrer une goutte d'eau. Mais je comptais sur l'énergie des troupes; l'expérience a montré que je ne m'étais pas trompé.

» Je subdivisai la colonne en deux : l'une, essentiellement mobile, composée de la cavalerie, de l'artillerie et des zouaves, auxquels j'avais attaché cent cinquante mulets pour porter les sacs et les hommes fatigués; l'autre, formée de deux bataillons d'infanterie et de cinquante chevaux, devait escorter le convoi sous les ordres du lieutenant-colonel Chadeysson. Le 16, à la pointe du jour, nous avions déjà rencontré quelques trainards de la smala. Sur des renseignements inexacts qu'ils donnèrent, je fis, avec la cavalerie, une reconnaissance de quatre lieues, droit au sud, qui n'aboutit à rien. Craignant de fatiguer inutilement les chevaux, je persistai dans mon premier projet; et je repris la direction de Taguin, où toute la colonne devait se réunir. Nous n'espérions plus rencontrer l'ennemi de cette journée, lorsque, vers onze heures, l'agha des Ouled-Aïda, envoyé en avant pour reconnaître l'emplacement de l'eau, revint au galop me prévenir que la smala tout entière (environ trois cents douars) était établie sur la source même de Taguin.

» Nous en étions tout au plus à mille mètres; c'est à peine si elle s'était déjà aperçue de notre approche. Il n'y avait pas à hésiter; les zouaves, que le lieutenant-colonel Chasseloup amenait rapidement avec l'ambulance du docteur Beuret et l'artillerie du capitaine Anhae, ne pouvaient pas, malgré toute leur énergie, arriver avant deux heures, et une demi-heure de plus, les femmes et les troupeaux étaient hors de notre portée; les nombreux combattants de cette ville de tentes auraient eu le temps de se rallier et de s'entendre; le succès devenait improbable, et notre situation très-critique. Aussi, malgré les prières des Arabes, qui, frappés de notre petit nombre et de la grande quantité de nos ennemis, me suppliaient d'attendre l'infanterie, je me décidai à attaquer immédiatement.

» La cavalerie se déploie et se lance à la charge avec cette impétuosité qui est le trait distinctif de notre caractère national, et qui ne permit pas un instant de douter du succès.

» A gauche, les spahis, entraînés par leurs braves officiers, attaquent le douar d'Abd-el-Kader, et culbutent l'infanterie régulière, qui se défend avec le courage du désespoir. Sur la droite, les chasseurs traversent toutes les tentes sous une vive fusillade, renversent tout ce qu'ils rencontrent et vont arrêter la tête des fuyards, que de braves et nombreux cavaliers cherchent vainement à dégager. Ici, mon général, ma tâche devient plus difficile. Il faudrait vous raconter mille traits de courage, mille épisodes brillants de ce combat individuel, qui dura plus d'une heure. Officiers et soldats rivalisèrent et se multiplièrent pour dissiper un ennemi si supérieur en nombre. Nous n'étions que cinq cents hommes, et il y avait cinq mille fusils dans la smala. On ne tua que des combattants, et il resta trois cents cadavres sur le terrain.

» Quand les populations prisonnières virent nos escadrons qui avaient poursuivi au loin les cavaliers ennemis, elles demandaient à voir leurs vainqueurs et ne pouvaient croire que cette poignée d'hommes eût dissipé cette force immense dont le prestige moral et réel était si grand parmi les tribus.

» Nous avons eu neuf hommes tués et douze blessés. »

A la suite de ce modeste exposé, le duc d'Aumale citait ceux de ses compagnons d'armes qui, comme Jusuf et le lieutenant-colonel Morris, l'avaient le mieux secondé. Son esprit de justice n'oubliait personne, ni les officiers ni les soldats¹. Mais ce qui lui fait encore plus d'honneur, c'est la manière prudente dont il met à couvert les fruits de sa victoire. Ce n'était pas une petite affaire que de ramener prisonnières les premières familles de la suite de l'émir et de celles de ses kalifas. On y réussit cependant sans brûler une seule amorce.

¹ Le prince était dans l'état-major : le commandant Jamin, son aide de camp; les capitaines de Beaufort, Durrieux et de Marguenat; l'interprète de première classe Urbain. Dans le 33^e, le capitaine Dupin, de l'état-major. Dans la gendarmerie, M. Gros-Jean, lieutenant; le maréchal des logis Chambert, le brigadier Murel, le gendarme Fermeau, blessé. Dans le 4^e de chasseurs, le lieutenant Litehelin, blessé; les maréchaux des logis d'Orvinsy et Pobeguin. Dans le 4^e de chasseurs, les capitaines d'Espinay, Granvalet et Cadix; le lieutenant Paulze-d'Ivoy, les sous-lieutenants Marchand, Draix, Canclaux et de Laye; les maréchaux des logis Dreux, Carrel, Laroche, Cambriel, Monpoux; les brigadiers Masson, Bertrand, Boissenay, Briout; les chasseurs Magnin, Morel, Delacour, Perray, Lemoine et Desprez; le trompette Arduin.

Dans les spahis, le chef d'escadron d'Allonville; les capitaines Offroy et Piat, les lieutenants Fleury, Jacquet, Frontville et Legrand; les sous-lieutenants Dubarrail, Gautreau, Bréautés, de Breteuil, Piat, Saïd; les sous-officiers Olivier, Mesmer, et d'autres de noms arabes.

Le coup moral fut immense. On s'en aperçut aux soumissions des tribus. Parmi ces tribus, il faut distinguer celles qui habitaient au sud de Thaza et de Boghar. Nous copions, comme donnant une excellente idée du caractère arabe, la lettre de Djelid, chef des Ouled-Chaïl.

« A l'Excellence que Dieu a préposée au gouvernement des peuples, et dont il a étendu l'autorité sur les nations!

» A Son Altesse le fils du roi de France! etc., etc., etc.

» Vous n'ignorez pas que nous sommes des Arabes, et que nous servions celui qui était sultan antérieurement.

» Vous savez aussi que la crainte seule nous avait forcés à nous soumettre à lui, car nous étions exposés à ses coups; et il pouvait nous traiter comme il a traité les tribus qui ont demandé la paix et se sont soumises.

» Mais puisque Dieu vous a donné le pouvoir, nous devenons vos serviteurs et les serviteurs du gouvernement français.

» Je vous envoie le fils de mon frère, que je regarde comme un autre moi-même. Je vous prie de m'accorder l'aman, et de me couvrir de votre protection.

» Pour le fils de mon frère, je vous demande une dignité qui soit aux yeux de tous la preuve de la protection que vous lui accorderez. Je vous l'envoie avec l'espérance que mon attente ne sera pas trompée. »

La naïveté de l'intérêt et de la personnalité qui présidaient aux soumissions arabes éclate trop dans cette pièce pour que je la fasse ressortir.

La victoire du duc d'Aumale fut d'ailleurs complétée par le général de la Moricière.

Nous avons vu que ce général opérait de son côté pour surprendre la smala. Moins heureux que son jeune rival, malgré l'habileté de ses manœuvres, il n'avait pu la joindre. Il apprit le 19 à son bivouac de Tiaret le glorieux coup de fortune du commandant de Tittery. Sans en éprouver la moindre jalousie, il ne songea qu'à seconder les mouvements de l'autre colonne. Il fit presser le pas dans la direction qui lui était indiquée comme étant celle qu'avaient dû suivre les tribus de la smala. Bientôt des spahis lui ramenèrent des prisonniers; puis, un peu plus tard, il rencontra toute la tribu fugitive. Abd-el-Kader, avec ses réguliers, couvrait la fuite; mais tel était le découragement des Hachem, qu'ils se rendirent dès qu'ils virent nos soldats. Ceux de l'émir tirèrent sur eux au dernier moment, comme pour les punir de leur lâcheté.

Alors commença pour le général de la Moricière une œuvre de générosité. Une population de deux mille cinq cents âmes était entre ses mains. Qu'allait-il en faire? Laissons-le parler lui-même, son cœur est tout entier dans ces lignes que l'on va lire :

« A deux heures du soir, après une course de huit à neuf lieues, nos cavaliers, écrivit-il au gouverneur général, ramenèrent vers le camp une population d'environ deux mille cinq cents âmes, avec ses troupeaux, ses chevaux, et ce qu'elle a pu sauver de deux catastrophes.

» Je ramène à ma suite toute cette population ruinée, et je vais la faire reconduire dans la plaine d'Egris, d'où elle est partie il y a un mois à peine. Malgré leur défection récente, je ne puis enlever à ces gens tous leurs troupeaux, qui forment leur unique ressource. Ils sont exténués de fatigue et de faim; j'ai été obligé de leur donner aujourd'hui un jour de repos, et de leur livrer un peu de biscuit. Les Sedamas et les Kallafas, d'après mes ordres, viennent de leur envoyer quelques provisions. On viendra au-devant d'eux de Mascara, et on les aidera sur la route.

» Rendus chez eux, ils y trouveront quelques ressources, et bientôt les moissons que j'avais fait saisir, et dont on leur rendra une partie. »

Il n'y a rien à ajouter à une page aussi magnifique; rien, si ce n'est que, sans nul doute, la guerre contre les Arabes n'eût point tant duré avec un pareil système de générosité.

Pendant que ces succès étaient remontés dans le Sud, les généraux de Bar, Changarnier, Gentil, Bedeau, et le colonel Cavaignac, obtenaient sur d'autres points de brillants avantages, notamment contre les Flittas et dans l'Onarensis. Le général Changarnier, en particulier, enferma dans les gorges de la pointe est de ces montagnes plusieurs milliers de Kabyles qu'il força de se rendre, et qu'il épargna comme le général la Moricière avait épargné les Hachem. Le colonel Cavaignac en fit autant de deux fractions des Sendjass.

Une perte sensible diminua toutefois la joie que répandit parmi nos troupes l'ensemble de ces nouvelles. Nous voulons parler de la mort du vieux Mustapha-Ben-Ismaïl. Un mot sur ce compagnon fidèle de nos armes ne sera pas déplacé ici.

CHAPITRE XXII.

Mustapha ben-Ismaïl. — Sidi-Embarek; sa mort. — La nationalité arabe. — Le général Tempoure. — Le colonel Tartas. — Le brigadier Gérard.

Mustapha-ben-Ismaïl, bien qu'Arabe, puisqu'il appartenait à l'ancienne famille des Bactia, originaire du Maroc, est, à part le général Jusuf, le plus brillant représentant de cette race chevaleresque

de gens de guerre que l'on qualifie de Turcs, comme ayant été au service des beys de la régence. Il était né à Aïn-el-Amriah, sur le Rio-Salado, et l'on n'a jamais bien su comment il était arrivé aux fonctions d'agha des tribus de commandement, c'est-à-dire des tribus guerrières formant le maghzen ou réserve des beys d'Oran. Ce fut le bey Mustapha-el-Manzali qui lui confia ces fonctions à la mort de son frère Kaddour-ben-Ismaïl. Il se distingua particulièrement sous le successeur de Mustapha-el-Manzali. Il aida ce successeur, nommé Mohammed-el-Mukalleh, à chasser de sa province la secte des derkaoua qui s'en était emparée. Il joua aussi un rôle glorieux sous le dernier bey Hassan. C'est lui, dit-on, qui détermina ce prince à épargner Mahi-Eddin, père d'Abd-el-Kader, lors de ses premières entreprises. C'est lui aussi qui reprit aux tribus insurgées par Mohammed-Tedjini, père du chef du même nom, devenu depuis notre allié, la ville de Mascara.

Duvivier, général de division, mort à Paris le 8 juillet 1848.

A la chute des beys, Mustapha-Ben-Ismaïl, ralliant autour de lui les Douers et les Smélas, repoussa les entreprises de l'empereur de Maroc sur la province d'Oran. Il s'opposa de même à celles de Mahi-Eddin et d'Abd-el-Kader. Nous l'avons vu se réfugier dans le méchouar de Tlemcen, et s'y soutenir des années entières contre les attaques incessantes de l'émir. Si les généraux, chargés du commandement de la province avaient su l'apprécier et l'investir d'un titre réel, il aurait, sans nul doute, neutralisé la puissance du jeune sultan d'Eghris, qui représentait dans la province l'élément démocratique religieux, tandis qu'en lui, Mustapha, s'incarnaient les souvenirs aristocratiques militaires du pays. Alors les choses eussent bien changé de face. Il se serait formé autour du vieil agha un noyau qui eût résisté à tout l'élan d'Abd-el-Kader. Quand on écouta du côté de la France la voix de l'ancien lieutenant des beys, la puissance de l'émir était fondée. Mustapha, qui aurait pu être notre lieutenant à nous aussi, ne fut plus qu'un auxiliaire important.

On peut dire de lui qu'il était la tête et le cœur des Douers et des Smélas. Dès qu'il combattait avec nos troupes, il devint bien vite populaire parmi elles. Dans toutes les rencontres, il se montra à la fois d'une sagesse digne de son âge et d'une ardeur complètement juvénile. « Il y avait en lui, dit un de ses meilleurs biographes¹, du Nestor autant que de l'Achille. Jamais il ne permit à aucun des siens d'ouvrir le feu avant qu'il eût donné lui-même l'exemple. » Son maghzen sous sa main était aussi souple et aussi discipliné que peut l'être une troupe arabe.

An bloeus de la Tafna, à la Sickah, dans toutes les occasions, il se montra comme nous venons de le dépeindre, plein de prudence et plein d'élan. On eut devoir, après la victoire de la Sickah, lui donner le titre de maréchal de camp. Il prouva qu'il était à la hauteur du grade. Louis-Philippe le voulut voir en 1839. Il ne craignit pas de

lui dire que la France ne pourrait se flatter de dominer en Algérie tant qu'Abd-el-Kader ne serait pas complètement détruit. C'était son *delenda Carthago*. Il comptait pour l'accomplir sur le duc d'Orléans.

Lorsque les opérations militaires recommencèrent dans la province d'Oran, le vieux Mustapha se montra partout où il y eut de la gloire à conquérir. Il accompagnait encore le général de la Moricière lorsque celui-ci acheva la destruction de la smala d'Abd-el-Kader. Ses Douers et ses Smélas avaient eu comme toujours la plus forte part des prises; il demanda pour eux au général la permission de retourner à Oran pour mettre en sûreté leur butin. Comme il traversait le territoire des Flittas, il tomba dans une embuscade. Le voyant frappé d'une balle ennemie, le maghzen fut saisi d'une véritable épouvante. Cette troupe, qui sous lui n'avait jamais reculé, s'enfuit, laissant le corps de son chef aux mains d'une poignée d'ennemis. La Moricière, pour punition, la priva de son drapeau. Elle a su le reconquérir depuis.

La mort de Mustapha-ben-Ismaïl causa dans l'Algérie les sensations les plus diverses. Elle fit oublier aux partisans d'Ab-el-Kader leurs échecs consécutifs. L'émir, auquel les Flittas envoyèrent sa tête et sa main droite, n'avait pas eu parmi les Arabes d'ennemi plus dangereux. Il l'accusait avec raison de l'avoir empêché de faire l'unité dans la province d'Oran, et de ne pas lui avoir été moins funeste dans les négociations que sur les champs de bataille. Il se réjouit de sa mort comme d'un bienfait d'Allah. Les tribus des environs d'Oran, au contraire, pleurèrent pendant plusieurs jours l'ancien agha de leurs beys. Depuis tantôt demi-siècle il commandait parmi elles, et on l'avait toujours vu allier à la plus étonnante bravoure tout ce qu'un Arabe peut, dans l'état de sa civilisation, avoir de générosité. Mustapha était quand il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans. « Impossible, dit M. Mornand, de se représenter autrement que sous les traits de cet homme remarquable ces puissants patriarches dont parle l'Écriture, souverains absolus, sans palais et sans trône, qui,

De la Moricière, général de division.

semblables aux fleuves dont le lit va sans cesse en grandissant, n'étaient jamais plus majestueux ni plus respectés qu'au déclin de leur vie. A son approche, on ne pouvait se défendre d'une profonde vénération. Sa stature était imposante, et l'âge n'avait point courbé sa haute taille. Il avait le visage très-ovale, peu plein et d'un extrême relief, le front haut, les yeux noirs, le nez fièrement arqué, la bouche fine et dédaigneuse. Une barbe blanche comme la neige encadrait sa noble figure, dont l'expression habituelle était d'une gravité hautesaine. »

Son neveu et son émule, Hadj-el-Mezari, lui succéda dans le commandement du maghzen.

Mais Abd-el-Kader n'eut pas lieu de s'applaudir longtemps de la mort de Mustapha-ben-Ismaïl. La fortune lui réservait la contre-partie de cette mort. Il allait perdre un *alter ego*, un homme qui avait

¹ M. Félix Mornand.

été à lui ce que Mustapha avait été à la France, nous voulons parler de Sidi-Embarek. Interrompons-nous un instant pour résumer ici l'histoire de ce chef éminent, que les accidents multiples de la guerre nous ont fait perdre de vue.

Sidi-Mohamed-ben-Hamlam, vulgairement Ben-Allal, neveu de ce El-Hadj-Mahi-Eddin-el-Sgher que nous avons vu commander les tribus dans la province d'Alger, puis passer du côté de l'émir après la destruction des Oulias, descendait des Beni-Zian, anciens rois de Tlemcen. Il demeura quelque temps en otage à Alger, où il se livrait dans la société de nos jeunes officiers à des excès que ses compatriotes lui ont reprochés. Une querelle de femmes le rejeta hors de notre parti. A la mort de son oncle El-Hadj-Mahi-Eddin-el-Sgher, Abd-el-Kader le nomma kalifa de Milianah. L'émir voulait alors se débarrasser de l'espèce de tyrannie que les Hachem faisaient peser sur lui comme étant, pour ainsi dire, les premiers instruments de son élévation. Il leur ôta la garde de sa famille, et la donna pendant son expédition contre Tadjina, chef d'Aïn-Madhy, au kalifa de Milianah. C'est en ce temps-là, si nous en croyons quelques biographes, qu'auraient eu lieu les relations dont nous avons réfuté dans un de nos

» vous. Maintenant, c'est à vous à voir si vous vous sentez le courage
» de vaincre la frivolité de votre sexe, et si le titre d'épouse honorée
» et unique d'un souverain suffit à vos désirs et peut vous faire sup-
» porter l'ennui des veilles solitaires. Réfléchissez bien à ceci, et
» parlez-moi à cœur ouvert. Il se peut qu'une telle destinée soit au-
» dessus de vos forces; en ce cas, je vous autorise dès ce jour à aban-
» donner ma maison et à chercher un autre époux. »

» Lalla-Kheira, émue par ces nobles paroles, jura à son mari qu'aucun sacrifice ne pourrait la détacher de lui, et qu'il la trouverait toujours digne du rang glorieux où son génie et sa vertu venaient de la faire monter. Elle ne tint point son serment. Après huit mois de fatigues et de périls extrêmes passés devant Aïn-Madhy, l'émir revint enfin sa smalah, où son arrivée ne causa qu'une sensation d'épouvante. Il trouva sa demeure en proie à un tumulte inexprimable. Un nègre et une négresse, spécialement attachés au service de la sultane, en avaient disparu peu de jours avant son retour. Ses autres serviteurs, inquiets, abattus, osaient à peine lui parler. Sa femme enfin parut devant lui, pâle, tremblante, les yeux baissés; tout dans son maintien semblait demander grâce au jeune sultan.

MONTS AURES.

Le colonel Noël s'élance, arrive le premier à la charge, porte le premier coup de sabre, et en un seul instant frappe cinq ou six Arabes.

premiers chapitres jusqu'à la possibilité. Voici comment la *Revue de Paris* du 11 mai 1844 raconte le fait :

« A quelques mois de là, Abd-el-Kader entreprit l'aventureuse expédition d'Aïn-Madhy, et pendant ce temps il confia sa femme, ses enfants et sa mère à la garde de Sidi-Embarek. Il partit sans inquiétude, plein de foi dans la vigilance et la loyauté de son ami, plus encore dans la vertu et l'affection de sa compagne. On raconte que, le lendemain du jour où les Arabes lui avaient d'une commune voix décerné le titre de sultan, il était entré sous la tente de cette dernière, et lui avait tenu ce langage :

« La volonté et le choix de mes frères viennent de me placer à la tête des musulmans de ce pays. Hier encore, je n'étais rien qu'un très-humble serviteur d'Allah. Aujourd'hui ce n'est plus seulement votre époux, c'est un souverain qui vous parle. La haute mission qui m'est confiée m'impose des devoirs tout nouveaux. Mes veilles, mes travaux, mes pensées ne m'appartiennent plus; ils sont le bien du peuple qui m'a désigné pour son chef. Ne vous étonnez donc pas si à l'avenir le soin des affaires publiques me contraint à vous négliger, et si les graves intérêts dont je suis chargé m'empêchent de vous de longues et fréquentes séparations. Songez que je dois compte de ma virilité à la malheureuse nation qui a remis entre mes mains ses destinées; et quant à vous, sachez que mon cœur n'est et ne sera jamais pour rien dans l'isolement où je serai souvent forcé de vous laisser. Que nulle jalousie ne se mêle à vos regrets; vous êtes ma compagne bien-aimée, et je n'aurai point d'autre femme que

Elle n'eut pas besoin de confesser sa faute, il suffit à l'émir d'un regard jeté sur elle pour pénétrer le motif de cette attitude suppliant....

» La générosité de cet homme vraiment grand et la tendresse que lui inspirait l'infidèle le portèrent à épargner l'épouse adultère; mais il ressentit une vive douleur de cette trahison, douleur bien plus amère encore lorsque Lalla, cédant à ses demandes répétées, lui eut avoué le nom de son complice.

» Le coupable était Sidi-Embarek. »

Avons-nous besoin de dire que rien ne nous autorise à regarder ce récit comme basé sur des faits réels, malgré l'incontestable bonne foi de son auteur, qui ajoute que l'émir fit tomber sa colère sur le nègre et la négresse dont il est parlé plus haut? Ces malheureux, apprenant le retour de leur maître, s'étaient enfuis à Alger. Abd-el-Kader demanda et obtint leur extradition, à propos de laquelle le commandant Pélassier, directeur des affaires arabes, aurait donné sa démission. Ils furent mis à mort par l'émir.

Quant à Sidi-Embarek, nous le voyons au mieux avec son maître dès la rupture de la paix en 1839. C'est lui qui se jette sur la Mitidja; c'est lui qui est battu à l'Oued-el-Aley avec El-Berkani; c'est lui qui plus tard est chargé par l'émir d'échanger cent vingt-quatre prisonniers français contre les familles arabes que lui ramena le célèbre évêque d'Alger, M. Antoine Dupuch.

A la suite de cet échange, Sidi-Embarek lia plusieurs négociations avec nos généraux. Il demandait trop; on ne lui accorda rien. Nous

l'avons vu, dans d'autres chapitres, attaqué par les troupes du duc d'Aumale, laisser tomber sa khazna aux mains du colonel Jusuf. Un peu plus tard, malheureux dans toutes ses entreprises, il fut encore battu par le colonel Saint-Arnaud et par le général Changarnier. Enfin sa famille tomba avec la smala d'Abd-el-Kader aux mains du duc d'Aumale. On a de lui la remarquable lettre qu'il écrivit à ses parents prisonniers en réponse à des supplications de leur part. Nous transcrivons cette lettre comme étant de nature à faire connaître quelle puissante résistance l'armée d'Afrique a eue à dompter. Parmi ses parents se trouvaient les femmes, le fils, le frère et les tantes du kalifa.

« Mohammed-ben-Hamlam-Oulid-Sidi-Embarek (que Dieu le traite avec bonté dans ce monde et dans l'autre, lui, ainsi que tous les musulmans!) à ses frères prisonniers, capturés sous le drapeau du Prophète.

« J'ai reçu vos lettres et en ai compris le contenu. J'ai rendu grâce à Dieu du bon état de santé dans lequel vous paraissez être, car la santé est le plus précieux de tous les biens; je l'ai remercié aussi de la manifestation de sa haute puissance qui a amené votre captivité.

« Oui, ce qui est arrivé n'est que l'accomplissement de sa suprême volonté. C'est ainsi que sa toute-puissance s'est manifestée lorsque, sans le concours de personne, il a créé le ciel et la terre par la seule force de sa volonté et de son pouvoir. Dieu est unique; il n'a point d'aides; il n'a pour alliés ni les Français ni aucun autre peuple de l'univers. Votre captivité est aussi le résultat de ses immuables décrets. Plein de cette idée, je vous engage à n'occuper votre âme que de lui. C'est lui qui fait vivre, c'est lui qui fait mourir : il réduit en esclavage, il rend la liberté, il abaisse, il élève; la mort et la vie, la pauvreté et la richesse, le bien et le mal, la tristesse et la joie, en un mot tout ce qui compose l'existence de l'homme sur la terre dépend uniquement de lui.

« Je n'ai pas le pouvoir de vous accorder ce que vous me demandez; notre auguste prophète a seul ce privilège. Invoquez-le donc, car c'est lui qui intercède pour les hommes. Dites : O Dieu! c'est par l'entremise de notre bien-aimé prophète que nous vous conjurons. O Mohammed! veuillez supplier pour nous l'Éternel; ô le plus pur des envoyés! employez votre influence près de Dieu pour obtenir notre délivrance!

« Faites une fois cette invocation dans vos prières, et n'oubliez pas que le saint prophète a dit : Que ceux qui désirent des faveurs prient, car c'est à l'aide des prières que l'on atteint le but de ses vœux.

« Ainsi priez sans cesse et surtout le vendredi. Choisissez à cet effet un iman que vous désignerez parmi vous.

« Je vous conseille aussi d'être très-réservés dans vos discours. N'adressez la parole aux étrangers que rarement et dans le cas de nécessité absolue. Ne tenez pas de propos indignes d'un mahométan; c'est ainsi que vous conserverez vos noms purs de toute souillure. Que la concorde et l'harmonie règnent entre vous; soyez bons les uns pour les autres; consolez-vous réciproquement, et ne désespérez pas de la bonté de Dieu, car l'impie seul doit renoncer à l'espérance. Ne formez entre-vous tous qu'une seule et même personne, afin que votre désunion ne fournisse pas à l'ennemi un prétexte de se railler de vous.

« Je vous adjure également de vous armer de patience. Le prophète a dit : C'est par la patience que notre peuple échappera à la persécution. Dieu lui-même vous a prescrit la patience dans toutes les pages du Koran. Ali a dit : La patience est inséparable de la foi; elle est à la religion ce que la tête est au corps. Omar a dit : J'ai patienté, et les décrets de la Providence se sont accomplis. Ils doivent nécessairement recevoir leur exécution.

« Au reste, comme je vous l'ai dit, votre captivité et notre séparation, qui en est le résultat, sont des décrets providentiels. Résignez-vous, soumettez-vous à la volonté de Dieu, et vous aurez en partage toutes les félicités promises. Ce Dieu a dit : Ceux qui quitteront leur pays pour marcher contre les infidèles, je les introduirai au sein du paradis.

« Que les maux dont vous êtes atteints ne vous affligent pas. Considérez ce qu'ont souffert Joseph et Jacob, et cela durant tant d'années. Eux aussi ont eu à pâtir de la captivité et à vider la coupe de l'absence. Ah! rendez grâce à Dieu, qui, en sévissant sur vous, vous a traités encore avec plus de bonté que les pharisiens ces rois d'Égypte.

« Prenez exemple sur les Sahabas. Que n'ont-ils pas eu à souffrir! Ils ont cependant patienté, et tous leurs maux ont eu un terme.

« Imités jusqu'au bout leur fermeté et soyez inébranlables comme l'un d'eux, Ben-Kedama-el-Sohabi, qui fut ainsi que vous prisonnier, sous le kalifat de Sidi-Amer. Les chrétiens, voulant faire de lui un prosélyte, firent bouillir beaucoup d'huile dans une chaudière puis lui dirent : Sois chrétien, ou nous te précipitons dans cette huile. Sur son refus, ils se saisirent d'un autre prisonnier musulman et le jetèrent dans la chaudière, où il fut brûlé jusqu'aux os. Ils renouvelèrent alors leur proposition à Kedama, qui les rejeta, et l'instant d'après expira MARTYR DE SA FOI.

« Faites bien attention aux conseils que je vous donne et suivez-les, car Dieu saura vos actions.

« Pour ce qui est de me rendre près de vous chez les infidèles, afin de mettre un terme à votre captivité, n'y songez pas! Vous n'avez dit d'aller à vous, et moi je vous réponds : Oui, sans doute, rien ne nous est plus cher ici-bas que les auteurs de nos jours, nos frères, nos proches, nos enfants. S'il s'agissait de vous racheter avec de l'argent au prix de ma vie, je le ferais; mais me rendre près de vous, parmi les chrétiens, est une démarche que réprouve la loi de Dieu et de son prophète; ce serait les quitter tous les deux pour aller aux impies. J'espère que je ne ferai pareille chose, je ne mourrai, s'il plaît à Dieu, que musulman. Je ne suis pas disposé à renier Dieu pour l'amour de vous, et je souhaite que ces sentiments soient les vôtres. On retrouve toujours les parents dont on a été séparé; la vraie foi et le Très-Haut, jamais.

« Le mieux est donc de vous en tenir à la patience. Priez, lisez le Koran, suivez tous mes conseils. Il est probable que je ne recevrai plus de vos lettres; j'ai récité sur vous l'oraison des morts. Demandez grâce à Dieu, qui fait ici-bas ce qu'il veut, et dites avec Job : O Dieu! vous êtes le seul savant, le seul médecin capable de guérir nos maux.

« Je vous informe que j'ai pris en mariage la fille de Ben-Aïssa-el-Berkani, kalifah. J'ai formé une smala plus considérable que celle dont vous faisiez partie.

« Abd-el-Kader notre seigneur se porte bien; il est victorieux et s'est emparé de Benaïch, d'Aziz et d'Abram. Il a avec lui plus de soldats qu'auparavant. Si Dieu continue à favoriser ses armes, vous entendrez bientôt parler de lui, fustiez-vous à Paris.

Il suffit de lire cette lettre, de peser les expressions qu'elle contient, pour voir à quels hommes de fer notre armée d'Afrique livra dix-huit ans de bataille. Vaincus, jamais domptés, confiants dans leur cause, ingénieux en ressource, incapables de se laisser aller au découragement, tentant de grandes entreprises au moment où on les croit isolés, méprisant les pertes personnelles, instruits dans leur religion, fiers d'imiter les grands exemples de la Bible, tels cette lettre nous révèle les patriotes arabes qui soutinrent Abd-el-Kader.

Voilà pourtant l'homme dont le commandant Saint-Arnaud, trompé sans doute par de faux rapports, écrivait qu'après sa défaite dans l'Ouarensenis, il pleurerait toutes les nuits.

De tels caractères rompent, mais ne ploient pas. Leur cœur n'a point de larmes. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! la France était envahie, que ses défenseurs prennent exemple sur les Arabes! qu'ils disputent le terrain pied à pied! qu'ils meurent Français, mais qu'ils ne se rendent pas!

On va voir, au reste, comment mouraient les chefs de ces patriotes arabes que nous ne saurions trop admirer, tout en déplorant une résistance qui a fait tant de mal à notre pays, qui nous a coûté tant de sang et tant d'or.

Le général Tempoure, qui venait de se distinguer en obtenant l'alliance du fameux sheik Mohammed-Oulid-Sidi-Chiqr, régnant sur le territoire compris entre le désert d'Angad et les montagnes de Trara, opérait alors dans le rayon de Mascara, dont il commandait la subdivision. Il apprit par un déserteur espagnol que Sidi-Embarek avait en effet reformé sa smala. Ce chef avait avec lui huit ou neuf cents hommes d'infanterie régulière que l'on disait être la dernière ressource de l'émir; chose fautive d'après la lettre ci-dessus transcrit.

Quoi qu'il en soit, le général Tempoure, guidé par les indications du déserteur, espère en finir avec la puissance de l'émir. Il part de Mascara le 6 novembre, ne tarde pas à apercevoir au loin les tentes des réguliers. Il les suit malgré toutes leurs feintes et leurs marches dérobées, et les atteint le 11 près de l'Oued-Malah. Le colonel Tartas commandait la cavalerie de la colonne française. Les réguliers de Sidi-Embarek l'attendirent cette fois de pied ferme. Quatre cents laissèrent leurs cadavres sur le champ de bataille. Les porte-drapeaux ne livrèrent leurs étendards qu'avec la vie.

Le combat tira à sa fin. Un cavalier de haute taille parmi les Arabes avait combattu avec une vigueur remarquable. Le sabre des Français l'avait jusque-là respecté. Voyant tous ses compagnons ou tombés autour de lui ou faits prisonniers, ce cavalier se décide enfin à fuir. Un capitaine de spahis, nommé Cassagnoles, le poursuit. Il est accompagné du brigadier Gérard et de deux autres sous-officiers, Labossay et Sicot. Tout à coup le fuyard, arrivé sur une colline nommée Kef, se retourne dans une attitude suppliante. Il tend la crosse de son fusil comme pour indiquer qu'il se rend à discrétion. Labossay a l'imprudence de croire à ce mouvement, il tend la main pour recevoir l'arme de l'Arabe; celui-ci l'abat roide mort à ses pieds. Aussitôt le capitaine Cassagnoles enlève son cheval avec un jurament terrible. En une seconde il est proche du meurtrier; il va lui fendre la tête. Mais le musulman a tiré de ses fontes deux pistolets. Des balles de l'un il brise la tête du cheval de son adversaire. Le capitaine Cassagnoles tombe avec son coursier. Sicot se présente en ce moment et réussit à blesser l'Arabe. Mais celui-ci d'une autre balle le met hors de combat. Il n'a plus alors affaire qu'au brigadier

Gérard. Il s'attaque à lui corps à corps. Gérard résiste, réussit à jeter à bas de son cheval son adversaire, qui l'entraîne avec lui. Ils se roulent alors l'un sur l'autre. Mais le musulman perd son sang par la blessure que Siet lui a faite; Gérard réussit à poser son genou sur sa poitrine et à le tuer.

En ce moment le capitaine Cassagnoles se relevait tout meurtri de sa chute. — Est-il à vous? crie-t-il à Gérard. — Je le crois, capitaine. — Regardez s'il est borgne. — Il l'est, capitaine. — Alors, mon brave, réjouissez-vous; vous voilà chevalier de la Légion d'honneur, car vous avez tué le grand kalifa Sidi-Embarek.

A cette époque, beaucoup de nos spahis avaient encore les mœurs arabes. Il en arriva sur le lieu du combat qui tranchèrent la tête du lieutenant de l'émir. Elle fut envoyée au général Bugeaud, et d'Alger reportée à Milianah, où, après avoir été exposée pendant trois jours aux regards effrayés des musulmans, elle reçut les honneurs militaires de la part des Français et sur l'ordre formel du gouverneur.

Quelques jours après la mort du kalifa, Abd-el-kader vint de sa personne, lui aussi, sur la colline de Zef. Le tronc mutilé de son kalifa y gisait, abandonné aux oiseaux de proie. L'émir s'agenouilla devant ces restes du patriote arabe, et après les avoir embrassés, les fit transporter à Tagdempt. Ses proclamations, adressées à ses partisans, n'en démentirent pas moins la mort de Sidi-Embarek, et encore aujourd'hui beaucoup de tribus croient que le grand kalifa, caché dans quelque retraite, n'attend qu'un moment favorable pour lever de nouveau le drapeau de la nationalité.

Cependant le gouvernement français a agi à son tour avec une habileté qui devait dissiper toutes les illusions à cet égard. Pour honorer, selon la parole du général Bugeaud, un ennemi qui avait su mourir en ennemi, il fit mettre en liberté la malheureuse famille de Sidi-Embarek, dans les premiers mois de l'année 1844. Et cependant le kalifa, de son vivant, avait commandé la décapitation de quatorze de ses coréligionnaires, accusés d'avoir vendu des œufs à une colonne française. La cruauté de la résistance arabe dépassa toujours celle de l'attaque française.

CHAPITRE XXIII.

Le duc d'Aumale dans la province de Constantine. — Ahmet-Bey. — Combat du mont Aurès. — Première expédition dans la Kabylie par le général Bugeaud. — Ben-Salem. — Les deux manières de conquérir. — Le colonel Daumas. — Progrès de la conquête.

On regarde unanimement la campagne multiple de 1843 comme ayant eu des résultats décisifs pour l'avenir de l'Algérie. La colonisation marchait alors également d'un pas rapide, et néanmoins plus sûr que précédemment. Elle suivait les progrès de nos soldats, et là où ceux-ci plantaient notre drapeau, elle ne reculait plus. Cependant les ennemis de la France ne perdaient pas courage. Abd-el-kader, comme autrefois Jugurtha, se préparait à aller chercher des auxiliaires en Mauritanie. D'un autre côté, des résistances considérables se manifestaient. Une partie de la province de Constantine était en rébellion sous la double influence d'Ahmet-Bey et des partisans de l'émir, ayant à leur tête Mohammed-el-Sghér. La Kabylie grondait sourdement.

Le duc d'Aumale, qui venait d'accomplir de si brillantes choses dans son commandement de Tittery, venait de recevoir le généralat supérieur de la province de l'Est. Il s'agissait d'en finir avec la double influence dont nous avons parlé. Mohammed-Sghér, kalifa pour Abd-el-Kader, régnait sur le Zab, c'est-à-dire sur cet ensemble de campagnes et de villages situés sur la limite du Sahara, et dont Biskara est la capitale. Quant à Ahmet-Bey, il était rentré dans les montagnes entre le Zab et le Tell, et plusieurs tribus soulevées par lui étaient en insurrection. On ne pouvait arrêter leurs progrès par des coups trop rapides.

La colonne destinée à cette expédition, une des plus laborieuses qui se soient faites en Algérie, se mit en marche vers la fin de février. Elle atteignit promptement Biskara, établit une petite garnison française et indigène dans cet important marché des tribus du désert, et après avoir successivement visité Sidi-Okha, Tebessa et Boucaia, elle se porta sur les Ouled-Sultan, autour desquels, dans d'après montagnes, s'étaient réfugiés une foule de mécontents, qui comptaient, selon l'expression du duc d'Aumale, sur la virginité des monts Aurès.

On était au 24 avril, la colonne venait de s'engager à travers les accidents d'un pays tourmenté, boisé, difficile. Le général avait parfaitement disposé son monde. Sur les deux ailes, un bataillon d'infanterie flanquait le convoi, qui était en outre protégé, à droite, par un escadron de chasseurs et de spahis, et à gauche par les différents goums alliés. Tout à coup une brume épaisse se fait; la colonne continue néanmoins sa marche; elle aborde une gorge profonde. A peine y a-t-elle pénétré, qu'une vive fusillade éclate sur la gauche. Saisis d'une terreur inexplicable, les goums alliés, qui ne combattaient que malgré eux les Ouled-Sultan, regardés comme invincibles, au lieu de marcher à l'ennemi se replient au galop sur le convoi, le coupent, et ne se rallient qu'à la droite près des chasseurs et des spahis. Leur

kalifa seul ne lâche pas pied; avec une poignée de tirailleurs français, il contient un instant les assaillants.

Cependant l'ennemi qui nous attaquait si inopinément à la faveur de la brume était des plus nombreux. Les Ouled-ben-Aour, les Ouled-Chelili, et plusieurs autres tribus, avaient réuni leurs contingents à ceux des Ouled-Sultan. Une partie de ce monde court en poussant des cris sauvages au convoi que la retraite des goums alliés a laissé découvert à gauche; une autre partie attaque la tête de la colonne, tandis qu'une troisième masse presse notre arrière garde. Un brave chef d'escadron, nommé Gallias, meurt en sauvant ce convoi. D'un autre côté, le colonel de chasseurs Noël, que nous avons vu se distinguer si vaillamment lors de l'expédition de Tebessa, fait sur l'ennemi, qui arrête la marche de la colonne, une de ces charges qui l'ont fait surnommer le Murat de Constantine. Avec lui, se précipitent le duc d'Aumale, ses aides de camp, la plupart des officiers. L'ennemi laisse une cinquantaine de morts sur la place, et, frappé à son tour de la même panique qui a débordé les goums, il ne se montre plus qu'à distance. Le prince va poursuivre son succès; une pluie terrible l'arrête. Ses guides déclarent qu'ils ne savent plus la route. Il retourne sur ses pas en bon ordre. Telle est la frayeur des Ouled-Sultan, qu'ils n'osent pas inquiéter la marche rétrograde de la colonne sur le bivouac qu'elle a quitté le matin.

Après avoir fait évacuer ses blessés sur Sétif, et tiré des vivres de cette place, le prince rentre dans la montagne le 1^{er} mai. Les Ouled-Sultan avaient à venger la mort de cent des leurs, parmi lesquels dix-sept marabouts ou tollas, prédicateurs de la guerre sainte. Ils étaient en force comme la première fois. Mais ce jour-là, selon l'expression du duc d'Aumale, le ciel était clair. Il vit la prompte défaite des Kahyles. Pour la constater, la colonne alla faire son bivouac de nuit à Bir, position inexpugnable, où n'avaient jamais osé se présenter les troupes turques.

Rien n'était fini. A quinze lieues de là s'élevait le camp de Batna, sous le commandement du colonel Lebreton. Le duc d'Aumale est informé que, pour faire une diversion en faveur des Ouled-Sultan, toutes les tribus non soumises de l'Aurès vont attaquer cette position. Aussitôt il lève son bivouac, et, dans le soir du jour qui suit, il arrive à Batna avec sa cavalerie. L'énorme rassemblement ennemi se dissipe. — Après être resté à Batna quelques jours pour éviter qu'il ne se reformât, le jeune commandant de la province reprit encore une fois le chemin de l'Aurès.

L'ancien bey de Constantine, Ahmet, était parmi les tribus. Mais après deux échecs, n'espérant plus de victoire, il dirigeait leur fuite. Elles se sauvaient vers les grottes, qui passaient, comme le puits de Bir, pour être inaccessibles. La colonne atteignit, le 8 mai, vers le soir, la queue de l'émigration. Les tentes d'Ahmet-Bey étaient encore déployées. Ses bagages restèrent entre nos mains. Deux petites colonnes mobiles, aux ordres du colonel Noël et du commandant Bouscarin, furent alors chargées de poursuivre les tribus dans leur retraite. Elles le firent avec succès, aidées par les contingents arabes alliés qui, voyant nos succès, accouraient maintenant en foule. Un peu plus tard, les soumissions se firent.

Pendant que ces événements avaient lieu, la petite garnison française de Biskara, trahie par une partie de la garnison indigène, était presque entièrement massacrée, et le kalifa d'Abd-el-Kader en avait repris possession. Le sergent Pélisse réussissait seul à s'échapper. Averti à temps, le duc d'Aumale revint à marches forcées sur Biskara. Mais intimidé par le sergent, qui rassemblait du monde dans les tribus fidèles pour reprendre la place, le kalifa d'Abd-el-Kader avait déjà abandonné celle-ci. On y mit une garnison capable de se maintenir contre toutes les entreprises.

La rapidité de ces événements acheva de terrifier les montagnards. Ahmet-Bey, malade, abandonné de ses serviteurs, dénué de tout, disparut dans le Djebel-Aurès, où il fut impossible de le poursuivre. Mais quant à la partie des montagnes que l'on nommait le Belezma, et qui est séparée du Djebel-Aurès proprement dit par le défilé de Batna, elle fut entièrement soumise. En quelques jours, les tribus versèrent aux mains du colonel Lebreton une riche contribution de guerre.

Quatre kaïds, nommés par la France, furent en outre acceptés par elles.

En même temps, on opérait également avec succès dans l'ouest de la province. Les chefs des montagnes de Bougie, et autres, manifestaient leur envie de se soumettre à la France. Le général Randon pacifiait la subdivision de Bone, et couvrait notre frontière du côté de Tunis, qui, bien que notre allié, devait être observé; il apaisait des différends entre les tribus, et faisait aimer le nom français.

A la même époque, Bugeaud, devenu maréchal de France, songeait à achever la conquête de la province d'Alger. Il n'y avait pas, selon lui, à compter sur cette conquête tant que la Kabylie ne serait pas réduite. Mais l'expédition qu'il projetait trouvait en France la plus grande opposition. Beaucoup de gens craignaient qu'une guerre contre les Kabyles ne remit tout en question. Ils disaient que ces montagnards nous respecteraient tant que nous n'irions pas les chercher dans leurs montagnes. La chose n'était qu'à moitié vraie. Déjà, à plusieurs reprises, Abd-el-Kader était venu de sa personne au mi-

lieu des Kabyles. Il y avait trouvé toutes sortes de ressources. D'un instant à l'autre, on pouvait craindre qu'il n'y soufflât le feu de la guerre sainte, et que les populations, descendant des montagnes, où on ne les était point allé chercher, ne se ruassent sur les environs d'Alger. Les Kabyles de l'Est surtout manifestaient de fâcheuses dispositions. Les marabouts y colportaient des lettres de Ben-Salem, ainsi conçues :

« Fils des montagnes, vous aviez un chef qui a longtemps combattu les chrétiens et qui s'est vendu à eux. Il voudrait vous livrer à l'ennemi comme des bêtes de somme, en vous disant qu'Abd-el-Kader n'attend que le jour de la grande lutte pour repaître plus grand et plus terrible que jamais. En attendant, moi, son kalifa, j'ai été choisi pendant les jours de la poudre pour défendre votre nationalité qui n'a jamais fléchi sous aucun maître : avec vous, je combattrai pour le tombeau de vos pères, et le champ nourricier de vos enfants. Je le jure au nom du prophète : je m'ensevelirai avec vous sous les ruines de vos villages incendiés, plutôt que de vous voir lâchement soumis à des chrétiens, à des ennemis de vos frères et de votre religion. »

N'ayant point ses préparatifs achevés, et le ministère français manifestant de la répugnance pour l'expédition, avant de répondre par les armes, Bugeaud crut pouvoir faire à Ben-Salem une petite guerre de proclamations, attribuant à sa parole une influence qu'elle n'avait pas. Il lança la lettre suivante :

« HABITANTS DU DJERJERAH,

« Beaucoup de vous ont été séduits par de fausses promesses et entraînés, malgré eux, dans une guerre qui leur devient de jour en jour plus préjudiciable, et dont ils attendent impatiemment le terme. Je serai indulgent et bon envers ceux qui se repentiront avec franchise et sincérité ; mais je me montrerai intraitable et sans pitié pour ceux qui persévéreront dans la malveillance et la rébellion.

« Abd-el-Kader a fait preuve de mauvaise foi et de trahison : je ne prendrai de repos qu'il ne soit ruiné et anéanti, dussé-je le poursuivre jusque dans les sables du désert. Vous avez eu à souffrir de ses exactions et de ses cruautés ; plusieurs de vos tribus ont même refusé de reconnaître son autorité. Voici le moment de secouer le joug qu'il a prétendu vous imposer. Il a rompu vos relations commerciales ; il a exigé de vous des amendes considérables. Et à quel droit et à quel titre ?

« Cultivez en paix vos terres, échangez vos produits ; cette dernière situation ne vous semble-t-elle pas préférable à une guerre contre un peuple grand et puissant, qui n'aurait qu'à vouloir pour vous détruire ?

« Il ne me serait pas difficile de parcourir vos plaines et de pénétrer dans vos montagnes si vous m'y contraigniez par des démonstrations hostiles. Les défilés des Beni-Aïcha et les sentiers de Cherob ne sont pas inconnus aux Français. Rappelez-vous le combat de Drane ; interrogez les Beni-Dijoudai, ils vous en donneront des nouvelles. J'irai bien plus loin quand j'en prendrai la résolution. Malheur alors à vos troupeaux, à vos arbres, à vos clamps, à vos habitations, qui ont été préservés depuis trois ans ! Mais, s'il plaît à Dieu, il n'en sera pas ainsi : vous ne me réduirez pas à cette extrémité.

« J'ai d'autres intentions que Dieu m'a inspirées dans l'intérêt de tous, je vais en commencer l'exécution ; j'ai déjà donné l'ordre à mes soldats de quitter le camp du Fondouk ; je ne veux pas vous révéler encore tous mes projets, l'avenir vous les fera connaître : c'est à vous de ne pas leur donner une fausse interprétation.

« Gardez-vous donc d'écouter des insinuations perfides, et de concevoir des espérances dont le passé doit vous faire comprendre toute l'illusion. Vous voyez bien qu'Abd-el-Kader lui-même n'a pu résister davantage. Songez donc à vos véritables intérêts ; cessez de vous confier aux vaines paroles de Ben-Salem, qui vous conduit, comme des aveugles, à une ruine inévitable, et qui vous abandonnera quand il aura accumulé sur vous les maux de la guerre.

« Ainsi, ne soyez plus insensés, et reconnaissez enfin le doigt de Dieu, qui nous protège et nous a choisis entre toutes les nations pour vous délivrer du despotisme et de l'anarchie et vous rendre heureux. Que son nom soit glorifié et béni ! Adieu ! »

La principale des tribus à laquelle s'adressait cette proclamation si peu propre à la toucher était celle des *Flissas*. Cette tribu, composée de dix-sept fractions, pouvait mettre sur pied de huit à dix mille fantassins. Autour d'elle se groupaient d'autres tribus fort importantes, comme la confédération des Guechoulas, et celle des Nezloumas, ou comme les Amarouas, les Maatka, les Beni-Kalfoun, etc.

Toutes ces tribus, habituées depuis des siècles à être menacées par les Turcs et à n'en être point attaquées, regardèrent comme non avenues les menaces du gouverneur général. Cependant Bugeaud avait concentré à la Maison-Carrée une force d'environ huit mille hommes, laquelle devait marcher, divisée en trois colonnes, sous les ordres des généraux Gentil et Corte et du colonel Schmitt. Le pays dans lequel la France allait faire invasion était inconnu aux Français. Mais les chefs des bureaux arabes, et particulièrement le lieutenant-colonel Daumas, avaient recueilli sur les routes à suivre, sur la force réelle des tribus, une foule de renseignements précieux.

On quitta la Maison-Carrée le 27 avril. Le 29 on campa sur les

bords de l'Oued-Cebro, où l'on fut rejoint par quelques centaines de cavaliers indigènes appartenant aux Beni-Djaad, aux Beni-Selyman, et aux Aribhs-Hamza, qui ne rapportèrent rien de favorable sur les intentions des montagnards. Ce ne fut que le 30 que l'on s'engagea dans les premières gorges qui mènent au Djurjura ; on traversa sans coup férir le col difficile des Beni-Aïcha, où souvent les soldats furent forcés de marcher un à un, et l'on campa sur les bords de l'Isser. Là, les chefs kabyles des Guechoulas, des Nezloumas et des Beni-Kalfoun, vinrent demander à rester neutres.

Nous ne répéterons pas les descriptions emphatiques qui ont été faites du passage de l'Isser. Nous faisons peu de cas de ces triomphes où il n'y a pas d'ennemi. Le pauvre soldat qui lutte contre les éléments est alors le seul héros.

Pendant que l'Isser débordé arrêta nos troupes, les Kabyles du Djurjura, et principalement les Flissas, s'étaient mutuellement convoqués en djemaâ. Ils tenaient leur assemblée générale à Time-Zerit.

Jamais réunion ne fut plus orageuse. Deux partis s'y manifestèrent dès l'ouverture. Le premier se composait de l'aristocratie, qui, plus instruite et mieux renseignée sur les forces de la France, craignait qu'en définitive tout le fardeau de la guerre ne portât sur ceux qui possédaient. En effet, Bugeaud, adoptant un système de guerre que nous ne saurions assez condamner, avait menacé de couper les oliviers et d'incendier les villages. Il ne devait que trop tenir cette odieuse promesse. Le peuple kabyle, ayant moins à perdre, formait le second parti. Il avait à sa tête Ben-Salem, partisan de toutes ces guerres, et s'élevait avec fureur contre les chefs. Il demandait le combat à grands cris. Les femmes se montraient surtout acharnées ; elles s'armaient et armaient de force ceux qui paraissaient vouloir céder aux exhortations des chefs. Cependant on demeura indécis, quand l'intervention de la religion entraîna l'assemblée. Sid-el-Djoudi, le plus influent des marabouts de la montagne, lança l'anathème sur les lâches qui préféreraient au paradis de Mahomet l'alliance avec les infidèles. Il n'y eut plus alors à reculer. On se dispersa pour mettre ce que l'on avait de plus précieux en sûreté, et, ce soin accompli, de toutes parts on se prépara à combattre. Outre une multitude de petits détachements indisciplinés, trois grands corps se formèrent pour tenir tête aux colonnes françaises. Ils étaient aux ordres de Ben-Salem, de Ben-Kassem et de Sid-el-Djoudi. Malheureusement pour eux aucun de ces chefs n'était expérimenté. S'il y eût eu là Abd-el-Kader ou Sidi-Embarek, les choses eussent d'autant plus changé de face que les éléments étaient contre nous.

Il fallait agir avec une prudence extrême. On n'évaluait pas à moins de vingt mille le nombre de gens en armes que contenaient les montagnes. Pour montrer leur décision les Kabyles épargnaient au général français la peine de mettre à exécution les termes de ses lettres. Ils brûlaient ça et là ce qu'ils ne pouvaient cacher.

Bugeaud établit à Bordj-Benaïel, non loin de l'Isser, dans une position autrefois occupée par les Turcs, un très-fort camp retranché qu'il fit soigneusement garder ; puis il alla se ravitailler à Dellys, qu'il avait fait préalablement occuper pour en imposer aux tribus dont cette ville était le principal marché. De Dellys, il revint sur ses pas, remontant l'Oued-Nissa pour s'établir au camp de Bordj, et attendre là que la première furie des ennemis fût tombée.

Les Kabyles ne lui laissèrent pas le temps d'accomplir son projet. Ils se mirent en mesure de l'attaquer au passage de la rivière dont nous venons de parler. Ses habiles dispositions paralysèrent bien vite leur élan. On les débuisqua en détail de toutes leurs positions. Ils se rejetèrent alors dans la vallée de Taourgha, au nombre de huit ou dix mille, et se fortifièrent dans quatre villages appartenant aux Amarouas. Cinq bataillons et le goum des Arabes alliés que commandait le lieutenant-colonel Daumas furent lancés sur eux. Une compagnie de voltigeurs, embarrassée dans un chemin difficile, faillit périr. Le plus fort du combat s'engagea autour d'elle. Il fut promptement funeste aux Kabyles. En quelques heures le rassemblement était dispersé sans que nous eussions perdu plus de trois hommes. L'ennemi en laissait près de cinq cents dans les ravins et dans les villages où il s'était défendu.

C'est à ce propos que le général Bugeaud écrivait ce principe militaire digne d'être retenu, il disait : Voilà une preuve de plus, que passé un certain chiffre relatif, il ne faut pas se laisser arrêter par la force numérique de masses sans organisation et sans discipline, quelque braves que soient les hommes qui les composent individuellement.

Les tribus qui avaient donné dans l'affaire de Taourgha étaient étrangères aux Flissas. Ceux-ci essayèrent d'arrêter par des négociations le général prêt à pénétrer sur leur territoire ; mais ces négociations n'avaient pour but que de donner le temps à Sidi-el-Djoudi de réunir ses contingents. De son côté, Bugeaud attendait le général Gentil avec une colonne. Quand celui-ci l'eut rejoint, il se mit en mesure pour frapper un coup qui décidât la soumission du pays.

Les tribus lui prêtèrent pour ainsi dire le flanc en se rassemblant dans des proportions tout à fait démesurées. Dès qu'il eut vu les dispositions de ces masses immenses, éparpillées sur les montagnes, Bugeaud n'eut pas de peine à concevoir le plan qui devait lui donner la victoire. Il fallait simplement s'emparer de la ligne dominante, couper ainsi l'ennemi en deux, et le balayer à droite et à gauche, en

le rejetant sur des corps postés pour le recevoir. Ce plan si simple fut exécuté avec le courage et l'entrain ordinaires à nos troupes.

Les dix-neuf fractions des Flissahs couronnaient, sur une assez grande profondeur, une longue ligne de crêtes protégées par un ravin profond, et fortifiées çà et là dans les endroits non abrupts par des redans en pierres sèches. De nombreux villages, disséminés çà et là, formaient comme autant de forts détachés.

Attaquer cette longue ligne en face eût été une courageuse folie; mais avec de la promptitude, on pouvait, pour accomplir le plan du général, tourner la position, gravir les crêtes supérieures à celles qu'occupaient les Kabyles, et tomber de là sur elle de façon à les couper. Si les Kabyles, que l'on passât à leur droite ou à leur gauche, voulaient s'y opposer, on ne devait avoir à leur livrer qu'un combat de tête de colonne à cause du ravin dont nous avons parlé.

Le général fit partir les troupes d'attaque à trois heures du matin, alors que les Kabyles, fatigués d'une longue veille, commençaient précisément à reposer. Le général Korte, commandant une colonne spéciale, eut ordre de menacer la droite de l'ennemi, et de se poster sur l'Oued-Kessoub ou Ksab, petite rivière vers laquelle Bugeaud se proposait de précipiter l'ennemi du haut de sa ligne.

Le mouvement d'attaque fut très-bien exécuté. L'avant-garde avait à passer devant le village d'Onarez-Eddin; elle l'emporta dans le premier sommeil des habitants, dont une partie fut massacrée, puis, exaltée par ce succès, elle se laissa entraîner un peu trop avant. La colonne, guidée par le général lui-même, ne la rejoignit que quand ses éclaireurs avaient déjà subi des pertes assez sensibles. Cette colonne rétablit promptement le combat, et de crête en crête arriva bientôt à dominer la position des Kabyles. Aussitôt fut exécuté le mouvement projeté par le général.

Les troupes d'attaque fondent comme des oiseaux de proie sur la ligne kabyle, la coupent à son point culminant, et poussent surtout la partie qu'elles ont à leur gauche vers le lit de l'Oued-Kessoub. Cette partie cède elle-même au mouvement. Elle s'effraye, et se précipite vers l'endroit où Bugeaud a prescrit au général Korte de se trouver; mais des accidents de terrain ont empêché celui-ci d'y parvenir à temps, si bien que les fuyards vont se rallier au delà de la rivière. D'une autre part, les Kabyles restés sur les crêtes inférieures, voyant descendre les Français, s'empressent d'abandonner des positions qui leur deviennent inutiles. Ils se jettent en masse au-devant des assaillants pour les arrêter. On les maintient avec peine, et cent petits combats s'engagent à la fois. Croyant à un avantage, le général en chef ordonne à l'un de ses lieutenants, le général Gentil, d'opérer une diversion décisive en allant incendier à la base des crêtes plusieurs villages qui doivent être abandonnés. Les Kabyles, qui voient les forces du général Gentil quitter le théâtre du combat, s'imaginent que les Français battent en retraite. Ils s'endardissent à une nouvelle attaque d'ensemble. Bugeaud ordonne qu'on les attende du plus près que l'on pourra. Quand ils sont à la portée de la baïonnette, le cri : En avant ! retentit de notre côté. Aussitôt la masse kabyle, chargée avec furie, se débände de nouveau. On la poursuit, on l'écrase en détail.

Mais il y a déjà bien des heures que ce va-et-vient d'attaques continue. Le général rappelle ses troupes pour aller camper en arrière, près de la fontaine de Sidi-Ali. Au même moment, un contingent de Kabyles sur lequel on ne compte pas, et qui vient d'arriver par le nord, rengage le combat tandis que tous les montagnards qui ont pu se rallier tentent sur notre droite un assaut désespéré. C'est comme une nouvelle bataille qui recommence. Elle est encore heureuse pour nous. Notre artillerie qui tonne achève la victoire, et balaye au loin les plateaux et les crêtes. Il est cinq heures du soir. Depuis quatorze heures, personne n'a pris de repos; mais qui pourrait en réclamer? Le général lui-même donne l'exemple. « Debout sur un petit plateau découvert, il dirigeait lui-même le combat, dit un témoin oculaire¹, et animait du geste et de la voix l'ardeur des soldats. Une grêle de balles tourbillonnait autour de lui, sans qu'il parût s'en apercevoir. Les pentes et les ravins étaient jonchés de débris d'hommes; nos obusiers faisaient d'affreuses trouées dans les masses ennemies; une vapeur de sang s'élevait des broussailles, et des cris sauvages répondaient aux décharges de nos braves soldats; c'était une lutte à bout portant, sans merci, entre des assaillants désespérés et des vainqueurs qu'exaltaient la présence et l'exemple d'un chef intrépide. Le maréchal était admirable dans ce moment suprême. »

Une heure après, le feu de notre artillerie s'apaisa. Les Kabyles se retirèrent, emportant leurs morts lentement, avec une sorte de solennité. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu pour conserver à leurs montagnes le renom d'invincibilité. La discipline avait vaincu le nombre. Douze cents montagnards étaient morts en défendant le sol de la patrie. Nous n'eûmes que cent cinquante tués ou blessés. Nos soldats baptisèrent leur sanglante victoire du nom d'Onarez-Eddin.

On était alors au 17 mai. Le lendemain se passa sans combats; mais voyant que les tribus vaincues ne venaient pas faire leur soumission, le général crut devoir appuyer son succès de la veille par des exécutions que l'histoire est obligée de condamner. Il fit brûler

tout autour de lui les villages abandonnés. Quelques montagnards essayèrent aussitôt un retour offensif qui fut chèrement expié par eux.

Enfin, le 20 mai, ne comptant plus sur la protection d'Allah, les vaincus s'inclinèrent. Le fils du chef des Flissah, le jeune Ben-Zamoun, accompagné de plusieurs kaïds, se présenta aux avant-postes français. Le colonel Damas, prévenu par des émissaires, l'y attendait. Il l'introduisit près du général. Un des secrétaires de celui-ci a raconté comme il suit ce qui se passa alors¹ :

« Que veux-tu ? dit le maréchal au jeune chef.

— La fin des maux que tu nous as causés.

— Rapportes-tu la soumission des tribus qui combattaient ?

— Elles demandent la paix.

— Elles ne l'obtiendront qu'à la condition d'une soumission complète et sans délai. Pourquoi, après ma victoire de Taourgha, vous êtes-vous obstinés à lutter contre moi ? Je vous avais invités, dans votre intérêt, à chasser de votre pays Ben-Salem, le partisan d'Abd-el-Kader, que j'ai juré de poursuivre jusqu'à la dernière extrémité. Je vous offrais l'alliance et la protection de la France, pour prix d'une loyale soumission à son autorité; pourquoi avez-vous préféré les maux de la guerre à mes bonnes intentions ?

— La paix, répondit Ben-Zamoun, était pour vous et pour nous le parti le plus avantageux, et je la désirais moi-même sincèrement; car la victoire est partout avec toi, et nous savions que rien ne peut te résister. Mais il y a, dans les montagnes, des marabouts, dont l'influence domine plus sûrement le peuple que la voix de ses chefs. Nos alliés du Djerdjerah sont aussi des hommes sauvages qui ne connaissent que la guerre et qui méprisent la mort; ils nous menaçaient du pillage si nous laissions les Français pénétrer sur notre territoire. Nos femmes elles-mêmes nous reprochaient la faiblesse de nous soumettre avant d'avoir été vaincus. Aujourd'hui même, après la grande journée de la poudre, qui nous a coûté tant de pertes, nous ne sommes pas sans ressources contre toi. Toutes les montagnes d'alentour sont remplies de guerriers, qui ne se rendraient pas si je les appelais à verser tout le sang qui nous reste pour le salut de notre indépendance. Mais Ben-Salem, qui nous avait fait croire qu'Abd-el-Kader viendrait à notre secours avec une grande armée, Ben-Salem nous a lâchement abandonnés au commencement de la bataille. Quand il a su que tu conduisais toi-même les Français à l'assaut de nos crêtes, que nous jugions inaccessibles, il a fui avec ses trésors. Maintenant les Flissahs le méprisent et le maudissent; il ne trouvera plus d'asile dans leur pays. Tu es le plus fort; Dieu l'a voulu ainsi; accepte donc notre soumission.

— Je suis le plus fort, mais vous êtes tous de nobles et courageux adversaires, répondit le maréchal, et cette journée de poudre doit cimenter entre nous une estime réciproque : la paix n'en sera que plus solide. Voici mes conditions : Tu recevras sur-le-champ tous tes alliés dans leur pays; tu recevras de moi l'investiture en qualité de kaïd de la France; tu t'engageras à faire payer régulièrement l'impôt; tu ouvriras ton territoire aux échanges du commerce, et tu en protégeras la sécurité.

— Je ferai tout cela, » reprit Ben-Zamoun...

D'autres historiens affirment, au contraire, que ce ne fut pas le maréchal, très-mauvais négociateur, qui fit ses conditions. Ben-Zamoun lui aurait demandé avant tout que les razzias cessassent, que les incendies s'éteignissent, et que les troupes françaises redescendissent dans la plaine. A ce prix, il promit la soumission de sa tribu, dont il représentait déjà cinq fractions considérables. Bugeaud était pressé d'en finir. On recevait de la province d'Oran des nouvelles qui prouvaient que le génie d'Abd-el-Kader, toujours actif, survivait à tous les échecs. D'un autre côté, nos troupes ne pouvaient poursuivre leurs succès dans la Kabylie qu'en pénétrant de plus en plus dans les montagnes. D'autres tribus que les Flissahs seraient entrées en lice. Le général se décida à investir Ben-Zamoun au milieu de la pompe ordinaire. Le 30 mai il entra à Alger. Fier de son expédition, voici ce qu'il en écrivait au ministre français :

« Les résultats de cette courte campagne, disait-il, sont d'avoir étendu de plus de vingt lieues le rayon d'Alger dans l'Est; d'avoir ajouté à notre domination un territoire fertile et très-peuplé qui sera un nouvel aliment pour notre commerce et pour les revenus coloniaux; d'y avoir conquis de vastes et bonnes terres pour la colonisation européenne; enfin, d'y avoir détruit l'influence d'un lieutenant d'Abd-el-Kader. »

Inutile d'ajouter que, selon sa coutume, Bugeaud nommait tous les braves dont il avait eu le plus à se louer, soit à Taourgha, soit à Onarez-Eddin. Tels étaient les généraux Gentil, Korte; les colonels Charron, de Schmitt, Regnaud et Gachot; les lieutenants-colonels Damas, Péliissier, de Chasseloup-Laubat, Forey, et une foule d'autres officiers, de sous-officiers et de soldats, comme Pellé, Corréard, Jacquin, Bess, Féry, Léauté, de la Noué, Ducasse, Paër, Fraiche, Rampon, Merlet, Marion, Guichard, Rohan, etc., etc., etc.

Il y a certes beaucoup de ces noms qui mériteraient une étude particulière. Nous ne nous arrêterons qu'à un seul, lequel est intimement lié à l'histoire de l'armée d'Afrique; c'est celui de Damas.

¹ Léon Gahbert, *L'Afrique française*.

¹ P. Christian, *Souvenirs du maréchal Bugeaud*.

Il y a deux manières de conquérir, l'une par les armes, l'autre par l'administration ; il y en a même une troisième, par la plume. Certains écrivains font quelquefois plus pour la popularité d'une conquête que les meilleurs soldats. Quand ces trois manières de conquérir se résument à un degré quelconque dans un homme, qu'il soit ou non votre ennemi politique, il lui faut rendre hommage. C'est ce que nous faisons pour M. Daumas, quoique la proscription n'ait point frappé sur lui.

A lire ses brillants ouvrages sur les chevaux du Sahara, sur la Kabylie, on serait tenté de croire que Daumas est sorti le premier de quelque savante école. Il n'en est rien. Fils de général, il s'enrôle en 1822 au 2^e chasseurs, passe laborieusement par tous les grades sans exception. Nous le trouvons sous-lieutenant en 1827. Son élévation comme officier n'est pas moins laborieuse ; en 1835, il commence à rendre des services à l'armée d'Afrique. Il est capitaine instructeur au 2^e de chasseurs. Comme tel il prend part à diverses campagnes importantes ; chef d'escadron, lieutenant-colonel au corps de cavalerie indigène, il commence alors ses études de mœurs, de langue arabe et des intérêts spéciaux de l'armée et de la colonie d'Afrique. Imitant la Moricière, Péliissier l'annaliste et quelques autres, il se met en mesure d'être doublement utile à son pays en devenant l'intermédiaire de nos relations avec les indigènes. De 1837 à 1839, pendant la paix qui suivit le traité de la Tafna, on lui confia les fonctions délicates et difficiles de consul auprès d'Abd-el-Kader à Mascara. A la rupture du traité, il est directeur des affaires arabes dans la province d'Oran. Le général Bugeaud, en 1841, le choisit comme directeur central de ces mêmes affaires pour toute la conquête. C'est alors qu'il organise de nouveau les bureaux arabes, dont l'institution avait été trop négligée. Travailleur infatigable, il recueille les renseignements nécessaires à une foule d'expéditions ; il dresse des itinéraires que le général Bugeaud proclame admirables. Il fonde l'administration de la province de Tittery confiée au duc d'Aumale. Il recueille une foule de renseignements précieux pour l'avenir de notre conquête, et qui serviront plus tard à la populariser. Enfin, malgré tant de labeurs, il prend part à toutes les campagnes qui sont à sa portée.

On voit que nous aurions manqué à nos devoirs d'historien en ne rendant point, en passant, hommage à une vie si bien employée. Nous retrouverons plus tard et dans de plus hautes positions l'écrivain brillant, l'administrateur habile, sous les auspices duquel le régime économique de l'Algérie a été assimilé en partie à celui de la France. Il nous suffira de n'avoir pas été arrêté, pour être juste envers lui, par l'homme politique. Nous revenons aux événements.

De grandes rumeurs, comme nous l'avons dit, se faisaient alors à l'extrémité de la province d'Oran. La guerre avec le Maroc allait s'engager par le fait d'Abd-el-Kader. En attendant, nous étendions notre conquête et notre influence sur tous les points. Une colonne dirigée par le général Marey faisait reconnaître la France par les tribus du petit désert. Le célèbre marabout, le grand ennemi d'Abd-el-Kader, Tedjini, chef d'Aïn-Maadhi, nous envoyait sa soumission. Puis avait lieu la première expédition de Laghouat ou El-Aghout. Le kalifa Ahmet-ben-Salem y recevait de nous l'investiture. Quand le général Marey revint sur ses pas, il s'était avancé jusqu'à cent vingt lieues au sud d'Alger.

On nous permettra maintenant de nous interrompre quelques minutes pour parler plus spécialement de nos soldats ; la guerre d'Afrique allait entrer dans une nouvelle phase.

CHAPITRE XXIV.

Nos soldats.

Aujourd'hui que l'Afrique est conquise, il est de mode de diminuer les difficultés de l'entreprise et de rapetisser les services de l'armée d'Afrique. On n'est pas seulement oublieux pour les généraux, on est injuste aussi pour les soldats. Certains publicistes, commodément assis au coin de leur feu, déclarent la guerre à la guerre. Ils voudraient, et nous voudrions aussi de grand cœur, qu'une civilisation pût conquérir une autre civilisation sans qu'il y eût une goutte de sang versé. Un soldat pour eux est une sorte d'être anti-philosophique, réprouvé par le progrès, et qui n'est bon qu'à tuer partout la liberté.

Sans doute, le rôle des armées dans la politique intérieure des États modernes a été souvent fatal aux institutions libres. Mais c'est là le sort de toutes les choses humaines. Elles ont toutes leur côté mauvais. Les armées ont le leur.

Mais, quand je songe à ces bandes héroïques qui sauvèrent vingt fois la France, soit sous Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, soit sous l'immortelle république issue de 1789 ; quand je songe à l'abnégation qu'il faut pour être un digne soldat, je ne sais pas médire de l'armée, de mon pays.

Le voici qui part, le pauvre enfant. Sa vingt et unième année vient à peine d'aller rejoindre d'autres années de paisible bonheur. Il vivait de cette vie de famille dont on n'apprécie bien la douceur que quand on ne l'a plus. Au dehors de la famille, son cœur cher-

chait déjà peut-être et s'était déjà peut-être fait une idole. Il va quitter tout cela. Que de fois son âme sera brisée soit par l'acre nostalgie, soit par la fatigue morale d'une discipline inaccoutumée ! Mais ce n'est rien encore, ou plutôt c'est encore le paradis du jeune soldat. Tout à l'heure, du sol de la France, il sera vomé avec un flocon de vapeur sur la terre d'Afrique. Les privations commencent : le chaud, le froid, la soif, la faim, la fièvre se disputent tour à tour cette proie qui leur arrive. Tout homme qui n'est pas d'un tempérament robuste meurt ainsi tiré à cinq ennemis contraires. S'il survit, voici la balle arabe qui siffle dans l'ombre, voici le yatagan qui sépare la tête du tronc, voici le croc qui traîne les corps ! Il n'y a souvent pas de sépulture pour celui auquel le pied a glissé sur la pente d'un ravin. D'ailleurs, qu'il y ait sépulture ou non, pour qui tant de sacrifices accomplis, pour qui tant de dangers méprisés, pour qui cette violente séparation du milieu où l'homme se développe normalement ? Pour une patrie qui ne saura pas même votre nom. On sait que l'on va mourir, on meurt. Pourquoi ? Pour l'honneur d'un pays qui ignore jusqu'à votre existence !

Et il n'y aurait pas là quelque chose de profondément admirable ! J'appellerais ce soldat une machine parce qu'il se résigne ainsi, ou bien je l'appellerais un brigand parce qu'il a répondu à la balle arabe par une balle française, au yatagan par la baïonnette ! Non, je ne m'y résous pas. Je déplore que Dieu permette la guerre ; mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que si elle nourrit de mauvais instincts, elle fait surgir aussi les plus nobles et les plus retentissantes qualités. Je dis plus, j'affirme que les seules nations qui sachent faire la guerre sont les nations vraiment capables de liberté. La France l'a prouvé, comme la Grèce, comme Rome, comme l'Amérique unie.

Parlons maintenant de nos soldats. A l'Oued-Foddah Changarnier n'avait pas d'artillerie ; mais, lançant à travers les ravins, les futaies, les gorges et les mamelons, sans qu'ils rencontrassent jamais une difficulté de terrain insurmontable pour eux, les zouaves du régiment de Cavaignac, alors sous ses ordres, il disait en les montrant : *Voilà mes boulets*. Ce mot n'était pas seulement héroïque, il était juste. Lancez le soldat français, lancez-le après avoir habilement pointé, et il fera la trouée que vous aurez voulue. Si votre commandement contient une dose suffisante d'élan et de poudre, ayez confiance : le boulet arrivera. Parfois il n'arrivera qu'en ricochant ; patience encore, le but n'en sera pas moins frappé.

Mais c'est surtout quand à l'énergie, au sang-froid et à l'élan du commandement se joint la force toute-puissante de l'exemple du chef que l'action du soldat français est certaine. Il ne regarde pas seulement au drapeau, il regarde à l'officier. Où va l'officier, le soldat va aussi sans se demander s'il en reviendra. Les fatigues que l'officier supporte lui sont légères ; il oublie ses privations en voyant celles de ses chefs, et les oublie bien mieux encore quand il est en face de l'ennemi.

La bonne condition du soldat français est donc le bon commandement. Dans la guerre d'Afrique, guerre de marches et de contre-marches, de campements de nuit, de surprises, le bon commandement a toujours fait le bon soldat. Ce n'est pas que ni le simple cavalier ni le simple fantassin de nos recrues manquent d'initiative. Bien loin de là : l'un et l'autre en ont trop. Chez le soldat anglais, il faut soutenir le fleuve et l'esprit de résistance ; chez le soldat russe ou allemand, il faut exciter l'attaque ; chez l'Espagnol et l'Italien, il faut précipiter le dénoûment, et pour entretenir la confiance laisser la porte ouverte à la retraite. Chez le Français, il faut contenir, mater et diriger l'exubérance des qualités personnelles. Laissez-le à lui-même : il va parler, discuter, diriger, commander. Chacun, dans les rangs ou hors des rangs, aura son plan, son idée, et voudra aller ici ou là, frapper ainsi ou autrement. Mille tracés de bataille ou de combats surgiront à la fois. Si, dans des circonstances données, ces qualités ont leur prix, si elles sauvent quelquefois l'individu, elles sont en général pleines de danger en face de l'ennemi. Mais rien n'eût été plus dangereux en Afrique ; car l'Arabe a précisément des côtés analogues. Appelé à chaque instant à défendre ses troupeaux, son donai, sa tente, il est habitué à s'inspirer du péril et à ne pas attendre la voix du chef. Où en serait-il si à toute heure il ne comptait pas sur la force et la rapidité individuelles, si à toute heure il n'était prêt à ne prendre d'avis que du salut ?

Le Français, qui est l'assaillant, ne vit pas comme l'Arabe dans l'isolement du donai. De son côté, il y a une sentinelle commune toujours attentive, constamment éveillée. Cette sentinelle, qui ne doit pas dormir une seule seconde sous peine de mort, non point seulement pour un seul, mais quelquefois pour tous ; cette sentinelle, c'est la discipline. Elle faisait la force des légions romaines ; elle fait celle de nos régiments. Entendez dans cette colonne en marche, alors que l'ennemi est loin, les propos, les critiques, les saillies, les rires qui éclatent sur toute une ligne. Il y a là une foule d'intelligences d'élite, capables d'apprécier les ordres, d'en avoir leur sentiment, de le produire. Eh bien ! le tambour a battu, le clairon a sonné, l'ennemi est présent. Aussitôt plus de paroles, plus de critiques : les plus indépendants tout à l'heure dans leur langage sont les plus obéissants. Le chef est tout ; bons ou mauvais, ses ordres sont exécutés. Personne ne conteste, et encore moins ne recule. On murmure peut-être

après le combat, surtout si l'on n'est pas vainqueur, mais jamais pendant l'action.

Maintenant, que le chef disparaisse, que l'inférieur soit abandonné à lui-même, que le soldat ait à chercher son salut dans ses propres inspirations, n'en soyez pas en peine. Il se tiendra de toutes les difficultés; si l'en tirera du combat comme il s'en tire dans la garnison, en route et au bivouac.

Là, qu'il ait appris un métier ou qu'il n'en ait pas, il les sait tous. Il est, selon la nécessité, terrassier, bûcheron, charpentier, tisseur, blâleur, tailleur, cordonnier même. Rien ne l'embarrasse. A Médéah, les vieux zouaves se firent des matelas, du fil, préparèrent des peaux pour leurs chaussures. A Tiemcen, ils se fabriquèrent jusqu'à du tabac.

Et que de bon esprit comptant au milieu de toutes les privations! que de saillies! que de peintures piquantes et faies en un seul mot ou en une seule phrase! Lorsque le général Bugéaud, avec ses idées romaines, eut imaginé de faire porter aux troupes une partie de leurs vivres, si bien qu'il était à peu près impossible de combattre sans déposer les sacs, le soldat d'infanterie pesamment chargé se donnait à lui-même le surnom de soldat-chameau. Si encore, disait-il, on vous laissait les avantages de la chose; mais le soldat-chameau doit avoir des jarrets de cerf, un cœur de lion et... un estomac de fourmi! — Pauvre soldat! c'était tout bonnement le soldat-phénix qu'il définissait ainsi, et souvent on trouva cette merveille sur le sol de la France algérienne.

Toutes les qualités militaires mises de côté, on ferait un long et touchant recueil des actions dévouées qui ont été faites au sein de l'armée d'Afrique. Quelques-unes seulement sont devenues populaires, comme celle du trompette Escoffier, comme celle de Guichard sauvant son capitaine. Ces dévouements n'ont pas été isolés. Malheureusement ce ne sont pas les bonnes actions le l'on redit. On parle plus volontiers des mauvaises. Nous ne nous plaignons pas; c'est l'honneur de la France que le mal soit de la rte stigorisé; mais il faudrait aussi tenir compte du bien; et à côtés massacres de Blidah et d'Ouarez-Eddin, à côté des exécutions terribles du général Pélissier, on ne devrait pas se permettre d'oublier la générosité déployée par nos troupes en tant d'occasions. Après laise de la smala, elles partagent leur biscuit avec les prisonniers. usieurs fois, souvent même il y eut des enfants recueillis et adoptés.

On a surtout reproché à l'armée d'Afrique système que la raison et l'humanité réprouvent, c'est celui des *razzias*.

La *razzia* n'est pas une invention française, les Arabes l'ont employée de tout temps, même du temps de la Be. Ils en firent usage contre les premières tribus qui se soulevèrent nous. On les leur reporta en représailles.

« Le fait le plus fréquent et presque quotidien de la vie arabe, dit le général Daumas dans un livre que nous ay déjà cité, c'est la *razzia*. La gloire est une belle chose sans do, ajoute le célèbre écrivain, et à laquelle on a le cœur sensible d le Sahara comme partout ailleurs. Mais là on met sa gloire à faitu mal à l'ennemi, à détruire ses ressources en augmentant les sien propres. La gloire n'est pas de la fumée, c'est du butin. Le désir la vengeance est aussi un mobile; mais est-il plus belle vengeance celle de s'enrichir des dépouilles de l'ennemi? »

« Ce triple besoin de gloire, de vengeance et butin ne pouvait trouver pour se satisfaire un plus expéditif ni plus efficace procédé que la *razzia* (incursion), envahissement par lace ou la ruse du lieu occupé par l'ennemi, du dépôt de tout ce qui est cher, famille et fortune.

» Les *razzias* sont de trois sortes :

» Il y a d'abord la *téhha* (proprement le *tombeur* : du verbe *tahh*, il est tombé); elle se fait au point du jour (*fedje*). Dans une *téhha*, on n'est pas venu pour piller, on s'est rué pour massacrer; on ne s'enrichit pas, on se venge.

» Puis la *khrotéfa*, qui a lieu à (*el dasseur*) deux trois heures de l'après-midi. C'est la rapine.

» Et enfin la *terbique*; ce n'est pas la guerre, c'est pas un coup de bandit ni de brigand, ce n'est guère qu'un tout vouloir tout au plus. La *terbique* se fait à nous *el leïl*, à minuit.

Avons-nous besoin de dire que jamais nos tr ne firent des *razzias* d'aucune de ces trois sortes? Ce n'a jamais dans une vue de butin ou de massacre qu'elles en ont entrepris dans des circonstances exceptionnelles elles se sont nourries de l'ennemi, la plupart du temps, presque toujours, eût abandonné aux contingents alliés le butin fait sur leurs conéis. Ce que l'on a voulu de notre côté par la *razzia*, c'est forcer l'A à soumission; c'a été une sorte de loi martiale, très-mauvaise asent; mais ce n'a jamais été que cela.

D'ailleurs il ne faut pas croire qu'au sein même l'armée d'Afrique le système de la *razzia* n'ait pas soulevé les pives protestations. Eugène Cavaignac, dans ses observations sur l'ence d'Alger en 1813, écrivait ce qui suit : « Ce n'est point par éparitions périodiques au milieu des Arabes que l'on peut esp les réduire. Ces épisodes de guerre ne sont bons, tout au pluriel ne leur succède, qu'à entretenir la haine de ce peuple et à ser ses appé-

tits belliqueux. Ce serait nous présenter à eux comme les plagiaires de leurs précédents maîtres, avec moins de résolution et de force. L'hostilité permanente est un acte d'un autre siècle; et puisque nous avons rendu la guerre nécessaire, elle doit perdre au moins ce caractère agressif qui l'éterniserait. En usant de nos armes, nous ne devons avoir pour but que de prévenir, par un déploiement de forces imposant, une guerre de détail qui ne produit que des massacres et ne promet aux Arabes que des malheurs, au lieu d'être l'appui d'une politique pacifique et protectrice du travail. »

Ce que disait Eugène Cavaignac était répété par les meilleurs esprits de l'armée. Des officiers de la plus haute distinction signalèrent souvent comme monstrueux le système des *razzias*.

Dans tous les cas, la faute doit remonter à ceux qui en ordonnèrent l'application; et non au soldat, lequel dut obéir. Quand il fut bien commandé, le soldat en Afrique ne recourut jamais au pillage. Il se maintint exactement dans les liens les plus étroits de la discipline. Ce fait n'échappa point aux Arabes, et partout où il se produisit nous eûmes des alliés fidèles. Nous citerons la longue et laborieuse expédition que dirigea le général Marey; le soldat y fut exemplaire.

« Il n'a pas été, dit le général dans son rapport, porté une seule plainte contre nos soldats; leur discipline a fait l'admiration de tout le pays, qui avait toujours vu les camps du bey et d'Abd-el-Kader piller les maisons, les jardins, et tous les gens qui ne pouvaient se défendre. A Aouta, notre bivouac était placé contre les murs délabrés de jardins où se trouvaient de beaux arbres, des légumes, de l'orge et des blés mûr; on manquait de bois et de vert : cependant les propriétés furent complètement respectées. L'impression laissée dans le pays par notre opération a été certainement celle d'une organisation sociale et militaire supérieure, ayant une grande puissance d'ordre et de discipline envers nos sujets, devant être fort à craindre pour nos ennemis... A Tedjemont, où nous parâmes d'abord, tout le monde voulut s'éloigner; il fallut toute l'autorité du kalifa pour rassurer. Mais quand on vit que les propriétés étaient respectées, que nul n'était maltraité, que tout était payé exactement, que nous avions une mission non de destruction, mais d'ordre, personne ne songea à fuir. »

Mais, pourquoi ne pas s'exprimer avec franchise? l'armée d'Afrique, comme toute notre armée, a éprouvé un grand malheur : elle a été mêlée à nos luttes politiques; elle a été un instrument social. Elle a sauvé, puis elle a servi à détruire une république. Si d'aventure elle eût pu rester neutre, personne ne contesterait ses services.

Il faut aussi, pour juger nos soldats combattant sur le sol algérien, tenir compte des éléments dont furent composés quelques corps de l'armée d'Afrique. Lorsqu'au dehors d'une grande nation il se fait une guerre longue et considérable, les aventuriers y courent; et il ne faut pas se le dissimuler, en général l'aventurier est brave. Il sert bien, mais il faut pour le dompter une discipline de fer; pour l'entraîner, il faut être encore plus brave que lui. Le colonel Noël, au retour de l'expédition de Tébessa, n'eut d'autre moyen de se rendre maître de ses chasseurs que de charger hors de son tour, et pour ainsi dire hors de son grade, avec eux.

Mais de tels hommes se retiennent difficilement après la victoire.

Toutefois, nous en sommes persuadé, avec un autre système de guerre il en eût été partout de nos soldats comme de ceux de la colonne du général Marey. La cruauté n'est pas dans leurs âmes; elle ne passera pas dans les mœurs militaires. Les laboureurs de la douce Touraine, les vignerons de la Bourgogne, les Bretons, dont le regard est toujours tourné vers le pays; les cultivateurs de l'Alsace, les laborieux enfants de l'Auvergne et du Limousin, toutes les recrues de France en un mot, sont d'une origine bonne et civilisée. Les excès ne sont chez eux que les accidents d'un mauvais commandement. Ainsi que l'écrivait Duvivier dans sa *Solution de la question d'Algérie*, les bulletins officiels, les rapports qui ont tiré vanité des récoltes détruites, des arbres coupés, des villages incendiés, resteront à tout jamais comme pièces accusatrices. Mais seulement, ajoutons-nous, contre ceux qui les ont rédigés. Maintenant, un autre système était-il possible avec des ennemis qui n'en avaient pas d'autre?

Grand problème! problème à faire détester la civilisation, si vraiment elle ne peut être répandue au sein d'un peuple déjà formé, que par le fer et le feu!

N'essayons pas de le résoudre, et reportons plutôt nos regards sur les rangs inférieurs de notre armée d'Afrique.

Une des plus belles choses descriptives qui aient jamais été écrites est le *Traité de la chasse au lion*, par Jules Gérard. Poésie grandiose, style à la fois concis et large, images pittoresques, saisissantes, tout ce qui constitue l'écrivain de génie, est là renfermé en quelques pages.

Un simple sergent du génie, Henri Lardy, qui n'a pas eu comme Gérard le bonheur de franchir les premiers degrés de la hiérarchie, et qui commande aujourd'hui, comme sergent d'infanterie de marine, le poste de la Trinité dans les Antilles, a relevé les ruines de Tébessa, suivant les expressions du savant Letronne, de façon à désespérer nos meilleurs architectes et à rendre fiers nos officiers les plus instruits.

Nos administrations publiques, celles des chemins de fer sont, dans les rangs subalternes, peuplées d'anciens sous-officiers d'Afrique. Ce sont les meilleurs employés.

Que d'hommes de lettres, que d'artistes distingués ont fait leurs premières armes dans les zouaves ou dans les spahis! Que d'honorables chefs d'entreprises, que de dignes chefs d'atelier ont appris à cette école de discipline l'ordre, le travail et l'économie!

Puisque nous parlons de zouaves et de spahis, disons un mot de ces corps célèbres, qui furent d'autant plus utiles à la conquête, que les Arabes mêlés parmi eux annonçaient par leur seule présence que toute la conquête n'était pas à faire. Le général Bourmont prit à la solde de la France une partie des anciens cavaliers du dey. On les appela les mameluks. Les mameluks augmentèrent promptement en nombre, et après l'expédition de Médéah ils formèrent deux escadrons que l'on nomma chasseurs algériens. Un peu plus tard, à Bone, le général Monck d'Uzer organisa un autre escadron d'indigènes auxquels on donna le nom d'*otages*. Pareille institution eut lieu dans la province d'Oran.

A mesure que notre conquête se fortifia, le nombre des indigènes qui voulurent servir sous nos drapeaux alla en devenant chaque

capitaine inclusivement, le grade supérieur après deux ans de service en Afrique. On ne tint pas cette promesse, mais les chasseurs tinrent tout ce que l'on s'était promis d'eux.

Nous aurions encore à parler ici des bataillons d'infanterie légère d'Afrique, de la légion étrangère. Leurs services, peut-être moins brillants que ceux des corps indigènes, n'en furent pas moins réels.

On comprendra l'utilité de ces derniers quand on aura le secret de la pensée qui présida à leur formation.

« Si l'on avait voulu, disait un homme spécial, si l'on avait voulu seulement de braves soldats, nul doute que les régiments français n'eussent parfaitement et préférablement rempli cette mission. Mais on s'était de plus proposé, en instituant les zouaves et les spahis, de faire servir à la conquête une partie de cet élément arabe qui déjà, avant nous, vivait de la guerre. On voulait de plus y mêler des Français, qui, vivant avec les Arabes, s'instruisant dans leurs mœurs, dans leur langue, découvrant tous leurs petits secrets, deviendraient une véritable pépinière d'interprètes, d'administrateurs, d'hommes essentiellement utiles à la cause française en Algérie. Il n'était pas mal non plus d'imiter les Romains, en s'assimilant les armes et la manière de combattre des ennemis.

Prise de la smala d'Abd-el-Kader. — 16 mai 1.

jour plus considérable. On songea à leur donner une organisation régulière, et, le 10 août 1831, le lieutenant-colonel Marey reçut à Alger le commandement de quatre escadrons de spahis. Deux autres escadrons furent mis à Bone sous les ordres du chef d'escadron Jusuf. On en constitua bientôt quatre autres à Oran. Les escadrons d'Alger furent ensuite portés à six, et ceux de Bone à quatre. En 1839, le gouvernement ordonna qu'un de ces escadrons fut attaché à chaque régiment de chasseurs d'Afrique. Cette ordonnance ne fut pas exécutée. Une autre ordonnance répartit en vingt escadrons toute la cavalerie dite indigène. Dix-huit de ces escadrons formèrent en 1845 trois régiments distincts.

Les zouaves sont les contemporains des spahis. Ils datent comme eux de 1830. En ce temps-là, le général Clausel chargea le commandant Maumet de recueillir et d'organiser un premier bataillon d'infanterie indigène. On appela les soldats de ce bataillon les zouaves du nom de la célèbre tribu montagnarde des Zouaouas, que leur pauvreté forçait à fournir des fantassins aux troupes du dey. Duvivier organisa un second bataillon qui reçut le même nom. Les deux bataillons furent, en 1832, réunis en un seul, sous le commandement de cet homme remarquable, qui légua bientôt les zouaves au commandant Kall, puis au capitaine de la Moricière. D'autres bataillons de zouaves furent ensuite créés; nous citerons particulièrement celui qui se composa des volontaires, défenseurs du méchouar de Tlemcen sous Cavaignac. Les zouaves formèrent ensuite des régiments, comme les spahis.

Les chasseurs d'Afrique ne doivent pas être oubliés à côté de leurs compagnons de combat. On les forma en novembre 1831. Ils ne pouvaient se recruter que parmi les Français. L'ordonnance du 17 novembre garantissait aux officiers qui y entraient, jusqu'au grade de

Comme ces ci devaient, précisément à cause du mélange des deux races, tous servir d'avant-garde et d'éclaireurs, chacun de nos officiers dut passer par les zouaves ou par les spahis. Duvivier, la Mère, Cavaignac, le Flô y passèrent les premiers. Là les plus grands noms côtoyaient les noms les plus obscurs. A Caroubet-el-Oû le vieux sergent Razin mourut avec le jeune fils du duc d'Harcourt. Ce dernier fut tué comme il arrivait le premier pour reprendre position. Le vieux sergent Razin accourut pour le venger. Souffrier le suivit, un brave dont nous regrettons de ne pas savoir son nom. Mais Razin n'avait plus depuis longtemps ses jambes de vint, le fourrier le devança bientôt. — Ah ça! lui crie Razin, est-ce que le conserrit aurait la prétention de passer devant son ancêtre, et vivement! Le fourrier se rangea; mais à peine fut-il parti, qu'une balle frappa le sergent. — Me voilà devant, mon vieux! lui dit en passant le fourrier; mais il tombe à son tour. Les zouaves voulurent le relever. — Occupe-toi de Razin, lui dit-il, je sauverai bien seul. Le zouave relève son sergent, et au même instant, comme lui, frappé à mort. Le fourrier rampe alors sur ses genoux, détache la croix du vieux brave, et, laissant un long sillon sanglant dans les broussailles, il vient remettre au commandant la croix du mort. — Je n'ai pu rapporter que cela, lui dit-il. En effet, le sergent avait horriblement mutilé.

Cavaignac, dans les actions les plus simples, réunit d'Harcourt, Razin, le duc et le vieux routier de guerre, dans une même et corraison funèbre. « Dans la journée du 10 novembre, écrivit le commandant à l'ordre du jour du bataillon, le jeune Richard d'Harcourt, lieutenant au corps, et le vieux sergent Razin, de la

¹ Voyez raconté par M. le comte de Castellane, page 78.

quatrième compagnie, sont morts en abordant l'ennemi et en devantant les plus braves. Le lieutenant-colonel recommande leurs noms à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats du corps. Il les donne aux jeunes gens pour exemple et pour glorieux modèles. »

Les spahis, arme plus spéciale que les zouaves, comptèrent peut-être moins d'illustrations; mais ils furent également utiles. Les Montauban, les d'Altonville, les Jousseuf-Bey, les Dubarrail, les de la Rochefoucauld ne sont pas des noms à dédaigner. Bedeau passa par la légion étrangère. Une foule d'officiers distingués ont figuré aux chasseurs d'Afrique.

Les corps indigènes n'ont point, du reste, tout grand que fût leur mérite, fait pâlir le renom de tant de beaux régiments d'infanterie de ligne ou légère qui ont laissé le plus pur de leur sang sur la terre d'Afrique. Faut-il nommer le 3^e, le 29^e, le 38^e, le 9^e, le 35^e, le 21^e, le 20^e, le 66^e de ligne, le 47^e, le 17^e de ligne, le fameux 2^e! Faut-il nommer encore le 23^e, le 58^e, le 1^{er}, le 41^e, le 56^e de ligne, le 43^e léger, le 58^e, le 26^e de ligne, le 19^e léger, le 43^e, le 53^e, le 58^e, le 32^e, le 41^e de ligne, le 6^e léger, et tant d'autres qui sont successivement désignés aux bulletins de l'armée!

C'est au 26^e et au 4^e de chasseurs d'Afrique qu'appartenait cette poignée de soldats qui combattit entre Bou-Farick et Beni-Mered contre une nuée d'Arabes, et dont le gouvernement a perpétué le souvenir par un obélisque portant cette inscription : *Aux vingt-deux braves de Beni-Mered*. Là se trouvaient Leclair, Giraud, Elie, Beal, Lecomte, Laurent, Boursier, Michel, Laricout, Bire, Girard, Estal, Marchand, Monnot, tous soldats du 26^e, sous le commandement du sergent Blandan.

N'oublions pas non plus de mentionner ici les services obscurs peut-être, mais que l'on ne prisera jamais assez, ceux du génie, ceux du corps médical militaire, ceux de l'artillerie.

Mais reprenons le récit général de notre conquête de vingt ans.

CHAPITRE XXV.

Le Maroc. — Abd-el-Kader et Abd-er-Rhaman. — La politique anglaise.

On ne saurait trop admirer, on n'a peut-être pas su assez craindre le génie d'Abd-el-Kader. Le fils de Lalla-Zohra n'a plus temporairement de ressources en Algérie. Nos colonnes mobiles lui ont tout pris, villes et tentes, ressources et influence. Les chefs nationaux, fatigués de ses continuelles défaites, ne veulent plus agir, ou n'agissent plus que languissamment en sa faveur. Beaucoup se sont tournés du côté de la France. En vain il a cherché à se refaire une force aux extrémités du côté du désert. On l'y a poursuivi, on l'y a détruit. Il n'est plus rien qu'un grand nom. Mais tout cela peut changer si l'émir en a la volonté, et si le dieu de sa croyance vient en aide à son patriotisme et à son ambition.

En effet, rien de plus mobile que le caractère arabe. Un événement heureux peut le soulever de nouveau contre la France. Par exemple la province d'Oran confine à un empire immense, en état de mettre sur pied cent mille soldats; que cet empire, au nom de la religion, au nom de la politique, se déclare pour la cause arabe en Algérie, ou que cet empire prenne seulement, d'une manière décidée, une attitude hostile à la France : aussitôt les tribus oranaises, celles de Tittery, celles des Kabylies, celles de Constantine même, remuent, s'agitent, se soulèvent peut-être. Qui affirmerait ce qu'il adviendra de ce nouveau soulèvement? Abd-el-Kader commence à connaître la politique européenne; il sait que la France a des ennemis qui ne la voient pas s'agrandir sans jalousie. Or, l'empire dont nous venons de parler, se déclarant pour la cause arabe en Algérie, il doit, dans

la pensée profonde d'Abd-el-Kader, se produire deux faits : ou le Maroc, car c'est du Maroc qu'il s'agit, ou le Maroc sera vainqueur, et alors les Français perdant tout leur prestige, l'émir regagnera le sien, ou le Maroc sera vaincu, et alors la France ira en avant dans sa conquête; elle se fera de nouveaux ennemis en Afrique, et ses ennemis d'Europe, de plus en plus jaloux, lui déclareront la guerre. Alors elle sera forcée de dégarner ses nouvelles possessions. De toutes façons donc la nationalité arabe sera sauvée.

Raisonnement puissant, et dont la logique devait échouer à la fois contre la fortune de nos armes et la faiblesse de notre diplomatie.

Outre ce raisonnement, Abd-el-Kader pouvait former un autre projet.

En ce temps-là, de violents dissentiments politiques et religieux agitaient les populations du Maroc. Quels que fussent les événements, victoire ou défaite, l'émir ne pouvait-il pas profiter de ces dissentiments pour se faire, à l'ouest de l'Afrique, une position que sa patrie lui refusait?

L'ancien sultan de la plaine d'Egghis y pensa; ce fut même par là qu'il semble avoir commencé.

Depuis longtemps, il entretenait des relations avec le Maroc. Déjà cette puissance lui avait fourni, comme à un coreligionnaire, toutes sortes de secours et de ressources durant sa bonne comme durant sa mauvaise fortune. Nos prisonniers, au temps où il relevait Tagdemt, virent souvent arriver à son camp des convois marocains, et c'est en vain que l'on a nié officiellement le fait.

« On a dit qu'Abd-el-Kader ne tirait de l'empire de Maroc ni argent, ni poudre, ni effets d'habillement, ni biscuit, ni armes, écrivait M. de France en 1837. Les renseignements recueillis à Maroc sont contredits par les faits que Maurice et moi avons vus de nos propres yeux. »

Le 7 août 1836, il est arrivé de Maroc au camp d'Abd-el-Kader un convoi apportant des chemises, des calottes, des habouches, des culottes et des capotes pour six cents hommes.

Le 15 août, il est arrivé un convoi de quinze chameaux chargés de poudre et de balles venant de Maroc.

« Lorsque le dernier convoi eut été déchargé, ajoute M. de France, Ben-Faka me

fit appeler, et me dit en comptant les ballots que des esclaves emportaient dans les magasins : Regardez si le sultan n'est pas grand! Sa puissance s'étend au loin. Ses alliés ne l'abandonnent pas. »

Ailleurs, le captif d'Abd-el-Kader dit encore que toutes les fois que les Arabes voyaient arriver au camp un convoi du Maroc, ils laissaient éclater leur allégresse, et rendaient au chef de la caravane les mêmes honneurs qu'à l'émir.

Celui-ci pouvait donc, avec raison, espérer que cette bonne alliance pourrait devenir plus étroite, et se changer en un appui plus considérable et plus décisif.

Il ne se trompait pas.

Il se trompait d'autant moins, que la politique anglaise était fort opposée alors à celle de la France. Les Anglais, qui vendent des fusils à tout le monde, ne se contentaient pas d'en avoir vendu à l'émir. Il est positif que leurs intrigues excitaient alors le Maroc à se mêler de la guerre des Arabes avec la France. La conquête était devenue nationale chez nous; l'Angleterre l'avait nécessairement prise en haine.

Appuyé par le cabinet de Saint-James, le Maroc n'était pas une puissance à dédaigner. Plaçons ici quelques détails sur cet empire.

Les musulmans n'appellent pas, comme nous, Maroc l'empire qui

Abd-el-Kader.

s'étend sur la côte nord-ouest de l'Afrique; ils lui donnent le nom de Belad-moula-Abd-er-Rhaman, c'est-à-dire pays du seigneur Abderame. Cet empire se divise plutôt historiquement que politiquement en deux royaumes, ceux de Fez et de Maroc. Le premier a pour capitale Fez, et pour villes principales Tanger, Tétouan, Larach, les deux Saleh, etc., etc. Les premières cités du second sont Maroc ou Marach, Mogador, Aghader, Tarou-Dan, Tafileh, Draba, Akkaha et Tartah. Mogador est la propriété personnelle de l'empereur, qui tire ses plus gros revenus des monopoles commerciaux et des douanes. Cette ville, dans cette seule spécialité, rapporte 700,000 piastres à elle seule, et Tanger 400,000.

L'Atlas, que l'on y appelle Djebel-Dyris, avec ses ramifications, parcourt le Maroc du nord-est au sud-ouest. Ses cours d'eau les plus renommés sont la Malouia, qui se rend à la Méditerranée après avoir reçu la Taffna et l'Isly, le Sebou, la Morbeja, le Tensiff, qui affluent à l'Océan; la Draba, le Siz, qui se perdent l'un dans les sables, l'autre dans le lac du Siz.

Sous le rapport géographique, le Maroc se partage en trois régions, celle de l'Atlas, le Riff ou massif méditerranéen. C'est là que s'élèvent Meknès, Fez, Maroc, Ouezzan, Souira ou Mogador, Mazagan, Slâ ou Saleh, et Rbat ou Rabat. La troisième région est la région transatlantique ou de Gezoula, qui comprend le pays des Sôus, celui de l'Oued-Noun et le pays des Oasis.

Historiquement le Maroc correspond à la Mauritanie Tingitane. La dynastie actuelle est une branche de la dynastie des schériffs, fondée par Mohammed-ben-Ahmet au commencement du seizième siècle, et affermie en 1578 par la bataille d'Al-Kasar, où périt Sébastien de Portugal.

Si cette puissance ne s'était pas montrée aussi terrible sur la mer que les corsaires d'Alger, elle n'en avait pas moins, comme ceux-ci, forcé l'Europe à un tribut. Tous les États européens, sauf la France, la Russie et la Prusse, lui payaient des présents annuels. L'Espagne payait 1,000 duros chaque année, et 12,000 aux changements de consul; l'Autriche donnait 10,000 sequins par an; la Hollande, le Danemark, la Suède versaient au trésor du schériff qui 15,000, qui 25,000, qui 20,000 duros annuels. Les États-Unis envoyaient environ pour 15,000 dollars de présents. La fière Angleterre avait à elle seule enrichi le Maroc de 2 millions en vingt ans. Seule, elle a, dit-on, continué à verser le tribut déguisé sous le nom de cadeaux ministériels.

Seize mille hommes soldés formaient la force régulière ou le maghzen de l'empereur de Maroc quand Abd-el-Kader se tourna vers lui. Ce maghzen comprenait d'abord la garde des schériffs, composée de quinze cents Oudâas ou Arabes choisis du désert, de quinze cents Abid-Bokaris, nègres renommés pour leur haute stature et leur force herculéenne, et combattant à pied, et deux mille cavaliers choisis avec soin parmi les meilleures tribus nègres combattant à cheval. A cette garde s'agrégeait quatre mille réguliers de cavalerie et neuf mille réguliers d'infanterie. Les tribus fournissaient en outre au premier appel de nombreux contingents. Les places fortes, surtout les places maritimes, étaient abondamment pourvues d'une assez puissante artillerie et servies par des Topchis constamment exercés. On n'évaluait pas le nombre de ceux-ci à moins de deux mille.

Telle était la puissance du côté de laquelle l'ancien sultan de Mascara tournait maintenant ses espérances.

Pour que ce dernier espoir ne le trompât point, il agit avec une suprême habileté.

S'adresser au divan du Maroc n'eût peut-être pas été prudent. Abd-el-Kader n'était pas sans savoir qu'un traité¹ fort important liait les schériffs et la France. En effet, il y en avait un qui disait : « En cas de rupture entre l'empereur de France et les régences d'Alger, Tunis et Tripoli, l'empereur de Maroc ne donnera aucune aide ni assistance auxdites régences en aucune façon, et il ne permettra à aucun de ses sujets de sortir ni d'armer sous aucun pavillon, pour courir sur les Français; et si quelqu'un desdits sujets venait à y manquer, l'empereur le châtierait et répondrait des dommages causés par son sujet. » On avait souvent parlé de ce traité à l'émir pour s'excuser de ne point se déclarer ouvertement pour lui.

Abd-el-Kader ne s'adressa donc pas directement au gouvernement marocain. Affilié à la principale des sectes religieuses qui du Maroc avaient refilé sur la province d'Oran, il alla chercher un refuge dans les massifs du Riff. Son arrivée fut bientôt connue des montagnards. Les marabouts, les chefs de tribus le vinrent visiter. Il leur parla avec cette éloquence qui l'a rendu si fort contre ses ennemis. Il leur raconta la guerre de destruction que le général Bugeaud faisait aux champs, aux figuiers, aux oliviers, aux troupeaux, aux moissons. Bien sûr, les Français ne s'arrêteraient pas à la frontière oranaise; ils la passeraient bientôt, et le Riff serait exposé à la même guerre que les plaines de Mascara et de Tlemcen. Alors, il n'y aurait plus ni paix, ni trêve pour l'Islamisme; les chrétiens le chasseraient de l'Afrique. Ces discours enflammèrent bientôt les sauvages Riffains. Ils nourrirent l'émir, l'accablèrent de présents, s'offrirent en foule pour marcher sous ses ordres.

Les voyant ainsi disposés, Abd-el-Kader écrivit à Abd-er-Rhaman. Il lui représenta que les habitants du Riff n'avaient jamais bien été soumis aux empereurs; qu'ils étaient les Kabyles du Maroc. Il s'offrit pour les dompter et pour les civiliser. Quant à lui, il promettait la plus entière docilité aux ordres du schériff, et ne demandait pour récompense que le titre de kâfîa.

Une circonstance particulière donnait à Abd-er-Rhaman le droit de s'occuper des affaires d'Abd-el-Kader. L'empereur de Maroc, que l'on nous pardonne la comparaison, est le pape de l'Afrique musulmane, et dans l'Islamisme la politique et la religion sont intimement unies. La dynastie du sultan puise une autorité exclusive en son titre de schériff ou de descendant de Mahomet. Ce n'est pas tout; dans les cérémonies annuelles du pèlerinage de la Mecque, c'est l'empereur de Maroc qui représente l'Afrique. Ses drapeaux y sont portés comme étant ceux de l'Islamisme africain.

La demande si habile de l'émir fut appuyée à Maroc par les agents de l'Angleterre. Abd-er-Rhaman s'y refusa longtemps. Il craignait de rompre avec la France; il redoutait aussi, vu l'état des esprits dans son empire, d'y introduire un homme comme Abd-el-Kader, qui déjà, lors de la chute des beys, l'avait, par le fait, empêché de s'étendre sur la province d'Oran. Enfin les instances de l'Angleterre l'emportèrent. Il investit l'émir par les armes et les drapeaux d'usage. Mais Abd-el-Kader n'avait pas attendu. Il s'était mis en possession du kalifat, il en exerçait toute l'autorité, et de là, il entretenait des correspondances avec ce qui lui restait de partisans en Algérie; il leur promettait une armée du Maroc. Cette armée était annoncée dans la Kabylie quand Bugeaud attaqua les Flissahs.

La situation, comme on voit, devenait grave pour la France. Le traité de 1767 était rompu. Nos envoyés réclamaient près d'Abd-er-Rhaman. Mais la diplomatie maure, turque ou arabe, a toujours été la première diplomatie du monde. On répondit par des protestations d'amitié très-vive. On se rejeta sur la force des choses. On objecta en particulier que ce n'était pas le Maroc qui avait le premier transgressé les vieux arrangements. C'était la France qui, en s'avancant chaque jour davantage dans la province d'Oran, avait foulé la première sous ses pieds un territoire relevant de l'autorité des schériffs. Un nouveau traité devenait donc nécessaire, et pour conclure avec fruit ce traité nouveau, il fallait commencer par décider ce qui dans la province d'Oran devait appartenir au Maroc, et ce qui devait appartenir à la France.

Abd-er-Rhaman alla plus loin. Deux causes le portèrent en avant. La première fut l'envie d'être agréable à la démocratie religieuse de son empire; la seconde fut l'influence de l'Angleterre. Il s'imagina, sur quelques propos diplomatiques peu certains, que cette puissance interviendrait entre lui et les Français. En conséquence, il ordonna à une partie de ses contingents de se porter sur la frontière oranaise pour appuyer le traité de délimitation. Le général de la Moricière qui commandait la province de l'Ouest faisait alors construire sur cette frontière le fort de Lalla-Maghnia. Il vint aussitôt camper, avec ce qu'il avait de troupes disponibles, en face de ces contingents, parmi lesquels Abd-el-Kader se montra également, entouré des hommes qu'il avait recrutés chez les Riffains, et de ceux qui de divers points de l'Algérie commençaient à le venir rejoindre.

Il était évident qu'une guerre allait commencer, si l'on ne frappait pas un coup terrible pour l'arrêter au début. Tout était en question. Un demi-succès seulement, et l'émir, entraînant à sa suite une partie des Berbères du Riff, débauchant peut-être des bataillons du Maghzen des schériffs, se précipitait de nouveau sur l'Algérie.

L'Angleterre n'en doutait pas; elle observait avec une joie mal dissimulée.

CHAPITRE XXVI.

Négociations armées du général la Moricière et du général Bedeau. — Ouchda, Tanger, Mogador, Isly. — Le prince de Joinville.

J'ai été républicain sous le régime monarchique, et mes opinions ont survécu à la chute de la république; cependant je ne puis me défendre d'un vif sentiment de douleur quand je me trouve en face de certaines pages de la guerre d'Algérie, et que de ces pages mon souvenir se reporte naturellement à cette maison si triste de Claremont. Quoi! tant de brillants fils n'ont pu retarder d'une heure la chute d'une dynastie! Quoi! tant de gloire acquise, tant de services rendus par eux n'ont pas même sauvé de l'exil ces jeunes princes qui voulurent mêler leur sang au sang plébéien de nos soldats; ces jeunes généraux qui, nés d'un roi, s'identifiaient si bien avec la nation, que l'armée caressait comme des idoles, et auxquels un si magnifique avenir semblait réservé!

Après le duc d'Orléans, dont la mort fut le triste présage de la chute paternelle, après l'aristocratique commandant des troupes d'attaque de Constantine, après le rapide vainqueur d'Aïn-Tagguin, voici venir maintenant une autre figure princière, c'est celle du prince de Joinville. Celui-là aussi se montra à la hauteur de son rang. Brave de sa personne comme ses frères, populaire comme eux depuis surtout qu'il avait ramené en France les cendres de Napoléon,

¹ Celui de 1767.

le duc de Joinville possédait de plus que ses frères l'esprit politique. Vivant avec des gens sérieux, — les marins le sont, — il avait appris de bonne heure à réfléchir, et il réfléchissait prématurément avec une sorte de sagesse. Il connaissait en outre très-bien son métier. La Providence le destinait, lui aussi, à être un des soutiens et un des ornements du nom français. Mais avant de dire ce qu'il fit, il est nécessaire de revenir au fort de Lalla-Maghnia.

Le général de la Moricière, en voyant Abd-el-Kader parmi les contingents marocains, sentait bouillir son sang de zouave; mais tous ceux qui l'ont connu ont pu le remarquer, la pétulance du vainqueur définitif de l'émir cache une prudence à toute épreuve, excepté à celle des manœuvres, que sa franchise ne saurait toujours deviner. Il n'aurait voulu, ni par une bravade inutile, ni par une action d'éclat, compromettre la France et engager la guerre. Il campait sur l'Oued-Mouila, non loin de la frontière marocaine, et se contentait de négocier. Mais le pacha El-Gennaoui repoussa par son adroite diplomatie toutes les avances du général français, et se grossit chaque jour de nouveaux contingents. Il fut même, à la fin de mai (1844), rejoint par un prince de la famille impériale, Sidi-el-Mahmoun-Ben-Chériff. Celui-ci vint camper à Ouchda. Sa présence enflamma les troupes marocaines déjà postées sur la frontière; elles sortirent de dessous leurs tentes, et vinrent inquiéter les travailleurs de Lalla-Maghnia. Pour le coup, la Moricière n'y tint plus. Il quitta ses tentes à son tour. Les fusils partirent d'un côté, et répondirent de l'autre; mais les Marocains n'étaient ni assez forts ni assez habiles pour tenir contre nos tirailleurs. Engagé à onze heures, le combat était fini à midi; un peu plus tard, Sidi-el-Mahmoun rejoignait en désordre le camp dont il avait en l'imprudence de sortir.

Quoi qu'il en fût, la guerre était déclarée. Le maréchal revenait de son expédition de Kabylie; il était à Dellys, quand il apprit le combat d'Ouchda. Il s'empressa de partir pour la province d'Oran. Des renforts vinrent avec lui; d'autres furent amenés de France.

On ne continua cependant pas tout de suite les hostilités. La guerre avec le Maroc, c'était l'inconnu. Malgré son appétit de gloire et sa forfanterie gasconne, le maréchal Bugeaud ne voulait pas prendre cet inconnu sur lui. Il essaya de négocier avec Gennaoui, et, se méfiant peut-être du général qui avait combattu déjà sans son ordre, il chargea de ses pouvoirs le général Bedeau.

Peu de mots feront connaître cet officier.

Au passage du col de Mouzaïa, sous le prince royal, Bedeau commandait le 17^e léger. Boitant d'une blessure qu'il avait reçue quelques jours auparavant, le nez mutilé par une balle qui venait de l'atteindre, le visage inondé de sang, il était resté debout au milieu de ses intrépides tirailleurs, qu'il animait du geste et de la voix. A diverses reprises, quand il les vit faiblir, il se mit à leur tête, et les reporta en avant. Les Arabes ayant abandonné leurs positions, Bedeau ne songea à lui que lorsqu'il fut sûr qu'aucun de ses soldats ne gisait plus ni blessé ni mort. Comme un capitaine qui ne quitte que le dernier son vaisseau naufragé, il ne voulut abandonner que le dernier aussi le champ de sa victoire. On ne le pausa qu'après tous les autres.

Le général Bedeau était donc un officier solide dans toute la force du mot, à la fois très-ferme et très-prudent. Il avait dans la province d'Oran partagé les principaux travaux du général la Moricière.

Il arriva à l'entrevue convenue à mi-chemin entre les deux camps, avec quatre bataillons. Le pacha Gennaoui y vint, suivi d'environ quatre mille cavaliers et de six cents fantassins.

Les Marocains se crurent en force. S'agitant, tourbillonnant, changeant de place malgré les ordres de Gennaoui, ils entourèrent bientôt nos bataillons. Ceux-ci ne sourcilèrent pas un seul instant, jusqu'à ce qu'un grand nombre de coups de feu fussent dirigés contre eux. Ils allaient répondre. Bedeau leur ordonna seulement de mettre l'arme au bras, et rompant la conférence, reprit le chemin de Lalla-Maghnia.

Cette contenance froide produisit le plus grand effet sur les Marocains; mais au bruit du feu les contingents s'étaient réunis. D'un autre côté, deux officiers de Bedeau étaient partis à toute bride pour prévenir le maréchal. Celui-ci prit aussitôt quatre bataillons, dont les hommes ne portaient absolument que leurs armes, et il se dirigea avec eux pour soutenir son négociateur ou le venger au besoin.

Il le rencontra impassible, ne répondant pas même aux insultes des Marocains. Toute l'armée de ceux-ci le suivait, formant le demi-cercle autour des bataillons, et près de les déborder. D'un coup d'œil Bugeaud voit la situation; rien de facile à trouver comme cet arc de cercle formé par des éparpillements de cavaliers. Il n'y a qu'à faire faire volte-face aux bataillons que ramène Bedeau. Le dernier de ces bataillons se portera droit au cœur de la masse ennemie; les ailes feront nécessairement alors un mouvement en avant. Les autres bataillons disposés en échelons les recevront par un feu nourri, et la victoire est certaine. Aussitôt conçu, aussitôt accompli. La charge sonne, les bataillons s'ébranlent; comme l'a prévu Bugeaud, l'arc est divisé en deux parts, qui sont trouées à leur tour en vingt endroits. Alors on les poursuit, et une sorte de chasse s'organise. Elle dure trois heures.

Cette fois, il n'y avait plus guère à compter encore sur les négociations; mais tel était en ce moment-là le système de paix à tout prix, suivi par le ministère de sept ans, que le maréchal Bugeaud, ayant reçu à cet égard de véritables injonctions, essaya de renouer les conférences. Après une correspondance inutile, échangée entre lui et Gennaoui, il lui envoya une sorte d'ultimatum, dans lequel il eut le tort de se préoccuper beaucoup trop évidemment de l'émir, ce qui devait intéresser plus vivement encore les Marocains à la cause de celui-ci. Cet ultimatum était ainsi conçu :

« La France veut conserver la limite de la frontière qu'avaient les Turcs et Abd-el-Kader après eux. Elle ne veut rien de ce qui est à vous; mais :

» Elle veut que vous ne receviez plus Abd-el-Kader pour lui donner des secours, le raviver quand il est presque mort, et le lancer sur nous. Cela n'est pas de la bonne amitié, c'est de la guerre, et vous nous la faites ainsi depuis deux ans.

» Elle veut aussi que vous fassiez interner dans l'ouest de l'empire les chefs qui ont servi Abd-el-Kader; que vous fassiez disperser ses troupes régulières; que vous ne receviez plus les tribus qui émigrent de notre territoire, et que vous renvoyiez immédiatement chez elles celles qui se sont réfugiées chez vous. Nous nous obligeons aux mêmes procédés à votre égard, si l'occasion se présente. Voilà ce qui s'appelle observer les règles de bonne amitié entre deux nations. A ces conditions, nous serons vos amis; nous favoriserons votre commerce, et le gouvernement d'Abd-er-Rhaman, autant qu'il sera en notre pouvoir. Si vous voulez faire le contraire, nous serons vos ennemis. »

Cet ultimatum n'était pas habile; on y posait trop l'émir en cause de la guerre, en objet du litige.

Pendant ce temps Abd-el-Kader ne restait pas inactif. Ne voulant pas sembler être un embarras pour les généraux marocains, il entraîna avec lui ce qu'il put de contingents, et courut la campagne sur la frontière, châtiant cette tribu, soulevant celle-là, faisant parler de lui au loin.

D'un autre côté, Gennaoui ne répondit pas à l'ultimatum du maréchal. Celui-ci marcha sur Ouchda, s'en empara sans brûler une amorce, tandis que le général la Moricière se mettait en mesure de maintenir Abd-el-Kader, et de l'empêcher de pénétrer dans l'intérieur de la province d'Oran, où tous les postes étaient sous les armes.

L'émir, ainsi maintenu, se replia sur les forces marocaines, qui s'étaient reformées pendant les négociations. Gennaoui venait d'être remplacé par un ami personnel d'Abd-el-Kader, le kaïd Sidi-Hamida, sous les ordres supérieurs de Sidi-el-Mahmoun. L'ayant appris, Bugeaud marcha sur la haute Mouila, tant pour se rapprocher de l'armée ennemie que pour offrir un point d'appui à des tribus que l'émir avait entraînées, et qui demandaient à revenir en Algérie. Les contingents du Maroc répondirent à ce mouvement par un autre mouvement en avant. Bientôt les deux armées furent à la distance de deux portées de canon.

Bugeaud n'était pas venu dans l'intention d'attaquer le premier, il attendit les tribus. Celles-ci venaient d'être arrêtées par ordre de Sidi-el-Mahmoun; le général français, jugeant dès lors inutile d'aller en avant, se retira.

Il y avait dans cette contre-marche un double piège: un piège politique et un piège militaire. Le piège politique était de mettre pour la troisième fois les Marocains dans leur tort en leur offrant une attaque facile. Le piège militaire consistait à les attirer à une affaire sérieuse par la facilité de cette attaque. Ils ne manquèrent pas de tomber dans l'un et dans l'autre. De même qu'après la conférence avec Bedeau ils suivirent le maréchal, entourant son arrière-garde d'un long arc de cercle. Les Français faisaient-ils figure de se retourner, les troupes de Sidi-Mahmoun en faisaient autant. Abd-el-Kader marchait parmi elles, les animant de la voix et de l'exemple. Quand il les vit en bonne position, Bugeaud ordonna la volte-face qui lui avait déjà réussi. En un instant tout fut balayé. Le maréchal arrêta la poursuite. La frontière oranaise n'était pas alors le seul théâtre de la guerre et des négociations avec le Maroc, et c'est ici que nous retrouvons François de Joinville.

Il fallait avant tout arriver à une satisfaction, l'honneur de la France y était intéressé. On ne pouvait guère espérer forcer l'empereur à la donner si l'on n'employait que des troupes de terre. Le duc de Joinville fut envoyé avec une escadre pour appuyer par sa présence, et au besoin par ses canons, les réclamations finales, que notre envoyé, M. de Nyons, était chargé de présenter à Abd-er-Rhaman.

La position de celui-ci devenait extrêmement difficile. La plus grande fermentation régnait dans les ports. Les populations voulaient la guerre; elles insultaient les Européens en attendant qu'elles les attaquaient. Pour gagner au moins du temps, Abd-er-Rhaman promit la punition des chefs de la frontière si la France, de son côté, voulait punir le maréchal Bugeaud. La condition était inadmissible. Le prince de Joinville vint en conséquence jeter l'ancre devant Tanger. Il ne pouvait rien entreprendre contre cette place tant que les Français qui habitaient la ville s'y trouveraient. Le gouverneur voulait s'en faire des otages. On eut toutes les peines du monde à les lui enlever. Les consuls étrangers quittèrent également Tanger. Ceux

qui siégeaient dans les autres ports furent aussi recueillis par le prince.

Cette précaution prise contre le fanatisme musulman, notre envoyé, M. de Nyons, transmit au pacha de Larach, pour être porté à l'empereur, l'ultimatum de la France. La réponse ne se fit pas attendre; elle était conçue dans les mêmes termes vagues que les précédentes, et demandait toujours, en retour de la punition des kaïds de la frontière, celle du général Bugeaud. Quant à Abd-el-Kader, elle ne s'opposait pas à ce que les Français le prissent, s'ils pouvaient; mais elle ne promettait rien. On apprit en même temps que les troupes de la frontière oranaise allaient toujours en augmentant. Le fils de l'empereur lui-même était parti pour aller les encourager. De plus, l'attitude de l'Angleterre n'avait aucune franchise. Il était urgent de se décider. On était au 4 août, et la première attaque des Marocains datait du 0 mai. Le duc de Joinville avait assez fait preuve de prudence, il fit preuve de décision, et, comme le général Bugeaud, il n'attendit pas l'insulte pour y répondre.

Tanger est l'ancienne Tingis des Romains, elle est peu peuplée, mais bien fortifiée, et c'est là que résident les consuls européens. Quant à la force de ses ouvrages de défense, les Marocains apprirent bientôt ce qu'ils valaient. Que l'on se figure, sur le penchant d'une montagne nue, une enceinte flanquée de tours rondes et carrées, soutenue par des ouvrages de différents temps et de différents systèmes. Ces ouvrages sont surtout accumulés du côté du port. Là s'élevaient deux étages de batteries composées de soixante pièces de gros calibre et de huit mortiers battant sur le port. D'autres batteries flanquaient à droite et à gauche le débarcadère. La baie est battue par six batteries rasantes en maçonnerie et fermées à la gorge. En tout, cent cinquante bouches à feu forment l'artillerie maritime de la place.

Le prince de Joinville vint, le 6 août, mouiller dans la rade, qui est aussi vaste et aisée que le port est étroit, peu profond et incommodé.

A deux heures du matin, le branle-bas de combat retentit dans le silence des flots encore endormis. Une heure après, l'escadre se rangea dans l'ordre qui lui avait été assigné. Le *Suffren*, qui portait le jeune amiral, était au poste le plus rapproché des batteries ennemies. Le *Jemmapes*, sur la même ligne, faisait également face. En arrière, le *Triton* devait battre les portes de la ville. La *Belle Poule* et les bricks *le Cassard* et *l'Argus* étaient opposés aux forts de la côte. Derrière cette belle ligne de bâtiments à voiles, s'étendait la ligne des bâtiments à vapeur, comme le *Vélocé* et le *Gassendi*, prêts à porter secours à la première ou à l'aider dans ses mouvements.

Lors de la portée du feu, dans la rade, une division espagnole, un vaisseau anglais, de petits bâtiments de guerre suédois, sardes, américains, se disposèrent en même temps de façon à bien voir.

Joinville fit les choses comme à Fontenoy. Il attendit que les Marocains tirassent les premiers, et pour les y exciter, quand tout fut bien prêt, à neuf heures, par ses ordres, un coup de canon d'honneur éclata majestueusement. En même temps, à la tête de tous les mâts, le pavillon français fut hissé, et tous les vaisseaux lâchèrent leurs tonnantes bordées.

Les canonnières-bombardiers marocains étaient à leurs pièces; ils ripostèrent avec vivacité et avec adresse. Le feu dura une heure. Un nuage épais de fumée enveloppait le port et la rade; mais il était facile, aux éclairs qui traversaient cette nuit, de voir que progressivement le feu des Français prenait le dessus. Bientôt celui des Marocains eut moins d'ensemble et moins d'éclat, puis ne retentit plus que sur quelques points. L'amiral fit alors taire momentanément ses canons. Le nuage de fumée et de poudre devint moins considérable. On put rectifier le tir, et s'assurer du mal fait à l'ennemi; ce mal était immense. Des forts et des batteries de l'enceinte et des ouvrages qui bordent la ville, il ne restait plus que des débris. Bientôt ce qui demeurait des batteries de la côte, fit ce silence qui annonce la défaite ou demande la grâce. Les vaisseaux français se turent à leur tour.

Alors la population croit à un débarquement. Des replis du terrain sortent des nuées de Kabyles qui se massent sur le rivage. On les balaye avec de la mitraille.

Cette terrible besogne de guerre accomplie, nos vaisseaux, comme s'ils eussent assisté à un simple exercice, se rallient avec autant de majesté que le matin ils s'étaient mis en ligne, et reprennent leur mouillage. Espagnols, Sardes, Américains, Suédois, battaient des mains à l'habileté de nos manœuvres, au sang-froid de nos officiers. Les marins du vaisseau anglais avaient, au contraire, dissimulé jusqu'à leur curiosité. On eût dit qu'ils ne donnaient aucune attention au bombardement du principal port de leur allié. Nos pertes étaient peu considérables; cependant le vaisseau amiral, le plus exposé de tous, avait reçu quarante-neuf boulets dans sa coque.

Le prince se dirigea aussitôt après sur un autre point de l'empire de Maroc, Mogador devait subir le sort de Tanger; mais, avant que nous racontions la destruction de ses ouvrages de guerre, il est nécessaire, pour se maintenir dans la chronologie, de revenir sur les frontières marocaines.

Voici assurément, sur les rives de l'Oued-Derfou, la plus char-

mante illumination qui se soit jamais vue dans ces contrées sauvages. De riants jardins anglais, faits du matin, s'étendent sur les deux rives du pittoresque ruisseau. Dans les allées, ce ne sont que brillants uniformes et vives causeries de combats. Aux branches des arbres sont suspendus tous les feux que l'artifice du soldat a pu s'imaginer. Sur des tables, le punch à la flamme bleue vacille, se rallume, colore tout autour de lui d'une façon étrange. C'est la fête avant le combat.

Mêlé à ses officiers, les animant, les éclairant de sa parole, Bugeaud est là qui explique à tous son plan du lendemain. On l'entoure, on l'applaudit, on lui jure de vaincre.

Au loin, le camp français, composé d'une multitude de petites tentes, après avoir longtemps contemplé cette fête, commence à s'endormir.

Puis bientôt les feux et les flammes des jardins s'éteignent. Il ne reste plus d'éveillé que les grand'gardes et le général, qui écrit en France pour y annoncer d'avance la victoire.

En effet, une grande victoire allait consacrer notre conquête de l'Algérie, et en imposer pour longtemps à toutes les jalousies. Cette victoire était bien désirable. Jusqu'ici, dans les diverses rencontres, les Marocains ne se regardaient pas comme battus, parce qu'ils avaient fui à temps, et qu'ils avaient perdu peu de monde. Leurs rassemblements ne se composaient plus de dix mille, mais de vingt-cinq mille hommes. Ils avaient au milieu d'eux un prince impérial. Ils ne prenaient même plus la peine de négocier, et posaient, eux aussi, leur ultimatum, qui était l'évacuation de Lalla-Maghnia. Dans leur camp, c'était un enthousiasme plus grand encore que dans le camp français. Les marabouts racontaient la bataille d'Al-Kasar, les champs blanchis par les ossements des soldats de Sébastien de Portugal. On voyait déjà la faible armée du maréchal dispersée, et jonchant de ses débris la frontière qu'elle avait osé franchir. De ce succès on courait à d'autres succès. On reprenait Mascara, Oran, et bientôt le drapeau des schériffs flottait sur Al-Djezaïr, sur Alger.

D'un autre côté, Abd-el-Kader mettait à profit chacune des journées que nous perdions à attendre. Si l'on tardait plus longtemps à prendre un parti, on pouvait craindre une révolte sur nos derrières.

Mais comment obtenir un engagement décisif avec des ennemis qui n'attaquent qu'à coup sûr?

Bien que les chaleurs fussent considérables, le général Bugeaud, après avoir reçu de la cavalerie légère de France, quitta ses bivouacs le 13, le lendemain de la fête dont nous avons parlé; mais, afin que les Marocains ne pussent avoir soupçon de ses intentions de leur livrer combat, il feignit un grand fourrage, à la faveur duquel il masqua ses mouvements. Le soir venu, on campa pour quelques heures, dans l'ordre même de la marche, en silence, et sans qu'aucun feu trahit la présence des soldats. Puis, aux premières lueurs avant-courrières de l'aube, on reprit la direction du camp marocain.

Après avoir traversé une première fois l'Oued-Isly, sur les huit heures du matin, on arriva sur des hauteurs que l'on appelle de Djarf-el-Akdar. De là, l'on aperçut les tentes marocaines et leurs pavillons. En avant, d'innombrables cavaliers se disposaient à attaquer l'armée assaillante lorsqu'elle aurait à franchir pour la seconde fois les sinuosités de l'Isly. Au milieu, dans une partie plus élevée, et commandant aux masses marocaines, on pouvait remarquer le quartier général du prince impérial, ses drapeaux, et ce fameux parasol, imité des rois hindous, sous lesquels s'abritaient les sultans.

A cette vue, nos soldats ne purent retenir leur joie et leur enthousiasme; ils jetaient en l'air le bâton qui leur sert à la marche et pour tendre les toiles de leurs tentes.

Bugeaud forma aussitôt facilement son ordre de bataille, pour lequel il avait pris préalablement toutes les dispositions.

C'était, dit-il lui-même dans ses mémoires, un grand losange fait avec des colonnes à demi-distance par bataillon, et prêtes à former le carré. Derrière le bataillon de direction se trouvaient deux bataillons en réserve et ne faisant pas partie du système, c'est-à-dire pouvant être détachés suivant les circonstances.

L'artillerie était divisée sur les quatre faces, vis-à-vis des intervalles des bataillons, qui étaient de cent vingt pas. L'ambulance, les bagages, les troupeaux étaient au centre, ainsi que la cavalerie, formée en deux colonnes sur chaque côté du convoi. On devait marcher à l'ennemi par un des angles formé par un bataillon qui serait celui de direction.

Bugeaud avait choisi cette disposition en losange comme plus avantageuse qu'un carré, parce que, dans un tel ordre, chaque bataillon est indépendant de son voisin, qu'il protège, et dont il reçoit protection par le croisement des feux. De plus, en cas d'échec éprouvé par un bataillon, l'autre n'est pas nécessairement compromis. Il a sa force en lui-même. Enfin la cavalerie peut sortir et rentrer par intervalles sans rien changer au système.

Le point où l'on voyait l'état-major impérial, fut celui que Bugeaud donna à son bataillon de direction. Arrivé là on devait converser à droite et se porter sur les camps. Le général de la Moricière commandait en second sous les ordres du maréchal. L'avant-garde, ou tête de colonne du centre, était aux ordres de Cavaignac; le général Bedeau commandait la droite, le colonel Pélissier la gauche, le colonel

Gachot l'arrière-garde. Le colonel Tartas commandait en chef la cavalerie, composée de dix-neuf escadrons, et avait avec lui les colonels Jusuf et Morris. Un simple mais fort intelligent capitaine, M. Bonamy, dirigeait seize pièces d'artillerie.

Après cinq ou six minutes de halte, les ordres du maréchal sont exécutés. Les fanfares d'une musique joyeuse et guerrière retentissent, et l'ordre de combat descend vers les gués de l'Isly pour les traverser. Les cavaliers Marocains sont là en force; mais, après avoir perdu beaucoup de monde, ils se retirent devant le feu des tirailleurs français, qui s'établissent sous un plateau immédiatement inférieur à l'éminence d'où le fils d'Abd-el-Rhaman ordonnait les mouvements de son armée. Cette éminence est à la portée de notre artillerie, qui y lance de nombreux boulets, et jette le plus grand trouble dans l'état-major impérial.

Tandis que l'on était occupé à voir cette fourmilière aller et venir en mille sens, les cavaliers impériaux accomplissaient de leur côté le plan arrêté par leurs chefs. Il était bien simple, et pouvait réussir avec une infanterie moins solide; le terrain en favorisait l'exécution. Il consistait à attendre que les Français fussent engagés au passage. Alors d'innombrables masses de cavaliers, formées dans les collines, devaient déboucher au grand galop de leurs chevaux par la droite et par la gauche de l'armée assaillante, et l'envelopper, tandis que toutes les forces centrales, demeurées avec le fils de l'empereur, préserveraient sa tête de colonne.

Malheureusement pour les Marocains, les tirailleurs français, disposés avec une grande intelligence, ne se replient pas même sur les colonnes. Ils attendent de pied ferme la charge des masses ennemies. Leur feu, éclatant avec ensemble, est soutenu par l'artillerie placée aux angles morts des bataillons et vomissant la mitraille. Déclanchées, ébranlées, à peine maîtresses de leurs chevaux, qui se cabrent, qui se retournent, les masses ennemies s'arrêtent devant ce feu terrible, tourbillonnent, sont indécises. L'artillerie les presse. Elles font péniblement leur retraite sous nos boulets et sous nos balles.

C'est le moment d'enlever l'affaire, comme on dit au bivouac. Bugeaud le comprend. Il ne craint plus pour ses flancs. Ordre est donné à la tête de colonne d'aller en avant. Elle atteint bientôt l'éminence où se tenait d'abord le fils de l'empereur. On commence alors le mouvement de conversion vers les camps. C'est la cavalerie qui doit aborder ceux-ci.

À la tête de six escadrons de spahis, soutenus de très-près par trois escadrons de chasseurs du 4^e, le colonel Jusuf, sans se laisser intimider par les batteries qui défendent les abords des tentes, et sabrant bon nombre de cavaliers qui lui disputent faiblement le passage, tombe sur cet immense camp, absolument comme il est entré dans la smala d'Abd-el-Kader. Mais là une résistance opiniâtre s'est organisée. L'infanterie et les canonniers marocains défendent en désespérés leurs bagages et leurs tentes; au même moment la cavalerie d'Abd-el-Rhaman, qui s'est ralliée, essaye de renouveler l'attaque dont elle a eu si peu à se glorifier.

Les spahis et les chasseurs, sur ce premier point, finissent par triompher de la résistance des défenseurs du camp. Quand notre infanterie y arrive, il est couvert de cadavres; mais les Marocains l'abandonnent en fuyant, laissant aux mains de nos soldats artillerie, munitions, provisions, tentes, boutiques de marchands, en un mot tout l'attirail des armées orientales.

Mais, sur le second point, un épisode d'audace faillit compromettre le succès.

Voyant une grosse masse de cavalerie réunie de nouveau sur notre aile droite, le colonel Morris, qui commande plusieurs escadrons non engagés, conçoit la résolution de briser la charge de cette masse en l'attaquant par son flanc droit. Il passe l'Isly. La masse ennemie, repoussée comme la première fois par le feu de l'infanterie, tourne alors tous ses efforts contre les escadrons du colonel Morris. Celui-ci, attaqué, entouré par des forces dix fois supérieures, tient tête avec une fermeté héroïque; mais il est évident que si du secours ne lui vient pas, il y aura là un grave échec. Le général Bedeau précipite de ce côté trois de ses meilleurs bataillons d'infanterie. Le colonel Morris reprend l'offensive à la faveur de l'attaque que ces derniers font sur le flanc des Marocains, et chasse tout devant lui avec une impétuosité irrésistible. Trois cents Abid-Bokari ou Berbères laissent leurs cadavres sur le champ du combat.

Cependant, malgré la prise du camp, tout n'était pas fini. À l'appel des officiers impériaux, les fuyards se ralliaient sur la rive gauche de l'Isly. Ils étaient encore au moins vingt mille, et pouvaient, avec de la décision, disputer aux Français la possession du camp. Le maréchal Bugeaud ne leur donne pas le temps de préparer leur retour offensif. Infanterie, cavalerie, artillerie passent la rivière. La mitraille tonne de nouveau sur les masses ennemies. Quand elles sont de nouveau aussi ébranlées, les spahis et les hussards poursuivent leur succès. Ils chassent l'ennemi devant eux durant une lieue.

Le soleil d'Afrique était alors à son zénith. La chaleur du combat avait seule jusqu'alors protégé nos soldats contre ses rayons brûlants. La déroute des descendants des vainqueurs d'Al-Kasar était complète. Il n'y avait même plus rien à leur prendre. Suivant les expressions du maréchal, tout était pris, drapeaux, bagages, artillerie. Le

signe du ralliement put sonner à tous les clairons; et les troupes victorieuses s'installèrent dans le camp des vaincus, qui se retirèrent, les uns par la route de Thaza, les autres par les vallées qui conduisent aux montagnes des Beni-Sassassen. Les bulletins évaluèrent leurs pertes en morts à quinze cents et en blessés à deux mille, et ne portèrent les nôtres qu'à vingt-sept tués et une centaine de blessés.

Comme tout le monde avait fait son devoir, tout le monde fut pour ainsi dire cité à l'ordre du jour; nous retrouvons — là les noms de la Moricière, Bedeau, Cavaignac, Pélistier, Jusuf, Gachot, Tartas, Morris, Cassaignolles, Chadeysse, Walsin-Esterhazy, De Cotte, d'Allonville, Courby de Cognord, et d'une foule d'autres.

Plusieurs simples soldats avaient pris des drapeaux. Tels furent les spahis Courvoisier, les chasseurs Darguet, Timetdebat, Lallemand, Hugues¹. Beaucoup de Marocains aussi avaient été braves. Un grand nombre était venu se faire tuer au pied même de nos colonnes. Mais, comme en Égypte sous Bonaparte, toutes ces masses tourbillonnantes, qui donnèrent pendant plusieurs heures, sous les ordres du fils d'Abd-el-Rhaman, ne purent rien contre les bataillons européens hérissés de fer, dont les hommes semblent soudés l'un à l'autre, et du sein desquels s'échappent les balles et la mitraille.

Le lendemain même de cette grande journée, un autre coup terrible fut porté à l'empereur du Maroc.

Le prince de Joinville avait rapidement fait voile de Tanger à Mogador. Il voulait, par la précipitation de ses attaques, frapper vivement l'esprit des populations, et faciliter ainsi au divan du schérif une soumission que l'opinion publique marocaine les empêchait de faire.

Mogador, comme nous l'avons dit, était véritablement la principale ville de commerce de l'empire. Cette ville n'est pas, comme Tanger, située sur la Méditerranée. Elle a, sur l'Océan, par 11° 35' de longitude ouest et 32° 32' de latitude nord, un port des plus sûrs, lequel est formé par une petite île. Son admirable situation lui a fait donner par les Marocains le nom de Souérah, comme on dirait en latin *pictura*. Quant à sa force militaire, assez faible du côté de la terre, elle est considérable du côté de l'Océan. Là sont des ouvrages multipliés, assez bien entendus, et qu'une artillerie de cent cinquante pièces défend contre les attaques extérieures. L'île qui sert de port est surtout formidablement protégée.

Dans l'intention du prince de Joinville, l'expédition contre Mogador devait précéder la bataille d'Isly, et peut-être la rendre inutile; mais l'escadre ne put attaquer le 11 août, jour de son arrivée. Jamais temps plus affreux ne s'opposa à une entreprise de la France. Enfin, après quatre jours passés à lutter contre la tempête, une faible brise succéda à la violence des vents du sud. On attaqua, et en quelques heures le jeune amiral fut vainqueur comme à Tanger.

Voici le rapport qu'il fit. Si jamais bulletin put être accusé d'immodestie, ce ne fut jamais, certes, celui-là; mais en même temps rien de plus concis, de plus énergique. Chaque mot porte.

« Bateau à vapeur le *Pluton*, Mogador, 17 août.

« Je suis arrivé devant Mogador le 11. Le temps était très-mauvais, et pendant plusieurs jours nous sommes restés devant la ville sans même pouvoir communiquer entre nous. Malgré des houées de deux cents brasses de chaîne, nos ancres cassaient comme du verre.

« Enfin, le 15, le temps s'étant embelli, j'en ai profité pour attaquer la ville.

« Les vaisseaux le *Jemmapes* et le *Triton* sont allés s'emboîser devant les batteries de l'ouest, avec ordre de les battre, et de prendre à revers les batteries de la marine. Le *Suffren* et la *Belle-Poule* sont venus prendre poste dans la passe du nord. Il était une heure de l'après-midi lorsque notre mouvement a commencé.

« Aussitôt que les Arabes ont vu les vaisseaux se diriger vers la ville, ils ont commencé le feu de toutes leurs batteries. Nous avons attendu pour répondre que chacun eût pris son poste. À quatre heures et demie le feu a commencé à se ralentir. Les bricks le *Cassard*, le *Volage* et l'*Argus* sont alors entrés dans le port, et se sont embossés près des batteries de l'île, avec lesquelles ils ont engagé une lutte animée.

« Enfin, à cinq heures et demie, les bateaux à vapeur, portant cinq cents hommes de débarquement, ont donné dans la passe, sont venus prendre poste dans les créneaux de la ligne des bricks, et le débarquement sur l'île s'est immédiatement effectué.

« L'île a été défendue avec le courage du désespoir par trois cent vingt hommes, Maures ou Kabyles, qui en faisaient la garnison. Un grand nombre a été tué. Cent vingt d'entre eux, renfermés dans une mosquée, ont fini par se rendre.

« L'île prise, il ne nous restait plus qu'à détruire les batteries de la côte qui regardait la ville. Notre canon les avait déjà bien endommagées; il fallait les mettre complètement hors de service.

« Hier donc, sous les feux croisés de trois bateaux à vapeur et de deux bricks, cinq cents hommes ont débarqué. Ils n'ont point ren-

¹ Ces drapeaux, la tente et le parasol du fils de l'empereur furent envoyés à Paris.

contré de résistance. Nous avons encloué et jeté à la mer les canons; nous en avons emporté quelques-uns. Les magasins à poudre ont été noyés; enfin nous avons emmené et défoncé toutes les barques qui se trouvaient dans le port.

« Je crois que nous aurions pu, à ce moment, pénétrer sans danger dans l'intérieur de la ville; mais ce n'aurait été qu'une promenade sans but et sans autre résultat qu'un inutile pillage. Je m'en suis donc abstenu, et j'ai ramené les troupes sur l'île et les équipages à bord de leurs navires.

« Je m'occupe d'installer sur l'île une garnison de cinq cents hommes.

« L'occupation de l'île sans le blocus du port serait une mesure incomplète.

« Je me conforme donc à vos ordres en fermant le port de Mogador.

« La ville est, au moment où je vous écris, en feu, pillée et dévastée par les Kabyles de l'intérieur, qui, après avoir chassé la garnison impériale, en ont pris possession.

« Nous venons de recueillir le consul anglais, sa famille, et quelques Européens.

« Je ne veux pas terminer sans vous dire combien j'ai à me louer de tous ceux que j'ai eus sous mes ordres dans la campagne que nous venons de faire.

« Tout le monde a servi avec un zèle qui ne se puise que dans l'amour ardent du pays, de son honneur et de ses intérêts, et dans un dévouement absolu au service du roi.

» FRANÇOIS D'ORLÉANS. »

Certes, on ne peut pas parler plus modestement d'un grand avantage remporté; mais ce que le jeune amiral ne dit point, c'est la part personnelle qu'il prit à plusieurs épisodes du combat. Il avait, comme général, les grandes traditions. Il eût rougi de frapper un ennemi. — A l'attaque de l'île on le vit marcher *sans armes* à la tête des colonnes, tandis qu'à ses côtés tombaient, blessés ou tués, les marins de l'escadre.

Voilà bien de l'honneur, et cependant nous touchons à l'une des pages les moins heureuses du règne de Louis-Philippe. Après la gloire, vient la faiblesse.

Sans doute, à la suite de victoires si promptes, si rapprochées, si retentissantes, on était en droit de croire que le Maroc allait céder à toutes nos demandes, qu'il viendrait de lui-même au-devant de nos injonctions, et qu'il prendrait l'engagement, par tous les moyens, d'empêcher Abd-el-Kader de nous nuire.

On serait promptement arrivé à un résultat semblable en laissant la négociation aux mains du prince de Joinville et du maréchal Bugeaud, que la malencontreuse expérience de son traité de la Tafna avait corrigé des demi-mesures diplomatiques.

Déjà même on était en voie d'obtenir une satisfaction des plus complètes; sous l'intimidation du canon français, l'empereur de Maroc faisait les premiers pas; pressé d'en finir, il précipitait les négociations qu'il avait si longtemps retardées; mais, tout à coup, les diplomates de cabinet succédèrent aux diplomates armés. Le duc de Glücksberg et M. de Nyons furent chargés de terminer l'œuvre commencée.

Le secret de ce changement était que l'Angleterre, profondément jalouse de nos succès, vivement intéressée à les diminuer, avait obtenu du ministère d'alors l'engagement de ne faire sur aucun point de l'empire de Maroc rien qui ressemblât à une occupation ou à un commencement de conquête. Conséquemment, le premier moment de terreur passé, les Marocains devaient considérer leurs défaites comme de simples accidents. Nos négociateurs se trouvaient, d'autre part, dépourvus de toute espèce de point d'appui, puisque Abd-el-Rhaman n'était saisissable que par ses possessions. Ainsi désarmés d'avance, MM. de Glücksberg et de Nyons adoptèrent, le 10 septembre, la convention connue sous le nom de convention de Tanger, et qui fut ratifiée le 7 octobre.

Par ce traité, l'on ne demandait pas même aux Marocains d'indemnité de guerre. La France, disait-on, était assez riche pour payer sa gloire.

La convention de Tanger devint ensuite le traité des limites, qui fut négocié par le général comte de la Rue et par Sidi-Ahmeda-ben-Ali-el-Sadjai, et échangé le 9 de Rabia-el-Aouel de l'an 1261 de l'Hégire, 18 mars 1845.

Sans entrer dans les détails de la délimitation qui fut faite, nous nous bornerons à dire que cette délimitation était déclarée être la même qui avait existé entre la Turquie et le Maroc. On la relata minutieusement par noms de tribus et de kessours¹; mais la partie la plus importante était celle qui concernait les réfugiés. La voici.

« Article 7. — Tout individu qui se réfugiera d'un État dans l'autre, ne sera pas rendu au gouvernement qu'il aura quitté, par celui près duquel il se sera réfugié, tant qu'il vaudra y rester.

« S'il voulait, au contraire, retourner sur le territoire de son gouvernement, les autorités du lieu où il se sera réfugié ne pourront apporter la moindre entrave à son départ. S'il veut rester, il se conformera

¹ Villages du désert.

aux lois du pays, et il trouvera protection et garantie pour sa personne et ses biens; par cette clause, les deux souverains du Maroc et de la France ont voulu se donner une marque de leur mutuelle considération.

« Il est bien entendu que le présent article ne concerne en rien les tribus.

« Il est notoire aussi que El-Hadj-Abd-el-Kader et tous ses partisans ne jouiront pas du bénéfice de cette convention, attendu que ce serait porter atteinte à l'article 4 du traité du 10 septembre 1814, tandis que l'intention formelle des hautes parties contractantes est de continuer à donner force et vigueur à cette stipulation émanée de la volonté de leurs souverains, et dont l'accomplissement affermira l'amitié et assurera pour toujours la paix et les bons rapports entre les deux États. »

Le traité des limites mettait donc seulement Abd-el-Kader hors du droit international, mais ne stipulait rien de positif à son égard.

CHAPITRE XXVII.

Continuation de la guerre. — Plans d'Abd-el-Kader. — Expéditions partielles de Kabylie. — Le général Comman. — Le commandant Charras. — Expédition du général Bedeau dans l'Aurès.

Ainsi la conquête de l'Algérie était une sorte de travail de Pénélope. Toujours les traités venaient détruire l'ouvrage des armes. Malgré tant de victoires, Abd-el-Kader restait debout. Il y a plus, son prestige était plus grand que jamais. Ce n'était plus maintenant seulement le défenseur de la nationalité arabe en Algérie, il représentait, pour les populations africaines, depuis l'Océan jusqu'à Tunis, la résistance aux infidèles. Si son influence s'arrêtait à Tunis, cela tenait aux bons rapports que la France avait soin d'entretenir avec le bey, et qu'elle continuait en le prenant sous sa protection d'une manière formelle pendant les années qui suivirent. Nul doute, comme l'affirme le prince de Joinville dans son remarquable ouvrage sur la flotte française, que si on eût laissé la Porte Ottomane maîtresse de remplacer cet allié, elle ne lui eût substitué un remplaçant auprès duquel Abd-el-Kader aurait trouvé la même sympathie que dans le Maroc. Il fallut les fréquentes apparitions de nos marins devant Tunis, et pour maintenir le bey, et pour empêcher l'influence des partisans d'Abd-el-Kader de s'étendre de la province de Constantine à l'État voisin.

Du reste, pendant les négociations qui suivirent la convention de Tanger, l'opinion fut très-peu fixée sur la situation où se trouvait l'émir.

Selon les uns, il était complètement abattu, et à jamais mis dans l'impossibilité de rien entreprendre. Selon les autres, les populations de Maroc se déclaraient pour lui, et peu s'en fallait qu'il ne substituât sa dynastie à celle d'Ab-el-Rhaman.

Selon ceux-ci, Abd-el-Kader, sommé de venir habiter Fez, où des terres lui avaient été offertes pour y vivre en simple particulier, s'était soustrait par un refus à cette offre impériale. Alors il se serait rejeté dans le désert marocain, où sa déira n'aurait point voulu le suivre.

Selon ceux-là, l'empereur de Maroc lui-même, à l'occasion des fêtes du Beïram, avait annoncé à ses grands réunis que l'émir s'était retiré dans les montagnes du Rif, en une petite ville appelée El-Kalaïa, et que là, croyant pouvoir braver toute espèce d'autorité, il prêchait contre le schériff lui-même une guerre impie, à laquelle il ne craignait pas de donner le nom de saints. A la suite de cette communication si grave, ajoutait-on, les grands s'étaient empressés de demander que l'audacieux fût mis hors la loi.

Ceux qui répandaient ce dernier bruit étaient les mieux informés. Après la bataille d'Isly, Ab-el-Kader avait effectivement trouvé un asile à El-Kalaïa; mais l'empereur fit marcher contre les montagnards, dont cette ville est le marché, trois corps d'armée différents. L'émir ne voulut pas abuser de la générosité de ses hôtes; il quitta El-Kalaïa, et envoya un de ses frères porter des paroles d'amitié au schériff. Sidi-Saïd, c'était le nom de son envoyé, promit à l'empereur de Maroc qu'Abd-el-Kader ne troublerait point ses États. Il le remercia de ce qui avait été fait pour lui, et l'assura qu'il saurait se suffire à lui-même.

En effet, le vaincu de tant de combats trouva encore sur les limites du désert des tribus qui lui fournirent des secours et des hommes. Les Hamian-Gharabas, en particulier, le suivirent jusque dans les *Chott*, ou appelle ainsi les dépressions de territoire qui s'étendent au sud de la province d'Oran. De là, il nouait des relations avec les tribus de l'intérieur, et formait les plans les plus gigantesques. Nous verrons bientôt comment il essaya de les réaliser.

La rapidité avec laquelle les événements du Maroc avaient forcé le maréchal Bugeaud à quitter la Kabylie était cause que la pacification opérée à la suite du combat d'Ouarez-Eddin ne présentait, au bout de quelques mois, rien de sérieux. Les chefs de la précédente insurrection, Bel-Kassem et Ben-Salem, recommencèrent leurs agitations dès qu'ils virent les Français occupés sur la frontière de l'ouest.

D'importantes tribus de la côte, entre autres les Fliça ou Flissas-el-Bahar, tinrent des djemmaâ¹, dans lesquels la question de la résistance fut controversée comme avant la journée de Thaourga.

Le maréchal avait laissé à Dellys un très-brave général, qui, après avoir vainement sommé les rassemblements de se dissiper, crut devoir agir contre eux, afin de ne pas donner à une insurrection le temps de se former dans un moment où, par suite des événements du Maroc, la situation des Français était si difficile. Il sortit donc avec décision de Dellys avec une colonne assez faible mais décidée comme lui.

Le général Comman, en poussant ainsi dans le pays des Flissas-el-Bahar, ne croyait y rencontrer que les forces mêmes de la tribu; mais six mille Kabyles de plusieurs autres tribus s'étaient retranchés dans une position formidable. Quoiqu'il n'eût avec lui que quinze cents hommes, le général Comman n'hésita pas à les faire attaquer de front par deux bataillons du 53^e de ligne, tandis que deux bataillons du 58^e tourneraient la position. Les premiers réussirent, grâce à leur audacieuse énergie. Ils emportèrent les positions kabyles; mais ceux-ci revinrent les y attaquer. La colonne, chargée de tourner l'ennemi, ayant été arrêtée par des obstacles de terrain, eut à faire un long circuit pendant lequel il lui fallut combattre pied à pied. Elle arriva enfin au point de ralliement à temps pour secourir les bataillons d'attaque, qui, depuis plusieurs heures, luttaient contre des assaillants dix fois supérieurs en nombre.

Ce combat fut un des plus sanglants de la guerre d'Afrique. Nous y eûmes cent cinquante blessés dont dix-sept officiers, ce qui annonce un engagement véritablement sérieux. Nos morts s'élevèrent au nombre de vingt-six. Les Kabyles eurent une perte douze fois aussi considérable.

Malgré la grandeur de ce succès, le maréchal-gouverneur, qui arrivait en ce moment de l'Isly, ne voulut pas croire à sa durée. Il pensa qu'il fallait frapper un nouveau coup, et en effet il y avait à cela quelque nécessité. Les rassemblements kabyles s'étaient de nouveau fortifiés, non loin du lieu où le général Comman les avait battus, sur des crêtes rocheuses et boisées qui dominent le village d'Abizar, dans l'aghalick de Thaourga. Ils étaient moins considérables que la première fois; mais les positions dans lesquelles ils avaient résolu de tenir tête aux Français représentaient une sorte de chaos au sein duquel il était impossible de conduire stratégiquement une attaque régulière. Mais si quelque chose distingue le maréchal Bugeaud, c'est la facilité avec laquelle il trouvait des combinaisons nouvelles pour tous les terrains. Les Kabyles furent débusqués cette fois encore. Le combat dura deux heures avec de telles péripéties et sur une si grande étendue, qu'il fallut toute la journée pour rallier les vainqueurs.

À la suite de cette défaite, les Flissas-el-Bahar et les Beni-Djenad, qui comptaient, les uns douze cents fusils, les autres quinze cents, firent leur soumission, et une insurrection qui aurait pu s'étendre fut écrasée dans son germe.

Mais les Kabyles n'en montrèrent pas moins de très-profonds ressentiments, et dont l'expression vint jusqu'aux oreilles de l'émir. Il résolut de se rendre en Kabylie; mais quelle route suivre? En se rendant des Chott à Ain-Madhy, et en remontant de là vers le Nord, on échappait à la surveillance des Français, et une fois arrivé au grand Atlas, on pouvait espérer, de montagne en montagne, gagner le bassin de l'Adouze. Pour accomplir ce projet, l'émir demanda vainement l'alliance de Tedjeny, chef d'Ain-Madhy. Plusieurs scheïchs des montagnes de l'Atlas, entre autres Djelhoul-ben-Thayenb, chef des Djebel-el-Amoun, lui firent également dire qu'ils s'opposeraient à son passage. Il se trouva donc forcé d'ajourner ses projets.

D'autre part, l'attitude de notre armée ne permettait guère d'entreprises sérieuses à ses partisans. Cependant, ils en tentèrent plusieurs. A Tenez, un camp de travailleurs fut pris et pillé. Le colonel Saint-Arnaud vengea cette attaque par une expédition sur les Beni-Menna, qui furent en partie désarmés. Ben-Salem et El-Kassem ou Kassi essayèrent aussi de nouvelles agitations. Le général Gentil les maintint en s'établissant à Ain-el-Arbah. Une secte religieuse dont nous avons déjà parlé, les Derkaoua, répandue sur toute la province d'Oran, et affiliée aux sectes du Maroc, attaqua le poste de Sidi-bel-Abbés. Le général de la Moricière, qui venait d'avoir une sorte de triomphe à Oran, s'établit dans le pays attaqué. Enfin, à l'extrémité sud de la province d'Oran, entre les Chott et les pays habités, une colonne mobile, conduite par le commandant Charras, en finit avec les Kballafas de la Jacobia. Cette population formait une espèce de smalah aux chefs ennemis des Flittas. Le commandant Charras, un de ces hommes qui ont tout à coup surgi de nos guerres d'Afrique, par une marche aussi audacieuse qu'habile parvint à les surprendre et à les désarmer.

Pendant ce temps, dans la province de Constantine, eut lieu une éclatante expédition du général Bedeau dans les monts Aurès. La pacification de ces montagnes fut alors achevée.

Tout annonçait au loin la quiétude et la tranquillité, quand de terribles événements de guerre éclatèrent encore une fois.

¹ Assemblées politiques.

CHAPITRE XXVIII.

El-Bou-Maza. — Insurrection du Dahra. — Exécution des Ouled-Riah. — Le colonel Pélessier.

L'Afrique a toujours été la terre des prophètes. Abd-el-Kader, nous l'avons vu, avait fait aux prophètes une guerre terrible. Maintenant que l'Algérie lui refuse la terre et l'eau, d'autres vont essayer de remplir la place qu'il a forcément quittée.

Au moment où l'on croit que l'on va respirer, voici que retentit soudainement parmi les tribus de la côte ce cri singulier : Le Bou-Maza !

Les chefs abandonnaient la nationalité après quinze ans de lutte. La démocratie arabe ne s'abandonnait pas. Le peuple lui-même venait à son propre secours, et c'était de ses entrailles que sortait cet inspiré, dont les troupeaux eux-mêmes, disait-on, reconnaissent la puissance, et qui avait eu d'abord pour toute servante une simple chèvre, dont le lait intarissable aurait suffi à nourrir des tribus entières et des milliers de guerriers.

On racontait que le père de la chèvre, jeune, beau, brillant, marqué au front d'une étoile, éloquent, avait d'abord paru chez les Ouled-Jonness. Il s'était fait reconnaître d'abord de ses voisins les plus proches; puis, en quelques semaines, il avait eu une nombreuse suite avec des réguliers et des irréguliers, un chaouch, un secrétaire, un kasnadar. Son drapeau était rouge. Sa main avait le pouvoir d'écarter les balles, et dans la bataille, tandis que les fusils de ses ennemis le rafraîchissaient d'une eau limpide, lui possédait une forteresse vivante dans son cheval, dont tous les cris lançaient la mort comme ceux des coursiers prophétiques.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que ce nouvel aventurier était hardi, entreprenant, et, moitié terreux, moitié persuasion, entraînait beaucoup de monde avec lui. La crédulité des Arabes le favorisait partout où il n'était pas, et son courage le servait, ainsi que la fortune, partout où il se montrait.

Le Bou-Maza savait du reste choisir son terrain. Il souleva d'abord une partie des tribus de l'Ouarensenis, qui avaient tant de vieux griefs à venger; puis celles du Dahra, c'est-à-dire du Nord. On donna particulièrement ce nom à cette autre Kabylie, qui s'étend entre la Méditerranée et le Chéliff, depuis Tenez jusqu'à l'embouchure du fleuve, sur une largeur d'environ cinquante lieues et sur une profondeur de vingt au plus. Habité par des Kabyles moitié cultivateurs, moitié vivant d'excursions au dehors, ou faisant le commerce d'objets volés, ce pays est un des plus riches de la province d'Alger et de la province d'Oran, sur lesquelles il est comme à cheval. Ses montagnes, quoique moins difficiles que celles de la Kabylie proprement dite, ont aussi leurs labyrinthes; mais, grâce à la position des trois villes de Tenez, Mostaganem et Orléansville, on est plus à portée d'y combiner de fructueuses opérations.

Dès que l'on eut annoncé l'apparition du Bou-Maza dans le Dahra, trois colonnes y débouchèrent sous les ordres des colonels Pélessier, Saint-Arnaud et Ladmirant. Elles reçurent de prompts soumissions. Il est vrai qu'elles sévissaient avec une rigueur souvent bien cruelle. L'infortunée tribu des Ouled-Riah en est une de ces preuves si tristes, que la plume de l'écrivain a peine à en retracer les douloureux épisodes.

Les Ouled-Riah, au moment où les colonnes françaises, suivant une énergique expression du temps, travaillent dans le Dahra, habitent la partie la plus tourmentée du pays (ils sont maintenant à peu près rayés de la carte des tribus). De leurs habitations, situées dans de véritables labyrinthes où jamais l'ennemi n'est parvenu, ils bravent les Français. Ceux-ci pénétreraient-ils chez eux, qu'une ressource leur reste : ils ont cet asile impénétrable que l'on nomme les grottes d'El-Kantara, et auxquelles s'attache, dans toute l'Algérie, le renom d'impénétrabilité.

Le Kantara, dont le nom signifie le pont, est un vaste massif qui joint deux mamelons situés sur les bords de l'Oued-Freschich. Là sont les vastes grottes que l'on appelle Dhar-el-Freschich. Les Ouled-Riah y croyaient avoir mis en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Serrés de près par le colonel Pélessier, qui arrivait de faire une razzia sur les Beni-Zentés, et avec lequel devait se joindre le colonel Saint-Arnaud, accourant par l'est, ils vinrent aussi se masquer dans ces grottes.

Soixante d'entre eux s'étaient postés en avant pour les avertir de l'arrivée des Français. Dès que ceux-ci furent en vue, les Kabyles vinrent avec résolution tirailler contre notre avant-garde. Leur feu éclata si vif, si audacieux, qu'une partie du goum arabe qui suivait la colonne l'abandonna avec terreur. Cependant, après les premières balles échangées, les guerriers Ouled-Riah s'enfuirent pour rejoindre leurs frères en défense et en martyre.

Il n'y avait aux grottes que deux entrées superposées où conduit un sentier encaissé. Une compagnie de grenadiers reçut ordre de suivre cette route difficile, et d'arriver le plus près possible de la retraite des Kabyles; mais ceux-ci fusillaient, avec certitude de les

tuer, les hommes engagés dans cette espèce de ravin. Il fallut renoncer à une attaque de front.

On songea à un investissement. La famine aurait peut-être contraint les Ouled-Rbia de faire leur soumission; mais le colonel Péliissier était pressé d'aller joindre son collègue. D'un autre côté, il n'avait pas assez de monde pour camper à demeure dans ces montagnes, où une insurrection pouvait anéantir sa colonne; enfin un siège n'était pas conforme à ses instructions. Il avait ordre, à tout prix, de détruire le prestige attaché aux retraites du Kantara.

Une idée infernale, imitée, malheureusement, au choix, ou de nos guerres civiles ou des guerres des Espagnols en Amérique, avait été indiquée comme moyen extrême par le gouverneur général. On devait effrayer les Kabyles en les menaçant de les étouffer dans leurs grottes par la fumée et par le feu. On pensait que devant une pareille menace toute résistance cesserait.

— Ah ça! lui cria Razin, est-ce que le conscrit aurait la prétention de passer devant son ancien! fais place, et vivement!

Après avoir, non sans beaucoup de peine, réussi à se mettre en communication avec les défenseurs des cavernes, on leur fit en effet la menace conseillée par le maréchal Bugeaud. Ils la dédaignèrent; un de nos parlementaires fut même tué par eux.

On passa aussitôt à un commencement d'exécution, pensant que leur délai ne provenait que de la certitude où ils étaient du peu de fondement d'une menace pareille. Des amas de bois, de paille sèche, furent jetés du haut du Kantara au-devant des grottes. Les Kabyles les enlevaient à mesure qu'ils étaient lancés; mais la fusillade de nos tirailleurs les ayant refoulés dans les grottes, les fascines finirent par faire un vaste monceau, auquel il n'y avait plus qu'à mettre le feu.

De quels événements les cavernes du Dahr furent-elles alors le théâtre, personne ne l'a su jamais. Sans doute les marabouts et les chefs s'opposèrent à main armée à la sortie de la masse, et la forcèrent à attendre l'exécution de la menace faite par le colonel français. Peut-être un affreux combat s'engagea-t-il au sein de ces entrées mystérieuses.

Quoi qu'il en soit, la plus grande indécision régnait parmi nos officiers et nos sous-officiers. Cela n'est pas possible, disait-on. Il faut qu'ils aient quelque part une issue que nous ne connaissons pas. Ce raisonnement, dont nous garantissons l'authenticité, provoqua cette réponse: S'il existe une issue autre que celles qui sont investies, on le verra bien.

Aussitôt des matières enflammées sont lancées sur les monceaux de bois et de paille entassés. Comme s'il n'eût point voulu s'associer aux horreurs de ce bûcher humain que la conquête française, conquête essentiellement civilisatrice, élevait à la nationalité arabe, le feu refusa longtemps d'embraser les masses combustibles jetées par nos soldats à l'entrée des cavernes. Quelques Arabes s'échappèrent, et allèrent non loin de là puiser de l'eau. On espéra que d'autres

les suivraient, que la soumission aurait lieu. Espérance vaine. Au moment où le soleil commençait à quitter son zénith, un vent s'éleva, qui porta directement sur les ouvertures du Dhar. La flamme commença à tourbillonner, à s'élever, à lécher les parois du massif, puis à s'engouffrer dans les cavernes avec des masses de fumée poussées par le vent. Alors nos soldats descendirent. Beaucoup croyaient que les Arabes avaient fui par quelque issue secrète, ou que du moins ils avaient trouvé un réduit où la flamme ne pouvait arriver. Ce qui encouragea cette dernière idée, c'est que vers minuit le bruit des coups de feu arriva distinctement à l'oreille des troupes. Alors on jeta de nouveau des matières combustibles dans l'ouverture des grottes. Les détonations cessèrent, et il y eut parmi nos soldats un moment d'effroi dont aucune langue ne saurait rendre la triste profondeur.

Les Ouled-Rbia ne s'étaient-ils donc point enfuis, s'étaient-ils héroïquement laissé brûler ou asphyxier! Cette angoisse dura jusqu'au matin.

Aux premières lueurs du jour, une compagnie formée moitié d'hommes du génie, moitié d'artilleurs, eut ordre de pénétrer dans les grottes. Un silence lugubre, entrecoupé de râlements lointains, y régnait. A l'entrée, des animaux, dont on avait enveloppé la tête pour les empêcher de voir et de mugir, étaient étendus à moitié calcinés. Puis, c'étaient des groupes effrayants que la mort avait saisis. Ici une mère avait été asphyxiée au moment où elle défendait son enfant contre la rage d'un taureau dont elle tenait encore les cornes, et que l'incendie avait étouffé en même temps. Ailleurs des cadavres nus rendaient le sang par la bouche, et par leurs attitudes témoignaient des convulsions des vivants. Ici deux époux ou deux amants se tenaient corps à corps, et l'asphyxie avait resserré les liens formés par leurs bras enlacés. Des nouveau-nés gisaient parmi les caisses et les provisions; d'autres étaient cachés dans les vêtements de leurs mères. Enfin, çà et là, des masses de chair informes, piétinées durant les luttes intérieures, formaient comme une sorte de bouillie humaine.

Quand on vint redire au colonel toutes les horreurs de ce spectacle, il n'en voulut rien croire. Il envoya son état major s'assurer des faits. Ce fut bien plus affreux alors, car on vida les cavernes des cadavres et du butin qu'elles contenaient. Il y avait plus de six cents morts.

La consternation la plus grande régna alors dans la colonne; on a dit que des soldats ne rougirent pas de profiter des dépouilles des martyrs du Dahr-el-Freschich, nous ne le croyons pas.

Quoi qu'il en soit, il en demeura au colonel Péliissier un surnom terrible. Il est certain cependant qu'il était loin de s'attendre en ordonnant l'incendie à un aussi affreux résultat.

Avec un héroïsme inouï, le gouverneur général prit sur lui, devant l'opinion publique soulevée, la responsabilité du commandement.

CHAPITRE XXIX.

Les deux systèmes de colonisation. — Intérim du général de la Moricière. — Le général Cavaignac dans les subdivisions de Tlemcen. — Surprise du lieutenant Marin. — Sidi-Brahim. — Le colonel Montagnac. — Le capitaine Dutertre. — Le capitaine Géraud. — Le lieutenant Chappedelaine.

Après les Ouled-Rbia, Sidi-Brahim! — On dit qu'il y a pour les nations et pour les individus des crimes heureux; nous ne le croyons pas, et Confucius a bien raison dans son proverbe: Le châtement suit la faute comme l'ombre suit le corps.

D'un bout à l'autre de l'Algérie, l'affreux bûcher du Dahr-el-Freschich fut bientôt connu. Si cet épouvantable épisode avait soulevé en France tous les cœurs, parmi les Arabes il avait indigné tous les courages.

Aussi la guerre change-t-elle subitement d'aspect; pendant quel-que temps ce ne va plus être que surprises, que massacres. Les musulmans ne respectent plus mêmes les prisonniers, et par la tolérance Abd-el-Kader, manquant cette fois de vues politiques, s'associera à cette cruauté.

Mais, avant d'aborder la nouvelle phase où va entrer la lutte que nous résumons, un mot sur une autre lutte, à la suite de laquelle le maréchal Bugeaud abandonna momentanément le gouvernement général.

L'opinion publique en France est généreuse. L'exécution des Ouled-Rbia donna naissance aux plus fâcheuses exagérations. Les razzias faites par ordre du général Bugeaud, ce système de guerre permanent, cette course continuelle de nos soldats à travers le pays, le peu de résultats apparents qui en provenait, formèrent insensiblement contre le vainqueur d'Isly une véritable coalition de griefs dont beaucoup étaient fondés. Le gouvernement lui-même prit parti. Il pensa que tout le pouvoir ne devait pas être exclusivement concentré entre des mains militaires. Pressé par l'opinion, il rendit l'ordonnance du 15 avril 1845 pour la reconstitution de l'administration civile en Algérie. Le maréchal exécuta l'ordonnance, mais sans dissimuler son mécontentement.

D'un autre côté, l'on avait tant de fois érit dans les bulletins que la conquête était faite, qu'elle était achevée, qu'Abd-el-Kader était impuissant, on avait tant de fois proclamé la soumission des Arabes, que l'on se préoccupait fort de tous les moyens de profiter des avantages remportés.

Sur un seul point, tout le monde était d'accord : il fallait coloniser ; mais comment ? Telle était la grande question, pour ainsi dire unanimement controversée, tant les systèmes manquaient peu. Le maréchal Bugeaud avait le sien. Il voulait que la colonisation militaire précédât la colonisation civile. Il établissait de petites fermes qu'il donnait à des soldats ou à des sous-officiers, avec un petit capital fourni par l'État. Ces fermes, groupées les unes près des autres, formaient autant de postes qui soulageaient d'autant l'armée, et, en les

l'antagonisme, voilà quel était, suivant lui, le problème à résoudre. Il le résolvait par l'assimilation et la civilisation.

Le maréchal Bugeaud, moitié pour faire triompher ses idées, moitié aussi par contrainte, quitta l'Algérie le 4 septembre, après avoir reçu quelques soumissions nouvelles des Kabyles. Une ordonnance investit M. de la Moricière du gouvernement général.

Malheureusement pour lui, M. de la Moricière allait passagèrement hériter des résultats de toutes les fautes personnelles de son prédécesseur, et de toutes les fautes commises sous son prédécesseur par le gouvernement. Il allait hériter des résultats du système de guerre du maréchal, et du système de paix du ministère français.

Le premier avait préparé dans un temps donné les plus terribles représailles ; le second avait permis à Abd-el-Kader de se refaire une smalah, une deïra, une petite armée.

Cependant, les premiers jours qui suivirent le départ du maréchal furent heureux. Quelques révoltes partielles furent apaisées. Bou-Maza fut obligé de se rejeter dans les pentes nord-ouest du Jurjura, où d'abord il ne trouva pas d'appui. Un autre faux prophète, Mohammed-ben-Ahmet, eut tout juste la puissance de se faire condamner à mort.

Mais bientôt tout changea inopinément de face : de la province d'Alger, Bou-Maza, déployant une prodigieuse activité, alla se faire des partisans dans la province d'Oran. Nous le verrons bientôt lutter jusque sous les murs de Mostaganem. La chronologie nous force à ne pas l'y suivre encore.

Après le traité des limites, on avait imprudemment retiré le corps d'observation des frontières du Maroc. Là, dans des contrées non encore parcourues de nos troupes, à l'abri derrière des solitudes, Abd-el-Kader s'était lentement reformé. Comme nous l'avons dit, le bruit des cruautés employées contre les Ouled-Riah vint rajourner ses entreprises des couleurs de la vengeance, couleurs toujours chères à l'Arabe. Il se prépara à tout employer.

Le général Bedeau.

multipliant, le maréchal ne désespérait pas de rendre un jour la défense de l'Algérie indépendante des secours de la France. Une fois la colonisation militaire solidement établie, la sécurité se ferait, et la colonisation civile viendrait de soi-même.

En face de ce système, auquel le maréchal donna un commencement d'exécution, se dressaient une foule d'autres plans. Mais parmi ces derniers, il y en avait un qui, tout de suite, s'était emparé de la faveur publique. Le brillant général de la Moricière le développait avec sa chaude et vive éloquence.

Dans le système du général de la Moricière, il fallait faire plus que coloniser, il fallait civiliser. Pour civiliser, il était nécessaire de faire appel au grand instrument de la civilisation moderne : il fallait invoquer la puissance du capital. La grande spéculation devait être conviée à s'emparer des terres disponibles de l'Algérie. Nul doute que si le gouvernement lui assurait un minimum d'intérêt, elle ne se pressât bientôt pour obtenir des concessions. Ces concessions, pour les faire valoir, elle appellerait nécessairement des bras, des bras vigoureux, à la suite desquels viendraient tous les arts et toutes les industries de l'Europe. La civilisation se développerait rapide, entraînant, pleine de rayons. Les Arabes viendraient forcément à elle, tandis qu'ils traiteraient toujours en ennemie la froide et précautionneuse colonisation militaire.

Ce système, nous le répétons, séduisait beaucoup de monde ; mais il était basé sur une question préjudicielle : appeler le capital.

Appeler le capital quelque part n'est pas chose facile. Il faut lui offrir de grands avantages et une grande sécurité.

Les grands avantages, le général de la Moricière les trouvait dans des terres considérables, concédées au plus bas prix, et qui, avec une mise de fonds relativement peu élevée, donneraient les produits les plus riches et des produits croissant d'année en année. La sécurité, il la promettait par l'application d'un autre système de gouvernement : ce système, depuis longtemps conçu par le général de la Moricière, comme nous l'avons vu lors de la création des bureaux arabes, était l'assimilation réciproque des deux nations. Faire cesser

Le général Changarnier.

Une occasion devait lui être nécessairement offerte, et voici pourquoi.

On avait, il est vrai, choisi le général le plus solide de l'armée pour commander la subdivision de Tiemcen, qui confine à l'ouest au Maroc, et au sud aux Chott ; mais on avait commis la faute de disséminer les forces de la subdivision dans un trop grand nombre de petits postes. Quelles que fussent les instructions données aux chefs de ces postes, défendus par de petites garnisons, il était évident que l'un ou l'autre de ces chefs sortirait un jour ou un autre, si on lui en offrait le prétexte. Le reste n'était qu'une question de surprise. Abd-el-Kader et les siens, par son ordre, n'attendaient qu'une occasion.

A coup sûr, le général Cavaignac était trop prudent pour la leur donner. Il observait de son côté, avec une grande attention, tous les mouvements de nos ennemis. Il ne lui fut pas difficile de voir à divers symptômes qu'une révolte se préparait. Ainsi, Muley-Sheik,

lieutenant du kalifa d'Abd-el-Kader, Sidi-Mohammed-ben-Abdallah, avait été vu dans le pays des Traras, où il fomentait des agitations. Diverses tribus se mettaient en marche pour aller rejoindre l'émir sur la frontière; d'autres, particulièrement les Ghossels, voisins des Traras se préparaient à se soulever. Le général se mit en devoir de briser l'insurrection en deux parts. Pour cela, il prit position entre les deux peuplades que nous venons de nommer. Il avait avec lui treize cent cinquante hommes et deux cent cinquante chevaux. Cette petite force suffit à sa décision et à son habileté pour remporter de brillants avantages. Si fortes que fussent les positions où se cantonnèrent les rebelles, il les en délogea en leur faisant éprouver de grandes pertes. Mais, ainsi qu'il le reconnut lui-même avec cette abnégation et cette modestie qui l'ont toujours placé hors ligne comme homme et comme citoyen, ces avantages furent des succès militaires complets, mais non des succès politiques. Fanatisés dans la résistance par l'annonce qu'Abd-el-Kader rentrait sur le territoire algérien, les insurgés, battus ici, allèrent se reformer chez les Beni-Menir et les Beni-Khaled. Le colonel Chadeysson donna dans cette expédition les plus grandes preuves d'intelligence et de bravoure; mais l'armée et le général eurent la douleur de perdre un brave entre les plus braves, le commandant Peyraguey, ancien vieux sergent de l'île d'Elbe, et alors commandant des zouaves. Depuis quatorze ans, il combattait avec le héros du méchour de Tlemcen. Il mourut en portant, hors de son tour, secours à une redoute attaquée. Tout sa vie il avait agi de la sorte, c'est-à-dire fait plus que son devoir.

Le général Cavaignac devait avoir coup sur coup deux autres grandes douleurs.

A peine venait-il de remporter les avantages dont nous avons parlé, que sentant le besoin de fortifier le poste d'Aïn-Temouschen, au nord de Tlemcen, entre cette ville et la mer, il y dirigea un lieutenant, suivi de deux cents hommes. La route ne devait pas offrir de difficultés.

Déjà le malheureux lieutenant était presque en vue du poste, sa troupe arrivait au marabout de Sidi-Mouça, à une heure de marche de Temouschen, quand on lui signala de nombreux contingents arabes. Le lieutenant reconnut à leur tête, des cavaliers du Magzen d'Oran; mais ces malheureux passaient du côté de l'émir, et ils formaient l'avant-garde d'une nombreuse émigration de tribus. Ils se portèrent sur le petit bataillon français avec de grandes démonstrations d'amitié; mais quand le gros des Arabes arriva, le lieutenant, qui ne s'était pas même mis en défense, fut aussitôt désarmé avec sa troupe. On conduisit ces deux cents soldats à Abd-el-Kader. Deux cents Français prisonniers, prisonniers sans qu'ils eussent tiré un seul coup de fusil, c'était un triomphe immense. L'émir l'attribua à la protection de Mahomet, et le renom de la France, pendant un instant, ne fut plus celui de l'invincibilité.

Sidi-Brahim, malgré son héroïsme, devait affaiblir encore ce renom.

Le lieutenant-colonel de Montagnac commandait le poste de Djemmâ-Ghazouat, sur la côte, à quelques lieues du cap Milonia et du Maroc.

Au moment même où le général Cavaignac opérait contre les Ghossels et les Traras, on vint apprendre à M. de Montagnac que le chigr ou cheik Ben-Abd-den-Rossels s'était porté chez ces derniers pour le compte d'Abd-el-Kader, que bientôt il ferait sa jonction avec l'émir. Les Souhalia, tribu de la côte, qui lui donnaient cet avis, demandaient secours pour eux-mêmes, et ajoutaient qu'avec de la rapidité il serait possible de battre le chigr, et peut-être de s'emparer d'Ab-el-Kader. Ces renseignements étaient ou faux ou perfides, car l'émir en ce moment disposait de toutes les forces d'une insurrection prête à entrer en campagne.

Montagnac se laissa tenter. C'était lui qui, sous le général Baraguey-d'Illiers, avait le plus contribué à détruire le fameux Ziz-Zerdoug. La gloire de détruire Abd-el-Kader le serra au cœur. Laisant le commandement de Djemmâ-Ghazouat au capitaine Coffyn, il partit le 21 septembre 1845 sur le soir.

La petite colonne de l'aventureux officier était ainsi composée :

Trois cent quarante-six hommes du 8^e bataillon d'Orléans, et neuf officiers; soixante-deux hommes du 1^{er} hussards, et trois officiers; un interprète, un docteur, deux hommes du train.

Entre la cavalerie, les officiers et les bagages, on pouvait compter quatre-vingts chevaux et mulets. Les gibernes étaient approvisionnées à soixante cartouches. Il n'y avait pas de réserve. Le colonel se maintint d'abord avec soin en communication avec le poste. Il était, le 22 septembre, à Khamis, d'où il écrivit une première fois au capitaine Coffyn. Celui-ci lui répondit en lui apprenant que le général Cavaignac venait d'envoyer demander du renfort à Djemmâ-Ghazouat. Cette circonstance aurait dû éclairer le brave Montagnac. Elle porta quelque peu de lumière dans son esprit, mais il combattit cette lueur au moyen de raisons d'honneur. Voici sa seconde et dernière lettre au capitaine Coffyn :

« MON CHER CAPITAINE,

» Envoyez tout ce que le colonel de Barral vous demande.

» Je ne puis donner les hommes du bataillon de M. Froment-Coste.

• Nous sommes entourés de gouds considérables, composés de gens du Maroc. Nous avons eu quelques coups de fusil avec eux.

• Abd-el-Kader arrive ce soir à Sidi-Bou-Djenara.

• Je ne puis rejoindre Djemmâ-Ghazouat sans m'exposer à une déroute complète.

» Je vais me tenir sur la ligne où je suis établi.

• Envoyez-moi demain des vivres pour deux jours, et de toute nature, par les Souhalias, au bivouac, sur l'Oued-Taouli.

» Faites toujours de même; tenez-moi au courant de tout. Il faut huit mulets pour les vivres.

» Tout à vous,

DE MONTAGNAC. »

Après avoir écrit cette lettre, le colonel reçut de nouveaux renseignements, non moins faux que les premiers, et qui le décidèrent à abandonner son bivouac de l'Oued-Taouli, et à porter son camp sur le ruisseau de Sidi-Brahim. Là on vint encore l'avertir perfidement qu'Abd-el-Kader s'avancait, suivi d'une faible escorte, et ignorant absolument qu'il y eût des Français sur son passage.

De Montagnac quitte aussitôt le camp, et le laisse à la garde du commandant Froment-Coste. Quant à lui, il marche avec trois compagnies du 8^e chasseurs et les soixante hussards du 2^e. Il est à peine à trois quarts de lieue du camp, que l'on voit blanchir au loin les burnous des Arabes. On se hâte pour les joindre. Ils sont en effet en assez petit nombre. Deux pelotons de hussards, ayant à leur tête le commandant Courby de Cognord, les chargent avec succès. Mais aussitôt qu'ils sont engagés, une véritable armée de cavaliers paraît sur la gauche. Elle écrase notre poignée de cavaliers. Cognord tombe démonté et blessé. Le capitaine Gentil-Saint-Alphonse, qui commande après lui, a la tête brisée d'un coup de pistolet, et le chef arabe qui le frappe lui crie le nom de l'émir. C'était Abd-el-Kader lui-même qui venait venger les Ouled-Riab.

Que faire contre une pareille surprise? Montagnac n'a pas un seul instant la pensée de se rendre. « Défendons-nous, enfants! » s'écrie-t-il. En même temps il charge avec ce qui lui reste de hussards sur les masses ennemies; mais les Arabes ne lui laissent pas le temps d'arriver jusqu'à eux. Une balle mortelle l'arrête. On l'assoit sur un tertre. Là, sentant la mort venir, il communique à sa troupe le courage surhumain qui l'inspire. Il la forme en carré, et envoie prévenir par le maréchal des logis Barbié la réserve laissée au camp.

Le carré qu'il a formé se défend; mais trois ou quatre mille Arabes l'entourent, le harcèlent, le fusillent. Les hommes tombent un à un. Ceux qui restent resserrent silencieusement leurs rangs. Le colonel, en mourant, applaudit à leur héroïsme, mais cherche encore à les sauver. « Ne vous occupez pas de moi, leur dit-il, abandonnez la partie, allez là-bas. » Et il leur montrait le marabout de Sidi-Brahim.

Mais l'héroïque carré veut mourir autour de son chef. Trois longues heures il repousse les charges des Arabes. Les mains s'engourdissent, les cartouches commencent à manquer. La cavalerie de l'émir précipite ses attaques. Enfin, encouragé par le silence de ces soldats dont les fusils deviennent inutiles, elle s'avance à bout portant, et la petite forteresse vivante s'écroule, ensevelissant encore plus d'un musulman sous ses débris.

Pendant ce temps, le commandant Froment-Coste, qui est sorti au premier avis, emmenant la 12^e compagnie et une section de carabiniers de son bataillon, a été, lui aussi, entouré par les troupes de l'émir. Elles l'ont empêché de faire sa jonction avec le carré du colonel, et, ainsi isolé, il a été littéralement haché par l'ennemi.

A qui tient le destin des hommes! Si l'ordre du général Cavaignac eût été exécuté, Froment-Coste et son bataillon auraient échappé au massacre.

De la colonne de M. de Montagnac il ne demeura plus à la fin que quatre-vingt-trois hommes, commandés par le capitaine de Géraux et par le lieutenant Chappedelaine.

De Géraux exécute la dernière volonté du colonel, il bat en retraite vers le marabout de Sidi-Brahim. Sa retraite s'accomplit en bel ordre, mais il perd cinq soldats.

Une fois retranchés dans le marabout, un espoir reste à nos braves. La colonne de M. de Barral opère à quelques lieues : elle a peut-être entendu la fusillade. On improvise un drapeau, que l'on plante au haut de l'édifice malgré une grêle de balles; puis on se range de manière à soutenir un assaut, car pour un siège il n'y faut pas songer. On n'a plus que quatre paquets de cartouches. Les vivres sont restés aux bagages.

D'un autre côté, Abd-el-Kader a perdu beaucoup de monde. On murmure autour de lui. Il a promis une facile victoire, et depuis le matin les Français disputent le triomphe. L'émir, pour en finir, offre une capitulation.

De Géraux la refuse. « Nous sommes décidés à faire comme le colonel, répond-il à l'envoyé de l'émir. Nous attendons l'assaut. Faites vite, et faites bien, car pas un de nous ne se rendra. »

Abd-el-Kader insiste. Pour vaincre cette résistance qui l'arrête et qui compromet son prestige, qui peut compromettre aussi le succès de sa réapparition, il conçoit une idée dont la barbarie pèsera long-

temps sur sa mémoire. Avisant parmi les Français qui n'ont pas réussi à se faire tuer, et que les Arabes tiennent prisonniers, un capitaine à la mine haute et fière, il l'interpelle, et le charge d'obtenir la reddition du marabout. « Tu mourras, lui dit-il, s'ils ne se rendent pas. »

Dutertre, c'est le nom de ce brave, s'avance près du marabout. « Ayez soin de ne pas vous rendre, vous autres, crie-t-il héroïquement à Géraud, vous voyez le métier que l'on fait faire aux prisonniers. » — Que leur as-tu dit? Que t'ont-ils répondu? lui demande l'émir à son retour. — Je leur ai dit de combattre, et ils combattront. »

A toutes les époques, chez les peuples les plus barbares, on eût pardonné à un tel héroïsme. Abd-el-Kader, poussé peut-être par les siens, ne pardonna pas. Dutertre paya de sa tête une action sublime.

Pendant les Arabes se pressent et tourbillonnent autour du marabout. Ils l'attaquent par deux fois avec une sorte de rage. Deux fois ils échouent contre le courage et le sang-froid de cette petite troupe qui leur fait face sur les quatre côtés de l'édifice. La nuit vient donner quelque répit à nos braves. Ils en profitent pour faire des préparatifs de défense. Ils creusent aux murs des meurtrières, et coupent en quatre, et même en six, leurs dernières balles. Dès le matin du lendemain, nouvelle attaque de la part des Arabes, nouvel insuccès. Pendant trente-six heures, les baïonnettes françaises font merveille. L'émir renonce alors à l'emploi de la force. Après avoir environné le marabout trois corps, chacun de cent cinquante cavaliers environ, il se retire avec sa petite armée.

La sanglante aurore du troisième jour se levait. Rien ne semblait plus impossible à ces hommes qui, depuis trois jours, luttaient un contre quarante. Ils avaient repoussé une armée; ils avaient résisté à la faim, à la soif: que ne feraient-ils pas encore?

Sur l'ordre de Géraud: les voilà qui s'élancent inopinément hors de leur glorieuse citadelle, qui enlèvent un des postes d'observation, et qui, se formant en carré de tirailleurs, effrayent et maintiennent au loin l'ennemi.

Ils atteignent ainsi un ravin qui leur promet de la fraîcheur et un peu de repos; mais, comme ces nuées de vautours qui s'attaquent aux cadavres, les Kabyles sortent des villages environnants, et les heureux défenseurs du marabout risquent de trouver leur tombeau là où ils espéraient trouver la délivrance. Ils font un dernier effort, franchissent encore une fois cette nouvelle ligne d'ennemis acharnés, et se rallient à l'ombre d'un champ de figuiers. Là, ils se comptent. Ils ne sont plus que quarante, parmi lesquels Chappedelaine. Voyant ce petit nombre, inaccessible à la pitié comme à l'admiration, excités, au contraire, par cette résistance inouïe, les Kabyles reviennent à la charge avec ces cris rauques qui ressemblent à ceux des oiseaux de proie. Nos braves n'ont plus une seule cartouche. Ils s'embrassent en se disant un dernier et sublime adieu, sous les regards de ce ciel qui ne vient pas à leur secours; puis, jetant ces fusils que leurs bras ne peuvent plus supporter, ils se précipitent sur les ennemis, sans ordre de combat, là où ils peuvent frapper, la baïonnette au poing. C'est ici que de Géraud tombe, avec vingt-cinq de ces derniers quarante. Les autres s'échappent, traqués comme des bêtes fauves et se retournant comme des lions blessés.

Pendant ce temps, les communications avec Djemmâ-Ghazouat avaient cessé. Le capitaine Koffyn attendait vainement des ordres, et vainement aussi envoyait chercher des renseignements. Les rumeurs les plus tristes commencent à circuler. Ce qui était resté de garnison demandait à sortir; mais l'état de la contrée et la faiblesse numérique du corps ne pouvaient le permettre. La plus cruelle incertitude régnait; les récits des habitants du pays augmentaient à chaque instant les douleurs du doute affreux qui commençait à saisir tous les cœurs. Dans la soirée du 24 enfin, l'on vit arriver un hussard du 2^e, mourant de fatigue et de faim, la tête égarée, les habits en lambeaux, les genoux meurtris. Il raconta une partie du désastre. Le lendemain au matin, un carabinier, nommé Rapin, se montra. Il avait assisté à la surprise, au massacre, et avait réussi à regagner la garnison en marchant de nuit. Sa narration fut confirmée par un Kabyle, du nom d'El-Dervich, qui annonça que l'émir, vainqueur, s'approchait pour attaquer la ville. On se mit en état de défense, prêt à faire comme à Sidi-Brahim.

Le 26 au matin une vive fusillade se fait entendre. On aperçoit au loin des hommes qui fuient vers Ghazouat. Le capitaine Corsy, du 4^e chasseurs, sort de la place. Il voit déboucher, près du village de l'Ouled-Ziri, plusieurs hommes sans armes, poursuivis par des Kabyles. Il se hâte de leur porter secours, et arrive assez à temps pour en sauver douze, et ramasser huit cadavres. C'était tout ce qui restait de la colonne de M. de Montagnac.

Ainsi, à cette grande mais héroïque, mais sublime catastrophe, il n'y avait que quatorze survivants; leurs noms méritent d'être connus. C'étaient les hussards Davanne et Natalie; le caporal de chasseurs Lavaissière; les carabiniers Léger, l'Apparat, Michel Siel, Siès, Blanc, Antoine, Armand, Delbien, Rapin, et les chasseurs Langlois et Raimond.

Tous les officiers, de Montagnac, Froment-Coste, Gentil-Saint-

1 28 septembre.

Alphonse, Klein, Dutertre, Chargère, Burgard, de Raymond, Thomas, de Géraud, Chappedelaine, étaient tués. Un seul, de Cognord, était fait prisonnier. L'incertitude régnait sur le sort du lieutenant Larrazé. Le docteur Rozagnette et l'interprète Lévy devaient subir la même mort que les chefs.

CHAPITRE XXX.

Insurrection dans la province d'Oran. — Le colonel Walsin-Estherazy. — Expédition du général de la Moricière pour venger les braves de Sidi-Brahim. — Combat d'Ain-Kebira. — Échecs du Bou-Maza. — Retour du maréchal Bugeaud.

On rapporte qu'après ses inutiles assauts de Sidi-Brahim, Abd-el-Kader fut saisi d'un découragement profond. Quelle espérance y avait-il pour lui de chasser les Français de tant de places si bien fortifiées, dans lesquelles ils tenaient garnison, lorsque leur courage transformait en forteresse impenable un vieux marabout défendu par une poignée d'hommes? Mais le prophète a dit: « Tu ne l'arrêteras qu'avec la victoire. » Abd-el-Kader était encore une fois lancé dans les attaques, il ne pouvait reculer. D'un autre côté, les tribus se déclaraient peu à peu pour lui. On les voyait sur les frontières marocaines plier leurs tentes, ramasser leurs bagages, pousser devant elles leurs troupeaux, et se diriger vers l'ouest, disant sur leur passage qu'elles allaient chercher une terre libre, où les femmes et les enfants ne fussent pas exposés au massacre. Cette émigration avait quelque chose de sombre et d'effrayant. Elle gagnait avec une étrange rapidité. L'émir protégeait ce mouvement avec une petite armée d'environ mille cavaliers et douze cents fantassins. Les plus braves venaient le joindre souvent de très-loin, et de nouveaux lieutenants allaient pour lui prêcher la guerre souvent à la portée même du feu de nos colonnes. Des annuées abondantes lui arrivaient du Maroc et de l'Algérie. Ses soldats vivaient pour ainsi dire de rien. Sa déira, campée au loin, à Sebka, se grossissait chaque jour: elle pouvait alors contenir cinq ou six mille âmes.

De l'ouest, le mouvement gagnait avec rapidité. Il fallait l'arrêter, ou se voir aux prises avec une insurrection générale.

Tous les chefs de colonne montrèrent en ce moment une énergie à la hauteur des circonstances. Cavaignac, en attendant de nouvelles forces pour prendre largement l'offensive, maintint toutes les tribus autour de Tlemcen. Le colonel Walsin-Estherazy, successeur de Mustapha-ben-Ismaël, à la tête du magzen d'Oran, se distingua en arrêtant par un coup hardi l'émigration des Ouled-Kalfa et des Ouled-Zair. Il se rendit parmi eux, suivi d'une petite troupe de Douairs et de Smélas. Les chefs des tribus refusant d'obéir à ses injonctions, il en tua deux de sa main. Les tribus rétrogradèrent.

D'un autre côté, avec une intelligence et une activité remarquables, Bou-Maza opérait dans la subdivision de Mostaganem. Là, le général le Pays de Bonjolloy s'étant porté chez les Flittas, pour y punir quelques brigandages, trouva cette populeuse tribu en pleine insurrection. Dès le 21 septembre, date probablement fixée pour l'insurrection générale, il fut attaqué, serré de près, et obligé de livrer les plus rudes combats d'arrière-garde. A Tounza, par exemple, chez les Beni-Dargouia, le lieutenant-colonel Berthier, un de ces officiers d'élite qui ne se remplacent pas et que tout le monde pleure, trouva la mort dans la plus chaude affaire de cette campagne particulière. Autour de son corps, une lutte acharnée s'engagea. Les Kabyles y eurent le dessous; et la colonne put gagner Bel-Acel, où elle se fortifia.

Là, une audace irréfléchie, mais heureuse, fit tout changer de face. Le colonel Tartas, commandant la cavalerie de la brigade, battait la rive gauche de la Mina pour y maintenir l'ordre. Il apprend que Bou-Maza est dans le voisinage. Ce rapide chef d'aventures, avec son drapeau rouge, ses douze cents cavaliers et une nombreuse infanterie, s'est précipité sur une tribu à nous, celle d'El-Laribi. Il l'a pillée; il a incendié les maisons de ses chefs. On avertit le colonel Tartas que la petite armée du schériff se retire ployant sous le butin. Aussitôt le colonel, qui n'a avec lui que deux cent cinquante chasseurs, se met à la poursuite de l'ennemi, l'attend, le charge, comme s'il eût en derrière lui deux mille hommes. Les cavaliers du Bou-Maza, malgré les imprécations de leurs chefs, se débattent pour sauver le fruit de leur razzia. Ils laissent les fantassins aux prises avec nos cavaliers, qui en ont bon marché.

Dans le rayon de Mascara, le général Gély comprima aussi avec énergie l'insurrection.

Tous les malheurs étaient réservés à la subdivision de Tlemcen, qui, nous le répétons, avait été beaucoup trop peu garnie de troupes. A son extrémité sud se trouve le poste de Sebden. Ce poste a pour chef le commandant Billot. Ce brave soldat se laisse, avec le lieutenant Dombasle, et quatre ordonnances, attirer dans un guet-apens dressé par un nouveau kalifa d'Abd-el-Kader, nommé Bou-Guerrera. Mais l'assassinat de nos malheureux officiers ne produit pas au lieutenant de l'émir le gain qu'il en attendait. La garnison de Sebden, enflammée d'indignation, ivre de vengeance, résiste à toutes les attaques; mais les tribus des environs émigrent vers le Maroc.

Tout cela, qu'on le remarque bien, se passait presque à la fois. L'insurrection débordait même jusque sur la province d'Alger, où le colonel Saint-Armand, qui commandait à Orléansville, défit, avec peu de troupes, les Beni-Ouraghr révoltés au nombre d'environ trois mille.

A la rapidité des Arabes, le gouverneur général par intérim, de la Moricière, répondit par une rapidité presque sans exemple dans les annales de la guerre. En quelques jours, il se porta au secours de la subdivision de Tlemcen, rejoignant le général Cavaignac au défilé de Bab-Taza entre le district de Lalla-Maghnia et celui de Djemmâ-Ghazouat, ravitailla, relève des postes, en débloque d'autres, et, le 5 octobre, se trouve en force devant Abd-el-Kader. Une semaine s'était à peine écoulée depuis les derniers événements.

L'émir campait alors de sa personne à Aïn-Kebira avec environ trois mille cavaliers. Il activait les mouvements insurrectionnels des Ghossels et des Traras et appelait à lui les populations pour la défense du col d'Aïn-Kebira, par lequel il fallait nécessairement passer pour attaquer et forcer à la soumission les tribus réfugiées dans le système montagneux compris entre Lalla-Maghnia, Djemmâ-Ghazouat et l'embouchure de la Tafna.

Le général de la Moricière avait avec lui quatre mille cinq cents fantassins, quelques escadrons de cavalerie et dix pièces de canon. Il se trouva dans les environs du col, à l'Oued-Talata, le 13 octobre, et reconnut la position de l'ennemi. Elle était formidable. Des milliers de Kabyles couvraient toutes les hauteurs. La cavalerie d'Abd-el-Kader se déployait à gauche du col.

Toutefois on pouvait aborder la position, à droite par un sentier couvert, à gauche par des pentes escarpées, et exposées au feu de l'ennemi; mais, si l'on se divisait ainsi, en deux colonnes, on laissait entre soi un mamelon garni de nombreux fantassins.

Le général de la Moricière avait trop d'habileté pour commettre cette faute ou pour attaquer d'un seul côté, et exposer ainsi l'un de ses flancs. Il fit trois colonnes. Celle qui devait gravir les hauteurs de gauche, sous le feu de l'ennemi, fut naturellement donnée à Cavaignac; le colonel Gachot eut le commandement de celle de droite, qui marchait presque à couvert. Quant au général en chef, il devait conduire la colonne de réserve chargée d'emporter le mamelon du centre. Cavaignac enleva littéralement sa colonne, qui se composait du 41^e de ligne. Rapidement portée sur les hauteurs, elle culbuta l'ennemi. Les deux autres colonnes réussirent également. Abd-el-Kader, qui se réservait pour tomber sur nos troupes, si elles éprouvaient un moment d'échec, ne jugea pas à propos d'engager sa cavalerie. Il se retira poursuivi par les huées des insurgés, qui ne comprenaient rien à sa stratégie expectante.

Vainqueur, le général de la Moricière accomplit alors avec une impétuosité irrésistible un plan aussi ingénieux que fécond. C'était de tourner par l'ouest toutes les tribus qui se dirigeaient vers le Maroc et de les ramener vers la mer, où elles seraient forcées de se précipiter si mieux elles n'aimaient se rendre aux Français.

Tous les ennemis que l'on rencontra furent ou balayés, ou poussés en avant. On franchit, toujours battant, d'affreux défilés, et l'on finit par atteindre le but proposé. Les Traras, les Ghossels, plusieurs fractions des Beni-Amer, acculés à la Méditerranée, vinrent demander l'aman. En le leur refusant, le général pouvait venger par des flots de sang la trahison de Sidi-Brabim. Il lui suffisait de pousser ses soldats en avant. Il préféra montrer la France sous le jour de la plus grande magnanimité. Il reçut la soumission des rebelles.

Pendant ce temps, le Bou-Maza, toujours entreprenant, venait se faire battre jusque sous les murs de Mostaganem par le lieutenant-colonel Mellinet.

L'insurrection se calmait donc ou était progressivement vaincue. Le gouverneur général par intérim était au moment d'acquiescer une grande gloire. Mais Bugeaud, dès les premières nouvelles des désastres, avait su habilement se poser en homme complètement nécessaire. L'opinion s'était retirée de lui après le massacre des Ouled-Biah. Elle lui revint quand on vit Abd-el-Kader sembler profiter de son départ pour rentrer en Algérie. Les journaux du temps ont retenti des débats qui s'élevèrent alors, et auxquels le vainqueur d'Isly se mêla par la plume. Le gouvernement général lui fut rendu avec des pouvoirs plus considérables que d'abord. On renforça aussi l'armée de douze mille hommes.

Il se trouva, de cette façon, que Bugeaud put recueillir la moisson préparée par de la Moricière, tandis que celui-ci avait hérité des conséquences funestes de la terrible guerre faite par son prédécesseur.

CHAPITRE XXXI.

Fin de 1845. — Hésitations du maréchal Bugeaud; désastre de Sétif.

Arrivé à Alger le 13 octobre, le maréchal Bugeaud ne perdit pas un seul instant pour arracher à son lieutenant la gloire de la pacification. Il se dirigea tout aussitôt vers l'ouest avec une colonne de deux mille hommes.

La proclamation qu'il adressa aux Arabes et aux Kabyles annonçait

une nouvelle phase guerroyante et administrative. Il est nécessaire de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« ARABES ET KABYLES,

« Il semble que le démon de la folie se soit emparé des esprits d'une partie d'entre vous. Poussés par les instigations incessantes d'un chef dont l'ambition ne respecte ni votre repos, ni votre fortune, ni votre existence même, bon nombre de tribus se sont mises en révolte contre l'autorité du roi des Français, sans avoir aucun espoir raisonnable d'atteindre leur but.

« Pensent-elles que la France, qui compte des millions de guerriers, leur abandonnerait la victoire, lors même que, par impossible, elles obtiendraient un grand succès sur ceux qui sont actuellement en Algérie?

« Grande erreur de leur part!

« Des armées plus formidables que les premières arriveraient bientôt, et il ne pourrait, finalement, résulter de la lutte, que la destruction totale de la race arabe.

« Nous, qui ne voulons pas la détruire, nous, qui voulons, au contraire, augmenter sa prospérité sans changer sa religion, nous vous devons des avertissements paternels.

« Fermez enfin l'oreille à cet ambitieux imposteur qui se dit votre sultan, et qui s'inquiète fort peu de vous sacrifier, dans le fol espoir de satisfaire ses vœux ambitieux.

« Il a été vaincu et chassé quand il avait une armée régulière, quand il disposait de tout le pays, quand nous ne possédions que quelques villes de la côte.

« Que pourrait-il donc faire aujourd'hui?

« Rien, absolument rien, que quelques razzias; quelques coups de main sans portée, qui, en se prolongeant, achèveront votre ruine qu'il a déjà si bien commencée.

« Il vous enflamme au nom de la religion; mais en quoi, où, et comment avez-vous été troublés par nous dans votre culte?

« Avons-nous essayé de vous le faire abandonner? Non. Partout, au contraire, nous avons relevé et restauré vos mosquées et vos marabouts, et nous vous avons protégés dans la pratique de vos croyances.

« Jusque dans nos camps, le canon annonçait tous les jours, pendant le ramadan, la cessation du jeûne.

« Comment nous avons-vous traités après la victoire? Ne vous avons-nous pas rendu vos femmes, vos enfants, vos vieillards, et souvent une partie de vos troupeaux?

« N'avez-vous pas reçu de nous des grains pour ensemençer vos terres ou pour vivre, quand, par suite des maux de la guerre, vous étiez dans un dénûment absolu?

« Plus tard, nous vous avons administrés avec autant de bonté et de douceur que nous administrons les Français. Si vous ne le reconnaissez pas, si vous préférez à ce gouvernement paternel le gouvernement tyrannique et cruel d'Abd-el-Kader, c'est la lumière de Dieu qui vous a abandonnés. Vous ne pouvez vous plaindre qu'à vous-mêmes des maux que vous aurez provoqués... J'arrive avec une seconde armée. Je ne laisserai pas le plus petit coin des contrées rebelles sans le parcourir; je poursuivrai partout les tribus révoltées, et si elles persistent à ne pas revenir soumises sur le territoire, je les bannirai pour toujours de l'Algérie, et je mettrai d'autres populations à leur place.»

Ce langage était habile et ferme. L'exécution ne fut point à la même hauteur.

L'amour-propre du gouverneur général paraît en avoir été la cause.

En effet, pour terrifier l'insurrection, pour forcer l'émir, pour arrêter l'émigration, il y avait un plan bien simple à suivre, c'était de se porter immédiatement avec des forces suffisantes dans la subdivision de Tlemcen, et d'achever là l'œuvre du général de la Moricière.

Bugeaud ne put se résoudre à suivre la ligne si bien tracée par son lieutenant. Sous prétexte de ne laisser dans l'intérieur aucune prise à l'insurrection, il néglige complètement l'ouest, et au lieu de se transporter pour en finir aux frontières du Maroc, il laisse la guerre se développer de ce côté. Quant à lui, il ne réunira toutes ses forces contre Abd-el-Kader que lorsqu'il n'aura plus rien à craindre des tribus.

Ce plan ne répondait en rien à la hardiesse accoutumée des mouvements du gouverneur général. Il cachait ou la pensée de ménager l'émir ou la jalousie d'un chef qui veut faire autrement que son subalterne. La guerre en fut prolongée de plus d'un an, et tout languit.

Nous n'avons plus, en effet, à signaler pour la fin de l'année 1845 que les deux expéditions du maréchal contre les Flittas et dans l'Ouarsenis. Elles n'eurent aucun résultat bien remarquable. Les Flittas échappèrent en partie et purent joindre leurs forces à celles de l'émir. Alors seulement le maréchal se mit à la poursuite de notre infatigable ennemi.

On était en décembre. La province de Constantine, pendant que Bugeaud opérait maintenant sans éclat dans l'ouest, eut aussi sa catastrophe.

Cette province recevait tous les contre-coups des succès et des insuccès de nos troupes dans la province du centre et dans celle de l'ouest. Une révolte y éclata dans le Hodna. Prêchée par le fanatique et courageux Si-Saad, elle ne tarda pas à gagner une partie de ce Belezma où nous avons vu naguères opérer le duc d'Aumale. Le général Levasseur commandait par intérim; il prend avec lui deux mille haïonnettes et deux cent cinquante chevaux, et le voilà parti. Il a d'abord de grands succès, comme toujours, avec les colonels Herbillon et de Boscaren et le chef de bataillon de Liniers; il bat les insurgés dans le Djebel-Fougat, et enlève aux Ouled-Benacem et aux Ouled-Abd-el-Nour du blé de quoi charger deux mille mulets. Mais bientôt la fortune change sous l'empire des éléments.

Le général Levasseur avait au cœur la pensée de ne rentrer à Constantine qu'avec les soumissions des principales tribus du massif et qu'après une victoire complète sur Si-Saad. Il reçut, en effet, les assurances pacifiques des Saharis, des Ouled-Saoun et des Hal-Bou-Thaleb. Il battit deux fois Si-Saad à Fomm-Bou-Thaleb et à Ras-oued-Sisly, où il lui prit son drapeau. Les Monassa et les Ouled-Adjaiz vinrent aussi lui demander l'amn.

Jusque-là, malgré la saison, le ciel s'était maintenu assez beau. Mais, le 2 janvier, une tempête neigeuse se développa dans les montagnes. La neige tomba tout le jour et toute la nuit. Le général Levasseur profita d'une bonace pour quitter la montagne et redescendre dans la plaine. Il n'avait pour gagner celle-ci qu'un défilé de 1,500 mètres à traverser. Il se mit en marche dès sept heures du matin.

Déjà la moitié du convoi, la cavalerie et le bataillon d'avant-garde était hors du défilé, quand vers dix heures des rafales de neige, poussées par un vent glacial, obscurcirent l'horizon. On n'y voyait plus à une distance de vingt-cinq pas.

Rétrograder ou s'arrêter était également impossible; le général fit continuer le passage et se dirigea vers Sétif, dont il n'était séparé que par une distance de quinze lieues.

Alors commença une véritable petite retraite de Moscou, moins les ennemis. Les soldats, français et indigènes, tombaient engourdis par le froid. Nos fantassins surtout jonchaient la route de leurs cadavres; ils s'assayaient, disaient-ils, pour prendre quelque repos; les efforts des officiers étaient impuissants à les ranimer. Après l'engourdissement, la mort les saisissait. Si une troupe ennemie les eût suivis, peut-être l'action du combat les eût-elle soutenus. Mais, émus de pitié à la vue de ces soldats dont les corps marquaient sur la neige le chemin de la colonne, les Arabes cherchaient à leur porter des secours. Ceci dura neuf longues heures, au bout desquelles le général Levasseur toucha enfin Sétif. Les habitants sortirent au-devant des débris qu'il ramenait. Un officier, suivi d'un détachement, fut envoyé pour relever les morts. On en compta soixante-quatorze. Beaucoup des hommes qui avaient pu gagner la ville ou de ceux que l'on avait rapportés à moitié gelés, moururent à l'hôpital. Quelques relations estimant à cinq cents le nombre des soldats de la colonne que les médecins eurent à traiter.

Cette catastrophe acheva de jeter une teinte lugubre sur les événements de 1845 en Algérie. Jamais il n'y eut plus de dégoût de la colonisation qu'en ce temps-là. Cependant l'adresse des députés au commencement de 1846 félicita le gouvernement de ses succès en Afrique.

CHAPITRE XXXII.

1846.

Persévérance d'Abd-el-Kader. — Ses entreprises précipitées sur tous les points de l'Algérie. — Assemblée kabyle défavorable à ses prétentions. — Combat de Ben-Nahar. — Succès des généraux la Moricière et Cavaignac dans l'ouest. — Prise des Ouled-Riah. — Le faux sultan Sidi-Fadel. — Défection des Hachem.

La faute qu'avait commise le général Bugeaud se fit ressentir à toute l'année qui suivit les événements de Sidi-Brahim. D'autre part, jamais Abd-el-Kader ne montra plus d'activité, plus d'esprit d'entreprise et plus d'audace. Il semblait qu'il ne connût ni les obstacles ni les distances.

Nous le voyons, chassé du Tell, traverser comme une flèche le pays des Flittas, et aller chercher des forces et des subsistances dans le sud-ouest de la province d'Oran. Défait de ce côté, il continue à entretenir des intelligences avec les tribus insoumises, et cela jusque dans la province de Tittery. Tandis que Bou-Maza réparait du côté d'Orléansville et se fait battre le 29 janvier à Tedjna près de Ténès, il se précipite à travers le Djebel-Amour, entraîne avec lui quelques-uns des Ouled-Nail et d'autres mécontents. Les tribus du petit désert de la subdivision de Médéah sont surprises par lui. Ne pouvant se défendre, elles s'abandonnent à ses séductions et le voilà de nouveau à la tête d'une petite armée, presque toute de bonne cavalerie.

Avec cette force il conçoit les plus grands projets et les exécute. Ses affidés lui ont appris que la vallée de l'Isser est mal gardée; il s'y précipite. Quelques heures lui suffisent pour y remporter de nouveaux succès et gorger ses cavaliers de butin pris sur nos alliés. Mais

le général Gentil était alors en observation sur l'Oued-Corso. Il est prévenu que des mouvements extraordinaires ont lieu parmi les Issers. On lui dit que Ben-Salem, kalifa d'Abd-el-Kader, est en armes, et on lui indique la place de son camp, à Cherg-el-Tobhouil sur l'Oued-Djemma. Le général Gentil masque aussitôt avec soin ses mouvements, et, de concert avec le colonel Blangini, réussit à surprendre de nuit les principaux rassemblements. L'émir, mal servi par le courage des siens, n'a que le temps de fuir, laissant ses prises aux mains des nôtres et perdant jusqu'à cinq cents fusils avec lesquels il se proposait d'armer ses amis de la Mitidja. D'autre part, le gouverneur général, aidé du général Bedeau, manœuvre, suivi de forces suffisantes, de manière à couper la retraite de l'ennemi à travers les tribus soumises. Mais Abd-el-Kader trompe ses prévisions; sa stratégie défie les difficultés: il quitte les vallées accessibles et gravit les pentes ardues qui sont au sud du Djerdjerah, trouve un asile et des forces chez les Beni-Zala, et là, entouré des Kabyles, il trône encore une fois comme le chef des croyants.

Les chefs de la Kabylie ne désiraient rien tant que l'indépendance; mais ils la voulaient complète. Un sultan, quel qu'il fût, arabe ou français, n'était point leur fait. L'émir, dans la grande assemblée de Bordj-el-Bogdji, tenue le 27 février, ne sut pas les convaincre. Il espérait tout mettre en feu. Il lui fallut quitter ce pays en fugitif. Désespéré, mais non vaincu, il quitta les montagnes avec la rapidité de l'éclair, et deux jours après son départ on le retrouve à cinquante lieues de là, enlevant la tribu des Douairs presque sous le canon d'un camp français, après avoir traversé la subdivision de Médéah et passé dans le rayon même du poste de Boghar. Mais ici encore son courage échoue devant la surprise et la discipline. A Ben-Nahar, dans le Djebel-Sahari, le 7 mars, le colonel Camou l'investit. L'émir acculé se défend avec le fanatisme du désespoir. Cent dix de ses réguliers et plusieurs chefs de distinction laissent leurs cadavres sur le champ du combat. Le général Yusuf, posté à Ain-Oussera, se joint aussitôt au colonel victorieux. Les deux colonnes poursuivent l'émir l'épée dans les reins, le forcent à lever trois fois son camp en douze heures, ne lui laissant aucun relâche. Il s'échappe cependant, suivi seulement de quatorze cavaliers sur deux ou trois mille qui l'accompagnaient, et laissant entre nos mains un convoi de huit cents mulets. Nos officiers s'acharnent vainement sur ses traces. Monté sur un de ces chevaux auxquels il dut tant de fois la vie, il défie la vengeance française, vengeance légitime cette fois encore, car il vient d'ordonner la mort de deux de ses prisonniers, le lieutenant Lacotte et l'interprète Lévy, et ce dernier a été effectivement assassiné. Les Ouled-Nayel, qui faisaient alors sa principale force, l'abandonnent. Les tribus de la lisière du Tell, qui avaient émigré dans le petit désert, rentrent sur notre territoire (13 mars).

Pendant ce temps l'on remportait d'autres succès dans l'ouest. Le général Cavaignac, chargé de surveiller l'émigration des tribus des extrémités de l'Oranais, leur donna, par la prise des Ouled-Riah de l'ouest, une leçon capable de les dégoûter. Parti le 25 janvier de Lalla-Maghnia avec trois mille quatre cents hommes d'infanterie et une faible cavalerie, il revint vers cette place le 27, conduisant devant lui une population qui ne couvrait pas moins de deux lieues de route. Il y avait là des Ghossels, des Ouled-Riah, des Achahe, des Beni-Ouazan et des Djaounat. Dans cette expédition, qui fut conduite avec une rapidité et un succès inouïs, le général Cavaignac eut encore cette fois pour auxiliaire le colonel Chadeyson. De Lalla-Maghnia, il dirigea sur leurs territoires toutes les tribus arrêtées.

De son côté le général de la Moricière, quoique destitué de la gloire qu'il aurait pu acquérir, ne s'épargnait pas. Il opérait, lui aussi, de manière à arrêter les émigrations, et y réussit en ramenant les Harars et une partie des Assenas, qui s'étaient enfuis vers les Chott. Il obtint aussi la soumission des tribus voisines de Goudgilah. Mais c'était pour le général Cavaignac que se levait alors la lumière des combats.

Un chef nommé El-Sid-el-Fadel crut trouver dans la disposition où se trouvaient les esprits dans les environs de Tlemcen une occasion de succès. Se donnant comme le scheik des scheiks annoncé par Mahomet, il réussit bien vite au sein de son plus proche entourage; puis, encouragé par les groupes qui se réunirent à sa personne, il se proclama sultan de Tlemcen, et adressa au général Cavaignac la proclamation que voici:

- Mohammed-Ben-Abdallah au général Cavaignac.
- Louange au Dieu unique, personne ne lui est associé.
- Du serviteur de son Dieu, Mohammed-ben-Abdallah (Sidi-el-Fadel) au chef français, salut sur quiconque sent la vraie voie.
- Sachez que Dieu m'a envoyé vers vous et vers tous ceux qui sont dans l'erreur sur la terre; je vous dis que Dieu a ordonné de dire: Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. N'admettez pas d'autre religion, parce que Dieu n'admet d'autre religion si ce n'est l'islamisme.
- Le Très-Haut dit: Dieu n'admet que la religion musulmane. Si vous dites: Nous sommes dans le vrai et nous n'avons plus besoin de Mohammed, le Très-Haut a dit, et son dire est très-vrai, que le juif dise au chrétien qu'il est athée, et réciproquement la vérité pour tous deux serait de témoigner en faveur du prophète Mohammed.

« Cessez de commettre l'injustice et le désordre. Dieu ne l'aime pas. Sachez qu'il m'a envoyé pour que vous vous soumettiez à moi. Il a dit : Soumettez-vous à moi et à mon envoyé.

« Vous savez qu'il doit venir un homme qui régnera à la fin des temps. Cet homme, c'est moi, Mohammed, envoyé par Dieu et choisi parmi les plus saints de la suite du Prophète. Je suis l'image de celui qui est sorti du souffle de Dieu.

« Je suis l'image de Notre-Seigneur Jésus, je suis Jésus ressuscité, ainsi que tout le monde le sait, croyant à Dieu et à son prophète. Si vous ne croyez pas les paroles que je vous annonce en son nom, vous vous repentirez, aussi sûr qu'il y a un Dieu au ciel, qui a le pouvoir de tout faire. »

Le général Cavaignac ne se repentit nullement d'avoir traité comme elle le méritait cette invitation à la soumission.

Sidi-el-Fadel, entraînant les Ouled-Belaghr, les Beni-Methar et beaucoup de cavaliers angads du Maroc, marcha sur Tlemcen, où il avait promis d'entrer sans coup férir. Le général sortit au-devant de lui (le 24 mars) avec ses trois cents chevaux soutenus par trois bataillons d'infanterie que commandait le colonel Gagnon. Arrivé au plateau de Terny, il se trouva face à face avec huit cents cavaliers et environ douze cents fantassins. Cette force fit d'abord bonne contenance. Elle était fanatisée et comptait sur la victoire. Mais Cavaignac, après s'être rendu compte du terrain, prend les dispositions les plus rapides. Le colonel Gagnon aborde l'ennemi avec un tel entraînement, que, séparé de sa troupe, il est d'abord entouré, lui, cinq ou sixième. La cavalerie le dégage, et tandis qu'un détachement manœuvre de manière à couper la retraite aux Arabes, la cavalerie charge par trois fois la masse ennemie et la disperse. Quant à nos fantassins, ils viennent facilement à bout des cavaliers de Sidi-Fadel, dont ils repoussent toutes les attaques, et qu'ils forcent à fuir en désordre. Sept drapeaux restent entre leurs mains, et l'on compte sur le terrain jusqu'à cent cadavres revêtus du haïk. L'insurrection est dissipée.

Mais arrêtée à Tlemcen, elle repartit dans la Kabylie. Les Kabyles ont repoussé Abd-el-Kader à Bordj-el-Boghni; ils se soulèvent, main tenant qu'il n'est plus là, sous la conduite de leurs propres schérifs. Un instant le pays entre Collo et Philippeville est presque tout entier soulevé; mais ce soulèvement tourbillonne sur place, et nos établissements ne sont pas attaqués.

Il n'en est point de même dans le Dahra, où Bou-Maza résiste, par ses manœuvres rapides, aux mouvements combinés des troupes des subdivisions de Mostaganem et d'Orléansville. Cependant, atteint au commencement d'avril, cet autre Abd-el-Kader est blessé au bras et perd son principal lieutenant.

Un autre partisan de l'émir, Hadj-el-Sghir, successeur de l'émir Sidi-Embarek, se tenait en armes dans l'Ouarensenis. Il ne pouvait compter sur aucune tranquillité tant que lui et Bou-Maza ne seraient pas réduits. Le duc d'Aumale fut chargé de conduire contre ce chef une opération d'ensemble, tandis que des efforts combinés seraient dirigés dans le Dahra. L'une et l'autre de ces expéditions réussirent. Cependant le général Bugeaud jugea à propos de revenir après le duc d'Aumale. Cette fois les montagnards, ainsi que ceux du Dahra, livrèrent leurs armes.

Un grand malheur frappait en ce temps-là Abd-el-Kader : non-seulement nous lui enlevions en le poursuivant à outrance tout appui de la part des Ouled-Nail, mais encore nous les faisons rentrer dans la soumission, ainsi que la ville de Bouçada. Ce n'était pas tout, les principales tribus parmi celles qui composaient la déïra de l'émir, les Beni-Amer et les Hachem, faisaient défection : elles quittaient les drapeaux d'Abd-el-Kader, et de la Moulouïa, où elles campaient, elles allaient s'établir, sous les auspices de l'empereur de Maroc, dans les environs de Fez. Le bruit de cette défection se répandit promptement dans toute l'Algérie. Les Hachem étaient depuis seize ans attachés à la fortune de l'émir. Leur abandon le condamnait aux yeux des Arabes. A partir de ce moment on peut le regarder comme vaincu dans leur esprit.

CHAPITRE XXXIII.

SUITE DE 1846.

Désespoir des Arabes et d'Ab-el-Kader. — Massacre des prisonniers de la déïra. — Massacre de Bathna. — Des Tunisiens. — Séparation entre Bou-Maza et l'émir. — Délivrance des officiers de Sidi-Brahim.

A mesure que nous avançons dans l'histoire des mouvements militaires de 1846, la guerre se colore d'une teinte sombre. Il n'y a plus d'actions d'éclat. L'ennemi se cache, fuit et massacre quand il peut. C'est comme la dernière convulsion d'une nationalité blessée à mort.

Abd-el-Kader était à bout de ressources. Il avait donné ordre aux Hachem et aux Beni-Amer de le rejoindre vers le sud, et ceux-ci, comme nous l'avons vu, avaient émigré au Maroc. Cependant la déïra subsistait toujours, gardée par quelques centaines de réguliers, et se tenant en rapport par les rives de la Moulouïa d'un côté avec

les secours marocains, de l'autre avec les émissaires de celles des tribus qui, en Algérie, nous étaient encore hostiles. Mais d'un côté comme de l'autre l'assistance n'arrivait guère. Pressés peut-être par la pénurie de vivres, fanatisés par l'esprit de vengeance, ses chefs conçurent un projet dont l'exécution fut une tache sanglante à l'histoire de l'émir.

La déïra était alors campée à environ trois lieues de la Moulouïa. Les prisonniers établis sur le bord de la rivière occupaient une vingtaine de gourbis au milieu du camp des fantassins réguliers. Ceux-ci étaient au nombre de cinq cents environ, répartis aussi dans des gourbis par bandes de cinq ou six; le camp était clos par une enceinte de broussailles fort élevées, dans laquelle on avait ménagé deux passages pour rendre la garde plus facile.

Le 27 avril, vers deux ou trois heures de l'après-midi, il arriva une lettre d'Abd-el-Kader. Aussitôt trois cavaliers vinrent au camp chercher les officiers de la part de Mustapha-ben-Thami; celui-ci les invita à une fête. MM. de Cognord, Larazet, Marin, Hillerain, Cabasse, Thomas et quelques autres se rendirent à cette invitation.

Les autres prisonniers furent commandés pour une sorte de revue de leurs effets. Les fantassins réguliers, après les avoir inspectés, les séparèrent par escouades de sept ou huit, et mirent chaque escouade dans une même gourbi sous la garde de vingt-quatre hommes armés. Quelques-uns de nos soldats furent saisis d'un affreux pressentiment, et veillèrent, prêts à se défendre par tous les moyens. Quelques-uns avaient réussi à cacher des couteaux ou de simples morceaux de fer.

Vers minuit, les réguliers d'Abd-el-Kader et les autres hommes de la déïra poussèrent un grand cri, c'était le signal du massacre. Une horrible lutte s'engagea alors. Les Arabes, ne pouvant l'emporter malgré leur nombre, mirent le feu aux gourbis, et à mesure que les prisonniers cherchaient à échapper aux flammes, ils les fusillaient à bout portant. Cette lâche fusillade dura plus d'une heure.

Parmi ceux des nôtres qui s'échappèrent, le clercon Rolland fit surtout preuve d'audace et de courage. Au signal des Arabes, il sort de sa gourbi, rencontre un régulier, le frappe d'un coup de couteau dans la poitrine, et s'élance dans un buisson, où il compte trouver un abri. Des ennemis l'aperçoivent, le saisissent. Il réussit à s'en débarrasser, et après avoir essuyé plusieurs coups de fusil, il a la douleur d'assister de loin au massacre de ses camarades. Le silence étant fait, il quitte les abords du camp, et se met en marche, à l'aventure, se cachant le jour, voyageant la nuit. Après trente-six heures de fatigues, à bout de forces, il pénètre dans un village marocain, et y est fait prisonnier. Les habitants le vendent pour deux douros à un propriétaire des environs de Lalla-Maghnia, qui le ramène au camp français, où il confirme l'affreuse nouvelle du massacre du 27 avril. On était alors au 17 mai. Les tortures que cet homme avait supportées ne l'avaient point abattu.

Maintenant, sur quel ordre le massacre des prisonniers de la déïra avait-il été exécuté? Cet ordre venait-il de l'émir? Ses partisans l'ont nié, et ont fait peser toute la responsabilité de la nuit du 27 avril sur Mustapha-ben-Thami. Mais telle ne fut pas l'opinion qui se manifesta tout d'abord en Algérie; telle ne fut pas non plus ni l'opinion des membres du gouvernement d'alors ni celle du maréchal Bugeaud. L'émir fut hautement accusé. Le *Moniteur* du 31 mai 1846 est à cet égard une pièce trop importante pour que nous ne le citions pas ici. Voici en quels termes il porta à la France la connaissance du massacre de la Moulouïa :

« Le gouvernement n'a encore reçu aucune nouvelle officielle sur un événement douloureux dont plusieurs journaux s'occupent ce matin. Nous nous bornons à reproduire l'extrait suivant de la *France Algérienne*. On lit dans ce journal :

« Le patron d'une balancelle partie de Djemmâ-Ghazouat le 9 mai nous a annoncé une nouvelle terrible, le massacre à la déïra d'Abd-el-Kader de tous les prisonniers français! M. le général de la Moricière donna immédiatement au vapeur le *Grégois* l'ordre de se rendre d'urgence à Djemmâ-Ghazouat pour y transporter M. de Martimprey, colonel d'état-major, chargé de vérifier ce bruit si alarmant, d'en constater l'authenticité, et de recueillir tous les détails de ce fait d'odieuse barbarie dont on se plaisait à douter, mais qui n'est malheureusement que trop certain. L'état de la mer a pendant trois jours mis obstacle à l'accomplissement de la mission de M. de Martimprey. Enfin le *Grégois* est rentré cette nuit même, et de tous les bruits recueillis sur ce fatal événement, il résulte qu'Abd-el-Kader a effectivement donné l'ordre de massacrer nos prisonniers, et que cet ordre a été exécuté. Hâtons-nous de dire que jusqu'à présent cet ordre ne concernait pas les officiers, qui ont échappé à cette épouvantable boucherie. Voici les faits qui ont amené l'émir à prendre une résolution si impitoyable.

« Dans le courant du mois dernier, Abd-el-Kader avait ordonné à Bou-Hamed de remettre le commandement de la déïra à Mustapha-ben-Thami, et de venir aussitôt le rejoindre avec les Beni-Amers. Ebruité dans le Sud, où il a passé pour être exécuté, cet ordre ne le fut pas, car les Beni-Amers et Bou-Hamed refusèrent de partir. La tribu, de l'aven même du kalifa, entama avec Bou-Zian-Ouled-

¹ *Moniteur* du 31 mai 1846.

Chaoui des négociations dans le but d'obtenir son assistance pour se séparer de la déira.

» Il fut convenu entre eux que les Beni-Amers ne dépasseraient pas Taza, et que Bou-Amédj se poserait en intermédiaire de la tribu auprès de l'émir, et qu'il obtiendrait son retour à la déira sous la condition que le commandement en chef lui serait donné. Bon-Hamédj tint parole, mais les Beni-Amers manquant à la foi donnée, passèrent par l'ouest sans s'occuper du kalifa, qui, redoutant les suites de son intrigue avortée, prit la fuite afin de rejoindre Bon-Zian-Ouled-Chaoui.

» A la suite de ces événements, qui eurent lieu dans les derniers jours du mois d'avril, Mustapha-Ben-Thami, demeuré seul avec les Ha-chems et quelques émigrés des diverses tribus, ne put exécuter l'ordre que l'émir, son beau-frère, lui fit transmettre d'amener vers le sud tout ce qui lui restait de monde. « La déira, réduite des trois quarts, écrivit-il à Abd-el-Kader, ne pourrait résister à une tentative probable des tribus marocaines pour s'emparer des prisonniers français, dont la garde et l'entretien devenaient chaque jour plus difficiles. »

» *Abd-el-Kader répondit par l'ordre barbare d'égorger ces malheureux.* Afin de rendre plus facile l'exécution de cet ordre, on répandit le bruit dans la déira que tous les prisonniers musulmans avaient été mis à mort en France. C'est avec de semblables nouvelles que les agitateurs stimulent la haine cruelle et ignorante des Arabes.

» Il n'y a plus à douter de la consommation du meurtre de nos malheureux frères d'armes.... nous avons vu les cadavres de plusieurs; quelques-uns, échappés à la mort, ont réussi à s'enfuir, bien que poursuivis, et à gagner les douars des Beni-Snassen. Des hommes de cette tribu ont sauvé la vie à l'un d'eux, et fait la promesse de nous en ramener d'autres qui sont à présent en sûreté. »

On voit d'après cette pièce que l'opinion du gouvernement français était que la responsabilité du massacre devait remonter jusqu'à Abd-el-Kader. Le maréchal Bugeaud, qui avait peut-être quelques reproches à se faire pour n'avoir pas accepté des propositions que l'on dit lui avoir été faites pour l'échange des prisonniers, se laissa entraîner beaucoup plus loin dans l'accusation. Voici quelques phrases de la proclamation que l'événement du 27 avril lui inspira :

« ARABES ET KABYLES,

» Vous aurez peut-être appris l'acte barbare exécuté sur trois cents prisonniers français par le fils de Mahiddin, que vous appelez autrefois votre sultan. Voyant que ces prisonniers étaient réclamés par l'empereur du Maroc, ou qu'ils allaient être délivrés par notre armée, ou bien enfin qu'ils étaient incommodes à nourrir ou à garder, *il a ordonné de les égorger, et ils ont été égorgés.* »

Cinq mille prisonniers musulmans étaient alors entre les mains des Français. Abd-el-Kader les exposait à notre vengeance. Cette idée aurait dû l'arrêter; mais, ajoutait le général Bugeaud dans sa proclamation, *« notre ennemi est devenu aussi féroce que les lions et les panthères. »*

Le maréchal terminait en invitant les Arabes à comparer la cruauté de l'émir à la générosité de la France.

Quoi qu'il en soit de la complicité d'Abd-el-Kader dans le massacre de nos prisonniers, ce massacre ne lui donna aucune force. En effet, dès qu'il eut été commis, l'union qui maintenait les habitants de la déira fut brisée. Ils se séparèrent dans toutes les directions. L'émir parvint néanmoins à en rejoindre et à en rassembler le noyau, avec lequel il se porta dans le pays des Mtalsa à Aïn Zohra. Là, son kalifa Hadj-el-Sghir et Bou-Maza se réunirent à lui avec leurs partisans, et après un peu de temps il se retrouva encore en force. Mais il ne sut pas ou ne put pas profiter des divers troubles qui agitaient le pays pour faire à temps une nouvelle invasion.

Ces troubles furent cependant considérables. Ainsi, d'une part les Kabyles allèrent jusqu'à insulter la garnison de Bougie, qui fut contrainte de repousser en armes la tribu des Mezaïa. D'autre part la province de Constantine fut exposée à une invasion qui rappela en diminutif celle des Marocains à Ouchda.

Un cheik nommé El-Hassenaoui parvint à fanatiser les tribus des environs de Tebessa. Le général Randon sortit de Bone pour dissiper les rassemblements que l'on disait s'être formés autour de cette ancienne ville romaine. Il n'eut à traverser qu'un pays en apparence ami; mais la température étant fort élevée, la troupe eut beaucoup à souffrir. Avant que de s'engager dans les montagnes, le général Randon, encombré de malades, jugea à propos de les diriger sur Guelma, où ils trouveraient les soins désirables. On en forma un convoi qui s'achemina sous la garde du kaid Ben-Jér, dont on avait éprouvé plus d'une fois la fidélité. Ce convoi s'avancé d'abord en pleine quiétude; mais le lendemain de son départ un coup de feu retentit sur sa gauche. C'était le signal d'un nouveau massacre. En quelques minutes des masses de Kabyles entourèrent nos malheureux blessés, et pas un n'échappa. Là se trouvaient d'excellents officiers, le capitaine Noël, le sous-lieutenant Hamerroui, l'aide-major Castelli.

On avait fait croire aux massacreurs qu'ils vengeaient le pillage de Tebessa.

Assitôt qu'il apprit cet événement, le général Randon, bien qu'il n'eût avec lui que peu de forces, revint sur ses pas et, sans craindre

de soulever tout le pays par une punition exemplaire, envahit avec rapidité le pays des Ouled-Sidi-Jahia-bou-Thaleb dans le territoire desquels le meurtre de nos malades avait été commis. Toutes les richesses de la tribu furent saisies; elle livra les instigateurs du massacre.

Mais El-Hassenaoui profita du retour du général Randon pour obtenir des habitants de la frontière de Tunis d'envahir le territoire français. Des bandes considérables et quelques chefs importants le suivirent. Il pouvait compter cinq ou six mille combattants, la plupart cavaliers. Ce rassemblement formidable vint présenter la bataille à la colonne expéditionnaire, qui campait alors près de la frontière tunisienne chez les Ouled-Chiar. Le général, sans attendre les Tunisiens, lança sur eux sa faible cavalerie. Saisis d'une terreur panique, ils fuirent à toute bride. On les poursuivit durant vingt-quatre kilomètres. Cette victoire ne nous coûta pas un seul soldat. Le gouvernement de Tunis désavoua la tentative, et fut contraint de prendre des mesures pour empêcher qu'elle ne se renouvelât.

Sur d'autres points il y eut également des soulèvements partiels. Il fallut conduire une expédition dans le sahel de Sétif. Trois de nos caïds de la subdivision de Bone furent successivement assassinés. Dans le Dahra, un nègre nommé El-Guerib se donna pour prophète. Un autre prophète, travaillant pour Bou-Maza, se leva parmi les tribus de Chekala et de Meslem.

Toutes ces tentatives montraient un pays mal soumis. Cependant, comme nous l'avons dit, soit incapacité, soit impuissance, Abd-el-Kader n'en profita point. Son attitude le fit même accuser de trahison par Bou-Maza. Celui-ci, d'une nature beaucoup plus bouillante et impétueuse, ne voulait pas que l'esprit des Arabes reposât un seul instant. Sa lutte pied à pied contre nos troupes dans le Dahra, et particulièrement contre le colonel Saint-Arnaud et le lieutenant-colonel Canrobert, lui avait donné une grande réputation. Si l'émir représentait le génie arabe dans sa plus haute expression, Bou-Maza le représentait par ses côtés populaires. Ardent, infatigable, violent, plein d'expédients et de ruses, éloquent, mais dans un langage plus vulgaire, plus excitable et plus fanatique, il s'accommodait mal des découragements qui s'emparaient quelquefois de l'émir, et que celui-ci dissimulait sous les enveloppes de la politique et de la prudence. A son retour après le massacre du 27 avril, Abd-el-Kader était dans un de ces moments d'abattement. Bou-Maza, après avoir essayé de l'entraîner à une nouvelle invasion, le quitta une première fois pour fanatiser les tribus des environs d'Aïn-Zorah. Il marcha même assez avant sur notre territoire. Mais ses tentatives furent sans succès. Il en accusa Abd-el-Kader. L'émir, disait-il, ne voulait travailler que dans un intérêt égoïste. Il jalousait tous ceux qui s'élevaient à côté de lui. Ces paroles, rapportées à l'émir, aigriront ce dernier. La déira se divisa en deux parts. Celui de Bou-Maza ne fut pas le plus nombreux; ce que voyant, ce hardi chef d'aventures réunit quarante cavaliers seulement, et quittant la frontière du Maroc, entra résolument sur notre territoire. On apprit bientôt sa présence à Szitten, puis chez les Ouled-Nail, à l'extrémité sud-est, desquels il s'arrêta, défilant à nos armes, qui ne s'étaient pas encore avancées si loin.

L'abandon de Bou-Maza, comme celui des Beni-Amers, porta un nouveau coup à l'autorité de l'émir. Un autre événement, arrivé vers cette époque, contribua à lui faire perdre de l'influence qui lui restait encore.

On se rappelle que plusieurs de nos officiers, prisonniers à la déira, avaient été épargnés dans l'affreuse exécution de la Moulaja. Octobre finissait, quand on apprit, par le gouverneur espagnol de Melilla, qu'il ne serait pas impossible, si l'on voulait y mettre un certain prix, d'obtenir la délivrance de ces officiers et de ce qui leur restait de compagnons. Le commandant Courby de Cognord, disait-on, avait écrit lui-même à ce sujet. En effet, voici ce qui se passa :

Le 2 novembre, le gouverneur de Melilla reçut une lettre de ce brave officier, et la transmit au général d'Arbouville, qui commandait alors la province d'Oran. Les chefs arabes, chargés de la garde des prisonniers, exigeaient une somme de quarante mille francs. Le général d'Arbouville envoya aussitôt un enseigne de marine des plus distingués, M. Durande, à Melilla, avec la somme demandée. Comme on ignorait alors la connivence des chefs avec l'émir lui-même, l'enseigne prit les plus grandes précautions. Il parvint à communiquer par un intermédiaire avec M. de Cognord, et à lui faire savoir que l'argent de la rançon était à Melilla, et que si les commandants de la déira se trouvaient toujours dans les mêmes dispositions, une balancelle, croisant le long de la côte, serait toujours prête à recevoir les malheureux captifs. On fut plus de quinze jours sans recevoir aucune réponse. Enfin, le 24 novembre, deux coureurs se présentèrent dans les fossés de la place de Melilla, et annoncèrent que les prisonniers étaient à quelques lieues de la pointe de Bermiza et que l'on pouvait les y aller prendre. Ce pouvait être une embuscade. Les Arabes voulaient peut-être faire un nouveau Sidi-Brahim. Mais Durande n'hésita pas. « Je ne rentrerai pas à Oran, s'écria-t-il, si je dois rentrer sans eux. » Toutefois, comme le courage n'exclut pas la prudence, il fit accompagner sa balancelle par un canot du port de Melilla que montait don Luiz-Coppa, major de la place. Arrivé à la pointe de Bermiza, on trouve quelques cavaliers qui attendaient; puis bientôt les

prisonniers arrivent, conduits au galop par un grand nombre de réguliers. Le brave enseigne avait eu la précaution de faire disposer l'argent dans le canot espagnol. Un chef arabe consent à passer sur celui-ci, tandis que M. Durande restera à terre, et l'échange se fait. Douze heures après, nos officiers touchaient à Djemmâ-Ghazouat le sol français. De là on les transportait à Mostaganem, où la garnison, l'illustre général de la Moricière en tête, les recevait avec tous les honneurs de la guerre, honneurs qui furent renouvelés par le maréchal Bugeaud lui-même. Leurs fatigues, leur courage, les en rendaient en effet bien dignes.

Le massacre de Sidi-Brahim était d'ailleurs alors vengé depuis peu. Au mois de juin, des Arabes, appartenant la plupart aux tribus qui s'étaient le plus odieusement distinguées dans cette boucherie, avaient profité de l'éloignement momentané du général Cavaignac pour attaquer les troupes occupées à tracer la route de Djemmâ-Ghazouat à la frontière. Ces troupes cessèrent aussitôt leurs travaux, et se concentrèrent. D'autre part le général accourut. Une fraction de sa colonne tomba bientôt sur les Msirdas. Les soldats trouvèrent dans les gourbis de cette tribu des armes et des dépouilles provenant du massacre du 23 septembre. Exaspérés par cette vue, ils ne firent aucun quartier à

précipiter vers le dénouement. Abd-el-Kader va perdre une à une ses dernières espérances, et réduit à lui-même, il sera forcé de subir la loi de sa destinée.

Ce sont d'abord les Kabyles des environs de Bougie et ceux du Djurjura qui font leur soumission.

Les Mezaïa, les Beni-bou-Messaoud se rendirent les premiers. On en forma un cercle qui releva directement du commandant supérieur de Bougie, et l'on se prépara à combattre vigoureusement les autres. Treize tribus prévirent la conquête en envoyant demander l'amitié des Français, convaincus, disaient-elles, que l'heure indiquée par Dieu pour la soumission de leur pays et de leur race était arrivée. Ces tribus avaient été primitivement soulevées et maintenues dans la résistance par un chef nommé Mohammed-ou-Amezian. Mohammed députa ses propres parents vers les autorités françaises. Les Ouled-Amriou, les Ouled-Abd-el-Djebar, les Barbacha, les Guifsar, les Beni-Mohali, les Mehalla, les Beni-bou-Beker, les Adjissa du Sahel, les Senadja, les Beni-Djellil, les Beni-Himmel, les Beni-Ouglis, les Messisus, les deux puissantes tribus des Fenaïa et des Toudja, s'associèrent à sa démarche. On les organisa en caïdats; la place de Bougie cessa d'être bloquée et prit aussitôt une face nouvelle. Depuis

Bataille d'Isly.

l'ennemi, dont une partie se hâta de se soumettre. Une autre portion essaya de se réfugier chez les Beni-Snassen. Le général leur coupa le chemin, et les accula à la mer; là il leur fallut se rendre et périr. On porta à cinq cents le nombre de ceux qui trouvèrent la mort dans les flots.

Depuis ce moment, les affaires de l'émir ne cessèrent d'aller en décadence. Le colonel Renaud poursuivait ses partisans jusqu'aux Chotts. Dans la province de Constantine, les agitateurs furent de même punis. La tribu des Néménchas en particulier fut rudement châtiée par la garnison de Biskara, aux ordres du colonel Saint-Germain. Enfin les derniers jours de l'année 1846 virent la soumission des fractions dissidentes des Harrars, des Maknas, des Hamyans Cheragas et des Djaffras, qui, réfugiés sur la frontière, se rendirent soit au chef de bataillon de Pontèves, commandant de Tiaret, soit au chef de bataillon Charras, qui se fit remarquer alors par les services les plus signalés. A la même époque, douze cents tentes des Ouled-Balagr, sorties des environs de Daya, rentrèrent sur notre territoire. Enfin Abd-el-Kader se vit réduit à ne plus avoir, pour ainsi dire, aucun partisan avoué, et sa déira se composa tout au plus de trois cents chevaux mal montés et de deux cents cinquante fantassins sans solde.

CHAPITRE XXXIV.

Soumission des Kabyles du Jurjura. — Le colonel Saint-Arnaud. — Reddition de Bou-Maza. — Expédition des généraux Cavaignac et Renaud dans le Sahara algérien. — Fin du gouvernement du maréchal Bugeaud.

Festinus ad eventum, comme dit le proverbe latin. Dans cette période qui s'ouvre en 1847, nous allons voir toutes les choses se

treize ans elle n'avait pas vu un seul indigène dans ses murs. Ses marchés furent tout à coup approvisionnés. Il y eut là, sous une petite apparence, un gros événement.

Une soumission encore plus importante que celle de Mohammed-ou-Amezian fut celle de Ben-Salem. Ce chef s'était rencontré dans toutes les insurrections des Kabyles du Djurjura. Il avait été l'un des kalifas d'Abd-el-Kader. Beaucoup de tribus et la renommée publique le considéraient encore comme tel. Par une démarche significative, il quitta pour toujours le parti de l'émir. Le gouverneur reçut ses engagements. Avec lui et après lui vinrent plusieurs amis marquants d'Abd-el-Kader, qui avaient trouvé un refuge dans la Kabylie. Ensuite se présentèrent les chefs notables des tribus de la vallée de Sebaou et des revers sud-ouest et sud du Djurjura. Bel-Kassem ou Kassi lui-même, qui, comme Ben-Salem, et avec un fanatisme beaucoup plus sauvage, prenait part depuis dix ans à la résistance des Kabyles ses compatriotes, imita l'exemple, il se soumit.

Une reddition encore plus importante, ce fut celle de Bou-Maza.

Nous avons vu ce rapide et brillant aventurier quitter la déira et entrer résolument sur le territoire de l'Algérie. Il pénétra ainsi jusque dans la subdivision d'Orléansville, ancien théâtre principal de ses entreprenants coups de main. Mais là, comme presque partout sur sa route, il trouva un changement complet. Le colonel Saint-Arnaud venait de recevoir la soumission du pays et de prendre des mesures pour faire rentrer l'impôt.

Cet officier en quittant le territoire des Ouled-Jounès, y laissa près du caïd quelques cavaliers chargés de lui apporter la contribution de ces tribus.

Le 13 avril, ces mekkanis et le chef arabe étaient réunis, lorsqu'un homme, qui se couvrait la figure d'un pan de son burnous,

parut à l'entrée de la tente du caïd. Comme on lui demandait ce qu'il venait chercher, il jeta en arrière son vêtement, et le caïd reconnut en lui Bou-Maza.

« Fuis, malheureux ! s'écria le chef arabe ; n'as-tu pas déjà trop attiré de châtimens sur notre tribu ? »

En même temps les mekkanis tirent leurs yatagans, mais le schérif en rabat la pointe vers la terre et leur dit : « Il n'est plus question de guerre entre nous, conduisez-moi au colonel d'Orléansville. »

On l'y conduisit en effet. « Tu es, dit-il à M. de Saint-Arnaud, le Français contre lequel j'ai le plus combattu, c'est à toi que j'ai voulu me rendre. »

La vengeance française devait rester désarmée devant tant de grandeur et de courage. Mohammed-ben-Abdallah, surnommé Bou-Maza, avait à peine alors vingt-cinq ans. Son voyage de Tenez, au lieu où on l'embarqua pour la France, fut un véritable triomphe. Les Arabes se pressaient sur ses pas, embrassant malgré l'escorte son beurnous et jusqu'aux traces de son cheval. Il avait toujours combattu en patriote. C'était l'Arabe dans toute sa sève native. Pour jouer un plus grand rôle, il ne lui avait manqué que l'éducation et la position. Mais il était sorti de rien. Il n'avait pas eu, comme Abd-el-Kader à ses débuts, des clients et des amis, il se devait tout à lui-même. On l'a oublié. Il est encore notre obscur prisonnier, Abd-el-Kader est libre.

Où l'abeille a passé, le mouche-iron demeure.

A la même époque, notre conquête se complétait au sud-ouest par des expéditions des plus remarquables dans le sens du désert. Les généraux Cavaignac, Renaud, Marey, Jousseuf faisaient de ce côté reconnaître les armes de la France, tandis que des corps d'observation, soigneusement disposés sur la frontière du Maroc, mettaient Abd-el-Kader dans l'impossibilité de rien tenter contre l'Algérie. Cependant, quelles que fussent les précautions observées par nos officiers, beaucoup de mécontents continuaient à arriver jusqu'à lui par groupes isolés. Nous le retrouverons bientôt, mais pour la dernière fois, à la tête de nouvelles forces. Il faut auparavant dire un mot des expéditions dans le Sahara algérien.

Ici va se placer une révélation géographique de la plus haute importance. Jusqu'alors on s'imaginait qu'au sud du Tell algérien, c'est-à-dire de la terre par excellence, du pays cultivable, s'étendait une sorte de mer de sable absolument inhabitable, si ce n'est dans quelques rares oasis. Les expéditions qui commencent vont faire connaître, au contraire, un pays à fond de sable étrange, désolé sans doute, mais habité par une véritable population ayant des ksours ou bourgs très-nombreux et d'une notable importance sous le rapport commercial. Aussi la civilisation n'est pas interrompue ; nos troupes vont la développer jusque dans ce prétendu désert jusque-là franchissable seulement pour le rapide Méharis.

L'objet de l'expédition du général était d'en finir avec les Hamian-Garabas, de reconnaître les oasis et les ksours qui s'étendent au sud des pays de parcours de cette tribu, d'y montrer le drapeau de la France, et de relier, si faire se pouvait, le commerce des caravanes interrompu par les courses continuées d'Abd-el-Kader, qui, pour se transporter d'une province à une autre, prenait le plus souvent son chemin par le Sahara. Aucun européen n'avait encore pénétré dans les pays que l'on allait parcourir.

Le général prit toutes ses précautions avec un soin que l'on n'aurait guère attendu d'un homme aussi rapide dans l'exécution. Lui que l'on a si souvent accusé de dureté, il poussa la paternité envers ses soldats jusqu'à ordonner qu'ils fussent tous pourvus d'un petit voile

destiné à protéger leurs yeux contre les ardeurs du soleil ; si bien que l'on n'appelait plus nos vétérans d'Algérie que les demoiselles à Cavaignac. Il organisa avec les éléments qu'il avait sous la main et parmi ses officiers de petites commissions scientifiques destinées à relever tous les faits qui, dans n'importe quelle branche, pourraient intéresser la science. Aucun service ne fut négligé.

La colonne d'expédition quitta Tlemcen le 1^{er} avril 1847. Elle se composait de quatre bataillons d'infanterie bien commandés, avec de l'artillerie, du génie ; deux autres bataillons et quatre escadrons devaient la rejoindre à Daya. Ses équipages comprenaient cinq cents mulets et deux mille chameaux¹. Cette immense caravane, pleine de confiance dans son chef, reconnut d'abord Hajdar-Roumi, ancien et considérable établissement des Romains, puis traversa le pays des Beni-Amers, celui des Ouled-Balagr, et le 4 avril atteignit Daya, qui est notre établissement le plus méridional. De là elle se remit en marche en s'engageant dans la région des Chott. Le 13

elle était au puits d'El-Hamra ; le 14 elle touchait Sounta et quittait le lit du Chott-el-Chergui, traversait bientôt après le col de Sidi-Mohammed-el-Aouri, qui donne passage dans le désert. Le 18 avril elle était aux puits de Nebel ; de là elle se rendit à ceux de Tarzeza et d'Aïn-Fritis. Ici la température tropicale changea tout à coup. On se plaignait de la chaleur et de la soif. Les bivouacs se révélèrent couverts de neiges. Ainsi surpris, les conducteurs des convois refusaient de marcher ; ils regardaient comme inutile de se défendre de la mort. Les soldats eux-mêmes s'effrayaient. Que devenir dans ce désert ? On se rappelait le sort de la colonne Levassur. Mais Cavaignac, son état-major et les officiers étaient debout, animant les uns, forçant les autres, entraînant tout le monde. On se roidit contre l'atmosphère, et la colonne reprit sa marche. Elle aborda, sans avoir aucun sinistre à déplorer, à un premier ksour nommé Asla. Là naissent, vivent, meurent sans avoir rien connu du dehors que les caravanes, quelques centaines de malheureux. On respecta leur obscurité et leur terreur.

D'Asla à Thiout, la seconde oasis, il y a quarante-cinq kilomètres. On franchit cette distance sans coup

férer. Thiout est une oasis magnifique où l'on compte jusqu'à cinq mille dattiers. La vigne, l'abricotier, le prunier, le pêcher, l'amandier, le grenadier, le figuier, le pommier, s'y développent avec abondance. Le ksour du même nom est bâti sur l'Oued-Thiout. Les habitants s'étaient enfuis à notre approche. Cavaignac ordonna que leurs propriétés ne fussent aucune atteinte. Il se réservait de leur demander l'obéissance au retour, et précipita la marche de ses troupes vers les deux Moghard.

Des parlementaires avaient été envoyés vers le ksour de Moghard-Thatania ; ils furent égorgés. Les soldats, à grand-peine retenus, pillèrent l'oasis, et l'on se porta de là à Moghard-Foukania, dont les habitants nous avaient fait provoquer. Il fallut les déloger à coups d'obus et par l'assaut. Ensuite, après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à l'extrémité des montagnes qui dominent le Sahara-el-Falat, nos troupes revinrent à Thiout, qui ne les arrêta que le temps d'une rapide trahison vigoureusement punie.

On se porta le 5 mai de Thiout sur Aïn-Seufra. Les Berbers, en nombre considérable, essayèrent de s'opposer à notre marche ; ils furent promptement battus et dispersés, et l'oasis fut emportée comme les précédentes. S'ifissa eut le même sort. Ses habitants avaient été forcés par les Marocains à l'abandonner. Quelques coups de fusil

¹ Voir la savante et poétique relation de cette expédition par le docteur Jacquot, 4 vol. grand in-8° ; et le bel ouvrage du Sahara algérien, par le général Daumas.

Reddition d'Abd-el-Kader.

suivirent nos troupes à la sortie de cette ville. Elles n'en atteignirent pas moins Lambâa, puis Taoussera, Aïn-Bou-Khleil et Beteum-el-Khoua, d'où le général Cavaignac revint à Tlemcen avec la cavalerie, laissant la colonne continuer sa route par le Chott-el-Garbi, sous les ordres du colonel Mac-Mahon. Elle revint également à Tlemcen, mais par Aïn-Sidi-Jahia et le goor de Sebou. Aucun sinistre dans une route si longue et si fatigante n'avait été à déplorer.

A la même époque, le général Renaut faisait une expédition analogue et parallèle. Il était chargé de visiter le pays occupé par les Ouled-Sidi-Cheiks-Cheragas, qui s'étendent au sud-est du Hamian-Garabas, et de reconnaître El-Biod, centre de leur puissance. Ce général, en politique habile, s'entendait avec le marabout principal des Ouled-Sidi-Cheiks, qui forment une association religieuse très-forte et très-étendue. Il fit comprendre à ce marabout que les Français ne venaient point pour détruire, mais pour faire vivre. L'association une fois pénétrée de cette vérité, l'attitude des ksours que visita le général Renaut ne fut plus hostile et l'expédition se fit avec un grand bonheur, quoique ce général n'eût point pris les mêmes précautions pour la route que son collègue.

L'expédition du général Jusuf et celle de M. Marey eurent également d'heureux résultats.

Ces reconnaissances de nos troupes, poussées au delà des limites naturelles de l'Algérie, terminèrent le gouvernement du maréchal Bugeaud. La monarchie de juillet, qui était en train d'établir ses enfants, avait des vues sur l'Algérie. Le maréchal se sacrifia, bien qu'il n'eût pas achevé son œuvre, bien que son ennemi particulier, son rival, l'insaisissable Abd-el-Kader fût encore debout. Peut-être n'eût-il pas eu à faire ce sacrifice s'il eût adopté un autre plan de guerre, si surtout il eût secondé les efforts du général de la Moricière du côté du Maroc dans la campagne de la fin de 1845 et dans toutes celles de 1846. Nous ne sommes que les échos de l'histoire en lui faisant ce reproche. Nous verrons dans un chapitre qui traitera de la colonisation et des colonisateurs quel fut le résultat de ses travaux administratifs. En attendant nous poursuivons le cours de notre narration.

CHAPITRE XXXV.

Intérim gouvernemental du général Bedeau. — Massacre des Hachems et des Beni-Hamers par les Marocains. — Gouvernement du duc d'Aumale. — Préliminaires de la reddition d'Abd-el-Kader.

Après un intérim d'un temps peu considérable et qui ne donna pas au général Bedeau les occasions de montrer ses talents administratifs et de déployer ses solides qualités militaires, le jeune duc d'Aumale prit, en septembre 1847, le gouvernement de la colonie. Il débuta par une proclamation dans laquelle, tout en rendant justice au maréchal Bugeaud, il reportait au roi Louis-Philippe l'honneur principal de ce qui s'était fait en Algérie. C'était plus filial que vrai.

Voici le langage qu'il tint aux Arabes :

« De la part du duc d'Aumale, le fils du roi des Français, gouverneur général de l'Algérie, à tous les Arabes et Kabyles, *grands et petits*, salut.

« Le roi des Français, que Dieu bénisse ses desseins et lui donne la victoire, m'a confié le gouvernement du royaume d'Alger, depuis les frontières du Maroc jusqu'à celles de Tunis.

« Vous avez compris, ô musulmans, combien le bras de la France était puissant et redoutable et combien son gouvernement était juste et clément. Vous avez obéi à l'immuable volonté de Dieu, qui donne les empires à qui bon lui semble sur la terre.

« Vous avez fait votre soumission au maréchal, et vous avez éprouvé la bonté de son gouvernement; vous vous souviendrez toujours qu'il honora les grands, qu'il protégea les faibles et qu'il fut équitable envers tous. Rien ne sera changé à ce qu'il avait fait et ce qu'il avait établi sera maintenu : car jamais il n'a fait que le bien et il n'a agi que par la volonté du roi des Français. C'est le roi des Français qui lui a ordonné de se montrer grand et généreux après la victoire; c'est le roi qui a voulu que vos biens et votre religion fussent respectés et que vous fussiez gouvernés par les principaux d'entre vous sous l'autorité bienfaisante de la France; c'est le roi, dont la bonté est inépuisable, qui a pardonné tant de fois aux insensés qui, poussés par de perfides conseils, ont trahi la parole qu'ils nous avaient jurée. Les insensés ont reconnu l'inanité de leurs efforts et la main de Dieu les a frappés jusque sur la terre étrangère où ils avaient cherché un refuge. Remerciez Dieu de ce qu'il vous a donné les richesses et les jouissances de la paix en échange des maux insupportables de la guerre. »

Après cet éloge du maréchal Bugeaud et du roi, le jeune gouverneur parlait de lui-même.

« C'est, disait-il, pour vous donner encore un gage plus éclatant de ses bonnes intentions à votre égard que le roi des Français m'a envoyé au milieu de vous, comme son représentant sur cette terre qu'il aime à l'égal de la France. J'ai déjà vécu parmi vous, je connais vos lois et vos usages et tous mes actes tendront à augmenter votre prospérité et celle du pays.

« Vous savez que notre parole est aussi ferme que notre force est

irrésistible; vous avez éprouvé la puissance terrible de nos armes; vous avez apprécié et vous apprécierez chaque jour davantage les bienfaits de notre amitié; ceux d'entre vous qui sont restés fidèles à leurs serments ont prospéré; ceux qui ont été parjures ont souffert tant de malheurs que le cœur en est profondément accablé. Vous connaissez la seule voie qui peut vous conduire au bonheur et Dieu vous inspirera de la sagesse pour y persévérer. Salut! »

Il y avait beaucoup de vrai dans ce langage, mais si nous le retraçons, ce n'est pas à cause de sa valeur intrinsèque, c'est parce qu'il révélait aux Arabes un grand acte, un acte irrévocable de la France; la prise de possession de l'Algérie par la dynastie même qui régnait de l'autre côté de la Méditerranée. Cet acte eut sur les Arabes une influence décisive. Il les releva à leurs propres yeux; il leur fit accepter la conquête. Le fils du sultan des Français venant lui-même les gouverner, c'était bien autre chose que ce petit homme de Zaouia, comme les indigènes de notre parti appelaient Abd-el-Kader.

Cependant, jamais celui-ci n'avait été plus prodigieux dans ses efforts.

Son quartier général était toujours à Aïn-Zohra. Trouvant des obstacles infranchissables du côté de l'Algérie que nos troupes gardaient avec un soin de tous les instants, il en revint aux projets qu'il avait nourris avant la bataille d'Isly et le Maroc fut de nouveau le but de son ambition. Cette ambition devait hâter sa perte.

D'une part, ses incursions continuelles sur le territoire des tribus marocaines força Abd-er-Rhaman à fortifier son camp de Thaza et à mettre plus de franchise dans le concours qu'il était tenu de prêter à la France; d'un autre côté, le grand nombre des mécontents qui le rejoignaient contraignait les autorités françaises à arrêter complètement toute émigration. Il en résulta des mesures qui l'isolèrent de plus en plus. Enfin ses intrigues déterminèrent un événement dont la fatalité domina décidément sa fortune.

La fatalité, on le sait, a sur les Arabes un ascendant irrésistible.

Nos lecteurs se rappellent comment l'émir, en 1845, avait entraîné avec lui sur les bords de la Moulouïa les deux grandes tribus des Hachem et des Beni-Amer. Là, après avoir, pendant de longs mois de misères, suivi la fortune du chef, ces tribus l'abandonnèrent et se mirent sous la protection de l'empereur de Maroc, qui les établit dans la province de Fez.

Elles y étaient depuis un an, quand la nouvelle des succès d'Abd-el-Kader sur les frontières du Maroc leur parvint. On leur représentait le fils de Mahiddin comme étant de nouveau à la tête de forces considérables. Il n'attendait, ajoutait-on, qu'une occasion favorable pour se venger d'une manière sanglante de ceux qui l'avaient abandonné.

L'ancien prestige aidant, les tribus émigrées enurent à ces récits. Elles écrivirent à l'émir qu'elles ne l'avaient quitté que sous le coup pressant de la famine et de la misère, mais qu'elles le considéraient toujours comme leur sultan, et que s'il voulait les admettre de nouveau dans sa déira, elles étaient prêtes à le rejoindre. En même temps elles lui proposaient un plan d'attaque contre les Marocains. Elles se jetteraient sur ceux-ci en venant de Fez, tandis qu'Abd-el-Kader les investirait en venant de Thaza.

L'émir ne pouvait point ne pas accepter. Il donna rendez-vous aux émigrés dans une vallée entre Fez et Thaza. Ceux-ci lui firent dire de les attendre.

Mais leur messager rencontra en route un cavalier abid-bokari qui désertait. Ces deux hommes lièrent connaissance, et l'émissaire des Hachem, voyant les mauvaises dispositions du déserteur contre le gouvernement d'Abd-er-Rhaman, fut assez imprudent pour lui conter sa mission.

Aussitôt celui-ci conçoit le projet de tirer profit de cette confidence. Il attend la prochaine halte et feint de s'endormir. Son compagnon s'endort effectivement, quant à lui, sans défiance. Aussitôt le Marocain le garrotte, appelle des gens d'un douair voisin, et sous la promesse d'une riche récompense, le fait porter pieds et poings liés à Abd-er-Rhaman. Là on le met à nu, et l'on trouve sur lui la lettre des Hachem et des Beni-Amer.

Le fils de l'empereur est immédiatement averti. Il ordonne au kaïd Ferradj de se détacher du camp de Thaza avec trois mille hommes de ses meilleures troupes, d'arrêter l'émigration des tribus si elle était commencée, et de l'empêcher si elle devait effectivement avoir lieu.

Ferradj arrive sur les Beni-Amer au moment même où, avec leurs troupeaux et leurs femmes, ils se mettaient en marche. Il leur enjoint de rétrograder. Ils fondent sur lui en désespérés, et parviennent à se frayer un passage. Mais Ferradj, qui craint la vengeance d'Abd-er-Rhaman, dépêche aussitôt à franc étrier des coureurs aux diverses tribus marocaines, dont les malheureux émigrés ont à traverser le territoire. Il leur ordonne de courir sus aux Beni-Amer, et promet une grosse somme pour chaque tête qui sera rapportée.

Aussitôt, partout sur le passage des anciens amis d'Abd-el-Kader, c'est à qui se soulèvera. De leur côté, les Beni-Amers se défendent et attaquent au besoin. On les presse, on les cerne. Plus de quinze mille hommes de contingents divers sont réunis autour d'eux. Il s'engage à chaque marche un combat entre ces infortunés et les Ma-

rocaïns. A chaque marche aussi ils espèrent voir tourbillonner au loin la cavalerie d'Abd-el-Kader venant au-devant d'eux.

Mais l'émir n'arrive point, car au même moment Sidi-Mohammed fait attaquer sa deïra.

Alors les hommes, les femmes, les enfants, poussés au désespoir, finissent par se jeter à corps perdu au milieu de leurs ennemis. Ceux qui n'ont pas d'armes se battent avec leurs ongles et leurs dents; mais chaque heure voit grossir le nombre des assaillants. Les Beni-Amers succombent; leurs guerriers sont presque tous tués, et ce que les Marocains saisissent de femmes, de vieillards et d'enfants, est partagé entre les vainqueurs comme un vil butin.

Pendant que Ferradj livrait ainsi la malheureuse tribu aux vengeances et à la cupidité des contingents marocains, il recevait de nombreuses troupes pour opérer contre les Hachem. Ceux-ci, moins considérables en forces que les Beni-Amer, avaient été avertis à temps. Espérant échapper au lieutenant d'Abd-er-Rhaman, ils s'étaient réfugiés près d'une antique zaouïa qui jouissait du privilège d'asile. Mais Ferradj les investit malgré la sainteté du lieu, massacre les hommes, et distribue à ses troupes, comme esclaves, les femmes et les enfants, ainsi que l'on a fait des Beni-Amers.

Durant cette lutte d'une population à l'agonie, Abd-el-Kader avait fait ce qu'il avait pu pour être au rendez-vous. Inquiet de ne pas recevoir de réponse, il était parti avec quinze cents cavaliers chez les Ghiesta, qui lui donneront du renfort. De là il pénétra dans le Rif, mais des forces extrêmement considérables s'opposèrent à son passage. Il se replia alors de nouveau sur Aïn-Zohra. Ensuite il tenta plusieurs routes pour tourner la position de Taza et joindre ainsi les tribus en marche. Il ne réussit pas davantage. La nouvelle du massacre le trouva au milieu de ses tentatives. On rapporte que, malgré sa soumission à la Providence, son désespoir d'alors fut sans bornes. Il resta plusieurs jours dans sa tente, la tête couverte de son manteau, et refusant de parler à ses meilleurs amis.

En effet, cette catastrophe terrible, qui montre combien les peuples peuvent être le jouet de l'ambition des princes et jusqu'à quel point ils expient leurs folies, devait peser douloureusement sur son âme. Il était né chez les Hachems; Allah, en abandonnant cette tribu, en la précipitant sous les coups de ses bourreaux, l'abandonnait donc aussi: il l'abandonnait d'une façon éclatante. Il le laissait comme un chef sans troupes, comme un patriarche sans famille. Toutes les tribus en jugèrent ainsi. Nous verrons que, le premier moment de douleur passé, l'émir se releva encore une fois.

Cependant les Marocains saisirent l'occasion qui se présentait d'en finir avec ses partisans. On promena par toutes les frontières et bien avant dans les terres des têtes sanglantes et des prisonniers chargés de chaînes, et ceux qui les conduisaient criaient tout haut: « Voyez ce qui arrive aux amis de cet insensé qui voudrait détrôner le schériff des schériffs, le magnifique soleil de Fez, le tout-puissant Abd-er-Rhaman! »

Les tribus émigrées, au moment de la destruction, comptaient encore deux mille deux cents tentes, c'est-à-dire environ quinze mille âmes. Cinquante de leurs guerriers seulement parvinrent sur notre territoire. Etant là, ils voulurent revoir la plaine d'Eghris. On les établit avec magnanimité aux environs d'Oran.

CHAPITRE XXXVI.

Le général Thierry. — Gouvernement du duc d'Aumale. — Le général la Moricière sur les frontières du Maroc. — Nuit du 11 au 12 novembre. — Reddition des frères d'Abd-el-Kader. — Reddition de l'émir lui-même.

Avant d'aller plus loin, nous devons nous arrêter pour tracer en quelques lignes les contours d'une figure militaire, qui a son expression à part au milieu de tant d'intéressantes physionomies.

Aucune des grandes choses qui furent faites dans la province d'Oran n'aurait été possible sans l'activité sûre, prompte, secrète, fidèle et toujours éveillée du général Thierry, second modeste, mais essentiel, du brillant de la Moricière.

Les services de Victor Thierry datent de 1806. Il entra à cette époque à l'école militaire: en 1807, nous le trouvons sous-lieutenant. En 1810, il est capitaine. En 1812, au Kremlin, le plus étonnant des soldats du siècle le décore de sa propre main. En 1815, il est licencié comme tant d'autres. Il reprend du service en 1819, et avance assez peu rapidement à cause de ses opinions. Il est chef de bataillon le 22 août 1823, et colonel seulement en 1838. Mais, en 1841, envoyé en Afrique, il révèle toutes ces qualités, qui en font un militaire exceptionnel. Il prend part avec gloire aux expéditions de Mascara et de Tagdempt, mais c'est comme commandant de la subdivision d'Oran qu'il rend les plus signalés services. Pour comprendre ces derniers, il faut songer à la grande étendue de la province et au caractère du général en chef. Excellent pour l'action et l'ensemble, M. de la Moricière ne s'occupe des détails que quand il y est forcé, et alors seulement, il y est vraiment supérieur. Victor Thierry fut son suppléant chaque fois qu'il s'éloigna. Mais que M. de la Moricière fût présent ou non, le général Thierry dirigeait le service de l'approvisionnement en vivres et en munitions. On était sûr avec lui

que les postes les plus éloignés seraient approvisionnés en temps et lieu, qu'une colonne si égarée qu'elle fût recevrait à l'heure utile son ravitaillement. Or sur une étendue aussi vaste que celle de la province d'Oran, et où la guerre se faisait par des colonnes détachées, souvent pour des mois entiers, rien n'était plus précieux. Jamais un seul instant V. Thierry ne fut en défaut à cet égard. Il fit réellement des choses impossibles, et Bugeaud l'en complimenta en revenant de la bataille d'Isly. Ajoutez à cela que son administration, dans la subdivision d'Oran, fut toujours paternelle et éclairée. Jamais un acte de dureté, jamais un acte de prodigalité. On put, avec les économies faites sur les services qu'il dirigea, prendre de quoi bâtir des villages entiers. Les services du général Thierry ne se bornèrent pas à l'Algérie; nommé, en 1848, au commandement de Versailles, il fournit aux généraux de Paris les premiers secours en artillerie contre l'insurrection.

Une autre circonstance le rendit précieux à Oran, c'est le sang-froid qui le distingua lors des nombreuses crises par lesquelles cette province fut bouleversée. Souvent on désespérait autour de lui. Mais, d'un calme inaltérable qui l'avait fait surnommer Face de Fer par les Arabes, il envoyait des secours partout où il en fallait, et, grâce à lui, jamais un échec ne devint un sinistre. C'est là un mérite tout à fait hors ligne et qu'apprécieront tous les connaisseurs.

Mais arrivons au gouvernement du duc d'Aumale.

Le jeune duc d'Aumale était arrivé sur le sol africain avec l'intention, la volonté et les moyens d'accomplir des actes dignes de lui. Il fallait faire à jamais de ce sol une terre française. Pour commencer, réduire l'émir était la chose indispensable. Par une abnégation dont son prédécesseur n'eût pas été capable, il chargea de ce soin le général de la Moricière, auquel déjà une fois la gloire du succès avait été enlevée. Quant au duc, il se tint dans son rôle de gouverneur en s'occupant de la colonisation et du développement de la prospérité générale. Les chefs de plusieurs tribus, comme Ahmet-Tahar, l'un des héros de la grande Kabylie, tinrent à lui faire leur soumission. Il la reçut et visita les divers points essentiels des possessions.

Pendant ce temps-là, le général de la Moricière, après avoir mûri son plan, partit d'Oran le 19 novembre avec cinq mille âmes. Il se proposait de renforcer avec ses troupes les garnisons de la frontière; puis, rendu sur les bords de la Moulouïa, il se promettait d'observer les mouvements des Marocains contre l'émir. D'après les prévisions de la Moricière, celui-ci devait trouver dans le fanatisme et la haine des Marocains un obstacle infranchissable. Alors il se rejetterait encore une fois sur notre territoire. Le général de la Moricière se proposait de disposer son monde de façon à ne pas lui permettre de gagner, comme à son habitude, le désert. Il le rejetterait, au contraire, vers la mer, et là, il n'aurait d'autre ressource que de périr ou de se rendre.

De son côté, Abd-el-Kader, jugeant la partie perdue, tenta les grands moyens. Il remit à d'autres temps sa vengeance, sur ceux qui avaient détruit les Hachem, et envoya à Abd-er-Rhaman son meilleur partisan, le dernier de ses kalifs, Bou-llamedi. Celui-ci partit le cœur serré, désespérant d'avance de sa mission. En effet, à peine fut-il en présence du schériff, que, malgré la protection des marabouts marocains avec lesquels il était affilié de secte, il se vit jeté dans une obscure et étroite captivité.

Alors l'émir ne ménagea plus rien. Il résolut de se frayer par le fer et par la flamme un passage à travers les camps marocains, de frapper des coups terribles, de se manifester aux yeux des populations par des entreprises retentissantes.

Il avait alors avec lui cinq cents cavaliers et quinze cents fantassins et, de position en position, il était revenu à Zaïs près de la Moulouïa. Les contingents du Maroc le pressaient de plus en plus, et il connaissait la détermination des généraux français. Il réunit les siens, leur explique la situation, permet à ceux qui ont peur de l'abandonner. Tous se serrent autour de lui. Sûr de son monde, sa pensée conçoit un projet qui, s'il réussit, doit le sauver.

Deux camps marocains sont en face de lui. Il les surprendra, les détruira, voici comment.

Il ordonne aux siens de réunir le plus de chameaux et de bœufs qu'ils pourront. Ces animaux sont en luits de poix et chargés de fascines auxquelles on met le feu. Ces animaux, excités par la flamme et par la douleur, sont, durant une nuit affreuse, précipités sur les camps marocains; et les soldats d'Abd-el-Kader s'avancent derrière eux, prêts à massacrer les troupes d'Abd-er-Rhaman, qui, dans leur pensée, doivent s'enfuir en proie au plus inexprimable désordre.

Mais les préparatifs de l'émir ont été dénoncés par des traîtres. Prévenus à temps, les fils de l'empereur ont fait évacuer les deux camps, n'y laissant que très-peu de monde, avec l'ordre de jouer la surprise et l'effroi.

En effet, quand, enveloppés par le feu, poussant des hurlements de douleur, les brûlots vivants préparés par Abd-el-Kader se précipitent sur les camps marocains, on entend retentir des cris affreux; on voit fuir des cavaliers et des fantassins dans toutes les directions. Les soldats de l'émir se croient victorieux, ils ramassent toutes les richesses laissées à dessein dans les tentes et s'élancent en avant. Alors les fils de l'empereur de Maroc, postés pour les surprendre, forment

autour d'eux un cercle immense et qui se resserre de plus en plus. Abd-el-Kader voit trop tard le piège où il était tombé; comme le sanglier blessé, il fait face à ses adversaires, coupe plusieurs fois leurs lignes, parvient à leur échapper et à regagner encore une fois notre frontière. Mais ses deux cent cinquante meilleurs compagnons sont restés sur le champ de bataille.

D'un autre côté, sa déira va tomber au pouvoir de l'ennemi, car elle ne peut suivre la rapidité de sa course. Il revient alors sur ses pas, livre un nouveau combat, qui permet aux siens d'échapper aux fers du Maroc, et enfin, n'espérant plus rien de ce côté, il médite d'échapper aux colonnes françaises et de gagner le désert.

C'est ce que de la Moricière avait prévu. Tous ses lieutenants, Cavaignac, Renaut, Mac-Mahon sont aussitôt en campagne, chacun posté de la manière la plus favorable, chacun marchant de façon à rejeter l'émir sur le quartier général, ou à le détruire s'il veut résister. Les frères d'Abd-el-Kader comprennent les premiers qu'il ne peut échapper. Ils viennent demander l'aman au général en chef. Mais laissons celui-ci raconter à sa façon cette dernière péripétie de la lutte de l'émir. Nous éluciderons ensuite quelques points de cette narration écrite au bivouac, au milieu de la fièvre causée par des événements qui se succèdent... et dont la Moricière rend compte au duc d'Aumale. Le rapport que l'on va lire prend les faits à partir du 18 décembre.

« Au bivouac de Sidi-Mohammed-el-Ouassini, 22 décembre, minuit.

« Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 18 courant, j'ai pris plusieurs fois la plume pour vous donner de nos nouvelles, mais les événements se pressaient si rapidement que, la face des choses changeant à chaque instant, il m'était impossible de rien formuler sur la situation. Vous allez en juger par ce qui va suivre. Je me borne à un résumé succinct, car je ne renonce point à l'espoir d'entretenir prochainement Votre Altesse Royale. Le 8 au soir arrivent à mon camp des émissaires de Sidi-Mustapha, frères de l'émir. La négociation avec ces personnages, fort heureusement conduite par le commandant Bazaine, touche à son terme. Dans la nuit du 19 au 20 il passe la frontière, et vient camper chez les Msirdas. J'en suis informé le 20 dans l'après-midi, et je l'envoie chercher par quatre cents chevaux sous les ordres du colonel Montauban. Le 21 il arrive à mon camp vers deux heures de l'après-midi, avec une suite d'environ cinquante personnes. La lettre d'aman que Votre Altesse Royale lui a adressée et la dépêche qu'elle m'écrivait le 19 courant venaient de m'arriver; je la lui remis, et il ne fut tout à fait rassuré qu'après l'avoir lue.

« Le 19 au matin, sur une demande instante du caïd d'Ouchda, campé chez les Beni-Snassen, j'envoie à Ouchda trente mulets chargés de cartouches, sous l'escorte de quarante spahis; la cavalerie va se former en bataille sur la frontière pour protéger ce mouvement. M. Schoubai, mon interprète, qui a de nombreuses relations à Ouchda, accompagne cet envoi, et me rapporte que c'est le 20 ou le 21 que les camps marocains doivent attaquer Abd-el-Kader.

« Pendant les journées du 19 et du 20 les camps des fils de l'empereur descendent la Moulouïa par la rive gauche, le caïd d'Ouchda s'avance jusqu'à Cheraâ; Abd-el-Kader vient camper à Aguidim, sur le rivage même de la mer.

« Un ancien brigadier du 2^e chasseurs d'Afrique qui servait dans les troupes marocaines, enlevé par l'émir dans le coup de main de la nuit du 11 au 12, s'échappe de la déira, au moment où elle vient camper à Aguidim, et nous donne des détails intéressants sur les embarras de la situation.

« Le bruit se répand que l'émir livrera encore un combat, après lequel il escortera la déira jusque sur le territoire français, et qu'il se retirera dans le Sud avec tous ceux qui voudront l'y suivre, les Beni-bou-Zeggen et les Hamyn-Gharabas sont en relations avec lui et promettent de faciliter l'exécution de ce projet.

« Le 20, le mauvais temps empêche les Marocains d'attaquer l'émir; mais on apprend à la déira que le frère de l'émir a fait sa soumission. On voit la Moulouïa grossir et les contingents des camps marocains augmenter à chaque instant.

« Le 21, la rivière est rigoureusement guéable; on commence à la passer pour venir dans la plaine de Trifa. Un combat opiniâtre s'engage, plus de la moitié des fantassins réguliers et la meilleure partie des cavaliers y sont tués; mais le passage de la déira s'exécute sans que les bagages soient pillés. Au moyen des postes de correspondance qui sont établis le long de la frontière, je suis informé de ces faits pendant qu'ils s'accomplissent.

« Le soir, à cinq heures, les fantassins et cavaliers réguliers sont dispersés; la déira a passé le Kiss et est entrée sur notre territoire, les Marocains cessent de la poursuivre. Abd-el-Kader, seul, à cheval, est en tête de l'émigration, qu'il dirige dans les sentiers des montagnes des Msirdas. Il demande le chemin à un des cavaliers de notre caïd qui allaient reconnaître les arrivants. Le fait m'est annoncé à neuf heures du soir, le 21. J'apprends en même temps que l'émir s'est enquis de la route qu'il peut suivre pour gagner les sources du Kiss et les Beni-Snassen.

« J'étais convaincu, et je ne me trompais pas, que la déira venait

faire sa soumission; mais l'émir, suivant le projet que l'on m'avait annoncé, cherchait à gagner le désert. J'ignorais le chiffre de ceux qui l'accompagnaient.

« A l'heure où j'avais été prévenu, il devait avoir gagné le pays des Beni-Snassen; mais il s'agissait d'en sortir. Or la seule fraction assez bien disposée pour lui pour qu'il pût la traverser est précisément la plus rapprochée de notre territoire. Le col qui débouche dans la plaine par le pays de la fraction dont je viens de parler a son issue à environ une lieue et demie de la frontière. Je me décidai à faire garder ce passage. Et ce qui me détermina c'est que le frère du caïd d'Ouchda nous avait écrit, le soir même, pour nous engager à surveiller cette direction, par laquelle l'émir devait sans doute passer.

« Mais il fallait prendre cette mesure sans donner l'éveil aux tribus qui sont campées sur la route.

« Dans ce but, deux détachements de vingt spahis choisis, revêtus de burnous blancs, commandés le premier par le lieutenant Bou-Kraïa, l'autre par le sous-lieutenant Brahim, furent chargés de cette mission.

« Le premier se rendit au col même, et le deuxième avait une position intermédiaire entre ce point et notre camp. La cavalerie sella ses chevaux, et le reste de la colonne se tint aussi prêt à partir au premier ordre.

« Enfin, pour être prêt à tout événement, après avoir calculé la marche probable de l'émir, je fis prendre les armes à deux heures du matin pour porter ma colonne sur la frontière; je ne craignais plus, à ce moment, que ma marche fût connue en temps utile par Abd-el-Kader.

« J'avais à peine fait une lieue et demie, que des cavaliers renvoyés par le lieutenant Bou-Kraïa me prévinrent qu'il était en présence d'Abd-el-Kader et qu'il était engagé. Le deuxième détachement s'était porté à son secours, et je fis de même, aussi vite que possible, avec toute la cavalerie. Il était environ trois heures du matin.

« Chemin faisant, je reçus les députés de la déira, qui venaient se soumettre, et auxquels j'ai donné l'aman au grand trot, en les envoyant au camp pour y chercher des lettres. (Je l'avais laissé sous la garde de dix compagnies.)

« Enfin, quelques instants après, je rencontrai le lieutenant Bou-Kraïa lui-même, qui revenait avec deux hommes des plus dévoués de l'émir, et qui étaient chargés de me dire qu'Abd-el-Kader, voyant qu'il ne pouvait déboucher dans la plaine et suivre son projet, demandait à se soumettre. Bou-Kraïa avait causé lui-même avec l'émir, qui lui avait remis une feuille de papier sur laquelle il avait apposé son cachet, et sur laquelle le vent, la pluie et la nuit l'avaient empêché de rien écrire. Il me demandait une lettre d'aman pour lui et ceux qui l'accompagnaient.

« Il m'était impossible d'écrire par la même raison qui s'était opposée à ce que l'émir pût le faire, et, de plus, je n'avais point mon cachet. Les hommes voulaient absolument quelque chose qui prouvât qu'ils m'avaient parlé; je leur remis mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, en leur donnant verbalement la promesse d'aman la plus solennelle. Les deux envoyés de l'émir me demandèrent de les faire accompagner par Bou-Kraïa, que je fis partir avec quatre spahis.

« Tout cela se fit en marchant, car je voulais néanmoins arriver avant le jour au point de notre frontière le plus rapproché du col de Kerbous (celui dont j'ai parlé plus haut).

« Parvenu à ce point vers cinq heures et demie, j'y restai jusqu'à onze heures et demie. Je ne recevais aucune réponse, mais j'étais bien convaincu que la présence de ma cavalerie avait fait renoncer l'émir à traverser la plaine. A ce moment, j'ai dû prendre des dispositions différentes. Nos coureurs avaient rencontré et n'avaient amené plusieurs cavaliers réguliers qui erraient à l'aventure dans le pays, peut-être dans le dessein de rejoindre Abd-el-Kader; ce qui me le ferait croire, c'est qu'il y avait parmi eux deux agas. Je sus par eux que la déira, qui m'avait envoyé demander l'aman, mais qui ne l'avait pas encore reçu, était fort inquiète chez les Msirdas, qui avaient commencé à la troubler par des brigandages pendant la nuit précédente, et qui se disposaient à continuer.

« J'envoyai alors le colonel Montauban, avec cinq cents chevaux, bivouaquer près de la déira, je fis partir le colonel Mac-Mahon pour aller camper sur les puits de Sidi-bou-Djenan, avec les zouaves et un bataillon du 9^e de ligne, et, après être resté encore près de deux heures en observation, j'ai regagné mon camp avec le reste de mes troupes.

« Mon intention première était de faire venir la déira près de la position que j'occupe et de prendre des dispositions pour renvoyer dans leur pays toutes les familles importantes dont elle se compose; mais, en arrivant ici, j'ai trouvé non-seulement tous les chefs de la déira, mais tous ceux des troupes régulières qui n'avaient point été tués dans le combat du 21, qui venaient me demander ce que je voulais faire d'eux et me prier de laisser à la déira deux jours de repos sur place à cause de son extrême fatigue et des nombreux blessés qui l'encombraient. J'ai dû me rendre à cette demande, et j'irai moi-même demain camper à la déira avec deux cents chevaux et l'in-

fanterie du colonel de Mac-Mahon. Je la dirigerai ensuite sur Nemours.

» La venue de tous les hommes avec lesquels j'ai causé ce soir me montrait l'abandon dans lequel était l'émir et me portait à croire à l'embarras très-réel dans lequel l'avaient mis nos quelques coups de fusil de cette nuit. J'avais commencé cette lettre sous cette impression, lorsque m'est revenu Bou-Kraïa et les deux émissaires d'Abd-el-Kader. Il me rapportait mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, et en outre une lettre de l'émir qui est de l'écriture de Mustapha ben-Tami. Je vous adresse ci-joint copie de la traduction de cette lettre, ainsi que de la réponse que j'y ai faite. J'étais obligé de prendre des engagements, je les ai pris, et j'ai le ferme espoir que Votre Altesse Royale et le gouvernement les ratifieront, si l'émir se confie à ma parole.

» Bou-Kraïa et ses deux compagnons sont repartis ce soir; les quatre spahis étaient restés avec l'émir, qui avait été bien aise de garder ce renfort pour la sûreté de sa famille chez les Beni-Snassen. J'ai donné à Bou-Kraïa quatre autres spahis choisis, et avec ces huit hommes il sera aussi fort que toute l'escorte de celui contre lequel l'empire de Maroc se ruait avant-hier avec ses 38,000 hommes.

» Les principaux compagnons d'infortune de l'émir sont aujourd'hui : Mustapha-ben-Tami, kalifa de Mascara, son beau-frère; Abd-el-Kader-bou-Klika, caïd de Tagdempt; Caddour-bet-Allal, neveu de Sidi-Embarak. J'ai fait écrire aux deux premiers par leurs proches qui sont ici. Enfin, Si-Ahmedi-Sakhal, caïd de Tlemcen, qui m'a beaucoup servi dans toutes ces affaires, a écrit à l'émir pour l'engager à avoir confiance dans la parole que je lui ai donnée au nom du gouvernement.

» Demain ou après-demain au plus tard, nous saurons à quoi nous en tenir.

» J'ai oublié de dire que je ne déciderai rien, que provisoirement, relativement aux familles importantes de la déira et aux chefs des troupes régulières, non plus qu'à leurs soldats.

» Veuillez excuser, monseigneur, le déconu de cette dépêche. Je ne veux pas retarder son départ, et je vous l'envoie telle qu'elle est.

On voit par cette narration que toutes les précautions du général étaient prises. Ses négociateurs et ses émissaires suivaient l'émir de manière qu'il n'échappât en aucune façon. Mais ce que M. de la Moricière ne pouvait pas dire dans son rapport et ce qui se passa, nous allons le faire connaître.

Voyant la position de l'émir, des juifs qui étaient depuis longtemps en relations avec lui ré-olurent d'en profiter. Ils vinrent trouver le général, et offrirent de lui amener Abd-el-Kader pieds et poings liés. Le général, qui, dans une si suprême occurrence, ne devait rien négliger, sans accepter ni refuser, écouta leurs demandes et leurs conditions, et les remit à un autre jour. Les juifs prirent cette conduite pour un acquiescement, et se mirent en devoir de trahir Abd-el-Kader. Celui-ci, averti de leurs intrigues, ne voulut pas être livré comme une marchandise par d'ignobles trafiquants. Il écrivit au général qu'il était prêt à se remettre en ses mains s'il voulait lui garantir la vie sauve et une retraite en Orient. De la Moricière avait le choix, ou de prendre l'émir sans conditions à prix d'argent, ou de le recevoir volontairement. Il lui parut plus grand de ne pas se servir des juifs et de stipuler au nom de la France. C'est alors qu'il adressa au duc d'Aumale le *post-scriptum* qui suit :

« Le 23, à neuf heures du matin.

» P. S. Je monte à cheval à l'instant pour me rendre, comme je vous l'annonçais, à la déira. Le temps me manque pour joindre ici les copies de la lettre que j'ai reçue de l'émir et de celle que je lui ai répondu. Il me suffit de vous indiquer que j'ai uniquement promis et stipulé que l'émir et sa famille seraient tous portés à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. Ce sont les deux seuls lieux que j'aie indiqués. C'étaient ceux qu'il désignait dans sa demande, que j'ai acceptée.

» DE LA MORICIÈRE. »

Du moment où il eut reçu l'assurance du général, Abd-el-Kader, de son côté, n'eut plus aucune tergiversation; il se mit en marche, et trouva bientôt le colonel Montauban, qui bivouaquait à Sidi-Brahim. C'est dans ce lieu, sur le théâtre même du massacre de septembre 1845, qu'il se rendit aux Français. Il renouvela sa soumission entre les mains de la Moricière assisté de Cavaignac et tous les généraux et officiers supérieurs présents, puis entre celles du duc d'Aumale, qui rendit compte en France de ce grand événement de la manière que je vous transcris :

« MONSIEUR LE MINISTRE,

» Un grand événement vient de s'accomplir : Abd-el-Kader est dans notre camp; battu par les Kabyles du Maroc, chassé de la plaine de la Moulouïa par les troupes de Monley-Abd-er-Rhaman, abandonné par la plus grande partie des siens qui s'étaient réfugiés sur notre territoire, il s'était jeté dans le pays des Beni-Snassen et cherchait à prendre la route du Sud, que l'empereur du Maroc avait laissée libre; mais, cerné de ce côté par notre cavalerie, il s'est confié à

la générosité de la France, et s'est rendu sous la condition d'être envoyé à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre.

» Ainsi que je l'ai déjà mandé à Votre Excellence, l'émir avait, grâce à un stratagème aussi hardi qu'ingénieux, surpris, dans la nuit du 11 au 12, les camps marocains. Cette attaque, qui a coûté les plus grandes pertes au maghzen de l'empereur, paraît avoir eu un succès complet; mais Abd-el Kader avait affaire à un ennemi si nombreux, qu'il dut s'arrêter devant la multitude et la masse compacte de ses adversaires plutôt que devant une défense qui paraît avoir été à peu près nulle. Il rallia donc sa déira et concentra toutes ses forces et tout son monde vers l'embouchure de la Moulouïa, entre la rive gauche de cette rivière et la mer.

» Les camps marocains continuèrent de resserrer le cercle qui l'enveloppait; le général de la Moricière avait envoyé au kaïd d'Ouchda trente mulets de cartouches, qui furent distribués aux Beni-Snassen; même envoi avait été fait de Nemours par une balancette au kaïd du Rif; des contingents kabyles grossissaient de toutes parts et constituaient pour l'émir un danger plus redoutable que tous les autres.

» Le mauvais temps retarda l'engagement de quelques jours, de même qu'il ôta à la déira toute liberté d'action. Le 21, la Moulouïa était guéable; les bagages et les familles des compagnons de l'émir commencèrent à la passer pour venir dans la plaine de Triffa; l'intention d'Abd-el-Kader était de les conduire jusque sur notre territoire, puis de se retirer vers le Sud avec ceux qui voudraient le suivre. La route avait été laissée libre par les Marocains; et les Beni-ben-Zigzon, les Hamyn Gh-rabas, toujours en relation avec lui, lui promettaient de faciliter l'exécution de ce projet.

» Le commencement du passage de la rivière est le signal du combat, que les Kabyles marocains, excités par l'appât du butin, engagèrent avec furie; mais les fantassins et les cavaliers réguliers de l'émir soutiennent jusqu'au bout leur vieille réputation, ils résistent tout le jour, pas un mulet, pas un bagage n'est enlevé. Le soir, ils ont perdu la moitié des leurs; le reste se disperse; la déira tout entière a gagné le territoire français; les Marocains cessent la poursuite.

» Abd-el-Kader, après avoir conduit lui-même l'émigration sur notre territoire, et l'avoir engagée dans le pays des Msirdas, la quitte : un petit nombre des siens se décide à le suivre. Il vivait chez une fraction des Beni-Snassen, qui est restée fidèle à sa cause; c'est par là qu'il espère gagner le Sud. Mais le général de la Moricière, informé de ce qui se passait, a deviné son projet.

» Vingt saphis, commandés par un officier intelligent et sûr, le lieutenant Bou-Kraïa, avaient été le 21 au soir, dès les premières nouvelles, envoyés en observation au col de Kerbous; bientôt des coups de fusil signalent un engagement de ce côté : c'est Abd-el-Kader, qui rencontre nos saphis. Le général de la Moricière, qui dans la nuit avait fait prendre les armes à sa colonne, s'avance rapidement avec sa cavalerie. L'émir a pour lui l'obscurité, un pays difficile sillonné de sentiers inconnus de nos éclaireurs; la fuite lui était encore facile. Mais bientôt deux de ses cavaliers, amenés par Bou-Kraïa lui-même, viennent annoncer au général qu'il est décidé à se rendre, et qu'il demande seulement à être conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. La convention, immédiatement conclue de vive voix, est bientôt ratifiée par écrit par le général de la Moricière. Votre Excellence trouvera, dans le rapport de cet officier général, que je lui envoie en entier, les détails dramatiques de cette négociation.

» Aujourd'hui même, dans l'après-midi, Abd-el-Kader a été reçu au marabout de Sidi-Brahim par le colonel de Montauban, qui fut rejoint peu après par le général de la Moricière et par le général Cavaignac; Sidi-Brahim, théâtre du dernier succès de l'émir, et que la Providence semble avoir désigné pour être le théâtre du dernier et du plus éclatant de ses revers, comme une sorte d'expiation du massacre de nos infortunés camarades.

» Une heure après, Abd-el-Kader me fut amené à Nemours, où j'étais arrivé le matin même, et je ratifiai la parole donnée par le général de la Moricière; j'ai le ferme espoir que le gouvernement du roi lui donnera sa sanction. J'annonçai à l'émir que je le ferais embarquer dès demain pour Oran avec sa famille; il s'y est soumis, non sans émotion et sans quelque répugnance. C'est la dernière goutte du calice! Il y restera quelques jours sous bonne garde pour y être rallié par quelques-uns des siens et entre autres par ses frères, dont l'un, Sidi-Mustapha, à qui j'avais envoyé l'aman, s'est rendu le 18 à la colonne du général de la Moricière et a été provisoirement conduit à Tlemcen. Cette réunion achevée, je les enverrai tous à Marseille; ils y recevront les ordres du gouvernement.

» Ainsi que le verra Votre Excellence dans le rapport du général de la Moricière, pendant que l'émir taisait sa soumission les chefs de la déira venaient demander l'aman. Cet aman fut accordé; la déira est campée aujourd'hui à quatre lieues d'ici, sous la garde d'une colonne commandée par le colonel Mac-Mahon.

» J'informerai prochainement Votre Excellence des mesures qui auront été prises à l'égard de la déira et des Khidas, qui sont venus isolément se rendre à Nemours. Mon intention est de dissoudre le plus tôt possible cette agglomération de population encore très-nombreuse, de faire diriger les diverses familles dont elle se compose sur

les subdivisions auxquelles elles appartenaient. Toutes celles qui appartiennent aux provinces de l'Est seront dirigées sur Oran, ainsi que les individus dont la présence parmi leurs frères pourrait devenir dangereuse.

» Je laisse ici le général Cavaignac, qui reprend le commandement de la subdivision de Tlemcen; il sera chargé de l'exécution de ces mesures, qui sera prochainement suivie par le renvoi à leurs garnisons de la plus grande partie des troupes. Il observera également les prochains mouvements des camps marocains, qui auront sans doute été licenciés. Votre Excellence aura sans doute déjà remarqué qu'ils avaient cessé toute poursuite de la déira dès qu'elle eut passé notre frontière.

» Dû, sans nouveaux combats de notre part, à la puissance morale de la France, le résultat que nous avons obtenu aujourd'hui est immense; il était généralement insperé. Il est impossible de décrire la sensation profonde qu'il a produite chez les indigènes de cette région, et l'effet sera le même dans toute l'Algérie. *C'est une véritable révolution.*

» Je ne saurais trop féliciter M. le général de la Moricière de la part qu'il a prise à ce grave événement, je ne saurais trop louer la sagacité, la prudence et la décision dont il a fait preuve et qui ont tant influé sur l'heureuse issue de cette grave affaire.

» J'appellerai aussi la bienveillance particulière de Votre Excellence et du gouvernement du roi sur les troupes et sur les officiers qui depuis deux ans font un si rude métier sur la frontière. Je solliciterai quelques faveurs bien méritées pour cette colonne qui vient de supporter, dans ces derniers temps, avec une rare ardeur, de grandes fatigues et de cruelles privations; c'est à sa présence que nous devons ce qu'il y a eu de décisif dans les opérations des Marocains. Sans elle, Abd-el-Kader serait aujourd'hui un vainqueur dans le Rif ou éloigné, mais encore puissant dans le Sud, et prêt à nous y susciter de nouveaux et graves embarras.

» Agréez, monsieur le ministre, l'assurance de mon respectueux attachement.

» Le lieutenant général gouverneur général de l'Algérie,

» H. D'ORLÉANS.

» *Post-scriptum du 24 au matin.* — Je crois devoir mentionner ici une circonstance en apparence peu importante, mais très-significative aux yeux des indigènes. Abd-el-Kader vient de me remettre un cheval de soumission : c'est un acte de vasselage vis-à-vis de la France, c'est la consécration publique de son abdication.

En effet, selon la parole du duc d'Aumale, le fils de Mahiddin avait abdiqué.

Abandonné des siens, trahi par la fortune au moment d'être vendu, si le général la Moricière eût voulu l'acheter, il n'implorait plus maintenant que la générosité de cette France dont il avait été quinze ans le plus rude adversaire!

Comme le disait le duc d'Aumale avec un rare bon sens politique, il y avait dans ce fait une révolution.

Cette révolution devait consister dans la soumission de la nationalité arabe.

Nous allons voir cette nationalité imiter l'exemple de l'émir. Désormais elle ne jettera plus que de rares éclairs. L'Algérie sera bien à nous. Cependant l'histoire d'Abd-el-Kader, celle de l'armée d'Afrique ne sont pas finies.

CHAPITRE XXXVII.

Chute de la dynastie d'Orléans. — Tranquillité du pays. — La république en Algérie. — Départ des princes. — Changarnier et Cavaignac gouverneurs temporaires.

Il semble que les succès en Afrique aient porté malheur aux dynasties. Charles X prend Alger par la main du comte de Bourmont, et tombe; Louis-Philippe reçoit des mains de la Moricière Abd-el-Kader prisonnier, et voit son trône s'évanouir en quelques heures aussi passagères qu'un songe! Mystère étrange, et qui dans d'autres temps eût frappé les peuples; rapprochement extraordinaire, et qui prouve que la grandeur de la France est indépendante de ses gouvernements! Après la chute de la dynastie de Bourbon, la conquête de l'Algérie succède à la prise d'Alger. Après le renversement de la dynastie d'Orléans, la vraie colonisation succède à la conquête. La domination française ne rétrograde pas, quelles que soient les révolutions de la métropole.

Il n'est pas de notre sujet de raconter les événements qui amenèrent la révolution de 1848. Un obstacle maladroitement mis au droit de réunion fut le prétexte; la crédulité de la nation exagéra la cause, qui avait malheureusement une réalité considérable en bien des points. On accusait la royauté de juillet de sacrifier la France à ses intérêts, de tout laisser aller en corruption et en décadence, de ne rien vouloir faire pour l'émancipation du peuple; on la rendait solidaire des résistances aveugles d'un ministère composé d'hommes ou fort éloquentes, ou fort habiles en petite administration, mais entièrement étrangers au grand esprit politique qui sauve et consolide les trônes. Il y eut une défection universelle. Personne ne prit le parti

du malheureux roi. La majorité de la chambre des députés, les pairs, les hauts administrateurs, les généraux, l'armée laissèrent faire. La république s'établit après une lutte où des forces très-peu considérables furent engagées. Tout le monde la salua, les uns par enthousiasme, les autres par entraînement, beaucoup par effroi, et les difficultés ne commencèrent pour les républicains qu'après la victoire. Elles se montrèrent aussitôt partout, excepté en Afrique.

Ce pays fut privilégié.

Depuis la soumission d'Abd-el-Kader, qui avait été transféré en France au château de Pau, tout prospérait en Algérie. Le duc d'Aumale se préoccupait exclusivement de l'administration et de la colonisation, et pas le plus petit événement de guerre ne troubla ses efforts.

Il venait de recevoir son frère de Joinville, exilé ou éloigné, disait-on, par le ministère, dont il n'approuvait pas les résistances, quand la nouvelle de la révolution, de la fuite du roi, de l'installation d'un gouvernement provisoire éclata dans Alger comme un coup de foudre en un ciel serein.

La situation de l'armée d'Afrique était difficile; celle de France avait accepté le nouveau gouvernement. Néanmoins au premier moment les généraux présents à Alger et les officiers supérieurs se pressèrent autour des princes, leur offrant contre la révolution l'appui de leurs épées. Mais ces jeunes gens, que frappait une catastrophe si grande, si imprévue et pour eux mêmes si peu méritée, refusèrent avec noblesse, en répondant qu'avant d'être princes ils étaient citoyens, et que le premier devoir du citoyen est de ne pas se mettre en révolte contre le vœu de son pays. Ils s'attachèrent à maintenir la tranquillité autour d'eux et à prévenir les effets fâcheux de toute effervescence. Ils ne cachèrent cependant rien de ce qui se passait en France. Mais telle était la soumission du pays, que nul parmi les Arabes ne songea à profiter du changement qui s'opérait dans la métropole pour renouveler la guerre.

Bientôt arriva un acte du gouvernement provisoire de Paris qui remplaçait le fils de Louis-Philippe comme gouverneur général. Pour présider à la direction de la conquête, les membres du gouvernement suscitaient le héros du méchour de Tlemcen, alors simple général de brigade, et voici les termes dans lesquels ils l'annonçaient à l'Afrique :

« SOLDATS DE L'ARMÉE D'AFRIQUE!

» Le gouvernement que la France vient de se donner porta, il y a un demi-siècle, sur la terre d'Afrique les couleurs sous lesquelles vous avez combattu il y a dix-huit ans.

» Vos luttes héroïques, vos travaux, votre infatigable persévérance, cette vertu militaire, en un mot, dont vous avez donné tant de preuves, le gouvernement républicain sait les apprécier, il saura les récompenser.

» Soldats! la gloire que vous avez acquise en conquérant à la France la plus belle de ses propriétés nationales est un titre impérissable à la reconnaissance de la république.

» Le digne chef que le gouvernement provisoire a placé à votre tête a son entière confiance comme il a la vôtre.

» C'est dans vos rangs qu'il s'est illustré. En le suivant au chemin de l'honneur, vous vous montrerez fidèles à ce sentiment de la discipline qui n'a jamais abandonné le soldat français.

» LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE. »

Cet acte si vrai dans ses affirmations étant reçu, il n'y avait plus pour les princes de raison de prolonger leur séjour en Algérie. Après avoir pourvu à l'administration intérimaire en remettant son commandement au général Changarnier jusqu'à l'arrivée du général Cavaignac, le duc d'Aumale fit ses adieux à cette terre où la politique lui avait fait une royauté si courte. Il invita tout le monde à la concorde. Ses derniers actes furent empreints du plus pur patriotisme et du désintéressement le plus noble.

» En présence des événements qui s'accomplissent en France et de leur influence possible sur la paix du monde, nous devons, dit-il à ceux qui l'entouraient, nous tenir prêts avant tout à assurer l'intégrité du territoire français en Afrique et à défendre un sol qui est aujourd'hui le sol national. »

Il engagea, en conséquence, les miliciens à s'exercer au tir, à chercher à se suffire à eux-mêmes. Il leur recommandait surtout de s'abstenir de toute dissension. « La population, ajouta-t-il, et l'armée doivent rester dans la plus étroite union pour sauvegarder les intérêts de la France. »

Enfin il prit congé de l'armée et des habitants de l'Algérie par une proclamation qui mérite un souvenir. La voici :

« HABITANTS DE L'ALGÉRIE!

» Fidèle à mes devoirs de citoyen et de soldat, je suis resté à mon poste tant que j'ai pu croire ma présence utile au pays.

» Cette situation n'existe plus. M. le général Cavaignac est nommé gouverneur général de l'Algérie. Jusqu'à son arrivée à Alger, les fonctions de gouverneur général par intérim seront remplies par M. le général Changarnier.

» Soumis à la volonté nationale, je m'éloigne; mais, du fond de

l'exil, tous mes vœux seront pour votre prospérité et pour la gloire de la France, que j'aurais voulu servir plus longtemps. »

A la suite de cette proclamation les princes s'acheminèrent, suivis de ceux des officiers qui avaient le courage de l'amitié, vers le port, où les attendait le vaisseau qui devait les conduire en exil. Sur leur passage, les colons se découvraient et criaient *Vivent les princes ! — Criez Vive la France !* leur dit d'Aumale.

Ce fut son souhait suprême à un pays auquel lui et son frère n'avaient donné que du dévouement, et qui, les enveloppant dans le malheur de la royauté, les rejetait pour obéir aux révolutions de la métropole.

Si nous racontons ces détails, c'est que, dans notre pensée, ils ont quelque chose de naïf et d'antique. Sur cette terre lointaine, à quelques cents lieues de la France, nul ne se préoccupait d'intérêts ou d'ambitions ; chacun se sacrifiait ou voulait se sacrifier à sa patrie. On a beaucoup raillé la lettre que le général intérimaire Changarnier écrivit au gouvernement provisoire, je n'y vois, quant à moi, que l'élan d'un cœur emporté trop loin par la passion de l'éclat ; et si j'enregistre cette lettre, c'est pour l'admirer, et non pour en flétrir l'orgueil, certain que sur les champs de bataille Changarnier eût tenu ces promesses superbes ou fût mort héroïquement.

Voici ce qu'il écrivit après le départ du duc d'Aumale :

« Je prie le gouvernement républicain d'utiliser mon dévouement à la France.

» Je sollicite le commandement de la frontière la plus menacée. L'habitude de manier les troupes, la confiance qu'elles m'accordent, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre me permettront sans doute de remplir avec succès tous les devoirs qui pourront m'être imposés.

» Dans ce que j'ose dire de moi ne cherchez pas l'expression d'une vanité puérile, mais l'expression du désir ardent de dévouer toutes mes forces au salut de la république.

» CHANGARNIER. »

Quant au général Cavaignac, infiniment plus modeste, il ne fut pas moins antique. Nous avons déjà transcrit trop de pièces dans ce chapitre pour en transcrire encore, nous ne répéterons donc pas la proclamation du nouveau gouverneur.

On y remarquait des phrases comme celles-ci :

« Ma pensée est droite, mon intention est pure : ce que je crois bon, je vous le dirai ; ce que je croirai mauvais n'aura pas mon appui. La nation seule est puissante ; c'est à elle qu'on obéit, c'est à elle qu'il est glorieux et doux d'obéir. »

Aux soldats il disait :

« La nation veut que vous soyez commandés avec fermeté, avec justice. A ceux à qui elle confie son pouvoir sur vous, elle ordonne de ne pas oublier que vous êtes ses enfants. Elle veut que vos chefs méritent votre confiance, elle leur défend de l'obtenir par la faiblesse et l'oubli des devoirs. Vous me trouverez tel que beaucoup de vous me connaissent, car je ne suis pas nouveau parmi vous. Quant à vous, vos devoirs se résument en un mot : l'obéissance ; l'obéissance non à la volonté d'un homme, mais à la loi militaire telle que la loi l'a faite. »

Chacune de ces phrases, chacun de ces mots peint l'homme.

Du reste, à l'en croire, ce n'était pas à lui le général que l'on déferait l'honneur de commander l'armée d'Afrique, c'était à l'ombre de son frère, le grand publiciste républicain Godefroy Cavaignac. C'était cette ombre si chère qui l'avait désigné au choix de la république. Le héros de Tlemcen se trompait. Le doigt de la Providence, qui allait avoir à sauver notre pays, s'étendait sur lui. Elle avait trouvé en lui l'homme du sacrifice, le *Décus* du gouffre.

CHAPITRE XXXVIII.

Les généraux d'Afrique à Paris. — Bataille de juin. — Mort de Négrier, de Duvivier, de Damesme, de Bourgoing, de Bréa. — Cavaignac chef du pouvoir exécutif.

Quand, en 1792, la France, pour la première fois, s'éleva en république, elle eut à combattre l'Europe entière. On pouvait croire qu'en 1818 les coalitions de l'Europe se renouvelleraient contre ce que les souverains n'avaient pas voulu souffrir dans d'autres temps. D'un autre côté on pouvait regarder l'Algérie comme pacifiée, et croire qu'il n'y avait plus de gloire à y acquérir. Les hommes que nous avons vus à Constantine, à Oran, à Tlemcen, cherchent en conséquence à se rapprocher du théâtre probable des événements. Fatalité cruelle ! cette ambition de bien faire ne doit les rapprocher que de la tombe ou de la chute. Il ne leur est donné de servir leur pays que contre leur pays lui-même.

Quoique habitant l'Afrique depuis quinze ans, le général Cavaignac comprit le premier la portée des événements intérieurs de la France. Il pensa qu'il n'y avait nul avenir pour la nouvelle république si le peuple et l'armée, sortie du peuple, n'étaient pas intimement unis.

— Or un parti considérable à Paris après 1848 se défait de l'armée.

L'attitude des soldats, pendant et après les journées de février, ne dissipait point ces défiances. Beaucoup de généraux furent frappés, malgré leur soumission, dans le cours de leur carrière. Une sorte de proscription malentendue pesa sur les troupes. Elles furent un instant comme exilées de Paris.

De l'Afrique, le général Cavaignac comprit la faute. Il la représenta au gouvernement provisoire, dont plusieurs des membres furent froissés de cette franchise. On s'étonna de ce qu'un homme que la république venait de tirer d'une sorte d'obscurité pour le mettre à la tête de l'Algérie osât blâmer le gouvernement auquel il devait sa nouvelle position. Il lui fut répondu avec dureté que l'on bornait ses services au gouvernement de l'Algérie, dont il menaçait de quitter la direction si justice n'était rendue à ses collègues.

Cette attitude du général Cavaignac, qui a été qualifiée de hautaine par beaucoup d'historiens, était une prévision de l'avenir.

Elle frappa d'ailleurs la partie modérée du gouvernement provisoire, et, après quelques semaines de disgrâce, le défenseur officieux de l'armée fut appelé au ministère de la guerre. Tous ses compagnons d'armes reparurent avec lui. Comme lui aussi, la bataille de juin les trouva à leur poste.

On a accusé le général Cavaignac d'avoir provoqué cette bataille, ou du moins de l'avoir laissée s'engager afin d'y être vainqueur et d'y recueillir le pouvoir avec le succès. Jamais calomnie ne fut plus démentie par la vie entière d'un homme. Chercher et ramasser dans le sang une dignité suprême ! mais c'eût été là un crime odieux, irrémissible. La lutte de juin s'explique d'ailleurs naturellement par les faits.

Bien qu'elle se fût élevée sans résistance, la république n'avait satisfait qu'un petit nombre de gens convaincus. Personne en juin n'était content, ni la bourgeoisie, ni le peuple : la bourgeoisie, à cause des agitations inséparables d'un ordre de choses qui commence ; le peuple, à cause du manque de travail. On s'accusait mutuellement. Les systèmes socialistes entretenaient la désunion. On avait été vingt fois sur le point d'en venir aux mains, la dissolution des ateliers nationaux fut la goutte amère qui fit déborder le vase déjà rempli de ressentiments. Les partis monarchiques ne furent pas non plus étrangers à la prise d'armes. L'histoire le sait et le dira dans un temps où les esprits seront plus calmes.

Quoi qu'il en soit, dans cette lutte terrible, l'armée d'Afrique montra tout son patriotisme. Elle n'avait que conquis l'Afrique, elle conquiert l'estime du monde entier en se mettant entre la république qui fut sauvée par elle et une insurrection qui n'avait ni but ni guides. Son sang le plus pur coula dans cette bataille de trois jours, la plus importante et la plus disputée des temps modernes. Nous la résumerons brièvement comme rentrant dans notre sujet.

Dès les préliminaires de la lutte, l'Assemblée nationale et la Commission exécutive, qui formaient alors le gouvernement, reconnurent Eugène Cavaignac comme l'homme de la situation ; et la résolution suivante fut prise.

« Par ordre du président de l'Assemblée nationale et de la Commission du pouvoir exécutif, le général Cavaignac, ministre de la guerre, prend le commandement de toutes les troupes, garde nationale, garde mobile et armée.

» Unité de commandement !

» Obéissance !

» Là sera la force, comme là est le droit.

» SENARD, président de l'Assemblée nationale ;

» ARAGO, MARIE, GARNIER-PAGÈS, LAMARTINE, LEDRU-ROLLIN. »

Comme ministre de la guerre, le général avait déjà avec ses collègues pourvu au plus pressé. Il ne recula ni devant la responsabilité du pouvoir suprême, ni devant celle d'un combat gigantesque.

L'insurrection s'étendait sur la rive droite depuis le faubourg Poissonnière jusqu'à la Seine, embrassant ainsi le faubourg Saint-Martin, le faubourg du Temple et le faubourg Saint-Antoine : sur la rive gauche, elle occupait le faubourg Saint-Marceau, Saint-Victor et le bas du quartier Saint-Jacques ; ces deux positions étaient reliées entre elles par l'occupation de plusieurs points, tels que l'église Saint-Gervais, une partie du quartier du Temple, les abords de Notre-Dame et le pont Saint-Michel. L'église Saint-Séverin servait de quartier général et le faubourg Saint-Antoine de place d'armes. Partout où ils avaient pu, les insurgés, pour se tenir en communication avec le dehors, s'étaient emparés des barrières, d'où ils avaient des positions dominantes et véritablement formidables. L'insurrection était ainsi à peu près maîtresse de l'immense demi-cercle est, et sud et sud-ouest qui forme la moitié de Paris. L'ordre d'attaque de la révolte était d'avancer vers le centre en faisant de chaque maison une forteresse, et d'entourer, s'il se pouvait, l'hôtel de ville, où l'on créait un nouveau gouvernement. Des milliers de barricades s'élevaient sur tous les points occupés. Il y en avait qui, construites dans les règles de l'art, formaient de véritables ouvrages militaires. Les armes, les munitions, le courage ne manquaient nulle part. On était d'autant plus sûr de vaincre que toutes les insurrections depuis 1789 avaient été victorieuses.

Le plan du général dictateur fut aussi habilement conçu que te-

nacement et vigoureusement exécuté. Il consistait à attaquer corps à corps l'insurrection au centre et de l'arrêter aux deux extrémités pour l'empêcher de s'étendre. Trois généraux, Bedeau, la Moricière et Damesme furent chargés de diriger les trois principales attaques.

La Moricière eut promptement arrêté l'insurrection à son extrémité nord en l'empêchant de s'étendre du faubourg Saint-Denis sur les boulevards, et il s'efforça, toujours luttant, de la comprimer depuis ce point jusqu'au faubourg Saint-Antoine.

Le général Bedeau prit le centre corps à corps, il eut bientôt dégagé les quais Saint-Michel, du Petit-Pont et l'entrée des rues Saint-Jacques et de la Harpe.

Appuyant ses opérations, le général Damesme attaquait l'aile sud de l'insurrection; il cherchait à la détacher du centre en emportant les barricades de la place Cambrai et les abords du Panthéon.

Le général Bedeau paya le premier sa dette. Il fut blessé et remplacé par le général Duvivier. Celui-ci, quoique pressé par les principales forces des insurgés, réussit, à force de courage, de persévérance, à faire un peu de vide autour de l'hôtel de ville. Il venait d'emporter de nombreuses barricades, de repousser de nombreuses attaques, quand il fut frappé d'une balle en allant faire une reconnaissance. Le général Perrot le remplaça, et, poussant de grands coups vers le nord, parvint à opérer sa jonction avec le général de la Moricière, qui avait emporté successivement le faubourg du Temple, les boulevards de la Bastille et commençait à assiéger le faubourg Saint-Antoine. Malheureusement, par défaut de soins, la blessure de Duvivier devint mortelle. Un mot sur ce brave général, et nous retournerons au combat de juin.

Depuis sept ans Duvivier n'était plus en Afrique, où nous l'avons vu si héroïque lors de la retraite de 1831, si administrateur à Bougie et à Guelma, si hardi à Constantine, à Blidah et à Médéah. Un instant on l'avait désigné pour commander en chef une expédition à Madagascar. Mais il fit une condition de combattre seul et sans l'Angleterre. L'expédition n'eut pas lieu.

Alors toute sa vie devint une vie de travail studieux. Il se remit à l'étude de l'arabe et du grec, fréquenta la société de nos plus célèbres érudits. Il avait conçu le projet de parcourir le Maroc, où il supposait avec beaucoup de savants qu'il serait possible de retrouver, dans d'antiques mosquées, les manuscrits perdus d'Aristote et d'autres écrivains du monde ancien. Rien n'égalait la pureté et la sobriété de ses mœurs. Que de fois il passa les nuits couché sur une simple peau de tigre! Toute son existence répondait à cette dureté pour lui-même. Ce studieux anachorète des camps vivait comme au désert, dit M. Villemain dans ses notes sur Montesquieu, de dattes et de riz.

A l'apparition de la République, son imagination s'enflamma. Il offrit ses services au gouvernement provisoire; se rappelant le parti qu'il avait tiré des enfants de Paris dans les gorges de l'Aouira, il proposa d'organiser en bataillons de volontaires toute la jeunesse disponible de la capitale, sous le nom de gardes mobiles. Cette organisation, faite en une seule nuit, réussit au delà de toute espérance. La place fut désencombrée comme par enchantement d'une foule de jeunes gens oisifs ou sans travail, et les gardes mobiles furent le principal instrument du salut de la république. On les vit partout aux premiers rangs, aux postes difficiles pendant l'insurrection. Ils attaquaient les barricades comme s'ils n'eussent pas connu le danger d'un tel assaut; ils allaient au feu comme ils étaient allés au jeu autrefois.

Duvivier, qui les avait organisés, ne les commandait cependant pas alors. Cent quatre-vingt-neuf mille suffrages l'avaient appelé à représenter le département de la Seine. Mais au premier mot il courut à l'hôtel de ville, où il devait trouver le coup mortel.

Duvivier était, sous beaucoup de rapports, un des hommes les plus complets de l'armée d'Afrique. Il n'avait pas seulement les qualités du soldat, il possédait celles du général et de l'administrateur. Son esprit ne s'occupait que de grandes choses, soit dans l'ordre militaire, soit dans l'ordre pratique, ou dans la science. Son Essai sur la défense des Etats, publié en 1836, est plein d'observations qui en font un écrit tout à fait hors ligne. Tout lui présageait un grand avenir quand il mourut. Il était âgé de cinquante-cinq ans. Il appartenait à l'armée depuis 1812; époque de son entrée à l'Ecole polytechnique, où on l'avait admis à l'âge de seize ans. Sa première arme fut le génie, qu'il quitta pour organiser les zouaves en 1831.

Au physique, Duvivier était le guerrier dans toute la force du terme, front haut et large, yeux brillants et lançant l'éclair, tous les traits marqués au sceau du commandement. Il ne lui manqua que l'occasion pour être un vrai grand homme.

L'Assemblée constituante, quelques jours après sa mort, déclara, à l'unanimité, qu'il avait bien mérité de la patrie.

Pendant que Duvivier mettait le sceau à ses services, Damesme poursuivait les siens. Il révélait tout à coup les plus héroïques qualités. Il était aux prises avec d'indomptables ouvrages de défense et des cœurs plus indomptables encore, et n'avancait qu'à pas lents. Il fut blessé à l'attaque de Saint-Séverin, et laissa le commandement au lieutenant-colonel Thomas. Sa blessure aussi devait être mortelle.

¹ Sur la proposition de M. Degoussé. Le décret comprenait aussi le colonel Charbonnel.

Damesme avait conquis ses principaux grades en Afrique, où il se distingua surtout comme chef de bataillon à l'Ouarensenis. Homme à la fois énergique et bienveillant, il était, à la tête de la garde mobile, le digne successeur de Duvivier. On ne peut pas en faire de plus bel éloge.

Mais, il faut être juste, tout le monde alors était héroïque, il n'y avait pas que les généraux et les soldats qui combattaient. Une foule de représentants du peuple animaient les troupes de leur présence. Arago, Recrut, Bixio, qui fut blessé; Dornès, qui fut frappé à mort; Duclerc, Havin, si conciliant et si courageux; Lasteyrie, Louis Perrière, Larabit, E. Lenglet, F. Degeorges, et cent autres, étaient aux points les plus menacés. Un martyr de la religion, le vénérable archevêque de Paris, tombait en voulant réconcilier ce peuple qui s'entreégorgeait. Il y avait partout une grandeur triste et solennelle. Personne ne marchandait sa vie, ni là ni ici. On mourait pour sa cause avec un dévouement inouï; mais nous ne faisons que l'histoire de l'armée d'Afrique.

Le général de Bourgon, qui fut frappé à la barricade de la Chapelle-Saint-Denis, était aussi un soldat d'Algérie: mais, avant d'avoir servi là, il avait défendu la France comme volontaire à Reims et à Montmirail; il s'était distingué, en qualité de capitaine de dragons, à Ligny. En Afrique, il prit part, comme colonel, à toute la gloire que conquist le 4^e régiment de chasseurs, et mérita d'être promu au grade de général de brigade en 1845. La révolution le mit en disponibilité; mais le 20 juin il prit lui-même le fusil pour défendre l'ordre. Un représentant le rencontra portant le mousquet, et lui demanda où il allait ainsi: « Vous le voyez, lui répondit de Bourgon, on m'a ôté l'épée du commandement, j'ai pris le fusil du soldat. » Le lendemain on lui rendait son épée de général, et le surlendemain il était frappé à mort.

C'était aussi un des meilleurs généraux d'Afrique, ce Négrier auquel on ne peut reprocher que la dureté de son gouvernement à Constantine. Lui aussi fut frappé à mort en faisant son devoir à la fois comme général et comme questeur de l'Assemblée nationale.

Nommerons-nous aussi le brave Regnault, tombé également victime de cet affreux malentendu de trois jours, et cet infortuné général de Bréa, dont raconter la mort coûterait trop à notre patriotisme, et les généraux Lafontaine, Korte et tant d'autres qui furent blessés?

C'est grâce à leur héroïsme et à celui de la représentation nationale que la paix se fit enfin au bout de trois grands jours par la reddition du faubourg Saint-Antoine.

Grand, prévoyant, impassible durant la lutte, ayant juré de mourir ou de sauver la république, Cavaignac laissa déborder son cœur après la victoire. Il avait supplié les insurgés de revenir à la voix de la raison. Il ordonna après la victoire qu'ils fussent épargnés. Nous n'en voulons pour témoignage que cette proclamation:

« CITOYENS, SOLDATS,

» La cause sacrée de la république a triomphé. Votre dévouement, votre courage inébranlable ont déjoué de coupables projets, fait justice de funestes erreurs. Au nom de la patrie, au nom de l'humanité tout entière, soyez remerciés de vos efforts, soyez bénis pour ce triomphe nécessaire.

» Ce matin encore l'émotion de la lutte était légitime, inévitable. Maintenant, soyez aussi grands dans le calme que vous venez de l'être dans le combat. Dans Paris, je vois des vainqueurs, des vaincus, que mon nom reste maudit si je consentais à y voir des victimes! La justice aura son cours, qu'elle agisse; c'est votre pensée, c'est la mienne.

» Prêt à rentrer au rang de simple citoyen, je reporterai autour de vous ce souvenir civique: de n'avoir, dans ces graves épreuves, repris à la liberté que ce que le salut de la république lui demandait lui-même, et de léguer un exemple à quiconque pourra être à son tour appelé à remplir d'aussi grands devoirs. »

On a dit qu'il ne tint pas les promesses de cette proclamation. On s'est trompé et l'on a trompé. Toutes les mesures qui adoucissent la position des vaincus lui furent dues. Il a dédaigné de se défendre à cet égard, et il a bien fait. Certains secrets du cœur n'ont pas besoin d'être dévoilés.

L'Assemblée constituante le récompensa en déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie. Il eût pu alors prendre le pouvoir suprême. On lui offrait de détacher le titre de la Constitution qui traitait du pouvoir exécutif. Il refusa. Il ne voulut rien devoir qu'à la France. La France ingrate courut à d'autres destinées que celles d'une république; mais, au moment où elle se détachait de son sauveur, à 503 voix contre 34, l'Assemblée nationale décida qu'elle persévérerait dans son décret du 28 juin, ainsi conçu: « Le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, a bien mérité de la patrie¹. » Nous croyons que l'histoire aura la même persévérance que la représentation républicaine de 1848, et qu'en dernier ressort elle prononcera aussi en faveur d'un homme chez lequel tout fut antique, l'élévation, l'abnégation, les services et les disgrâces.

Nous reprenons maintenant l'histoire de l'armée d'Afrique, en Afrique même.

¹ Séance du 25 novembre.

CHAPITRE XXXIX.

La colonisation en Afrique. — Résumé de son histoire depuis 1830. — Les colonisateurs. — L'abbé Dupuch, les écrivains, les érudits.

L'un des principaux actes parmi ceux qui honorèrent le gouvernement de la Constituante et celui du général Cavaignac fut l'essai de colonisation algérienne au moyen duquel on se proposait à la fois de solidifier la conquête et de procurer à de nombreuses familles françaises un avenir que la patrie leur refusait.

Cet essai nous amène à résumer ici en peu de mots l'histoire de la colonisation africaine. Notre petit livre ne serait pas complet s'il ne renfermait pas un chapitre consacré à la toge au milieu de tant de lignes remplies du bruit des armes.

Ni 1830 ni 1831 ne virent de véritables tentatives de colonisation. C'était assez de combattre. Cependant les armées entraînent toujours à leur suite un certain commerce. Le commerce français des vivres, des boissons et des habillements commença quelques maisons qui ont survécu aux diverses crises de la conquête. Quelques rares émigrants vinrent aussi chercher du travail sur la terre d'Afrique.

En 1832 seulement la science se demanda quel parti on pouvait tirer du sol algérien. Un jardin d'essai, qui devait acquérir une grande célébrité et une utilité encore plus grande, fut fondé à Alger. En même temps, les premiers colons furent établis autour de la ville à Kouba et à Dely-Ibrahim. Mais la culture les dégoûta bientôt. Ils se firent la plupart cabaretiers ou gens de peine.

En 1833, l'administration militaire se livra à de grands travaux qui donnèrent autour des places où ils eurent lieu un certain essor industriel. Le dessèchement des marais de Bone, celui de la plaine de la Mitidja furent entrepris.

En 1834, Bouffarik prit son origine dans le camp d'Hlaouch-Chaouch. Le jardin d'essai fut considérablement agrandi. Quelques colons arrivèrent, mais en petite quantité.

Et il ne faut pas accuser la France de ce petit nombre. Les historiens font souvent des parallèles entre les peuples en ce qui touche l'art de coloniser. Ils se trompent presque tous. L'art de coloniser a besoin d'être soutenu par la nécessité. Car, on ne doit pas l'oublier, il faut pour être colon plus de courage que pour être soldat. Le soldat marche en troupe. Des officiers, des généraux veillent sur lui. Le colon est souvent isolé et abandonné à ses propres forces. Lui aussi se trouve dans l'implacable situation d'avoir à quitter sa patrie, et ce n'est pas seulement la mort qu'il affrontera sur la terre étrangère, il lui faudra endurer toutes sortes de privations, les fatigues, la maladie, la famine peut-être; il sera à lui-même son intendant et l'intendant de sa famille. Pour se défendre, pour défendre les siens, il faudra qu'il ait à la fois les qualités du soldat et celles du commandant. Il a planté sa moisson, elle sourit au soleil; l'Arabe la va venir menacer, il menacera également la femme et la fille. Que d'héroïsme alors! Chaque ferme devient une citadelle, une petite Saragosse où l'on meurt, mais que l'on ne rend pas.

Pour se décider à affronter tant de périls, il faut véritablement être pressé par la passion des aventures ou par la nécessité. Or c'est la nécessité qui chasse de leur sol, où ils ne trouvent que misère, l'enfant de l'Irlande et celui des montagnes allemandes. C'est elle qui pousse le mendiant et le vagabond de Londres sur les rivages de l'Australie. Mais la belle France est une terre clémente: elle a des blés superbes, un soleil ni trop chaud ni trop gris; elle a des vignes magiques au midi, des vergers ruisselants de fruits au nord: elle est difficile à quitter, une telle mère patrie! les brumes d'Albion, la pauvreté d'Erin, l'oppression des gouvernements d'Allemagne n'y arrivent pas à l'émigration.

Mais quand le colon français se décide à se rendre quelque part, il y est bien décidé, quoique la poésie soit toujours pour quelque chose dans sa décision. Il rêve sans doute beaucoup de chasse, de pêche, d'aventures; mais, quand la première fièvre du découragement ne l'a pas tué, espérez tout de lui. Son activité, son initiative sont merveilles. Qui a vu l'Afrique en 1834 la reconnaîtrait à peine aujourd'hui, et cependant la population française y est encore presque à l'état d'exception.

Et puis ce que colonisent les autres nations, c'est surtout la terre vierge, la terre d'Amérique, celle d'Australie, celle où la propriété prend pour maître le premier qui vient. Mais en Afrique tout était peuplé, sinon cultivé. La propriété avait des possesseurs. De longs rouleaux de parchemins arabes, transmis de générations en générations, attestaient une séculaire transmission d'héritages. On venait troubler tout cela. Rien ne disait que les concessions accordées fussent valables, et la preuve, c'est que souvent en Algérie le fisc reprit ce qu'il donna.

En 1835, l'administration et quelques hommes de cœur rivalisèrent pour attirer autour d'Alger un plus grand nombre d'émigrants. Quatorze communes rurales furent fondées, comme nous l'avons vu ailleurs, à Pointe-Pescade, Bouzaréah, Dely-Ibrahim, Mustapha, El-Biar, Birmandréis, Birkadem, Kadous, Kouba, Hussein-Dey, Birtouta, Dechoua, Douéra et Mazafran. De hardis colons, comme le prince

de Bir et M. de Guilhem, qui s'établirent à la Rassauta et près du marché de l'Arba, montrèrent qu'il suffisait d'un peu de confiance pour réussir. D'autre part, de grandes relations d'affaires s'établirent d'Alger avec la métropole. L'Algérie vendit à la France et à l'étranger pour près de deux millions cinq cent mille francs, et à la fin de l'année, la population civile fut de 11,121 têtes, dont 4,888 Français seulement. On peut considérer cette poignée d'hommes comme le premier noyau de la colonisation.

En 1836, ce noyau grossit, et la population civile européenne forma un chiffre de 14,561 habitants, dont 5,485 Français; cependant le total du commerce diminua un peu. Mais la colonisation s'étendit, aux environs d'Alger, où MM. Mercier et Saussine, Montaigu et de Tonnac s'établirent, les premiers à la Régaya, le troisième à l'Hlaouch-ben-Chenouf, sur le territoire des Beni-Moussa, et le quatrième à Ain-Kadra, — et aux environs de Bone, où l'on fonda le camp de Dréan, dans la plaine de la Seybouse.

En 1837, le traité de la Tafna permit un développement temporaire de la colonisation. On mit en culture une assez grande quantité de terres. Des colonies militaires furent établies à Miserghin et aux Figuiers, et l'on comptait autour d'Alger 6,935 hectares cultivés, 597 autour de Bone et 595 autour d'Oran. La population civile européenne s'était élevée à 16,770 habitants, dont 6,592 d'origine française. Les importations n'augmentèrent pas. On s'occupa par contre de remplacer par des plantations les destructions opérées dans les razzias: près de 100,000 pieds d'arbres furent plantés et 65,000 oliviers greffés.

L'année 1838 vit la colonisation s'étendre dans toutes les sphères. Tous les villages déjà fondés augmentèrent en population. Ainsi, on compta à Bouffarik cinq cents habitants et soixante maisons, et à Dely-Ibrahim quatre cents habitants et quatre-vingt dix maisons. D'autres points, comme la plaine de l'Outhan des Beni-Moussa, reçurent de hardis colons. Les postes du Fondouck, sur le Khamis, et de Kara-Mustapha, sur l'Oued-Kadara, furent installés pour la protection de la Mitidja. On fonda ailleurs ceux de Maelma, de Mered, et beaucoup d'autres qui devinrent des villages. Des cultivateurs s'établirent également à la Calle. Les camps retranchés de Koleah et de Blidah devinrent l'origine d'une certaine culture européenne. Cependant la population civile continua à arriver lentement. A la fin de l'année on ne comptait encore que deux mille soixante-dix-huit habitants européens non soldats, dont huit mille trente-quatre Français. L'augmentation du commerce était beaucoup plus vive. L'Algérie exporta en cette année pour près de 4,000,000 de francs.

Mais un fait considérable se produisit que nous ne saurions omettre. La religion chrétienne prit officiellement possession de la conquête. Il y eut un diocèse d'Alger, comme du temps de saint Augustin il y avait un diocèse d'Hippone.

Circonstance remarquable, le gouvernement français choisit pour évêque d'Alger l'homme qui était le plus complètement convenable à cette mission. Aventurier, quelque peu poète, d'un abord facile, extrêmement politique, conciliant, l'abbé Dupuch était en outre un esprit fort large et fort élevé. Il n'avait rien de l'ascète ni du fanatique. Dans ce pays, un dévot de Pécole ultramontaine, un héritier lointain de Torquemada, ou un élève des dominateurs du Paraguay, eût tout perdu. L'abbé Dupuch fit, dès l'abord, connaître sa religion en Algérie par des services. Il la rendit aimable, obligeante, bienfaisante. Il s'éleva même avec beaucoup de grandeur au-dessus des préjugés de sa caste et de son culte. Il honora la religion des Arabes partout où il la trouva sincère. Aucune persécution n'eut lieu par son fait. Bien loin de là, l'Arabe, le Kabyle, quand ils le voulurent, trouvèrent en lui un pasteur aussi bien disposé que le Français même. Que de relations n'établit-il pas avec les marabouts, avec les chefs vénérés des tribus! Que de concessions n'obtint-il pas d'Abd-el-Kader lui-même, dont il fut l'ami peut-être le plus dévoué! car seul, il ne l'oublia pas dans sa captivité. En 1849 déjà, il demanda la mise en liberté de l'émir et fit de lui un panegyrique qui, sincère sans doute dans la pensée de l'évêque d'Alger, sinon conforme à la vérité absolue, ne fut pas sans influence sur la destinée du captif.

Quand on se reporte aux affreux massacres qui furent faits en Amérique par les Espagnols sous le prétexte religieux, quand on se souvient des croisades, on ne saurait trop admirer cet excellent esprit du premier pasteur de notre conquête d'Afrique. Grâce à lui, la lutte ne sortit pas de la politique. Si elle se compliqua de fanatisme, ce ne fut que du côté des Arabes.

Parlerons-nous, après cela, du désintéressement d'Antoine Dupuch, de sa générosité, qui le fit à la longue si pauvre, et qui, après l'avoir jeté dans le cloître, nécessita l'intervention de l'Etat? Au Dieu de paix ne plaise que nous fassions un crime à l'évêque d'Alger de s'être mis quelquefois à l'unisson de nos généraux! On n'a aucun mérite à être grand quand il n'en coûte rien aux passions.

A la suite de l'abbé Dupuch, vinrent les sœurs de Saint-Joseph, puis d'autres congrégations religieuses. Elles montrèrent toutes le sentiment de leur mission.

En 1839, année de l'insurrection générale, les colons eurent fort

¹ Abd-el-Kader au château d'Amboise, par M. J.-Antoine Dupuch, ancien évêque d'Alger, publié à Bordeaux.

à souffrir. Il leur fallut se défendre pied à pied, corps à corps. Dans cette lutte contre les postes arabes, se distinguèrent les de Vialar, de Tonnac, de Montaigu, de Saint-Guilhem, les colons du hameau de Ben-Hoirlouse. Mais que de pertes pour tant d'héroïsme !

Cependant, cette année-là, il y eut un certain essor de la population civile. On compta vingt-six mille vingt-trois habitants européens, non soldats, dont environ douze mille Français. D'autre part, à Alger, à Bone, à Constantine, le négoce se développa. Il fallut créer un tribunal de commerce dans la capitale des possessions.

L'année 1840 fut aussi une année de guerre. Les exportations diminuèrent. La population n'augmenta que d'un millier d'âmes (vingt-sept mille deux cent quatre habitants civils, dont douze mille cent quatre-vingt-treize français).

Les succès de 1841 ranimèrent la colonisation. De grands travaux se firent dans les villes, qui prenaient peu à peu un aspect européen. Des cités entières, comme celle de Philippeville, fondée en 1838, sortirent comme de terre. D'un autre côté, on comprit que le meilleur moyen de lutter avec l'élément arabe était d'amener en Algérie une population capable de lui résister autant par les forces que par les arts et la civilisation. L'arrêté du 13 avril détermine les règles des

à 50,000,000 de francs la valeur des constructions et propriétés européennes. La population civile est de 59,186 habitants, dont 28,169 Français.

Ajoutons qu'alors la femme se montre comme élément de colonisation. Le recensement de cette année atteste la présence en Algérie de 44,569 femmes européennes, dont 9,062 mariées.

Ce nombre augmente énormément en 1845, ainsi que celui des habitants non militaires. Le chiffre de ceux-ci est de 75,420, dont environ 38,000 Français. La culture se développe. De nombreux centres de population sont fondés à Djemmâ-Ghazouat, à El-Arouch, la Calle; on établit les villages de Vallée, Damrémont, Saint-Antoine; on récolte dans les prairies appartenant à l'Etat pour 2,500,000 francs de fourrages; de riches plantations réparent les ravages des razzias.

En 1845, ce qui dénote le plus la marche ascendante de la colonisation, c'est la valeur des exportations commerciales. Elles se montent à près de 7,000,000 de francs. La population civile croît dans une proportion analogue. Elle est de 96,649 personnes, dont plus de 44,000 Français.

L'année 1846 vit s'accroître ce dernier chiffre, qui monta à 109,400. Les chemins, les routes, les écoles attirèrent plus que jamais l'at-

Siège et prise de Ziatcha. — 26 novembre 1849.

concessions, fixe les centres autour desquels elles se forment. On essaye aussi de la colonisation par les soldats libérés, mais il y a toujours un peu de contrainte dans la colonisation militaire. Le soldat libéré en Algérie a depuis trop longtemps quitté sa patrie pour ne pas désirer la revoir. Les villages militaires sont aujourd'hui des villages complètement civils. Néanmoins tous les efforts réunis donnèrent un grand essor à l'ensemble du mouvement algérien. La soie, le coton, se cultivèrent; les forêts furent parcourues et étudiées. La population européenne non militaire grandit tout à coup jusqu'au chiffre de trente-cinq mille sept cent vingt-sept habitants, dont quinze mille neuf cent quarante-sept Français.

Mais c'est de 1842 que date la vraie prospérité de la colonie. Les villages de Drariah, de Douerah, de l'Achour, d'Ouled-Fayet, de Cheragas et d'autres, sont fondés. On achève de grands défrichements, les villes nouvellement conquises se peuplent, deviennent commerciales. On trouve le Français partout. La population européenne civile est de quarante-six mille cinq cents habitants, dont vingt et un mille Français.

En 1843, création de villages à Saoula, Baba-Bassen, Crescia, Saint-Perdinand, Sainte-Amélie, Daouâda, Montpensier, Joinville, Mered, Saint-Jules, etc., dans la province d'Alger! Concession aux trappistes de Staouéli; fondation des pépinières de Guelma, de Misserghin, de Philippeville! Travaux de la Senia, de la Mina, du Sig; institution du service spécial de dessèchement; amélioration des ports d'Alger, de Cherchell, d'Oran, Mers-el-Kébir, Mostaganem, Philippeville, Bone, la Calle; fonds considérables et instruments de culture distribués, voilà les principaux faits de la colonisation! Aussi des capitaux énormes s'engagent en Algérie. On estime alors

tention. Tous les centres de population se développèrent; on créa les communes de Saint-Louis, Nemours, Joinville, Sainte-Adélaïde, Saint-Eugène, Saint-Leu, Sainte-Barbe; les villages de Saint-Hippolyte, Saint-André, de Stidia, de Sainte-Léonie; les agglomérations des Toumiettes, de Kantours, de Suendou. Les richesses naturelles furent mieux connues, les richesses agricoles augmentèrent considérablement.

En 1847, an de crise commerciale pour la France, la colonisation se ressentit du malaise général. La population diminua; elle tomba à 103,893 habitants. Cependant la fameuse ordonnance du 28 septembre institua en Algérie le régime municipal. On créa aussi de nouveaux centres à la Mouzaïa, sur la Chiffa; on fonda les villages de Bugeaud, de Condé, de Saint-Charles; les communes espagnoles de Christine, San-Fernando, Isabelle.

L'année 1848, décisive pour la France, fut aussi décisive pour l'Algérie. Le système de l'assimilation domina, puisque le territoire fut divisé, comme celui de la métropole, en départements. D'un autre côté, pour donner, comme nous l'avons dit, quelque soulagement aux classes peu aisées, un appel solennel fut fait aux colons. La loi du 19 septembre leur promit un avenir que tous ne trouvèrent pas où ils l'allèrent chercher.

Par une combinaison habile des meilleurs travaux sur la colonisation, soit ceux des généraux de la Moricière, Duvivier, Bugeaud, soit ceux de l'administration de la guerre, quarante-deux centres de population furent créés aux endroits les plus convenables pour la culture et les mieux placés pour le commerce et pour la défense. On les distribua, dans la province d'Alger, à l'Afroun, Ben-Roumi, Marengo et Zurich, sur la route de Blidah à Cherchell; à Casti-

glione et Teferchoone, sur la route d'Alger à Cherchell; à Lodi, sur la route de Médéah à Milianah; à Damiette, près de Médéah; à Novi, près de Cherchell; à Montenotte, sur la route de Tenès à Orléansville; à la Ferme et à Ponteba, près de cette ville. Il y en eut neuf dans la province de Constantine, savoir: Jemmapes, Gastonville et Robertville, dans le cercle de Philippeville; Héliopolis, Guelma, Millésimo et Petit, dans le cercle de Guelma; Mondovi n° 1 et Mondovi n° 2, depuis De Barral, dans le cercle de Bone. Enfin il y en eut vingt et un dans la province d'Oran, savoir: Fleurus, Assis-Ameur, Assi-ben-Ferruh, Saint-Louis, Assi-ben-Okba, Assi-ben-Nef et Mangin, aux environs d'Oran; Saint-Len, Damesme, Arzew, Muley-Magnin, Kléber, Mefessour et Saint-Cloud, autour d'Arzew; et Aboukir, Rivoli, Ain-Nouissi, Tounin, Karouba, Ain-Tideles et Sourk-el-Metin, autour de Mostaganem. Plus de 13,000 colons, partagés en un grand nombre de convois, partirent pour peupler ces contrées. Une somme de 50,000,000 de francs fut votée pour leur établissement. Tout cela se fit sans préjudice de plusieurs créations de villages, comme ceux d'Affreville, d'Arcole, de Valmy. — 115,000 habitants civils formaient à la fin de l'année la population européenne de l'Algérie.

Nous devrions nous arrêter ici, pour ne pas anticiper sur les événements; mais, afin de ne pas scinder ce résumé de l'histoire de notre colonisation, nous consignerons en peu de mots les créations des années suivantes.

Ce sont, en 1849, les villages de Négrier et de Bréa, les centres d'Ameur-el-Aïn, la Bourkika, Aïn-Menian, le marabout d'Abd-el-Kader, Bou-Mefda et Aïn-Menian dans la province d'Alger; d'Ahmer-ben-Ali et Sidi-Nassar dans le département de Constantine; de Bled-Touaria, Aïn-Sidi-Chéri, Aïn-Boudinar, Pont-du-Chelif et Bou-Theles dans la province d'Oran. Mais cette année-là même on renonce à la colonisation par l'Etat. On quitte le système de la colonisation subventionnée pour celui de la colonisation encouragée. La population civile diminue; elle tombe au chiffre de 112,000 habitants. Mais le commerce de l'Algérie se développe; il est de 7,700,000 francs pour les productions exportées.

En 1850, on établit le village mahonnais du fort de Dean, le pénitencier de Lambessa, les groupes d'habitations rurales de Sidi-Mabrouck, Oued-Yakoub, Characat-Bouazen, Hamma, Aïn-Ture, Mansourah-la-Saysaf. Les routes deviennent sûres, des auberges s'établissent aux points fréquentés. La justice, le commerce, l'instruction, la civilisation entière, marchent d'un pas rapide.

Enfin même élan en 1851 et 1852, malgré l'arrivée de ces malheureuses victimes de nos révolutions que l'on nomme les transportés. Barrages, canaux d'irrigation, châteaux d'eau, aqueducs, routes stratégiques, camps, hôpitaux, hospices, orphelinats, administration civile et militaire, culture, monts-de-piété, milices, exploitation des forêts, des carrières, des mines, tout, en un mot, est dans un grand progrès. La population européenne, à la fin de 1851, est de 131,223 habitants. Elle était en 1850 de 125,748. Une loi abolit la législation douanière qui s'oppose à la libre entrée des produits algériens dans les ports de France. Presque tous ces produits sont assimilés à ceux du sol français lui-même.

Est-il nécessaire de dire que cette amélioration annuelle ne se fit pas sans de grands efforts? Faut-il nommer tous les hommes qui attachèrent leur nom à quelque progrès? Faut-il répéter ici en quoi consistaient les plans de Clausel, ceux de Bugeaud, ceux de Duvivier, ceux de Cavaignac, de la Moricière, de Bedeau? Faut-il répéter aussi les noms de tant d'officiers supérieurs qui, comme Charron, Dumas, Randon, Saint-Germain, V. Thierry, Marey-

Monge, comprirent que la conquête n'était qu'au prix d'un bon développement administratif? Faut-il citer les ingénieurs qui, comme les Poirel, travaillèrent à l'amélioration des ports; les marins qui, comme E. Pacini, é mirent de bonnes idées sur les travaux de défense maritime; les architectes militaires qui construisirent les routes, les aqueducs, qui dirigèrent les dessèchements? Nous le voudrions, qu'il nous serait impossible de le faire. Ce ne sont pas toujours les hommes les plus utiles qui laissent le plus de renommée.

Il y a aussi dans l'ordre civil des noms inséparables de l'histoire de la colonisation algérienne. Tels sont ceux de l'annaliste Pélessier, de l'entraînant historien Galibert, de l'érudite Berbrugger, de l'habile praticien et professeur de culture Hardy, de l'ingénieur des mines Fournel, de cet autre ingénieur célèbre que l'on nomme Enfantin, du savant sériciculteur Guérin-Menneville, des cultivateurs de tabac Gros, Lehescheu et autres, des apiculteurs Claude et Lavielle. Nous ne saurions oublier non plus toute cette cohorte de publicistes ou

d'historiens convaincus et spéciaux qui, comme les Cohen, les Bardy, les Urbain, les Warnier, les Louis Jourdan, les Robe, les Opigez, les Foley, les Guyon, les Cauvain, les Bouvy, les E. Alby, les Mornand, les Fél. Jacquot, les de Baudicourt, ont rendu tant de services à la cause de l'Algérie. Il ne faut pas omettre surtout celui du continuateur de Pélessier, de M. Hipp. Peut, courageux écrivain qui a consacré sa fortune et sa vie à la colonisation, et aux excellentes Annales duquel nous avons puisé la plupart des détails de ce chapitre.

Des étrangers distingués ont aussi contribué à l'extension de notre colonie. Parmi eux se place au premier rang le publiciste belge Houry, qui, voué à l'extinction du paupérisme, a popularisé notre colonie en Belgique, et dont les plans de toute sorte ont été maintes fois approuvés par nos généraux. C'est à son imitation que l'on a proposé depuis la création d'une série de villages qui correspondraient à nos départements. Cela soit dit sans diminuer en rien les louanges dues à ceux qui, comme MM. H. Peut, Ducuing et d'autres écrivains des plus honorables, ont propagé cette dernière idée, dont la réalisation paraît dominer aujourd'hui parmi les projets de colonisation.

Abd-el-Kader et Napoléon III au château d'Amboise.

CHAPITRE XL.

Années 1848, 1849 et 1850. — Reddition de l'ancien bey de Constantine. — Période des aventuriers. — El-Hadj-Blamet, Sidi-Abd-el-Afidh, le faux Bou-Maza. — Bou-Zian. — Siège de Zatcha. — Prise de Bou-Saâda. — Prise de Nahr. — Le général Herbillon. — Les colonels Canrobert et Carbuccia. — Mort du général de Barral. — Rapport du gouverneur général d'Hautpoul.

Les années 1848 et de 1849 sont de celles qui si l'on dit aux adversaires du système militaire en Algérie que si l'on avait suivi le système de l'excellent gouverneur général Charron et tourmenté par moins d'expéditions les tribus africaines, il n'y eut point eu lieu à tant de combats et à une si longue guerre. En effet, nous n'avons d'abord presque rien à signaler en 1848, si ce n'est l'apparition et la reddition d'un schériff nommé Muley-Mohammed, et une expédition peu importante dans cette Kabylie toujours mal soumise.

La période héroïque est passée, du moins du côté des Arabes. De notre côté, c'est le second ban de l'armée d'Afrique qui s'élève, tandis que les plus illustres représentants du premier, après avoir embrassé la vie politique, trouvent l'exil ou l'abandon au bout de leur carrière, et cela au moment même où les représentants du second ban les remplacent dans les dignités. Quant à la nationalité arabe,

elle ne trouve plus désormais pour la défendre que de véritables aventuriers. La chute définitive d'Abd-el-Kader, sa captivité, la soumission de l'ancien bey de Constantine, Achmet, qui, depuis ses revers, menait une vie d'aventures et d'abandon ; l'envoi réitéré des convois de colons la découragent si bien, qu'elle ne tente plus que des entreprises aussitôt étouffées par nos armes que commencées par le fanatisme uni à la crédulité.

C'est ainsi que les derniers jours de 1848 furent signalés par l'apparition d'un faux sultan, du nom d'Hadj-Hamet, dont la seigneurie éphémère n'eut qu'un jour.

El-Hadj-Hamet, après avoir essayé des prédications chez les Ouled-Sabens, vint s'établir chez les Medjouna, et là il recommença ses menées, qui lui procurèrent bientôt des adhérents. Encouragé par le grand nombre de ceux dont il était journellement entouré, il prit le titre de sultan du Dahra ; mais, par malheur pour lui, il se fit un ennemi personnel dans la personne d'un chef influent du pays, nommé El-Hadj-Lekhal. Celui-ci, ayant entendu dire qu'il tenait un conciliabule armé dans la contrée boisée qui s'étend entre les territoires des Ouled-Rhiaï et des Ouled-Khelauff, marcha de ce côté avec tous les cavaliers du parti de la France. Il cacha si bien sa marche, qu'il surprit le faux sultan et ses principaux auxiliaires, et l'envoya prisonnier à Mostaganem sous forte conduite. Mais durant le trajet, Hamet profita d'un passage à travers les broussailles pour s'enfuir, accompagné d'un nègre qui lui servait de chaouch. Son escorte le poursuivit, et, craignant de ne pouvoir le reprendre, le tua de loin à coups de fusil.

En 1849, la province de Constantine et le pays entre Bougie et Sétif furent le théâtre de ces sortes d'aventures sur lesquelles nous passeront rapidement, et qui donnèrent aux généraux Herbillon et de Salles et à d'autres hardis capitaines l'occasion de se distinguer. Des rébellions soulevées sur d'autres points nécessitèrent des opérations hardies que le général Pellissier conduisit avec son succès et sa vigueur accoutumés.

Dans la province d'Alger, le colonel Daumas reçut l'ordre d'apaiser une révolte des Beni-Silem, des Baâta et des Beni-Quetoun. Il partit de Blidah le 16 avril avec le colonel Vergi. En quelques jours, malgré les difficultés du terrain, il s'acquitta de sa mission de manière à mériter les félicitations du gouverneur général Charron. Un instant les Kabyles crurent le surprendre par des assurances de paix. Ce fut lui qui les battit à Souk-el-Kebour-Sidi-Abd-el-Ilaman, où il défit les populations de vingt-cinq villages. Ses pertes furent presque insignifiantes. Un peu plus d'une semaine lui suffit pour apaiser une insurrection qui menaçait toute la contrée.

Parmi les événements qui eurent lieu dans la province de Constantine, nous distinguerons ceux qui nécessitèrent le siège de Zaatcha.

De tout temps l'Aurès avait été mal soumise, et des velléités d'indépendance ne cessaient de se manifester parmi les tribus des subdivisions de Batna et de Biskara. Elles étaient entretenues par divers chefs, entre autres par le schériff de Zaatcha, Bon-Zian, qui, se fiant à l'inaccessibilité de sa retraite, finit par prendre tout à fait une attitude hostile à notre domination. Il lia des intelligences avec les principaux chefs des tribus, notamment avec ceux des Ouled-Djellel et Sidi-Moktar, et parvint à soulever les populations qui s'étendent sur les rives de l'Oued-Sidi-Salah.

Un marabout célèbre de cette contrée, nommé Sidi-Abd-el-Alidh, avait d'abord résisté aux sollicitations de Bon-Zian ; mais, pressé par les instances des Sidi-Moktar et des Ouled-Djellel, il prit une attitude hostile. Il descendit jusqu'au village de Sériana, à la tête de quatre mille fantassins ou cavaliers de l'Aurès et du Zab-Chergui. Le kaïd des Ouled-Saoula, qui avait nom Si-el-Rey-ben-Chenaouf, prévint le commandant du cercle, M. de Saint-Germain. Celui-ci était un de ces hommes qui n'ont jamais marchandé leur vie. Il prit à peine le temps de rassembler cent quatre-vingts chevaux et trois cents fantassins, et dès qu'il eut joint l'armée de Sidi-Abd-el-Alidh, il l'attaqua sans désespérer et avec des dispositions aussi habiles qu'audacieuses. L'étendard du marabout fut enlevé, ses troupes défaites. Mais Saint-Germain reçut à bout portant une balle dans la tête.

C'était un officier qui avait déjà donné plus que des espérances. Il appartenait à l'école de la colonisation et de l'assimilation. On lui devait l'état florissant du cercle de Biskara, à l'administration duquel il présidait depuis cinq ans.

Bon-Zian, qui était attendu par les populations réunies autour de Sidi-Abd-el-Alidh, n'arma pas à temps pour les secourir. Ayant appris leur défaite, il se renferma dans Zaatcha, où nos troupes, sous la conduite du général Herbillon¹, devaient bientôt aller l'investir.

Mais avant de les y suivre, nous avons à parler d'un faux Bou-Maza qui parut dans la Kabylie, et d'un petit différend élevé entre le Maroc et la France.

La Kabylie, où les Zaouanons s'étaient soulevés et avaient été battus en juillet par le colonel Canrobert, semblait toujours destinée aux troubles. Le nom de Bou-Maza y était extrêmement célèbre et populaire parmi les tribus. Un certain Si-Boucif imagina de répandre

¹ Une transposition de ligne dans le tableau contenu en notre premier chapitre fait attribuer au général Pellissier le siège de Zaatcha. Il faut redescendre le nom du général Pellissier trois lignes plus bas au siège de Laghouat.

que Bou-Maza avait réussi à s'enfuir de sa captivité et à regagner le sol africain. Trouvant créance à ce bruit, il alla plus loin, et s'affirma lui-même comme étant Bou-Maza. On le crut d'autant mieux que dans le Djerjura la figure et les traits de l'ancien schériff étaient peu connus. Il eut en peu de temps autour de lui quatre ou cinq mille Kabyles. Après avoir noué des intelligences avec les tribus des pentes de la montagne, il se regarda comme assez fort pour descendre dans l'Oued-Sahel. Mais il trouva là un simple sous-lieutenant de zouaves, M. Beauprêtre, qui, bien que n'ayant à sa suite qu'un millier de cavaliers, et encore cavaliers indigènes, intimidés par les prédications du schériff, ne réussit pas moins à battre le faux Bou-Maza, qui fut tué dans la déroute. (Octobre.)

Quant au différend entre le Maroc et la France, il fut aussitôt apaisé que soulevé. Notre consul, expulsé de Tanger, y fut rétabli avec tous les honneurs militaires et civils par le contre-amiral le Barbier de Tinan. Ce fut encore le célèbre Bou-Sélam qui présida à cette réintégration.

Cependant la rébellion menaçait de gagner tout le sud de la province de Constantine. Le général Herbillon alla mettre le siège devant la place qui était le centre d'où soufflait le vent de la révolte.

Zaatcha s'élève à l'extrémité sud de la province de Constantine, dans l'espace de désert qui s'étend au sud du kaïdat des Ouled-Zian et de celui de Biskra.

Un petit village appelé Zaouia ou Mosquée la borne au nord. Elle semble ne former qu'une seule masse avec les oasis de Lichena et de Farfar. A son est s'étend l'oasis de Bouchagroun, que trois kilomètres à peine en séparent. A l'ouest, l'oasis de Tolga est plus éloignée. Au sud s'étendent les oasis de Bigou, Ben-Thious, Mnala, Maïle. Tous les hommes de ces ksours étaient en armes.

« L'oasis de Zaatcha elle-même, dit M. le général Herbillon, présente l'aspect d'une haute futaie de palmiers, s'élevant comme par enchantement d'un sable aride. Elle est aux pieds de deux sources et peut contenir soixante-dix mille palmiers. Le sol est coupé de canaux d'irrigation, de murs de jardins d'autant plus élevés qu'on a plus abaissé le niveau du terrain pour améliorer l'irrigation ; quelques rues étroites et la base des murs sont restées au niveau du sol naturel. Des figuiers, des abricotiers peu élevés, s'ajoutent à des plantes rampantes pour arrêter la marche. C'est un dédale inextricable. Chaque jardin à enlever à l'ennemi nécessite une affaire.

» Zaatcha, ajoute le général Herbillon, ressemblait à une petite place construite au moyen âge. Des tours carrées s'élevaient de distance en distance et étaient reliées entre elles, sans intervalle, par des maisons toutes crénelées. Un chemin de ronde, abrité des coups du dehors par un mur, bordait le fossé. Les défenseurs pouvaient d'ailleurs circuler facilement, à la partie supérieure par des terrasses, à l'intérieur par des communications ouvertes exprès de maison en maison. »

Mais aucun des éclaireurs que l'on avait envoyés à Zaatcha n'avait apprécié la force de cette place et signalé les difficultés de l'attaque. Un très-petit nombre de troupes, comparativement à la force de la résistance qu'on devait éprouver, fut dirigé sur ce point.

Le général Herbillon n'arriva le 4 octobre devant Zaatcha qu'avec quatre mille hommes de toutes armes. On enleva bien vite, sous la direction du colonel Carlucci, les premiers jardins et le village ou Zaouia ; mais il fallut s'arrêter sous un feu meurtrier qui en peu de temps nous valut des pertes considérables. Le général fit alors construire des ouvrages en vue d'un siège. Cette construction nous coûta encore un grand nombre de soldats et seize officiers. Chaque jour, pendant longtemps, ce furent de nouveaux sacrifices. On ne pouvait s'approcher de la place qu'en s'emparant des jardins. C'était pour chaque jardin une affaire dangereuse. L'ennemi ménageait son feu et, admirablement posté, ne tirait qu'à coup sûr.

Ainsi, le 9 octobre, le colonel du génie Petit, en se faisant donner des indications sur la place par le sous-lieutenant Siroka, attaché aux affaires arabes, s'oublia un instant à découvrir : il a l'épaule fracassée et M. Siroka le cou traversé. M. le capitaine d'artillerie Besse recitifie le tir d'une pièce, il reçoit une balle au front. C'est au moment où nos artilleurs démasquent leur canon pour tirer qu'arrivent les coups les mieux ajustés. Un boulet fait-il un trou dans un mur de la place, ce trou vomit aussitôt la mort sur nos troupes. Nos ouvrages sont attaqués avec un héroïsme effrayant. Les sapeurs du génie sont décimés. Des Arabes viennent enlever les gabions qu'ils posent. La nuit, quand la lune ne brille pas, les défenseurs de la place allument de grands feux, au moyen desquels ils éclairent tout à coup nos travaux et fusillent nos travailleurs surpris. Cependant on finit par faire deux brèches et par combler le fossé devant la brèche de gauche.

Mais pendant que le général Herbillon est ainsi arrêté, de tous côtés dans la subdivision de Batna éclatent des symptômes d'insurrection. Il faut en finir. Le 20 octobre on tente un assaut... Toute l'audace de nos meilleurs soldats y échoue. On perd une foule d'hommes de tous les grades, et il faut se résoudre à prolonger un siège qui devient de plus en plus pénible.

En vain le général imagine, pour attaquer les intérêts des habitants, de couper les palmiers des jardins. Les défenseurs de l'oasis engagent des combats partiels autour de chaque arbre. En même

temps, du Tell et du désert on vient à leur secours. Le général est obligé de dissiper par la force plusieurs rassemblements de nomades. A Dirmeh même il est repoussé et contraint de se retrancher dans son camp. Mais, rejoint successivement par les colonels de Barral et Canrobert et le commandant du génie Lebretteville, il reprend promptement l'offensive, marche contre les nomades, les surprend à l'oasis d'Ourlé, et leur inflige une si rude leçon, qu'ils se soumettent. Il peut alors ne s'occuper que du siège, et tenter l'assaut définitif le 26 novembre.

Depuis ce temps, les deux brèches par lesquelles on avait tenté l'assaut du 20 octobre avaient été améliorées par l'artillerie et par le génie. La nouvelle brèche était large, le fossé avait été comblé aux trois points du passage.

Le 26 novembre dès sept heures et demie du matin, trois colonnes étaient formées dans les tranchées sous le commandement de M. le colonel de Barral au centre, par M. le lieutenant-colonel de Lourmel à gauche, et M. le colonel Canrobert à droite. Mais laissons parler le général lui-même, et raconter la dernière journée de ce nouveau siège de Saragosse.

« Le signal est donné. — La charge sonne. — Les trois colonnes précédées de leurs chefs s'élancent avec enthousiasme ; à droite, le colonel Canrobert est fusillé des terrasses ; quatre officiers, quinze soldats de bonne volonté l'accompagnent en tête de la colonne ; il n'en revient que deux officiers et deux soldats, encore sont-ils blessés ou touchés. Rien n'arrête les zouaves, et bientôt le drapeau français flotte sur une des terrasses les plus élevées.

» Au centre, le colonel de Barral rencontre de tels obstacles, qu'il est obligé d'appuyer à droite, et bientôt il s'élance dans une des rues et traverse la place.

» A gauche, le lieutenant-colonel de Lourmel franchit rapidement les premiers décombres et, malgré la vivacité du feu, il se trouve à quatre mètres au-dessus du niveau d'une autre rue ; il s'y précipite, et peu après donne la main aux autres colonnes.

» A huit heures et demie la plupart des terrasses et des rues sont occupées, mais pas un défenseur n'a fui. Le feu de l'ennemi se soutient, il part des décombres et des étages supérieurs ; il faut entamer le siège de chaque maison ; de la terrasse on ne descend au premier étage qu'après un combat ; on essuie à bout portant le feu d'un ennemi décidé franchement à sacrifier sa vie.

» Du premier étage pour descendre au rez-de-chaussée on ne trouve qu'un seul trou étroit placé au milieu de la maison. Il éclaire à peine le rez-de-chaussée. C'est dans ce réduit obscur que sont réunis tous ceux qui ont été chassés des étages supérieurs. La pièce est grande. Celui qui s'y aventure reçoit immédiatement une balle et ne sait à qui répondre ; la porte intérieure est murée, et l'on ne voit d'autres ouvertures que des créneaux d'où partent de nouveaux coups de feu. C'est un autre siège plus meurtrier que l'assaut. Si l'on fait un trou à la pioche, les travailleurs, les assaillants sont immédiatement criblés de balles. La mine devient le seul moyen de réduire ces fanatiques, qui tirent encore de dessous les décombres où ils sont entassés.

Bou-Zian tient le dernier. Le 2^e bataillon des zouaves, commandé par M. de Lavarande, est sur ses traces. L'héroïque défenseur de la liberté des nomades se réfugie dans une maison solide que l'on ébranle à coups de canon et que l'on renverse avec la mine. Bou-Zian, accablé par le nombre, succombe alors avec tous les siens ; mais dans le seul et suprême assaut, il a mis cinquante zouaves hors de combat.

Il fallut plus de quatre heures pour réduire les autres maisons, et l'on y fit comme dans celle de Bou-Zian. A la fin de la journée, un aveugle et quelques femmes étaient seuls épargnés. Ce que la ville contenait de cadavres, nul ne l'a jamais su au juste.

Pendant que tout ceci se passait, une expédition des plus pénibles et en même temps des plus honorables avait lieu sur un autre point. Le colonel Daumas, qui commandait, comme nous l'avons vu, à Blidah, en eut l'honneur.

La ville de Bou-Saâda et ses environs étant en pleine révolte, cet officier reçut l'ordre de dompter cette insurrection nouvelle. Il quitta Blidah le 26 octobre, et à peine en route il fut attaqué par un ennemi plus terrible que l'Arabe : par le choléra. Ses troupes furent décimées. Il lui fallut une énergie surhumaine pour retenir son goup. Plus d'une fois des cadavres entourèrent sa tente. A force de persévérance, il arriva enfin le 13 novembre à Bou-Saâda après avoir battu en route les Oulad-Fereudj. Là, son attitude et les mesures qu'il prit décidèrent promptement les Arabes à se soumettre. Ils lui fournirent même du renfort pour poursuivre dans leurs montagnes les Oulad-Rayls et les Oulad-Ancur-Beni-Fereudj. Quoique encombré de malades, sans moyens de transport, il atteint les rebelles, les bat, leur fait des prises considérables, et domine sur les crêtes inaccessibles du Djebel-Messid, où il reçoit la soumission des tribus. A la fin de novembre il était de retour à Blidah après avoir étouffé une insurrection qui, victorieuse, se fût certainement étendue dans l'ouest de nos possessions, et rattaché à notre cause les populations les plus vigoureuses.

D'un autre côté, la prise de Zaatcha n'avait pas mis fin au soulèvement du sud de la province de Constantine ; il restait en armes les

montagnes de l'Aurès, et principalement le pays de Nahra. Le colonel Canrobert et le colonel Carbuccia furent chargés d'en finir avec les insurgés qui avaient cette ville pour place principale.

Comme l'a écrit le colonel Canrobert¹, le nœud de la question de l'Aurès était dans Narah. Cette ville est composée des trois villages de Sidi-Abdullah, Dar-ben-Labarrah et Teniat-Djemmâa. Ces villages occupent un ravin profond dans les montagnes à cinq cents mètres au-dessus de l'Oued-el-Abdi. Pour y arriver, il faut gravir les pentes les plus difficiles et emporter des tours en pierre solidement construites et qui commandent les positions. De là il faut redescendre dans une sorte d'entonnoir à pic sur lequel le feu des maisons de Nahra porte à vif.

Trois chemins frayés mènent seuls à cette ville : l'un longe la rive droite d'un torrent nommé Oued-Nahra, qui se jette dans l'Oued-el-Abdi ; les deux autres contournent les contre-forts de la rive gauche.

Le colonel Canrobert forma trois colonnes. L'une eut à suivre les chemins de la rive gauche. Elle était aux ordres du commandant Lavarande. L'autre, dirigée par le colonel même, et en sous-ordre par le commandant Bras-de-Fer, dut marcher par les escarpements de la rive droite. Une troisième, commandée par le colonel Carbuccia, devait, loin de tout chemin frayé, tourner la position de Nahra et tomber sur les derrières de cette ville à l'improviste, quand les défenseurs de la place seraient aux prises avec les deux colonnes directes. Si cette attaque, si bien combinée, ne réussissait pas, le colonel Canrobert avait un habile en cas : c'était de se jeter vers le col de Tizinto-Zoughat, où l'Oued-Nahra a sa tête, et derrière lequel les gens de Nahra avaient mis en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses dans les villages de Tanganout et de Guelfen. D'un autre côté, le colonel Canrobert avait établi un camp près de Menna, camp très-bien fortifié, et dont le commandant devait aussi, par une fausse attaque, divertir les forces de l'ennemi.

Cette audacieuse combinaison, qui avait le tort de diviser beaucoup trop les moyens dont disposait M. Canrobert, ne pouvait réussir qu'à force d'entrain et d'ardeur. Il fallait que chacun arrivât à point nommé et qu'aucun obstacle n'arrêtât les colonnes. Tout cela eut lieu. Les trois colonnes arrivèrent à heure précise à leur point d'assaut et se rejetèrent, pour ainsi dire, de l'une à l'autre les Kabyles, qui se défendirent avec un courage digne d'un meilleur sort. Investie à six heures et demie, la ville était à nous à huit heures un quart.

Les troupes étaient animées de façon à ne pouvoir être retenues. Tout ce qui se trouvait dans Nahra fut ou passé par les armes ou écrasé par la chute des maisons et des terrasses, et avant la fin du jour il ne restait de ce repaire du patriotisme et des entreprises des Kabyles absolument rien debout. La mine avait tout fait sauter. Tel fut l'effroi inspiré par cette expédition, qu'au retour nos soldats n'eurent pas à essuyer un seul coup de fusil.

Le reste de l'année 1850 fut signalé par des expéditions peu importantes soit dans la Kabylie, soit dans l'Aurès. Parmi celles de la Kabylie, nous devons détacher l'action qui coûta la vie au brave de Barral fait général après Zaatcha.

Cet officier opérait entre Sétif et Bougie. Son but était surtout de châtier les Beni-Immel révoltés. Ceux-ci l'attendirent dans une position qui leur semblait inexpugnable, sur des crêtes auxquelles on ne peut arriver que par des ravins. Ils étaient environ trois mille. De Barral venait à peine de lancer son avant-garde. Il marchait à la tête des troupes en ordre de combat, quand une balle le frappe en pleine poitrine. Soutenu par le sentiment du devoir, il a la force de se contenir, fait appeler le colonel de Lourmel qui commande sous ses ordres, lui remet son épée et lui indique les moyens de vaincre. Cette blessure était mortelle.

Un si triste événement était fait pour ralentir l'ardeur des soldats. D'un autre côté, un convoi considérable embarrassait la marche de la colonne. Le colonel de Lourmel s'arrêta pour le mettre à l'abri. Les Beni-Immel s'imaginèrent que l'on reculait devant eux. Ils descendirent de leur position et vinrent attaquer. Ce fut un coup de fortune. En quelques minutes on les charge, on les hache, on les poursuit, et le lendemain (22 mai) ce qui en reste demande l'aman.

Un village fut élevé en l'honneur de l'infortuné de Barral.

Pendant ce temps, le général Saint-Arnaud achevait la pacification de l'Aurès, et rétablissait l'ordre troublé à Tebessa, dans la province de Constantine.

Dans la province d'Oran, toutes les frontières marocaines étaient encore une fois en agitation. On put craindre un instant que quelques tribus algériennes prissent part à ces troubles. Mais un événement, sur lequel la vérité n'est pas encore faite, acheva de détacher la cause arabe de celle du Maroc. Bou-Hamedi, l'habile kalifa d'Abd-el-Kader, réfugié aux environs de Fez, d'où on le représentait comme devant un jour sortir pour proclamer de nouveau son ancien maître, mourut subitement. On accusa les Marocains de l'avoir empoisonné, et la plupart des réfugiés algériens dans le Maroc quittèrent pour toujours ce pays. Une visite armée du général Mac-Mahon aux frontières acheva de dissiper les craintes de ce côté.

A la fin de 1850, presque tout semblait à jamais soumis, et voici comment s'exprimait le gouverneur général, M. d'Hautpoul : « Cette

situation, disait-il, doit inspirer la plus grande confiance pour l'avenir. Certes, *tout n'est pas fini* ; il faudra s'attendre encore à des troubles, à des insurrections, à des combats, qui pourront nous coûter des pertes aussi regrettables que celle du général de Barral. — Mais, ajoutait M. d'Hautpoul, en voyant à quelle armée, à quels chefs, à quels agents la sécurité de l'Algérie est confiée, l'on peut être tranquille. »

CHAPITRE XLI.

Année 1851. — Moula-Ibrahim. — Bou-Bagla. — Le général Saint-Arnaud. — Expédition dans la Kabylie. — Défection des Flissas. — Opérations du gouverneur général.

Les agitations de l'Algérie, n'importe où elles ont lieu, se font toujours ressentir dans la Kabylie.

L'année 1851 fut inaugurée par l'insurrection du shérif Moula-Ibrahim, qui fit diverses razzias sur nos alliés les Ouled-Ali-ben-Thémion, les Beni-Ouelban, les Saridj et les Beni-Mekilleuh. Il fallut réprimer de la manière la plus sévère cette sauvage prise d'armes. Les Djouara, les Ouagenoun, les Beni-Ouakour payèrent pour les insurgés.

Mais la rébellion n'en gagna pas moins de proche en proche, et elle se déclara tout à coup dans ce groupe fédératif des Zaaouas, les plus pauvres, mais les meilleurs soldats de la race kabyle. Nous avons eu Bou-Maza, voici venir parmi eux Bou-Bagla, l'homme à la mule, non moins entreprenant et non moins tenace que l'homme à la chèvre.

Le Bou-Bagla, après avoir prêché la guerre sainte contre les marabouts eux-mêmes, qu'il accusait de trahison, se jette, le 19 mars, sur la zaouïa de Si-ben-Ali-Shérif, marabout de Chellata. Il en attaque l'*azib*, et enlève des troupeaux immenses. La garnison d'Annale sort contre ce hardi aventurier ; mais avant qu'elle soit arrivée sur ses traces, il est battu par les gens d'Illoula et forcé de se réfugier chez les Mzeldja. Mais là il se refait un parti. Toute la Kabylie se remue et lui envoie des contingents. Une partie de la garnison de Sétif a juste le temps de se porter aux Bibans pour empêcher la rébellion de passer dans la province de Constantine. Pendant ce temps le shérif, suivi de forces considérables, vient camper à Selloum sur la rive gauche de l'Oued-Sahel ; la garnison d'Annale l'y attaque le 9 avril, et fait un carnage affreux de ses soldats. Bou-Bagla rentre chez les Zaoua, qu'il réussit à fanatiser malgré son échec. Il se trouve même bientôt assez fort pour aller à la tête des Beni-Aidel, des Ouled-Djelhl, des Ben-Immel, des Senadhja et autres tribus, essayer d'emporter le col de Thizy pour de là s'emparer de Bougie. Mais la garnison de cette place, composée de neuf cents hommes d'infanterie et de quelques chasseurs d'Afrique, se porte rapidement au-devant de lui, le bat, le repousse sur le col qu'il a franchi, et où les Mzaïa lui tuent une grande quantité d'adhérents. Bou-Bagla, qui avait promis aux siens une victoire complète, perd pour un instant son prestige. Cependant les tribus des montagnes de la rive droite de l'Oued-Sahel lui fournissent un asile, d'où il va continuer à défier nos efforts.

Cependant cette insurrection de la Kabylie pouvait devenir dangereuse. On songea à frapper un grand coup. Cette fois l'attaque devait venir par l'est. Ce fut le général Saint-Arnaud, le plus heureux jusqu'à présent des généraux du second ban de l'armée d'Afrique, alors commandant la province de Constantine, qui en fut chargé.

Lorsque M. Leroy-Saint-Arnaud fut nommé au commandement de l'expédition de Kabylie, il n'était guère connu que de l'armée d'Afrique. Arrivé en Algérie après avoir été l'un des seconds du général Bugeaud à Blaye, il n'en était, pour ainsi dire, plus sorti. Les bulletins de la conquête le nomment comme s'étant distingué à l'Oued-Ger (en 1839), où il n'était encore que capitaine de la légion étrangère ; au combat de Milianah, où il était chef de bataillon des zouaves sous les ordres du lieutenant colonel Cavaignac ; dans l'expédition des Flissas, en 1843, comme colonel du 53^e de ligne, et dans toutes les expéditions contre Bou-Maza.

Malgré ces attestations officielles, le nom de M. Leroy-Saint-Arnaud s'était peu répandu en France. L'auteur de ce résumé, en sa qualité de journaliste, avait besoin d'en connaître la signification, et, se trouvant dans le cabinet du très-honorable général Cavaignac, il prit la liberté de demander à l'ancien chef du pouvoir exécutif ce qu'il pensait de M. Saint-Arnaud. Voici ce que répondit cet homme de Plutarque :

— Saint-Arnaud, Saint-Arnaud, on lui donne l'expédition de Kabylie pour le faire général de division, et quand il sera général de division on le fera ministre de la guerre.

— Et quand il sera ministre, général ?

— Quand il sera ministre de la guerre, vous pouvez vous attendre au coup d'Etat.

A quelques mois de là, le général Saint-Arnaud, devenu général de division, était fait ministre, et pour la première fois nous le vîmes à cette place du champ de bataille politique qu'on appelle la tribune. On disait la proposition des gasteurs pour remettre à l'Assemblée législative le commandement des troupes. Un général

d'Afrique, M. Bedeau, demanda à M. Saint-Arnaud s'il était vrai qu'il eût fait enlever des casernes le texte de la constitution qui mettait la force armée à la disposition de l'Assemblée. Sans balbutier, sans chercher d'ambages, M. Saint-Arnaud répondit que très-certainement il avait fait enlever le texte en question.

Je compris tout aussitôt que le général Cavaignac avait dit vrai, et que si le coup d'Etat ne se faisait pas le jour même, il se ferait très-prochainement, et que M. Saint-Arnaud en serait l'instrument principal.

Je n'ajouterai rien à cet épisode. Tout le portrait de M. Saint-Arnaud est là.

Quant à l'expédition de Kabylie, il est certain que ce général était tout à fait propre à la bien conduire.

Cette expédition devait visiter les tribus contenues dans le triangle montagneux compris entre Philippeville, Djidjelli et Milah. M. Saint-Arnaud réunit dans cette dernière place les troupes qui devaient la former. Voici le journal de ses opérations et des opérations corollaires d'après les documents¹ même du ministère de la guerre. Nous les publions textuellement afin de n'être accusé par personne d'avoir apporté dans l'histoire les passions de la politique. On remarquera que dans ces documents, mis au jour sous le ministère de M. Saint-Arnaud, son nom seul est prononcé.

« Deux brigades, commandées par les généraux Bosquet et de Luzzy, ayant avec eux les colonels Espinasse, Marulaz, Jamin et d'autres, étaient organisées. Elles comprenaient douze bataillons (environ neuf mille cinq cents hommes) et huit pièces de campagne. Elles commencèrent leur mouvement le 8 mai et bivouaquèrent le 10 sur l'Oued-Dja ; le 11, elles atteignirent le Fedj-Béiném, et descendirent jusqu'au fond du ravin où coule l'Oued-Dja. Cinq à six mille Kabyles les attendent à la sortie de ce ravin. L'ennemi s'est fortement retranché dans les villages qui dominent le pays. Mais bientôt la position de Kazen est enlevée à la baïonnette par trois colonnes d'attaque qui s'élancent avec ardeur, renversent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage, et occupent les trois cols des Ouled-Askar. Les pertes de l'ennemi sont attestées par les nombreux cadavres qui couvrent le champ de bataille.

« Le lendemain 12, tandis que le reste de la division prend le repos qu'elle a bien gagné, quatre bataillons sans sacs et la cavalerie partent pour aller brûler les villages des Beni-Mimoun et des Ouled-Askar. Nos pertes sont minimes comparativement à celles éprouvées par les Kabyles, qui cherchent en vain à défendre leurs habitations.

« La journée du 13 fut meurtrière : le pays à parcourir était d'une extrême difficulté ; le sentier étroit dans lequel le convoi dut être engagé serpentait au milieu de taillis épais, dominés de tous côtés par des positions que l'infanterie devait successivement occuper et évacuer en marchant. Des engagements très-vifs, où nos troupes conservaient, comme toujours, leur supériorité, avaient lieu en tête, en queue et sur les flancs.

« Le 14 mai, la division soutint, comme la veille, des engagements très-vifs, tout en continuant à descendre, au milieu de sentiers impraticables, vers l'embranchure de l'Oued-el-Kébir. Partout l'ennemi fut forcé de nous livrer passage.

Bientôt, le pays s'élargissant, on sortit du massif montagneux pour entrer dans la plaine. Le 15, avant de quitter le bivouac de Djenaah, une attaque fut dirigée contre les plus beaux villages des deux rives de l'Oued-el-Kébir ; mais déjà l'ennemi n'opposait plus qu'une faible résistance.

« Le 16, M. le général Saint-Arnaud établissait le bivouac sous les murs de Djidjelli, où M. le gouverneur général était arrivé dans la nuit du 14 afin de juger par lui-même de la situation et aviser aux moyens de parer à toutes les éventualités.

« D'après ses ordres, une colonne de troupes fournie par la division d'Alger se porta en avant de Sétif, sur la route de Bougie, de manière à rétablir les communications entre ces deux villes et châtier les tribus qui s'étaient laissé entraîner par Bou-Bagla.

« Deux jours de repos furent donnés aux troupes du général Saint-Arnaud avant de reprendre leur marche victorieuse. M. le gouverneur général continua, le 17 au soir, sa route pour Philippeville.

« Dans la matinée du 19 la division quitte Djidjelli et va établir son camp à Dar-el-Guidjali, au centre des Beni-Amran. Dix bataillons sans sacs se forment en trois colonnes et s'élancent avec la cavalerie et l'artillerie sur les hauteurs que les masses kabyles occupent à gauche du camp. Rien ne peut résister à l'élan de nos soldats ; en peu d'instants, toutes les positions sont enlevées à la baïonnette, et l'ennemi, poursuivi pendant plus de deux heures, éprouve de grandes pertes. La cavalerie sabre bon nombre de fuyards : plus de cinquante villages, entourés de vergers et de jardins, sont ravagés ; en outre, les Beni-Amran, Beni-Khetab et Beni-Foughal, principales tribus du cercle de Djidjelli, comptent une centaine de morts et se retirent avec un très-grand nombre de blessés.

« Le lendemain 20, la division obtient un succès plus important et plus décisif. Les Kabyles couronnent une crête boisée à quatre kilomètres du camp ; leur gauche s'appuie à un ravin profond et es-

¹ Tableau des établissements français en Algérie (1831-1852).

carpe, tandis que leur droite touche à une plaine peu accidentée et terminée par un plateau qui, s'abaissant par mamelons étagés, permet de tourner la position et d'arriver par derrière ju-qu'au ravin de gauche. Les mouvements de nos troupes s'exécutent avec une célérité admirable : la cavalerie sabre tout ce qu'elle rencontre dans la plaine, et arrive bientôt au seul passage de retraite des Kabyles; mais déjà l'infanterie, lancée au pas de course, occupe les principales hauteurs; l'ennemi est précipité dans le ravin, fusillé à bout portant par nos soldats à travers les broussailles et les rochers. Il laisse sur le terrain trois ou quatre cents hommes, sans autre perte de notre côté que trois tués et six blessés. Le général Saint-Arnaud reçoit le lendemain la soumission des Beni-Ahmed, des Beni-Khetab et des trois grandes fractions des Beni-Amran, les Achaïch, les Ouled-Bouira et Ouled-ben-Achaïr.

» Le 24, la division arrive à Tibairén, dans le Ferdjougah; le 25, deux bataillons et deux obusiers de montagne se séparent de la colonne pour aller rallier les troupes opérant dans le cercle de Bougie.

» A peine arrivé au milieu de Beni-Foughal, le général Saint-Arnaud attaque les rassemblements qui voulaient lui disputer le passage : il les culbute pendant les journées des 26 et 27, leur tue beaucoup de monde et incendie leurs villages, sans perte de notre côté. A partir de ce moment, la division s'avance sans avoir à tirer un seul coup de fusil. Les Beni-Foughal viennent faire leur soumission et nous livrer des otages; la plupart des tribus situées à l'ouest suivent le même exemple en déclarant qu'elles renoncent à faire la moindre résistance. La colonne retourne se ravitailler à Djidjelli.

» Pendant ces glorieuses et pénibles opérations, la colonne qui surveillait le pays compris entre Bougie et Sétif avait à soutenir plusieurs engagements avec les contingents que Bou-Baghla avait réunis.

» Le 23, un rassemblement kabyle se montre sur les hauteurs qui dominent le camp établi à Elma-ou-Aklou. Le commandant de la colonne prévient l'attaque de Bou-Baghla. Trois bataillons sans sacs s'élançant sur l'ennemi et le forcent à abandonner le terrain, où il laisse une cinquantaine de tués. Les Kabyles sont poursuivis au loin; six de leurs villages sont brûlés. Cette affaire ne nous coûte qu'un blessé. Le lendemain 24, une colonne légère sort du camp pour enlever le village assez important d'Elmaïca, chez les Ouled-Khalifa. Les Kabyles, dispersés la veille, se rassemblent au plus tôt et veulent défendre la position; mais la colonne tient bon jusqu'à l'arrivée du reste de la brigade qui s'avance à son secours. Les Kabyles, vigoureusement chargés par nos cavaliers, lâchent bientôt pied, et la colonne rentre au camp sans coup férir.

» La jonction des troupes détachées de la division du général Saint-Arnaud avec la colonne du cercle de Bougie s'effectue à Elma-ou-Aklou dans la journée du 30.

» Dans la subdivision de Médéah, les dispositions des Ouled-Nayl nécessitent, dans les premiers jours de mai, l'envoi dans le sud d'une colonne forte de quinze cents hommes d'infanterie et de cavalerie : elle s'établit à el-Hammam, rétablit le calme dans le pays et assure la rentrée des impôts.

» De son côté, le général commandant la subdivision de Tlemcen parcourt, avec la cavalerie disponible, les tribus qui avoisinent notre frontière du Maroc. Il saisit cette occasion pour demander aux Beni-Draïr un compte sévère de leurs incursions continuelles sur notre territoire. Dans les journées des 8 et 10 mai, il se porte au milieu de leurs récoltes, qu'il détruit en partie. Les Beni-Draïr se dispersent après une fusillade insignifiante. Au nombre des hommes tués par nous se trouve un shérif qui cherchait à les pousser à la guerre sainte. Au bout de quelques jours, la colonne rentre à Tlemcen.

» Un aventurier, auquel Bou-Baghla avait confié la mission d'insurger le pays arabe de la division d'Alger, parcourait depuis quelque temps les cercles de Boghar, Teniet-el-Ahd et Milianah. Il avait pris le nom de Bou-Maza, et répandait le trouble sur son passage; mais bientôt, poursuivi avec vigueur par quelques cavaliers que dirigent les officiers chargés des affaires arabes, cet agitateur est surpris dans la journée du 3 juin chez les Ouled-Kosseir-Gharaba (subdivision d'Orléansville). Il est immédiatement mis à mort, et sa tête envoyée à Milianah.

» Mais revenons aux opérations plus importantes qui se poursuivent dans les cercles de Sétif, Bougie, Djidjelli et Collo.

» Ralliée, le 30 mai, par deux bataillons de la division du général Saint-Arnaud, la colonne destinée à opérer dans le cercle de Bougie se met en mouvement le 1^{er} juin, et forme son camp de l'autre côté de l'Oued-bou-Sellam, en se rapprochant de la montagne des Gheboula occupée par le shérif Bou-Baghla. La fusillade s'engage bientôt entre les cavaliers kabyles et le goum de Sétif. Quatre bataillons sont dirigés sur les pentes escarpées au haut desquelles se déploient les drapeaux du shérif. Le feu de l'ennemi ne peut ralentir l'élan de nos troupes. Poussés par les zouaves qui gagnent leur gauche, les Kabyles dégarnissent les hauteurs, et descendent par leur droite le long de la vallée de Bou-Sellam. Cette retraite leur est coupée, et la déroute devient complète. Les pertes de l'ennemi se montent à plusieurs centaines de morts et de blessés. La musique du shérif, sa tente, ses bagages tombent en notre pouvoir; plusieurs villages sont brûlés. Bou-Baghla découragé cherche un refuge chez les Beni-Yala. Dès le

soir de ce glorieux combat, les Gheboula et les tribus voisines viennent au camp faire des offres de soumission.

» Reprenant le cours de ses opérations aux environs de Djidjelli, le général de Saint-Arnaud quitte de nouveau cette ville, le 5, à la tête de sa colonne, qu'il dirige vers l'ouest, au milieu des tribus qui, quelques jours auparavant, s'étaient contentées de faire des promesses qu'elles n'avaient nulle intention de tenir.

» Le 9, le général atteint les Beni-Aïssa, dont il brûle les villages. Cet engagement suffit pour décider les rebelles à faire leur soumission. Le 10, la colonne bivouaque chez les Beni-Maad, tribu considérable où se trouvaient réunis tous les contingents des Ouled-Nabet, Ouled-Ali et Beni-Marmi. Pendant deux jours, nos troupes eurent à enlever les positions occupées et défendues avec acharnement par les Kabyles. L'ennemi, poursuivi sur tous les points, perd beaucoup de monde dans ces combats; les Beni-Maad et les Beni-Marmi n'ont d'autre parti à prendre que d'accepter nos conditions.

» La division marche, le 12, sur Ziama, et rencontre les contingents des Ouled-Nabet et des Beni-Segoual prêts à lui disputer le passage du col qui sépare les bassins de l'Oued-Mansouria et de l'Oued-Ziami. Les Kabyles ne pouvant résister à l'ardeur de nos troupes, lâchent bientôt pied et nous abandonnent la position. Le soir même, le général voit arriver au camp les Ouled-Nabet et les Beni-Segoual, qui demandent l'aman.

» Cet exemple était suivi le lendemain par les Beni-Bou-Youcef du cercle de Bougie.

» La soumission des tribus placées à l'ouest se trouvant ainsi complétée, le général de Saint-Arnaud put rentrer le 16 à Djidjelli, et se préparer à visiter le massif de Collo.

» Pendant ce temps, nous continuons nos opérations contre le shérif Bou-Baghla et poursuivons notre marche sur Bougie sans rencontrer de résistance sérieuse. Le shérif, suivi d'un petit nombre de cavaliers, reculait devant la colonne, qui, le 15 juin, arrivait sous Bougie, après avoir obtenu la soumission de toutes les tribus placées sur son passage.

» Rallié par deux bataillons qui étaient dans la place, le général se remet en marche le 17, par la vallée de l'Oued-Sahel, en suivant les traces de Bou-Baghla, qui s'efforce de pousser les Beni-Immel à nous faire une vigoureuse résistance; le 18, une reconnaissance de cavalerie sort de notre bivouac sur l'Oued-Amacin, et va incendier les moissons sous les yeux du shérif; celui-ci refuse le combat, et juge prudent d'abandonner les Beni-Immel, et de se réfugier chez les Ouzellaguen, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel. Au bout de quatre jours, les Beni-Immel se décident à faire leur soumission. L'exemple porte bientôt ses fruits, et la terreur devient générale. Les Beni-Mansour, les Tifras et les Beni-Ourgblis s'empressent de demander l'aman, tandis que les Messisna, Mellaha et Beni-Aïdel entrent en pourparlers.

» Le 24 juin, la colonne bivouaque chez les Ouzellaguen, et, le 25, elle se trouve en présence des contingents kabyles entourant le village d'Irl-Netara. Trois colonnes sont aussitôt formées et lancées sur l'ennemi. Malgré les difficultés sans nombre que présente le terrain, nos braves soldats enlèvent en quelques instants le village d'Irl-Netara, chassent les Kabyles qui s'y étaient retranchés, et poursuivent le shérif jusqu'au col d'Akladon. Après avoir incendié plusieurs villages des Ouzellaguen, nos troupes regagnent leur camp sans que leur arrière-garde soit inquiétée dans sa marche. Les pertes des Kabyles, dans cette journée, avaient été considérables, et nos colonnes quittèrent les villages en feu par des sentiers jonchés de cadavres d'hommes et de chevaux tués à l'ennemi.

» Deux jours après, les Ouzellaguen, dont nous voulions la complète soumission, se décident à rompre les négociations qu'ils avaient entamées, et à courir de nouveau aux armes; les Zouaoua conviennent par Bou-Baghla jurent de les défendre. Le 27, le combat s'engage; mais bientôt nos soldats gravissent au pas de course les pentes des crêtes occupées et défendues par les Kabyles; ceux-ci lâchent pied, et regagnent en toute hâte le col des Beni-Ilder, d'où le shérif regardait prudemment la déroute de ses partisans. La leçon avait été rude; le soir, tous les Ouzellaguen, sans exception, se rendent à merci.

» Pendant que ces événements s'accomplissaient dans la vallée de l'Oued-Sahel, le général de Saint-Arnaud continuait à soumettre les tribus à l'est de Djidjelli. Parti de cette ville le 18 juin, il allait camper sur l'Oued Menchar, et gagnait le lendemain le pays des Beni-Ilder, qui tentèrent vainement de lui disputer le passage, et durent s'éloigner en désordre après avoir laissé une quarantaine de cadavres sur le terrain. Trois des cinq fractions dont se compose la tribu viennent, le 20, demander l'aman; mais les deux autres refusent toute soumission, et essayent, par une attaque de nuit, de surprendre notre bivouac; cette folle tentative échoue devant la bravoure et le sang-froid de nos soldats.

» Le 21, la colonne arrive au sommet du Tahar, position militaire qui domine le territoire des Ouled-Askar, la vallée de l'Oued-el-Kebir et une grande étendue du pays. Culbutés par quelques bataillons lancés sans sacs, les Beni-Ilder savent ce que leur coûte leur velléité de résistance; le même jour, toutes les fractions se soumettent sans condition.

» La journée du 22 est employée à donner la chasse aux contingents qui se montrent sur les crêtes en vue du camp; le soir, les Beni Mamer et les Beni-Ftah arrivent auprès du général, et, le lendemain, les Ouled-Asker implorent également l'aman.

» Arrivée le 24 sur le territoire des Beni-Habibi, la colonne est accueillie à coups de fusil; mais les Kabyles payent cher cet acte d'hostilité. Leurs villages sont enlevés de vive force par nos bataillons, dont l'élan est irrésistible. L'ennemi laisse sur le terrain plus de 200 cadavres. A partir de ce moment la soumission des Beni-Habibi est complète.

» Le général de Saint-Arnaud quitte le 26 la position de Tabenna et descend à Konnar, sur le bord de la mer, pour se ravitailler; pendant cette marche, l'arrière-garde se voit tout à coup assaillie avec acharnement par trois mille Kabyles. Le terrain est disputé pied à pied; on se mêle, on lutte corps à corps avec ces intrépides montagnards qui ne battent en retraite qu'après plusieurs retours offensifs vigoureusement soutenus par l'arrière-garde; cent vingt Kabyles sont étendus sur le terrain; deux cent cinquante sont blessés. Les contingents de quatorze tribus avaient pris part à cette sanglante affaire, qui compléta pour nous les résultats obtenus par les combats précédents. Les Ledjeunah et les Beni-Salah nous livrent immédiatement des otages et demandent grâce.

» En ce moment, sur un autre point de l'Algérie, éclatait une insurrection qui aurait pu devenir sérieuse si des mesures énergiques n'avaient pas été prises pour l'étouffer. Deux colonnes parties d'Orléansville et de Mostaganem durent se mettre en campagne pour faire rentrer dans le devoir la grande tribu des Achacha qui refusaient le paiement de l'impôt et voulaient prendre les armes. Arrivées le 28 juin dans le Dahara, sur le territoire des rebelles, les deux colonnes eurent bientôt raison de cette tentative insensée. Un rude châtimement fut infligé aux Achacha; de nombreux troupeaux et beaucoup de prisonniers leur furent enlevés; nos troupes ne regagnèrent leurs garnisons qu'après l'acquittement des impôts et le désarmement de la tribu entière.

» La complète soumission des Ouzellaguen, après la journée du 27 juin, avait permis à la colonne de Bougie de se diriger sur Akbou le 30, et d'y séjourner les 1^{er} et 2 juillet. Réunis sur ce point, les gens d'Iloula, Ouzellaguen, Beni-Oughlis, Beni-Aïdel et Beni-Abbès, jurèrent, entre les mains de notre marabout de Chellata, Si-ben-Ali-Shérif, une alliance pour le maintien de la paix du pays contre les tentatives de Bou-Baghla ou de tout autre agitateur. Des otages furent donnés comme garants de la sincérité de cette confédération.

» Le 3, nos troupes pénétrèrent chez les Ouled-sidi-Yahia-el-Aïdli, marabouts des Beni-Aïdel, qui avaient recueilli chez eux Bou-Baghla alors qu'il insurgait la rive droite de l'Oued-Sahel. Un sévère exemple était nécessaire; la colonne brûla les villages et les moissons des partisans du shérif.

» Le 7, elle se porta chez les Beni-Abbès, qui vinrent à sa rencontre, à l'exception d'une seule fraction, les Beni-Aïal, se croyant à l'abri de nos atteintes parce qu'ils occupaient, au pied de Kalaa, un village réputé inexpugnable. Leur résistance ne put tenir contre l'élan de nos soldats, qui enlevèrent la position avec leur ardeur ordinaire. Les Beni-Aïal n'eurent bientôt d'autre parti à prendre, pour éviter une ruine complète, que de se rendre à discrétion et d'amener des otages.

» Le 8 juillet, le dernier prestige de Kalaa tombait; cette ville, que les Kabyles considéraient comme leur citadelle inviolable, était visitée par un détachement d'officiers de toutes armes.

» La tâche imposée aux troupes envoyées du côté de Bougie se trouvait ainsi glorieusement terminée. Les deux rives de l'Oued-Sahel avaient été pacifiées, Si-ben-Ali-Shérif avait été réinstallé dans sa zaouia de Chellata avec les honneurs de la guerre et un accroissement d'influence, Bou-Baghla refoulé jusque dans les montagnes des Zouaoua, et son impuissance démontrée de manière à convaincre les plus incrédules.

» Le 11, les troupes composant la colonne de Bougie se séparèrent sous Kalaa et se dirigèrent sur leurs garnisons habituelles.

» M. le général de Saint-Arnaud, qui venait de soumettre à notre autorité toutes les tribus du cercle de Djidjelli, put se porter sur la rive droite de l'Oued-el-Kebir afin de continuer la rade mission qu'il avait à remplir aux environs de Collo.

» Le 1^{er} juillet, la division arrive à Bou-Adjoul, chez les Bel-Aïd, dont tous les contingents sont en armes, plusieurs colonnes lancées sur les rassemblements kabyles les mettent en complète déroute et leur tuent une quarantaine d'hommes.

» En pénétrant le 2 chez les Beni-Meslem, M. le général de Saint-Arnaud trouve leurs villages défendus par quinze cents fusils. L'impétuosité et la bravoure de nos soldats ont bientôt raison de la résistance qui leur est opposée. Les Beni-Meslem battus sur tous les points viennent faire leur soumission en offrant le paiement de l'impôt. Néanmoins, la nuit suivante, notre camp est attaqué par des contingents des Ouled-Aïdoun, Ouled-Attia, Ouled-Aouhat. L'ennemi, attiré à dix pas avec le plus grand sang-froid par nos troupes, est promptement enlèvement et se retire en désordre laissant entre nos mains une douzaine de cadavres.

» Le 4, la division arrive sur le territoire des Djebala, qui occupent les crêtes et paraissent disposés à défendre leurs villages; deux colonnes légères enlèvent les positions au pas de course, brûlent les trois villages, et s'élançant dans toutes les directions à la poursuite des fuyards. Cette action vigoureuse décide la soumission immédiate des Djebala et des Beni-Fergan.

» Le général de Saint-Arnaud se porte, le 6, chez les Mechat, où il trouve également sous les armes de nombreux rassemblements. Le succès de notre attaque est complet, et le soir la division établit son bivouac chez les Ouled-Aïdoun.

» Avant de pénétrer dans le massif de Collo, le général fit venir des vivres de Milah, sous la protection de cinq cents hommes d'infanterie et des gounms, et évacua sur cette ville ses blessés et ses malades. Ce temps de repos donné à la colonne est employé à peser sur les tribus des environs de manière à les dégoûter de la résistance. Au bout de quelques jours, les Ouled-Aïdoun, les Ouled-Ali, les Ouled-Aouhat, les Beni-Aïcha, les Beni-Khetab-Chéraga et les Ouled-Askar, une des plus puissantes tribus du Zouagha, renoncèrent à la lutte et reconnaissent notre autorité.

» Chaque jour de marche de la colonne se dirigeant sur Collo est signalé par de nouveaux succès. Le général quitte, le 12 juillet, son bivouac d'El-Milia, et fait incendier les villages de la seule fraction des Ouled-Aïdoun restée insoumise. Les pertes des Kabyles sont considérables; les nôtres, au contraire, insignifiantes.

» Le 13, les Ouled-Aïdoun insoumis, les Beni-Toufout de la montagne, les Ouled-Attia, les Beni-Ishak, les Achach, attendent la colonne dans le lit de l'Oued-Yzougar, dans l'espérance qu'ils pourront lui disputer le passage. Une fusillade de flanc amuse l'ennemi, tandis que le général engage le gros de sa colonne sur les crêtes et vient établir son bivouac sur l'Oued-Driouat, affluent de l'Oued-Guebli.

» Le lendemain, la colonne arrive à el-Hammam, et, le 15, elle bivouaque sous Collo.

» La terreur était grande dans cette ville, car, avant l'arrivée de nos troupes, le kaïd des Beni-Mehenna avait voulu rassurer les Colliottes en tentant un coup de main sur les Achach insoumis; malheureusement il avait échoué, et les Achach, à leur tour, soutenus par les Beni-Ishak, vinrent menacer la ville. Elle n'évita leur attaque que par suite de la présence de la corvette à vapeur le *Titan* qui, embossée dans la rade à une petite portée de canon, suffit pour tenir les Kabyles en respect.

» Le 16, les villages des Achach sont brûlés par deux colonnes légères qui tuent en outre à l'ennemi une trentaine d'hommes.

» La division enlève, le 17, les quatorze villages des Beni-Iakhs, et met en déroute un rassemblement de sept cents fusils environ des Ouled-Attia, Beni-Ishak, Aïchaoua, qui, établi dans une bonne position, semble en mesure de faire une vigoureuse résistance. Attaqués de front par nos soldats, les Kabyles cherchent leur salut dans un ravin profond; mais bientôt une charge de cavalerie leur coupe la retraite, tandis que l'infanterie les poursuit la baïonnette dans les reins; plus de cent cadavres ennemis restent sur le terrain.

» Le lendemain, les Achach demandaient grâce en ramenant au camp les chevaux enlevés par eux au commencement de la campagne aux cavaliers de l'escorte qui suivaient à Collo le commandant supérieur de Philippeville.

» La soumission de toutes les tribus du cercle de Collo se trouvait complétée par les résultats obtenus dans les deux dernières journées. Les Aïchaoua étaient neutralisés par l'influence du kaïd pris dans leur sein et placé à la tête des Colliottes; les Achach avaient reconnu notre autorité; les Beni-Ishak étaient réduits à l'impuissance par l'incendie de leurs villages et la perte de la plupart de leurs défenseurs; les Ouled-Attia, rudement châtiés, avaient regagné en toute hâte le sommet de la montagne d'El-Goulli. Le temps était venu pour nos troupes de prendre dans leurs garnisons un repos nécessaire après une série d'opérations pendant lesquelles elles avaient, malgré les difficultés du terrain, tenu la campagne durant quatre-vingts jours, parcouru six cent quarante kilomètres, vaincu les Kabyles dans vingt-six rencontres différentes. La colonne se sépare; trois bataillons se rendent à Philippeville; sept bataillons sont dirigés par la vallée de l'Oued-Guebli, afin que leur passage imprime une crainte salutaire aux tribus voisines de nos colonies agricoles.

Le général Saint-Arnaud fut peu de temps après appelé en France, où il eut aux événements de décembre 1851 la part que tout le monde sait.

Pendant ce temps, les troupes de la subdivision de Bone repoussaient une fausse attaque de contingents tunisiens commandés par le kaïd du Kef. D'un autre côté, Bou-Baghla, qui s'était réfugié chez les Beni-Sedka, inquiéta les populations de Faghabk de Sebaou. Il fut encore chassé de là et forcé de se retirer plus avant dans les montagnes. Il réussit de sa retraite à soulever les Flissahs, contre lesquels il fallut conduire une expédition dans laquelle le gouverneur général intérimaire fit preuve d'un grand talent. En quelques jours il dispersa tous les principaux alliés de Bou-Baghla, repoussa ou prévint les attaques de celui-ci, et obtint la soumission des Flissahs.

Une trahison sanglante des Larbaâ dans le sud de la province d'Al-

ger eut lieu à la même époque. Elle motiva une vengeance à laquelle nous assisterons bientôt.

CHAPITRE XLII.

Événements militaires de 1852. — Encore Bou-Baghla. — Mise en liberté d'Abd-el-Kader. — L'émir à Paris. — Son envoi à Brousse.

Les événements accomplis en France en décembre 1851 ne produisirent aucun effet en Afrique. Leur seul résultat fut d'y envoyer de nouveaux colons temporaires sous le nom de transportés. Les indigènes ne parurent pas se douter du changement de gouvernement. Cependant l'homme à la mule, entêté comme son nom, ne se tenait pas pour battu. Les Kabyles attendaient un chef des chefs, un vainqueur par excellence, un *moula-saâ* qui devait nous chasser de l'Afrique. Déjà beaucoup de tribus regardaient Bou-Baghla comme étant ce chef promis. Il eut en effet de nouveaux succès aussitôt que les colonnes expéditionnaires furent rentrés. Mais nos alliés les Beni-Ouglis lui infligèrent une défaite sanglante le 27 janvier, et le forcèrent à se retirer derrière les Beni-Iâjer. Un autre bien plus grand échec pour lui, ce fut la soumission du chef politique et religieux de la grande confédération des Zaouas, Sidi-el-Djoudi.

A la même époque, des troubles eurent lieu du côté des Larbaâ et du côté de Tadjemour et de Laghouat. Il devint également nécessaire de mettre un terme aux entreprises des maraudeurs du Maroc, qui formaient une véritable petite armée composée des Beni-Drar, des Mzaouer et des Ouled-Sgher. Ils furent taillés en pièces. On prit leurs troupeaux et l'on détruisit leurs douars.

On jugeait aussi nécessaire de recommencer une expédition de Kabylie, dont le but devait être de mettre une garnison française à Collo. Là, un certain Bou-Seba avait remplacé Bou-Baghla. Ses contingents furent battus le 21 avril. D'un autre côté, le shérif d'Ouargla, dans le cercle de Biskra, entraînait en révolte ouverte et poussait jusqu'au Ziban. Il fut également battu à Lalilia près de Mili. Mais la diversion produite par lui et par diverses insurrections dans la province de Constantine, notamment par celle des Ouled-Dhan, força la colonne expéditionnaire de Kabylie à rentrer vers le sud-est pour contenir le pays, où tout était en mouvement. Des attaques, dirigées contre les Beni-Salah, les Hanenchas et les Ouled-Dhan, mirent seules un terme momentanément à l'insurrection. Elle recommença bientôt chez les Ouled-Mahoub, qui, cernés par trois colonnes, perdirent en une seule journée douze mille têtes de bétail (17 octobre).

Vers cette époque avait lieu en France un grand événement. Louis-Napoléon Bonaparte, président de la république, au retour d'un voyage dans le midi de la France, rendait tout à coup la liberté à Abd-el-Kader. Nous allons laisser parler le *Moniteur* au sujet de cet événement considérable, dont nous abandonnons l'appréciation à l'avenir.

« Paris, 17 octobre.

« Le prince a marqué la fin de son voyage par un grand acte de justice et de générosité nationale; il a rendu la liberté à l'ex-émir Abd-el-Kader. Depuis longtemps cet acte était arrêté dans sa pensée; il a voulu l'accomplir aussitôt que les circonstances lui ont permis de suivre sans aucun danger pour le pays les inspirations de son cœur. Aujourd'hui la France a dans sa force et ses droits une trop légitime confiance pour ne pas se montrer grande envers un ennemi vaincu.

« Au retour de son voyage, le prince s'est arrêté au château d'Amboise. Il s'y est fait présenter Abd-el-Kader, et lui a appris en ces termes la fin de sa captivité :

« ABD-EL-KADER,

« Je viens vous annoncer votre mise en liberté. Vous serez conduit à Brousse, dans les Etats du sultan, dès que les préparatifs nécessaires seront faits, et vous y recevrez du gouvernement français un traitement digne de votre ancien rang.

« Depuis longtemps, vous le savez, votre captivité me causait une peine véritable, car elle me rappelait sans cesse que le gouvernement qui m'a précédé n'avait pas tenu les engagements pris envers un ennemi malheureux, et rien à mes yeux de plus humiliant pour le gouvernement d'une grande nation que de méconnaître sa force au point de manquer à sa promesse. La générosité est toujours la meilleure conseillère, et je suis convaincu que votre séjour en Turquie ne nuira pas à la tranquillité de nos possessions d'Afrique.

« Votre religion, comme la nôtre, apprend à se soumettre aux décrets de la Providence. Or, si la France est maîtresse de l'Algérie, c'est que Dieu l'a voulu, et la nation ne renoncera jamais à cette conquête.

« Vous avez été l'ennemi de la France, mais je n'en rends pas moins justice à votre courage, à votre caractère, à votre résignation dans le malheur; c'est pourquoi je tiens à honneur de faire cesser votre captivité, ayant pleine foi dans votre parole.

« Ces nobles paroles ont vivement ému l'ex-émir. Après avoir exprimé à Son Altesse sa respectueuse et éternelle reconnaissance, il a juré, sur le livre sacré du Koran, qu'il ne tenterait jamais de

troubler notre domination en Afrique, et qu'il se soumettait, sans arrière-pensée, aux volontés de la France. Abd-el-Kader a ajouté que ce serait bien mal connaître l'esprit et la lettre de la loi du prophète, que de penser qu'elle permet de violer les engagements pris envers les chrétiens, et il a montré au prince un verset du Koran qui condamne formellement, sans exception ni réserve aucune, quiconque viole la foi jurée, même aux *infidèles*.

« Aux yeux de tous les Arabes intelligents, la conquête de l'Afrique est aujourd'hui un fait accompli; ils voient dans la constante supériorité de nos armes l'éclatante manifestation de la volonté de Dieu.

« La politique loyale et généreuse est la seule qui convienne à une grande nation; la France saura gré au prince de l'avoir suivie.

« Abd-el-Kader restera au château d'Amboise jusqu'à ce que toutes les mesures soient prises pour assurer sa translation et sa résidence à Brousse.

Maintenant, quelle était la véritable pensée de Louis-Napoléon Bonaparte en mettant Abd-el-Kader en liberté? Était-elle seulement le résultat d'une conviction relative aux engagements du gouvernement de Louis-Philippe? Était-elle une représaille à l'adresse des généraux d'Afrique qui avaient été opposés à la politique du président de la république? Était-elle le résultat du souvenir de la conduite des Anglais à la suite de la confiance mise en eux par Napoléon vaincu à Waterloo? S'il nous est permis de dire notre opinion, la voici. Déjà les symptômes des troubles qui agitent aujourd'hui l'Orient surgissaient. Il pouvait être un jour avantageux à la France d'avoir dans l'Asie-Mineure un allié aussi entreprenant et aussi célèbre qu'Abd-el-Kader, lequel pouvait, de quelque côté qu'il se déclarât, mettre un grand poids dans la balance. Nous croyons que ce fut là une des prévisions du président de la république, habitué, comme on le sait, à garder secrètes ses pensées d'avenir.

Quoi qu'il en soit, la promesse faite à Abd-el-Kader fut promptement tenue. Quelques jours après l'entrevue d'Amboise, il obtenait l'autorisation de se rendre à Paris, où la légèreté de notre caractère national l'accueillit en héros. Laissons parler encore ici le journal du gouvernement.

« Paris, 30 octobre.

« M. le ministre de la guerre a présenté aujourd'hui à S. A. le prince président, au château de Saint-Cloud, Abd-el-Kader. M. le général Saint-Arnaud était accompagné de M. le général Daumas, directeur des affaires de l'Algérie, et l'émir de M. le chef d'escadron d'artillerie Boissonnet, commandant du château d'Amboise; de M. Bellemare, attaché au ministère de la guerre; et enfin de Sy-Ahah et de Kara-Mohammed : le premier, cousin du fameux kalifa Ben-Allah; le second, ancien agha de la cavalerie régulière de l'émir, aujourd'hui son intendant.

« Pour la première fois peut-être aujourd'hui le palais de Saint-Cloud a entendu la prière d'un musulman. En attendant l'arrivée du prince, Abd-el-Kader a voulu accomplir ses devoirs religieux, et sans doute en s'adressant à Dieu il n'a pas oublié le généreux bienfaiteur qui lui a rendu la liberté.

« Abd-el-Kader a été accueilli par Son Altesse avec une bienveillance marquée. Le prince, qui était entouré de tous les membres du cabinet et de la plupart de ses aides de camp, a relevé Abd-el-Kader qui s'inclinait pour lui baiser la main, et l'a serré dans ses bras avec effusion.

« Après ces salutations, Son Altesse a offert à Abd-el-Kader de lui faire visiter le palais; mais l'émir a voulu auparavant renouveler solennellement le serment qu'il avait fait à Amboise, et il a demandé au prince la permission de lui adresser quelques paroles dont voici le résumé :

« MONSIEUR,

« Vous avez été bon, généreux pour moi; je vous dois la liberté que d'autres m'avaient promise, que vous ne m'aviez pas promise, et que cependant vous m'avez accordée. Je vous jure de ne jamais violer le serment que je vous ai fait.

« Je sais qu'on vous dit que je manquerai à mes promesses, mais ne le croyez pas; je suis lié par la reconnaissance et par ma parole; j'ose assuré que je n'oublierai pas ce que l'une et l'autre imposent à un descendant du prophète et à un homme de ma race.

Puis l'émir a ajouté :

« Je ne veux pas vous le dire seulement de vive voix, je veux encore laisser entre vos mains un écrit qui soit pour tous un témoignage du serment que je viens de renouveler. Je vous remets donc cette lettre; elle est la reproduction fidèle de ma pensée.

« Le prince a répondu à Abd-el-Kader qu'il était d'autant plus touché de cette démarche qu'il n'avait exigé de lui aucune promesse, qu'il avait eu confiance en lui et qu'il avait trouvé une suffisante garantie dans la connaissance de son caractère.

« Il a ajouté que cette démarche spontanée de l'émir était une preuve qu'il avait eu raison de croire en lui.

« Voici la traduction de l'acte remis par Abd-el-Kader à son Altesse :

« Louange au Dieu unique!

« Que Dieu continue à donner la victoire à Napoléon, à notre

seigneur, le seigneur des rois ! Que Dieu lui vienne en aide et dirige ses actions !

« Celui qui est actuellement devant vous est l'ancien prisonnier que votre générosité a délivré, et qui vient vous remercier de vos bienfaits, Abd-el-Kader, fils de Mahhi-ed-Din.

« Il s'est rendu près de Votre Altesse pour lui rendre grâce du bien qu'elle lui a fait et pour se réjouir de sa vue ; car, j'en jure par Dieu, le maître du monde, vous êtes, monseigneur, plus cher à mon cœur qu'aucun de ceux que j'aime. Vous avez fait pour moi une chose dont je suis impuissant à vous remercier, mais qui n'était pas au-dessus de votre grand cœur et de la noblesse de votre origine. Vous n'êtes point de ceux qu'on loue par le mensonge et que l'on trompe par l'imposture.

« Vous avez cru en moi, vous n'avez pas ajouté foi aux paroles de ceux qui doutaient de moi ; vous m'avez mis en liberté, et moi je vous ai juré solennellement, par le pacte de Dieu, par ses prophètes et ses envoyés¹, que je ne ferai rien de contraire à la confiance que vous avez mise en moi, que je ne manquerai jamais à mes promesses, que je n'oublierai jamais vos bienfaits, que jamais je ne remettrai le pied en Algérie. Lorsque Dieu a voulu que je fisse la guerre aux Français, je l'ai faite ; j'ai fait parler la poudre autant que je l'ai pu ; et quand il a voulu que je cessasse de combattre, je me suis soumis à ses décisions et je me suis retiré. Ma religion et ma noble origine me font une loi de tenir mes serments et de repousser toute fraude. Je suis *chérif* (descendant du prophète), et je ne veux pas que l'on puisse m'accuser d'imposture. Comment cela serait-il possible quand votre bonté s'est exercée sur moi d'une manière si éclatante ? Les bienfaits sont un lien passé au cou des gens de cœur.

« Je suis le témoin de la grandeur de votre empire, de la force de vos troupes, de l'immensité des richesses de la France, de l'équité de ses chefs et de la droiture de leurs actions. Il n'est pas possible de croire que personne puisse vous vaincre et s'opposer à votre volonté, si ce n'est le Dieu tout-puissant.

« J'espère de votre bienveillance et de votre bonté que vous me conserverez une place dans votre cœur, car j'étais loin, et vous m'avez placé dans le cercle de vos intimes ; si je ne les égale pas par mes services, je les égale du moins par l'amitié que je vous porte.

« Que Dieu augmente l'amour dans le cœur de vos amis et la terreur dans le cœur de vos ennemis !

« Je n'ai plus rien à ajouter, sinon que je me confie à votre amitié. Je vous adresse mes vœux et vous renouvelle mon serment.

« (Ecrit par Abd-el-Kader-ben-Mahhi-ed-Din. 30 octobre 1852.) »

« Après le discours de l'émir, le prince lui a fait visiter le palais. Dans la conversation, quelques paroles heureuses ont été prononcées par Abd-el-Kader.

« On le présentait à M. le ministre de la justice, qui lui faisait remarquer combien peu de rapports il y avait entre ses attributions et celles du ministre de la guerre :

« Un bon empire, a dit l'émir, s'appuie sur la justice et sur l'armée. »

« A plusieurs reprises, Abd-el-Kader a insisté sur l'erreur généralement accréditée qu'un musulman n'était pas tenu par le serment fait à un chrétien ; il a protesté énergiquement contre cette croyance.

« L'émir, en parlant au prince de sa reconnaissance, lui a dit :

« Mes os sont vieux ; quant au reste de mon corps, il a été renouvelé par vos bienfaits. »

« Son Altesse a bien voulu conduire lui-même Abd-el-Kader dans sa visite aux écuries. Il lui a montré ses chevaux de prédilection, que l'émir a beaucoup admirés. Il a été étonné de la beauté des écuries : « C'est un petit palais, » a-t-il dit.

« Son Altesse a annoncé à Abd-el-Kader qu'il le ferait assister prochainement à une grande revue de cavalerie et que pour cette revue il lui prêterait un cheval arabe. Le prince a ajouté que, comme depuis longtemps l'émir n'avait pas monté à cheval, il l'invitait à venir essayer lundi celui qu'il lui destine.

« Cette bienveillance, ces attentions de la part de Son Altesse ont profondément ému Abd-el-Kader. L'émir a quitté Saint-Cloud à deux heures. Sa visite, qui a duré près d'une heure et demie, a vivement impressionné tous les assistants : ils ont tous été frappés de la noblesse et de la dignité de ses manières. »

Le lendemain, le ton était donné. Abd-el-Kader, jusqu'à son départ, fut l'objet de l'empressement de tout le monde officiel et d'une partie du public. Des directeurs de théâtre annoncèrent même sa venue sur leurs affiches. Son audience d'adieu eut lieu le 8 novembre. Voici encore comment le *Moniteur* la raconta :

« Paris, 8 novembre.

« M. le ministre de la guerre a présenté aujourd'hui à S. A. le prince Louis-Napoléon Abd-el-Kader, qui doit quitter demain Paris pour retourner à Amboise.

« Le prince a accueilli l'émir avec sa bonté accoutumée, et lui a annoncé qu'il allait lui envoyer à Amboise un sabre arabe : « Ce sabre, a dit Son Altesse, je vous le donne parce que je suis sûr que vous ne le tirerez jamais contre la France. »

¹ C'est le plus grand serment que puisse faire un musulman.

« Abd-el-Kader a renouvelé au prince l'assurance de sa reconnaissance et de son absolu dévouement.

« En quittant Son Altesse, l'émir a déposé entre ses mains la lettre dont voici la traduction :

« Louange au Dieu unique !

« Que Dieu prolonge les jours de monseigneur Louis-Napoléon ! qu'il lui donne la victoire et le bonheur le plus complet !

« Vous m'avez fait l'accueil le plus bienveillant ; vous m'avez accordé des honneurs que pas un autre que vous n'eût accordés à un homme comme moi. Personne ne s'étonne de vos actes généreux, car c'est vous chez qui ils ont établi leur demeure ; c'est vous qui enseignez ces actes au monde.

« Que votre règne se prolonge autant que la durée du soleil, autant que le niveau des mers, et puissiez-vous accomplir tous vos desirs !

« Je retourne à Amboise, car je sais que vous êtes occupé d'affaires considérables (que Dieu vous soit en aide !) ; mais je suis certain que vous ne m'oublierez pas plus si j'habite Amboise que si j'habitais Paris.

« Je sais que la France demande que vous soyez nommé empereur ; vous méritez ce titre à cause de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai appris.

« J'espère que vous me donnerez la permission de venir à cette occasion me réjouir à Paris avec tous ceux qui vous aiment, et, je vous le jure, à moi seul je prendrai la moitié de la joie ; je n'en laisserai que l'autre moitié à partager entre tous vos autres amis.

« Le salut de la part de celui qui vous remercie de vos bienfaits !

« ABD-EL-KADER-BEN-MAHHI-ED-DIN.

« (Ecrit cinq jours avant la fin de Moharren 1269 de l'hégire.) »

Voici enfin comment l'émir récompensa l'auteur de sa mise en liberté, toujours selon le *Moniteur*.

« Paris, 22 novembre.

« L'émir Abd-el-Kader a voulu donner une nouvelle preuve de sa reconnaissance et de son dévouement pour le prince.

« Il a demandé à prendre part au scrutin pour le rétablissement de l'empire, et a adressé au maire d'Amboise la lettre suivante :

« LOUANGES INFINIES A DIEU POUR SES GRACES INFINIES !

« A monsieur le premier magistrat de la ville, Trouvé, maire d'Amboise, salut !

« (L'émir) Sid-el-Hadj Abd-el-Kader a l'honneur de vous demander à exercer le droit des citoyens de France pour la nomination du sultan, car nous devons aujourd'hui nous regarder comme Français par l'amitié et l'affection qu'on nous témoigne et par les bons procédés qu'on a pour nous.

« Nos enfants ont vu le jour en France, vos filles les ont allaités ; nos compagnons morts dans votre pays reposent parmi vous, et S. A. I. le sultan, juste entre les justes, généreux entre les généreux, nous a rangés au nombre de ses enfants, de ses soldats en daignant me remettre un sabre de ses mains impériales. Dieu soit propice au prince ! Qu'il perpétue sa puissance, sa grandeur et sa gloire ! Amen ! »

« (Ecrit par El-Aadj-Mustapha-ben-Ahmed-ben-El, le 9 de Safar 1269. Thami (khalifa), par ordre de Sid-el-Hadj Abd-el-Kader (20 novembre 1852). Dieu soit en aide à tous, et nous dirige dans la voie du bien (pour traduction) par sa grâce et sa protection ! Amen ! »

« Le maire de la ville d'Amboise a cru devoir obtempérer au vœu exprimé par l'émir, et a reçu son vote et celui de ses officiers dans une urne spéciale. »

Après cet acte, Abd-el-Kader revint encore une fois à Paris, où il fut présenté au chef de l'Etat le 3 décembre. A un mois de là, le journal officiel annonçait successivement son arrivée à Messine sur la frégate le *Labrador*, sa visite à l'Etna, sa présentation au sultan de Constantinople, et enfin son arrivée à Brousse le 17 janvier 1853.

CHAPITRE XLIII.

Derniers événements de l'Afrique. — Siège et prise de Laghouat. — Appréciation générale.

Les Arabes sont presque aussi oublieux que nous. Le nom d'Abd-el-Kader était presque déjà oublié d'eux quand la politique du gouvernement français envoya libre sur les rives de l'Asie celui qui avait si longtemps tenu nos armes en échec.

Aucun trouble ne se manifesta.

Les troubles qui eurent lieu furent la suite des événements immédiatement précédents.

Les principaux eurent lieu à Laghouat, dont le général Pélissier fut obligé d'entreprendre le siège.

Laghouat ou El-Aghouat, chef-lieu de l'aghalik de ce nom, est situé à l'extrémité sud de la province d'Alger, vers la région des sables. Nous avons été l'année précédente obligés d'y remplacer un agha vieux et incapable, nommé Ben-Salem. L'officier indigène laissé au-

près du fils de ce chef fut obligé de quitter la ville et de se retirer à Djelfa.

Les troubles qui le forçaient à abandonner Laghouat étaient causés par le shérif de Ouargla, quartier ou khalfalik qui s'étend au sud de Laghouat au delà même des sables. Ce shérif, déjà plusieurs fois battu par nos troupes, menaçait de révolter toutes les frontières du midi. Une colonne mobile partie de Djelfa tomba tout à coup sur ses gens, qui étaient campés à Ain-Reig, leur tua deux cents hommes et leur prit deux mille chameaux. Après ce désastre, Mohamed-ben-Abdallah, c'était le nom du shérif de Ouargla, s'enfuit du côté d'El-Aghouat. Les habitants l'y recurent, et il jura de s'enfermer avec eux sous les décombres de la ville, vers laquelle le général Pélissier arriva en toute hâte. Il y était le 3 décembre avec des forces suffisantes.

La place qu'il avait à assiéger et à prendre est dominée par le marabout de Sidi-el-Hadj-Aïssa. De là on peut foudroyer El-Aghouat dont la défense consiste en trois grandes tours reliées par des courtines.

Le général Pélissier fait enlever le marabout par le capitaine du génie Brunon et le brave Morand. Aussitôt, malgré le feu des assiégés, une batterie est établie sur ce point culminant pour ouvrir la brèche par laquelle on entrera le lendemain.

Durant ces opérations, le général Jusuf, qui commandait sous le général Pélissier, prit position à l'est de la ville, avec ordre de tenter une escalade de ce côté dès qu'un signal lui apprendrait l'attaque par la brèche. Enfin, la cavalerie, disposée en pelotons, cerna l'oasis de manière à n'en rien laisser échapper.

Dès le matin, la batterie de Sidi-el-Hadj-Aïssa fait merveille. Malheureusement le général Bouscaren y est frappé d'un coup qui doit être mortel. Ce triste incident n'arrête pas l'activité du feu, qui, dirigé par le lieutenant Caremel, ne tarde pas à ouvrir la brèche.

Aussitôt qu'on a reconnu celle-ci comme praticable, deux colonnes d'attaque, aux ordres des commandants Barrois et Malafosse, appuyées d'une réserve que dirige Morand, y pénètrent avec un entrain indescriptible. Le général en chef et son état-major les y suivent. Une ardeur à laquelle rien ne résiste entraîne tout le monde. On se porte sur la maison du shérif, que le colonel Deligny fait enfoncer. C'est en courant à cet assaut que Morand est frappé d'une balle, qui, comme le coup reçu par Bouscaren, sera mortelle.

Le commandant Morand était l'aîné des trois fils du comte Morand, l'un des meilleurs généraux de l'empire. Il aurait voulu entrer le premier à Laghouat, comme son père était entré le premier à Moscou. Son cœur bouillant ne le jeta qu'au-devant de la mort. Ses frères, dont l'un servait avec lui, dont l'autre, Alphonse Morand, est un de nos marins les plus distingués, ne méritaient pas d'un si beau nom.

Cependant l'attaque continue. Tandis que l'on entre par la brèche, Jusuf exécute du côté est l'escalade qui lui a été commandée. Il le fait avec sa rapidité accoutumée et bientôt son guidon de commandement flotte avec celui du général en chef sur la Kasbah d'El-Aghouat.

Mais malgré ces succès rien n'est fini, il faut prendre chaque maison. Une foule de combats particuliers s'engagent comme en 1817 à Zaatcha. Partout les soldats du shérif et les habitants, malgré leur courage, ont le dessous. Les cours de quelques maisons sont inondées de sang, et, suivant l'expression littéraire du général Pélissier, pavées de cadavres.

Quelques cavaliers seulement s'échappèrent par stratagème. Presque toute la population fut détruite.

Comme bravoure, chacun, du côté de la France, avait fait son devoir. Aussi jamais on ne cita dans un bulletin plus de braves que n'en cita le général Pélissier¹.

La prise de Laghouat termina l'insurrection sur le point sud de l'Algérie. Toutes les populations que l'on appelle saharrennes parurent soumises, et la bordure du midi de nos provinces rentra dans le devoir comme la bordure ouest et la bordure sud-est.

Ce fut le dernier fait d'armes considérable de l'armée d'Afrique. L'année 1853 n'a vu que des expéditions peu importantes.

Ainsi que nous le disions ailleurs, l'œuvre de la conquête paraît finie. Quelques écrivains voudraient engager la France à la continuer du côté du Maroc. Nous espérons qu'elle résistera à cet entraînement. Elle a désormais autant de territoire qu'elle en peut garder et coloniser sans sacrifices trop pénibles. L'épée a accompli son rôle. Elle l'a accompli dignement, en peu d'années comparativement aux difficultés de l'entreprise. La gloire a été grande, les Arabes ont succombé en gens qui méritaient la liberté. Nous leur devons maintenant notre civilisation, et, nous le répétons, cette partie de la conquête ne sera pas la moins difficile et la moins honorable. Jamais le *cedant arma togæ* n'aura nécessité des précautions plus habiles.

Il faut garder et coloniser : garder sans vexations, coloniser avec grandeur.

Quant à nous, si, dans cette rapide esquisse, nous avons pu dissiper quelques-uns des préjugés répandus sur notre armée d'Afrique, si nous avons restitué à des généraux frappés depuis par nos révolutions une partie de leur véritable illustration, si nous avons résumé leur histoire de vingt-trois ans en termes qui ne seront pas trop au-dessous de l'entreprise, cela nous suffira. L'avenir fera le reste.

Mais que, dans tous les cas et quelles que soient les destinées de notre patrie, que la France n'oublie pas tout le sang qu'a coûté l'Algérie. Traîtres qui parleraient jamais d'elle autrement que d'une seconde France!

¹ Dans l'état-major, les commandants Cassaigne et Joinville, les capitaines Henson, Faure, Beaudoin, le lieutenant Perseval; parmi les officiers détachés aux affaires arabes, le lieutenant-colonel Deligny, le capitaine Guard, les lieutenants Signol et Rittler, l'aga Si-Ahmed-Ould-Kader et le chachou Ahmed-ben-Abdallah; dans l'artillerie, le lieutenant Caremel, les maréchaux des logis Millot et Lombard, les brigadiers Laulagnet et Giey, les canonniers Everard, Charles et Heitz; l'adjudant Betulle; dans le génie, les capitaines Brunon et Schvennagel et le caporal Bonnet; dans le 50^e de ligne, le lieutenant Brandt, le grenadier Paget, le voltigeur Hem; dans le 60^e, le colonel Linières, le commandant Danget, le capitaine Lafond, les lieutenants Aussillous et Fay, les grenadiers Carbonnel, Marland et Vernis; dans le 1^{er} régiment de zouaves, le capitaine Bessières, les lieutenants Boquet et Honieu, le chirurgien major Molard, le sous-lieutenant Bomieu, l'adjudant Vincenti, le sergent Escolasse; au 2^e des zouaves, les commandants Morand et Malafosse, les capitaines Defresne, Abatucci, Fernier, Ziegowitz, le lieutenant Kleber, le porte-drapeau Guyon, l'adjudant Castan, les sergents Vanderbach, Girardot, Vernard, Dejeune, les lieutenants Louis Morand, Lemoutaier, de Norvins, le fourrier Bose, les zouaves Ghibeau, Nivières, Dier, Haldas, Labalme, le clairon Hitz; au 4^{er} bataillon d'Afrique, le commandant Liebert, le sous-lieutenant Viardot, le sergent Meyer; au 10^e de ligne, le commandant Pein; au 2^e bataillon d'Afrique, le capitaine Girard, les lieutenants Entz et Lafond; aux tirailleurs indigènes d'Alger, le commandant Rose, le capitaine Gacobbe, le sous-lieutenant Chazotte, le lieutenant Chibbli, le sergent Mohammed-Abd-el-Kader; aux tirailleurs indigènes de Constantine, Mohammed-ben-Thayeb; au 4^{er} de spahis, le commandant Frank, le capitaine Dubarrail, l'adjudant Sève; au 2^e de chasseurs d'Afrique, le lieutenant Grangeneuve, le trompette Grumbach; au 2^e de spahis, le fourrier Vasse, le spahis Mohammed Ould-el-Akersch; au 4^{er} de chasseurs, le lieutenant colonel Liehlin, le capitaine de Stael, le maréchal des logis Carcasson, le chasseur Dusy.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. — Description sommaire de l'Algérie. — Sa géographie, ses productions, ses divisions politiques, ses habitants. — Autres détails préliminaires. — Tableau chronologique de la conquête.	1
CHAP. II. — Origine de la guerre entre la France et l'Algérie. — La créance Busnach et Bacri. — Le consul Deval et le dey. — Ultimatum du gouvernement français.	4
CHAP. III. — Le passé de l'Afrique. — Carthage, les Romains, les Numides, les Maures, les Vandales, les Arabes. — Les dynasties du Maghreb. — Histoire sommaire des deys d'Alger.	5
CHAP. IV. — Prise d'Alger. — Forces de l'expédition. — Débarquement, combats. — Prise du fort l'Empereur. — Capitulation et départ du dey.	6
CHAP. V. — Commandement général de M. de Bourmont. — Expédition de Blidah. — La guerre n'est plus avec les Turcs, mais avec les Arabes.	8
CHAPITRE VI. — Commandement général de Clausel. — Commencement de colonisation. — Expédition de Médéah. — Les Français franchissent l'Atlas. — Fin du beylic de Tittery. — Relations avec Oran et Constantin.	9
CHAP. VII. — Commandement du général Berthezène. — Nouvelle expédition de Médéah. — Le commandant Davivier. — Les Arabes bloquent l'armée expéditionnaire. — Première expédition de Bone. — Le commandant Houder. — Le général Boyer à Oran.	11

CHAP. VIII. — Commandement général du duc de Rovigo. — Etablissement de camps fortifiés. — Actes administratifs. — Massacre des Oulias. — Jusuf et d'Armandy à Bone. — Ben-Aïssa.	12
CHAP. IX. — La plaine des Ghiris. — Abd-el-Kader et Mabi-ed-Din. — Naissance, amour et commencements de l'émir. — Il est reconnu sultan. — Assemblée d'Ersébia. — Portrait du nouveau chef des Arabes.	13
CHAP. X. — Commandement du général Voiron. — Création du bureau arabe. — Le capitaine la Mericière. — Expédition de Bougie. — Les Kabyles.	14
CHAP. XI. — Le général Desmichels à Oran. — Expédition de Mostaganem. — Accroissement d'Abd-el-Kader. — Premier traité avec lui. — Ligue contre son autorité dans la province. — Fautes du général Desmichels.	15
CHAP. XII. — Ordonnance constitutive des possessions algériennes. — Gouvernement général du comte d'Erlon. — Abd-el-Kader dans les provinces d'Alger et de Tittery. — Soulèvement des Douers et des Smélas dans la province d'Oran. — Défaite de la Macta.	17
CHAP. XIII. — Gouvernement général du maréchal Clausel. — Le prince royal. — Mascara. — Le Sig. — Le Méchouar. — Le capitaine Eugène Cavaignac. — Expéditions diverses dans la province d'Oran.	18
CHAP. XIV. — Le général Bugeaud. — Ravitaillement de Tlemcen. — Combat de la Sickak.	20
CHAP. XV. — La conquête générale de l'Algérie est décidée. — Expédi-	

tions dans la province d'Alger. — Première expédition de Constantine. — Revers. — Le duc de Nemours. — Le commandant Changaroier. — Remplacement du maréchal Claus-el. — Sidi-Embarek.

CHAP. XVI. — Le camp d'Abd-el-Kader. — Captivité de M. de France. — Tentative de l'émir pour établir sa capitale à Tékédempt. — Missions du général Damrémont et du général Bugeaud. — Traité de la Taffna. — Ses désastreuses conséquences.

CHAP. XVII. — Le général Damrémont dans la province d'Alger. — Ben-Zamoun. — Combat de Boudouaou. — Philippique de Clausel. — Seconde expédition de Constantine. — Prise de cette ville. — Encore la Moricière. — Le colonel Combes. — Le général Valée.

CHAP. XVIII. — Développement de la puissance d'Abd-el-Kader. — Annexes au traité de la Taffna. — Guerres de l'émir contre les tribus. — Ses menées dans la province de Constantine. — Gouvernement général du maréchal Valée. — Expédition des Bibans. — Le duc d'Orléans.

CHAP. XIX. — Rupture des traités entre la France et Abd-el-Kader. — Proclamation de la guerre sainte. — Nouveau passage du col de Mouzaia. — Mazagan. — Fin du gouvernement du maréchal Valée.

CHAP. XX. — Gouvernement du général Bugeaud. — Première période de ce gouvernement. — Cavaignac à Médéah. — Ravitaillement de cette ville. — Combat du 3 mai 1841. — Défense de Coléah. — Expédition de Tékédempt. — Le général Changarnier et Cavaignac sur l'Oued-Foddah. — Le général Négrier dans la province de Constantine. — Le colonel Noël.

CHAP. XXI. — Événements de 1843. — Efforts de l'émir. — Le général la Moricière dans la province d'Oran. — Prise de la smala d'Abd-el-Kader. — Le duc d'Aumale.

CHAP. XXII. — Mustapha-ben-Ismael. — Sidi-Embarek; sa mort. — La nationalité arabe. — Le général Tempere. — Le colonel Tartas. — Le brigadier Gérard.

CHAP. XXIII. — Le duc d'Aumale dans la province de Constantine. — Ahmet-Bey. — Combat du mont Aurès. — Première expédition dans la Kabylie par le général Bugeaud. — Ben-Salem. — Les deux manières de conquérir. — Le colonel Daumas. — Progrès de la conquête.

CHAP. XXIV. — Nos soldats.

CHAP. XXV. — Le Maroc. — Abd-el-Kader et Abd-er-Rhaman. — La politique anglaise.

CHAP. XXVI. — Négociations armées du général la Moricière et du général Bedeau. — Ouchda, Tanger, Mogador, Isly. — Le prince de Joinville.

CHAP. XXVII. — Continuation de la guerre. — Plans d'Abd-el-Kader. — Expéditions partielles de Kabylie. — Le général Comman. — Le commandant Charras. — Expédition du général Bedeau dans l'Aurès.

CHAP. XXVIII. — El-Bou-Maza. — Insurrection du Dahara. — Exécution des Ouled-Riab. — Le colonel Pélessier.

CHAP. XXIX. — Les deux systèmes de colonisation. — Intérim du général de la Moricière. — Le général Cavaignac dans les subdivisions de Tlemcen. — Surprise du lieutenant Marin. — Sidi-Brahim. — Le colonel Montagnac. — Le capitaine Dufretre. — Le capitaine Géraud. — Le lieutenant Chappedelaine.

CHAP. XXX. — Insurrection dans la province d'Oran. — Le colonel Walsin-Estherazy. — Expédition du général de la Moricière pour venger les braves de Sidi-Brabim. — Combat d'Ain-Kebira. — Echecs de Bou-Maza. — Retour du maréchal Bugeaud.

CHAP. XXXI. — Fin de 1845. — Hésitations du maréchal Bugeaud; désastre de Sétif.

CHAP. XXXII. — 1846. — Persévérance d'Abd-el-Kader. — Ses entreprises précipitées sur tous les points de l'Algérie. — Assemblée kabyle défavorable à ses prétentions. — Combat de Ben-Nahar. — Succès des généraux la Moricière et Cavaignac dans l'ouest. — Prise des Ouled-Riab. — Le faux sultan Sidi-Fadel. — Défection des Hachem.

CHAP. XXXIII. — Suite de 1846. — Désespoir des Arabes et d'Abd-el-Kader. — Massacre des prisonniers de la deïra. — Massacre de Batna. — Des Tunisiens. — Séparation entre Bou-Maza et l'émir. — Délivrance des officiers de Sidi-Brahim.

CHAP. XXXIV. — Soumission des Kabyles du Jurjura. — Le colonel Saint-Arnaud. — Reddition de Bou-Maza. — Expédition des généraux Cavaignac et Renaud dans le Sahara algérien. — Fin du gouvernement du maréchal Bugeaud.

CHAP. XXXV. — Intérim gouvernemental du général Bedeau. — Massacre des Hachems et des Beni-Hamers par les Marocains. — Gouvernement du duc d'Aumale. — Préliminaires de la reddition d'Abd-el-Kader.

CHAP. XXXVI. — Le général Thierry. — Gouvernement du duc d'Aumale. — Le général la Moricière sur les frontières du Maroc. — Nuit du 14 au 12 novembre. — Reddition des frères d'Abd-el-Kader. — Reddition de l'émir lui-même.

CHAP. XXXVII. — Chute de la dynastie d'Orléans. — Tranquillité du pays. — La république en Algérie. — Départ des princes. — Changarnier et Cavaignac gouverneurs temporaires.

CHAP. XXXVIII. — Les généraux d'Afrique à Paris. — Bataille de juin. — Mort de Négrier, de Duvivier, de Damesme, de Bourgond, de Bréa. — Cavaignac chef du pouvoir exécutif.

CHAP. XXXIX. — La colonisation en Afrique. — Résumé de son histoire depuis 1830. — Les colonisateurs. — L'abbé Dupuch, les écrivains, les érudits.

CHAP. XL. — Années 1848, 1849, 1850. — Reddition de l'ancien bey de Constantine. — Période des aventuriers. — El-Hadj-Ilamet, Sidi-Abd-el-Afidh, le faux Bou-Maza. — Bou-Zian. — Siège de Zaatcha. — Prise de Bou-Saâda. — Prise de Nagra. — Le général Herbillion. — Les colonels Canrobert et Carbuccia. — Mort du général de Barral. — Rapport du gouverneur général d'Alger.

CHAP. XLI. — Année 1851. — Moula-Ibrahim. — Bou-Baghla. — Le général Saint-Arnaud. — Expédition dans la Kabylie. — Défection des Flissas. — Opérations du gouverneur général.

CHAP. XLII. — Événements militaires de 1852. — Encore Bou-Baghla. — Mise en liberté d'Abd-el-Kader. — L'émir à Paris. — Son envoi à Brousse.

CHAP. XLIII. — Derniers événements de l'Afrique. — Siège et prise de Laghouat. — Appréciation générale.

Assaut et prise d'El-Aghout.

FIN D'ABD-EL-KADER.

AMNH LIBRARY

100114018